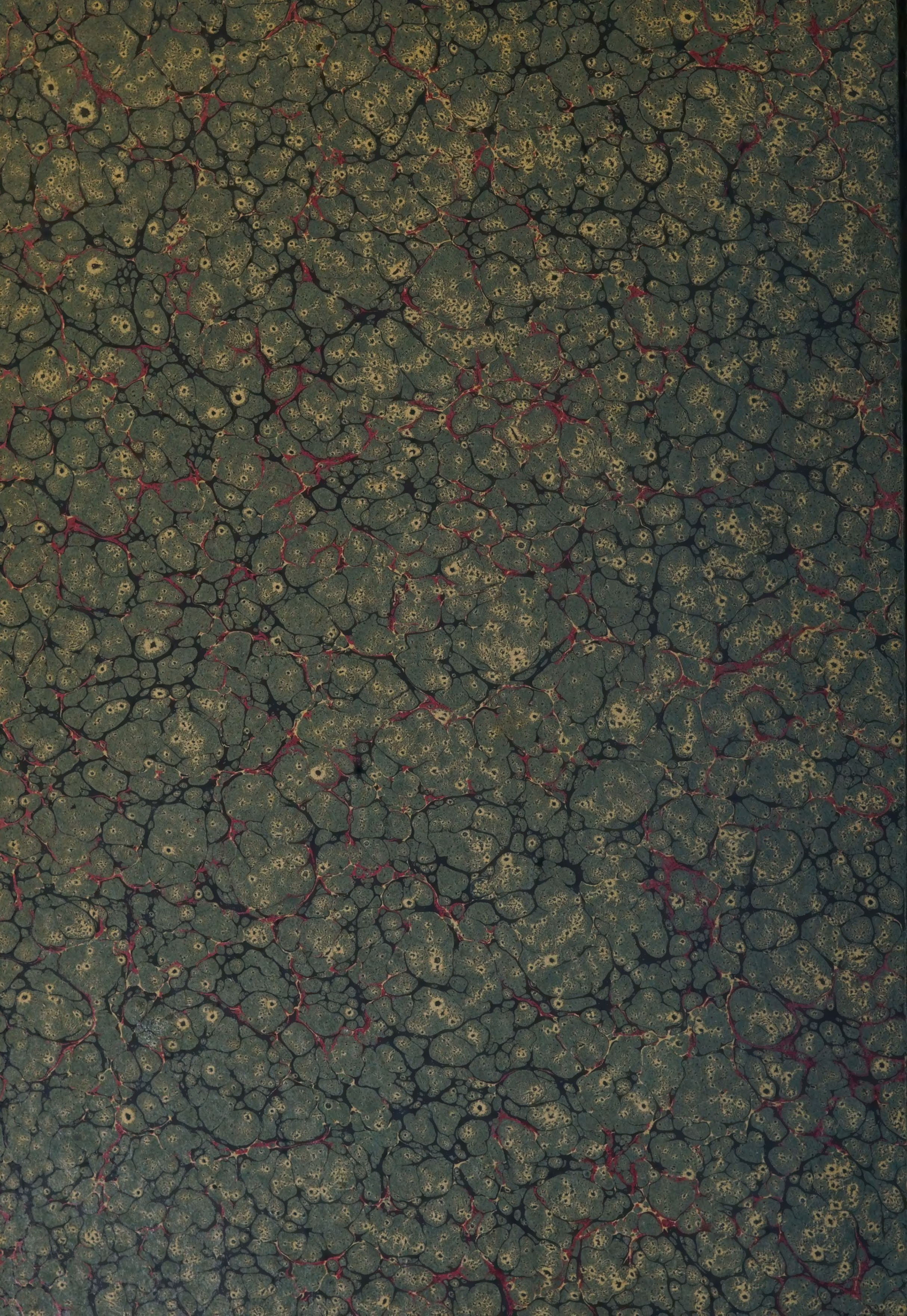
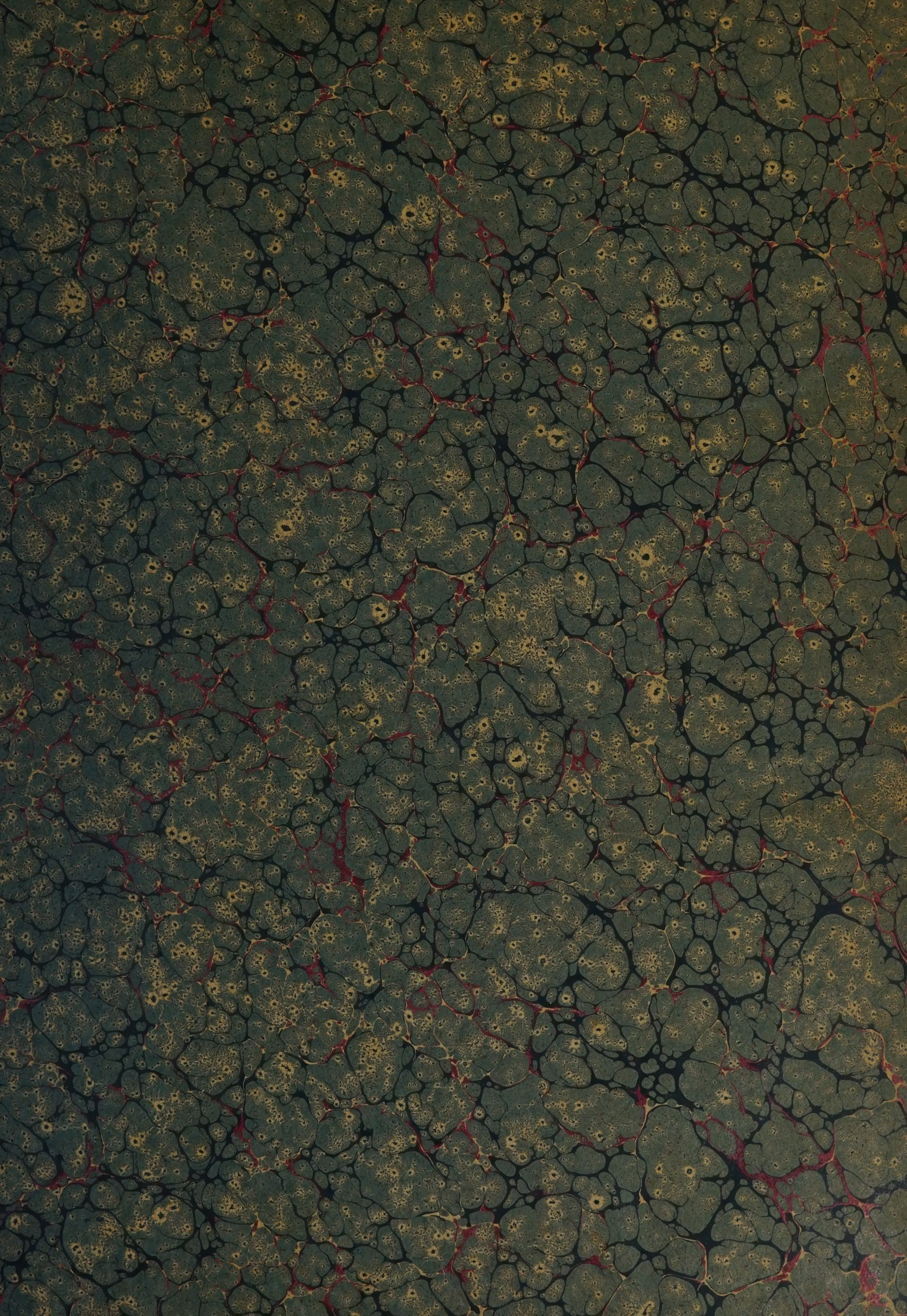




Chronique du
Moyen Age
page 106 et autres
bigmoles bourgeoise mar
par Etienne Marcel

MUSÉE

DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR

XLVIIe ANNÉE

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : M. CH. WALLUT

TEXTE

AYMARD (Gustave).
ASSOLANT (A.)
AUGIER (Emile), de l'Acad. franç.
BERTHOUD (Henri).
CALLIAS (Hector de).
CELLIERE (Paul).
CHADEUIL (Gustave).
COLLAS (L.)
COMMETTANT (Oscar).
DELAVIGNE (Germond).
DESLYS (Charles).
DUBARRY (A.).
DUMONTEILH (Fulbert).
ENAULT (Louis).
FEVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GENEVAY (A.).
HALEVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor) de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
KARR (Alphonse).
LA LANDELLE (G. de).
LA ROUNAT (Ch. de).
LEGOUVE de l'Académie franç.
MANGIN (Arthur).
MARCEL (E.).
MASSON (Michel).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NAVERY (R. de).
NISARD, de l'Acad. française
PONCY (Charles).
RAYMOND (Ch.).
RONDELET (A.).
SANDEAU (Jules) de l'Acad. franc.
SEGALAS (Mme).
TASTU (Mme Amable).
THOMASSON (Léopold).
ULBACH (Louis).
VERCONSIN (E.).
VERNE (Jules).
VIARDOT (Louis).
WEY (Francis).
ACHARD (Amédée.)
AMPERE (J.-J.).
BALZAC (de).
BERTSCH (A.)
BLANCHERE (H. de la).
BOITARD.
CAPENDU.
CHASLES (Philarète).
DELAVIGNE (Casimir).
DESBORDE-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Emile).
DUMAS (Alexandre).
GABRIEL (l'abbé).
GAUTIER (Théophile)
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (I.)
GIRARDIN (Mme Emile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GUIZOT, de l'Acad. franç.
HALEVY (F.), de l'Institut.
JANIN (Jules), de l'Acad. franç.
JASMIN (d'Agen.)
LAMARTINE (Alph. de), de l'Académie française.
LA VILLEMARQUE (Ve de), de l'institut.
MARCO SAINT-HILAIRE.
MERY.
MONNIER (H.).
PATIN, de l'Acad. franç.
PECONTAL (Siméon).
PETIT-SENN.
PITRE-CHEVALIER.
PLOUVIER.
PONGERVILLE (de) de l'Ac. fr.
PONSARD (François), de l'Ac. fr.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. fr.
SEGUR (A. de)
SCRIBE, de l'Acad. franç.
VIENNET, de l'Acad. franç.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. fr.

DESSINS

BAR (de).
BAYARD.
BERTALL.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CLERGET (H.)
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DARJOU.
DELANNOY.
DORÉ (Gustave).
DUVIVIER (A.)
FELLMANN.
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNY.
GILBERT (C.)
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
JOULIN (Lucien).
KAUFFMANN.
LANCELOT.
LAVIELLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARIANI.
MONNIER (Henri).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
SAUVAGEOT (Ch.)
SCOTT (Henri).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.)
YAN D'ARGENT
VORMS (Jules).

GRAVURES

BEST, BRÉVIÈRE, DELANGLE, DUMONT, FAGNION, GAUCHARD, GÉRARD, LANGEVAL, MARTIN, MONTIGNEUL, PISAN, SMEETON ET TILLY, THOMAS, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux qui se parent des plus grands noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1881 (48e ANNÉE)

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 7 FRANCS PAR AN.
AVEC LES *MODES VRAIES :* 13 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Angleterre, Allemagne, 9 fr.
Grèce, Turquie, Égypte, Colonies, 9 fr. 50.
États-Unis, 10 fr. 50.
Indes-Orientales, 11 fr. 50.

Pour les départements : 8 FRANCS 50 PAR AN.
AVEC LES *MODES VRAIES* : 16 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* :
Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Angleterre, Allemagne, 17 fr.
Grèce, Turquie, Égypte, Colonies, 17 fr. 50.
États-Unis, 18 fr.
Indes orientales, 20 fr.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 41.

Aux bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 41, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 8 fr. 50 pour le Musée *seul, et de 16 francs pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis*, dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.) Envoyer la dernière bande du journal.

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 1er ou le 2 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 20 du mois.

QUARANTE-SEPT VOLUMES SONT EN VENTE

RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION. — DEUXIEME EDITION

Chacun des quarante-cinq premiers volumes : Paris, 4 francs. Port en sus.

Tomes XLVI et XLVII : Paris, 7 francs. Départements, 8 fr. 50.

La reliure se paie 1 fr. 50 en sus.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

Paris, Bureaux de l'Administration, rue Saint-Roch, 41



AVERTISSEMENT

Etranger aux passions qui agitent les sociétés modernes, le MUSÉE estime que sa tâche est remplie, quand il a contribué, dans la mesure de ses forces, à la défense de ces grands principes sur lesquels repose la famille. Il laisse à d'autres le souci comme la gloire des discussions stériles, et préfère appeler les hommes de tous les partis sur ce terrain où tous les honnêtes gens peuvent et doivent se tendre la main.

C'est là qu'il convient de trouver le secret d'un succès, dont vainement on chercherait un second exemple dans la presse contemporaine. Le journal qui sacrifie à l'idée du jour est menacé d'un abandon mérité à chaque variation de l'opinion publique. Au contraire, celui qui a pour base les vérités éternelles, celui-là peut, sans crainte, laisser passer l'orage, il est sûr de l'avenir.

Ainsi le MUSÉE poursuit l'œuvre considérable, unique, dont quarante-sept années ont accumulé les matériaux. Dans un mois, commencera la quarante-huitième année, et dès maintenant il donne rendez-vous pour cette date à ses nombreux amis.

La livraison de janvier débutera par une nouvelle série des RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS, *les Deux Martyrs* de M. A. Genevay, c'est-à-dire les luttes intestines de la Hollande qui mirent la République à deux doigts de sa perte et eurent pour dénouement la mort des de Witt et l'avènement de la maison d'Orange. Nos lecteurs savent avec quel talent de conteur et d'historien, M. A. Genevay sait faire revivre ces tableaux si animés, si pittoresques. En même temps, M. Raoul de Navery publiera les *Mystères de Jumièges*, un de ces émouvants récits où excelle l'auteur du *Serment de la Veuve*; M. A. Dubarry nous offrira *Perdus sur la mer de corail*, un de ces voyages humoristiques qui sont la meilleure leçon de géographie. Enfin, la science qui ne perd jamais ses droits et qui, chaque année, occupe dans le MUSÉE une place plus considérable, sera représentée par les articles du collaborateur qui cache sa sympathique personnalité sous ces simples initiales E. M.

Donc à janvier prochain.

C. W.

P.-S. — A l'occasion du renouvellement, nous rappelons à nos abonnés que, depuis l'an passé, la troisième série de la collection du MUSÉE DES FAMILLES (tome XXXI à XLV) a été mise au même prix que les deux séries précédentes, soit dans son ensemble, soit pour chaque volume séparé. C'est à coup sûr le plus charmant et le plus utile des cadeaux d'étrennes qu'un père puisse offrir à son fils, une sœur à son frère. Nous prions donc nos lecteurs de vouloir bien nous adresser leurs demandes en même temps qu'ils renouvelleront leur abonnement pour 1881.

MUSÉE DES FAMILLES

VOYAGES ET FANTAISIES

L'ÉLÉPHANT BLANC



La princesse Mâ, dessin de Scott.

I

A BANGKOK

Déclaration inattendue. — Un prétendant pour la fille du roi. — M. Manon-Villers. — La princesse Mâ. — Promesses à qui découvrira un éléphant blanc. — Une passion folle. — Bagage de voyage. — Panorama de Bangkok. — Sur le fleuve.

— Ainsi, tu veux me quitter?

— Vous quitter... non; vous avez été si bon pour moi! comment pourrais-je vouloir vous quitter?... mais...

— Mais tu t'en vas.

— Maître...

— Le diable m'emporte si je comprends un mot à ta conduite. Tiens-tu donc à retomber dans la misère, dans l'esclavage? Que te manque-t-il ici?

— Rien : je suis bien nourri, bien traité, et beaucoup de talapoins envieraient mon sort; cependant, depuis quelque temps je souffre, je suis le plus malheureux des hommes.

— Pourquoi ?

— Parce que... j'aime la plus belle princesse du monde.

— Une princesse! Et la plus belle du monde! Diantre!... s'écria Monsieur Manon-Villers en riant aux éclats.

— Oui! répondit Tungug avec passion, et les yeux remplis de feu.

— C'est de la folie.

— Peut-être.

— Certainement. Que peux-tu espérer avec une princesse? Tout au plus d'être enrôlé parmi ses rameurs ou les gardiens de ses éléphants.

— Je ne suis, en effet, qu'un des infimes esclaves de celle sur laquelle j'ai osé lever mes regards; mais j'ai prié Pra-Enn, le roi des anges, son roi, et Pra-Enn me protégera.

— Ou il ne te protégera pas; Pra-Enn, comme ses collègues en divinité, ne s'occupe guère de ce qui se passe sur la terre.

Tungug voulut protester; Monsieur Manon-Villers haussa les épaules et continua :

— Et peut-on savoir quelle est la beauté qui t'a troublé la cervelle? Est-ce la fille d'un grand mandarin... d'un gouverneur de province... d'un ministre?..

— Mieux que cela.

— Ho! ho! c'est la fille du second roi?

— C'est la fille du premier roi!

Monsieur Manon-Villers tomba sur un fauteuil de bambou, en proie à un accès de gaieté auquel il s'abandonna pendant un instant.

— La fille du premier roi!.. répéta-t-il, en se remettant; allons, je vois que l'amour ne connaît pas plus les obstacles que la raison; car tu n'as point la prétention, je suppose, d'épouser la princesse?..

— Si! fit spontanément Tungug dont l'accent eut alors une étonnante énergie.

Pour le coup, M. Manon-Villers demeura stupéfié. Il y avait de quoi; on va en juger.

Tungug était un pauvre diable que M. Manon-Villers, négociant français établi à Bangkok, capitale du royaume de Siam, avait ramassé un jour au coin d'une pagode, mourant de faim et d'épuisement, et dont il avait fait son garçon de peine.

Orphelin de père et de mère dès son enfance, abandonné dans la rue, sans ressources, Tungug n'avait connu, jusqu'à l'âge de vingt-ans qu'il venait d'atteindre, que la misère, les privations, et cela ne lui permettait guère d'aspirer à la main de la fille du roi régnant; de plus il était laid et ne pouvait racheter par son physique ce qui lui manquait du côté de la fortune.

Toutefois, sa laideur n'avait rien de repoussant. Son corps était malingre, de médiocre grandeur, mais il n'était pas difforme; sa tête rasée, à l'exception du sommet où se dressait un toupet de cheveux taillés en brosse, sans être de la catégorie des têtes qui plaisent particulièrement aux femmes de Siam, ne manquait nullement de caractère.

Il ne mâchait pas de bétel, et par conséquent n'avait point, comme la plupart de ses compatriotes, les lèvres ensanglantées, la bouche baveuse, les dents noires; son œil, au lieu d'être terne et sans intelligence, était franc et vif.

Ajoutons qu'avec beaucoup de défauts, il possédait de solides qualités : par exemple, de l'honnêteté, du dévouement, et que de là venait, pour lui, l'affection de son maître et bienfaiteur, M. Manon-Villers.

Cent fois, depuis deux ans qu'il l'avait recueilli et sauvé d'une fin misérable, le négociant s'était trouvé à même d'apprécier sa probité, son affection, et jamais il n'eût pensé qu'il le quitterait, surtout pour la fille du roi.

La fille du roi! Tungug pouvait peut-être prétendre à devenir un de ses palefreniers; mais nourrir le projet de l'épouser, lui le vil, le chétif, l'inconnu perdu dans la foule des quatre ou cinq cent mille individus qui peuplent Bangkok, c'était du délire.

Pourtant Tungug ne désespérait point de devenir bientôt le gendre de Sa Majesté, et c'est pourquoi il était tout à coup venu dire à M. Manon-Villers : « Maître, je vous en prie, permettez-moi de vous quitter; je pars parce que j'aime, je pars parce que je veux épouser la fille du roi. »

Comment cette passion insensée, cette ambition non moins folle avait-elle germé dans son cerveau? De la façon la plus simple; il le raconta à M. Manon-Villers avec une candeur pénétrante, quand ce dernier, remis de sa surprise, lui eut demandé des explications, s'il ne voulait pas qu'il le prît pour un fou, pour un fumeur d'opium, arrivé au dernier période de l'affaiblissement du cerveau.

— Il y a six mois, confessa-t-il, la princesse Mâ, la fille du roi, revenait de porter des offrandes à la pagode de Watt-Chang lorsque, vers le soir, je rencontrai son cortège au bord du fleuve, peu d'instants avant sa rentrée au palais. Elle avançait sa tête céleste en dehors de son palanquin, pour respirer l'air, et peut-être aussi pour jeter un regard curieux aux alentours. Je la vis plus belle que les étoiles dans la nuit calme, et je l'aimai sans pouvoir m'en défendre. O maître, si, comme moi, vous l'aviez vue à ce moment, vous comprendriez mon admiration et mon amour, vous excuseriez ma folie. Je souffrais le martyre et j'allais me précipiter dans le Ménam, une pierre au cou, quand j'appris qu'un

des deux éléphants blancs du roi régnant venait de mourir, et que Sa Majesté offrait une fortune et le titre de prince à qui lui en procurerait un autre. Les grands mandarins, les chefs des talapoins, les gouverneurs des provinces se mirent à battre les forêts avec des nuées d'esclaves et des bandes d'éléphants privés ordinaires. Ne pouvant entrer en concurrence avec eux, j'attendis anxieusement le résultat de leurs recherches pour partir en chasse à mon tour. Sur l'entrefaite, le second éléphant blanc tomba dangereusement malade. Aussitôt, ce matin, maître, le roi fit publier à son de trompe que celui qui lui amènerait un éléphant blanc, recevrait en récompense : dix belles esclaves, une province et la princesse Mâ en mariage. La princesse Mâ! ce divin prix seul m'aurait décidé. J'ai donc résolu de partir sans retard, et d'aller chercher un éléphant blanc, dussé-je, pour cela, fouiller toutes les solitudes de Siam, du Laos, du Cambodge et de Birmanie.

M. Manon-Villers écouta avec un étonnement mêlé de compassion la confession de son garçon de peine, et essaya, à nouveau, de le sermonner.

— Tu es fou à lier, lui répéta-t-il. Comment, des princes accompagnés de limiers, de piqueurs, de rabatteurs, de guides n'ont pu, depuis quatre mois, découvrir un éléphant blanc dans les jungles ou les lieux les plus boisés du royaume, et tu prétendrais être plus heureux qu'eux avec tes seules forces, tes seules ressources!

— La tâche est difficile, je le sais; mais puisque je ne peux vivre désormais sans la princesse Mâ, autant mourir en cherchant l'éléphant sacré que mourir de désespoir à Bangkok.

— Avec du raisonnement tu oublierais la princesse, et tu vivrais paisiblement ici.

— Celui qui aime, maître, ne connaît plus la raison; il ne connaît plus que ce qu'il aime : je découvrirai et je ramènerai un éléphant blanc, j'épouserai Mâ, ou je mourrai.

Le ton de Tungug était si ferme, si déterminé, que le négociant n'insista plus.

— Soit, dit-il; va-t-en à la chasse, ne reviens pas bredouille, épouse la princesse, deviens riche, puissant, et, quand tu seras sur les marches du trône, protège-moi.

— Maître...

— En attendant, pour te faciliter ta tâche, je te garnirai ton sac de voyage; après, puisque rien n'est capable de te retenir, que Bouddha te conduise et te protège!

Tungug, ému jusqu'aux larmes, se jeta aux pieds de son bienfaiteur.

— Allons, relève-toi, fit celui-ci, et prépare-toi. Quand veux-tu partir?

— Tout de suite.

Le négociant ne put s'empêcher de rire.

— Dans ce cas, reprit-il, dépêchons.

Et il l'entraîna vers une pièce de la maison où il resserrait ses habits et ses armes.

Tungug n'avait, pour tout vêtement, qu'une chemise de toile, don de M. Manon-Villers; ce n'était pas suffisant pour entreprendre un long voyage, le négociant le comprit et voulut au moins le mettre en route dans de bonnes conditions.

— Tiens, lui dit-il, prends ce sac de soldat, tu le porteras facilement sur tes épaules, et remplis-le de ce que je vais te donner : d'abord ces quatre mouchoirs, non pour ton usage ordinaire, puisque tu te mouches avec tes doigts ou sur ta manche, habitude dont il faudra te défaire quand tu appartiendras à la famille royale, mais pour te panser au cas où tu te blesserais. Voici, pour le même objet, un flacon d'alcali. Serre encore cette boîte de quinine; tu vas dans des contrées où les fièvres sont dangereuses; dès que tu te sentiras atteint, avale quelques pincées de cette poudre blanche et change de campement. Et du sel, il en faut pour cuisiner en forêt; en voilà un sac d'une livre; ménage-le. Tu n'as pas l'habitude de porter de chaussures, il est donc inutile que je t'en embarrasse. Enfile cette veste et ce pantalon; il serait imprudent d'aller, en chemise, courir les aventures; ne perds pas ces vingt ticaux (environ 50 francs), tu en auras besoin; enfin prends ce couteau de chasse, ce bâton ferré, ce briquet, cette hache, ce revolver et ces cent cartouches, que tu feras sagement de ménager.

Tungug, attendri, pleura de joie, de reconnaissance, et baisa les genoux du négociant.

— Allons, allons, boucle ton sac, repartit brusquement M. Marion-Villers.

L'Indien obéit, enfila le pantalon et la veste, assujettit le sac sur son dos à l'aide des bretelles, attacha le couteau de chasse à sa ceinture, prit le bambou ferré et se prosterna devant son maître.

— Bon courage et bon voyage! lui dit ce dernier en le relevant et en le congédiant.

Tungug sortit de la maison, en proie à une profonde émotion, et pourtant d'un pied léger.

Il lui semblait qu'il allait conquérir le monde.

La ville résonnait de clameurs; la maladie de l'unique éléphant blanc, l'anxiété de la cour, la récente proclamation du roi étaient le sujet des conversations d'une quantité de groupes compactes massés au coin des rues, des canaux, près des pagodes, le long du fleuve, cette grande rue de la pittoresque capitale du royaume de Siam.

« Les environs de Bangkok sont, à perte de vue, aussi plats que les *polders* de la Hollande, a écrit un courageux voyageur mort à la tâche : M. Henri Mouhot. La ville elle-même repose sur un archipel d'îlots vaseux que le bras principal, ou *Thalweg* du Ménam, decoupe en deux sections. Celle de droite n'a guère droit qu'au titre de *faubourg*, car les huttes du peuple, les jardins et les marais y dominent. Les pagodes et les demeures des grands y sont rares.

« Sur la rive gauche du fleuve, au contraire, la ville proprement dite, entourée de murailles crénelées et flanquées de loin en loin de tours et de bastions, couvre un espace de deux lieues de circuit. Entre les deux sections des milliers de boutiques, flottant sur des radeaux, s'allongent sur deux rangs en suivant les sinuosités du fleuve que sillonnent en tous sens d'innombrables embarcations. L'animation qui règne sur les eaux est la première chose qui frappe le voyageur pénétrant au sein de cette capitale par la voie du Ménam. Bientôt, son attention est attirée par la vue des palais royaux et des pagodes, projetant dans les airs, au-dessus de l'éternelle verdure de la végétation tropicale, leurs flèches dorées, leurs dômes vernissés, leurs hautes pyramides sculptées à jour,

découpées en guipures et reflétant tous les rayons du soleil, toutes les couleurs du prisme sur leur revêtement de cristaux et de porcelaines. Cette architecture des *Mille et une nuits*, la variété infinie des édifices et des costumes, indiquant la diversité des nationalités groupées sur ce point du globe, le son incessant des instruments de musique et le bruit des représentations scéniques, tout cet ensemble est, pour l'étranger, un spectacle aussi nouveau qu'agréable au premier abord.

« En outre ici, autre impression étrange : pas de bruit de voitures ni de chevaux ; pour vos affaires ou vos plaisirs, vous êtes obligé de descendre ou remonter la rivière en bateau. Bangkok est la Venise de l'Orient ; on n'y entend que le bruit des rames, celui des ancres, le chant des matelots ou les cris des rameurs qu'on nomme cipayes. La rivière tient lieu de cours et de boulevards, et les canaux remplacent les rues. »

Tungug se rendit directement dans un endroit où il savait qu'il trouverait des bateliers du haut Ménam en quête de passagers pour couvrir les frais de leur voyage de retour, traita avec l'un qui avait déjà trois Chinois à bord et allait lever l'ancre, lui donna un ticau (2 fr. 50) pour remonter jusqu'à Ajuthia, la seconde ville du royaume où il voulait faire un pèlerinage, prit sa place dans le bateau, et vogue la galère.

C'était l'époque des fêtes religieuses, fin octobre; des centaines de barques ornées de banderolles, chargées de rameurs et de dévots des deux sexes richement costumés, portant des présents aux pagodes et aux talapoins, remontaient le courant aux sons de musiques bruyantes dont les accords éclatants emplissaient l'espace ; quelques-unes luttaient de vitesse aux cris de ceux qui les encombraient ; d'autres avançaient comme bercées par le flot.

Bientôt le jour baissa, les maisons, les palais, les flèches des pagodes disparurent dans le crépuscule, les bruits cessèrent, le calme se fit, et Tungug, assis à l'arrière de la barque, vit s'effacer à l'horizon les belles lignes de Bangkok.

Alors sa poitrine se gonfla, ses yeux se levèrent vers le ciel qui déjà était étoilé, ses mains se joignirent, et il murmura en frissonnant : « Mâ, je vais vous conquérir ou mourir pous vous ! »

II

Ajuthia

Concurrents et rivaux de Tungug. — L'éléphant blanc chez les Siamois et chez les Birmans. — Pieuses dispositions. — Arrivée à Ajuthia. — Le royaume de Siam. — Projet d'exploration. — Un frère quêteur. — Le talapoin.

Tungug n'était pas le seul Siamois amoureux de la fille du roi, dont on vantait les grâces, la beauté, qu'on appelait : *Les yeux de la nuit*, et que plusieurs princes avaient demandée précédemment en mariage ; il n'était donc pas le seul qui courût après l'introuvable éléphant blanc.

De tous les points du royaume, soit par amour, soit par ambition, les richards, les hauts fonctionnaires, les grands vassaux, les traitants, les aventuriers, qu'ils fussent mariés ou non (on sait que la polygamie existe dans le pays de Siam), partaient pour découvrir l'animal sacro-saint, et gagner, à la fois, le paradis sur terre et dans le ciel.

Tungug, sachant combien il avait de rivaux, tremblait de ne pas arriver premier.

Ne point trouver l'éléphant blanc eût été un malheur dont il se serait consolé, quoique très religieux ; voir passer Mâ dans les bras d'un autre, l'aurait désespéré, l'aurait tué.

Quant aux esclaves, à la fortune promise par le roi, il ne s'en inquiétait pas ; ce qui le préoccupait, l'absorbait, emplissait sa tête et son cœur, c'était la jeune princesse, elle seule.

Mâ était le trésor ; le reste n'avait aucune valeur à ses yeux, pas même l'éléphant blanc, tant il est vrai que le cœur prime tout lorsqu'il parle haut.

Cependant, dans l'Indo-Chine, l'éléphant blanc n'est pas seulement un grand personnage, plus inviolable que le roi, c'est encore une divinité vivante.

Il a son palais, ses gardes, ses esclaves, ses propriétés dont les revenus sont employés à son entretien. On lui sert sa nourriture : cannes à sucre, fruits, etc., dans des plats d'or ; on l'endort au son d'une musique harmonieuse ; on n'ose se présenter devant lui qu'en rampant ; quand il sort, il a un cortége et des ornements de prix ; quand il meurt, on redoute des calamités.

Les Siamois qui ne sont pas moins superstitieux que les autres Indiens, considèrent l'éléphant blanc (et aussi le singe blanc) comme un être supérieur, comme une sorte de palladium ; persuadés qu'il porte bonheur au pays qui le possède, ils estiment qu'ils ne paient jamais assez cher sa présence, et ils le vénèrent à l'égal de Bouddha.

Dans sa relation sur le pays des Birmans, les voisins des Siamois, le capitaine Yule s'exprime ainsi sur ce saint à quatre pieds :

« Au nord du château impérial s'élève le palais du *seigneur éléphant blanc*, derrière lequel sont les appartements ordinaires de sa seigneurie. Près de sa demeure se trouvent les écuries où l'on enferme les éléphants vulgaires.

« L'éléphant blanc actuel occupe sa haute position depuis plus de cinquante ans. Je croirais volontiers que c'est celui dont parle le père Sangermano, et qui fut pris en 1806, à la grande joie du roi qui venait de perdre celui qu'il possédait.

« C'est un éléphant énorme ; il a plus de trois mètres de haut, une tête superbe, des dents magnifiques. Malheureusement son corps est long, efflanqué, mal bâti : il nous paraît maladif. Son regard est faux, désagréable, et ses gardiens semblent se défier de lui ; ils nous ont toujours conseillé de ne pas nous approcher de sa tête. Le petit anneau rougeâtre qui entoure son iris ressemble, dit-on, à un « cercle de neuf pierres précieuses. »

« Ses *paraphernalia* royaux, qu'on déploie quand des visiteurs se présentent, sont splendides. L'aiguillon dont se sert son cornac est incrusté de perles dans toute sa longueur. La tiare de drap écarlate qu'on lui pose sur la tête ruisselle de rubis et de diamants ; son front est orné de cercles *de neuf pierres précieuses*, talisman contre les influences pernicieuses.

« Quand il est en costume de cérémonie, il porte, entre les yeux, une plaque où se lisent ses titres et au-dessous de laquelle resplendit un croissant de brillants. A ses oreilles pendent des glands d'argent et il est harnaché de bandes écarlates tissées d'argent et relevées d'or pur.

« Il a un fief qui lui appartient en propre, un ministre, quatre ombrelles d'or et une maison composée de trente individus. Avant d'entrer chez lui, on doit se déchausser.

« On annonce souvent la prise d'éléphants blancs; il y a alors grand émoi à la cour; mais la plupart du temps, vérification faite, il se trouve qu'on s'est trompé et que ces prétendus éléphants blancs ne sont que des éléphants gris. En 1831, on prit un éléphant suffisamment blanc pour lui assigner un apanage; malheureusement, le gouvernement étant alors obligé de payer les dernières indemnités de la paix de Yandabo, fut contraint d'y appliquer les revenus du nouveau *Senmeng* (seigneur éléphant). Une députation présenta, en grande pompe, au pachyderme, une lettre du roi, écrite sur une longue feuille de palmier, laquelle lettre le priait de ne pas s'offenser si on le privait de son revenu



Bangkok, dessin de H. Clerget.

pour payer les *Kalàs* (étrangers), et l'assurait que tout lui serait remboursé avant deux mois. »

Pour augmenter ses chances de succès, Tungug dont la conscience était, du reste, en repos et qui n'avait aucune action criminelle à se reprocher, songea à mettre de son côté Bouddha et ses prêtres les talapoins, en leur faisant des offrandes, et en achetant deux ou trois amulettes pour se préserver des maléfices et sortir des embûches que ne devaient pas manquer de lui dresser les sorciers, les sorcières qui pullulent, c'est notoire, dans la mythologie indoue.

Grâce aux libéralités du négociant, il avait de quoi se montrer aussi généreux qu'un mandarin et s'approvisionner convenablement de choses saintes.

Il fit deux parts égales de son argent, une part pour sa religion et une part pour ses dépenses de route, et cela effectué il se sentit plus calme et plus confiant.

Au bout de quatre jours de navigation, il arriva à Ajuthia où il désirait faire ses dévotions, prendre des forces et dresser son plan de campagne.

Ajuthia est la seconde ville du royaume de Siam; autrefois elle en était la capitale; le roi y possède encore un palais où il passe, chaque année,

une semaine et les Siamois ont pour elle une sorte de vénération.

Son antiquité, ses temples, dont une partie tombe en ruines faute d'être entretenus, les colossales statues en bronze doré de Bouddha qu'on y admire et auxquelles la crédulité des fidèles prête des vertus extraordinaires, y attirent quantité de pèlerins.

Personnellement, Tungug avait pensé qu'il agirait pieusement et sagement en s'y rendant avant de s'enfoncer. au hasard, dans les forêts.

D'ailleurs Ajuthia se trouvait sur le chemin qu'il se proposait de suivre.

A peine eut-il pris terre qu'il acheta, à des Chinois tenant boutique d'objets de piété, des parfums pour les brûler devant les autels, des étoffes de soie pour offrir aux talapoins, après quoi il gagna la pagode royale, la plus sacrée, y fit ses offrandes, et y obtint, non sans bourse délier, des amulettes et des reliques en argile mêlée de cendres royales recueillies sur le mont Phrâbat, un des nombreux endroits de l'Inde où l'on montre l'empreinte du pied de Bouddha.

Cela terminé, il alla se reposer dans une cabane de bambou abandonnée que son batelier lui indiqua, et où il dîna de quelques provisions assez copieuses : poulet rôti, boules de riz, poisson cuit au carri, choses qu'il s'était procurées pour la modique somme d'un *fouang* (trente-sept centimes).

La vie n'est pas chère à Siam.

Tout en digérant, couché sur le plancher de la cabane, il réfléchit à l'itinéraire de son voyage.

Le royaume de Siam, qui comprenait anciennement les deux tiers de la péninsule Indo-chinoise, n'a plus que de vagues limites. Officiellement, il s'étend de la presqu'île de Malacca à la Chine, d'une part; de l'autre, il borne à l'est, l'empire d'Annam et, à l'ouest, les possessions anglaises de la côte occidentale de l'Indo-Chine; mais, en réalité, il ne comprend guère que le bassin du Ménam, le Nil siamois, dont les inondations régulières commencent en septembre, finissent en décembre et laissent sur les terrains bas un limon d'une fertilité extraordinaire.

En dehors de ce bassin, du Cambodge au Laos particulièrement, le sol est occupé par des tribus indépendantes sur lesquelles l'autorité réunie des des deux rois de Siam est nulle, et qui, en raison de leurs mœurs barbares, sont dangereuses pour le voyageur.

C'est du côté de ces tribus que Tungug décida de diriger ses recherches.

« Si je vais où tout le monde va, se dit-il, je ne trouverai rien ; si je m'enfonce dans le pays des brigands, des fièvres pernicieuses, des tigres, des léopards, où personne n'ose pénétrer, j'ai des chances de rencontrer un éléphant blanc. Il est vrai que je cours le risque d'y rester; mais n'est-ce pas quelque chose de mourir pour Mâ!.. Je remonterai vers le Laos, puis je redescendrai jusqu'au grand fleuve (le Mékong); de là, je traverserai le Cambodge et, si j'ai trouvé le seigneur éléphant blanc je reviendrai à Bangkok ; dans le cas contraire, je n'y reparaîtrai plus. »

Selon l'habitude des gens agités par un vif sentiment, il s'entretenait à haute voix, exposant ses plans, ses espérances, ses ambitions, formulant ses plus secrètes pensées, rêvant tout éveillé, se confessant, ouvrant son esprit et son cœur enflammés, sans se douter qu'on pouvait l'entendre ou l'écouter.

Un bruit soudain rompit le charme de son soliloque prolongé; il tourna la tête et aperçut à la porte de la cabane, un talapoin qui le regardait curieusement.

Vêtu du langouti jaune, de la ceinture jaune, du manteau jaune, de l'écharpe jaune, bref, de toute la friperie jaune qui compose le vêtement du moine siamois, chargé de la marmite de fer battu dans laquelle les frères quêteurs reçoivent quotidiennement les offrandes des fidèles, le talapoin recueillait des aumônes « pour la pagode».

Tungug se précipita à ses pieds, jeta dans sa marmites les meilleurs restes de son repas, tira un fouang de sa bourse, et le lui mit respectueusement dans la main.

Le talapoin daigna sourire pour cet acte de générosité, et, au lieu de se retirer, après avoir empoché le fouang, il parut vouloir causer avec l'Indien.

— Toi aussi, ricana-t-il, tu veux aller chercher un éléphant blanc?

— Oui, répondit Tungug.

— Dans quelle province ?

— Où Bouddha me conduira.

— Au moins t'es-tu mis en règle avec ta conscience, as-tu fait tes dévotions, t'es-tu purifié pour une entreprise aussi sainte?

— Je suis venu exprès à Ajuthia, et j'ai dépensé ce matin, pour la Pagode royale, la moitié de ce que mon maître m'a généreusement donné pour mon voyage.

— La moitié ! Bouddha n'aime pas le partage ; c'est tout qu'il fallait donner. Combien te reste-t-il?

— Huit ticaux.

— Remets-les-moi si tu désires réussir; je les offrirai pour toi à la pagode.

L'Indien hésita; mais devant l'attitude grave du talapoin, sa superstition se réveilla, sa crainte d'échouer pour n'avoir pas contenté son dieu, prit le dessus, il tira sa bourse et la donna.

— Bien, fit le talapoin en serrant les ticaux. Puis, guignant le sac de l'Indien : Qu'as-tu là, demanda-t-il?

— Une arme pour me défendre contre les bêtes féroces, un peu de poudre, un peu de linge pour panser mes blessures.

— Voyons, dit le talapoin avec un sentiment de défiance et d'avidité.

Tungug déboucla son sac et en montra le contenu au moine.

Ce dernier mania le revolver, l'admira, en étudia le mécanisme et ne dissimula pas qu'il l'accepterait volontiers.

Malheureusement l'Indien avait promis de le consacrer plus tard à Bouddha.

— Garde-le et qu'il serve à te protéger, fit le talapoin en étouffant un soupir de regret. Tiens, ajouta-t-il en tirant de sa marmite les restes de vivres que Tungug y avait jetés, reprends aussi cela, et sois victorieux dans ton entreprise.

L'Indien se prosterna comme pour recevoir sa

bénédiction ; le talapoin étendit le bout de son écharpe jaune et tourna les talons.

— Ah! s'écria-t-il en se ravisant : si tu ramènes un seigneur éléphant blanc, souviens-toi de moi qui te facilite aujourd'hui ta tâche en te sanctifiant par l'aumône, et fais-moi partager ta fortune. Je me nomme Chantaboun et j'appartiens à la Pagode royale d'Ajuthia.

Et satisfait de sa récolte, il s'en alla en fredonnant et en jouant du tambour avec les doigts de sa main droite, sur le fond de sa marmite.

Tungug se releva les poches vides, un peu confus de l'aventure.

Son émotion se dissipa vite; enchanté d'être chargé de sainteté, il se consola d'être allégé de son argent.

Toutefois, pour ne pas s'exposer à retomber en état de péché avant de se mettre en route, il ramassa son bagage, replaça son sac sur ses épaules, sortit de la cabane, et partit plein de foi, en ayant sur les lèvres le nom adoré de Mâ.

Le royaume de Siam proprement dit, qui compte a peine trois millions d'habitants, est un des pays du monde les plus favorisés sous le rapport du clergé, quant au nombre.

Les prêtres boudhistes ou talapoins y forment une légion de plus de cent mille individus, sans parler des supérieurs des couvents, recteurs des pagodes, vicaires, provicaires, princes-abbés, dont le chiffre s'élève à huit ou dix mille.

L'Espagne et le royaume des Deux-Siciles n'ont jamais été aussi bien partagés, toutes proportions gardées.

Moitié régulier et moitié séculier, le talapoin, qui jouit d'une considération qu'il ne mérite pas toujours, est un être privilégié. Veut-il rester enfermé dans le cloître de sa pagode, il y reste; veut-il courir les champs, il est libre ; il peut même rentrer dans la vie civile s'il y voit son avantage.

Rien ne lui manque, non seulement parce qu'il est essentiellement mendiant et qu'on ne lui refuse pas quand il demande, mais parce que chacun lui porte des offrandes.

Les femmes l'admirent et le choient; les hommes le respectent et se prosternent devant lui jusque dans la rue, en joignant les mains à la hauteur du front.

Il ne paie pas d'impôts, ne fait point de corvées, ne doit aucun service à l'Etat, vit avec une indépendance qui dégénère souvent en licence, mais n'en est pas moins très vénéré et très influent.

Celui que Tungug avait eu l'heur de trouver sur son chemin était le type du talapoin avide et attaché aux choses terrestres ; cependant, l'Indien ne considéra pas sa rencontre comme une disgrâce ; persuadé au contraire que Bouddha venait de lui donner un témoignage de sa protection en lui enlevant sa bourse par le ministère d'un de ses prêtres, il sentit son cœur tressaillir d'aise, s'emplir de confiance, et il grommela, en sortant d'Ajuthia : « Certes, si je découvre le seigneur éléphant blanc, je n'oublierai pas le bon talapoin Chantaboun. »

III

EN ROUTE

Bourse vide. — Engagement temporaire. — Le Ménam. — Adieu au Mandarin. — Entrée en forêt. — Sous un arbre au terrible feuillage. — Les najas. — Une fugue laborieuse. — Entrée en scène d'un rhinocéros. — Une agréable gratterie. — Le sac retrouvé. — Repas frugal. — Un intrus. — Le combat. — Une compagnie de vautours. — Une tranche de cynocéphale. — En quête d'une source.

Néanmoins, il ne tarda pas à s'apercevoir que les ticaux dont son maître l'avait gratifié lui manquaient. Les eaux du Ménam, celles de ses affluents couvraient, à perte de vue, la campagne, et pour atteindre un terrain élevé, exempt de l'inondation, d'où l'on pût gagner, à pied, les montagnes, les forêts de l'Est, il fallait prendre un bateau.

N'ayant plus le moindre fouang, Tungug allait se trouver emprisonné à Ajuthia lorsqu'un mandarin allant en pèlerinage à Phrabât, un des lieux saints de Siam, et cherchant un rameur, lui proposa, le voyant en peine sur le bord du fleuve, de faire partie de l'équipage de sa barque, moyennant un bol de riz, du poisson et des bananes pour sa nourriture quotidienne.

Il accepta, et, vers le milieu du jour, il ramait dans l'embarcation du mandarin, heureux de cette fatigue qui, à ses yeux, le rendait plus méritant, plus digne de la tâche qu'il s'était imposée.

Les rives du Ménam, si pittoresques, si belles, étaient animées et bruyantes ; des cris, des chants, s'échappaient de toutes parts; c'est un des traits catéristiques des populations des zones torrides d'aimer le tapage ; des gamins s'essayant à diriger des barques ou se jouant, comme des poissons, dans les eaux profondes, rapides, se poursuivaient jusque sous l'étrave de l'embarcation ; les insectes bourdonnaient, les oiseaux chantaient, le soleil dardait des rayons brûlants, l'horizon avait des teintes admirables.

Assis sur des coussins, sous l'abri en paille de riz qui couvrait son embarcation, le mandarin excitait ses quatre rameurs au cri fréquent de Ouah!... Ouah !.. et aussi avec un rotin qu'il faisait brutalement tomber de temps en temps sur l'échine de l'un ou de l'autre.

Tungug, dont la complexion n'était pas forte, tâtait de ce rotin plus souvent que ses camarades ; mais il ne se plaignait pas; il avait peur seulement que les forces ne lui manquassent, et que le mandarin, dont le cœur ne semblait guère plus tendre qu'une pierre de granit, ne l'abandonnât en route, comme inutile et encombrant, sur un tertre isolé de la rive, au milieu du pays inondé.

Heureusement la volonté, le courage, le sentiment le soutinrent, et, quoique accablé de fatigue, il arriva, avec son patron de rencontre, au village où l'on devait mettre pied à terre et d'où il allait pouvoir partir en exploration.

Tandis que le mandarin entrait chez le chef de ce village pour en obtenir un éléphant sur lequel il pût se rendre à destination, Tungug se chargea de son sac et, son bâton ferré en main, s'enfonça sous bois, dans la direction de l'orient.

« Enfin ! » exclama-t-il en dressant la tête avec

soulagement, et en regardant le ciel comme s'il dût y voir l'éléphant blanc et Mâ.

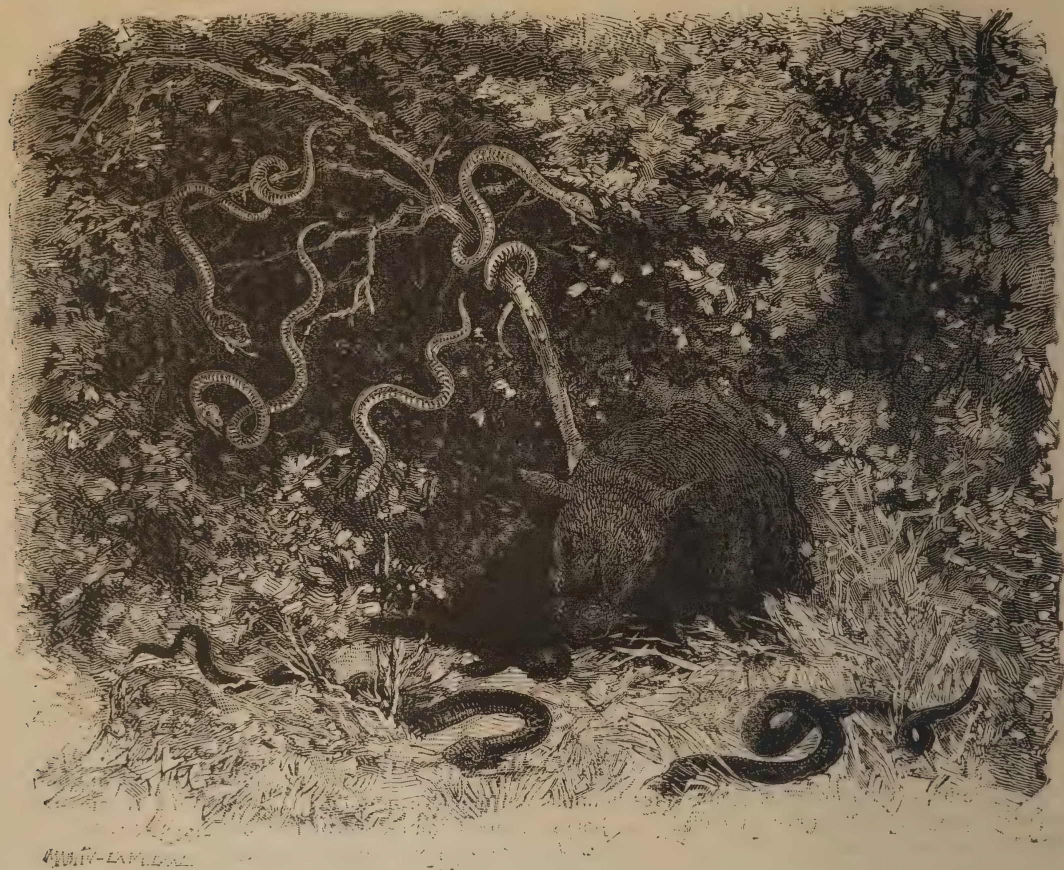
Il marcha droit devant lui, impatient, nerveux, ne voulant plus perdre une heure, une minute, dévoré par la passion de réussir.

Quand la nuit tomba, il cueillit, sur son chemin quelques bananes, s'arrêta au pied d'un arbre, mangea de bon appétit et s'endormit profondément, bercé par le chant des cigales.

A l'aube il se réveilla au bruit des voix de myriades d'oiseaux : martins-pêcheurs, tourterelles, fauvettes, drongos, se frotta les yeux et regarda autour de lui.

Il était en pleine solitude. Un terrain marécageux où croissaient pêle-mêle des bambous, des joncs, des arbrisseaux, s'étendait, d'un côté à perte de vue; de l'autre, le sol se relevait violemment, et d'épais bouquets de bois le couvraient.

« Si j'allais trouver ici le seigneur éléphant blanc!... » murmura-t-il en souriant.



Le rhinocéros et les najas, dessin de Scott.

Ce disant, il leva machinalement les yeux et resta pétrifié.

L'arbre sous lequel il méditait tranquillement, sous lequel il avait passé la nuit, était hérissé de reptiles venimeux de la plus dangereuse espèce, de najas de grosse taille enlacés les uns dans les autres, enroulés autour des branches, et balançant leurs têtes au-dessus de lui!

A l'époque des inondations, à Siam, les serpents, chassés, ainsi que les autres animaux, des terrains bas, se réfugient de préférence sur les arbres, où ils ravagent les nids des oiseaux et attendent que les eaux se soient retirées. Alors lorsqu'on se repose à l'ombre, sur la lisière d'un bois, il est imprudent d'oublier qu'on peut les avoir pour voisins, car ils sont, de leur nature, très agressifs, et le poison qu'ils instillent est si subtil qu'il tue en quelques instants.

Tungug, en pensant tout à la fois à la mort horrible près de laquelle il avait dormi pendant six ou sept heures, et à celle qui le menaçait à ce moment, eut une sueur froide abondante, et sentit sa vue se troubler.

Prendre son revolver et le décharger sur les reptiles, c'eût été s'exposer à être assailli immédiatement par eux ; d'ailleurs son revolver était enfermé dans son sac, et il jugeait impossible de l'en tirer sans exciter les najas; se sauver avec son bagage ne lui paraissait pas moins difficile; pourtant c'est ce qu'il dut tenter avec toute la souplesse, toute la prudence indienne.

Au premier mouvement qu'il fit pour saisir son sac, les reptiles enflèrent leur cou et le regardèrent avec une fixité terrifiante.

Il s'arrêta.

Le sac ne se trouvant pas à portée de sa main, il fut obligé de l'abandonner.

C'était une perte irréparable; mais mieux valait encore perdre son bagage que sa vie.

Il essaya de ramasser son bâton ferré, à sa gauche; les najas l'immobilisèrent une nouvelle fois en allongeant de ce côté leurs corps jaunes.

Comprenant qu'il ne pourrait impunément se bouger, il prit le parti de ramper doucement, doucement sur l'herbe où il était assis, de se traîner loin de l'arbre, sans secousse, sans soubresaut, sans bruit, et aussitôt, le front ruisselant, les dents claquant de terreur, il se glissa en avant avec une telle lenteur, une telle précaution, que les serpents, ne s'apercevant pas qu'il changeait de place, restèrent cois.

Au bout de cinq minutes éternelles, il avait parcouru ainsi une douzaine de pas. Alors, se croyant



Le singe et les vautours, dessin de Scott,

suffisamment éloigné et incapable de résister plus longtemps à son émotion, il bondit comme un chat, en poussant un cri strident, et se sauva à toutes jambes, laissant les najas surpris de sa fugue subite, regarder stupidement l'endroit d'où il venait de s'échapper.

Il ne reprit haleine que quatre cents mètres plus loin, devant un fourré du milieu duquel il crut entendre des rugissements de tigres.

C'était sortir d'un péril pour tomber dans un autre non moins effroyable.

Il s'arrêta, évita d'éveiller l'attention des félins, et se recula vers l'endroit d'où il venait, dans la pensée de tourner, à distance, cet endroit, et avec le secret espoir de rentrer en possession de son bagage.

Les reptiles ne pouvaient-ils pas se disperser subitement, comme ils en ont l'habitude, et disparaître?

Dans ce cas il retrouvait son sac, son cher sac, qui devait lui être d'un si grand secours dans son dénûment.

Il avait rétrogadé de trois cents pas quand un spectacle inattendu le cloua derrière une roche.

Un rhinocéros que les taons, les sangsues piquaient sans doute, débouchait, en grognant, d'un coin du marécage, et courait à l'arbre aux serpents pour s'y frotter le cou et les côtes.

C'était un *unicorne* de la grande espèce, long de quatre mètres, haut de deux et large à proportion, tel enfin qu'en nourrissent les forêts du royaume de Siam.

Il avait dû ramasser des légions de parasites sanguinaires et incommodes en traversant quelque mare, en se vautrant dans la vase, car sa peau cornée et plus épaisse pourtant que celle d'un vieil éléphant, lui démangeait d'une façon si insupportable qu'il la râcla à l'arbre au point de l'écorcher.

Troublés dans la paisible possession de leur asile embranché, les najas se tortillèrent avec irritation, se gonflèrent, sifflèrent, sans parvenir à intimider le rhinocéros, qui continua à ébranler l'arbre de sa puissante masse, à le secouer, comme si c'eût été un simple bambou, à s'y gratter en grognant de plaisir, en poussant des soupirs de contentement.

Deux des plus gros reptiles descendirent le long du stipe pour mordre au museau et chasser ce visiteur turbulent; le rhinocéros les tua, en un clin d'œil, d'un coup de sa corne, et tout en continuant son agréable gratterie.

Effrayés, les autres gagnèrent les hautes branches où ils s'enlacèrent et se groupèrent.

Alors la scène s'accentua dans un sens extrêmement intéressant pour Tungug : l'arbre agité dans tous les sens, balancé, remué, courbé, à demi déraciné, ne fut plus tenable pour les najas, qui se détachèrent successivement les uns après les autres, tombèrent autour du pachyderme et furent écrasés sous les sabots de celui-ci.

Quand il n'en resta plus un seul vivant, le rhinocéros, ayant probablement calmé sa démangeaison, abandonna l'arbre et, content d'être soulagé, gagna, en trottant, des buissons en apparence impraticables dans lesquels il se fraya un passage.

Tout cela avait duré quelques minutes.

Tungug resta un instant encore derrière sa cachette; voyant que rien ne bougeait aux alentours, il s'avança vers l'arbre et contempla l'œuvre de son allié imprévu.

« Ha! ha! fils du démon, s'écria-t-il en montrant le poing aux najas pulvérisés, vous voilà châtiés selon vos mérites! que l'enfer vous garde à jamais dans ses antres noirs! »

Cette exclamation de soulagement poussée, il chercha des yeux son sac, et eut la joie de le retrouver intact, sauf une déchirure sans importance.

Un million de ticaux ne lui aurait pas causé une satisfaction plus vive.

Il le ramassa, le tourna, le retourna, le visita, et le remit sur ses épaules, après en avoir extrait le revolver, qu'il jugeait utile de porter désormais à sa ceinture avec son couteau de chasse.

Ainsi harnaché, sa hache d'une main, son bâton ferré de l'autre, il quitta son gîte de la nuit en se promettant d'être moins confiant à l'avenir et de choisir ses haltes avec autant de soin que de circonspection.

Des fruits pendaient, de ci, de là, autour de lui; il en cueillit trois ou quatre en passant, mordit à même, à belles dents, et enchanté que cette première aventure se fût terminée d'une manière favorable, reprit sa marche, alerte et gai, du côté où le soleil se levait.

Après une étape pénible de huit heures, pendant laquelle il se servit souvent de sa hache pour abattre les branches, couper les lianes qui l'empêchaient de passer, il fit provision de dourions, de mangoustans, d'ananas, examina attentivement le lieu où il était, et, convaincu qu'il pouvait s'y reposer en toute sécurité, y installa son campement.

Les oiseaux, les papillons et malheureusement aussi les moustiques, qui sortent incessamment par milliards des marais, des rivières de Siam, remplissaient l'air de leurs chants ou de leurs bourdonnements.

Il cassa une branche de palmier aux larges feuilles dont il se fit un éventail pour se préserver des plus incommodes, se mit à table et mangea sa cueillette avec autant d'appétit que s'il se fût agi d'un bol de riz mêlé de poisson au carri.

Rien n'est délicieux, il est vrai, comme l'ananas parfumé et fondant dans la bouche, comme le dourion, ce roi des fruits, dont la péninsule indo-chinoise est si prodigue, rien n'est plus exquis, plus agréable après une longue course et par une forte chaleur.

Or, Tungug venait de faire six ou sept lieues sous un ciel de feu.

Lorsqu'il se sentit reposé et rassasié, il entama un soliloque dont Mâ et l'éléphant blanc firent les frais, et au milieu duquel il développa, sur une échelle infinie, la fable éternelle et de tous les pays, de la peau de l'ours ou du pot au lait, escomptant en rêve son succès, s'enivrant de son bonheur auprès de la fille du roi devenue sa femme, distribuant des grâces, des faveurs, dotant des pagodes, entretenant des talapoins, vivant comblé d'honneurs, de bénédictions, de gloire.

A un moment, s'interrompant pour chasser les moustiques qui lui livraient des assauts répétés, il s'aperçut qu'il n'était pas seul.

A l'extrémité de la clairière où il se trouvait, un individu aux yeux perçants, suivait ses moindres mouvements et lui prêtait une attention soutenue mêlée de curiosité.

Surpris, il regarda à son tour l'intrus qui s'était glissé là en catimini, et vit un énorme singe, de la taille d'un orang et de la famille des cynocéphales, avec lequel il risquait fort de passer un mauvais quart d'heure.

Parmi les innombrables singes qui peuplent les forêts du royaume de Siam, il en est un, le moins commun, que l'on confond quelquefois avec le babouin, d'une férocité égale à celle du mandrille. Aimant peu la campagne, on le rencontre ordinairement isolé ; alors, tant pis pour qui a la mauvaise inspiration de l'irriter : un geste, une menace, un sourire suffisent pour le mettre hors de lui s'il est mal disposé, et généralement il est de détestable humeur.

L'homme l'effraie si peu qu'il s'élance fréquemment au devant de lui, le saisit par le corps ou par le cou en grinçant des dents, en aboyant, en riant même d'une façon satanique, selon l'expression de divers voyageurs, et qu'il l'assomme ou l'étrangle.

Tungug en avait entendu parler; il devina de suite quelle sorte d'ennemi venait de lui tomber sur les bras, et comme il ne tenait pas plus à être étranglé qu'à être assommé, il se mit en devoir de se

défendre, non sans avoir préalablement touché les amulettes et les reliques qui pendaient sur sa poitrine.

Son premier mouvement fut de céder la place au singe et d'aller camper autre part.

« Si sa tannière est ici, réfléchit-il, il ne s'en ira pas et il faudra que je le tue pour demeurer paisiblement dans son domaine. Donnons-lui l'exemple de la conciliation en reprenant notre route. »

Et il remit son sac sur son épaule, passa son bâton ferré dans les courroies, tint sa hache d'une main ferme.

Il hésitait, par superstition, à se servir de son revolver, partageant en cela les scrupules de ses compatriotes qui craignent, en usant d'armes à feu sous bois, de contrarier, de mécontenter les esprits, les génies des forêts.

D'ailleurs, il venait de tirer son couteau de chasse, et il estimait qu'ayant une arme blanche dans chaque main il se défendrait facilement contre un singe de grosse espèce.

Peut-être se trompait-il.

Dès qu'il tenta de s'éloigner, le cynocéphale, qui l'observait avec une immobilité apparente, accroupi sur l'herbe, grimaça, poussa un cri strident et sifflant prolongé, et bondit pour lui barrer le chemin.

Tungug se recula effrayé et chercha à s'échapper par un autre endroit.

Même manège de la part du singe qui parut résolu à le retenir prisonnier.

La clairière n'ayant que deux aboutissants, Tungug, empêché de passer par l'une ou par l'autre de ces issues, revint à sa première place où, examinant sa situation, il se demanda s'il ne devait pas se frayer une route à coups de hache et de couteau, comme lorsqu'il se trouvait arrêté par des lianes.

De nouveau, le cynocéphale et lui se regardèrent dans le blanc des yeux, l'un extrêmement impressionné et debout contre un rocher, l'autre sombre, dur, et presque à quatre pattes.

Une compagnie de vautours, qui planait au zénith, s'abattit sur des blocs de granit voisins dans l'intention de suivre les péripéties du duel, et de se partager le cadavre de celui des deux adversaires qui succomberait.

Tungug ne s'y trompa point, et son courage, loin d'en faiblir, redoubla.

Résolu à en finir, il s'avança, la hache levée, contre le singe qui se mit à sauter, à gambader autour de lui en faisant claquer sa redoutable mâchoire, et en cherchant à le prendre par derrière.

Cet exercice dura plusieurs minutes, au bout desquelles l'Indien, baigné de sueur, retourna au rocher pour s'y appuyer.

Tandis qu'il se décidait à user de son revolver, et demandait mentalement pardon aux divinités forestières pour le sacrilège qu'il allait commettre, le singe s'élança, et sans lui laisser le temps de se mettre sur la défensive, l'empoigna par son toupet de cheveux, et l'attira, d'un bras musculeux, en criant par saccade et les yeux à demi-fermés.

Épouvanté, l'Indien appelant à son aide toute son énergie, repoussa le quadrumane qui culbuta et l'entraîna dans sa chute.

Rendu furieux, l'animal chercha à mordre, à étrangler, et pendant quelques secondes la lutte resta indécise; par bonheur l'Indien, qui n'avait pas lâché sa hache, ayant pu en appliquer le tranchant sur le cou de son adversaire, le combat cessa bientôt.

Quand Tungug se releva, il avait une morsure à l'épaule gauche et des égratignures sur tout le corps, mais le singe se débattait par terre, la tête à moitié coupée.

La redoutable bête se raidissait dans sa dernière convulsion pendant que son vainqueur soufflait, s'épongeait, examinait ses blessures et les déchirures de son vêtement, lorsque les vautours s'abattirent sur son cadavre.

« Hé! j'en veux ma part! s'écria l'Indien se redressant, s'emparant de son bâton et tombant à bras raccourci sur les rapaces qui grondèrent, donnèrent des coups de bec, se cramponnèrent sur leur proie, et en arrachèrent des lambeaux qu'ils avalèrent gloutonnement.

Mais Tungug tint bon. Après le combat épique qu'il venait de soutenir, il n'allait pas se laisser intimider par de vils oiseaux. Il continua donc à frapper à tort et à travers jusqu'à ce que les vautours se fussent retirés à distance; alors ramassant son couteau il coupa, dans le corps du singe, une bande de chair de quatre à cinq livres, et abandonnant le reste : « Tenez, dit-il, aux rapaces qui le regardaient avec colère, remettez-vous à table; j'ai ce qu'il me faut. »

Et il retourna à sa place, à son rocher où il entassa des branches sèches, des feuilles pour allumer du feu.

Les vautours se précipitèrent une seconde fois sur le cadavre du cynocéphale, se le disputèrent, et en dix minutes l'eurent dévoré sauf les gros os, après quoi, contents et repus, ils allèrent digérer sur un gigantesque aréquier voisin d'où ils regardèrent l'Indien avec une placide bienveillance tout en secouant leurs ailes.

Tungug avait obtenu du feu à l'aide de son briquet, formé une sorte de foyer au moyen de branches d'arbres, et faisait rôtir son filet de singe. Quand il vit ce filet cuit à point, il le saupoudra de sel et le mangea, non seulement en affamé qui depuis longtemps n'a rien eu de substantiel à se mettre sous la dent, mais aussi en gourmet qui tient un morceau de choix.

Les Siamois sont friands de la viande de quadrumane, et ils s'en rassasient sans scrupule quoiqu'ils tiennent le singe pour un être mystérieux, presque supérieur. Cette passion ne leur est pas particulière du reste; un peu partout, plus les hommes chérissent leurs divinités, plus ils les mangent avec plaisir, lorsqu'elles sont mangeables.

Son festin terminé, Tungug, altéré, reprit son bagage, et saluant les vautours de la tête et de son bâton, il partit à la recherche d'une source ou d'un cours d'eau, en remerciant Bouddha de l'avoir si heureusement tiré de danger durant cette journée bien remplie.

A. Dubarry.

(La suite à la prochaine livraison.)

LES CONTEMPORAINS ILLUSTRES

M. D'ISRAELI, LORD BEACONSFIELD

Quelle suite d'événements n'a-t-il pas fallu, pour faire entrer ce nom nouveau dans le livre d'or de la pairie anglaise? Ce n'est point que ce livre ait été jamais fermé au mérite, ce n'est point que, comme chez nous, la haute aristocratie anglaise ait repoussé les parvenus, qu'elle n'ait fait place qu'à l'épée, mais avec quelle répugnance se fussent jadis écartés les vieux de Vère, les puissants Norfolk, les héroïques Talbot, d'un descendant de la race juive? Ce sentiment de répulsion était d'ailleurs général, le peuple le partageait avec le haut commerce, avec les corporations des villes et on le retrouvait dans l'Europe entière; il y vit même encore dans certaines contrées. Il n'y a pas longtemps qu'un membre de la famille de Rothschild, élu par Londres, n'a pu, qu'après de longs débats, s'asseoir sur les bancs de la Chambre des Communes.

Lord Beaconsfield est d'origine israélite. Les Les d'Israëli ou Israëli — probablement un surnom — vivaient à Valence au milieu de cette noble colonie maure qui avait rendu l'Espagne si riche et si féconde. On sait comment au xve siècle le fanatisme religieux, une imprudente politique, et la terrible Inquisition poursuivirent juifs, musulmans et dépeuplèrent les plus belles provinces espagnoles. Les d'Israeli s'enfuirent et allèrent chercher un refuge dans la tolérante et glorieuse Venise. Le grand-père de celui qui est aujourd'hui le premier ministre de la couronne d'Angleterre, après avoir fait une grande fortune, voyant décroître les affaires dans la ville des Doges qui n'était plus que l'ombre d'elle-même, transporta ses richesses, sa banque et sa famille en Angleterre.

De lui naquit en 1766 à Enfield, près de Londres, un fils, Isaac d'Israëli, destiné naturellement à suivre la carrière de son père. Après avoir fait d'excellentes études classiques, d'après un usage que nous voudrions bien voir adopter en France, pour compléter son éducation et se préparer au *strungle of the life*, au combat de la vie ou, pour parler comme Darwin, au combat *pour* la vie, le jeune homme voyagea. Il apprit les langues du continent qu'il joignit au bagage des langues mortes, et, de retour en Angleterre, ayant un goût très vif et très sûr pour les choses de l'esprit, il renonça à la banque, au commerce, il se voua tout entier à la carrière littéraire. Comme l'ont fait tant d'illustres Anglais qui ont trouvé, de leur aveu, de grands avantages intellectuels à partager leur vie entre le comptoir et le cabinet, il n'essaya point de mener de front les affaires et les travaux littéraires. Il débuta en 1788 par plusieurs lettres qui parurent dans le *Gentleman's Magazine*. A partir de cette époque il ne cessa de produire et se fit rapidement un nom. Comme ce n'est point de lui que nous voulons nous occuper aujourd'hui, nous n'étudierons pas ses très nombreux ouvrages. Nous nous contenterons de dire, que quoiqu'il se soit essayé en poésie, en histoire, ce fut comme critique, comme érudit, comme investigateur curieux et plein de tact, qu'il se fit une très juste et très belle réputation. Ses livres obtinrent un grand succès; aujourd'hui on les lit encore avec beaucoup de fruit et d'intérêt. Dans le nombre il en est qui sont presque devenues classiques ou du moins que doit connaître tout Anglais instruit, tout étranger qui veut étudier la littérature ou les écrivains de la Grande-Bretagne.

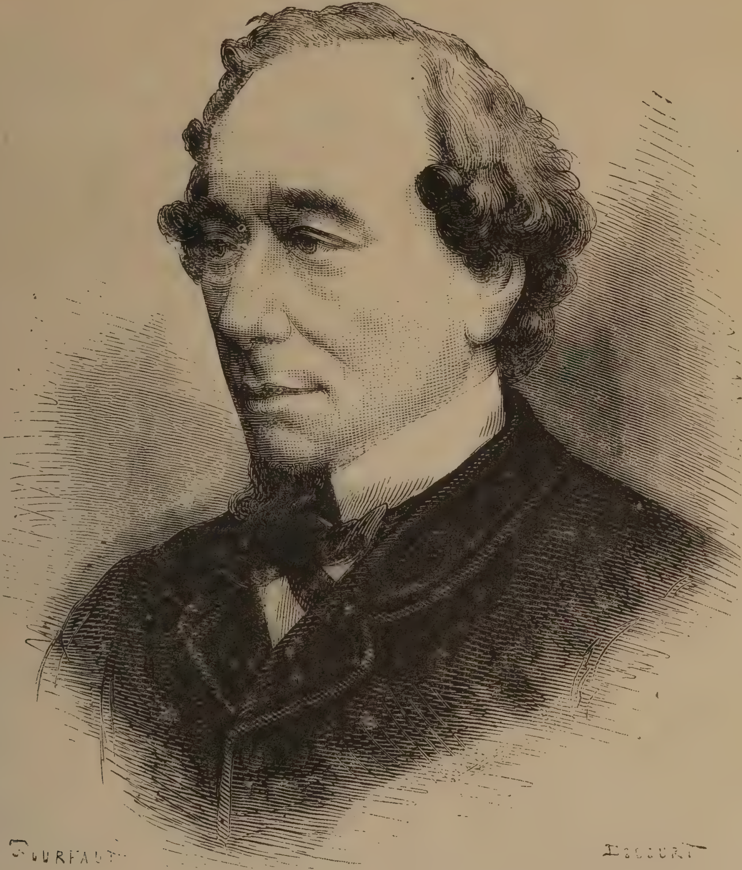
Isaac d'Israëli était *tory*. Les *Tories* furent d'abord des défenseurs obstinés des Stuarts et de la prérogative royale attaquée par les *Whigs*. Ils restèrent longtemps opposés à la Maison d'Orange, ils appuyèrent, les armes à la main, toutes les tentatives des prétendants, pour ressaisir une couronne perdue, et furent de tous les complots. Ce n'est guère qu'à la fin du règne de la reine Anne, que, renonçant à leurs espérances, ils se soumirent aux conséquences de la révolution de 1688, mais ils restèrent fidèles à l'idée de la prérogative royale, et des privilèges qui s'y rattachent naturellement et logiquement. Les Whigs sont mus par des principes contraires. Enfin pour rendre plus intelligible la condition des deux grands partis, nous dirons que les Tories sont ce que l'on appelle chez nous les « Conservateurs », seulement les conservateurs anglais admettent et respectent aujourd'hui le gouvernement, le régime établi, et ne cherchent pas à en fonder un autre, en cela ils diffèrent des Tories français, et sont d'accord avec les Whigs.

Cette explication était nécessaire, pour faire comprendre la vie, les actes et le rôle de Lord Beaconsfield. Ajoutons encore quelques mots. On pourrait croire que les Tories se portant, en thèse générale, défenseurs du principe d'autorité, des privilèges, des immunités qui en découlent, tous les nobles sont tories. Il n'en est rien: les Holland, les Rusull, les Gray, les Sidney et bien d'autres familles de l'aristocratie ont été et sont restés Whigs. Du reste, rien ne ressemble moins à la condition de l'ancienne noblesse française que l'état de la haute noblesse de l'Angleterre. Lorsque les Communes voulurent s'émanciper, mettre une digue à la puissance royale, l'empêcher de devenir absolue, les grands Barons anglais s'unirent à elles, imposèrent la Grande Charte et défendirent ce pacte en toutes circonstances. C'est grâce à cette attitude que l'aristocratie est restée populaire au sein d'une nation éprise de la liberté et de la loi. Aussi les privilèges honorifiques et réels des membres de la Chambre des Lords ne choquent nullement l'Anglais ; il se pare au contraire de son aristocratie, il en est fier, parce qu'elle flatte son orgueil national et qu'elle a conquis et gardé les vieilles franchises et le culte religieux qu'il pratique.

Maintenant venons au Comte de Beaconsfield. Benjamin d'Israëli naquit en 1805, à Londres, de ce père lettré que nous connaissons. Sa jeunesse fut studieuse ; il fit ses premières études chez un instituteur nommé Cogan, savant helléniste, qui lui inspira le goût de la langue d'Homère. Il est curieux

de remarquer que l'amour du grec se trouve dans les deux rivaux qui se disputent le gouvernement de l'empire britannique. M. Gladstone, est aujourd'hui l'homme du monde entier qui connaît le mieux le chantre d'Hélène et d'Achille. C'est, du reste, une passion qui se retrouve chez presque tous les grands hommes d'État de l'Angleterre, chez les Granville, les Burke, les Pitt, les Fox, les Canning, et l'on ne voit pas que cet amour des belles-lettres et de l'Antiquité ait troublé le sens pratique et le génie calculateur qu'ils ont portés dans les affaires.

D'Israëli fit donc de fortes études qu'il acheva sous l'œil paternel et pendant qu'il les terminait, il publia une édition d'*Adonaïs*, églogue de Théocrite. Benjamin travailla quelque temps chez un attorney, mais, dès cette époque, comme chez nous le faisait M. Thiers lorsqu'il était étudiant en droit à Aix, il disait volontiers : « Quand je serai membre des Communes, quand je serai ministre.» Nous croyons cependant que dans ses rêves les plus hardis, il n'ajoutait point : « quand je serai comte, quand je serai lord. » Il fournit dans ce temps-là quelques articles au journal tory le *Représentant*,



M. d'Israëli, lord Beaconsfield, dessin de Bocourt.

qui cessa de paraître en 1826. S'étant lié avec Lockhart, le gendre de Walter-Scott, dont il partageait les opinions, il fit paraître la première partie de *Vivian Gray*, roman qui obtint un succès retentissant. Il avait gardé l'anonyme, mais quand la seconde partie fut publiée en 1828, le nom de l'auteur était connu et à l'âge de vingt-trois ans, d'Israëli eut la joie et les honneurs d'une légitime popularité.

Un peu souffrant et désireux de connaître le berceau de sa race, il partit pour l'Orient, parcourut la Syrie, la Nubie, l'Egypte, mais, tout en voyageant, il poursuivait sa carrière de romancier, car c'est à Jérusalem qu'il écrivit la dernière ligne du *Conte merveilleux d'Alroy*. Il se trouva donc absent d'Angleterre lorsque fut soulevée la grande question de l'émancipation des catholiques. Notre Révolution de 1830 ayant très vivement surexcité tous les esprits en Europe, à son retour dans sa patrie en 1831, M. d'Israëli trouva les têtes fort échauffées par la question si grave de la réforme électorale. Les Tories, comme bien l'on pense, défendaient « les bourgs-pourris » et tous les vieux errements du passé.

Le jeune homme jugea le moment favorable pour entrer dans la carrière qu'il brûlait de parcourir,

mais au grand étonnement de tous, non seulement il se présenta aux électeurs sous le patronage du radical Hume, du whig Bulwer, mais encore, dans sa profession de foi, il se déclarait en faveur d'un parlement triennal et du vote au scrutin secret, nouveautés repoussées avec horreur par le torysme.

Trois fois il se présenta et Dieu sait avec quelle dépense d'argent et de temps! Devant les électeurs de Marylebonne, pour accentuer encore plus ses couleurs, il avait pris pour parrain outre Hume, le grand agitateur O'Connell; son concurrent était le colonel Grey, fils du comte Grey. Et ce grand seigneur Whig ayant dédaigneusement dit : «Quel est donc ce candidat?» D'Israëli piqué au vif, lui répondit par un pamphlet très éloquent, plein d'invectives contre le Whigisme et ses partisans. Or comme ni Hume ni O'Connell n'entendaient blesser ce grand parti sur lequel ils s'appuyaient, ils abondonnèrent leur protégé.

Instruit par ces défaites, M. d'Israëli, changeant tout à coup de ligne politique, s'offrit aux électeurs de Tauton comme tory-libéral. Cette volte-face brutale lui attira un mot cruel d'O'Connell: « Si on examinait soigneusement, dit-il, la généalogie de ce Monsieur, on trouverait qu'il est le véritable héritier du larron endurci qui est mort sur la croix. »

Une polémique violente s'engagea; mais malgré tout le talent dont M. d'Israëli fit preuve, l'opinion publique vivement froissée par sa palinodie se prononca énergiquement contre lui; son échec fut complet. Cependant, loin d'être abattu, il écrivait à O'Connell : « Je suis profondément convaincu que l'heure est proche où je serai plus heureux. J'espère être un des représentants du peuple avant le *Rappel de l'Union* (1). Nous nous retrouverons à Philippes. »

Pour reconquérir la popularité qui l'avait abandonné, M. D'Israëli dédia à sir Robert Peel une très brillante *Défense de la Constitution*, publia de belles lettres politiques, puis reprenant sa plume de romancier, il fit paraître avec un grand succès : *Henriette Temple*, *Venise*, dont les principales figures sont lord Byron et Shelley; et afin de bien marquer sa séparation avec les Whigs, il donna les *Lettres de Riennymèdes*, pleines d'invectives et d'outrages.

Enfin, en 1837, il entra à la Chambre des Communes, porté par électeurs de Maidstone. Le plus fort certainement était fait, maintenant il fallait se créer dans le Parlement la place que désirait son ambition. Dès les premières séances il prit la parole, mais ce fut de la manière la plus malheureuse, il manqua complètement de ton et de mesure; son discours s'acheva au milieu des sarcasmes et des rires fous de ses collègues. Cette mésaventure n'altéra point son sang-froid et en s'asseyant il dit : « Plusieurs fois j'ai recommencé plusieurs choses, et souvent j'ai fini par y réussir. Je me tais maintenant, mais le temps viendra où vous m'écouterez. »

La presse s'amusa beaucoup de ce malheureux discours et de son auteur. « Il s'est levé, disait-elle, comme une fusée volante et il est retombé comme une obscure baguette. » M. d'Israëli se mit à la discipline du silence, il étudia les orateurs, l'esprit de la salle et quelques mois plus tard il était, comme il l'avait annoncé, un des discoureurs les plus goûtés pour l'élégance, la solidité de sa parole et pour la mordante énergie de ses sarcasmes. Il se montra sur ce dernier terrain le digne héritier du brillant Sheridan. Il avait déjà un nom parlementaire lorsqu'en 1839 il épousa la veuve d'un membre du parlement, Wyndham Lewis.

En 1841, réélu par Westminster, il soutint énergiquement d'abord le cabinet tory de sir Robert Peel, mais trouvant qu'on n'avait pas assez compté ou qu'on ne comptait pas assez vite avec lui, il opéra une brusque conversion. Devenu chef d'un parti que l'on appelait « La jeune Angleterre » il attaqua, harcela le grand ministre dont les prévoyantes réformes ont probablement, pour ne pas dire sûrement, sauvé l'Angleterre d'une orageuse révolution.

En 1847, nommé par le Buckinghamshire où il avait habité dans son enfance, il fut le chef des protectionistes; il essuya une longue série d'échecs qui ne l'empêchèrent pas de cribler de ses railleries le ministre et l'école de Manchester. Enfin sir Robert Peel étant mort et la réaction, qui suit presque toujours les grandes réformes parce qu'elles ne donnent pas tout ce qu'on en espérait, s'étant accomplie, le cabinet du Lord Russell ayant été renversé, Lord Derby fut appelé à former un cabinet, et il y fit entrer M. d'Israëli en qualité de chancelier de l'Échiquier. Cette nomination étonna et amusa Londres; un romancier chargé des Finances! Quand il soumit son projet de budget au Parlement, la surprise fut aussi grande, mais d'une autre nature. Dans un discours de cinq heures le romancier parla la langue des chiffres et des affaires avec une correction admirable. Cependant n'ayant pas voulu admettre des modifications réclamées par la Chambre, la ministre dut se retirer.

Se succédèrent les deux ministres Aberdeen, Palmerston, ce dernier étant tombé en 1851, Lord Derby reparut et M. Israëli reprit sa place à l'Échiquier. Ses mesures financières obtinrent le plus vif succès et il déplora avec amertume la politique indigne que ses prédécesseurs avaient fait jouer à l'Angleterre par l'abandon du Danemark livré à la rapacité inquiétante de la Prusse. « Abandonner le droit des faibles est toujours, dit-il, une mauvaise action et souvent un péril. Par ce coupable égoïsme on perd l'estime du monde, sa force et son crédit. » Le Bill de la réforme amena la chute du ministère Tory.

Alors vint (1866) le ministère Russell-Gladstone qui ayant sombré vit revenir Derby et d'Israëli aux affaires. Lord Derby mort, M. d'Israëli devint premier ministre et fut, dès lors, le chef incontesté des Tories. Sa position paraissait inexpugnable lorsqu'il se laissa maladroitement battre sur la question de l'Église Anglicane en Irlande. Montèrent au pouvoir MM. Bright et Gladstone dont la politique extérieure purement commerciale consista à laisser faire et à laisser passer tout ce qui ne touchait pas directement à l'Angleterre. Les conséquences de ce système n'ont pas tardé à se montrer; il a contribué au bouleversement de l'Europe.

M. d'Israëli redevint premier ministre à la

1. *Repeal of the Union*, O'Connell poursuivait et a toujours poursuivi la séparation de l'Angleterre et de l'Irlande.

chute de M. Gladstone et assurément si les Russes ne sont pas à Constantinople, c'est à lui qu'ils doivent s'en prendre. C'est sa conduite en Orient, ses longs services, son éloquence, ses résolutions rapides souvent énergiques, son retour à la vieille politique anglaise qui lui ont valu le titre de comte, le manteau de pair, et aujourd'hui il est avec M. de Bismark l'homme d'État le plus considérable de l'Europe.

Voilà jusqu'où peut atteindre un romancier doublé d'un grand orateur.

A. SURMAY.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS

LE DERNIER DES STUARTS (1688)

Après la mort de Cromwell, une suite d'événements inespérés avait rendu la couronne au fils de Charles Ier. Une partie de l'armée trompée ou entraînée par Monk, le plus cupide et le plus faux des hommes, l'église anglicane en haine des sectes dissidentes et la « Gentry » replacèrent sur le trône Charles II. Jamais prince ne se vit, en rentrant de l'exil, accueilli avec plus d'enthousiasme, et jamais prince ne se montra si peu à la hauteur de ce retour de fortune. Il n'était cependant ni méchant ni cruel, il parlait avec grâce, et la majesté du trône seyait aux élégances de sa personne, mais la légèreté de son caractère, le scepticisme de son cœur, la duplicité de son esprit et la dissolution de ses mœurs, sa prodigalité pour solder ses vices et enrichir ses favoris, ses menées pour devenir roi absolu, la bassesse qui lui fit se vendre secrètement, moyennant argent, à Louis XIV, et d'autres causes, qu'il serait trop long d'énumérer, ne tardèrent pas à éloigner de lui l'estime et la confiance de ses sujets. Cependant, tels étaient le charme de sa personne, les séductions de sa grâce, l'aménité de ses manières, et surtout la crainte inspirée par son frère le duc d'York appelé à lui succéder, que, frappé d'une mort presque foudroyante, Charles II fut regretté, lorsque le 6 février 1685 il termina sa folle carrière. L'Angleterre avait raison dans ses regrets et dans ses craintes. A un prince facile, corrompu, léger, perfide par faiblesse, mais non dépourvu de bonté, et en bien et en mal ne voulant rien fortement, allait succéder un homme d'un génie singulièrement étroit, peu moral comme son frère, mais sans grâce, entêté, cruel par tempérament et par calcul, sorti avec éclat de la religion dominante chez ses sujets, et voulant ramener par une violence, que la papauté condamnait, son peuple à la croyance dont il faisait publiquement profession. Ajoutez qu'ainsi que son frère, resté honteusement le pensionnaire de la France, il aspirait au pouvoir absolu plus âprement, plus résolument encore que Charles II. Ce prince, très brave de sa personne, très peu fidèle à la parole donnée, par une anomalie étrange, croyait aveuglément, nous pourrions dire niaisement, à tous les engagements que l'on voulait bien prendre vis-à-vis de lui.

Jacques avait été marié deux fois; la première, pendant son exil; il avait alors épousé Mlle Hyde, dont le père était devenu le comte de Clarendon. De cette union, deux filles élevées dans la foi protestante étaient nées. L'aînée, Marie, avait épousé Guillaume prince d'Orange, la seconde, Anne, s'était unie à Georges, frère du roi de Danemark Christian V. En secondes noces, le roi avait pour femme Marie d'Est, d'où sortit cette série de prétendants qui, dans le siècle dernier, fit de vaines tentatives pour reconquérir le trône d'Angleterre. Bien d'autres renseignements seraient utiles pour l'intelligence de notre récit, mais nous espérons que, même sans eux, il pourra être compris. Du reste, en racontant le drame de Montmouth (1), nous avons déjà donné à nos lecteurs une idée de Jacques II et de ce qu'étaient les mœurs, les choses et les hommes de l'Angleterre sous le règne du dernier des Stuarts.

*
* *

Le 29 juin 1688, les boutiques, les magasins de Londres étaient fermés, les vaisseaux qui couvraient la Tamise portaient leur pavillon en berne, les places, les carrefours, les rues regorgeaient d'une foule en proie à une anxiété profonde. Les voisins s'entretenaient à voix basse et beaucoup de femmes s'essuyaient les yeux ou couraient au temple pour implorer la Justice divine.

Aucun cri ne s'élevait de cette mer vivante, les personnes de connaissance s'abordaient, se pressaient énergiquement les mains, et semblaient ainsi tout se dire. De temps à autre, passait une chaise à porteurs qui avançait à grand peine, mais, si le seigneur, qui se faisait voiturer ainsi, était de ceux qu'aimait la foule, aussitôt tous les fronts se découvraient, on entendait murmurer : « Que Dieu bénisse votre Seigneurie. » Et les rangs si pressés qu'ils fussent s'ouvraient pour livrer passage.

Deux bourgeois, vêtus avec cette ampleur cossue qui est encore aujourd'hui dans les habitudes anglaises, s'étaient mis à causer.

— Eh bien, Master Bell, êtes-vous d'avis que nous essayons de gagner Westminter-Hall !

— Inutile de l'essayer, Master Gilly ! J'avais envoyé ce matin trois de mes commis en leur promettant une couronne s'ils pouvaient me garder une place, je ne dis pas dans la salle mais seulement dans la rue, ils sont revenus tous les trois me rapporter qu'il n'y avait pas à y songer, et tenez, il y a deux heures, j'ai vu passer Michaël Arnold.

— Arnold, le brasseur du roi?

— Oui, Arnold, il est un des jurés. L'ignoriez-vous? Eh bien, il ne savait pas si, malgré l'ordre du grand shérif dont il est porteur, il parviendrait à son banc; et dame, s'il ne s'y trouve pas à l'heure voulue, il y va pour lui de la prison. Il avait une lamentable figure, je vous l'assure. « Quoique je

1. Voir t. 42. p. 1.

fasse, m'a-t-il dit, je suis un homme ruiné; si je réponds comme juré « non coupable » je ne brasserai plus pour le roi, et si je dis « coupable », je ne brasserai plus pour personne. »

— Il y aura ce soir des têtes cassées, si on ne nous rend pas nos évêques.

— Je le crains. Ah! tenez, voici l'ancien alderman Kiffin. Il a beau avoir des tonnes d'or, depuis que ses deux petits-fils ont été pendus, il va courbé, plus malheureux qu'un porteur de charbon de mer (1).

— Voyez, voyez, voici le général Churchill, le beau Churchill, à cheval.

— Ah! celui-là entrera bien à Westminster.

Ainsi devisaient les deux compères.

Et nous, plus heureux qu'eux, nous allons suivre Churchill (1).

Quelle immense salle! elle est pleine à craquer, et jamais on n'avait vu un semblable auditoire et de pareils accusés. Tous les regards, des regards pleins d'admiration et de respect, sont tournés vers eux. Tout le monde les connaît et les nomme, ce sont: Loyd, évêque anglican de Saint-Asaphe; Turner, évêque d'Ely; Lake, évêque de Chichester; Ken, évêque de Bath et de Wells; White, évêque de Peterborough, et Trelawney, évêque de Bristol.

Si l'évêque de Londres ne se trouve pas à côté d'eux, c'est qu'il a été suspendu et qu'il n'a pu ainsi



Les bourgeois de Londres, dessin de Lix.

être complice du délit qu'on leur reproche. Ce qui fait la cause qui va se débattre si grande, c'est que ces prélats représentent l'église anglicane tout entière et un grand droit national, celui de pétition. En effet, les évêques ont présenté à Jacques II, une pétition qui proteste contre une mesure religieuse prise par le gouvernement, et comme cette pièce, par une indiscrétion dont ils ne sont pas coupables, a été publiée et lue dans tous les lieux publics aux applaudissements de la Cité, ils sont poursuivis comme auteurs d'un libelle. Pour eux, il n'y va de rien moins que de la prison et du pilori, pour l'Angleterre de la perte d'une de ses plus vieilles franchises.

Les lords ont tenu à montrer par leur présence l'intérêt qu'ils portent aux accusés, ils sont au nombre de vingt-cinq sur leurs bancs privilégiés; derrière eux se pressent toutes les grandes figures de la vieille aristocratie et les femmes les plus renommées par leur rang, leur fortune, leur beauté. Là, l'or, la soie, les diamants ruissellent. Le silence est si profond que l'on se croirait dans la maison de Dieu, et l'émotion si forte que, de temps en temps, s'élève le bruit d'un sanglot bien vite étouffé. Les quatre juges du roi se tiennent assez embarrassés sur leurs sièges et l'accusateur de la couronne fait tous ses efforts pour soutenir les regards pleins de mépris et de menaces de cet impo-

1. On appelait ainsi le charbon de terre parce qu'il venait à Londres par mer.

1. Le futur lord Marlborough.

sant auditoire, tandis que les défenseurs des accusés — tout ce qu'il y a de plus célèbre dans le barreau anglais — ne recueillent que des marques d'encouragement et de respect.

Les formalités remplies, les jurés ayant pris place sur leurs bancs, les débats commencèrent. Nous ne voulons pas en raconter les émouvantes péripéties ; sur les mobiles visages se lisaient toutes les émotions de l'audience, un seul homme demeurait impassible, c'était Churchill, mais comme il devait tout à Jacques II, son rang, sa fortune, ses titres, et qu'il était encore lié au prince par des attaches moins honorables, on ne pouvait s'étonner de son impassible attitude. La nuit était venue lorsque les plaidoiries furent terminées. Les jurés se retiraient pour délibérer, lorsque lord Halifax, appelant l'avoué des évêques lui dit de manière à être entendu de toute la salle :

« Vous savez, Monsieur, que personne ne doit communiquer avec le jury, ayez donc soin de faire garder soigneusement toutes les issues. Il ne faut pas même qu'un verre d'eau entre dans la salle où les jurés sont réunis. Disposez de mes gens, ils sont à votre service. »



Le verdict, dessin de Lix.

Un tonnerre d'applaudissements suivit cette manifestation, et la prescription de lord Halifax fut si bien suivie qu'on refusa aux jurés une chandelle qu'ils demandaient pour allumer leurs pipes. A quatre heures du matin on permit seulement l'entrée de trois ou quatre bassins d'eau que ces messieurs réclamaient pour faire leur toilette. A ce moment ils n'étaient point encore d'accord et la déclaration du jury, pour être valable, devait être faite à l'unanimité. Autour de Westminster la foule agitée, fiévreuse, tantôt pleine d'espérance, tantôt frémissante de peur ou de colère, passa toute la nuit dans cette indicible émotion qui fait tantôt tout craindre, tantôt tout espérer, et, dès la pointe du jour, les privilégiés vinrent reprendre leurs places dans la vénérable salle.

A dix heures, la cour rentra en séance et les huissiers annoncèrent le jury. D'un mouvement instantané tout le monde fut debout et la pâleur de l'accusateur était de bonne augure. Arrivé à son banc et invité à faire connaître la décision des jurés, leur chef, le front nu, répondit d'une voix ferme : « NON COUPABLES (1) ».

1. De tous les jurés le pauvre Arnold avait été le dernier à se décider à se réunir à la majorité. « Si vous ne voulez pas en démordre, lui dit Austin, je suis le plus gras et le plus fort des

Alors se passa une scène que je veux laisser à un grand historien le soin de raconter,

« Lorsque ces mots tombèrent des lèvres de Langley, président du jury, Halifax se leva et agita son chapeau. A ce signal, les bancs, les galeries, les couloirs répondirent par des acclamations, et aussitôt les dix mille personnes qui remplissaient la grande salle répondirent par des acclamations formidables qui firent craquer le vieux plafond de chêne et, une minute après, la foule innombrable qui stationnait au dehors répondit par un troisième hourra que l'on entendit de Temple-Bar. Les bateaux qui couvraient la Tamise firent écho à ces acclamations; détonations sur détonations se succédèrent sur l'eau et, portées par ces vivats, les heureuses nouvelles dépassèrent ainsi en un moment les quartiers de Savoie et de Blackfriars, jusqu'au pont de Londres et la forêt de mâts qui s'étendaient au delà. A mesure que l'annonce du verdict se répandait, les rues et les places, les marchés et les cafés retentissaient d'acclamations. Cependant ces acclamations étaient moins étranges que les pleurs qui les accompagnaient. Les sentiments du peuple avaient été si profondément blessés, que la sévère nature anglaise, si peu habituée à donner des marques extérieures d'émotion, céda en cette occasion et que des milliers d'hommes sanglotèrent de joie. Pendant ce temps, des cavaliers se détachaient de la foule pour aller sur toutes les routes porter la grande nouvelle. »

Les évêques durent se réfugier dans les églises sonnant à toutes volées pour se dérober à de continuelles ovations, les seigneurs jetaient à pleines mains leur or à la foule, et, quand les jurés parurent, c'était à qui leur serrerait la main. On leur disait : « Que Dieu vous bénisse, que la prospérité soit avec vous et dans vos familles! vous êtes de vrais Anglais, vous nous avez tous sauvés! »

Pendant ces scènes de tumulte, le riche négociant Kiffin retiré dans sa demeure princière d'Aldersgate-street, œuvre charmante d'Inigo Jones, le grand architecte, écoutait avec délices le bruit de la joie populaire. L'immense salle dans laquelle il était assis, une bible ouverte sur les genoux, était décorée avec la plus rare magnificence : toutes les parois de ce « hall » qui recevait le jour d'en haut étaient recouvertes de chêne sculpté par de fins artistes, représentant encadrée dans de gracieuses arabesques la vie triomphante de Moïse, et sur ce fond sombre et doux se détachaient dans leurs cadres d'or des tableaux peints par Rubens et Van Dyck, achetés lorsque le Long Parlement avait ordonné la vente de la galerie du malheureux Charles Ier. Aux quatre angles de cette pièce s'élevaient dans leur beauté triomphante quatre statues en marbre blanc, œuvres exquises de la Renaissance que les nombreux vaisseaux de Kiffin lui avaient apportées. Du centre du plafond tombaient, retenus par des câbles de soie, des lustres en verre de Venise, et le parquet de bois des îles disparaissait sous des tapis venus de Constantinople et de Perse. L'ameublement du hall consistait en quelques-uns de ces cabinets, de ces bahuts, dont, aujourd'hui, nous nous disputons les débris, par des tables aussi finement ouvragées, et par des chaises (chaires) à dos élevé et à couronnement, dont quelques-unes sauvées par miracle des outrages du temps, sont de nos jours une des richesses de nos musées.

douze, eh bien, je consens à rester ici jusqu'à ce que je ne sois pas plus épais qu'une pipe de tabac avant que de déclarer que cette pétition est un libelle. »

Le vieillard vêtu de velours noir lisait, et, de temps à autre, levait un regard reconnaissant vers le ciel. Sa tête était belle, pensive, plus fatiguée encore, on le voyait, par les chagrins que par le poids redoublé de longues années. De l'autre côté de la table sur laquelle un de ses coudes s'appuyait, se tenait assise une jeune fille occupée à un travail à l'aiguille. Mise avec toute l'élégance des femmes de ce temps-là, qui avaient adopté les modes de Versailles, elle possédait toutes les beautés de la race anglaise, une profusion de cheveux blonds, des grands yeux d'un bleu profond, et ce teint fin et rosé auquel les Françaises sont les premières à rendre hommage. Ses traits délicats respiraient la douceur, mais sous leur apparente tranquillité, au froncement de ses sourcils tracés au pinceau, aux palpitations de ses narines, au pli de ses lèvres roses, un observateur reconnaissait vite que dans cette belle créature vivait une âme agitée et forte.

Au moment où son grand-père fermait le livre sacré : « Que venez-vous de lire, grand-père? dit-elle.

— Le cantique de Judith, mon Éva.

— Le cantique de la délivrance! Enfin nous aurons notre tour! fit la jeune fille en posant son ouvrage et en écartant les boucles tombées sur son front, et nous foulerons du pied nos ennemis vaincus.

— Éva, reprit le vieillard d'un ton pensif, le Seigneur, il est vrai, a souvent dans ce livre ordonné le meurtre et l'extermination, mais, plus tard, il nous a donné d'autres commandements; il nous a ordonné le pardon des injures et de rendre à César ce qui appartient à César.

— Grand-père, à la première page de cette bible, votre père a écrit la date de votre naissance, vous y avez inscrit à votre tour la date de sa mort, la naissance de ma mère, la naissance de mes frères, la mienne, la mort de ma vénérée mère, celle de mon père... » Un instant la jeune fille s'arrêta, puis elle reprit d'une voix sourde : « Vous y avez encore inscrit : William Hewling, pendu à dix-neuf ans... Benjamin Hewling à dix-sept... C'étaient vos petits-fils, mes frères... Vous vous souvenez que je me suis jetée aux pieds de Jacques II, et vous vous rappelez avec quel cœur impitoyable il m'a repoussée... Rendez donc à César ce qui est dû à César... »

Le vieux Kiffin poussa un long soupir et baissa la tête; après un moment de silence il dit : « A mon âge, un homme a peu à risquer en remplissant un périlleux devoir, mais je ne veux pas attirer la ruine sur cette maison désolée, je n'ai plus que toi et tant que tu ne seras pas mariée, je te dois de conserver mes jours pour veiller sur les tiens. Éva, je t'en supplie, mesure tes paroles, n'oublie pas que Jeffreys, le bourreau de tes frères, est encore le Lord Grand Chancelier... »

Et, poussé par un élan de terreur et de tendresse, le vieillard se levant prit sa petite-fille entre ses

bras, la serra contre son cœur, déposa un baiser sur son front et pleura.

— Pardon, grand-père, pardon, d'avoir réveillé dans votre cœur de lamentables souvenirs...

— Tu ne les as pas réveillés; nuit et jour ils m'agitent, et les images de William et de Benjamin sont toujours devant mes yeux. Mais n'oublie pas que le Seigneur a béni mon travail, que je suis riche, très riche, et que sur un mot on nous enverrait à la mort pour s'emparer de notre fortune. Modère-toi, Éva, modère-toi, je veux que tu sois heureuse...

En disant ces mots Kiffin donna encore un baiser à sa fille et s'éloigna. A peine était-il sorti qu'une espèce de femme de charge entra en disant: « Vous êtes seule, miss. — Viens, Mary, répondit la jeune fille sans tourner la tête. Eh bien, Londres est donc content? — Un délire, miss, un délire! — Master Roger est-il allé chez les évêques leur porter les compliments de mon père. — Oui, miss, il n'est pas encore de retour. — Beaucoup de monde est-il venu pour voir mon père... — Une foule! mais le maître ayant fait dire qu'il n'y était pas... J'ai même eu à congédier un matelot qui voulait absolument forcer la porte. J'avais beau lui dire que M. Kiffin n'y était pas pour lui, il allait toujours en avant, et croyez-vous que cet effronté a fini par me demander à vous voir? — Eh bien, Mary, il fallait le laisser entrer, c'est peut-être quelque matelot des armements de mon père qui a besoin de secours. — J'en doute, miss, j'en doute, il était très bien vêtu et il me semble l'avoir vu quelque part. — S'il revient, vous me le conduirez. — S'il reviendra! certainement! il m'a dit: « Dans une heure je repasserai. » — En ce cas, Mary, allez vite donner des ordres pour qu'on l'introduise, le besoin ne doit pas frapper deux fois à notre porte. — Dites à master Roger quand il rentrera, que je désire le voir.

A peine Éva avait-elle repris son travail depuis un quart d'heure, que la femme de charge reparut: « Miss, voici le marin, êtes-vous toujours dans l'intention de le recevoir? — Faites entrer. » Un homme en habit de matelot parut aussitôt sur le seuil. Il portait des vêtements simples et tenait son bonnet de laine à la main.

— Que puis-je faire pour vous?

— Vous sachant remplie de bonté, miss, j'ai pris la hardiesse de venir vous demander un service; je voudrais faire un voyage en Hollande...

— Si vous êtes inscrit sur les rôles de mon père, je lui demanderai de vouloir bien vous accorder ce que vous désirez.

— Malheureusement, je ne fais pas partie des équipages de master Kiffin, répondit le matelot en retournant son bonnet dans ses mains agitées.

— Alors... » En prononçant ce mot, Éva regarda par hasard les mains du matelot, puis brusquement leva les yeux sur son visage et après un court examen, allant aux deux portes par lesquelles on pouvait entrer dans le hall, elle en poussa les verroux, revint vers le matelot, s'inclina gracieusement devant lui, et dit en riant: « Mylord Herbert, en vous déguisant, vous n'avez oublié qu'une chose, c'est de peindre vos mains.

— Ma foi, miss, vous avez raison, pour un vieux loup de mer comme moi, la faute est impardonnable, et je regrette...

— Vous regrettez, M. l'amiral, que je vous aie reconnu? Vous craignez peut-être...

— Non, ne me faites pas cette injure! Toute l'Angleterre a admiré le courage avec lequel miss Hewling a demandé la grâce de son malheureux frère, et nous savons que vous êtes fidèle au culte des souvenirs. Je viens donc vous prier d'obtenir de votre grand-père de m'enrôler dans celui de ses navires qui est prêt à faire voile pour la Hollande. Vous savez que tous les vaisseaux sont soigneusement visités et si j'étais pris...

— Mylord, répondit Éva après un instant de réflexion, je ne veux point mettre mon grand-père dans cette affaire; sa vieillesse n'a déjà été que trop éprouvée; mais, moi, je suis à vos ordres et suffirai à la tâche. »

En prononçant ces mots, la jeune fille frappa sur un timbre, et ouvrit une porte. Mary parut. « Master Roger est-il revenu? — Il rentre à l'instant même. — Dites-lui que je l'attends. » La porte se referma et Éva revint près d'Herbert.

« — La personne qui va venir, mylord, est un véritable Anglais, elle a toute ma confiance, toute mon estime, — en prononçant ces derniers mots, la voix d'Éva trembla un peu. Voulez-vous vous fier à elle?

— Sans hésitation aucune.

Au moment où ces paroles étaient prononcées, un beau jeune homme de vingt-huit ou trente ans, correctement mis, entra en saluant.

— M. Roger, fermez la porte au verrou, je vous prie, » et prenant familièrement la main au nouveau venu, miss Hewling continua en disant: « Mylord Amiral j'ai l'honneur de vous présenter M. Roger Stevenson.

Roger, un moment surpris s'inclina et regardant l'étrange marin, reprit en souriant: « J'ai eu l'honneur de voir mylord Herbert à bord de son vaisseau *L'Océan*, alors que Jacques II confiait nos flottes au courage et au talent.

Herbert salua.

— Roger, fit Éva, mylord veut passer en Hollande et son costume vous apprend assez comment il entend y aller. Avez-vous un vaisseau en partance.

— Oui « l'Ariel », un excellent marcheur.

— Monsieur, reprit Herbert, je dois vous prévenir que ceux qui m'aideront, peuvent être gravement compromis.

Le jeune homme haussa en souriant les épaules et ajouta: « si vous voulez bien me suivre, nous allons arranger tout cela. »

L'amiral fit alors galamment ses adieux à la jeune fille qui lui dit d'un ton enjoué « cachez vos mains, mylord. »

Restée seule, Éva redevint sérieuse, elle pensa à ce qui venait de se passer. Quoique Herbert ne lui eût rien confié, s'il voulait passer en Hollande et y passer si secrètement, c'était, il n'en fallait pas douter, dans un but politique. Amsterdam était le grand asile où s'étaient réfugiés les débris des conspirations à mains armées d'Argyle et de Montmouth tous les chefs militants du protestantisme anglais et les calvinistes français chassés de leur patrie par la révocation de l'Édit de Nantes. Ces hommes

réunis par la proscription, par les misères de l'exil par les colères religieuses, ne rêvaient qu'entreprises audacieuses; les uns pour reprendre les hautes positions qu'ils occupaient en Angleterre, pour délivrer l'Eglise anglicane des persécutions dont elle souffrait; les autres pour se venger de Louis XIV qui, en les exilant, avait commis la plus grande faute de son règne. Tous les hommes se serraient autour de Guillaume d'Orange, le vrai chef des Provinces-Unies, génie calculateur, froid et sévère, qui avait sauvé et arraché sa patrie des mains du grand roi. Mais Guillaume ne pouvait se faire aucune illusion sur les intentions de Louis XIV et sur les présages de l'avenir. Pour résister à la France et à l'esprit de conquête qui animait son monarque, vainement avait-il rallié autour de lui les forces de l'Allemagne protestante, de l'Espagne catholique; tous ces Etats réunis ne pouvaient contrebalancer la puissance française, tant que l'Angleterre ne jetterait pas le poids de sa fortune, de ses flottes et de ses soldats contre l'ennemi commun. Or, tant que Jacques II, continuateur de la politique de son frère Charles II, régnerait, il ne fallait pas espérer une telle résolution. On peut donc imaginer avec quel œil attentif Guillaume suivait les événements dont l'Angleterre était le théâtre. Quoiqu'il sût parfaitement qu'elle était mécontente, il avait froidement résisté à la passion des réfugiés qui voulaient l'entraîner dans une grande aventure. En effet, s'il échouait, si seulement la lutte durait quelque temps, Louis XIV lèverait sa redoutable épée et la Hollande alors serait irrévocablement perdue. Une autre considération le retenait encore. Il était le gendre de Jacques, il avait épousé Marie, sa fille aînée, l'héritière de la couronne d'Angleterre, n'était-il pas odieux de voir un gendre chercher, les armes à la main, à détrôner son beau-père, et ne valait-il pas mieux laisser s'achever le règne de Jacques, et Marie succéder par droit de naissance? Peut-être le prince d'Orange eut-il attendu si un événement nouveau ne fût venu complètement changer la face des choses. La reine d'Angleterre venait de mettre au monde un fils, un enfant que les neuf-dixièmes de l'Europe croyaient, à tort il est vrai, supposé; quoiqu'il en fût, ce nouveau prince de Galles repoussait bien loin les espérances de Guillaume. Sa naissance était pour ainsi dire l'arrêt de mort de la Hollande, et telle était alors la crainte qu'inspirait Louis XIV que l'Europe catholique, que la Papauté même furent loin de saluer avec joie, ce berceau où devait cependant grandir un prince orthodoxe. C'est alors, et alors seulement que Guillaume, de ses lèvres habituellement silencieuses, laissa tomber ces paroles célèbre « *aut nunc, aut nunquam!* »

Éva connaissait à peu près tout cela, elle n'ignorait pas non plus qu'Herbert, quoiqu'il fût un des meilleurs marins de l'Angleterre, tombé en complète disgrâce, avait été relevé de toutes ses charges et de tous ses commandements, c'était donc un mécontent, probablement un conspirateur, dont elle favorisait les desseins. Or, elle savait ce que la sévérité de Jacques, ce que la cruauté de Jeffreys gardaient de supplices pour des crimes semblables. Très brave, et comme trempée par la fin tragique de ses deux frères, elle se sentait assez vaillante pour tout oser, mais son vieux grand-père, malgré la sage précaution qu'elle avait prise, pouvait être compromis et Roger serait inévitablement perdu. Cependant pouvait-elle, devait-elle agir autrement qu'elle venait de le faire, poussée par ses légitimes ressentiments?

Elle songeait à tout cela en travaillant d'une main fiévreuse lorsqu'elle entendit marcher derrière elle, c'était Roger.

— « Eh bien! lui dit-elle.

— Eh bien! lui répondit le jeune homme, tout est arrangé, il partira demain. » Et comme Eva gardait le silence, il reprit: « N'était-ce pas ce que vous désiriez, miss Hewling?

— J'ai peur, Roger, peur de vous avoir étourdiment jeté dans un grave péril...

— Et moi qui étais si heureux de la confiance que vous avez bien voulu m'accorder.

— Mais, malheureux, vous seriez perdu si l'on venait à découvrir...

— Que j'ai enrôlé un matelot, que ce matelot m'a trompé.., mais rassurez-vous, toutes mes précautions sont prises, il échappera à tous les douaniers, à tous les limiers de la police. On ne sait pas même qu'il est à Londres et, pour plus de sûreté, je l'ai enfermé dans ma chambre, ce soir il ne sortira que pour aller à un rendez-vous, demain, à la pointe du jour, il sera à l'appel du bord, j'y serai moi-même pour donner, selon l'usage, les dernières instructions au capitaine et, après la visite de la douane, l'Ariel ouvrira ses voiles.

— S'il venait à être reconnu... des milliers de marins connaissent son visage.

— N'ayez peur, chère miss, nous le grimerons et demain il aura les mains d'un vrai matelot.

— Ne riez pas, Roger, que Dieu vous garde, car si un malheur...

— Vous pleurez... Calmez-vous, tranquillisez-vous, nous défendons la bonne cause, et la Providence se sert de nous, je suis heureux et fier, de venger le sang de vos frères, de mes amis... M'avez-vous fait l'injure de croire que je les avais oubliés.

— Non, je sais que vous êtes généreux et bon, que mon grand-père vous aime comme son enfant et moi...

La jeune fille s'arrêta, et reprenant comme avec un effort un ton plus calme et tendant sa main au jeune homme: je ne vous retiens plus, allez et veillez sur votre prisonnier. »

Pendant que ceci se passait dans Aldersgate-street, le cabinet du roi était témoin d'une autre scène; trois hommes d'aspect bien différents se tenaient respectueusement debout devant le fauteuil de sa Majesté. Jacques était en proie à une vive colère et comme, lorsqu'il se trouvait en cet état, il avait l'habitude d'employer la langue française dont sa jeunesse s'était servie pendant son long exil et alors qu'il servait dans nos camps, il répétait en français ces mots « *tant pis pour eux! tant pis pour eux!* » Puis reprenant le parler anglais.

— « Monsieur le Chancelier, vous m'avez trompé, vous m'aviez promis une bonne et sévère condamnation et vous voyez de quelle détestable race sont vos jurés et vos juges... *Tant pis pour eux!* »

La figure hideuse de Jeffreys était couverte de taches rouges, et de sa bouche que l'on n'oubliait

jamais lorsqu'on l'avait vue une fois, sortirent ces paroles : « Je les avais bien choisis, Sire, mais la présence et l'attitude abominable des lords les a intimidés. »

— *Tant pis pour eux*! Et vous, Sunderland! que dites-vous ?

— Sire tout peut se réparer, c'est un accident, et voilà tout, il ne faut pas que sa Majesté...

— C'est une insulte, monsieur, un outrage à la couronne, un crime ! on va bien se frotter les mains en Hollande et mon frère le roi de France se moquera de moi... Il faudra expliquer la chose à M. Barillon (1).

— Je le verrai, sire; mais sa Majesté me permettra-t-elle de lui dire que je ne sais trop comment qualifier l'offre faite par Louis XIV, d'envoyer en Angleterre une armée pour protéger votre trône contre une descente du Prince d'Orange qui est un rêve. Les ministres du roi très chrétien ont l'air de prendre le roi d'Angleterre, d'Écosse et de la fidèle Irlande pour un principicule italien ou allemand qu'un souffle de vent suffirait à renverser.

— Vous ne croyez donc pas que mon gendre songe...

— A faire la folie de passer en Angleterre? Non, sire, ce serait abominable et sot.

— Et, reprit Churchill, avec le calme dont il ne se départait jamais, votre Majesté n'a-t-elle pas des



Tant pis pour eux! dessin de Lix.

soldats braves et fidèles ! Quant à moi, Sire qui vous dois tout, qui ne serais rien sans vous, je me tiens à vos ordres ; je serais heureux de frapper d'une épée impitoyable les ennemis du roi, de la reine, du Prince de Galles et de vous prouver ainsi ma reconnaissance et mon dévouement. Mylord Sunderland ne croit pas à une expédition du Prince d'Orange ; moi je la souhaiterais pour en finir d'un seul coup avec les ennemis de mon maître et bienfaiteur. Puissent ceux qui ne servent pas votre Majesté dans ses armées avoir pour elle autant d'amour que le dernier de mes soldats.

En prononçant ces paroles, soit intentionnellement soit par hasard, Churchill tenait les yeux fixés sur Sunderland.

— Au fait, au fait, que signifient certaines lettres adressées par vous en Hollande, Sunderland ?

— Qui a osé souiller les oreilles de mon roi de pareilles infâmies.

— Je crois que vous m'interrogez, répondit le Prince avec hauteur.

— Dieu m'en garde, Sire. Mais votre Majesté doit bien savoir qu'en défendant, comme je l'ai toujours fait, l'alliance française, je me suis fait du Prince d'Orange un ennemi personnel, irréconciliable ; on sait aussi avec quelle ardeur convaincue j'ai soutenu les réformes religieuses que votre sagesse a entreprises et de ce chef je suis l'homme le plus exécré de l'Angleterre.

(1). Ambassadeur de France à Londres.

— Après moi, murmura en ricanant Jeffreys.

Jacques ne parut pas convaincu et reprit : Ces lettres sont de Lady Sunderland.

— Hélas, sire, ainsi que le monde entier, vous savez que nous ne vivons pas elle et moi en bons termes et ce serait certainement la dernière personne à qui je confierais un secret, surtout s'il intéressait votre Couronne et l'État. Du reste, Sire, ces lettres sont l'œuvre d'un faussaire, reprit Sunderland avec une grande indignation, je suis sur ses traces et j'espère le livrer bientôt au Chancelier qui l'enverra au pilori.

— A la potence, à la potence ! gronda Jeffreys.

— Et ainsi, un vieux serviteur qui voit en vous la représentation vivante de Dieu sera justifié d'une impuissante et odieuse calomnie. »

La suite de cette scène très pénible pour lord Sunderland n'a aucun intérêt pour notre récit, mais nous devons noter que, sur la proposition de ses conseillers vivement appuyée par Jeffreys, il fût arrêté que tous les magistrats qui avaient siégé au procès des évêques seraient honteusement destitués ; lord Churchill obtint sans peine que l'on appellerait l'armée irlandaise en Angleterre et que les ports anglais seraient fermés. C'étaient les résolutions les plus fatales que put prendre Jacques II qui leva la séance en répétant son éternel « *Tant pis pour eux !* »

Sunderland sortit furieux tandis que Churchill conservait cette tranquillité hautaine qui ne l'abandonna dans aucune circonstance de sa périlleuse carrière. Il la conservait dans le bien, dans le mal, au milieu du feu des plus incertaines batailles comme dans tous les actes que lui inspirait son avarice. Il était venu très pauvre à la Cour; appelé par la faveur d'une sœur attachée à Jacques II alors qu'il n'était encore que duc d'York, il n'apportait à White-hall qu'un très mince bagage d'instruction, le futur duc de Marlborough étant incapable d'écrire correctement, mais nul ne s'exprimait mieux, ne disait plus juste et en meilleurs termes. Par sa beauté il plut aux femmes, il se fit craindre des hommes par son mordant esprit, et Charles II séduit le nomma lieutenant dans le régiment de ses gardes. Lorque l'Angleterre envoya quelques régiments se joindre aux armées de Louis XIV, Churchill eut l'honneur de servir sous Turenne. Le grand capitaine frappé de sa froide bravoure de son sang-froid incomparable au milieu du danger, ne l'appelait que « le Bel anglais » et semble avoir deviné le génie qui devait être si fatal à la France. De retour en Angleterre il parvint rapidement au grade de colonel, devint l'homme à la mode, eut des liaisons qui allèrent jusqu'à éveiller la jalousie du roi, mais dans toutes malheureusement il porta la passion cupide qui déshonora sa brillante carrière. Il eut la bassesse de recevoir de l'argent même des femmes, et cet argent il ne le dépensait point en folies, en bruyants plaisirs si à la mode alors, il le plaçait soigneusement comme aurait pu le faire le plus habile calculateur. Son mariage acheva sa fortune.

Il y avait alors à la Cour deux sœurs issues d'une famille royaliste qui avait perdu toute sa fortune par suite de sa fidélité à la cause de Charles Ier. Ces deux jeunes personnes furent admises au Palais. De l'une, très belle, mais folle créature quoiqu'elle ait épousé plus tard un personnage important, lord Tyrconnet, nous n'avons point à nous préoccuper, mais l'autre, la célèbre Sarah Jennings, veut que nous parlions d'elle avant que nous la voyions agir. Elle avait été élevée avec la fille cadette du roi Jacques, la princesse Anne, et exerçait sur elle, nous ne dirons pas une action, mais un despotisme tout puissant. Peut-être un peu moins belle que sa sœur, Sarah était-elle plus séduisante ; aussi sa physionomie expressive, ses admirables cheveux blonds, l'élégance de ses formes, son influence connue lui valurent de nombreux et riches prétendants. Mais quoiqu'elle fût pauvre, que Churchill le fût aussi alors, elle le préféra. Ces deux intelligences s'étaient comprises ; l'ambitieuse Sarah avait deviné ce qu'avec un peu d'aide pouvait devenir Churchill et celui-ci avait pesé les tonnes d'or que promettait une telle alliance. Ajoutons, pour être juste, qu'ils s'aimaient, que jamais rien n'altéra leur union et que dans cette association tous deux restèrent fidèles à leur passion dominante ; chez Sarah l'ambition hautaine du pouvoir ; chez Churchill, l'avidité de l'or, et sauf un jour, rien n'égara jamais la merveilleuse lucidité de leur esprit, prévoyant les caprices de la fortune et sachant en tirer parti.

Le soir de cette journée qui vit s'accomplir tant d'événements et qui fut le point de départ d'événements plus graves encore, suivant la vieille habitude de sa famille, Kiffin descendit au Hall. Là, avec sa fille l'attendaient tous les nombreux serviteurs de la maison. Le vieillard répondit par un signe de tête aux saluts de ses gens, prit place sur le fauteuil où nous l'avons vu le matin, et ouvrit un livre qu'il tenait à sa main, le *Common prayers*. A cet instant il se leva et tous les assistants et assistantes tombèrent à genoux. « Mes enfants, dit Kiffin, nous allons ensemble remercier Dieu et invoquer sa bonté afin que ses grâces s'étendent sur nous. Nous nous adressons à lui d'un cœur pieux et reconnaissant, et nous devons le faire aujourd'hui avec plus de ferveur que jamais, car il vient, en ce jour, de nous donner à tous une marque éclatante de sa sollicitude et de sa justice. Élevons donc vers lui nos regards pleins de gratitude pour la délivrance de nos vénérés évêques ; il a arraché Daniel de la fosse aux lions. Que son saint nom soit béni ! »

Le vieillard, debout, lut alors d'une voix grave et émue les paroles du saint livre. La scène avait ce caractère de grandeur qui s'attache à toutes les manifestations d'une foi sincère. Ce chef de famille, ce vieillard, remplissant une auguste fonction, inspirait un véritable sentiment de vénération et jamais prières ne montèrent au ciel plus pures et plus ferventes : « Allez en paix, dit Kiffin en terminant et je vous prie de ne point vous mêler aux joies tumulteuses de la rue. Que votre satisfaction soit grave, recueillie, non bruyante et grossière. Il ne faut pas que ceux à qui Dieu a remis ses pouvoirs puissent croire que nous avons l'intention de les braver. Retirez-vous en paix. »

Alors tous les commis, tous les serviteurs, les femmes de la maison passèrent en s'inclinant devant leur vieux maître et bientôt il n'y eût plus dans le Hall que le grand-père et la petite-fille.

— « Je n'ai point vu Roger, est-il malade ?

— Non, mon père, répondit Éva troublée. Il m'a chargée de l'excuser auprès de vous, il a été forcé de sortir pour une affaire imprévue.

— Il ne t'a pas dit de quelle nature était cette affaire ?

— Je crois, répondit en hésitant la jeune fille, qu'il s'agissait d'un de vos bâtiments qui doit partir demain.

— L'*Ariel*...

— Oui, c'est cela.

Après un instant de silence, le vieillard reprit comme s'il se parlait à lui-même. « Il était l'ami de mes petits-fils... c'est la bénédiction de Dieu qui l'a envoyé dans cette maison, la Cité n'a pas un négociant plus capable, plus actif, et nul comptoir ne possède un serviteur plus dévoué.

— Il vous aime tant, mon père !

— Il a pris dans mon cœur la place de ceux qui ne sont plus... Il est l'honneur et le soutien de notre maison... Mais j'ai cru remarquer, Éva, que tu l'évitais. Il est cependant trop bien élevé et trop doux pour t'avoir offensée.

— Lui m'offenser ! s'écria la jeune fille en rougissant, écartez bien loin une telle idée.

— Je suis très aise de m'être trompé, car toi et lui, mon enfant, vous vous partagez ma tendresse... Ne va pas être jalouse, continua le vieillard avec un sourire attendri, tu es la première dans mon cœur, il vient après toi... Je suis fâché qu'il soit sorti... Entends-tu ces pétards et ces cris ? dans le tumulte d'une soirée comme celle-ci, quand la boisson a surexcité les têtes...

— Ne vous inquiétez pas, grand-père, « ne vous inquiétez pas, vous savez qu'il est aussi prudent que brave et fort... » Éva, pour chasser tout souci du front du vieillard, quoiqu'elle éprouvât des craintes plus fondées, continua en souriant : « Vous le voyez toujours comme vous le vîtes lorsqu'il entra chez vous, il a bien grandi depuis ce jour-là ! Vous souvient-il, grand-père, comme j'en faisais mon souffre-douleur lorsque j'étais petite fille.

— Mais maintenant ce n'est plus cela.

— Non, ce n'est plus cela ; reprit Éva gravement, c'est plus et c'est mieux.

— Je ne te comprends pas ?

Alors Éva jetant ses bras autour du cou de son grand-père et cachant sa tête dans sa poitrine dit : « promettez-moi le secret. »

— Qu'as-tu ? parle, je te le promets, parle, pourquoi cacher ton doux visage et trembler ainsi, mon Éva, ma consolation, ma joie, parle, parle.

— Je l'aime... murmura la jeune fille.

— Mon Dieu, je vous remercie, s'écria le vieillard en pressant la jeune fille confuse sur son cœur, Mon Dieu soyez béni, vous comblez mes espérances ! Et lui et lui, t'aime-t-il ?

Souriante et toujours pendue au cou paternel, elle répondit : « Il ne me l'a pas dit, grand-père, mais je crois avoir lu dans son cœur. Il n'ose pas, vous m'avez faite si riche.

— Dès demain je lui parlerai.

— J'ai votre parole... Laissez-moi agir, je vous en conjure !

— Les ans me pressent, Éva, les ans me pressent.

— Vous n'attendrez pas longtemps.

— Tu me le promets.

— Oui, répondit-elle en s'asseyant aux pieds de son père, et avec la grâce d'un enfant et une retenue pleine de pudeur et de chasteté, elle épancha tout son cœur. Kiffin heureux l'écoutait avec des larmes dans les yeux : « Ainsi tu ne me quitteras pas, ainsi je passerai mes derniers jours près de toi...

— Il faut dire auprès de nous, grand-père.

Ce fut Éva qui mit fin à cette causerie.

— L'heure de votre coucher est passée, il faut aller vous reposer, lui dit-elle en le couvrant de baisers ; bonne nuit, reposez-vous bien tranquille.

— Je crains de ne pouvoir dormir, mais ce sera une veillée heureuse, je penserai à *vous*. Que le ciel te bénisse.

— J'ai votre parole ! répéta Éva en donnant un dernier baiser à son aïeul, qui la quitta avec la joie dans les yeux.

Quelques minutes après entrait la vieille Mary :

— Miss, M. Roger est rentré.

— Seul ?

— Non, avec une autre personne pour laquelle il a fait préparer une chambre à côté de la sienne.

— C'est bien, vous reviendrez dans une demi-heure, et prévenez Édith qu'alors j'irai me coucher.

Heureuse de l'aveu qu'elle venait de faire, de la joie qu'elle avait causée à l'être qu'elle vénérait par dessus tout, la jeune fille se berçait dans ses doux rêves. Il s'élevait un seul point noir, mais dans le bonheur comme dans le malheur on ne voit pas bien les choses, et pour le moment Éva n'était portée à donner qu'une importance médiocre au départ de lord Herbert ; le lendemain le faux matelot serait embarqué. Qui irait deviner un amiral sous de tels vêtements ? L'*Ariel* ouvrirait ses voiles, et quelques heures après serait loin des côtes de l'Angleterre. Demain, demain, peut-être amènerait-il celui qu'elle aimait à lui ouvrir son cœur. Pour atteindre ce cher but, elle formait cent desseins, cent projets, les prenant, les rejetant tour à tour, tremblante, incertaine. S'il ne l'aimait pas ?... Mais elle secouait sa jolie tête, elle avait trop bien interprété *ses* regards, trop souvent elle avait surpris *ses* lèvres prêtes à s'ouvrir ; si elle l'avait encouragé... Demain elle serait franche, demain serait le grand jour de sa vie.

Elle était tellement absorbée dans ses riantes pensées, qu'elle n'entendit point entrer Mary, et quand elle s'aperçut de sa présence : « C'est bien ! c'est bien, dit-elle, je vais me coucher.

— Mais, miss, il ne s'agit pas de cela ! Lord Churchill est dans l'antichambre et veut absolument vous parler.

Éva, frappée comme d'un coup de foudre mit la main sur son cœur et murmura : « Malheur, que tu viens vite ! » Pâle, hésitante, elle ne savait à quelle résolution s'arrêter, mais comme elle était courageuse, elle donna l'ordre de faire entrer le visiteur.

Churchill parut bientôt. Il était vêtu d'habits sombres portés avec une grâce incomparable. Il s'excusa de se présenter si tard : « Mais j'avais un service à solliciter de votre bonté et j'ai osé espérer que vous me pardonneriez cette visite.

— Prenez un siège, Mylord.

— Je n'ai eu l'honneur, miss, de vous voir qu'une seule fois ; c'est lorsque vous vîntes demander au roi la grâce de votre dernier frère; votre candeur, vos espérances m'émurent profondément; mais, pour que la déception qui vous attendait vous fût moins cruelle, je vous dis en posant la main sur la cheminée contre laquelle vous étiez appuyée : « Vous le trouverez plus dur que ce marbre (1). »

— Je me souviens que vous fûtes plein de bonté pour moi.

— Bonté stérile, miss. Ah ! si ce que vous demandiez avait dépendu de moi ! Excusez-moi de rappeler ces lugubres souvenirs. Mais si j'ai été impuissant à vous servir autrefois, aujourd'hui je puis vous être utile. Après demain tous les ports de la Grande-Bretagne seront fermés, il importe donc que l'*Ariel* ait quitté demain les quais de Londres, et que le soir il soit sorti de la Tamise.

Éva pâlit quand elle entendit prononcer le nom de l'*Ariel*... Lord Churchill était-il complice d'Herbert, ou bien était-ce un ennemi?

Reprenant son sang-froid, elle répondit : « Je vous remercie, Mylord, je préviendrai mon père.

— Inutile, mademoiselle, il suffira que vous fassiez prévenir lord Herbert.

— Mais je ne sais pas...

— Lord Herbert, qui, déguisé en matelot, doit partir pour la Hollande.

C'était clair ; il savait tout.

— Et j'oserai vous prier de lui remettre ce pli,



Les confidences d'Éva, dessin de Lix.

en lui annonçant que l'*Ariel* ne sera pas visité. Je me plais à espérer que la démarche que je fais aujourd'hui restera absolument secrète. »

En disant ces mots, le beau Churchill remit une lettre à Éva, lui adressa un gracieux compliment, s'excusa encore, se leva, et la jeune fille troublée le reconduisit jusqu'à la porte.

Dès qu'elle fut seule elle frappa son timbre, la femme de charge accourut : « Allez vite, lui dit-elle, à l'appartement de master Roger, réveillez-le s'il dort, et dites-lui qu'il vienne avec son ami, que je l'attends.

Quelques minutes après, lord Herbert et son hôte se trouvaient dans le hall. Éva raconta ce qui venait de se passer, et fut très effrayée de l'étonnement de lord Herbert.

— C'est une trahison, s'écria-t-il, Churchill n'est et ne sera jamais des nôtres, il doit tout, tout, tout, à Jacques II, c'est le chef de ses troupes... Voyons sa lettre. » Elle portait sur l'enveloppe : « Lord H... » L'amiral rompit le cachet et trouva un petit billet et une grande lettre. Le billet ne contenait que ces mots : « Lord C... prie lord H... de vouloir bien remettre ce pli à son adresse. Lord C... souhaite à lord H... plein succès. L'*Ariel* ne sera pas visité; après-demain tous les ports seront fermés à la sortie. » Sur le second pli scellé et cacheté, on lisait : « *A Son Altesse Royale le prince Guillaume d'Orange.* »

A. Genevay.

La suite à la prochaine livraison.

1. Historique.

VARIÉTÉS

LE NOUVEL AN CHEZ LES ANCIENS AMÉRICAINS

Pendant que sur notre hémisphère où il avait été à peu près général, le culte du soleil, culte primitif et en quelque sorte normal, allait s'effaçant sous l'influence d'un nouvel idéal religieux, là-bas, de l'autre côté du globe, en de vastes régions que l'immensité de l'océan gardait pour nous ignorées, ce même culte était professé par des populations innombrables, qui, la plupart, à vrai dire, ont disparu en ne laissant que de vagues souvenirs de leur ancienne histoire.



Le Jeu des oiseaux, d'après une vieille estampe, dessin de Muller.

Deux nations cependant se sont trouvées dont le passé a survécu quelque peu dans le mémoire des hommes, grâce à l'état exceptionnel de civilisation dont elles jouissaient, quand la brutale conquête européenne fit table rase de leurs croyances, de leurs institutions, de leurs coutumes.

Ce que devint le vieil empire des Incas livré aux compagnons de Pizarre, ce qu'il en fût de l'opulent domaine des Caciques envahi par les bandes de Cortez, on le sait trop pour que nous songions à le dire ici. Demandons seulement aux historiens de la conquête quelques notions relatives au sujet qui nous occupe.

Chez les Mexicains qui, tout en reconnaissant

plusieurs grandes divinités, tenaient cependant le soleil comme le plus puissant des êtres, le calendrier était fort exactement calculé sur le cours de cet astre.

Leur année qui, comme l'ancienne année romaine, commençait à l'équinoxe du printemps, était, ainsi que la nôtre, de trois cent-soixante-cinq jours. Ils la divisaient en dix-huit mois de vingt jours chacun, ce qui, en réalité, n'eut donné qu'une année de trois cent-soixante jours, s'ils n'eussent pris soin d'ajouter entre la fin de l'une et le renouvellement de l'autre cinq jours supplémentaire.

De plus, comme ces cinq jours n'eussent pas suffi à la supputation rigoureuse du temps, tous les cinquante-deux ans (période qui était pour eux ce que le siècle est pour nous), ils intercalaient de nouveau treize jours, qui, équivalant à nos jours bissextes, rétablissaient la concordance du calendrier.

Ils avaient, en outre, formé des périodes de jours analogues à nos semaines, et composées de treize jours chacune, de même qu'ils avaient fait des périodes de treize années, dont quatre formaient le siècle.

Pour représenter l'année, ils traçaient un cercle divisé en dix-huit figures correspondant aux dix-huit mois. Pour les mois, autre cercle marqué de de vingt figures relatives à chacun des jours. Pour le siècle, ils peignaient soit une roue portant cinquante-deux figures, ou bien quatre figures répétées treize fois, soit un serpent mordant sa queue, et indiquant, par quatre replis de son corps, les quatre vents principaux et les quatre périodes de treize années.

Or, étant donné la série de points intercalaires annuels qui n'appartenaient ni à l'année qui venait de finir, ni à celle qui allait commencer, et, convaincus que leurs ancêtres avaient tout exprès laissé ces jours vides et hors de compte, les Mexicains les regardaient comme naturellement destinés à être perdus dans l'oisiveté et dans les plaisirs.

Pendant ces jours-là donc les ouvriers cessaient tout travail, les marchands fermaient leurs boutiques; on ne plaidait point dans les tribunaux et même on ne sacrifiait ni ne priait dans les temples.

Les habitants passaient le temps à se visiter, à se faire, les uns les autres, mainte politesse ou libéralité, et à se donner toutes sortes de divertissements, afin, disaient-ils, *d'oublier les peines de l'année achevée et de se dédommager par avance de celle qui venait.*

C'était leur *jour de l'an* ordinaire, fête bien chômée, bien célébrée en réalité, mais qui était d'une insignifiance relative, eu égard à celle qui, tous les cinquante-deux ans, marquait le renouvellement du siècle mexicain.

Selon les croyances du pays, il en était régulièrement chez ces peuples ce qu'il en fût, dans le monde chrétien, à l'approche de l'an Mil, qui devait, pensait-on, amener la fin du monde. Les Mexicains admettaient que, si les temps devaient s'achever, le fatal événement s'accomplirait à l'échéance précise d'un siècle. De là le double caractère d'appréhension et d'allégresse de la solennité par laquelle ils célébraient cette date aux douteuses conséquences.

Pendant la dernière nuit du siècle, dans l'attente de la destruction du monde, on éteignait les feux dans tous les temples et dans toutes les maisons; on brisait tous les vases et ustensiles de ménage; on déchirait tous les vêtements autres que ceux dont le corps était couvert.

Les maris voilaient, avec des feuilles de maïs, le visage des femmes qui devaient prochainement devenir mères, et celui des jeunes enfants que, de plus, on empêchait de dormir, car, selon les croyances, sans ces précautions, ceux-ci se fussent changés en autant de sorciers malfaisants, et celles-là en autant de bêtes effroyables et cruelles, cherchant à dévorer tous les membres de leur famille.

A Mexico, vers le premier quart de cette même nuit, les prêtres sortaient des temples en habits somptueux, et suivis de la foule immense du peuple, ils se mettaient solennellement en marche pour gagner la ville d'Istapolapan, située à deux lieues environ de la capitale, sur le mont Huixachtla, au sommet duquel, selon la tradition, devait être allumé le feu nouveau, au cas où le monde ne finirait pas avec le siècle.

Arrivé là, le peuple, pris d'une grande anxiété, attendait l'événement en chantant une hymne spéciale, exprimant à la fois la crainte de la destruction de l'univers et l'espoir de voir les âges continuer.

Tous ceux des habitants qui n'avaient pas accompagné les prêtres se tenaient sur les terrasses servant de toits aux maisons, d'où l'on pouvait découvrir le mont Huixachtla, et, par conséquent, connaître plus tôt la décision des dieux.

La tâche de produire le feu nouveau était spécialement dévolue à un prêtre attaché au service d'un des temples de la ville. Ce feu devait être obtenu en frottant, l'un contre l'autre, deux morceaux de bois, dont une des extrémités reposait dans la poitrine d'un prisonnier de guerre, qu'on venait d'égorger en vue de cette singulière cérémonie.

Si le destin avait décidé la fin du monde, le feu n'aurait pas jailli; s'il s'allumait on avait la preuve que les temps allaient continuer pendant un nouveau siècle.

Le moment venu où une certaine constellation, en passant au zénith du lieu, indiquait le milieu de la nuit, le prêtre chargé d'obtenir le feu nouveau commençait la friction fatidique; un grand silence se faisait pendant que tous les regards anxieux convergeaient vers le même point. Dès qu'une étincelle avait brillé sous les mains du prêtre, les cris de joie éclataient de toutes parts.

Aussitôt un immense brasier était allumé, qui devait être vu de très loin, et dans lequel on brûlait le corps du prisonnier.

Tous les habitants se précipitaient alors, avec les plus vives démonstrations d'allégresse, pour prendre de ce feu qu'ils emportaient dans leurs maisons, et qui était, de proche en proche, transmis sur tous les points du royaume.

Les prêtres, eux, en emportaient dans le temple principal de Mexico, où les habitants qui n'avaient pas assisté à la cérémonie venaient en chercher pour rallumer leurs foyers.

Et, d'ailleurs, immédiatement après l'arrivée à la ville du premier porteur de feu, une sorte d'illumi-

nation générale donnait le signal des réjouissances, qui devaient durer pendant les treize jours intercalaires.

Au préalable cependant, l'on s'occupait de nettoyer, de reblanchir tous les édifices, tant particuliers que publics, et à racheter de nouveaux ustensiles, de nouveaux habits, pour remplacer ceux qui avaient été détruits en prévision de la fin du monde.

Dans les temples, les prêtres immolaient de nombreux prisonniers de guerre, qui souvent étaient depuis longtemps gardés en réserve pour servir à cette solennité.

Après que ces sanglants honneurs avaient été rendus aux dieux, le peuple entier ne songeait plus qu'à se réjouir; et pendant toute la période des jours intercalaires, au cours des festins, au milieu des danses, l'on entendait sans cesse s'échanger, entre proches, entre amis, de longs compliments sur le bonheur d'avoir vu, avec la grâce du ciel, recommencer un nouveau siècle.

La fête était à la fois dans toutes les maisons, où l'on festinait en famille, et dans toutes les rues, encombrées de gens magnifiquement vêtus qui s'abandonnaient aux plus vives manifestations de joie, et qui s'en allaient répétant à tout venant les formules des félicitations.

Parmi les jeux publics qui divertissaient la foule, il en était un, *le jeu des oiseaux,* ou des voltigeurs, qui, revêtu dans son imposante singularité d'une sorte de symbolisme religieux et augural, avait un attrait tout particulier pour la généralité des habitants.

Dès que le renouvellement du siècle était accompli, des gens s'en allaient dans une forêt choisir parmi les plus grands arbres, celui qui était à la fois le plus droit et le plus fort. Ils l'abattaient, et, après l'avoir soigneusement ébranché, écorcé, ils le portaient à la ville, où il était planté au milieu d'une vaste place.

Le sommet de cet arbre taillé en pointe, portait dans le creux d'un tronçon cylindrique duquel pendaient quatre grosses cordes, qui soutenaient un cadre de bois, ou fort châssis quadrangulaire.

Entre le cylindre et le cadre étaient enroulées quatre autres cordes qui faisaient sur l'arbre un certain nombre de tours.

Les extrémités de ces cordes passaient chacune par un trou pratiqué dans l'épaisseur des châssis.

Tout étant disposé de la sorte, quatre hommes, travestis en aigles ou en hérons, grimpaient jusqu'au châssis à l'aide d'une corde qui était fixée le long de l'arbre. Du châssis ils montaient, l'un après l'autre, sur le cylindre, d'où, se tenant debout, ils adressaient à la foule une allocution, plus ou moins éloquente, sur l'importance de l'exercice auquel ils allaient se livrer. Quand tous avaient parlé et étaient revenus sur le châssis, chacun s'attachait par le milieu du corps au bout de l'une des cordes enroulées sur l'arbre; puis, les ailes écartées, ils s'élançaient tous ensemble dans l'espace, et s'agitaient à qui mieux mieux pour évoluer.

Les efforts qu'ils faisaient ne tardaient pas, en effet, à mettre en mouvement le châssis et le cylindre; et comme à mesure qu'ils tournaient, les cordes, en se déroulant, prenaient plus de longueur, le vol de ces singuliers oiseaux devenait plus étendu.

Un cinquième d'ailleurs, au moment où ils allaient se laisser tomber, était monté sur le cylindre, et, perché sur ce bloc mobile, avec lequel il tournait sans laisser voir aucune frayeur, il frappait d'une main sur un tambour, pendant que de l'autre il agitait une banderolle.

Dix à douze autres grimpaient ensuite sur le châssis, où ils se bornaient d'abord à gesticuler en chantant; mais lorsqu'ils voyaient que les voltigeurs attachés étaient près de toucher terre, ils se laissaient immédiatement glisser par les mêmes cordes pour tâcher d'arriver en bas aussitôt qu'eux.

Parfois même, pour montrer mieux leur agilité, ils passaient de l'une à l'autre des cordes, qui souvent se rapprochaient au cours des évolutions, et cela, on le comprend, aux applaudissements, aux acclamations enthousiastes de la foule.

Pour la bonne et traditionnelle réussite du jeu, il fallait que, étant donné la hauteur de l'arbre, la longueur des cordes fut calculée de façon, et l'élan pris de telle sorte, que treize tours, non interrompus, amenassent juste à terre les quatre voltigeurs — ce qui était regardé comme d'heureux présage pour les *quatre* périodes de *treize* années devant composer le nouveau siècle.

Quand il en allait ainsi régulièrement, la joie populaire redoublait : mais pour peu qu'une des conditions ne fût pas exactement remplie, là, aussi bien qu'en toute autre cérémonie de la fête, de grandes appréhensions en résultaient qui troublaient singulièrement l'allégresse publique (1).

Ne rions pas de ces terreurs. Une fois, hélas! en l'année 1506 de notre ère, comme, par l'ordre du souverain Montézuma, deuxième du nom, toutes les dispositions avaient été prises pour que la fête du renouvellement du siècle fut célébrée avec un éclat inaccoutumé, il arriva — dit-on — que toutes sortes de fâcheux présages purent être tirés, tant de l'irrégularité fatale des cérémonies que de la coïncidence de divers phénomènes : éclipses, lueurs étranges dans le ciel, bouillonnement, débordement du lac au bord duquel était bâtie la capitale, incendie des temples, tours sacrées frappées de la foudre.

Alors on se souvint de certaines prédictions qui, depuis longtemps, annonçaient la venue d'hommes blancs et barbus, arrivant du côté où le soleil se lève, et devant se rendre maîtres du pays...

Et l'alarme fut dans tous les cœurs, notamment dans celui du souverain, qui, avant que le siècle eût achevé sa première période de treize années, fût arraché de son trône, emprisonné, torturé, pendant que, de toutes parts, coulait le sang de ses sujets.

Les présages avaient dit vrai. La vieille nation mexicaine ne devait plus voir s'allumer le feu nouveau ; les siècles étaient finis pour elle : les hommes blancs étaient venus...

Eugène Muller.

La fin à la prochaine livraison.

1. Le jeu des oiseaux, ou des voltigeurs, est resté populaire au Mexique, sans que, toutefois, s'y attache maintenant aucune idée augurale.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

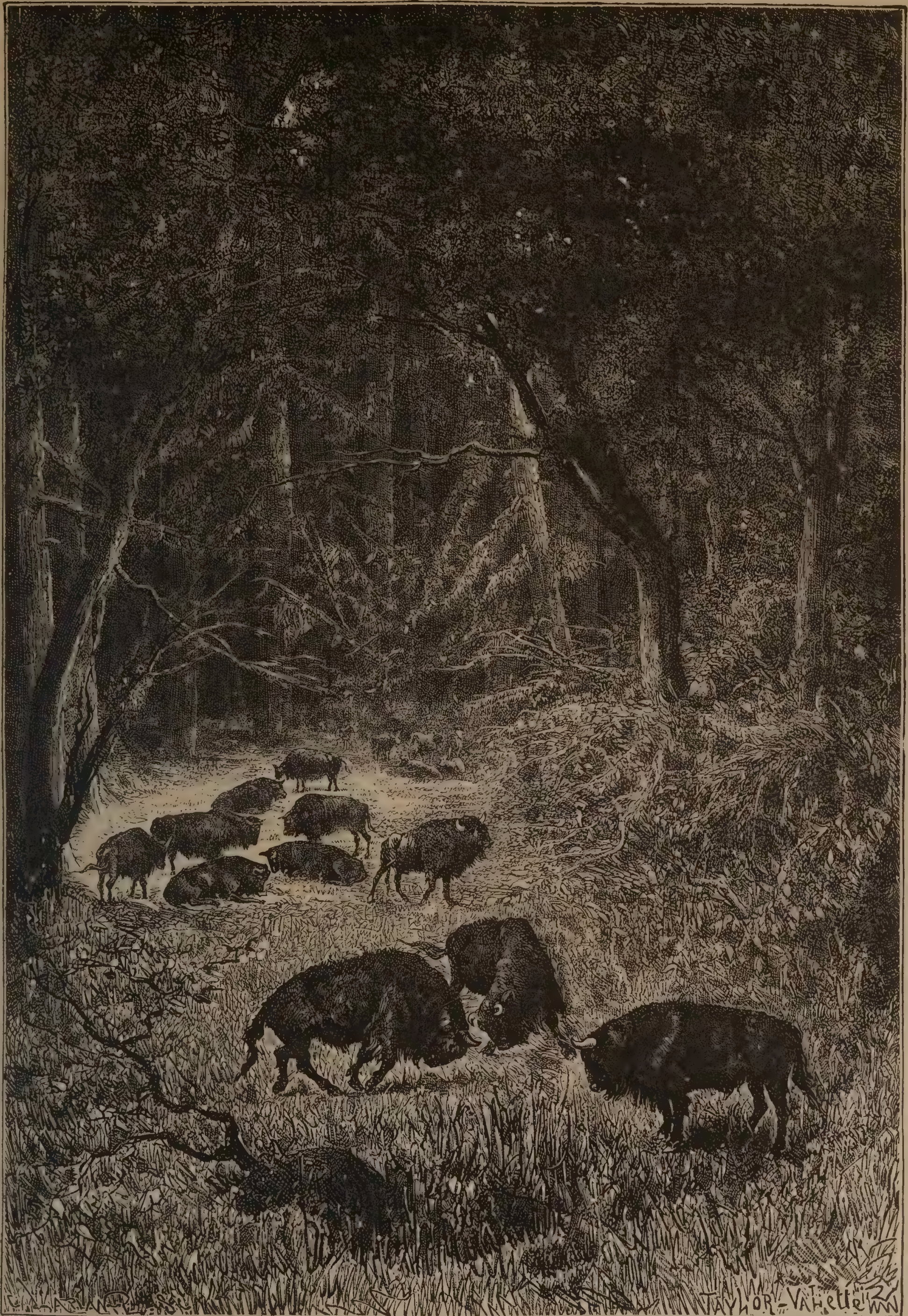
Reprenons, s'il vous plaît, notre voyage à travers les bons livres, quoique le temps ne soit guère propice aux voyages, mais la neige qui remplit nos rues, la gelée qui brode ses fougères sur les vitres de notre fenêtre forment un cadre excellent pour le lecteur du dernier volume de la *Géographie universelle*, contenant l'*Europe scandinave et russe*. Nous avons déjà dit tout le bien que nous pensions de cet ouvrage, le premier, l'unique en son genre, c'est un monument qui fait honneur à notre époque, à la France, à la maison Hachette qui l'édite, et honneur surtout à son savant auteur, M. Élisée Reclus.

Ces volumes, si pleins de documents nouveaux, d'études si profondes, si sérieuses, qui révèlent le monde au monde, qui embrassent tout, la géologie, l'ethnographie, l'histoire des races, la formation des peuples et des villes, de l'industrie, du commerce, de l'art, des langues, de la civilisation entière, se lisent cependant avec l'intérêt d'un roman. Aujourd'hui, c'est à travers l'Europe scandinave et russe qu'il plaît à M. Élisée Reclus de nous conduire, nous promenant à travers mille surprises dans des terres si différentes des nôtres par le climat, le paysage et les mœurs. C'est un très grand peintre que cet homme si savant; il a la couleur, la pureté de lignes des maîtres et les personnages qu'il met en scène sont vivants, qu'il les prenne assis au comptoir, travaillant à l'usine, ou racontant à la veillée dans leurs maisons de bois, les étranges légendes des pays du Nord, ou des pays que nous appelons ainsi, quoique en réalité, la Russie soit à l'orient de l'Europe.



Première prise d'un Esquimau, gravure tirée de *Voyage aux mers polaires*.

Nous avons refait avec M. Reclus un voyage dont le souvenir nous sera toujours cher, nous avons revu le Danemark et ses îles, Elseneur, le Sund, nous nous sommes retrouvés au milieu de cette population de Copenhague si intéressante, si bonne, et nous avons revu ces grands bois dont on ne saurait imaginer la sombre et imposante beauté. Du Danemark, nous entrons en Norvège aux fjords si curieux, nous visitons Stockholm, cité vraiment royale, environnée de sites admirables. Suivez M. Reclus, et vous le suivrez certainement, il vous conduira aux glaciers du Spitzberg, et enfin, au bout de quelques pages lues avec



Bisons de la forêt de Bela-Véja, gravure tirée de la *Géographie universelle.*

avidité et tournées à regret, il vous emmènera en Finlande, dans ce pays russe dont les immenses plaines s'étendent si loin, dans ce grand Empire qui pèse d'un poids si lourd sur l'Europe occidentale. Vous visiterez, vous étudierez la Pologne, qui, hélas! n'est plus la Pologne; vous plaindrez ce peuple, quoiqu'il ait été l'artisan de sa ruine; vous pénétrerez dans les forêts de la Lithua-

nie, dans cette forêt de Bela-Veja qui couvre 2,200 kilomètres carrés et où vivent les derniers bisons que l'Europe possède, puis vous saluerez Moscou, Saint-Pétersbourg et les autres grandes cités, l'orgueil des tzars, ces steppes couvertes d'une population toujours prête à passer du servilisme le plus abject aux révoltes les plus insensées et les plus violentes. Quel beau volume que celui qui contient tout cela; aussi, avec quelle profusion de cartes et de dessins l'éditeur a eu le soin de l'illustrer!

Non d'un moindre intérêt, mais d'un intérêt d'une autre nature est l'*Histoire de France* de M. Guizot, dont le même éditeur, M. Hachette, poursuit la publication.. L'historien, après avoir traversé les temps primitifs l'époque féodale, les jours de grandeur de la royauté, son déclin, sa chute, les orages, les folies tantôt criminelles tantôt sublimes de la Révolution, les gloires du Consulat, les guerres sans trêve de l'Empire, en est arrivé au moment où Napoléon perd pied dans sa course insensée, et où le colosse va s'abattre. Nous en sommes à l'époque où nos héroïques légions se battaient sur les bords du Guadalquivir, et dans les neiges de la Russie. Déjà la débâcle a commencé, nous reculons partout; lord Wellington, que nous n'avons pu chasser du Portugal, a repris l'offensive; Moscou, incendié par un sauvage et glorieux patriotisme, voit nos régiments en retraite; conspirant avec les Russes et hâtant sa venue, l'hiver décime nos soldats. Ils s'en vont, laissant à chaque pas des cadavres glacés, mais toujours victorieux et passant sur le ventre des Russes quand les Russes osent les attaquer. Mais pourront-ils franchir la Bérésina? Il faut lire dans M. de Ségur, dans le romancier Balzac, ce funeste passage du fleuve. M. Guizot le fait aussi, le lugubre récit, et, si contenu qu'il soit dans ses jugements, l'historien ne peut maîtriser ses légitimes colères. Ce qu'il ne pardonne pas au coupable conquérant c'est d'avoir abandonné les débris de cette héroïque et malheureuse armée, et de les avoir confiés à l'incapacité de Murat. Si j'étais roi et que j'eusse un fils, je lui ferais lire et relire l'histoire des campagnes d'Espagne et de Russie. Dans le récit de M. Guizot, il est une figure homérique qui repose au milieu de ces scènes d'horreur, c'est Ney. Quand on songe à ce qu'il fit alors, quand on pense que sans son héroïsme pas un seul Français n'aurait revu sa patrie, et que l'on se rappelle sa fin tragique, on se demande si la justice, après avoir condamné la faute, ne se serait pas honorée en épargnant le coupable.

* * *

M. Gaston Tissandier est un vulgarisateur très distingué, un écrivain ayant savoir et bonne plume. Sous le titre *Les Martyrs de la science* (1), il vient de publier un volume excellent que nous recommandons très vivement. Cet ouvrage est enrichi de nombreuses gravures très bien composées par notre collaborateur, C. Gilbert. M. Tissandier a écrit la biographie des hommes qui n'ont trouvé ni la fortune ni le bonheur qu'ils méritaient par leur génie.

Le récit de leurs souffrances et de leurs misères est très bien écrit et répand des idées et des notions éminemment utiles. C'est donc à tous égards une œuvre très louable à mettre entre les mains de de la jeunesse. Cependant, nous nous disposions à chercher querelle à M. Tissandier, lorsqu'un ami commun nous a appris qu'il préparait un second tome qui contiendra la vie des hommes qui ont, au contraire, trouvé gloire, richesse et bonheur par suite de leurs travaux et de leurs découvertes scientifiques. Il nous semble que dans l'ordre d'idées que poursuit M. Tissandier, c'est par ceux qui ont assisté à leur propre triomphe et non par ceux que l'on appelle les « martyrs de la science », qu'il fallait commencer. Il est, à notre avis, d'utilité première que les jeunes esprits sachent que ces martyrs des préjugés de leur temps, de telles ou telles conditions économiques, de quelques révolutions politiques et point du tout de la science, sont une infime minorité. Il importe de leur apprendre qu'en règle générale la science a été, est et sera de plus en plus la source des honneurs, des grandes fortunes et de la gloire. Nous n'avons qu'à regarder autour de nous pour constater ce fait et il importe que nos enfants sachent que la science est la plus riche des mines à exploiter. Ces réflexions n'ôtent rien de son mérite à l'ouvrage de M. Tissandier, lisez-le, il vous instruira, vous plaira et vous serez certainement de notre avis.

1. M. Maurice Dreyfous, 13, faubourg Montmartre.

* * *

Dans quel pays vivons-nous ? Où sommes-nous quand je vois le thermomètre descendre et se promener de 14 à 17° au-dessous de 0 et que, contraint et forcé, je piétine dans la neige en ayant à ma droite et à ma gauche des tas énormes de frimats, je regarde avec inquiétude la face rougie du soleil et me demande si l'axe du monde n'est pas changé. Ce qu'il a de grave dans la situation c'est que l'Observatoire pense pouvoir assurer que ces gelées sibériennes dureront encore un mois. Habitant de Paris depuis un demi-siècle, je ne me souviens pas, depuis l'hiver de 1829-1830, d'avoir vu une température si rigoureuse, et à l'époque dont je parle j'étais tout jeune, tout jeune, le froid me semblait moins froid. Je me souviens qu'admirateur passionné de M[me] Malibran j'allais faire queue à la porte du théâtre italien quand on patinait; folie que je ne ferais assurément point aujourd'hui.

Les grands hivers du siècle dernier sont ceux de 1700, 1716, 1729, 1731, 1740, 1745, 1758, 1760, 1763; en 1776, le Rhône fut pris, et le vin à Paris gela dans les caves. En 1783 le vin en tonnes et en bouteilles, gela également. En 1788 le froid se déclara dès la fin de novembre, à son embouchure le Rhône gela; on peut s'imaginer le temps qu'il faisait à Paris. Dans ce siècle les grands hivers furent ceux de 1812, 1819, 1829, 1840, 1853-1854, 1857, 1864, 1870, 1879-1880. Et n'oubliez pas, en songeant à ces temps-là, comment étaient établies nos cheminées et que la houille, pour Paris du moins n'était point entrée dans les usages domestiques. Les vieux chroniqueurs nous ont transmis le cruel souvenir des hivers de 1210, 1323, 1364, 1408. On trouve dans les « Olim » du Parlement de Paris une note du greffier déclarant qu'il ne peut enregistrer les arrêts parce que, malgré de très grands feux, l'en-

cre gelait au bout de la plume. Nous n'en sommes point-là encore, mais on n'oserait pas dire qu'en écrivant on ne sent ses doigts se refroidir et devenir un peu lourds.

Petite souffrance en vérité, lorsque l'on songe aux malheureux à qui tout manque ! Par ces froids rigoureux, je me sens quelque chose qui ressemble à un remords lorsque je m'assieds devant un grand feu dont la flamme égaie l'appartement, jouissant d'un bon gîte, ayant en perspective un lit chargé de couvertures et d'édredons et que je pense qu'il y a près de moi des mères qui n'ont ni souliers ni laines pour couvrir leurs malheureux enfants. Donnons donc et d'une main libérale ; notre cœur le demande et le devoir l'exige. MM. de Rothschild viennent d'envoyer aux bureaux de bienfaisance la somme de 150,000 francs ; tout le monde assurément ne peut pas montrer une si grande générosité, mais le plus humble de nous a son obole; offrons-la. Quelle maison ne possède pas dans un coin de vieux vêtements ? distribuons-les et sachons prendre sur notre superflu pour faire acte d'humanité.

* * *

C'est cette pensée de bienfaisance conçue alors que l'inclémence du ciel ne nous avait pas encore frappés, qui avait déterminé la Presse française à organiser une grande fête de charité en faveur des inondés de Murcie. La fête a été tout ce qu'elle pouvait être avec un froid variant de 15 à 20 degrés. Puisse la recette avoir répondu au zèle des organisateurs de cette brillante réunion.

Parmi les personnes qui ont participé à cette bonne œuvre à laquelle s'est jointe avec raison la pensée de venir en aide aux misères de notre pays, combien y en a-t-il qui savent quelle admirable *huerta* (jardin) est ravagée par les eaux débordées de la Segura ?

« La plaine florissante qui forme autour de Murcie une ceinture de verdure n'a pas plus de deux lieues de largeur, dit M. Robida, mais quelle richesse, quelle exubérance la nature ne déploie-t-elle pas sur ce cours privilégié. De magnifiques plantations d'oliviers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers, couvrent le sol à perte de vue, dominés çà et là par des bouquets de palmiers jaillissant comme des fusées. C'est une véritable oasis, une oasis luxuriante qui rafraîchit l'esprit après tant de kilomètres d'un pays où les plaines sont rôties, les montagnes brûlées et où les villages très rares ont l'air d'avoir été passés par la friture. Sous les arbres, les petites maisons des labradors semblent de simples casernes. De temps en temps des enfants presque nus, bronzés comme des arabes ou quelque paysanne robuste et halée sortent du fourré des cactus. »

C'est ce petit paradis terrestre qui n'existe plus, tout a été entraîné par les eaux, une partie de la ville a été également ravagée, et la Segura a roulé bien des cadavres.

Espérons que la fonte des neiges n'amènera pas chez nous de semblables désastres.

* * *

Avant la tombée des neiges, des hommes qui s'ennuyaient ont imaginé d'offrir aux Parisiens un nouveau spectacle, et je ne saurais leur faire compliment de leur nouvelle invention. Ils ont eu l'idée de présenter au public de malheureux lapins et d'infortunés lapins destinés à la dent des levriers lâchés sur eux. Belle fête en vérité ! Mais ces messieurs ne savent donc pas que la chasse serait pour nous sans l'ombre d'un attrait si le gibier n'avait pas chance d'échapper ? Eh, morbleu, nous sommes des veneurs et non des bouchers ! En outre, c'est un mauvais exemple que vous mettez sous les yeux du peuple ; n'habituez pas les enfants à voir couler le sang et à se repaître d'agonies. Nos mœurs sont douces, ne vous étudiez pas à les rendre cruelles. Le *Coursing*, du reste, a eu moins qu'un médiocre succès, nous en sommes très satisfait.

* * *

J'aime bien mieux l'histoire du chien de la rue Gaillon ; il appartient à un marchand de vin et je suis bien fâché de ne pas pouvoir transmettre son nom aux générations futures, malheureusement je l'ignore. Quand une pratique demande au « mastroquet » un morceau de charcuterie, le patron écrit la demande sur un morceau de papier dans lequel il enveloppe une pièce de monnaie, l'animal sait ce que cela veut dire, part vite, et le voilà les deux pattes sur le comptoir du charcutier qui lui prend le papier dont il est porteur, sert l'attentif commissionnaire et lui rend la monnaie. Le chien prend tout, rend le comestible intact, l'argent, et ne demande pour récompense que la permission de lécher le papier graissé qui a servi au charcutier pour sa marchandise. Ce sont les cuisinières qui ne seraient pas contentes si cette race de chiens venait à se propager ! Plus d'anse de panier à faire danser, plus de sou pour livre !

* * *

Le *Musée des Familles* est le bien venu dans maintes bibliothèques de régiments; nous sommes très heureux de cet accueil, et, par une réciprocité toute naturelle et plus encore par l'estime profonde que nous portons à notre brave armée, nous sommes fiers toutes les fois que l'occasion s'en présente de rendre hommage à ses vertus. C'est le cas aujourd'hui. Voici le fait :

Le corps d'officiers du 25e bataillon de chasseurs à pied vient d'organiser, à ses frais, à la caserne de Latour-Maubourg, un fourneau philantropique où l'on distribue de 1000 à 1400 soupes par semaine aux indigents du VIIe arrondissement. Je suis sûr que plus d'un régiment imitera ce généreux exemple, et une fois de plus le pays saura quels cœurs battent sous l'uniforme.

Pour être juste, ajoutons que toutes les classes de la société font leur devoir. Je connais de par le monde une demoiselle de huit ans, qui a prié sa mère de ne pas planter l'arbre de Noël cette année, et d'en donner le prix aux enfants d'une école.

Bravo, mademoiselle Louise, c'est bien commencer la vie.

* * *

Je ne saurais finir, messieurs, mesdames et mesdemoiselles, sans vous adresser nos vœux, je vous



Passage de la Bérésina, gravure tirée de l'*Histoire de France.*

souhaite tout le bonheur que vous méritez puisque vous êtes abonnés au *Musée*, une bonne santé, une famille unie, une fortune tranquille comme votre conscience, et, par dessus tout, peu de besoins. Avec cela, et l'amour du travail, des choses élevées et honnêtes, nous sommes sûrs que 1880 sera pour vous une année heureuse.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS

LE DERNIER DES STUARTS (1688) [1]



Guillaume d'Orange, dessin de Bocourt.

L'intrépide marin tournait et retournait la lettre avec dégoût :

— Quel coquin! dit-il enfin, je suis sûr que ce matin il a juré à Jacques II qu'il était prêt à le défendre jusqu'à la mort.

— Mais c'est un piège, mylord!

— Non, miss, non, c'est une abominable trahison.

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Ce qui semble vous donner raison, fit Roger, c'est que la veille du départ de tout navire, des hommes de la douane viennent coucher à bord, et comme je rentrais, un billet du capitaine de l'*Ariel* m'a appris que cette garde n'avait pas paru, ce qui l'étonnait fort.

— C'est pour avoir le droit de mieux fouiller le bâtiment au moment du départ, reprit Éva.

— Non, miss, non. Il y va de la tête de Churchill, si on saisissait sur moi cette lettre avec les autres dont je suis porteur. L'*Ariel* ne sera pas visité ou visité pour la forme. La seule chose que je ne puis comprendre, c'est comment il a pu savoir que je m'étais adressé à vous, miss, car évidemment Churchill le savait, autrement il aurait demandé à parler à M. Kiffin. Êtes-vous sûre de vos gens?

— Nous sommes tous de vieux serviteurs de la maison, répondit Roger.

— Tant mieux ! Nous éclaircirons cela plus tard, et comme le danger après tout ne peut menacer que moi... Puis voilà Churchill qui a intérêt de vous protéger; tenez, monsieur Roger, à tout événement gardez cette lettre du drôle, et vous lui tiendrez l'épée sur la gorge... Adieu, miss, mille pardons de toute la peine que je vous ai donnée, plus tard j'espère pouvoir vous remercier encore, mais en attendant, que la protection divine soit sur votre jeune tête.

— Reconduisez mylord, et revenez, Roger, j'ai besoin de vous parler, dit tout bas la jeune fille à son ami.

Quand Roger revint, il trouva Éva fondant en larmes.

— Miss, miss, qu'est-il donc arrivé, votre père serait-il malade... Miss répondez-moi donc ?..

— Ah, Roger, fit la jeune fille oublieuse de tout, *cher* Roger, dans quel affreux péril je vous ai jeté ! Me le pardonnerez-vous jamais !

Il avait pris une de ses mains et elle continuait, toute à son épouvante. « C'est affreux ! Moi, qui pour vous donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang ! »... Roger tombé à genoux porta à ses lèvres la main qu'on lui abandonnait. Alors commença cette scène vieille comme le monde et éternellement jeune, éternellement nouvelle, que les poètes de tous les âges et de tous les pays ont chantée sans pouvoir jamais en rendre la grâce pudique, le charme, la divine émotion, la scène de deux cœurs se donnant l'un à l'autre.

— Mais je suis pauvre, Éva, et votre père ne pourra-t-il pas croire...

— Oh ! Roger, comment osez-vous prononcer de telles paroles ? Est-ce que vous ne nous connaissez pas ? Mais, ami, si je vous laisse à mes pieds, si je suis si heureuse de sentir ma main dans la vôtre, c'est que grand-père l'a permis, c'est qu'il a pleuré des larmes de joie en apprenant que je vous aimais... Heureusement il ne sait pas dans quel péril ma folle imprudence vous a jeté. »

Alors Roger la rassura, s'efforça de lui donner une tranquillité qu'il n'avait peut-être pas lui-même, car si elle craignait pour lui, lui, tremblait pour elle. Il fut si doux, si persuasif, si tendre, qu'il parvint à la rassurer, et la divine chanson recommença avec son silence plus éloquent que les paroles, avec la rougeur plus éloquente encore que le silence. L'air de ces hymnes à l'amour, personne ne l'a jamais noté et personne ne le notera jamais, chants doux et sublimes que nul n'apprend et nul n'oublie. Ils ne pensèrent plus ni à Herbert, ni à Jacques II, et ce ne fut qu'après deux longues heures écoulées comme une minute qu'Éva dit enfin :

— Roger, il faut vous retirer. A quelle heure faut-il que vous soyez à L'*Ariel* ?

— A cinq heures.

— A quelle heure serez-vous de retour?

— A neuf.

— Eh bien, venez ici en rentrant, vous me trouverez.

Et comme Roger voulait l'embrasser : « Non, dit-elle, non, demain, devant grand-père. »

Le lendemain, dans un petit bureau où depuis quarante ans il passait sa vie assis devant une petite table chargée des gros livres de sa maison et d'autres papiers, le vieux Kiffin travaillait. Quoiqu'il eût presque abandonné la direction des affaires, le vieillard exerçait sur tout son droit d'examen et de haute surveillance. C'était en ce réduit qu'il déjeunait, et tous les matins, à cette heure, Eva accourait souhaiter le bonjour au vieillard. Ce jour-là donc le vieux domestique venait de déposer devant son maître le plateau chargé d'une tranche de viande froide et un gobelet plein d'ale, lorsque la jeune fille entrant avec Roger, vint sauter au cou de son grand-père.

— Avez-vous bien dormi?

— Pas trop dormi, mais la nuit a été bonne, répondit M. Kiffin en souriant. Bonjour, Roger; l'*Ariel* est-il parti?

— Oui, Monsieur.

Et la conversation tomba. Le jeune homme baissait les yeux et semblait dans un mortel embarras.

— Pas d'autres nouvelles, Roger ?

— Non... non... si..., si..., monsieur, une bonne nouvelle. Votre *Fife*, venant de la Barbade, est signalée à l'embouchure de la Tamise et j'ai appris que demain tous les ports de l'Angleterre seraient fermés à la sortie.

— Il n'est pas possible que le roi fasse cette folie, elle achèverait d'aliéner les esprits. La *Fife* nous apporte une énorme et précieuse cargaison.

— J'ai déjà donné des ordres pour qu'on disposât les magasins.

Après ces mots rapidement échangés, le silence se fit encore, tandis que le vieillard se préparait, la fourchette à la main, à attaquer son « rumsteak ». Roger ne bougeait pas et il était facile de voir ses mains et ses lèvres trembler. Il faisait mine si piteuse qu'Eva, appuyée au dossier du fauteuil de son grand-père, partit d'un éclat de rire, et comme celui-ci témoignait par ses regards l'étonnement que lui causait cette subite gaité :

— Pardon, père, reprit la jeune fille, mais la chose est vraiment trop drôle. Hier soir, je vous parlais de la bravoure de Roger ; à cette heure, je vous déclare qu'il est le plus poltron des hommes.

— Miss !

— C'est joli ! Vous croyez, grand-père, que pour le moment il pense à la *Fife*, à la fermeture des ports; il n'y pense pas plus qu'à la lune.

— Miss!

— Taisez vous, homme sans courage! et, pour la

rareté du fait, c'est moi qui parlerai. — Monsieur Kiffin, miss Eva Hewling, votre petite-fille, vient vous prier de donner sa main à M. Roger Stewenson.

A peine ces mots étaient-ils sortis de ses lèvres que, par une réaction subite, la jeune fille fondit en larmes.

— Oh, pardonnez-moi, pardonnez-moi! Il y a bien longtemps que je vous aime, s'écria Roger, mais je suis si pauvre.

— Pauvre, cher Roger, mon fils, dit le vieillard en le prenant dans ses bras, vous ne l'êtes pas : depuis cinq ans, par un acte secret enregistré à la corporation, vous êtes l'associé de cette maison, et, lors même que vous seriez pauvre, ne me connaissez-vous pas assez pour savoir que la chère enfant était maîtresse absolue de sa main. Le choix que son cœur a fait est un bon choix. Je vous la donne et de grand cœur, et avec joie ; prenez-la, et soyez bénis tous deux. »

Les deux fiancés se jetèrent dans les bras du vieillard ; un doux sourire tout rayonnant de joie illuminait le visage d'Éva.

« Grand-père, dit-elle, pour remplir une promesse que je lui ai faite hier, voulez-vous que Roger me donne devant vous son premier baiser?... »

Quittons pour le moment ces heureux, nous les retrouverons bientôt, et suivons les grands acteurs des événements que nous avons entrepris de raconter.

L'*Ariel*, un fin voilier, avait rapidement touché les plages de la Hollande, Le mystérieux matelot, quittant alors les vêtements sous lesquels il était caché, redevint l'amiral Herbert, et se dirigea rapidement vers Amsterdam où se trouvait Guillaume d'Orange. Admis sans rétard en sa présence, il remit au prince ce qu'il attendait avec impatience. C'était un appel formel de l'Angleterre, le priant de venir sauver ses libertés et sa religion. Cette pièce décisive, écrite en chiffres de la main de Sidney, portait les signatures des grands lords Shrewsbury, Devonshire, Danby, Lumley, Russell, Sidney, l'évêque de Londres Compton. Tous s'engageaient à prendre les armes et à les faire prendre à leurs vassaux dès que Guillaume aurait touché les côtes d'Angleterre avec quelques milliers de soldats. Ils ajoutaient qu'il n'y aurait pas de lutte ou qu'elle serait très faible et très courte, les neuf dixièmes des Anglais de toutes les classes pensant comme eux. Guillaume en savait plus qu'eux peut-être ; outre qu'il était très exactement renseigné par ses agents secrets, de tous les coins de l'Angleterre lui venaient non seulement de pressants appels, mais des envois considérables d'argent et enfin la lettre du traître Churchill, qu'Herbert lui venait de remettre, lui prouvait que, même dans l'armée de Jacques II, trahi par son ministre Sunderland, il trouverait de puissants appuis, ou en tous cas, une bien faible opposition.

Guillaume d'Orange est assez mal connu en France; ayant été ennemi acharné de Louis XIV, nos historiens, de parti pris ou involontairement, se sont plu à défigurer son caractère; nous le jugerons en le voyant agir, mais en attendant nous devons, avant de le mettre en scène, donner les traits principaux de cette grande figure. Il avait trente-sept ans, mais paraissait beaucoup plus vieux que son âge. Son corps grêle et d'apparence débile, semblait n'avoir pas eu de jeunesse. Dès son berceau, de cruelles et longues maladies le fatiguèrent. Pas une ligne de son visage n'était rayonnante et attirante. Il avait le front large, élevé, les yeux pénétrants et d'un grand éclat, un nez recourbé comme le bec d'un aigle, les lèvres fermes, serrées, et ses joues pâles étaient labourées par les sillons que l'inquiétude et la souffrance creusent dans la face humaine.

A dix-huit ans, il siégeait déjà grave et sombre parmi les sénateurs de la République; à vingt-trois, il la dominait et à vingt-cinq l'Europe entière reconnaissait sa froide bravoure comme soldat, sa capacité comme homme d'Etat. Cette vie si remplie ne l'avait point empêché d'acquérir une solide instruction : il parlait le latin, l'espagnol, l'italien, et écrivait, mais incorrectement, le français, l'allemand, l'anglais. C'était une grande figure froide, imposante, peu sympathique, d'une volonté, d'une ténacité incroyables. Sans expansion, sans éclat, son génie était calculateur et froid, excepté sur les champs de bataille, où quelquefois l'amour du péril sembla l'enivrer. Les pompes du pouvoir n'avaient aucune prise sur lui, non plus que les adulations des courtisans; son unique plaisir était la chasse. Il parlait peu, ne se livrait jamais et semblait n'avoir besoin de l'affection de personne. Cependant, sous cette glace, battait un cœur: il eut un ami, Bentinck, à qui il ne cacha jamais une de ses pensées et sa femme, bien plus jeune que lui et quoiqu'il ne fût ni beau ni aimable, s'attacha à lui d'une tendresse passionnée.

Dès qu'il eut reçu la pièce apportée par Herbert, les pouvoirs d'agir qu'il attendait, il hâta ses préparatifs, obtint des Etats la permission de passer en Angleterre, et sans publier ses desseins, cessa de les cacher. De nouveaux régiments furent créés, tous les boulangers de Rotterdam, travaillèrent pour faire du biscuit, les armuriers d'Utrecht et les selliers d'Amsterdam ne purent suffire aux commandes qui leur étaient adresséés; six mille matelots et vingt-quatre bâtiments de guerre furent ajoutés à ceux qu'entretenait la République. Tous les ports, toutes les plages de la Hollande étaient pleins d'agitation et de mouvement. Enfin Guillaume avait appelé auprès de lui le vieux Schomberg, qui avait abandonné son bâton de maréchal de France pour suivre en exil ses frères protestants, que l'imprudente politique de Louis XIV avait condamnés à l'abjuration ou à l'exil. Pour ôter à son expédition l'apparence d'une invasion, le prince d'Orange confiait à un amiral anglais, Herbert, le commandement de la flotte.

Le 16 octobre, les Etats de Hollande tinrent une séance solennelle; le prince, accompagné seulement de quelques officiers, se présenta pour faire ses adieux à leurs Seigneuries. Une pâleur de mort couvrait tous les visages de cette imposante assemblée; tous ses membres se disaient avec raison : la Hollande est perdue s'il ne réussit pas. Guillaume seul conservait son impassible sang-froid. Il commença sa harangue sur un ton simple et familier, il remercia les chefs de son pays des soins, des leçons qu'ils avaient bien voulu donner à sa jeunesse, de l'appui qu'ils lui avaient prêté dans les jours de la crise périlleuse et sanglante qu'ensemble ils avaient traversés; maintenant il allait les quitter

Pour ne plus revenir peut-être, parce qu'en Angleterre était le salut de la religion réformée : « Si je succombe, continua-t-il avec un léger tremblement de la voix, je vous recommande la patrie et vous demande votre protection pour ma bien aimée femme. » Ce furent les dernières paroles qui tombèrent de ses lèvres.

Le Grand-Pensionnaire ne put que murmurer quelques paroles, de grosses larmes coulaient sur ses joues, et tous les assistants pleuraient.

Guillaume salua et se retira. Les députés des principales villes l'accompagnèrent jusqu'à son yacht, tandis que la foule se pressait dans les temples pour invoquer la protection divine. Le frêle esquif qui portait César et sa fortune ouvrit ses voiles, et fit route pour Helvœstluys, où toute la flotte l'attendait. Il monta sur une frégate appelée le *Brill* et aussitôt son pavillon fut hissé ; les canons de tous les vaisseaux et des forts saluèrent de leurs batteries. Ce pavillon portait les armes du prince écartelées de celles d'Angleterre. On sait que la devise de la maion d'Orange est : *Je maintiendrai ;* sur l'étendard, Guillaume avait fait inscrire : *Je maintiendrai les libertés d'Angleterre et la religion protestante.* Il ne voulait à aucun prix être considéré par les Anglais comme un conquérant, mais seulement comme un protecteur naturel appelé par un peuple opprimé. L'Angleterre eût certainement repoussé le premier, nous verrons quelle fortune attendait l'autre.

Le 19 octobre, la flotte mit à la voile, mais le vent ayant tourné et une violente tempête s'étant déchaînée, le *Brill* rentra le 21 dans le port de Helvoestluys. Les avaries furent rapidement réparées et le jeudi, 1er novembre, les vaisseaux reprirent la mer.

C'est sans doute encore aujourd'hui un spectacle imposant que celui d'une flotte levant ses ancres et gagnant le large, mais avec la vapeur, nos vaisseaux ont perdu une partie de leur poésie ; ces ailes, ces grandes voiles dont l'effet était si beau et qui donnaient tant d'intérêt, tant de pittoresque, n'existent plus. Du temps de Guillaume, c'était bien plus beau : les vaisseaux, au grand détriment de leur marche et de leur stabilité, portaient sur le pont un château chargé de dorures et de sculptures, et les deux proues étaient décorées de grandes et belles figures reluisantes d'or, que les plus habiles sculpteurs ne dédaignaient pas de tailler. La flotte du Prince, favorisée par un bon vent du Nord-Est, toutes voiles dehors, présentait donc un magnifique spectacle. Elle se composait de six cents navires de toute espèce de types, escortés et protégés par cinquante navires de guerre. Elle marchait en ligne, couvrant un espace de deux lieues, de telle sorte, que lorsqu'elle s'engagea dans le détroit, les navires de guerre qui se trouvaient aux ailes, saluèrent de leurs canons, de leurs cymbales, de leurs trompettes, Douvres et Calais. A cette vue majestueuse les dunes anglaises frémirent de joie, et la plage française d'inquiétude et de colère.

Où étaient donc les escadres anglaises et que faisaient-elles? Nous le dirons, mais il faut que nous retournions à Londres, où est réellement le nœud de l'action, et que nous repassions par cette rue d'Aldersgate où nous n'avons laissé que des heureux. Il faut que nous sachions ce qui se passe à Londres. Pour l'apprendre, entrons d'abord dans un salon de Saint-James.

Devant une petite table de Boule d'une admirable beauté et dans une vraie toilette de Cour, est assise une jeune femme dont tous les mouvements, tous les regards témoignent une vive impatience. Plusieurs fois elle a frappé d'une main nerveuse un timbre d'argent placé devant elle, et à chaque coup un huissier portant la chaîne s'est présenté. Il a été interrogé par la grande dame en ces termes : « Mylord est-il rentré? ».

Or toujours, le serviteur a, en s'inclinant, répondu d'une façon négative. Enfin le personnage si vivement attendu se présente : c'était le beau Churchill ; la charmante Anglaise court à lui, il la serre dans ses bras, il l'embrasse tendrement, et, la prenant par la main, il la reconduit au fauteuil qu'elle vient de quitter.

— John, avez-vous vu ce matin la Princesse?

— Oui, Sarah ; j'ai vu aussi le roi et bien d'autres personnes encore.

— La princesse Anna ne vous a rien dit?

— Mais non, répond Churchill, ayant l'air de chercher dans sa mémoire ; c'est moi qui, au contraire, lui ai donné des nouvelles qui ont semblé vivement l'intéresser.

— Quoi! elle ne vous a pas dit qu'un message non douteux lui a appris que lord Sunderland savait qu'Herbert, parti de Londres sur un vaisseau du Kiffin, était porteur d'une lettre de vous au prince d'Orange?

— Ah ! oui, oui, son Altesse a eu la bonté de me conter cela.

— Eh bien?

— Eh bien, cela prouve que les amis de Guillaume ne sont pas discrets.

— Votre sang-froid, John, me fait bouillir, s'écrie la jeune femme en s'agitant. Mais malheureux, vous pouvez être arrêté demain, livré au féroce Jeffreys, conduit à la Tour.... que sais-je?

— Ma chère Sarah ! reprend Churchill, en déposant un baiser sur la main de sa belle compagne, vous êtes certainement une des meilleures têtes que je connaisse, vous seriez parfaite, si...

— Si quoi?

— Si vous aviez un peu plus de calme. Le calme, voyez-vous, Sarah, le sang-froid, est la plus grande puissance qui soit au monde ; avec lui on vient à bout de tout.

— Du calme..., du sang-froid ! puis-je en avoir lorsqu'il s'agit de vous?

— Soyez tranquille et sans crainte, chère enfant adorée, on a tout prévu ; Sunderland et Jacques II ne sauront que ce que nous voudrons qu'ils sachent. Dormez en paix, et surtout préparez la princesse à faire ce que nous voulons qu'elle fasse. Elle le fera, ma belle complice, parce qu'elle ne voit que par vos yeux et qu'elle vous obéit comme un enfant. Ne songez qu'à cela et ne pensez plus à Herbert. Encore une fois, j'ai tout prévu. Mais laissez-moi vous conter ce qui vient d'arriver au roi. Vous savez que j'ai donné l'idée à Jacques de placer des officiers catholiques (1) à la tête de ses gardes ; le mé-

1. Pour exercer une charge civile ou militaire il fallait être membre de l'église anglicane. Le Parlement l'avait ainsi ordonné et l'acte du *Test* avait été sanctionné par Charles II.

contentement de ces derniers en a été extrême, et ils refusaient d'obéir. Au moment où, ce matin, on les relevait, le Roi, pour mâter ces récalcitrants, comptant sur son ascendant personnel, est descendu dans la cour. Il a passé devant les soldats en ligne, leurs piques à la main, et, après les avoir vivement sermonnés, il a fini en disant : « Que ceux qui ne veulent pas servir sous les officiers que j'ai nommés, déposent les armes. » Savez-vous ce qui est arrivé? Sauf cinq à six recrues irlandais, tous les autres ont, sans hésiter, posé leurs piques à terre. Il parait que sa Majesté a fait une figure!! Le colonnel Kirke m'a conté cela bien drôlement. Tout va donc à merveille; comptez de plus sur Jacques, pour faire encore quelque nouvelle maladresse.. ; je vous quitte, chère amie, du sang-froid, encore du sang-froid, toujours du sang-froid! Ne soyez pas inquiète si vous ne me voyez pas aujourd'hui. » Ces mots dits, Churchill embrassa sa femme et sortit.

Dans la maison d'Aldersgate, quoique le vieux Kiffin, Éva et son fiancé suivissent avec un vif intérêt les événements politiques, d'autres pensées encore les agitaient. Le bonheur habitait le vieux



La garde du roi déposant ses piques, dessin de F. Lix.

hall, le grand-père pressait Éva de fixer le jour où elle deviendrait la femme de Roger, mais la jeune fille répondait en souriant qu'elle avait entendu dire « de par le monde » que rien n'était si doux que les jours qui précèdent le mariage, qu'en conséquence elle voulait jouir de ce bonheur. « Pourquoi se presserait-elle en faveur d'un « Monsieur » qui n'avait pas seulement osé, pendant plusieurs mois, lui dire qu'il l'aimait, et qui l'avait si bien forcée à faire toutes les avances? Ne s'était-elle pas vue contrainte de le demander en mariage? Ce bel amoureux si timide pouvait bien attendre et attendrait son bon plaisir. » M. Kiffin riait, Roger protestait contre cette résolution et ce déni de justice « il était assurément le plus heureux des hommes, mais il pouvait l'être plus encore, et ce *plus* il le sollicitait à genoux et les mains jointes. » Alors Éva, prenant un ton plus grave, lui parlait de l'état troublé de l'Angleterre. Pour faire honneur à son cher fiancé et à son propre bonheur à elle-même, elle voulait que ses noces fussent brillantes, elles ne pouvaient pas l'être dans les circonstances présentes. « Il faut donc attendre, cher fiancé; qui sait si le jour où vous me donnerez votre nom ne verra pas réhabiliter la mémoire de mes deux frères. »

Afin de chasser de tristes pensées, Roger parla

d'un nouveau brick de la maison Kiffin auquel on avait donné le nom d'Éva. « Notre sculpteur vient d'en orner la proue d'une belle figure toute dorée, et comme je tenais à ce qu'elle vous ressemblât, j'ai tant et si souvent fait votre portrait à l'artiste, qu'il a réussi. » Éva rit beaucoup de cette gracieuse folie; elle s'en moqua si bien qu'il fut convenu qu'elle ferait visite à son image ainsi placée, et qu'on décida qu'après le déjeuner les deux fiancés iraient ensemble voir l'Éva nouvelle.

Ils partirent joyeux, heureux de cette partie improvisée. Éva monta dans une barque qui, s'arrêtant devant la poupe du navire, lui permit de contempler sa ressemblance prétendue. D'abord elle rougit un peu, car l'artiste n'avait point précisément drapé son œuvre en matrone romaine ; elle la trouva cependant fort jolie, mais s'amusa à faire une impitoyable guerre à son aveugle ami. Puis elle voulut monter à bord, tout voir, questionner tout le monde. Pensez comme elle fut reçue, l'unique héritière du richissime armateur! Elle laissa sa bourse à l'équipage, et comme Roger avait des ordres à donner,— je ne sais quels ordres, — quoi qu'il pût dire, elle le quitta pour rentrer seule. Elle fut à son départ saluée par un triple hurrah des matelots. Lorsqu'en deux coups de rames une barque eut reconduit Éva à quai, elle se retourna et envoya en agitant son mouchoir un signe d'adieu à Roger, qui la saluait de dessus le pont du brick.

Quand il eut fini ce qui le retenait à bord, l'impatient fiancé se hâta de regagner l'hôtel Kiffin, et avant d'entrer dans son bureau il voulut savoir si sa bien-aimée riait encore de sa prétendue ressemblance. Il traversa la cour et ayant rencontré la femme de charge, il lui demanda s'il pouvait entrer chez Éva. « — Miss Éva? lui répondit Mary avec surprise, mais n'est-elle pas avec vous? — Elle m'a quittée il y a deux grandes heures. — Deux heures! fit la bonne dame en levant les bras au ciel. — Peut-être a-t-elle été voir quelques amies. — J'en serais surprise, vous le savez bien, elle ne sort jamais qu'en chaise... »

Une vive inquiétude s'empara de Roger; il repartit et se mit à parcourir les rues étroites, mais peu nombreuses, qui conduisaient d'Aldersgate au port. Il adressa maintes questions aux boutiquiers debout devant leurs portes. Beaucoup de négociants connaissaient la petite-fille de l'ancien alderman Kiffin, mais aucun ne l'avait aperçue. Cependant la femme d'un cordonnier dit : « Je crois bien l'avoir rencontrée, je n'en suis pas sûre. Lorsque cette personne, celle que j'ai prise pour miss Hewling m'eut dépassée, il me sembla entendre pousser un cri, et je vis la jeune dame portée par un homme, un gentleman, entrer dans une voiture qui partit au grand trot. »

Le récit de la brave dame ne fit d'abord aucune impression sur le chercheur, mais un instant de réflexion le porta à considérer ce renseignement sous un tout autre jour. Évidemment, Éva ne s'était point fait enlever, Roger n'arrêta pas un instant sa pensée sur une telle supposition, mais elle avait fort bien pu être enlevée malgré elle. Par qui? un nom vint aussitôt sur ses lèvres. Il courut en toute hâte à l'hôtel et raconta à M. Kiffin non seulement le fait du moment, ce qu'il venait d'apprendre, mais aussi tout ce qui s'était passé entre la jeune fille, Herbert et Churchill. Le vieillard fut atterré. Que d'imprudences commises! que de fautes et dans quel mortel péril on s'était jeté! Le malheureux, pâle comme la mort, se tordait les mains de désespoir. « Elle est dans les mains de Jeffreys, disait-il, il me la tuera comme il a tué ses deux frères. Ah! mon ami, que vous êtes coupable! » Puis, voyant celui qu'il accusait plus malheureux que lui-même, il le prit dans ses bras et ils confondirent leurs larmes.

Tous les gens de l'hôtel, tous les employés de la maison, matelots et commis, parcoururent la cité en tous sens, sans trouver aucune trace de l'absente; cinq ou six fois, Roger fut arrêté par des patrouilles de l'armée régulière, car Jacques avait dissous la garde civique, la milice, dont il se méfiait. Londres était, en effet, profondément agitée; toute la journée, les cafés et les tavernes avaient été remplis de monde, et même en passant devant les soldats, les apprentis ne craignaient pas de chanter la chanson célèbre connue dans l'histoire sous le nom du refrain qui en terminait chaque couplet. Le *Lillibullero,* paroles et musique, ne valait guère la vogue et la popularité dont il jouissait : c'était une méchante complainte dans laquelle un prétendu Irlandais racontait, en se réjouissant, la série de maux qui allaient frapper l'Angleterre. Quelle que fût la mince valeur de cette chanson, toutes les classes opposantes des villes et des campagnes s'engouèrent de cette détestable rapsodie, et soixante ans après on entendait encore sous le chaume, à bord des navires, dans les camps, répéter ce fantasque refrain , *Lillibullero !* Cette émotion était causée par la déclaration du prince d'Orange qui, grâce à des presses clandestines, tirée à des milliers d'exemplaires, distribuée par des mains invisibles, inondait Londres tout entière. Guillaume annonçait qu'appelé par la noblesse, le clergé et les villes d'Angleterre, il venait pour redresser les griefs dont l'Église et la nation avaient justes raisons de se plaindre.

Le lendemain, après une mortelle nuit, Roger résolut de faire la démarche à laquelle il s'était arrêté. Éva était-elle tombée entre les mains de Jeffreys? Churchill l'aiderait à l'en tirer, puisqu'il était certainement plus compromis qu'elle-même; ou bien c'était Churchill lui-même qui l'avait fait enlever et alors, avec le bout de billet que le prévoyant Herbert lui avait laissé, Roger forcerait bien le coupable à lâcher prise. Sans trop savoir pourquoi, il s'arrêtait à la dernière de ces deux suppositions. Il se rendit donc de bonne heure au palais où Churchill avait un logement, et non sans peine, en prenant le nom de Kiffin, il parvint jusqu'à lui. Il le trouva seul en grand uniforme, ayant sur son bureau son épée et une paire de pistolets. Le général dit quand il entra:

— Vous n'êtes pas M. Kiffin.

— Non, Mylord, je suis Roger Stewenson, le fiancé de sa petite-fille, miss Éva Heweling, et je viens vous demander ce que vous en avez fait.

Pas un muscle du visage de Churchill ne bougea.

— Monsieur, reprit-il d'un ton très poli, vous me paraissez dans un état d'exaltation fort dangereux, et en vérité je ne sais que vous répondre? De quoi s'agit-il?

— Hier, miss Éva a été enlevée.

— Vraiment! je le regrette, car c'est une jeune personne charmante.

— Et c'est vous, Mylord, qui êtes le coupable...

— J'aime de tout mon cœur milady Churchill, et ne vois pas...

— Eh! Mylord, qui vous soupçonne d'aimer Éva?... Elle ne vous inspire pas de l'amour, mais de la peur. Oui, vous avez eu peur qu'elle ne dise que vous lui aviez remis une lettre pour lord Herbert qui en contenait une autre adressée au prince d'Orange.

— A supposer que cette histoire de lettres soit vraie...

— Ne niez pas, j'ai une preuve.

— Ah! fit Churchill en souriant, et quelle est cette preuve?

— La voilà! s'écria l'impatient jeune homme plaçant sous les yeux de Churchill sans le lâcher le billet qui accompagnait la lettre adressée au prince d'Orange.

Sans toucher ce billet, Churchill le lut et dit: Lord L... il y a bien des Lord L...! Lord H... il y a bien des Lord H...! Ce chiffon ne signifie pas grand'chose, et puis...

— Et puis?

— Il n'est pas de mon écriture.

— Quoi! Vous niez?

— D'avoir écrit cela? Certainement.

— Eh bien, Mylord, je vais de ce pas chez le chancelier, il débrouillera ce mystère.

— Faites, Monsieur, seulement je vous préviens que vous courez à la potence, que cinq minutes après vos déclarations, vous serez arrêté comme coupable de félonie.

Roger qui s'était élancé vers la porte s'arrêta, et le général reprit : C'est un homme terrible et expéditif que notre grand juge!

Au moment où il parlait ainsi, entra un huissier annonçant que Lord Jeffreys traversait les salons pour venir parler à Lord Churchill. Celui-ci saisissant alors Roger, le poussa vivement derrière une portière, en lui disant : « Restez là, monsieur, et ne bougez. » A peine le velours était-il retombé, que Jeffreys entra d'un pas lourd et montra sa figure bestiale, éclairée par deux yeux perçants recouverts d'épais sourcils retombant sur les paupières.

D'une voix enrouée par les excès de la débauche, il salua le général, et dardant ses regards sur ceux du beau lord : « Connaissez-vous, lui demanda-t-il, l'ancien alderman Kiffin? un vieux scélérat.

— Certainement, je le connais de vue, répondit l'impassible Churchill, de vue seulement; je crois cependant être allé chez lui lors de l'affaire de Monmouth.

— Ah oui, lorsque ses deux petits-fils ont fait le saut. Eh bien! c'est sur un navire de sa maison qu'Herbert le réprouvé a passé en Hollande. Il paraît que le vieux mécréant n'est pour rien dans cette affaire. C'est sa petite-fille et un certain Roger... Roger.., Ste... Ste... Stewenson qui ont fait ce beau coup. Ils seront arrêtés aujourd'hui, pendus demain, et nous ferons chanter la vieille vermine; il est très riche, Kiffin, et le roi a besoin d'argent.

— Pourrais-je savoir, mon cher Chancelier, pourquoi vous venez me faire cette confidence?

— C'est que, dit le juge en regardant plus vivement le général, c'est que l'on prétend que vous avez confié à la petite-fille une lettre qu'elle a remise à Herbert pour le prince d'Orange.

— En vérité! rien que cela! Viendriez-vous m'arrêter? reprit en riant Churchill.

— Non, non...

— J'en suis bien aise pour vous, continua le bel officier avec un sourire énigmatique, car je me connais, je suis très vif; je crois que je tuerais sur place l'homme qui oserait porter la main sur moi. En prononçant ces paroles, le général étendit le bras vers son épée.

Jeffreys qui était très lâche recula, et sa figure rouge et bourgeonnée devint noire.

— Vous arrêter, Mylord, non... non... C'est Lord Sunderland...

— Ah! il y a là-dedans du Sunderland... C'est bon à savoir, je le gêne; dans deux heures nous nous expliquerons au conseil devant Sa Majesté que Dieu garde.

Quelques secondes après, le chancelier se retirait, cérémonieusement accompagné par Churchill. Celui-ci rentra et tirant Roger de sa cachette, il lui dit :

— Qu'en pensez-vous! Monsieur? Bénissez la personne qui a enlevé miss Éva, elle l'a sauvée. Sans elle, son corps demain se balancerait au bout d'une corde...

Si brave qu'il fût, Roger restait sans voix. « Mais, au nom de Dieu, mylord, fit-il dès qu'il put parler, est-elle en sûreté? Où est-elle? Répondez-moi, je vous en supplie.

— Je crois connaître la personne qui a paré le coup qui allait la frapper, et je puis vous jurer qu'elle n'a souffert et ne souffrira ni avanies ni outrages.

— Mais que je la voie, Mylord, que je la voie!...

— Pour que Jeffreys vous arrête tous les deux ensemble?

— Et que m'importe ma vie!..

— Et la sienne? Je compte même bien que vous n'allez pas rentrer à Aldersgate, vous y seriez immédiatement arrêté et demain...

— Mais M. Kiffin, Mylord, que va-t-il devenir dans l'état où je l'ai laissé? Que pensera-t-il de mon lâche abandon?.. Non, non, je ne le quitterai pas...

— Voilà une jeune personne qui sera bien heureuse, elle aura eu ses deux frères et son fiancé torturés et pendus.

— Que faire! que faire!

— Vous cacher pendant quelques jours et vous marier après. Une personne sûre ira tranquilliser M. Kiffin. Ne vous montrez pas, et quand le prince sera débarqué, ma foi, si le cœur vous en dit, vous irez le rejoindre.

— Oh! fit Roger en rugissant, Jeffreys, je te tuerai!

— Ce n'est pas moi, Monsieur, qui vous en empêcherai.

Ceci dit d'un ton toujours calme, Churchill congédia le jeune homme, en lui jurant qu'Éva ne courait aucun péril et que son grand-père serait averti.

Une heure plus tard, la maison de la rue Alders-

gate était fouillée en tous sens, et à peine la police eut-elle terminé cette inutile besogne, qu'un personnage demandant à parler au vieillard, s'enferma avec lui et, à partir de ce moment le grand-père parut plus tranquille.

Le 8 novembre, un courrier apportait la nouvelle que le 5 novembre, la flotte de Guillaume contournant le cap élevé de Berry-Head était entrée dans la baie de Torbay, en Devonshire. Torbay, qui compte aujourd'hui plus de 15,000 habitants, dont le port est encaissé par de belles jetées, ne se composait alors que de quelques huttes de pêcheurs. Mais dans ses embellissements, la cité nouvelle a respecté le rocher où le prince mit le pied en descendant de la barque qui le portait, et on peut le voir encore sur le quai de Brixham, objet de la vénération d'un peuple qui a gardé le culte des souvenirs.

Dès qu'il fut à terre, le prince demanda des chevaux; comme les siens n'étaient point encore débarqués, on lui en amena de petits au poil bourru, et c'est sur ces étranges montures plus étrangement harnachées encore, que Guillaume et Schomberg allèrent reconnaître les environs et choisir l'assiette de leur camp.

Où étaient donc la flotte et l'armée anglaises? Si, comme nous l'avons dit, l'introduction de la vapeur dans les vaisseaux a rendu leurs évolutions moins brillantes, elle leur a, en revanche, fourni le moyen de pouvoir se mouvoir contre vents et marées. Or le même vent qui avait été si favorable au prince, retint à l'embouchure de la Tamise les forces navales de Jacques. Dès qu'il le permit, Dartmouth, qui les commandait, se jeta à la poursuite de Guillaume, il arriva en vue de Torbay alors que les troupes anglo-hollandaises se trouvaient déjà sur la plage. Peut-être, cependant, se serait-il décidé à attaquer, si le vent, sautant subitement à l'ouest et soufflant en tempête, ne l'eût forcé à quitter la hauteur de Beachy-Head et à chercher un abri. Ces conditions atmosphériques, si favorables aux envahisseurs, doublèrent leur confiance; ils disaient que le vent était protestant.

Quant à l'armée, Jacques avait pensé que Guillaume essayerait de débarquer dans le comté du Nord, et c'est de ce côté, vers le Yorkshire, qu'il avait dirigé ses régiments. Une dépêche reçue de Douvre, lorsque la flotte du Prince passait devant cette ville, avait tiré le roi de son erreur; des contre-ordres rappelèrent les soldats, mais ils devaient parcourir une longue distance avant de se trouver sur le point envahi. Grâce à toutes ces circonstances, Guillaume put débarquer sans obstacle.

Cependant il éprouva quelques difficultés résultant de l'état des lieux, les vaisseaux de transport ne pouvant à cause du peu de fond venir se ranger à terre, on était assez embarrassé de savoir comment on débarquerait les chevaux; des pêcheurs indiquèrent un endroit où il était possible de serrer la côte, on se hâta de se servir de ce renseignement, et bientôt les eaux tranquilles et calmes de la baie virent des centaines de chevaux nageant joyeusement vers la plage. Le premier jour on ne songea point à descendre des bagages, et au retour de l'exploration qu'il venait de faire avec Schomberg, le Prince eut pour abri un toit de chaume sur lequel on fixa sa bannière, et il dormit par terre enveloppé dans son manteau.

Le mardi 6 novembre, l'armée hollandaise se mit en marche; elle se dirigeait sur Exeter. Elle avançait lentement, fatiguée par des pluies continuelles, mais le 9 elle salua la riche vallée qu'arrose l'Exe et les deux tours dont la masse imposante s'élève au-dessus de la capitale de l'Ouest. Les habitants des campagnes étaient accourus en habits de fête, toute la ville pavoisée regorgeait d'une population joyeuse. En vain le maire avait-il ordonné de fermer les portes de la cité, l'armée les trouva ouvertes, et depuis West-Gate jusqu'à la cathédrale, défila au milieu des vivats, des cris de joie et d'étonnement. C'était en effet, pour les Anglais, un spectacle nouveau que celui d'une armée régulière, disciplinée; aussi les spectateurs amoncelés à toutes les fenêtres, perchés sur les toits, regardaient avec admiration le cortège guerrier de Guillaume. D'abord s'avançait Maclesfied à la tête de deux cents gentilshommes anglais revêtus de cuirasses et de casques, montés sur de puissants chevaux flamands, et chacun d'eux suivi d'un nègre bizarrement paré. Ensuite venaient des cavaliers suédois couverts de pelisses et de fourrures, puis environnée de pages et d'écuyers la grande bannière où se lisait la mémorable inscription « *Je maintiendrai la religion protestante et les libertés de l'Angleterre* ». Enfin tous les yeux remplis de larmes s'arrêtaient sur Guillaume contenant d'une main ferme son ardente monture. Couvert d'armes superbes, une plume blanche à son casimir, il chevauchait ayant à côté de lui le grand comte de Schomberg, le premier général de l'Europe depuis la mort des deux grands hommes de guerre qui se nommaient Turenne et Condé. Le peuple se précipitait, pour les voir de plus près, pour les toucher, sous les sabots de leurs chevaux. Mais des cris de surprise plus grands encore peut-être se firent entendre lorsque l'on vit vingt et un grands canons traînés lourdement par de forts équipages. Jamais dans les rues d'Exeter n'avaient roulé de si formidables engins de guerre. Derrière eux s'avançait le reste de l'armée, des soldats graves, silencieux, vétérans des longs combats soutenus par la Hollande contre la France. On ne sait pas quel mirage tous ces guerriers paraissaient à la foule saisie d'admiration plus grands que nature comme le sont les héros d'Homère aux yeux d'un poète. Les gigantesques Irlandais semblaient des pygmées en comparaison des combattants que Guillaume menait à sa suite (1).

1. Une ballade nous a transmis l'expression de cette sensation; en voici un couplet :

« Poor Berwik, how wil thy dear joys
Oppose this famed *viaggio ?*
Thy tallest sparks will te mere toys
To Brandenburgh and swedish Boys
Coraggio ! Corragio !

Berwick, qui devint plus tard un général célèbre, était fils naturel de Jacques, il était alors à la tête d'une partie de l'armée du roi son père.

A. Genevay.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LA SCIENCE EN FAMILLE

L'ÉVENTAIL

Dans notre appréciation historique des choses usuelles nous sommes toujours tentés d'aller à l'extrême : ou elles nous semblent connues d'hier, ou nous les imaginons telles quelles depuis des temps immémoriaux.

Je prends pour exemple ce petit meuble portatif qui dans notre monde élégant est en toute saison aux mains de toutes les femmes, que certains hommes se permettent aussi aux temps chauds, et qui là-bas, dans l'extrême orient, est, d'usage universel, traditionnel pour un sexe comme pour l'autre : — l'éventail.

Pendant que tel qui jugera sur les brillants dehors, affirmera que cet accessoire de la toilette féminine doit être d'invention toute récente, l'élégante qui joue d'un éventail Pompadour, parfois hérité d'une aïeule, en fera remonter l'origine aux époques les plus reculées. On ne l'étonnerait point en mettant



Éventail français, époque de Louis XVI, dessin de E. Wilson.

l'éventail parmi les premiers atours de notre mère Ève (1). Voilà les extrêmes. Où est la vérité ? Voyons.

Il va de soi que l'usage de l'éventail doit dater de l'état absolument primitif de l'humanité, et pour peu que notre mère Eve au sortir de l'Eden, ait été incommodée de la chaleur, nul doute qu'elle ait remarqué que le mouvement d'une branche d'arbre, d'une large feuille, en déplaçant l'air, lui donnait une sensation de fraîcheur ; il lui aurait même suffi pour la révélation de cet effet, d'agiter sa main devant son visage, et c'est évidemment ce qu'elle dut faire. Et ainsi l'éventail se trouve découvert. Ce qui nous explique que nous le voyions sur les monuments les plus anciens.

A vrai dire, aux origines il se confond communément avec l'*émouchoir*, ou chasse-mouches, comme aussi avec le parasol ; et le plus souvent il serait difficile d'assigner précisément l'usage de l'instrument figuré sur ces monuments, et qui tantôt a la forme d'une espèce de panache, tantôt d'un demi-cercle longuement emmanché. D'ailleurs si parfois cet instrument est aux mains des personnages principaux, il est fréquemment aussi tenu par des serviteurs, des esclaves qui en doivent faire usage au bénéfice de leurs maîtres ; et même on peut remarquer qu'aux temps les plus reculés il fait partie de l'appareil de la grandeur.

Les Grecs — dit M. S. Blondel dans le très curieux livre qu'il a consacré à l'objet qui nous occupe (*Histoire des Éventails chez tous les peuples et à toutes les époques*) — reçurent probablement l'éventail des Assyriens, par l'entremise des Phéniciens et des Phrygiens, car ni Homère, ni Anacréon ne le mettent entre les mains de Vénus ;

1. Que de gens l'on surprendrait en leur affirmant que la fourchette et l'assiette, même dans les festins d'apparat, ne datent que de trois ou quatre siècles.

les feuilles de lotus, qui étaient consacrées à cette déesse, furent sans doute les premiers éventails. Il nous reste de cette époque un certain nombre de figures de femmes tenant des feuilles à la main. Chez les Étrusques qui, cinq ou six siècles avant notre ère, connaissaient déjà un luxe très raffiné que leur empruntèrent d'ailleurs les Romains, l'éventail, ainsi que l'atteste un vase conservé au Louvre, était de plumes de paon. Ponsard est donc bien dans la vérité lorsque aux temps des premiers rois, il peint Tullie, la fastueuse épouse de Brutus,

Appelant le zéphyr par les plumes mouvantes
Qu'autour de leur maîtresse agitent les servantes,

Et du reste dans toute grande maison un esclave spécial etait commis à la manœuvre de l'éventail. C'était le *flabellifer* (de *flabellum* éventail et *fero*, je porte.) Le moment vint d'ailleurs où les élégants eux-mêmes ne marchèrent plus que nantis d'un éventail fait de lames d'ivoire ou de bois précieux, et il n'était pas rare qu'ils offrissent aux dames qu'ils accompagnaient de l'agiter à leur intention. « Veux-tu, dit Ovide à une jeune beauté, qu'un air agréable rafraîchisse ton visage ? cette tablette (tabella) balancée par mes mains te procurera ce plaisir. » Mais ce ne fut là qu'une mode et la *tabella* n'eut jamais la vogue du *flabellum*, qui était ordinairement fait de plumes de paon.

Remarquons en passant, avec le patient chercheur que nous avons pris pour guide, que les anciens, Grecs et Romains, se servaient aussi de l'éventail comme d'un soufflet pour le feu : on le voit, en effet, aux mains des personnes qui sacrifient aux dieux et en usent pour activer la flamme de l'autel : de là l'origine du rôle que cet instrument eut plus tard dans la liturgie. En effet, pendant la célébration des saints mystères, il était d'usage — aux premiers siècles de l'Église — que deux diacres placés, un de chaque côté de l'autel, agitassent deux grands éventails en plumes de paon, au dessus de la tête de l'officiant, tant pour garantir celui-ci de la grande chaleur, que pour écarter les mouches et autres insectes qui auraient pu reposer sur les pains ou tomber dans le calice.

Cet usage, qui s'est conservé chez les Grecs et les Américains, a disparu de l'Église romaine pour la généralité des cérémonies, depuis le quatorzième siècle ; toutefois aux solennités, le Souverain Pontife fait encore porter devant lui deux grands éventails de plumes de paon.

Le caractère sacré donné à l'éventail avait semblé en interdire l'usage dans la vie civile, car ce n'est guère qu'à l'époque où l'Église cesse de le faire figurer au nombre des objets du culte que nous le voyons reparaître aux mains des femmes de haut parage. Il est encore fait alors de plumes réunies en houppe ou étalées avec des manches d'or, d'argent, d'ivoire, enrichis de pierreries. Sous le nom plus particulier d'émouchoir, il prend la forme ronde; on le fait de soie, de drap fin, ou de vélin chargé de pailletage, de broderie et de plumes; très-longuement emmanché, nous le trouvons souvent encore aux mains des valets « esmouchant » leurs maîtres.

Mais rond ou en demi-cercle, à manche long ou court, c'est toujours le *flabellum* antique qui sert de type. De cet éventail plissé, s'ouvrant et se refermant entre ses deux principales nervures, de cet instrument que nous connaissons à peu près seul aujourd'hui, nulle mention chez les Européens avant le milieu du XVIe siècle ; car c'est alors et seulement alors qu'il nous arrive de chez les Japonais, où depuis bien des siècles il était en règne, et qui en avaient d'abord suggéré l'usage aux Chinois, leurs voisins.

L'usage de l'éventail est général en Chine depuis des milliers d'années, mais l'éventail plissé, de provenance japonaise, ne daterait que d'environ dix siècles dans l'empire du Milieu. Là, tout le monde, hommes, femmes, enfants, prêtres, lettrés, soldats, l'ont sans cesse à la main. Les élégants, qui n'ont ni cannes ni cravaches, agitent leur éventail avec prétention, en se donnant des airs suffisants ; les évolutions, que les jeunes filles font faire au leur, forment un langage muet, mais significatif; les mères s'en servent pour endormir leurs enfants au berceau, les maîtres pour frapper leurs écoliers récalcitrants ; les promeneurs, pour écarter les moustiques; les ouvriers, qui portent le leur dans le collet de leur tunique, s'éventent d'une main et travaillent de l'autre ; les soldats manient l'éventail sous le feu de l'ennemi avec une placidité inconcevable. Les éventails servent d'ailleurs d'albums autographes ; et c'est sur un éventail en papier blanc qu'un Chinois prie son ami de tracer une sentence, des caractères et un dessin qui puissent lui rappeler son souvenir. Ces albums-éventails sur lesquels sont apposés les sceaux d'hommes illustres ou de grands personnages acquièrent une grande valeur (1).

Mais revenons en Europe. Au milieu du XVIe siècle, l'éventail était déjà devenu de mode générale, et constituait l'accessoire obligé de toute toilette féminine; car, dit Henri Estienne, les dames les aimaient tant que l'hiver, elles ne pouvaient les abandonner ; mais s'en étant servies l'été pour se faire du vent et contre la chaleur du soleil (en manière de parasol) elles les font servir l'hiver contre la chaleur du feu (en guise d'écran.)

Toutefois, pendant encore environ un siècle, trois formes principales se disputent la vogue : c'est d'abord le flabellum antique, fait de plumes, tantôt en touffes, tantôt en demi-roue ; puis l'éventail dit en *girouette* ou en *drapeau*, celui que l'on voit à la main de la célèbre *femme du Titien*, fait d'étoffe rigide ou de parchemin découpé, frangé d'or ou de dentelle ; enfin l'éventail plissé, d'origine japonaise, qui ne devait pas tarder à détrôner les deux autres types.

Et dès cette victoire — qui a soumis notre goût à la tradition de l'extrême Orient — date ce que nous pouvons appeler l'ère magnifique de l'éventail ; car ce type définitivement adopté et nulle indécision n'étant plus admise sur le choix de la forme, l'industrie et l'art se disputent l'honneur d'enrichir, d'embellir ce petit meuble, qui se prête à tous les luxes, à toutes les délicatesses, et conquiert ainsi une importance qui persiste en dehors de toute question de mode et de costume.

On prétend que le grand luxe d'ornementation des éventails en France date d'une repartie de cette

1. Poussielgue. — *Voyage en Chine.*

trop fameuse Christine de Suède dont notre palais de Fontainebleau garde un si lugubre souvenir.

Un jour qu'elle était à Versailles, des dames lui demandèrent par politesse si elles devaient prendre l'habitude de porter des éventails aussi bien l'hiver que l'été. « Je ne crois pas, répliqua brusquement la fille de Gustave ; car vous êtes bien assez éventées comme cela. »

Sur quoi, dit-on, les dames, profondémentir ritées, résolurent pour se venger de mettre les éventails non seulement en faveur dans toutes les saisons, mais encore d'en faire des bijoux dignes de figurer avec les plus riches parures. Quoi qu'il en soit, une belle collection d'éventails, — il en a été fait de très riches et très nombreuses — qui de nos jours remonterait seulement jusqu'au milieu du XVIIe siècle, pourrait contenir des chefs-d'œuvre, des merveilles, tant au point de vue du travail purement industriel qu'au point de vue artistique. Les plus habiles, les plus surprenants ouvriers en auraient découpé, ciselé, ornementé la *monture*, les flèches ; les pinceaux des plus fameux peintres en auraient signé les *feuilles*. Mais c'est affaire aux curieux, aux amants des précieuses raretés de dresser l'inventaire possible d'un tel ensemble qui ne constituerait rien moins qu'un musée de véritables joyaux inestimables. Nous voulions, nous, simplement connaître l'histoire à grands traits de ce charmant rien. Voilà qui est fait.

Mais l'histoire connue, une question d'un tout autre ordre s'offre à l'esprit de l'observateur : question aussi vieille que le monde, aussi vieille que l'invention de l'éventail, et qui peut-être a été posée bien des fois, sans qu'il semble qu'on se soit inquiété d'en répandre, d'en vulgariser la solution.

Cette question la voici : Étant donné, par exemple, une salle de spectacle, dont toutes les places sont occupées, et où la température est très élevée, comment se fait-il que le mouvement d'un éventail, qui, en tout état de cause, ne peut déplacer que de l'air très chaud, nous envoie au visage un air au contact duquel nous éprouvons une sensation de fraîcheur?

Question embarrassante, s'il en fut, et que les plus habiles physiciens seraient bien empêchés de résoudre, s'ils devaient l'accepter posée en ces termes.

Autrefois, les gens sensés à qui l'on disait que le Soleil était à quelques 30 ou 35 millions de lieues de la terre, demandaient comment il pouvait se faire que cet astre, évoluant à une telle distance, accomplît en 24 heures la course de 180 millions de lieues, qui lui permettait de se *lever* d'un côté de la terre pour aller se *coucher* de l'autre. Et l'on se bornait à leur répondre : « C'est étonnant, mais c'est ainsi. » Aujourd'hui on leur dirait : « Cela n'est pas étonnant, par la raison bien simple que cela n'a pas lieu. Ce prétendu lever, ce prétendu coucher du soleil ne sont que pures illusions. Le soleil ne bouge pas, et c'est nous qui, en faisant sur nous-mêmes un tour toutes les 24 heures, mettons une année à tourner autour de lui. »

Eh bien ! en ce qui touche l'effet de l'éventail, la solution est analogue : c'est-à-dire qu'on ne saurait expliquer pourquoi l'air chaud mu par l'éventail arrive frais à notre visage, par cette raison bien simple, que c'est là encore une pure illusion de nos sens.

En réalité, le visage ne reçoit aucune fraîcheur, mais il se refroidit en cédant de sa chaleur à l'air qui passe sur lui. Tant que l'air qui nous environne est immobile, les parties qui sont autour du visage se mettent à la température de celui-ci. Que l'éventail agitant l'atmosphère fasse se succéder de nouvelles couches d'air qui viennent tour à tour s'échauffer par le contact du visage, il y a de notre part dépense d'autant de calorique, et partant refroidissement, fraîcheur, ou semblant de fraîcheur.

Pour nous rendre compte de cet effet par un analogue, laissons tomber quelques gouttes d'éther dans notre main, la subtile liqueur nous paraîtra glaciale, sans l'être aucunement (un thermomètre que nous plongerions dans le flacon qui la contient, nous le démontrerait), mais pour se vaporiser elle empruntera la chaleur de notre main, qui alors éprouvera une sensation de froid.

C'est sur ce même principe d'ailleurs que repose le fonctionnement de ces cruches poreuses dites alcarazas, dans lesquelles on rafraîchit l'eau en été. On les expose à un courant d'air; l'eau qui suinte au dehors extrait le calorique que peut avoir la cruche, pour se transformer en vapeur ; et partant, l'eau intérieure se refroidit.

C'est donc par déperdition de calorique ou de force vitale que nous sommes sensés rafraîchis par l'éventail, et c'est pourquoi — si agréable que soit cette illusion — éventons-nous le moins possible.

E. M.

VOYAGES ET FANTAISIES

L'ÉLÉPHANT BLANC (1)

V

LE TIGRE

De l'eau. — Sur un rocher. — Une famille d'éléphants bruns — Les sangsues. — Besoin de manger. — Le campement. — Les chevrotains. — Le cercle de feu. — Un dangereux convive. — Anxieté. — Capricornes à bézoard. — Dans les ramures.

Tungug ne tarda pas à rencontrer un torrent encaissé entre des aiguilles de granit, dont l'eau, tombant en cascades de dix mètres de haut, courait en bouillonnant, alimenter les ruisseaux de la plaine.

Il y but avec délice et se choisit un refuge sur l'un de ses bords, car la nuit approchait et la prudence lui commandait de ne marcher que le jour.

Grimpant jusqu'à une plate-forme tapissée de mousse qui dominait le torrent, où il pensa qu'il serait à l'abri des visites des tigres, des léopards et autres

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

trouble-fête à quatre pattes ou rampants, il s'y accommoda de son mieux.

Les émotions, les fatigues de la journée l'avaient brisé ; il ne tarda pas à fermer les yeux, bercé par la voix du torrent, et en conjurant le ciel de lui envoyer le plus tôt possible le seigneur éléphant blanc afin qu'il pût retourner à Bangkok pour y épouser Mâ, l'étoile de la cour, *les yeux de la nuit*, la lumière de son âme.

Quand il se réveilla, après un sommeil de sept ou huit heures, une trentaine d'éléphants se baignaient et jouaient dans un bassin que le torrent formait, à deux cents mètres de sa chute avant de se répandre dans la vallée.

Les uns nageaient, les autres frappaient l'eau avec l'un de leurs pieds de devant, d'autres s'amusaient à aspirer de l'eau avec leur trompe et à la rejeter soit en l'air, soit à droite ou à gauche ; trois petits, surveillés par leurs mères, couraient deci de là avec un entrain extraordinaire; toute la bande était d'une gaieté folle.

Tungug se frotta les yeux et eut une émotion qui lui fit affluer le sang au visage : un rayon du soleil levant glissant sur un des pachydermes dont la peau était plus claire que celle de ses congénères, donnait, à ce moment, à ce pachyderme des apparences d'éléphant blanc.

Hélas! ce n'était qu'une illusion, un effet de réflexion ; d'ailleurs les éléphants blancs vont ordinairement seuls, l'Indien se le rappela après avoir constaté son erreur.

Il suivit d'un œil attentif les ébats de la bande, ne se montra point, ne bougea point pour ne pas l'effrayer, et la laissa s'éloigner tranquillement lorsque, lasse du bain, elle rentra sous bois, en se promettant de marcher sur ses traces.

Dans l'Inde ainsi qu'en Afrique, les éléphants vont par famille ou par troupeau plus ou moins nombreux; ils aiment la société, la vie en commun.

Quand, pour une raison quelconque, un individu a quitté son troupeau ou en a été expulsé, les Indiens appellent cet individu *gundah* ou *rogue;* on peut être certain qu'il tournera autour de ce troupeau, l'accompagnera de loin, ira ramasser les miettes de sa table après son départ, boire et se baigner à son abreuvoir.

Le moyen le plus sûr pour chasser le *gundah*, c'est de filer de grandes familles d'éléphants, car, nous le répétons, jamais il ne perd de vue la société à laquelle il a appartenu.

Or, l'éléphant blanc est une sorte de *gundah*, avec la sainteté en plus, et Tungug pensa qu'il arriverait moins lentement à en découvrir un s'il suivait à la piste un troupeau d'éléphants bruns.

Les traces de l'éléphant sont faciles à reconnaître : l'empreinte de ses pas, sa fiente, le bris des branches partout où il passe, constituent autant d'indices révélateurs auxquels un œil exercé ne se trompe point.

Persuadé qu'il trouverait ces indices, Tungug ne se pressa pas de se remettre en route.

Avant que le soleil ne devînt brûlant, il prit un bain dans l'eau froide du torrent, se sécha à l'air, se rhabilla et, s'asseyant sur l'herbe, mangea le restant de son filet de singe grillé.

Cela fait, plein d'espoir et tout ragaillardi, il entra dans le sentier ouvert par les éléphants.

Le pays de Siam, qui offre à l'observateur européen tant de côtés curieux, splendides, a aussi ses côtés désagréables.

Les insectes, par exemple, y sont, dans diverses contrées, de véritables fléaux.

Après les fourmis, les moustiques, les mouches, il faut compter avec les centipèdes, les scorpions, les sangsues qui, non contentes de pulluler dans les marais, accaparent encore les forêts.

Qu'il leur prenne fantaisie de quitter leurs ruisseaux, leurs étangs, d'aller courir la pretantaine, et aussitôt elles se répandent par milliers dans les bois voisins.

Alors gare à qui passe à leur portée ; elles s'attachent à lui, et lui tirent si bien le sang qu'elles parviendraient à le lui pomper jusqu'à la dernière goutte, s'il ne s'apercevait de leur présence et ne s'en débarrassait vite.

Tungug eut à se défendre, vers le milieu de la journée, contre cet ennemi d'un genre particulier, qui lui tint obstinément tête et dont il ne se délivra qu'à l'aide d'efforts persévérants et en pressant le pas. Quand il s'arrêta, dans l'après-midi, au bord d'une rivière qui lui barrait la route, il avait les jambes en sang.

Les éléphants aiment beaucoup les fruits ; aussi dépouillent-ils les arbres fruitiers partout où ils passent; Tungug, qui s'était appliqué à suivre les traces de la bande qu'il avait vue le matin, ne trouva donc pas de quoi faire grande chère ; il s'en consola, persuadé que la Providence qui l'avait jusque-là protégé ne l'abandonnerait pas.

Pourtant, le soir, lorsqu'il s'apprêta à se choisir un asile pour la nuit, il éprouva un besoin de manger exceptionnel, qui tenait en partie à la saignée abondante que les sangsues lui avaient faite dans la matinée.

Il grimpa sur une colline dont la base plongeait dans un marécage et que dominait une montagne rocheuse.

Des broussailles poussaient sur son sol pierreux ; la plupart étaient grillées par le soleil.

Il résolut d'y faire son lit en s'entourant d'une ceinture de feu, car il avait entendu des rugissements de tigres aux alentours.

En quelques minutes, il eut abattu, avec sa hache, un énorme tas de broussailles sèches, qu'il augmenta jusqu'à ce que les forces lui manquassent. Alors il disposa en cercle sa provision de combustible, en ayant soin de garder au milieu de ce cercle, dont le diamètre n'était guère moindre de sept mètres, assez de fagots pour alimenter le feu pendant la nuit.

Une seule chose lui manquait, à défaut d'un bol de riz : un morceau de venaison.

Ah ! si quelque troupe de singes, non des cynocéphales, diable ! venait à passer à sa portée, avec quel entrain il essaierait contre elle la puissance de son revolver; car il était cette fois sur un terrain découvert, il n'avait pas à craindre d'irriter les génies des bois en brûlant des cartouches.

Il réfléchissait à cela en soupirant et en préparant son lit au centre du cercle de branches sèches, qu'il n'allait pas tarder à allumer, quand un bruit sem-

blable à celui d'un troupeau de chèvres ou de moutons en course, attira son attention du côté de la montagne qui aboutissait en pente douce sur le plateau de la colline où il organisait son campement.

C'était une famille de chevrotains fuyant sans doute devant quelque léopard ou quelque tigre.

Affolée, elle courait droit sur l'Indien, qu'elle ne voyait pas, et elle allait arriver à sa portée. »

« Voilà mon souper ! » s'écria joyeusement ce dernier en armant son revolver.

Presque au même moment, plusieurs détonations retentirent et se répercutèrent par la montagne; un chevrotain tomba, les jambes en l'air, et les autres, bondissant, épouvantés, disparurent avec la rapidité de l'éclair.

Tungug s'élanca sur son gibier, le prit par un pied, et le traîna dans l'intérieur du cercle de broussailles qu'il venait de former.

Tirant aussitôt son couteau de chasse, il dépouilla l'animal, pour le boucaner et en manger sans retard une tranche.



Le tigre et le foyer, dessin de Scott.

Le chevrotain est un ruminant de la taille du chevreuil, aux poils serrés, crépus, d'un roux brun, dont la chair n'est pas à dédaigner, surtout quand on n'a rien de mieux à se mettre sous la dent, et qui porte au ventre, au-dessous de l'ombilic, une poche arrondie, de la grosseur d'un œuf, contenant du musc, environ soixante grammes, qu'on recherche beaucoup en Chine, aux Indes, et qui vaut jusqu'à 2 francs le gramme.

Tungug enleva cette poche pour la brûler, sur un foyer spécial, en l'honneur du dieu à la protection duquel il devait un précieux approvisionnement, et, dès que le chevrotain fut écorché, vidé, paré, il alluma du feu pour le faire cuire.

La nuit achevait de tomber, le ciel s'étoilait, une légère brise soufflait sur la colline.

Tungug fit flamber tout autour de lui son cercle de broussailles, l'heure de se garantir contre les félins étant sonnée, et lorsque la flamme pétilla, il commença, dans l'endroit le plus propice du feu, à rôtir, à la chasseur, le ruminant entier.

Pendant que celui-ci grillait dans les charbons et la cendre, il disposa à côté un foyer sacré, y déposa la poche de musc, s'agenouilla devant et, tout en retournant son rôti, offrit pieusement un sacrifice à Boudha.

Il en était là, quand en levant les yeux, il aperçut en dehors du cercle de feu, à une quarantaine de

pas sur le plateau, un tigre royal de grande taille qui, assis sur son derrière, le regardait en se léchant les barbes.

« Je m'y attendais! », murmura-t-il, en pâlissant et en redoublant ses prières.

Le tigre demeura d'abord immobile; puis il témoigna de l'impatience, grogna et s'approcha du cercle de feu.

Évidemment il estimait que le rôti était assez cuit, et demandait qu'on le servît.

Tungug ramassa la peau, la tête, les abats du chevrotain, et les jeta par-dessus la fournaise.

Le félin se précipita sur cette pitance et l'emporta, en rugissant de plaisir, à sa place précédente, où il la dévora.

Tungug entretenait soigneusement le cercle de feu, de crainte que son terrible convive ne sautât jusqu'à lui si la moindre solution de continuité se produisait dans cette enceinte protectrice.

Dès que le tigre eut avalé la dépouille du chevrotain, il revint à la charge, ayant l'air de dire : encore!

« Assez! » lui signifia l'Indien, en cherchant à l'effrayer avec des branches enflammées qu'il lui lança.

Le tigre montra ses crocs sanglants, se recula de quelques pas, et persista à regarder le rôti avec convoitise.

Celui-ci ne tarda pas à être mangeable; alors son propriétaire le retira de la cendre, le déposa près de lui, sur l'herbe, en coupa un morceau, tout cela sans perdre son voisin de vue, et en alimentant son feu.

En voyant l'Indien dresser son couvert, le tigre fronça le nez et fit mine de sauter par-dessus le cercle embrasé.

Effrayé, Tungug se releva promptement, brandit son revolver et le déchargea; mais les balles déviérent; une d'elles seulement effleura le bout de la queue du félin, qui obliqua sa tête, croyant peut-être que quelqu'un lui piquait cet appendice.

Tungug rechargea son arme.

Impatienté, le tigre tourna autour du cercle, dans l'intention évidente de le franchir, et en grognant sourdement. comme un gaillard qui se dit : « Si je parviens à entrer dans ce rond, ce n'est pas d'abord au chevrotain que je toucherai. »

L'Indien ranima son feu et y jeta des brassées de broussailles.

« Soit, sembla grommeler le tigre; j'attendrai que tu aies consommé ta provision de combustible. »

Cette provision, plus volumineuse que résistante, diminuait dans des proportions qui ne tardèrent pas à inspirer à l'Indien de poignantes appréhensions.

Le félin se coucha résolu à avoir le dernier mot, c'est-à-dire le chevrotain et le rôtisseur.

Une heure s'écoula, puis une autre et encore une autre sans que la situation se modifiât.

Tungug ménageait son bois; cependant il fallait qu'il entretînt partout également le feu sous peine de voir tout à coup bondir sur lui son garde du corps.

Vers trois heures du matin il ne lui restait plus que quelques broutilles.

Il les ramassa avec soin et les sema dans le foyer en invoquant Bouddha.

Un quart d'heure après, le feu baissa et menaça de s'éteindre sur divers points du cercle.

Aussitôt, le tigre, paraissant se réveiller, se mit sur ses quatre pattes et avança sa terrible tête.

L'Indien s'arma de son couteau de chasse, de son revolver qu'il avait soigneusement rechargé, et, la poitrine haletante, cherchant machinalement des yeux, une voie de salut, se prépara à vendre chèrement sa vie.

Ses espérances, ses rêves de gloire, de fortune, d'amour, repassèrent dans sa tête comme des chimères lointaines; deux larmes roulèrent sur ses joues cuivrées.

Mais ce fut un éclair de faiblesse.

En face du félin qui tournait avec agitation autour du cercle, il retrouva tout son courage, et se jura de mourir en brave pour Mâ, et pour le seigneur éléphant blanc, s'il fallait mourir.

Il allait prévenir le carnassier et commencer l'attaque avec son revolver, car les secondes lui étaient comptées, quand le tigre s'arrêta, tendit l'oreille, abandonna le cercle de feu où des charbons seuls, à demi-consumés, brûlaient, et rampa, ainsi qu'un chat qui guette une souris, du côté de la montagne où avaient débouché, la veille, les chevrotains.

La place était bonne pour des traqueurs, Tungug le pensa involontairement en voyant arriver deux troupeaux, de quinze à seize individus, de capricornes à bézoard.

Ces gracieux animaux qui, avec plus de finesse, de légèreté, ressemblent aux daims, vont par petit groupe que conduit un vieux mâle; deux groupes s'étaient rencontrés sur le versant de la montagne; à propos de quelques touffes d'herbes, de quelques plantes savoureuses, ils avaient engagé une lutte acharnée, et ils avançaient en se battant, oublieux de leur prudence habituelle, lorsque le tigre vint les mettre d'accord.

Un saut d'une vivacité et d'une force prodigieuses, transporta celui-ci devant eux.

D'un coup de patte, d'un coup de mâchoire, les deux vieux mâles, qui s'étaient pris par leurs cornes, furent abattus; le reste se dispersa instantanément.

En présence de cette copieuse aubaine, le tigre, dédaignant l'Indien et son quartier de venaison, saisit un des capricornes par le cou, et l'emporta dans des jungles.

Tungug n'attendit pas qu'il revint chercher le second ruminant : enfermant immédiatement dans son sac son morceau de rôti, ramassant son bâton et sa hache, il laissa son feu mourant, et s'enfuit, en remerciant Bouddha et les saints du paradis de l'avoir tiré d'affaire une fois de plus.

En réalité cependant, il devait la vie aux capricornes à bézoard qui, à l'instar des hommes, s'étaient disputés et battus au bénéfice de leurs pires ennemis.

L'aube pointait; des centaines de pélicans, de cormorans cinglaient au-dessus des marais; des milliers d'oiseaux de toutes les grosseurs et de toutes les nuances quittaient leurs nids, leurs perchoirs et partaient dans diverses directions pour

chercher leur nourriture; les montagnes, les vallées, les plaines, les bois reprenaient leur animation sous les caresses de la brise matinale et des premiers rayons du soleil.

Tungug marcha, par monts et par vaux, la face tournée vers l'Orient, sa direction, et ne s'arrêta qu'au milieu du jour, par une chaleur de quarante degrés, au bord d'une jolie rivière bordée de bananiers, de buissons d'aréquiers, de cocotiers, qui lui offrait la plus agréable halte qu'il pût désirer.

Après un bain qui le rafraîchit et le délassa, il s'approvisionna de bananes, de noix de coco, tira son chevrotain rôti de son sac, et fit un repas rôyal qu'il arrosa de l'eau limpide de la rivière.

Quand il eut le ventre plein, le sommeil le tourmentant, il choisit un arbre sur lequel il put grimper et se faire un lit à l'abri des carnassiers et autres animaux du genre de ceux avec lesquels il s'était trouvé aux prises depuis son départ d'Ajuthia, en découvrit un près de l'eau, s'installa dans ses ramures avec son bagage, et s'y endormit presque instantanément.

V

L'HAMADRYADE

Sur le bord d'une rivière. — Tigre et gavial. — Une bande de singes. — Jeux dangereux. — Sauve qui peut. — En marche. — Un reptile redoutable. — Poursuivi par l'hamadryade. — L'explosion. — Une perte irréparable. — La fièvre. — Un lit de feuilles sèches. — Un léopard. — Moment critique. — Rentrée sous bois.

D'un trait il fit le tour du cadran, et quelque chose avec, car, lorsqu'il se réveilla, le jour renaissait.

Nul, si ce n'est les moustiques, ne l'avait dérangé sur son lit enfeuillé et haut perché.

Des grenouilles coassaient en aval et en amont de la rivière, des chauves-souris attardées rentraient chez elles en attrapant des insectes, des félins rugissaient de loin en loin, des quadrumanes criaient, des nuées d'admirables oiseaux, des perroquets tapageurs, sillonnaient déjà l'espace, l'air était doux, le ciel pur, ie paysage d'une incomparable beauté.

Tungug s'étira, écarta une branche, avança sa tête et examina ce qui se passait au-dessous et aux alentours de son arbre.

Tout était à peu près calme; néanmoins, avant de mettre pied à terre, il regarda à deux fois à droite, à gauche, devant et derrière lui, ne voulant pas être surpris quand il ne serait plus temps de battre en retraite.

Sur le bord de la rivière où il se trouvait, des formes indécises, qu'il avait prises pour des troncs d'arbres à demi enfouis dans la vase, se remuèrent, allongèrent des pattes, ouvrirent des gueules énormes, et lui apparurent comme autant de gavials (crocodiles de l'Inde), de quatre à six mètres de longueur.

A cette découverte, il se raffermit sur ses branches.

Les gavials se réveillaient. Après avoir cherché des yeux si quelque proie n'était pas à leur portée, ils retournèrent lentement à l'eau et y plongèrent, sauf un qui, moins pressé de se baigner que ses camarades, ou plus paresseux, resta à sa place, la gueule entr'ouverte.

Tungug eut envie de tirer contre lui un coup de revolver qui ne l'aurait probablement pas atteint, vu la distance, cent mètres environ, mais qui l'eût sans doute effrayé; après réflexion, il changea d'idée.

D'ailleurs, il n'était pas mal dans son arbre, et l'heure ne l'aiguillonnait point.

Un temps assez prolongé s'écoula au milieu du calme.

Le soleil resplendissait, les insectes bourdonnaient dans l'air, les oiseaux frétillaient sur l'herbe, l'eau coulait sans fracas; rien ne troublait la douce solitude de ce coin de terre si délicieux à première vue.

Tout à coup l'Indien devint attentif : un tigre sortait d'un bouquet de bois et marchait vers la rivière en faisant craquer les feuilles mortes sous ses pas.

Absorbé par des pensées que nous ne rechercherons point, il allait aveuglément, sans souci de sa sécurité, la queue basse, le corps flasque, les yeux éteints, lorsqu'à deux pas du bord de l'eau il posa imprudemment une de ses pattes dans la gueule du gavial, qu'il n'avait pas vu, autant à cause de son étourderie que parce que celui-ci était couvert de boue et ressemblait fort, nous l'avons dit, à un tronc d'arbre abattu.

Fermer instantanément ses sinistres mâchoires, sauter dans la rivière et entraîner avec lui le carnassier ahuri fut, pour le monstre, l'affaire de trois ou quatre secondes.

Mais le tigre n'était point tigre à se laisser noyer et dévorer sans résistance; avec une énergie désespérée, il se débattit si bien au fond de l'eau qu'il parvint à regagner la rive, où il s'accrocha, où il enfonça ses griffes, où il souffla et rugit.

Le gavial le tenait toujours par la patte.

Les deux redoutables bêtes demeurèrent pendant un moment à la même place, l'une tirant à hue, l'autre tirant à dia.

Enfin le gavial eut le dessus, et le tigre, arraché de la berge, s'enfonça une seconde fois dans la rivière.

Tungug, qui assistait à cette lutte palpitante, croyait que tout était fini, quand le carnassier reparut à la surface de l'eau en compagnie de son bourreau, qui ne le lâchait pas et persistait à vouloir l'entraîner.

Alors s'engagea un combat suprême, acharné, qui dura quelques minutes, en soulevant de grosses vagues.

Puis le tigre et le gavial disparurent, ne laissant, au-dessus d'eux, qu'une traînée de sang, et l'eau reprit sa tranquillité.

Tungug frissonna sur son arbre où, le premier moment de stupeur passé, il applaudit au drame et se réjouit de son dénouement.

En effet, du même coup venaient de s'engloutir deux animaux également féroces, également à craindre, sous les dents desquels il avait cent chances de tomber; l'événement était donc heureux, et il finit par le considérer comme tel.

Il se préparait à en profiter, à quitter paisible-

ment sa retraite, à poursuivre sa route, quand des bruits attirèrent de nouveau son attention du côté de la rivière et le retinrent dans son campement aérien.

Descendu au fond de l'eau, le gavial y avait excité la convoitise de ses congénères qui, n'espérant pas obtenir de lui le partage d'une proie qu'il allait faire macérer sous les plantes aquatiques dans le but de s'en repaître en gourmet lorsqu'elle serait marinée à point, remontaient à la surface de la rivière avec l'intention de s'y livrer à une chasse dont les résultats fissent sécher de dépit l'égoïste possesseur du tigre.

Le hasard les servit selon leurs désirs.

A peine s'étaient-ils échelonnés le long de la rive, le corps enfoncé dans l'eau, la tête émergeant entre des herbes, qu'une troupe de singes de la race des gibbons, sortit de la forêt et s'abattit sur les arbres qui bordaient la rivière, en poussant des cris assourdissants.

Les gibbons sont des acrobates arboricoles par excellence; on a dit qu'ils avaient des ailes, et l'on



Les gavials, dessin de Scott.

serait presque tenté de croire qu'ils en ont quand on les voit sauter de branche en branche au sommet des grands arbres, franchir, avec la sûreté de l'oiseau, des espaces de quarante à cinquante pieds.

Leur force, leur agilité, donnent aux gibbons une assurance qui va jusqu'à la témérité, et les pousse à braver, à narguer leurs ennemis implacables, même ceux qui, d'ordinaire, leur causent une terreur insurmontable mêlée de dégoût. Pour cela, il faut qu'il soit dans les ramures, car à terre ils sont lourds et maladroits.

La bande qui venait de se répandre en culbutant, en gambadant, — en faisant sabbat, — le long de la rivière, redoubla ses cris dès qu'elle aperçut les gavials, et, au lieu de s'éclipser, comme la prudence le lui commandait, elle eut la démangeaison de s'amuser aux dépens de ceux-ci.

Aussitôt les plus hardis de la compagnie, se glissent au bord de l'eau, à l'aide de branches pendantes, ou forment des chaînes en se tenant par les jambes pour arriver aux gavials auxquels ils allongent tantôt un coup de pied, tantôt un coup de poing sur l'extrémité du museau.

Parfois les gavials ferment leurs mâchoires; mais les singes ont eu la dextérité de se retirer à temps, et ce sont alors des trépignements, des cris perçants de joie qui semblent dire : « Mon Dieu, sont-ils bêtes ces amphibies! »

Les gavials ne s'irritent pas; ils sont même, leurs yeux l'indiquent, enchantés de ces jeux; néanmoins leur apparente placidité ne dit rien qui vaille.

Gare au changement à vue; s'il se produit, il y aura des pleurs et des grincements de dents.

En véritables écervelés, les gibbons, mettant sur le compte d'une épaisse stupidité, ce qui n'est peut-être qu'un excès de patience et de ruse, s'enhardissent au point d'aller donner des chiquenaudes sur le nez des reptiles, de leur jeter de l'eau, de la boue, des petites branches qu'ils cassent aux arbres, de regarder curieusement et en grimaçant, l'intérieur de leur horrible gueule.

Les monstres se prêtent bonassement à ces fantaisies, à ces gamineries; puis, tout à coup, leurs mâchoires se referment en rendant un bruit sec sinistre, et ils plongent rapidement en entraînant chacun un gibbon.

La farce est jouée.

Épouvantée, la troupe aveugle et folle n'en demande pas davantage, et elle s'enfuit plus vite qu'elle n'est venue en éclatant en hurlements, en gémissements, dont les alentours retentissent pendant un instant.



Singes et gavials, dessin de Scott.

Mis en gaieté par la scène à laquelle il venait d'assister, et croyant que, cette fois, il n'avait plus rien à craindre, Tungug abandonna son arbre, et, le sac au dos, le bâton en main, reprit sa pérégrination en regardant partout s'il ne découvrirait pas l'éléphant blanc désiré.

Combien de temps devait-il marcher encore pour atteindre à son but?

Bouddha seul le savait.

Il ne se plaignait ni de l'attente, ni de la fatigue; il savait que le bonheur et la gloire qu'il ambitionnait voulaient être laborieusement conquis; mais était-il destiné à réussir?...

Pendant une semaine il erra sans trêve, sans relâche, fouillant les forêts, les jungles, sondant les marécages, vivant de peu, ne faiblissant pas, rempli de foi, de passion, d'ardeur.

Un jour il s'arrêta dans un endroit rocailleux, où il était monté pour étudier le pays et le chemin qu'il devait suivre, quand en s'asseyant sur une roche et en posant son bâton à côté de lui il fit, pour ainsi dire, naître le plus grand danger qu'il eût jusqu'alors rencontré.

Un serpent, long de trois mètres, de l'espèce des hamadryades, dont la couleur foncée se confondait avec le ton du terrain, qu'il n'avait pas vu et que

son bâton venait de heurter, se dressait, irrité, à son côté.

L'hamadryade est un reptile aussi venimeux que le trigonocéphale d'Amérique, mais qui a de plus que celui-ci la vivacité et la faculté de courir aussi rapidement que l'homme.

Farouche, irritable, il est toujours prêt à s'élancer sur qui l'attaque ou le dérange.

On se soustrait si difficilement à ses atteintes que les Indiens le craignent plus que le tigre, et qu'ils se gardent par dessus tout de le troubler lorsqu'ils l'aperçoivent.

Tungug blêmit en se trouvant en présence de celui qu'il avait réveillé, et, bouleversé, s'enfuit, en proie à une terreur panique.

L'hamadryade, les yeux en feu, gonflé de rage, siffla et se mit à sa poursuite.

L'Indien avait de bonnes jambes; mais l'inégalité du sol, les rochers, les pierres, les arbres qu'il heurtait presque à chaque pas, entravaient sa course, et permettaient au serpent de le suivre.

Obligé d'éviter les broussailles, les hautes herbes où l'hamadryade l'aurait atteint, il allait, sans direction, comme un perdu, partout où il voyait un espace libre, tantôt montant, tantôt descendant, et toujours serré de près par le reptile dont les bonds se succédaient sans interruption.

Après quelques minutes de cette fuite infernale, énervé, faiblissant, tremblant de sentir les crochets du serpent s'enfoncer dans ses chairs palpitantes, il gravit une côte escarpée au sommet de laquelle il s'arrêta.

Un précipice dont il n'avait pas soupçonné l'existence, s'ouvrait béant sous ses pieds; il fallait y tomber, ou faire face à l'ennemi qui s'approchait. Toute hésitation, si courte qu'elle fût, était mortelle.

Tungug envisagea rapidement la situation, et, l'instinct de la conservation l'agitant, il eût une inspiration suprême : il se débarrassa de son sac, le jeta au reptile, au moment, ou acculé sur le bord du précipice, il ne lui restait plus qu'à choisir entre deux genres de mort, et brandit son couteau de chasse, résolu à tuer, s'il devait être tué.

Trompé par cette manœuvre, l'hamadryade se rua avec une fureur aveugle sur le sac, le couvrit de morsures, le troua, le déchira, croyant évidemment mordre l'Indien, le serra dans les anneaux de son corps noir, le couvrit de sa bave, et y plongeait une dernière fois ses dents aigues, lorsqu'une détonation prolongée, accompagnée d'un nuage blanchâtre de fumée retentit et lança en l'air, en mille morceaux, serpent et sac.

En assouvissant sa rage sur l'objet inanimé que l'Indien lui avait jeté si à propos, l'hamadryade avait enfoncé ses crochets dans le paquet de cartouches à fulminate qui se trouvait dans le sac; une cartouche s'était enflammée, et tout le reste avait éclaté comme un feu de peloton.

Tungug éprouva une commotion qui faillit le précipiter dans l'abîme. Heureusement le saut involontaire qu'il fit, le porta de côté, au lieu de le jeter en arrière.

Quand le nuage de fumée de la poudre se dissipa, il était debout, à deux pas de l'accident, étourdi, essoufflé et perdant son sang par plusieurs blessures au bras, au cou, à a poitrine, aux jambes.

Mais ces blessures produites par des éclats de bois ou des fragments de cuir, d'étoffe, étaient légères, et il pouvait s'en consoler en songeant à l'horrible fin à laquelle il venait d'échapper.

La destruction de son bagage de route était autrement cuisante pour lui : il ne possédait plus que son couteau de chasse et son revolver, chargé de ses six coups ; toutefois, comme de deux maux inéluctables, il est sage d'accepter le moindre, il se résigna et redescendit la côte pour chercher une source, un ruisseau où il put laver ses blessures et les panser.

Ce n'est que vers le soir qu'il découvrit une rivière où il se baigna et près de laquelle il se percha sur un arbre, dont il disputa la possession à une compagnie de perroquets.

Il dormit profondément, en dépit des moustiques qui lui livrèrent des assauts et l'auraient mis à mal s'il n'avait eu la précaution de s'envelopper les bras, les jambes, le cou de larges feuilles, et de préserver ainsi ses blessures qui s'étaient envenimées pendant la journée.

Le lendemain il fut pris d'une fièvre violente et dut rester couché.

Il se fabriqua une espèce de hamac dans son arbre, avec des branches flexibles, et s'y installa de son mieux.

Les environs étaient infestés de tigres, de chats-tigres, de léopards, qui passèrent au-dessous de lui durant toute la journée.

Il ne bougea pas, ne donna pas signe de vie et eut la fortune de n'attirer l'attention des uns ni des autres.

A la nuit tombante il était d'une faiblesse extrême, et la soif le dévorait.

N'y pouvant plus tenir, il se traîna jusqu'à la rivière où il but et où il rafraîchit ses plaies.

Mais lorsqu'il voulut remonter sur son arbre, ses forces le trahirent et il fut obligé de se choisir un autre refuge.

Il ne se dissimulait pas les dangers qu'il courait en demeurant à terre, car si la contrée était pleine de carnassiers le jour, elle devait en regorger la nuit.

« A la grâce de Bouddha », murmura-t-il en se glissant sous des feuilles sèches et des détritus de fruits, à l'entrée d'un fourré.

Là, enfoui comme un bousier dans son nid de fumier, il se pelotonna, tout frissonnant, et tâcha de dormir.

La fièvre est une maladie mortelle dans la péninsule Indo-Chinoise. Les miasmes putrides qui s'élèvent des marais, des terrains inondés, et que le soleil chauffe sans cesse, y rendent beaucoup de provinces aussi dangereuses que si tous les reptiles venimeux et tous les carnassiers de l'Asie y étaient rassemblés.

Dans le Laos, la fièvre est une barrière si redoutable qu'elle suffit aux Laotiens contre leurs ennemis, dans la saison des pluies. Alors c'est par centaines que les voyageurs, gens et bêtes de somme, sont fauchés chaque jour par le terrible fléau contre lequel, il est vrai, nul ne se garde, ne se défend.

Il était naturel que Tungug eût été frappé; la vie accidentée qu'il menait devait le livrer pieds et poings liés à la fièvre, et c'est en prévision de cela que son maître, M. Manon-Villers, avait mis des paquets de quinine dans son sac.

Malheureusement la quinine était partie avec le reste du bagage, dans l'explosion des cartouches, et le pauvre amoureux de la princesse Mâ, l'infortuné chercheur d'éléphant blanc, se trouvait privé de tout secours, sous son amas de feuilles pourries, n'ayant plus en perspective qu'une agonie misérable.

La nature, sur laquelle il est imprudent de compter absolument, mais qui agit parfois de façon à confondre les plus doctes, la nature parut le prendre en pitié et s'intéresser à son sort.

La chaleur, la fermentation transformèrent son étrange lit en étuve, une sueur abondante le couvrit des pieds à la tête, il eut le délire, tomba dans un assoupissement comateux et perdit tout sentiment.

Quand il revint à lui, au bout de vingt heures, le crépuscule du soir argentait la rivière, la brise soufflait douce, et à quelques pas, un léopard en arrêt, regardait, intrigué, le haut de sa tête qui sortait du tas de feuilles sèches, en ayant l'air de se demander quel genre de bête c'était que cela.

Croyant revenir de l'autre monde, Tungug fixa sur le carnassier des yeux à demi voilés, et fit un mouvement qui produisit sur ce dernier l'effet d'une secousse électrique.

L'homme et l'animal se toisèrent, après quoi l'homme, se voyant en péril, chercha d'une main tremblante son revolver, et se prépara à s'en servir.

Persuadé qu'il avait affaire à un individu bon à manger, à un individu comestible, le léopard flaira, grimaça, grogna, et, le poil hérissé, l'œil étincelant, s'avança jusqu'à une encolure de l'Indien, en se pourléchant, par avance, les babines.

Sa férocité naturelle, ses appétits sanguinaires allaient éclater lorsque Tungug, dont le cœur battait violemment, fit un effort, l'ajusta et tira.

« Je suis perdu!... » pensa l'Indien en devenant livide.

Le coup avait raté!

Provoqué par le mouvement de sa proie, par le son mat du chien du revolver, le félin grinça des dents et leva sa patte aux terribles ongles.

Deux secondes de plus et c'en était fait de Tungug.

Ces secondes ne s'écoulèrent pas.

Stimulé par le danger, l'Indien brandit, d'un bras nerveux, son couteau de chasse, le plongea dans la gueule ouverte du carnassier et, en même temps, pressa la détente de son revolver qui, cette fois, partit.

Puis il ne vit, ne sentit plus rien, et sa tête retomba inerte sur le sol.

Il faisait grand clair de lune quand il reprit ses sens.

Tout était silencieux, et le léopard gisait devant lui, rigide, les jambes crispées, ayant dans la gorge le couteau de chasse, et dans les poumons la balle du revolver.

L'Indien n'avait reçu qu'un coup de griffe superficiel à l'épaule; c'était miracle qu'il n'eût pas été égorgé, déchiré, mis en pièces.

Et non seulement il se retrouvait à peu près intact quand il avait cru sa dernière minute sonnée; mais la nouvelle et effrayante révolution qu'il venait d'éprouver l'avait quasi guéri de la fièvre.

Ne pouvant rester auprès du cadavre du carnassier, il sortit de sa retraite de feuilles sèches, et rampa vers la rivière pour s'y désaltérer et s'y laver.

La nuit s'achevait, les félins rentraient à leurs tanières, les oiseaux de proie à leurs trous; la campagne sortait de son engourdissement nocturne et se réveillait fraîche, éclatante; il reprit sa marche sous bois en se disant :

« Bouddha m'a tiré, jusqu'à présent, des plus affreuses passes, consentira-t-il maintenant à me rendre heureux comme un saint en me faisant rencontrer le seigneur éléphant blanc à l'aide duquel j'épouserai la princesse Mâ? »

VI

LE TALAPOIN

Réflexions peu consolantes. — Dénûment. — Rencontre imprévue. — Coup de feu et coup de couteau. — Conseil charitable. — L'ambition d'un talapoin. — Perfidie. — Une fausse indication. — Les jours s'écoulent. — Désespoir. — C'est lui!

Le seigneur éléphant blanc n'apparaissait pas vite.

Mais lors même qu'il se serait montré, Tungug aurait-il pu s'en emparer?

D'ordinaire les éléphants blancs ne sont pas commodes, et sans éléphants bruns privés, sans rabatteurs, sans une force imposante enfin, on s'en rend difficilement maître.

Le pauvre amoureux de la princesse Mâ commençait à y songer avec inquiétude.

Dans le premier moment d'enthousiasme il n'avait pas prévu les difficultés de son entreprise; convaincu que sa passion et sa volonté de réussir lui donneraient la puissance, il était parti plein d'illusion, ne doutant point que l'éléphant blanc ne lui obéit au geste et à la voix.

Depuis qu'il errait par monts et vaux, depuis que les aventures les plus périlleuses l'assaillaient quotidiennement, il réfléchissait qu'il lui serait peut-être impossible de dompter avec ses seules ressources l'éléphant blanc, au cas où il aurait la fortune de le voir.

Découvrir l'animal sacré, certes, c'était quelque chose; l'amener à Bangkok c'était tout.

Pourrait-il l'obliger à le suivre?

Il se le demandait incessamment avec angoisse et comme s'il eût dû le rencontrer d'un instant à l'autre.

Il y avait trois mois qu'il marchait sans trêve, demandant sa nourriture aux arbres fruitiers, se cachant, la nuit, dans les ramures, courant chaque jour le risque d'être dévoré par un carnassier ou mordu par un serpent venimeux, quand un matin, il entra dans une forêt qui s'étendait au pied d'un massif de hautes montagnes.

Il lui restait, dans son revolver, une cartouche

qu'il réservait pour une circonstance suprême; il lui restait son couteau de chasse qui lui rendait continuellement des services; mais son vêtement déchiré par les ronces, les épines, tombait en lambeaux, et le moment approchait où il allait être contraint de tuer quelque fauve pour se vêtir de sa peau, ou de continuer son exploration dans l'accoutrement peu gênant du sauvage.

Évitant les lieux habités où il n'avait que faire, recherchant les contrées désertes, les seules où il pût espérer rencontrer le seigneur éléphant blanc, nul Indien ne s'était croisé avec lui sur sa route; les pays qu'il traversait appartenaient aux bêtes et il ne pensait pas y voir d'autres individus, lorsque, le matin dont nous parlons, à l'extrémité d'un sentier, il entendit des cris d'effroi poussés par des poitrines humaines, mêlés à des rugissements de félins, à des grognements d'éléphant.

Il écouta, se fraya un passage au milieu de lianes, d'herbes, de broussailles, pressa le pas dans la direction d'où partait le bruit, et en un moment arriva sur la lisière d'une clairière au centre de laquelle une douzaine de Siamois dont plusieurs montés sur un éléphant, se débattaient contre deux tigres.

Quelques-uns atteints par des coups de griffes mortels, hurlaient, la poitrine, le dos ou la tête fendus; d'autres lançaient des flèches, cherchaient à percer les carnassiers avec des lances, des javelots, tandis que l'éléphant se défendait follement avec sa trompe et ses dents.

Tungug, n'écoutant que son courage, s'élança au secours des individus les plus menacés, ceux montés sur le dos de l'éléphant, qu'un des tigres cramponné aux flancs du pachyderme allait atteindre, s'approcha bravement du félin, lui plongea son couteau de chasse dans le flanc et lui logea, par derrière, une balle dans la tête.

Le tigre tomba comme une masse sous l'éléphant qui le piétina, l'écrasa, et son congénère effrayé, s'enfuit en emportant sur son dos un des Indiens mortellement blessés.

Revenus de leur épouvante, les Siamois se laissèrent glisser à terre et se cherchèrent les uns les autres.

Deux d'entre eux achevaient de rendre l'esprit, sur l'herbe; un troisième était devenu la proie d'un des tigres; ils restaient neuf sur douze.

Quand les blessés furent devenus cadavres, celui qui paraissait être le chef de la compagnie se tourna vers l'Indien, auquel il devait incontestablement la vie, et lui tendit la main.

Il portait l'habit jaune du talapoin.

Tungug s'inclina respectueusement devant lui, puis le regarda.

— Ah! fit-il avec surprise, je vous ai vu il y a uelques mois.

— Moi aussi, repartit le chef en rappelant ses souvenirs.

— A Ajuthia.

— Parfaitement. Tu allais à la recherche d'un éléphant blanc?

— Et vous, vous quêtiez pour la pagode royale.

— Voilà une rencontre extraordinaire! exclama Chantaboun, car c'était effectivement lui.

— Et heureuse, ajouta Tungug, puisque j'ai eu le bonheur de vous secourir.

— Et heureuse, répéta le talapoin avec un sourire. Je te croyais mort.

— Bouddha m'a protégé.

— Grâce à mon intervention, ne l'oublie pas.

L'Indien baissa dévotement la tête.

— Et quelle nouvelle du seigneur éléphant blanc?

— Aucune.

— Tu ne l'as pas rencontré?

— Non.

— Et tu persistes à le chercher?

— Oui.

— Tu ne le trouveras pas.

— Qui sait!

— Il serait plus sage pour toi de retourner à Bangkok; tu perds ton temps et tu souffres inutilement.

— S'il le faut, je mourrai à la tâche.

— Ta persistance me plaît et, puisque tu m'as aidé, je veux, à mon tour, te rendre un service.

Tungug regarda Chantaboun avec reconnaissance.

— Un éléphant blanc a été vu dernièrement de ce côté, lui dit-il en indiquant le Sud; va par là, tout droit, sans te déranger, tu le rencontreras si les tigres ne t'arrêtent pas en chemin; alors, souviens-toi du bon talapoin Chantaboun.

Tungug rougit de plaisir et sentit instantanément renaître toute sa confiance des premiers jours.

Les Indiens avaient déchargé l'éléphant, qui portait des provisions de route, et couvraient de feuilles, de branchages les deux morts, dont Chantaboun ne s'occupait pas, après leur avoir enlevé leurs vêtements.

L'éléphant, revenu de sa frayeur, cassait de jeunes pousses sous la surveillance de son cornac, la petite troupe allait évidemment bivouaquer dans la clairière.

— Tiens, dit le talapoin à Tungug en prenant dans un panier de jonc, une boule de riz et trois poissons secs, mange cela et poursuis ta route; tu as plus de chance de succès en ne perdant pas ton temps.

Puis, le poussant par l'épaule et faisant quelques pas avec lui dans la direction qu'il lui avait précédemment montrée, il lui souhaita bonne chance et revint à ses hommes.

Un peu étourdi de cette rencontre inattendue et de ce brusque congé, Tungug s'avança docilement vers le sud en suivant une sorte de chemin creux encaissé entre deux bordures de rochers escarpés qui s'étendaient indéfiniment.

« Au moment où je commençais à désespérer, se dit-il, le ciel m'envoie un encouragement sacré; en avant, une fois de plus, pour la princesse Mâ et pour le seigneur éléphant blanc, et dussions-nous faire le tour de l'Indo-Chine, marchons jusqu'à ce que nous ayons réussi. Mais, reprit-il en manière de réflexion, par quel hasard le vénérable talapoin Chantaboun, qui appartient à la pagode royale d'Ajuthia, se trouve-t-il dans ces parages éloignés?.. »

Ce hasard, qui ne tourmenta pas longtemps son esprit, était fort simple.

Les talapoins ne sont pas astreints, comme les

moines catholiques, à demeurer dans le monastère auquel ils appartiennent; la plupart n'y passent, chaque année, que la mauvaise saison; le reste du temps ils vont où il leur plaît, par le royaume, persuadés que leur habit leur ouvrira toutes les portes et que les aumônes ne leur manqueront jamais.

La règle austère de leur ordre, que bien peu d'entre eux observent, ne les gêne en aucune façon, et les populations exceptionnellement superstitieuses au milieu desquelles ils vivent ne cessent de les respecter, même lorsqu'ils n'ont plus rien de respectable.

Tout est licite pour eux, et on ne les empêche de faire quoi que ce soit, pas même la contrebande qu'ils exercent sur une vaste échelle.

Le rang qu'ils occupent dans l'ordre social siamois leur permet d'aspirer aux honneurs et aux dignités les plus incompatibles avec leur état qu'ils peuvent quitter pour rentrer dans la vie séculière et se marier.

Or Chantaboun était dans ce dernier cas : il



Eléphants et tigres, dessin de Scott.

rêvait de troquer son habit jaune contre la tunique brodée de prince royal.

Un mois après le départ de Tungug il avait quitté Ajuthia pour se rendre chez une riche famille d'Ongkor qui le demandait; là, assistant un soir un Indien fiévreux qui trépassait, et ayant appris de lui qu'un éléphant blanc rôdait du côté des ruines d'Ongkor la Grande, au nord du lac Tale, il s'était procuré un éléphant privé et une escorte pour courir à la recherche de l'animal sacré, dévoré tout à coup par la passion de s'enrichir, et souriant à la pensée d'épouser la princesse Mâ.

Il était en chasse depuis trois jours, et il se croyait sur la piste du pachyderme lorsque des tigres l'avaient attaqué juste à point pour fournir à Tungug l'occasion de lui sauver la vie.

Médiocrement reconnaissant de sa nature, il s'empressa de payer l'Indien de son aide, en l'égarant à dessein, en l'envoyant au sud quand il savait que l'éléphant blanc devait être au nord, et en l'éloignant vite de son escorte afin qu'il n'entrât pas en communication avec elle et ne connut point le motif qui l'entraînait, lui, Chantaboun, de la pagode royale d'Ajuthia, à explorer les montagnes, les forêts des environs d'Ongkor.

Ainsi il se débarrassait d'un concurrent intrépide, et gagnait facilement un prix que personne ne lui

disputait dans ces contrées où nul ne soupçonnait la présence d'un éléphant sacré.

L'Indien mort de la fièvre, dont il vient d'être question, avait reconnu cette présence par accident, et il aurait profité de sa découverte si la mal'aria ne l'eût abattu.

Alors il avait cru gagner le ciel en livrant son secret à un talapoin au moment de passer de vie à trépas.

Providentiellement délivré des tigres et d'un rival redoutable, Chantaboun remonta sur son pachyderme et recommença sa chasse, précédé ou suivi des huit survivants de son escorte, enchanté de sa journée, et ne se sentant pas d'aise d'avoir envoyé Tungug chercher à l'équateur ce qu'il ne pouvait trouver qu'au pôle.

De son côté Tungug s'enfonçait résolument au sud, heureux, lui aussi, de sa rencontre, et convaincu que le talapoin lui porterait bonheur.

Moins riche que la veille, puisqu'il avait brûlé sa dernière cartouche, ne possédant plus qu'un revolver inutile, dont il ne devait se servir que comme coup de poing, et un couteau de chasse ébréché ; il allait cependant fièrement, tressaillant de joie et mangeant par petite bouchée la boule de riz, les poissons secs que le talapoin lui avait généreusement donnés.

« Oh ! Mâ !..., répétait-il par intervalle, chère et belle Mâ, je touche donc au but, je vais donc vous épouser. Vous épouser !... c'est le ciel qui s'ouvre pour moi !... »

Deux jours se passèrent, puis quatre, puis huit, sans qu'il découvrît rien.

Aux prises avec des difficultés, des privations croissantes, n'ayant plus même assez de fruits pour tromper sa faim, mangeant des feuilles, de l'herbe, ne pouvant allumer du feu et, par conséquent, se protéger la nuit, en plaine ou dans les vallées contre les bêtes féroces, perdu dans des terrains marécageux, parfois boisés, parfois découverts, arrêtés à chaque instant par des rivières remplies de gavials, torturé par les moustiques, attaqué par les sangsues, entouré de reptiles, maigre, décharné, le désespoir rentra dans son cerveau.

Il voulut revenir sur ses pas, remonter vers le nord, partout il se heurta à des barrières infranchissables : rochers ou marais, fourrés épais ou torrents, et il lui fallut continuer à tourner dans le dédale désespérant où la perfidie de Chantaboun l'avait jeté.

Au bout d'un mois de marches, de contre-marches, de fatigues inouïes, il s'affaissa vaincu par l'épuisement, au pied d'un mamelon pierreux, sous un palmier talapat, et là, il pleura ses illusions perdues, sa passion pour la fille du roi, sa vie qui s'en allait par lambeaux, comme ses vêtements, et qui, d'une heure à l'autre, devait inévitablement abandonner un corps usé, trop faible pour la contenir désormais.

« O Mâ, sanglota-t-il, j'étais fou, j'étais fou !... »

Et sa tête tomba dans ses mains sans force, et sa poitrine se souleva sous la douleur qui l'oppressait.

Un cri prolongé, plaintif sortant de jungles, de hautes herbes, le tira de sa prostration et lui fit lever les yeux.

D'abord il ne vit rien ; puis il découvrit une masse animée dans un coin humide, la fixa avec une émotion grandissante, se dressa palpitant, l'œil en feu, et poussa, lui aussi, un cri saisissant, mais un cri de bonheur, d'enthousiasme, de reconnaissance : il avait enfin devant lui un éléphant blanc !

A. Dubarry.

La fin à la prochaine livraison.

VARIÉTÉS

LE NOUVEL AN CHEZ LES ANCIENS AMÉRICAINS (1)

Chez les Péruviens qui prétendaient avoir eu pour fondateur de leur nation et pour premier roi un fils du soleil, le menu peuple ne comptait guère les années que par le retour des récoltes ; mais ces années étaient régulièrement divisées par la fixation des solstices et des équinoxes que les principaux prêtres, se disant d'ailleurs descendants du Soleil, comme le chef de l'État, savaient déterminer à l'aide de tours et de colonnes dont ils observaient l'ombre.

Il y avait à Cuzco, capitale de l'immense et riche empire, huit tours à l'orient de la ville et huit à l'occident, construites au milieu d'une grande place vide sur le sol de laquelle des lignes étaient tracées ; ces tours indiquaient par la direction, ou même par l'absence de leur ombre (1), les époques des solstices et des équinoxes.

1. Notons que les principales cités du Pérou étaient situées sous des latitudes comprises entre l'équateur et le tropique : par conséquent, deux fois par an, il arrivait que ces tours et colonnes, perpendiculairement éclairées ne projetaient plus que fort peu d'ombre, ou même n'en projetaient aucune.

Dans plusieurs autres villes des colonnes étaient dressées qui servaient au même usage. La colonne de Quitu, placée presque directement sous la ligne équatoriale, était, au moment des équinoxes, celle qui projetait le moins d'ombre ; aussi tours et colonnes étant considérées par la tradition comme autant de sièges du Dieu-Soleil, la colonne de Quitu était-elle l'objet d'une vénération particulière, car — disaient les prêtres — le Soleil venant s'y asseoir droitement devait la préférer aux autres où il ne s'asseyait que de côté.

Les Péruviens admettaient l'existence d'un Dieu invisible qu'ils nommaient Pachacamac, et auquel ils adressaient de fervents hommages ; mais ils adoraient plus spécialement le Soleil, dieu visible, dont les bienfaits étaient pour eux manifestes et qu'ils regardaient comme l'auteur de toute existence.

Quatre fêtes, qui avaient lieu aux grandes périodes

1. Voir pour la première partie la livraison précédente.

solaires (solstices et équinoxes) composaient les principaux exercices du culte rendu au dieu; mais la plus solennelle était celle qui se célébrait à Cuzco au solstice de juin.

Cette fête pouvait être regardée comme une sorte d'inauguration de l'année, car non seulement le soleil y était honoré comme le père des Incas (à la fois souverains temporels et spirituels) ; mais encore elle était consacrée par les témoignages de reconnaissance pour les biens qu'il avait répandus sur le pays, par les vœux exprimés pour la continuation de ses faveurs, et enfin par les présages tirés de certaines circonstances des cérémonies.

Pour se préparer à la célébration de cette solennité, toute la nation observait pendant trois jours un jeûne fort rigoureux. A peine chaque habitant pouvait-il, à une heure indiquée, mâcher chaque jour quelques grains de maïs crus, et boire quelques gorgées d'eau pure.

Dès le commencement du jeûne, d'ailleurs, tous les feux avaient dû être éteints sur toute l'étendue du royaume.

Pendant la nuit qui précédait le jour solennel une grande activité régnait dans l'enceinte du temple du soleil.

D'une part, les prêtres préparaient, en même temps que l'ornementation du temple, les agneaux et moutons qui, le lendemain, devaient être immolés et présentés au soleil comme offrandes.

D'autre part, les vierges consacrées au Dieu, véritables prêtresses, nommées les femmes du soleil (1), s'occupaient à pétrir des gâteaux ronds, de la grosseur d'une pomme, composés par exception de farine de blé au lieu de farine de maïs, qui, en en tout autre temps, était exclusivement employée pour la confection du pain. — Ces gâteaux devaient être en assez grande quantité, car le soleil, dont c'était la fête, étant censé ce jour-là recevoir et traiter ses enfants, il fallait qu'il y eût des gâteaux, préparés par ses épouses, pour tous les principaux de l'Etat, qui étaient conviés au nom du dieu, par le Roi, chef des prêtres.

Pendant cette même nuit, dans chaque maison du royaume, les femmes préparaient aussi du pain avec beaucoup de soin, en employant une farine des plus pures, car ce pain était considéré comme sacré; il importait qu'il fût fait avec une attention toute spéciale.

Le jour qui précédait celui de la fête, au moment où l'ombre avait marqué le solstice, les prêtres enguirlandaient de fleurs et d'herbes odorantes les colonnes solaires qui étaient au devant du temple.

Dès ce jour, d'ailleurs, on avait vu arriver, déployant le plus grand faste, tous les plus notables personnages du royaume, notamment les chefs de guerre, qui, pour venir adorer le soleil et présenter leurs vœux à l'Inca régnant, s'étaient efforcés de se composer un costume des plus pittoresques ou de se donner un aspect des plus terribles.

Les vieux, ou ceux que la maladie empêchait d'accomplir le voyage, se faisaient remplacer par leurs fils, par leurs frères ou leurs plus proches parents, accompagnés des plus nobles de leur entourage.

L'ensemble de ces visiteurs offrait un coup d'œil aussi étrange que magnifique, car, pendant que les uns se bornaient à se draper dans des étoffes lamées d'or et d'argent, et à se couronner de plumes, ou de feuillages brillants, les autres se revêtaient de peaux d'animaux sauvages qui leur donnaient des dehors féroces, ou bien se montraient couverts de plumes de toutes couleurs et portaient d'immenses ailes de condor, tachetées de blanc et de noir — manière de s'assimiler symboliquement à ces oiseaux, qui s'élèvent dans les plus hautes régions de l'air, et dont le regard soutient les rayons du soleil.

Quelques autres avaient des masques représentant les plus abominables figures qu'il fut possible d'imaginer, et qui devaient, selon eux, les rendre capables d'inspirer la terreur.

Ainsi parés, déguisés ou masqués, tous d'ailleurs étaient entourés de guerriers portant leurs plus belles armes, et de musiciens, ou plutôt de tapageurs, soufflant dans des flûtes, frappant sur des tambours, ou poussant des cris étourdissants. Au milieu de ce tumulte allaient et venaient des gens qui faisaient flotter dans l'air de grandes bannières où étaient peintes les nobles, les vaillantes actions accomplies en l'honneur du soleil ou des Incas, ses fils.

Vers la fin de la nuit, tout étant convenablement disposé pour la fête, l'Inca sortait de son palais, suivi des dignitaires par rang d'âge ou de condition; il s'en allait sur la grande place où était érigé le temple du Dieu; et là, pieds nus, la face tournée vers l'orient, tous attendaient, dans le plus grand silence, le lever du soleil.

Dès qu'il paraissait, tous se jetaient à genoux, et, étendant les bras, donnaient des baisers en l'air, — ce qui était la façon traditionnelle de saluer avec respect et adoration.

Quand le disque de l'astre était entièrement sur l'horizon, le Roi se levait seul, et prenant, des mains du chef des prêtres, un grand vase d'or plein de *Chicha* (1), boisson coutumière des Péruviens, il le présentait de la main gauche au soleil, pour l'inviter à boire. Le Dieu, étant censé avoir accepté, le Roi trempait l'index de sa main droite dans le vase, puis le retirant avec une goutte suspendue au bout, il faisait le mouvement de donner une chiquenaude, ce qui lançait la goutte en l'air, et ce qui était la manière accoutumée de faire boire le soleil.

Quand le soleil avait bu, l'Inca, à qui le dieu était censé avoir rendu son invitation, trempait ses lèvres au vase, puis le rendait aux prêtres de race royale, qui s'en partageaient le contenu, en en versant quelques gouttes dans les petits vases d'or ou d'argent que chacun d'eux tenait à la main.

Ce breuvage, sanctifié par le soleil et par le roi, était réputé leur communiquer une vertu divine. Pendant que ceux du sang royal, seuls, buvaient la liqueur du vase offert au dieu, les autres prêtres, d'origine humaine, nommés Curacas, recevaient,

1. Nous devons constater ici une grande analogie entre ces prêtresses et les vestales romaines, car, au Pérou comme à Rome, les vierges consacrées avaient pour principale mission d'entretenir le feu sacré dans le Temple, et l'on considérait, d'ailleurs, comme de fort mauvais augure l'extinction accidentelle de ce feu.

1. La chicha, boisson spiritueuse qui a pour principe les grains de maïs, est restée le breuvage national dans la plus grande partie de l'Amérique espagnole.

pour s'en partager en même temps le contenu, une grande coupe de chicha, qu'avaient préparée les vierges, épouses du soleil.

Après que cette libation du Roi et des prêtres était accomplie, l'Inca, qui avait repris le vase d'offrande, entrait dans le temple, suivi des seuls prêtres du sang royal, pour consacrer ce vase au soleil.

Cette consécration faite, les prêtres du sang royal, entrés avec le Roi, revenaient au seuil du temple, recevoir des mains des prêtres ordinaires les vases dans lesquels ceux-ci avaient bu, et aussi, comme offrandes des principaux de l'Etat et du peuple, qui les leur avaient remis, des pièces d'or et d'argent sur lesquelles étaient figurés toutes sortes d'animaux : agneaux, lézards, crapauds, couleuvres, renards...

L'offrande achevée, les Curacas allaient se grouper autour d'un magnifique trône d'or qu'on avait apporté pour le Roi, qui, sortant du temple, venait s'y asseoir pour assister aux sacrifices auguraux.

Les prêtres du sang royal ne tardaient pas, en effet, à reparaître conduisant les victimes, parmi lesquelles ils choisissaient un agneau noir qu'ils égorgeaient, et dont ils tiraient le cœur et les poumons pour l'examiner, et savoir *si les offrandes faites avaient été agréables au soleil, si la récolte de l'année serait bonne, et si les guerres entreprises auraient d'heureux résultats.*

Pour que l'augure fût déclarée favorable, il fallait que les poumons, après avoir été arrachés, palpitassent encore, et que les veines qui aboutissent au cœur restassent sensiblement enflées.

D'ailleurs, si la première bête immolée ne donnait pas des signes satisfaisants, l'examen continuait sur d'autres.

Pendant que les prêtres de la caste supérieure procédaient à cette cérémonie, les Curacas, à l'aide d'une large coupe d'or ou d'argent poli, concentraient les rayons du soleil sur un peu de coton qui s'enflammait, et servait à allumer le feu sur lequel devait être consumé le corps de la victime favorable, ainsi que le feu destiné à brûler sans cesse dans le temple du Dieu et dont l'entretien était confié aux Vierges épouses.

Si à ce moment-là, des nuages cachaient l'astre, le feu était allumé par le frottement rapide de deux morceaux de bois.

Après que les prêtres avaient déclaré la cérémonie des présages terminée, l'Inca, du haut de son trône, envoyait ses parents prier les chefs de s'approcher pour boire à l'honneur du dieu et aux prospérités de la nation. Les premières invitations étaient adressées aux plus vaillants ou aux plus âgés capitaines.

Quand tous s'étaient réunis aux alentours du trône, au signal que donnait le roi, en élevant deux coupes pleines, l'une qu'il offrait au plus marquant personnage, l'autre qu'il gardait pour la vider, les défis commençaient, qui étaient tous portés de la même manière : de supérieurs à inférieurs.

Par là — au terme de la tradition — le supérieur honorait l'inférieur qui, en acceptant, donnait un témoignage de respect et de soumission.

Le roi, lui, sans quitter son trône, mais en vidant toujours des coupes, envoyait l'invitation de boire à tous ceux qu'il voulait particulièrement distinguer.

Et chacun de ceux qui étaient l'objet de cette royale attention recevait la coupe en s'inclinant, en baisant l'air et en se déclarant très flatté de l'honneur qui lui était fait.

Quand directement, ou par messager, tous les défis avaient été portés de supérieurs à inférieurs, la chose recommençait en suivant l'ordre inverse. Après avoir descendu, les défis remontaient. Or, comme ils redescendaient ensuite de nouveau pour remonter encore, les têtes ne tardaient pas à s'échauffer, et il y avait bientôt, dans la réunion que présidait le roi, la plus bruyante animation.

Cet entrain allait gagnant peu à peu la cité tout entière, car partout circulaient les coupes de chicha, partout les défis étaient présentés, acceptés, renvoyés ; partout se dressaient les tables de festins ; partout aussi se montraient des troupes de masques, de baladins, criant, chantant, jouant de divers instruments...

Et il en était de même dans toutes les villes et bourgades du royaume, ou pendant neuf jours on ne faisait que manger, boire, se réjouir en l'honneur du soleil, afin de mériter ses bienfaits pendant le cours de l'année.....

A vrai dire, les Péruviens célébraient au solstice d'automne, une autre fête qui aurait pu être nommée de la purification, et qui était comme le complément de celle qui avait ouvert l'année trois mois auparavant.

En vue de cette célébration, ils jeûnaient encore pendant quelques jours, puis, dans la nuit qui précédait la fête, ils faisaient des pelotes de pain, à la pâte duquel étaient mêlées quelques gouttes du sang qu'ils tiraient aux jeunes garçons, en leur faisant une légère incision entre les deux sourcils.

La fabrication de ce pain, qui était regardée comme une cérémonie sainte, avait pour caractère principal de réunir tous les membres de la même famille chez le plus âgé d'entre eux, avec une pensée commune de concorde et d'oubli des injures ou des querelles.

Quand la pâte mêlée de sang était bien pétrie, chacun des assistants, qui, au préable, avait fait une ablution générale, s'en frottait la tête, l'estomac, le visage et les membres, croyant ainsi extraire de son corps toutes les impuretés et les faiblesses.

Cela fait, le chef de la famille prenait une masse de cette pâte, qu'il employait à frotter la porte de la maison, et qu'il y laissait attachée en signe de la purification qui venait d'être faite.

L'on en usait ainsi pour chaque édifice : du palais de l'Inca au plus simple réduit.

Sitôt que le soleil se levait, tous l'adoraient et le priaient de chasser au loin les maux du corps et de l'âme.

A cette même heure, un descendant du soleil sortait du temple, richement vêtu et tenant à la main une lance garnie d'une spirale de plumes multicolores, sorte d'appareil emblématique, qui, d'ailleurs, servait d'étendard en cas de guerre.

Le *courrier du Soleil* — car tel était le nom qu'on lui donnait — ne tardait pas à rencontrer quatre autres personnages vêtus et armés comme lui. Il touchait leurs lances de la sienne en disant : « Par ordre du Soleil, chassez de la ville tout ce

qui peut s'y trouver de maladies et d'incommodités. »

Alors chacun des quatre porteurs de lance se mettait à courir en suivant une des rues principales qui croisaient la ville. Sur leur passage, au seuil des maisons, se tenaient les habitants applaudissant, poussant des cris, et secouant à qui mieux mieux leurs vêtements, passant leurs mains sur leur visage, ou se frottant le buste, les bras, les jambes, comme pour expulser tout ce qui restait de mauvais en eux.

Les coureurs s'en allaient ainsi, chacun dans un sens, à quelques mille pas de la ville, où ils plantaient leurs lances qui devenaient autant de bornes que les maux ne devaient pas franchir.

Après cette cérémonie de purification diurne, venait la purification nocturne.

Dès que la nuit était tombée, les habitants sortaient de chez eux portant de grandes torches de paille de maïs nattées, et enduites d'huile, qui, une fois allumées brûlaient assez longtemps sans s'éteindre.

Ils y mettaient le feu, et les traînaient au bout d'une corde dans les rues en se dirigeant vers les



La fête du Grand Soleil, dessin de F. Lix.

issues de la ville, hors de laquelle ils allaient les jeter, soit dans la rivière, soit dans des fossés.

Au retour, tous rendaient grâce au soleil de les avoir délivrés des maux qui pouvaient les atteindre.

Ils lui sacrifiaient quantité de moutons et d'agneaux, dont, à vrai dire, ils n'offraient au Dieu que le sang et les entrailles. Quant aux chairs, elles étaient rôties publiquement et servaient à défrayer de grands repas pris en commun, sans distinction de sexe ni d'âge.

Cette nuit et ce jour, précise un historien, étaient *particulièrement consacrés à s'adresser de mutuelles félicitations* au milieu de la réjouissance générale, qui partout se manifestait par de copieuses libations, par des chants et des danses (1).

Telles étaient les coutûmes et cérémonies propitiatoires annuelles des anciens Péruviens.

(1) Tous les ans dit l'Espagnol Aug. de Zarate, qui écrivait son *histoire du Pérou* au milieu du XVIe siècle dans le temps que les Indiens de la montagne recueillaient leur maïs, ils célébraient une fête en plantant en terre, au milieu de quelque place, deux arbres hauts et droits comme deux mâts de navire, au bout desquels ils mettaient une figure d'homme environnée de fleurs. Après cela ils venaient par troupes ou brigades, battant du tambour et jetant de grands cris ; puis chaque brigade tirait ses traits et ses flèches à cette figure, et, après que tous avaient

Chez les Floridiens qui adoraient uniquement le soleil et le saluaient tous les jours à son lever par des chants et par des acclamations, quatre fêtes étaient célébrées en l'honneur du Dieu.

La principale, qui avait lieu au printemps, recevait le nom de fêtes de Parfums, parce que, en vue de rendre le soleil favorable à la nation, on faisait partout fumer sur ses autels les aromates les plus rares.

Les Virginiens célébraient non le commencement mais la fin de l'année qu'ils faisaient écheoir à l'achèvement des moissons.

Ils consacraient alors, comme hommage à la divinité, plusieurs jours à toutes sortes de divertissements, festins, danses guerrières, chansons héroïques..., et, si rien n'avait troublé la joie publique ils en tiraient un bon augure pour l'année qui allait recommencer.

Chez les Natchez, nation considérable répandue sur les rives inférieures du Mississipi, les mœurs, les traditions anciennes subsistèrent longtemps après la conquête Européenne.

« Ces peuples — écrivait au milieu du dix-huitième siècle, un Français qui avait vécu seize ans dans le pays — (1) commencent leur année, ainsi qu'on le faisait autrefois en Europe, au mois de mars. Bien qu'adorant le soleil, qu'ils disent père de leurs rois — lesquelles d'ailleurs portent le nom de Grand-Soleil—c'est par lunaisons qu'ils comptent les temps.

« A chaque nouvelle lune, ils célèbrent une fête qui prend son nom des fruits principaux qu'on a cueillis, ou des animaux que l'on chasse plus particulièrement en ce moment.

« La première lune, celle qui marque le commencement de l'année, est celle du Chevreuil. Dès qu'elle s'est montrée, une joie universelle se répand dans le pays, où chacun se félicite d'avoir vu renaître l'année nouvelle, et se prépare à l'inaugurer sous les auspices du plaisir.

« D'ailleurs, pour rendre cette fête plus remarquable, on a coutume de la commencer en représentant un événement intéressant pour les gens du pays qui depuis des siècles, en gardent précieusement la mémoire.

« Autrefois, dit la tradition de ce peuple, un grand Soleil (chef suprême) ayant tout à coup, entendu un grand tumulte dans le village, sortit précipitamment de sa cabane pour l'apaiser, et tomba entre les mains d'une nation qui avait subitement fait irruption dans le pays.

« Mais les guerriers ayant aussitôt couru à son secours, le reprirent en faisant un affreux massacre des ennemis.

« Pour retracer ce trait honorable de leur histoire, tous les guerriers se partagent donc en deux corps, distingués par la couleur de leurs plumes, les uns, qui les ont blanches, figurent les gens du pays, les autres, qui représentent les étrangers, les ont rouges.

« Les deux troupes se mettent en embuscade aux environs de la cabane du grand Soleil, et celle des ennemis, à la tête de laquelle est un chef magnifiquement vêtu, en sort la première. Elle s'avance à petits pas, mais en faisant beaucoup de mouvements et en jetant de grands cris.

« Le grand Soleil sort alors de chez lui dans toute sa parure, mais en se frottant les yeux, comme s'il venait de s'éveiller. Les ennemis se jettent aussitôt sur lui et se disposent à l'emmener, mais alors paraissent les guerriers de la nation qui s'apprêtent à délivrer leur souverain.

« Les cris des ennemis sont des cris de mort, ceux de la nation attaquée sont d'abord des cris de crainte et d'effroi.

« Il s'en fait entendre qui semblent propres à les encourager, mais l'ennemi continue à pousser ses exclamations menaçantes, tant que le grand Soleil est entre ses mains.

« Pendant une demi-heure, au moins, les deux troupes vont et viennent, comme se cherchant ou s'évitant tour à tour, ce qui est une image des ruses de guerre employées en cas d'attaque pareille.

« Entre temps, cependant le grand Soleil se défend avec un énorme casse-tête de bois; il jette, ou semble jeter par terre un grand nombre d'ennemis.

« Le seul signe du coup les renverse, et le coup approche, en effet, à ce point de leur tête qu'on croirait qu'ils ont été réellement frappés. Ils tombent et restent étendus, immobiles.

« Enfin les guerriers de la nation attaquée rejoignent les assaillants. Ces derniers frémissent en voyant la fureur peinte dans les yeux et les gestes des arrivants.

« Les cris alors changent de nature, car la crainte a passé dans le cœur des ennemis, et l'espoir de la vengeance excite les défenseurs du grand Soleil, qui vont assommant les étrangers par quantité.

« Enfin ce qui reste des ennemis prend la fuite, et on le poursuit jusqu'aux bois qui avoisinent le lieu de la scène. »

Les Natchez ramènent ensuite leur prince et, satisfaits d'une victoire aussi complète, ils poussent de longues acclamations joyeuses, que répètent les vieillards, les femmes, les enfants qui ont été spectateurs du drame et qui représentent, en ce cas, l'ensemble de la nation.

Le grand Soleil, ayant été reconduit à sa cabane, s'y repose de sa laboureuse agitation.

Pendant ce temps, ceux des guerriers qui représentaient les ennemis tués ou mis en fuite, se sont relevés et, après s'être dépouillés de leurs plumes rouges, sont venus, les uns après les autres, se mêler au peuple. Feignant d'ignorer si leur roi est blessé ou non, ils poussent des soupirs et des lamentations.

A peine le grand Soleil s'est-il reposé une demi-heure, qu'il reparaît sans couronne. Alors les cris de joie et de salut respectueux se font entendre de tous côtés; mais ils cessent dès que le peuple voit le souverain se diriger vers le temple.

Le grand Soleil s'arrête au milieu de la place, en

tiré, les prêtres plaçaient au pied de ces mâts une idole devant laquelle ils sacrifiaient un Indien ou une brebis, et oignaient l'idole du sang de la victime; puis après avoir considéré le cœur et les entrailles, et y avoir trouvé de bons ou de mauvais auspices, ils en faisaient leur rapport au peuple : et cela rendait la fête triste ou gaie.

1. Le pays du Praz. *La Louisiane*, 1758.

face du temple, devant lequel il s'incline en manière d'adoration.

Il ramasse ensuite un peu de terre qu'il met sur sa tête, et il répète cette cérémonie en se tournant vers les quatre points de l'horizon; puis, étendant les bras, il fixe ses regards sur le temple, et reste fort longtemps dans cette posture (ce qui est evidemment une façon de rendre grâce au dieu Soleil, qui n'a pas permis que le corps de son fils retournât dans la terre.)

Pendant cette contemplation, le peuple garde un profond silence.

Le chef retourne ensuite chez lui, pour se montrer bientôt revêtu de tous les insignes de sa puissance; il revient portant au front une couronne de plumes, et des rangs de perles au cou et aux bras.

On installe devant sa cabane le trône royal, qui est une sorte de grand escabeau à quatre pieds, fait d'un seul morceau de bois.

Dès que le souverain s'y est assis, des cris d'allégresse générale se font entendre. Les guerriers couvrent alors les épaules du roi d'une belle peau de bœuf, et lui mettent sur les pieds plusieurs autres pelleteries.

Les femmes viennent les unes après les autres lui offrir des présents de toute nature, en poussant de grandes exclamations joyeuses.

Quand toutes les femmes ont passé devant lui, le grand Soleil descend de son trône, pour rentrer dans sa cabane, où le suivent les principaux de la nation qu'il a invités à venir partager son repas.

Ce festin aussi fastueux qu'il peut l'être chez un tel peuple, est accompagné de chants et de danses qui se prolongent jusqu'au milieu de la nuit.

Or, ce qui se fait dans la tente royale se répétant dans toutes les habitations, il s'en suit que la fête, aussi gaie que bruyante, devient bientôt générale, et tient souvent jusqu'au lendemain le peuple en liesse.....

Ainsi se passait le premier jour de l'an chez les Natchez.

EUGÈNE MULLER.

L'AFRIQUE FRANÇAISE

LE MARABOUT DE MOULEY ABD-EL-KADER

I

Près de Mohammed-ben-Aouda, le pays des fanatiques, sur un rocher à pic qui surmonte une montagne aride, s'élève une blanche coupole en l'honneur d'un marabout vénéré Mouley Abd-el-Kader ben Adir-el-bezd.

Le roc n'est accessible que d'un seul côté, et, pour atteindre la Koubba, qui du reste n'offre rien de particulièrement intéressant en elle-même, il faut s'aider des mains et risquer quelque chute plus ou moins dangereuse.

Mais le fanatisme et aussi la curiosité artistique font commettre de ces imprudences.

On se demande, en élevant les yeux vers le sommet, comment des ouvriers ont pû construire là. Les arabes assurent que jamais un mortel n'aurait été assez audacieux pour tenter pareille entreprise et que c'est bien l'intervention d'Allah et de son prophète qui a tout fait..... — Et tiens, me disait l'un d'eux, un taleb renommé, vois ces nuées de corneilles qui ne cessent de tournoyer là-haut, examine la figure qu'elles forment toujours dans leur vol — c'est le croissant, l'emblême qui surmonte la hampe de nos drapeaux et brille sur les dômes de nos mosquées. — C'est que, ajouta-t-il, ce lieu est sacré et a été témoin de choses extraordinaires.

Ne trouves-tu pas aussi à cette montagne une forme spéciale, et crois-tu qu'elle est venue ainsi toute seule et qu'une puissance surnaturelle ne l'a pas marquée d'un caractère particulier? tu peux parcourir les contrées depuis Stamboul jusqu'à Siout, depuis Masséur jusqu'au fond du Maroc, tu n'en trouveras point une autre qui, comme celle-ci, ait la croupe du djemel (chameau).

II

La tradition rapporte qu'il n'y avait rien à sa place que la plaine, autrefois.

La mina qui roule aujourd'hui un peu plus loin ses eaux fangeuses passait en cet endroit.

Mais il y a bien des siècles que le miracle s'est accompli...

Le marabout Mouley-Abd-el-Kader dont la sagesse et la science illuminèrent le mar'reb (l'ouest) vint mourir à Mohammed-ben-Aouda après avoir fait le pèlerinage de la Mecque,

Il ne voulut point, comme nous faisons tous profiter du départ des pélerins en caravanne.

Il dédaigna même de suivre le littoral et ne gagna point Alger la blanche, non, c'était trop facile pour lui qui avait voulu, pour l'amour de Dieu et afin de mériter davantage sa clémence, faire le vœu de se rendre à la Mecque seul et par le chemin brûlant des grandes solitudes.

Il prit donc un djemel et s'en alla... On ne sait comment il accomplit sa route, mais la tradition rapporte qu'aux portes de la Mecque des passants charitables le recueillirent exténué. Le chameau lui-même paraissait près de mourir. Mais Dieu ne le voulait point.

Lorsque Mouley Abd-el-Kader fut remis de ses fatigues, il résolut, malgré son grand âge et les souffrances qu'il venait d'endurer, de se rendre à Médine pour suivre le chemin que fit notre seigneur Mohamed suivi du seul Abou-bekeur, lorsque les Djahiliya (idolâtres) voulurent l'assassiner.

Après avoir ainsi accompli au-delà de son vœu, Mouley Abd-el-Kader songea à revenir dans le mar'reb et à Aouda où il désirait mourir. Il reprit donc sa route s'orientant par les étoiles.

III

Bien des jours étaient passés et le marabout n'arrivait pas à Mohammed-ben-Aouda; les gens du pays avaient cru enfin qu'il avait succombé en route.

Pourtant, un soir, à la nuit tombante deux cavaliers qui venaient de traverser la Mina et se dirigeaient vers la ville, entendirent comme les beuglements plaintifs d'un djemel.

C'était l'heure où les djins et tous les mauvais esprits hantent les lieux solitaires.

Les cavaliers éprouvèrent de la frayeur et mirent leurs chevaux au galop pour atteindre plus vite leurs demeures.

Mais le sabot des coursiers quoique frappant le sol ne déterminait, chose étrange, aucun bruit et seuls les cris plus faibles du djemel se percevaient distinctement.

Un des cavaliers tourna alors la tête et aperçut sous une sorte de croissant qui brillait comme une flamme, un djemel étendu et près de lui un vieillard affaissé.

« C'est Mouley Abd-el-Kader, » s'écria le cavalier



Le Marabout de Mouley Abd-El-Kader, dessin de G. Vuillier.

le reconnaissant à sa grande barbe blanche, et il vola vers lui suivi de son camarade. Cette fois le galop des chevaux était retentissant et résonnait au loin, dans les profondeurs de la nuit comme des clameurs d'allégresse.

Ils approchaient à peine de l'endroit que la lueur s'éteignit et qu'une masse énorme se souleva dans les airs devant eux, et à la clarté de la lune ils purent voir au sommet de cette montagne qui venait de surgir une coupole éclatante.

Les cavaliers témoins de ce grand miracle se retirèrent en rendant des actions de grâces et allèrent à la mosquée, où tous les habitants de la ville furent aussitôt convoqués par la voix du muezzin.

IV

La nuit se passa en prières et à l'aube un poète récita ces vers :

« Mettez de côté les eaux d'ablution, et lavez-le avec ces torrents d'eau qui jaillissent des sources de la gloire au moment de sa mort.

« Mettez de côté ces appareils d'embaumement, mettez-les de côté, et embaumez-le du parfum des éloges.

« Nous ne pouvons charger les épaules des hommes du fardeau saint de ses restes ; le fardeau, des bienfaits dont il les a comblés, leur suffira. »

Gaston Vuillier.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

In principio Deus... Commençons donc par les Immortels. Les grandes et petites Divinités se sont réunies sous la coupole du palais Mazarin, et comme le temps permettait aux voitures de circuler, le public n'a pas manqué à la fête. Il s'agissait de la réception de M. Taine qui venait occuper le fauteuil laissé vacant par la mort de M. de Loménie, et d'entendre en quels termes il ferait l'éloge obligé de cet esprit chercheur et délicat, de ce biographe consciencieux qui nous a laissé tant de travaux bien faits, d'un intérêt très vif, de fort belles études sur Beaumarchais et son temps, sur l'orageuse famille Mirabeau et le célèbre orateur, sur Beaumarchais le démolisseur, le rire de la Révolution.

Sur ces deux hommes, l'un de talent, l'autre de génie, grâce à des documents nouveaux, M. de Loménie a jeté une grande lumière; et, ainsi que le dit M. Taine, je pense que sur le premier du moins, il reste maintenant peu de chose à apprendre. Quant à la vie du second, dans laquelle se résume toute une grande époque de notre histoire, elle est destinée à subir bien des jugements qui varieront suivant le temps et les circonstances. Nature troublée et troublante, volcan lançant des scories et des flammes, tour à tour révolutionnaire et conservateur, Mirabeau gardera toujours l'honneur d'avoir été un des plus puissants esprits et le plus grand orateur que la France ait eu.

Dans ses livres, M. de Loménie était naturellement et forcément un « anecdotier »; M. Taine l'a suivi sur ce terrain et l'a fait avec beaucoup d'esprit. Son tableau des anciennes mœurs en province, du salon de M. de Récamier, est très bien venu; la seule chose qui manque au discours du nouvel élu, ce sont ces grands coups d'aile, cette élévation de vues que l'on était en droit d'attendre de lui. M. J.-B. Dumas, le chimiste, lui a répondu et, tout en faisant connaître à M. Taine les raisons qui avaient déterminé l'Académie à le recevoir dans son sein, il ne lui a pas épargné la critique. M. Dumas a tenu, surtout, à montrer ses convictions spiritualistes; de la part d'un savant, par le temps qui court, c'est presqu'une hardiesse.

Dans quelques jours, ce sera fête nouvelle à l'Institut; les quarante se réuniront pour la réception de M. d'Audiffret-Pasquier.

Son bagage académique est assez léger, raison de plus pour que le grand public soit impatient de voir la manière dont il se tirera de l'épreuve qu'il va subir.

*
* *

L'Académie va bientôt procéder à une élection nouvelle et, suivant l'habitude traditionnelle de l'éminente assemblée, elle est pleine de brigues. Parmi les postulants se trouve M. Labiche. Le *Musée*, dans un long travail, a déjà dit tout le bien qu'il pensait de cet écrivain comique, qui a pris si souvent à Molière sa philosophie aimable et sa gaîté. Il y a quelques mois, tout Paris a été à l'Odéon applaudir le *Voyage de M. Perrichon*. Il y était attiré certainement par l'attrait de cette pièce si charmante et si pleine d'observations profondes présentées de la meilleure grâce du monde; mais je crois bien aussi qu'il tenait à peser sur le vote de l'Académie. M. Labiche est le candidat de Paris; nous nous plaisons à croire que la docte assemblée trouvera digne d'elle l'auteur de tant de petits chefs-d'œuvre.

*
* *

Puisque nous en sommes à l'Institut donnons quelques renseignements sur son organisation, sur son budget et sur les fonds dont il dispose.

L'Institut est divisé en cinq sections qui sont l'Académie française, l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, l'Académie des Beaux-Arts, l'Académie des Sciences morales et politiques, enfin, l'Académie des Sciences. Les quatre premières sections ont chacune quarante membres, la cinquième soixante-huit : soit deux-cent-vingt-huit académiciens. Chacun d'eux reçoit le modeste traitement de 1,500 francs.

Il y a, en outre, trente six académiciens libres attachés aux diverses sections mais non à l'Académie française. Chaque académicien libre reçoit une somme annuelle de 300.

Il y a six secrétaires perpétuels chargés de la correspondance. L'Académie des Sciences, par une raison facile à comprendre, en compte deux. Chaque sécrétaire perpétuel touche, en dehors de son traitement, une somme de 6,000 fr. Ce n'est point une sinécure.

A l'Académie française, une commission de cinq membres est chargée du Dictionnaire, chacun d'eux reçoit une somme de 1,200. La Commission a de plus à sa disposition, 2,000 fr., pour frais d'impression.

L'Académie des Sciences et Belles lettres a une commission chargée de l'*Histoire littéraire de France*, elle est formée de quatre membres au traitement de 2,400. Quatre autres académiciens de la Commission des médailles reçoivent 6,000 fr. Enfin, un crédit annuel de 32,000 fr., est affecté à diverses publications.

L'Académie des Sciences touche 54,000 fr., pour la publication de ses comptes-rendus et 8,500 pour achats d'instruments.

A l'Académie des Beaux-Arts sont alloués 5,000 fr. pour le dictionnaire des Beaux-Arts, 10,000 fr., pour frais de publication, et de 6,000 fr., pour frais des médailles des grands prix de Rome.

*
* *

MM. les assassins, — ne faisons pas des régicides une spécialité à part, car rien ne serait plus propre à satisfaire leur vanité, — commencent leurs mauvais coups, heureusement toujours avec aussi peu de succès. En Russie, poursuivant leur guerre sauvage, appelant à leur aide les découvertes de la

science moderne, les nihilistes, au risque de commettre je ne sais combien de meurtres, minent et font sauter les chemins de fer et en sont pour la honte de leur invention. En Espagne, le roi rentre avec la jeune reine en son palais, il est dans une légère voiture découverte, au moment où il franchit le seuil un misérable imbécile s'élance de derrière une guérite, ce qui, par parenthèse, fait peu d'honneur à la manière dont à Madrid on donne et on exécute les consignes, appuie une main sur la portière et de l'autre tire à bout portant, deux coups de révolver sur Sa Majesté et la manque.

O divine Providence! allez-vous vous écrier, vous le pouvez sans doute, mais mieux vaut ne pas la faire intervenir; laissez le fait tel quel, sans invoquer une protection mystérieuse, il n'en parlera que plus haut. Certes, jamais assassin n'a pu se croire plus sûr du succès, eh bien! voyez, il échoue bêtement, son œil est troublé, sa main tremble, et le roi Alphonse est sauvé. Le crime est odieux, mais il est encore plus niais qu'odieux, car sur cent assassinats de cette nature, un seul réussit à peine.

En Angleterre, un homme tira, un jour, sur la reine; le jury, avec un grand sens, à notre avis, refusa de le considérer comme assassin; elle l'envoya pour le reste de sa vie dans une maison de fous. Les Anglais ne voulurent pas mettre un nom dans l'histoire et donner un piédestal à un idiot vaniteux qui avait rêvé la gloire de l'assassinat. Je crois la solution excellente, on devrait en essayer à Saint-Pétersbourg.

* * *

Après avoir parlé des Immortels et des Rois, revenons à nous.

Quel hiver! Nos pères avaient coutume de dire: « année de neige, année d'abondance ». Si l'axiome est vrai, nos cultivateurs peuvent préparer leurs greniers et les vignerons leurs cuves. En attendant l'état sanitaire, est fortement éprouvé, on ne parle plus que de rhumatismes et de bronchites, maux auxquels il faut joindre les chutes et accidents causés par le verglas. La condition de nos rues par la même cause a amené des scènes plaisantes. En voici une que nous signalons à nos joyeux vaudevillistes.

Un soir, un de mes amis s'était, avec quelques camarades, attardé dans un café des boulevards extérieurs. Quand ils y étaient entrés, le ciel était doux, le pavé humide. mais pendant qu'ils buvaient leurs bocks, le vent avait sauté au nord; aussi quand ils sortirent, trottoirs et chaussées ne formaient qu'une glace. Ils essayèrent de faire quelques pas, mais patatra! ils durent, à quatre pattes, rentrer dans le gîte d'où ils sortaient. Ils ne pouvaient pas y passer la nuit, et après avoir bu pas mal de bière, ils durent songer à se mettre en route. Le cafetier, ingénieux et complaisant, alla chercher un grand rouleau de lisières de drap qui dormait au fond d'un tiroir, et nos jeunes gens, avec force rire, en garnirent leurs chaussures. Les voilà partis en très belle humeur et ils arrivent ainsi sans encombre sur la place Pigalle. — « Mais vois donc », dit l'un d'eux, « tout ce monde assis autour de la fontaine. Que diable peuvent-ils faire là! — Allons voir, répondit un autre. »

Autour de la fontaine étaient, en effet, assis des femmes, leurs jupes retroussées sur la tête, des hommes en habits, en paletots, mais tous ayant des gants blancs. Ils gardaient un morne silence. Nos jeunes gens questionnèrent un d'eux, et ils apprirent alors, qu'ils avaient sous les yeux une noce en détresse. Elle était au complet, rien ni manquait, ni le marié, ni la mariée. Ils s'étaient réunis dans un restaurant de la barrière pour célébrer par devant Bacchus, le plus beau jour de la vie, et ils avaient été aussi surpris par le verglas. On avait un peu bu et comme aucune voiture ne circulait, nos noceurs résolurent de se fier à leur adresse et au hasard de l'équilibre... Vous voyez d'ici la chose: la mariée en belle robe blanche, tombe, retombe; le marié ne peut moins faire que de l'imiter, les pères et mères roulent en gémissant comme des futailles pleines, on crie, on s'appelle, on se met par bandes de cinq ou six, bras dessus, bras dessous; mais quand l'un glisse, il entraîne tous les autres; les toilettes sont abîmées, parfois les têtes, d'autres parties moins nobles, portent rudement sur le pavé; une vraie retraite de Russie! Et la noce épuisée, fourbue, découragée, était venue échouer à la fontaine de la place Pigalle comme l'armée française sur les bords de la Bérésina.

C'est ici que se montre dans toute sa beauté la galanterie française; nos jeunes gens avec leurs chaussures drapées offrirent à ces épaves de les remettre à flot. Heureusement tous « les gens de la noce », ne demeuraient pas loin; la mariée et le marié furent d'abord conduits par les sauveteurs au logis conjugal, tous les suivirent et à cinq heures du matin le dernier rentrait chez lui. Mon ami a été comblé de remercîments par les demoiselles d'honneur; la mère de la mariée a voulu embrasser le sauveur de sa fille, mais il a attrapé la grippe. Un bienfait n'est jamais perdu.

Malheureusement, à côté de cette scène, il faut placer d'autres tableaux d'une couleur plus sombre. Ce mois a été le mois des débâcles. Celle de la Seine a donné, à Paris, un spectacle d'une sauvage grandeur. Pendant quelques heures, le fleuve a emporté d'énormes blocs de glace se choquant, se culbutant, grimpant les uns sur les autres; ici, tourbillonnant en remous, là, filant avec une rapidité vertigineuse. Sous les arches des ponts grondait un bruit formidable, et, à travers des glaçons, couraient de sinistres épaves, poutres, tonneaux, débris de bateaux. La débâcle a emporté la passerelle des Invalides et les arches de ce pont que l'on était en train de reconstruire.

Dans sa débâcle, la Marne a débordé et, baissant subitement, a laissé sur ses basses rives des amoncèlements de glaces énormes, de l'effet le plus pittoresque.

La Saône a présenté une autre phénomène. Elle a dégelé en amont de Lyon, et les glaces sont venues s'empiler près de l'île Barbe en quantité énorme. Sur cette masse la dynamite n'a produit qu'un effet très médiocre. Qu'arrivera-t-il lorsque la débâcle de ce vrai glacier arrivera? On craint avec raison que quelques ponts ne soient emportés.

Mais il est un fleuve qui donne de bien plus graves inquiétudes, c'est de la Loire dont nous voulons parler. De tous les cours d'eau qui traver-

sent la France, la Loire, sans conteste, est le plus dangereux. En été, ses bancs de sables errants sont perfides, on ne sait jamais où est le chenal du fleuve, à l'époque des pluies ou de la fonte des neiges, la masse de ses eaux devient une grande menace ; elles rompent souvent digues et chaussées, et, à l'heure où j'écris, la débâcle prochaine fait redouter un désastre. Par la même cause que nous avons signalée en parlant de la Saône, les glaces de la Loire supérieure sont venues s'entasser, s'amonceler en amont de Saumur; elles forment une muraille épouvantable que rien n'a pu entamer. On a heureusement sauvé tous les habitants et tous les bestiaux des îles, mais quand ce glacier de plusieurs millions de tonnes se mettra en marche, qu'adviendra-t-il? Ou la chaussée cédera sous l'effort, et alors la riche vallée sera inondée et deviendra une mer de glaces de plusieurs kilomètres, ou la chaussée résistera et dans ce cas, le pont et la partie basse de la ville de Saumur seront emportés. Quelle alternative ! L'on s'efforce de parer le danger par tous les moyens que la science et le courage peuvent donner. Les efforts de tous sont bien parvenus à sauver, ainsi que nous venons de le dire, les habitants des îles de la Loire, pourquoi ne préviendraient-ils pas d'autres malheurs?

*
* *

Mais l'Europe compte encore d'autres désastres. Peut-on voir une catastrophe plus épouvantable que celle dont l'Angleterre a été le théâtre? Imaginez si, vous pouvez, quelque chose de plus horrible que la rupture du pont de la Tay. Apercevez-vous cette longue file de wagons — autant de cercueils — s'avançant par une nuit pleine de tempêtes ; ils sont là tranquilles, les voyageurs, des jeunes mariés, des mères avec leurs enfants, des hommes pleins de vie faisant des rêves d'avenir, des vieillards comptant encore assez vivre pour voir grandir leurs petits-enfants. Pauvres gens ! Ils sont trois cents. La machine va toujours, elle perce l'ouragan déchaîné, elle siffle et s'engage sur le pont gigantesque, chef-d'œuvre de hardiesse qui s'élève à plusieurs centaines de pieds au-dessus des eaux, ses arceaux de fer montent sur de solides piliers en granit. Tout à coup un vide s'est ouvert sous la machine, elle plonge dans le trou entraînant tout le convoi après elle. Un éclair rouge enflamme l'espace, une masse noire se dessine un instant, et tout disparaît dans les flots soulevés... Trois cents victimes dont aujourd'hui encore on recherche les cadavres!

La catastrophe est arrivée le 28 décembre. Le pont de la Tay était considéré comme une merveille, il avait deux milles de longueur; commencé en 1871, il avait été inauguré le 30 mai 1878. Il reliait Edimbourg avec Dundee, Newport et plusieurs autres villes. C'était une des curiosités de l'Écosse, et, malgré son hardiesse, les ingénieurs considéraient sa solidité comme inébranlable. Il avait coûté 18,700,000 de francs à établir.

*
* *

On n'a pas mal murmuré, tout ce mois-ci, contre la lenteur avec laquelle on débarrassait Paris des neiges qui l'encombraient. Pour savoir si la critique était juste, il faut d'abord connaître ce qui a été fait. Les chiffres officiels que nous allons donner prouveront, nous osons l'espérer, que l'édilité parisienne a accompli son devoir et combien grande était la tâche qu'elle se trouvait avoir à remplir.

Le nombre des journées d'ouvriers ordinaires et auxiliaires a été pour la 1re division de 225,000, pour la 2e de 202,000.

Le nombre des journées de chevaux a été pour la 1re division de 68,000, pour la 2e de 39,000.

Le nombre des journées de tombereaux à 1, 2, 3 chevaux s'est élevé pour la 1re division à 41,000, pour la 2e à 21,500.

La neige enlevée ou coulée aux égouts a été pour les deux divisions de 1,007,000 mètres.

La dépense pour ouvriers, voitures, embauchés extraordinairement, s'est soldée pour la 1re division par 1,935,000 francs, pour la 2e par 1,238,000 francs, ensemble 3,173,000 francs.

Décidément la neige coûte cher.

*
* *

La mort vient de frapper deux hommes que le pays connaissait par leurs talents et leurs services. M. Léonce de Lavergne, esprit délicat et chercheur, écrivain studieux, fort estimé de tous ceux qui avaient lu ses ouvrages et de ceux qui vivaient dans sa société, a succombé sous les atroces douleurs d'une attaque de goutte, maladie qui, depuis plusieurs années, lui interdisait tout travail étendu. M. Léonce de Lavergne laisse d'unanimes regrets.

Presqu'en même temps vient de s'éteindre un homme dont la carrière a été autrement retentissante, que les partis discutent, mais dont nul ne saurait méconnaître les éminentes qualités.

M. Jules Favre est né à Lyon en 1809; il avait fait ses études à Paris, et il allait débuter au barreau lorsque éclata la révolution de 1830. Après la paix des rues, il parut avec éclat à Lyon, où il devint l'avocat de toutes les causes politiques. Très désireux de se montrer sur une scène plus haute et plus large, il fut un des défenseurs du fameux procès d'avril. Il se fixa dès lors à Paris et, en 1848, il fut élu par le département de la Loire. Dès lors, il ne quitta presque plus l'arène de nos assemblées législatives. Il devint secrétaire général du ministre de l'Intérieur sous M. Ledru Rollin. Sous l'empire, il rentra dans l'opposition, et les hommes de ce temps-là gardent le souvenir des discours qu'il prononça sur la guerre du Mexique. En 1870, il était le chef de la minorité qui s'opposait à la déclaration de guerre ; il combattait la politique du prince de Grammont qui, lui aussi, vient de mourir. Pas plus que celle de M. Thiers, sa voix ne fut écoutée. Le 3 septembre, après le désastre de Sedan, il proposa la déchéance de l'empire et, le 4 septembre, il devenait le vice-président du gouvernement de la Défense nationale.

Son rôle, à partir de cette époque, ne nous appartient plus; nous sommes trop près des événements, nous avons été trop froissés par leurs coups pour pouvoir sainement apprécier les rôles que remplirent les acteurs dans ce drame lugubre. Tous les partis sont, on peut le dire, injustes dans leurs jugements. Il est donc sage d'attendre que le temps ait rempli sa tâche, permis aux passions de se

calmer, et à l'opinion de reprendre son sang-froid. Il a pleuré sur les malheurs de son pays, pouvait-il faire plus? C'est ce que l'impartiale postérité dira un jour.

En tout cas, M. Jules Favre restera un modèle achevé, accompli, je ne dirai pas peut-être de l'orateur, mais du rhéteur, pris dans le bon sens du mot. Nul n'a manié la langue oratoire avec une telle souplesse et une telle abondance. Sa parole causait toujours un nouvel émerveillement. Il était le seul des orateurs politiques qui ne revit et ne corrigea pas les discours qu'il prononçait à la tri-



Guttenberg, gravure tirée des *Martyrs de la Science* (voir la livraison précédente).

bune législative, tant il était sûr de la pureté de sa diction. Pour le bonheur des termes et des images, il n'a jamais été surpassé, et les assemblées les plus rebelles se taisaient pour l'entendre. Cependant, au barreau et dans les assemblées politiques, nul n'a perdu plus de causes, ce que l'on attribuait à l'envie qu'il avait plutôt de briller que de convaincre. Mais ces défaites multipliées ne donnèrent jamais la moindre atteinte à sa grande et légitime réputation. Le souvenir de son admirable talent ne sera point oublié.

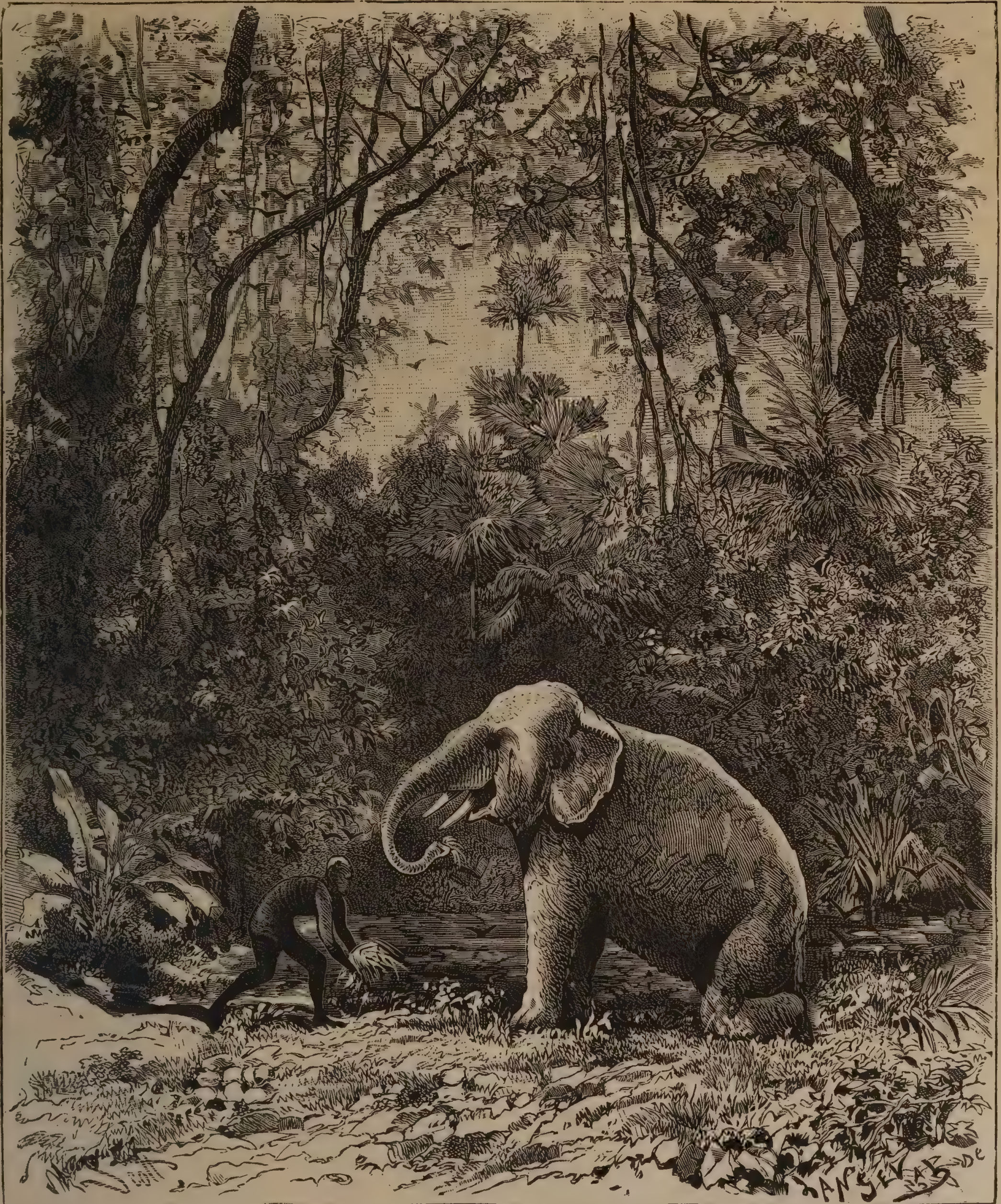
A. de Villeneuve.

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

VOYAGES ET FANTAISIES

L'ÉLÉPHANT BLANC[1]



L'éléphant blanc, dessin de Scott.

VII.

L'ELÉPHANT BLANC.

Une immense joie. — Le malade. — L'albinisme. — Premiers soins. — Témoignages de reconnaissance. — Changement de demeure. — Symptômes de guérison. — L'éléphant blanc dans l'Indo-Chine. — Une paire d'amis. — L'Indien sur le pachyderme. — Le trompeur trompé. — On se retrouve.

Priant, pleurant, tremblant, ivre de contentement, Tungug s'avança respectueusement vers le

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

pachyderme et se prosterna, à quelques pas de lui, la face contre terre, en l'appelant grand, lumineux, saint, divin, en le conjurant de vouloir bien se rendre en sa compagnie à Bangkok, où des honneurs dignes de sa personne sacrée lui seraient rendus, où il mènerait l'existence royale à laquelle il avait droit.

L'éléphant ne bougea pas, ne parut faire aucune attention à l'Indien, et poussa un gémissement plus prolongé que le précédent.

Évidemment il souffrait, et tellement que Tungug passa incontinent, en le regardant, de la joie à la douleur, de l'espoir le plus vif à l'appréhension, à la crainte.

S'il n'avait trouvé qu'un moribond, découvert le seigneur éléphant blanc, que pour assister à ses derniers moments et jeter des rameaux feuillus sur son cadavre!

Cette pensée lui donna une inquiétude qui le pétrifia devant le sacro-saint animal.

A genoux, les mains jointes, les yeux grand ouverts, il examina anxieusement celui-ci.

Le malheureux pachyderme était mal accommodé : fiévreux, galeux, incapable de se mouvoir, torturé par les rayons brûlants du soleil qui tombaient sur sa tête, sur les plaies de son dos, il agonisait, en dépit de la blancheur de lait doucement rosée de sa peau.

Aveuglé par l'ignorance et la superstition, ainsi que la plupart de ses compatriotes, Tungug ne se doutait pas et n'aurait pas voulu admettre que l'éléphant vénéré fût une variété albine de l'éléphant ordinaire, un infirme, un *albinos*, et non un personnage supérieur tenant le milieu entre le héros et la divinité; pourtant ce gros fétiche Hindou n'est pas autre chose qu'un simple éléphant, né albinos par suite d'une révolution éprouvée par sa mère avant la parturition, ou devenu albinos sous l'action d'une affection débilitante que de savants médecins ont assimilée à l'*alphos* ou lèpre blanche.

Celui que Tungug avait devant lui n'était pas un albinos de naissance; c'était un albinos par maladie, et c'est pourquoi il souffrait tant.

Sa peau désorganisée, couverte d'éruptions dartreuses, était sillonnée de crevasses en suppuration; ses yeux rouges pleureurs ne pouvaient supporter l'éclat du jour; il gémissait lamentablement, accablé sous le poids de ses douleurs aiguës, de son incurable infirmité.

« O seigneur! seigneur! O grande lumière!... » pleura l'Indien en le voyant ainsi.

Puis se redressant et allant couper à un arbre une branche garnie de feuilles, il revint éventer le vénérable malade.

L'éléphant, que les insectes piquaient, grogna de satisfaction sans ouvrir les yeux, sans faire un mouvement.

L'Indien chercha autour de lui de l'eau, aperçut, à une trentaine de mètres, une petite mare formée sans doute par de récentes pluies, et y courut.

Quelques larges feuilles de palmier talapat dont il forma un cornet, lui permirent d'y puiser.

Un instant après, il versait pieusement le contenu de ce vase improvisé sur les plaies les plus enflammées du pachyderme, qui en éprouva aussitôt du soulagement; ses clignements d'yeux l'indiquèrent.

Tungug retourna à la mare une fois, deux fois, vingt fois, jusqu'à ce qu'il eut complètement baigné l'éléphant, auquel il présenta ensuite à boire dans un cornet tout frais, fait exprès, et rempli d'une eau plus pure, puisée dans une autre mare.

Le malade aspira péniblement le liquide avec sa trompe et le rejeta dans sa gueule.

L'Indien continua ses aspersions, ses lotions, tant qu'il vit qu'elles produisaient de l'effet, et quand il les cessa, ce fut pour recueillir des herbes tendres, des fruits qu'il déposa, comme une offrande sacrée, à la portée du saint animal.

Le jour déclinait; bientôt il disparut pour faire place à une tiède soirée au début de laquelle l'éléphant se ranima.

Les albinos sont généralement myopes; ceux qui ont les yeux rouges supportent difficilement l'éclat d'une vive lumière, et voient mieux, non pas la nuit, mais durant le crépuscule du soir ou du matin, que le jour.

L'éléphant rouvrit faiblement les yeux, lorsque le soleil ne l'offusqua plus, et, levant sa trompe, caressa amicalement l'Indien pour lui témoigner sa reconnaissance.

Ému de ces marques touchantes, Tungug ramassa quelques fruits, cueillit des népenthes distillatoria, plante dont les feuilles se terminent par une petite urne surmontée d'un couvercle qui contient une eau limpide d'un goût délicieux, et s'installa auprès de l'illustre pachyderme pour le veiller, le panser, en jurant que s'il mourait, il se tuerait sur son corps.

L'éléphant, dont les douleurs s'étaient calmées, mangea une partie des provisions entassées près de lui par l'Indien et, moins fiévreux, s'endormit dans les joncs en remerciant du regard son ami, son gardien qui, au milieu de la nuit, s'assoupit aussi.

A l'aube, homme et bête s'éveillèrent, dominés par la même pensée : celle de quitter les jungles où le soleil était funeste, et de se retirer sous bois, à proximité d'un lac, d'une rivière ou d'une source.

L'Indien encouragea de la voix et du geste le pachyderme à se lever.

Ce dernier fit un effort, se dressa sur ses jambes tremblantes, en s'aidant de ses défenses et de sa trompe, et suivit docilement Tungug.

Après trois heures de marche, l'Indien ayant trouvé un endroit propice, tapissé d'herbe, planté de cocotiers, de palmiers, et arrosé par une source claire qui sortait d'un rocher, s'y arrêta.

L'éléphant se coucha à deux pas de l'eau et parut prier son compagnon de recommencer les lotions de la veille.

L'Indien comprit, entra dans le lit de la source et, avec ses deux mains réunies, aspergea le malade dont il nettoya minutieusement ensuite les crevasses du dos.

L'éléphant soupira, grogna de plaisir, lécha l'Indien avec sa trompe.

« Oh! murmura celui-ci attendri et l'âme en perplexité, si je parvenais à le sauver!... »

La journée fut relativement bonne: l'éléphant reposa, sa fièvre s'apaisa, sans doute parce qu'il

n'était plus exposé aux rayons du soleil, et nul ne vint le troubler dans sa retraite, ni animaux sauvages, ni carnassiers, ni moustiques.

Le lendemain, le malade se leva, chercha lui-même sa nourriture; et comme l'Indien, qui glanait aussi sa vie sur les arbres, ne parvenait pas à atteindre aux branches chargées de fruits qu'il convoitait, le pachyderme cassa ces branches avec sa trompe, et les lui offrit.

Tungug pleura en voyant le seigneur éléphant blanc lui donner des preuves si convaincantes de son estime, de son affection.

« O Mâ! soupira-t-il, chère Mâ, si Bouddha daigne achever l'œuvre de protection qu'il a si généreusement commencée, nul Hindou n'aura jamais été aussi favorisé par lui que Tungug, la poussière de vos pieds. »

Ce cri du cœur, à n'envisager les choses qu'au point de vue pratique, et en laissant de côté la fille du roi, n'avait rien d'exagéré.

Pour un souverain indien, il n'est point de plus précieux trésor qu'un éléphant albinos, et celui qui a la fortune de s'en procurer ne manque pas de mettre au nombre de ses qualificatifs pompeux le titre de *possesseur de l'éléphant blanc*.

« Tout ce que la magnificence asiatique a de plus éclatant, dit, à ce propos, le chev. Armandi, dans son « Histoire militaire des éléphants », est prodigué pour le service de cet être vénéré : des ministres et des officiers d'un rang élevé veillent à tous ses besoins; l'or, les perles, les pierreries brillent sur ses harnais, et il ne se montre jamais en public sans être précédé par une musique choisie et escorté d'une garde d'honneur. L'histoire fait mention de guerres acharnées qui ont eu lieu entre les princes de l'Inde trans-gangétique pour la possession d'un éléphant blanc, et dans ces querelles, dont le sujet nous paraît si futile, on a vu des rois perdre le trône et la vie, et de vastes contrées être mises à feu et à sang. »

En rentrant à Bangkok avec un éléphant entièrement blanc et, de plus, rendu doux comme un mouton, au moment où la cour de Siam pleurait la perte de son dernier éléphant albinos et en réclamait un autre à tous les échos, Tungug devait nécessairement être comblé d'honneurs, de richesses, devenir le premier personnage du royaume après le roi, sans préjudice des récompenses promises au découvreur du saint animal.

Une semaine s'écoula. L'éléphant blanc recouvrait ses forces, ses plaies se séchaient, le régime que l'Indien lui faisait suivre sous bois, les soins qu'il ne cessait de lui prodiguer, lui rendaient petit à petit la santé; le moment approchait où il allait se retrouver dans des conditions normales.

Sa reconnaissance envers son sauveur se manifestait incessamment dans ses regards, ses mouvements, sa manière d'être.

A son tour, depuis que ses crevasses se fermaient, depuis qu'il se sentait renaître, il veillait sur l'Indien et paraissait lui dire : « Ne crains rien; si quelque tigre ou quelque léopard osait t'attaquer, je te défendrais. »

Le coin de forêt où ils étaient devait, du reste, cacher peu de carnassiers, car ils n'y avaient vu que des sangliers, des daims, des cerfs qui, en les apercevant, s'étaient enfuis précipitamment.

Enfin l'heure de quitter le bivouac sonna.

Le pachyderme, presque guéri et dont l'appétit revenait grand et bon, ne trouvait plus qu'une chiche pitance, tous les arbres fruitiers des environs ayant été dépouillés par lui, l'Indien ne voyait plus rien à se mettre sous la dent; il fallut lever le camp.

Un matin, l'éléphant et l'homme partirent d'un commun accord : l'un dans la seule intention de changer de demeure, l'autre dans la pensée de prendre la route de Bangkok.

Après un bout de chemin, l'homme hésitant sur la direction à suivre, l'éléphant, soit que son instinct le poussât dans la bonne voie, soit qu'il connût le pays, s'agenouilla et invita son sauveur à monter sur son cou.

Celui-ci refusant, par respect, il le prit délicatement avec sa trompe, par le milieu du corps, le posa, à califourchon, entre ses deux oreilles, se releva et s'en alla, tout heureux de son fardeau.

L'intimité entre l'Indien et le pachyderme était désormais absolue, la confiance réciproque, l'attachement égal des deux parts.

L'éléphant, évitant les terrains découverts où le soleil l'aurait incommodé, restant sous bois pendant le jour, grapillant, en route, son déjeuner, son dîner, et cédant volontiers une portion de sa récolte à l'Indien, recherchant l'eau tant pour boire que pour se baigner et être pansé, gravissant des sentiers de chèvres sur des rochers, des montagnes, évitant les fourrés où il aurait rencontré de gros félins, montrait, dans sa marche, autant de prudence que de sagacité.

Une après-midi, voulant traverser une rivière à la nage et un gavial de grande taille lui barrant le passage, il saisit le monstre par la queue, le lança en l'air d'un vigoureux coup de trompe, et eut la satisfaction de le voir quelques secondes plus tard, par terre, cassé en deux morceaux.

Une autre fois, un tigre ayant fait mine de sauter sur son dos pour enlever l'Indien, il l'éventra en l'acculant contre un bloc de granit.

Plus intrépide que les éléphants bruns ordinaires, il ne redoutait aucun hôte des forêts et s'avançait sans souci des dangers, des adversaires, ainsi qu'il convenait à un être privilégié dont le corps puissant servait d'habitation à l'âme de rois, de pontifes ou de héros illustres.

« Ah! le digne talapoin, disait Tungug en pensant à Chantaboun; il m'a réellement servi, dans cette affaire, avec un désintéressement sans précédent. Je ne serai pas ingrat, et dès mon installation à la cour, je m'occuperai de le faire nommer *Somdet-Chao* ou *Sang-Karat* (prieur ou prince-abbé), et je lui donnerai tout l'or qu'il voudra. »

Le désintéressement de Chantaboun, on le connaît; quant à la découverte de l'animal sacré, c'était bien involontairement que le talapoin l'avait réservée à celui qu'il considérait comme son concurrent, son rival.

En dirigeant l'Indien vers le sud, il était convaincu qu'il l'éloignait du refuge de l'éléphant ; ses informations, ses observations personnelles le lui certifiaient, et s'il s'était radicalement trompé, c'est qu'il ne connaissait qu'imparfaitement le pays et

n'avait pas prévu que le divin pachyderme changeait d'habitation, passait d'une province dans une autre par des chemins détournés, secrets, parfois impraticables à d'autres animaux.

Pendant que Chantaboun le relançait au nord, vers les hauteurs qui dominent le territoire d'Ongkor, certain de le tenir, l'éléphant blanc, se faufilant dans un fourré, était revenu vers le sud où la chaleur et diverses autres causes l'avaient couché, à demi-mort, dans les jungles.

Du reste, Chantaboun ne supposait pas que Tungug pût jamais, seul, sans rabatteurs, s'emparer d'un éléphant blanc en liberté, dont le caractère farouche est proverbial.

C'était donc avec une parfaite tranquillité d'esprit que l'excellent serviteur de Bouddha l'avait vu reprendre son exploration, lors du drame sanglant des tigres.

Après avoir marché vers le nord-est, comme s'il eût voulu gagner les ruines d'Ongkor la Grande, l'éléphant blanc, portant allégrement son ami, suivait depuis quelque temps la direction de l'Occident, quand, au milieu d'une vallée plantée de muscadiers, de girofliers, de mûriers, de cotonniers, des clameurs l'arrêtèrent.

« Qu'est-ce ! » fit l'Indien en levant la tête.

« Le seigneur éléphant blanc !.. » s'écrièrent, autour d'un éléphant brun privé, une dizaine d'individus, parmi lesquels Chantaboun.

VIII

Le conflit

Une audacieuse revendication. — Le talapoin se démasque. — L'éléphant blanc s'en mêle. — Le talapoin retourne à la rescousse. — La poursuite. — Le repos. — La surprise. — Colère du saint animal. — Le chasseur chassé. — Honnête projet du talapoin. — Au pied des monts Poursat.

Le talapoin parcourait le pays, en proie à l'irritation, au désespoir, se donnant à tous les diables, auxquels il appartenait déjà, fouillant vainement les forêts, les montagnes, les plaines, lorsque le pachyderme sacré lui apparut, surmonté de Tungug, au moment où il s'y attendait le moins.

— C'est toi ? cria-t-il, de loin à l'Indien, dès que l'étonnement lui permit de parler.

— C'est moi, repartit Tungug rayonnant.

— Je t'avais bien dit qu'en suivant mes indications tu trouverais le seigneur éléphant blanc. Loué soit le ciel ! maintenant descends à terre ; tu souilles, par ton contact impur, ce divin animal ; c'est à moi, prêtre de Bouddha, qu'il appartient de conduire la *Grande lumière* à la cour.

— Comment ?.. interrogea l'Indien en pâlissant.

— Sans doute, continua Chantaboun en se rapprochant. D'ailleurs, n'est-ce pas moi qui t'ai mis sur le chemin de la retraite du seigneur éléphant ? Sans mon concours tu serais mort à la peine ; tu n'as rien fait par toi-même. Le seigneur éléphant m'appartient ; remets-le moi, et sois persuadé que je ne t'oublierai pas auprès du roi. Tu seras palefrenier des sacrées écuries.

Tungug vit trouble, un voile passa devant ses yeux, il se demanda s'il rêvait.

Agité par la colère, l'avidité, l'ambition jalouse, Chantaboun s'était trop vite démasqué, et l'Indien, devenu soupçonneux, au lieu d'agir avec abandon, résolut, *in petto*, de se tenir sur la réserve, voire sur la défensive.

L'escorte du talapoin tirant derrière elle son éléphant brun, s'avança au-devant de l'éléphant blanc, se prosterna et attendit.

— Allons, descends ! répéta Chantaboun d'un ton plus impérieux et avec une pointe d'impatience.

Tungug hésita, dominé par le caractère sacré du talopoin, se remua sur le cou de sa monture, regarda en bas, à droite, à gauche, gratta son front baigné de sueur et resta à sa place.

— Descendras-tu ? commanda le talapoin, que l'irritation troublait, en prenant la lance d'un de ses hommes et en faisant mine d'en frapper l'Indien.

L'éléphant blanc dressa sa trompe dans l'intention évidente de protéger son ami, grogna d'un air menaçant, et son œil rouge s'enflamma.

Chantaboun se recula.

— Malheureux ! continua-t-il irrité, ne vois-tu pas que tu deviens sacrilège, que tu attires sur ta tête les malédictions du ciel ! Rends-moi le seigneur éléphant, pendant qu'il en est temps, ou je saurai te le reprendre. Alors tant pis pour toi ; au lieu de récompense, tu n'auras qu'un châtiment exemplaire.

Le talapoin comprenait qu'il fallait qu'il prît, sans retard, possession de l'illustre animal, s'il ne voulait le voir perdu pour lui, sachant parfaitement qu'au premier village, à la première bourgade, selon les instructions du roi, l'indien serait fêté, acclamé, protégé, et que le déposséder deviendrait alors difficile.

— Pourquoi chercher à me dépouiller d'un bien que j'ai légitimement conquis ? répliqua Tungug, dont la voix tremblait.

— Scélérat, ce bien n'est pas le tien, mais le mien ! riposta Chantaboun.

— Talapoin, vous ne dites pas la vérité, vous le savez ; pourquoi mentez-vous ?

— Tu m'insultes ! s'écria Chantaboun exaspéré. Puis se tournant vers son escorte : emparez-vous de l'éléphant blanc et délivrez-le de ce démon qui le tourmente, ordonna-t-il.

Les Indiens placèrent leur éléphant brun au milieu d'eux et se portèrent, en ligne de bataille et la lance croisée, contre le pachyderme vénéré, qu'ils essayèrent de refouler entre de grands arbres où ils pensaient qu'ils s'en rendraient maîtres facilement.

L'éléphant brun, le front baissé, s'apprêta à chasser devant lui, avec ses défenses, l'éléphant blanc.

— Arrêtez ! cria Tungug épouvanté à la vue de l'attentat que le talapoin et ses sicaires hérétiques commettaient.

Mais déjà l'éléphant blanc, se raffermissant sur ses jambes, s'était mis en garde.

L'œil en feu, la trompe frémissante, il attendait les assaillants de pied ferme, prêt à pulvériser le premier qui oserait le toucher ou toucher son sauveur.

Devant son attitude résolue, l'éléphant brun s'arrêta court, intimidé, sans écouter les encourage-

ments, les objurgations de son cornac et du talapoin.

— Tuez ce brigand ! vociféra ce dernier en montrant Tungug, et que la violence que nous sommes obligés de faire à l'éléphant blanc retombe sur sa tête.

Les Indiens se glissèrent de côté et lancèrent des javelots à Tungug, qui se coucha sur le cou du pachyderme en poussant des cris d'effroi.

L'attaque ne se renouvela pas.

Un des javelots ayant écorché une crevasse mal fermée de son dos, l'éléphant blanc tressauta sous l'effet de la douleur, fit un tour sur lui-même en balayant avec sa trompe ceux qui le serraient de plus près, et chargea les autres en hurlant.

Les agresseurs s'éclipsèrent comme par enchantement, sauf un d'entre eux qui se roulait par terre, les côtes brisées, l'éléphant brun se sauvant le plus vite, le talapoin venant immédiatement après lui.

Satisfait de son exploit, l'éléphant blanc dressa sa trompe pour caresser l'Indien, le rassurer, lui



Éléphant brun et éléphant blanc, dessin de Scott.

dire : « sois tranquille, je te défendrai contre quiconque t'attaquera », et il reprit sa course interrompue, avec la confiance que le succès inspire.

Pendant que Tungug, porté par son protecteur, par l'être qui représentait ce que son cerveau en ébullition rêvait et ce que son cœur désirait, pendant que Tungug réfléchissait à l'aventure qui venait de lui arriver, aux difficultés qui paraissaient se dresser devant lui à l'heure où il croyait son apothéose proche, Chantaboun, revenu de sa frayeur, rassemblait son escorte, s'efforçait de calmer son éléphant brun, et prenait des dispositions pour emboiter le pas à l'éléphant blanc.

« Il serait honteux et infâme, dit-il à ses gens, dès qu'il les tint de nouveau sous sa coupe, de laisser le seigneur éléphant blanc au pouvoir d'un misérable esclave. Au nom de Bouddha, je vous ordonne de suivre avec moi ses traces, et de le délivrer sous peine de châtiment éternel. »

Les Indiens, effrayés des conséquences terribles qu'entraîneraient, d'après leur esprit superstitieux, leur désobéissance au talapoin et l'abandon du sacré pachyderme, s'encouragèrent les uns les autres, jurèrent de massacrer l'infernal contempteur des lois saintes, l'oppresseur du seigneur éléphant blanc, et, précédant Chantaboun remonté sur son éléphant brun, se mirent à la poursuite de Tungug.

« Il sera bien forcé de quitter momentanément sa monture, grommela le talapoin en trottant à travers des palmiers, des tamariniers, des muscadiers; alors, si nous le serrons de près, nous parviendrons à le surprendre et à le tuer. Cette besogne accomplie, nous viendrons à bout de l'éléphant blanc qui le défend, parce qu'il s'est habitué à lui, mais qui l'oubliera, quand il ne le verra plus. »

De son côté l'Indien, confondu de la perfidie de Chantaboun, sentait grandir son indignation et sa résolution de disputer sa vie et son trésor; toutefois, estimant que le meilleur moyen de déjouer les projets, les combinaisons détestables du talapoin, c'était de gagner rapidement un lieu habité, il activait la course de l'éléphant blanc en s'efforçant de se maintenir dans la direction de l'occident, celle qui devait la ramener à Ajuthia, et d'Ajuthia à Bangkok.

Il s'enfonça dans une gorge de montagne, franchit une rivière et, à l'approche du crépuscule, crut avoir fait perdre sa trace aux ennemis qui le poursuivaient.

La campagne était solitaire; des coqs, des poules sauvages se perchaient sur des arbres, pour y passer la nuit; des milliers de perroquets dormaient dans les branches, la patte sous l'aile, la tête dans le dos; des buffles ruminaient couchés au milieu de hautes herbes, près de larges flaques d'eau; des sangliers grognaient en furetant dans les broussailles; des bandes de singes rentraient, en se disputant, à leur gîte; nulle part on n'entendait la voix de l'homme, ni celle des carnassiers.

Tungug, confiant dans l'intelligence de son compagnon, cessa d'indiquer la route, se laissa conduire et bientôt l'éléphant blanc, laissé maître de ses mouvements, s'arrêta dans un délicieux endroit, où il y avait à profusion de l'eau fraîche, sortant de roches moussues, des fruits, de l'herbe, s'agenouilla afin de permettre à son ami de sauter à terre, et, sans attendre, se mit à manger, en ayant l'air de dire à l'Indien : « Je t'ai amené dans un bon coin; fais comme moi; soupe en paix et sans inquiétude : la forêt est vaste et la Providence est infinie. »

La lune éclairait le paysage; tout invitait au calme, à la sérénité; Tungug chercha sa vie sur les arbres des alentours, et s'étendit sur l'herbe, auprès du pachyderme qui, fatigué par sa fuite, venait de se coucher au pied d'un citronnier et ronflait.

« Bouddha nous protège! » pria l'Indien, pressant ses amulettes entre ses mains jointes, et s'endormant à son tour.

La nuit s'écoula sans alerte.

L'obscurité, la crainte de s'égarer, avaient probablement arrêté le talapoin.

Au matin, Tungug pansa le dos de son ami, le lava soigneusement, servit le déjeuner, mélange d'herbes et de fruits appétissants, au moins pour des coureurs de bois, et, le festin terminé, engagea l'éléphant blanc à se remettre en route.

Mais celui-ci n'était pas pressé d'arriver à destination : bien soigné désormais, ayant un compagnon dévoué, ne manquant de rien, il tenait à demeurer en forêt.

« Nous avons ici de l'eau fraîche, de l'ombre, de l'herbe pour nos litières, des provisions, parut-il objecter, pourquoi quitterions-nous si tôt un tel paradis?

« Patience ! murmura Tungug; quand ces arbres seront dépouillés, ce qui ne tardera pas, il sera le plus empressé à partir. »

Et, pour tuer le temps, pendant que l'éléphant s'amusait à casser des petites branches et à les manger, il chercha aux environs, découvrit des nids de poules, de perroquets, y prit des œufs et s'offrit un dessert plus substantiel que son déjeuner.

La matinée n'était pas encore passée, lorsque des bruits de pas sur les feuilles sèches annoncèrent une visite, celle de Chantaboun.

Le talapoin, recommençant sa chasse à l'aube, avait retrouvé, sans trop de peine, les traces des fugitifs, et il débouchait dans leur refuge.

« Le voilà! », cria-t-il, en désignant à ses hommes, l'Indien qui, à une cinquantaine de pas de l'animal sacré, dévalisait un nid de poule sauvage.

Des javelots sifflèrent de ce côté, et Tungug tomba en criant.

Au même instant Chantaboun lança l'éléphant brun sur lequel il était monté, entre l'Indien et l'éléphant blanc, de façon à séparer celui-ci de celui-là.

Impressionné par la soudaineté de l'attaque, l'éléphant blanc chercha à se dérober; mais à la voix de son sauveur, que deux Indiens essayaient de percer, avec leurs lances, dans le fourré où il s'était réfugié, tout meurtri de sa chute, la colère lui rendit le courage, ses yeux rouges s'illuminèrent, il fondit sur l'éléphant brun, qu'il bouscula, écarta d'un coup mortel de ses défenses les individus qui allaient assassiner Tungug, attira ce dernier à lui à l'aide de sa trompe, le posa sur son dos et, se retournant contre le reste de la bande, regarda les agresseurs en grognant sourdement, tandis que Chantaboun, reprenant son assiette sur sa monture, se préparait à retourner à la rescousse.

Le talapoin comptait sans son hôte.

Ses commandements, ses appels, ses vociférations, ses excitations à ses hommes achevèrent d'exaspérer l'éléphant blanc qui, ne connaissant plus rien, se rua, écumant de fureur, contre les Indiens qui se trouvaient devant lui et les dispersa.

Considérant cette dispersion comme un châtiment insuffisant et voulant en finir avec les bandits qui le harcelaient, le pachyderme se précipita à leur poursuite, résolu à en avoir raison, une fois pour toutes.

Malgré sa débonnaireté, l'éléphant ordinaire n'a qu'une dose de patience, dont il ne faut pas abuser; quant à l'éléphant blanc, son état maladif rend son caractère hargneux, vindicatif; lorsque son ressentiment éclate, il ne s'arrête plus, ne voit plus, dans sa colère rouge, que celui qui l'a insulté, bafoué, blessé, et son obstination acharnée sait l'atteindre, si des obstacles insurmontables ne se dressent pas devant lui.

Chantaboun, emporté par son éléphant brun, auquel la peur prêtait des ailes, filait comme une flèche à travers vallées, marais, jungles, broussailles, laissant les survivants de son escorte chercher eux-mêmes leur salut.

D'ailleurs, c'était lui tout particulièrement que le pachyderme saint poursuivait.

Le talapoin, monté sur l'éléphant brun, l'Indien, à califourchon sur le cou de l'éléphant blanc, se trouvèrent donc seuls dans la campagne, le chassé chassant le chasseur, par une interversion subite des rôles.

Au fond, Tungug, content d'être sorti sain et sauf du péril avec son vaillant compagnon, ne désirait pas rejoindre le talapoin, qu'il persistait à respecter, en dépit de sa perfidie, et sur qui il aurait hésité à porter la main; mais l'éléphant blanc n'avait pas de ces scrupules, et toute tentative pour l'apaiser ne servait qu'à activer sa course, qu'à irriter sa fureur.

L'épuisement et la chaleur l'obligèrent à faire halte au milieu du jour.

« Je te retrouverai », sembla-t-il dire dans son regard farouche à l'éléphant brun qui, ayant de meilleures jambes que lui, continuait à dételer, et dont une haute colline masqua à ce moment la fuite.

Revenu de l'idée de se délivrer de l'Indien et de s'emparer de l'éléphant blanc par la violence, le talapoin ne nourrissait, du reste, aucune velléité de recommencer ses attaques; ses deux échecs successifs lui suffisaient.

Pourtant il n'abandonnait pas la partie; il avait seulement un autre projet : celui de dénoncer Tungug, dans la première ville venue, comme sacrilège, comme usurpateur de l'éléphant blanc, et de réclamer l'animal sacré.

« Entre l'affirmation de ce misérable et la mienne, pensait-il, entre un individu sans aveu et un talapoin de la pagode royale d'Ajuthia, aucun juge, aucun mandarin n'hésitera. L'éléphant blanc me sera rendu et son impur cornac subira la mort qu'il mérite. »

Après un repos de quelques heures, l'éléphant blanc donnant des signes d'impatience réitérés, Tungug remonta sur son cou, et la poursuite de Chantaboun recommença.

Elle dura trois jours, au bout desquels l'illustre et redoutable pachyderme perdant toute trace du fuyard, dut renvoyer sa vengeance à une autre époque.

Qu'était devenu le talapoin? Mystère.

Quant à Tungug et à l'éléphant blanc, ils avaient dépassé la province de Battambang et campaient à l'extrémité septentrionale de la chaîne des monts Poursat qui s'étend, au sud-est, entre le royaume de Siam et le Cambodge, dans un pays magnifique où les fruits, la canne à sucre, les légumes, le gibier abondent, où l'on fait, à volonté, des pêches miraculeuses dans les rivières.

IX

LE RETOUR

Dans la direction de Bangkok. — A Muang-Kabine. — Une entrée triomphale. — Dans l'écurie du gouverneur. — Emotion publique. — Départ pour la capitale. — Les étapes. — Anxiété. — Réception royale. — La présentation. — L'arrestation.

Le divin pachyderme avait de nouveau besoin de soins; ses étapes prolongées, sa colère, tendaient à rouvrir ses crevasses.

Tungug le voyant fiévreux, abattu, se hâta de le panser de son mieux avec de l'eau fraîche et des plantes, et le surlendemain de son arrivée au pied des monts Poursat, il eut la joie de constater que l'appétit lui revenait et avec l'appétit les forces, la santé.

C'est qu'il ne fallait pas plus le laisser mourir de maladie que dans quelque catastrophe, sous les griffes, les crocs des tigres ou sous les coups de chenapans du genre de ceux qui composaient l'escorte de Chantaboun, car sans lui rien n'existait plus des splendeurs féeriques dont le cerveau de l'Indien était rempli, et qui demain allaient devenir des réalités. Sans lui plus de princesse Mâ, plus d'amour, plus de bonheur, plus que le désespoir et la mort!

Brûlant du désir de toucher au terme de son voyage si long, si pénible, si accidenté, Tungug employa tous les moyens en son pouvoir pour arracher son compagnon aux délices champêtres de la dernière halte, et ayant réussi, il reprit sa marche à petite journée, le front tourné vers l'Occident, en sortant souvent des forêts pour chercher des yeux quelque village, quelque bourg où il pût annoncer la grande nouvelle, réclamer la protection dont il sentait de plus en plus le besoin, et commencer à goûter les douceurs de sa réussite.

Enfin un matin, par un temps d'une incomparable sérénité, il entra dans la ville de Muang-Kabine, qui est située à huit ou dix journées à l'est de Bangkok, et où l'animation est vive à cause des mines d'or qui sont exploitées dans son voisinage.

Son apparition subite à laquelle personne ne s'attendait, produisit l'effet d'un coup de foudre: en quelques minutes la population entière fut sens dessus dessous; des milliers de Siamois, de Cambodgiens, de Laotiens, de Chinois, mineurs ou trafiquants, se précipitèrent au-devant de lui en faisant retentir l'air d'acclamations enthousiastes; le mandarin, gouverneur de la ville, immédiatement averti, courut le recevoir, au nom du roi, avec le respect et les honneurs dus à son rang suprême, et, sans perdre une minute, des messagers furent expédiés à Bangkok pour instruire Sa Majesté de l'heureux événement et prendre ses ordres.

Tungug marchait auprès du pachyderme, comme un triomphateur, pensant à la princesse Mâ, et croyant déjà qu'il allait la voir apparaître conduite par son illustre père, qu'il lui serait permis de presser sa petite main adorée et de lui exprimer, par ses regards, ses larmes, l'ivresse de son cœur.

Les cris de la foule prosternée sur son passage, les applaudissements bruyants qui le saluaient de quelque côté qu'il tournât la tête, faisaient courir dans tout son corps des frissons d'orgueil et de plaisir.

« Voilà celui qui l'a découvert! répétait-on en le montrant du doigt, en agitant vers lui des langoutis, des écharpes de soie ou de coton : Qu'il vive longtemps! Qu'il vive heureux avec la fille du roi qu'il va épouser! Gloire à lui! Gloire à lui! »

Au centre de la ville le gouverneur s'agenouilla devant le saint éléphant, jeta sa boule de bétel, joignit les mains et pria le divin seigneur de daigner le favoriser, lui, chétif, de sa présence dans sa demeure.

Le pachyderme, ne comprenant pas la supplique, se tourna vers l'Indien comme pour lui demander ce qu'elle signifiait.

« Le seigneur éléphant blanc accepte », répondit Tungug d'un air cordial qui enchanta tout le monde et, d'une façon spéciale, le gouverneur.

La demeure gouvernementale était proche; elle contenait une grande écurie en bambou pour les deux éléphants privés du haut fonctionnaire; immédiatement évacuée par les pachydermes vulgaires, balayée, garnie de paille de riz, cette écurie fut ouverte à l'éléphant blanc qui y entra sans se faire tirer l'oreille, content d'y trouver un abri contre le soleil et une copieuse provende que des esclaves apportèrent par brassée et qu'offrirent les plus riches habitants de la ville.

Invité par ces derniers et par le gouverneur, Tungug refusa l'hospitalité qu'on mettait de toute part à sa disposition, déclara qu'il ne se séparerait pas de son très saint seigneur et ami, et voulut continuer à partager la table et le logement de celui-ci.

On respecta sa détermination, et pour lui témoigner l'admiration qu'inspirait sa découverte, dont le royaume de Siam devait profiter du nord au sud, de l'est à l'ouest, on lui envoya des volailles, des poissons, du riz cuit, des pâtisseries, des fruits, des liqueurs, avec lesquels il se refit joyeusement de ses jeûnes passés auprès de l'éléphant blanc.

Pendant que le pachyderme sacré et l'Indien, à l'abri sous une habitation humaine, festinaient de compagnie et se reposaient de leurs fatigues; pendant que la population se pressait devant la demeure du gouverneur dans l'espérance de les apercevoir l'un et l'autre, la nouvelle de leur présence à Muang-Kabine se propageait de village en village jusqu'à la capitale où les messagers officiels l'apportèrent.

— Est-il jeune? — Est-il grand? — Est-il beau? — Est-il de noble race? — A-t-il bonne apparence? — Est-il marqué des signes célestes? demandait-on partout où les sergents de police, les *nai-mouets*, annonçaient la fortunée capture.

Il ne s'agissait pas de Tungug, mais de l'éléphant.

Quelques-uns cependant s'occupaient aussi de l'Indien.

— Il va épouser la fille du roi. — Il va posséder une province. — C'est un mendiant. — Un pauvre portefaix. — Quel changement dans sa destinée. — Bouddha a eu pour lui des faveurs sans pareilles. — Pourvu qu'il les mérite. — Souhaitons-le, disait-on dans divers groupes.

Puis l'on se disposait à recevoir dignement, à fêter au passage le seigneur animal dont la seule vue devait combler chacun de bienfaits, tout en propageant des fables fantastiques sur sa capture et son arrivée à Muang.

Après deux jours de bonne chère et de calme, durant lesquels les offrandes en parfums, en nourriture, s'accumulèrent contre les parois de son écurie, l'éléphant blanc, guidé par Tungug qui prit place sur un chariot attelé de deux buffles, abrité contre les rayons du soleil par d'énormes parasols, accompagné de gardes commandés par le gouverneur et de douze éléphants bruns privés portant des fonctionnaires, des notables et deux talapoins de la ville, suivit majestueusement le chemin de Bangkok, salué par les vivats d'une foule compacte, par les sons des cymbales, des tambours, des gongs et les détonations de boîtes, de fusils, de pistolets.

Les étapes étaient préparées ; la route, reconnue sur toute son étendue, surveillée par des détachements de paysans, devait être facile et sûre ; le départ s'effectuait dans des conditions qui permettaient de prédire un voyage favorable et rapide.

Rapide, il ne pouvait l'être assez pour Tungug qui aurait voulu voler à la cour, dont le cœur ardent appelait la princesse Mâ, la fée de ses songes, son unique pensée; pour Tungug, qui sur son chariot, comptait impatiemment les heures, faisait et refaisait cent fois du matin au soir, dans son cerveau en ébullition, le tableau éblouissant du sort qui l'attendait, lui poussière, lui ver de terre, dans la capitale du royaume.

Le trajet, commencé au milieu de l'allégresse générale, ne fut entravé par aucun accident.

En forêt, des hommes envoyés en avant, taillaient les branches qui auraient gêné au passage le pachyderme fétiche; en plaine, ils choisissaient les terrains non détrempés par les pluies, non effondrés par les inondations, et les marquaient avec des balises.

A chaque étape le cortège se grossissait de quelque fonctionnaire de rang supérieur monté sur un éléphant brun, et des mandarins servaient à l'animal sacré des gâteaux sur des plats d'or. Tout le long du chemin, les fourrés, les jungles, les cours d'eau étaient battus pour en éloigner les carnassiers, les reptiles dont la vue pouvait effrayer ou troubler l'illustre seigneur, à qui il ne manquait guère que d'être porté en palanquin pour avoir tous les honneurs réservés aux princes du sang en voyage.

On avait quitté Muang-Kabine depuis une quinzaine, lorsque les éclaireurs de la caravane, qui comprenait cinq cents personnes et quatre-vingts éléphants ordinaires, signalèrent au loin la flèche de la grande pagode de Bangkok.

Tungug eut aussitôt un violent battement de cœur et, sans qu'il sût pourquoi, une crainte vague l'envahit.

D'esclave devenir maître puissant et vénéré, de la hutte infecte du mendiant passer dans le palais parfumé du roi, de la rue s'élever au trône, ne sont pas des transformations qu'on subit froidement ; il était donc naturel que l'Indien éprouvât un certain effroi à leur approche.

D'autre part ne pouvait-il pas redouter qu'on manquât aux promesses faites.

Si au lieu de lui donner la princesse Mâ et les richesses qui lui étaient dues, on le renvoyait avec une gratification de quelques centaines ou de quelques milliers de ticaux! cette récompense ne devait-elle pas suffire pour un misérable comme lui.

A cette idée son sang se figea dans ses veines, son front se couvrit de sueur.

« Attendons, fit-il palpitant ; si on me trompe, je me tuerai, voilà tout. »

Bangkok est bâtie au centre d'une immense étendue d'alluvions, dont rien ne romprait la plane monotonie, si une végétation luxuriante ne l'encom-

brait d'espace en espace. Quand on entre dans la capitale siamoise par le Ménam, soit qu'on vienne du nord, d'Ajuthia, soit qu'on vienne du sud, de la mer, de Paknam, l'impression est profonde : ces innombrables maisons flottant sur l'eau, cette animation extraordinaire du fleuve, ces palais, ces pagodes aux clochetons découpés en dentelle s'élevant dans les airs au milieu de gigantesques bouquets de verdure, ces matelots, ces bateliers ramant ou chantant, cette population remuante et bruyante groupée le long des rives ou montée dans des barques, et se croisant dans les canaux qui coupent la ville en tous sens, vous transportent aux pays des songes. Quand on s'avance vers Bangkok par la voie de terre, le panorama n'est plus le même : d'un côté (rive droite du Ménam) ce ne sont que huttes de bambou, marais et jardins ; de l'autre (rive gauche, celle sur laquelle se trouvait le cortège), c'est une muraille crênelée garnie de tours, de bastions, protégeant des palais royaux ou princiers, des pagodes au revêtement de porcelaine, de verre, c'est un amas architectural d'une grandeur imposante,



Le retour à Bangkok, dessin de Scott.

mais qui ne laisse pas supposer la cité aquatique qui s'étend derrière.

Près de la muraille, aux abords de certaines portes, le terrain est découvert et uni.

Le roi, entouré d'un bataillon de gardes et des principaux seigneurs de sa cour attendait, en dehors de l'une de ces portes, l'éléphant blanc.

« Le roi ! le roi ! » s'écria-t-on d'un bout à l'autre de la caravane, dès qu'on découvrit sa Majesté et son escorte.

« Le roi !.. » répéta Tungug en pâlissant.

Les tambours, les cymbales, les gongs résonnèrent, les mandarins, les fonctionnaires mirent pied à terre et marchèrent en tête de la colonne pour aller s'agenouiller devant le monarque et lui présenter le divin éléphant blanc.

L'Indien était au milieu d'eux, tremblant, ému, plein d'espoir et de crainte à la fois.

Tout allait-il se passer loyalement ; sa Majesté allait-elle lui donner la princesse Mâ en mariage, les esclaves et la province solennellement promis !

A cinquante pas du prince tout le monde se prosterna ; les éléphants bruns mêmes, commandés par leurs cornacs, fléchirent les genoux ; seul l'éléphant blanc demeura debout.

Le roi s'inclina, souhaita la bienvenue au fétiche et le pria de vouloir bien entrer à Bangkok où il serait traité royalement, où tout était disposé pour

le recevoir : palais, personnel, esclaves, liste civile.

Le pachyderme sacré regarda le monarque d'un air équivoque et se battit les flancs avec sa trompe pour chasser des mouches qui l'incommodaient.

« Il consent ! » exclama un prince de premier rang accroupi auprès de sa Majesté, pour lequel les balancements de trompe n'avaient point de secret.

Une rumeur de satisfaction roula dans l'escorte royale et dans la multitude qui se pressait au pied des murailles.

— Sire, dit alors le gouverneur de Muang-Kabine, s'approchant en rampant, voici celui qui a découvert le seigneur éléphant blanc.

Le roi daigna abaisser ses regards sur l'Indien prosterné.

« Ha! ha! » fit-il froidement.

Appelant ensuite du geste un de ses ministres : « Emparez-vous de ce coupable, » ajouta-t-il en donnant l'ordre du départ et en remontant dans son palanquin.

Tungug voulut protester, crier; on ne lui en laissa pas le loisir : des gardes l'enlevèrent, le garrotèrent, l'emportèrent en un instant, sans que personne s'intéressât à lui, et pendant que l'éléphant blanc, qui paraissait avoir oublié son ami, entrait dans Bangkok précédé par le roi, et acclamé par une population en délire.

X

LE JUGEMENT

La grande cour du palais. — L'œuvre du talapoin. — Le mahaprasat. — Soldats et amazones. — Le roi. — La solennité commence. — L'accusateur et l'accusé devant le pavillon royal. — L'éléphant blanc dans l'arène. — Hésitation. — La justice divine.

Deux jours plus tard, la grande cour du palais royal s'emplissait de princes, de mandarins, de fonctionnaires, de gens de cour, de talapoins, de soldats, d'amazones, appelés à assister à une solennelle épreuve ordonnée par le roi, et dans laquelle l'éléphant blanc devait jouer un rôle capital.

D'après les conversations animées des uns et des autres, il s'agissait d'une sorte de jugement de Dieu auquel allaient être soumis un talapoin de la pagode royale d'Ajuthia et l'individu qui avait découvert et amené le saint pachyderme.

« Cet individu, répétait-on, affirme qu'il a trouvé l'éléphant blanc; de son côté, le talapoin prétend que c'est à lui, serviteur de Bouddha, qu'on doit le saint animal; la justice divine va prononcer entre eux deux. Ce qui aggrave la cause du premier, c'est le sacrilège dont il s'est rendu coupable. Non content de dépouiller le talapoin, de le frapper, de lui arracher l'éléphant blanc dans une forêt des environs de Battambang, il aurait encore insulté, maltraité la bête sacrée, qui, malade alors, pouvait à peine se traîner. Miraculeusement sauvé, le talapoin est venu, en toute hâte, ici, où il savait que le brigand se rendait directement, a raconté son aventure au chef de son ordre à la cour; celui-ci, à son tour, a instruit sa majesté, et, comme chacun sait, le criminel a été arrêté à son arrivée à la porte de la ville. Il serait décapité depuis hier si le roi, revenant tout à coup sur sà résolution, n'eût voulu l'entendre en présence de son accusateur. Amenés devant sa majesté, le talapoin et le prisonnier durent exposer à fond l'un ses griefs, l'autre sa défense. Avant de remettre la princesse Mâ et d'immenses richesses à l'heureux découvreur de l'éléphant blanc, le roi tenait à chasser le doute de son esprit, à ne prendre une décision définitive qu'une fois sa conviction bien établie. Le talapoin parla longuement; l'accusé se défendit avec une véhémence, une chaleur qui touchèrent le roi, traita le talapoin d'imposteur, lui renvoya les épithètes dont celui-ci l'avait accablé, et supplia sa majesté d'en appeler à l'éléphant blanc même.. Cette idée plut au roi, qu'elle tira d'une vive perplexité et dont elle dégageait la responsabilité. Il fut alors arrêté que le talapoin et l'accusé seraient placés dans la grande cour du palais, l'un libre de ses mouvements, l'autre pieds et poings liés ainsi qu'il convient à son rang infime, à l'accusation qui pèse sur sa tête, et que devant tout le personnel de la maison royale, le seigneur éléphant désignerait le vrai coupable, lequel aurait aussitôt la tête tranchée. »

— Comment le désignera-t-il?

— Par sa colère, par ses attaques, comme il montrera par ses caresses celui qui doit être récompensé. Le seigneur éléphant blanc ne peut se tromper, son essence divine l'atteste. Dans une si grave conjoncture, il ne manquera pas de prouver la suprême sagesse, la sûreté infaillible de son jugement. D'ailleurs, nul mieux que lui ne doit savoir qui du talapoin ou du prisonnier l'a trouvé, en a doté le royaume. »

Dans quelques groupes, on opinait en faveur du talapoin; dans d'autres, on se tenait sur une prudente réserve ; de ci, de là, on s'extasiait sur la beauté, la blancheur du nouvel éléphant sacré et sur son caractère farouche; partout on attendait impatiemment l'épreuve qui se préparait.

Le palais royal de Bangkok est une somptueuse résidence, ceinte de hautes murailles d'une lieue de tour et garnies de bastions armés de canons, remplie d'édifices profanes ou religieux d'une magnificence sans égale, où vivent des milliers de femmes : princesses, servantes de la reine ou du roi, car le roi est servi par des femmes, concubines de sa majesté, amazones, etc., et des milliers d'hommes : princes, fonctionnaires, soldats, esclaves.

La grande cour, vaste espace pavé de dalles de marbre, est bordée par d'élégantes constructions, notamment par la salle où le roi donne ses audiences journalières en présence d'une centaine de mandarins prosternés la face contre terre, et dont le portail est orné de deux statues colossales de granit s'appuyant chacune sur une sorte de sceptre sculpté presque aussi grand qu'elles.

En face s'élève le *mahaprasat*, édifice à quatre façades, au toit pointu surmonté d'une flèche dorée et couvert de tuiles vernissées.

C'est là que le roi reçoit les ambassadeurs, qu'on expose les cendres du monarque défunt dans une urne d'or, et que prêchent les talapoins du palais; c'est là, sur un trône doré auquel on montait par des gradins chargés de tapis, que sa majesté allait

présider à la justice du seigneur éléphant blanc.

Bientôt la cour fut pleine jusqu'à ses extrémités les plus reculées.

Les soldats, vêtus de rouge et armés de fusils à baïonnette, se rangèrent en triple file devant la foule, le front tourné du côté de la salle d'audience; les amazones s'allignèrent en colonnes compactes, à droite et à gauche du mahaprasat, pour maintenir aussi les spectateurs et achever de tracer l'arène où le pachyderme saint devait faire connaître sa sentence.

Les amazones du roi de Siam, les femmes-hommes, forment, comme celles du roi de Dahomey, un corps d'élite; elles portent un uniforme qui a de l'analogie avec le vêtement national écossais ;leur armement se compose d'un petit sabre de cavalerie, d'un pistolet, d'un arc et d'un carquois; on les recrute parmi les filles les plus belles des nobles familles; elles constituent la garde du corps du roi, et sont de toutes les grandes cérémonies; quand on voit leur bataillon en parade, on peut être certain que le souverain ne tardera pas à paraître.

En effet, à peine étaient-elles à leur poste que le roi arriva.

De taille ordinaire, aux cheveux blancs, à l'air grave, à l'embonpoint un peu développé, il s'avançait lentement, en mâchant du bétel, aux sons criards d'une musique assourdissante qui réjouissait les oreilles de l'assistance.

Il portait un large pantalon de soie rouge brodée, une tunique brune de même étoffe également enrichie de broderies, et une toque garnie de pierres précieuses.

Un sabre à poignée magnifique pendait à son côté; il avait aux pieds d'éblouissantes mules.

Il gravit mollement les degrés de son trône, s'assit et invita du geste les personnages qui l'accompagnaient à se placer. C'étaient des mandarins, des officiers supérieurs; ils s'accroupirent sur les gradins.

En même temps, des femmes et des enfants des appartements royaux se prosternèrent autour de sa majesté, prêts à présenter l'éventail, le crachoir d'or en forme d'urne, la boîte d'arec ou la théière.

Quand chacun fut à son poste, la musique cessa et le son lugubre du tam-tam annonça que la solennité était ouverte.

Une dernière rumeur circula parmi la foule bariolée et compacte entassée dans la cour; puis tout se tut, le roi ayant préalablement fait annoncer que le silence était de rigueur, tant que durerait le *jugement*.

Chantaboun et Tungug attendaient dans un coin de la salle d'audience, l'un parfaitement libre, l'autre les mains attachées derrière le dos, les pieds liés.

Des talapoins amenèrent le premier à vingt pas du pavillon royal; des gardes apportèrent le second et le déposèrent sur les dalles, à quelques mètres de distance de Chantaboun.

Le talapoin s'agenouilla et se mit à prier avec une vivacité qui trahissait l'agitation de son âme; l'Indien pleura et attendit en frissonnant.

Ses lèvres blêmes murmuraient deux noms : celui de Mâ et celui de Bouddha.

Au moment de mourir peut-être d'un affreux supplice, il envoyait à la princesse sa dernière pensée, et demandait à son Dieu de le recevoir dans sa miséricorde infinie.

Le gong résonna de nouveau et l'éléphant blanc, somptueusement harnaché, sortit de son écurie dont ses cornacs venaient d'ouvrir la porte, et entra dans la cour du palais.

Il portait la tête basse, ses yeux étaient plus rouges qu'à l'ordinaire, son allure avait quelque chose de maladif, ses regards sombres et obliques lui donnaient un air de sauvagerie redoutable.

Les officiers de sa maison le suivaient de loin.

On aurait entendu voler les moustiques dans la cour, tellement son apparition avait impressionné tout le monde.

Il s'arrêta d'abord, étonné de l'appareil qui l'entourait, fit le tour de la haie de soldats et d'amazones qui retenait la foule, comme pour chercher une issue et, la vue troublée, s'approcha en grognant de Chantaboun et de Tungug.

Il parut ne pas reconnaître ce dernier qui le regardait, étendu sur les dalles; au contraire il secoua ses oreilles devant le talapoin.

Celui-ci, bouleversé par l'approche du pachyderme, sentait ses forces l'abandonner, et se raidissait pour ne pas tomber à la renverse. Sa bouche n'obéissait plus à sa volonté, il ne pouvait plus articuler ses oraisons, et balbutiait, éperdu, des mots sans suite.

L'éléphant le flaira sans le toucher, se balança en piétinant, poussa un cri rauque et s'éloigna de lui pour aller à l'Indien.

Le talapoin respira, tourna la tête vers le Mahaprasat, et ses yeux semblèrent dire à Sa Majesté :

« Sire, l'épreuve est faite; le seigneur éléphant blanc m'a respecté; voilà l'imposteur; permettez que je me retire à vos pieds et que j'y attende vos ordres et vos bienfaits. »

Mais c'était trop se hâter.

En réalité le jugement se dessinait favorablement pour Chantaboun; cependant avant de lever la séance, il fallait voir la façon dont l'illustre fétiche se comporterait envers Tungug.

Arrivé près de l'Indien, l'éléphant redoubla ses cris, en y mêlant des accents de colère effrayants, agita sa trompe, saisit Tungug par le corps, et l'éleva en l'air, comme pour le briser sur les dalles.

Une exclamation d'épouvante jaillit de toutes les poitrines; le roi même ne put retenir un « ha ! » d'effroi.

L'éléphant tint l'Indien suspendu au-dessus de sa tête pendant un instant, puis, par un brusque mouvement, retournant vers le talapoin toujours agenouillé, à la stupéfaction générale, il le renversa d'un coup de défense, lui posa un pied sur la poitrine et l'écrasa.

On vit Chantaboun écarquiller les yeux, se débattre et mourir en l'espace de quelques secondes.

Lorsqu'il ne donna plus signe de vie, l'éléphant reposa doucement Tungug à terre, le caressa avec sa trompe, en grognant de plaisir, et chercha à détacher ses liens.

L'Indien, ivre de joie, embrassait le pachyderme, ne pouvant le toucher, lui parlait, le visage inondé

de larmes, lui prodiguait les noms les plus tendres, le conjurait de ne pas l'abandonner.

Cette fois l'épreuve était décisive.

Le roi, transporté de joie, donna le signal des acclamations, fit battre le gong, jouer la musique, et ordonna à deux mandarins d'aller couper les liens du héros, en faveur de qui la divinité venait de se prononcer d'une façon si éclatante.

Débarrassé de ses entraves, Tungug, sans s'éloigner de l'éléphant qui veillait sur lui et témoignait ne plus vouloir le quitter, se prosterna vers le roi et tendit ses bras en suppliant.

« Relève-toi, *Prince*, lui dit Sa Majesté d'un ton bienveillant, en descendant de son trône, et reçois nos royales félicitations. »

XI.

EPILOGUE

En pirogue. — La maison du négociant. — La reconnaissance de Tungug. — Une généreuse demande.

A quelque temps de là, une magnifique pirogue,



La justice de l'Éléphant blanc, dessin de Scott.

sculptée, dorée, tendue de soie, rutilante de richesse, montée par cinquante rameurs à la peau bronzée et à moitié nus, dont les pagaies frappaient l'eau en mesure, glissait légèrement sur le Ménam, croisant les lourds bateaux des marchands de riz, les canots des marchands de fruits ou de légumes, les bâtiments qui sortaient du port.

Assis sur des cousins brodés, sous un dais élégant se terminant en flèche, entouré d'officiers et d'esclaves splendidement vêtus, portant sur la poitrine les insignes du grade le plus élevé de l'ordre de l'éléphant blanc, décoration siamoise, Tungug regardait du haut de cette pirogue le beau panorama de Bangkok, qui se déroulait à sa vue.

Une expression rayonnante de bonheur illuminait son visage, mêlée à une douce teinte de mélancolie.

Le présent et le souvenir du passé se confondaient dans son esprit.

Les insectes bourdonnaient, les oiseaux chantaient, les enfants se baignaient sur les deux rives du fleuve sous un ciel dont aucun nuage ne troublait la pureté.

« Halte! » commanda un officier aux rameurs qui relevèrent aussitôt leurs pagaies.

La pirogue habilement dirigée par l'esclave qui

tenait le gouvernail, accosta au débarcadère d'une maison d'agréable apparence.

Tungug sauta légèrement à terre, traversa le jardin, et pénétra dans une salle du rez-de-chaussée où un homme, vêtu à l'européenne, dépouillait un volumineux courrier que venait de lui apporter le dernier paquebot, assis dans un fauteuil de bambou et fumant un cigare.

« C'est toi! », s'écria-t-il, en se levant, et avec une vive émotion.

« C'est moi! », repartit Tungug, en se précipitant dans ses bras.

« C'est bien de ne pas m'avoir oublié. »

« Le pouvais-je? »

« A la bonne heure! »

Tungug s'assit auprès de M. Manon-Villers, qui le félicita chaleureusement, et en lui presant les mains, de sa haute fortune qu'il connaissait dans ses détails.

« Et tu es heureux? », lui demanda le négociant en souriant.

« Si heureux, que je crois être bercé par un divin rêve. Maintenant que puis-je faire pour vous, mon bienfaiteur, qui m'avez aidé à conquérir l'éléphant blanc, à mériter Mâ? »

« Pour moi personnellement, rien que de me conserver ton amitié à laquelle j'attache du prix, parce que je sais que ton cœur est bon; mais si l'appui que je t'ai prêté t'a été utile, puisque te voilà prince, gendre du roi, riche et puissant, prouve-moi ta reconnaissance en te rappelant ta détresse passée quand tu verras des pauvres, en traitant humainement ceux qui dépendront de toi. Dans ce merveilleux royaume dont tu es maintenant un des piliers, c'est à qui, tu ne l'ignores pas, fera sa *moisson sur le dos du peuple*, comme on dit proverbialement ici et ailleurs : n'augmente pas injustement les charges de ceux qui ploient déjà sous un fardeau écrasant, n'ajoute pas aux peines de gens dont l'existence n'est que larmes et misère; sois bon, même pour les méchants; que ton bonheur te serve à faire des heureux, non à opprimer, et tu seras ainsi digne de ton sort, et je serai payé au centuple de tout ce que tu penses me devoir. »

Tungug promit au négociant de suivre la belle conduite qu'il lui traçait, et, chose plus rare, il a tenu sa promesse.

A. DUBARRY.

LA SCIENCE EN FAMILLE

DU DÉVELOPPEMENT DU SENS DES COULEURS

Au château de Courcelles se trouvait réuni un essaim de cousins et cousines, et pendant cette semaine, comme par miracle, il ne pleuvait pas.

Avec quels cris et quelle joie, en vrais chevaux échappés, ils couraient dans le parc sans respecter toujours les plates-bandes et les massifs; cet entrain ne faisait point trop l'affaire du chef-jardinier, mais ils ne compatissaient que fort médiocrement à ses peines. Les enfants de la maison, Julie et Jacques, comptaient parmi les plus turbulents, pensant faire ainsi les honneurs de la propriété paternelle. D'ailleurs, le plus âgé, je ne dirai point le plus grave de la bande, n'avait pas dix-sept ans. « Les hommes » y mettaient encore quelque discrétion, mais « les demoiselles » avec leurs jupes!... Plus lentes à se mettre en train, craignant de déranger leur toilette, elles se permettaient, parfois, de se faire prier, mais quand elles étaient lancées!

Le père et la mère de Julie et de Jacques, l'oncle et la tante de toute cette jeunesse, toujours souriants, étaient les premiers à applaudir à ces jeux d'écoliers en vacances. Mme Séneuil, la meilleure femme du monde, ne leur demandait que d'épargner les hôtes de la basse-cour, ses coqs cochinchinois, japonais, anglais, et ses petites poules bretonnes. Quant à M. Séneuil, pourvu que l'on respectât sa belle bibliothèque, il trouvait que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

C'était un savant, et un savant de la bonne espèce, d'un esprit libre, ouvert, sachant se mettre à la portée de tous, et quand il le voulait, ce qui lui arrivait souvent, un vrai charmeur. Certainement cousins et cousines aimaient fort les rondes, les barres, le criket; cependant plus d'une fois ils avaient abandonné ces jeux pour venir s'asseoir sur les marches du perron et écouter l'oncle. Il ne leur racontait point de contes que son imagination aurait pu facilement inventer, il leur donnait de véritables leçons d'histoire, de science, mais avec une nouveauté si attrayante et des détails si imprévus, que son jeune auditoire l'appelait « l'oncle Verne II ». On ne s'ennuyait donc point au château de Courcelles.

Il faut dire que dans le parc, il existait une fort belle collection de dalhias. Aimez-vous cette fleur? elle n'est pas trop de mon goût, mais Julie et sa cousine Claire l'estiment beaucoup. Un jour donc, elles s'étaient arrêtées devant un beau dalhia dont les pétales étaient enroulés avec cette exacte symétrie qui fait l'orgueil des amateurs.

— « Oh quel beau dalhia bleu! s'écria Julie.

— « Où vois-tu donc cet oiseau couleur de temps? demanda Claire.

— « Mais là, sous tes yeux.

— « Celui-là? tu as la berlue, il est rouge.

— « Tu as donc perdu la vue, il est bleu!

— « Il est rouge!

— « Bleu!

— « Rouge!

Ces demoiselles s'échauffaient fort sans pouvoir se convaincre; elles appelèrent à grands cris cousins et cousines.

— « N'est-ce pas que ce dalhia est du plus beau bleu du monde?

— « N'est-ce pas qu'il est d'un rouge un peu sombre? Julie plaisante.

— Je ne plaisante point du tout! et il faut avoir bien envie de taquiner...

— « Ce dalhia ? fit Jacques.

— « Oui, celui-là...

— « Il n'est ni bleu ni rouge, il est violet. » Et tout l'aréopage fut de l'avis de Jacques.

— « Tais-toi, mauvais plaisant ! » dit Julie à son frère ; et la discussion du bleu et du rouge recommença de plus bel.

— « Allons jouer, reprit Jacques d'un ton peu galant, ne voyez-vous pas que ces demoiselles nous font poser. »

Le feu ainsi mis aux poudres, ce ne fut qu'après d'assez orageux débats que la chevalière du rouge et la marquise du bleu, toujours plus fermes dans leurs dires et en commun irritées contre le parti du violet, résolurent de faire appel à M. Séneuil. Le dalhia fut coupé par Julie, et la bande riant, discutant, railleuse, faisant grands gestes et un peu colère se mit en route, en suivant la fleur, cause du litige. Précisément M. Séneuil était assis sur le perron du château fumant sa bonne pipe et lisant son journal.

— « N'est-ce pas, papa, que ce dalhia est bleu ?

— « N'est-ce pas, mon oncle, qu'il est rouge ?

Et le cortège de reprendre avec l'urbanité d'Aristophane et à la façon du chœur antique : « Homme chéri d'Athènes, dis, prononce. Ces filles sont folles ; une malfaisante déesse, *Artémis phosporos* peut-être, a-t-elle troublé leur vue, car tu le vois, ce dalhia est violet. Ne te laisse pas corrompre, ne juge pas en cédant à l'affection paternelle, car *Zeus* aime la justice et punit les prévaricateurs. »

M. Séneuil fit un signe ; la clameur confuse de tant de voix expira comme expirent les flots retentissants de la mer, lorsque *Poseidon* l'ordonne, et d'une voix grave il dit :

— « Toi, Claire, tu vois ce dalhia rouge sombre ?

— « Oui, mon oncle, bien sûr, il est rouge !

— « Et toi, Julie ?

— « Moi, je le vois bleu, d'un bleu un peu... un peu fauve.

— « Bien sûr ?

— « Oui, père.

— « Et vous autres, vous le voyez violet ?

— « Oui ! oui !

— « Eh bien, ma bonne Julie, eh bien, ma chère Claire, vous avez de fort jolis yeux, mais ils sont atteints d'une maladie que l'on nomme le « Daltonisme » du nom du médecin anglais Dalton qui a, le premier, constaté et étudié cette condition particulière de la vue, se rencontrant chez certaines personnes. Je crois — notez bien que je dis je crois — avec vos cousins et vos cousines, que ce dalhia, très joli de forme et fort régulier, est violet.

— « Violet ! s'écrièrent ensemble les deux condamnées stupéfaites !

— « Oui, violet, je crois. Ne prenez pas des mines si inquiètes, vous ne serez pas bien malheureuses pour ne pas voir le violet, et le daltonisme est une maladie, une condition visuelle si commune, que dans l'administration des chemins de fer, avant d'engager un postulant devant être employé sur la voie, on s'assure qu'il perçoit exactement la couleur des disques, des feux et des signaux, car vous comprenez de quels terribles accidents ils pourraient [ê]tre cause sans une perception exacte des couleurs. Ce sage examen a démontré que beaucoup d'hommes étaient atteints de daltonisme. Mais, comme je ne pense pas, ma chère Claire et ma chère Julie, que vous vouliez jamais faire mouvoir les aiguilles d'une voie ferrée ou conduire un train, vous n'avez point à vous tourmenter si, en regardant du violet, l'une de vous voit bleu et l'autre rouge. Aussi bien le violet est la dernière couleur dont l'œil humain ait fait l'acquisition, encore n'est-elle pas parfaite, et sur dix personnes, il n'y en a pas deux qui en soient frappées d'une manière égale.

— « Comment, comment, papa, vous dites en parlant de ce dalhia : « je crois qu'il est violet » et vous ne l'affirmez pas ! puis vous nous entretenez de couleurs « acquises », mais le bleu, pour moi, a toujours été bleu, le violet, violet !

— « Si, en attendant l'heure du dîner qui va bientôt sonner, vous voulez, mes enfants, quelques explications, asseyez-vous et écoutez-moi.

Le cercle se forma, des yeux attentifs se tournèrent vers M. Séneuil. Julie et Claire seules paraissaient soucieuses, se sentant atteintes et convaincues de daltonisme. M. Séneuil s'en aperçut et leur dit en riant : « Eh, voulez-vous bien sourire ! où est le mal ? Si, quand vous vous marierez, vous prenez un époux violet, il paraîtra bleu à l'une et rouge un peu fauve à l'autre. »

Le mari violet fit beaucoup rire le jeune auditoire.

M. Séneuil reprit : D'abord il faut que vous le sachiez : parce que la science l'établit et le démontre, comme toutes les autres créatures, l'homme s'est perfectionné, peu à peu, par la sélection et la culture, non-seulement dans son intelligence, mais encore dans ses organes. L'anthropologie, science moderne, mais exacte, ne laisse aucun doute à cet égard. Les professeurs se disputent sur des questions de détail qui n'ont rien à voir ici.

Parmi les organes de la constitution humaine, l'œil s'est-il perfectionné ? Voilà indirectement la question soulevée par le daltonisme de Julie et de Claire, comment la résoudre ? La charpente humaine, après des siècles et des siècles encore, se retrouve dans des ossements qui, enfouis en des terrains d'une certaine nature, ont pu échapper, plus ou moins, à l'action du temps. Mais l'œil humain, par sa constitution même, ne pouvait avoir semblable fortune, et nous offrir un moyen aussi facile de reconstitution. L'observation directe n'avait ici rien à faire, quelques jours après que l'œil d'un mort est fermé, il ne reste plus rien de lui sinon la cavité qu'il remplissait.

Il fallait donc pour les savants procéder par voie indirecte, et je crois qu'ils eussent renoncé à toute recherche si la philologie n'était venue leur donner le fil conducteur et prouver que l'œil, comme tous les autres organes de l'homme, avait subi un lent perfectionnement. Je vous dirai en passant que depuis que, dans notre siècle, les sciences n'ont marché qu'à coups d'expériences et d'observations, elles se tiennent et n'en forment qu'une seule que l'on pourrait appeler la science des faits, de leurs causes et de leurs conséquences. On disait autrefois que le monde était livré aux disputes des savants, chacun tenait à honneur de créer un système. Aujourd'hui chacun fouille l'univers et rapporte à

une masse commune les faits qu'il découvre. Le chimiste a donné ainsi à l'astronome le moyen de savoir de quels corps sont composés les mondes innombrables qui roulent sur nos têtes; les géologues aident les naturalistes, les anthropologistes, et voici que les érudits, qui se sont livrés et se livrent encore à l'étude des vieilles langues, ont jeté un jour singulier sur l'œil, et prouvé que, dans cet organe ainsi que dans tous les autres dont il est pourvu, l'être humain était allé en se perfectionnant.

« Il est évident que ces érudits ne pouvaient remonter dans le temps plus haut que les monuments écrits qui sont parvenus jusqu'à nous...

— « Mais, papa, dit Jacques qui témoignait l'envie d'adresser une question à son père, ce n'est donc pas vrai ce que l'on dit de l'étendue et de la finesse de la vue des sauvages.

— On a fait beaucoup de contes sur eux et il a plu à un romancier presque de génie, Fenimore Cooper, de les douer d'une oreille et d'un œil prodigieux. Il peut bien en être ainsi, l'état d'alarmes continuelles dans lequel ils vivent a pu développer chez eux l'étendue et l'acuité du sens de la vue sans leur donner pour cela la perception des couleurs. Or ce sont des couleurs qu'il s'agit. Tu sais que ta sœur a une vue excellente, qu'elle voit très loin, et cependant ses yeux ne connaissent pas le violet. Ma réponse est topique, comme tu dois le reconnaître.

« Revenons à nos érudits, ils vont nous causer de singulières surprises. Dans les hymnes indiens, en cherchant toutes autres choses, ils constatèrent que le rouge était tantôt confondu avec le blanc éclatant de la lumière, tantôt avec le noir de l'obscurité, et ne marquait pas ainsi dans ces écrits, une sensation distincte et déterminée. Mais je ne veux pas vous faire remonter si loin, je n'examinerai que les poèmes homériques que Jacques et ses amis connaissent. Eh bien, les Grecs qui saccagèrent Troie, n'avaient aucune idée des couleurs du prisme, ils ne percevaient d'une manière absolue que le blanc de la lumière, le rouge, le jaune, à cause de leur grande intensité lumineuse, et l'absence de la lumière, l'obscur, le noir.

— « Quoi! fit Julie en frappant des mains, ni le bleu! ni le vert! ni le ciel! ni la verdure des champs et des forêts!... ces couleurs existaient cependant.

« Oui, mais pour eux, elles étaient comme le violet est pour toi. Quand Homère parle du ciel il l'appelle *clair, scintillant, brillant, blanc, multicolore, éblouissant, rayonnant, noir, gris de fer, étoilé;* comment admettre, s'il l'eût vu bleu, lui qui est si pittoresque et si précis, qu'il n'ait pas une seule fois donné cette dénomination dans ses deux énormes poèmes? Gœthe qui, outre le grand poète que vous savez, était un érudit et un naturaliste, avait déjà fait cette remarque, mais c'est à M. Gladstone, l'homme d'Etat et le premier hélléniste de l'Angleterre, que revient l'honneur de l'avoir précisée et d'en avoir tiré la conséquence naturelle.

« La mer varie pour nous entre les tons verts et bleus, eh bien! pour Homère, il ne la voit que de couleur vineuse, ne sortant probablement pour lui de l'obscur que lorsqu'elle surgit sous les ardeurs du soleil. Plusieurs siècles après Homère, le sage Pythagore enseignait qu'il n'existait que quatre couleurs: le blanc, le noir, le rouge, le jaune, et, avant lui, Xénophane n'en voyait que trois.

« Venons au vert, au sort duquel Julie semble porter un si vif intérêt. D'abord je lui dirai que dans les vieux chants indiens on n'en trouve pas plus de trace que du bleu. Notez que nous sommes en présence d'un peuple religieux qui a souvent ses regards tournés vers le ciel, et d'un peuple agriculteur; eh bien, il ne parle jamais de l'azur du ciel, de la verdure de la terre. Celle-ci pour lui est « forte, patiente, odorante, large, grande », les arbres « beaux, fertiles, élancés, couleur d'or », mais on ne rencontre jamais dans ces hymnes sacrés la plus légère teinte verte.

« Dans les descriptions sans nombre de plaines et de montagnes que le divin Homère nous a laissées, il a employé plus de soixante épithètes, M. Gladstone les a comptées, et une seule fois l'adjectif χλορως (vert) se rencontre et encore, les hellénistes sont d'accord pour reconnaître que ce mot marquait à cette époque le ton de jaune-vert. Ainsi la couleur franche du vert, Homère et les Grecs de son temps, ne la connaissaient pas, la conclusion me paraît forcée.

— « Étonnant! prodigieux! s'écrièrent dix voix fraîches.

— « Une autre conclusion également forcée s'impose: c'est que l'œil humain s'est admirablement perfectionné. Ce travail a été bien long. Dans la version grecque de la Bible, dite de Septante, 130 ans avant Jésus-Christ, on trouve plusieurs fois le mot χλορως désignant nettement le vert, mais la rétine semble avoir acquis plus lentement encore le sens du bleu. Dans Homère, κυάνεος signifie sombre, noirâtre, et le mot si euphonique latin *cœruleus* qui, plus tard, a désigné la couleur bleu définitivement conquise, ne signifiait, lui aussi, même du temps de Virgile, comme le *chloros* (vert) des Grecs qu'un ton vague du sombre et de l'obscur. Homère parle de la vigne *cœrulea*, les ombres noires sont *cœruleœ*; la barque à Caron, *cœrulea*. La même épithète se trouve dans des poèmes du temps pour indiquer d'autres objets qui n'ont, certainement, jamais été bleus.

« Je n'ai pas, avec des petites têtes aussi intelligentes que les vôtres, besoin de donner mes conclusions.

— « Mais mon oncle, dit Émile, avant de nous exposer des choses si nouvelles et si intéressantes, pourquoi avez-vous dit, en parlant de ce dalhia: *je crois* qu'il est violet, ne le serait-il pas en effet?

— « Réfléchis.

— « Ah! je pense deviner ce que vous vouliez sous-entendre: c'est que, dans ce que nous voyons violet aujourd'hui, l'œil des générations futures découvrira peut-être des tons nouveaux que notre rétine ne peut saisir encore.

— « Très-bien raisonné, neveu, mais j'entends la cloche, la maman nous attend, allons dîner et puissent nos chères Julie et Claire, malgré leur daltonisme, ne voir la vie que couleur de rose! »

A. Surmay.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS

LE DERNIER DES STUARTS (1)

Avec un grand sens, les Espagnols ne disent pas d'un homme : il est brave, mais il a été brave tel jour. Jacques II avait donné maintes preuves de son courage, cependant, en apprenant le débarquement de Guillaume, il montra une inquiétude qui surprit. Cette émotion était cependant facile à comprendre, il se sentait dans l'abandon, entouré de traîtres, et il tremblait pour le sort de sa femme et de son enfant, de ce prince de Galles, dont la naissance avait peut-être déterminé Guillaume à agir. A ce sentiment fort respectable s'en joignait un autre moins impersonnel. Dans le cerveau du roi s'était dressé l'échafaud de Charles Ier, cette image le poursuivait et nous verrons quel rôle elle joua en ses destinées.

Inquiet, irrésolu, incapable d'adopter une ligne de conduite, il demandait des conseils, des secours à ses plus énergiques adversaires, à Lord Halifax



Le vieux Kiffin à Whitehall, dessin de F. Lix.

entre autres, que nous avons vu si hardi lors du procès des évêques anglicans, à ces prélats eux-mêmes qui « avertis », répondirent-ils, par ce qu'ils avaient souffert, refusaient, en tant que pasteurs, de donner leur avis sur les choses du royaume. « Que Sa Majesté assemblât son Parlement, alors, comme lords spirituels, ils parleraient. » Réunir en toute hâte cette assemblée, révoquer toutes les mesures qui frappaient l'Église anglicane et les Universités, rendre aux villes leurs vieilles chartes, fut aussi le conseil que donna le brillant Halifax. « Pas de concessions! » rugissait, au contraire, Jeffreys, « politique à outrance! » Il faut bien le reconnaître, le terrible grand-chancelier pouvait soutenir son opinion en évoquant l'histoire; jamais roi, en effet, n'a été sauvé par des concessions faites *in extremis*.

Peut-être Jacques eût-il obéi à la voix de Jeffreys, mais il n'avait pas d'argent, il lui en fallait à tout prix et il savait qu'il ne pouvait en demander et en obtenir que de Londres et des grandes villes du royaume. Tout en grondant et de fort mauvaise grâce, il suivit donc l'opinion d'Halifax ; le chancelier fut chargé de reporter au vénérable Hôtel-de-Ville de la Cité le vieux parchemin garant de ses droits et franchises. Jacques alla maladroitement plus loin qu'il ne convenait assurément à son honneur et à la dignité de sa couronne.

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

Un matin, à son grand étonnement et non sans une vive inquiétude, le vieux Kiffin vit entrer dans son cabinet un huissier de la cour, porteur d'un message par lequel le roi l'invitait à se rendre, le soir même, au palais. Que signifiait une telle invitation? Elle n'était certainement point rassurante, et le vieillard passa toute sa journée à régler ses affaires comme si la mort l'attendait. Le soir, très calme, résolu à tout ce qui pouvait arriver, il se rendit à Whitehall. Il fut introduit cérémonieusement dans la grande galerie des fêtes, encombrée par la foule tumultueuse des courtisans. Churchill l'ayant aperçu s'approcha de lui, et, après l'avoir complimenté et s'être assuré du regard que personne ne pouvait l'entendre : « Miss Eva se porte à merveille, n'ayez aucune inquiétude pour elle, seulement elle est fort tourmentée de savoir M. Roger Stevenson encore à Londres. Il faut qu'il



L'assaut de Clarkenwell, dessin de F. Lix.

s'éloigne... son absence ne sera pas longue; qu'il prenne un déguisement et vienne me trouver : Je faciliterai son départ. »

— « Merci, Mylord, savez-vous pourquoi je suis appelé?

— « N'ayez pas de crainte..., mais je vois que l'on nous regarde, adieu.

Au même instant les huissiers crièrent : « Le roi »; et Jacques II entra suivi de quelques officiers. Jacques n'avait jamais été beau et de figure avenante, mais ce soir, quoique avec peine, il portait un masque de bienveillance. Kiffin, qui ne l'avait pas vu depuis la mort de ses petits-fils, éprouvait des sentiments faciles à comprendre et à justifier; il le suivait d'un regard triste et amer. Le Prince allait laissant tomber à droite, à gauche, quelques paroles de belle grâce; il était évident qu'il voulait plaire. Arrivé à deux ou trois pas de Kiffin, une personne de sa suite lui murmura à l'oreille un ou deux mots, et, Sa Majesté, tournant les yeux vers le vieillard, s'approcha de lui en souriant et dit :

— « Vous vous portez bien, Monsieur? j'espère que nous sommes toujours amis et que vous êtes disposé à me servir.

Le vieillard s'était d'abord courbé respectueusement, mais, en entendant les étranges paroles du roi, il releva la tête, et d'une voix ferme et distincte :

— « Sire, répondit-il, je suis vieux, et depuis la mort de mes enfants je n'ai ni la force, ni la volonté de servir personne. »

A la stupéfaction générale, Jacques reprit : « Quoi! vous vous souvenez encore de cela... Il faut oublier, Monsieur, il faut oublier... [1] ». Et il passa.

Kiffin, profondément ému, entendit une voix qui lui disait tout bas : « retirez-vous ». En levant les yeux il reconnut que c'était Churchill qui parlait. Le vieillard s'éloigna, et, porté dans sa chaise, regagna sa demeure. En y rentrant, il trouva Roger qui, chaque soir, se glissait dans l'hôtel. Ce n'était guère prudent, mais l'attachement qu'il portait à son patron, le besoin d'avoir des nouvelles de sa fiancée, lui faisaient braver tous les périls. En effet, de temps à autre, une main mystérieuse apportait des lettres de la jeune fille. Elle disait, elle répétait, que la violence qui lui avait été faite les avait probablement tous sauvés, qu'il ne fallait concevoir aucune inquiétude sur son sort et qu'elle n'éprouvait qu'un seul chagrin, celui d'être séparée de son cher grand-père, de son cher Roger. Son souci était de le savoir encore à Londres, il fallait qu'il s'éloignât, elle l'en conjurait.

A son retour de Whitehall, le vieillard trouva donc Roger, il lui fit part de ce que lui avait dit Churchill. « Il faut, mon fils, faire ce qu'il conseille, le voir demain soir et partir.

— Je crois que vous avez raison, car il me semble que j'ai été suivi ce soir.

— Ah! mon Dieu!

— Ne vous tourmentez pas, je suis trop agile et trop fort pour me laisser arrêter.

— Oh! prenez garde, prenez garde, mon fils!

— Bah! fit le jeune homme en souriant, je n'aurais qu'à crier « au papiste! au papiste! » et tous les garçons du quartier me viendraient en aide.

— Et où comptez-vous aller, Roger, en quittant Londres?

— Où ma conscience m'appelle, au camp du prince d'Orange.

— Et si l'on se bat...

— Je me battrai et vengerai les frères d'Éva.

Kiffin et Roger tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et après de longs embrassements, des recommandations sans fin, ce dernier s'éloigna, mais il ne pût empêcher le vieillard de remplir ses poches de guinées.

Quand il sortit, armé d'une solide canne plombée, il distingua, embusqué derrière une haute borne l'homme qui l'avait suivi, mais il ne s'en inquiéta guère en voyant l'état de la rue pleine de tumulte et de cris. Il se jeta dans la foule qui s'en allait hurlante du côté de Clarkenwell. Toute la journée, c'était un dimanche, les rumeurs les plus étranges et les plus dangereuses, précisément à cause de leur absurdité, avaient couru dans la Cité. On disait que pendant la nuit prochaine on devait faire une Saint-Barthélemy des protestants, l'on affirmait que les caveaux de l'église catholique établie à Clarkenwell étaient remplis d'armes que l'on devait distribuer aux assassins, que dis-je, des armes! on assurait que sous les sombres voûtes se trouvaient des grils, des instruments de torture, et voilà pourquoi, munie de bâtons, de casse-tête, de broches, de marteaux, la foule furieuse, éclairée par des torches, roulait ses vagues vers Clarkenwell. Arrivée devant l'édifice soigneusement fermé, elle poussa de grandes clameurs, armée de pierres elle fit voler en éclat toutes les fenêtres, enfonça la porte, dont elle brûla les débris, et, appliquant des échelles contre les murailles, elle se mit à les démolir.

Ces fous furieux n'auraient pas manqué d'achever leur œuvre de destruction si une compagnie de gardes, ayant à leur tête Churchill, n'était accourue. Accueillis par une grêle de pierres, plusieurs soldats tombèrent dangereusement blessés, alors Churchill ordonna d'ouvrir le feu; cinq ou six hommes furent mortellement frappés, et l'émeute s'enfuit à tire-d'ailes, en jetant ses torches. Roger avait assisté en spectateur à cette scène de désordre et à cette répression, sans songer au danger qu'il pouvait courir. Il s'éloignait donc d'un pas tranquille lorsque deux ou trois soldats se précipitèrent sur lui et l'arrêtèrent brutalement. Roger résista d'abord, mais calmé tout à coup par la pensée des graves conséquences de son arrestation, il dit aux soldats : « Conduisez-moi devant lord Churchill, il me connaît. »

Ces mots modérèrent la violence des gardes, ils firent ce que Roger demandait. Mais quel fut son étonnement lorsque mis en présence du général, celui-ci, après l'avoir regardé quelques secondes, s'écria :

« Mais je ne connais pas ce Monsieur! » et, comme le prisonnier voulait parler, « taisez-vous, continua-t-il, je vous ordonne de vous taire. Lieutenant, gardez cet homme. »

Le lieutenant prit Roger par le collet et lui dit : « Je ne vous ferai pas mettre des fers, mais au moindre mouvement que vous tenteriez pour vous sauver, je vous passe mon épée à travers le corps. »

Plusieurs autres arrestations avaient été faites; ces prisonniers-là furent traités avec moins d'égards, on leur serra vigoureusement les pouces dans des poucettes très douloureuses, dont le roi, en personne, lorsqu'il n'était encore que duc d'York, avait été l'ingénieux inventeur [1].

Après avoir placé des sentinelles sur la place et établi un poste dans l'église dévastée, Churchill et sa troupe reprirent la route de Whitehall. Dans la première geôle que l'on rencontra furent jetés les prisonniers, excepté Roger qui marchait à côté du lieutenant.

Tout d'un coup Churchill, s'approchant de lui, dit à l'officier. « Je vous remercie et vous décharge de ce Monsieur; je veux l'interroger moi-même et savoir comment il a eu l'audace de prétendre qu'il me connaissait ». Comme Roger allait parler, « taisez-vous ! » reprit-il rudement. Ils marchèrent ainsi quelques instants côte à côte en silence, mais arrivé à un carrefour le général se sépara de la troupe emmenant le captif.

Ils avancèrent toujours silencieux jusqu'à ce que Churchill frappant doucement à une porte demanda au nègre qui vint ouvrir : « le colonel est-il chez

1. Historique.

1. Historique. Les suites judiciaires de cette émeute furent curieuses. Non seulement les prisonniers furent acquittés, mais les douze jurés signèrent un verdict qui accusait les Gardes d'homicide commis sur des bons Anglais veillant à l'exécution des lois.

lui ? » et sur la réponse affirmative qu'il reçut, il entra accompagné de Roger. Le noir serviteur richement vêtu à l'orientale qui les précédait, les introduisit dans une pièce décorée de tapis magnifiques, d'armes précieuses, éclairée par une lampe d'argent dans le goût mauresque. A demi couché sur les coussins d'un large divan se tenait un homme à la figure très belle, énergique et basanée, couvert de pelisses et portant un pantalon dont les zouaves ont rendu à la France moderne la forme familière; cet homme avait devant lui sur une petite table ornée de nacre un vaste bol de punch qui flambait, tandis qu'il aspirait voluptueusement la fumée d'un narguillié. C'était le colonel Kirke dont le régiment avait longtemps tenu garnison à Tanger. Il en avait rapporté les habitudes orientales et un incroyable mépris de la vie humaine.

Pendant les proscriptions qui suivirent l'expédition du Monmouth, pendant ces boucheries auxquelles présida Jeffreys, il s'était littéralement couvert de sang. On l'avait vu avec ses officiers venir porter des toasts sur un balcon où ses soldats venaient de pendre trois insurgés... Enfin c'était lui qui avait présidé à l'exécution des deux frères d'Éva.

A la vue de ce tigre à face humaine, Roger eût grande peine à se contenir, mais il ne cacha point le dégoût qu'il lui inspirait, et quand M. Churchill, selon le cérémonial anglais, présenta M. Roger Stevenson au colonel, le jeune négociant de la cité ne daigna pas même porter la main à son chapeau.

— Dites-donc, Churchill, il n'est guère poli votre monsieur ! fit en ricanant le colonel.

— « Je n'ai pas l'habitude de saluer les bourreaux », répondit froidement Roger.

La conversation commencée sur ce ton aurait certainement mal fini si, avec son inaltérable sang froid, Churchill ne s'était interposé, et, quand l'orage fut à peu près calmé, se tournant vers Roger, il le prit à part, et lui dit :

— « Que vous ayez, cher Monsieur, envie de vous faire pendre, cela vous regarde ; mais, comme avant de vous balancer au bout d'une corde, la torture pourrait bien vous faire parler, je n'ai pas envie de vous laisser pendre... Or vous seriez à cette heure entre les mains de Jeffreys, si, en sortant de chez le roi, l'idée ne m'était venue de me placer à la tête de la compagnie des gardes ».

— « Pourquoi ne m'avez-vous pas fait mettre en liberté ».

— « Parce que, d'abord, je ne tiens nullement à ce que l'on sache, à cette heure, que je vous connais. Je vous ai retenu ensuite par ce que les rues étaient remplies d'hommes de la police qui vous auraient mis la main sur le collet. Or, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je tiens énormement à ce que vous ne soyez pas arrêté. C'est par ce même sentiment de prudence que j'ai fait enlever votre fiancée.

— Vous l'avouez !

— Parfaitement ! J'ai grande confiance dans la loyauté de miss Éva, c'est une jeune personne accomplie, lady Churchill en rafolle, mais si les petits pieds de votre fiancée étaient écrasés par les brodequins et ses genoux broyés par les coins du bourreau... Eh ! cela pourrait bien arriver si vous ne quittez pas Londres. Partez donc au nom du ciel sans avoir la moindre inquiétude pour la jeune fille, elle est sous la garde de ma femme.

Les choses ainsi éclaircies, Roger promit de s'éloigner.

« De quel côté comptez-vous vous diriger ? »

— Vers le Devonshire, je vais au camp du prince d'Orange.

— « A merveille ! » En prononçant ce mot, Churchill échangea un regard avec Kirke et reprit : « Voudriez-vous vous charger de porter quelques renseignements au Prince ?

— « Non, Monsieur, le métier d'espion ne me convient pas. »

Un éclair de sauvage colère passa dans les yeux du colonel, mais le général reprit de sa voix grave et harmonieuse.

— « Chacun a sa conscience et lui obéit à sa façon. » Les routes sont très surveillées et, comme il est possible que vous fassiez quelques facheuses rencontres, prenez ce sauf-conduit, il pourra vous servir. Encore une fois, soyez tranquille sur le sort de miss Éva. Adieu, Monsieur, je ne vous retiens plus. »

Roger partit, et quelques heures après, il avait quitté Londres.

Guillaume poursuivait lentement sa marche en avant, mais il ne cachait point la mauvaise humeur qu'il ressentait de ne pas voir accourir près de lui, des membres de cette noblesse anglaise, qui l'avait si formellement appelé. Les paysans du Devonshire lui offraient leurs bras et leur vie, mais il sentait que c'était de l'appui moral dont il avait besoin, et cet appui, les grands noms de l'aristocratie, les grands seigneurs, pouvaient seuls le lui donner. Leur apparente tiédeur s'explique naturellement; ils avaient compté voir le prince débarquer dans le Nord du royaume et leurs dispositions étaient prises en conséquence. Trompés dans leur attente, dès qu'ils connurent le débarquement de Guillaume, ils s'étaient mis en route pour le rejoindre, mais les routes fourmillaient de troupes royales et ils devaient forcément voyager avec beaucoup de précautions. Cependant bientôt Lord Colchester, Thomas Wharton, Edouard Russel, fils du comte de Bedford, le comte d'Abingdon et bien d'autres parurent au camp; un colonel, Cornbury, fils de Lord Clarendon, allié à la famille royale, ami intime de Churchill, après avoir essayé de livrer trois régiments qu'il commandait comme le plus ancien officier, eut le triste honneur de déserter le premier la cause de Jacques. Bien d'autres allaient le suivre.

Le roi était encore à Londres, lorsqu'il apprit cet événement; il invita le général Churchill à se réunir avec les principaux officiers. Ils se rendirent à cet ordre et bientôt le prince parut au milieu du cercle qu'ils formaient. Jacques avec calme et dignité leur dit : « Je puis comprendre, Messieurs, certains scrupules, et les respecter; s'ils sont pour quelques-uns de vous assez puissants pour que votre conscience vous défende de me servir, donnez votre démission. Mais au nom de vos familles, de l'honneur militaire, de votre propre dignité, n'imitez pas le pauvre Cornbury ! »

Le roi avait prononcé ces mots avec une profonde émotion, les officiers jurèrent de montrer

un dévouement sans bornes, Churchill, les larmes dans les yeux, baisa la main de Jacques, en prenant le Ciel à témoin de son immuable fidélité. La scène fut très émouvante.

— C'est bien, Messieurs, je vous remercie, demain nous partirons pour Salisbury, où l'armée nous attend. »

Eh bien! parmi ces officiers qui venaient de jouer cette abominable comédie, il y avait quatre traîtres. Le duc de Grafton, colonel d'un régiment des Gardes, fils naturel de Charles II, qui appelait Jacques II « mon oncle », les colonels Kirke et Trewlaunay et leur indigne corrupteur Churchill. En quittant le roi, ils se réunirent chez le général et convinrent des moyens qu'ils emploieraient pour livrer Jacques au prince d'Orange.

En quittant ses complices, Churchill passa dans l'appartement de sa femme.

— « Ma chère Sarah, je pars..., c'est à cette heure que je fais appel à tout votre esprit et à toute votre résolution... Agissez comme nous sommes convenus, mais sans précipitation, à l'heure nécessaire.

— Il se décide donc...

— Oui, mais ce ne sera pas long... Sarah, avez-vous eu soin de mettre en lieu sûr vos bijoux?

— Oui, cher Churchill.

— N'oubliez pas que, nous partis, tout le pouvoir va rester de fait à Jeffreys. Appuyez-vous bien sur la princesse Anna.

— Elle fera tout ce que je voudrai.

— Je le pense.

— Mais, cher ami, ce sera bien dur, bien cruel...

— La politique ne se fait pas avec du sentiment.

— Vous allez courir de grands dangers, cher ami.

— Soyez sans inquiétude à mon égard.

Alors les deux époux échangèrent de douces paroles, car leur mutuelle tendresse était profonde et sincère.

— Veillez bien sur Miss Eva, il ne faut pas qu'elle reparaisse avant la fin de la crise.

— Je l'ai vue aujourd'hui, ellel e comprend, elle sait que son fiancé a quitté Londres, et elle vous remercie du sauf-conduit que vous lui avez donné.

— Elle est très intéressante... Si vous quittez Londres, il ne faut pas la laisser derrière vous. Ce ne serait pas prudent, le chancelier la pendrait.

Les époux s'embrassèrent, s'embrassèrent encore, et Churchill alla faire ses préparatifs de départ. Il partit avec le roi et, quand ils arrivèrent à Salisbury, ils apprirent que les grands barons affluaient au camp de Guillaume, Portman de Brastone, Warre de Herstecombe, le plus riche propriétaire du Somersetshire et Seymour qui était, sans comparaison aucune, par la naissance, la fortune, le talent le premier des gentilhommes Tories. Guillaume tenait à Exeter une vraie Cour, où l'on sût enfin que les grands chefs du Nord, dégarni de troupes, s'étaient soulevés. Lord Delamar s'était emparé de Manchester, Danby, d'York, Devonshire, de Nottingham, où se réunirent quatre riches et puissants comtes, Manchester, Rutland, Chesterfied, Stamfort, avec Lord Cholmondley et Lord Grey de Ruthyn. Partout l'insurrection trouvait accueil et c'est à peine si quelques gouttes de sang coulèrent.

Cependant, en apprenant l'arrivée du roi à Salisbury, Guillaume, non pour combattre, car son jeu était de laisser au pouvoir royal le temps de se décomposer, mais afin de se trouver plus près de Churchill et des conjurés, se porta en avant et vint occuper Axminster. Il y eut quelques chocs entre les Anglais de Guillaume et les troupes irlandaises du roi qui partout furent contraintes de reculer. C'est alors que Churchill, Kirke et Trewlauney résolurent d'exécuter le plan qu'ils avaient médité.

Les régiments des deux colonels, réunis par les soins du général, occupaient Warminster. Le temps, après plusieurs jours de pluie, s'était mis au beau.

— Sire, dit Churchill au roi, ne croiriez-vous pas utile de visiter les troupes? Votre royale présence doublerait leur zèle et leur courage.

— Volontiers.

— Eh bien, sire, nous pourrions, si cela vous agréait, visiter après demain le fidèle régiment de Kirke et celui de Trewlauney?

— Fort bien.

— Puisque telle est votre volonté, je vais faire prévenir ces colonels.

En effet, il furent prévenus, mais, en même temps, Guillaume reçut avis de ce qui allait se passer. Au jour et à l'heure indiqués, l'escorte de Jacques, que le général avait soigneusement composée, entourait le carrosse dans lequel le roi allait entrer. Churchill était déjà à cheval et le prince levait le pied pour entrer dans sa voiture, lorsqu'il fut pris tout à coup d'un violent saignement de nez. On crut d'abord que ce n'était qu'un accident passager, mais l'hémorhagie continua, il fallut renoncer à la visite projetée. Jacques fut malade pendant trois jours, et, plus tard, il put dire qu'en cette circonstance la Providence l'avait sauvé.

Cependant trop de monde avait été forcément mis au courant du plan odieux qui venait d'échouer pour que le secret en fut complètement gardé. On n'avait pas de preuves suffisantes pour arrêter le général, mais le soupçon se lisait sur tous les visages, et l'armée, par ce soupçon même, se montrait fort découragée. Quelques officiers parlèrent au roi et un instant il fut question de se saisir de Churchill et de Grafton. C'était bien grave avec les dispositions que manifestaient les troupes! On réunit un conseil de guerre. Le général y parut avec son front d'airain; Kirke, qui y avait été appelé, refusa d'y venir. On délibéra : Churchill se vit l'objet d'une telle méfiance qu'un instant il eut peur pour sa liberté et sa vie. Voulant montrer son zèle, quand presque tous ses compagnons d'armes opinaient pour que l'on battît en retraite, lui, proposait de livrer bataille; mais cette ardeur ne le rendit que plus suspect. Aussi, le conseil levé, il monta à cheval avec Grafton, et ils gagnèrent le camp de Guillaume qui leur fit un très froid accueil.

Le lendemain, l'armée royale, complètement démoralisée, commença sa retraite; c'était le premier pas de Jacques vers l'exil.

Parmi les choses qui avaient contribué à ouvrir les yeux au roi sur la trahison de Churchill, se trouvait une pièce qui se rattache d'une façon

toute particulière à notre histoire. En quittant Londres, Roger, à qui se servir du sauf-conduit dont il était muni répugnait, avait judicieusement pensé que pour gagner le point où il voulait arriver, le chemin le plus direct n'était ni le plus sûr, ni le meilleur; monté sur un bon cheval, des pistolets dans les fontes, il cheminait dans le Glaucestershire, lorsqu'il fit la rencontre d'une bande armée d'une soixantaine d'hommes. Le chef qui les commandait s'approcha du voyageur, et, en l'abordant, lui dit : « Étiez-vous pour la cause de la religion et du pays? »

— Certainement, Monsieur, mais à qui ai-je l'honneur de parler?

— A John lord Lovelace, qui va rejoindre le prince d'Orange.

— J'y vais aussi, et, si votre seigneurie veut un garde-du-corps de plus, fit en riant Roger, je suis votre homme.

— De grand cœur, répondit Lovelace en lui tendant la main. Restez à mon côté. D'où venez-vous?

— De Londres.

— Eh bien, vous me donnerez des nouvelles. Et quand il apprit que Roger était l'associé de la richissime maison Kiffin, il se félicita encore de sa nouvelle recrue.

Lovelace avait toujours été un des Whigs les plus résolus. Arrêté à cinq ou six reprises, sans que des juges, cependant bien décidés à sévir contre lui, fussent parvenus à trouver des motifs suffisants pour le condamner, il avait été, dans ces derniers temps, amené devant le Conseil privé où sa conduite fut soigneusement et minutieusement examinée. Il se défendit avec une dédaigneuse arrogance, et, une fois encore, on dût le remettre en liberté. Jacques assistait à cette séance; dans son indignation il s'écria : « Mylord, ce n'est pas le premier tour que vous me jouez! »

— Sire, répondit Lovelace, je n'ai jamais joué de tour à Votre Majesté ni à personne. Quiconque m'a accusé de jouer des tours a menti.

Dès qu'il avait appris l'arrivée de Guillaume, il s'était hâté de quitter le château décoré par le pinceau des Italiens, qu'il possédait dans le Berksire, et, suivi de quelques-uns de ses tenanciers, il marchait pour rejoindre l'armée anglo-hollandaise lorsque Roger le rencontra.

La petite troupe devait franchir le Gloscestersihre; Beauchamp qui avait fait lever la milice de ce comté qu'il commandait, fit savoir à Lovelace qu'il ne le laisserait pas passer. Cette défense ne l'arrêta point, il résolut de forcer le passage les armes à la main, et Roger fut du même avis, donc on marcha de l'avant. On ne tarda pas à rencontrer cinq à six cents miliciens. Dans le combat, les royalistes perdirent une quinzaine d'hommes, mais la bande de Lovelace fut écrasée par le nombre, et après s'être très bravement battus, le lord et Roger ayant eu leurs chevaux tués, tombèrent aux mains de leurs ennemis.

Lord Lovelace fut traité avec tous les égards que les gentilshommes anglais s'accordaient mutuellement, en pareilles circonstances. Quant à Roger, trouvé littéralement cousu d'or, lorsque Beauchamp sut qu'il était l'associé de la maison Kiffin, il le garda précieusement pour le mettre à rançon, ce vilain usage étant encore admis par les lois anglaises pour de semblables cas. D'ailleurs, Roger était à peu près convaincu d'avoir cassé la tête à un officier de la milice anglaise. Quant aux tenanciers de lord Lovelace, pris les armes à la main, ils furent dirigés sur le port le plus voisin d'où ils devaient être transportés à la Barbade et vendus comme esclaves. Encore une jolie loi de la joyeuse Angleterre.

En fouillant Rogér, on avait découvert sur lui le sauf-conduit signé Churchill, et, en annonçant l'arrestation de lord Lovelace, le comte Beauchamp n'avait pas manqué d'envoyer cette pièce à Jacques, à qui elle avait donné beaucoup à penser sur la fidélité du général, quoique le prisonnier eût refusé de dire comment elle se trouvait en sa possession.

Dès que l'armée s'était mise en retraite, le roi très inquiet de ce qui venait de se passer dans les comtés du Nord, prit précipitamment la route de Londres. A Audover, où il s'arrêta pour coucher, il soupa avec le prince Georges de Danemark, son gendre, et avec lord Osmond, et, en sortant de table, ces deux seigneurs s'enfuirent et se rendirent auprès de Guillaume, qui fit d'ailleurs une assez triste acquisition dans la personne de son beau-frère, le seul mérite du prince étant dans la capacité prodigieuse d'alcool qu'il pouvait contenir. Quant à Jacques il le regretta peu et il vit, avec raison, dans cette défection, une nouvelle preuve de la trahison de Churchill ami de Georges, mais en arrivant à Londres il apprit une nouvelle qui déchira cruellement son cœur.

Lorsque la reine avait su ce qui s'était passé à Salisbury, la fuite du grand traître, elle s'était emportée en paroles enflammées contre lui et Sarah, et n'avait point épargné leur protectrice la princesse Anne. On avait doublé les sentinelles du palais qu'elle occupait. Sarah se jeta en larmes à ses pieds.

— « Je suis perdue, s'écria-t-elle en versant un torrent de larmes; adieu, chère Anne, que j'ai tant aimée, adieu, pourvu que je meure avec l'espoir que vous serez épargnée, la mort me sera douce! Ils vont me livrer à leur féroce Jeffreys et vous, amie si chère, vous, si attachée à votre religion, dans quelle affreuse prison vont-ils vous jeter à présent que vous avez perdu votre protecteur, votre époux, Son Altesse le prince de Danemark... Pourvu qu'ils épargnent vos jours, vous savez ce qu'a dit la reine? Anne, chère Anne, vos périls, plus que les miens, font mon désespoir!

Et les deux femmes, l'une habile, l'autre pleine d'une réelle épouvante, se pressaient en pleurant dans de douloureux embrassements.

— Ils me tueront, s'écriait la princesse, avant que de toucher un cheveu de votre tête.

— Mais, votre père vient, que pourrez-vous contre lui? Abandonnez-moi, abandonnez-moi!

— Mon père! J'aimerais mieux me jeter par la fenêtre que de me trouver en sa présence... [1]. Il faut fuir! mais comment fuir?

Anne venait de prononcer le mot que Sarah at-

1. Paroles historiques

tendait... Le plan d'évasion était déjà préparé par elle, elle le soumit à son amie qui l'adopta sans hésitation. Sarah parvint à sortir déguisée du palais, elle se rendit chez l'évêque de Londres, Compton, et arrangea tout avec lui. Le soir venu, Anne se retira, comme de coutume, dans sa chambre à coucher où bientôt Sarah vint la rejoindre, avec une autre jeune personne que la princesse ne connaissait pas. C'était Éva que, fidèle aux instructions de son mari, lady Churchill ne voulait pas laisser à Londres après son départ. Les trois fugitives évitèrent les gardes en descendant par un escalier dérobé; Anna était en robe de chambre et en pantoufles. Sorties du palais, elles trouvèrent une modeste voiture que deux hommes gardaient, l'un était l'évêque, l'autre le fastueux et élégant comte Dorset. Le véhicule partit à fond de train et se rendit tout proche de la maison du vieux Kiffin, dans Aldersgate street, où était le palais de l'évêque. Anne y passa la nuit, et, à la pointe du jour, les fugitives partirent pour un château de Dorset, qu'elles quittèrent bientôt. Compton qui avait servi dans l'armée avant d'être tuteur de la princesse et évêque, précédait la voiture avec l'épée au côté et des pistolets dans les fontes de sa selle. On se dirigea sur Tottingham, déjà au pouvoir des grands chefs du Nord, mais, avant d'arriver dans cette ville, la princesse avait une escorte de gentilshommes dignes de sa naissance.

Quand, en rentrant dans son palais, Jacques II apprit le départ de sa fille bien-aimée, il s'écria : « Dieu me protège! mes propres enfants m'ont abandonné! »

Dès lors, son parti fut pris, il ne songea qu'à mettre sa famille, ce qui lui en restait, du moins, et sa personne, à l'abri des événements, car, quoique lui pussent dire ses plus intimes conseillers, il était convaincu qu'on lui réservait le sort qui avait frappé Charles II. Passer en France avec les siens fut, à partir de ce moment, son unique pensée et son seul but. Il avait déjà essayé de faire traverser la Manche au prince de Galles, pauvre enfant de quelques mois à peine, mais l'amiral Darmouch avait nettement refusé de se prêter à cette fuite de l'héritier de la couronne, et le pauvre petit être, rapporté par sa nourrice, fut rendu aux embrassements et aux larmes de sa mère.

Jacques ne pouvait plus se faire aucune illusion, si la fidélité de l'armée était douteuse, lorsqu'il avait été se mettre à sa tête à Salisbury, maintenant il lui était interdit de compter sur elle. Les soldats regardaient leurs chefs avec inquiétude, et tous les officiers s'observaient mutuellement avec méfiance. Il fallait donc traiter, savoir ce que voulait Guillaume, arrêter la marche qu'il poursuivait, se dirigeant lentement vers la capitale, et balayant les quelques corps que le roi avait laissés derrière lui. A Whitehall, les Conseils se succédaient et enfin, après beaucoup de résistance, Jacques s'arrêta à la résolution d'envoyer des plénipotentiaires au camp de son gendre pour connaître ses prétentions. Son but secret était surtout de gagner du temps, ne sentant point que plus la lutte se prolongeait dans ces conditions, plus elle était mortelle à sa cause. Mais, comme nous l'avons déjà dit, rien n'était capable d'ôter de la pensée du roi que Guillaume et ses amis en voulaient à sa tête, et méditaient l'anéantissement de sa famille, du moins de la reine et du prince de Galles.

Cet état de choses n'empêchait pas le cercle de la Cour de se tenir tous les soirs. Les ambassadeurs, les uns favorables à la royauté, les autres charmés du succès de Guillaume, cherchaient à deviner dans l'attitude du roi, quelles étaient ses espérances, ses craintes et ses résolutions. Parmi les hommes qui fréquentaient la royale assemblée, il s'en trouvait un, sur lequel la jeune noblesse Anglaise avait vainement cherché à se modeler. Par la grâce exquise avec laquelle il portait ses somptueux vêtements, par son vif esprit, il pouvait en effet servir de modèle à tous les hommes qui fréquentaient la Cour. Antonin, duc de Lauzun, après avoir joui en France de toute la faveur de Louis XIV, et avoir eu le droit de se considérer pendant quelques heures, comme membre de la famille royale de France, par son mariage accepté avec Mlle de Montpensier, s'était vu brusquement arrêté, jeté dans une forteresse, d'où la princesse ne l'avait tiré qu'en abandonnant une partie de ses biens aux enfants naturels de Louis XIV. Encore, Louis, n'avait-il pas consenti à l'admettre en sa présence, et l'avait condamné à l'exil. Lauzun s'était réfugié en Angleterre. Jacques l'accueillit avec une faveur marquée et il devint le maître des élégances à la Cour et à la ville. Cependant cette situation qui eut flatté la vanité de tant d'autres, ne parvenait pas à faire oublier à Lauzun les splendeurs de Versailles. A plusieurs reprises il avait imploré son pardon, mais Louis XIV était resté sourd, et le proscrit ne voyait guère comment il pourrait rentrer dans sa patrie. Au moment où nous sommes parvenus dans notre récit et dans une de ces soirées de Whitehall, un serviteur fidèle de Jacques, s'approchant de Lauzun et l'entraînant à l'écart, lui dit :

— Ne vous étonnez point, si le roi ne vous adresse pas la parole, Sa Majesté va rentrer dans les appartements de la reine, elle désire vous parler, et je suis chargé de vous conduire. Quand le roi sera sorti de la galerie, veuillez, sans affectation, suivre mes pas. Je vous mènerai par un escalier dérobé, à cette audience.

En effet, quelques instants après, Lauzun se trouvait introduit dans le petit salon de la reine. Marie assise près du feu tenait le prince de Galles sur ses genoux et pleurait. Le roi fort ému se promenait à grands pas. Le duc, avec cette suprême élégance de galanterie qui ne l'abandonnait jamais, s'approcha de la reine, la salua profondément et se tournant vers Jacques, attendit.

Le roi semblait fort embarrassé. Le silence fut assez long; tantôt le prince paraissait prêt à parler, tantôt il recommençait sa marche précipitée.

Enfin il dit :

« Monsieur le duc, j'ai un grand service à vous demander, mais je dois vous prévenir qu'il vous exposera aux plus grands périls.

— Sire, toute ma personne est au service de Votre Majesté, et le danger que vous me faites entrevoir est un attrait de plus pour moi. »

Il était rare que Jacques perdît l'occasion de commettre une maladresse. Il en fut de cette fois comme de toutes les autres.

« Si j'avais, reprit-il, trouvé parmi mes sujets un seul homme capable de remplir mes intentions, je ne me serais pas adressé à vous, monsieur le duc. »

A cette étrange déclaration, Lauzun, pris pour pis aller, releva fièrement la tête ; mais une prompte réflexion le convainquit que Sa Majesté n'avait point eu l'intention de le blesser, qu'il s'était seulement servi d'expressions malheureuses.

« Monsieur, continua le roi, je ne veux pas que la reine et mon fils, l'héritier du trône, tombent entre les mains de mes ennemis. Pour moi, je suis homme, j'attendrai l'orage, mais je ne veux pas qu'il fonde sur ces têtes si chères. »

En entendant ces paroles, les gémissements de la reine redoublèrent.

« Sire, répondit Lauzun, je suis prêt; mais puisque Votre Majesté daigne me donner une marque de confiance dont je serai éternellement honoré, j'oserai à mon tour lui adresser une prière.

— Parlez, monsieur.

— Je demande à la reine et à vous de ne confier à personne le secret de la fuite que sans doute vous projetez; même à vos serviteurs les plus dévoués le roi ne doit rien confier. Je vous le demande non par un sentiment de crainte personnelle, mais pour le succès même de l'entreprise et afin d'éviter à Sa Majesté la reine de plus grands périls. »

La reine murmura : « Seule ! seule ! »

« Oui, madame, seule, sous la garde d'un gentilhomme français! Cependant, comme dans une telle aventure il faut tout prévoir, je demanderai au roi la permission de m'adjoindre un de mes amis, un homme dont je réponds comme de moi-même.

— Je mettrai à votre disposition, reprit le roi, tout l'or et tous les moyens dont vous pourrez avoir besoin.

— Sire, l'or gâterait mon plaisir, et les moyens que vous voudriez employer ne resteraient jamais assez secrets pour échapper aux regards qui vous surveillent. Donnez-moi carte blanche, et comme il ne faut pas, dans ces sortes d'affaires, mettre trop de temps entre la conception et l'exécution d'un dessein, je prierai Sa Majesté la reine de se tenir prête la nuit prochaine; le chevalier Saint-Victor et moi aurons l'honneur de venir la prendre. »

Le roi devint très pâle ; la reine se jeta dans ses bras.

Cette scène émut vivement Lauzun. Il vit, pour me servir du magnifique langage de Bossuet, « ce qu'il y a de larmes dans les yeux des rois. »

« Je conjure la reine de passer la journée de demain sans rien changer à ses habitudes, et quand l'heure habituelle de son coucher sera venue, de se vêtir de la façon la plus simple et la moins voyante, de n'emporter absolument, dans une petite valise, que ce qui sera strictement nécessaire pour le prince de Galles. Ce que je redoute le plus, c'est la sortie du palais; j'espère que Sa Majesté voudra bien nous conduire par les escaliers les plus secrets.

— Ce sera facile, fit le roi; et, sans doute, vous aurez une voiture qui attendra.

— Je ne le crois pas. Dans l'état d'agitation, de trouble, de méfiance de la ville, il suffirait qu'on vît une voiture attardée pour provoquer un attroupement qui rendrait notre fuite impossible. J'ai même l'intention de prendre la rive sud de la Tamise, qu'il nous faudra traverser, et ce n'est qu'à Lambeth qu'un carrosse attendra Sa Majesté. »

Jacques, dont l'indécision d'esprit était le défaut capital, ne put cacher l'étonnement que lui inspira cette combinaison si rapidement arrêtée. Il serra la main de Lauzun en lui disant :

« Vous êtes un vrai gentilhomme. Vous réussirez. Vous serez le sauveur de ma couronne et de ma race, car je renie mes indignes filles. »

Le lendemain, sur les indications fournies à Lauzun, lui et son ami, couverts de grands manteaux, entrèrent dans le palais par une petite porte dont on leur avait confié la clef. Ils atteignirent sans encombre le cabinet de la reine, la trouvèrent couverte de vêtements noirs, la tête cachée dans une cape de même couleur. Le pauvre petit prince était dans les bras de sa nourrice, qui lui donnait le sein. L'enfant dormait de ce demi-sommeil que le pinceau de Raphaël a si souvent retracé sur ses toiles immortelles.

La reine Marie, quoique faible de corps, possédait une rare énergie; elle ne pleurait plus, mais la contraction de ses traits témoignait des efforts qu'elle faisait pour se contenir. Jacques, agité, nerveux, allait et venait, proférant des paroles sans suite. Tantôt il pressait la reine contre son sein, tantôt il déposait un baiser sur les joues du prince.

« Au nom de Dieu! sire, dit à voix basse Lauzun, ne le réveillez pas ! »

Et comme la nourrice sanglotait à grand bruit.

« Taisez-vous, madame, s'écria Lauzun impatienté. Il y va à cette heure de notre vie à tous. »

Et, se tournant vers la reine, il ajouta d'un ton chevaleresque :

« Je prie Votre Majesté de vouloir bien pardonner à mon ami et à moi la façon familière dont nous allons être forcés de lui parler. Elle va passer pour ma sœur ou pour ma compagne aux yeux de toutes les personnes qui, sans la connaître, aideront à notre fuite. »

Alors commença une scène d'adieux dont on peut se figurer la poignante amertume. Le duc, qui craignait de voir faiblir le courage de la reine, pressa le départ.

Le chevalier de Saint-Victor ouvrit son manteau et cacha l'enfant dans ses plis. Le duc prit une valise préparée, donna le bras à la reine, et, après un dernier embrassement, Jacques resta seul.

Les fugitifs descendirent l'escalier, et sortirent du palais sans rencontrer personne. Le temps était affreux. Il tombait une pluie fine, pénétrante et froide. Marie grelottait; quant à l'enfant, par bonne fortune, il continua de dormir, et l'on parvint le plus rapidement possible au point du quai de la Tamise où attendait une barque. On y entra; le duc jeta son manteau sur les épaules de la reine, et, si la nuit n'avait pas été si sombre, on aurait pu voir, qu'outre son épée, il portait à sa ceinture des pistolets. Après avoir fait asseoir la fugitive, ayant à côté d'elle Saint-Victor, Lauzun alla se placer près du timonier, afin de surveiller ses mouvements. Sur son ordre, six vigoureux rameurs nagèrent. La rivière était haute. La police des fleuves ne se faisait pas alors comme de nos jours, et l'on avait toujours à craindre de dangereux abordages; ils étaient

encore plus à redouter par ce ciel obscur. La lune ne se montra que lorsque la barque aborda à Lambeth. Les bateliers avaient été payés d'avance; le duc prit la reine dans ses bras pour la débarquer, et Saint-Victor fut bientôt sur la rive. L'enfant n'avait pas poussé un seul cri.

Ils se dirigèrent vers une auberge où Lauzun avait envoyé une voiture, et il avait bien défendu à son domestique de l'atteler avant son ordre, afin de ne pas appeler l'attention. Il avait pensé qu'en arrivant à une heure du matin, il trouverait l'auberge vide, que la eine pourrait y entrer, se reposer un instant, pendant qu'on mettrait les chevaux à la voiture.

Toutes les prévisions humaines ne peuvent éviter certains accidents. Il arriva que l'équipage d'un bateau remontant la Tamise s'était arrêté à Lambeth, et, pour se réchauffer, les mariniers, attablés devant un grand feu, buvaient en chantant des refrains blessants pour la religion de la reine. Marie refusa d'entrer dans une salle ainsi occupée; elle craignait d'être reconnue.

Elle chercha, contre la tempête déchaînée, un abri sous le clocher de Lambeth; elle tenait son enfant dans les bras et éprouvait de terribles frayeurs, lorsque la lumière des lanternes que portaient les palefreniers occupés à l'attelage se projetait sur elle. Enfin tout fut prêt; la reine monta en voiture avec son enfant et le duç de Lauzun, tandis que Saint-Victor, à cheval, courait en avant et éclairait la route. Les fugitifs atteignirent ainsi Gravesend, où ils trouvèrent un yacht qui les attendait. Lauzun avait secrètement prévenu lord Powis, sa femme, et trois officiers irlandais et catholiques dont il était sûr, d'avoir à se rendre dans ce yacht pour le service du roi. Il avait pensé que, si malheureusement la reine était reconnue par les hommes de l'équipage, il y avait à craindre qu'ils ne voulussent pas faire route pour la France; mais, en ce cas, s'étant assuré, comme nous venons de le dire, de fortes et vaillantes épées, il se trouverait assez fort pour imposer sa volonté aux matelots.



Les fugitifs, dessin de F. Lix.

La précaution fut inutile; le yacht descendit doucement la rivière sous un bon vent, et Saint-Victor, qui ne s'était point embarqué, revint à franc étrier à Whitehall prévenir Jacques II que la reine était sauvée.

Le reste du voyage s'accomplit sans accident, et la reine aborda sur les côtes de France. On sait quelle réception magnifique lui fit Louis XIV.

A. Genevay.

La fin à la prochaine livraison.

ETUDES MORALES

L'INSTITUTRICE

Si quelqu'un était né sous d'heureux auspices, c'était Mme de Braines. Jeune, belle, riche, mariée à un homme distingué qui l'adorait, elle possédait tout ce qui pouvait la classer parmi les privilégiés de la destinée. Jamais un chagrin sérieux n'avait assombri son front, le malheur ne l'avait jamais atteinte ni dans sa personne ni dans ceux qu'elle aimait. Elle savait qu'il y a sur la terre des êtres déshérités, et, comme elle était bonne, compatissante, jamais on ne faisait vainement appel à sa charité; sa bourse s'ouvrait généreusement toutes les fois qu'on venait réclamer d'elle le tribut



L'arrivée au château, dessin de G. Vuillier.

que l'opulence doit à la pauvreté; mais ces misères en quelque sorte impersonnelles, puisqu'elles portaient sur des inconnus, pouvaient émouvoir son cœur, les impressions de tristesse qu'elles y provoquaient n'étaient que des nuages fugitifs impuissants à troubler l'atmosphère de sérénité dans laquelle elle vivait. Il y a des personnes pour lesquelles la félicité semble chose tellement naturelle qu'on ne suppose pas même des événements qui puissent y porter atteinte. Tel était le cas de Mme de Braines; elle avait le bonheur aimable, sympathique, on ne lui portait pas envie et, lorsqu'elle paraissait dans une de ces réunions du monde élégant où l'on se disputait sa présence, elle était toujours sûre de lire sa bienvenue dans tous les yeux.

Après les mois d'hiver consacrés aux fêtes et aux plaisirs bruyants de la capitale, elle était allée chercher la tranquillité dans une charmante propriété qu'elle possédait en Touraine. Le château de Montsurs était dans une situation délicieuse. Bâti à mi-coteau, au milieu d'une végétation luxuriante, entouré d'une ceinture d'arbres gigantesques, il reflétait sa façade blanche dans une pièce d'eau aux rives gazonnées. Un goût exquis avait présidé à tous les détails de l'habitation; on devinait à

première vue une fortune intelligemment employée.

On était au mois de mai, les acacias, agités par un vent léger, secouaient leurs corolles embaumées; les fleurs des plates-bandes et des massifs s'épanouissaient avec cet éclat particulier aux premières productions du printemps; les insectes bourdonnaient dans l'air, les chardonnerets et les pinsons gazouillaient dans le feuillage, et les hirondelles effleuraient de leurs longues ailes la surface du petit lac calme et transparent comme un miroir.

M. et Mme Braines s'étaient arrêtés au bord ds la pelouse, et, d'un regard à la fois heureux et attendri, suivaient les mouvements d'un tout petit enfant aux joues roses comme une pomme d'api qui s'ébattait sur l'herbe, essayait ses pas novices, et cherchait à rejoindre ses parents, non sans faire des chutes qui provoquaient ses rires joyeux.

Mme de Braines contemplait avec une fierté toute maternelle ce fils adoré; elle était heureuse et son cœur, tout entier aux douces émotions, était en harmonie avec la sérénité de la nature si fraîche et si nouvelle.

— Mon ami, dit-elle en consultant sa montre, nous nous oublions; c'est l'heure où la baronne de Néré doit arriver, hâtons-nous d'aller à sa rencontre et prouvons-lui par notre empressement le plaisir que nous fait sa visite.

Les deux jeunes époux se dirigèrent vers la grille du parc derrière laquelle la route serpentait en replis tortueux; ils ne tardèrent pas à entendre dans le lointain le roulement d'une voiture qui devint de plus en plus distinct. Une berline, toute poudreuse, s'arrêta bientôt après à l'entrée de la propriété, et des salutations joyeuses furent échangées entre Mme de Braines et une dame un peu plus âgée qu'elle qui mettait pied à terre; une fillette de huit ans descendit aussitôt après, aidée par une jeune personne dont la figure était cachée par un voile épais.

Les deux amies se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, puis s'acheminèrent vers le château, pendant que M. de Braines donnait la main à la fille de la baronne. Elles avaient sans doute de longues confidences à échanger, car ce fut entre elles une causerie intarissable dans laquelle revinrent souvent les noms de leurs enfants, accompagnés de ces détails prolixes dont les mères seules connaissent tout le charme.

Les instants s'écoulaient rapidement dans ces doux épanchements de l'amitié, et elles s'attardèrent en suivant la grande allée, au souffle de la brise chargée des pénétrantes senteurs des massifs d'azalées. Quand elles entrèrent dans l'habitation, les ombres du soir étaient déjà épaisses, et les premières étoiles scintillaient au-dessus du toit, la lampe éclairait la salle à manger. L'institutrice se tenait discrètement à l'écart, la figure cachée sous son voile.

— Mademoiselle Antoinette, lui dit la baronne, Mme de Braines m'a priée de confier ma fille à ses soins pendant quelques jours, nous serons donc obligées de nous écarter du programme que vous aviez adopté pour votre élève.

A ce nom d'Antoinette, Mme de Braines, qui, jusqu'alors, n'avait prêté aucune attention à la compagne de son amie, se retourna et chercha à percer du regard le tissu de gaze qui couvrait ses traits.

— Je ne me trompe pas, dit-elle après quelques instants d'examen; c'est bien Antoinette Berton, mon amie de pension que je retrouve après plusieurs années de séparation. Cette journée est pour moi doublement heureuse, puisqu'elle m'amène en même temps deux personnes qui me sont bien chères. Quelles bonnes journées nous allons passer à nous trois! Que de choses nous allons avoir à nous dire! Tu me raconteras par suite de quelles circonstances mon excellente amie t'a confié la mission délicate de guider l'éducation de sa fille. Je suis donc bien changée, puisque tu ne m'as pas reconnue à première vue; ce n'est pas moi qui m'y serais trompée, si tu ne t'étais dissimulée sous ce vilain voile. Mais embrasse-moi donc, je suis si heureuse de te retrouver!

Et sans attendre la réponse, elle pressa dans ses bras l'institutrice. Mais celle-ci recevait ses avances avec une attitude glaciale, restait hautaine et guindée en face de cet accueil cordial.

— Qu'as-tu donc? reprit Mme de Braines, étonnée de voir ses avances si mal reçues.

— C'est que j'étais si peu préparée à cette rencontre, je m'attendais si peu à retrouver Mlle Élise Duport dans Mme de Braines.

Ces paroles furent prononcées d'un ton froid, presque acerbe qui indiquait le parti-pris de se soustraire aux épanchements.

Mme de Braines s'obstinait à croire à un malentendu et persévérait dans son langage affectueux.

— Appelle-moi donc Élise comme autrefois, ne suis-je pas toujours ton amie?

L'institutrice restait froide comme un marbre, son regard fuyait celui de la jeune châtelaine, elle semblait suivre le cours de pensées profondément amères, sa figure pâle trahissait la tristesse et la souffrance. Ses traits étaient réguliers, ils auraient même été beaux sans l'expression sombre et morose répandue sur sa physionomie. On devinait un de ces caractères peu communicatifs qui renferment en eux-mêmes le secret de leurs chagrins et semblent repousser la sympathie, il n'y avait ni sérénité ni jeunesse sur ce visage prématurément fané, et, quoique l'institutrice eût le même âge que Mme de Braines, elle paraissait son aînée de plusieurs années.

La gêne gagnait l'assistance et les témoins de cette scène pénible laissaient voir l'impression de réprobation que leur inspirait cette étrange façon de répondre aux témoignages d'une affection si aimable. Antoinette éprouvait plus que personne cet embarras et, pour s'y soustraire, allégua une indisposition que sa pâleur rendait bien vraisemblable. Elle demanda la permission de se retirer dans sa chambre.

— Sans souper? lui dit Mme de Braines.

— Je n'ai pas faim.

— Va donc, mauvaise amie, un nuage a passé sur ton esprit; le sommeil te rendra ta bonne humeur et demain je te retrouverai affectueuse et communicative comme tu l'étais autrefois.

Pas un muscle ne remua sur la pâle figure de l'institutrice, qui restait impassible comme une sta-

tue. Au moment où elle se retirait, Mme de Braines adressa un suprême appel à son cœur.

— Antoinette ! lui dit-elle d'une voix suppliante.

Celle-ci salua silencieusement et disparut.

— Mon Dieu ! que lui ai-je donc fait ? s'écria Mme de Braines avec l'expression d'une profonde tristesse.

Pour la première fois, elle qui avait toujours envisagé la vie sous un si riant aspect, se trouvait en présence d'une souffrance dont elle sentait vivement le contre-coup. Dans cette attitude morne et hostile de son ancienne amie, elle devinait un reproche, une accusation, et en était toute troublée au fond du cœur. Elle ne songeait pas à se plaindre de ces procédés blessants, elle n'avait qu'une immense commisération pour celle qui la repoussait.

— Lorsque nous étions en pension, dit-elle, Antoinette se conciliait l'affection de toutes ses compagnes par son inaltérable humeur, elle était gaie, expansive, et les plus riantes perspectives semblaient s'ouvrir devant elle ; nous étions toujours ensemble, elle valait mieux que moi ; on la citait pour son assiduité, son zèle au travail, on me la proposait pour modèle, et bien souvent en venant au secours de mon étourderie, quelquefois de ma paresse, elle m'a épargné les reproches que j'avais mérités. Presque à la sortie du pensionnat, je l'ai perdue de vue, je me suis mariée, j'ai voyagé en Italie, j'ai été entraînée dans le tourbillon du monde et maintenant je la trouve tellement changée que l'œil d'une amie peut seul la reconnaître.

— Il y a quelques mois, dit Mme de Néré, je cherchais une institutrice pour ma fille ; on me proposa une jeune personne que des revers de fortune avaient réduite à la pauvreté ; on me vanta son honnêteté, son savoir et son intelligence. En effet, je l'ai toujours trouvée esclave de ses devoirs, jamais son zèle ne se rebute, aucune tâche ne la décourage. Mais jamais aussi les attentions et les prévenances n'ont pu triompher de cette enveloppe de glace dans laquelle elle se complaît ; d'une réserve impénétrable, elle se borne à mériter l'estime, sans rechercher l'affection ; elle ne donne jamais sa confiance et ne paraît pas désirer celle des autres. Rien ne la charme, rien ne l'amuse. A-t-elle éprouvé un grand chagrin ? est-ce orgueil ? jalousie ? je ne sais ; elle est pour moi une énigme que j'ai renoncé à deviner.

— Pauvre Antoinette !

— Nous n'y pouvons rien, c'est un esprit malade.

— C'est pour cela que je la plains et que je ne veux pas renoncer à l'espérance de la guérir. Ceux à qui la fortune a prodigué tous ses dons doivent être indulgents pour ceux à qui elle a infligé toutes ses rigueurs. Il y a dans les replis de leurs cœurs des tristesses que nous ne pouvons toujours comprendre. Le contact de la richesse est douloureux pour ceux qui sont pauvres, et peut-être ne pouvons-nous nous figurer les amères réflexions qui viennent à Antoinette quand elle compare sa robe d'alpaca, son chapeau fané, aux brillantes toilettes que chaque mode nouvelle nous apporte. Je veux regagner sa confiance, demain je lui parlerai.

Malgré les efforts de M. et de Mme Braines, pour remplir leurs devoirs de maîtres de maison, un nuage de tristesse plana sur le repas. La maîtresse du logis était obsédée par une préoccupation qui assombrissait son gracieux visage.

Souvent dans la soirée son regard s'arrêta sur la croisée de la chambre, où reposait l'institutrice, et elle aurait cédé à la tentative d'aller frapper à sa porte, de faire appel à la franchise, si elle n'avait réfléchi qu'une nature comme celle d'Antoinette imposait des ménagements extrêmes. Pendant la nuit l'image de l'institutrice troubla son sommeil ; enfin le matin elle se leva avec la pensée qu'elle allait enfin avoir le mot de l'enigme.

Le soleil éclairait depuis longtemps la nappe d'eau qui précédait la maison et se jouait dans le feuillage des arbres. Antoinette ne paraissait pas, Mme de Braines envoya sa femme de chambre s'enquérir de sa santé. Celle-ci revint une lettre à la main, elle avait trouvé la pièce vide et sur la table de nuit un billet à l'adresse de la baronne de Néré.

« Mme la baronne, lui disait-elle, veuillez excuser la précipitation de mon départ, j'étais loin de prévoir, en arrivant ici, que Mme de Braines était mon ancienne compagne de pension ; je vous aurais épargné un procédé dont l'étrangeté aura lieu de vous surprendre, il m'est impossible d'accepter plus longtemps l'hospitalité de cette demeure. Je crois inutile de vous donner mon adresse ; soyez assez bonne pour faire remettre mes effets au chemin de fer en destination de Paris. Je les prendrai en gare. »

De plus en plus intriguée d'une conduite dont elle ne croyait pas avoir mérité l'outrage, Mme de Braines laissa tomber la lettre avec stupefaction. Elle alla aux renseignements et apprit que de très bonne heure on avait vu l'institutrice franchir la grille du parc, et se diriger vers la station du chemin de fer la plus voisine.

Elle eût l'idée d'envoyer à sa poursuite, mais en ce moment le vent apporta le bruit du sifflement de la locomotive et elle put voir dans le lointain, à travers les arbres le panache de fumée qui annonçait le passage du train, en marche pour Paris.

La baronne de Néré et M. de Braines eurent beau lui répéter qu'une personne si bizarre, si étrangère au sentiment des convenances, n'était digne d'aucune intérêt et ne méritait que l'oubli, la jeune femme ne pouvait éloigner le souvenir de celle qui, à défaut d'autre titre à sa sympathie, avait au moins celui du malheur.

A l'issue de la belle saison elle retourna à Paris où son hôtel de la rue de Varennes redevint, comme d'habitude, le rendez-vous d'une société élégante et choisie ; mais, au milieu des distractions et des fêtes qu'entraînent les relations nombreuses, Mme de Braines n'oubliait pas la pauvre institutrice ; souvent dans les salons éblouissants de lumière, elle voyait se dresser sombre et acerbe l'image de celle qu'elle avait connue si heureuse. Souvent, lorsque dans son appartement paré de tableaux précieux et de tous les ornements de la richesse, elle suivait d'un regard attendri les mouvements de son fils qui se roulait sur les tapis moelleux, elle se demandait ce qu'était devenue Antoinette, si le monde qui n'aime pas les visages chagrins, n'avait pas été dur pour elle, si elle n'avait pas continué à des-

cendre les échelons du malheur qu'il est si difficile de remonter.

— Pauvre Antoinette! murmurait-elle.

Et elle ajoutait, sous l'influence des scrupules d'une conscience alarmée :

— Que lui ai-je donc fait?

Elle avait vainement essayé de retrouver ses traces. Ni la baronne de Nère, ni personne n'avait pu la renseigner au sujet de l'institutrice.

Elle désespérait de la revoir jamais, et le souvenir d'Antoinette allait s'affaiblissant dans son esprit, comme ces impressions profondes qui, sans disparaître, perdent de leur énergie sous l'influence de l'éloignement, lorsqu'un jour, en se rendant dans sa voiture à un concert de bienfaisance, elle remarqua une jeune fille pauvrement vêtue qui hâtait le pas, autant que le lui permettait la pluie qui tombait à torrents. Un mauvais parapluie, secoué par le vent, la protégeait mal contre l'averse qui lui cinglait le visage. Sa robe, d'un tissu commun, était trempée et collée sur son corps.

Mme de Braines, dans son coupé moelleusement capitonné, ne put se défendre d'une impression de pitié sympathique, mais ce sentiment devint plus vif, quand elle crut reconnaître celle qui bravait ainsi les horreurs de ce temps épouvantable. C'était en effet Antoinette qui courait le cachet et subissait la loi imposée à tous ceux qui demandent aux leçons leurs moyens d'existence, et sont condamnés à affronter dans leurs courses journalières le chaud, le froid, la pluie, la neige.

La première pensée de Mme de Braines fut de faire arrêter sa voiture et de proposer une place à côté d'elle à l'institutrice. Mais elle réfléchit que le contraste de sa propre richesse, de sa brillante toilette avec la pauvreté et les vêtements fanés d'Antoinette irriterait l'orgueil maladif de celle-ci, et provoquerait de nouvelles révoltes dans ce cerveau troublé. Une démarche inopportune risquait d'élargir le fossé qu'un triste malentendu avait creusé entre les deux anciennes amies. Pour faire le bien il ne suffit pas toujours de le vouloir; l'adresse et la prudence doivent venir en aide aux meilleures intentions.

Mme de Braines avait trop de tact pour ne pas le comprendre. Elle réprima donc à regret son premier mouvement et ordonna au cocher de suivre l'institutrice; celle-ci s'engagea bientôt dans un quartier pauvre et entra dans un pensionnat de modeste apparence où elle donnait des leçons.

Ce renseignement suffisait à Mme de Braines; à l'aide d'intermédiaires discrètement employés, elle apprit qu'Antoinette soutenait depuis quelque temps sa vieille mère par son travail; elle avait trouvé des positions plus avantageuses, mais la susceptibilité de son caractère ombrageux, toujours en éveil contre les froissements de l'amour-propre avait toujours nui à ses intérêts; en ce moment, malgré son savoir incontestable et le dévoûment qu'elle apportait à l'accomplissement de sa tâche, elle était condamnée à beaucoup de fatigue et en retirait très peu d'argent. Elle ne se plaignait jamais et n'admettait pas qu'on la plaignît; toujours froide et réservée, elle tenait tout le monde à distance et se renfermait dans l'isolement de son orgueil.

Mme de Braines s'était imposé l'obligation de servir malgré elle son amie d'enfance. En ayant soin de rester toujours dans l'ombre, elle la recommanda chaleureusement et lui procura plusieurs leçons avantageuses qui devaient apporter un peu de bien-être dans le ménage de l'institutrice. Celle-ci soupçonnait-elle l'intervention occulte de sa protectrice anonyme? Rien ne le laissait deviner, mais son attitude contrainte, ombrageuse, permettait de supposer qu'elle se tenait en défiance et qu'elle était prête à s'insurger contre un intérêt qu'elle ne sollicitait pas.

Plus que jamais elle opposait une froideur décourageante aux témoignages affectueux, se renfermait dans l'accomplissement de ses devoirs, et faisait comprendre qu'à ses yeux les fonctions d'institutrice n'impliquaient aucune relation d'amitié avec ceux qui la payaient.

Un jour, la mère d'une de ses élèves lui parla du temps où elle était en pension avec Mme de Braines et lui demanda pourquoi elle ne voyait pas celle-ci. La figure d'Antoinette prît une expression plus sombre, et elle répondit avec une intonation de voix qui trahissait l'amertume de son cœur :

— A quoi bon? Entre la grande dame et l'humble institutrice il y a un abîme qu'il ne dépend ni d'elle ni de moi de combler.

Et comme son interlocutrice la regardait d'un air étonné, elle détourna la conversation, faisant comprendre clairement que ce sujet lui était désagréable.

Mme de Braines n'avait jamais connu la haine, jamais elle n'en avait inspiré à personne; elle s'étonnait de l'incompréhensible aversion que son nom éveillait chez Antoinette, et cependant elle ne lui en gardait pas rancune; ce qu'elle éprouvait, c'était une inépuisable commisération, une tristesse profonde de voir ses efforts impuissants; elle la défendait même contre les critiques avec l'ardeur d'un dévoûment que rien ne pouvait ébranler.

Mme de Braines avait profité d'une splendide journée d'hiver pour faire avec deux de ses amies, mères de famille comme elle, une promenade au parc Monceau. Les voitures s'étaient arrêtées et les heureuses mères se promenaient en causant gaiement pendant que les enfants jouaient au bord des massifs; on leur avait donné du pain qu'ils distribuaient aux oiseaux et ceux-ci voltigeaient en essaims joyeux pour saisir les miettes qu'on leur jetait. Un brillant soleil faisait scintiller les cailloux des allées et donnait des reflets métalliques au feuillage des arbustes persistants; les jets d'eau faisaient entendre leur murmure monotone; la nature, réchauffée par une tiède atmosphère, respirait une gaieté douce qui faisait déjà pressentir le printemps.

Mme de Braines, enveloppée de riches fourrures, souriait aux efforts que faisait son fils pour lutter de vitesse avec ses compagnons plus âgés que lui, lorsque ses regards s'arrêtèrent sur un banc où était assise une jeune fille pauvrement vêtue. C'était Antoinette qui, ses livres déposés à côté d'elle, s'était arrêtée pour se reposer en allant donner ses leçons; elle avait vieilli depuis leur dernière entrevue; sa figure pâle et amaigrie faisait penser à ces fleurs sur lesquelles l'âpre bise a passé et qu'elle a prématurément fanées. Le rayon de la jeunesse manquait à ces traits douloureusement flétris. Elle

semblait plongée dans de tristes réflexions; elle ne voyait rien autour d'elle, ni les groupes d'enfants joyeux, ni les équipages qui se croisaient dans la grande allée, ni les arbres dans lesquels les volatiles saluaient de leurs chants l'approche de la saison nouvelle.

A cette vue, le sourire qui éclairait les traits de Mme de Braines disparut subitement et elle sentit son cœur douloureusement serré. Le contraste du bonheur et de la souffrance, de la richesse et de la pauvreté se dressait devant elle sous une forme saisissante, instinctivement elle fit quelques pas pour rejoindre l'institutrice, mais en ce moment celle-ci leva les yeux et aperçut la grande dame; une rougeur presque imperceptible se répandit sur son visage blême, elle se leva et d'un pas rapide s'achemina vers la porte d'entrée, puis s'enfonça dans une des rues avoisinantes.

Mme de Braines resta immobile, suivant d'un regard mélancolique l'ancienne amie qui mettait une si grande obstination à la fuir. Elle cherchait en vain la cause de cette répulsion invincible et, murmurait la question qu'elle s'était déjà plus d'une fois adressée :

— Que lui ai-je donc fait?

Tout le plaisir de cette journée fut gâté par cette rencontre et pendant les jours qui suivirent, l'image de la pauvre Antoinette se présenta bien souvent à elle.

Deux semaines se passèrent; une dame à qui



Dans une mansarde, dessin de G. Vuillier.

elle avait chaleureusement recommandé Antoinette, lui dit :

— Votre protégée est malade, sa santé était languissante depuis quelque temps, son courage la soutenait, mais il lui a bien fallu garder le lit.

La maladie est doublement terrible pour les pauvres, et Antoinette était de ceux qui, loin de solliciter la protection, la fuient et la repoussent. Que la condition de l'institutrice devait être triste dans la solitude de son dénuement! Si elle allait mourir sans rétracter l'expression de colère qu'elle avait laissé échapper contre sa compagne de pension!

Cette pensée fit frémir Mme de Braines. Elle n'avait jamais osé aller heurter à cette porte où sans doute on l'accueillerait en ennemie et d'où elle serait repoussée comme une visiteuse importune; cette fois elle n'hésita pas.

— J'irai la voir, dit-elle.

Antoinette demeurait dans une des rues les plus pauvres du quartier des Ternes; l'aspect seul de la maison indiquait qu'elle était occupée par les déshérités de la fortune, un escalier étroit et sombre, aux marches disjointes et délabrées conduisait au cinquième étage. Les deux pièces dont était composé le logement trahissaient la gêne et plus encore la tristesse. Les murailles nues n'avaient pas une image, pas une de ces élégances d'un prix insignifiant qui d'ordinaire révèlent les goûts de coquetterie chez les jeunes filles les plus pauvres; il n'y avait ni pots de fleurs sur la croisée, ni un oiseau

en cage pour égayer cette morne demeure. Tout était froid, austère, en harmonie avec l'humeur de celle qui avait perdu le secret du sourire.

Antoinette gisait étendue sur une misérable couchette, elle avait une pâleur livide, et la respiration qui s'échappait avec peine de sa poitrine annonçait une santé bien compromise. Une dame âgée, la tête encadrée de cheveux blancs et dont les traits présentaient une grande ressemblance avec ceux de la malade, se tenait debout, et d'un regard douloureux examinait la jeune fille. Celle-ci sembla sortir d'un sommeil pénible et ouvrit les yeux.

— Antoinette, mon enfant, lui dit la dame, du courage, nous sortirons de cette épreuve ; le médedin m'a dit qu'il répondait de toi, si tu voulais l'aider ; mais il faudrait que tu chasses loin de toi les sombres pensées qui paralysent ses efforts et engourdissent tes forces.

— Je ne puis ; ma mère.

— Ne dis pas cela, mon enfant, et ne me laisse pas croire que le courage dont tu as donné tant de preuves te fait défaut quand il s'agit de toi. Lorsque ton père nous fût enlevé, notre misère fût profonde. Je ne désespérai pas cependant ; nous nous restions l'une à l'autre, et je savais que deux êtres qui se chérissent peuvent beaucoup pour se soutenir dans le chemin de la vie. Tu acceptas sans défaillance la rude tâche qui t'était imposée, et tu trouvas dans ton travail les moyens de soutenir notre existence. Tu pouvais te rendre ce témoignage que tu accomplissais vaillamment ton devoir et plus que ton devoir, ton cœur aurait donc dû être gai et content; comment se fait-il que la tristesse t'ait absorbée au point qu'aujourd'hui c'est elle plus que tout autre cause qui te cloue sur ce lit de douleur ?

— Pourquoi me le reprocher, ma mère, si je subis une loi à laquelle je ne puis me soustraire? Je sais combien mon humeur noire pèse sur moi-même et sur les autres, et ce n'est pas le moindre chagrin de ma vie de penser que je ne puis rendre votre vieillesse heureuse, qu'au lieu de vous égayer et de vous distraire, je ne rapporte dans cette demeure que des dispositions d'esprit moroses et maussades qui éloignent de vous toute impression joyeuse.

— Ah! malheureuse enfant, qu'importent les quelques jours qui me restent à vivre! mais toi, tu as de longues années en perspective, et ton avenir m'épouvante, si tu te fais une obligation de ta tristesse, si tu repousses les mains qui se tendent vers toi, les affections qui s'offrent à ton cœur désolé.

Un sourire amer plissa les lèvres d'Antoinette.

— Des affections, des dévouements, répondit-elle, dites une dédaigneuse pitié. Je ne saurais l'accepter; quant à l'amitié, est-ce que les pauvres peuvent aspirer à ce bonheur?

Tout ce qu'il y avait d'aigreur dans cette âme troublée et révoltée se trahissait par ce cri de sourde colère. Mme Berton chercha à ramener sa fille à des idées plus consolantes, à lui faire envisager le monde sous un aspect moins sombre et plus vrai. Toutes les paroles sorties de son cœur, appuyées par sa raison, échouèrent contre l'obstination d'Antoinette. Celle-ci s'était imprégnée, en quelque sorte, des maximes d'une philosophie désolante; elle s'était tracé sa voie et refusait de s'en écarter. Comment parvenir à faire voir le monde sous de riantes couleurs à celui qui ne veut le regarder qu'à travers un verre terni? Elle était ingénieuse à trouver des sophismes pour justifier sa thèse, et se persuadait qu'il ne lui était pas plus facile d'avoir raison de sa tristesse qu'au malade brûlé par la fièvre de retrouver la santé.

Cette discussion épuisa les forces d'Antoinette, elle tomba dans une sorte d'assoupissement qui n'était ni la veille ni le sommeil et tenait de tous les deux. Mme Berton reprit sa morne attitude auprès du lit de la malade.

En ce moment, la porte, sur laquelle on avait laissé la clef, s'ouvrit avec précaution, et Mme de Braines apparut sur le seuil. Elle s'approcha d'un pas discret du lit où reposait Antoinette, et elle ne put retenir une larme en contemplant le visage pâle et amaigri de son ancienne amie. Mme Berton mit un doigt sur sa bouche et entraîna la jeune femme dans la pièce voisine. Là, elles s'entretinrent à voix basse, et Mme de Braines écouta avec un douloureux intérêt les détails que la malheureuse mère lui donnait; mais, quelques précautions qu'elles prissent, le bruit de leurs paroles arriva jusqu'aux oreilles délicates d'Antoinette.

« Ma mère! » dit elle.

Mme Berton s'empressa d'accourir.

« Qui est entré ? » demanda la jeune fille.

La vieille dame voulut éluder la question; mais l'institutrice ne prit pas le change.

« Il m'a semblé, ajouta-t-elle, reconnaître la voix de Mme de Braines. »

Cette fois encore, Mme Berton voulut détourner l'attention d'Antoinette et écarter sa supposition: mais celle-ci l'arrêta et, faisant un effort pour mieux se faire entendre, reprit :

« Si Mme de Braines venait ici, ma mère, dites-lui que je ne saurais accepter ni ses bienfaits ni l'amitié dont elle prétend m'imposer l'aumône. Du jour où elle est intervenue dans ma vie comme un messager du malheur, où par elle tous les rêves d'un riant avenir se sont évanouis, tous les liens ont été brisés entre elle et moi; il ne saurait y avoir rien de commun entre la grande dame enivrée d'hommages et l'humble institutrice vouée à toutes les humiliations de la pauvreté. Qu'elle suive sa voie comme je suis la mienne. »

Le visage d'Antoinette s'était couvert d'une rougeur fiévreuse, l'émotion l'avait brisée; sa respiration etait haletante, oppressée. Mme de Braines était en proie à une profonde douleur.

« Pauvre Antoinette! murmura-t-elle, quel est ce souvenir qui se dresse entre elle et moi? Comment pourrai-je le connaître? »

Mme Berton voulut plaider la cause de sa fille; la jeune femme l'arrêta :

« Ne la justifiez pas, madame; elle est malheureuse, dit-elle, cela suffirait, quand même elle n'aurait pas été mon amie. Mon cœur n'a pour elle que compassion et tendresse. Nous la sauverons, il le faut, comptez sur moi.

— Dieu vous entende, madame! » répondit Mme Berton avec une expression d'incrédulité.

Elle accompagna sur le palier la visiteuse, qui la quitta après avoir échangé encore avec elle quelques paroles.

L. Collas.

La fin à la prochaine livraison.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Lors de l'explosion de la mine qui devait, sur le chemin de fer, faire sauter le train impérial, nous avons déjà exprimé l'horreur que nous inspirait cette sorte de crime, et, en racontant le dernier assassinat dont le roi d'Espagne a failli être la victime, nous avons cherché combien sont petites les chances de succès qui accompagnent ces odieuses tentatives. Ce qui vient de se passer à St.-Pétersbourg en est une preuve nouvelle. Assurément cette fois le crime était bien machiné, si bien même que l'on a peine à concevoir comment il n'a pas été découvert: une masse de dynamite avait été placée sous la salle à manger, on savait l'heure exacte, règlementaire, où la famille impériale devait venir s'y asseoir : un mouvement d'horloge devait, à une seconde près, faire éclater la matière explosible. Le succès devait donc être certain, ayant été mathématiquement calculé sur des données certaines. Eh bien, voyez le résultat : la dynamite éclate comme un volcan, elle ébranle les granits énormes et les voûtes du *Palais d'hiver*, dix gardes sont tués, une trentaine blessés, la force irrésistible broie le parquet de la salle du banquet, les vitres, les tables, les meubles, les services volent en éclat et puis ni l'empereur, ni aucun des membres de sa famille n'est atteint ; ce que nulle intelligence humaine ne peut calculer, l'imprévu, l'imprévu avait joué son rôle mystérieux. Une cause futile avait fait retarder, contre toute habitude, pour la première fois peut-être, le dîner impérial, et le tzar et sa famille se préparaient à se mettre à table, étaient sur le pas de la porte, lorsque, dans un nuage de poussière et de fumée, ils virent tout sauter devant eux. Ces insuccès, dont la conscience du monde entier se réjouit, décourageront-ils les assassins, nous l'espérons, nous le souhaitons pour l'honneur de l'humanité. Mais quelle vie que celle de l'Empereur craignant moins pour lui que pour les siens, et quel fardeau doit lui sembler la couronne !

*
* *

Si MM. les assassins ne réussissent pas toujours, toujours non plus n'arrivent pas les malheurs que, suivant toutes les prévisions, on était en droit de redouter. On sait quelles inquiétudes a causées l'embâcle de la Loire: on prévoyait toutes sortes d'accidents lorsque la masse gelée se mettrait en marche, on prédisait ponts et maisons enlevés, digues rompues, campagnes inondées. On calculait les forces, les pressions, les résistances, une catastrophe semblait inévitable, eh bien! tout s'est passé le mieux du monde. Grâce au travail guidé par la science, et surtout, grâce aux conditions atmosphériques, la débâcle a été une honnête fille, elle n'a point fait parler d'elle, les glaçons disjoints s'en sont allés cahin-caha se perdre dans l'immensité de l'Océan et les riverains de la Loire leur ont souhaité bon voyage.

*
* *

Le mois qui finit a vu s'éteindre un grand homme de bien, un lettré délicat et un causeur d'une originalité charmante : c'est de M. Crémieux que nous voulons parler. Tous les partis se sont accordés pour rendre justice à son esprit, à sa bonne grâce familière, à son inépuisable charité. Artisan de sa fortune, il avait été le condisciple de MM. Thiers et Mignet, et rien n'avait troublé leur fraternelle union. Nous avons grand respect pour ceux qui savent garder les vieilles amitiés, c'est une marque des bons esprits et des cœurs honnêtes. Le célèbre orateur était un fin lettré, il parlait avec amour des maîtres anciens et modernes et, à l'égal de ses beaux triomphes oratoires, il avait gardé le souvenir de ses succès scolaires. Quelques semaines avant sa mort, qui a suivi de quelques jours celle de sa compagne dévouée, avec une fierté d'une sincérité émouvante, le vieillard, accablé d'ans, nous montrait rangés à une place d'honneur dans sa riche bibliothèque, les prix qu'il avait remportés dans ses classes. Il avait beaucoup étudié, beaucoup vu, souvent cruellement souffert, mais ni les hommes ni les choses ne lui avaient laissé des souvenirs amers ; il s'est éteint doucement entouré d'une famille qui le vénérait, d'amis qui l'adoraient, et l'on peut dire que sa mort a été la fin d'un beau jour.

*
* *

M. d'Audiffret-Pasquier est venu à l'Académie occuper le fauteuil laissé vide par la mort de M. Dupanloup, le célèbre évêque d'Orléans. Le tout Paris se pressait sous la coupole de l'Institut, pour entendre le nouvel académicien. Suivant la tradition du lieu, il a fait l'éloge du prélat à qui il succédait. A-t-il bien saisi et bien rendu l'image du défunt? Les uns disent oui, les autres non. Il nous semble qu'il en a trop adouci et amolli les contours; l'évêque d'Orléans, avant tout, et par dessus tout, était un lutteur, grand et noble rôle, quand il vous est dicté par le cri de la conscience. Polémiste ardent, vigoureux au combat, il a laissé en mourant un grand vide dans l'épiscopat français et dans l'église des fidèles qui admiraient l'ardeur de sa foi et la virilité de son caractère.

*
* *

Un événement a jeté la consternation dans Paris; une catastrophe épouvantable a eu lieu sur le chemin de fer qui va de la Grande Cité à Argenteuil. Une personne qui se trouvait dans le train nous a donné les détails les plus navrants et bien autrement tragiques que ceux qu'il a plu aux journaux de nous faire connaître. Parmi les voyageurs, il en est que le spectacle qu'ils avaient sous les yeux rendit fous ; notre ami nous a nommé un habitant d'Argenteuil qui se mit à courir en suivant la voie et qui, interrogé le lendemain, n'avait conservé aucun souvenir de l'accident et fut incapable de dire comment il avait fait un si long parcours. Dans un compartiment où se trouvaient cinq personnes, deux sont tuées raides, deux mutilées et la cinquième, enlevée par une force prodigieuse, se trouva assise sur le talus du chemin de fer, sans

éprouver aucun mal, sans avoir la moindre égratignure. Jeu du hasard et de la mort! Au moment où nous écrivons, seize victimes ont déjà succombé. Nous ne savons pas si quelque reproche peut être adressé à la Compagnie, mais nous devons dire à sa décharge que, le jour où l'accident est arrivé, le brouillard était tel que l'on ne voyait pas à cinq pas devant soi.

* * *

La famine décime l'Irlande. Il serait digne de la France de venir en aide à un pays qui lui a donné tant de preuves d'attachement. Les Irlandais ont souvent combattu dans nos rangs, ils ont en maintes circonstances, versé leur sang pour nous. Dans leurs malheurs, dans leurs espérances, ils ont toujours leurs regards tournés vers nos rivages. Ce sont des amis.

Les personnes qui voudraient donner leur obole aux infortunes Irlandaises, peuvent la déposer dans nos bureaux : nous la ferons passer sansfrais au comité de secours présidé par le maire de Dublin.

* * *



L'embâcle de la Loire, dessin de Scott.

Nous rappelons à nos abonnés, que depuis le 1er décembre dernier, les trois séries de la collection du *Musée des Familles* :

1re série,	tome	1 à 15
2e —	—	16 à 30
3e —	—	31 à 45

sont en vente aux bureaux du journal, 41, rue Saint-Roch (ancien 29), au prix uniforme de 4 francs le volume broché, Paris, le port en sus.

Nous ne doutons pas que les abonnés ne profitent de cet avis pour compléter leurs collections, ou tout au moins pour acquérir ceux des volumes qui renferment les œuvres de leurs auteurs favoris.

Notre public intelligent a compris qu'un ouvrage illustré de cent cinquante gravures, contenant la matière de huit ou dix volumes ordinaires, signés des noms les plus justement estimés de la littérature contemporaine, et ne coûtant que 4 francs, c'était une de ces occasions qu'il n'était pas permis de négliger.

Avis aux retardataires qui ne nous auraient pas encore adressé leurs demandes.

A. de Villeneuve.

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

MONUMENTS HISTORIQUES

PARAY-LE-MONIAL (1)



Maison du XVI siècle à Paray-le Monial, dessin de H. Clerget.

La petite ville est antique; elle s'élève dans une plaine d'aspect agréable, mêlée de prairies et de vignes qui sont la richesse et la parure de la Bourgogne dont les pampres, tantôt verts, tantôt teintés de rouge, sont d'un si bel effet, et font si bien comprendre le dire du vieux chroniqueur : « Le plus beau royaume, la France; la plus belle duché, la

1. Les vieux historiens écrivent Parai, et comme nous parlons de la ville au temps jadis, nous aurions pu lui conserver dans notre article sa vieille orthographe.

Bourgogne... » La petite cité ne dépare point le brillant écrin des villes et villettes bourguignonnes, et le petit cours d'eau, la Bourbence, qui l'arrose avant d'aller se perdre dans l'Arroux, l'égaie et l'embellit encore. Son aspect est bienveillant, hospitalier, doux, et les mœurs de ses habitants tiennent ce que promet et fait attendre sa vue. Paray-le-Monial a un blason, comme doit en avoir un toute ville qui se respecte un peu, et le sien est charmant. Ses armes sont d'argent au paon rouant d'azur, bégué et patté de gueules, ce qui veut dire que sur un fond blanc se détache un paon faisant la roue et montrant sa brillante queue bleue, et, pour relever encore sa beauté, et voulant faire mieux que la nature, on a donné à l'animal un bec et des pattes rouges. Ceci fait ressortir le paon héraldique de Paray-le-Monial et le distingue de la famille commune des paons ordinaires.

La petite ville a eu comme tant d'autres sa ceinture de murailles et de tours, mais sans médire du courage de ses habitants qui en ont fait montre en maintes circonstances, nous nous imaginons qu'elle n'a jamais eu l'humeur bien guerroyante. Elle n'a point l'aspect rébarbatif de certaines cités qui, dans le temps où nous vivons, dans la paix de notre civilisation moderne, ont encore gardé quelque chose qui fait songer aux nécessités imposées par les mœurs d'autrefois. En personne prudente et sage Paray-le-Monial non comme menace, mais pour préserver ses foyers des attaques des seigneurs, des malendrins et des routiers, avait donc une enceinte fortifiée.

C'était du reste une ville essentiellement monacale, créée pour ainsi dire, ou du moins embellie par les moines et religieuses qui y abondaient. Elle possédait même la seule église qui dans tout le Charolais fut, comme architecture, digne de quelque intérêt. Elle appartenait à un prieuré de l'ordre de St-Benoît, fondé en 973 par Lambert, comte de Charolais; ce prieuré fut, dès 999, réuni à la puissante abbaye de Cluny. Hugues, fils de Lambert, suivant les traces paternelles, fit rebâtir le monastère et édifia une nouvelle basilique, consacrée le 9 décembre 1004 sous le vocable de Notre-Dame et de St-Jean-Baptiste. C'est l'édifice, bien connu des fidèles de France et de l'étranger, qui subsiste encore, du moins en partie et qui est devenu l'Eglise paroissiale. Son plan forme une croix latine, mais les deux bras du transept sont si allongés que l'ensemble du monument a presque l'apparence d'une croix grecque. Ainsi que toutes les autres églises de l'Ordre de St-Benoît, la basilique de Paray-le-Monial était précédée d'une avant-nef dont de très jolies sculptures bysantines ornaient les portes.

Dans la chapelle de la Vierge se trouve le tombeau de Jean de Damas de Digoine, seigneur de Clessey, chevalier de la Toison d'or, inhumé en 1468.

Cette église était fort riche en reliques, reliquaires, vases sacrés; malheureusement arrivèrent les abominables guerres religieuses; elles sévirent en Bourgogne comme dans toutes les autres provinces de France, et, en 1562, les protestants s'emparant de Paray-le-Monial, n'épargnèrent pas les richesses religieuses. Si les guerres civiles dévastent, celles qui ont pour prétexte ou raison les croyances religieuses, sont plus terribles encore. Paray-le-Monial eut donc beaucoup à souffrir. Mais on se lasse de tout, même de détruire, et il faut bien, bon gré malgré, se remettre au travail qui donne le pain quotidien. Si les Réformés étaient de sombres soldats, ils étaient aussi fort laborieux, très entendus en affaires industrielles et commerciales : ils s'établirent en bourgeois paisibles dans la ville, et y fondèrent une fabrique renommée d'étoffes et de toiles fines. Ce fut, je ne parle pas du présent, l'époque la plus prospère de la cité, elle se décora de belles demeures, et la richesse fut grande jusqu'à la malheureuse révocation de l'édit de Nantes. Alors de Paray-le-Monial qu'avait habité le célèbre Dumoulin, où Théodore de Bèze avait fait entendre sa voix éloquente dans le temple construit près de la Porte du Poirier, trois cents des plus riches familles émigrèrent; elles allèrent porter en Suisse, en Allemagne, leurs capitaux et leur industrie, et ce petit coin du Charolais en éprouva grand dommage et grandes souffrances.

Le palais abbatial orné d'admirables jardins et promenades que l'on voyait encore en 1789 avait été construit en 1480 par le prieur Jean de Bourbon et achevé par Jacques d'Amboise, mort à Paray en 1516. Dans une des grande salles de l'édifice on voyait une fresque représentant l'ouverture de la porte du Conclave d'où était sorti le pape Clément XI. Cette peinture avait été exécutée par les ordres d'Emmanuel Théodore de Bouillon, cardinal doyen du Sacré-Collège lors de cette exaltation. Ce Prélat tombé dans les mauvaises grâces de Louis XIV, pour témoigner de l'énergie avec laquelle il supportait cette disgrâce, avait fait peindre la principale pièce de son blason, une tour; elle était frappée par la foudre et le cardinal avait écrit au bas ces fières paroles: *immota stat et inconcussa.*

Paray-le-Monial possédait encore une autre peinture historique que les moines, pour la commodité de certains aménagements, détruisirent. Lorsque le Dauphin, qui fût Louis XI, s'enfuyant de la Cour de son père, se hâtait de gagner le Dauphiné, il tomba malade au Paray chez l'abbé Jean de Bourbon. Pour célébrer sa guérison et en conserver le souvenir, dans une tour nommé « le Moine Gorre » on avait peint les écussons du Duc de Bourgogne, du Dauphin et des Seigneurs qui l'accompagnaient.

Aujourd'hui Paray-le-Monial est devenu un lieu de pélérinage : c'est dans cette petite ville que Marie Alacoque a institué la dévotion au cœur de Jésus.

Paray-le-Monial possédait un collége dirigé par les Jésuites; l'un d'eux, le P. Cl. de la Colombière, donna une forme à l'exaltation religieuse de Marie. Ce père nous a laissé de minutieux mémoires sur la vie de la bienheureuse Visitandine. Elle y mourut le 17 octobre 1790.

Paray-le-Monial est aujourd'hui un petit coin heureux, où la vie est agréable et douce; elle prospère, elle a pris sa part dans le mouvement de la richesse sociale, et, si elle n'a plus d'élégantes et curieuses maisons comme celle que nous offrons à nos lecteurs, elle n'a plus les chaumes d'autrefois.

A. Surmay.

ETUDES MORALES

L'INSTITUTRICE (1)

Cependant les soins dont était entourée Antoinette finirent par triompher de la maladie. Tout danger disparut bientôt, et la convalescence suivit un cours rapide. Le médecin qui avait entrepris sa guérison était auprès d'elle d'une assiduité extrême, et lui témoignait une sollicitude qui ne pouvait lui être dictée seulement par l'intérêt banal dont tous ses clients étaient l'objet.

C'était un vieux praticien d'une laîdeur originale, sympathique même, qui affectait le plus profond dédain de la mode et des conventions sociales. Brusque et impétueux, il avait les allures d'un bourru bienfaisant, se plaisait à la contradiction, exprimait ses idées sous forme de boutades spirituelles, et, précisément parce que ses manières indépendantes avaient un cachet d'excentricité, il avait pris sur Antoinette un véritable ascendant, et elle n'avait pu se défendre d'une profonde reconnaissance pour ce dévouement qui s'imposait d'une façon presque impérative. Dans leurs causeries, où il prouvait qu'il l'avait bien comprise, il n'argumentait jamais, mais il se trouvait toujours que ses saillies portaient juste et battaient en brèche le système de philosophie pessimiste qu'elle avait pris pour règle. Elle n'était ni convaincue, ni convertie, mais le bon sens du vieux docteur ne laissait pas de produire de l'effet sur son esprit, et il obtint à plusieurs reprises un résultat dont nul autre ne pouvait se vanter, celui de la faire sourire.

« Mon enfant, lui dit-il un jour, ma tâche est terminée; l'heureuse constitution dont Dieu vous a gratifiée, et dont vous ne semblez pas sentir tout le prix, fera le reste. Mais, pour que votre guérison soit complète, il faut que vous changiez d'air. Il faut que vous alliez passer quelque temps au bord de la mer. »

Elle se récria, allégua les difficultés; le remède qu'il lui conseillait était fait pour les riches.

« J'ai songé à tout, répondit-il; une dame de mes clientes va s'installer pendant la saison d'été sur les côtes de Normandie; elle a besoin d'une institutrice pour sa fille, je me suis engagé pour vous. Tous les arrangements sont arrêtés; vous partirez à la fin de la semaine. »

Comme tous les esprits chagrins, Antoinette était disposée à voir en toutes choses le côté des difficultés et à exagérer les obstacles; mais le terrible docteur avait une façon brutale de réduire à néant toutes les objections, et il avait trop de titres à la gratitude de la jeune fille pour qu'elle ne cédât pas.

Il y a sur les côtes du département du Calvados un grand nombre de stations balnéaires qui attendent encore l'heure de la célébrité. On n'y trouve ni les fêtes d'un casino luxueux, comme à Trouville, ni les réunions bruyantes, ni les toilettes somptueuses et les exigences de l'étiquette du grand monde. On y vit en famille, bourgeoisement, sans gêne et sans pompeux étalage. La mer et la fraîche verdure des paysages normands y sont à peu près les seuls éléments d'attraction.

C'est dans un de ces modestes villages que l'institutrice était venue s'installer avec Mme Dufrayer. Celle-ci était une excellente femme, très simple dans ses manières, pleine de tact, aussi éloignée de la morgue qui tient à distance que de l'obséquiosité indiscrète qui veut forcer la confiance; comme si elle avait connu à fond ce caractère dépourvu d'équilibre et toujours porté aux exagérations maladives, elle évitait avec soin tout ce qui pouvait éveiller les susceptilités ombrageuses d'Antoinette, qui s'étonna de se trouver si vite à l'aise dans sa situation nouvelle.

Celle-ci éprouvait d'ailleurs cette sorte de détente qui succède souvent aux graves maladies; il y avait en elle comme une langueur qui n'avait rien de pénible et paralysait son irritabilité nerveuse. Puis la nature est un puissant médecin et l'intimité avec les grandes œuvres de Dieu est salutaire à ceux qui ont souffert au contact des hommes. La sérénité dont elles sont empreintes est contagieuse. Ce n'est pas en vain qu'Antoinette respirait les brises tièdes de la mer, que ses regards se reposaient sur ces eaux aux teintes variées qui se déroulaient devant elle dans une perspective sans fin, qu'à l'ombre des grands arbres elle se pénètrait des aromes qu'exhalaient les prairies normandes d'un si beau vert.

La saison fut exceptionnellement belle, cette année; les jours se passaient sans pluie, sans orage, sans chaleurs extrêmes. Cette atmosphère d'une limpidité parfaite lui communiquait quelque chose de son rayonnement; elle s'oubliait à voir la marée caresser le sable de la grève, à suivre du regard les barques qui se balançaient à l'horizon ou les goëlands et les mouettes qui effleuraient l'eau de leurs longues ailes, à entendre les chansons rustiques des rudes marins de la côte qui accomplissaient gaiement leur tâche sans souci de la veille ni du lendemain.

Dans ses muettes rêveries, Antoinette se laissait gagner par des émotions inconnues. Pourquoi, quand tout était joie et sérénité autour d'elle, était-elle triste et sombre? Avait-elle bien conduit sa vie? N'avait-elle pas trop cédé aux sophismes de l'orgueil, aux suggestions d'injustes ressentiments? En ne prenant conseil que de ses propres idées, n'avait-elle pas suivi une mauvaise voie? Avaient-ils tort ceux qui prétendaient que dans la solitude l'imagination se monte et s'exalte à plaisir, se repaît de chimères et s'ingénie à trouver la justification de ses erreurs? Elle ne concluait pas, mais le doute la prenait et elle se laissait insensiblement aller sur la pente qui conduit à l'apaisement du cœur.

Puis la nature, dans son œuvre consolatrice, avait un naïf auxiliaire; c'était la fille de Mme Dufrayer, charmante enfant de dix ans qui s'était prise

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

d'une vive affection pour son institutrice et avait été bien vite payée de retour. Antoinette se plaisait au babillage de la petite Jeanne et s'abandonnait au charme qu'exerçait sur elle l'innocente séductrice.

Un jour, Jeanne lui dit :

— C'est la semaine prochaine la fête de maman, voulez-vous vous entendre avec moi pour la lui souhaiter?

Antoinette se fit de grand cœur la complice de son élève, le complot fut ourdi et exécuté mystérieusement; c'étaient entre elles de graves conférences sur la surprise qu'on ménageait à l'heureuse mère; l'institutrice mit au service de la ténébreuse entreprise l'adresse de ses mains et les ressources de son imagination, prit un vif plaisir à entrer dans les vues de l'aimable enfant.

Quand vint le moment solennel, quand elle assista au coup de théâtre dont l'effet avait été savamment calculé, à la scène attendrissante que provoquent dans les familles bien unies ces fêtes intimes, elle eut sa part des bonnes et affectueuses paroles qui s'échangèrent sous le toit rustique; elle s'associa aux douces émotions qui se donnaient libre cours autour d'elle. Elle oublia alors sa tristesse, se mit à l'unisson avec la fille, avec la mère, qui ne voyaient en elle qu'une amie.

Le repas du soir, plus luxueux que d'habitude, égayé par des corbeilles de fleurs, avait été servi sous l'humble tonnelle attenante à l'habitation. La mer, plane comme un miroir, présentait cette riche variété de teintes que connaissent ceux-là seuls qui l'aiment; les voiles blanches des pêcheurs oscillaient à la surface; au loin, les feux du soleil couchant éveillaient l'idée d'un immense embrasement; le murmure des vagues se mêlait à celui des arbres agités par le vent. Dans le lointain, la cloche du village envoyait les sons de l'*Angelus*, pendant que l'écho des coteaux répercutait les chants des pâtres ramenant leurs troupeaux. La nature était pleine d'un charmant recueillement; sous la tonnelle, la causerie était affectueuse et recueillie comme elle.

Antoinette, provoquée par Mme Dufrayer, s'abandonna aux affectueuses confidences. Quand l'enfant eut regagné son lit, elle ne put résister aux instances qui lui étaient adressées; à la pâle clarté des étoiles qui scintillaient dans les profondeurs d'un ciel sans nuages, elle épancha son cœur fermé depuis si longtemps. Elle raconta les jeux de son enfance, les joies du foyer, les années passées avec la rapidité d'un songe au milieu d'affections partagées. On lui demandait si elle se souvenait. Ah! oui, elles étaient présentes à sa pensée comme s'il se fût agi d'hier, ces dates qui lui rappelaient de si riantes émotions, ces fêtes de la maison paternelle, ces amitiés qui se croient éternelles, ces projets qu'on forme avec l'assurance que rien ne viendra les déranger; elle voyait encore la vieille servante devenue partie intégrante de la famille, le chien favori qui venait placer sa tête intelligente sur les genoux de sa jeune maîtresse; les détails surgissaient en foule, et Antoinette les faisait défiler devant Mme Dufrayer; elle avait trouvé pour retracer ses souvenirs une intonation de voix inusitée, une fraîcheur et un bonheur d'expressions qui communiquaient un attrait de plus à son récit.

Tout à coup elle s'arrêta aux abords d'une phrase toute différente qui se présentait à son esprit; il fallut que Mme Dufrayer la pressât de continuer.

« En un jour, reprit Antoinette, ma vie fut changée et le bonheur fit place à l'infortune. Les vacances s'ouvraient pour le pensionnat où j'avais passé quelques-unes de mes plus belles années. J'avais dix-huit ans, et j'allais quitter pour toujours la maison où j'avais fait mon éducation. Plusieurs de celles qui, comme moi, étaient arrivées au terme de leurs études étaient réunies au parloir, et nous échangions nos adieux avant de nous disperser. J'avais remporté beaucoup de prix et j'en étais fière; je recevais les félicitations de toutes mes compagnes, lorsque l'une d'elles, celle que j'affectionnais entre toutes, dont m'avait toujours rapprochée la communauté des idées et des goûts, me dit brusquement :

« Tu sais que M. Majou a fait faillite; je viens de l'entendre dire à ma mère. »

Cette nouvelle n'eut d'autre effet que de m'inspirer une commisération banale pour un homme que j'avais vu quelquefois dans ma famille. Mais je remarquai que plusieurs des pensionnaires se regardèrent comme pour se communiquer leurs muettes réflexions; puis on chuchota à voix basse en m'évitant. Je ne sais pourquoi je me sentis du froid dans l'âme et j'eus le pressentiment d'un malheur.

Quand je sortis, l'amie dont je vous ai parlé venait de monter en voiture avec sa mère, elle m'adressa un salut affectueux auquel je ne répondis pas; j'étais abîmée dans mes pensées, et déjà j'étais disposée à l'accuser.

En entrant à la maison, je fis part à mon père de ce qui s'était passé; il pâlit, et d'une voix dont je crois entendre encore l'accent désespéré, il dit :

« Cette faillite dont on t'a parlé était fausse tout à l'heure; elle sera un fait vrai demain, parce qu'il a plu à une langue imprudente de répandre cette rumeur maudite. La situation de Majou était critique; mais, grâce à des efforts énergiques, il devait en triompher; encore quelques jours de répit, il allait faire face à ses engagements; il pouvait compter sur un concours qui l'aurait sauvé et qui désormais sera inutile, car déjà la rumeur fatale a circulé, les créanciers défiants vont accourir, et il lui sera impossible de les satisfaire. La catastrophe est inévitable; il est ruiné, et je le suis avec lui; je m'étais associé à sa fortune, je lui avais confié toutes mes ressources, demain il ne nous restera rien. »

J'étais consternée et non moins courroucée contre la fausse amie qui, le sourire sur les lèvres, avait provoqué la catastrophe.

Pendant que la désolation régnait dans notre demeure, nous reçûmes une visite. C'était celle d'un ami d'enfance; mon père avait été son tuteur, et l'on s'était familiarisé dans notre entourage avec cette idée qu'un mariage devait cimenter l'union des deux familles; souvent il en avait été question : nous nous considérions déjà comme des fiancés. Il venait me féliciter de ma sortie de pension; il avait le visage tout joyeux, le sourire sur les lèvres. Après les compliments d'usage :

« J'ai rencontré votre amie, me dit-il; elle m'a parlé de vous.

— Elle vous a aussi sans doute parlé de la faillite de M. Majou?

— En effet; pourquoi cela paraît-il vous préoccuper désagréablement? »

Je ne répondis pas à sa question. J'avais le cœur gonflé, et je lui en voulais d'avoir sur les traits l'expression de la gaîté pendant que l'amertume était dans mon âme; je lui en voulais aussi de se faire légèrement le complice d'une odieuse méchanceté.

« Que vous a-t-elle dit encore? repris-je.

— Qu'elle allait partir en voyage, mais qu'elle espérait bien être de retour à l'époque de notre mariage; qu'elle retenait le rôle de votre demoiselle d'honneur, et qu'elle se réservait le soin de vous parer quand viendra le grand jour.

— C'est une peine qu'elle n'aura pas, car ce jour ne viendra jamais. »

Il me regarda tout étonné, comme s'il ne comprenait pas; mais je détournai brusquement la conversation et ne lui permis pas de revenir sur ce sujet. Lorsqu'il me quitta, tout était rompu entre nous; je savais qu'il ne tarderait pas à comprendre que l'union qu'il avait projetée avec la jeune fille assurée d'une riche dot ne pouvait avoir de suite avec la fille d'un homme ruiné. Je sentais que j'avais fait désormais un pacte avec le malheur, que les riantes perspectives n'existaient plus pour moi, et qu'il ne me restait plus que ma fierté, dont je devais être la gardienne sévère.



Sur la plage, dessin de G. Vuillier

Mon père s'isola de tout le monde pour s'occuper de ses affaires ; il réalisa rapidement tout ce qu'il possédait et l'abandonna à ses créanciers ; il ne devait plus rien, mais toutes ses ressources y avaient passé, il s'exila pour toujours de la ville où il avait passé de longues années heureux et respecté, pour aller s'établir à Paris avec sa femme et sa fille. Toutes ces secousses l'avaient profondément ébranlé et il ne tarda pas à mourir. Mon travail servit à faire vivre les deux survivantes de notre famille, mais j'avais perdu la gaîeté et l'espérance, je n'étais plus apte au bonheur, ma foi en l'amitié s'était éteinte, je ne pouvais plus inspirer d'affection et moi-même... j'étais comme ces terrains frappés de stérilité sur lesquels aucune fleur ne pousse plus.

— Si vous ne connaissez plus, répondit Mme Dufrayer, les bonnes et douces pensées qui font le charme de la vie et nous consolent de nos chagrins, n'accusez que vous-même; si vous marchez dans le désenchantement et la tristesse, c'est vous qui l'avez voulu, vous qui avez choisi votre route. Quand votre raison s'égarait, vous l'avez encouragée dans ses erreurs, vous avez mis un puéril amour-propre à ne pas vous donner un démenti, vous vous êtes condamnée à un âpre isolement que nul de nous ne supporte impunément, vous vous êtes complue à étouffer les précieuses qualités qui étaient en vous. Vous ne vous êtes pas dit que vous étiez cruellement injuste envers celle qui peut-être était seulement coupable d'un mot imprudent, qu'elle ignore encore le mal qu'elle

vous a fait à son insu. Et cet ami de votre enfance que vous avez orgueilleusement repoussé, êtes-vous sûre que vous n'avez pas brisé son cœur, empoisonné sa vie, et que de son côté il n'accuse pas l'ingrate qui a refusé son dévouement? Êtes-vous sûre qu'en vous interrogeant vous-même, vous ne trouveriez pas au fond de votre âme des regrets dont vous vous êtes interdit de faire l'aveu?

Antoinette, pour toute réponse, fit un geste de dénégation, mais elle ne protesta pas énergiquement, l'hésitation était en elle. Mme Dufrayer crut avoir remporté la victoire et la compromit par une parole imprudente.

— Antoinette, dit-elle, celle que vous avez maudite est incapable d'une action méchante, d'une tentation dont elle aurait à rougir, je vous le jure; Mme de Braines est un cœur loyal qui jamais n'aurait voulu affliger une indifférente, à plus forte raison, une amie.

— Vous la connaissez donc, s'écria Antoinette, et c'est d'accord avec elle que vous vous êtes emparée de ma confiance?

A l'accent de cette voix, Mme Dufrayer comprit qu'elle était allée trop vite et que toutes les défiances de l'institutrice s'étaient réveillées. En effet elle chercha vainement à regagner le terrain qu'elle avait perdu. Antoinette lui en voulait de lui avoir tendu un piège, de lui avoir dérobé des confidences qu'elle ne voulait faire à personne, elle reprenait son attitude ombrageuse et hautaine, se rappelait l'obligation qu'elle s'était imposée, comme la sauvegarde de la dignité du pauvre, de ne jamais permettre à ceux que la fortune avait favorisés de lui faire l'aumône d'une amitié ou d'un conseil.

Les jours suivants elle reprit son humeur taciturne, se repliant sur elle-même, se refusant aux épanchements. Toutefois l'entretien qu'elle avait eu avec Mme Dufrayer, à la clarté des étoiles, avait laissé des traces dans son esprit; il était resté quelque chose de l'attendrissement auquel elle s'était laissée aller. Sous l'influence bienfaisante de la nature et des causeries affectueuses de la petite Jeanne, la vie lui apparaissait sous un autre aspect; elle n'acceptait plus avec la même assurance les sophismes de son orgueil, et se répétait d'un air rêveur la question:

— Si je m'étais trompée?

Sur ces entrefaites Mme Dufrayer reçut une lettre qui changea le cours de ses habitudes; chaque jour elle se rendit à une petite villa voisine, qui était restée inhabitée depuis le commencement de la saison, et s'occupa de tout mettre en ordre pour l'installation des hôtes qui devaient en prendre possession.

Cette villa était un charmant cottage de création récente bâti sur la hauteur qui domine la plage, il était composé d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage d'où la vue embrassait un magnifique horizon. De belles plantations, de grands arbres en formaient une verdoyante oasis que de riches familles louaient pendant la saison d'été. Antoinette pressentait quelque incident nouveau, arrêtait souvent ses regards sur cette maison, mais elle n'osait pas adresser de questions à Mme Dufrayer qui, de son côté se tenait sur la réserve. Un soir elle remarqua la lumière qui brillait à l'une des croisées; Mme Dufrayer l'observait.

— La villa est occupée, dit-elle; vous ne savez pas qui l'a louée. C'est Mme de Braines; mais elle n'y est pas encore; au moment du départ, une affaire urgente l'a obligée à se rendre à Rouen; elle a été précédée par son fils qu'elle a confié aux soins d'une femme de chambre dévouée.

Comme l'institutrice gardait le silence, elle ajouta:

— Antoinette, votre cœur a-t-il encore de la rancune?

Antoinette ne répondit pas; son orgueil ne pouvait se résigner à capituler; si elle n'avait pas de haine, si son ressentiment avait fléchi, elle mettait encore son point d'honneur à persévérer dans son attitude altière.

— Ah! malheureuse enfant, reprit Mme Dufrayer, on vient à vous les bras et le cœur ouverts, on implore votre affection, et vous refuseriez! souvenez vous que Dieu punit ceux qui s'obstinent dans leurs sentiments haineux. Mais non, vous réfléchirez et votre droiture vous guidera.

Le lendemain Mme Dufrayer se promenait avec sa fille et l'institutrice au bord de la mer; Antoinette parlait peu, elle n'était pas contente d'elle-même et, absorbée dans ses pensées, ne prenait aucun plaisir au spectacle de la mer si belle dans sa splendide sérénité. Un messager accourut essoufflé, trempé de sueur, et dit quelques mots à Mme Dufrayer, qui parut toute bouleversée.

— Antoinette, dit-elle d'un accent amer, réjouissez-vous, vous allez être cruellement vengée: le fils de Mme de Braines, l'enfant unique qui faisait sa joie et son bonheur est dangereusement malade, presque mourant; le deuil et le désespoir vont entrer dans cette maison qui vous paraissait si digne d'envie; réjouissez-vous donc.

— Ah! madame, répondit-elle, d'une voix étranglée, pouvez-vous croire!

Honteuse qu'on eût pu la supposer capable d'un pareil sentiment, elle s'attacha aux pas de Mme Dufrayer, qui prenait hâtivement le chemin de la villa.

Une inexprimable désolation y régnait. Le pauvre petit être, à peine âgé de trois ans, avait perdu ses fraîches couleurs; livide, les yeux fixes, hagards, il laissait s'échapper de sa poitrine oppressée un râle qui faisait peine à entendre. Le croup, cette terrible maladie qui a fait pleurer tant de mères, le tuait; sa vie ne tenait plus qu'à un fil et il était évident qu'il n'allait pas tarder à se briser. La femme de chambre éperdue déplorait la cruelle responsabilité qui pesait sur elle, s'arrachait les cheveux, se lamentait, ne savait que pousser des plaintes stériles. Le médecin debout accusait tristement son impuissance et suivait d'un regard morne les progrès du mal.

— Monsieur, lui dit Mme Dufrayer, n'y a-t il aucun espoir, aucune chance de sauver cet enfant?

— Il y en a une seule, bien incertaine, hélas! et presque certainement mortelle pour celui qui la tenterait. Ce serait d'aspirer les matières empoisonnées qui engorgent les voies respiratoires et vont étouffer le malade.

Puis, répondant à la question que personne ne

lui adressait et qu'il devinait dans l'attitude muette des assistants :

— J'ai une femme et des enfants, dit-il, auxquels je dois compte de ma vie.

Le désespoir se lisait sur tous les fronts. Antoinette qui se tenait immobile, le cœur oppressé, auprès de Mme Dufrayer, se précipita alors vers le moribond, s'empara résolument du chalumeau et, l'ayant introduit dans la bouche de l'enfant, attira à elle les éléments pestilentiels qui s'étaient accumulés dans sa gorge. Elle avait agi avec tant de rapidité qu'on avait eu le temps ni de l'arrêter ni de lui adresser des remontrances. L'horrible opération terminée, elle devint pâle comme une morte, un tremblement convulsif secoua ses membres, elle s'affaissa et serait tombée, si on ne l'avait déposée sur une chaise. On put croire quelques instants que son dévouement allait lui coûter la vie. Heureusement, le médecin avait apporté des médicaments dont il n'avait pas osé tenter l'effet sur la frêle créature qu'ils auraient infailliblement tuée; ils agirent énergiquement sur l'institutrice qui, grâce à la vigueur de sa constitution, sortit bientôt de l'état de prostration profond dans lequel elle avait été plongée; elle ne tarda pas à être hors de danger, et, de la crise qu'elle venait de traverser, il ne lui resta qu'un peu de pâleur sur les traits, de faiblesse dans les membres. Le bonheur ne fut pas moins efficace que les soins du médecin pour lui rendre ses forces. Elle entendait les exclamations joyeuses de la femme de chambre; on répétait autour d'elle que l'enfant était sauvé; elle était heureuse, elle avait amplement payé le dévouement que son ancienne amie lui avait imposé.

L'enfant, par un privilège de cet âge, qui est si vite abattu, mais aussi se relève promptement, revenait à la vie, ses joues reprenaient des couleurs. La croisée était garnie de fleurs pour égayer sa demeure; quelques instants auparavant, elles semblaient une amère ironie à cette existence qui allait s'éteindre; maintenant on eût dit qu'elles saluaient le retour de la santé.

Pendant que la joie inondait tous les cœurs, et que Mme Dufrayer, serrant dans ses mains celles de l'institutrice, lui exprimait l'élan de son admiration et de sa tendresse, tout en suivant d'un regard anxieux les progrès du rétablissement, on entendit dans le lointain le roulement d'une voiture lancée au grand galop. Cette voiture s'arrêta bientôt à la porte, et Mme de Braines en descendit avec son mari. Une dépêche les avait prévenus du danger que courait leur fils; ils avaient immédiatement pris le chemin de fer et prodigué l'or pour franchir, avec toute la rapidité possible, la distance qui les séparait de la station voisine. Ils arrivaient le cœur désespéré, s'attendant à ne retrouver que le cadavre de l'enfant chéri.

Retracer le délire de joie qui, chez la jeune femme, succédait à l'excès de la douleur, serait chose impossible. Après les premiers embrassements donnés au petit être convalescent, elle serrait dans ses bras l'institutrice dont l'héroïque dévouement l'avait arraché à une mort certaine. Elle la présentait à son mari, lui disant d'une voix attendrie, avec des larmes de bonheur :

— Nous lui devons plus que la vie : si Dieu ne l'avait pas amenée ici, que serions-nous devenus? Le deuil et la douleur auraient à jamais pris possession de notre demeure. Je n'aurais pas survécu à ce coup. Ce que j'ai souffert pendant ces heures d'angoisse, pendant que je croyais le malheur déjà accompli, ma bouche ne saurait le dire. Vois, notre petit René lui sourit, il devine que c'est l'ange libérateur qui visite les foyers, dont le ciel veut écarter les larmes.

Elle couvrait de baisers l'enfant auquel elle faisait, dans un naïf et charmant babillage, l'éloge de l'institutrice, comme s'il avait pu la comprendre, puis s'adressant à celle-ci :

— Mauvaise hypocrite, qui me marchandais ton amitié pour mieux m'en accabler ensuite! Ah! je savais bien que tu valais mieux qu'il ne te plaisait de le paraître, et qu'il y avait en toi des trésors que tu dérobais vilainement à tous les yeux. Et maintenant tiendras-tu encore ton ridicule langage sur l'impuissance de ta reconnaissance? C'est moi qui devrais prendre maintenant ton rôle, si j'étais vindicative. Mais tu m'as fait trop de mal en t'éloignant de moi, méchante, pour que je suive ton exemple. Tu m'as humiliée de l'immensité de ton bienfait. Eh bien! je me résignerai à en porter le poids.

Antoinette ne se défendait pas, et, pour la première fois depuis bien des années, les sentiments qu'elle ne comprimait plus, s'épanchaient en toute liberté; son attitude n'était plus ni contrainte ni guindée, elle se mettait en harmonie avec les démonstrations affectueuses qui lui étaient prodiguées. Jusqu'alors elle s'était imposé un rôle; elle fut elle-même et se retrouva avec les qualités qu'elle s'était en quelque sorte imposé l'obligation d'étouffer.

Pendant que les deux amies échangeaient leurs causeries auprès du berceau, Mme Dufrayer, que les hôtes de la villa considéraient comme de la famille, déployait une activité prodigieuse pour improviser le dîner, allait, venait, donnait des ordres et communiquait son zèle aux serviteurs; c'était partout une agitation joyeuse de gens se mettant à l'œuvre pour utiliser le temps. On put bientôt se mettre à table. Ce fut un véritable repas de famille, la joie était sur tous les fronts, tous les visages rayonnaient. Antoinette était heureuse et se mettait franchement à l'unisson des braves cœurs dont les délicates prévenances lui allaient à l'âme. Toutes les préoccupations qui l'avaient obsédée jusqu'alors étaient bien loin; elle ne songeait plus ni à sa robe fanée, ni à sa toilette démodée, ni à tous les détails qui, autrefois, irritaient son orgueil. Au dessert, Mme de Braines prit son amie par la main et l'entraîna devant une glace :

— Regarde-toi donc, dit-elle, tu es toute transfigurée. Tu es rajeunie de dix ans. Je te revois telle que tu étais autrefois, avec ton charmant sourire, cette expression de jeunesse qui captivait la sympathie. Il t'est si facile d'être aimable et séduisante, il te suffit de le vouloir, désormais tu le voudras. Monsieur mon fils est un puissant magicien; c'est lui qui t'a rendu cette aptitude au bonheur que tu avais perdue, folle que tu étais. Heureusement, tu es rentrée dans la bonne voie; si tu étais jamais tentée de la quitter, je te conduirais auprès de mon fils qui est un peu le tien; il te renierait.

Elle prit ensuite un ton plus sérieux.

— Antoinette, lui dit-elle, nous avons tous quelque chose à apprendre les uns des autres, nous avons tous des échanges à faire. A ton école, la vie m'est apparue sous un aspect plus grave et plus sérieux. On ne songe pas assez dans l'insouciance égoïste de son bonheur à la portée d'une parole, d'un acte insignifiant en apparence; on ne songe pas que des mots échappés d'une bouche irréfléchie frappent quelquefois plus cruellement qu'un coup de poignard, qu'on provoque ainsi des malheurs irréparables, des méprises qui entraînent après elles de lamentables conséquences; je le sais, moi, qui me reproche d'avoir, à mon insu, éloigné de moi ma meilleure amie et troublé son existence. Je me suis habituée à réfléchir à certaines choses que la légèreté de mon esprit ne saisissait pas. Je sais aussi qu'il ne suffit pas de se laisser aller au courant, et qu'au milieu des joies de l'heure présente il faut réserver une place pour les devoirs austères, pour les pensées fortifiantes. Tu auras appris de ton côté qu'il faut se tenir en garde contre ses impressions, et que nos jugements ont souvent besoin d'être revisés, que les accusations les plus plausibles s'évanouissent souvent quand on les soumet à un froid examen. Nous portons tous en nous de périlleux conseillers contre lesquels nous devons nous tenir en défiance. Tu auras appris encore qu'on ne doit pas réserver pour soi seul le secret des qualités qui sont en nous, et que c'est une obligation de travailler à notre propre bonheur pour en répandre la contagion sur tous ceux qui nous entourent. Une fierté trop ombrageuse est mauvaise conseillère. Tu banniras de ton cœur cette folle pensée qu'un service coûte à recevoir, sous ce prétexte menteur qu'on est impuissant à en payer le prix. Pour aucun de nous, sache-le bien, chère Antoinette, le bon vouloir n'est condamné à la stérilité.

— Et moi, dit Mme Dufrayer, me pardonnerez-vous aussi d'être entrée dans le ténébreux complot ourdi contre vous?

Antoinette se jeta dans les bras de l'excellente dame.

— Oh! oui, dit-elle, puisque j'ai retrouvé une amie et que j'en ai conquis une autre.

A partir de ce jour, Antoinette fut changée au moral comme au physique. L'expression toute nouvelle répandue sur ses traits leur communiqua un charme dont on ne les aurait pas crus susceptibles. La plante que la gelée a fanée reprend une sève nouvelle, un plus riant feuillage sous une atmosphère vivifiante. Il en était ainsi de l'institutrice. Lorsqu'en compagnie de ses amis, elle faisait de longues promenades sur la grève ou sur les rochers de la côte, lorsque montés sur une barque de pêcheur, ils s'aventuraient en mer, elle prenait une part active à la conversation; sous l'influence de la douce sérénité que reflétait son gracieux visage, elle trouvait des saillies aimables, spirituelles; ses mouvements avaient une vivacité et un entrain qui ne rappelaient que par le contraste son allure compassée et morose d'autrefois. Quoiqu'elle fût toujours mise avec la même simplicité, sa toilette même était transformée, elle donnait aux détails de son costume une grâce inaccoutumée.

Il est vrai que Mme de Braines y mettait la main, et chaque jour lui imposait son expérience de femme élégante et à la mode, comme si elle avait voulu lui inculquer des habitudes de coquetterie.

Un jour qu'elles se trouvaient à l'écart du reste de la société, assises sur un rocher qui faisait saillie dans la mer, elle lui dit :

— Tu es charmante, Antoinette, quoique tu ne paraisses pas t'en douter, les lignes de ton visage ont une pureté qui tenterait le pinceau d'un peintre, la teinte dorée que l'air de l'océan leur a communiquée te va admirablement, mais il ne te suffit pas d'être belle, il faut que tu fasses encore valoir ta beauté.

— A quoi bon? En ai-je besoin pour te plaire?

— Non, mais s'il s'agissait d'un autre.

— Folle, de qui veux-tu parler?

— C'est un secret, j'ai formé le projet de te marier.

— Eh bien! tu renonceras à ton projet, fais-en ton deuil.

— Sérieusement?

— Très sérieusement.

— Nous verrons bien. Je me suis pourtant juré que tu ne réserverais pas pour toi seule ce trésor de qualités précieuses dont je fais tous les jours la découverte en t'étudiant. A moins que ton cœur ne soit pas libre.... Mais, j'y pense, peut-être le gardes-tu pour M. Édouard Marval, cet ami d'enfance que tes parents avaient l'intention de te faire épouser.

Une vive rougeur se répandit sur les traits d'Antoinette.

— Pourquoi rappeler ce souvenir pénible? dit-elle, tu sais bien que j'ai mal agi avec lui et que je l'ai brutalement repoussé; s'il vit, il ne doit avoir que de la haine pour moi, il en a le droit.

— S'il vit.... tu ne désirerais donc pas savoir ce qu'il est devenu?

— Pourquoi chercherais-je à le savoir? Il n'y a plus rien de commun entre nous.

— Quand il s'agit d'une personne indifférente qui a été mêlée à notre vie, d'ordinaire on désire connaître le sort qu'elle a eu en partage. Moi, je puis te dire par quelles vicissitudes a passé M. Édouard. Ne veux-tu pas que je te donne de ses nouvelles?

Antoinette était plus émue qu'elle ne voulait le paraître. Elle baissait les yeux sous le sourire observateur de son amie.

— Eh bien! parle, dit-elle en affectant un air impassible.

— Il t'aimait bien; il avait pour toi cette affection profonde et réfléchie qui grandit à l'ombre du foyer, sous l'œil approbateur des parents. T'épouser était son rêve et il ne formait pas de projets auxquels tu ne fusses associée dans sa pensée. Quand tu lui signifias son congé, il n'y comprit rien d'abord, et le chagrin de ne pas connaître la cause de sa disgrâce se joignit au regret de te perdre. Informé ensuite de la ruine de ton père, il attribua ta résolution à une folle exagération de fierté, il eut l'espoir d'en triompher, mais il lui fut impossible de pénétrer jusqu'à toi. Vous quittâtes la ville natale sans faire connaître à personne l'endroit où vous alliez cacher votre pauvreté; moi-même j'avais

perdu tes traces, d'ailleurs je fis alors un long voyage en Italie. M. Édouard multiplia ses recherches, il ne put te découvrir. En proie à une tristesse qu'il cherchait vainement à combattre, il s'éloigna alors de la France, et ses affaires le conduisirent en Angleterre, en Allemagne, dans d'autres pays encore; rien ne prouve qu'il t'ait oubliée.

— Il aurait tort de songer encore à moi.

— Est-ce bien le désir sincère de ton cœur?

— Oui, car je voudrais qu'il fût heureux.

Mme de Braines observait attentivement son amie et semblait chercher à pénétrer ses plus secrètes pensées.

— Pourquoi pâlis-tu? lui dit-elle; pourquoi ta voix est-elle tremblante? Pourquoi l'expression de gaieté qui était tout à l'heure sur tes traits en a-t-elle disparu?

— Et toi, méchante amie, pourquoi prends tu plaisir à me tourmenter, à réveiller des souvenirs que j'aurais voulu à jamais écarter, puisque tout est bien définitivement fini entre moi et celui dont tu parles?



Dévouement, dessin de G. Vuillier.

— Qui sait? si j'ai insisté, ne t'en prends qu'à toi, qui as voulu me faire croire qu'il t'était indifférent.

Un nuage de mélancolie s'était étendu sur les idées d'Antoinette, elle était rêveuse, promenait ses regards sur l'immensité de la mer dont les flots déferlaient avec un bruit monotone à ses pieds; elle ne prenait qu'une part distraite à la conversation. Mme de Braines, toujours affectueuse, cherchait à l'égayer et lui prodiguait les taquineries aimables, qui parvenaient à peine à peine à faire sourire la jeune fille. Tout en causant elle observait d'un regard attentif la route de Caen qui se déroulait comme un ruban grisâtre à l'horizon. Tout à coup elle tressaillit, elle venait de voir la poussière qui, se soulevant sur la hauteur, se mêlait à la verdure des arbres.

— Je commence à sentir la fraîcheur du soir, dit-elle, si tu veux nous allons marcher un peu.

Elle entraîna son amie, non vers la société qui était réunie au bord de la grève, mais sur la route. A un coude que celle-ci faisait, une voiture s'arrêta et une dame en descendit.

— Ma mère! s'écria Antoinette en courant à sa rencontre.

Dans sa joie elle ne remarqua pas un jeune homme qui avait aussi mis pied à terre et se dissimulait derrière le cheval. Elle ne remarqua pas

non plus l'absence de son amie qui la quitta après quelques paroles affectueuses échangées avec Mme Berton.

La mère et la fille, tout au bonheur de se revoir, suivaient lentement le chemin qui conduisait au village. La première observait avec ravissement le changement qui s'était opéré chez celle qu'elle avait crue vouée pour toujours à la tristesse. Leur intarissable causerie se mêlait au bruit des insectes qui saluaient la fin du jour. Les ombres du soir commençaient à estomper le feuillage des peupliers entre lesquels elles marchaient, lorsque Mme de Braines s'approcha.

— Antoinette, dit-elle, permets-moi de te présenter un ami.

L'institutrice leva les yeux et se trouva en présence d'un jeune homme qui la regardait en souriant. C'était Édouard Marval dont la figure énergique et douce en même temps captivait tout de suite la sympathie. Elle restait immobile, clouée à sa place, trahissant sa profonde émotion et ne trouvant pas une parole pour exprimer sa stupeur.

— Antoinette, dit-il très ému lui-même, bien des années se sont écoulées depuis que je ne vous ai vue, et je vous retrouve telle que je vous rêvais. Dites-moi, dois-je m'en rapporter aux paroles de votre amie et croire que vous m'aimez toujours?

— Ah! Élise, tu m'as trahie... l'indiscrète amie!

— Oui, gronde-moi, je lui ai dit que jamais tu ne l'avais oublié, que jamais une autre affection n'avait pris la place de celle qu'il t'avait inspirée. J'ai dit à ton ami d'enfance qu'il te retrouverait mûrie par l'expérience, mais le cœur toujours jeune et rempli du souvenir de l'absent. Ai-je menti, Antoinette?

Celle-ci ne répondit pas, mais ses regards, la rougeur de son visage parlaient pour elle.

— Vous le voyez bien, reprit la jeune femme, son silence est un aveu. Plus tard, quand l'émotion ne paralysera plus sa langue, elle vous dira que j'ai été un bien froid interprète de ses sentiments.

— Antoinette, reprit Édouard, les années que j'ai passées loin de vous ont été pleines de tristesse et de regrets; votre image m'a suivi partout; j'ai dépensé mon activité en nombreuses entreprises pour étouffer votre souvenir, et le souvenir a résisté à tout; j'ai cherché et conquis la richesse, espérant que dans le tourbillon du monde et l'agitation d'une vie luxueuse, je pourrais oublier celle qui m'avait repoussé, l'oubli n'est pas venu. Aujourd'hui l'amertume de l'épreuve est passée, et je me crois amplement dédommagé, puisque vous voulez bien accepter mon dévoûment.

L'entretien continua à l'ombre de la nuit qui s'épaississait rapidement et, lorsqu'ils arrivèrent à la villa, rien ne troublait le silence de la bourgade; à peine quelques rares lumières apparaissaient aux fenêtres des maisons. M. de Braines les attendait avec Mme Dufrayer sur le seuil. Un sourire de sa femme l'informa du résultat. Il tendit cordialement la main au jeune homme.

— Soyez le bienvenu, Monsieur, dit-il, puisque vous devez nous aider à payer en bonheur notre dette à celle qui nous a conservé notre fils.

Une table somptueusement servie était dressée dans la salle à manger.

— C'est le repas des fiançailles, dit Mme de Braines en faisant asseoir le nouveau venu à côté d'elle.

Les jours se suivirent avec cette succession monotone des impressions uniformément heureuses. L'été prit fin, les tièdes chaleurs furent remplacées par les brises fraîches, avant-coureurs de l'automne. Les arbres commencèrent à se dépouiller de leur parure, la mer refléta un ciel moins pur, mais la sérénité et la joie régnaient dans tous les cœurs. Peu à peu les baigneurs désertèrent la plage et le village reprit son calme silencieux. C'était le moment qui avait été choisi pour la célébration du mariage dans la petite église; de rares amis y assistèrent, le vrai bonheur n'a pas besoin de témoins nombreux.

Antoinette, après avoir reconquis sa jeunesse et sa gaieté, les a conservées; les chimères qui avaient autrefois hanté son cerveau malade n'ont plus reparu. Elle envisage désormais la vie sous son véritable aspect, souvent elle répète cette éternelle vérité que le bonheur dépend beaucoup plus de nous que des circonstances qui nous entourent, que nous sommes le plus souvent responsables de nos chagrins. Il lui arrive quelquefois de dire, en parlant d'une époque dont il ne lui reste plus que le lointain souvenir :

— Du temps que j'étais folle.

Louis Collas.

LES REVOLUTIONS D'AUTREFOIS

LE DERNIER DES STUARTS (1)

Le vieux Kiffin au milieu de ces événements, la vieille charte de la ville de Londres lui ayant été été rendue, avait repris sa robe d'Alderman et comme il avait reçu une lettre d'Eva, lui annonçant qu'elle était avec la princesse Anne qui lui témoignait une grande amitié, il avait rajeuni de dix ans. Les affaires commerciales n'allaient guère, il donnait tout son temps à celles de la cité, fort troublée, il est vrai. Sa satisfaction eut été complète, s'il avait eu des nouvelles de Roger. Il le croyait dans le camp de Guillaume, mais il avait bon droit de s'étonner d'un silence qu'il trouvait inquiétant. Roger avait-il donc été tué, blessé dans une des escarmouches si peu meurtrières, qui avaient eu lieu entre les troupes du Roi et celles du Prince? Kiffin était très loin de soupçonner la vérité.

Roger, prisonnier, ainsi que lord Lovelace, attendait dans une vieille tour bien gardée ce qu'il

1. Voir pour les premières parties les livraisons précédentes.

plairait au comte de Beauchamp de faire d'eux et ils ne pouvaient guère se méprendre sur le sort qui les attendait ; mais plusieurs jours étant passés, ils se prenaient quelquefois à espérer, quoiqu'ils n'eussent aucune nouvelle du dehors. Les deux prisonniers occupaient une grande pièce dont la voûte surbaissée était supportée par de robustes piliers, et la seule fenêtre de ce noir et maussade séjour se trouvait garnie de ce luxe de barres et de ferrailles dont le moyen-âge avait été si prodigue.

La tour de Glocester remontait en effet aux Plantagenets. Nos amis ne voyaient que des guichetiers muets et sombres ; une fois seulement, le comte Beauchamp était venu les visiter, et il s'était poliment, mais nettement, refusé à répondre à toutes les questions que lord Lovelace lui avait adressées. Quoique la perspective qui s'offrait forcément à eux ne fût pas riante, les captifs faisaient bonne contenance, tuaient le temps en interminables causeries, parlaient beaucoup de politique, et souvent d'Eva, car en véritable amoureux qu'il était, Roger n'avait pas manqué de conter au lord toute son histoire. Quand ils étaient las de dire et redire mille fois les mêmes choses, ils approchaient une lourde table de l'étroite fenêtre et se mettaient à jouer aux échecs et, lorsqu'ils prononçaient la formule finale d'une partie « échec au roi et mat », la même pensée les faisait sourire, ils songeaient à Jacques.

Un jour qu'ils faisaient ainsi voyager reine, fous, tours et cavaliers sauteurs, le grincement de la clef se fit entendre, la lourde porte roula sur ses gonds, le comte de Beauchamp entra et, après avoir salué courtoisement les joueurs :

— Messieurs, dit-il, j'ai une fâcheuse nouvelle à donner à l'un de vous.

— Et quelle est-elle, Monsieur, répondit Lovelace, me concerne-t-elle ?

— Non, mylord; elle ne regarde que M. Roger Stevenson.

— Ah, fit Roger, j'écoute, Monsieur.

— Je reçois, à l'instant, sous le grand sceau de l'Angleterre un ordre signé par lord Jeffreys, d'avoir sans délai à faire pendre sur la place du marché de Glocester, le rebelle, pris les armes à la main et le meurtrier d'un officier de la milice du roi.

A cette terrible nouvelle, Roger ne perdit ni sang-froid, ni dignité ; mais, incapable de se contenir, lord Lovelace, saisissant la main de son ami, s'écria :

— Faire pendre un citoyen anglais? savez-vous, comte, que c'est le plus effroyable des crimes et que l'*habeas corpus* n'est pas aboli.... vous ne vous rendrez pas coupable d'une pareille infamie et, si vous la commettez, je demanderai votre tête à toutes les cours de justice de l'Angleterre.

— Mylord, l'ordre est rigoureux, sans doute, mais il est juste ; M. Stevenson a été pris les armes à la main, en pleine rébellion.

— Eh ! Monsieur, un parricide pris dans le sang est jugé.

— Quant à vos menaces, mylord, votre position les rend bien peu redoutables.

Lovelace, exaspéré, allait répondre, Roger le calma et se tournant vers le comte.

— C'est bien, Monsieur. Quel jour ?

— Demain.

— Pourrez-vous ou voudrez-vous faire tenir à Londres deux lettres que j'ai à écrire à un vieillard et à jeune fille?

— Je vous en donne ma parole.

— Merci. A quelle heure ?

— A midi.

Le comte salua et comme il se retirait, Lovelace, furieux, cria : « Va-t-en, bourreau de l'infâme Jeffreys ! »

A cette insulte, Beauchamp porta la main à la garde de son épée, puis il sourit dédaigneusement et sortit avec les deux guichetiers, qui ne l'avaient pas quitté.

Les prisonniers tombèrent dans les bras l'un de l'autre, mais un seul pleurait et ce n'était pas le condamné.

Je ne peindrai pas l'horreur qui régna dans le cachot pendant la sombre nuit qui suivit : Lovelace rugissait, et, à plusieurs reprises, Roger eut à le prier de lui laisser tout son sang-froid ; il écrivit — et avec quelle douleur et avec quelles mortelles angoisses ! — deux longues lettres à son bienfaiteur, à sa fiancée ; on devine ce que pouvaient être ces lettres !...

Au point du jour il les donna à un guichetier avec prière de les faire parvenir au comte, puis ayant obtenu une bible, il se prépara à mourir. De temps à autre il consolait lord Lovelace. Le guichetier reparut :

« Monsieur, dit-il, j'ai donné vos deux lettres à Monseigneur et il m'a chargé de vous dire que son courier, partant pour Londres, les emportait ; elles sont parties. »

Les heures sonnaient; bientôt elles allaient marquer la dernière, et les deux amis se faisaient leurs suprêmes adieux, lorsque, tout à coup, la porte de la prison se rouvrit et Beauchamp parut.

— Ma foi, lui dit en ricanant le lord, je ne vous croyais pas de cette force; vous voulez savourer l'agonie de votre victime !...

— Vous vous trompez, milord, j'ai pris sur moi de différer l'exécution et je viens l'annoncer à M. Stevenson.

Pendant que Lovelace poussait uu cri de joie, Roger dit :

« Je ne sais si je dois vous remercier, car je sens qu'aujourd'hui je serais bien mort, mort en véritable Anglais. »

— Remerciez-moi toujours, reprit en souriant le comte, un jour gagné peut être suivi d'autres jours.

Dès qu'il fut sorti, Lovelace se mit à embrasser son camarade, à sauter, à chanter, à danser, à faire mille folies ; puis s'arrêtant tout-à-coup :

— Savez-vous ce que cela signifie, ce que cela veut dire ? C'est que nos affaires là-bas vont bien et que Beauchamp ne veut pas se mettre dans un cas qui pourrait lui faire poser la tête sur le billot. Hurrah pour Guillaume et la vieille Angleterre ! »

Le Lord ne se trompait point et nous allons raconter des évènements qui prouvent la justesse de son raisonnement.

Nous avons dit que Jacques, sous la pression des évènements, sous la levée des boucliers des comtés du Nord plus menaçante que Guillaume lui-même, frappé par la défection de Churchill, l'abandon de sa fille, avait paru se décider à rassembler le Parle-

ment, — comme le lui conseillaient les lords qui se trouvaient pour le moment à Londres, — à faire des concessions, et à traiter avec l'envahisseur; en réalité tel n'était pas son but et les faits des derniers jours lui ayant donné une prudente méfiance, il ne s'ouvrit à personne de son secret dessein. Le 8 décembre, ses envoyés, à la tête desquels se trouvait lord Halifax, arrivèrent à Hungerford où Guillaume se trouvait. Ils furent reçus avec tous les honneurs qui leur étaient dus et entouré de tous les grands seigneurs anglais venus sous sa bannière, le prince écouta les propositions de Jacques. Mais, au lieu de donner une réponse, il déclara que ce soin appartenait aux Barons anglais, dont il n'était que le champion; il les engagea donc à s'entendre entre eux et à établir les bases sur lesquelles ils voulaient traiter avec Sa Majesté.

Au fond et sans le paraître, il dicta à ceux-ci leur résolution, dont la modération étonna les plénipotentiaires du roi eux-mêmes; un courrier d'Halifax apporta rapidement cette bonne nouvelle à Londres. Continuant alors la comédie qu'il jouait, Jacques fit prévenir les lords d'avoir à se réunir le lendemain au Palais, il donna les mêmes ordres au Maire et aux Shérifs de la cité, et, dans cette assemblée solennelle, il lut le projet d'arrangement. Il fit connaître en outre que, cédant aux craintes de la reine, il lui avait permis de s'éloigner, mais que, lui, resterait fidèle au poste que Dieu et ses droits lui assignaient; il annonça enfin qu'il avait fait expédier à chacun des membres du parlement des lettres l'appelant à venir prendre immédiatement sa place.

Ceci se passait le 11 décembre, la réception, le soir, fut très nombreuse et les esprits se plaisaient à espérer une solution heureuse. Jacques parcourut les salons; sur les neuf heures, ayant rencontré Jeffreys :

« M. le chancelier, lui dit-il, venez demain matin à dix heures, nous avons à travailler. »

Puis, après avoir reçu les hommages des courtisans et répété à tous que les nouvelles étaient fort satisfaisantes, il rentra dans ses appartements, suivi seulement des grands seigneurs qui avaient le droit d'assister à son coucher.

Resté seul avec les gens attachés à son service, il demanda: « Quel est le lord de la garde-robe de service ? »

— Moi, sire, dit un beau jeune homme, lord Northumberland.

— Ah! tant mieux, eh bien, faites dresser votre lit.

Il était d'usage qu'en l'absence de la reine un des lords de la garde-robe couchât dans la chambre du roi.

Jacques resté seul avec Northumberland qui s'était jeté tout habillé sur une couchette, s'assit devant son bureau, en sortit une grande quantité de papiers qu'il jeta au feu, écrivit et signa d'abord une ordonnance qui révoquait la convocation du Parlement, un ordre chargeant le Général Feversham de licencier l'armée, et mit dans sa poche le grand sceau d'Angleterre que Jeffreys, par ses ordres, avait laissé dans son cabinet. Cela fait, il ne se coucha point et se mit à se promener. Northumberland, fils naturel de Charles II, fort surpris, suivait de l'œil les mouvements du roi : celui-ci allait et venait, il quitta ses vêtements d'apparat, prit des habits très simples que son valet de chambre avait déposés sur un fauteil et comme Northumberland voulait se lever pour l'aider, « dormez, lui dit-il, je n'ai pas besoin de vos services ». Lorsqu'il eut revêtu son nouveau costume, reprenant sa marche, il ne la suspendait que pour s'arrêter devant une magnifique horloge de Boule, dont Louis XIV lui avait fait don. Enfin comme trois heures sonnaient, s'approchant du lord, il lui dit : « Vous n'ouvrirez la porte qu'à l'heure habituelle, vous expédierez les pièces qui sont sur mon bureau » ; et. avant que Northumberland eut le temps de prononcer une parole, Jacques disparut par une issue secrète qui donnait au chevet de son lit.

Il descendit un escalier étroit, obscur, gagna une porte, près de laquelle stationnait un fiacre, où se trouvait sir Édouard Hales.

Jacques, qui avait été vivement frappé des moyens dont Lauzun s'était servi pour mettre la reine en sureté, usa de la même combinaison. La voiture roula vers Milbank; là le roi prit un bateau, traversa la Tamise où il jeta le grand sceau (1), descendit à Vauxhall, monta en voiture et se dirigea rapidement vers Sheernes où une barque de la douane attendait un passager, dont on n'avait point donné le nom.

Pendant que le roi fuyait ainsi, lord Northumberland fidèle à la consigne reçue, ouvrit la porte de la chambre de sa Majesté, et toute la vérité éclata..... L'effarement fut prodigieux, la ville pleine de cris, de rassemblements tumultueux ; déjà on voyait, çà et là, paraître ces figures sinistres que l'orage fait sortir des bas fonds des faubourgs ; tous les magasins restèrent fermés et l'on ne pouvait prévoir quels évènements allaient se passer. Heureusement, l'autorité municipale montra une prompte résolution : le maire, les aldermans se réunirent à Guidhall, les lords prirent place à côté d'eux, ce fut le gouvernement provisoire. Il envoya un courrier pour prier Guillaume d'accourir; les troupes royales présentes à Londres se déclarèrent pour le prince ; les officiers reçurent l'ordre formel de faire tirer sur le premier qui essayerait de troubler la paix publique, et l'on ne vit plus circuler dans la rue que des hommes et des femmes portant des rubans de couleur orange; les bâtiments, les barques, sur la Tamise furent pavoisés.

Parmi les personnes qui ne parurent pas à Guidhall, on remarqua l'absence du vieux Kiffin — hélas! il avait reçu les deux fatales lettres de Roger — et de Jeffreys; le lord chancelier avait disparu.

Mais si la journée avait été relativement calme, la nuit fut terrible, de tous les repaires du jardin aux ours d'Ockley, des mauvais lieux de Whitefriars sortit une immonde canaille ; elle se rua sur les édifices consacrés au culte catholique, les démolit, en arracha les bans, les tabernacles, les missels, les images, les tableaux, les empila en une montagne énorme devant les ruines du couvent des Franciscains et en fit un immense feu de joie. Les maisons des papistes connus ne furent pas épargnées, cette tourbe ne respecta même pas les pri-

1. Quelque temps après, un pêcheur le ramena par hasard dans les mailles de son filet.

vilèges du droit international, les hôtels des ambassadeurs d'Espagne, de Toscane, du prince Palatin furent saccagés, et, quand le soleil se leva sur le pâle horizon du 12 décembre, Londres avait l'aspect d'une ville prise d'assaut.

A cette heure matinale de notre récit entrait dans Londres, Éva, en chaise de poste venant du nord. Quand la jeune fille, le cœur plein de joie, pénétra dans l'hôtel chéri où elle pensait que des transports de joie l'attendaient, elle ne trouva que des visages si tristes, si désolés qu'elle crut que son grand-père était mort...

« Mon père, mon père », s'écria Éva.

— Tranquillisez-vous, miss, il va aussi bien qu'il peut aller !

— Où est-il !

— Dans le Hall.

Elle y vola.

En entendant la voix de l'idole de son cœur, Kiffin tendit les bras, poussa un cri et re-



Vengeances populaires, dessin de F. Lix.

tomba dans son fauteuil en fondant en larmes.

« Qu'y a-t-il, père, qu'y a-t-il ? Et Roger ? »

Kiffin eut assez de force pour penser : si je lui dis la vérité, je la tue.

Il reprit en composant son visage ; « il n'est pas encore rentré à Londres.

— Père, il vous a écrit ?... »

Il fit un signe de tête affirmatif.

« Il n'était pas blessé ?

— Non !

— Ah ! mon dieu, que vous m'avez fait peur ! mais qu'avez vous !...

— Les horreurs de la nuit passée m'ont complètement démoralisé.

— Allons, allons, père, je suis là ; on ne vous a pas bien soigné pendant mon absence, mais voici votre petite gouvernante de retour, ce n'a pas été sans peine, la princesse Anne voulait me garder. » Et, pour ramener le sourire sur les lèvres de Kiffin, elle se mit à lui raconter comment elle avait été enlevée, bien soignée et comment Churchill lui avait fait comprendre que cette réclusion était le salut de tous.

Tout à coup le vieillard, se levant, dit à Éva : « Laisse moi te quitter une minute, j'ai un ordre à donner, attends moi. »

D'un pas pressé il gagna l'antichambre et rencontrant son valet de chambre :

« John, murmura-t-il, miss Éva ne doit pas savoir encore que Roger est mort, prévenez toute la maison.

— Ah ! monsieur, quel malheur ! » et le vieux serviteur de sangloter...

— « Veux-tu bien te taire, malheureux ! fit le vieillard dont de grosses larmes sillonnaient les joues, vois comme je suis calme ! »

Pauvre homme !

Kiffin rentra dans le hall et trouva Éva pensive. Elle soupçonnait quelque contrariété, mais elle était loin de deviner la vérité et tandis qu'elle déjeunait avec son grand père, chassant de sa pensée ses préoccupations : « j'interrogerai les domestiques, se dit-elle, et je saurai bien ce qui est advenu ici pendant mon absence. »

A peu près à la même heure où ceci se passait rue Aldersgate, un cavalier remontait les berges et les petites rues qui longent la Tamise. Il s'impatientait fort, ne pouvant percer les groupes qui l'arrêtaient à chaque pas.

Il questionnait à droite, à gauche, et finit par comprendre que ce tumulte était causé par la disparition du roi.

Tout à coup, un marin s'approchant lui prit familièrement la main et le salua de ces mots : « Bonjour, M. Roger, que Dieu vous garde et vive le prince d'Orange ! »

C'était Roger, en effet, qui, délivré par un soulèvement de Glocester, s'était, dès qu'il avait reconquis la liberté, mis en route pour revenir à Londres.

— « Patron, reprit le marin, jamais vous ne pourrez arriver à Aldersgate à cheval ; si vous vouliez me croire, vous laisseriez votre monture dans cette auberge, *l'Ancre et la Rame*, et à pied vous auriez bientôt gagné la maison du maître. Il va être joliment content de vous revoir ! »

Roger trouva le conseil bon, mit pied à terre, et aidé du matelot qui jouait furieusement du coude, conduisant par la bride le cheval impatient, il finit par le confier à un valet d'écurie. Il se trouvait, par hasard à ce moment, en face d'une fenêtre basse, éclairant une salle où coulaient des flots d'ale et de gin. Dans cette salle et près de la fenêtre se tenait assis un homme, portant le costume ordinaire des matelots de Newcastle qui conduisaient le charbon de cette ville à Londres. Roger regarda d'abord machinalement ce personnage, mais ses yeux bientôt s'agrandirent en quelque sorte pour le mieux examiner, et avant qu'il eut le temps de réfléchir, il s'écria en tendant la main : « Jeffreys, Jeffreys, là ! là !.. » En effet, c'était lui et quoiqu'il ait eu soin de se raser les sourcils, à qui l'avait vu une fois, il était impossible de ne pas le reconnaître.

Le cri involontaire poussé par Roger avait été entendu ; un rugissement terrible s'éleva de la foule armée de bâtons, de crocs. Roger comprit ce qui allait arriver si ces furieux pénétraient dans l'auberge, il se plaça avec son compagnon le marin devant la porte, qu'ils tirèrent derrière eux et que l'aubergiste épouvanté ferma à clé. Ils firent tête à l'orage. La fenêtre, heureusement garnie de barreaux de fer, vola en éclats. Quant à Jeffreys, dès qu'il avait entendu hurler son nom, et pour éviter les projectiles, il s'était réfugié au fond de la salle. Cette brusque retraite et son épouvante le signalèrent et, dès lors, il put se croire destiné à la plus effroyable des morts. Renversé, traîné à terre, foulé aux pieds, criant, pleurant, il voyait cent bras prêts à le déchirer ; les garçons de l'auberge parvinrent à le traîner dans une encoignure de la salle et lui firent un rempart de leur corps. Rempart généreux dont la résistance ne pouvait être bien longue ! Au dehors, les clameurs montaient jusqu'au ciel ; Roger, les vêtements en lambeaux, n'auraient pas pu résister si longtemps, si quelqnes marins des équipages de la maison Kiffin n'étaient venus se ranger à ses côtés, mais ils étaient à bout de forces, lorsque parut une compagnie de la milice ; Roger courut à l'officier, lui expliqua ce qui se passait et quelques instants après, la garde citoyenne protégeait la maison et mettait la main sur le grand chancelier. D'autres troupes, appelées à la hâte, vinrent en aide à la garde civique et sur la demande du misérable, on résolut de le conduire à Guidhall, tâche difficile et périlleuse au milieu d'un peuple poussant des cris de mort. Pâle, défait, dans une agonie affreuse et se soutenant à peine, il parvint enfin au cabinet du maire. Il connaissait à son tour les horreurs du Golgotha, qu'il avait fait monter à tant d'autres ! Quand le premier magistrat de la cité vit dans cet état, paraître devant lui, le lord, le juge féroce, le grand chancelier, il fut pris d'un tel sentiment d'épouvante, qu'il s'évanouit et que quelques jours après il mourut sans presque avoir repris connaissance. Les pairs ordonnèrent de conduire Jeffreys à la Tour ; il ne fallut pas moins de deux régiments pour protéger la voiture qui le portait. Jeffreys paraissant tantot à l'une tantôt à l'autre des fenêtres du fiacre en marche, joignait les mains et criait à la milice : « Messieurs, je vous en conjure, éloignez-les, éloignez-les ! » et le peuple faisant effort pour rompre les rangs, criait de son côté : « à mort ! à mort, le scélérat (1). »

Cependant, comme on le pense bien, Roger n'avait point attendu la fin de cette tragédie, dont il avait été l'auteur involontaire. Il s'était hâté de reprendre sa course vers Aldersgate.

Après avoir partagé avec son grand-père le repas du matin, et sans le savoir, torturant le cœur du vieillard en parlant de Roger, Eva monta dans son appartement. Nulle joie dans les regards de la bonne dame de charge, nulle joie dans les paroles de la fidèle femme de chambre. On la servait d'un air attendri, on lui parlait les yeux baissés et à voix basse. Etonnée, presque blessée, elle ne savait que penser, lorsque tout d'un coup, elle remarqua que les domestiques étaient habillés de noir. « Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! » s'écria-t-elle, et elle se précipita dans l'escalier pour aller se jeter aux pieds de son père.

Au moment où, aveuglée par ses pleurs, elle franchissait les dernières marches, elle entendit une voix plus douce à son cœur que les harpes célestes, qui disait :

— Eva ! chère Eva !

— Roger, Roger ! est-ce bien vous ! » et incapable de se soutenir, elle se laissa tomber dans ses bras. Quand elle eût longuement pressé son fiancé contre son cœur : « Allons vite chez grand-père : votre venue l'arrachera à la tristesse dont il est accablé et dont il n'a point voulu me dire la cause.

1. Après une détention assez longue, il mourut à la Tour, victime de ses excès de boisson.

— Chère Eva, répondit Roger, notre père me croit mort.

— Mort! Vous?

— Oui, chère âme.

— C'est donc pour cela que toute la maison est en deuil!

— Permettez-moi de vous suivre dans votre petit salon, je vous raconterai toute mon histoire et vous jugerez s'il serait sage de me présenter tout-à-coup devant notre père. »

Reprenons maintenant le récit des événements politiques. En apprenant la fuite du roi, appelé par le vote des magistrats de Londres et par les pairs, Guillaume, contenant la joie que lui avait fait éprouvér la conduite de Jacques, hâtait sa marche sur Londres où il était impatiemment attendu. Nous avons laissé le roi roulant rapidement avec des relais préparés vers le navire qui devait l'emporter en France. Il suivait la rive méridionale de la Tamise. Le 12, de bonne heure, il atteignait avec son compagnon sir Hales, Emley-Ferry, près de l'île de Scheppey, où il devait s'embarquer.

Ayant traversé, sans facheuse rencontre, ou pour parler plus exactement sans obstacle, les petites villes et les villages plus rapprochés de Londres, c'est-à-dire du centre de l'agitation, il pouvait raisonnablement espérer que rien ne l'arrêterait. Descendu de voiture à Emley-Ferry, il monta dans le bateau qui devait l'emporter: cependant les pauvres pêcheurs qui avaient assisté à cet embarquement, remarquèrent l'agitation et le trouble du fugitif et quelques-uns poussèrent des exclamations de surprise en voyant les magnifiques boucles qui ornaient ses souliers. Elles contrastaient, en effet, singulièrement avec le reste de son costume. Cependant le navire ne levait pas l'ancre et ne profitait pas de la marée.

Les pêcheurs, assis sur la grève, se livraient à force commentaires.

— En arrivant à bord, le roi avait dit au patron: « Partons, mettez toutes voiles dehors, nous passons en France. »

— Monsieur, répondit le marin, je croyais ne pas quitter les eaux de la Tamise, je n'ai pas assez de lest pour tenter la traversée, il faut que j'en fasse.

Jacques, qui pratiquait peu la vertu chrétienne qui s'appelle patience, s'emporta, ordonna, mais le patron lui répondit froidement qu'il n'avait point envie de perdre son bateau et que la vie lui était chère, qu'il allait faire du lest et qu'il mettrait à la voile au retour de la marée.

Il fallait se soumettre et immédiatement les matelots commencèrent à jeter des galets dans la cale.

Pendant ce temps, une grande nouvelle arrivait à Emley-Ferry: les incultes pêcheurs formant la population de ce petit hameau, apprenaient que le roi était en fuite, que les riches se sauvaient ainsi que les jésuites emportant tout l'or de l'Angleterre, enfin que Londres était à feu et à sang. Ces effrayantes annonces, où il est facile de reconnaître ces folles paniques, ces fatales exagérations qui, dans les époques révolutionnaires surtout, ont enfanté tant de désordres et de violences, agitèrent prodigieusement la grossière population.

— « Nick! s'écria Bob, influent personnage très écouté parce qu'il avait passé huit jours à Londres, l'homme aux boucles de souliers, sais-tu qui c'est?

— Non, répondirent vingt voix.

— C'est le père Pètre!

— Le confesseur du roi!

— Oui, le confesseur du roi, je l'ai bien reconnu à sa figure en lame de couteau.

— Il faut l'empêcher de partir, il est cousu d'or...il faut l'arrêter.

— Oui, oui, ça y est! embarque, embarque!

Et là-dessus on s'arme de ce qui tombe sous la main, dix barques montées par une quarantaine d'hommes se détachent du rivage et les voilà qui entourent le navire préparant ses voiles.

S'il avait eu avec lui comme Lauzun quelques solides épées, rien n'eut été plus facile au roi que de repousser cette puérile agression; mais personne ne se défend, les agresseurs grimpent contre les bordages, la barque est envahie. Jacques est pris, insulté, baffoué; il ne se nomme pas, on lui enlève sa bourse, on lui arrache ses fameuses boucles de souliers, et telle est l'ignorance de cette grossière population qu'elle prend les diamants pour des morceaux de verre, et qu'elle laisse au prisonnier, comme d'inutiles jouets, les bijoux de la plus haute valeur qu'il a dans ses poches. Les pêcheurs bien convaincus qu'ils ont fait un important prisonnier, décident en tumulte qu'il sera ramené à terre, vingt bras robustes l'enlèvent en le froissant, le jettent dans un bateau avec toutes sortes de moqueries, et Jacques est transporté dans une méchante auberge. Cependant quoiqu'il eut pris une perruque d'une couleur différente de celle qu'il portait habituellement, il fut reconnu, et peut être eut-il été relâché, si au même moment on n'eut avisé son compagnon sir Hales, grand propriétaire possédant une terre dans le voisinage et généralement détesté. Les deux captifs furent enfermés dans une pauvre chambre, et l'auberge soigneusement gardée par les pêcheurs. Le Roi tantôt tombait dans une prostration complète, tantôt s'emportait en paroles hautaines ou descendait aux prières.

« Laissez-moi partir, disait-il, le prince d'Orange en veut à mes jours! Laissez-moi partir ou mon sang retombera sur vos têtes. »

Enfin le bruit de ce qui se passait à Emley-Ferry étant arrivé à Canterbury, le comte de Winchelsea, accompagné de quelques gentilshommes du Kent accourut pour protéger et délivrer le roi, mais pas un seul d'entre eux ne lui eut permis de s'embarquer. Jacques fut très satisfait de voir ces nouveaux visages, mais il se rendait si mal compte de sa situation qu'il voulait qu'immédiatement on sévît contre ceux qui avaient osé le retenir. En seconde ligne venaient maintenant Churchill, Grafton, les grands traîtres; toute sa colère se reportait sur les grossiers pêcheurs qui s'étaient permis de porter la main sur sa personne! Et cependant ces brutes ignorantes venaient, sans le savoir, de faire tout ce qui pouvait encore lui sauver sa couronne, Guillaume ne voulant ni le frapper ni l'envoyer devant des juges, et la majorité de l'Angleterre se refusant à ouvrir la succession du dernier des Stuarts. Tant qu'il demeurerait en Angleterre, Jacques restait pour le plus grand nombre l'image légale et l'ex-

pression vivante de la royauté; c'est ce que ses plus fidèles, ses plus intelligents serviteurs ne parvinrent jamais à lui faire comprendre.

Le roi fut conduit, avec tous les respects qui lui étaient dûs à Rochester, d'où il écrivit à Guillaume qu'il rentrait à Whitehall, qu'il désirait avoir avec lui une entrevue particulière, et que le palais de Saint James serait préparé pour recevoir Son Altesse.

Le prince d'Orange était à Windsor, lorsqu'il reçut cette missive fort inattendue; elle était portée par un officier qui, pénètrant sans sauf conduit dans les lignes de l'armée Anglo-Hollandaise, fut arrêté. Guillaume fit dire au roi qu'il était inutile qu'il quittât Rochester, la conférence proposée ne pouvant pas avoir lieu. Mais lorsque ce message arriva, Guillaume, sur le conseil de ses amis, s'était décidé à reprendre la route de Londres. Zulestein, l'envoyé du prince, le suivit, pour lui transmettre le sec message dont il était porteur.

L'accueil de Londres, ému de pitié par les injures que Sa Majesté avait eu à souffrir, fut



Le comte Solmes et Creven, dessin de F. Lix.

moins froid qu'on aurait pu le craindre; quelques fronts se découvrirent devant la majesté du malheur, on essaya même deux ou trois feux de joie, et, au milieu des courtisans revenus pour saluer son retour, le roi se reprit aux espérances. Il blâma hautement, sévèrement ceux qui avaient osé donner des ordres en son absence, et ne ménagea point la conduite du Conseil municipal. Mais, quelques heures après, apprenant l'arrestation de l'officier chargé de sa lettre et l'arrivée de Zulestein, il retombait dans l'anxiété la plus vive. Le Hollandais lui fit connaître la résolution de Guillaume. « Si j'avais pu prévoir cela, répondit Jacques, je n'aurais pas quitté Rochester; mais puisque je suis à Whitehall, j'espère que Son Altesse ne se refusera point à venir à Saint-James.

— « Je dois dire à Votre Majesté que le prince ne viendra pas à Londres, tant qu'il s'y trouvera un soldat qui ne soit sous ses ordres. »

Dès qu'il entendit ces paroles, Jacques se laissa aller aux emportements les plus vifs et reprenant pour un instant son vieux courage, il fit demander aux Aldermans, en l'absence du Maire, que la présence de Jeffreys avait foudroyé comme nous l'avons vu, assemblés sous la présidence du vieux Kiffin, si la cité se lèverait et prendrait les armes pour sa défense. En termes respectueux mais fermes, le Conseil refusa de prendre aucun engagement.

Cette réponse acheva d'abattre chez le roi toute velléité de résistance. Mais le seul fait de sa présence dans la capitale créait de grands embarras au prince, qui avait nettement déclaré que, dans aucun cas, il ne laisserait une main violente s'étendre sur son beau-père.

Le 17 décembre, il réunit les pairs présents à Windsor, et, après leur avoir annoncé qu'appelé par la cité de Londres, il allait continuer sa marche; il ajouta avec le ton impassible qui lui était habituel: « C'est à vos seigneuries à aviser aux moyens d'éviter un conflit. » Ces mots dits, il se retira. Les pair réunis dans l'admirable galerie de Windsor, sous la présidence de lord Halifax, furent unanimement d'accord pour reconnaître qu'il était impossible d'admettre qu'un des princes occupât Saint-James, tandis que l'autre résiderait à Whitehall, séparés par une distance de cent acres de terrain; qu'un tel arrangement amènerait infailliblement l'effusion du sang.

En conséquence, ils s'arrêtèrent à la résolution d'inviter Sa Majesté à quitter Londres et à s'établir à Ham, un des plus magnifiques châteaux de l'Angleterre.



Entrée de Guillaume à Londres, dessin de F. Lix.

Les lords Halifax, Shrewsbury et Delamere furent chargés de porter au monarque ce pénible message.

Jacques passa cette journée dans la plus douloureuse perplexité; il allait, venait dans ses grands salons vides, écoutant, anxieux, les rumeurs de la cité. Pendant la soirée il apprit que les Hollandais occupaient Chelsea et Kinsington. Cette nouvelle si inquiétante ne l'empêcha point de donner le mot d'ordre au comte Guillaume de Creven, vieillard dont la jeunesse n'avait été qu'un long roman. Il commandait alors les gardes qui veillaient autour du palais, et nulle trahison n'était à craindre de son noble cœur. Ce devoir rempli, le roi alla se coucher. Il venait de se mettre au lit, il était dix heures, lorsqu'il entendit le cri: « Aux armes! aux armes! Voici ce qui se passait.

Le comte Solmes, qui commandait l'avant-garde hollandaise, avait continué son mouvement en avant, ses soldats, mèches allumées, suivaient la longue avenue de Saint-Jame's-Park et ne s'arrêtèrent qu'au cri de « Qui vive? » poussé par les sentinelles royales. Creven, l'épée à la main, se porta à la rencontre des agresseurs. La scène était éclairée par le feu de quelques torches; grâce à cette lueur, le vétéran qui avait servi sous Gustave-Adolphe et le comte Solmes se trouvèrent bientôt en présence.

— Qui êtes-vous? Que voulez-vous?

— Officier aux ordres de Son Altesse Royale le

prince d'Orange, j'ai ordre de prendre possession de tous les postes autour de Whitehall. Je vous engage à vous retirer.

— Vous êtes bien jeune, Monsieur, pour me conseiller une lâcheté! vous n'approcherez que quand moi et mes gardes nous serons morts!

Une violente discussion s'engagea. Creven était tout frémissant, lorsqu'un gentilhomme de la Chambre vint le prévenir que le roi le mandait.

L'intrépide soldat sembla hésiter un instant, mais Solmes lui ayant dit, en le saluant de son épée:

« Monsieur, je ne ferai pas un pas avant votre retour. »

Le fier gentilhomme se rendit auprès du lit de Sa Majesté.

— Eh bien, Creven?

— Ce sont les Hollandais qui veulent occuper les postes de Whitehall; moi vivant, ce ne sera pas!

— Toute résistance est inutile, je vous donne l'ordre formel de vous retirer avec vos gardes. Allez.

Deux larmes roulèrent le long des joues du guerrier, il baissa la tête et sortit. Arrivé au bas de l'escalier, où l'attendait son lieutenant, il lui dit: « Ordre du roi; allez relever vos gardes et prévenez les Hollandais de notre départ... Ah! quelle honte! Quelle honte! » Alors tirant son épée de son fourreau, il la brisa sur son genoux et s'en alla fier et superbe.

Pendant cette scène émouvante, le roi disait au gentilhomme de la garde-robe: « J'espère maintenant que l'on va me laisser dormir! » Cette espérance devait être trompée. A minuit, les trois lords venant de Windsor demandèrent à être introduits sans retard auprès de Sa Majesté; ils lui remirent la lettre dont ils étaient chargés et le prévinrent que, dans quelques heures, le prince d'Orange serait à Westminster.

Jacques lut lentement l'invitation des pairs.

— Ham! Ham, dit-il après un assez long silence, est un délicieux séjour en été, mais, en hiver, il y fait froid et humide... D'ailleurs, il n'est pas meublé!...

— Sire, il peut être garni demain.

— Non, je n'aime point Ham... je préfèrerais... Rochester, je le préfèrerais... Oui, Rochester me conviendrait.

— Sire, nous allons transmettre vos désirs au prince et dans quelques heures vous aurez sa réponse.

Elle vint, en effet; le choix que Jacques faisait de Rochester indiquait trop clairement les nouveaux projets de fuite du roi pour qu'on ne se hâtât pas d'acquiescer à sa demande.

Il allait au-devant des plus chers désirs de son adversaire.

« Le matin du 18 décembre, matinée pluvieuse et tempétueuse, la barque royale stationnait de bonne heure au bas de Whitehall, entourée de huit ou dix bateaux chargés de troupes hollandaises. Plusieurs gentilshommes accompagnaient le roi.

« On dit, et cela est fort croyable, que bien des larmes furent répandues; car les plus zélés amis de la liberté, eux-mêmes, ne pouvaient guère contempler sans être émus la triste fin d'une dynastie qui avait été si puissante. Schewsbury fit tout ce qui était en son pouvoir pour consoler le malheureux souverain; l'acre et violent Delamere, lui-même, fut ému. Mais on remarqua qu'Halifax, qui se distinguait par sa compassion pour les vaincus, eut en cette occasion moins de pitié que ses deux collègues. Il avait encore sur le cœur la fausse ambassade dont Jacques l'avait chargé. » (1)

Dans les groupes qui assistaient à ce convoi d'une race royale, se trouvait une jeune fille appuyée sur le bras d'un personnage que nous connaissons et à côté d'elle se tenait un jeune homme, dont la physionomie ne nous est pas inconnue. C'était Eva, soutenue par lord Herbert, ayant à ses côtés son cher fiancé.

Ils étaient bien pâles tous les trois, et si dans leurs yeux on ne lisait pas le pardon, il était facile d'y découvrir une profonde pitié. Jacques, lui, semblait en proie à cette lassitude morale qui rend comme insensible à la douleur.

Quelques heures après, au milieu d'un enthousiasme indescriptible, Guillaume fit son entrée dans la ville de Londres, toute pavoisée de ses couleurs; mais ayant peu de goût pour ces bruyantes ovations, il se hâta de gagner Saint-James, dont, le soir, les salles furent pour ainsi dire prises d'assaut par la députation de tous les corps constitués et des corporations.

A la tête des légistes, on vit s'avancer un vieillard de quatre-vingt dix ans, aussi ferme d'intelligence qu'il l'était lorsque, membre du grand parlement, il accusait devant les Lords, Straffort, ministre de Charles I (2). Guillaume l'accueillit avec une courtoisie presque respectueuse. « Monsieur, lui dit-il, vous avez sans doute survécu à tous les avocats de votre époque.

— Oui, Monseigneur, répondit Maynard, et, sans Votre Altesse, j'aurais survécu aux lois.

Le Roi était arrivé à Rochester; ses partisans et les cœurs élevés qui se prennent d'intérêt pour le malheur, même lorsqu'il est mérité, s'efforcaient de lui faire comprendre que rien n'était perdu, s'il ne quittait pas la partie, mais nul raisonnement n'entrait dans cet esprit étroit et obstiné. Il était convaincu que l'on en voulait à sa tête. On avait beau lui faire sentir que la liberté pleine et entière dont il jouissait, ne témoignait que trop des secrètes espérances de Guillaume, il ne voulut rien voir, rien entendre.

Le soir du 22, il dit à des gentilshommes venus de Londres qu'il les entretiendrait le lendemain, et, à la tombée de la nuit, sortant par les jardins sur les bords de la Midway, il monta sur un canot, gagna un bateau pêcheur, abandonnant à Guillaume l'Angleterre et sa couronne.

A côté de ces grandes scènes, nos lecteurs nous pardonneront-ils de parler de nos amis d'Aldersgate? Quelques jours après l'intronisation de Guillaume, eut lieu le mariage de Roger et d'Eva, avec grandes fêtes et grandes magnificences. Le vieux Kiffin, qui vit la mémoire de ses petits-fils réhabilitée, fut créé baronnet, Roger devint banquier de la couronne, et quand la nouvelle reine Marie orgarnisa sa maison, Eva refusa la charge trés enviée de Dame d'Honneur. « Voyez-vous, Roger, lui dit-elle, pour motiver sa résolution, si j'allais là-bas, je serais aux autres, et je ne veux être qu'à grand-père et à vous. »

A. Genevay.

1. Macauley.
2. Voir *Milton*, t. 39 du *Musée des Familles*.

LA SCIENCE EN FAMILLE

QUE CEUX QUI... N'ONT PAS D'OREILLES ENTENDENT

On a mille fois fait allusion à la fameuse histoire dite de l'*Œuf de Colomb*, qui pourrait bien n'être qu'une légende; mais en tout cas, légende fort bien imaginée et d'une application incessante, perpétuelle.

Pour ma part, l'autre jour, j'ai très naïvement poussé l'exclamation traditionnelle : « Quoi ! n'est-ce que cela ?

— Sans doute, mais il fallait le trouver.

Alors moi : — Vous vous trompez, répliquai-je, ce n'est pas de *trouver* qui est l'important, c'est de *remarquer*.

— Expliquez-vous.

— Je m'explique en vous affirmant qu'il n'est peut-être pas d'homme, même très peu doué, qui n'ait un jour trouvé, si tant est que quelque chose soit encore à trouver; mais il n'a pas su remarquer; et la trouvaille a été perdue.

La découverte de l'aimantation, qui a conduit à la boussole, celle du vide qui, par le baromètre, a conduit à la machine à vapeur, celle de la dilatation du gaz, qui nous a donné les aérostats, etc., etc., ne sont pas des inventions, mais le résultat de simples remarques.

L'effet qui s'était produit maintes et maintes fois devant des indifférents qui n'en avaient tenu aucun compte, venant à se manifester devant un observateur attentif qui l'a noté, qui en a voulu voir la répétition, une découverte a été faite. Voulez-vous un exemple tout d'actualité ? Je le prends dans mes souvenirs d'enfance, et sans nul doute vous allez aussi le retrouver dans les souvenirs de votre enfance, à vous.

Quand j'étais petit, le soir, en hiver, assis tranquille auprès du feu, pendant que, au-dehors, soufflait le vent, qui faisait mélancolique le silence de la veillée, il m'arrivait souvent de passer un bout de ficelle dans la courbure des pincettes du foyer, puis mettant la ficelle entre mes dents, et tenant les pincettes suspendues devant moi, je les frappais avec un bout de bois, une clé, ou même simplement avec l'ongle.

Alors pendant que les autres personnes qui étaient dans la chambre n'en entendaient presque rien, je me donnais à moi-même le concert doux ou formidable du son des cloches : produisant à ma volonté, l'assourdissante musique du bourdon de cathédrale ou le tintement de la plus lointaine clochette d'ermitage, en passant par tous les plus sémillants carillons du monde. Et, je le répète, même quand ces sons étaient pour moi d'une intensité considérable, tout au plus le bruit des coups que je frappais était-il perceptible pour des personnes assises à mes côtés.

Donc les vibrations de la double branche de fer se communiquaient par la ficelle qui la tenait suspendue, et par les dents auxquelles elles aboutissaient, non pas à mon système auditif ordinaire, mais à l'ensemble osseux de ma tête, ce qui produisait une répercussion générale, et décuplait, centuplait mes facultés d'audition.

N'est-ce pas que, enfants, vous avez fait, répété, cette expérience ? N'est-ce pas que je n'ai point été seul à m'octroyer le concert des cloches, le soir au coin du feu ?

Or, je vous le demande, même après vous être maintes et maintes fois donné cette innocente, mais très curieuse distraction, l'idée vous est-elle jamais venue qu'elle put recevoir un jour une utile application ?

Non, ma foi ! c'est que ni vous, ni moi, ne nous sommes montrés en ce cas de subtils, de pratiques observateurs, nous disant que des vibrations reçues par les dents, c'est-à-dire par l'intérieur de la tête en quelque sorte, ont une force de répercussion autrement puissante que lorsqu'elles arrivent extérieurement par le tympan.

Eh bien ! cette idée que nous avons négligé d'avoir, un Américain, sir Rhodes, l'a eue au cours de l'année dernière et il a inventé un instrument qu'il a fait patenter, breveter sous le nom bien justifié d'*Audiphone*.

Imaginez, en effet, une espèce d'écran à manche de la grandeur ordinaire de ceux qu'on prend pour se garantir la figure, devant une cheminée.

Cet écran est fait d'une feuille mince de caoutchouc durci taillée en forme de grand couperet de boucherie.

Des fils fixés au bord supérieur de la feuille, et se rattachant au manche, où une vis en opère la tension, tirent sur cette feuille et lui communiquent une légère cambrure.

Les choses étant disposées ainsi, une personne sourde, très-sourde même, prend dans une main l'écran, dont elle mord légèrement le haut; et si l'on parle ou chante dans la pièce où elle est, si l'on y joue d'un instrument, ces sons qu'elle n'eut pas entendus ordinairement, deviennent aussitôt très-nettement perceptibles pour elle.

Des expériences faites sur des sourds-muets ont même démontré que chez ceux dont les nerfs auditifs ne sont pas complétement paralysés, il peut y avoir, à l'aide de cet appareil, perception au moins des sons musicaux.

Or, étant donné l'invention américaine (que l'inventeur tâche d'exploiter de son mieux en en faisant varier le prix de 50 à 75 francs) voilà qu'un très-ingénieux physicien genevois, M. Colladon, d'ailleurs membre correspondant de notre Académie des Sciences, s'est demandé si le caoutchouc durci avait le privilège exclusif des facultés audiphoniques.

Eh bien ! pas le moins du monde. M. Colladon a tout bonnement pris une feuille de carton d'environ un millimètre d'épaisseur, fort dense, fort serré, de la qualité dite *carton à satiner*, (parce qu'il sert comme corps interposé dans le satinage des papiers), il l'a taillée à 30 ou 35 centimètres de hauteur sur 28 ou 30 de largeur; puis, sans y ajouter ni manche, ni

fils tendeurs, il l'a donnée à tenir et à *mordre* à des sourds, qui dès lors ont parfaitement entendu ce qui se disait, se chantait ou se jouait autour d'eux. Et le tout, comme vous pensez, pour bien peu d'argent, puisque cela coute au total le prix d'une petite feuille de carton. Notons cependant que la courbure (produite de façon à ce que la concavité fasse face à la poitrine de la personne) importe au succès de l'expérience.

Il suffit d'ailleurs pour l'obtenir, de pousser un peu avec la main sur la feuille qui par en haut s'appuie contre les dents.

C'est élémentairement simple, élémentairement économique.

Ajoutons que pour parer à la détérioration du bord ou du coin supérieur par l'haleine ou la salive, on pourrait enduire cet endroit d'une dissolution de caoutchouc, ou de gomme laque, qui non-seulement prolongerait l'usage de la feuille, mais encore, condition que je crois essentielle, lui garderait sur ce point de contact la dureté qui contribue à transmettre aux dents les vibrations.



L'Audiphone, dessin de Muller.

Un bon point donc à M. Colladon qui se trouve avoir introduit une heureuse variante à la formule évangélique. « Que ceux qui n'ont pas d'oreilles, entendent » nous dit-il par la voix de ses expériences.

Conseillons donc aux sourds que nous connaissons d'essayer du nouvel appareil. Mais regrettons de n'avoir pas su *remarquer* en notre beau temps de concerts aux pincettes; car nous aurions eu le plaisir de venir en aide, il y a bien des années, à des infirmes qui ne sont plus là pour bénéficier de la remarque faite aujourd'hui.

E. M.

VOYAGES

SOUVENIRS D'UN VOYAGE DANS L'AFGHANISTAN

Le vieux Samuel Bercart porte allègrement ses soixante-douze ans; petit, sec et nerveux, il jouit d'une santé que lui envieraient bien des jeunes gens. Dieu sait cependant s'il l'a ménagée, à quelles épreuves il a soumis son pauvre corps pendant ses aventureuses pérégrinations à travers presque toutes les régions de l'Asie. Né avec l'instinct des voyages et doué d'une aptitude remarquable d'assimilation, il avait revêtu tous les costumes, adopté tous les rôles et avait su traverser sans encombre des situations dont un autre n'aurait pu se tirer. Sa mémoire était riche de souvenirs et je me plaisais à le faire causer; il ne s'y prêtait pas toujours, mais, quand il y était disposé, ses récits étaient intarissables.

Je savais qu'il était parti de Calcutta avec une caravane de Douranis, la tribu la plus commerçante de l'Afghanistan, qu'il l'avait suivie dans cette contrée et qu'il y avait fait un long séjour à l'époque de l'expédition anglaise. Quand les journaux annoncèrent récemment qu'une armée britannique allait y pénétrer pour venger l'injure dont se plaignait le gouverneur général de l'Inde, je le pressai de questions sur les conséquences probables de l'entreprise.

Il ne me répondit pas directement, et ouvrant une carte, l'examina longuement d'un regard silencieux, comme si les noms qu'il y lisait évoquaient les souvenirs d'un passé lointain.

« C'est un beau pays, dit-il enfin, et parmi les autres contrées de l'Asie on en chercherait vainement une qui lui ressemble même de loin. Figurez-vous la Suisse dans d'énormes proportions, avec une moins grande abondance d'eaux cependant et beaucoup moins de régularité dans la distribution des montagnes. L'étendue de l'Afghanistan est à peu près égale à celle de la France. Des frontières assez mal déterminées le séparent du Turkestan au N., de la Perse à l'O., du Béloutchistan au S. et de l'Inde anglaise à l'E.

La chaîne de l'Hindou-Kouch traverse la partie septentrionale de l'E. à l'O. et ses sommets couverts de neiges éternelles dépassent en beaucoup d'endroits 4,000 mètres. Dans toutes les directions rayonnent des montagnes dont la plus élevée le Séfedkoh au S. de Caboul a 6,248 mètres; mais il serait difficile de les ramener à un système régulier; elles sont disséminées avec une sorte de confusion grandiose qui fait penser à la légende des Monténégrins.

« Dieu, à l'époque de la création, passa par dessus le monde pour faire la répartition des montagnes; mais le sac qui les renfermait vint à crever sur le Monténégro, et c'est pour cela que ce pays a

eu sa part si disproportionnée à son étendue. »

L'Afghanistan ne possède que deux lacs peu étendus, et ses cours d'eau dont les principaux sont le Caboul, le Mourghab, le Héri-Roud, l'Helmend, le Lora, ont un volume d'eau médiocre. Plusieurs sont à sec une partie de l'année ou se perdent dans les sables, d'où résulte pour l'Afghanistan la nécessité de grands travaux d'irrigation.

On ne peut parvenir à l'intérieur que par une série de défilés qu'un petit nombre d'hommes suffit à défendre contre une armée. Une fois qu'il a franchi les passes de Khaïber, de Lattaband, de Gouram et de Gomal à l'E, de Bolan au S. et celles qui forment des échancrures dans la muraille de l'Hindou-Kouch, l'ennemi est encore obligé de traverser d'autres défilés qu'il est très-facile de lui disputer. Ces passes dont plusieurs sont dominées par des rochers gigantesques, taillés à pic et surmontés de forteresses, constituent pour l'Afghanistan une défense formidable.

Ce pays est celui des contrastes perpétuels. A peine quelques heures de marche séparent la région où la neige persiste toute l'année de celle où elle ne tombe jamais. A côté de massifs de rochers abruptes et sauvages, se déploient de riantes et verdoyantes vallées.

Ici le désert aride, sablonneux, d'une morne tristesse ; là une terre privilégiée, où les productions de l'Europe et de l'Asie croissent en abondance.

La population de 6 millions d'habitants suivant les uns, de 8 suivant les autres, présente la même variété. Les Afghans, proprement dits, au nombre de 3 millions environ, sont surtout disséminés vers l'Est. Montagnards farouches et pillards, souvent nomades, ils sont la terreur de leurs voisins. Les Tadjiks, les Kysilbachis, les Hézarehs, les Ousbecks, les Hindous, les Djats, les Kafirs, les Arabes forment autant de races rivales et sont partagés en une foule de tribus qui se font continuellement la guerre, et dont l'organisation féodale rappelait aux Anglais celle des anciens clans d'Ecosse. L'indépendance individuelle et l'indiscipline sont, en général, les traits saillants de ces populations réfractaires à toute autorité et dont les passions effrénées ne désarment que lorsqu'il s'agit de se réunir contre un ennemi extérieur. Encore dans ce cas il est rare qu'il n'y ait pas de dissidences. Presque toutes ces tribus sont musulmanes, de la secte des Sunnites, et, dociles à la voix de leurs mollahs, et de leurs ulémas, professent une impitoyable intolérance, mais leur foi religieuse, toute de forme, n'a ni adouci ni amélioré leurs mœurs. Les vices les plus honteux sont en honneur parmi elles, et aucun scrupule ne saurait les arrêter, quand il s'agit de satisfaire leur insatiable cupidité. Le respect de l'hospitalité protège celui qui est abrité par le toit de l'Afghan, mais dès qu'il a franchi le seuil, il est exposé à toutes les avanies et à toutes les violences.

L'autorité du khan, impuissante dans les campagnes, n'est guère reconnue que dans les villes où elle obéit à tous les caprices du despotisme oriental ; il arrive souvent que le souverain obligé de capituler, devant la puissance ou l'influence d'un chef, demande au poison et à l'assassinat le moyen de satisfaire sa haine et de venger son orgueil.

La capitale, Caboul (60,000 habitants), est au centre d'une contrée fertile où l'on est tout étonné de trouver en abondance nos fruits et nos légumes. C'est le centre d'un commerce très actif, et les caravanes de l'Asie se donnent rendez-vous autour de son bazar. Gazua, Candahar sont aussi deux villes importantes de la région orientale. Hérat (45,000 habitants), sur les confins de la Perse, est une place forte dont les conquérants se sont souvent disputé la possession, elle est considérée comme la clef de l'Afghanistan et par suite de l'Inde.

Il semble que l'Angleterre déjà embarrassée de l'immensité de son empire dût être peu soucieuse de conquérir un pays d'un accès si difficile et qu'elle ne pourrait conserver qu'aux prix de sacrifices incessants. Mais l'Afghanistan devait solliciter son ambition comme lieu de passage pour le commerec asiatique. Déjà sous le premier empire, lorsque Napoléon promulgua le blocus continental dans le but de la faire mourir de pléthore au milieu des produits accumulés de son industrie, elle s'était occupée de s'ouvrir par l'Afghanistan un débouché qui lui permît non seulement de vendre ses marchandises aux Indigènes, mais encore de les faire parvenir par cette voie aux états d'Europe dont les frontières leur étaient fermées du côté de l'occident. Il y avait là pour elle un intérêt de premier ordre, et il n'a pas perdu de son importance à mesure que la production, favorisée par le perfectionnement des machines, est devenue plus intense et que les progrès de l'industrie dans les autres pays lui ont suscité de redoutables concurrences.

Puis l'Afghanistan, véritable route de l'Inde, semble l'arène où doivent se rencontrer tôt ou tard les deux colosses asiatiques, la Russie et l'Angleterre. Celle-ci en est limitrophe, la première n'en est séparée que par un faible lambeau du Turkestan. Leurs convoitises ont naturellement le même objectif, et celle des deux puissances qui y dominera au moment où s'engagera la grande lutte que tout le monde prévoit sans pouvoir en déterminer l'époque, aura sur sa rivale un avantage incalculable.

Aussi la bataille diplomatique a précédé de longue date le choc à main armée. Dans tous les évènements dont l'Afghanistan et les pays voisins ont été le théâtre, on rencontre la main et l'influence de la Russie. Ses agents étaient partout, à Balk, à Bockara, à Caboul, à Lahore. Ils tenaient partout les fils d'intrigues insaisissables et habilement conduites. Lorsque leur action devenait trop compromettante ou trop ostensible, le czar en était quitte pour les désavouer.

En 1836, on voit un officier russe diriger les opérations des Persans qui assiègent Hérat, tandis que l'anglais Pottinger est à la tête des travaux de la défense.

En 1838, le trône de Caboul était occupé par Dost-Mohammed, un des princes les plus habiles qui aient régné depuis longtemps sur l'Afghanistan, et son autorité, sans être partout obéie, était mieux reconnue que celle de ses prédécesseurs. L'agent russe Vicowich et l'anglais Burnes se disputaient l'influence et faisaient assaut d'éloquence pour s'emparer de l'esprit de l'émir. Dost-Mohammed, ennemi mortel du roi de Lahore Runget-Sing qui lui avait enlevé Peschawer, et de Kamram, prince de Hérat, tous les deux protégés par l'An-

gleterre, aurait voulu cependant vivre en bonne intelligence avec cette dernière puissance et fit plusieurs concessions qui coûtèrent à son orgueil, mais lord Auckland, gouverneur général des Indes, le poussa à bout par ses exigences et le contraignit à une rupture qu'il cherchait à éviter. Le 26 juin 1838, un traité fut signé entre lord Auckland, Runget-Sing et Shah-Soudjah, prince afghan d'une tribu rivale de celle à laquelle appartenait Dost-Mohammed; l'Angleterre le retenait depuis quelque temps à Loudianah, au nord de l'Indoustan, afin de se servir de lui comme d'un instrument, lorsque viendrait l'heure de réaliser ses projets ambitieux.

La guerre étant déclarée à Dost-Mohammed, deux divisions anglaises pénétrèrent dans ses États, et en février 1839 se réunirent à Shikarpour. Si l'émir avait pu compter sur le concours de tous ses sujets, les Anglais ne seraient jamais parvenus à franchir les obstacles que la nature opposait à leur marche. Mais Dost-Mohammed, en se rapprochant des Shyites pour gagner les Persans à sa cause, avait froissé le fanatisme sunnite des Afghans; il n'avait pas payé à un prix assez élevé les tribus qui avaient la garde des défilés; ces motifs n'étaient d'ailleurs pas nécessaires pour que la discorde inhérente à cette race turbulente se glissât parmi les défenseurs du pays. C'est elle qui favorisa les progrès de l'invasion.

Candahar fut pris; Gazna opposa une héroïque résistance; mais la supériorité des armes décida le succès des Anglais. Dost-Mohammed, en présence des défections qui éclataient autour de lui, ne crut pouvoir continuer la lutte et quitta son royaume. Le 7 avril, Caboul fut pris et Shah-Soudjah fut proclamé souverain du pays sous le patronage de l'Angleterre; c'était une sorte de mannequin au nom duquel elle espérait exercer une autorité effective et disposer du royaume. Mais c'était se faire étrangement illusion de croire qu'il ne lui resterait plus qu'à se reposer sur ses lauriers et de considérer cette victoire comme définitive.

Je fus témoin de ces événements; j'assistai à l'intronisation de Shah-Soudjah au milieu des fêtes et des acclamations qu'obtient toujours un souverain nouveau; je compris dès lors que la fortune aurait bientôt un de ces retours qui sont si fréquents dans les affaires d'Asie. En effet, dès le premier jour, les Anglais agirent en maîtres et ne tinrent aucun compte des ménagements que la prudence leur prescrivait envers une population orgueilleuse et ombrageuse à l'excès. Incapables d'oublier un instant leur hautaine personnalité, ils froissaient à plaisir la religion, les mœurs, les préjugés de la nation afghane. Ils agissaient avec elle comme avec ces indolents Hindous auxquels ils pouvaient infliger impunément tous les outrages.

Souvent je remarquais les regards haineux que les Afghans jetaient sur leurs vainqueurs, et plus d'une fois il m'arriva de saisir quelques paroles qui trahissaient une colère prête à faire explosion. Les Anglais ne voyaient rien, ne remarquaient rien; aucun pressentiment ne troublait leur sécurité; leurs armées n'ont jamais su se bien garder contre les surprises; les Indigènes, en présence du laisser-aller qu'ils apportaient dans leur service, de l'imprévoyance avec laquelle ils oubliaient qu'ils étaient en pays ennemi, devaient se pénétrer de cette pensée, qu'un coup d'audace tenté à propos avait toutes les chances de réussir.

Je profitais de mon séjour dans le pays pour en étudier les mœurs, et les Afghans, moins réservés, plus expansifs que la plupart des Orientaux, me rendaient la tâche assez facile. Caboul est le rendez-vous des trafiquants étrangers, mais surtout des tribus qui sont éparpillées dans toute l'étendue de l'Afghanistan; le bazar m'offrait une riche matière d'observations. Les types variaient à l'infini; les mœurs, les religions présentaient une variété extrême, mais un sentiment commun dominait tous les autres : c'était la haine des *feringhis.* Si leur présence apportait un peu plus d'ordre, refrenait dans une certaine mesure la violence et offrait quelque protection aux faibles contre les forts, on ne leur en savait aucun gré; on maudissait les réformes apportées par l'étranger.

A ce titre, Shah-Soudjah était odieux. Ce misérable fantôme de souverain dégradé par son servage, trouvait moyen d'irriter tout le monde contre lui. Invisible dans son harem, il s'entourait d'un ridicule cérémonial, les émirs, les mollahs, les ulémas, et tous les seigneurs qui auraient contesté les titres d'un prince habile et énergique, ne parvenaient auprès de lui qu'après des formalités insupportables. Pour satisfaire ses protecteurs, il était obligé de se procurer des ressources par des moyens qui appelaient l'impopularité sur sa tête. C'est ainsi qu'il se fit apporter et reprit à la moitié de sa valeur toute la monnaie de cuivre de l'État, et qu'après l'avoir refondue, il la lança dans la circulation au taux antérieur, réalisant ainsi un bénéfice de cent pour cent. Ce procédé élémentaire, très conforme aux idées orientales en matière d'économie politique, n'était pas nouveau, mais Shah-Soudjah était faible et de plus patronné par les baïonnettes anglaises. Une foule de rumeurs circulaient; il ne mourait pas un personnage jouissant de quelque crédit sans qu'on accusât le prince de l'avoir empoisonné. A Caboul, le poison est, il est vrai, souvent employé pour servir de correctif à l'arrogance des sujets un peu trop élevés, et l'assassinat supplée fréquemment à l'office du bourreau, mais les accusations les mieux fondées prenaient, quand il s'agissait de Shah-Soudjah, un caractère étrangement hyperbolique.

Les Afghans sont flâneurs, curieux et bavards; on ne retrouve pas chez eux ce mutisme contemplatif qui est particulier aux Turcs. Ce ne sont pas eux qui érigent la paresse en principe. « Celui qui ne sait pas s'occuper est un être inutile, serait-il prince ou roi. » « Le travail, même obligatoire, est préférable à la paresse. » Ce sont deux adages très répandus en Afghanistan et qu'on n'entend guère sur les bords du Bosphore. Lorsque j'entendais les conversations échangées autour du bazar dans un langage enguirlandé de métaphores, j'étais frappé du mélange de scepticisme et de crédulité que je remarquais chez ce peuple singulier; il est superstitieux à l'excès et les circonstances les plus futiles, le vol d'un oiseau, la rencontre d'un lièvre ou d'un autre animal sont considérés comme des présages heureux ou malheureux; on ne manquait pas d'exploiter cette disposition et chaque jour cir-

culait quelque prédiction nouvelle attribuée à un saint personnage, et dont la conclusion inévitable était l'expulsion des ferenghis.

Vêtu comme les Afghans et familiarisé avec leur langage, je pouvais impunément me mêler à eux; il m'arrivait même d'entrer dans les mosquées qui sont là un rendez-vous de causeurs, et dans des espèces de cafés où l'on boit, où l'on mange et où la chronique intime s'étalait effrontément; on n'y ménageait pas son prochain, et j'y ai appris bien des histoires médiocrement édifiantes. Caboul est une des villes les plus corrompues que je connaisse, et l'on y est très friand de scandales.

Un jour je fus attiré sur la place principale par des cris tumultueux. Une malheureuse femme était assise à rebours sur un âne qu'on conduisait par la bride; des enfants en guenilles, une populace hideuse l'accablaient de huées et lui jetaient de petites pierres. Elle était accusée d'avoir trahi la foi jurée et on lui infligeait le supplice qui était en usage chez nous au moyen âge; il y a quelque temps, la faute eût été expiée par la mort. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que cette femme était innocente. Un officier anglais le savait et d'un mot aurait pu la dérober à la méchanceté de ses bourreaux; il se garda bien de le prononcer et aima mieux rester témoin d'un spectacle nouveau pour lui. On retrouvait là ce mépris que les Anglais témoignent aux vaincus, cet oubli des principes de justice et d'humanité qu'ils professent à l'étranger quand leur intérêt n'est pas en cause.

Nous autres Français, nous ne savons pas nous conformer à cette politique prudente. Pour notre honneur, nous ne pouvons rester témoins impassibles d'une iniquité, et souvent ce rôle de Don Quichotte n'est pas sans inconvénient et sans danger.

Les Afghans sont cruels, jamais ils n'oublient une injure, et la vengeance est pour eux une des plus douces jouissances; ils en sont encore à l'application de la vieille loi judaïque, œil pour œil, dent pour dent. La peine du talion, cette pratique des sociétés barbares, est journellement en usage chez eux. Deux hommes appartenant à deux tribus rivales, Amadallah de celle des Ghalzis et Barakadir de celle des Douranis, allèrent ensemble dans la montagne chasser les chèvres sauvages; ils s'étaient engagés à la poursuite du gibier dans des sentiers abruptes, d'un accès difficile. Le premier, au moment de franchir une crevasse, fit un faux pas et une chute épouvantable qui le tua. Ses parents prétendirent qu'il avait été assassiné par son compagnon et réclamèrent la loi du sang; elle était formelle; un pâtre prétendit avoir vu Amadallah pousser la victime dans le précipice. Il fut donc livré au frère de celle-ci qui, son long poignard à la main, se préparait à faire l'office du bourreau.

J'avais été témoin de l'accident, je savais qu'on ne devait l'attribuer qu'à la maladresse de celui qui avait succombé, je fendis la foule et protestai contre l'iniquité qui allait se commettre. Les assistants restèrent un instant interdits devant cette affirmation formulée avec assurance, mais bientôt ceux qui étaient venus avec l'espérance d'assister au supplice, s'indignèrent contre l'importun qui venait déranger le programme; de toutes parts on s'écria :

« C'est un ferenghi, de quel droit vient-il se mêler de nos affaires! Le témoignage d'un ferenghi ne pèse pas plus dans la balance que la plume d'un roitelet! »

Les clameurs devinrent bientôt étourdissantes, s'il y avait des Ghalzis qui protestaient contre mon intervention, il y avait des Douranis qui prétendaient qu'on devait surseoir à l'exécution. On mettait les armes à la main, et je crus que j'allais assister à une de ces mêlées sanglantes qui se renouvellent si souvent dans le pays; il est probable que j'aurais eu peine à me tirer de cette mauvaise affaire.

Mais alors un vieillard à longue barbe blanche qui portait avec beaucoup de majesté son turban et son caftan entra en scène; la foule s'ouvrit respectueusement pour lui livrer passage, car avec la force, la vieillesse seule exerce quelque autorité sur ces populations farouches. Il s'approcha de Barakadir qui promenait des regards éperdus autour de lui et le silence se fit parmi ces gens si bruyants quelques instants auparavant.

« Le ferenghi, dit le vieillard, n'a pas menti; je joins ma parole à la sienne, et quiconque l'outragera m'outragera moi-même : il a arraché mon fils à une mort certaine, il est sacré pour moi. »

Ce qu'il disait était vrai; grâce à quelques connaissances en médecine qui sont nécessaires à l'Européen voyageant en Orient et forment sa meilleure sauvegarde, j'avais sauvé le jeune homme que les empiriques ignorants et superstitieux du pays étaient en train de tuer.

Il y eut bien quelques murmures, quelques protestations, mais la majorité était domptée par la parole de mon libérateur, la foule se dispersa peu à peu; Barakadir vint baiser mes mains et s'éloigna avec ses amis.

Le vieillard m'entraîna.

« Allons-nous en, me dit-il, car plusieurs de ceux qui t'ont laissé partir, le regretteront et ne te pardonneront pas d'avoir trompé leurs espérances; ils pourraient revenir et trouver un prétexte pour se venger de toi. Tu crois peut-être que la paix est rétablie; malheureusement il n'en est rien; la haine est toujours dans les cœurs; il faudra une victime à ces hommes qui ont respiré l'odeur du sang, le meurtre appellera le meurtre, et les vengeances privées se donneront carrière.

Je suivis mon guide dans sa demeure qui était située à deux kilomètres environ de Caboul. Elle faisait partie d'un village entouré d'une haie épineuse très épaisse et très élancée, elle formait une sorte de fortification, comme on en trouve dans tout l'Afghanistan où l'on n'obtient la sécurité qu'au prix d'une vigilance extrême et de précautions incessantes. La maison était pauvre, médiocrement propre. Les constructions confortables, les maisons convenablement aménagées sont rares, et le bien-être manque même aux plus riches. Le vieillard demeurait tout près de ses fils et de ses filles; je reçus une hospitalité bienveillante qui se continua plusieurs jours. Je m'y résignai facilement, car elle me permit d'apprendre beaucoup de choses et d'étudier sur le vif les mœurs des

Afghans dont la rudesse n'exclut pas de singuliers compromis avec la morale.

Les femmes, comme dans tout l'Orient, sont asservies à l'homme; on les achète et l'enlèvement est chose commune. Les travaux les plus pénibles leur sont réservés. Toutefois elles ne sont pas soumises à la même réclusion que chez les Turcs; elles se promènent en public, fréquentent les bazars. Beaucoup d'entre elles ne sont pas dépourvues de beauté avec leur teint basané, leurs grands yeux noirs, mais elles ne sont pas favorisées par leur costume, qui est très laid et dont l'ampleur disgracieuse cache l'élégance des formes.

Mon hôte avait beaucoup voyagé; il s'était trouvé en contact avec les Anglais dans l'Inde, avec les Russes dans le Turkestan et nos mœurs occidentales ne lui étaient pas inconnues. Il était loin de professer le mépris profond que la plupart de ses compatriotes ont pour les étrangers.

« Chez vous, me disait-il, on peut être de religions différentes et se donner la main, manger le même pain, il en est tout autrement ici. Le musulman exècre le disciple de Brahma, le musulman sumite ne déteste pas moins le shiyte. La religion ne nous rend pas meilleurs, elle ne fait qu'envenimer les passions et souffler la haine dans les cœurs. L'anarchie est le grand mal des Afghans, ils s'y complaisent et y voient la garantie de leur indépendance; s'ils étaient unis et disciplinés, ils seraient invincibles, mais ils se révoltent à l'idée de subir une autorité qui refrénerait leurs caprices; c'est pour cela que les Anglais sont entrés chez nous, mais ils n'y resteront pas. »

De temps en temps je voyais venir des messagers qui, après s'être entretenus avec le vieillard, se retiraient précipitamment. Il n'y a aucun service de poste en Afghanistan, cependant les nouvelles circulent rapidement, grâce à des émissaires dont la célérité rivalise avec celle de nos courriers d'Europe. A l'allure mystérieuse de ceux qui m'entouraient je devinais qu'il se préparait quelque chose de grave. Au milieu d'octobre 1841 mon hôte me dit:

« J'ai appris que plusieurs de tes compatriotes sont prisonniers dans une petite ville de l'ouest, viens avec moi afin que nous les sauvions. »

Je n'hésitai pas; je savais que souvent les étrangers sont vendus comme esclaves, par les indigènes aux peuplades farouches du Turkestan. Les hommes valides du village partirent tout armés, mais dans une autre direction. Les femmes, les enfants, les vieillards formèrent une petite caravane et nous nous mîmes en marche; nous avions des chevaux et des chameaux. Une fois sortis de la plantureuse région qui forme pour la ville de Caboul une ceinture verdoyante, nous suivîmes un cours d'eau qui, d'abord assez abondant, diminua rapidement d'importance, et finit par se perdre dans les sables comme beaucoup d'autres en Afghanistan; puis nous traversâmes une vallée délicieuse où, grâce à des canaux d'irrigation ingénieusement combinés, des légumes, des arbres fruitiers de toute espèce croissaient en abondance; beaucoup de ces produits étaient destinés à l'exportation. Mais dans ces pays aux aspects variés, il faut s'attendre à tous les contrastes. Nous ne tardâmes pas à nous engager dans un affreux désert d'où la vie semblait absolument bannie; pas un arbre n'y poussait, le regard n'y rencontrait qu'un sable aride et des pierres sur lesquelles glissait le pied des chevaux. A peine quelques joncs grêles et épineux perçaient la couche durcie du sol; pas un oiseau n'égayait de son chant cette triste solitude, un vent glacial nous arrivait des cimes neigeuses de l'Hindou-Kouch et nous fouettait le visage? Nous eûmes beaucoup à souffrir pendant cette traversée, puis la scène cheangea encore. Des hauteurs se dressèrent devant nous; aucun sentier n'y avait encore été tracé; nous les escaladâmes péniblement, avec une lenteur extrême. Après de longs efforts nous nous trouvâmes sur une sorte de plateau d'où le regard embrassait un immense horizon. Dans la partie la plus élevée on avait bâti une forteresse rudimentaire assez semblable aux *Ambas* de l'Abyssinie dont la féodalité turbulente et batailleuse n'est pas sans quelques rapports avec celle des Afghans.

« C'est ici que nous allons nous installer, me dit le vieillard.

— Et les compatriotes dont tu m'as parlé.

— Je t'ai menti; ces compatriotes n'existent pas; j'ai voulu te sauver en t'éloignant du péril que tu aurais couru dans le voisinage de Caboul. De grands évènements se préparent, et bientôt ce pays sera débarrassé de ses envahisseurs.

Je me rappelai les allures mystérieuses des messagers, les préparatifs dont j'avais été témoin, sans pouvoir me les expliquer, le mouvement de va-et-vient qui s'était opéré autour de moi.

Dans le désœuvrement de cette vie nouvelle, je me plaisais à contempler l'imposant spectacle que j'avais sous les yeux. Les montagnes couvertes d'une neige séculaire miroitaient aux rayons du soleil et s'échelonnaient en gradins majestueux. Des plaines arides s'étendaient à perte de vue, puis à côté je voyais des plaines d'une admirable fécondité au milieu desquelles des villes et des villages montraient leurs toits plats et leurs minarets de briques rouges.

Un soir, malgré le froid qui me pénétrait, je jouissais du spectacle d'une nuit étoilée, je me recueillais à la vue de cette nature grandiose dont aucun bruit ne troublait la sérénité, lorsque je vis des feux briller sur les hauteurs et s'étendre successivement, comme si l'on eût échangé à distance un langage convenu. Je demandai des explications au vieillard.

« C'est le signal, » me dit-il.

En effet, l'insurrection allait surprendre les Anglais au milieu de leur aveugle sécurité. Toutes les tribus guerrières se mettaient en marche. A la voix des chefs se levaient d'innombrables soldats, revêtus les uns du costume indigène des Afghans, les autres de vieux uniformes achetés à vil prix à la compagnie des Indes; les uns avaient des lances, les autres en plus grand nombre avaient de longs mousquets. Ces troupes, bizarres d'aspect sous cette variété d'attirail étaient indisciplinées, mal commandées, et n'auraient pu soutenir le choc d'une armée régulière en plaine, mais enflammées par le fanatisme, le patriotisme et l'amour du pillage, elles allaient enfermer l'armée anglaise dans un cercle infranchissable.

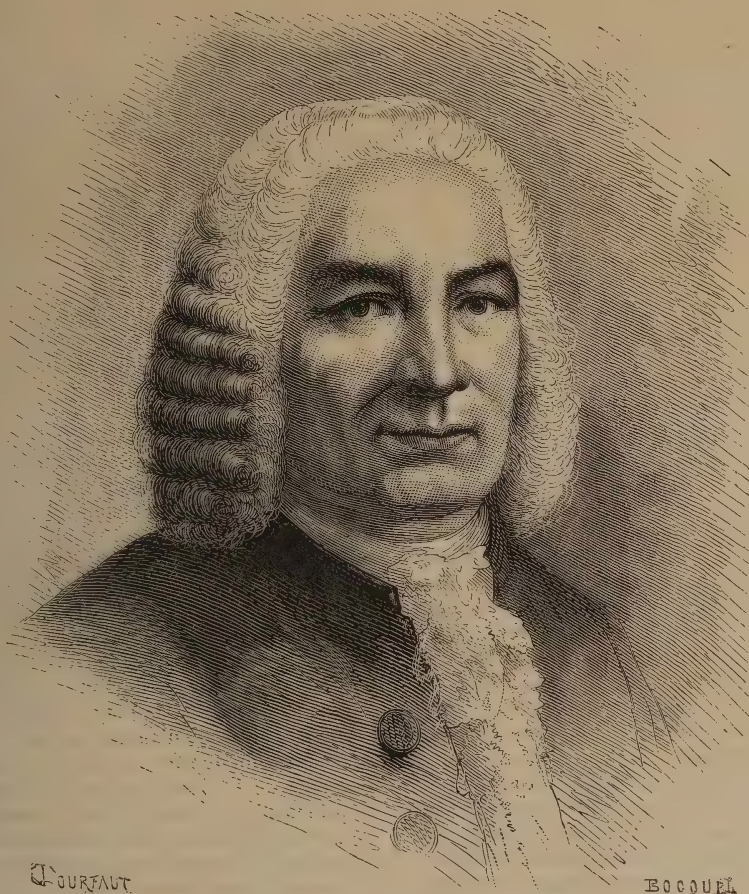
Docteur X.

La fin à la prochaine livraison.

LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS

SÉBASTIEN BACH

Nous sommes assurément de notre temps, et nous voulons qu'il soit fait libre place aux talents, aux vertus, au travail des hommes nouveaux ; mais, si dégagé de préjugés que l'on soit, et tout en reconnaissant qu'il ne suffit pas de descendre d'une forte race pour en avoir les qualités et mériter d'en garder les honneurs et les charges, on ne saurait nier les conditions naturelles de l'hérédité, non plus chez les individus que chez les peuples. La science moderne qui, tout en reconstruisant, a sapé et démoli tant de choses, porté la lumière dans toutes les voies, renversé tant de théories



Sébastien Bach, dessin de Bocourt.

s'appuyant sur des faits mal observés ou mal définis, bien loin de méconnaître les lois du sang, les a non seulement admises, mais en a fait une des bases des investigations nouvelles; si divisés sur tant d'autres points, les anthropologistes sont tous d'accord sur celui-là. Races ou individus se distinguent, se reconnaissent, même scientifiquement, par des aptitudes bonnes ou mauvaises, généreuses ou cruelles, qu'ils tiennent de leurs pères. C'est leur marque caractéristique.

L'histoire à chaque page démontre cette vérité qu'il nous est, du reste, facile de constater dans le milieu où vit chacun de nous; mais voici un exemple qui, après mille autres, vient corroborer cette loi de l'hérédité:

Dans la seconde moitié du XVIe siècle, un certain Veil Bach, garçon meunier, ensuite boulanger à Gotha, donnait à la musique toutes les heures de liberté que lui laissait son pénible travail. Son fils Hans fit mieux : renonçant à suivre la condition paternelle, il entra dans la musique que chaque cité allemande entretenait alors, à bien peu de frais, il faut le reconnaître.

Ce Hans se maria et eut trois fils, Johann, Christophe, Henrich, qui tous les trois, marchant sur les traces paternelles, devinrent organistes à Schwein-

furt, à Weimar, à Arnstadt. Les enfants issus de ces trois branches, sont musiciens ; Johann Christophe Bach, fils de Christophe, passe pour un des premiers compositeurs de l'Allemagne, et ses quatre fils tiennent les orgues soit dans leur pays, soit en Angleterre. Enfin Johann Ambrosius, le père du célèbre Sébastien, est musicien à Eisnach dans le Duché de Saxe-Weimar, et il y a à cette époque tant de Bachs qui remplissent les temples d'harmonies sacrées, que le mot de « Bach » était synonyme « d'organiste ». A ce métier, ils ne faisaient pas fortune, ils mangeaient tant bien que mal, élevaient leurs enfants, mais se trouvaient heureux de pouvoir satisfaire leur irrésistible vocation.

Nous continuerons à suivre cette mélodieuse lignée des Bach qui, filles ou garçons, naissent tous musiciens, comme les rossignols éclosent rossignols ; nous voici arrivé à Johann Sébastien Bach, c'est-à-dire au plus grand musicien qu'ait eu l'Allemagne. Il faut nous arrêter en face de cette figure si intéressante à tous égards. C'est en lui que s'est incarné le génie de sa race, c'est le grand homme de la Dynastie.

Il naquit, le 16 mai 1685, à Eisnach où son père, cela va sans dire, était organiste. Le foyer paternel, quoique bien pauvre, fut doux pour l'enfant ; par malheur, à dix ans, il se trouva orphelin, sans toit et sans pain : son frère aîné, qui tenait les orgues à Ohrdruff, le recueillit. Ce protecteur gagnait à peine sa vie ; le surcroît de dépense que le sort lui imposait lui sembla lourd, et le pauvre petit, déjà tourmenté par le génie de sa race, fut durement traité ; son frère, par un sentiment de jalousie, refusait de l'aider dans ses études, et la préoccupation de Sébastien était de lui dérober ses cahiers. Quand il y était parvenu, au risque de force mauvais traitements, retiré dans son grenier, il se hâtait de les copier à la clarté de la lune, car on ne lui donnait pas de lumière pour aller se coucher. Il faisait bien froid dans le grenier ! plus d'une fois les doigts de l'enfant se refusèrent à tracer les notes... Cependant à ces jours mauvais allaient succéder des jours pires encore. Il n'était que depuis quatre ans à Ohrdruff, lorsque son frère mourut. Le voilà donc à quatorze ans, sans ressources et, ce qui était plus grave encore pour lui, sans moyens de s'instruire. Heureusement il avait une très belle voix, on l'engagea parmi les enfants de chœur de l'église ; maigre condition ! maigre salaire ! A cette époque tout le bonheur de Sébastien consistait à partir à pied pour aller à Hambourg entendre l'habile Reiken. Blotti dans un coin de l'église il l'écoutait avec ravissement, puis il s'en revenait mangeant un morceau de pain que, malheureusement, il n'avait pas toujours.

Un jour qu'il en était ainsi, il regagnait son gîte la faim dans les yeux ; saisi par les appétissantes odeurs qui s'exhalaient d'une cuisine d'auberge dont les fenêtres étaient ouvertes et où de joyeux compagnons faisaient ripaille, il s'arrêta. Ses vêtements disaient sa misère et ses traits sa souffrance, mais ne voulant pas tendre la main, après cette halte pour ainsi dire involontaire, il allait reprendre sa course lorsque, lancées par la fenêtre, deux belles têtes de harengs avec un peu de chair sans doute, vinrent tomber à ses pieds. Quel bon repas la Providence lui offrait ! Il ramassa les deux têtes et s'éloigna rapidement pour les manger. Mais, jugez de son joyeux étonnement, lorsque dans chacune d'elles il trouva un ducat. En vérité, en vérité, je vous le dis, il sera beaucoup pardonné à l'homme qui secourut si généreusement cet enfant.

Cependant, tout dépourvu de ressources, ne travaillant que sur son propre fond, sans guide, sans connaître aucune méthode qui l'eut mis dans une prompte voie, tels étaient la force et l'instinct de son génie naturel qu'à dix-huit ans il fut appelé à l'honneur de tenir les orgues à Arnstadt. Il était sauvé ! il aurait du pain ; nous disons du pain et rien de plus, car son traitement annuel ne s'élevait qu'à deux cent cinquante livres. Pour lui qui n'avait jamais rien eu, c'était beaucoup. Jugez avec quelle ardeur il poursuivit ses recherches et ses études. En 1706, il quitta l'église d'Arnstadt pour celle de Mulhausen. « La municipalité de cette ville, dit M. Léon Quesnel dans un excellent article (1), eut le bon goût de le laisser fixer lui-même le chiffre de ses appointements. Bach n'abusa point de cette munificence. Il représenta seulement qu'il allait se marier (il épousait Maria-Barbara Bach, sa cousine), et demanda qu'il fut ajouté aux deux cent cinquante francs, salaire annuel de l'organiste, trois grands sacs de blé, deux cordes de bois avec du menu bois pour allumer le feu et une voiture pour faire son déménagement ; ces modestes détails mis en regard d'une œuvre de génie ont une saveur particulière. »

« Partout où il allait, Sébastien Bach rencontrait une difficulté : l'idéal trop étroit de ceux à qui il avait affaire. Comme il changeait le caractère de la musique sacrée, qu'il multipliait les parties et les développements, il lui fallait des moyens nouveaux. Jamais on ne lui donnait assez de choristes, jamais on ne les lui laissait assez longtemps pour qu'il pût compléter leur instruction musicale. De là des réclamations sans fin aux autorités, des ruptures fréquentes et des changements multipliés de résidence. D'Arnstadt il avait passé à Mulhausen, de Mulhausen il passa à Weimar, d'abord en qualité de musicien de chambre du duc Guillaume-Ernest, puis comme organiste de l'église. En 1717, il entra au service du prince d'Anhalt-Cothen qui lui avait fait offrir d'être son maître de chapelle. Aujourd'hui on montre encore à Cothen, dans une église abandonnée et profondément enfoncée dans le sol, un vieil orgue qui sert aux études des séminaristes : c'est l'instrument vénérable du grand maître. Enfin, en 1723, Sébastien Bach, alors âgé de trente-huit ans, et reconnu désormais par toute l'Allemagne pour le premier des Bachs, s'installa a Leipzick comme directeur de toutes les musiques d'église de cette ville, et il y resta jusqu'à sa mort. »

La renommée, pourquoi ne pas l'appeler par son vrai nom ? la gloire, couronnait maintenant Sébastien ; il était et il est encore, en musique, le maître des chants sacrés de la Foi protestante. Sous les voûtes du temple, son orgue redisait avec une incomparable puissance les paroles religieuses et son génie, avec une fécondité inouïe, s'épanchait

1. *Revue politique et littéraire.*

en divines harmonies. En 1747, Frédéric II, en sa qualité de musicien, voulut connaître ce grand artiste, et l'invita à venir à Postdam. Sébastien aurait bien décliné cette invitation, mais par crainte de nuire à son fils attaché à la musique de Sa Majesté, il se mit en route. « Frédéric, dit M. S. Quesnel, avait de la musique tous les soirs avant souper et faisait sa partie comme flûtiste, et à l'heure fixée, il entrait dans le salon, son papier de musique et sa flûte sous le bras, sans le moindre apparat, et se mettait à jouer avec les musiciens. Un soir qu'il s'apprêtait à exécuter avec eux un concerto, un officier vint lui présenter la liste des étrangers arrivés dans la journée; il la prit d'une main, tenant déjà sa flûte de l'autre, il y jeta un regard indifférent, mais voyant le nom de Bach, il changea d'attitude : « Messieurs, dit-il, le vieux Bach est ici; nous ne jouerons pas ce soir! » Il posa son instrument sur une table et fit mander immédiatement le maître. Sébastien Bach, qui ne s'attendait point à paraître ce jour-là, se présenta tout confus en habit de voyage. Le roi le reçut avec une sorte de respect et regarda sévèrement les courtisans qui souriaient de l'embarras du bonhomme. Il lui donna, sur sa demande, un thème que Bach développa instantanément en une fugue à six parties. Frédéric n'en revenait pas! « Il n'y a qu'un Bach au monde, s'écria-t-il, et il n'y aura jamais son pareil! » Le lendemain, il le conduisit lui-même dans toutes les églises de Postdam et des environs, le faisant jouer sur toutes les orgues. A son retour, Bach écrivit sur un seul thème — le même que le roi lui avait donné — deux fugues, neuf canons, une sonate et dédia au royal amateur ce prodige de force et de fécondité. »

Sébastien avait eu la douleur de perdre sa femme Barbara en 1720 ; il en avait eu huit enfants, il se remaria et en eut treize autres. Tous eurent le sentiment musical, et ceux qui atteignirent l'âge de la virilité furent des maîtres distingués.

Épuisé de fatigue, mais toujours fécond, Sébastien Bach s'éteignit le 20 juillet 1750, laissant une œuvre immense, quoiqu'une grande quantité de ses compositions aient été perdues, et une réputation devant laquelle tous ses contemporains s'inclinèrent, et qui ne fait que grandir.

Dans ses vieux jours, le célèbre organiste Reikein l'ayant entendu jouer s'écria ravi : « maintenant je peux mourir ! » Mozart, Weber, Mendelssohn, Beethoven, Chopin, Listz, tous les maîtres français, tous les professeurs de notre admirable Conservatoire ont salué et saluent en lui le maître des maîtres, le plus savant, le plus pur, le plus fécond des harmonistes qui ait jamais existé.

Veut-on savoir ce que devinrent quelques uns de ses fils ? Guillaume Friedman fut maître de chapelle du duc de Hesse-Darmstadt, Charles-Philippe-Emmanuel fut directeur de l'orchestre de Frédéric II, roi de Prusse, Jean-Christophe-Frédéric dirigea la chapelle du comte de Lippe-Schaumbourg, Jean-Christian tint les orgues d'une église de Milan, et a composé de nombreux opéras.

Il est donc impossible de ne pas reconnaître, dans cette étonnante famille, les lois mystérieuses de l'hérédité.

J. DE LESTANG.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

LA CAMPAGNE DE L'ALLEMAGNE CONTRE LA RUSSIE ET LA FRANCE EN 1880-1881 (1)

Le 10 juin 1880, la France et la Russie déclarèrent la guerre à l'Empire d'Allemagne et à l'Autriche. L'Italie avait annoncé sa neutralité, cependant elle réunit 200,000 hommes sur la Piave et 150,000 en Toscane. L'Angleterre s'était également déclarée neutre, à condition qu'on respecterait la neutralité de la Belgique et de la Hollande.

L'état-major allemand « par une sage modestie » se subordonna à l'état-major autrichien, et il fut convenu qu'aux débuts on prendrait une attitude défensive vis-à-vis de la France, qui semblait ne pas vouloir sortir des fortifications qu'elle a élevées sur ses frontières, et que tout l'effort des premières opérations serait tourné contre la Russie.

Le 11, deux divisions de la cavalerie russe franchirent la frontière prussienne et le premier corps allemand reçut l'ordre de porter son infanterie sur Tilsitt et Virballen. La cavalerie russe, après avoir chassé quelques avants-postes, s'arrêta à Stallupœnen. Un engagement eut lieu entre les cavaliers russes et prussiens; ces derniers furent, en effet, forcés de se replier, mais ils empêchèrent l'ennemi de marcher par Lyck et Koschlau. Quelques corps russes, ce même jour-là, se montrèrent en Silésie, en Posnie, sur la frontière autrichienne. Mais le général, commandant le 1er corps allemand, s'était massé à Goldap, ses avant-postes à Trackchnen en face de ceux des Russes. A Oletzko, deux brigades d'infanterie prussienne obtinrent un avantage et une reconnaissance dirigée sur la route de Loetzen à Lyck apprit que les Russes se repliaient sur cette dernière ville. On eut aussi la certitude que la cavalerie russe, plus forte en nombre, prononçait néanmoins un mouvement de retraite sur Grajewo.

Nos généraux firent alors cette singulière remarque que la cavalerie russe n'osait assaillir les localités défendues par des troupes à pied et que l'infanterie du czar avait une étrange peur des fortifications de campagne même lorsqu'elles n'étaient qu'ébauchées. Le 12, deux brigades du 2e corps étant arrivées de Kœnigsberg par le chemin de fer, furent immédiatement dirigées sur Gumbinnen et, le 13, le général arrêta un mouvement en avant au delà de Trackchnen. A la même date, la division qui se trouvait à Gumbinnen fut vivement assaillie par le général Skobeleff, mais le corps qui se tenait à Goldap étant intervenu dans la lutte, les Russes durent se replier sur Stallupœnen. Le même jour, un ba-

1. On dit que la faim donne de mauvais rêves, voici celui que l'on fait à Berlin; nous l'abrégeons. Si gravement lugubre qu'il soit, nous espérons qu'il fera sourire nos lecteurs.

taillon défendit Tilsitt contre toute une armée russe.

Pendant ces premiers chocs, l'armée prussienne se concentrait à Kalisch, à Posen; l'Autriche réunissait trois corps d'armée à Cracovie et cinq à Lamberg. L'ennemi, de son côté, avait 300,000 hommes à Varsovie, 100,000 à Vilna, 150,000 à Vanitza et à Berditcheff. Plusieurs combats de cavalerie eurent lieu, ils se terminèrent presque tous à l'avantage des Austro-Allemands. Une division de cavalerie réussit même dans une entreprise qui eut les plus heureuses conséquences. En dérobant sa marche, elle parvint à franchir les lignes ennemies, à détruire un pont du chemin de fer de Vilna à Varsovie et à rejoindre l'armée sans pertes sensibles.

Le plan des alliés était d'attaquer par un mouvement concentrique les Russes autour de Varsovie et d'occuper la ligne de la Vistule; si l'opération réussissait, on verrait après. Mais cette opération, qui devait commencer le 20, fut dérangée par les Russes, qui, pour garder la ligne de la Vistule, firent avancer l'armée de Vilna, ordonnant aux troupes qui surveillaient, à Venitza, la frontière autrichienne, de prendre un rôle purement défensif. Les Russes, de Vilna marchèrent donc en avant pour bloquer Kœnigsberg et percer vers Gradenz. Pour appuyer cette attaque, le 1er corps d'armée russe, massé à Varsovie, devait s'emparer de Thorn et occuper la Vistule inférieure. Ce mouvement fut fixé au 15; l'effectif prussien contre lequel les Russes allaient se heurter était de 40,000 hommes, plus une division de Landwehr et deux régiments d'artillerie gardant Kœnigsberg.

La frontière prussienne fut franchie le 19, de Oletyko à Raguit et deux corps d'armée, de Bialystok se portèrent par Lyck sur Korschen. Attaqués sur la ligne d'Ortelsbourg à Augersbourg, les avant-postes prussiens durent se concentrer à Korschen.

Le 29, les corps de la principale armée prussienne marchèrent dans la direction de Varsovie par Thorn et Kreschen et l'armée autrichienne avec le même objectif s'avança par Khielge et de Lamberg par Lubin. Après cinq jours de marche, les alliés étaient à Potack, Kidno, Strykow, Kbielge, Opalow; le corps venu de Lamberg tenait Yamosk. L'armée russe gardait une forte position à Varsovie et les deux corps envoyés pour envahir la Prusse orientale ayant été rappelés se trouvaient à Ostrolinka. Abandonnant Korschen, le 1er corps prussien s'était porté à Preussisch-Holland.

Enfin, après des marches et dispositions que nous supprimons, une attaque générale fût commandée le 29. Ce jour-là au matin, l'armée austro-allemande forte de 350,000, se porta sur les positions Russes de Varsovie-Praga. 60,000 Autrichiens marchaient sur la rive droite de la Vistule, tandis que les masses de la cavalerie austro-prussienne débordaient les flancs des Russes. Elles battirent à Massielk un corps de cavalerie ennemie, le repoussant au-delà de la Naref, et tombant sur un corps russe, qui marchait d'Ortelsburg sur Varsovie, lui infligeaient un vrai désastre. Autour de Varsovie, l'armée Russe forte de 350,000 combattants, garda énergiquement ses lignes. On se battit jusqu'à la nuit. Le lendemain, la lutte recommença, et, grâce à des dispositions stratégiques nouvelles, à un mouvement tournant, les Russes durent abandonner leur position pour en prendre une autre sur la route de Minsk, et, après différents échecs, se reportèrent plus loin en arrière.

Les alliés suspendirent alors leur mouvement agressif, pour se fortifier dans les positions conquises sur les bords de la Vistule. Une trêve fut donc conclue, l'Autriche la désirait, l'Italie, le 1er juillet, avait rompu sa neutralité, et ses forces s'avançaient dans la direction d'Isonzo où se trouvaient, il est vrai, 200,000 Autrichiens.

* * *

Mais venons à ce qui nous regarde, nous autres Français, et voyons l'étrange conduite quele stratégiste prussien a la bonté de nous prêter.

Les Prussiens avaient rassemblé trois corps en Lorraine, près de Saint-Avold, trois corps à Colmar, un corps à Mulhouse, trois corps à Hagueneau, et deux corps à Aix-la-Chapelle, surveillaient la frontière Belge. Quant à nous, nous comptions 300,000 hommes entre Nancy et Lunéville, 200,000 à Belfort, 100,000 à Sedan, et dans les forteresses échelonnées sur la face de cette frontière 150,000 hommes. Nous avions d'abord gardé la défensive, mais, quand, le 1er juillet, l'Italie entra en scène, le dictateur Gambetta crut le moment venu de prendre l'offensive.

Le 3, l'armée française s'ébranla : six corps s'avancèrent de Nancy et de Lunéville sur la Sarre, deux corps se dirigeant sur Strasbourg, couvraient la droite de cette armée, tandis que sur la gauche quatre corps se dirigeaient de Sedan par Longueville et le Luxembourg vers Trèves et Sarrebourg.

Le 5, une bataille se livra à Puttingen; « six corps Prussiens vainquirent huit corps Français, » et notre armée fût rejetée sur Nancy. A la nouvelle de ce grave évènement, nos troupes parties de Sedan, se replièrent, le 6, sur Montmédy, l'armée de Belfort vint s'établir à Vesoul et les opérations furent suspendues pendant quelques jours.

Mais voici où brille le sens politique et militaire de l'écrivain Prussien. Le 25 juillet, il ne dit pas pourquoi, l'Angleterre se joignit à la Prusse et à l'Autriche, et leur permit de violer le territoire Belge. Aussitôt deux corps tirés des provinces Polonaises, furent débarqués à Duren de manière que joints aux deux corps de Trèves, ils marchèrent ensemble sur la ligne de Givet-Namur, et l'armée française menacée par des forces aussi supérieures dut se retirer sur Reims. Alors les Prussiens occupèrent la ligne fortifiée de Pont-à-Mousson, Nancy, Lunéville. Ils tenaient, dès lors, le cœur de la Moselle où ils se mirent sur la défensive et attendirent. L'automne se passa dans ces conditions.

Les Italiens, de leur côté, avaient vainement cherché à enlever la forte position sur l'Isonzo et n'étaient pas parvenus à franchir les défilés du Tyrol; les opérations militaires languirent.

En Russie, les troupes du czar avaient totalement épuisé les contrées qu'elles occupaient et, comme le service des vivres et fourrages était fort mal organisé, la disette et le typhus les décimaient, tandis que, grâce au service très exact de l'intendance et à de vastes barraquements, les Prussiens eurent peu à souffrir et résistèrent aux rigueurs d'un hiver très cruel. Dans ces conditions, la Russie

fit des avances et signa, le 15 décembre, une paix séparée, abandonnant à la Prusse et à l'Autriche tout le pays à l'ouest de la Vistule et du Naref jusqu'à Lomza et Grayevo.

Alors les alliés résolurent d'écraser l'Italie, pour pouvoir achever la France l'été suivant. Trois corps tirés de la Pologne arrivèrent à Klagenfurt. Deux autres corps venus du Rhin atteignirent Graz, et ces cinq corps, avec l'armée de l'Isonzo, marchèrent vers la Brenta, tandis que 80,000 Autrichiens suivaient la vallée de l'Adige. L'armée italienne, battue à Padoue, à Vicence, fut chassée au-delà du Pô. Sur la Brenta, elle perdit une bataille décisive; le passage du Pô fut forcé, 200,000 hommes se tournèrent contre Bologne; 180 marchèrent par Rovigo. Les Italiens, enveloppés à Ravenne, furent poussés dans les gorges des Apennins et 100,000 d'entre-eux déposèrent les armes. Le courage du roi fléchit; il signa la paix en abandonnant à l'Autriche la Vénétie jusqu'à l'Adige.

Tant de désastres subis par ses alliés auraient dû éclairer la France. Cependant « le Dictateur » Gambetta était résolu à jouer son va-tout. Mais la malheureuse campagne de 1880 avait singulièrement diminué sa popularité. Aussi, quand, à la fin de février, toutes les forces austro-prussiennes se massèrent en Lorraine, en Alsace, traversèrent en longues colonnes la Belgique, le Parlement français se débarrassa de l'avocat Gambetta et le prince Napoléon fut nommé président de la République.



Leon Gambetta, dessin de Bocourt.

Voici la conclusion du rêve prussien :

« La France fit connaître qu'elle était prête à traiter, à ratifier la cession de l'Alsace-Lorraine, à payer 12 milliards de francs pour indemnité de la guerre, à s'associer au désarmement général de l'Europe pour l'année 1881. Telle fut la fin de la glorieuse campagne de 1880-1881; elle consolida l'empire d'Allemagne, son union avec l'Autriche, et c'est à cet état de choses que l'Europe doit la paix et la prospérité extraordinaires dont elle jouit depuis cinquante ans et les immenses œuvres de paix et de richesse qui en sont la conséquence. »

. . . .

Voilà le rêve prussien. Si nous osions dire notre opinion, il ne témoigne qu'une chose, à savoir : que l'Allemagne commence à trouver bien cher et bien lourd son régime militaire.

O. DE MARCOLS.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

La mort a frappé, pendant le mois qui finit, un homme qui laissera un nom dans l'histoire du théâtre en France. Depuis plus de trente-cinq ans directeur du Gymnase, M. Montigny y a conquis une réputation des plus honorables, et les auteurs dramatiques se plaisent à rendre hommage à ce que son esprit avait de lumières et de haute probité. Sa parole valait un contrat. Il ouvrait facilement sa porte aux jeunes et, deux ou trois fois dans sa longue carrière, il a remis dans son théâtre une sève nouvelle. Son personnel l'aimait et tremblait devant lui, car on le savait bon, juste, mais ferme et impitoyable pour tout manquement qui n'avait pas une légitime excuse : c'est ainsi qu'il forma cette troupe d'élite où s'est souvent recruté le Théâtre-Français. S'il voulait que le service se fît, il savait aussi quel lien moral l'attachait à ses pensionnaires. Pendant les années orageuses qui suivirent 1848, lorsqu'invoquant la raison de force majeure, la plupart des directeurs mettaient la clé sous la porte et laissaient leurs artistes mourir de faim, ou continuaient à jouer, en les mettant à la portion congrue, M. Montigny ne cessa pas de les payer intégralement de ses deniers à bureau ouvert.

Cet honnête homme avait épousé une vertueuse femme qui fut une des artistes les plus célèbres de son temps, Rose Chéri; elle mourut jeune, en pleine renommée, victime de l'amour maternel, laissant deux fils dont l'un a précédé son père, il y a à peine un an, dans la tombe. Tout le Paris artiste et lettré a accompagné la dépouille mortelle de M. Montigny; juste hommage rendu à des qualités éminentes et à une réputation sans tache.

* * *

Une autre célébrité, d'une époque déjà bien loin de nous, vient encore de disparaître. Reine par la beauté, par la fortune, par la haute position de son mari, ambassadeur de la Belgique en France, Mme la comtesse Lehon, née Françoise Mosselmann, joua un grand rôle dans les salons du règne de Louis-Philippe. C'était la fleur du milieu du bouquet. Elle était blonde comme le blé, d'une grâce onduleuse, d'une taille fine et cambrée; ses yeux bleu-tendre avaient de l'esprit, de la douceur; un grand charme s'exhalait de toute sa personne. Elle s'habillait avec un goût exquis et exerça, elle étrangère, une véritable royauté sur le monde des élégances parisiennes.

L'âge, les événements, des pertes de fortune, dit-on, l'avaient forcée à descendre du piédestal où elle avait si longtemps trôné. Elle avait perdu son fils, homme de talent, qui avait joué un certain rôle politique sous le second empire, et ce n'est qu'en apprenant sa mort, en voyant passer son convoi, que les Parisiens se sont souvenus de cette ancienne reine de beauté.

* * *

Maintenant, parlons d'un événement inattendu qui fait accourir à Florence des quatre coins du monde, les artistes, les grands amateurs, et les curieux. Quand tout à coup éclata cette nouvelle plus imprévue que le mariage de « Mademoiselle, de la Grande Mademoiselle » qui inspira tant d'adjectifs à Mme de Sévigné, « le prince Paul de Demidoff vend sa collection! » chacun refusait d'y croire. « Avec sept ou huit millions de rente, pourquoi se séparer de ce prodigieux amoncellement de raretés, de merveilles, de chefs-d'œuvre de toute sorte si péniblement conquis? Mais, que va devenir ce palais de San Donato dont le propriétaire avait fait un si admirable musée? Songerait-il à quitter la ville de Médicis où le peuple l'adore, où il siége au conseil de la municipalité malgré sa nationalité, et qui l'acclamerait comme son chef, si nous vivions au temps de la Renaissance? » Et l'esprit, qui s'égare souvent en cherchant la raison des choses, se perdait en suppositions plus fausses les unes que les autres.

Nous sommes dans le secret de l'énigme et nous allons en donner la solution. Victime de la maladie qui accompagne souvent la richesse, quand elle s'élève à un chiffre fabuleux, le Monte-Cristo de San Donato s'est pris d'ennui de ce palais, s'est fatigué de cette princière demeure à laquelle il ne pouvait plus rien ajouter, et comme Néron *cupitor impossibilium*, il a cherché quel emploi il pouvait bien faire de son activité et de son immense fortune. Ce San Donato, après tout, fondé, dit la légende, par une princesse sarrazine, devenue résidence des chanoines, comme il appert d'une charte de 1144, où, en 1186, fut prêchée la Croisade, qui, plus tard, servit de résidence à des ouvriers en laine et ensuite vit des religieuses se promener sous ses voûtes et ses ombrages ne datait point de lui, n'était point son ouvrage. Pourquoi ne créerait-il pas un palais, auquel son nom resterait attaché, comme l'est le nom des grandes familles patriciennes de Venise, de Gênes, de Rome, aux monuments qu'elles ont élevés?

Cette idée conçue, vous devinez le reste. Il existait près de Florence, dans une position admirable, un immense parc couvert d'ombrages séculaires, dominant toute cette *Concha d'Oro* qu'arrose l'Arno. Là se trouvait jadis un palais, résidence bien aimée des derniers Médicis et de leurs successeurs, chassés par la Révolution française. Quand, en 1814, le duc, revenant d'exil, rentra dans ses états, l'édifice tombait en ruines ; il songea bien un instant à le réparer, mais sa fortune ne le lui permettant pas, il trouva plus sage d'abattre *Pratolino* et d'en vendre les débris.

Ce vaste terrain avec quelques statues de Jean de Bologne qui le décorent encore, le prince Paul s'en est fait l'acquéreur et, ce que n'a pas osé entreprendre un prince régnant, lui, il va l'exécuter dans des proportions plus larges et plus grandes, car il n'entend pas reprendre les anciens plans, mais créer un palais Demidoff. Déjà il a choisi le style du nouveau monument : ce sera celui d'Henri II, et

tous les architectes du monde seront bientôt conviés à un concours. Il estime que l'édifice coûtera une vingtaine de millions. Et quand il s'agira de décorer cette splendide folie, il entend que rien n'y entre qui ne soit en harmonie avec la pensée architecturale qui aura présidé à sa construction. Il ne veut rien de San-Donato, pas même les merveilles de la nature qui en remplissent les serres. Et à l'heure où nous écrivons, le marteau de M. Charles Pillet conduit ces prodigieuses enchères.

Voilà comment et pourquoi le prince Demidoff fait vendre les merveilleuses collections de San Donato.

Tout cela fait bien rêver et plus d'un dira : « Je ne voudrais pas être si riche. »

Quoi qu'il en soit, les amateurs n'ont point manqué à ces enchères célèbres dans l'histoire; elles se poursuivent au moment où nous écrivons et nous connaissons le montant de deux premières vacations de la vente de la galerie des tableaux : elles se sont élevées à la somme, chiffre rond, de 1,432,000 fr. Une personne avait offert de l'ensemble de toutes les collections de San Donato, 9,000,000 fr., le prince a refusé et il est probable que la vente atteindra plus haut.

Voici le prix auquel ont été achetés certains tableaux :

Hobbéma. *Le Moulin* 210,000 fr. adjugé à M. Berners.

Van Dyck. *Portrait d'Ann Cavendish-Riche* 150,000 fr. à M. Berners.

Rubens. *Portrait de Spinola*, 81,000 fr. à M. Berners.

Rubens. *Paysage*, 81,000 fr. à M. le Baron Rotschild.

Téniers. *Les Cinq Sens*, 75,000 fr. à M. de Boulagne qui a fait une très bonne affaire.

Jean Steen. *Le Concert de Famille*, 34,500 fr. à M. de Raynard.

Téniers. *L'enfant prodigue*, 81,000 fr. à M. Wertheimer.

Adrian Van de Velde. *Le Patinage*, 48,000 fr. à M. Dutuit de Rouen.

Rubens. *Le Christ au Tombeau* (esquisse) 7,900 fr. à M. Marouard.

Téniers. *Un bœuf dépecé*, 16,200 fr. à M. Jackson Jarves.

Ruysdaël. *Les bords de la Meuse* 25,000 fr. à M. le baron Schrœder.

Bellangé. *La Bataille de la Moskowa* 10,000 fr. à M. Ruscheler.

*
* *

Un de ces travaux qui sont l'honneur de la science et la fortune de la civilisation moderne vient d'être mené à bonne fin. Le St-Gothard est percé, et le prodigieux tunnel a 14,920 mètres. C'est en ce genre l'œuvre la plus gigantesque qui ait été jamais entreprise. Par ordre d'étendue voici les principaux tunnels qui viennent ensuite : Col de Fréjus (mont-Cenis) 12, 200 mètres; Mauvage sur le canal de la Marne au Rhin 4, 700 mètres; le tunnel de la Nerthe, (ligne de Marseille) 4, 638 mètres; Blaisy, (ligne de Lyon), 4, 100 mètres; le Crédo, (ligne de Genève); La Houblonnière, (ligne de Caen) 3, 100 mètres; Dammartin, (ligne de Strasbourg) 2,678 mètres; Rolleboise, (ligne de Rouen) 2, 600 mètres.

L'Italie, l'Espagne ont des percements en général d'une moindre longueur : le tunnel de Carole entre Bologne et Florence, 2, 750 mètres; Buscla, (ligne de Gênes à Turin) 3, 100 mètres; celui d'Oasuiza, (ligne de Madrid), 2, 900 mètres. Les tunnels anglais sont d'une étendue presqu'insignifiante.

*
* *

Un nouvel attentat en Russie sur la personne du général Laris Mélikoff — une page de plus à ajouter à une triste histoire. Encore si l'on pouvait espérer que ce sera la dernière!...

*
* *

Qui est-ce qui nous contait donc que nous allions voir renaître la simplicité des mœurs de Sparte et que l'on ne porterait plus que la robe de laine de la Rome antique? Venez avec moi au Palais de Justice et écoutez les doléances de M. le comte P... Il est riche, très riche, mais il trouve que les fournisseurs de Madame la comtesse ont beaucoup trop de confiance en sa solvabilité. Il trouve, par exemple, que le mémoire de la couturière, pardon, de l'artiste en costumes, Mme Heucennar, qui s'élève, pour fournitures faites de juillet 1878 à janvier 1880, à 110,540 fr.; que la note de Mme Fromont, lingère, pour la seule comtesse et pour la seule année de 1879, montant à 72,300 fr., font des « parties, » ainsi que l'on disait autrefois, bien lourdes et fort enflées. En conséquence, il demande aux juges des arbitres pour examen des pièces et règlement de compte. Le tribunal les lui a accordés. M. le comte aura-t-il à se féliciter de cette première victoire, a-t-il plaidé du consentement de Madame? Ce ne sont pas nos affaires; mais comme Mme la comtesse n'est point la seule femme qui fasse, sur ce pied, travailler tailleuse et lingère, nous pouvons constater que la France n'a point rompu avec les traditions impériales et que le grand luxe n'est point mort. Est-ce un bien? est-ce un mal? Depuis des siècles se plaide ce procès; il n'est pas près, je pense, d'être vidé.

*
* *

Un grand mariage se prépare en Belgique : c'est celui du prince Rodolphe, héritier présomptif de la couronne d'Autriche-Hongrie, et de la princesse Stéphanie, seconde fille du roi Léopold II. Il y a plus d'un an que ce mariage était convenu entre les deux familles. Les futurs époux s'étaient vus à Vienne, dans un voyage que la reine des Belges fit à Vienne pour voir sa fille aînée qui a épousé le prince Philippe de Saxe. Il y eut coup de foudre. Les deux jeunes cœurs s'entendirent et c'est un mariage d'inclination qu'est venu réaliser la demande officielle faite à Bruxelles le 7 mars.

Voici, dit-on, comment les choses se sont passées. Après une séance au palais du prestidigitateur Hermann, pendant que la cour se dirigeait vers la salle du concert, le prince et la princesse restèrent un instant seuls.

« Madame, dit le futur empereur, voulez-vous de moi comme époux?

La princesse, préparée à cette demande, répondit : « Oui, Monseigneur. »

— La réponse de Votre Altesse me rend bien heureux.

— Et moi, je vous promets de remplir en toutes circonstances mon devoir.

Qu'il y a loin de cette union désirée, aux mariages pleins de larmes que Louis XIV imposait à sa famille !

La princesse Stéphanie est grande, bien faite, ses cheveux sont d'un blond doré, sa figure a le type des d'Orléans, et elle a les yeux bleus, doux et attentifs de celui des princes de cette famille qui est mort si malheureusement. Élevée avec une certaine sévérité par sa mère, la jeune fiancée est, dit-on, fort instruite et très spirituelle.

*
* *

Zadig raconte une jolie naïveté d'une nourrice champenoise qui, en écrivant une lettre aux parents qui lui avaient confié leur enfant, terminait sa lettre par cettre phrase : « Je suis avec respect, Monsieur et Madame, votre nourrice pour la vie. » Je connais une brave dame qui depuis des années emploie cette formule; elle ne manque jamais de finir ses épitres à sa fille par ces mots bien sentis : « Ta mère pour la vie. »



Grand plateau rond à Marli-Violet, décoré de palmettes et d'arabesques d'or. (Collections de San-Donato).

*
* *

Je me suis toujours imaginé que Jupiter devait éprouver un singulier dégoût, lorsque l'on faisait fumer sur son autel le sang de cent taureaux ; et je pense que *Zeus* Victor Hugo, doit éprouver les mêmes sentiments pour les fadeurs de l'encens grossier que l'on brûle devant lui.

A. DE VILLENEUVE.

COLLECTION DU MUSÉE DES FAMILLES

Nous rappelons à nos abonnés, que depuis le 1er décembre dernier, les trois séries de la collection du *Musée des Familles* :

1re série, tome		1 à 15
2e —	—	16 à 30
3e —	—	31 à 45

sont en vente aux bureaux du journal, 41, rue Saint-Roch (ancien 29), au prix uniforme de 4 francs le volume broché, Paris, le port en sus.

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

RÉCITS HISTORIQUES

LE SERMENT DE LA VEUVE



Les Conjurés, dessin de Gilbert.

I

LE SANGLIER DES ARDENNES

Le repas du soir venait de s'achever dans l'arrière-boutique du meilleur armurier de Liége, et Begga se disposait à enlever le couvert, quand son mari lui dit d'une voix dans laquelle vibrait une sorte de crainte :

— Couche l'enfant, et va passer la soirée chez Vaudru.

— Tu me renvoies du logis, ce soir, Hubert?

— Ne t'alarme pas, répondit l'armurier, et prouve-moi ta confiance en ne me questionnant point... Je connais ta bonté, ta discrétion; je t'estime autant que je t'aime, mais il est des hommes qui ne croient point qu'une femme sache garder un secret...

— Et tu as des secrets! fit Begga avec angoisse.

Hubert ne répondit pas.

— Ecoute, reprit la femme; ce que tu prétends me cacher, je le sais; ce que tu veux faire, je le devine. Ma tendresse pour toi me rend clairvoyante. Des amis dangereux t'entraînent dans une voie mauvaise. On te séduit, on te perd avec de grands mots; aussi, lorsque tu auras pris pour toi le danger, tes prétendus amis te laisseront seul.

— N'est-ce point un devoir d'aimer son pays et de souhaiter l'affranchir?

Begga rapprocha son siége de celui de son mari, et lui dit avec une tendresse mêlée d'inquiétude:

— Tu es bon et brave, Hubert! Il n'est point dans tout Liége de meilleur mari ni de plus habile ouvrier. Tout ce qui est grand fait battre ton cœur, et tu verserais tout ton sang pour la patrie. Si elle avait besoin de ton bras, je choisirais ta meilleure épée, et je te crierais: — « Va te battre! » — mais aujourd'hui, ceux même qui gémissent le plus sur l'abaissement de notre cité, n'oseront jamais, s'ils sont loyaux, conseiller un mouvement de révolte contre Charles le Téméraire, notre duc.

— Il est devenu le tyran de Liége! s'écria Hubert. C'est par son ordre que l'on a démoli le perron du haut duquel parlaient nos orateurs. J'ai lu l'histoire durant des veillées; Rome avait le forum, dans les temps anciens, et les Liégeois gardaient le perron de l'Hôtel-de-Ville. Que de braves gens y ont défendu nos droits! Combien d'hommes éloquents y ont proclamé nos priviléges. Détruire le perron, c'était enlever son prestige à Liége, et le fils de Charles-le-Bon l'avait. Encore, s'il avait suffi au Téméraire de nous priver de cette tribune! mais tous nos droits nous ont été retirés pour châtier ce qu'il appela notre rébellion Vive Dieu! le mouvement de 1468 se reproduira en 1473! Si le duc ne se lasse point de nous opprimer, nous gardons le courage de nous défendre.

— Et sais-tu quel sera le résultat de cette conspiration?

— Elle relèvera Liége de son abaissement.

— Elle perdra sans retour ceux qui tenteront de réaliser un rêve.

— Tu te trompes, Begga; cette fois, nous sommes sûrs de triompher.

— Sûrs? pauvre Hubert! mais en 1468, Liége révoltée contre Charles ne luttait pas seule; Tongres, Saint-Trond, et bon nombre d'autres villes s'étaient ralliées à elle. Ce n'était pas une cité qui s'insurgeait, mais une province qui se levait tout entière. Les hommes se battirent en héros, les femmes se montrèrent dignes de leurs maris. On répétait alors comme aujourd'hui qu'il s'agissait de sauver la patrie. Mais que pouvaient des hommes armés de bâtons contre des hallebardiers? Comment des paysans pouvaient-il lutter avec des chevaliers bardés de fer? La bataille dégénéra en massacre, et sur les champs arrosés du sang des Liégeois on dressa des potences pour les survivants du combat. Les bourreaux firent une rude besogne à la suite des armées du duc Charles, et les familles de Liége portent encore le deuil de ces jours maudits. Les commissions de justice pèsent sur nous de tout leur poids. Un tribunal terrible reste en permanence; les impôts nous écrasent, et nous baissons la tête; mais, crois-moi la moindre tentative de rébellion entraînerait la ruine complète de la ville. Le Téméraire ne bravera pas toujours la justice de Dieu... Cette justice l'attend; elle le frappera, garde-toi d'en devancer l'heure.

— Je n'agis pas seul, répondit l'armurier.

— Je le sais, et si tu le veux, je vais te dire le nom du chef...

— Tais-toi, Begga, tais-toi...

— Les portes sont closes, et ma petite Lidivine qui vient de s'endormir dans mes bras, n'est point d'âge à comprendre les grands secrets dont nous parlons ce soir. Tu es un noble cœur, mon Hubert! Si noble et si bon, que je ne crois pas qu'il en existe un pareil au monde. Tu ne te laisseras séduire ni par l'ambition, ni par l'intérêt. Tu es de ceux qui se dévouent à une cause, si on parvient à leur prouver qu'elle est sainte. Mais derrière toi et tes amis, sont des meneurs. Il est des gens avides et astucieux, toujours prêts à mettre en avant des hommes crédules et à les abandonner si le succès ne favorise pas leur entreprise. C'est avec les braves comme toi que l'on fait les obscurs martyrs de la liberté! Ne nie pas, Hubert. Tout à l'heure peut-être j'apprendrai le nom des compagnons qui doivent se réunir ici, mais à l'avance, je puis te dire quel est celui qui les mène et les domine, quitte à les renier et à les perdre...

— Begga!

— Il se nomme Guillaume de la Mark. C'est un loup doublé d'un renard; Hubert, défie-toi de lui, Guillaume garde trop d'ambition pour ne pas tout sacrifier à son orgueil. Il joue avec le mécontentement des Liégeois, comme avec une arme dangereuse. Après vous avoir poussés en avant, il se reculera avec prudence. Tout en convoitant le pays de Liége pour son fils dont quelque jour il fera un prince, il se gardera bien de s'exposer à la vengeance du Téméraire. Je t'en prie, je t'en supplie, continua la jeune femme, renonce à t'occuper de questions si dangereuses. Un indice peut te perdre, un Judas te trahir! Tu n'es plus seul au monde, et tu n'as pas le droit de disposer de ta vie. Songe à moi, songe à cette enfant, notre trésor à tous deux!

— Eh! fit Hubert Coppins, c'est parce que je vous aime que je persévère dans la voie que je me suis tracée. Un jour, Begga, tu séras fière de t'appuyer sur le bras du libérateur de Liége; je protège notre maison et le berceau de ma fille, en essayant de restituer à la cité spoliée ses anciens priviléges.

— Je n'ai pas besoin que tu sois glorieux pour t'aimer, Hubert. Qu'est-ce que cela nous fait à nous, l'orgueil! La tendresse nous suffit bien. Rien ne me manque entre Lidivine et toi? Mon cœur déborde de tendresse. Imite-moi, concentre ta vie dans le foyer de la famille. Si tu souffres trop de l'abaissement de ta ville natale, quittons-la, partons pour Bruxelles où nous rejoindrons ton frère Sylvestre...

— Je ne puis pas, répondit Hubert.

— Tu ne m'aimes plus ! s'écria Begga en pleurant.

— J'ai promis.

— Serment dangereux, que tu as le droit de ne pas tenir.

— Je serais un homme déhsonoré si je manquais à ma parole.

La jeune femme essaya encore longtemps de lutter contre la volonté de son mari, tout fut inutile. Les hommes qui étaient parvenus à s'emparer de l'esprit d'Hubert Coppids le dominaient d'une façon absolue.

Quand Begga le comprit, elle se leva, coucha Lidivine dans son berceau, puis, revenant à son mari et lui serrant les deux mains :

— Maintenant lui dit-elle, il ne me reste plus qu'à partager tes dangers.

— Je te le défends !

— Et moi, je le veux.

— Pense à notre fille ?

— Je suffirai à deux tâches. S'il faut ce soir prêter un serment, je le prêterai ; s'il est nécessaire que mon nom soit écrit à côté du tien, un scribe l'écrira. Si tu meurs, j'ai le droit de mourir...

Hubert attira sa femme sur sa poitrine :

— Vaillante créature ! lui dit-il.

Au même instant un coup léger fut frappé à la porte.

L'armurier se disposait à l'ouvrir, quand Begga le prévint.

Trois hommes, le chapeau rabattu sur les yeux, se glissèrent dans la boutique.

— Soyez les bienvenus, leur dit Begga.

— Hubert, dit Lambert le marchand de laines, tu nous avais promis...

— De m'éloigner? fit Begga, je le sais, mais pour la première fois j'ai refusé d'obéir à son ordre. Regardez-moi comme l'un de vous ; si je trahis, tuez-moi. Je vous blâme et je prévois que de grands malheurs vont suivre, et cependant j'accepte pour miens les dangers d'Hubert.

Begga était une femme de vingt ans, blonde, frêle, timide, une de ces créatures destinées à être le charme et la benédiction d'un foyer. L'attitude si opposée à son caractère qu'elle venait de prendre subitement, excita la curiosité puis la confiance parmi les amis d'Hubert. Au moment où ils se trouvèrent réunis au nombre de trente dans l'arrière boutique, nul ne songeait plus à contester le droit de Begga de savoir ce qui se préparait pour rendre à la ville de Liége ses anciennes prérogatives.

On parlait tour à tour de Charles-le-Téméraire, du perron démoli, de la nécessité de s'armer. Un certain désordre régnait dans la petite assemblée On devinait qu'un chef lui manquait. L'âme du complot faisait encore défaut.

Hubert Coppins consulta un sablier, puis il dit à ses amis :

— S'il ne venait pas ?

— Lui ? le *Sanglier des Ardennes* ! Il sait trop bien que nous avons autant besoin de ses boutoirs que de nos épées.

Le bruit d'un pas se fit entendre dans la rue, et Lambert le marchand de laines dit à ses compagnons :

— Voici celui que nous attendons.

Un instant après, Guillaume de la Mark entrait chez l'armurier.

Begga l'avait deviné avec son instinct de femme, il y avait du loup et du renard dans cet homme. Guillaume était à la fois cruel et rusé. Éloquent à ses heures, habile à s'emparer des masses, sachant profiter des entraînements des foules, et possédant l'art de les soulever et de les apaiser tour à tour suivant les convenances de sa politique, il semblait merveilleusement doué pour remplir le rôle qu'il joua dans le drame politique dominé par la sombre figure de Charles le Téméraire, ce duc plus riche qu'un roi de France, et assez fort pour tenir en échec l'astucieux Louis XI.

Guillaume de la Mark rejeta l'ample vêtement qui recouvrait sa longue robe fauve, il arracha son chapeau, et tête nue, regardant en face à la clarté de la lampe les conjurés groupés autour d'une table :

— Mes amis, leur dit-il, l'heure d'agir est venue. Tarder plus longtemps serait compromettre le succès de notre entreprise. Trente hommes déterminés comme vous, et disposant d'un énorme crédit, suffiront pour soulever la ville. Les conspirations qui réussissent sont celles que l'on improvise. La commission de justice compte trop d'espions pour que nous nous exposions à être surpris. Depuis deux mois je soulève l'opinion contre le tyran des Flandres. Le premier cri de guerre entraînera la population, la première hache levée sera le signal de la lutte. A l'aube, vous vous partagerez les quartiers de la ville, répétant dans les rues : « Privilége ! Liberté ! » Au jour vous aurez cerné les palais des oppresseurs et le logis des membres de la tribune de Charles. Je ne crois pas à une bataille. Les forces du prince sont presque insignifiantes. Je crois avoir écrasé si bien la ville de Liége qu'elle ne tentera jamais de se relever de son abjection.. Je compte sur votre fierté, sur votre dédain de la mort. Il oublie que vous aviez à suivre les traditions des *Chaperons blancs*, à reprendre vos bannières, à reconquérir les privilèges des corps d'État, à vous imposer comme des hommes, au lieu d'être traités comme des esclaves...

Un murmure approbatif circula dans les groupes.

— J'ai trop bien compris votre patriotisme pour douter de vous une seule heure. Vous sacrifierez vos biens et s'il le faut votre vie à la liberté. Ceux qui tomberont légueront leur souvenir à la nation toute entière. La famille doit être oubliée, quand il s'agit du pays. Depuis longtemps je fais agir de secrètes influences, je mine le pouvoir du Téméraire, j'inspire l'exécration de sa tyrannie. Cette fois vous aurez pour vous la France, et les villes vos anciennes alliées vous soutiendront de nouveau. Je n'attends plus de vous qu'une seule chose : le serment d'endurer les plus cruels supplices plutôt que de dénoncer des frères...

— Nous le jurons ! s'écrièrent trente voix.

Dans un angle de la salle, Begga tomba sur les genoux et se mit à pleurer sans bruit. Dans sa sagesse de femme, dans sa tendresse clairvoyante, elle comprenait qu'à l'avance elle avait porté un juste jugement sur le *Sanglier des Ardennes*, et elle tremblait à la pensée du sort réservé aux partisans

dont sa fourberie ne tarderait pas à faire des victimes.

Guillaume de la Mark reprit :

— A toute conjuration il faut un chef, et vous allez élire celui que vous croyez le plus digne de vous commander.

Les bras des conspirateurs s'étendirent vers le gentilhomme.

— Vous ! vous ! répétèrent-ils.

— Je vous remercie de l'honneur que vous daignez me faire, répondit le Sanglier dont une sorte de sourire entr'ouvrit les lèvres, mais dans votre intérêt même, je me garderai bien de l'accepter. Il faut tout prévoir. Si par malheur nous n'obtenions pas le succès attendu, si nous succombions dans cette bataille, il faut que vous gardiez à la cour du duc de Bourgogne, un avocat chargé de vous défendre. A sa rigueur j'opposerai mes prières. Je me placerai entre vous et sa justice. Charles m'écoute, Charles connaît une partie de la puissance occulte dont je dispose. Quelque rude, insolent et cruel qu'il se montre, on parvient encore à exercer sur lui une influence. Je ne dois donc point paraître dans la journée de demain. Si elle me semble perdue, tout en vous protégeant, en vous aidant à fuir, en vous arrachant des mains des membres d'une commission d'assassins, j'organiserai une nouvelle armée et quand je devrais me faire tuer avec le dernier champion, sur la dernière pierre de la ville de Liége, je n'abandonnerai jamais votre cause. Triomphante ou vaincue elle peut compter sur moi. C'est un de vous, c'est un de vos bourgeois, un de vos artisans que vous devez élire. Et tenez, ne cherchez pas loin. Il est un homme jeune, hardi, dont le cœur saigne des humiliations de la patrie... Un homme qui s'expose depuis longtemps déjà aux soupçons des émissaires de Charles. Ce soir il vous a offert sa maison pour y délibérer... Dans un instant il vous distribuera des armes...

— Hubert ! Hubert Coppins ! répétèrent plusieurs voix.

— Oui, Hubert Coppins. Vous l'avez nommé vous mêmes, acceptez-le pour votre chef.

— Nous l'acceptons !

— Approchez-vous, Hubert, reprit Guillaume de la Mark.

— Voici mon poignard, lui dit-il, servez-vous en pour reconquérir les privilèges de votre ville et châtier les oppresseurs du pays.

Une flamme d'enthousiasme parut sur le mâle visage d'Hubert.

— Je jure de mourir pour une cause que je crois juste, fit-il en élevant le poignard que venait de lui remettre le Sanglier des Ardennes.

Puis se tournant vers les conspirateurs :

— Et maintenant, distribuez-vous les armes qui sont dans cette boutique. Toutes sont de bonne trempe et fabriquées avec soin. Faites, grâce à elles, de mâle besogne, et demain soir rapportez-les rouges du sang des suppôts de Charles le Téméraire.

Coppins s'élança dans la boutique, saisit les hallebardes découpées et barbelées, les lames aigues, les glaives à deux mains, les lourdes épées à coquilles de fer, les poignards, les dagues, les miséricordes. Il jeta aux uns des morions, aux autres des boucliers. Ce fut durant un instant, un mouvement, un cliquetis de fer que rien ne saurait rendre. Puis brusquement, au cri d'un veilleur traversant l'espace, un silence absolu régna entre les conjurés, et la lumière s'éteignit dans la maison d'Hubert.

Une demi heure plus tard, les hommes qui venaient d'engager leur vie, quittaient un à un le logis de l'armurier et regagnaient leurs demeures en rasant les murailles.

II

Sur le quai de la Meuse.

La bataille était perdue...

Dès l'aube, suivant le plan fourni par Guillaume de la Mark, les conjurés se répandirent dans la ville, recrutant dans chaque quartier, dans chaque maison, des défenseurs de la liberté liégeoise. Le mouvement prenait des proportions telles qu'il ne pouvait manquer de se terminer par une victoire. Quand, brusquement, et sans nul doute avertis par un traître, les membres de la commission de justice jetèrent toute la force armée contre des hommes dont la plupart n'avait pour défense que des bâtons.

N'importe ! ils se battirent désespérément ? Leur vie était sacrifiée désormais. Mieux valait tomber pour la cause commune que de se rendre. Ils savaient trop bien que le duc de Bourgogne ne ferait, ni quartier, ni grâce. La bataille se continua de place en place, de rue en rue.

Des monceaux de cadavres barraient les ruelles étroites. On s'attaquait, on s'égorgeait à toute heure. Les hallebardiers se ruant au milieu de bandes de bourgeois, de travailleurs, y faisaient d'horribles trouées. Un seul groupe de combattants tenait encore en éveil les soldats du Téméraire. Ils étaient bien armés et si leur équipement manquait de régularité, leur main restait ferme, leur œil juste, et les épées de bonne trempe frappaient sans s'ébrécher.

A la tête de ces héros, se trouvait Hubert Coppins. Il ne s'était point séparé de ceux qui, la veille avaient reçu chez lui le mot d'ordre de Guillaume de la Mark. Tous devaient tenir le serment prononcé entre les mains du gentilhomme, que ce matin-là, nul n'avait aperçu dans la ville.

Jusqu'à ce moment la troupe avait lutté contre ces trente hommes résolus, sans parvenir à en frapper mortellement un seul. Ils formaient un carré compact, présentant aux hallebardiers des glaives, des lames, des javelots. Les soldats s'irritaient d'être tenus en éveil par une poignée de braves, et comprenant qu'ils n'en viendraient point à bout, s'ils ne parvenaient à les acculer, ils les poursuivirent de telle sorte que les malheureux finirent par se trouver adossés au quai de la Meuse.

Derrière eux se trouvait le fleuve ; en face l'ennemi.

Il s'agissait de faire payer cher sa vie, tous ils le savaient ; nul ne gardait l'espérance de vaincre ; mais chacun des derniers champions de la liberté liégeoise, conservait la légitime espérance de léguer une mémoire héroïque.

De leur côté les soldats avaient reçu de leurs chefs des consignes sévères. C'étaient du reste des

hommes d'armes étrangers aux pays et qui ne voyaient, dans les défenseurs des droits anciens, que des agitateurs dangereux.

— Pas de quartier! tel avait été le mot d'ordre.

Les survivants de cette échauffourée appartiendraient au bourreau.

Les tourmenteurs et des charpentiers dressaient des potences et préparaient des instruments de torture.

Hubert Coppins luttait en héros. Chaque coup de sa hache, abattait un bras, ou fauchait une tête. Autour de lui se resserrait le groupe de moins en moins nombreux des combattants. Au milieu des cris, des râles, des blasphèmes, on distinguait encore sa voix mâle répétant :

« Pour les libertés liégeoises ! »

Étourdis, émerveillés de son courage, ses ennemis lui crièrent plus d'une fois :

— Rendez-vous !

Mais un coup mortel empêcha chaque fois un hallebardier de répéter ce conseil. Enfin, sur le quai sanglant, des trente amis de Coppins, il n'en resta bientôt plus que vingt... Dix ! les voilà dix seulement...

Trois tombent... Hubert n'a plus que sept compagnons...



Sur le quai de la Meuse, dessin de Gilbert.

Désespérant de le vaincre en face, un soldat tourne autour du groupe des vaillants, se glisse contre le parapet, l'enjambe, saisit Coppins à bras le corps, et tandis que d'une main il le renverse sur le mur, de l'autre il lui enfonce un poignard dans la gorge. Hubert poussa un râle, ses yeux roulèrent égarés dans l'orbite, il porta ses deux mains à sa gorge dont le sang sortait à gros bouillons ; mais redoutant sans doute que le malheureux ne fut pas mortellement atteint, le hallebardier prit le corps pantelant, le balança au-dessus du parapet, puis le lança dans la Meuse.

En voyant disparaître leur chef, les derniers combattants sentirent que la lutte était finie. Tous avaient reçu une ou plusieurs blessures ; les soldats les prenaient, ils triomphaient sans peine d'hommes épuisés par une lutte de huit heures, et les amis de Coppins chargés de liens furent conduits sur la place où les attendait le bourreau.

On les prenait les armes à la main, point n'était besoin de jugement. Cependant il fut permis aux prêtres de les exhorter à la mort l'espace de quelques minutes.

La nouvelle se répandit bientôt dans la ville que les malheureux Liégeois allaient subir le dernier supplice.

Depuis l'heure où s'était engagée la bataille, les maisons de la ville restèrent closes comme des tombes. Dans la plupart, des femmes et des enfants pleuraient, des vieillards se mordaient les poings avec rage, à la pensée qu'ils manquaient de force pour soutenir une vieille epée que jadis ils avaient tenue avec honneur. On prévoyait un désastre, on se refusait à croire qu'il serait aussi grand. Dès que la population apprit que les sept derniers Liégeois allaient être pendus, les maisons se rouvrirent, et de chacune sortit un père courbé par l'âge, une femme en pleurs, des enfants effrayés.

Tous commencèrent dans les rues la recherche des cadavres. Chacun voulait trouver ses morts et s'assurer de son malheur.

Les ordres de la commission de justice n'allèrent point jusqu'à interdire aux femmes et aux mères d'assister pieusement ceux qu'elles venaient de perdre. On les voyait agenouillées sur les pavés sanglants soulever des corps raidis, pour les emporter dans leur demeures.

Begga ne fut point la dernière à parcourir les quartiers de Liége en cherchant au milieu des monceaux de cadavres le corps d'Hubert Coppins. Elle ne le trouva pas.

— Il en est sept qui respirent encore,.. lui dit une vieille femme.

Begga courut sur la place hérissée de potences.

Au pied de chacune d'elles se trouvaient : le condamné, le prêtre et le bourreau.

Les condamnés étaient calmes, quelques prêtres pleuraient en les serrant dans leurs bras, les bourreaux inspectaient la corde et le nœud coulant.

Des parents, des amis, contenus avec peine par un cordon de troupes s'efforçaient de le franchir, d'arriver près des malheureux. N'avaient-ils point besoin d'une dernière caresse? Ne pouvaient-ils faire une recommandation suprême ?

Begga essaya de se frayer un passage entre les soldats : vingt fois repoussée, elle recommençait une tentative nouvelle, suppliant d'une voix navrée, tournant vers les sergents couverts de sang ses yeux gonflés de larmes. On la repoussait, du bras, de la hampe des lances, du fer des hallebardes, mais elle ne paraissait point sentir la douleur ni souffrir des brutalités de la soldatesque.

— Au nom de votre mère ! dit elle à un homme d'armes, laissez-moi jeter un regard, un seul regard sur la place.

Le hallebardier était jeune, il aimait sa mère, il céda.

Mais en vain les regards de Begga interrogeaient les sept groupes demeurés sur la place, elle ne reconnut pas son mari ; seulement il lui fut impossible de s'enfuir assez vite, et tandis qu'elle tentait de sortir de ce cercle formé par les soldats, les bourreaux saisirent l'extrémité des cordes de chanvre, les prêtres s'agenouillèrent, et sept corps frémissants s'agitèrent dans l'espace.

Begga poussa un cri d'horreur et s'enfuit.

Elle fouilla la ville, toute la ville. Enfin, un enfant qui la reconnut, lui dit :

— Les derniers sont tombés sur le quai de la Meuse.

— Merci ! dit Begga qui partit en courant.

D'autres femmes l'avaient devancée, les derniers devoirs étaient rendus à la plupart des compagnons d'Hubert, et Begga ne le trouva point parmi les morts.

L'enfant ne l'avait point trompée, cependant, c'était bien-là qu'étaient tombés les malheureux assez crédules pour avoir ajouté foi aux conseils du Sanglier des Ardennes. Le petit Liévin qui aimait Begga l'avait suivie de loin ; il la trouva qui pleurait assise à terre :

— Tu t'es trompé, Liévin, dit-elle en sanglotant, tu t'es trompé.

— Non, répondit l'enfant; j'ai vu et bien vu. Hubert se battait avec un courage dont nous nous souviendrons, quand nous délivrerons Liège des soldats du Mauvais. J'ai vu, j'ai bien vu le hallebardier frapper Hubert à la gorge, puis le lancer dans la Meuse...

— Dans le fleuve, répéta la malheureuse jeune femme ; il ne reposera pas même en terre sainte.

Elle essuya les pleurs qui troublaient sa vue, et s'élança dans la direction de la Meuse.

Là, elle aperçut des cadavres, puis des cadavres encore...

Les uns, couchés sur la berge, gardaient l'impression d'un dernier spasme d'horreur. Quelques-uns restaient les yeux grands ouverts, paraissant fixer sur le ciel une prunelle glauque, dans laquelle s'était pour ainsi dire figée une pensée de désespoir.

De distance en distance, une main de noyé, crispée dans les touffes d'herbes, attestait la suprême tentative d'un agonisant.

Begga, aveuglée par les larmes, la poitrine agitée de soubresauts douloureux, se traînait plutôt qu'elle ne marchait, retournait les cadavres dont la face se trouvait collée à la terre; elle s'agenouillait avec une inexprimable angoisse près de chacun de ces corps rigides. Certaine de son malheur, il lui restait une espérance dernière : celle d'ensevelir de ses mains et de conduire au cimetière celui qu'elle avait tant aimé.

Jusqu'à l'heure où sonna le couvre-feu, la malheureuse Begga erra sur les rives de la Meuse. A la chute du jour, elle ne s'y trouvait plus seule. Des vieillards, courbés en deux par la souffrance, fouillaient les amas de cadavres, reconnaissaient un fils, le chargeaient sur leur épaule, et s'en allaient haletants, trébuchant sous le poids, jusqu'à ce qu'ils tombassent au pied d'une muraille, aussi inanimés, aussi glacés que la victime dont le sang maculait leurs habits.

Des veuves, aidées par de petits enfants, ramenaient au logis désert le maître roulé dans un linceul.

Au matin, le tumulte du combat emplissait la rue; à la chute du jour, on n'entendait que des lamentations et des prières.

Des prêtres allaient de quartier en quartier bénir les corps de tous ceux qui étaient tombés pour les libertés liégeoises.

Les membres de la commission de justice n'osèrent pas interdire aux ministres du Seigneur de remplir leur mission sainte, après avoir ordonné au bourreau de remplir son office.

Pendant l'absence de Begga, la petite Lidivine était demeurée sous la garde d'une vieille paraly-

tique, dont la langue formait à peine des sons indistincts.

Entre Lidivine, qui parlait à peine, et l'infirme, qui ne parlait plus, s'était formée une de ces intimités dont Dieu sait le secret. Les regards de l'enfant se reposaient souriants sur le visage de la paralytique, et les yeux de celle-ci retrouvaient un éclair de jeunesse en contemplant ce charmant visage.

Au moment où Begga pénétra chez Waudru, l'infortunée se soutenait à peine. Dans l'excès de son angoisse, elle perdait le sentiment du présent, et le double cri d'effroi de la voisine et de sa fille, lui fit seul comprendre quelle épouvante apportait sa vue. Begga ne songeait point à ses vêtements en désordre, à ses cheveux épars, à ses mains souillées de sang, elle accourait avide de serrer l'enfant dans ses bras, sans se souvenir que depuis dix heures elle errait parmi des cadavres. Lorsqu'elle le comprit, Begga courut effacer les souillures de ses mains, elle changea de vêtements; puis elle prit sa fille dans ses bras.

« Rien? demanda la paralytique; rien, n'est-ce pas?

— Non, répondit la femme de l'armurier, rien... J'ai suivi de rue en rue les stations du combat, je me suis traînée sur les pavés, j'ai écarté les cheveux de bien des faces livides et penché mon visage sur des monceaux de morts... J'ai craint, était-ce bien une crainte? je songeais que je verrais Hubert encore une fois... J'ai craint que mon mari fût au nombre des suppliciés... Ils étaient sept, Waudru, sept mourant pour nos privilèges et nos bannières... sept victimes de leur courage et que le bourreau attendait... Coppins ne se trouvant pas au nombre des morts, je courus sur la place, où les condamnés adressaient encore leur dernière prière... Hubert n'était point parmi les martyrs... Je visitai les bords de la Meuse, où lui et trente amis soutinrent la dernière attaque des hallebardiers; là encore mes recherches restèrent vaines... Mais j'ai la force des faibles, j'attendrai, Waudru, je patienterai... Le fleuve me livrera son secret de mort... Je ferai demain célébrer une messe pour l'âme de mon mari, et tandis que le prêtre offrira le Saint-Sacrifice, je lancerai sur l'eau un cierge bénit allumé, planté dans un morceau de liège... Le cierge s'arrêtera lui-même où sera le corps... Ne vous a-t-on point affirmé que les cadavres de noyés se retrouvaient de la sorte, ma bonne Waudru?

— On me l'a dit, murmura la vieille femme avec effort.

— Je n'ose plus rentrer dans ma maison dévastée et vide, reprit Begga; laissez-moi dormir chez vous sur une escabelle... Demain je recommencerai mes recherches, et pendant sept jours je marcherai, demandant à tous le cadavre d'Hubert Coppins.

La jeune femme tomba sur un siège; et, l'enfant sur ses genoux, elle s'endormit.

Le premier rayon de l'aube la réveilla.

La vieille Waudru était pauvre; Begga, bien que ruinée par les événements qui venaient de se passer, pouvait encore soulager la paralytique. Elle acheta quelques provisions, et, après lui avoir recommandé Lidivine, elle se mit de nouveau à la recherche de son mari.

Ses larmes étaient séchées; sa course à travers la ville de Liége, les questions qu'elle adressait aux passants, avaient quelque chose d'égaré. La folie de la douleur envahissait le cerveau de cette frêle créature.

Comme elle sortait d'une maison dans laquelle la charité venait d'entasser plusieurs morts, elle se trouva face à face avec le comte Guillaume de la Mark.

Celui-ci marchait tranquillement au milieu d'un groupe de seigneurs de ses amis. Il semblait non pas seulement calme, mais joyeux.

La veuve le reconnut, et courant à lui :

— Sais-tu qu'il est mort? lui demanda-t-elle; sais-tu que je suis à jamais isolée et pauvre en ce monde... Hubert avait toute ma tendresse, il résumait toute ma joie. Tu l'as tué, lui et tous ceux qui ont cru à tes paroles menteuses. Après les avoir poussés à la révolte, tu seras allé les vendre à l'émissaire du duc de Bourgogne. Combien a-t-on payé ta trahison, Judas?

— Cette femme est folle, s'écria le comte de la Mark.

— Folle? oui, de douleur, de désespoir. Mais quand il s'agit de te démasquer, Sanglier des Ardennes, quand il s'agit de te jeter à la face tout le sang que tu as fait répandre, j'ai ma raison, toute ma raison... Tu répondras devant le Seigneur Dieu de la vie de ceux qui ont succombé dans la lutte, et lorsque je paraîtrai au jugement sans appel, je dirai en te désignant à la justice céleste: « Voilà celui qui faisait veuves les femmes de Liège et qui rendait les enfants orphelins ! »

Guillaume de la Mark pâlit et recula.

Déjà les seigneurs qui l'accompagnaient le regardaient avec une curiosité dans laquelle se mêlait la défiance, quand, deux sergents passant, le Sanglier des Ardennes leur cria :

« Emparez-vous de cette femme, elle a insulté des gentilshommes! »

Begga comprit le danger; et, courant à perdre haleine, elle disparut aux regards des sergents, qui, pris de pitié pour son infortune, devinrent les complices de son évasion.

La malheureuse comprit que le séjour de Liège allait devenir pour elle une source de dangers permanents. Elle devait se hâter de continuer ses recherches, et, si elles demeuraient infructueuses, quitter une ville où elle avait connu tour à tour la plénitude de la joie et l'excès du désespoir.

Le cierge bénit vogua sur les eaux de la Meuse; mais il s'en alla jusqu'à la mer, sans indiquer à quelle place se trouvait le corps de Hubert Coppins.

Et le soir du même jour, Begga, ayant sur ses genoux Lidivine, qu'elle berçait pour l'endormir, dit à la vieille Waudru :

« Nous allons prendre le chemin de l'exil. »

III

LES DEUX ARMURIERS.

Celui qui aurait regardé la devanture brisée, saccagée de la boutique d'Hubert Coppins, le lendemain d'une tentative condamnée d'avance à un échec, n'aurait jamais reconnu le brillant magasin d'armes qui, quatre années auparavant attirait

tous les gentilshommes et les soldats de la ville de Liége. La famille des Coppins suivait une tradition d'honneur et de travail. Un des ancêtres d'Hubert, ayant suivi son seigneur à la croisade, put étudier en Orient le trempage des armes, et rapporta dans les Flandres le secret auquel les glaives de Damas doivent leur finesse, leur solidité, et ces tons bleus qui semblaient alors inimitables. A partir du retour de Robert Coppins, la fortune de la famille se trouva fondée. Cependant Robert et ses fils continuèrent à marteler des armures, à forger des épées, des fers de lames, des miséricordes.

Ils vécurent en artisans, satisfaisant amplement leur penchant pour l'aumône, et devenant davantage artistes à mesure qu'il connaissaient mieux les secrets de leur métier. Ils ne se bornèrent plus à vendre des glaives, ils exécutèrent des œuvres d'art et la ciselure fut portée chez eux à un haut point de perfection. Sans doute leurs bénéfices s'amoindrirent, mais leur réputation s'augmenta. Une éducation variée leur devint nécessaire, et à une époque où la science de clergie était si fort considérée, les Coppins devinrent des lettrés.

Lorsque mourut Bavon Coppins, en 1460, il laissait deux fils : Hubert et Sylvestre.

C'étaient deux beaux robustes et intelligents garçons, élevés dans l'amour du bien et le culte du pays, prêts à sacrifier leur vie pour les libertés liégeoises, à la fois enthousiastes et bons.



Le cierge bénit, dessin de Gilbert.

Afin de les former davantage dans leur art, Bavon exigea qu'ils travaillassent chez divers armuriers flamands.

Les deux frères habitèrent successivement Gand, Anvers, Malines et Bruges. Ce fut à Bruxelles qu'ils résolurent de séjourner le plus longtemps. Les armuriers de talent s'y trouvaient en grand nombre; Sylvestre et Hubert choisirent le meilleur atelier, et ne tardèrent pas à surpasser leurs jeunes rivaux. Sylvestre possédait une grande facilité et une imagination assez riche pour lui fournir des motifs variés pour toutes ces armes. Hubert ciselait mieux, mais il inventait moins. Le génie des deux frères se complétait donc avec un rare bonheur.

Le maître chez lequel ils travaillaient tenta vainement de les lier à lui par un contrat. Sylvestre et Hubert ne purent se résoudre à quitter la ville de Liége, où leur mère les avait élevés, où leur père avait sa tombe.

En face du modeste logement habité par les deux jeunes gens se trouvaient deux fenêtres lozangées de plomb, garnies de fleurs, servant de cadre à deux visages rayonnant d'une grâce chaste et d'une beauté touchantes.

Tout le jour les jeunes filles connues à Bruxelles pour leur habileté de dentellières maniaient leurs fuseaux légers sur les carreaux recouverts de soie éclatante et ornés de l'image d'un saint. Les fleurs mates de la dentelle naissaient sous leurs doigts menus, et la belle princesse Marie de Bourgogne qui devait si vite mourir, ne portait point d'autres

dentelles que les points merveilleux exécutés par Begga et Gertrude.

L'or des blés, le chaton d'or des châtaigniers pourraient seuls fournir la nuance des cheveux de Begga.

Quand elle couvrait son front des plis d'une faille noire, les boucles rebelles lui formaient une sorte de diadème.

Des yeux bleus, trop grands, disaient les envieuses, éclairaient un teint d'une fraîcheur rosée et transparente. La taille de Begga était droite, mince et pliante.

A dix-huit ans, la dentellière conservait un charme adolescent dont rien ne saurait rendre la grâce pénétrante. Pieuse et douce, sage, résignée à sa vie modeste, ne connaissant ni l'ambition ni l'envie, on pensait parfois en la voyant que cette délicate créature s'enfermerait dans un béguignage, tant elle paraissait peu faite pour soutenir les épreuves et traverser les périls de la vie.

Gertrude, son aînée de deux ans, formait avec elle un contraste absolu. Grande, forte et souple, rieuse et amplement belle, Gertrude attirait plus vite le regard que sa sœur. Ses cheveux noirs formaient sur son front de larges épis; ses yeux bruns, à paillettes dorées, brillaient comme des pierreries. Gertrude paraissait avoir soif de vie. Sa voix profonde connaissait l'éclat de la gaîté. Près de Begga, elle remplissait un rôle à demi-maternel qui les satisfaisait toutes deux. Begga trouvait dans la nature vaillante de l'aînée un appui pour sa faiblesse, et Gertrude satisfaisait un besoin de protection, formant une partie essentielle de son caractère.



Goliath et le gentilhomme bourguignon, dessin de Gilbert.

Depuis longtemps elles se trouvaient orphelines; leur aïeule, la vieille Tine, qui comptait soixante-quinze ans, restait seule de la famille décimée par une épidémie.

Les deux jeunes filles étaient idolâtrées par Tine, qui réunissait sur ces jeunes têtes les tendresses éparses jadis sur ceux que la mort lui avait ravis.

Alerte pour son âge, droite comme un cierge, très maigre, avec un visage aux tons ivoirins, éclairé par des yeux dont l'azur s'en allait pâlissant, Tine suffisait aux embarras, aux courses du petit ménage.

Dès la première heure elle attelait Goliath, un énorme chien ayant appartenu à son fils, à une petite charrette assez semblable à celles des laitières, puis elle partait, la tête enveloppée dans sa faille de deuil, allant de boutique en boutique, acheter le pain, le beurre, la viande, les légumes nécessaires pour la journée.

Tout le monde dans Bruxelles connaissait Tine et son attelage.

Les marchandes diminuaient pour elle le prix de leurs denrées. Elles auraient cru commettre une méchante action en prenant à la vieille femme quelques pièces de monnaie en plus d'un bénéfice raisonnable. Goliath dînait des reliefs de viande et de poisson. Quand il revenait vers le logis, il faisait sonner gaiement les grelots de son collier, puis roulant sa grosse tête sur les genoux des jeunes filles, il semblait leur demander la récompense de son labeur.

Gertrude et Begga sortaient seulement le dimanche. On les voyait recueillies devant l'autel, priant pour leurs morts bien-aimés, demandant une vieillesse heureuse pour l'aïeule et pour elles... Dieu seul savait ce qu'elles souhaitaient dans la candeur de leurs rêves de vingt ans!

Un jour, tandis que la vieille Tine et Goliath s'en allaient aux provisions, un des gentilhommes, bourguignons, venus jadis à la suite de Charles le Téméraire, courait à cheval à travers les rues, comme s'il ne s'y trouvait ni piéton allant à leurs affaires, ni vieillards incapables de se ranger assez vite, ni enfants insouciants du danger. Il heurta si violemment la charrette traînée par Goliath, que le petit équipage roula sur le pavé, fit perdre l'équilibre à la vieille Tine, et la jeta sanglante sur le sol.

La vieille femme se trouvait près de sa demeure. Le cri lamentable qu'elle poussa parvint aux oreilles de Begga et de Gertrude. Toutes deux quittant leur métier descendirent les escaliers et traversant la rue allèrent s'agenouiller près de leur grand'mère.

Dans leur hâte et leur épouvante, elles n'avaient point pris le temps de s'envelopper de la faille bruxelloise; la rapidité de la course dénoua leurs cheveux, et, les joues ruisselantes de larmes, les épaules couvertes de leur magnifique chevelure, elles s'agenouillèrent sur le pavé rougi par le sang de l'aïeule.

Le gentilhomme bourguignon restait immobile sur sa monture, non par sollicitude pour la pauvre vieille créature dont il venait peut-être de causer la mort, mais fort empêché de se débarrasser d'un ennemi qu'il considéra d'abord comme indigne d'un coup d'épée.

A peine Goliath eut-il vu tomber sa maîtresse, que, bondissant dans les brancards de sa petite charrette, il en brisa les traits; puis, avide de venger Tine, il sauta au poitrail du cheval que montait le Bourguignon. La bête se cabra de douleur, et l'agression fut si rapide que le gentilhomme faillit être désarçonné.

Il se raffermit sur les étriers et prit son épée d'une main, tandis que de l'autre il tenait la bride de sa monture; mais Goliath ne possédait pas moins d'intelligence que de force. Quittant le poitrail du coursier, il bondit autour de lui, l'enfermant dans un cercle désordonné de jappements et de morsures. Tantôt il s'élançait sur sa croupe, et lui enlevait un lambeau de chair; tantôt il déchirait la jambe du baron, qui perdait sa présence d'esprit et agitait dans le vide son inutile épée.

Comprenant que seul il ne viendrait jamais à bout du molosse, il appela à l'aide d'une voix irritée. Mais hommes et femmes s'empressaient autour de Tine, et ceux qui ne se confondaient pas avec ce groupe assistaient à la lutte du cheval, du gentilhomme et de Goliath avec une satisfaction qui n'était pas exempte de cruauté. Tine allait être vengée.

Au nombre de ceux qui, les premiers, s'étaient élancés au secours de Tine se trouvaient Sylvestre et Hubert Coppins.

Dès que l'on eut étanché le sang coulant du front de la vieille femme, ils la soulevèrent avec de tendres précautions, et, guidés par Gertrude et Begga, ils la transportèrent dans son logis.

Sylvestre courut chercher un mire, Hubert alla quérir des huiles et des onguents; et durant une partie de la matinée leur secours fut indispensable aux orphelines.

Dès qu'ils ne se sentirent plus utiles, Sylvestre et Hubert disparurent; mais le lendemain, Sylvestre s'enquérait près de Gertrude de ce qu'il pouvait faire pour la soulager, tandis qu'Hubert recevait les ordres que lui donnait timidement Begga.

La pauvre vieille Tine, si faible, si frêle, ne devait pas survivre à cet accident. Durant deux mois elle resta dans son lit appuyée sur les grands oreillers, le front ceint d'un bandeau qui rendait plus claustrale et plus douce sa physionomie expressive. Elle comptait les heures de vie que Dieu lui laissait, et les employait à léguer ses conseils aux deux chères créatures qu'elle allait laisser seules au monde. Avare des instants que le Seigneur accordait à sa tendresse, Tine ne souffrait plus que les jeunes filles quittassent son chevet.

Quand elle se sentit mourir, ce furent Sylvestre et Hubert qui allèrent chercher le prêtre. La vieille femme, avec l'intuition des cœurs généreux, intuition qui les trompe rarement sur la valeur morale de ceux qui les entourent, acceptait près d'elle les deux armuriers. Gertrude et Begga s'étaient accoutumées à leur présence, en raison du besoin qu'elles avaient de leur aide.

Plus d'une raison leur faisait souhaiter que les jeunes gens veillassent sur leur pauvre logis.

A la brutalité dont avait fait preuve Henri de Tremble, le seigneur bourguignon, succéda à l'égard de la pauvre famille une sollicitude fort opposée à son caractère. Henri ne s'était fait nul scrupule de jeter sur le pavé une pauvre vieille femme; mais quand il vit apparaître les jeunes filles, un changement soudain s'opéra dans son esprit, et il résolut d'obtenir le pardon de Begga et celui de Gertrude.

On redoutait fort dans la ville la haine que, d'après sa nature vindicative, le baron de Tremble ne pouvait manquer de conserver pour la famille de Tine.

La honte qu'il avait subie aux yeux de tous tandis que Goliath harcelait son cheval, la mort d'une bête de race à laquelle il attachait un grand prix, tout semblait se réunir pour faire du baron Henri un ennemi redoutable des enfants craintives.

Les jeunes filles tremblaient à la pensée des représailles que le sire de Tremble ne manquerait point de tirer. Grande fut donc leur surprise quand elles reçurent, deux jours après cet événement, un messager d'Henri de Tremble leur demandant des nouvelles de l'aïeule, et apportant pour la blessée

des mets délicats, des vins fortifiants, et une assez lourde bourse.

Gertrude renvoya l'or et garda les remèdes.

Durant une semaine, le seigneur bourguignon continua à envoyer son écuyer chargé de provisions dans la demeure des deux dentellières.

Le neuvième jour, le messager joignait à des flacons d'hypocras, à des pâtes de fruits, à des gibiers rares, une cassette renfermant des bijoux destinés aux deux sœurs.

Sylvestre et Hubert se trouvaient là au moment où Gertrude et Begga reçurent l'envoyé du baron de Tremble.

Quand, ouvrant la cassette, Gertrude vit ce qu'elle renfermait, elle laissa échapper un cri d'indignation. Begga courut près de sa sœur, regarda froidement les bijoux, puis les remettant dans le coffret :

« Dites à votre maître que l'honneur des filles de Bruxelles leur suffit pour dot, et affirmez-lui que désormais nous n'avons plus besoin qu'il s'occupe de notre aïeule mourante. »

L'écuyer revint inutilement, ses présents furent repoussés avec une indignation obstinée, et Gertrude crut distinguer une parole de menace dans l'adieu ironique qu'il lui adressa.

Begga et Gertrude tombèrent à genoux devant le lit de la vieille Tine. Le souffle allait s'éteindre sur ses lèvres pâles, son regard s'emplissait de l'effarement de la mort, et des larmes, de ces larmes rares qui roulent sur les joues des vieillards et les brûlent comme du feu, descendaient des yeux rougis de l'agonisante jusque sur ses mains jointes. Elle comprenait qu'elle laissait en danger ce qu'elle aimait le plus en ce monde.

Au même instant, Sylvestre et Hubert entrèrent, suivis par un prêtre portant le Saint Viatique et par un groupe de voisins désireux de fournir à Tine une dernière preuve de leur amitié.

La vieille femme remplit ses devoirs religieux avec ferveur; puis, regardant le saint vieillard qui l'exhortait à la mort :

« Mes enfants! dit-elle, mes enfants!

Hubert et Sylvestre échangèrent un regard.

L'aîné s'avança le premier :

« Devant Dieu qui m'entend et me jugera, je jure d'aimer et de protéger Gertrude, si elle consent à devenir ma femme. »

Les yeux de Tine allèrent de sa petite fille à l'armurier avec une expression de joie indicible. Mais, avant qu'elle eût le temps de répondre, Hubert s'approcha à son tour :

« J'aime Begga, dit-il, bénissez nos fiançailles. »

Un sanglot s'échappa des lèvres des orphelines, tandis que Sylvestre et Hubert plaçaient dans les mains de la mourante deux anneaux de fer ciselés comme des bijoux.

« Mes enfants bien aimées, dit Tine en rapprochant de son cœur, dont les battements se ralentissaient, les jeunes filles éperdues, c'est le vouloir de Dieu, c'est mon secret désir... Ils sont bons, braves et loyaux, comme vous êtes belles et sages! Aimez-les, confiez-vous à leur honneur et à leur tendresse, afin que je partage entre vous mes dernières bénédictions. »

Quatre mains tremblantes s'étendirent vers la couche de Tine.

Deux doigts frémissants firent glisser les anneaux de fer, puis la mourante effleura les fronts courbés des fiancés, et ce fut en remerciant le Seigneur qu'elle rendit à Dieu son âme.

Deux jours après, elle était couchée dans le champ du repos.

Sylvestre et Hubert dirent alors à leurs fiancées : « Nous retournons à Liége, afin d'y chercher le consentement de notre pére.

— Revenez vite, répondirent les orphelines. »

Un mois plus tard fut célébré ce double mariage.

Mais dans l'intervalle qui s'était écoulé entre la mort de Tine et le retour des deux armuriers, le duc de Bourgogne avait de nouveau retiré à la ville de Liége les immunités dont elle avait le droit d'être fière. La cité, humiliée, pressurée, se débattait sous l'oppression. La Bourgogne pesait de tout son poids sur la Flandre, et les deux frères, froissés dans leurs sentiments les plus chers, éprouvèrent un égal chagrin manifesté d'une façon bien différente.

« Je ne verrai point l'abaissement de Liége, dit Sylvestre.

— J'essaierai de briser le joug qui l'écrase, répliqua Hubert.

— Je me fixe à Bruxelles avec Gertrude, dit l'aîné.

— Je reste à Liége avec Begga.

— Frère, nous nous reverrons quand le Téméraire sera mort.

— Je t'embrasserai quand nos libertés seront reconquises! »

Les deux hommes s'étreignirent en maîtrisant une mâle douleur; les deux femmes pleurèrent dans les bras l'une de l'autre.

Gertrude et Sylvestre s'établirent dans une boutique, qui ne tarda pas à devenir la meilleure de la ville; tandis qu'Hubert et Begga, revenant à Liége, prenaient la suite des affaires du vieux Bavon que Dieu rappela bientôt à lui.

A de rares intervalles, les deux frères recevaient des nouvelles l'un de l'autre ; Sylvestre attendait le châtiment du rival de Louis XI, tandis qu'Hubert s'efforçait d'en hâter l'heure.

Le premier s'absorbait un peu dans la vie de famille ; le second, d'une nature plus ardente, plus enthousiaste, ne croyait point manquer à ce qu'il devait à sa femme Begga et à sa fille Lidivine, en s'occupant avec les plus braves des bourgeois et des artisans à comploter contre le Mauvais.

Il devint bientôt la créature aveugle de Guillaume de la Mark, et ne pouvait tarder à porter le poids d'une conspiration avortée, dont, en cas de réussite, le *Sanglier des Ardennes* aurait recueilli les fruits.

Quand Begga apprit qu'elle était veuve, quand elle désespéra de retrouver le corps d'Hubert Coppins et de le faire ensevelir, sa pensée se reporta vers Gertrude et Sylvestre, comme sur les seuls êtres dont elle put attendre soulagement et pitié. Le cœur de Gertrude lui était connu; elle savait par Hubert de quelle générosité son beau-frère était capable. S'en fiant donc à Dieu pour la protéger durant son voyage, elle fit hâtivement ses préparatifs, serra sa fille sur son cœur, puis, épuisée par les larmes, chancelante, dénuée de tout, elle quitta, la nuit, le logis qui l'avait vue si heureuse; et après avoir embrassé Waudru qui pleurait, la jeune veuve suivit la route de Liége.

Elle allait à pied, conservant ses rares pièces de monnaie pour acheter du pain et payer l'abri dont elle avait besoin la nuit pour elle et sa fille. La vue d'un soldat bourguignon la faisait frémir. Elle tremblait en rencontrant des voyageurs. Chaque jour, l'infortunée diminuait la longueur de ses étapes, et elle se demandait si elle garderait assez de force pour arriver au but de son voyage.

Dieu la gardait, et Begga, mourante de fatigue et de douleur, tomba un soir sur le seuil de la maison de Sylvestre, et resta la main crispée au heurtoir de fer.

Gertrude, en allant ouvrir, trouva sa sœur évanouie, et sur son sein une enfant en pleurs.

« Begga! dit-elle, Begga! »

En un instant, la veuve fut transportée dans la maison de l'armurier; elle revint à elle entre les bras de Sylvestre et de Gertrude, et son premier regard aperçut Lidivine, que caressaient les enfants de sa sœur aînée.

« Hubert? » demanda Sylvestre d'une voix sourde.

La jeune veuve tordit ses mains avec désespoir, puis elle commença, en l'entrecoupant de sanglots, le récit des événements qui venaient de se passer à Liège.

L'armurier l'écouta muet, sombre; puis quand la voix de Begga s'éteignit dans les pleurs :

« Hubert est mort en martyr de nos libertés. Remercions le ciel de lui avoir épargné de périr de la main du bourreau qui pendit ses malheureux amis. »

R. DE NAVERY.

La suite à la prochaine livraison.

LA SCIENCE EN FAMILLE

A PROPOS DE L'ÉLECTRICITÉ

— Eh bien! monsieur, qu'est-ce que cela signifie?

— Quoi donc, madame?

— Depuis longtemps, me semble-t-il, vous n'avez pas enfourché votre principal dada scientifique.

— Principal, dites-vous, madame, selon vous donc j'en aurais plusieurs : Duquel, en ce cas, voulez-vous donc parler?

— Eh! mon Dieu, de cette *électricité,* qui selon vous, après nous avoir causé déjà tant de merveilleuses surprises, devrait nous en ménager bien d'autres de plus en plus étonnantes; de cet agent mystérieux qui, à vous entendre, cacherait en lui quelque chose comme la solution des importants problèmes économiques qui, à un jour donné, se poseront à l'humanité avec une sorte d'alternative de vie ou de mort.

— Vous avez bonne mémoire, madame; mais pour savoir au juste sur quel terrain il vous plaît que nous nous placions, permettez-moi de préciser les faits auxquels vous faites allusion.

— Précisez, monsieur, précisez.

— Oui madame, j'ai dit, et je maintiens que, du train dont vont actuellement les choses, l'époque n'est relativement pas éloignée où, par la dévastation absolue des forêts, par l'épuisement total des mines de houille, l'humanité devra se trouver en passe de n'avoir plus, vu l'absence de combustible, ni force motrice pour l'industrie et pour les transports, ni chauffage, ni éclairage; alors devraient forcément se fermer les usines, s'arrêter les chemins de fer, les navires que meut aujourd'hui la vapeur, comme aussi s'éteindre les fournaises qui fondent ou amollissent les métaux, les foyers qui chassent le froid de nos habitations où cuisent nos aliments; les lampadaires qui illuminent nos rues, éclairent nos magasins, nos ateliers, nos salles de réunion : ce qui, d'un bond, ramènerait le monde non pas seulement à l'époque qui a précédé tous les progrès dont nous sommes aujourd'hui si fiers, mais à une situation autrement précaire, puisque, le combustible végétal faisant aussi bien défaut que le combustible minéral, l'on ne serait plus à même de se procurer le feu qui s'offrait si largement autrefois à tous les besoins industriels et particuliers. Avoir pris un si magnifique essor pour retomber si bas, ne serait-ce pas une déchéance mortelle?

— Sans doute.

— Mais, j'ai ajouté, il vous en peut souvenir, madame, que c'était là une pure hypothèse, et non une prévision, car nul doute qu'avant, bien avant l'échéance de cette effrayante éventualité, la science n'ait, comme on dit, sauvé la situation : et cela par le fait de l'*électricité*, qui sera certainement l'agent de salut universel du genre humain — au point de vue matériel, cela s'entend de reste.

— Elle aura, certes, en ce cas, un beau, un magnifique rôle.

— Qui est d'autant plus probable, que dès maintenant elle nous en donne toutes les prémices; et déjà même, d'ailleurs, il ne tient qu'à une inspiration, pouvant jaillir d'un instant à l'autre, que le grand problème économique ne soit résolu ; car dès maintenant l'électricité produit pratiquement tous les effets qui, en principe, doivent nous tranquilliser pour l'avenir.

— Comment cela?

— Elle engendre de la chaleur, de la lumière, du mouvement (ou de la force, ce qui est identique); elle franchit les distances; elle transmet les sons en même temps que les signes, elle travaille chimiquement « en tous métaux »; elle décompose les liquides; à elle seule donc elle remplit autant de fonctions que l'ensemble des agents qu'on espère la voir remplacer. Un seul point fait obstacle à ce qu'elle soit dès à présent l'auxiliaire universel.

— Lequel.

— Il en coûte trop pour la produire. Vienne un coup de hasard ou une lueur de génie indiquer le principe, qui est peut-être bien évident mais qu'on

ne songe pas à voir ; que les sources d'électricité soient ouvertes abondantes et à bon marché ; et à tout jamais seront assurées au genre humain, dans la plus large mesure, les ressources dont nous avons pu craindre qu'il ne fût un jour absolument privé.

— Assurément, monsieur, vous devez parler d'or; mais j'aimerais fort, je vous avoue, à savoir au juste ce que c'est que cette chose, cet agent, ce comment dirais-je? qui s'appelle électricité.

— Vous ne savez comment dire, madame; alors, dites avec les savants que c'est un *fluide*, parce qu'il faut bien que dans ce monde chaque chose ait sa qualification ; mais en vérité vous n'en serez guère plus avancée pour cela : car l'eau, l'air, le gaz, sont aussi et en principe considérés comme des fluides, mais ce sont là des fluides pondérables, tangibles dans l'acception technique du mot, tandis qu'allez donc chercher à peser, à toucher l'électricité comme vous touchez l'eau, comme vous pesez les gaz ! Ce qu'elle est, nul ne le pourrait dire. Elle *est*, mais à l'état de cause, qui pour nous n'existe que par ses effets. Imaginez un lieu où, sans y voir personne vous entendriez parler ; qui serait éclairé sans qu'il s'y trouvât aucun flambeau ; où l'on vous frapperait, piquerait, sans que vous pussiez apercevoir ni la main, dont vous subiriez le contact, ni la pointe entrant dans vos chairs ; où des travaux s'exécuteraient sans la présence du moindre ouvrier : telle est absolument notre situation en face des phénomènes électriques, véritables manifestations occultes, qui, dans l'ordre physique, ne nous étonnent pas moins que, dans le monde moral, les prétendues manifestations dites surnaturelles. A tel point que si cette définition pouvait paraître admissible, je serais tenté de voir dans ce que nous appelons fluide électrique, une sorte d'esprit ou d'âme de la matière, ou bien encore, car étant donné un mystère, bien des théories sont admises à en tenter l'explication, on pourrait croire que ce fluide n'est autre chose que le princîpe de force, d'attraction, d'affinité, d'adhésion (le mot juste me fait naturellement défaut) qui tient réunis, rattachés les uns aux autres, les atomes, les molécules dont les corps sont formés, car toutes les fois que par une opération quelconque, physique ou chimique, on vient à désagréger ces molécules, on met en liberté du fluide électrique évidemment devenu sans fonction et qui ne demande qu'à les remplir de nouveau, et l'on n'a même pas d'autre moyen de produire ce fluide.

— Voilà qui est quelque peu abstrait, convenez-en, monsieur.

— J'en conviens, madame, mais comment éviter le raisonnement en face de ce qui est l'abstraction même?

— Soit! En somme donc vous croyez que cette production de fluide devenant économique, nous n'aurions plus à nous préoccuper par exemple, de l'épuisement du combustible qui est relativement imminent.

— Sans doute, car en supposant que le foyer électrique lui-même, qui en tous cas nous assurerait la lumière, ne fût pas applicable au chauffage, nous aurions l'eau pour suppléer au bois et à la houille.

— L'eau?

— Oui, madame, l'eau ; ne savons-nous pas tous qu'elle est composée de deux gaz, essentiellement, éminemment combustibles, puisque l'un, l'hydrogène, est celui qui chaque nuit éclaire nos villes et déjà est un excellent moyen de chauffage, et puisque en soufflant notre feu nous ne faisons rien de plus ni de moins que prodiguer l'autre, l'oxigène, à la combustion languissante.

— Oui, chacun sait cela; mais...

— Attendez. Si nous pouvons à l'aide de l'électricité décomposer économiquement l'eau — qui non seulement n'est pas près de nous faire défaut, mais qui même se recomposera, de telle sorte qu'il n'y en aura pas une goutte de perdue — n'aurons-nous pas un double et inépuisable approvisionnement de combustible?

— C'est vrai.

— Ainsi voilà nos descendants rassurés contre les atteintes du froid, les voilà certains de pouvoir encore opérer la fusion, le forgeage des métaux.

— Et certains de ne pas retourner au régime des viandes crues, ce qui n'est point un petit avantage; mais je m'inquiète encore de l'industrie, car, si je suis bien renseignée, en tant que générateur, de force motrice, votre fluide électrique en est réduit, je crois, à produire l'aimantation, l'attraction magnétique, pour employer le mot propre ; et, si énergique que puisse être un aimant, l'attraction qu'il exerce ne peut constituer, je crois, un agent moteur comparable à ceux dont nous disposons actuellement.

— Vous êtes à la fois, madame, dans le vrai et dans le faux. Dans le vrai, quand vous doutez que l'aimantation, seule force active produite par l'électricité, soit capable de créer de puissants moteurs; dans le faux quand, cette incapacité reconnue, vous concluez à la future absence de force motrice. On aura, sauf découverte de nouveaux principes agissants, la machine à vapeur comme aujourd'hui, mais chauffée à défaut de bois ou de houille, par les gaz qu'aura économiquement produits l'électricité. Peu importe la nature du combustible pourvu que *la chauffe* soit ardente. En Amérique il est plus d'une usine chauffant au pétrole ; et sur un chemin de fer des mêmes régions on a vu des locomotives chauffées avec... — ici je vous le donnerais en mille ! — *avec du blé*, qui, paraît-il, revenait alors, vu sa grande abondance, moins cher que la houille et moins cher que le bois, fort rare dans le pays et d'ailleurs trop encombrant. Ainsi, à la simple condition que surgisse l'inévitable idée qui doit rendre facile, peu coûteuse, d'usage courant en quelque sorte, la production du fluide électrique, nous ne devrions plus avoir la moindre inquiétude sur l'avenir économique de nos petits-neveux.

— Fort bien ! et j'aime à ne pas douter de la bienheureuse trouvaille, mais il me semble que, pour le moment, Dame électricité, après avoir pendant un temps fort occupé la renommée, s'endormirait sur ses lauriers.

— Tout au contraire, madame, on parle d'elle autant que jamais. Et d'abord n'avez-vous donc rien aperçu de ses applications à l'éclairage public?

— Pardon, mais il me semble que depuis longtemps la lumière électrique est connue.

— La lumière électrique, oui, mais allumée sur un seul point, et non fractionnée, répartie, comme elle l'est maintenant sur l'ensemble d'une avenue, d'une place, par le fait d'un afflux de courant émanant de la même source. Il y a peu de temps encore, il eût fallu pour un éclairage de ce genre installer autant d'appareils générateurs, et de courants, que l'on eût voulu avoir de becs, tandis que maintenant le même appareil, fournissant une lumière beaucoup plus régulière, beaucoup plus fixe, alimente un nombre infini de becs.

— Il y avait donc là une grande difficulté.

— Oui, madame, et elle a été résolue d'une manière bien simple; à savoir qu'au lieu de laisser les pointes de charbon d'où jaillit la lumière, complètement indépendantes l'une de l'autre, et pouvant plus ou moins s'écarter et donner lieu à des intermittences, on a interposé un corps isolateur, mais capable de devenir incandescent et par conséquent d'établir à la fois, si je puis ainsi dire, et l'isolation et la relation de deux pointes (système Jabloskoff). On a eu ainsi un foyer mieux déterminé, constituant un corps d'incandescence, et partant de passage du courant, qui ne s'est plus trouvé coupé, interrompu et qui, agissant sur un point a pu en même temps agir sur plusieurs autres. Un autre inventeur a imaginé de placer sur le passage du courant, aux points où l'on veut obtenir un foyer lumineux autant de spirales en fil de platine qui ont pour propriété de s'échauffer *à blanc*, et de produire une radiation très intense (système Lontin). En somme une véritable révolution, car le fait avéré aujourd'hui était classé il y a encore quelque temps, par les *électriciens*, dans l'ordre des impossibilités — comme si ce mot *impossible* qu'on a voulu bannir du dictionnaire français, pouvait davantage se trouver dans le dictionnaire scientifique.

Au surplus voilà que tout récemment, en Amérique, M. Edison, l'inventeur opiniâtre et si souvent heureux, vient de trouver une modification de l'éclairage électrique, qui marque un progrès considérable dans cette application de la science. M. Edison aurait imaginé de produire la lumière dans de petits globes où l'on a fait le vide, et de joindre les pointes de charbon conductrices de la lumière par un petit arc de carton calciné, ce qui, paraît-il, produit des effets surprenants, aussi bien comme radiation que comme facilité de subdivision du foyer.

On ajoute que l'on arriverait ainsi à obtenir une lumière pratiquement applicable à l'éclairage public ou particulier presque au même prix que le gaz ; mais tout cela a besoin d'être confirmé, par les faits, par l'usage public. Attendons encore pour chanter victoire.

Jusqu'à présent le fonctionnement des appareils électriques pour l'éclairage exige des sources de fluide électrique d'une puissante abondance, qui ne peut être obtenue qu'à trop grands frais pour que l'application s'en généralise et devienne vulgairement usuelle. Il y faut une machine très compliquée, recevant elle-même le mouvement d'un appareil à vapeur, souvent de la force de plusieurs chevaux. Ce que serait d'ailleurs la lumière d'ensemble, au cas où ce courant subdivisé n'alimenterait qu'un seul et même foyer, nous en avons le témoignage par un fait qu'a signalé dernièrement à l'Académie des Sciences M. le commandant Perrier revenant d'une magnifique expédition, ayant pour but de faire concorder les mesures géodésiques d'Espagne et d'Algérie à travers quelques 250 kilomètres de mer. Il s'agissait de *trianguler*, c'est-à-dire de *mirer* du haut d'une des cimes de l'Atlas un des sommets des Sierras de Grenade ou de Murcie, et malgré l'éloignement, malgré les vapeurs méditerranéennes, l'opération a parfaitement réussi, car une machine analogue à celle qui alimente les candélabres de l'avenue de l'Opéra, a produit un foyer électrique dont le rayonnement a pu être très distinctement visible à l'œil nu « sous la forme d'un disque rougeâtre, comparable comme éclat à une étoile de deuxième grandeur » à une distance de *soixante-dix lieues*.

— Hé! voilà un phare à belle portée!

— Vous dirai-je en passant, madame, que la divisibilité du foyer électrique étant reconnue pratique, on vient de l'utiliser pour l'éclairage des mines. Jusqu'à présent, l'on n'avait pu se servir là-bas que de lampes à huile d'un pouvoir éclairant d'autant moins grand, que partout où il y avait danger de *grisou*, l'on devait envelopper la flamme d'une toile métallique très serrée. Le générateur d'électricité étant au dehors de la mine, les fils conducteurs descendront dans les profondeurs souterraines, et comme le jet électrique n'a pas besoin d'air pour briller, on parera à tout danger d'explosion en le plaçant à l'intérieur d'un globe de verre épais, sans communication aucune avec l'extérieur, et il sera loisible d'éclairer *a giorno* en quelque sorte ces galeries où jusqu'à présent les malheureux travailleurs n'agissaient, pour ainsi dire, qu'à tâtons. Il faut les avoir vus s'agiter avec les airs lugubres d'âmes en peine, pour imaginer quel changement cette innovation va produire, sans compter tous les accidents qui seront évités par la clôture hermétique des lampes, et Dieu sait si les catastrophes de ce genre sont nombreuses!

— En effet, et c'est un grand progrès.

— A côté de cette utilité, voulez-vous que je vous signale une cruauté? Un chasseur possédant des notions d'électricité a eu l'idée de remplacer les bâtons de gluau de la pipée ordinaire, par des verges métalliques mises en communication avec le fil conducteur d'un appareil à commotions (une bobine de Rumkorff par exemple), le chasseur se tient à distance du lieu où il a installé les *appelants* en cage. Aux cris de ceux-ci, les petits oisillons en liberté arrivent, se posent sur les verges; le doigt du chasseur touche un bouton, et aussitôt les malheureux tombent là-bas littéralement foudroyés. C'est aussi ingénieux que terrible, et ce n'est pas par là, je suppose, que le fluide électrique va se recommander à vos sympathies.

— Non, certes; et ce m'était bien assez de voir consigné de temps en temps dans les journaux, que quelques-uns de ces pauvres volatiles avaient reçu la mort par les fils du télégraphe sur lesquels ils avaient eu l'imprudence de se poser.

— Ah! dans ce cas, madame, permettez-moi de vous affirmer que les fils du télégraphe, en tant que conducteurs du courant électrique, ont été, sont et seront toujours innocents de tout méfait de ce genre,

n'en déplaise aux petits journaux, qui trouvent toujours bonne à reproduire cette espèce de vieille légende. Et d'abord le fluide qui circule dans ces fils est d'une si faible tension, qu'aucune commotion n'en peut résulter pour aucun être. La première fois que vous monterez en chemin de fer, suivez des yeux le fil télégraphique, et certainement vous n'observerez pas longtemps sans y voir des oiseaux aussi tranquillement posés que sur un rameau quelconque. Il n'y a là, je vous le répète, aucun danger pour eux. C'est prouvé, démontré. Au surplus, car il est très vrai qu'on trouve parfois des oiseaux morts au-dessous des fils, vous aurez pu remarquer qu'il ne s'agit guère que de perdrix, de cailles, d'alouettes... Or, ces oiseaux-là, qui ne se perchent jamais, sortiraient-ils donc de leurs habitudes pour le seul plaisir d'aller se poser sur des fils? Non, il n'en est rien. Seulement il leur arrive très souvent de prendre leur vol au crépuscule, même pendant la nuit; et alors ne voyant pas les fils tendus sur leur passage, ils s'y heurtent de toute la force de leur essor, et s'y assomment. Les gens qui les ramassent disent qu'ils ont été foudroyés. C'est plus dramatique; mais comme beaucoup de drames, ce n'est pas vrai. C'est ainsi qu'on écrit l'histoire. Parlons, si vous voulez, et pour clore notre entretien, d'une expérience si sérieuse qu'il s'y pourrait bien trouver le principe d'une des grandes découvertes de l'époque.

— Qu'est-ce donc?

— Il s'agit de la réalisation, mais par des moyens tout différents, d'une idée qui occupa il y a quelques deux cents ans, Papin, le grand et malheureux inventeur de la machine à vapeur, Papin donc avait imaginé de faire, et il en a d'ailleurs laissé une description assez embrouillée « une machine à transporter au loin la force des rivières ». Selon lui, étant donné une chute d'eau sur un point, il était possible d'en utiliser l'action à une grande distance. Eh bien! c'est ce que vient de réaliser l'électricité. Un chef d'usine possédant pour l'éclairage de ses ateliers un de ces puissants producteurs de courant électrique qui, chez lui, est mû par une chute d'eau de la force de plusieurs chevaux, s'est demandé s'il ne serait pas possible que le mouvement énergique de cette machine fut transporté électriquement à plusieurs centaines de mètres des bâtiments pour y être employé au labourage de la terre. Et il en est advenu comme il l'avait espéré. Pour cela faire, on a placé sur le terrain où le labour devait avoir lieu un appareil semblable à celui qui, à l'usine recevait le mouvement du moteur hydraulique, et l'on a joint les deux appareils par des fils conducteurs, comme on ferait pour un télégraphe. Quand l'appareil de l'usine s'est mis en mouvement par le fait du moteur hydraulique, l'autre en a fait autant par le fait des courants électriques qui lui arrivaient du premier, et comme une courroie de traction le reliait à la charrue, il s'en est suivi l'ouverture des sillons, c'est-à-dire « le transport au loin de la force des rivières », le rêve de Papin réalisé. Je vous indique cela sommairement, et comme simple constatation, car, à Dieu ne plaise que je veuille entrer dans le détail des appareils, qui sont trop compliqués pour pouvoir être décrits à main levée. Quoi qu'il en soit, vous concevez, j'imagine, la portée que peut avoir cette expérience d'ailleurs renouvelée avec succès sur plusieurs points, car elle peut transporter une force quelconque de la même façon.

— Sans doute.

— Vous n'accuserez plus, je pense, dame Électricité de s'endormir dans sa gloire.

— Non!

— Et, soyez tranquille, elle n'est pas à bout de puissance.

— Espérons-le.

E. M.

VOYAGES

SOUVENIRS D'UN VOYAGE DANS L'AFGHANISTAN (1).

L'insurrection était imminente, un acte d'insigne mauvaise foi des Européens en précipita l'explosion. Le lieutenant Lynch s'empara sans aucun prétexte d'un fort occupé par les partisans de Shah Sandjah, le protégé de l'Angleterre, et en massacra la garnison.

Le fils de Dost-Mohammed, le serdar Mahomet Akbar Khan, prit la direction du mouvement national et débuta par un coup de maître en s'emparant d'un fort qui dominait le célèbre défilé de Kour-Caboul et en interceptant ainsi les communications des Anglais avec l'Inde.

Le 2 novembre 1841 la population de Caboul s'insurgea et massacra un assez grand nombre d'Anglais parmi lesquels se trouvait l'agent Burnes, qui jusqu'au dernier moment avait persisté à croire aux dispositions pacifiques des indigènes.

Les Anglais, affolés, perdaient leur sang-froid et ayant dans lord Elphinstone, vétéran de Waterloo, un général incapable, se retirèrent dans la citadelle ou Bali-Issar, en abandonnant leurs magasins et leurs provisions. Ils comptaient encore 5500 Européens sans compter les cipayes et les troupes auxiliaires, mais ils étaient en quelque sorte paralysés, incapables de toute résolution énergique. Le 20 novembre, Mahomet Abkar Khan commença le siége qui devait se prolonger près de deux mois, et, pendant ce temps, ils ne tentèrent pas même une sortie, ce qui prouve à la fois le caractère formidable de l'insurrection et le désarroi des assiégés.

Ils ne tardèrent pas à subir les plus cruelles épreuves.

Les vivres manquaient et bientôt les horreurs de la famine se firent sentir. Les Anglais qui se passent si difficilement du confortable, même à la guerre, souffrirent de la vermine et de l'absence de tous les objets nécessaires à la vie. L'hiver, fut cette année, d'une rigueur exceptionnelle, on ne pouvait se

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

garantir des atteintes d'un froid intense, une épaisse couche de neige couvrait la terre, et les Anglais eurent presque constamment sous les yeux, à partir de ce moment le blanc linceul dont la vue entretenait leur découragement. Des négociations s'ouvrirent, mais le serdar n'était pas de bonne foi; les assiégés qui, eux-mêmes, n'échappèrent pas au reproche de duplicité, en furent victimes et les conférences se terminèrent par le massacre de plusieurs de leurs chefs, entre autres de l'envoyé William Mac-Nayhten qui avait joué un rôle important dans les événements antérieurs.

Enfin les assiégés, dépourvus de tout, décimés par les maladies, épuisés par les souffrances, durent renoncer à une plus longue résistance, et le 6 janvier 1842, en vertu d'une capitulation régulière, ils prirent le chemin de l'Inde, abandonnant leur camp dont l'incendie éclaira bientôt leur marche funèbre. Ils formaient moins une armée qu'une cohue ; les troupes asiatiques sont toujours accompagnées d'un



Une porte de Caboul, dessin de H. Clerget.

cortège embarrassant d'hommes de peine, de valets, de femmes qui, en cas de déroute, gênent singulièrement les opérations.

Beaucoup d'Anglais s'étaient fait suivre de leurs femmes et de leurs enfants, et la nécessité de veiller sur ces chers compagnons paralysait leur audace et leur énergie; plus de deux mille chameaux portaient les bagages, ceux qui ne pouvaient marcher et traînaient les canons. Le spectacle de cette retraite était lamentable.

Deux mille Afghans servaient d'escorte, mais on ne pouvait guère plus compter sur ces étranges protecteurs que sur les tribus qui escarmouchaient des deux côtés de la route, prêtes à fondre sur les fugitifs et à dévaliser les traînards.

Le froid redoubla bientôt d'intensité, les plus faibles succombèrent, et le passage de l'armée était marqué par les corps morts et glacés des hommes et des animaux, par une longue traînée de sang qui se détachait sur un fond blanc, la neige poussée par des rafales ne tardait pas à recouvrir ces traces. Les farouches Ghalzis, la plus belliqueuse, la plus pillarde des tribus afghanes, se montraient sur les flancs de la colonne, précédés par leurs agiles cavaliers qui brandissaient leurs lances d'un air menaçant. La protection de Mahomet Akbar Khan était une bien médiocre sauvegarde, il eût été impuissant à réprimer la fureur de ses compatriotes, mais, s'il eût désiré sauver les chefs pour se servir d'eux comme un gage contre les ven-

geances de l'Angleterre, il était parfaitement indifférent au sort du reste des fugitifs et il tenait peu à leur conserver la vie.

La colonne était déjà bien diminuée, lorsqu'elle s'engagea dans la redoutable passe de Kour-Caboul pratiquée entre des murailles gigantesques dont les cimes étaient couvertes de guerriers armés de leurs longs mousquets ; les roulements sourds de leurs tambours, les sons discordants de leurs cornemuses arrivaient comme un signal de mort aux oreilles des malheureux Anglais; bientôt les crépitements de la fusillade firent retentir les échos des montagnes. Les fugitifs servaient de cible sans même pouvoir rendre les coups ; bientôt des amas de cadavres s'entassèrent dans ces gorges étroites.

Mahomet-Akbar-Khan qui semblait faire de vains efforts, peut-être sans sincérité, pour arrêter le carnage, proposa de conduire les femmes, les enfants et les officiers mariés à Caboul où ils seraient sous sa sauvegarde. Lord Elphnistone accepta ces offres qui devaient avoir au moins pour résultat de soustraire quelques victimes au désastre, et effectivement, ceux qui furent l'objet de cette mesure purent attendre dans la capitale l'arrivée de jours meilleurs.



Les Anglais à la passe de Kour-Caboul, dessin de E. Morin.

La marche funèbre continua lentement, car les forces manquaient à ces malheureux et ni l'énergie morale ni l'espoir ne les soutenaient. Le 10 janvier, la lutte recommença ou plutôt le massacre, car les fugitifs ne se défendaient plus; le dernier canon fut abandonné; la neige tombait toujours en flocons pressés; on se frayait à grand'peine un chemin à travers une couche dont l'épaisseur augmentait sans cesse; enfin la colonne se résigna à la cruelle nécessité d'abandonner les malades et les blessés; elle s'éloigna, poursuivie par les cris désespérés de ces malheureux réservés à la sauvage vengeance des montagnards et à la voracité des animaux de proie. L'agonie des fugitifs ne pouvait se prolonger longtemps, au milieu des attaques de ces ennemis qui se renouvelaient sans cesse.

Tous succombèrent, sauf un seul homme qui survécut et atteignit Jellalabad.

Le corps d'armée qui occupait Gazna ne fut pas beaucoup plus heureux.

Il eut aussi à supporter les rigueurs du froid et tous les genres de souffrances.

Après trois mois de résistance, le colonel Palmer, qui commandait les survivants, et ses hommes, de-

vaient être conduits et escortés jusqu'à Peshawer, mais à peine eurent-ils, le 6 mars 1842, évacué la citadelle que, au mépris de la foi jurée, ils se virent attaqués par des ennemis impitoyables. Les mêmes scènes que nous venons de retracer se renouvelèrent. Les Cipayes que les Afghans poursuivaient d'une haine toute spéciale en qualité d'Hindous et de disciples de Brahma, furent les premières victimes; ils furent exterminés avec une rage inouïe.

Les Européens périrent ensuite, sauf quelques-uns qui furent amenés à Caboul, où le serdar les traita assez bien.

La garnison qui tenait Candahar fut plus heureuse.

Elle essaya même de porter secours aux troupes de Caboul et de Gazna. Mais les trois régiments que le général Nott envoya vers la première de ces villes pour dégager lord Elphnistone, ne purent se frayer un passage jusqu'aux abords de la place.

Ils arrivèrent tout près des remparts de Gazna, mais furent obligés de se retirer devant la supériorité numérique des ennemis et rentrèrent à Candahar où ils se défendirent jusqu'au moment où ils furent secourus.

Quant aux prisonniers amenés à Caboul, ils traversèrent de cruelles vicissitudes. Mahomet-Akbar-Khan leur témoigna d'abord de la bienveillance et les fit traiter convenablement; mais ensuite, prévoyant un retour offensif des Anglais, il les confia à différents chefs qui les conduisirent au nord du pays dans le voisinage du Turkestan où ils pouvaient craindre qu'on ne les vendit comme esclaves.

Mais le chef de l'escorte comprit que sa cupidité pouvait tirer un meilleur parti de ses prisonniers qui appartenaient presque tous à des familles riches.

Il entra donc en négociation avec eux et, après avoir obtenu l'engagement solennel qu'ils s'entremettraient, pour obtenir en sa faveur du gouvernement anglais une somme de 20,000 roupies et une pension de 1,000 roupies en échange de leur délivrance, il se mit en révolte ouverte contre le serdar et les prisonniers, après 231 jours de captivité, furent ramenés à Caboul, où ils trouvèrent l'armée qui était venue venger le désastre de 1842.

Le général Elphnistone qui avait conduit d'une façon si déplorable l'expédition, était mort le 23 avril.

Shah-Soudjah, après un règne éphémère, avait été tué par ses sujets révoltés. Telle fut l'issue d'une guerre qui, dans de moindres proportions, rappelle les calamités de notre campagne de Russie.

Elle avait coûté à l'Angleterrs une belle armée et plus de 300 millions de francs. Son prestige en avait reçu une profonde atteinte.

Le Gouvernement de la Reine ne pouvait rester sous le coup de sa désastreuse aventure.

Aussi une nouvelle expédition fut-elle préparée en toute hâte pour aller effacer la tache qu'avait reçue l'honneur de ses armes. Le général Polock en prit la direction et la conduisit vigoureusement; il fut aidé par les divisions intestines des Afghans dans l'accomplissement de l'œuvre de vengeance dont il était chargé.

Les représailles furent terribles. Istafil, ville de 15,000 habitants, dans le Kohistan, fut livrée au sac et au pillage; on ne fit pas un prisonnier; la population entière fut exterminée et les maisons livrées aux flammes.

Caboul fut également détruit et l'incendie anéantit son magnifique bazar, le plus célèbre de l'Orient, dont on venait de toutes parts admirer la splendide file d'arcades longue de 600 pieds, large de 30, et les peintures à fresque qui le décoraient. Il avait été construit par l'illustre empereur Aureng-Zab et les Afghans en étaient très fiers.

La ville de Gazna fut traitée comme Istafil et Caboul.

Ces actes de déstruction sauvage causèrent une profonde indignation, non-seulement en Asie, mais encore en Europe. On pensait que l'Angleterre aurait dû prouver par d'autres moyens sa supériorité, d'autant plus que, le lendemain de ces violences, elle était obligée d'avouer son impuissance en replaçant sur le trône son ancien ennemi, Dost-Mohammed, celui qu'on avait payé si cher la satisfaction de détrôner.

Ce ne fut pas la seule contradiction que s'infligea la politique anglaise, Lord Eltemboroug, successeur de lord Auckland, désavoua formellement le système adopté par celui-ci et proclama qu'il n'entrait point dans les idées de son pays d'entraver en quoi que ce soit le libre vœu des étrangers pour ce qui concernait leur gouvernement. Il était impossible de condamner plus nettement la guerre précédente. De plus, lord Eltemboroug sembla vouloir lui imprimer un caractère religieux, en faisant grand bruit de la satisfaction qu'il donnait aux Hindous. Au xe siècle, le conquérant Mahmoud-le-Gameved avait transporté à Gaznah les portes de sandal du temple vénéré de Somnauth; en les faisant ramener dans l'Inde, lord Eltemboroug se présentait comme le vengeur du brahmanisme sur l'islamisme.

La politique du gouvernement anglais fut alors incohérente et mal habile; la presse la flétrit énergiquement et un journal de Londres ne craignit pas d'écrire :

« Si lord Eltemboroug a été juste en condamnant la politique qui a commencé la guerre, il ne doit plus parler des crimes des Afghans, mais de nos crimes à nous. »

Les deux expéditions n'avaient pas donné de solution; le seul résultat bien saillant était un sentiment profond de haine entre les Anglais et les Afghans.

Le gouvernement britannique avait à choisir entre une occupation très coûteuse réclamant dans l'avenir un grand déplacement de forces pour maintenir un pays frémissant sous le joug et le danger d'avoir à ses portes une population toujours prête à donner la main à ses ennemis.

Il y avait là le germe de grands embarras, et, au moment où nous sommes arrivés, il est encore bien difficile de dire quelle en sera l'issue finale.

Docteur X.

VARIÉTÉS

HISTORIETTES ET PROVERBES

Ce que l'on a appelé avec beaucoup de raison « la Sagesse des nations, » est un terrain amusant et curieux à parcourir. D'où viennent ces formules, ces maximes, qui se transmettent de siècle en siècle, quelles en sont les origines, quels faits leur ont donné naissance? Voilà des recherches qui, à toutes les époques, ont intéressé les plus graves esprits. Chez les Hébreux, Salomon, Jésus, fils de Sidrach, les Sept Sages de la Grèce ; à Rome, Caton comme J. César; chez nos ancêtres, les Druides; en Espagne, l'élégant don Juan Manuel del Castillo y Cervantès qui a rempli de proverbes la bouche de Sancho, puis l'universel et savant Erasme, Paul Maurice Scaliger, Pasquier, plus près de nous de la Mesangère, le savant M. Quitard, et bien d'autres encore en Italie, en Angleterre, en Allemagne, que je puis citer. Tous se sont trouvés d'accord pour louer ces maximes de sagesse et de raison que les siècles se transmettent. Cependant, Cervantès crut devoir protester contre l'emploi abusif qu'en font certains hommes. Dans les instructions qu'il donne à son écuyer au moment où Sancho va prendre possession de son gouvernement de l'île de Barataria, Don Quichotte lui dit :

« Tu feras bien, Sancho, de te défaire de cette multitude de proverbes que tu places dans tout ce que tu dis. Les proverbes, il est vrai, sont de courtes sentences, mais le plus souvent tu les tires tellement par les cheveux qu'ils perdent leur caractère et semblent des balourdises.

« — Oh! à cela Dieu seul peut donner remède; je contiens plus de proverbes qu'un livre. Quand je parle, il m'en vient plein la bouche et ils se disputent à qui en sortira. Alors ma langue lache le premier qui se présente, qu'il soit à sa place ou non. Mais à présent je veillerai à n'émettre que ceux qui conviendront à la gravité de mes fonctions, car dans *maison pleine pour souper, il n'y a pas de peine, quand on fait son prix, c'est que l'on a parti pris, c'est celui qui ne craint rien qui sonne le tocsin*, et à *donner ou prendre, gare à se méprendre*, etc.

« — Allons, bon, s'écria Don Quichotte, te voilà parti, continue, enfile tes proverbes, personne ne t'en empêche. *Ma mère me châtie et je fouette ma toupie!* Je t'engage à te corriger de ta manie des proverbes et voilà que tu m'en débites une litanie... Remarque, Sancho, que je ne blâme point l'heureux usage d'un proverbe, mais en amasser et entasser à tort et à travers, c'est lourd et trivial. »

Ainsi parlait le brave chevalier; il aurait pu adresser les mêmes remontrances à nos avocats qui, jusqu'à Louis XIV, remplissaient leurs plaidoyers de maximes, de sentences, venant de je ne sais où et rimant à je ne sais quoi.

Ceci dit, entrons dans la forêt des proverbes, dans les locutions proverbiales et essayons d'y porter quelque agrément et quelque lumière.

Comme je désire être bien-venu des dames, je commence par démolir un proverbe en lui restituant son sens primordial. Tout le monde a dit ou a entendu dire : BONNE FEMME, FEMME SANS TÊTE, et là dessus des plaisanteries à n'en plus finir. Vous allez voir que l'on a tort et que la plus aimable moitié du genre humain n'a rien à voir dans cette affaire. Autrefois il y avait dans nos rues beaucoup d'enseignes où était peinte une femme dont la tête disparaissait dans un amas de nuages et on lisait au bas : « A la bonne *fame*. » Ce mot *fame* employé dans notre vieux langage, était dérivé du mot latin « fama, » la renommée, dont la tête, disent les poètes, s'élevait jusqu'au ciel. La légende explicative de l'enseigne disait donc tout simplement : « A la bonne Renommée. » Un malin a interprété la chose dans le sens que vous savez, et malgré notre version, si exacte qu'elle soit, je crains bien que l'on ne continue à dire qu'il n'y a de bonnes femmes que celles qui n'ont pas de tête.

PARLER FRANÇAIS COMME UNE VACHE ESPAGNOLE. Que peut faire ici cette vache espagnole? En réalité, vous allez voir qu'il n'est pas question de cette Yo qui ne parle pas plus la langue de son pays natal que celle du nôtre. Dans notre ancien idiôme on écrivait indifféremment *vacce* ou *vache*. De plus, on appelait vacces ces Basques dont Scaliger disait si plaisamment : « On croit que ces gens s'entendent; moi, je n'en crois rien du tout. » Ils écorchaient abominablement le français. De là le proverbe « parler français comme un *vacce* espagnol, » d'où l'on a fait vache espagnole.

A LA RONDE MON PÈRE EN AURA. Laissons à M. Guitard le soin de conter l'origine de ce dicton.

« Un jeune homme, assis à table en nombreuse compagnie, se servit copieusement les restes d'un bon mets que l'on faisait passer à la ronde, et remit ensuite le plat presque vide à son père, auprès duquel il était placé. Celui-ci, n'y trouvant rien de ce qu'il aurait désiré, s'emporta contre l'inconvenance que son glouton de fils venait de commettre, et, dans la véhemence de ses gestes, il lui appliqua rudement la main sur la face. Le jeune homme, indigné d'avoir été souffleté en public, bondit de son siège dans un transport de rage. Mais, comme il ne pouvait user de représailles contre son père, il s'en prit à son autre voisin, qui avait l'air de rire, et il lui rendit le soufflet en s'écriant : *A la ronde mon père en aura!*

DONNER A QUELQU'UN SON SAC. Chez les gens remplissant des fonctions de justice, les pièces des plaideurs étaient autrefois renfermées dans des sacs au lieu d'être, comme aujourd'hui, rangées dans des cartons. Quand un plaideur de mauvaise foi demandait à son procureur, à son avocat, des services que ceux-ci ne voulaient ou ne pouvaient pas lui rendre, ils lui rendaient le sac en l'invitant à aller se faire juger ou pendre ailleurs. De là le proverbe dont le sens s'est généralisé et accentué.

ETRE RÉDUIT A QUIA. Plaisant souvenir de nos vieilles écoles où maîtres et élèves argumentaient

en latin. Quand un des deux discoureurs, poussé à bout par son adversaire, ne pouvait plus donner de bonnes réponses aux arguments dont on le pressait, il ne faisait que répondre : *quia... quia...* parce que... parce que... Il était *réduit à quia.*

Va te promener, tu auras des chausses. Il faudrait chercher loin et longtemps le sens de ce proverbe si l'on n'en connaissait pas l'origine. Les religieux Feuillants, ainsi nommés de ce que la maison mère de leur Ordre se trouvait à Feuillans, proche Toulouse, avaient dans leur règle de marcher sans bas sur des semelles de bois ; il ne leur était permis d'être chaussés que lorsqu'ils allaient à la campagne. Les Carmes, dit *Dechaux*, étaient, croyons-nous, dans le même cas. Le dicton s'explique ainsi de lui-même.

Voici des mots qui feront sourire les demoiselles. Année de noisettes, année de mariages. Quel rapprochement peut-il y avoir entre un mariage et les noisettes? L'explication suivante nous l'apprendra. Lorsque les forêts sont bien garnies de ce joli fruit, jeunes filles et jeunes garçons vont ensemble faire cueillette. Dans ces aimables parties, on se lie, on apprend à se connaître et, au retour, le jeune homme, avec l'aveu de la fillette, va voir les grands parents. Souhaitons qu'il y ait au bois beaucoup de noisettes.

Noblesse oblige. Qui croirait que ce noble et sévère proverbe ne date presque que de nos jours? « Il a été écrit pour la première fois, dit M. Nettement, sous la Restauration, par le duc de Lévis.

La beauté du diable. Ainsi dit-on en parlant d'une jeune fille dont la beauté doit passer avec la jeunesse. Satan avait été le plus beau des anges avant sa révolte; après il devint le diable, et perdit les dons qu'il tenait de la magnificence céleste. Le scélérat nous l'a chèrement fait payer!

Nos ménagères connaissent bien le sens ruineux de faire danser l'anse du panier; mais d'où vient cette façon de parler proverbiale? Leurs coupables cuisinières la leur expliqueront. Quand elles viennent du marché où elles ont fructueusement grapillé non-seulement sur le prix, mais sur la quantité, elles font savamment danser l'anse du panier, quoi que la marchandise foisonne et paraisse renflée et trompe, ainsi, l'œil surveillant de leur maîtresse. Il est bien entendu que je ne donne ici qu'un des nombreux procédés du genre; il suffit à expliquer la locution.

Le sac vide ne peut se tenir debout. Triste proverbe, que Franklin a rendu populaire, mais proverbe vrai; il est bien rare, en effet, que l'homme qui n'a rien ne s'affaisse pas, sache ou puisse garder toute sa dignité.

Dépouiller saint Pierre pour couvrir saint Paul. Emprunter de l'argent à droite pour payer une dette à gauche. Mauvais système ! On fait remonter l'origine de ce proverbe au roi Dagobert qui, pour fonder et créer l'abbaye de Saint-Denis, fit enlever les portes de Saint-Martin de Tours. Les Barberini ont, à Rome, commis, en ce genre, des actes bien plus coupables.

Ce n'est pas pour des prunes. Proverbe railleur que M. Quitard fait remonter à l'expédition malheureuse qu'en 1148 tentèrent les Croisés contre Damas, célèbre pour ses aciers et pour ses prunes. A cette étymologie qui nous semble un peu risquée, rattachons cette jolie historiette contée par La Monnoye :

« Martin Gaudin, doyen de Sorbonne, avait reçu en présent quelques boîtes d'excellentes prunes de Gênes, qu'il renferma dans son cabinet. Des écoliers, ayant trouvé la clef, firent main-basse sur les boîtes. Le directeur fit grand bruit, et il allait chasser tous ses pensionnaires, si l'un d'eux, tombant à genoux, ne lui eut dit : « Eh, monsieur, on dira que vous nous avez chassés pour des prunes ! » A ce mot le doyen ne put s'empêcher de rire et tout fut pardonné. »

Vous n'en aurez pas les gants. Allusion à un vieil usage de donner une paire de gants au porteur d'une bonne nouvelle.

Donner de l'eau bénite de cour. Le sens de ce dicton n'a pas malheureusement besoin d'être expliqué. Quant à l'étymologie, on croit la trouver dans le vieil usage qui faisait mettre des bénitiers dans les palais comme dans les églises. Le maître offrait courtoisement de l'eau bénite, puis... puis c'était tout.

Le feu purifie tout. Proverbe assez banal, mais qui rappelle un beau trait de notre histoire. Le chancelier Voysin, pressé de sceller les lettres de grâce d'un coupable bien en cour, refusa; le roi prit les sceaux et mit lui-même l'empreinte sur la pièce, puis il les tendit au chancelier. Celui-ci refusa d'y toucher en disant : « Sire, ils sont pollués. » Louis XIV hésita quelques secondes. Enfin il s'écria : » Quel homme ! » et jeta la lettre au feu, « Je les reprends maintenant, fit le magistrat, *le feu purifie tout.* »

A. Surmay.

NOUVELLES

PAGE ET PERROQUET

I

Par l'un des jours tièdes et clairs du printemps de l'année 1696, un de ces lourds *carrosses de voiture*, comme on les appelait alors, faisant le service des voyageurs sur les routes de province, et venant du côté de l'Est, entrait dans Paris en suivant la chaussée raboteuse et les files de hautes maisons grises du faubourg Saint-Antoine. C'était un énorme véhicule, en bois chevillé de fer, à quatre roues et à brancards, pouvant contenir huit à dix personnes assises sur les siéges de fond, ainsi que sur ceux qui étaient fixés aux portières. Ces deux portières lourdes, ferrées, ne pouvaient naturellement s'ouvrir qu'autant que les siéges étaient relevés; elles n'étaient pas garnies de glaces

comme les carrosses et les berlingots des villes, mais garanties du vent, de la pluie et de la poussière par d'épais rideaux de cuir. Huit chevaux traînaient avec peine ce pesant équipage, car le dessus était encombré, surchargé évidemment, de paquets, de paniers, de coffres, de malles et de porte-manteaux. Et de plus, à l'intérieur, les places étaient si pressées que; suivant l'expression de Mercier, qui écrivait pourtant quatre-vingts ans plus tard « chacun, lorsqu'il voudrait descendre, devrait demander sa jambe ou son bras à son voisin. »

Il y avait cependant des voyageurs, au dedans de la lourde masse, que les inconvénients de l'équipage et la longueur du chemin n'attristaient pas. A la portière de gauche, dont le rideau de cuir était poussé et roulé sur lui-même, se penchaient deux têtes d'enfants, blondes, roses, fraîches, mutines, vives, éveillées, qui se pressaient, se levaient, se tendaient au dehors, et puis se retournaient de temps en temps vers l'intérieur de la voiture, avec des rires, des cris, des exclamations, des observations joyeuses.

— C'est donc là Paris, ce grand Paris, ce beau Paris! Enfin nous y voilà, n'est-ce pas, madame ma mère? — disait l'un de ces gais voyageurs, beau garçonnet aux grands yeux noirs, à la mine résolue et éveillée.



Arrivée à Paris, dessin de Scott.

— Rien que des maisons, des boutiques, des enseignes, des cheminées. Il n'y a plus d'herbes, plus d'ombrages, plus de fleurs, plus de rivière!... Ah! ce n'est pas comme à Noyelles! — exclamait la petite fille, jolie mignonne blonde aux larges prunelles bleues, au front de lis et aux lèvres de rose, comme on disait alors. — C'est égal : c'est très-gentil, c'est très-gai tout de même! D'abord il y a tant de monde! — concluait la naïve enfant.

Paris n'était pourtant, à cette époque surtout, que la grande ville populeuse, bruyante, agitée, sombre et malpropre, dont Boileau avait décrit les embarras avec tant d'esprit et d'entrain, une vingtaine d'années auparavant. La façade des maisons, dans les rues marchandes surtout, était généralement noire, sordide et délabrée. Ces vieux bâtiments, qui n'avaient pas moins de deux ou trois siècles d'existence, quoique construits en charpente recouverte de plâtre, se crevassaient de tous côtés, et penchaient en avant. Une multitude de bizarres constructions parasites, rondes, carrées, longues, pointues, accrochées aux murailles et suspendues à chaque étage, — sans compter d'énormes enseignes fixées au bout de longues tiges de fer et s'avançant de tous côtés, — attestaient l'intention des locataires et des boutiquiers d'empiéter le plus possible sur la voie publique. De plus, au-dessus des auvents des boutiques et au dehors de toutes les fenêtres, un immense entassement de pots de fleurs, d'arbustes et de cages d'oiseaux, qui mettait sur ces grandes lignes de pierre, de plâtre et de bois, sa note vive, fraîche

et gaie. Tout en bas, le long des façades, s'élevaient de hautes bornes de pierre cerclées de fer, d'étroits degrés de pierre ou de bois aboutissant à l'entrée du logis, d'anciens montoirs qui ne servaient plus et s'en allaient en poussière, depuis que les médecins, les gens de loi et les riches bourgeois avaient renoncé à l'usage des mules.

C'était cependant ce Paris-là que les deux petits curieux regardaient, contemplaient, admiraient, penchant bien au dehors leurs têtes mutines, en dépit de la poussière, du vent et du soleil. C'était sans doute le mouvement, le bruit, l'animation, le grouillement de la foule incessante, agitée, qui frappaient et séduisaient ces jeunes provinciaux. En effet, c'était un spectacle nouveau pour eux que celui de cette multitude qui va, vient, se heurte, se croise, se mêle, sans jamais s'arrêter; où l'un tire et l'autre pousse, l'un frappe et l'autre crie, ceux-ci portant, ceux-là portés; où les piétons, vrai peuple de fourmis, se pressant à la curée, trottinent sur un pavé raboteux, évitant les pas des chevaux, se faufilant entre les équipages fringants et les grosses voitures roulantes, franchissant d'un pied leste les tas d'ordures, de poussière, et les larges ruisseaux. Puis, ce qui les intéressait et les divertissait fort, c'étaient les appels et les cris de tous ces revendeurs, ces marchands, ces porteurs jusque-là inconnus qui, variant à l'infini leurs cris et leurs appels, s'en allaient sur la chaussée et le long des maisons, offrant à qui les voulait leurs légumes, leurs fruits, leur eau, leurs gâteaux, leurs poissons, leur laitage.

— Tiens, regarde donc, Henriette! Qu'est-ce que c'est que cet homme tout blanc qui a un grand napperon devant lui, une grande corbeille sur la tête?

— Mais n'entends-tu pas ce qu'il crie?... Pâtés! petits pâtés tout chauds! C'est sûrement un pâtissier, Gaston.

— Oh! qu'il est long! qu'il est blanc! qu'il est drôle! Et cette bonne grosse femme qui a sa hotte sur le dos et ses poings sur les hanches, et qui ouvre une si large bouche pour annoncer : « V'là le maquereau qui n'est pas mort. Il arrive! il arrive. » Alors c'est qu'il fait comme nous, le maquereau. Nous arrivons, et nous ne sommes pas morts non plus.

— Oh! qu'il est amusant, ce Gaston! — fit observer la petite Henriette en éclatant de rire.

— Eh bien, en voilà un là, tiens, qui est encore bien plus drôle que moi... C'est ce vilain, cet affreux bonhomme qui crie à tue-tête, en regardant à toutes les croisées, « Peaux de lapins! peaux de lapins! » et qui en porte, un tas de peaux, toutes saignantes, au bout d'une trique.

— Fi l'horreur! Ne le regardons pas, c'est trop laid! — dit, en faisant la moue, la jolie fillette qui avait déjà, malgré son âge, les petits airs pincés, la petite bouche en cœur d'une châtelaine du grand siècle. — Vois-donc plutôt, de ce côté, cette femme en coiffe de lin qui pousse sa voiture. Qu'est-ce qu'elle dit donc? A la barque! à la barque! A l'écaille! » Et cette autre qui vient là-bas, qui tient un grand panier rond et qui crie : « Voilà le plaisir! Voilà le plaisir, mesdames! » Qu'est-ce que cela veut dire, maman : le plaisir?... Il est vrai qu'à Noyelles, monsieur le chevalier de Saint-Louis et monsieur l'abbé Pierre parlaient souvent, n'est-ce pas, des plaisirs de Paris. »

En achevant ces mots, la fillette s'était retournée vers l'intérieur de la voiture, et la personne à laquelle s'adressait cette question, jeune femme aux traits réguliers, au regard triste et doux, au maintien noble et réservé, ne lui avait d'abord répondu que par un sourire mélancolique. Puis, se penchant vers la mignonne et passant la main sur son front :

— Ces plaisirs que vend la marchande, ce sont de tout petits gâteaux, bien fragiles, bien légers... Et quant aux autres, aux plaisirs de Paris, je puis t'assurer, mon enfant, qu'ils ne sont pas pour tout le monde.

En achevant, la jeune dame dont le front s'était assombri sous son crêpe de veuve, baissa tristement la tête avec un long soupir. Et les deux mignons, devenant soudain graves en songeant au chagrin de leur mère, se turent à leur tour et se bornèrent à regarder, dans un étonnement muet, la longue file des maisons, des étalages et des boutiques.

Bientôt le carrosse de voiture s'arrêta un instant, puis tourna avec peine à l'entrée d'une vaste cour dont les lourdes portes de chêne s'appuyaient à deux piliers carrés de pierre grise, et que des malles, des ballots, des coffres, des bottes de foin de paille encombraient surabondamment. C'était là le bureau; l'on était arrivé.

Donc, un à un, les voyageurs descendirent, se tirant à grand peine de ce réduit étroit où ils étaient confondus, entassés. Et lorsque tous, sortis les uns après les autres, se trouvèrent debout sur le pavé de la cour, la jeune mère et ses deux jolis enfants formèrent un petit groupe attrayant, gracieux, élégant au possible. La longue robe de damas noir, sans falbalas, sans garnitures, faisait valoir à merveille la taille noble, souple et fine, de la jeune dame en deuil; sa haute fontange de crêpe ressortait à plaisir sur ses cheveux châtains, lustrés, et son large front blanc. De son côté, la mignonne avait un air digne, aisé, coquet, un air petite-maman, en un mot, qui faisait plaisir à voir, avec sa robe de taffetas gris de lin relevée d'agréments noirs, son grand col de Valenciennes et ses manchettes Maintenon, et son nœud gris de lin retenant, sur ses boucles blondes, sa petite coiffe de dentelle. Enfin, messire Gaston, l'héritier du marquis de Noyelles, le futur chef de la famille, portait, avec la grâce aisée et fière de messieurs les marquis d'autrefois, son feutre à plume sur ses cheveux blonds, son grand habit de velours sur son gilet de satin noir, son rabat de Malines à son cou, et, pendant à son côté, sa petite épée de gentilhomme.

Mais la jeune dame, qui paraissait avoir hâte de se reposer en lieu sûr, venait de se tourner vers les porteurs de hottes qui faisaient le service et déblayaient la cour.

« Quelqu'un de vous, mes bonnes gens — leur dit-elle d'une voix fraîche et douce — pourrait-il me procurer un carrosse ou bien deux chaises pour me rendre à l'hôtel de Montchevreuil, dans l'île Saint-Louis?

— Certainement, madame la baronne... Très vo-

lontiers, madame la comtesse, répondirent les braves gens s'éparpillant de différents côtes, comptant bien, en retour de leur empressement, recueillir sur-le-champ quelque belle pièce blanche.

Bientôt deux chaises à porteurs furent déposées à l'entrée de la cour, et la jeune dame, après avoir donné ses instructions pour le transport de ses bagages, plaça ses deux enfants dans l'une, s'assit légèrement dans l'autre, et donna le signal aux porteurs qui se mirent en route sans tarder.

L'on passa le long des fossés, à l'ombre des grands murs et des grosses tours noires de la Bastille; puis on atteignit la Seine à la hauteur de l'île Louviers, et enfin les deux chaises, ayant traversé le pont Marie, vinrent s'arrêter sur le quai, en face d'un des vieux hôtels bâtis en cet endroit vers le temps du roi Henri IV.

Nos trois voyageurs mirent encore une fois pied à terre, et cette fois Gaston et Henriette ne purent retenir un cri de surprise et d'admiration, bien justifiée du reste. A leur droite, le bastion de l'Arsenal élevait sa lourde masse ronde et grise, et les bâtiments étageaient leurs grands toits couverts d'ardoises bleues. Devant eux, Notre-Dame, vue en plein par le chevet, dressait sur le fond du ciel d'or ses arcs-boutants énormes, ses grandes tours carrées et sa haute flèche aiguë. Et plus loin, le clocheton de la Sainte-Chapelle, si bien fouillé, si délicat, si svelte, si finement doré, s'élevait, tout mince et tout droit, comme un doigt pointant dans l'espace.

Mais tandis que les enfants émerveillés contemplaient ce Paris nouveau avec des airs d'extase et de ravissement qui leur faisaient ouvrir tout grands leurs jolis yeux brillants et leurs petites bouches rondes, la mère, impatiente de pénétrer dans ce logis où elle se savait attendue, avait soulevé, sur la grande porte à épais vantaux de chêne, le lourd marteau ciselé où la queue ondulée d'un dauphin terminait le buste gracieux et le profil grec d'une sirène.

A ce bruit soudain, un pas lourd retentit dans l'intérieur, et la porte, tournant sur ses gonds, laissa entrevoir dans l'entre-bâillement une vieille tête grise. Puis un cri de joie s'éleva, et le battant de chêne s'écarta tout à fait, tandis qu'un vieillard en culotte de serge noire et habit de bourracan, s'inclinait quasi jusqu'à terre pour baiser joyeusement les mains de sa nouvelle maîtresse.

« Jésus-Dieu ! madame la marquise!... et damoiselle Henriette, et messire Gaston, notre gentil seigneur!... Oh! c'est notre bonne dame qui va être contente ! Mais pourquoi madame la marquise ne nous a-t-elle pas fait savoir l'heure de son arrivée? le carrosse de madame aurait été prendre madame la marquise là-bas, dans le faubourg.

— Inutile, mon bon Firmin; je n'aurais pas voulu causer de surcroît un pareil embarras à ma tante... Nous lui en donnerons sans cela bien trop peut-être, moi et mes pauvres orphelins, » ajouta la marquise, en laissant errer sur les deux têtes blondes un regard à demi voilé qu'elle accompagna d'un soupir. « Mais où est-elle en ce moment, cette bonne tante chérie? Ici, chez elle, je l'espère, ou bien peut-être à Versailles, faisant sa cour à Sa Majesté le roi?

— Mme la comtesse est ici, heureusement, madame. Seulement, à cette heure, elle fait ses dévotions à l'église Saint-Louis-en-l'Ile... Et si madame la marquise veut bien prendre la peine de monter se reposer un peu, dans un instant notre dame va rentrer. »

Mme de Noyelles, évidemment lasse, ne répondit que par un signe de tête à ces paroles du valet de chambre, et puis se dirigea vers le grand escalier.

Devant elle s'étendait la grande cour, bornée par le corps de logis principal et par deux ailes revenant en équerre. Les murs de ce bâtiment massif, de briques rouges, reliés aux angles par des chaînes de pierre, faisaient mieux ressortir par leur teinte déjà brunie les cadres des fenêtres également taillés dans une belle pierre blanche. De riches balustres de fer ciselé soutenaient l'appui des balcons. Le tout était couronné par un haut toit d'ardoises, interrompu par de grands corps de cheminée sculptés sur chaque face. Cependant il était aisé de voir que la noble maîtresse du logis vivait un peu en solitaire, car au pied des larges murailles quelques herbes avaient poussé, et une légère frange de mousse encadrait chaque pavé de la cour.

Mais ce furent les enfants surtout qui s'arrêtèrent curieusement à contempler ces détails. Quant à la mère, elle montait avec un certain empressement les larges degrés de pierre du vaste escalier dont la rampe, très ouvragée, attirait, charmait le regard par ses enroulements, rinceaux et arabesques de serrurerie.

Sur le grand palier du premier étage, où elle ne tarda pas à s'arrêter, le valet s'empressant au-devant d'elle, poussa les deux battants de la porte de chêne noirci, et souleva de l'autre côté les plis tombants, épais, de la portière en tapisserie de Flandres. Alors les petits curieux, voyant disparaître leur mère, se hâtèrent de s'élancer à sa suite, et, franchissant l'escalier de toute la vitesse de leurs petites jambes, la rejoignirent aussitôt dans le grand salon.

Une fois là, Gaston et Henriette, quoique promenant encore autour d'eux des regards vifs et éveillés, ne donnèrent plus les mêmes signes d'étonnement, car il leur semblait presque se retrouver chez eux, dans la grande galerie de leur vieux manoir de Noyelles, à huit lieues d'Épernay en Champagne, à quatre de Gandelu en Picardie.

Des boiseries massives en chêne noirci revêtaient tout le bas des murs de cette pièce haute et sombre. Aux angles, des corniches et de larges piliers du même bois encadraient les vieilles tapisseries de Flandre aux teintes pâlies par les années. De grands fauteuils de tapisserie au petit point rayés de bandes de velours et frangés de crépines d'or, étaient rangés çà et là autour des murailles et des deux côtés de l'énorme cheminée de marbre d'un gris sombre. Au-dessus, un beau miroir de Venise légèrement incliné et taillé en biseau, réflétait tout en haut de la pièce les jolis visages des jeunes voyageurs et les beaux traits de la veuve, si réguliers, si pâles, si doux sous la fontange noire.

Au plafond, d'anciennes peintures de divinités, de nymphes, de héros ; le long des murs, de vieux portaits d'ancêtres; guerriers moustachus à baudriers et à cuirasses, magistrats en toques fourrées

et grands rabats d'hermine, douairières à fraise de dentelles et larges vertugadins, semblaient regarder les nouveaux arrivants et leur demander ce qu'ils venaient faire dans ce grand Paris bruyant, mouvant, encombré, affairé, où tant d'autres, sans eux, avaient peine à se caser, à se tenir, à s'enrichir, à vivre.

Ils n'étaient pas depuis dix minutes assis dans le grand salon, lorsqu'un pas lent, presque magistral, se fit entendre au bas, sur les marches de pierre. Madame de Noyelles se leva, empressée, rougissante, émue. Peu d'instants après, la portière se leva, et dans sa dignité raide et fière, droite et sèche sous ses vêtements noirs, la douairière de Montchevreuil parût.

On eut dit que, dans ses gestes, dans ses attitudes, dans ses vêtements, elle eut voulu copier fidèlement, — peut-être servilement, — madame de Maintenon, sa grande amie. C'étaient les mêmes robes longues, raides, tombantes, sans broderies, sans bijoux, sans dentelles; les mêmes guimpes blanches et plates; les mêmes coiffes tuyautées impérieusement relevées sur le front et discrétement appliquées le long des joues. C'était surtout le même air sérieux, contenu, béat, prudent et réservé, qui n'excluait pas toutefois beaucoup d'habileté, de savoir faire et de finesse. C'était la même dignité froide, lourde, un peu forcée, comme il arrive à ceux qui n'en ont pas usé toute leur vie. Car depuis le mariage de Mme de Maintenon, subitement, la comtesse de Montchevreuil, quittant tout-à-fait la province, avait pris un grand pied à la cour.

En la voyant paraître, Henriette et Gaston, se rappelant les instructions maternelles, firent, chacun à sa façon, une respectueuse révérence. Quant à Mme de Noyelles, prenant à peine le temps de s'incliner, elle courut à la douairière et saisit en pleurant une de ses mains, qu'elle pressa tendrement sur ses lèvres.

— Enfin je vous revois, ma tante, ma bonne tante chérie!... Dans mon isolement, dans mon malheur, vous seule m'êtes restée. Comment pourrai-je vous remercier d'avoir ainsi pitié de nous?

— Il faut avant tout, ma nièce, en se conformant à la sainte volonté de Dieu, avoir résignation, courage et patience, — répondit la comtesse, prenant place avec majesté dans un grand fauteuil de tapisserie, et étalant autour d'elle avec soin les plis de sa robe de satin traînante. — La mort de votre mari vous a laissée dans l'abandon et la pauvreté, il est vrai. Mais, avec l'aide venue d'en haut, avec les années surtout, tout se rajuste et se répare. Nous avons un monarque aussi libéral que juste; j'ai, moi, une illustre protectrice aussi secourable que dévouée. Il vous est donc permis d'espérer, mon enfant.

— Oh! ma chère tante, c'est pour mon pauvre petit Gaston surtout que je voudrais obtenir l'indulgence, la protection royale; mon cher mari Raoul, hélas! n'a jamais été bien en cour, pour s'être montré fort jeune grand ami de M. de Lauzun, et...

— Et de dépit, il s'est confiné dans son château de la province où, ne sachant que faire de sa vigueur et de sa vaillance, il a chassé, joué, festoyé; où il s'est endetté et est mort finalement, vous laissant seule à la peine et à l'abandon, ma chère Julie... Enfin ne revenons pas sur le passé, — continua la douairière, en surprenant un mouvement de douleur de la jeune femme, et une larme dans ses yeux. — Le marquis Raoul est défunt; que Dieu prenne en pitié son âme! Mais c'est de vous et des enfants, à présent, qu'il faut s'occuper... Or voici ce que j'ai imaginé pour vous tous, ma mignonne, si toutefois mes projets ne vous déplaisent point. Vous d'abord, vous resterez ici, en ma compagnie et sous ma garde. Une jeune veuve, encore belle et pauvre comme vous l'êtes, ne saurait se conduire avec trop de réserve et même d'austérité. En mon hôtel, comme ma parente, vous serez dûment considérée et respectée de tous ceux qui viennent ici, amis fort peu nombreux et des plus estimables d'ailleurs. M. le curé de la paroisse, deux ou trois abbés de grandes maisons, de vieux conseillers au Parlement et président de chambre qui veulent bien faire ma bouillotte, voilà, ma chère, tous ceux que vous verrez ici et parmi lesquels aucun ne vous manquera, je vous assure... Maintenant, quant à cette petite qui a tout à fait bon air, — ma nièce, je vous félicite; on voit que vous l'avez élevée en mère prudente et sage, — cette petite entrera à l'Abbaye-au-Bois, dont Mme de Mailly, une fort bonne amie à moi, est en ce moment prieure... Et pour ce garçonnet, qui me paraît vraiment avoir déjà la mine haute et résolue, la turbulence et la vaillantise de M. le marquis son père, je lui tiens en réserve, mon enfant, oui, j'ai en vue pour lui un sort inespéré, un avenir superbe. Pour vous bien mettre au courant, il me faut reprendre les choses d'un peu haut; veuillez donc m'écouter. »

Ici Mme de Montchevreuil, s'interrompant un instant, se raffermit sur son fauteuil, s'éclaircit légèrement la voix, rarrangea les plis de sa robe, puis reprit, redressant la tête avec un mouvement de fierté qui fit onduler soudain les grands tuyaux raides de sa coiffe :

— Notre sire le roi, que Dieu garde, s'afflige, avec juste raison, de voir si longtemps la cour sans reine et sans dauphine. Aussi, comme son altesse le duc de Bourgogne, l'unique espoir de la couronne, est maintenant, Dieu merci, en âge d'être marié, sa Majesté, lui cherchant une épouse, a fini par jeter les yeux sur la princesse Marie-Adélaïde, fille aînée du duc de Savoie. La jeune princesse n'a que onze ans; mais cela n'en ira que mieux avec Son Altesse le duc de Bourgogne, qui en a seize. D'ici à quelque temps, le comte de Brionne, grand écuyer en survivance, partira pour aller quérir l'auguste fiancée à Pont-de-Beauvoisin et, en l'attendant, sa maison est déjà formée. Pour votre bonheur, ma nièce, elle se compose ainsi qu'il suit : Dangeau, chevalier d'honneur, Tessé, premier écuyer ; le père Le Comte, jésuite, confesseur. En fait de dames : la duchesse du Lude, dame d'honneur, la comtesse de Mailly, dame d'atour; Mmes de Dangeau, de Boucy, de Nogaret, du Châtelet, de Montgon, la duchesse d'O, dames du palais; Mme Camoin, première femme de chambre. Comme duègnes enfin, les duchesses de Chevreuse, de Beauvilliers, de Roquelaure, la princesse d'Haucourt,

Mmes de Soubise, de Boufflers de Beringhen, les duchesses de Sully et d'Uzès, et enfin, ma chère nièce, Mme d'Haudicourt et moi, votre dévouée tante.

— Vous, en vérité ! Oh ! croyez que je suis bien heureuse et que je vous félicite sincèrement de cet honneur.

— L'honneur est des plus grands, certes, ma belle, surtout lorsqu'il m'est fait par un aussi grand roi. Mais il y aura, de surplus, le profit, les avantages. Et voici, avant tout, ce que ma situation nouvelle me permettra de faire pour mon petit neveu Gaston. La jeune cour de la princesse n'est pas encore formée ; il reste encore les demoiselles d'honneur, les pages. Eh bien, c'est parmi ces derniers que je veux placer l'enfant. Étant ainsi élevé sous les yeux du grand roi, en compagnie d'une princesse que l'on dit bonne, aimable et vraie, il ne pourra devenir qu'un serviteur loyal, un parfait gentilhomme, et plus tard, trouvera certainement quelque occasion favorable de plaire à Sa Majesté.

— Ma tante, oh ! vous me comblez. Ainsi, mon fils sortira de son ombre et de sa pauvreté ? il fera revivre à la cour le nom de son cher et regretté père ?



Louis XIV recevant la duchesse de Bourgogne, dessin de Scott.

— Oui, sans nul doute, mon enfant. S'il veut bien, toutefois, constamment s'appliquer à mériter, par son zèle et son dévouement, la faveur d'un ausssi grand prince. Mais ceci est l'affaire de l'avenir et, pour ce qui concerne le présent, je vais me rendre sans tarder, dès demain, à Versailles, où Madame de Maintenon, ma très-illustre amie, consentira sans doute à présenter ma requête au roi. Tout ceci donc étant résolu, venez souper, ma chère amie, et qu'ensuite ces enfants, qui doivent être fatigués du voyage, aillent se reposer dans leur lit. »

Une heure plus tard, en effet, Henriette et Gaston, remis aux mains d'une vieille femme de chambre, montaient à l'étage supérieur où se trouvaient les chambres à coucher, hautes, noires, froides, un peu tristes, qui leur étaient réservées. Pendant ce temps, leur mère, occupant au coin du feu l'un des grands fauteuils de cuir gaufré d'or et ramagé de fleurs, causait avec sa vieille tante, épanchait auprès d'elle ses tristesses, ses craintes, ses regrets, ses souvenirs.

Enfin le lendemain, vers dix heures, le vieux carrosse de la douairière roulait avec majesté sur les pavés de la cour et venait recevoir, au bas des marches du perron, la digne et noble dame qu'il

allait emmener à Versailles pour porter sa requête à la cour du grand roi.

II

Au mois de novembre de la même année, elle arrivait en effet l'aimable petite princesse, dont les grâces enfantines, l'esprit, l'entrain, la gentillesse, étaient à cette époque l'espoir et la joie de la cour. Louis XIV, quittant Fontainebleau, où il se trouvait alors, etait allé la recevoir à Montargis, avec son fils, son frère, et les principaux de sa cour. Et quelle ardeur, quelle curiosité, quel intérêt presque passionné, il apportait à connaître sa chère petite bru, ce grand monarque ! Jugez-en d'après ce que nous dit Dangeau, le grand écuyer :

« La princesse arriva sur les six heures. Le roi « descendit de son appartement, la reçut au bas de « son carrosse, et me dit : « Pour aujourd'hui, vous « voulez bien que je fasse votre charge. » Il em- « brassa la princesse dans le carrosse et lui donna « la main pour la descendre ; il la conduisit dans « son appartement à elle ; il lui présenta Monsei- « gneur, Monsieur et Madame de Chartres. La « princesse lui baisa plusieurs fois la main en « montant le degré.

« La foule était si grande et les chambres si pe- « tites, que le roi, après y avoir demeuré quelque « temps, fit sortir tout le monde et puis rentra chez « lui, où il nous dit qu'il allait commencer à écrire « à Mme de Maintenon ce qu'il pensait de la prin- « cesse, et qu'il achèverait de lui écrire après sou- « per; quand il l'aurait encore mieux vue.

« Or, comme il rentrait dans sa chambre, je pris « la liberté de lui demander s'il était content de la « princesse. Il me répondit « qu'il l'était trop, et qu'il « avait peine à contenir sa joie. » Quelques minutes « après, il retourna chez elle pour la voir. Il la fit « causer, regarda sa taille, son port de tête, ses « mains et ajouta : « Je ne voudrais pas la changer « en quoi que ce soit au monde, pour sa personne.» « Il la fit jouer aux jonchets avec les dames devant « lui, et admira son adresse. Pendant tout le temps « qu'il fut dans son cabinet avant souper, il fut « toujours sur un petit siège et la fit tenir dans un « fauteuil, disant :

« Madame, voilà comme il faut que nous soyons « ensemble, et que nous soyons en toute liberté. »

Le soir même partait de Montargis la fameuse lettre, la lettre paternelle et royale qui allait rendre compte de l'état des choses à Mme de Maintenon. Et quel joli portrait dans le goût du siècle, à la fois net et coloré, sobre et complet, vivant, précis. discret, bien saisi, bien frappé, et bien écrit surtout, pouvant être placé sans dommage à côté de ceux des La Bruyère, des Sévigné, des Scudéry, des Saint-Simon.

« J'ai été recevoir la princesse au carrosse, — « écrivait le grand roi et le grand-père. — Elle m'a « laissé parler le premier, et après, elle m'a ré- « pondu, mais avec un petit embarras qui vous « aurait plu. Je l'ai menée dans sa chambre au tra- « vers de la foule, la faisant voir de temps en « temps en approchant les flambeaux de son visage. « Elle a soutenu cette marche et ces lumières avec « grâce et modestie. Nous sommes enfin arrivés « dans sa chambre, où il y avait une foule et une « chaleur qui faisaient crever. Je l'ai montrée de « temps en temps à ceux qui s'approchaient, et je « l'ai considérée de toutes manières, pour vous « mander ce qu'il m'en semble. Elle a la meilleure « grâce et la plus belle taille que j'aie jamais vue, « habillée à peindre et coiffée de même ; des yeux « très vifs et très beaux, des paupières noires et « admirables; le teint fort uni, blanc et rouge, comme « on peut le désirer ; les plus beaux cheveux blonds « que l'on puisse voir, et en grande quantité. Elle « est maigre comme il convient à son âge, la bou- « che fort vermeille, les lèvres grosses, les dents « blanches, longues et mal rangées ; les mains bien « faites, mais de la couleur de son âge. Elle parle « peu, au moins à ce que j'ai vu, n'est point em- « barrassée qu'on la regarde, comme une personne « qui a vu du monde. Elle fait mal la révérence, et « d'un air un peu italien. Elle a quelque chose d'une « Italienne dans le visage, mais elle plaît, et je l'ai » vu dans les yeux de tout le monde. Pour moi, « j'en suis tout à fait content. Elle ressemble à son « premier portrait, et point à l'autre. Pour vous « parler comme je le fais toujours, je la trouve à « souhait, et serais fâché qu'elle fût plus belle. Je « dirai encore : tout plaît, hormis la révérence; je « vous en dirai davantage après souper, car je « remarquerai bien des choses que je n'ai pas pu « voir encore. »

Et voici ce que le roi ajoutait le même soir, avant de se coucher, en *post-scriptum :*

« Plus je vois la princesse, plus je suis satisfait. « Nous avons été dans une conversation publique « où elle n'a rien dit : c'est tout dire. Elle a la taille « très belle, on peut dire parfaite, et une modestie « qui vous plaira. Nous avons soupé; elle n'a « manqué à rien et est d'une politesse charmante à « toutes choses... Elle a été bien regardée et obser- « vée, et tout le monde paraît satisfait de bonne « foi ! L'air est noble et les manières polies et « agréables. J'ai plaisir à vous en dire du bien, car « je trouve que, sans préoccupation et sans flat- « terie, je le peux faire, et que tout m'y oblige »

Voilà pour l'enfant charmante que la cour alors attendait. Et maintenant voici pour l'aimable et spirituelle princesse que, seize ans plus tard, le roi pleurait, et qui allait prendre sa place, à vingt-huit ans, dans le caveau royal, à Saint-Denis.

« Un port de tête galant, gracieux, majestueux, « dit Saint-Simon, et le regard de même; le sou- « rire le plus expressif; une taille longue, ronde, « menue, aisée, parfaitement coupée; une marche « de déesse sur les nuées ; elle plaisait au dernier « point ; les grâces naissaient d'elles-mêmes de « tous ses pas, de toutes ses manières et de ses « discours les plus communs. Un air simple et « naturel toujours, naïf assez souvent, mais assai- « sonné d'esprit, charmait avec cette aisance qui « était en elle, jusqu'à la communiquer à tout ce « qui l'approchait.

« Elle voulait plaire même aux personnes les « plus inutiles et les plus médiocres, sans qu'elle « parût le rechercher. On était tenté de la croire « toute et uniquement à celles avec qui elle se « trouvait. Sa gaîté jeune, vive, active, animait

« tout, et sa légèreté de nymphe la portait partout, « comme un tourbillon qui remplit plusieurs lieux « à la fois, et qui y donne le mouvement et la « vie. Elle ornait tous les spectacles, était l'âme des « fêtes, des plaisirs, des bals, et y ravissait par « les grâces, la justesse et la perfection de sa « danse. Elle aimait le jeu, y était nette, exacte, « la plus belle joueuse du monde; également gaie « et amusée à faire, les après-dînées, des lectures « sérieuses, à converser dessus, et à travailler « avec ses dames sérieuses : on appelait ainsi les « dames du palais les plus âgées.

« En public, digne, mesurée, respectueuse avec « le roi et en timide bienséance avec Mme de « Maintenon, qu'elle n'appelait jamais que *ma tante*, « pour confondre joliment le rang et l'amitié; en « particulier causante, sautante, voltigeante autour « d'eux; tantôt perchée sur le bras du fauteuil de « l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs ge- « noux, les embrassait, les caressait, les chiffon- « nait, leur tirait le dessous du menton, les tour- « mentait, fouillait leurs tables, leurs papiers, leurs « lettres, les décachetait, les lisait quelquefois « malgré eux, selon qu'elle les voyait en hu- « meur d'en rire; admise à tout, à la réception « des courriers qui apportaient les nouvelles « les plus importantes, entrant chez le roi à « toute heure, même pendant le conseil, utile et « fatale aux ministres même, mais toujours portée « à obliger, à servir, à excuser, à bien faire, à « moins qu'elle ne fût violemment poussée contre « quelqu'un, comme elle le fut contre Pontchar- « train, qu'elle nommait quelquefois au roi, votre « vilain borgne. »

Il suffit que cette jeune et charmante enfant parût pour que toute la cour fût aussitôt en émoi, en joie et en fêtes. Le roi, dès son arrivée, avait fixé au 7 décembre le jour du mariage, et avait fait remettre toutes les pierreries de la couronne à Madame de Mailly, afin qu'elle pût en parer la royale fiancée. Les dames et les seigneurs destinés à former sa cour étaient aussitôt entrés en fonctions Et le gentil Gaston de Noyelles, quittant non sans pleurer un peu, le vieil hôtel de l'île Saint-Louis, s'en était venu, perdu au fond du grand carosse de la douairière de Montchevreuil, pour revêtir à Versailles son costume pimpant, coquet, et sa nouvelle dignité de page.

Sa mère, en cette occasion, avait cru pouvoir sortir un moment de la retraite et de la réserve austère que lui imposait son triste état de veuve. Et jugez si elle se réjouit, pendant cette journée passée à Versailles, en voyant son Gaston chéri leste, éveillé, gracieux et joli comme un cœur, avec son habit de velours bleu, sa culotte de satin amarante, son gilet de taffetas blanc à jabot de dentelle, et son chapeau à galon d'or posé un peu sur le côté ! Cette vive et douce joie de mère, et l'espoir qu'elle avait de voir son cher enfant relever avec le temps la fortune et le nom de sa famille, furent comme un baume souverain qui adoucit pour elle les douleurs de l'absence, et lui fit entrevoir de loin un avenir calme et heureux.

Mais c'était Gaston surtout qui, pour sa part, se sentait ravi, ébloui, émerveillé. Autour de lui, rien qu'éclat et splendeurs, plaisirs et magnificences. Le roi lui-même avait donné à entendre que, pour les fêtes du mariage, la cour devrait-être pompeuse, animée, éblouissante. Lui-même qui, depuis longtemps, ne portait plus que des habits fort simples, s'en fit faire de superbes à cette occasion. « C'en fut assez, — dit Saint-Simon, — pour « qu'il ne fût plus question de consulter sa bourse, « ni presque son état ; ce fut à qui se surpasserait « en richesse et en invention. L'or et l'argent suf- « firent à peine ; les boutiques des marchands se « vidèrent en peu de jours ; en un mot, le luxe le « plus effréné domina la cour et la ville, car la « fête eut naturellement un grand nombre de spec- « tateurs. Les habits de Mme de Saint-Simon et les « miens pour le jour de la noce, nous coûtèrent « vingt mille livres. »

Il fut décidé d'abord que les fêtes du mariage dureraient jusqu'à la Noël.

Deux bals, des festins sans nombre, un opéra, un feu d'artifice, en marquèrent les plus brillantes journées. Et que dire des collations, des jeux, des loteries, des parties de musique, des promenades, des chasses à courre !

Ainsi l'éclat des lustres, les feux des diamants, le frou-frou du satin et de la moire et les ritournelles des violons, remplirent, pendant des mois entiers, Paris, Marly, Versailles. Puis le grand roi résolut de changer le théâtre de ses plaisirs, leur donnant une allure à la fois plus pastorale et plus guerrière.

Un jour la douairière de Montchevreuil, à son retour de Versailles où elle venait d'achever sa semaine de service auprès de sa princesse chérie, serra plus joyeusement que de coutume la main de Mme de Noyelles, qui était venue lui faire sa révérence en haut du grand escalier.

— Ma nièce, — lui dit-elle, dès qu'elle fût entrée dans sa chambre, — j'ai donné l'ordre à Firmin de préparer pour vous mon carrosse, qui est à votre service. Votre fils Gaston vous attend ; vous partirez demain.

— Partir ?.. En quel endroit? et pour quelle raison ? — murmura, en rougissant, la jeune femme, déjà troublée.

— Pour Versailles, où vous irez, avant son départ, embrasser votre fils ?

— Avant son départ !.. oh ! mon Dieu... Mais il est si jeune, ma tante !.. Il n'a pas quatorze ans ! A cet âge, les garçons, n'est-ce pas, ne s'en vont point à la guerre.

— Mon Dieu, ma chère nièce, que vous êtes enfant vous-même ! Ce n'est point de la guerre, c'est d'un grand et beau voyage qu'il s'agit. Toute la cour, à la suite de Sa Majesté, se rend au camp de Compiègne. Mme la duchesse de Bourgogne y emmène la moitié de ses dames, tous ses écuyers, et trois pages, au nombre desquels se trouve compris votre fils, qu'elle tient en grande amitié... Vous voyez que tout ira pour le mieux ; je vous l'avais bien dit, votre petit Gaston est décidément en train de refaire sa fortune.

Gaston de Noyelles, dans tous les cas, était en train de connaître à fond, dans toute sa recherche, son faste et son ingéniosité, la magnificence inouïe, infinie, de ce grand siècle : « Au camp de Com- « piègne, — dit Saint-Simon, — il n'y eut rien de

« si parfaitement beau que toutes les troupes, et « toutes à tel point qu'on ne sût à quel corps en « donner le prix ; mais leurs commandants ajoutè- « rent, à la beauté majestueuse et guerrière des « hommes, des armes, des chevaux, les parures « et la magnificence de la cour. Et les officiers « s'épuisèrent encore par des uniformes qui au- « raient pu orner des fêtes.

Le maréchal de Boufflers surtout étonna par sa « dépense, et par l'ordre surprenant d'une abon- « dance et d'une recherche de goût, de magnificence « et de politesse, pouvant apprendre à tout le monde « ce que c'était que l'élégance, le nouveau et l'ex- « quis. Jamais l'on n'avait vu spectacle si éclatant, « si éblouissant, — il faut le dire, si effrayant, — « et en même temps si tranquille,... Les tables « sans nombre et toujours neuves, et à tous les « moments servies à mesure qu'il se présentait, ou « officiers, ou courtisans, ou spectateurs, — et pa- « reillement toutes sortes de liqueurs chaudes et « froides, et tout ce qui peut être compris dans le « genre des rafraîchissements, les vins français, « étrangers, ceux de liqueur les plus rares, y étaient « comme abandonnés en profusion. Les mesures « étaient si bien prises que l'abondance de gibier et « de venaison arrivait de tous côtés, les mers de « Normandie, d'Angleterre, de Hollande, de Bre- « tagne, et jusqu'à la Méditerranée, fournissaient « tout ce qu'elles avaient de plus exquis et de plus « monstrueux, à jours et à points nommés, avec « un ordre inimitable et un nombre prodigieux de « courriers et de petites voitures. Enfin jusqu'à « l'eau, qui fut soupçonnée de se troubler ou de s'é- « puiser par le grand nombre de bouches, arrivait « de Sainte-Reine, de la Seine, et des sources les « plus estimées.... Puis des maisons de bois « meublées comme les maisons de Paris les plus « superbes, et tout en neuf, et faites exprès, avec « un goût et une galanterie singulière. Et des tentes « immenses, magnifiques, et dont le nombre seul « pouvait former un camp; les cuisines, les divers « lieux, et les divers officiers pour cette suite sans « interruption de tables et les différents services, « les sommelleries, les offices, tout cela formait un « spectacle dont l'ordre, le silence, l'exactitude, la « diligence et la parfaite propreté ravissaient de « surprise et d'admiration. »

Le petit page de Marie Adélaïde prenait naturellement sa part de toutes ces splendeurs, de toutes ces réjouissances, de toutes ces grandeurs surtout.

« Madame, ma très chère mère, — écrivait-il du camp à la marquise Julie, — j'ai eu le grand honneur d'accompagner madame la duchesse le jour où elle a été avec madame de Maintenon, voir, tout en haut d'un grand coteau, la bataille arrangée exprès que l'on donnait en dehors camp. Mme de Maintenon était placée dans sa chaise à porteurs, et le Roi debout à côté, à tous moments frappait aux glaces pour les faire abaisser et expliquer les mouvements des troupes. Mme la duchesse était assise tout simplement sur un des bâtons de la chaise, et moi, debout à quelques pas derrière elle, je portais la longue queue de sa robe de satin. La bonne et charmante princesse a daigné plusieurs fois me parler et me sourire. Quant à Sa Majesté, je l'ai vu de bien près ; je lui ai, même une fois, ramassé sa tabatière. Mais comme, selon l'étiquette, j'ai dû la remettre seulement à Monsieur le grand écuyer, le roi, vous le comprenez, n'a pas fait attention à moi et ne m'a pas dit un mot... Et c'est là ce qui me peine, madame ma mére, très respectée et très chérie. Car si jamais le roi condescend à me parler, je lui montrerai bien, moi, foi de marquis ! que je n'ai pas ma langue dans ma poche. Et alors, je demanderai tout net, sans différer, une dot et un bon parti pour ma chère sœur Henriette; et pour vous, très honorée maman, une belle charge à la cour. »

ETIENNE MARCEL.

La suite à la prochaine livraison.

L'AFRIQUE FRANÇAISE

UN SOUVENIR DE L'OASIS D'EL-KANTARA

Partis de Constantine, une courte étape nous avait amenés au caravansérail des Ksour.

Là, nous trouvâmes un gîte. — Le lendemain, dès l'aube, nos guides nous réveillèrent et peu d'instants après nous chevauchions sur la route d'El-Kantara.

Une abondante rosée tombait du ciel pâle que les clartés du matin empourpraient un peu à l'orient. — La distance à parcourir était longue et tout faisait présager une chaude journée. On se hâtait. Nos guides couraient lestement devant nous psalmodiant des lambeaux de chants anciens. Lorsque le jour se fit, nous foulions sous les pieds de nos chevaux les ruines romaines de Aïn-Touta, l'ancienne Symmachi, disent les savants.

Plus loin, le chemin devenait dangereux. C'était l'entrée de la gorge où l'Oued-Kantara coule à travers d'affreux escarpements.

Plus loin encore, les ruines romaines de Ad-Duo-Flumina qui, ainsi que l'indique leur étymologie, gisent à la rencontre de deux rivières, l'Oued-Kantara et un de ses nombreux affluents.

Dans la gorge sauvage appelée par les Arabes Foum-el-Sahara (bouches du Sahara), nous traversâmes la rivière sur un pont romain dans un état de conservation remarquable. — Ce pont a une seule arche de dix mètres d'ouverture environ.

Nous arrivions vers les confins du Tell, au milieu de rochers d'une hauteur prodigieuse dressant vers le ciel bleu leurs têtes dénudées et formant une gigantesque échancrure, lorsque nous débouchâmes dans une vallée délicieuse.

C'était l'oasis d'El-Kantara ou El-Gantra.

Nulle part la nature algérienne ne présente de contraste plus complet.

Rien ne rafraîchit agréablement la vue du voyageur fatigué comme ce charmant coin de terre qui, tout rempli d'arbustes verdoyants, égayé par les

eaux transparentes qui coulent entre deux bords ombragés, tranche brusquement avec l'aridité générale du sol et ses roches calcinées dont aucune végétation n'adoucit les teintes éclatantes. On dirait un bouquet jeté du ciel par un ange miséricordieux.

Le soleil était ardent; une buée chaude et frissonnante s'élevait des forêts de palmiers, de lauriers-rose, de lentisques et d'orangers qui se déroulaient à perte de vue devant nous. La rivière serpentait au milieu de cette mer de verdure étincelante sous les feux du jour.

Nous étions entièrement aux impressions grandioses et douces éveillées par le spectacle de cette nature particulière, lorsque nous entrâmes à El-Kantara.

Les bâtisses de l'oasis sont en pisé et à chaque pas nous trouvions comme matériaux ayant servi à élever ces constructions presque grossières des ornements d'architecture, des colonnes, des chapiteaux provenant de ruines romaines.

Le cheick d'El-Kantara nous attendait. Assis sur des tapis du Maroc, dans la cour de sa demeure, il se leva et vint vers nous disant : *Marhaba bikioum*



L'Oasis d'El-Kantara, dessin de G. Vuillier.

ya diaf Rebi! Soyez les bienvenus, ô les invités de Dieu! Puis, pressant nos mains, il nous conduisit dans la salle qui nous était réservée.

C'est là que nous demeurâmes toute la journée, goûtant un repos nécessaire.

Vers le soir, accompagné par un de nos guides et laissant mon compagnon de voyage deviser avec le cheick, j'entrepris une promenade dans l'oasis.

J'errai longtemps à l'aventure, favorisé par la fraîcheur, sous les rayons de la lune qui verse dans ces contrées une grande clarté. Les bruits de la cité arabe arrivaient affaiblis. C'étaient des psalmodies accompagnées par le sourd grondement des guitares en écaille de tortue.

Je rentrai dans la ville attiré par ces chants qui berçaient mes pensées.

Devant la porte d'une des premières maisons, un groupe d'Arabes se tenait accroupi. Par intervalles, l'un d'eux chantait d'une voix gutturale sur un rythme simple, presque monotone, et les guzla l'accompagnaient.

Voici les versets que j'entendis et que je pus transcrire le soir même :

« Il y a longues années, la fille d'un cheick puissant, Mériem, aux yeux de gazelle, et Mansour,

jeune guerrier d'une tribu voisine, s'aimaient.

Chaque soir, tous deux se trouvaient, à la nuit tombante, au pied des rochers qui dominent le vallon où verdit l'oasis actuelle et qu'aucune eau n'arrosait alors.

Leur union était décidée. Ils allaient la célébrer lorsque le cheick déploya son étendard. Une expédition lointaine dans le pays des infidèles venait d'être résolue. Mansour dut partir.

Tous les jours cependant, à l'heure accoutumée, Mériem se rendait près des rochers qui tant de fois furent témoins de l'échange de leurs serments.

La pauvre enfant devenait de jour en jour plus pâle et ses paupières paraissaient agrandies.

Mais des jours et des lunes sans fin s'écoulèrent et le bien-aimé ne revint pas.

Il avait trouvé une mort glorieuse dans un combat au delà des mers, et les houris du paradis lui offraient maintenant la plante parfumée qu'il brûlait dans sa chibouk.

Quand ses compagnons apportèrent cette nouvelle, Mériem demeura silencieuse, ses yeux ne laissèrent point de tomber de larmes. Mais elle continua à aller au rendez-vous devenu solitaire, comme si une espérance surhumaine l'eût soutenue.

Un soir, on ne la revit pas.

Le lendemain, une eau limpide sortant du rocher sur lequel elle venait s'accouder, formait le ruisseau qui donna bientôt naissance à l'oasis d'El-Kantara.

Une pâle asphodèle inclinait sa tige au-dessus de la source et se mirait dans les eaux.

Mériem avait tant pleuré qu'Allah, la prenant en pitié, l'avait réunie à Mansour dans le séjour de l'éternelle félicité, et avait fait de ses larmes le cours d'eau fertilisant, afin qu'il restât de la jeune vierge un bienfaisant et doux souvenir, gracieux et impérissable témoignage de son amour et de sa fidélité.

..... Le chant avait cessé et je demeurais là séduit par la poésie naïve et pénétrante de ce récit.

Je dus pourtant rentrer chez le cheick, car le lendemain, dès l'aube, nous avions, mon compagnon et moi, à reprendre la route de Biskra.

Mais le souvenir de cette nuit embaumée sous ce ciel limpide, de ce chant simple et doux devant l'immensité de l'oasis d'El-Kantara baignée de vapeurs, me poursuivit longtemps et aujourd'hui encore je n'y puis songer sans être ému par ce souvenir des pays du soleil.

Gaston Vuillier.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

De quoi nous serait-il permis de parler, si nous ne célébrions pas, d'abord, l'admirable saison que le Ciel nous donne ! Après la sécheresse du mois dernier sont venues des pluies bienfaisantes sans abaissement de température ; les semailles retardées ont pu avoir lieu, les grands bœufs, la tête sous le joug, ont repris leur marche féconde à travers les guérets, les blés d'hiver verdoient, de tous les points de la France on se réjouit et si nul accident ne se produit, nous pouvons espérer des récoltes heureuses. Pendant ce temps et sous l'action combinée de l'eau et du soleil, nos jardins se couvrent de verdure; de ma fenêtre je respire l'odeur embaumée des lilas élevant vers le ciel leurs gerbes éclatantes. Tout va bien, la nature est en fête, et l'on regarde à l'horizon si l'on ne voit pas venir les hirondelles.

*
* *

Tout va bien, tout va bien... Ce n'est pas ce que pensent et ce que disent les amateurs de la pêche. De par la loi, ils ont dû serrer leurs lignes, et leurs bachots à fond plat ne serviront plus, d'ici à quelque temps, qu'à des promenades sentimentales à travers les méandres de nos fleuves et de nos rivières. Tanches batailleuses, carpes indolentes, barbillons, brochets sanguinaires, gardons et goujons, pullulez en paix, vos ennemis sont désarmés, et le garde-pêche, se promenant mélancoliquement le long des cours d'eau, veille à votre tranquilité. Ebattez-vous, faites sauts et cabrioles, profitez de ces jours d'armistice, hélas! ils ne dureront guère et seront trop longs encore au gré de vos ennemis acharnés.

*
* *

Le lion du mois à Paris a été le professeur Adolf Erik Nordenskiöld ; prononcez, je vous prie, Nordecheude, un nom prédestiné qui signifie « bouclier du nord. » Ce savant navigateur Suédois, né en Finlande, dans les immenses forêts du département du Ryland, le 18 novembre 1832, vient d'accomplir le plus grand tour de force maritime du siècle; ce n'est point cependant un marin, mais un savant, aussi est-il de toute justice de joindre à son nom celui du capitaine Palander qui a dirigé la marche de la *Véga* à travers les brumes et les périls de l'Océan glacial.

Devenu très jeune une des gloires scientifiques de son pays, M. Nordenskiöld eut le malheur de se mêler de politique ; proscrit il chercha un refuge à Berlin, mena une vie errante mais laborieuse et tourmentée par l'esprit de découvertes. En 1858, il fit sa première expédition au Spitzberg, puis, ayant obtenu la permission de rentrer dans sa patrie, il obtint la place de professeur au Musée minéralogique de Riks. Cette position, grandement honorée et qu'il relevait encore, ne pouvait cependant contenter son ardeur scientifique, il voulait explorer les mers boréales. Sept fois, dans ce but, il s'embarqua en 1861, 1864, 1868, 1670, 1872, 1875, 1876. Il avait juré de trouver le passage Nord-Est, c'est-à-dire le passage de l'Atlantique au Pacifique, par la mer polaire en contournant la Sibérie.

Cette découverte avait été souvent tentée par l'anglais Willoughby, poussé par le vieux Cabot (1553); Arthur Pet, les marines danoise, hollandaise à plu-

sieurs reprises, s'étaient jetés dans cette voie et, après l'effort infructueux de John Wood, il était admis à la fin du XVIIe siècle que l'entreprise restait irréalisable. Cependant son succès était si important pour la Russie que, depuis lors, dix-huit fois elle tenta l'aventure. Bien peu de vaisseaux ainsi lancés reparurent; enfin l'amiral russe Lütke et le hollandais Von-Baër finirent par déclarer que la mer polaire était purement et simplement une glacière. Comme on le voit, après tant d'efforts avortés, il fallait être revêtu du triple airain, dont parlent les poètes, pour croire encore au fameux passage et se faire fort de le trouver. Cependant, si vive était la conviction de M. Nordenskiöld, qu'il parvint à organiser une société pour frêter une expédition. Un capitaliste généreux M. Dickson, un Suédois, fournit à lui seul 500,000 francs, son nom ne doit pas être oublié, c'est grâce à lui, aux dons du roi de Suède et d'autres personnes que la *Véga*, navire de trois cents tonneaux, armée et soigneusement équipée, quitta le 4 juillet 1878, le port de Gothenbourg, et le 21 l'illustre professeur monta à Tromsoë le navire qui devait immortaliser son nom.

Nous n'avons pas l'intention de suivre pas à pas l'expédition, nous n'en voulons marquer que les grandes étapes. Le 19 août la *Véga*, et un autre navire de ravitaillement et d'escorte la *Léna*, se pavoisaient joyeusement, ils avaient atteint le terrible « Cap des Tempêtes » du Nord, le Tchélyuskin. Quelques jours après, la *Léna* quittait la *Véga* et rentrait dans les ports Suédois... puis pendant six mois on fut sans nouvelles, lorsqu'une lettre de Nordenskiöld apportée par un balainier apprit que l'expédition se trouvait arrêtée par les glaces à 200 kilomètres Ouest du détroit de Behring. Chef et équipage, tous étaient en bonne santé et pleins de confiance; puis, pendant onze nouveaux mois, silence de mort; ce n'est qu'en décembre 1879 qu'arriva la grande nouvelle. Après être restée 264 jours emprisonnée dans les glaces, la *Véga* était parvenue à se dégager le 18 juillet 1879, et le surlendemoin 20, elle avait salué le Cap Est du détroit de Behring. Pour la première fois, depuis le commencement du monde le passage N.-E. de l'Atlantique au Pacifique était franchi; il l'avait été en un an, mais, sans une circonstance purement accidentelle, il l'eut été en trois mois.

La lettre de M. Nordenskiöld portait la date de Yokoama. Le reste de la navigation n'a qu'un intérêt secondaire. Hâtons-nous de dire que les professeurs et les savants de l'expédition reviennent les mains pleines de faits scientifiques nouveaux et de curieuses observations.

Paris a fait le plus brillant accueil au savant professeur, qui a charmé tous ceux qui l'ont approché, autant par sa modestie que par la variété et l'étendue de ses connaissances. J'ai grand orgueil de mon pays, quand je le vois ainsi honorer de ses acclamations enthousiastes la science et le courage.

Adolf Erik Nordenskiöld n'a que quarante-huit ans, il est dans la force de l'âge, et à cette force, à l'expérience, au succès qui la doublent est venue se joindre la gloire. Que fera-t-il maintenant? il est lancé dans une voie où il ne peut plus s'arrêter. Il poursuivra, nous en sommes sur, son heureuse et brillante carrière aux applaudissements du monde entier.

M. Nordenskiöld a reçu du président de la République la croix de Commandeur de la Légion d'honneur, et le capitaine Palander celle d'officier.

***

Qu'est-ce qui dit donc que la Poésie est morte en France? Jugez plutôt. L'Académie des jeux floraux a reçu pour le concours de 1880, 368 ouvrages, vers ou prose, soit : 86 odes, 53 poèmes, 22 épîtres, 3 églogues, 39 idilles, 62 élégies, 21 ballades, 47 fables, 50 sonnets, 23 hymnes à la Vierge, 337 pièces diverses, 13 discours en prose et 9 discours de philosophie chrétienne. Que de rimes ! que de rimes; ô divin Apollon à la Lyre d'ivoire ! mais nous devons ajouter que l'aréopage toulousain n'a décerné que huit couronnes. Il y avait quantité et non qualité.

***

Voici une petite anecdote qui pourrait déterminer MM. les Compositeurs à ne pas conduire l'orchestre lors de la première représentation de leur opéra, mode que je n'approuve guère et qui peut avoir pour eux des désagréments très vifs, très perçants. Mais je reviens à mon histoire. — Que dites-vous d'Aïda? vous assistiez à la première, Madame. — Oui, mais je n'ai fait que regarder Verdi; je retournerai à l'Opéra lorsque le maëstro ne conduira plus l'orchestre, alors je vous dirai ce que je pense de sa pièce. Je n'en ai pas entendu une note.

***

Nouvelle turlutaine de Mlle Sarah Bernhardt ! Un empereur romain estimait avoir perdu sa journée lorsqu'il n'avait pas fait un heureux; Mlle Sarah estime sa journée perdue, lorsque le public passe vingt-quatre heures sans s'occuper de sa personne et de ses talents. Car vous savez quelle en a de toute espèce; elle peint comme Bonnat, elle sculpte comme Mercié ou Chapu, elle monte en ballon comme M. Godard, et la Comédie Française, c'est elle qui la porte sur ses fortes épaules. On a ri d'abord de ses prétentions d'enfant gatée, mais on commence à les trouver parfaitement ridicules et pour combler la mesure, renouvelant la frasque de Londres, voici l'actrice qui, blessée par de justes critiques, donne une seconde fois sa démission de sociétaire de la Comédie Française. Eh ! qu'on la prenne donc au mot, et que, devenue étoile errante, elle aille porter ailleurs ses costumes, son ciseau, son maillet et ses coups de tête. Seriez-vous bien malheureux si Mlle Sarah Bernhardt n'habitait plus Paris ?... ma foi, ni moi non plns.

***

On vient de découvrir au cimetière du Père-Lachaise, le tombeau monumental de Mme la comtesse d'Agoult, connue sous le nom de Daniel Stern. — Ce tombeau est en marbre blanc, gris, et en granit. La pyramide est ornée du buste de la comtesse. Trois figures de grandeur naturelle, décorent ce monument; elles sont dues au ciseau de

M. Chapu. La principale, qui a obtenu un si grand succès au dernier Salon, personnifie la Muse de l'Histoire.

Daniel Stern était, en effet, avant tout et par dessus tout, un historien. Elle en possédait toutes les grandes et saines qualités : Son *Histoire de la Révolution de 1848*, sa *République des Pays-Bas*, resteront, ainsi que ses *Essais* et ses *Esquisses morales*.

***

Les Journaux du Hâvre nous apportent une triste nouvelle: le *Musée des Familles* vient de perdre un de ses collaborateurs.

M. de la Blanchère avait pris passage à bord du bateau de Dives pour rentrer à Paris en passant par le Hâvre.

Pendant cette courte traversée, il tomba sans connaissance et, à l'arrivée du bateau, malgré tous les soins qu'on se hâta de lui prodiguer, il ne tarda pas à expirer.



Le professeur Nordenskiöld, dessin de A. Duvivier.

Né à la Flèche, M. de la Blanchère était âgé de cinquante-neuf ans et rien, quand nous eûmes le plaisir de le voir pour la dernière fois, ne pouvait nous faire craindre une pareille catastrophe.

Nature pleine de vie, de mouvement, esprit alerte, s'il n'était point un savant en titre, il possédait toutes les qualités d'un vulgarisateur habile. Il s'était particulièrement tourné vers les sciences naturelles; il a publié un ouvrage important : le *Dictionnaire général des pêches*; les *Oiseaux utiles et nuisibles*, différents volumes écrits avec savoir et belle humeur, il collaborait activement au journal *La Chasse* et nos fidèles abonnés n'ont pas oublié les nombreux et curieux articles qu'il a fournis au *Musée;* ajoutons à ces titres qu'il fut officiellement attaché à notre *Exposition universelle*.

Nous déplorons vivement la perte que nous venons de faire, nous regrettons l'homme aimable, l'écrivain spirituel et nous prions sa famille désolée d agréer la part très réelle que nous prenons à sa douleur.

A. de Villeneuve.

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

VOYAGES ET FANTAISIES

MÉMOIRES D'UN MANDARIN



Ting-Hai, dessin de Scott.

I

PREMIERS SOUVENIRS.

« La piété filiale, dit notre grand et divin Confu-
« cius, est la racine de toutes les vertus.

« La piété filiale embrasse tout, depuis l'empereur
« jusqu'au dernier de ses sujets. Elle ne commence
« ni ne finit à personne. Quelque difficulté qu'on
« trouve à en remplir tous les devoirs, il serait in-
« sensé de dire qu'on ne peut s'y conformer.

« Un vase appartient moins au potier qui vient de
« le faire, un livre à celui qui vient de l'écrire, un
« arbre à celui qui vient de le planter, qu'un fils à
« son père et à sa mère.

« Un fils est la chair de la chair, les os des os
« de ses parents; et qui oserait soutenir qu'on peut

« avoir une âme noble sans aimer ses parents serait « un fou qu'il faudrait lier, ou un monstre qu'il « faudrait étouffer.

« Aimer, servir, honorer ses parents pendant leur « vie, et les pleurer, les regretter après leur mort « est le grand accomplissement des lois fondamen- « tales de la société humaine. Qui a rempli vers « eux toute justice pendant leur vie et après leur « mort a fourni en entier la grande carrière de la « piété filiale. »

Ces saintes paroles sont gravées en mon cœur depuis le jour où mes yeux purent voir s'épanouir au printemps les premières fleurs de pêchers, et tomber en automne les dernières feuilles du saule. Et, c'est en me les rappelant, en invoquant l'assistance de leur sublime auteur que, à la veille d'entrer parmi les muriers et les ormes (1), j'ai voulu, quoique d'une main tremblante, tenir encore une fois le pinceau (2) pour fixer mes souvenirs.

En vérité le temps est passé pour moi de viser aux faveurs de Wen-Wang (3), prince et dieu de de l'illustre corporation des lettrés, dont, bien In dignement sans doute, j'ai l'honneur de faire partie, mais peut-être ressortira-t-il quelque enseignement de mon récit, et par là j'aurai rendu mes dernières lunes (4) moins vides et moins inutiles.

Sur les côtes les plus orientales de l'immense empire du milieu, à l'entrée de la large baie que forment la pointe du Ning-Po et celle de Nan-Waï, et qui baigne au fond la populeuse, l'opulenté cité d'Hang-Tchéou, capitale du Tché-Kiang, se trouve une grande île qui est parmi les centaines d'îlots éparpillés autour d'elle, comme serait une baleine au milieu d'un banc de petits poissons. C'est Tchéou-San, qui après Thai-Waï (Formose) est la plus étendue des îles chinoises, car elle ne mesure pas moins de 150 lis (5) de longueur sur une soixantaine de largeur.

Mais si vaste qu'elle puisse être, Tchéo-San n'est pour cela ni moins doucement verte, ni moins gaîment fleurie, ni moins joliment accidentée, ni moins riante enfin que ne le serait la plus fraîche des îles mignonnes qui se baignent dans les eaux de nos grands fleuves ou de nos beaux lacs.

Sous un ciel presque toujours pur et toujours clément, car les glaces et les neiges y sont inconnues (6), elle est comme un jardin perpétuellement embaumé. De ses collines, sans cesse verdoyantes, descendent de clairs ruisseaux où se jouent les poissons d'or. Dans ses fertiles campagnes naissent les fruits les plus savoureux, partout où ne s'étendent pas les petits muriers (1) sur lesquels deux fois l'an l'on va cueillir, fruits non moins précieux, les coques brillantes qui donnent en abondance cette belle soie, qui, même au pays des barbares, a mérité une si grande renommée à la riche province de Tché-Kiang. Douces y sont les mœurs, doux aussi le langage.

Non loin de la rive méridionale de cette île, la petite ville de Ting-Hai s'étage sur un coteau dominant la bleue immensité de la mer, qui apparaît au loin toute semée d'îlots bruns, toute animée de jonques, de barques aux voiles blondes. La paisible cité s'étend largement sur le riant pays, coupée de vergers, de bosquets où se cachent des pavillons, où se dressent des pagodes, et où les familles ont érigé des sépultures, devant lesquelles fument souvent les parfums.

Peuplée de cultivateurs, de marchands, de marins, Thing-Hai compte aussi dans ses environs de nombreux monastères de la doctrine de Fo (Boudha), quelques ermitages de religieux professant le vieux culte de Lao-Tsé (2) et aussi quelques temples voués à diverses divinités et desservis par de pieux personnages qui vivent des offrandes publiques.

C'est dans ce beau, dans ce doux pays, où je ne suis pas né, mais où je fus amené fort jeune, que se placent mes premiers souvenirs.

J'eus, paraît-il, une très précoce facilité d'élocution.

Encore tout petit, lorsqu'on me questionnait — et maintes gens d'ailleurs y prenaient plaisir, — j'étonnais par la sureté, la précision de mes réponses.

Fière de moi, la vieille Houngiu, bonne femme que j'avais pour gouvernante, ne laissait jamais échapper l'occasion où pouvait se manifester mon jeune mérite. Quand, par exemple, m'ayant vêtu de mes plus beaux habits, elle me menait dans les campagnes environnantes, soit pour une simple promenade, soit pour me faire accomplir quelque dévotion à telle ou telle divinité ayant par là son sanctuaire, il était rare que des passants ne s'arrêtassent pas, tout surpris d'ouïr un enfant d'un âge si tendre s'exprimer avec tant de netteté. Alors la vieille Houngiu souriait.

— Quel âge a donc ce beau petit parleur? disait le passant.

— Encore deux lunes, et il n'aura vu que quatre fois fleurir les pruniers.

— Est-ce possible? Et comment s'appelle-t-il ?

— Demandez-le lui, il saura, je pense, vous répondre.

— Mon enfant, reprenait alors le passant, voulez-vous me dire quel est votre nom?

— Certainement. J'ai pour nom de lait (3) Tchun (Printemps).

1. C'est à dire près de mourir : les ormes et les muriers étant les arbres que les chinois plantent ordinairement autour des sépultures. Nous dirions, par une métaphore analogue : « Aller reposer sous les cyprès. »

2. Les Chinois, on le sait, se servent pour écrire d'un pinceau ; l'écritoire est une petite plaque de marbre ou de schiste où l'on broie et délaie l'encre, qui est faite de noir de fumée broyée avec de l'eau gommée.

3. Wen-Wang écrivit, il y a quelque trois mille ans, le *Yu King* ou *livre des changements*, le plus ancien et le plus mystique des classiques chinois.

4. Les Chinois supputent ordinairement le temps par lunaisons.

5. Le *li* chinois équivaut à un dixième de nos lieues communes.

6. Située entre les 30e et 31e degrés de latitude, l'île de Tchéou-San, jouit à peu près du climat de Madère ou du nord de la Floride.

1. En Chine le murier pour la nourriture des vers à soie est toujours cultivé en arbres nains.

2. Lao-Tse, philosophe qui vivait dans le septième siècle avant l'ère chretienne, professa une doctrine qui n'était pas sans analogie avec celle de Pythagore ; mais cette doctrine a été depuis fort défigurée par ses sectateurs qui, sous le nom de moines Tao-Sé, ne sont autres que des mendiants faisant métier et marchandise d'une prétendue faculté d'exorcistes, à l'aide de laquelle ils exploitent ouvertement la crédulité populaire.

3. Premier nom donné à l'enfant, et qui correspond à notre nom de baptême.

— Un joli nom qu'on vous a choisi là.

— On me l'a choisi parce que mon père étant déjà avancé en âge lors de ma naissance, ç'a été pour lui comme si son printemps revenait.

— Quel âge a donc votre père, et quel est son nom ?

— Il a cinquante ans, son nom est Wou, son surnom est Sieu, et son nom d'honneur Han-Wen (1).

— Que fait-il?

— Il est marchand de riz, il habite la rue du Yu-Men (2).

— Ah ! je sais, en face, n'est-ce pas, du palais du gouverneur?

— Oui, si bien que nous sommes toujours les premiers à entendre résonner le gong (3) quand on le frappe pour annoncer la sortie du magistrat, ou bien quand quelqu'un le fait retentir pour demander justice.

— Fort bien ! mais votre père, si je ne me trompe, n'habite Thing-Hai que depuis fort peu de temps. Il n'y est pas né.

— Mon père est né et a vécu longtemps dans la province de Kiang-Si, mais à la mort de ma mère, peu après ma naissance, le chagrin l'a poussé à changer de pays. C'est alors qu'il est venu se fixer à Thing-Hai.

— Quoi qu'il en soit, heureux père! car nul doute que grand honneur lui revienne de son fils.

Que toutes ces répliques fussent tirées de mon propre fond, je suis loin de vouloir l'affirmer. Je dois dire au contraire — car il m'en souvient bien — qu'étant donné mes précoces facultés de verbiage. mon père Wou, aidé de la vieille Houngiu, avait pris une sorte de soin tout particulier de m'en apprendre, de m'en faire répéter les termes, que j'allais redisant au premier questionneur venu.

En même temps d'ailleurs — autre souvenir bien formel, — mon père Wou, dès mes premières marques d'intelligence et de mémoire, s'était attaché à faire que je retinsse par cœur les plus frappantes maximes du *Hiao-King*, le beau livre que Confucius a consacré tout entier aux devoirs de la piété filiale.

Peu lettré, car ne s'étant jamais occupé que de commerce, il n'était guère familier qu'avec les livres de compte, il ne pouvait, malgré sa vive tendresse pour moi, songer à me donner même les premières notions de cet art littéraire si grand, si difficile, par la pratique duquel je devais, selon son vif désir, arriver aux dignités, dont l'honneur reviendrait sur son nom, sur sa mémoire...

Ici je voudrais bien remarquer l'erreur singulière où tombent les barbares d'Occident, qui, à ce qu'on assure, ont coutume d'admettre que la renommée acquise par un homme rejaillisse presque à perpétuité sur ses descendants, qui dès le lendemain, peuvent ou démériter gravement ou seulement s'endormir dans l'inertie ou l'insignifiance. Plus vraie, plus juste n'est-elle pas la tradition qui chez nous veut que la gloire du fils remonte immédiatement comme une sainte couronne sur la tête du père, premier et réel auteur des mérites qui ont motivé cette gloire?...

Mais reprenons.

Hors de la ville, à peu de distance toutefois de notre maison, mon père Wou avait acheté sur le penchant d'un côteau, certain enclos de plaisance au haut duquel, dans les arbres, il avait fait construire un petit temple où était placée la *tablette* (1) du très saint Confucius, et qui par conséquent, était dédié à ce sage des sages, mais plus particulièrement comme auteur de ce même Hiao-King, ou livre de la piété filiale, dont j'ai déjà parlé et dont, sans doute, je parlerai souvent encore, car il fut le guide constant, je pourrais dire unique de ma vie.

Le plus grand plaisir de mon père semblait être de me conduire dans ce temple où, pendant que, dans l'urne aux parfums, brûlaient des baguettes odorantes, il m'entretenait sans cesse des prescriptions du Hiao-King. Puis il m'emmenait un peu plus bas, sur un tertre ménagé entre un vieil orme et un gros mûrier, et m'ayant fait asseoir à côté de lui:

« C'est là, me disait-il, que, quand mes yeux se seront fermés à l'éclat des astres, tu feras déposer ma dépouille, dans le riche cercueil que tu m'auras préparé. C'est là que pieusement mon souvenir sera honoré, à cause des vertus dont tu auras certainement fait preuve. C'est là qu'au printemps et à l'automne tu viendras joncher mon tombeau de paillettes d'or, de rubans de soie; et que tu déposeras les cinq offrandes : le poisson, la poule, le canard, les fruits, le vin, et que, prosterné, tu murmureras les prières filiales. N'est-ce pas, mon enfant, n'est-ce pas ?... »

Naturellement je ne pouvais que promettre d'accomplir fidèlement tous ces devoirs — qui d'ailleurs sont d'obligation traditionnelle pour tous les fils.

Un jour — je devais alors toucher à mon septième automne — comme mon père et moi nous visitions le temple, je vis des ouvriers occuper à placer à quelque distance les assises d'un petit édifice; et je demandai ce que devait être cette construction.

— Je fais élever là, répondit mon père, une cellule, un ermitage pour un saint homme avec lequel tu ne tarderas pas à faire connaissance.

Une demi-lune plus tard, en effet, nous étant rendus au même lieu, nous y trouvâmes installé dans un pavillon bâti et couvert de simples bambous, et très rustiquement meublé, un vieillard vénérable, dont l'aspect me parut d'autant plus imposant qu'il était vêtu d'une longue robe blanche de

1. Les Chinois ont tous au moins deux noms, et souvent un troisième, dit nom d'honneur. Le premier seul passe aux enfants comme nom de famille; quelquefois aussi des noms ou plutôt des épithètes posthumes leur sont décernées en vertu du mérite de leurs enfants, qui se trouvent ainsi ennoblir en quelque sorte leurs ascendants.

2 Édifice communal où le principal magistrat réside et rend la justice : préfecture et tribunal réunis.

3. Sorte de cymbale d'airain, dont la vibration a une intensité toute particulière.

1. La doctrine de Confucius étant toute de pratique humaine et terrestre, sous la suprême invocation d'une intelligence supérieure, indéfinie, aucune image peinte ou taillée ne doit être placée dans ses temples. On y met seulement une *tablette* qui, portant son nom, accompagné des plus laudatives épithètes, est l'objet d'une profonde vénération Dans chaque maison d'ailleurs figurent, également vénérées, les tablettes des ancêtres, qui chez les riches sont même placées dans une chapelle particulière.

toile — funèbre appareil du grand deuil (1). La tête couverte d'un bonnet blanc, surmonté d'un globule bleu — que je savais déjà être l'insigne d'une haute dignité, il était assis, tenant un livre ouvert sur ses genoux.

Les yeux levés au ciel, il semblait profondément absorbé dans la méditation d'un passage qu'il venait de lire.

Au bruit de nos pas, il se leva, fit une profonde révérence que mon père et moi lui rendîmes, puis arrêtant sur moi un regard plein de douceur :

— C'est là sans doute mon futur élève, dit-il, d'une voix au timbre gravement harmonieux.

— Oui, docteur.

— Bien, fit le vieillard, nous serons, j'espère, bons amis.

— Je le souhaite pour son bien et pour l'honneur de mon nom, répartit mon père ; car si vous daignez faire tomber sur lui les perles et les pierres précieuses de votre savoir...

— Il suffit, frère (2) Wou, interrompit le docteur en faisant une légère inflexion de tête, qui était un mouvement de modestie, laissons-là mon savoir, car ce que je sais avant tout, c'est que je ne suis qu'un pauvre lettré bien indigne de si hauts éloges. Dites-moi, quand désirez-vous que l'enfant reçoive sa première leçon ?

— Je voulais seulement vous le présenter aujourd'hui, répliqua mon père ; demain sa gouvernante vous l'emmènera vers la troisième heure du jour (3), si toutefois cette heure vous semble bien choisie.

— Très bien choisie, en effet.

— Et si vous l'agréez ainsi, docteur, il en sera de même chaque jour.

— Parfaitement, dit le docteur qui, ayant posé une main sur ma tête comme pour témoigner d'une sorte de paternelle adoption, ajouta : « Donc, à demain ! » Puis sortant du pavillon. « Vous permettez reprit-il, en montrant à quelque distance sur la terre fraîchement remuée une large pierre pleine d'inscriptions et jonchée de papiers dorés, c'est l'heure de mon second hommage quotidien. Et puisque je vous dois cette consolation...

— Allez, docteur, allez ! dit mon père.

Le docteur s'inclina, et l'instant d'après nous le vîmes s'agenouiller près de la pierre qu'il frappa du front et sur laquelle il resta courbé et comme anéanti dans une douleur immense.

— Regarde, enfant, me dit mon père, dont la main eût un fébrile tremblement en serrant la mienne, regarde et que ce spectacle entre dans ton cœur. Celui-là est le modèle des fils. Regarde bien.

Je regardais bien, en effet, car je ne laissais pas d'éprouver un véritable étonnement à la vue de cet austère, de ce majestueux vieillard, tout couvert de la blanche et lugubre livrée de deuil, s'abîmant ainsi dans la plus entière humilité.

— Là, reposent ceux qui lui donnèrent le jour, et qui lui ont dû la gloire, reprit mon père ; depuis bien des années ils sont morts, et le temps n'a rien emporté de ses regrets, de sa douleur ; comme au lendemain de leur perte, il se voue au culte de leur chère mémoire.

L'accent d'étrange, de solennelle gravité qu'avaient les paroles paternelles, me causait une vive, une profonde impression et il me semblait qu'il y eût dans la vue de ce vieillard quelque chose d'une apparition surnaturelle.

— Allons, dit mon père, quand il put croire que ma jeune sensibilité avait été soumise à une épreuve suffisante.

Et nous nous éloignâmes ; mais j'emportai de ma première visite au vieux solitaire un souvenir impérissable.

II

Le docteur Lao Tsang

Or ce vieillard qui avait accepté la tâche d'être mon précepteur littéraire et moral, n'était autre qu'un lettré du plus haut mérite et d'un très haut grade.

Ayant obtenu le collet vert (1), presque au sortir de l'adolescence, licencié trois ans plus tard, il avait cueilli la branche d'olivier odorant (2) avant l'accomplissement de sa vingt-troisième année ; il n'aurait même tenu qu'à lui de monter bientôt le cheval d'or, et d'entrer plus tard dans la salle de jaspe (3), mais, aimant les lettres pour elles-mêmes et désireux de les cultiver avec quelque liberté, il se fut soustrait à toutes les ambitions qu'elles font naître d'ordinaire, si en même temps, son cœur n'eût appartenu à la noble passion de la piété filiale qui, chez lui, était le sentiment dominant tous les autres.

Fils de pauvres paysans de notre île de Tchéan, à qui il avait gagné les plus beaux noms d'honneur, il n'avait accepté la charge de magistrature à laquelle son grade littéraire lui donnait droit, que pour en consacrer les principaux bénéfices à combler ses parents de toutes les aises de la vie. Il s'était même refusé à serrer le nœud de soie (4), pour que rien ne fût retranché au bien-être de son père et de sa mère, et pour être plus entièrement à l'accomplissement de tous ses devoirs envers eux.

On le sait, car telle est la prudente loi de notre grand empire, toute magistrature ne peut être exercée que loin du pays de naissance de celui qui en est revêtu.

Le docteur Lao-Tsang nommé au gouverne-

1. Le blanc est en effet, chez les Chinois, la couleur choisie pour symboliser la profonde tristesse causée par la mort des êtres les plus chers. C'est en s'habillant entièrement de blanc qu'un fils prend le deuil de ses parents, une femme de son mari. Le deuil au second degré ou pour les assistants aux funérailles est porté en bleu ou en blanc rayé de jaunâtre.

2. Cette appellation est ici une pure formule de politesse, qui constitue une marque de grande déférence envers la personne à laquelle elle s'adresse.

3. Les Chinois divisent le jour d'un minuit à l'autre en douze heures qui, par conséquent, équivalent à deux des nôtres. L'heure indiquée ici correspondrait à notre midi.

1. Le collet vert est l'insigne d'un grade littéraire acquis par un premier examen et qui équivaut à notre baccalauréat. Vient ensuite ce que nous appellerions la licence.

2. Cueillir l'olivier odorant, c'est être reçu docteur.

3. Dès qu'un fils a fait preuve de hautes facultés, le premier soin de l'empereur à qui il est rendu compte de ses mérites, est de conférer au père et à la mère, vivants ou défunts, de flatteuses qualifications pour le don qu'ils ont fait à l'Etat d'un sujet aussi remarquable.

4. Se marier. Cette locution s'explique par cela que, lors de la cérémonie symbolique qui consacre l'union, les deux fiancés, vêtus de leurs plus beaux habits, prennent à la main, en se faisant de nombreux saluts, la femme, le bout d'un large ruban vert, l'homme, celui d'un ruban rouge, noués ensemble par l'autre extrémité.

ment d'une ville du Hou-Nan, à deux mille lis (200 lieues) au moins de Thang-Hai, avait emmené avec lui le paysan et la paysanne, ennoblis par ses mérites, afin de pouvoir, lui, grand dignitaire, continuer à leur prodiguer chaque jour les marques de sa tendresse, de son respect, et afin de les servir de ses propres mains dans toutes les circonstances indiquées par les saints livres.

Chaque jour, quand le docteur Lao-Tsang avait expédié les affaires de son gouvernement, pourvu au cours régulier de la justice, et accordé à tous ceux qui étaient venus les lui demander les bons conseils et l'assistance du magistrat paternel, quand aucun devoir à rendre aux auteurs de ses jours ne le réclamait plus, sa joie la plus vive, son bonheur le plus parfait était de se retirer, seul ou avec quelque fin lettré philosophant comme lui, dans le jardin ou dans la galerie de son Yu-men, toujours ornée des plus frais arbrisseaux, de rosiers, de chrysanthèmes, d'orchis, soit pour se livrer simplement à la pure contemplation des fleurs, soit pour les décrire, les célébrer en vers harmonieux, ou encore pour se livrer à la méditation des écrits de Confucius, qui restait à ses yeux le lettré des lettrés, le sage des sages.

Longtemps il en eût été ainsi pour le docteur Lao-Tsang, si son père et sa mère eussent été admis à devenir, selon la touchante expression du maître, « deux têtes blanches veillant l'une sur l'autre ; » mais tous deux presque en même temps, presque le même jour, et alors que le plus âgé n'avait pas encore vu cinquante fois reparaître les hirondelles, tous deux atteignirent l'heure où l'on n'a plus besoin que de pieux souvenirs et de parfums (1). Dès lors c'en fut fait de la carrière publique du docteur Lao-Tsang.

Quand il eût accompli tous les rites funèbres, quand, observant le jeûne pour maigrir dans sa chair, il eut passé toute une lune à pleurer sur les riches cercueils où il avait lui-même déposé les défunts, il dépêcha au Fils du Ciel (l'Empereur), une respectueuse supplique que, d'ailleurs son deuil lui interdisait temporairement de remplir (2);

1. Ce que les enfants offrent à leurs parents morts.
2. Tout fonctionnaire qui perd son père doit immédiatement cesser ses fonctions pour toute la durée de son deuil qui est, en ce cas, de deux ans au moins.



Le docteur Lao-Tsang, dessin de Scott.

et il attendit avec impatience la venue de son successeur pour prendre avec ses morts, le chemin de la terre natale qu'il avait toujours aimée, elle aussi, d'un amour de fils.

Modèle des magistrats, le docteur Lao-Tsang, ne quitta pas la cité où pendant quelques années il avait fait fleurir la justice et le bon ordre, sans que son départ y causât de vifs et sincères regrets. Au moment de partir, il reçut des citoyens, un parasol aux dix mille noms d'or (1), ainsi qu'une robe magnifique aux vingt nuances brillantes. Il ne put la revêtir parceque le grand deuil qu'il portait et auquel il s'était dès lors voué pour sa vie entiére lui interdisait toute autre couleur que le blanc; mais il la garda comme une marque insigne de la gloire acquise par lui à ses parents.

Enfin, comme il allai franchir l'enceinte, il y trouva réunis les notables, qui, aux acclamations du populaire, le prièrent d'échanger contre des bottes d'honneur celles qu'il portait, et qui devaient rester suspendues à la porte de la ville, — ce qui est, ainsi que chacun peut le savoir, le plus éclatant témoignage d'amour et d'admiration, que puissent décerner à un magistrat ceux qui ont vécu sous sa loi.

Mentionner ces hommages exceptionnels, c'est dire qu'étranger aux concussions par lesquelles tant d'indignes fonctionnaires s'assurent une criante opulence, le docteur Lao-Tsang, n'emportait guère du pays où il avait répandu ses trésors d'intégrité, que des regrets et des marques d'honneur.

Aussi, quand il eut suffi aux frais d'un long voyage, quand arrivé à Tchéou-San, il eut acquis le champ où ses morts devaient être inhumés, et qu'il eut fait élever auprès la maisonnette où il comptait achever ses jours, il ne lui restait plus qu'un millier d'onces d'argent (2).

Il plaça cette somme à intérêt chez un riche commerçant de l'île, décidé qu'il était à ne plus rentrer dans les emplois, et à vivre de ses très modestes revenus, en se partageant jusqu'à sa dernière heure, entre la piété filiale et le culte désintéressé des lettres et de la philosophie.

Tranquillement, purement s'écoulaient ses ans,

1. C'est à dire portant inscrites en lettres d'or de nombreuses et très laudatives appréciations de sa belle conduite.
2. L'once d'argent chinoise vaut environ 7 fr. 50.

quand la ruine du marchand, dépositaire de son avoir, lui enleva toutes ses ressources. Alors le brave homme trop âgé déjà, et trop étranger au monde pour briguer de nouvelles fonctions, vivait en peignant et en vendant aux uns et aux autres de ces bandelettes, chargées de maximes, dont chacun a coutume de décorer les portes, et les salles intérieures des maisons. Cette pauvre industrie eut cependant suffi à sa vie frugale, si pour obliger un parent, il n'eût répondu d'une dette que celui-ci croyait devoir acquitter prochainement, et qu'il n'acquitta pas. Sa maison, son champ se trouvaient ainsi engagés, et l'on venait même de les mettre en vente...

De cette épreuve, l'austère, le frugal docteur ne se fut point ému, outre mesure, si l'inévitable dépossession n'eût atteint ses chers morts. Qu'allaient-ils devenir, eux et lui? Eux surtout. C'était la question qu'il se posait avec une angoisse cruelle, quand sa position fut connue de mon père, qui, aussitôt se rendit auprès du vieillard, et qui, avec toutes les déférences dues à un aussi noble personnage, l'engagea à ne plus s'inquiéter de cette mésaventure.

De là l'offre de construction du pavillon, du transport des restes mortuaires et de la pierre sépulcrale près du temple déjà voué à la piété filiale, avec donation absolue du terrain et de l'édifice. Mon père stipulait, en outre, qu'il se chargerait de l'entretien du docteur, qui ainsi ne serait plus tenu à aucun travail manuel.

— Fort bien! avait dit tranquillement le vieillard qui avait l'âme assez haute pour savoir admettre la spontanéité d'un élan généreux, mais je voudrais pouvoir reconnaître l'assistance que vous m'offrez.

— Vous le pouvez d'autant mieux, docteur, que je ne vous offre rien sans avoir une visée. C'est en vérité avec fort intérêt que j'entends faire chez vous le placement de quelques légers sacrifices. Je ne sais même si je dois exprimer les conditions auxquelles j'ai pensé.

— Parlez.

— J'ai un fils, seul trésor de ma vie solitaire. A son premier anniversaire de naissance, j'ai placé devant lui, ainsi que le veut la coutume antique, l'arc, les flèches et les pinceaux, qui devaient, selon le choix qu'il ferait, indiquer la destinée de l'enfant. C'est sur les pinceaux que ses petites mains se sont abaissées. Depuis en effet, vif s'est éveillé son esprit, subtiles se sont ouvertes ses lèvres, déliés se sont montrés ses doigts.

— L'enfant, pensez-vous, dit le docteur, pourrait devenir une plante des jardins académiques et cueillir un jour l'olivier odorant (1).

— Je le pense.

— Heureux serais-je donc si je puis allumer pour lui les premiers flambeaux éclairant la noble voie. Ce me sera ne pas finir tout entier que laisser en lui quelques lueurs de mon infime esprit. (2)

— Et puis, et surtout, docteur, vous lui enseignerez, par la maxime et par l'exemple, la piété filiale si hautement incarnée en votre personne.

— Vous me demandez, précisa le vieillard, de lui enseigner ce qui constitue la vie. Soit!

— Que ne vous devrais-je pas, docteur, pour ce service immense?

— Frère Wou, reprit le docteur, le sage des sages a dit: « Le plaisir de bien faire est le seul qui ne s'use pas. » Vous devez comprendre mieux que personne la vérité de cet adage. Le sage a dit encore: « On peut se passer des hommes, mais on a besoin d'un ami. » Soyons amis, frère Wou et que l'enfant, chair de votre chair, devienne l'esprit de mon esprit. »

L'entretien s'acheva, qui avait comblé mon père de joie.

Huit jours plus tard, le docteur Lao-Tsang était installé, avec ce qui restait des siens ayant droit de propriété absolue, auprès du petit temple voué au sage des sages, dont en quelque sorte il se trouvait ainsi devenu le prêtre.

III

L'ÉTRANGÈRE

Que mon père, rêvant pour moi un brillant avenir, se fût empressé de saisir l'occasion de m'assurer les enseignements d'un maître aussi remarquable, et qu'en ce cas, il n'eût pas songé à mesurer les sacrifices, rien là qui ne semble normal; mais il n'en faudrait pas inférer qu'il fut étranger aux mouvements de pure générosité.

C'était au contraire parce qu'il avait dans le pays la réputation bien formelle d'en être coutumier que cette heureuse aventure lui était échue.

Jouissant d'une belle aisance, à laquelle s'ajoutaient les bénéfices assez importants de son négoce, mon père Wou avait mérité par sa droiture en affaires, par son évidente modération dans la recherche du gain, et par son indulgence envers ses débiteurs en retard, le plus libéral, le plus honorable renom dans la ville et dans le canton de Thing-Hai.

Chez lui toujours le prix du riz était fixé à plusieurs sapèques au-dessous des taux établis chez les autres marchands. — Ce qui, notons le, ne laissait pas de lui susciter la sourde inimitié de ceux-ci.

Il y gagnait, à vrai dire, la sympathie d'une nombreuse clientèle, d'autant mieux disposée pour lui que les exemples n'étaient pas rares de pauvres gens aux besoins desquels il avait pourvu spontanément, et d'autres qu'il avait tenus quittes d'un arriéré qu'il leur eût été trop difficile de couvrir. Au seuil de sa maison d'ailleurs, les indigents étaient toujours assurés d'obtenir quelque dons d'aliments, et sous son toit plus d'une fois le malheureux voyageur trouvait l'abri et le reconfort.

Aussi, quand une infortune quelconque venait à la connaissance de gens qui par eux-mêmes ne pouvaient les secourir: « Il faut en parler à Wou, le marchand de riz, disaient-ils. » C'était ainsi qu'il avait été informé de l'embarras du docteur Lao-Tsang. Cet embarras, comme mon père aimait à le répéter, avait été pour lui et pour moi un véritable coup de fortune morale: mais en combien

1. Nous avons déjà vu qu'une branche d'olivier odorant (*Olea fragrans*), est le signe du succès aux concours littéraires supérieurs.

2. La modestie à outrance est de rigeur pour tout Chinois bien élevé.

de cas n'avait-il retiré de ses libéralités que le plaisir qui ne s'use pas, pour employer à mon tour, la maxime du sage ? Chaque jour, non-seulement sa constante préoccupation avait pour but le bien qu'il pourrait faire, mais encore, dès que j'avais pu comprendre ses leçons et son exemple, il avait voulu que je fusse habitué à la pratique des bienfaits.

Je n'ai pas mémoire qu'il m'ait jamais démenti, le jour où tel ou tel m'ayant semblé digne de compassion, j'avais fait appel à ses largesses, ou subvenu de mes mains à cette détresse... Je me trompe, une fois, il refusa; et c'est même, après ma première visite au docteur, le plus marquant de mes souvenirs d'enfance.

Douze ou quinze lunes s'étaient écoulées depuis que je recevais les douces leçons du vénérable Lao-Tsang, véritable génie terrestre de la sainte bonté, de la science profonde, simple et sereine.

Chaque jour, à l'heure dite, je partais de la maison de mon père avec la vieille Houngiu, chargée de m'accompagner et de porter au pavillon le riz bouilli et les quelques fruits secs ou nouveaux formant la seule nourriture du vieillard, qui d'ailleurs n'avait d'autre boisson que l'eau qu'il allait puiser lui-même à une source sortant du rocher au bas de l'enclos.

Quand nous arrivions en vue du temple, nous étions assurés d'apercevoir au seuil de son pavillon le digne vieillard, aux pieds duquel je courais me prosterner : ce qu'il souffrait, me disait-il, non comme hommage à sa personne, mais comme accoutumance pour moi aux pieuses pratiques filiales.

Aussitôt cependant, il me relevait; nous rentrions; il s'asseyait sur un haut siège, ouvrait sur ses genoux un livre dont il me faisait épeler quelques lignes, non pas machinalement à la façon des maîtres ordinaires, mais en m'en expliquant le sens avec toutes les attentions. Puis quand j'avais articulé un passage, il me le faisait retracer d'abord avec le modèle sous les yeux, puis de mémoire, et pendant que je m'évertuais du pinceau, il ne cessait de prendre texte de ce tracé pour me prodiguer des enseignements pratiques et gradués. Après une demi-heure (1) environ de cet exercice : « Allons, » disait-il, et, après nous être inclinés au temple devant la tablette de Confucius, en l'honneur duquel, selon l'ordre de mon père, je devais allumer chaque jour une baguette parfumée, nous nous égarions ensemble à travers les arbres de l'enclos fleuri.

Et alors, la leçon de l'esprit étant achevée, commençait la leçon du cœur, qui n'était autre que la plus douce, la plus aimable des causeries, car autant d'harmonieuses paroles tombaient des lèvres du vieillard, et autant recueillai-je de joyaux choisis dans l'immense trésor de la sagesse, ou de perles précieuses trouvées en la grande mer des histoires.

Frappantes maximes, récits magnifiques, souvenirs touchants : le docteur était comme un vif et gracieux coursier semant l'or et le jaspe (2) à chacun de ses pas, et d'ailleurs gardant la plus simple, la plus facile, la plus imposante allure, de telle sorte que, tout petit, je me sentais porté à la hauteur de ce grand.

1. Equivalant à une de nos heures.

2. Terme de comparaison, superlatif servant à qualifier tout ce qu'on peut imaginer de plus pur, de plus beau, de plus élevé.

Enfin — car la gaîté candide est un fruit que murit la noble pureté de l'âme — au moment de remonter vers le temple, le docteur avait toujours quelque joli conte, joyeux, divertissant, à me dire, pour prix de l'attention que j'avais donnée à ses graves enseignements; ou bien, évoquant l'époque de ses ébats enfantins pour mieux descendre jusqu'à moi, il voulait que je lui fisse confidence de mes jeux, de mes divertissements, il aimait à savoir que j'avais été le plus agile à la balle, le plus adroit aux globules, que mon cerf-volant avait surmonté, abattu force rivaux (1).

Et parfois : « Vois-tu, me disait-il, laisse aux cœurs durs ces combats de grillons (2) qui servent de cruel divertissement à l'enfance ignorante; car, je te l'ai enseigné, et c'est là une évidente vérité, la vie ne commence ni ne s'achève à celle où nous sommes; nul ne connait le chemin, ni les stations que font les êtres avant d'atteindre à leur destinée définitive; qui sait donc quelles âmes tu t'exposerais à tourmenter enfermées dans ces petits corps noirs (3)? »

Avant de me quitter, il me recommandait de m'ébattre en toute liberté, pratique salutaire, disait-il, et par cela même faisant partie des prescriptions filiales, car notre cœur appartenant à nos parents de qui nous l'avons reçu, nous devons le traiter avec soin, le fortifier, le conserver, afin qu'il en puisse venir honneur à nos parents.

C'est ainsi que le saint homme savait faire sortir ingénieusement la solide maxime du propos le plus simple.

Nous nous quittions près du tombeau de ses parents où je m'étais incliné moi-même, et où je le laissais prosterné; et je m'en retournais avec la vieille Houngiu qui, pendant les leçons, avait remis en ordre le modeste intérieur du philosophe et arrosé les vases de fleurs que mon père faisait entretenir à l'entrée du temple.

Ainsi en allait-il depuis plus d'une année, durant laquelle, chaque jour, me semblait de plus en plus tardive l'heure où j'irais rejoindre mon cher précepteur, quand sur moi s'abattit une de ces maladies qui, bien qu'étant une sorte de tribut obligé payé par l'enfance à la fragilité humaine, ne laissent pas cependant de prendre quelquefois une gravité qui cause aux parents de cruelles angoisses.

Pendant plusieurs jours le danger fut réel. Vivement alarmé, et n'accordant qu'une médiocre con-

1. Le cerf-volant étant un des jouets de prédilection des enfants chinois, ceux-ci engagent très souvent des espèces d'assauts où la victoire est à celui dont le cerf-volant a dépassé tous les autres en hauteur. Les ficelles sont d'ailleurs garnies de fragments de verre destinés à couper celles des autres cerf-volants, et il y a lutte à celui qui réussira à démonter ainsi les rivaux.

2. Les enfants chinois ont coutume de garder en cage des grillons isolés qui, mis en présence d'autres insectes de la même espèce, engagent des combats terribles, sur l'issue desquels se font des paris, comme chez les Anglais à propos des combats de coqs.

3. Le dogme de la métempsycose qui fait partie des croyances populaires de la Chine, mais que n'a pas professé Confucius, est cependant admis par beaucoup d'esprits des plus distingués du vaste empire.

fiance aux médecins de notre ville, dont le plus renommé ne pouvait arguer que d'une pratique de deux générations (1), mon père, tout en faisant faire par Houngiu des offrandes aux diverses divinités ayant des temples dans le canton, manda par un exprès une célébrité de Ning-Po, qui comptait, disait-on, plus de dix *quartiers*, et qui d'ailleurs n'arriva que pour constater mon entrée en convalescence.

Il va de soi que le bon docteur Lao-Tsang me donna en cette occasion les plus vives marques d'affection. Tant qu'il y eut incertitude sur l'issue de la maladie, lui qui depuis le jour de son installation n'avait jamais quitté son ermitage, il venait chaque matin savoir comment j'avais passé la nuit et me faire entendre de fortifiantes paroles. Lorsque enfin je fus hors de danger, il ne descendit plus aussi souvent, mais les jours où il ne venait pas, c'était avec une grande impatience que, pour avoir de mes nouvelles, il attendait l'arrivée d'Houngiu, qui lui portait sa provision accoutumée.

Un matin, comme ma vieille gouvernante allait partir pour l'ermitage :

« Laissez, lui dit mon père, la journée est belle. Le médecin m'a dit hier que l'enfant pouvait prendre l'air et marcher un peu au dehors. Je veux que sa première visite soit pour aller au temple de notre enclos, brûler des parfums devant la tablette du sage des sages. Je vais l'y conduire moi-même : ce sera une agréable surprise pour le bon docteur. Nous lui porterons ses aliments. »

Aussitôt la brave femme se mit en devoir de me vêtir de telle sorte que les atteintes de l'air fussent sans effet sur mon petit corps débilité, elle m'enveloppa comme s'il eût fait un froid rigoureux. A peine me laissa-t-elle les yeux et la bouche à découvert, précaution dont je voulus d'abord me défendre, mais dont la sagesse me fut bientôt démontrée, dès les premiers pas faits hors de la maison, en reconnaissant combien l'allitement, les souffrances, la longue réclusion m'avait laissé impressionnable.

L'atmosphère me semblait plus que jamais substantielle, la lumière plus éclatante, les bruits et les senteurs plus pénétrants, et je devais marcher lentement, car tout mouvement m'était difficile aussi bien que toute impression m'était profonde.

Nous partons donc, mon père portant dans une corbeille, en même temps que les provisions du solitaire, nos offrandes pour le temple.

En approchant de l'ermitage, cette idée m'était vivement douce du plaisir qu'allait éprouver mon vieux maître ; je croyais déja entendre la joyeuse exclamation qu'il pousserait en m'apercevant. Mais déception complète. Le pavillon était fermé, le docteur n'était pas là.

— Je comprends, dit mon père, voyant qu'Houngiu tardait plus que de coutume, il aura craint un accident, une rechute, et il est allé savoir..... Si nous ne l'avons pas rencontré, c'est que, pour ménager tes forces, nous avons pris par le chemin moins rapide et plus long, il a suivi l'autre.

— Oui, c'est cela, fis-je; mais bien que la supposition de mon père (qui était juste comme nous le sûmes ensuite), parut m'expliquer tout naturellement l'absence du vieillard, je dois dire qu'étant donné mon état de faiblesse et d'extrême sensibilité, cette déconvenue insignifiante en réalité, mais répondant à l'attente d'une heure d'émotion, avait suffi à me causer une sorte de navrement.

— Allons au temple, reprit mon père.

— Allons au temple, répétai-je machinalement, du milieu des ombres qui, tout à coup, étaient venues couvrir mes débiles pensées.



L'enfant perdu, dessin de Scott.

L'accès du temple, je crois l'avoir déjà dit, était rendu public par une venelle ombragée d'alcées et de magnoliers aboutissant au grand chemin qui longeait les murs de la ville; car, vu la pensée qui avait inspiré l'érection de ce pieux édifice, il entrait dans les vues de mon père que le divin législateur du culte filial y reçut les plus fréquents hommages. Aussi, quand nous nous y rendions, nous arrivait-il souvent d'y rencontrer des gens en prière, où de voir encore fumante l'urne où de pieux visiteurs avaient allumé des parfums.

Ce jour là nous y trouvâmes, touchant du front la terre, allongeant sur la dalle du seuil deux mains amaigries et hâlées, une femme vêtue d'une robe en haillons qui laissait découvert ses pieds nus et meurtris. Ses cheveux au lieu d'être selon l'usage roulés et retenus par des flèches de corne ou de métal, étaient coupés au niveau de la nuque sèche et creuse.

1. En Chine, le mérite des médecins s'apprécie à peu près comme chez nous les titres de noblesse. La clientèle va de préférence à celui qui justifie de la plus lointaine lignée d'ascendants ayant exercé la médecine.

A notre approche elle se leva. Nous vîmes alors un visage qui était sans doute celui d'une personne jeune encore, mais qui, blême, décharné, indiquait une précoce et bien triste vieillesse. Ses longs yeux baignés de larmes avaient dans le sombre éclat de leur regard une pénétrante expression de douleur. Passant sur moi, ce regard sembla me donner une secousse.

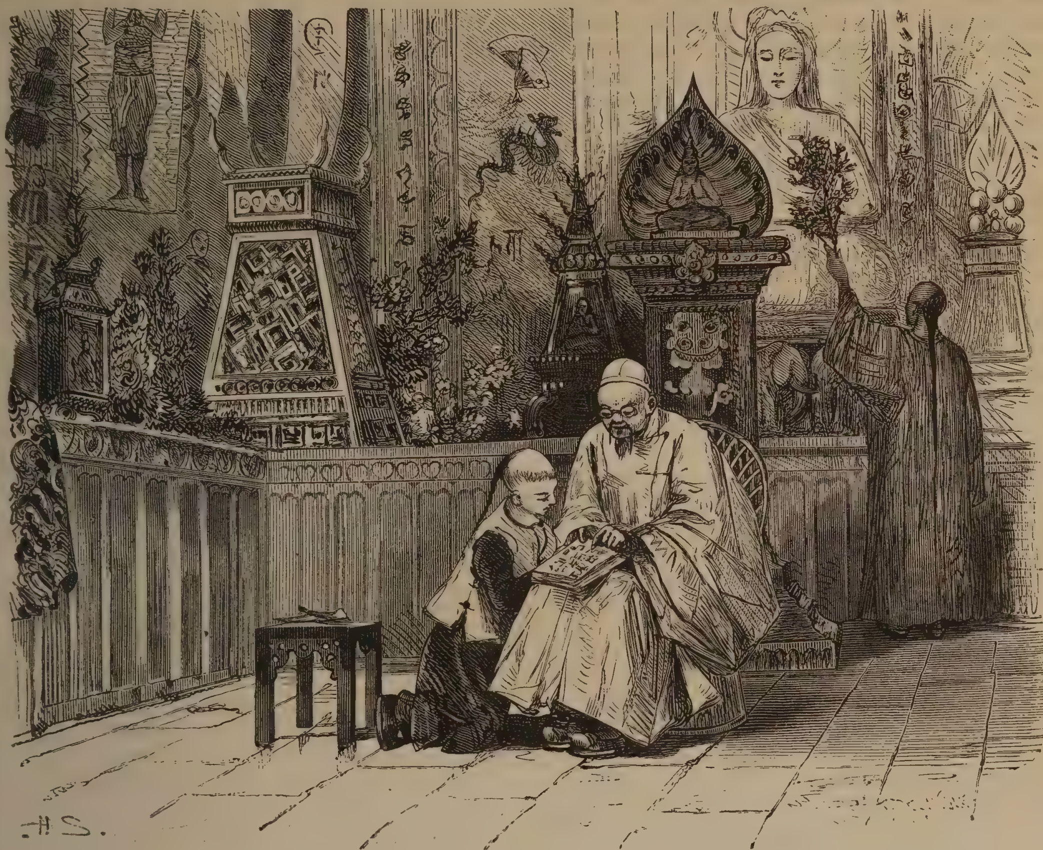
— Pardonnez-moi, dit la malheureuse d'une voix exténuée, que je crus entendre retentir au profond de mon cœur troublé, je m'en vais.

— Non, restez, Madame, dit mon père, ce temple est ouvert à tous. Que nous n'interrompions pas vos prières.

— J'ai fini de prier... ici, répliqua-t-elle ; il faut que j'aille prier ailleurs.

— Ailleurs ? répéta mon père.

— Oui, depuis sept années, ainsi est faite ma vie. De temple en temple, de divinité en divinité, je porte mes hommages. Le jour n'est pas venu, mais il viendra, j'en suis sûre, le jour où je serai exaucée. Ce sera quand j'aurai trouvé le Dieu qui est plus



La leçon, intérieur d'une pagode chinoise, dessin de Scott.

puissant que toutes les méchancetés humaines. Ce Dieu m'entendra, il finira mon malheur.

— Un grand malheur, sans doute, car vous avez l'air bien affligé, pauvre femme, dit mon père.

— Oh ! oui, pauvre femme ! répéta-t-elle. Oh ! oui, bien affligé. Vous regardez mon visage ; et ma laideur vous effraie ; à la vue des lambeaux qui me couvrent, vous pensez : « Quelle misère ! » Et pourtant — oh ! je ne le dis pas par fierté ! — pourtant j'ai été belle, pourtant j'ai été riche, drapée tous les jours dans de brillantes étoffes, habitant une maison pleine de serviteurs. Mais un jour, tout d'un coup, plus rien. Un voleur m'avait emporté mon trésor, mon tout, ma vie...

Sur ces mots, mon père parut se demander si cette femme n'était pas quelque folle qu'il entendait déraisonner.

— Votre trésor, articula-t-il lentement.

— Oui, fit-elle, un trésor que vous êtes à même d'apprécier mieux que personne, vous.

— Moi ! fit mon père ; et il sembla s'interroger encore.

— Ecoutez.

— J'écoute, dit mon père, avec la condescendance qu'on accorde aux esprits troublés.

— Il y a sept ans, reprit la femme, belle, riche, heureuse, j'habitais là-bas, presque à l'autre bout du grand empire sur les bords tout fleuris, tout

embaumés du fleuve Bleu, dans la province de Sée-Tchouen, une ville dont vous avez sans doute entendu prononcer le nom : Lou-Tchéou.

— Lou-Tchéou, répéta vivement mon père à mi-voix, et comme en lui-même.

— Ah ! fit la femme, est-ce que vous auriez visité mon beau pays ?

— Non, jamais, se hâta de répondre mon père.

— Mais l'on vous en a parlé.

— Oui... Oui... Et mon père (ce qui m'étonna, moi qui savais sa patience et sa douceur), mon père parut tout à coup avoir prêté assez d'attention aux propos de la malheureuse femme, car il fit un pas pour pénétrer dans le temple; mais elle, se plaçant de façon à lui barrer le passage : « Oh ! reprit-elle, écoutez, je vous prie, j'ai besoin de dire cela à tous ceux que je vois heureux et que je crois pieux, pour leur demander de joindre leurs prières aux miennes, car peut-être connaissent-ils le vrai, le puissant Dieu qui doit m'exaucer.

— Parlez, Madame, fit mon père, mais avec une sorte de contrainte.

— J'habitais, je vous l'ai dit, Lou-Tchéou. Mon mari était un riche marchand, faisant en grand le commerce du sel qu'on tire des montagnes voisines. Il était homme juste, bon, aimé de tous. Heureuse épouse, j'étais heureuse mère; j'avais un enfant, beau comme le jaspe, brillant comme la fleur, et qu'on eût dit formé de l'air le plus pur des montagnes et des rivières. Tous les horoscopes pris à sa naissance étaient favorables, tous les signes fortunés semblaient être sur lui et pour lui. Il devait avoir un avenir glorieux et nous nous réjouissions en cette chair de notre chair. Ah ! combien nous l'aimions ! Chez le père l'amour de son fils était comme une fièvre ardente; il tremblait de joie en l'embrassant, et quand il le voyait rire sur mon sein, il lui arrivait de dire : « Si nous le perdions, oh ! n'est-ce pas, ce nous serait la mort.»

« Un jour, — quinze lunes avaient passé depuis la naissance de l'enfant — le père dût se rendre aux mines de la montagne. C'était une absence d'un quart de lune. En partant, « oh ! veille, veille bien sur lui ! » me dit-il ; et il s'éloigna pleurant d'être obligé à ce départ. J'étais seule. Des amies vinrent à la maison. Après le repas, presque vers le soir, nous étions descendues au jardin, puis, sortant du jardin qui ouvrait sur les rives du fleuve, nous étions allées lire des vers à l'ombre des saules. J'avais dans mes bras l'enfant que je ne voulais pas quitter. Il s'endormit. Pour que son sommeil fut plus tranquille, je l'avais posé dans des langes de soie, au pied d'un rosier sauvage, et je le contemplais. Une amie qui était allée plus loin admirer les nénuphars, avait glissé en voulant cueillir une fleur. Elle appela. Nous courûmes à son aide. Ce ne fut rien. Elle put facilement remonter. Et il n'y eut qu'à rire de sa mésaventure. Nous revînmes lentement en nous égayant. J'allai voir si l'enfant dormait toujours... L'enfant n'était plus là. A nos cris, on vint, on chercha, on battit les environs : rien, rien. La nuit d'ailleurs ne tarda pas à venir ; nuit sombre, épaisse... Quelle nuit ! Au matin, rien encore. On put seulement m'apprendre que la veille, un peu avant la disparition de l'enfant, on avait vu passer par l'endroit où nous étions un de ces moines mendiants, de ces Tao-Sé, qui sont connus pour voleurs d'enfants (1). Mais qu'était devenu ce moine ? Quelle route avait-il prise ? « Il allait, disait-on, remontant le fleuve. » Et c'était tout ce qu'on savait.

Des serviteurs coururent en tous sens : rien, toujours rien.

« Et le père allait revenir, qui ne trouverait plus son fils, et qui mourrait de douleur ! et ce serait moi qui aurais causé sa mort, par mon étourderie, ma négligence ! Pourrais-je soutenir sa vue?... Pourrait-il soutenir la mienne ?.... A la veille de son retour, mon désespoir devint une folie, un délire. La nuit, sans savoir où j'allais, je sortis, je courus. Où je passai : qui le saura ? Toujours est-il qu'un matin, j'eus conscience de moi en me trouvant prosternée sur les dalles d'une pagode de Fo (Bouddha). Je questionnai sur le lieu où j'étais. J'avais parcouru sans le savoir plus de cent cinquante lis depuis mon départ de Lou-Tchéou. Je demandai la date : le père devait être de retour depuis quatre jours. Il était mort peut-être. S'il vivait, il me maudissait ; et qu'irais-je faire devant lui sans l'enfant ? Toute une journée encore, je m'éloignai. Étant tombée de faiblesse, on me releva, on me fit manger. Je m'échappai, et, la nuit, assise dans une forêt, sous le ciel, j'eus cette pensée que les hommes ne pouvaient plus me rendre l'enfant, mais qu'un Dieu devait le pouvoir... Un Dieu, lequel ? il y en a tant, que chacun prie dans le grand Empire (2). Et alors je me dis : « J'irai devant moi, priant dans tous les temples que je rencontrerai, jusqu'à ce que j'aie trouvé celui du puissant Dieu qui doit m'entendre et me rendre mon enfant. Pour vivre, je mendierai, je boirai l'eau des fontaines. Je m'abriterai la nuit dans les temples (3). On accorde

1. Les moines Tao-Sé dont il a été déjà question, ont presque tous pour élèves et serviteurs des enfants qu'on les accuse généralement d'avoir volés, mais qu'ils ont plus souvent achetés a de pauvres gens. Ces enfants, dressés par eux au *métier* d'exorciste, héritent de l'ermitage où ils ont passé leur jeune âge, et deviennent Tao-Sé à leur tour.

2. En réalité, les Chinois n'ont aucun corps de croyances bien formelles, et les cultes nombreux qui sont professés parmi eux ne méritent guère le nom de religion. La philosophie de Confucius, qui pourrait être appelée la doctrine d'Etat, car elle est d'obligation officielle, ne comporte en réalité que des prescriptions d'ordre social : la divinité y est reconnue, mais comme conception supérieure indéfinie et indéfinissable. Le bouddhisme vient ensuite qui, en principe, conclut au bonheur d'arriver au néant par l'absolu renoncement, mais que ses prêtres embarrassent par vues intéressées, de maintes pratiques superstitieuses. Enfin la vieille doctrine de Lao-Tsé, sorte d'épicurisme radicalement dénaturé, ne sert plus que de prétexte aux moines mendiants dits Tao-Sé, pour imaginer à leur profit toutes les plus extravagantes superstitions. En dehors de ces trois dogmes, qui communément confondent leurs pratiques, la croyance populaire admet tout un olympe aussi populeux que celui des Grecs et des Romains, et chacun, selon son caprice, honore divinités ou génies par les rites les plus opposés. Il y a d'ailleurs liberté complète des cultes. et s'il arrive que le Fils du ciel adresse à ses sujets des remontrances au sujet des choses religieuses, il ne le fait guère que pour les exhorter au mépris de toutes les croyances, dont la fausseté ressort généralement de la contradiction où elles se trouvent les unes par rapport aux autres, et surtout pour les engager à tenir en méfiance tous les prêtres qui ne songent qu'à tirer parti de leur crédulité. En somme le *ly* ou rationalisme l'emporte chez les gens éclairés, qui, tout en complimentant les autres de professer une religion qu'ils ne professent pas eux-mêmes, s'accordent pour répéter cette formule conciliante : « Les religions sont diverses. la raison est une : nous sommes tous frères.» Aux yeux des Chinois, — dit le missionnaire Huc, — les cultes sont tout bonnement affaire de goût et de mode, et l'on ne doit pas y attacher plus d'importance qu'à la couleur des vêtements. » Toutefois, insistons sur ce point, il n'est pas de pays où le nombre des dieux et des sanctuaires soit plus grand qu'en Chine, et où se trouvent plus de gens vivant du produit des idées et des pratiques superstitieuses.

3. La plupart des temples, en Chine, servent d'asile aux voyageurs.

bien l'aumône aux bonzes de Fo, qui font mépris de tout, aux Tao-Sé qui volent les enfants. Les pères, les mères à qui l'on a pris les leurs, donneront bien un peu de riz à la pauvre mère à qui son enfant a été volé. » Voilà ce que je me dis, la nuit dans la forêt. Et depuis — depuis sept ans – je vais au hasard, je prie, je cherche le Dieu puissant. Ah ! que j'en ai frappé de mon front et senti froides sous mes mains des dalles de temples ! Une fois même, c'était dans une cité des bords de la mer, les barbares d'Occident ont là une pagode, où ils adorent le Seigneur du ciel (1). J'y suis entrée, j'ai vu sur le mur, au-dessus d'une tablette toute garnie de fleurs, la figure d'une déesse tenant dans ses bras un enfant beau, magnifique comme le mien. Je passai là une journée tout entière à dire : « Déesse, déesse, tu as ton enfant, toi, rends-moi le mien ! » Mais la déesse ne m'a pas entendue. Et j'ai marché encore, toujours, et je marcherai tant que les chemins n'auront pas usé mes pieds, jusqu'à ce que l'enfant me soit rendu.

Dernièrement, dans un pays où les cœurs restaient sans compassion, j'ai dû vendre ma chevelure, qui était encore belle. On me l'a payée une *enfilade* de sapèques (1). Une fortune ! J'ai donné la dernière au batelier qui m'a passée dans cette île où — m'a-t-on dit — se trouvent beaucoup de temples. Et je suis venue à celui-ci que j'ai aperçu dans les arbres. Je vais aller à un autre. Et, voyez-vous, c'est un rêve, toujours le même que je fais depuis que je marche, et qui me ranime quand la force va me manquer — j'ai la certitude qu'un jour, pendant que je serai en prière, j'entendrai une voix céleste disant : « Ton enfant est là, pauvre mère. » Et mon enfant sera là... Oh ! je le trouverai bien, à la fin, le Dieu tout puissant qui doit faire ce miracle !

Sur ces derniers mots qu'elle avait prononcés avec une étrange énergie, la femme se recula comme pour ne plus contraindre mon père à lui prêter son attention.

J'avais remarqué que pendant que la femme parlait, la main de mon père, qui tenait une des miennes, éprouvait une sorte de tremblement, et, très évidemment pour moi, mon père était pris d'une grande impatience, — ce qui m'étonnait de la part d'un homme ordinairement si déférent envers les infortunés.

— Vous venez sans doute ici prier le Dieu pour la santé de votre enfant, reprit la malheureuse. Il est pâle, il a été ou il est encore souffrant. Que le Dieu vous le garde !... Quel âge a-t-il, ce mignon?...

— Huit ans, répondit mon père dont la voix était toute grossie, toute singulière, et qui d'ailleurs me rajeunissait d'une année dans sa réponse.

— Ah ! fit la femme, il a donc un an de moins que le mien.

Et comme, en parlant, elle se baissait pour prendre ma main, je sentis un commencement de mouvement que fit mon père, comme pour m'attirer et empêcher que la femme ne me touchât. Il s'arrêta, mais elle, ayant vu cela :

« Oh ! n'ayez pas peur ! dit-elle, je ne veux point lui faire de mal... Seulement baiser sa petite main ; je sens que cela me donnera du courage. Vous le permettez bien. »

De moi-même alors j'avançai la main ; et la pauvre femme l'ayant prise dans ses mains amaigries, y posa deux lèvres si froides que par tout mon corps courut un frisson que je crois éprouver encore.

En se relevant : « Le Dieu vous gardera, cher enfant ! » dit-elle, pendant que de ses yeux semblait entrer dans mes yeux un profond regard, qui devait depuis y rester toujours gravé.

Puis se retournant : « Allons ! soupira-t-elle, allons plus loin ! »

Et lentement, péniblement, traînant ses pieds nus, elle commença à redescendre la venelle...

Mon père était là immobile, rougissant, blémissant. Je ne m'en étonnais pas, car ce que nous venions de voir, était bien fait pour émouvoir au plus haut point.

— Père, lui dis-je, elle est bien misérable, bien fatiguée, allons près d'elle, emmenons-la chez nous, elle se reposera, elle....

— Chez nous, se récria-t-il vivement, y penses-tu ? Non, non, je ne veux pas.

C'était la première fois qu'il opposait un refus à une proposition de bienfait. Alors, le regardant consterné :

— N'avez-vous pas entendu ? repris-je, elle n'a rien, pas une sapèque, elle a donné la dernière au batelier.

— Eh bien? fit-il d'un air tout déconcerté.

C'était la première fois qu'il ne comprenait pas mon appel à l'aumône.

— Vous avez bien sur vous, continuai-je, quelque monnaie, une once d'argent même.

— De la monnaie, une once d'argent, répéta-t-il avec le même trouble, oui, sans doute.

— Eh bien ! fis-je, ouvrant la main pour recevoir, donnez, je courrai après la pauvre femme, je lui porterai.

— Tiens... Et il me tendait ce qu'il avait tiré de sa manche. Mais tout à coup, comme j'allais prendre l'argent : « Non, dit-il, j'irai moi-même, tu te fatiguerais en courant, reste là. »

Et il courut vers la femme, lui mit brusquement l'argent dans la main ; puis, sans attendre ses remerciments, il revint à moi et m'entraîna sur l'autre chemin qui descendait à travers l'enclos.

— Mais, père, voulus-je dire, nous n'avons pas fait nos offrandes au temple.

— Nous reviendrons, mon enfant, nous reviendrons.

Un peu plus loin : « Mais père, pourquoi donc quand la femme a demandé mon âge, avez-vous dit une année de moins.

— L'ai-je dit ? C'est possible. Que veux-tu, la vue de cette malheureuse me causait une profonde émotion.

— A moi aussi, père.

— Oui, n'est-ce pas ? fit-il vivement, je le com-

1. C'est ainsi que les Chinois appellent le Dieu des chrétiens.

1. Petite monnaie qui est d'ailleurs la seule dont les Chinois fassent usage et qui vaut environ un demi-centime. Les sapèques sont percées d'un trou pour qu'on puisse les porter enfilées dans un cordon. L'*enfilade* de mille sapèques équivaut à l'once d'argent, qui, ainsi que l'once d'or, se pese par morceaux coupés à des lingots, selon les besoins des échanges ou des payements.

prenais bien, et c'était pour t'épargner cette fâcheuse sensation que j'aurais voulu quitter la place. Enfin tâche de n'y plus penser.

— Je tâcherai, père...

— Au surplus n'en dis rien au docteur quand tu le verras, ce serait lui causer une émotion inutile.

— Je n'en dirai rien, père... »

Je n'en parlai plus en effet, mais quelque effort que je pusse faire pour écarter cette navrante image, il me semblait que chaque jour elle devînt plus nette, plus précise dans mon souvenir.

La suite à la prochaine livraison.

EUGÈNE MULLER.

RÉCITS HISTORIQUES

LE SERMENT DE LA VEUVE (1)

IV

LE SERMENT DE LA VEUVE

L'église des Petits-Pères, située près du Fossé-aux-Loups, s'emplissait progressivement d'une foule recueillie. Les jeunes clercs paraient l'autel, les prêtres silencieux prenaient place dans les stalles du chœur. Les cloches sonnaient gravement, lentement, et les cierges s'allumaient dans les pénombres des chapelles.

Un sentiment de curiosité que le respect du lieu saint parvenait difficilement à éteindre, animait tous ceux qui se pressaient à cette heure dans l'église des Petits-Pères.

Un grand nombre de jeunes femmes et de jeunes filles en costumes sombres, comme si elles eussent craint d'insulter à une douleur sacrée, par le luxe de leurs toilettes, s'approchaient des grilles. Un siège d'honneur se trouvait préparé devant l'autel.

Au moment où les cloches finissaient de tinter, un prêtre, revêtu d'ornements noirs, en monta les degrés; puis il ouvrit l'énorme volume de vélin placé sur le pupitre. Pendant ce temps une jeune femme en costume de veuve, tenant par la main une petite fille blonde, vêtue de noir, s'avança vers le prie-Dieu réservé. Un homme de haute taille et d'aspect grave la guidait avec sollicitude. Il se tint à deux pas d'elle, tandis qu'un groupe de parents et d'amis entourait une seconde jeune femme dont le regard surveillait trois enfants.

La messe commença.

La veuve en suivit les diverses parties avec un recueillement profond. Au moment de la communion, le prêtre qui officiait descendit les marches de l'autel et s'avança vers elle.

D'un mouvement lent et gracieux la femme releva les longs plis de sa faille, et ses anciennes amies reconnurent Begga.

A quelque distance se tenait Gertrude.

Quand l'officiant se dirigea vers Begga, Sylvestre se rapprocha de sa belle-sœur, et Lidivine se trouva dès lors entre sa mère et son oncle.

L'abbé Lambert von Senne paraissait singulièrement ému. Il avait vu grandir Gertrude et Begga; il les avait bénies le jour de leur mariage, et l'une des deux sœurs venait de nouveau se prosterner devant lui. Mais quelle différence entre le jour où Hubert et Sylvestre échangèrent leurs anneaux de fer avec Begga et Gertrude, et l'heure où celle-ci implorait l'intervention du ciel dans une circonstance à la fois grave et douloureuse.

— Ma fille, lui dit l'abbé Lambert d'une voix adoucie par la tristesse, je viens vous demander un serment bien opposé à celui que je reçus de vous jadis dans cette chapelle alors parée pour une fête. J'appelais les joies de ce monde et la bénédiction céleste sur le front d'une fiancée, je dois aujourd'hui consoler une veuve... Veuve? Tous, nous croyons ici pouvoir vous appeler de la sorte... et cependant nous manquons de preuves pour affirmer quel est votre état... Vous pleurez un époux mort, mais il plût à Dieu de ne point vous rendre ses restes; vous n'avez pas déposé en terre sainte le corps du compagnon que vous regrettez. L'isolement vous attend, et vous ne sauriez rentrer en possession de votre liberté. Dans la fleur de votre jeunesse, Dieu vous condamne à garder une viduité rigoureuse et compensée par l'enfant qui vous reste... Acceptez votre croix, ma fille, et résignez-vous en chrétienne.

— Je me résigne,... répondit Begga.

— Mon frère, reprit le prêtre en se tournant vers Sylvestre, le Seigneur vient de vous confier un grand devoir à remplir. A votre porte frappe une infortune que vous ne voulez ni ne pouvez repousser. Prenez-vous solennellement devant Dieu, devant votre parenté et vos amis, l'engagement de pourvoir aux besoins de Begga Coppins, veuve de votre frère?

Sylvestre s'avança de deux pas.

— Écoutez bien mes paroles, vous tous qui assistez à cette messe funèbre. Cette femme est véritablement ma sœur, je la reconnais et je l'adopte pour telle. A partir de cette heure je suis tenu de payer le loyer de la petite maison que j'ai louée pour elle, de la nourrir, de la vêtir, de soigner son enfant avec autant de tendresse que les miens. Je m'engage à travailler le double, s'il le faut, afin que l'orphelin et la veuve ne manquent jamais des choses indispensables à la vie... J'en fais le serment par amour pour mon frère mort en combattant pour nos libertés!... Mais en échange de l'aide et de la protection dont j'entourerai Begga, je lui demande une promesse solennelle :

— Je suis prête à la faire, répondit Begga.

Sylvestre reprit en appuyant avec lenteur sur chaque mot :

— Vous jurez, Begga, de ne jamais songer à

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

contracter de nouvelles noces, de vivre dans la retraite comme il convient à une prude femme dont le cœur fût brisé par un malheur irrémédiable; d'élever votre fille dans la crainte du Seigneur et l'amour du travail?

— Je le jure, répondit Begga.

— Lorsque Lidivine sera en âge d'être pourvue, continua Sylvestre, je lui compterai une dot suffisante pour l'établir d'une façon convenable; dès lors, votre tâche se trouvant remplie en ce monde, vous entrerez dans un Béguinage, et vous y resterez jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de vous rappeler à lui, après avoir gardé, pur de toute tâche, le nom d'un mari dont vous avez été tendrement aimée.

Les larmes suffoquèrent un moment Begga au souvenir de son bonheur perdu, mais elle rassembla ses forces et répondit d'une voix distincte :

— La mémoire d'Hubert me restera sacrée; que les lois divines et les lois humaines me châtient à la fois si je trahis le serment de garder le deuil au fond de mon âme plus encore que sur mes habits. Jusqu'au mariage de ma fille, je me consacrerai à son éducation; quand elle sera établie je m'enfermerai dans un Béguinage.



Le serment de Begga, dessin de Gilbert.

L'abbé Lambert prit une sainte relique sur l'autel.

Sylvestre étendit la main et renouvela son serment; Begga l'imita.

— Dieu et les anges sont témoins! dit-elle.

— *Amen* ! fit Sylvestre.

Le prêtre remonta les degrés de l'autel et il acheva le saint sacrifice au milieu de l'émotion générale.

— La paix soit avec vous! ma fille! dit l'abbé Lambert à Begga au moment où celle-ci se retirait.

Sylvestre conduisit sa belle-sœur jusqu'au logis choisi par elle; il n'en franchit point le seuil en ce moment, comme s'il voulait bien lui faire sentir l'importance de l'engagement qu'elle venait de prendre.

Gertrude serra Begga sur son cœur:

— A demain! lui dit-elle, à demain!

Sylvestre entraîna sa femme, et la porte de la maison se referma sur la veuve.

Dès qu'elle se trouva seule, Begga s'abandonna à l'amertume de ses regrets avec une sorte d'ivresse.

Assise sur une escabelle, Lidivine sur ses genoux, elle couvrit l'enfant de larmes chaudes et de baisers. Elle lui raconta avec une éloquence navrée le drame qui s'était passé sur les rives de la Meuse; elle s'efforçait d'établir dans la mémoire de

l'enfant une corrélation entre le récit de la mort d'Hubert et la cérémonie qui venait d'avoir lieu.

— Pourquoi me faire promettre tout cela? se disait-elle, est-ce que le souvenir d'Hubert et ta tendresse ne me suffisent pas? La solitude peut-elle m'effrayer quand j'y garde un enfant et un cher fantôme. Aime-t-on deux fois dans la vie? Cher trésor! regarde-moi, je retrouve dans tes yeux le rayon du regard de ton père! Jette tes bras autour de mon cou et dis-moi que tu m'aimes, je me résignerai... Si le martyr est au ciel, l'ange reste dans mes bras...

Longtemps Begga berça Lidivine sur son cœur, et quand vint l'heure de midi, elle comprit seulement qu'elle était destinée à rester dans sa demeure seule à l'heure des repas, seule pendant le travail, seule durant les longues soirées. On la cloîtrait avec son enfant, et le bruit du monde arriverait seulement assez jusqu'à elle pour lui prouver que d'autres jouissaient de tous les biens qu'elle avait perdus.

Ce fut seulement après une nuit passée sans sommeil que Begga eût la force de visiter la maison dans laquelle devait grandir Lidivine, et que plus tard Begga changerait pour une cellule au Béguinage.

Blanche à l'extérieur, commode au dedans, cette maison composée d'un rez-de-chaussée suffisait amplement à la veuve. Des meubles simples la garnissaient, de pieuses images y faisaient songer au ciel. Le berceau de l'enfant se trouvait placé près du lit de la mère. Dans le retrait éclairé par une fenêtre profonde, une toile d'aspect solennel faisait face à la toile sur laquelle reposait le métier de la dentellière.

Des larmes montèrent aux yeux de Begga, lorsqu'elle se souvînt du riant logis que jadis elle partageait avec Gertrude et la vieille Tine, et des fenêtres au travers desquelles apparaissaient de temps à autre, les mâles figures d'Hubert et de Sylvestre.

Begga voulut s'accoutumer à sa demeure, à son travail quotidien, à la vie quasi-monacale qui la prenait dans ses rouages paisibles.

Tandis que Lidivine gazouillait à ses pieds, les doigts agiles de Begga travaillaient à une magnifique dentelle destinée à la belle princesse Marie. L'habileté de la veuve devait rendre moins lourde la charge acceptée par Sylvestre.

Celui-ci, surtout depuis la mort d'Hubert, était devenu d'une gravité inaccoutumée. Il avait toujours soigneusement rempli ses devoirs de chrétien; il y apporta plus de ferveur encore. Il resta davantage à son foyer, s'occupant le soir de l'instruction de ses enfants, et s'efforçant d'acquérir des connaissances nouvelles afin de les leur inculquer. Begga assistait souvent à ses leçons, partagées par Lidivine. L'intimité règna bientôt comme jadis entre les deux sœurs, et Sylvestre, appréciant de plus en plus les qualités de la jeune veuve, dépassa même les promesses qu'il lui avait faites devant Dieu.

Begga ne sortait guère de sa maison que pour aller chez sa sœur, ou bien au Béguinage. Elle se plaisait dans l'enceinte de ce monastère où la sainteté n'a rien d'austère; elle se répétait avec une certaine douceur qu'un jour elle y trouverait un refuge. Après avoir endormi Lidivine, il lui arrivait parfois d'aller à la chapelle du Béguinage prier pour ses morts bien-aimés et demander le bonheur de son enfant.

Sa douleur s'apaisait lentement; la plaie de son cœur saignait toujours, mais elle restait moins cuisante. L'enfant grandissait, et sa raison précoce apportait un soulagement aux regrets de la veuve.

Un soir, à l'heure où le couvre-feu allait la rappeler chez elle, Begga, en quittant le Béguinage, aperçut une forme noire dressée contre l'angle de la muraille. Cette forme incertaine se dessina bientôt, et une homme, sortant de l'ombre, posa sa main sur le bras de la jeune femme.

— Begga, lui dit-il, Begga, il faut m'entendre et m'entendre sur l'heure...

Un cri d'effroi s'échappa des lèvres de la jeune femme. Elle tenta de s'enfuir. L'homme qui l'avait attendue et prétendait s'en faire écouter, la retint par le bras, lui adressa quelques paroles à voix basse, et Begga, subjuguée, vaincue, ne songea plus à s'echapper.

Le bruit cadencé d'une ronde de soldats épouvanta la veuve et son interlocuteur; celui ci parut rentrer dans l'angle de la muraille, et Begga regagna son logis en courant.

— Ma fille! dit-elle en prenant son enfant dans ses bras, ma fille! Elle n'ajouta rien, des baisers se mêlaient à ses larmes; et Lidivine s'endormit le front posé sur le cœur de sa mère.

Le lendemain, quand Begga sortit de chez Gertrude, Sylvestre dit à sa femme :

— Ne trouves-tu point que ta sœur était tout autre aujourd'hui?

— En effet, répondit Gertrude, elle m'a paru mieux portante.

Huit jours après, Sylvestre surprit un sourire sur les lèvres de la veuve de son frère, et un mois plus tard Gertrude, entrant chez Begga à l'improviste, l'entendit chanter.

— Et moi qui croyais à l'éternité des regrets! pensa Gertrude.

De jour en jour, de semaine en semaine il devint facile de constater une amélioration dans les dispositions de Begga. Gertrude s'aperçut même que la veuve de Hubert retrouvait un peu de sa première coquetterie; ses beaux cheveux blonds frisaient sous sa coiffure; sa démarche redevenait légère. Elle paraissait avoir secoué le fardeau qui longtemps l'avait tenue courbée vers la terre. Sa conduite se ressentit bientôt du changement qui venait de s'opérer dans ses dispositions. Au lieu de passer ses veillées chez Gertrude, elle quittait sa sœur presque brusquement afin, disait-elle, de se rendre au Béguinage.

Gertrude ne savait comment allier l'accroissement de coquetterie de la veuve avec cet accès de ferveur. Dans la crainte de blesser Begga, elle s'abstint de lui adresser des questions, mais elle garda au fond de l'âme une secrète angoisse.

— N'oublie pas les morts, dit-elle un jour à la jeune femme.

— J'ai fait célébrer hier une messe pour le repos de l'âme de notre mère, se contenta de répondre la veuve d'Hubert Coppins.

V

LA MAISON HANTÉE

Dans la maison de l'armurier Sylvestre croissaient à la fois le bonheur, la considération et la fortune. Le dévouement dont il donnait des preuves à l'égard de Begga ajouta à sa réputation d'artisan habile celle d'un homme de cœur. On se fit une joie et un devoir dans la ville de Bruxelles de protéger l'artiste, car Sylvestre pouvait sans orgueil prétendre à ce titre d'une application autrement rare alors qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Malgré sa prospérité croissante, Gertrude continuait à fabriquer des dentelles, et souvent l'active jeune femme se donnait la satisfaction d'offrir à un autel privilégié le merveilleux travail de ses fuseaux.

Les enfants croissaient dans une atmosphère laborieuse et saine; l'aîné s'efforçait déjà de manier les outils de son père, et la petite fille blonde dont il était le protecteur, effleurait de ses doigts mignons le métier de sa mère ou joignait les mains devant la belle figure enluminée qui en formait le principal ornement. Le dernier de tous ne savait encore que tituber sur ses jambes nues ou se rouler à terre sur les jonchées fraîches étendues sur le sol.

Sylvestre se plaisait à embellir sa maison, comme tous ceux qui tiennent doublement à la famille et à la considération publique. A l'ordre minutieux et sobre des premiers temps succédait une sorte de luxe. Il échangeait souvent une épée contre un bahut, et un bouclier pour une crédence. Le linge ouvré, brodé, orné de jours magnifiques était l'œuvre de Gertrude, et quand on voyait la belle jeune femme au milieu de cet intérieur d'une propreté réjouissante, on n'hésitait point à la proclamer la plus heureuse artisane de Bruxelles.

Dans la journée, Begga venait parfois réchauffer son pauvre cœur à ce foyer de tendresse. L'aîné des fils de Sylvestre s'emparait alors de Lidivine, l'amusait avec une ingéniosité charmante, et le visage de la jeune veuve s'éclairait quand elle entendait rire son enfant. C'étaient ses bons jours que ceux où elle apportait son carreau de dentellière, et s'asseyait avec Gertrude dans l'embrasure de la haute croisée.

Les jeunes femmes du quartier saluaient en passant les deux sœurs; si la fenêtre se trouvait ouverte elles échangeaient quelques mots. D'autres fois deux ou trois bourgeoises visitaient la femme de l'armurier. Tandis que s'agitaient les doigts laborieux, on s'entretenait des nouvelles de la ville, des mariages prêts à se conclure, des morts imminentes, des naissances attendues. Se faisant l'écho de son mari, plus d'une femme parlait des victimes des Bourguignons, et prédisait que Charles le Mauvais finirait mal. Ce qu'on lui souhaitait de plus doux était une fin chrétienne, mais il n'en manquait point qui, après avoir énuméré ses actions blâmables, au lieu de l'appeler le Téméraire, le surnommaient Charles le Damné.

Par prudence, Gertrude essayait bien de mettre un frein aux malédictions dont on chargeait le duc régnant, mais lorsque Begga se trouvait là, pâle sous ses voiles de veuve, et qu'elle se souvenait de la mort terrible d'Hubert, la femme de Sylvestre baissait le front et laissait dire.

Une des meilleures amies de Gertrude était la femme d'un riche maître foulon. Toutes deux avaient des enfants, concentraient leurs joies dans le sentiment de l'honneur et de la prospérité de la famille, et les heures s'enfuyaient vite quand elles s'entretenaient de l'avenir des êtres chers dont elles étaient la joie et la visible providence.

Dode comptait cinq ans de plus que Gertrude Coppins, et prenait parfois avec elle des airs de protection tendre; la femme de l'armurier restait jeune, l'autre affectait une tenue de matrone, non point rigide, mais très grave.

Toutes deux comptaient des amies et des envieuses. On ne pardonnait point à Dode sa richesse amplement étalée; à Gertrude la grande réputation de son mari.

Gertrude et Dode se montraient du reste si difficiles dans le choix de leurs relations que plus d'une Bruxelloise fut humiliée par la froideur avec laquelle Gertrude reçut ses avances. Il ne manquait donc point dans la ville, de femmes prêtes à saisir une raison ou un prétexte afin de faire déchoir dans l'opinion publique Gertrude Coppins de la situation dont elle jouissait.

Un dimanche, tandis qu'elle se rendait à l'église, avec ses enfants et Sylvestre, une belle fille de vingt-cinq ans dont Gertrude n'avait jamais souffert la compagnie, dit assez haut pour que celle-ci l'entendît :

— C'est bien fait, Mahaut, cette Gertrude s'est montrée trop fière... Quant à moi, j'ai toujours pris Begga pour une hypocrite, et ce que vous venez de m'apprendre ne me snrprend nullement.

Gertrude trembla, rougit, mais elle ne détourna pas la tête, et entra dans l'église sans paraître avoir compris.

Quand son regard inquiet se leva sur Sylvestre, elle vit bien que lui aussi avait entendu la calomnie dont Légère se faisait l'écho.

Un doute cruel lui traversa l'âme ; cette impression fut rapide ; elle se la reprocha comme une offense envers sa sœur. Celle-ci ne tarda point à paraître vêtue de deuil comme de coutume et tenant Lidivine par la main. La beauté de Begga paraissait plus saisissante que jamais, et son charmant visage ne gardait plus trace du désespoir profond qui s'y lisait autrefois.

— Oublierait-elle donc Hubert ? se demanda Gertrude.

Un moment plus tard, Begga s'absorbait dans la prière, et le regard qu'elle levait vers le tabernacle était si fervent et si pur que le doute de Gertrude s'effaça en même temps que la fumée de l'encensoir se perdait sous les hautes voûtes de l'église.

Sylvestre ne parla point à sa femme du méchant propos de Légère, et Gertrude garda également le silence. Aucun des époux ne parut en conserver un souvenir pénible, et l'accueil dont Begga fut l'objet ne laissa point supposer à la jeune veuve qu'une voix perfide avait cherché à répandre une misérable calomnie.

Gertrude avait oublié cet incident, lorsque, deux jours après, entrant dans une boutique pour y acheter de la serge, elle s'assit sur une escabelle en attendant que le marchand pût auner son étoffe. La lumière tombant des fenêtres était rare; la femme de Sylvestre se trouvait enveloppée d'ombre, et les clientes occupées à déplier des pièces de drap ne pouvaient distinguer son visage.

— Vraiment, dit l'une d'elles, ce que vous affirmez me semble impossible à croire. Depuis plus de soixante ans nulle créature ayant reçu le sceau du baptême, n'a osé franchir le seuil de la *Maison Hantée*. L'âme du Juif qui fut brûlé en place publique pour ses sacrilèges, y revient, dit-on, toutes les nuits, et recommence ses évocations infâmes... Ma mère l'a vue se tordre dans les flammes et mon père fait un détour plutôt que de passer devant cette demeure maudite. Un trésor y aurait été enfoui par ce descendant de Judas, que vous ne trouveriez pas un coquin assez hardi pour l'aller déterrer. La vieille Gilles affirme que, vers minuit, on voit s'allumer tous les foyers, et que des fantômes errent dans les salles, faisant le simulacre d'égorger un agneau.

— On m'a répété tout ce que vous dites, Philippine, et la *Maison Hantée* m'inspire autant d'épouvante qu'à vous. Si j'étais libre, je la ferais démolir et l'on sèmerait du sel sur la place où elle fut



Une rencontre inattendue, dessin de Gilbert.

bâtie. Le gouvernement qui ne pense pas comme nous la laisse debout pour l'exemple. Elle rappelle aux fils d'Israël le châtiment de l'un d'eux et le sort qui les attend s'ils crachent sur le crucifix et dérobent des hosties. Mon mari n'est ni lâche, ni menteur, vous le savez. D'ailleurs s'il avait été une seule fois témoin de ce que je vous ai raconté, je pourrais croire qu'il a été dupe d'une illusion, mais il s'est obstiné durant une semaine à passer à la nuit close devant la *Maison Hantée*, et chaque fois la même personne s'y est introduite mystérieusement.

— Seigneur, s'écria Philippine, et votre mari sait-il combien de temps elle y passa?

— Deux heures entières, répondit Philippine.

— Qui aurait dit cela! Une femme qui semblait si douce, et dont la conduite apparente eut servi de modèle. Nous la regardions comme une sainte, cette Begga qu'un vœu lie dans l'avenir à la vie religieuse.

Au nom de Begga, Gertrude qui jusqu'alors avait prêté peu d'attention à la conversation des deux femmes, tressauta sur son siège.

Pour la seconde fois depuis quelques jours on osait insulter sa sœur.

Elle se remit cependant; le nom de Begga est commun en Flandre, il se pouvait que l'on parlât d'une autre femme. Mais Philippine ne devait laisser aucun doute à la femme de Sylvestre, car elle ajouta :

— J'assistais, il y a bien des mois déjà, à la cérémonie qui eut lieu dans l'église des Petits-Pères,

et je me sentis grandement touchée en entendant Sylvestre prononcer le serment de nourrir, d'aimer, de protéger la veuve de son frère, puis celle-ci s'engager à son tour à garder le deuil d'Hubert Coppins dans son cœur et sur ses habits.

— Comment la malheureuse n'a-t-elle pas craint la réprobation et le scandale ?

— Bah ! reprit Philippine, elle se croit à l'abri de tout soupçon. La *Maison hantée* est située si près du Béguinage que ceux qui voient passer Begga s'imaginent volontiers qu'elle se rend dans la demeure des saintes recluses. Quand elle quitte le logis du Juif, la nuit est venue, et sa faille rabattue sur ses yeux, Begga ne pense point qu'il soit possible de la reconnaître.

— Croyez-vous que Gertrude ignore ce qui se passe ?

— Sans aucun doute ; elle est trop honnête pour voir une femme de mauvaises mœurs, cette femme fût-elle sa sœur...

Gertrude cacha son front dans ses mains, elle ne pouvait plus douter qu'il fût question de Begga.



La maison hantée, dessin de Gilbert.

Ce que venait d'ajouter Philippine le prouvait.

Les acheteurs ne se doutaient guère que la femme de l'armurier les entendait.

Après qu'elles eurent roulé les paquets d'étoffes dont elles venaient de faire l'acquisition, les deux amies quittèrent la boutique.

Gertrude prit quelques aunes de serge, les paya rapidement et sortit. Quand elle se trouva dans la rue, elle était pâle comme une morte, et si chancelante, si défaite, qu'elle se demanda comment elle garderait la force de regagner son domicile.

Au lieu de suivre son chemin habituel, elle céda à la tentation d'examiner la *Maison Hantée*. Gertrude se dirigea vers le Béguinage, puis elle tourna dans une ruelle et se trouva en face de l'ancienne demeure du juif.

C'était un logis pauvre, lézardé, et devant à ses ruines, ses moisissures et ses plaies d'un aspect effrayant. Des barres de fer tordues restaient aux fenêtres ; la porte gémissait sur ses gonds ; de gros clous enfoncés dans le chêne y dessinaient des caractères bizarres, et un treillis forgé, destiné à étudier le visage des visiteurs avant de leur ouvrir, prouvait quelle avait été la défiance de cet Éléazar dont la justice humaine s'était emparée pour le renvoyer devant l'autorité ecclésiastique.

Accusé d'avoir fabriqué de la fausse monnaie et de s'être occupé de magie, Éléazar avoua qu'un

jour de Pâques il avait dérobé une hostie indispensable à ses sortilèges; et, qu'après l'avoir transpercée d'un coup de poignard, il l'avait jetée dans un brasier. Convaincu d'avoir altéré, rogné et imité des ducats d'or, d'avoir commis les crimes de sortilège et de magie, il railla les juges et les bourreaux, et expira sur le bûcher sans témoigner aucun repentir.

Gertrude connaissait cette lugubre histoire et, comme tout le monde, elle évitait de passer dans cette ruelle de méchant renom. Mais cette fois elle possédait un intérêt à la fois cruel et capital à pénétrer le secret de la *Maison Hantée*, et, se baissant vers la porte, elle en étudia les détails.

La plaque de fer conservait sa rouille, mais la découpure en trêfle de la serrure se trouvait nette et brillante, comme si une clef y tournait souvent. De plus, Gertrude constata que sur la boue de la ruelle se trouvait l'empreinte d'un petit pied. Ces indices sans doute étaient bien peu de chose. On ne pouvait en faire la base d'une accusation aussi grave que celle dont Begga était l'objet; mais il ressortait des observations de Gertrude que la *Maison Hantée* recevait des visiteurs mystérieux.

— Je saurai, pensa-t-elle, je saurai!

Au même instant, la pensée de trouver sa sœur coupable lui serra le cœur avec une telle violence, qu'elle ajouta :

— Mon Dieu! mon Dieu, faites que Begga soit innocente.

Elle rentra chez elle et parut aussi calme que si nulle angoisse n'avait pénétré dans son âme. Cependant sa secrète douleur eut besoin d'un épanchement; elle se jeta dans les bras de son mari comme si elle venait d'échapper à un danger, et embrassa ses enfants avec une tendresse emportée.

Durant le repas de midi, elle causa avec animation, effleurant vingt sujets, éprouvant le besoin de parler et de s'étourdir. Sylvestre l'observait gravement. Il ne voulait point l'interroger encore. Chacun d'eux devinait et partageait la souffrance de l'autre; tous deux s'aimaient assez pour soutenir leur fardeau sans surcharger encore le cœur d'un être aimé. Il ne s'agissait point entre eux de dissimulation ni de mystère : Sylvestre et Gertrude comprenaient qu'ils ne pouvaient entamer un entretien délicat, difficile, dont les suites seraient terribles peut-être, avant d'avoir acquis une certitude. Leur silence mutuel était une sorte de déférence affectueuse. L'un et l'autre auraient été heureux d'apprendre que l'on s'était trompé ou que l'on avait menti.

Le repas venait de finir quand Dode entra; le regard qu'elle jeta sur Gertrude apprit à celle-ci qu'elle devait l'entretenir d'une grave affaire.

Sylvestre en eut l'intuition, et, avec cette délicatesse qui ne l'abandonnait jamais, il laissa Gertrude en tête-à-tête avec la belle bourgeoise, et emmena ses trois enfants.

— Gertrude, dit Dode en saisissant les mains de son amie, crois-tu que je t'aime?

— Je le crois, dit la femme de Sylvestre.

— S'il m'arrivait de te causer du chagrin, as-tu la certitude que je souffrirais autant que toi-même?

— Oui, répondit Gertrude d'une voix plus basse.

— Tu pâlis et tu trembles, reprit Dode, n'ai-je donc plus rien à t'apprendre, et sais-tu...

— Je sais, fit Gertrude, en éclatant, je sais que tu vas me parler de ma sœur.

— Pauvre Gertrude, pauvre Begga!

— Mais enfin, reprit la femme de Sylvestre Coppins, que lui reproche-t-on? J'ai entendu les propos de Légère, et Philippine Mettoz a parlé devant moi sans se douter que je pouvais l'entendre. Mais je me défie de la première, et l'autre peut se tromper. Toi seule dois savoir la vérité, car tu ne te hasarderais point à me troubler profondément si tu n'avais acquis une certitude irrécusable. Parle, parle donc! aussi bien, j'étouffe d'angoisse, et Sylvestre partage à la fois mes doutes secrets et ma douleur. Nous pouvons tout supporter en ce monde : la perte de notre fortune et celle de la santé, mais notre honneur doit rester intact : c'est le premier de nos biens, et nul n'a le droit d'y mettre une tache... Rappelle-toi seulement, rappelle-toi, Dode, toi qui l'as connue au temps où nous vivions près de notre aïeule, combien Begga était douce, chaste et compatissante... Souviens-toi qu'elle a beaucoup souffert... Les Bourguignons ont tué son mari, elle reste seule, toute seule avec sa petite orpheline...

— Et c'est justement parce qu'elle est mère que je la trouve inexcusable! s'écria Dode. Quand Dieu laisse un enfant dans les bras d'une femme, elle n'a plus ni le droit de se plaindre ni le droit de rien lui demander. Elle gardait les baisers de Lidivine, elle avait la charge sublime de former cette jeune âme à la vertu. De cette mignonne elle devait faire un ange!

— C'est donc vrai, balbutia Gertrude.

— C'est vrai! Sous prétexte de se rendre chaque soir au Béguinage, Begga quitte sa maison; mais au lieu d'entrer dans le refuge béni ouvert au veuvage, à la piété et à la douleur, elle pénètre furtivement dans une demeure maudite; elle franchit le seuil du logis du Juif, elle y reste des heures entières, oubliant à la fois sa dignité de femme, son devoir de mère et la sainteté de son serment. Oh! comme toi j'aurais voulu douter, Gertrude, mais c'est impossible! Je te fournirai une preuve que je refuserais à la Commission de justice, mais tu es l'aînée de la famille, ton mari reste le tuteur de Lidivine, et vous devrez tous deux rappeler au sentiment de ce qu'elle se doit et de ce qu'elle doit à une chère mémoire, celle qui semble fouler aux pieds ses souvenirs et sa réputation.

— La preuve! la preuve! dit fièvreusement Gertrude.

— Mon mari est lié depuis l'enfance avec un maître serrurier batteur de fer, Mertyn, dont l'habileté est connue de tous. Dès qu'il s'agit de faire œuvre difficile, on ne manque jamais de le venir chercher. Or dans les temps reculés, quand il servait chez son père en qualité d'apprenti, messieurs de la justice le chargèrent d'ouvrir une armoire et les portes de la maison du juif Éléazar. Le mécréant fermait solidement ses meubles et ses verrous, et ce fut à grand'peine que Mertyn parvint à trouver le secret d'une des serrures. Or, il y a trois mois environ, une femme vint un soir prier Mertyn de lui forger une clef sur une em-

preinte. Cette empreinte curieuse et compliquée rappela vaguement un souvenir au serrurier; il exécuta le travail, livra la clef à la femme qui la vint prendre, et dans laquelle il lui avait semblé reconnaître Begga; ensuite pris du désir de savoir si sa mémoire était fidèle, il la suivit à distance et la vit s'arrêter en face de la Maison Hantée. Quand Mertyn me raconta ces détails, je refusai d'abord d'y croire. Que pourrait faire Begga dans cette demeure souillée par le meurtre et le sacrilège? A quel mystérieux labeur y pouvait-elle travailler? Plus tard nous errâmes autour de la maison, la lumière brillait faiblement à travers les volets, et nous entendîmes l'échange de deux voix...

— Pourquoi ne m'avoir rien dit? demanda tristement Gertrude.

— J'étais résolue à garder ce secret. Ton honneur m'est trop cher pour qu'une main y touche, si délicate qu'elle soit... Mais je n'ai pas seule épié les démarches de Begga; d'autres femmes moins discrètes et plus jalouses connaissent aujourd'hui le mystère de la *Maison Hantée*, et j'ai dû te prévenir pour épargner un plus grand scandale.

De grosses larmes roulèrent sur les joues de la femme de Sylvestre.

— Oh! la malheureuse! la malheureuse! fit-elle.

— M'en veux-tu? demanda Dode.

— Pourquoi? Tu tentes de sauver les épaves de notre bonne renommée.

— Begga est jeune, bien jeune; montre-toi indulgente, tu en as le droit, Gertrude, parce que tu es irréprochable.

Dode embrassa son amie, se leva, et la laissa si troublée que Gertrude n'entendit point entrer son mari.

VI

ACCUSATION

Sylvestre et sa femme, graves tous deux et portant sur leurs visages les traces de l'insomnie, se tenaient dans la grande salle dont ils avaient éloigné les enfants. Le mari affectait d'apporter une grande attention au dessin d'un casque à cimier dont il achevait les derniers détails d'ornementation; Gertrude terminait une broderie, mais sa main retombait inactive sur ses genoux, et ses grands yeux voilés de pleurs se fixaient avec l'expression de l'angoisse sur le visage de l'armurier, qu'une pensée obsédante paraissait pétrifier dans son expression d'angoisse.

Le bruit de la porte extérieure ouverte, puis fermée par une main légère, fit tressaillir les deux époux. Ils se levèrent à la fois, et Gertrude, s'approchant de son mari, lui dit avec l'expression de la prière :

— Ne sois pas trop sévère, pour l'amour de moi.

Au même moment Begga apparut sur le seuil.

Son visage d'une fraîcheur transparente, la limpidité de son regard, le calme de son attitude ne pouvaient manquer d'exercer leur puissance habituelle. Sylvestre et sa femme en ressentirent l'empire et tous deux échangèrent un regard.

— Bonjour, Gertrude, Dieu vous garde, mon frère!

Ni l'un ni l'autre ne lui répondirent, et la veuve reprit d'une voix inquiète :

— Vous paraissez tristes tous deux... Les enfants?

— Se portent bien, louée en soit madame la Vierge.

— Mais alors vos affaires...

— Il plaît au Seigneur de les faire prospérer.

— Apprenez-moi donc la cause de votre peine, je suis incapable de la deviner, sachant que la santé des enfants est bonne, et que point n'avez de soucis d'argent.

— Il est d'autres richesses que celles des ducats dans l'épargne, Begga.

— Oui, répondit celle-ci avec lenteur; la bonne renommée des familles, et de ce côté ce me semble, mon frère, vous pouvez compter parmi les opulents.

— Et c'est parce que je tiens à l'intégrité de cette bonne réputation, reprit Sylvestre, que malheur à ceux...

L'armurier n'acheva point sa phrase, son poing s'abattit sur la table, et il resta une minute en proie à une telle irritation sourde, que la force d'exprimer sa pensée avec calme lui faisant défaut, il garda un silence pendant lequel le regard de Begga l'interrogea avec stupeur.

Quand il eut retrouvé le sang-froid nécessaire, Sylvestre reprit :

— Begga, trouvez-vous qu'à votre égard je me sois conduit en bon parent?

— Oui, répondit la veuve.

— Les promesses que je fis sur les saintes reliques dans l'église des Petits-Pères ont-elles été loyalement tenues?

— Oui, répondit encore la veuve.

— Ainsi, vous ne me reprochez rien?

— Moi! Je vous bénis, mon frère, je vous bénis de toute mon âme. Durant les jours de votre jeunesse heureuse vous n'avez cessé de témoigner votre tendresse à Hubert, depuis...

— Assez! fit Sylvestre en se levant avec violence, assez! J'hésitais à le prononcer ce nom qui devient votre accusation! Vos lèvres sont trop souillées pour le redire; après avoir outragé sa mémoire, ne l'évoquez pas entre nous...

— Outragé sa mémoire... Moi! s'écria la veuve en joignant les mains; songez-vous bien à l'accusation que vous portez?

— Ne comprenez-vous point que depuis un moment je vous interroge comme un juge?

Le regard de Begga ne se baissa pas; sa taille frêle parut au contraire se redresser. La timide créature s'apprêtait à soutenir la lutte entreprise par Sylvestre.

— Soit, reprit-elle, de quoi m'accusez-vous? On est bien fort quand on garde une conscience pure, et la mienne ne me reproche rien.

— Si quelque chose pouvait vous mériter mon indulgence, Begga, ç'eût été l'humilité d'un aveu. Vous allez joindre l'audace à un premier crime. Mais je vous arracherai du visage votre masque d'effronterie.

— Sylvestre! Sylvestre! dit Gertrude avec l'accent de la prière.

L'armurier reprit avec moins de dureté :

— Je ne serai que juste, Begga; vous avez reconnu ma loyauté, je suspecte la vôtre; vous

rendez témoignage de ma bonne renommée, votre réputation de prud'homie s'en est allée aux quatre vents du ciel... Tandis que j'élève mes enfants dans la crainte de Dieu, vous oubliez Lidivine au berceau pour courir dans le mystère des nuits à la *Maison Hantée*... Ne le niez pas, je le sais! Ne mentez pas, vous avez été épiée et surprise.

— Sylvestre, répondit la veuve avec une douleur contenue, Sylvestre, mon frère, vous chargez injustement une créature trop éprouvée déjà. N'écoutez pas les voix qui m'accusent, croyez-en ma parole... Je n'ai jamais menti, mon frère, Gertrude peut l'affirmer par serment... Je ne suis point coupable, je peux vous regarder sans rougir; je pourrai plus tard raconter toute ma vie à ma fille... Croyez-moi tous deux, sur la tombe de ma mère, sur le berceau de mon enfant, je n'ai jamais forfait à l'honneur...

De grosses larmes roulaient dans les yeux de la veuve; elle joignait les mains avec une ardeur touchante, et sa voix remuait le cœur de Gertrude et de Sylvestre.

— Dieu sait, reprit-il, que je donnerais sans regret le sang de mes veines pour vous croire innocente, mais je ne puis pas aller contre l'évidence, contre la réalité... Chaque soir, sous prétexte de vous rendre au Béguinage, vous quittez votre maison; parfois sans doute vous faites à la chapelle une apparition rapide, mais vous vous empressez d'en sortir pour vous glisser dans la maison d'Eléazar le Sacrilège.

— N'a-t-on pas toujours affirmé qu'il y revenait des fantômes?

— N'évitez point de me répondre, Begga, je veux de vous une parole formelle. Êtes-vous allée dans la *Maison-Hantée?*

— Eh bien! moi, répliqua Begga dont le visage pâle s'enflamma subitement, je refuse de vous répondre. De quel droit vous improvisez-vous mon juge? Si j'ai péché, les prêtres le savent. Si j'ai commis un crime, les magistrats peuvent informer. J'ai fait preuve d'une grande patience, Sylvestre, en me laissant outrager par vous. Je me réveille et je me révolte. Je suis une honnête femme, entendez-vous, et mon honneur vaut celui de Gertrude. Nous sommes du même sang, et par la grâce d'en haut, il ne mentira pas. Si vous avez résolu de me fermer votre maison, je regretterai de m'en voir exilée, et cependant je ne vous accuserai que d'un excès de zèle pour l'honneur de la famille.

Begga s'approcha de sa sœur.

— Tu m'aimes toujours, toi?

Gertrude l'étreignit sur sa poitrine.

— Je suis déjà consolée à moitié, reprit Begga; Sylvestre, persistez-vous dans votre accusation?

— Jurez donc, reprit l'armurier, jurez encore, par votre baptême et par le sang du Christ! Vous avez été baptisée, vous avez reçu les sacrements. Une créature peut faiblir, elle ne devient pas tout d'un coup sacrilège et à jamais damnable...

— Je jure, fit la veuve, que le souvenir de mon Hubert bien-aimé n'a cessé de régner dans mon âme; je fais le serment de n'avoir jamais rien fait de contraire aux promesses du mariage et au vœu que vous m'imposâtes un jour dans l'église des Petits-Pères.

— Oh! crois-la! crois-la! s'écria Gertrude; jamais Begga n'a menti.

— C'est bien, fit Sylvestre, oubliez; j'oublierai.

Sur la prière de sa sœur, Begga alla chercher Lidivine, et la veuve passa la soirée avec la famille de Gertrude. Avant de quitter les enfants, elle les embrassa avec une grande tendresse. Ses yeux étaient humides, l'attendrissement gonflait son cœur. Elle trouvait des mots profonds et tendres pour exprimer sa joie de n'avoir point perdu sa place à ce foyer. Le couvre-feu qui sonnait l'arracha seule aux dernières étreintes.

La porte du logis se referma enfin sur elle; une minute plus tard, Sylvestre, son chaperon rabattu sur les yeux, prenait par un chemin détourné la route de la *Maison Hantée.*

— Si elle a menti, pensa-t-il, si elle est coupable, elle ne peut manquer de venir prévenir son complice que l'éveil est donné et que, durant quelque temps au moins, elle sera obligée à une extrême prudence. Peut-être dans deux jours craindrait-elle d'être épiée; aujourd'hui elle me croit convaincu.

Sylvestre s'adossa contre un mur d'angle et il attendit. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé quand une femme courant à travers les rues sombres parvint à la maison du Juif, tira une clef de sa poche, l'introduisit dans la serrure et pénétra dans le logis maudit. Une seconde après l'armurier entendit un bruit de voix auquel succédèrent des sanglots.

— La misérable! fit-il, la misérable!

Il fit un geste menaçant, puis sans songer que les gardiens de nuit le pouvaient rencontrer, sans se préoccuper d'autre chose que de l'idée de châtiment et de vengeance qui grondait dans son cerveau, il rentra chez lui et, sans adresser un seul mot à sa femme, il s'enferma dans son atelier.

Point n'eût été possible au malheureux de dormir. L'indignation le suffoquait. La colère agitait ses membres; il proférait de sourdes menaces, et marchait dans la chambre comme une bête fauve enragée. Dès l'aube il quitta son logis. S'il avait vu Gertrude, peut-être n'aurait-il point su lui taire ces projets, et la jeune femme aurait sans nul doute triomphé de son ressentiment. Or Sylvestre qui, la veille, s'était laissé toucher et presque contraindre, rougissait à cette heure de ce qu'il considérait comme une faiblesse. Il voulait être seul, en face de sa résolution et de sa conscience. Il ne se sentait plus le droit d'user de l'indulgence qui, la veille, avait été une dernière concession faite à l'amour de sa femme. Le chef de famille se retrouvait seul, tout entier, résolu à demander compte aux hommes de la tache qui venait d'être imprimée à son nom.

Dès que fut sonnée l'heure des audiences de la commission de justice, Sylvestre Coppins se rendit dans la salle publique. Un juge s'y trouvait, chargé de recevoir les accusations portées contre les individus et de prendre les mesures nécessaires pour en poursuivre le châtiment.

A quelque distance de son siège se tenaient debout des hommes et des femmes courbés sous le poids de la misère, du chagrin ou de la honte. Les uns devaient dévoiler une plaie secrète de la famille, les autres réclamer réparation pour un dommage; quelques-uns portaient avec peine le

poids d'un membre brisé durant une rixe. Le juge écoutait, réfléchissait un instant, puis s'il croyait l'affaire assez grave pour être portée devant le tribunal, il signait un ordre de comparution.

Pâle, immobile et le sourcil froncé, l'armurier attendit son tour d'aborder le juge Halman. Quand il lui adressa les premières paroles, sa voix tremblait; à mesure que le malheureux avançait dans son récit ses regards brillaient d'indignation, et son accent retrouvait des notes vibrantes.

— Ainsi, demanda le juge, vous vous portez accusateur contre Begga, femme de votre frère Hubert. Vous demandez vengeance contre elle?

— Je réclame justice pour moi, messire, voilà tout. Un serment solennel a été prononcé, puis trahi... La femme de Hubert ne pouvant prouver le trépas de mon frère, puisque son corps n'a point encore été rejeté par la Meuse, reste soumise à la sainte loi du mariage. Si elle y forfait, je la déclare non pas seulement débauchée, mais adultère, et comme telle, j'exige qu'elle soit châtiée et flétrie.

— Vous êtes sévère, fit le juge.

— Que celui qui pourra dans la vie me reprocher une seule faute tourne contre moi la sentence que je réclame.

— Soit, fit le juge, Begga sera traduite devant la commission de justice.

Sylvestre se retira le front haut, marchant d'un



L'honneur de la famille, dessin de Gilbert.

pas résolu. Cependant, à mesure qu'il approchait de sa maison, il sentait son énergie faillir. Gertrude ne pouvait-elle lui crier comme Dieu à Caïn : — « Qu'as-tu fait de ma sœur? » — Ce que venait de faire Sylvestre Coppins n'équivalait-il point à une condamnation à mort?

Mais Gertrude était loin à cette heure de se douter du drame terrible qui avait suivi la soirée de la veille. Elle ajoutait foi à la parole de son mari, et Sylvestre la quittant après le départ de Begga lui avait parlé d'une commande qui l'occuperait toute la nuit et lui prendrait sans nulle doute sa matinée. Aussi, avec le paisible sourire des meilleurs jours lui dit-elle, en le voyant rentrer :

— Les veilles ne te valent rien, je te trouve bien pâle.

L'armurier ne répondit point, s'assit et but une grande coupe d'hydromel. Il se retira après un instant de repos, puis, machinalement, il se dirigea du côté de la demeure de Begga.

Des sergents heurtaient à l'huis en ce moment.

En les apercevant, la veuve devint d'une pâleur mortelle, elle se précipita vers Lidivine qu'elle enleva dans ses bras comme pour s'en faire un bouclier.

— Allons, lui dit le plus vieux des hommes avec une rudesse plus voulue que naturelle, il faut nous suivre, Begga, dans les prisons de la ville... Vous avez été dénoncée, et messeigneurs les juges veulent vous interroger.

— M'interroger? fit la veuve dont les yeux demeurèrent fixés et secs, sur quoi, messires sergents, le savez-vous ?

Le plus jeune hocha la tête, la regarda et sourit.

— Parlez, parlez! lui dit Begga, je souffrirai mille fois moins de ce que vous allez me dire que du doute dans lequel vous me laissez,..

— Vous êtes bien jolie, reprit le vieux sergent... Vous êtes restée seule toute jeune... les juges seront miséricordieux...

— Ainsi, fit Begga avec une insistance que la réserve qui lui était habituelle rendait plus étrange en ce moment, c'est toujours la même calomnie... la veuve d'Hubert méprise la mémoire de son mari?

— Oui, répondit le soldat.

— Voilà tout?

— Voilà tout! fit-il comme un écho.

— Conduisez-moi devant les juges, braves gens, et que Dieu me soit en aide!

R. DE NAVERY.

La fin à la prochaine livraison.

LA SCIENCE EN FAMILLE

LES HABITANTS DU VIN.

Sept heures et demie venaient de sonner, et notre ami Jérôme, chez qui nous dînions ce soir-là, en l'honneur de son anniversaire de naissance, déclara qu'il fallait se mettre à table sans attendre davantage le docteur qui, vers six heures, avait été appelé ôpinément auprès d'un malade et sans doute était retenu malgré lui.

— Vers six heures, comment pouvez-vous savoir cela?

— Le docteur demeure dans cette maison même, à l'étage au-dessous. Je viens d'envoyer chez lui, et sa vieille bonne a dit ce que je viens de vous redire. A table! quand il arrivera, car j'espère bien qu'il pourra se dégager, il tâchera de nous rattraper.

— Eh bien! à table!

Et l'on entra dans la salle à manger; et l'on s'assit; et l'on avait à peine goûté au potage que le docteur faisait son entrée, s'excusait du retard involontaire, se déclarant nanti du plus vaillant appétit, prenait place et en quelques coups de cuillers regagnait le temps perdu. Et le dîner, très convenablement servi, continuait, animé par les plus gais entretiens.

A deux ou trois reprises, pendant que nous faisions honneur aux premiers mets, j'avais vu l'amphytrion diriger avec une sorte de tendresse un regard tout plein d'orgueilleux sous-entendus vers deux paniers-chariots, qui, du rebord du buffet, braquaient sur les convives le goulot bordé de vert d'une svelte bouteille vénérablement poudreuse.

Quand « le rôt apparut » (comme dit Boileau), sous la forme d'un « bon citoyen du Maine » (comme dit Béranger), un signe du maître à la femme de service fit passer un chariot au milieu de la table.

— Doucement, tout doucement, disait l'ami Jérôme, qui étendait significativement les deux mains comme pour modérer à distance les moindres secousses: là, posez délicatement, car il importe de le boire clair.

— Eh! Eh! fit le docteur, qui paraissait tout disposé à subir sans effroi l'effet de cette artillerie: voilà des engins d'un aspect tout à fait rassurant. Or, voyons, mon cher Jérôme, qu'est-ce qu'il peut bien y avoir là-dedans?

— Ce qu'il y a, docteur de mon cœur, répliqua l'hôte, qui ne s'exprimait pas sans quelque intention d'atteindre à la solennité, il y a certain petit Mercurey, qui, vieux déjà de quatre ans quand il arriva en fût, dans ma cave, y dort dignement *enflaconné* depuis quelques trente mois. Je m'étais promis de l'étrenner avec vous en « ce grand jour. » Vous allez, je pense, m'en dire des nouvelles.

— Volontiers, fit le docteur qui tendit fort complaisamment son *mousseline* sous l'orifice que penchait délicatement son voisin; puis, pendant que Jérôme versait aux alentours: « Eh! reprit l'Esculape, élevant la petite coupe à hauteur de son front, « limpidité parfaite, couleur chatoyante; » puis, mettant le verre sous son nez: « bouquet d'une suavité!... » En as-tu beaucoup, ami Jérôme?

— Oh! une cinquantaine de bouteilles, qui m'ont été octroyées par faveur singulière. Ce vin me vient du propriétaire même, grâce à l'intervention d'un ami, chez qui j'en avais bu.

— Fort bien! dit le docteur en riant, c'était une façon de savoir si l'on pourrait y revenir.

Tous les verres étant remplis, tous les convives, à l'exception de l'amphytrion qui guettait l'effet produit, les portèrent à leurs lèvres. Puis, pendant que la plupart les reposaient: « Broum! fit, ou plutôt grogna le docteur, en donnant pour suite à ce bruit sourdement articulé un claquement de langue très-énergique.

— Hein? fit interrogativement Jérôme devenant tout pâle.

— Goûte, lui dit le docteur.

Jérôme goûta et presque aussitôt, éloignant le verre de sa bouche: « Oh mon Dieu! s'écria-t-il d'un air épouvanté, qu'est-ce que c'est que ça?

— Ça, répliqua le docteur, c'est, mon cher ami, certain petit Mercurey, qui, né avec toutes les plus excellentes qualités, et qui tout en gardant sa belle couleur, son parfum délicat, s'est donné la fantaisie de tourner à l'amer: fantaisie à laquelle se livrent très communément ses congénères, les hauts-crus bourguignons.

— Mais non, voulut objecter Jérôme, je vais faire prendre d'autres bouteilles, et vous verrez que...

— Nous verrons qu'elles sont absolument dans le même état, je t'assure.

— Alors c'est un vin perdu.

— Hélas! soupira le docteur.

— Mais je vais réclamer, j'ai été trompé.

— Point, mon ami, point du tout. On t'a vendu en toute conscience un vin de premier choix, mais qui portait en lui le germe d'une maladie qu'on

pourrait appeler constitutionnelle, et qui a dû se déclarer aussi bien dans le vin resté chez le propriétaire que dans celui-ci, si le propriétaire a oublié comme toi de prendre les précautions nécessaires. Cette maladie, je le répète, est d'ailleurs fréquente dans les produits de Bourgogne: le remède infaillible est signalé, mais combien l'emploient!...

— Remède; dis-tu, il y a donc un remède?

— Non, je me suis mal exprimé: il y a seulement un moyen préventif, c'est-à-dire qu'il est élémentairement facile d'empêcher le mal de se déclarer, mais qu'une fois déclaré, il est impossible de le guérir. Il en est de ton vin comme de beaucoup de gens, qu'une précaution hygiénique, souvent très simple, conserverait bien portants, mais qui sont incurablement atteints, quand ils nous consultent.

— Et qu'aurait-il donc fallu faire, demanda Jérôme fort désappointé.

— Il aurait fallu tout bonnement, quand cette excellente liqueur a été mise en bouteilles, placer ces bouteilles soit dans un bain-marie, soit dans une étuve, jusqu'au moment où la température de leur contenu eût atteint de 55 à 65 degrés centigrades. Et rien de plus. Tu vois, qu'étant donné les petites quantités dont tu disposais, l'opération n'eût été pour toi, ni bien difficile, ni bien coûteuse.

— En effet, mais m'expliqueras-tu?

— La raison d'être de ce procédé; volontiers, mais tout à l'heure, au dessert, si tu veux bien patienter jusque là: tu verras pourquoi. En attendant que ceux d'entre nous dont l'amertune de ton Mercurey ne blesse pas trop le palais, le boivent de confiance, car le goût seul en est détruit; avec l'arôme, lui sont restées ses vertus toniques et digestives, et, pour ma part, je donne l'exemple, que je déclare bon à suivre.

Et le docteur ayant vidé son verre, nous l'imitâmes, autant pour nous conformer à son avis que pour tâcher d'atténuer un peu la profonde déconvenue de notre ami Jérôme.

Au moment où l'on servait le dessert, le docteur s'esquiva. Il reparut quelques minutes plus tard, portant une petite cassette d'acajou et deux verres à moitié remplis de vin rouge, sur lequel flottait quelques unes de ces petites plaques blanches qu'on est convenu d'appeler des *fleurs*, et qui caractérisent d'ordinaire le vin *au bas*.

De la cassette il tira un microscope qu'il posa devant lui, puis, après avoir posé sur la lame de cristal servant de porte-objet, quelques unes des petites plaques blanches qu'il avait dans un des deux verres prises avec la pointe d'un couteau et après avoir amené l'oculaire au point: « Regarde, dit-il à Jérôme. Que vois-tu?

— Je vois, dit notre amphytrion penché sur l'instrument, un fourmillement, une multitude de petits globules qui semblent les grains d'un chapelet qu'on viendrait de défiler, et qui auraient gardé un peu de leur ordre primitif.

— Fort bien! maintenant goûte, je te prie, le vin sur lequel j'ai pris les particules que j'ai mises sous le microscope.

Jérôme ayant porté le verre à ses lèvres. « Il est sûr, très sûr, dit-il. »

— Étant donné les *chapelets* que tu as vus, il n'en saurait être autrement, car c'est à la présence, au développement de ces parasites végétaux qu'un vin doit de devenir acide, de tourner à l'aigre, comme on dit. Chacun des convives ayant mis successivement l'œil à l'instrument pour connaître la forme du végétal minuscule, auteur de l'acidité, le docteur plaça sous la lentille une autre lame sur laquelle il avait mis un peu des plaques blanches flottant sur l'autre verre: Maintenant, regarde, dit-il encore au maître de la maison, que vois-tu?

— Je vois des globules ovales beaucoup plus gros que les premiers, les uns isolés, les autres agglomérés.

— A merveille, goûte le vin du verre où je les ai pris.

Jérôme goûta, et dit: « Pas la moindre acidité, cependant les *fleurs* paraissent en plus grande quantité sur ce verre que sur le premier, le vin devrait en souffrir davantage.

— Non, répliqua le docteur, parce que ces fleurs-là constituent une végétation qui serait en quelque sorte normale à la surface de tous les vins, et qui est en même temps d'une parfaite innocuité sur leur conservation.

Pour peu qu'il reste un peu de vide dans un tonneau, cette végétation s'y déclare, mais sans y causer aucun accident. Ce sont les fleurs ordinaires du vin qui, chaque fois qu'on met en bouteilles le contenu d'un tonneau, descendent dans les dernières bouteilles qui n'en sont pas moins bonnes. C'est dans une de ces bouteilles montées de ma cave l'autre jour que j'ai pris ce qui est dans ce verre. Les fleurs du premier verre viennent d'une bouteille qui est restée depuis plusieurs jours à moitié vide: au-dessus dès lors flottaient les fleurs, dites *d'acescence* qui, nous venons de le constater, ont fait aigrir le vin, ce qui a presque toujours lieu quand le vide est relativement trop grand au-dessus du liquide. Quoi qu'il en soit, voilà donc que nous connaissons déjà deux espèces de végétations parasites du vin, l'une innocente, l'autre nuisible.

Nous allons maintenant en connaître une troisième.

Sur ces mots le docteur enleva du panier-chariot où elle était restée couchée, l'une des bouteilles qui avait contenu le Mercurey. Il l'agita, ce qui fit que le peu de liquide qui restait au fond, se mêlant au dépôt très-épais dont la bouteille était encrassée, donna une espèce de bourbe qu'il versa dans un verre. Il en prit une goutte, qu'il laissa tomber sur le porte-objet et Jérôme fut encore une fois prié de regarder.

— Je vois maintenant, dit-il, des espèces d'enchevêtrements fibreux d'une teinte violacée, on dirait des paquets de racines tortueuses, pointillées de petites nodosités, dans le fouillis desquelles se voient des grappes plus brunes; quelque chose comme de petits raisins mêlés à des bourrées de sarments.

— Eh bien! c'est la végétation qui se manifeste plus particulièrement sur les bons crus de Bourgogne et qui a pour effet de communiquer aux vins qu'elle hante cette amertume que nous venons de constater tout à l'heure. Si j'avais sous la main d'autres échantillons, continua le docteur, je vous ferais voir que la maladie, dite de la *graisse*, qui

affecte d'ordinaire les vins blancs de la Champagne, de l'Orléanais, a pour cause déterminante la présence d'un végétal formé de petits filaments perlés; que les vins dits *montés* recèlent des espèces d'écheveaux de fibres beaucoup plus tenus; que certains vins à la fois tournés (sûrs) et amers ont en même temps les végétations caractéristiques de chacune des deux maladies, etc. etc.

— Fort bien! dit à son tour Jérôme, mais d'où peuvent venir ces diverses végétations?

— Les semences en sont répandues dans l'atmosphère comme celles des lichens, des mousses qui végètent dans la spongiosité de nos toits, comme les germes des infusoires qui peuplent aussitôt toute goutte d'eau laissée à l'air elles tombent dans les vins au moment où on les fait; où on les transvase, elles s'y développent en telle ou telle saison et de leur développement naissent les maladies qui, si souvent, détériorent les plus précieuses récoltes.

— Et le moyen d'empêcher cela?

— Il est, je te l'ai déjà dit, d'une extrême simplicité. Ces semences ou germes perdant leur faculté germinative, quand on les soumet à une température de 50 à 60 ou 65 degrés centigrades, il suffit, une fois le vin bien enfermé, en fût ou en bouteilles, de le soumettre à un chauffage qui, loin de nuire à sa qualité, ne fait que l'améliorer et qui tue les semences nuisibles. Avec cette précaution, plus de vin malade, plus d'approvisionnements perdus. Il y a quelque douze ou quinze ans que M. Pasteur, l'un de nos savants les plus distingués, a démontré ces deux vérités de l'existence des végétations morbifiques du vin, et de la possibilité d'en combattre les effets par le chauffage. On fit grand bruit, au moment même, de cette découverte vraiment remarquable; on inventa maint et maint appareil pour le chauffage en grand, il y eut des expériences publiques, des concours, des primes, que sais-je?

Il en a été comme d'une mode. Aujourd'hui qu'est-ce que les grandes maisons vinicoles ont gardé du procédé? Quels profits en tirent-elles? Songent-elles à l'appliquer? Je l'ignore, mais je sais que le nombre est grand de leurs clients qui, comme toi, ami Jérôme, croyant avoir en réserve dans leur cave, un petit approvisionnement de choix, chèrement payé, n'y trouvent un beau jour qu'un liquide dénaturé... C'est pourquoi, crois-moi, à la prochaine occasion, chauffe ton vin, mon ami, et ton vin s'en trouvant bien, tu ne saurais t'en trouver mal. S'il contient ou ne contient pas des germes morbifiques, ne t'amuse pas à le rechercher, car si les végétations étaient visibles, ce serait preuve que la maladie n'en est déjà plus aux symptômes; fais, à tout hasard, ce qu'il faut pour les tuer, s'ils existent, c'est si aisé et ça coûte si peu.

— Que cela coûte peu, je l'admets, mais je ne crois pas que cela soit si aisé que tu veux bien le dire.

— Pardon, et tu vas en juger. Le procédé le plus pratique est celui du bain-marie. Soit donc un chaudron à confitures dans lequel peut entrer un panier de sept à huit bouteilles. On les a emplies, bouchées et *ficelées*, et on y en a mêlé une qui contient de l'eau dans laquelle plonge la boule d'un thermomètre. On met le panier où les bouteilles sont debout dans le chaudron, dont l'eau peut être déjà chauffée à 15 ou 20 degrés, sans qu'il y ait danger qu'elles éclatent. En une demi-heure, pour peu que le feu ait été maintenu assez fort sous le chaudron, le thermomètre de la bouteille pleine d'eau marquant de 55 à 60, on en peut conclure que la température est la même dans les bouteilles contenant du vin. Aussitôt on les enlève, car il n'est pas besoin que le chauffage soit prolongé plus que le temps nécessaire pour arriver au degré indiqué. On remet une moitié d'eau froide dans le chaudron pour que le degré élevé ne brise pas les nouvelles bouteilles, et ainsi de suite; de telle sorte qu'en quatre ou cinq heures, il est possible de chauffer, et de préserver de toute maladie les soixante ou soixante-dix bouteilles que donne un *quart* de vin fin, provision habituelle d'un intérieur ordinaire.

« Jamais, dit le maître lui-même, les bouteilles n'éclatent quand on procède ainsi; la dilatation du liquide et de l'air du goulot, ne fait que repousser un peu le bouchon que, à cause de cet effet, il est bon de ficeler. On y donne donc un coup de battoir, pour le renfoncer, quand le liquide est refroidi, puis on enlève la ficelle, et, même sans mastiquer la bouteille, on peut être assuré que les germes morbifiques n'y pénètrent pas. »

— Au total, reprit le docteur, opération facile; et fut-elle après tout quelque peu difficile ou délicate, voyons, se procure-t-on à haut prix du vin fin, le met-on longuement dormir dans sa cave pour le trouver imbuvable le jour où l'on veut s'en faire honneur ou plaisir?

— Non, sans doute, dit Jérôme. Et tous les convives dirent comme lui.

— Eh bien! mon ami, chauffe désormais tes bouteilles; un peu d'embarras te sera bien payé par la satisfaction de trouver saine la liqueur de choix dont tu voudras régaler tes amis.

— Sois tranquille, je les chaufferai, dit notre amphytrion; et chacun de nous se promit bien d'en faire autant.

E. M.

NOUVELLES

PAGE ET PERROQUET (1).

III

Il arriva de Paris, vers ce temps-là une invitation inattendue, qui fit grand bruit à la cour, y changeant tout à coup l'ordre et la disposition des fêtes. M. d'Armenonville, directeur général des finances, qui mettait apparemment son ambition à continuer, par son amour des plaisirs, ses libéralités et sa magnificence, les traditions financières de

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Nicolas Fouquet, supplia la duchesse de Bourgogne et toutes les dames de la cour de venir passer un jour ou deux chez lui, à sa superbe maison de campagne de La Muette.

La jeune princesse accepta avec empressement, et fit si bien que le duc s'y rendit avec elle. Une splendide cavalcade quittant Versailles et, par les fourrés de Satory, gagnant le bois de Boulogne pour s'arrêter à la Muette, déploya, en cette belle journée de septembre, à travers les campagnes fleuries, tout ce que pouvait imaginer la folâtre jeunesse de la cour. Les dames d'humeur plus sérieuse, les seigneurs d'un âge avancé, suivirent lentement, en carrosse. Et le tout se réunit finalement en ce palais champêtre des rois de la finance, où tout ce que le luxe le plus raffiné peut imaginer de brillant, de précieux, de coquet et de rare, se trouvait rassemblé pour bien fêter la cour.

Une lettre du temps retrace d'une façon ingénieuse bien qu'un peu apprêtée, les principaux détails de la réception à la fois grandiose et co-



La fête chez M. d'Armenonville, dessin de Scott.

quette, faite aux beautés de la cour par le brillant financier :

« En arrivant, nous entrâmes d'abord dans une « salle où l'on ne marchait que sur des roses et de « la fleur d'oranger. La princesse, après avoir ad- « miré cette magnificence, voulut aller voir les pro- « menoirs, en attendant l'heure du souper. Le so- « leil se couchait dans une nuée d'or et d'azur, et « ne donnait de ses rayons qu'autant qu'il en faut « pour faire une lumière douce et agréable. L'air « était sans vent et sans chaleur, et il semblait que « la terre et le ciel, à l'envi de monsieur le surin- « tendant, voulaient festoyer la plus belle prin- « cesse du monde. Après avoir passé un grand « parterre, et de vastes jardins tout pleins d'oran- « gers, elle arriva en un bois, où il y avait plus de cent « ans que le jour n'était entré, qu'à cette heure-là, « et où il entra avec elle. Au bout d'une grande al- « lée à perte de vue, nous trouvâmes une fontaine, « qui jetait toute seule plus d'eau que toutes celles « de Tivoli. A l'entour étaient vingt quatre violons, « qui avaient de la peine à surmonter le bruit « qu'elle faisait en tombant. Quand nous nous en « fûmes approchés, nous découvrîmes en une « niche qui était dans une palissade, une Diane « plus belle que les forêts de Grèce et de Thessa- « lie ne l'avaient jamais vue. Elle portait son arc et « ses flèches dans ses yeux, et avait tous les rayons

« de son frère autour d'elle. Dans une autre niche « auprès, était une de ses nymphes, assez belle et « assez gentille pour être de sa suite. »

« Tout le monde était sans proférer une parole, « en admiration de tant d'objets qui étonnaient en « même temps les yeux et les oreilles, quand tout « à coup la déesse sauta de sa niche et, avec une « grâce qui ne se peut représenter, commença un « bal qui dura quelque temps à l'entour de la fon- « taine. Et cela eût duré trop longtemps, si les vio- « lons n'eussent vitement sonné une sarabande si « gaie, que tout le monde se leva aussi joyeux que « si de rien n'eût été. Et ainsi sautant, dansant, « pirouettant, capriolant, nous arrivâmes au logis, « où nous trouvâmes une table qui paraissait avoir « été servie par les fées. Et certes il n'y a point « de couleurs ni de figures de rhétorique qui puis- « sent représenter six potages qui, d'abord, se pré- « sentèrent à nos yeux. Puis vinrent douze sortes « de viandes et de déguisements dont personne n'a « encore jamais ouï parler, et dont on ne sait pas « encore le nom. Pendant tout le repas, Madame la « duchesse de Bourgogne fut servie par Madame « d'Armenonville, constamment debout derrière « elle.

« Au sortir de table, le bruit des violons fit mon- « ter tout le monde en haut, où l'on trouva une « salle si bien éclairée, qu'il semblait que le jour « qui n'était plus dessus la terre s'y fût retiré tout « entier. Là le bal recommença, et en meilleur « ordre et plus beau qu'il n'avait été autour de « la fontaine. Tout à coup un grand bruit, que l'on « entendit au dehors, obligea toutes les dames à « mettre le nez à la fenêtre. Et l'on vit sortir d'un « grand bois, qui était à trois cents pas de la mai- « son, un tel nombre de feux d'artifice qu'il sem- « blait que toutes les branches et les troncs des « arbres se convertissent en fusées; que toutes les « étoiles du ciel tombassent, et que la sphère « du feu voulût prendre la moyenne région de « l'air. »

Ainsi dans ces jardins et ce parc magnifique, toute la cour, descendue au bruit des violons, se promena, causa, erra, dansa toute la nuit. Puis chacun se retira dans les appartements somptueux préparés pour la couchée, et s'endormit, rêvant à ses plaisirs et espérant bien les voir continuer le lendemain.

Mais le lendemain, hélas! quel contretemps et quelle déception! Les plus belles médailles ont iné- vitablement leur revers; les projets les plus gran- dioses, les plus charmants, souvent s'évanouissent en fumée... Le lendemain, le vent avait changé, le ciel qui n'était plus « d'or et d'azur » s'était im- pitoyablement voilé : il pleuvait à torrents quand tout le monde s'éveilla. Hélas! quelle déception! Plus de joyeuses cavalcades le long des prés, au bord des eaux! plus de longues promenades dans les grands parcs, sous la futaie! plus de parties en batelets au rivage d'Auteuil, sur la Seine, où une flottille coquettement ornée et pavoisée se disposait à embarquer la cour au bruit des violons! La pluie, à la campagne, c'est la captivité, l'oisiveté, l'ennui, ce sont les longues heures où l'on cause à peine, où l'on sommeille à moitié, où l'on se détire et l'on bâille, en écoutant les ondées venir se briser aux vitres, en regardant les branches agitées se tordre sous les rafales.

La brillante compagnie qui avait, en général, la jeunesse et la gaieté pour elle, s'efforça pourtant de faire contre fortune bon cœur. Après que la duchesse de Bourgogne eût pris son chocolat, ces dames s'avisèrent, pour s'amuser, de se promener de chambre en chambre, admirant les pein- tures, les tableaux, les meubles, les tapisse- ries. Puis les mille objets coquets, mignons, coûteux : porcelaines, miroirs, bijoux, cristaux, dentelles, que Mme la surintendante ne fût pas fâchée de leur montrer, voulant leur prouver par là que la robe, après tout, était pour le moins d'aussi bon revenu que l'épée.

Après cette inspection générale de toutes les beau- tés du château, on revint dans le grand salon, on se groupa autour des tables. Ici, on fit une hombre; là on hasarda un reversi; ailleurs, un grave con- seiller roucoula un madrigal, et un bel officier barbu fredonna une romance. Mais tous ces efforts cou- rageux ne ramenèrent point la gaîté. Peu à peu, une nuance de lassitude et de découragement se répandit sur tous les visages. Les bons mots, les saillies, cessèrent d'étinceler; on n'entendit plus les rires perlés, sonores, éclater en gammes joyeuses. Les plus jolies têtes se penchèrent, les fronts les plus sérieux se voilèrent d'ombre; les lèvres les plus malignes, les plus mignonnes, se résolurent à bouder.

Et qu'y avait-il d'étonnant à cela? On n'était pas loin de Versailles : il fallait bien faire sa cour. Et la princesse s'ennuyait; la chose était évidente, et la conclusion fatale. Elle en avait assez, du reversi et de l'hombre, du brelan et de lansquenet. Elle était venue dans ce joli château pour s'ébattre loin des grandeurs, pour courir, — comme une fillette en vacances ou une jeune biche en liberté, — les bocages et les prairies, les halliers, les futaies. Et voilà qu'elle était enfermée dans une grande salle bien close, avec les tables de jeu, les fauteuils, les gradins, les duchesses à sa droite, les duègnes à sa gauche; les filles d'honneur en face; les officiers à quatre pas; tout un petit Versailles, en un mot, qu'elle retrouvait là à ses côtés, quand déjà, — dans ses instants de folâtrerie et de bonne humeur, — ella s'avouait humblement qu'elle en avait bien assez de l'autre.

Aussi, sentant le dépit et la lassitude la gagner, elle commençait à s'agiter, à se tourner de côté et d'autre, frappant de sa petite mule satinée, le tapis étalé sous la table, se renversant sur le dossier de son large fauteuil, jouant avec son éventail, avec la grande croix de perles de son collier, passant les doigts dans ses cheveux, faisant sauter distraitement les cartes sur la table, et se détournant pour bailler, du côté de madame de Nogaret, celle qu'elle appe- lait *son puits, sa petite bonne*.

A la fin, n'y tenant plus, elle se trémoussa leste- ment sur son fauteuil, fit sauter, d'un revers de main, le paquet de cartes, devant elle; puis avisant, à quelques pas de là, une de ses filles d'honneur, vive, accorte, bavarde, sémillante, toujours fort au courant des nouvelles de la cour et des bruits de Paris :

— Ma chère Sillery, — dit-elle, — nous ne

savons, toutes tant que nous sommes, quoi faire de notre temps. Vous qui avez sans cesse l'oreille au guet, contez-nous donc quelque chose. Le ciel est gris, il pleut toujours; il vente de façon à emporter les toits et déraciner les arbres. Ayez pitié, ma belle, et divertissez-nous. Que peut-il bien y avoir de nouveau à Paris?

— Bien des choses, Madame, mais peu qui soient dignes assurément de votre attention et de votre gracieuse complaisance. Voici toutefois les curiosités les plus neuves que je crois pouvoir vous conter. L'autre jour, chez mademoiselle de Lenclos, qui demeure, vous le savez, fort près de la Bastille, un abbé et un conseiller, grands amis de la maison, ont amené, avec force éloges, un enfant âgé de douze ans, nommé Arouet de Voltaire, qui a récité une ode de sa composition, fort belle, dans le goût antique, et en l'honneur de la maitresse du logis, a improvisé un quatrain des plus galants. A l'hotel d'Albret, des voleurs, tandisque l'on soupait dans la chambre à manger, ont enlevé du grand salon toutes les tapisseries. Puis le lendemain, vers midi, ils ont renvoyé soudain le paquet par les fenêtres brisant le châssis et les vitres, et ayant fixé au ballot cet avis étrange : « Marquis, reprends tes tapisseries. Tous comptes faits, elles sont usées, anciennes; le placement en serait trop difficile, et nous n'en voulons plus. » M. et Mme de Grignan, qui sont à Paris ces jours-ci, s'occupent de choisir les meubles et le linge de leur fils, qui va épouser, à Aix en Provence, la fille d'un riche fermier général. Et comme les Coulanges et les Marsin, s'étonnaient fort de ce choix fait par une noble famille : « Que voulez-vous? — a répondu cette méchante marquise de Grignan, — il faut bien de temps en temps, du fumier sur les meilleures terres. »

.... Le lieutenant-général de Rivaroles, fort vaillant officier, vient de mourrir d'un coup de sang. Ayant laissé un de ses membres je ne sais où sur les champs de bataille, il l'avait remplacé par une jambe de bois. A Neerwinde, un coup de canon emporta la quille et renversa l'homme : « Voilà, — « dit-il en se relevant, — de fort grands sots, et « un coup de canon de perdu. Ils ne savent donc « pas que j'en ai deux autres dans ma valise? »

— Ce brave et bon Rivaroles! — interrompit la Princesse en souriant. — Il était Piémontais, par conséquent presque mon compatriote et, comme tel, je le regrette de tout cœur... Mais, si vous le voulez bien, ne parlons pas des morts, ma mignonne. Ce ne serait pas, sûrement, le moyen de s'égayer.

— Une chose qui me paraît bien faite pour égayer, madame, — interrompit ici une des autres demoiselles, — c'est ce passage de la lettre que Mme de Noailles a reçue ces jours-ci de la princesse des Ursins. Elle l'a montrée à ma tante, la baronne de Fontenilles, et si vous voulez me permettre de vous la communiquer, je crois que nous allons rire.

— Rire des cosas de España, des choses d'Espagne? — se hâta de reprendre la spirituelle princesse. — Cela me semblerait nouveau... Mais enfin, tout peut arriver. — Lisez-nous cela, ma chère. »

Sur quoi, la jeune fille, tirant de dessous l'un de ses amples paniers une enveloppe de parchemin, commença à lire à haute voix le passage suivant, qui est resté célèbre :

« Dans quel emploi, bon Dieu ! m'avez-vous mise? « Je n'ai pas le moindre repos, et je ne trouve même « pas le temps de parler à mon secrétaire. Il n'est « plus question de me reposer après le dîner, ni de « manger quand j'ai faim; je suis trop heureuse de « pouvoir faire un mauvais repas en courant, « et encore est-il bien rare qu'on ne m'appelle pas « dans le moment que je me mets à table. En « vérité, madame de Maintenon rirait bien si elle « savait tous les détails de ma charge. Dites-lui, je « vous supplie, que c'est moi qui ai l'honneur de « prendre la robe de chambre du roi d'Espagne « lorsqu'il se met au lit, et de la lui donner avec « ses pantoufles quand il se lève. Jusque-là, je pren- « drais patience. Mais tous les soirs, quand le roi « rentre dans l'appartement de la reine, le comte « de Benavente, le grand chambellan, me charge de « l'épée de sa Majesté, d'un pot de chambre et « d'une lampe que je renverse ordinairement sur « mes habits. Cela est vraiment trop grotesque. « Dernièrement la lampe s'était éteinte, parceque « j'en avais répandu la moitié ; je ne savais pas où « étaient les fenêtres, parce que nous étions arrivés « de nuit dans ce lieu-là. Je pensais me casser le « nez contre la muraille, et nous fûmes, le roi « d'Espagne et moi, près d'un quart d'heure à nous « heurter en les cherchant. Sa Majesté s'accommode « si bien de moi, qu'elle a quelquefois la bonté de « m'appeler deux heures plutôt que je ne vou- « drais me lever. La reine entre dans ces plaisan- « teries, mais cependant je n'ai point encore attrapé « la confiance qu'elle avait aux femmes de cham- « bre piémontaises. J'en suis étonnée, car je la sers « mieux qu'elles, et je suis sûre qu'elles ne lui « laveraient point les pieds, et ne la déchausseraient « point aussi proprement que je le fais. »

— Pauvre princesse des Ursins, — s'écria Marie Adélaïde, en éclatant de rire. — Quelle complaisance, et quelle bonne volonté! Quel dévouement et quelle soumission! A Aranjuez, elle porte l'épée royale, et la lampe, et...le reste. A Versailles, elle donnerait des audiences, rédigerait des protocoles, et traiterait avec les ambassadeurs. A Paris, elle ferait des chansons, des ponts neufs, des mascarades..,

— Et elle composerait des quatrains, des bouts-rimés, aurait l'œil au télescope et jouerait la comédie et la bergerie, si elle était à Sceaux,— ajouta madame de Boufflers, qui connaissait le peu de sympathie de la duchesse de Bourgogne pour la duchesse du Maine, et ne négligeait par conséquent aucune occasion de se prononcer.

— Ah! oui, à Sceaux, c'est vrai ! Voyons, que peut-on bien faire à Sceaux, chère Madame?... Si vous le savez, dites vite.

— Oh! vraiment, on y fait ce qui s'y fait toujours; on fait des vers latins et des fromages à la crème; on regarde ce qui se passe dans la lune et l'on répète des tragédies; on étudie Euripide et Sophocle avec Monsieur de Malézieux et l'on rit du nez et au nez de ce pauvre abbé Genest. Au milieu de tout cela, on danse, on chante, on dîne, on soupe, et même on joue... Mais on joue avec une retenue, une sagesse, une économie sans pareille. Figurez-vous que, l'autre jour, monsieur le duc

du Maine, à la fin de la soirée, se plaignait amèrement d'avoir perdu... à peu près deux écus !

— Allons ! allons ! cela me tranquillise... Je vois que notre cher parent, après tout, ne s'est pas ruiné. Seulement, le moindre bourgeois de Paris, dans le cours de sa soirée, a perdu ou gagné davantage, en finissant sa petite partie de mariage ou de dominos.

— Hélas ! je le crois bien. Si vous saviez, madame ! L'autre jour, le maréchal d'Albret, qui passerait ses nuits à une table de Pharaon, a perdu, le malheureux ! au moins vingt mille pistoles. Le marquis du Luc s'est ruiné, et le baron du Rouvray, jeune gentilhomme du Poitou, en quittant le Palais-Royal, l'autre soir, s'est tout net coupé la gorge.

— Ce sont de malheureux fous ! — s'écria la princesse, secouant ses jolies épaules avec un mouvement qui tenait à la fois du dédain et de la pitié. — Ce sont de vrais maniaques d'abord, à mon avis. Mais du moins devraient-ils se contenter de manies plus innocentes. Et de celles-là, il n'en manque guère ; on n'a qu'à choisir si l'on veut, pour trouver le moyen de s'amuser.

— Ah ! certes, qu'il y en a — s'écrièrent à la fois plusieurs voix fraîches et rieuses. — Celle du maréchal d'Estrées, par exemple, qui passe toute sa vie à grossir ses collections ; qui se meurt de chagrin de ne point posséder un Jupiter antique qu'il se rappelle avoir vu quelque part ; qui dépêche de tous côtés pour le trouver, lettres, marchands, argent, messages, et qui finit par déterrer un jour ledit Jupiter dans une des galeries de son château, ébréché, moisi, honteux, délaissé, tout couvert de mousse et de gravois, de plâtre et de poussière.

— Et celle de la comtesse de Fiesque qui, à force de rêver pour son fils un mariage riche, se dit qu'on ne pourra rien trouver de mieux à cet égard que la fille de Poitevin, le commis aux finances. Et la voilà qui persuade son fils, qui prépare les équipages, qui achète les meubles, qui commande le trousseau... Après quoi elle apprend, à la fin, que Poitevin n'a pas de fille !

— Et monsieur de Froulay qui, ayant entendu vanter les veaux de Royaumont, dont Sa Majesté a reçu plusieurs fois en cadeau des quartiers tout entiers, a donné ordre qu'on engraissât, avec des œufs et du lait, les plus beaux veaux de ses biens de campagne. Mais comme il les a toujours laissés grandir, ce ne sont plus des veaux maintenant ; ce sont des taureaux monstrueux, dont il ne sait trop que faire.

— Et monsieur d'Huxelles qui, résolu à faire sa cour et cherchant tous les moyens de se rendre agréable, dépêche tous les jours un de ses valets à mademoiselle Choin, en son logis du petit Saint-Antoine, afin de remettre à cette demoiselle, pour Tinette, sa chienne favorite, un grand panier rempli de têtes de lapins !

— Des têtes de lapins ! Comment ? En vérité ? — s'écria en riant et battant des mains la joyeuse princesse. — Eh bien, il est vraiment avisé, ce bon d'Huxelles. Un autre enverrait des dentelles ou des diamants à la maîtresse. Lui, en homme solide, songe à nourrir le petit chien. C'est une attention que peu de nos gentilshommes témoigneraient, j'en suis bien sûre... Après tout, il se peut que Tinette la mérite. Elle doit avoir du savoir, de la gentillesse et de l'intelligence, cette petite bête-là !

— Oh ! oui ; on le dit du moins, — déclara aussitôt l'une des demoiselles. — Elle fait la révérence, elle bat du tambour, elle saute le bâton, elle rapporte, elle jappe trois coups pour notre sire le roi, et...

— Combien pour le dauphin ? — interrompit la maligne princesse. — Mais chut ! — fit-elle aussitôt, posant un doigt sur ses lèvres roses. — Ne rions pas de ces talents-là ; ils peuvent-être utiles... Seulement, ah ! tenez, duchesse, à propos d'animaux instruits et tout à fait aimables, on m'a beaucoup parlé de votre perroquet... Il paraît que vous avez un Jacquot qui est tout plein d'esprit, qui sait et chante des chansons, et qui surtout parle à merveille... Je serais, je l'avoue, curieuse de l'entendre. En quel endroit se trouve-t-il, et ne pourriez-vous point, bonne amie, mander quelque valet et l'envoyer chercher ? »

C'était à la duchesse d'Uzès que la princesse parlait ainsi. Et aussitôt la bonne dame se levant avec une ample révérence, s'approcha du fauteuil royal, dressant fort haut sa coiffe enrubannée, et tenant du bout de ses doigts un pan de son manteau de cour.

— On n'a certes point trompé Votre Altesse à cet égard. J'ai en effet chez moi un joli perroquet fort galant, fort aimable. Il est doué, cela est certain, d'une grande facilité de parler, et possède surtout une prodigieuse mémoire. Je l'ai entendu, le même jour, débiter un « bouquet à Chloris » et réciter, depuis le *Refugium Peccatorum*, toute la fin des Litanies de la Vierge. Parfois son babil m'amuse quand j'ai fini de dire mes heures, après souper. Et chacun pense comme moi, que ce gentil oiseau est, en effet, des plus aimables.

— Mais avec tout cela, duchesse, vous ne nous avez pas dit où il se trouve, et s'il y a quelque moyen de l'envoyer chercher ?

— Il se trouve en mon hôtel d'Uzès, à l'autre extrémité de la grande rue Montmartre, fort près du boulevard, dans le cœur de Paris.

— Alors ce n'est pas loin, — s'écria la princesse. — Nous pourrons donc le voir et l'entendre bientôt, avant la fin de la pluie, si toutefois, chère duchesse, vous n'y voyez pas d'inconvénients.

— Mais comment donc ? Un grand honneur, au contraire. Mon Jacquot ne se doutait pas qu'il viendrait à la cour. Il ne s'agit plus que de choisir un homme sûr, un messager de confiance, qui mette tous ses soins, et surtout sa diligence, à aller quérir l'oiseau et à le rapporter.

— Si votre Altesse le permet, — dit à son tour madame de Montchevreuil, dressant au-dessus des têtes des demoiselles d'honneur, sa longue figure sèche et jaunie, — j'aurais un envoyé fidèle et sûr à lui recommander : mon jeune parent, Gaston de Noyelles, que Son Altesse a déjà bien voulu admettre et distinguer, en qualité de page.

Elle avait du flair, la bonne comtesse, et, de plus, elle n'avait pas vécu pour rien de si longues années à la cour. Elle savait que pour les grands et les princes, en leurs moments de caprices, d'enfan-

tillage ou d'ennui, le serviteur qui procure un joujou, apporte un perroquet, est pour le moins aussi cher et aussi précieux que celui qui préside un parlement ou gagne une bataille.

La princesse qui, en sa qualité d'enfant bonne et joyeuse, aimait assez sa vieille duègne, Marie-Françoise de Montchevreuil, et qui d'ailleurs trouvait que l'espiègle et gentil Gaston avait fort bonne mine, acquiesça d'un signe de tête à cette proposition. Aussitôt un coup de sonnette appela un valet dans la salle. Et, peu d'instant après, Gaston, qui se tenait dans l'antichambre avec deux ou trois confrères, s'entendit communiquer cet ordre, venant du grand salon.

— Monsieur de Noyelles, il vous faut aller sur le champ trouver madame la duchesse. Je crois que c'est pour un message à porter à Paris.

Le jeune garçon sauta de joie, en bondissant hors de sa banquette. Aller à Paris, quel bonheur! Il pourrait, qui sait? en ne perdant point de temps, en marchant vite, trouver un moment de liberté, bien court, mais bien à lui, pour courir jusqu'au vieil hôtel de l'île Saint-Louis, pour aller embrasser enfin madame sa mère, et la petite sœur Henriette alors, pour les vacances, sortie de son couvent. Aussi s'élança-t-il dans le salon, rougissant et joyeux, marchant moins posément et se tenant moins droit que ne l'aurait voulu l'étiquette, mais



Chez la Duchesse de Bourgogne, dessin de Scott.

se conciliant par cela même les bonnes grâces de la princesse, qui ne voyait dans cette précipitation que son empressement à la servir.

— Voici de quoi il s'agit, monsieur Gaston de Noyelles, — dit la duchesse d'Uzès, en lui présentant une petite enveloppe de parchemin. — Vous allez vous rendre sur-le-champ à mon hôtel, sis rue Montmartre, non loin de la rue des Jeûneurs. Vous donnerez ce billet à monsieur Pointis, mon majordome, qui vous remettra en retour une cage et un oiseau. Or, vous prendrez grand soin qu'il n'arrive malheur ni à l'un ni à l'autre, et vous reviendrez ici sur-le-champ, aussi vite que vos jambes pourront vous porter.

— Oui, oui, monsieur Gaston, c'est là surtout ce que je vous recommande, — interrompit la princesse, en lui faisant signe d'approcher. — Nous ne voulons point attendre, entendez-vous. Nous n'avons rien à faire tant que dure, pour la punition de nos péchés, cette vilaine pluie. Donc pour vous rendre à l'hôtel, prenez aux écuries un cheval, afin d'être rendu plus vite. Mais il faudra vous résoudre à vous en revenir à pied, car le trot de la bête pourrait effaroucher l'oiseau.

— Les ordres de Votre Altesse seront exécutés fidèlement, — répondit le pauvre Gaston, s'inclinant jusqu'à terre.

Et, étouffant un long soupir, il quitta l'appartement.

La fin à la prochaine livraison.

ÉTIENNE MARCEL.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Les Lettres viennent de faire pendant le mois qui finit trois pertes douloureuses.

L'auteur de *Mme Bovary*, de *Salammbô*, est mort laissant un grand roman inachevé. Écrivain distingué, possédant une forme bien personnelle, doué d'un esprit d'observation très pénétrant et très tenace, il était le plus consciencieux des hommes. Il cherchait avec une rare patience le trait précis, juste et la couleur vraie ; rarement ils lui échappèrent. Dans Mme de Bovary, il acréé ou plutôt évoqué des types vivants et pris sur le vif avec un relief saisissant, ils ne sont pas malheureusement à l'honneur de l'humanité. Comme peintre de la nature, il a tracé des paysages d'un réalisme et d'une finesse exquis. Quand il entreprit *Salammbô* et tenta de faire revivre par un certain côté la civilisation carthaginoise dont Rome s'efforça de détruire jusqu'aux derniers vestiges, M. Flaubert alla passer plusieurs mois en Afrique pour se remplir l'œil des lieux qu'il voulait décrire, et ce roman si difficile à écrire fut composé avec un soin, une érudition qui honorent la conscience et le caractère de l'écrivain.

L'homme privé chez M. Flaubert valait le romancier; né avec une fortune indépendante, il en faisait le plus noble, le plus généreux usage; modeste, il fuyait le bruit, aimait sa chère solitude normande et les amis de sa jeunesse. Aussi laisse-t-il d'unanimes regrets; depuis sa mort, pas une voix, pas une plume qui n'aient rendu hommage autant à ses qualités qu'à son talent.

*
* *

Tout autre était M. E. Fournier que nous venons de perdre et qui emporte nos sincères regrets. Que d'heures nous avons passées coude à coude à la bibliothèque nationale et combien, la dernière fois que nous le vîmes, nous étions loin de penser que sa fin fût si prochaine! Il avait tourné toute l'activité de son esprit vers les recherches historiques. C'était un esprit alerte, très travailleur, fort instruit, un curieux. Son *Histoire des rues de Paris* et son *Histoire du Pont-Neuf* sont intéressantes, remplies de trouvailles heureuses, elles resteront, seront toujours lues avec plaisir et consultées avec intérêt. Il écrivit pour le théâtre, mais je ne crois pas qu'il eut à un haut degré les dons que la scène exige. Journaliste laborieux, critique estimé, E. Fournier ne s'est pas fait un seul ennemi. Il a mené une vie droite, laborieuse et honorée, et pour mon compte, bien souvent je regarderai avec tristesse la place qu'il avait l'habitude d'occuper à la bibliothèque nationale.

*
* *

Enfin Paul de Musset, frère aîné du poète, vient de s'éteindre à son tour. Il se consacra d'abord à des reconstructions historiques présentées sous la forme de romans; quelques-unes de ces productions parurent dans la *Revue des Deux-Mondes*, et obtinrent un très vif succès d'arrangement et de style. Il publia successivement la *Table de Nuit*, les *Equipées parisiennes*, *Mignard et Rigaud*, *Guise et Riom*, les *Femmes de la Régence*, les *Mémoires de Gozzi*, les *Nuits italiennes*, *Jean le Touvreur*, bien d'autres œuvres encore, et enfin écrivit les pages accablantes de *Lui et Elle* pour venger la mémoire de son frère. Toutes ces publications réussirent. Paul de Musset tint pendant plusieurs années le feuilleton dramatique du *National* et fit représenter à l'Odéon deux pièces, la *Revanche de Lauzun* et *Christine, roi de Suède*.

C'était un esprit d'une rare élégance, possédant une plume fine et distinguée. Il a pris rang parmi les petits maîtres de notre époque et les personnes qui ont eu l'honneur de vivre près de lui sont unanimes à louer la sûreté de son commerce et l'excellence de son cœur.

LE SALON DE 1880

Sauf ces trois tristesses, l'histoire du mois s'est passée presque toute sur les champs de course du bois de Boulogne et dans les Champs-Élysées. Là-bas, tout le monde des élégances cosmopolites, des jockeys, des parieurs; ici, le monde artistique, lettré, des Parisiens, des étrangers que la fête du Salon chaque année attire, qui y vont les uns par genre, les autres par un intérêt sincère. Le nombre des œuvres exposées est si énorme que, de l'aveu général, il devient presque nécessaire d'endiguer ce flot toujours montant, de modifier les conditions de l'Exposition. L'année dernière le chiffre des ouvrages admis était de 5,895, cette année il s'est élevé à 7,289 ; et, avec les encouragements que l'État accorde à l'étude du dessin et aux arts plastiques, il est à prévoir que, l'an prochain, il ne sera pas loin d'arriver à 10,000. Alors, si l'espace ne vient pas à manquer, il est clair que parcourir plusieurs lieues de toiles, de dessins, une interminable file de marbres, de terres cuites, de bronzes, deviendra un travail dont bien peu de personnes se sentiront la force. Au point de vue de l'intérêt des artistes et de l'art, les conséquences d'une pareille accumulation seraient encore plus graves et il n'y aurait, sauf quelques très rares exceptions, que les tableaux de grandes dimensions qui auraient chance d'être remarqués.

En attendant que l'on avise cherchons à voir clair dans ce qui est sous nos yeux. Nous commencerons par les deux tableaux envoyés par M. Bonnat, *Job* et le *Portrait de M. Grévy*. Le Job est traité à la façon des maîtres espagnols, lorsque le temps aura fait son œuvre, légèrement jauni les chairs, roussi les ombres, cette toile ressemblera à un Zurbaran ou à un Ribéra, elle est tout à fait dans leur sentiment. Maigre comme un ascète ou un fakir indou, enlevé avec vigueur, même avec dureté,

assis dans la poussière, réduit à une maigreur épouvantable, Job se présente à nous dans un état qui fait horreur et pitié. C'est une veritable préparation anàtomique. La facture, si belle, si savante qu'elle soit, ne parvient pas à vaincre le sentiment répulsif qu'inspire le sujet ainsi traité. Œuvre forte, du reste, rappelant *le Christ*, du même auteur, qui se trouve au Palais de Justice.

L'aspect du portrait de M. Grévy est morne ; ce sont bien les traits du Président de la République, mais le peintre n'a pas rendu le caractère de cette tête comme il avait saisi celui de M. Thiers, et, quand nous disons que l'éminent artiste nous donne les traits du modèle, nous avons quelques réserves à faire. La bouche du portrait n'a pas l'expression de celle de M. Grévy, parce que le pinceau a négligé la légère saillie de la lèvre inférieure. M Grévy a en effet les paupières supérieures tombantes, mais cette conformation a été exagérée, la tête n'a point de regard et l'œil droit paraît presque vide; je ne pense pas que ce tableau ait le succès de popularité obtenu par les précédents portraits de M. Bonnat. Ceux qui voudront avoir une ressemblance exacte de M. Grévy la trouveront complète dans le magnifique buste en marbre, de M. Carrier-Belleuse, placé à la section de la Sculpture.

M. Roll nous a donné un grand tableau, une *Grève de Mineurs*, triste et sombre thème traité avec autant de sincérité que de réalisme, mais non de ce réalisme qui ne se complait que dans la laideur. Au milieu de cette atmosphère particulière aux bassins houilliers, des ouvriers s'agitent et des femmes effarées vont, viennent, car le gendarme est là, elles pleurent et cherchent à calmer, car d'un geste, d'un mot peuvent naître de déplorables conflits. Le peintre n'a point donné à ces ouvriers ces visages de démons, ces poses forcenées si chères aux artistes médiocres; ce sont des hommes soucieux, irrités, fatigués, décidés, mais dont, sans l'excuser, on peut comprendre la dangereuse résolution. La toile est brossée dans une gamme sourde et grise qui contribue à l'effet. Il y a là d'excellentes figures.

M. Bouguereau déjeune de la Mythologie et dine de la Religion, mais il n'est pas plus un vrai païen qu'il ne possède le sentiment chrétien. Sa *jeune fille se défendant contre l'Amour* ne lui a été inspirée ni par Anacréon, ni par Tibulle, et il est impossible de trouver une ombre de religiosité dans sa *Flagellation de N.-S. Jésus-Christ*. Rien de divin dans la figure principale, aucun caractère dans la tête du Sauveur ; qu'importe que le reste soit bien ou mal peint ! L'effet, c'est-à-dire le principal, est tellement manqué qu'il est difficile de deviner ce que pensent de cette scène les spectateurs que l'artiste a placés au fond de son tableau; la meilleure figure est celle d'un personnage dont on ne voit pas le visage.

M. A. Cabanel est moins que bon, il est franchement mauvais. Sa *Phèdre* ne serait qu'un péché véniel, si ce peintre n'était pas professeur à l'Ecole des Beaux-Arts et si cette fille de Pasiphaë ne venait pas témoigner une fois de plus que M. Cabanel s'obstine malheureusement dans une voie dangereuse, où il entraîne par ses leçons une nombreuse jeunesse.

Habituez votre œil au vert un peu monotone de ce verger où semble flotter une espèce d'ombre douce et transparente ; et maintenant étudiez l'unique figure du tableau c'est *Jeanne d'Arc*. Vêtue de lourds vêtements, elle vaquait sous ces arbres aux soins domestiques lorsqu'elle a entendu « ses voix » et elle s'est immobilisée comme frappée d'une sorte de catalepsie, un de ses bras tendu, l'autre tombant sur sa jupe brune. Elle se tient la tête renversée, le cou légèrement gonflé, le regard perdu cherchant évidemment à comprendre les ordres qui lui viennent d'en haut. Sa figure douce peint ce qui se passe dans ce cœur, déchiré par les misères de la patrie. Si vous voulez bien réfléchir, vous vous direz que les choses ont dû se passer ainsi; vous êtes en face d'un vrai tableau d'histoire. Il nous plaît beaucoup d'ailleurs de voir l'héroïque jeune fille se dégager des oripeaux dont le faux romantisme l'avait affublée, pour reparaître telle qu'elle fût : une paysanne simple, naïve, croyante, digne de tous les respects, de toutes les admirations, la vraie sainte de la France. Cette toile d'un sentiment très élevé, d'une exécution sobre et fine, fait le plus grand honneur à M. Bastien-Lepage, mais avait-il besoin de faire passer sur les vieilles murailles de la maison de Jeanne ces ombres des fantômes placées-là comme pour attester la réalité de la vision? Heureusement le pinceau les a si légèrement tracées qu'on les découvre à peine. A tous les points de vue, cette toile, comme composition et exécution, est une des premières du Salon.

C'est aussi une œuvre remarquable que celle de M. Morot, *le bon Samaritain :* le groupe est excellent, peint en pleine lumière avec beaucoup de science, de soin et se détachant à merveille sur un fond de rochers qui me semble moins heureux. M. Morot idéalise ses figures, mais en les laissant animées de la vie humaine, il tient aux deux écoles et toutes deux doivent, si elles sont justes, reconnaître son talent et le féliciter de son *bon Samaritain.*

Un artiste bien connu de nos lecteurs, M. Lix, a exposé une scène du début de la révolution : *Camille Desmoulins au Palais-Royal.* La scène a le caractère qu'elle devait avoir et l'on reconnaît dans cette grande composition le talent du dessinateur émérite qu'en France bien peu de personnes ne connaissent. Ce tableau a de très réelles et de très sérieuses qualités et nous ne pouvons qu'adresser nos compliments à l'artiste.

Mais nous voici devant la note la plus sobre, la plus vibrante du Salon, devant l'œuvre la plus profondément sentie de l'exposition. Ce tableau est d'une extrême simplicité de composition. Sur une pierre funèbre marquée d'une croix grossièrement gravée, une femme tout de noir vêtue et un jeune garçon d'une dizaine d'années sont à genoux. On n'a pas besoin de demander vers qui sont tournées leurs pensées. Il y a dans la *Veuve* une intensité de douleur incroyable, de cette douleur sans cris, sans gestes, sans larmes, espèce de mort lente mais sûre. L'enfant, tout triste qu'il soit, se consolera; elle, elle voudrait déjà *l'avoir rejoint.* La tête vue de face, se détache, avec sa coiffe noire cachant les cheveux, sur des flaques d'eau de mer, laissées par le reflux.

Pas une note discordante ne vient troubler le caractère auguste de cette scène d'un effet poignant. Vous chercheriez vainement quelque chose dans tout le Salon de plus complet. Nous ne saurions trop féliciter le peintre, M. Renouf. Il n'appartient qu'à bien peu d'artistes privilégiés de sentir et de donner de si profondes émotions.

Des côtes de l'Océan M. Guillaumet nous transporte en pleine Afrique ; nous sommes à Laghouat, qui, l'année dernière, a fourni un si beau tableau à l'artiste, dans cette ville dont les murailles sont cuites et recuites par les ardeurs dévorantes d'un soleil de feu.

Sur une place bordée, à droite, par quelques palmiers, dans un ciel d'une pureté infinie, se dresse un grand chameau pompeusement décoré ; sur son dos s'élève un palanquin magnifique d'une pourpre intense, où bientôt sans doute vont se cacher les femmes du Cheik. L'animal semble fier de l'honneur de porter un si noble fardeau, il se tient debout et superbe, avec l'espèce de voilure qui le surmonte et qui semble, malgré la couleur, faire corps avec lui.

SALON DE 1880



Les Palanquins, tableau de M. Guillaumet, dessin de Duvivier.

On dirait un animal fantastique. A sa gauche un autre chameau, avec son palanquin, attend couché. Autour de ces deux montures, quelques figures. Tout cela se détache dans une atmosphère ardente, lumineuse, d'une transparence dont nos climats n'ont aucune idée.

Le tableau de M. Guillaumet, le peintre de l'Orient le plus habile que nous ayons aujourd'hui, est vraiment excellent, et les *Palanquins* sont dignes d'être placés à côté des meilleurs tableaux du maître.

Un de nos autres collaborateurs, M. Vuillier a exposé deux forts jolies études de paysages. Nous savons qu'il avait préparé un grand tableau digne de celui de l'année dernière ; malheureusement il n'a point eu le temps de l'achever. M. Vuillier est jeune, il est de ceux qui peuvent ne pas se presser, parce qu'ils sont sûrs d'arriver.

La fin à la prochaine livraison.

A. DE VILLENEUVE

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

BEAUX-ARTS

LE SALON DE 1880 (1)



La Veuve, tableau de M. Renouf, dessin de Gilbert. (Voir la livraison précédente.)

Le *Cœur s'éveille*, de M. Vely, est une toile fort jolie, exprimant avec beaucoup de grâce la scène ou plutôt le sentiment très délicat que le peintre voulait rendre. Il était difficile à saisir sans tomber dans les mièvreries de la vignette. L'ordonnance en est bonne et rappelle un peu par les vêtements, surtout par celui de la jeune fille et même par ses traits charmants et naïfs, les figures dont les Ymagiers décoraient nos vieux fabliaux. Le pinceau du

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

peintre est souple, fin; tout ce tableau est traité avec une harmonieuse et vive élégance de couleurs, et les mouvements d'une grande justesse traduisent à merveille les sensations de ces deux personnages. C'est une toile qui plaît, retient et, en s'éloignant, on pense aux joies qui ne sont plus.

M. Alma-Tadéma sur quatre panneaux a peint *les Saisons;* le *Printemps* et l'*Hiver* sont fort agréables à voir. Le premier est personnifié par une belle jeune fille vêtue comme une muse, chaste comme la plus chaste d'entre elles, mais sentant les effluves de la saison où fleurissent les lis et les roses. C'est une autre manière de traduire le *cœur qui s'éveille.* Dans l'*Hiver*, l'œil est heureux de retrouver la disposition des figures et même la couleur de la vieille école française. M. Alma-Tadéma s'est montré cette année moins archaïque. On a fait la même remarque à Londres sur les tableaux que l'artiste a envoyé à Burlengton-Palace.

Il est très spirituel et très amusant le *Gulliver à Brobdingnag* de M. Adan ; le spirituel pinceau à joliment conté cet épisode du roman et, s'il était de ce monde, Swift serait heureux de se voir si galamment traduit. Gulliver dans sa barque est poussé par le vent que chassent les éventails de la Reine et des dames de la Cour; ce n'est pas le premier mortel que semblable vent ait porté aux honneurs et à la fortune.

M. Comte nous présente *François 1er mettant des anneaux aux carpes de Fontainebleau.* Le sujet ne me semble point très inspirateur; je pense que ce peintre n'a pensé qu'à nous montrer le galant prince suivi par ce cortège de courtisans et de dames qui lui firent commettre tant de lourdes fautes. La suite du roi est étagée sur un escalier qui conduit à la pièce d'eau, sur la dernière marche se trouve un pêcheur qui présente une grosse carpe au héros de Marignan très attentif à la ferrer. Il n'est pas beau de visage le *François Ier* de M. Comte. Il ne lui a pas fait grâce d'une ligne de son nez et, dans son éternel maillot gris perle, il a des jambes d'une longueur!..

J'aime mieux la *Suzanne* de M. Compte-Calix; cette jeune femme vue de dos, ne s'appelle, je crois, Suzanne, que parce qu'elle se dispose à prendre un bain, et qu'ici, les deux vieillards de la Bible sont remplacés par le garde-champêtre et le maître d'école ou le sacristain la guettant à travers le feuillage. La femme est jolie, les arbres sont jolis, le petit chien joli, joli aussi le jupon rose ; M. Compte-Calix fait toujours ainsi, on ne peut jamais en dire le moindre mal; il est ce qu'il est, ce qu'il a été il y a un an, ce qu'il sera l'année prochaine. Je dois ajouter que son talent, il en a, est fort apprécié dans certains salons de l'élégance parisienne. Ses toiles sont aimables et spirituelles, c'est bien quelque chose, mais on ne peut pas dire que ce soit tout.

Le Prix d'Honneur du dernier Salon, M. Carolus Duran, nous donne deux portraits peints dans la manière qu'il aime, dont il se tire à merveille, mais M. Cot et d'autres, si grande que soit leur habileté, ont le tort de vouloir l'imiter. Dans l'art il est toujours puéril et souvent dangereux, de chercher l'imitation. M. Carolus Duran a donc deux toiles, un portrait de femme bleu sur bleu et un portrait de garçonnet vêtu de rouge, s'enlevant sur un rideau rouge. L'artiste, ainsi que nous venons de le dire, se plaît dans ces tours de force qui nous laissent un peu froid. Le *Portrait de Mme G. P.* a cette rare distinction qui caractérise le talent du maître : elle existe, du reste, chez l'élégant modèle, mais je préfère le petit bambin dont la figure modelée dans une pâleur légèrement rosée, est vraiment charmante : ses yeux sont vivants. Le rouge sied réellement très bien à *M. L. B.* Mais je signale une légère mésaventure à l'artiste. Son petit modèle a une jupe rouge et des chaussettes rouges; entre les deux vêtements les jambes fluettes restent nues. Or, l'ombre portée de la jupe tombant sur cette chair à ton effacé elle disparaît un peu entre les deux notes éclatantes, ce qui, à certaine distance, produit un singulier effet; rien ne relie les petits bas avec le haut du corps. Quoi qu'il en soit, le portrait est très fin, très vif et fort-réussi.

Puisque nous sommes aux portraits, arrêtons-nous quelques instants sur ce genre qui, en nombre sinon en qualité, se développe de plus en plus dans les Salons. M. Feyen-Perrin a fait mieux que le *Portrait de M. Lepère* qu'il nous offre aujourd'hui; en revanche une artiste, jeune encore, dont le *Musée des Familles* a signalé les débuts, prend définitivement rang parmi nos meilleurs portraitistes : c'est de Mlle Noëmi Guillaume que nous voulons parler. Comme vigueur, couleur et dessin, comme puissance de vie, son portrait de femme en noir se détachant sur un beau fond chaud, est une œuvre excellente, il est brossé avec une vigueur que l'on trouve rarement dans la main d'une femme. Les deux portraits de M. Baudry n'accroîtront en rien la réputation de cet artiste dont on est en droit de tout attendre. Georges Becker, dont la *Martyre Chrétienne* ne me plaît guère, nous donne le portrait du général G. de Galifet; à ne regarder que l'exécution, nous n'aurions presque que des éloges à faire au peintre ; mais, malheureusement, il lui a plu de représenter le général avec un tel air de matamore, que l'on a envie de sourire et qu'involontairement l'on pense aux parades de quelque cirque. Il y a du bien à dire des portraits de M. *Henri Martin* et de M. Paul Bert, peints par M. Yvon, du premier surtout qui est d'une extrême ressemblance. Dans un Tryptique, M. Desboutin a représenté la *Famille Loyson*, la famille du ci-devant père Hyacinthe : faible la peinture de la mère, plus faible encore celle de l'enfant, mais la tête de M. Loyson a beaucoup d'expression et de vie. On retrouve dans le *Portrait de Mlle L. R.* par M. Fantin-Latour, les qualités sobres et savantes de cet artiste éminent; M. Jacquet aurait bien dû l'imiter, il manie admirablement les étoffes, mais il leur donne une beaucoup trop grande importance. M. Bin a peint un portrait de M. Clémenceau qui rend imparfaitement le caractère du modèle. Je dirai du *Portrait de Mlles T...* de M. P. Dubois, ce que j'ai dit de ceux de M. P. Baudry : ils n'accroîtront par sa réputation; M. Duez a peint Ulysse Butin peignant en pleine lumière sur le bord de la mer ; l'œuvre est robuste et donne bien l'expression du personnage, mais je veux insister sur ce point, qu'un

portrait n'est jamais bon s'il ne rend pas le caractère du modèle. Cette ressemblance-là est bien plus encore à chercher que celle des traits. Van-Dick avait promis à Charles II de faire son portrait, celui qui est une des gloires de notre Louvre, « Eh bien! dit le roi, l'artiste, quand commencons nous? — Bientôt, sire, répondit l'élève de Rubens, mais je n'ai pas encore assez vu votre Majesté! » Que les peintres méditent cette parole! M. Aublet a une très bonne toile, le *Portrait de Mme la Baronne de B...*; M. Amand Laroche, un portrait d'homme et un autre de femme bien traités, d'une brosse large et habile. Le portrait de Mlle Paton, M. *Ling-Y-Yun, officier de la marine chinoise*, est fort curieux; celui de Mme J. Grévy par Mlle R. Thévenin, ne manque ni de qualités ni de mérite, il est fort soigneusement étudié. Le portrait de M. Gratiot par Van Den Bos est enlevé avec une crânerie remarquable, très vivant, très animé, trop peut-être. Je serais fort étonné si ce jeune artiste ne conquérait pas bientôt une légitime réputation.

La fin à la prochaine livraison.

A. DE VILLENEUVE.

RÉCITS HISTORIQUES

LE SERMENT DE LA VEUVE (1)

Quand Begga arriva dans la grande salle, le tribunal se trouvait assemblé, et Sylvestre, pâle mais implacable, se tenait debout à la barre, prêt à répéter son accusation.

Les juges jetèrent sur Begga un regard dans lequel la compassion se mêlait à la surprise. Son visage respirait une candeur résignée; sa tenue était modeste et digne; quelque chose de pur et de saint se dégageait de cette créature dont rien ne saurait rendre le touchant aspect. Elle demeura les yeux baissés devant les magistrats, évitant de tourner les yeux du côté de son beau-frère.

— Begga Coppins, dit le chef de la justice, vous comparaissez devant nous sous le poids d'une grave accusation. Un parent, dont les qualités et la bonne renommée sont appréciées par tous les braves gens de Bruxelles, déclare devant nous que vous avez forfait à l'honneur. Des témoins divers l'avaient averti, il vous interrogea, et vous avez nié les faits; ces faits il en a lui-même acquis la preuve, et c'est, certain de son droit, jaloux de l'honneur de son frère mort, qu'il appelle sur vous les sévérités de la justice. Avouez-vous avoir trahi la mémoire d'Hubert Coppins?

— Non, messires! Et plût à Dieu qu'il fût possible à mon bien-aimé Hubert de venir me rendre témoignage. Je comprends à quel sentiment obéit mon beau-frère; si rigide qu'il se montre, je lui pardonne. Un jour, je l'espère, il regrettera amèrement ce qu'il fait aujourd'hui.

— Est-ce tout ce que vous avez à dire pour votre défense?

— Oui, messire juge, répondit Begga.

— Une parole ne suffit point pour anéantir un procès.

— Suzanne faussement accusée n'eut d'autre recours que sa confiance en Dieu.

— Vous soumettez-vous au jugement dont le résultat serait de prouver votre innocence ou de vous convaincre de votre crime?

— Le Sauveur qui mourut pour le salut des hommes me soutiendra dans mon danger.

Les paroles de Begga étaient si simples, si dignes, elle conservait un aspect si paisible que les juges hésitèrent.

— Sylvestre, dit l'un d'eux, persistez-vous dans votre accusation?

— Je persiste.

— Vous soumettez-vous à l'épreuve judiciaire?

— Je l'accepte, j'ai pour moi mon droit.

— Et moi mon innocenc, ajouta Begga.

Durant un moment les juges se consultèrent, puis ils déclarèrent à l'accusateur et à l'accusée que trois jours plus tard ils seraient admis à fournir leurs preuves et à soutenir leurs dires, publiquement, au risque de leurs vies et du salut de leurs âmes.

— Ah! Sylvestre, Sylvestre! qu'avez-vous fait? dit alors Begga, vous, mon frère, aurez-vous le courage de répandre mon sang... Ah! je vous le jure, respectant même dans votre barbarie le sentiment qui vous fait agir, j'épargnerai tant qu'il me sera possible le mari de ma chère Gertrude.

— Demain, dit le chef de la Commission de justice, demain sera criée dans les rues l'*Ordalie* qui se terminera par la mort de l'un de vous... Jusqu'au jour du combat vous êtes libres tous deux; l'absence de l'un des tenants équivaudrait à l'aveu de son crime ou de sa calomnie... Vous combattrez vous-même, Sylvestre; en sa qualité de femme, Begga conserve le droit de se choisir un champion.

Hélas! c'était un privilège bien illusoire que celui de l'infortunée.

Plus d'une fois déjà à ces époques où le jugement de Dieu paraissait la loi suprême des femmes, des princesses, des reines faussement accusées s'étaient entendues condamner à prouver leur innocence par le fer, l'eau et le feu. S'il s'agissait de feu la plupart subissaient l'épreuve, mais si les juges ordonnaient un combat, la femme devait faire appel à la tendresse d'un parent, au dévouement d'un ami, au sentiment chevaleresque qui alors ne faisait jamais défaut à une créature faible et délaissée. Si l'accusée ne trouvait personne pour la défendre volontairement, elle achetait un champion qui descendait pour elle en champ clos.

Mais Begga veuve et pauvre, Begga accusée par

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

un beau-frère qui l'avait longtemps comblée des preuves de sa tendresse et de sa générosité n'inspirait que du mépris. Ceux qui jadis l'avaient le plus aimée, la jugeaient coupable sur le témoignage de Sylvestre.

Elle rentra chez elle entre les sergents qui l'avaient accompagnée au palais de justice, et, prenant sa fille dans ses bras, elle s'agenouilla et pria.

Vingt fois, lorsque l'enfant fut endormie, Begga fut prise de la tentation de se lever et de courir à la *Maison hantée*, mais elle résista à ce désir impérieux, et murmura en baignant de pleurs le front de l'orpheline :

— Seigneur Jésus, vous avez dit : « Heureux ceux qui ont le cœur pur ! » Vous savez de quel côté se trouve la vérité, prenez ma cause en main et sauvez ceux que j'aime.

Sa fille sur son cœur, et l'image d'un crucifix étendue devant elle, Begga tomba dans un assoupissement sans rêve.

VII

L'ORDALIE

Un homme, vêtu du costume d'un héraut de justice s'arrêta devant l'église des Petits-Frères et lut d'une voix sonnant comme une buccine de cuivre, cette proclamation renfermant un arrêt de mort.

— Seigneurs, bourgeois et manants, dépendant de la principauté de notre seigneur l'évêque de Liège, il vous est fait savoir, que le dix janvier de cette année de N.-S., vis-à-vis l'entrée de l'église des Petits-Frères, Sylvestre Coppins sera tenu de soutenir l'accusation portée par lui contre Begga, la veuve de son frère. Les conditions du combat ont été arrêtées comme il suit :

« Les deux champions combattront à pied.

« Un trou circulaire mesurant quatre pieds de diamètre et un pied et demi de profondeur sera creusé dans la rue du Fossé-aux-Loups.

« Un chemin large également de quatre pieds entourera ce trou, et le tout sera ceint d'une forte barrière. Sylvestre descendra dans la fosse, tandis que Begga demeurera sur le sentier.

« Chacun des combattants aura pour armes trois bâtons de la longueur d'une aune ; celui de l'accusée sera muni d'une courroie supportant une pierre du poids d'une livre. L'accusateur et l'accusée se serviront de ces armes ensemble ou à tour de rôle. Celui des champions qui, dirigeant un coup vers son ennemi, ne l'aura point atteint et frappera l'air à vide, perdra un de ses bâtons.

« Le premier des combattants qui restera désarmé, sera reconnu coupable. Afin d'expier son crime ou sa calomnie, Sylvestre, s'il est vaincu, aura la tête tranchée. Begga, si elle subit une défaite, sera enterrée vivante.

« Que les chrétiens prient pour le triomphe de la bonne cause. »

Tandis que le héraut lisait l'annonce de ce combat, hommes, femmes, enfants l'entouraient, le pressaient. Les uns se récriaient sur la sévérité de l'arrêt ; les autres, prenant parti pour la faiblesse de Begga, se demandaient comment cette jeune et délicate créature, qui n'avait jamais manié que des fuseaux de dentellière, pourrait lutter avec avantage contre le robuste armurier.

L'opinion publique, après s'être déchaînée contre la veuve d'Hubert, subit une réaction. L'accusée devenait digne d'intérêt en raison de la rigueur de la sentence. Beaucoup se détachaient de la cause de Sylvestre ; mais quelque pitié qu'inspirât Begga, il ne vint à la pensée de personne de prendre en main la cause de la veuve et de combattre à sa place.

La seule preuve d'intérêt que lui donnèrent quelques femmes fût d'aller brûler pour elle des cierges à l'autel des Petits-Frères.

Durant la nuit du neuf au dix janvier, bien peu d'entre les artisans de Liège dormirent dans leur lit. Les abords de la rue aux Loups regorgeaient de curieux prenant leurs places, afin de se trouver le lendemain au premier rang. Au tumulte des conversations, des discussions, se mêlaient le bruit sourd de la terre rejetée hors de la fosse par les terrassiers, et celui du marteau clouant les planches de l'échafaud. Non loin de là, un travailleur creusait la tombe, où peut-être dans quelques heures Begga serait ensevelie.

Dans l'église des Petits-Frères, dès l'aube, une foule recueillie se prosterna devant l'autel tendu de noir.

A mesure que le jour grandissait, un jour neigeux, terne et froid, la foule devint plus compacte.

Enfin la cloche de l'église s'ébranla, au même moment un double cri se fit entendre :

— Les voilà ! les voilà !

De deux directions opposées arrivaient Sylvestre et Begga, précédés par des sergents et accompagnés d'un prêtre.

Sans se regarder, tous deux franchirent le seuil de l'église.

Sylvestre marchait le front pâle, incliné vers la terre, les mains crispées, Begga, la tête haute, tenait son enfant dans ses bras.

La cloche tintait toujours, l'abbé Lambert allait célébrer la messe, et cette messe était une messe des morts.

Quels souvenirs se présentèrent à l'esprit de Begga, quand elle se retrouva dans cette église, où deux années auparavant elle avait fait le vœu de vivre dans un perpétuel veuvage, et d'embrasser la vie des béguines le jour où sa fille aurait trouvé un protecteur. Le même prêtre officiait devant le même autel, elle portait les mêmes vêtements et l'orpheline se trouvait également placée entre elle et Sylvestre ; mais alors à la douleur de Begga se mêlait un adoucissement apporté par la pitié de son beau-frère, tandis que cette fois elle trouvait en lui un accusateur, qui bientôt peut-être allait se changer en meurtrier.

Elle entendait recommander à la miséricorde divine une âme prête à paraître au tribunal de Dieu, et peut-être cette âme allait être la sienne. Chaque phase du saint sacrifice emportait sans doute une part de sa vie : quand l'officiant étendrait les mains pour bénir, elle devrait se lever pour combattre.

Combattre ! Elle ? Quand les yeux de Begga se portèrent sur ses bras frêles, sur ses petites mains qui ne savaient remuer que des fuseaux, elle se

sentit prise d'un frisson d'angoisse qui la secoua de la tête aux pieds. Était-il possible qu'elle l'emportât dans cette lutte sur Sylvestre, dont les membres avaient à la fois la souplesse et la force, Sylvestre que son état d'armurier et ses relations avec des hommes d'armes et des gentilshommes rendaient habile aux choses de la guerre? Il lui semblait déjà sentir sur son corps délicat le poids des rudes bâtons placés sur l'autel, puis quand elle serait blessée, frappée, anéantie et vaincue, quand ses membres saigneraient sous des coups portés d'une main lourde et sûre, tout serait dit pour elle: la faiblesse de ce corps entraînerait sa perte, les bourreaux la saisiraient pantelante et la jetteraient au fond de la fosse que l'on achevait de creuser...

— *Sursum corda!* dit la voix du prêtre.

Begga tressaillit; cette sublime parole la ranima subitement. La femme jeune, faible, abandonnée, venait de boire son calice d'amertume, la chrétienne se releva, le visage rayonnant de confiance. Elle pria avec cet élan sublime qui parvient au ciel et lui fait violence; elle pria non plus avec la terreur d'une créature menacée, mais avec l'élan d'une martyre qui entrevoit la couronne après le combat.



L'Ordalie, dessin de Gilbert.

L'expression de son visage changea d'une façon si soudaine que Dode et quelques amies fidèles à son malheur en furent touchées au fond de l'âme, et se sentirent comme elle assez croyantes pour attendre un miracle de la bonté du ciel.

A côté de Begga, Sylvestre courbé, presque farouche, regrettait peut-être une démarche inspirée par le sentiment exagéré de l'honneur. Il se croyait dans son droit en accusant la veuve de son frère; mais la pitié ne doit-elle jamais primer le droit? S'il tuait Begga ou s'il triomphait d'elle dans une lutte trop inégale, ne se regarderait-il pas comme un meurtrier? .

Après avoir fait Lidivine orpheline, oserait-il bien presser ses enfants sur son cœur? Gertrude, si affectionnée qu'elle lui fût, pardonnerait-elle le déshonneur de la mémoire de Begga et le supplice d'une sœur tendrement chérie? L'âme de Sylvestre devenait sombre, à mesure que celle de Begga s'inspirait d'une céleste confiance.

— *Agnus Dei!* fit le prêtre en se frappant la poitrine.

Alors on entendit des sanglots dans l'église; les fronts touchèrent le pavé; seule Begga ne versa point de larmes; à mesure qu'approchait l'heure décisive, la sérénité d'en haut l'enveloppait davantage.

L'abbé Lambert posa ses mains tremblantes sur les bâtons et les frondes et les bénit au nom du Dieu de toute justice. Puis, se retournant vers Sylvestre et Begga :

— Devant l'hostie placée sur l'autel, en présence du Juge suprême devant lequel l'un de vous va paraître, persistez-vous tous les deux dans vos allégations? Vous, Sylvestre Coppins, renouvelez-vous un serment qui peut être votre condamnation en ce monde et dans l'autre.

— Ma cause est bonne! répondit Sylvestre, je m'en fie à mon droit.

— Et vous, ma fille, ajouta le vieux prêtre en se tournant vers Begga.

— Je suis innocente, répondit celle-ci, j'attends tout de la grâce de Dieu.

— Allez donc, reprit le prêtre ; ces armes ont été déposées sur l'autel, vous vous en servirez suivant les conditions réglementées par Messieurs de la Justice.

Les deux champions se levèrent à la fois.

Un sergent prit les bâtons de Sylvestre, les frondes de Begga, puis ceux-ci le suivirent et gagnèrent lentement le portail de l'église.

La jeune veuve couvrait sa fille de baisers...

Elle reconnut Dode qui s'efforçait de la rejoindre ; alors, avec une affectueuse douceur, elle lui adressa un signe à la fois impérieux et tendre :

— Emmène Lidivine, fit-elle en détournant la tête ; si je meurs, je te la donne...

— Merci de ta confiance, mais tu ne peux succomber, Begga !

Des marches de l'église la jeune femme embrassait complètement l'enceinte disposée pour le combat judiciaire. Des pieux solides entourés de cordes de chanvre maintenaient la foule ; sur un échafaud drapé de noir se tenaient les juges vêtus de rouge ; des bannières aux armes du prince de Liège flottaient au-dessus de leur tête. A quelque distance sur une estrade haute de dix pieds et à laquelle on parvenait par une sorte d'échelle, était un bloc de chêne couvert de serge ; une lame affilée y luisait. Vêtu de cuir, le visage entouré d'un capuchon écarlate, le bourreau attendait, tandis que deux aides ayant à leurs pieds des paquets de cordes gardaient les extrémités de la fosse.

— Vous jurez de n'employer aucun maléfice, et de n'avoir recours à l'assistance d'aucun démon? demanda le héraut de justice à Sylvestre.

— Sur mon baptême, je le jure.

Et vous Begga.

— Mes membres sont frêles, répondit celle-ci, ma défaite semble imminente, mais j'ai confiance dans le Sauveur Jésus.

On ouvrit la barrière, et les champions se trouvaient immédiatement enfermés. L'armurier sauta d'un bond dans le trou d'où il ne pouvait plus sortir, tandis que la veuve restait sur l'étroit chemin formant une ceinture à cette excavation.

Un bâton fut remis à Sylvestre et une fronde à Begga.

Alors de nouveau, et afin que nul n'en ignorât parmi les témoins de cette mémorable *Ordalie*, le juge relut à haute voix les conditions de ce duel.

— Allez ! cria le juge du camp.

Sylvestre serrait avec violence son court bâton dans les mains. Il devait viser juste et frapper ferme ; si, lançant son arme, il n'atteignait point Begga et touchait seulement le sol, une de ces chances était perdue, une chance, et il n'en possédait que trois. Il s'agissait donc d'atteindre Begga, pour sauver à la fois l'honneur et sa vie.

Begga raisonnait d'une façon bien différente : la fronde semblait lourde pour ses petites mains ; elle manquait de coup d'œil pour viser juste ; mais il suffisait que Sylvestre ne l'atteignit point pour qu'elle fût reconnue innocente. Tuer le frère de son mari lui eût semblé un crime irrémissible. Le mobile qui le faisait agir avait une source respectable ; il croyait remplir un devoir sacré. La veuve, par amour pour Gertrude et en reconnaissance de ce que Sylvestre avait jadis fait pour elle, se contenterait de se défendre, sans jamais attaquer.

Un glas commença à sonner lentement à l'église des Petits-Frères. Il devait durer aussi longtemps que le combat.

Begga fit un signe de croix rapide, puis serrant à la fois dans sa main le bâton et la courroie de cuir soutenant la lourde pierre, elle suivit du regard les moindres mouvements de Sylvestre.

Celui-ci, acculé au fond du trou, l'œil enflammé, les lèvres serrées, fixait ses prunelles flamboyantes sur la jeune femme. Begga se tenait prête à fuir ; sa taille frêle se ramassait ; elle collait contre son corps ses membres délicats ; surveillant son adversaire, elle luttait avec lui de cette puissance de volonté qui balance souvent la force virile. Tout à coup Sylvestre s'élança le bâton levé. Son mouvement fut si soudain, si irrésistible qu'une exclamation d'angoisse fut poussée par la foule, mais la violence même de l'élan de Coppins sauva Begga d'une attaque furieuse ; avec une souplesse et une précision inattendues, elle se coula vers le sol, pendant que l'arme fendait l'air, et quand le bâton de Sylvestre retomba, il creusa seulement un sillon sur la berge où Begga restait immobile.

— *Un!* cria le juge du camp.

Il ramassa le bâton que Sylvestre venait de perdre et lui tendit le second.

A la précision froide de l'armurier succéda une rage violente. Il arracha plutôt qu'il ne prit l'arme qui lui était remise, et l'agitant avec un mouvement de rotation rapide, il s'efforça d'éblouir Begga par des évolutions capricieuses comme celles de la foudre. La veuve lâcha la courroie de sa fronde, l'assujettit dans sa main, puis elle fit siffler par trois fois dans l'air la souple lanière, et la lançant avec une adresse inattendue, elle parvint à enlacer le bâton tournoyant de Sylvestre, et l'arrachant de ses mains, l'envoya sauter jusqu'au pied de l'échafaud.

— *Deux!* cria le juge d'une voix plus forte.

— Los à la vierge !

— Bon courage à Begga! répéta la foule.

Le dernier bâton dont put disposer l'armurier lui fut donné par le juge.

Mais Sylvestre avec les deux premières chances venait de perdre tout son sang-froid. Il cessait d'espérer le triomphe. Cette cause qu'il considérait la veille comme sacrée, lui semblait à cette heure monstrueuse et sacrilège. Il ne voyait plus la veuve de son frère qu'à travers un nuage sanglant. Et à

ce moment même, tandis qu'elle restait debout, l'épiant, adossée contre la barrière, lui songeait avec la rapidité des pensées dernières, qui se heurtent dans le cerveau quand le péril est imminent et la mort presque certaine, à sa femme Gertrude qui sans doute à cette heure se désespérait en serrant ses enfants dans ses bras, puis à cet échafaud sur lequel peut-être il allait monter :

— Non ! non! fit-il, c'est impossible, je n'ai eu pour but que de venger l'honneur de la famille, Begga fut coupable, je regagnerai les chances que je viens de perdre !

Il redressa le front, jeta un regard de défi sur l'assemblée qui visiblement laissait voir sa sympathie pour la jeune accusée, puis serrant l'extrémité de son bâton, il se rapprocha du sentier sur lequel se trouvait Begga. Alors commença une poursuite terrible, une chasse effarée. La femme d'Hubert courait comme une biche aux abois autour de l'excavation dans laquelle Sylvestre se trouvait engagé jusqu'à mi-corps. Le bâton de l'armurier restait constamment levé sur elle. L'infortunée ne pouvait plus parer un coup qu'elle ne voyait point prêt à frapper ses bras ou ses épaules. Elle allait affolée, espérant peut-être lasser son adversaire, faisant trois fois plus de trajet que lui, s'essoufflant, si légère qu'elle fût à la course, et sentant s'affaiblir ses forces à mesure que se prolongeait cette poursuite. L'étourdissement gagnait son cerveau ; un peu plus et le vertige la renversait sur la barrière ou la jetait au fond du trou noir dans lequel s'agitait Sylvestre. Elle se sentit subitement si lasse, que cessant de fuir, elle resta comme pétrifiée sur le sentier glissant, et plaçant chacune de ses mains à l'extrémité de son bâton elle le présenta au-devant d'elle d'une façon horizontale. Cette manœuvre démonta complètement son adversaire. Forcé de changer de tactique et devinant que la vue de Begga devait être fatiguée, Sylvestre prit son arme à deux mains et la lança à la tête de l'infortunée. L'arme rencontra la fronde que la veuve levait à la hauteur de sa tête. Le choc fut si terrible que le bâton de Sylvestre se brisa.

— *Trois!* fit le juge du camp d'une voix implacable.

— Loué soit Dieu! dit le peuple! Longue vie à Begga! Mort au calomniateur!

Ces exclamations, ces souhaits, ces cris, Begga les entendit comme dans un rêve. Toute l'énergie, toute la présence d'esprit dont elle venait de fournir la preuve, s'éteignaient après sa victoire; elle joignit les mains, appela Lidivine d'une voix défaillante et répandit un torrent de larmes.

La foule brisa les barrières et s'élança vers la veuve. On l'emporta comme en triomphe. Mais elle ne voyait plus, n'entendait plus rien, et se contentait de réclamer son enfant.

Tandis que Dode et un groupe de Liégeoises s'empressaient autour de Begga à demi-morte, les hallebardiers entraînaient Sylvestre vers l'estrade sur laquelle l'attendait le bourreau tenant à deux mains le glaive de justice.

VIII

LE SECRET DE BEGGA

La jeune femme revint à elle en sentant sur son pâle visage les baisers de Lidivine, en entendant Dode et ses amies bénir le ciel de sa victoire. Mais alors, au lieu d'unir sa voix à ces actions de grâces, Begga se redressa effarée sur ses pieds, porta ses deux mains à son front avec un geste plein d'horreur et d'effroi, puis elle demanda avec l'expression d'une indicible angoisse :

— Sylvestre? où est Sylvestre?

Tous les regards se baissèrent, personne n'osa lui répondre.

Alors Begga se dégagea des bras de sa fille, des étreintes de ses amies, et, fendant la foule, elle courut du côté de l'échafaud.

L'armurier allait gravir les degrés : Begga se détourna du billot et du bourreau, s'avança jusqu'à l'estrade réservée aux juges, tomba à genoux devant eux et tendant ses mains suppliantes :

— Grâce et pitié ! messeigneurs, leur dit-elle ; il a plu au Seigneur de faire triompher ma cause, j'ai prouvé mon innocence devant tous ceux qui m'ont connue, et le nom de ma fille restera sans tache. Je ne conserve aucune haine au cœur, j'oublie et je pardonne... Messeigneurs, celui qui se portait mon accusateur est le frère d'un mari uniquement, tendrement aimé ; j'ai reçu l'hospitalité de son toit, et j'ai partagé son pain... Je ne saurais le voir mourir, je ne peux songer sans épouvante que ma sœur serait veuve, ses enfants orphelins... que le deuil, la honte lui viendraient à cause de moi...

— Sylvestre a-t-il craint de vous flétrir ? demanda un vieillard.

— Il s'est montré défiant et austère, cruel et injuste peut-être ! Mais si j'oublie, qui donc peut lui refuser rémission de sa faute. L'excès d'honneur vient d'un trop grand amour de la vertu... J'ai bien souffert de son accusation, vous le savez; vous m'avez vue rougir de honte et pâlir d'effroi, messeigneurs, mais ce que je viens d'endurer n'est rien auprès de ce que je ressentirais de douleur sans remède, si mon frère subissait son arrêt... Au nom du Sauveur, au nom de madame la Vierge, donnez moi sa vie ! donnez-moi sa vie !

— C'est impossible, Begga, impossible ! Si le frère d'Hubert Coppins vous eut vaincue, à cette heure vous seriez enterrée vivante.

Begga tordit les bras en pleurant et en se traînant sur les genoux.

— Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir, dit-elle... Mon cœur est plein de sanglots, et je souffre à mourir... Les apparences m'accusaient; Sylvestre croyait servir la mémoire de son frère... Il aimait tant Hubert, il l'aimait tant, ô mon Dieu... Voyez-vous, messieurs les juges, un jour viendra où seront levés bien des voiles ; si vous laissiez mourir Sylvestre, votre âme ne connaîtrait plus aucun repos... S'il faut une expiation, adoucissez-la par la miséricorde... Laissez-lui le temps de regretter sa promptitude à m'accuser... Un délai, je ne vous demande qu'un délai.

Sylvestre, qui s'était agenouillé, se releva:

— Je vous remercie, Begga, dit-il, vous avez raison, je vous ai crue coupable; sur le point de paraître devant Dieu, je vous demande pardon.

— Seigneur! Seigneur! fit Begga qui paraissait en proie à un accès de démence, inspirez-moi... Que faire? que dire? Je ne puis sauver Sylvestre,

sans perdre... Oh ! la torture, messieurs les juges, je préfère la torture.

Le juge du camp leva le bras, et le bourreau essaya le fil de son glaive.

Sylvestre gravit avec lenteur les degrés de l'échafaud. Begga poussa un cri et voulut s'élancer vers le condamné, mais un groupe de soldats la retint sinon avec violence, du moins avec une fermeté qui ne lui permettait point d'espérer qu'elle entraverait l'œuvre de la justice.

Au même moment la porte de l'église des Petits-Frères s'ouvrit, et l'on vit paraître sur le seuil l'abbé Lambert accompagné d'un homme dont la vue arracha un grand cri à Sylvestre, tandis que Begga s'affaissait sur le sol en répétant:

— Perdu ! il est perdu !

Le compagnon de l'abbé Lambert se précipita au secours de la jeune femme.

— Begga ! ma bien aimée, ma femme, lui dit-il, reviens à toi, Dieu nous sauvera tous... Sa providence ne saurait nous réunir pour nous séparer encore...

— Pourquoi es-tu revenu? demanda Begga au désespoir.

— Pourquoi ? pour racheter la vie de Sylvestre, et prouver à tous d'une façon doublement éclatante quels furent pour nous ton dévouement et ton courage.

Puis se retournant vers les juges le nouveau venu ajouta:

— Messeigneurs, et vous tous qui avez été témoins du combat judiciaire, je suis Hubert Coppins! Hubert, le mari de la noble Begga, le frère de Sylvestre... Vous révéler mon nom est me condamner moi-même à mort, je le sais... J'ai conspiré contre le Téméraire et défendu nos libertés, c'en est assez pour m'assurer le dernier supplice... Sur le quai de la Meuse, au moment où nous luttions non plus dans l'espérance de triompher, mais pour nous ensevelir dans une mort héroïque, le hallebardier qui me perça la gorge et me précipita dans le fleuve ne m'arracha pas complètement la vie. Je restai couché au milieu des ronces de la rive, et vers l'aube un batelier qui passait me vit saignant, à l'agonie, mais rassemblant mes dernières forces pour gagner le quai... Il comprit que je changerais seulement de supplice, et me soulevant dans ses bras, il me plaça dans son bateau. Le soir il me fit descendre au fond d'une mine de charbon qu'il exploitait, et j'y demeurai jusqu'à mon entière guérison. Combien elle me parut longue, avec quelle impatience j'attendais le moment de rentrer dans la ville de Liége, de rassurer ma femme, d'embrasser mon enfant... Je savais que tous nos amis avaient subi de terribles représailles, et que la corde avait tué les sept derniers combattants de cette journée; je savais encore que celui qui s'était fait l'instigateur de notre révolte avait trouvé le moyen de persuader au duc Charles qu'il restait le plus fidèle de ses sujets... Rentrer dans Liège c'était courir à ma perte sans nul doute, et cependant je n'hésitai pas. Un soir je me glissai par la porte la moins surveillée, et je parvins à gagner mon logis... Il présentait l'image d'une ruine... Les portes enfoncées, les meubles brisés attestaient les violences de la victoire... Je ne trouvai plus aucun de ceux que j'aimais... Un ami, un de ceux qui eussent souffert la mort plutôt que de me trahir, me cacha chez lui pendant trois jours, et m'apprit que ma femme s'était réfugiée à Bruxelles auprès de sa sœur Gertrude et de mon frère Sylvestre... Cette nouvelle fut une consolation. Ainsi, celle que l'on considérait comme une veuve, ne manquait de rien. Des parents, des amis l'entouraient. J'hésitai à la rejoindre ; je comprenais que ma tête restant mise à prix, j'exposerais ma femme à des transes perpétuelles, mais je me promis de quitter Bruxelles après avoir embrassé Begga et Lidivine... J'arrivai la nuit aux portes de la ville. Forcé de me cacher durant une semaine, je ne sortais que le soir. J'avais besoin d'étudier, de surveiller la maison de mon frère, afin d'apprendre quelles étaient les habitudes de ma femme. Je sus bien vite quelle maison elle habitait, et il me fallut peu de temps pour comprendre que le meilleur moyen de lui parler sans danger était d'attendre l'heure où elle sortait du Béguinage .. Quelles furent sa terreur sa joie, sa surprise, quand un soir je lui révélai mon nom, je la pressai dans mes bras. Malgré ses angoisses je la suivis chez elle, je voulais voir Lidivine endormie. Cependant, messieurs, je ne pouvais habiter chez ma femme, quelques jours à peine se seraient écoulés que l'on découvrirait un mystère dans son existence. Il fut convenu entre nous que je logerais dans la maison délabrée connue sous le nom de la *Maison hantée*. La superstition la défendait contre les curieux. Je m'y trouverais en sûreté plus que dans toute autre retraite. Nous mîmes ce projet à exécution, et à partir de ce jour ma chère et bien-aimée Begga vint chaque soir passer quelques heures avec le proscrit. Le voisinage du Béguinage la servit pendant longtemps. La sécurité succéda à nos premières transes. Begga devint plus hardie, et moi plus confiant. La chère créature me nourrissait du produit de son travail de dentelière. Afin de ne point demeurer dans l'inaction, j'étudiai, je copiai des manuscrits, et j'écrivis des notes sur l'art de la ciselure. Nous fûmes heureux, oui, réellement ; nous gouttâmes des heures bénies dans cette demeure misérable, sans meubles, sans feu, devant l'hiver. Begga l'éclairait et la réchauffait; Begga suffisait à ma joie comme je suffisais à la sienne... Dieu ne permit pas que cette paix durât longtemps. Les visites de ma femme devinrent plus longues ; des voisins remarquèrent ses absences, puis les commentèrent ; la calomnie essaya de la flétrir, et Sylvestre, jaloux de l'honneur de celui qu'il pleurait, dénonça comme infidèle à ma mémoire celle qui fut un modèle de courage, de patience et d'amour conjugal... Voilà toute la vérité, messeigneurs... Il n'y a plus ici qu'un condamné, et ce condamné, c'est moi...

— Ah ! s'écria Sylvestre, il fallait me laisser mourir.

Les juges se regardèrent avec une expression de consternation profonde. Tous connaissaient la rigueur de Charles de Bourgogne, et savaient que le duc ne pardonnerait point à Hubert Coppins le Liégeois.

A partir de ce moment, chacun des trois personnages qui venait de jouer un rôle dans ce drame prit sa part de la pitié de la foule. Chacun d'eux avait son caractère héroïque : les deux frères

venaient de se jeter dans les bras l'un de l'autre, et Begga défaillante paraissait implorer pour tous deux.

La foule acclamait maintenant à la fois les deux Coppins et Begga. Il semblait impossible qu'il fût question de justice et de bourreau, quand tous les cœurs battaient à rompre, et que des larmes brûlantes roulaient dans tous les yeux.

Cependant les juges devaient se prononcer.

Le plus vieux se leva, et il étendit la main pour commander le silence.

— Hubert Coppins, demanda-t-il, nous ne pouvons faillir à notre mandat, en suivant l'impulsion de notre cœur.

— Je le sais, répondit l'armurier.

— En conséquence, vous vous rendrez dans la prison de Bruxelles.

— Je suis prêt, monseigneur.

— J'ajouterai cependant que moi et mes amis nous enverrons une supplique à monseigneur le duc de Bourgogne, afin de lui raconter quels faits étranges et touchants se sont multipliés dans cette journée.

— Messeigneurs, dit Hubert, dispensez-vous de



Le secret de la veuve, dessin de Gilbert.

supplier le duc Charles en ma faveur... Je ne demande rien, je n'attends rien de lui... Mon vaillant frère est libre; le nom de ma femme restera dans votre histoire comme un de ceux qui s'imposent à la vénération. Que regretterais-je ? Je lègue à Liége le souvenir de ma bravoure et je suis prêt à monter sur l'échafaud que voilà.

— Grâce ! grâce ! cria la foule.

Begga, Hubert et Sylvestre échangèrent un dernier baiser.

Deux hallebardiers allaient s'emparer du condamné quand l'abbé Lambert s'avança à son tour :

— Le duc Charles sait à cette heure lequel est préférable de la sévérité et de la justice, dit-il.

— Que signifie cette parole, mon père, demanda l'un des juges.

— Que si grandes qu'aient été ses fautes, le Téméraire est votre maître; à genoux tous ! et priez pour l'âme de Charles le Mauvais, fils de Philippe le Bon, duc de Bourgogne.

La foule se prosterna et pria.

Peut-être le sentiment qui remplissait en ce moment tous les cœurs était-il moins celui du regret que de la délivrance ; mais dans ce temps où la foi était vive, la pensée que cet homme qui avait pris tant de place parmi les souverains, ren-

dait compte à Dieu de ses fautes, l'emporta sur toute autre. Si dur qu'il se fût montré pour les Flamands, les Flamands lui firent l'aumône d'une prière.

— Il est tombé, reprit le prêtre, il est tombé sur le bord d'un lac glacé, dans un combat contre les Suisses. Il s'est vu perdu et peut-être a-t-il choisi la mort...

Depuis que l'abbé Lambert venait d'annoncer la grande nouvelle, Begga ne sentait plus si lourde l'oppression de son cœur. L'évènement qui venait de se produire pouvait changer tant de choses dans la politique ! Sylvestre et Hubert restaient debout, la main dans la main, et Lidivine venait d'être rapportée à sa mère par Dode et son mari.

Les juges comprenaient que cette scène durait trop longtemps déjà, et ils allaient renouveler l'ordre de reconduire Hubert Coppins dans les prisons de la ville, quand l'abbé Lambert reprit :

— La couronne de Bourgogne pèse sur le front de la princesse Marie... Elle est femme, elle est Bruxelloise... Son père s'est montré plus d'une fois dur pour les Flamands, Marie souhaite faire bénir son règne... De par sa gracieuse volonté, absolution pleine et entière est accordée à tous ceux qui, pour rébellions ou complots, se trouvent en ce moment sous le coup de la loi.

— Longue vie à Marie de Bourgogne ! cria le peuple en agitant les mains.

— Hubert, reprit l'abbé Lambert, vous êtes libre.

Begga se jeta dans les bras de son mari.

— Venez, dit Sylvestre, venez tous trois dans ma maison, où Gertrude pleure et se désespère.

Le peuple accompagna en son logis les deux armuriers et Begga qui souriait au milieu de ses larmes. Le soir, un groupe formé de jeunes gens appartenant à la *Chambre de Rhétorique* de Bruxelles vint sous les fenêtres de la jeune femme improviser un chant en son honneur. Mais aucun des témoignages d'admiration et de respect dont elle demeura l'objet, ne troubla la modestie charmante de la compagne d'Hubert. Elle avait prouvé qu'elle possédait un cœur héroïque ; durant le reste de sa vie elle se contenta de donner l'exemple des saintes et paisibles vertus du foyer.

R. DE NAVERY.

LA SCIENCE EN FAMILLE

INNOCENT OU COUPABLE.

Aimez-vous le vert-de-gris, ou, pour parler scientifiquement l'oxyde de cuivre ? vous plaît-il de sentir dans les aliments cette odeur de vieux sous qui témoigne du long service des porte-monnaie ? — Eh bien ? ne vous gênez pas, je veux dire, ne vous gênez plus. Assaisonnez vos potages, vos légumes de la belle poudre verte qui fleurit le bord des casseroles mal étamées ; laissez tomber dans vos boissons la goutte acide qui a séjourné à l'orifice des robinets de cuivre, et — pour le moment du moins — il ne s'en suivra pour vous rien de plus fâcheux, que si vous eussiez saupoudré ceux-ci d'un peu de noix muscade, ou exprimé dans ceux-là quelque peu de jus d'oseille ou d'épinard.

— Quoi ! monsieur, manger du vert-de-gris, boire des liquides vert-de-grisés, alors que de tout temps nous avons entendu proscrire comme poison violent, les moindres traces de cuivre ; alors qu'il nous est arrivé de jeter implacablement aux ordures des mets où, la veille, on avait oublié quelque cuillière, qui durant la nuit avait tant soit peu verdoyé ; alors que nous avons maintes fois lu dans les journaux des cas d'empoisonnement par le cuivre...

— Autrefois, madame, c'est-à-dire jusqu'aujourd'hui il a pu en être ainsi, mais de même que Sganarelle mettait un beau jour le cœur à droite et le foie à gauche, nous venons de changer tout cela. Je ne voudrais pas répondre, oh non ! que d'ici à quelque temps une nouvelle interversion ne se soit opérée, mieux accentuée encore qu'au temps jadis ; mais provisoirement il en est ainsi, et, si le cœur vous en dit, vous ferez bien de mettre à profit l'innocence hautement proclamée des sels de cuivre que l'on s'était plu à tenir, jusqu'ici, en complète suspicion. Vous savez le mot de ce médecin célèbre à qui une dame demandait son avis sur les vertus d'un remède de nouvelle promotion, qui, disait-on, opérait des cures merveilleuses, et qui, par conséquent, faisait fureur : « Dépêchez-vous d'en prendre, afin qu'il vous guérisse *pendant qu'il est à la mode.* » De même je vous dis, dépêchez-vous d'absorber du vert-de-gris pendant qu'il bénéficie d'une déclaration d'innocence, car le jour peut n'être pas loin où vous devrez vous en défier de nouveau.

— Fort bien, monsieur, mais vous me permettrez bien de vous demander ce qu'il y a de sérieux dans tout cela. Le goût du vert-de-gris ou le fait d'en absorber n'étant pas, que je sache, de nature à séduire beaucoup de gens, et quelque chose m'étant revenu en effet de cette déclaration d'innocence dont vous venez de parler, vous m'obligeriez de me dire, sérieusement, votre avis sur cette question qui, à un moment donné, peut avoir son importance.

— Vous voulez que je sois sérieux : Eh bien ! madame, je vais tâcher de l'être. Vous savez sans doute que les plus anciens chimistes vouèrent à la divine habitante de Cypris le métal qui nous occupe — d'où son nom latin de *cuprum* dont nous avons fait cuivre, sans préjudice de la qualification absolue de *Vénus* qu'il portait dans la science métallurgique, comme le fer portait celui de *Mars*, et le plomb celui de *Saturne*, qu'ils ne portent plus, et comme certain autre métal fluide portait celui de *Mercure* qu'il porte encore.

Or, pourquoi ce gracieux baptême ? parce que, dit-on, jouissant lorsqu'il est pur de tout l'éclat de l'or, le cuivre fournit par ses nombreuses combinaisons les couleurs métalliques les plus brillantes, le vert, l'azur et les très agréables nuances du brun, ce qui lui aurait mérité d'être consacré à la déesse de la beauté, ainsi qu'à la plus éclatante des pla-

nètes pour indiquer combien il méritait de fixer les regards. Nous pourrions ne pas oublier que le cuivre assez généralement répandu dans la nature, beaucoup plus facile à extraire, à travailler que le fer, s'alliant aisément à d'autres métaux, fut de toute antiquité un précieux auxiliaire de l'industrie et de l'économie humaines; et d'ailleurs, pour aborder la question qui nous intéresse, nous devons tout d'abord constater que sous sa pure forme métallique, c'est-à-dire à son état de métal proprement dit, le cuivre est envers nous d'une probité aussi incontestée qu'incontestable. Chacun peut, par plaisir ou par accident, ingurgiter des morceaux de cuivre sans qu'il en résulte rien de fâcheux. Les exemples sont nombreux de gens ayant avalé des pièces de monnaie qui accomplirent chez eux tout le trajet des tubes œsophagien et intestinal sans qu'ils aient éprouvé le moindre symptôme d'empoisonnement. Certaine autruche étant morte au Jardin des Plantes, on trouva, en ouvrant son gésier, plusieurs gros sous de cuivre, qu'elle avait pris sans doute de la main des visiteurs, et qui avaient conservé leur brillant métallique, grâce sans doute au frottement des petits cailloux renfermés à l'ordinaire dans cet organe. On a maintes fois, et toujours impunément, fait avaler à des chiens de la limaille de cuivre, même mêlée à de la graisse, dont les principes acides ont pour effet ordinaire, comme on le sait, de provoquer la formation du vert-de-gris (ce qui se voit quand on laisse des aliments gras se refroidir en contact avec le cuivre).

Or si ce métal, en tant que substance isolée, et gardant par conséquent tout ces caractères natifs, fut de tout temps reconnu d'une parfaite innocuité dans ses rapports avec l'organisme humain, on aurait prétendu jusqu'aujourd'hui que combiné avec certains autres corps, notamment avec l'oxygène qui engendrait avec lui le vert-de-gris ou oxyde de cuivre, il prenait aussitôt le plus déplorable, le plus criminel caractère. Voyez l'effet des mauvaises fréquentations ou plutôt des unions mal assorties, car notons bien que de deux substances également inoffensives en principe serait tout à coup né un composé vénéneux au premier chef.

On nous disait par exemple :

Gardez-vous des casseroles mal étamées, et même de celles qui le seraient très régulièrement en apparence, car si l'on y regarde de près, avec une loupe, on voit que l'étain laisse à découvert beaucoup de points du cuivre récepteur; et d'ailleurs si le vase de cuivre est soumis à une chaleur un peu violente, il y a fusion de l'étain et par conséquent dénudation de la surface étamée. Ne laissez refroidir là dedans aucuns mets acides ou simplement graisseux, et bien moins encore dans ces bassines de pur cuivre dont on fait si communément usage pour d'importantes préparations ménagères. Défiez-vous même, et surtout, des accessoires de cuivre, à cause de la difficulté que présente le nettoyage des trous. Evitez scrupuleusement d'employer pour le soutirage du vin, du vinaigre, les robinets de cuivre, à l'orifice extérieur desquels séjourne un peu de liquide qui provoque l'oxydation. Ne laissez pas les enfants jouer avec des objets de cuivre qui ne seraient pas absolument nets et brillants, et vous-même, si vous avez touché ces objets-là, lavez-vous soigneusement les mains avant de les porter à vos lèvres ou à vos yeux, etc., etc., car... » Et alors suivait une kyrielle d'exemples d'empoisonnements partiels ou complets, c'est-à-dire ayant causé ou de simples indispositions ou la mort. Si bien même, et d'un tel pas allait-on dans cette voie de suspicion à l'égard du cuivre qu'à un moment, peu s'en fallut qu'on le déclarât responsable de la plupart des maux affligeant l'humanité. Ce fut le temps où un médecin allemand, agissant très sérieusement — ces gens-là ne sont jamais plus sérieux que lorsqu'ils touchent au gros comique — intitula un écrit sur ce sujet : « *Mors in ollâ.* » La mort dans la marmite.

Et c'était, il faut bien le dire, une sorte de couronnement d'édifice, une condensation haineuse de tous les griefs qui depuis des siècles et des siècles s'étaient accumulés au compte du beau métal de Vénus.

Entre temps, à la vérité, quelques voix s'élevaient pour protester contre ces malédictions, qui leur semblaient exagérées, et un certain nombre de faits bien avérés militaient en faveur d'une réhabilitation au moins relative.

Et d'abord se trouvaient ici et là des négateurs très audacieux, qui déclaraient imaginaires ou dus à d'autres causes les prétendus empoisonnements par les sels de cuivre; et, parmi ces incrédules, il arrivait que quelques-uns démontraient en effet l'erreur fondamentale de l'accusation.

Les meilleurs arguments étaient d'ailleurs fournis par les observations faites sur les ouvriers travaillant le cuivre sous tous ses états. On démontrait par exemple, et en s'appuyant des assertions du célèbre Bordeu, et des médecins attachés aux mines et usines de cuivre de divers lieux, que ces ouvriers n'étaient sujets à aucune affection particulière.

On affirmait que les ouvriers en cuivre, même les plus malpropres, dont la barbe et les cheveux gras se trouvaient colorés en vert par les parties les plus volatiles du cuivre, étaient particulièrement indemnes de toute maladie spéciale. Un célèbre docteur parisien ayant fait un effrayant tableau d'une population exclusivement occupée de chaudronnerie, on dit qu'il avait pris un cauchemar pour la réalité; et les notables du pays mis en cause, médecin, maire, curé, déclarèrent de concert que les habitants de leur village, au lieu d'offrir le navrant spectacle retracé par le docteur, étaient au contraire, grands, bien faits et n'avaient d'autres désavantages physique qu'un teint basané et des cheveux colorés en vert par le fréquent contact et les émanations cuivreuses, qui restaient parfaitement innocentes sur leur santé; que si quelques-uns étaient affectés de surdité, cela tenait à l'effet persistant du bruit des marteaux, et que les maladies dont ils étaient atteints, ainsi que tous les membres de la famille humaine, ne différaient ni de nature, ni de fréquence avec celles des habitants des villages voisins.

Il arriva même qu'un certain nombre d'artisans travaillant le cuivre ayant été pris de coliques analogues à celles qui résultent souvent des manipulations du plomb, il fut avéré que ces coliques étaient dues non pas au cuivre mais bien au plomb

qui se trouvait manipulé en même temps que l'autre métal.

Enfin venaient les *thérapeutistes*, qui préconisaient les bons effets du cuivre comme substance curative pour un certain nombre d'affections. Celui-ci en faisait un excellent purgatif (ce qui, à vrai dire, le maintenait parmi les vénéneux) celui-là l'élevait au rang de tonique souverain ; un autre lui confiait le soin de combattre les invasions vermineuses ; un autre l'administrait avec infaillibilité de succès contre l'épilepsie... Et que sais-je?. .Outre leurs bons effets internes, les sels de cuivre faisaient merveille à l'extérieur, tantôt pour enrayer les hémorragies, tantôt pour stimuler les ulcères et enfin — leur triomphe — ils triomphaient d'autant mieux dans les affections des yeux, qu'il résultait d'observations positives que les ouvriers vivant dans une atmosphère chargée de molécules cuivreuses ne seraient jamais affectés d'ophtalmies...

On en était là, c'est-à-dire entre les deux opinions absolument contradictoires : l'une condamnant sans merci les sels de cuivre, et l'autre essayant de les laver des reproches les plus vifs, quand tout à coup un jeune et très sérieux, très savant praticien, M. le docteur Galippe, entra dans l'arène avec une thèse dont les conclusions tendent à l'acquittement complet et définitif du prévenu; et ce docteur a, paraît-il, d'excellentes raisons pour conclure, car il assure qu'après avoir expérimenté longuement sur des chiens les effets prétendus toxiques des sels de cuivre, il s'est nourri lui-même pendant un mois entier de mets qui, après avoir été cuits dans des vases de cuivre non étamés, et laissés à refroidir dans ces mêmes vases, se recouvraient ordinairement de dépôts, que l'on mêlait aux aliments ; et M. Galippe ayant même trouvé trois personnes dévouées à la science, au point de consentir à se mettre avec lui au vert... de gris, il ne serait absolument rien survenu de fâcheux ni au docteur, ni à ses trois héroïques convives. Pas le moindre trouble digestif, pas la plus légère colique : continuation parfaite de l'état normal.

Et ce lièvre levé, voilà que plusieurs chasseurs non moins dignes de foi se sont mis à sa poursuite; et voilà que les témoignages abondent dans le même sens.

Tout cela, il faut bien le dire, aurait pu rester dans le pur domaine expérimental, et n'avoir trait en définitive qu'à la thérapeutique des accidents, car il va de soi que la passion d'absorber des sels de cuivre n'était pas près de se manifester chez beaucoup de gens : mais une question plus pratique s'est présentée.

Etant reconnu que les fabricants de légumes conservés en boîte, dans le but de garder aux haricots et aux petits pois, cette belle couleur verte qui flatte l'œil du consommateur, les additionnent d'un peu de sels de cuivre, le conseil d'hygiène a voulu savoir s'il y avait lieu d'interdire ou de tolérer cette coloration, et notre grand corps savant ayant été consulté, une dicussion fort vive s'est engagée qui, en fin de compte, *semble* avoir abouti à la tolérance.

— Pas le moindre danger ! disait la thèse du docteur Galippe remise en cause pour la circonstance.

— Danger absolu ! répliquait le docteur Bergeron, dont un rapport arrivant aux mêmes conclusions a récemment contribué à la condamnation capitale du trop fameux herboriste de Saint-Denis.

Entre deux a passé M. Pasteur, qui après avoir examiné, analysé scrupuleusement le contenu de plusieurs boîtes de légumes conservés, et après avoir découvert que ces aliments renfermaient du cuivre jusqu'à un dix millième environ de leur poids brut, a proposé que les fabricants fussent laissés libres d'employer la substance verdissante, mais à la condition d'inscrire sur leurs boîtes : « *conserve de légumes verdis par un sel de cuivre.* »

C'était spirituel, mais peu concluant. Alors le docteur Bergeron a bien vuulu reconnaître qu'à doses infinitésimales comme ils peuvent se trouver dans les conserves en question, les sels de cuivre ne sont pas toxiques ; puis le docteur Vulpian a repris les affirmations rassurantes du docteur Galippe, et je vous l'ai déjà dit, la tolérance a été *provisoirement* adoptée. Voilà, madame, où nous en sommes; voyez ce que vous avez à faire.

— J'ai à faire, monsieur, que pour tout au monde, je ne voudrais me risquer à consommer des sels de cuivre, et vous m'obligeriez de me dire par quels moyens faciles on peut reconnaître les conserves verdies par le cuivre.

— Oh ! madame, le moyen est bien simple, je vous jure. Toutes les fois qu'en ouvrant vos boîtes de petits pois, vous les verrez d'un vert plus ou moins réjouissant, et rappelant l'état frais, soyez sûre que le cuivre a fait là son office, car il est démontré que, même avec les plus délicats procédés de préparation, il est impossible de conserver à ces légumes leur couleur verte primitive. Ils deviennent ternes, jaunâtres, d'aspect vieillot enfin...

— Mais, monsieur, je n'ai jamais trouvé que des petits pois très verts dans les nombreuses boîtes que j'ai ouvertes.

— Et vous en avez mangé le contenu?

— Certainement.

— Et vous n'avez jamais été incommodée?

— Jamais.

— Alors c'est qu'en réalité on peut tolérer la faible dose de sels de cuivre que concède le docteur Bergeron lui-même.

— Mais, monsieur, si un fabricant allait forcer la dose ?

— En tous cas, madame, vous auriez un excellent préservatif.

— Ah ! lequel ?

— Ne pas manger des petits pois conservés.

— Sans doute, mais...

— Mais c'est si commode, n'est-ce pas ?

— Et si frais, si bon !

— Que cela vaut bien de risquer l'empoisonnement.

— Mais, monsieur, puisque le docteur Gallipe et le docteur Vulpian, gens de haut savoir assurément, affirment sur la foi d'expériences sérieuses...

— Vous avez raison, madame, fi des vaines terreurs ! et vive...

— Vive quoi, monsieur?

— Vive la gourmandise !

E. M.

VOYAGES ET FANTAISIES

MÉMOIRES D'UN MANDARIN (1)

IV

MON FRÈRE MENGLI

Pour atténuer à la fois et la tristesse que m'avait laissée la vue de cette malheureuse, et l'étonnement éprouvé en trouvant mon père insensible à sa poignante infortune, le hasard fit survenir un incident qui, bien que triste aussi en principe, devait cependant m'apporter, par ses conséquences, une heureuse diversion.

Depuis quelques lunes, j'avais repris le cours de mes leçons quotidiennes. Un jour, arrivant de l'ermitage où j'avais passé quelques heures avec le bon, le paternel docteur, je trouvai dans la maison mon père occupé à peser lui-même un *kine* (2) de riz pour un pauvre homme qui venait d'entrer chez nous avec un jeune garçon à peu près du même âge que moi, et d'une figure très douce, très avenante.



Mengli et son père, dessin de Scott.

L'homme et l'enfant étaient fort misérablement vêtus; mais l'homme portait au chapeau la queue de renard, insigne de vaillance, indiquant un ancien militaire (3). Tous deux, l'homme particulièrement, avaient l'air très fatigué.

Le riz étant pesé, l'homme, pour que mon père l'y versât, ouvrit un petit sac de toile qui pendait à sa ceinture ; puis, mettant son grand bâton de voyageur aux mains de l'enfant, il tira, pour payer, du fond de sa manche (1) une grosse bourse que les sapèques ne gonflaient guère.

Alors mon père, et j'eus le plaisir de le reconnaître à ce mouvement : « C'est bien, mon brave, dit-il, vous me paierez cela une autre fois, quand vous repasserez par ici.

— Mais, repartit l'homme, levant sur mon père un regard dont la fierté n'avait rien d'arrogant, c'est que je pourrais ne pas repasser.

— Eh bien ! nous n'en aurons pas moins d'estime l'un pour l'autre ; car outre que les marques d'honneur que vous portez témoignent de votre mérite, je ne sais pourquoi votre figure me revient ainsi

1. Voir pour la première partie la livraison précédente.

2. La livre chinoise, centième partie du Tane, qui est le quintal.

3. La queue de renard est accordée par l'empereur aux simples soldats qui ont fait preuve de courage.

1. La manche sert de poche aux Chinois.

que celle de cet enfant. Et tenez, j'attendais justement que mon fils rentrât de ses leçons pour me mettre à table. Le voilà rentré. Si donc vous n'étiez pas trop pressé, ce serait nous faire plaisir à tous deux que de partager notre repas.

— Mais... balbutia l'homme, en regardant l'enfant qui ne semblait pas moins surpris que lui.

— Allons, reprit vivement mon père, voilà qui est dit. A quatre on boit et on mange plus gaiement qu'à deux. Et s'adressant à moi : « Tchun, mon enfant, je te confie ce joli garçon, débarrasse-le de son paquet, et dis-lui d'être à l'aise avec nous ; entre gens du même âge on doit s'entendre. Quant à vous, mon brave, posez là ce bâton » — et il le lui enlevait — déchargez vos épaules de ce sac, » — et le sac allait rejoindre le bâton. — Très bien ! maintenant passez tous deux par ici. »

Et mon père et moi, nous emmenions nos hôtes dans la salle intérieure, où la table était dressée. Tout cela avait été si rapidement fait que l'homme et l'enfant semblaient n'avoir pas eu le temps de se reconnaître.

Mais, quand mon père les invita à s'asseoir, l'homme prenant la main de l'enfant et s'étant prosterné avec lui devant mon père : « La violence que vous nous faites, dit-il d'une voix émue, est de celles qui enchaînent le cœur. Puissent les huit petits génies (1) habiter à jamais cette maison, dont le maître ensemence avec tant de largesse le champ du bonheur (2). Mais avant que nous prenions place à sa table, notre Seigneur ne refusera pas d'apprendre les noms de ses hôtes.

— J'en serai fort aise, dit mon père.

— Votre serviteur, dit l'homme, est un soldat qui vient de la cour du Nord (3) où il avait l'honneur de figurer parmi les gardes du fils du Ciel. Son nom est Fang, son surnom est Yong. Le nom de lait de l'enfant est Mengli (4), qui lui a été donné, parce que sa naissance nous fut annoncée par un rêve fleuri.

— Eh bien donc, Fang-Yong, dit mon père, et vous, Mengli, soyez les bienvenus auprès de Wou-Sien, et de son fils Tchun. Asseyez-vous : mangeons, buvons et causons.

On s'assit, le repas commença. Le père, gardant un aspect taciturne, ne semblait pas devoir faire grand honneur aux mets qui nous étaient servis. Comme mon père le pressait, il allégua l'extrême fatigue qui lui ôtait l'appétit. Il accepta toutefois de vider quelques tasses de vin de riz qui parurent le réconforter, et lui donnèrent un peu de loquacité.

Nous apprîmes ainsi que la mère de l'enfant était morte à Pékin, huit lunes auparavant, qu'il retournait dans son pays natal, un village de l'extrémité de notre île pour y vivre du petit revenu que l'Œil du Dragon (5) fait à ses fidèles serviteurs ; qu'il avait là un petit coin de terre, qu'il vendrait, pour que l'enfant, quand il serait plus grand, pût aller chercher le cercueil de sa mère : enfin, qu'il se réjouissait d'être bientôt au terme du voyage, car il avait grand besoin de repos.

Mon père parut s'étonner qu'après une longue carrière qui avait dû être certainement honorable, il fût resté aux derniers rang de sa profession : « Vous n'aviez donc, lui demanda-t-il, personne qui pût vous appuyer.

— Pardon, répliqua le vieux brave, j'avais et j'ai encore un frère aîné, que la carrière académique a conduit aux honneurs, car il porte le globule rouge et il est encore vice-roi de province. Il aurait pu m'être utile, mais un étrange différend nous a séparés. Nous avions épousé les deux sœurs, qui se ressemblaient comme deux étoiles. Il n'avait pas d'enfants, lui. Il me naquit un fils. Il voulut l'adopter. Je refusai. Sur quoi, il déclara ne plus me connaître. Et certainement encore qu'il n'ait pas, j'imagine, agi contre moi, cette brouille m'a fait tort auprès de mes chefs, qui, en me servant, auraient craint de déplaire au puissant personnage. J'ai eu la fierté de ne pas recourir à lui. D'ailleurs, comme si cette affaire avait dû nous porter malheur à tous deux, les mauvais génies me reprirent, à moi, l'enfant qui avait été l'objet de la querelle, et à lui, la femme qu'il adorait et qui méritait cette adoration. Plus tard, seulement, alors que ma femme et moi déjà nous touchions à l'automne, naquit notre Mengli.

Le vieux militaire nous fit ensuite, en pleurant, l'éloge de sa chère défunte, qui, lumière de ses yeux, flamme de son cœur, avait emporté au tombeau le plus pur de sa vie. Fille d'un lettré supérieur, elle n'était rien moins elle-même qu'un prodige de raison solide et de brillante intelligence ; en la perdant, il ne s'était plus senti apte à aucun travail.

La maladie avait été longue. La mort venue, il ne restait plus que pour subvenir convenablement aux funérailles. Le soldat avait demandé sa retraite ; et il allait achever de vivre dans son village où devaient se trouver quelques parents, qui, lui mort, n'abandonneraient certainement pas son Mengli.

Au milieu d'une phrase, le brave homme s'interrompit, et, après un léger balancement de tête, parut s'endormir.

— Ne vous étonnez pas, nous dit l'enfant, à voix basse, depuis la mort de ma mère, cela lui arrive souvent, mais il assure lui-même que ce n'est rien.

Au bout d'un instant en effet, l'homme rouvrant les yeux, et se levant vivement : « Pardon, fit-il, j'ai ainsi quelques légers étourdissements, mais bath ? je les secoue, et il n'y paraît plus. » Puis s'adressant à l'enfant. « Allons Mengli, mon cher mignon, nous avons encore du chemin à faire aujourd'hui, et c'est bien longtemps importuner ces excellentes gens, que les bons génies puissent garder de toute tristesse ! En route ! courage et patience, va ; encore deux petites journées de marche, et nous nous reposerons. Allons !

Déjà le brave homme, que l'enfant suivait, était sorti de la salle, et se disposait à reprendre son sac et son bâton ; mais ses forces ne répondant pas à sa

1. Génies du bien-être, de la gaîté, de la longévité et autres divinités aux heureuses influences, qui sont ordinairement associées dans le même culte intime, et que les images de dévotion chinoises représentent groupées.
2. C'est-à-dire, répand les bienfaits.
3. Pékin, ou cour du nord.
4 Mengli : Poirier en fleurs.
5. Nom symbolique de l'Empereur au regard duquel rien n'échappe.

volonté, il dut s'arrêter au moment de rejeter le sac sur son dos.

Alors mon père courant à lui, et lui ôtant des mains ce léger fardeau : « Eh bien ! non, dit-il, vous ne devez pas vous remettre en route, aujourd'hui.

— Pourquoi donc? demanda le militaire dont l'œil était trouble, et la parole incertaine.

— Vous voyez bien, repartit mon père qui avait fait un signe à l'enfant, que votre fils est très fatigué, qu'il ne pourrait pas vous suivre. N'est-ce pas, petit Mengli?

— Oui, oui, se hâta de répondre d'une voix émue l'enfant qui avait compris.

— Ah! fit machinalement le père. Ah!

— Oui vous passerez la nuit chez nous, et demain...

— Demain, ah ! oui, demain, balbutia l'homme, qui sans doute n'avait plus conscience de ce qu'il disait, car en ce moment il oscilla sur lui-même, et mon père le reçut défaillant dans ses bras.

L'enfant se mit à crier, à gémir.

— Paix! dit mon père, ce ne sera rien. Un peu de repos va le remettre.

Nous portâmes l'homme sur un lit, il semblait assoupi ; on lui présenta une boisson chaude, qu'il ne put recevoir.

L'enfant se désolait. Je lui pris les mains, je l'embrassai, il se jeta à mon cou, et pleura sur moi de grosses larmes.

Un médecin demeurait dans le voisinage. Hongiu courut l'appeler. Il vint, examina le malade et dit à mon père tout bas, mais cependant assez haut pour être entendu de l'enfant, qui d'ailleurs épiait les paroles sur ses lèvres : « C'est le dernier sommeil, il n'y a plus qu'à préparer les papiers dorés (1.)

Alors l'enfant poussa un grand cri et tomba évanoui. Hongiu et moi, nous le portâmes dans ma chambre sur mon lit. Quand il reprit ses sens, il voulut courir auprès de son père, mais nous dûmes le retenir ; car on était venu nous apprendre que le pauvre homme avait salué le siècle (était mort). Mengli comprit, et avec de grands gémissements : « Hélas ! dit-il, que vais-je faire? comment moi étranger, seul, pourrai-je rendre les honneurs à mon mort ? »

— Cher enfant, dit mon père, qui rentrait en ce moment, vous n'êtes pas étranger, puisque vous avez l'ombre de notre toit ; vous n'êtes pas seul, puisque mon fils et moi nous sommes auprès de vous. Soyez sans inquiétude. Quand les dieux ont voulu que votre père achevât de vivre dans ma maison, ils m'ont confié le soin des honneurs funèbres à lui rendre. Tout sera donc fait, de ce qui doit, de ce qui peut se faire. »

Alors l'enfant se prosterna la poitrine et la face contre terre, mais mon père le releva et le mit dans mes bras, en me faisant signe de l'assister.

Tout se passa comme mon père l'avait dit. Après qu'au moment de la mort on eût percé le plafond pour le passage de l'âme, qu'on eût poussé les cris et tiré les pièces d'artifices pour éloigner les mauvais génies qui pourraient la saisir, on colla aux portes le papier bleu pour annoncer le deuil. Un lourd cercueil, de riches linceuls furent apportés, où le corps couvert de ses derniers habits fut déposé.

Une chapelle fut élevée, où le cercueil resta trois jours, éclairé de chandelles en cire verte, brûlant devant la tablette du mort. Des habits blancs furent donnés à l'orphelin, et mon père et moi nous en prîmes aussi pour la durée des cérémonies. Le repas funèbre fut servi richement aux voisins.

Puis, les sorts ayant été pris pour connaître la place de notre enclos qui convenait à la sépulture, une fosse fut creusée à mi-coteau, au pied d'un pin. Le cercueil, après avoir été porté à quatre pagodes accompagné des bonzes de Fo, et de plusieurs religieux Tao-Sé (1), fut descendu dans la terre.

Une pierre fut posée au-dessous portant inscrits les noms et les services du défunt. Tout le long du chemin nous avions, selon la coutume, semé des rondelles de papier d'or et d'argent, pour que les méchants génies occupés à les ramasser n'inquiètent pas la migration de l'âme ; sur la tombe nous répandîmes à profusion les objets découpés, et nous allumâmes force baguettes parfumées.

Ramené par nous à la maison, Mengli se prosterna encore devant mon père, en présence du vénérable docteur Lao-Tsang qui avait assisté à toutes les cérémonies, et qui n'avait pas été le dernier à offrir des consolations à l'orphelin.

— Mengli, dit mon père, hors d'ici vous seriez seul, sans parents, sans amis. Pourquoi sortiriez-vous de la maison où vous pouvez trouver tous les liens de la famille et de l'amitié. Pourquoi quitteriez-vous le pays où les devoirs du souvenir filial vous seront faciles, et où vous pourrez plus tard apporter les restes de votre mère? »

Après être resté un instant interdit, suffoqué par l'émotion, et après avoir cherché à lire dans mes yeux les sentiments de mon cœur, Mengli, à qui j'avais d'un regard témoigné toute ma sympathie, alla prendre un siège élevé sur lequel il pria mon père de s'asseoir : puis s'étant mis à genou, il courba quatre fois le front en disant à chaque fois : « Je vous salue, comme père adoptif. »

— Enfant, dit mon père, en prenant mon nom, tu garderas le tien. Tu t'appelleras de mon nom Wou, de ton nom d'enfance Mengli, et Fang, le nom de ton père, restera pour plus tard ton nom d'honneur.

Mengli salua encore quatre fois.

— Maintenant, reprit mon père, j'ai deux fils.

— Moi, dit le docteur, j'ai deux élèves.

— Et moi j'ai un frère, ajoutai-je tout joyeux.

Car ce fut ainsi que Mengli devint mon frère.

V

LES TROIS GRAINS DE SÉSAME

Plus les jours passaient à la suite de ces évène-

1. Pour s'expliquer cette locution, il suffit de savoir que les Chinois ont coutume de découper dans du papier doré, le jour des funérailles, l'image de tous les objets dont ils désirent que le défunt soit nanti dans l'autre vie, et de répandre ces découpages sur le cercueil, et sur la pierre qui le recouvre. Cette cérémonie se répète, d'ailleurs, lors des visites faites à la tombe.

1. Pour la pompe des funérailles on a coutume de réunir dans le cortège le plus grand nombre possible de prêtres des divers cultes, et le corps est présenté successivement à plusieurs temples voués aux divinités les plus différentes. Par ces pratiques les Chinois témoignent en même temps et de l'incertitude de leurs croyances et de leur acceptation de toutes les idées superstitieuses.

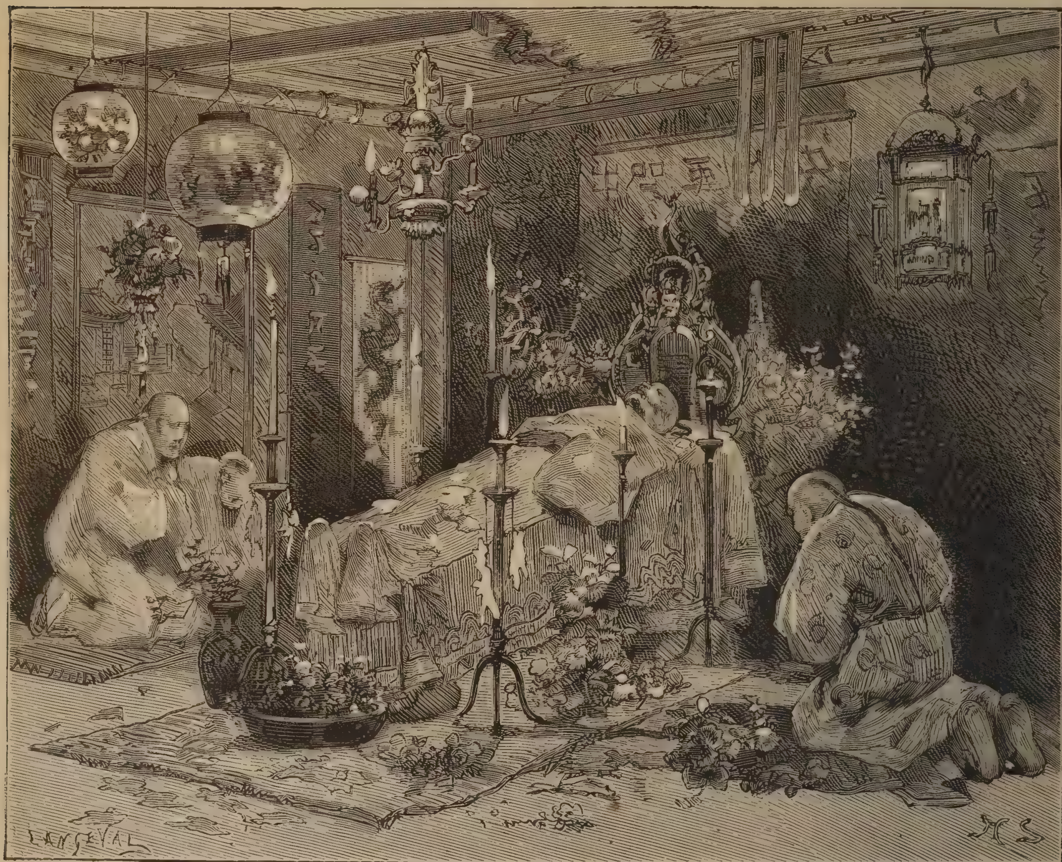
ments, et plus, mon père et moi, nous remercions le sort de la précieuse acquisition qu'il nous avait fait faire en la personne du bon, du charmant petit Mengli.

Quel esprit et quel cœur!

Et d'ailleurs le docteur, mon cher maître, n'était pas non plus resté indifférent à la venue de ce nouveau disciple.

Dès le premier jour où Mengli m'accompagna à l'ermitage, l'étonnement du docteur avait été grand de trouver déjà tant de savoir, et surtout tant de raffinement intellectuel chez cet enfant qui était mon cadet de quelques jours.

Outre que les textes les plus difficiles ne l'embarrassaient déjà plus, et outre qu'il traçait aisément les plus purs, les plus élégants caractères (1), l'état moral et littéraire de son esprit témoignait d'une culture aussi attentive qu'habile. Son langage avait tant de grâce et de pureté; ses pensées jaillissaient toujours si heureuses, si fraîches, que notre bon précepteur, le lettré délicat, le penseur resté ingénu dans sa profondeur, en éprouvait un



Les funérailles, dessin de Scott.

véritable ravissement. C'était presque de l'admiration.

Or, comme je n'avais, moi, rien éveillé de semblable dans le cœur tout paternel du vieux sage, il semblerait que cette dilection — je ne dis pas cette préférence — aurait dû faire naître en moi un sentiment de jalousie.

Eh bien, non, cependant, et tout au contraire; car, loin d'en recevoir le moindre ombrage, je me sentais instinctivement fier de cette supériorité réelle. J'admirais de bonne foi, moi aussi, et mes réflexions aboutissaient ordinairement à ceci que, Mengli étant mon frère, ce qu'il y avait de beau, de bon, d'élevé en lui, se répartissait forcément sur moi en beauté, en bonté, en élévation.

Du reste, quand le docteur et moi — ce qui arrivait souvent — nous nous prenions à le louer, à le complimenter : « Que voulez-vous, nous disait-il, de sa petite voix dont les sons se modulaient dans ses lèvres comme aux cordes du pi-pa (2), et avec un ravissant sourire brillant dans ses longs et doux yeux, que voulez-vous, je n'y suis pour rien, moi. Là où se moissonne le riz, c'est que le buffle aux reins forts a ouvert le sillon; là où s'épanouissent les fleurs doubles de poirier et les pivoines touffues, c'est que l'ingénieux et patient jardinier a

1 Pour un lettré chinois, le fait d'avoir ce que nous appelons une belle main, est regardé comme une très précieuse et très importante qualité.

2. Sorte de luth à quatre cordes.

greffé le sauvage arbrisseau. Ainsi en a-t-il été de l'œuvre de ma mère, qui, après m'avoir donné le lait de son sein, m'a versé le lait de ses leçons, qui, après m'avoir balancé dans le berceau, m'a bercé dans son esprit. Faites donc honneur à son cher souvenir de tout ce que vous aimez en moi. »

Et le nom de sa mère étant prononcé, il continuait à parler d'elle si ardemment, avec tant d'amour, de vénération, que bientôt il semblait la faire revivre belle, caressante, toute d'esprit fin, de vives pensées; et elle venait quatrième dans nos entretiens, que sa présence rendait délicieux.

D'ailleurs — ce qui ne laissait pas d'animer singulièrement nos réunions — il n'était point rare qu'une lutte d'idées s'établît entre le maître et son plus jeune élève.

L'enseignement quotidien, je l'ai déjà dit, était coupé en deux parties bien distinctes. D'abord la leçon purement littéraire, où, Mengli et moi, nous n'avions qu'à nous conformer à tout ce qu'indiquait le docteur ; puis venait la causerie, sorte d'exercice à la fois intellectuel et moral, où le docteur, après avoir exposé ses façons de voir sur les sujets les plus variés, nous invitait à traduire librement nos opinions.

Le vénérable Lao-Tsang savait par cœur tous



Les grains de Sésame, dessin de Scott.

nos saints livres. Il avait longuement médité sur les écrits des divers sages, et, en plaçant toujours au premier rang ceux de Confucius dont il se déclarait le vieux disciple, il ne laissait pas cependant, comme il le disait lui-même, de cultiver dans le magnifique jardin du maître, les fleurs de sagesse qu'il avait trouvées épanouies ailleurs. Souvent, par exemple, il s'attachait à nous démontrer l'excellence de cette philosophie, qui reconnaît comme vaines toutes les recherches que l'esprit humain tente en dehors de ce qu'il peut ici bas voir et comprendre; et il professait comme loi unique et souveraine la grande et magnifique doctrine de la piété filiale et de la tendresse paternelle.

« Par cette double prescription qui n'en fait qu'une, nous disait-il, et qui, sortant du cercle étroit de la famille proprement dite, constitue en famille le genre humain, le bonheur universel n'est-il pas assuré? Cette loi n'établit-elle pas que le fils du ciel, l'empereur, est comme le père et la mère du peuple ; ne doit-il pas reconnaître le respect, l'amour que lui témoignent ses sujets en se vouant tout entier à mériter par des actes paternels le beau nom qu'on lui donne? Ne doit-il pas veiller à ce que tous ceux qui le représentent pour l'administration, la justice, soient animés de la même tendresse, de la même sollicitude. Et le peuple l'aimant comme il l'aime, n'y a-t-il pas harmonie et

bonheur général? Confucius, le sage des sages, n'a-t-il pas dit: «celui dont le cœur est droit ne fait pas à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît à lui-même»? Et Lao-Tsé, dont ses prêtres ont tant oublié ou corrompu la douce doctrine, n'a-t-il pas ajouté : « Le sage venge ses injures par des bienfaits : il est comme le bois de santal, parfumant la hache qui le coupe »? Ces maximes, mes enfants, n'ouvrent-elles pas aux hommes les champs de la paix, de la félicité? Est-il donc besoin de chercher au delà?

— Fort bien, reprenait Mengli, mais — je vous préviens que c'est encore l'esprit de ma mère qui va parler par ma bouche — mais, de même qu'au-dessus de la terre, que nous voyons, il y a le ciel dont nos yeux ne peuvent pénétrer toutes les profondeurs, de même au-dessus de l'esprit des hommes ne peut-il y avoir un autre esprit, d'autres esprits...

— Dis le mot, mon enfant; un dieu, des dieux. Qui de nous oserait le nier? Il y a la sublime intelligence, la suprême force, l'être dominant les dominateurs : mais cet être, après l'avoir reconnu, il faut nous arrêter, et ne pas chercher davantage; car en vain voudrions-nous savoir ce qu'il est, ce qu'il veut, ce qu'il fait. C'est son secret, que nul n'a pénétré ni ne pénètrera, et, s'il ne veut point que nous le sachions, c'est qu'il ne nous importe point de le savoir. Le sage met le sceau sur cette question, que dès lors il respecte comme un pli scellé : et c'est en quoi le sage est sage.

— Et pourtant, reprenait Mengli, mon esprit ne va pas moins cherchant, et parfois croyant qu'il a trouvé.

— Trouvé quoi? disait le docteur, des génies, des démons, de prétendus êtres bons ou méchants, remplissant sous les noms les plus étranges les plus étranges fonctions, exerçant les plus diverses influences: autant d'habiles inventions dont les Bonzes et les Tao-sé se servent pour lever un gros impôt sur les bonnes gens. Ah! c'est un champ fertile que celui où ils cultivent les craintes, les espérances, les désirs, les ambitions des esprits faibles.

— Quoi qu'il en soit, disait Mengli, vous n'empêcherez pas que mon âme s'inquiète de ses futures destinées.

— Oui, mais elle ne les connaîtra jamais, quoi qu'elle fasse, répliquait le docteur. Ah! mon enfant, tu as bien raison de dire que c'est ta mère qui parle en toi. Ta mère était femme. Les femmes ont de ces rêves qui attachent à leur esprit les ailes légères et brillantes du papillon. Et leur esprit va, voltige, croyant partout trouver des fleurs où il se repose. Erreurs charmantes, mais erreurs.

— Eh! s'écriait Mengli, qu'importe si ces erreurs sont charmantes. C'est encore un mot de ma mère.

A quoi le bon docteur ne répondait que par un doux et indulgent sourire.

— Et tenez, par exemple, reprenait Mengli, qui avait toujours en réserve quelque heureux trait pour clore ces paisibles démêlés, tous vos propos ne m'interdiront pas de croire aux influences secrètes. Ainsi, voilà mon frère: voyez, il a là, au bas de l'oreille droite une légère échancrure, comme si un petit chat y eût laissé l'empreinte de sa griffe ou de sa dent. J'ai demandé au père d'où cela venait, il m'a répondu que c'était de naissance. Eh bien! je me rappelle qu'un jour ma mère, qui avait étudié les signes, voyant celui-là sur un enfant de notre voisinage, disait à ses parents : « Une marque à l'oreille, organe de l'entendement, c'est toujours présage de gloire et de bonheur. » Donc, moi, je veux croire que c'est un signe heureux que mon frère a reçu, et j'aime à être certain qu'un jour il aura bonheur et gloire. »

Et alors je l'embrassais, et de plus en plus j'aimais à penser comme lui, avec lui.

D'ailleurs Mengli s'évertuait sans cesse à faire que toutes ses belles, ses brillantes qualités devinssent aussi les miennes. On eût dit qu'il éprouvât une grande impatience de voir s'établir entre nous une parfaite égalité d'intelligence et de savoir.

Pour moi, qu'une différence existât, je ne m'en plaignais pas; au contraire, je l'aimais; mais il semblait en souffrir, lui, et tenir vivement à ce qu'elle disparût.

Au bout de quelques mois, le docteur déclara nous voir devant lui comme deux fleurs épanouies, voisines et semblables, sur le même rameau (1) : — ce qui motiva une véritable explosion de joie chez Mengli, que j'ai toujours soupçonné d'avoir provoqué cette déclaration si flatteuse pour moi.

Or, pendant que je m'appliquais à tenir toujours mon attention en éveil, à ne ralentir jamais mes efforts pour que mes progrès fussent constants en ces études partagées avec mon frère, que voyais-je? que remarquais-je? — Que Mengli dominait, enchaînait, pour ainsi dire, ses élans instinctifs, afin de ne prendre sur moi aucune avance.

A plaisir, par exemple, il faisait mine d'avoir oublié les termes d'une leçon; et rien d'étrange comme lorsqu'il hésitait au déchiffrement ou à la reproduction d'un caractère, d'une phrase; lorsqu'il feignait de balbutier en répondant à une question qui, selon toute évidence, était bien claire, bien facile pour lui. Je me demandais pourquoi cette façon d'agir. Ce n'était pas certainement la crainte d'exciter chez moi la jalousie, car je lui avais bien souvent montré que j'aurais plus de plaisir à le suivre qu'à le devancer.

Une fois cependant je ne pus m'empêcher de lui laisser entendre que son désir d'effacement était évident pour moi. Il parut fort peiné de ce qu'il appela une erreur de mon amitié; et je compris non-seulement que je ne devais pas chercher à pénétrer ses mystérieuses intentions, mais encore que je lui serais agréable en semblant prendre le change.

— En vérité, lui dis-je alors en riant, je suis ton aîné, et naturellement c'est à moi que revient l'honneur d'ouvrir la voie.

— Oui, c'est cela, s'écria-t-il tout joyeux, en m'embrassant comme pour me remercier de lui avoir fourni une bonne raison, que depuis, d'ailleurs, il ne se fit pas faute d'alléguer le plus souvent possible.

Quoi qu'il en fût, je ne sentais pas moins combien tout en se dissimulant, son exemple m'entraînait; combien les lueurs de son esprit éclairaient et réchauffaient le mien; et, malgré lui, sa pensée

1. Pour dire que, selon lui, le niveau d'instruction et de développement intellectuel s'était établi entre les deux enfants.

était pour ma pensée comme un oiseau charmant, la prenant sur ses ailes et l'emportant en son vol gracieux et léger.

Toutefois, si profonde que fût ma passion d'entière intimité avec mon cher Mengli, il arrivait qu'en moi un sentiment s'éveillait, qui empêchait la fusion absolue de mon âme avec la sienne : un je ne sais quoi; un souffle de tristesse, une ombre d'envie.

Ce que je lui enviais, c'était ce beau, ce grand, ce fécond souvenir maternel, dont je n'avais pas remarqué l'absence en mon cœur, avant que Mengli fût là pour me faire apercevoir le dénûment où je me trouvais.

Il portait, suspendu au cou par un ruban dont *elle* avait autrefois noué ses cheveux, un anneau qu'il baisait plusieurs fois le jour. Il savait qu'il lui ressemblait trait pour trait.

Sans cesse il redisait ses paroles; et retrouvait ses pensées. Moi, je n'avais rien de ce qui avait appartenu à ma mère, je ne savais, je ne me rappelais rien d'elle. Mon père n'en parlait jamais de lui-même, et quand je le questionnais — surtout depuis la venue de Mengli — il semblait toujours qu'il fût embarrassé pour répondre. « Que veux-tu, me disait-il, elle est morte si jeune, elle a si peu vécu sous mon toit, et toujours maladive...

— Ai-je son visage?

— Un peu de son regard seulement.

— Mais sa famille, son père, sa mère ?

— Depuis bien longtemps elle était orpheline.

— Comment se fait-il qu'en quittant le pays vous n'ayez pas emporté son cercueil? Vous n'étiez pas, comme le père de Mengli, empêché par la pauvreté. Je pourrais maintenant lui rendre ici les honneurs.

— En partant je ne savais pas au juste où je me fixerais.

— Depuis, que n'allâtes-vous les chercher?

— Il aurait fallu pour ce long voyage te confier à des mains étrangères. Je n'ai pu encore m'y résoudre. Plus tard...

— Plus tard, n'est-ce pas, ce sera moi qui, devenu grand, ferai ce pieux voyage.

— Oui, oui, ce sera toi. »

Et il trouvait un prétexte pour rompre l'entretien.

Et alors j'étais conduit à croire que la pensée de ma mère n'avait point place parmi les heureux souvenirs de mon père. Et comme il était, lui, la bonté, la tendresse, la droiture même, fallait-il donc supposer que telle n'était pas celle qui m'avait donné le jour; fallait-il croire qu'elle avait démérité?...

Cette idée était devenue fixe, m'obsédait. Mengli sut me la faire avouer; et là encore je vis combien il y avait en lui de force affectueuse, et quel empire il savait prendre sur moi. « Ce qui te manque à toi, ne l'ai-je pas, moi? me dit-il. Eh bien ! partageons le souvenir maternel, comme nous partageons la tendresse paternelle.

Au vent de ses lèvres le nuage s'envola; et lorsque Mengli pensait qu'il allait revenir troubler le ciel pur de ma paix, vite à l'aide de quelque démonstration affectueuse, il le chassait de nouveau.

Aussi vivais-je avec cette amitié, par cette amitié qui m'était douce et rafraîchissante comme l'eau limpide est au saule printanier; et dont j'avais à toute heure quelque preuve nouvelle.

Un jour, au moment où Mengli et moi nous allions partir pour l'ermitage, mon père à qui l'on venait de remettre une lettre de l'un de ses marchands eut besoin d'y répondre aussitôt, et longuement. Comme il n'avait pas le pinceau facile, il dut recourir à nous.

— Mon frère est plus capable que moi, dit Mengli, il fera la lettre; mais comme le docteur serait inquiet en ne nous voyant pas arriver, j'irai là-haut simplement pour le tranquilliser. Je ne prendrai pas de leçon.

Et Mengli partit. Une heure plus tard environ, il rentrait tout essoufflé, ayant couru. Son premier mouvement, après s'être incliné devant mon père, et après m'avoir embrassé, fut de me faire tourner la tête de côté; puis me rebroussant l'oreille gauche du bout du doigt : « oh! père, s'écria-t-il, père, il a les signes!...

— Les signes? répétâmes-nous sans comprendre, mon père et moi.

— Oui, les trois grains de sésame derrière l'oreille gauche; regardez, ils y sont, bien marqués, bien distincts.

— Je les vois, dit mon père.

— Signes glorieux ; entendez-vous, glorieux trois fois et par leur nombre, et par la place qu'ils occupent. Mon frère sera grand, il ne peut manquer de l'être, il fera briller la gloire sur notre nom, car il a sur lui tous les signes de cette heureuse prédestination.

— Tous les signes ?

— Oui, vous savez bien qu'à l'autre oreille, il a cette petite marque, cette échancrure apportée, m'avez-vous dit, en naissant, et qui, au dire de ma mère, présagerait aussi la grandeur.

— Fort bien! dis-je, mais pourquoi fais-tu ces remarques maintenant plutôt qu'un autre jour.

— Ah ! c'est une histoire !

— Une histoire, dit mon père.

— Oui.

— Eh bien! conte là, repris-je.

— Ecoutez. Tantôt, comme j'étais là-haut auprès du docteur, avec qui je causais bien tranquille, un homme est subitement arrivé, un homme qui faisait vraiment peur, tant il y avait de terrible effarement dans sa physionomie, et de farouche brusquerie dans son allure. De son regard sombre, sortaient comme de fauves éclairs. On eut dit à la façon dont il s'avançait, l'animal féroce guettant la proie. Grand, maigre, austèrement vêtu, le front barré de rides profondes, les mains frémissantes comme dans un perpétuel accès de colère, il est entré, et, sans prosternation, sans un mot prononcé, il est venu à moi, m'a posé les deux mains sur les épaules, comme pour me forcer à le regarder en face ; puis touchant du doigt chacune de mes oreilles, comme je viens de faire à mon frère : « Ce n'est pas lui, » fit-il d'une voix qui ressemblait à un grondement sourd.

Le bon docteur s'était vivement avancé : « Que voulez-vous à cet enfant? » demanda-t-il.

— Rien, je ne lui veux rien, répondit l'homme, je m'en vais.

Et en effet il se disposait à sortir.

Mais le docteur se plaçant au-devant de lui : « Je veux savoir pourquoi vous avez ainsi touché et dévisagé cet enfant. »

Alors l'homme après avoir attentivement regardé le docteur : « C'est vrai, fit-il d'un accent qui n'était plus que douloureux, vous n'êtes pas moine, vous. Vous avez le globule bleu, ancien magistrat sans doute. D'ailleurs, vous portez le deuil filial. Vous devez savoir me comprendre. Aux autres je ne dis rien, parce qu'ils pourraient se prévenir; ils cacheraient l'enfant.

— L'enfant?

— Oui, mon enfant, celui qu'un moine m'a volé.

— Un moine?

— C'était, à vrai dire, un moine Tao-Sé, mais il a pu changer d'habits, de temples. C'est pourquoi, je vais dans tous les monastères, dans tous les ermitages ; et s'il y a des enfants, je regarde, comme je viens de faire... On pense, on dit de moi : « C'est un fou, » que m'importe ! mais, oh non ! je ne suis pas fou ! Seulement je ne dis rien, parce qu'il ne faut pas qu'ils sachent ce que je cherche, les moines. A vous, je peux le dire. Voyez-vous, l'enfant aurait l'âge de l'enfant que voici, il était beau comme le jaspe ! Oh ! si je le rencontrais aujourd'hui, je serais bien sûr de le reconnaître, quoiqu'il fût bien jeune quand on me l'a volé. D'abord j'ai là, fixé dans le mien, son regard si doux, si souriant; puis il a des signes qui n'ont pu disparaître; au bas de l'oreille droite une petite déchirure : un jeune chat jouant avec lui l'avait coupé de ses ongles ; derrière l'oreille gauche trois grains de sésame, bien marqués, signe glorieux à ce qu'avait dit le vieux tireur d'horoscope. Quinze fois la lune avait renouvelé sa face, quand le moine, l'affreux moine nous l'a pris, pendant qu'il dormait sous un rosier sauvage où sa mère l'avait posé — sa mère, qui est morte, sans doute aujourd'hui, — car je ne l'ai plus revue, elle non plus, je les ai perdus tous deux à la fois... Oh ! les moines, les horribles moines ! comme je les hais tous ! comme, s'il ne tenait qu'à moi, ils seraient bientôt brisés, broyés, anéantis !... Oh ! mais un jour je trouverai le voleur ! et alors !... » Ici l'homme eut un geste épouvantable, et lui-même était affreux à regarder.

— Dis moi, demandai-je à Mengli, cet homme n'a-t-il pas nommé le pays où l'enfant lui a été volé.

— Il l'a nommé, en effet, répondit mon frère.

— Alors, c'était, n'est-ce pas, au bord du fleuve bleu?

— Oui, comment le sais-tu?

— A Lou-Tchéou dans la province de Sée-Tchouen.

— Parfaitement, dit Mengli, tu connais donc cette histoire.

Pour réponse, je contai à Mengli, en en retrouvant toutes les émotions, la rencontre qu'un jour, au temple, nous avions faite, mon père et moi, de la malheureuse mère : et Mengli comprit que j'eusse gardé la mémoire bien pieuse de ce spectacle attendrissant.

— Et tiens, lui dis-je, vois ; ce souvenir est encore poignant pour mon père à ce point qu'en se le rappelant il est tout troublé

— En effet, dit mon père, dont l'émotion était fort évidente.

— Toujours est-il, reprit Mengli, que le malheureux homme s'étant éloigné, je suis vite accouru pour savoir si mon frère aurait — non pas la morsure du jeune chat, puisque chez lui c'est déjà signe heureux de naissance — mais les trois grains de sésame. Et il les a... Ce qui veut dire qu'il ne manquera ni de bonheur ni de gloire. »

Et Mengli m'embrassait tout transporté.

VI

LE NAUFRAGÉ

Cinq ans avaient passé. Mengli et moi, nous allions achever notre quatorzième année. Le docteur qui nous avait continué ses très affectueuses et très attentives leçons, voyait prochaine pour moi l'époque où je pourrais affronter le premier des examens provinciaux. Il espérait que je ne reviendrais pas de Ning-Po où je devais me rendre pour subir cette épreuve, sans avoir cueilli les fruits de l'automne (1). Il était convenu que mon père et Mengli m'accompagneraient, car j'eusse été bien jeune encore pour me mettre seul en voyage : et ils voulaient l'un et l'autre être témoins de mes premiers succès.

Or, pourquoi ne s'agissait-il que de moi à propos des examens : pourquoi Mengli ne tenterait-il pas en même temps l'épreuve, lui qui avait cependant gardé toujours aussi vif son esprit, aussi belle et subtile son intelligence, et qui, certes, n'aurait eu qu'à le vouloir pour me laisser loin derrière lui sur les chemins académiques? Pourquoi? — parce qu'un jour Mengli avait déclaré net que c'était assez de moi pour conquérir et assurer l'honneur de la maison, et que, se sentant des dispositions commerciales, il continuerait le négoce paternel. Dès ce moment, en effet, il obtint de mon père d'être initié aux affaires ; il se prit à compter des différences d'achat et de vente, à connaître le cours des marchandises.

Mais, bien qu'il parût vouloir s'arrêter dans les études purement littéraires, je l'obligeais chaque jour à m'accompagner à l'ermitage; car si je ne l'eusse plus trouvé à nos côtés pendant les leçons, il m'aurait semblé que ma force fût perdue, que mon essor fût empêché.

Il venait donc, et quand parfois, en dépit de lui-même pour ainsi dire, il laissait jaillir un de ces charmants éclairs coutumiers à son esprit : « Pour un marchand, lui disais-je, voilà qui est bien académique. »

— Eh ! répliquait-il, pourquoi n'y aurait-il pas un marchand lettré ; un marchand qui, d'aventure, se délasserait des travaux du comptoir en lisant de beaux vers, ou en cultivant lui-même le jardin poétique? Pour moi, il me plairait fort d'être celui là qui laisserait, à loisir, les chiffres et la balance pour aller se perdre en la région des fantaisies. »

Il avait ainsi réponse à toutes les objections.

Et, en somme, c'était moi seul qui devais me pré-

1. Comme il est de tradition que les examens littéraires aient lieu à cette époque de l'année, cueillir les *fruits d'Automne*, c'est réussir aux épreuves de concours.

parer aux épreuves littéraires. Encore quelques mois et je prendrais la route de Ning-Po...

. . . .

A deux lis, à l'orient du port, au fond d'une petite anse verdoyante était certain hameau de pêcheurs, où notre père Wou, nous avait plusieurs fois conduits en promenade autrefois, et où nous avions coutume, Mengli et moi, d'aller encore seuls, quand nous voulions nous donner le grand spectacle de la mer. Les pauvres gens qui habitaient le pays, nous connaissaient d'autant mieux que mon père, quand il nous y accompagnait, avait, à maintes reprises répandu ses libéralités, et que plus d'une fois nous avions de nous-même imité son exemple.

Une après-midi étant allés, mon frère et moi, nous promener par là, nous trouvâmes la population en grand émoi, à cause d'un malheureux que quelques heures auparavant, une barque de pêche avait ramené du large, où elle l'avait trouvé accroché à une épave.

Quand nous arrivâmes au hameau, le naufragé, objet des soins les plus empressés, était déjà quelque peu réconforté. Nous le vîmes dans une cabane, répondant aux nombreuses questions qui lui étaient adressées.

« Il était, disait-il, natif d'une ville de la province du Hou-Nan, sur la rivière du Yuan-Kiang qui forme un peu plus loin le grand lac du Tong-Tin. Commerçant, il était sur le chemin de la fortune quand, pour tenter une entreprise qui devait lui as-



Le naufragé, dessin de Scott.

surer de gros bénéfices et qui ne les donna pas, il eut le malheur de recourir à un prêteur de profession, un implacable usurier, qui, aussi habile que rapace, d'exigence en exigence, l'avait peu à peu dépouillé de tout ce qu'il possédait, et l'avait réduit à la plus extrême misère. Il n'avait pas été d'ailleurs la seule victime de ce cauteleux personnage, qui, après avoir ruiné plusieurs familles, était si bien devenu l'objet de l'animosité publique qu'un jour il avait jugé sage de disparaître subitement, alors que toutes les preuves de dol et usure étant accumulées contre lui, on allait le traduire devant le magistrat.

Toujours est-il que, tombé dans l'indigence, l'homme avait quitté sa ville natale avec les siens, pour aller chercher aventure. Après deux ans, de misérable pérégrination à travers le grand empire, un jour qu'il était dans un port fréquenté par les barbares d'Occident, il avait appris qu'il était possible de s'enrichir de l'autre coté de la mer d'Orient, sur une terre où abondait l'or, et où les barbares emmenaient les travailleurs qui voulaient se mettre à leurs gages (1). Il s'était donc embarqué avec sa femme et ses enfants; mais là-bas encore, pour prix de ses grandes fatigues, il n'avait trouvé que la misère. Successivement tous les siens avaient succombé. Resté seul, sans moyens de ramener les cercueils de ses défunts, il avait au moins voulu retourner mourir sur le sol de la patrie. La

1. Sans doute pour travailler aux placers de la Californie.

jonque où il avait pu payer son passage, n'était plus qu'à cent ou cent cinquante lis des côtes, quand, une voie d'eau se déclarant, elle avait sombré au milieu de la nuit.

Ce qu'étaient devenus les autres passagers ou marins, il l'ignorait; il savait seulement qu'au moment où le navire enfonçait sous ses pieds, et que déjà tout son corps était dans l'eau, un objet s'était trouvé, qu'il avait instinctivement saisi, et qui l'avait soutenu jusqu'à ce que, le lendemain, les pêcheurs l'aient aperçu et sauvé.

« Aussi bien, disait-il, aurais-je fait de me laisser mourir et de céder au sort qui m'a toujours poursuivi depuis mes premier rapports avec ce funeste usurier, car où irai-je?. . que ferai-je?...

— Qui sait? dit Mengli, le sort qui n'a pas permis que vous périssiez en une aussi terrible occurrence, a sans doute marqué ainsi qu'il veut cesser de vous être contraire.

— Certainement, fis-je avec la plupart des personnes qui se trouvaient là.

L'homme branla la tête d'un air d'incrédulité.

— Si vous vous sentez en état de marcher un peu, reprit Mengli, venez avec nous chez notre père; il vous accueillera bien, et après que vous aurez passé sous son toit le temps nécessaire au rétablissement de vos forces, il vous fournira le moyen de continuer votre voyage vers le pays natal.

Vingt voix s'élevèrent aussitôt pour engager le malheureux à accepter la proposition de Mengli, pour l'assurer qu'il trouverait en maître Wou, le marchand de riz, l'homme le plus généreux, le plus secourable de l'empire; et tous s'accordaient à reconnaître que c'était un indice bien favorable du sort que les enfants du bienfaiteur fussent venus au hameau ce jour-là.

L'homme consentit donc à nous suivre, accompagné de deux ou trois pêcheurs, venus pour le secourir, au cas où quelque faiblesse le prendrait. Tant que dura le chemin, ces braves gens ne cessèrent de lui faire l'éloge de notre père.

Quoique peu longue, la route avait fatigué l'homme qui avait dû recourir au bras des pêcheurs, et arrivé au bout de la rue où était notre maison, il semblait ne plus pouvoir avancer.

— Allons, lui dis-je, encore un peu de courage, nous approchons. Voyez, voilà le Yu-Men.

— Oui! fit-il, la résidence du gouverneur. Je la reconnais, je vois à côté de la porte, la cloche où l'on va frapper quand on veut demander justice au magistrat. Oh! pour avoir vécu avec les barbares, je n'ai pas oublié les coutumes de mon pays.

— Eh bien! notre maison est celle que vous voyez en face du Yu-Men.

— Ah! tant mieux! car je sens bien que je ne saurais aller beaucoup plus loin.

— Je cours prévenir mon père, dis-je, pour qu'il ait le plaisir de vous recevoir au seuil.

Et je pris en effet l'avance.

En quelques mots j'expliquai à mon père de quelle façon nous lui avions recruté ce nouvel hôte.

— C'est très-bien, me dit-il, j'aime à voir que mes enfants suivent l'exemple que je tâche de leur donner; aussi, toutes les espérances que vous avez pu faire concevoir à cet homme seront-elles réalisées, s'il est en mon pouvoir qu'elles le soient.

En parlant ainsi, il s'était dirigé avec moi vers l'entrée de la maison.

Le naufragé et les marins qui le soutenaient et que semblait diriger Mengli n'étaient plus alors qu'à quelques pas. J'entendis même que Mengli disait : « Voilà mon père. »

Sur quoi le malheureux s'étant arrêté court, et après avoir fixé un regard flamboyant de notre côté :

— Votre père, s'écria-t-il d'une voix terrible, en semblant retrouver tout à coup une sorte de sauvage énergie, pour se dégager des bras qui étaient passés sous les siens. Quoi! celui-là! l'homme qui me recevrait, m'assisterait! Quoi! celui-là, le généreux, l'hospitalier! Oh! l'on a voulu se moquer de moi! C'est un dernier rêve que je fais. Lui! encore lui! toujours l'homme du malheur! Oh! il ne me reconnaît pas, ou plutôt il fait semblant de ne pas me reconnaître; d'ailleurs, les souffrances que je lui dois m'ont vieilli! Il est riche, considéré, il est tranquille ici, lui; et moi me voilà réduit à la plus dure misère. Il ne m'échappera pas aujourd'hui. Justice, il me faut justice! »

Et l'homme, tout à coup redevenu ingambe sous l'empire d'un véritable accès de fureur, se mit à courir dans la direction du Yu-Men, puis, arrivé devant la porte de l'édifice communal, il se baissa, ramassa une pierre sur le chemin, et frappant à grands coups sur le gong, pendu à côté du seuil : Justice! justice! criait-il, d'une voix si puissante, si terrible, qu'elle arrivait à dominer les aigres éclats du bronze retentissant, justice! justice!

— Cet homme est fou, dis-je à mon père, qui était sur le seuil, muet, blême, interdit.

— Oui, oui, fit-il vivement, tu as raison, cet homme est fou.

— Le malheur, la souffrance ont altéré sa raison, ajouta Mengli qui était accouru près de nous.

— Sans doute, dit encore mon père, dont la voix tremblait.

— Il vous sera facile de dissiper cette erreur.

— Sans doute, répéta mon père, dont les traits étaient singulièrement bouleversés.

Or l'homme, après avoir frappé plusieurs coups sur la cloche, s'était assis à terre, le menton sur sa main, et il jetait devant lui des regards effarés. Déjà de toutes parts arrivaient des gens qui, ayant entendu la cloche de justice, dont le son ne retentissait que rarement, étaient envieux de savoir ce qui allait se passer.

Le gouverneur se trouvait, paraît-il, chez lui à ce moment là; car bientôt la grande porte du Yu-Men s'ouvrit, et deux huissiers que précédaient plusieurs tsao-pan (agents de police) vinrent dans la rue crier à l'unisson : « Le seigneur juge est assis : qu'il entre celui qui réclame justice. »

L'homme se leva en disant : « C'est moi qui fais appel au magistrat; mais qu'on fasse venir au tribunal le misérable qui demeure là en face. Il faut qu'il vienne. »

Les huissiers se regardaient déconcertés : « Je veux parler, reprit l'homme, de celui que vous appelez ici Wou, le marchand de riz, et que j'appelle, moi, d'un autre nom, celui qui se tient là sur sa porte, enfin.

Et l'homme entra dans le Yu-Men.

Comme le chef des tsao-pan venait à nous : « C'est bien, dit mon père, qui lui fit tranquillement signe de s'arrêter, j'ai entendu, et je réponds à l'appel qui m'est adressé. Puis parlant aux marins et à quelques voisins qui étaient groupés devant notre porte : « Ce malheureux se trompe, ajouta-t-il, je n'aurai pas de peine à le prouver. »

Et il se dirigea vers le Yu-Men, où bientôt Men-gli et moi nous entrâmes avec lui, et où affluait déjà une foule qui, d'ailleurs, profondément sympathique à mon père, semblait faire très peu de cas des malencontreuses attaques de l'étranger.

VII

HORS DE CAUSE

Le magistrat qui venait de monter à son tribunal — je parle ici, non pas sur ce que je savais de lui au commencement de cette affaire, mais sur ce que je pus en apprendre par la suite — était un assez triste personnage qui, sans manquer toutefois de facultés administratives, ne s'était guère avancé dans les fonctions publiques que par la voie trop suivie des compromis, des achats d'influenee, des complaisances intéressées et de la concussion. Ce n'était, certes, pas celui-là qui avait reçu la robe d'honneur et laissé ses chaussures à la porte d'aucune des villes dont il avait eu l'administration. Mieux lui plaisait, d'ailleurs, de voir figurer dans ses bagages des coffres bien alourdis par les bénéfices réalisés en l'exploitation de sa charge ; et, de même qu'il avait toujours su payer grassement l'obtention de tous ses grades, de même son pouvoir et son crédit étaient à qui payait, ou semblait devoir payer mieux. (1) Ai-je besoin d'ajouter qu'étant donné ces façons d'être, il n'avait guère inspiré à ses administrés que la crainte ou l'aversion.

Quand nous entrâmes dans la salle du tribunal (où je n'avais jamais encore pénétré) le gouverneur était assis dans son Nanko (2) au dessus duquel se lisait l'inscription traditionnelle : *Pour être magistrat, il faut être vertueux. On ne gouverne que par la sagesse et la droiture.* Il portait une grande robe de soie jaune, avait au bonnet le globule bleu clair, et sur la poitrine le pectoral (3) où le dragon impérial était représenté en broderie d'or et d'argent. Derrière lui se tenaient deux officiers vêtus de bleu portant l'un le bâton d'investiture du magistrat, l'autre le long bambou jaune, marque du pouvoir judiciaire. Devant lui, sur la table, le marbre aux encres rouge et noire, les pinceaux et ces redoutables boîtes à baguettes, plus longues ou plus courtes, d'où sort à la volonté du juge l'ordre d'appliquer à l'accusé ou au condamné un nombre plus ou moins grand de coups de rotang.

De chaque côté, assis devant une tablette plus petite, un secrétaire. Sur les degrés précédant et exhaussant le Nanko, étaient échelonnés d'abord les plus rapprochés du juge, les huissiers avec leur robe rouge, leur toque noire, tenant des planchettes chargées de maximes ; puis les tsao-pan ordinaires avec leur bonnet vert aux longues plumes de faisan, puis les tsao-pan exécuteurs des basses-œuvres qui, coiffés de leur chapeau pointu de fil de fer ou de feutre, tenaient des fouets et des chaînes. Sur la marche inférieure étaient posés les instruments à serrer les chevilles, des tenailles, des cordes, des bâtons : lugubre et imposant appareil qui ne laissait pas de faire sur moi une terrible impression.

Sur un geste que fit le juge, tous les servants du tribunal poussèrent ensemble le long cri qui annonce l'ouverture de l'audience ; puis les huissiers, haussant les planchettes crièrent : « Qu'on soit modeste et respectueux ! » puis les tsao-pan, répétèrent en levant leurs fouets, en agitant leurs chaînes : » Tremblez ! tremblez !

Un grand silence s'étant établi, et l'un des huissiers ayant fait signe à l'étranger de s'agenouiller sur le premier degré : « Qui es tu ? d'ou es tu ! » dit le juge.

— Je me nomme Yang-Fang, je suis natif de Shin-Tchéou, en la province du Hou-Nan.

— Que demandes-tu ?

— Je demande justice contre l'homme que voici, répondit l'étranger, en désignant mon père.

— Justice, répéta le juge. Nous sommes en effet investi du soin de la rendre à quiconque la réclame ; mais encore faut-il que le réclamant arguë de faits évidents, ou produise de solides témoignages. Prends donc bien garde — continua le magistrat, que je vis alors diriger vers mon père un regard de complaisante intelligence. — Tu viens, toi, étranger, inconnu, et sans répondant aucun dans le pays, attenter à la considération ancienne, bien établie, bien méritée d'un de nos plus dignes concitoyens. Un tel appel à nous adressé, si tant est que nous devions le reconnaître mal fondé, ne saurait être sans conséquences fâcheuses pour toi. Le temps et l'attention du magistrat sont choses trop respectables et précieuses, pour qu'il puisse dépendre du caprice ou de la mauvaise humeur d'un passant de provoquer la tenue d'une solennelle audience. Le déploiement de tant d'appareil ne saurait être un jeu. Songes-y.

— Je ne songe, répliqua le naufragé, quoi qu'il advienne, qu'à obtenir raison de celui qui a causé le désespoir de ma vie.

— J'ai dû te prévenir, je t'ai prévenu, reprit le juge, maintenant parle.

Alors l'homme recommença devant le juge, mais avec une sorte d'animation furibonde, l'histoire que nous l'avions entendu raconter piteusement aux pêcheurs, et comme conclusion de sa plainte, il demanda la punition exemplaire de l'implacable

1. D'après la tradition chinoise, dit M. d'Escayrac de Lauture, pour être magistrat, il faut être pur, droit, probe et éclairé, mais, à défaut de gens présentant ces conditions, on choisit parmi les autres. Les magistrats chinois peuvent être divisés en deux classes bien distinctes : d'une part ceux qui sont arrivés aux emplois par les épreuves littéraires régulièrement subites, et qui d'ordinaire continuent à se livrer à la science ou à la littérature, en laissant les soins de leur charge à des subalternes qui, ne se font faute d'exercer aucune exaction : d'autre part, ceux qui, ayant acheté leurs diplômes littéraires, achètent aussi leur nomination aux emplois et se livrent eux-mêmes aux concussions qui, pour tous les gens en place, constituent le plus clair de leur revenu.. En Chine, d'ailleurs, quels que soient les titres que l'on peut faire valoir auprès des ministres ou des hommes influents, le meilleur est toujours l'argent comptant. Telle place de préfet ou d'intendant se paie 150 ou 200 mille francs, le revenu réel étant évalué au décuple du traitement qui, à la verité, serait bien loin de suffire aux dépenses obligées de l'emploi, car tout fonctionnaire supérieur doit entretenir le personnel fort nombreux agissant sous ses ordres.

2. Sorte de logette ou de baraque placée en contre-haut au fond de la salle.

3. Le pectoral brodé de diverses façons correspond dans les costumes des fonctionnaires à la nature du globule, un insigne ne va pas sans l'autre.

usurier dont il venait d'énumérer les infamies, et qui, selon lui, n'était autre que mon père; car il affirmait que Wou le marchand de riz de Thing-Hai s'appelait Lo-te-hi, quand il dépouillait et ruinait les gens à Shin-Tchéou, en la province du Hou-Nan, d'où il serait facile de faire venir des témoignages.

— Si passionnée que soit cette accusation, elle me paraît bien vague et bien vaine, dit le juge dont les paroles furent accueillies par un murmure approbateur de l'assistance; bien vague, car la parole d'un inconnu manque d'autorité; bien vaine, car le premier coupable en matière d'usure est le plus souvent celui qui, sachant les conséquences de cet acte, a recours à l'usurier. Quoi qu'il en soit, nous prions maître Wou de nous dire ce qu'il pense de l'accusation portée contre lui. Parlez, maître Wou, nous vous écoutons.

— Je pense, répondit mon père, après s'être agenouillé, comme le veut le respect du magistrat, que cet étranger se méprend par suite d'une fâcheuse ressemblance. Il y a dans le grand empire tant de visages, qu'il s'en peut bien trouver deux dont les traits soient analogues, et...

— Mais, interrompit l'homme, ce ne sont pas seulement les traits du visage que je reconnais, c'est aussi la voix, la taille, la démarche; l'âge est le même d'ailleurs, et j'atteste par le cercueil de mon père que je dis la vérité.

— Il faut bien qu'il se trompe cependant, reprit tranquillement mon père s'adressant au juge, car je n'ai jamais vu le ciel en cette province du Hou-Nan dont il parle.

— Eh ! sans doute, il se trompe, reprit le magistrat; et d'autant mieux qu'on ne s'expliquerait guère que l'usurier rapace, fripon, qu'il a connu sous le ciel du Hou-Nan, fut le même homme qui, depuis qu'il habite notre pays, s'y est montré sans cesse probe commerçant, cœur libéral, tendre père de famille.

— Depuis qu'il habite votre pays, répéta l'étranger, pendant que d'une révérence mon père remerciait le juge pour le compliment qu'il venait de lui adresser; vous convenez donc vous même, seigneur juge, que cet homme n'a pas toujours habité votre pays. Tendre père de famille avez-vous dit aussi. Non ! non ! je proteste que loin d'avoir jamais songé à se créer une famille, Lo-Té-hi, l'usurier, vivait à Shin-Tchéou seul, en égoïste, tout à ses méchantes actions et aux odieux profits qu'il en retirait. S'il dit que les enfants que voilà sont les siens... c'est qu'après avoir été voleur de biens, il s'est fait voleur d'enfants. Cet homme est capable de tout. Il n'avait pas d'enfants, vous dis-je.

— Ainsi, dit le juge, tu nous fournis toi-même la preuve de ton erreur. Tu parles d'un autre homme, assurément.

— Mais..., voulut se récrier le naufragé.

— Qu'on lui impose silence, dit le juge aux tsao-pan qui, aussitôt, entourèrent l'étranger et le menacèrent, en voyant qu'il allait encore parler.

— Maître Wou, reprit le magistrat, non-seulement nous vous déclarons hors de cause; mais vous avez droit à une réparation pour le tort que ce misérable a tenté de vous causer. Quelle peine désirez-vous qu'on lui inflige.

— Aucune, seigneur juge, repartit mon père; j'excuse son erreur, qui sans doute est de bonne foi; et je demande qu'il soit tenu quitte de toute peine.

— Maître Wou, prononça le juge, je reconnais là votre âme généreuse ; il ne sera donc rien demandé à cet homme en votre nom ; mais nous ne devons pas, nous, laisser amoindrir la majesté de la justice. Il y a eu abus dans l'appel que cet homme a fait à notre tribunal. Il faut un exemple.

Sur ces mots, le magistrat, qui se leva pour indiquer la fin de l'audience, prit, dans la plus grande des deux boîtes posées devant lui, une baguette qu'il jeta du côté des Tsao-pan — ce qui, on le sait, signifiait que la volonté du juge était que l'homme reçut dix coups de rotang (1).

Mon père, nous prenant par la main, Mengli et moi, nous entraîna en toute hâte hors du prétoire, mais non pas assez vite pour que nous ne puissions entendre le malheureux, à qui les tsao-pan s'étaient mis en devoir d'appliquer la peine, et qui mêlait à ses hurlements de douleur ce cri, répété avec rage : « Vengeance ! Vengeance ! »

En traversant la rue pour rentrer à la maison, nous pûmes voir deux ou trois des principaux marchands de riz de la ville qui, formant groupe, avaient l'air de chuchoter d'un air très-mystérieux. (Je crois avoir dit que ces gens-là en voulaient à mon père qui, selon eux, apportait trop de désintéressement aux affaires).

— On dirait, remarqua Mengli, qu'ils soient peinés de vous voir quitte à si peu de frais.

— C'est tout naturel, dit mon père; mais je ne changerai rien à mes habitudes pour cela.

La suite à la prochaine livraison.

EUGÈNE MULLER.

1. Telle est, en effet, la forme employée par les juges chinois pour faire appliquer la bastonnade à ceux qui comparaissent devant leur tribunal. S'ils jettent une petite baguette on n'applique que cinq coups; les grandes en valent dix, et il leur arrive d'en jeter plusieurs, même comme simple moyen coercitif pour obtenir des aveux d'un accusé.

NOUVELLES

PAGE ET PERROQUET (1).

IV

Quelques instants plus tard, Gaston suivait, au grand galop de son cheval, la grande allée du Cours-la-Reine, dont les beaux arbres trempés de pluie, tordaient leurs branches sous le vent d'ouest, et versaient leurs froides ondées sur son beau manteau bleu de roi, et son coquet chapeau à plume.

Inutile de dire qu'il s'en allait le sourcil froncé, le cœur gros, la tête basse :

— Si du moins, — se disait-il, — ce maudit hôtel

1. Voir pour la première partie la livraison précédente.

d'Uzès était proche de l'Ile Saint-Louis! Alors, tandis qu'on aurait fourbi la cage et apprêté l'oiseau, j'aurais couru embrasser ma sœur et saluer ma mère!... Mais non, c'est tout à fait dans un autre coin de Paris... Et, par ce temps affreux, ces grandes dames qui n'exposeraient pas à la pluie le bout du museau de leur chien, m'envoient tremper mes os et gâter mes habits, sans la moindre réflexion, sans pitié, sans scrupule. Ah! quelle misère d'être page! Et que les seigneurs sont heureux! »

Le pauvre Gaston, qui n'avait pas encore une grande expérience de la vie, ne pouvait pas savoir que toutes les conditions sociales ont leurs périls et leurs désagréments, et que les grands seigneurs, voire même les grandes dames, sont exposés à bien d'autres ondées, soit au propre, soit au figuré, qu'il leur faut supporter avec bonne humeur et vaillance.

Il en était, dans son infortune, à la période des plaintes et des soupirs.

Celle de la colère, de la rancune et des malédictions devait nécessairement venir un peu plus tard, lorsque, toujours sous la pluie, il aurait à porter la cage.



Les incartades de Jacquot, dessin de Scott.

En une bonne demi-heure d'un galop bien conditionné, il arriva à l'hôtel, pénétra dans la cour, et appelant un valet de sa voix de page de la Duchesse, il fit bientôt comparaître devant lui l'intendant, maître Pointis.

Celui-ci, après avoir lu le billet avec une attention respectueuse, ouvrit tout d'abord de grands yeux étonnés, redressa sa grosse taille courte et se pencha en arrière, relevant sur son front son bonnet de velours, et posant pour se soutenir, son autre poing sur sa hanche.

— En vérité, mon jeune ami, voici une chose qui m'étonne !... Notre dame me demande Jacquot; Jacquot doit aller à la cour!... Lui qui, depuis quinze ans, n'a jamais fait d'autres voyages que du boudoir de Madame à la salle à manger, excepté lorsque, pendant l'été, Madame va visiter ses terres!... Mais alors il part dans la berline, où toujours Madame se place, avec sa femme de chambre, son livre d'heures, son tricot et son petit chien. Et aujourd'hui le faire se mettre en route par ce vent, par cette pluie, sous la garde d'un jeune gentilhomme, qui est assurément bien gentil, mais qui aimerait mieux, j'en suis sûr, s'acquitter de quelque autre message. Et vous devrez certainement vous en retourner à pied, de peur de secouer la cage.

Il nous faut donc envelopper l'oiseau de quelque couverture bien épaisse, bien chaude, que toutes les bourrasques du ciel ne puissent pas transpercer. Autrement, quand vous arriveriez à la Muette, il n'y aurait plus de perroquet; vous n'en apporteriez que les plumes. »

Sur quoi toutes les soubrettes, éprises d'un beau zèle pour la conservation de cet oiseau heureux, qui s'en allait tout droit à la cour, offrirent l'une sa mante, et l'autre son jupon; celle-ci, un vertugadin un peu usé; celle-là une jaquette à l'avant-dernière mode. Mais maître Pointis, en homme sage, refusa tous ces falbalas, se fit apporter au plus vite un ancien couvrepieds à dessins en camaïeu, représentant les merveilleuses aventures du grand Amadis de Gaule. Et de ce couvrepieds, dûment ouaté, piqué, doublé, de nuance d'un violet sombre, on enveloppa soigneusement la cage, laissant à peine, sur le côté, une étroite ouverture pour donner de l'air à l'oiseau.

— Et moi donc! — pensait Gaston, en examinant d'un regard attristé, tous ces préparatifs. — On ne s'inquiète guère de ce que je deviendrai, moi misérable, moi pauvre hère... Je puis bien me mouiller, m'enrhumer, me tuer si bon me semble, qui donc en prendra souci? Je ne vaux pas Jacquot. Ah! que ne sommes-nous encore au temps des métamorphoses !... Ne vaudrait-il pas mieux pour moi être perroquet d'une duchesse que malheureux page de la cour? »

Toutes ces amères réflexions n'empêchaient pourtant pas l'obéissant messager de remplir son office. La cage bien empaquetée, il en saisit l'anneau d'une main résolue, roula son manteau autour de lui, rabattit son feutre sur ses yeux, fit un signe de tête amical à l'intendant et aux soubrettes et, de son pas élégant et leste, traversa la grande cour.

Au sortir de l'hôtel, il tourna à droite, gagnant la ligne des boulevards pour atteindre les Champs-Elysées où il espérait, en marchant sous les branches entrelacées des grands arbres, trouver du moins un peu d'abri.

Mais avant d'y arriver, il fallait traverser une partie de ce vieux Paris d'alors. Et Paris, quand il pleut, n'est-il point, n'a-t-il pas toujours été, sombre, attristant, malpropre, guenilleux, embourbé, repoussant, misérable?

Notre page, accoutumé jadis aux horizons lointains, aux verdoyants ombrages de Noyelles, maintenant aux grands perrons princiers, aux larges allées sablées de Marly et de Versailles, ne pouvait que prendre en horreur ces hautes maisons grises où la pluie ruisselait des toits; ces petits pavés noirs, pointus, gâcheux, glissants, le long duquel son pied cambré, étroit, son pied de gentilhomme, tombait de côté ou d'autre dans quelque flaque d'eau bien froide, bien profonde, qui jaillissait en gouttes troublées, tachant ses bottes fines, son pourpoint, son haut-de-chausses.

Et le vent qui le taquinait, le ballottait, le poussait, l'emportait, l'étouffait à moitié, s'abattant sur lui furieux, par trombes, par rafales! Que ceux d'entre nos lecteurs qui ont éprouvé dans leur vie les agréments d'une semblable promenade, se mettent à la place de Gaston, pour bien comprendre sa lassitude, son dépit, son découragement, sa fureur.

Et que les autres s'imaginent ce qu'en un tel état, pouvait souffrir, pouvait penser, et surtout pouvait dire, le pauvre jeune page, éreinté, ballotté, clapotant, grelottant!

Mais toutes choses en ce monde prennent fin, par bonheur. Gaston, après avoir trotté ainsi une heure et demie durant, sous le vent et la pluie, aussi vite que ses pauvres jambes de quinze ans pouvaient le porter, arriva enfin à l'entrée du bois, en vue du somptueux château de M. d'Armenonville. Il était temps, du reste; la tête lui tournait de fatigue et de colère; la pluie surabondante avait transpercé son manteau, et mouillait d'une buée froide son léger pourpoint, sa chemise. La plume de son chapeau pendait par derrière lui, brisée, lavée, effiloquée; l'une de ses bottes était percée, éculée, tordue; le talon de l'autre était resté quelque part, bien loin, sans qu'il pût savoir où. Il était rompu, il avait froid, il avait faim, et surtout il avait honte.

Et pourtant, au milieu de tout cela, il avait consciencieusement rempli son office : maître Jacquot arrivait sain et sauf, bien emmitouflé, bien sec et bien portant.

L'une des demoiselles d'honneur, postée depuis longtemps déjà à l'une des fenêtres du grand salon, aperçut Gaston et s'écria, en se tournant vers la princesse :

— Enfin! enfin! voici le page avec l'oiseau... Votre Altesse va être contente! Il vente et il pleut bien fort; mais le pauvre petit a eu grand soin d'envelopper et de bien soutenir la cage.

— Il n'y a pas là de que s'étonner, puisqu'il est de ma famille, — interrompit d'un ton assez raide Madame de Montchevreuil, en s'avançant. — Il sait, par conséquent, ce qu'il doit à ses princes, à ses maîtres. Un de Noyelles, élevé par mes soins, sous mes yeux, fera toujours son devoir, soit qu'il s'agisse d'arrêter un traître, d'enlever une redoute ou d'apporter un oiseau.

— Oh! oui, je le sais, ma chère Montchevreuil... C'est très juste, c'est fort beau. Mais qu'il se hâte! qu'il monte, qu'il vienne! — criait l'espiègle petite princesse, en bondissant sur son fauteuil et en battant des mains. — Enfin, nous allons voir et entendre Jacquot!... Ce petit page est bien gentil; moi, je suis bien heureuse! »

V

Un valet, appelé en hâte, descendit en courant tout le grand escalier et, rencontrant Gaston dans la cour, lui ordonna de monter au plus vite. La princesse, qui attendait depuis plus de deux heures, ne voulait pas attendre une minute de plus.

Le pauvre garçon, fort honteux de se présenter devant ces dames de la cour en si piteux équipage, dut cependant obéir et ne point différer. Par bonheur, tandis qu'il défaisait son manteau dans l'antichambre, un camarade vint à passer et lui prêta, pour faire son entrée, ses souliers à rubans. Il eût été impossible de traîner ces affreuses bottes trempées, éculées, tordues, sur les tapis somptueux du château de La Muette.

Donc Gaston chaussé de frais, les mains dégantées, la tête nue, franchit le seuil du salon et, après une profonde et respectueuse inclination, déposa silencieusement la cage sur la table. Aussitôt un grand brouhaha se fit parmi la brillante assemblée: toutes les dames jeunes et vieilles, séduisantes et altières, gracieuses et compassées, se précipitèrent à l'envi autour de la cage mystérieuse, décidées, pour bien faire leur cour, à vanter, à admirer l'oiseau.

Oh! le pinceau d'un Greuze ou d'un Watteau pour peindre une pareille scène! Les longues jupes de satin, de brocard, de damas, de velours, traînant sur les tapis, s'embarrassant sous la pression hâtée des étroits talons rouges, les falbalas à grandes fleurs, se mêlant aux paniers à plis amples, aux vertugadins en arabesques déroulant leurs profils capricieux; les volants et les bouillonnés de point d'Alençon, de Malines, de Valenciennes ; les *prétintailles* à flots de tulle ondoyants et légers, à nœuds d'azur, lilas ou rose ; les *engageantes* à festons discrets, à triple rang de broderies; les *fontanges* finement tuyautées, déployant leur crête de dentelle sur les touffes de cheveux blonds ou de belles boucles brunes artistement étagées; les velours noirs sur les cous blancs ; les boutons de diamants sur les poignets d'ivoire! Et surtout les jolis yeux tout grands ouverts; les petites bouches roses qui, tout en gardant leur sourire, s'entr'ouvraient déjà à demi pour s'exclamer, pour admirer; les beaux fronts unis, un peu altiers, de toutes ces duchesses et ces baronnes, ces comtesses et ces marquises, s'inclinant vers un seul but, se tendant vers un seul objet, parce que le moment était venu de s'extasier, de louer et de rire! Et un peu en arrière, conservant leur maintien grave et leur austère dignité, mesdames d'Uzès et de Montchevreuil s'apprêtant, l'une et l'autre, à jouir de leur triomphe... celle-ci disant à toutes :

— « Voyez la diligence et le bon vouloir de mon page ! »

Celle-là, reprenant du même air :

— « Admirez l'intelligence, le savoir de mon perroquet ! »

La cage étant donc placée à l'un des bouts de la table, devant le fauteuil de la princesse, des mains adroites coupèrent le ruban, défirent les nœuds, déroulèrent le couvrepieds. Et maître Jacquot apparut dans toute sa dignité et sa gloire, d'une patte perché sur son plus gros bâton, et tenant de l'autre une noix, qu'il croquait en chemin pour se désennuyer.

Ébloui d'abord par cette clarté, qui succédait soudain à son obscurité profonde, il laissa tomber sa noix, se secoua pour s'éveiller, un instant ébouriffa ses plumes; puis, redevenu maître de lui, il se campa sur son bâton avec une attitude fière et déterminée.

Pour s'éclaircir le gosier, il poussa un cri sec et rauque, et enfin, dressant son beau panache vert et promenant ses petits yeux ronds sur toute la brillante assemblée, il s'écria, d'un ton bien convaincu, avec une résolution et un dépit auxquels on ne pouvait se méprendre :

— Oh ! les vilaines gueuses, les pestes, les mâtines!... Il pleut, il pleut, il vente fort... j'ai froid !... Le diable emporte les coquines!... C'est si loin, si loin! il pleut... et je suis fatigué... En voilà des pendardes!... Ah ! les fichues diablesses!... J'ai froid... je n'en puis plus; je perds le talon de ma botte.,. Chiennes de grandes dames, va !... Je suis si fatigué ! »

C'était au milieu d'une stupéfaction générale et d'un profond silence que maître Jacquot avait débité ces foudroyantes déclarations. Puis un grand cri les avait suivies : la duchesse d'Uzès, s'élançant comme une bombe au travers de toutes ces jupes bouillonnées, de ces paniers et de ces vertugadins, était venue tomber aux pieds de la princesse, les mains jointes, les yeux hagards et le visage blême, frémissante, murmurant, d'un air complètement égaré :

— Oh! c'est affreux! c'est impossible! Jamais Jacquot n'a parlé ainsi... Que Votre Altesse me croie et me pardonne!... Oh! qu'est-il arrivé?... M'a-t-on changé Jacquot? »

Sur quoi Jacquot, de plus en plus à l'aise, et tout joyeux de revoir enfin sa maîtresse à deux pas de lui, reprenait d'un ton encore plus bref et plus résolu :

— La peste soit des coquines!... Que le diable emporte les gueuses! Je perds le talon de ma botte... J'ai froid... c'est si loin! Il pleut... Je suis si fatigué!

Et ces phrases bizarres, heurtées, ces exclamations, ces injures, prononcées avec ces intonations âpres, presque métalliques, qui vibrent dans la voix des perroquets, retentissaient au milieu d'un profond et morne silence.

Seule, Mme d'Uzès, par moments, élevait la voix, soupirait, joignait les mains.

La douairière de Montchevreuil, immobile, glacée, s'appuyant, pour ne pas fléchir, au montant de chêne de la tapisserie, était blanche d'une blancheur de cire, et, par moments, un tremblement convulsif agitait les rubans moirés et la haute dentelle de sa fontange.

Enfin, un éclat de rire doux, sonore, argentin, joyeux, accompagnant les cris et les imprécations de Jacquot, s'éleva comme un suave écho au milieu de ce grand silence.

La charmante Marie-Adélaïde avait pris son parti; elle ne s'offensait point, ne s'irritait point de l'aventure.

Loin de là, elle la trouvait plaisante, neuve; surtout elle ne s'y attendait point.

Aussi ne pouvait-elle manquer d'en rire, en princesse intelligente, et en véritable enfant qu'elle était.

— Allons, voyons, ma bonne duchesse, — dit-elle lorsqu'elle eut bien ri, en cherchant à relever Mme d'Uzès, dont les mains tremblantes et crispées s'attachaient aux plis de sa robe, — remettez-vous, je vous en conjure; ne vous émotionnez pas ainsi... Je ne crois point, pour ma part, qu'on vous ait changé Jacquot; c'est tout simplement Jacquot qui a changé de gamme. Vous nous vantiez ce matin, rappelez-vous, sa mémoire prodigieuse. Eh bien! il s'en est servi, voilà tout, pendant sa promenade dans Paris. Et comme ce ne sont point, par malheur, des bouquets à Chloris ni des « Refugium peccatorum » qu'il a entendu débiter le long de la

route, eh bien! il nous récite à son tour tout un vocabulaire auquel nous ne nous attendions ni vous ni moi, duchesse, mais qui prouve avec quel soin et quelle attention il a docilement écouté...

Ici, un autre cri interrompit la joyeuse princesse. Mais cette fois ce fut Mme de Montchevreuil qui, se précipitant en avant, balbutia d'une voix étouffée :

— Oh! que Son Altesse, en vérité!... Non, Son Altesse ne pourrait croire....

— Oh! malheureux que je suis! Oui, je ne suis qu'un misérable! — murmura le pauvre Gaston, s'affaissant dans son coin et tombant à genoux. — Oh! qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? Oh! que dira ma mère? J'ai perdu tous les miens; je mérite d'être chassé, oui, chassé de la cour!

— Il paraît, monsieur de Noyelles, — interrompit la princesse toujours riant, — que vous trouviez le chemin long, et la commission particulièrement désagréable.

— Hélas! hélas! — sanglota le pauvre page. — Que votre altesse me punisse, me chasse, m'exile, et je la bénirai quand même, car le châtiment est mérité... Mais c'est que, tout d'abord, j'étais vraiment si joyeux! En allant à Paris, je croyais pouvoir embrasser ma mère... ma mère et ma petite sœur, que je n'ai pas vues depuis longtemps... Et comme je devais revenir vite, je n'ai pu trouver le temps. Cela m'a fâché d'abord, et puis... la pluie, le vent, le reste... J'ai juré, j'ai tempêté... Mais, qu'ai-je dit? Je n'en sais plus rien... Seulement, ce maudit



Gaston pardonné, dessin de Scott.

oiseau s'est servi de sa mémoire... Oh! misérable que je suis! avoir ainsi déshonoré les miens, m'être ainsi perdu, révolté, quand je consacrerais de si grand cœur, au service de Votre Altesse et de Sa Majesté, tout ce que j'ai de bon, de grand et de loyal en moi : mon dévouement, mon bras, mon cœur, mon sang, ma vie!

— Je le sais bien, allez, mon cher enfant, — répondit, avec un sourire quasi maternel et charmant, la bonne et joyeuse princesse. — Aussi nous ne parlerons plus de ce malentendu-là. Que voulez-vous? chacun a ses mauvais, ses vilains moments dans la vie... Et vraiment avec le temps d'aujourd'hui, c'était bien mal à nous de vous envoyer ainsi, à pied, tout seul, courir si loin, sous le vent et la pluie... Nous avons agi en égoïstes, et mons Jacquot s'est chargé de nous le rappeler. D'ailleurs, quel mal y a-t-il à cela, après tout? C'était pour nous amuser que nous envoyions chercher Jacquot, et Jacquot, en défilant son chapelet, ne nous a-t-il pas bien amusées, dites-le moi, mesdames? »

Un éclat de rire bruyant, sincère, unanime, retenu jusque-là par respect et par étonnement, fut la seule réponse du nombreux et joli groupe. Seules, Mmes d'Uzès et de Montchevreuil ne riaient point.

Quant à Gaston, il pleurait, il frémissait de joie et de reconnaissance.

— Oh! — s'écriait-il tout tremblant, en baisant le bord de la robe de satin frangée de perles, — Votre

Altesse verra comment je saurai réparer ma faute et mon erreur. Puisque Jacquot a tant de mémoire je lui apprendrai à parler; je m'en charge, je vous le jure... Savez-vous ce qu'il dira, dès demain, en face de toute la cour? « Bonne princesse !... aimable princesse!... Princesse charmante et bien aimée! » Oh! quand ma mère saura tout : ma faute, mon malheur, mon pardon, après avoir tremblé, comme elle va vous bénir !

— Où habite-t-elle donc, monsieur mon page, cette mère que vous désirez voir et que vous aimez tant?

— Hélas! tout à l'autre bout de Paris, madame. Dans l'hôtel de ma tante, au fond de l'île Saint-Louis.

— Eh bien! lorsque nous serons retournés à Versailles, mandez-lui de venir quelque jour me voir, à mon petit lever. Peut-être alors pourrons-nous trouver pour elle quelque poste présentable, qui la rapprochera de son fils et de la cour. »

Cette fois, aux exclamations passionnées, confuses, aux joyeux soupirs de Gaston, se mêlèrent les remercîments non moins chaleureux, mais plus mesurés et plus dignes, de Mme de Montchevreuil, qui avait retrouvé enfin toute sa présence d'esprit. Pendant ce temps, Jacquot, contrarié de se voir oublié de ces belles dames et de sa chère maîtresse, cherchait à rappeler l'attention de son élégant entourage, et recommençait, par conséquent, à crier à pleine voix :

— Oh! les mâtines, les drôlesses!... Que le diable emporte les gueuses!... Il pleut, il pleut, j'ai froid!... Peste soit des coquines! »

Quoi qu'il en soit, l'avenir de la veuve et des orphelins du marquis de Noyelles était, dès ce moment, favorablement décidé. La joyeuse farce du perroquet, en appelant sur eux l'attention de la future dauphine, avait suffi pour leur frayer leur chemin à la cour.

La marquise Julie, présentée quelques jours plus tard par sa tante au roi et à Mme de Maintenon, fut nommée aussitôt lectrice de la princesse. Gaston de Noyelles obtint du roi, pour dans trois ans de là, la promesse d'un brevet d'enseigne au régiment de Royal-Champagne, et la petite Henriette ne tarda pas à quitter son couvent pour entrer à Saint-Cyr où, deux ans plus tard, elle devait jouer *Athalie* et *Esther* sous les yeux de sa royale protectrice.

Et c'était à maître Jacquot que tout ce bonheur était dû. Singulier moyen, cependant, d'arriver à la fortune. Fanfan Benoîton, à cette époque, n'avait pas encore dit son fameux mot : « La célébrité, c'est le scandale. » Mais ce qu'il y avait de certain, alors comme aujourd'hui, c'est que, pour se faire distinguer dans cette foule nombreuse, impatiente, avide, s'empressant autour des princes, il ne suffit pas toujours de faire du zèle, il faut parfois faire du bruit.

Gaston de Noyelles, heureux et reconnaissant, tint loyalement sa promesse.

Maître Jacquot, bien et dûment instruit par ses soins, et oubliant promptement ses gros mots du Cours-la-Reine, ne tarda pas à répéter, de toute la splendeur de sa voix :

— Bonne princesse! belle princesse!... Ma princesse adorée!

Seulement, quelques années plus tard, le pauvre oiseau, changeant encore une fois de gamme, ne disait guère plus, sur un rhytme bas et monotone, que ces mots tristes et dolents : « Pauvre dauphine! pauvre princesse! Elle est morte,... jeune, belle... tant pleurée!... »

C'est que la duchesse d'Uzès, retirée en son hôtel, avec son livre d'heures, ses lunettes et son tricot, sa coiffe blanche et sa mante noire, redisait souvent ces mots, avec un long soupir, en se rappelant les traits charmants, la grâce exquise de la duchesse de Bourgogne, et sa brillante présence aux fêtes de la cour.

C'est qu'elle était morte, foudroyée en deux jours par un mal inconnu, celle dont Saint-Simon a écrit, dans son éloquent langage : « Bonne aux « siens, et vivant avec ses dames comme une « amie, en toute liberté, elle était l'âme de la cour, « elle en était adorée. Tous, grands et petits, s'em- « pressaient à lui plaire; en son absence, tout « manquait à chacun; tout était rempli par sa pré- « sence. Son extrême faveur la faisait infiniment « compter, et ses manières aimables lui atta- « chaient tous les cœurs. »

D'après cela, comme nos lecteurs le peuvent croire, maître Jacquot, dans son Paris, ne fut pas le seul à répéter : « Chère princesse! Pauvre princesse! »

ETIENNE MARCEL.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Le mois dernier finissait avec ses beaux jours de soleil, lorsque l'on a inauguré, à Ville-d'Avray, le monument à la mémoire de Corot: nous n'avons donc pu en rendre compte. La cérémonie a été charmante de grâce, d'émotion, l'assistance nombreuse; dans une même foule, mus par la même pensée, se trouvaient réunis le directeur des Beaux-Arts, M. Turquet, M. Gambetta, président de la Chambre des députés, M. le marquis de Chenevières, des poètes comme Sully-Prudhomme et Coppée, des peintres de toutes les écoles, les amis du grand artiste, désireux de rendre un nouvel hommage à l'homme dont les talents et l'inaltérable bonté ont laissé de si durables, de si touchants souvenirs. On parlait de ses œuvres moins peut-être encore que de ses bonnes actions, et si l'on entend quelque chose dans la tombe, un doux frémissement a dû agiter les cendres de Corot. Que de voix reconnaissantes ont parlé du « père Corot », cœur d'enfant dans la poitrine d'un grand artiste, de celui qui a mis un accent nouveau dans l'école des paysagistes français. L'éveil du jour, les lointains vaporeux des

prairies, les vieux saules penchés sur les eaux, les bois et leur vague murmure, les délicates poésies de la nature, qui les a jamais mieux rendus que lui, avec un pinceau plus respectueux et plus tendre? Cette nature, il l'aimait d'un amour infini, dans ses beautés rêveuses et allanguies, jamais elle n'eut d'amant plus sincère et plus fidèle, il ne la voyait qu'à travers les émotions de son cœur, et avait, pour la rendre, des touches d'une morbidesse charmante. Ce grand enfant, rêveur jusqu'aux dernières heures de sa vieillesse, tout le monde en parlait donc à Ville-d'Avray, qu'il avait habité, et dont les sites ont été si souvent reproduits par son pinceau. MM. Turquet et Français venaient de rendre hommage à une mémoire chère à tous, lorsque, vêtue comme une nymphe antique, un bouquet de fleurs à la main, s'avança Mlle Baretta, de la Comédie-Française, et de ses lèvres charmantes tombèrent ces rimes émues :

Je le connaissais bien, le vieux bonhomme en blouse,
Et quand il préparait, sur un coin de pelouse,
Son chevalet et ses pinceaux,
Pour embellir encor ses extases secrètes,
J'étais là; j'exaltais l'odeur des violettes,
J'excitais le chant des oiseanx.

Tandis qu'il travaillait, abrité par un saule,
Je venais regarder par dessus son épaule,
A petits pas, tout doucement;
Il peignait à la hâte, et, sous sa brosse agile,
J'ai pu voir bien souvent, moi, fille de Virgile,
Éclore son rêve charmant.

Hélas! depuis cinq ans qu'est mort le grand artiste,
Moi, la nymphe des bois qu'il aimait, j'étais triste,
Et souvent, tout bas, j'ai gémi,
Quand, au printemps, gardant son souvenir fidèle,
Devant moi le bluet disait à l'hirondelle :
— Où donc est notre vieil ami?.....

Ces vers délicats de M. Coppée ont fait verser plus d'une larme; ils peignaient si bien Corot et étaient si bien en situation!... On se reprend à aimer les hommes lorsqu'ils se réunissent pour honorer, par de tels hommages, le talent et la bonté.

*
* *

En parlant de Corot, en songeant aux beaux arts, il nous est difficile d'oublier l'Exposition qui vient de s'ouvrir à Bruxelles avec tant de succès et d'éclat. Le roi l'a inaugurée, et les paroles qu'il a prononcées sont empreintes de cette autorité morale et de cette bonhomie qui font de toutes les fêtes de ce pays, de vraies fêtes de famille.

Tout ce qui ce passe en Belgique intéresse vivement la France, et Paris s'est habitué à considérer Bruxelles comme une ville-sœur.

Le peuple bruxellois nous raille quelquefois, quelquefois aussi nous lui rendons la pareille, mais, au fond, nous nous aimons, les joies des uns sont les joies des autres, et nous n'oublions pas que dans les jours de malheur, la Belgique s'est montrée hospitalière pour nos soldats décimés. Nous nous intéressons donc très vivement à tout ce qui peut lui plaire, à tous les témoignages que ce pays donne de sa richesse et de son activité. Les artistes belges sont chez nous comme chez eux; à nos Salons, leurs œuvres témoignent du succès avec lequel ils s'efforcent de marcher sur les traces de leurs glorieux ancêtres, et nous savons ce que notre peinture doit à la grande école d'Anvers. L'Exposition de Bruxelles est très brillante, très riche, et nous ne doutons pas que de nombreux visiteurs français ne profitent de la circonstance, pour aller voir ou revoir une ville avenante où le talent fleurit et abonde.

*
* *

En attendant la fête du 14 juillet, qui doit, dit-on, surpasser celle du 30 juin 1878, Paris a vu courir le *grand-prix*, institué, en 1863, par l'empereur, conseillé par un heureux homme qui eut toutes les passions et sut mourir à temps, par M. le duc de Morny. La chose ne marcha point toute seule, les règlements de la Société d'encouragement interdisant l'entrée sur le « turf » de tout cheval né ou élevé hors de France. On tourna la difficulté, la ville de Paris donna cinquante mille frans, les grandes compagnies des chemins de fer pareille somme et le Grand-Prix de cent mille francs se trouva fondé. Si vous me demandiez quelle est son utilité, je serais fort embarrassé de vous répondre; beaucoup de gens n'y voient guère qu'une occasion de paris et de jeux, et tiennent qu'à cela se borne son mérite. Quoiqu'il en soit, le Grand-Prix a pris rang parmi les fêtes annuelles de Paris, et chaque an les grandes écuries anglaises viennent lutter contre les nôtres.

Voulez-vous connaître quel a été le résultat de cette rivalité et quels furent les vainqueurs? La première année ce fut *The Ranger*, appartenant à M. Saville; en 1864, *Vermout*, à M. Delamarre; en 1865, *Gladiateur*, à M. le comte Lagrange, qui, passant en Angleterre, eut la gloire de battre les Anglais sur leur propre terrain. En 1866, *Ceylan*, au duc de Beaufort; en 1867, *Fervacque*, à M. de Montgomery; en 1868, *The Earl*, au marquis d'Haslings; en 1869, *Glaneur*, à M. Lupin; en 1870, *Sornette*, à M. Ch. Laffitte; en 1872, *Cremorne*, à M. Saville; en 1873, *Boïard*, à M. Delamarre; en 1874, *Trent*, à M. Marshall; en 1875, *Salvator*, à M. Lupin; en 1876, *Kisber*, à M. Baltazzi; 1877, *St-Christophe*, au comte Lagrange; 1878, *Thurio*, au prince Soltykoff; 1879, *Nubienne*, à M. Blanc. Ainsi s'élevaient à sept les victoires de l'Angleterre, cette année a ajouté un fleuron à sa couronne; *Robert the Devill*, (lisez Robert-le-diable) l'a emporté, et, avant la lutte, nous reconnaissions que nous étions vaincus, n'ayant pas un cheval capable de jouter contre ce redoutable champion.

Il a vaincu par un temps effroyable; toutes les cataractes du ciel étant ouvertes, le terrain de Longchamps était devenu une vraie mare à pêcher des ablettes. Dieu sait en quel état se trouvaient les casaques des jockeys! Ce déluge n'a point empêché les enragés et les enragées de se rendre sur le turf, mais les élégantes ont dû renoncer à se parer des merveilles que leurs tailleurs et leurs costumières leur avaient préparées. Le retour des courses, ce brillant défilé d'équipages si cher à la curiosité parisienne, s'est effectué dans le piteux désordre d'une vraie déroute; toutes les voitures, les glaces levées, s'enfuyaient à tire d'ailes, afin de

regagner leurs remises. Détestable journée pour la coquetterie et la vanité féminines. Notre philosophie s'émeut faiblement de ce désastre-là.

***

Une grande mort est venue frapper une des Cours de l'Europe ; après une longue maladie, après avoir vainement demandé à notre doux climat de réparer ses forces perdues, l'Impératrice de Russie est morte. Elle était fort aimée, ayant toujours montré une âme miséricordieuse et bonne, puis, parce que le peuple russe savait qu'elle n'avait pas eu toujours des jours de bonheur. Le deuil a été fort grand à Saint-Pétersbourg où l'on était accouru pour assister à la pompe byzantine qui préside aux funérailles des souverains de la Russie.

Le transport du corps du Palais à la forteresse de Saint-Pierre et Saint-Paul, lieu de sépulture de la famille impériale, a été magnifique, la mise en scène, noble et imposante. L'étendard impérial de deuil aux armes d'argent sur fond de sable, le drap d'or couvrant la bière ouverte et laissant voir le visage et le bras superbement vêtu de la morte, la cérémonie du *baise-main* et du *baise-visage*, ce magnifique cercueil porté par des épaules impériales, ce monde de prêtres à longue barbe, mitrés, revêtus de costumes d'une ample richesse, ces milliers de torches, d'encensoirs, de brûle-parfums portés par des pages dont des vêtements collants faisaient ressortir les formes élégantes et juvéniles, tout cela marchant lentement dans un ordre parfait rappelait, ainsi que nous l'avons dit, les pompes cérémonieuses qu'a décrites l'empereur Constantin Porphyrogénète. Là, comme aujourd'hui à Saint-Pétersbourg, le peuple était admis à baiser la main d'un froid cadavre. Quoiqu'il en soit de la vanité des deuils prodigués aux puissants de la terre, la pompe des obsèques de l'Impératrice a eu un grand caractère. Le ciel laissant tomber un déluge d'eau devint beau, lorsque les hérauts sortirent des portes du Palais suivis des timbaliers, de toute la maison impériale, de la splendide livrée et d'un grand déploiement militaire ; dans l'air étincelaient les croix, les bannières, les étendards, tandis que tonnaient les canons des forteresses. L'église de Saint Pierre et de Saint Paul où le corps fut déposé (7 Juin) étaient garnie de fastueuses images, les pierreries; les perles ruisselaient de toutes parts et flamboyaient à travers des nuages d'encens. Sous un dôme, le corps de l'impératrice au centre de la nef.

Le 9, s'est achevé le dernier acte du drame funéraire. A dix heures du matin, l'Empereur suivi de sa famille, des grands dignitaires de la couronne, des généraux, du corps diplomatique, entra dans l'église ; aussitôt la messe des morts fut dite et toute la famille impériale s'approchant du cercueil donna le baiser d'adieu à la morte. Alors la bière fut fermée, les grands-ducs, les aides-de-camp l'enlevèrent et la portèrent à l'entrée du caveau où elle devait être descendue. A cet instant le Métropolitain présenta sur un plat d'argent un peu de terre; le Tzar, tous les membres de la famille impériale, les assistants en prirent quelques parcelles qu'ils répandirent sur la tombe où le corps avait disparu. Les rites étaient achevés, l'Empereur se retira et tout le cortège le reconduisit jusqu'au palais.

Dormez en paix, pauvre Impératrice ! *Sic transit gloria mundi* !

***

Morts, mariages, naissances « sont le branle du monde »; là-bas des funérailles, plus près de nous des mariages. Le prince Guillaume de Prusse épouse Victoria, princesse de Sleswig-Holstein, et Lady Mary Douglas-Hamilton, princesse tout récemment divorcée de Monaco, s'est mariée avec le comte Tassilio Fœstelics qui a été pendant plusieurs années *le lion* de Vienne. Il est immensément riche, quoiqu'il ait fait un usage plus que libéral de sa fortune. Un jour, après avoir eu recours à la bourse de son père, l'enfant prodigue lui présenta une nouvelle carte à payer; celle-ci était plus lourde ..., elle s'élevait à un million. La tendresse paternelle refusa net, mais le jeune comte avait un oncle, il alla lui raconter sa mésaventure. Vous pensez que c'est contre le dissipateur que l'oncle va s'emporter? Point, c'est contre la lésinerie de son frère qu'il se fâche et, courant le trouver, il lui tient ce langage : « Comment tu oses refuser un misérable million à mon neveu ! Eh bien, moi je le lui donne avec un second, toi, tu payeras le troisième. » Je ne vous souhaite point, ami lecteur, l'humeur dépensière du comte, mais bien un ou deux oncles comme le sien.

Je vous parlerais bien encore d'un autre grand mariage suivi d'une abdication, mais l'heure n'est pas venue de le faire, si cet évènement a lieu, on dit que le nouveau Charles Quint viendrait chercher le repos en France ou en Italie.

Quand le prince de Galles apprit que les Prussiens se préparaient à bombarder Paris, ce qu'ils n'ont fait que partiellement, non par manque de bonne volonté : « Comment! comment! détruire Paris! s'écriait-il, mais où les princes iront-ils donc s'amuser? »

***

La province se met en gaîté : grandes fêtes à Rouen, à Rennes; expositions au Mans, à Melun et, ainsi que je l'ai dit, dans toutes les grandes villes, préparatifs pour le 14 juillet; allons, allons, la France n'est pas encore morte. Aussi ne nous étonnons-nous pas de trouver dans le livre d'un prussien, M. Rodenberg, des paroles qui chatouillent de notre cœur l'orgueilleuse faiblesse : « La première impression de Paris a été pour moi, écrit-il, celle de la richesse immense, inépuisable. De quelque côté que l'on regarde, une profusion de toutes les bonnes choses qui existent dans le monde; fleurs et légumes, livres et tableaux, or et argent, bronzes et porcelaines. Et quelle animation, quand on vient de Berlin ! »

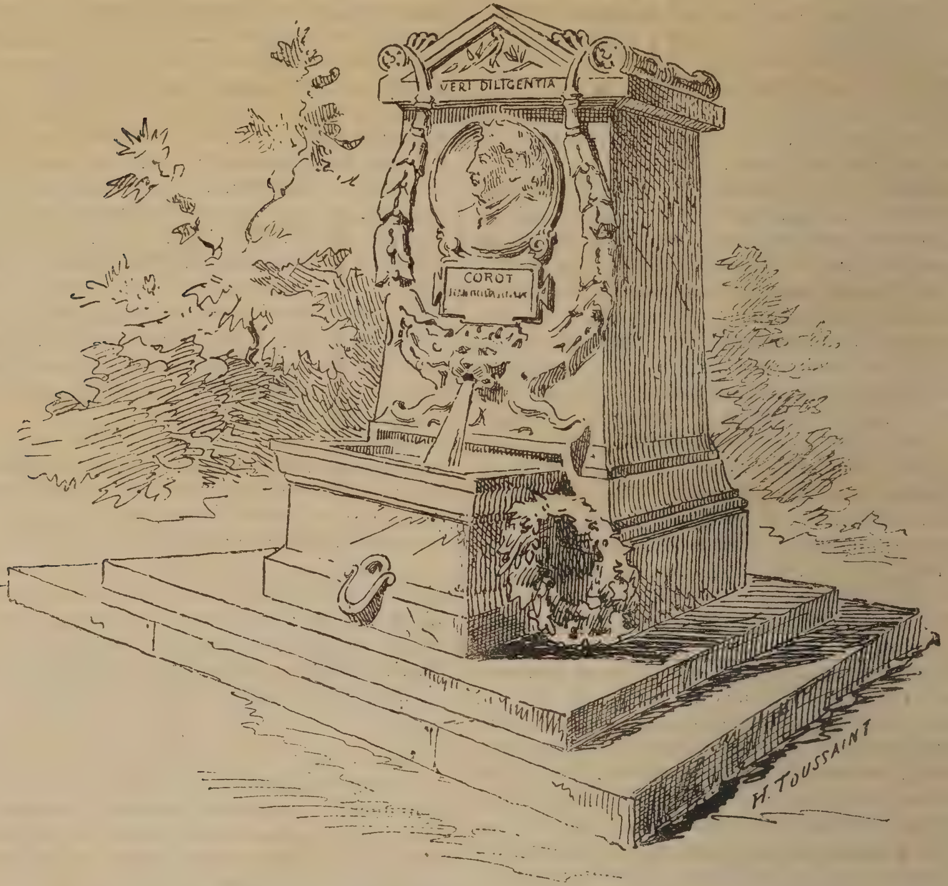
Eh ! Eh ! Petit bonhomme vit encore !

***

Donc, on reprend le souvenir de la Bastille renversée, et le 14 juillet redevient une fête nationale. La France avait déjà célébré cet évènement par une fête commémorative qui eut un grand éclat.

Le 15 juillet 1790, on accourut au Champ-de-Mars ; de tous les points de la France, les gardes nationales de toutes les villes y envoyèrent des députations, et le malheureux Louis XVI prêta serment sur l'autel de la Patrie où l'on avait dit la messe. Cette fête de la Fédération eut beaucoup de gaîté, et laissa un long retentissement dans la mémoire des vieillards qui y avaient assisté, et que nous avons connus. Ce fut comme un jour de trêve entre les partis; mais la Révolution reprit sa marche et célébra d'autres anniversaires : le 10 août 1793, l'Être suprême, où Robespierre, un bouquet de roses à la main, parut à la tête de la Convention; le 22 septembre, jour de la fondation de la République; le 21 janvier devint même une fête nationale, ainsi que le 9 thermidor.

L'empire emporta tous ces anniversaires et bien d'autres encore, et leur substitua la St-Napoléon, fêtée le 15 août, qui disparut après le retour des Bourbons pour faire place à la St-Louis d'abord, à la St-Charles ensuite. Après la chûte de Charles X, vint d'abord la fête commémorative des journées de juillet, dont le souvenir alla vite s'effaçant; on ne célébra bientôt plus que la fête du Roi-Citoyen.



Monument funéraire de Corot à Ville-d'Avray.

Sous le second empire, la St-Napoléon refleurit, et maintenant nous faisons retour aux premières heures de la Révolution.

⁂

Le 7 novembre 1879, l'*Atalanta*, frégate à voiles de la marine royale anglaise sortait de Portsmouth à destination des Indes Occidentales, avec ordre d'être revenu le 4 avril. Le 31 janvier, ce navire quittait Bermude et faisait route pour l'Angleterre. L'*Atalanta* était un navire-école pour les aspirants. Ces jeunes marins et l'équipage du vaisseau formaient un total de plus de 300 personnes. Que sont-ils devenus? On n'en sait rien, mais il est plus que probable que l'on se trouve en face d'une effroyable catastrophe. Quelques indices nouvellement recueillis tendent à faire croire que l'*Atalanta* a sombré au milieu de l'Océan. Le capitaine d'un navire a déclaré avoir, il y a près de deux mois, rencontré par le 37e degré de latitude nord et le 40e de longitude ouest une bouée blanche comme en a la marine royale d'Angleterre et d'autres épaves.

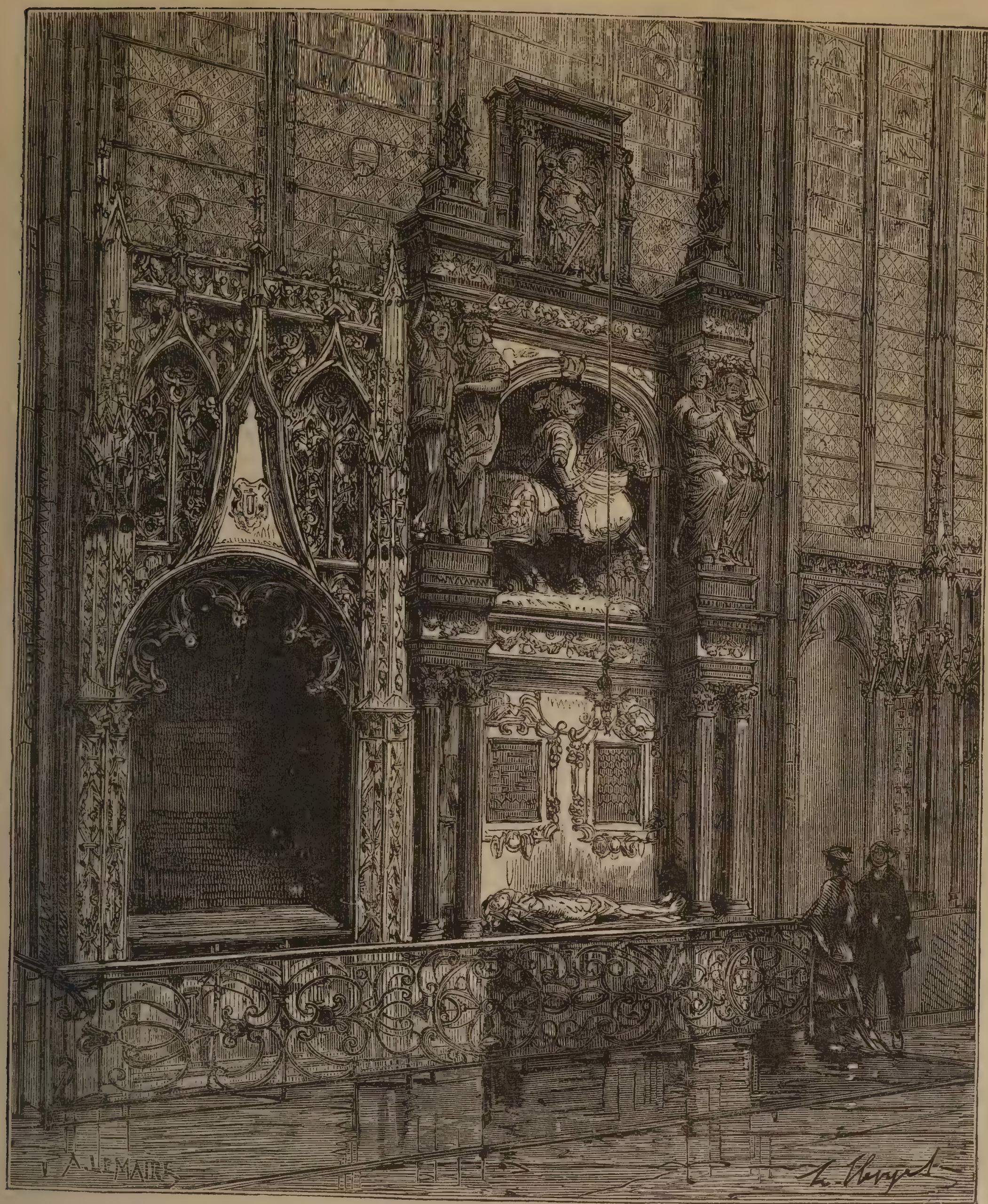
A. de Villeneuve.

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

MONUMENTS HISTORIQUES

LE TOMBEAU DE LOUIS DE BRÉZÉ



Tombeau de Louis de Brézé à Rouen, dessin de H. Clerget.

Le monument funèbre dont aujourd'hui nous donnons une gravure, est érigé dans la cathédrale de Rouen en regard de celui des cardinaux d'Amboise. Par une rare fortune, que justifient son style et sa beauté, on l'attribue à Jean Cousin, le célèbre auteur du mausolée de l'amiral Chabot, ou à Jean Goujon, c'est-à-dire à l'un ou à l'autre de ces deux artistes, comptés parmi les plus illustres qui honorèrent la France. En réalité, on n'en connaît point l'auteur, et cette ignorance étonne lors-

que l'on songe à l'époque où il fut élevé et à celle qui le commanda. Il est à coup sûr un des spécimens les plus brillants et les plus heureux de la Renaissance. C'est un chef-d'œuvre de composition et d'exécution : il serait difficile de trouver une œuvre qui rendît mieux l'inspiration et le génie d'une époque si chère aux Beaux-Arts. Ici, comme dans les ouvrages des temps antérieurs, la mort n'a plus le caractère de sombre et muette épouvante que donnait aux monuments funèbres la grave austérité de la foi chrétienne; elle est pour ainsi dire glorieuse et triomphante. C'est une apothéose en marbre et en albâtre en l'honneur de Louis de Brézé, dont la mère était fille de Charles VII et d'Agnès Sorel; il mourut au château d'Anet le 23 juillet 1531. Il épousa la trop fameuse Diane, fille aînée du sire de Saint-Vallier, alors qu'elle n'avait encore que treize ans et que déjà elle jouissait d'une position peu enviable à la cour, position qu'elle garda pendant plusieurs règnes grâce à son inaltérable beauté. Aussi, quoique toute sa vie, Diane, devenue duchesse de Valentinois, ait porté le deuil, l'on est blessé en lisant cette épitaphe :

Hoc, Lodoice, tibi posuit sepulchrum
Pictonis amisso mœsta Diana viro
Indivulsa tibi quondam et fidelissima conjux
Ut fuit in thalamo sic erit in tumulo.

Le mausolée de Louis de Brézé, un des plus purs ouvrages du XVIe siècle, a vingt-trois pieds quatre pouces de hauteur sur dix de largeur, il repose sur un soubassement en marbre noir. Au milieu s'élève un sarcophage de marbre de même couleur d'une très belle forme sur lequel repose la statue de L. de Brézé mort, sa tête légèrement rejetée en arrière et à demi couverte d'un linceul. La mort a déjà commencé son œuvre, les yeux sont caves et l'on sent la décomposition des chairs. Cet état du cadavre est rendu avec un grand bonheur sans inspirer ni horreur ni dégoût. Au-dessus de l'effigie du duc, sur un grand panneau d'albâtre, sont deux cartouches dont l'un, enlevé pendant la Révolution, a été heureusement conservé et replacé. Voici ce qu'il porte :

« Louis de Brézé, en son vivant chevalier de l'ordre, premier chambellan du roy, grand senechal, lieutenant général et commissaire par sed. sr en ses pays et duché de Normandie, capitaine de cent gentilz hommes d'armes de ses ordonnances, capitaine de Rouen et de Caen, comte de Maulevrier, baron de Mauny et du Dec, Crespin, seignr chatellain de Nogent-le-Roy, Annet, Brevet et Monchauvet. Après avoir vescu par le cours de notre vie en ce monde jusques à l'aage de LXXII, la mort le faict mectre en ce tombeau pour retourner vivre perpetuellement, lequel deceda le dymanche XXIIIe jour de juillet mil ve XXXI. »

L'autre inscription perdue, dont un historien de la cathedrale de Rouen nous a conservé le texte, portait :

Dedans ce corps que ce blanc marbre serre
Jadis le ciel, pour embellir la terre
Transmyt le choys des illustres espritz
Le quel au corps feist tant d'honnr acquerre
Qu'en temps de paix et furieuse guerre
Soubz quatre roys il emporta le prix.
Ce souverain pour son partage a pris
Cette noble ame et la terre a repris
Le corps ja vieu; mais quand a sa gloire ample
Pour ce qu'elle est de vertu décorée
Aux bons francoys est ici demourée
Pour leur servir de memorable exemple.

On voyait autrefois s'élever au milieu de cette partie du monument la statue en pied du duc, elle a disparu pendant la Révolution. Sur les côtés, derrière deux colonnes accouplées, en marbre blanc, avec bases et chapiteaux en albâtre, sont deux statues en marbre blanc : l'une à genoux représente Diane en habits de deuil, l'autre est une figure de femme tenant un enfant qu'elle vient d'allaiter. Quelques érudits prétendent qu'elle représente la nourrice du duc, ce qui serait assez dans le goût du temps, mais il est plus probable que l'artiste a voulu placer la Vierge.

Les colonnes dont nous venons de parler supportent un architrave très richement décoré au-dessus duquel se trouve la statue équestre de Louis de Brézé, monté sur un cheval caparaçonné, armé de toutes pièces, la visière à demi relevée et laissant voir une partie du visage. Cette statue en albâtre a de chaque côté un avant-corps soutenu à droite et à gauche par deux cariatides formant groupe. A droite, c'est la Prudence et la Gloire avec ces deux devises : *Prudens omni tempore, Mortuus cum gloria;* à gauche, la Victoire et la Foi avec ces mots : *Cum triumpho vivit. — Fidelis semper.* Sur l'architrave on lit cette inscription : *Tant grate chevre que mal giste.* Qu'est-ce que cela signifie? on ne le sait pas, c'est une énigme encore à déchiffrer.

Le monument est couronné par une attique dont le milieu est occupé par une niche où se trouve une statue en marbre blanc représentant la Force.

M. Gilbert, qui a publié un volume très intéressant sur tous les maîtres qui ont concouru à l'érection et à la décoration de la cathédrale de Rouen, a donné une description détaillée de ce monument, mais, comme tous les écrivains qui ont écrit sur ce tombeau, il n'en fait point connaître l'auteur et sans oser rien affirmer, il prononce les noms de Jean Cousin et de Jean Goujon. Il est en effet très difficile de se prononcer, car si la statue équestre est tout à fait dans le goût du premier de ces artistes, les quatre cariatides semblent être sorties du ciseau du second. Ce qui pourrait faire incliner l'opinion en faveur de ce dernier, c'est que l'on sait qu'il travailla beaucoup pour Diane de Poitiers. Plusieurs fois il la représenta avec un croissant sur la tête, un cerf à ses côtés. Il exécuta pour elle quelques-uns des bronzes du château d'Anet, le plafond en bois et les lambris sculptés de sa chambre dans cette admirable résidence.

Ce qui est certain, c'est que le monument de Louis de Brézé est l'œuvre d'un artiste accompli; et Rouen ne possédât-il que ce chef-d'œuvre, qu'il vaudrait la peine d'être visité. Par la beauté de sa composition, par la pureté des lignes, l'harmonie de l'ensemble et le mérite de l'execution, cet excellent tombeau prend rang parmi les chefs-d'œuvre de l'art français.

CH. RAYMOND.

VOYAGES ET FANTAISIES

MÉMOIRES D'UN MANDARIN (1)

VIII

VENGEANCE

En rentrant, le premier soin de mon père fut d'aller prendre, sur un rayon de sa chambre, certaine petite boîte de laque richement ornementée, puis, ouvrant un coffre à deux serrures, il en tira une petite barre d'or, qu'il posa au fond de la boîte; puis il remplit celle-ci du riz le plus blanc, le plus beau, et tout en remettant le couvercle, il appela Houngiu.

— Que faites-vous donc là, père? demandai-je.

— Pourquoi cette boîte avec de l'or dedans, dit à son tour Mengli.

— Ecoutez, mes enfants, quand Houngiu m'aura donné un beau ruban de soie pour lier cette boîte, vous la prendrez, vous vous rendrez tous deux au Yu-Men, vous demanderez à voir le gouverneur; et, après l'avoir salué par trois prosternations, vous déposerez la boîte à ses pieds, en disant : « Wou, notre père, sur qui l'œil du dragon (2) vient de projeter ses rayons de justice, Wou, notre père, souhaite que ces quelques grains de riz soient aussi doux et agréables aux lèvres du magistrat, que les paroles du magistrat ont été douces et agréables à son cœur. Puis, vous vous prosternerez encore trois fois, et vous reviendrez. Mais, Houngiu ne m'a donc pas entendu. Voyez ce qu'elle fait. »

Comme nous allions nous mettre à la recherche de la gouvernante, nous la vîmes qui rentrait tout essoufflée. La brave femme, en voyant mon père appelé au tribunal, n'avait rien imaginé de mieux que de courir, en pleurs, à l'ermitage pour faire part de l'étrange aventure au docteur, qui, nous dit-elle, la suivait, et qui, en effet, entra presque sur ses pas.

Heureux d'apprendre, tout d'abord, que notre père était sorti sans encombre d'une affaire, sur laquelle la vieille Houngiu n'avait guère pu lui donner que d'assez vagues indications, le docteur se fit rendre compte en détail de ce qui s'était passé; et, tout en pensant que le magistrat avait été fort sévère pour un malheureux, sans doute halluciné par les souffrances et les colères de l'infortune, il dut reconnaître qu'il avait su très sagement détourner de mon père les graves tracas qui pouvaient découler d'une telle accusation.

— Aussi, dit mon père, comme toute bonne justice mérite reconnaissance...

Et prenant la petite boîte qu'Houngiu avait enrubannée, et me la mettant entre les mains : « Allez, mes enfants, ajouta-t-il, allez, vous savez ce qu'il faut faire et dire.

— Oui, père.

Et nous nous disposions à sortir; mais, nous trouvâmes devant nous le docteur, qui nous demanda où nous allions :

— Chez le gouverneur, lui porter ceci, répondis-je.

— Chez le gouverneur, répéta-t-il; et ceci est un cadeau?

— Sans doute, fit mon père.

— Frère Wou, dit alors le docteur, avec une véritable solennité, excusez-moi, au nom du privilège de l'âge, si je dis ce que, peut-être, vous aimeriez à ne pas entendre; mais je vous ai cru, je vous crois encore plein de droiture et d'équité : ne me donnez pas le droit de croire que je me suis trompé. Non, n'est-ce pas ! vous n'enverrez pas à un magistrat le salaire de son intégrité.

— Non pas salaire, docteur, mais témoignage de gratitude, objecta mon père ; je n'avais rien promis, rien pu promettre; et il n'en a pas moins jugé sagement, avec toute la déférence...

— En espérant peut-être que vous seriez reconnaissant, et vous lui prouveriez qu'il avait bien fait de concevoir ces coupables espérances. D'ailleurs, quand on a comme vous la conscience pure, doit-on laisser supposer qu'on a pu être l'objet d'une faveur.

— Mais, docteur...

Et la discussion fut longue, pendant laquelle le pur, le digne, l'éloquent philosophe laissa tomber de ses lèvres, comme autant de douces fleurs, toutes les belles maximes que lui inspirait son ardent amour du bien, et sa haine non moins vigoureuse des bassesses et des concussions.

— Soit, dit enfin mon père, vous avez raison, docteur, n'en parlons plus. Et il relégua la boîte au fond d'un coffre en présence du vieillard, mais à peine celui-ci fut-il sorti :

« Voyez-vous, mes enfants, nous dit il, toute question de haute moralité à part, pour laquelle je suis pleinement de l'avis de notre cher solitaire, je crois qu'il faut, malheureusement en beaucoup de cas, quand on vit dans le monde, prendre les hommes comme ils sont; aussi bien le docteur qui n'admet aucun témoignage de gratitude pour un jugement bien rendu, que le magistrat qui, je le sais, ne serait nullement insensible à ce témoignage. C'est pourquoi j'entends que nous fassions selon ma première idée. Il est trop tard maintenant (car la nuit était venue pendant la discussion) pour que vous vous rendiez au Yu-men : mais demain, dès la première heure, vous irez auprès du gouverneur comme c'était convenu. Le docteur n'en saura rien, car vous vous garderez bien de le lui dire ; et à l'occasion, le gouverneur, j'en suis sûr, ne m'en gardera pas rancune. Tout sera donc pour le mieux.

— Oui, père. »

La journée avait été assez pleine d'émotions pour que le besoin de repos se fît sentir à tous. Aussi rentrâmes-nous de bonne heure dans nos

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.
2. Formule consacrée pour désigner la justice impériale.

chambres, et nul doute que notre sommeil du matin ne se fût prolongé plus que de coutume, mais, un peu après le lever du soleil, nous entendîmes que, de son lit, mon père commandait à Houngiu d'aller voir quelle pouvait être la cause du bruit qui se faisait dans la rue. Nous distinguions, en effet, une grosse rumeur; puis, l'instant d'après, nous fûmes mis en émoi par les cris épouvantables que poussait la bonne femme, en courant comme une affolée dans la maison. Bientôt sur pied, nous apprîmes d'elle qu'en ouvrant la porte pour regarder dans la rue, elle s'était heurtée à un cadavre qui se balançait, suspendu au balcon, devant l'entrée de la maison.

Or, ce cadavre n'était autre que celui du naufragé, qui, durant la nuit, était venu se suicider là, après avoir attaché sur sa poitrine un grand écriteau où se lisaient ces mots :

Moi, Yang-Fang, natif de Shin-Tchéou, province du Hou-Nan, je rendis responsable de ma mort, pour les raisons que j'ai dites au tribunal, le nommé Lo-te-Hi, jadis usurier à Shin-Tcheou, aujourd'hui marchand de riz sous le faux nom de Wou.

De là le bruit que mon père avait entendu; de là les rassemblements qui, dès le point du jour, s'étaient formés devant notre maison, et, bien que le soleil ne fût encore que peu haut sur l'horizon, l'évènement était déjà connu sur tous les points de la ville.

Quand mon père apprit la chose : « Ah ! mes enfants, mes pauvres enfants, je suis perdu !

— Perdu ! répétâmes-nous, fort étonnés, Mengli et moi; car nous devions à notre jeunesse de n'être pas encore initiés à toutes les traditions du grand empire; et nous ne comprenions pas que la mort toute volontaire de cet étranger, que le juge avait d'ailleurs châtié la veille, comme auteur de fausse accusation, pût avoir pour mon père de telles conséquences.

Mais force nous fut bien de partager ses craintes quand il nous apprit que, ainsi que l'avait fort bien calculé le suicidé, du simple fait qu'il fût venu se donner la mort devant notre maison, mon père se trouvait légalement impliqué dans le procès qui devait être fait pour la recherche des causes ayant conduit le malheureux à cet acte de désespoir.

Tout allait arbitrairement dépendre du magistrat, qui, sans aucun doute, était fort dépité de n'avoir déjà reçu le prix des égards que, la veille, il avait témoignés à mon père. Sous l'empire de sa déconvenue, il pouvait ordonner, au cours du procès, les mesures les plus vexatoires, les plus rigoureuses, et conclure enfin aux peines les plus sévères.

« Mon sort, nous dit mon père, est donc bien dans la main d'un homme vénal, qui peut, à part lui, me reprocher de n'avoir pas reconnu le service qu'il m'a rendu, avec un but intéressé. »

Et tout consterné, mon père alla s'enfermer dans sa chambre.

Entre temps, nous avions pu voir et entendre de l'intérieur, les Tsao-pan, venir décrocher le cadavre, que, seuls, ils avaient le droit de toucher, pour l'emporter au Yu-Men dans la salle destinée à ces funèbres dépôts.

Et les rumeurs continuaient, et la foule était de plus en plus compacte dans la rue.

— Voyons, me dit tout à coup Mengli, rien n'est peut-être encore désespéré, prenons le coffret et allons tâcher de le faire agréer au gouverneur, en lui expliquant que l'heure avancée a seule empêché qu'il ne lui parvînt le même jour. Nous saurons bien, au besoin, mettre la faute, le retard, sur nous-mêmes. Allons !

— Allons !

Je pris le coffret, que, sans trop de peine, je pus faire entrer dans ma manche, et, mon frère et moi, nous nous dirigeâmes vers la porte du jardin, par laquelle nous avions décidé de sortir pour attirer moins l'attention.

Mais à peine avions-nous posé le pied dans la rue, et trop tard déjà pour qu'il nous fût possible de reculer, que deux Tsao-pan, qui sans doute étaient là pour surveiller cette issue de la maison, nous mettaient la main sur l'épaule.

— Où vont ces enfants ? demanda l'un des deux hommes de justice.

Je dois avouer que, quoique préparé aux contretemps, je me sentais dans un grand embarras : j'avais les lèvres ouvertes pour fournir un prétexte quelconque, mais voilà que Mengli, très bravement, très franchement, répondit que nous allions chez le gouverneur.

— Ah ! fit l'agent, et dans quel but?

— Dans le but de lui parler, répondit Mengli.

— Mais qu'est-ce que ces enfants peuvent avoir à lui dire?

— Ces enfants s'expliqueront devant lui, répartit tranquillement Mengli.

— En ce cas, l'un de nous va les conduire.

— Allons !

Quelques instants plus tard, nous étions introduits au Yu-Men, dans une grande salle qui était comme le bureau public (1) où s'inscrivaient les affaires à soumettre au magistrat, qui avait à côté son cabinet particulier. A ce moment-là il était justement en conférence dans ce cabinet, et nous devions attendre qu'il en sortît pour lui être présentés. Il y avait dans la salle plusieurs scribes et maintes gens venus pour des motifs administratifs ou judiciaires (2).

1. Nous dirions *le greffe*.

2. Peut-être s'étonnera-t-on que des bureaux publics soient envahis à une heure aussi matinale, mais il est notoire pour tous ceux qui ont visité la Chine, que le cours des affaires administratives y commence dès le point du jour. La note suivante de Grosier qui, dans les premières années de ce siècle, publia un ouvrage sur la Chine, d'après les documents fournis par les missionnaires, va d'ailleurs nous expliquer l'origine de cet usage: « Le second empereur de la dynastie des Tan, qui a commencé l'an 619 de notre ère, témoignait un jour à un vieux lettré la peine que lui causaient les grands soupers et les assemblées nocturnes. qu'il savait être la source d'une infinité d'abus et de désordres auxquels il était très difficile de remédier. Le lettré lui répondit: « Les anciens étaient dirigés par de justes motifs, lorsqu'il réglèrent que l'empereur donnerait ses audieuces au soleil levant, et que les tribunaux commenceraient aussi à la pointe du jour à tenir leurs séances. Il ne dépend que de votre majesté de rétablir cet ancien usage. S'il le fait, les assemblées nocturnes tomberont d'elles-mêmes à la cour, à la ville et dans les provinces. La révolution faite, il sera aisé de fermer les barrières des rues pendant la nuit, et de défendre qu'on ne trouble le sommeil de ceux qui doivent se lever de grand matin, pour vaquer aux affaires de la cour et du peuple. Ce sage conseil fut suivi; et les abus dont se plaignait cet empereur furent réformés. Le même usage subsiste encore aujourd'hui à Pékin, et dans les principales villes de l'empire. « Toutes les affaires commencent à s'y expédier dès la pointe du jour, soit au palais, soit dans les tribunaux ».

— Que de monde! dis-je tout bas à Mengli; d'ailleurs, comment nous y prendrons-nous?

— Je ne sais pas encore au juste, me répondit-il; mais laisse-moi dire, et dis toujours comme moi.

Enfin, le gouverneur parut, en compagnie de deux de ces marchands concurrents et ennemis de mon père, que la veille nous avions vus former un conciliabule, d'un air tout désappointé, et qui, maintenant, semblaient éprouver une vive satisfaction.

Un des secrétaires dit au magistrat qui nous étions, et le Tsao-pan expliqua comment il nous avait amenés.

— Eh bien! fit le gouverneur d'un accent de grande bonhomie, pendant que nous nous prosternions, puisque ces enfants veulent me parler, qu'ils me parlent; je suis prêt à les entendre.

— Pardon, dit Mengli, mais nous désirions avoir avec votre seigneurie un entretien particulier.

— Et pourquoi particulier! dit le magistrat, s'exprimant de façon à ce qu'aucune de ses paroles ne fussent perdues pour les assistants, et notamment pour les deux marchands, qui étaient restés dans la salle.

La question, encore une fois, était embarrassante,



Le pendu, dessin de Scott.

et, malgré moi, je tournai les yeux du côté de Mengli, qui, lui, ne semblait pas le moins du monde interloqué.

— Votre seigneurie ne daignerait-elle pas nous épargner de fournir publiquement cette raison?...

— Non! fit assez brutalement le gouverneur, car, représentant le fils du ciel, je dois agir au grand jour.

— Eh bien! dit Mengli, avec une profonde révérence, il ne sera pas fait contre les vœux de votre seigneurie. Des enfants qui, par respect de la divine lumière de l'œil du dragon, voulaient faire passer leur amour de la justice avant la piété filiale, des enfants qui venaient, d'eux-mêmes, fournir au magistrat des révélations contre leur père, auraient désiré que le magistrat daignât être seul à les entendre. Mais puisque cette faveur ne peut leur être accordée, ces enfants ne diront rien de ce qu'ils avaient à dire.

Je me demandais vraiment où Mengli voulait en venir avec ces allégations qui tenaient un peu de la bravade; et j'étais d'autant plus gêné que depuis quelques instants, le gouverneur paraissait m'examiner avec une attention toute particulière.

— Voilà qui est bien dit, fit-il; mais mon enfant, vous parlez toujours, et votre frère garde le silence, il est cependant l'aîné, ce me semble.

— Moi, fis-je, mais je pense, et je dirais ce qu'a dit mon frère. Il suffit bien qu'il parle.

— Ne serait-ce pas plutôt qu'autre chose vous préoccupe, répliqua d'un accent de raillerie le gouverneur, qui, s'adressant à l'un des tsao-pan : « Voyez donc un peu ce que cet enfant retient et

Grosier ajoute : « Si les bureaux de nos ministres s'ouvraient au lever de l'aurore, et, si nos juges se trouvaient alors assis sur leurs sièges, nous ne dinerions pas aujourd'hui (1818) à six heures, et nos spectacles ne finiraient point à minuit. »

cache dans sa manche. Serait-ce une arme à diriger contre moi, pendant l'entretien particulier sollicité avec tant d'instance ! Eh! non! c'est un coffret, un joli coffret, certes, et joliment enrubanné. Qu'est-ce que peut bien contenir cette boîte mignonne? »

En parlant ainsi, il avait ouvert le coffret, et en avait versé le contenu sur une tablette. « Du riz! fit-il. — Ah ! mais, voici l'arme! reprit-il, en montrant le petit barreau d'or. Et alors d'une voix grossie par un simulacre de majestueuse indignation : « Oui, voici l'arme avec laquelle on comptait avoir raison de moi, en la confiant à ces mains innocentes. Bien m'en a pris, vous le voyez tous d'avoir voulu le grand jour. Malheureux enfants ! si jeunes, rendus complices de la fausseté, de la perversité de leur père! Qu'ils sortent! continua-t-il, en faisant, de la main qui tenait le lingot d'or, un geste impérieux. Qu'ils soient libres d'aller dire à leur père le succès de sa criminelle tentative. »

Le tsao-pan nous poussa dehors, nous dûmes passer devant les deux marchands de riz qui souriaient très ostensiblement.

Arrivés dans la rue, Mengli et moi, nous ne pûmes que nous regarder consternés, également convaincus qu'en voulant bien faire, nous venions de causer un grand préjudice à notre père.

— D'ailleurs, demandai-je à Mengli, que voulais-tu dire avec tes prétendues révélations.

— Je voulais que, sous un prétexte, ou sous un autre, le gouverneur consentît à nous recevoir seul à seul. Une fois là tout se serait arrangé à la vue du lingot, et alors j'aurais pris sur moi de lui en promettre d'autres.

— Mais maintenant que faire ?

— Aller franchement tout conter au docteur.

Et nous courûmes à l'ermitage.

IX

UN AVEU FORCÉ

Quand le vénérable solitaire nous eût fait lui rapporter dans les moindres détails tout ce qui s'était passé :

— Pauvres enfants, dit-il, ne vous faites aucun reproche, n'ayez aucun regret. Les ennemis de votre père avaient pris l'avance, et l'indigne magistrat leur était acquis quand vous êtes arrivés au Yu-men, comme il l'eût été à vous-mêmes, si vous vous fussiez présentés la veille, ainsi que votre père le désirait. Si quelqu'un s'est fourvoyé en cette affaire, c'est moi qui, par respect pour le principe de justice, ai combattu les idées de votre père, qui, mieux que moi, connaissait cet homme. Maintenant, hélas, votre père est entièrement aux mains d'un juge, que je crois indigne, et qui — provisoirement du moins, — ne doit compte à personne de ce qu'il peut ordonner ou faire. Il est la loi devant laquelle tout doit fléchir. Espérons toutefois que les choses n'iront pas à l'extrême. D'ailleurs rendons-nous auprès de votre père, qu'il n'est pas bon de laisser seul en une pareille situation.

Et nous prîmes tous trois ensemble le chemin de la ville.

En arrivant à la maison, dont nous fûmes étonnés que les issues ne fussent plus gardées, nous apprîmes de la vieille Houngiu, toute éplorée, que quelques instants auparavant plusieurs tsao-pan étaient venus, qui avaient demandé mon père, et qui, après l'avoir lié de cordes et de chaînes, l'avaient conduit au tribunal, où sans doute on le jugeait en ce moment.

En toute hâte donc le docteur nous emmena au Yu-men, disant que notre présence dans l'assistance ne pourrait-être que favorable à la cause paternelle.

A notre entrée dans la salle, en effet, une sorte de rumeur sympathique se fit, à laquelle sembla répondre, d'ailleurs, un mouvement de déférence envers le vieillard qui nous accompagnait et qui devait au caractère particulier de son existence, d'être dans le pays l'objet d'une haute vénération.

Ce mouvement ne se produisit pas sans paraître affecter désagréablement le juge qui, du haut de son siége, était en ce moment occupé à fulminer les plus violentes accusations contre notre malheureux père que nous vîmes, les pieds, les mains, le cou chargés de fers, agenouillé ou plutôt abîmé au pied du tribunal, à côté d'un grand plateau sur lequel était jetée une draperie blanche qui ondulait avec des formes étranges.

« Hier, disait emphatiquement le juge, nous avions pu prendre le change sur la contenance digne et tranquille de cet homme; nous avions pu croire à la méchante insinuation, ou à l'erreur d'un inconnu : mais la vérité s'est révélée par le sacrifice que l'infortuné a fait d'une existence qui fut vouée à toutes les misères, à tous les désespoirs, par les cruautés de cet homme aux fallacieux dehors. Ce que put être la barbarie de l'usurier, sans cœur, sans scrupule, nous le demanderons à un témoin qui, sans voix, sans regard, sans geste, aura cependant pour nous une puissante éloquence. Vous, qui êtes là courbé sous la juste appréhension du châtiment, levez-vous et regardez... »

Ici, sur un signe du juge, en même temps que plusieurs tsao-pan aidaient mon père à se remettre sur ses pieds, un autre enlevait la draperie qui couvrait le plateau incliné, et l'affreux cadavre du suicidé apparut avec sa face livide contractée, avec ses yeux vitreux tout grands ouverts, sa langue pendante...

— Eh bien! cria le juge, reconnaissez-vous votre victime.

Plus mort que vif, l'accusé ne put articuler aucune réponse.

— Il a perdu la parole, dit froidement le magistrat; rien n'est plus facile que de la lui rendre.

Et, comme il avait fait la veille pour l'étranger, il ouvrit une des deux boîtes placées devant lui, et prit une longue baguette qu'il jeta aux tsao-pan.

Sur quoi nous vîmes les bourreaux saisir notre pauvre père et l'étendre la face contre terre. Et nous tenant étroitement embrassés, tremblant de tous nos membres, pleurant l'un contre l'autre, nous entendîmes dix fois un coup terrible suivi de plaintes épouvantables.

Quand ce fut fini : « Eh bien ! reprit la voix grondante du juge; parlera-t-il maintenant? Relevez-le, pour qu'il nous dise s'il reconnaît le malheureux dont il a causé le désespoir et la mort.

Nous n'osions regarder, mais, après un instant de

grand silence, nous pûmes entendre que notre père disait : « Oui, je le reconnais. »

A ces mots, une grande rumeur courut dans l'assistance, et aussitôt : « Enfin, s'écria le juge, l'inévitable vérité n'a pas échappé à l'œil du dragon. »

Puis, après s'être de nouveau appesanti sur les agissements odieux de l'accusé, et surtout après avoir blâmé hautement sa tentative de corruption, il arriva au prononcé de la peine.

Tout d'abord il ordonna que, pour avoir poussé à une misérable mort un des enfants du fils du Ciel, le coupable, stationnant nuit et jour à la porte du Yu-men, eût le cou enfermé pendant trois lunes dans une *Kia* (Cangue) du poids de cinquante livres (1), après que toutefois, pour avoir tenté de ternir le soleil de justice, il aurait été souffleté cinq fois sur chaque joue, sans préjudice des frais du procès ainsi que d'une forte amende qu'il devrait payer au plus tôt, et sans préjudice non plus des dédommagements qui pourraient être réclamés par les proches du défunt, s'il s'en présentait lorsque le décès aurait été signifié au pays d'origine.

Cette sentence rendue, le condamné dût, en se prosternant trois fois, remercier à haute voix le juge du soin qu'il avait pris de le châtier et de l'indulgence dont il faisait preuve à son égard. Puis, pendant qu'un tsao-pan le retenait accroupi, un autre vint, qui mit près de lui un genou en terre, et qui, le saisissant par la tresse de sa chevelure, le força à courber sa tête sur ce genou relevé. Un troisième alors, la main armée d'une triple et lourde bande de cuir, frappa à tour de bras sur la joue que le patient présentait à ses coups.

Et ainsi cinq fois sur chaque joue. Ce qui ne s'accomplit pas sans nous causer de nouvelles et plus profondes émotions.

Enfin le malheureux, la face tuméfiée, les lèvres pleines d'une rouge écume, ayant été débarrassé de ses chaînes, deux tsao-pan apportèrent la lourde, l'écrasante Kia, qui fut posée sur ses épaules, puis refermée autour de son cou, avec une clef qu'un des bourreaux donna au juge.

Puis, le juge déclara l'audience levée, et quitta son siège.

A cet instant, comme la foule s'écoulait bruyante, nous nous retournâmes pour chercher le docteur, que, dans notre trouble, nous croyions resté auprès de nous. Mais nous ne le vîmes plus, et nous dûmes penser qu'il s'était éloigné pour s'épargner la vue d'un spectacle trop affligeant.

Quoi qu'il en fût, quand notre infortuné père ne fut plus aux mains des tsao-pan, lorsqu'ils l'eurent conduit et laissé, meurtri, défaillant, sous le grand vantail du Yu-men, où il devait séjourner jusqu'à la fin de sa peine, nous allâmes, Mengli et moi, nous jeter à ses pieds, en protestant que nos cœurs avaient ressenti, partagé toutes ses souffrances ; et que, fût-il coupable comme il l'avait avoué, il ne trouverait pas moins en nous les plus fidèles, les plus dévoués des fils.

— Coupable, non, nous dit-il en étouffant autant que possible le son de sa voix exténuée ; j'ai avoué pour que ce méchant homme ne me fît pas mourir sous les coups. — J'ai voulu vivre pour vous. N'en dites rien, laissez croire que je suis coupable, peu importe ! ma peine finie, nous quitterons ensemble cet affreux pays, et... »

Il n'en put articuler davantage ; il tomba sans connaissance, brisé de douleur et d'émotion. Pendant que je restais auprès de lui — car il nous était interdit de le transporter ailleurs — Mengli courut chercher Houngiu, avec l'aide de laquelle, après l'avoir rappelé à lui, nous pûmes lui donner les premiers soins que réclamait sa pitoyable situation.

X

UN AVEU VOLONTAIRE.

Le terrible juge avait fixé à trois lunes la durée de l'affreux et infamant supplice de notre père, qui, pendant les premiers jours, ne fut guère en état de se tenir debout, et qui, obligé de reposer, le cou retenu dans sa lourde entrave, endurait les plus cruelles souffrances. Mengli et moi, nous l'assistions continuellement pour l'aider à supporter son écrasant fardeau. Aux heures de repas, Houngiu venait le faire manger et boire. La nuit, nous alternions pour le couvrir et veiller auprès de lui.

D'ailleurs, sa patience était grande ; et quand nous nous appitoyions, il s'efforçait de nous démontrer — à voix basse, car il n'eut pas voulu que d'autres que nous l'entendîssent — que la période d'épreuve serait bien vite écoulée, après laquelle nous retrouverions ensemble une existence tranquille en quelque autre pays.

Dès le premier jour, et alors qu'il avait à peine recouvré le sens, un greffier, escorté d'un tsao-pan, était venu lui signifier le paiement des frais de justice et de l'amende à laquelle il avait été condamné.

— C'est bien, avait-il répondu, en me faisant signe de prendre le papier portant cette signification, mes fils vont aller chez moi prendre la somme et aussitôt l'un d'eux ira vous la compter.

Les agents s'étant retirés, mon père me commanda de prendre dans sa manche une clef ouvrant un meuble que je connaissais. « Tu trouveras là, dit-il, une assez forte somme en onces d'argent, en barreaux d'or et en papier de banque : tu donneras à Mengli ce qu'il faut pour satisfaire aux exigences de ce papier, et, pendant qu'il ira payer au Yu-Men, tu porteras, toi, le reste à l'ermitage, et tu prieras le docteur d'en accepter le dépôt : ce sera toujours une première précaution prise contre ce cupide magistrat. Allez, ne tardez point ; car nous savons trop combien, avec lui, les retards peuvent être funestes. »

Nous nous hâtâmes donc d'aller faire ce que notre père avait commandé. Le meuble ouvert, nous en tirâmes un nombre assez considérable de lingots et de papiers : nous les avions étalés sur une table pour en faire le compte, et nous allions arriver

1. La livre chinoise est plus forte que la nôtre d'environ soixante grammes. La *Kia*, que les portugais ont nommée *Cangue*, est un bloc de bois très épais, très large, qui emprisonne étroitement le cou et empêche le patient de porter les mains à sa bouche. Le sommeil est une véritable torture, pour le malheureux qui subit la peine de la cangue, car, si des parents ou amis sont autorises à l'assister, encore leur est-il interdit de lui arranger dans les lieux publics, où il doit se tenir nuit et jour, une couche qui atténuè la gêne que lui cause l'horrible instrument.

à un total de quelque deux mille onces (1), quand un bruit de pas nous fit nous retourner. C'était Houngiu précédant toute tremblante deux scribes et deux tsao-pan, qui lui avaient intimé l'ordre de les conduire auprès de nous, et qui parurent tout éblouis à la vue du petit trésor qui était sur la table.

Un scribe prit la parole; lisant sur un papier paraphé du gouverneur: « Comme conséquence de l'arrêt rendu par sa seigneurie,contre le nommé Lo-té-Hi, connu à Ting-Hai sous le faux nom de Wou, ordre est donné que séquestre soit mis légalement sur les biens, meubles ou valeurs que possède le condamné, jusqu'à concurrence d'une somme de dix mille onces, comme garantie des dédommagements pouvant être réclamés par les proches du défunt, s'il s'en trouve après enquête dans le pays d'origine. Ordre est aussi donné qu'après inventaire fait des choses possédés par le condamné et prélèvement fait des frais de jugement et amende, deux gardiens entretenus aux dépens du condamné aient résidence dans son domicile habituel, afin de veiller à ce que rien ne soit détourné jusqu'au jour où le condamné pourra être remis en la libre jouissance des choses séquestrées. »

Cette lecture achevée, les deux hommes commencèrent par les valeurs étalées sur la table l'inventaire ordonné. Avant de les replacer dans le meuble, ils en retranchèrent une somme égale aux frais judiciaires, à l'amende et aux prévisions d'entretien des gardiens pendant une lune. Quand ils eurent fini de prendre toutes leurs notes, ils sortirent, laissant les deux tsao-pan installés en surveillance dans notre maison.

Quand, quelques instants plus tard, nous fîmes part à mon père de cette mésaventure, il ne put que soupirer et conseiller à l'un de nous d'aller consulter le docteur sur la légalité de cette nouvelle rigueur.

Je me rendis donc auprès de notre vieux précepteur.

Je le trouvai plongé dans une sorte de morne accablement, que je m'expliquai par les émotions qu'il avait dû éprouver à l'audience.

— Cet homme connaît la loi, me répliqua-t-il brièvement, quand je l'instruisis de ce qu'avait fait le gouverneur.

Je lui répétai ce que mon père nous avait dit pour motiver l'aveu de sa culpabilité; et j'ajoutai que ce nous était une consolation dans notre malheur, de savoir notre père innocent.

— Va mon enfant, me dit-il en m'embrassant tristement, va, et n'oublie jamais cette parole du sage des sages : « La piété filiale est une sourde, une aveugle qui ne sait qu'aimer et servir. » Va, mon enfant.

Comprenant qu'il désirait se retrouver seul, je m'en allai, tout surpris qu'il ne m'eût chargé d'aucune parole sympathique pour notre malheureux père.

Non moins fûmes-nous étonnés de voir que, les jours suivants, il s'abstenait aussi complètement. Mon père s'en donna à lui-même cette raison, que ancien magistrat, et plein de respect pour la loi, il entendait témoigner ainsi de ce respect.

Huit jours se passèrent, durant lesquels les scribes, toujours nantis d'un acte signé du gouverneur, vinrent à plusieurs reprises ouvrir le meuble aux valeurs, pour en extraire de nouvelles sommes, destinées à couvrir tantôt de nouveaux frais de procédure, tantôt des gages de gardiens. Ils prenaient, consignaient leur prélèvement sur la feuille d'inventaire, refermaient le meuble; et tout était dit.

Selon toute évidence, donc, tant que cette mine ne serait pas épuisée, le gouverneur saurait imaginer des prétextes pour l'exploiter. Et nous ne pouvions rien contre ce pillage.

Un matin comme nous nous trouvions tous deux auprès de notre père, qui nous entretenait de de l'époque de sa délivrance et de la paix dont nous jouirions loin de ce juge cruel, deux tsao-pan vinrent qui dirent à mon père qu'ils avaient ordre de le conduire au tribunal.

Nous entrâmes avec lui, soutenant son fardeau, car nul ne pouvait nous interdire cette assistance.

Le juge était sur son siége, assisté cette fois d'un scribe enquêteur, qui, dès que mon père se fût agenouillé au pied du tribunal, prit la parole pour dire qu'une nouvelle et très-grave accusation résultait forcément de la première procédure.

On avait noté lors du procès fait à l'étranger, les diverses allégations qu'il avait produites contre mon père; et l'on venait, en examinant les pièces de ce jugement, d'y retrouver que, au dire du suicidé, Lo-té-Hi, ci-devant prêteur sur gages à Shin-Tchéou, n'avait jamais été marié,n'avait jamais eu d'enfants; de telle sorte que s'il était arrivé à Thing-Haï avec des enfants, c'est qu'il avait dû les voler.

— Crime non moins abominable que les barbares cupidités par lesquelles il a causé la mort d'un fils du fils du ciel, s'écria le gouverneur; crime devant attirer à son auteur un châtiment non moins exemplaire. L'amour de la justice nous prescrit de rechercher si le même homme a commis cet autre crime.

— Votre seigneurerie, dit le scribe, sait comme tous peuvent le savoir ici, que l'un des enfants a été adopté par cet homme, après la mort d'un voyageur, auquel il avait donné asile dans sa maison.

— Fort bien! mais l'autre? fit le gouverneur, l'enfant qu'il avait avec lui en arrivant au pays?

Le scribe, pour réponse, se borna à écarter les bras, en rentrant la tête dans ses épaules.

— Nous devons donc, dit le magistrat, agir de telle manière que la lumière se fasse sur ce point obscur. En conséquence, deux personnes choisies par nous se rendront prochainement, aux frais de l'accusé, au pays précédemment habité par lui, pour y recueillir tous les renseignements désirables, et en ramèneront, aux frais de l'accusé, quelques témoins pouvant reconnaître l'identité parfaite de sa personne, et pouvant attester devant notre tribunal qu'ils ne lui connurent à l'époque coincidant avec l'âge du plus agé des deux enfants, aucun descendant direct. Ainsi sera éclairci le fait de cette douteuse paternité. Or, comme le coupable, bien qu'il soit soumis à une peine qui l'oblige à séjourner aux portes du Yu-men, pourrait, dans la crainte d'un surcroît de châtiment, tenter de s'y soustraire

1. Environ 15 ou 16 mille francs.

avec la participation des siens, nous ordonnons que, au sortir de ce tribunal, il soit conduit, pour y être gardé jusqu'au retour des envoyés, dans la prison de cette ville, où il sera entretenu à ses propres et uniques dépens. (1)

Cela dit, et sur un geste du gouverneur, deux tsao-pan s'avancèrent pour emmener notre père qui, en cé moment, semblait comme anéanti. Brutalement ils le contraignirent à se lever, bien qu'il en eût à peine la force ; et nous nous mîmes en route avec lui pour la prison.

De chaque côté nous soutenions l'affreux billot qui nous empêchait de lui donner le bras : secours qui lui eût été bien nécessaire, car plus d'une fois ses jambes semblait se dérober sous lui, il lui arriva d'être comme suspendu par le cou entre nous deux.

On imagine ce que put être le trajet.

Nous entrâmes avec lui dans la maison de réclusion, sorte de vaste enclos, couvert seulement par des espèces d'auvents le long des murs. Les hôtes de ce triste lieu traînant leurs chaînes, s'empressèrent de venir, les uns ignoblement railleurs, les autres sympathiquement curieux, reconnaître leur nouveau compagnon.



L'aveu, dessin de Scott.

— Mengli, mon enfant, dit notre père, d'une voix qui s'entendait à peine, fais en sorte, je te prie, que l'on cesse de m'importuner : emmène-moi à l'écart. Je souffre tant ! ajouta-t-il avec un accent si déchirant que les fâcheux qui l'entouraient, s'éloignèrent d'eux-mêmes, et que nous pûmes le conduire dans un coin formant réduit. Arrivé là, il s'accroupit, et les deux coudes appuyés à terre, soutenant la kia sur le plat de ses mains :

— Maintenant, dit-il, que Mengli seul reste à côté de moi.

— Mais, mon père, fis-je, pourquoi m'éloignerais-je, alors que mes soins...

— C'est à Mengli seul qu'il faut que je parle, interrompit-il. *Tout autre* cependant peut entendre ce que je vais lui dire.

— Tout autre ? répétais-je sans comprendre, pendant que Mengli, d'un regard et d'un léger haussement d'épaules, me faisait à la dérobée le signe de la déférence. Je m'éloignais donc silencieusement de deux ou trois pas.

1. Presque toujours dans les prisons chinoises, les détenus vivent à leurs frais, quand ils ont de quoi se suffire, ou, quand ils sont pauvres, des aumônes qui leur sont faites par les visiteurs.

— Enfin c'est fait! soupira douloureusement le patient, je suis vaincu! mon heure est venue!

— Que dites-vous, mon père! s'écria Mengli.

— Je dis, cher enfant, que l'étranger, le suicidé n'a rien avancé qui ne soit vrai. Il serait inutile, impossible maintenant de le dissimuler. Je suis perdu. Wou, le libéral marchand de riz de Thing-Haï, est bien véritablement le même que Lo-Té-Hi, le cupide et implacable prêteur sur gages de Shing-Tchéou. Né pauvre et presque abandonné là-bas, de lui-même il avait amassé quelques onces, qu'il eut l'idée de faire fructifier par l'usure. Cela lui réussit; et, de plus en plus rapace, il avait vieilli sans autre plaisir, sans autre ambition que de s'enrichir par tous les moyens en son pouvoir. Et il était arrivé à posséder beaucoup d'or, beaucoup d'argent : mais quand il lui fut prouvé que la situation n'était plus sûre pour lui dans la ville où il s'était enrichi, et où tant de gens le haïssaient, il résolut de quitter furtivement ce pays, pour aller au loin jouir tranquille de sa richesse. Ayant donc réalisé en papier de banque tout son avoir, de façon à ce que l'ensemble pût tenir dans une ceinture liée autour de son corps sous sa robe, ayant laissé dans sa maison une servante qui crut qu'il allait faire un petit voyage, il partit un soir.... A deux lis de la ville, il quitta les habits dont il était revêtu, les jeta dans la rivière, et les remplaça par une méchante défroque qu'il avait apportée avec lui; défaisant sa tresse, et roulant sa chevelure au sommet de sa tête, il sut se donner tous les dehors misérables d'un Tao-Sé, ou moine mendiant.

— Un Tao-Sé! répétai-je : ce nom et cette situation venaient tout à coup de réveiller en moi d'étranges souvenirs.

— S'il agissait ainsi, continua le prisonnier, c'était autant pour n'être pas remarqué dans les environs de la ville que pour ne pas courir le risque d'être dépouillé au cours du long, du lointain voyage, qu'il comptait faire en quête d'un nouveau séjour, car il n'y a pas d'exemple que les voleurs se soient jamais attaqués à un misérable moine tao-sé.

« Or, reprit-il, après une pause douloureuse, le prêteur sur gages devenu moine mendiant, avait gagné les bords du fleuve Bleu, qu'il avait l'intention de remonter, jusqu'à ce qu'il eût fait choix d'un lieu de résidence. En marchant, résolu qu'il était à jouir désormais sans travail, sans tracas, des richesses acquises, il essayait de se représenter les plaisirs qu'il allait goûter, d'imaginer les douceurs dont sa vie serait pleine. Mais voilà que peu à peu, au lieu des images riantes qu'il cherchait, ce ne furent que des images de plus en plus sombres qui se présentèrent à son esprit. Peu à peu son cœur entrait plus profondément dans la vide tristesse. Ah! c'est que, pour la première fois, alors que déjà son âge était grand, il s'apercevait qu'il avait oublié de se faire une famille, que n'ayant connu aucun des devoirs filiaux, il n'aurait malgré sa richesse, aucun des avantages paternels, que sa vieillesse ne serait entourée d'aucune vénération, qu'à sa mort nul honneur ne lui serait rendu, que nul souvenir ne serait gardé de lui. Et il allait, il allait, tâchant d'écarter, de fuir ce sentiment, cette pensée, qui de pas en pas cependant ne faisait que l'obséder davantage. Et c'était comme un fardeau qui l'écrasait. Il arriva ainsi, toujours remontant les rives du beau fleuve, dans la province de Sée-Tchouen, le long des jardins d'une ville nommée Lou-Tchéou.

— Lou-Tchéou! répétai-je encore, avec un mouvement d'effroi.

— Le faux tao-sé accablé par ces amères réflexions, s'est assis sous des saules, afin de reprendre les forces dont il a besoin pour continuer sa route; mais il lui semble que dans cette immobilité, la navrante pensée ne l'étreigne que plus cruellement. Il se relève donc, et vivement il poursuit ses pas : mais passant près d'un bosquet de rosiers, ses regards tombent sur un enfant, un bel enfant tout frais, tout gracieux, endormi dans l'herbe, entouré de langes de soie. A cette vue, ce qui se passe en son cœur, en son esprit, ne saurai! se dire. Il regarde tout autour de l'enfant. Personne! alors quel fatal génie le pousse, le domine. Insouciant, affolé en quelque sorte, il se baisse, il rabat les langes sur l'enfant, et, chargé de la petite créature, il court.... Où il ira, la route qu'il prendra, il l'ignore. C'est en plein jour, on va le voir, le poursuivre, l'arrêter... Mais est-ce qu'il peut réfléchir?.... Il va. Cent pas faits, il aperçoit, il trouve devant lui un amas de longs bambous secs appuyés contre un mur de jardin. Il se glisse, se blottit dessous, ramenant sur lui quelques unes de ces tiges encore feuillées. Et il attend immobile. Bientôt des cris de femme retentissent. C'est la mère, qui ne trouve plus l'enfant, et qui appelle, se lamente. De tous côtés des bruits de voix, de pas!... Les gens qui cherchent passent près de lui. Une fois il croit comprendre que l'enfant va s'éveiller, alors il lui entr'ouvre les lèvres, et le force de boire à un flacon de vin de riz, qui est dans la besace du Tao-Sé. L'enfant se rendort, enivré peut-être, qu'importe!.... Et ainsi jusqu'à ce que la nuit soit tombée bien noire, bien épaisse...

— Mais alors, m'écriai-je, à cet endroit du récit, car, atterré par les révélations qui en ressortaient pour moi, j'avais tardé jusque là à en admettre les affreuses réalités, mais alors cette malheureuse femme que nous vîmes un jour au temple, réclamant aux Dieux l'enfant que lui avait pris un moine tao-sé? Mais alors ce malheureux homme que Mengli a vu, cherchant l'enfant qu'il devait reconnaître au double signe de l'oreille fendue, et des trois grains de sésame?...

— Cette femme, Mengli, dit celui qui n'osait plus m'adresser la parole, cette femme était la mère, cet homme était le père de l'enfant que tu appelles ton frère.

Il me sembla que j'allais mourir. Cachant ma face dans mes mains, je m'affaissai sur moi-même, et je fus comme anéanti.

Vaguement toutefois, du fond de l'espèce d'abîme moral où j'étais perdu, j'entendis le faux tao-sé expliquer comme quoi, après avoir couru toute la nuit, il passa le jour caché dans une vieille barque renversée et abandonnée au bord du fleuve, nourrissant l'enfant d'un peu de riz broyé entre deux pierres et délayé avec un peu d'eau; comme quoi le lendemain, après avoir appesanti les sens de l'enfant avec du vin, il le laissa endormi dans de grandes herbes pour entrer seul dans une bourgade où il acheta d'autres vêtements, qu'il substitua à la

misérable livrée du moine; puis il s'embarque sur le fleuve, qu'il descend presque jusqu'à son embouchure. Il entre dans les terres, il gagne le Tché-Kiang, d'où il passe dans la grande île de Tchéou-San, que ne doivent pas, pensait-il, visiter les voyageurs. Il s'y fixe, et là, non-seulement pour que le ci-devant prêteur sur gages reste à tout jamais méconnaissable, mais encore pour s'assurer le respect de cet enfant, dont il veut avoir la tendresse filiale, il s'efforce de devenir aussi bon qu'il a été cruel, aussi généreux qu'il a été cupide, aussi intègre qu'il a été peu scrupuleux.

Tout à coup cependant la voix, la défaillante voix, qui bruissait confuse à mes oreilles, s'interrompit. Je regardai. Mengli donnait des soins au malheureux, qui était évanoui, étendu à terre. D'instinct, je fis un pas pour courir auprès de Mengli. Mais soudain, tout mon sang sembla crier : « Où vas-tu? Que fais-tu? »

Je sortis précipitamment de la prison, et je courus devant moi, la tête perdue.

Quand je me reconnus, j'étais à l'ermitage. Le docteur m'avait mis sur son lit. Il m'interrogeait doucement. Je ne pouvais que pleurer; j'étais inerte, incapable de mouvement, de volonté.

Bientôt vint Mengli qui, ayant pris à part le docteur, lui parla longtemps. Enfin, j'entendis que le vieillard disait à Mengli : « Tu peux, tu dois retourner là-bas, toi ; car en dépit de tout, cette maison reste pour toi la maison paternelle; mais lui, ses pieds n'en doivent plus toucher le seuil, son front n'en doit plus sentir l'ombre. »

Au moment de sortir, Mengli s'arrêta, et je le vis diriger sur moi un long, un triste regard, qui parut rendre à mon être une flamme de réveil.

— Frère! m'écriai-je.

— Frère ! répéta Mengli.

Je courus les bras ouverts : « Ah! qu'au moins, dis-je, je ne perde pas ton amitié !

Pendant que nous nous tenions embrassés, pleurant ensemble toutes nos larmes, le docteur s'approcha qui, posant ses mains sur nos têtes :

— Enfants, dit-il de cette profonde voix mélodieuse qui était comme l'écho de son âme à la fois si grande et si douce, enfants, aimez-vous, aimez-vous toujours. Nulle loi humaine ne s'y oppose, toute loi divine le veut ! »

. . . .

Quand le lendemain, à l'aube, Mengli étant entré dans la prison, alla auprès de son père adoptif, qui semblait endormi, il s'aperçut qu'il était mort. Dans son désespoir, le patient avait provoqué la suffocation en poussant violemment ses doigts entre son cou et les bords de l'affreux billot.

Selon la triste coutume, le cadavre ne fut sorti de la prison, ni par la porte, où ne doivent passer que les vivants, ni même par le trou de la muraille, issue réservée à ceux qui meurent de mort naturelle : on le jeta par-dessus le toit, comme tout autre suicidé. Mengli attendait, qui fit ce que prescrivait la piété filiale. Le défunt fut inhumé au bas de l'enclos, non loin du lieu où reposait le père réel de Mengli.

Et ainsi s'achevèrent les tristes destinées de *cet homme*....

La suite à la prochaine livraison.

EUGÈNE MULLER.

BEAUX-ARTS

LE SALON DE 1880 (1)

M. Aublet a toujours foule devant son tableau *Henri de Guise, chez Henri III, le 9 mai 1588.* Nous avouons aimer beaucoup voir nos artistes reproduire les scènes de notre histoire nationale, à condition toutefois de les rendre avec fidélité. Cette visite que Henri III est, ou se croit forcé de subir, — il avait défendu au Lorrain d'approcher de Paris, — cette bravade d'un sujet a joué un grand rôle dans les révolutions du temps ; c'est le préliminaire des barricades, du triomphe de la Sainte-Ligue, le premier pas que fait Henri de Guise, dans cette voie de rébellion qui doit le conduire à Blois où le roi le fera assassiner. Ils sont tous dans le tableau de M Aublet, les principaux acteurs du drame ; Henri III, pâle de colère ayant près de lui ses intrépides mignons, le prince lorrain se ployant pour saluer la majesté qu'il insulte, mais se ployant comme un ressort qui se débandera au premier choc, Catherine de Médicis, le démon de sa famille et de la France, le cardinal de Lorraine qui tombera, lui aussi, à Blois, enfin tous les comparses de l'un ou l'autre parti, grands seigneurs, grandes dames, dans leurs beaux atours. Le tableau de M. Aublet est une page d'histoire bien écrite.

M. Cormon fait aussi de l'histoire, mais, cette fois, c'est à l'histoire du genre humain qu'il s'attache; il interprète la Bible, il nous représente *Caïn* et ses enfants fuyant devant la malédiction de Jéhovah. Au milieu d'une terre volcanique, il s'en va, échevelé, misérable, suivi de ses fils, géants de la terre, portant sur un grossier brancard, pêle-mêle, des peaux d'animaux, des femmes, des enfants ; êtres informes à force d'être puissants d'ossature et de muscles, ces proscrits semblent tenir de l'homme et de la brute. Cette conception ne manque assurément point de grandeur, mais elle ne produit pas tout l'effet que l'artiste était en droit d'en attendre, parce qu'il a poussé l'uniformité des tons jusqu'à la monotonie et que les corps de ces colosses semblent pétris de la même pâte que les terrains. Il y a cependant là des qualités supérieures, une grande dépense de vigueur, un grand effort qui assignent à M. Cormon une des premières places dans le salon de 1880.

1. Voir pour les premières parties les livraisons précédentes.

Je n'en dirai pas autant de M. Puvis de Chavannes; son *Ludus pro patriâ*, est vide, creux, prétentieux et ennuyeux. Je n'envie point le sort de la capitale de la Picardie, à qui ce décor est destiné.

M. H. Lerolle ne s'est pas donné tant de tracas d'esprit pour nous fournir une belle toile : *Dans les Campagnes*; il a placé une bergère, jupon brun, chemise à demi-ouverte sur la poitrine, suivie de son troupeau bêlant; elle regarde avec un sentiment qui se devine, un laboureur conduisant sa charrue, en partie cachée par le tronc de quelques beaux arbres. C'est tout, mais c'est vrai, rustique, charmant. Mon Dieu! comme il faut peu de chose pour faire un beau tableau, quand on sent et voit juste.

Cette même justesse de sentiment et d'expression se retrouve dans M. Barillot; le paysage et l'attelage de bœufs des *Étangs de Saint-Paul-de-Varax* sont forts beaux.

M. Laurens, en peignant *Honorius*, a voulu, je crois, symboliser le Bas-Empire; s'il a eu cette pensée, on est forcé de reconnaître qu'il n'a pas réussi. Son idole impériale est stupidement hébêtée; or, ce n'était pas le caractère du Bas-Empire, il est mort de toutes les corruptions, même de la corruption du bel esprit. La couleur de M. Laurens devient bien épaisse et bien lourde.

Un des beaux tableaux du salon est le bataillon carré de M. Le Blant: sa citadelle vivante est couverte de feux et d'intrépides Vendéens montent à l'assaut; effort impuissant du courage sans discipline, triste souvenir de nos guerres civiles.

Le *Soir*, de M. J. Breton, ne nous plaît pas autant que certaines œuvres du maître, mais n'est pas moins une fort belle toile pleine de mélancolie, de vérité; ses sarcleuses sont de vraies paysannes, dont les silhouettes se détachent sur la lumière d'un soleil couchant. Heure douce à peindre et saisie avec bonheur. M. J. Breton a la grâce rustique, et, depuis la mort de Millet, nul artiste ne connaît mieux les travailleurs des champs. Un très fin paysage aussi que celui de M. A. Guillon : sa *Vue de Vézelay*, est peinte à merveille, elle a de la simplicité, et dans ses lignes elle rappelle la composition du vieux maître.

Mme Élodie La Villette nous mène sur les bords de l'Océan; son *Anse des Kouriguans* est une toile pleine de toutes les senteurs de la mer; elle est brossée d'une main très habile et très ferme. Ce que Mme La Villette a en force, M. Lapostolet le possède en fine élégance : son *Port de Louviers* est charmant; les bords parisiens ou normands de la Seine ont toujours bien inspiré cet artiste. Le *Soir de Septembre* de M. Pointelin est un des meilleurs tableaux du salon. M. Arts est un réaliste hollandais; l'*Orphelinat de Katwyk*, lumineux, calme, apaisé, est d'un effet doux et harmonieux, les figures ont des expressions, des poses bien trouvées et rendues par un pinceau d'une très grande habileté. De M. Smilh Hald une toile excellente : *Une station de Bateaux à vapeur en Norwège*, de M. Salmson, les *Batteurs d'œillettes en Picardie*, peinture un peu tapotée, mais d'un homme qui sait bien et qui étudie encore. J'aime la grande *Prairie inondée* de M. Damoye, *la Valière au mois d'Août*, de M. Chabry, *la Solitude* avec ses beaux rochers, de M. Auguin, les deux paysages si différents d'aspect et de facture de M. Appian, le *Braconnier*, de M. Delort et les *Marchands de Volailles*, de M. La Boulaye, qui connaît sa Bresse sur le bout du pinceau.

De marchande de volailles à marchande de marée, il n'y a pas loin ; celle de M. Haquette est vraiment de la robuste et forte peinture. Elle est très avenante, très vivante, la brave femme; sa figure a une expression attirante et ses poissons et rocailles, qui donnent la note vive du tableau, complètent à merveille cet excellent morceau.

En fait de nature morte, M. Delanoy est passé maître et grand maître ; son *Cellier de Chardin* rappelle la touche, les cuivres célèbres de ce peintre exquis. De M. Vollon, nous avons une *Courge*, elle est rutilante et superbe, mais pour l'auteur de la *Femme du Pollet*, ce n'est pas assez réellement. M. Rozier s'est montré plus libéral dans *la fin du Réveillon*. Les convives ont mangé tant qu'a duré la chandelle, elle s'est usée, éteinte, elle fume encore et, si vorace qu'ait été l'appétit des convives, il reste sur la table un jambon dont on couperait volontiers une nouvelle tranche, quitte à chercher après s'il reste un verre de vin dans toutes ces bouteilles qui ont soutenu un rude assaut. Bonne et succulente peinture.

M. Gervex a peint un épisode du Coup-d'Etat dont Victor Hugo s'est fait l'émouvant historien.

« L'enfant avait reçu deux balles dans la tête... »

En voyant, quoiqu'il soit bien peint, le peu de sensation produite par son tableau, le peintre a dû s'étonner, mais en réfléchissant, il a pu reconnaître que sa composition manquait de clarté. Rien ne dit la cause de l'accident; ce peut être aussi bien résultat d'un hasard, tel qu'il s'en voit tous les jours, que jeu de prince ; rien ne dit que les hommes qui se trouvent autour de la grand'-mère peuvent d'un instant à l'autre être pris et fusillés. Bien plus habile a été le poète; dans la scène il ne montre que l'aïeule et ce petit cadavre, la vieillesse ayant trop vécu et le jeune rameau sitôt brisé; du contraste, la navrante sensation. Le sujet convient mieux à la plume qu'au pinceau, et en général, nous trouvons qu'il y a grande imprudence à la peinture, de vouloir traduire les poètes. Il y aurait là toute une théorie à développer.

M. Moreau (Gustave) a des fanatiques, je les comprends : ce sont des œdipes qui aiment à deviner le sphinx; ce sont toujours des énigmes que brosse ce peintre consciencieux, savant et très habile. Je ne devine pas le mot de sa *Galatée*, mais je crois qu'*Hélène*, calme, une fleur à la main au milieu des ruines de Troie et de débris humains, nous montre la Beauté insouciante des maux qu'elle enfante. Ai-je trouvé le mot? je ne sais, mais en tout cas je reste fort touché de la figure de la belle coupable.

Le talent de M. Henner ne saurait être mis en doute par personne, cependant je trouve que lorsqu'il s'applique à créer des personnages de petites dimensions, les chairs exsanguës qu'il leur donne les font singulièrement tourner au vieil ivoire; puis, il oublie parfois telle ou telle partie de leur corps

et de leur visage. C'est le cas de la *Fontaine* et du *Sommeil* qu'il expose aujourd'hui. Je me suis souvent demandé si Henner ferait partie de cette noble pléiade de grands artistes qui traversent le siècle.

Sans avoir une visée si haute, M. Worms fait d'amusants et spirituels tableaux. Je soupçonne ce pauvre diable qui comparaît *devant l'Alcade* d'être un peu Lovelace, avec quelle furie ces deux femmes se le disputent ! Il fait piteuse mine, mais que deviendra-t-il, si le magistrat se souvenant de la sagesse de Salomon, vient à ordonner que le corps disputé sera partagé en deux ? Très-jolie couleur et de l'esprit partout.

Ce n'est point non plus l'esprit qui manque au *Supplice de Tantale* de M. Lobrichon. Est-il assez malheureux, le pauvre baby ? Hélas, Dieu veuille, et j'en doute, que la leçon lui serve et que, devenu grand, il ne laisse pas tomber des joujoux qu'il regrettera et ne pourra plus ressaisir ensuite. Pendant que nous faisons de la morale, n'oublions pas que nous avons un agréable devoir. Deux des collaborateurs du *Musée*, MM. Scott et Lengeval, ont des toiles au Salon : l'*Embâcle de la Loire* du premier, est



Devant l'Alcade, tableau de Worms, dessin de Duvivier.

un très curieux portrait d'un phénomène causé par le rude hiver que nous venons de traverser, la scène est bien prise, bien rendue, forcément un peu monotone, mais l'extrême habileté a vaincu la difficulté du sujet, M. Scott est passé maître en ces tours d'adresse ; son tableau en est la meilleure preuve. M. Lengeval s'adonne au paysage, il en a le sentiment, la fraîcheur, il est en grand progrès.

De combien d'artistes n'aurais-je pas le devoir étroit de parler encore, mais les lignes me sont comptées. Puis-je cependant ne rien dire de la toile de premier ordre de M. Dagnan-Bouveret l'*Accident*, vive et belle peinture digne des plus grands éloges ; de Mme Muraton, dont les fleurs sont des merveilles ; de M. Garnier qui, en peignant son *Rabelais*, a le tort de trop se répéter ; de M. Lhermitte, dont l'aïeule est excellente ; de MM. Brillouin Beauverie, dont le tableau la *Lire et le Canal de Forye* a de rares mérites ; de M. J. Bodin et de sa jolie *Petite Bohême*, de la charmante *Guillemette* de M. Doucet, un peu pastiche de Carolus Duran, et de tant d'autres encore ? Mais nous serions sans excuse de ne pas citer parmi les attractions du Salon, les *Enervés de Jumiéges*, de M. Luminais et de la sensation si vive produite par cette bière flottante qui descend mélancoliquement portée par

les eaux de la Seine. Il y a un très grand talent dans cette toile. Quelle race que celle de Clovis ! il en fut le digne chef.

Maintenant, si nos lecteurs veulent bien me suivre, nous allons passer à l'examen des sculptures.

La statuaire, cette année, n'a point gardé la grande supériorité que, depuis quelques années, elle avait conquise sur la peinture. Cependant, il est un indice en sa faveur qu'il ne faut pas méconnaître : c'est que, tandis que les peintres étrangers ne craignent point d'entrer en lice avec les nôtres, la statuaire des voisins, ne montre pas la même confiance. De ceci la conclusion est facile à tirer.

La statue qui attire le plus vivement l'attention du public, est l'*Arlequin* de M. de Saint-Marceaux. Il semble qu'en la modelant, le lauréat de l'année dernière, l'auteur du *Génie gardant le secret de la tombe* ait voulu montrer la souplesse de son talent. Car Arlequin, bien assis sur ses hanches, bien campé sur le sol avec ses jambes musculeuses, son torse rejeté en arrière, ses bras croisés, sa batte à la main, se tient dans une pose provoquante et gouailleuse. Il est difficile d'imaginer une construction humaine mieux charpentée, montrant plus de vie et de ressort. De quelque côté qu'on regarde cette statue, les lignes se profilent avec un aplomb et une grâce féline d'une rare élégance, et d'un grand effet pittoresque. Le Masque qui couvre le visage, laisse voir une bouche rieuse et des yeux pétillants de feu et de malice. Si cette statue venait de Pompéi ou de la ville aux sept collines, quel bruit elle ferait ! C'est une œuvre très originale, très française et véritablement supérieure.

Le *Lion de Belfort* de M. Bartholdi qui, par sa masse domine toute l'exposition, est en cuivre martelé. Le félin est du plus grand caractère. Cette pièce, réduction du colosse de Belfort, acquise par la ville de Paris, doit orner une de nos places ou une de nos promenades.

Parmi les statues, la plus intéressante dans son ensemble, celle dont les lignes se suivent le mieux nous paraît être la figure de Mgr Landriot, de M. Thomas ; c'est à peu près le seul membre de l'Institut qui ait réussi, ce qui lui a valu la plus haute récompense, lors de la distribution des médailles. Cette figure en marbre, destinée à décorer, je crois, une des églises de La Rochelle, est d'une belle facture et a une très-grande tournure.

M. Thomas est, comme je l'ai dit, membre de l'Institut et il est heureux pour le corps qu'il ait réussi, car ses confrères ont été bien mal inspirés cette année. M. Paul Dubois nous donne un portrait (plâtre), de M. Pasteur, œuvre d'une valeur médiocre; M. Guillaume, qui le croirait? cet artiste si studieux et si sûr, s'est complètement fourvoyé en exécutant la statue de M. Thiers destinée à Versailles. Ce que H. Guillaume a de mieux à faire, n'est point d'essayer des retouches, mais bien de modeler une figure nouvelle depuis les pieds jusqu'à la tête. Il y a plus malheureux que M. Guillaume, c'est M. Baujault, son *Monument marbre et bronze destinés à la mémoire de M. Ricard*, n'honorera guère Niort, où il doit être élevé, et l'artiste qui l'a exécuté. A-t-on imposé un dessin à M. Baujault? je serais très porté à le croire, car sans cela les deux figures qui accostent le buste de l'ancien ministre rendraient trop coupable l'artiste.

Laissons là ces erreurs d'hommes de talent, passons sous silence bien d'autres déconvenues et venons à des sculpteurs plus heureux. Voici une *Statuette de Meissonnier* qui a du moins le mérite de rendre non-seulement les traits, mais encore le caractère du modèle. Je suis bien sûr, par exemple, que c'est le peintre qui a voulu cette gigantesque palette, afin que personne n'ignore que cette figurine représente un peintre, et un peintre dont on peut juger la valeur par la grandeur de la surface sur laquelle il prépare sa couleur. Du reste, peintre et palette, l'un portant l'autre, font un joli effet.

J'aime mieux rencontrer M. Gustave Doré, ici, que dans les salles consacrées à la peinture. Sa *Madone* est bien modelée et l'enfant qu'elle porte est tout à fait dans le sentiment mystique, il étend ses petits bras comme ils seront un jour sur la croix. *Biblis* de M. Suchetet est une très fine et très élégante statue, d'un travail délicat et soigné. Il y a un sentiment de douleur très réel, très bien exprimé dans la pose de cette femme qui tourne vers le ciel un visage désolé; il a plu à son auteur M. Delorme de l'appeler *Ariadne*, nous le voulons bien, mais il n'y a point de raison pour l'appeler de ce nom-là plutôt que de tout autre. Le *Repos maternel* de M. Alfred Lenoir, présente un très joli arrangement. La mère, l'enfant, la jeune fille forment un groupe fort bien disposé, dont les lignes se balancent heureusement. M. H. Plé est, je crois, un débutant; son *Cyparisse pleurant son lévrier*, est une œuvre pleine de promesses. La *Cassandre* de M. Tony Noël, a été modelée par un sentiment poétique très délicat et, dans certaines parties, d'une main très-ingénieuse. La *Lecture*, de M. Chartrousse, nous paraît tout à fait digne de cet artiste de mérite et nous en disons autant de la *Pensée*, de M. Louis Lefèvre. Les *Premières joies* du même sculpteur nous plaisent moins. M. Aizelin a repris le thème de *Mignon*, tant et tant de fois répété, en poésie, en musique, sur la toile, dans le marbre. Il y a toujours péril à essayer de rendre ces figures qui sont entrées dans le fond commun de toutes les imaginations, car chacun de nous leur prête des formes et une expression particulières que nous voulons retrouver dans l'œuvre qui nous est présentée. Le *Mignon* de M. Aizelin a de l'abandon, de la grâce, une rêveuse tristesse, et donnera une très-fine statue quand le ciseau l'aura achevée. La *Guerre* de M. Aubé est d'un vigoureux mouvement, mais pourquoi ce vieux pistolet dans la main de cette figure allégorique ? Le pistolet compte à peine parmi les armes guerrières de notre temps. Quant à *Dante* du même sculpteur, le bronze ne modifie pas le jugement que le plâtre nous avait inspiré l'an dernier. Mme Besnard-Dubray nous montre *Judith présentant* à bras tendu la *tête d'Holopherne* aux *habitants de Béthulie*; le geste a de l'énergie. mais on voit bien que Mme Besnard ne sait pas ce que pèse la tête d'un homme.

M. Delaplanche a exposé un *Ange pour un tom-*

beau. Par la volonté des parents désolés, l'artiste a dû faire de cet ange le portrait de la jeune fille qu'ils pleurent. L'idée est singulière; l'être humain passé ange est une transformation qu'accepte volontiers la poésie, mais la sculpture, le plus matériel de tous les arts, ne se prête guère à de telles hardiesses, elle a déjà bien assez de peine à créer une figure idéale, sans qu'à cette difficulté vienne se joindre celle d'une ressemblance imposée. Je me hâte d'ajouter que M. Delaplanche a réussi autant qu'il était possible.

Le *Tombeau de MM. Crocé-Spinelli et Sivel* a beaucoup de caractère. Ces deux jeunes hommes, morts victimes de la science, se donnant la main dans la mort causent une impression très vive, due sans doute à leur fin funeste, mais aussi au talent de M. Dumilâtre qui expose, en outre, une statue *de Montesquieu*.

Les bustes sont aussi nombreux que les portraits dans les salles de la peinture. Nous avons déjà parlé de celui de *M. J. Grévy*, par M. Carrier-Belleuse; il nous donne, en outre, celui du *Président de la République de Vénézuela*, des chefs-d'œuvre d'exécution. Puis viennent *Mme S...*, par M. Saint-Vidal; *Mlle Bert*, par M. Sadoux; *Laplace*, par M. Taluet; *Meissonnier*, par M. Saint-Marceaux; *Mlles C. C.*, par M. Chambard; *M. Lemoine-Montigny*, par M. Bersou et cent autres que je devrais citer avec plus ou moins d'éloges.

Pour terminer, encore quelques œuvres remarquables à noter : Le *Ganymède endormi*, de M. Tureau, offre de bonnes parties, mais gare à l'aigle lorsqu'il voudra prendre son vol, il embarrassera ses ailes dans les draperies; la *Poésie française* de M. Barrau a de la grâce et de la légèreté et nous sommes heureux de voir l'*Adolescence*, de M. Albert Lefeurve si bien venue dans le marbre. Par exemple, il nous est impossible de faire des compliments à M. Soldi et cependant *Thérésa Tua* est un bien charmant modèle, digne en tout point d'être sérieusement traité. Hier encore, dans un concert de bienfaisance, en écoutant ce jeune prodige, nous le regardions comme le sculpteur aurait dû le voir ; l'instrument dont Térésa joue à ravir ne lui donne point l'air gauche que M. Soldi lui a très gratuitement prêté.

Notre tâche est terminée. Beaucoup, beaucoup de talents dans le salon de 1880, mais pas une seule de ces œuvres capitales qui marquent dans l'Histoire de l'Art.

A. DE VILLENEUVE.

VARIÉTÉS

VICTOR HUGO, DESSINATEUR

La masse du public a été longue à l'apprendre, mais elle le sait à cette heure; Victor Hugo est un dessinateur. Ceux de nos artistes qui veulent bien travailler pour le *Musée* et qui ont été chargés d'illustrer les œuvres du grand écrivain ne l'ignorent point; en recevant ses conseils, ils ont facilement reconnu que le poète maniait le crayon et le pinceau. Il le fait en effet quelquefois, à ses heures de délassement, à ses heures perdues, sur un coin de sa table, avec une main vigoureuse et habile.

Si l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, des *Orientales* et des *Châtiments* eût tourné son génie vers la peinture, on ne manquerait pas, comme preuve de sa vocation, de citer les ébauches qu'il traçait dans son enfance. En effet dans une page du *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, Mme Hugo parle d'un croquis datant de 1815 : le collégien avait donc treize ans. Plus tard, on le retrouve ayant adopté la manière de Carle Varnet et composant avec une verve excessive des caricatures; plusieurs albums renferment des spécimens de cette nature. M. Burty possède un croquis de cette époque; il est dessiné à la plume. « Je l'ai recueilli, écrit le critique, parmi des papiers qui, dit-on, provenaient de Lamartine, ce qui me paraît exact, car Lamartine, qui n'avait nul souci de l'orthographe, a noté lui-même au verso, « *de Victor Hugot*. » Victor Hugo a écrit au bas : HOMME MORAL fixant dès 1825, un type qui s'est perpétué. Un cône ovoïde s'enfonce par la pointe dans une vaste cravate dont le plissage horizontal descend jusqu'à la hauteur du nombril; un angle aigu et deux crochets faisant office d'un nez, d'un œil et d'une bouche évoquent nettement le souvenir d'un serin chauve qui digère son millet. Deux boutons ferment le bas du gilet; les jambes molles d'un pantalon à pied, en flanelle; voilà le corps. Deux saillies d'épaules font sentir les mains croisées derrière les pans d'une redingote à la propriétaire, solennellement ouverte. Point de barbe. Quel impassible dédain de ce qui peut troubler les digestions sous ce crâne de simili-marbre !

La famille et les amis du poète possèdent plusieurs pièces de cette manière. Puis apparaît le grotesque et spirituel personnage en manteau à dents de scie, en sombrero, glorieusement empanaché, portant longue et lourde rapière aux reins, qui devait paraître si triomphalement sur la scène sous le nom de Don César de Bazan. C'est un peu du Callot, mais du Callot excessif; jamais le célèbre dessinateur n'abandonnera ce système à outrance qui est dans son tempérament. En effet, pendant sa longue proscription, en 1870, il dessine à Hauteville-House un profil, la bouche hideusement béante, et l'adresse à Paris avec ces mots : « Puisque vous voulez bien vous intéresser à mes griffonnages, je vous envoie celui-ci. C'est ma protestation contre l'exécution de Troppmann. (Plus le coupable est hideux, plus l'application du principe est grande). Donc, voici un spectateur de la chose... » On sait que Victor Hugo est le partisan absolu de l'abolition de la peine de mort.

En 1874, avait promis à ses petits-enfants

d'écrire un livre pour eux, le livre n'est point encore fait, mais le grand-père en dessina à la plume et au crayon rouge ou bleu, les têtes de chapitres et les culs-de-lampe. Il paraît qu'il doit être question d'une jeune fille accusée de s'être donnée au père du péché, à Satan. L'artiste a représenté par des bustes tous les acteurs du drame, depuis sa douce victime jusqu'aux juges, au bourreau, car tout finit, comme vous le devinez, par un terrible supplice.

« Nous nous bornons, dit M. Burty, à quelques citations pour les légendes; toutes sont caractéristiques, s'enchaînent rigoureusement et donnent à cet album la marche précise d'un compte rendu. Le prologue nous fait connaître : la *sorcière extatique*, le *grand inquisiteur*, les *casuistes et théologiens de bonne foi et tout à fai convaincus de la culpabilité de l'accusée, criminalistes et démologues infaillibles*; puis viennent les juges, l'un *très malin*, l'autre *excessivement capable*, un troisième *démologue perspicace;* les pièces à conviction, *diables avec lesquels elle a eu des relations; crânes, dents, chiens pour incantation, oiseau déclassé dont les caquetages l'ont compromise, démone vue en rêve;* pendant qu'on la déshabille d'étranges regards s'allument. Le premier effet de la torture sur la pauvrette est de lui faire tomber un coin de la bouche comme à la suite d'une hémiplégie. Après, le public est manifestement contre la condamnée ; *une femme reproduit sa grimace*. Ce n'est plus qu'une ombre lamentable conservant sur des traits convulsés une douceur étonnée, que l'on conduit au bûcher au milieu de chants; une seule figure proteste, un visage grave, contenu, troublé jusque dans les moelles, muet. »



Une tempête, dessin de V. Hugo

Ces dessins sont, on le voit, dans le sentiment qui a dicté Notre-Dame de Paris; même réalisme violent en la forme, même philosophie. Mais comme dessinateur, Victor Hugo a une autre face, à notre sens, bien plus remarquable; je veux parler de l'art du décorateur, de la facilité avec laquelle il met à l'effet les édifices et les accidents de la nature.

Que l'on nous permette de citer ici une petite anecdote ; nous l'empruntons à Mme Victor Hugo, elle remonte à la répétition générale de *Lucrèce Borgia*.

L'auteur avait trouvé le décor complètement manqué; il s'agissait de la scène du souper où Mlle Georges se montrait si belle. Il fut frappé des ornements dont le peintre Séchan avait couvert la porte secrète par laquelle elle allait faire évader Gennaro.

« Cette porte est absurde, dit-il ; M. Séchan (1) est-il au théâtre ?

— C'est vrai, dit le directeur, on leur demande une porte dérobée, et ils vous font une porte qui crève les yeux !...

... On chercha Séchan qu'on ne trouva pas, les minutes s'écoulaient et l'entr'acte avait déjà trop duré.

« Y a-t-il de la couleur? demanda M. Victor Hugo.

1. Décorateur fort habile qui a largement contribué à modifier le décor de nos théâtres.

— Oui, les peintres ont travaillé ici toute la journée et n'ont rien emporté.

— Allez me chercher les pots et les brosses.

« On apporta ce qu'il fallait et l'auteur se mit à reprendre lui-même sa décoration. La tenture de la salle était rouge à filets d'or; il recouvrit de rouge les sculptures de la porte sur laquelle il continua les raies d'or, de sorte qu'elle se confondit avec le reste de la tenture... »

Dans ses voyages Victor Hugo s'est souvent servi du dessin pour fixer ses souvenirs, excellent procédé qui, malheureusement, n'est point à la disposition de tous les touristes. C'est ainsi qu'il a saisi dans la rue des Dômes à Genève et fait à l'aquarelle la *Maison aux drapeaux*, curieuse construction maintenant disparue. Il a rapporté de son excursion sur les bords du Rhin des détails vigoureusement croqués, parmi lesquels il faut signaler deux



Une vieille maison à Blois, dessin de V. Hugo.

vieux burgs, *le Chat* et la *Souris* qui commandent le fleuve et le *château de Falkenstein*. Presque toutes les œuvres de cette date appartiennent à M. A. Vacquerie; c'est après les avoir vues que Théophile Gautier a écrit:

« M. Hugo n'est pas seulement un poète, c'est encore un peintre, mais un peintre que ne désavoueraient pas pour frère Louis Boulanger, C. Roqueplan et Paul Huet. Quand il voyage, il crayonne tout ce qui le frappe, une arête de colline, une dentelure d'horizon, une forme bizarre de nuage, un détail curieux de porte ou de fenêtre, une tour ébréchée, un vieux beffroi : ce sont des notes; puis le soir, à l'auberge, il retrace son trait à la plume, l'ombre, le colore, y met des vigueurs, un effet toujours hardiment choisi; et le croquis informe, croqué à la hâte sur le genou ou le fond du chapeau, souvent à travers les cahots de la voiture ou le roulis du bateau de passe, devient un dessin assez semblable à une eau-forte d'un caprice et d'un goût à surprendre les artistes eux-mêmes. »

Pendant son exil, il arrivait souvent au grand proscrit, lorsqu'il s'adressait à ses amis de com-

pléter ses lettres par un dessin. Ainsi, dans une d'elles, on voit un bateau à vapeur avec son panache traverser une lame énorme et le poète d'écrire: « Au revers de ce carton, j'ai barbouillé ma propre destinée,— un bateau battu par la tempête au beau milieu du monstrueux océan, à peu près désemparé, assailli par tous les ouragans et par toutes les écumes, et n'ayant qu'un peu de fumée qu'on appelle la Gloire, que le vent arrache, et qui est sa force. Victor Hugo, Guernesey, 1856. »

M. Paul de Saint-Victor reçut pour étrennes en 1868, un village incendié, déchiré par les bombes, trempé dans une mare de sang; au bas le poète avait écrit: *Organisation militaire.*

Beaucoup de ces dessins ont été gravés et non sans certaine difficulté par suite de l'originalité des procédés d'exécution, le poète employant pour rendre sa pensée tout ce qui lui tombe sous la main, le blanc, le rouge, l'encre, la sépia, et jusqu'à la goutte de café restée au fond de sa tasse.

Victor Hugo n'a pas étudié d'une façon particulière l'art plastique par excellence; ce qu'il en a appris il l'a ramassé, comme la plupart d'entre nous, au collège et il a raconté son premier essai. « La première fois que je pris un croquis d'après nature, j'avais déjà l'âge d'homme. J'étais en excursion aux environs de Paris. J'accompagnais une dame et nous voyagions en diligence: dans un village voisin de Meulan, si j'ai bonne mémoire, la patache s'arrêta pour relayer. Je descendis aussitôt. Près de nous se trouvait l'église; j'y entrai, et je fus si frappé de la beauté gracieuse de l'abside que je m'efforçai d'en retracer quelques détails. Mon chapeau me servit de pupitre. Quand on vint me chercher en hâte à l'heure du départ, ma note était prise, le dessin était suffisant pour fixer nettement mon souvenir.

« C'est la première fois que je compris bien de quelle utilité pouvait être pour mes travaux littéraires la copie de la nature. — Ma compagne de voyage se moqua de moi: « allez-vous donc devenir dessinateur? » me dit-elle. Nous rîmes, mais cette aventure me fut profitable, et, depuis, ainsi que je l'écrivis plus tard, j'ai toujours aimé à noter les originalités des architectures locales, quand l'architecture est naturelle et non frelatée par les architectes.

« Le climat s'écrit dans l'architecture; pointu, un toit prouve la pluie; plat, le soleil; chargé de pierres, le vent. »

M. Victor Hugo a bien raison de vouloir que la construction soit subordonnée aux conditions climatériques. Viollet-le-Duc a usé sa vie à crier cette vérité, à en proclamer l'excellence; combien l'ont écouté?

Ce n'est point que nos jeunes architectes ne sentent la justesse de cette prescription, mais ils ont à vaincre les fatals errements de l'école qui n'entend que grec et romain.

Comment procède Victor Hugo? M. Barbou va nous l'apprendre.

« Souvent, laissant reposer son esprit, il jette au hasard quelques lignes en pleine marge d'un manuscrit. Les traits forment d'abord les contours d'un nuage, puis ce nuage devient une tourelle, et à la tourelle s'ajoute un château; ou bien, au début, c'est une fleur gigantesque bien en lumière, tout *ensoleillée*, et cette fleur se transforme en une ruine sauvage, en un paysage noir comme le Valpurgis et vaguement dessiné par des lueurs et des ténèbres.

« L'inspiration vient; il s'abandonne à ses souvenirs, et, servi par une mémoire prodigieuse, il retrace fidèlement un château fantastique qu'il a vu il y a trente ans. Tout lui sert de prétexte, de point de départ.

« Que si l'encre, s'échappant de sa plume, vient faire une tache sur le papier, la tache prendra aussitôt une forme; elle se métamorphosera en un bourg, en un rocher, en une silhouette, et devenant un dessin véritable, elle s'étendra, se développera aussi loin que le permettra la feuille de papier blanchie... L'art achève ce que la fantaisie a ébauché......

« Il m'arrive, nous a déclaré Victor Hugo en riant, de me servir de mon encrier comme d'une palette et de rendre les teintes plus claires en versant sur mon papier la moitié d'un verre d'eau, ou en lui sacrifiant quelques gouttes de mon café. »

Qu'importe les procédés, pourvu que l'on arrive à l'expression et à l'effet!

D'autres fois, car Victor Hugo est un vrai dessinateur visionnaire, il cherche à rendre la vision qu'il s'est faite d'une scène décrite dans ses vers. Ainsi a-t-il fait en dessinant cette pauvre femme qui du rivage regarde fondre la tempête; c'est la *Jeannie* épeurée, tourmentée, des *Pauvres Gens.* Le poète a dit :

Elle prend sa lanterne et sa cape. « C'est l'heure
D'aller voir s'il revient, si la mer est meilleure,
S'il fait jour, si la flamme est au mât du signal,
Allons. » Et la voilà qui part. L'air matinal
Ne souffle pas encore. Rien. Pas de ligne blanche,
Il pleut; rien n'est plus noir que la pluie au matin;
On dirait que le jour tremble et doute, incertain,
Et qu'ainsi que l'enfant, l'aube pleure de naître,
Elle va.....

Le poète a parlé, voici le dessinateur qui traduit le poète, et avec une rare fidélité.

Ni Lix, ni Morin, ni C. Gilbert, n'eussent fait mieux; aussi quand un artiste prend charge d'illustrer un de ses livres, il trouve en l'auteur un juge compétent, difficile.

L'exécution n'a pour lui qu'une importance secondaire; ce qu'il exige avant tout est le sentiment des personnages, de la scène, du paysage, un grand parti-pris de lumière et d'ombre. En conséquence on comprend qu'il aime singulièrement l'eau-forte dont les caprices, la vigueur, l'imprévu le charment.

Il a horreur du mièvre, du « léché » comme on dit en peinture. Il aime E. Delacroix quoique ce peintre, chef de l'école romantique, fût un classique en littérature et qu'il ait déclaré qu'il donnerait toutes les rimes du romantisme pour un vers de *Tancrède*. Enfin, dans Victor Hugo il existe parfaite unité, soit qu'il écrive, soit qu'il dessine : il est toujours lui.

A. Surmay.

LA SCIENCE EN FAMILLE

CE QUE DISENT LES PLANTES.

— Que faites-vous donc là, mère Geneviève? demandai-je à la brave paysanne, qui, les manches retroussées, agissait à tour de bras sur un linge tordu qui laissait couler dans une écuelle certain liquide d'un jaune rougeâtre.

— Eh ! monsieur, je fais du jus de carottes pour notre garçon qui, comme vous le savez peut-être, a eu le sang tourné en jaunisse à la suite d'une frayeur.

— Je savais en effet la maladie de votre fils, mais j'ignorais que le jus de carotte fût un remède contre la jaunisse. Quel est donc le médecin qui vous l'a conseillé?

— Vous demandez si c'est un remède! demandez donc plutôt comment il se pourrait faire que ce n'en fût pas un; et quant au médecin qui m'en a fait l'ordonnance, à moi comme à tant d'autres, celui-là, monsieur, est plus facile à nommer qu'à rencontrer.

— Vous l'appelez?

— Oh! d'un assez beau nom, vu que ce n'est ni plus ni moins que le Bon Dieu.

— Le...?

— Bon Dieu Oui, monsieur, le Bon Dieu qui, depuis que le monde est monde, a marqué, d'une façon que les aveugles seuls ne sauraient voir, les remèdes aux maladies.

— Je ne saisis pas bien, mère Geneviève.

— C'est pourtant simple comme bonjour. Voyons, mon garçon est tout jaune, par suite d'un tournement de sang; il va de soi qu'une plante qui donne une boisson de cette même couleur est tout indiquée comme remède. Un autre sera poitrinaire, c'est-à-dire qu'il aura, autant qu'on sait, des abcès sur les poumons, que lui ferez-vous prendre? Des tisanes d'une plante dont le grand médecin du ciel a marqué les feuilles vertes de taches blanchâtres...

— Ah! j'y suis, non-seulement je connais la plante dont vous parlez (qui même à cause de cette particularité a reçu le nom de *pulmonaire*), mais encore me voilà au courant du système qui vous guide. Dans l'ancienne médecine, c'était ce qu'on appelait le traitement d'après la *Signature des Plantes :* ce système que professèrent des hommes même très remarquables, reposait au fond sur une idee assez originale, mais qui n'avait guère d'autre mérite que son originalité.

— Vous croyez ça, vous?

— Mon dieu oui!

— Mais libre à moi, n'est-ce pas, de penser autrement?

Sur quoi la brave femme me quitta pour aller porter au malade le jaune et fade produit de sa torsion.

Signature des Plantes : c'est ainsi, en effet, qu'aux siècles qui ont précédé le nôtre, des savants, même de haute lignée, comme par exemple l'illustre Porta, qualifiaient l'espèce de sceau qui aurait été mis providentiellement sur un certain nombre de végétaux, pour révéler les vertus médicales dont le créateur avait cru devoir les investir en vue du soulagement de l'humanité souffrante.

Sans contredit, l'idée de communication bienfaisante entre le ciel et la terre par l'intermédiaire des plantes, ne manquait pas d'un certain caractère poétique, mais, il faut avoir vu les ouvrages très-sérieux, développant les applications de ce principe, pour savoir jusqu'où peut aller l'esprit de système, quelque faux ou extravagant qu'il puisse être, quand une fois il s'est mis en campagne. J'en veux prendre les témoignages dans un livre d'ailleurs considérable (un gros in-folio avec innombrables figures), que publia, vers la fin du 16e siècle, ce Porta que je nommais tout à l'heure, et qui ne fut rien moins qu'un des plus grands esprits de son époque.

Or, dans la *Pythognomonique* de Porta, traité qui repose en entier sur la prétendue signature des plantes, nous voyons énumérées et figurées toutes les plantes qui, par une disposition pouvant prêter à une *analogie*, doivent être forcément des spécifiques. Citons au hasard. Le charmant myosotis, par exemple, n'aurait été créé et mis au monde avec une floraison en forme de crosse qui se déroule, que pour indiquer par là qu'il est souverain contre la piqûre que fait la queue du scorpion; la *Scabieuse*, dont le calice est fait d'écailles analogues aux foliations squameuses des maladies de la peau, serait l'anti-dartreux par excellence; le *grémil*, dont la graine est si dure que la plante a reçu le nom d'herbe aux perles, ou aux pierres, est infaillible pour dissoudre les calculs de la vessie; par contre, gardez-vous — opposition assez mal justifiée — de manger des poires, dont la pulpe est *pierreuse*, si vous êtes sujet à la gravelle. Un âne vous a-t-il envoyé quelque ruade, vite, ayez recours au tussilage ou *pas d'âne*, ainsi nommé parce que sa feuille, aplatie sur le sol, y rappelle à peu près l'empreinte laissée par le sabot de cet animal. Une vipère vous a-t-elle mordu — ou piqué de son dard, comme on disait jadis — courez à la viperine, une espèce de borraginée qui, au bord des chemins secs, ouvre une corolle en forme de gueule d'où sort un pistil aigu, ou bien à la *ronce* (mure des haies) dont les aiguilles recourbés rappellent facilement la dent en croc du reptile venimeux. Etes-vous pris de fièvre quarte, cherchez une plante qui ait la tige *quarrée* (à quatre angles), c'est-à-dire une labiée quelconque, menthe, sauge ou germandrée; de la fièvre tierce, allez dans les marais cueillir quelque souchet ou carex, dont la tige est à *trois* pans. Souffrez-vous du cuir chevelu, ou voulez-vous conjurer la chute des cheveux? adressez-vous au *capillaire*, espèce de petite fougère dont la tige a le lustre des beaux cheveux noirs, et dont la racine est un fouillis de fibres très-tenues. Savez-vous quels sont les pays où la population s'accroît le plus rapidement? Ceux où l'on mange le plus de pois, de haricots, de fèves et autres légumes, dont la fleur imite la mouche, le

papillon, animaux qui se reproduisent à profusion. Etes-vous atteint d'ophtalmie (maladies des organes visuels), recourez aux astéres, qui simulent des prunelles entourées de cils. Savez-vous à quoi excelle le citron? A guérir les maladies du cœur, parce que sa forme n'est pas sans analogie avec celle du cœur. S'il survient un *compère loriot* à la paupière d'un de vos enfants, vite, mâchez, écrasez quelques *grains d'orge* que vous appliquerez sur le mal, qui d'ailleurs est fort connu sous le nom d'*orgeolet* (mal en forme de grain d'orge), et ainsi de suite...

De tout cela rien n'a sérieusement survécu, sinon quelques innocentes prescriptions — comme par exemple le jus de carotte pour la jaunisse — que certains docteurs ne voient aucun inconvénient à consentir, quand ils peuvent ainsi, sans rien compromettre, s'assurer le grand avantage de l'accord moral avec leur malade, ou avec ceux qui le soignent.

Au total donc, nous devons constater, sur les ruines d'un système qui longtemps a joui d'un crédit considérable, que les plantes qui étaient censées dire tant de choses au point de vue de leur utilité médicale, ne disaient absolument rien du tout.

Et ainsi voilà une légion de charmantes parleuses réduites au mutisme. Vraiment l'arrêt serait cruel, si la science expérimentale qui l'a rendu, n'avait, par contre, donné d'autre part pleine licence au désir d'éloquence que semblaient avoir les mignonnes citoyennes des champs. A propos de médecine, plus un mot; et la mémoire de Jean-Jacques en sera sans doute fort aise, car ce botaniste opiniâtre, cet amant passionné des fleurs, disait non sans raison, que le plaisir de les étudier lui était empoisonné aussitôt que quelqu'un y attachait l'idée de tisane ou de cataplasme. Mais, condamnées au silence par les disciples d'Hippocrate, les plantes (et cette fois, croyons-nous, pour ne plus se la voir retirer) ont retrouvé la parole auprès des fervents de Cérès et de Triptolème, qui, comme les pharmacopes autrefois, leur font le juste honneur de les tenir pour de sûrs, pour d'infaillibles oracles.

Ils leur demandent, surtout pour que leurs simples et faciles indications tournent au profit des habitants de la campagne, qui ne peuvent se livrer aux analyses du laboratoire, ils leur demandent de révéler sans contradiction possible, la nature, la composition des sols qu'il s'agit de mettre en rapport, d'aménager, d'amender, et d'affecter à une culture plus spécialement qu'à telle autre avec chance de succès. Et c'est merveille de voir comme les plantes répondent fidèlement à ce témoignage de confiance ; ce qui se comprend, du reste, quand on sait que la plante comme l'homme a un tempérament, des besoins, des goûts, qui lui sont propres, qui font qu'elle se complaît, mène bonne vie, et fait souche de nombreux rejetons là où elle trouve de quoi se satisfaire, tandis qu'elle dépérit et ne se reproduit point là où ces satisfactions lui sont refusées.

Là, par exemple où croissent — spontanément bien entendu, et dans de bonnes conditions de vigueur et de santé — la grande digitale pourprée, le framboisier, le châtaignier, le sureau à fruits rouges, l'on peut, à coup sûr, conclure à un sol granitique.

De plus là où l'airelle, la charmante myrtile, se glissent dans les interstices des bois de l'essence que nous venons de dire, nul doute qu'il y ait par là des gisements schisteux ou houilleux.

Faut-il reconnaître un terrain calcaire, voyez si vous y trouvez le pied d'alouette, l'adonide ou goutte de sang, les gentianes, les petites digitales jaunes, la mélite, la plus belle de nos labiées, l'hellébore pied de griffon, le mélampyre rougeotte, ou blé de vache.

Apercevez-vous ce pas d'âne, dont nous parlions plus haut, la chicorée sauvage, affirmez sans crainte d'être contredit, que le sol est argileux.

Le myosotis, déjà en cause, vous dira, de concert avec la grande renoncule ou populage, avec le butôme ou jonc fleuri, avec le trèfle d'eau, que l'endroit est marécageux.

Les champs sableux et pauvres vous seront désignés par la pensée sauvage, par les mêmes caryophylées : spergule, sagine, ainsi que par la petite oseille...

Les terrains tourbeux vous montreront certaine *herbe* dite *à coton*, lin des pauvres ou linaigrette, la belle parnassée, aux étamines irritables, et de grandes mousses, qui ne sauraient trouver ailleurs la substance de leur rude chevelu, etc., etc.

Aussi, pour peu qu'aujourd'hui l'agriculteur soit versé dans la connaissance de ces signes infaillibles, c'est tout d'abord à la présence des plantes de telle ou telle espèce qu'il demande les premiers conseils, pour les travaux à entreprendre sur le sol confié à ses soins.

Mais ce n'est pas pour les seules œuvres agricoles que les plantes sont de sages conseillères, et le cas s'est vu où elles ont parlé à l'ingénieur ou minéralogiste, qui leur ont dû de magnifiques révélations.

J'en veux citer un seul, mais bien remarquable exemple.

Longtemps certaines régions belges eurent le monopole des mines de zinc. Or, il arriva que, visitant ces bassins métallurgiques, des botanistes y remarquèrent certaine espèce de violette, toute particulière, toute spéciale en quelque sorte, qu'ils n'avaient trouvée en nul autre lieu; si bien que, lui faisant honneur de sa prédilection pour les terrains d'où s'extrayait la calamine ou minerai de zinc, ils la baptisèrent *Violette calaminaire*.

Or, cette petite fleur devint bientôt une véritable étoile polaire pour les chercheurs de mines. Elle fut la baguette magique qui les guida sûrement dans leurs recherches.

Et depuis, partout où on la rencontra en grand nombre, on fit des sondages, qui tous amenèrent la trouvaille espérée.

C'est notamment grâce à la violette calaminaire qu'ont été découverts les plus riches gisements de zinc des provinces rhénanes.

Voilà comment parlent aujourd'hui les plantes, et voilà, nous semble-t-il, ce qui s'appelle ne pas parler pour ne rien dire.

M.

NOUVELLES

LE MOUSSE LŒTARÉ

Mesdemoiselles et Messieurs! Pas un de vous n'avait encore entrevu son minois dans un miroir de ce monde, que s'ennuyait démesurément et, depuis longtemps, au Jardin Zoologique de Marseille, un noble et magnifique ours blanc. — La grandeur n'exclut pas l'ennui.

Comme tous les ours blancs ou à peu près, il arrivait du pôle boréal, sa patrie, vers lequel le ramenait souvent le souvenir. Le souvenir lui montrait alors son étincelant palais de glace abandonné, découpant ses murailles et ses tourelles au milieu d'un parc blanc, gazonné de blanche neige.

J'ai cent et une raisons de croire que cet ours-là était, pour le moins, baron dans son pays. Mais,



Le mousse Lœtaré et la signora Violante, dessin de E. Morin.

aussi bien que nos barons Francs en terre Sarrasinoise, il avait subi les males-chances de quelque funeste rencontre ou de quelque combat désastreux.

Il conservait, d'ailleurs, en captivité les allures rogues et sauvages de sa nature féodale. Ses petits yeux noirs ne daignaient briller que d'un regard hautain et sa gorge ne grognait qu'avec mépris certains jurons en sa langue natale.

Il portait encore dans l'exil son pourpoint, ses chausses et son bonnet de riche fourrure, et ses pattes avaient refusé, même sous le ciel embrasé du Midi, de quitter les mitaines ouatées au moyen desquelles il voyageait sans fatigue et sans froid sur ses domaines givrés. Son odorat toujours excellent, ses robustes mâchoires et sa vue perçante l'immobilisaient dans son indomptable orgueil.

Les bonnes et les enfants allaient plus particulièrement lui rendre visite; mais Monseigneur de l'Ours les considérait dédaigneusement, ne rougissant pas, malgré tout, de solliciter le présent d'un fruit ou le cadeau d'une brioche, tant la captivité l'avait rendu affamé et misérable en dépit de sa sobriété et tellement il s'imaginait encore faire ses obligés les marmots phocéens, auxquels il permettait envers lui quelque générosité.

Quelle était son histoire? — Plus d'un bambin la lui avait demandée de loin — mais le boyard avait orgueilleusement — là-bas — toujours gardé un silence superbe. C'est pourquoi, si je prétends que vous la connaissiez, il faudra assurément que je vous la raconte. Aussi bien, ne tireriez-vous jamais rien de ce vieil entêté d'ours blanc, haut et puissant seigneur d'une banquise de glace et autres places, sur les côtes désertes de la Nouvelle-Zemble.

Mesdemoiselles et Messieurs, je vais donc avoir l'honneur d'éclairer une petite lanterne magique sur les verres de laquelle ont été peints les aventures du mousse Lœtaré et les catastrophes de l'ours blanc du jardin Zoologique de Marseille.

Ce qui m'engage surtout à cette complaisance, c'est que nous tirerons plus d'une utile leçon de ce véridique récit et qu'il me sera permis de vous montrer ce que le courage, la volonté — et une profonde amitié pour un charmante petite-fille, peuvent faire dans une intelligence sérieuse et dans un grand cœur.

PREMIER VERRE

DE LA LANTERNE MAGIQUE

Le Petit Mousse Lœtaré et la Signora Violante

Par une de ces matinées d'automne où les rayons du soleil se perdent comme de radieux oiseaux dans la forêt givrée des navires à l'ancre, le port de Marseille était désert encore. Le long de ses quais et contre les carènes, les lames bourbeuses du bassin clapotaient mélancoliquement. Dans ces paquebots de marchands, ces trois-mâts de passagers et ces bâteaux de pêcheurs amarrés par leurs cables, régnait cette vie nonchalante qui se réveille quand le navire tient la mer et file, toutes voiles dehors, vers quelque continent lointain, situé à l'horizon infini entre l'aiguille et un trait noir de la savante petite boussole.

Cependant, sur les dalles qui bordent le quai et plongent brusquement dans le bassin, marchait un gros homme à poitrine, à épaules et à face réjouies. A côté de lui, une demoiselle de quatorze ans environ, le nez au vent et les mains dans un bijou de manchon, trottinait de son mieux pour rattrapper en menus pas les longues enjambées de son père.

Le gros homme — son père — était armateur.

A la lourde chaîne de sa montre où bouffe une touffe de breloques, je comprends qu'il est riche. Je l'écoute rire, il rit en oh! oh! oh! et je parierais qu'il est bon. J'entends que ses doigts, au fond de ses poches, s'escriment à faire tinter des clefs contre des pièces de cent sous, d'où j'en conclus qu'il est fin et sérieux en affaires.

Quant à sa fille, on lui avait imposé en baptême le nom d'Epicharis. — Les Marseillais ont un faible pour ces noms grecs... distingués! — Mais la nature impétueuse de Mademoiselle, qu'elle tenait de sa mère italienne au visage d'or bruni par le soleil, lui avait fait appliquer le surnom de la signora Violante. Elle répondait du reste à ce surnom de la meilleure grâce du monde.

L'armateur s'en allait, au soleil levé, traiter un marché de barils de morue verte avec le capitaine d'un maussade bateau pêcheur qui, chaque année, pendant les derniers mois d'hiver et les premiers du printemps, jetait la senne à mailles serrées autour du fertile Banc de Terre-Neuve.

La signora Violante avait demandé à l'armateur de l'accompagner dans sa promenade du matin.

C'est pourquoi la jeune fille trottinait allègrement, regardant avec curiosité les images sculptées si fantastiques et si variées qui ornent la poulaine des navires, peinturlurées en rouge, en bleu, en blanc. Rangés le long du quai, ces saints, ces bustes et ces chimères semblent suivre d'un œil d'envie la foule des matelots, libres enfin d'aller vider, dans les tavernes du port, de grands et de petits verres et fumer des pipes neuves. Toutes les anciennes pipes ont été invariablement brulées pendant les interminables ennuis et les effroyables péripéties d'un voyage au long cours.

L'armateur et la fillette dépassaient un navire et puis un autre, encore un troisième et cheminaient toujours.

Soudain, du pont d'un gros bâteau de pêche à l'extrémité de la Joliette, s'éleva une voix argentine et fraîche — un peu mélancolique — qui gazouillait une de ces étranges et monotones chansonnettes de bord, dont l'écho trouble dans leur sens commun les placides et vulgaires bourgeois de terre ferme.

La signora Violante écoutait avec ravissement les trilles de ce singulier oiselet des hautes vergues qu'on appelle le mousse et dont voici la chanson :

De par mes vingt six dents molaires,
Mon œil fin, mon nez excellent,
Je suis le roi des mers polaires,
L'ours blanc, l'ours blanc,
Du Groënland !

Au Pôle quand la mer est prise,
A patte je vais voyageant,
Et m'embarque sur la banquise,
Comme sur un vaisseau d'argent.

Je mange mes sujets, le phoque;
Et bien plus savant et plus fort,
Qu'aucun marin de notre époque,
Je sais la route au Pôle nord.

De par mes vingt-six dents molaires,
Mon œil fin, mon nez excellent,
Je suis le roi des mers polaires,
L'ours blanc, l'ours blanc,
Du Groënland !

La signora Violante partit d'un merveilleux éclat de rire. L'armateur, faisant halte, se disposa à escalader la planche étroite et roide jetée d'un bateau sur les dalles du quai — précisément le bateau d'où s'envolait l'argentine et fraîche voix.

— Attention, Epicharis, dit-il en se retournant, la montée est dangereuse.

L'enfant, stimulée par la curiosité, son rire pétillant encore sur les lèvres, et d'ailleurs agile, audacieuse et vive comme un bouquetin, parcourut au galop le pont-volant et sauta dans le bateau. — Pan ! —

Elle se trouva nez à nez avec un petit mousse de treize ans tout au plus qui, le dos appuyé contre un des bossoirs, était à demi perdu sous une montagne de grosse toile et dans un écheveau de cordages.

L'enfant avait la figure très belle et très intelligente. Une forte aiguille entre les doigts, il raccomodait une immense voile dans laquelle le vent à travers les airs avait malignement donné un large coup de ciseau. L'enfant leva ses grands yeux spirituels et rêveurs à la fois, et exécuta rapidement du revers de la main droite sur son chapeau de cuir verni, un salut militaire, moitié sérieux, moitié plaisant.

La signora Violante restait plantée devant lui, étonnée de voir un garçon s'escrimer de l'aiguille

dans cette toile épaisse et rude comme une raboteuse écorce de chêne.

— Eh bien, Épicharis, dit l'armateur?

— Traite ton marché, père; le petit me tiendra compagnie et je t'attendrai en prenant ou donnant une leçon de couture.

Le bon armateur sourit et s'engouffra, par une écoutille, dans l'entrepont du bateau-pêcheur.

— Mademoiselle, commença alors le narquois petit mousse, en se levant et lui désignant le coin qu'il occupait; mademoiselle daignera-t-elle accepter le fauteuil de la commandante?

La jeune fille répondit par un éclat de rire pétulant.

— Je veux bien, à la condition que vous me passerez l'aiguille, et que la commandante continuera la reprise à cette voile. Pauvre petit! Vous avez les doigts rouges de froid; et l'aiguille, c'est l'instrument des dames. Cela vous convient-il?

— Mais, comment donc?...

Et le mousse tendit la grosse aiguille à la fillette. Son air rieur trahissait cependant une légère émotion.

Épicharis fut bientôt assise derrière la voile et son doigt alerte courait le long de la déchirure avec une charmante dextérité. Le mousse la contempla en silence un moment.

— Vous avez bon cœur sous le grément, mademoiselle. Comment vous nomme-t-on, ma commandante?

— La signora Violante, pour vous servir, répondit la jeune fille; et vous, ma couturière?

— Le mousse Lœtaré, pour vous remercier et vous chérir.

— Ton nom, reprit sans façon la jeune fille, est aussi drôle que le mien; c'est un surnom aussi sans doute?

— Nullement. Je suis né sur cette barque le dimanche de Lœtaré à l'heure où mourut ma mère. On ne la connaissait point; elle avait demandé passage sur le caboteur, voilà tout. Si bien que je n'ai jamais connu ni père, ni mère — ni personne qui sut rien de nous.

— Pauvre orphelin! Et puis?

— Et puis, les matelots ont pris soin de moi. Ils m'ont donné à téter de l'eau-de-vie; le quartier-maître m'habillait. La mer me berçait, chantait et m'endormait. Le bateau est mon berceau et ma maison; j'y ai grandi, je n'en suis jamais sorti. Ma famille à moi, c'est cet équipage, qui m'aime suffisamment, puisqu'il m'a adopté. J'adore mon cher bateau et, pour fortune au monde, je ne renoncerais à lui et ne me déciderais à habiter le plancher des vaches, comme nous disons — à moins toutefois que ce ne fût pour rester auprès de vous.

— Mon petit, tu dis des bêtises!

— C'est si étonnant, allez! Pour la première fois, m'est venue la pensée que je pourrais bien abandonner mon bateau, je ne sais pourquoi. Je vous trouve si jolie, et je vous vois si bonne d'achever ma besogne! Le fait est que j'ai les doigts tout engourdis.

— Le fait est que la matinée n'est point chaude, riposta la jeune fille en faisant voler, voler, voler, comme pour se réchauffer, la maudite aiguille d'acier. Le froid ne t'empêche pas de rossignoler au moins; ta chansonnette m'a joliment amusée!

— Ah! Vous l'avez entendue? Et elle vous plaît?

— Assez! Je crois pourtant que danser serait plus de saison; je me sens les pieds glacés et j'aurais grand besoin de la peau de ton roi des mers pôlaires, l'ours blanc.

— Du Groënland! Qu'à cela ne tienne. Pour vous remercier et vous réchauffer, ma commandante, je vous l'apporterai.

— D'ici-là, j'ai le temps de mourir gelée, dans mon premier étage, numéro 6, de ma rue Paradis.

— Faites comme vous pourrez en attendant, commandante. Mais je vous jure que vous aurez la peau de mon ours blanc.

— C'est trop facile. Je désire la peau... vivante.

— Comme il vous plaira, commandante.

Épicharis partit, cette fois, d'un rire fou. Le petit mousse, lui, ne riait pas du tout.

Les deux enfants causèrent enfin si bien et si longtemps que la reprise à la voile était achevée.

— Et maintenant, Lœtaré, as-tu les doigts dégourdis?

— Oui, mademoiselle. Assez pour vous tirer du chapeau une bordée de reconnaissance et pour réclamer, en souvenir, la grosse aiguille qui est devenue mon premier et mon seul trésor.

— Voyez-vous cela? Petit mousse, te voilà galant comme un avocat!

L'armateur émergea de l'écoutille, accompagné du patron du bateau.

— Eh bien, cria-t-il à sa fille; nous partons, Épicharis.

La jeune fille remit ses mignonnes mains dans leur manchon.

— Père, j'ai terminé l'ouvrage de ce pauvre petit mousse qui est très gentil, je t'assure.

— Et je garde l'aiguille, monsieur, en souvenir.

— Elle te servira à attacher sur ta veste de matelot le ruban de la légion d'honneur, mon garcon, répliqua en plaisantant le jovial armateur.

— Vous avez raison, monsieur; je n'y songeais pas.

Et l'enfant piqua, avec soin et très gravement, l'aiguille sous le revers de sa vareuse de gros drap bleu.

Le patron, l'armateur et la fillette se mirent à rire d'un ensemble parfait. Le mousse, seul, persistait à ne pas rire du tout.

— La croix d'honneur et un ours blanc, mademoiselle, dit-il bientôt à Épicharis : voilà du travail plus difficile encore pour un pauvre mousse que de réparer la grande voile; mais tant que l'on est en vie, il n'y a rien d'impossible. Je vous demande cinq ans. Au revoir la signora, ma commandante.

— Cinq ans? Accordé. Bon voyage, mon commandant Lœtaré, riposta Épicharis, en portant en éventail sa jolie main aux fleurs de sa coquette capote rose.

Et, joyeux, l'armateur et sa fille quittèrent le bateau en partance pour la pêche à la morue du banc de Terre-Neuve.

Le soir du même jour, le bateau, orientant ses voiles ouvertes comme des ailes, son petit mousse Lœtaré sur la plus haute vergue, appareillait et

s'enfonçait dans les brumes d'automne qui s'étaient déployées sur l'infini plombé de la mer Méditerranée.

. . . .

SECOND VERRE

DE LA LANTERNE MAGIQUE

Le Brick : le Trente-Tonnerres.

Le brick de guerre, le *Trente-Tonnerres*, naviguait grand largue sur l'Océan, traçant en zig zag un sillon écumeux des falaises de France aux escarpements d'Angleterre. C'est que nuit et jour, ses trente caronades en batterie, son timonier à la roue et sa vigie sur la barre du perroquet, il croisait entre le 2e et le 5e degré de longitude, en vigilant corsaire.

Le *Trente-Tonnerres* était, en effet, un corsaire, mais corsaire reconnu, avec lettre de marques à l'appui, comme il en voltigeait un essaim sur l'Océan aux jours où Napoléon 1er empereur avait retranché du commerce du monde les Iles Britanniques.

Napoléon 1er, mécontent des Anglais, leur avait dit ou à peu près: — Ah ! C'est comme cela que, etc., etc. Eh bien ! Je vous défends de vendre à l'Europe vos cotons, vos fers *et cœtera* et j'interdis au continent de renifler une seule prise du tabac ou de mettre sous la dent un seul grain du café de vos colonies.

L'Europe n'avait pas osé faire d'observations et l'Angleterre, décontenancée, comme un marmot en faute, ne savait trop que répondre.

Pour que son décret fût sérieusement exécuté, l'Empereur avait mis en campagne la marine française et détaché en surveillance un tas de navires de commerce, une volée de croiseurs et autres, montés par d'intrépides matelots qui ne demandaient pas mieux que de brûler les vaisseaux anglais, de hâcher menu les équipages et de confisquer les marchandises.

C'était une armée navale d'occasion, mais de francs abordeurs qui, pareils à une nuée de blanches hirondelles — allaient, venaient — à droite, à gauche — avalant comme des moucherons, tous les insectes anglais qui se hasardaient de leurs escarpements crayeux à nos brunes falaises.

Le *Trente-Tonnerres* filait donc ses huit nœuds, le mat de beaupré en avant et à la façon d'un robuste bec d'oiseau.

Le commandant du brick était un ancien capitaine au long cours, qui avait failli avoir le nez gelé chez les Esquimaux, être rôti chez les Hottentots et noyé au cap de Bonne-Espérance. Aussi ne craignait-il ni l'eau, ni le feu, ni la glace, pas plus qu'il ne craignait les anthropophages ou l'huile rance. C'était un rude marin, en un mot, décoré de la nouvelle étoile de la Légion d'Honneur, aussi bon qu'il paraissait bourru et savant comme un moine bénédictin déguisé en loup de mer.

Tous ses matelots, du reste, étaient taillés, paraît-il, sur le patron du commandant, ce qui composait un équipage assez farouche, dans lequel nous ne connaîtrions vraiment personne, si je n'avais aperçu sur un bout de manœuvre, à cent pieds en l'air, certain mousse malicieux — notre ami, le petit mousse Lœtaré.

Comment Lœtaré se trouvait-il engagé dans cette forteresse flottante? Je n'en sais rien et il n'en a rien raconté à personne. Il avait gardé son secret au fond de son cœur, sa cale à lui, comme il disait.

Le *Trente-Tonnerres*, depuis huit jours, continuait sa nonchalante croisière, sans avoir encore rencontré la moindre frégate à couler ou le plus mince trois-mâts anglais à qui envoyer de la mitraille dans les flancs. Un matin, le petit mousse Lœtaré que nous avons entendu, il y a deux ans bientôt, rossignoler, sur le port de Marseille, la singulière complainte de l'ours blanc, se tenait debout, les deux mains dans les poches, contre la dunette du gaillard d'arrière où logeait le commandant.

Le gaillard d'arrière était interdit aux gens de l'équipage.

C'était le parc de plaisance et le château des officiers. Aussi Lœtaré n'hésita-t-il pas fort longtemps à gratter timidement à la porte de la cabine.

— Entrez, tonna une voix d'ogre !

Lœtaré eut un éclair de perplexité — un éclair, c'était déjà trop long.

— Entrez donc, trente mille sabords ! répéta la voix d'ogre.

Et le petit mousse se trouva, tête nue, balbutiant, en face du commandant penché sur une carte marine, le nez entre les deux branches d'un gigantesque compas astronomique.

— Tu en as de l'audace, galopin! — Que me veux-tu? Parle vite ou je te jette à l'eau par le sabord.

— C'est que... commandant... — vous me faites peur ! Voilà que je ne sais plus ce que je viens vous dire.

— Cracheras-tu ta bordée, oui ou non?

— Pardon, commandant, c'est que — vous avez beaucoup de livres dans votre cabine et... si cela était un effet de votre complaisance de m'en prêter un où l'on put apprendre à gagner une croix d'honneur pareille à la vôtre et à attraper les ours blancs vivants?

Le commandant fronça les sourcils qu'il avait hérissés comme deux broussailles, puis il partit d'un éclat de rire si large, que sa bouche semblait une caverne où chaque dent riait à part.

— On apprend tout cela, en se faisant tuer et en se faisant manger, petit.

— Cependant, commandant, vous êtes diablement en vie et vous portez une de ces belles croix.. Je voudrais bien faire comme vous, s'il y avait moyen.

— Il y a toujours moyen d'être un homme, trente mille sabords! interrompit le marin. — Son habitude était d'avoir un juron en harmonie avec les allures et le nom de son navire. — Tu me plais. C'est égal, tu as passé sans ordre sur le gaillard d'arrière et tu vas te rendre aux arrêts — comme un enseigne. Mais, pour te dédommager et t'instruire, tiens, voici des bouquins. Cherche là-dedans les deux recettes que tu réclames.

Il poussa un autre formidable rire et vous colla trois jours Lœtaré en vigie au bossoir. Lœtaré s'en réjouit. Qu'importe! puisqu'il tenait les livres

convoités. Il commença à étudier, à réfléchir, à noter au crayon. — Depuis deux ans il s'était escrimé à apprendre à lire, à écrire et à calculer. — Après un volume, il en dévorait un second; ce qui charmait, au fond, le commandant. Aussi, envoyait-il à l'enfant, par le cuisinier, toute sa bibliothèque, choisissant les ouvrages de façon à ce que Lœtaré gravît la science comme une échelle de haubans — échelon par échelon. Comme le mousse était intelligent tout autant qu'un lutin et plus entêté qu'une mule, il devenait réellement petit à petit un garçon fort instruit.

Depuis six mois, le mousse menait cette vie studieuse sur le pont du *Trente-Tonnerres*, où les visages étaient refrognés et les cœurs mécontents, parce qu'on ne rencontrait pas un prétexte d'échanger quelques volées de canon et quelques coups de hache.

Lœtaré n'interrogeait plus personne sur un moyen certain de gagner la croix d'honneur; mais il n'était pas de vieux matelot hâlé et tanné, auprès duquel il ne s'enquit des moyens de capturer les ours blancs.

L'équipage lui croyait la cervelle légèrement



L'abordage, dessin de E. Morin.

détraquée ou le crâne fêlé. Mais, comme le mousse était gai, actif et bon enfant, on l'aimait quand même et on le lui prouvait à l'occasion.

Un matin, la mer était verte — une superbe émeraude où se jouaient avec de capricieuses fantaisies les rayons du soleil. Les vagues se gonflaient et se poussaient l'une contre l'autre avec une grâce gigantesque et accouraient déferler le long du brick qu'elles bordaient d'une frange d'écume. Une brume chaude et lumineuse étalait, à l'horizon des flots, ses plis frissonnants sous les caresses d'une langoureuse brise de mer.

Le commandant braquait sa longue-vue au plus lointain avec une persistance inaccoutumée — du côté d'un point noir qui grossissait, grossissait comme un oiseau de mer arrivant à tire-d'ailes. L'équipage plongeait ses regards dans la même direction avec une palpitante curiosité.

Soudain le gabier dans la hune cria : — Navire!

Un navire, en effet, se dessinait sous le vent.

Aussitôt le commandant emboucha son porte-voix et n'y mugit qu'un mot : — Branle-bas !

Le brick prit immédiatement l'aspect d'une ruche dans laquelle on vient de souffler une bouffée de tabac. Il s'y fit un remue-ménage indescriptible.

On pliait les hamacs, pendant que le sifflet d'argent s'adressait aux tambours et que les tambours répondaient au sifflet d'argent.

Les canonniers démarraient leurs pièces et démasquaient les sabords. On répandait du sable sur le pont, mauvais présage! — On ouvrait et éclairait les soutes à poudre, on allumait les mèches et les grapins sur leurs chaînes se balançaient au bout des vergues, pour tomber le moment venu, dans les gréments ennemis et les accrocher.

Le commandant et ses officiers avaient endossé leur grande tenue.

En dix minutes, chacun fut à son poste, armé de piques, de pistolets et de haches à la fois. Le coup de sifflet du maître d'équipage surmonta le tumulte. Plus de bruits sur le navire prêt au combat que le bruissement de la vague autour de sa carène doublée de cuivre et le ronflement de la brise dans les filets et les cordages de ses trois étages de voiles.

Au pic du grand mât, par saccades, claquait comme un fouet le pavillon aux armes de France.

Pendant ce temps, le vaisseau anglais manœuvrait pour mitrailler le brick dans sa ceinture blanche mouchetée d'embrasures noires et d'où s'allongeait le cou des canons de sa batterie couverte.

— Feu, babord!

— Pointe à démâter?

— Feu, tribord!

— Pare à l'abordage!

Cela dura — dura; enfin les deux vaisseaux s'étaient saisis corps à corps comme deux lutteurs acharnés, après avoir échangé de terribles volées. Ils avaient si bien fait leur devoir que les équipages se ruaient, maintenant, au sein d'un épais tourbillon de fumée où l'on se distinguait juste assez pour se courir sus et se tailler à coups de hache et s'entrelarder à coups de pique.

Il paraît que, dans cette effroyable mêlée, notre ami le petit mousse fit des prodiges de valeur, mais que je ne puis tous vous raconter, n'ayant pu le suivre dans la fumée et la bagarre.

Il paraît même qu'il sauva la vie à son ogre de commandant, sans, néanmoins, s'en vanter. Le commandant, toutefois, avait bien reconnu le diablotin, malgré ce nuage d'enfer. — Ah! le coquin, maugréait-il, il n'en fera jamais d'autres.

En effet, un géant anglais, de l'intérieur d'une écoutille, avait saisi vigoureusement les basques du commandant et allait le culbuter dans le faux-pont où il eût été mis en lambeaux. Le petit David avait brûlé la cervelle à l'énorme Goliath.

Mais voici le plus admirable de l'histoire : Lætaré, agacé de voir le large pavillon rouge anglais se dérouler, houler au bout du grand mât du vaisseau ennemi, se mit en tête de le jeter à la mer et se le jura. Une fois juré, avec lui c'était fini. Comme un chat poursuivi par un chien, il grimpa lestement du pont dans la hune, de la hune à la pointe du mât, et, sans s'inquiéter davantage, se disposa à jouer tranquillement de la hache sur le pavillon.

Ce n'était pas l'affaire des Anglais qui, l'ayant aperçu, poussèrent, du fond de leur gosier, des ho! ho! ho! rauques et furieux.

Pan! pan! pan! D'en bas pétilla une fusillade sur le mousse, comme sur un oiseau perché à la plus haute branche d'un grand arbre. Les maladroits! Lætaré ne se dérangea point et, stimulé par cet accueil désobligeant, il hachait ferme et pressé.

Pan ! pan ! pan! recommença la fusillade.

Ah bien, oui! Le pavillon pencha, et Lætaré, de toutes ses forces, le précipita dans l'Océan. Les regards de l'équipage anglais suivirent avec terreur les rapides évolutions de leur drapeau. Quand ils relevèrent les yeux et leurs fusils avec rage vers l'endiablé petit mousse, ils n'eurent que le temps de voir l'enfant glisser comme un éclair le long d'une drisse et piquer une tête dans les flots. Plus rien! Ah! le vaurien! Il remit bientôt le nez à l'air comme un poisson, saisit le pavillon aux dents et regagna le *Trente-Tonnerres*, devant les Anglais ébahis, immobiles et consternés.

Pendant le temps qu'avait duré la stupéfaction de l'ennemi, les corsaires, dans un hourrah, avaient tout bousculé. Jeter les habits rouges par les écoutilles et les repousser ou les culbuter à la mer, s'emparer du vaisseau, ce fut l'affaire d'un dernier tour de main.

Lætaré n'avait pris que le temps de se secouer comme un barbet sorti de l'eau. Son pistolet au poing et la hache brandie, il avait recommencé à se démener belliqueusement comme un farfadet dans un bénitier d'eau bouillante. Le commandant fut obligé de courir après lui et de l'arrêter net par le bout de l'oreille, en beuglant un épouvantable : trente millions de quelque chose.

Le pavillon amené, le combat était fini. On amarra le magnifique trois-mâts, et devant tous les matelots trempés de sueur et de sang, le commandant, avec une joyeuse mauvaise humeur, nomma capitaine temporaire de la prise ce galopin de Lætaré, ainsi qu'il l'appela. Quel honneur pour le blanc bec!

Les vieux matelots l'admiraient comme un héros et l'aimaient comme un bébé. Ils se montrèrent ravis du grand joujou donné à leur petit mousse. Les prouesses de Lætaré avaient été mises à l'ordre du jour.

On rentra au port, tous les marins sur le pont, les mousses dans les vergues, le commandant sur sa dunette, le jeune capitaine sur son banc de quart et les Anglais à fond de cale. Le drapeau français flottait déployé à la corne d'artimon et, au dessous, l'infortuné pavillon ennemi humilié et pendant.

Je ne ferai pas attendre plus longtemps votre impatience pour lui apprendre la suite des bonnes fortunes du capitaine Lœtaré. On rapporta au préfet maritime, le combat, ses péripéties, les actes héroïques du mousse; le commandant lança tant de mille et de millions de sabords, que le préfet crut de son devoir d'en glisser quelques mots au ministre, le ministre d'en parler à l'Empereur et que l'Empereur, un beau matin, envoya au capitaine Lœtaré, redevenu mousse en touchant le plancher des vaches, une brillante croix de la Légion d'honneur, toute neuve.

Ce fut le commandant lui-même, qui voulut l'attacher sur la poitrine de l'enfant. Il jubilait et sa joie ressemblait à un rayon de soleil dans un nuage de tempête.

— Pardon, mon commandant, hasarda le mousse.

Il y a deux ans, que j'ai mis en réserve une aiguille à cet effet, et, retroussant le revers de sa veste, il lui présenta une méchante aiguille, comme toutes les aiguilles de bord.

— Voici, commandant.

— Comment, galopin! tu étais donc certain de gagner cette croix?

— Certainement, commandant. Je me l'étais juré dans le cœur, et, je l'avais promis à un gros armateur qui avait l'air de rire.

— Et puis, tu venais me demander comment il fallait s'y prendre ! Tu le sais maintenant?

— Oui, et ce n'est pas malin, mon commandant, sauf votre respect, répondit le mousse; en portant militairement le revers de la main à son chapeau de cuir verni.

. . . .

TROISIÈME VERRE

DE LA LANTERNE

Le Navire-Baleinier.

Sur une mer charmante file, vent-arrière, un robuste navire-baleinier. Il mesurait ses quatre cents tonneaux, contenait ses quarante-cinq hommes d'équipage, portait aux flancs ses quatre chaloupes bonnes nageuses à six avirons et, dans sa calle tout son effroyable et solide attirail de harponnement.

Harponner la baleine afin d'en retirer le lard et les fanons, est une dangereuse et laborieuse besogne; et, pour arriver à rencontrer dans les parages arctiques la monstrueuse bête, il faut affronter bien des sifflements de vent et bien des mugissements de vagues.

N'importe ! — Le baleinier s'en allait tout droit à la Nouvelle-Zemble. Les marins, qui fréquentent la Nouvelle-Zemble, sont mi-pêcheurs, mi-chasseurs. Ceux qui partent l'été, s'y rendent pour pêcher des baleines, des lamentins, des veaux marins et pour remplir des tonnes d'huile; ceux qui partent en hiver, y prétendent chasser aux fourrures, ours blancs et renards bleus.

Chasseurs ou pêcheurs, ce sont de rudes gaillards, à qui la neige au dehors, ou l'eau-de-vie au dedans, ne fait point peur, je vous assure.

Ce navire baleinier, fin voilier, cinglait donc gaiement, sa proue tournée vers le nord. Son pont était encombré de matelots, bras croisés, et pipe aux dents. Sur un navire, par le beau temps, que faire, sinon contempler le ciel, considérer la mer, laver le pont, manger, boire, chanter et conter, rire et fumer?

Tous ces vieux laboureurs de vagues me sont parfaitement étrangers. Cependant, au milieu d'eux, va et vient un jeune homme, dont le visage me poursuit comme un visage connu. Parbleu! C'est parfaitement lui, notre ami, le grand mousse Lætaré. Il a grandi, en effet, et il a qualité de second, sur le navire-baleinier. Un coin de sa veste de marin est tiqueté d'un mince bout de ruban rouge.

Ici? Comment? Pourquoi? Je l'ignore et nous sommes obligés de nous embarquer avec lui, si nous voulons apprendre la suite de son histoire.

Le baleinier, navigua donc pendant des jours nombreux, le cap sur le pôle arctique, en faisant blanchir la mer sous son avant. Après des jours plus nombreux encore, la mer apparut dans le lointain, verte et foncée; le firmament était pur, et l'horizon très étendu. Il paraît que le marin ne se méprend jamais à ces signes-là et qu'ils dénoncent le voisinage des glaces.

En effet, le ciel tourna au pâle et l'anneau de la lune au gris terne.

Bientôt les montagnes de glace à transparence lumineuse, bleue et veloutée emportées par les tempêtes, chassées par les courants, arrivèrent flottant comme d'énormes vaisseaux d'albâtre. Elles s'en allaient, tournoyant, sautant, s'enfonçant, remontant. Le baleinier, engagé en cette périlleuse compagnie, craquait à gauche, craquait à droite, tellement secoué, que la cloche sur le pont, sonnait toute seule, comme si le pilotin y piquait inconsidérément l'heure.

L'hiver, dans ces parages, survient subitement; c'est pourquoi, la neige commença à tourbillonner dans la raffale. En poussière sèche et impalpable, elle se glissait sous les vêtements, cinglait la peau comme avec des lanières de cuir, et, dans chaque bourrasque, les visages laissaient maint lambeau d'épiderme.

Lœtaré devenait de plus en plus joyeux, à mesure que le temps devenait de son côté plus mauvais et qu'on gagnait le royaume des glaces.

Quel merveilleux royaume, avec ses villes blanches, aux architectures étranges! C'étaient des flèches de cathédrales, des tours rondes, des remparts crénelés de marbre blanc, des voûtes de saphir, des dômes et des arches de pont en cristal, des palais, des portiques, des colonnades en argent, des terrasses éblouissantes d'or, des arbres de perles et des fleurs de plumes de cygne.

Oh! féerique royaume des Génies du Nord! Franchement, pour des gens qui ne craignent ni la neige, ni la bise, messieurs les Génies se trouvent somptueusement logés.

Quelques jours après, le navire se trouva bloqué et cloué dans les glaces.

Le moyen de songer aux baleines! Voyage manqué.

— Enfin, nous y voici, exclamait Lætaré enchanté.

Les matelots, louchant entre eux, ne comprenaient goutte aux ravissements du second.

Il fallait hiverner dans le voisinage de l'une des deux îles, l'île nord de la Nouvelle-Zemble au fond de l'Océan glacial arctique, où les vents soufflent quarante-cinq jours quelquefois, sans repos, dans une fumée vaporeuse de flocons de neige.

On descendit les chaloupes sur la glace. Pardessus, on jeta un toit enveloppé de toile à voile et le tout remparé de neige. Cela ne ressemblait au total, ni à un canot, ni à une hutte, mais bien à l'arche de Noé dans les tableaux des peintres anciens. Autour d'un foyer pour se chauffer et faire la cuisine, les hamacs furent suspendus. L'équipage pouvait maintenant patienter. Nuit et jour, un grand feu restait allumé et l'on s'éclairait avec du suif dont la vapeur rendait la bouche amère et la salive noire.

Malgré l'âtre toujours flambant, tout n'en gelait pas moins, vin, bière, etc.; quand au biscuit, on

le brisait à coups de hache; heureusement, l'appétit était robuste et les dents solides.

Enfin, autour du campement, régna une nuit éternelle à laquelle la vue finissait par s'habituer. Point de soleil, du mois de septembre à la Pentecôte; de temps en temps seulement, les illuminations sanglantes d'une aurore boréale.

A part quelques phoques que l'on entendait grogner au loin et chercher des trous dans la glace; sauf quelques ours affamés qui gravissaient le flanc des chaloupes et flairaient par l'ouverture de la cheminée, — plus rien et personne dans ce silencieux désert gelé.

D'intervalle à intervalle seulement, les carabines rayées et à longue portée des matelots détonaient à travers les échos des blanches montagnes, car l'équipage occupait ses loisirs forcés à harponner le phoque gris et noir et à fusiller l'ours jaune et blanc.

Lœtaré s'en donnait à cœur joie. C'était lui qui dirigeait les expéditions de ses matelots, chaussés de raquettes pour ne point sombrer dans les neiges; il ne reculait devant aucune fatigue, et aucun danger ne l'arrêtait. Il entassait les peaux d'ours sur les peaux d'ours, si activement qu'autour des chaloupes c'était un bosquet de fourrures sur une colline de barils gorgés d'huile de phoques.

Seulement Lœtaré faisait d'horribles peurs à ses



La capture de l'ours, dessin de E. Morin.

compagnons avec sa manie de prolonger le combat, de jouer avec le danger et de ne tuer l'ours blanc que lorsqu'on devait renoncer à le prendre. Pas d'embuscade insensée qu'il ne dressât, ou de luttes corps à corps qu'il ne soutînt. Son rêve, sa passion, son idée fixe, c'était un ours blanc le plus gros, le plus fort, le plus haut, bel et bien vivant.

C'est pourquoi il passait sa journée à tenter une capture et la nuit à en calculer les moyens.

Enfin, après avoir consacré une semaine à combiner du fer, des cordes, du cuir, il s'en alla tout seul je ne sais où, le dos chargé de je ne sais quelle machine embrouillée, à laquelle personne ne comprit rien.

Dans la neige, entre deux rochers de glace, Lœtaré resta six heures à se démener et à disposer son piège au fond d'un trou. Il ajusta tous ses chanvres, tendit toutes ses mailles et appâta l'engin avec un phoque écorché.

Il revint ensuite tranquillement dans son hamac et ronfla à défoncer les côtes de bois de la chaloupe.

Pendant la nuit, il plut par le vent du Nord, et le vent d'Orient amena la neige selon les caprices atmosphériques de cette région.

Le lendemain — toujours dans cette mortelle nuit — Lœtaré sortit accompagné par un matelot armé d'un énorme gourdin — le harponneur du baleinier. Il lui avait interdit n'importe quelle autre arme; lui-même n'emportait à la ceinture qu'un féroce coutelas emprunté au maître coq du navire le cuisinier.

Ils voyagèrent dans la neige, si bien emmitouflés de fourrures, que les vieux ours blancs à la vue affaiblie par l'âge, les eussent pris pour deux des leurs sournoisement en maraude. Arrivés sur la place où, la veille, Lœtaré s'était morfondu de la cervelle et du marteau, le second poussa un retentissant et joyeux ah ! ah ! A cette exclamation humaine inaccoutumée, une masse ouateuse, blanche et grommelante s'agita au bout d'une chaîne rivée à la banquise, et le matelot et Lœtaré se trouvèrent nez à nez avec un gigantesque ours blanc, puissant de membres, vigoureux de muscles — un vrai roi des royaumes hyperboréens. Seulement, sa majesté avait le mufle solidement muselé jusqu'aux épaules dans un masque en fil de fer, comme s'il revenait des tréteaux de la foire.

— Ah ! ah ! répéta Lœtaré avec une nouvelle et pétulante satisfaction.

Et il s'approcha du prisonnier. Il s'approcha de trop près, car l'ours, se dressant, allongea les pattes de devant et terrassa lourdement du premier coup l'intrépide jeune homme.

L'enragé petit Lœtaré n'était pas gaillard à reculer d'une semelle pour une bête — si grosse fût-elle. Il accepta bravement le combat et, bien qu'il eût reçu une éraflure dans la joue gauche, et se sentit un lardon de bras emporté, il commença à lutter avec vigueur.

Le harponneur se mit en devoir de saisir à la ceinture de son second le coutelas du bord.

— Vas-tu donc rester tranquille, animal, hurla Lœtaré ! — je te défends... tu tiens une barre... je ne te permets pas... autre chose... ah ! le maudit butor d'ours !... fais grêler les coups, imbécile !

Je n'ai pas besoin de vous dire si Lœtaré eut besoin de renouveler sa recommandation. Pouf ! Paf ! Paf ! Pouf ! — on n'entendait qu'un bruit régulier, sourd et fort comme si un géant martelait d'une massue une outre pleine. — Paf ! Pouf ! Pouf ! Paf !

L'ours, se sentant rossé d'importance, ne jugea pas à propos de continuer le corps à corps avec Lœtaré, qui se roulait, bondissait, lui assénait de formidables coups de raquette dans le ventre et n'avait garde de se laisser enfermer par les redoutables tenailles de son maladroit adversaire.

L'ours tourna alors sa rage vers le bâtonneur. Au tour de Lœtaré d'empoigner la barre et de faire tomber sur la pauvre bête une si terrible volée de bois sec, qu'elle finit par se coucher en rugissant de douleur, et à se tenir coi comme si elle acceptait franchement la honte d'être vaincue.

Les deux marins se trémoussèrent pour chasser la neige qui les poudrait, Lœtaré épongea le sang qui coulait de sa joue déchirée, et rajusta de son mieux les lambeaux de manche pantelant avec les lambeaux de chair.

— Ah ! le brutal, maugréait-il ; puis il riait comme un fou en songeant à la partie de boxe qu'il venait de soutenir.

— Lieutenant, vous êtes courageux et solide, mais par trop cocasse, hasarda le marin en remplaçant dans ses babines par une chique fraîche, la vieille chique qu'il avait avalée dans sa ferveur à gauler.

— Tu crois ? — Maintenant, à toi l'archet, lui dit-il en lui rendant le rotin et fais attention d'en jouer le long du chemin, et comme il faut. Je veux apprendre à cet ours à se balader, et je ne connais pas d'autre recette pour commencer la danse. Frappe ! frappe ou, sinon, je te cloue aux arrêts forcés à côté de la marmite.

Ce disant, il prit la chaîne par un bout — à l'autre bout tirait l'ours — et l'on se mit en route en dépit de la mauvaise grâce de sa Majesté pôlaire. Le matelot ne se fit pas répéter l'injonction : il bâtonnait et y allait de si bon cœur et cela si drû, que le pauvre ours gémissait, grognait, tressautait, mais suivait — tellement l'animal finit par rester convaincu que l'homme est bien le roi de la création, de par sa raison — et le manche à balai.

La fin à la prochaine livraison.

Aimé Giron.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Avant d'enregistrer l'histoire de nos fêtes, parlons de nos morts, surtout lorsque ces morts, laissent, en nous quittant, dans la littérature, les arts ou la science, un vide qui ne sera que difficilement rempli. M. Broca occupait une place éminente parmi nos savants ; n'ayant que cinquante-six ans, il pouvait compter parcourir longtemps encore le terrain scientifique. Il était né à Sainte-Foy-la-Grande ; il appartenait donc à cette race girondine, dont nous parlons quelquefois légèrement, quoiqu'elle ait donné à notre pays une série d'hommes remarquables. M. Broca aimait son berceau et avait trop d'esprit et de cœur pour rougir de sa modeste origine. Il vint à Paris en 1844, n'attendant de lui la fortune de sa vie. Il apportait du reste l'école de médecine, outre des dons naturels, une mémoire aussi solide qu'étendue, une puissance de logique, qui le menait de déductions en déductions aux sommets les plus élevés, une ferme volonté de parvenir et cette ténacité persévérante, sans laquelle on n'arrive jamais.

Le premier pas de lui qui marqua, date de 1856 ; c'est cette année qu'il publia son beau travail sur les *Anévrismes*. Hélas ! c'était d'un anévrisme qu'il devait mourir. — Cette publication attira l'attention du monde médical, qui, à partir de ce jour, fonda sur lui les plus grandes et les plus légitimes espérances. Il ne se trompait pas. En effet, parurent en 1860, une étude sur les *Animaux ressuscitants*, et, une science jeune encore attirant son attention, en 1865, il publia ses *Instructions générales pour les recherches de l'anthropologie*, en

1870, l'*Ordre des Primates*; en 1875, son *Mémoire sur l'anthropologie* et enfin, il avait très activement collaboré au grand atlas d'*Anatomie descriptive du corps humain.* Je ne cite ici que les titres des principaux ouvrages du savant, ouvrages portant tous l'empreinte d'un talent méthodique, mais hardi.

Les honneurs et les charges étaient venus à lui plus qu'il ne les avait cherchés. Chirurgien en chef des hôpitaux de Saint-Antoine et de la Pitié, membre de l'Académie de médecine, il occupait la chaire de pathologie chirurgicale à la Faculté de médecine de Paris, et celle de professeur à l'Institut anthropologique dont il avait été un des fondateurs, et dont il était sans conteste la plus éclatante lumière. Nous n'osons dire que cette science date de lui, mais, dans l'Europe savante, personne ne nous démentira lorsque nous constaterons que nul autant que lui n'a fait pour elle.

Longtemps se tenant à l'écart des devoirs politiques, quoique ses opinions fussent très arrêtées, il se laissa entraîner et le cinq février de cette année, il fut élu sénateur inamovible.

Rien, jusqu'à ces derniers jours, n'inquiétait sa famille; la veille de sa mort il alla au Luxembourg; se sentant indisposé, il rentra chez lui, se plaignit un peu d'un malaise qu'il estimait passager; se coucha, voulut que personne ne se dérangeât pour veiller à son chevet, quelques heures après il sonna, on accourut; il avait cessé de vivre. Douce fin, mais fin prématurée. La mort devrait respecter les hommes comme M. Broca, alors qu'elle en épargne tant de dangereux et d'inutiles.

*
* *

Nous ne pouvons pas non plus se laisser fermer la tombe de M. Borie sans rendre un dernier hommage à cet esprit bienveillant, laborieux et distingué. Il avait beaucoup étudié les questions agronomiques, d'économie sociale, et ses écrits sur ces matières sont tous dictés par le bon sens pratique et un ardent amour de la vérité. Après avoir été pendant quelques années secrétaire-général du Comptoir d'escompte, il s'était retiré des affaires, et ayant acquis par son travail l'indépendance qu'il ambitionnait, il avait accepté les fonctions de maire du VIe arrondissement, fonctions qui convenaient à son esprit conciliant et droit; il sera regretté par ses administrés comme par tous ceux qui l'ont connu.

*
* *

Le monde des grandes affaires vient de perdre M. Isaac Pereire, âgé de 74 ans; il a succombé à une congestion cérébrale dans son château d'Armainvilliers, d'où ses restes ont été transportés à son hôtel du faubourg Saint-Honoré. En 1823, M. Isaac Pereire, originaire de Bordeaux, vint rejoindre son frère Émile à Paris. Initié de très bonne heure aux doctrines Saint-Simoniennes, il en fut un des apôtres et fit à l'Athénée des cours sur l'industrie, les finances, l'économie politique ou plutôt sociale et fut un des rédacteurs du *Globe*.

Il entra ensuite dans la maison Rothschild, alors qu'elle était dirigée par celui que l'on appelait le « grand baron. » Lorsqu'il eut quitté cette position pour se donner, à la suite de son frère Émile, aux grandes entreprises, le baron James montrait le fauteuil qu'il avait occupé, en disant: « Il y reviendra. » Il n'y revint pas. A dater de 1835, l'existence des deux frères n'en forme plus qu'une. En 1835, M. Émile Péreire, étant devenu directeur du chemin de fer de Saint-Germain, il eut son frère pour second et l'on raconte que dans ce temps où il s'agissait de familiariser le public avec le nouveau système de locomotion, il montait dans les wagons et expliquait aux peureux comme quoi ils ne couraient aucun danger.

Les deux frères poursuivant une carrière qui ne fut pas inutile aux grands travaux accomplis depuis cinquante années, fondèrent le Crédit Mobilier, le Crédit Mobilier espagnol, la Société Immobilière, la Société des Paquebots transatlantiques, etc.

Il n'est pas de grandes entreprises, où leur action directe ou leurs capitaux ne se soient fait sentir.

M. Isaac Péreire était un metteur en œuvre, un organisateur de premier ordre. Bien peu de personnes ont entendu les spéculations de la Bourse et la situation des places mieux que lui. C'est en grande partie à M. Isaac Péreire, outre le rapide développement de nos voies ferrées, que sont dus la rue de Rivoli, le boulevard Voltaire, le quartier de la plaine de Monceau et les Magasins du Louvre. Ce qui vaut mieux encore, on cite de lui quelques actes de vraie générosité.

Les obsèques de M. Isaac Péreire ont eu lieu au milieu d'une affluence considérable, dans laquelle on remarquait: MM. Jules Ferry, ministre; Sidi-Carnot, sous-secrétaire d'État; Duclercq, vice-président du Sénat; Dumas, de l'Institut; Wallut, président du Crédit Mobilier et des administrateurs de cette compagnie, enfin beaucoup de députés, de gens de lettres et de journalistes.

*
* *

La Belgique célèbre le cinquantième anniversaire de son indépendance; nous espérons que tous les partis s'entendront ce jour-là dans un même patriotique sentiment.

Les fêtes ont commencé le 18 juillet par une revue de la garde civique à Bruxelles et se termineront le 12 septembre par une grande fête vénitienne à Namur. Parmi les principaux attraits de ces heures fériées, nous comptons une exposition d'horticulture, des régates sur la Meuse, l'inauguration du Palais des beaux-arts, la fête patriotique avec ses pompes officielles, la cavalcade et ses illuminations des 16 et 18 août, une fête de nuit sur l'Escaut, etc., etc. Ils vont bien, messieurs les Belges, quand ils se mettent en train, et avec quel dédain ils doivent nous regarder, nous, dont un seul jour suffit à épuiser la force et la gaieté. Va-t-on boire de la bière, va-t-on en boire!

*
* *

Moscou vient d'élever un monument à la mémoire d'Alexandre Pouchkine, le plus grand poète qu'ait eu la Russie, et la haute aristocratie de Saint-Pétersbourg a tenu à honneur d'assister à cette cérémonie où la France littéraire s'était fait un devoir d'envoyer des représentants.

Nos poètes se plaignent de leur sort, j'en connais

cependant qui ont eu et qui ont encore une existence assez brillante et assez dorée; que diraient-ils donc s'ils étaient nés en Russie. A. Pouchkine est tué en duel; son seul rival, Lermontof, tombe de même; Nicolas Gogol, devenu fou, se laisse mourir de faim; Kolof se tue; Gribaïedof périt en exil et Ryeïlef sous la main du bourreau.

La vie de Pouchkine est tout un roman d'aventures de cape et d'épée. Depuis Pierre le Grand la Russie était devenue le refuge et la terre bénie de tous les déclassés et de tous les aventuriers de l'Europe. Ces misérables ou ces intriguants avaient un grand attrait pour les boïards, ils les initiaient à la corruption élégante de l'Occident pendant la fin du siècle dernier. Sous l'influence de tels maîtres, Dieu sait ce que devinrent les mœurs d'une race qui ne demandait pas mieux que de se laisser aller à l'entraînement du mauvais exemple.

En 1817, lorsque Pouchkine, âgé de 18 ans, eut terminé ses cours au Lycée impérial de Toarskoë-Sélo, il en sorti joueur effréné, libertin, et tout faisait présumer qu'il mènerait une mauvaise vie. En effet, dans ses premières années de liberté il justifia cette crainte. On le savait poète, mais l'on pensait que le désordre tuerait en lui le génie; *Rouslan* et *Liaudmila* qu'il publia vint prouver que la cendre n'avait point éteint le foyer.

Ayant écrit une pièce satirique contre un favori d'Alexandre Ier, l'Empereur envoya en exil à Kichenef l'imprudent poète; c'est ce qui le sauva en le dégageant de « la jeunesse dorée » au milieu de laquelle il aurait achevé de se perdre. Nicolas le rappela, lui pardonna tous les vers séditieux qu'il avait écrits, et le gagna en l'admettant dans sa faveur.

En 1825, Pouchkine avait épousé Natalie Gotcharof; il était alors chambellan, historiographe du tzar aux appointements de 24,000 fr., il était plus encore, le favori de l'empereur, et la Russie entière répétait ses vers. La fortune se lassa de lui sourire; jeune, beau, devenu la victime d'une indigne complot de la société de Saint-Pétersbourg, complot plus injurieux pour sa femme qui l'aimait que pour lui-même, il se battit en duel et tomba sous la balle d'un français, dont la vie était assurément moins précieuse que la sienne.

Pouchkine est un très grand poète, très original, très russe, ayant un clavier très étendu, très sonore. Un jour nous essayerons de le faire connaître aux lecteurs du *Musée*.

*
* *

Nous avons donné le portrait de lord Beasconfield; il est tout naturel que nous fassions connaître les traits de l'homme d'Etat qui, par le jeu des élections l'a renversé et lui a succédé dans la direction des affaires politiques de son pays. Lord Beaconsfield est le chef du parti tory, M. Gladstone est whig ou plutôt il représente une certaine fraction de ce parti, il est le chef de ce qu'on appelle « l'école de Manchester. »

William Ewart Gladstone est né à Liverpool en 1809; fils d'un très riche commerçant, il fit ses études au célèbre collège d'Eson d'où sont sortis tant d'hommes supérieurs en tous genres et prit ses grades à la non moins célèbre Université d'Oxford. Il en sortit avec la réputation la plus brillante; M. Gladstone est un des grands hellénistes que l'Europe possède aujourd'hui, et nul mieux que lui n'a parlé d'Homère.

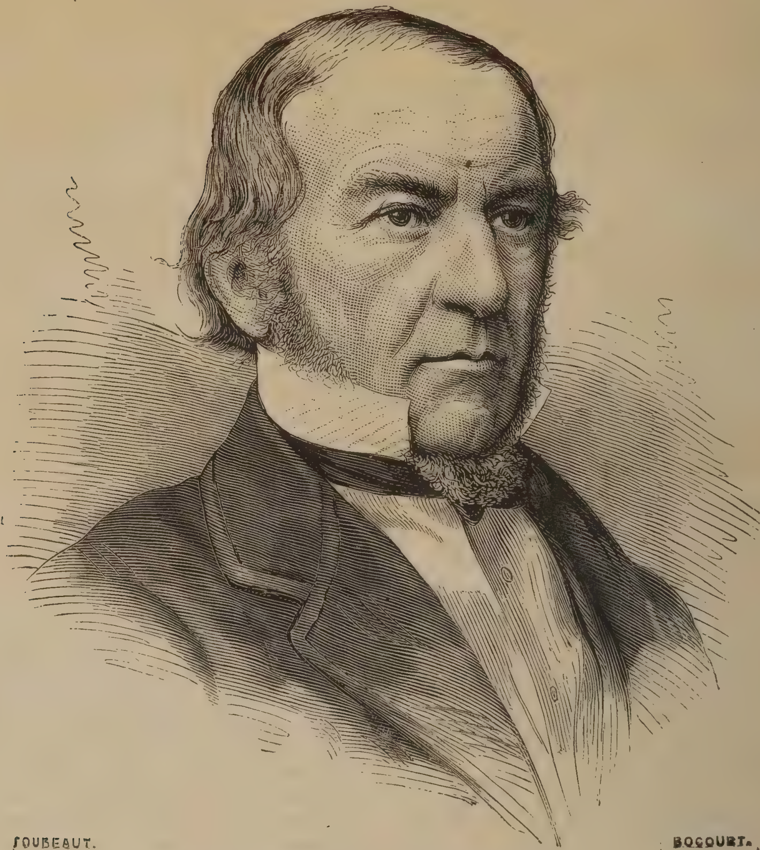
La réputation du jeune Gladstone était telle qu'en 1832 lord Newcastle le fit élire membre du Parlement par un de ces bourgs pourris, véritables forteresses, démolies aujourd'hui, de l'aristocratie anglaise, dont sa Seigneurie disposait. Dès ses débuts au Parlement, M. Gladstone se fit remarquer par un bon juge. Sir Robert Peel fut frappé de la netteté, de la précision, de l'étendue de ce rare esprit; ajoutez qu'à tous ces dons, le jeune député joignait la faculté de bien dire, l'éloquence, qualité indispensable à celui qui veut courir la carrière politique chez les peuples libres où, pour conquérir le droit de gouverner, il faut avoir conquis l'opinion. Sir Robert Peel s'attacha donc M. Gladstone, et en 1834 le fit entrer au ministère, d'abord en qualité d'un des lords de l'Echiquier et ensuite comme sous-secrétaire des affaires coloniales. Il marchait vite, on le voit, mais personne ne trouva que la fortune fût pour lui trop prompte à se livrer. Son chef étant tombé en 1839, il le suivit sur les bancs de l'opposition où il joua le rôle le plus brillant. Rentré avec lui au pouvoir en 1841 en qualité d'abord de vice-président et ensuite de président du bureau du commerce, il aida puissamment sir Robert Peel dans cette grande réforme économique qu'on appelle en Angleterre *Corn-Law*, parce qu'elle a eu pour effet de donner à l'Angleterre le pain à bon marché en réduisant les droits d'entrée, véritable prime accordée à la production, ainsi privilégiée, de la culture anglaise. Favoriser la consommation en abaissant les droits dont elle est frappée, dégrever l'entrée des matières premières et même dans une certaine limite des produits fabriqués, telle a toujours été et est encore la constante politique de M. Gladstone. Et cette politique, on doit le reconnaître, a inauguré pour son pays une ère nouvelle de bien-être et de richesse.

Froissé et gêné par l'origine de son mandat législatif, ne voulant pas représenter un bourg pourri, c'est-à-dire un des privilèges de l'aristocratie foncière d'Angleterre, il donna sa démission de membre du Parlement, mais peu après l'Université d'Oxford, fière de son glorieux élève, l'appela à la représenter au sein des Communes. Depuis lors, il n'a cessé ou d'être ministre ou chef de l'opposition, ce qui ne l'empêcha point d'écrire sur Homère, sur les questions religieuses, de professer dans les Revues ses doctrines économiques et politiques avec une plume solide et une ténacité devenue proverbiale. Il y a quelques mois, alors que l'on le croyait sorti définitivement de la carrière des grandes affaires, après avoir renversé le ministère Beaconsfield, il consentit à former le cabinet anglais et à se mettre à sa tête.

Telle est, rapidement esquissée, la vie d'un travailleur infatigable, d'un orateur excessivement distingué, d'un lettré de premier ordre, de l'homme le plus populaire de l'Angleterre. Un de ses fils, M. Herbertt Gladstone, siège à côté de lui au Parlement.

Nous arrivons bien tard pour parler de la grande fête nationale du 14 juillet. Tous les journaux ont dit et redit en détail les épisodes de cette cérémonie qui a eu un très grand éclat. Le soleil s'était mis de la fête et aucun accident n'est venu troubler et refroidir l'allégresse publique. Sauf quelques quartiers, Paris était depuis les pieds jusqu'à la tête habillé de tricolore, ce n'étaient que drapeaux et oriflammes, on dansait sur les places enguirlandées et ornées d'arcs de triomphe, de statues de la République et de portiques, des orchestres monstres versaient des flots d'harmonie et des sociétés chorales remplissaient les rues de leurs chants; tout cela s'est fait sans tumulte; le gouvernement avait eu une telle confiance dans la sagesse des Parisiens que nulle part on ne voyait l'uniforme de la police.

Il serait difficile de dire combien de cent mille personnes, bravant une chaleur tropicale, s'étaient répandues sur la pelouse de Longchamps; les gamins avaient escaladé les arbres et se tenaient perchés sur les arbres; tout le monde, par un sentiment très noble, très patriotique, voulait voir notre jeune armée reconstituée et assister à la distribution des nouveaux drapeaux. Le tout avait été admirablement ordonné et s'est passé avec cette exactitude mathématique qui atteste la discipline des camps. Le moment de la remise des drapeaux



M. W.-E. Gladstone, dessin de Bocourt.

a eu un caractère véritablement auguste; le défilé a été superbe, l'émotion générale, et notre armée a droit d'être glorieuse des acclamations dont elle a été couverte. Les connaisseurs, et ils étaient nombreux, ont fort admiré sa belle tenue et la précision de ses mouvements. On a fait de véritables ovations à presque tous les corps, et particulièrement aux Saint-Cyriens, aux pompiers, à l'artillerie qui a passé devant le Président de la République dans un ordre merveilleux. Là non plus aucun accident, beaucoup de cris enthousiastes, beaucoup de marques de respect données à M. J. Grévy, et aux Présidents de la Chambre et du Sénat, qui siégeaient à ses côtés.

Le soir, dame, le soir, tout Paris flambait, les feux d'artifice dans les airs, les lanternes vénitiennes à toutes les fenêtres, les longs cordons de gaz enflammé décoraient tous les boulevards, les quais, les promenades, les squares, et une foule, une foule!! Il n'y a certainement pas une personne qui ne se soit demandé où tous ces gens-là coucheraient le soir. Enfin, beaucoup d'entrain, de gaieté, de confiance, aucun tumulte, point ou très peu de grossières ivresses, voilà ce que nous avons vu et ce qui nous fera garder un heureux souvenir de la fête du 14 juillet.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

VOYAGES ET FANTAISIES

MÉMOIRES D'UN MANDARIN (1)



Le visiteur, dessin de Scott.

XI

LE VISITEUR

Les terribles révélations entendues dans la prison ne m'avaient pas causé qu'une émotion passagère : tout mon être avait été si profondément ébranlé que, pendant trois jours, je fus en proie à une fièvre qui avait une sorte de caractère léthargique. Des idées vagues, incohérentes, s'agitaient

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

dans ma tête, emplie d'un tumultueux bourdonnement, et j'étais plongé dans une singulière immobilité de corps et d'intelligence. Je passai ensuite par des alternatives de violent délire et d'extrême anéantissement; et ce ne fut guère qu'après une demi-lune, qui s'était écoulée sans que j'eusse la moindre notion de sa durée, que j'entrai en convalescence. Huit jours plus tard, quoique encore bien affaibli, je fis quelques pas hors de l'ermitage, au bras de mon vieux maître, qui n'avait cessé de me prodiguer les soins les plus assidus, aidé d'ailleurs de Mengli, qui n'avait presque pas quitté mon chevet.

Dès que j'eus recouvré la conscience nette de moi-même, mes premières pensées furent consacrées à raviver pieusement le souvenir de cette malheureuse femme qui, cherchant son enfant, l'avait eu un jour devant elle, lui avait parlé, avait appelé sur lui l'assistance de Dieu, avait même baisé sa main, sans se douter que ce fût là le fils qu'elle avait perdu...

Oh ! ce baiser, que la misère glaçait, comme j'en retrouvai la froide et sinistre empreinte!

Je me rappelais en même temps le récit que, un jour, où le hasard avait voulu que je n'allasse pas à l'ermitage, Mengli m'avait fait de la venue de cet homme aux allures étranges, terribles, qui m'aurait certainement reconnu aux signes que je portais.

Qu'était devenue depuis cette chère infortunée, dont la vue m'avait si profondément navré, et qui était si pleine de foi en l'intervention céleste? — Où cet homme vénéré avait-il depuis porté ses pas? Morts tous deux peut-être : l'un dans l'exaspération de la colère, l'autre épuisée par la misère; morts sans honneurs funèbres, alors que leur fils était vivant!

Il va de soi qu'aussitôt la nouvelle tâche de ma vie se trouva toute tracée : les chercher, et s'ils étaient encore parmi les vivants, leur rendre, plein d'amour et de respect, l'enfant dont l'absence avait mis tant de chagrin dans leur âme, tant de larmes dans leurs yeux.

S'ils étaient morts, retrouver leur tombeau, pour en faire l'objet de mon culte.

Quand je fis part de mon projet au docteur :

— Tu ne doutes pas, me dit-il, que j'approuve et que je loue cette pieuse disposition de ton cœur, puisqu'elle s'accorde avec les principes que je suis heureux de professer, et puisqu'elle peut me sembler le fruit des leçons que je t'ai données. Mais de grands, d'immenses obstacles s'opposent à la réalisation de ton dessein...

Et le bon solitaire me démontra de combien peu de moyens d'action je disposais pour l'accomplissement de mon projet.

Absolument pauvre, car toutes lois humaines et divines m'interdisaient de rien prétendre à la succession du malheureux défunt, sans état, sans titre, et d'ailleurs fort jeune encore, comment pourrais-je me risquer à courir une aventure aussi difficile, aussi incertaine?...

« Toutefois, conclut le digne homme, garde-toi d'abandonner ces excellentes pensées. Ne renonce pas, diffère seulement. Actuellement tu es encore très faible, au sortir d'une longue période de souffrance et de trouble moral. Quand tu auras recouvré ta pleine santé, nous verrons. Je te promets d'aviser et j'aviserai. Au surplus, c'est à la situation de Mengli, de notre cher Mengli, qu'il faut tout d'abord que je songe. Par amitié donc pour Mengli, et par déférence pour moi, patiente. Chaque chose à son heure, mon enfant...

— Mais docteur, voulus-je objecter, je suis pour vous un embarras et une charge : comme moi, vous êtes pauvre...

— Non, fit-il, moins que tu le supposes ; dernièrement quelques onces (1) me sont revenues de ce parent pour lequel j'avais répondu. Sois tranquille, nous ne manquerons de riz ni toi, ni moi, d'ici à quelque temps. D'ailleurs je commande, et tu dois obéir.

— J'obéirai, docteur. . . . .

. . . .

« Il faut que je songe d'abord à la situation de Mengli, avait dit le vieux maître, et depuis que la mort avait pris le père adoptif de mon frère d'affection, bien des jours avaient passé au cours desquels à tout instant Mengli venait nous rapporter quelque nouvelle extorsion du gouverneur qui, pour avoir vu lui échapper le malheureux dont il voulait exploiter l'équivoque situation, n'avait pas cependant renoncé à s'approprier tout ce qu'il pouvait de ses importantes dépouilles. D'autant moins d'ailleurs ce rapace magistrat hésitait-il que l'évidente véracité de l'accusation, puis les aveux obtenus, puis la mort désespérée de l'accusé, avaient dû mettre l'opinion générale du côté du juge, qui pouvait ne paraître animé que du désir d'assurer le triomphe de la justice. Et quand, Mengli ou moi, nous demandions au docteur s'il n'y avait aucune mesure à prendre pour mettre un terme aux évidentes exactions de cet homme :

« Patience, nous répondait-il avec cette imposante placidité qui rendait indiscutables ses assertions, si ardent que soit le rayon de soleil, encore lui faut-il le temps de mûrir le fruit; si rapide que soit le vent qui doit secouer la branche et faire choir le fruit mûr, encore lui faut-il le temps d'atteindre l'arbre. Patience! »

Et pendant une lune, telle fut sa réponse.

Mengli avait coutume de venir le matin à l'ermitage, et de passer presque tout son temps avec nous.

Un soir : « Demain et les jours suivants, lui dit le vieillard, tu resteras en ville tant que le soleil brillera au ciel, et tu ne viendras ici que si tu vois ou entends là-bas quelque chose d'extraordinaire.

Deux fois donc Mengli ne parut à l'ermitage qu'après le coucher du soleil.

« Je n'ai rien vu, ni entendu d'extraordinaire, disait-il en arrivant.

— C'est bien! faisait le docteur, guette encore.

Enfin vers le milieu du troisième jour, Mengli accourut, nous annonçant qu'un grand émoi venait de se répandre tout à coup dans la ville par l'arrivée de trois hommes vêtus de bleu, l'un frappant le gong, les deux autres portant de grandes bannières rouges, sur l'une desquelles était peint l'œil du dragon (2) avec cette inscription : « *Il voit tout* »

1. Onces d'argent.
2. Symbole, comme nous l'avons déjà remarqué, de la surveillance infatigable et omnipotente de l'Empereur, aux yeux duquel rien ne saurait être caché.

et sur l'autre ces mots : « *que toute bouche s'ouvre! que toute vérité se fasse entendre!* »

— C'est bien! fit encore le docteur. Retourne là-bas, mon enfant, et comme ton frère est maintenant en état de t'accompagner sans trop de fatigue, qu'il t'accompagne. Allez, mes enfants, il sera bon que vous voyiez ce qui va être visible. Je compte d'ailleurs vous rejoindre bientôt. Allez. »

Meugli me prit donc par le bras, et nous descendîmes vers la ville, où nous arrivâmes au moment où, par la route venant du port, débouchait le cortège étrangement imposant d'un magistrat qui, au lieu de répandre, comme les autres, sur son passage, la contrainte, l'effroi, le silence, semblait au contraire épanouir tous les fronts qu'inclinait le respect, et marier les cœurs aux acclamations que faisaient entendre les voix.

A vrai dire, au lieu que la marche fût ouverte, comme à l'ordinaire, par des porteurs de drapeaux avec l'inscription : « *Écartez-vous! faites place! débarrassez le chemin! taisez-vous!* » et au lieu que des agents armés de fouets, de bâtons, se tinssent prêts à frapper sur les indiscrets qui ne se rangeraient pas assez vite, ou qui feraient entendre la moindre parole, l'inscription mise sur les deux bannières qui flottaient en tête du cortège était celle-ci : « *Venez, approchez, parlez* » et sur les drapeaux des deux indispensables frappeurs de gong, on ne lisait que ces mots : « *Vérité — Lumière.* »

Puis, sur une grande planchette rouge, entre deux autres bannières à l'image du dragon impérial, ce simple nom « VISITEUR » disant le titre du magistrat, qui faisait son entrée solennelle dans la ville de Thing-Haï. A la suite et autour de ces imposantes enseignes, point de tsao-pan faisant bruire les chaînes, point de bourreaux levant les bâtons de justice : rien que six porteurs de lanternes, toutes peintes d'yeux et de soleils; puis, au lieu du grand coffre à habits, cette marque d'opulence dont les magistrats aiment à se faire accompagner, quatre hommes vêtus de blanc, portant, suspendu par des cordes bleues et blanches, un riche cercueil ouvert, sur le couvercle relevé duquel on lisait : « Je suis toujours prêt à y entrer pour la lumière et pour la vérité. »

Puis deux scribes, avec des rouleaux de papier et deux porteurs de pinceaux et d'écritoires. Enfin, simplement suivi de deux autres porteurs de lanternes aux images impériales, dans une litière peinte en jaune et surmontée du globule rouge insigne des plus hautes dignités, venait un grave et impassible vieillard, tout vêtu de jaune, ayant le pectoral brodé d'or sur la poitrine, et ce même globule rouge au bonnet.

Or, je le répète, au lieu que, selon la coutume ce cortège refoulât, immobilisât ou terrifiât sur son passage les populations répandues dans les rues, une foule joyeusement bruyante, précédait, suivait, entourait la litière du vénérable fonctionnaire. De quoi nous étions fort étonnés, Mengli et moi, car nous n'avions jamais rien vu de semblable se produire lors des sorties journalières du gouverneur, ou lors du passage de quelque autre dignitaire.

Mêlés aux curieux, nous courûmes en avant du cortège, qui se dirigeait vers le Yu-Men, au seuil duquel s'étaient arrêtés les trois premiers hommes bleus.

On comprenait d'ailleurs qu'à l'intérieur de l'édifice régnait un grand mouvement, car par la porte ouverte, où plusieurs des serviteurs du lieu formaient déjà la double haie, on voyait transporter des meubles, des nattes, des tentures; et d'ailleurs le frappeur de gong en titre, faisait à grands coups retentir la cloche de justice, comme s'il eût voulu appeler au tribunal jusqu'au dernier habitant de la ville.

Arrivé devant le palais municipal, le cortège s'arrêta : les porteurs de drapeaux, de lanternes se replièrent; les porteurs de cercueil pénétrèrent dans la première cour (1), puis entrèrent les scribes, et le magistrat qui ne descendit de sa litière qu'au seuil de la salle des jugements.

Nous étant subtilement glissés aux premiers rangs de la foule, nous entrâmes dans cette salle presque en même temps que le vieillard.

Comme aux jours d'audience ordinaire, le gouverneur était sur son siège, assisté de ses deux secrétaires, mais à gauche, et en contre-haut du tribunal, une sorte d'estrade avait été dressée, portant au milieu une grande chaise sur laquelle le vieillard alla prendre place, et deux tables près desquelles s'assirent les scribes, qui déroulèrent leurs papiers, pendant que les servants broyaient l'encre et humectaient les pinceaux.

Le frappeur de gong, et les deux premiers porteurs de bannières étaient allés se mettre derrière le siège qu'occupait le vieux magistrat. A un signal que donna celui-ci, en levant légèrement la main, un coup de gong retentit, qui eut pour effet de faire cesser tous les autres bruits, puis se déploya au-dessus du vieillard le drapeau où l'on lisait: « *Que toute bouche s'ouvre, que toute vérité se fasse entendre.* »

Il y eut alors un moment de profond et solennel silence, durant lequel je remarquai que le gouverneur, dont le visage, tantôt s'empourprait, tantôt blêmissait, promenait sur l'assemblée des regards où se lisait un trouble fort mal dissimulé.

Tout à coup un homme, un habitant du pays sortit de la foule; et, après s'être prosterné au pied de l'estrade où siégait le vieillard.

« Moi, un tel, dit-il, exerçant telle profession, demeurant en telle rue, je demande à exposer ma

1. Les édifices habités par les magistrats, dit M. Lescayrac de Lauture dans ses très intéressantes mémoires sur la Chine, consistent en bâtiments bas, entourant plusieurs cours successives. Ils sont généralement mal-propres et délabrés. Il est rare que les magistrats soient bien logés, et bien meublés; tout, autour d'eux, rappelle l'instabilité de leur situation.

Tous les yu-men, sauf un seul, en Chine, assure-t-on, ouvrent au midi, et diffèrent un peu d'après le rang du magistrat auquel ils sont destinés; dans celui d'un intendant et au-dessus, on entre par des portes de côté dans une première cour. Il y a dans cette première cour deux mats rouges portant des drapeaux. Sur le mur méridionnal de la cour, ou sur un masque en écran détaché, on voit la représentation de l'animal fabuleux appelé *tangue* appuyé sur quatre talismans, il peut traverser l'eau, le feu et l'air. Il voudrait dévorer le ciel qui est devant lui; mais à l'instant où il le tentera, il perdra ses quatre talismans et périra misérablement.

Dans une seconde cour sont les bureaux des greffiers et des huissiers. Dans la troisième sont les bureaux, au nombre de six, qui représentent les six ministères. Au milieu est une arche appelée *man-yu-tin*, c'est-à-dire destinée à l'affichage des saints édits impériaux. Au fond s'ouvre la grande allée, c'est là que se rend ordinairement la justice.

plainte pour une injustice dont j'ai eu à souffrir de la part du gouverneur. »

Le vieillard hôcha la tête — ce qui voulait dire en ce cas, comme je l'ai dit plus haut que l'homme était autorisé à parler ; puis il étendit la main, ce qui signifiait que l'homme était mis sous la protection spéciale du fils du ciel, et que s'il arrivait qu'il fût inquiété pour ce qu'il avait dit, ce fait entraînerait un châtiment terrible.

Alors l'homme raconta comme quoi, dans une cause portée au tribunal du gouverneur pour fixation de la propriété d'un meuble de prix, le magistrat ayant tout d'abord fait saisir l'objet du litige, avait su se l'approprier en condamnant à de gros dépens chacun des deux plaideurs.

Les deux scribes venus avec le visiteur ayant en même temps consigné la plainte sur une grande feuille de papier, l'un des deux écrits fut donné au vieillard, qui le garda à la main pendant que l'autre était porté, au gouverneur qui, prenant un pinceau, y inscrivit sa réponse à l'accusation, et la rendit pour qu'elle fût jointe à la première.

Puis s'avança comme second plaignant, un pauvre hère, qui, en son nom et au nom d'un certain nombre de malheureux comme lui, témoigna que lors de la dernière disette, au cours des distributions de riz faites aux indigents par ordre du fils du ciel, la mesure indiquée n'était jamais donnée pleine, sous prétexte qu'il y avait eu du déchet pendant le transport et avarie dans les magasins.

Puis un autre, et un autre, articulant des plaintes qui, plus ou moins graves et d'une véracité plus ou moins évidente, provoquaient de la part de l'auditoire des rumeurs plus ou moins significatives, que le vieillard semblait observer avec une attention toute particulière.

A tout plaignant d'ailleurs, s'accomplissait la même formalité de la feuille qui, portant la plainte, revenait avec la réponse du gouverneur aux mains du Visiteur.

Le défilé continuait qui, bien que témoignant d'un sentiment de réprobation assez unanime de la part des administrés, n'avait encore révélé à la charge du gouverneur que des faits dont la preuve eût été assez difficile à faire, ou que, à tout prendre, il pouvait mettre pour sa défense au compte du mécontentement que causait son extrême sévérité à faire exécuter la loi dans toute sa rigueur. De telle sorte que son front, d'abord rembruni, allait de plus en plus s'éclaircissant, et qu'il en était arrivé à jeter sur chaque nouveau plaignant un regard de plus en plus dédaigneux ; quand soudain, à un grand mouvement qui se fit dans l'auditoire, un véritable voile d'effroi parut s'étendre sur le visage de notre magistrat.

En me retournant, pour connaître la cause de cette émotion, je vis sortir de la foule, qui s'était écartée pour lui livrer respectueusement passage, notre vieux maître qui, jugeant cette circonstance solennelle, avait revêtu la somptueuse robe d'honneur jadis si dignement, si noblement méritée. Le pectoral doré brillait sur sa poitrine ; le gros globule bleu clair surmontait son bonnet d'apparat. Pendant qu'il s'avançait, tous les fronts se courbaient, toutes les mains se baissaient en signe de profonde vénération, et la rumeur qu'on entendait était faite d'exclamations laudatives.

Arrivé à quelque distance de l'estrade, il s'arrêta, et, de cette voix à la fois si grave et si douce qui était comme l'harmonie de ses nobles pensées :

« Moi, dit-il, docteur Lao-Tsang, ancien magistrat, je demande à parler comme tuteur moral d'un jeune orphelin que, pour mieux le dépouiller j'imagine, on a indûment laissé sans le pourvoir d'un tuteur légal. »

Un murmure approbatif suivit ces paroles, pendant que le vieillard de l'estrade étendait la main :

— Sans doute, reprit le docteur, cet enfant est resté orphelin par la mort d'un homme, qui, vivant, avait à plusieurs reprises transgressé les saintes lois divines et humaines. Le premier peut-être, j'ai reconnu la culpabilité ; car, j'en ai la preuve, en dirigeant contre lui les premières poursuites, le magistrat servait beaucoup plus un but de cupidité qu'un but de justice. Il voulait le punir d'avoir différé de quelques heures à le payer des égards qu'il avait eus d'abord pour lui. Soudoyé par des ennemis, le juge était résolu à perdre cet homme, quelque innocent qu'il put être. J'avais vu, compris cela, et j'étais venu pour essayer de défendre ce malheureux que je croyais pur, contre un magistrat dont je dénonce hautement aujourd'hui la flagrante vénalité ; mais j'ai dû l'abandonner à la loi dont il avait encouru les rigueurs, quand aux premières douleurs, il a immédiatement fait l'aveu de ses fautes, — faiblesse inconnue des innocents, qui savent mourir pour la vérité. Cet homme a été condamné, puni ; ses biens ont été séquestrés, pour répondre des frais de justice et des dommages, que pourraient réclamer ceux qui ont eu à souffrir de ses actes. Et maintenant cet homme est mort ; le seul plaignant connu est mort aussi, qui, de son propre aveu, n'avait plus de famille. De ce côté, par conséquent, nul ne devra réclamer, et le séquestre est inutile. D'autre part, sous prétexte de faire constater l'identité de cet homme, le magistrat a ordonné l'envoi lointain d'émissaires chargés de ramener des témoins. L'homme étant mort le lendemain même du jour où cette ordonnance a été rendue, les émissaires n'avaient plus de raison de partir ; et je sais qu'ils ne sont pas partis. Toutefois le prix ou prétendu prix de leur voyage n'a pas moins été distrait des valeurs séquestrées, ainsi que mainte autre somme dont l'emploi n'est pas mieux justifié. De telle sorte que le séquestre se trouve n'être, en réalité, qu'une prise de possession graduelle par le magistrat de tout ce qu'a laissé le condamné. C'est ce que je dénonce, et c'est ce dont je demande justice au nom d'un orphelin ; car il y a violation et violation bien consciente, bien calculée des lois. Je ne dis rien de plus ; ce que j'ai dit devant suffire à éclairer le tribunal suprême. »

Le docteur ayant cessé de parler, un geste du vieillard de l'estrade sembla lui dire à la fois et qu'il avait en effet exposé des griefs évidemment valables, et qu'il pouvait se retirer. Nous trouvant près de lui, Mengli et moi, il nous prit par la main, et après s'être incliné devant le vieillard, il sortit nous emmenant avec lui.

Et nous retournâmes tous trois ensemble à l'ermitage.

XII

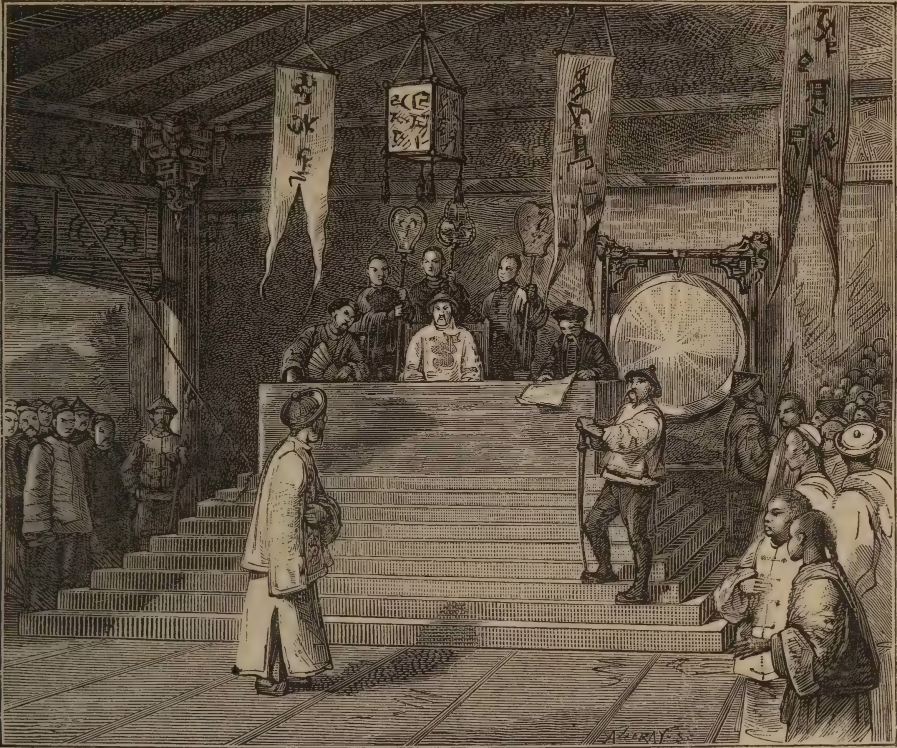
PROJETS

Il va de soi que, chemin faisant, nous ne manquâmes pas d'adresser au docteur force questions sur la venue, sur le caractère et sur les fonctions du vénérable personnage auquel il avait fait entendre ses plaintes.

— Ayant compris, nous dit-il, que des réclamations adressées au gouverneur lui-même resteraient vaines, j'ai fait appel direct à l'inspecteur suprême, ou Visiteur qui réside dans la capitale de notre province; et dont la prochaine arrivée ne faisait pas doute pour moi. C'était le seul moyen d'avoir justice. Le Visiteur est venu, qui, comme vous l'avez pu voir, est d'autant plus hautement honoré qu'il exerce la plus noble, la plus délicate, comme aussi la plus dangereuse des magistratures.

— Dangereuse, dites-vous ?

— Oui, sans doute, car, outre qu'ils s'exposent au ressentiment des magistrats ordinaires contre lesquels ils témoignent défavorablement au conseil impérial qui prononce alors leur révocation, ces inspecteurs doivent, à l'occasion, et selon leur conscience, faire porter leurs remontrances sur la conduite même de l'empereur. En ce cas, et tenus



La requête du docteur, dessin de Scott.

d'ailleurs à garder le secret sur les avis qu'ils lui donnent, ils vont avertir directement, personnellement le fils du ciel des erreurs qu'il leur semble commettre. Il y a des exemples que quelques-uns d'entre eux ont payé de la vie cet excès de franchise; mais en acceptant ces fonctions que l'empereur lui-même ne saurait leur enlever après que le conseil impérial les leur a décernées, ils ont dû être prêts à toutes les conséquences d'une telle investiture. Quoi qu'il en soit, la cause de notre cher Mengli sera, j'en suis sûr, mûrement, sagement examinée, et si, comme je le suppose, un exemple doit être fait du magistrat prévaricateur, cet exemple sera fait pour l'honneur des lois en général, et pour le bien de notre petite ville en particulier.

Comme nous venions de rentrer à l'ermitage, nous entendîmes au loin résonner les gongs, et jusqu'à nous monta de la ville une rumeur.

— C'est sans doute, nous dit le docteur, que le cortège du *visiteur* se remet en route pour quitter la ville, et le bruit que nous entendons n'est autre que celui des acclamations populaires qui saluent au passage ce représentant de la haute et pure justice humaine. Il faudra, maintenant, attendre quelques jours pour connaître le résultat des rapports qui seront présentés par lui au conseil de la capitale de notre province et les décisions que prendra ensuite ce conseil, dont la cour souveraine de Pékin confirme, mais ne dément presque jamais les arrêts.

Le lendemain Mengli accourut tout joyeux, nous apprendre que, dès la première heure, la maison,

jusque-là restée sous la surveillance de deux tsaopan, avait été débarrassée de ces hôtes importuns. Et, comme il nous faisait part de cette heureuse nouvelle, un greffier et un officier de justice arrivèrent pour signifier au docteur l'acte par lequel il était appelé à exercer les fonctions de tuteur auprès du jeune orphelin. On lui remettait, en outre, contre reçu, avec l'inventaire dressé des valeurs du coffre, toutes les sommes qui n'avaient pas été absorbées par les frais justifiés du procès. Par là Mengli rentrait en pleine possession de tout ce qu'avait possédé son père adoptif, et il lui en revenait une véritable fortune, car les émissaires du gouverneur avaient trouvé dans un meuble autre que celui où nous avions fouillé, les déclarations d'importants dépôts faits par le défunt dans la principale banque de la province.

En semblant revenir ainsi de lui-même à résipiscence, l'indigne magistrat espérait sans doute échapper à la disgrâce, mais c'était se raviser trop tard; le coup était porté; et je puis dire tout de suite que, quelques jours plus tard, par un ordre venu de haut, il se trouvait honteusement dépossédé de ses fonctions, et disparaissait de la ville. Justice était faite, grâce à l'imposante intervention du docteur, que d'ailleurs les principaux habitants, escortés d'une foule enthousiaste, vinrent féliciter publiquement.

Toujours est-il que, les intérêts de Mengli étant saufs, notre vieux maître déclara qu'il était temps de songer à la réalisation des projets que je pouvais avoir formés.

Or, il va de soi qu'obsédé du désir de retrouver mes parents, je n'étais pas resté sans former des projets, et, tout naturellement, si je n'en avais rien confié au docteur, dont je respectais les recommandations, je m'en étais ouvert à Mengli, qui avait reçu mes confidences avec ce charmant élan de cœur qui semblait être le fond même de son caractère.

— Et d'abord, lui avais-je dit, je rêve avant tout de me rendre en mon lieu de naissance, à Lou-Tcheou, ce pays dont j'ai entendu ma pauvre mère vanter la beauté, et où l'un ou l'autre de mes parents est peut-être retourné, désespérant de retrouver l'enfant perdu. Qui sait même si, dans leurs courses errantes à travers le grand empire, il ne leur est pas arrivé de se rencontrer, et si, touché de l'affreuse détresse où il l'aura vue plongée, mon père n'a pas repris avec ma mère le chemin de la province natale. A l'heure actuelle, bien que sachant quels sont mes vrais parents, j'ignore même leur nom, et le nom que je dois porter moi-même. A Lou-Tcheou ou aux environs, j'ai sans aucun doute une famille, dont je me ferai reconnaître, et par laquelle je serai peut-être renseigné. Enfin je puis tout supposer, tout espérer. C'est pourquoi je veux faire ce voyage.

— C'est ce que je te conseille en effet, dit Mengli, car il serait insensé à toi de te mettre tout simplement à parcourir à l'aventure les diverses provinces, dans l'espoir de découvrir les traces de tes parents; mais tu n'iras pas seul à Lou-Tcheou, je suppose.

— Qui donc m'accompagnerait?...

— Ne sommes-nous pas frères? dit Mengli, que ma question semblait avoir navré.

— Sans doute, mais un frère doit-il exposer gratuitement son frère bien-aimé aux ennuis, aux fatigues.

— Un frère, répliqua Mengli, doit-il laisser son frère bien-aimé livré à lui-même sans appui, sans moyens d'existence?

— C'est vrai, je ne possède rien, mais j'ai du courage.

— En plus du courage que je saurais avoir comme toi, dit Mengli, je dois pouvoir, quoi qu'il arrive, disposer de certaines ressources.

— Frère, lui dis-je, que ceci te soit répondu sans que ton cœur en éprouve aucune blessure; mais, tu le sais, des biens que tu possèdes, ou posséderas, la grande et sainte loi de piété filiale qui est notre première loi, ne saurait permettre qu'il me revînt aucun bénéfice.

— Je le sais, et je n'en veux plus parler; mais laissant ces biens auxquels tu ne veux, ni ne dois prétendre aucune part, dis, n'est-il pas des biens qui me sont absolument personnels, et que j'ai le droit de t'offrir, et que tu n'as pas le droit de refuser?

Sur quoi Mengli, le tendre Mengli, me prenant dans ses bras et les yeux mouillés de larmes, la voix tremblante d'émotion : « Ma profonde amitié, écho de l'amitié que tu me portes, continua-t-il, mon dévouement, frère du dévouement que tu aurais pour moi en pareil cas, ne sont-ils pas choses qu m'appartiennent en propre, et que je puis apporter en la douce communauté formée entre nous du jour où je suis entré dans la maison où tu étais?... Ne voudras-tu pas que de ma faiblesse jointe à la tienne nous réussissions à faire peut-être une force contre le hasard d'une difficile entreprise? me refuseras-tu d'être de moitié dans tes espérances comme dans tes fatigues? me contraindras-tu au cruel appauvrissement de ton absence? aux angoisses qui me reviendraient des incertitudes où je serais en pensant à toi? Voudrais-tu que j'eusse pour toi des craintes de découragement, de défaillance? Crois-tu que j'ignore que dans mon amitié tu as quelquefois trouvé, comme moi souvent dans la tienne, le reconfort, l'énergie; et devrais-je, éloigné de toi, me dire : « En ce moment peut-être, il est triste, abattu, et si j'étais là il serait gai, plein d'ardeur?... Non, tu ne voudras pas, tu ne pourras pas me condamner à cet isolement fait de ton isolement à toi.

— Mais alors?...

— Alors, répéta-t-il vivement et plus pressant, plus caressant encore, si tu pars, je pars, je n'emporte avec moi pour te venir en aide que les aimantes richesses de mon cœur, ces biens dont tu peux, sans manquer aux saintes lois, accepter le partage. Nous partirons, et nous réussirons, j'en ai l'assurance, nous retrouverons ceux que tu cherches. Vois-tu, frère, quoi qu'en disent les philosophes, et souvent même notre digne maître lui-même, j'aime à croire à la puissance particulière, à la bonté spéciale de certaines divinités qui doivent veiller sur les bons cœurs.

— En quoi, repris-je, tu ne fais que rester fidèle aux sentiments de ta mère, dont l'âme douce a parlé dans ton âme, et je dois d'autant mieux pencher à croire comme toi, que ma pauvre mère aussi, lorsque je l'ai entendue, professait la plus absolue confiance en la divinité qui devait un jour, disait-elle, lui rendre son enfant.

— Et elle le lui rendra, j'en suis certain ! s'écria Mengli, en m'embrassant de nouveau. Puis, de cet accent qui toujours portait en moi tant de persuasion : « Et vois-tu, continua-t-il, ne crains pas que nous soyons embarrassés pour nous suffire en route. Sais-tu ce que nous ferons ? Eh bien ! déjà tu as le pinceau facile, tu sais cadencer les vers...

— Moins que toi, me hâtai-je de repartir.

— Soit ! fit Mengli, moins, autant ou plus, peu importe, mais tous deux nous irons chantant, écrivant, célébrant les pays que nous verrons, les fleuves, les ruisseaux, les fleurs et les bonnes gens que nous aurons trouvées sur la route, et l'amitié qui nous lie, et le but pieux de notre voyage. Dans le grand empire, tu le sais, bienvenu est toujours celui qui sait distiller le parfum de la pensée et faire résonner les harmonies du langage. On nous verra jeunes, courageux, on nous accueillera... Tu verras, tu verras, nous irons facilement, gaiment au but.

— Parce que tu seras là pour me soutenir, m'inspirer, cher Mengli ; sans toi, oh ! que je serais seul et faible !

— Mais tu ne seras pas seul, mon frère ! »

Et nous nous embrassâmes encore. Et il me semblait qu'il y eut à mon corps comme à mon esprit des ailes prêtes à me porter au but heureux du voyage, tant se continuait toujours irrésistible, toujours puissante, la tendre influence de ce frère adoré, qui était comme le génie de mon existence, et loin duquel, je le sentais bien, je serais tombé en une vraie tristesse de mort.

Quand donc le docteur eût abordé la question de mes projets, avec cet accent d'heureuse résolution qui résultait des joies qu'il venait d'éprouver :

— Le projet est tout formé, dit Mengli, et si vous voulez l'entendre....

— Sans doute.

Et Mengli qui avait pris évidemment l'avance parce que, d'instinct, il craignait que je ne portasse pas la même conviction en l'esprit de notre vieux maître, Mengli fit de notre future entreprise un tableau qu'il eût été difficile de ne pas trouver essentiellement heureux et séduisant.

En l'écoutant : « Très bien ! » faisait de temps en temps le docteur, qui souriait de son sympathique sourire. Et naïvement nous pensions qu'il allait en fin de compte nous engager à partir le plus tôt possible ; mais, après un silence méditatif : « Assurément, fit-il, tout cela serait charmant et digne de deux braves et pieux enfants comme vous. Nul doute, même, que le succès ne fût le prix d'aussi vaillants et intelligents efforts, et je me laisserais volontiers gagner à votre candide persuasion toute faite de piété filiale. Mais, si vous m'en croyez, nous mettrons provisoirement ce beau projet en réserve. J'en ai un autre que je crois moins difficultueux, quoique également bon. Toutefois j'ai besoin de le mûrir encore. Nous en reparlerons bientôt, c'est-à-dire dans deux ou trois jours. Encore un peu de patience.

— A bientôt ! dîmes-nous, avec notre déférence accoutumée. Mais quand nous nous trouvâmes seuls, nous ne pûmes nous empêcher de regretter l'abandon du projet qui avait souri à nos jeunes esprits aventureux...

XIII

ÉCROULEMENT

Pleins de confiance en la sagesse de notre vieux maître, nous attendions qu'il nous fît part du dessein rêvé par lui, quand, au matin du second jour, lorsque, en m'éveillant, je cherchai des yeux le vieillard, qui toujours était sur pied avant le lever du soleil, dont il allait d'ordinaire saluer les rayons au seuil de l'ermitage, je fus tout étonné de le voir encore sur sa couche. Je lui adressai la parole, et je n'entendis pour réponse qu'une sorte de sourd murmure. Je courus auprès de lui. Je le trouvai immobile et comme paralysé de tous ses mouvements. Ses yeux toutefois lançaient encore de vifs regards, et ses lèvres s'agitaient impuissantes à moduler les faibles sons qui sortaient de sa gorge. Quand il m'aperçut, il fit un effort pour me parler. Je pus comprendre qu'il disait : « Mengli ! Mengli ! » Alarmé, je voulus lui donner des soins, mais trouvant la force de remuer la tête comme pour dire que c'était inutile, il articula encore assez distinctement le nom de mon frère ; et son regard se fit à la fois impérieux et suppliant, pour me demander d'aller chercher celui qu'il appelait.

Je sortis donc, non-seulement pour lui obéir, mais pour avoir au plus tôt l'assistance d'un médecin. Je courus d'abord auprès de Mengli, qui se rendit en toute hâte à l'ermitage, pendant que j'allai prévenir l'homme de l'art, qui vint aussitôt avec moi.

Quand nous rentrâmes, Mengli était agenouillé près du lit du docteur, dont il semblait écouter les paroles entrecoupées. Je m'inclinai à côté de mon frère ; et le vieillard ayant pu soulever ses mains les posa sur nos têtes. Puis nous entendîmes qu'il disait : « Toujours... » Mais sa voix s'éteignit, ses bras eurent une sorte de roidissement convulsif, ses yeux se fermèrent. Le médecin, qui s'était avancé, mit la main sur le cœur, et d'un hochement de tête il nous fit entendre que notre cher et vieux maître ne connaîtrait plus ni la joie ni la peine.

. . . .

Est-il besoin que je dise dans quelle amère douleur cette mort inattendue nous jeta, mon frère et moi ? Faut-il que j'atteste la profonde piété qui nous inspira l'un et l'autre pour rendre à ce sage les honneurs qui lui étaient dus ?

Les funérailles achevées, et nos dernières invocations faites sur la pierre dont on avait couvert les restes du docteur, à côté de ceux qui avaient été si longtemps l'objet de son culte filial, Mengli rentra avec moi dans cet ermitage où nous ne devions plus entendre la douce parole du bon vieillard, mais qui pour nous était encore tout plein de sa chère présence, de son touchant souvenir.

Chose étrange alors, et comme si en franchissant le seuil de cette petite maison, sanctifiée par le long séjour de notre noble ami, il se fut trouvé tout à coup sous le froid empire d'une contrainte secrète, il arriva qu'au lieu du Mengli confiant, expansif, ardent à l'amitié, j'eus devant moi un être observant la plus désespérante réserve, contenant ses propos, répondant à peine à mes intimes questions. Je crus d'abord à l'abattement résultant du chagrin. Je lui demandai s'il était souffrant. « Non, »

fit-il, sans s'expliquer davantage. Alors je parlai du retour probable au projet que nous avions formé ensemble, puisque celui du docteur demeurait pour nous inconnu. Je dis que mon intention était plus que jamais arrêtée de tenter l'entreprise.

— Puissent les bons génies accompagner tes pas ! dit Mengli en évitant de me regarder, et d'une voix qui semblait l'écho d'une singulière émotion intérieure, moi, je dois rester ici, ajouta-t-il.

Et comme mes yeux, cherchant le sens, semblaient lui demander la raison de cette résolution en si complet désaccord avec celle dont il aimait à parler quelques jours auparavant :

— Le docteur m'a fait jurer de continuer à ses morts les honneurs de chaque jour, dit-il ou plutôt balbutia-t-il, de telle sorte que, malgré son apparente gravité, cette raison pouvait me paraître un simple et insignifiant prétexte allégué au hasard.

— Pourquoi donc, demandai-je, a-t-il exigé ce serment de toi plutôt que de moi?

— Sans doute il a pensé que tu devrais, par piété filiale même, quitter ce pays.

Cette fois la réponse pouvait sembler plausible et je l'acceptai comme telle ; mais un froid me serrait le cœur et j'allais, je crois, fondre en larmes lorsqu'entra un des plus considérables et des plus honorables habitants du pays que, par un testament, dont il l'avait fait dépositaire en prévision de tout évènement, le docteur avait chargé, comme le permettent nos sages lois, de lui succéder en la tutelle de Mengli, et de me mettre en possession des choses qu'il laissait...

Mengli s'en alla avec son nouveau tuteur.

Le lendemain ils revinrent ensemble pour faire à mon intention une sorte d'inventaire du petit avoir du vieillard; on devait vendre ce qui pourrait être vendu, et j'en aurais le produit : mais je demandai qu'il ne fût touché à rien et que le pavillon même du solitaire restât tel qu'il l'avait laissé, comme une sorte de temple consacré au souvenir et confié aux soins de mon frère. Je ne consentis à recevoir que huit ou dix onces d'argent qui furent trouvées dans un meuble, et qui constituaient toute la fortune métallique du vieillard au moment de sa mort, comme elles allaient être toute la mienne au moment de me mettre en route.

Tout ayant été fait selon mes désirs, les deux visiteurs me quittèrent, de telle sorte que je n'eus ce jour-là aucun entretien particulier avec Mengli, dont la façon d'être avec moi, devenait de plus en plus étrange ou mystérieuse.

Dès le même jour d'ailleurs je descendis au port pour y chercher les moyens de passer en terre ferme.

Justement dans la rade se trouvaient ancrées plusieurs jonques, dont l'une devait partir le surlendemain, et l'autre le jour suivant, pour Ning-Po. Je m'inscrivis comme passager sur celle dont le départ était le plus rapproché.

En traversant la ville, comme il m'était interdit de franchir le seuil de la maison qu'il habitait, j'envoyai quelqu'un pour instruire Mengli de mon prochain départ, ce qui était assez lui dire que je désirais le voir. Bientôt arriva à l'ermitage la vieille Houngiu qui, d'ailleurs, avec un visible embarras m'annonça que mon frère, sans être gravement malade, se trouvait cependant indisposé à ce point de ne pouvoir quitter la chambre. Je parus encore accepter pour valable cette raison, qui certainement n'en était pas une ; et je me bornai à charger Houngiu d'apprendre à Mengli l'heure fixée pour mon départ.

Le lendemain ce fut le tuteur seul de mon frère qui vint me voir. L'indisposition, évidemment voulue de Mengli, continuait, et le brave homme était chargé de m'exprimer les regrets de celui-ci, qui tout au moins espérait pouvoir se trouver au port pour m'embrasser avant l'embarquement.

Je laissai dire encore le brave homme : mais quand il fut sorti, mes sanglots éclatèrent, car cette indifférence réelle ou simulée, cet éloignement, à l'heure où m'eussent été si bonnes les marques de tendresse et de sympathie, étaient comme un fardeau écrasant mon cœur.

Je passai dans les larmes, dans l'abattement cette journée et la nuit qui suivit. Enfin le moment étant arrivé où je devais quitter l'ermitage, pour n'y plus revenir peut-être, j'allai me prosterner sur la pierre qui recouvrait les restes de mon vieux maître, au bon génie duquel je recommandai ma pauvre âme souffrante. Houngiu parut qui, comme c'était convenu, devait prendre les clefs du pavillon, et qui m'affirma que je trouverais mon frère au port.

Je partis donc, portant moi-même au bras mon léger bagage.

Au port, point de Mengli. Jusqu'au moment de monter dans le canot qui devait me conduire à la jonque, je ne cessai d'interroger des yeux la route de la ville. Rien ! Enfin j'entrai dans la barque, et les rameurs m'éloignèrent de cette terre où je laissais tout ce qui jusqu'alors avait donné la vie à mon cœur. A travers les larmes qui brûlaient mes joues, je regardais fuir le rivage et il me semblait que peu à peu me gagnait une sorte d'anéantissement où allait s'éteindre mon être.

Tout à coup cependant, mais comme nous étions déjà trop loin pour que, même en faisant force de rames, il fût possible à une chaloupe de nous atteindre avant que la jonque cinglât vers la haute mer, je vis, je reconnus courant sur la rive, Mengli qui agitait les bras vers moi et qui semblait me jeter ses adieux. Je me levai pour répondre aux signes que faisait mon frère; mais alors je vis qu'après être resté un moment immobile la face tournée vers moi, il tombait — sans doute évanoui — au bord de la mer. Puis un groupe se formait autour de lui et on l'emportait...

L'instant d'après, ayant à peine conscience de moi-même, j'étais assis sur le pont de la jonque, et le vent, prenant de plein dans les grandes nattes de bambou suspendues aux mâts, eut bientôt changé le rivage en une ligne confuse qui était bien l'image de mes vagues, mais navrantes pensées.

XIV

UN JOYEUX COMPÈRE

En vérité, le navire emportait en moi une sorte de corps sans âme qui n'éprouvait guère d'autre sentiment que celui d'un graduel anéantissement.

Du but de mon départ, du devoir auquel j'obéissais, des espérances que j'avais précédemment conçues, des moyens que je devrais mettre en œuvre, lorsque mes maigres ressources seraient épuisées, pour me suffire en gagnant la province du See-Tchouen, la ville de Lou-Tcheou, but de mon pieux pèlerinage : nulle préoccupation en ce moment. J'étais frappé de la plus grande inertie morale.

Immobilisé à la place où je m'étais mis en arrivant sur la jonque, les yeux machinalement fixés sur l'horizon, dont les bornes incertaines se reculaient de plus en plus, j'avais dû rester un temps assez long sans prendre garde à rien de ce qui m'entourait, ou de ce qui pouvait se faire dans mon voisinage.

Il me souvient même que j'avais perçu, en n'y accordant aucune attention, les éclats d'une fort bruyante voix qui détonnait tout près de moi.

Forcé fut bien cependant de sortir de ma torpeur quand je me sentis assez rudement frapper sur l'épaule ; et quand j'entendis que cette même voix disait à mon oreille : « Eh ! eh ! jeune homme, voilà qui est assez rêver et assez contempler un



La séparation, dessin de Scott.

rivage qui n'a plus de forme appréciable. Bonjour, ne me reconnaissez-vous pas ? »

Je me retournai pour dévisager l'auteur de cette familière interpellation. C'était un homme entre deux âges, de mine pleine et joviale, de tournure rondelette et assez commune. Les deux mains sur un ventre rebondi, il se tenait comiquement campé devant moi, et me regardait, en riant d'un gros rire vulgaire.

En vain cherchai-je à me rappeler où j'avais pu voir cette physionomie, qui ne m'était pas absolument nouvelle, mais sur laquelle je ne parvenais à placer aucun nom.

— Bon ! fit-il, ne vous creusez pas si laborieusement la cervelle, mon cher enfant; car il est possible que, tout en m'ayant quelquefois rencontré, vous ne sachiez ni qui je suis, ni comment je m'appelle. De fait nous sommes compatriotes ; tous deux de Thing-Haï, c'est ce qu'il y a de plus positif. Mon nom : Tchao-Niang, ma profession, j'étais, mais (les bons génies en soient remerciés !) je ne suis plus peintre, plus du tout ! Tout cela, n'est-ce pas ? ne parle guère à votre souvenir, c'est que vous n'avez fait que m'apercevoir dans le pays sans me remarquer. Il n'y a pas d'injure à cela, mon garçon, » et l'homme me frappait de nouveau sur l'épaule, puis il

reprit : « mais moi, c'est différent, je vous connais, je sais qui vous êtes, et je suis tout prêt à vous raconter votre histoire, si vous voulez ; car, elle est assez répandue là-bas, après tout ce qui s'est passé; mais mieux vaut que je vous raconte la mienne. »

Sur quoi je fis un signe pour témoigner à l'homme que je le dispenserais volontiers de la peine qu'il voulait prendre.

— Oh ! ce ne sera pas long ! Tenez, jugez. Peintre, métier de misère et de mépris, comme vous savez. (1). Ah ! s'il en était de la peinture comme de la médecine, quelle illustration n'aurais-je pas ! car je crois que dans ma famille on a barbouillé des fleurs, des maisons, des figures depuis que l'empire du milieu est empire du milieu. Né dans le barbouillage, je devais être inévitablement un barbouilleur, c'est-à-dire un meurt-de-faim, trop heureux quand il avait quelques grains de riz à se mettre sous la dent. Mais voilà qu'il y a quelques mois, plus rien de cette détresse ! Un cousin, un brave cousin qui était allé faire fortune au pays doré des barbares, m'est revenu sous le double aspect d'un riche cercueil où son corps reposait dans un lit de chaux vive (2) et d'un coffre très lourd tout plein de beau métal jaune et de papiers de banque, à moi légué par le cousin qui, se souvenant sans doute du triste état où il m'avait laissé, a voulu rompre en ma personne la fatale hérédité du barbouillage; de telle sorte que l'un des plus misérables habitants de Thing-Haï, s'est trouvé tout-à-coup l'un des plus riches. J'ai fait convenablement inhumer le bon cousin; j'ai pris et observé le deuil pendant les mois qu'ordonnent les rites; mais en me promettant bien qu'une fois cette funèbre période achevée, je rachèterais par une vie de loisir, de grand air, de mouvement, de bonne chère, tout mon passé de labeur, de réclusion, d'immobilité, de privations. Et d'abord je m'étais promis de voyager, dans les meilleures conditions de bien-être, cela va de soi, étant donné que mes moyens me le permettent. Et voilà, je pars; je suis parti ! Quand je m'arrêterai? je n'en sais rien, mais, en tout cas, ce ne sera pas avant d'avoir vu beaucoup, beaucoup de pays : charmants ou affreux, riches ou pauvres, il m'en faut de toutes sortes, pour comparer, pour juger ; outre que j'aime le changement, pour en avoir toujours été privé, j'éprouve le besoin d'étudier, d'observer, ce fut toujours chez moi un penchant, un goût fort prononcé et j'y veux enfin donner satisfaction. Oui ! et largement. »

Le petit homme avait, me semblait-il, articulé ces dernières paroles avec une emphase qui pouvait permettre de douter qu'elles fussent l'expression fidèle de sa pensée.

Libre à lui toutefois de dire vrai ou de dissimuler, et en somme je continuais à le regarder d'un œil complètement indifférent et à l'écouter d'une oreille assez distraite.

— Toutefois, reprit-il, pour commencer mes études, mes observations, j'ai résolu de visiter une des provinces qu'on m'a dit l'une des plus belles du grand empire, la province des See-Tchouen que traverse le fleuve Bleu, qui, là, est encore près de ses sources.

— Sée-Tchouen ! fleuve Bleu ! répétai-je, rappelé que j'étais par ces noms aux réalités de ma situation.

— Oui, continua le petit homme rond, il y a là surtout, paraît-il, sur les rives du beau fleuve certaine ville de Lou-Tchéou qu'on dit admirablement située, d'un aspect délicieux. Je veux la voir.

— Lou-Tchéou, répétai-je encore, et cette fois avec un véritable intérêt, vous allez à Lou-Tchéou ?

— Directement, c'est mon intention formelle, et par les voies les plus rapides, car je n'entends pas moisir en chemin.

— Ah ! soupirai-je, quelque peu mordu d'envie par cette impétueuse assurance.

— Qu'est-ce à dire, fit l'homme.

— Lou-Tchéou est mon pays de naissance, répliquai-je timidement, je compte m'y rendre pour tâcher de retrouver les traces de mes parents.

— Tiens ! tiens ! mais voilà qui est fort bien vu ! En ce cas nous pourrons faire route ensemble, si toutefois ma compagnie vous agrée.

— Sans doute mais...

— Mais, quoi ?. Ah ! j'entends vous ne pensez pas pouvoir disposer des mêmes moyens que moi, et alors... Eh ! qu'à cela ne tienne, mon enfant; vous allez voir qu'il est facile d'arranger tout de façon à ce que le voyage s'accomplisse aussi vite pour vous que pour moi... Quand il y a pour un, il y a pour deux, n'est-ce pas ? à la table comme au transport, c'est démontré, reconnu, prouvé. Donc, voilà qui est dit, nous voyageons ensemble. Et cê sera, je vous assure, à la même heure, au même instant que nous ferons notre entrée dans la belle ville de Lou-Tchéou, ce qui ne tardera pas.

— Mais... voulus-je encore hasarder.

— Fort bien, interrompit le peintre enrichi, je sais ce que vous allez dire : que votre dignité s'oppose à ce que vous acceptiez mon offre, car vous seriez gratuitement mon obligé, que ceci, que cela... Bon ! je prévois tout et j'arrange tout. Donnant, donnant. Je vous offre le transport, l'entretien, la célérité. Vous, vous m'offrez en retour, à moi simple ignorant, pauvre illettré, la société d'un jeune esprit déjà plein de savoir et de belles connaissances...

Et comme je semblai vouloir protester :

— Oh ! ne vous récriez pas, reprit-il, on n'a pas été comme vous le disciple aimé, assidu de l'illustre docteur Lao-tsang, pour n'avoir pas contracté à ses leçons, la force des pensées et les charmes du langage... D'ailleurs on parlait déjà de vous là-bas, à Thing-Haï.

— De moi !

— Oui, sans doute, oh ! je sais... ce que je sais. Et, vous comprenez, maintenant que me voilà passé à la classe... supérieure, j'ai besoin, n'est-ce pas ? d'acquérir les manières qui conviennent à ma condition, de polir mon langage, d'orner mon esprit

1. En Chine on ne voit, dans l'artiste, qu'un manœuvre qui travaille pour vendre ce qu'il a confectionné. Chaque peintre — au moins le peintre d'images communes, — est à la fois producteur et vendeur en magasin. Il se trouve ainsi rangé dans la classe la plus méprisée de la société chinoise. (Dubosc : la *Chine contemporaine*.)

2. Nous avons déjà remarqué que les Chinois qui s'expatrient ne sauraient se faire à l'idée que, en cas de mort, leur dépouille ne retournât pas dans la terre natale. Aussi sur tous les points d'émigration chinoise, notamment en Californie, trouve-t-on des espèces d'associations, fondées sur le principe des compagnies d'assurances mutuelles, pour le rapatriement des morts.

et mon cœur, toutes choses auxquelles vous pouvez contribuer, vous l'élève chéri du sage docteur Lao-tsang. Au surplus je ne serais pas fâché qu'il fût tenu note des divers incidents de notre voyage, et d'une façon toute particulière. Je compte sur vous encore pour cela. Vous voyez que votre tâche sera rude.

— En effet, dis-je en souriant, elle serait de quelque importance.

— Oh ! ne riez pas, se hâta de répondre le petit homme; ne dites pas elle serait, mais elle sera, car j'espère bien que c'est marché conclu entre nous, qu'il n'y a plus à s'en dédire d'une part ni de l'autre. C'est entendu ! vous acceptez pour m'obliger; j'accepte parce que j'y trouve de grands avantages. Et en route de compagnie ! Que les vents nous soient propices ! Que les bons génies nous prêtent assistance ! Nous allons d'ailleurs sceller notre convention la tasse et les baguettes (1) à la main, car je sens que l'air de la mer m'a profondément creusé l'estomac et fortement desséché la gorge.

Sur quoi, mon futur patron, avant que j'eusse pu rien lui répondre, avait fait étendre entre lui et moi, sur un coffre bourré de provisions, une natte où deux domestiques, empressés à ses ordres, dressèrent aussitôt tout un service de mets conservés et de boissons généreuses. Et l'instant d'après, sollicité par le jovial petit homme, entraîné par son exemple, étant donné d'ailleurs que j'étais parti à jeûn et qu'à l'âge ou j'étais la nature ne perd jamais ses droits, l'instant d'après, je me trouvai mangeant, buvant, devisant avec le singulier voyageur, je ne dirai pas le plus gaiment, mais le plus naturellement du monde.

A tout prendre au surplus, ce richard de fraîche éclosion, qui n'était pas tout-à-fait un étranger pour moi, me semblait être un très-naïf, mais excellent personnage; les propositions qu'il m'avait faites devaient me paraître d'autant mieux acceptables que j'avais songé à me procurer des aubaines partielles de ce genre, pour subvenir à mes besoins au cours du voyage ; et loin donc de croire m'engager inconsidérément avec lui, je ne pouvais, au contraire, que remercier le sort qui l'avait placé sur ma route.

Je n'aurais vraiment pu désirer un début de plus favorable augure pour le succès de mon aventureuse tentative ; mais quelque satisfaction qu'il m'en pût revenir, quelque communicative que fût la franche gaité du sympathique Tchao-Niang, je ne réussissais pas cependant à m'arracher si bien aux pensées qui peu auparavant m'absorbaient encore tout entier, que mon regard ne prît tristement de temps à autre la direction de cette terre qui s'effaçait de plus en plus à l'horizon.

Tchao-Niang s'en aperçut. Eh ! fit-il, toujours des regrets de ce côté. Oh ! je sais, le frère, le bon frère est resté là-bas, le brave, le charmant petit Mengli.

— Mengli ! répétai-je tout heureux, comme s'il se fut écoulé un siècle depuis que ce cher nom n'avait pas resonné à mon oreille.

— Eh bien ! oui, Mengli, croyez-vous que je ne sache pas son nom ! vous l'aimez donc bien ?

— Oh ! fis-je.

— Et lui ne vous aime pas moins, j'imagine.

— Oh ! soupirai-je.

— Hein ! Quoi ! on dirait que vous en doutez. C'est mal, entendez-vous, très-mal, fit Tchao-Niang, avec un accent de reproche aussi sérieux que singulier.

Comme je le regardais étonné :

— Oh ! vous comprenez, moi, je parle d'après ce qui était de notoriété publique à Thing-Haï. Au surplus, tenez, nous allons ajouter une clause à notre marché, mais à votre avantage, bien entendu. Donc il sera convenu que tant que nous voyagerons ensemble, je devrai faire en sorte qu'il puisse exister entre vous et votre frère une correspondance aussi rapide que suivie. C'est-à-dire que s'il vous plaît de lui écrire et s'il lui plait de vous répondre, mes gens, ou les auxiliaires que je croirai devoir employer seront aux ordres de tous deux pour le transport accéléré des messages qu'il vous conviendra d'échanger. Ainsi, dès notre arrivée à Ning-Po, où nous devrons forcément nous arrêter un peu, pour organiser notre train de voyage terrestre, vous pourrez me remettre une lettre, je l'enverrai ; et la réponse nous parviendra à Ning-Po, ou plus loin, selon les progrès de notre marche. Cela vous va-t-il?

— Sans doute, répondis-je.

— Ainsi répéta Tchao-Niang, dès l'arrivée à Ning-Po, premier messager en route...

— Fort bien ! dis-je, mais quand nous serons loin, très loin de Ning-Po, comment pourrez-vous?..

— Eh ! interrompit Tchao-Niang, c'est mon affaire, et non la vôtre. Tout est possible aux gens riches, entendez-vous ?

L'argument était à peu près sans réplique, je n'essayai pas de répliquer.

Et dès ce moment, tout en tâchant de faire honneur par un semblant de bonne humeur à la gaîté si franche, si engageante de l'homme qui, spontanément, me témoignait tant de libérale sympathie, je fus profondément préoccupé et de la forme à donner à mon premier message, et de la façon dont il allait être reçu...

La suite à la prochaine livraison.

Eugène Muller.

1. Baguettes analogues à ces grandes aiguilles de bois qui servent chez nous à faire de gros ouvrages de tricots, et que les Chinois emploient en guise de fourchettes, notamment pour prendre le riz. Le maniement de ces instruments exige une assez longue habitude.

LA SCIENCE EN FAMILLE

PLUIES ET POUSSIÈRES

Il y a, en ce moment, dans une petite ville du département de Saône-et-Loire, un certain nombre de braves femmes auxquelles vous ne sauriez ôter de l'esprit que l'année ne s'écoulera pas, sans que d'épouvantables catastrophes s'abattent sur le monde en général et sur notre pays en particulier, « car,

monsieur, vous dira l'une d'entre elles, le 15 avril au matin, il a plu chez nous du sang, du vrai sang. »

— En êtes-vous bien sûre ?

— Comment, si j'en suis sûre! C'était au point du jour; entendant que des gouttes tombaient, je me suis levée en toute hâte, pour aller ôter du pré où je l'avais laissé afin qu'il reçut la rosée, du linge blanchi la veille. Alors, monsieur, le ciel étant tout noir, l'air épais, et la pluie tombant drue, j'ai rapporté mon linge tout taché d'une eau rouge, épaisse, comme du sang qui commence à se cailler. C'en était, d'ailleurs. On eût dit des tabliers de boucher. Aussi, attendons-nous à de grands malheurs, car *jamais* pareille chose ne s'était vue. C'est un signe.

« Jamais », dit la bonne femme; ce qui prouve bien que oncques ne lui arriva de jeter les yeux dans un vieux livre d'histoire, car Dieu sait si au contraire les mentions de phénomènes analogues foisonnent dans les annales du temps passé.

Un certain Julius Obsèquens, qui, au quatrième siècle de notre ère, écrivit un livre des *Prodiges* en compulsant particulièrement les annales de la république romaine, cite presque à chaque page des pluies extraordinaires : pluie de sang, de chair, de soufre, de craie, de lait, de pierres, de cendres, etc., etc. Il n'était chose enfin qui ne chût du ciel, jusque là même que du temps de Numa il en tomba ce fameux bouclier, dit *Ancile*, qui devait être comme le paladium de Rome, et pour la conservation duquel le prudent roi imagina d'en faire fabriquer onze autres, parfaitement semblables, de façon à ce qu'il fût impossible de reconnaître et de dérober le premier.

Dès le temps de Romulus, d'ailleurs, il avait plu du sang; du temps d'Hostilius il plut des pierres sur le mont Albin, « en telle abondance et impétuosité que — dit un vieux traducteur — c'était comme nous voyons parfois les vents en toute violence chasser en terre la grêle à gros morceaux. En l'an 282 de Rome, il plut chair, laquelle tombant du ciel par pièces, les unes plus grosses, les autres plus petites en manière de neige, fut ravie et dévorée de tout genre d'oiseaux avant qu'elle fût parvenue jusqu'à terre. Ce qui en tomba sur terre demeura un long temps épars çà et là tant à la ville qu'aux champs, sans changer de couleur ni d'odeur, contre le naturel et coutume de chair morte... En l'an 264 avant Jésus-Christ, le lait, tombant des nues goutte à goutte, arrosa la terre d'une blanche rosée. En 213, en 203, en 200, autres pluies de pierres. En 207, en 161, autres pluies de lait. En 173 churent du ciel torches et falots ardents. En 126, autre pluie de sang. En 123, en 122, en 104, autres pluies de lait et pluie d'huile. En 96, dans le théâtre, pendant qu'on célébrait les jeux, il plut de la craie blanche, laquelle, ajoute le compilateur, fut estimée signe de grande saison et fertilité de blé »; car il est bien entendu que l'auteur du livre n'extrait des histoires le souvenir de ces prétendus prodiges que pour les transformer en autant de présages fatidiques, et il va de soi que durant le Moyen-Age, à la Renaissance et pour ainsi dire jusqu'au seuil de notre siècle (où, Dieu merci! le soin de tirer ces augures fut définitivement laissé aux commères) non-seulement il arriva souvent que des historiens même très-sérieux mentionnèrent ces pluies insolites, non sans leur attribuer à l'occasion quelque funeste influence. C'est ainsi que l'un des hommes les plus justement renommés pour son esprit de saine observation, Ambroise Paré lui-même, dans son livre des *Monstres*, après avoir déclaré « qu'*un* comète ne paraît jamais sans produire quelques mauvais effet, et sans laisser après lui quelque sinistre évènement », raconte comme quoi le 19 juillet 1550, en Saxe, près de Wittemberg, à la suite de l'apparition de deux armées qui furent vues et entendues combattant en l'air avec grand bruit, le sang tomba sur la terre comme une forte pluie pendant près de trois jours; que le même phénomène se produisit dans l'évêché de Dole en mai 1565 et qu'en juin de la même année la chose se répéta en Angleterre; qu'à Venise il tomba de la neige ensanglantée, sans compter les pluies de grenouilles, de poissons, etc., etc.; et ces *monstrueuses* productions du ciel, qu'il accepte avec les noms que leur donne la crédulité publique, ne laissent pas de lui causer autant d'effroi que de surprise.

Aujourd'hui rien n'est changé en principe à l'ordre de ces phénomènes, que nous trouvons communément signalés, et pour la fréquence desquels nous n'avons rien à envier aux âges plus ou moins éloignés qui ont précédé le nôtre; mais avec cette différence que, n'acceptant que sous bénéfice d'examen les désignations populaires des matières descendues du ciel, nous en déterminons plus exactement le caractère ou la provenance, sans attribuer d'ailleurs à ces accidents tout naturels la moindre participation au cours des destinées humaines.

C'est ainsi qu'après avoir constaté par exemple qu'une pluie rouge et boueuse est tombée en Saône-et-Loire le 15 avril dernier, nous apprenons sans le moindre frémissement d'épouvante « que — c'est « un compte-rendu officiel qui parle — le 25 du « même mois les habitants des deux départements « des Basses-Alpes et de l'Isère ayant vu passer « au-dessus d'eux pendant toute une journée des « nuages sombres, ce passage fut suivi d'une neige « abondante, non pas blanche mais de couleur « rouge brique. Cette neige rouge couvrit toutes les « montagnes à la hauteur de 2 à 3.000 mètres d'une « teinte ocreuse, au-dessus de laquelle se détachait « la masse parfaitement blanche des sommets plus « élevés. »

Nous avons lu cela, et nous n'avons nullement conclu à la présence du sang dans cette affaire, car nos savants bien avisés, ayant reçu par des correspondants des résidus de cette pluie et de cette neige rouges, les ont analysés et y ont tout simplement reconnu la présence de nombreuses particules minérales, démontrant que les nuages, auteurs de cette pluie et de cette neige, s'étaient rencontrés et confondus dans les hautes régions de l'atmosphère avec des tourbillons chargés de poussières enlevées à des terres contenant des combinaisons de fer, de mica, de feldspath. Et de là leur coloration.

D'où venaient ces tourbillons! Où s'étaient-ils emparés de ces poussières? C'est évidemment ce qu'on ne saurait déterminer, étant donné l'entrecroisement des courants dans les grandes hauteurs;

mais le fait de ce transport est indéniable, car les pluies de poussière, de sable ne sont pas rares, qui viennent souvent couvrir telle ou telle région, de particules terreuses, dont il est possible de reconnaître la provenance, et qui ont accompli avant leur chute des traversées considérables. Par exemple (et sans parler des cendres d'éruptions volcaniques que les vents transportent parfois à d'énormes distances) il arrive très-souvent que la Sicile et l'Italie méridionale reçoivent, sous forme de nuages secs, des sables que les courants atmosphériques ont enlevés du Sahara. Le même fait se produit, mais plus rarement, dans le midi de la France, notamment quand souffle le terrible *siroco* qui, venant du désert, semble presque toujours faire poudroyer le ciel, qu'il obscurcit d'une façon toute particulière.

En Chine, dans ce grand empire presque partout dépouillé de son ancienne végétation sylvestre, les pluies boueuses sont très-fréquentes, et cela parce que les vents qui se forment dans les montagnes, et que plus rien ne retient, n'*accroche* sur les plaines ni dans les vallées, sont continuellement chargés de poussières. Il est même démontré que c'est à ce



Pluies de grenouilles et de poissons, dessin de E. Morin.

poudroiement continuel de l'atmosphère que les Chinois doivent de ne pouvoir obtenir des laques aussi pures que celles des Japonais qui, habitant un pays entouré d'eau de toutes parts, ont une bien plus pure atmosphère.

Quoi qu'il en soit, si les tourbillons de poussières minérales d'une certaine nature, emportés par les vents et mêlés aux nuages, ou traversés par l'eau que laissent tomber ceux-ci, nous expliquent les prétendues pluies de sang, c'est en partant du même principe, mais en supposant des poussières d'une autre nature, que nous comprenons la formation, par marne, par la craie, des prétendues pluies de lait ; les prétendues pluies de soufre, chacun le sait maintenant, sont produites par des tourbillons qui, passant sur des forêts de conifères, de bouleaux, au moment de la floraison, en ont enlevé des nuages de pollen ou poussière fécondante de ces arbres. Les prétendues pluies d'huile dont il n'est plus mention, que nous sachions, de notre temps, et les prétendues pluies de chair incorruptible, dont les oiseaux se régalaient, sont à mettre au compte des illusions d'une autre espèce, ou peut-être aussi au compte des annalistes amis du merveilleux, comme il s'en trouva toujours pour inscrire tant de faits apocryphes de tous genres.

Les pluies de feu — torches et fallots ardents — ne sont autre, on le comprend, que le phénomène aujourd'hui bien défini, vulgairement appelé du nom de *pluie d'étoiles filantes*, et dû à des essaims d'astéroïdes (petits astres ou fragments plus ou moins volumineux de petits astres) qui, venant à froler ou heurter le tourbillon de notre atmosphère, s'échauffent, s'enflamment même par le frottement, et très-souvent, sillonnant l'espace des traînées lumineuses que nous savons, tombent en plus ou moins grand nombre sur la terre, — ce qui constitue les *chutes* ou *pluies de pierres*, dont il est si souvent fait mention dans les histoires anciennes et modernes.

Restent enfin les pluies de grenouilles, de crapauds et de poissons ; celles-là du moins méritent bien leurs noms, et n'ont pu jamais donner lieu à aucune méprise, car il est bien vrai, bien démontré qu'ici et là maints témoins ont vu de leurs yeux, notamment à la suite d'un orage, d'une bourrasque, toute une étendue de pays sur laquelle grouillaient des myriades de petites grenouilles, de jeunes crapauds, parfois même remplacés par une multitude de petits poissons se débattant et se mourant hors de leur élément. Chez nous, le fait, pour être avéré, n'en est pas moins rare, mais sous les latitudes intertropicales, il est d'une grande fréquence. Pourquoi? Parce que là-bas, beaucoup plus que chez nous, l'atmosphère est coutumière de ces tourbillons à force aspirante, qui sont les artisans premiers du phénomène. Ces trombes, ces cyclones (comme on les appelle maintenant), nous les voyons opérer en petit, et de la façon la plus innocente, quand, aux jours de bourrasques, ils vont pirouettant, poudreux entonnoirs, le long de nos routes, au coin de nos carrefours, soulevant, entraînant et faisant valser les fétus de paille, les débris de papier, qu'ils lâchent et dispersent un peu plus loin.

Ainsi en arrive-t-il quand un de ces tourbillons plus forts passe, par exemple, au-dessus d'une prairie humide, d'un marais, d'un lac, où abondent les jeunes grenouilles ou les jeunes poissons, que le temps orageux agite ou fait venir à la surface de l'eau. Ces petits êtres sont enlevés par l'aspiration de la trombe, qui, toujours tournoyant, les a bientôt emportés à de grande distance, et qui se disloquant, s'anéantissant, les laisse retomber.

Et ainsi les pluies d'animaux se trouvent ramenées, comme les autres, à des causes absolument naturelles.

Mais voici que dans ces dernières années un fait nouveau (dans les observations de la science s'entend) est venu frapper l'attention, en révélant d'une façon pour ainsi dire irrécusable, que depuis les siècles des siècles, la terre reçoit, sans que ses habitants s'en doutent, des pluies d'une espèce toute particulière qui, peut-être, ne laissent pas de jouer un rôle assez important dans l'économie — pour ne pas dire avec les fatalistes, dans les destinées de la race humaine.

Pour les savants contemporains, deux faits singuliers se transformaient depuis quelque temps en questions qui restaient insolubles.

Etant donné que la plupart des végétaux accusent à l'analyse que des particules de fer entrent dans leur formation, l'on se demandait comment ils pouvaient puiser ce principe dans des sols qui, le plus souvent, n'étaient nullement de nature ferrugineuse, par exemple dans des terrains qui, reposant comme humus sur des roches granitiques compactes, éloignaient toute possibilité de communication avec des gisements de fer natif ou combiné.

D'autre part il arrivait qu'en se livrant à l'analyse des corpuscules qui, flottant dans l'air, composent ce qu'on appelle les poussières atmosphériques, on y trouvait en quantité notable des graines, microscopiques en quelque sorte, formées de fer à l'état dit natif, reconnaissables surtout parce qu'ils s'attachaient au barreau aimanté dont on les touchait.

Tout d'abord on dut croire que ces granules étaient enlevés par les vents avec les mille autres débris qui constituent les poussières et qu'ils provenaient, notamment aux environs des villes, de l'usure fragmentaire des roues des voitures, des fers des chevaux, des clous des souliers, etc... Et si on les recueillait loin des villes, loin des routes, où les mêmes effets pouvaient se produire, on devrait encore les croire transportés par les courants atmosphériques. Le plus étrange, toutefois, c'est que généralement ils étaient accompagnés de granules analogues d'un second métal, le nickel, qui est aussi rare, aussi peu employé que le premier est commun et universellement usité. D'où venait ce nickel ? Comment se faisait-il d'ailleurs que ces particules métalliques relativement lourdes, se retrouvaient presque invariablement mêlées à toutes les poussières qu'on recueillait soit au sommet des édifices dans les villes, soit en exposant des récipients nets sur l'herbe en pleine et lointaine campagne? Encore que quelques bons esprits (1) eussent un soupçon de l'évidente vérité, cette double question ne semblait guère trouver que d'assez vagues réponses, quand une remarque, due à M. Nordenskiold, le navigateur suédois dont on s'est dernièrement beaucoup occupé, vint permettre, de l'aveu de tous les savants, de formuler une assertion pouvant être considérée dès maintenant, comme une affirmation très-rationnelle.

Donc, cet intrépide explorateur se trouvait au Spitzberg, un pays où l'on ne saurait guère admettre que, quelque bonne volonté qu'ils y pussent mettre, les courants atmosphériques apportassent les particules de fer enlevées aux roues des fiacres ou aux souliers des piétons. Or, le sagace voyageur remarqua et recueillit sur les neiges éternelles de ces régions polaires des poussières qu'il eut la curiosité d'étudier, d'analyser. Et que trouva-t-il? qu'elles étaient presque exclusivement composées de particules de fer nickelé.

Alors, comme il savait que le fer et le nickel, soit séparés, soit combinés, sont les principaux éléments des pierres météorites qui tombent du ciel, les jours, par exemple, où selon le vulgaire il pleut des étoiles (des torches, des falots, selon les anciens), le savant arriva tout naturellement à conclure que ces poussières métalliques pouvaient

1. Parmi lesquels il convient de citer MM. Boussingault et Gaston Tissandier qui ont publié de très curieuses recherches sur la nature des poussières atmosphériques.

bien résulter du frottement ou du brisement des astéroïdes qui, on le sait maintenant d'une façon indubitable, circulent en nombre infini dans les espaces cosmiques.

Cette opinion obtint l'assentiment général de ceux qui avaient qualité pour l'examiner, et nul doute aujourd'hui pour les gens de science que ces pluies de pierres, qui causèrent tant d'effroi jadis à nos ancêtres, ne soient pour ainsi dire permanentes sur notre globe à l'état pulvérulent.

Ainsi, par cet occulte grésillement métallique du ciel — que les savants nomment chute de poussières cosmiques — s'expliquerait que partout, même dans les sols les moins rapprochés des gisements métalliques, les végétaux trouvent le fer qu'ils s'assimilent.

Et ainsi s'expliquerait que, soit en mangeant ces végétaux, soit en mangeant la chair des animaux qui les ont consommés, nous soyons fournis du fer qui, chacun le sait aujourd'hui, est un des principes indispensables de notre sang, auquel il donne et l'énergie et la couleur — jusque-là que, étant donné les tendances à l'anémie qui se généralisent, c'est à grand renfort de préparations ferrugineuses, qu'on s'efforce de rendre la vigueur aux sangs appauvris.

Nous serions-nous doutés, quand nous remarquâmes pour la première fois le pittoresque phénomène des étoiles filantes, que ces charmants météores, en décrivant là-haut leur étincelante traînée, avaient pour mission, peut-être spéciale, de saupoudrer nos champs, nos prairies, nos jardins, du spécifique souverain contre l'anémie ?

Mais il ne faut vraiment plus s'étonner des *fins* que l'on trouve un jour sans s'y attendre aux phénomènes du mouvement universel. Rien de perdu, rien d'inutile en cet ensemble où l'ordre est la première loi, et où les semblants d'irrégularité que nous appelons naïvement prodiges, ne sont le plus souvent que de magnifiques affirmations d'une grande, d'une admirable régularité.

E. M.

NOUVELLES

LE MOUSSE LŒTARÉ (1)

L'hivernage dans les parages de la Nouvelle-Zemble se prolongea cinq mois encore. Pendant ces cinq mois, la première occupation de réveil du lieutenant était de faire administrer à son prisonnier une abondante ration de coups de barre, jusqu'à ce qne l'animal terrifié et rompu se couchât à ses pieds. Le soir, sa dernière pensée était de reprendre le même exercice et tous deux, la barre et l'ours, obéissaient à qui mieux-mieux.

Au bout des cinq mois — et cela se comprend — l'ours n'avait qu'à s'imaginer voir l'ombre d'un bras levé pour se précipiter aussitôt sur le flanc, doux et soumis comme un gros mouton. Ce pauvre sauvage de la Nouvelle-Zemble était devenu l'ours policé le plus charmant que l'on pût rêver en Europe. A ce compte-là, il était largement nourri, suffisamment choyé, avait sa place au feu et à table et dormait sous le hamac de Lœtaré.

L'Équipage — à qui l'ennui aurait fait apprivoiser des baleines — l'avait adopté en père collectif et, franchement, c'était ensuite à envier d'avoir reçu tant de leçons de bâton, et d'être passé ours sur le navire-baleinier !

Enfin, après une éternité de bise et de ténèbres, de pêches au phoque et de chasses à l'ours blanc, on aperçut au loin un oiseau qui plongeait, — Vivat ! — et s'avisa de souffler un amical petit vent. La neige fondit, la lumière reparut, les bancs de glaces se rompirent, les banquises se mirent en voyage et le navire flotta bientôt sur la mer libre.

Le retour fut excellent — et si la brise venait parfois à verdir la mer, la brise passait bientôt son chemin et l'on n'y songeait plus. Les marins regardaient avec ravissement l'horizon se dessiner et venir à eux dans une vapeur sombre, et l'ours, avec douleur, l'horizon, derrière lui, fuir et s'effacer dans ses blancheurs de neige. Mais l'ours avait appris sur les reins et la tête l'obéissance, la patience, la résignation, comme l'homme arrive à les apprendre aussi à force de déceptions, d'imprévus et de douleurs.

L'ours et son maître Lœtaré, étaient devenus, à ce jeu-là, de très-intimes amis. Ils se divertissaient ensemble et causaient, l'ours donnant la réplique dans son guttural langage. Lœtaré partageait quotidiennement avec lui sa ration de biscuit, de légumes secs et de bœuf salé, et, le soir, tous deux s'en allaient de compagnie dormir, l'un dans son cadre, l'autre, dessous. L'ours faisait sentinelle en ronflant, et entrevoyant, dans des rêves friands, maints phoques dodus et sots qui se laissaient manger.

Ce manège dura tout le temps qu'il fallut au navire-baleinier pour traverser les mobiles déserts du Grand Océan, et pour atteindre au port de Marseille où l'on devait débarquer l'équipage et la cargaison.

Un jour, à l'aube, les mousses dans les vergues purent apercevoir là-bas, dans une chaude brume lumineuse, émerger de la plaine liquide — en commençant par le plus haut clocher, celui de Notre-Dame de la Garde la Bonne Mère et finissant par les quais des bassins — la grande et populeuse ville de Marseille.

Quelques heures encore, quelques tours de roue du gouvernail, quelques battements de cloche, quelques ordres dans le porte-voix, et la poulaine du navire-baleinier heurta la paroi du quai, et le pont jeta tout son personnel, pêle-mêle, sur les dalles blanches et hospitalières du port.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

QUATRIÈME VERRE

DE LA LANTERNE MAGIQUE.

Monsieur Lœtaré et Mademoiselle Violante.

Le lendemain du jour où le navire-baleinier avait atterri pour rouler maintenant flegmatiquement dans la vase du bassin, une petite caravane parcourait quelques-unes des rues voisines du port. Elle faisait arrêter tous les passants, s'écarquiller tous les yeux, s'entrebailler et s'épanouir toutes les bouches, s'interroger toutes les cervelles.

Assurément, vous ne vous en étonnerez pas, lorsque vous saurez une fois de plus, que le peuple français est le plus badaud de la terre, et que cette caravane se composait d'un très-jeune marin alerte, beau garçon et décoré de la Légion-d'honneur, d'un ours blanc haut de six pieds, muselé et à la chaîne et qui marchait tantôt debout, tantôt à quatre pattes entre deux matelots. Les matelots et l'ours restaient impassiblement graves, tandis que le jeune homme à chaque angle de carrefour — à droite, à gauche — lisait les indications municipales sur la plaque de tôle.

Pas un allant ou venant qui résistât à la tentation de se retourner, pendant qu'une troupe de gamins grossissait et moutonnait derrière, comme une blonde mer un peu houleuse.

Le conducteur de la caravane — vous l'avez im-



L'ours apprivoisé, dessin de E. Morin.

médiatement reconnu — n'était autre que Lœtaré, l'ours blanc, le fameux prisonnier de la Nouvelle-Zemble, et l'un des matelots, le harponneur chargé, depuis la capture et pendant la traversée, de poursuivre l'éducation du sauvage boyard à grand renfort de triques.

Enfin, cette singulière compagnie fit une pause au coin d'une rue, où Lœtaré venait de déchiffrer en royales majuscules : Rue Paradis. Lœtaré l'emboucha jusqu'au n° 6, où il commanda : halte !

La maison n° 6 avait tout au moins un premier étage, s'il vous souvient encore du premier chapitre de cette histoire.

Les marins entrent chez les gens, comme ils montent à l'abordage ; c'est l'éducation que leur a faite le métier, et, je n'y vois pas trop d'inconvénient.

C'est pourquoi la petite troupe s'engagea dans l'allée de la maison n° 6, sans plus de façon et se disposait à escalader la première rampe, quand le concierge s'élança hors de sa loge comme un dogue bourru.

Dans son empressement colérique, il donna presque de son nez ponceau contre le mufle de l'ours blanc, qui ébaucha un grognement de mauvaise humeur très significatif.

Le concierge bondit en arrière et faillit rentrer dans sa loge par les carreaux brisés. L'horreur l'avait rendu blême et si complètement muet, qu'il ne put proférer son interrogation professionnelle,

si monotone et si désagréable : qui demandez-vous?

— C'est bien, cria Lœtaré. — La première vergue, connu! et voilà tout ce monde-là échelonné pêle-mêle dans l'escalier jusqu'au premier palier, — le jeune marin en tête et ses trois compagnons en queue.

Tournez le bouton, S. V. P. Telle est la recommandation que portait la porte du premier étage sur un ruban de cuivre, et, comme cela plaisait à Lœtaré, Lœtaré tourna le bouton.

La caravane se trouva dans une vaste salle dont chaque encoignure et chaque pan étaient occupés par un monsieur assis devant un bureau — un escadron d'employés. Tous ensemble, ils tournèrent la tête d'un mouvement unanime, comme il est d'usage dans les administrations. En un clin d'œil, l'escadron eut franchi les tables, ouvert portes et fenêtres et la déroute fut complète sans mot crier. La salle était déserte.

Les matelots, Lœtaré et l'ours aussi, je crois, partirent d'un bruyant éclat de rire.

Ils riaient encore, quand une porte joua tranquillement et le visage placide et bonasse du gros



Le Retour, dessin de E. Morin.

armateur de jadis, père de la signora Violante, parut — et l'armateur entra. — Mais il ne lui fallut pas longtemps pour essayer d'une reculade, et, surpris par la troupe qui se dirigeait vers lui, pour se réfugier à la hâte derrière un énorme comptoir, massif comme une citadelle.

— Troun de l'air! exclama-t-il, avec autant d'épouvante que de colère; qu'est-ce que c'est donc?

Lœtaré avais mis à la main son chapeau de marin, et s'avançait avec force révérences, suivi de l'ours! L'ours, lui, avait posé, sans autre préambule, son menton sur le comptoir, et l'armateur s'était collé contre le mur.

— Que me veut enfin cette vilaine bête? Bagasse? Troun de l'air, parlerez-vous?

— Monsieur ne me reconnaît pas?

— Allez au diable ou faites sortir cet animal!

— Pardon! Si vous ne voulez pas m'écouter, je démuselle mon compagnon — mon ami — que je vous présente, Sa Majesté de la Nouvelle-Zemble et qui en a mangé bien d'autres qui vous valaient.

— Pas de mauvaise plaisanterie. Voyons, de quoi s'agit-il? Et vite.

— Il s'agit que je suis le petit mousse, à qui, il y a quatre ans, vous avez permis d'emporter l'aiguille de la signora Violante, votre jolie fille, pour atta-

cher sa future croix de la Légion d'Honneur. J'avais promis, j'ai tenu parole; voilà!

— Toi pol..., — Vous? Monsieur le marin? C'est parfait! C'est parfait! Cela fait votre éloge!

Et l'armateur ne pouvait s'empêcher d'admirer cette croix étincelante, si rare encore et si appréciée en ce temps-là. Il fallait la gagner dix fois et la bien gagner pour l'obtenir.

— Mais... cet ours...? hasarda l'armateur, que la présence de l'animal absorbait et inquiétait surtout et malgré tout.

— Cet ours n'est pas votre affaire; cela ne regarde que la signora Violante, votre jolie fille.

— Ma jolie fille! Ma jolie fille! Certainement. Mais encore?

— Je le répète, votre jolie fille. Elle m'a accordé cinq ans pour lui amener une fourrure vivante, et je l'amène. Il n'y a que quatre ans, j'arrive donc à temps.

— Ah çà! Mais il est fou, cet enragé petit mousse, murmura prudemment entre ses dents, l'armateur complètement ahuri.

— La signora Violante, s'il vous plaît?

— D'abord elle ne s'appelle pas Violante, mais Épicharis, s'il vous plaît, à mon tour.

— Violante — j'y tiens, ne me chicanez pas, dit Lœtaré. Vous refusez de la héler? Je m'en chargerai donc.

Alors, il asséna sur la muselière de l'ours un vaillant coup de poing; l'animal poussa un grognement terrible. A ce bruit formidable, qui valait le drelin-drelin de toutes les sonnettes, l'armateur essaya de s'enfoncer définitivement dans la muraille, et une porte s'ouvrit avec précipitation.

— Ah!

— Ah!

Deux cris de surprise étaient partis en même temps. L'un sortait du gosier de Lœtaré; quant à l'autre, il avait échappé à une charmante jeune fille de 18 ans, brune, vive, jolie, mise avec élégance et très gracieuse.

— Mon petit mousse! laissa-t-elle tomber de ses lèvres stupéfaites, sans s'inquiéter de papa, des matelots, de l'ours, tellement elle parut étonnée et contente.

— Votre cœur n'a rien oublié, mademoiselle Violante?

— Épicharis! releva l'armateur.

— J'aime mieux Violante. Votre père m'avait demandé une croix d'honneur, attachée avec l'aiguille dont vous raccommodiez une grande voile du temps jadis; la voici! Vous m'avez demandé, vous, une fourrure vivante; la voilà! et le tout avant l'époque convenue.

La jeune fille rougit jusqu'au bout des ongles. Elle ne savait plus que répondre et quelle contenance prendre; mais ses yeux étincelaient et un doux sourire errait sur ses lèvres, entre lesquelles se montraient trente ravissantes dents blanches — trente seulement.

Il faut ajouter aussi que le petit mousse avait grandi, qu'il était devenu superbe; que, dans ses regards hardis et sa bouche aux lignes fermes, se lisait une énergie peu commune, tandis que, sur son front, l'intelligence rayonnait. Vrai, c'était un beau brin de garçon. Épicharis avait vu cela, d'un simple coup d'œil, et se l'était déjà avoué au fond du cœur.

Lœtaré se tourna du côté de l'ours blanc, très-indifférent en apparence à cette reconnaissance, mais qui peut-être se ressouvenait par contre-coup de quelque signora bien aimée dans sa lointaine Nouvelle-Zemble. Lœtaré l'interrompit dans sa rêveuse nostalgie en levant le bras et, soudain, le formidable ours blanc fléchit sur les jambes et posant à terre l'arrière-train, s'étendit de tout son long de six pieds devant la jeune fille.

Epicharis se recula vivement avec un cri effarouché.

— Ne craignez rien, signora, s'empressa de dire Lœtaré en présentant sa main à la jeune fille, et il l'attira toute tremblante auprès de l'animal qui, avec un amical grognement d'obéissance, allongea sa grosse tête fourrée sur les jolis petits pieds mignons de la jeune marseillaise.

— Voilà, murmura le marin, d'un ton satisfait.

— Quelle bêtise, lâcha l'armateur hébêté!

Epicharis répondit à cette politesse de l'ours par un rire sonore et regarda en face le beau jeune marin avec une franchise toute cordiale et émue — car à ses yeux perlèrent des larmes.

— Quel diable de garçon, murmura l'armateur! Il me plaît, cet animal-là. — Quelle énergie! Quel courage! Dis donc... Dites donc, Monsieur Lœtaré, votre ours ne pourrait-il pas se démuseler tout seul?

— Impossible!

L'armateur alors se hasarda hors de sa forteresse — le monumental comptoir.

— Maintenant, Mademoiselle, que j'ai tenu mes promesses, il serait peut-être temps de vous rappeler les vôtres.

— Qu'est-ce que c'est encore, interrompit l'armateur? Ceci dépasse la plaisanterie, et...

— Pardon, beau-père, pas un mot ou je démuselle l'ours, interrompit Lœtaré; vous savez qu'il en a mangé bien d'autres.

— Comment? beau-père! beau-père!

Epicharis vint à l'armateur et, muette, l'embrassa, les bras autour de son cou, puis cacha vite en rougissant son visage sur l'épaule du cher bourru.

— Ah! ah! toi aussi? allons, bon! — et se tournant vers Lœtaré — dites donc, mon gaillard; vous pourriez sans doute bien faire un excellent capitaine au long cours, vous qui, en quatre ans, gagnez la croix d'honneur, prenez et éduquez des ours blancs?

— Je l'espère et j'ajoute même que cela me conviendrait assez.

— Nous en recauserons, satané démon, mon gendre, chevalier de la Légion d'Honneur.

Et il tendit une épaisse et bonne main au jeune homme qui la serra avec une effusion si solide, que la demoiselle, le père, le gendre, les deux matelots en eurent des larmes au bord des paupières. Quant à l'ours, il avait enfoui son museau entre ses deux pattes de devant, peut-être pour ne point laisser ses expressifs petits yeux noirs, trahir un sentiment — qualifié de faiblesse dans les régions hyperboréennes.

Les préparatifs, les emplettes, les formalités,

tout cela fut mené rudement. Quinze jours après, deux beaux jeunes époux se juraient fidélité et se promettaient d'éternelles années de fidélité. — Le public, à son tour, crut de bon ton et spirituel de se mêler comme toujours de ce qui ne le regardait nullement : — Les deux futurs étaient bien jeunes ! — Ce monsieur Lœtaré était je ne sais qui et venait on ne sait d'où ! — Cette demoiselle Epicharis devait finir par quelque sot mariage ! — Mademoiselle Epicharis et Monsieur Lœtaré laissèrent bavarder le monde et se contentèrent de s'adorer.

Quant au beau père, il ne quittait pas des yeux la croix d'honneur de son gendre ; il la faisait remarquer, à propos de tout et de rien, à ses employés, à ses clients, à ses amis, et en parlait tout seul quand on n'en parlait plus.

Le marin Lœtaré, qui chaussait toujours quelque idée à lui, refusait de signer le contrat et de dire le oui final, si la signora Violante ne lui permettait pas de coudre lui-même, son voile de noce avec la grosse aiguille — cause de sa fortune et de son bonheur.

Il fallut en passer par là. — Tout le monde riait à la maison, excepté lui, comme autrefois. — Par exemple, il cousit drôlement les ourlets. Entre un voile de fiancée et une voile de navire, il y a bien quelque différence.

Enfin, sauf un accroc ici et là, des points maussades un peu partout, Lœtaré vint à bout de l'ouvrage — et les fautes d'orthographe ne se virent pas trop.

Le mariage fut conclu.

Le beau-père était fou de son gendre ; le gendre, fou de sa femme ; la femme, folle de l'ours — et l'ours seul persista à rester raisonnable.

Depuis le soir de la noce, d'ailleurs, il couchait sur la descente de lit du nouveau ménage.

Cependant, le beau-père n'ayant pu, malgré sa bonne volonté et son adoration pour ses enfants, s'accoutumer suffisamment à la présence, aux manières et au langage de l'ours blanc, on convint un jour en famille, de faire cadeau du noble grand seigneur de la Nouvelle-Zemble, au jardin Zoologique de Marseille. — Ainsi fut-il ! Voilà pourquoi le jardin Zoologique de Marseille possédait un magnifique ours blanc — bon garçon. Il lui en avait coûté cher à la pauvre bête, mais tout s'oublie avec l'âge.

L'ours a, sans doute, lui-même oublié son histoire. Je n'ai jamais entendu dire qu'il en eût conté un traître mot aux militaires qui l'assaillent de lazzis au gros sel, aux nourrices qui lui envoient des pommes crues et aux bambins qui lui jettent des brioches chaudes — les bonnes gens !

AIMÉ GIRON.

SOUVENIRS DE LA RÉVOLUTION

LE MARIAGE DE MARCELLE

I

C'était au printemps de 1801. Le Consulat durait depuis près de deux ans et venait de se consolider par le traité de Lunéville. Le décret d'amnistie qui devait rouvrir la France à presque tous les émigrés n'avait pas encore été rendu, mais beaucoup d'entre eux, à l'aide de puissantes influences, avaient échappé à l'arrêt de proscription qui les frappait et, sous un gouvernement sûr de sa force, etaient revenus chercher l'oubli des tribulations de l'exil ; beaucoup de royalistes, qui étaient allés se cacher au fond de leurs provinces, pendant les orages de la Révolution, avaient également cru pouvoir revenir à Paris ; le faubourg Saint-Germain, morne et délaissé pendant plusieurs années, avait repris quelque animation.

L'hôtel d'Albercy, dans la rue Saint-Dominique était un de ceux où les propriétaires étaient rentrés après une longue absence. Ce soir là la marquise d'Albercy avait réuni un certain nombre d'amis. Après le dîner elle était assise sur la terrasse du jardin, au milieu d'un groupe de dames, pendant que les hommes se promenaient dans les allées et que les jeunes filles faisaient entendre leurs propos joyeux sous le feuillage des arbres. Il n'était pas nécessaire d'être un profond observateur pour reconnaître que ces dames appartenaient au personnel de l'ancien régime ; leurs physionomies et les détails de leurs toilettes éveillaient l'idée vague d'une protestation contre la société nouvelle. Les luttes ardentes que l'on avait traversées avaient imprimé aux visages et aux manières un cachet qui permettait de classer presque à première vue chacun dans un des partis qui se partageaient inégalement la France. La conversation était empreinte du royalisme le plus ardent, trahissait les regrets et les espérances de ceux qui, à mesure que le calme renaissait, rêvaient le retour prochain des Bourbons.

Parmi ces frondeuses du gouvernement actuel, il en était une qui se distinguait par l'ardeur avec laquelle elle affirmait ses haines et ses affections. Elle approchait de la quarantaine, mais sa beauté, qui avait dû être très remarquable, gardait en partie son éclat. Sa physionomie avait un caractère de virilité et d'énergie qui permettait de supposer que ses convictions ne s'étaient pas toujours formulées platoniquement. Ses grands yeux noirs avaient une flamme extraordinaire ; son teint bruni trahissait les habitudes de la vie en plein air ; elle était très distinguée et cependant sa toilette laissait deviner une profonde indifférence de la coquetterie féminine. Au moment où elle venait de formuler son opinion avec cette exaltation crédule des gens passionnés, qui se plaisent à croire ce qu'ils désirent et font dans leurs combinaisons naïves bon marché de la vraisemblance, la marquise l'arrêta, et lui dit à demi-voix :

— Vous m'effrayez, Laurence, car je vois bien que vous ne deviendrez jamais prudente ; vous sa-

vez cependant quels périls vous menacent. Je tremble qu'on ne soupçonne votre présence à Paris ! de grâce, prenez garde !

— Que puis-je craindre ici? Je me suis trouvée dans des passes bien autrement difficiles et j'en suis sortie.

— La police consulaire ne plaisante pas et, si elle mettait la main sur vous, elle vous infligerait la peine réservée aux émigrés en rupture de ban; songez que ce ne serait pas un malheur pour vous seule, si les portes d'une prison se refermaient sur vous.

Laurence, ou plutôt Mme de Martory, allait répondre, lorsqu'un domestique annonça la visite de M. Mauponit. Une impression d'étonnement et d'effroi se répandit sur tous les visages ; le nom qui venait d'être prononcé était celui d'un personnage qui occupait une position très élevée dans l'administration consulaire.

— Comment, marquise, dit la jeune baronne d'Elvas, vous recevez de pareilles gens chez vous?

— M. Mauponit est un galant homme qui a rendu d'importants services à plusieurs de nos amis.

— N'importe, il ne faut pas qu'il voie Mme de Martory ; Laurence, hâtez-vous de vous cacher.

Celle à qui s'adressait ce conseil n'eut pas le temps de le suivre. Le nouveau venu se présentait et saluait la marquise. C'était un homme grand, à la figure intelligente, à la tournure distinguée, l'œil était fin mais non dissimulé, et la gravité empreinte sur sa physionomie était exempte de tout pédantisme. Quoique ses cheveux commençassent à grisonner, il paraissait être dans toute la plénitude de sa force et de ses facultés.

— Mme la marquise, dit-il, si je m'étais attendu à trouver aussi nombreuse société, j'aurais choisi un autre moment pour venir vous présenter mes hommages.

— Vous êtes toujours le bienvenu ici, M. Mauponit.

Il sourit, car, si l'accueil de la maîtresse de la maison était affable et courtois, l'attitude des autres personnes n'était rien moins qu'encourageante; il se sentait enveloppé d'une atmosphère de défiance et d'hostilité, lisait sur tous les visages cette réflexion :

— Que vient faire parmi nous cet importun? il aurait dû comprendre que sa place n'est pas ici.

Lui semblait ne pas s'en apercevoir et conservait une expression souriante. Son regard vif et pénétrant passa en revue les assistants. En apercevant Mme de Martory, il ne put, malgré son aisance d'homme du monde, retenir un mouvement d'étonnement qu'il réprima aussitôt. Ce léger tressaillement n'échappa pas aux personnes présentes, et la même réflexion vint à plusieurs d'entre elles :

— Pauvre femme ! elle est perdue.

La marquise, qui paraissait avoir beaucoup de considération pour M. Mauponit, était fort gênée. Afin de couper court à une situation qui devenait embarrassante pour tout le monde, elle proposa à son hôte d'aller le présenter à un ami qui se promenait sous les bosquets du jardin. Mais au moment où elle se hâtait de descendre avec lui les marches du perron, Mme de Martory, à la stupéfaction générale, se leva brusquement et s'avança vers elle.

— Madame la marquise, dit-elle, permettez-moi de m'emparer de M. Mauponit; il voudra bien m'accorder la faveur de quelques instants d'entretien.

Celui-ci s'inclina sans répondre et lui présenta son bras sur lequel elle s'appuya, puis tous deux s'engagèrent dans une allée écartée, tandis que le petit cénacle se perdait en conjectures sur l'incartade de cette femme qui courait si follement à sa perte. Quand ils se furent engagés sous l'ombre épaisse des grands arbres, à l'abri des oreilles indiscrètes, M. Mauponit prit le premier la parole :

— Quelle imprudence d'être revenue, madame ! Vous savez bien que la police est en éveil depuis la dernière conspiration, et que si l'on connaissait votre présence à Paris, personne ne parviendrait à sauver votre liberté.

—Aussi, quand on vous a vue paraître, mes amies se sont apitoyées sur mon triste sort et m'ont pressée de vous fuir. Mais moi j'ai voulu venir vers vous pour prouver à tous ma confiance dans votre loyauté.

Il put voir dans l'ombre les yeux de Mme de Martory qui se fixaient sur lui avec assurance.

— Vous avez eu raison, madame, vous saviez que le secret de votre témérité ne serait jamais violé par moi. Dieu veuille que mon dévouement n'ait pas à s'employer d'une manière plus active ! Dans ce cas il ne vous ferait pas défaut.

— Je le sais, vous avez eu bien souvent l'occasion de me le prouver, sans que j'y fisse appel.

— En me le demandant, vous m'auriez accordé une faveur qui m'eût été bien précieuse, mais qu'il ne m'était pas permis d'espérer. Je n'en reste pas moins votre obligé.

— J'aime à constater que la mauvaise société ne vous a pas gâté, on ne saurait être plus galant.

A la fin de ce colloque ils avaient pris un ton léger, doucement railleur; une nuance de persiflage aimable se mêlait à l'accent de leurs voix.

La plaisanterie était sans doute plus sur les lèvres qu'au fond de leurs cœurs, car un silence de quelques instants suivit ces dernières paroles. M. Mauponit prit le premier la parole.

— M. Mauponit, dit-il, peut-il se permettre de donner un conseil à Mme de Martory?

— Un conseil, mais il ne peut en être question qu'entre amis, et vous savez bien que nous ne le sommes pas.

— C'est vrai, nous sommes des adversaires; ainsi l'a voulu la destinée ! mais la haine qui nous sépare n'est pas bien violente, je suppose, et ne nous empêche pas de nous estimer.

— Nous avons combattu sur terre et sur mer ; j'ai encore sur le cœur les victoires que vous avez remportées sur moi, mais, cette fois, je vous en avertis, je ne vous fournirai pas l'occasion d'un nouveau triomphe.

— Dieu le veuille! cela prouverait que je n'aurais pas à intervenir pour prévenir les conséquences de vos témérités.

La partie du jardin anglais où ils étaient arrivés formait une sorte de plateau dont les pentes étaient

garnies d'arbustes échelonnés en gradins; les étoiles scintillaient au ciel, les rayons de la lune se jouaient dans le feuillage, rien ne troublait le silence recueilli de cette belle soirée de printemps, si ce n'est le murmure du vent et de temps en temps le frôlement d'un vol d'oiseau dans les branches. Tout à coup une fraîche voix de jeune fille fit entendre un air du *Devin de village*, en grande vogue sous Louis XVI.

— Vous souvenez-vous, dit M. Mauponit d'un accent ému, d'une soirée pareille aux bords de la Marne?

— Oui, je me souviens, mais alors les étoiles qui rayonnaient au ciel, le rossignol qui chantait dans les bosquets, la nature qui souriait autour de nous, tout mentait.

Quel souvenir surgissant dans la mémoire de Mme de Martory avait provoqué cette amère réponse? M. Mauponit se le demandait; il ne jugea pas à propos de la suivre sur ce terrain.

— Aucun de vos amis, demanda-t-il, ne soupçonne votre situation vis-à-vis de moi?

— Non, tout le monde, même la marquise, me croit veuve.

— Il en est ainsi de moi, personne ne soupçonne que j'ai été marié à une femme qui vit encore. Au



Deux anciens époux, dessin de Gilbert.

milieu de la tourmente par laquelle nous avons passé, on vit vite, le lendemain efface les souvenirs de la veille. Cela vaut mieux, nous échappons aux interprétations railleuses du public et nous jouissons d'une liberté dont je comprends en ce moment toute la valeur. Grâce à elle je suis assez désintéressé pour vous apprécier comme vous le méritez. J'étais heureux tout à l'heure, en vous voyant au milieu de vos amies, de constater que vous les éclipsez toutes. Le temps a passé sur vous sans altérer votre santé, sans nuire à votre beauté. Si vous n'avez pas conservé cette ravissante fraîcheur qui rayonnait sur votre figure au printemps de votre vie, la maturité lui a communiqué un charme d'un autre genre qui ne permet pas de la regretter.

— C'est comme vous, vous avez le don d'une éternelle jeunesse.

La voix de Mme de Martory ne conservait plus aucun accent d'amertume.

— Heureux effets de l'indépendance tardivement retrouvée, reprit M. Mauponit. Qui nous eût dit, lorsque nous maudissions les liens qui nous unissaient l'un à l'autre, qu'un jour nous causerions ensemble avec cette complète sérénité d'esprit! Ainsi vous ne conservez aucune rancune contre celui qui fut votre mari?

— Pourquoi en aurais-je, puisque votre seul crime à mes yeux était précisément ce titre d'époux dont pendant longtemps vous et moi avons maudit le joug? C'est lui qui nous empêchait d'être justes l'un pour l'autre, aussi c'est d'un commun accord et en plein usage de notre liberté que nous avons saisi l'occasion de briser cette union contractée dans un jour d'erreur. Nous étions bien jeunes,

bien inexpérimentés, lorsque, obéissant à des calculs dont ni vous ni moi n'avions conscience, nous associâmes nos destinées. Dès le lendemain nous nous aperçûmes que tout était contraste et antipathie entre nous. Vos idées appartenaient à la société nouvelle, à celle qui s'affirmait chaque jour avec un surcroît d'audace, marchant à l'assaut du pouvoir. Les miennes étaient dévouées à la cause qui, encore dans l'éclat d'une situation acquise, avait déjà le pressentiment de sa défaite. Ces divergences s'accentuaient par un contact perpétuel. Nous nous attachions de plus en plus à nos opinions par cela seul qu'elles étaient réprouvées par l'autre. Vous alliez à votre but avec l'indomptable ténacité d'un homme qui, s'étant tracé sa voie, ne s'en écarte jamais. Moi, exaltée et enthousiaste, je faisais peu de cas des conseils de la prudence, et avais un goût prononcé pour les coups de tête. Je détestais vos amis, les miens vous étaient odieux. Tout m'était suspect en vous, chacune de mes paroles, chacun de mes actes éveillait vos défiances. L'antagonisme allait grandissant entre nous et se manifestait dans les petites choses comme dans les grandes. Vous prîtes en horreur la couleur brune qui était la mienne et je découvris que les hommes blonds m'étaient insupportables. Nous ne pouvions nous rencontrer, sans nous heurter. Puérils ou graves, les dissentiments surgissaient sans cesse au foyer, d'où la bonne entente était à jamais exilée. Si notre éducation nous préservait des orages qui transforment tant de ménages en véritables enfers, notre chaîne ne nous semblait pas moins bien lourde à porter. Heureusement la loi bienfaisante, pour cette fois du moins, du divorce est venue nous permettre de reprendre notre liberté.

— Vous voyez bien que vous étiez injuste en enveloppant tous les actes de la révolution dans le même anathème.

— C'est vrai, elle a droit d'invoquer comme circonstance atténuante cette institution nouvelle.

— Elle vous donnait le droit de vous remarier, n'en avez-vous jamais eu l'idée ?

— Que me dites-vous là ? La première expérience avait été trop malheureuse.

— C'est comme moi. Jamais je n'ai eu à combattre la tentation de recommencer l'essai.

Leurs voix ne trahissaient ni irritation ni dépit. Ils causaient de leurs anciens griefs comme si aucune amertume ne se mêlait à ces souvenirs, le temps leur avait communiqué une sorte de sereine impartialité, ils souriaient en réveillant l'écho de leurs vieilles querelles.

— N'est-ce pas bizarre ? reprit M. Mauponit. Lorsque nous avons paru devant les juges chargés de prononcer, la haine était dans l'accent de notre voix, la colère brillait dans nos yeux, et les foudres d'éloquence qu'échangeaient nos avocats nous paraissaient déplorablement disproportionnées à nos rancunes. Puis, quand l'heure de l'affranchissement a sonné, quand je n'ai plus vu en vous la compagne de captivité à laquelle me rivait une destinée contraire, mon ressentiment s'est évanoui, j'ai pu sans effort rendre hommage à vos qualités, et j'ai cru comprendre que vous n'étiez pas sans estime pour moi.

— Jamais il n'est sorti de ma bouche un mot accusateur depuis notre divorce. Je vous ai plus d'une fois défendu contre ceux de mes amis qui associaient votre nom à des noms exécrés. Quoique vous fussiez dans un camp opposé, je savais ce qu'il y avait de noble et de généreux dans votre caractère. La protection que vous avez étendue sur moi a pu blesser mon orgueil ; mon cœur n'a pas cessé d'être reconnaissant.

— Je voulais me venger des jugements que vous aviez autrefois sur moi. Pouviez-vous m'empêcher de faire pour vous ce que j'aurais fait pour d'autres? Ce serait bien la peine d'être longtemps mêlé aux luttes des partis, si l'on n'apprenait à être juste et indulgent pour ses adversaires.

— Pour moi, ce fut plus que de l'indulgence ; sans vous, peut-être, ma fille n'aurait plus de mère.

— Votre fille, ne me parlerez-vous pas d'elle?

— Quel intérêt pouvez-vous prendre à une enfant qui fut séparée de vous dès le berceau, et à l'égard de laquelle la loi vous a affranchi de toute obligation?

— C'est vrai, dit M. Mauponit avec une nuance de tristesse, je n'ai plus de droit sur elle, pas plus qu'elle n'a de devoirs envers moi. Et cependant, excusez ma faiblesse, ma pensée s'est souvent reportée sur celle dont j'ai vu les premiers sourires et qui promettait alors d'être si belle.

— Ces promesses, elle les a tenues et au-delà, répondit Mme de Martory, avec l'accent de la fierté maternelle, voyez plutôt.

Elle lui montra un groupe de jeunes filles causant et riant dans une allée voisine. Elles se montraient en pleine lumière, éclairées par les rayons de la lune. On ne pouvait imaginer un plus charmant tableau que cet essaim d'adolescentes s'abandonnant insoucieusement aux joies de l'heure présente, oublieuses des orages qui avaient assombri les visages de leurs parents. Une d'elles apparaissait de face ; elle était d'une admirable beauté et le cadre de feuillage sur lequel son image se détachait faisait encore valoir sa taille souple et élégante, ses traits d'une admirable pureté, sa physionomie dont l'expression sympathique captivait à première vue.

— N'est-ce pas qu'elle est belle ? dit Mme de Martory, heureuse de l'effet que produisait sa fille.

— Oui, bien belle ; elle me reporte de dix-huit ans en arrière.

Il s'oubliait dans la contemplation de cette ravissante créature ; muet et rêveur, il s'absorbait dans ses impressions.

— N'est-ce pas, reprit Mme de Martory, que l'homme qui l'épousera sera un heureux mortel?

— En effet. Vous songez donc à la marier?

— C'est une affaire arrêtée, elle doit incessamment épouser le fils du baron de Fabris.

— Je le connais, la famille dans laquelle elle doit entrer est honorable à tous égards.

En ce moment la jeune fille aperçut sa mère sur laquelle tombait un rayon de la lune, tandis que M. Mauponit se tenait caché dans l'ombre.

— Elle vient vers vous, dit-il, allez la rejoindre, je vous quitte. Songez que vous vous devez à cette enfant, qu'il ne vous est pas permis de vous exposer comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour.

Il s'éloigna, mais, après avoir fait quelques pas,

il se retourna et resta quelques instants immobile, regardant la mère et la fille qui marchaient affectueusement serrées l'une contre l'autre.

Il rejoignit la maîtresse de la maison pour prendre congé. Celle-ci fut frappée de l'expression émue de sa figure.

— Mon amie est une femme pleine de séduction, n'est-il pas vrai? dit-elle; si je ne vous connaissais tous les deux, je croirais que vous avez subi le charme qu'elle exerce sans le vouloir.

— Elle a en effet produit un grand effet sur moi, en réveillant un de ces souvenirs qui sommeillent dans la mémoire de chacun de nous.

— Aussi dans le cas où elle aurait besoin d'une protection, je puis croire que la vôtre ne lui ferait pas défaut.

— N'en doutez pas, mais dites lui bien que les circonstances lui commandent d'être circonspecte et que la moindre imprudence pourrait avoir des suites dont la pensée me fait trembler.

II

La voiture de M. Mauponit l'attendait à la porte. Il se fit ramener à son hôtel, ancienne demeure d'un fermier général confisquée pendant la Révolution et que l'État avait adaptée au service de l'administration des douanes. La plus grande partie des bâtiments était occupée par les bureaux; l'aile droite avait été réservée au directeur.

En entrant dans son cabinet de travail, il fut pour la première fois péniblement affecté de l'aspect sévère des objets qui l'entouraient. Un immense bureau en acajou, aux formes lourdes et disgracieuses, des casiers, des fauteuils recouverts en basane, le buste du premier consul, des portraits de hauts fonctionnaires, une pendule de style classique, communiquaient à cette pièce un cachet triste et morose.

Un sourire mélancolique passa sur ses lèvres pendant qu'il examinait tous ces témoins d'une existence vouée sans trêve ni merci aux travaux austères, aux lourdes responsabilités qui pèsent sur l'homme dépositaire d'une partie des intérêts publics. Une épaisse couche de papiers étendus sur le bureau sollicitait son examen. Il les feuilleta et les lut avec une fatigue que ne connaissait pas son tempérament de rude travailleur. Il avait beau chercher à s'absorber dans les documents importants qui réclamaient une prompte solution et touchaient à des intérêts de premier ordre, sa pensée s'échappait malgré lui en dehors du cadre dans lequel il aurait voulu la renfermer. Entre les lignes manuscrites se glissaient des noms qui n'avaient rien à voir aux questions administratives, des images charmantes voltigeaient autour de lui et le mettaient au défi de les chasser. Des souvenirs se prenaient en foule dans sa mémoire et le tableau du passé se dressait devant lui impérieux et saisissant, aussi net, aussi précis que si de longues années ne s'étaient pas écoulées entre lui et les évènements qu'il évoquait. Il finit par désespérer de se soustraire à cette tyrannique obsession et s'y laissa aller, remontant le cours des années par lesquelles il avait passé jusqu'au moment où le premier consul lui avait confié la direction des douanes de la République.

Son père, magistrat de province, appartenait à ce groupe de jour en jour plus nombreux de la bourgeoisie qui, tenace au travail, très indépendant de caractère, sentait que son heure était proche.

Elevé à la sévère école d'une famille où les plaisirs même avaient un caractère sérieux, muni d'une forte instruction, Philippe Mauponit était sorti de la maison paternelle bien préparé pour se frayer sa route dans la vie publique. Il fit son apprentissage dans les bureaux du ministère des finances où l'on remarqua ses aptitudes; malgré les entraves qui arrêtaient au début ceux qui ne pouvaient invoquer un titre de noblesse, il marcha rapidement et était déjà en passe à parvenir à une position élevée, lorsque le hasard le mit en contact avec une jeune fille dont la famille, appartenant à la vieille noblesse de l'Orléanais, était à peu près ruinée; il fut ébloui par sa beauté. Comme il était en possession d'une fortune respectable et en voie de parvenir, des intermédiaires complaisants s'empressèrent de négocier un mariage qui se fit rapidement.

Malheureusement Laurence avait reçu une éducation conforme aux idées qui dominaient l'aristocratie française au XVIIIe siècle. Elle avait entendu répéter que le mariage était une association où l'amour n'avait rien à voir, que les deux époux en passant par la formalité sacramentelle, s'engageaient implicitement à se laisser une mutuelle liberté.

Une de ses parentes, qui avait vu de près la cour de Louis XV, l'avait mise en garde contre le ridicule d'une sentimentalité bourgeoise et lui avait dit sur tous les tons que, si son mari joignait à l'impertinence de l'aimer la prétention d'être payé de retour, elle devait lui faire sentir que c'était mal comprendre l'honneur qu'on lui faisait en l'admettant dans une famille aristocratique. En échange de la fortune, elle lui apportait un nom qui avait figuré à la bataille de Pavie, il devait avoir le bon goût de n'en demander pas davantage. Ainsi mise en défiance dès le début et armée en guerre contre toute velléité de domination, elle se plaça sur un terrain où la bonne entente était presque impossible. Un abîme se creusa tout d'abord entre les deux époux, et la conviction dont chacun fut bientôt pénétré qu'ils étaient antipathiques l'un à l'autre, rendit l'éloignement plus complet encore.

Cette opposition d'idées eut pour résultat de jeter M. Mauponit plus avant dans le parti du mouvement, de passionner davantage Laurence pour la cause de la résistance.

Une fille leur naquit et ne les rapprocha pas. Convaincus que le spectacle des haines qui divisaient ses parents serait malsain pour elle, d'un commun accord ils l'éloignèrent avant qu'elle fût en âge de remarquer et de comprendre. Marcelle fût donc confiée aux soins d'une parente qui vivait au fond de la Bourgogne.

Aux premiers orages de la révolution, l'antagonisme des deux époux était à son comble; l'un avait sa place marquée parmi les apôtres les plus

convaincus de la rénovation sociale, l'autre appartenait à cette fraction la plus ardente du parti royaliste qui encourageait la reine dans sa lutte contre toute réforme. Aussi, dès que la loi sur le divorce fut votée, ils en invoquèrent le bénéfice et chacun suivit sa voie; bientôt après, Laurence quitta la France et rejoignit son oncle qui se signalait entre tous les émigrés par l'exaltation de sa haine contre la cause de la révolution.

Aucun calcul d'ambition ne se mêlait aux convictions de M. Mauponit; aussi fut-il douloureusement affecté quand les excès vinrent donner un démenti à ses rêves de régénération pacifique et de transformation accomplie sans violences. Mais il garda son sangfroid, mérite bien rare à une époque où presque personne ne savait se tenir en équilibre. Il n'imita ni ceux qui, par peur ou par intérêt, applaudissaient aux fureurs du parti triomphant, ni ceux qui, altérés de vengeance, prétendaient faire porter sur leur pays la peine de leurs mécomptes, ni ceux qui, préoccupés entièrement de leur conservation, se consolaient des malheurs d'autrui dans une égoïste sécurité. Il chercha un emploi à son activité dans des fonctions qui dégagaient sa responsabilité de toute participation aux actes que sa conscience réprouvait; il était de ceux dont le concours était assez précieux pour qu'on y recourût sans lui demander aucune capitulation dont il eût à rougir.

Sa capacité et son expérience des affaires le désignaient à des fonctions importantes; il fut investi de plusieurs missions delicates qu'il remplit à son honneur et dont il profita pour dérober de nombreuses victimes à la persécution. Tour à tour dans les armées et dans les positions civiles, il laissa partout des souvenirs irréprochables. Hoche l'employa comme un de ses principaux auxiliaires dans l'œuvre de pacification qu'il entreprit en Bretagne et en Vendée. A l'époque de la réaction thermidorienne, il prévint par son influence bienfaisante plus d'un conflit sanglant et s'entremit pour soustraire à la loi aveugle des représailles ceux qui l'avaient trouvé inflexible quand ils avaient voulu l'avoir pour complice des abus de leur domination.

Après le 18 brumaire, quand Bonaparte réorganisa les administrations disloquées par la faiblesse et l'incapacité arbitraire du Directoire, il plaça M. Mauponit à la tête de celle des douanes. Celui-ci fut ce qu'il avait toujours été, un fonctionnaire sans complaisance pour le pouvoir, zélé dans l'accomplissement de ses devoirs, travailleur infatigable; on pouvait dire de lui que s'il servait le pays sous des régimes différents, en réalité il n'appartenait à aucun.

Les circonstances le rapprochèrent plus d'une fois de celle dont le divorce l'avait séparé. Laurence était partie le cœur enfiévré par les sentiments qui faisaient dévier tant de gens honnêtes de la droite voie. Son oncle, ancien ofcfier de la garde royale, combattant du 10 août, n'avait pas peu contribué à entretenir l'exaltation de sa haine et l'aveuglement de ses espérances. C'est le propre des exilés de prendre leurs désirs pour des réalités, de prêter une oreille confiante aux conversations qu'ils entendent échanger autour d'eux, comme si elles étaient l'écho de la grande voix de l'opinion. Le cénacle au milieu duquel vivait Laurence planait dans la région des illusions incurables et rêvait toujours pour le lendemain le retour de la France repentante à sa vieille dynastie; chaque jour se brisaient les trames ourdies par des conspirateurs illuminés, les complots échouaient, les tentatives avortaient, l'espoir subsistait toujours. Les femmes n'étaient pas les moins ardentes, et Laurence, imagination vive, les surpassait toutes par l'entêtement de ses chimères. Comme on la croyait veuve, affranchie des entraves de la famille, comme elle possédait plusieurs langues, passait pour adroite autant qu'entreprenante, son zèle fut souvent mis à contribution, et elle prit une part active à la plupart des entreprises qui se nouaient entre les émigrés et les amis qu'ils avaient à l'intérieur. Le péril ne l'effrayait pas et elle payait bravement de sa personne. Elle pénétra dans la ville de Lyon révoltée et n'échappa que par miracle; elle assista à plusieurs batailles en Vendée, et, le 18 fructidor, elle était à Paris dans l'attente d'un changement qui lui semblait inévitable.

Ce fût merveille qu'elle sortît saine et sauve de ces aventures où sa vie était constamment en danger. Il est vrai qu'elle rencontra plus d'une fois sur sa route l'homme dont la présence dans les rangs du parti victorieux contribuait à lui inspirer un fanatique attachement à la cause vaincue.

En 1794, quand le 9 thermidor ranima les espérances des royalistes, M. Mauponit fut envoyé dans le Midi où l'on avait eu vent de projets formés par les émigrés sur la frontière espagnole, et remplaça dans ses fonctions le gouverneur de Bayonne dont on suspectait les intentions. Comme les ennemis de la République procédaient avec leur légèreté accoutumée, il fut bientôt initié à leur plan. Il sut qu'ils comptaient sur le concours des populations des montagnes et sur des intelligences à l'aide desquelles ils devaient se rendre maître de la place. Bayonne serait ainsi devenu le centre d'une réaction qui aurait enveloppé toute la contrée.

A une heure avancée de la nuit, il se rendit seul sur le rivage et ne tarda pas à voir une lumière s'allumer dans le creux d'un rocher. Il s'approcha avec précaution et entendit le bruit d'un pistolet qu'on armait. On lui avait livré le mot qui servait de signe de reconnaissance aux conspirateurs. Il le prononça et put arriver jusqu'à la personne qui se dissimulait dans l'ombre. Le reflet de la lumière ayant éclairé son visage, une exclamation d'étonnement l'accueillit :

— Vous, M. Mauponit.

— Oui, Laurence, c'est moi ; je regrette que les circonstances vous imposent la présence d'un homme dont vous espériez être séparée pour toujours.

— Comment êtes-vous ici? Une trahison....

— Oui, vous avez été trahie, je sais tout. Vous avez cru qu'il y avait dans le pays assez de regrets et d'espérances pour vous former une armée; vous avez cru que la population des Pyrénées descendrait dans la plaine: elle ne bougera pas. Vous avez espéré qu'on vous ouvrirait les portes de la

ville: elles resteront fermées. Tous vos rêves s'évanouiront et les émigrés qui, pleins de confiance dans le signal donné par vous, vont débarquer, trouveront l'autorité prête à les recevoir.

— Ah! mon Dieu! ils sont perdus.

Elle ne songeait qu'à eux, et oubliait son propre péril.

— Non, madame, répondit-il; j'ai mieux aimé prévenir l'attentat que d'avoir à le punir.

Il souffla sur la lumière qui s'éteignit.

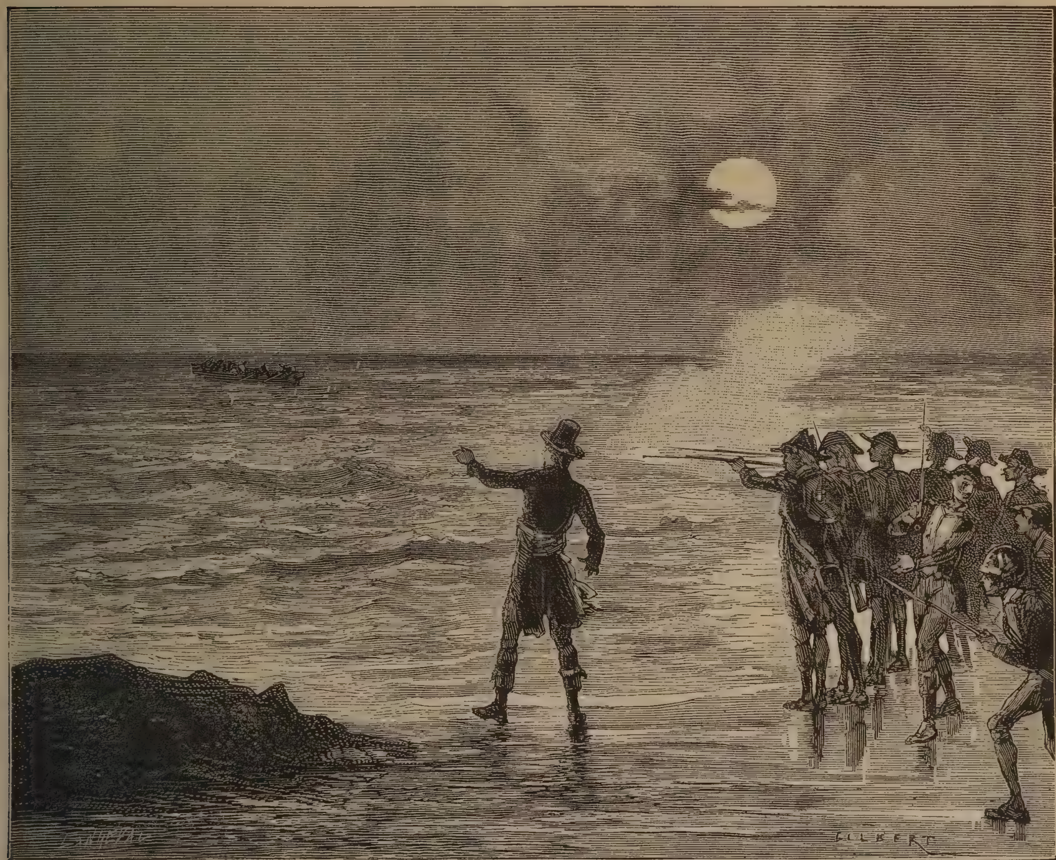
— Il est trop tard, dit Laurence avec l'expression du découragement.

Elle prêta l'oreille, il lui sembla entendre le bruit à peine perceptible d'une barque qui s'avançait dans le lointain.

— La garnison est sur pied, reprit-il; au coup de sifflet que le vent lui enverra, les troupes accourront ici.

— Ce coup de sifflet, vous ne le ferez pas entendre.

— Pardonnez-moi, mais ce sera quand vous et vos amis vous serez éloignés et n'aurez plus rien à craindre. Il faut que vous le sachiez: toutes ces folles tentatives échoueront et le seul résultat



La barque des conjurés,, dessin de Gilbert.

sera une effusion de sang que les chefs regretteront plus tard.

— Puisque vous me blâmez, pourquoi me sauvez-vous?

— Parce que je ne puis oublier les liens qui nous ont unis, parce que je sais que vous portez avec dignité le poids de l'isolement, et qu'aucun soupçon n'a effleuré votre réputation. Puisque vous l'oubliez, c'est à moi de me rappeler qu'une mère doit se conserver pour sa fille.

— Ainsi vous me faites l'honneur de vous occuper de moi. Ce n'est pas la première fois que je vous rencontre sur mon chemin.

— Autant qu'il dépendra de moi, je m'interposerai entre vous et les périls que vous provoquez follement.

— Mais c'est une persécution d'un nouveau genre.

Elle était partagée entre le dépit que lui causait cette protection qui s'imposait et la reconnaissance dont, sans l'avouer, elle ne pouvait se défendre.

— J'espère me venger un jour, dit-elle, quand notre cause sera victorieuse.

— C'est là une illusion à laquelle vous ferez bien de renoncer.

En ce moment un bruit léger se fit entendre sur

la surface tranquille des flots. On eut dit des rames recouvertes de ouate qui frappaient la lame d'un mouvement silencieux. C'était la barque qui approchait.

— Allez, Madame, dit M. Mauponit, vous n'avez pas de temps à perdre.

Elle restait silencieuse ; était-ce la confusion de l'orgueil qui ne pouvait se résigner au rôle d'obligée? Était-elle émue de la générosité de son mari? A la fin elle redressa la tête et, montrant un visage dont l'expression était difficile à définir, elle lui tendit la main.

— Merci ! dit-elle en s'éloignant sans attendre sa réponse.

La barque touchait en ce moment le rivage, quelques mots furent échangés à voix basse entre ceux qui la montaient et la jeune femme. Puis les rames se remirent à battre les flots. Un coup de sifflet se fit entendre, un détachement de soldats accourut au pas de course, et un feu de peloton éclaira les lames qui caressaient le sable de la plage. Mais les balles tombèrent inoffensives dans la mer, les conspirateurs étaient déjà trop loin pour qu'elles puissent les atteindre.

— Tête folle, mais âme vaillante, murmura M. Mauponit, pendant que l'embarcation cinglait vers les côtes d'Espagne.

Et il ne pouvait se défendre de cette impression sympathique qu'on éprouve pour ceux qui sont prêts à sacrifier leur vie à une cause, quelque éloignement qu'elle inspire.

Laurence n'en était pas à son premier mécompte, mais les échecs, au lieu de refroidir son ardeur, la stimulaient. Elle se piquait au jeu et se faisait un point d'honneur de prendre sa revanche ; ses amis s'encourageaient mutuellement dans cette voie périlleuse. On vivait alors dans une atmosphère exceptionnellement orageuse ; sous l'influence des tragiques évènements qui se succédaient avec une rapidité foudroyante, on faisait bon marché de sa vie, on se familiarisait avec les aventures, et ils n'étaient pas rares ceux chez qui l'habitude de conspirer prenait le caractère d'une véritable monomanie ; à l'attraction qu'exerçait le péril sur cet esprit porté aux solutions extrêmes se mêlait l'intérêt d'une sorte de duel engagé avec celui dont elle avait porté le nom. Elle tenait à relever le défi qu'il lui avait adressé. Mais, au lieu de la revanche que se proposait sa fierté, ce fut une nouvelle dette de reconnaissance qui lui fut infligée.

Pendant que M. Mauponit continuait de servir son pays avec un dévouement que rien ne rebutait, Laurence, avec la persistance d'une idée fixe, poursuivait sa lutte contre un gouvernement exécré. Entretenue dans son aveuglement par ses compagnons d'exil, réfractaires comme elle au sentiment de la réalité, elle se croyait toujours sur le point d'atteindre le but, et toujours le voyait reculer devant elle.

A l'une des époques les plus troublées du Directoire, elle était venue en Alsace sous un déguisement. L'entreprise avait été cette fois longuement combinée, et les sages du parti n'hésitaient pas à se porter garants du succès. Beaucoup d'émigrés étaient rentrés isolément et attendaient le signal. On croyait pouvoir compter sur un directeur, sur plusieurs généraux, sur une foule de personnages influents qui avaient, disait-on, promis leur concours. Laurence attendait, dans une modeste auberge de Colmar, le général P... qui devait s'entendre avec elle pour les dernières dispositions à prendre en vue d'une action prochaine. Ce ne fut pas lui qui arriva, mais un inconnu qui se présenta en son nom. Il avait les mots de ralliement, était initié à une foule de détails qui ne permettaient pas de mettre en doute sa collaboration au complot. Il pria Laurence de monter dans une voiture qui devait la conduire auprès du général. Il faisait une nuit noire qui ne permettaient pas de reconnaître les lieux qu'ils traversait. La voiture s'arrêta, et l'inconnu ne continua sa route qu'après avoir montré des papiers qui furent examinés attentivement. Bientôt après il invita la jeune femme à descendre.

— Où sommes-nous? demanda-t-elle.

— En Allemagne, nous venons de passer la frontière.

— C'est donc une trahison !

— Hélas! oui. Je suis mandataire d'un homme qui, cette fois encore, n'a pas voulu vous permettre de vous perdre. Les chances de votre entreprise n'existaient que dans votre imagination. Elle était condamnée d'avance, et, si vous étiez restée un jour de plus en France, vous étiez perdue.

Laurence était consternée.

— Voici, reprit-il, un billet qu'on m'a remis pour vous.

Le papier contenait les lignes suivantes :

« Si vous connaissez une certaine dame que séduisent des tâches impossibles, dites-lui donc que sa persistance est le comble de la folie. J'ai juré de faire tout ce qui dépendra de moi pour la protéger contre elle-même. Mais réussirai-je? Ce serait vraiment dommage de voir ainsi compromettre une existence dont elle pourrait faire meilleur emploi.

— Eh bien! dit Laurence en froissant le papier, veuillez répeter à celui qui vous a envoyé que cet excès de sollicitude m'irrite et que je le prie de poursuivre sa voie sans s'inquiéter de la mienne.

— Je ferai votre commission, madame, mais je doute qu'il en tienne compte.

Elle était destinée à revoir son obstiné sauveteur. C'était à Venise, entre l'armistice de Léoben et le traité de Campo-Formio. Les Français, maîtres de cette ville, venaient de saisir chez le comte d'Entragues les preuves d'un vaste complot ourdi contre l'existence de la République. On savait que quelques-uns des conspirateurs les plus actifs étaient encore à Venise. Laurence était du nombre. Elle s'attendait à être arrêtée, lorsqu'un message pressant et mystérieux l'engagea à se rendre le soir sur la place Saiut-Marc. Elle y trouva M. Mauponit, alors commissaire des guerres dans l'armée de Bonaparte.

— C'est encore moi, dit-il, une gondole nous attend, je vous propose une promenade en mer?

— Et vous comptez sur mon acceptation?

— Oui, car vous songerez à votre fille que vous ne pouvez laisser sans appui.

Elle céda, non sans regret, à cette considération et prit place à côté de lui.

— Si l'on vous surprenait avec moi, ajouta-t-elle,

on vous destituerait, il vous arriverait peut-être pis.

— Non, on supposerait que je suis en bonne fortune.

— Étrange idée !

Rien dans leur attitude ne la justifiait. La tête appuyée sur sa main, elle fixait mélancoliquement ses regards sur les flots noirs, tandis que lui examinait les sombres murailles des palais qui se dressaient sur les deux rives. Interrogé deux ou trois fois par des sentinelles, il lui suffit de se nommer pour qu'on les laissât passer. La gondole sortit des lagunes et aborda sur le territoire autrichien.

— Vous êtes en sûreté, dit M. Mauponit, je voudrais croire que vous êtes guérie.

— Non, vous vous lasserez avant moi.

— Je ne le crois pas.

La suite à la prochaine livraison.

E. Collas.

VARIÉTÉS

HISTORIETTES ET ORIGINAUX

Le hasard a fait tomber dans nos mains un manuscrit que nous publions aujourd'hui ; nos abonnés nous diront si nous avons eu tort de le faire. Cet écrit signé d'un nom inconnu porte sa date avec lui : il doit être des dernières années de la Restauration ; il serait facile en étudiant de près les anecdotes qu'il contient d'arriver à une désignation plus précise, mais ce serait un travail sans utilité aucune. Quant à la signature, elle est, nous le répétons, parfaitement inconnue, et il est plus que probable que M. Joseph Lecoq n'avait point songé à obtenir le dangereux honneur de la publicité. Ceci dit, en manière de préface, nous laissons la parole au chroniqueur fantaisiste.

En quittant mon village, je vins prendre à Mâcon la diligence Laffitte et Caillard qui, en deux jours et deux nuits, me transporta dans Paris. C'était la première fois que je quittais ma province et tout en étant enchanté de voir la grande ville, on m'avait tant dit et redit combien les rues parisiennes offraient de périls, que je n'étais point sans quelque inquiétude. Ma mère surtout m'avait prêché la surveillance la plus attentive de mes poches, et elle était si bien convaincue du danger que j'allais courir, qu'elle avait cousu dans mon gilet une vingtaine de louis, recueillis à grand'peine, car alors la monnaie d'or ne circulait presque pas dans nos campagnes. J'arrivai six heures en retard, un commissionnaire prit mes malles, je lui donnai l'adresse de mon correspondant, et après avoir longtemps navigué dans des rues noires, nous arrivâmes chez M. Michel, vieil ami de mon père, qui, après avoir essayé de la peinture, avait fait une assez grosse fortune dans les affaires. Il se leva pour me recevoir, me fit le meilleur accueil, m'assit devant une bonne table et me conduisit ensuite à un lit dont j'avais le plus grand besoin, car j'étais brisé de fatigues.

— A demain, Charles, à demain ; je vous ferai les honneurs de Paris.

Le lendemain, en effet, après un solide déjeuner, M. Michel prit sa canne, son chapeau, et nous voilà partis. Colomb quittant les côtes d'Espagne pour découvrir l'Amérique n'était pas plus ému que je ne l'étais en descendant le faubourg Saint-Honoré où M. Michel demeurait. Le faubourg était encore alors rempli de grands jardins qu'en vrai campagnard j'admirai presqu'autant que les beaux hôtels et les belles voitures dont j'avais peine à me garer. Elles roulaient vite sur de gros pavés et leurs roues trempant dans les ruisseaux jetaient à droite et à gauche des jets de boue que les passants n'évitaient pas toujours. Je ne prêtais du reste qu'un médiocre intérêt à ces derniers : toute mon attention était, comme je l'ai dit, tournée vers jardins, grilles, maisons et portes cochères qui, tout grandes ouvertes, laissaient voir les cours intérieures des hôtels où allaient et venaient des domestiques en livrée.

M. Michel me dit alors : Mon jeune ami, ce ne sont pas les pierres qu'il faut d'abord regarder à Paris, vous aurez du temps de reste pour les admirer. C'est ce prodigieux mouvement, c'est le Parisien qu'il faut étudier. Tout imbécile, après huit jours consacrés au Louvre, aux Tuileries, au Panthéon, à Notre-Dame, au Palais Royal, croit connaître Paris, il n'en sait pas le premier mot. Regardez les visages, regardez ce qu'ils disent, ce qu'ils cherchent, et quand vous aurez déchiffré les caractères et que vous pourrez lire dans cet alphabet mouvant d'orgueil, de misère, de bassesse et de drôlerie, vous connaîtrez Paris. Pour moi, autrefois c'était une occupation avec laquelle j'ai fait fortune, maintenant c'est un amusement, un plaisir, et je regarde tout ce brouhaha comme les enfants regardent les ombres chinoises chez Séraphin... Il y a de drôles de personnages ici !

En parlant ainsi, M. Michel rendait à droite et à gauche force coups de chapeau ; il semblait être connu de tout le monde. Nous étions parvenus à la hauteur de l'Élysée, lorsque je vis venir à moi un homme dont l'aspect me frappa. D'abord, il portait un feutre à larges bords dont un côté était retroussé, la barbe taillée comme celle d'Henri IV, et il était impossible de n'être pas frappé de la ressemblance qu'il avait avec :

Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

Il marchait fièrement, nez haut ; son costume se composait d'une large souquenille et d'un pantalon plus large encore en drap de couleur tabac d'Espagne. Ce qui achevait de le singulariser, c'est qu'il avait rabattu son col de chemise sur ses épaules et sa poitrine. Pendant que je le regardais avec

étonnement, il mit une de ses belles mains à son chapeau et salua M. Michel.

— Eh ! Cadamour, par quelle fortune vous trouvez-vous ici ! Se tournant vers moi : mon ami, j'ai l'honneur de vous présenter « le roi des modèles ». Je m'inclinai sans comprendre.

— Où allez-vous ?

— Chez M. Géricault.

— Vous allez poser chez lui ?

— Non, je vais lui dire que je ne le veux pas.

— Et pourquoi ?

— Je ne veux pas que mon corps se trouve à côté de celui d'un vil nègre, qu'il entend placer dans son *Naufrage de la Méduse*... Jamais ! Jamais !

— Les affaires vont-elles ?

— Je suis chez M. Gros, mais rien ne va plus depuis le départ du grand David (1).

— Toujours superbe, Cadamour !

— Toujours !

Sur cette fière affirmation de sa beauté, ayant salué gravement, il s'éloigna marchant d'un pas rythmé qui révélait l'harmonie et la souplesse de ses membres.

— Drôle de corps ! murmurai-je.

— Plus drôle même que vous ne pensez, me répondit M. Michel.

Et en continuant notre marche, voici ce qu'il me conta :

« A la fin du règne de Louis XVI, d'Italie d'où il est né, Cadamour vint en France avec je ne sais quel instrument dont il jouait pour gagner sa vie. Arrivé à Dijon il plut, et à force de faire danser, il s'improvisa maître de danse. Il obtint dans la bourgeoisie et dans la magistrature une vogue considérable, il s'habilla avec une grande élégance et devint la coqueluche du beau monde. Un peintre, Vauxclerc, que j'ai beaucoup connu et qui a été guillotiné pendant la Révolution, eut l'occasion de le voir à Dijon, admira la beauté de ses formes, exalta sa vanité, et fit si bien que Cadamour quitta son paradis pour venir à Paris. « Vous passerez à l'immortalité », lui avait dit Vauxclerc. Cet espoir le charma, et le voilà un beau matin, vêtu comme un marquis, dans l'atelier de David.

— Citoyen, dit-il, on prétend que j'ai un corps comme personne, je viens l'offrir à tes nobles travaux.

— Es-tu patriote? D'où diable arrives-tu avec cet habit de ci-devant?

— Je suis Italien.

— Bien, déshabille-toi, descendant de Brutus.

Cadamour avait dit vrai, rien n'égalait la pureté de ses formes.

— Maintenant, tu es à moi; fit le peintre; habille-toi.

— Remettre ces vêtements de l'aristocratisme ! Jamais !

David lui prêta je ne sais quoi, et notre homme sortit vêtu à la diable, mais plus fier qu'Artaban, et le bonnet rouge sur la tête..

Il ne posa que pour David seul et croit très sincèrement être de moitié dans la gloire de l'artiste. Il eut l'insigne honneur d'être tour à tour Romulus, Léonidas et Maréchal de l'Empire. Il se maria à une femme pauvre et laide, jurant que ses fils seraient des Achilles, ses filles des Hélènes; il n'eut pas d'enfants. Il se fit faire des cartes de visite sur lesquelles on lisait : *Cadamour, roi des modèles*, et eut toutes sortes d'aventures que je ne puis pas vous conter. David exilé, il devint le modèle de Gros et commença à entrer dans la circulation courante des ateliers. Les Bourbons rentrés, Cadamour s'est fait, comme vous venez de le voir, une tête à la Henri IV et, par un rare privilège, le temps ayant respecté la perfection de ses lignes, tous les rapins répètent sur l'air *O piscator dell' onda* une « scie » qui n'est composée que de quatre vers qui reviennent toujours :

Le plus beau des modèles
Cadamour !
Qui pose avec ficelles
Cadamour !

Ce chant lui a toujours paru un hommage rendu à sa beauté. Il n'est pas riche, le pauvre diable ! Il y a quelque temps je lui écrivis pour qu'il allât poser chez Horace Vernet; j'ai par curiosité conservé sa réponse, elle se trouve dans mon portefeuille : tenez, la voilà, elle vous donnera l'idée de l'orthographe du roi des modèles. Lisez, si vous pouvez.

« Monsieur,

« je suist bien fachez de vous re fuser, mais tous le moit dedés sembre est prie et la motiez de jénviez jeus quau 21 sisa peu vous con venire d'aprest cetent la vous pouvez chisire car dieut mersi je ne suis pas sent ou vrage lon masomme de porde lettre et je ne peut pas contentez tout mon monde jait loneur de vous saluer.

« Frande por sil vous plai.

« CADAMOUR. »

Tout en riant comme un fou de cette orthographe fantaiste, j'étais parvenu en face de la Madeleine dont j'admirais les longues colonnades, lorsque un vrai tintamarre d'instruments arriva jusqu'à moi. Le vacarme venait du bout de la rue Royale, près de la place de la Concorde.

— Hâtons-nous, me dit M. Michel, allons voir l'illustrissime Sol-si-ré-pif-pan.

— Vous dites ?

— Sol-si-ré-pif-pan.

— De quel pays est celui-là?

— Vous allez voir.

Un rassemblement nombreux s'était formé, au milieu de cette foule un orchestre faisait rage. Je ne savais pas encore ce que l'on appelle jouer des coudes et risquais fort de rester au dernier rang, mais M. Michel prit la tête de la colonne, agit comme un bélier, opéra une trouée et bientôt nous nous trouvâmes en bonne place. Que l'on juge de mon étonnement, l'orchestre était un homme. Sous sa bouche une flute de pan, dans ses mains une guitare, derrière son dos une grosse caisse dont il frappait avec un tampon fixé à un de ses coudes, un triangle suspendu à une de ses cuisses était frappé par une tringle mise en mouvement par une

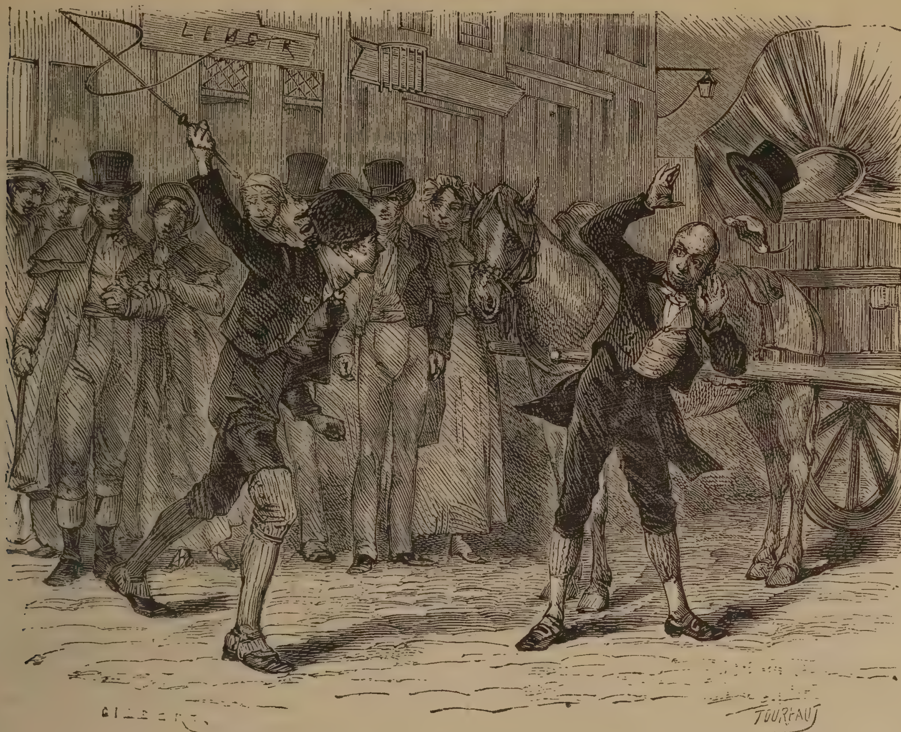
1. Le peintre David avait été exilé comme régicide.

ficelle roulée à l'avant-bras, enfin sur les mollets, en dedans, deux cymbales qui se heurtaient lorsque le musicien, se démenant comme un diable, rapprochait ses jambes. Il soufflait, pinçait, tapait, tirait la ficelle, et tous ses instruments d'être en danse.

Après qu'il eût exécuté son grand morceau, je remarquai à côté de lui une femme pâle, blonde, à figure de mouton, c'était, à ce qu'il paraît, Mme Solsirépifpan; pendant que son tapageur époux soulevait le casque de dragon qui couvrait sa tête et s'essuyait le front, elle s'avança modestement. Son mari exécuta *pianissimo* le prélude de l'*Andante d'Armide* et sur cette air célèbre elle chanta d'une voix lamentable :

Malgré notre misère
Et navrés de douleur,
Nous bravons pour vous plaire
La honte et le malheur.
Ayez de l'indulgence,
Avec peu de dépense
Soyez nos bienfaiteurs !

Pendant que de la plus belle de ses révérences



Le comte Gomard, dessin de Gilbert.

elle saluait le public, détachant ses lèvres de la flûte de pan, Solsirépifpan reprit d'une voix de tonnerre :

Malgré notre misère,
Par l'exemple séduit,
Je voudrais, pour vous plaire,
Faire encore plus de bruit.
Agréez mon tapage,
Et, sans vous mettre en nage,
Soyez nos bienfaiteurs.

A peine ce dernier mot tombé, l'orchestre sévit de plus bel, tandis qu'un plateau de bouteille à la main, la chanteuse faisait la quête qui fut au moins de vingt sous ; Solsirépifpan était à la mode. M. Michel, pendant que nous nous éloignions, m'apprit en effet que Carle Vernet n'avait pas trouvé ce musicien (1) enragé indigne de son crayon.

Nous reprîmes notre chemin, nous traversâmes la place de la Concorde et quand nous fûmes parvenus près de la grille du jardin des Tuileries : « Ah ! dit mon guide, voici encore une des originalités de Paris ».

— Où est-elle ?

— Là, à côté de vous. C'est Madeleine, la belle Madeleine.

— Elle n'a rien d'extraordinaire, elle est mise en campagnarde, son visage n'a aucun attrait, sa jambe que sa jupe courte laisse voir, est fort héronnière, et les gâteaux, couverts de poussière, qu'elle offre sur une serviette, ne sont pas plus tentants que sa maigre personne.

1. Solsirépifpan a été dépassé ; un novateur, au lieu du casque de dragon, a placé sur sa tête un pavillon chinois. Ainsi les choses vont en se perfectionnant.

— Attendez qu'elle chante.

Elle se mit en effet à chanter d'une voix plus aigre que citron vert :

La belle Madeleine
Elle vend des gâteaux,
Elle vend des gâteaux
La belle Madeleine,
Elle vend des gâteaux
Qui sont tout chauds.

Puis sur un ton tout différent, elle cria :

— Gâteaux de Nanterre ! Gâteaux de Nanterre!

Comme j'avouais que le cri et le couplet me semblaient aussi médiocres que la chanteuse.

— Je suis parfaitement de votre avis, me répondit M. Michel. Paris n'avait plus sa jolie Fanchon d'autrefois, il lui fallait un engouement, il a pris Madeleine qu'il a appelée « la belle » et dont on a fait plusieurs portraits. Elle a gagné pas mal d'argent, et acheté je crois, rue d'Argenteuil, une maison où elle fait confectionner sa marchandise assez commune qu'elle allait autrefois chercher à Nanterre... Ils ne sont bons, ces gâteaux, qu'à donner soif. Mais la mode y est, et pas un enfant ne va au Jardin des Tuileries sans demander à sa bonne de lui acheter un gâteau de la belle Madeleine.

« Nous allons maintenant au Palais-Royal, au cœur des plaisirs, pas toujours honnêtes, de Paris, mais, auparavant, je vous demanderai la permission d'entrer dans une boutique, rue Richelieu, où j'ai un mot à dire. »

Nous reprîmes notre course, M. Michel fit sa commission, me montra en passant la Bibliothèque royale, en face, la place où avait été l'Opéra, démoli, parce que à sa porte avait été assassiné le duc de Berri, et nous entrâmes dans une petite rue portant le nom de Champ-Fleuri (1). Avant d'y arriver, mon aimable cicerone avait appelé mon attention sur un petit homme portant perruque poudrée à demi-frimas, en habit bleu, à gros boutons de métal doré, en culottes courtes, en bas chinés et souliers à boucles. Il tenait un mince sac de ratine noire à la main et marchait d'un pas attentif et soigneux ayant tout à fait bon air. Il prit la rue Champ-Fleuri et nous le touchions presque, lorsque nous fûmes, lui et nous, arrêtés par une cohue. Voici quelle en était la cause.

Un voiturier, ivre, brutalisait indignement un malheureux cheval surchargé; la foule indignée l'avait pris à partie, et un homme du peuple venait de lui arracher son fouet qu'il avait jeté à terre. L'ivrogne, comme un taureau dans l'arène, roulait ses gros yeux avinés et écumait d'une rage impuissante : le petit homme, dont j'ai parlé tout à l'heure, mû par un sentiment tout chrétien, se baissa, ramassa le fouet, et le remit d'une façon très courtoise entre les mains du charretier. Celui-ci s'imagina-t-il que c'était là une suprême raillerie ? que se passa-t-il dans la tête de cette brute ? Je ne saurais le dire, toujours est-il qu'il cingla un formidable coup de fouet à celui qui venait de lui rendre cette arme. Heureusement celui-ci se baissa, il n'y eut que le chapeau qui vola en l'air, entraînant la perruque. Au premier moment un immense éclat de rire s'éleva, bientôt suivi d'un mouvement de généreuse indignation, on se rua sur le drôle, et un mauvais parti lui eût été fait, si la police n'était accourue pour le conduire au poste. Pendant ce temps, M. Michel avait ramassé la perruque et moi le chapeau endommagé, que nous remîmes à leur propriétaire. Comme mon compagnon lui disait : « Vous n'êtes point blessé, M. le comte Gomard ? » il nous regarda avec des yeux fins, nous remercia en termes choisis, et, tout en se rajustant, nous entendîmes qu'il murmurait :

Nec vates... quùm multa horrenda maneret,
Hos mihi prædixit luctus... (1) »

Il nous salua comme on saluait à la cour du grand roi, et partit.

— Quel est ce comte ? demandai-je à M. Michel,

— Mon ami, me répondit M. Michel d'un air préoccupé, je ne sais pas s'il est comte et s'il se nomme Gomard ; ce que je puis dire, c'est que tous les habitués, que tous les boutiquiers du Palais-Royal l'appellent tantôt Gomard, tantôt le comte Gomard.

— Que fait-il ?

— Ah ! voilà ce que je voudrais bien savoir. Est-ce un malheureux ou autre chose? Toujours est-il qu'il passe sa vie dans les galeries. C'est un diseur de bonne fortune, un cartomancien. Dans son petit sac, dont il ne se sépare jamais, sont des jeux de cartes et tout en se promenant, après avoir d'un regard sondé les personnes à qui il s'adresse, il leur propose d'une voix discrète et polie de leur révéler l'avenir. Si vous voulez bien vous rendre compte que le Palais-Royal est toujours rempli de solliciteurs oisifs venus de Paris pour quémander le bon plaisir des ministres, de jeunes fous ruinés rêvant un oncle d'Amérique, de joueurs — les plus superstitieux des hommes — attirés par la roulette et le trente-et-quarante, vous reconnaîtrez que, comme l'araignée, Gomard en bon lieu a tendu sa toile. Je dois ajouter qu'il est fort aimé ici, que si on le plaisante quelquefois, c'est par simple amusement et sans malice.

— Mais à ce métier, ce brave homme peut-il gagner sa vie ?

— Je le pense, il est toujours très bien tenu ; et puis... et puis ;... ce diable de latin qu'il vient de machônner me donne de singulières idées.

— Que croyez-vous donc ?

— Pour voir clair dans le repaire où nous sommes, — je demande pardon à Gomard de cette vilaine supposition jetée en l'air — la police a besoin de bien des yeux ! Ah ! à propos de police, un renseignement dont vous devrez tenir compte. Nous sommes à la Rotonde, nous faisons face au Palais de Monseigneur d'Orléans, à notre droite se tient tout le clan des libéraux, à notre gauche les royalistes ; d'un côté, on crie vive le général Foy, de l'autre vivent Corbière et Villèle. N'oubliez pas

1. Aujourd'hui la rue de la Bibliothèque.

1. Destin, qui m'a souvent révélé tant d'horreur, tu ne m'avais pas prédit celle-là ?

cette leçon de géographie politique, elle est bonne à retenir. Moi, en qualité de roturier enrichi par la révolution, comme mon ami, votre père, je suis pour le général et cependant je vais vous conduire dans la galerie Valois où j'ai à vous montrer quelque chose. »

Déjà nous nous dirigions de ce côté, quand se ravisant : « Non, dit M. Michel, il faut que j'aille féliciter Victor et vous le faire connaître avant qu'il quitte le Café Foy. »

Quelques moments après nous nous trouvions dans l'établissement célèbre. Cette célébrité, il ne la devait certainement point à son luxe ; à cette époque où les cafés ruisselaient de dorures, ses peintures étaient sévères et son plafond n'avait, outre une frise à l'antique, qu'une hirondelle que le facétieux Carle Vernet y avait peinte.

La fin à la prochaine livraison.

I. Lecoq.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Les premiers jours du mois, tous les yeux ont été tournés vers Cherbourg et beaucoup de nos amis qui ont précédé ou accompagné le Président de la République sont revenus enchantés de leur voyage et de l'accueil qu'ils ont reçu dans ce port célèbre. La fête, grâce à un temps magnifique, a été des plus brillantes, et, malgré une affluence énorme, il n'y a eu accident, ni dans les rues, ni dans les bassins ; la fête vénitienne, le lancement du *Magon*, l'escadre, ses légers torpilleurs ont été l'objet d'un enthousiasme général et M. Jules Grévy a semblé fort touché des acclamations dont il a été sans cesse accompagné.

Les représentants de la presse sont, comme nous l'avons vu, rentrés à Paris très satisfaits ; ils avaient eu l'honneur et le plaisir de visiter en détail nos grands « cuirassés ».

* * *

Il y a quelques années, causant avec F. Arago, nous lui disions : « Si par un cataclisme de la nature, les œuvres de la civilisation moderne venaient à disparaître, ne pensez-vous pas que si un seul échantillon de notre vieux monde devait être sauvé, aucun ne pourrait mieux que l'Observatoire donner l'idée du degré d'avancement auquel nous étions parvenus ? »

« Je crois qu'un vaisseau de ligne avec ses machines à vapeur, son armature et tout ce qu'il renferme aiderait bien mieux à transmettre aux races nouvelles la connaissance de la condition scientifique à laquelle nous sommes arrivés. Il y a de tout dans un navire de guerre, c'est un vrai microscome. En l'étudiant, on saurait comment nous nous nourrissons, de quelles étoffes nous sommes vêtus, comment nous calculons le temps, la distance ; nos cartes diraient quel est le monde, sa machine à vapeur notre puissance créatrice, ses canons et la poudre, la force destructive dont nous disposons, et enfin la charpente du navire ferait connaître l'habileté de nos ouvriers, tandis que les aménagements intérieurs donneraient une idée de notre ordre et de notre luxe. Un vaisseau de ligne est à mon sens, le spécimen qui parlerait le plus haut en notre faveur. »

* * *

Nos confrères sont sur ce point de l'avis de François Arago et ils sont rentrés à Paris pleins d'admiration, et naturellement ils ont colporté dans les salons le récit de leur rapide excursion, ils ont répété toutes les paroles de M. Grévy. Un d'eux faisait pour la dixième fois sa narration devant une douairière et comme il disait : « Le Président s'est arrêté à Carentan, » elle hocha doucement la tête et murmura : « il est bien heureux. »

* * *

La distribution des prix du grand concours des lycées, des collèges, a eu lieu avec beaucoup d'éclat. N'oublions pas d'inscrire ici — c'est une date dans l'histoire pédagogique — que le discours latin a vécu. C'est cette année pour la dernière fois que l'on a harangué dans la langue de Cicéron les jeunes élèves et leurs familles, pour lesquelles souvent le latin était aussi inintelligible que le sanscrit. Je crois qu'elles ne réclameront pas contre la révolution définitivement accomplie.

* * *

L'Académie a distribué ses prix, les uns accordés aux ouvrages les plus remarquables, les autres à des actes de courage et de bienfaisance. C'est surtout sur ces derniers que l'intérêt se porte et ce sont, comme d'habitude, les femmes qui ont été couronnées. Leur généreuse vertu, leur dévouement sont sans bornes et M. Sardou a été vivement applaudi, lorsqu'il a dit : « A côté d'une misère vous êtes toujours sûr de voir une femme. » Du reste, le spirituel auteur des *Pattes de mouche* s'est fort bien tiré de son rapport, mais que M. Mazières ne se charge plus de donner lecture des pièces, à moins de prendre auparavant des leçons de son collègue, M. Legouvé.

* * *

Un des collaborateurs du *Musée*, Mme Anaïs Ségalas vient de recevoir une distinction si justement méritée, que nous pensions qu'elle l'avait déjà obtenue depuis longtemps : l'aimable écrivain a été nommée Officier de l'Académie. C'est pour des femmes qui joignent aux charmes du talent, l'honneur d'une vie droite, que cette récompense devrait toujours être réservée. Nous sommes très heureux que justice ait été rendue à Mme Anaïs Segalas.

* * *

Parmi les lauréats du Conservatoire de musique se distingue Mlle Térésa Tua, qui a remporté à l'unanimité le premier prix de violon. Elle a treize

ans, la petite fillette. Son histoire est intéressante. Il y a trois ans, elle parcourait la Suisse avec son père, musicien ambulant, et dans toutes les tables d'hôtes, dans les cafés, sur les places publiques où elle se faisait entendre, le violon de la petite italienne chantait à merveille.

Une amie d'un des professeurs les plus distingués de notre Conservatoire eut l'occasion de la voir, il y a deux ans à Evian, Térésa la charma; la dame la fit causer, parla à son père et finit par leur remettre une lettre de recommandation pour M. Massart. Voilà nos nomades en route pour Paris. Ils arrivent, reçoivent un aimable accueil de M. Massart; il fait jouer l'enfant, reconnaît une âme d'artiste et lui ouvre les portes du Conservatoire. Mais avec quoi Térésa et son père allaient-ils vivre? M. Massart a bientôt résolu le problème. Comptant de nobles et riches amis, il leur montre sa charmante trouvaille et aussitôt une pension de 2,500 fr. est assurée à la famille Tua jusqu'au jour où Térésa sortira du Conservatoire.

Servie par une intelligence musicale étonnante, l'enfant travaille comme un beau petit diable, — elle est jolie, — et au bout de deux ans, elle emporte d'emblée le premier prix à la barbe des grands garçons.

***

La bibliothèque du savant historien allemand Mommsen vient d'être la proie des flammes; quoiqu'il exècre la France, nous le plaignons.

Sous l'Empire, il vint à Paris et fut invité à dîner aux Tuileries. C'était à l'époque où Napoléon III s'occupait de l'histoire de Jules César. Pendant le repas, l'empereur s'adressant à M. Mommsen, lui dit : « N'est-ce pas que Jules César voulait restaurer la liberté romaine ? » L'allemand regarde d'un air ahuri son impérial interlocuteur et répond : « Votre Majesté, elle veut rire! » Un silence se fit assez pénible pour les autres convives et Napoléon III se hâta de parler d'autre chose.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

BEAUX-ARTS

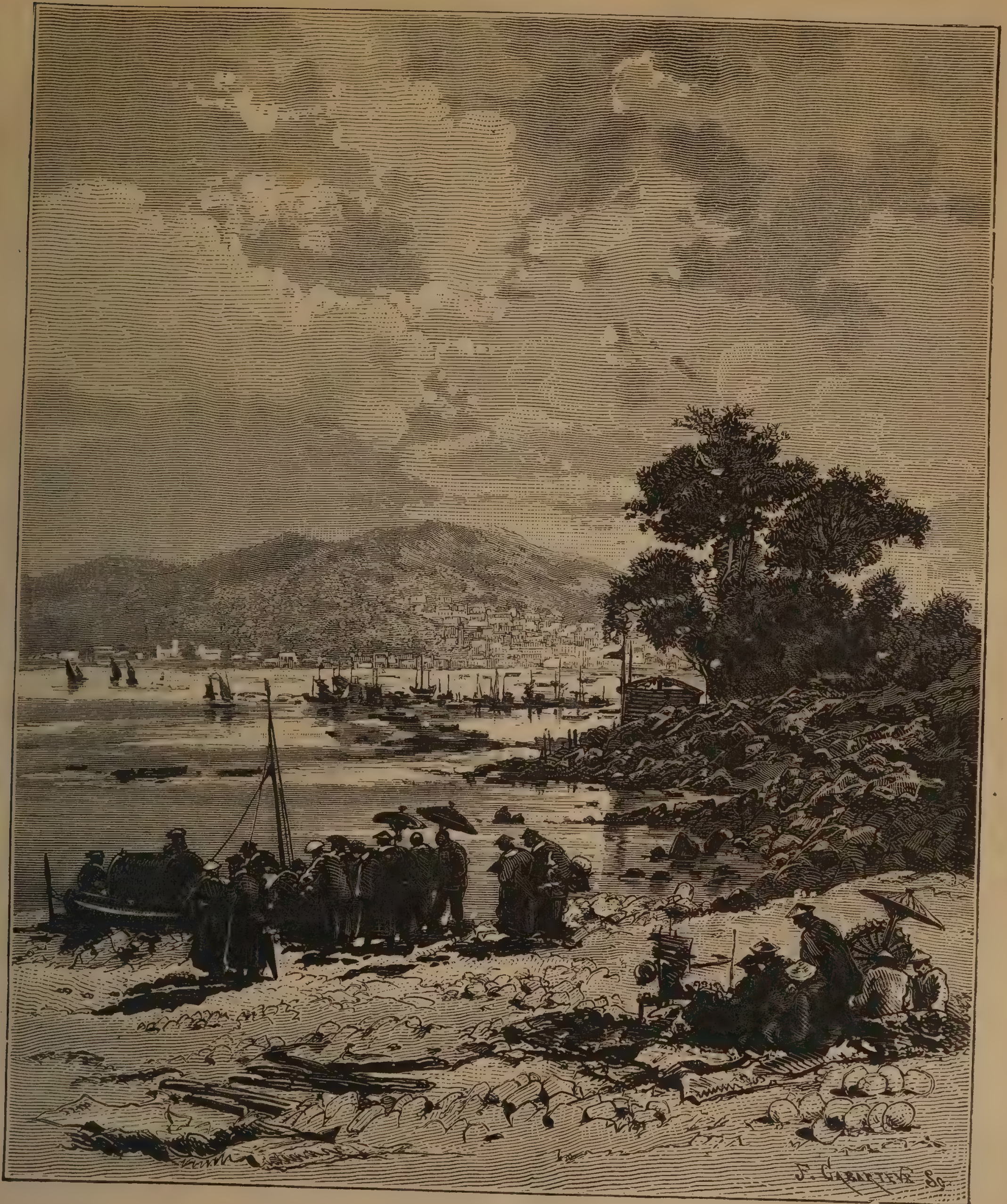
LE SALON DE 1880



Le supplice de Tantale, tableau de M. Lobrichon, dessin de Gilbert.

VOYAGES ET FANTAISIES

MÉMOIRES D'UN MANDARIN (1)



Ning-Po, arrivée de la Jonque, dessin de Scott.

XV

UN SINGULIER DISCIPLE

Le repas achevé, Tchao-Niang et moi, nous étions restés assis l'un en face de l'autre et nous causions, en vidant de temps en temps une petite tasse de vieux vin de riz, que nous présentait l'un des domestiques. (1) Aussi intime qu'animé était

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

1. Quand les Chinois boivent entre les repas, et comme intermède ou auxiliaire de la conversation, ils se servent de tasses

devenu notre entretien, et d'autant mieux que Tchao-Niang m'avait mis à l'aise en me prouvant qu'il n'ignorait rien de ma bizarre et triste situation. D'ailleurs, comme il avait eu soin de le remarquer, elle était de notoriété générale à Thing-Haï. Témoignant qu'il prenait un grand intérêt à la réussite de mes desseins, il n'avait pas eu de peine à obtenir de moi que je n'eusse rien de caché pour lui.

A cet effet, avec la plaisante disposition qui semblait être le côté saillant de son caractère, il imagina que dans la rédaction des notes de son voyage — dont il m'avait parlé tout d'abord et auxquelles il paraissait tenir beaucoup, pour fixer, disait-il, ses souvenirs — je fisse acte purement personnel, en d'autres termes que je joignisse à la mention très-librement, très-sincèrement des faits, des incidents de notre commune pérégrination toutes les réflexions qui me seraient inspirées aussi bien par les façons d'agir de mon compagnon que par ma propre situation. Il me donnait ainsi sur lui droit absolu d'examen, de censure, exigeant que j'en fisse largement usage, et s'engageant par la mémoire vénérée de ses parents à ne jamais se formaliser, se fâcher d'aucune des observations que je pourrais faire. Il se réservait seulement de me fournir des explications, au cas où je me serais mépris sur la nature de ses actes ou de ses intentions.

Il fut convenu que chaque jour je lui remettrais, après y avoir consigné les choses et les observations de la veille, des espèces de bulletins qu'il conserverait, afin de pouvoir, disait-il encore « s'étudier lui-même à loisir, et constater d'après mes témoignages les progrès de divers genres qu'il aurait faits en ma compagnie et par mes conseils. »

En vérité la proposition était originale et semblait dériver en tout cas d'une bonne, loyale et sympathique nature. Je l'acceptai donc franchement, et ce fut en toute franchise que, fidèle d'ailleurs aux pures lecons reçues du vieux docteur, je me promis d'accomplir la tâche fort délicate qu'elle me conférait.

J'ai là devant moi la plus grande partie de ces bulletins (qui me sont revenus par suite de circirconstances que l'on connaîtra plus tard). Pour fixer les souvenirs précis de l'époque où ils furent rédigés, je n'ai donc qu'à feuilleter, à transcrire, en ajoutant quelques annotations. C'est ce que je vais faire.

« Dès notre arrivée à Ning-Po, après une traversée pénible et relativement rapide, j'ai remis à Tchao-Niang ma lettre pour Mengli. Il l'a donnée devant moi à Fo-Ki, celui des deux domestiques qui a l'air d'être son intendant, en lui disant : « Tu sais ce que tu as à faire ?— Oui, maître » a répondu Fo-Ki; il a dû s'occuper aussitôt d'envoyer mon message, que, toute réflexion faite, j'avais formé de ces quelques mots seulement : « Frère, loin de toi, mon cœur est comme perdu dans la nuit. Ah ! que de joies il ressentirait si tout à coup brillait pour lui le soleil de ton souvenir ».

Cette lettre est partie, quelle réponse vais-je recevoir?...

contenant tout au plus l'équivalent de nos petits verres à liqueur, de telle sorte qu'ils peuvent les vider en assez grand nombre sans avoir absorbé beaucoup de boisson.

Quoi qu'il en soit, nous voilà dans la grande et tumultueuse cité de Ning-Po, où nous devons séjourner, comme l'a décidé Tchao-Niang, pour y faire les préparatifs de notre long voyage. A peine d'ailleurs notre jonque, qui a remonté à pleines voiles le Ta-tsio, rivière qui fait embouchure sur la mer, a-t-elle jeté l'ancre au-dessous du pont de bateaux qui relie la rive gauche, où est la ville proprement dite, avec la rive droite où se trouvent les grands entrepôts du commerce, que nous sommes assaillis d'entrepreneurs de transports qui, après s'être informés du but de notre voyage, nous offrent obstinément leurs services. Nous ne savions vraiment auquel entendre, car selon que tel ou tel de ces individus pratique telle ou telle espèce de transport, il veut vous persuader de choisir une voie de préférence à l'autre. Mais mon joyeux et résolu patron ne s'en laisse pas imposer. Il a son plan qu'il veut suivre et qu'il suivra. Or, ce plan—qui, soit dit en passant, me semble fort bien établi, pour un illettré qui n'a pu consulter les tables géographiques — ce plan consiste à couper directement et par terre à travers la province de Tché-Kiang, puis à prendre en pointe la province de Kiangi, pour aller trouver l'immense lac Pho-yan par le déversoir duquel nous aborderons le fleuve Bleu, dont nous remonterons ensuite le cours, en bateau, jusqu'à ce que nous rencontrions la ville de Lou-Tchéou. C'est ainsi que nous ferons, et c'est pour faire ainsi que nos dispositions sont prises. Tchao-Niang a traité avec le chef d'une compagnie de transit, qui prend à forfait notre transport de Ning-Po à Lao-tcheou, ville voisine de là et qui doit nous fournir en nombre suffisant les porteurs pour nos deux palanquins et pour nos bagages, — il n'a voulu ni voiture, ni brouette, — au total une dizaine d'hommes sous la conduite d'un surveillant commissionné par la compagnie et répondant de la régularité du service et de tous les objets à lui confiés.

A vrai dire, les conditions eussent été plus économiques, si nous nous fussions décidés à faire ce même premier trajet de Ning-Po à Lao-Tcheou exclusivement par les rivières qui se rejoignent et confluent en divers sens de la région, mais Tchao-Niang préfère payer plus cher et aller plus vite, certain qu'il est que nous nous éterniserons en route, en ayant recours au hallage sur des cours d'eau rapides et étroits, tandis que par terre et à dos d'homme, nous devons franchir en une dizaine de jours au plus, les huit cents lis environ qui nous séparent du lac Pho-yan. Tout cela me paraissait bien mûrement raisonné de la part d'un ignorant. « Que voulez-vous, me répond Tchao-Niang, j'ai pour moi l'expérience d'un vieux voisin qui a fait ce voyage des deux manières et qui a pu m'indiquer la meilleure. »

Autre singularité. Bien que l'entrepreneur se soit dit prêt à partir dès les premières lueurs, si nous le désirions, Tchao-Niang, quoique se déclarant pressé d'arriver, n'en décide pas moins que nous devons retarder de deux jours notre départ. Et comme j'en parais surpris : « Ning-Po, me dit-il, étant la première ville importante qu'il m'est donné de trouver sur ma route, moi qui n'ai jamais quitté mon île, j'ai la curiosité de vouloir la visiter en détail.

« Au surplus, ajouta-t-il, ne vous plaignez pas de ce délai, peut-être la réponse de votre frère aura-t-elle le temps d'arriver avant que nous nous mettions en route. »

Naturellement, j'ai trouvé cette raison fort bonne et si bonne même que, pendant les deux journées que nous avions employées à explorer la ville en divers sens, attendant avec une sorte d'anxiété le retour du messager, je n'ai été capable que de fort peu d'attention pour les curiosités qui, d'ailleurs et quoi qu'il en pût prétendre, ne semblaient pas non plus amuser beaucoup Tchao-Niang, de telle sorte que nous avions l'air d'avoir associé en les personnifiant l'impatience et l'ennui.

Tout au plus ai-je pris quelque intérêt à la visite que nous avons faite à la grande et célèbre pagode de Confucius, où chaque année se font et souvent en présence de plus de deux millions de personnes, les examens des bacheliers et docteurs de la province, et encore une pensée triste s'attachait-elle à la vue de ce lieu où, avant que le sort eût disposé autrement de moi, il avait été convenu que je viendrais tenter de cueillir les premières fleurs académiques. Je me suis demandé en pénétrant dans cette enceinte consacrée, si de nouveau quelque jour il me sera permis d'aspirer à cet honneur. Tchao-Niang, à qui je communique cette réflexion, affirme qu'il n'en saurait être autrement, car, selon lui, je dois être prédestiné aux grandes choses.

Il parle comme si quelqu'un lui avait révélé les prétendus horoscopes favorables dont il a déjà été question, ou plutôt comme aurait parlé Mengli lui-même, au temps où Mengli ne semblait vivre que pour me conserver toutes ses pensées, toutes ses espérances. Mon impatience s'accroît d'autant plus que le message attendu doit me donner à nouveau la mesure des sentiments de mon frère, sur la force desquels j'aimerais bien à ne garder aucun doute. Tchao-Niang, lui, a du moins pour faire diversion à l'ennui qu'il s'est gratuitement imposé pendant ces deux jours, certaine satisfaction à la fois matérielle et morale, dont il me semble même abuser un peu.

Au sortir de la jonque, nous avons cherché asile au milieu du plus beau quartier de la ville, dans une somptueuse hôtellerie et maison de repos, sur la porte de laquelle une grande et brillante inscription nous promettait, paix et concorde, désintéressement et probité, chair délicate et abondante. Inscription souvent menteuse, paraît-il, mais cette fois assez véridique, au moins quant aux deux derniers articles qui sont fort appréciés par Tchao-Niang.

Or, non-seulement ledit Tchao-Niang aime à bien manger et bien boire, mais l'occasion s'offrant pour lui de tirer publiquement quelque vanité de l'ordonnance de ses repas, il semble savourer à longs traits, outre les mets et les boissons, l'ostentation qui peut trouver si bien son compte aux habitudes de ces sortes de maisons. Il a soin de choisir pour l'heure de nos repas, le moment où la salle de festin est aussi peuplée que possible. Il s'assied, son œil rayonne pendant que les serviteurs qui ont d'abord chanté à son oreille la longue liste des plats, répètent à très haute voix le grand nombre de ceux qu'il a choisis parmi les plus rares et les plus coûteux, et sa béatitude est au comble quand, bien repu, bien abreuvé, il entend, au moment de régler la dépense, le premier garçon de l'hôtellerie entonner à nouveau, par les moindres détails, au grand ébahissement des assistants, l'interminable chanson du menu qui a composé le repas de notre enrichi : c'est ainsi que Tchao-Niang cumule les jouissances de la gourmandise et celles de la vanité.

Comme aux termes du contrat qu'il a formulé lui-même, il a exigé que je lui fasse des remontrances toutes les fois que dans ses manières d'agir quelque chose me semblera mériter la critique, j'ai voulu mettre une première fois à l'épreuve la solidité du privilège dont je suis investi, et j'ai été vraiment étonné de l'extrême humilité avec laquelle lui, homme mûr, ayant l'avantage du bienfaiteur sur un obligé à peine sorti de l'adolescence, il a reçu mes observations. En me remerciant de ma franchise, il a très sincèrement avoué sa double faiblesse qu'il a mise au compte de son brusque passage de la pauvreté à l'aisance. Et comme d'ailleurs une fois en route l'occasion de donner dans ce travers s'offrira beaucoup moins que dans la grande ville où nous sommes, il affirme que je n'aurai plus à le reprendre sur ce point. Nous verrons bien; mais, cette philosophique soumission n'en est pas moins étrange, je devrais presque dire mystérieuse, chez un être qui, d'autre part, gardant son caractère jovial et insoucieux, me semble peu fait pour attacher beaucoup d'importance à des principes d'intime perfection.

Il a été entendu, en outre, que chaque soir après le repas « je le régalerais », c'est son expression, d'une petite dissertation sur les lois ou les raffinements du langage. J'ai compris que c'était là une façon délicate de m'imposer une tâche servant à m'acquitter envers lui des libéralités dont je suis l'objet de sa part. J'ai donc, dès le premier soir, tenu à remplir cet office de mon mieux. Tchao-Niang a d'abord paru ravi de ce qu'il a bien voulu qualifier d'aubaine précieuse, et il s'est mis en devoir de me prêter la plus avide attention; mais à peine ai-je parlé quelques instants en m'inspirant autant que ma mémoire a pu le permettre, des éloquentes leçons de mon vieux maître, que mon auditeur sommeille de la plus belle façon. Alors je me tais. La cessation du bruit de ma parole qui le berçait, le réveille. Il s'excuse, maudit la grossière nature qui le rend si sottement insensible aux brillants enseignements de l'esprit. Moi, je proteste que la faute en doit être à mon incapacité. Il déclare au contraire que ce qu'il a entendu était d'un charme inouï. Je promets de faire mieux une autre fois. Il veut être le seul fautif. Et d'ailleurs comme il croit pouvoir attribuer cette malencontreuse aventure à la somnolence toute naturelle qui suit un copieux repas, nous convenons que la prochaine dissertation précèdera le dîner au lieu de le suivre. Soit, et pour cela encore, nous verrons bien!...

...Aujourd'hui, c'est un peu avant de nous mettre à table que, conformément à ce qui a été décidé hier, j'ai entrepris de discourir sur les règles de l'élocution. Cette fois Tchao-Niang n'a pas dormi, mais avec la meilleure volonté du monde d'écouter,

de suivre, de recueillir mes enseignements, il s'agittait impatient sur son siège, tortillait ses doigts les uns sur les autres, soupirait dans une contrainte oppressive. En fin de compte : « Allons, lui ai-je dit, fidèle à mon rôle de franc parleur, je vois bien que ma pauvre éloquence est encore en défaut ! »

Alors, il s'est de nouveau confondu en reproches à sa propre adresse, il a protesté du plaisir, inconscient en quelque sorte, qu'il éprouvait, à m'entendre; bref, il a de toutes façons cherché à me convaincre du grand prix qu'il attache à mon enseignement. A vrai dire, après avoir reconnu que tout le mal vient de ce qu'il n'est pas encore fait à cette alimentation intellectuelle, dont il désire vivement pouvoir s'assimiler les avantages, il croit que je puis provisoirement me borner à le reprendre quand je m'apercevrai qu'il pêche contre les lois de la correction ou du bon goût, en joignant à mes remarques quelques préceptes dont il s'efforcera de faire son profit. Ce qui revient à dire que pour toutes ces questions de perfectionnement, Tchao-Niang est à l'état de boiteux qui ne se trouvant nullement incommodé d'une claudication dont il a l'habitude, s'imaginerait qu'il doit vivement désirer de marcher droit, et n'arriverait pas à se convaincre lui-même de l'utilité de ce désir... Il y a donc là pour moi une étrange disposition, dont je ne dois chercher le secret que dans l'excellent cœur du ci devant peintre, qui veut à tout prix, par une simple raison de bonté, atténuer dans mon esprit la valeur de ses bienfaits...

Je lui ai lu cela : — Croyez ce que vous voudrez, mon cher enfant, m'a-t-il dit, et moi je fais ce que je veux.....

...Ce matin, comme se faisaient les apprêts du départ, Tchao-Niang est venu tout radieux me remettre le message attendu. En le recevant, je calcule qu'étant donné le temps nécessaire à la double traversée, il n'a pas fallu que l'envoyé perdît une heure. « Eh ! c'était bien ce que je lui avais recommandé, dit Tchao-Niang, qui, par discrétion, me laisse seul avec ce papier que j'ose à peine ouvrir. Je ne le déploie qu'en tremblant, mais aussitôt que j'ai reconnu l'élégante écriture de Mengli, aussitôt que j'ai pu voir en tête de la page cette douce appellation : « *Cœur de mon cœur, pensée de ma pensée,* » un flot de larmes bonnes s'échappent de mes yeux; et c'est avec une sorte d'ivresse de joie que je lis ces lignes charmantes : « *Ce n'est pas mon souvenir seul, c'est tout mon être qui t'accompagne. Nous nous étions rencontrés comme deux mousses légères poussées l'une vers l'autre par le fleuve de la vie; les ondes inconstantes ont cru réussir à nous séparer. Mais non, l'union est plus étroite, plus parfaite entre nous qu'en aucun temps; et toujours il en sera ainsi. Quand le sage a dit:* « *Une seule âme peut se trouver en deux corps* », *c'est de nous qu'a parlé le sage. Va, frère, tout à l'ardeur de ta pieuse tâche, avec toi je suis; pour toi je prie. Les dieux, car il y a des dieux, veilleront sur toi, sur nous, et ils exauceront tes vœux. Écris-moi souvent, pour que je n'ignore rien de ton cœur, je te répondrai toujours. Courage, Espérance, Bonheur!* »

— Eh bien ! jeune homme, me dit Tchao-Niang, qui rentre alors que mes yeux sont encore fixés sur la précieuse lettre. Eh bien! êtes-vous prêt? Notre long et grand voyage commence, qui certainement ne se fera pas sans fatigue, et peut-être même sans danger. Vous sentez-vous fort et résolu ?

Alors moi, baisant le papier : « Oh oui! m'écriai-je, l'esprit de mon frère étant avec moi, j'aurai toutes les forces, toutes les ardeurs. »

Quelques instants plus tard notre petite caravane est hors de la ville.

XVI

UN COMPATRIOTE

« Petite caravane », dis-je, pas si petite en vérité, car elle ne compte guère moins de vingt personnes, à savoir deux voyageurs, deux domestiques, quatorze porteurs qui alternent tantôt aux brancards des palanquins, tantôt aux perches des bagages (1). Enfin le chef, le surveillant du personnel qui va en tête monté sur un âne, — lequel, coutumier de braire à tout propos, ouvre souvent notre marche aux accents de la plus formidable trompette. A vrai dire, tous ces porteurs sont de pauvres diables, qui vivent chaque jour d'une poignée de riz et d'un peu de thé, lorsque même celui-ci n'est pas remplacé par de l'eau aiguisée de quelques grains de sel. La nuit, ils dorment n'importe où, de telles sortes que leurs services sont obtenus à fort bas prix, et qu'on peut sans grande dépense se composer un cortège assez imposant. Le surveillant seul fait relativement exception, la convention faite portant que les voyageurs lui doivent quelques aliments moins grossiers. Son gîte ordinaire pour la nuit, n'est autre cependant que l'écurie où il met son âne, — quand on trouve une écurie. — Je me suis fort égayé quand, le premier soir, j'ai vu notre homme poser derrière l'animal une énorme pierre à laquelle il a fixé une corde retenant baissée la queue de sa monture. — Que faites-vous donc-là! — Je m'assure un paisible sommeil, en mettant l'âne dans l'impossibilité de braire! car tout âne qui a la queue ainsi retenue, est empêché de pousser le moindre cri.

Et en effet, l'âne que j'avais entendu vingt fois brailler dans la journée a gardé un silence absolu durant la nuit. On apprend vraiment de belles et utiles choses en voyageant.

Mais je laisse ces plaisanteries, tout comme je suis tenté de laisser les menus incidents de notre lente et monotone pérégrination à travers le Tché-Kiang et une partie du Kiang-Si; car étant donné d'une part les graves présomptions qui obsèdent mon esprit, étant donné que chemin faisant, c'est-à-dire en quinze jours, deux fois cette nouvelle joie m'est échue de recevoir une lettre de Mengli, répondant à celles que je lui ai envoyées, et m'apportant des témoignages d'une affection de plus en plus vive, je ne saurais guère accorder mon atten-

1. Le transport des palanquins est analogue à celui de nos anciennes *chaises*, avec cette différence que les bâtons reposent sur les épaules des porteurs. Les coffres, ballots, paniers qui constituent les bagages des voyageurs, sont pendus à une perche et portés tantôt par un seul homme qui les soutient des deux épaules et comme font nos porteurs d'eau, tantôt par deux hommes qui soutiennent chacun l'un des bouts de la perche, le fardeau étant entre eux deux.

tion à des choses d'un intérêt purement matériel, ou totalement étrangères au but de mon voyage. Que retenir même des agissements de mon libéral, mais toujours bizarre compagnon Tchao-Niang? Dodelinés, bercés à distance l'un de l'autre, car nos chaises marchent à la file pendant la majeure partie de la journée, nous ne sommes guère réunis que pendant les heures des repas, durant lesquelles d'ailleurs l'acte sérieux de réfection l'absorbe si bien qu'il serait malaisé de l'en distraire. Le repas achevé, il n'est pas insensible aux douceurs d'une sieste qu'il continue volontiers après avoir repris place dans son palanquin. Le soir, quand la fatigue de nos porteurs nous oblige à faire halte dans quelque bourgade où l'installation nocturne est difficile ou peu confortable, il est tout au déplaisir de cette mauvaise aubaine; quand, au contraire, nous tombons en quelque hôtellerie commode et convenable, il est absolûment captivé par le soin de savourer l'aise et le repos succédant aux gênes et fatigues de la journée.

Le lendemain, remise entre ses mains d'un bulletin, où, moi, le censeur, je blâme également l'une ou l'autre de ces dispositions si peu en rapport



Le lac Pho-Yang, dessin de Scott.

avec la philosophique perfection à laquelle il prétend sans cesse viser. Et le naïf Tchao-Niang, tout en protestant avec une insistance soutenue de son désir d'échapper aux grossiers instincts qui le dominent, me remercie plus vivement chaque jour des services moraux que je m'efforce de lui rendre, et me supplie de ne pas me rebuter en l'accomplissement d'une tâche qui, à un moment donné, doit, dit-il porter de si excellents fruits.

Et nous allons, nous marchons ainsi, des plaines fertiles et riantes qui caractérisent le district de Ning-Po, au canton accidenté de Tchoa-King qui, formant le versant oriental des monts Khong-Ling, nous conduit par les vertes et ruisselantes vallées du Houeï-Tcheou, aux rives du Tchang-Kiang que nous côtoyons pour arriver à Lao-Tchéou, cité plus bruyante que belle, où nous quittons nos palanquins et nos porteurs de bagage, pour nous installer à bord d'un grand bateau fort bien emménagé, sur lequel nous allons effectuer la traversée du lac Pho-Yang, qui ne mesure pas moins de deux cents lis dans le sens où nous devons le parcourir.

Très-curieux est, en vérité, l'aspect de cette mer intérieure qu'encaissent des monts fort pittoresques, et du sein de laquelle surgissent des îles nombreuses, les unes toutes vertes et fleuries, les au-

tres formées de pics arides que semble avoir poussés hors des flots le génie de la désolation. Sur le miroir de ces eaux profondes et bleues voguent à la fois des légions d'oiseaux au chatoyant plumage, et des multitudes de bateaux de toutes formes, de toutes grandeurs. Le ciel est pur, l'atmosphère douce, une petite brise du sud fait légèrement fuir devant elle notre navire, aux mâts duquel flottent en serpentant de brillantes banderolles. Mollement assis sur des coussins de soie à l'arrière du bateau, Tchao-Niang qui fume en vidant tantôt une tasse de thé, tantôt une tasse de vin de riz, paraît se délecter à contempler silencieusement, d'un œil à demi-clos les paysages aussi frais qu'animés, qui se déroulent autour de lui. Je suis allé, moi, m'asseoir au plus haut de la proue, et si une charmante rêverie s'empare de mon âme, c'est que l'œil fixé vers le point que vise l'avant du bateau, sentant sur mon cœur qu'elles réchauffent, les lettres de mon cher Mengli, je me dis que chaque instant passé sur le lac Pho-Yang me rapproche de ce fleuve Bleu que ma mère disait si beau, et qui doit me conduire au pays où je suis né.

Le soir venu, le bateau jette l'ancre à quelque distance de la rive; le lendemain à l'aube les voiles se hissent de nouveau, et, bien que le vent ait un peu tourné vers le milieu du jour, nous voyons à quelques lis devant nous, la petite ville de Hou-Khéou bâtie à l'entrée du large canal qui déverse les eaux du lac dans le Fleuve Bleu; mais à ce moment là nous remarquons que la passe dans laquelle nous nous disposons à nous engager est pleine de barques de toutes dimensions qui, les unes remorquées à la corde le long de la rive, les autres remontant à la voile ou à la rame, semblent vouloir gagner en toute hâte les parages d'où nous venons. De la première qui passe a portée on nous fait le signe de ne pas aller plus avant. Intrigués, nous accostons la seconde, et nous apprenons qu'une véritable terreur est répandue en amont de l'embouchure du lac par l'apparition d'une grande jonque montée par des aventuriers, des pirates qui depuis quelques jours ont débarqué sur divers points, saccagé, dévalisé de fond en comble les monastères, qui sont assez nombreux sur les rives du fleuve. On ne dit pas qu'ils aient fait main basse sur le chargement des bateaux qu'ils ont rencontrés, mais ils les ont visités et fouillés tous, se livrant à une recherche dont ils ne disent pas le but, mais qui ne laisse pas cependant d'effrayer, car, s'il arrivait qu'on eût ce qu'ils cherchent, il pourrait s'en suivre un mauvais parti. C'est pourquoi, tous les bateaux du fleuve viennent chercher asile dans le lac, où ils pensent que les pirates ne pénètreront pas, préférant sans doute suivre le fleuve, dont le courant peut les servir mieux dans la fuite, au cas où l'on voudrait les poursuivre.

Il va de soi qu'à ces nouvelles peu rassurantes, le patron de notre bateau — qui d'ailleurs devait nous laisser à la jonction du lac et du fleuve — ne songea plus à continuer sa route, connaissant sur la rive gauche du lac, une espèce de crique formée par une avancée fort boisée, dans le fond de laquelle il va atterrir. Là, d'ailleurs, se sont réfugiées avant nous plusieurs autres barques, dont les équipages et les passagers ont cherché l'hospitalité dans les maisons d'un village voisin de la rive.

Nous faisons comme les premiers arrivés ; et tout naturellement devant attendre là les événements, nous voilà causant de ceci et de cela avec les gens dont le pays est encombré. On se demande qui l'on est, d'où l'on vient, où l'on va. Je prononce le nom de Lou-Tchéou. Alors un vieillard paisiblement occupé à fumer sa pipe, le dos appuyé contre un arbre : « Qui parle de mon pays, demande-t-il? — Votre pays, dis-je vivement, vous êtes de Lou-Tchéou? — Sans doute, qu'est-ce qu'il y a là d'étonnant! — Rien, mais, c'est que moi aussi je suis de Lou-Tchéou —. Ah! fait-il après m'avoir bien regardé : vos traits ne me reviennent point, et pourtant je connais là presque tout le monde, de quelle famille êtes-vous donc ? — Hélas ! c'est ce que j'ignore. — Comment ?... — Tout enfant j'ai été enlevé par un moine tao-sé. — Par un moine tao-sé, répéta le vieillard, qui soudain semble avoir retrouvé un souvenir bien présent, et il ajoute : au bord du fleuve, n'est-ce pas ? pendant que vous dormiez sous un rosier sauvage, où votre mère vous avait posé. — C'est cela ! m'écriai-je, vous connaissez mes parents! — Si je les connais, certes! Quoi ! vous seriez le fils de mon vieil ami, de mon voisin Tsing-Sin (1) et de la belle Kin-Tché (2) sa charmante et malheureuse femme ! Quoi ! je retrouverais en vous ce cher petit Djin (3) que nous avons tous tant regretté. On vous avait donné ce nom de lait, parce que les devins disaient que vous auriez une haute destinée. Ah ! quel malheur ! cher enfant, quel malheur arriva le jour où vous fûtes enlevé ! Ah! vos pauvres parents!... — Alors moi prenant les mains du brave homme qui semble tout attendri : « Dites, parlez, où sont-ils ? que font-ils — Quoi ! dit le vieillard, vous ne savez donc pas... — Je sais qu'ils ont quitté le pays pour rechercher chacun à leur manière l'enfant dérobé. Et je conte au vieillard comment j'ai appris ces choses. En achevant : Les a-t-on revus à Lou-Tchéou ? demandai-je. — Jamais, répondit-il. — Mais en eut-on quelques nouvelles..... — Du père aucunes ; avant de partir il avait tout vendu, tout réalisé, on n'a plus rien su de lui. — Et de la mère ? — Hélas ! ce que nous avons su n'a pu que nous navrer. Un de nos marchands qui revenait de trafiquer en Mongolie il y a cinq ou six ans, traversant la province du Chen-Si, je crois, dans un district dont il avait oublié le nom, se réfugia un jour de mauvais temps dans une grotte des rochers, qui servait d'ermitage à une très vieille et très misérable bonzesse. Elle implora de lui quelques dons, non pas pour son entretien, disait-elle, mais pour pouvoir enterrer dignement une infortunée qu'elle avait accueillie quelques jours auparavant, et qui se mourait sur son lit d'herbes sèches. Le marchand eut la triste curiosité de voir cette agonisante, dans laquelle il crut reconnaître cette Kin-Tché qu'il avait vue si belle à Lou-Tchéou, et qui maintenant n'était plus qu'un horrible cadavre encore animé par un dernier souffle. Il l'appela de son nom, ses yeux se rouvrirent et eurent un éclair d'intelligence. Le marchand fut alors convaincu que c'était bien elle.

1. Cœur tranquille.
2. Rameau d'or.
3. Homme.

Peu d'heures après elle dut mourir, mais le marchand était pressé de partir. Il donna à la bonzesse l'argent nécessaire pour l'inhumation, en la chargeant de faire graver sur la pierre de la tombe le nom de la défunte qu'il lui écrivit. De retour à Lou-Tchéou, il nous conta cette funèbre aventure, à nous les anciens amis, car il n'y avait plus de famille à qui le dire, le chagrin ayant tué peu auparavant le grand père maternel qui seul survivait. Voilà, mon cher enfant, ce que nous avons su de la belle Kin-Tché, votre mère. »

A ce récit toutes les larmes de mes yeux ont inondé mes joues. Je me suis prosterné, j'ai frappé de mon front, baisé de mes lèvres la terre, dernier asile où, sur un point que j'ignore, dorment les restes de ma mère. Le vieillard m'a relevé.

« Maintenant, me suis-je écrié, qu'irai-je faire à Lou-Tchéou.

— Je vais vous le dire, mon enfant, répliqua le vieillard; vous viendrez y retrouver les nombreux amis de vos dignes parents. Pour ma part, je serai très heureux de vous présenter. Sans doute s'ouvrira pour vous une famille d'adoption. Les souvenirs laissés par votre père, par votre mère, vous aideront à conquérir une situation dans le pays, et ce sera honorer leur mémoire que de continuer leurs vertus sur la terre natale. Au surplus qui vous dit que votre père — qui peut-être n'est pas mort — ne reviendra pas un jour ou l'autre?

— Sans doute, fait Tchao-Niang, c'est pourquoi rien ne doit être changé à notre itinéraire. Dès que l'on sera tranquille du côté des pirates, nous remonterons le fleuve Bleu. D'ailleurs je veux voir Lou-Tchéou, moi, c'est mon idée fixe. Nous continuerons notre route, et nous aurons seulement un brave compagnon de plus.

— C'est bien dit, fait le vieillard, qui prend et presse la main de Tchao-Niang.

Pour moi, je ne puis que garder le silence; car ce que je viens d'apprendre a fait comme un profond et douloureux écroulement d'espérance dans mon cœur; et je ne suis guère en état d'édifier un nouveau plan de conduite.

XVII

LES PIRATES

Que ferai-je? Que deviendrai-je? Je l'ignore vraiment. A vrai dire, cet espoir me reste, mais bien vague, bien incertain, que mon père, après une longue absence, soit enfin dominé par l'amour du sol natal. Qui le ramènera? Mais vit-il encore? S'il vivait, sa douleur ne serait-elle pas usée déjà, et n'aurait-il pas repris le chemin du pays? Question sans réponse. Je viens de confier tout cela à Mengli par une longue lettre que Tchao-Niang doit faire partir avant que nous prenions le fleuve... Le soir est venu sans qu'aucune alarme se répande. L'on n'a rien vu sur le lac. Demain l'on tâchera de savoir si le fleuve est libre... Jusque bien avant dans la nuit j'ai causé avec le vieillard, qui m'a fait lui raconter toute mon existence à Thing-Haï, et qui, en retour, a répondu à toutes mes questions sur mon père et sur ma mère, que je connais maintenant comme si j'avais vécu longtemps avec eux. . . . .

Après la nuit, la matinée s'écoule sans que rien de précis nous soit transmis sur ce qui se passe aux rives du fleuve. Vers le milieu de la journée le vieillard me dit : « Je suis, me semble-t-il, le plus âgé des gens qui sont ici, comme vous en êtes le plus jeune; voulez-vous, mon cher petit compatriote, que nous donnions ensemble l'exemple d'un peu d'audace, en allant nous enquérir par nous-mêmes des choses de là-bas? J'imagine qu'on s'exagère la situation, une folle terreur est si vite répandue! Les rives du fleuve ne sont guère qu'à six ou sept lis (3 kilomètres); nous avons tout le temps d'aller et venir avant la nuit, et au moins serons-nous ainsi sûrement renseignés. »

— Allons, dis-je, car en l'espèce de viduité qui vient de m'échoir, la pensée ne me déplaît pas de tenter, même au prix de quelque péril, cette aventure qui peut être fort innocente.

Tchao-Niang veut me dissuader, en alléguant qu'il ne doit pas me quitter, qu'il en a fait la promesse.

— A qui donc?

— A moi-même.

— Oh! il y a tant de ces promesses-là que vous ne tenez pas!

— Mais!...

— Alors venez avec nous.

Et non sans paraître fort inquiet, et non sans trouver que la traite sera longue et fatigante, il se décide à nous suivre, emmenant, il est vrai, un de ses domestiques qui porte quelques provisions solides et liquides.

Nous partons.

Bien que Tchao-Niang commence bientôt à se plaindre de la durée du parcours, nous arrivons sans trop de retard aux rives du fleuve, — dont, par un triste sentiment instinctif, je salue les belles ondes, comme ayant baigné la terre où fut mon berceau. — Il y a là un village de pêcheurs qui nous disent qu'en effet quelques-uns d'entre eux se trouvant la veille à cinq ou six lis en amont de leur pays, ont vu la grande jonque à l'ancre en plein milieu du fleuve, et plusieurs chaloupes, dans lesquelles les pirates, hommes d'aspect terrible, rapportaient les dépouilles d'une riche bonzerie. Un bateau marchand passait en ce moment; les pirates l'ont accosté; y trouvant deux ou trois moines du culte de Lao-tsé qui y avaient pris passage, revenant de quêter dans les premiers districts du Hou-pé, ils ont dépouillé ces pauvres religieux non-seulement de leur butin, mais aussi de leurs principaux vêtements, et les jetant brutalement dans une de leurs chaloupes, ils sont allés les déposer à terre presque nus comme vers; tout cela sans avoir infligé rien de fâcheux, sans avoir rien pris aux mariniers et autres passagers.

— Mais comment se fait-il, demandai-je, que les autorités de la province, qui doivent être instruites de ces déprédations, ne semblent rien faire pour y mettre un terme. A quoi sert donc la police?

— Et d'abord, répond un des vieux pêcheurs, il faut savoir qu'en général les agents du Fils du ciel, par ordre de celui-ci même, ne sont rien moins que tendres à toute cette moinerie qui ne fait que prélever sur le peuple le lourd impôt de la superstition. Puis aussi pour anéantir ces aventuriers,

les autorités auraient besoin d'avoir quelques jonques armées en guerre; et il n'en existe pas dans nos parages. Au surplus l'on me contait hier que le supérieur d'une des bonzeries menacées par le passage de ces bandits, était aller trouver le gouverneur de Kizou-Kiang, chef-lieu de notre district, pour lui demander protection et défense. A quoi le gouverneur aurait répondu : « Moi, que j'expose le sang des sujets du fils du ciel pour garantir vos richesses. Non, certes ! Voilà des gens qui descendent le fleuve en faisant main basse sur les seuls monastères. A ce métier-là, ils seront bientôt riches, et ne reparaîtront plus; les moines, eux, se seront bientôt enrichis de nouveau, et il n'y paraîtra pas. Que les pirates passent leur chemin, ce n'est pas moi qui me mettrai au travers!...

— Alors, aurait dit le supérieur, c'est nous seuls qui devons nous défendre?

— Comme il vous plaira ! c'est à vous seuls que les pirates en veulent; arrangez-vous avec les pirates.

— Bien! aurait fait le supérieur, et il y aurait eu, paraît-il, un grand conciliabule des principaux bonzes des environs, sans doute pour organiser la résistance.

— Eh bien ! mais, dit Tchao-Niang, il n'y a rien là d'inquiétant pour des gens qui, comme nous, n'appartiennent à aucune caste religieuse. Je ne vois pas pourquoi nous ne continuerions pas tranquillement notre voyage.

— Sans doute, fait le vieillard, parce que, en dépit des rassurantes affirmations, vous ne trouveriez aucun batelier disposé à passer du lac dans le fleuve, tant que le courant n'aura pas emmené plus bas la jonque et les pirates. C'est pourquoi, si vous m'en croyez, nous pousserons jusqu'à ces falaises qui, en amont de ce village, dominent le cours du fleuve; et, peut-être saurons-nous par nos yeux à quoi nous en tenir sur le compte des aventuriers.

— Allons, dis-je.

— Allons, soupire Tchao-Niang. Et nous voilà, gagnant le faîte de ces rivages escarpés. Tout d'abord, nous ne découvrons aucune embarcation à l'horizon ; mais nous attendons, et enfin au moment même où le soleil vient de disparaître derrière les montagnes du Hou-Pé, le grand navire apparaît toutes voiles au vent au tournant du fleuve. Ce sont eux ! Ils avancent avec la rapidité et avec la fierté de l'oiseau de proie. Ils vont passer à peu de distance du point où nous sommes. Pour voir sans être vus, nous nous blottissons derrière une grande et plate découpure du rocher qui surplombe le cours d'eau. Les voici. Sur le navire, que nous voyons presque à vol d'oiseau, et où tous les hommes sont en armes, quelques-uns s'occupent des manœuvres, d'autres paraissent veiller prêts à toute alarme, pendant que d'autres remuent, transportent, arrangent des coffres, des paquets. Tout à l'avant, sur le haut plancher de l'avant de la proue se tient un homme de haute taille, qui, les mains croisées sur la poignée d'un grand sabre nu, planté devant lui, la tête basse, semble explorer l'horizon avec une sombre méditation.

— C'est là, sans doute, dis-je au vieillard, ce chef qu'on dépeint si terrible. Ne lui trouvez-vous pas en effet l'aspect fort imposant!

Le vieillard d'abord ne me répond pas ; je le vois qui semble s'efforcer de donner à son regard plus de portée et de pénétration, puis tout à coup, alors que le navire passe avec la rapidité de la flèche :

— C'est lui, c'est bien lui, reprend-il; oh! je le reconnais, quoi qu'il soit vieilli.

— Lui, répétai-je, qui donc?

Mais le vieillard, montant en hâte sur le rocher, et plaçant ses mains ouvertes près de sa bouche :

— Tsing ! crie-t-il à pleine poitrine, Tsing-Sin ! un ami de Lou-Tchéou te salue !...

Sur ce cri je vois l'homme de la jonque lever la tête, la tourner de notre côté, et son visage jusque-là sinistre s'éclaire d'un singulier rire; et, comme fier d'avoir été reconnu, il fait une sorte de salut avec le sabre qu'il brandit. D'ailleurs ce nom que je viens d'entendre prononcer, c'est le premier que le vieillard a prononcé la veille quand il m'a parlé de mes parents. Je l'ai bien retenu. Je crois rêver !

— Je ne m'étais pas trompé, dit encore le vieillard.

— C'est mon père !

— C'est lui ! cher enfant, c'est lui ! »

La jonque est déjà loin ; elle approche d'un tournant, elle va disparaître : d'ailleurs la nuit vient. Alors je sens comme un vertige. Je veux parler, je ne puis ; courir, mes pieds s'y refusent.

— Venez, dit le vieillard qui m'a pris par le bras, redescendons en hâte au village, nous monterons dans une barque, nous ferons force de rames, nous appellerons. C'est lui, vous dis-je, c'est lui! allons ! allons !

Quelques instants plus tard, nous avons rejoint les pêcheurs, nous leur demandons un bateau, que le domestique de Tchao-Niang, ancien marinier, conduira... Nous voilà voguant... Déjà dans la mi-ombre du crépuscule nous apercevons de nouveau la jonque, qui, sans doute pour se mettre à l'ancre durant la nuit en plein fleuve, a laissé tomber ses voiles : le courant seul l'entraîne. Nous ne tarderons pas à l'atteindre. Mon cœur bat à rompre ma poitrine. La jonque vient d'accoster un bateau que ceux qui le montent abandonnent, autant que je puis distinguer, en se jetant à la nage. Je regarde avidement, tâchant de comprendre le motif de cette fuite, mais l'ombre tombe de plus en plus... La jonque n'est plus pour nous qu'une masse noire sur le lointain obscur... Mais nous approchons, et déjà, pour crier qui nous sommes, le vieillard va de nouveau héler dans ses mains qu'il porte à ses joues, quand tout à coup, à la place du gros point noir, une immense gerbe de feu jaillit avec un fracas épouvantable, que répercutent de longs échos; puis dans la brume nocturne, il n'y a plus qu'un reste de masse noire s'enfonçant dans les flots; puis des cris de douleur, des appels désespérés auxquels répondent de longs et tumultueux éclats de rire. Puis la rive s'illumine de torches, de lanternes, et l'on dirait qu'il y ait là comme des transports de joie...

Ce qui s'est passé, en principe nous le comprenons, la jonque a sauté, s'est abîmée corps et bien dans les flots. Comment s'est produit ce terrible évènement, nous l'apprenons en abordant, à la vue

d'une multitude de moines, de bonzes qui se réjouissent du succès de leur stratagème. La barque que nous avons vue était pleine de sacs de poudre, des moines la montaient; accostés par les pirates, ils se sont jetés à l'eau comme étant pris de terreur, mais laissant une mèche allumée qui bientôt a déterminé l'explosion, qui a fait sombrer la jonque et tué sans doute la plupart de ceux qu'elle portait. La foule des moines se livre à une folle allégresse.

Mon vieux compagnon a enlevé une torche aux mains d'un jeune bonze; et munis de ce flambeau nous longeons les bords du fleuve, dans l'espoir d'y recueillir quelque naufragé, peut-être même celui que nous allions chercher à la jonque.

Bientôt, en effet, un malheureux tout sanglant s'offre à nous, cramponné à une touffe de roseaux. Nous voulons l'aider à prendre terre, en lui disant que nous sommes amis et qu'il n'a rien à craindre.

— Laissez, fait-il, vous ne me sauveriez pas, j'ai une jambe emportée, le ventre ouvert. Si je suis venu jusque-là, c'est que le chef, blessé aussi, essayait de nager et de me soutenir. Tout d'un coup il a dit : « Non, je ne peux plus ! » et il a disparu



Le pirate, dessin de Scott.

sous l'eau ; il est mort, je vais mourir comme lui... ah ! c'était un digne homme ! de tout ce que nous prenions, il ne gardait rien pour lui. Il ne songeait qu'à se venger des moines qui, un jour, lui avaient volé son enfant. Ah ! je n'ai plus de force !

Et le malheureux, lâchant la touffe d'herbe, retombe, s'engloutit...

A ce moment mes idées se confondent, et je perds le sentiment.

XVIII

UNE APPARITION

Le vieillard et Tchao-Niang m'ont ramené ou plutôt rapporté du village, car ce nouvel écroulement, à l'heure où je croyais toucher à la plus inattendue des réalités, a eu raison de mon énergie De braves pêcheurs m'ont offert un asile, et je suis là cherchant à me reconnaître dans l'espèce d'affreux rêve que je viens de faire. Vers le milieu de la nuit cependant, je m'endors accablé, et le matin je retrouve avec l'usage de mes facultés physiques, la conscience de moi-même.

Le bon vieillard a passé la nuit près de moi. Tchao-Niang qui, la veille est retourné au campement du lac, revient et me demande si les derniers événements n'ont pas modifié quelque peu mes

premières résolutions : « Car enfin, dit-il, vous voilà maintenant assuré que votre père ne saurait reparaître à Lou-Tchéou. »

Je lui réponds que provisoirement je ne songe qu'à séjourner quelque temps dans le pays où nous sommes, pour recueillir et inhumer pieusement les restes de mon malheureux père, si le fleuve les rejette sur ses bords.

— Fort bien, mais après?

— Après, je verrai. »

Sur quoi, à mon grand étonnement, Tchao-Niang me laisse entendre que son désir de voir Lou-Tchéou n'est plus aussi vif, cela par suite de ces étranges aventures qui lui semblaient de mauvais augure.

Il ajoute que ne pouvant plus se passer de ma compagnie, il est tout disposé non-seulement à s'arrêter dans ce pays autant qu'il me plaira d'y rester, pour l'accomplissement de mes pieux devoirs, mais encore à continuer ensuite le voyage dans le sens qui me conviendra.

La navigation du fleuve étant redevenue sûre, le vieillard, qui ne peut s'attarder, prend congé de nous, en m'affirmant de nouveau que je pourrai toujours compter sur une excellente réception à Lou-Tchéou le jour où j'y viendrai.

Tchao-Niang a voulu que nous nous installions dans le village des pêcheurs, où d'ailleurs il a fait ramener un des pirates qui, épargné par l'explosion, a pu gagner le bord et qui a été rencontré le matin mourant de froid et de faim. Celui-là m'a répété ce qu'avait dit son compagnon.

C'étaient bien la colère, le désir de vengeance qui seuls animaient mon père ; et il est mort désespéré au moment où la cause de son désespoir allait disparaître.

Tchao-Niang a chargé les pêcheurs d'explorer les rives du fleuve à la recherche des restes qui me sont chers; le ci-devant pirate qui saurait le reconnaître, accompagnera les pêcheurs.

Deux jours plus tard une nouvelle lettre m'arrive de Mengli.

Malgré la distance, on pourrait croire qu'il l'a écrite après avoir reçu celle où je lui apprends mes dernières mésaventures, tant elles y semblent prévues et discutées.

Mais est-il quelque chose dont je puisse encore m'étonner de la sagacité précoce qui caractérise mon frère bien aimé.

« S'il advenait, écrit-il, que tu ne trouvasses, à Lou-Tchéou, aucune trace de tes parents, ou si tu apprenais qu'ils sont endormis dans la mort, devrais-tu considérer comme achevée la tâche filiale que tu as si breuvement acceptée? Non, sans doute! Si tu ne peux les honorer vivants, ne dois-tu pas songer à les honorer morts, à leur gagner la gloire et les grands titres; (1) et n'es-tu pas doué de tout ce qui peut t'aider à atteindre ce but enviable. Grâce aux leçons de notre vieux maître, qui a si heureusement développé tes facultés, la voie des jardins académiques est ouverte devant toi. Tu devras la suivre avec le vif désir d'y cueillir tous les lauriers, et en ce cas, crois-moi, ne t'attarde pas aux écoles provinciales.

« Va, d'un vol, aux sources mêmes du beau, du haut savoir, gagne la *Cour du Nord* (Pékin) où sont réunis tous les maîtres des maîtres; plonge-toi résolument, je veux dire filialement dans la grande mer des études, et sous peu, je le sais, tu émergeras couronné des glorieux rameaux que tu consacreras au souvenir de tes chers morts. Va, mon cœur est avec ton cœur, mon esprit avec ton esprit, et par ton triomphe je triompherai. »

Ainsi a dit Mengli : les conseils qu'il me donne sont des ordres que me dicte la sagesse même. Mon but est dès maintenant celui qu'il indique. Je l'ai dit à Tchao-Niang qui tout aussitôt : « Voir la la cour du Nord! s'est-il écrié, mais ce fut toujours le but réel de mon voyage. Il n'y a que là, en effet, que doit, que peut vivre un homme qui, riche, a quelque souci de la vie brillante et raffinée. Quand vous voudrez, ou plutôt quand vous pourrez, nous partirons. »

Ce Tchao-Niang devient de plus en plus énigmatique pour moi; mais que m'importe après tout, si tel qu'il est, il veut bien me témoigner une très-vive sympathie! Sans scrupule, après tout, je puis accepter l'aide cordial d'un excellent homme qui, ne se refusant aucune des jouissances dont il est épris, semble très-satisfait et même très-honoré de m'être utile.

Je continue d'ailleurs à exécuter régulièrement la clause de notre convention qui me donne droit d'enseignement et de remontrance; mais bien que ce soit de ma part peine perdue, c'est toujours avec la même insistance que mon étrange disciple m'engage à persister, surtout pour la rédaction du bulletin journalier.

Trente jours ont passé depuis l'engloutissement de la jonque et parmi les corps que, durant les vingt premiers jours, le fleuve a rejetés sur ses rivages, sur une étendue de cent lis au-dessous du lieu de l'explosion, le corps de mon père ne s'est pas retrouvé.

Il ne se retrouvera plus maintenant, le fleuve l'aura roulé à la mer.

Tchao-Niang a d'autant mieux patienté pendant ce séjour que le pays est assez convenablement approvisionné pour qu'il y puisse faire de bons repas, et qu'entre les heures de réfection il se donne le plaisir toujours nouveau pour lui d'assister à la pêche aux comorans, qui est une des industries particulières de nos hôtes.

Spectacle très-curieux et très-animé, en effet, que celui de ces oiseaux travaillant avec une ardeur sans égale au profit des hommes dont ils sont les dociles esclaves.

Une flottille part.

Le bordage des barques est garni de ces pêcheurs ailés qui, à un signal, plongent et remontent bientôt des poissons au bec... En quelques heures la barque est chargée de butin, sans que les hommes aient eu d'autre peine que de ramer et de commander le travail...

... L'attente vaine s'est assez prolongée. Un grand bateau marchand vient d'atterrir, sur lequel nous prenons passage pour descendre le Fleuve Bleu jusqu'à Nang-Yun et Tchin-Kiang, où nous nous em-

1. Nous avons déjà remarqué la coutume établie de décerner des titres posthumes aux ascendants des hommes qui se font remarquer honorablement.

barquerons sur le grand canal impérial, qui nous conduira directement à Péking. C'est un voyage d'au moins une lune et demie.

Nous partons...

... Ici se trouve une assez longue lacune dans les souvenirs écrits de cette période de mon existence, car presque dès notre départ de l'embouchure du lac Pho-yang, une indéfinissable affection s'empare de moi.

Elle peut bien n'être que le résultat des fortes et nombreuses émotions que j'ai éprouvées coup sur coup depuis quelques lunes.

Toujours est-il que cela me prend au lendemain de l'embarquement, par une sorte d'anéantissement physique et moral qui, peu à peu cependant me conduit à de fiévreux accès, pendant lesquels il me semble que mes membres vont être disloqués, que ma tête va éclater.

Un médecin consulté à l'une des stations du bateau, ne prescrit que la diète et le grand air; un autre à la station suivante, la réclusion et une alimentation substantielle.

Tchao-Niang, qui me prodigue les soins les plus attentifs, prend sur lui d'associer les deux systèmes dans une sage mesure, et fort bien installé sur le bateau, tantôt à l'intérieur, tantôt à l'extérieur, je sens moi-même les bons effets de ce régime, et je demande surtout à ne pas discontinuer le voyage.

A Tchan-Kiang où un mieux sensible m'est survenu, je suis transporté sur une belle jonque qui fait le service régulier du grand canal.

Peu après je touche à la convalescence et s'il m'a été fort peu donné de voir, d'observer pendant la route, quand nous arrivons à Pékin, j'ai déjà recouvré les premières forces de l'état normal.

Chemin faisant, d'ailleurs, le bon aliment de l'âme m'a été encore dévolu : deux lettres de Mengli, toujours affectueuses, toujours fortifiantes; une troisième m'est donnée au moment où nous mettons pied à terre dans la grande et magnifique cité.

Un des serviteurs de Tchao-Niang a pris une avance de deux ou trois jours pour aller nous assurer un gîte convenable. Il nous attend sur le quai, et nous conduit dans une habitation qui, bien que relativement centrale n'en est pas moins une sorte de demeure champêtre.

Il y a là, outre un nombre de salles fort commodément meublées, une charmante galerie toute fleurie qui peut être close l'hiver, ouverte l'été, et qui donne sur un jardin où sont des arbres aux légers ombrages; de fraîches eaux, jaillissant des rocailles, forment des lacs en miniature, et, dans de jolis ruisselets nagent des poissons d'or et de pourpre.

Quelques jours de repos absolu m'étant encore nécessaires, je les passe là, en de vrais délices de paix, de silence, lisant, relisant les lettres de mon cher Mengli, qui sont comme le doux et suprême aiguillon de mon courage; puis j'emplis un gros cahier de mes pensées d'espérance et d'amitié, je les donne à Tchao-Niang, pour qu'il le fasse parvenir à celui qui les a inspirées; et enfin tout au désir de pouvoir bientôt prétendre à cueillir les premières fleurs académiques, je me mets en quête des moyens d'étude.

Tchao-Niang, lui, serait d'avis qu'avant de me plonger dans l'étude, je donnasse au moins une lune à visiter les curiosités de la capitale du céleste empire, qui exercent sur lui une si vive attraction, mais je lui démontre aisément que ma tâche n'est point celle-là.

Je le prie seulement de m'accompagner pour que je puisse acquérir les quelques livres qui me sont nécessaires, et sur lesquels, en les apprenant par cœur, je dois méditer au double point de vue littéraire et philosophique, pour achever mon instruction commencée, surtout par l'étude du Nin-King (livre de la piété filiale) dont un exemplaire ne m'a jamais quitté, et que, d'ailleurs, je serais en état de réciter d'un bout à l'autre, en en commentant assez convenablement, je crois, les principaux passages.

Il est donc convenu que le lendemain nous nous rendrons chez le principal libraire. Tchao-Niang se range d'autant plus facilement à cet avis qu'il ne serait pas fâché, dit-il, de prendre par mon intermédiaire, à mes heures de loisir, et dans la mesure de sa *pauvre* intelligence, une *légère* idée de livres qui depuis si longtemps forment le fonds de toute morale et de toute littérature.

Nous allons donc à l'emplète chez le libraire qui nous a été signalé comme le plus important de Pékin, et je n'ai qu'à les demander pour être aussitôt mis en possession du *Chi-King* (livre de poésies), du *Chou-King* (livre des Annales), de l'*Y-King* (livre des transformations), du *Tchum-Tsieou* (chronique composée par Confucius) et de quelques savants commentaires dus aux plus renommés disciples des grands philosophes ou écrivains. Or comme je suis là examinant avec respect ces antiques monuments du savoir et de l'esprit, un vénérable vieillard, qui porte le globule rouge, et qui semble un des habitués de l'endroit, me fait l'honneur de me questionner sympathiquement sur l'emploi que je puis faire de ces livres.

Je le lui dis.

Alors il me demande le nom du maître dont les leçons m'ont mis en état d'entreprendre si jeune encore d'aussi difficiles études. Je nomme le docteur Lao-Tsang.

— Lao-Tsang de Thing-Haï, sans doute?

— Celui-là même.

— Nous fûmes condisciples, et même rivaux aux concours de la licence et du doctorat. Je le vainquis la première fois, il passa devant moi à la seconde, et il s'en forma entre nous une profonde amitié. Vit-il encore?

— J'ai pleuré sa mort!

Alors le vieillard posant une main sur mon front :

« Il m'est doux, cher enfant, de retrouver en vous un peu de l'âme d'un de mes meilleurs amis, et si les conseils d'un vieillard quelque peu coutumier du savoir et de la réflexion, pouvaient aider à l'essor de votre jeune esprit... »

Sur quoi, Tchao-Niang, d'une façon véritablement indiscrète :

« Nous les acceptons avec joie et reconnaissance, dit-il.

— A merveille, fait le vieillard, mon nom est Pé-Kiaï, j'habite dans la ruelle des Habits Verts, et tous les jours après le repas de midi, pour le seul

plaisir de me rappeler mon vieil ami, Lao-Tsang, j'aurai une heure à donner à son ancien disciple. A bientôt!

Et il sort sur une profonde révérence de Tchao-Niang, tandis que, frappé d'étonnement, j'ai à peine rendu au vénérable personnage le moindre hommage de respect.

— En vérité, dis-je à Tchao-Niang, que cette réflexion fait sourire, on dirait qu'un bon génie est désireux de réparer autant que possible les malheurs de ma destinée. Je vous ai trouvé, vous homme généreux, pour me rendre facile le chemin de la vie, et, voilà que, maintenant, une offre non moins libérale m'est faite, mais je n'oserais pas profiter...

— Vous auriez tort de la refuser, mon enfant, me dit le libraire, le docteur Pé-Kiaï, l'une de nos gloires académiques, s'est retiré des emplois publics, avec une aisance noblement acquise; et, après la culture personnelle des lettres et de la philosophie, il n'a pas de plus grand plaisir que d'employer son grand savoir au service de la jeunesse.

— Vous voyez bien! fait Tchao-Niang, tout radieux.

— Alors il faut que j'accepte?..

— Certes! »

Et j'ai si bien accepté, que du train dont va ma vie, je me croirais volontiers revenu à nos plus beaux jours de Thing-Haï, c'est-à-dire à l'époque où mon temps était partagé entre les leçons reçues à l'ermitage et les études que je poursuivais seul ou en compagnie de Mengli au logis urbain. Le sage Pé-Kiaï, qui lui aussi, habite une sorte d'hermitage, ayant remplacé le sage Lao-Tsang, et la maison de Tchao-Niang étant le plus tranquille, comme le plus charmant des asiles, je ne vois la ville et le monde que dans le trajet, toujours semblable, que je fais deux fois par jour pour me rendre auprès de mon savant maître et pour retourner à la maison, où tout mon temps est donné à l'étude, à la méditation des livres illustres où toute la science et toutes les lettres sont contenues. Une fois d'ailleurs, tous les quatre ou cinq jours, un jeune disciple de Pé-Kiaï, avec qui j'ai fait connaissance chez le docteur, vient passer avec moi, dans la galerie ou dans le jardin, une heure ou deux, durant lesquelles nous nous exerçons aux beaux dires, et aux poétiques compositions. A tour de rôle nous donnons le sujet ou nous le prenons dans un vieux livre ouvert au hasard, et nous faisant nos propres juges, nous apprenons à la fois et l'art et la modestie, qui doit en être la compagne inséparable.

Mon jovial et bon ami Tchao-Niang a pris l'habitude de m'accompagner chez le docteur et d'assister aux leçons du vieux sage — qui, je dois le noter, ont souvent le privilège, dont le docteur rit de bonne grâce, de le faire bâiller ou de l'endormir profondément.

Toujours il déplore sa grossière nature, et toujours il affirme qu'elle ira se raffinant en notre *noble* fréquentation.

Chaque matin, comme il en a été convenu au début, je lui remets le fameux bulletin où se tiennent compagnie mes pensées les plus intimement personnelles, et mes franches observations sur sa manière de vivre; et rien de plus curieux en vérité que la vive impression que semblent lui faire chaque jour — mais sans succès aucun de correction — les remontrances que je formule.

A tel point qu'il me suppliera parfois d'être moins rigide, de lui faire l'aumône d'un peu d'indulgence. Que sais-je? Absolument comme un écolier qui emporterait au logis le billet où le maître se plaint de lui aux parents qui le doivent fustiger. Cela m'amuse d'autant plus, que mon cher hôte, qui est bien le meilleur garçon du monde, ne s'astreint pas, comme moi, à une laborieuse réclusion.

La grande ville, ses curiosités, ses plaisirs ne lui sont pas comme à moi indifférents, et quand il a fait, somnolent ou éveillé, acte de présence aux leçons du docteur Pé-Kiaï, il a très souvent hâte de s'échapper pour aller je ne sais où.

A vrai dire, aux heures des repas, que nous devons toujours prendre ensemble, il est régulièrement à la maison.

Je l'y vois même quelquefois rentrer tout essoufflé, et pour le moindre retard, il s'excuse, comme si je devais non-seulement le réprimander, mais le punir.......

... Quoi qu'il en soit de ces étrangetés, les jours passent pour moi semblables dans l'activité et dans le calme. L'époque où j'atteindrai mes dix-huit ans devant coïncider avec la session des examens publics pour le baccalauréat, il est entendu que je me présenterai pour tâcher d'obtenir ce premier grade.....

.... C'est fait! J'ai cueilli la première branche de laurier odorant, j'ai droit de porter le collet vert et le globule d'argent. Comment en eût-il été autrement? A mesure qu'approchait le terme des examens, les lettres de mon cher Mengli se faisaient plus nombreuses et plus affirmatives du succès; le matin où je devais subir l'épreuve, il m'en était arrivé une où étaient vraiment contenus toute la belle âme et tout le brillant esprit de mon frère bien-aimé.

« Songe que je serai là, me dit-il. »

J'ai mis sa lettre sur mon cœur et je suis parti.

Imposante était la réunion des examinateurs et, dans la vaste salle, innombrable était l'auditoire composé de tout ce que Pékin contient de hauts fonctionnaires, de mandarins illustres, venus pour apprécier le mérite de la jeunesse lettrée. Dans le pourtour formant galerie, une multitude de dames, de jeunes filles du plus grand monde, qui ne voient et qui ne sont vues d'ailleurs, qu'à travers un grillage, à vrai dire assez espacé, établissent un obstacle qui n'en est un en réalité que pour la convenance.

Nous sommes là environ trois cents postulants. Le concours s'ouvre par la dictée d'une maxime qui est justement prise dans le beau livre de la *Piété filiale* qui m'est si familier, et sur laquelle nous devons, séance tenante, rédiger une sorte d'amplification.

Le texte connu, un silence vraiment solennel s'établit.

Tous, le pinceau à la main, nous voilà méditant sur la forme à donner au commentaire qu'on nous demande.

Ne voulant rien faire avec précipitation, avant

de noircir le papier d'un premier trait, je m'accoude le menton sur ma main et les yeux levés je médite sur la forme du début...

Et alors qu'arrive-t-il? Que tout-à-coup à travers les grilles séparant de nous la charmante, la brillante assemblée féminine, mon regard rencontre un regard qui est absolument celui de Mengli, et qui éclaire un visage absolument semblable au sien... Seulement ce visage est celui d'une belle, d'une ravissante jeune fille, richement, élégamment parée.

Et voilà qu'ayant vu, je veux voir encore. Je regarde, je cherche, je fouille des yeux, plus rien! l'apparition, car je suis convaincu que c'en est une, s'est évanouie. La vision, le rêve n'a fait que passer...

Mais n'importe! j'en ai reçu comme un divin rayon qui a mis la flamme dans mon cœur, qui a soufflé la poésie à mon esprit.

Mon pinceau court, il s'agite comme le dragon, les caractères réguliers et mélodieux pleuvent sur la feuille ..

Le premier, j'ai achevé. — On nous dit de lire, — Le chef du concours arrête souvent aux premières lignes les candidats dont il reconnaît l'ignorance ou la faiblesse.

Plusieurs cependant achèvent au milieu de murmures approbateurs.



Le laurier d'or, dessin de Scott.

Mon tour vient. Je lis, faisant passer dans ma diction l'ardeur que semblait m'avoir communiquée la vision.

A maintes reprises éclatent les marques d'admiration, et en finissant je m'entends acclamer par l'auditoire tout entier.

D'autres encore méritent les applaudissements, mais c'est à moi que reste le premier rang. Et ainsi pour les deux autres épreuves. Enfin mon nom est proclamé avant tous les noms. Le président me remet le laurier d'or au lieu du laurier vert qu'emportent les autres élus.

A la sortie de la salle je suis l'objet d'une ovation, à laquelle j'ai hâte de me dérober pour aller dans une longue lettre faire honneur à Mengli et à sa céleste image, du succès que je viens d'obtenir...

« Pourquoi, me dit-il, dans sa réponse, n'y aurait-il pas à Pékin une jeune fille qui me ressemblât?

— Non, il n'y a pas d'aussi frappante ressemblance, lui ai-je aussitôt répondu, c'est toi, vision divine, qui m'es apparu. Tu m'avais dit que tu serais là, tu y étais. Je t'ai vu, car il n'est rien d'impossible à ces dieux auxquels tu m'as enseigné à croire. Tu n'imagines pas comme tu étais *belle*. Sous ce frais, sous cet enchanteur visage de jeune fille, ton image ne me quitte plus un seul instant. Te voilà devenu déesse. Jusqu'à présent je ne pouvais que t'aimer; maintenant, je t'adore. »

La suite à la prochaine livraison.

EUGÈNE MULLER.

LA SCIENCE EN FAMILLE

LES CAUSES ANIMÉES DES MALADIES

C'est là une terrible question qui a pour caractère distinctif de revenir périodiquement sur l'eau, et pour le moment elle y revient. Comment en serait-il autrement? Comment ne pas conclure du visible à l'invisible? Comment les hommes d'observation spéculative ne seraient-ils pas tentés de dire: « Ce qui est ici doit-être également là; car il y a une sorte de loi mécaniquement régulière dans l'ordre des phénomènes naturels. Le plan du créateur est un, tout ordre de détail a son analogue dans l'ensemble, etc. »

Quelle voie suivre pour ce raisonnement? Prenons pour premier exemple toutes les études spéciales des *maladies* ou prétendues *maladies* des végétaux. Qu'ont trouvé les savants, les observateurs, chaque fois que les hommes des champs les ont appelés pour connaître la cause d'un désordre épidémique survenu dans leurs cultures. Vers 1730, les safraneries du Gâtinais étant dévastées par une sorte de décomposition des précieux bulbes, Duhamel-du Monceau (ce fut son premier exploit scientifique) délégué par l'académie des sciences, découvre qu'il y a invasion d'un parasite végétal. Une vieille tradition, on a même longtemps dit une superstition répandue dans les campagnes, affirmait que le voisinage d'une haie d'épine-vinette était fatale au froment qui en recevait la carie et la pourriture. Et tout examen fait, il est reconnu de nos jours que cet arbrisseau est en effet souvent affecté du petit *uredo*, champignon microscopique qui est le plus terrible fléau des céréales. Un jour les pommes de terre sont malades : autre champignon.

Puis, vient une maladie de la vigne : c'est l'oïdium; une autre : c'est le phylloxera.

Les vins tournent, vite un microscope, et M. Pasteur nous y fait découvrir des végétations spéciales à chaque espèce d'altération.

Le ver à soie semble dégénérer; le même observateur nous montre encore le parasite.

Dernièrement il était question d'un choléra de poules : voilà que le savant nous apporte les vibrions infectant le sang de ces malheureux volatiles, et voilà qu'en inoculant quelqu'un de ces infiniments petits à une bête saine, il la voit aussitôt succomber.

Pendant combien de siècles la gale a t-elle été traitée comme une maladie ordinaire, à l'aide de remèdes internes, tandis qu'aujourd'hui on sait qu'il s'agit d'un parasite que tuent les vapeurs ou ablutions sulfureuses.

Qui ne sait maintenant que toute affection squameuse est le résultat d'une véritable végétation parasitaire de notre épiderme?...

Et toutes ces données existant, toutes ces démonstrations étant faites, il ne se trouverait pas de gens pour ne vouloir attribuer aux maladies d'autres causes que les causes animées?...

Ainsi s'en trouve-t-il, et voilà que toute une école très sérieuse est lancée sur cette voie où elle ne s'arrêtera pas de sitôt, évidemment, car lorsqu'elle aura épuisé toute la série des oculaires grossissants qui, petit à petit, lui auront montré de nouveaux animalcules envahisseurs et perturbateurs de notre organisme, elle nous affirmera que, ne pouvant plus voir, elle doit admettre la continuité, l'analogie. Allez donc, je vous prie, la démentir! Pour moi, je ne m'en charge point, et, d'autant moins que, pris d'intérêt pour ces soi-disant novateurs dans l'embarras, je voudrais leur dire que la besogne qu'ils croient encore à faire est faite et parfaite depuis longtemps, avec cet avantage même sur leurs tentatives, que quand ils nous ont déclaré que toutes les maladies ont pour principe une cause animée, ils ne font que nous signaler une fâcheuse situation sans nous indiquer en aucune façon les moyens d'en atténuer les inconvénients.

Que — comme dit Sganarelle, — votre fille soit muette parce qu' « elle a perdu la parole », et qu'elle ait perdu la parole « par suite de l'empêchement de l'action de la langue, » cela vous importe peu si le grand médecin ne remédie pas à cet empêchement. Et c'est là où nous en sommes; je me trompe: c'est là où en sont nos pourchasseurs et découvreurs d'animalcules. Prouvons leur qu'on est allé plus loin qu'ils ne savent aller.

En 1721 — il y a donc de cela quelque cent soixante ans — paraissait chez Alex.-Xav.-René Mesnier, libraire, rue Saint-Séverin, à l'enseigne du Soleil d'Or, ayant aussi boutique en la grand' salle du palais, un petit livre, intitulé : *Système d'un médecin Anglais, sur la cause de toutes les espèces de maladies avec les surprenantes configurations des différentes espèces d'insectes qu'on voit par le moyen d'un bon microscope, dans le sang et dans les urines des différents malades et même de tous ceux qui doivent le devenir*, recueilli par M. A. C. D.

Ce livre, que j'ai là, devant moi, pendant que j'écris ces lignes, très-rare assurément, peut-être aujourd'hui à l'état d'exemplaire unique (appartenant à la Bibliothèque de l'Arsenal, où il est catalogué sous l'indication S. A. 5767), ce livre est un in-8° d'une quarantaine de pages, dont le texte est coupé d'environ 90 petites gravures représentant les *configurations* d'autant d'animalcules que l'auteur, l'œil armé d'un puissant microscope, aurait découverts dans le sang d'autant de personnes affectées de diverses maladies.

La curieuse série est ouverte par l'acarus de la gale qui, à cette époque, n'avait été encore signalé que par un observateur italien, et qui se trouve là figuré fort exactement. Puis défilent les êtres les plus bizarres qu'il soit possible d'imaginer; l'insecte de la petite vérole est une espèce de forficule ou perce-oreilles à larges ailes; celui de la rougeole, une sorte de mouche à queue évasée; celui de la fièvre continue, rappelle la raie; la fièvre quarte est due à une bête assez informe; le rhumatisme, à un vrai petit requin; la migraine, à un

myriapode; la gangrène, à un arachnide au corps rayé de blanc et de noir; le vertige, à un poulpe; les écrouelles, à une espèce d'escargot; l'hydropisie, à un vermisseau hexapode; l'inflammation des yeux, à une anguille; l'asthme, à un fluet coléoptère doté seulement de pattes, etc., etc.

Jusque-là, en somme, l'observateur de l'autre siècle ne fait que nous montrer beaucoup d'insectes, alors que nos praticiens actuels se bornent à nous en montrer quelques-uns; mais il ne s'en tient pas à cette exhibition, il explique comment il se fait que, malgré cette cause évidente de maladies, il arrive que quelques médecins, sans s'attaquer à cette cause même, guérissent indirectement leurs malades. « En saignant beaucoup, par exemple, on extrait en même temps, dit-il, une grande partie des insectes perturbateurs; puis aussi, comme on donne aux gens qu'on traite une infinité de drogues, il n'est pas possible que dans le grand nombre il ne s'en trouve qui, sans qu'on le sache, soient un poison pour les insectes causes des maladies.

« *Ergo* — car c'est à quoi notre docteur au microscope veut conclure — si jusqu'ici l'on a guéri quelques maladies, c'est absolument par hasard, au lieu que, grâce au nouveau système, nous allons agir à coup sûr. Étant donné que nous aurons quelques gouttes de sang ou d'urine dans lesquelles se trouveront des insectes, nous y mêlerons un peu d'infusion de quelque plante, ou de solution de quelque minéral; et quand, par un nouvel examen, nous aurons découvert que les insectes sont morts, ce sera preuve que nous aurons rencontré le remède à employer pour guérir la maladie dont cet insecte est la cause. » Voilà tout le système du médecin anglais; que vous en semble?

Toute réflexion faite cependant, il se pourrait bien que ce semblant de livre sérieux ne fût qu'une plaisante satire à l'adresse de quelques novateurs qui, entichés des découvertes du microscope, alors toutes récentes, en voulaient tirer des déductions universelles, indéfinies. Il y faudrait voir en ce cas un pamphlet contre la *Microscopomanie*, pamphlet spirituel en vérité et qui semblerait avoir retrouvé de nos jours un peu d'actualité; car nos savants actuels sont tout justement partis à fond de train sur la route où couraient leurs devanciers au commencement du siècle dernier.

Qu'ils aillent donc, qu'ils explorent, qu'ils découvrent, et puissent-ils, quand ils auront réellement trouvé les causes animées des maladies, trouver aussi le spécifique à l'aide duquel il sera loisible d'ôter la vie aux parasites qui jusqu'ici nous l'ont ôtée à nous-mêmes.

Pour arriver à ce but, le procédé tout empirique du médecin anglais était bon à noter. Voilà qui est fait.

E. M.

NOUVELLES

UNE AVENTURE DE SAMUEL JONHSON

CHAPITRE PREMIER

CE QUE CACHE LE BROUILLARD

Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être citoyens de Londres, pourront difficilement se faire une idée de l'aspect que présentait la bonne ville, le 27 décembre 1760, entre huit et neuf heures du soir. Nos modestes brouillards français paraîtraient ridicules, comparés au voile opaque et lourd qui enveloppait, comme d'un voile, la grande cité.

Au-dessus de soi, autour de soi, au-dessous de soi, rien de visible; pas un pavé! pas un angle de rue! pas un profil de maison! pas une silhouette de monument! pas même la tache sombre du dôme de Saint-Paul! Rien que la brume aveuglante, humide, pénétrante, redoutée des timides, des retardataires et des ivrognes, et que bénissaient tout bas les habitués sans scrupules de Shoreditch et d'Ivy Tavern.

Cependant, le long de Drury-Lane, qui conduit à Fleet-Street, deux hommes marchaient lentement, sans paraître prendre autrement souci d'un état de choses qui pouvait les entraîner singulièrement loin de leur demeure.

De temps en temps, un mouvement de bras de l'un de ces hommes écartait l'épaisseur du brouillard; on entrevoyait alors la haute stature de celui qui gesticulait, ses larges épaules, ses membres athlétiques; mais ce n'était qu'une éclaircie; tout rentrait aussitôt dans l'ombre, et le son de deux voix indiquait seul que des êtres humains se mouvaient dans ces ténèbres.

— Sur mon âme, Samuel, disait une de ces voix, remarquablement douce, vibrante et bien timbrée, sur mon âme, il faut changer cela! il le faut! Je vous dis que jamais personne ne viendra voir une femme qui parle et qui marche avec le cou coupé! Vous voulez que cette Irène meure, soit! j'y consens! mais pas devant tout le monde! c'est absurde! Vous compromettriez votre réputation et la mienne! Je vous respecte et vous aime, Samuel, mais si vous persistez dans cette idée, je me retire de l'affaire!

— Et moi, je vous répète que je ne changerai rien, monsieur David! répliquait une autre voix, nasillarde et irritée, celle-là. Irène mourra comme je l'ai décidé, et les sots diront et penseront ce qu'ils voudront! *Votre* réputation! vraiment! *votre* réputation! il vous convient de venir m'en parler! Je sais ce qu'il est convenable de faire, je pense, monsieur David! et vous feriez bien de me croire! et vous feriez bien aussi de ne pas dire — sur mon âme! — car votre âme immortelle n'a rien à faire, que je sache, avec la façon dont il me plaît de faire mourir les gens, monsieur!

Un éclat de rire sonore, qui parcourut toute la gamme des sons, traversa l'air; puis la première voix reprit:

— Allons! allons! mon bon Samuel! ne nous fâchons pas, au moment où nous allions si bien nous entendre! En vérité, un peu de ce brouillard maudit est entré dans votre cerveau, et obscurcit votre jugement, si lumineux d'ordinaire! Mon cher ami, demain nous causerons plus à loisir d'Irène, si toutefois nous parvenons à regagner notre logis ce soir! Savez-vous que Mrs Williams, Miss Cormichael et le docteur Lewet, sans oublier le brave Franck et Master Hodge, doivent être inquiets de vous!

— Inquiets! Pourquoi inquiets, je vous prie? répliqua-t-on avec impatience; je ne suis point un baby en lisières, je pense?

— Evidemment non! Mais il est tard, et vous êtes peut-être sur les bords de la Tamise, ou sous les murs de Newgate, pour tout ce que j'en sais! Eh! Samuel, vous figurez-vous quelque bon garçon, quelque ancien pensionnaire de l'endroit, nous entendant parler comme nous le faisions tout à l'heure, de votre tragédie d'Irène, où je compte bien représenter dignement le rôle de Mahomet, et se figurant que nous sommes des camarades!... Ah! ah! ah!



L'attaque dans le brouillard, dessin de E. Morin.

— Sottises! il faut toujours que vous enfiliez des chapelets de mots inutiles, Davy! Mais nous ne sommes pas sur les bords de la Tamise ni sous les murs de Newgate; et quant aux bons garçons dont vous parlez, je n'y croirai que lorsque je..... Miséricorde! A moi! David! acheva Samuel, dont la voix s'étouffa sous une rude pression à la gorge. On m'étrangle! on m'ét.....

— Damnés coquins! canailles! sacripants! graine à potence! criait David qui se débattait vigoureusement en se sentant attaqué à son tour; tenez bon, Samuel, tenez bon, j'ai ma canne!

Tout en appelant, David cherchait à terrasser l'agresseur invisible dont il sentait l'haleine lui brûler le visage. C'était sinistre, la lutte corps à corps dans cette demi-obscurité, qui laissait parfois apercevoir celui qui attaquait, parfois celui qui se défendait, puis se refermait, plus intense encore, comme pour cacher le crime!

— Hourrah! pour la vieille Angleterre! et vive le moulinet à la française! s'écria enfin David, comme un cri douloureux traversait l'air.

L'assaillant, frappé à la tête par le redoutable bâton, avait lâché prise.

Tout ceci n'avait duré que quelques minutes.

En même temps, sous une forte bouffée de vent

d'est, le brouillard se fendit, se déchira, s'éclaircit, puis disparut, laissant voir un homme, l'adversaire de Samuel, s'enfuyant du côté de la Tamise.

Samuel, un peu étourdi, se relevait; les gens de la police, armés de torches, s'agitaient dans le lointain; les habitants, attirés par le bruit, sortaient de leurs maisons; David regardait celui qu'il avait terrassé, gisant à ses pieds.

— Blessé ? s'écria vivement Samuel en s'élançant vers lui.

— Non, et vous?

— Quelques contusions seulement, grâce à Dieu; mais, lui...

Il désignait l'homme.

— J'ai les mains pleines de sang, je l'ai tué, je crois, répondit David avec un léger frisson.

Le constable et ses gens étaient arrivés sur le lieu de la scène, au moment précis où l'on n'avait guère plus besoin d'eux, comme doit le faire toute police qui se respecte. L'officier avait déjà levé sa longue baguette blanche pour en toucher l'épaule de Samuel, incertain qu'il était sur ce qui venait de



L'enfant, dessin de E. Morin.

se passer, mais à peine eût-il aperçu David, qu'il ôta précipitamment son chapeau, et salua à plusieurs reprises.

— Vous, monsieur Garrick ! s'écria-t-il avec une surprise mêlée de la plus respectueuse admiration; vous, qui avez failli être tué par ces misérables ! Ah ! monsieur Garrick ! s'il vous était arrivé malheur ce soir, tout Londres eut été en deuil demain !

— Très aimable, en vérité, pour Londres et pour moi, Mr constable; mais voici que cet homme est mort !

— Ce ne sera pas une grande perte pour la société ! Le pire est que l'autre, que son camarade se soit échappé... celui qui avait attaqué... Voulez-vous avoir la bonté de me donner votre nom, Monsieur? continua l'officier en se tournant vers Samuel.

— Le docteur Samuel Johnson ! répondit le compagnon de Garrick d'un ton qui n'était exempt ni d'emphase ni d'aigreur.

Le constable salua de nouveau, mais il était évident que son admiration pour le célèbre satiriste n'allait pas à la cheville de celle qu'il éprouvait pour David Garrick, l'interprète sans rival du grand Shakespeare, qui faisait rire ou trembler, à son choix, le public qui remplissait chaque soir le théâtre de Drury Lane, dont il était directeur.

— Vous avez un joli coup de bâton, je puis le

dire, un bien joli coup de bâton, monsieur Garrick! continua le constable en souriant. Il est fâcheux que l'autre se soit enfui, vous auriez été capable de lui régler son compte aussi! Enfin, voici un homme fini!

— Mais non! pas du tout! s'écria un des hommes de police qui s'était penché sur le cadavre.

— Il vit? s'écria joyeusement Garrick.

— Non, Votre Honneur! Mais je voulais dire que cet homme est une femme, et c'est cette diablesse de Kat Kelly, qui a déjà assommé le batelier Jim Roy, le mois dernier, et sur laquelle nous n'avions pu mettre la main! Les poings de cette virago-là valaient ceux de deux robustes garçons, monsieur!

— Une femme! répéta Garrick devenu très pâle. Il se pencha à son tour et regarda.

C'était bien en effet un visage de femme, cette figure livide et farouche, entourée de longs cheveux noirs, et qui gardait, dans la mort même, une terrible beauté.

— Une femme! répéta Johnson qui avait pâli aussi.

Les deux amis se jetèrent un coup d'œil, et la même pensée traversa leur esprit. Celle qui était là, assommée comme un chien malfaisant, avait été belle, peut-être aimée, peut-être heureuse...

— Dieu ait pitié de l'âme de la pauvre créature! dit Samuel en soupirant. J'aurais voulu pour vingt guinées que nous ne fussions pas passés par ici!

Garrick ne répondit pas; il sentait les larmes lui monter aux paupières.

— Pour moi, je ne peux que me féliciter d'une aventure qui me met en présence des deux plus illustres gentlemen de l'Angleterre! s'écria le constable que cette mort laissait parfaitement insensible. Je serais trop heureux d'accompagner, avec quelques-uns de mes hommes, ces gentlemen jusqu'à la porte de leur logis! Fleet Street, number trente-trois, je pense? continua Mr White avec un salut à Johnson.

— Oui, Mr constable; et je vous suis très reconnaissant aussi de connaître mon adresse, à moi qui ne suis qu'un pauvre écrivain, bien au-dessous de mon illustre ami, David Garrick, qui joue les rois mieux que s'il en était un lui-même! répliqua Johnson avec cette ironie amère qui faisait le fond de son esprit, et lui attirait tant d'ennemis, malgré sa grande bonté.

Mais l'ironie était lettre close pour le digne Mr White.

— Oh! Monsieur! on sait rendre à chacun ce qui lui est dû! fit-il avec un nouveau sourire; mais nous allons nous mettre en route, si vous le voulez bien, et dans quelques minutes...

— Avez-vous entendu, David? s'écria soudainement M. Johnson.

— Quoi donc? Les oreilles vous tintent?

— Pas du tout! tenez! encore! Là! entendez-vous, cette fois?

— C'est la voix d'un enfant qui pleure, s'écria Garrick.

On regarda autour de soi, et la lueur des torches aidant, on aperçut une petite fille de trois ou quatre ans, blottie dans l'angle d'une porte; le pauvre être pleurait, ses grands yeux noirs encore agrandis par la terreur.

Elle était misérablement vêtue d'une petite robe brune de serge bien usée, mais, chose singulière, un bracelet d'or couvert de mignonnes ciselures, était rivé à son bras.

— Qui, diable! es-tu, petite? demanda le constable, du ton dont il eût interrogé Kat Kelly ou son complice; que fais-tu là, cachée dans ce coin?

L'enfant ne répondit pas, mais un frisson de frayeur parcourut tout son corps.

— Vous ne voyez donc pas que vous faites peur à ce pauvre ange, Mr le constable, avec votre grand bâton et votre grosse voix! interrompit Johnson en haussant les épaules. Ce n'est pas elle, bien sûr, qui nous a attaqués... Dis-moi, ma petite fée, continua-t-il en se baissant vers l'enfant, pourquoi pleures-tu? quelqu'un t'a-t-il fait du mal?

Même silence.

Aussi bien la structure colossale de Samuel, ses gestes désordonnés, sa laideur grotesque, n'étaient-ils pas faits pour rassurer l'enfant; il le comprit, et se tourna vers Garrick:

— Je suis trop laid, et cela lui fait peur! dit-il avec une bonhomie qui n'était pas exempte de tristesse; mais vous, David, essayez de la faire parler!

Garrick obéit.

— Voulez-vous me dire quelque chose à moi, ma chère? demanda t-il à l'enfant.

Celle-ci leva les yeux. Les traits fins et réguliers, la voix harmonieuse du celèbre comédien, la rassurèrent sans doute, car après quelques secondes, elle murmura:

— La femme!

— Quelle femme, ma chérie? votre mère?

— Non! La femme!

— Sans doute cette Kat... voulut dire le constable.

— Mais taisez-vous donc, Monsieur, interrompit brusquement Johnson, qui, agenouillé près de l'enfant, ressemblait quelque peu à un éléphant qui regarderait une fleur.

— Et qui vous a coupé les cheveux ainsi? continua Garrick qui s'aperçut alors que les cheveux blonds de l'enfant avaient été coupés ras.

— La femme! dit-elle encore. Elle m'a dit: reste là, et tais-toi!... mais j'ai pleuré, j'ai si froid!

Ces mots étaient à peine dits que M. Johnson avait ôté son carrick quelque peu déchiré dans la lutte, et en enveloppait l'enfant qu'il prit ensuite dans ses bras.

— Et maintenant, Mr le constable, ramenez-moi à Fleet-Sreet; je garde cette petite, vous entendez; et je m'en charge, et je pense que vous n'y trouvez rien à redire!

— La chose est toute à la louange de celui qui la fait, certes! marmotta le prudent Mr White; mais pourtant, l'enfant de pareils misérables....

— Je ne m'en chargerais pas, je vous l'assure, si elle était destinée au trône de la Grande Bretagne! interrompit railleusement Samuel. Allons, en route!

— Johnson! mon cher Johnson! disait Garrick tandis qu'on se dirigeait vers Fleet Street; je trouve que c'est à moi, et non à vous, à prendre soin de cette enfant! C'est moi qui dois réparer....

— Vous laisser l'enfant! Non! Non! monsieur Garrick!

— Mais cependant....

— Cela n'a pas le sens commun, Monsieur! criait Johnson, qui gesticulait du bras droit resté libre, tandis que, du bras gauche, il soutenait la petite fille qui s'était endormie. L'enfant serait bien élevée par vous, en vérité! un tiède anglican! un tory vacillant! vous dont les opinions politiques et religieuses ont toujours un pied en l'air! Vous donner l'enfant! pour qu'à l'âge de quinze ans, vous lui mettiez une couronne en papier sur la tête, et des souliers d'or aux pieds, et des ailes dans le dos, pour lui faire réciter quelque sotte poésie française, ou lui faire produire ce bruit désagréable qu'on appelle la musique, et qu'on aime tant à Paris!

— Mon ami! je vous assure....

— Des sottises, comme toujours! Vous ne pouvez pas garder une fille avec vous, vous n'avez pas de famille; tandis que moi, bien que Dieu m'ait repris ma pauvre femme, ma bonne Tetty, il me reste un intérieur, et la petite saura coudre, et confectionner un pudding, et elle sera soignée, et... et me voici arrivé; et je vous remercie de votre peine, Mr le constable!

Garrick soupira.

— Vous avez raison, après tout, dit-il, je ne puis garder l'enfant! à demain.

— Très original! M. Johnson! Très original! disait Mr White en quittant la maison de Thasmes-Street où demeurait le comédien, mais quelle différence avec notre illustre David Garrick! Il faudra que je suive cette affaire là! pensait le digne constable en rentrant chez lui; ce bracelet au bras de l'enfant... Ces cheveux rasés! tout cela est mystérieux, à mon sens! Et ce M. Johnson n'aurait pas pris l'enfant chez lui, dit-il, si elle eût été de naissance illustre! eh! eh! qui sait? qui sait?

Et sur ces réflexions, M. White s'endormit.

CHAPITRE II

REGARDS EN ARRIÈRE

Il est dans la nature humaine de chercher à se faire perpétuellement illusion sur soi-même, sur son caractère, ses habitudes, sa façon de vivre et d'agir; et c'est en général les qualités dont on est le plus dépourvu, dont on tient à se parer, et ses défauts les plus apparents que l'on nie avec le plus d'énergie.

Ces réflexions que tout le monde se fait, ou pourrait se faire, maintes fois dans la vie, ne viennent au bout de notre plume que naturellement amenées par les circonstances que nous racontons. Sans cela nous n'aurions vu aucune nécessité à en faire part à nos lecteurs.

Ce qui prouve la justesse de ces quelques lignes, et même leur utilité, c'est la piteuse figure que faisait Samuel Johnson devant la propre porte de sa propre maison, tenant de sa main droite le marteau qu'il ne soulevait pas. Il venait de le dire à Garrick; lui *seul*, qui avait, quoique veuf, un intérieur, pouvait recueillir utilement la petite abandonnée; lui qui avait une maison respectable, respectablement habitée, qui ne vivait pas parmi les comédiens, race nomade et irrégulière, pouvait faire une honnête fille de l'enfant trouvé!

Il aurait été convenable, en vérité! que cette innocente vécut des mœurs libres du théâtre, de cette existence sans lois et sans frein! Non. Ce qu'il lui fallait, c'était la vie douce, paisible, sans secousses!

Pourquoi donc le marteau de la porte ne se soulevait-il pas?

C'est que Samuel Johnson, avant même d'entrer chez lui, entendait courir d'un étage à l'autre, un bruit de voix, de criailleries, de reproches, qu'il ne connaissait que trop bien!

Samuel Johnson, le satiriste sans pitié, qui dans ses vigoureuses traductions de Juvénal, fustigeait d'un fouet d'airain le vice, les faiblesses, les ridicules de ses contemporains; le philosophe dont le livre célèbre — *Vanité des désirs humains* — avait fait un des plus grands écrivains de l'Angleterre; l'homme dont l'esprit redoutable, toujours armé, souvent cruel, faisait trembler ses meilleurs amis, subissait le joug de deux vieillards, les caprices d'une femme aveugle, acariâtre et despote, les boutades d'un fruit sec de la science, médecin qui se coucherait dans sa tombe, sans avoir jamais eu un seul malade à envoyer dans l'autre monde! Il cédait devant ces deux êtres recueillis par sa charité, et qui devaient empoisonner jusqu'aux derniers jours de son existence!

— Je vous dis que je l'avais mise là! sur le dressoir! glapissait une voix aigue, celle de la vieille aveugle; et elle n'y est plus! J'en suis sûre, peut-être!

— Sûre! aussi sûr que peut-être celui qui a ses deux yeux au bout de ses doigts, et non pas de chaque côté du nez! répondait une autre voix qui ressemblait à un grognement.

— Ce que je sais, moi, c'est que j'avais préparé cette emplâtre pour votre bras malade, et je l'avais posée sur la table, à côté de la Bible, Mrs Williams; et vous auriez dû ne toucher à rien, avant que je ne fusse là!

— Là! Eh bien! il fallait y être, là! Après tout, c'est peut-être miss Cormichael qui l'a mise dans sa poche, avec son éternel tricot auquel elle travaille toujours; ou bien la fiancée de Franck, cette étourdie dont les jupes tiennent tant de place, qui l'aura traînée avec elle, ou bien...

— Voilà! Voilà! Je l'ai trouvée! s'écriait une troisième voix, celle du vieux domestique Franck, dont la face noire se grimaçait par le rire; et devinez où, Mrs Williams? devinez où, Docteur Lewet?

Tout en riant, le nègre montrait le cataplasme tout déchiqueté et hors d'usage.

— Pas dans la théière toujours! J'espère! répliqua la vieille dame.

— Non! pas précisément! mais dans la pâtée de master Hodge! Il l'aura pris pour quelque chose de bon à manger? Ah! ah! ah! et le voilà qui saute après pour le rattrapper! ah! ah! ah!

Master Hodge, assez laid spécimen de la race féline, recueilli par charité comme les autres commensaux du logis, poussait en effet des miaulements désespérés, accompagnés de bonds formidables.

— Maudite bête! s'écriait la vieille dame hors d'elle-même, malfaisant animal! Je ne sais vraiment pas pourquoi le Docteur Samuel donne asile

chez *nous* à tous les vagabonds, gens et bêtes, qu'il trouve sur sa route, et s'il m'en croyait....

— Je crois, moi, que personne ne doit trouver à redire à ce que je fais! interrompit Johnson, qui, à la faveur du tumulte causé par la disparition du remède, avait pu se faire ouvrir la porte par la servante, et pénétrer dans la chambre sans avoir été entendu. Je m'étonne, Mrs Williams, de tant de bruit pour rien! Master Hodge a mal compris l'ordonnance de Lewet, voilà tout! Et le remède qui devait être externe pour *vous*, a été *interne* pour lui. Là est toute la différence! Et la Faculté n'a pas à prendre les armes pour cela, n'est-ce pas Docteur Lewet? Il y a du feu dans ma chambre, Franck?

— Oui maître! un bon feu! mais... mais c'est une petite fille que vous avez dans les bras! s'écria le vieux domestique avec stupéfaction.

— Une petite fille! glapit l'aveugle qui se leva de son fauteuil; une petite fille!

— Un pauvre ange mourant de froid, et qui a besoin de se réchauffer, dit doucement Johnson en débarrassant l'enfant du carrick dans lequel il l'avait enveloppée; préparez une tasse de thé bien chaud, Franck, et ouvrez moi la porte de ma chambre, pour que je mette la petite sur mon lit!

— Votre lit! balbutia la vieille femme. Vous n'allez pas garder chez vous, je suppose, une créature venue on ne sait d'où, qu'il faudra habiller, laver, soigner.....

Johnson fit un geste si violent que Lewet et Franck reculèrent effrayés.

— Ecoutez-moi, Mrs William, dit-il rudement. Ma faiblesse d'un côté, vos infirmités de l'autre, vous ont laissée croire que vous étiez la maîtresse ici. Il n'y a pas de maîtresse ici, il y a un maître, qui est moi! L'enfant restera, et elle sera soignée, comme vous l'êtes, vous, pauvre vieille chose inutile! qui devriez remercier Dieu tous les jours d'avoir trouvé asile dans ma maison, et qui l'outragez en manquant de charité! N'y revenez plus, Mrs Williams! n'y revenez plus!

Le silence se fit.

L'aveugle ne pouvait *voir* cette colère redoutable qui faisait irruption chez Johnson, comme un torrent qui rompt ses digues. Elle ne pouvait *voir* cet homme de stature colossale, aux membres athlétiques, dont le regard perçant, presque féroce, glaçait de crainte ceux qui le regardaient pour la première fois; la face congestionnée, le corps agité par un tremblement chronique, le geste de rage insensée, tout cela, ses prunelles éteintes ne pouvaient le *voir*. Mais, soumise par quelque chose de terrible qu'elle sentait dans l'air, elle se tut.

Peu après, l'enfant, réconfortée par une bonne tasse de thé, reposait sur le lit de Johnson.

Elle s'était endormie de nouveau, brisée de fatigue, d'une fatigue qui n'était pas seulement celle de cette nuit, mais qui l'accablait depuis longtemps peut-être. D'où venait la pauvre créature? Qui était-elle? Quel lien l'unissait aux agresseurs de Samuel?

Jonhson frissonnait en pensant à ce que la misère, le vice, l'exemple de la terrible Kat Kelly, rejetée dans le néant par le coup de canne de David Garrick, auraient pu faire de cette enfant!

Lui, si redoutable tout à l'heure, se penchait maintenant sur le lit et regardait la petite endormie. Son teint était d'une blancheur mate, ses cheveux coupés ras annonçaient un blond de soleil. Ses yeux noirs, surmontés de sourcils de la même couleur, les extrémités gracieusement potelées, promettaient une beauté rare et merveilleuse. Que serait devenue cette beauté, sans l'aventure de la nuit?

Samuel avait refermé la porte de sa chambre, et les coudes appuyés sur sa table, il songeait. Dans la maison il entendait renaître peu à peu la dispute éternelle qui hantait son repos du soir, les taquineries idiotes et mesquines, les petites colères lâches, les cruauté puériles, qui étaient de cours ordinaire chez ces pauvres intelligences.

Bientôt il n'entendit plus.

Devant lui, évoqués par la vue de cette douce victime de la misère, défilaient les années de sa vie à lui, parmi lesquelles un bien petit nombre lui avaient jeté un sourire! Il revoyait son père, Michael Johnson, et la boutique de librairie qu'il tenait, et les livres qu'il dévorait tout enfant, sans se donner la peine de choisir. Puis l'adolescence, les écoles de Lichtfied et de Starbridge, ou sa timidité, sa gaucherie, sa tendance maladive à la paresse, le scrofule qui défigurait et rongeait son visage, le clignotement de ses yeux toujours enflammés et rouges, la dureté de son ouïe, sa redoutable force physique, avaient fait de lui un être bizarre et incompris, tantôt plaint, tantôt haï. Puis il quittait l'école, qui n'avait plus rien à lui apprendre; grâce à un voisin riche et charitable, il entrait à l'Université d'Oxford,...

Oh! ces affreuses années de collège! les dédains, les humiliations, les mépris, qui avaient fait de son cœur, nativement tendre, un foyer de haine et de fiel! L'espèce humaine, comment ne l'aurait-il pas haïe! Il la connaissait si bien! et elle le connaissait si mal! A l'Université, ses camarades avaient ri de sa timidité, jusqu'au jour où il montra la supériorité de ses poings, dans une dispute où il laissa son adversaire à demi-mort sur la place; ils avaient ri de sa paresse, jusqu'au jour où une traduction en vers latins du Messie de Pope, infligée comme pensum, avait forcé l'admiration de Pope lui-même!

Ainsi, valeur physique, valeur intellectuelle, personne n'avait rien deviné chez lui! il avait fallu leur jeter tout à la face, à ces aveugles!

A ces années-là, avaient succédé celles passées aux gages des libraires, c'est-à-dire le travail chichement rétribué, les nuits sans abri, les vêtements criant merçi, l'estomac criant famine, la misère! enfin la misère!

Un sourire passait parmi ces tristesses. Une femme, qui aurait pu, par son âge, être sa mère, Maria Porter, veuve d'un honnête commerçant, devenait l'épouse de Samuel. Le monde, qui ne comprit rien à cette affection, sourit et railla; mais Samuel fut bien heureux entre sa femme et une école qu'il avait ouverte avec la très-petite dot apportée par Mrs Porter, école qui ne compta jamais plus de trois élèves, dont l'un était Garrick, ce David Garrick que l'Angleterre acclamait maintenant.

Puis tout redevenait sombre, Madame Johnson était morte.

Il fallait vivre, il fallait faire vivre ceux que son bon cœur avait recueillis, et qui le payaient en ingratitude et en soucis journaliers. Il commençait alors un formidable travail, le Dictionnaire de la langue anglaise, besogne absorbante, aride, sans charme, qui fut devenue presque un supplice, si la première représentation de sa tragédie d'Irène, qui devait avoir lieu dans huit jours, ne lui eût donné courage.

Minuit allait sonner. Malgré l'heure avancée, Samuel s'assit à sa table, et trempa sa plume dans l'encre.

— Je travaillerai un peu plus, pour élever la petite, pensait-il.

CHAPITRE III

UNE PREMIÈRE REPRÉSENTATION

— C'est une foule! une vraie foule aux portes du théâtre, mon cher Garrick! comme toutes les fois du reste que votre nom est sur l'affiche! j'ai vu là lord Godolphin, la comtesse Malborough, le duc et la duchesse de Sunderland, Granville, Bolingbroke; j'en passe, et des pires, de ces chiens de Whigs! comme dirait notre ami Johnson! Des fleurs, des femmes et des bijoux! toute la *Gentry* de Londres, sans compter celle de l'Ecosse, ma chère patrie, où les jolies femmes et les jolies filles



La représentation d'Irène, dessin de E. Morin.

ont un parfum de bruyères sauvages qui n'est pas sans charmes! Je vous en montrerai quelqu'une dans la salle, tout à l'heure... De plus, Gay, Steele, Arbuthnot aussi; noblesse de plume, ceux-là! Superbe soirée! Heureux Garrick !

— Heureux! oui! quand la dernière scène du dernier acte d'Irène sera terminée! répliqua vivement David à celui qui lui tenait ce langage, un homme d'une trentaine d'années à peu près, à l'air grossier et débraillé. Vous le savez bien, Boswell, je n'entre jamais en scène, sans un terrible battement de cœur!

— Battement qui trouvera son écho chez bien des nobles ladies! fit Broswell en riant. Vous êtes splendidement beau ce soir, mon ami David!

Sans répondre, David s'approcha de la grande glace qui garnissait un des côtés de la loge où il s'habillait, et se regarda longuement. Cette minutieuse inspection de sa personne, qui eût été fatuité chez un autre, n'était chez lui qu'une inquiétude. L'homme disparaissait sous l'artiste, et ce n'était point Garrick que regardait Garrick, mais Garrick qui regardait Mahomet!

James Boswell, l'ami, le compagnon presque inséparable, l'admirateur fervent de Samuel Johnson, n'avait pas flatté le comédien en lui prédisant un grand succès près de la partie féminine de l'assemblée. Quoique d'une taille au-dessous de la moyenne, Garrick possédait l'art de se grandir à volonté, à force de noblesse et d'énergie. Ses traits réguliers, l'éclat de ses yeux noirs, ses sourcils arqués ressortaient admirablement sous le turban

de mousseline blanche aux mille plis, surmonté d'une aigrette. Avec ses somptueux vêtements brodés d'or, ses colliers d'ambre et de perles, son poignard damasquiné passé à sa ceinture, il était, ce soir-là, beau d'une beauté farouche et un peu cruelle, bien en harmonie avec le personnage qu'il devait représenter.

— Vous avez vu Johnson? Viendra-t-il à la représentation? demanda le comédien qui avait mis la dernière main à son costume, et s'asseyait en attendant que la sonnette du régisseur annonçât que la représentation allait commencer.

— Non! je l'ai quitté il y a une demi-heure, il n'a pas voulu laisser ses livres. — Vous viendrez après le spectacle me rendre compte du résultat de la soirée, m'a-t-il dit. — Résultat certain! lui ai-je répondu.

— Hé! sait-on jamais? murmura Garrick!

— Allons donc! Vous êtes l'idole du public! Votre nom suffit pour assurer le succès d'un ouvrage, quand même il contiendrait de nombreuses défaillances, ce qui....

— Et si j'allais défaillir, moi! s'écria Garrick, comme si ces mots lui eussent échappé malgré lui.

Boswell fit un mouvement.

— Que voulez-vous dire? Vous sentez-vous indisposé? demanda-t-il vivement.

David fit quelques tours dans la chambre, sans répondre, puis s'arrêtant en face de son ami:

— Je veux dire, reprit-il à voix basse, que j'ai peur!

— Peur?

— Oui! Peur! et non du public que je vais avoir en face de moi; non point de ma voix que je sens vibrante en ma poitrine, ou de mes membres que je sens vigoureux et souples! Je n'ai pas peur de voir échapper le talent que je possède! J'ai peur, bêtement, lâchement, follement, de quelque chose que je ne comprends pas! que je ne prévois pas! que je ne devine pas! mais qui me hante! Vous haussez les épaules! ah! je les aurais haussées comme vous il y a quinze jours:... Mais depuis que j'ai tué cette femme, cette Kat..... Je ne jouerai pas Macbeth d'ici longtemps, Boswell!

— Sur mon honneur, Johnson, si crédule pour tout ce qui touche à l'autre monde, ne parlerait pas mieux! s'écria Boswell au comble de la surprise. Mais, mon cher Garrick, en ma qualité d'avocat légiste, j'ai vu cent affaires de ce genre; désagréables évidemment, mais qui peuvent l'être encore bien plus si l'on est tué! Qu'y a-t-il, après tout! Une attaque nocturne; une défense ultra légitime, une enfant trouvée, adorable, charmante, ma foi, que ce brave Johnson ajoute à la collection de mendiants qu'il nourrit et héberge, et qui pourra un jour ou l'autre, lui donner des ennuis par suite de sa famille et de ses relations... au moins douteuses... rien de plus! et surtout rien qui puisse...

— En scène, mesdames et messieurs! en scène! cria la voix du régisseur qui parcourait les couloirs en agitant sa sonnette, et appelant les acteurs, car l'heure du lever de rideau était arrivée.

Garrick serra brusquement la main de Boswell et s'élança hors de sa loge.

— Que va-t-il arriver de ceci? se demanda l'avocat. Au diable les organisations nerveuses!

Au fond, il n'était pas tranquille sur le résultat de la soirée; l'état d'exaltation où se trouvait David l'inquiétait. Une défaillance de celui-ci, et tout était compromis!

Il descendit et se mêla aux amis et aux privilégiés qui occupaient le foyer et les coulisses.

Le rideau était levé, on avait joué la première scène, reçue froidement, car le public attendait son acteur favori. Au moment où Boswell arrivait, Mahomet, entouré de sa suite, faisait son entrée, accueilli par des bravos frénétiques.

Majestueux et imposant, Garrick s'avança sur le bord du théâtre, et remercia Dieu de la victoire remportée sur les chrétiens.

Tout à coup, on le vit pâlir affreusement, tournoyer sur lui-même, et tomber en poussant un cri rauque et étouffé.

— Malédiction! s'écria Boswell, voilà ce que je craignais!

Le rideau était retombé! La salle émue, anxieuse, interrogeait, s'étonnait, questionnait. Dans le théâtre même, un tumulte indescriptible se produisait.

— Du silence! sur votre tête! Du silence! répétait Boswell, qui avait étendu l'acteur presque évanoui dans un fauteuil et lui baignait les tempes avec du vinaigre.

On ne l'écoutait pas; on venait, on allait; les exclamations les plus diverses s'échangeaient.

— C'est l'émotion, sans doute!

— Un docteur! vite! un docteur!

— Il va falloir rendre l'argent! avec une pareille salle!

— Un coup de sang peut-être!

Au milieu de cette confusion, l'artiste revenait peu à peu à lui-même. Il entendait le désarroi se produire autour de lui; il comprenait les découragements, les incertitudes, les maladresses, les effarements, qui allaient se succéder dans ce monde du théâtre dont il était deux fois le chef, et comme acteur et comme directeur! Un dernier cri frappa son oreille :

— Une annonce! il faut faire une annonce au public!

Par un violent effort de volonté, Garrick se leva d'un bond.

Tous reculèrent.

— Tyler! cria-t-il avec un tel accent d'autorité que le bruit cessa à l'instant.

Le régisseur accourut, tremblant.

— Une annonce, oui! monsieur Tyler! une annonce disant que M. Garrick, complètement remis d'un malaise passager, aura l'honneur de reparaître dans quelques instants devant le public!

— C'est insensé! David! s'écria Boswell.

— Je jouerai!

— Vous avez la fièvre, monsieur Garrick, essaya doucement le docteur du théâtre, qui était accouru.

— Je jouerai, vous dis-je.

— Mais cependant, mon ami,... interrompit de nouveau l'avocat.

— Vous ne comprenez donc pas! s'écria Garrick d'une voix terrible, dussé-je mourir en scène, je jouerai!

Et il joua! il joua comme jamais peut-être il n'avait joué! Le public, entraîné, haletant, se demandait s'il avait connu David Garrick avant ce

soir-là! De cette tragédie froide, monotone, emphatique, il fit un drame vivant et terrible; ce Mahomet, ce maître, ce tyran, éperdûment épris d'une esclave chrétienne, qu'il tue pour la punir de sa résistance, fit passer un frisson dans l'âme des spectateurs! La violence du barbare, ses rugissements, ses fureurs de bête fauve, son hypocrisie jetée de côté comme un masque devenu inutile, et laissant voir l'homme dans sa sauvage férocité, tout cela fut rendu avec une énergie si vraie et si puissante qu'il semblait que le talent n'eût pu s'élever à une si grande hauteur!

Enfin lorsque, ivre de rage, l'imposteur se précipite sur Irène, l'entraîne hors de la vue du public; la tue, puis revient, tenant à la main son poignard rouge de sang, il y eut un moment de terreur telle que plusieurs femmes se sentirent défaillir. Une seconde plus tard, des applaudissements qui tenaient du délire, éclatèrent de tous les points de la salle à la fois!

Alors Garrick, pâle encore, mais résolu, regarda en face de lui, une loge, dans laquelle était un homme, et une femme qui applaudissait, elle aussi! Sans trembler cette fois, il regarda cette femme; non plus misérablement vêtue, mais couverte de velours et brillante de diamants; non plus livide et sanglante, mais fièrement et splendidement belle! non plus muette, morte,... mais vivante, mais triomphante! Cette femme dont la vue l'avait foudroyé tout à l'heure et que le constable avait appelée Kat Kelly!

La fin à la prochaine livraison.

G. Grand.

SOUVENIRS DE LA RÉVOLUTION

LE MARIAGE DE MARCELLE (1)

III

Depuis ils ne s'étaient pas revus. Mais le temps avait passé sur les souvenirs de M. Mauponit sans les effacer. Il avait vainement cherché l'oubli dans un travail acharné; l'oubli n'était pas venu, et maintenant il s'étonnait de l'impression que Laurence avait produite sur lui. Son image se présentait à sa pensée escortée de celle de cette enfant qui lui était apparue rayonnante de fraîcheur et de grâce.

Était-il vrai, que la loi, en le séparant de la mère, avait brisé tous les liens qui le rattachaient à la fille? Le divorce avait-il supprimé tous ses droits et tous ses devoirs? L'arrêt du juge le disait, mais la nature et son cœur protestaient! Le sommeil qui ne manquait jamais de le visiter, quand il reposait sur l'oreiller sa tête alourdie par la tâche de la journée, se fit attendre cette fois, et des apparitions inaccoutumées envahirent son appartement de garçon.

Le lendemain il se fit conduire dans la banlieue de Paris, dans le voisinage des hauteurs qu'on a appelées depuis le Trocadéro. Les maisons qui se dressent sur les pentes conduisant à la Seine n'existaient pas alors; quelques rares habitations se montraient seulement au milieu des arbres, des terrains vagues et des jardins. L'une d'elles, dissimulée dans le feuillage des ormes, des hêtres et des bouleaux, semblait parfaitement appropriée aux goûts d'un homme désabusé du monde et cherchant dans le tête à tête avec la nature des satisfactions qu'il n'espérait plus trouver dans la société.

C'était là qu'après une vie très agitée, mêlée à bien des évènements, était venu échouer le baron de Fabris. Il avait quitté la France au commencement de la Terreur; mais bientôt, dégoûté des intrigues qui s'agitaient autour de lui, il était rentré dans sa patrie dont le crédit de M. Mauponit lui avait ouvert les portes.

Quand celui-ci arriva, le baron était au jardin en costume de toile, occupé à arroser ses fleurs. Quoique les rhumatismes eussent courbé sa haute taille, il avait cependant un grand air, une tournure très distinguée, ses traits portaient l'empreinte d'une philosophie aimable et d'une insouciance que lui avait communiquée la pratique de la vie.

— Vous ici, mon cher Mauponit, dit-il en abandonnant son arrosoir et en se redressant avec quelque effort. Quelle circonstance me procure la bonne fortune de votre visite? Vous ne craignez donc pas de vous compromettre en franchissant le seuil d'un homme dont la cocarde n'est pas celle du jour?

— Pas plus que vous ne craignez qu'on ne vous reproche parmi vos amis de fréquenter un homme qu'ils enveloppent dans la catégorie abhorrée des jacobins.

— L'estime n'a pas de drapeau, et je n'oublie pas que je vous dois d'avoir été rayé de la liste des émigrés.

— Pourrais-je oublier moi-même la bienveillance dont votre père m'honora au début de ma carrière!

— Nous sommes, nous, de ceux qui se souviennent.

— Je vous en ai voulu, monsieur le baron, d'avoir mis tant de temps à accepter mes services.

— Que voulez-vous? Il m'en coûtait de renoncer à la vie militante, mais je suis désormais complètement gagné à la philosophie. Mon ermitage a pour moi des charmes que je n'aurais jamais soupçonnés. Dioclétien ne trouvait certainement pas à Salone plus de plaisir à voir pousser ses laitues que je n'en éprouve à cultiver les belles fleurs qui s'épanouissent sous mes yeux.

Puis, j'avais pour rompre avec les luttes d'autrefois un motif que vous ne comprendrez pas, incor-

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

rigible vieux garçon que vous êtes. J'avais un fils et je ne voulais pas qu'il portât la peine des folies de son père. J'ai voulu le préserver des pièges que l'entourage, les préjugés et les circonstances m'avaient tendus. Grâce à Dieu, ses goûts m'ont rendu la tâche facile. Il s'est pris de passion pour les lettres et les arts, et la carrière de la peinture à laquelle il s'est voué avec amour lui permettra d'échapper aux orages de la politique.

Tout en causant, le baron conduisit son hôte vers la maison dont l'ameublement modeste, mais de bon goût, prouvait que les maximes de sagesse formulées par lui n'étaient pas un vain mot. Aux murs étaient suspendus des dessins, pastels et petits tableaux de guerre qui prouvaient que l'artiste n'en était plus à donner des promesses.

— Ce sont les œuvres d'Henri, dit le baron avec une expression d'orgueil paternel.

M. Mauponit les examinait avec l'attention d'un profond connaisseur. Ses regards s'arrêtèrent bientôt sur une tête de jeune fille représentée au pastel. Cette image avait été retracée avec amour, les nuances délicates du pastel faisaient admirablement valoir la fraîcheur du teint, la beauté des traits et l'expression ravissante de la physionomie.

— N'est-ce pas qu'elle est charmante? demanda le baron. C'est la fiancée d'Henri.

Le directeur des douanes resta quelques instants sans réponse.

— Où votre fils a-t-il fait connaissance de cette adorable personne? dit-il enfin.

— Elle est ma voisine. Voyez-vous cette maison qui domine la mienne! C'est là qu'elle demeure en compagnie d'une parente qui s'est chargée de son éducation et est venue s'y installer depuis quelque temps. Quand le vent souffle du nord, il nous apporte le parfum des roses de son jardin et les notes de ses chansons. Ces dames vivent très retirées en compagnie d'un jardinier qui leur est très dévoué et d'un terre-neuve qui ne l'est pas moins.

Je ne les avais jamais vues lorsque je tombai dangereusement malade. J'étais seul, car Henri avait été appelé chez un parent de province. Mme Esmenard me soigna avec une sollicitude empressée et ce fut sans doute à elle que je dus ma guérison. Lorsque j'entrai en convalescence, sa nièce Marcelle l'accompagna ici et fut pour elle un précieux auxiliaire. On se plaît avec raison à parer de fleurs la demeure des malades, à les entourer de tout ce qui peut égayer les regards; rien ne pouvait être plus efficace pour charmer ma solitude et éloigner de moi les tristes pensées que la présence de cette aimable enfant dont le sourire répandait autour d'elle un rayonnement de joie, dont la parole résonnait à mes oreilles comme une musique délicieuse. L'influence bienfaisante que mes voisines exerçaient sur la santé du vieux malade les encouragea à poursuivre leur œuvre de bonté; elles revenaient souvent. Marcelle apportait le printemps dans mon ermitage; une douce impression l'escortait; quand je la voyais, la force et la confiance renaissaient en moi; elle devinait mes goûts, devançait mes désirs; elle se prêtait avec une complaisance infatigable à faire ma partie de tric-trac; je ne me lassais pas de la faire causer; elle était très instruite et son entretien passait avec une souplesse étonnante des sujets les plus graves aux plus légers. Oh! l'aimable enfant! en présence de ce charme qui s'ignorait, j'étais séduit, et je me disais : si le ciel pouvait accorder à Henri le bienfait d'une femme pareille!

Un soir d'hiver, pendant que le vent secouait les branches des arbres, j'étais assis auprès du feu. Mme Esmenard tricotait et Marcel
de ces poètes dont sa voix faisait
beautés, la lampe projetait sur elle sa lumière et je me demandais pourquoi sa physionomie exerçait une si grande puissance de séduction. Mes regards se détournèrent par hasard, Henri était debout près de la porte; il avait voulu me ménager la surprise d'un retour anticipé et était entré sans être entendu. Il restait cloué à sa place par l'étonnement et l'admiration; cette apparition inattendue le fascinait. Je devinai bien vite qu'elle avait fait sur lui une impression d'une autre nature, mais aussi vive que la mienne. Après la première effusion de la joie d'un père qui retrouve son fils, j'examinai Marcelle; dans l'embarras de son attitude, dans la rougeur qui empourprait ses joues, je voulus supposer les indices de sentiments qu'avait éveillés cette brusque rencontre, et je fis un rêve que l'avenir devait réaliser.

A partir de ce jour Marcelle ne reparut plus à la maison, mais l'espérance que j'avais conçue persista; mille circonstances insignifiantes pour des indifférents l'encouragèrent. L'art de feindre manquait à cette nature franche et spontanée, j'avais appris à lire dans le cœur de ma jeune voisine; je l'observais à la dérobée et chaque jour me fortifiait dans cette conviction que Marcelle et Henri étaient faits l'un pour l'autre. Quand j'en parlai à Mme Esmenard, elle sourit; elle aussi avait fait ses remarques quand il arrivait aux deux jeunes gens de se rencontrer. Le principal obstacle résidait dans la fierté de Marcelle. Convaincue que sa fortune était bien inférieure à celle d'Henri, elle s'exagérait la réserve que la délicatesse impose à une jeune fille pauvre; l'aisance habituelle de ses manières était gênée par une contrainte dont je devinais la cause et dont mon fils s'affligeait. Heureusement le hasard qui vient si souvent en aide aux amoureux se chargea de précipiter le dénouement.

Par une soirée brumeuse de février, Marcelle était assise auprès de sa fenêtre que fouettait une pluie fine; son terre-neuve couché à ses pieds se mit à pousser un gémissement plaintif, elle dressa l'oreille et tressaillit au cri de détresse qui retentit sur la berge de la Seine.

— Oh! mon Dieu, dit-elle, quelqu'un est en péril.

Elle alla chercher le jardinier, qu'elle entraîna vers le fleuve; mais elle marcha plus vite que lui et fut elle-même devancée par le chien qui atteignit le bord de l'eau au moment où un corps y tombait; en même temps deux hommes s'éloignèrent en courant. La jeune fille n'eut pas besoin d'adresser un commandement au fidèle animal, il s'était déjà précipité dans les flots où il resta quelques instants, pendant qu'elle l'attendait anxieuse sur la rive. Il reparut bientôt portant dans sa large gueule celui qu'on venait de tenter d'assassiner. Le jardinier chargea le corps sur ses

épaules et rentra avec son fardeau dans la maison de mes voisines.

Quand la lumière de la lampe éclaira la victime, Marcelle jeta un cri déchirant qui aurait suffi pour la trahir; elle venait de reconnaître Henri que des malfaiteurs avaient dépouillé de sa montre et de son argent, au moment où il rentrait.

Quand j'arrivai, il revenait à la vie. Ses premiers regards tombèrent sur Marcelle. Elle était d'une pâleur livide, pouvant à peine se soutenir.

— Rassurez-vous, lui dit-il, ce n'est rien.

En effet, les blessures qu'il avait reçues étaient légères et nous reconnûmes que quelques jours de repos suffiraient pour le rétablir. L'attitude de Marcelle était significative, son bonheur se traduisait par l'éclat de ses yeux, par quelques paroles qu'elle ne pouvait retenir, et aussi par les caresses qu'elle prodiguait au terre-neuve pour le remercier de son sauvetage.

Henri s'était déjà bien fait comprendre, quand je demandai formellement en son nom à Marcelle si elle consentait à devenir sa femme. Elle me répondit sans fausse honte, sans chercher à dissimuler que ses vœux étaient d'accord avec ceux de mon fils, mais elle ajouta qu'elle avait besoin de l'adhésion de sa mère. La réponse de celle-ci fut telle que je l'espérais. Je connaissais Mme de Martory; je l'avais vue souvent dans l'émigration;



Le sauvetage, dessin de Gilbert

je déplorais sa persistance obstinée à tenter des aventures sur l'issue desquelles je ne me faisais aucune illusion; mais je savais qu'elles avaient leur excuse dans la situation d'une femme restée veuve de bonne heure, à l'activité de laquelle les éléments manquaient; on ne pouvait être bien sévère pour les erreurs de son jugement, puisque, livrée prématurément à elle même, elle n'avait pas eu à ses côtés ce guide naturel qui, en lui donnant les joies du foyer, l'aurait fixée auprès de lui. Je savais aussi que sa réputation d'honnête femme n'avait jamais été mise en doute. Elle aimait tendrement sa fille et la plus grande épreuve de sa vie était d'en être séparée. J'espère que vous voudrez bien assister au mariage; il aura lieu très incessamment; Henri est parti pour en faire part à des parents de province. Je l'attends; Marcelle qui le croit absent pour une semaine encore sera agréablement surprise.

M. Mauponit, sans perdre une des paroles du baron, regardait toujours le portrait.

— Je ne demanderais pas mieux, mon cher ami, dit-il, que de partager votre enthousiasme, mais permettez-moi de vous dire que ni vous ni votre fils n'êtes dans des conditions suffisantes d'impartialité; je serais bien aise d'apprécier par moi-même cette huitième merveille du monde.

— Je vais vous en fournir l'occasion, suivez-moi.

Il conduisit son hôte au premier étage et, par-dessus le mur du jardin, lui montra la jeune fille occupée d'un travail de broderie. Elle était assise à l'ombre d'un accacia dont les fleurs blanches formaient voûte sur sa tête, son chien fidèle était

couché à ses pieds et tenait ses regards fixés sur elle. De temps en temps, Marcelle laissait son aiguille inactive, prenait une attitude rêveuse et préoccupée. Le baron l'appela et lui demanda pourquoi elle le privait si longtemps de sa présence. Elle lui répondit qu'elle allait se rendre à son invitation. L'intonation de sa voix était très douce, son sourire d'une grâce charmante, mais l'expression présentait une nuance de mélancolie, presque de tristesse.

— Eh bien! vous ai-je trompé? dit le baron à son hôte qui avait vu sans être aperçu.

— Au contraire, elle est encore supérieure au portrait.

Le baron alla attendre la jeune fille dans le jardin, tandis que M. Mauponit restait à l'intérieur, dissimulé derrière la muraille, où il pouvait entendre la conversation.

— Vous me négligez, méchante, dit-il, songez donc que je ne vous ai pas vue un instant hier.

— Cette journée appartenait à ma mère, j'étais trop heureuse de la lui consacrer.

— Pourquoi alors êtes-vous soucieuse, quand vous devriez être sous l'impression des bonnes heures passées avec elle?

— Je suis en proie à d'indicibles terreurs. J'ai deviné dans les paroles, dans l'attitude de ma mère une préoccupation qui m'inquiète et me trouble. Ce n'est pas la première fois que mon cœur s'alarme et soupçonne quelque secret douloureux, mais hier j'ai surpris chez elle des craintes qu'elle cherchait à dissimuler sans y réussir. Au moment où j'allais partir, elle a eu l'idée de m'accompagner, son amie s'y est opposée vivement et lui a dit que ce serait une grande imprudence. Quel peut être ce péril qui la force de se cacher et ne lui permet de me voir qu'à la dérobée, de ménager parcimonieusement les instants qu'elle donne à sa fille? Cette pensée trouble mon bonheur. Toute la nuit j'ai eu des rêves affreux et maintenant encore je ne puis m'empêcher de trembler.

— Rassurez-vous, mon enfant; si quelque nuage obscurcit maintenant l'horizon, bientôt le ciel sera pur et limpide comme votre âme.

— Ma mère a, elle aussi, tenté de me tranquilliser, elle n'y est pas parvenue.

En ce moment elle aperçut M. Mauponit, qui n'avait pu résister au désir de la regarder et avait trahi sa présence. Elle eut un mouvement d'effroi, tremblant d'avoir compromis sa mère.

— Soyez sans crainte, dit le baron, c'est un ami, c'est grâce à lui que j'ai pu rentrer en France et que vous pouvez épouser Henri.

— Recevez donc l'expression de ma reconnaissance, monsieur.

— Il fera plus, reprit le baron, il est puissant et interviendra en faveur de votre mère, il la mettra en mesure de vous voir en toute sécurité.

— Oui, je vous le promets, dit M. Mauponit d'une voix grave.

— Si vous faites cela, je vous aimerai bien, fit avec effusion la jeune fille.

— Considérez-moi donc dès à présent comme un ami qui vous est tout acquis. Ayez confiance en moi, voulez-vous?

Le timbre de sa voix, l'expression de ses yeux prouvaient autant que ses paroles la sincérité de son dévouement. Il retint longtemps dans sa main celle qu'elle lui présentait en signe d'assentiment. Marcelle s'enhardit à l'examiner et sentit bientôt toute défiance s'évanouir. Elle prêtait à ses paroles une oreille attentive, presque recueillie. Il lui semblait que cette voix ne résonnait pas pour la première fois auprès d'elle et éveillait dans sa mémoire de vagues réminiscences. Ses regards tombèrent sur un camée de calcédoine d'une forme originale et d'un travail précieux suspendu à sa chaîne de montre, ils s'y attachèrent avec persistance. Machinalement elle le prit dans sa main et l'examina avec une profonde attention.

— Pardonnez-moi, dit-elle toute rougissante et confuse de cette liberté; j'ai cru reconnaître cet objet. Où l'ai-je vu la première fois? je ne saurais le dire.

— Vous êtes toute pardonnée, mon enfant, et je serais heureux que vous veuillez me traiter avec ce laisser-aller qu'on se permet avec un vieil ami.

Il se mit à la faire causer et trouva un vif plaisir à provoquer les épanchements et les confidences de cette enfant qui, dans la candeur de son âme, ne connaissait ni les réticences ni les faux-fuyants dans lequel le monde apprend à envelopper sa pensée.

Le baron était fier de la fiancée de son fils; il était heureux de la voir gagner la confiance de son ami, auquel elle révélait tous les trésors de son cœur. Il consulta sa montre et dit quelques mots à voix basse à M. Mauponit, puis ajouta tout haut:

— Mes vieilles jambes commencent à se lasser. Marcelle, pendant que je vais donner des ordres pour le repas, faites à notre ami les honneurs du domaine, et conduisez-le au bord de la Seine.

Elle marcha à ses côtés dans les allées ombreuses, entre les plates-bandes ensoleillées qui leur envoyaient le parfum des fleurs. Elle lui retraçait les dispositions qu'avait prises le baron dans l'organisation de sa demeure, celles qu'il projetait. Mais c'était d'elle surtout que M. Mauponit se plaisait à la faire parler. Elle s'étonnait de l'intérêt qu'il prenait à tous les détails de son existence, de l'insistance qu'il mettait à l'interroger, et cependant elle ne se défendait pas, elle ne se mettait pas en garde Son instinct lui disait que cet inconnu était un ami et qu'elle pouvait s'épancher avec lui sans inconvénient.

Elle parla de l'époque tellement éloignée qu'il ne lui en restait qu'un souvenir confus, indistinct, où elle avait été enlevée du foyer paternel pour être transportée dans une province lointaine. Elle retraça les soins dont elle avait été entourée par ceux qui s'étaient chargés de son éducation, sans lui faire oublier celle dont les caresses avaient sitôt manqué à son enfance. Pas une plainte, pas un murmure ne sortait de sa bouche. Si sa mère lui avait imposé cette séparation, c'est qu'il l'avait fallu, elle n'en avait pas demandé les motifs et jamais un blâme ne s'était mêlé à ses regrets. Elle pressentait qu'une dure nécessité avait dicté ce sacrifice et que la vie infligeait à sa mère des épreuves dont sa tendresse s'inquiétait. Il était impossible d'accepter avec une plus douce sérénité, d'un cœur plus

exempt d'amertume, les conditions que la destinée lui faisait.

M. Mauponit ne se lassait pas d'encourager les confidences de cette jeune fille, qui se laissait pénétrer aussi clairement que l'onde du ruisseau le plus limpide. Il y avait cependant en elle une tristesse cachée dont elle se refusait à faire l'aveu. Il fallut toute l'adresse consommée, toute l'habileté diplomatique d'un homme habitué à sonder les cœurs et à se glisser dans leurs replis les plus intimes, pour triompher de sa réserve.

Pourquoi, quand tous les autres enfants grandissaient sous le regard de leur mère, sous la protection vigilante de leur père, n'avait-elle jamais vu le visage mâle et affectueux de ce dernier sourire à ses jeux, encourager ses travaux, guider son inexpérience? Cela lui semblait inexplicable. Pourquoi, si son père était mort quand elle était encore au berceau, n'avait-elle jamais entendu parler de lui?

Pourquoi, quand elle avait interrogé sa mère, celle-ci s'était-elle bornée à lui répondre qu'il était depuis longtemps perdu pour elle et avait-elle coupé court à toute conversation sur ce sujet?

— Qu'avez-vous conclu de cela, Marcelle?

— Que pouvais-je conclure, puisqu'il ne m'était pas permis de faire une supposition ni de formuler un jugement?

Il l'examina et crut deviner la cause de la rougeur qui empourprait ses joues.

— N'est-il pas vrai, dit-il, que vous vous êtes demandé si celui dont on ne prononçait jamais le nom devant vous n'était pas indigne de votre tendresse et de votre estime?

Elle éluda la question.

— Il y avait là un mystère qu'il ne m'était pas permis de chercher à sonder.

— Vous aviez raison, Marcelle. Votre père, pas plus que votre mère, n'était de ceux dont une fille a à rougir.

— Comment le savez-vous? demanda-t-elle avec un élan joyeux. Vous l'avez donc connu?

— Peut-être. Plus tard je vous parlerai de lui, mais promettez-moi de ne pas rapporter cette conversation à votre mère.

Elle le regarda de ses grands yeux étonnés.

— Il le faut, reprit-il, vous l'affligeriez inutilement. Croyez-vous que je sois capable de vous donner un avis blâmable?

— Non! dit-elle, je vous le promets.

Ils étaient arrivés sur la berge. Elle présentait alors un spectacle bien différent de celui d'aujourd'hui. Aucun travail d'art n'avait été fait pour l'entretien des rives de la Seine. Un étroit sentier pour les piétons et les chevaux de hallage était tracé au milieu des herbes qui poussaient en toute liberté. A droite et à gauche, jusqu'à une grande distance, aucun pont n'arrêtait les regards. Le fleuve coulait à pleins bords entre les rives verdoyantes, un ciel d'une admirable pureté se reflétait sur les flots où scintillaient les rayons du soleil.

La conversation languissait entre M. Mauponit et la jeune fille; le premier était rêveur, la seconde se demandait pourquoi il prenait tant d'intérêt à ce qui la concernait, et s'étonnait de l'impression profonde que son langage produisait sur elle. En ce moment son attention se fixa sur la barque du passeur qui se détachait de la rive gauche. Un jeune homme s'y tenait debout.

— C'est lui, dit-elle vivement, c'est Henri.

C'était en effet son fiancé; le baron l'attendait et avait voulu que le visage de Marcelle fût le premier qu'il saluerait en arrivant. Elle agita joyeusement son mouchoir, et bientôt Henri imita ce signal. La barque, conduite par la main expérimentée du passeur, coupait en biais le courant et se rapprochait rapidement. Bientôt on put distinguer les traits du jeune homme, sa belle et franche figure toute rayonnante de bonheur. Le chien était comme tous les vrais amis qui s'associent aux sentiments de ceux qu'ils aiment. Il se précipita dans le fleuve et, nageant auprès de l'embarcation, lui fit escorte jusqu'au moment où elle heurta le rivage.

La fin à la prochaine livraison.

E. Collas.

VARIÉTÉS

HISTORIETTES ET ORIGINAUX (1)

Quand nous entrâmes dans le Café, il regorgeait de monde, et la première remarque que je fis, c'est la quantité de gens decorés de la Légion d'honneur qui se réunissaient en ce lieu. M. Michel m'en désigna plusieurs, c'était le colonel Brac, connu par ses duels et par l'attachement d'une actrice célèbre, le colonel Sourd qui, blessé au bras à Waterloo, s'était fait amputer sur le champ de bataille et avait fièrement ramené les débris de son régiment; les hommes de lettres abondaient: Jay et Jouy, les auteurs de *l'Ermite de la Chaussée d'Antin*, Chatelain, rédacteur du *Courrier français*, M. Tissot, du *Constitutionnel;* Horace Vernet causait avec force gestes au milieu d'un groupe où se trouvaient le colonel Athalin, aide de camp du duc d'Orléans, et le peintre Isabey. Plusieurs de ces personnages que je regardais avec une respectueuse admiration, serrèrent la main de M. Michel.

Nous prîmes place à une table; aussitôt un garçon d'accourir.

— Tiens, fit mon guide avec étonnement, c'est encore vous, Victor! je suis venu pour vous féliciter, mais je ne pensais pas que vous nous feriez le plaisir de nous servir. C'est très beau, très délicat ce que vous avez fait.

— Monsieur est bien bon, répondit en rougissant le brave garçon.

— Vous voilà riche.

— Oui, Monsieur, grâce à M. le marquis; je quitte demain le café, mais, malgré le patron, j'ai

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

tenu à servir encore les personnes qui ont été bienveillantes pour moi.... Que vous faut-il, Messieurs?

— D'abord, donnez-moi la main, mon cher Victor, vous êtes un galant homme... A présent deux verres de madère, s'il vous plaît.

Pendant que nous dégustions ce vin d'une qualité exquise, voici ce que me conta M. Michel.

L'Empire venait de finir, lorsque, entrant dans ce café, s'asseyait pour la première fois à cette table, un homme déjà âgé. C'était le marquis de K..., noble breton. Il avait émigré, la Révolution confisqua ses immenses domaines et son vieux château; tout fut vendu à l'exception d'une petite forêt dont il put reprendre possession à sa rentrée en France. Il s'en défit et était revenu à Paris avec trente mille francs solliciter de ses maîtres la récompense du sang versé à l'armée du prince de Condé et en Bretagne. On ne se souvint de rien, et le grand seigneur, qui avait brillé dans les petits salons de Marie Antoinette, fut réduit à vivre pauvrement, misérablement, mangeant cependant, malgré la plus stricte économie, le fonds et le revenu de ses trente mille francs. Il renonça à toute superfluité, même au nécessaire, mais il ne put se défaire de sa passion pour le café. Tous les soirs il venait donc prendre place à cette table, et Victor le servait. Le vieillard avait grand air, belle politesse et paya généreusement les attentions de Victor tant qu'il en eut le moyen. Un triste jour, le vieillard s'aperçut, en voulant payer sa demi-tasse, qu'il n'avait plus un sou dans sa petite bourse verte. Victor le vit aussi et dit: « C'est bien, monsieur le marquis... » Le lendemain, M. K... n'était pas plus riche; entrerait-il ou n'entrerait-il pas? il hésita beaucoup, la passion l'emporta et une fois encore le garçon de lui dire : « C'est bien, monsieur le marquis. »

Bref, il revint pendant deux ou trois ans, s'imaginant qu'on lui avait ouvert un compte; aussi comme, en sortant, il saluait le comptoir! La Chambre ayant voté le milliard des émigrés, le marquis reçut pour sa part près d'un million et, ce jour là, il accourut au café les poches remplies d'or. Après avoir pris sa consommation habituelle, se levant, il aborda le patron, le remercia en termes émus, et le pria de vouloir bien lui donner sa note.

— Votre note? monsieur le marquis, mais vous ne devez rien, tous les jours vous avez exactement payé Victor.

On s'expliqua, Victor fut appelé... Le vieil émigré fondit en larmes et embrassa le brave garçon qui depuis tant de temps payait son café. Cela se passait il y a huit jours. Le lendemain le marquis revenait s'asseoir à sa table habituelle, prenait son café bien aimé, le paya et, retenant la main de Victor, il lui dit :

« Mon ami, votre conduite est de celles que l'on ne récompense pas avec de l'argent, cependant faites moi l'honneur d'accepter ce portefeuille; voyez ce qu'il contient... »

Victor ouvrit le maroquin, il renfermait un contrat qui lui donnait un des plus beaux cafés du boulevard, et, serrée par une faveur rose, une liasse de dix mille francs en billets de banque, à laquelle était jointe une petite feuille de papier sur laquelle le marquis avait écrit d'une main tremblante : « A madame Victor! »

L'honnête garçon, éperdu de bonheur, ne savait par quelles paroles remercier son bienfaiteur. « C'est bon, c'est bon, mon ami, répondit M. de K..., maintenant c'est chez vous que j'irai prendre mon café. » Vous vous imaginez quelle ovation fut faite ici au vieil émigré. Il aurait crié : Vive le roi! que les libéraux l'auraient applaudi.

Après avoir encore félicité le modeste héros de cette aventure, et lui avoir promis d'aller le visiter dans son nouvel établissement; après avoir, en passant, serré la main de Carle Vernet qui, par ses calembourgs, faisait pâmer de rire la dame du comptoir, M. Michel, suivi de votre humble serviteur, sortit du café.

Au lieu de descendre le long de la galerie, nous traversâmes le jardin, qui n'est point un jardin, mais une promenade avec jet d'eau, ombragée d'arbres, encombrée de chaises destinées au repos des promeneurs, et nous entrâmes sous la galerie adverse. Là, devant une boutique, le mot jure un peu avec la chose, nous trouvâmes une masse énorme de curieux.

« Ah! dit M. Michel, c'est l'heure de la belle limonadière.

— Est-elle aussi belle que Madeleine?

— Vous allez en juger; et, jouant des coudes, talent que mon guide possédait au suprême degré, nous pénétrâmes dans le groupe assemblé; nous nous trouvâmes en face d'une large et magnifique devanture de glace sans tain. C'était encore un café rempli de monde à ne pouvoir s'y retourner. L'œil y pénétrait facilement. Un côté de cet établissement somptueux se trouvait orné d'un merveilleux comptoir couvert de fleurs, derrière lequel s'élevait un fauteuil, œuvre d'art exquise. « C'est, me dit mon cicerone, un trône sur lequel Louis XVI s'est assis.

— Mais, où est la beauté?

— Patience, mon jeune ami, elle va paraître.

En effet, elle ne tarda pas; une petite porte s'ouvrit, et elle s'avança donnant la main au chef de la maison. Aussitôt, au dedans du café comme au dehors, éclatèrent de longs applaudissements. La jeune femme les méritait. Toute vêtue de soie, très décolletée, les bras nus, le front ceint d'un diadème, elle vint gracieusement prendre place sur le siège qui l'attendait. Elle était réellement triomphante de jeunesse et de beauté; les applaudissements de redoubler. On s'étouffait à la porte du café, tandis que les garçons invitaient les consommateurs à sortir dès qu'ils avaient pris ce qui leur avait été servi, afin de céder la place aux nouveaux arrivants.

Nous n'essayâmes point de pénétrer dans cette cohue, et après avoir rendu à la belle limonadière les hommages qui lui étaient dus, nous continuâmes notre promenade.

M. Michel m'entraîna chez un libraire, et m'apprit qu'à Paris les librairies étaient de vrais salons de conversation où l'on venait, connu ou non connu du maître de la maison, apprendre les nouvelles du jour que le *Constitutionnel*, la *Quotidienne*, les autres journaux n'avaient point encore données. La librairie où nous entrâmes était, en effet, remplie de causeurs.

— Bonjour Delaunay, dit M. Michel au libraire

qui se trouvait assis à un bureau encombré de livres, faites-moi donc donner le dernier volume de l'*Ermite de la Chaussée d'Antin.*

Pendant qu'on le servait, nous écoutâmes.

— Eh bien! Messieurs, vous savez la grande nouvelle, disait un homme, à mine joyeuse, qui venait d'acheter le *Parfait Distillateur.*

— La grande nouvelle! répondit un militaire qui feuilletait un Jomini, c'est la nomination du maréchal Suchet à l'ambassade de Vienne.

— Pas du tout, pas du tout! continua un troisième personnage coupant les feuillets d'un livre de l'abbé de Pradt, la grande nouvelle, c'est l'annonce de la promotion au cardinalat de Lamennais.

— Vous n'y êtes pas, reprit le premier qui avait parlé, il est question d'une chose plus grave. On vient de découvrir le moyen de vieillir le vin jeune! Immense progrès! qui intéresse le monde entier, et double la valeur de mon cru de Gevry... » Et l'orateur, agitant ses grands bras, sortit triomphant.

Nous le suivîmes, et à peine avais-je fait quelques pas que me voilà immobile, bouche béante, regardant venir à nous le plus étrange personnage que mes yeux eussent jamais rencontré. Figurez-vous un homme à la force de l'âge pour lequel la nature avait tout fait, à qui elle a donné des traits pleins de majesté, des yeux charmants, les plus belles mains du monde, habillé — si on peut dire



La provocation, dessin de Dünki.

habillé — de la plus sordide façon : habit et pantalon gris déchirés presque jusqu'à outrager la pudeur, chapeau passé, bossué, méchante cravate se roulant autour du col d'une chemise fine d'une blancheur irréprochable; et cette défroque portée avec la plus belle prestance et la fierté d'un Médina ou d'un Somerset... Il passa devant nous, calme, superbe, et M. Michel me dit :

— C'est Chodruc-Duclos.

— Un fou?

— Point du tout; il est aussi sain d'esprit que de corps : riche, beau à miracle, heureux dans ses nombreux duels, dans ses plus nombreuses amours, il a été la fleur des pois de Bordeaux, le lion du quartier des Chartons. Affectant des opinions royalistes, il eut fort à se plaindre de la police de Napoléon. Vous allez me demander ce que tout ceci peut avoir de commun avec le costume qu'il porte à cette heure? A tort ou à raison, Chodruc-Duclos prétend avoir sacrifié sa fortune au service des Bourbons. Ils sont rentrés, ils n'ont rien fait pour lui, et alors il a résolu d'être une image vivante de l'ingratitude des princes et des rois; voilà pourquoi, chaque jour, il promène au Palais-Royal, rempli d'étrangers, de provinciaux, de parisiens, ses triomphales et outrageantes guenilles.

Si le Palais-Royal est, comme on le dit, le cœur de Paris, il faut reconnaître que ce cœur-là ne brille pas précisément par la vertu, et je ne puis concevoir qu'il soit devenu le lieu de promenade du monde, car il y a bien des taches dans ce paradis du luxe et de l'élégance : les maisons de jeu, les

cafés dits des Aveugles, qui font tintamarre dans les caves, les filous, les escrocs et le reste. Comme j'exposais mes réflexions à M. Michel, il me répondit :

« Ce qui attire la foule en ce lieu est précisément ce qu'à bon droit vous lui reprochez ; il en est du Palais-Royal comme de certaines natures, il fascine par ses vices, et je crois que si on le purifiait des immondices qui le souillent, il cesserait d'avoir la vogue et la célébrité. Cependant, remarquez qu'il possède d'autres moyens d'attraction. On a dit avec raison que le Palais-Royal était peut-être le seul lieu du monde où l'on pût passer toute sa vie sans avoir besoin d'en sortir jamais. Ici, en effet, tout se trouve réuni : tailleurs, bottiers, chapeliers, marchands de comestibles, prodigieux étalages de livres, de bijoux, de cristaux, de soieries, et, par surcroît, ces cafés, ces restaurants que l'Europe entière connaît, et où je compte bien que nous allons nous asseoir, car je commence à entendre les sollicitations de mon estomac lassé.

« Nous n'entrons plus, nous n'oserions plus entrer au cabaret — fut-ce à la *Pomme de pin* — comme le faisaient nos pères. En 1772, aux tables d'hôte régulières, servies à des heures fixes, succédaient, chez différents traiteurs, des tables de six ou douze couverts que l'on servait dès que le nombre voulu de convives se trouvait réuni. Parmi ces établissements, on distinguait l'hôtel *d'York*, rue Jacob, où l'on payait cinq livres par couvert ; l'hôtel *Au nom de Jésus*, dans le Cloître-Saint-Jacques-de-l'Hôpital, où l'on dînait à 50 sous. Cette maison était renommée pour l'excellence de son poisson ; les jours maigres on avait de la peine à y trouver de la place. Ce ne fut que plus tard, pendant la Révolution et sous le Directoire, que parurent ce qu'on appelle les *dîners à la carte*, se prêtant à la fortune, au goût et à l'heure de chacun. Au Palais-Royal on peut, aujourd'hui, dépenser à son repas depuis vingt-cinq sous jusqu'à cent francs. A vingt-cinq sous, ce n'est point un festin de Lucullus, mais, à quarante, on a une bonne et suffisante nourriture.

« Vous êtes, mon jeune ami, le trop bienvenu pour que je ne fête pas votre arrivée ; vous ferez votre premier dîner aux *Frères Provençaux*. Ces trois fils de la Durance arrivèrent à Paris avec le secret de la brandade de morue, et la brandade a commencé leur réputation et leur fortune. Nous voici en face de leur restaurant, il est quatre heures, entrons.

Nous traversâmes un corridor orné d'arbustes, d'où nous pûmes jeter un regard dans les cuisines où s'agitait un nombreux personnel. Arrivés au premier étage, nous franchîmes un salon où s'arrêtent d'ordinaire les provinciaux, nous laissâmes à gauche un second salon assez triste, et nous fîmes notre entrée dans le saint des saints, dont les fenêtres donnaient sur le jardin des Tuileries.

Nous fûmes servis d'une manière excellente et, fils d'un propriétaire de vignes, je reconnus là qu'à Paris on boit les meilleurs vins du monde, lorsque l'on sait les demander et les payer ce qu'ils valent. Je pourrais remplir des pages et des pages encore des remarques que me fit faire sur les habitués du lieu mon aimable amphytrion, mais j'aime mieux arriver, sans m'attarder, à la terrible histoire qu'il me conta.

« En juillet 1815, là, à cette petite table, dînait un chef de bataillon de la ci-devant armée impériale en uniforme, la croix de la Légion d'honneur sur poitrine ; là-bas, étaient assis, vêtus en bourgeois, deux de mes amis, l'un général, l'autre colonel de la même armée. Moi, j'étais où nous sommes, et presque toutes les tables se trouvaient envahies, comme notre malheureux pays, par des étrangers, riant, buvant avec force bruit.

« Le commandant dînait donc tranquillement sans lever les yeux, lorsque arrivèrent trois officiers étrangers, parmi lesquels se distinguait le comte Sacken, fils du gouverneur imposé à Paris. Ces trois jeunes hommes semblaient avoir longuement déjeûné, ils prirent place à la table voisine de celle du commandant, et comme ils n'avaient nul besoin de dîner, ils se firent apporter des écrevisses, du vin de Champagne, et se mirent à interpeller toutes les personnes qu'ils connaissaient. Ces jeunes fous parlaient admirablement français. Jusque-là tout allait à peu près bien ; mais voilà que tout à coup, mus je ne sais par quelle diabolique pensée, ces fous trouvèrent joli de s'attaquer à l'officier. Sacken déposa une poignée de carapaces vides des crustacés qu'il mangeait, sur sa petite table ; lui, se contenta, sans mot dire, de les faire enlever par le garçon. Alors, comme d'imprudents enfants amusés et enhardis, ils continuèrent aux applaudissements de leurs amis. Les deux français et moi, nous enragions ; le calme du commandant, criblé de boulettes de pain, nous exaspérait. Dieu nous le pardonne ! nous l'accusions de lâcheté.

« Il finit tant bien que mal son repas, paya, prit son chapeau, et de l'air le plus tranquille du monde, se plaçant devant la table ennemie :

« — Messieurs, dit-il, je crois que vous n'aurez pas l'indignité, vous réfugiant derrière vos grades, de me refuser la réparation que vous me devez et que je vous demande. »

« Les jeunes gens, rappelés au sentiment de l'honneur, dirent tous les trois :

« Non, certes ! » et le comte de Sacken ajouta : « Je me mets à vos ordres. »

« — C'est avec vous trois que je veux avoir une rencontre, et, comme je dois, par ordre du ministre, quitter Paris après-demain, ce sera pour demain matin. Vos armes seront les miennes.

« Alors les adversaires se rapprochèrent, s'entretinrent quelques instants à voix basse, et le commandant se retira après avoir salué militairement le général et le colonel qu'il avait reconnus.

« On ne riait plus, et c'est en vain que les tapageurs essayèrent de ranimer la gaieté éteinte.

« Dans les journaux du surlendemain, on lisait :

« Un grand malheur vient d'arriver. Le com-
« mandant X... s'est battu en duel avec le colonel
« Sacken, les généraux T... et W..., il les a tués
« tous les trois ; l'un, d'un coup d'épée ; le second,
« d'un coup de sabre ; l'arme mortelle pour le troi-
« sième a été le pistolet. Le commandant X... s'est
« enfui de Paris ; Son Excellence le Gouverneur est
« dans la désolation. »

J. Lecoq.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Jamais sous le règne du grand roi on n'a érigé tant de statues qu'aujourd'hui; partout se dressent d'augustes images: à Blois c'est Papin, à Clermont-Ferrand, Pascal, à Saint-Germain-en-Laye, Thiers. Bientôt à Angers, David, à Compiègne, Jeanne d'Arc et bien d'autres que je ne nomme pas, témoignage de notre respect pour nos gloires. Par fortune, l'école de la statuaire française, sans rivale en Europe, ayant à sa tête MM. Guillaume, Chapu, Mercié, Falguières, de Saint-Marceaux, est tout à fait à la hauteur de la noble tâche qui lui incombe.

* * *

Blois, sa ville natale, n'a été que juste en élevant une statue à la mémoire de l'illustre Denis Papin, né le 22 août 1647. Depuis lui est venu Watt, mais il eut l'honneur, avec Salomon de Caux, de reconnaître et d'utiliser la puissance de la vapeur et d'imaginer la première machine à vapeur à piston et la soupape de sûreté. Savant de premier ordre, mécanicien, mathématicien, inventeur plein d'imagination et d'adresse, son nom fut connu de l'Europe entière; cependant il vécut malheureux, et la révocation de l'Edit de Nantes le força de quitter la France, il était protestant. Accueilli avec respect par les savants de l'Angleterre, il parcourut l'Europe, écrivit des ouvrages de politique, de théologie, entra en correspondance avec Bossuet et, las de l'exil, rentra en France où il abjura en 1690 entre les mains de l'évêque de Meaux. Papin mourut à Paris en 1709.

* * *

L'érection de la statue de Pascal à Clermont-Ferrand a eu plus de solennité encore. Les diverses classes de l'Institut avaient tenu à honneur de rendre hommage au plus étonnant des génies que la France ait vu naître. Déjà Paris, en lui élevant une statue dans la tour de Saint Jacques-la-Boucherie, s'était incliné devant sa gloire; il était juste que l'ancienne capitale de l'Auvergne qui l'avait vu naître, voulût à son tour posséder l'image de son prodigieux fils.

Pascal est né le 19 juin 1623, il mourut le 19 août 1662. C'est dans un espace si court et malgré un état de maladie presque constant qu'il a touché à tant de cîmes, perfectionné les méthodes mathématiques, abordé les plus hautes régions du calcul, découvert et vérifié quelques-unes des lois de la nature, écrit un livre qui, plus que tout autre, a contribué à fixer la langue francaise et laissé pour un ouvrage sur la religion des pensées éparses qui ressemblent à ces masses de granit dont les vieux peuples se servaient pour construire leurs monuments.

Les Petites lettres à un provincial, sont un chef-d'œuvre. Le sévère Boileau le plaçait à côté des plus beaux livres en prose de l'antiquité. Sans nous occuper des questions qu'elles touchent, on peut dire qu'elles ont révolutionné notre langue, en lui donnant une variété, une souplesse, une éloquence dont il est impossible de trouver un exemple plus parfait. La plume de Pascal est exacte comme l'algèbre, vibrante, sonore, remplie de tours nouveaux et les *Provinciales* n'ont pas vieilli. Mais qui ne connaît Pascal, qui n'a compâti aux douleurs de ce cœur austère, s'épuisant en douloureux efforts pour sonder ce qui de soi est insondable, fin tragique s'il en fut!

* * *

Mais assez de choses sérieuses; de Pascal, passons à Mlle Sarah Bernhardt et vérifions ainsi le dicton populaire : « Les extrêmes se touchent. » La voilà devenue un personnage presque politique. A Copenhague elle est cause que M. le comte de Bismark a rappelé son trop galant ambassadeur et voilà maintenant qu'elle devient, sinon un *casus belli*, du moins un sujet d'échanges de notes diplomatiques entre le gouvernement de Washington et les ministres de la république française. Voici de quoi il s'agit. La tragédienne, qui a l'intention d'aller raffler les dollars des Américains, s'était fait précéder de l'envoi de quarante-sept caisses contenant une partie de sa garde-robe. La douane de New-York, curieuse comme toutes les douanes, a voulu mettre le nez dans ces caisses et voyant des soies, des fleurs, des velours et des rubans si riches, si frais et estimant que ces merveilleux costumes n'avaient jamais été portés, les a saisis, et n'entend les rendre ou les laisser entrer sur le territoire que contre le payement de droits vraiment exorbitants. Jugez de l'émoi, de la colère de la tragédienne! Elle jure par le Styx que ces costumes ont été portés et somme son gouvernement de prendre sa cause en main.

Vous le voyez, la chose est grave, Phèdre est indignée! Mais, tranquillisez-vous, la poudre ne parlera pas; ou Mlle Bernarhdt payera et alors ses caisses passeront, ou elle ne payera pas, dans ce cas, son costumier taillera de nouvelles étoffes qu'elle aura soin de mettre avant de franchir l'Océan. Il y a une troisième solution qui se formule par cette interrogation : Mlle Sarah Bernarhdt ira-t-elle en Amérique?

Femme souvent varie
Bien fol est qui s'y fie!

Et Mademoiselle est plus que femme.

* * *

Depuis deux mois Paris est un vrai désert. Aller à la mer est devenu une mode, une fureur.

Le menu fretin ou les esclaves du devoir sont seuls restés à Paris et mal leur en a pris par les chaleurs torrides que nous avons traversées; la mortalité a cruellement sévi, tandis qu'aux bains de mer ce n'était que parties de plaisir, troublées seulement par quelques accidents funestes, ce qui n'a point diminué l'entrain du plaisir. Maisons de pêcheurs, hôtels, ont été pris d'assaut et il n'était pas rare de voir des familles, papa et maman en tête, errant à l'aventure, à la recherche d'un abri

dont la rareté doublait, triplait les prix. M. Vautour est de tout les pays. Mais l'argent est fait pour rouler et quand le parisien se met en dépense, il y va grand train ; sa vanité aidant, il dépense sans compter.

L'année passée je me trouvais chez un ami retour d'Etretat, lorsque la portière vint gracieusement lui présenter la quittance de son loyer; il s'emporta gravement et se tournant vers moi : « Voyez, me dit-il, cet imbécile de propriétaire : il sait que je viens de la mer et il m'envoie ce chiffon de papier. C'est un procédé du dernier ridicule, qu'il attende; » et Mme Pipelet de faire une petite moue et de redescendre sans écus à sa loge. Nous passons cependant pour le peuple le plus économe de l'Europe.

*
* *

Voici qu'une nouvelle colonie nous arrive; à la France appartient désormais ce petit Eden que les marins ont tant chanté. La feu reine Pomaré et ses



Statue de Pascal, dessin de Duvivier

demoiselles d'honneur ont laissé chez nous une mémoire légendaire, pendant longtemps on n'a parlé que de leur beauté et de la grâce avec laquelle elles se paraient de fleurs. Un de mes amis, capitaine baleinier, m'a raconté un trait de ces dames qui me revient en mémoire. Elles venaient souvent le visiter à la nage, folâtrant dans les eaux et à son bord comme des naïades et des nymphes antiques. La nuit venue, elles se rejetaient à la mer et regagnaient en chantant leur île parfumée; alors, l'équipage d'aller aux hamacs et le capitaine de se retirer dans sa cabine où le mousse venait d'allumer sa lampe. Mais bientôt on entendait la voix du commandant tonner, chaque soir la lampe s'éteignait, quoique le mousse jurât ses grands dieux qu'il l'avait soigneusement faite et remplie de combustible. Le pauvre petit diable assez mal mené et menacé d'une sévère punition, guetta pour découvrir qui lui faisait ce méchant tour. Horreur! c'étaient les adorables filles de Tahïti qui buvaient l'huile de la lampe du capitaine! et quelle huile! A partir du jour où ce récit me fut conté, ces belles insulaires baissèrent de cent pour cent dans mon imagination.

A. de Villeneuve.

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

ETUDES MORALES

LE MUET DE BRIDDES (1)



Briddes-les-Bains, dessin de Scott.

Au docteur Philbert, médecin-inspecteur des Eaux de Briddes-les-Bains.

I. — LE RETOUR

Nous ne connaissons pas assez notre Savoie, nous ne l'aimons pas assez. Rien de pittoresque, rien d'attrayant comme ses vallons et ses montagnes. On y rencontre des beautés toutes particulières, de délicieux recoins d'un charme à nul autre comparable... entr'autres cette partie de la Tarentaise qui s'appelle le val de Moutiers.

1. Reproduction autorisée pour tous les journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

C'est au revers du Mont-Blanc et du Saint-Bernard, presque sur la frontière d'Italie. On y sent déjà l'influence d'un climat méridional. Les pampres de la vigne s'étagent sur les coteaux bordant l'une des rives du torrent qui l'arrose; sur l'autre, que des rochers aux tons chauds accidentent, une véritable forêt de magnifiques châtaigniers répand de toutes parts son épais ombrage. Plus haut, des sapins, des alpes vertes, des cimes neigeuses, les pics des glaciers resplendissant au soleil.

La perle de cet Eden, aujourd'hui très fréquenté, se nomme Briddes-les-Bains. Ce n'était, à l'époque où commence cette histoire, qu'un pauvre hameau perdu, inconnu, presque sauvage. La plupart de ses naturels s'en allaient chercher fortune en France.

Telle fut la résolution que prirent Jean-Marie et sa femme vers le déclin du premier empire. Ils jouissaient cependant d'une certaine aisance; ils avaient un chalet entouré de son jardin, de la vigne, une châtaigneraie, des prairies, quelques terres de labour.

« Restez donc! » disait la sœur du mari, brave fille déjà sur le retour et qui n'avait pas voulu se marier par dévoûment pour son frère, « mais restez donc au pays, nous y pouvons vieillir heureux tous ensemble! » C'eût peut-être été le parti le plus sage. Mais Jean-Marie avait de l'ambition, quelques connaissances spéciales acquises dans l'exploitation des gypses de Moutiers; il espérait les utiliser plus fructueusement aux environs de Paris. Sa femme d'ailleurs l'y poussait. Ils partirent.

On avait emprunté sur le petit domaine, mais la sœur Agathe continuerait de le faire valoir et travaillerait pour trois.

« Quand vous reviendrez, ayant ou non réussi, leur dit-elle, vous retrouverez votre avoir franc de dettes! »

La chance tout d'abord favorisa les émigrants. Jean-Marie avait tout de suite trouvé de l'ouvrage dans une carrière des Buttes-Chaumont. Il ne tarda pas à s'en rendre acquéreur, et d'un four à plâtre aussi. Sa femme tenait une sorte de cantine pour les ouvriers d'alentour. On gagnait gros. Tout allait bien.

Une nouvelle plus heureuse encore arriva, la naissance d'un enfant, d'un garçon, qui vous avait déjà des cheveux bruns comme ceux de son père. On l'avait appelé Claude, en souvenir du pays.

Hélas! les mauvais jours allaient venir à la suite de l'invasion de la France. Pendant la bataille de Paris, la cantine et le four à plâtre furent rasés par les boulets. La carrière elle-même s'effondra, du moins en partie. On ne se découragea pas cependant; on travailla sur des ruines. Elles se relevaient à peine, quand les alliés revinrent. Nouvelles dévastations, chômage prolongé. Les époux Jean-Marie se trouvaient à bout de ressources. Ils redevaient sur le prix d'acquisition, le vendeur fut exigeant. D'autres eussent succombé. Nos savoyards étaient tenaces, ils luttèrent pendant quatre années encore. Quatre années de misères! Au lieu d'envoyer de l'argent à sœur Agathe, on lui en demandait.

« Revenez, » écrivait-elle. Il fallut enfin s'y résoudre, et par ce dur hiver de 1819. Une retraite de la Bérésina. Jean-Marie l'avait supportée tant bien que mal. Sa femme semblait épuisée, désespérée, indifférente à tout, même à son enfant. C'était le père qui portait Claude. La tante aussitôt s'en empara. Elle s'était fait une fête de l'embrasser. D'avance elle l'adorait. A peine fut-il sur ses genoux, devant ses yeux :

— Jésus! s'écria-t-elle, comme il est pâlot, chétif... On dirait qu'il n'a guère plus de trois ans... Et blond! Vous m'aviez écrit qu'il était brun comme son père?

— Oh! fit celui-ci d'un air embarrassé, les marmots, ça change... Il a tant souffert...

— L'air du pays le remettra! dit Agathe, je pense qu'il sait déjà mon nom... Dis-le, mon petiot... Parle!

— Il est muet! déclara Jean-Marie.

— Muet!

— A la suite de convulsions... Nous te l'avions caché, ma sœur, pour ne pas te faire de la peine... On espère, d'ailleurs, que ça n'aura qu'un temps...

— Pauvre agneau! conclut la tante, est-ce dommage? Avec ça qu'il est gentil comme tout. On ne t'en chérit pas moins, mon mignon... Au contraire!

Tel ne semblait pas être le sentiment de la mère. Elle avait, pour ainsi dire, oublié son fils. Elle restait silencieuse, atterée, farouche. Du reste, il lui fallut prendre le lit qu'elle ne quitta plus. Quelques mois plus tard, elle devint mère une seconde fois.

Mère d'une petite fille qu'on appelait Josette, et dont la naissance lui coûta la vie. Son agonie fut terrible. Elle avait le délire; elle voyait des flammes, de la neige, une fosse... « L'autre! répéta-t-elle, je vais rejoindre l'autre! »... Puis, au dernier moment : « Souviens-toi, dit-elle à son mari, nous avons juré... juré sur sa tombe!... Ne parle pas!... Renouvelle-moi ce serment... Jamais! » Et lui, comme épouvanté : « Tais-toi, je te le jure! » Que signifiaient ces étranges paroles? La tante Agathe n'y attacha pas d'importance. Et pourtant ce soupçon lui avait traversé l'esprit : « Mais il y avait donc entre eux un secret? un mystère? »

Par la suite, elle n'eut guère le temps d'y réfléchir. La ferme à cultiver pour sa bonne part, le ménage à tenir, deux enfants... Le père ne songea pas à se remarier, elle devint leur seconde mère et, pour eux, la meilleure de toutes.

Une chèvre fut la nourrice de Josette. Claude veillait sur elle. Il guida ses premiers pas. Premières impressions, premiers jeux, premières larmes et premiers sourires, tout leur fut commun. Jamais frère et sœur ne s'aimèrent autant que ceux-là. Il fut d'abord le protecteur, vu son âge; mais il était muet, rêveur, sans trop d'initiative, ayant comme un voile aussi sur son intelligence attardée. Josette, au contraire, se développa promptement, alerte et vive comme sa nourrice, primesautière, audacieuse et futée comme pas une des fillettes de montagne. Rien ne l'embarrassait. De l'instinct, puis de l'esprit, surtout du cœur. Quand ils eurent la garde et la direction du troupeau, c'était la petite bergère qui conduisait le grand berger. Elle le protégeait à son tour; il la laissait faire, heureux de

céder à la douce influence de sa jeune compagne, qui prit l'habitude de penser et d'agir pour lui. Ce n'était pas qu'il fut un sot, ni même un lourdeau, loin de là ! Vous n'auriez pas rencontré dans toute la Tarentaise un plus avenant garçonnet. Il était grand, élancé, d'une rare distinction dans toutes ses manières; de beaux yeux bleus, la fraîcheur un peu pâle des enfants du Nord et toujours blond, ce qui ne laissait pas encore que de dérouter la tante Agathe. Sa sœur, au contraire, était très brune, une vraie Sarde, avec des grands yeux noirs, tout pétillants de tendre malice, et la chaude carnation d'une italienne. Le père en raffolait. « Elle est bien de notre sang, celle-là, disait-il, elle ressemble à sa mère ! »

Jean-Marie ne s'était pas consolé de la mort de sa femme. Taciturne et sombre, il vivait comme sous l'obsession d'un regret, presque d'un remords. Des mots vagues, incompréhensibles, s'échappaient parfois de ses lèvres. « On ne m'a pas tout dit? » repensait de temps en temps la tante Agathe.

Une douzaine d'années se passèrent ainsi. Josette en paraissait avoir davantage; Claude, guère plus, bien qu'il en eût pour le moins quatorze ou quinze. Une vieillesse prématurée s'appesantissait sur les épaules de Jean-Marie. Il se voûtait, il dépérissait. Les fièvres le prirent. On dut appeler un médecin. Le mal empira. Plus de doute, c'était la mort.

Sentant approcher sa dernière heure, il s'écria tout à coup :

— Non ! je ne m'en irai pas ainsi... emportant sur la conscience le souvenir qui me tue !... Appelez M. le curé !... Je veux tout lui dire... et qu'il me conseille... et sauve mon âme !

II

CONFESSION

Le pasteur ne se fit pas attendre... C'était déjà presqu'un vieillard. La charité chrétienne, l'indulgence et la bonté se lisaient sur ses traits.

— Monsieur le curé, dit Jean-Marie, c'est une confession que vous allez recevoir... La confession d'un crime... Je désire que ma sœur y assiste... Et ces deux enfants aussi... Vous ne tarderez pas à comprendre pourquoi...

Le prêtre inclina la tête en signe d'acquiescement. Après s'être un instant recueilli, le moribond, dirigeant son regard vers le jeune muet :

— Claude, lui dit-il, pardonne-moi !.. J'ai contribué, j'ai consenti à te séparer de ta famille... Et peut-être à te ravir une fortune... que cet aveu tardif te fera retrouver... du moins je l'espère... Tu n'es pas mon fils...

Puis, s'adressant à la tante Agathe, dont la surprise se manifestait par une exclamation :

— Notre enfant était mort, continua-t-il, quand arriva l'argent que tu nous envoyais pour revenir au pays... Nous devions partir le lendemain matin... C'était en plein hiver... La nuit de Noël... Il neigeait... Pendant la journée, nous avions porté une couronne sur la petite tombe... « J'y veux retourner encore !.. » dit tout à coup ma pauvre femme, qui ne pouvait dormir... Vous comprenez, un dernier adieu !... Je cherchai vainement à la retenir... Je l'accompagnai... Le cimetière n'était pas loin, dans un endroit désert... Au bas des Buttes Chaumont... Retenez bien ce nom-là, Monsieur le curé...

— Je prends des notes, répondit le prêtre....

— Une haie mal entretenue l'entourait, poursuivit Jean-Marie... Nous y pénétrâmes facilement... La mère, guidée par un instinct, retrouva l'endroit... Je ne pouvais plus l'en arracher... Elle sanglotait à se faire entendre du chemin... Elle criait, elle parlait à son enfant comme pour le réveiller tout au fond de cette terre durcie sous la neige... « Nous partons !... Nous te quittons !... C'est si loin !... Reviendrons-nous jamais !.. » Bref, toutes sortes d'histoires, des folies !... Plusieurs fois déjà je lui avais répété : « Viens nous-en !.. Allons !... Il se fait tard... Il est minuit ! » En effet, minuit venait de sonner au lointain, dans la plaine... J'entrevoyais encore le clocher de l'église, à la lueur des flammes d'un incendie qui l'éclairait... Toute une fabrique devait être en feu... Ses hautes cheminées, plus noires que la nuit, se dressaient dans le ciel rouge... Oh! J'ai toujours eu l'idée que c'est de là qu'il venait, lui!

— Qui donc?

— L'homme enveloppé d'un manteau qui nous apparut tout à coup... Impossible de distinguer ses traits... Sa voix était rauque... Un accent allemand. « Ah !.. vous partez demain pour la Savoie? dit-il, ah! vous regrettez un enfant! Emportez donc celui-ci !.. » Il montrait quelque chose de blanc, qui criait, jusqu'alors caché dans les plis du drap. « Même sexe ! A peu près le même âge... Il remplacera le vôtre... Vous le présenterez là-bas, vous le considérerez vous même comme tel, et je vous donne en même temps cette bourse qui contient de l'or... Mais il faut me jurer sur cette tombe que vous ne reviendrez jamais, que vous ne me trahirez pas... Un serment solennel !.. Un silence absolu !.. Cet enfant devait disparaître... En acceptant vous lui sauvez la vie !.. »

La voix oppressée du moribond s'affaiblissait. « Attendez !.. dit le pasteur, attendez que j'écrive tout cela ! » Puis, quand ce fut fait : « Continuez ! » Jean-Marie s'empressa d'obéir en ces termes :

— Nous hésitions... Ah ! je l'atteste, ce fut cette dernière menace qui nous décida... L'homme eut tué l'enfant... Un démon ! Mais j'ai pris son or... Là fut le crime !.. Ah !.. nous l'avons expié ! Ma pauvre femme est morte... Je voulais parler... Elle m'en empêcha... « Et notre Claude, à nous !.. S'il devait porter la peine du parjure ! Si je n'allais pas le retrouver là haut !.. » Elle me fit renouveler mon serment... J'ai tenu parole... Mais voilà que je m'en vais les rejoindre à mon tour, et je ne veux pas paraître ainsi devant Dieu, sans avoir réparé le forfait dont je resterais complice ! Pas de dénonciation !.. Rien à la justice ! C'est la famille qu'il faut chercher... Josette et Claude partiront, comme pour leur tour de France... Ils iront à Paris, aux Buttes Chaumont... On doit s'y rappeler la nuit de Noël... 1819... L'incendie... L'enfant disparu, volé... Ils se renseigneront... Dieu les guidera... Qu'il me pardonne !..

Les idées du mourant devenaient confuses... Il

appela Josette et Claude, qui lui promirent obéissance à ses dernières volontés, qui l'embrassèrent une dernière fois... La tante Agathe lui ferma les yeux... Son âme, à demi rassérénée, s'envola.

. . . .

Au retour de l'enterrement, Claude, en proie au trouble des souvenirs de sa première enfance, y parut entrevoir comme une lueur. Des cris inarticulés s'échappaient de ses lèvres. Il ne pouvait parler, mais il savait écrire. Avec un crayon, sur une ardoise, sa main fiévreuse, impatiente, traça quelques syllabes encore vagues, incomplètes, telles qu'il devait les avoir bégayées jadis :

Albe... Dalbe... Geoge...

— C'est le nom ! C'est sans doute une partie du nom qu'il a porté, du nom de son père ! s'écria la tante Agathe.

— Il faut partir ! partons! dit résolûment Josette.

Et comme il la regardait, étonné, reconnaissant :

— Est-ce que tu as douté de moi! lui répondit-elle. Est-ce que, jusqu'au jour où ta famille te sera rendue, est-ce que je ne suis pas encore ta sœur!...

— Allez donc! fit le curé, que Dieu vous conduise!

Le dernier mot fut pour celle qui leur avait servi de mère.

— Ah ! je les accompagnerais de bon cœur... Mais qui sait s'ils ne me reviendront pas comme les autres, sans avoir réussi!... Ce refuge, du moins, leur restera... Je les y attendrai... C'est mon rôle à moi de garder la maison !

III

PEDIBUS CUM JAMBIS

C'est un long et pénible voyage que celui de Paris, surtout quand on doit pédestrement l'accomplir, mais les Savoyards ne s'en effrayaient guère. Tout jeunes encore, et parfois rien qu'à deux, deux bambins, ils entreprennent gaiement leur tour de France. On y est si charitable ! Un petit sou, s'il vous plaît?

Josette savait jouer du tambour de basque; Claude, d'une espèce de musette en façon de cornemuse. Il avait grandi si vite, pendant une fièvre maligne, que son avant-dernier costume des dimanches, bien qu'à peu près neuf, avait été mis au rancart. Sa sœur l'essaya; il lui seyait à ravir. Pourquoi ne voyagerait-elle pas ainsi? Ce serait plus commode et plus décent. « Je ne suis plus Josette, je suis Joset, ton petit frère! » dit-elle à Claude. Et, sans un boursicot de réserve trop lourd, ils partirent munis de la bénédiction du curé.

Un voisin complaisant les conduisit, dans sa charrette, jusqu'à Albertville. C'était le jour du marché; ce fut-là qu'ils débutèrent, mais sans grand succès ni résultat. On n'est jamais prophète dans son pays, s'il faut en croire le proverbe.

Ils furent plus heureux le lendemain, à Bonneville, où la route qu'ils suivaient se croise avec celle de Chamounix. De nombreux touristes, allant ou revenant, déjeunaient à l'auberge dont toutes les fenêtres étaient ouvertes. Quelle occasion!... Ils en profitèrent et recueillirent pas mal de décimes, voire même quelques piécettes blanches. On avait applaudi leur musique, leur danse et surtout leur gentillesse.

La recette fut encore meilleure à Evian. C'était la saison des eaux. Josette, ou plutôt Joset, fut complimentée, embrassée par de belles dames. Personne qui ne la prit aussi pour un garçon, personne qui ne leur souhaitât bon voyage.

A cette époque, aucun paquebot ne sillonnait encore le Léman. Ils le traversèrent sur une barque chargée de foin. Leur poids y creusa comme un nid. « Est-on bien là-dedans! » disait Josette.

Claude avait exigé que sa sœur fût la caissière. Elle eut fantaisie de compter dans son chapeau pointu leurs premiers bénéfices. Le total la transporta de joie. « Si ça continue de même, dit-elle à son frère, tu feras fortune! » Elle le considérait à présent comme un maître. « Toi aussi, toi comme moi! » lui répondit-il du geste. Et, se faisant comprendre comme il savait le faire, alors surtout que le cœur était en jeu, notre bon Claude ajouta : « Est-ce que tout n'est pas commun ! Est-ce que tout n'est pas égal entre nous, le plaisir comme la peine, l'argent comme l'amitié! » Dieu seul, en ce moment, pouvait les voir et, tout au fond du ciel bleu, semblait leur sourire. Sous son regard, les deux orphelins s'embrassèrent.

Le batelier les débarqua dans le petit port de Nyon. Il n'était pas encore midi. Le bourg, un des plus coquets des bords du lac de Genève, paraissait désert. Une colonie de vignerons: tout le monde était aux vendanges. Nos deux jeunes piétons se mirent en marche vers la riche campagne qui s'élève et s'étage gracieusement jusqu'aux premiers contreforts du Jura. Quelques grappes cueillies, ou plutôt données, furent le seul tribut qu'ils prélevèrent au passage. Après deux ou trois heures d'étape, ils atteignirent les bois. Une superbe forêt de chênes, de hêtres et de mélèzes, à travers lesquels la route serpente en montant toujours. Çà et là, des ravins, des torrents. Vers le soir, la région des sapins. Il n'en est pas de plus beaux que ceux qui nous séparent de la Suisse.

Avant de s'engager dans le vallon superbe qui se perd entre les hautes cimes, Josette et Claude se retournèrent pour un dernier regard, pour un suprême adieu aux montagnes de l'autre rive, à la Savoie, patrie de leur enfance, et que peut-être ils ne reverraient plus! La clairière au bord de laquelle ils s'étaient arrêtés, formait, entre deux promontoires de verdure, une sorte de terrasse naturelle, d'où l'on découvrait le plus magnifique panorama que l'on puisse imaginer. Au-dessus d'eux, les pentes boisées qu'ils venaient de gravir, la plaine luxuriante qu'ils avaient traversée, toute l'étendue du lac, et, par delà les vertes collines de la côte opposée, juste en face, toutes les crêtes, toutes les aiguilles brunes ou blanches qui hérissent la vallée de Chamounix, toute la chaîne du Mont-Blanc, leur cher Mont-Blanc, qui resplendissait dans les derniers feux du soleil couchant. Il disparut, les glaciers devinrent roses.

C'était si beau, c'était si grand que la sœur et le frère, tombant à genoux, mais sans se quitter la main, prièrent en silence, elle pour lui, lui pour elle. En silence, toujours, ils se remirent en che-

min. Quel délicieux chemin!... au bord d'un ruisseau bondissant par cascatelles; de l'autre côté, sous d'épais ombrages, des rochers revêtus de mousse, toutes sortes d'accidents et de curiosités pittoresques. Vers les hauteurs, des légions de sapins plus noirs que la nuit.

Tel est le paysage de Saint-Cergues, village jurassien par excellence, séjour d'été sans pareil, et que je recommande à tous ceux-là qui recherchent la solitude, le calme et la fraîcheur des bois, les clairières émaillées de plantes alpestres.

Nos deux voyageurs couchèrent à l'auberge de la *Montagne*. Le lendemain, par le col de la *Faucille*, ils entraient en France.

On les vit allègrement déjeuner d'un fromageot de chèvres et de quelques pommes vertes de l'étang des *Rousses;* on les applaudit à Morez, à Lons, à Dijon; ce fut là qu'ils reçurent les premiers petits sous tout neufs et brillants comme de l'or qui venaient d'être tirés à l'effigie du nouveau souverain, Louis-Philippe Ier, roi des Français.

Ceci se passait en septembre 1830, dans la lune de miel encore de la révolution de juillet.

IV

AUTRE GAMIN. GAMIN DE PARIS

Que c'est déjà loin! qui se souvient encore de l'enthousiasme et des espérances soulevées par les



Les enfants en voyage, dessin de Scott.

trois glorieuses! Ce n'étaient que fêtes patriotiques, revues de gardes nationaux. On chantait partout la *Parisienne*, cette Marseillaise d'alors. A tout autre chant, sourde oreille et bourse close.

Grâce à l'instinct musical de Claude, il l'apprit vite et le joua bientôt sur sa musette. Nouvel élément de succès. On ne chômait guère; les recettes se soutenaient. Plusieurs fois même on voulait retenir les deux pifferaris. Un impressario forain leur offrait un engagement. Mais ils étaient non moins jaloux l'un que l'autre de leur indépendance d'oiseaux voyageurs et Claude, en particulier, se montrait de plus en plus impatient d'arriver. Des souvenirs, bien que très confus, tourmentaient étrangement ce jeune et tendre cœur orphelin. Sans cesse, il pensait à sa mère, à son père. Il les revoyait d'avance en rêve. Chaque matin, debout avant l'aube, il se tournait vers l'ouest, et son geste, son regard, tout son être semblait dire: « En route! ma Josette... à Paris!...»

Enfin les voici dans la capitale, à la barrière d'Italie. Onze heures sonnaient quand ils sont passés devant la dernière église. Ils ont marché durant tout le jour. La fatigue les accable. A cette heure, du reste, qui les renseignerait? Comment se guider dans les ténèbres? La lanterne d'un garni les arrête. Ils entrent, soupent à la hâte et s'endorment jusqu'au lendemain. Déjà même, le soleil est assez haut lorsqu'ils se réveillent. C'est le petit frère, c'est Joset, qui maintenant témoigne le plus

d'ardeur. On touche au but, et ce but n'est-ce pas le bonheur de Claude?

Claude, au contraire, se montre inquiet, hésitant. Il tremble d'émotion et de crainte. Si son rêve ne se réalisait pas ! s'il ne retrouvait pas ceux qu'il est venu chercher de si loin!... « Allons! partons, Claude, et bon courage! » Un obstacle inconnu se présente sous les traits d'un sergent de ville, qui prétend conduire les deux jeunes inconnus chez le commissaire de police. Comment ne pas obéir, c'est la loi. Résister, ce serait la prison. Un bien autre retard! Ils se résignent. On les fait attendre deux longues heures dans le bureau. Heureusement, leurs papiers sont en règle, et, de plus, on leur indique le chemin. Les voilà libres! Ils partent. Mais c'est à l'autre extrémité. Dix fois il s'égarent dans le tumulte des rues, au milieu de cette foule de piétons et de voitures dont le tumulte les ahurit. Déjà le jour tourne vers son déclin quand ils atteignent les hauteurs de Belleville. Le moment approche où, pour se guider, ils n'auront plus que de bien vagues indices ; le nom pieusement conservé par la mémoire de Claude, et qui semble devoir être celui de son père, le nom de l'endroit où l'enfant volé fut remis à Jean-Marie, dans les ténèbres de la nuit de Noël.

— Les Buttes-Chaumont, s'il vous plaît? demandent-ils, une dernière fois. On leur répond : « Vous y êtes ! »

Ils regardent, surpris de l'étrangeté du paysage qui se déroule à leurs yeux. Ce n'était pas la magnifique promenade d'aujourd'hui ; c'était alors des monticules arides et ravinés, effondrés, disloqués, tout remplis de fondrières et de crevasses. Pas de chemins ; quelques sentiers serpentaient à travers les broussailles ou bien escaladaient les crêtes. Çà et là, quelques masures, les hangars des fours à plâtre, un moulin aux ailes brisées, des carrières et des grottes souterraines servant de repaires aux vagabonds, plus ou moins dangereux. En plein jour, un désert ; on ne s'y hasardait pas la nuit.

En revanche, pour les amateurs de solitude et de pittoresque, une certaine originalité, des gaités champêtres. On y enlevait force cerfs-volants, des chèvres y cabriolaient, quelques ginguettes s'ouvraient le dimanche aux promeneurs. Or, c'était un dimanche, et des plus attrayants, car on le savait choisi pour une bataille!

Oui, une bataille... Ne vous étonnez pas, la révolution de juillet avait mis à l'envers toutes les têtes, surtout celles des gamins de la banlieue. Ils s'étaient enrégimentés; ils avaient des sabres de bois, des arcs et des frondes. Les buttes servaient de théâtre à leurs combats, qui sont restés légendaires. Ce spectacle gratis attirait les bourgeois des environs. Figurez-vous, à l'entour de la vaste arène, des groupes de curieux. Dans l'intervalle, mais encore au lointain, l'armée de la Villette qui manœuvre d'un côté ; de l'autre, sur la hauteur, les jeunes Bellevilliens.

Ces derniers s'agitaient, indignés et furibonds. Leur chef était en retard.

Déjà toutes sortes d'apostrophes et d'invectives se croisaient dans l'air :

— Trahison ! C'est un déserteur ! Il caponne ! Dégradons-le ! Dégommons-le ! A bas le capitaine !

Tout à coup, bondissant d'une crête voisine, le délinquant lui-même s'élança fièrement au milieu de ses soldats révoltés.

— Présent ! dit-il, me voici ! Qui doute encore du capitaine Henriot... surnommé Lafayette !

C'était un vrai gamin de Paris, maigre, alerte, effronté, fanfaron, gouailleur. Il avait le nez retroussé, des yeux vifs, de longs cheveux châtains qui flottaient au vent. Dans l'allure comme dans la physionomie, de l'intelligence et de la spontanéité, quelque chose d'intrépide et de loyal qui faisait plaisir à voir. Assurément, mauvaise tête et bon cœur. Il ne tardera pas à nous en fournir la preuve. Pour le moment, coiffé d'un shako de carton doré à plumet rouge et, dans la ceinture, ayant une sorte de bâton d'arlequin qui représentait son épée de commandement, il arrivait, il accourait, tout essoufflé, tout ébouriffé, superbe.

On l'acclama.

— Merci, mes enfants ! dit-il, merci... Faut pas m'en vouloir, c'est la faute à maman. Pauvre mère ! Figurez-vous toute une histoire... et tenez ! puisqu'ils ne bougent pas encore là-bas, nos ennemis, je la raconte. Écoutez !

Au moment où l'on se groupait curieusement autour de lui, d'autre part, les deux pifferaris s'arrêtaient à quelques pas de là.

Claude, indifférent à toute cette animation, regardait au loin, dans la plaine. Il aperçut, il désigna les hautes cheminées d'une fabrique et songeant à celle qui, dans la confession de son père adoptif, avait passé toute en flammes, il se laissa tomber sur un tertre avec le geste, avec la physionomie de cette pensée :

— Si c'était là !

— Frère, lui dit Joset, ne t'émeus pas ainsi !... Comme te voilà pâle ! Tu n'as rien voulu prendre ce matin, il te faut des forces. Veux-tu que j'aille aux provisions... aux renseignements ? Je parle, moi, je sais faire parler les autres. Dis, veux-tu !

Il ne répondit que par un signe affirmatif, dont se contenta sa fidèle amie. Elle disparut, bondissant comme une gazelle.

Pendant ce temps-là, le capitaine Henriot poursuivait son récit :

— Oui, mes enfants, tout un mois d'école buissonnière ! Depuis les *Glorieuses*, quoi ! Mon aîné, retenu à la grande usine dont il est le contremaître, ne s'était aperçu de rien. Maman non plus... Chaque matin, mon panier d'externe était rempli par elle comme d'habitude. Elle me demandait chaque soir : « As-tu bien travaillé, mon Henriot? » Je répondais : « Oui, m'man ! » Ça lui suffisait. Elle est si bonne, elle avait confiance. Mais voilà qu'arrive la distribution des prix. Je tâche qu'elle n'y aille pas... Impossible ! La voilà donc installée, prêtant l'oreille et toute fière d'avance. On appelle les lauréats... Excellence, sagesse, écriture, orthographe, géographie, histoire, etc., etc. Quoi ! ce n'est pas son fils ! Elle s'étonne, elle attend. Rien encore ! toujours rien ! Pas la moindre couronne, pas même un accessit d'encouragement ou de santé. Je la regardais de loin ; elle suffoquait, pauvre maman ! toute en larmes. A la fin, n'y tenant plus, elle s'élança vers le maître de pension, elle lui reprocha son injustice : « Mais, lui répondit-il, mais voilà

plus d'un mois que nous ne l'avons vu... je supposais qu'il ne faisait plus partie de mes élèves et je ne pouvais cependant pas lui décerner le prix d'absence! »

A cette dernière boutade de l'écolier réfractaire, tout son auditoire éclata de rire.

— Je ne riais pas, moi! reprit-il avec émotion, car la mère avait du chagrin, et je l'aime de tout mon cœur. Je lui ai demandé pardon; j'avais promis de réparer le temps perdu, avec mon frère Marcel, qui me fait travailler pendant les vacances, et jusqu'au jour d'aujourd'hui, je tenais parole. Vous comprenez, un serment... J'espérais en être relevé pour la bataille. Un dimanche, d'ailleurs. Eh bien, non! Refusé, consigné, enfermé! Quatre étages! Mais moi, pas bête, en me servant des rideaux, des draps, des persiennes, des tuyaux, des plombs, j'ai dégringolé jusqu'en bas comme un chat de gouttières, et me voilà! Il y allait de mon honneur!

Toute la bande aussitôt cria :

— Vive Henriot! Vive Lafayette! Vive le capitaine!

Lui, calmant l'enthousiasme avec un geste héroïque :

— Assez causé, dit-il, le moment d'agir est venu. Laissez-moi promener mon coup d'œil d'aigle sur le futur théâtre de nos exploits.

Il s'était redressé comme un jeune coq et, des deux mains se faisant un abat-jour, il inspectait le panorama des buttes inondées de soleil.

Ses soldats, immobiles et béants, s'étaient écartés, attendant ses ordres.

— L'ennemi s'ébranle! dit-il, à vos rangs! aux armes!

Un roulement de tambour arriva du lointain.

— Bigre! fit Henriot, ils ont de la musique et nous pas.

Il aperçut en ce moment Claude, il s'écria :

— Un cornemuseux!.. Quelle idée! Si nous l'enrôlions?.. Ça nous donnerait le prestige d'un clan écossais... Les Mac-Belleville!.. On a lu Walter Scoot...

Déjà les plus alertes se précipitaient vers le pifferari, ils s'en emparèrent, ils le conduisirent devant le capitaine qui s'empressa de l'interroger :

— Veux-tu nous guider à la victoire... dis?

Claude le regardait, souriant, mais immobile.

— Es-tu sourd? dit Henriot qui s'impatientait déjà.

Le Savoyard répondit par un geste négatif.

— Alors tu m'as entendu... Réponds...

Il ouvrit la bouche et fit entendre quelques sons inarticulés.

— Un muet! reprit Henriot! pauvre garçon!.. Mais ça ne l'empêche pas de cornemuser, n'est-ce pas? Saurais-tu la Parisienne...

En avant! marchons
Contre leurs canons
A travers le fer, le feu des bataillons...

Tout ce mouvement, tout ce tapage avait distrait Claude et commençait à l'amuser. Il n'avait que treize à quatorze ans, n'était-ce pas un gamin lui-même?.. Il joua la fin de l'air sur sa musette.

— Parfait! dit le capitaine, on te paiera... Viens avec nous!

Et, comme l'autre semblait refuser :

— Aurais-tu peur?

A ce soupçon, Claude se redressa vivement. Son regard, son attitude, tout son être avait protesté.

— Tu acceptes donc?

— Oui!

— Hourrah! bravo! crièrent les soldats.

— En avant! commanda le chef.

Et le clan s'avança, précédé du pibroch.

L'ennemi s'était sensiblement rapproché, poussant de formidables clameurs. Des pierres et des flèches sifflèrent dans l'air. Le combat s'engageait.

Tout à coup retentit un cri d'angoisse et d'effroi; C'était Josette qui l'avait jeté.

Elle accourait, elle se précipita dans les bras de Claude, et lui faisant un rempart de son corps :

— Non! disait-elle, non, je ne veux pas! Oh! les méchants! Je t'en conjure, viens! Rappelle-toi ce que je t'avais promis...

Elle n'acheva pas, un caillou venait d'effleurer son front.

— Ah! tu vois bien, Claude... ils te tueraient!

Elle eut un spasme douloureux. Le sang jaillissait. Toute frémissante, elle se renversa en arrière; elle serait tombée sans l'appui de Claude, qui, consterné, désespéré, plus pâle que la blessée elle-même, s'agenouillait en la tenant dans ses bras.

Tout attendri, tout repentant :

— Pauvre petit! murmurait Henriot, trompé comme les autres par le vêtement masculin de Josette, mais qui va le secourir, lui donner asile?

Le combat, heureusement, venait d'être interrompu, terminé, par l'apparition soudaine de deux escouades de gardes nationaux, ceux-ci de Belleville, ceux-là de la Villette, et qui, pareils aux dieux de l'Olympe, imposèrent par leur seule présence, une trêve aux belligérants. Ces guerriers-citoyens, comme on disait alors, n'avaient cependant rien de redoutable. Rappelez-vous les gravures du temps, les caricatures de Daumier, de Charlet, représentant les *Bizets* de la banlieue, avec leurs friperies militaires de toutes couleurs et leurs grands shakos Bolivar. Des gardes-champêtres réunis en patrouille, mais des pères, des oncles, et les neveux, et les fils décampèrent aussitôt. Ce fut une double panique.

Cependant Josette, ou plutôt Joset ne reprenait pas connaissance.

— Il lui faudrait des soins, disait Henriot, le secours d'une femme comme...

La phrase s'arrêta sur ses lèvres, à l'aspect d'un jeune homme avec lequel il avait une ressemblance frappante, et qui se penchait également vers le blessé.

— Marcel! reprit notre gamin, Marcel, ne me gronde pas... Je suis assez puni... C'est par ma faute... Si nous le portions à maman?

V

MAITRE ET CONTRE-MAITRE

Marcel, nous le savons déjà, Marcel Bernard, c'est le contre-maître de la Grande-Usine.

Une fabrique modèle et, pour l'époque, remarquable à tous égards. Ses ateliers, ses magasins, ses hangars, ses cours occupent un emplacement considérable. Tout y respire le progrès, l'activité, la prospérité.

Bien que ce fût un dimanche, le contre-maître était là, dans le cabinet du patron, causant avec lui.

Figurez-vous un homme de haute taille, maigre, distingué, vert encore, mais les cheveux tout blancs. Sur son visage, un visage pâle et doux, se lit une inconsolable douleur.

— Vous aviez raison, dit-il au jeune contre-maître, notre nouveau règlement, qui détourne du cabaret pour ramener à la famille, on l'accepte sans trop de résistance.

— Il en sera toujours ainsi, monsieur, répliqua Marcel, tant que l'ouvrier sentira qu'on agit dans son véritable intérêt. C'est par entraînement, par faiblesse qu'il se livre à la débauche. La plupart ne demanderaient pas mieux que de vivre honnêtement, sagement, comme de bons maris, comme de dignes pères de famille. Mais l'éducation leur manque, par conséquent, la force morale, la volonté. Il faut vouloir pour eux... Vouloir, c'est pouvoir!

Marcel Bernard a vingt-cinq ans. Ses traits irréguliers plaisent cependant par leur expression de droiture et de franchise. Autour d'un front vaste et découvert, ses cheveux très touffus, très bruns, frisent naturellement. Son regard est vif et généreux; on y devine à la fois l'énergie et la bonté. Dans son sourire, un grand charme.

Le manufacturier se nomme Dalberg. Les années, les regrets n'altèrent en rien sa haute raison, sa dignité calme et bienveillante. Par son caractère plus encore que par son âge, il commande le respect. C'est un négociant intègre, un maître libéral et juste; c'est le type accompli du grand industriel en même temps grand seigneur.

Après un silence durant lequel il avait examiné son jeune contre-maître avec une satisfaction toute paternelle, il lui demanda :

— Vous êtes élève de l'Ecole des Arts et Métiers de Châlons, je crois ?

— Oui, monsieur.

— J'ignorais qu'on y enseignât à ce point le dévouement aux classes ouvrières et le souci de leur dignité.

— C'est tout simple, monsieur... Ne sommes-nous pas les sous-officiers de l'industrie? Nous nous intéressons à tout ce qui concerne l'honneur et le bien-être de nos soldats.

— Bien ! c'est bien, Marcel... Je vous observe, sachez-le, je vous étudie et j'aime à vous voir cet ardeur, cette foi... Mais supprimer le fléau de l'ivrognerie... impossible !

— Rien n'est impossible avec de la persévérance, de l'énergie, du patriotisme, et l'on sait, M. Dalberg, qu'aucune de ces vertus ne vous fait défaut.

— Qui vous a dit cela? D'où le savez-vous ?

— Par tout ce que j'ai entendu raconter... par ce que j'ai vu moi-même...

— Qu'avez-vous donc vu, s'il vous plaît?

Marcel étendit le bras vers l'usine et, désignant tour à tour les fourneaux, les ateliers, il répondit:

— J'ai vu ces feux ne pas s'éteindre, ces machines continuer à se mouvoir, alors que tout se taisait et s'éteignait dans nos environs, alors que vous seul, durant la crise, risquiez bravement votre fortune pour que le pain ne manquât pas à l'ouvrier.

— Soit! reconnut le patron, mais ce n'est pas là de la bravoure, encore moins du patriotisme.

— Je faisais allusion, répondit le contre-maître, aux événements de 1814.

— 1814! murmura le vieillard, qu'ai-je donc fait alors qui puisse mériter ces grands mots?

— Mais, reprit Marcel, c'est une légende... la légende de la Grande-Usine.

Dalberg laissa tomber entre ses deux mains sa tête blanche. Il se souvenait, lentement, comme un songe.

Afin de lui venir en aide, Marcel poursuivit doucement d'abord, puis élevant la voix:

— C'était le matin de la bataille de Paris. Sur les Buttes-Chaumont, que voici devant nous, quelques élèves de l'école polytechnique, quelques invalides, des gardes nationaux, une poignée de braves. Dans la commune, une seule usine donnant encore signe de vie, celle qui ne chôme jamais, la Grande-Usine. On ne semblait guère s'y soucier de l'invasion. Le manufacturier était un gentilhomme qui, pour se livrer au commerce, avait supprimé la particule, l'apostrophe attestant la noblesse. Ce n'était pas le comte d'Alberg, c'était Dalberg et Ce. Peut-être, comme tant d'autres, s'était-il accommodé de nos défaites; elles lui ramenaient son roi. Tout à coup le canon gronde. Un bruit comparable à celui de l'Océan grandit et s'avance. C'est une armée, c'est l'Europe tout entière qui se rue sur Paris. Ses derniers défenseurs ne reculent pas. Ils ne sauraient vaincre, ils sauront mourir. Le gentilhomme les regarde, les admire, tout frémissant, tout impatient de les rejoindre. Cependant, il hésite encore. Ce drapeau qu'ils agitent, ce n'est pas le sien... Ils crient : « Vive l'empereur ! » Mais quelles sont ces vociférations qui leur répondent?.. C'est l'étranger... l'étranger !... Il n'hésite plus; il bondit vers son épée, appelle ses ouvriers, s'élance à leur tête et défend le drapeau tricolore. Qu'importe sa couleur, c'est le drapeau du pays !... « Vive l'empereur !» c'est vive la France !

A mesure que parlait le jeune homme, le vieillard avait relevé la tête. Son front rayonnait. Il étendit le bras vers les Buttes, il dit :

— Oui, c'est là!... contre tant d'ennemis, quelques patriotes ayant à peine des armes !... Et, quand ils furent tombés, leurs cadavres barraient encore le chemin ! Héroïques enfants ! Ah ! pourquoi vous ai-je survécu ?... C'est moi qui devais mourir !

— Monsieur ! voulut protester Marcel.

— Ignorez vous donc, poursuivit Dalberg avec une exaltation croissante, ignorez vous que cinq ans plus tard, au milieu d'un incendie que le crime alluma, la comtesse d'Alberg fut assassinée, notre enfant disparut... Mon fils ! un fils unique !... Et la justice ne l'a pas retrouvé ! ne m'a pas vengé ! Ah ! les hommes sont méchants ! je les hais !

Marcel répliqua :

— Il faut les aimer et les secourir ainsi que la patrie, quand même !

Cette énergique et fière réponse frappa le vieillard. Il se taisait, regardait avec émotion le jeune homme. Tout à coup, il lui tendit les deux mains et, refoulant les sanglots qui l'opressaient encore:

— Merci! dit-il, merci de m'avoir fait entendre ce noble langage! Il y a des instants où ma tête s'égare, où j'ai peur de devenir fou. . Ah! j'ai tant pleuré! j'ai tant souffert! Tout à l'heure, il m'a semblé que j'allais en finir avec la vie. Si cela arrivait, subitement, comme le docteur paraît le craindre, vous avertiriez immédiatement mon notaire qui viendrait de même. C'est convenu. Il lirait mon testament à nos ouvriers. Hélas! je n'ai plus d'autres enfants. Leur avenir est assuré. Le successeur que je me suis choisi, continuera mon œuvre... Mais c'est trop longtemps vous retenir, Marcel, un jour de liberté. Ce beau dimanche appartient à votre famille, à votre mère... une excellente femme, je le sais... je sais tout ce qui vous concerne, et je vous estime, et je vous aime!... A demain!



La bataille des Buttes-Chaumont en 1814, dessin de Scott.

Ainsi congédié, le contre-maître se retira. Son plus court chemin était la traversée des Buttes-Chaumont.

On se rappelle comment il y rencontra son frère Henriot, la prière du gamin montrant le pifferari blessé :

« Portons-le à maman ! »

— Soit! consentit Marcel en se penchant davantage encore vers Joset, toujours évanoui.

Mais Claude s'en empara, le souleva dans ses bras.

Les yeux du muet avaient dit :

« C'est à moi seul que revient de droit ce cher fardeau. »

Il présumait trop de ses forces.

On le vit bientôt chanceler, défaillir.

— Donne! fit Marcel, et marche à côté de nous, mon brave enfant... Notre mère est celle aussi de tous les malheureux!

Rien de rassurant, rien de bon comme celui qui parlait ainsi.

Claude, après une dernière hésitation, lui abandonna Josette. Il avait confiance.

La fin à la prochaine livraison.

CH. DESLYS.

VOYAGES ET FANTAISIES

MÉMOIRES D'UN MANDARIN (1)

XIX

L'INSURRECTION

Le lendemain du concours, comme Tchao-Niang et moi nous déjeunions en devisant de la singulière apparition dont le souvenir était pour moi la plus douce des obsessions, un des plus hauts dignitaires de l'empire, membre et envoyé du conseil impérial entra, qui me remit un papier lié de deux nœuds de soie jaune. J'ouvris. C'était la copie authentique d'un ordre du Fils du Ciel décidant qu'en considération des très remarquables qualités dont j'avais fait preuve la veille, mon père, vif ou mort, recevait de mon chef le titre d'*homme honorable par sa droiture et sa justice*, et ma mère vive ou morte, celui de *dame sage et d'esprit élevé.*

Tandis que je baisais, avec une joie égale à mon respect, ce brevet de noblesse pour mes chers morts, le grand personnage me dit qu'il était autorisé à m'offrir parmi les emplois compatibles avec mon jeune âge celui qu'il me conviendrait de choisir.

J'avoue que, tout préoccupé d'abord des chances de réussite, puis tout étonné moi-même du succès obtenu, je n'avais pas encore songé aux conséquences matérielles de ce *brillant examen* ; mais je me hâte d'ajouter qu'aussitôt que l'envoyé eut parlé, j'eus nettement conscience de ma situation, en réalité un peu délicate, auprès de Tchao-Niang, et que l'idée de me suffire dès lors entièrement me parut souriante. J'allais donc prier l'envoyé lui-même de me guider dans le choix à faire, quand Tchao-Niang, comprenant mon intention et la prévenant: « Point, s'écria-t-il, point du tout ! Pleins de gratitude pour l'offre que veut bien nous faire le conseil impérial, nous le prions de nous dispenser de choisir. Nous ne sommes pas homme à vouloir nous contenter pour nous des premiers lauriers académiques et pour nos parents des premiers titres d'anoblissement. Nous sommes jeune, très-jeune encore, il pourrait se faire que les devoirs d'une charge consciencieusement remplie, nous absorbassent au point de nous interdire les hauts travaux intellectuels. Mieux vaut que nous consacrions au moins trois années à conquérir pour nous un nouveau grade, et de nouveaux honneurs pour nos ascendants. Jusque là, donc, nous demandons à vivre exclusivement dans la paix et dans le travail.

— Voilà qui est fort bien dit, fit l'envoyé; et il se retira après l'échange des salutations d'usage.

Quand il fut sorti, je voulus hasarder quelques observations.

« Mon enfant, s'empressa d'interrompre Tchao-Niang, vous avez entendu les paroles de l'envoyé?

« Voilà qui est fort bien dit. » Il doit s'y connaître. Et pour moi, je tiens que j'ai raison. D'ailleurs que vous croyez n'avoir plus besoin de moi ; possible, mais moi j'ai encore besoin de vous, et grandement besoin, entendez-vous? et, puisque vous parlez quelquefois, bien à tort cependant, de reconnaissance envers moi, laissez-moi vous dire que me quitter serait de votre part une véritable ingratitude. C'est pourquoi vous ne voudrez pas qu'il en soit ainsi. Là-dessus, à l'œuvre, M. le bachelier, et en route pour le globule bleu ! »

Que répondre à cela?. . . . .

. . . .

Les trois années, dont a parlé Tchao-Niang le lendemain du concours, se sont écoulées à la fois lentes et rapides — rapides quand je me suis absorbé dans l'incessant travail, dans l'opiniâtre méditation ; lentes quand j'ai, donnant les pensées de mon cœur pour répit aux pensées de mon esprit, supputé les lunes, les jours me séparant du terme où je serais enfin décoré des titres enviés pour moi, pour mes morts.

... Le jour de la grande épreuve est venu. Epreuve d'autant plus solennelle et redoutable que parmi les concurrents qui sont en quelque sorte la fleur de la jeunesse lettrée, cinq seulement doivent obtenir le titre de docteur. Cette fois l'examen n'est pas public. Après que les textes des trois compositions nous ont été donnés en séance générale, c'est en cellule privée, sous la surveillance de deux appariteurs, que nous devons traiter nos sujets. Me souvenant de la divine influence à laquelle j'ai dû mon premier succès, tout le temps du travail écrit et des épreuves verbales j'ai tâché d'avoir devant les yeux cette belle, cette charmante image de jeune fille qui trois ans plutôt m'a si bien inspiré... Nous sortons. Dans trois jours seront publiés les noms des cinq vainqueurs. Serai-je parmi les cinq?...

... Encore une fois l'amitié et la divine image ont fait leur miracle. Mon nom est le premier sur la *liste d'or.* Voici que tous les employés du concours viennent me présenter leurs félicitations, et que je dois, en habit de cérémonie, me rendre au banquet que le Fils du Ciel offre aux nouveaux docteurs. Après le repas, nous entrons dans la salle au fond de laquelle se tient sur son trône l'empereur, qui par lui même ou par la bouche d'un de ses hauts conseillers, nous interroge successivement sur des questions d'ordre politique, au milieu de deux cents docteurs prosternés sur les dalles de jaspe.

Puis l'on proclame, en même temps que nos noms, les titres dont nous sommes investis. Je reçois celui de *Tchoang-Youang* (homme dont la tête est ornée de fleurs) que je porterai désormais; mon père est élevé au rang de *personne rayonnante et magnifique*, et ma mère à celui d'*âme très éclatante et très pure;* tous deux sont honorés du second rang de noblesse.

Nous buvons trois tasses de vin de riz, qui nous sont versées au nom de l'empereur; on nous couronne de fleurs, et l'on déploie sur nos têtes l'étendard où il est dit que nous devons être pendant trois jours promenés en pompe dans la ville, et

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

comblés partout de louanges... Ma joie est immense, mais combien il me tarde que s'achève ce bruit, ce tumulte.

... Enfin, je suis rentré exténué d'honneurs; Tchao-Niang et moi nous allons pouvoir combiner le voyage à Thing-Haï dont il veut être. Bientôt nous serons en route. Mengli! cher adoré Mengli! je vais donc te revoir, t'embrasser et de mes succès, qui sont ton œuvre, pouvoir couronner ton cœur! Partons, vite, partons!

... Hélas! j'avais compté sans la grandeur, qui m'impose ses devoirs! Mandé au palais impérial, où me porte une riche litière, introduit dans la salle du grand conseil, où se trouvent réunies les plus hautes lumières de l'empire, je reçois après les salutations, des mains du chef de ce conseil, une bande de papier scellée du dragon céleste, je lis ce qui suit: *Le Tchouang-Youan Djin* (c'est mon titre et mon nom réunis) *est appelé à l'insigne honneur de prouver en même temps la sagesse de son esprit et la valeur de son âme, pour conquérir, en une sainte mission, les plus glorieuses dignités. L'impiété, la révolte sont actuellement déchaînées sur une province du nord de l'empire. Magistrats et soldats faiblissent en la répression du désordre. Un jeune cœur pourra porter là bas l'exemple de l'énergie et du courage. Le Tchouang-youan Djin est à cet effet investi de toutes nos faveurs et de tous nos pouvoirs; qu'il en use donc pour le bien et l'honneur de notre empire! — Respectez cet ordre* (1).

Devant la volonté formelle du fils du ciel, une seule chose m'est possible : obéir. Je dis que j'obéirai.

— Qui sait, me dit Tchao-Niang, à qui je fais part, au retour, de ce contre-temps, si ce n'est pas là encore une heureuse suggestion de ce bon génie dont vous pensez avoir la protection, et qui veut que vous vous éleviez tout d'un coup, en quelque sorte, à l'extrême gloire; car, quelle gloire si, là-bas encore, vous obtenez vos succès coutumiers...

— Il ne tiendra pas à moi, croyez-le bien, lui dis-je, que le but ne soit atteint s'il est possible de l'atteindre. A grande tache, grande ardeur! Je ne me ménagerai point, je vous jure.

— C'est bien ce que je pense, fait Tchao-Niang... Un délégué du conseil vient bientôt me donner les instructions détaillées qui ressortent de l'ordre impérial. Je dois partir dans trois jours. Un cortège m'est préparé. La province où je dois me rendre est le Chen-Si.

— Entendez-vous, dis-je à Tchao-Niang, la province où doit se trouver la tombe de ma mère. Si j'allais la trouver!

— En tout cas, augure de succès, répliqua-t-il, car l'amour filial vous porte bonheur... Et il ajoute d'un accent de haute bravoure : « Je suis certain que vous allez nous revenir bientôt triomphant. Je me réjouis déjà du plaisir que j'aurai à vous revoir acclamé de tous.

... Le lendemain, je surprends, dans son discours, cette locution : « Quand nous reviendrons, nous nous hâterons de partir pour Thing-Haï...

1. Formule sacramentelle qui termine tous les rescrits impériaux.

— Qu'est-ce à dire : quand *nous* reviendrons, demandai-je?

— Eh bien! répondit Tchao-Niang, mais d'un ton bas qui s'accorde assez mal avec cette aventureuse détermination, ne suis-je donc pas du voyage?

Je lui objecte qu'il peut y avoir des dangers à courir et qu'il n'est pas tenu de les affronter.

— Je suis tenu à ne pas me séparer de vous, dit-il; puis il reprend, en affectant de paraître résolu : « Au surplus, je l'ai décidé; vous ne le voudriez pas, que je vous suivrais tout de même.

J'en conclus que, timide, il veut s'imposer le courage, et je ne discute plus. C'est entendu, nous partirons ensemble...

... Nous sommes partis, quel sera le succès de l'entreprise? Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est que le divin signe, vision ou réalité, est encore une fois sur elle.

Au bruit des gongs, le nombreux et imposant cortège qui m'a été donné, suit la rue aboutissant à la porte principale de l'ouest, par laquelle je vais prendre la route du Chen-Si, où je me rendrai en longeant presque immédiatement, au sortir de Pékin, la grande muraille jusqu'aux rives du haut fleuve Jaune. La foule est grande sur mon passage, nombreux se montrent les visages curieux aux fenêtres et sur les galeries des maisons. De la litière ouverte où je suis, mon regard monte machinalement vers ces regards baissés, tandis que dans mon esprit, qui est tout au souvenir fortifiant de mon cher absent, je me représente sans cesse l'image gardée du jour du premier examen... Or, voilà que tout à coup, presque au moment où nous allions sortir de la ville, au milieu d'un groupe de jeunes filles penchées au bord d'une galerie brodée de feuillage, la vision, la céleste vision se renouvelle... C'est elle, c'est lui que je revois, que je contemple! elle sourit, c'est son regard à lui qui me parle!... Oh! s'il m'eut été possible de m'élancer, d'aller frapper à la porte de cette maison!... Mais le Tchouang-Youan-Djin est cloué dans sa dignité... N'importe! Je l'ai revue, ou plutôt je les ai revus, elle et lui... Oh! je me rappellerai bien la maison... Au retour, je découvrirai bien... Existerait-elle vraiment, comme le suppose Mengli, cette ressemblance féminine de mon frère?... Oh! cette jeune fille, comme elle lui ressemble!... Image charmante, vraie ou illusoire, veille sur moi, du fond de mon cœur, où tu es gravée...

... Que sont les petits incidents du voyage, et quelle attention méritent-ils qu'on leur accorde, étant donnée la grande préoccupation qui pèse sur mon esprit : à savoir le succès que pourra obtenir mon intervention dans cette province où je me rends par ordre du Fils du Ciel.

... Après quinze jours de marche, nous arrivons à la ville de Pao-Té, située sur la rive gauche du fleuve Jaune, à l'endroit où cet important cours d'eau commence à délimiter les deux provinces du Han-Si et du Chen-Si. Là seulement, avant de franchir le fleuve pour entrer dans le pays où sont valables les pouvoirs que j'ai reçus, j'obtiens quelques

renseignements exacts sur les causes, la nature et l'état de la rébellion.

Le promoteur du grand mouvement serait, me dit-on, une sorte d'ascète un jour descendu des sauvages montagnes de Le-Tchouen, accompagné de trois ou quatre de ces montagnards indomptés qui, sous le nom de Mao-Tsé, gardent dans les hautes vallées, une redoutable indépendance. Il est venu, grossièrement vêtu, portant une blanche chevelure retombante ; ne rompant le silence de la profonde et austère méditation, où il est plongé sans cesse, que pour affirmer en termes terribles la venue d'un règne nouveau dont il serait le précurseur inspiré. Depuis quatre ans, disent ses farouches confidents, nous l'avons vu ne vivant que d'herbes et d'eau pure, absorbé dans la recherche de la vérité, qu'il a enfin trouvée et dont il vient assurer le triomphe. Il se fait appeler *Té-Ming*, lumière de la terre, et *Hioung-Fou*, père des malheureux; et la raison de cette double qualification se trouve en cela qu'il proclame lé mépris de toutes les croyances admettant le pouvoir des dieux, l'influence des génies, donnant lieu aux vaines et ruineuses superstitions, et le mépris de toutes les prétendues autorités humaines, qui, jusqu'ici subies, n'ont fait que consacrer la misère du plus grand nombre au profit de quelques-uns. Telle est sa doctrine, qui, prêchée dans les cantons les moins éclairés du grand empire, n'a été que trop entendue.

Décrétant le partage des biens, il a facilement entraîné à sa suite des nuées de paysans, qui se sont rués avides sur les bourgs, sur les villes, et qui dans ces derniers lieux ont vu s'adjoindre à eux toute la tourbe des misérables et des indisciplinés. En peu de temps il s'est trouvé à la tête d'un vrai torrent d'hommes, qui s'est avancé ravageant, dévastant. Quand les magistrats ont voulu lui opposer les soldats placés sous leur commandement, les soldats mal payés, mal nourris, obligés aux plus rudes services, ont aussitôt fait cause commune avec la multitude révoltée. Tous les citoyens qui ont pu réaliser et emporter leurs richesses, se sont enfuis vers les montagnes.

Partout d'ailleurs, pour être conséquent avec son principe d'impiété, Té-Nung a ordonné le pillage, la destruction par le fer et les flammes de tous les édifices consacrés à un culte, à une religion quelconque, et la dispersion des moines, prêtres, bonzes, bonzertes, ermites, enfin de tous ceux ou celles qui sont trouvés s'adonnant à des pratiques dites religieuses.

Et c'est avec la seule force de persuasion de mes paroles que je dois aller tâcher de faire reculer cette terrible invasion !... Les premières bandes dévastatrices au milieu desquelles du reste marche la *Lumière de la Terre*, le *Père des malheureux*, me sont signalés à Soui-Té, c'est-à-dire à quelque cent cinquante lis (15 lieues) du point où je vais traverser le fleuve Jaune. Elles doivent, pense-t-on, franchir ce fleuve près des ruines de l'ancienne ville de Vria, d'où elles se jetteront sur le Han-Sé. Je vais faire diligence pour me porter au devant d'elles. Advienne que pourra ! J'obéis, et je crois aux dieux qui peuvent m'aider dans l'abaissement de l'impie.....

..... Mon escorte et moi nous avons fait halte dans une bourgade à trois lis en avant de Kia, et durant la nuit nous avons pu entendre au loin le tumulte des voix, le retentissement des tambours... Au lever du jour, du haut de la colline où nous sommes, nous pouvons voir dans la plaine l'ondulation d'une masse d'hommes qui marche vers nous. Je revêts tous les insignes de mon rang, je mets aux mains d'un officier, qui doit rester à mon côté, la bannière à l'effigie du dragon impérial. Tchao-Niang se tient immédiatement derrière moi, peut-être un peu ému, mais témoignant toutefois de la ferme résolution de partager mon sort. Je m'avance sans litière : les porteurs, les officiers de service, les secrétaires devant me suivre. En avant marchent deux frappeurs de gong et deux porteurs de tablettes, où se lisent, selon l'usage, mes titres et qualités.

Nous allons. La rencontre a lieu aux rives d'un petit ruisseau, au delà duquel se présente une bande de deux ou trois cents hommes, conduits par une espèce de sauvage montagnard qui doit être un des seconds de Té-Ming, et qui, ayant commandé le silence aux frappeurs de gong, qui se taisent sans que je leur en ai donné l'ordre, nous crie de reconnaître l'autorité du *Père des malheureux*, seul pouvoir respectable et d'ailleurs triomphant.

M'avançant tout près de l'homme, je lui dis que le seul pouvoir respectable est celui du Fils du Ciel, au nom duquel je viens parler à son cœur et au cœur de ceux qui l'entourent pour le triomphe de la justice et de la fidélité.

Sur quoi, le sauvage donne, par une sorte de cri rauque, un signal qui fait que tous les siens brandissent leurs armes en poussant de hautes clameurs et semblent prêts à s'élancer sur nous.

Alors, que vois-je ? Tous les gens venus avec moi, pris d'une lâche terreur, tendant en suppliants les mains du côté des rebelles, qui les acclament, et dans les rangs desquels ils vont aussitôt se confondre. Si bien que je reste seul avec Tchao-Niang, qui prend bravement place à mon côté, là où tout à l'heure se pressaient les fidèles du Fils du Ciel.

Je relève respectueusement la bannière impériale, que l'infidèle officier a laissé tomber à mes pieds, et sous les plis de laquelle Tchao-Niang et moi, prêts à tout évènement, nous faisons face à la tourbe furieuse.

Mais, satisfaits de la défection qu'ils viennent de provoquer, les gens de *Té-Ming* semblent aussitôt dédaigner le chef méconnu. Se ruant en masse sur les objets de toutes sortes abandonnés par les gens de mon cortège : litières, coffres et vêtements, sacs à provisions, ils n'ont cure que de s'en emparer au plus vite ; et, chargés de ce butin, faisant à grand bruit honneur aux transfuges qu'ils emmènent, ils s'éloignent en tumulte, regagnant tout joyeux le gros de la troupe rebelle.

Une main dans celle de Tchao-Niang, je regarde tristement disparaître derrière un pli du terrain cette méprisable cohue. Lorsqu'enfin nous nous trouvons seuls dans la campagne découverte : « Bien certainement, me dit Tchao-Niang, qui depuis quelques instants semble véritablement transformé par la difficulté même de la situation, quand le terrible chef saura ce qui s'est passé, il reprochera aux siens

de ne pas s'être emparés de vous, et sans doute il vous fera poursuivre, s'il ne vous poursuit lui-même. C'est pourquoi, croyez-moi, ne pouvant rien de plus, avisez au plutôt à votre sûreté. Dirigeons-nous du côté de la colline boisée qui par là borne l'horizon; un peu au delà doit se trouver le fleuve, sur lequel nous pourrons nous embarquer au besoin. »

— Allons ! fis-je.

Et je puis dire qu'alors j'obéissais moins au désir de me soustraire au danger, qu'à la volonté bien arrêtée d'entrer en relations avec les magistrats de la province menacée pour m'employer à sauvegarder les bons principes de fidélité auxquels je suis prêt à faire le sacrifice de ma vie.

Emportant avec nous la noble bannière, nous marchons une grande heure avant d'atteindre la région couverte, et, gravissant les collines, nous pouvons en effet apercevoir, à quelque dix ou douze lis au delà, le fleuve, que nous pensons franchir vers une bourgade où se voient des bateaux. Nous redescendons à travers bois, par un chemin qui suit



La défection, dessin de Scott.

un ruisseau, dont la voix se marie aux chansons des oiseaux dans cette verte solitude. Je vais, le front bas, accablé par de navrantes pensées. Arrivé à un détour :

— Voyez donc, me dit Tchao-Niang, dirigeant mes regards vers une grotte qui s'ouvre un peu en contre-haut du chemin, et à l'entrée de laquelle une pauvre femme est agenouillée, semblant prier avec la plus profonde ferveur devant une grande image suspendue à la paroi du rocher. C'est là, sans doute, le pieux asile de cette malheureuse, qui vit là d'aumônes. Si la bande des forcenés passe par ici, ils vont la chasser, la maltraiter, peut-être. Elle ne prévoit rien. Offrons-lui de l'emmener avec nous de l'autre côté du fleuve, ou tout au moins avertissons-la, pour qu'elle avise à sa sûreté.

— Vous avez raison, lui dis-je.

Et nous gravissons la petite pente qui conduit à la grotte.

Au bruit de nos pas, la femme se relève à demi et regarde de notre côté. Un cri m'échappe.

— Qu'avez-vous donc? me demande Tchao-Niang, pendant que lentement, péniblement, cette femme, ou plutôt ce cadavre animé, se met debout et nous fait face.

— Oh rien! rien! répliquai-je, ébloui, confondu.

Sans prendre garde à mon trouble, Tchao-Niang dit à la femme pourquoi nous sommes montés vers

elle. Alors, elle, d'une voix qui fait tressaillir tout mon être :

— Vous êtes bons. Je vous remercie. Mais je n'ai rien à craindre. Ils peuvent venir, ils ne me feront ni plus pauvre, ni plus abandonnée, ni plus triste ; et ils ne m'ôteront pas l'espérance que depuis plus de vingt ans je nourris de voir, en priant, ma prière exaucée.

Je n'y tiens plus. Je tombe agenouillé, les larmes inondent mes yeux, et je dis à la femme, en prenant et baisant ces pauvres mains décharnées :

— Votre prière est exaucée, sainte femme ! Mère chérie, votre fils vous est rendu : il est là devant vous, transporté de joie et d'amour.

Elle écoute, elle interroge du regard, elle passe ses mains sur son front, sur ses yeux ! « Qu'entends-je ?.. Que dit-il? Que dites-vous ?..

— Je dis, mère, que je suis Djin le fils de Thing-Sin et de la belle Kin-Tchi, l'enfant volé par un moine à Hou-Tcheou, sous un rosier sauvage, au bord du fleuve Bleu. Voyez, mère, voyez les signes : ici la déchirure, là les trois grains de sésame.

— Ah ! s'écria-t-elle, je savais bien qu'il y avait des dieux !

Et je suis dans les bras de ma mère.......

La fin à la prochaine livraison.

EUGÈNE MULLER.

NOUVELLES

UNE AVENTURE DE SAMUEL JONHSON (1)

CHAPITRE IV

OLIVA

Un pâle soleil d'hiver s'infiltrait à travers les rideaux d'une magnifique chambre à coucher de l'hôtel Lyminton, une des plus somptueuses demeures de Londres. Ses rayons, pénétrant obliquement, allaient se briser et mourir sur le lit à baldaquin, véritable merveille de brocart et de dentelles.

Dans ce lit, reposait une femme pâle, amaigrie, dont l'immobilité était si complète qu'il semblait une jeune morte étendue là. Elle ne devait pas être loin, la mort ! Elle avait déjà touché, de son aile sombre, les paupières bleuies, le nez aminci, les lèvres décolorées. Les cheveux d'un blond d'or inondaient l'oreiller ; les mains diaphanes reposaient sur le drap ; on eût cru que tout était fini pour la pauvre créature, si, à l'endroit du cœur, un battement violent, précipité, terrible, n'eût soulevé la batiste du vêtement.

Près du lit, une autre femme, mais celle-là grande, svelte, vigoureuse, dont la chevelure noire comme les yeux se tordait en spirales énormes autour de la tête, tenait un petit flacon dont elle versait quelques gouttes dans une cuiller.

— Prenez ceci, Isabel, ma chère, disait-elle en se penchant vers la mourante.

Les mots étaient affectueux ; mais il y avait dans la voix, en dépit d'une intention évidente de l'adoucir, quelque chose de rude et de métallique.

La jeune femme fit un mouvement.

— Non ! balbutia-t-elle, non !

— Le médecin l'a ordonné, ma chère, vous le savez bien ! reprit la femme brune avec un peu d'impatience.

— C'est si inutile, Oliva, répondit la pauvre malade ; je suis presque morte ! Oh ! cet affreux battement de cœur, quand cessera-t-il ! Quand irai-je retrouver mon cher Walter et ma petite Helen !

Celle qui avait été appelée Oliva regarda fixement la mourante durant quelques secondes, puis posa la fiole sur une table.

— Soit ! je n'insiste pas, dit-elle.

Elle appela du geste une fille de chambre qui se tenait près d'une des fenêtres.

— Veillez sur votre maîtresse, dit-elle d'un ton bref, et s'il en était besoin, faites moi prévenir.

Oliva Tiepoli sortit de la chambre avec un petit geste d'adieu.

Lady Isabel Douglas, duchesse de Lyminton, avait dit vrai, elle était presque morte. Elle mourait à vingt-cinq ans d'une maladie de cœur, déterminée, disaient les médecins, par deux pertes cruelles : celle de son mari, lord Walter Lyminton, tué par un cheval fougueux qui l'avait jeté dans un précipice, après deux ans d'une félicité conjugale si grande, que le ciel en fut peut-être jaloux ; et celle de sa fille, une enfant qui avait les cheveux d'or d'Isabel, et les yeux noirs de Walter.

Elle avait disparu, il y avait environ une année.

Oh ! cette nuit là, comme Isabel se la rappelait !

Il faisait un violent orage ; la mère, craignant que le bruit du tonnerre n'effrayât la mignonne, couchée dans la chambre voisine, s'était levée pour la rassurer..... L'enfant n'était plus là, le lit était vide.

L'or que la duchesse avait prodigué depuis ce temps ne lui avait rien ramené, ne lui avait rien appris.

Privée de ces deux amours, la douce femme ne sut pas vivre. Elle n'avait plus de famille ; sa seule parente était une cousine éloignée, sans fortune, mariée à un Italien de ressources et de réputation médiocres, cette Oliva que nous avons vue.

Une grande intimité n'avait jamais existé entre ces deux femmes, de nature si diffférente. Mais à la nouvelle de la disparition de la petite Helen, qui précéda de bien peu la maladie d'Isabel, Oliva était accourue près de sa jeune parente et ne l'avait plus quittée. Elle l'avait soignée nuit et jour, sans relâche, sans fatigue, préparant elle-même les remèdes ordonnés ; elle fut la plus dévouée et la plus fidèle des gardes malades, au point de déserter sa

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

propre demeure pour aller habiter l'hôtel de Lyminton.

Une pareille abnégation valait une récompense, et ce n'était qu'un acte d'équité, le testament fait la veille par Isabel, qui laissait à Oliva Tiepoli son immense fortune, sauf le cas où la pauvre petite Helen serait retrouvée; le tiers seulement de ces richesses serait alors le partage d'Oliva.

Oui, c'était justice pour les soins rendus depuis une année, et aussi il fallait cela pour étouffer ce sentiment que la douce Isabel refoulait sans cesse au fond de son cœur, sans pouvoir parvenir à le rendre muet : l'horrible terreur que la seule vue d'Oliva faisait naître en elle.

De cette faute, de cette folie, elle se punissait en attachant aux bras, au cou de la jeune femme les plus belles parures de ses écrins; ses colliers de diamants, ses bracelets de saphyrs, ses aigrettes de rubis; elle la parait comme une reine pour se défendre du frisson que la voix d'Oliva lui causait.

Elle l'obligeait à se montrer aux réunions, aux représentations théâtrales qui se donnaient à Londres, pour sentir que, pendant quelques heures au moins, Oliva ne s'approcherait pas de son lit. Aversion folle d'une malade !

Oliva était passée dans l'appartement qu'elle occupait chez sa cousine.

Cette pièce, séparée du reste des appartements, avait accès sur les jardins par une porte recouverte d'épaisses tapisseries de Flandres à personnages.

Entrée chez elle, Oliva referma la porte et se laissa retomber dans un fauteuil. Sa physionomie, toujours dure malgré son incontestable beauté, dénotait en ce moment de l'inquiétude. Elle paraissait attendre quelqu'un ou quelque chose avec une impatience convulsive.

Un léger bruit se fit entendre à la porte.

— Des nouvelles, peut-être, pensa Oliva en se levant et ouvrant rapidement. Ah! ce n'est que vous, dit-elle avec un vif désappointement, en voyant la personne qui avait frappé.

— Que moi! le mot n'est pas aimable, chère amie, répliqua le nouveau venu avec un accent italien prononcé.

Il referma la porte et s'assit à son tour.

C'était un homme jeune encore, dont tous les traits, remarquablement et correctement jolis, offraient cependant un ensemble peu sympathique. Le front était fuyant, le sourire cauteleux, le regard équivoque. Sa voix, caressante et mielleuse, était en harmonie avec les manières souples et félines.

Ce personnage, vêtu avec une élégance outrée, n'était autre que Titus Tiepoli, mari de la belle Oliva, et qui ajoutait à son nom, lorsqu'il se trouvait en compagnie de bonne volonté, le titre de comte.

— Alors, ce n'est pas moi que vous attendiez? demanda-t-il.

— Vous le savez bien! fut la sèche réponse.

— Rien... de là-bas, jusqu'à présent?

— Rien!

— Diavolo! et la duchesse, *notre* cousine, comment se trouve-t-elle aujourd'hui? demanda Tiepoli nonchalamment.

— C'est la fin, dit brusquement Oliva.

— Vous en êtes certaine?

— Si certaine qu'elle a refusé de prendre ses gouttes tout à l'heure, et que... j'ai jugé inutile... d'insister.

— Alors, tout est pour le mieux, puisque le testament est fait, et bientôt nous mettrons la plaintive Isabel dans un cercueil recouvert de fleurs, à la mode de mon pays.

— Je ne suis pas tranquille, tant que je ne saurai rien de ma mère, interrompit la jeune femme; et, malgré plusieurs messages envoyés depuis trois jours, par les moyens ordinaires, elle n'a rien répondu...

— Il faut avouer, ma chère, que votre respectable mère mène un singulier genre d'existence, fit Tiepoli en se dandinant. On ne la voit jamais, on ignore comment elle vit, ce qu'elle fait, quelle est sa demeure... elle a des émissaires de mine peu rassurante, qu'elle ne choisit pas précisément dans les classes élevées, et...

... — Il vous sied bien de parler ainsi, interrompit dédaigneusement Oliva.

— Sur mon âme, ma chère, position oblige, et lorsque nous aurons hérité de lady Isabel...

— Plus bas, fit durement la jeune femme. Les murs les plus épais laissent parfois transpirer les secrets, et les *nôtres* (elle appuya sur le mot), sont de nature compromettante !

Tiepoli pâlit légèrement.

— Il est vrai, balbutia-t-il, que je me suis laissé entraîner un peu loin...

Oliva haussa les épaules.

— La comédie est inutile entre nous, Titus. En m'épousant, vous saviez ce que j'étais. Vous saviez la mort de la véritable Oliva, enfant presque inconnue de ses parents ; vous saviez comment ma mère, une espagnole qui la nourrissait, m'avait mise à la place de cette Oliva, moi, sa propre fille ; vous saviez les projets de ma mère, ses espérances, les miennes...

— Et votre tendresse pour votre cousin Walter, lord Lyminton, dit railleusement Tiepoli.

— Malheur sur eux tous, fit Oliva d'une voix sombre. Oui, j'aimais Walter, et il m'eût aimée aussi, s'il n'eût pas rencontré sur sa route cette petite niaise aux cheveux blonds, dont il fit sa femme. Comme j'ai souffert alors! Mais, ma mère me dit : « Les pleurs ne consolent pas, venge-toi. »

— Vous vous êtes vengée, Oliva.

— Grâce aux conseils énergiques de celle qui avait voulu mon bonheur, qui se sacrifiait à moi, qui me voulait riche et titrée, tandis qu'elle vivait loin de moi, obscure et misérable!

— Elle ne pouvait agir autrement dans son propre intérêt, ma chère, interrompit Titus en ricanant. Dame nature vous a gratifiée d'une si étonnante ressemblance avec votre mère, que sa présence près de vous eût fait naître d'étranges soupçons dans le monde où vous avez vécu et dans celui où vous allez vivre. D'ailleurs, c'est une singulière femme que celle qui vous mit au monde, Oliva! Son amour tient de la férocité, et dépasse toute les limites connues!

— Elle m'aime comme la louve aime ses petits, murmura la jeune femme. Ah! si j'avais pu ne pas

la quitter ! Je ne m'appellerais pas aujourd'hui Oliva Tiepoli, acheva-t-elle sans chercher à dissimuler le mépris avec lequel elle prononçait ce nom. Mais il me fallait trouver un homme qui put me seconder dans mon œuvre et me donner son nom. Je vous trouvai, vous, jeune, beau, élégant...

Tiepoli salua.

— Avide, sans conscience, sans scrupule, sans courage, mais adroit et rusé.

Il salua de nouveau.

— Je vous épousai ; après tout, vous ferez un grand seigneur... quand il le faudra ! Il y avait en vous assez du maquignon pour savoir faire acheter à lord Walter le cheval vicieux qui le tua...

— Ma chère, vous rappelez là des choses...

— Assez du voleur pour avoir su emporter la petite Helen hors de son berceau par une nuit d'orage...

... — Et en vous assez de l'empoisonneuse, pour savoir donner à votre blonde cousine des gouttes qui calmeront absolument ses battements de cœur, acheva Tiepoli en se levant. Nos titres sont égaux, et je crois que nous n'avons mutuellement rien à nous reprocher. Mais, vous avez raison, le silence de votre mère m'inquiète, et je crains...

La phrase resta suspendue sur les lèvres de l'italien.

On entendait au dehors des pas précipités,



Titus et Oliva, dessin de E. Morin.

des exclamations, puis, on frappa vivement à la porte.

— Je vous l'avais dit, c'est la fin, murmura Oliva, qui ouvrit rapidement.

— Qu'arrive-t-il, au nom du ciel! s'écria-t-elle, est-ce que lady Isabel?...

— Elle se meurt! Elle est morte! dirent plusieurs voix.

— Ma pauvre Isabel! fit la jeune femme, ma pauvre chère Isabel!

Elle se précipita vers les appartements de la duchesse, entra dans la chambre, marcha droit au lit, et là, mue sans doute par la nécessité de bien jouer son rôle, peut-être aussi, domptée par l'effrayante majesté de la mort, elle tomba à genoux et courba la tête.

Les lèvres de la douce mourante remuèrent légèrement. Oliva, si près d'elle, put entendre deux noms, ceux d'Helen et de Walter, passer comme un murmure dans l'air... Après quelques secondes, elle osa enfin regarder, sous la batiste du drap ; on ne voyait plus l'affreux battement de cœur!

V

LE BOUQUET DE LA MORTE

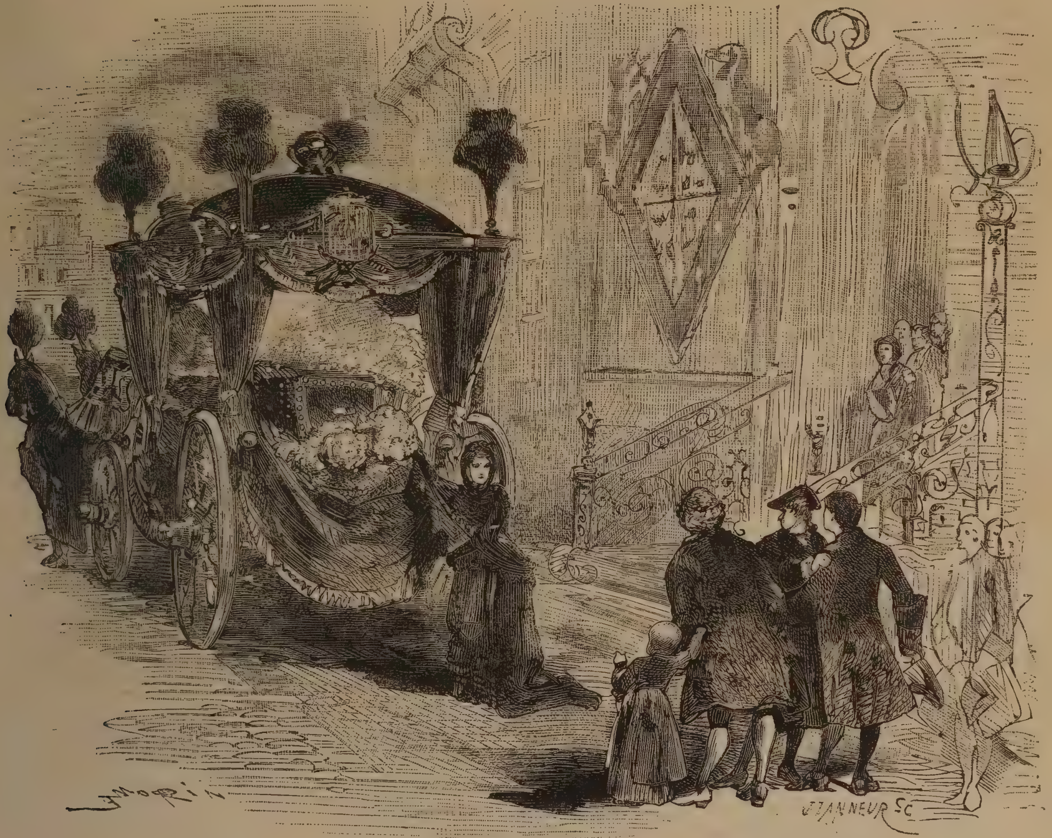
Deux jours après les événements que nous venons de raconter, Samuel Johnson, en tenue plus que négligée (il était midi et il venait de se lever), marchait à grands pas dans sa chambre, qu'il arpentait en tous sens. Ses préoccupations devaient

être grandes, car le tic nerveux qui tiraillait son visage, et faisait clignoter ses yeux, s'accentuait ce matin-là.

Jonchant le plancher de mille débris de pelures d'oranges, dont il avait toujours, au grand étonnement de ses amis, des magasins dans les poches de ses vêtements, débris qu'il déchiquetait et mâchonnait ensuite, n'importe le lieu où il se trouvait, soufflant, geignant, toussant, murmurant, avec sa perruque de travers, ses hauts de chausse mal attachés, ses bas retombant sur ses talons, Johnson eût paru souverainement ridicule à quiconque n'aurait pas connu la superbe intelligence que recouvrait cette enveloppe baroque.

Assis en face de lui, Boswell le suivait des yeux, Boswell, avocat sans talent, homme sans valeur, viveur sans esprit, et qui devait se faire une réputation presque immortelle en écrivant la biographie de Samuel Johnson.

Un troisième personnage était debout, appuyé contre la cheminée, c'était Garrick. Portant, avec l'élégance gracieuse qui lui était naturelle, un vêtement où le goût français avait sans aucun doute mis sa griffe, l'artiste ne rappelait en rien le farouche Mahomet, qui avait remporté un si grand succès de terreur l'avant-veille à Drury Lane. Tout au contraire, sa physionomie souriante témoignait d'un certain contentement d'esprit, qui provenait sans doute des nombreux témoignages d'admiration que lui avait valus cette soirée.



Le bouquet de la morte, dessin de E. Morin.

Tout à coup, Samuel arrêta sa marche à travers la chambre, son massacre de pelures d'oranges, et sa pantomime désordonnée, pour venir se planter devant Garrick.

— Vous voici bien, vous autres comédiens, s'écria-t-il avec un mépris profond. Des poupées! des marionnettes! qui savent plus ou moins bien remuer leurs jambes et leurs bras! Mais incapables de raisonner, de suivre une idée! d'aller au fond des choses!

— Avant d'accepter le reproche, je demande à le comprendre! répliqua l'artiste avec bonne humeur.

— Parce que après m'avoir dit ce que vous avez *ressenti* et ce que vous avez *vu*, vous doutez de vos esprits et de vos yeux! Vous venez effaré, avant-hier soir, me raconter l'apparition de cette misérable créature, de cette Kat Kelly (que vous aviez de fortes raisons pour croire dans l'autre monde) dans votre théâtre, belle et parée comme une reine! Vous me dites l'effroi, la terreur mor-

telle, qui vous a terrassé en plein rôle, et que vous n'avez pu vaincre qu'à force de volonté!....

— Exact, répondit Garrick.

— Et voici qu'aujourd'hui! quand ma cervelle se lasse à sonder ce mystère, quand mon esprit, à moi, fléchit devant ce problème, la résurrection d'une morte, vous souriez, vous raillez! Un peu plus, c'est moi qu'on appellerait fou!

— Mais, je n'ai rien dit et rien pensé de semblable! s'écria vivement David. Oui! j'ai pâli. j'ai tremblé, j'ai fléchi sous le poids de la plus belle frayeur, que, foi de Garrick! j'aie jamais éprouvée de ma vie! mais....

— Mais! interrompit ironiquement Samuel.

— Mais mon imagination a fait les frais de ma frayeur, mon ami! La mort de cette malheureuse m'avait vivement impressionné, je l'avoue! Joignez à cela l'émotion de paraître dans un rôle nouveau, un peu de fatigue, une analogie de traits et de tournure, que je me suis exagérée, il n'y a rien autre chose!

— Pauvre nature humaine! reprit lentement Johnson, quand par hasard il t'arrive d'entrevoir une lueur de vérité, tu fermes les yeux et tu t'écries : — J'ai rêvé!

— Mais que diable, Johnson! s'écria Boswell en se mêlant à la conversation pour la première fois; il vous arrive aussi d'être incrédule aux choses que l'on vous raconte! Je me souviens, il y a quelques semaines à peine, de ce brave homme qui vous narrait le tremblement de terre qui venait de ravager Lisbonne, et auquel vous répondîtes : — Assez! Monsieur, assez! Vous ne pouvez vous imaginer quelle figure vous faites en racontant ces sottes histoires!

— Mais l'homme qui racontait cela était un quaker, Monsieur! vociféra Johnson en donnant un furieux coup de poing à sa perruque et gesticulant comme un insensé; et il me parlait de trois cents maisons renversées, et d'une montagne changée en plaine, et d'autres billevesées de ce genre! Ce n'est pas comme ma grand'-mère qui a *vu*, elle, l'ombre de son mari mort, s'approcher une nuit de son lit, et l'a entendu lui donner rendez-vous dans l'autre monde pour un mois au delà! Et au jour dit, ma grand'-mère mourait, Monsieur! Et voilà, monsieur, des événements dont on peut être certain, plus que de tremblements de terre, de montagnes qui disparaissent, et de trois cents maisons qui s'écroulent à la fois! choses que personne n'a vues, et qui vous sont racontées par un quaker, Monsieur!

— Soit! le temps nous expliquera peut-être ce que nous ne pouvons comprendre aujourd'hui! reprit Garrick qui jugea utile de mettre un frein à l'irascible humeur de son ami; mais cette petite n'a rien pu vous apprendre sur elle-même?

— Sottises! fit l'autre en haussant les épaules; une enfant de trois ans! Tout ce que je sais, c'est qu'elle s'appelle Mary. D'où elle vient, je m'en inquiète peu, et j'ai prié votre Mr Constable de l'autre nuit, qui est venu hier m'assurer qu'il ne négligerait rien pour savoir à qui appartenait l'enfant, de se tenir absolument tranquille, et de me laisser tranquille aussi!

En lui-même, Garrick songea que le brave Mr White avait dû avoir là une bien aimable réception!

— Franck! appela Johnson, Franck!

Le vieux domestique apparut.

— Viens m'habiller, dit brusquement le docteur; je vais aller faire faire un tour de promenade à la petite; où est-elle?

— Près de Mrs Williams, qui a prié Miss Cormichaël de lui apprendre à tricoter, répliqua le nègre.

— A tricoter? répéta Johnson, et pourquoi faire!

— Mais s'il plaît à votre honneur, pour faire des bas, je suppose!

— A tricoter! répéta Johnson en se précipitant hors de la chambre.

— Qui vous a donc permis de faire travailler cette enfant? cria-t-il en entrant avec violence dans l'appartement de la vieille aveugle.

En effet, près de Mrs Williams, l'enfant assise crispait ses petites mains malhabiles autour des aiguilles à tricoter, tandis que la longue et sèche Miss Cormichaël la bourrait de recommandations sur ce qu'il fallait faire et sur ce qu'il ne fallait pas faire.

Au son de la voix de Johnson, les deux femmes tressaillirent; Mary laissa tomber l'ouvrage commencé.

— Je vous demande qui vous a permis de faire travailler cette petite? répéta Samuel encore plus violemment, et qui l'a affublée d'un pareil sarreau! s'écria-t-il en regardant la maigre petite robe d'un brun foncé, dont on l'avait revêtue.

— En voulez-vous faire une lady, de cette malheureuse? s'écria la vieille aveugle qui recouvra la première la parole. Tenez, docteur Johnson, vous perdez la tête!

Johnson fit un pas en avant, avec un tel geste de colère, que Miss Cormichaël eût peur. Mais subitement cette colère tomba, et un sentiment d'immense tristesse passa sur le visage convulsé de Johnson.

— Ceux qui rendent le mal pour le bien, sont deshérités du Seigneur! dit-il avec une emphase religieuse, qui n'était pas un des côtés les moins singuliers de son étrange organisation, je vous ai fait le bien, vous me rendez le mal. Dieu vous maudira! Viens, ma petite Mary, tu n'as plus peur de moi, n'est-ce pas?

— Non, dit-elle en se pressant contre lui, j'ai peur des vieilles dames!

Rentré dans sa chambre, Johnson attira la petite à lui et caressant ses cheveux courts :

— Tu es trop jeune pour être encore ingrate, toi, dit-il amèrement; Mary, je ne veux plus que tu tricotes, nous allons aller nous promener, et je t'achèterai des jouets, et une robe rose avec des rubans!

L'enfant battit des mains.

Aussitôt après, Johnson, accompagné de Garrick et de Boswell, et tenant Mary par la main, sortait de chez lui. Malgré un froid assez vif, le temps était beau et agréable. Tandis que les deux autres hommes restaient un peu en arrière, Samuel, de son pas inégal, cahoté, roulant sa tête de droite à gauche, comme il en avait la gracieuse habitude,

arpentait Coventry Street, inspectant de l'œil toutes les boutiques où il croyait trouver ce qu'il cherchait.

Il se décida enfin à choisir pour Mary un costume élégant, de couleur claire et joyeuse, car malgré sa négligence de toilette, le docteur s'occupait beaucoup de ces détails chez les autres. Sur les conseils de Garrick, il joignit à ces achats celui d'un vêtement de dessus qui devait protéger la petite contre les dernières rigueurs de la saison.

Tout en causant, les promeneurs étaient arrivés devant Hanover square, résidence des familles les plus aristocratiques de Londres, et qui offrait, par son calme hautain, un contraste frappant avec le bruyant et populaire Coventry.

— Eh! mais que se passe-t-il donc là? dit Garrick en désignant un des hôtels princiers qui leur faisaient face.

L'exclamation du comédien était justifiée. La demeure qu'il avait remarquée, froide et solennelle dans le mouvement et la vie de tous les jours, laissait sourdre une agitation inaccoutumée. Des valets affairés, importants, paraissaient et disparaissaient à la grand'porte de l'habitation, restée ouverte. On sentait que quelque grave évènement allait s'accomplir là.

— Que se passe-t-il? répéta Garrick.

— Mais, un service mortuaire, je suppose, dit Boswell.

— Ce quelqu'un peut fort bien se faire enterrer sans nous? grommela Johnson.

Il avait, pour tout ce qui rappelait la mort, une vive répulsion qui aurait pu passer pour de la crainte.

— Savez-vous si quelqu'un est mort dans cette maison, mon ami? demandait David à un homme placé près de lui.

— Oui, votre honneur ! c'est la jeune Lady Isabel Douglas, Duchesse de Lyminton, répondit celui qu'on interpellait.

Samuel, qui avait déjà fait quelques pas pour s'en aller, tenant Mary dans ses bras, s'arrêta brusquement.

— Lady Isabel Douglas, Duchesse de Lyminton, répéta-t-il ironiquement. Autant de noms pour une seule créature, qu'il en faudrait pour toute une famille d'honnêtes artisans! Et de quoi meurt-elle, votre jeune Lady Isabel Douglas, Duchesse de Lyminton? ajouta-t-il en appuyant sur chaque mot.

— J'ai entendu dire qu'elle avait eu le cœur brisé par la mort de Lord Lyminton, répliqua l'autre surpris du ton dont était faite la question.

— Pauvre femme! murmura Garrick.

— Peuh ! Sentimentalités ! Grimaces! faiblesse niaise! s'écria durement le docteur, heureux de donner cours à sa haine contre tout ce qui était noble et riche. Si cette duchesse avait été la veuve d'un casseur de pierres, et qu'il lui eût laissé quatre ou cinq enfants à nourrir et à élever, elle n'aurait pas eu le temps de se briser le cœur!

— Sur mon âme! taisez-vous, Samuel, fit Garrick indigné de tant de dureté.

Au même instant, les valets entourant la porte de l'hôtel, s'écartaient pour laisser passer la jeune morte, entourée du ministre et des siens. Par un luxe étrange et charmant, inconnu dans la froide et formaliste Angleterre, des fleurs à profusion, des fleurs admirables et parfumées, recouvraient le cercueil de celle dont la vie avait été tranchée dans sa fraîcheur, comme celle de ces lilas et de ces roses!

On eût dit le printemps mené à sa tombe.

— Voici qui est singulier! murmura Boswell.

Garrick se taisait. Il songeait à ce qu'on lui avait appris sur cette jeune morte, au cœur brisé qui ne battait plus, à la douleur muette maintenant, et un sentiment de tristesse, aussi indéfinissable que l'avait été sa terreur des jours précédents, monta peu à peu en lui.

Tout à coup un des bouquets posés sur le cercueil glissa à terre, se brisa, et les fleurs, en s'éparpillant, roulèrent près de Johnson.

— Oh! les jolies roses! cria Mary en étendant les mains avec convoitise.

— N'y touche pas! ce sont les fleurs de la mort! fit Samuel en se reculant.

Il parlait encore, qu'il sentit le corps de l'enfant secoué par des mouvements convulsifs se raidir entre ses bras.

— Mary! ma chérie! qu'as-tu donc! s'écria-t-il. Garrick! voyez donc cette enfant! Garrick!

Garrick ne répondant pas, le docteur se retourna.

L'artiste, pâle et défait, appuyé contre la muraille, regardait devant lui.

James Boswell restait stupéfait.

Ce que l'homme avait vu, et qui le rendait tremblant; ce que l'enfant avait aperçu et qui convulsionnait ses membres, c'était une femme, magnifiquement vêtue de deuil, qui avait ramassé le bouquet et l'avait replacé sur le cercueil.

Cette femme était Kat Kelly.

La fin à la prochaine livraison.

G. Grand.

LA SCIENCE EN FAMILLE

CE QUE PAPIN A INVENTÉ

Dans les derniers jours d'août, la ville de Blois était en fête, en grande fête, pour l'érection d'une statue à l'un de ses enfants, mort il y a plus d'un siècle et demi : justice tardive rendue à la mémoire d'un homme qui, de l'aveu général, est aujourd'hui reconnu comme premier auteur d'un des plus grands progrès industriels et économiques qui aient été jamais accomplis. Denis Papin, né à Blois le 22 août 1647, mort on ne sait où, à une date qui doit être voisine de 1714, est honoré comme l'inventeur de la machine à vapeur.

Inventeur de la machine à vapeur : voilà qui est

bientôt dit, mais voilà qui est bien sommaire, car il tombe pour nous sous le sens, ou que Papin inventa réellement cette admirable machine qui a transformé le monde ; et alors nous nous demandons comment il se fait que si elle a été trouvée à la fin du XVII[e] siècle ou au commencement du XVIII[e], elle n'a produit sensiblement ses grands, ses merveilleux effets que cent ans plus tard, ou bien la machine à vapeur n'a été réellement inventée qu'à l'époque où nous en apercevons l'influence, et alors il semblerait que les honneurs décernés à Papin lui fussent attribués quelque peu à la légère, comme cela se voit quelquefois en notre belle et bonne France.

Et pourtant, quand un siècle et demi a passé sur la mort d'un homme ; et que, au bout de ce temps, l'on se met d'accord pour voir en lui une des gloires nationales, il semble que cette résolution ne puisse être prise qu'à bon escient, la lumière ayant eu tout le loisir de se faire.

Au total, problème ou semblant de problème, que nous serions aise d'éclaircir. C'est pourquoi prenons les choses à leur principe, et voyons.

A l'époque où Denis Papin, fils de médecin, et nanti lui-même du titre de docteur, qu'il avait, croit-on, reçu à la faculté d'Orléans, vint se fixer à Paris pour y exercer la profession médicale, grand bruit était fait dans le monde savant des magnifiques expériences par lesquelles un physicien de Magdebourg, nommé Otto de Guéricke, avait confirmé la puissance de cette pesanteur ou pression atmosphérique, dont l'évidence avait été aperçue par Torricelli, puis démontrée par Blaise Pascal à l'aide de la fameuse expérience dite « du Puy-de-Dôme ».

Mais, pour être précis, qu'est-ce qu'avait prouvé cette dernière expérience, et sur quel principe la démonstration avait-elle reposé? On le sait : étant donné un tube de verre de quarante-huit pouces, rempli de mercure, puis renversé sur une cuvette pleine du même métal, il était arrivé qu'en opérant au pied du Puy-de-Dôme la colonne de métal fluide se maintint dans le tube à la hauteur d'environ vingt-six pouces, laissant au-dessus d'elle dans le tube, clos par le haut, un espace vide de quatorze pouces, tandis que, la montagne étant gravie et l'opération renouvelée au sommet, la colonne de mercure dans le tube ne se maintint plus qu'à vingt-trois pouces, laissant alors au-dessus d'elle un *vide* de dix-sept pouces. Donc l'atmosphère, dont la pesanteur n'avait jamais été mise en cause jusqu'alors, avait réellement un poids propre, et un poids énorme, puisque ce poids était capable de refouler et maintenir, là où l'atmosphère pesait de toute son épaisseur, c'est-à-dire au pied de la montagne, une colonne de mercure de vingt-six pouces, équivalent à une colonne d'eau de plus de trente pieds. La preuve de cette pesanteur se démontrait d'elle-même par cela qu'au sommet du Puy-de-Dôme, où l'épaisseur de l'atmosphère était diminuée de toute la hauteur de la montagne, la pression s'accusait beaucoup moindre (car si au pied elle était capable de faire équilibre à une colonne d'eau de plus de trente pieds, au sommet elle n'en devait plus soulever qu'environ vingt-cinq). Il était, en outre, prouvé, par l'espace qui restait au dessus de la colonne de mercure dans le tube clos, que le *vide* existait, ce vide jusqu'alors nié par tous les physiciens, qui, pour asseoir leur triomphante negation, avaient simplement imaginé de dire et de soutenir à tout venant que la *nature en avait horreur.*

La double démonstration étant faite de la possibilité d'existence du vide et de la pesanteur de l'atmosphère, le physicien de Magdebourg avait d'abord inventé la machine pneumatique, ou appareil à produire le vide, à l'aide duquel il rendit sensible autrement que par les effets de la pression le poids de l'atmosphère ; car, ayant pesé un ballon plein d'air, il fit voir qu'une fois que, par l'effort de la pompe aspirante de la machine pneumatique, l'air en avait été extrait, ce ballon qui restait alors, si l'on peut ainsi dire, *plein de vide*, avait perdu une partie de son poids : expérience qui devait convaincre les plus incrédules adversaires du vide. Il fit ensuite la célèbre expérience dite des *hémisphères*, qui consistait à placer l'une en face de l'autre deux calottes de métal de même dimension, en interposant à leurs jonctions une rondelle de cuir humide, puis à produire le vide à l'intérieur de ce globe, en aspirant l'air par un tuyau que fermait un robinet. Puis le vide obtenu, à montrer que dix, douze, seize chevaux, tirant en chaque sens sur l'un des hémisphères, étaient incapables de les séparer, tant la pression atmosphérique rendait étroite et résistante une adhésion, qui cessait comme par enchantement dès que le physicien, tournant la clef du robinet, permettait à l'air atmosphérique de pénétrer à nouveau dans le globe.

Un jour enfin, pour rendre plus évidente, plus palpable encore cette même pression atmosphérique, ayant fait le vide dans un grand ballon fermé par un tube à robinet, il vissa ce tube au tuyau inférieur d'un grand cylindre vertical, dans lequel jouait un piston à frottement attaché à une corde qui, passant sur une poulie, correspondait aux mains d'une vingtaine d'hommes très forts, qui, lorsque le physicien ouvrit le robinet de son ballon, furent enlevés comme plume par la descente précipitée du piston, s'abaissant sous l'effort de la pression atmosphérique.

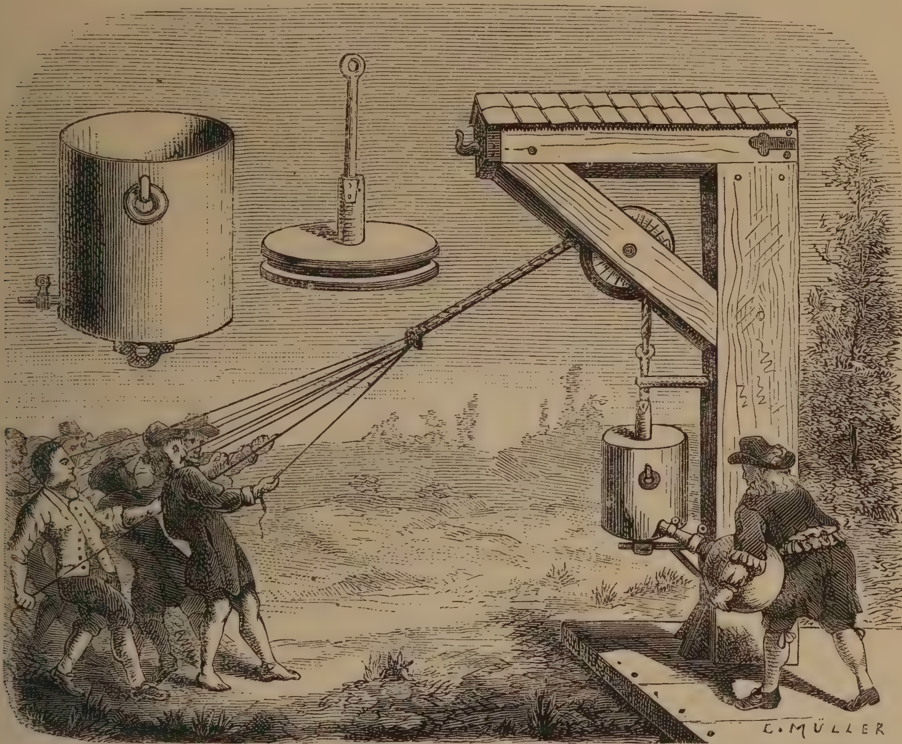
Il fut donc, dès lors, matériellement, triomphalement prouvé que cette pesanteur de l'atmosphère, dont si longtemps l'on n'avait pas même soupçonné l'existence, constituait une des forces les plus considérables qui se put imaginer. Il devenait en outre évident pour les hommes de savoir et de réflexion, que du jour où l'on pourrait facilement produire et renouveler sous un piston, sous un plateau, ce vide que les pompes de la machine pneumatique n'effectuaient que grâce à une grande dépense d'énergie musculaire humaine, on aurait découvert le vrai moteur universel économique, qui faisait encore défaut à la vieille humanité.

Or, Denis Papin, porté par un vif attrait vers les sciences naturelles, avait, tout en achevant ses études médicales, longuement médité sur les expériences d'Otto de Guéricke ; arrivé à Paris, il fut d'autant mieux encouragé à poursuivre le cours de ses méditations que, par des protections particulières, il avait été attaché en qualité d'aide, de préparateur si nous pouvons ainsi dire, à un célèbre physicien hollandais Huygens, qui, établi au

Louvre et pensionné du roi Louis XIV, s'y livrait à des expériences ayant pour principe le vide et la pression atmosphérique.

Le grand problème, dont la solution se présentait à l'esprit des chercheurs était celui-ci : étant donné le cylindre et le piston d'Otto de Guéricke, et le piston étant arrivé au bas de sa course, par l'effet de la pression atmosphérique, trouver une autre force, aisément, économiquement produite, qui le remonte à son point de départ, en laissant le vide au-dessus de lui, pour que cette même pression atmosphérique puisse de nouveau s'exercer.

Le physicien hollandais, à qui Papin servait de second, avait imaginé de remonter le piston en introduisant par dessous une certaine quantité de poudre à canon, que l'on enflammait en glissant dans le cylindre une petite tige de fer rougie au feu. De la sorte, en effet, il obtenait l'ascension du piston, mais en remplissant le cylindre de gaz, ce qui n'était rien moins que l'obtention du vide; e alors de s'ingénier à faire que la violence de l'explosion chassât elle-même ce gaz; et alors de combiner des soupapes s'ouvrant sur le coup, des obturateurs venant aussitôt empêcher l'accès de l'air, etc., etc., tentatives très sérieuses, si sérieuses que la machine dite à *lever des poids*, fut un jour expérimentée devant Colbert, manœuvrée par Denis Papin lui-même; et, toutefois, aucun ré-



Première expérience de la pression atmosphérique, d'après une gravure d'Otto de Guéricke (1672).

sultat positif, et enfin, abandon de ces recherches, qui évidemment, faisaient fausse route.

Toujours est-il que Papin, activement mêlé à ces recherches, en était resté préoccupé. En 1674, il publiait à Paris un premier écrit, où il indiquait des perfectionnements aux appareils et des variantes aux expériences d'Otto de Guéricke. Deux ans plus tard, il était à Londres, collaborateur de Robert Boyle, autre savant de premier ordre, qui, lui aussi, dirigeait des recherches sur les questions de pesanteur atmosphérique, mais qui ne devait faire faire aucun pas à la solution du problème pratiquement formulé par le cylindre et le piston du physicien allemand.

En 1681, Papin, alors membre de la Société Royale de Londres, invente ce qu'il appelle le *Nouveau Digesteur*, c'est-à-dire une marmite destinée à *cuire économiquement les viandes et à ramollir les os*, pour en extraire la substance nutritive; c'est en réalité quelque chose comme un pot au feu perfectionné, un simple ustensile de cuisine, dont le fonctionnement repose sur le principe du surcroît de calorique obtenu en faisant bouillir l'eau en vase clos, — effet qui, cela va de soi, coincidera avec un surcroît de tension des vapeurs emprisonnées; pour connaître ce degré de tension, ou de pression, et savoir où en est l'action produite sur les viandes, l'inventeur a nanti sa marmite d'une *soupape*, que maintient appliquée un petit levier, chargé par l'un de ses bouts, à la façon d'une romaine, et, « s'il arrive, dit-il dans le mémoire où il décrit son invention, que la soupape, chargée du

poids indiqué, laisse échapper quelque chose, on en conclura que la pression intérieure est environ *huit fois plus forte* qué la pression de l'air. »

Ainsi Papin constate, dès ce moment, que par la concentration, par l'emprisonnement, la *vapeur d'eau* peut développer une force égalant huit fois cette pesanteur qui rabat le piston du cylindre. Ainsi le principe d'énergie dominant l'énergie atmosphérique est trouvé .. Ainsi voilà démontrée la possibilité de remonter le piston à l'encontre du poids de l'air, et bien mieux certes, bien plus aisément qu'avec la poudre à canon ; mais c'est le vide qu'il faudrait faire sous ce piston remonté, et alors l'idée de cette possibilité-là vient si peu à l'esprit de Papin, que pendant neuf années encore, quoiqu'il reste toujours affairé de cette même question du vide, quoique les expériences qu'il fait, les mémoires qu'il publie, roulent toujours sur des applications de la machine pneumatique, plus un mot de sa part ayant trait à cet agent dont il a démontré en 1681, la remarquable énergie.

Enfin, en 1690, Papin publie un mémoire latin intitulé : « *Nouvelle méthode pour obtenir à peu de frais des forces motrices très puissantes*, et enfin c'est là que pour nous se trouve l'éclair de génie qui consacre à jamais le souvenir de ce physicien.

La machine que propose Papin n'est autre que le cylindre à piston d'Otto de Guéricke : sorte de marmite droite, au fond de laquelle sous le piston rabaissé, l'inventeur met une certaine quantité d'eau. Il chauffe ce fond, l'eau devient vapeur et sous ce nouvel état, occupant un assez grand nombre de fois son volume primitif, elle soulève aisément le piston jusqu'au haut de sa course; quand il est là, on glisse une clavette qui le maintient à ce point; cela fait, on retire le feu de dessous la marmite, ce qui a pour conséquence le refroidissement, et en même temps la condensation de la vapeur, qui retombe en eau, et qui, n'occupant plus l'espace où elle était distendue, laisse — pour reprendre notre expression — le cylindre plein de vide. Alors, la clavette étant retirée, la pression atmosphérique rabaisse vivement le piston. On remet le feu : production nouvelle de vapeur, et surtout, ascension nouvelle du piston ; puis nouveau retrait du feu : nouveau refroidissement, nouveau vide, nouvelle chute du piston... et ainsi de suite...

Et voilà ce que Papin a inventé : à savoir qu'il a fixé l'attention sur le principe dans lequel réside à la fois la force la plus considérable et la plus complète faculté d'anéantissement. Cette eau que l'on chauffe est capable de faire en se dilatant équilibre à toutes les résistances imaginables ; et presque aussitôt, par l'absence de chaleur, plus la moindre énergie, rien : le vide. Ainsi deux forces que nous pouvons également appeler naturelles, entrant en lutte à la volonté de l'homme, un puissant mouvement de va et vient est obtenu, qui nous donne le moteur universel. C'est de quoi est faite la gloire de Papin.

Ce qu'il en fut des applications de cette machine primitive : hélas ! rien; et il n'en pouvait rien être; car son fonctionnement était aussi littéralement élémentaire que nous l'avons dit. Aux termes mêmes de la description qu'en fait Papin, il fallait, en effet, pour chaque coup de piston, mettre et éloigner le feu, produire l'échauffement et attendre le refroidissement, glisser et retirer la clavette... On peut donc imaginer la marche de cet appareil, qui, d'ailleurs, ne fut guère remarqué que des quelques esprits ingénieux qui devaient en prendre et utiliser pratiquement le principe (1).

Et que nous importent les conséquences immédiates de la découverte ? C'est ici, mieux que jamais, le cas de dire que « le temps ne fait rien à l'affaire » Ce qu'il en a été depuis nous dispense de rechercher ce qu'il en fut à la première heure. Un grand principe était là, visible à tous les yeux, sensible à toutes les intelligences; nul ne le voyait, nul n'en comprenait l'importance. Papin eut le regard inspiré qui aperçoit, l'intuition qui pénètre, qui découvre; il vit, il comprit; et quand il eut dit ce qu'il avait vu, ce qu'il avait compris, combien durent s'écrier : « Quoi ! n'est-ce que cela? »

Et ce n'était, en effet, que *cela* : mais comme pour l'Amérique, comme pour le vide, et pour tant d'autres faits tout simples, mais énormes dans leur simplicité, il fallait la venue d'un Colomb, d'un Pascal, d'un Papin pour faire une de ces grandes démonstrations qui, dans l'histoire de l'humanité, marquent une date ineffaçable.

Hélas ! l'inventeur de la machine à vapeur, pauvre esprit inquiet et déçu, proscrit, errant en quête de moyens d'existence, s'éteignit dans la misère et dans l'oubli, pendant que déjà d'autres s'enrichissaient en appliquant, mais d'une façon toute spéciale et restreinte, le principe qu'il avait indiqué. Et toutefois — remarquons cet étrange enchaînement des idées, cette lenteur fatale d'un progrès qui s'attarde parfois, alors que la voie semble lui être pleinement ouverte — il fallut encore près d'un siècle pour que la magnifique découverte de Papin produisît ses véritables conséquences. Pendant près d'un siècle, en effet, la machine à vapeur, où toujours la pression atmosphérique restait en réalité la force agissante, fut tout simplement occupée à pomper de l'eau dans les mines, et rien de plus. Pour qu'elle devînt ce moteur que maintenant nous trouvons partout, fixe ou ambulant, sur le rail, sur le fleuve, sur l'Océan, pour cela, il fallut qu'un autre ou plusieurs autres penseurs illuminés se posassent cette question, si simple en apparence : « Que fait là le poids de l'atmosphère? Quoi ! nous avons en main, comme jadis l'a démontré Papin avec sa marmite, un agent capable d'une puissance six fois, dix fois plus grande que le poids de l'air; et nous nous bornons à n'en rien faire de plus qu'un piètre combattant de celui-ci ! Cette vapeur qui, concentrée, surchauffée, peut faire équilibre à des résistances dont la pression atmosphérique n'est qu'une fraction, nous lui laissons le rôle, indigne d'elle, de soulever un malheureux piston à peine contenu ! Au diable donc cette misère ! Plus de pression de l'air ! De la vapeur et rien que de la vapeur ! Vapeur sous le piston d'abord, vapeur dessus ensuite ; et au lieu de marcher avec *une*

1. Nous devons croire cependant que Papin, d'abord découragé par le froid accueil fait à sa découverte, réussit plus tard à rendre pratique le jeu d'une machine à vapeur, car nous savons que dans les derniers temps de sa vie, vers 1714, il fit marcher par la vapeur, un bateau dont la description a été malheureusement perdue, et qui fut brisé par des mariniers avec lesquels il avait une contestation.

pression, nous marcherons avec six ou huit!... Et ce qui fut dit fut fait — lentement, difficilement à vrai dire — mais la pression atmosphérique, qui avait été la cause première de l'invention, se trouva détrônée. Et ce fut de ce dernier progrès seulement que data l'*ère* de la machine à vapeur. N'est-ce pas là une bizarre destinée?

Pression atmosphérique en moins, Papin qui passa sa vie à en chercher l'application, et qui s'illustra pour l'avoir trouvée, reste cependant l'initiateur, le trouveur, le démonstrateur incontesté du principe sur lequel tout repose aujourd'hui : la force de tension de la vapeur. Si l'inventeur revenait, et voyait nos machines : « Où donc est la pression de l'air? demanderait-il certainement. — Supprimée, lui répondrait-on. » Et qui sait si, après un instant d'examen, de réflexion, il ne s'écrierait pas, lui aussi, comme le premier d'entre nous : « Quoi! ce n'était que cela! »

— Eh oui, sans doute, grand trouveur, ce n'était que cela, mais il fallait le trouver...

E. M.

SOUVENIRS DE LA RÉVOLUTION

LE MARIAGE DE MARCELLE (1)

Les deux fiancés manifestèrent sans embarras le bonheur qu'ils éprouvaient à se revoir. Ce fut entre eux une causerie inépuisable. L'absence n'avait duré que deux semaines, et cependant il semblait qu'ils eussent à se dédommager des ennuis d'une longue séparation. Avec l'égoïsme des amoureux, ils oubliaient complètement qu'ils n'étaient pas seuls. Marcelle s'en souvint enfin et présenta M. Mauponit à Henri. Celui-ci le connaissait et savait quels services il avait rendus à son père. Il s'excusa et allégua pour sa justification sa passion pour la jeune fille.

— Oui, je sais, dit le directeur des douanes, que vous aimez mademoiselle, c'est là une grande présomption.

— Je ne l'ignore pas, répondit Henri, mais je crois que Marcelle et sa mère m'ont pardonné mon audace, n'est-il pas vrai ?

— Oui, dit en souriant la jeune fille, et je n'affirmerais pas qu'on ne l'ait même un peu encouragée.

— Vous souvenez-vous, Marcelle, du jour où vous m'avez sauvé la vie! Je jurai alors qu'elle vous serait consacrée, il fallait bien que vous m'aidiez à tenir mon serment.

Ils reprirent leur causerie familière, adressant seulement de temps en temps quelques paroles à M. Mauponit, qui était ainsi réduit au rôle de comparse.

Ce laisser-aller semblait témoigner qu'on le traitait en ami dont on n'avait pas à craindre de froisser la susceptibilité. Il manifesta par l'expression maussade de sa physionomie que cette familiarité n'était pas de son goût et que le spectacle de leurs effusions le charmait médiocrement. Il profita de la première occasion pour prendre à partie Henri qu'il interrogea sur son passé, sur son avenir, sur les espérances de fortune qu'il apportait à sa femme. Cet interrogatoire fut fait dans des termes peu bienveillants, presque défiants, laissant deviner la pensée qu'il y avait beaucoup de présomption à lui d'aspirer à la main d'une personne aussi accomplie que Marcelle.

Celle-ci ne pouvait comprendre le changement qui s'était opéré dans les manières de M. Mauponit. Henri, tout en trouvant étrange cette intervention d'un homme qui n'avait aucun droit de s'ériger en tuteur, restait dans les termes d'une politesse courtoise.

Ils rentrèrent à la maison où ils trouvèrent le baron qui, tout joyeux, faisait mettre les couverts; il voulut que son ami prît part à cette fête de famille et, comme ce dernier, encore sous l'impression de ses idées chagrines, se défendait d'accepter, il plaisanta les bizarreries du vieux garçon que les apprêts d'un mariage ont le don de mettre de mauvaise humeur. M. Mauponit se rendit, mais, pendant le repas, il reprit son thème d'inquisiteur, et fit des questions, des observations à travers lesquelles perçait toujours cette idée que Marcelle était un parti incomparable auquel Henri n'était pas en droit de prétendre. Le baron finit par perdre patience.

— Eh ça, mon ami, dit-il, vous avez vraiment trop de sollicitude ; vous n'êtes, je suppose, ni le père, ni le tuteur de Marcelle?

M. Mauponit, au lieu de riposter, courba la tête, et resta quelques instants silencieux, absorbé dans ses réflexions, comme si on l'eût rappelé brusquement au sentiment de la réalité qu'il avait oubliée; quand il prit la parole, ce fut d'un accent triste et avec une sorte d'accablement.

— Vous avez raison, dit-il, je suis parfaitement ridicule de m'attribuer un droit que je n'ai pas, et j'imite Don Quichotte entrant en guerre contre des moulins à vent, Ce n'est pas la faute de cette enfant si elle me rappelle un souvenir doux et triste à la fois, un souvenir bien lointain que je devrais bannir de ma mémoire. Pardonnez-moi, mes amis, et buvons au bonheur des deux fiancés : ils sont dignes l'un de l'autre.

Il était très pâle et semblait en proie à une émotion profonde que provoquaient sans doute les souvenirs qui étaient venus l'assaillir. Marcelle était une de ces natures douces et affectueuses qui ne peuvent être témoins de la douleur d'un indifférent sans en prendre leur part; or, depuis qu'elle s'entretenait avec M. Mauponit, elle s'était habituée à le considérer comme un ami.

— M. Mauponit, dit-elle, c'est moi qui ai attristé votre cœur en vous rappelant le souvenir de l'autre; s'il était en mon pouvoir d'adoucir votre cha-

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

grin, croyez-bien que ce serait pour moi une vive satisfaction.

— Vous le pouvez, Marcelle, vous le pouvez; vous ne sauriez croire quelle douceur je trouve à vous entendre me parler ainsi. A celui que les circonstances ont condamné à l'amertume de l'isolement, l'affection d'un cœur comme le vôtre est chose bien précieuse, ne me la refusez pas. Laissez-moi espérer que vous reporterez sur moi un peu de la tendresse à laquelle avait droit ce père que vous avez perdu.

Il fit un mouvement pour s'élancer vers elle, puis s'arrêta tout confus. Elle lui présenta gracieusement son front; mais, au lieu de se borner à la toucher de ses lèvres, il l'embrassa avec une effusion qui embarrassa la jeune fille; étonné lui-même de l'élan irrésistible auquel il s'était laissé aller, il ajouta :

— Oh! le passé! avec quelle puissance il se dresse devant nous, quand on croyait s'être dérobé à son empire! Comme il nous trouble, nous qui nous croyons forts et dont la raison chancelle au premier choc!

Il avait des larmes dans les yeux, sa voix était tremblante.

Pendant que tous subissaient la contagion des sentiments qu'il ne pouvait contenir, on apporta au baron une lettre qu'il glissa dans sa poche après l'avoir lue; il affecta de n'y attacher aucune importance, mais sa préoccupation n'échappa à personne et gagna tous les convives. Marcelle avait remarqué le regard attristé que le baron avait jeté sur elle; sa pensée s'était aussitôt reportée vers sa mère et elle avait pressenti qu'il était question d'elle dans cette missive. Le repas se termina sous l'impression d'une anxiété qui se trahit par la contrainte de la conversation. En sortant de table, le baron prit à part M. Mauponit.

— La présence de Mme de Martory à Paris, dit-il, a été signalée à la police, on s'est mis à sa recherche.

M. Mauponit pâlit.

— Oh! l'imprudente! dit-il. Parviendrai-je à la sauver des conséquences de sa témérité?

Il se prépara à prendre congé. Marcelle s'approcha de lui, et l'interrogea d'une voix troublée.

— Qu'y a-t-il? Quelle mauvaise nouvelle a-t-on apportée? Un danger menace ma mère!

— Rassurez-vous, mon enfant, et comptez sur moi; en vous priant d'avoir pour moi quelque chose de l'affection d'une fille, n'ai-je pas pris l'engagement d'avoir pour vous un dévouement à toute épreuve? Si votre mère a besoin d'être protégée, je serai là.

III

Il quitta précipitamment la maison et vola chez la marquise. Il la trouva consternée. Deux heures auparavant des hommes à mine suspecte avaient pénétré dans l'hôtel. La marquise avait eu le temps de dire quelques mots à sa femme de chambre qui était allée prévenir l'émigrée. Elle les avait ensuite retenus pour les questionner, leur donner des explications, s'était ingéniée à traîner l'entretien en longueur, et, pendant ce temps-là, Mme de Martory, couverte des vêtements de son amie, s'était esquivée par une porte dissimulée au fond du jardin et donnant accès dans une ruelle déserte. Les agents de la police avaient fait une perquisition minutieuse dans l'hôtel; ils n'avaient découvert personne, seulement ils avaient mis la main sur quelques objets de toilette dont la provenance leur paraissait suspecte et qui confirmaient les renseignements des dénonciateurs. La marquise ignorait ce qu'était devenue Mme de Martory, ne pouvait dire si elle avait été arrêtée et, dans le cas où elle aurait échappé, de quel côté elle était allée chercher un asile.

M. Mauponit, très tourmenté, rentra chez lui avec l'espoir d'y trouver quelque éclaircissement. A peine eut-il franchi le seuil de son hôtel que son valet de chambre lui annonça la visite d'une dame voilée, qui n'avait pas voulu se nommer, et l'attendait dans son cabinet.

Lorsqu'il y pénétra, l'inconnue était assise devant une table, la tête dans ses mains. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, elle se retourna et montra un visage très pâle sur lequel on lisait l'anxiété. Il reconnut Mme de Martory.

— Vous avez la victoire, lui dit-elle avec un sourire mélancolique. Bien des fois j'ai maudit votre obstination à me protéger malgré moi, et je m'étais promis de subir tous les effets de la proscription plutôt que d'accepter des services qui répugnaient à ma fierté. Aujourd'hui, c'est moi qui viens implorer votre appui. J'ai pensé que je me dois à Marcelle. Au moment où elle touche au bonheur, je n'ai pas voulu qu'une fâcheuse nouvelle vînt troubler les apprêts de son mariage.

— Vous avez raison. Il vous déplairait d'accepter à mon égard le rôle d'obligée, je le conçois, et c'est peut-être un peu pour cela que j'ai pris un malicieux plaisir à vous l'imposer. Mais, quand le bonheur de votre fille est en jeu, à qui vous adresseriez-vous, si ce n'est à celui qui, malgré l'arrêt des tribunaux, ne peut parvenir à la considérer comme une étrangère?

— Quand il s'agit d'elle, je ne suis plus la même; les scrupules de mon orgueil m'abandonnent, je deviens humble et soumise. Déjà elle n'a que trop porté le poids de nos dissentiments. Il faut, il faut à tout prix qu'elle soit heureuse; si vous saviez combien elle le mérite!

— Je le sais.

— Comment le savez-vous?

Il lui raconta la visite qu'il avait faite au baron, mais, dans son récit, il eut soin d'omettre les confidences de la jeune fille qui se rapportaient à lui-même et le trouble dont il n'avait pu se défendre. Pendant qu'il parlait, le visage de Mme de Martory devenait plus sombre, elle prêtait à ses paroles une attention inquiète et dissimulait mal son déplaisir. A l'expression de sa physionomie, il comprit que la défiance s'éveillait en elle, qu'elle s'effrayait de cette intervention dans l'existence de sa fille.

— Soyez sans crainte, dit-il, et ne voyez pas en moi un adversaire ou un rival. Je vous estime assez pour être sûr que jamais vous n'avez cherché à exciter en elle un mouvement de haine ou un sentiment de réprobation contre moi. Je n'aurai moi-même jamais à me reprocher un mot dont vous puissiez prendre ombrage. La loi, en nous sépa-

rant, vous a livré votre fille, sans réserve, sans partage, je ne l'oublie pas et ne vous disputerai pas le trésor dont vous êtes justement jalouse. Je sais aussi que je dois respecter l'ignorance de Marcelle, que si le voile qui lui cache la vérité doit un jour se déchirer, il ne m'appartient pas de le soulever. Aussi, comme je ne suis pas sûr de moi-même, et que j'ai appris à me défier de mon courage, pour ne pas me trahir, je me priverai de ces entrevues dont je me faisais une fête alors que je n'en voyais pas les périls. Je me condamnerai à ne plus la revoir.

Mme de Martory allait répondre, mais M. Mauponit ne lui en laissa pas le temps.

— N'oublions pas, reprit-il, que vous êtes fugitive, sous la menace d'une arrestation, et que nous devons avant tout nous occuper de votre salut. Vous avez dans la maison d'un des principaux fonctionnaires du gouvernement un abri où il n'est pas probable qu'on vienne vous chercher. Vous y êtes prisonnière jusqu'au moment où l'arrêt de proscription, qui pèse sur vous, sera levé, ou jusqu'à ce je vous aie préparé les moyens de fuite. Il



La perquisition, dessin de Gilbert.

faut donc vous arranger pour rendre votre captivité aussi supportable que possible.

Il la pria de le suivre et lui montra deux vastes pièces qui avaient vue sur le jardin :

— Vous êtes ici chez vous, lui dit-il; voilà ma bibliothèque. Mon valet de chambre dont je suis sûr comme de moi-même, vous apportera vos repas. Personne ne viendra vous importuner, moi-même je respecterai votre solitude. Maintenant permettez-moi de vous laisser, pour aller aux informations et préparer le plan de la lutte dont votre liberté est le prix.

Quoique l'heure fût avancée, il la quitta et quelques instants après elle entendit sa voiture qui s'éloignait d'un trot rapide. Restée seule, elle promena ses regards autour d'elle. L'appartement avec ses voûtes élevées, ses hautes murailles dépourvues d'ornements, si ce n'est de vieilles tapisseries de couleurs sombres, présentait un aspect d'une triste monotonie. Le mobilier était d'une sévérité spartiate; aucune concession n'avait été faite à l'élégance et au bien-être. C'était bien là la demeure d'un garçon qui, absorbé par un travail perpétuel, n'a pas auprès de lui l'influence d'une femme pour y veiller aux agréments de la vie. Ce n'était pas sans une certaine satisfaction que Mme de Martory se livrait à ces réflexions. Si son cœur était indifférent à l'emploi que faisait

de sa liberté celui qui avait été son mari, son amour-propre s'en applaudissait.

Pendant la nuit elle dormit mal; en dehors du péril qui la menaçait et de la pensée de sa fille qui l'inquiétait vivement, l'étrangeté de la situation éveillait en elle une foule d'idées qu'elle ne parvenait pas à analyser, les souvenirs se pressaient en foule dans son cerveau; elle faisait de vains efforts pour les coordonner et pour préciser les impressions confuses qu'ils provoquaient en elle.

Le lendemain, quand elle se réveilla, un brillant soleil pénétrait dans sa chambre. L'ombre des grands arbres agités par le vent se jouait sur les rideaux. Elle ouvrit la fenêtre, et ses regards plongèrent dans un jardin où tout révélait la négligence et l'incurie du propriétaire. Les fleurs faisaient complètement défaut; l'herbe poussait en toute liberté dans les plates-bandes et envahissait les allées dont le sable avait disparu sous une couche de verdure.

Pendant qu'elle s'oubliait dans ses réflexions, l'écho d'une voix chevrotante lui arriva à travers la fenêtre ouverte de la pièce voisine. Elle crut reconnaître cette voix, l'air lui était familier: c'était une de ces romances naïves que la tradition populaire a conservées dans le Valois et dans quelques autres parties de la vieille France. Mme de Martory, quand elle était tout enfant, avait été bien souvent bercée par ces antiques couplets. Le bruit d'un rouet se mêlait à la monotone chanson. Reportée brusquement vers le souvenir de sa première enfance, elle s'approcha de la porte qui finit par céder sous ses efforts. Une vieille femme en costume de paysanne filait sa quenouille auprès de la fenêtre. Laurence reconnut la nourrice qui l'avait élevée et qu'elle n'avait pas revue depuis bien des années.

— Vous ici, Marguerite! dit-elle avec l'expression d'un profond étonnement.

Une exclamation analogue révéla la même stupéfaction chez la vieille nourrice à la vue de celle dont elle se croyait séparée par des centaines de lieues. Les questions se croisèrent, mais la curiosité de Mme de Martory fut plus pressante, plus impérieuse et Marguerite dut raconter par suite de quelles circonstances elle demeurait sous le toit de M. Mauponit.

C'était au milieu de ce terrible hiver de 1794, pendant lequel toutes les souffrances fondirent à la fois sur la population parisienne. On mourait sur l'échafaud, mais on mourait aussi de froid et de faim. Le travail était suspendu, les assignats discrédités. Les objets les plus nécessaires à la vie manquaient aux classes pauvres, et la loi du maximum était un palliatif impuissant aux souffrances publiques. Chaque jour de longues files d'hommes et de femmes à la figure hâve, au teint blême, attendaient à la porte des fournisseurs, qu'on leur vendît par rations dérisoires les denrées indispensables à l'entretien de leurs familles.

M. Mauponit, traversant un quartier populeux, regarda d'un œil attristé la foule de malheureux qui, les pieds dans la boue, la neige sur la tête, assiégaient la porte d'un boulanger. Au milieu de cette armée d'affamés, il distingua la pauvre paysanne qui avait nourri sa femme et qui était venue souvent voir celle-ci, avant qu'ils ne fussent séparés par la loi. Il s'approcha d'elle et apprit qu'elle s'était fixée à Paris dans l'espoir trompeur d'y trouver une existence moins précaire que dans son village; elle avait cruellement souffert; ses forces étaient épuisées, elle était à bout de courage. M. Mauponit, ému de pitié, l'amena chez lui, et, depuis ce temps, elle n'avait cessé de vivre sous son toit où rien ne manquait à sa vieillesse.

— Ainsi, dit Laurence, il s'est substitué à moi pour remplir les devoirs de reconnaissance dont j'aurais dû m'acquitter, et, pendant que je t'oubliais, insoucieuse des misères qui t'étaient infligées, il te recueillait chez lui. C'était encore là un des moyens de vengeance auxquels il se plaisait. Dis-moi, te parlait-il quelquefois de moi?

— S'il me parlait de vous? Ah! oui, bien souvent. Il aimait à m'interroger sur l'époque où, toute petite, vous viviez parmi les campagnards de notre village, où vos journées se passaient à jouer sur les bords de la Moselle. Il y a longtemps de cela, vous en souvenez-vous?

Et la vieille nourrice se mit à évoquer les lointains souvenirs du jeune âge, tout imprégnés des senteurs des foins coupés, de la luzerne et des fleurs des ruisseaux.

— Pourquoi s'occupait-il de moi, puisqu'il me haïssait? demanda Laurence.

— On ne hait pas ceux qu'on défend avec tant de chaleur.

— Il me défendait! que veux-tu dire?

La vieille paysanne hésitait, elle sentait qu'on lui demandait des révélations qu'elle n'était pas autorisée à faire. Mais Laurence devint si pressante que Marguerite céda et lui raconta une scène dont elle avait été témoin.

Un homme compromis dans les menées royalistes vint invoquer l'obligeance bien connue de M. Mauponit et prier celui-ci de le soustraire aux poursuites. Dans le cours de la conversation il fut question de plusieurs notabilités du parti, le nom de Mme de Martory fut prononcé et le solliciteur se permit les appréciations les moins flatteuses à son égard, attaqua sa moralité et insinua que les ressources, dont elle disposait, elle qu'on savait sans fortune, ne pouvaient avoir une source avouable. M. Mauponit défendit la réputation de l'absente avec une chaleur extrême, sa parole prit un accent de violence qui ne lui était pas habituel; il déclara qu'il connaissait l'origine des ressources dont disposait Mme de Martory, et qu'il ne permettrait jamais une parole blessante pour une personne qui avait droit au respect de tous. Il fallut que le calomniateur fît amende honorable et s'engageât par serment à ne jamais renouveler ses insinuations.

Ce récit mit Laurence sur la voie d'une autre découverte. Pendant son exil elle avait reçu à plusieurs reprises des sommes d'argent au nom de débiteurs inconnus que des scrupules tardifs poussaient à s'acquitter envers elle. Ces remboursements lui avaient toujours paru étranges; maintenant elle soupçonnait l'ami dont le dévouement s'était exercé sous le voile de l'anonyme. Marguerite, soumise à un interrogatoire pressant, dut avouer que c'était M. Mauponit qui avait fait parvenir l'argent en Allemagne, et qu'il s'était servi

d'elle comme intermédiaire pour être plus sûr que le secret serait bien gardé.

Laurence était profondément émue, elle rendait enfin complètement justice à l'homme généreux qu'elle avait si longtemps méconnu. Elle aurait voulu pouvoir s'humilier devant lui et épancher les sentiments de reconnaissance dont son cœur était rempli. Mais elle ne le vit ni ce jour-là ni le suivant. Le valet de chambre lui apportait régulièrement ses repas et lui prodiguait les témoignages d'un profond respect. A ses questions il répondait que M. Mauponit n'avait fait que de courtes apparitions à son hôtel et qu'il l'avait chargé de recommander la plus grande prudence à la dame confiée à ses soins. Laurence ne doutait pas que celui qui avait été son mari ne s'occupât activement d'elle, mais elle aurait voulu qu'il lui consacrât quelques instants. Les heures s'écoulaient lentement; heureusement elle trouvait quelque distraction dans la société de la vieille nourrice avec laquelle elle aimait à s'entretenir de M. Mauponit.

Trois jours s'étaient écoulés; Laurence feuilletait sans le lire un livre qu'elle avait pris dans la bibliothèque, tandis que Marguerite tournait son rouet. La voix du crieur public se fit entendre dans la rue; il lisait une proclamation dans laquelle il était question d'attentat dirigé contre les jours du premier consul. On y disait que les portes de la ville avaient été fermées, que l'on était sur les traces des coupables, et l'on invitait les bons citoyens à prêter leur concours à la justice. Le crieur lut les noms de plusieurs conspirateurs; Laurence crut distinguer celui du vicomte de Morys, son oncle.

— Va, dit-elle à sa nourrice, va savoir dans la rue de quoi il s'agit.

La vieille Marguerite revint quelque temps après et raconta que la population était en émoi, que le chef de l'État avait échappé par miracle à un complot dirigé contre ses jours. On recherchait activement les coupables parmi lesquels se trouvait en effet un certain vicomte de Morys.

Laurence était dans les transes. C'était en compagnie de son oncle qu'elle était venue à Paris. Elle s'indignait à la pensée qu'on l'accusât d'avoir trempé dans un projet d'assassinat; elle l'en savait incapable, mais les apparences pouvaient être accablantes pour lui, et elle-même avait à craindre d'être impliquée dans les poursuites.

Pendant qu'elle était plongée dans une mortelle inquiétude, des pas se firent entendre dans la pièce voisine et la nourrice n'eut que le temps de rentrer chez elle. La porte s'ouvrit et donna passage à M. Mauponit. Laurence allait s'élancer vers lui, mais, en remarquant sa figure sombre, la pâleur de ses traits, l'expression amère de sa physionomie, elle resta clouée à sa place, l'effusion de la reconnaissance s'arrêta sur ses lèvres. Elle pressentit une nouvelle sinistre.

— De grâce, dit-elle, que s'est-il passé? Est-il vrai que mon oncle soit en péril? S'il en est ainsi, il faut que je le rejoigne pour partager son sort, si je ne puis faire davantage. Laissez-moi sortir.

— Rassurez-vous, votre oncle est en sûreté, et vous-même n'avez plus rien à redouter, vous pouvez quitter cette maison en toute sécurité, sans crainte d'être inquiétée. Seulement à l'avenir vous resterez étrangère à toute intrigue politique. J'ai promis pour vous; peut-être suis-je en droit de croire que vous ferez honneur à ma parole.

Cela fut dit d'un ton triste et glacial qui déconcerta Laurence.

— Expliquez-vous, dit-elle, je ne vous comprends pas.

— En venant à Paris, vous ne saviez pas à quels périls vous vous exposiez. Vous étiez à peu près désabusée des trames stériles auxquelles vous avez follement voué une partie de votre vie; c'est le désir de voir votre fille qui a provoqué ce voyage. Votre oncle, de son côté, était venu dans la pensée d'étudier le terrain et il lui a suffi de causer avec quelques mécontents pour reconnaître que toute velléité de révolution était insensée. Mais ni lui ni vous ne vous doutiez que des hommes associés à la cause dont vous vous êtes faits les champions, préparaient une tentative criminelle dont la responsabilité devait retomber sur vous.

Vous souvenez-vous d'un certain Salvetat, dont l'activité remuante s'agitait autour de l'émigration, dans l'espérance de pêcher en eau trouble et d'exploiter l'imprudence des naïfs? Cet homme était entreprenant, sans scrupules. Il s'est mis en tête de tuer le premier consul. Lui et quelques complices déterminés sont venus à Paris en même temps que vous. Le coup était bien monté et toutes les précautions étaient prises pour que l'honneur et les profits du succès, s'ils réussissaient, leur revinssent, pour que, en cas d'échec, les soupçons se détournassent sur votre oncle.

Ils se sont servis pour cela d'une femme dont ils connaissaient l'influence sur M. de Morys. Elle lui a exprimé le désir d'habiter une petite maison située dans le quartier d'Antin. Il s'est empressé de satisfaire cette fantaisie; vous savez qu'il est toujours resté le gentilhomme galant de l'ancien régime. Or, le frais ermitage dont la simplicité rustique avait séduit la belle dame, se trouve précisément sur le chemin que suit le premier consul quand, sans pompe, sans escorte, il va dérober quelques instants au souci des affaires. C'est là qu'on a réuni tous les éléments à l'aide desquels l'attentat devait s'accomplir.

Le succès semblait infaillible, les meurtriers s'étaient ménagé des moyens de fuite, mais votre oncle n'était pas sur ses gardes, et n'eut pas manqué d'être arrêté à l'occasion d'un crime qu'il ignorait. Quant à vous, votre situation d'émigrée en rupture de ban aurait suffi pour vous perdre.

— C'est horrible ce que vous me racontez-là, et c'est vous, encore vous qui m'avez sauvée... comment avez-vous pu détourner le péril?

— Ce n'a pas été sans peine. Une première difficulté était de sauver votre oncle. Je le savais très bouillant, très réfractaire aux conseils de la prudence. Un homme à moi s'en est chargé. M. de Morys a été enlevé pendant son sommeil, jeté dans une voiture et conduit à la frontière; en ce moment il est en Suisse. Rassuré de ce côté, j'ai renseigné la police et ai attribué le mérite de la découverte à une certaine dame que vous connaissez.

— Si c'est de moi que vous parlez, je ne vous dissimulerai pas que le rôle qu'il vous a plu de me faire jouer m'est pénible. Il me déplaît d'avoir la

responsabilité d'une dénonciation qui entraînera la mort de ces hommes.

— Rassurez-vous encore, je prévoyais vos scrupules. Ces misérables ont été prévenus à temps que leur complot était découvert et ont pu prendre la fuite.

Laurence était en proie à une profonde émotion, son cœur débordant d'admiration et de reconnaissance.

— Ferdinand, dit-elle, comment m'acquitterai-je envers vous ?

— Ne me remerciez pas, répondit-il du même accent grave et froid dont il ne s'était pas un instant départi. C'est pour Marcelle que j'ai agi, laissez-moi continuer.

Le premier consul m'a fait appeler auprès de lui. Lorsque je suis entré, Joséphine sa femme était à ses côtés. Elle avait les yeux rouges; il avait eu avec elle une de ces explications dans lesquelles il lui fait souvent payer la rançon de sa grandeur. Comme d'habitude elle avait voulu plaider la cause des royalistes, et Bonaparte, qui était en ce moment très monté contre eux, avait repoussé son intervention d'un ton dur et cassant. L'accueil qu'il me fit se ressentit de la mauvaise humeur dont sa figure portait témoignage.

— Eh bien ! monsieur le directeur des douanes, me dit-il, il paraît que votre service laisse beaucoup à désirer. Les conspirateurs entrent en France comme chez eux, et si l'on ne me tue pas comme un chien, ce n'est pas la faute du cordon d'agents qui sont chargés de surveiller la frontière.

J'alléguai pour m'excuser l'impossibilité d'exercer une surveillance efficace sur une si grande étendue, et j'ajoutai que la vigilance de la police n'était pas davantage à l'abri de ses reproches.

— Ah ! Vous croyez cela, et pourtant elle m'a renseigné sur certaines choses que vous auriez voulu tenir cachées.

Il me montra un rapport relatant l'entrée mystérieuse d'une femme voilée chez moi. Les détails étaient complets, minutieux et mentionnaient jusqu'au costume que vous aviez emprunté à votre amie.

— Eh bien ! qu'en dites-vous ! ajouta-t-il.

— Cela est exact; permettez-moi de vous demander, général, ce que vous en concluez.

— Eh parbleu ! que la réputation d'austérité qu'on vous a faite n'est guère justifiée.

Il se mit à rire, l'aventure l'égayait. Les vêtements d'emprunt sous lesquels on vous avait vue lui suggéraient une supposition bien éloignée de la vérité. Il ne se doutait pas que j'avais pratiqué l'hospitalité, à la manière arabe, envers une ennemie. Je ne jugeai pas à propos de le détromper en ce moment et laissai la calomnie s'attaquer à cette pauvre marquise.

— Mauponit, reprit-il d'un ton plus aimable, vous êtes un fonctionnaire que j'apprécie infiniment, mais gardez-vous des pièges des femmes, elles sont bien dangereuses.

— C'est pourtant à l'unes d'elles, général, que vous êtes redevable d'avoir échappé au complot qui menaçait votre vie.

— Vraiment ! expliquez-moi cela.

Je lui racontai qu'une émigrée qui n'avait pas jusqu'alors professé pour lui une affection bien vive, mais que l'idée seule d'une trahison révoltait, était venue me confier ses soupçons et m'avait permis de prévenir le crime.

— Oh ! la chose s'est passée ainsi ?

Il sonna et quelques instants après on lui apporta un dossier qu'il compulsa.

— Votre récit est exact, dit-il, j'en trouve ici la confirmation. Et que demande cette dame en récompense de son service ?

— Elle ne demande rien, mais moi je sollicite pour elle la faveur d'être rayée de la liste des émigrés.

— C'est chose faite.

Il prit une feuille de papier et commença à écrire.

— A propos, ajouta-t-il, le nom de cette dame ?

J'éprouvai quelque embarras à vous nommer. Ma déclaration constituait un faux; il remarqua mon hésitation, me regarda attentivement et ajouta à mon trouble par le coup-d'œil perçant qu'il fixa sur moi.

— Mauponit, vous me cachez quelque chose, dit-il.

C'est un homme terrible dont il est bien difficile de tromper la clairvoyance. Je n'ai jamais été bien habile à mentir, je vis bien qu'il valait mieux m'exécuter et lui dire la vérité. Il m'écoutait en souriant d'un air narquois ; mon récit l'amusait.

— A la bonne heure, dit-il, voilà ce qui s'appelle prendre la vie du bon côté; on se quitte sans rancune, puis à l'occasion on se rend service comme deux camarades qui n'ont pu s'entendre, mais continuent de s'estimer. C'est égal, la situation est bizarre. Tenez, voilà votre papier, cette dame peut être sans inquiétude, on ne la tourmentera pas.

Il quitta brusquement la salle et je restai seul avec Mme Bonaparte. Elle était toute soucieuse ; la pensée du divorce, dont elle se croit menacée, lui revenait, ses terreurs s'étaient réveillées. Elle resta quelques instants silencieuse, je n'osais troubler ses réflexions. Elle s'aperçut enfin de ma présence. Elle me parla avec bonté de moi, de vous, m'adressa une foule de questions dans lesquelles je devinai le vif intérêt qu'elle portait à votre personne.

— Elle m'a conservé mon mari, dit-elle enfin, remerciez-la en mon nom et offrez-lui de ma part ce souvenir.

Elle tira de son doigt une bague ornée d'une grosse émeraude et me la donna; tenez, la voici.

Laurence prit le cadeau avec indifférence. L'émotion la suffoquait, et elle allait laisser déborder les sentiments dont elle ne pouvait retenir l'expression, lorsque M. Mauponit l'arrêta.

— Je n'ai pas tout dit, reprit-il; en demandant quelque chose pour vous, j'ai sollicité aussi une faveur pour moi. A plusieurs reprises on m'a offert une mission en Italie, j'avais toujours éludé cette offre, j'ai déclaré qu'aujourd'hui je l'accepterais avec reconnaissance. Maintenant que vous êtes fixée à Paris, vous me saurez gré de m'en éloigner, de ne pas gêner par ma présence le bonheur que vous goûterez auprès de votre fille. Dans quelques jours je partirai, et je ferai en sorte que mon retour se fasse longtemps attendre.

— Non, dit Laurence avec impétuosité; il n'en peut être ainsi, je ne puis vous laisser fuir devant moi : cela ne peut être, cela ne sera pas.

Elle allait continuer. M. Mauponit l'arrêta en mettant un doigt sur sa bouche. Une discussion très vive s'engageait dans la pièce voisine entre le domestique et une personne qui s'obstinait à entrer. Il crut reconnaître la voix d'Henri, sortit et se trouva effectivement en présence du jeune homme dont les traits étaient bouleversés, dont la physionomie trahissait le plus profond désespoir.

— Mon ami, lui dit M. Mauponit, vous m'effrayez, que s'est-il donc passé ?

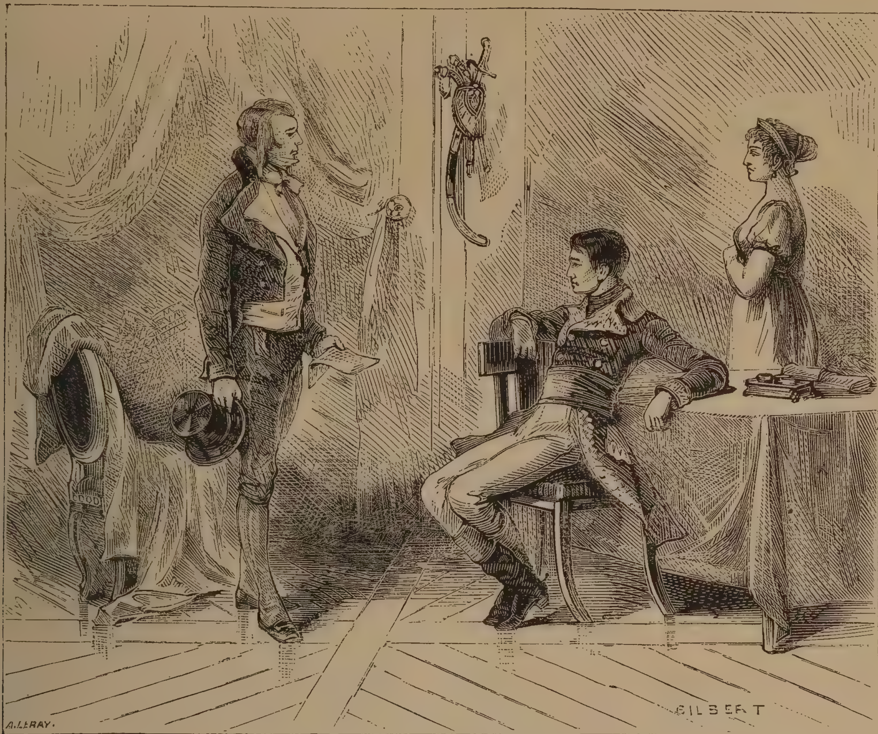
— Ah ! monsieur, le malheur est sur moi, Marcelle...

Un sanglot l'empêcha de continuer; il se laissa tomber sur une chaise.

M. Mauponit lui laissa le temps de remettre un peu d'ordre dans ses idées, puis l'engagea à s'expliquer.

— Elle est perdue pour moi, reprit Henri, j'étais trop heureux, je devais être puni de mon bonheur. Maintenant tout s'est écroulé : de nos rêves enivrants il ne reste rien, oh! mon Dieu!

Il fut encore obligé de s'arrêter. M. Mauponit, très anxieux, redoutait un affreux malheur, et se demandait si une mort prématurée n'avait pas



La grâce, dessin de Gilbert.

frappé Marcelle. Il s'efforça de calmer Henri et de lui faire reprendre ses sens. Il y parvint enfin.

— Lorsque vous m'avez vu, il y a quelques jours, reprit le malheureux Henri, je revenais de province où j'étais allé faire part de mon prochain mariage à quelques membres de ma famille : tous m'avaient adressé leurs félicitations, excepté un seul qui, après avoir entendu prononcer le nom de ma future belle-mère, se montra froid et réservé; il parut consulter sa mémoire pour lui demander un souvenir qu'il ne trouvait pas, et finit par me dire que nous recevrions probablement avant peu sa visite. Je n'attachai pas grande importance à ce détail; hélas! j'avais tort, ce parent est arrivé aujourd'hui et avec lui le désespoir est entré dans notre maison.

L'expression de son visage m'avait déjà inspiré une vague terreur, lorsqu'il a dit à mon père :

— Ce mariage ne peut se faire, une famille sans tache comme la nôtre a le droit de demander à celle dont elle accepte l'alliance une égale honorabilité. C'est ce que ne peut nous offrir celle dans laquelle Henri veut entrer. Vous croyez Mme de Martory veuve; il n'en est rien, son mari vit toujours et elle est séparée de lui par le divorce. Vous ne pouvez supposer que des motifs légers aient dicté aux parents de Mlle Marcelle une détermination qui compromet son avenir. Il faut donc qu'elle ait été provoquée par des faits graves sur lesquels on a jeté prudemment le voile. Il ne nous appartient pas de réclamer des éclaircissements qu'on nous refuse; Henri comprendra qu'il est de sa dignité,

comme de la nôtre, de renoncer à un projet de mariage dont il aurait peut-être à rougir un jour.

J'eus une protestation de révolte contre cette injuste solidarité qu'on prétendait imposer à l'enfant dans les fautes de ses parents. Mon père me laissa parler, puis, me prenant la main, il me dit tristement :

— Henri, aie du courage, sois homme.

J'éprouvais toutes les tortures que peut éprouver le cœur humain. Je me sentis plus faible encore, quand je vis arriver Marcelle toute rayonnante de bonheur, plus belle, plus fraîche encore que je ne l'avais vue. A l'aspect de nos visages consternés, sa gaieté l'abandonna; ses yeux nous interrogeaient, nous n'osions répondre. Enfin mon père lui parla en termes embarrassés d'obstacles brusquement survenus au mariage projeté. Sa figure devint d'une pâleur mortelle.

— Et vous, Henri, me dit-elle, quel est votre sentiment?

— Moi, Marcelle, je n'aime que vous, je vous aime plus que ma vie! une difficulté a surgi, mais elle disparaîtra, ayez confiance.

J'avais honte de mon attitude, je me sentis rougir sous le regard qu'elle attacha sur moi, en présence du triste sourire qui passa sur son visage. Elle cherchait à comprendre. A la fin, à travers les explications confuses de mon père, une partie de la vérité se fit jour dans son esprit; elle devina le soupçon d'indignité dirigé contre sa famille. Alors sa fierté éclata avec une énergie dont je ne l'aurais pas crue capable :

— Puisqu'on se permet des accusations contre les miens, reprenez votre parole, monsieur le baron. C'est moi qui refuserais d'entrer dans une famille où l'on met en question l'honneur de la mienne : tout est à jamais rompu entre nous.

Puis s'adressant à moi.

— Oubliez-moi, Henri, nous avions fait un rêve, il n'y faut plus penser.

M. Mauponit, très pâle, s'interrogeait sur la réponse qu'il allait faire, lorsque la porte s'ouvrit, et Mme de Martory parut sur le seuil.

— L'affirmation de votre parent est vraie, Henri, dit-elle. Oui, Marcelle est fille de parents que le divorce a séparés, mais il est faux qu'elle ait à rougir d'eux. Je vous le jure : son père est de ceux dont une fille a le droit d'être fière. J'en appelle à vous, M. Mauponit, sa mère a-t-elle une souillure à se reprocher?

— Non, dit celui-ci, la mère de Marcelle peut livrer sa vie à la critique la plus sévère, personne n'y trouvera une tache.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit Mme de Martory, vous me demanderez pourquoi deux êtres faits pour se comprendre et s'estimer, ont laissé la discorde surgir entre eux; pourquoi ils ont sacrifié à leurs dissentiments et à un puéril orgueil l'avenir et le bonheur de leur enfant. Ce fut leur faute, leur folie de n'avoir pas compris qu'il n'est jamais permis de céder à un caprice dont on n'est pas seul à porter la peine. Peut-être ont-ils payé assez cher ce fatal malentendu pour être en droit d'espérer qu'on ne les jugera pas trop sévèrement. Aujourd'hui, quand les épreuves de la vie ont brisé mon orgueil, je puis avouer que bien souvent le regret est venu me visiter et que j'imposais silence à mon cœur, quand il m'attirait vers l'homme excellent dont j'avais méconnu la valeur. Et lui-même, je suis sûre qu'en considération de notre fille, il consentirait à oublier ses griefs contre la compagne à laquelle il a témoigné un si infatigable dévouement. Répondez, M. Mauponit, cette espérance est-elle une illusion?

Il serra avec effusion la main qu'elle lui tendait.

— Vous m'avez devancé, Laurence, répondit-il, et j'allais déposer à vos pieds cette liberté qui n'a jamais eu de charmes pour moi. Mais ne parlez pas du sacrifice que je fais au bonheur de Marcelle. L'aveu que vous venez de faire, il m'est doux de le faire à mon tour. Je n'ai jamais cessé de vous aimer. Reprenez-la donc cette place qui vous a toujours appartenu, ce n'est pas seulement la félicité de votre fille que nous aurons consacrée. Henri, retournez auprès de votre père et rapportez là-bas l'espérance qui s'en est un instant exilée.

Peu de jours après on célébra le mariage des deux jeunes gens sous les ombrages des bords de la Seine. Tous les fronts étaient joyeux, l'allégresse était dans tous les cœurs. Un tiède soleil échauffait l'atmosphère, une légère brise faisait frissonner le feuillage des arbres, la nature entière semblait sourire à cette union sanctionnée par les bénédictions des deux familles.

Le lendemain M. et Mme Mauponit montèrent en voiture, partant pour l'Italie.

A leurs enfants qui s'attristaient de cet éloignement, ils disaient d'un cœur ému :

— Nous reviendrons bientôt, et ce sera pour toujours.

LOUIS COLLAS.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Il vient de mourir un homme qui a fait grand bruit en Europe, un compositeur qui a eu tous les honneurs de la vogue populaire. Nous avons souvent entendu demander : Offenbach est-il réellement artiste? Certainement il l'était. La coupe où il buvait n'était pas bien profonde, mais la liqueur qu'il y versait sortait de son tonneau. M. Offenbach avait l'esprit très parisien, très fin et de forme originale; il comprit parfaitement le temps où il vivait. On voulait rire, s'amuser, se griser un peu; il dit : rions, amusons-nous, grisons-nous; à d'autres les soucis des graves pensées! Il fut Régence tant que nos mœurs démocratiques le permettaient. Le succès dépassa ses espérances; lui aussi eut un parterre de princes et même de princesses. Qui ne se souvient de cet empereur, venant visiter Paris, et du wagon qui le portait télégraphiant pour qu'une avant-scène des Variétés fut pour lui retenue? Maître

de ce grand public, il se permit même d'en faire la satire, et j'ai toujours été surpris que dans un temps difficile pour les auteurs, la censure ait laissé passer *la Grande Duchesse*. Il eut pour cette fois les immunités de Molière se moquant des marquis, spectateurs bernés de ses chefs-d'œuvre.

A travers bien des flons-flons, M. Offenbach a semé quelques heureuses mélodies écrites avec charme et sentiment. Tous les pianos du monde ont répété ses airs pleins de verve et d'entrain. Quoiqu'aimant les plaisirs, les joyeuses soirées, Offenbach a beaucoup travaillé, et son répertoire est considérable. Voici la liste très incomplète de ses pièces théâtrales : *Bataclan*, le *Violoneux*, *Tromb-Alcazar*, le *Savetier et le Financier*, la *Rose de Saint-Flour*, *Croquefer*, le *Mariage aux Lanternes*, la *Chatte métamorphosée en femme*, *Mesdames de la Halle*, la *Chanson de Fortunio*, *Daphnis et Chloé*, *Orphée aux Enfers*, les *Bavards*, *Barkouf*, *Vert-Vert*, *Robinson Crusoé*, la *Belle Hélène*, *Barbe Bleue*, la *Grande Duchesse*, la *Périchole*, les *Brigands*, *l'Ile de Tulipatan*, *Geneviève de Brabant*, la *Princesse de Trébizonde*, *Pomme d'Api*, la *Jolie Parfumeuse*, *Madame Favart*, la *Fille du Tambour major* et deux autres pièces qui sont en répétition.

Quoique M. Hervé ait écrit l'opérette avant Offenbach, ce dernier est le véritable père du genre ; c'est lui qui lui a donné sa forme et ses mesures. De toutes ces partitions, combien supporteront l'usure du temps ? Bien peu sans doute, mais bien longtemps encore on entendra répéter quelques airs d'*Orphée*, de la *Chanson de Fortunio* et de la *Belle Hélène*.

Né à Cologne, mais naturalisé Français depuis nombre d'années, Offenbach est mort à l'âge de soixante-et-un ans.

*
* *

Malin comme un singe, petit, grêlé, avec une figure pâle, en casse-noisettes, éclairée par deux yeux émerillonés, il avait tout à fait l'air d'un personnage d'Hoffmann. Des personnes croyaient très sincèrement qu'il possédait la puissance diabolique de la *Jettatura* ou du mauvais œil. Le violoniste Sivori avait cette croyance, car toutes les fois qu'il avait joué devant lui il lui était arrivé quelque mésaventure, ses cordes cassaient, son archet s'effilait, il ne se sentait pas maître de lui-même. Aussi, dans le nombreux auditoire réuni pour l'entendre, l'artiste, apercevant la face pâle du maestro, remettait-il son instrument dans sa boîte. Ajoutons qu'Offenbach venait de passer dans la rue Le Peletier lorsqu'éclata l'incendie de l'Opéra, qu'Emma Livry fut brûlée vive dans l'unique ballet dont le maestro a écrit la musique, que Mme Berthelier est morte en jouant *la Vie Parisienne*, enfin que deux gymnastes américains se sont tués sur des airs du diabolique compositeur. Théodore de Banville n'a jamais voulu écrire le nom d'Offenbach dans un de ses compte-rendus ; il croit lui aussi à la *Jettatura*. Donc, concluez en riant que nous vivons dans un temps où la pure raison a triomphé de toutes les superstitions. Pour mon compte, je ne crois pas qu'Offenbach fut Méphisto, mais il en avait furieusement le légendaire aspect.

*
* *

On a inauguré à Compiègne une statue de Jeanne d'Arc avec beaucoup d'éclat. Nous ne verrons jamais trop se répéter cette patriotique image. Disons à l'honneur de notre époque que ce sont nos historiens modernes Michelet, Henri Martin et d'autres qui ont, en quelque sorte, réveillé la mémoire de l'héroïque martyre. La fille de Donrémi, la victime de Rouen, mérite un culte national, et les larmes viennent aux yeux quand on se souvient que cette ignorante fille des champs a dit : « Le cœur me saigne quand je vois couler le sang français » et qu'à ses bourreaux qui lui demandaient comment elle faisait pour enfoncer les escadrons anglais, elle répondait : « J'y entrais la première. » Tous les partis la revendiquent d'une façon exclusive, tous ont tort ; elle appartient à la France.

*
* *

Si l'on continue, toutes les places, toutes les promenades de nos villes seront ornées de bronzes ; ce n'est assurément point nous qui nous en plaindrons. Des monuments que l'on élève, quelques-uns honorent des hommes qui, peut-être, ne vivront pas dans l'histoire, mais nous aimons mieux voir notre pays pêcher par excès de zèle qu'être coupable d'oubli et d'ingratitude. C'était bien un oubli ingrat dont on pouvait accuser la France, lorsqu'on la voyait veuve de l'image de l'illustre Jean Cousin. Hélas ! combien, même à cette heure, ignorent les chefs-d'œuvre sortis de ses mains puissantes et fécondes. De sa vie on sait peu de choses. Né aux portes de Sens, de 1500 à 1510, issu d'une famille de modestes travailleurs, il passa dans cette ville ses premières années. Comment se forma son génie, quels furent ses premiers maîtres ? on l'ignore. Une partie de ses ouvrages est même restée inconnue, car, comme les modestes ouvriers de son temps, il dédaigna de mettre son chiffre au bas des verrières, des toiles et des marbres créés par son merveilleux talent. Ces verrières se voient à la cathédrale de Sens, et à Paris, à Saint-Gervais ; dans les galeries de peinture du Louvre on s'arrête devant son *Jugement dernier*, conception digne de Michel-Ange ; et c'est au Louvre encore que se trouve le tombeau de l'amiral Chabot, monument funèbre dont rien ne surpasse la beauté. A la cathédrale de Rouen, en présence du somptueux *mausolée du sénéchal Louis de Brézé*, reproduit par le Musée, les connaisseurs hésitent pour savoir si cette composition magnifique appartient à Jean Cousin ou à Jean Goujon. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il fut un des initiateurs de cette grande époque qui a tant marqué dans l'humanité, la Renaissance, un des créateurs de l'art français.

Non seulement il fut verrier, peintre, sculpteur, mais encore architecte, graveur et écrivain d'art : Son *Traité de pourtraicture* ou son *Livre de perspective* ont longtemps été le guide de notre école.

Comment, trouva-t-il le loisir nécessaire à de tels travaux, sous les règnes si agités de Louis XII, François Ier, Henri II, François II, Charles IX et Henri III ?

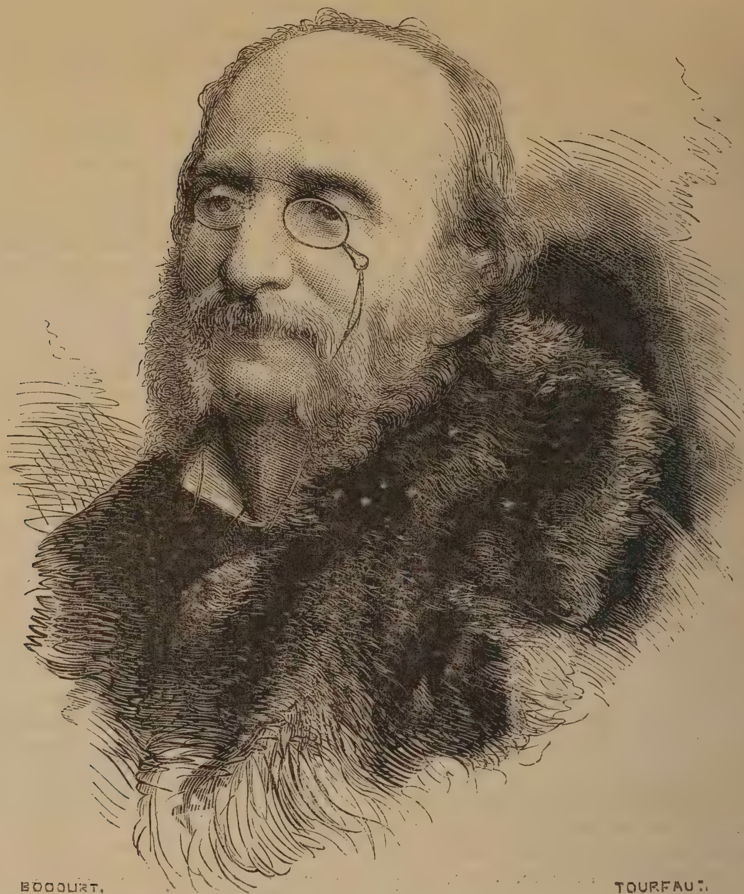
Voici le jugement porté par Charles Blanc sur ce grand artiste : « On a comparé Jean Cousin à Michel-Ange et il n'est pas sans avoir quelque ressemblance avec ce grand homme. Il a, comme lui,

embrassé toutes les branches de l'art et laissé dans chacune des preuves éclatantes de son génie, et aussi savant dans le dessin qu'il était possible de l'être, statuaire plein de style et d'élévation, bon coloriste, habile dans le maniement du pinceau, à ce point qu'un de nos critiques les plus éminents disait naguère en montrant le *Jugement dernier* : « On peut peindre autrement, mais on ne peut pas mieux peindre. » Jean Cousin est, si l'on veut, le Michel-Ange de nos régions tempérées; il n'eut, sans doute, ni la sublimité du Florentin ni ses défauts héroïques, mais il fut, un siècle avant Poussin, la personnification la plus française et la plus puissante de notre art.

Rendons, en conséquence, de justes actions de grâce à Sens, pour avoir élevé un monument à la gloire d'un tel homme et pour en avoir confié l'exécution à M. Chapu, si digne de remplir une elle tâche.

***

La Comédie française a fêté son deuxième cente-



J. Offenbach, dessin de Bocourt.

naire; comme le temps passe! voilà près de deux siècles que Molière est mort, on ne le croirait pas en lisant ses œuvres, tant elles sont jeunes et vivantes.

La Comédie française, la maison de Molière, peut être fière de son passé; elle a été, elle est encore une gloire de notre pays, et, si on nous demandait laquelle des deux sociétés qui trônent, l'une à l'Institut, l'autre rue Richelieu, celle qui a rendu de plus réels services à la langue française, à notre influence littéraire, nous répondrions sans hésiter : C'est la Comédie française, interprète de Corneille, de Racine, de Molière, de Beaumarchais. Je me souviens qu'en terminant une leçon au collège de France sur l'élégance de la langue française, M. Andrieux nous dit : « Mlle Mars joue ce soir, allez l'entendre, elle vous en apprendra plus que moi. »

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

VOYAGES ET FANTAISIES

MÉMOIRES D'UN MANDARIN (1)



L'Ermitage, dessin de Scott.

... Au sein du bonheur les heures passent vite. Je veux que ma mère m'explique pourquoi je la retrouve vivante, alors que tout au plus pouvais-je espérer de rencontrer sa tombe. Ils l'ont ranimée au dernier moment, ces dieux qui devaient un jour lui rendre son fils ; elle est restée avec la vieille bonzesse qui, en mourant, lui a laissé son ermitage. Elle veut apprendre tout ce qui m'est advenu. Je parle, et il semble qu'avec chacune de mes paroles

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

un peu de rajeunissement soit rendu à ce corps épuisé; je lui ai dit tout ce que je pouvais lui dire de moi, de mon père; et longtemps encore il faudrait raconter, quand revient Tchao-Niang, qui d'abord témoin de nos épanchements, avait cru devoir nous laisser seuls. Il entre, l'air effaré: «Nous nous oublions, s'écria-t-elle en le voyant, tu es menacé, poursuivi, il faut fuir, je ne veux pas qu'ils te trouvent, ils te prendraient, te tueraient... Et ce n'est pas pour cela que je t'ai retrouvé. Viens, partons, fuyons! »

Alors Tchao-Niang nous apprend que, n'eussions-nous même perdu aucun instant, la retraite nous était aussi bien coupée ; car du haut de la colline où il était monté pour observer les environs, il a vu de toutes parts des troupes d'hommes à cheval qui semblent battre la campagne. Le gros de l'invasion vient de notre côté.

— Alors, je te cacherai, dit ma mère; là-bas, aux profondeurs de la grotte il y a une crevasse où tu entreras et devant laquelle je dresserai comme un autel, ils ne fouilleront pas là...

— Non, mère, lui répliquai-je, en la prenant dans mes bras, non, ce n'est pas pour qu'il vous donne le spectacle des lâches terreurs que vous avez retrouvé votre fils. Il ne vous a pas gagné des titres d'honneur pour se déshonorer ainsi. Je resterai, j'attendrai près de vous la venue de ces impies, je mourrai, s'il le faut, mais ce sera du moins en vous défendant contre tous les outrages.

— Eh bien, soit! fait-elle avec une sorte de magnifique enthousiasme : mais quelque chose me dit, vois-tu, que les dieux seront avec nous!.. »

Et calmes, tout entiers à la douce effusion de nos âmes, nous attendons.

... Ils sont venus, leur cercle tumultueux s'est resserré vers la colline, sur la pente ombreuse de laquelle est placé l'ermitage. Quand ils se sont présentés à l'entrée de la grotte, ils nous ont trouvés, ma mère et moi, nous tenant embrassés, et cette vue a semblé faire impression sur l'âme des plus furieux.

Tchao-Niang s'est avancé et parlant à l'un des vieux montagnards : « Que voulez-vous? »

— Té-Niang nous a commandé de conduire près de lui ce jeune homme.

— Vous vous trompez, réplique bravement Tchao-Niang, car outre que ce jeune homme, investi des plus hautes dignités, n'a point d'ordre à recevoir de Té-Niang, Té-Niang lui-même n'a pu vous donner un tel commandement.

— Pourtant!..

— Conduisez-moi près de lui, et quand je me serai expliqué avec Té-Niang, vous verrez bien qu'il n'a pas ordonné ce que vous dites.

— Tu veux que nous laissions échapper ce jeune homme.

— Non, car un ou deux peuvent suffire à m'accompagner, tandis que les autres garderont l'entrée de cette grotte.

— Qui es-tu? demande le vieux montagnard.

— Le croyant d'une sainte religion que ne saurait proscrire celui qui se fait appeler la *Lumière terrestre*.

— Il les proscrit toutes.

— Quoi, même le culte filial?

Le vieux montagnard jette sur Tchao-Niang un regard embarrassé et lui dit : « Viens »

Et pendant que, sur un geste du vieillard, le front de la foule en armes se forme en cercle à quelque distance de la grotte, Tchao-Niang nous quitte après nous avoir dit : « Espoir »

.... Une heure au moins s'écoule durant laquelle ma mère et moi nous cherchons à deviner ce que Tchao-Niang a cru pouvoir aller faire auprès du chef céleste. Tout à coup, le gong résonne au loin, il donne, paraît-il, un signal particulier; car, en paraissant étonnés, tous les hommes qui veillaient aux alentours de la grotte se retirent à une grande distance. Et alors du pied de la colline nous apercevons venir seuls deux hommes, l'un est Tchao-Niang sur le bras duquel s'appuie un vieillard, qui porte en même temps que le large et lourd bonnet des montagnards indépendants, une entière chevelure blanche, qui descend à flots longs et épais sur ses épaules, sur sa poitrine. Au tableau qui m'en a été fait, nul doute que ce vieillard ne soit Té-Niang lui-même que ramène Tchao-Niang. Comment ce miracle? Dans quel but? Ils montent ensemble lentement. Les voilà près de l'entrée. Tchao-Niang nous regarde avec un sourire triomphant. Le vieillard vient aussi de porter les yeux vers nous. Alors ma mère qui guettait curieuse, prenant mes mains dans ses mains frémissantes : « A genoux, mon fils, s'écria-t-elle, à genoux! c'est lui, c'est ton père! »

Mais le vieillard s'est élancé et à travers les baisers dont il couvre nos fronts réunis sur son sein, nous l'entendons répéter... « Il est des Dieux! Il est des Dieux! »

. . . .

« Tu veux le mot de cette résurrection (ceci est copié dans une lettre écrite à Mengli quelques jours plus tard). Sache donc que lors de l'explosion de la jonque, il était à peine blessé; mais prévoyant que s'il abordait, les moines pourraient exercer sur lui de terribles représailles, il crut devoir simuler la mort pour disparaître plus aisément. Ayant nagé la plus grande partie de la nuit, à l'aube il était loin dans les terres, hors d'atteinte de ses ennemis. Il gagne ainsi les montagnes de Se-Tchouen avec la résolution d'y enfouir le reste de sa vie désespérée, mais de jour en jour la colère revient plus ardente dans son cœur, elle lui dicte la doctrine qu'il proclame d'abord chez les montagnards, par qui il est regardé comme un inspiré : et il va terrible, ameutant tout un peuple...

Tu vas me poser cette autre question :

Tchao-Niang prévoyait-il donc qu'il allait trouver mon père dans le chef de la rébellion? —Non, mais il s'était dit « quelque endurci que soit le cœur de cet homme, il ne saurait rester insensible au récit que je lui ferai des touchantes aventures de la mère et du fils, et en tant que héros — car il est héros celui qui sait subjuguer les foules — il trouvera quelque héroïque moyen de dénouer cette délicate situation. Tchao-Niang aborde le chef, il lui parle de l'enfant volé, du pirate mort... Aussitôt Té-Niang éloigne tous les témoins de cet en-

tretien, et un peu plus tard il prend seul avec Tchao-Niang, le chemin de l'ermitage.

... Dans la grotte où il a trouvé la fin de son désespoir, et où il vient d'abjurer son dernier sentiment de colère, mon père médite sur l'achèvement des maux qu'il a déchaînés.

... Après une moitié de jour passée avec nous, et alors que la nuit va couvrir la vallée : « Pour tous, nous dit-il, excepté pour ta mère, pour toi, et pour ce noble ami — ajouta-t-il montrant Tchao-Niang, — Tsing-Sin, l'ancien marchand de Lou-Tchéou doit-être, et doit rester mort, glorifié des titres d'honneur que lui a mérités son fils le Tchouang-Youan Djin. Pour tous le Tchouang-Youan Djin aura vaincu, ou plutôt persuadé, le chef rebelle qui se fait appeler Lumière terrestre et père des malheureux. Le torrent descendu de la montagne doit retourner à la montagne. C'est au vent qui accumula les nuages qu'appartient de disperser les nuages. Telle est ma tâche. Par l'amour que je vous porte, ô chair de ma chair, cœurs de mon cœur, poursuit-il en nous embrassant ma mère et moi, je jure de l'accomplir. Ce peuple stupide est dans ma main. Ma main qui tient encore la chaîne ôtée au lion, saura la lui faire reprendre. — Té-Niang va vous quitter. Un jour Tsing-Sin vous reviendra sans doute. — Dans une demi-lune, toi mon fils, le noble Tchouang-Youan, parure de mon âme, tu sortiras d'ici, déployant la bannière du céleste dragon, des plis de laquelle tu feras tomber le pardon et l'oubli; et paisible, acclamé, tu marcheras jusqu'au cœur de la paisible province, et par toi seront éternellement glorifiés les heureux noms de Tsing-Sin, ton père et de Kin-Tchi, ta sainte mère. »

Il nous embrasse. Il sort. Il descend seul la verte colline, et bientôt nos yeux humides perdent ses traces dans les ombres dont le soir inonde la campagne.

XXI

LUI ET ELLE

Tout s'est accompli selon que l'avait annoncé mon père, et quand je suis rentré à Pékin, en pompeux cortège, salué par d'enthousiastes acclamations il m'a été dit que deux jours plus tard en audience solennelle, le Fils du Ciel lui-même me décernerait les récompenses dues à mon mérite insigne.

Quelque flatteuse que puisse être cette rare faveur, oh! comme je voudrais que ces deux jours fussent passés, et cette cérémonie achevée, pour m'acheminer avec ma mère, qui ne doit plus me quitter, vers mon cher Mengli, car il sera son fils lui aussi, et il aura son amour, comme elle aura sa tendresse et ses respects.

... La cérémonie vient d'avoir lieu. L'Empereur, devant qui je me suis présenté couvert du riche vêtement d'honneur qu'il m'avait fait remettre, a voulu attacher lui-même le globule de jaspe à mon bonnet et suspendre à mon cou le pectoral de soie et d'or. Il m'a conféré le titre de *Bouclier de Justice et de Piété*, en me nommant aux fonctions d'historiographe de l'empire; il a nommé mon père *Astre brillant parmi les Dieux*, ma mère *Céleste par la bienfaisance* et il les a tous deux déclarés *Nobles au-dessus de toute noblesse*; puis, comme après m'être prosterné, confondu de respect au pied de son trône, relevant à demi le front, j'allais solliciter de lui la grâce de m'éloigner momentanément de la cour, pour l'accomplissement d'un devoir affectueux :

« Cher, pieux et noble fils, m'a dit l'œil du dragon, ce n'est pas assez pour notre cœur paternel et maternel (1) de vous avoir couvert de gloire et promu aux grandeurs, il nous plaît encore que vous soyez pourvu par nos soins de véritables félicités terrestres. C'est pourquoi, au premier jour indiqué comme heureux dans la lune qui va s'ouvrir, notre vœu est que vous serriez le nœud de soie (2) avec la perle de grâce et de beauté la plus pure, la plus précieuse de notre empire. Nous l'avons obtenue pour vous de notre illustre fils, le président suprême du Conseil des Rites, dont elle est la fille selon le cœur, et la nièce selon le sang.

Après avoir remercié le Fils du Ciel, dont le vœu m'est une loi, j'ai cependant voulu lui présenter ma requête d'absence. Alors pendant qu'un léger sourire effleurait ses lèvres divines, « Mon fils, a-t-il répondu, ce n'est pas moi, mais votre gracieuse épouse qui doit connaître ce désir; il en sera ce qu'elle aura consenti ».

Au sortir de l'audience impériale, je suis allé me prosterner devant le président suprême du Conseil des Rites qui m'a comblé de témoignages d'affection, et m'a dit qu'il avait grande joie à ouvrir la porte d'Orient (3) pour un homme de mon mérite et à faire préparer le pavillon des parfums (4), où il espère que je trouverai les charmes durables de l'union selon mon âme.

... Le jour est fixé. C'est après-demain qu'enchaîné à elle pour toujours, je connaîtrai celle que le Fils du Ciel a qualifiée de perle de grâce et de beauté (5); si belle, si aimable qu'elle soit, Mengli, cher Mengli, ta place restera la même dans mon cœur, et l'amour que j'aurai pour elle ne sera mesuré qu'à l'affection qu'elle témoignera à mon frère...

Le jour est venu, je me suis rendu en riche litière, en habits d'or, à la demeure du président suprême, accompagné de ma noble mère, radieuse et magnifiquement vêtue. Nous sommes en la chapelle des ancêtres, toute parée de roses et de verdure. La fiancée est entrée couverte de voiles épais, cachant le trouble de l'innocence, et s'est agenouillée près de moi. Un vieillard, un aïeul, nous a présenté les bouts du ruban, pendant que deux jeunes mères ont écarté les plis jaloux qui jusque-là m'avaient dérobé le visage de ma jeune compagne. Alors qu'ai-je vu? Quel transport s'est emparé de moi!

1. L'empereur de la Chine porte avant tout autre titre celui de *père et mère* de tous ses sujets.
2. Formule consacrée, comme nous l'avons déjà remarqué, pour désigner le mariage.
3. C'est-à-dire à le recevoir comme gendre; l'expression d'Orient est sans cesse employée, sans doute comme allusion à la naissance d'une nouvelle famille, dans toutes les circonstances ayant trait au mariage.
4. Habitation des nouveaux époux.
5. Dans les mariages du haut monde, les époux ne se voient qu'au moment de la cérémonie.

Elle! L'apparition! la vision! le rêve. Mais les voiles se sont abaissés de nouveau, et sans avoir rompu le silence, l'épouse a été éloignée de l'époux.

Enfin je suis allé la rejoindre dans le pavillon des parfums, où elle a été conduite par ma mère, qui est restée auprès d'elle. De nouveau je vois, je contemple ce visage qui me cause une si émouvante surprise.

La jeune, la belle épousée me présente un coffret de laque en disant d'une voix qui réveille les plus délicieux échos de mon cœur et qui met le comble à mon émoi :

— Là dedans est écrite l'histoire des six dernières années de mon cœur.

J'ouvre, et je reconnais toutes mes lettres à Men-gli et tous les bulletins remis par moi, à Tchao-Niang.

Alors je ne sais plus, je ne devine plus. « Est-ce un rêve, m'écrié-je ou que dois-je croire de la réalité? C'est son visage que je contemple, c'est sa voix que j'entends, c'est lui qui semble être devant moi... »

— Lui, c'est elle, mon enfant (1), dit ma mère qui rapproche nos deux fronts pour y laisser tomber les saints baisers de ses lèvres, et elle ajoute avec une solennelle douceur : « Aimez-vous encore, aimez-vous toujours ! »

Enfin le long, l'étrange mystère est éclairci pour moi, mais que de questions avant d'en avoir dissipé toutes les ombres !

— Pourquoi, tout enfant, cette substitution? demandai-je.

— Parce que, en partant pour notre long et difficile voyage de la Cour du Nord à son village natal, mon pauvre père avait pensé qu'en cas de mésaventure, l'habit de jeune garçon me protégerait mieux.

— Qui donc le premier a connu ton secret?

— Le docteur Lao-Tsang, seulement après la mort de mon père adoptif, et alors que nous avions toi et moi formé naïvement le projet de partir ensemble pour Lou-Tchéou. Ayant reconnu que l'exécution de ce projet était inconciliable avec ma dignité de jeune fille, il en conçut un autre qui ne te fut pas confié, à toi, mais que je connus, moi, et qui s'est réalisé, car ce fut pour me donner les dernières instructions, et pour me faire jurer de le suivre que le bon docteur m'appela en toute hâte près de lui au moment de mourir.

— Un autre projet, dis-tu, et qui s'est réalisé?

— Te laisser partir seul et comme à l'aventure, tandis que tout était préparé pour que tu ne manquasses de rien, pour que tu ne pusses jamais te croire abandonné, pour que des témoignages d'affection te vinssent réconforter à toute heure. Te laisser partir, au risque d'attirer sur moi tes soupçons d'indifférence, d'ingratitude.

1. Beaucoup de compositions littéraires chinoises, roulent sur cette même dualité d'un jeune personnage; nous citerons notamment le *Roman des deux cousines*, traduction d'A. de Rémusat et les *Deux frères*, traduction de S. Julien. D'ailleurs, sans rappeler les nombreux exemples que pourraient nous offrir nos anciens auteurs, n'est-ce pas sur une très longue et très intime méprise du même genre que repose un des chefs-d'œuvre de la littérature contemporaine, *Jocelyn*?

— En effet, tu ne m'as pas dit adieu, et pourtant j'ai pu voir que tu t'évanouissais à la vue de la barque qui m'emportait.

— Oui, en arrivant trop tard *volontairement*, et quoique je dusse monter bientôt moi-même sur un navire faisant la même traversée, quoique une fois à terre je dusse, tantôt devançant, tantôt suivant tes pas à quelque distance, n'être jamais plus d'un jour sans nouvelles directes de toi, par Tchao-Niang par tes lettres qu'il était censé m'envoyer, par les bulletins qu'il devait exiger de toi, je ne pus résister à la profonde émotion que me causa la pensée de rester plusieurs années, peut être, sans te voir, sans te parler.

— Quoi ! lorsque je croyais être seul à errer loin de toi, tu étais là, toujours là et le bon, le libéral Tchao-Niang n'aurait été, je le vois, qu'un intermédiaire de ton dévouement, de ton affection, un pauvre hère simulant la richesse par ton ordre pour que j'eusse les avantages de ses prétendues largesses.

— Au moins conviendras-tu qu'il a su dignement et même héroïquement, à une certaine heure, jouer le rôle que lui avait tracé notre vieux maître lui même.

— Ainsi s'explique la facilité de correspondance entre nous, ainsi les subites variations de ses idées, en conséquence des évènements, comme par exemple lors de l'interruption du voyage de Lou-Tchéou, le conseil de gagner Pékin.

— Oui, Pékin où, d'après les instructions du docteur, il m'était facile de te recommander à son ancien condisciple.

— Qui se trouva, n'est-ce pas, à point nommé chez le libraire, pour m'offrir ses leçons?

— Sans doute, et chez qui je fus rencontré — chose que n'avait pas prévue le docteur — par le président du conseil suprême des rites, qui retrouvant en moi la vivante image d'une épouse toujours regrettée, me demanda mon nom, et apprit ainsi que je n'étais autre que la fille de son frère, et de la sœur de sa femme.

— Ce qui te valut, à toi, une adoption paternelle, et à moi sans doute, quelques hautes protections.

— Que veux-tu ? il t'aima parce que je t'aimais, et parce qu'il comprit que les sentiments de mon cœur trouvaient leur écho dans un cœur digne et haut placé.

Ainsi tous deux nous remontions le cours de l'étrange passé. . . . .

Qu'ajouterai-je, alors que parvenu au terme du terrestre voyage, chargé d'ans, couronné de maints titres d'honneur attachés à mon nom par les mérites éclatants de mes pieux fils, il m'a été donné de connaître toutes les douces joies, après avoir connu toutes les amères tristesses ?...

Trois ans s'étaient écoulés depuis l'heure où Té-Ming, le chef des rebelles, nous avait quittés pour accomplir sa tâche réparatrice, et ma mère et moi nous attendions avec une impatience toujours plus vive que Tsing-Sin, mon père, revînt partager notre affection.

Un jour nous fut remis ce message par un jeune montagnard du Sa-Tchouen :

« Fils béni, gloire de mon nom, sainte épouse, « âme de mon âme, je vais mourir, je serai mort « quand vous lirez cet adieu de votre malheureux « père, de votre malheureux époux. En vous quit- « tant, j'avais dit que Tsing-Sin vous retrouverait « sans doute. Mais Tsing-Sin avait compté sans la « justice céleste, qui sait à certain jour établir et « faire parler son redoutable tribunal dans le cœur « de l'homme. Tsing-Sin avait compté sans les « spectacles de désolation et de misère, qu'il allait « voir en regagnant la montagne, et qui était l'œu- « vre de ses folles colères, de son désespoir in- « sensé. Quand il s'est retrouvé dans la solitude « face à face avec ses fautes, écrasé, anéanti sous « l'immense grandeur de ses crimes, il a compris « qu'il ne pouvait plus désirer de vivre que pour « appartenir tout entier aux épouvantes vengeresses « du remords, aux impuissantes lamentations du « repentir. Heureuse, ô toi, qui, douce et faible, « as su dans la douleur ne connaître que l'espé- « rance ! maudit, moi, qui fort et cruel, et sans la « trouver jamais, n'ai demandé la consolation « qu'aux folles colères, aux vengeances insensées ! « Heureuse, toi, qui as su souffrir et pleurer seule ;



Mengli, dessin de Scott.

« maudit, moi, qui ai voulu voir les larmes, les « souffrances de la multitude innocente ! Trois ans « j'ai connu le supplice de l'âme navrée. Trois ans « j'ai entendu une voix terrible crier en moi que je « serais toujours indigne des joies goûtées auprès « de vous. Les dieux sont-ils assez vengés ? La mort « va me prendre, est-ce pour le repos ? est-ce pour « la continuation du châtiment ? Aimez-vous, ô « vous que j'aime de toute la force de mes purs « souvenirs. Quoi qu'il advienne, oh ! gardez, gardez « toujours la force d'espérer ! Adorez les dieux « bons par une vie de bonté ! Craignez les dieux « punisseurs ! »

Ma mère et moi, nous sommes allés recueillir pieusement les restes de celui qui ne fut coupable que par excès de tendresse et d'infortune. Elle dort maintenant près de lui, celle qu'il aima tant et dont il fut tant aimé.

Bientôt à leur côté, endormi du grand sommeil, je serai couché de la main et sous les larmes des miens, à qui j'ai toujours enseigné, comme science première, trésor perpétuel de douce joie et de noble félicité, qui devra se transmettre aux enfants de leurs enfants : LA PIÉTÉ FILIALE.

EUGÈNE MULLER.

ETUDES MORALES

LE MUET DE BRIDDES (1)

VI

LE MANUSCRIT

Madame Bernard était restée veuve et sans ressource aucune avec deux fils, dont le plus jeune encore au berceau. Pour les élever, elle s'était mise courageusement au travail, elle s'était faite presque servante jusqu'au jour où l'aîné, lui imposant un repos que commandait, d'ailleurs, la santé de sa mère, lui avait dit : « C'est à moi de gagner désormais, chacun son tour! »

Rien d'uni comme cette famille, rien de propre et de décent comme l'intérieur où vivait Madame Bernard. Si, pendant quelques semaines, elle s'était départie de sa surveillance à l'égard d'Henriot, c'était par charité chrétienne envers des voisins malades et malheureux. Bien qu'elle n'eût que l'obole de la veuve, elle la prodiguait. Ne lui restait-il plus rien à donner, elle se donnait elle-même. Elle était de celles-là qui font dire : Ce sont les pauvres qui donnent le plus.

L'arrivée de ses deux fils lui apportant un enfant blessé ne la surprit nullement. Elle ne vit que le front saignant encore, elle ne songea qu'à panser la blessure.

Un médecin fut appelé qui, heureusement, la déclara légère. En effet, le patient ne tarda pas à rouvrir les yeux, de grands yeux noirs, des yeux italiens. Du premier regard, il chercha, retrouva son compagnon, et lui sourit. Que d'amitié dans ce sourire!

Le pauvre muet riait et pleurait, ne pouvant témoigner autrement sa joie.

— Sont-ils intéressants tous les deux, dit madame Bernard. Le petit surtout... N'a-t-il pas l'air d'une fille?

Josette inclina la tête affirmativement.

— Bah! fit l'excellente femme, un déguisement!.. Pourquoi?

— Eh! fit Marcel qui avait deviné, tout simplement pour voyager d'une façon plus commode... C'est la coutume piémontaise, n'est-ce pas vrai?

Cette question s'adressait à Claude qui, du geste, répondit : « C'est bien cela. »

— Bonne mère? conclut Marcel, tu vois partout du roman.

— Du roman! répliqua-t-elle un peu piquée, tu m'accorderas bien que ceci ne se voit pas tous les jours... Une fillette en garçon... Un muet, et qui vous a tout l'air d'un prince travesti... Mais, regarde-le donc!... Ces manières distinguées, ces cheveux blonds, ces yeux bleus et si doux... Assurément, ce n'est pas un Italien...

— C'est un Français, dit Josette, et vous êtes si bons, que je vais tout vous apprendre...

— Il y a donc un secret!

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Oui...

Mais déjà Claude lui jetait une main sur les lèvres, comme pour l'empêcher de parler davantage.

— C'est juste! le médecin a prescrit le repos et le silence, dit madame Bernard en dépit de sa curiosité. Vous nous raconterez cela demain matin, ma mignonne. Il se fait tard, d'ailleurs, et je vais préparer le souper... Gageons qu'ils ont faim?

— Claude n'avait pas déjeuné, dit Josette.

— Pauvres petits! s'écria la compatissante veuve, je cours à mes fourneaux. Quant au gîte, un matelas par terre dans ce cabinet, voilà tout ce que je puis vous offrir...

— Oh! lui fut-il répondu, nous nous sommes souvent contentés d'un peu de paille ou de foin, à la belle étoile...

— Et tu n'avais pas peur, ma brave fillette?

— Il était là! fit-elle en désignant Claude.

Mais celui-ci, protestant du geste, fit comprendre que le protecteur ce n'était pas lui, c'était elle...

On les laissa seuls. Madame Bernard, active et soigneuse préparait le repas. Henriot, qui s'était dissimulé d'abord, la suivait de la cuisine à la salle à manger, s'efforçant d'attirer son attention. Elle ne paraissait pas même l'apercevoir. Il voulut l'embrasser, elle le repoussa. « Maman! maman!» fit-il d'un ton câlin. « Taisez-vous! l'interrompit-elle. Après toutes vos promesses, m'avoir encore trompée! Ah! le vilain enfant, il me fera mourir de chagrin! »

Elle venait de tomber assise, elle sanglotait.

Henriot, tout en larmes, se jeta à ses pieds.

— Ah!... m'man, pardon! Je suis un scélérat!.. Gronde-moi, bats-moi, mais ne pleure plus!... C'était la dernière fois, ma vraie parole d'honneur!... Tiens, pour m'en punir, je n'irai pas au spectacle avec mon frère, comme c'était convenu... Ah! j'espère qu'en voilà une pénitence... Embrasse-moi! pardonne-moi!... Je t'aime bien... Voyons!... mère.. une risette!

Marcel intervint :

— Ayons de l'indulgence! C'est un peu ma faute... J'y veillerai mieux désormais... Je me charge, pendant les vacances, de le remettre au courant... Embrasse-le, mère... et ton autre fils aussi...

Elle les réunit tous les deux dans une même étreinte... Mais, leur échappant tout à coup :

— Et la soupe qui se sauve dans le feu! s'écria-t-elle.

Un instant plus tard on s'attabla. Josette avait voulu se lever pour que Claude mangeât avec plus d'appétit. Elle se contenta d'un bouillon ; elle était faible encore, mais assurait que le lendemain il n'y paraîtrait plus. Henriot ne tarda pas à donner quelques signes d'inquiétude. Ses yeux se dirigeaient vers la pendule. « C'est l'heure du théâtre, lui dit enfin sa mère, allons! va... pars avec Marcel. » A vrai dire, elle n'était pas fâchée de rester seule avec ses deux jeunes hôtes. Tout en leur recommandant de ne pas se fatiguer par de trop longues

réponses, elle les interrogea. Etaient-ils frère et sœur?... D'où venaient-ils? pourquoi ce voyage? Quel était ce secret? Tour à tour ils satisfaisaient aux questions de la bonne dame, celle-ci par quelques phrases gracieusement tournées, celui-là, par des pantomimes expressives. En apprenant que c'était un enfant perdu, volé, madame Bernard ne dissimula pas son contentement. Ce roman, il y avait bien roman, comme elle l'avait pressenti! Depuis que la volonté de son fils lui imposait des loisirs, elle s'était abonnée au cabinet de lecture, elle était dans la lune de miel des péripéties imaginaires, et voilà que le hasard la gratifiait d'une belle et bonne réalité!

Cependant, Josette avait pâli, Claude luttait contre le sommeil. « Allez vous reposer, mes enfants! » leur dit elle. Quelle ne fut pas sa récompense! Un manuscrit lui fut confié. Ces quelques mots en avaient été comme la préface. « Lisez, madame... c'est notre histoire! »

Elle ne se fit pas prier. On comprend qu'il s'agissait de la confession dictée par Jean-Marie. Dès les premières lignes, Mme Bernard fut *empoignée*, comme on dit aujourd'hui. « Tant de revers! tant de malheurs! la mort de l'enfant, sa fosse creusée sous la neige, l'apparition de l'inconnu à minuit, la nuit de Noël 1819, tandis qu'au loin, dans la plaine, les ténèbres s'éclairaient d'un incendie. »

A ces derniers mots, la bonne dame fit une pause. « Où donc avait-elle lu cela? » Lu... Non pas! c'était arrivé! A cette même date, cette même nuit, l'usine Dalberg devenait la proie des flammes! On volait un enfant, un enfant du même âge!

— Si c'était...

— Pourquoi pas?

Elle reprit sa lecture, elle se remémora ce que lui avait raconté Marcel. Quel étrange rapport entre ces deux histoires! Comme elles se complétaient, s'expliquaient l'une par l'autre! Et cette rencontre? Le vrai dénouement d'un pareil drame!

Ainsi raisonnait Mme Bernard, toute émotionnée, toute perplexe. Elle ne dormait pas encore quand ses fils rentrèrent du théâtre; elle envoya bien vite Henriot se coucher, elle dit à Marcel en lui présentant l'écrit révélateur: « Lis à ton tour! » Ah! tu te moques de moi! Ah! tu m'accuses de voir partout du roman! Lorsque le bon Dieu daigne en faire, il n'y va pas par quatre chemins. C'est lui, c'est lui-même qui, sur la route, avait placé ce jeune muet... le fils de ton maître! Ne l'as-tu pas déjà compris? Ne le sens-tu pas comme moi? Hasard! diraient bien des gens... Moi, je dis: « Providence! »

En s'exprimant ainsi, la mère était triomphante. Elle ne doutait pas... Le fils, à son tour frappé du rapprochement, hésitait encore. « Prenons garde, dit-il, aux fausses apparences. Une déception serait trop cruelle. Il faut examiner, revoir d'abord le père, interroger les deux enfants. »

Il venait d'entr'ouvrir la porte du cabinet. Sa mère approchait la lampe, éclairant ainsi nos deux jeunes voyageurs. Adossés l'un à l'autre épaule contre épaule et la main dans la main, ils dormaient profondément.

— Ne les réveillons pas, dit Mme Bernard. A cette heure, du reste, que ferais-tu? Mieux vaut attendre à demain?

Le lendemain, quoique le fils et la mère se fussent levés à la première heure du jour, ils trouvèrent Claude et Josette déjà debout en les attendant pour prendre congé d'eux.

— Les oiseaux ne s'envolent-ils pas dès l'aube! expliqua Josette. Madame, ne vous inquiétez pas de ma blessure. J'en étais bien certaine, il n'y paraît plus.

En effet, bien qu'un peu pâle encore, elle semblait alerte et vaillante comme d'habitude. Ses grands yeux noirs, qui en disaient plus que des paroles, s'adressèrent tour à tour à Mme Bernard, à son fils?

— Merci! leur dit-elle, merci de toutes vos bontés. Notre histoire vous est présentement connue. Un instinct m'avertit que notre espoir ne sera pas trompé. Nous touchons au but, n'est-ce pas? Un dernier renseignement, s'il vous plaît?

— Je ferais mieux, répliqua Marcel, je vais moi-même vous conduire dans la maison que vous êtes venus chercher de si loin... Oui, je crois la connaître. Mais, répondez d'abord à quelques questions.

— Lesquelles? demandèrent-ils à la fois, chacun dans son langage.

— Quel était l'âge de Claude lorsqu'il fut remis à Jean-Marie?

— Environ trois ans.

— Etait-il déjà muet?

— Oui.

— Pensez-vous qu'il le soit de naissance?

— Non. M. le curé, qui s'y connaît, suppose que sa voix s'est comme brisée par le choc d'une grande peur... Une grande joie, croyait-il, la lui rendra peut-être un jour... Ah! j'ai souvent prié la madone pour qu'elle nous accorde la grâce de ce miracle!

— Autre question, reprit Marcel. Jean-Marie avait-il entrevu l'homme de la nuit de Noël?

— Il faisait trop noir! répondit Josette. Mon père se rappelait seulement, et ce n'est pas consigné dans l'écrin, que le ravisseur avait un accent allemand.

— Claude ne se rappelle-t-il pas le nom de son père?

— Vaguement. Dès qu'il sût écrire, il l'écrivit tel qu'avait dû le balbutier sa bouche enfantine.

— Dites un peu... Voyons?

— Albe... où Dalbe...

— Dalberg! acheva Marcel.

Claude jeta un cri. Son geste, son regard, tout son être disait: « Oui! oui! c'est bien le nom que gardait mon souvenir!

— Plus de doute! s'écria Mme Bernard.

— Venez! dit Marcel aux deux enfants, suivez-moi!

Puis à sa mère:

— Si tu tiens à savoir ce qui se sera passé, amène-moi tantôt Henri, que je devais faire travailler ce matin. Tu m'entends, dans quelques heures?

— Oh! plutôt avant qu'après! conclut la bonne dame, tu peux être sans crainte, nous ne serons pas en retard!

VII

TROP DE BONHEUR !

Par la traversée directe des buttes, il n'y avait, pour atteindre la grande usine, qu'une demi-heure environ de chemin.

Les deux jeunes protégés de Marcel eurent promptement franchi cette distance. Il les installa dans son bureau, et leur recommanda d'y attendre patiemment son retour. Puis, apprenant que M. Dalberg n'était pas encore descendu de son appartement, il y monta.

Pour bien comprendre ce qui va suivre, une courte description de la chambre à coucher du comte est nécessaire.

C'est une vaste et sombre pièce meublée comme au temps de Louis XIII. D'un côté, l'alcove, fermée par des rideaux épais; de l'autre, une vieille armoire de chêne, richement sculptée. On y remarque, comme support entre les panneaux, un fantastique griffon, aux yeux saillants et brillants, des yeux d'émail vert.

Une lourde table à pieds tordus, encombrée de paperasses et de livres, occupe le centre. Les murs sont tapissés en cuir de Cordoue. On y voit suspendus, d'un côté, la vierge, d'après Murillo, de l'autre, un christ d'ivoire. Entre les deux fenêtres, largement ouvertes à la brise matinale et par lesquelles



Les enfants endormis, dessin de Scott.

arrivent les premiers rayons du soleil, le portrait en pieds, de grandeur naturelle, d'une jeune femme admirablement belle, belle surtout du charme de la bonté. C'est la morte assassinée, c'est la comtesse d'Alberg.

La pendule, superbe Niobé de bronze, vient de sonner cinq heures. A ce bruit, le vieillard assis devant la table, redresse la tête. Une lampe carcel qui brûle à blanc auprès de lui, atteste qu'il s'est levé avant le jour. Ses regards se sont tournés vers le portrait :

— Chère femme ! dit-il, quand donc serons-nous réunis !

Après un silence qui fut une prière à l'image du Christ :

— Vivre ! reprit-il, à quoi bon vivre, mon Dieu ! quand on a perdu tout ce qui charmait la vie ! Est-ce que je vis, d'ailleurs ! Ma pensée, mon cœur, sont avec eux ! Il ne reste de moi qu'un fantôme... une statue... Je suis comme cette Niobé d'airain qui pleure éternellement ses bien-aimés.

Il fit quelques pas, s'arrêta devant la toile où la vierge-mère souriait à l'enfant Jésus.

— Un enfant ! murmura-t-il, c'est la joie ! c'est le bonheur ! Quoi de plus adorable ! quoi de plus divin ! Grande et bénie soit la religion qui nous agenouille devant un enfant !

Le bruit de la porte qui s'ouvrait doucement le réveilla comme d'un songe.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il au vieux serviteur

qui venait de paraître. Je croyais vous avoir défendu, Jérôme.

— Excusez-moi, interrompit celui-ci, il y a là quelqu'un, M. Marcel, qui insiste pour vous parler à l'instant...

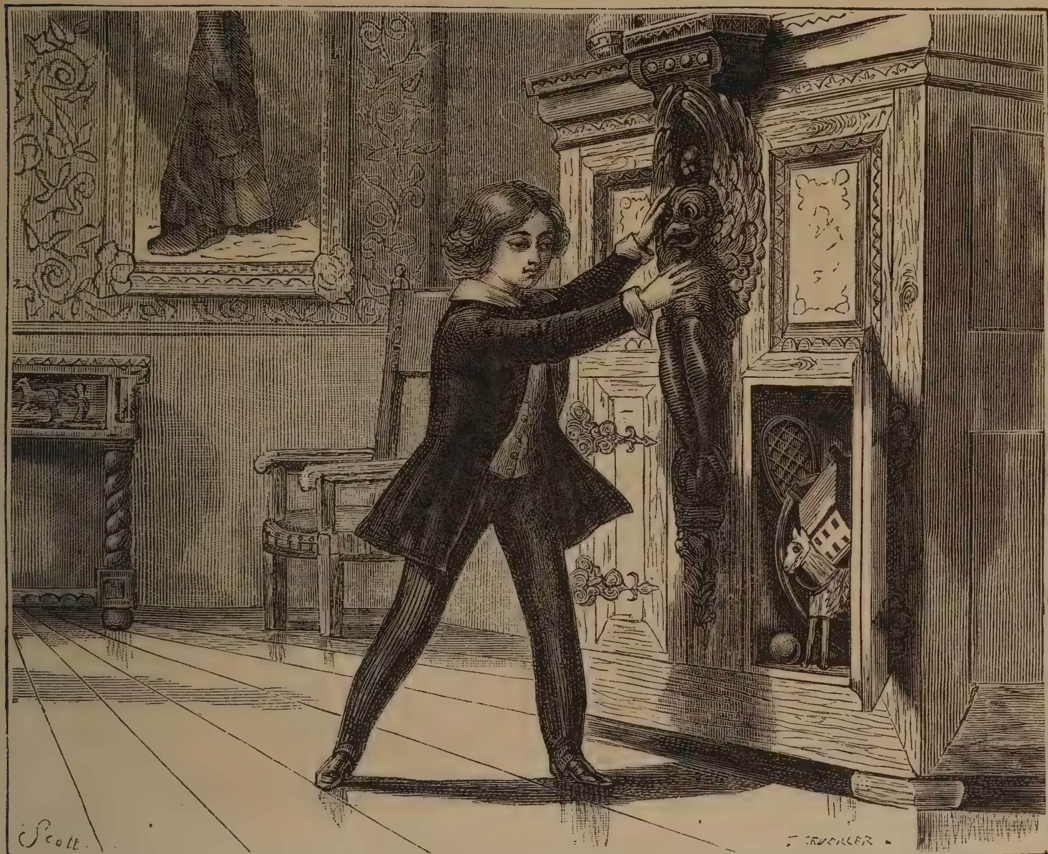
— Marcel ! fit le comte étonné... Marcel à cette heure, ici... Ça ne peut être que pour un motif grave...

— Très grave, en effet, dit le contre-maître en se hasardant à son tour sur le seuil. Pardon... pardon, M. le Comte, de pénétrer dans ce sanctuaire où vous ne m'avez que rarement admis... Je vous apporte une heureuse nouvelle, une de ces joies qui ne s'attardent pas même de quelques minutes...

— Une joie ! fit amèrement le vieillard, oubliez-vous que vous parlez à celui qui n'a plus d'espoir?...

— Si fait ! répliqua le jeune homme, ne m'aviez-vous pas fait l'honneur de me dire que votre fils n'avait pas péri, comme sa mère, dans l'incendie de cette maison... que certains indices permettaient de croire qu'il existait encore..?

— Vous ai-je bien dit cela, Marcel ? En tout cas, c'est la vérité .. Oui ! je me laisse parfois reprendre



Les jouets, dessin de Scott.

à ce rêve... Je me figure qu'il m'est rendu, que je le sens revenir... Illusion ! Folie !

— Et, fit en hésitant Marcel, et si c'était un avertissement du ciel ?

— Du ciel ! que dites-vous ? que venez-vous m'apprendre ? s'écria le pauvre père déjà tout palpitant d'angoisse. Cette impatience que je n'avais pas remarquée tout d'abord, ces larmes que je vois briller dans vos yeux...

Marcel, effectivement, se contenait à peine. Il hésitait, il tremblait, sachant que toute émotion violente, dans l'état de santé du vieillard, était formellement interdite et pouvait lui devenir fatale.

— M. le Comte, balbutia-t-il, du calme!.. restez maître de vous-même! J'appréhende encore une erreur. Ne soupçonniez-vous pas quelqu'un?... Votre neveu, qui fut tué plus tard en duel et mourut entre vos bras sans que Dieu lui ait permis d'achever la révélation de ses crimes ?

— Oui ! oui, répondit le vieillard, c'était l'indigne fils d'un frère émigré, mort en Allemagne. Il y avait été élevé lui-même.

— Et, permettez-moi cette dernière question, M. le Comte, sans doute, il parlait notre langue avec un accent allemand...

— Très prononcé.

Marcel ne put retenir un cri de joie. A son tour, comme madame Bernard, il murmura : « Plus de doute ! » Puis, remettant au vieillard la lettre de Jean-Marie :

— Lisez ! poursuivit-il. La date, les faits, la preuve, tout est là... J'ai rencontré l'enfant... je vais le chercher... je vous l'amène.

Il disparut en courant. D'une main tremblante, le père s'était emparé de l'écrit. Il en achevait la lecture lorsque Claude entra, suivi de Josette, à distance, et qui s'écartait discrètement dans l'ombre.

Marcel avait bondi vers son maître. Il le soutenait, il l'encourageait, il lui disait, non moins éperdu que lui-même :

— Soyez calme ! soyez fort !... Ne parlez pas ! Laissez-le se reconnaître ! Ne dirait-on pas que tout un monde de réminiscences se réveille en lui ?

Effectivement, très ému déjà par l'avertissement qu'il avait reçu, Claude ne voyait encore que les choses, mais elles l'impressionnaient étrangement. A chaque pas, c'était une nouvelle surprise. Son esprit, tout son être semblait captivé, enivré par l'aspect de cette chambre, de ces tentures, de ces meubles, témoins des premiers pas, des premiers jeux de son enfance. Il les regardait tour à tour, allant de l'un à l'autre, les touchant, leur souriant, comme à d'anciens amis retrouvés tout à coup. Le léger brouillard, le voile, qui jusqu'alors avait obscurci son intelligence, se déchirait, s'évanouissait dissipé par le souvenir. Le souvenir le transfigurait, le grandissait. C'était maintenant un noble et bel adolescent. Il paraissait avoir deux ou trois ans de plus que son âge.

La parole seule lui manquait encore. « C'est l'effroi de la nuit de Noël qui l'a rendu muet, expliquait tout bas Marcel, l'effet contraire doit se produire... On l'a prédit. Attendons ! »

Cette espérance, Claude la justifiait. Déjà des sons mieux articulés s'échappaient de ses lèvres, à mesure que l'exaltation croissait en lui. Sa respiration haletante, son geste, ses regards attestèrent qu'il reconnaissait la Sainte Famille... le Christ d'ivoire. Puis, soudainement, au milieu d'un sanglot qui se brisa dans sa gorge, il fut pris d'un éclat de rire éclatant, strident, un fou rire.

Il venait d'apercevoir la vielle armoire de chêne et le griffon aux yeux verts.

Il y courut et, sans hésiter, sa main appuya sur les paupières du monstre.

Deux tiroirs, par la détente d'un ressort caché, s'ouvrirent aussitôt.

Dans cette cachette, depuis dix ans refermée pour la dernière fois, les jouets de l'enfant que le comte avait perdu.

Claude les prit, les agita, les baisa, tout en continuant de rire aux éclats, de pleurer à chaudes larmes.

Cette dernière preuve avait convaincu le père. Il écarta Marcel, il s'avança vers Claude en lui tendant les bras, en lui criant :

— Georges ! Georges ! mon enfant ! Mon Georges bien-aimé !

A ce nom, Claude avait été comme frappé au cœur.

Les yeux démesurément ouverts, il regardait celui qui venait de l'appeler, qui l'appelait encore ainsi. Il tremblait, il frissonnait ainsi qu'un jeune arbre secoué par le vent. Ses mains convulsives se portaient à sa bouche, à sa gorge comme pour en arracher les dernières entraves. A la fin, bondissant dans les bras du comte d'Alberg :

— Père ! cria-t-il distinctement, ah ! père. Mon père !

Puis, dans l'étreinte même et tout stupéfait, ravi d'entendre sa voix :

— Ah ! fit-il, j'ai parlé !

Josette, toujours à l'écart, joignait les mains et remerciait Dieu.

— Oui, disait le comte, plus de silence ! plus de tristesse... Mais que cherches-tu donc? Que te manque-t-il encore ?

Marcel l'avait deviné. Rapprochant la lampe du panneau jusqu'où n'arrivait pas suffisamment la lumière du jour, il éclaira tout à coup le portrait de la comtesse.

— Ma mère ! s'écria Georges avec un élan de triomphe et d'amour. Là !... Là !... c'est ma mère !

— Monsieur le comte ! répétait une fois de plus Marcel, calmez-vous... prenez garde... C'est par trop d'émotions...

Le vieillard avait chancelé ; il retombait assis, mais ayant toujours entre les bras, sur son cœur, le fils qu'il retrouvait enfin, son cher et beau Georges, Georges d'Alberg, qui, maintenant agenouillé devant lui, recevait et lui rendait ses caresses.

— Ah ! balbutiait l'heureux père, on ne meurt pas de joie ! Cet instant rachète dix années de douleurs ! Dieu, Dieu bon, m'a rendu mon enfant, et, par un second miracle, il lui permet de m'appeler son père ! Oui, oui, appelle-moi ton père !... Encore ! toujours ! Marcel, ah ! comment m'acquitter envers vous ! Ne disiez-vous pas que j'en pouvais mourir ! Mourir ? Ah ! mon Dieu ! que se passe-t-il en moi ? Mes yeux se voilent... Mon cœur s'arrête... J'étouffe... Ah !

Il s'était évanoui.

Les soins empressés de Marcel et de Josette, qui reparaissait aussitôt qu'elle pouvait se rendre utile, le rappelèrent à la vie.

Il rouvrit les yeux, chercha, retrouva son fils.

— Ah ! cette fois je n'ai donc pas rêvé ! dit-il. Puis, avec un croissant effroi :

— Mais si la mort m'avait surpris ! J'ai demandé si souvent à Dieu de te revoir, de t'embrasser... et puis de mourir après !... S'il allait m'exaucer avant que je n'aie pû te reconnaître et t'assurer mon nom, mon héritage ! Oh ! je me rappelle... Ce testament ! J'avais fait un testament... Il est chez le notaire, qui avait reçu mes instructions... Jérôme ! Jérôme !

Il avait déjà sonné.

Le vieux serviteur entra.

— Jérôme, commanda son maître, fais atteler. Cours chez mon notaire. A cette heure, il ne sera pas encore sorti. Ramène-le sans perdre une minute... A l'instant ! Je t'en supplie, va !

Marcel suivit Jérôme dans l'antichambre, et lui dit tout bas :

— Avertissez en passant son médecin !... Qu'il vienne !... Cette rude secousse, cette exaltation n'est pas sans danger pour votre maître... Je me sou-

viens!... J'ai peur!... Avez-vous remarqué comme il est pâle?

Pendant ce temps-là, Claude, ou plutôt Georges, avait retenu Josette; il la présentait à son père, il lui disait le dévouement, l'amitié ds l'humble fillette. « Sans elle, lui disait-il, je ne serais pas revenu.. C'est ma sœur! »

— Oui! répondit le comte dont la voix s'oppressait de plus en plus, oui... elle sera ma fille! Vous êtes tous les deux mes enfants, mes chers enfants!

Il les avait réunis dans ses bras, formant avec eux un groupe où pendant quelques instants, on n'entendit plus qu'un bruit confus de baisers, de joyeux sanglots, de folles tendresses.

Tout à coup, il se fit un silence. Les deux enfants s'éloignaient, s'écartaient, regardant avec inquiétude le vieillard qui ne parlait plus, qui ne bougeait plus.

Renversé dans son fauteuil, la tête en arrière, les paupières closes, les lèvres immobiles, le visage blémissant et le corps inerte, il semblait engourdi, endormi, mais d'un étrange sommeil.

Le contre-maître, qui venait de rentrer, s'approcha de lui vivement. Pas de mouvement. Il l'appela. Pas de réponse!... Une oscillation générale fut le résultat qu'il obtint par une légère secousse des épaules... Le bras, de même soulevé, retomba de même... Les deux mains se refroidissaient déjà... Déjà la rigidité d'un cadavre!

VIII

LE TESTAMENT

Il est des situations qu'il faut renoncer à décrire. Après une aussi grande joie, tant d'épouvante, un pareil malheur!

On avait couru dans les alentours, cherchant le premier médecin venu. Un jeune officier de santé se présenta. Examen rapide et silencieux... L'attitude embarrassée, négative... « Est-ce une paralysie? demandait éperdument Marcel, l'apoplexie...? Mais saignez-le!... Faites au moins quelque chose! » Il lui fut répondu : « Monsieur le comte d'Alberg est mort! »

Georges, dont les perplexités jusqu'alors avaient tenu du délire, Georges fit entendre un cri de désespoir, et tomba comme frappé du même coup. Tandis que Josette s'empressait à le secourir, Marcel profita de l'évanouissement du fils pour faire porter le père sur le lit, dont il ferma les rideaux. Il y eut un silence, une sorte de trêve. En l'absence de tout parent, de tout ami du défunt, c'était au contre-maître que le poids de la situation incombait dans toute sa gravité, dans toutes ses conséquences. Il y songeait, se rappelant les recommandations du comte.

Déjà la triste nouvelle s'était répandue au dehors. Neuf heures sonnèrent. On sortit des ateliers. Une sourde rumeur monta des cours où se groupaient les ouvriers, indécis, tristes et respectueux. Une demi-heure s'était écoulée. Georges ne reprenait pas encore connaissance. Quels ordres donner? Quelles mesures prendre? Au moment où Marcel se posait cette question, il aperçut, à l'entrée de la chambre, son jeune frère Henriot, précédant madame Bernard. Sur son visage, on lisait qu'elle avait tout appris. « Ma mère, dit-il en montrant l'alcôve, je vous le confie! » Et pour épargner un trop pénible réveil au pauvre enfant qui redevenait si cruellement orphelin, il le prit dans ses bras et l'emporta dans son bureau, faisant signe à l'officier de santé, à Josette de l'y suivre. Quand l'enfant se ranimerait, on tâcherait d'amortir le nouveau coup qu'il allait recevoir, on le tromperait par une fausse lueur d'espérance, on ménagerait sa douleur.

Quelques instants après, Jérôme arriva, ramenant le notaire.

— Ah! Monsieur, dit Marcel, vous arrivez trop tard!

L'explication de ces paroles lui fut aussitôt donnée. C'était un ami du défunt; son affliction se traduisit par de sincères regrets.

— Il ne nous reste plus, dit-il, qu'à remplir les dernières volontés dont je suis dépositaire... J'apportais le testament, je dois en donner lecture immédiatement à ses ouvriers réunis pour l'entendre.

— Je sais, répliqua le contre-maître, il me l'avait dit. On va tout disposer en conséquence.

— Bien, fit le notaire, je monte un instant chez lui. Je veux une dernière fois le revoir. Une visite, d'ailleurs, m'est possible aux environs. Quand tout sera-t-il prêt?

— Dans une heure.

. . . .

En haut, dans la chambre mortuaire, Madame Bernard s'apprêtait à remplir la mission que lui avait imposée son fils. L'autre, Henriot, courait vers l'église afin d'y demander un prêtre, des sœurs gardiennes, des cierges, de l'eau bénite. Elle avait en attendant, écarté les rideaux du lit. C'était une pieuse femme; elle avait déjà subi cette même épreuve à la mort du père de ses enfants, elle savait par Marcel toute la bienveillance dont l'honorait le comte d'Alberg. Ses paupières restaient entr'ouvertes, elle les referma, quelque peu surprise d'y rencontrer une certaine tiédeur. Elle avait tout remis en ordre dans la chambre et dans l'alcôve, elle venait de s'agenouiller au chevet du lit, quand le notaire entra.

Il vint regarder le mort, et le regarda longuement. « Adieu! au revoir! » murmura-t-il avec le geste du vieillard saluant une dernière fois l'ami du même âge, qui le précède sur la route inconnue de cet autre monde où l'on se retrouve.

Et tout attristé, tout pensif, il se retira.

Quelques minutes plus tard, Henriot reparut, marchant sur la pointe des pieds.

— On va venir, murmura-t-il.

Puis, remarquant que les tentures ne masquaient plus le cadavre :

— Ah! maintenant, on peut voir?

— Prie d'abord! commanda sa mère en le contraignant à s'agenouiller auprès d'elle.

On le sait, notre gamin n'était guère patient. Il ne tarda pas à redresser la tête, à se tenir debout, satisfaisant enfin sa curiosité, mais avec la puérile appréhension d'une certaine terreur.

— Brrr! fit-il tout bas, ça donne le frisson de regarder un mort! Celui-là, cependant, n'a rien

d'effrayant. On dirait qu'il dort... qu'il sourit... qu'il va parler...

Henriot se grandissait, se penchait, de plus en plus rassuré. Tout à coup, il se rejeta en arrière avec ce cri d'épouvante :

— Il a remué! Je l'ai vu, mère... il a remué les lèvres et...

— Es-tu fou! interrompit-elle, voici du monde...

C'était le médecin habituel, un des princes de la science, que Marcel avait fait avertir en même temps que le notaire. Il arrivait enfin, suivi de l'officier de santé qui, obséquieusement, lui soumettait son rapport.

Le docteur écoutait à peine. Sa physionomie avait l'air de dire : « Assez! je connais mon malade! » A peine le regarda-t-il, en haussant légèrement l'épaule. Il passa dans la ruelle, il y trouva deux flacons remplis sans doute d'après son ordonnance, et faisant respirer l'un, frottant les tempes avec l'autre, sûr de son fait, il articulait magistralement des mots latins, parmi lesquels quelques expressions françaises : « Syncope... catalepsie... c'est avec ces cas bizarres qu'on a fabriqué de tout temps, en tout lieu, des miracles! » L'ébahissement de son jeune confrère avait pour digne pendant celui de Mme Bernard. « Ah ça! mais, pensait-elle, en voilà du roman! »

. . . .

A l'étage inférieur, dans le bureau de Marcel, Georges avait enfin repris connaissance... Il interrogea ceux qui l'entouraient. « Courage! » murmura Josette. Et, sans croire si bien dire, elle se permit d'ajouter : « Peut-être qu'il en reviendra... espère! » Claude s'écria : « Je veux le revoir! » L'ami Marcel y mit son veto. « Plus tard! déclara-t-il, quand votre vue ne sera plus un danger pour lui... D'ailleurs, assurément, nous avons à remplir un devoir... C'était sa volonté... la volonté de votre père! »

Le fils du comte n'insista plus, il se laissa conduire sous le vaste hangar, où tout se trouvait disposé pour la lecture du testament.

Tous les ouvriers étaient là, recueillis et dignes. Plus digne encore, le notaire, s'installant à la place d'honneur qui lui était destinée. Il allait briser le cachet noir.

Marcel intervint.

— Permettez! dit-il, permettez-moi d'abord quelques mots... Avant de recevoir le coup mortel, notre bien aimé, notre bien regretté patron, M. le comte d'Alberg avait reconnu comme son fils légitime et légitime héritier, le jeune homme que voici, Georges d'Alberg... Seul, j'en fus témoin; je l'affirme sur l'honneur et proteste d'avance contre toutes dispositions faites, alors que cet enfant passait pour mort, et qui tendraient à le dépouiller du bien de son père.

Au milieu du chuchotement qui se propageait parmi l'assistance, le notaire, avec un singulier sourire, ouvrait gravement l'enveloppe.

Il déplia l'écrit, il lut à haute voix :

. . . .

Ceci est mon testament.

« A la charge par lui de me remplacer auprès de mes ouvriers, et de remplir à leurs égards les conditions stipulées plus bas, j'institue comme légataire unique, universel... Marcel Bernard, mon contre-maître.

. . . .

Un applaudissement unanime éclata. Tous les visages s'étaient épanouis, tous les yeux brillaient, tous les cœurs étaient contents.

Le notaire, dont le sourire s'était accentué, regardait en dessous l'héritier. Qu'allait-il faire?

Il s'agissait d'une fortune de plusieurs millions. Marcel n'avait pu se défendre d'un cri de surprise et d'orgueil, trahissant cette pensée : « Me voilà riche! »

Mais, calmant les autres et se calmant aussi lui-même :

— Cet héritage, dit-il d'une voix ferme et résolue, je ne l'accepte pas... je suis heureux de le restituer à qui de droit, à Georges d'Alberg, au fils du comte... Si son jeune âge ne le permet pas encore nous attendrons, mais il n'y perdra rien... Je ne suis et ne veux être que son tuteur, le dépositaire de son patrimoine... Quant aux ouvriers, quant à vous, mes amis, mes camarades, rien de changé... Ce testament s'exécutera... Je crois remplir ainsi les intentions de notre maître, et que, s'il me voit de là haut, s'il peut m'entendre, il sera content de moi!

Il y eut une acclamation d'enthousiasme. Puis, au milieu du silence qui se produisit tout à coup, cette réponse qui l'expliquait du reste :

— Oui, Marcel, je suis content, je t'avais bien jugé comme le plus honnête homme qui soit au monde.

Quelle était donc cette voix qui parlait ainsi? Marcel se retourna vivement. Le comte d'Alberg était derrière lui, vivant, souriant, ayant à ses côtés le docteur et Mme Bernard, qui vint embrasser son fils et lui dit :

— Ah! je suis fière de toi, Marcel!

IX

EXPLICATIONS

Le docteur prit d'abord la parole. Ce n'était pas la première fois que ressuscitait ainsi son malade, à la suite de syncopes cataleptiques affectant toutes les apparences de la mort. Un affaiblissement général, la nervosité, l'insomnie, le chagrin surtout, telles étaient les causes du mal. Le remède était retrouvé; ce serait la guérison, c'était le bonheur.

Quant au testament, l'explication ne se fit pas davantage attendre. Le comte avait voulu réaliser après sa mort les généreuses idées de Marcel; ils les réaliseraient ensemble de son vivant, Marcel allait devenir son associé; plus tard il serait celui de Georges.

La reconstitution de l'état civil du jeune vicomte d'Alberg réclama plus de formalités. Mais les preuves étaient là, évidentes, irréfutables. On retrouva même au bagne de Brest, où d'autres méfaits l'avaient conduit, un complice du neveu criminel qui, pour s'assurer l'héritage de son oncle, n'avait pas reculé devant l'incendie de l'usine et l'assassinat de la comtesse. Sans le duel à la suite duquel il avait succombé trop promptement pour que le remords lui permît une révélation complète,

le comte, à son tour serait devenu sa victime. C'était lui-même qui avait été le ravisseur de l'enfant, avec l'intention, sans doute, de le jeter dans quelque carrière, mais qui, grâce à la rencontre inattendue de Jean-Marie et de sa femme, s'en était débarrassé d'une façon moins cruelle. Les dernières traces de tant de malheurs s'effacèrent en même temps.

Le père recouvra la santé, comme une seconde jeunesse; le fils, non-seulement la parole, mais encore toute la plénitude de ses autres facultés. Henriot fut son premier compagnon d'études et plus tard, au collège, le meilleur de ses amis. Marcel demeurait maintenant à l'usine, dans une aile de la maison du maître. On y vivait tous ensemble, et Madame Bernard en avait l'administration générale.

Cette sorte d'intendance ne lui laissant plus de loisirs, elle ne lisait plus de romans. « Mais, disait-elle, depuis que j'en ai *vu* un, de mes deux yeux vu, les autres ne m'intéresseraient guère! »

Et Josette? va-t-on demander. La brave fillette



Georges et Josette, dessin de Scott.

avait accompli sa tâche; elle voulut tout simplement retourner au pays, dans sa maison de Briddes, que lui gardait tante Agathe. Mais personne n'entendit de cette oreille-là. Georges, ou plutôt Claude, se montrait consterné, désespéré.

— Quoi! tu me quitterais, Josette!

Elle en paraissait toute chagrine aussi. De grosses larmes perlaient dans ses grands yeux noirs.

— Ah! j'en souffrirai dûrement, monsieur le vicomte, allez! mais dans ce bas monde, comme dit notre curé, chacun son rang! Je ne suis qu'une pauvre petite savoyarde, moi... une paysanne!

Le comte la regardait avec une paternelle satisfaction.

— Eh! mon enfant, lui dit-il, pourquoi ne deviendrais-tu pas autre chose!

Il lui fit donner, bon gré malgré, l'éducation, le vêtement d'une demoiselle. Elle se montra tout de suite à l'aise et vraiment des plus gentilles sous ce nouvel aspect. Quant aux leçons, ses progrès furent surprenants.

— Mais c'est elle la plus savante de nous trois! répétait souvent Henriot

Josette ne s'en montrait pas plus glorieuse.

— A quoi bon m'en apprendre tant? dit-elle un jour, qui sait! ce sera peut-être mon malheur!

Etait-ce un pressentiment?

Quelques années s'écoulèrent ainsi. On étudiait

de concert, ou du moins à peu près. Dans ce trio, le frère de Marcel jetait la note gaie. La réciproque affection des deux autres ne faisait que croître avec eux, toujours aussi vive, aussi tendre.

Henriot s'en moquait.

— Ne ressemblent-ils pas, disait-il, à ces petites perruches qui ne vivent que deux par deux et qu'on appelle des inséparables !

Hélas ! l'heure de la séparation approchait. Le collège réclamait Georges. On pleura.

— Eh ! fit le père, est-ce que je ne me prive pas aussi, et de tous mes enfants à la fois !

Josette entrait au couvent. Quels transports lorsqu'on se retrouvait aux vacances. Ah ! Josette !... Ah ! monsieur Georges !... Appelle-moi donc Claude ! Claude pour toi !... Toujours Claude !

Et l'on reparlait du passé, de l'enfance au village. On chantait les airs de la montagne. Un peu plus il eut repris sa musette ; elle son tambourin. Mais non, c'était maintenant une vraie musicienne, une demoiselle accomplie, des plus charmantes. Les jeux, les entretiens, les épanchements, tout se transformait comme les personnes. Plus de familiarités enfantines, moins de caresses et d'abandon. Parfois même une pointe de mélancolie, des yeux baissés, un soupir. Dame ! Georges vient d'atteindre sa majorité, Josette a dix-sept ans, dit-sept printemps. C'est le printemps même !

L'été suivant, un commencement d'asthme nécessita pour le comte une saison au Mont-Dore. Vous connaissez, au moins de réputation, cette partie de l'Auvergne, cette station par excellence de nos eaux françaises. Là, point de caravensérails à fracas, comme ceux de Vichy ; des hôtels petits et moyens, sans grand luxe, mais suffisamment confortables, et qui forment presque autant de cercles où l'on vit presque en famille, dans une honnête intimité, souvent des plus agréables. Le comte d'Alberg et ses deux enfants, — il ne les appelait qu'ainsi, — avaient eu la bonne fortune de trouver place dans ce délicieux chalet si bien nommé Mont-Joli. Presque chaque soir, on pianotait, on dansait au salon. Mademoiselle d'Alberg, — il s'agit de Josette, — obtint un véritable succès. Ce fut à qui l'inviterait, la complimenterait. Que de distinction ! que de talents ! quelle grâce ! Et si modeste ! et si jolie ! Déjà quelques mamans, en quête d'une belle fille et d'une dot idem, s'étaient renseignées. Les prétendus ne manqueraient pas !

Avec un enjouement ingénu, sans y attacher d'importance, elle recevait tous ces hommages. Ils exaspéraient Georges. Son père l'observait. « Sais-tu bien, lui dit-il un soir avec ce sourire que nous avons déjà remarqué sur ses lèvres, sais-tu qu'il sera bientôt temps de marier ta sœur ? » — Ma sœur ! la marier ! Avec qui donc ? — Mais avec celui qu'elle choisira... tiens ! par exemple, ton camarade Henriot... — Henriot ! Je le haïrais !

Georges venait de se trahir, surtout vis-à-vis de lui-même. C'était une de ces franches et loyales natures qui ne gardent rien sur le cœur. Dès le lendemain matin, seul avec Josette, il eut toute une explication.

— Notre père veut te marier.

— Me marier ! jamais !

— Pas même avec moi ?

— Avec toi moins qu'avec tout autre, Georges.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous êtes riche, monsieur le vicomte, et que je ne suis qu'une pauvre fille.

— Ah ! interrompit-il, tu ne raisonnais pas ainsi, quand c'était toi la plus riche !

— Nous étions des enfants alors ! répondit-elle, et tu n'étais que Claude ! Depuis lors j'ai reçu vos bienfaits. Je vous dois tout... je ne serai pas une ingrate !

— Une ingrate, toi !

— Oui, pareille ambition de ma part affligerait ton père.

— Qu'en sais-tu ? Si je lui avouais que mon bonheur est là... que je t'aime.

— Ah ! voilà ce que je craignais ! fit-elle douloureusement. Georges, ne parle pas ainsi ! Vivons comme par le passé ! Ne vois en moi que ta sœur ! A cette condition, je ne te quitterai jamais. Tu épouseras une femme digne de toi. Je serai ton amie... j'élèverai vos enfants.

Elle avait trop présumé de son courage. Elle ne put continuer, elle se détourna pour essuyer une larme.

— Josette ! s'écria-t-il, ah ! tu vois bien que...

— Tais-toi ! interrompit-elle en lui jetant une main sur les lèvres, tais-toi, Georges, et ne me contrains pas à vous fuir. J'avais prévu cette épreuve. Apprends-le : j'ai consulté le bon vieux curé de chez nous. Il m'a dicté mon devoir.

— Ton devoir ?

— Ne m'interroge pas davantage. Epargne moi. Ne reparlons jamais de cela ! Plus un mot, surtout à monsieur le comte. J'en exige la promesse... un serment... Georges, je t'en supplie...je le veux !

L'accent qu'elle venait de prendre avait une telle autorité, témoignait tant de désespoir et tant de résolution, qu'il dût prendre cet engagement.

Mais il y manqua. Le soir même, en rentrant chez elle, Josette trouva sur son prie-dieu le billet suivant :

« J'ai tout dit... Mon père demande à réfléchir... Espérance !... »

A l'aube du lendemain, la fenêtre de la jeune fille ne s'ouvrit pas ainsi que d'habitude. Georges attendit une heure, deux heures. Rien ! De plus en plus anxieux, il monte, il frappe... Pas de réponse ! Il enfonce la porte de la chambre... elle était vide !

A la place où la veille il avait déposé son billet, au bas du billet même, cette réponse :

« Georges, oublie-moi. Encore une fois merci de vos bontés, monsieur le comte. On ne me laissait plus qu'un seul moyen d'en rester digne... Adieu ! »

Vous comprenez que le père dejeuna seul ce matin-là. Le fils n'avait fait qu'un bond jusqu'aux divers bureaux des voitures, faisant le service du Mont-Dore.

Au départ de onze heures du soir, une jeune fille, sans bagages, avait pris la troisième place du coupé qui restait vacante. Son signalement se rapportait à celui de Josette.

Un instant plus tard, Georges était à cheval et partait au galop.

Au relai de Randanne, il rencontra la diligence qui remontait de Clermont. Il interrogea le conducteur.

La jeune voyageuse de la veille s'était fait conduire directement au chemin de fer, elle était partie par le premier train. Dans quelle direction ? Personne ne le savait.

Georges s'en revint au Mont-Dore. Il n'avait pas prévenu son père, il tomba dans ses bras. Le comte avait lu le billet de Josette et, par conséquent tout deviné.

— C'est une preuve, dit-il, de la générosité de ses sentiments, de la noblesse de son cœur. Allons! ne te désespère pas, je te la donne.

— Mais elle ne m'aime pas, mon père!

— Si fait! Vois donc comme sa main tremblait en écrivant cet adieu... Et là, dans le coin de ce papier bleuté, la trace d'une larme.

— Où la retrouver, maintenant?

— Eh! parbleu, à Briddes, dans sa maison, auprès de la tante Agathe. Nous y irons l'y rechercher, voilà tout.

Le fils se jeta au cou de son père, avec ces cris :

— Partons!

— Tu me permettras bien d'achever mon traitement. Que diable! il n'y a pas péril en la demeure ! Il ne s'agit plus que de quelques jours.

Au gré de l'impatience de notre amoureux, ces jours parurent longs comme des années.

— Encore, dit-il la veille du départ, si nous étions certains qu'elle est là-bas ?

— Je le suis. Le curé de Briddes m'a répondu...

— Vous lui aviez donc écrit ?

— Parbleu ! Mais il m'en gardera le secret. Notre chère fugitive mérite cette leçon. Elle doit se croire oubliée. J'exige que tu ne la détrompes pas. C'est la condition que je mets à votre mariage.

— Pauvre Josette!

On partit enfin. Le fils eût voulu qu'on allât tout d'un trait, à vol d'oiseau, s'il eût eu des ailes. Le père objecta son âge, la fatigue des eaux et du voyage. Il fallait s'arrêter à Lyon, Chambéry, Albertville.

Dès le lendemain matin, la chaise de poste s'engageait dans le Val de Moutiers. Elle remonte cette ombreuse et charmante route qui conduit aux sources. A chaque détour, Georges se reconnaît. Le torrent, les rochers, les châtaigniers, les sapins, les Alpes vertes et les grandes cimes blanches que le soleil fait resplendir à l'horizon, tous ces pittoresques témoins des jeux de son enfance, voilà près de dix ans que Claude les a quittés, pauvre, ignorant, infirme; celui qui leur revient s'appelle aujourd'hui le vicomte d'Alberg, il est instruit, élégant, digne du père qui l'accompagne, il est en possession de toutes ses facultés, il apporte la fortune et le bonheur à celle qu'il aime d'un de ces purs amours qui valent encore mieux que tout le reste.

On a pris en passant le pasteur du village, on s'engage dans le sentier touffu qui monte au chalet. Les deux vieillards marchent lentement et parlent à voix basse. Personne ne soupçonnera leur approche. Encore moins celle de Georges qui, tout palpitant d'émotion, se dissimule à l'ombre des buissons et des haies. Il aperçoit enfin l'humble seuil. Deux femmes sont assises sur le banc. La tante Agathe en train de filer sa quenouille; une jeune paysanne savoisienne, Josette, — elle a repris le costume du pays, — qui, d'un air distrait et rêveur, écoute les encouragements, les consolations de la vieille amie qu'elle a retrouvée. Celle-ci rentre dans la maison, abandonnant le rouet à sa nièce. Josette travaille un instant en silence. Puis elle s'interrompt, lève vers le ciel ses beaux yeux en pleurs, tire de son corsage un portrait, y appuie ses lèvres, et murmure tout bas le nom bien-aimé de celui qu'elle croit bien loin, perdu pour jamais, qui jamais ne pourra plus l'entendre :

— Georges! Georges!

Il répond à son appel, il bondit vers elle, il tombe à ses pieds.

Qui peindrait la surprise, la joie de Josette ?

Elle a cependant le courage de réagir contre l'élan de son cœur, elle veut s'éloigner encore, elle balbutie d'une voix éperdue :

— Georges! Ah! C'est mal!... Je ne voulais pas... je ne dois pas... je vous avais défendu...

— Mais je le lui ai permis, moi! dit tout à coup le père en se montrant à son tour. Je viens chercher ma fille! Oui, la femme de mon fils... Ce mariage, mais c'était mon rêve... J'y consens...

— Et moi, Josette, ajoute le bon vieux curé, je le bénis!

X

ÉPILOGUE

Quarante ans se sont écoulés depuis lors. Les vieux ne sont plus là, les jeunes sont devenus vieux. La grande usine est dirigée par les frères Bernard ; Henriot est l'associé de Marcel. Ils y réalisent tous les progrès, toutes les aspirations généreuses qui peuvent concourir au bien-être matériel, intellectuel et moral des bons ouvriers.

Georges, c'est maintenant le comte d'Alberg. La comtesse Josette est toujours adorée, toujours belle. Ce sont les bienfaiteurs de la contrée. Ils ont des arrière-petits-enfants, qui jouent sur la pelouse où s'élève encore le chalet, pieusement respecté par les grands parents. Un peu plus loin, dans le même enclos, une délicieuse villa réunit les trois générations. Elle s'appelle, en souvenir du passé, la Villa Claude.

Ce n'est pas la seule qui décore aujourd'hui les hauteurs de Briddes. Briddes n'est plus le rustique village dont on a lu la description dans les premières pages de ce récit. C'est maintenant Briddes-les-Bains, une station thermale en pleine vogue, et qui la mérite à tous égards. Personne ne met en doute l'efficacité de ses eaux. Le séjour y est des plus attrayants. On y trouve, au milieu d'une nature toujours aussi pittoresque, aussi grandiose, les plus beaux ombrages de la Savoie, l'air pur des Alpes, un calme revivifiant, des promenades délicieuses, un établissement de premier ordre, toutes sortes d'hôtels et de pensions d'étrangers dans les prix doux. Les malades et les obèses y affluent. Pour la plupart, ils s'en retournent guéris, ou du moins sensiblement allégés... grâce surtout à l'excellent Docteur Philbert, qui, l'autre mois, en récompense de ma soumission à ses conseils, m'a raconté cette histoire.

Ch. Deslys.

NOUVELLES

UNE AVENTURE DE SAMUEL JONHSON (1)

CHAPITRE VI

JACK BRINSLEY

C'est le soir de ce même jour : il est tard, près de minuit; la pluie tombe à torrents, coupée par les rafales du vent qui hurle avec un bruit sinistre. Oliva Tiepoli et son digne acolyte Titus sont réunis dans le même appartement où nous les avons déjà vus. Comme la veille, pâle, anxieuse, farouche, Oliva, l'oreille au guet, attend; comme la veille, Titus, souriant et fanfaron, laisse percer une crainte lâche sous l'impertinence de ses manières.



Jack Brinsley, dessin de E. Morin.

— Comme j'avais raison! murmure la jeune femme; elles n'étaient que trop justes, les craintes que le silence de ma mère me donnait! Morte! Morte! tuée par cet homme, avant d'avoir pu.... avant d'avoir osé!... faire taire à jamais cette enfant maudite, dont l'existence est pour moi un éternel danger!

— Non seulement pour vous, mais pour nous, ma chère! interrompt vivement Tiepoli, tout en portant à ses lèvres un verre de vin d'Oporto qu'il déguste en connaisseur. Oh! je ne fais pas de cela une question de sentiment! ajoute-t-il en voyant le geste de la jeune femme. Mais vous savez bien que si on en était à savoir la vérité, et que je crusse de mon intérêt de parler, je n'hésiterais pas....

— A me vendre pour vous sauver, je le sais! dit-elle avec un mépris écrasant, mais nous n'en sommes pas là !

— Je l'espère! sans cela je ne serais pas dans cette chambre à cette heure-ci! réplique impudemment l'italien. Mais il faut avouer que dans ce qui arrive, il y a eu diablement de la faute de votre chère mère! Quel besoin, au lieu de vivre dans quelque retraite, d'aller prendre pareil métier, qui devait infailliblement tôt ou tard, la conduire.... où elle est! Cette femme-là avait vraiment la passion de jouer du couteau!... Il y a aussi de ces natures-là, dans ma belle Italie! où je voudrais bien être en ce moment, avec les millions de la

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

cousine Isabel!... achève mentalement le coquin.

— Et cette Hélen! recueillie par ceux-là mêmes qui ont tué ma mère! murmure Oliva avec une rage sourde! Ah! c'est à croire à la fatalité!

— Ou à la Providence, qui protège les innocents! ricane Tiepoli.

Cette plaisanterie cause un tel mouvement de fureur à la jeune femme que Titus recule...

— Allons! Allons! ce n'est pas le moment de se fâcher, insinue-t-il d'un ton doucereux; et d'ailleurs rien n'est perdu, puisque ce Jack Brinsley, celui qui accompagnait votre mère dans sa dernière et malheureuse expédition, a pu dépister les recherches de la police, et venir vous apprendre ce qui était arrivé. Il s'est chargé, moyennant une lourde somme, m'avez-vous dit....

— Nous n'en sommes pas à regarder à mille livres de plus ou de moins, interrompt Oliva, et puisque vous n'avez pas voulu faire cette partie de la besogne, il m'a bien fallu.... accepter l'offre de....

— On ne réussit pas deux fois les mêmes choses, Oliva! réplique Tiepoli. Ce Jack me paraît habile, et si, comme je l'espère, il remet l'enfant



Oliva démasquée, dessin de E. Morin.

entre vos mains, nous pourrons quitter l'Angleterre....

— Vous! mais non pas moi! je resterai à Londres, dont je ne dois avoir aucune raison pour m'éloigner, au contraire; si cet homme a fait ce qu'il a dit, tout doit être préparé pour votre départ. Quand vous reviendrez, Titus, vous reviendrez seul! ajoute-t-elle avec un accent terrible.

Tiepoli frissonne et se verse un second verre de vin! le sang lui fait mal aux nerfs.

— Brinsley devrait déjà être ici! dit Oliva, de plus en plus agitée; il va être minuit, bientôt....

— Il viendra par le jardin?

— Oui, je lui ai donné la clef de la petite porte, et par l'escalier dérobé.... écoutez! j'entends un pas, ce ne peut être que lui!

On frappait doucement à la porte cachée par la tapisserie.

— Enfin! s'écrie Oliva en ouvrant rapidement.

Un homme, enveloppé d'un manteau ruisselant d'eau, entre sans bruit.

— Eh bien? demandent ensemble Oliva et Tiepoli haletants.

— J'ai le baby! fait l'homme d'une voix rauque et cassée. Il ne s'agit plus que d'aller le prendre en bas, dans le pavillon. Mais quel temps! ajoute-

t-il en secouant sans cérémonie son manteau trempé.

Il regarde autour de lui; avisant le flacon de vin d'Oporto et les verres placés sur une table :

— Je vais toujours essayer de sécher le dedans. Milady, sauf votre permission, fait-il.

Sans se donner la peine de prendre un verre, il saisit le flacon et boit longuement, lentement!

— Capital! dit-il ensuite, en faisant claquer sa langue.

Oliva Tiepoli le regardait; elle ne dit pas un mot, ne fait pas un mouvement, mais celui qui l'eût bien connue eut deviné qu'elle songe déjà à se défaire de ce complice qui en savait déjà trop long!

— Alors vous avez amené l'enfant? demande Tiepoli.

— Oui, Mylord, et ce n'a pas été difficile! ricane Jack. D'abord j'ai guetté la maison, à l'heure où le bonhomme Samuel était sorti, j'ai laissé sortir aussi la vieille peau noire, ce Franck qui a la damnée habitude, paraît-il, d'être fidèle à son maître! Alors je me suis fait introduire près des vieilles créatures, sous le nom du Révérend Patrick Mac Cullen, directeur du Soul's Salvation Society, dont le but est de faire pâtir le corps, pour mieux sauver les âmes!

Jack accompagne ces paroles d'un clignement d'yeux et d'un air de componction si burlesques, que Titus, malgré ses préoccupations, ne peut s'empêcher de rire.

— Nous n'avons pas de temps à perdre en paroles! dit brusquement Oliva, allons!

— Milady laissera bien à un honnête homme le temps de raconter comment il s'y est pris pour tirer Milady d'embarras! reprend Jack avec cette humilité insolente des inférieurs, qui tiennent leurs supérieurs dans leurs griffes; je vois que le gentleman prend plaisir à mon histoire! ajoute-t-il avec un coup-d'œil au mari d'Oliva; donc, j'ai fait voir à la vieille dame, qui est aveugle, et fait entendre à la vieille demoiselle qui est sourde, combien il était avantageux pour l'enfant d'expier, par une vie de privations et de misères, les péchés que ses père et mère ont pu commettre! Elles sont convenues d'un mensonge quelconque, que l'on racontera au vieux, et l'on a fait habiller la petite, qui pleurnichait, et je l'ai emmenée, et elle est en bas, enfermée dans le pavillon comme il était convenu; et la voiture qui doit emmener le gentleman et le baby attend à dix pas d'ici, et de même, gracieuse milady, vous me remettrez en échange de cette petite pleurarde, les vingt mille livres promises, sur lesquelles par mesure de précaution, vous n'avez voulu me remettre que 50 livres d'à-compte, noble Milady!

— Assez! dit durement Oliva dont l'orgueil se révolte d'entendre le misérable traiter avec elle d'égal à égal! donnant! donnant! Vous aurez l'argent quand j'aurai l'enfant! Vous êtes prêt, Titus?

— Per Dio! c'est se mettre en route par une bien mauvaise nuit! gémit l'Italien; et si ce n'était pas dans notre propre interêt, Oliva....

La jeune femme s'enveloppe d'une mante, glisse dans son corsage un objet de petite dimension, puis ouvre la porte.

— Venez donc! dit-elle avec une énergie fiévreuse. Elle courait presque, sans souci de la pluie, du vent, de l'obscurité; elle allait si vite, que Jack qui ne voulait pas la perdre un seul instant de vue, avait peine à la suivre! Oliva atteignit le pavillon, y entra, ou plutôt s'y jeta.

Le misérable ne l'avait pas trompée!

Debout au milieu de la pièce à peine éclairée, la petite Mary, non! Hélen Lyminton! vêtue de sa pauvre robe de serge brune, jetait autour d'elle des regards effrayés!

— Ah! la femme! fit-elle avec un cri, en voyant paraître Oliva Tiepoli.

— Enfin! rugit Oliva en s'élançant.

— Oui! enfin! cria une voix terrible, tandis que le faux Jack Brinsley, débarrassé de son manteau, de son chapeau, de sa perruque, laissait voir la loyale physionomie de Garrick; oui, voleuse, empoisonneuse! enfin!

Avant qu'elle eût pu revenir de sa stupeur, Oliva sentit des poignets de fer la saisir. Autour d'elle, elle voyait surgir Mr White le constable, Boswell, Samuel Johnson, dans les bras duquel Helen s'était réfugiée, puis aussi le véritable Jack Brinsley, la regardant se débattre avec des convulsions de rage qui lui ôtaient toute sa beauté!

— Lâche! cria-t-elle, en se tournant vers Jack, c'est toi qui m'as vendue! lâche!

Bien que protégé, l'homme ne put s'empêcher de pâlir.

— Gracieuse milady, vous êtes bien dure envers un pauvre homme, qui a fait de son mieux! dit Garrick, qui se sentit incapable, malgré la gravité de la situation, de résister au plaisir de contrefaire une fois encore, la voix et l'accent de Jack.

— Oh! Monsieur Garrick! Monsieur Garrick! murmura l'enthousiaste constable, qui se fut volontiers agenouillé devant le comédien.

— Grâce! ne me faites pas de mal! je dirai tout! je vous en dirai encore plus long que cet homme! sanglotait Titus Tiepoli, qui se traînait aux genoux des assistants; j'ai été entraîné par elle, mes bons amis? Per Dio! j'étais un honnête homme avant de la connaître! mes amis! mes bons amis!

— Emmenez ce misérable en prison! fit le constable, et quant à celle-ci....

Par un mouvement violent, Oliva se dégagea de ceux qui la tenaient, et s'élança vers la porte du pavillon. Ce ne fut qu'un instant, mais cet instant suffit pour qu'elle prît dans son corsage le petit flacon qu'elle y avait caché en sortant de son appartement et le portât à ses lèvres.

L'effet se produisit, immédiat, foudroyant!

Oliva s'abattit de toute sa hauteur, se releva encore sur un genou, un dernier mot vint à ses lèvres :

— Lâches!

Elle retomba, elle était morte!

. . . .

. . . .

Durant huit grands jours, Londres n'eût qu'une seule occupation; connaître, dans tous ses détails, la sombre et lugubre tragédie qui avait fait d'Hélen Lyminton une orpheline.

Le testament de Lady Isabel, héritière de son mari, Lord Walter Lyminton, faisait Hélen si

riche, que le roi Georges II, pour témoigner la part qu'il prenait à ces évènements, ne put qu'ajouter un titre de plus à ceux que portait déjà l'enfant.

Dans une sphère plus humble, Mr White, le Constable, qui avait découvert Jack Brinsley, le compagnon de Kat Kelly, et l'avait amené à tout avouer, reçut une récompense assez honorable pour lui permettre de changer, s'il l'eût voulu, sa longue baguette de bouleau, contre une autre en or massif, ainsi qu'en possédaient jadis les fées. De plus, Garrick offrit une entrée permanente pour Drury Lane à son fantasque admirateur.

Jack Brinsley ne subit qu'une peine très adoucie, grâce à ses utiles délations, mais fut plus tard pendu pour d'autres méfaits. Tiepoli s'évada de prison et passa en Amérique, où il mourut misérablement.

Garrick, à la suite de cette aventure, vit encore redoubler ses succès d'homme du monde et de comédien. Plusieurs auteurs célèbres, entr'autres Thomson, lui offrirent de faire, pour le théâtre de Drury Lane, un drame dans lequel il remplirait le rôle de Jack Brinsley, qu'il avait si excellemment créé.

Mais il refusa de la façon la plus formelle. Ce refus, attribué au souvenir qu'il gardait de la mort de Kat Kelly, augmenta l'enthousiasme, au point qu'un soir quelques personnes moururent étouffées aux portes du théâtre, tant la foule était compacte. La police prit des mesures pour empêcher le retour de ces tristes accidents, qui ont gardé, dans les annales du théâtre anglais, le nom de Fièvre de Garrick (Garrick's Fever).

De ces joies, de ces récompenses, de ces punitions, de ces triomphes, Samuel Johnson ne voulut rien savoir. Après avoir remis Hélen, l'enfant trouvé, aux mains de celles que la munificence royale avait désignées pour l'éducation de la petite duchesse, il rentra dans sa maison de Fleet-Street, un peu plus sombre, un peu plus aigri, un peu plus farouche qu'auparavant.

Assis dans sa chambre, devant sa table, trempant sa plume dans l'encre pour se remettre au troisième volume du fameux Dictionnaire de la langue anglaise, il entendait les voix aigues des deux vieilles femmes, la sourde et l'aveugle, le grognement du docteur Lewet, le rire niais de Franck, les miaulements de Master Hodge...

— Cette fois-ci, me voilà bien seul au monde! murmura-t-il.

Cependant, lorsque vingt-quatre ans plus tard, le 13 décembre 1784, Samuel Johnson mourait, tué par sa troisième attaque de paralysie, une jeune figure était à son chevet, douce image à laquelle il put sourire, avant de fermer les yeux pour toujours!

Cette jeune femme se nommait Hélen de Lymington, Duchesse de Sommerset, Marquise de Lancaster.

L'orpheline, devenue une heureuse épouse, une heureuse mère, n'avait rien oublié!

Georges Grand.

LA SCIENCE EN FAMILLE

LE PHOTOPHONE

Et toujours de plus fort en plus fort! J'en atteste le mot que je viens d'écrire, où se trouvent accouplées les désignations de deux principes, qui jusqu'à présent n'avaient guère frayé ensemble. De quoi est fait ce mot? De deux vocables grecs dont l'un *Photos*, signifie *lumière*, tandis que l'autre *Phône*, signifie *son*, *voix*.

Lumière et son : qu'est-ce que ces choses peuvent bien avoir de commun?

Si rapprochés que soient chez nous les organes qui ont coutume de percevoir la lumière et le son, il n'arrive pas souvent, ce me semble, qu'il y ait confusion ou suppléance dans l'action de ces organes percepteurs. On trouverait, je crois, assez difficilement des gens à qui il soit arrivé de voir par les oreilles, d'entendre par les yeux, ou même de mêler à un degré quelconque les deux impressions. Et, pourtant, voilà que cette étrangeté paraît vouloir entrer dans l'ordre des faits normaux; voilà qu'il va falloir nous habituer à l'idée que ces phénomènes bien distincts, bien différents pour nous jusqu'à ce moment, peuvent, sans positivement s'unifier cependant, marcher de compagnie, dépendre l'un de l'autre, se traduire en manifestations relatives...

Je cherche l'expression juste, et j'ai peine à la saisir. Nouvelles choses, d'ailleurs, appellent nouvelles définitions; il ne s'agit, en réalité, pour aujourd'hui, que d'un aperçu, d'une ouverture faite sur des régions imprévues. Rien d'étonnant donc à ce que les termes fassent quelque peu défaut pour en préciser la nature.

Un jour, à cette même place, il m'en souvient, il m'arriva de tenir pour éventuellement admissible dans son apparente absurdité, la prévision que le moment viendrait où l'on ferait voyager la vision, comme voyagent aujourd'hui la pensée par le télégraphe, et la parole par le téléphone. Je supposais qu'une personne, un paysage, un tableau étant visible sur un certain point du globe, on trouverait le moyen de faire que l'image de cette personne, de ce paysage, de ce tableau devînt perceptible pour des yeux placés à une distance quelconque. C'est-à-dire qu'on enverrait au loin l'image primitive, réelle, comme aujourd'hui l'on envoie la dépêche écrite, ou comme l'on transmet le discours parlé lui-même.

Alors, par exemple, étant donné un homme célèbre, au lieu d'en multiplier simplement le portrait photographique, on pourrait de mille points à la fois voir ce personnage lui-même comme dans un miroir; ou encore, au lieu de feuilleter un album

de sites, de monuments, on pourrait sans se déplacer autrement que pour se rendre auprès de l'appareil servant d'intermédiaire, contempler ces sites, ces monuments eux-mêmes.

J'avoue que, bien qu'ayant la foi la plus robuste en la puissance du progrès, qui, depuis quelques années, a eu si souvent raison de mes tentations d'incrédulité, je n'émettais pas ce futur programme sans faire peut-être quelques réserves mentales, ou tout au moins sans en placer assez loin l'époque de réalisation.

Et maintenant, à quelques mois de distance seulement, je me surprends, regrettant mes réserves et me demandant si l'époque que j'ai crue lointaine ne serait pas, au contraire, relativement rapprochée.

Comment en serait-il autrement alors que, au vu et au su du monde scientifique, M. Graham Bell (qui d'ailleurs est déjà l'inventeur du téléphone), vient d'imaginer le moyen de transmettre le son, la voix à distance, *à l'aide d'un rayon de lumière?*

Vous avez bien lu, n'est-ce pas? Il s'agit de la transmission du son, et c'est la lumière qui est l'agent transmetteur.

Ne vous semble-t-il pas que vous entendiez s'établir sérieusement un dialogue de ce genre:

— Si vous avez quelque chose à me dire, parlez très haut, je vous prie, car j'ai l'oreille fort dure.

— Eh! qu'à cela ne tienne! vous avez de bons yeux?

— Oh! excellents!

— En ce cas, regardez bien et vous entendrez.

— Tiens, c'est vrai, j'entends par les yeux.

Et *vice versa*, l'aveugle suppléant à ses yeux par ses oreilles, et s'étonnant de la fidélité avec laquelle le son lui transmet l'image des objets.

Bref, une sorte de bouleversement absolu de l'ordre habituel des choses, une confusion de l'usage des sens. On sort de là comme abasourdi. Et cependant, quand on a suivi avec quelque attention les explications fournies par le savant, par le trouveur de la merveille nouvelle, on est tout étonné de l'extrême simplicité du principe mis en œuvre. Ce principe, à vrai dire, repose sur l'étrange faculté d'une substance dont il est peu parlé dans le monde ordinaire, et que seul, un chercheur coutumier des choses de chimie et de physique, pouvait connaître et tacher d'utiliser.

Cette substance est un des soixante-cinq corps simples que connaissent actuellement les chimistes. Berzélius, qui l'isola en 1817, en traitant les minerais de plomb de la montagne du Hartz, lui donna, je ne saurais dire pourquoi, le nom de *Selenium* (de *Séléné*, nom grec de la lune). D'abord recueilli sous forme de poussière rouge-brune, le Sélénium fondu et battu en morceaux compacts, prend un éclat métallique analogue à celui du plomb. D'ailleurs fort léger, car il pèse moitié moins que le fer et à peine le double de l'aluminium, il suffit de le mettre dans l'eau qui bout pour le rendre mou comme de la cire. Il fond à 200 degrés, c'est-à-dire à une température seulement double de l'eau bouillante et beaucoup plus basse que celle que nécessite la fusion du plomb, qui fond cependant si facilement.

Si l'on pousse la chaleur jusqu'à 6 ou 700 degrés, le Sélénium se volatilise, ce qui équivaut à dire qu'on peut le brûler dans des foyers ordinaires, où il se consume en donnant une flamme bleuâtre, et des fumées fort peu aromatiques, car elles répandent une odeur analogue à celle des choux en putréfaction.

Maintenant que nous avons le signalement général de notre héros, venons à la faculté, ou plutôt aux facultés qui l'ont signalé à l'attention de M. Graham Bell et en font, si je puis ainsi dire, le *lion* du jour.

Le Sélénium restait obscur et oublié parmi les métalloïdes ou corps simples, qui, sans être des métaux, ont avec eux quelque analogie. Un premier examen l'avait classé parmi les corps isolateurs de l'électricité, c'est-à-dire ne la conduisant pas; puis on avait reconnu qu'il n'y avait rien d'absolu dans cette condition, car, chauffé à 200 degrés ou plutôt amené à la fusion, puisque c'est la température qui suffit à le fondre, le Sélénium commençait à conduire le courant électrique. Déjà ce premier point révélait chez cet individu — permettez-moi d'employer cette expression, qui sera, je crois, justifiée tout à l'heure — une certaine bizarrerie ou étrangeté de caractère.

Mais, le fait constaté, on ne s'y était pas autrement arrêté.

Un jour, il y a de cela sept ou huit ans, un des membres de la Société des ingénieurs-télégraphistes de Londres remarqua qu'un morceau de Sélénium, dont il s'était sans doute servi comme corps isolant dans quelque expérience, et qui tout d'abord, placé dans la clarté diffuse du laboratoire, avait rempli régulièrement son rôle d'isolateur, s'était pris tout à coup à conduire au contraire, très fortement, très subtilement le courant électrique, lorsque par hasard un rayon de vive lumière avait frappé sur lui.

Voilà donc quelque chose comme une aptitude de vision se manifestant chez cet individu, qui, éclairé, se décide à faire ce qu'il ne faisait pas lorsque le rayon lumineux, dont il est avide apparemment, était détourné de lui.

Et il semble bien que ce soit une vision, une appréciation, un discernement dans toutes les règles; car étant donné que, satisfait d'être éclairé, il trouve dans sa satisfaction la faculté de conduire l'électricité, il arrive que, selon la couleur du rayon lumineux qui le frappe, cette faculté se développe plus ou moins chez lui.

Un des électriciens les plus experts de notre temps, M. Siemens, s'en est assuré en plaçant un morceau de sélénium dans le circuit d'un courant électrique aboutissant à un galvanomètre, ou instrument mesureur de l'intensité des courants; et il a vu l'aiguille indicatrice se dévier plus ou moins, selon que le sélénium recevait telle ou telle des couleurs du prisme ou de l'arc-en-ciel (qui, on le sait, décomposent la lumière blanche), de telle sorte que la déviation, indice de la facilité de conduction, est dix fois plus forte quand le Sélénium reçoit le rayon extra rouge, qui borde la spectre solaire d'une part, que quand il reçoit le rayon extra-violet qui est à l'autre bord de l'arc-en-ciel; et l'aiguille du galvanomètre se dévie d'autant.

En thèse générale, d'ailleurs, quand l'ensemble d'un rayon de lumière, sans décomposition prismatique des couleurs qu'il renferme, est dirigé sur le Sélénium, son aptitude à conduire l'électricité s'accroît ou diminue selon le plus ou moins d'éclat de ce faisceau lumineux.

Notons ici, pour revenir à l'appréciation des couleurs par le Sélénium, qu'on pourrait établir, à l'aide de cette subtilité de vision un télégraphe fort original. A la station d'envoi serait la plaque sensible, à laquelle on ferait voir telle ou telle couleur, et à la station d'arrivée, serait l'aiguille qui dévierait en conséquence des impressions lumineuses : peu pour l'extra-violet, un peu plus pour le violet, plus encore pour le bleu, pour le jaune, pour le vert, pour l'orange, enfin au plus haut point sous l'influence de l'extra-rouge. Et il serait facile de prendre et combiner les degrés de cette échelle de déviation, pour en faire des signes de convention traduisant le langage usuel. Mais, aujourd'hui où la télégraphie électrique dispose de méthodes si parfaites, ce ne pourrait être là qu'une expérience faite à titre de pure curiosité. Aussi les recherches d'application de la faculté *visuelle* du Sélénium n'ont-elles pas été dirigées de ce côté.

Inventeur du téléphone (qui, nous le savons, emprunte son principe actif au courant suivant un fil métallique), M. Graham Bell, pour enchérir sur sa première découverte, n'a visé à rien moins qu'à supprimer ce fil, et il y a réussi à l'aide du Sélénium.



L'expérience de G. Bell, dessin de C. Muller.

Dans quelle mesure? Hâtons-nous de reconnaître que l'essai le plus concluant qui ait été fait n'a porté encore que sur une distance de deux ou trois cents mètres.

Mais toujours est-il que le principe est trouvé, avéré, établi; et que ce germe ne peut maintenant que grandir.

En quelques mots, voici comment les choses se passent dans le nouveau système de transmission de la parole par la lumière. Étant choisis deux points qu'on veut faire communiquer, à la station d'envoi est établi un foyer lumineux dont un réflecteur dirige les rayons sur la station d'arrivée. La personne qui veut envoyer des paroles parle devant une membrane téléphonique, disposée de façon à ce que le jeu de ses vibrations masque ou découvre plus ou moins la radiation de l'appareil qui fournit la lumière. A la station d'arrivée, cette radiation est reçue par une plaque de Sélénium, laquelle est reliée, par un fil conduisant un courant électrique, avec un récepteur téléphonique, dont la membrane, par une conséquence toute normale, vibre à l'unisson de celle sur laquelle on a parlé (1). Et de la sorte c'est bien la lumière qui, franchissant l'espace pour venir impressionner plus ou moins le Sélénium, se trouve avoir transporté la parole sur ses ailes rapides.

Il n'y a donc plus à nier désormais cette relation, cette solidarité entre deux forces physiques jusqu'ici tenues pour complètement étrangères l'une à l'autre.

Ce que l'avenir réserve à la nouvelle trouvaille du physicien américain, gardons-nous bien de vouloir le préciser.

Comme application pratique, ce n'est rien ou presque rien encore, puisque, avons-nous dit, l'on n'a encore correspondu à l'aide du photophone qu'à des distances de quelques cents mètres; mais, comme révélation de principe, ce peut être tout un ensemble de conquête, sur les phénomènes naturels, tout un monde nouveau d'asservissement de ces phénomènes à la volonté humaine; car, si la lumière devient à son tour agent transmetteur, est-il besoin de dire de quoi sera capable ce fluide, je me trompe, cette chose dont la nature est encore si mystérieuse pour nous, mais dont nous connaissons de si puissants, de si merveilleux effets, en tant surtout que rapidité.

Déjà cependant l'on peut admettre le principe du photophone dans sa primitive simplicité, prochainement utilisé pour l'établissement de correspondances particulières sur beaucoup de points où le placement des fils indispensables au téléphone serait impossible ou interdit; ou bien entre le rivage de la mer et les vaisseaux passant au large, comme entre les navires eux-mêmes; ou bien pour les opérations militaires, etc.

Quoi qu'il en soit, attendons, avec d'autant plus de patience que nous sommes à une époque où les idées de cette nature ne languissent pas en chemin. Le grain qui vient d'être semé dans le sillon du progrès est de ceux qui promettent ample moisson. Volontiers donc, je tiendrais le pari que la moisson sera bientôt mûre.

A bientôt, sans doute, à bientôt! E. M.

(1) Lors de la première expérience concluante, M. Bell était dans son laboratoire auprès du téléphone récepteur, et son aide ou collaborateur, M. Tainter, était placé, avec l'appareil envoyeur, à l'étage le plus élevé d'une maison située à plus de deux cents mètres de là. M. Bell ayant approché le pavillon du téléphone de son oreille, perçut très distinctement ces paroles : « M. Bell, si vous m'entendez, venez à la fenêtre et agitez votre chapeau. » Ce que M. Bell se hâta de faire.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

L'histoire du mois? Ce mois, dans sa première quinzaine du moins, n'a pas d'histoire. Hors du monde politique, au seuil duquel nous nous arrêtons respectueusement, hors la *Gazette des Tribunaux*, dont les pages ne sont pas de mise chez nous, nous ne voyons pas trop ce que nous pourrions conter. A l'horizon, je ne vois guère poindre que la réception de M. Labiche à l'Académie, où il aura certainement une ovation, car tout le monde désire que son discours soit un chef-d'œuvre. Il est de ces heureux de la faveur publique qu'elle accompagne de tous ses vœux, qu'elle soutient et qu'elle défendrait, au besoin, si le nouvel immortel n'avait pas trois fois plus d'esprit qu'il n'en faut pour se défendre tout seul. De quoi donc parler? d'une statue projetée d'Alexandre Dumas, l'auteur d'*Henri III et sa cour* et des *Mousquetaires?* de la fabuleuse recette de la première représentation de Mlle Sarah Bernhardt à New-York, qui s'est élevée, dit-on, à 80,000 francs?.. Après... Je ne vois rien que l'ombre de l'année prochaine qui me somme de me préparer à vider ma bourse pour fêter sa bienvenue. Elle n'est pas du tout une fête pour moi, je laisse le soin de la célébrer à ceux dont les années sont pour ainsi dire ascendantes; mais, pour nous qui descendons la vallée, nous ne voyons dans la date fatidique du premier janvier que la consécration d'une année de plus pesant sur notre tête. Heureusement l'homme ne vit pas que pour lui et les jeunes qui nous perpétuent, qui grandissent, sourient au cycle nouveau qui s'ouvre devant leurs pas, et nous, qui les aimons, nous sourions avec eux et nous nous faisons un plaisir de marquer par quelques légers cadeaux cette date de leur vie. Aux bambins, bonbons et polichinelles, aux petites fillettes des poupées et des petits ménages, aux jeunes gens et jeunes filles de ces beaux et chers livres qui instruisent et amusent.

Grâce à nos éditeurs, à nos écrivains, à nos artistes, on a facilement ce que l'on désire et, soit que vous alliez dans la maison Didot, si justement soucieuse de sa vieille réputation, chez la puissante maison Hachette, chez MM. Garnier frères, Ducrocq, Rothschild, vous n'aurez que l'embarras d'un choix plus ou moins heureux. Ce choix dépend complètement de vous et je vous préviens que, s'il n'est pas approprié au goût, au degré de connaissances de la personne à qui va s'adresser votre don, vous jetez absolument votre argent par la fenêtre et n'avez à vous attendre qu'à une somme de reconnaissance moins que médiocre.

Par exemple, je me souviens encore du premier volume de Walter Scott qu'un beau jour de l'an m'apporta. L'ai-je lu et relu, ce cher roman d'*Ivanhoë!* et je confesse, en me frappant la poitrine, qu'oubliant mon devoir et l'imprimeur qui attendait ma copie, je viens de le relire encore. Quelle belle et émouvante histoire, quelle résurrection d'un temps si loin, de mœurs si différentes de nous! Comme le livre s'ouvre en plein sujet. Je ne connais guère que l'introduction de *Mauprat*, de G. Sand, qui puisse rivaliser avec celle d'*Ivanhoë*. Quelle conversation pittoresque et profonde que celle de Gurth, le porcher, et de Wamba, le fou du noble Cédric, s'entretenant sous de vieux chênes qui, sous leurs vastes ramures, « avaient peut-être vu défiler les légions romaines ». Quand Walter Scott composa ce bel ouvrage, il était plus connu en Angleterre comme poète que comme romancier; il écrivit cette histoire du temps jadis à Londres pour un journal hebdomadaire. Le succès fut immense, et plus le drame avançait plus l'auteur recevait de lettres dans lesquelles on le suppliait, on le conjurait de faire épouser la belle juive Rebecca au glorieux Ivanhoë. La vérité historique interdit au romancier de commettre cette faute que, pour mon compte, je lui pardonnerais et de grand cœur.

La maison Didot vient de faire paraître *Ivanhoë*, magnifiquement illustré; je le recommande aux faiseurs de cadeau, d'abord parce que le livre est très beau et ensuite parce qu'il court en ses pages un de ces souffles des grandes mœurs d'autrefois qui élèvent et retrempent l'âme.

Parmi les autres ouvrages publiés par la maison Didot, je m'arrête devant un splendide volume *l'Égypte*, de M. Georges Ebers, traduction de M. Gaston Maspero. Ici, nous ne remontons plus au siècle de Richard Cœur-de-Lion; nous nous enfonçons dans les plus lointaines profondeurs de l'histoire, dans des siècles qui précédèrent de bien des siècles la venue du Christ. Autrefois, les monuments, les ruines gigantesques qui couvrent les immenses plaines baignées par le Nil, le père des fleuves, ne nous frappaient que par leur étrangeté et leur stupéfiante grandeur; aujourd'hui, grâce à des découvertes merveilleuses, nos savants lisent les papyrus et les inscriptions discrètes écrites par les légendaires Pharaons; nous connaissons une partie des vicissitudes que cette vieille terre a traversées. Nous savons ses mœurs, ses coutumes, ses idées philosophiques et religieuses. Les obélisques, les sphinx, les pyramides nous parlent et dans les races qui nous accueillent aujourd'hui, il n'est pas rare de retrouver les types que des artistes, il y a des milliers d'années, ont peints, gravés et confiés à des granits immuables. Si la main des hommes n'avait pas à plaisir dévasté cette terre, tout serait encore debout et en place, tant les constructions étaient solides, tant est conservateur ce ciel béni.

Ce n'est pas seulement la « mystérieuse » Égypte que M. Ebers a étudiée, c'est aussi l'Égypte moderne que le voyageur a parcourue en tous sens. Il nous donne la description animée des villes, des campagnes, de tous les états d'une civilisation si différente de la nôtre. M. Ebers n'est point un pédant, c'est un savant instruit, amusant, gai même à ses heures, avec lequel il fait bon voyager. Le volume

est bourré d'excellentes gravures, tiré sur papier de luxe; l'ouvrage honore les presses depuis longtemps célèbres de M. Didot.

Si, en quittant la maison Didot, vous gagnez un peu plus haut sur des pentes du faubourg Saint-Germain, vous vous trouverez dans la grande Halle aux livres, dans une vraie foire de Leipzick, chez Hachette et Cie, cette compagnie puissante connue du monde entier. Ah! que les libraires d'autrefois s'étonneraient en présence d'un pareil établissement. Là, à côté des éditions à grand luxe, décorées de cartes, des plus magnifiques illustrations, volumes adorés des savants, des lettrés, des amateurs délicats, à côté de ces publications célèbres faites à tant de frais et poursuivies avec tant d'énergie, le *Tour du monde*, la *Géographie de Réclus*, œuvres sans pareilles, devenues indispensables à toutes les bibliothèques de quelque prix, vous trouverez tous les livres : classiques sévères, livres instructifs et amusants, histoires écrites avec les données de la science moderne, volumes charmants ornés de gravures et de vignettes, « la joie des enfants et la tranquilité des parents » comme l'on dit. Vous trouverez la belle édition de la savante et pittoresque *Histoire des Romains* dont, si longtemps, on nous a mal enseigné les annales, remises dans leur vraie lumière par M Duruy. Quand on pense que notre présent et notre avenir dépendent, en grande partie, de la manière dont nous connaissons et entendons le passé, quel puissant intérêt n'y a-t-il donc pas à ce que nous possédions une juste intelligence des mœurs, des coutumes et des lois d'un peuple qui, sur notre terre, a laissé de si profondes empreintes. A ce dernier titre, l'histoire des Romains est une histoire vraiment nationale, c'est celle de nos origines. L'ouvrage de M. Duruy, rapidement devenu classique, doit être mis entre les mains de toute la jeunesse et il est illustré de telle manière, que les gravures achèvent et complètent les descriptions de la plume. La librairie, pour mieux le populariser, en le mettant à la portée de tous, a publié, par livraison, une édition à bas prix que nous ne saurions trop vivement recommander aux familles.

La science, la maîtresse du monde, tend de plus en plus à pénétrer dans toutes les couches sociales. Elle prend tous les jours une position plus haute dans les programmes de l'instruction publique. La maison Hachette ne pouvait manquer de s'associer à un mouvement destiné à donner à la génération nouvelle des forces positives.

Parmi les ouvrages sortis de ses presses, nous citerons d'une façon spéciale, le *Monde physique*, par M. Amédée Guillemin, c'est la description exacte des lois générales qui régissent le monde et des phénomènes scientifiques dont il est le théâtre. L'ouvrage est écrit d'un style simple et clair, sans emprunt trop élevé aux méthodes mathématiques; il n'est pas besoin de grandes études pour le comprendre, en saisir les parties et l'harmonieux ensemble. N'est-il pas singulier, pour ne pas nous servir d'un terme plus fort, que si longtemps nous ayons vécu dons l'ignorance du milieu dans lequel nous agissions, de l'hôtellerie, hélas! bien passagère, dont nous sommes les hôtes. Il semble que, par intérêt seul de conservation, nous aurions dû tourner nos études vers ce point, suivre enfin dans leurs découvertes les hommes, comme Galilée et bien d'autres, qui nous ont révélé les secrets de la nature. Pendant longtemps, l'esprit humain s'y est refusé, mais maintenant, au contraire, l'instruction penche de ce côté; et le livre de M. Guillemin très instructif, très intéressant, est très propre à donner à la jeunesse le goût de cette science, de la raison des effets qui, à tout prendre, est la première de toutes, et qui, osons dire, possède une grande somme de poésie.

Le *Monde physique* est orné d'un grand nombre d'illustrations et figures qui aident à comprendre tous les phénomènes et toutes les démonstrations contenues dans cet excellent ouvrage. C'est un volume à mettre entre les mains de la jeunesse.

MM. Garnier nous ramènent à ce charmant conteur, le Berquin du Nord, le naïf et spirituel Andersen; ses contes, le livre bien aimé de tous les enfants de l'Europe septentrionale, sont les plus charmants petits récits que je connaisse, et la maison Garnier rend un véritable service à la littérature enfantine, en en donnant l'édition très joliment illustrée qui se publie aujourd'hui. Nous la recommandons à tous les oncles présents et futurs: ils seront payés au centuple par le rire de leurs neveux et de leurs nièces. Andersen n'a pas écrit seulement que des contes, il a été poète, auteur dramatique, un peu historien, et il a laissé des voyages intéressants, des romans, des études de mœurs; aussi disait-il, avec une naïveté pleine de conviction, pleine d'une vanité inoffensive, qu'il était le Voltaire du Nord. Il le croyait très fermement, avec une ingénuité qui faisait pardonner à cette expression, ce qu'elle avait d'excessif. J'ai eu l'honneur de le connaître, c'était au fond un grand enfant; il en avait le charme, les petites susceptibilités et le sentiment délicat. A Copenhague, où il habitait, lorsqu'on ne le rencontrait pas sur les chemins de l'Allemagne et de l'Europe, tout le monde l'adorait, le comblait de prévenances; la Cour et la ville admiraient cet esprit doux, fin, aimable; les enfants couraient après lui dans les rues; il n'était jamais plus heureux que dans ce petit monde, et c'était un enchantement pour lui et pour ses jeunes amis, lorsqu'il leur lisait ses contes. Pour eux, il faisait des conférences et rien n'était plus amusant que la vue de cet impressionnable auditoire. Le Danemark a élevé un monument au bon Andersen, qui ressemblait bien plus à La Fontaine qu'à l'ermite de Ferney, et les Danois ont eu raison; car il est et restera une des gloires de leur pays.

Avant de parler de l'ouvrage capital, qu'édite et publie M. Rothschild, rue des Saint-Pères, 13, et qui sera un des plus beaux cadeaux du jour de l'an, disons quelques mots de divers ouvrages que nous trouvons dans cette librairie, ouvrages illustrés avec grand soin.

Voici d'abord les *Papillons de France*, toutes ces fleurs ailées qui volent dans nos champs. L'ouvrage rempli de belles gravures et de planches coloriées délicatement, retrace l'histoire des mœurs, de la vie, hélas! si courte, de ces êtres charmants. C'est un vrai traité d'Histoire naturelle écrit simplement et d'une plume intéressante. Fillettes et garçons seront enchantés d'avoir dans leur petite bibliothè-

que, un livre orné de si belles images, et plus d'un essayera de les copier.

A côté des *Papillons de France*, plaçons l'*Ornithologie du Salon*, non moins richement illustrée de beaux oiseaux aux brillantes couleurs. Il est très peu de demeures qui ne soient aujourd'hui animées par quelques-unes de ces aimables créatures. Celle-ci est aimée pour la beauté de son plumage, celle-là pour la douceur de ses chants ou pour la manière dont il répète les accents de la voix humaine. Nous les aimons, ces chers petits êtres, et cependant pour les conserver, pour les rendre heureux, nous ne connaissons ni leurs besoins, ni les soins qu'ils exigent; à peine savons-nous d'où



Gurth et Wamba, gravure tirée d'*Ivanhoë*.

ils viennent. Tout cela l'*Ornithologie du Salon* vous l'enseignera, et vous pourrez prolonger les jours de vos amis; ils vous payeront en gentillesse et en chansons, car la race ailée n'a pas, elle, ce vilain défaut qui s'appelle l'ingratitude.

Avez-vous à récompenser le zèle d'un garçon et d'une petite fille studieuse? donnez-leur le beau volume *les Dieux antiques*. Quoique ces dieux-là ne soient pas toujours des modèles à suivre, il faut que nous les connaissions. M. Mallarmé, professeur au lycée Fontanes, a raconté leurs hauts faits, et un charmant crayon a retracé leurs traits et leurs aventures. C'est là encore un livre que nous ne saurions trop recommander.

Maintenant venons au grand ouvrage que cette année publie la librairie de M. Rothschild. Je veux parler de FLORENCE. L'*Histoire des Médicis*, — les *Humanistes*, — les *Lettrés*, — les *Arts*. Pour tout homme lettré, le nom de Florence éveille l'idée d'un merveilleux poème, et nul de nos jours n'était

plus digne de l'écrire que M. Charles Yriarte, le brillant auteur de *Venise*. Disons vite, avant d'aborder le fond de ce beau travail, que les gravures qui l'illustrent à chaque page en font un livre de grand luxe digne des plus riches bibliothèques et indispensable aux artistes qui veulent connaître à fond



Figure de Sphinx d'aujourd'hui, gravure tirée de l'*Egypte*.

l'immortelle Renaissance et les hommes de génie qui rallumèrent le flambeau éteint de la civilisation : pour le monde moderne, Florence est une cité mère, et quelle mère fut plus noble et plus féconde. En politique, en art, en science, elle a tout rénové avec une grandeur et un éclat incomparables. Elle a touché à tous les problèmes qui intéressent l'esprit humain, et si elle ne les a pas tous résolus,

sur tous elle a porté de vives lumières. Son divin poète est resté sans égal, ses peintres, ses sculpteurs, ses architectes, ses orfèvres, sont arrivés d'une base à une hauteur qui n'a jamais été dépassée, et elle a eu la fortune d'avoir dans les Médicis des princes profondément épris de l'amour du beau. Après Athènes, c'est à Florence que l'univers doit le plus de reconnaissance, et il ne sera jamais ni un érudit, ni un lettré, ni un artiste, ni même un véritable homme politique, celui qui ne connaîtra pas les travaux et les chefs-d'œuvre de la noble cité florentine. C'est elle qui, au sortir de la barbarie, réveilla l'esprit humain et affranchit les intelligences, c'est elle qui, dans tous les genres, ouvrit la voie dans laquelle nous marchons aujourd'hui, elle est la fontaine et la source à laquelle nous nous abreuvons encore.

Nous avons l'intention de revenir sur le grand ouvrage de M. Yriarte, mais, pour rendre à l'écrivain l'hommage qui lui est dû, nous avons hâte de dire qu'il a été à la hauteur de la tâche éclatante et difficile qu'il s'était donnée, que son livre est un ensemble très exact, très coloré de la brillante République, et que, si volumineux qu'il soit, lorsqu'on en a commencé la lecture, il est difficile de s'arrêter, tant l'intérêt qu'offrent ses pages est vif et profond. Or comment en serait-il autrement? M. Yriarte nous fait vivre avec Michel-Ange, Raphael, Donatello, Dante, Pétrarque, Machiavel, Politien, ces maîtres qui vécurent d'une vie si puissante, qu'aujourd'hui encore dans les arts, dans les lettres, dans tous les travaux de la main et de l'esprit, nous sentons leur souffle fécondant passer sur nos têtes.

Redisons donc : la *Florence,* ornée des plus précieuses gravures, est un des meilleurs et des plus beaux livres de notre époque. L'édition en sera bien vite épuisée.

Parmi les livres illustrés que la librairie Dreyfous a continué de publier chaque année à l'approche du jour de l'an, nous croyons que le premier rang appartiendra cette fois à un ouvrage dont nos lecteurs ont eu partiellement la primeur en janvier 1879 et janvier 1880. Le JOUR DE L'AN ET LES ÉTRENNES, DE TOUS LES PEUPLES, DANS TOUS LES TEMPS, *histoire universelle des fêtes et coutumes de la nouvelle année*, tel est le titre de ce livre qui, pour se trouver tout d'à-propos et d'actualité au renouvellement de l'année, n'en est pas moins une œuvre aussi savante que pittoresque pour la création de laquelle M. Eugène Muller, l'un des très fidèles collaborateur du *Musée des Familles*, a fait preuve à la fin d'une vaste érudition, et d'un talent littéraire aux formes les plus souples, les plus variées. C'est un vrai monde que cet ensemble de mœurs, de coutumes, de traditions, de légendes, de croyances, de superstitions auxquelles a donné ou donne encore lieu le jour de l'an, et qui, recueillies avec tout l'art de l'habile historien, ont été mises en œuvre avec tout le charme du lettré délicat. N'oublions pas que le chercheur, l'écrivain a été admirablement servi par une légion d'artistes reproduisant à foison les monuments, les scènes décrits ou mentionnés dans le texte. En résumé, livre magnifique autant qu'excellent livre, et qui sera longtemps le bienvenu pour jouer un rôle effectif dans cette familiale coutume des *Étrennes* dont il nous fait connaître l'histoire universelle.

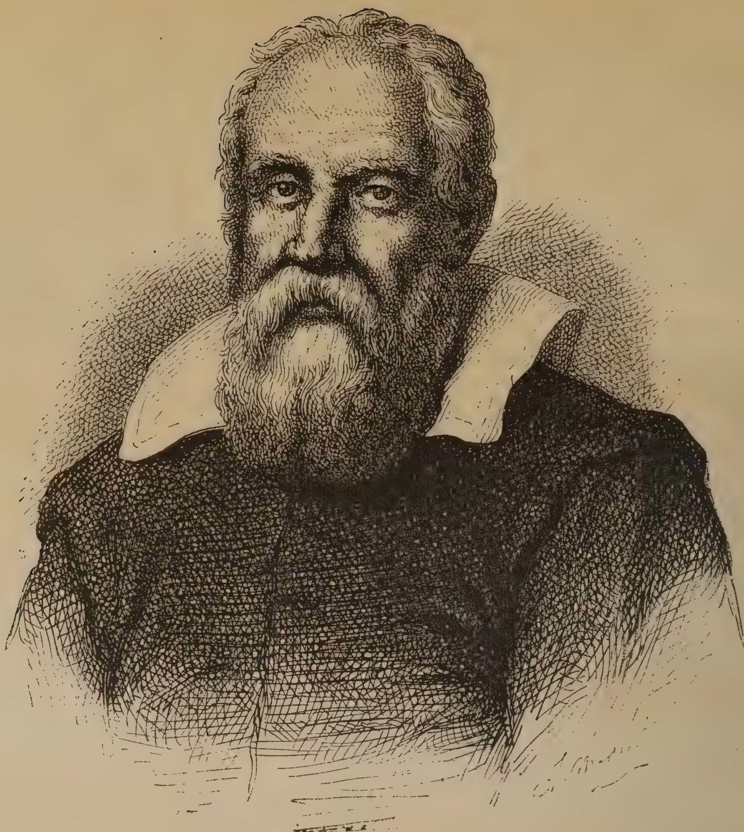
A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES



Galilée, gravure tirée du *Monde physique.*

AVIS AUX ABONNÉS, RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT POUR 1881

Les abonnés sont priés de joindre, s'il se peut, à leur demande, une des dernières bandes d'adresse du journal.

Nous rappelons à nos souscripteurs que leur abonnement pour 1880 expire avec la présente livraison de décembre, qui complète notre quarante-septième volume.

Le point de départ pour l'abonnement ayant été reporté à une époque de l'année où tous les services publics et privés, postes, etc., sont surchargés de besogne, nous ne saurions trop engager nos souscripteurs, s'ils ne veulent pas éprouver de retard, à nous faire parvenir, le plus tôt possible, leur demande de renouvellement, accompagnée soit d'un bon de poste, soit d'un mandat sur Paris.

MODES VRAIES. — TRAVAIL en FAMILLE.

Le temps n'a fait que confirmer le succès de notre journal de modes. En effet, les journaux de modes, intelligemment compris, ne sont pas une dépense pour les budgets les plus modestes, mais, au contraire, une source d'économies presque quotidiennes. Grâce aux nombreux patrons de grandeur naturelle, aux explications, aux recettes de toutes sortes qu'ils publient, ils doivent permettre à la mère de famille d'habiller elle et les enfants sans recourir à la couturière, à la lingère, à sa marchande de modes.

ABONNEMENT POUR 1881.

Musée seul : Paris, 7 fr.; départements, *franco*, 8 fr. 50.
Modes seules : Paris, 7 fr.; départ. *franco*, 8 fr. 50.
Modes et Musée réunis : Paris, 13 fr.; dép. *franco*, 16 fr.

Un numéro-spécimen des Modes vraies *sera adressé gratuitement à tout abonné du* Musée *qui en fera la demande.*

COLLECTION DES 45 PREMIERS VOLUMES
DU
MUSÉE DES FAMILLES.

Nous appelons particulièrement l'attention de nos abonnés sur la réduction de prix des quarante-cinq premiers volumes de la collection du *Musée des Familles*, mis en vente à 4 fr. le volume, Paris. C'est pour eux une occasion unique soit de compléter leur collection, soit d'offrir, aux étrennes, un cadeau toujours bien reçu et dont eux-mêmes détermineront la valeur.

Tomes XLVI et XLVII : prix : 7 fr.; *franco*, 8 fr. 50.

(Voir, pour la collection, l'avertissement au lecteur.)

FORMULE D'ABONNEMENT :

Je m'abonne (ou *Je renouvelle mon abonnement*) *au* Musée des Familles (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 8 *fr.* 50 (2) *le* 1er *de chaque mois, du* 1er *janvier* 1881 *au* 1er *décembre* 1881 *inclus.*

1. Ajouter « et aux *Modes vraies* », si on veut les recevoir avec le *Musée*.
2. Inscrire, en ce cas, 16 fr. au lieu de 8 fr. 50.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

MUSÉE DES FAMILLES

LES REVOLUTIONS D'AUTREFOIS

LES DEUX MARTYRS



Dordrecht, dessin de H. Clerget.

En 1672, Dordrecht était une des villes les plus considérables et les plus florissantes de la Hollande. Bâtie, ainsi qu'on l'a dit, entre un carrefour de fleuves, port des deux cours d'eau Meuse et Vahl, malgré les effroyables ravages de l'inondation de 1421, qui fit des campagnes environnantes un archipel d'îles et de bancs de sable, cette cité avait gardé sa position prospère et réparé ce grand désastre. Dans la guerre de l'Indépendance, elle s'était montrée des plus énergiques et des plus résolues, et elle eut l'honneur, précisément un siècle avant que commence notre récit, en 1576, de voir se réunir dans ses murs la première assemblée des États libres de la Hollande. Aussi, en souvenir de cet évènement, dans ses jours d'orgueil et de fêtes, se plaisait-elle à se nommer le berceau de la République. Mais, pour le moment, nous n'avons à parler ni des milliers de moulins à vent qui l'entouraient, ni des longs trains de bois descendant le Rhin depuis la Forêt Noire, ni des flibots de pêche, ni des chalands qui remplissaient son port; il nous suffira de savoir, que, parmi ses hôtels, Dordrecht en comptait un connu de la Hollande entière. Il s'appelait « l'Hôtel du Paon ». Sur sa porte principale, un portrait très bien peint, représentait l'oiseau cher à Junon, en couleurs aussi vives que celles qui brillaient sur les riches pétales des tulipes de Harlem.

La principale chose qui attire d'abord les yeux, est l'immense cheminée qui en garnit le fond presque tout entier. Un monceau de tourbe y brûle; malgré ce combustible soutenu par d'énormes buches, les landiers, la crémaillère, les pelles, les pincettes, même la plaque du foyer brillent comme de l'argent. Devant ce foyer monstre, est rangé un bataillon de casseroles, de bouilloires, de marmites, qui paraissent inaccessibles à la noire action de la fumée. Les murailles, peintes en couleur tendre, sont garnies de cuivres, d'étains étincelants, où la lumière s'accroche et rejaillit en vives étincelles. Deux beaux dressoirs frottés, lustrés, de bon style, et rangés en ordre symétrique, des brocs, des choppes, des verres, des gobelets de toute forme avec leur bizarre couvercle chargé de dessins et de devises, célébrant le vin, le gin et la bière, et de magnifiques plats en cette fine terre de Delft, que de nos jours les curieux se disputent à prix d'or, étalent leur splendeur. Sur la grande table, au milieu de la cuisine, table dont le brun noyer n'a pas une tache, est amoncelée une montagne de viandes fraîches, de volailles, de gibier d'eau au plumage miroitant, de magnifiques poissons, de salades et de légumes; spectacle plein de promesses pour un gourmet affamé. Dans cette cuisine, comme, hélas! on n'en voit plus, vont, viennent de jeunes et accortes servantes à la cotte retroussée, dont le costume se retrouve dans tous les amusants tableaux de l'école hollandaise. Elles rient des yeux et parlent à voix basse; on devine qu'elles sont sous le regard du maître. En effet, le voilà là-bas, assis dans une espèce de chaire, à un des coins du foyer. Admirez le digne M. Drucksen, dans son pourpoint jaune avec des aiguillettes vertes : il est court, gros, rond, et cette futaille vivante est surmontée d'une tête bon-enfant aux regards satisfaits.

Et pourquoi ne serait-il pas content, ce cher M. Drucksen? et pourquoi ne continuerait-il pas à fumer sa longue pipe de terre que pressent ses lèvres épaisses? Il est le propriétaire de l'Hôtel du Paon, il se porte à merveille, sa femme, qui lui a donné quelques soucis, repose dans la paix du Seigneur, ses caves et magasins sont remplis, la dernière fourniture d'ale, que lui a faite le brasseur Peters, est excellente. Et pourquoi ne serait-il pas content, l'honnête Drucksen? toutes ses chambres sont occupées. Dans la salle, à côté, il entend des bourgeois parler politique, et la politique fait boire; quand le bourgmestre, par hasard, vient au Paon, il lui dit : « Bonjour, l'ami »; il est lieutenant de la milice bourgeoise, et enfin il a une fille de seize ans, qui a l'honneur d'avoir pour parrain le vieux Jacob de Witt, le père de Cornelius de Witt *Ruart* (1), de Putten, député aux États, et de Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande. Et même le vieux Jacob est si bon pour sa filleule Marie, qu'il a chargé son secrétaire intime, Adriaan Veer, un jeune homme qui ira loin, de lui donner des leçons de français. Oh! pourquoi ne serait-il pas heureux, l'honnête Drucksen, le riche Drucksen?

Maintenant, vous plaît-il de faire connaissance avec Mlle Marie Drucksen?... suivez-moi. Nous traversons une petite cour qui, quoique voisine des écuries, est aussi propre que la cuisine, par la raison bien simple que, malgré qu'elles soient remplies de chevaux, les écuries n'ont ni une ordure ni une toile d'araignée, et nous entrons dans un pavillon qu'habite la jeune fille avec sa grand'mère; nous arrivons juste au moment où elle prend sa leçon de français. Assise devant une petite table, doucement baignée de lumière, avec son petit bonnet blanc posé en arrière et à plat, d'où tombent deux soyeuses tresses de cheveux blonds, elle est vraiment charmante, l'écolière; on n'a pas de traits plus fins, un teint plus rosé, des lèvres plus souriantes et, ce qui est rare en Hollande, des mains plus fines. Mais quelle idée a donc eue le vénérable Jacob de Witt de donner un tel maître à une si mignonne créature? La vieillesse est la vieillesse, elle a oublié. Le père de Marie n'a donc pas regardé Adriaan, sa tête pensive, ses beaux yeux pleins de rêves, les boucles épaisses de sa chevelure, sa taille élégante? il n'a donc pas vu qu'Adriaan n'a que vingt-trois ans? Ah! si bien, il a vu tout cela, mais la grand'-mère n'est-elle pas là? En effet, nous la voyons au fond de la pièce avec son chat roulé à ses pieds, portant une paire de bésicles sur le nez et faisant tourner son rouet.

La leçon est finie, la grammaire fermée, les cahiers rangés et Adriaan semble près de se lever, lorsque tout à coup Marie, après avoir un instant hésité, lui dit :

— Pourquoi êtes-vous triste aujourd'hui?

— C'est que, Mademoiselle, nous avons reçu de mauvaises nouvelles politiques et qu'il serait possible que M. Cornelius m'appelât auprès de lui, à La Haye.

— Mais, vous reviendrez bien vite, murmure la jeune fille en pâlissant.

— Quand on part, sait-on jamais si l'on re-

1. Intendant des digues et canaux.

viendrai... nous sommes menacés par des temps si terribles...

Les deux jeunes gens se turent quelques instants, les yeux baissés vers la terre... Adriaan reprit :

— Puis, à tout prendre, quoique mon cœur en souffre cruellement, peut-être est-il plus sage pour moi de quitter Dordrecht... je suis peu riche... j'y prends des habitudes... j'y fais des rêves que je ne devrais pas faire.

— Quels rêves? mon parrain m'a dit que vous pouviez parvenir à tout, et je comprends que vous désiriez aller à La Haye. Votre ambition est légitime.

— Ah ! que vous vous trompez ! Mon ambition serait de modestement continuer à servir mon maître... de venir quelquefois dans cette chambre et de vous voir jusqu'au jour où vous porterez un autre nom.

Marie cacha sa petite tête dans ses deux mains et se prit à pleurer.

— Qu'avez-vous, Mademoiselle?

— Vous me brisez le cœur.

— Marie!

— Partez, Adriaan, si le devoir l'ordonne, dit la jeune fille en essuyant ses larmes, partez, Marie attendra jusqu'à ce que...

— Jusqu'à ce que je devienne riche et digne d'elle... dit le jeune homme, exalté de bonheur.

— Non, murmura la jeune fille, rougissante et les yeux baissés, non, Adriaan, jusqu'à ce que vous veniez demander ma main.

— Vous oubliez, Marie, que vous êtes une riche héritière.

— J'en suis charmée, au contraire.

— Mais, votre père?

— Mon père, reprit l'écolière en souriant et en agitant sa jolie tête, est bon et fera ce que je voudrai. Il finira par être charmé ; pensez donc, sa fille mariée au fils d'un professeur célèbre de l'Université de Leyde !

Alors commencèrent les projets, les rêves, les explosions de joie qui éclatent sur les lèvres, les frémissements de bonheur et les longs silences et les regards plus éloquents que toutes paroles.

Mais, direz-vous, comment tous ces serments pouvaient-ils s'échanger devant la grand'mère? Ne vous étonnez pas, amis lecteurs, la gardienne que le prudent Drucksen, un père bien avisé, avait donnée à la belle Marie pour gardienne, n'avait qu'une seule infirmité : elle était sourde.

Ne sortons point encore de l'hôtel du Paon ; il s'y échange ce jour-là même, des paroles que nous devons entendre.

Le matin, un cavalier vêtu noblement mais simplement, monté sur un admirable cheval, suivi d'un vieux domestique, avait mis pied à terre devant l'hôtel, demandé une chambre, et aussitôt il s'y était installé. Son feutre lui cachait si bien le visage, son manteau l'enveloppait si strictement qu'il avait été impossible à l'hôtelier de distinguer les traits du nouvel arrivant. Non sans quelques raisons, vous conviendrez que c'était là un mauvais procédé, car c'est bien le moins que l'on connaisse la figure de ceux qui logent chez vous. Le domestique du voyageur, muet comme une carpe, avait seul fait le service de son maître. Il s'était contenté de dire que si quelqu'un venait demander le lieutenant Daal, on le prévînt aussitôt; du reste, pour plus de sûreté, il s'était placé de planton devant la grande porte d'entrée. Il attendait ainsi depuis deux heures, lorsqu'un citoyen de Dordrecht demanda le lieutenant, et aussitôt le vieux serviteur conduisit la personne à l'appartement où il était attendu.

Si le nom de Daal ne disait rien, la notoriété de celui qui venait le trouver parlait haut, et le brave Drucksen, tout en continuant à fumer son interminable pipe, fit une grimace qui voulait dire : « Qu'est-ce que ce drôle vient faire ici? »

Ce drôle, puisque drôle il y a, s'appelait Tychelaer, médecin barbier, homme d'intrigues, capable de tout et portant effrontément, sans honte aucune, la flétrissure de deux ou trois arrêts de justice.

C'était cependant bien ce misérable qui était attendu. Introduit dans la chambre du lieutenant, il le trouva assis, lisant attentivement; celui-ci continua sa lecture pendant une ou deux minutes. Ce lecteur peu courtois était un homme de vingt ans à peu près, mais paraissant plus âgé; grêle mais nerveux, d'une figure ingrate, grise de ton, n'ayant que deux choses remarquables : un beau front et un regard perçant et froid comme l'acier. Après avoir violemment toussé, car il semblait avoir un asthme, sans daigner inviter le visiteur à prendre un siége, et l'ayant un instant regardé de son dur regard, il lui dit avec une voix lente et sans expression aucune :

— C'est vous qui m'avez adressé une dénonciation contre MM. de Witt?

— Oui mon...

— Lieutenant...

— Lieutenant.

— Vous vous nommez Tychelaer. Vous accusez ces messieurs d'avoir vendu les poudres de notre flotte à la France?

— Oui, mon...

— Lieutenant, ne me forcez pas à vous le redire. Vos preuves?

Alors, quoiqu'assez démonté par une telle réception, tournant et retournant son feutre dans ses mains, tandis que son interrogateur restait la tête couverte, le dénonciateur se mit à conter un roman coupé à chaque instant par ces mots que l'officier répétait d'un ton monotone : « Les preuves, les preuves ». De grosses gouttes de sueur perlaient le front du misérable, il regardait avec une sorte de terreur la figure impassible qu'il avait devant lui. Il parla aussi longtemps qu'il en eut la force, puis il s'arrêta...

Un silence profond suivit pendant quelques minutes qui parurent un siècle à Tychelaer.

— Monsieur, reprit enfin le lieutenant, toujours avec cet accent de voix monotone dans lequel ne perçait pas une note de mépris ou de colère, monsieur, vous avez déjà subi trois condamnations infamantes?

— C'est parce que je suis Orangiste !

— Tous les coquins disent cela; ce qui fait peu de plaisir au prince d'Orange, je vous en avertis.

Vous vous permettez de dénoncer sans preuves et vous me faites me déranger...

Tychelaer fit un geste...

— Taisez-vous. Écoutez moi. Si, dans un temps dont je veux rester juge, vous ne m'avez pas démontré la trahison de MM. de Witt, votre lettre sera par moi remise au Grand Pensionnaire de Hollande, et vous serez pendu. Ainsi voyez, cherchez, fouillez, trouvez. Souvenez-vous que je n'ai jamais manqué à ma parole et je vous la donne en ces termes : Vous serez mis à la corde et passerez préalablement à la torture, si vous ne prouvez pas que les deux frères sont des traîtres.

— Je le prouverai!

— Je le souhaite pour vous.

— Mais le temps...

— Je vous fais crédit de quelques semaines. Retirez-vous.

Tychelaer sortit pâle et troublé jusqu'au fond de l'âme; il lui semblait avoir une corde autour du cou, et le brave hôtelier du Paon se frotta les mains de le voir ainsi déconfit. — Quand l'obscurité de la nuit se fut étendue sur Dordrecht, le lieutenant fit payer sa dépense par son domestique, monta à cheval et, à son départ comme à son arrivée, personne ne parvint à voir son visage.

Lorsque le service de la maison fut terminé, Drucksen, suivant sa coutume, alla chez sa fille boire un pot de bière et fumer sa dernière pipe ; jamais son enfant ne lui avait paru si aimable et si aimante. Il parla du maître de Français « jeune homme de la plus haute espérance et qui arrivera à tout! » Ce qui lui valut un baiser dont il cherchait vainement la cause et dont il resta plus qu'étonné, car Marie, ordinairement si sage dans ses caresses, avait failli lui casser sa pipe.

Tout ceci se passait au commencement de février 1672. La Hollande était fort agitée, on sentait cette vague inquiétude qui précède les grandes crises. Maîtres de la majorité dans la Zélande qui leur avait été toujours à peu près acquise, les Orangistes faisaient des efforts désespérés, soutenus qu'ils étaient par les églises calvinistes, pour faire disparaître l'édit perpétuel qui avait aboli le stathouderat. A Dordrecht, Tychelaer agitait la lie du peuple, et une partie de la bourgeoisie, travaillée par les pasteurs et envieuse de la haute situation si noblement acquise, si justement méritée de ses concitoyens, les frères de Witt, grondait sourdement. C'est toujours l'envie calomniatrice et perfide qui a préparé la chute des républiques. Quand on regardait au-delà des frontières, l'horizon n'était pas moins menaçant. Louvois, pour combattre l'influence pacifique de Colbert, avait éveillé dans l'âme naturellement orgueilleuse de Louis XIV l'envie des conquêtes, et il lui avait montré, après la prise de la Lorraine, la conquête de la Hollande comme digne de sa grandeur. Si, dans sa vieillesse si éprouvée, le roi reporta les yeux sur cette époque de sa vie, combien il dut se reprocher d'avoir entrepris une guerre d'où allaient jaillir pour lui de si terribles désastres. En effet, ce fut l'attaque de la France qui amena la chute des de Witt; mais, en même temps, ce fut elle qui donna, sous les titres de stathouder, la couronne au plus implacable ennemi qu'ait jamais eu Louis XIV. Ce fut avec l'or, les flottes, les soldats de la Hollande, que le prince d'Orange, renversant les Stuarts, devint roi d'Angleterre et le chef de cette redoutable coalition de l'Europe entière qui faillit, de bien peu, démembrer la France, vaincue et plongée dans la misère.

Si Louis XIV marchait sur le Rhin, il était certain que Charles II, d'Angleterre, qui avait l'ignominie de recevoir une pension secrète de la France, unirait ses flottes protestantes à celles du roi très chrétien; et alors, que deviendrait ce brave petit peuple pressé entre de tels adversaires, alors surtout qu'il avait dans son sein des éléments de trouble et de guerre civile? Le ferment de cette discorde était Guillaume d'Orange, fils de Guillaume II de Nassau et d'Orange et de Henriette Marie Stuart, fille du malheureux Charles I, roi d'Angleterre, né le 14 octobre 1650, huit jours après la mort de son père. Il passa son enfance sous la tutelle éclairée de Jean de Witt, soigneusement surveillé par sa mère, femme ambitieuse qui prétendait pour son enfant, quoi qu'ils ne fussent point héréditaires, aux charges et aux honneurs dont son père avait été investi. Guillaume obéit à l'impulsion maternelle; dans son corps maladif il renfermait une âme ardente et profonde, une tenacité indomptable, un sang-froid et une bravoure que rien ne pouvait surprendre ni ébranler. Du pouvoir auquel son ambition aspirait, il n'aimait que la réalité, le droit de vouloir et de commander. Sa famille avait rendu d'immenses services à la Hollande; ses ancêtres, à force d'héroïsme, l'avaient tirée des mains de l'Espagne et, dans les Provinces-Unies, le nom d'Orange jouissait d'une juste popularité. Mais son père, le stathouder, si prudent qu'il fût, avait, en plusieurs circonstances, montré la griffe du tyran ; il avait même, contrairement aux lois, osé, sans tenir compte de leur inviolabilité, faire arrêter des députés des États. En conséquence, à l'époque de sa mort, ceux-ci résolurent de laisser tomber le stathouderat, de l'abolir à tout jamais. En 1667, les États rendirent une loi, dite *Édit perpétuel*, par laquelle ils s'engageaient par serment non-seulement à n'en jamais proposer le rétablissement, mais à punir d'une peine sévère quiconque en ferait la proposition. Ce serment avait été prêté par tous les fonctionnaires de la Hollande et par le jeune prince d'Orange lui-même, alors âgé de dix-sept ans. Il en avait vingt-deux au moment où commence notre récit.

Cet édit avait été rendu sous l'inspiration du républicain Jean de Witt qui, avec le concours des États, gouvernait les Provinces-Unies. Jamais âme plus pure, intelligence plus active et plus haute ne conduisirent les affaires d'un pays. Son pouvoir, renouvelé pendant dix-neuf ans, fut, malgré les guerres qui l'agitèrent, pour la Hollande une ère de richesse, de prospérité et de grandeur. La postérité a mis Jean de Witt et son frère Cornelius parmi les grands hommes dont l'histoire s'honore. C'étaient des âmes toutes romaines.

Nés, comme nous le savons déjà, à Dordrecht, de Jacob de Witt (1), ancien membre des Etats et

1. Jacob avait été un des députés aux Etats que le stathouder avait fait arrêter illégalement et jeter dans la forteresse de Lauvestaine (1650). Le prince, au bout de quelque temps, pour

possédant une grande fortune, Cornélius était venu au monde en 1623 et Jean en 1625; ils étaient donc à la force de l'âge, au moment où se passent les évènements dont nous nous sommes fait le narrateur. Tous deux firent de très fortes études et Jean, tout jeune, prit rang parmi les grands mathématiciens de son temps. Ses humanités terminées, il voyagea et, dès son retour dans sa patrie, il était entré dans les charges publiques, qui n'étaient assurément point des sources de fortune, puisque, comme grand pensionnaire de Hollande, il ne recevait de l'Etat qu'un traitement de trois mille écus.

Les deux frères qui s'aimaient d'une affection vraiment touchante, se marièrent et prirent femme dans des maisons considérables. Cornelius eut quatre enfants, dont le premier vint au monde en 1660, le dernier en 1671. Jean eut cinq rejetons; en 1672, sa fille aînée Anne était âgée de 17 ans et son fils cadet Jacob, de cinq à peine.

Le républicain Jean de Witt, en abolissant le stathouderat, n'avait point entendu exclure des



Jean de Witt, dessin de Bocourt.

charges publiques son jeune et dangereux pupille; il l'avait fait admettre, très jeune, au Conseil des Etats et, sous la pression de l'opinion, pour prévenir toute division, tout conflit dans les circonstances graves où la République allait se trouver engagée, mais peut-être un peu à contre-cœur, il venait de les faire élire — février 1872 — grand Général et Amiral des Provinces unies.

Nous demandons pardon au lecteur de ces longs détails purement historiques; ils étaient indispensables pour l'intelligence de notre récit.

Retournons maintenant à l'hôtel du Paon. Vous vous imaginez bien que les leçons de français étaient devenues plus régulières et plus longues que jamais, que la surveillance de la grand'mère était toujours aussi exacte; Marie et Adriaan naviguaient donc à pleines voiles dans le plus pur azur.

Fallait-il adresser, sans retard aucun, une demande en due forme au père, était une question souvent débattue, et si l'impatient jeune homme disait oui, Marie disait : non. — « Si vous lui

relâcher ses prisonniers, exigea qu'ils en fissent la demande; tous y consentirent, excepté Jacob de Witt. alors le stathouder s'adressa aux fils du captif pour obtenir d'eux une requête. Ils répondirent qu'*ils ne voulaient pas, par un acte pareil, rendre coupable leur père*

parlez, Adriaan, il vous répondra probablement que je suis trop jeune; il ne vous repoussera pas, j'en suis sûre, car tous les soirs nous parlons de vous, mais il est probable qu'il ne nous laisserait pas la même liberté; puis n'êtes-vous pas toujours menacé de ce maudit voyage de La Haye, et assurément, mon ami, ce n'est pas dans le moment où ils sont attaqués par tant de vilaines gens que vous voudriez abandonner MM. de Witt?

— Non, certes.

— Donc, attendons, cher Adriaan, n'êtes-vous pas heureux, moi je le suis; — et, avec une petite pointe de philosophie venue de je ne sais où dans sa jolie tête, elle ajoutait: « Jouissons de l'espérance du bonheur, c'est peut-être le bonheur lui-même. » Puis, elle reprenait en souriant: « Quand nous serons vieux, nous aurons regret de ne pas avoir assez aimé les jours que nous passons... Il n'y a que ce voyage... Etes-vous bien sûr d'être forcé de partir.

— Je le crains.

— Pour longtemps, un mois..?

— Je ne sais.

Il en fut ainsi pendant tout le mois de février. Dordrecht ne passait pas ses heures à des desduits d'amour, tout y était en émoi, les armuriers travaillaient sans relâche, les gens du port construisaient et radoubaient les navires, les voiliers tiraient l'aiguille, les cordiers tordaient le chanvre, la garde bourgeoise s'exerçait tous les jours, les jeunes gens partaient pour l'armée, pour la flotte, les mères, les jeunes femmes, les jeunes filles pleuraient; mais il y avait dans cette agitation un fond héroïque et si viril que, si épouvantables que soient les scènes que nous allons retracer, la Hollande, malgré des effarements terribles, fut en ces jours courageuse et stoïque.

Dans la première quinzaine de mars, vint une lettre de Jean de Witt, priant son vieux père de faire sans retard partir Adriaan Weer pour La Haye.

On versa bien des larmes ce jour-là, à l'hôtel du Paon, on échangea bien des serments, bien des promesses, une belle tresse blonde de Marie alla se reposer sur le cœur d'Adriaan, et pour la première fois, en regardant ce qui se passait sous ses yeux, la bonne grand'mère se souvint qu'elle avait été jeune et se soupçonna coupable d'un manque de surveillance. Quant à Drucksen, dès que le jeune homme lui eut appris qu'il était appelé par le Grand Pensionnaire, il répéta sa phrase sacramentelle: « Il ira loin », et il invita Adriaan à venir chez lui prendre son dernier repas. Le dîner fut exquis, mais triste, la conversation avait peine à se soutenir; Marie retenait ses larmes et Adriaan paraissait insensible aux vins choisis de son hôte qui le félicitait de sa bonne fortune et le voyait déjà exerçant les plus grands emplois de la République. Enfin l'heure de la séparation sonna. « Me permettrez-vous, monsieur, dit Weer, de vous donner quelquefois de mes nouvelles.—Elles seront toujours les bienvenues. A propos, il y a une chose, que depuis une heure je veux vous dire. Vous êtes un jeune homme rangé... je le sais, je le sais, mais si vous avez besoin de quelques pièces d'or, faites-moi le plaisir de les accepter de moi... »

Cet élan d'un bon cœur, fut la petite goutte qui fait déborder le vase : Marie se jeta en pleurant dans les bras de son père, tandis qu'Adriaan, faisant tous ses efforts pour se contenir, remerçiait en termes émus le bon hôtelier.

— Eh bien! eh bien, fillette, qu'as-tu donc?

— Ce que vous venez de dire, mon père, est si bien, m'a fait tant de plaisir... M. Adriaan a été si complaisant, si bon pour moi, que je ne puis m'empêcher de pleurer.

L'explication n'était pas précisément très claire, mais le père s'en contenta et reprit: « Le domestique vient de me prévenir que votre cheval est prêt; encore une bonne poignée de mains; mes hommages respectueux à Son Excellence le Grand Pensionnaire de Hollande et de West-Frise. Allons, embrassez votre écolière. »

C'était la première fois que les lèvres d'Adriaan touchaient les joues de Marie.

Ils se séparèrent. Il partit. Quand et comment se reverront-ils?

On ne chemine pas vite quand on quitte sa belle, disent les vieilles chansons ; le pauvre Adriaan marchait donc lentement et, quoique le cheval que le vieux Jacob lui avait donné fût une solide et et forte bête, il s'avançait à pas comptés sur la crête de la jetée d'un canal où, suivant l'habitude hollandaise, était tracée la route de Rotterdam à La Haye. La berge du canal, en talus, se trouvait garnie d'épaisses et grandes pousses de feuillage que la monture de notre cavalier mordillait de temps à autre, tandis que lui, sans rien voir, tant sa pensée intérieure était forte, regardait à droite et à gauche les immenses prairies et les moulins, dont le vent faisait tourner les grandes ailes. La nuit était venue, mais l'étape qu'il avait à parcourir pour atteindre son premier gîte n'était pas longue ; il ne se pressait donc pas. La mélancolie de la nature était d'accord avec celle de son cœur. Tout à coup, un jet de flamme passa devant ses yeux, l'explosion d'un arme à feu retentit, le cheval fit un écart prodigieux, tomba et entraîna son cavalier qui roula rudement à terre, la moitié du corps engagé sous sa monture. Au même instant, trois hommes, armés jusqu'aux dents, se précipitèrent sur lui. Il était à moitié évanoui, serré, comme nous l'avons dit, sous le corps du cheval, et dans sa chute, il avait senti son épée se briser ; il résolut donc de faire le mort. Les trois bandits, sans prononcer une parole, ouvrirent son justaucorps, le fouillèrent, s'emparèrent de son portefeuille, de sa montre, et sans songer à sa bourse, sans se soucier du médaillon d'or qui contenait les cheveux de Marie, ils se coulèrent le long de la berge, et quelques secondes après, Adriaan entendait le bruit des rames d'un bateau qui traversait le canal. Il conserva quelques moments son immobilité, mais quand il jugea pouvoir le faire en toute sécurité, il se leva et aida sa monture à se remettre sur ses jambes. Non plus que lui elle n'était blessée, la surprise et la peur, seules, l'avaient fait choir. Adriaan se remit en selle et, tout en prenant le galop, songea naturellement à l'aventure dont il venait d'être la victime. La Hollande qui poussait alors vivement le recrutement de son armée et de sa flotte, qui appelait des soldats de tous les côtés et de tous les

pays, était sillonnée par des compagnons hardis, capables de tout. Ne se connaissant pas d'ennemis. Adriaan crut donc qu'il avait eu à faire à des maraudeurs de cette espèce. « C'est singulier, cependant, pensait-il, et ce sont d'étranges coquins! ils me volent mon portefeuille, ma montre, et n'ont pas la pensée de prendre ma bourse et mon cher médaillon. Enfin, je puis louer Dieu, c'est un vrai miracle que je n'aie pas été tué. »

Il arriva bientôt à l'hôtellerie où il devait achever sa soirée, et le lendemain, s'étant de bonne heure mis en route, il arriva à La Haye, dont les environs boisés et charmants le ravirent. La Haye ressemblait si peu aux autres villes de la Hollande. Le mouvement du commerce et de la marine ne remplissait point ses rues, c'était par excellence la cité du luxe et de l'aristocratie. Mais Adriaan était trop pressé pour faire le métier d'observateur, il hâta le pas de sa monture, et guidé par des renseignements qu'il demanda aux passants, il ne tarda pas à se trouver devant l'Hôtel du Grand Pensionnaire de Hollande. Il était attendu; des domestiques empressés prirent sa valise, son manteau, et le conduisirent dans la chambre préparée pour le recevoir. Il pria que l'on annonçât sa venue, répara le désordre de sa toilette, et quelques instants après il se trouvait dans le cabinet où travaillait le chef de la République.

Jean de Witt, seigneur de Zuyd-et-Noord, de Linschooten, de Snell-Waard, de Hekkendorji, Grand pensionnaire de Hollande, était alors âgé de quarante-sept ans, mais on lui en aurait donné bien davantage. Sa figure, grave, belle, portait l'empreinte des longs soucis, il était mis avec une simple et noble élégance, sa taille, bien prise, était moindre que celle de son frère Cornelius.

Il fit bon accueil au nouveau venu.

— Vous voilà, M. Weer! comment se porte mon père? avez-vous fait bon voyage?

— Le père de Votre Excellence se porte à merveille, mais j'ai bien failli ne plus pouvoir obéir à vos ordres.

— Comment cela?

Adriaan raconta l'attaque dont il avait manqué devenir la victime; à ce récit, de Witt qui était assis, se leva brusquement.

— De sorte, dit-il, que l'on vous a enlevé les papiers que mon père vous avait chargé de me remettre, car ce n'est pas à des voleurs ordinaires que vous avez eu à faire.

— Non, Votre Excellence, on ne me les a pas pris. Quoique n'ayant aucune raison de soupçonner une attaque, je les avais, par prudence, cousus dans mon justaucorps où ils sont encore, et si vous voulez me permettre de me servir de ce canif, je vais vous les remettre.

Pendant qu'Adriaan procédait à l'opération, de Witt, dont le front s'était un instant obscurci, disait:

— C'est très bien, jeune homme, c'est très bien; du courage réfléchi, car si vous n'aviez pas fait le mort, les misérables vous tuaient; de la prudence... je vois que mon père vous avait bien jugé.

De Witt prit les papiers, les lut attentivement, les mit dans le bureau d'ébène devant lequel il était assis, et après avoir invité Adriaan à prendre un siége:

— Écoutez-moi, M. Weer, ajouta-t-il. Les Etats de Hollande viennent de nommer mon bien aimé frère Commissaire Général et représentant de la République sur la flotte qui va bientôt prendre la mer, car tout espoir de paix est perdu; nous allons avoir à combattre l'Angleterre et la France. Cornélius va donc bientôt nous quitter; les Etats lui donnent un secrétaire; moi, monsieur, je vous prie d'accepter cette charge.

— Je ne suis pas assez capable pour un tel emploi.

— Si vous n'avez que cette réponse, elle n'est pas valable; acceptez-vous?

— Oui, Votre Excellence.

— C'est bien; je vais faire expédier votre commission et vous remercie. J'ai non-seulement besoin d'avoir près de mon frère un homme discret et sûr, mais Cornélius est souffrant, malade, et je compte sur vous, Monsieur, pour lui donner des soins comme ceux que vous avez prodigués à mon père...

La porte s'ouvrit.

— Tiens, voilà Cornélius.

— Salut, M. Weer.

— Il accepte, mon frère, et me voilà tranquille.

Plus grand que son frère cadet, Cornélius lui ressemblait beaucoup, seulement ses traits étaient plus hardis et moins sévères; il remercia affectueusement Adriaan et il fut convenu que le jeune secrétaire logerait chez le Grand Pensionnaire, y prendrait ses repas et se tiendrait à la disposition de ses deux protecteurs.

Adriaan salua, se retira et, à l'heure du repas du soir, il s'assit à la table de famille présidée par la femme de Jean de Witt, ayant à côté d'elle ses trois filles, Anne, Agnès, Marie, dont la première, née en 1655, était déjà une grande personne, et ses deux fils, Jean et Jacob, le dernier âgé de cinq ans.

En quelques jours le jeune secrétaire acquit toute la confiance des de Witt; pour eux et pour le service de l'État, il fut mis en rapport avec tous les grands personnages de l'État, allant de port en port presser l'armement des flottes de la République. Ai-je besoin de dire que, devenu lui-même et si rapidement un personnage important, il n'oubliait pas sa chère Marie, il lui écrivait souvent et, dans ses réponses, l'enfant inquiète de la subite élévation de celui qu'elle aimait, lui répétait avec tristesse: « Vous oublierez la pauvre fille du Paon! » Soupçon qu'il repoussait avec une plume indignée, jurant qu'elle était son premier et son dernier amour.

Cependant les choses politiques suivaient le cours que Jean de Witt avait prévu; sous des prétextes dont rien ne voilait l'inanité, le 6 avril, la France déclara la guerre et le 7 l'Angleterre l'imita. Il s'agissait, pour la République, de vaincre ou de mourir, car, d'avance, les puissances ennemies s'étaient partagé ses riches et fécondes provinces. Les États s'épuisèrent en généreux efforts, Witt travaillait jour et nuit, une armée de trente mille hommes fut formée et placée sous les ordres du jeune prince d'Orange, mais sous l'autorité des Commissaires de

la République, et nous savons avec quelle activité était poussée l'organisation de la flotte. Mais pendant que les Hollandais, profondément troublés et malheureusement divisés en Orangistes et en républicains, se hâtaient de se préparer à la lutte, Louis XIV, qui avait pris ses mesures de longues mains, agissait. Avec Condé et Turenne, et sa maison militaire forte de sept mille hommes, suivi des volontaires de sa brillante noblesse, emmenant Louvois avec lui, Louis XIV quitta Versailles le 27 avril, et le 5 mai rejoignait à Charleroi les cent dix mille combattants qui l'attendaient. C'était la plus belle armée qu'il avait eue. Condé voulait que l'on commençât la campagne par le siège de Maestrick; le roi adopta le plan de Turenne qui consistait à enlever d'abord Maseyck sur la Meuse et à marcher ensuite vers le Rhin pour tourner les Provinces-Unies et les attaquer au cœur. Investie le 14 mai, Maseyck se rendit le 15; l'armée traversa ensuite la Meuse à Visé, et après avoir fait tomber quelques petites places qui ne firent qu'une résistance de quelques heures, le 12 juin au matin, le roi se trouvait en face du Bas-Rhin, à Tol-Huys. Aussitôt Condé ordonna que l'on se préparât à jeter un pont et que l'on disposât quelques batteries pour couvrir les travailleurs. La matinée était magnifique; sur la rive opposée, le roi, ayant à ses côtés le prince, regardait de faibles bataillons hollandais



Les bandits, dessin de Gilbert.

qui se préparaient à lui disputer le passage. Tout à coup, monté sur un cheval lancé à fond de train, un des lieutenants de Condé, l'aventureux duc de Guiche, s'arrête devant le maître.

— Qu'y a-t-il, monsieur?

— Sire, votre cavalerie peut passer sans attendre la construction du pont. Un paysan vient de m'indiquer un gué.

— Un gué! dans le Rhin! fit Condé.

— Oui, Monseigneur, le fleuve est très bas cette année. Si vous voulez me le permettre, je sonderai moi-même le passage.

— Une folie! reprit le général.

— Votre gué est-il loin? demanda le roi.

— Si Votre Majesté veut remonter une centaine de toises, elle verra.

— Allez, monsieur, nous vous suivons.

De Guiche partit au galop et sans demander une nouvelle permission, descendit dans le Rhin. Son cheval eut pied partout jusqu'au milieu du fleuve, là s'était établi un courant rapide et profond; il le franchit pourtant, reprit pied de l'autre côté et arriva presque à toucher l'autre rive sous une nuée de balles que les Hollandais faisaient pleuvoir sur lui et dont pas une seule ne l'effleura. Ce passage accompli, il retraversa le fleuve avec la même bonne fortune. Que l'on juge des cris, des acclamations des Français témoins de cette action téméraire; les épées, les chapeaux, les mouchoirs, s'agitaient, et quand, ruisselant d'eau, de Guiche s'arrêta devant le roi :

— Vous êtes, lui dit celui-ci, aussi heureux que

brave, vous pensez donc que l'on peut tenter le passage ?

— Certainement, sire, une masse de cavaliers rompra facilement le courant, qui n'a qu'une largeur de cinquante pas tout au plus.

— En ce cas, qu'on se prépare ! mon cousin, donnez des ordres.

Quelques moments après, les canons français tiraient à outrance, pour balayer la rive hollandaise, et, une heure plus tard, la brillante Maison du roi et les jeunes volontaires de la noblesse se précipitaient dans le Rhin, comme ils eussent couru à une partie de plaisir. Embusqués derrière des plis de terrain, quelques Hollandais tiraient sur la phalange couverte de plumes et de dorure qui s'avançait serrée et profonde en répétant le cri de « Vive le Roy ». Quelques hommes furent mortellement frappés, quelques autres roulèrent et disparurent, emportés par le courant, mais la masse, Condé et le duc de Guiche en tête, toucha la rive hollandaise. Deux ou trois escadrons se présentèrent pour refouler cette agression. Ils furent renversés, dispersés au premier choc. Pendant ce temps s'était groupée l'infanterie hollandaise; se



Le passage du Rhin par l'armée française, dessin de Gilbert.

voyant abandonnée, enveloppée, elle demandait à se rendre, lorsque le neveu de Condé, le fils de la célèbre duchesse de Longueville, le jeune duc de ce nom, arrivant à la chaude, se mit à crier : « Tue ! tue ! » et lâcha un coup de pistolet. Les fantassins, croyant alors qu'ils n'avaient pas de quartier à attendre, abaissèrent leurs mousquets et firent une décharge meurtrière. Longueville et vingt ou trente jeunes gens portant les plus grands noms de France tombèrent pour ne plus se relever, le prince de Condé eut un poignet brisé. Tel est ce fameux Rhin que Boileau a célébré dans un chant, dont un seul vers, injurieusement interprété, est encore redit tous les jours.

C'était un fait de guerre d'une portée immense. Si, repoussant les conseils de Louvois, et suivant ceux de Turenne, Louis XIV se fut porté rapidement en avant, il entrait à Amsterdam. Mais, quelque faux calcul qu'il suivît, la Hollande était ouverte et la poignée d'hommes commandée par le prince d'Orange ne pouvait rien pour arrêter le torrent qui débordait. En apprenant cet évènement fatal, Jean de Witt laissa tomber sa tête entre ses mains, lui, si courageux et si ferme pourtant, et murmura : « La Hollande est finie. »

La suite à la prochaine livraison.

A. Genevay.

VOYAGES ET AVENTURES

PERDUS SUR LA MER DE CORAIL

I

EN MER

Sur le *Macquarie*. — Quelques passagers. — Le ciseleur Tissier et la famille Richard. — Petit mousse noir. — Allemand et Anglais. — Le long de la barrière de corail. — A la hauteur du cap York. — Conversations à bord.

Parti récemment de Sydney et la veille même de Newcastle, le grand marché de charbon australien, où il avait chargé huit cents tonnes de combustible, rempli de marchandises, encombré de passagers, le *Macquarie*, steamer de deux mille huit cents tonneaux, filait vers la mer de Corail en serrant la côte de près.

Il se rendait à Batavia par le détroit de Torrès, et de Batavia à Suez.

Depuis que les relations commerciales entre Java et les colonies de l'Australie orientale sont actives, le détroit de Torrès, considéré à cause de ses récifs, comme la voie maritime la plus dangereuse du monde, est devenue une route sur laquelle les voyageurs se hasardent maintenant sans hésitation lorsqu'ils trouvent place, à bas prix, sur les navires qui la parcourent; c'est pourquoi le *Macquarie*, outre sa pesante cargaison et son équipage composé de cent individus, avait à bord cent quatre-vingt douze personnes des deux sexes, hommes, femmes, enfants, de diverses nationalités, mais particulièrement de nationalité anglaise, allant, les unes à Batavia, les autres en Europe.

Parmi ces dernières, il en est plusieurs avec lesquelles il est utile que nous fassions connaissance.

Citons d'abord un Anglais d'une trentaine d'années, blond, aux yeux gris, aux dents longues, à la figure ovale et pâle, à la taille roide mais bien prise, à l'air suffisant, et répondant au nom de Castlerosse.

Fils d'un actionnaire des mine d'or de la Nouvelle-Galles du Sud, il se rendait à Londres pour y épouser la fille d'un distillateur ami de sa famille, élégante miss dont il regardait souvent la photographie dans son portefeuille.

Castlerosse voyageait en compagnie d'un Allemand plus âgé que lui d'une dizaine d'années, M. Kruger, dont le père s'était enrichi dans le commerce des pendules pendant la guerre franco-allemande de 1870-71.

Kruger, courtier maritime à Sydney, allait à Munich pour recueillir l'héritage paternel, deux ou trois cent mille francs, et aussi pour se marier à une jeune cousine assez agréable, qu'il aimait passionnément, à en juger par les baisers qu'il déposait du matin au soir sur son portrait.

Mal bâti, brèche-dents, le nez camard, les oreilles démesurément longues, les yeux petits et noirs, Kruger était, de plus, chauve comme un genou, ce qui ne l'empêchait pas du tout de se croire fort joli garçon.

Cependant sa calvitie le tourmentait, et pour y remédier il venait de sacrifier une grosse somme.

Il existe en Amérique une plante que les botanistes appellent *pilocarpus pinnatus* et le vulgaire public *jarobandi*, dont les feuilles et l'écorce fournissent un principe actif, la *pilocarpine*, que l'on considère comme un sudorifique tout puissant et auquel un médecin tudesque a découvert la qualité de faire repousser les cheveux sur les crânes les plus dénudés.

Deux ou trois injections sous-cutanées de chlorhydrate de pilocarpine, dans l'espace de quinze jours ou trois semaines, et la calvitie disparaît si bien qu'il n'en reste plus trace au bout de trois ou quatre mois.

Voilà de quoi tourner la tête aux millions de chauves qui gémissent, ici-bas, de la pauvreté de leur cuir chevelu.

Malheureusement, la pilocarpine n'est pas à la portée de toutes les bourses; les docteurs qui en ont le secret la vendent à un prix fou et Kruger avait dû payer à un célèbre spécialiste de Sydney cinq mille dollars pour trois injections sous-cutanées.

Mais il ne s'en plaignait point, car ses cheveux repoussaient; il le constatait chaque jour en examinant son crâne dans un miroir, et ne doutait plus de pouvoir se présenter à sa cousine de Munich avec une chevelure comparable à celle de feu Samson, ce qui, naturellement, devait ajouter à ses avantages physiques.

Citons, d'autre part, un français de trente trois ans, Charles Tissier, ciseleur de talent, qui, après un engagement de cinq ans dans une des meilleures maisons de Sydney, tourmenté du désir de revoir la France et Paris, quittait l'Australie avec trente mille francs d'économies.

De taille ordinaire, à la figure intelligente et douce, encadrée dans une légère barbe châtain, il avait l'air tout à fait comme il faut, selon l'expression de Madame Richard.

Madame Richard était une veuve de quarante quatre ans, parisienne du faubourg St-Jacques, qui arrivait de la Nouvelle-Calédonie et retournait en France avec ses deux filles, Julie, blondinette de dix ans, et Roselia, ravissante personne de dix-neuf à vingt ans, aussi simple que jolie, à laquelle les vêtements de deuil prêtaient une grâce touchante.

Femme d'un condamné à la déportation, Madame Richard, réunissant toutes ses ressources, quelques billets de mille francs, emmenant ses quatre enfants, quatre filles, était allée retrouver en 1875 son mari, qui venait d'obtenir une concession de terre, en récompense de sa bonne conduite.

Tout prospérait chez elle et lui promettait un avenir heureux, lorsqu'en octobre 1878, en pleine

insurrection canaque, une troupe de féroces sauvages sortant de la forêt de Trazegnies, et tombant sur sa ferme, avait tué son mari et deux de ses enfants.

Providentiellement secourue par un détachement d'infanterie de Bourail, au moment où les Canaques l'entraînaient avec Julie et Roselia, elle s'était retirée à Nouméa où, ne pouvant supporter son triple deuil, ni rien voir de ce qui lui rappelait le massacre de son mari et de ses deux enfants, elle avait vendu sa concession, réalisé le peu qu'elle possédait, obtenu son passage gratuit pour Sydney où elle savait qu'elle trouverait des facilités pour se rendre à bon compte en Europe, et là, elle s'était embarquée sur le *Macquarie*.

Entre elle et Charles Tissier la confiance régna vite ; les Français se réunissent volontiers au loin, surtout dans un espace aussi restreint que la coque d'un paquebot; d'ailleurs, madame Richard et ses filles ne parlaient pas l'anglais, la seule langue qu'on entendît autour d'elles ; leurs robes noires, leurs allures honnêtes et modestes, inspiraient de l'intérêt, de la sympathie, et en les voyant embarrassées dès le premier jour, dès la première heure, le ciseleur avait cru de son devoir de se mettre à leur disposition, en qualité de compatriote.

Après quelques petits services rendus de la façon la plus cordiale, une intimité d'excellent aloi s'était établie entre la famille Richard et Tissier qui, en dernier lieu, avait absolument voulu céder à celle-ci la cabine qu'il occupait sur le pont, cabine où les cancrelats, ces hideux cafards des régions australes étaient rares, tandis qu'ils infestaient le compartiment des trois voyageuses.

« Si vous ne l'acceptiez pas, elle resterait inoccupée, avait-il dit pour vaincre les résistances de Madame Richard et de sa fille aînée, mademoiselle Roselia ; par ce temps chaud et calme, je préfère coucher à la belle étoile, enveloppé dans une couverture de voyage, que renfermé dans cette boîte. »

Mentionnons encore, pour achever les silhouettes des personnages qui nous occuperont dans le cours de ce récit : le capitaine Barkly, commandant du steamer, vieux loup de mer trapu, rougeaud, aux favoris épais, et un mousse de onze ans, négrillon à l'œil vif, aux cheveux crépus, de la race papoue, recueilli aux îles Arou à l'âge de cinq ans, par un matelot marseillais, baptisé incontinent : Boule-de-Neige, à cause de la couleur parfaitement noire de sa tête, qui, depuis, par suite de circonstances trop longues à rapporter, avait successivement navigué dans l'Océan Pacifique, tantôt sur des bateaux français, tantôt sur des bateaux anglais, et dont le langage singulier, était un composé amusant de papou, de français et d'anglais.

Généreusement récompensé par le ciseleur de diverses prévenances en faveur de Madame Richard et de ses filles, Boule-de-Neige s'était attaché au petit groupe français, et il le servait avec un plaisir d'une sincérité si évidente, que l'anglais Castlerosse et l'allemand Kruger en ressentirent de la jalousie, qu'ils témoignèrent à leur façon, c'est-à-dire en administrant au moussaillon force taloches ou coups de pied lorsque, lui envoyant chercher à la cantine des cigares ou du brandy, il ne revenait pas assez rapidement à leur gré, taloches et coups de pied accompagnés de grossièretés à l'adresse de la France.

Charles Tissier, voyait, entendait tout et se promettait d'en faire son profit ; mais, résolu, pour la famille dont il s'était constitué l'appui, à se tenir sur la réserve, à n'ouvrir aucune discussion d'un caractère agressif, il se contentait de gratifier le négrillon d'un penny chaque fois qu'il le voyait maltraité à cause de *ses amis*, et Boule-de-Neige se montrait enchanté de ces consolations auxquelles il était moins habitué qu'aux bousculades, et qui lui semblaient d'autant plus douces qu'elles lui venaient d'une personne à laquelle il était dévoués.

Du reste, qu'importait au ciseleur cet anglais orgueilleux, sans cesse occupé de sa personne, qu'avait-il à s'inquiéter de la lourde sottise de cet allemand gonflé de suffisance, passant ses jours à regarder dans une glace si ses cheveux repoussaient et répétant sur tous les tons, avec son copain, que l'Angleterre et l'Allemagne étaient les deux seules grandes puissances du globe et qu'elles dicteraient désormais la loi à l'univers entier.

On ne réfute pas les imbéciles, et si parfois on châtie les insolents, il convient de ne point le faire à la légère.

« On nous a assez accusés de fanfaronnade; prouvons, pensait Tissier, que nous savons laisser à d'autres le monopole de ce ridicule. »

Cependant le caractère provocateur que prenaient les réflexions à haute voix de Kruger et de Castlerosse lui agaçait les nerfs.

Quand l'un disait à l'adresse des Français, à son adresse : « Qu'ils osent se frotter à l'Allemagne, et ils verront ce qu'il leur en coûtera ! » quand l'autre, parlant de l'îlot de Matakon, sur la côte occidentale d'Afrique, que la France venait d'occuper au grand scandale des fanatiques de l'extension indéfinie de l'empire britannique, répétait : « S'ils n'évacuent pas l'île de bon gré, ils l'évacueront de force. » le sang lui montait au visage, son œil s'enflammait, et il se sentait une envie furieuse de les apostropher ; heureusement, la raison le calmait, et il s'éloignait en haussant les épaules.

Le *Macquarie* avait levé l'ancre le 17 mars ; le 24, il passa en vue de Brisbane ; le 26, par un temps favorable, il doubla le tropique du Capricorne, et entra en plein dans la mer de Corail, tout allant bien à bord, les hommes occupant leurs loisirs à boire, à fumer, à jouer, à se disputer sur la politique, lorsqu'ils ne mangeaient pas ; les femmes causant ou lisant ; les enfants, il y en avait une quinzaine, courant de l'arrière à l'avant; Charles Tissier trouvant un plaisir de plus en plus vif dans la société de la famille Richard.

Le steamer avançait lentement, longeant, à l'est, l'immense barrière de corail qui s'étend au large des côtes du Queens-Land, s'en va rejoindre la Nouvelle-Guinée, et dans laquelle on ne connaît guère que dix ou douze ouvertures praticables ; le capitaine Barkly montaitplus souvent sur sa passerelle; des matelots en vigie signalaient les écueils ; toutes les précautions étaient prises, afin d'éviter un plongeon, accident fréquent dans ces parages.

La nuit, on mettait en panne, de crainte de heurter inopinément quelque roche madréporique inconnue.

Alors, comme la température était chaude, la brise à peine sensible, tout le monde se réunissait sur le pont pour causer, fumer, voire pour pêcher.

« Dangereuse route, hasardaient des matelots aux passagers qui leur paraissaient les plus terriens, dans le but de se donner de l'importance et de se faire arroser le gosier; là s'est perdu le *Fergusson*; de ce côté s'est brisée la *Martha Ridgway*, plus loin a disparu le *Sir Campbell*; ici les cannibales ont mangé un équipage à la croque au sel; si nous nous laissions échouer, nous risquerions de servir de provisions de bouche aux insulaires des alentours. Dieu merci, nous savons manœuvrer et nous passerons le détroit de Torrès à la barbe des requins noirs qui nous guettent peut-être, sans que nous nous en apercevions. »

Les dangers de la route, récifs et anthropophages, étaient le sujet de toutes les conversations, surtout de celles de la famille Richard qui avait vu, en Calédonie, à peu de distance de l'endroit où on louvoyait, des sauvages sanguinaires.

« Soyez sans inquiétude, mesdames, répétait en souriant le ciseleur à Madame Richard et à Mademoiselle Roselia; si les Australiens se hasardaient à nous rendre visite, nous sommes ici deux cents hommes qui les recevrions à coups de haches, de sabres, de barres de fer, de fusil, de façon à leur enlever la fantaisie de nous présenter leurs salutations intéressées. Non, ajoutait-il en se tournant vers le capitaine, si ce dernier avait à passer près de lui, nous n'avons rien à craindre ni des madrépores, ni des cannibales, n'est-ce pas, commandant?

Et le capitaine Barkly de répondre avec satisfaction en regardant l'horizon : « No, no. »

« No, no, » assurait à son tour Boule-de-Neige en se glissant auprès de la veuve et de ses filles, « Vous, pas avoir peur, miss, lady, gentleman dire vrai : nous bientôt Batavia, all right. »

Le 28, le *Macquarie* arriva à la hauteur du cap York et s'orienta pour entrer dans le chenal qui devait le conduire au détroit de Torrès.

Le soir, il mouilla dans un bassin favorable, dernière station dans la mer de Corail, avant d'entrer dans la mer d'Arafoura.

Tout le monde à bord était gai, rassuré, satisfait du voyage, et après un dîner copieux, où les plats de volaille, de pudding, de bœuf, de mouton, arrosés de vin, de porter, de pale-ale, avaient abondamment circulé, hommes et femmes étaient montés sur le pont pour prendre l'air et voir le soleil disparaître majestueusement du côté du cap.

— Hé, bien! demanda d'un ton semi railleur, semi impertinent, Castlerosse au ciseleur, accoudé près de lui, que dites-vous de cette navigation, Monsieur le Français?

— Je dis, monsieur l'Anglais, qu'elle est exceptionnelle.

— Il est vrai que nous sommes sur un steamer britannique et que la marine de notre pays est la première de l'univers.

— Oui, appuya avec un hoquet d'ivrogne, Kruger qui semblait avoir abusé du brandy au dessert, et en passant d'un air ravi sa main sur ses cheveux, qui décidément repoussaient sur toute la surface de son ex-genou.

— Assurément, ricana le ciseleur, ce n'est pas la marine allemande qui peut lui disputer le premier rang.

Castlerosse s'essuya le visage avec un mouchoir de fine batiste blanche; Kruger regarda Tissier de travers, sans cesser de passer la paume de sa main sur ses jeunes cheveux.

— Barkly, reprit Castlerosse, est un enfant de Liverpool, il navigue depuis trente ans dans ces mers et il y défierait à la course tous les marins, tous les pilotes de France.

— Et de Navarre, ajouta Tissier en riant.

— Et de Navarre, déclara hautainement l'Anglais.

— Parfaitement, grommela Kruger en tirant de sa poche le portrait de sa cousine de Munich et en le contemplant avec une satisfaction pleine de promesses.

— Puisse-t-il être de force à y battre également tous les marins et tous les pilotes d'Allemagne, répliqua le ciseleur sans perdre sa bonne humeur, nous franchirons ainsi plus sûrement le dédale de madrépores qui nous sépare de la mer libre et dans lequel tant de bâtiments anglais ont péri. Au reste, il n'est personne à bord qui ne constate les solides qualités du capitaine, et ne se félicite du temps admirable dont nous jouissons. Posséder un bon commandant sur un paquebot, c'est beaucoup; avoir le ciel pour soi, c'est quelque chose aussi.

Castlerosse et Kruger allumèrent chacun un cigare et s'assirent sur des fauteuils de bambou à bascule, tandis que Tissier, leur tournant les épaules, rejoignait les dames Richard.

— Quand arriverons-nous à Batavia ? demanda mademoiselle Roselia au milieu d'une conversation à bâtons rompus

— Dans huit ou dix jours, répondit le ciseleur, car, dès que nous serons hors du détroit, nous glisserons sur une mer unie.

— Je voudrais être déjà en France.

— Et moi à Paris, fit Julie en se balançant après un cordage.

— Moi, dit madame Richard, enchérissant en souriant sur l'une et sur l'autre, je voudrais être réinstallée dans mon vieux quartier Saint-Jacques.

— Maman, qu'est-ce que nous ferons à Paris? questionna l'enfant.

— Ce que nous pourrons, ma fille; mon frère, ton oncle, nous aidera certainement. Il m'avait conseillé autrefois de créer un fond de papeterie, de librairie : je suivrai probablement son conseil. Alors, M. Tissier, continua la veuve, j'espère, si vous êtes notre voisin, que vous nous donnerez votre pratique.

— Vous l'aurez, madame, repartit gaiement le ciseleur; je veux à moi seul faire votre fortune.

— A la bonne heure!

Boule-de-Neige vint annoncer que le thé était servi dans la salle à manger.

Huit heures sonnaient, et il est de règle, sur les paquebots anglais, où l'on boit, où l'on mange du matin au soir, de prendre le thé et le grog.

Madame Richard et mademoiselle Roselia n'ayant besoin de rien, restèrent assises; Julie réclama un gâteau que le mousse courut lui chercher; le ciseleur, ayant peu de goût pour l'atmosphère de gin, de

whisky, de brandy qu'on respirait dans la salle à manger, ne quitta pas non plus sa place, et les quatre français continuèrent à causer jusqu'au couvre-feu dont le signal retentit à dix heures.

Alors, Tissier souhaita une bonne nuit à madame Richard, à Mademoiselle Roselia, qu'il commençait à voir avec des battements de cœur, à la petite Julie qu'il embrassa sur les deux joues et qui lui rendit ses baisers en lui criant : « à demain! » puis, il prit un matelas léger que lui apporta le mousse, et se choisit un coin sur le pont où il put dormir en paix, et sans gêner la manœuvre.

— Sir, lui dit Boule-de-Neige en le suivant, vous faire attention cette nuit.

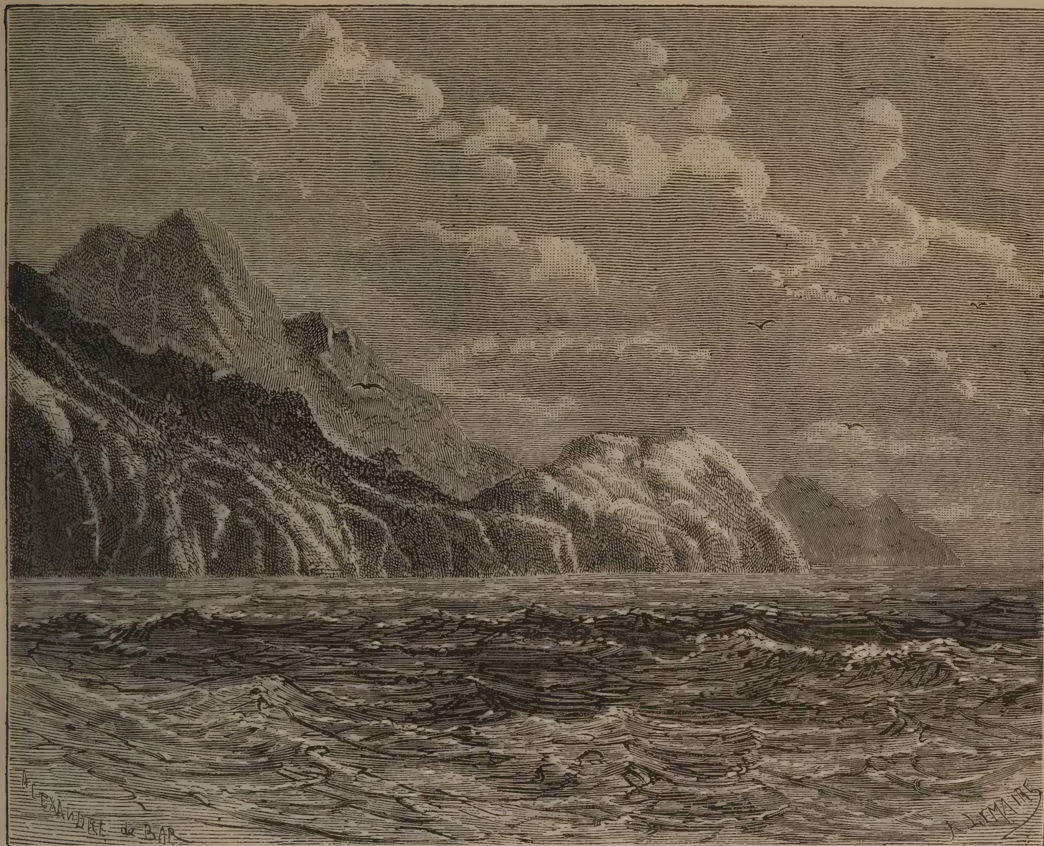
— A quoi?

— Au vent, à l'eau.

— Allons, tu plaisantes; le ciel est splendidement étoilé.

— C'est égal, insista le mousse, pendant qu'il s'étendait sur son matelas.

Tissier ne prit pas garde à l'observation, et s'endormit bercé par le murmure de la mer et en songeant que mademoiselle Roselia était aussi jolie qu'aimable, et qu'elle ferait la plus charmante



Le détroit de Torrès, dessin de A. de Bar.

femme que put désirer un homme dans sa position.

II

L'OURAGAN

Un grain. — La tempête. — Accidents. — Tout le monde aux pompes. — Le danger. — Catastrophe. — La dernière embarcation. — Un coup de pistolet. — Travail de sauvetage. — Le calme revient. — Le souper dans la cabine. — La nuit.

A deux heures du matin, un matelot de quart alla réveiller le capitaine Barkly qui ronflait dans sa cabine.

— Qu'y a-t-il? mâchonna le vieux loup en ouvrant à demi les yeux.

— Commandant, l'horizon est menaçant, nous avons une forte houle et le baromètre baisse.

— C'est bien, je me lève.

Sans s'émouvoir, sans se presser, Barkly mit ses souliers, sa vareuse, casa une boule de tabac dans le coin de sa bouche, et gagna le pont avec la pesanteur et le dandinement d'un ours.

L'air était étouffant, les houles se croisaient en divers sens, le baromètre était bas, des bancs de nuages d'où jaillissaient des éclairs multiples, s'amoncelaient au nord, tout annonçait une trombe ou un cyclone.

Barkly examina froidement le ciel, commanda de

chauffer, dans l'intention de fuir vent arrière, et de circuler dans l'intérieur du tourbillon s'il avait affaire à un cyclone, et monta sur sa passerelle.

A trois heures, la pluie tomba, la mer devint grosse, le bâtiment, fortement secoué, fatigua, tous les passagers se réveillèrent.

— Diable ! marmotta le ciseleur en quittant précipitamment son lit de camp, le moricaud avait raison.

Les dames Richard sautèrent à bas de leurs couchettes, ouvrirent la porte de leur cabine et cherchèrent à savoir ce qui se passait.

— Ce n'est rien, mesdames, leur dit Tissier en s'approchant d'elles, rien qu'un orage qui se dissipera avec la nuit. Restez chez vous, ne vous faites pas mouiller, je vous avertirai dès que le beau temps reviendra.

La veuve et mademoiselle Roselia rentrèrent ; mais, comme le steamer roulait de plus en plus, comme l'ouragan augmentait, elles se rhabillèrent, rhabillèrent la petite Julie, et attendirent en tremblant.

Le jour reparut, sombre, sous un ciel d'un gris noir ; le *Macquarie* fuyait avec une vitesse de dix nœuds ; l'eau balayait le pont ; chacun était sur pied.

A cinq heures du matin, les huniers furent emportés.

— Tant que nous ne rencontrerons pas de récifs, il n'y aura pas de mal, dit le capitaine à son second en lui donnant des ordres.

A six heures, le roulis devint effrayant, le vent soufla en tempête, le steamer se coucha en travers, sur sa joue de tribord, l'eau embarqua par les hauts, les sabords, envahit la machine et éteignit les fourneaux.

Un cri formidable de terreur jaillit de toutes les poitrines ; des passagers, des passagères, se voyant perdus, s'agenouillèrent et se mirent à prier ; d'autres se précipitèrent en aveugles à droite, à gauche, en hurlant : « *Save me! Save me!* » ou se ruèrent sur les canots.

— Pas de fausse panique, tonna le capitaine en cherchant à rétablir l'ordre autour de lui.

La vérité pourtant, c'est que le *Macquarie* ne gouvernait plus, qu'aucune voile d'étais ne tenait, que la mâture était brisée, que les coups de mer redoublaient, et que sans vapeur il était difficile de se tirer d'affaire.

Barkly appela les hommes les plus vigoureux aux pompes d'épuisement.

Dégager la machine et rallumer les feux étaient selon lui les opérations vitales : il y appliqua ses soins.

— Allons, monsieur l'anglais, n'aiderez-vous pas à la manœuvre, dit le ciseleur à Castlerosse en se rendant aux pompes.

Le bellâtre britannique, uniquement préoccupé de soi, ne pensait qu'à se procurer une ceinture de sauvetage et à garnir ses poches de ses valeurs, de ses bijoux ; son ami Kruger, oubliant momentanément ses cheveux et sa cousine de Munich, imitait son exemple.

Tissier jeta un regard de dégoût aux deux égoïstes, si bien faits pour s'entendre, et bondit vers les pompes tout en envoyant, au passage, un encouragement plein d'éloquence aux dames Richard qui, grelottant dans leur cabine dont le vent avait brisé la porte, priaient et pleuraient, et auxquelles Boule-de-Neige, dans un langage pittoresque et naïf, prodiguait les consolations.

A huit heures, le baromètre descendit à 748 millimètres et la mèche du gouvernail se rompit.

A neuf heures, on n'était pas encore parvenu à assécher les chaufferies, quoiqu'on n'eût point cessé de pomper.

A dix heures, au moment où l'on se disposait à rallumer les fourneaux enfin dégagés, le roulis décupla de violence, les ancres se démarèrent et suspendues par les pattes, battirent les murailles, les embarcations de l'arrière furent enlevées, l'eau envahit une seconde fois le bâtiment par les hauts et les œuvres vives.

Tout était à recommencer, mais dans des conditions plus graves.

— Aux pompes, toujours! ordonna le commandant qui se multipliait à mesure que le péril grandissait. Malheureusement, la peur troublait passagers et matelots; les cris, les pleurs, les gémissements des femmes, des enfants étourdissaient, impressionnaient les plus courageux; la confusion devenait horrible sur le pont, en dépit des efforts de Barkly et de ses officiers.

La pluie persistait, torrentielle ; des poissons, des oiseaux, des débris de plantes tombaient de toutes parts, ce qui indiquait que le cyclone avait passé sur quelque île ; l'état électrique de l'atmosphère était tel qu'il donnait une sorte de vertige, d'exaltation furieuse à quantité d'individus précédemment frappés de torpeur.

A midi, la membrure du steamer se délia, des cassures se produisirent dans les courbes, les baux, l'eau gagna et il fallut laisser le travail des pompes pour entamer celui du sauvetage.

A moins d'un miracle, le bâtiment était perdu, tout le criait ; il devenait urgent de chercher à arracher à la mort les 292 êtres qu'il portait.

La mer déferlait lourdement sur le pont encombré de vergues, de mâts cassés, de planches, de cordages, de caisses ; le capitaine commanda de préparer les chaloupes, de les garnir de provisions de bouche, d'eau douce, d'armes, et comme elles n'étaient plus assez nombreuses pour recevoir tout le monde, les lames en ayant enlevé trois, il ordonna, en outre, de former deux radeaux.

A cinq heures du soir, malgré les rafales, les coups de roulis, embarcations et radeaux furent prêts.

Jouet de l'ouragan, emporté dans des tourbillons furieux, le *Macquarie* allait où le vent et les vagues le poussaient, ayant sept pieds d'eau dans sa cale, craquant de l'arrière à l'avant, et sur le point de s'engloutir; cependant l'abandonner c'eût été courir à une perte certaine.

Tant que la tempête bouleversait la mer et la rendait impraticable, on devait s'y cramponner et s'en remettre pour le reste à la Providence.

Barkly s'y cramponna donc, espérant peut-être le sauver, et attendit une accalmie qui lui permit de se rendre compte de la situation et d'embarquer la troupe affolée qui criait et se tordait sous ses yeux, en proie aux affres d'une infernale agonie.

— Maman, maman, prions, prions ! répétait la petite Julie, en joignant ses mains et en se pressant, à genoux, contre madame Richard.

— Maman, du courage, pleurait mademoiselle Roselia, nous entrerons ensemble au ciel où nous retrouverons mon père et mes sœurs.

— Mes enfants, mes chères enfants ! exclamait la veuve en couvrant ses filles de baisers, en les étreignant frénétiquement.

— Du calme, madame, mesdemoiselles, suppliait Tissier qui s'était retiré auprès d'elles depuis l'abandon des pompes ; tout n'est pas perdu : nous nous sauverons.

Et Boule-de-Neige, plus ému du désespoir de madame Richard et de ses filles que des ravages du cyclone, debout à l'entrée de la cabine, reprenait après le ciseleur :

— Du calme ! moi pas abandonner vous ; *Wait, Wait.* (attendez, attendez !)

A six heures, l'obscurité ajouta à l'horreur du naufrage ; des vagues gigantesques balayèrent par dessus bord des femmes, des enfants demi-morts de frayeur, sans qu'il fût possible de leur porter secours ; puis, tout à coup un choc se fit sentir, et l'arrière du steamer plongea dans la mer tandis que l'avant, fixé entre deux roches rapprochées, se dressait obliquement serré dans un formidable étau de corail.

En une minute cent cinquante individus, dont le capitaine Barkly, s'engloutirent dans l'abîme ; le reste accroché aux agrès, appelant désespérément et vainement au secours, chercha son salut dans quatre embarcations qui restaient, comme suspendues, à côté des cheminées de la machine.

Trente malheureux s'élancèrent, éperdus, dans un canot qui aurait pu, à peine, contenir quinze personnes et sombrèrent avec lui.

Un second groupe non moins considérable eut le même sort ; la troisième chaloupe coula à pic, à vingt brasses du navire.

Miraculeusement préservée dans la cabine où Tissier l'avait maintenue et qui émergeait encore de deux mètres hors de l'eau, la famille Richard, auprès de laquelle se tenait aussi Boule-de-Neige, sortit de sa retraite, en se cramponnant à tout ce qui lui offrait quelque prise, et s'avança, le ciseleur soutenant mademoiselle Roselia et la veuve, le mousse tenant la petite Julie, vers la quatrième et dernière embarcation que se disputaient une vingtaine de matelots et de passagers au nombre desquels Tissier vit l'anglais Castlerosse et l'allemand Kruger.

Une minute de calme relatif permit de mettre à la mer cette barque, le seul espoir des rares survivants du sinistre, et aussitôt chacun y sauta au risque de la faire chavirer.

Elle était assez grande pour recevoir tout le monde et Tissier y réclama une place pour la famille Richard, pour lui, pour le mousse ; mais ceux qui venaient de s'y engouffrer firent la sourde oreille, et réunissant leurs efforts, essayèrent de s'éloigner.

— Arrêtez ! cria Tissier en s'élançant vers la barque qu'il parvint à saisir par le gouvernail à l'instant où elle allait quitter le bâtiment.

— Au large ! vociféra Castlerosse qui se trouvait précisément à l'arrière avec l'Allemand et en repoussant le ciseleur à coups de poing.

— Il y a de la place pour nous, insista Tissier sans lâcher le gouvernail.

— Non ! fit l'anglais, l'œil farouche ; vous êtes cinq, c'est trop ; construisez-vous un radeau ; aujourd'hui chacun pour soi.

— Abandonner des femmes, des enfants, c'est infâme ! continua le ciseleur en luttant contre Castlerosse.

— Kruger, vous avez un revolver, envoyez-lui une balle dans la tête, intima celui-ci à l'Allemand.

— Assassin ! hurla madame Richard en voyant Kruger viser Tissier.

Une détonation retentit, le ciseleur tomba à la renverse, et la barque, soulevée par une lame, gagna la haute mer.

— Les misérables ! frissonna Tissier en se relevant, soutenu par Boule-de-Neige qui s'était précipité à son secours et avait empêché qu'il ne glissât au fond de l'eau.

La balle du revolver de l'Allemand s'était aplatie sur la montre du ciseleur et n'avait causé au brave garçon qu'une contusion sans gravité.

— Je n'ai rien, dit-il, haletant et trempé jusqu'aux os, en s'empressant de rassurer madame Richard et ses filles.

Le cyclone perdait de son intensité, l'agitation de la mer diminuait, mais la pluie persistait, torrentielle, la nuit était noire, le navire tressautait sous les pieds des naufragés.

— Allons, mousse, s'écria résolument le ciseleur, il n'est pas l'heure de lanterner, essayons ensemble de former un radeau !

— Yes, sir, répondit du même ton Boule-de-Neige.

— Nous voulons aussi prendre notre part du travail, déclarèrent simultanément madame Richard et mademoiselle Roselia.

— Veillez sur vous ! répliqua Tissier en reconduisant la veuve et ses filles dans la cabine qui, étant donnée l'inclinaison du steamer, était le refuge le plus sûr pour elles.

Boule-de-Neige connaissait le *Macquarie* comme sa poche ; il eut vite déniché dans la partie non submergée, des marteaux, des haches, des scies, des clous, des cordages.

Quant aux planches, il suffisait d'en arracher sur le pont ou dans l'entrepont.

Le ciseleur et le mousse se mirent courageusement à l'œuvre sous la bise, la pluie, les fouettements de la mer.

A minuit, le ciel s'éclaircit, l'ouragan cessa de gronder, les vagues n'ébranlèrent plus le steamer, les étoiles reparurent au zénith.

Tissier respira.

Le corps brisé et ne pouvant achever, dans l'obscurité, le radeau, le garnir de vivres, de vêtements, d'armes, il s'arrêta, alla retrouver dans leur cabine les dames Richard, que les souffrances physiques et morales avaient plongées dans un état de prostration complet, et leur cria, en pleurant de bonheur :

— Nous sommes sauvés !

— Sauvés ! tressaillit madame Richard en pressant contre sa poitrine la petite Julie qui s'était endormie dans ses bras.

— Sauvés? interrogea mademoiselle Roselia en se dressant, palpitante.

— Tenez, regardez, poursuivit chaleureusement le ciseleur, en montrant le ciel débarrassé de ses monceaux de nuages, la mer devenue tranquille, et en déclarant que le bâtiment, emprisonné dans les madrépores, leur offrait, le beau temps revenant, autant de sécurité que le plancher des vaches.

— Oui, oui, yes, appuya Boule-de-Neige qui venait de se faufiler, tout frémissant d'aise, entre madame Richard et Tissier, afin de savoir si sa protégée, la petite Julie, n'avait pas besoin de ses soins et dans le but de communiquer aussi son sentiment sur la situation, qu'en marin il jugeait bonne.

La veuve et ses filles eurent des sanglots de soulagement; elles serrèrent les mains du ciseleur, celles du mousse, et regardèrent longuement au dehors pour voir si la consolante nouvelle qu'on leur annonçait n'était pas fausse, si la tempête était finie, si le navire reposait solidement sur son écueil.

— Nous pouvons attendre le jour sans inquiétude, reprit Tissier; le péril est passé. Dans quelques heures nous achèverons notre radeau et nous nous dirigerons vers la terre ferme; nous ne devons pas en être très loin, car nous nous trouvions à la hauteur du cap York quand nous sommes entrés dans le tourbillon du cyclone. La Providence n'a pas voulu que nous quittions ce bâtiment, remercions-la, puisque, au lieu de périr comme ceux qui ont tenté de s'échapper dans les chaloupes, nous voilà tous les cinq vivants.



Le canot et la chaloupe, dessin de Escudier.

— Que ne vous devons-nous pas! fit mademoiselle Roselia avec une reconnaissance pénétrante et les yeux gros de larmes.

— Nous causerons de cela plus tard, interrompit le ciseleur. Pour le moment, il s'agit de se refaire un peu le tempérament avec quelque chose de substantiel et de dormir afin d'être frais et dispos à l'aube. Voyons, moussaillon, es-tu capable de nous procurer du pain ou des biscuits, de la bière ou du vin, bref, de quoi boire et de quoi manger?

— All right! all right! répliqua Boule-de-Neige en sautant comme un chat vers l'avant du navire et en descendant dans l'entrepont par une écoutille béante.

— Vous resterez dans votre cabine, poursuivit Tissier en s'adressant à madame Richard; nous

coucherons, nous, dans celle qui est là, en face et que l'ouragan a également épargnée ; nous serons ainsi à vos ordres au premier appel. Séchez vos yeux et espérez ; c'est à présent surtout qu'il faut montrer de l'énergie.

— Maman, j'ai faim, pleura la petite Julie qui venait de se réveiller et regardait autour d'elle avec un étonnement mêlé de crainte.

— Well, well ! fit à cet instant Boule-de-Neige d'un air et d'un ton triomphants, en sortant de l'entrepont chargé d'une lanterne allumée, d'un pain, d'une boîte de biscuits, d'un jambon et en apportant le tout au ciseleur en lui disant : *Bread anñ biscuit, then ham,* du pain et du biscuit, puis du jambon.

— A la bonne heure ! applaudit Tissier.

— Maintenant, à boire ! Et le mousse, débarrassé de son fardeau, retourna aux provisions avec sa lanterne.

— Il a retrouvé la cambuse de l'équipage, dit le ciseleur, enchanté, en tirant un couteau de sa poche et en coupant de suite, pour la petite Julie,



Le navire naufragé, dessin de Escudier.

un chanteau de pain et une tranche de jambon, après quoi il servit madame Richard et mademoiselle Roselia et se servit lui-même.

— Voilà vin et bière ! s'écria le mousse, heureux comme un dieu de son succès en reparaissant avec deux lanternes allumées, une bouteille de vin, deux bouteilles de porter et un verre.

— Nous avons plus de chance que Robinson Crusoé ! exclama gaiement Tissier en caressant familièrement la tête du négrillon.

Puis il accrocha les lanternes de chaque côté de la porte de la cabine, s'assit par terre, à la turque, à côté de Boule-de-Neige, tandis que les dames Richard s'asseyaient sur leurs couchettes, plaça les comestibles et les boissons auprès de lui et dit, d'un ton qui amena un sourire sur les lèvres de mademoiselle Roselia : « Il ne nous manque que des couverts et des serviettes. Bah ! nous nous en passerons pour cette fois. On peut bien manger sans nappe et avec ses doigts. »

Le repas terminé, le ciseleur et le mousse souhaitèrent une bonne nuit à madame Richard et à ses filles, prirent une des lanternes et allèrent se blottir dans la cabine de bâbord.

Il était une heure du matin ; la mer achevait de tomber, le navire, emprisonné dans le roc, ne tremblait plus sur sa carène, ne craquait plus, l'arrière s'appuyant sur un banc de sable, l'avant

portant sur des madrépores et se dressant, équilibré, à vingt-cinq mètres hors de l'eau ; les étoiles scintillaient, une brise légère et chaude soufflait doucement, pas un nuage à l'horizon, pas un bruit; partout l'accalmie après l'enfer déchaîné.

Vaincues par la fatigue, madame Richard et ses filles, si horriblement surmenées pendant vingt heures, s'endormirent sur leurs matelas mouillés; le ciseleur et le mousse étendus dans la cabine d'en face cédèrent de leur côté à l'épuisement et bientôt le silence se fit sur le bâtiment naufragé.

III

LES PAPOUS

Les cadavres. — A la recherche de fusils. — La fusillade. — Trouvaille d'une chaloupe. — Préparatifs de départ. — Pirogues en vue. — La cachette. — Un horrible repas. — Le brandy. — La fuite.

Boule-de-Neige se réveilla le premier, au grand jour. Il tira Tissier par le bras et, indiquant le côté immergé du navire, balbutia, troublé :

— Sir, regardez.

Le ciseleur se leva sur ses genoux, se frotta les yeux, bâilla, s'étira et avança sa tête hors de la cabine.

Plus de cinquante cadavres de passagers ou de matelots flottaient au-dessus de l'arrière du *Macquarie*, et une bande de requins festinait voracement au milieu de ce tas de morts, broyant des têtes, coupant des bras, des jambes avec un bruit sinistre.

Tissier sentit son sang se glacer dans ses veines, et dans la crainte que la veuve et ses filles ne s'effrayassent d'une façon dangereuse en se trouvant brusquement en présence d'une pareille scène, il se glissa auprès d'elles et leur annonça en quelques mots ce qui se passait en leur recommandant de ne pas sortir de leur refuge.

— Il y a certainement des armes à feu dans la partie non submergée du bâtiment et le mousse doit savoir où elles sont; avec elles, dans peu nous serons délivrés de ces visiteurs, dit-il.

Madame Richard, mademoiselle Roselia, la petite Julie jetèrent un regard furtif vers les squales et se retirèrent en poussant des cris d'effroi.

Heureusement elles étaient prévenues et l'impression qu'elles reçurent n'eut pas les suites qu'appréhendait le ciseleur.

La nécessité de chasser les féroces carnassiers se démontrait éloquemment toute seule : tant que la bande de ceux-ci entourerait le bâtiment, on ne pouvait songer à mettre à l'eau le radeau; d'autre part, demeurer plus longtemps sur ces ruines minées par les vagues, c'était s'exposer à une catastrophe prochaine et finale; on devait donc tourner ses efforts contre le nouveau fléau, puis achever et lancer le radeau et se réfugier sur la terre la plus proche.

La famille Richard, le ciseleur, le mousse comprirent cela sans le discuter, et si bien, que mademoiselle Roselia, la première, invita Tissier à se hâter de se procurer des fusils.

Boule-de-Neige s'empara d'une des lanternes, qui brûlait encore, et suivi du ciseleur, descendit dans l'entrepont.

Cinq minutes après, tous deux reparurent avec des carabines et une boîte de cartouches, dont ils se servirent immédiatement.

Appuyés contre le tronçon du mât de misaine, l'un et l'autre tirèrent sans trêve pendant trois quarts d'heure, et eurent le soulagement de voir les monstres se disperser, soit qu'ils fussent rassasiés, soit que les balles les eussent atteints au museau ou aux branchies.

— Victoire! cria Tissier aux dames Richard qui suivaient, le cœur palpitant, les phases de la fusillade.

— A présent, répliquèrent fébrilement la veuve et mademoiselle Roselia en se rapprochant de lui, au radeau!

— Au radeau ! répéta le ciseleur.

Et tous les trois reprirent le travail interrompu.

Le soleil dardait déjà des rayons brûlants, la mer s'étendait indéfiniment de tous côtés, et si quelque point blanc arrêtait le regard à l'horizon, il était difficile de se rendre compte, à travers les brumes vaporeuses du matin, s'il s'agissait d'un nuage ou d'une île ; toutefois, les naufragés inclinaient à croire qu'ils ne se trouvaient pas loin d'une île, petite ou grande.

Le cyclone les ayant surpris à la latitude du détroit de Torrès, s'il les avait poussés à l'ouest au sud-ouest, ils devaient rencontrer, à peu de distance, la côte d'Australie ; s'il les avait jetés au nord, la Nouvelle-Guinée était devant eux ; s'il les avait entraînés à l'est, une courte navigation devait les mener, soit aux nouvelles Hébrides, soit aux îles Santa Cruz ; d'une façon ou d'une autre, la terre ne pouvait être à une énorme distance.

Restait à savoir, ce n'était pas le moins important, si les îles auxquelles on aborderait, seraient désertes ou habitées, au pouvoir de sauvages inoffensifs ou de cannibales.

Du Queens Land à la Papouasie, de la Nouvelle-Calédonie aux archipels de Salomon et de la Louisiade, l'anthropophagie est très répandue, et certaines tribus d'indigènes passent une partie de leur temps à rechercher les bâtiments naufragés (ils manquent rarement dans la mer de corail) non pas seulement pour les piller, mais afin de se régaler de chair humaine, une friandise pour elles qui, privées de gros mammifères, n'ont ordinairement que du poisson à se mettre sous la dent.

Néanmoins, comme un séjour prolongé sur le *Macquarie* présentait cent inconvénients extrêmement périlleux, il valait mieux s'exposer à voir des cannibales, qu'on pourrait repousser à coups de fusil, que de se vouer à une mort inévitable en s'attachant désespérément à une épave, destinée à être détruite par l'action de l'eau.

Tissier résolut donc d'abandonner, le jour même, le bâtiment, et de filer vers le nord-ouest où lui apparaissait le salut.

Madame Richard, mademoiselle Roselia, pénétrées d'idées analogues aux siennes, le secondaient dans la construction du radeau, lorsque le mousse qui cherchait des cordages pour lier ensemble des bouts de vergues, appela bruyamment le ciseleur et lui montra, à babord, une des grandes

chaloupes du navire qui flottait, la quille en l'air, au milieu de noyés.

Tissier poussa un cri de joie, abandonna le radeau, et chercha à s'emparer de la chaloupe.

Avec Boule-de-Neige ce fut vite fait.

Muni d'une drisse terminée par un nœud coulant, le mousse se jeta à l'eau et amarra l'embarcation que Madame Richard, Mademoiselle Roselia, le ciseleur tirèrent facilement à eux, et qui, en une heure, retournée et vidée au moyen d'une casserole et d'un seau ramassé près de la cuisine, se trouva en état de recevoir les naufragés.

Cette fortune inespérée doubla la confiance, l'énergie de tous.

Une vergue pourvue de sa voile servit à mâter et à gréer la chaloupe, dont le mousse repêcha les avirons au dessus de la cheminée de la machine.

Ces travaux préliminaires achevés, on songea à garnir le bateau de vivres, d'armes, de munitions.

Grâce au ciel, l'avant du navire recélait des approvisionnements d'espèces variées; Tissier et Boule-de-Neige en enlevèrent un monceau de pains de la dernière cuisson, de biscuits, de boîtes de conserves, de jambons, de saucissons, de bouteilles de vin, de bière, de brandy, de barils d'eau douce, de haches, de crocs, de sabres, de revolvers, de fusils, de cartouches, qu'ils transportèrent et arrimèrent soigneusement, sans oublier le mince bagage que la famille Richard avait conservé avec elle et une valise restée dans la cabine de ces dames, qui contenait les économies du ciseleur, trente mille francs en or.

La suite à la prochaine livraison.

A. Dubarry.

LA SCIENCE EN FAMILLE

LES ROBINSONS DE L'ILE RODRIGUE

Le 10 juillet 1690, partait du port d'Amsterdam une petite frégate frétée par le marquis Duquesne, fils du célèbre amiral, qui avait quitté la France pour cause de religion, lors de la révocation de l'Édit de Nantes. Ce vaisseau portait un certain nombre de réfugiés protestants français qui allaient chercher la paix et la liberté dans une île lointaine du grand Océan, dont on venait de publier une si délicieuse description, que tout naturellement elle avait reçu le nom d'*île d'Eden*.

Cette île d'Eden n'était autre qu'une des terres formant le groupe des Mascaraigues, et connue aujourd'hui sous le nom d'île de la Réunion ou Bourbon : charmant pays en vérité, qui alors était encore inhabité, tandis que dans l'île Maurice, sa voisine, plus tard île de France, se trouvait déjà un assez important établissement fondé par la Compagnie Hollandaise des Indes.

Dix colons avaient pris passage sur la frégate, qui ne faisait en réalité qu'un voyage de découverte; car, après avoir pris possession de l'île au nom de la compagnie Hollandaise, et après l'avoir explorée, le capitaine ne devait y débarquer les passagers, avec toutes les choses nécessaires à leur séjour, que pour revenir au plus tôt faire savoir en Hollande s'il était possible d'envoyer là bas une colonie plus nombreuse. Il avait été dit, en outre, que si quelque obstacle s'opposait au débarquement dans l'île d'Eden, le navire pousserait, à quelque cent cinquante lieues au delà de Maurice, jusqu'à une certaine île Rodrigue, qu'on savait être aussi sans habitants, et où les colons pourraient s'établir, s'ils le jugeaient convenable.

Or, il arriva que le capitaine auquel avait été confié le commandement du navire n'était rien moins qu'une sorte d'homme sans foi ni loi, qui n'avait, paraît-il, accepté cette mission que pour être à même de se livrer sans contrôle, en de lointains parages, à d'inavouables trafics. Se trouvant, quand il s'en croyait encore éloigné, devant l'île d'Eden, dont les riants aspects enchantaient déjà les émigrants, et bien que rien ne parût devoir empêcher d'y prendre terre, il fit, sans donner aucune raison de cette désobéissance aux ordres qu'il avait reçus, changer la route du navire; mit le cap sur cette île Rodrigue qui ne devait être abordée qu'au défaut de la première, et, l'ayant atteinte, démontra aux passagers qu'ils jouiraient là de toutes les félicités imaginables, les débarqua, en leur laissant une minime partie des choses qui leur étaient destinées; puis, après les avoir assurés qu'ils ne tarderaient pas à recevoir ravitaillement et nouvelles du continent, leva l'ancre, s'en alla courir les aventures qu'il avait méditées; et l'on n'entendit plus parler de lui.

Sur les dix colons laissés à Rodrigues, un seul avait dépassé la cinquantaine, six avaient de vingt-trois à trente ans; l'un avait vingt ans et deux étaient encore au-dessous de cet âge. A part deux qui étaient de petite fortune, comme le constate le narrateur de cette curieuse émigration, « ces hommes n'avaient pas été chassés d'Europe par la » misère et ne s'étaient pas jetés en désespérés » dans des îles désertes, comme ne sachant où » poser le pied dans le monde. C'étaient des gens » de famille honorable, ayant du bien; mais comme » ils n'avaient plus à l'étranger, où ils vivaient » proscrits, ni liens de famille ni d'affaires et qu'ils » étaient (moins un cependant) jeunes, sains de » corps et gaillards, l'envie les avait pris de faire » ce voyage. »

Le doyen des colons se nommait Jacques Leguat et prenait le titre de gentilhomme bressan. C'était une sorte d'austère, mais doux puritain, qui, plein d'une pieuse misanthropie, avait saisi avec empressement l'occasion « d'aller finir ses jours hors des vanités et embarras du monde. »

Rendu bien malgré lui, et après les plus cruelles

épreuves, à ce monde auquel il croyait avoir dit adieu pour toujours, il publia à Amsterdam, en 1708, une relation intitulée : *Voyage et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes orientales*, qui excita vivement l'intérêt.

Il n'en pouvait être autrement, car l'auteur dans un style bien personnel, d'une franche, d'une candide originalité, et en historien qui a profondément vécu son sujet, y fait contraster avec les béatitudes d'une indépendance vraiment paridisiaque toutes les horribles tortures d'une infernale détention.

Lorsque l'infidèle capitaine les avait frustrés du séjour dans l'île fortunée que visaient leurs premières espérances, il avait probablement cru les conduire à la perte et s'assurer ainsi leur silence ; mais la réalité n'avait pas confirmé ses coupables prévisions. Eden perdu, Eden retrouvé. Etant donné les mœurs simples, douces, faciles de ces jeunes hommes, d'ailleurs de bonne naissance, unis par les liens d'une sincère piété, et au cœur desquels la persécution, l'exil, avaient fait une précoce maturité ; étant donné aussi la patriarcale présence de François Leguat, qui ne prenait sur ses compagnons d'autre autorité que celle de l'exemple, les colons de l'île Rodrigue devaient singulièrement se complaire en l'absolue et paisible possession d'une terre salubre, placée sous le ciel le plus clément, étonnamment fertile, ombragée, fleurie, aux airs peuplés d'oiseaux, gibier délicat, presque sans peine capturé, aux ruisseaux limpides où la pêche est à toute heure miraculeuse ; terre veuve d'animaux féroces, de reptiles dangereux, riante enfin autant qu'hospitalière et féconde, séjour à la fois de parfaite quiétude et de facile abondance.

Et ainsi, du reste, en fut-il d'abord des dix compagnons qui, durant une année, purent savourer à pleine âme, dans cette île perdue en quelque sorte dans les immensités de l'Océan, toutes les calmes et paisibles félicités qui, lors de leur séjour dans le monde, avaient été le but de leurs désirs. Libres, égaux, sans souci du lendemain, sans obligation de labeur incertain, riches de santé, en parfaite communauté d'idées et de foi, sans lutte contre les éléments, non plus que contre les hommes, partageant le temps entre quelques légers travaux agricoles ou soins domestiques, de pieuses lectures, des causeries, la chasse, la pêche, toujours faciles et fructueuses ; réunis par de gais et abondants repas que suivaient les promenades, les excursions, ils voyaient s'écouler des jours heureux.

Jamais esprits sages n'auraient pu rêver joies plus parfaites, satisfactions plus absolues. Evidemment au départ ils n'eussent pas formulé d'autre sorte le bonheur qu'ils allaient chercher. Mais qu'est-ce que le bonheur et que sont ses formules quand la réalité semble vouloir y répondre ? Au bout d'un an de cette monotonie d'abord si délicieusement savourée : « Comment se fait-il, hasarda l'un des plus jeunes, qu'aucun vaisseau ne paraisse ? Nous aurait-on oubliés ?

— Oubliés, eh ! qu'importe ! le monde vaut-il qu'on regrette son souvenir ? répliqua le doyen, qui lui, était loin encore de la satiété.

Et la plupart des autres d'applaudir, ce qui n'empêcha pas la remarque de faire son œuvre dans les esprits et dans les cœurs, et l'ennui de s'en suivre, qui gagnant ceux-ci et ceux-là, les amena bientôt — comme le constate douloureusement Leguat — « à regretter la perte de leur jeunesse, et à s'affliger dans la pensée qu'ils vont être obligés de passer les plus beaux de leurs jours dans une étrange solitude et dans une tuante fainéantise. » Sur quoi, après plusieurs délibérations où l'homme d'âge parfaitement heureux de son sort, s'épuise en vaines remontrances, « il est *presque* unanimement conclu qu'après avoir attendu deux ans entiers des nouvelles du continent, on mettra tout en œuvre pour tâcher de gagner l'île Maurice, où l'on peut s'embarquer pour où l'on veut, parce qu'il y a un gouverneur hollandais, et qu'il y vient tous les ans des vaisseaux du cap de Bonne-Espérance. »

Aussitôt « par manière de divertissement », bien que la difficulté soit grande, on se met à la construction d'une barque. « Et voilà, dit Leguat, que nous devînmes tous, en un moment, sans apprentissage, charpentiers, forgerons, cordiers, matelots et tout ce qu'il fallait être. » On ne s'ennuie plus, on travaille, et l'on ne rêve que la venue de l'heure où l'on pourra échapper à ce qui avait semblé la félicité suprême. Oh ! qu'elle est longue à venir ! Avec quelle joie — toujours en exceptant Leguat qui cependant ne voudrait pas rester seul — on monte dans la grossière et lourde embarcation, qui porte les compagnons jusqu'à certains brisants qu'elle heurte, où elle s'avarie assez pour qu'il faille songer au retour. On revient. Pendant qu'on radoube la barque, un des meilleurs compagnons tombe malade et meurt. Un mois plus tard, on reprend la mer ; après une sorte de miraculeuse traversée, on aborde à l'île Maurice. On se croit hors de toute peine ; mais point, le gouverneur, pour s'approprier contre les règlements de la compagnie qu'il représente, une magnifique pièce d'ambre gris que les colons avaient trouvée à Rodrigue, soumet, pendant environ quatre années, les malheureux à de tels traitements, que trois seulement peuvent survivre, et revoient enfin l'Europe après une absence de huit années.

Tel est le résumé de cette singulière et pour ainsi dire unique entreprise, qui, après des résultats merveilleusement heureux, devait aboutir à un si triste épilogue.

Dès qu'eut paru le livre qui, dans sa première partie, faisait un tableau si enchanteur de l'île Rodrigue et de ses productions, un mouvement de migration se produisit, mais désordonné, furtif en quelque sorte, de la part de rapaces aventuriers, qui, au lieu d'une colonisation régulière et paisible, ne portèrent dans l'Eden de Leguat et de ses placides compagnons, que le ravage, la dévastation ; de telle sorte que, lorsqu'un certain nombre d'années plus tard, des émigrants d'un tout autre caractère, des voyageurs désireux de contrôler le pittoresque récit du naïf écrivain, abordèrent sur cette terre redevenue sans habitants, absolument triste, sauvage et comme frappée de mort par ses barbares envahisseurs, ils ne purent qu'accuser Leguat d'avoir vu dans sa seule

imagination passer le mirage de ses charmants tableaux. Et même il a fallu venir jusqu'à nos jours pour que la science, par de sagaces déductions portant sur des indices indiscutables, sur des vestiges levant tous les doutes, rendit aux assertions du vieux puritain le brevet de parfaite véracité qui jamais n'aurait dû leur être dénié.

Parmi les curiosités animales de Rodrigue signalées par Leguat, figurait surtout certain oiseau dont le portrait décrit et gravé parut si singulier, que, n'en ayant pu retrouver trace dans l'île, les explorateurs purent y voir longtemps une créature de fantaisie.

« De tous les oiseaux de l'île, dit Leguat, l'espèce la plus remarquable est celle à laquelle nous avions donné le nom de *Solitaire*, parce qu'on les voit rarement en troupe, bien qu'il y en ait beaucoup.

« Les mâles ont le plumage ordinairement grisâtre et brun, les pieds du coq d'Inde (Dindon) et le bec aussi, mais un peu plus crochu. Ils n'ont presque point de queue, et leur derrière est couvert de plumes et arrondi comme une croupe de cheval. Ils sont plus haut montés que les coqs d'Inde et ont le cou droit un peu plus long. L'œil est noir et vif, la tête sans crête ni houppe. Ils ne volent point; leurs ailes sont trop petites pour soutenir le poids de leur corps. Ils ne s'en servent que pour se battre et pour faire le moulinet quand ils veulent s'appeler l'un l'autre. Ils font avec vitesse vingt à trente pirouettes tout de suite, du même côté, pendant l'espace de quatre ou cinq minutes. Le mouvement de leurs ailes fait alors un bruit qui se rapproche fort de celui d'une crécerelle (oiseau de proie), et on l'entend de plus de deux cents pas. On a bien de la peine à les attraper dans le bois, mais comme on court plus vite qu'eux dans les lieux découverts, il n'est pas fort difficile de les prendre... On trouve des mâles qui pèsent jusqu'à quarante cinq livres.



Le solitaire, dessin de Muller.

« La femelle est d'une beauté admirable. Il y en a de blondes et de brunes. Elles ont une espèce de bandeau de veuve au bout du bec qui est de couleur tannée. Une plume ne passe pas l'autre sur tout leur corps, parce qu'elles ont un grand soin de les ajuster et de les polir avec le bec... Elles marchent avec tant de fierté et de bonne grâce tout ensemble que l'on ne peut s'empêcher de les aimer et de les admirer. Souvent leur bonne grâce leur a sauvé la vie.

« Quoique ces oiseaux s'approchent assez familièrement quand on ne court pas après eux, on ne peut jamais les apprivoiser. Sitôt qu'on les a arrêtés, ils jettent des larmes sans crier, et refusent toute sorte de nourriture, jusqu'à ce qu'ils meurent enfin. On leur trouve toujours dans le gésier une pierre brune, de la grosseur d'un œuf de poule. Elle est un peu raboteuse, plate d'un côté et arrondie de l'autre, fort pesante, et fort dure... Nous nous en servions, préférablement à aucune autre pierre, pour aiguiser nos couteaux.

« Quand ces oiseaux veulent bâtir leur nid, ils choisissent un lieu net, et ils l'élèvent à un pied et demi de terre, sur un tas de feuilles de palmier, qu'ils ont ramassées pour ce dessein. Ils ne font qu'un œuf. Le mâle et la femelle le couvent tour à tour; et il n'éclot qu'après sept semaines. Pendant tout le temps qu'ils couvent, ou qu'ils élèvent leur petit, qui n'est capable de pourvoir à ses besoins qu'après plusieurs mois, ils ne souffrent aucun oiseau de leur espèce à plus de deux cents pas à la ronde; et, ce qui est assez singulier, c'est que le mâle ne chasse jamais les femelles. Seulement quand il en aperçoit une, il fait en pirouettant son bruit ordinaire pour appeler la mère, qui vient aussitôt donner la chasse à l'étrangère, et qui ne la quitte que lorsqu'elle l'a conduite hors de ses limites. La femelle en fait de même, et laisse chasser les mâles par le sien...

« Après que ces oiseaux ont élevé leur petit et l'ont abandonné à lui-même, ils ne se déparient pas, mais ils demeurent amis et compagnons, quoiqu'ils aillent quelquefois se mêler à d'autres de leur espèce. Nous avons souvent remarqué que, quelques jours après que le jeune était sorti du nid, une compagnie de trente ou quarante en amenait un autre jeune, et que le nouveau déniché avec ses père et mère se joignant à la bande, s'en allait dans un lieu écarté. Comme nous les suivions souvent, nous voyions qu'après cela les vieux se retiraient chacun de leur côté, ou seuls, ou couple à couple, et laissaient les deux jeunes ensemble; nous appelions cela un mariage. »

Tels étaient les *Solitaires* de Rodrigue et telles étaient leurs curieuses mœurs. Intéressantes créatures, qu'eurent bientôt exterminées jusqu'à la dernière les ravageurs guidés vers l'île par le récit de Leguat. Longtemps, avons-nous dit, l'on douta même qu'elles eussent jamais existé; mais enfin de

patients explorateurs ayant fouillé le pays. des restes se sont trouvés qui, servant aux reconstitutions scientifiques, ont de tous points — matériellement cela va sans dire — confirmé le dire du premier historien de Rodrigue qui, incontestablement sincère dans la description physique, a dû l'être dans l'observation *morale*. De l'avis des naturalistes modernes, le Solitaire n'était autre qu'un gigantesque individu de la douce famille des Pigeons. Avec les ossements on a recueilli cette pierre de l'estomac que signalait Leguat, et qui semblait jadis la plus bizarre de ses prétendues inventions. Nul doute que si la colonisation se fût établie à Rodrigue, où elle serait devenue florissante, comme à Maurice et à l'île de France, ce nouveau volatile, eut été conservé, peut-être même par des soins spéciaux, continus, l'eût-on amené, malgré tout, à la domestication et acclimaté dans mainte autre région tropicale.

« *Petite île aimable, île très désirable entre les filles de l'Océan,* s'écria Leguat au moment de quitter Rodrigue, *qu'un peuple plus sage que nous puisse un jour cultiver avec joie ton fertile terroir, et jouir sans interruption de toutes tes naturelles richesses*... Et, avec une sorte d'enthousiasme, le vieux religionnaire se complaisait à formuler pour son regretté paradis tous les vœux qui devaient faire de cette terre comme une nouvelle Chanaan... Hélas! autant en ont emporté les souffles de l'Océan! L'île, toujours désolée, n'a plus pour hôte que quelques misérables pêcheurs de tortues... Que reste-t-il des solitaires?..... deux ou trois squelettes dans nos cabinets d'histoire naturelle... Du livre si curieux de Leguat, à peine un souvenir... E. M.

RÉCITS HISTORIQUES

LES MYSTÈRES DE JUMIÈGES

I

HILDA LA SAXONNE

Le jour allait finir, et les derniers rayons du soleil couchant éclairaient d'une lueur pourpre une des galeries du palais des rois d'Austrasie. Les sculptures barbares s'illuminaient successivement, puis disparaissaient dans des ombres progressives. Une femme marchait d'un pas rapide dans cette galerie, s'arrêtant de temps à autre pour écouter si un bruit de pas ne parvenait point à son oreille; s'appuyant contre une des massives colonnes, et fouillant de ses yeux d'un bleu sombre les jardins qui s'étendaient devant elle. C'était une jeune fille dans tout l'éclat d'une beauté merveilleuse. Sa taille haute, élégante, se laissait deviner sous une robe sans plis, une large ceinture d'or relevait la tunique lamée d'argent, sur une jupe d'un ton blanc d'ivoire. Ses bras nus sortaient de manches très amples, et de larges bracelets d'or serraient ses poignets délicats. Son cou restait emprisonné dans un collier dont les pierreries, taillées en cabochons, étincelaient sous les dernières lueurs du jour. Ses cheveux blonds flottaient sur son dos. Un simple fil de perles les retenait sur son front.

Certes, il était impossible de rêver une incarnation plus vivante de la beauté des filles saxonnes. Ses grands yeux qui fouillaient l'ombre, gardaient d'étranges profondeurs. Pas un pli n'altérait la grâce fière de son front; toutes les passions pouvaient agiter cet être charmant sans que rien parût sur ce splendide visage. Le sphinx antique ne gardait pas mieux son secret que la jeune femme qui se trouvait seule dans la longue galerie du palais.

Le bruit d'un pas rapide lui fit tourner la tête; elle reconnut celui qui s'avançait vers elle, mais au lieu de lui épargner la moitié du chemin, elle se recula subitement dans l'ombre, et s'assit sur un siège de pierre.

— Hilda! appela une voix vibrante.

— Je vous attends, prince, répondit la jeune fille d'une voix glacée.

— Vous êtes bonne, Hilda, bonne autant que belle!

— Monseigneur, reprit la jeune fille d'une voix plus froide encore, vous m'avez dit ce matin que vous souhaitiez m'entretenir d'une affaire grave... Il se passe dans ce palais assez de choses étranges pour qu'il puisse vous être utile de recevoir un conseil... Je suis venue pour écouter ce que vous avez à me dire, ou vous révéler ce qu'il vous serait utile d'apprendre.

— Il ne s'agit pas de moi, maintenant, du moins... C'est de vous, de vous seule que je veux vous parler...

— De moi, prince! alors l'entrevue était inutile. Il ne peut rien m'advenir d'heureux, et ma vie est à jamais fixée... Tout horizon est fermé devant moi, et depuis longtemps j'ai dit adieu à l'espérance?

— Vous, Hilda! et vous n'avez pas vingt ans?

— Depuis huit années je suis esclave...

— Esclave! Est-ce ainsi que vous appelez la façon dont vous êtes traitée? Esclave! Depuis le jour où vous fûtes amenée à la cour d'Austrasie, les maîtres les plus habiles vous ont prodigué leurs leçons. Vous possédez la science d'un clerc et vous vous montrez habile dans tous les arts et dans tous les travaux de femme. L'élégance et la richesse de vos parures déjouent souvent celles de la Duchesse Bathilde; vous gardez enfin près d'elle une place enviée par les plus nobles filles; et chacun sait trop ici la noblesse de votre race pour vous offenser jamais.

— Vraiment, prince! répondit la Saxonne, vous m'accuseriez volontiers d'ingratitude; à votre avis, je dois m'estimer très heureuse parce que la Duchesse eut le caprice de me faire instruire, que je peins des miniatures, et que je joue de plusieurs instruments. Vous n'avez jamais vu que

mon visage, et pas plus que ceux qui m'entouraient, vous n'avez songé à interroger mon cœur. Essayez-le. Cependant, il n'y a qu'une façon d'être esclave, et je l'éprouve d'une manière terrible. Si vous en doutez, regardez ces parures dont vous parliez tout à l'heure... Je porte au cou un collier de pierreries, mais ce collier est celui d'un chien sur lequel le maître a fait graver son nom... Le lévrier ne peut pas plus quitter le chenil, que l'esclave la maison du maître, sans cela, le fouet le punirait de son audace...

— Si vous souffrez tant de cet esclavage, pourquoi ne pas demander à la Duchesse Bathilde de vous rendre la liberté...

— Moi! s'écria la jeune fille, implorer d'elle quelque chose... On ne demande pas la liberté, Prince, on la reprend...

Le jeune homme saisit une des mains d'Hilda.

— Je saurai vous l'offrir, dit-il.

— Vous?

— Moi, Hilda. Moi qui souffre de ces douleurs que jusqu'ici vous m'aviez cachées, moi qui veux changer en diadème le carcan de pierreries que vous portez au cou. Ne m'interrompez pas, Hilda. Si vous me repoussez je serai assez fier pour ne jamais plus vous entretenir de mes rêves et de mes souffrances. Un prince ne manque jamais d'occasions de se faire tuer. Depuis le premier jour où vous fûtes amenée ici, enfant effrayée, aux yeux gonflés de larmes et dont les bras se tordaient d'angoisse, j'ai songé à vous, et souhaité ce que je puis aujourd'hui accomplir. Hélas! Si vous étiez esclave, j'étais loin de me sentir heureux; il me semblait que nos épreuves nous rapprochaient, et que la main d'Hilda la Saxonne était destinée à Griffon, dont l'apanage avait été mesuré d'une main parcimonieuse.

— Le fils de Charles-Martel épouser une esclave! fit railleusement Hilda.

— Qu'était donc Bathilde quand Clovis II en fit sa compagne honorée, sinon une esclave achetée par un Maire du Palais... Radegonde qui s'assit sur le trône, avant d'avoir sa place sur les autels, était également esclave. Non! non! rien ne nous séparera, si vous le voulez. Je suis maître de mes biens et de ma vie, et ma belle-sœur Bathilde ne s'opposera point à mes vœux.

— Et si je juge impossible ce que vous rêvez? Cela suffit, ce me semble, Prince?

— Vous! vous Hilda, vous me repousseriez...

— Cela vous surprend... Vous ne comprenez pas qu'Hilda l'esclave repousse le prince Griffon... Vous croyiez sans doute m'honorer beaucoup en m'offrant votre titre et la moitié de votre apanage .. Puisque vous m'avez révélé le secret de votre cœur, laissez-moi vous apprendre le mien... Depuis le jour de mon arrivée dans le palais d'Austrasie, vous cachez votre pensée intime de tendresse et d'espérance; eh bien! moi, je dérobe le secret de ma haine et de mes projets de vengeance. J'ai feint d'aimer la Duchesse Bathilde, je me suis prêtée à ses caprices, et j'ai consenti à lui servir de jouet. Les forts sont les patients, Prince! Hilda la blonde n'a jamais cessé d'être Hilda la Saxonne.

— Ne vous trouverez-vous point assez vengée en devenant l'égale de la femme de Carloman?

Un éclat de rire passa sur les lèvres de la jeune fille.

— Son égale, avez-vous dit, mais le serais-je même en vous épousant?

— Ne suis-je point, comme Carloman, le fils de Charles-Martel?

— Vous êtes son fils, dit la Saxonne, comme Esaü était le frère de Jacob.... A l'héritage près.... Votre père eut de Rolande l'Austrasienne, deux fils, Carloman et Pépin... Un jour de grande bataille contre les Saxons, car les princes et les chefs de votre famille ont toujours opprimé et décimé ma nation, le grand Charles trouva dans sa part de butin une fille de Bavière, de haute naissance et d'une grande beauté : Sénéchilde... Il l'épousa... Et vous êtes le fils de Sénéchilde, la captive Bavaroise... Mais, soit que la tendresse de Charles pour votre mère n'égalât pas celle qu'il avait pour Rolande, soit qu'il eût négligé quelques unes des solennités en usage, quand il se sentit mourir, à cinquante trois ans, usé par la fatigue des guerres soutenues et des combats livrés, il partagea ses biens avec une inégalité offensante. L'Austrasie échut à Carloman, la Neustrie à Pépin, et vous dûtes vous contenter d'un maigre apanage... Me direz-vous après cela que le prince Griffon est l'égal de Carloman et de Pépin? M'offrez-vous une couronne? Allez-vous m'asseoir sur un trône? Croyez-vous qu'il me suffise d'être votre femme pour me sentir vengée? Non! non! j'ai plus d'ambition et d'audace. Captive comme Sénéchilde votre mère, j'aspire à une large part de puissance. Il ne me suffirait même pas de devenir l'égale de Bathilde. Je veux la voir humiliée à mes pieds comme je fus humiliée aux siens. Renoncez à moi ou épousez ma haine. Fils d'esclave, donnez à l'esclave que vous dites chérir le trône de sa maîtresse... cette maîtresse dont j'ai les chaînes aux poignets et le carcan au cou... Faites cela, Griffon! Faites-le, et je deviendrai votre femme, et je vous aimerai de toute l'ardeur d'une âme qui sait si profondément haïr...

— Votre malheur est-il donc l'ouvrage de Bathilde?

— Non, je le sais, c'est Carloman qui, poursuivant les projets de Charles-Martel, ravagea la Saxe, et devint la terreur des miens... C'est Carloman, votre frère, que j'ai vu, sa lourde épée à la main, se trouer un passage afin d'arriver jusqu'à la chambre de ma mère... Son sang rejaillit sur ma robe, j'ai reçu dans mes bras le corps défaillant de mon dernier frère assassiné; et quand je demandai la mort comme une grâce, on m'entraîna du palais en flammes pour me réunir aux esclaves que les chefs se partageaient!.. Eh bien! Griffon, sang pour sang, incendie pour incendie, massacre pour massacre!... Il me faut le trône de ce Carloman qui garde l'énergie farouche de Charles-Martel, et la beauté fatale d'Alpaïde son aïeule.. N'a-t-il pas eu tous les bonheurs jusqu'ici, ce Carloman? Une femme qu'il aime, des enfants beaux comme des anges adolescents descendus sur la terre; et qui, quand on les voit passer, leurs longues chevelures blondes répandues sur leurs tuniques bleues agrafées d'une longue fibule d'or, inspirent les chants des poètes et font sourire les jeunes filles... Je

veux voir cette femme désolée, cette princesse sans duché, cette mère sans enfants... Dérobe ta part d'un royal apanage, Griffon; chasse Bathilde, arrache lui du front la couronne, je ne regarderai point si tes mains sont rouges de sang, quand tu viendras l'offrir avec un anneau d'or.

— Ah ! s'écria Griffon en se reculant avec épouvante, Hilda, ce que vous demandez est impossible !

— C'est ce que je vous ai répondu, Prince, quand vous m'avez offert de devenir votre femme.

— Vous êtes trop cruelle !

— Je ne vois que le but à atteindre.

— Mais Bathilde, régente en l'absence de Carloman, défendra l'Austrasie, ses fils commanderont les armées, ils ont déjà la bravoure héréditaire des princes Francs...

— Au lieu de les avoir pour antagonistes, faites-en des alliés !... Carloman est loin ! il est retourné en Saxe, avec ses deux fils aînés, afin de piller ce que n'avait pas ravagé son père... Les princes souffrent mal le pouvoir d'une femme, même quand cette femme est leur mère... Soyez vainqueur, Griffon, nous vivons à une époque où tout est possible... Les petits-fils de Clovis massacrés par leurs oncles... Chramne brûlé dans une chaumière avec sa femme et ses enfants, attestent la violence des convoitises et la force des haines. Persuadez aux jeunes



Hilda la Saxonne et Griffon, dessin de E. Morin.

fils de Bathilde qu'ils doivent reprendre en main l'autorité laissée à leur mère, promettez de leur aider à secouer le joug de la régente, amenez-les à la trahir et à se liguer avec vous... Quand Bathilde chassée par ses fils leur aura laissé l'autorité, vous vous débarrasserez de ces enfants et vous régnerez à votre tour sur l'Austrasie... Si Carloman revient, vous tiendrez tête à Carloman... Nous serons deux alors ! car d'Hilda la Saxonne vous aurez fait une duchesse...

En achevant ces mots, la jeune fille serra nerveusement une des mains de Griffon. Celui-ci ne répondait pas. Ce qu'exigeait de lui l'implacable jeune fille lui semblait si monstrueux que son cœur défaillait à l'idée des crimes qu'il devait entasser pour la satisfaire... Trahir Bathilde, entraîner ses fils dans une révolte sacrilége, les rejeter à leur tour en les abandonnant à leurs remords et au courroux paternel, tout cela le plongeait dans une épouvante qui lui rendait impossible de prendre une décision.

— Adieu ! lui dit la Saxonne d'une voix brève.

— Non pas adieu ! par grâce, par pitié... Attends un jour, laisse-moi réfléchir... Je te conquerrai ailleurs un royaume..,

Mais Hilda regarda Griffon avec un froid mépris.

— Adieu ! répéta-t-elle.

— Reste ! pas ce mot, il me rend fou... Tu le veux, j'obéirai, Hilda ! tu seras Duchesse d'Austrasie...

Elle le regarda profondément aux dernières

clartés du jour, puis tout à coup elle tressaillit :

— On vient, Griffon... Ce sont les princes, vos alliés, si vous le voulez, vos complices !

Et, s'enfuyant dans la galerie, Hilda la Saxonne disparut.

II

LA RÉGENTE

La duchesse Balthide, femme du prince Carloman, était assise dans une chambre spacieuse, tendue de lourdes étoffes. Les meubles massifs n'invitaient point à la paresse, et tout, dans cette pièce, depuis les nombreux parchemins étalés sur une table, et dont les cachets de cire pendaient à des lacets de soie, jusqu'à la clepsydre destinée à rappeler le cours rapide des heures, parlait de travail, de vigilance et de l'amour des choses nobles et graves. Sur un prie-Dieu s'ouvrait un livre aux peintures délicates, dont la reliure d'orfévrerie était due à des artistes bysantins ; un crucifix étendait ses bras au-dessus. La cheminée de dimensions colossales supportait des ornement dus à un ciseau barbare, dans la forme, mais ingénieux par l'idée.



Denis le nain et la duchesse Bathilde, dessin de E. Morin.

Sur les landiers de fer forgé, des troncs de hêtre brûlaient avec de gais pétillements. A droite de la cheminée, décoration bizarre dans une chambre de femme, se dressait une panoplie composée d'armes terribles, rappelant d'héroïques souvenirs. A gauche, trophée plus brillant, s'étalaient des parures d'or, d'argent, de pierreries, des pièces d'orfévrerie d'une dimension inusitée : parts de butin enlevées dans les palais des vaincus, et offertes à sa femme par le vaillant fils de Charles Martel.

Le duc Carloman avait hérité de l'amour batailleur de son père. Qu'il battît les Sarrazins au midi, ou les Saxons au nord, il gardait un impérieux besoin de lutte, une soif ardente de conquêtes, et depuis que la mort de son père le rendit maître du royaume d'Austrasie, il ne l'avait guère habité que durant ses haltes entre deux batailles. Il revenait alors, ayant signé une paix que devait rompre soit la première tentative de représailles des opprimés, soit le plus faible prétexte des vainqueurs.

Singulier royaume que ce royaume d'Austrasie, pris, repris, prêté, donné, vendu, servant tour à tour de théâtre au despotisme des maires du palais, et qui voyait se succéder une suite de jeunes rois adolescents, tantôt rendus orphelins par un crime,

tantôt enlevés au recueillement du cloître pour jouer leur rôle de fantômes de rois.

Ce royaume d'Austrasie, dont le nom signifie: *pays d'Orient*, comprenait toutes les terres au delà du Rhin, et un immense pays en deçà, entre le fleuve et la Marne. Clovis Ier, après avoir découpé la France, comme autant d'apanages pour ses fils, laissa l'Austrasie à Thierry Ier, qui en fit sa capitale. Le règne de Théodebert qui lui succéda, légua pour unique souvenir celui des crimes de Deutérie, sa mère, qui, restée régente, vit sans regret mourir un fils, qui, peut-être lui eût disputé un pouvoir que daigna lui laisser Clotaire II en partageant son trône.

L'héritier de cette union, Sigebert, périt assassiné, le second mari de Brunhaut éprouva un sort ausssi funeste ; et, durant de longues années, les pages de l'histoire enregistrèrent les sanglantes représailles de deux reines rivales en puissance, en beauté, en férocité. Plus tard, on vit la France partagée entre trois « petits rois. » Théodebert II, Thierry de Bourgogne et Clotaire; le plus âgé comptait treize ans. Tristes enfances suivies d'envahissements successifs, jusqu'à ce que Clovis II et Balthide s'emparassent des trois couronnes; mais, Clovis II mourut à 21 ans, et Balthide, ancienne esclave capturée par des pirates sur les côtes d'Angleterre, alla oublier dans l'abbaye de Chelles et ses souffrances et ses grandeurs. Alors, commença un étrange spectacle: afin de protéger la vie des princes qu'ils souhaitaient gouverner plus tard, ces maires du palais les mettaient à l'abri du poignard, tantôt dans l'abbaye de Chelles, tantôt dans des cloîtres d'Ecosse. Ils les en retiraient suivant les besoins de leur ambition, et leur permettaient de vivre au fond de leur palais, dans les somnolentes habitudes et les plaisirs amollissants de l'Orient.

Chaque année, ces jeunes rois se montraient au peuple, dans une litière dorée, traînée par des bœufs blancs, puis ils disparaissent de nouveau, et les maires qui s'étaient attribué les titres de ducs et de princes français, gouvernaient le royaume. L'oubli couvrait si bien les « petits rois » que le peuple finit par comprendre qu'ils lui devenaient inutiles, et que mieux valait ne reconnaître que les chefs véritables du pays. Les maires du palais hésitèrent longtemps à supprimer ces Rois Fainéants. Pepin d'Héristal, général habile, toujours servi par les circonstances, devait le premier rêver un pouvoir absolu, mais sans avoir l'audace de s'en emparer.

De Plectrude, sa première femme, il avait eu deux fils dont la destinée fut également rapide: Dragon, miné par la maladie, expira à la fleur de l'âge ; Grimoald, tomba sous le poignard d'un assassin. Alpaïde, dont la beauté chantée par les poëtes est constatée par les historiens, donna le jour à Charles Martel, dont la jeune audace, après la mort de Pépin d'Héristal, devait grandement inquiéter Plectrude. Tutrice du futur maire du palais, ce qui semblait alors un titre héréditaire plus sérieux que celui de régente et tutrice d'un roi, Plectrude ne trouva rien de plus simple pour exercer tranquillement son autorité, que de faire enfermer Charles dans un chateau-fort. Secouru par les Français qui chassèrent Plectrude pour investir Charles d'une autorité absolue, le nouveau duc et prince d'Austrasie ne parut vouloir régner que sous le nom de Dagobert III, qui, en mourant à l'âge de 17 ans, laissa le trône à Thierry, grandi à l'ombre des cloitres de l'abbaye de Chelles. Rainfroy qui, après avoir délivré Charles s'était adjugé le titre de maire du palais, appela alors Daniel du fond d'un monastère, et salua dans le fils de Childéric II l'héritier du royaume d'Austrasie, tandis que Charles Martel choisissait un Clotaire, issu de Thierry III. La guerre éclate entre les deux maires, luttant moins dans l'intérêt des compétiteurs qu'ils mettent en avant, que pour leur compte personnel. Des armées sont levées et mises en présence : Charles donne des preuves de cette valeur indomptable, dont les Sarrazins connaîtront le danger : Rainfroy vaincu, s'échappe et va errer en Neustrie ; le petit Clotaire, inventé par Charles Martel, meurt à propos ; un arrangement intervient entre Charles et Chilpéric II, qui règne de nom, tandis que Charles prend en main les affaires. Rainfroy s'estime heureux d'obtenir de la générosité du fils de Pepin d'Héristal, le gouvernement de l'Anjou ; Plectrude se contente de recevoir des terres en Austrasie, en échange de la possession desquelles elle remet comme otage les quatre petits fils dont on fit, dans la suite, quatre évêques désintéressés des affaires politiques. Enfin, Chilpéric étant mort à Noyon, un enfant de sept ans monte sur le trône. Il eut à peine le temps de connaître les ennuis de ce simulacre de royauté; une intrigue de sept ans laissa le pouvoir dans les mains de Pépin et de Carloman qui, par fantaisie, plus que par nécessité, élevèrent au trône Chilpéric III, dont la filiation demeure incertaine. Tandis qu'il cachait sa vie au fond de son palais d'Austrasie, Carloman et Pépin poursuivant les exploits et les projets de leur père, battaient tour à tour les Saxons, les Bavarois, les Sarrazins et enfin les Aquitains révoltés contre leur duc Hunaod.

Pépin s'était adjugé la Neustrie, Carloman régnait sans conteste sur l'Austrasie, et Griffon, dernier né de Charles Martel, sentait bouillonner à la fois, en lui, les ardeurs de la jeunesse et les ambitions démesurées. Durant les absences de son mari, Balthilde gouvernait avec une fermeté adoucie par la bonté, cette Austrasie tant de fois ensanglantée par des compétitions ardentes. Le peuple et les grands la chérissaient, et le royaume semblait voué désormais à une paix glorieuse, quand la beauté d'Hilda, l'esclave saxonne, inspira à Griffon le *Dépossédé* une passion terrible, alimentée par les habiles coquetteries de la haineuse jeune fille.

Mais, au moment où nous trouvons la duchesse Balthide assise dans la vaste pièce qui lui sert de cabinet de travail, elle ne songe à Griffon qu'avec indulgence, à Hilda, qu'avec tendresse. Si le fils de Sénéchilde était venu lui demander la main de la belle captive, elle la lui eût, sans nul doute, accordée, en y joignant un présent royal ; mais, Griffon, jaloux de Carloman son frère aîné, n'eut pas daigné descendre jusqu'à la prière, et Hilda tenait trop à sa vengeance pour accepter même le bonheur de la main de celle qu'elle considérait comme son ennemie.

Bathilde, après avoir lu un grand nombre de

suppliques, d'actes et de décrets, venait d'apposer sa signature sur quelques-uns. Le chauffe-cire devait dans peu lui aider à terminer cette besogne, lorsque la porte masquée de son cabinet de travail s'ouvrit avec un bruit léger, et deux étranges créatures en franchirent ensemble le seuil.

L'homme, ou plutôt l'avorton atteignait à peine trois pieds et demi de haut. Son dos se voûtait en arc, ses grands bras descendaient plus bas que ses genoux, ses yeux fins demeuraient sans regard. Cependant, on pouvait lire sur son visage une intelligence singulière, et les disgrâces de sa personne disparaissaient devant l'horrible expression de son visage. Il tenait en laisse un sanglier aux yeux farouches, qui semblait garder avec lui la docilité soumise et caressante d'un chien. Le monstre servait de guide à l'avorton.

Denis avait jadis été donné à Bathilde en qualité de nain. La finesse de ses réparties, sa facilité à improviser des vers, sa science merveilleuse, ne tardèrent point à le rendre cher à la duchesse. Elle eut souhaité faire de Denis le compagnon de ses jeunes enfants ; mais ceux-ci se montrèrent sans pitié pour le disgracié qui s'éloigna des jeunes princes. Un jour, au retour d'une chasse, les fils de Carloman entrant dans la chambre de Denis y lâchèrent un marcassin dont ils venaient d'éventrer la mère. La bête affolée, couverte de sang, devait, dans l'opinion des enfants cruels, se précipiter sur le bossu aveugle, et ils se réjouissaient de jouir de ce spectacle à la fois grotesque et féroce; mais contre toute prévision, le marcassin s'approcha doucement du bossu et se coucha à ses pieds. Peut-être la fixité paisible de ces prunelles éteintes le tranquillisa-t-elle? peut-être étourdi, harassé de bruits de trompes, de cris de chasseurs, de hennissements de chevaux, d'abois de chiens perdus, éprouvait-il un besoin de repos absolu; ce qui est certain, c'est qu'il demeura immobile aux pieds de Denis qui, revenu de son premier effroi, passait sur son dos rude une main caressante.

— Messeigneurs, dit le bossu, vous me l'avez donné, je le garde, et désormais on ne nous verra plus l'un sans l'autre...

Le marcassin devint sanglier; ses dents se firent menaçantes, ses défenses s'allongèrent, pour tous il devint terrible, hors pour son gardien dont il était devenu le défenseur et l'ami.

La duchesse Bathilde ne traitait point Denis avec la méprisante indulgence des grands se donnant le luxe d'avoir un nain à gages. La science, l'honnêteté, la sagacité judicieuse de Denis lui étaient connues, et plus d'une fois elle le consulta dans des circonstances graves. Sans s'étonner beaucoup de le voir apparaître, elle l'appela tandis que le sanglier aux yeux rouges, aux menaçants boutoirs, se plaçait à côté de son maître. Mais à peine la duchesse eut-elle levé les yeux sur Denis qu'elle demeura surprise de l'expression de son visage.

— Qu'est-il advenu, lui demanda-t-elle; d'où vient le tremblement qui agite tes membres. Pourquoi viens-tu ici avant l'heure où j'ai cessé de travailler?

— Ma noble maîtresse, dit l'aveugle, laissez-là les placets et les ordonnances, oubliez même que e premier office vient de sonner. Vous irez plus tard à l'église demander au Seigneur la grâce de supporter et de conjurer le coup qui vous menace.

— Le duc? s'écria Bathilde, il est arrivé malheur à mon époux?

— Le seul malheur est qu'il soit en ce moment absent de l'Austrasie, madame et noble maîtresse. En sa présence, nul n'oserait vous menacer et comploter la ruine de ce royaume.

— Comploter! ruiner l'Austrasie! Denis, voilà de dangereux mots.

— Moins graves que les faits, cependant.

— Parle, parle! que sais-tu?

— Hier, reprit l'aveugle, l'heure était déjà avancée, lorsque je me souvins de n'avoir point fait à la chapelle du palais ma visite accoutumée. Peu m'importait qu'on en eût éteint les cierges, la nuit n'est-elle point éternelle pour moi? Je me retirai dans une chapelle, et je m'oubliai dans une longue méditation. La fatigue du corps et celle de l'esprit me domptèrent à la fin, et je m'endormis dans l'angle d'une chapelle. Je crus plus tard continuer un rêve, en entendant non loin de moi le murmure de plusieurs voix. J'éprouvais la sensation d'avoir longtemps dormi; le froid descendant des voûtes, m'agitait d'un frisson; mais ce tremblement fit place à une fièvre mêlée d'épouvante, lorsque prêtant l'oreille aux paroles de ceux qui cherchaient un abri dans la chapelle, je compris le but de cette réunion nocturne.

— Qui donc était là? demanda la duchesse.

— Permettez-moi de vous apprendre d'abord ce que rêvaient les conspirateurs, car c'était bien d'une conspiration qu'il s'agissait. Le plus âgé des interlocuteurs blâmait le duc Carloman de se lancer dans une suite de guerres interminables, au lieu de gouverner paisiblement le royaume d'Austrasie. Il cherchait à prouver que, trop longtemps négligés, ses sujets avaient besoin de sentir le frein d'une volonté puissante; que la quenouille devait être le partage de toutes les femmes, même des duchesses; et que les régences, royautés temporaires, ne pouvaient manquer de devenir fatales aux Etats qui les subissaient. Tout cela était exprimé d'une voix âpre, mordante; puis cette même voix s'assouplit, et après mille détours habiles une révolte contre vous fut ouvertement conseillée!...

— La révolte! tu as bien entendu, Denis...

— Entendu et retenu, madame...

— Mon Dieu! mon Dieu! de qui dois-je me défier? qui faut-il craindre? Je m'étais efforcée de répandre assez de bien pour ne compter que des amis et des défenseurs parmi ceux qui m'entourent.

— Dieu qui m'a retiré la vue, madame, a doublé la finesse de mes autres sens... Je connais un homme à l'accent de sa voix, comme un autre aux traits de son visage, et je jurerais sur l'Evangile que je sais le nom des trois complices qui rêvent de vous arracher le pouvoir.

— Ces noms? ces noms? demanda la duchesse.

— Ne devinez-vous pas quelle âme orgueilleuse et jalouse souffle ici la haine et la rébellion? Grifon le dépossédé rêve d'agrandir son mince apanage. Le fils de Sénéchilde prétend l'emporter sur les enfants de Rolande, et, profitant de l'absence

du prince Carloman, il veut s'emparer du royaume d'Austrasie.

— Lui! s'écria la duchesse, lui! mais ne sait-il pas, l'insensé, qu'entre son rêve et le trône, il trouverait Bathilde armée du droit qu'elle tient de son époux, et ses deux jeunes fils prêts à lever l'épée pour la première fois.

Denis secoua la tête ; la maladive pâleur de son visage s'accentua davantage, et sa voix devint âpre quand il ajouta :

— Les fils du noble Carloman ne prendraient point le parti de leur mère.

— Quoi! Charles, Thierry, mon benjamin, m'abandonneraient à l'heure du péril?

— Ils feraient davantage, madame, ils s'allieraient contre vous avec le prince Griffon.

— Tu mens, Denis, tu mens! s'écria la duchesse.

Le nain aveugle tomba sur les genoux.

— Oh! madame! ma noble maîtresse! plût à Dieu que je fusse mort avant d'avoir à vous révéler ce mystère d'iniquité et d'ingratitude. Mais aussi vrai que Dieu règne au Ciel, cette nuit, dans la chapelle, le prince Griffon, semblable au serpent maudit, s'est emparé de l'esprit des jeunes princes. Ils ont lutté, cependant : Charles parlait de son respect pour vous, et Thierry de sa tendresse. L'un redoutait son père, l'autre rappelait les commandements du Seigneur. Mais à chaque objection, Griffon répondait par une parole tentatrice. Il faisait miroiter devant ces adolescents les charmes enivrants du pouvoir. A l'un il parlait de guerre, à l'autre de plaisirs faciles ; Charles se laissait entraîner à la pensée de guider des armées; Thierry à l'espoir de régner sur des favoris et de promener sa jeune royauté dans une basterne dorée... Enfin, après s'être tous deux défendus, tous deux ont succombé, leurs mains sont tombées dans les mains du prince Griffon, et leurs lèvres ont juré leur parricide et votre déchéance.

— Les malheureux! les malheureux! s'écria la duchesse en cachant son front dans ses mains.

— Vous pleurerez demain, madame, si l'on doit pleurer sur des ingrats ; aujourd'hui il faut agir e vous défendre. J'ignore quel sera le chiffre des défections, mais il vous restera des serviteurs fidèles.

— Denis, répondit la duchesse avec l'obstination des mères, je crois à ton récit, bien que tu viennes me briser le cœur. Griffon a pu un moment entraîner des enfants et les pousser à la révolte, mais ce qu'ils ont comploté dans la nuit, jamais ils n'oseront le réaliser en plein jour. S'ils entraient dans cette chambre, si résolus qu'ils fûssent à suivre les suggestions de Griffon, un seul de mes regards les ferait rentrer dans le devoir. Charles et Thierry m'aiment tous deux. Ma voix n'a point perdu sur eux son empire, et le sentiment de leur faute les jettera à mes pieds avant que je les attire dans mes bras.

Au même instant un bruit de pas se fit entendre, puis des voix animées s'élevèrent.

— Dieu du Ciel, fit la duchesse, c'est Griffon..., Griffon avec Charles et Thierry ; que viennent-ils me dire?

Bathilde ne demeura pas longtemps dans l'incertitude, la porte de la salle s'ouvrit, et brusquement s'avancèrent devant elle ses fils et son beau-frère, tandis qu'un groupe de seigneurs austrasiens se rangeait derrière eux.

La suite à la prochaine livraison.

R. de Navery.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Lectrices, lecteurs, jeunes filles, jeunes gens, bambins et bambines de tout âge, le Musée, votre vieil ami, vous souhaite la bonne année. Que le contentement et le bonheur soient en vous, autour de vous, que l'arbre de Noël, avec toutes ses surprises et ses joies, brille dans vos heureuses maisons.

Et vous, Mlle Lili et M. Bébé, que le jour de l'an vous apporte, avec force pralines et joujoux, ces bons livres pleins d'images, remplis de belles histoires qui font le charme des veillées.

Ce n'est pas pour vous, beaux petits enfants roses, que le Musée est écrit, mais plus tard votre mère, votre sœur aînée vous le remettra, vous le lirez avec le même plaisir que vos aînés, vous apprendrez à le connaître et à l'aimer. Il vous enseignera, il vous montrera mille choses que vous ignorez et qu'il faut que vous sachiez, il contentera les ardentes curiosités de votre âge : tantôt il vous guidera dans toutes les parties du monde dont il vous révèlera les mœurs et les coutumes, tantôt sous une forme récréative, il vous initiera aux mystères de la science, aux découvertes de l'esprit humain. D'autres fois, il fera sous vos yeux revivre le passé et vous contera de bien tragiques récits, il fera passer devant vous de grands personnages dont il vous montrera l'héroïsme ou la faiblesse. Enfin, par des nouvelles d'une fraîche et pure imagination, il vous apprendra à lire dans vos naissantes passions. Le Musée a été le livre de vos pères, de vos mères qui le lisent encore ; dans un jour bien prochain il sera le vôtre, vous l'aimerez comme ils l'ont aimé, et, vous voyant en retourner les pages, en étudier les gravures, votre famille sera certaine que de ces volumes si nombreux ne peuvent sortir que de bons conseils et de sages enseignements.

Voilà comment le Musée devenu cher à la société française, l'hôte de tous les foyers, se croit autorisé à adresser à tous ses vœux de bonne et heureuse année.

Ceci dit, revenons à notre tâche mensuelle.

Xavier Aubryet, qui vient de mourir, s'était laissé un peu oublier. Ce n'était pas sa faute. Atteint depuis plusieurs années d'une maladie douloureuse dont ses amis prévoyaient la triste fin, cet écrivain d'un goût sûr, quoique d'humeur paradoxale, avait été fort en vogue pendant quelque temps, et son talent était très goûté dans le monde lettré. Comme critique musical, il s'était fait un rang à part par l'indépendance avec laquelle il jugeait les maîtres et par la manière humoristique dont il formulait ses jugements sur eux. Jugez-en plutôt. Voici ce qu'il écrivait :

Rossini : *Le paganisme dans l'art* ;
Hérold : *Le poète de la musique française ;*
Grisar : *La musique de la fantaisie ;*
Donizetti : *La musique de la passion ;*
Weber : *Le poète musical de la nature ;*
Boieldieu : *La musique de la transition;*
Adolphe Adam : *Le faux goût populaire ;*
Mozart : *Le style Louis XVI en musique.*

Sur ces formules, il y aurait beaucoup à reprendre, et elles semblent même ne rendre que très incomplètement sa pensée, car, si l'on trouvait fort irrévérencieux son jugement sur les grands compositeurs, sur Mozart, par exemple, les lignes suivantes prouvent que Xavier Aubryet ne méconnaissait point la grandeur de cet harmonieux génie.

« Ce qui nous frappe, disait-il, dans Mozart, ce n'est pas sa qualité de fleuve, c'est sa qualité de source. Il y a des *langues mères*, la musique de l'auteur de *Don Juan* est une *musique mère.* C'est de là que découlent les formules et les effets qui composent nos dialectes musicaux. Mozart, ce continuateur des Italiens et des Allemands, ce traditionnaliste si novateur, dont l'imitation fut si créatrice, c'est le nid où l'on aperçoit, tiède encore, cet œuf merveilleux qui contenait à la fois Rossini et Donizetti. »



Soldat gaulois, gravure tirée de l'*Histoire des Romains*, de M. V. Duruy.

Xavier Aubryet qui avait fort médiocrement le sentiment et le goût des arts plastiques, avait pris, nous ne savons pourquoi, fort en aversion l'Italie. Cependant, un beau jour, en compagnie de M. Paul de Saint-Victor, voilà qu'il se décide à traverser les monts.

Arrivé à Turin, racontait-il, il demande ce qu'il y a à voir : — *La Sainte Famille.* Il va visiter la Sainte-Famille. A Milan, même question, même réponse : *La Sainte-Famille*, de Tiepolo; à Vérone, c'est la *Sainte Famille* de Véronèze; à Venise, la *Sainte-Famille* de Bellini. Xavier disait en riant : « C'était toujours la même, j'en suis sûr et Paul de Saint-Victor de s'extasier naïvement! » Xavier Aubryet était revenu d'Italie exaspéré contre les *Saintes-Familles*, et il ajoutait « à Turin, il n'y a pas de macaroni ! à Milan, pas de timbales à la milanaise ! »

***

La République des Etats-Unis a un nouveau président. Celui-ci, comme Lincoln et tant d'autres, est sorti des plus pauvres couches sociales. Le général James Abraham Garfield, est né le 13 novembre 1831, dans l'état de l'Ohio. Ses parents, humbles fermiers, le mirent d'abord au travail des champs.

Un maître d'école, qui lui apprit à lire, ayant dit au père de James, que son enfant possédait des aptitudes remarquables, ses parents se décidèrent à pousser un peu plus loin ses études. Mais bientôt les ressources manquèrent, le jeune homme se fit charpentier, ce qui ne l'empêcha point de suivre les cours du soir. Le jour, il travaillait la hache à la main, la nuit, il tournait et retournait ses dictionnaires. Il le fit avec tant de succès qu'en 1855, il entrait comme professeur de latin et de grec dans le collège où il avait pris ses premières leçons. En 1859, il fut nommé sénateur dans l'État de l'Ohio; en 1860, reçu avocat, il plaidait sa première cause. Il prit les armes dans les troupes du Nord lors de la dernière guerre, se distingua par ses qualités militaires, sa bravoure, et devint général, grade dont il se démit en 1863, lorsqu'il fut nommé membre du Congrès. Par la solidité de ses connaissances, la lucidité de sa parole et l'aménité de ses manières— mérite assez peu commun parmi les hommes d'Etat américains,— il obtint l'estime et la considération de ses collègues, et l'opinion publique porta l'enfant des champs, le charpentier, le modeste professeur de Collège à la position souveraine, à laquelle il vient d'être appelé.

***

Nous n'en avons pas encore fini avec les publications nouvelles qui peuvent s'offrir en cadeau du Jour de l'An. Nous avons déjà parlé de FLORENCE de M. Ch. Yriarte; nous pensions en parler encore ce mois-ci plus longuement, mais une circonstance indépendante de notre volonté nous prive de ce plaisir. Du reste, ce magnifique ouvrage n'est pas de telle ou telle saison, c'est un livre de fond sur lequel nous reviendrons le mois prochain. Nous avons aussi le regret de n'avoir pas assez insisté sur l'excellente HISTOIRE ROMAINE de M. Duruy. En retournant les pages et en relisant les malheurs et les gloires de nos vieux ancêtres, nous éprouvions un vif regret qu'un historien gaulois n'ait pas écrit, ne nous ait pas laissé la contre-partie des œuvres de J. César. Je veux bien le croire juste et véridique, mais quelle source de contrôle nous eut ouverte Vercingétorix, s'il eût su tenir la plume comme son vainqueur. Nous ne connaissons qu'une partie du grand drame qui, par la défaite des Gaulois, a livré à Rome l'empire du monde. Hélas, ce fut l'intrigue, la politique plus encore que l'épée, qui firent passer nos pères sous le joug, et combien de fois, depuis, la France n'a-t-elle pas oublié cette cruelle et sanglante leçon!

Parmi les éditeurs de luxe, nous avons à nous reprocher de n'avoir point cité M. Plon. Nous trouvons dans sa librairie un livre édité avec un soin parfait, qu'il est de notre devoir de signaler.

Je ne pourrais pas présenter *Prisonniers dans les Glaces* comme un de ces récits bien authentiques de ces voyages au Pôle, qui remplissent les lecteurs d'impressions si vives et si profondes. M. Georges Fath en a écrit et illustré les pages, au coin de son feu, un jour de bonne humeur, et la fable qu'il a tracée ne manque ni d'intérêt, ni de gaité. Un beau fils de Paris et son cuisinier, un jeune médecin et un peintre sont entraînés par un Russe leur ami, grand voyageur et grand coureur d'aventures. Ils partent de Paris, pour aller se promener à la Nouvelle-Zemble, absolument comme vous et moi quitterions nos demeures pour faire une partie de pêche à Bougival ou à Asnières. Après force tempêtes, ils arrivent et aussitôt les accidents, les malheurs de fondre sur leur tête. Il y a beaucoup, beaucoup, peut-être un peu trop d'ours blancs. Ces Messieurs ont une façon particulière de les tuer à coups de couteau ; la méthode, qui leur réussit d'ailleurs, me paraît plus que risquée, et je ne m'y fierais guère. Bref, après avoir perdu pas mal d'hommes de leur équipage, failli mourir de faim et de froid, après avoir été décimés par le scorbut, ils assistent pour dernière infortune à la perte de leur petit navire écrasé par les glaces. Rassurez-vous; M. Fath n'a pas voulu pousser les choses jusqu'aux dernières limites du tragique, nos écervelés reviennent de leurs voyages, et le volume finit comme il a commencé, par des toasts et de la gaîté. L'ouvrage se lit avec plaisir et en tournant ses pages on n'éprouve pas des inquiétudes trop vives, on sent que l'on fait un voyage humoristique et non réel. Là, peut-être, pour notre époque scientifique et positive, est le défaut de ce volume: on n'a pas assez vivement la sensation de la vérité. Ce n'est pas elle, du reste, qu'à cherchée l'auteur, il n'a voulu qu'être amusant.

***

Dans l'étude de la géographie, je suis partisan de la méthode du simple au composé, du connu à l'inconnu. J'approuve fort ce maître qui, sur le tableau noir, débutait par tracer un petit plan du village où se trouvait son école ; il apprenait à ses enfants à le lire, puis au village venaient se joindre le canton, le département, ensuite les départements voisins, jusqu'à ce qu'il eût de cette façon reconstitué cette grande unité géographique qui s'appelle la France. Ce pays, devenu un centre, voyait par le même procédé se relier à lui toutes les autres parties du monde.

M. J. Rouff vient de publier avec beaucoup de soin le premier volume de la *France illustrée* de Malte-Brun (1). L'édition est belle ; l'ouvrage très consciencieusement fait, très complet, peut être considéré comme classique. Il est rempli de cartes relevées très-exactement, d'illustrations, de vues pittoresques choisies avec goût. Toute la partie décorative de ce volume, est due au crayon d'un des collaborateurs du MUSÉE, M. Clerget ; elle lui fait beaucoup d'honneur.

Le travail de M. Malte-Brun est, depuis longtemps, célèbre; l'éditeur y a adjoint des additions de la plus haute importance ; il y a introduit, par exemple, une *statistique morale* où les départements sont classés d'après leurs conditions de population, de moralité, de richesse. Ce classement a été habilement fait sur les pièces officielles par M. Boutmy. Les cartes ont été dressées par M. Erhard, l'habile graveur de la Société de géographie. L'ouvrage offre donc toutes les garanties de science et d'exécution désirables.

1. Un volume sur beau papier : Prix 20 fr. Rouff, éditeur, 14, rue du Cloître St-Honoré.

Ce n'est point un travail de sèche et aride nomenclature, comme les géographies d'autrefois, c'est le tableau vivant et animé de notre cher pays, avec l'histoire de son passé et le tableau de ses mœurs générales et locales, c'est la France enfin étudiée dans toutes ses divisions territoriales et administratives. Ce beau volume se lit avec le plus vif intérêt.

*
* *

La librairie de l'Art (1) vient de publier sous le titre *Les pensionnaires du Louvre*, la plus amusante et la plus réjouissante des drôleries, un vrai livre de Balou, relié à la perfection, ce qui n'est point à dédaigner à l'heure qui court. L'ouvrage est dû à la plume si spirituelle de M. Louis Leroy et au crayon de M. Paul Renouard. Mais qu'est-ce que les pensionnaires du Louvre ?

Quand vous êtes allé visiter la galerie de peinture qui longe la Seine, cette galerie qui est une des gloires et des richesses de notre pays, il n'est pas que vous n'ayez remarqué la légion de dames plus ou moins âgées, de demoiselles plus ou moins jolies, occupées à copier les plus célèbres tableaux. Cette légion se compose d'individualités prises dans toutes les conditions sociales. Les unes viennent là pour apprendre, les autres pour se distraire, par goût ; le reste se compose de personnes mariées ou à marier, qui essayent de faire des copies dans l'espoir de les vendre soit à l'Etat, soit à des marchands plus ou moins naïfs. Ces peintres forment un peuple à part, ayant des mœurs à part, des costumes particuliers, il offre des types très curieux et très amusants, ce sont eux que M. Paul Renouard a saisis avec une verve comique pleine de franchise et d'humeur. Ils sont vivants, parlants, très drolatiques, et nous, qui sommes un vieil habitué du Louvre, nous les saluons comme des connaissances, nous les appelons par leur nom ou par les sobriquets que la malice du lieu leur a donnés. Ces dames et ces demoiselles sont prises sur la nature et sur le fait, on les reconnaît à leurs poses, à leurs gestes, à leur costume visant à l'effet de la façon souvent la plus déplorable. C'est une galerie fort originale, toutes les figures qui la composent, ont été saisies sur le vif par un crayon souple, gras, fort habile à mettre en saillie le trait personnel et caractéristique du modèle; c'est la plus drôle collection d'originaux que l'on puisse imaginer et leur reproduction est d'une vérité absolue.

M. Louis Leroy, dont l'entrain spirituel et railleur est si connu, s'est chargé de poser en scène ces comiques figures, et il l'a fait avec la verve la plus désopilante, avec un brio de folie qui respecte cependant toutes les convenances. Il s'est souvenu, tout en lâchant la bride à sa plume, que s'il y a là de bien sottes et ridicules vanités, il s'y trouve aussi des individualités, touchantes dans leur malheur, qui demandent à un travail, parfois malheureux, je le reconnais, un peu de bien-être ou même le pain bien sec de leurs familles.

M. Louis Leroy a su respecter ce qui est respectable et nul des personnages de ses historiettes ne saurait se plaindre d'avoir été calomnié : c'est du rire franc, de la gaité spirituelle. Le texte est digne des dessins, c'est le plus grand éloge que nous puissions en faire.

Ai-je besoin d'ajouter, en parlant d'un ouvrage édité par la *Librairie de l'Art*, que les *Pensionnaires du Louvre* sont tirés sur beau papier, avec un soin parfait et forment un album qui a sa place marquée dans tous les salons?

(1) Avenue de l'Opéra, 33.

*
* *

Le *Musée des Familles* compte, parmi ses abonnés, trop de personnes s'intéressant aux choses de l'art, pour ne pas faire connaître l'ère nouvelle qui s'ouvre pour les artistes. Jusqu'à ce jour, c'était l'État qui, en totalité ou en partie, présidait aux Salons, choisissait les tableaux qui devaient y être admis, veillait à leur placement, faisait tous les frais et percevait les recettes toujours supérieures à la dépense, qu'il employait, du reste, à acquérir les tableaux exposés. Ce régime, cette tutelle avaient, déjà depuis longtemps, soulevé des plaintes fort légitimes. On avait essayé de pallier les inconvénients par des moyens termes, aujourd'hui on est arrivé à une solution radicale. Désormais, les artistes feront eux-mêmes et sans contrôle leurs propres affaires. Ils composeront le Salon, l'installeront au Palais des Champs-Élysées comme ils l'entendront et disposeront des bénéfices, s'il y en a eu de réalisés, à leur volonté et à leur guise. Le Gourvenement leur alloue pour la prochaine Exposition une somme de 100,000 francs.

L'opération, au point de vue financier, sera certainement excellente. La direction des Beaux-Arts dépensait chaque année pour le Salon 160,000 francs, tous frais compris. L'année dernière, il y a eu 240,000 visiteurs payants, soit 240,000 francs de recette, auxquels il faut joindre la vente du catalogue. Ainsi, les artistes peuvent déjà compter sur une somme de 340,000 francs. Nous avons dit le chiffre de la dépense, on voit donc quel sera le bénéfice.

Toute la question est de savoir si ces Messieurs sauront s'organiser, s'entendre, marcher vers un but qui leur promet un si bel avenir, puisque les bénéfices accumulés du Salon ne tarderaient pas à créer une caisse dont les ressources deviendraient rapidement considérables. Nous conjurons les artistes, par leur accord, leur union, leur entente parfaite, leur activité, de se montrer dignes de l'indépendance qu'on leur donne et de la fortune qu'on leur offre.

*
* *

Madame Thiers vient de mourir; née en novembre 1818, elle avait donc soixante-deux ans. Dans toutes les hautes positions occupées par son mari, Madame Thiers se tenait, je ne dirai pas en dehors, mais un peu à l'écart de la politique ; ce n'est que depuis la mort de celui-ci et pour honorer sa mémoire, qu'elle joua un rôle public. Combien il y a d'années que nous avons vu dans les salons de M. Erard, Mlle Dosne, vêtue de blanc, svelte et

charmante, venir assister à une fête donnée par le célèbre facteur de pianos ! c'était quelque temps avant son mariage, qui eut lieu en 1833.

Notre Directeur me grondera plus tard, s'il le veut, pour avoir fait manquer le Musée à ses vieilles traditions de modestie ; mais le tour sera joué, et, parce qu'ils sont louangeurs, je ne me priverai pas du plaisir de donner les vers suivants adressés par un aimable et bienveillant abonné qui a eu le tort de ne pas les signer.

AU MUSÉE DES FAMILLES

DEMANDE D'ABONNEMENT

Tout s'use et dépérit; seul tu ne vieillis pas,
Musée, ami constant, livre cher aux familles.
Il n'est point de beautés qui,(disons-le bien bas,)
A quarante-sept ans passent pour jeunes filles ;



La Noël monténégrine, gravure tirée de *le Jour de l'An et les Etrennes* (voir la livraison précédente).

Les hommes, à cet âge, ont déjà beaucoup vu,
Beaucoup souffert, peut-être, et les livres eux-mêmes,
Après un beau succès, rêve à peine entrevu,
Dans la bibliothèque, invalides suprêmes,
Dorment depuis longtemps, ensevelis, poudreux,
Inconnus, pauvres morts oubliés dans leur bière,
Sans qu'une main jamais au fond des rayons creux
Revienne secouer leur funèbre poussière.
Mais toi, Musée, ami fidèle du foyer,
Toi qui, dans ta jeunesse, as charmé notre enfance
Et qui, dans l'âge mûr reviens nous égayer,
Ta plume fut plongée aux ondes de Jouvence :
Tu sais, inaccessible aux outrages des ans
Qui dépouillent nos fronts où la ride se creuse,
En captivant l'aïeul plaire aux petits enfants
Et faire passer l'heure aux vieillards douloureuse.
Aussi, mon vieux Musée, avec empressement,
Pour charmer les loisirs de cet an qui va naître,
Viens-je à ton cher recueil prendre un abonnement,
Contre l'humble mandat que je joins à ma lettre.

X.

A. de Villeneuve.

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

VOYAGES ET AVENTURES

PERDUS SUR LA MER DE CORAIL (1)



Le Brandy, dessin d'Escudier.

Ces préparatifs longs et fatigants ne purent être achevés que le soir; alors, comme chacun était épuisé et que Madame Richard et ses filles insistaient pour qu'on ne se mît en route qu'au jour, Tissier renvoya le départ au lendemain, fit une copieuse distribution de vivres, et, le souper fini, souhaita le bonsoir à la veuve, à mademoiselle Roselia, à la petite Julie et retourna avec le mousse, se coucher dans la cabine de babord, en

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

se promettant bien d'être debout de bonne heure.

La nuit, sereine et chaude, s'écoula sans alerte.

A l'aube, les naufragés se préparaient à s'embarquer dans la chaloupe, quand Boule-de-Neige tressaillit et grimpa sur le bastingage.

— Qu'est-ce? demanda le ciseleur intrigué.

Le mousse, brusquement agité, montra le sud du doigt.

— Serait-ce un navire? fit Mademoiselle Roselia, palpitante d'espoir.

— Un navire! exclama la petite Julie en battant des mains et en suppliant sa mère de l'élever dans ses bras, *pour mieux voir*.

— Non, ce n'est pas un navire, répondit Tissier d'une voix mal assurée, ce sont des pirogues.

— Des pirogues!

— Chargées de noirs.

— Mon Dieu!

— Fuir est impossible, le temps et les forces manqueraient; enlevons vite de la chaloupe les armes, les cartouches que nous y avons déposées hier, et renfermons-nous dans l'entre-pont où nous serons en mesure de soutenir un siège, de conformer notre conduite aux évènements. Peut-être les noirs qui s'avançent ne sont-ils pas dangereux; dans ce cas, nous nous montrerons à eux et nous les ferons servir à notre délivrance; s'il en est autrement, nous nous défendrons. Nous avons des fusils, des revolvers, des munitions; avec cela on ne craint pas des sauvages derrière une barricade.

En quelques minutes, l'arsenal entassé dans l'embarcation, fut transporté à bord, et redescendu dans l'entre-pont, après quoi, les naufragés, armés et décidés à vendre chèrement leur vie, se cachèrent au fond d'une retraite découverte sous le beaupré, par Boule-de-Neige, retraite dont ils bouchèrent l'entrée et d'où il devait leur être facile de suivre des yeux, par les intervalles du plancher disjoint ou défoncé du pont, ce qui allait se passer.

— Tais-toi, mon enfant, murmura madame Richard à la petite Julie qui pleurait et en l'embrassant, en la pressant contre sa poitrine, il y va de notre existence à tous.

Le mousse était aux écoutes.

— Les voilà, tressaillit-il au bout d'une demi-heure d'anxiété.

Les noirs abordaient le steamer en se communiquant avec volubilité leurs réflexions, en s'extasiant sur la quantité de cadavres qu'ils heurtaient, de quelque côté qu'ils se tournassent.

Ils étaient une cinquantaine, dans dix pirogues, portant pour vêtement des plumes de perroquet dans les cheveux, pour armes des piques garnies d'arêtes de poissons et paraissant tenir de la race papoue plus que de la race australienne.

— Papous... souffla Boule-de-Neige à l'oreille du ciseleur, dès qu'il eut vu les nègres sauter sur le *Macquarie*.

Après une inspection superficielle et sommaire, convaincue que le navire était abandonné ou que ses habitants avaient péri dans le naufrage, l'affreuse troupe gambada, choisit, parmi les corps ballonnés qui surnageaient au-dessus des agrès, deux cadavres, les dépouilla, les coupa en morceaux et les dévora, tout en parlant, en criant, en riant, en gesticulant.

Il n'y avait plus à en douter : les naufragés avaient devant eux des cannibales.

Madame Richard et mademoiselle Roselia faillirent perdre connaissance en assistant à cet épouvantable repas, dont elles suivaient les hideux détails par une fente du plancher du pont; quant à la petite Julie, sa mère lui couvrant la tête avec un coin de sa robe, elle ne vit rien.

— Du courage! soupira le ciseleur en les soutenant, si vous faiblissez, nous sommes perdus.

Les deux cadavres dévorés, à l'exception des os, les noirs en pêchèrent deux autres qu'ils traitèrent de même.

Ils étaient en appétit, car ils ne s'arrêtèrent qu'au septième corps et parce qu'ils n'en pouvaient plus.

Aveuglés par la passion de la chair humaine, fous, en présence de tant de cadavres de blancs, incapables de résister à leur gloutonnerie, ils n'avaient vu d'abord que le couvert mis, la table magnifiquement servie; lorsqu'ils furent repus, ils examinèrent plus attentivement ce qui les entourait et particulièrement la chaloupe que Boule-de-Neige, par excès de zèle, s'était appliqué à remplir non-seulement de provisions utiles, mais encore de bouteilles de brandy, le nectar des noirs, pour lequel il se sentait de l'inclination et dont il espérait boire sa part.

Grâce à son amour naissant de l'alcool, soixante flacons d'eau-de-vie se trouvaient dans l'embarcation mêlés à un nombre égal de bouteilles de vin et de porter; les cannibales en débouchèrent une par hasard, la vidèrent avidement et se précipitèrent aussitôt sur les autres, en proie à des transports d'allégresse, qui se changèrent rapidement en transports au cerveau.

En un clin d'œil, chaque nègre eut absorbé son flacon de brandy et comme on ne fait pas impunément une telle débauche, même quand on est sauvage, les cinquante papous, gorgés de chair humaine et d'eau-de-vie, ne tardèrent pas à tomber, ivres-morts, les uns sur les autres.

Plusieurs glissèrent lourdement dans l'eau et se noyèrent; le reste demeura étendu sans mouvement.

L'orgie avait duré une heure.

Mais rien n'exprimerait les angoisses de madame Richard, de mademoiselle Roselia et de leurs compagnons pendant ces soixante minutes.

Collés aux fentes de leur retraite, retenant leur respiration, les nerfs tendus, les yeux écarquillés, blêmes, baignés de sueur, les naufragés assistèrent immobiles, terrifiés, au monstrueux repas, en pensant que, s'ils étaient découverts, ils seraient mangés à leur tour, et en cherchant dans leurs têtes égarées comment ils se défendraient, en cas d'attaque, ou comment ils s'échapperaient si les cannibales s'installaient sur le navire.

Le brandy les tira de l'abîme d'horreur, où ils étaient plongés.

Après avoir vu les papous s'emparer des bouteilles de la chaloupe, Boule-de-Neige, qui savait ce que contenaient ces bouteilles, osa le premier donner des signes de joie, quand les cannibales s'affaissèrent sous l'action foudroyante de l'alcool et roulèrent sur le pont.

— All right! All right! répéta-t-il alors en ayant peine à se contenir.

— Malheureux! exclama le ciseleur.

— Danger passé, trépigna le mousse; eux ivres-morts; eux avoir bu le brandy de la chaloupe, ajouta-t-il, en montrant les papous roulant dans la mer et s'y enfonçant.

Tissier, madame Richard, mademoiselle Roselia regardèrent à nouveau par les interstices des planches disjointes, et constatèrent la véracité de l'affirmation spontanée du mousse.

— Sortons, reprit celui-ci, en brandissant un revolver dont il s'était précédemment armé.

— Sortons, dit Tissier en saisissant un fusil placé à sa portée.

La cachette fut dégagée, et tous deux montèrent sur le pont, prêts à brûler la cervelle aux noirs qui se présenteraient.

Mais aucun ne bougea.

L'œil terne, la bouche écumante, le ventre gonflé, le corps sanglant et exhalant une puanteur insupportable, les survivants de la repoussante horde gisaient séparément ou en tas, comme des porcs abattus et amoncelés, poussant des plaintes, des râles ou paralysés et sans voix.

Le ciseleur, le mousse auraient pu les tuer tous à volonté et ils en eurent un instant l'envie.

— A quoi bon, fit Tissier en relevant son arme qu'il s'apprêtait à décharger : l'œuvre de la providence est suffisante, n'y ajoutons pas inutilement.

Immédiatement averties, instruites, les dames Richard se hasardèrent, non sans hésitations, sur le pont où elles contemplèrent avec stupeur et dégoût les nègres inertes; puis saisies d'une agitation nerveuse :

— Partons, s'écrièrent-elles; s'il en venait d'autres!...

— Partons, dit le ciseleur.

Boule-de-Neige était aussi d'avis qu'il n'y avait pas une seconde à perdre; mais il estimait qu'il fallait restituer à la chaloupe ce qu'on lui avait enlevé : armes blanches et à feu, cartouches et brandy.

Le brandy ayant couché par terre cinquante cannibales, sa puissance était démontrée; or, dans les circonstances graves, il est bon d'avoir les forts avec soi.

Le ciseleur se laissa convaincre par le mousse et pendant qu'avec lui il rapportait dans l'embarcation de quoi tuer deux cents papous par l'eau-de-vie et un millier par la poudre, les dames Richard ramassèrent du linge, des hardes dépareillées, des ustensiles de cuisine, des objets de toilette, et en firent un paquet que Boule-de-Neige déposa à l'arrière du bateau, à côté de leur bagage et de la valise de Tissier, bagage et valise qui contenaient les ressources pécuniaires des naufragés. Certes, ni le ciseleur, ni la famille Richard n'avaient besoin d'argent sur la mer de Corail; mais, s'ils parvenaient à gagner une ville quelconque, le peu qu'ils possédaient pouvait devenir leur planche de salut pour retourner en France et ne pas y mourir de faim.

Quand la chaloupe porta le nécessaire, Tissier y fit entrer madame Richard, mademoiselle Roselia, la petite Julie, y prit place avec le mousse, laissa à ce dernier le soin de s'occuper de la voile et de la barre, saisit une paire d'avirons et gagna le large, le cap au nord-ouest.

La journée était magnifique, la mer tranquille, la hauteur du soleil marquait midi environ.

— En route! s'écria gaiement le ciseleur dans le but d'inspirer de la confiance à la veuve, qui pleurait en embrassant ses filles pâles et tremblantes, et pour rassurer celles-ci.

IV

LES REQUINS

Un ilôt de corail. — Navigation. — Une bande de squales. — L'attaque. — La poursuite. — Le péril. — Le récif de la délivrance. — Le radoub. — Les dugons.

Après six heures de navigation, favorisée par une légère brise qui avait permis à Tissier de relever ses avirons, la chaloupe accosta un récif de corail où les naufragés s'arrêtèrent pour passer la nuit.

Des algues, des plantes marines rabougries, dans lesquelles se cachaient des crustacés, couvraient seules l'ilôt madréporique; cependant la famille Richard, le ciseleur et le mousse s'y reposèrent avec délice.

Ce sol ferme, que baignaient les lames écumantes, ce point de repère en mer, leur semblait une oasis dans le désert.

Boule-de-Neige choisit le mouillage dans une crique sablonneuse, et comme l'heure du dîner était sonnée, le ciseleur et lui mirent le couvert sur un plateau où ils étalèrent des boîtes de conserves, du pain, des bouteilles de porter, et, pour varier la carte, quelques coquillages qu'ils ramassèrent aux alentours.

Chacun mangea de bon appétit, l'éloignement du steamer, des noyés, des cannibales, ayant soulagé, ranimé tout le monde, et au dessert, les naufragés s'endormirent, les coudes sur la table, en se souriant, bercés par la voix mystérieuse du flot et sous le ciel étoilé.

Le lendemain, on remit à la voile par un vent qui permit de laisser les rames au repos, et aussi les bras.

Rien ne troublait l'imposante sérénité de la mer au milieu de laquelle les naufragés voguaient avec l'espoir de toucher prochainement au port.

Tissier ne doutait point du succès, et sa conviction gagnait les dames Richard.

Toutefois, ni la veuve, ni mademoiselle Roselia ne croyaient à une délivrance imminente.

Quant à la petite Julie, son insouciance enfantine reprenant le dessus, elle ne pensait qu'à jouer en compagnie du mousse, qui s'était constitué son esclave, et à obtenir des tartines de pain ou des biscuits, l'air marin lui donnant une fringale continuelle.

Personne ne souffrait, pas même du mal de mer, et cela avait une réelle importance.

La santé est un auxiliaire d'un prix inestimable avec lequel on peut, sinon tout, du moins bien des choses, sans lequel on est impuissant.

Si la veuve et ses filles eussent langui à ses

côtés, le ciseleur n'aurait eu que peu de chances de se tirer d'affaire; secondé, encouragé, soutenu par elles, il se sentait capable d'accomplir le sauvetage commun.

La journée s'écoula sans qu'on eût aperçu la terre.

Par bonheur, le temps se maintint superbe : pas un nuage au zénith, une température délicieuse, une mer paisible et phosphorescente.

— Les étapes sont rares sur cette route, plaisanta Tissier, en préparant la table. Nous nous rattraperons.

Le souper fini, le ciseleur engagea les dames Richard à se coucher dans le fond de la chaloupe, et, pour qu'il y eût toujours quelqu'un d'éveillé à la barre, il organisa des quarts de nuit avec le mousse.

— Je prends le quart en premier, dit-il, à Boule-de-Neige, dors; dans trois ou quatre heures je t'appellerai, et tu me relèveras.

A l'aube, la situation ne s'était pas modifiée : la barque continuait à courir vent arrière sur une mer sans bornes, semée de guirlandes d'écueils à fleur d'eau, œuvre des polypiers, ces créateurs minuscules de mondes gigantesques, ces adversaires victorieux du vaste océan.

Les naufragés sondèrent l'horizon.

Pas plus devant eux qu'à droite et à gauche de leur route, ils ne découvrirent ce qu'ils désiraient voir.

— Le cyclone nous avait emportés plus loin que je ne le croyais, ou nous marchons bien lentement, opina le ciseleur.

— Peut-être l'un et l'autre, murmura madame Richard.

— Nous ne sommes partis que depuis quarante heures, rappela mademoiselle Roselia.

— Sur lesquelles nous avons fait une escale de dix heures, objecta Tissier.

— Nous serions donc mal venus à nous plaindre, ajouta la jeune fille.

— Attendons, soupira la veuve en essuyant une larme à la dérobée.

La brise était tombée, la voile pendait contre le mât; le ciseleur et le mousse prirent chacun un aviron et ramèrent, mademoiselle Roselia tenant le gouvernail.

Quand la chaleur devint accablante, entre onze heures et midi, ils se reposèrent, mangèrent un morceau et firent un bout de sieste, madame Richard servant pendant ce temps de timonier.

Le soir, à cause du manque de vent, on n'était guère plus avancé que le matin, et l'on dut se résigner à coucher encore dans la barque.

Mais, cette nuit-là, le ciseleur et le mousse ne quittèrent pas les avirons.

La journée qui suivit ressembla à la précédente; on rencontra seulement une plus grande quantité de récifs sous-marins, dont on distinguait les contours à travers l'eau transparente.

Les femmes devinrent nerveuses, impatientes; la petite Julie pleura; Tissier sentit le doute l'envahir; Boule-de-Neige, inquiet, interrogea fébrilement les quatre points cardinaux.

L'obscurité ramena une brise fraîche qui gonfla la voile et rendit un peu de confiance à tous.

— Nous arrivons, affirma le ciseleur, en voyant la chaloupe prendre une allure intermédiaire entre le grand largue et le vent arrière. Point de découragement et nous sortirons de nos épreuves.

On marcha jusqu'au lever du soleil, avec une rapidité qui ne fut pas moindre de cinq ou six milles à l'heure, puis, un calme plat succéda à la brise, et il fallut ressaisir les avirons.

Comme on en possédait deux paires, Mme Richard et Mlle Roselia insistèrent pour ramer aussi; elles placèrent la petite Julie à la poupe, le bras appuyé sur le gouvernail, et s'assirent derrière le ciseleur et le mousse.

— All right! dit celui-ci, en souriant, à ses deux voisines qui se mirent vaillamment à la peine.

— All right! répétèrent la veuve, la jeune fille et Tissier.

On ramait depuis dix minutes, en regardant le soleil émerger de l'océan dans une atmosphère vaporeuse et diaprée, quand la petite Julie appela sa mère.

— Qu'as-tu? demanda la veuve, en se dressant brusquement, afin de voir sa fille que lui cachaient les provisions entassées en pyramide vers l'arrière.

Mlle Roselia, le ciseleur, le mousse, se levèrent également.

— Là!... haleta l'enfant, en montrant l'eau près du gouvernail.

Là... nageaient des requins, une demi-douzaine, de grosse taille, dont le chef avait au moins vingt pieds de long, et qui paraissaient à jeun, à en juger par leurs tentatives, pour happer la petite Julie.

Mme Richard souleva sa fille dans ses bras, et Tissier sauta sur un fusil chargé qui, par précaution, était déposé à l'avant.

Mlle Roselia blémit; le mousse lui passa un revolver, et s'arma en lui disant, dans un élan singulier d'énergie:

— Vous, pas avoir peur; vous, tirer comme moi sur les *diables*.

Et, pour donner l'exemple, il envoya une balle à celui des squales qui serrait la chaloupe de plus près.

Le ciseleur suivit, *ex abrupto*, son exemple.

Mais les projectiles glissèrent sur la peau rugueuse des redoutables bêtes, auxquelles les femmes lancèrent inutilement des bouteilles vides, et qui continuèrent à escorter l'embarcation.

Heureusement la brise revint, regonfla la voile, rechassa la chaloupe en avant, et permit aux naufragés de s'occuper exclusivement de leur préservation.

Les requins se soulevaient dans la lame autour du bateau, en dardant des regards qui semblaient dire: « Inutile de chercher à fuir, bonnes gens; vous avez beau vous en défendre, vous ferez connaissance avec nos mâchoires. »

Tissier remplaça, à la barre, la petite Julie, Boule-de-Neige se multiplia auprès de la famille Richard, et il y eut branle-bas de combat.

Ceux qui ne connaissent la mer que pour l'avoir vue, s'imaginent généralement qu'on n'y court que le risque de s'y noyer; c'est une erreur.

Comme la terre, la mer a ses animaux féroces ou venimeux, ses insectes, ses êtres inoffensifs ou dangereux.

La terre a l'éléphant, le boa, l'hippopotame, le moustique, le porc-épic, la vipère, le crocodile, le tigre; la mer a la baleine, le poulpe, le cachalot, le polypier, le diodon, le tétrodon, la roussette, le squale-marteau, le requin.

L'analogie pourrait être indéfiniment continuée.

Le requin poursuit l'homme dans l'eau et dans les barques où il le rencontre. Très friand de la chair humaine, ainsi que le cannibale nègre, il recherche de préférence la chair d'européen. Un navire passe-t-il près de lui, il se hâte de l'escorter, attendant que quelque maletot dont le pied aura glissé sur une vergue, tombe dans sa terrible gueule, armée en haut et en bas de six rangées de dents triangulaires.

Des baigneurs s'aventurent-ils sur son domaine, il les dévore. Des canots traversent-ils le lieu où il erre, il les assaille pour s'emparer de ceux qui les montent.

Un voyageur rapporte qu'un requin atteignît un cadavre de nègre suspendu au bout d'une vergue,



Les Requins, dessin d'Escudier.

à vingt pieds au-dessus du niveau de la mer, et cela malgré les cris de l'équipage.

La voracité du requin est telle que, les trois quarts du temps, il avale sans le mâcher, ce qu'il parvient à saisir, qu'il engloutit comme s'il gobait un œuf, des boîtes de fer blanc, des tessons de bouteilles, des morceaux de bois, etc.

Son nom peint sa force impétueuse et sa férocité. On l'appelle populairement *requin,* corruption de *requiem*, parce qu'il n'y a plus à dire qu'un *requiem* pour celui qu'il surprend.

Sa peau, presque aussi dure que celle du crocodile, le garantit contre le fer et le plomb; les naufragés avaient donc de sérieuses raisons de trembler en se voyant convoyés par cet insatiable écumeur de mer.

Les six requins allaient et venaient autour de la chaloupe, plongeaient dessous, cherchaient, cela était visible, l'occasion de se jeter sur les proies qu'ils convoitaient, se retournaient pour essayer leurs sauts.

Le requin ayant la bouche placée en arrière de la partie inférieure de la tête, est obligé de se retourner pour attraper les choses qui se trouvent au-dessus de son museau.

Tout à coup, et comme s'ils se fussent concertés,

les carnassiers s'élancèrent hors de l'eau : qui, à la poupe, qui à la proue, et dressèrent leurs masses brunes devant les naufragés épouvantés.

Les trois femmes poussèrent des cris et se pelotonnèrent contre les provisions; le mousse se baissa en hurlant; le ciseleur culbuta au pied du mât.

Mais les monstres avaient mal calculé leurs distances, et, au lieu de retomber sur la chaloupe, qu'ils auraient immanquablement fait sombrer, ils s'enfoncèrent à côté.

— Mon Dieu, ayez pitié de nous! prièrent, éperdues, madame Richard et mademoiselle Roselia.

— Maman, maman, sauve-moi! cria la petite Julie dans un accès de terreur panique.

— Nous en sommes quittes pour la peur, souffla Tissier en se relevant très pâle et très agité. S'ils reviennent à la charge, servez-vous de vos revolvers, mesdames, et toi aussi, mousse; cela leur enlèvera l'envie de sauter après nous. Moi, je reste au gouvernail, et vais tâcher d'en envoyer deux ou trois *dans la cale sèche.*

Les requins demeurèrent momentanément au fond de l'eau, comme s'ils eussent été honteux de leur maladresse, puis ils remontèrent à la surface où ils nagèrent sans s'inquiéter du feu dirigé contre eux, et en se disposant à tenter un second assaut.

La brise fraîchissait; la chaloupe, soulevée par la houle, courait par petits bonds, et l'ennemi n'avait plus la même prise sur elle; cependant la situation conservait une extrême gravité.

Trois fois, en moins d'une demi-heure, les requins se précipitèrent sur les naufragés sans parvenir à les saisir, s'efforcèrent de retourner l'embarcation, en la battant avec leurs queues, en la heurtant, en passant sous sa quille.

Madame Richard, mademoiselle Roselia, la petite Julie, incapables de conserver leur équilibre, craignant de chavirer, ne cessaient de pousser des cris assourdissants, de conjurer le ciseleur de les protéger, sans se rendre compte, hélas! que leur désordre ajoutait aux périls qui les entouraient, lorsque Boule-de-Neige s'écria, d'une voix frémissante :

« Un banc de corail devant! »

Tissier leva la tête et aperçut, à cinq cents mètres, au nord, un îlot de trois à quatre cents pas de circonférence, bâti par les polypiers et parsemé d'arbustes verts.

— Je dirige dessus, répondit-il, en appuyant la barre à gauche; veille au grain, mousse, rien n'est perdu.

Rien n'était perdu si l'on se réfugiait sur l'îlot; malheureusement, entre lui et le point où se balançait la chaloupe, les requins avaient le temps de dévorer les naufragés, et leur excitation, leur rage grandissantes annonçaient qu'ils allaient faire des efforts énergiques pour que leur proie ne leur échappât point.

En effet, deux minutes après que le mousse eût signalé l'écueil, le plus gros de la compagnie plongea sous la chaloupe, reparut à la proue, et sauta à la pointe de celle-ci pendant que ses congénères frappaient de la queue la caisse de la poupe et les joues de bâbord et de tribord.

La chaloupe craqua dans toute sa longueur, s'inclina sur le côté, s'emplit d'eau et s'enfonça dans la mer, tirée par le requin qui la tenait.

Madame Richard et ses filles s'évanouirent, Boule-de-Neige se signa, Tissier eut un étourdissement; c'en était fait, quand un bruit sec pareil à celui d'une planche qu'on brise, et après lequel la chaloupe, subitement dégagée, se redressa sur la lame, retentit au milieu du silence. Le requin, serrant trop fortement la pièce de bois qu'il avait saisie, venait de la couper et de perdre ainsi, en une seconde, le fruit de sa lugubre ruse.

— *All right!* mousse! exclama le ciseleur, je tiens le gouvernail, répare l'avarie; il y a du linge sous la banquette.

Boule-de-Neige enjamba par dessus les dames Richard, tira à lui le paquet indiqué et boucha la voie d'eau qui s'était produite avec l'arrachement de la partie supérieure de l'étrave.

Exaspérés, menaçants, la gueule ouverte, les requins se réunirent en groupe compacte et renouvelèrent leurs attaques en s'acharnant après l'embarcation; mais celle-ci, portée par la houle, chassée par la brise, soulevée par sa voile, détala devant eux comme une antilope poursuivie par des tigres, et aborda enfin à l'îlot où une saute de vent la jeta.

— Victoire! tonna Tissier, bondissant sur le banc de corail, qui s'élevait à deux pieds au-dessus du niveau de la mer, tirant la chaloupe et la fixant par un câble, à un arbuste, et déposant ensuite à terre la veuve et ses deux filles.

Une bouteille de brandy dont le mousse cassa le goulot, servit à frictionner les tempes, à humecter la bouche, à ces dernières.

— Sauvés! leur cria le ciseleur à l'instant où elles rouvrirent les yeux; n'ayez plus peur; nous sommes sur une île de corail.

Et Boule-de-Neige de répéter, à son imitation, en tapant dans la main de la petite Julie : « Sauvés! sauvés! »

Quelques contractions nerveuses, quelques sanglots terminèrent leur cruelle crise.

Revenues à elles, la veuve et ses filles regardèrent le lieu où la Providence venait de les lancer.

C'était, ainsi que nous l'avons dit, un îlot de quatre cents pas de tour, formé par des rameaux de corail, auquel le vent, les courants, les tempêtes, apportant des débris de toutes sortes, avaient constitué un sol mince où poussaient des touffes d'herbes, des arbrisseaux, et dont les algues marines frangeaient les bords.

— Nous l'appellerons le *récif de la Providence*, fit Tissier.

— Oui, dit le mousse, en cabriolant de plaisir devant la petite Julie.

Le soulagement d'être hors de péril, le contentement de fouler un terrain solide, la faim, chassèrent le souvenir des squales, et ce fut presque en chantant que le ciseleur et le mousse dressèrent le couvert sur le sable, à l'ombre d'arbustes, après avoir vidé la chaloupe où les provisions se seraient gâtées dans l'eau, et qui exigeait un radoub complet.

On dévora à belles dents trois boîtes de sardines, une boîte de bœuf conservé, un pain, l'avant-dernier, en buvant de l'eau douce, de la bière, un

peu d'eau-de-vie pour activer la digestion, et l'on se paya le luxe d'un somme sur l'herbe où l'on resta étendu jusqu'à quatre heures et plus de l'après-midi.

Alors on procéda aux réparations de la chaloupe.

Ce n'était pas une besogne facile, principalement du côté de l'étrave.

On la mena à bien pourtant, à l'aide de haches, de linge, de cordes et de différents autres matériaux, ustensiles ou outils.

Ce travail achevé, on rembarqua les provisions séchées au soleil.

Puis, l'on s'organisa pour passer commodément la nuit en se promettant de repartir à la pointe du jour, la terre ferme, selon les évaluations du ciseleur, ne devant pas être loin, et en s'entretenant du sort des individus qui étaient parvenus à quitter le *Macquarie* sur le grand canot.

Qu'étaient devenus le bellâtre égoïste Castlerosse et l'Allemand Kruger aux beaux cheveux, dont Tissier avait essuyé le feu?

— Noyés, hasardait la petite Julie.

— Mangés, affirmait le mousse.

— Errants, supposait mademoiselle Rosélia.

— Réfugiés sur un continent, soupirait madame Richard.

— Au diable! si le ciel est juste, terminait le ciseleur.

Le lendemain on allait remettre à la voile lorsque Boule-de-Neige, terrifié, montra les six requins de la veille en observation à cent brasses de l'îlot.

— Ha! ha! fit Tissier, ils nous bloquent. Hé bien, nous verrons lesquels de nous se lasseront les premiers.

Et, sur son avis, l'on rapporta à terre les provisions.

On attendit un jour, deux jours, trois jours, quatre jours, sans que les implacables sentinelles quittassent leur poste.

L'investissement persistant, les naufragés devaient succomber à la famine, leurs armes à feu leur étant inutiles sur l'îlot où ils piétinaient, et leurs vivres diminuant rapidement.

Mais une fois encore la fortune les secourut en voulant qu'une bande de dugons passât à portée des requins affamés.

Aussitôt ceux-ci se ruèrent sur les massives bêtes qui nageaient sur une étendue d'un demi-mille.

Ils en dévorèrent deux et, s'attachant à la poursuite des autres, abandonnèrent le récif dont les amphitryons tardaient décidément trop à les traiter personnellement.

Tissier, la famille Richard, Boule-de-Neige assistèrent, émerveillés, à cet épisode imprévu de leur odyssée.

Quand ils virent les requins s'acharner après les dugons et disparaître au loin, ils reprirent place dans leur chaloupe réparée, et gagnèrent le large, le cap à l'ouest-nord-ouest, contents comme des dieux d'être delivrés de cet îlot de la Délivrance, où quelques jours avant ils avaient trouvé le salut, et où ils n'auraient bientôt plus trouvé que la tombe.

V

EN NOUVELLE-GUINÉE

Une pirogue chavirée. — Souffrances. — A la dérive. — L'échouage. — De l'eau douce. — Les soins du ciseleur. — Au fond du golfe de Papouasie. — En quête d'un établissement européen. — Les paradisiers. — Un bon coup de fusil. — En forêt. — Un village en vue. — Noirs et blancs.

Les évènements passés criaient à la petite troupe qu'elle devait se hâter de sortir de cette mer désespérante, où d'un naufrage on tombait dans les cannibales et des cannibales dans les requins; où l'on tournait dans un labyrinthe de brisants, d'écueils, d'estacades de corail, sans jamais découvrir la terre, où la chaleur était étouffante, où la mort apparaissait partout.

— Notre route est tracée; c'est celle que nous suivons, et elle doit nous conduire au cap York où à la Nouvelle-Guinée, selon que le vent nous poussera à gauche ou à droite, répétait Tissier, tant pour rassurer la veuve et ses filles que pour expliquer sa persistance à se diriger vers l'occident. De ce côté est une barrière que nous devons sûrement rencontrer, de celui-ci (l'orient) un espace dont les bornes sont trop éloignées pour nos forces. Patience! Peut-être notre navigation aboutira-t-elle ce soir ou demain; ne changeons pas notre direction, elle est bonne.

Cependant cinq jours s'écoulèrent sans qu'on découvrit rien; et la chaloupe fatiguait au point que Boule-de-Neige n'avait plus d'autre occupation que celle d'aveugler les voies d'eau.

Le sixième jour, sous un ciel de feu et par le travers d'un long massif d'écueils sous-marins, on aperçut une masse noire qu'on prit pour un souffleur endormi, et qu'on reconnut pour une pirogue chavirée sur le fond de laquelle trois femmes papoues, entièrement nues, se cramponnaient.

On s'approcha de la sombre épave, mais avant qu'on l'eût atteint, les trois femmes lachèrent prise et s'enfoncèrent dans l'eau sans faire un mouvement.

Quel drame s'était passé sur cette pirogue éventrée et retournée qui, sa longueur l'attestait, avait dû être montée par un grand nombre d'individus?

Les naufragés regardèrent, épouvantés, l'endroit ou les négresses venaient de s'engloutir, et le cerveau troublé, la poitrine oppressée, poursuivirent leur route.

Il était évident qu'un sort analogue les menaçait s'ils continuaient à être le jouet des courants, du vent et du calme plat; déjà, en présence de la diminution inquiétante de leurs provisions, ils avaient été obligés de se rationner, et leurs forces s'en ressentaient tellement qu'ils ne pouvaient plus se servir des avirons; au premier accident il était à craindre que leur faiblesse ne leur permit pas de tenter le nécessaire pour se sauver.

— Cette pirogue nous annonce la terre, dit le ciseleur, que sa confiance n'abandonnait pas; les sauvages ne s'aventurent point loin des côtes; ne nous laissons pas abattre devant une indication si éloquente du hasard.

Mais une semaine se passa encore dans les mêmes conditions.

Madame Richard, Mademoiselle Roselia, étourdies, énervées, avaient des accès de rage, de folie; la petite Julie languissait, couchée entre elles; Boule-de-Neige pleurait, les yeux fixés sur l'horizon; Tissier sentait le désespoir le mordre.

Des provisions il ne restait que le brandy.

Et pas une île, pas une voile ne se montrait; et la brise ridait à peine la surface de la mer; et la chaloupe avariée, difficilement maintenue à flot, n'avançait qu'avec une lenteur exaspérante.

Des pensées de suicide entrèrent dans la tête des uns et des autres, quand la dernière miette de biscuit fut mangée, et, pour calmer leurs souffrances ou en finir, la veuve et mademoiselle Rosélia, que la soif, la faim, la chaleur torturaient, se jetèrent sur les bouteilles d'eau-de-vie.

— Arrêtez! s'écria le ciseleur en leur disputant le poison.

— Non, à boire!

— C'est la mort.

— Tant mieux.

— Je vous en conjure!

— Nous n'en pouvons plus.

— Et l'enfant?

— Tuez-nous toutes les trois.

— Laissez-moi au moins vous verser, supplia Tissier en parvenant à leur arracher les bouteilles qu'elles avaient saisies.

Et d'une main tremblante il leur donna à chacune la valeur d'un petit verre, après quoi il lança à la mer tout le brandy que contenait l'embarcation.

Les deux femmes se tordirent, sanglotèrent, s'accroupirent entre les banquettes en prononçant des mots entrecoupés.

— Moi bien souffrir aussi, leur dit doucement Boule-de-Neige en s'approchant d'elles; pourtant moi pas désespérer; lady, miss, courage.

Elles lui répondirent par des hurlements en se roulant dans l'eau de mer, dont le fond de la chaloupe était rempli, en se déchirant les bras avec leurs dents.

— Allons jusqu'au bout, mousse, commanda le ciseleur cherchant à les maîtriser, à les coucher séparément à l'avant, à empêcher qu'elles ne fissent chavirer la barque; ce n'est pas seulement notre vie que nous avons à disputer ici, c'est la vie de ces trois créatures.

— Yes, acquiesça Boule-de-Neige avec sentiment et en s'efforçant d'aider de son mieux Tissier.

La journée s'acheva lugubrement.

La veuve, mademoiselle Rosélia, la petite Julie semblaient râler; le mousse s'était affaissé près d'elles; seul le ciseleur résistait.

Mais il ne pouvait demeurer longtemps debout.

En effet, au milieu de la nuit, succombant à l'épuisement, il s'étendit à l'arrière et perdit peu à peu connaissance.

Alors la chaloupe alla où la brise et les courants la portèrent, tantôt heurtant un écueil, qui la déchirait, tantôt tournoyant sur la crête d'une vague tantôt se couchant sur le flanc et embarquant de l'eau.

Après vingt heures de cette course à la dérive, elle donna sur un roc, se fendit en deux et resta immobile.

A cet instant, Tissier rouvrit les yeux, regarda autour de lui, et se dressa sur ses mains en versant des larmes de bonheur: la chaloupe s'était échouée à l'entrée d'une rivière.

La famille Richard, le mousse ne respiraient que faiblement; peut-être allaient-ils achever de s'éteindre; n'importe le ciseleur fit un effort suprême pour les sauver et pour se sauver lui-même.

Ne touchait-il pas au port tant désiré, et n'était-ce pas le moment d'appeler à soi toute son énergie?

Il sauta à bas de la chaloupe, que la mer, en se retirant, laissait à sec sur le corail et le sable, et se traîna le long de la berge pour trouver de l'eau douce.

La rivière ou plutôt le torrent descendant en cascade, à trois cents mètres de son embouchure, il en eut vite.

Il en but avidement, en remplit un baril qu'il avait apporté, et, roulant celui-ci, retourna à la chaloupe où à l'aide d'un gobelet, il donna à boire aux moribonds.

Tous quatre avalèrent, sans se mouvoir, les premières gouttes; puis, leurs lèvres desséchées, brûlantes, leurs yeux ternes s'ouvrirent, leurs mains amaigries s'agitèrent et la vie parut rentrer dans leurs poitrines.

Là ne se borna pas l'œuvre du ciseleur.

Les environs de l'échouage fourmillaient de coquillages, de crustacés; Tissier ramassa les plus gros et, tout en mangeant sa part de sa récolte, porta à ses compagnons affamés de quoi les ranimer, de quoi attendre le repas de viande rôtie qu'il se promettait de leur servir dès qu'il pourrait épauler un fusil, car les cartouches enfermées à l'arrière n'avaient pas été abîmées pas l'eau de la mer et les armes, quoique rouillées, n'étaient pas hors de service.

Après un jour et une nuit de traitement à l'eau douce et aux coquillages, madame Richard, mademoiselle Roselia, la petite Julie, le mousse, soutenus par Tissier, sortirent de la chaloupe et se réfugièrent sur la plage au pied d'arbres de diverses espèces, dans les rameaux desquels voletaient des pigeons.

— Ne vous avais je pas dit que nous sortirions vainqueurs de nos épreuves? fit le ciseleur en les installant au campement choisi, campement où il transporta ce qui restait du bagage commun.

Le sauvetage n'était néanmoins que commencé: si l'on se trouvait en Nouvelle-Guinée, chose probable, on pouvait aussi bien être dans le voisinage de tribus anthropophages que dans celui de tribus pacifiques; en outre, aurait-on la force de continuer à terre la vie de souffrances, de privations qu'on menait depuis le naufrage du *Macquarie*? Pourtant on éprouvait une telle joie d'être délivré des horribles fatigues, des dangers de la mer, qu'on se crut hors d'affaire parce qu'on n'était plus à la merci du flot.

Tissier, que la faim talonnait et qui comprenait la nécessité de procurer à ses chères malades une nourriture substantielle, sous peine de les voir

mourir de besoin ou du scorbut, essaya la portée de ses fusils contre les pigeons qui nichaient au-dessus de lui, tua une vingtaine de ceux-ci, et chercha le moyen de les faire cuire pendant que Boule-de-Neige les plumait.

Les débris de la chaloupe servirent de combustibles; de la poudre et un briquet fournirent le feu ; des galets ramassés à l'embouchure de la rivière formèrent le foyer ; les ferrures arrachées aux planches avec la hache, donnèrent un gril, et le rôti se dora.

Le lendemain, même chasse et même cuisine.

Au bout de quinze jours, à force de soins dévoués, le ciseleur avait rendu la santé à tout son monde ; la petite Julie jouait de nouveau et courait avec Boule-de-Neige ; madame Richard et mademoiselle Roselia affirmaient qu'elles se sentaient capables d'endurer les fatigues d'un voyage ; le camp pouvait être levé.

On tint conseil, et l'on décida de se mettre en quête d'un établissement ou d'un village de la côte.



Le premier campement, dessin d'Escudier.

D'ailleurs, les pigeons ayant fui la plage où ils étaient fusillés quotidiennement, il fallait, si l'on ne voulait jeûner, changer de bivouac.

La résolution prise, madame Richard et ses filles qui possédaient, dans les sacs de voyage qu'elles avaient emportés du navire, du savon, du fil, des aiguilles, des ciseaux, entreprirent une lessive générale du linge, raccommodèrent leurs effets, ceux du ciseleur, du mousse, et préparèrent excellemment le départ.

— Nous sommes actuellement au fond du golfe de Papouasie, dit Tissier, les montagnes qui s'élèvent là derrière le prouvent. D'ailleurs, je n'ai cessé de naviguer vers ce point. Si nous nous dirigions du côté de l'Ouest, nous nous engagerions sur des terres basses, marécageuses, celles qui font face au cap York et au détroit de Torrès, où des difficultés de toute nature nous entraveraient incessamment; il est préférable maintenant d'aller à l'est, en suivant la côte ; le terrain y est accidenté, boisé, et l'on y compte plusieurs villages où les Hollandais viennent trafiquer.

— Allons à l'est, répliquèrent vivement la famille Richard et le mousse.

On se partagea le bagage indispensable : haches, fusils, révolvers, cartouches, hardes, menus objets; madame Richard fixa dans une poche de son jupon le portefeuille qui contenait son faible avoir ; Tis-

sier attacha sous son gilet la ceinture de cuir où il avait caché son or, et trois semaines après l'échouage, les naufragés partirent pleins de santé, de détermination et le cœur presque content.

Du moins aucun visage n'était triste. La petite Julie et le mousse ouvraient la marche, insoucieux, gais et bruyants.

On avança péniblement sur un sol rocailleux, abrupt ; on gravit un plateau par le lit desséché d'un torrent, on entra dans une forêt où l'on dut souvent se frayer un passage avec la hache, revenir sur ses pas, chercher des issues, et le soir, on eut la fortune de découvrir un ruisseau délicieusement clair et frais, au bord duquel on s'arrêta, où l'on ramassa des branches sèches, où l'on alluma du feu, où l'on fit cuire un chapelet de perroquets tués sous bois.

Sans les mouches, les moustiques et autres insectes attirés par le feu, la nuit eût été bonne.

Le matin, on s'en alla couvert de piqûres et en se grattant jusqu'au sang ; mais il fallait bien supporter les inconvénients du pays, puisqu'on en goûtait les avantages. On est mal venu à se plaindre quand, dans le cours de la vie, les plaisirs et les peines s'équilibrent.

Ce second jour on fut entravé par des lianes épineuses, des souches mortes, une végétation touffue, des accidents subits de terrain, et, sans le reste des kakatoès rôtis la veille, on aurait été embarrassé pour dîner.

On manqua aussi d'eau.

Le troisième jour, on pénétra dans une vallée magnifiquement boisée, où l'on trouva en abondance de l'eau, des fruits que découvrit Boule-de-Neige et qu'on mangea avec délices, et des paradisiers dont on tua une quinzaine, ce qui, pour cinq dévorants, était maigre.

L'oiseau de paradis, ce chef-d'œuvre de la création et cette richesse de la Nouvelle-Guinée, n'est guère plus gros qu'un geai, et son plumage merveilleux, où se mêlent avec une harmonie éblouissante de grâce, de finesse, le noir velouté, le brun châtain, le vert émeraude, le jaune citron, le brun violet, le jaune orange vif, le vert doré, le pourpre ne laisse qu'une modeste place à la chair. C'est un oiseau parure, plutôt qu'un oiseau comestible. On s'en contenta pourtant, et les dames Richard se montrèrent même ravies de pouvoir emporter les peaux emplumées de quelques-unes des victimes du ciseleur.

Le lendemain, et durant toute la semaine qui suivit, on vécut de paradisiers, de kakatoès, de perruches, de loris, de pigeons, d'un jeune kangourou, de cocos qu'on cueillit au bord de la mer, et l'on fut très incommodé par les serpents.

On ne rencontra aucun indigène, on ne découvrit aucun village, et l'on parcourut peu de chemin, le sol étant partout montagneux, encombré de lianes et de hautes herbes.

La fin à la prochaine livraison.

ARMAND DUBARRY.

LA SCIENCE EN FAMILLE

A PROPOS D'HORLOGES

« Quelle heure est-il ? » Voilà quatre mots qui, depuis bien des siècles, jouent un rôle singulièrement important dans la vie des humains. Savoir l'heure qu'il est, n'est-ce pas, en effet, pour tous, tant que nous sommes, affaire essentielle et même constante. Citez un homme, en pays plus ou moins civilisé, sur les lèvres ou dans l'esprit duquel ne revienne pas à plusieurs reprises chaque jour cette question : « Quelle heure est-il? »

Pour nous, rien de plus facile que d'avoir la réponse à cette fréquente demande. Quand, avec la montre, nous n'avons pas l'heure en poche, nous la trouvons à quelque pendule de nos cheminées, et, à défaut même de ces deux petits appareils, que possèdent d'ordinaire aujourd'hui les plus humbles logis, les horloges publiques sont là qui, du fronton de la plupart des édifices publics à la ville, du haut du moindre clocher à la campagne, non-seulement nous indiquent, mais encore nous annoncent à grands coups de cloche l'heure qu'il est.

A vrai dire, le temps n'est pas encore bien éloigné où les citadins, au lieu d'avoir à se féliciter de la multiplicité des horloges publiques, leur devaient une véritable confusion de renseignements ; car l'horloge d'un quartier marchait rarement en parfaite conformité de celle du quartier voisin, et il pouvait arriver, étant donné le nombre des instruments en désaccord, qu'une grande demi-heure s'écoulât pendant laquelle on entendait sonner successivement la même heure sur les divers monuments de la ville. On en avait fait la légende de l'homme qui marchait longtemps à travers Paris sans avoir vieilli d'une minute en ce trajet, puisque parti à l'heure sonnante de tel point, il en atteignait un autre, fort distant, encore à l'heure sonnante.

Dieu merci, il n'en est plus tout-à-fait ainsi. Il y a progrès, mais progrès tout relatif, car nous sommes de notre nature gens fort rebelles au progrès définitif, même quand nous disposons des moyens les plus simples et les plus économiques de réalisation.

A l'heure qu'il est, pour employer l'expression vulgaire, il y a encore *plusieurs heures* possibles, même en tant qu'heures officielles, dans ce grand Paris, centre du monde intelligent. Et ma foi ! — permettez-moi de le déclarer hautement — voilà qui n'est rien moins que le plus monstrueux des *attardements* qu'il soit possible de constater en l'état de la science.

A chaque pas, sur la porte des maisons nouvellement construites, et pour allécher les loueurs d'appartements, nous voyons une petite plaque émaillée portant cette inscription : « *Eau et gaz à tous les étages.* » Tandis que sur aucune nous ne

lisons encore ce que nous devrions depuis longtemps lire sur toutes : « *Eau, gaz et heure précise à tous les étages.* » Je puis affirmer qu'il n'y a plus aucune difficulté à vaincre pour la solution de ce problème ; je me trompe, il n'y a même plus de problème, la chose est ainsi faisable depuis au moins trente ans, et la chose n'est pas encore faite, du moins à Paris. — Pourquoi? — Demandez-le à l'inertie coutumière, qui trop souvent nous distingue.

Sans aller chercher un exemple chez les Anglais, chez les Américains, où il ne serait pas difficile à trouver, il me souvient qu'il y a une vingtaine d'années (j'ignore si les choses sont restées en cet état), à Lyon, sur chaque réverbère de coin de rue était tracé un petit cadran, où, jour et nuit, les passants trouvaient répétée par deux aiguilles, l'heure que marquaient, autant que je puis croire, à ce moment-là, les aiguilles de la grande horloge placée au fronton du palais municipal. Chacun de ces réverbères avait-il donc reçu une horloge de précision, que des employés spéciaux et très attentifs étaient chargés de maintenir en parfait accord avec l'horloge principale? — Nullement, car, entre nous, les seuls frais d'établissement de ce système d'ensemble eussent lourdement grevé le budget de la ville. Tout simplement, l'une des glaces du réverbère avait été percée d'un trou pouvant donner passage aux axes emboîtés des aiguilles indicatrices, on y avait peint les douze chiffres ordinaires, puis on avait fixé du côté intérieur certain petit mécanisme d'une extrême simplicité, dont le coût devait être au plus de quelques francs ; il n'y avait là en effet que deux petites roues, l'une engrenant sur le pignon de l'autre, et dont le nombre de dents était calculé de telle sorte, que l'une marchait douze fois moins vite que l'autre. Sur le pourtour denté de la plus grande des deux roues, se présentait le bout recourbé d'un petit levier de fer, qui, en formant bascule sur son pivot central, pouvait aller s'appuyer par l'autre bout sur un petit barreau de même métal occupant le centre d'une bobine autour de laquelle était enroulée une certaine longueur de fil de cuivre recouvert de soie... Et c'était bien tout.

Comment cela faisait marcher les aiguilles? Vous allez certainement le comprendre sans peine. Un fil analogue à ceux que l'on pose pour les télégraphes, reliait entre eux, de façon à ce qu'ils se continuassent tous, les fils enroulés sur toutes les bobines des réverbères munis des petits appareils. Les deux extrémités de ce fil allaient ensuite s'attacher aux poles d'une batterie voltaïque placéee non loin de l'horloge centrale. Au repos, le circuit électrique, comme disent les praticiens, était ouvert. Aucun courant ne circulait dans le fil passant sur les bobines, mais les choses étaient arrangées de façon que l'horloge centrale, toutes les minutes, par le mouvement d'une légère tige de métal fermât le circuit voltaïque. Aussitôt le courant passait dans le fil allant aux bobines. Or, chacun le sait aujourd'hui, une des principales vertus d'un courant électrique est de transformer en autant d'aimants les morceaux de fer qui avoisinent son passage — lesquels morceaux de fer cessent d'avoir la faculté magnétique aussitôt que le courant ne passe plus près d'eux. Donc le courant passant, comme nous venons de le dire, tous les barreaux de fer placés au centre des bobines devenaient instantanément autant d'aimants, qui attiraient à eux le petit levier à crochet. Celui-ci, frappant sur la roue dentée, la faisait avancer d'une dent, et d'autant avançait l'aiguille fixée à son axe.

Mais, dès que l'horloge centrale cessait de fermer le circuit, aussitôt le courant ne passait plus, et, l'aimentation cessant d'exister dans le barreau de fer, le levier qu'il n'attirait plus, était libre de retourner à sa position, jusqu'à ce que le courant, passant de nouveau lors de la prochaine minute, l'aimantation fût de nouveau produite et eût son effet. Et ainsi de suite. De telle sorte qu'il y avait sur tout l'ensemble du système aimantation ou *désaimantation* autant de fois que l'horloge centrale avait de pulsations : d'où la marche égale de toutes les aiguilles, et partout cencordance absolue entre les indications des nombreux cadrans répandus dans la ville.

Notons que le fil qui reliait ces bobines entre elles aurait tout aussi bien pu, en suivant la rue, entrer dans chaque maison, où aurait été établi un cadran analogue à celui des réverbères : ce qui eût mis la même heure exacte dans toutes les maisons.

A quoi bon d'ailleurs le soin de cette démonstration si technique, alors que chaque jour les choses ne se passent pas autrement sur nos lignes de chemins de fer, qui n'ont pas d'autre système pour diriger leur service horaire. Pourquoi la « capitale du monde civilisé » est-elle privée d'une *institution* si facile à fonder, et promettant de si utiles résultats? Réponde qui voudra.

Un lecteur m'objecte qu'une mesure légale interdit, à ce qu'il croit, l'établissement de lignes télégraphiques privées, et que ce serait un véritable établissement de ce genre. Point du tout. Ce courant continuellement coupé et dépendant absolument des mouvements ordonnés par la station horaire centrale ne pourrait être utilisé par personne pour une correspondance quelconque. Et alors, si tant est que la loi prohibitive existe encore, elle n'aurait rien à reprendre en cette affaire. Au besoin, d'ailleurs, une décision, même législative, serait bien vite obtenue, étant donné cette visée spéciale. L'obstacle n'est donc pas là.

Un autre appelle mon attention sur les horloges dites *pneumatiques*, dont quelques-unes ont été dernièrement établies avec une luxueuse élégance sur certaines de nos grandes voies à titre d'essai ; ces expériences devant être le point de départ d'un service général de l'heure exacte à domicile. Ce lecteur, au reste, ne serait pas fâché que je lui fisse connaître le principe sur lequel repose le nouveau système. Ce ne sera pas long, car ainsi que toutes les idées franchement ingénieuses, celle qui sert de base à cette invention est de la plus grande simplicité.

Imaginez la distribution actuelle du gaz avec des intermittences de quarante secondes par minute, et vous aurez cette distribution de l'heure. A l'usine centrale, (car il y a une usine, comme pour la production du fluide éclairant), une machine à vapeur pompe et emmagasine de l'air à la pression de 5

ou 6 atmosphères dans un premier réservoir, qui l'envoie dans un second où la pression, beaucoup moindre, est mécaniquement réglée pour être toujours égale. De ce second, réservoir part, comme du GAZOMÈTRE, un système de tubes ou tuyaux qui s'en vont par ramifications correspondre à toutes les horloges qu'il s'agit d'animer. Derrière chaque cadran, est placé un petit soufflet en caoutchouc en forme de lanterne plissée : le dessus de ce soufflet est en relation avec un mécanisme analogue à celui des cadrans électriques que je décrivais tout à l'heure, c'est-à-dire avec un levier basculant et frappant sur une des deux roues dentées à l'axe desquelles sont fixées les aiguilles.

Voilà les appareils, voyons-les agir. Au point central est une horloge qui, toutes les minutes, établit pendant vingt secondes la communication entre le réservoir d'air comprimé et les tubes. Dès que la voie lui est ouverte, l'air comprimé s'élance tout le long de la canalisation et s'en va pénétrer en même temps dans tous les soufflets qui, en se gonflant, impriment un mouvement au levier, lequel frappe sur la roue dentée et la fait avancer d'une dent, absolument comme dans le cadran électrique. Le mouvement produit, le soufflet atteint une détente qui ouvre une fuite à l'air qu'il contient, et il retombe dégonflé, pour attendre l'arrivée du nouveau flot d'air qui le regonflera.

Tout se réduit donc, comme on le voit, à un ensemble de pulsations se produisant d'abord à la station mère, et se faisant sentir simultanément sur une quantité de points à la fois.

En vérité, cela est d'une simplicité théorique presque élémentaire. Pratiquement, étant donné le système, les mécanismes établis sont aussi dénués de complications qu'il soit possible de l'être. Mais, quelque intérêt que puisse m'inspirer une invention fort bien réussie, amenée d'emblée à toute la perfection dont elle semble capable, et promettant des résultats très enviables, force m'est bien d'avouer que si j'avais à prononcer sur elle, mon cas serait celui de l'homme à qui l'on viendrait dire : « On va supprimer les chemins de fer : que pensez-vous de l'établissement des diligences ? » Et qui tout naturellement, je crois, devrait répondre : « Etablissons les diligences. »

Que voulez-vous, je suis de ceux qui, pour avoir quelque peu fréquenté cette étourdissante magicienne qui a nom *Electricité*, ne sauraient, sans étonnement ni déplaisir, voir laisser à aucune de ses inférieures le soin d'accomplir les tâches qui lui sont si faciles, et dont elle s'acquitte avec une docilité et une précision si merveilleuses. J'admire l'horloge pneumatique, mais, pour en revenir à mon expression de tout à l'heure, comme j'eusse admiré la malle-poste avant la création du train express. J'y vois la complication des machines à comprimer l'air, de la canalisation à établir et à maintenir en parfait état de viabilité pour l'air moteur des cadrans ; j'y vois aussi, quelque insensible qu'il puisse être, le manque d'instantanéité qui est un des caractères essentiels des relations électriques ; j'y vois la rupture des soufflets..., enfin j'y vois des inconvénients qui resteraient pour moi inaperçus si un système n'existait pas qui les supprime à peu près tous, et qui, par dessus le marché, est autrement économique, tant comme frais d'établissement et de machination première, que comme dépense d'activité ou d'entretien.

Ce qui n'empêche pas que tous mes vœux ne soient pour la prompte vulgarisation du service de l'heure à domicile par les horloges pneumatiques, qui du moins sont prêtes à fonctionner, alors que les horloges électriques, depuis longtemps inventées et depuis longtemps amenées à la plus extrême perfection — lisez simplicité — sont encore considérées comme n'existant pas.

E. M.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS

LES DEUX MARTYRS (1)

Adriaan avait complètement réussi auprès des deux frères; la femme du Grand Pensionnaire, Wendèle Bekker et les enfants l'adoraient. Pour lui Jean de Witt, si tristes que fussent les circonstances, se départait de sa gravité habituelle, et si, à table, il remarquait que son jeune convive ne mangeait point, il lui répétait un aphorisme qui avait été, disait-il, la règle de sa vie. « Il faut soigner son corps pour être en état de remplir tous ses devoirs et de bien servir son pays. » La table, du reste abondante, était servie avec simplicité dans cet intérieur tenu modestement. Le chef de la République n'avait pour tout personnel, en dehors des femmes nécessaires aux travaux du ménage, que trois secrétaires et un seul valet sans livrée qui, lorsqu'il accompagnait à pied son maître, portait un grand manteau pour couvrir ses vêtements.

« Avez-vous, demanda un jour Jean de Witt à Adriaan, trouvé à la Haye quelque ancienne connaissance ? — Oui, Votre Excellence, j'ai rencontré un de mes condisciples à l'école de Leyde, devenu avocat. — Il se nomme ? — Jacob van der Graef. » A ce nom, le Grand Pensionnaire fit un léger mouvement et dit : « Ils sont deux frères, fils d'un conseiller; ce sont des partisans du prince d'Orange, vous ne pouvez guère vous entendre avec votre camarade, lorsque vous parlez politique. — Il n'attaque jamais ce chapitre, et il me semble ne s'occuper que de ses plaisirs. — Je crains qu'il ne se montre à vous que d'un côté. — Il est très ami des longs soupers, aujourd'hui encore il cherchait à m'entraîner à l'hôtel du Cygne, c'est la dixième de ses invitations que j'aurai refusées... »

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

En quittant la table, Adriaan se rendit au Palais des États et, comme il revenait dans son cabinet, son garçon de bureau le prévint que M. Jacob van der Graef l'attendait. Il entra et sa brusque apparition sembla surprendre le jeune avocat, qui était assis devant le grand meuble où Veer fermait ses papiers les plus importants. Si léger qu'il fût, le trouble de Jacob le frappa et les paroles de méfiance du Grand Pensionnaire lui revinrent à la pensée. Cependant il tendit la main à Jacob qui la pressa vivement. Nouvelles instances de ce dernier pour souper à l'hôtel du Cygne, nouveau refus. Le jeune viveur se retira plus vite que de coutume. Resté seul, Adriaan s'assit devant son bureau et se disposa à écrire; en saisissant sa plume, il sentit collé au bout de ses doigts un corps qui le gênait, il regarda, c'était un morceau de cire verte; d'où pouvait-elle venir? Il tenait cette petite boulette et réfléchissait, lorsque Cornélius de Witt entra; Adriaan, préoccupé et voulant expliquer cette préoccupation au nouveau venu, lui montra le minuscule morceau de cire. — « C'est de la cire à modeler et non de celle qu'on emploie pour l'entretien des meubles; vous aurez serré la main à quelque sculpteur. — Je n'ai, Votre Excellence, serré la main que de Jacob Van der Graef qui était dans mon cabinet quand je suis entré. — Graef dans votre cabinet... Était-il seul? — Oui, je l'ai trouvé



Retour à Dordrecht, dessin de Gilbert.

en face de ce meuble. » Cornelius, sans mot dire, prit une loupe jetée sur le bureau d'Adriaan et allant tout droit vers le meuble en question, il en examina soigneusement la serrure, puis relevant la tête, il dit : « Votre Jacob est un coquin, il a d'abord essayé de diverses clefs pour ouvrir ces tiroirs : les traces sont visibles; puis, n'ayant pas réussi, il a pris l'empreinte des serrures... Comprenez-vous maintenant... ? Défendez votre porte à ce voleur et faites changer ces gardes. Donnez des ordres à cet égard ; du reste, vous n'en verrez pas l'exécution, car nous partons demain matin pour Dordrecht. Je veux, avant de m'embarquer, dire adieu à mon père, à ma femme et embrasser mes enfants. »

Adriaan restait immobile, entendant à peine les paroles qu'on lui adressait, étonné, confondu. « Les ennemis ouverts, ne sont pas le grand péril, reprit Cornélius ; ce sont les traîtres. Voyez, mon jeune ami, à peine êtes-vous entré dans la vie politique qu'ils ont voulu vous assassiner et maintenant ils cherchent à vous voler. Mais ne pensons plus à tout cela, faites vos préparatifs de départ, car de Dordrecht nous nous rendrons directement à bord de la flotte. Il importe à la République que nous ne fassions pas attendre Ruyter, et que nous nous trouvions à notre poste, lorsque mon frère viendra faire ses adieux à nos braves marins. »

Le lendemain Cornélius se mit en route avec son secrétaire ; ils étaient accompagnés par une solide et brillante escorte; les États avaient donné à leur représentant sur la flotte, une garde de douze of-

ficiers magnifiquement vêtus en rouge et jaune, couleurs de la République. Ils cheminèrent rapidement à travers des villages que l'invasion française remplissait d'épouvante. Dans ces villages, les hommes, mornes, regardaient passer le cortège, mais les femmes, égarées par la peur, travaillées par les agents du prince d'Orange, du pas de leur porte où elles se tenaient groupées, ne cachaient pas les sentiments de haine pour les de Witt, qu'elles accusaient d'être les auteurs de tous leurs maux. Quoique profondément affecté par cette disposition des esprits, Cornélius n'en gardait pas moins un visage impassible et une fière tournure, imposant à tous par la sérénité de son regard, le respect, presque la crainte. Quant à Adriaan, il était tout à la pensée de revoir Marie que la rumeur publique devait déjà avoir prévenue de son arrivée, et, de temps en temps, passant la main sous son justaucorps, il pressait un médaillon qui contenait les cheveux de sa bien aimée. Quand il aperçut les vieux clochers de Dordrecht, s'il eût été seul, comme il eût rendu la main à sa monture. Pour gagner la maison où demeurait la famille de Cornélius, l'escorte du Ruart dut défiler devant l'hôtel du Paon; d'aussi loin qu'il put la découvrir, Adriaan ne vit que l'hôtelier qui, entouré de bourgeois, de marins, vêtu en lieutenant de la milice, sa pique d'une main, agitait de l'autre son large chapeau empanaché en poussant des retentissants vivats. De Marie point. Serait-elle malade? ce n'était pas admissible, son père n'aurait pas eu dans ce cas une joie aussi expansive et aussi bruyante, et puis l'œil inquiet d'Adriaan avait découvert dans la foule la vieille grand'mère, et elle lui avait adressé un regard si sympathique qu'il fut convaincu que Marie n'était pas souffrante. Mais pourquoi n'était-elle pas là?

Continuant sa marche, le cortège, où Adriaan faisait assez grande figure, eut bientôt dépassé la célèbre hôtellerie et s'arrêta devant le modeste hôtel de Cornélius. A la porte se tenaient le vénérable Jacob de Witt, Marie, femme de Cornélius, entourée de ses enfants et portant son dernier né sur son bras. Derrière cette Marie, il y en avait une autre dont les cils étaient mouillés de larmes, notre amoureuse. Quel supplice pour Adriaan en descendant de cheval de ne pas pouvoir voler à elle; mais il était devenu un personnage officiel, il dut supporter les conséquences de cette situation. Cependant je ne sais pas ce qui serait advenu si sur un mot de Mme de Witt, Marie n'était pas précipitamment rentrée dans la maison. Après de chaudes embrassades, Cornélius invita les officiers qui composaient son escorte, ses parents et ses amis accourus afin de lui serrer la main, à entrer dans sa demeure pour vider un verre en l'honneur de la République et bientôt trente ou quarante personnes se trouvèrent réunies dans une vaste salle à manger où des rafraîchissements de toutes espèces avaient été préparés. Marie semblait avoir été l'ordonnatrice de cette petite fête: elle allait, venait, donnant des ordres, souriante pour tous et surtout pour quelqu'un que nous connaissons; elle osa même en passant, serrer doucement une main de ce quelqu'un-là. Ce rôle de Marie remplissait d'étonnement Adriaan; elle paraissait être de la maison, les enfants se pressaient autour d'elle, c'était elle qui servait le vieux Jacob assis dans son large fauteuil, Mme de Witt la traitait comme une amie et les vieux serviteurs de la maison lui obéissaient comme à leur maîtresse. Le secret de tout cela lui fut bientôt révélé.

Au moment où elle passait à côté de lui, le vieux Jacob retint Marie par sa jupe, fit signe à Adriaan d'approcher et lui dit en souriant : « Mon cher enfant, j'ai l'honneur de vous présenter votre successeur, Mlle Marie, ma filleule, votre ancienne élève; je ne vous dirai point que je lui confierais une dépêche à écrire, mais elle me fait la lecture presque aussi bien que vous et si amicaux qu'aient été les soins que vous avez donnés à ma santé, ma chère garde-malade vous est supérieure de cent coudées, seulement elle est un peu sévère. Je vous prie, Adriaan, de n'être pas jaloux d'elle, de l'amitié que je lui porte, car elle n'a rien enlevé des sentiments que je vous dois et, en parlant de vous, mon fils m'a dit : c'est un trésor que vous m'avez donné.» Marie déposa un baiser sur la main du vieillard et, rougissante de bonheur, se remit à veiller à son service. « Brave fille, reprit le vieux de Witt en la suivant des yeux, ce soir vous la reconduirez chez elle, je vous prie, car toutes les chambres d'ici sont occupées par les parents survenus, et nous avons été obligés de vous loger à l'hôtel du Paon; cet arrangement ne vous contrarie pas trop? »

Vous vous imaginez avec quel entrain Adriaan trouva excellent son billet de logement et combien, le soir venu, il fut exact à offrir son bras à Marie. Honni soit qui mal y pense! la rue était déserte, les portes et les fenêtres exactement fermées, la nuit noire, Adriaan embrassa Marie sur le front, et, en historien véridique, je dois avouer que la jeune fille ne se défendit pas du tout. Ce que ces deux jeunes cœurs se dirent le long de la route, je ne le répéterai pas; vous le devinez et nous en verrons bientôt les conséquences.

Au seuil de l'hôtel du Paon, ils trouvèrent l'hôtelier qui fumait sa longue pipe en les attendant; il reçut Adriaan avec une nuance de considération très marquée : le secrétaire du Représentant de la Hollande sur ses flottes, commissionné par les États, avait pris à ses yeux une haute importance. Il était fier des beaux débuts du jeune homme « destiné à arriver à tout ». Aussi Adriaan eut beau dire qu'il avait soupé, il fallut resouper dans le petit salon de famille et quel repas, quels poissons, quelle bonne chair, quels vins! Marie animait le salon de sa joie, elle buvait les paroles d'Adriaan et son père témoignait ses sentiments en versant à son hôte des rasades qui feraient rouler sous la table les jeunes gens de notre âge et de notre pays.

Naturellement, on parla de la guerre, de la France, de l'Angleterre, des armées, des flottes, des partis qui divisaient la malheureuse République: alors les visages se rembrunirent.

« Écoutez, M. Adriaan, et je suis prêt à en témoigner en justice : je suis convaincu qu'il se prépare quelque mauvais coup à Dordrecht. Il y a déjà quelques mois, un homme se disant officier est venu ici, c'était peu de jours avant votre départ, et il s'est si bien arrangé que je n'ai pu voir son visage. Il n'est pas sorti de sa chambre, il n'a reçu qu'une visite, celle du plus infâme coquin de cette ville, de Tiche-

laer, puis il repartit. Hier, un cavalier est descendu à l'hôtel, de suite je l'ai reconnu, quoiqu'il m'ait donné un faux nom, c'était M. de Bie, maître d'hôtel du prince d'Orange ; lui aussi, il s'est fait servir dans sa chambre, d'où il n'est pas sorti ; lui aussi a reçu une seule visite, celle du même gredin Tichelaer, puis après une longue conférence, M. de Bie est reparti. En passant devant la porte du voyageur, alors qu'il était avec le bandit, une de nos servantes a entendu un son d'argent. Prévenez M. Cornélius : ce Tichelaer est capable de tout, et il s'est fait un parti dans ce que la population a de plus infect. »

Adriaan raconta alors l'attaque dont il avait failli être victime, ce qui fit pâlir et trembler Marie, et la tentative de vol de La Haye.

« Attendez donc, attendez donc... Van Graef, un jeune homme d'un blond roux... yeux noirs... de moyenne taille?

— Oui.

— Eh bien, ce Jacob van Graef est descendu, il y a une quinzaine de jours, à l'hôtel... Voyez comme tout cela se lie ; bien sûr il aura vu Tichelaer....

— Toutes ces remarques sont très justes, mais si ces messieurs ont quelque mauvais dessin, ce dont je suis convaincu, ils arrivent trop tard ; dans vingt quatre heures, nous aurons quitté Dordrecht.

— Déjà ! s'écria Marie.

— Et nous rejoindrons Ruyter qui nous attend au Texel. Ceci doit être tenu secret.

A cette nouvelle, Marie fondit en larmes, et laissa tomber sa tête sur l'épaule de la grand'mère, muet témoin d'une conversation dont elle n'entendait pas un seul mot.

— Que signifie... que signifie... fit l'hôtelier.

— Cela signifie, reprit Adriaan brûlant ses vaisseaux, que Marie et moi nous nous aimons et que demain je voulais prier Son Excellence le Ruart de vouloir bien venir vous demander la main de votre fille. Je ne suis pas riche, c'est vrai, mais j'ai pris tous mes grades à l'université de Leyde, où mon père professe, je suis docteur en droit, employé des États, protégé de la famille de Witt, j'ai bon espoir, bon courage et, si vous daignez agréer ma demande, je jure sur mon honneur et par la tendresse que j'ai pour elle, de rendre votre fille heureuse.

Abasourdi par cette déclaration inattendue, le maître de l'hôtel du Paon déposa méthodiquement sa pipe sur la table, et après un moment de silence, dit :

— Je commence à comprendre. Tous les soirs, la petite me parlait de vous... tous les jours, contre son habitude, elle guêtait l'arrivée du courrier de la Haye... puis elle ne quittait plus la maison de vos illustres patrons... je commence à comprendre...

Ces mots dits, il prit un air sévère.

Marie se jeta dans ses bras en murmurant : « Mon père, mon cher père, pardonnez moi, je l'aime. »

La vieille mère voyant sa petite fille en larmes, se leva en criant comme une sourde : « Je ne veux pas que l'on fasse pleurer Marie.

— C'est bien, c'est bien, reprit l'hôtelier, on verra tout cela à votre retour, jeune homme ; voyons, voyons Marie, calme toi... Je ne dis pas non, mais tu es si jeune, tu peux bien attendre son retour et en vingt quatre heures, il est impossible de faire une noce.

— Mon père, mon bon père, donnez-lui votre parole, qu'il parte en sachant que je serai sa femme...

— Faites ce que l'enfant vous dit, s'écria la vieille grand'mère, émue de ce qui se passait sous ses yeux et qu'elle devinait confusément.

— Monsieur, accordez-moi la main de Marie.

— Mais, Adriaan, elle peut être veuve avant d'avoir été votre femme, y pensez-vous?

— Raison de plus, s'écria Marie d'une voix énergique ; s'il est blessé, je veux avoir le droit de le soigner ; s'il meurt, de porter un deuil qui durera autant que ma vie.

— Mort, lui, Adriaan ! il arrivera à tout, reprit le père, troublé par cette sinistre prévision... vous le voulez?... Alors prenant par la main Marie et Adriaan et s'aprochant de la vieille, il dit d'une voix lentement articulée : « Ma mère, si vous le voulez, Marie épousera Adriaan. »

Elle comprit et serra sur sa poitrine ses deux enfants.

Alors, avec une bonhomie affectueuse, prenant la brave femme par le bras : « Venez, lui dit-il, ils ont mille choses à se dire ; dans une demi-heure, Adriaan, je viendrai vous chercher pour vous conduire à votre chambre et demain nous nous entretiendrons à tête plus posée.

— Ah ! cher, cher Adriaan, que je serais heureuse si vous ne deviez pas partir demain ! »... Et quand, une demi-heure après, reparut le strict hôtelier, il trouva les deux fiancés se tenant les mains et se les serrant dans une grave étreinte.

Elle n'était point peureuse, Marie ; dans un corps charmant et sous les apparences d'une timidité réelle, elle cachait une âme intrépide ; mais toute la Hollande savait que le choc des vaisseaux hollandais contre les flottes combinées de l'Angleterre et de la France serait terrible. Si, en effet, les forces navales ennemies, victorieuses et maîtresses de la mer, jetaient une armée d'invasion sur les côtes hollandaises, il semblait impossible que la République déjà si entamée par l'armée de Louis XIV, ne succombât pas. En outre, on attendait la flotte des Indes apportant au commerce d'Amsterdam les richesses de ces lointaines colonies. Si ces vaisseaux étaient capturés, les horreurs d'une grande crise commerciale venant s'ajouter à celles de la guerre, toute résistance devenait impossible. La flotte de Ruyter tenait donc en ses mains le sort de la patrie ; l'armement était considérable, les équipages dignes de leur vieille réputation et leur chef passait à juste titre pour le premier marin de son temps. Que l'on imagine donc les angoisses de la pauvre Marie.

Aussi, le lendemain, appuyée sur le bras de son fiancé, en s'en allant à la maison du vieux Jacob, ne lui marchanda-t-elle pas les bonnes et aimantes paroles qui débordaient de son cœur. Les deux jeunes gens annoncèrent au vieillard la grande nouvelle ; il en fut enchanté et, tous ensemble, ils allèrent la porter à Cornélius et à sa femme. Ceux-ci ne témoignèrent pas une joie moins grande : la blonde Marie fut fêtée, embrassée, reçut un beau collier d'or qu'elle mit à son joli cou et le Ruart, prenant

son chapeau, se rendit accompagné de deux de ses gardes à l'hôtel du Paon pour complimenter le brave Drucksen ravi, comblé d'orgueil par l'honneur d'une telle démarche. Cornélius voulut même adresser ses compliments à la vieille grand'mère. Nous ne sommes pas sûr qu'elle les entendit tous : toujours fut-elle très émue; mais ce qui acheva de tourner la tête au père de Marie, c'est que Son Excellence, quoique malade, consentit à toucher de ses lèvres un magnifique hanap : « A la prospérité des futurs époux, au bonheur de Marie, de sa famille et au triomphe de la République! » dit le Ruart en choquant la coupe qu'il tenait pleine de liqueur contre le gobelet de l'hôtelier et d'Adriaan. Quand Cornélius déposa le hanap, Drucksen le prit et le tendant à Marie qui se serrait toute petite contre Adriaan: « Tiens, lui dit-il, ceci est à toi, tu feras graver sur le métal le nom de Son Excellence, la date de ce jour, et jamais cette coupe ne sortira de la famille! »

Cornélius voyant, au moment où il allait partir, que les fiancés se préparaient à le suivre : « Enfants, demeurez ensemble pendant les quelques moments qui nous séparent de notre départ. Adriaan, nous montons à cheval à quatre heures.

Les adieux furent tristes; le maître de l'hôtel du Paon enthousiasmé de son futur gendre, lui bourra les poches de florins, quoiqu'il pût dire, et on lui



Les fiançailles, dessin de Gilbert.

annonça qu'à son arrivée au Texel, il recevrait deux caisses de vins, de liqueurs, de friandises dignes du palais d'un empereur, l'une pour lui, l'autre pour l'invincible Ruyter.

Le 5 mai, Cornélius montait sur le vaisseau *les Sept-Provinces-Unies*, et il était reçu avec tous les honneurs dus à sa charge, par son vieil ami Ruyter; son Excellence présenta son secrétaire à l'intrépide homme de mer, comme ayant toute son estime et toute sa confiance. *Les Sept-Provinces-Unies*, peint et doré à neuf, était un des plus beaux vaisseaux de cette époque; sur sa coque blanche se détachait vivement l'intérieur des sabords disposés en échiquier, méthode de construction que n'avaient adoptée encore, ni la France, ni l'Angleterre, et malgré les trois étages de son château d'arrière et l'élévation de son château d'avant, le navire avait une excellente ligne d'eau. A côté des *Sept-Provinces-Unies* se tenaient, à l'ancre, sept vaisseaux, deux frégates, trois brulots, une flûte; le reste de la flotte avait déjà franchi les passes. Pour ne plus y revenir, nous dirons que l'escadre hollandaise, quand elle fut ralliée, comptait 62 vaisseaux de tout rang, 12 yachts, 17 brulots; la flotte Anglo-Française était forte, yachts, brulots et grands navires, de cent cinquante-deux voiles. Le chef supérieur de cette armée navale était le duc d'York, frère du roi Charles II, ayant sous ses ordres le comte Sandwich, amiral de l'escadre bleue et le comte d'Estrées formant l'escadre blanche avec ses trente-six bâtiments français.

Le 7 mai, le Grand Pensionnaire de Hollande,

accompagné des sept commissaires des Etats fut signalé; aussitôt les vaisseaux à l'ancre sous le fort du Texel, se couvrirent de pavois, et les canons tonnèrent. Jean de Witt était fort populaire sur la flotte, où il s'était trouvé dans la situation qu'occupait aujourd'hui son frère; les services qu'il avait rendus alors, sa science nautique, son courage étaient restés célèbres; et, mérite que l'on était étonné de rencontrer dans le premier magistrat de la République, Jean de Witt était considéré comme le premier et le plus habile pilote de la Hollande, l'homme qui connaissait le mieux le dédale des bas-fonds qui enceignent la Neërland.

La journée se passa en visites à bord des navires, en conseils, et dans le dernier, Ruyter témoigna aux hauts commissaires, combien il avait hâte de rejoindre la flotte, et quelle fortune ce serait pour la République, de livrer bataille avant que les flottes confédérées eussent fait leur jonction. » Que vos Excellences veuillent bien dire à leurs collègues que si je ne puis rien contre la volonté de Dieu et des vents, au moins tant qu'il restera une goutte



Les passes, dessin de Gilbert.

de sang dans les veines du vieux Ruyter, le pavillon de la République ne sera pas déshonoré. Demain, je vous ferai mes adieux, et puissions-nous nous revoir en des temps meilleurs! »

Il fut convenu que les commissaires accompagneraient l'amiral, jusqu'à ce qu'il voguât en pleine mer et qu'ensuite ils reviendraient à terre d'où ils prendraient en toute hâte le chemin de La Haye, où tant de devoirs les appelaient. Le lendemain Ruyter donna l'ordre aux *Sept-Provinces* de lever l'ancre et fit le signal aux autres navires de se tenir prêts à appareiller. Sur la dunette se tenaient en cercle les envoyés des Etats, vêtus de couleurs sombres, portant des rabats blancs, couverts de longs manteaux noirs, et ayant pour coiffure de larges chapeaux noirs ornés seulement de galons de velours. Au milieu d'eux se tenaient deux hommes vêtus de la même façon, mais parés d'une chaîne d'or pendant sur leur poitrine : c'étaient Jean et Cornélius de Witt; le second, un peu plus grand que le premier paraissait très souffrant. Ils parlaient tour à tour gravement, et leurs collègues semblaient les écouter avec une grande déférence. Un peu à l'écart se tenait Adriaan, ayant sous le bras un grand portefeuille. Ruyter vint bientôt rejoindre ce groupe. L'illustre marin, le républicain sincère, l'ami et

l'admirateur des de Witt avait alors soixante-six ans, mais malgré sa longue chevelure blanche, il ne paraissait pas en avoir plus de cinquante, il gardait le visage animé, le coup d'œil tranquille et ferme, si connu de ses matelots qui l'appelaient familièrement « le bon père ». Il avait conservé son costume modeste, ses chausses et son jastaucorps de drap gris bordé d'un mince galon noir, son col sans broderies, les larges boucles d'argent et la ceinture rouge qui lui pressait les reins. Il annonca à Leurs Seigneuries qu'il venait de donner l'ordre du départ. A ce moment s'avancèrent le chef des pilotes, trois de ses camarades qui déclarèrent que *les Sept-Provinces* ne trouverait pas assez d'eau dans la passe des Spangoar-Gat. Ruyter désolé de ce contre-temps qui pouvait avoir des conséquences désastreuses, eut beau insister, ils persistèrent. Alors Jean de Witt dit : « Ruyter, faites armer un canot, nous irons vérifier l'étrange assertion de ces messieurs. « La barque bientôt prête s'éloigna, portant la fortune de la Hollande : une forte brise chassait d'ouest-sud-ouest, la mer était très houleuse, dans la rade roulaient des vagues d'un jaune verdâtre, qui allaient se briser contre les digues du Helder, le soleil paraissait à peine, le ciel était bas et il tombait une pluie fine. Personne, cependant, ne quitta la dunette, on suivit avec des lunettes la petite coquille de noix dansant sur les flots, mais elle finit par disparaître dans l'embrun. Plusieurs heures se passèrent dans une anxieuse attente; tous les yeux interrogeaient l'horizon, enfin on revit le grand pavillon amiral et bientôt on pût reconnaître debout sur l'arrière de la chaloupe, de Witt et Ruyter ruisselants d'eau. Ils accostèrent et, dès qu'il fut sur le pont, l'Amiral frappant du pied, appelant les pilotes, leur dit : « Il y a quarante-cinq pieds d'eau, mais à présent la brise est tombée, il est trop tard pour que nous puissions partir. Sans votre opiniâtreté, je serais à la tête de la flotte. J'en suis fâché, Messieurs, vous êtes prisonniers ; Sergent d'armes, conduisez ces messieurs à terre, leurs provinces les jugeront. Demain, Son Excellence le Grand Pensionnaire conduira la flotte hors des passes; cela nous portera bonheur! » Un long cri de « Vive Jean Witt! Vive la République! » répondit à la voix de Ruyter.

Les deux frères passèrent tout le restant de la journée ensemble, et Adriaan, témoin de leurs entretiens, en était touché jusqu'aux larmes. Ces deux âmes si fortes, si graves, si stoïques, avaient l'une pour l'autre une tendresse presque féminine. La maladie de Cornélius, un rhumathisme qui l'empêchait de se servir de son bras droit, désolait Jean, et Cornélius se désespérait de quitter son frère dans des conjectures si menaçantes. Pleins de confiance dans Adriaan, devant lequel ils s'entretenaient, ils parlaient des choses et des individus avec cette gravité un peu attristée qui accompagne presque toujours le jugement des hommes mêlés aux grandes affaires. Tous deux n'avaient qu'une passion : leur bien aimée et glorieuse patrie.

Enfin, tirant à part Adriaan, le Grand Pensionnaire lui prit affectueusement la main. « Monsieur, dit-il, je suis sûr que vous soignerez tendrement mon frère, mais j'ai encore une chose à vous demander, et je suis assez embarrassé pour le faire... Cornélius est très brave .. si vous pouviez le préserver d'un danger, je vous en aimerais plus que si vous aviez sauvé ma propre vie.

— Votre Excellence, reprit Adriaan d'une voix émue, je n'ai jamais assisté à une bataille, mais je vous jure que ce n'est qu'en passant sur mon corps qu'on parviendra jusqu'au Ruart.

— Je vous crois! dit le Grand Pensionnaire après avoir embrassé le jeune homme, puis il reprit : « Mon frère m'a annoncé votre prochain mariage, il paraît que vous avez trouvé une petite perle sans tâche; pendant votre absence, soyez tranquille, nous veillerons sur elle, et à votre retour, si hélas! le service de la République le permet, j'entends bien être de la noce, et que vous accepterez mon frère et moi pour vos témoins.

Adriaan ne put répondre une parole, mais prenant la main de Jean de Witt, il la baisa avec une telle passion que l'homme d'Etat, ému à son tour, passa ses doigts caressants sur la tête du jeune homme : « Vous êtes un noble cœur, je le savais déjà, je le sais encore mieux aujourd'hui, je laisse mon frère sous bonne garde. »

A la pointe du jour, le lendemain, les vaisseaux quittaient leur ancrage; guidés par l'illustre pilote, le chef de la République, ils franchissaient la passe de Spangoar-Gat, gagnaient la pleine mer, rejoignaient la flotte, et les commissaires des États regagnaient la terre. Aussitôt, Ruyter passa avec Cornelius une visite minutieuse des vaisseaux, régla les signaux et réunit à son bord les amiraux de Guent et Bankert qui commandaient sous ses ordres. Dans ce conseil, auquel présidait Cornélius, il fut arrêté que l'on se mettrait à la recherche des flottes ennemies, pour tâcher de les combattre avant qu'elles eussent fait leur jonction.

Malheureusement, un bâtiment de commerce apprit, le 14, à Ruyter, que cette jonction avait eu lieu ; il fallait donc compter avoir à faire aux forces réunies des deux marines anglaise et française; les chances de la lutte devenaient bien moins favorables.

Nous n'avons pas l'intention de suivre les vaisseaux hollandais dans toutes leurs ardentes recherches, nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous accompagner à Southwold-Bay.

Dans cette baie, le 6 juin, au matin, le duc d'York fit à la flotte anglo-française le signal de prendre la mer et son ordre de bataille, mais, quelques instants après, donnant contre-ordre, il appela à bord du vaisseau le *Prince*, magnifique bâtiment de cent canons qu'il montait, les amiraux d'Estrées et Sandwich. Une heure s'était à peine écoulée qu'ils se réunirent en conseil dans le magnifique salon du *Prince*. Le duc expliqua que, s'il avait retiré l'ordre récemment donné, c'est que son capitaine de pavillon l'avait assuré que la flotte hollandaise était encore sur la rade de Goëree, qu'il était donc inutile de fatiguer les matelots.

Le comte de Sandwich, avec beaucoup de politesse, répondit que l'assertion du capitaine n'était peut-être pas bien sûre, et que, recevoir une bataille dans la baie serait une imprudence.

Tout frère de roi qu'il fût, ce n'était point par

l'urbanité du langage que brillait le duc d'York, au grand étonnement du comte d'Estrée.

« Oh ! je sais, milord, dit-il, que vous êtes prudent... très prudent... mais votre prudence me permettra, sans doute, d'agir comme je le veux, comme je le dois. »

Le comte Sandwich était un brave officier qui avait donné cent preuves de bravoure ; blessé jusqu'au fond du cœur, il pâlit, mais maîtrisant son indignation, il répondit avec calme :

— « J'ose assurer à Votre Altesse Royale, que je n'ai jamais mérité et que je ne mériterai jamais les reproches de lâcheté qu'elle vient de m'adresser ; elle le verra bien » ; ces mots dits, il se leva, salua et se retira à bord de son vaisseau le *Royal James*. D'Estrées était fort embarrassé de sa contenance, et il se demanda quel vertige avait passé dans la cervelle du duc, qui ne semblait pas se douter de l'insulte grossière qu'il venait d'infliger à un brave officier. Cependant, le Duc était trop bon marin pour ne pas sentir la sagesse du conseil que venait de lui donner le comte Sandwich, il pria donc le comte d'Estrées de faire mouiller un peu plus au large de la baie les vaisseaux qu'il commandait.

Au lieu d'être à Göeree, Ruyter se trouvait ce jour-là à dix milles de Southwold, et un bateau-charbonnier lui apprit la position de la flotte qu'il cherchait avec tant d'ardeur. Aussitôt, il réunit à son bord les deux amiraux sous ses ordres, et là, sous la présidence de Cornélius, plus malade que jamais, mais aussi intrépide, il fut résolu que l'on marcherait à toutes voiles pour joindre l'ennemi.

La baie de Southwold, plus communément appelée Solebay, est située sur la côte orientale de l'Angleterre dans le comté de Suffolk, à trente lieues environ de l'embouchure de la Tamise. Cette baie est divisée en deux bassins par une longue et étroite langue de terre, munie alors d'un petit fortin. Par la position qui venait de lui être assignée, l'escadre française formait avant-garde, les vaisseaux du duc et du comte Sandwich, c'est-à-dire les escadres bleue et rouge, restaient pressées au fond de la baie. Cette baie était sillonnée par de nombreuses embarcations allant à une petite rivière remplir d'eau leurs futailles. Chaque chaloupe portait le pavillon de son vaisseau et le costume des marins qui le montaient. A cette époque, l'uniforme était déjà introduit dans les armées navales de l'Angleterre. Les matelots de ce pays étaient vêtus d'une courte jaquette, de chausses en toile blanche serrées autour de la taille par une large ceinture rouge. Ce costume leste, avec lequel nous sommes familiers aujourd'hui, puisqu'il est devenu commun à beaucoup de marines, donnait alors aux matelots anglais un air dégagé, pimpant, une bonne grâce qui manquait complètement à la marine française. Nos matelots avaient généralement les costumes des provinces où ils avaient été élevés : « Les larges braies des Bretons aux longs cheveux et aux jambes nues contrastaient avec les grandes bottes des Dunkerquois et des Normands et les vêtements des Rochellais. Au milieu de ces costumes si divers, on voyait circuler quelques uniformes blancs à parements bleus, et quelques feutres galonnés de blanc portés par les soldats et les sergents de la marine. »

A six heures du soir, l'aspect de la baie était vraiment charmant. Toutes les barques qui avaient été à terre ralliaient leurs bâtiments, elles étaient couvertes de frondaisons, et leurs équipages remplissaient l'air de chansons. Le ciel, par sa pureté, donnait un air de fête à cette soirée pleine d'insouciance, d'animation et de bruit. Ce puissant armement, on a peine à croire à une telle incurie, n'avait pas même une mouche pour veiller pendant la nuit, qui commençait à étendre ses voiles. On va voir quel hasard le sauva d'une destruction complète.

Le duc d'York avait invité d'Estrées à venir souper avec lui; il se préparait à quitter son vaisseau, et était déjà à la coupée, lorsque le capitaine Cajolin commandant la frégate l'*Eole*, se présentant, lui demanda la permission de passer la nuit au large, pour s'assurer que nul danger ne pouvait inquiéter les flottes coalisées. Le comte loua son zèle, mais dit qu'il pouvait être tranquille, car Son Altesse Royale était parfaitement renseignée. « Toutefois, ajouta-t-il, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous fassiez une croisière, seulement soyez rentré à votre poste à la première heure du jour. »

De retour à son bord, le capitaine Cajolin fit éteindre tous les feux, fermer soigneusement les sabords, déploya ses voiles et partit silencieusement comme un oiseau de nuit. Il piqua dans les ténèbres courant de longues bordées ; le jour allait paraître, il se préparait à rentrer dans la rade, lorsqu'il lui sembla découvrir quelque chose : il attendit ; au premier rayon du jour, il aperçut la flotte hollandaise, venant en ordre de bataille toutes voiles dehors. Aussitôt, cinquante hommes furent jetés sur les bras des vergues de l'*Éole*, et la frégate virant lestement courut grand large vers la baie de Southwold. La frégate s'était couverte de pavois et tirait de toutes ses pièces, pour avertir les escadres endormies dans une tranquillité parfaite, du danger imminent qui les menaçait, poussé par le vent et la marée, l'*Éole* volait, mais Ruyter n'avançait pas moins vite.

L'*Éole* arriverait-il à temps? ses canons avaient-ils été entendus ?

Enfin, le banc de Zizewel fut doublé ; aucune disposition n'était prise, une partie des corvées de terre gagnaient le rivage, d'autres y avaient passé la nuit. D'Estrées fit prévenir le duc d'York, on fut forcé de l'éveiller. A peine, dans un tumulte indescriptible, les matelots anglais avaient-ils regagné leurs navires respectifs que Ruyter parut ayant son aile droite commandée par Von Guent et sa gauche par Bankert. Cornélius plus richement vêtu que de coutume parut sur le pont, et par ses ordres des signaux portèrent à chaque navire cette courte harangue : « *Hollandais, la République vous regarde !* » et lui, le bras en écharpe, image vivante de cette république qu'il aimait tant, fit porter un splendide fauteuil sur la dunette et vint s'y asseoir faisant face à l'ennemi, entouré de ses gardes dont les vêtements éclatants devaient fatalement servir de point de mire. Tourmenté de la peur d'avoir peur, Adriaan s'appuya debout à ses côtés. A sa vue, un éclair de douce satisfaction passa dans les yeux de Cornelius et se tournant vers son secrétaire : « Vous pouviez, Monsieur, choisir un autre poste,

lui dit-il en souriant. — Pardon! Votre Excellence, je n'en ai ni le droit ni la volonté, le droit d'être à vos côtés est trop glorieux pour que j'y renonce! » Cornélius lui serra affectueusement la main. Pauvre Marie, reverra-t-elle son fiancé?

A huit heures, Ruyter donna dans la rade et les canons anglais et français tonnèrent; les vaisseaux hollandais gardèrent le silence. Ruyter appela son premier pilote Ziger, et lui indiquant *Le Prince* qui portait le pavillon du duc d'York: « Camarade, tu vois bien ce vaisseau, c'est notre homme! — Vous allez être servi. — Les cent canons du *Prince* jetèrent tous leurs feux sur les *Sept-Provinces* qui ne brula pas une amorce, mais quand elle fut à demi portée de mousquet de son « homme » alors une grêle de fer sortit de ses robustes flancs.

Aux premières décharges un des gardes de Cornélius avait été frappé d'un boulet; Adriaan, qui n'avait que passagérement ressenti l'émotion que les plus braves éprouvent, fit enlever le corps; il devint assez maître de lui pour s'entretenir avec son chef des péripéties de la bataille que de temps en temps, il entrevoyait à travers les nuages de fumée qui l'enveloppaient. La lutte était ardente, de chaque côté se déployait la même fureur, seule l'escadre française et l'amiral Bankert qui lui était opposé, ne semblaient pas enivrés de la même rage de destruction et de meurtre. Si à bord des *Sept-Provinces* le sang coulait, c'était bien pire sur le pont du *Prince*. A onze heures, son grand mât tomba, il comptait deux cents hommes tués ou blessés, le feu de ses batteries diminuait d'un instant à l'autre, il pouvait couler ou être réduit à amener. Le duc descendit alors furtivement dans l'entrepont, se laissa glisser par un sabord, et non sans péril parvint à gagner le *Saint-Michel*, sur lequel il fit hisser son pavillon. Dès qu'il l'aperçut, comme le taureau abandonne le corps du cheval éventré du picador, Ruyter se précipita sur le *Saint-Michel*: il battit en brêche ce vaisseau avec une telle furie, que l'amiral anglais dut le quitter comme il avait quitté *Le Prince*. Il gagna *le London*. Dans ces luttes meurtrières, l'impassible Cornéliùs fut couvert du sang de deux de ses gardes mortellement frappés; Wit, gendre de Ruyter et capitaine en second des *Sept-Provinces*, qui était auprès de Son Excellence, fit enlever les corps. A ce moment de sinistres flammes éclairèrent le champ de bataille; accroché par un brûlot hollandais le *Royal-James* brûlait; bientôt une effrayante détonation retentit, le vaisseau sautait et la mer se couvrait de débris sanglants ou enflammés. Peu après une nouvelle et aussi formidable explosion retentit: cette fois, c'était le *Montaigu* commandé par le comte Sandwich. Il avait lutté avec la plus rare vaillance contre l'escadre de von Guent, lorsque le feu se déclara à son bord; le comte trouva la mort dans cette glorieuse catastrophe. Mais les Anglais n'étaient pas seuls à souffrir dans ce combat acharné; deux vaisseaux hollandais avaient coulé à pic, l'amiral von Guent était mort. Plusieurs navires de la République se trouvaient dans un état déplorable et le canon tonnait toujours, les vagues de toutes parts ballottaient des cadavres. Il n'y avait que du côté de l'escadre française que la canonnade était moins furieuse; par un ordre secret indigne, d'Estrées devait ne s'engager que le moins possible, laissant Anglais et Hollandais, alliés et ennemis, ruiner leur marine. L'amiral français obéit avec douleur, et Bankert ne le pressa pas trop vivement. La tempête de fer et de feu dura jusqu'à la nuit. Pendant l'obscurité la flotte anglaise profita des ténèbres pour se retirer. Ruyter rallia la sienne, chaque navire travailla à réparer ses avaries, le lendemain, les Hollandais offrirent encore le combat aux Anglais, mais autant que l'on peut voir clair dans les rapports contradictoires des contemporains, ils l'offrirent avec une certaine mollesse, et de son côté le duc d'York qui avait perdu deux ou trois de ses principanx vaisseaux se montra peu empressé à recommencer. Les deux flottes se séparèrent. L'histoire a rangé la bataille de Solebay parmi les batailles indécises; mais, si on regarde les résultats, la République était vraiment victorieuse, les forces maritimes alliées avaient été mises par Ruyter dans l'impossibilité de rien entreprendre. Point de débarquement possible, et les riches vaisseaux des Indes vinrent sans être inquiétés, déposer leur opulente cargaison sur les quais d'Amsterdam.

Le 10 Juin la flotte hollandaise mouillait à Walcheren pour réparer ses grosses avaries, mettre ses blessés à terre et reprendre des munitions dont on avait fait une furieuse consommation; le *Sept-Provinces* à lui seul, à Solebay, avait tiré trois mille cinq cents coups de canon.

La suite à la prochaine livraison.

A. Genevay.

RÉCITS HISTORIQUES

LES MYSTÈRES DE JUMIÈGES (1)

III

RÉVOLTE OUVERTE

La Duchesse demeura impassible en apparence. A peine une pâleur plus accentuée s'étendit-elle sur ses joues; à peine l'éclair de ses yeux noirs brilla-t-il sous la frange de ses cils. Elle se redressa de toute la hauteur de sa taille frêle mais nerveuse, puis, debout, faisant face à des adversaires dont elle paraissait devoir juger la conduite, plutôt qu'accepter les lois, elle attendit.

Griffon s'avança, Thierry et Charles baissaient la tête; s'ils se fussent trouvés seuls avec Bathilde, ils seraient sans doute tombés à ses pieds, mais autour d'eux se pressaient des complices qu'ils ne pouvaient abandonner, et la main crispée au pom-

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

meau de leur épée, ils attendaient ce que leur oncle devait signifier à la femme de Carloman.

— Madame, lui dit le prince d'une voix âpre, tandis qu'il s'inclinait légèrement, je viens à vous en ambassadeur...

— Votre suite est bien nombreuse, répondit la Duchesse.

— Il importe que la réponse, faite par vous à mes propositions, soit entendue des nobles Seigneurs qui m'entourent.

— Vous voyez que j'ai de la patience, prince Griffon, expliquez-vous.

— Madame, ce que doit avant tout chercher un souverain, c'est la tranquillité et le bonheur de ceux qu'il gouverne. Sa tâche est de tous les jours et de toutes les heures. Il n'a le droit de se reposer que lorsqu'à la porte du palais ne heurte aucun suppliant, que lorsque les prières ont reçu une réponse et les malheureux une aumône. Le peuple a le droit de s'adresser à son prince comme à un protecteur, un juge, un père. L'héritage paternel doit être surveillé, et c'est mal comprendre ses obligations de roi que d'abandonner sa patrie pour guerroyer au dehors, que ce soit contre les hordes



Bathilde et les révoltés, dessin de Scott.

saxonnes ou contre les Sarrazins. Depuis qu'il règne sur l'Austrasie, mon frère Carloman dédaigne d'y séjourner. Les nations voisines connaissent le poids de son glaive ; ses sujets ignorent s'il les aime ou s'il les dédaigne. Tandis qu'il porte au dehors la guerre destinée à lui procurer des lauriers stériles et à gorger de butin des soldats ivres d'hydromel, l'Austrasie souffre et se plaint, l'Austrasie redemande son maître. L'agitation d'en haut descend dans les masses ; et si cet état de choses continue quelques mois encore, avant un an, l'Austrasie passera dans des mains capables de la gouverner.

— Vous oubliez que je suis là, dit la Duchesse.

— Je me souviens que le sceptre ne saurait tomber en quenouille.

— Mais je ne règne pas! dit Bathilde.

— Vous gouvernez, Madame, et c'est déjà trop. Des hommes supportent difficilement le joug d'une femme. A cette main frêle, il suffit du poids d'un fuseau ou d'un écheveau de laine. Puisqu'il ne convient pas à mon frère de quitter la Bavière et la Saxe, cédez à ses fils un pouvoir que vous avez trop longtemps gardé, et contre lequel se soulève notre noblesse.

— Céder le pouvoir à mes fils cadets! répondit

Bathilde d'une voix dans laquelle il entrait plus de douleur que de colère, oseraient-ils donc l'accepter, quand bien même il tomberait de mes mains...

Charles releva la tête.

— Croyez... dit-il.

Mais Griffon posa la main sur son épaule et murmura :

— Tant que ta mère demeurera Régente, elle t'interdira la guerre qui seule peut te procurer la gloire et te faire l'égal des princes de ton âge.

— Ma mère... murmura Thierry.

— Tu aimes Ingonde, la fille d'un des ennemis déclarés de Bathilde, elle refusera son consentement à ce mariage, si tu ne te délivres pas de sa tutelle.

Les deux princes n'ajoutèrent rien, et Griffon reprit :

— Consentez-vous, Madame, à remettre le pouvoir à mes neveux?

— Jamais! répondit la Duchesse, ce que j'ai reçu de leur père, je le conserverai intact.

— Vous n'êtes plus libre de vouloir, Madame, moi, et tous ceux qui m'entourent, nous rougissons d'être gouvernés par vous.

— C'est une révolte ouverte, alors?

— N'appelez pas de ce nom notre conduite d'aujourd'hui. En plaçant deux des fils de mon frère à la tête de l'Austrasie, nous restons fidèles au sang de Pépin d'Héristal, mon aïeul, et de Charles-Martel, mon père. Pour nous, pour l'Austrasie, vous demeurez une étrangère.

— Et si je cède, Charles et Thierry règneront?

— Ils règneront.

Au lieu de se relever avec un juvénil orgueil, le front des princes se baissa davantage.

— Et que pouvez-vous attendre de bon de princes soulevés contre leur roi, de fils armés contre leur mère? Vous voulez, dites-vous, que le maître de l'Austrasie demeure dans son royaume, afin de rendre la justice et d'entendre les vœux des petits et des pauvres... Je puis hardiment vous regarder en face et vous répondre : — Je n'ai jamais failli à ce devoir; les malheureux ont trouvé en moi une mère, les opprimés un appui. J'ai soutenu et fondé des abbayes dans lesquelles des malades copient les œuvres des savants et collectionnent nos chroniques. Quand reviendront Carloman et ses fils aînés des guerres lointaines, je remettrai sans regret une autorité dont j'usai pour le bien de tous. Vous reprochez à mon époux de repousser les ennemis de la patrie, de veiller à l'intégrité de nos frontières. Oubliez-vous les ravages des Bavarois, les invasions des Sarrazins, les pillages des hommes du Nord sur les côtes de la Neustrie? Que feraient deux enfants sur le trône dont vous voulez me faire descendre? Croyez-vous à la prudence et à la politique de leurs seize ans? Seigneurs austrasiens qui vous pressez dans cette salle pour appuyer une revendication criminelle, l'un de vous peut-il m'adresser un seul reproche? Grimoald, je vous ai fait restituer l'héritage paternel détenu par un oncle avare, Landry; vous me devez le prix de votre rançon après une bataille perdue; Drogon, je vous ai donné pour épouse la plus chère de mes filles d'honneur... Titres, richesses, je vous ai tout prodigué, le cœur confiant, les mains ouvertes. Je laissais sous votre garde la femme et les fils de votre souverain, et à cette heure vous prétendez éloigner l'une pour acclamer les autres. Fous et criminels! Je châtierais cruellement ce complot indigne, si je n'en connaissais trop l'auteur, pour absoudre en partie ses complices. Ce pouvoir que vous tentez de me reprendre est encore tout entier dans mes mains. Un mot de moi suffirait pour vous jeter dans des cachots en attendant l'heure de la justice de Carloman. Demandez grâce, abjurez cet acte insensé, et je l'effacerai de ma mémoire.

— Madame, reprit Griffon d'une voix âpre, le pouvoir dont vous parlez est fini, et vous ne parlerez plus en maîtresse dans ce palais. Nous demandons Charles et Thierry pour rois, nous les accordez-vous?

— Je le ferai, répondit la Duchesse, s'ils osent prendre de mes mains le sceptre que me confia leur père... Mes fils! mes fils! vous que j'ai bercés dans mes bras, que j'ai chéris d'un amour si tendre, répondez à votre oncle selon votre conscience et selon votre cœur.

— Un mot de vous fera tomber ma tête, dit Griffon à Charles.

— Cédez à votre mère, et c'en est fait de notre liberté! ajouta Grimoald en se penchant vers Thierry.

— Plus de Régente! plus de Régente! crièrent des voix tumultueuses.

— Vivent Charles et Thierry! ajouta Griffon.

— Oh! les ingrats! les ingrats et les lâches! murmura Bathilde.

Ce qu'elle regrettait à cette heure, ce n'était pas la puissance dont elle s'était servie pour faire le bien, ce n'était pas la disposition libre d'un trésor qu'épuisaient en faveur des infortunés ses mains généreuses. Non! elle pleurait sur les deux adolescents dont Griffon avait corrompu le cœur; elle pleurait l'amour filial éteint dans ces jeunes âmes. La femme de Carloman s'était montrée forte, la mère faiblit.

— Thierry! Charles! dit-elle, en étouffant les sanglots, revenez à votre mère, et jamais Carloman ne connaîtra votre démence. Jetez-vous à mes pieds en sujets fidèles, dans mes bras, en fils repentants... apprenez à mes côtés à gouverner ceux dont un jour vous serez maîtres avec vos pères... Je ne veux pas vous menacer encore, je vous ai trop aimés pour garder la force de vous maudire! Mes enfants! mes enfants!

— Ces enfants sont des hommes! dit Griffon, et ces hommes sont des Rois! Si vous ne cédez à la volonté des Seigneurs et du peuple austrasien qui les délègue vers vous, prenez garde que l'on ne courbe votre tête orgueilleuse, et qu'on ne vous jette rasée au fond d'un cloître. Encore une fois, et c'est la dernière, abandonnez le gouvernement du royaume, ou, attendez-vous à ce qu'il vous soit arraché.

Les larmes se séchèrent brusquement dans les yeux de Bathilde. Elle venait d'épuiser et son courage et sa patience. Les yeux étincelants, les lèvres crispées, elle marcha vers ses adversaires :

« Dieu se charge de venger le crime des fils rebelles, dit-elle, et je ne prononcerai point sur le

sort de ceux-ci. Ils ont entendu menacer leur mère et ils ont gardé le silence, je ne les connais plus à partir de cette heure. La mère, trop offensée, s'efface devant l'épouse. Je ne me laisserai point spolier par des ambitieux, parce que le pouvoir qu'ils convoitent est un dépôt. J'ai été épousée par Carloman avec l'anneau et le denier, je suis sa compagne devant Dieu et devant ses peuples. Il m'a dit en partant : « Règne» et je règnerai! Il m'a remis son sceptre, vous le briserez dans mes mains peut-être, je ne vous le céderai jamais. Ah! vous avez cru, prince Griffon, que vous auriez bon marché d'une femme, surtout en armant contre elle des fils qu'elle adorait. Détrompez-vous ! Je ne suis point de la même famille que Sénéchilde votre mère! Et si le duc Charles-Martel vous légua si mince apanage, c'est sans doute qu'il ne vous croyait point des droits égaux à son héritage. Entre captives et vainqueurs, bien des formalités s'oublient. Ne m'obligez point à vous en dire davantage. En vous gardant près de lui sur un pied d'égalité, Carloman fit acte d'indulgence, et d'imprudence, paraît-il. De ce jour, tout lien d'amitié et de famille est rompu. Vous sortirez du royaume d'Austrasie. Je veux bien ne point châtier trop durement le frère de mon époux. Son exil me suffit...

— Je ne partirai pas, répliqua Griffon.

— Quant à mes fils, je les chasse du palais qu'ils ont profané!

— Grâce! murmura Thierry, en joignant les mains.

— Ingonde ! rappelle-toi, Ingonde ! dit Griffon à son oreille.

Charles saisit la main de son frère, et fit deux pas vers la duchesse :

— Cédez, madame ma mère, cédez, dit-il, nous remettrons en vos mains le pouvoir qu'on veut nous confier.

Mais Bathilde ne parut plus ni les voir ni les entendre, elle s'élança vers la panoplie, et avec une violence que l'on ne semblait guère attendre de cette délicate créature, elle saisit une lourde masse d'armes qu'elle fit tournoyer au-dessus de sa tête.

— Charles-Martel la rougit du sang des Sarrazins, dit-elle ; elle se lèvera contre vous, jusqu'au jour où Carlomon vengera sa femme et défendra lui-même son héritage.

— La guerre, alors? demanda Griffon.

— La guerre! répondit Bathilde. La guerre contre les Caïns avides et les fils parricides! La guerre contre les sujets entraînés dans une conspiration, qui se terminera par un châtiment terrible. La guerre au dedans et au dehors. Je ferai battre le ban et l'arrière ban! Nos sujets fidèles se lèveront de tous les points de l'Austrasie. Si la terre du royaume manque sous mes pieds, je m'enfermerai dans ma capitale; si vous l'assiégez, je me réfugierai dans mon dernier palais, et si vous enfoncez les portes, vous me trouverez debout sur le seuil de la chapelle, prête à accuser et prête à maudire!

Le geste de Bathilde fut si terrible, sa voix résonna si vibrante, que Griffon entraînant avec lui les princes, s'élança hors de la salle, tandis que la foule de ses partisans répétait :

« La guerre ! la guerre !

Quand la porte se fut refermée, Bathilde chercha dans quel angle de la pièce Denis s'était réfugié avec son étrange compagnon. Mais, elle n'aperçut personne; l'aveugle et le sanglier avaient disparu. Elle laissa échapper la masse d'armes qui pesait maintenant à ses mains, puis, se laissant tomber sur un siége, elle fondit en larmes.

Encore une fois, Bathilde pleurait ses fils.

Elle fut tirée de son désespoir par les caresses de deux mains blanches, et par l'accent doux et tremblant d'une jeune fille prosternée à ses pieds.

« Ah! ma noble dame et maîtresse, murmura celle-ci, comment des ingrats, car est ingrat quiconque manque à la joie ou au devoir de vous aimer, peuvent-ils vous réduire à une douleur semblable ?

La duchesse leva ses yeux en pleurs, sur celle qui venait de s'agenouiller devant elle.

« Hilda! murmura-t-elle, chère Hilda, ne révèle à personne que tu m'as trouvée si faible. Je n'ai pas le droit de pleurer, il faut rassembler mes forces pour combattre... Chère et noble fille, je te trouve sans cesse près de moi à l'heure de l'angoisse et de la lutte; et, cependant, si ton esprit était moins juste, et ton cœur moins tendre, tu pourrais presque me reprocher les malheurs de ta maison.

— Vous savez bien que je vous aime, murmura Hilda, d'une voix dont la douceur semblait l'expression d'un dévouement et d'une pitié sans bornes; oui, je vous aime, et je déplore les malheurs qui vont fondre sur vous. Que pouvez-vous? Qu'allez-vous faire?

— C'est déjà trop d'avoir pleuré, Hilda, il faut agir. Retire-toi avec tes compagnes, j'ai besoin de voir autour de moi des soldats tenant le glaive, et des vieillards qui conseillent. Va en paix, ma belle et douce Saxonne, tu es, je le sais, dévouée et fidèle.

— Ne portè-je pas au cou un collier comme votre chien...

L'accent d'Hilda parut sans doute étrange à Bathilde, car elle posa sa main sur le front de la jeune fille, et renversa sa belle tête blonde en arrière.

« Fidèle! répéta-t-elle comme un écho, oui, fidèle.

Hilda disparut sous une lourde portière, et la duchesse appelant un de ses serviteurs, lui donna ordre de rassembler la garde du château.

La lutte allait commencer.

IV

LE MESSAGER

La bataille était gagnée. Le duc Carloman ayant à ses côtés ses deux fils aînés et entouré des chefs principaux de son armée venait de s'asseoir à l'entrée de sa tente. Un amas de fourrures d'aurochs et d'ours lui servait de siège. Son épée qu'il avait négligé de remettre dans le fourreau témoignait des rudes coups qu'elle venait de porter. Des taches sanglantes souillaient la tunique du prince dont les cheveux roux couvraient les robustes épaules. En face de lui une masse profonde

d'hommes, de femmes et d'enfants attendait dans le silence de la stupeur, ce qu'il plairait au vainqueur d'ordonner de leur sort. Quelquefois, dans ces temps encore barbares, la cruauté l'emportait sur la compassion et la justice. En perdant sa sa liberté, le vaincu voyait abattre d'un coup de hache la main qui l'avait mal servi dans la défense de son foyer et de sa famille. Plus loin, à l'arrière plan du tableau, s'élevaient les flammes d'un incendie. Le duc Carloman, après s'être emparé de la ville, et en avoir fait piller les trésors, l'avait livrée au feu, afin de ne laisser aucune espérance à ceux qu'il venait de combattre. A gauche de Carloman s'amoncelaient des vases précieux, des plats d'argent et d'or, des parures de femmes, des manteaux aux précieuses broderies; quelques meubles d'une perfection rare; des armes ciselées avec art, des casques dont les incrustations reproduisaient des fantaisies pleines d'imprévu. Un groupe d'officiers procédait à l'évaluation du butin, car chaque soldat, si obscur qu'il fût, avait droit à ce partage. Si l'amour de la conquête, et une soif ardente de ce que les guerriers appellent la gloire, poussaient les princes et les grands hors de leur patrie, pour les jeter sur la Saxe et la Bavière, le soldat qui ne devait attendre ni titres, ni honneurs et dont le nom se trouvait voué à une obscurité perpétuelle se battait dans l'espoir du gain et dans l'attente du pillage. Il voyait dans une victoire des pièces d'argent, des flots d'hydromel, et quelques jours d'une suite non interrompue d'ivresses. Tandis que les officiers évaluaient le butin, les soldats fourbissaient leurs armes, pansaient mutuellement leurs blessures, tandis qu'un certain nombre ouvrait de vastes tranchées destinées à l'ensevelissement des cadavres. Quelques uns poussaient des cris de joie en voyant flamber la ville vaincue : le plus grand nombre contemplait d'un œil morne les groupes de captifs. Le sort qui les attendait ne pouvait-il être le leur un jour? Quant à Carloman et à Dreux, son fils aîné, énivrés de la victoire, saisis de cette ardeur féroce qui pousse en avant les chefs d'armées sans s'inquiéter des malheurs qu'ils causent, des hommes qu'ils massacrent, des cités qu'ils ruinent, ils oubliaient presque la victoire remportéee, pour songer à celles qu'ils rêvaient dans l'avenir. Ils se voyaient guidant les troupes victorieuses au delà des montagnes franchies, des fleuves traversés ; du royaume d'Austrasie ils faisaient un Empire dont chaque projet reculait les bornes. Interrompant ces rêves de conquête, Carloman désignait des groupes d'hommes dont les uns devaient être vendus, les autres incorporés dans son armée, tandis que les derniers auraient à subir une mutilation qui fut en usage jusque sous Charlemagne. Quant aux femmes, il laissait libres les aïeules et toutes celles que frappaient les infirmités et la vieillesse. Quelques unes, dont les familles possédaient de grands biens en dehors de la cité incendiée, offraient de fortes rançons; un grand nombre parmi les plus jeunes et les plus nobles, se trouvaient destinées à devenir les esclaves des femmes des chefs austrasiens. Les filles du peuple perdaient et leur libre arbitre et la disposition d'elles-mêmes.

Lorsque les officiers eurent terminé l'évaluation du butin, Carloman distribua à ses fils et aux chefs des armes de prix, des bijoux magnifiques, des vases d'or et d'argent. La part qu'il se réservait ne dépassait guère celle de ses compagnons d'armes. Jamais Carloman, que possédait l'amour de la guerre, et qui semblait ne respirer que dans le tumulte de la bataille, n'avait montré d'avidité et d'avarice.

— Assez de sang! dit-il à ceux qui l'entouraient; je ne déshonorerai pas ma victoire en mutilant des guerriers qui se sont battus comme des braves. Ni supplice aux hommes, ni insulte aux femmes. Ceux qui pourront fournir une rançon seront libres d'aller où il leur conviendra. Les femmes deviendront les servantes de nos compagnes. Si quelqu'un a des demandes à m'adresser, qu'il approche avec confiance. Je ne ferai pas lourd le joug que j'impose. Quiconque servira dans mon armée recevra une solde. Je ménagerai des faveurs à ceux qui me reconnaîtront et serviront comme maître avec une entière loyauté!

Dans les groupes des vaincus circula un murmure de satisfaction, et plus d'un front incliné se redressa. On vit des femmes soulever dans leurs bras et tendre vers Carloman des enfants innocents, et des jeunes filles sourire à travers leurs larmes.

Tout à coup un cri de stupeur et d'épouvante s'éleva du côté du groupe des vaincus. On se désignait du geste quelque objet étrange. On se reculait avec terreur, en criant :

— Le voilà! le voilà!

Au même instant, fendant la masse des soldats et des esclaves, apparut une créature difforme, souillée de sang et de poussière, chevauchant sur un sanglier de taille gigantesque qui, la bave à la gueule, le poil hérissé, les défenses en avant, ses yeux ternes, regardant à la façon des bêtes féroces, vint brusquement non pas s'arrêter, mais s'abattre aux pieds du duc Carloman, entraînant dans sa chute le nain à demi mort.

Des piques et des épées menacèrent à la fois la monture et le cavalier, mais Carloman étendit la main et se contenta de dire :

— C'est Denis l'aveugle, et son sanglier fidèle.

Denis l'aveugle c'était bien lui, en effet, déchiré, poudreux, sanglant, sans souffle et sans regard.

Une des nouvelles esclaves du duc Carloman saisie de pitié à la vue de la misérable situation de cette créature disgraciée, prit un vase rempli d'eau, et l'approcha des lèvres de Denis.

Celui-ci but machinalement, sans reprendre haleine, si épuisé qu'il paraissait prêt à rendre l'âme. La femme lava son visage livide, puis elle désaltéra le sanglier vautré sur le sol, à côté de son maître.

— Denis l'aveugle! répéta le duc Carloman. Pour qu'il vienne ici en si piteux équipage, il doit être porteur de graves nouvelles.

Touchant alors l'épaule de Denis, le duc ajouta

— Qui t'envoie?

— Personne, répondit l'avorton.

— Tu es venu seul?

— Tout seul.

— Comment n'as-tu point songé à prendre un guide?

— Si mon sanglier avait pu parler, je me serais passé de lui, et j'aurais marché; quand mes jambes auraient faibli, j'aurais rampé sur les genoux... Et si mes genoux brisés m'avaient refusé le service, je me serais traîné sur le ventre comme un reptile...

— Parle, dit le duc.

— A vous seul je puis révéler ce qui m'amène, vous tiendrez ensuite conseil s'il vous convient, Monseigneur.

Carloman se leva, entra dans l'intérieur de la tente dont les rideaux s'abaissèrent et demeura debout, appuyé sur sa lourde épée, tandis que Denis se prosternait à ses pieds.

— Mon maître, dit-il, mon royal et doux maître, vous avez mal fait de partir pour guerroyer au loin, et mieux eut valu défendre votre duché et protéger madame Bathilde, que de conquérir des terres et d'incendier des villes... J'ai cru mourir avant de vous rejoindre... Je demandais à tous sur ma route : « — Où est l'armée de Carloman? » On étendait le bras pour me dire : « — Plus loin. » — Des femmes en pleurs ajoutaient : « — Quand tu traverseras des campagnes dévastées, quand on te dira que tu approches des ruines d'une ville, c'est que le duc d'Austrasie, prince de France, a passé là... Cours, vole, chaque jour ajoute à ses conquêtes et voit couler un flot de sang... » Et j'allais! Le peu d'or renfermé dans mon escarcelle s'épuisait, je ne pouvais plus guère monter dans les chariots ou obtenir de me hisser sur un cheval maigre... Mon compagnon effrayait, ma misère devenait répulsive. Les dures journées et les tristes nuits, mon maître!... Sans mon fidèle gardien, je ne fusse point arrivé vivant et madame Bathilde serait perdue...



Au camp de Carloman, dessin de Scott.

— Perdue! répéta le duc, voici la seconde fois que tu prononces ce mot. Vide cette coupe de vin, Denis, et parle. Si fort qu'on soit, on en vient à trembler, quand il s'agit du sort de ceux qu'on aime...

— Quand vous êtes parti, Monseigneur, le royaume semblait en paix, et si plus d'un ferment de discorde s'y glissait, rien ne semblait devoir présager ce qui s'y passe. Vous avez cru n'y laisser que des sujets fidèles, un frère dévoué, des fils respectueux...

— Achève, Denis, achève...

— Eh bien! le prince Griffon levant le masque, prétend s'emparer de votre héritage et régner sur l'Austrasie. Pour cacher sous une apparence de

légalité, la noirceur de ses menées, il s'est ménagé des complices sous votre toit. Armant vos jeunes fils contre leur mère, il fait la guerre à la régente, sous prétexte de prendre en main les intérêts de Charles et de Thierry... Il leur a promis le trône que vous occupez, ce trône qui, plus tard, doit être l'héritage du prince Dreux ; et vos derniers nés qui ne comprennent point que Griffon ne travaille que pour lui, se croient déjà maîtres de l'Austrasie. Le prince Charles, naturellement vaniteux, accepte l'idée d'une lutte, même sacrilège, tandis que Thierry, séduit par les coquetteries d'Ingonde, lui fait espérer qu'elle deviendra princesse d'Austrasie.

— La Duchesse? demanda Carloman.

— Avec une admirable force d'âme et un courage à toute épreuve, elle défend vos droits et les siens. Trahie par ses fils, combattue par votre frère, elle a rallié une troupe de seigneurs et de soldats fidèles, afin de défendre sa ville. Mais que pouvaient une poignée d'hommes contre l'armée de Griffon? La ville prise après une défense héroïque, la Duchesse s'est réfugiée dans le château. Chaque jour elle en dirige la défense, remplissant les pots à feu, roulant des pierres sur la tête des assiégeants. Je l'ai vue, oui je l'ai vue, seigneur Duc, saisir à deux mains une échelle appuyée contre une des tours et la renverser dans le vide. Elle fait le guet avec les sentinelles, panse les soldats blessés, distribue les vivres qui s'épuisent, et prie au milieu de ses défenseurs, pour que la Providence envoie Carloman à son aide...

— N'a-t-elle donc trouvé personne qui lui vint en aide?

— La ville fut aussitôt cernée que close, et quiconque eut tenté d'en franchir les portes eut été un homme mort.

— Mais toi? demanda le Duc.

— Oh! moi! Je n'attendis pas que la cité fût fermée pour m'en échapper. J'étais près de la Duchesse au moment où le fils du grand Charles-Martel et de la damnée Sénéchilde pénétra dans l'appartement de la noble Bathilde, avec les princes Charles et Thierry, et un grand nombre de seigneurs révoltés comme eux. J'entendis les menaces du prince, les vaillantes réponses de votre compagne ; je fus témoin de la coupable faiblesse de ses fils, et comprenant que j'étais le seul être dont on n'oserait se défier, je m'esquivai du palais, puis de la ville avec mon compagnon. Le lendemain, il m'eût été impossible de fuir...

— Combien de temps s'est passé depuis ton départ?

— Un mois, répondit Denis l'aveugle.

— Ah! j'arriverai trop tard! s'écria Carloman.

— Non, Monseigneur, à Dieu ne plaise! Vous avez de bons chevaux, les murailles de votre château sont solides. Ceux qui le défendent mourront jusqu'au dernier plutôt que de se rendre. Enfin, quand bien même les murailles du palais crouleraient sous les efforts des asssiégeants, si coupables que soient vos fils, ils ne porteront pas la main sur leur mère...

— Mes fils! Denis, ne prononce plus ce nom, je n'ai plus désormais de pires ennemis que Thierry et Charles, et si Dieu n'a déjà vengé la majesté paternelle outragée, je jure de châtier cruellement les rebelles et les parricides...

Le duc resta un moment suffoqué par une rage dont rien ne saurait rendre la violence, puis, sa main se posa sur la tête de Denis :

— Quant à toi, dit-il, je te ferai si grand après t'avoir vu si courageux et si noble de cœur, qu'il ne sera pas un seigneur de ma cour qui ne s'incline devant Denis l'aveugle.

Carloman traversa rapidement sa tente, en écarta violemment les rideaux, puis, d'une voix frémissante que jamais les soldats n'avaient entendue si terrible, il s'écria :

— A cheval, mes fils, à cheval, mes fidèles! Fatigue ou mort, quiconque m'aime me suivra... Ce n'est plus le pillage d'une ville que je promets à ceux que j'entraîne à ma suite, mais tout l'or monnayé de mes coffres, la vaisselle d'or et d'argent de ma table, les diamants de ma couronne et les pierreries du fourreau de mes épées. A cheval, et en avant pour la défense de l'Austrasie, et le salut de Bathilde, ma noble dame ! Soldats, que le malheur d'une journée a rendus captifs, je vous rendrai la liberté sous les murs de ma ville quand vous m'aurez aidé à étouffer une criminelle révolte, et chacun de vous pourra revenir dans sa patrie, et y prendre une compagne parmi ces captives ! Vous rebâtirez votre capitale, vous labourerez vos champs, je cesserai d'être votre maître pour devenir votre allié.

Un cri de liberté et d'espérance s'échappa de la bouche des vaincus.

En un instant, douleurs et fatigues furent oubliées. Les fronts se relevèrent, l'expression d'angoisse assombrissant chaque visage s'effaça pour faire place à une soudaine énergie. Le camp reprit une animation fébrile. Un repas sommaire fut préparé, l'hydromel circula ; des mains actives sellèrent les lourds chevaux saxons, et trois heures après l'arrivée de Denis l'aveugle, toute la cavalerie dont pouvait disposer le duc se trouvait prête au départ. Le gros de l'armée devait suivre à pied, forçant les étapes. Quant à Denis, on le coucha dans une voiture légère, recouverte de cuir ; mais, au lieu de l'atteler de bœufs dont la marche lente l'eût forcé de demeurer en arrière avec les soldats chargés de vivres et du matériel du camp, on choisit quatre chevaux robustes qui l'entraînèrent avec autant de rapidité que le duc lui-même.

V

DÉFAITE

Pas un jour, pas une heure, la duchesse n'avait failli à son devoir d'épouse et de régente. Le cœur brisé, mais le front haut, elle demeurait à son poste, allant au devant du péril comme un soldat, et commandant avec la fermeté tranquille d'un général d'armée. S'il ne se fût agi que d'elle, de sa puissance, de ses trésors, avec quel dédain empressé elle les eût abandonnés aux ingrats qui les convoitaient. Vingt fois, révoltée à la pensée d'une lutte sacrilège, elle eût la pensée d'ouvrir toutes grandes les portes de ce palais à demi démantelé, d'y laisser pénétrer ses fils rebelles, et de s'enfuir

dans un cloître. L'idée de leur épargner un parricide la poursuivait sans trêve. Mais elle songeait qu'elle avait juré à Carloman de lui garder son royaume contre les ennemis du dehors et ceux du dedans, et placée entre son devoir et ses dernières faiblesses maternelles, elle buvait jusqu'à la lie dans le calice d'amertume. Chaque jour voyait diminuer le nombre de ses défenseurs. La défection des grands et des soldats avait été rapide. Entre le frère et les fils de Carloman et une femme abandonnée, le choix avait été rapide et sans retour. D'ailleurs, rien n'était, dans le palais, disposé pour la lutte. On pouvait en affamer les habitants, comme on pouvait les massacrer. La fin du siège de ce château se réduisait à une question de jours et d'heures. Bathilde le savait, et attendait sinon sans désespoir, du moins, sans faiblesse, le moment où elle tomberait entre les mains du prince Griffon. Si coupables que fussent ses fils, elle savait que le prince avait été l'instigateur de leur révolte; elle devinait même que cette rébellion ne profiterait qu'à lui. Si, comme le lui avait affirmé Denis l'aveugle, le souhait d'épouser Ingonde avait entraîné Thierry, comme un désir précoce de commandement poussait Charles dans les batailles, que n'avaient-ils confié ce double secret à leur mère? Bathilde, dérobant à son fils aîné les larmes que lui coûtait son départ, l'aurait envoyé rejoindre le duc et ses frères dans les provinces saxonnes. A cette époque, le goût des princes plus que la question d'Etat, présidait à leurs mariages. Les temps où les rois épousaient des captives, des filles de cardeurs de laine ou de bergers, n'étaient point éloignés, et Carloman n'eût sans doute mis aucune opposition au mariage d'Ingonde et de Thierry. Griffon avait présenté cette union comme rendue impossible par l'orgueil du duc d'Austrasie et de sa femme, et Thierry entraîné par son amour adolescent avait voulu enlever par la force ce qui lui eût été accordé sans peine. Après avoir passé de rudes journées à soutenir le courage des siens, combien de fois, durant la nuit, Bathilde répandit-elle des larmes; après s'être montrée capitaine prévoyant et soldat audacieux, elle se retrouvait femme et mère, et entre deux sanglots elle criait le nom de ceux qui lui coûtaient de si rudes angoisses:

— Charles! Thierry!

Ce fut à la suite d'une nuit sombre, durant laquelle assiégeants et assiégés avaient dû déposer les armes, afin de remettre au lendemain le résultat définitif d'une attaque en masse, que Bathilde se leva, non plus vaillante comme aux premiers jours, mais effrayée de l'avenir, écœurée par le sang versé, et désespérant du succès pour la première fois. Malgré la sagesse avec laquelle les vivres avaient été partagés, ils touchaient à leur fin. Dans les grandes salles du château agonisaient des malheureux criblés de blessures. Il ne restait guère d'hommes valides, et ceux-là commençaient à faiblir sous les étreintes de la faim. Encore un moment et tout serait fini. Le palais envahi laisserait pénétrer dans ses salles une horde enivrée de sa victoire, et Bathilde échapperait peut-être avec peine à l'insulte et à la mort. Epuisée par trois jours d'un jeune presque absolu, la duchesse avant de rejoindre ses soldats près de la dernière porte qu'il lui restait à défendre, se rendit à la chapelle, où l'on allait célébrer l'office du matin.

— Mes pères, dit la Duchesse aux Moines, nous voyons peut-être vous et moi luire notre dernier soleil. Quand vous aurez appelé Dieu sur cet autel, allez réconforter les blessés et encourager mes derniers défenseurs. Ensuite, je vous en supplie, revenez dans cette chapelle pour y entonner l'office des morts... Nul, pas même vous, ne sortira sans doute vivant de ce dernier asile. Vous m'aiderez à y amener les blessés, et nous y attendrons l'exécution des décrets de la Providence.

— Madame, répondit le plus vieux des moines, vous avez témoigné trop de courage et de résignation pour qu'elle ne vous vienne point en aide.

Le Saint-Sacrifice fut célébré, puis suivant les ordres de Bathilde, on apporta dans le chœur les soldats blessés. Enfin on tendit de noir la chapelle, et au moment où la voix du père Landry s'élevait pour entonner le *Dies iræ*, l'assaut du palais recommença.

La Duchesse était vêtue d'une robe noire relevée sur une tunique sombre, une sorte cotte de mailles couvrait sa poitrine, et sur ses longs cheveux elle avait placé un casque léger. Armée de la masse dérobée à la panoplie de Carloman, elle commandait ses derniers soldats. Du haut des murs et des tours les pierres avaient roulé sur la tête des assiégeants; il ne restait plus dans les magasins ni poix ni résine; la provision de traits se trouvait épuisée; les lances et les glaives émoussés étaient prêts à refuser le service. On allait se battre avec des tronçons d'épées et des pointes de poignard, quand la porte cèderait sous les coups des assaillants. Ce fut un imposant et lugubre spectacle que celui de ces suprêmes préparatifs. Tandis que les moines chantaient dans la chapelle, des coups redoublés ébranlèrent la porte, derrière laquelle attendaient Bathilde et ses fidèles. Les bandes de fer recouvrant la charpente de chêne ébréchèrent plus d'une hache. Un bélier formé d'une lourde poutre la fendit en deux, des éclats de bois volèrent en même temps que des clous et des lamelles de métal. Ce succès redoubla la rage des assaillants, tandis que les hommes de Bathilde penchés en avant l'arme au poing, s'apprêtaient à recevoir l'ennemi d'une façon terrible. La Duchesse se tenait au premier rang, afin de protéger, s'il se pouvait, par sa présence ceux qui l'avaient vaillamment défendue. Enfin un craquement formidable se fit entendre, et en même temps que s'achevait le dernier verset de la prose des moines, les soldats de Griffon jetèrent bas la porte du palais, et purent apercevoir Bathilde, l'arme haute prête à fendre le crâne au soldat assez hardi pour porter la main sur elle.

— Désarmez-la, cria une voix dure.

Griffon s'élança vers sa belle-sœur, tandis que derrière lui entraient par la brèche les plus hardis de ses compagnons.

Le prince saisit les poignets de la Duchesse, puis s'adressant aux moines:

— Laissez les soldats ensevelir leurs morts, cria-t-il; quant à vous, célébrez et ma victoire et l'avènement au trône d'Austrasie de Charles et de Thierry.

— Jamais! répondirent les moines.

Bathilde était tombée sur les genoux, sans voix et sans larmes. On eût dit qu'elle entrevoyait au milieu d'un rêve effrayant les scènes qui se déroulaient devant elle. Sans révolte apparente, les genoux ployés, les bras tendus vers l'autel comme pour protester seulement devant Dieu contre l'usurpation et la violence, elle vit entrer Charles et Thierry.

Leur pâleur était livide. Rien ne trahissait des vainqueurs et des rois. Parvenus au but que Griffon avait fait miroiter devant eux, ils ne semblaient plus voir que l'immensité de leur crime, et leurs regards se détournaient de leur mère.

On avait jeté sur leurs épaules un manteau de pourpre, retenu par une fibule ornée de pierres précieuses; une couronne ceignait leurs cheveux blonds flottants. Griffon les entraîna devant l'autel, puis, placé entre eux, faisant face à ses soldats, il demanda à ceux-ci d'une voix forte:

— Reconnaissez-vous pour maîtres, et pour successeurs du duc Carloman, ses deux fils Charles et Thierry?



Le retour de Carloman, dessin de Scott.

— Oui, oui! répondirent les soldats.

— Et vous, princes, acceptez-vous de régner sur l'Austrasie?

— Nous acceptons, répondirent-ils presque bas.

— Moines, ajouta Griffon, c'est assez pleurer ceux qui sont tombés victimes de l'obstination de la duchesse Bathilde; en attendant que les évêques consacrent mes neveux, bénissez-les et louez Dieu pour notre victoire.

— Les bénir! s'écria Bathilde indignée, sanctionner le parricide et le crime de lèse-majesté! Jamais! Ne pas demander que Dieu les foudroie sur le trône de Carloman qu'ils viennent d'usurper est tout ce que je puis à cette heure. Charles! Thierry! ajouta-t-elle d'un accent dans lequel vibraient des larmes, à cette heure encore je pourrais vous pardonner. C'est beaucoup d'avoir servi la révolte et fait répandre le sang, ne recueillez pas le fruit de ces perfidies, épargnez-vous les remords, ce châtiment de Dieu, épargnez-vous l'expiation dont seront suivis vos forfaits.

Griffon s'élança vers la Duchesse :

— Silence, femme! silence, ou sur mon âme, je te fais raser comme une serve.

— Charles! Thierry! défendez-moi! cria Bathilde en tordant ses mains sous l'étreinte implacable de Griffon.

— Cédez, ma mère, cédez! nous sommes trop avancés pour reculer.

— Je ferai grâce à tous les rebelles.

— Il est trop tard, répéta Thierry.

La Duchesse s'agenouilla devant eux.

— Ecrasez-moi sur le pavé de cette chapelle, dit-elle, j'ai vu mes fils trop lâches pour souhaiter vivre encore.

Griffon fit signe à un groupe de soldats.

— Emparez-vous de cette femme, dit-il, et entraînez-la hors de la chapelle.

Alors la Duchesse s'élança vers l'autel, et s'y adossant avec une majesté terrible:

— Vous tuerez ici la femme de votre duc, dit-elle.

Les moines se tenaient prêts à se jeter au devant d'elle au premier signe menaçant des soldats. En ce moment, Griffon et les princes, sûrs de leur victoire, allaient sans doute ajouter un crime à ceux dont ils étaient déjà coupables, quand une rumeur terrible monta comme une marée, venant du dehors jusque dans la chapelle.

A cette rumeur formée de cris d'épouvante, de menaces de mort, de coups furieux, de piétinements de chevaux, succéda bientôt le cliquetis du fer. On n'en pouvait douter, la bataille finie, il n'y avait qu'un instant, se rallumait en dehors de la ville. Bathilde avait-elle donc trouvé de nouveaux défenseurs? Quelques soldats, honteux d'avoir pris le parti des spoliateurs, rentraient-ils dans le devoir ? Le combat, ou plutôt la marche rapide d'une troupe considérable se rapprochait de la chapelle. Tout-à-coup un flot de guerriers l'envahit, et cent voix répétèrent avec l'accent de l'épouvante :

— Carloman! le duc Carloman !

— Justice du ciel, s'écria Bathilde, vous m'avez exaucée!

Les derniers partisans de Griffon, de Charles et de Thierry se pressaient dans l'enceinte sacrée, espérant que la présence des princes couvrirait leur révolte. Ceux qui restaient au dehors se faisaient tuer, sentant bien qu'ils ne devaient pas attendre de merci.

Le duc Carloman était arrivé en Austrasie avec la rapidité de la foudre. Parvenu aux portes de la ville, il l'avait vue saccagée, portant de tous côtés les traces de la lutte subie. De ruines en ruines, il était arrivé jusqu'au palais. Le sang répandu, le nombre des cadavres à peine refroidis attestaient et l'ardeur de la lutte et la crise suprême de la résistance. Peut-être était-il trop tard. Les derniers cris des combattants s'unissaient à la psalmodie des moines, et Griffon entrait dans la chapelle l'épée nue à la main, à l'heure où Carloman cherchait dans les salles encombrées de corps saignants, s'il n'y trouverait point la duchesse Bathilde.

Courant de toute la vitesse de ses jambes robustes, le sanglier de Denis l'aveugle se frayait un passage, tandis que son maître, cramponné à ses longues soies, appelait d'une voix désespérée.

L'épée de Carloman frappait à droite, à gauche, abattant les hommes comme la cognée abat les arbres. Le sang couvrait ses vêtements et rejaillissait jusqu'à son visage.

Il allait toujours, accompagné de Dreux, cherchant Bathilde, et prêtant l'oreille au chant de l'office des morts.

Tout à coup ce chant cessa.

Le prince Carloman crut que la terre tremblait sous ses pieds. De chacune de ses mains il prit une épée, et ce fut au milieu d'un orage de coups donnés et parés qu'il pénétra dans la chapelle.

Carloman courut à Bathilde qu'il serra passionnément sur sa poitrine.

— Ne crains plus rien, dit-il, me voici!

Puis se tournant vers ceux qui l'avaient suivi :

— Ces soldats, traîtres à leur souverain, aux fers, en attendant le supplice.

Puis Carloman, sans regarder ses fils, ajouta :

— Quant aux chefs de ce complot qui ont usurpé le bandeau des princes, saccagé une ville, assiégé mon palais et porté la main sur la Duchesse, accompagnez-les dans les cachots du palais... Mes Pères, avant la fin de cette journée, ils rendront compte à Dieu de leurs crimes.

La suite à la prochaine livraison.

R. DE NAVERY.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Il y a eu, ce mois-ci, grand remue-ménage dans le monde des Arts, force discussions ardentes, et pas mal de paroles perdues. C'est, on le sait, un peuple fort difficile à satisfaire que celui des artistes, et, depuis que le Salon existe, leurs plaintes n'avaient pas cessé. Ces messieurs se plaignaient des réglements de l'État, du Jury d'admission, du Jury des récompenses, du classement des tableaux, de tout enfin. L'Administration, bonne fille au demeurant, avait à plusieurs reprises fait droit à ces requêtes, mais les modifications plaisant aux uns déplaisaient aux autres et le Directeur des Beaux-Arts y perdait son latin et s'épuisait en efforts inutiles. Chaque année la situation s'aggravait. Il fallait en finir, et le dernier Salon était venu prouver qu'il était temps de prendre une mesure radicale. C'est ce qu'a parfaitement compris M. Turquet, homme de goût, esprit conciliant. Il a dit aux Artistes: « Vous vous plaignez de l'intervention de l'État! je crois, en effet, qu'il a tort de se mêler de vos affaires; si vous pouvez les faire vous-mêmes, vous y gagnerez une indépendance, une dignité, probablement une fortune; ce sera, d'autre part, pour nous un grand débarras. Voici donc ce que je

vous propose. Le gouvernement mettra à votre disposition, pour un temps convenu, le Palais de l'Industrie, vous donnera une subvention de 100,000 francs, et tout le reste sera laissé à vos soins; vous créerez vos Jurys d'admission, de récompenses, vous disposerez les ouvrages admis comme vous l'entendrez, vous percevrez toutes les recettes dont vous disposerez à votre guise. Je vais avoir l'honneur de vous réunir; vous nommerez les membres à qui vous voulez déléguer vos pouvoirs, et cette opération, ce scrutin terminés, je me retire. »

A notre sens, cette solution est excellente à une condition : c'est que les artistes, se dégageant des petites passions qui ne les agitent que trop, puissent finir par s'entendre. S'ils y parviennent, comme leurs confrères de Londres, ils ne tarderont pas à devenir une des plus riches et des plus florissantes corporations qui existent.

Depuis que M. Turquet a parlé, le feu s'est mis dans la ruche; mais enfin, le 12 janvier, les artistes se sont réunis, un scrutin fort agité a eu lieu et voici les noms qui forment la commission chargée de mener à bien la grande entreprise.

Sections de Peinture, Dessin, etc.. 50 membres à élire. — MM. Bonnat, Henner, Puvis de Chavannes, Jules Lefebvre, J.-P. Laurens, Vollon, Jules Breton, Carolus Duran, Bastien Lepage, Harpignies, Busson, Bauguereau, Delaunay, Barrias, de Neuville, Cabanel, Feyen-Perrin, Baudry, Duez, Vuillefroy, Boulanger, Ribot, Roll, Hanoteau, Cormon, Morot, Gervex, Humbert, Mazerolles, Lalanne, Guillemet, François, Fantin-Latour, Benjamin Constant, Protais, Detaille, Luminais, Bin, Émile Lévy, Rapin, Lansyer, Bonvin, C. Butin, Cazin, Van-Mark, Lerolle, Guillaumet, Jules Dupré, Lavielle, Henry Lévy.

Section de Sculpture. 20 membres. — MM. Paul Dubois, Chapu, Mercié, Frémiet, Falguière, Schœnewerck, M. Mathieu, Thomas, Hiolle, Cavelié, Guillaume, Barrias, Delaplanche, Millet, Degeorge, Captier, Dumont, Galbrunnner, E. Noël, Attar.

Section de Gravure. 10 membres. — MM. L. Laurens, Braquemand, Didier, Gaillard, Laguillermie, Gilbert, Boilvin, Rousseau, Henriquet Dupont, Leveillé, J. Robert.

Section d'Architecture. 10 membres. — MM. Vaudremer, Lisch, Ballu, Bœswilvald, Ruprich-Robert, de Baudot, Garnier, Bailly, Coquart, Brune.

C'est bien; l'instrument est créé, comment fonctionnera-t-il? Là est la question. Parmi ces artistes, tous hommes d'une incontestable valeur, se trouvera-t-il des organisateurs, des administrateurs? c'est ce que nous saurons bientôt. En tous cas, ces Messieurs méritent qu'on les encourage, qu'on les soutienne, car ils ont pris de lourdes responsabilités. Nous le souhaitons vivement, mais que d'avance ils se préparent à toutes sortes de criailleries, tenant pour certain que, si bien qu'ils fassent, quelques peines qu'ils se donnent, ils ne plairont pas à tout le monde et à son père.

*
* *

Que j'en ai vu de ces cérémonies où la moindre pensée des assistants est de rendre un pieux devoir à celui qu'ils portent en terre! Le deuil et la douleur sont bien peu en ces sortes de cérémonies funèbres. C'est dans le nombre de ces pompes orageuses, qui peuvent au moindre accident se convertir en violents désordres, que l'on doit ranger les obsèques du citoyen Blanqui. Fils de bonne famille, frère d'un homme qui a laissé un nom dans la science économique, marié à une femme distinguée morte toute jeune, Blanqui dès sa jeunesse s'était voué à la politique et plus spécialement à l'art de conspirer. Il a conspiré contre Charles X, contre Louis-Philippe, contre le Gouvernement provisoire de 1848, contre l'Empire, contre la République. Conspirer était sa fonction sociale et sa vie. A peine sorti de prison, où il a passé tant d'années, il renouait ses trames brisées et nul n'a jamais été plus habile que lui à organiser une société secrète. Sur ce point ses amis et ses ennemis sont d'accord, mais en cela seul ils s'entendent. Si les uns le mettent au rang des martyrs, les autres, suspectant la fermeté de son caractère, rappellent que dans une grave circonstance, il fut condamné par Barbès. Je ne veux pas rouvrir ces débats, quoique j'aurais un témoignage à y porter: ce n'est ni le moment ni le lieu.

Quel fut le système économique et social de Blanqui? Ses plus fervents admirateurs auraient peine à le dire; il n'a rien formulé. Il a consumé sa vie dans des tentatives de démolition. Sans faire connaître, en termes précis, l'idéal qu'il poursuivait, il passa plus de la moitié de sa longue existence dans les prisons, et quand, vieillard, épuisé et non lassé, l'amnistie lui rendit la liberté, on le vit, comme aux temps où la justice le poursuivait, reprendre l'existence souterraine du conspirateur, cacher ses pas, ses démarches et sa demeure.

De tumultueux hommages ont été rendus à sa dépouille mortelle, mais Paris ne s'est point ému, et, ou je me trompe fort, ou le nom de Blanqui est réservé à un prompt oubli. Sa figure n'est pas de celles qui entrent dans la grande histoire.

*
* *

La vente des diamants que l'on appelait autrefois « les diamants de la Couronne » et que l'on nomme je ne sais comment aujourd'hui, est de nouveau sur le tapis. La question viendra à la session actuelle et je suis certain du vote de nos législateurs. Je sais d'avance ce qui sera dit en faveur de la proposition ; je sais qu'il n'est pas question de se défaire des joyaux qui, par leur beauté, les souvenirs historiques qui s'y rattachent, ont une valeur exceptionnelle. N'importe, cette vente a quelque chose qui me choque.. Les vieilles maisons, quand elles sont à la côte, font de ces ventes-là, mais la France est riche, très riche ; c'est pour le moment le seul état de l'Europe dont le budget se balance par des excédants de recette. Que feront dans les caisses de la République cinq millions de plus? car c'est à ce chiffre que l'on estime les pierres précieuses qui seront mises aux enchères. Une goutte d'eau dans un fleuve. On propose d'affecter ces cinq millions à la création d'une dotation en faveur de nos Musées: ils jouiront ainsi d'un revenu de 200.000 fr. au taux actuel de la rente. La belle affaire pour nos collections artistiques, dans un temps où le moindre tableau moderne se vend de

15 à 20.000 fr., et les anciens, des sommes fabuleuses. Notre galerie du Louvre sera-t-elle plus riche? Si elle l'espère, je crains fort qu'elle ne se trompe; quand, plus tard, on viendra demander pour elle une subvention, vous entendrez un béotien de la Chambre dire : « Qu'elle nous laisse tranquilles, elle est dotée ». Mauvaise affaire. D'autre part, laisser dans une armoire cinq millions de diamants qui ne servent à rien, que personne ne voit..... Pourquoi avec cet argent ne créerait-on pas une école pour nos argentiers et nos joailliers?

*
* *

Avant peu, Paris sera doté d'un très curieux panorama, dont nous avons vu la maquette, œuvre de MM. Gill et Pierre Carrier-Belleuse.

L'idée en est aussi originale qu'amusante.

Le spectateur est à la place de l'obélisque et voit autour de lui le jardin des Tuileries avec ses ruines tragiques, l'Hôtel de la marine, le Garde-meubles, les Champs-Élysées, dont la longue avenue est couronnée par l'Arc de Triomphe de l'Etoile. Décor splendide qui suffirait pour attirer la curiosité. Mais là, dans le choix de cette situation unique au monde, de cette place, la seule du reste qui soit digne de Paris, ne réside point l'idée originale que je notais tout à l'heure; voici où elle se trouve.

MM. Gill et Carrier-Belleuse ont imaginé de faire circuler sur la place de la Concorde les figures les plus en vue, les plus connues dans les arts, la littérature, la politique et le théâtre, le tout « Paris « enfin. Sur l'impériale d'un omnibus qui roule et qui doit le conduire avec correspondance à son petit hôtel, avenue d'Eylau, est assis Victor Hugo, grave et pensif, M. Leconte de Lisle escalade le marchepied, l'échelle devrais-je dire, de la voiture pour venir saluer le maître, tandis que plus loin M. Zola fait des signaux désespérés au conducteur qui n'y prend pas garde. Décidément le char de l'auteur d'*Hernani* et des *Misérables* ne portera pas le père de *Nana*. Voici, causant ensemble, MM. Scholl et Wolf qui drapent quelques-uns de leurs confrères. Mlle Sarah Bernhardt descend de sa calèche, et toujours galant malgré ses soixante-dix ans, M. de Girardin lui offre l'appui de sa main. Thérésa, sans aucun respect humain, boit un verre de coco, Daubray rit de ce bon rire que vous savez, il y a, par ci, par là, tout ce monde que les applaudissements, chaque soir, saluent. Voici les académiciens connus, ils ne le sont pas tous, les gens de lettres, les artistes saisis dans leur pose, témoin MM. Guillaume et Carolus Durand. Le général Chanzy caracole. Le maréchal Mac-Mahon, là-bas au fond, passe à cheval comme une ombre; M. Gambetta salue de la main un ami qui le croise. Vous voyez cette scène pleine de vie, de mouvement et de couleur. Quel malheur que nos pères ne nous aient pas laissé de semblables panoramas!

*
* *

Un des émules d'Offenbach, un compositeur de joyeux talent, qui comptait au théâtre de nombreux succès, à qui la carrière était largement ouverte, M. Cœdès, vient d'être atteint de folie, bien subitement dirais-je, si toujours cette catastrophe morale n'arrivait pas sans transition aucune. Les aliénistes en reconnaissent bien les lointains prodrômes, mais l'explosion du mal est instantanée, foudroyante. On en cite de nombreux exemples. M. Guyot-Monpeyroux, qui a joué un certain rôle politique, se trouvait chez une dame de l'Opéra. La conversation suivait galamment et paisiblement son cours, lorsque tout à coup, avisant sur la cheminée un diamant d'un certain prix, il le prend et le jette au feu. La jolie actrice pousse un cri : « Qu'avez-vous? reprend M. Monpeyroux avec un grand sang-froid; que vous importe ce méchant caillou? Demain je vous en enverrai un tas! par une combinaison financière, demain je fais sauter les banques de MM. Péreire et Soubeyran. » Le pauvre Monpeyroux était devenu fou.

M. Leriche, professeur de droit, un des éloquents parleurs du quartier latin, aspirait à la gloire; ce furent, en 1868, les retentissants succès de M. Gambetta qui détraquèrent ce cerveau qui avait de l'équilibre et de la puissance. Le voilà un jour entrant dans le bureau de la rédaction d'un journal : « Messieurs, dit-il, je vous apporte une nouvelle, et une grande... » Tout le monde lève la tête, il reprend : « Je sors d'un club, j'ai enfoncé Gambetta; c'est fini, de lui il ne reste plus que des morceaux! » Après ces mots, il sort. « Quel original! » dit une voix; hélas! ce n'était pas un original, c'était un fou.

« Un matin, raconte l'écrivain qui signe *Pierre et Jean*, Delprat arrive chez moi, il vient me demander ma collaboration pour un journal qu'il fonde. Il m'annonce que des Anglais qui l'admirent ont versé entre ses mains un million, afin que le futur journal défende la paix de l'Europe contre les projets de l'Empereur Napoléon III. Ses gestes n'étaient point nerveux, son regard n'était ni trouble, ni brillant de fièvre; il raisonnait une affaire avec clarté. Je crus à son million; et ce million, c'était sa folie. »

Un beau jour, M. Robinet, directeur de la *Revue de l'Instruction publique*, homme instruit, tête bien pondérée, se met à son bureau et écrit vingt à trente lettres à des journalistes qu'il connaissait à peine, ou même qu'il ne connaissait pas; il les invitait à dîner chez Catelain au Palais-Royal. — Folie.

M. Forcade se lève en démence un matin, il part allant dans tous les journaux, chez toutes les personnes qu'il fréquentait, annonçant gravement qu'il est chargé de régler les fiançailles du Prince Impérial avec une fille de la maison d'Orléans. La veille, Forcade paraissait sain d'esprit.

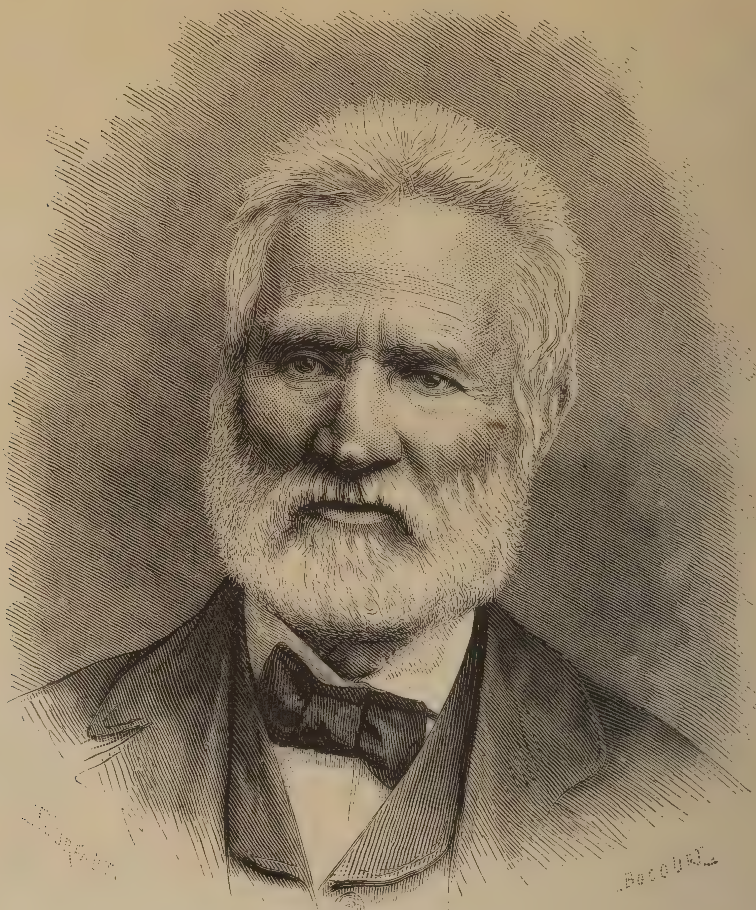
Je ferais bien connaître quelques-uns des signes précurseurs de la terrible maladie, mais des indications de cette nature pourraient, souvent bien à tort, inquiéter quelques personnes qui me liraient, quelques familles qui regarderaient autour de leur foyer. Mais je pourrais bien dire : « Artistes, gens de lettres, hommes politiques, mes frères, nous tous qui surmenons notre cerveau, veillons, car le lion rôde autour de nous. Méfions-nous de l'abus des jouissances et des rêves de grandeur et de richesse, c'est par là que l'ennemi entre dans la place. »

*
* *

La science, la France et l'Egypte viennent de faire une grande perte; Mariette-Bey est mort. François Mariette était né à Boulogne-sur-Mer, en 1821. Il fut quelque temps professeur dans cette ville, mais de bonne heure la mystérieuse Egypte l'attira; il se livra à l'étude des hiéroglyphes, et en 1848 il fut attaché au Musée égyptien du Louvre et chargé d'une mission scientifique dans le pays des Pharaons.

A peine arrivé, avec une érudition profonde et un sens intuitif merveilleux, il devina l'emplacement du Sérapeum et des tombeaux du bœuf Apis. Il fit exécuter des fouilles méthodiques et découvrit le sanctuaire de l'animal sacré, dont il trouva intacts les ossements.

Manquant d'argent et des moyens pour faire transporter tout ce qu'il avait arraché aux sables, il enferma ses conquêtes dans un silo; un prince européen en tournée de voyage les lui vola. Attaché à l'Egypte, d'abord soutenu par la libéralité de M. de Luynes, ensuite par la France, enfin par le Kédive, il poursuivit avec succès ses anciennes recherches. Nommé Bey, il était directeur du Musée de Boulacq. De grands honneurs ont été rendus à ses dépouilles mortelles.



Blanqui, dessin de Bocourt.

La France, en ces jours, si prodigue de monuments, n'oubliera pas la mémoire d'un de ses glorieux fils. Mariette-Bey était de la race de ces illustres voyageurs, Dupuy, Volney, Champollion, qui ont créé cette science merveilleuse qui nous permet de reconstituer la vieille Egypte, d'en déchiffrer les inscriptions, les papyrus, qui nous révèle enfin les mœurs, les habitudes, les dynasties régnantes de ce peuple, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire. C'est à Mariette-Bey, et à ses émules, suivant la trace des savants, brillant cortège du général Bonaparte en Egypte, que nous devons la connaissance et la conservation des monuments prodigieux, qui, à nos yeux étonnés, font remonter si haut les premiers pas d'une civilisatien, dont, malgré les ressources de la science moderne, la puissance et la grandeur nous confondent.

La colonie française du Caire a fait, dans Mariette-Bey, une perte immense; il laisse un vide qui, de longtemps, ne sera pas rempli.

A. de Villeneuve.

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

VOYAGES ET AVENTURES

PERDUS SUR LA MER DE CORAIL (1)



Dans les forêts de la Nouvelle-Guinée, dessin de Escudier.

Le quinzième jour, à l'entrée d'un fourré touffu, Tissier abattit, d'une balle dans l'œil gauche, un sanglier qui servit à restaurer copieusement toute la compagnie.

— Il ne manque à notre festin qu'un pain de quatre livres, fit le ciseleur, en esquissant un sourire.

— Du pain!... exclamèrent les dames Richard avec une expression de gourmandise.

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

— Bah ! vous en aurez prochainement, déclara Tissier; alors, gare aux indigestions. Moi j'en mange de suite une fournée.

— Et nous aussi ! affirma la petite Julie, en déchirant, de ses jolies dents blanches, un morceau grillé du sanglier.

— Tu ne l'aimais pas, autrefois, lui dit la veuve en riant.

— Oh ! répliqua naïvement l'enfant, c'est parce que j'en avais plus que je n'en voulais.

Quant à Boule-de-Neige, ses instincts naturels le portaient à se contenter de la vie qu'on menait et de la nourriture qu'on se procurait.

Madame Richard et Mademoiselle Roselia firent un second lavage et un second racommodage des effets, qui tombaient en guenilles, déchirés par les épines et les branches, et l'on se remit en route, avec une provision de viande cuite pour vingt-quatre heures.

La Nouvelle-Guinée n'est guère plus riche que l'Australie, sous le rapport de la faune, à en juger du moins par ses côtes où l'on n'a rencontré jusqu'à présent que des porcs, des marsupiaux et des oiseaux, admirables il est vrai; et comme les fruits y sont parfois très rares, on risquerait de mourir de faim dans ses forêts aux arbres gigantesques, si l'on ne prenait ses précautions. Tissier ne l'ignorait pas, aussi n'avait-il garde de laisser échapper les occasions de tirer du gibier.

Ramiers, gouras, perroquets, paradisiers, qu'ils fussent en compagnie ou isolés, valaient, selon lui, une cartouche, et il la leur offrait invariablement sans marchander.

— On ne saurait prendre trop de soin de la cuisine, prétendait-il en ramassant ses victimes et en les faisant porter par le mousse, au bout d'une branche, attachées par la patte.

— Heureusement, repartait Mlle Rosalia, nous avons des armes à feu et des munitions, sans cela...

— Ah ! dame, sans cela nous serions embarrassés. Avec de la poudre on est toujours fort dans des cas comme le nôtre. Or, il nous reste assez de cartouches pour achever notre voyage, j'en réponds: ayez donc confiance.

Le vingtième jour, les naufragés atteignirent une hauteur de quatre à cinq cents mètres, d'où ils virent la mer à peu de distance, à l'Orient, la mer déserte, sans une pirogue, sans une voile.

Ils redescendirent, par une pente rocailleuse, jusqu'à un large cours d'eau presque à sec qu'ils traversèrent, et à l'embouchure duquel ils ramassèrent des coquillages.

— Le chemin est long, soupira Mme Richard qui tremblait que des difficultés insurmontables n'arrêtassent la caravane d'un instant à l'autre.

— Chemin de paradis, répliqua gaiement le ciseleur, qui montrait une égalité d'esprit et une force de caractère remarquables. Nous nous souviendrons, à Paris, de cette partie de campagne.

— A Paris !...

— Nous y serons plus tôt que vous ne pensez.

— Dieu vous écoute!

— Cette route y mène donc? demanda la petite Julie en ouvrant de grands yeux.

— Toutes les routes y mènent, répondit, sur le même ton, le ciseleur; seulement, celle que nous suivons n'est pas la plus directe.

On avança pendant une semaine encore sur un terrain toujours inégal et boisé, en s'encourageant, en se soutenant, en supportant avec une touchante persévérance des fatigues écrasantes, des privations continuelles; enfin, un soir, par un splendide coucher de soleil, on arriva au sommet d'un plateau rocheux, du haut duquel on revit la mer, dont on s'était éloigné depuis trois jours, et, au fond d'une baie, un village papou.

— Voilà le port ! s'écria Tissier.

La veuve et Mlle Rosélia eurent des larmes de soulagement; la petite Julie, Boule-de-Neige, poussèrent des cris de joie, sautèrent en battant des mains; puis, tout à coup, chacun redevint sérieux, inquiet et se demanda, *in petto*, quels individus habitaient le lieu qu'on venait de découvrir.

— Les papous sont parfois de bons enfants, dit le ciseleur aux dames Richard, voyez plutôt Boule-de-Neige, notre fidèle compagnon. Allons sans crainte à ceux-ci, et, pour gagner de suite leur amitié, offrons-leur quelques-uns des objets d'une utilité secondaire que nous possédons.

— Oui, oui, approuva le mousse; papou aimer beaucoup les petits cadeaux.

Le plateau étant escarpé et la distance qui le séparait du village devant être grande, en raison des détours forcés de la route, on résolut de passer la nuit où l'on se trouvait et d'y allumer de grands feux.

— De cette façon, fit observer Tissier en riant, nous annoncerons notre arrivée aux populations et nous serons reçus par elles avec les honneurs convenables.

Le bois mort ne manquait pas; on en entassa un monceau, et bientôt le plateau parut un volcan en activité.

A la pointe du jour, on descendit vers le village par des sentiers étroits et en zig-zag qui serpentaient autour de la montagne.

— Si papous méchants, vous tirer contre eux, souffla le mousse à l'oreille du ciseleur, papous respecter blancs énergiques.

— Merci, dit Tissier qui retint l'avis.

On marchait depuis deux heures quand Madame Richard et ses filles laissèrent échapper un cri d'effroi et se replièrent vers leur protecteur en répétant : « Des sauvages. »

C'étaient des sauvages, en effet, nus et noirs, armés de lances, d'arcs, de piques, de massues, et qui, d'après les feux de la veille, croyant à une attaque de la part des tribus cannibales des montagnes, venaient reconnaître l'ennemi.

En apercevant les blancs, ils donnèrent toutes les marques d'un étonnement extraordinaire et en même temps d'une satisfaction qui indiquait qu'ils attendaient des visiteurs plus redoutables.

Tissier alla à eux sans hésitation, tendit la main à plusieurs, en témoignage d'amitié, et distribua à chacun des boutons, des épingles, des boucles de gilet, des morceaux de vieux vêtements qui les comblèrent de joie et les rendirent incontinent doux comme des moutons.

Le ciseleur espérait que le mousse servirait d'in-

terprète; mais celui-ci ne comprenait pas un mot du dialecte parlé par les sauvages ; de part et d'autre, on fut donc obligé de s'exprimer par signes.

On se comprit assez promptement néanmoins; la confiance s'établit réciproquement ou à peu près, et l'on s'achemina, de compagnie, les noirs précédant les blancs, ainsi l'avait voulu Tissier, vers le village que l'on atteignit au bout d'une heure de marche pénible.

— Est-ce que nous resterons longtemps avec ces nègres? demanda la petite Julie avec un vif sentiment de crainte.

— Non, mon enfant, lui répondit la veuve, qui la tenait par la main, et après s'être dit mentalement : « Nous avons eu la même pensée. »

VI

LA FIN DU DRAME

Chez les Papous. — Une case d'une propreté douteuse. — Dîner de ramiers. — Le ciseleur et le mousse en sentinelles. — Conférence sur la plage. — Un navire. — Les matelots. — Adieux aux sauvages. — Le capitaine du trois-mâts. — On se retrouve. — Trop de cheveux. — En route. — Batavia. — On se sépare. — A Paris.

Le village consistait en une quarantaine de cases basses en bambou, alignées sur la plage et de misérable apparence.

Du toit de quelques-unes pendaient par les cheveux, des têtes de papous, trophées de batailles évidemment, mais qui produisirent une funèbre impression sur l'esprit des naufragés.

Là vivaient cent cinquante indigènes, hommes, femmes, enfants, d'un noir d'ébène, aux coiffures en tête de clous, tous sales, repoussants, marbrés d'éruptions, de plaies, ne paraissant vivre que de pêche, de chasse et de cochons domestiques.

Tissier pensa de suite à leur demander, moyennant une rétribution tentante, par exemple, les deux haches et un des fusils, à le conduire dans une grande pirogue, avec la famille Richard et le mousse, à l'établissement hollandais le plus proche, au cas où leur village ne serait pas fréquenté par des navires européens; ils acceptèrent sans se faire prier, et, séance tenante, il fut convenu à l'aide d'une pantomime expressive, que le départ aurait lieu le lendemain.

Les sauvages ne doutaient pas que les cinq individus qui leur arrivaient, leur étaient envoyés par un naufrage, aussi, dans l'espoir de se procurer des épaves, questionnèrent-ils ceux-ci avec insistance sur le point de la côte où leur bâtiment avait échoué.

— Là-bas, là-bas, répondit le ciseleur comprenant qu'ils cherchaient à connaître le lieu d'où ils venaient et en montrant le nord-ouest.

Cette information sommaire courut immédiatement parmi les habitants du village qui examinaient avidement des pieds à la tête les blancs, et il fut résolu, dans un conseil présidé par le chef, sur la plage, sans les solennelles formalités d'usage, que des guerriers partiraient pour aller recueillir les débris du navire qui ne devaient pas être très éloignés, les naufragés, d'après la conviction des plus vieux de la réunion, n'ayant pu faire beaucoup de chemin le long de la côte.

Les guerriers partis, au nombre de trente, accompagnés de trente femmes destinées sans doute à porter les épaves, le chef du village se rapprocha des blancs qui, isolés au bord de la mer et regardant avec défiance leurs hôtes, attendaient, la main sur leurs revolvers, et leur offrit une case qu'il désigna et à laquelle il proposa de les conduire.

C'était la première à l'extrémité du village, du côté de l'eau.

Couverte et tendue de vieilles nattes pourries, remplies de vermine, d'insectes, sans un siège, sans le moindre ustensile, elle semblait abandonnée.

Madame Richard et ses filles y entrèrent plutôt dans le but de se soustraire à la vue inquisitoriale des sauvages que par plaisir.

Tissier et le mousse s'installèrent à la porte, en sentinelles, le fusil ou le revolver à la main, et parlementèrent, pour obtenir, moyennant quelques autres futilités : boutons de chemise ou de pantalon, boîtes d'allumettes vides, des vivres et de l'eau.

Des femmes usées, courbées, aux seins pendants, édentées, affreuses, leur apportèrent, en échange des richesses qu'ils distribuaient, un vase de terre rempli d'eau douce puisée à une source voisine, deux poissons secs et un morceau de lard rance, dont ils auraient dû se contenter si un vol de pigeons n'était venu à passer au-dessus du village.

En trois coups Tissier abattit dix ramiers; il en donna cinq au chef et s'efforça de lui faire entendre qu'il désirait du feu, devant sa case, pour rôtir son gibier.

Le chef comprit, et séduit par la générosité du ciseleur, en même temps que plein de respect pour ses armes et son adresse, il ordonna qu'on le servît à souhait.

Quand les naufragés eurent mangé, en présence des sauvages qui ne cessaient de les regarder curieusement, de convoiter leur mince bagage, le jour baissant, ils se retirèrent chez eux, après avoir salué le chef, insisté pour que la pirogue fût prête le lendemain matin, ainsi qu'il avait été convenu, et promis de livrer, au départ, les deux haches et le fusil, prix du transport.

Madame Richard et mademoiselle Roselia n'étaient pas très rassurées; les têtes qui pendaient aux toits de plusieurs cases leur rappelaient les scènes horribles du *Macquarie* et elles tremblaient de revoir des monstruosités analogues chez les indigènes au pouvoir desquels elles se trouvaient; le ciseleur et le mousse voyant l'expression de cette crainte sur leurs figures, leur jurèrent que le village entier montrait des dispositions amicales et qu'il n'y avait aucun danger.

— Du reste, ajouta Tissier dont la confiance n'était pas absolue, nos fusils, nos revolvers sont chargés. Mais je suis certain que nous ne serons pas attaqués. La moitié du village est partie, cela seul nous donne une grande sécurité; l'autre moitié, composée surtout de vieillards, de femmes, d'enfants, n'oserait rien tenter contre nous de peur d'être accueillie par une fusillade meurtrière. Quoi

qu'il en soit, dormez sur vos deux oreilles, je n'ai pas sommeil et vais faire le guet, l'arme au bras.

Boule-de-Neige déclara également qu'il n'avait pas envie de dormir et qu'il veillerait toute la nuit.

Dans ces conditions, les dames Richard consentirent à s'étendre sur le plancher à claire-voie de la case, où elles ne furent ni mollement couchées, ni tranquilles, les insectes leur ayant rendu visite avec empressement.

De leur côté, le ciseleur et le mousse s'assirent devant la porte, l'œil ouvert et prêts à faire feu en cas d'attaque.

Il ne restait plus un seul sauvage sur la plage; la nuit était calme et douce ; le silence planait sur le village ; Tissier se mit, involontairement, à songer aux évènements qu'il avait traversés depuis son départ de Sydney, à ceux qu'il devait traverser encore, à cette chère famille Richard qu'il considérait comme sa propre famille et qu'il voulait sauver, à la France, à Paris, voire à l'anglais Castlerosse et à l'allemand Kruger.

Vers deux heures du matin, ses yeux papillotèrent, la fatigue le gagna, et il s'assoupit à côté du mousse qui, malgré sa résolution de rester éveillé, ronflait depuis minuit.

Alors le chef du village et quelques autres indigènes sortirent de leurs cases armés d'arcs, de lances et se groupèrent sans bruit sur un point de la plage où ils se concertèrent à voix basse, tout en fumant du tabac papouan dans des pipes de bois munies de longs tuyaux.

Ils étaient depuis un temps assez long en conférence, quand Boule-de-Neige les aperçut, s'approcha en frissonnant du ciseleur et dit à voix basse :

— Sir, attention, guerriers du village, là.

Tissier tressaillit, ouvrit les yeux, serra machinalement son fusil et l'arma.

Le jour commençait à poindre et il paraissait étonnant *à priori* que les papous, s'ils nourrissaient de mauvaises intentions, eussent choisi l'aube pour faire leur coup plutôt que la nuit noire.

Tissier s'étonna, d'autre part, qu'ils ne bougeassent pas de place, qu'ils discourussent en regardant et montrant la mer, et cela l'entraîna à tourner ses yeux du côté où ils tournaient eux-mêmes les leurs.

— Ah ! fit-il en retenant un cri et avec une agitation extrême.

— Quoi?.. interrogea le mousse.

— Vois, murmura-t-il en étendant le bras à l'orient, vers le promontoire, où se balançait un navire qui repliait une partie de sa toile et s'apprêtait à laisser tomber ses ancres.

Le mousse se dressa comme mû par un ressort; le ciseleur l'arrêta.

— Attends, fit-il tout bas.

Il était évident que les sauvages s'entretenaient de ce bâtiment et qu'ils se disposaient à recevoir la visite de ses matelots.

Le jour se leva.

— C'est un trois-mâts français ! s'écria palpitant, le ciseleur.

— Français ! répéta le mousse.

— Oui, j'aperçois notre pavillon à l'arrière.

Et remué par l'émotion, Tissier entra dans la case et annonça la grande nouvelle aux dames Richard.

Vingt secondes après, les cinq naufragés, massés sur la plage, à cent mètres des papous, cherchaient à faire des signaux au navire dont les voiles étaient serrées et où l'on mettait à l'eau un canot.

— Ils viennent ici ! exclamèrent mademoiselle Roselia et la petite Julie, ayant peine à contenir leur joie, en suivant avidement des yeux l'embarcation du trois-mâts dont l'équipage nageait vers le village.

— Oui, oui, balbutia la veuve.

A ce moment, tous les sauvages sortirent de leurs cases et accoururent au bord de la mer.

A deux cents mètres de la plage, le canot stopa et ceux qui le montaient examinèrent les papous qui les attendaient, afin de se rendre compte de leurs dispositions et d'agir en conséquence.

— Ohé ! Ohé ! Ohé ! s'écria Tissier, brûlant d'impatience et en se faisant un porte-voix avec ses mains, tandis que les dames Richard agitaient leurs bras, s'avançaient le plus possible sur le sable, et criaient de toute la force de leurs poumons : « Venez ! venez ! »

A ces appels, les matelots stupéfiés et rassurés à la fois, ressaisirent leurs avirons et le canot fila vers les naufragés devant lesquels il arriva en quelques minutes.

— Qui êtes-vous ?

— Nous sommes français.

— Et nous aussi.

— Comment vous trouvez-vous là ?

— Par suite du naufrage du steamer qui nous portait; emmenez-nous, nous vous en supplions.

Les matelots débarquèrent, pressèrent les mains du ciseleur et des dames Richard, échangèrent encore quelques paroles pour se renseigner sur les sauvages, et se tournèrent du côté du chef du village qui s'approchait amicalement.

Ils venaient faire de l'eau et du bois.

Après avoir expliqué par signes le but de leur visite, et obtenu l'assentiment et le concours du chef, auquel ils s'étaient empressés d'offrir divers petits cadeaux, ils se disposèrent à retourner à leur navire afin d'y prendre les barriques vides à remplir, pendant que femmes et enfants entasseraient, dans des pirogues, du bois qu'ils transporteraient ensuite à bord.

Le prix de ce service, réglé d'avance, devait être plusieurs couteaux, un peu de poudre et trois colliers de verroterie.

— Nous partons avec vous ? demandèrent simultanément, et non sans appréhension, les dames Richard et Tissier.

— Certainement, répondit le bas officier qui commandait les matelots.

Sur le point d'embarquer dans le canot, le ciseleur se tourna vers le chef du village et lui offrit les deux haches, partie du prix convenu de la navigation en pirogue qui ne s'effectuait plus, et avec ces haches tous les menus objets qu'il trouva dans ses poches et que purent réunir Mademoiselle Roselia et la veuve, « en reconnaissance de son accueil

humain, » lui dit-il à l'aide d'une pantomime imagée que le papou parut comprendre.

Cela fait, les naufragés entrèrent dans le canot.

Il était à peu près sept heures du matin.

Madame Richard et ses filles pleuraient et riaient à la fois; le ciseleur eut volontiers sauté au cou des matelots.

Au bout d'un quart d'heure on aborda au trois-mâts et l'on grimpa à bord à l'aide d'une échelle de corde.

Le capitaine reçut cordialement les naufragés, les conduisit à l'arrière, et, séance tenante, les questionna sur leurs aventures que Tissier lui raconta brièvement.

— C'est bizarre, dit-il.

— Comment?

— J'arrive de la Nouvelle-Calédonie où j'ai embarqué des huiles de ricin et de bancoul, et je vais à Batavia par le détroit de Torrès, pour compléter mon chargement en épices, après quoi je rentrerai à Marseille, mon port d'attache. Les vents, les courants, m'ont contrarié et poussé vers la côte sud-est de la Nouvelle-Guinée où je suis actuellement, et le long de laquelle, hier, à sept ou huit milles du cap Rodney, j'ai recueilli deux des survivants du *Macquarie*, deux hommes. Les malheureux, après avoir vu leurs compagnons mangés par les cannibales chez qui le hasard les avait jetés, après avoir subi de cruelles tortures, se sont échappés sur une pirogue où je les ai rencontrés, au moment où leurs forces les abandonnaient. Je leur ai donné un coin dans l'entrepont. Vous les connaissez, sans doute; je vais les faire monter.



Un village papou, dessin de Escudier.

Un matelot alla appeler les deux hommes et les amena à l'arrière.

Ils n'étaient vêtus que de fragments déchirés de pantalon et d'une couverture, celle de leur lit.

L'un ressemblait à un animal, tellement les cheveux, la barbe, abondaient sur son front, sa figure et son cou.

L'autre était tatoué des pieds à la tête, et si complètement, qu'on n'aurait pu trouver sur son corps une place intacte grande comme une pièce de cinq francs. Ses joues, son front, étaient chargés d'ornements en zigzag sans fin, et au bout de son nez brillait un scarabée aux vives couleurs, d'une exécution parfaite.

Tous les deux eussent pu figurer avantageusement dans une baraque de foire.

— Tarteifle! s'écria le premier en voyant les naufragés.

— Aho! fit le second.

— L'allemand Kruger! exclama le ciseleur au comble de la surprise.

— Ya.

— Et l'anglais Castlerosse?

— Yes.

— Que vous est-il donc arrivé?

— Oh! geignit Castlerosse, après notre départ du steamer, le vent nous a poussés chez des anthropophages où, pour ma part, j'ai été tatoué de cette façon cruelle, et des griffes desquels nous nous sommes échappés miraculeusement.

— Ah! pleura Kruger, la pilocarpine m'a perdu. Je ne suis plus un homme, mais un ours; ma calvitie a trop disparu. Je donnerais ma fortune pour être chauve à nouveau.

Et les malheureux s'assirent, s'enveloppèrent dans leurs couvertures et se mirent à gémir sur leur sort devant les dames Richard, devant Tissier, et Boule-de-Neige, qui les regardèrent avec un étonnement mêlé d'une douce gaieté.

Cette transformation radicale de l'égoïste et bellâtre anglais, l'exubérance pileuse, inouïe dont était affligé l'arrogant allemand, exubérance fréquente chez les individus traités par le chlorhydrate de pilocarpine, en même temps qu'elles étaient des choses extrêmement curieuses prêtaient, en effet, à rire, surtout pour des gens qui, comme nos naufragés, savaient ce que valaient les deux victimes des sauvages et de la médecine.

On pouvait également trouver piquant que des détracteurs systématiques de la France fussent sauvés par un bâtiment français après avoir été perdus par un vapeur anglais, et Tissier et les dames Richard firent, *in petto*, à ce sujet, de nombreuses réflexions, mais par convenance, ils s'abstinrent de les exprimer, estimant d'ailleurs que Kruger et Castlerosse étaient suffisamment punis.

* * *

Le capitaine, un excellent homme, donna aux dames Richard une cabine vacante située près de la sienne, au ciseleur un coin convenable à côté de cette cabine, et mit le mousse avec l'équipage.

Le lendemain, le bois et l'eau étant embarqués, il leva l'ancre.

Cinq jours après il passa habilement le détroit de Torrès, et au bout d'une quinzaine il arriva sans encombre à Batavia où il déposa ses passagers.

Les dames Richard et le ciseleur n'ayant pu lui faire accepter une somme d'argent, achetèrent un chronomètre qu'ils lui offrirent comme souvenir et qu'il lui fut impossible de refuser.

Quand à Kruger et à Castlerosse, absorbés par leur douleur, ils le quittèrent sans songer à le remercier.

Tissier et la famille Richard arrêtèrent leur passage sur le premier steamer en partance pour l'Europe.

Leur intention était d'emmener avec eux Boule-de-Neige, mais au moment de s'éloigner de ce beau pays austral, de ces mers corallines, sur lesquelles il vivait depuis qu'il se connaissait, le mousse hésita et, finalement, déclara qu'il préférait retourner à Sydney, tout en protestant de sa vive affection pour ses compagnons d'infortune.

Tissier n'insista pas : il refit la garde-robe du petit papou, garnit sa poche, le casa facilement sur un des navires australiens, dont le port de Batavia était plein, puis lui dit adieu, non sans émotion.

Vingt-quatre heures plus tard, la famille Richard et le ciseleur, filaient à toute vapeur vers Suez, laissant derrière eux Castlerosse qui, n'osant plus se montrer, abandonnait ses projets de mariage et retournait à Sydney cacher ses tatouages et sa honte, et ayant pour voisin de cabine Kruger dont l'unique occupation était de s'épiler la figure en attendant qu'il pût se procurer des pâtes épilatoires.

* * *

De retour à Paris, madame Richard créa, avec le concours de son frère, le petit fonds de papeterie et de librairie qu'elle rêvait, et Tissier s'établit dans le quartier du bronze avec les vingt cinq mille francs qui lui restaient, tous comptes faits.

Peu après, Mademoiselle Rosélia et le ciseleur se marièrent, heureux l'un et l'autre de finir ainsi des aventures qui avaient failli, sur la mer de corail, se terminer d'une façon tragique.

ARMAND DUBARRY.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS

LES DEUX MARTYRS (1)

Dans un des faubourgs de Dordrecht où la populace abondait, sur le bord d'un vieux canal peu fréquenté, se trouvait une carcasse de bateau. Ce bateau étançonné, soutenu par de nombreuses béquilles en bois placées sans symétrie, ressemblait assez à une gigantesque araignée. Seulement elle était peinte en rouge sang de bœuf; une espèce d'escalier en bois donnait accès à une porte ouverte dans le flanc de ce vieux vaisseau, et, en guise de fronton, sur cette porte on lisait en lettres noires tracées par une main fort inexpérimentée et ignorante des plus simples éléments de l'orthographe, ces mots ALA TULIPP ANRAGÉ. Entrer dans ce singulier cabaret n'était point commode; d'abord les marches de l'escalier branlaient, ensuite la porte était peu élevée, il fallait se courber en deux. Quand

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

on se trouvait dans la cale du navire, percée par ci par là de trous ronds comme des hublots, par où pénétrait la lumière à travers du papier huilé, les yeux, lorsqu'ils s'étaient habitués à cette demi-obscurité, découvraient une longue table en sapin, des escabeaux à trois pieds, au fond de cette pièce sans prétention aucune, une autre table chargée de brocs et de bouteilles, ayant à droite et à gauche des tonneaux contenant de la bière, du gin, de l'eau-de-vie et d'autres liqueurs. Tous ces tonneaux, pour la facilité et la rapidité du service, étaient garnis de leurs cannelles. Un petit poêle en fonte, dont le tuyau perçait le pont du bateau, achevait la décoration et l'ameublement de ce cabaret peu luxueux. N'oublions pas cependant qu'au plafond pendaient deux lampes en fer d'un système tout primitif, qui, allumées, devaient donner autant de puante fumée que de clarté. Nous pouvons nous en convaincre, car au moment où notre œil indiscret pénètre dans cet ignoble repaire, neuf heures du soir viennent de sonner, et la salle du cabaret est occupée par une vingtaine d'hommes de mauvaise mine, à vêtements dépenaillés. Ils ont devant eux des chopes, des brocs; une grasse maritorne à rouge trogne, au menton poilu, les sert en fumant une grosse pipe en terre, comme le font du reste tous les consommateurs qui honorent son établissement de leur présence.

Ces gens semblent parfaitement se connaître, s'être réunis dans un dessein, former enfin ce qu'en nos temps modernes nous nommons un club. Ils ont naturellement un orateur. Cet homme, grand, sec, long, à face patibulaire, au teint livide, est mieux vêtu que ses camarades; c'est lui, paraît-il, qui régale, et il pousse vivement à la consommation. Enfin quand il voit que bière, gin et alcool ont fait leur effet, il annonce qu'il va parler et prie l'hôtesse du lieu d'aller voir dehors si la lune se lève. La Taupe, car c'est ainsi que ces messieurs la nomment, comprend ce que parler veut dire, elle paraît être accoutumée à cette injonction, sort, tire la porte et s'asseoit mélancoliquement en fumant sur l'escalier qui craque sous son poids.

« Mes amis, braves gens de Dordrecht, vrais patriotes, dit l'orateur, j'ai de terribles nouvelles à vous apprendre. Je ne vous parlerai pas de l'armée française : grâce au courage et au génie du prince d'Orange, je m'en moque comme d'un hareng. Ah! s'il était stathouder, nous serions sauvés! mais il ne l'est pas, ces brigands de de Witt ne le veulent point. Ces traîtres ont conspiré la perte de la Hollande. Savez-vous ce qu'a fait Cornélius? je tiens ce que je vais dire d'un capitaine de la flotte Il ne voulait pas que nos marins combattissent contre les Anglais; Ruyter et lui se sont pris au collet et l'amiral l'a si bien roué de coups qu'il en est encore malade. La bataille eut donc lieu comme vous savez, l'escadre anglaise était abimée, en pièces, nos frères dans l'enthousiasme; il ne s'agissait plus, le lendemain, que d'achever la victoire. Cornélius voulait que l'on battît en retraite, Ruyter l'envoya promener et donna donc le signal du combat; il allait tout écraser, nos marins entendaient déjà sonner dans leurs poches les guinées anglaises, la mer leur appartiendrait à eux et à nous, déjà ils songeaient à prendre Dunkerque et le Havre, le signal était arboré au haut de nos mâts, lorsque les officiers vinrent dire à l'amiral : « Nous n'avons plus « de poudre. » Et savez-vous pourquoi nos vaisseaux manquaient de poudre? Les de Witt l'avaient vendue aux Français! L'infâme Cornélius l'a avoué à Ruyter! Est-ce que ces brigands ne seront pas bientôt punis?

— Si! si! à mort les de Witt! hurlèrent les coquins en frappant la table avec leurs brocs et les manches de leurs couteaux.

— Allez, camarades, répandez les nouvelles par tout Dordrecht, réunissez vos amis et qu'au prochain jour nous en finissions avec ces misérables : il faut que le prince d'Orange soit stathouder.

— Oui! oui! vive le prince d'Orange! » s'écrièrent les ivrognes, qui maintenant brandissaient leurs couteaux ouverts.

Pendant une heure, ce ne furent que cris furieux, projets insensés de vengeance, menaces de mort. Enfin, tous ces chenapans, après avoir promis de s'entendre avec leurs camarades, jurèrent sur leurs gobelets, une dernière fois remplis, de soulever la ville en faveur du prince et de tuer, s'il le fallait, les de Witt. L'orateur rappela la Taupe, paya la dépense et les conspirateurs sortant un à un, pour ne pas éveiller l'attention de la police, regagnèrent leur taudis; le chef du club que nos lecteurs ont sans doute reconnu, sans que nous ayons eu besoin de le nommer, Tychlaer s'éloigna le dernier après avoir à voix basse fait certaines recommandations à la Taupe.

Pendant que ce complot s'ourdissait, Cornélius était descendu à Schooneveld; épuisé de fatigues et de souffrances, il avait écrit aux États pour les prier de le relever de ses fonctions et de lui accorder quelques jours de congé qu'exigeait impérieusement l'état de sa santé.

Couché sur son lit de douleur, visité souvent par Ruyter, quoique l'amiral donnât tous ses soins aux blessés et au ravitaillement de la flotte, il attendit quelques jours la réponse de ses collègues, et reçut enfin la permission qu'il sollicitait avec une lettre dans laquelle les États le remerciaient, en termes nobles et chaleureux, de la manière dont il avait rempli la mission qui lui avait été confiée. On comprend bien qu'Adriaan n'avait point quitté le chevet du malade à qui il prodiguait ses soins avec une tendresse filiale. Cornélius était encore bien plus malade moralement que physiquement : il n'avait qu'à regarder autour de lui pour voir dans quel péril mortel se trouvait son bien aimé pays.

Nous avons laissé Louis XIV ayant franchi le Rhin, maître de toutes les places qui couvraient la rive droite; depuis il s'était emparé de la ville d'Utrecht, célèbre par son Université et qui devait le devenir par le traité qui fut signé dans ses murs. Nous allons rapidement raconter par quelle faute et quelle résolution sublime la Hollande fut sauvée. La faute, la voici. Le 19 juin, sur l'ordre de Turenne, le marquis de Rochefort traversa l'Yssel à gué, força le prince d'Orange de s'éloigner et lança sur la route d'Amsterdam un parti de cent cinquante cavaliers qui, sans coup férir, entrèrent dans Naerden, où ils firent halte. Cependant quatre dragons poussèrent en avant, arrivèrent à Muyden où ne se trouvait pas un soldat.

Les bourgeois effrayés, croyant l'armée française derrière ces hardis cavaliers, ouvrirent leurs portes et quatre obscurs soldats eurent pendant quelques heures le sort de la Hollande dans leurs mains. En effet, Muyden, située à deux lieues d'Amsterdam, à la principale jonction des rivières et des canaux, tenait non seulement la clef des digues qui pouvaient servir à entourer d'une ceinture d'eau Amsterdam, mais aussi la clef du port de cette ville : pour y entrer il fallait en effet passer sous le canon de Muyden.

Les quatre dragons à moitié gris revinrent lentement annoncer à leurs camarades leur facile conquête. A cette nouvelle, Rochefort poussa ses cavaliers à toute bride; il était trop tard, Amsterdam avertie de la grandeur du péril qu'elle courait, avait envoyé en toute hâte une garnison dans la forteresse qui reçut la cavalerie française à coups de canon. L'occasion était perdue et l'on peut bien répéter : « A quoi tient le destin des empires ! »

Cet évènement n'avait pas encore eu lieu au moment où Cornélius porté dans une litière à côté de laquelle Adriaan et quelques serviteurs se tenaient à cheval, quitta Schooneveld pour gagner Dordrecht, mais il devait en ressentir le terrible contrecoup. Le cortège, malgré l'impassible fermeté du Ruart, cheminait lentement pendant quelques heures chaque jour; il avait l'aspect et la tristesse d'un convoi funèbre. On ne voyait, en traversant les villages, que visages sombres, que regards irrités, on n'entendait que des paroles de malédiction qui, malgré toutes les précautions d'Adriaan, frappaient parfois les oreilles de cet homme héroïque qui venait de risquer mille fois sa vie pour le service de son pays. Les nouvelles que l'on recueillait çà et là sur la route, étaient si tristes, si désastreuses que Cornélius disait quelquefois à son jeune compagnon nerveux, irrité : « N'en veuillez pas à ces pauvres gens, Adriaan, ils sont injustes par patriotisme et leur malheur doit tout faire pardonner. » A bout de forces, le Ruart arriva à Dordrecht le 20 juin. La famille du Ruart le reçut avec une tendresse passionnée, comme on reçoit un être adoré que l'on craint de perdre; le sourire était sur les lèvres, l'inquiétude dans les yeux. La petite Marie était là; fiancée d'Adriaan, elle appuya sa tête contre la poitrine de son bien aimé et pleura. Ce n'était plus la rieuse enfant si juvénilement confiante. Le vieux Jacob, pour jeter une note un peu gaie dans la scène assombrie de ce retour, lui dit en riant : « A quand la noce? » Elle répondit doucement : « Plus tard, plus tard, dans de meilleurs jours, lorsque Son Excellence sera guérie. » Puis, prenant à part Adriaan, elle lui murmura : « Je suis heureuse de vous revoir, mais j'aurais bien voulu que vous conduisiez votre malade à La Haye. Sa présence ici me fait trembler... Je vous dirai tout cela ce soir, car il importe que vous soyez prévenu. »

Le soir, en effet, Adriaan, son futur beau-père et Marie étaient réunis dans la petite salle à manger que nos lecteurs connaissent. Jamais Drucksen n'avait plus cordialement accueilli son futur gendre; mais, lui aussi, semblait préoccupé. Après avoir renvoyé les bonnes qui faisaient le service et soigneusement fermé la porte à clef, il dit :

— Marie vous a appris ce qui se passe?

— Elle n'en a pas eu le temps.

— Apprenez donc ce que nous savons, mais il faut d'abord que je vous dise comment ces faits sont venus à ma connaissance. Il y a à Dordrecht, une femme qui ne vaut pas grand'chose ; elle tient une affreuse gargotte et, en mémoire de son mari qui a été domestique ici, je lui donne les rogatons de l'hôtel. Voilà quelques jours que, suivant la coutume, elle vint les chercher; elle était à moitié ivre et elle se mit à me conter que dans peu elle serait riche, qu'elle aurait des florins plein ses poches. D'abord, je crus que la boisson seule la faisait bavarder, mais comme à ses propos décousus elle mêlait le nom de ce gredin de Tychlaer, je devins plus attentif. Je fis entrer ici cette femme, moitié par adresse, moitié par l'appât de quelques pièces d'argent, et grâce surtout à un grand verre d'eau-de-vie de France. Elle m'apprit que dans sa turne, un ramassis de gueux se réunissaient chaque soir et qu'ils avaient formé le projet de massacrer Son Excellence, toute la famille de Witt et de proclamer le prince d'Orange stathouder. Elle m'a nommé les chefs du complot : ce sont l'infâme Tychlaer et un certain déchargeur du port, nommé Krijn, homme assez influent sur la populace du port. Bien plus, elle m'a dit, l'abominable mégère, que, le jour où Cornélius serait frappé ici, son frère le grand pensionnaire, serait massacré à La Haye, sur l'ordre du prince d'Orange.

— Et vous n'avez pas arrêté cette femme et vous n'avez pas dénoncé le complot ?

— Je n'ai pas arrêté La Taupe, mais je suis allé tout déclarer au bourgmestre, en ma qualité de lieutenant de la milice.

— Eh bien ?

— Eh bien, on a fait chercher Tychlaer, Krijn, La Taupe ; cachés, disparus... Laisse-nous un instant, Marie, j'ai quelque chose en particulier à confier à Adriaan.

Quand la porte fut retombée derrière la jeune fille :

— Savez-vous quelle a été la conséquence de ma démarche ? J'ai reçu une lettre anonyme qui me prévient que l'on mettra le feu à l'hôtel du Paon... Il y a des Orangistes dans les bureaux de l'Hôtel-de-Ville ; les régents sont bons, mais le reste.. Nous sommes à la veille d'un grand malheur, Adriaan... »

Le jeune homme écoutait avec anxiété toutes ces menaçantes révélations ; il cherchait dans sa pensée le moyen de conjurer le péril. Marie rentra et vint s'asseoir à ses côtés et prit familièrement une de ses mains dans les siennes.

— Mais, dit Adriaan, peut-on compter sur la garde civique ?

— Mon ami, reprit aussitôt Marie, mon père vous dira oui. On se cache pour parler devant lui, mais on ne prend pas cette précaution avec moi, et je suis convaincue que la garde fera bien mollement son devoir; les pasteurs calvinistes sont tous contre les de Witt, ils les accusent hautement d'être des impies, par conséquent des traîtres, et l'autorité de leur parole a agi sur bien des consciences.

— Traîtres, eux ! Traîtres! Cornélius, qui vient

de donner au monde entier un exemple d'héroïsme incomparable ! s'écria le jeune homme irrité.

— Mais, cher Adriaan, ce courage on le nie, on accuse notre malheureux ami d'avoir, malgré Ruyter, ramené la flotte, de l'avoir mal approvisionnée de poudre, parce qu'il l'avait vendue aux Français ; on accuse le grand pensionnaire d'être d'accord avec Louis XIV...

— Oh ! les infâmes !

— Oui, ils le sont, mais que faire ? Si l'on pouvait éloigner Cornélius de Dordrecht ?...

— Il n'y a pas à y songer, Marie. Il suffira qu'il sache ce qui se trame, pour qu'il veuille rester. En s'éloignant, il penserait donner raison aux ignobles calomnies dont il est l'objet ; il paraîtrait avoir peur, et cette seule pensée ferait bouillir son sang... Mais vous, ma bien aimée, pourquoi ne quitteriez-vous pas Dordrecht ?

— Moi, moi, vous quitter, Adriaan, quitter mon père, ma vieille mère !

— Elle partirait avec toi, reprit Drucksen.

— Jamais ! jamais ! Quitter ce bon M. Jacob, Mme Cornélius, les enfants, tout ce monde qui m'aime tant ? Jamais ! Je sais bien que notre maison ne sera pas épargnée, mais mon cœur est ici, je resterai ici...



La rupture des digues de Muyden, dessin de G. Vuillier.

En prononçant ces dernières paroles, Marie fondit en larmes.

La triste conversation se prolongea fort avant dans la nuit. Ce ne fut qu'avec peine que les deux hommes décidèrent Marie à aller prendre un peu de repos. En les quittant, elle dit à Adriaan :

— Vous ne devez plus quitter ni jour ni nuit la maison de votre chef, ne vous préoccupez pas de moi, n'abandonnez pas M. Cornélius un moment ; ne sortez pas, vous savez qu'ils ont déjà voulu vous assassiner ; faites votre devoir, mais, au nom de ma tendresse, de la foi promise, cher Adriaan, pas d'imprudence.

— Elle a raison, murmura Drucksen d'une voix étranglée par l'émotion, pas d'imprudence, mon fils. J'aimerais mieux voir brûler l'Hôtel du Paon qu'une tache de sang, si petite fût-elle, sur votre visage.

La journée du lendemain se passa sans incidents graves. Adriaan crut devoir prévenir Mme Cornélius de l'état des esprits, mais elle lui répondit qu'elle était déjà renseignée par Marie. C'était d'ailleurs une femme courageuse, quoique tremblant pour ses jeunes enfants et surtout pour ce-

lui qu'elle nourrissait encore. L'Hôtel était exactement fermé. On n'ouvrait qu'aux personnes connues, et l'on recommandait aux visiteurs de ne rien dire qui pût inquiéter le malade; il devinait cependant ce qui se passait, mais gardait un calme inaltérable. La nuit arriva sans que rien eût troublé la maison. Marie se disposait à retourner au Paon et Adriaan à la reconduire pour revenir bien vite, lorsqu'un coup de marteau retentit à la porte. Qui peut venir si tard? Un vieux et fidèle domestique, à qui l'ordre avait été donné de ne pas ouvrir, alla voir, un flambeau à la main, qui frappait ainsi. Une voix inconnue lui répondit que l'on désirait parler à Son Excellence pour une affaire pressante.

— Qui êtes-vous? Comment vous nommez-vous?

— Je viens de la part du bourgmestre.

— Votre nom?

— C'est très pressé, ouvrez.

— Nous n'ouvrirons pas... vous reviendrez demain quand il sera jour. Vous savez bien que le Ruart est malade, répondit Adriaan qui avait rejoint le domestique.

— Vous ne voulez pas ouvrir?

— Non!

— Eh bien, nous ouvrirons, nous! s'écrièrent plusieurs voix, et un violent coup de hache frappa la porte.

Adriaan mit l'épée à la main, bien décidé à défendre le passage. Bientôt toute la maison épouvantée retentit du bruit de cette attaque. Les coups succédaient aux coups; heureusement la porte en cœur de chêne était épaisse et solide. Mais il était certain qu'elle finirait par céder sous les haches et les barres de fer qui l'attaquaient. Les femmes de service couraient éperdues; Mme Cornélius, avec ses enfants, se tenait autour du lit de son mari, dont la voix, toujours calme, cherchait à la rassurer. Marie? Marie avait disparu... Et les coups retentissaient toujours pressés et furieux... Tout à coup, ils cessèrent; on entendit une sorte de tumulte, des hommes qui couraient, un cliquetis d'armes, et, à travers les panneaux de la porte mutilée, une douce voix dit:

— Adriaan, ouvrez, c'est moi avec mon père et le poste de la garde civique.

Dans le danger, la chère enfant n'avait point perdu la tête. L'hôtel avait une petite issue qui des communs donnait dans une ruelle; sans se soucier du péril qu'elle pouvait courir elle-même, elle avait couru au poste de la garde civique que ce soir-là commandait son père. Le reste se devine. On s'imagine combien la jeune fille fut complimentée, remerciée, fêtée, embrassée. Comme, se préparant à partir, elle refusait absolument le bras de son fiancé, ne voulant pas que le malade fût un instant privé de ce défenseur, Mme Cornélius fit dresser un lit dans sa propre chambre et la jeune fille s'y jeta toute habillée, craignant à chaque instant une nouvelle alerte. Quant à Adriaan, il veilla toute la nuit à côté de Cornélius, aussi calme d'esprit que si aucun danger ne le menaçait. Adriaan réfléchit et chercha les moyens de conjurer le retour de ce danger et il ne trouva rien de mieux que d'aller d'abord à l'Hôtel-de-Ville faire la déclaration de l'attaque nocturne.

Il trouva M. Halling, le bourgmestre, prévenu par le rapport du lieutenant Drucksen. La patrouille avait un instant poursuivi les malfaiteurs, mais n'avait pu les atteindre. Les rues, même en Hollande, le pays où les soins de l'édilité étaient poussés le plus loin à cette époque, n'avaient point d'éclairage la nuit; donc les coquins s'étaient facilement dérobés. Le magistrat ne doutait pas que le crime n'eût pour organisateur Tychlaer; il avait donné de nouveaux ordres pour le rechercher et le saisir, mais il ne dissimula pas au secrétaire de Cornélius que la situation se présentait menaçante, qu'une grande fermentation régnait dans la ville, que lui-même, suspect à cause de l'amitié bien connue qu'il portait aux frères de Witt, pouvait, d'un instant à l'autre, voir son autorité méconnue.

Le prince d'Orange, dont une partie des troupes campaient à quelques lieues de la ville, était complètement maître de la populace et on avait d'autant plus à craindre un soulèvement que les nouvelles qui, à chaque instant, arrivaient de l'armée, annonçaient comme prochaine, la prise d'Amsterdam, c'est-à-dire la ruine de la République.

— Quel rôle pensez-vous que joue ici ce nommé Tychlaer, que j'ai aperçu il y a quelques mois?

— C'est le principal agent de la faction orangiste, un homme décrié, perdu, capable de tout... Mes agents, je vous l'avoue à regret, dont je ne suis pas très sûr, n'ont pu le découvrir. Mais ce serait un grand service à rendre à Dordrecht que de mettre la main sur le collet du misérable.

— Eh bien, monsieur, je vais essayer.

— Prenez bien garde...

— Soyez sans crainte.

— Sans crainte, je ne saurai trop l'être pour vous. En tous cas, je vais vous donner quelque chose qui pourra vous servir.

En disant ces mots, le bourgmestre se prit à écrire et, quand il eut terminé, il remit au jeune ami des de Witt, un ordre invitant les gardes civiques et la police à prêter, en toutes circonstances, main forte à M. Weer et à obéir à sa réquisition.

Après avoir été prévenir le malade et Marie qu'il serait absent pendant quelques heures, et recommander aux gens de la maison de faire bonne garde, Adriaan se rendit chez son futur beau-père. A peine fut-il entré dans l'hôtel, que celui-ci, le prenant par le bras, l'attira vivement dans la petite salle de la famille.

— Ah! cher monsieur, dit-il, pendant que je montais la garde, savez-vous ce que les gueux ont fait? Ils ont déposé des matières incendiaires dans un hangar près de l'écurie, et sans Jan, le garçon d'écurie, qui sous des planches a découvert le tas de goudron, d'un instant à l'autre le *Paon* flambait comme un vieux fagot!

En parlant ainsi, M. Drucksen était pâle et fort agité.

— Comment a-t-on pu entrer? fit Adriaan.

— On ne peut pas tenir les portes d'un hôtel fermées; il y a toujours un mouvement de va-et-vient autour des écuries.

— Jan est-il sûr, et brave.

— Très sûr, très brave?

— Et bien, faites replacer le goudron où il était;

si on l'a enlevé, mettez Jan dans une cachette d'où, sans être vu, il pourra voir ce qui se passe dans la cour. Les scélérats reviendront pour mettre le feu à la matière inflammable et vous les prendrez en flagrant délit.

Le piège bien tendu, Jan, une fourche à la main, placé dans un réduit d'où il pouvait tout observer, Adriaan quitta ses vêtements et s'affubla d'habits grossiers, sans vouloir dire à l'hôtelier, par crainte de l'effrayer, dans quelle aventure il allait se jeter. Seulement il se fit indiquer les tavernes et les tabagies où se réunissait la lie du parti orangiste.

Muni des renseignements nécessaires, ayant des armes cachées sur lui et muni de l'ordre du bourgmestre, il se dirigea vers les ruelles habituées par les marins.

Il allait, regardant à droite et à gauche, le visage ombragé par son large feutre, prenant le plus qu'il pouvait l'allure pesante des gens de mer, les mains dans les poches d'une casaque beaucoup trop large pour lui, il écoutait les propos et entrait dans tous les puants cabarets qu'il rencontrait dans sa marche errante. Il se faisait servir de la bière, un verre de gin, que régulièrement, d'un geste furtif, il répandait sous la table, et après avoir regardé un instant, si rien n'éveillait sa curiosité, il ressortait pour recommencer le même manège. Dieu sait quels extravagants propos et quelles malédictions contre les de Witt frappèrent ses oreilles! Il entendit répéter la fameuse vente des poudres, la scène de pugilat entre Ruyter et Cornélius, partout également il entendit redire la nouvelle de l'assassinat du Grand Pensionnaire, Jean de Witt. D'abord cette rumeur l'inquiéta vivement, mais la réflexion lui fit penser que ce n'était là, de la part des Orangistes, qu'un moyen d'encourager les timides à appeler le prince au Stathouderat.

Il commençait à se lasser de cette inutile et attristante pérégrination, lorsqu'il se trouva en face d'un cabaret portant pour enseigne : *Au Fromage de Hollande.* Deux hommes se tenaient causant sur la porte ; il résolut de pénétrer là encore. Au moment où il se préparait à franchir le seuil, un des hommes dont nous venons de parler lui dit d'une voix brutale : « On n'entre pas ! »

— Et pourquoi n'entrerais-je pas ?...

— Imbécile! fit l'autre sentinelle, ne vois-tu pas qu'il porte bravement les bonnes couleurs? Entrez, entrez, l'ami, vous trouverez nombreuse compagnie.

La salle dans laquelle pénétra Adriaan était, en effet, remplie de monde; il avisa le bout vide d'une table dans un coin, se fit servir un verre de gin, enfonça son chapeau sur ses yeux et se mit à observer ce qui se passait, tout en se demandant quelles étaient ces « bonnes couleurs » qui lui avaient valu la faveur de pénétrer où il se trouvait. Il n'eût pas deviné l'énigme, s'il n'eût pas remarqué que toutes les personnes qui s'agitaient auprès de lui portaient autour du cou, en guise de cravate, un mouchoir couleur orange. Or, par le plus grand des hasards, la casaque dont il s'était affublé avait un collet d'un jaune orangé.

Il se trouvait donc, à n'en pouvoir douter, dans une réunion de conspirateurs. On parlait bas, des hommes allaient de table en table, échangeant quelques paroles, avec les buveurs qui, de temps à autre, criaient d'une voix décidée : Vive Orange! Il était évident que tous ces coquins recevaient des instructions et des ordres. Adriaan commençait à trouver qu'il s'était bien follement jeté dans la gueule du loup; si un de ces hommes donnant la consigne, venait à lui, le questionnait, comment répondrait-il et se retirerait-il de ce guêpier? Pour gagner du temps, s'appuyant contre la muraille, il feignit de dormir, tout en regardant, à travers ses paupières mi-closes, ce qui se passait autour de lui. L'agitation allait croissant dans la salle; un des agitateurs vint à la table où il était assis et se mit à entretenir toujours à voix basse ceux qui en occupaient l'extrémité, puis, enfin, il arriva à celui-ci qui feignait toujours de dormir. Il le secoua d'abord doucement, ensuite plus rudement : « Le connaissez-vous ? » demanda-t-il aux buveurs les plus rapprochés. « Non, répondit une voix, mais regardez ses mains, ce n'est pas un des nôtres. Un espion... » A peine ce mot fût-il prononcé que dix bouches le répétèrent avec d'infernales vociférations. Adriaan dormait toujours. Déjà, vingt bras se levaient; il sentait bien que toute résistance était impossible, il en tuerait un ou deux, mais il serait brisé, broyé, moulu; la minute terrible allait sonner, lorsqu'un cri parti de tous les coins de la salle : « Tychlaer! Tychlaer! » fit tourner toutes les têtes. En effet, c'était lui : tout le monde se précipita à sa rencontre vers la porte par laquelle il entrait. Il eut peine à se frayer un passage à travers la foule; arrivé au milieu de la salle, on le hissa sur une table. Long, maigre, sinistre, comme un spectre ; il dit d'une voix lugubre : « Tout est perdu! Muyden est pris, et Jean de Witt leur a livré Amsterdam, les Français l'ont mis à feu et à sang!» Une épouvantable explosion de cris furieux s'éleva, et profitant de la minute où personne ne songeait plus à lui, Adriaan se glissa lentement vers la porte non gardée à ce moment, résolu, du reste, coûte que coûte, de s'ouvrir un passage. Il fut assez heureux pour n'avoir pas à se servir du poignard que, caché sur sa poitrine, il serrait d'une main convulsive; il se trouva dans la rue; il échappait à une mort affreuse.

Nous sommes bien fâché de briser dans le drame que nous racontons, l'une des vieilles règles de l'art, l'unité du lieu; mais nous sommes forcé de prier nos lecteurs de nous suivre à la Haye.

Dans une des salles du vieux palais des États, toute décorée de nobles peintures, autour d'une immense table verte chargée de papiers et de cartes, siègent les représentants des Sept-Provinces. Au centre, sur un fauteuil un peu plus élevé est assis Jean de Witt, ayant à sa droite le prince d'Orange. Tous les visages sont tristes et sombres, on sait que l'heure des suprêmes résolutions est venue. Le Grand-Pensionnaire prend la parole, il raconte les démarches faites auprès de Louis XIV pour obtenir la paix, les immenses concessions de terres et de villes offertes et les humiliations endurées. Le roi, conseillé par l'implacable Louvois, a tout refusé. La cession de vieilles provinces à la France et à l'Angleterre, le rétablissement de la religion catholique, une rançon énorme, la mutilation de la flotte, un tribut annuel attestant à jamais la honte de la Hollande, voilà ce qu'il veut, ce qu'il exige,

ce qu'il commande. Pendant que d'une voix lente, de Witt énumère ces clauses effroyables, ses yeux se remplissent de larmes et les mots sortent tremblants de ses lèvres. Après un instant de silence, il reprend : « Pas un de vous, nobles seigneurs, n'accepterait de semblables conditions, ma main se dessècherait plutôt que de les signer, car ce serait trahir Dieu et la Patrie. Résister par la force des armes, son Excellence le Prince d'Orange le déclare, est impossible, il est venu ici pour l'attester.

Le prince fit de la tête un signe afffrmatif.

— Fuir, emporter sur nos vaisseaux, le peuple de ce malheureux pays ; aller dans une de nos colonies lointaines relever la patrie, est-ce possible ? Non!... Tous les moyens humains de salut nous manquent donc, mais les éléments et la nature nous offrent la facilité d'arrêter la fureur de notre ennemi : sacrifions nous-mêmes nos richesses, faisons une mer entre lui et nous, ouvrons nos digues et nous serons sauvés. Mieux valent les flots des fleuves et de la mer que la honteuse souillure de l'étranger ! »

A cette terrible proposition tous les visages se baissèrent, un silence de mort régna pendant quelques minutes, mais l'émotion fut passagère. D'un élan sublime, tous les fiers représentants se levèrent et tendant la main comme s'ils prêtaient un serment s'écrièrent : « Nous le voulons! » Jamais le sénat de Rome n'avait pris une plus héroïque résolution.

Le jour suivant, les digues de Muyden furent ouvertes; suivant en longues files les chaussées, les paysans conduisant leurs bestiaux, emportant tout ce qu'ils pouvaient emporter, sans plaintes, sans murmures, se réfugiaient dans les villes. Le flot suivait le flot, couvrant les fermes admirables, les prairies fécondes, les maisons de campagne, les jardins, orgueil de la Hollande, la mer partout, la mer immense et si profonde que les vaisseaux purent venir protéger de leurs flancs armés les rares chaussées non émergées qui aboutissaient à l'héroïque cité. La Hollande, la patrie, était sauvée.

Le soir de ce jour-là, Jean de Witt veillait dans le sombre et long palais des Etats, dont les lumières étaient depuis longtemps éteintes, excepté celle qui brillait à travers les vitres de son cabinet. Il avait eu tant d'ordres à donner ! tant de maux à prévoir, tant d'infortunes à secourir ! Onze heures venaient de sonner, il songea à regagner sa demeure pour prendre un repos de quelques heures dont il avait tant besoin. Il confia son portefeuille à son secrétaire et son domestique alluma un flambeau pour éclairer son maître.

Le Grand Pensionnaire sortit donc précédé par son serviteur et suivi à quelques pas par son secrétaire portant le portefeuille.

Au moment où ils longeaient le Viverberg, de derrière un amas de quelques pièces de bois, des hommes s'élancèrent : l'un éteignit la torche, un second s'empara du portefeuille, tandis que les autres se jetaient sur le Grand Pensionnaire. Ils étaient quatre. Avant qu'il eut le temps de se mettre en défense, il reçut un violent coup de sabre sur la tête, il put cependant tirer son épée et il se défendit courageusement. Blessé de nouveau d'un coup d'épée au côté gauche et épuisé par la perte de son sang, il tomba et les assassins crurent qu'il était mort.

Peut-être comme la nuit était fort obscure, ces misérables seraient restés inconnus, s'ils ne s'étaient point trahis eux-mêmes, et si un témoin invisible n'avait assisté à cette scène de meurtre. Quand les assassins virent tomber Jean de Witt, ils s'enfuirent, mais l'un deux revint sur ses pas pour s'assurer que la victime était bien morte, et comme il tardait à rejoindre ses compagnons, un de ceux-ci accourant à sa recherche dit : « Graef ! Graef ! où êtes-vous ? » Ces paroles furent entendues par le témoin dont nous parlions tout à l'heure: c'était un médecin qui revenait de visiter un malade.

Le docteur, le domestique et le secrétaire, qui avaient si lâchement abandonnés leur maître, portèrent Jean de Witt à son hôtel que cet évènement jeta dans la douleur et la consternation; heureusement il reprit assez vite connaissance, et les plus habiles médecins de la faculté d'Amsterdam, alors si célèbre, reconnurent que la vie du Grand Pensionnaire ne courait aucun danger.

Les quatre assassins étaient Adolphe Barrebag, maître des postes, Corneille de Bruin, Pierre et Jacob Graef, dont nous avons déjà parlé, et qui avait été à Dordrecht pour s'entendre avec les orangistes de cette ville, afin que Cornélius fût assassiné au moment où lui-même frapperait Jean.

A la nouvelle de cet évènement, les Etats prirent les mesures les plus énergiques, les ponts furent levés, mais trois des assassins parvinrent à s'échapper. Un seul fut arrêté, Jacob Graef, et il fut saisi dans des circonstances singulières. Par un sentiment étrange, mais commun chez les malfaiteurs, dans la matinée du lendemain, couvert du manteau d'un de ses amis il vint roder autour du lieu où le crime avait été commis ; un orfèvre le reconnut, écarta brusquement le manteau, vit les vêtements couverts de sang, l'arrêta et, malgré ses prières, le livra à la Grande Garde. Il avoua tout ; quelques jours après il était exécuté ; le bourreau maladroit fut forcé de le frapper plusieurs coups.

Les Etats mirent à prix la tête de ses complices, cinq mille florins furent promis pour chacun d'eux, mais bientôt on apprit qu'ils s'étaient réfugiés dans le camp du prince d'Orange. La Justice l'invita à les lui livrer. A l'éternelle honte du prince, avouant sinon sa complicité du moins son approbation, il répondit qu'il n'avait pas le temps de s'occuper de cette affaire. Jamais ces infâmes meurtriers ne furent poursuivis, inquiétés, et l'un d'eux, lorsque le Stathoudérat fut rétabli, Borrebag, reçut même de l'avancement. Bientôt d'ailleurs nous trouverons la main du prince dans des événements plus abominables que ceux que nous avons racontés : les grands ambitieux semblent complètement dépourvus de sens moral.

Ainsi ce n'était point une vaine rumeur dont le bruit avait frappé les oreilles d'Adriaan ; les meneurs du complot savaient à Dordrecht ce qui devait se passer à La Haye.

En sortant de la taverne où sa vie avait couru de si grands dangers, le fiancé de Marie courut au Paon, où l'on faisait bonne garde, reprit ses vêtements et se rendit en toute hâte à l'Hôtel-de-Ville.

« Savez-vous, demanda-t-il au bourgmestre, si le Grand Pensionnaire a été assassiné, et si les français se sont emparés d'Amsterdam ?

— Je n'ai aucune nouvelle de ces deux évènements. Une dépêche des États m'a seulement appris que les Français, un instant, ont été maîtres de Muyden, mais que cette forteresse occupée de nouveau par nos soldats se prépare, si elle est attaquée, à faire une vigoureuse défense. Quant à la mort du Grand Pensionnaire, rien ne m'autorise à croire qu'un tel malheur soit arrivé à la Hollande.

Après avoir conté ce dont il venait d'être le témoin et annoncé au magistrat qu'un soulèvement de la populace était probable, il retourna à la maison de Cornélius. On y était mortellement inquiet de son absence, il fut bien grondé par tout le monde, même par M. Cornélius. Tout à coup, Marie, se tournant vers ce dernier, lui dit en rougissant : « J'ai un conseil à demander à Votre Excellence. »

— Voyons, petite, faut-il que nous restions tête à tête ? craignez-vous de parler devant mon père, ma femme et Adriaan.

— Oh ! non, reprit-elle en baissant la tête ; mais j'ai peur que vous riez de moi.



L'assassinat du Grand Pensionnaire, dessin de Gilbert.

— Rire de vous, chère enfant ; fit le malade en prenant les mains de la jeune fille, vous savez combien vous nous êtes chère et dans quelle estime nous tenons votre bon sens, votre courage et votre dévoûment. Parlez-donc sans crainte.

— Eh bien, dit Marie, rouge comme une fraise et après beaucoup d'hésitation, je voudrais être mariée.

Ces paroles étaient si peu attendues, si hardiment naïves que Mme Cornélius ne put s'empêcher de sourire et que le vieux père Jacob s'écria : « Voilà une idée qui ne fera pas pleurer Adriaan ! »

— Et pourquoi, petite amie, vous qui êtes toute pudeur et toute raison, voulez-vous hâter votre mariage ?

— Je sais bien que mon mariage se fera dans de tristes circonstances, qu'il n'y aura ni réjouissance, ni fête, mais, mariée, j'aurai le droit de ne pas quitter Adriaan, de veiller à toute heure sur lui, de partager tous les dangers qu'il peut courir... Maintenant je suis gênée, retenue... En murmurant ces derniers mots, elle fondit en larmes.

Cornélius l'attira vers lui, la fit asseoir sur les bords de son lit et la pressa doucement entre ses bras.

« Je disais juste, petite Marie, vous êtes toute

raison. Je comprends votre bon petit cœur. Oui, il faut presser votre mariage et le célébrer le plus tôt possible, à moins, ajouta-t-il en riant, que M. Adriaan ne s'y refuse. Et comme je veux être votre témoin, le mariage se fera ici; votre autre témoin sera mon père qui remplacera mon frère absent, je ferai venir un pasteur, il bénira votre union; désormais, vous aurez, comme vous le dites, le droit de ne plus quitter votre mari et de l'empêcher de commettre des imprudences. C'est convenu: je vais m'arranger pour que le mariage soit célébré après-demain... Mais ne pleurez donc plus, Marie, votre fiancé est à vos genoux, nous sommes tous vos amis, nous vous aimons comme notre fille.

— C'est que c'est si triste, si triste, murmura Marie en essuyant ses yeux et en tendant son front à Adriaan qui la pressait entre ses bras.

Le lendemain, le brave hôtelier fut moins facile à convaincre que ne l'avait été M. Cornélius. Ce fut Adriaan qui eut mission de lui faire accepter la résolution prise la veille. Il fallut combattre d'abord un petit revenez-y bien légitime de dignité paternelle. Mais, sur ce point, mons Drucksen céda assez vite; il comprit que l'on vivait dans un temps où les longues délibérations étaient interdites et qu'il valait mieux exécuter sans retard ce que l'on pouvait faire que remettre la chose au lendemain.

Il y eut un point sur lequel, d'abord, il se montra intraitable. Quoi, Marie, la fille unique du premier hôtelier de toute la Hollande, l'héritière présomptive du *Paon*, se marier sans faire une noce, sans que l'hôtel, depuis la cave jusqu'au grenier, retentît du choc des verres; sans que Dordrecht enfin participât, dans une certaine mesure, bien entendu, à ce joyeux évènement? Que diraient les camarades de la garde civique dont lui, Drucksen, avait l'honneur d'être lieutenant, quand ils apprendraient qu'au lieu du plantureux repas sur lequel ils avaient le droit de compter, tout se serait passé sans qu'un bock fût vidé! Il ne pouvait faire un tel outrage à la mémoire de ses ancêtres!

Je sais bien qu'ici, le mot ancêtres fera sourire certains beaux esprits; j'avoue que, pour mon compte, l'expression ne me choque point, je la trouve même bien placée dans la bouche d'un homme, qui, ayant reçu de ses pères, un bel établissement, c'est vrai, l'avait amené par son travail et son honorabilité, à être célèbre dans toute la Hollande. Je ne vois donc pas que M. Drucksen fût ridicule de faire intervenir dans cette discussion la mémoire de ses aïeux. Il fallut longtemps batailler sur ce point, cependant un motif amena de sa part un désarmement complet. Adriaan dit à son futur beau-père que Mme de Witt entendait que ce fût chez elle que se fît la noce, qu'elle considérait Marie comme une enfant de sa famille, que, par conséquent, elle avait droit de présider la fête.

« Alors, dit M. Drucksen, puisque tout le monde est contre moi.... que Mme de Witt nous fait si grand honneur.... Mais tout va dépendre de ce que pensera ma vieille mère. » La bonne sourde fut donc appelée au conseil. On lui fit comprendre de quoi il s'agissait, et, au grand étonnement d'Adriaan, elle aussi opposa quelques difficultés, mais elles étaient d'autre nature. « La parure de la mariée n'était pas prête!... » Il fallut combattre cette objection.

La vieille femme, après avoir réfléchi quelques minutes, dit : « Mon enfant, attendez un instant »; elle disparut pour revenir bientôt portant une belle boîte de laque du Japon, remplie comble de peignes, de bagues, de chaînes d'or, de plaques ornées de rubis et de diamants, trésor accumulé depuis de longues années dans la famille. « Donnez cela de ma part à Marie, dit-elle à Adriaan et, puisque vous devez être demain son mari, embrassez-la pour moi aujourd'hui. »

Victorieux sur toute la ligne, Adriaan aborda le sujet qui, au milieu de sa joie, faisait le tourment de son esprit. Que se passerait-il demain? Dordrecht serait-il tranquille? « Je ne sais, lui répondit Drucksen, mais, ce matin, la ville est bien singulière; hier on entendait proférer des malédictions contre les de Witt dans toutes les rues, aujourd'hui tout se tait, et je vous avoue, mon cher ami, que ce silence n'est pas sans me causer de vives inquiétudes. De vilaines et mauvaises figures se sont arrêtées devant l'hôtel, et comme j'étais assis, fumant ma pipe, à la porte, un de ces coquins se mit à dire en ricanant: « Au *Paon*, demain on boit pour rien. » Or, savez-vous ce que j'ai envie de faire et ce que je ferai certainement en prévision de quelque saccagement? j'ai du sable dans ma cour, je vais en faire combler l'entrée de mes caves, et si les gredins forcent l'entrée de l'hôtel, du moins ils ne videront pas mes vieux tonneaux et je n'aurai pas à craindre la folie furieuse que l'eau-de-vie de France et le gin feraient naître chez ces brutes. »

Adriaan loua cette mesure de prudence. On prit pour le lendemain les mesures exigées; à 9 heures le mariage se ferait chez M. Cornélius, à midi on se mettrait à table, et, si la Providence était juste, la journée se passerait sans fâcheux accident.

Adriaan rentrait donc, l'âme heureuse, dans l'hôtel des de Witt; dès qu'il parut, Marie lui prit vivement la main et l'entraîna près du lit du malade. Là, tout était dans la consternation. Madame de Witt pleurait en serrant son dernier-né contre sa poitrine et ses deux autres enfants à genoux à côté d'elle fondaient en larmes en voyant leur mère pleurer.

— Qu'y a-t-il, bon Dieu? s'écria le jeune homme.

Cornélius, cette fois sortant de son calme stoïque, lui dit d'une voix entrecoupée : « Mon cher ami, ils ont voulu tuer Jean. »

— Le Grand Pensionnaire tué!

— Non, rassurez-vous! il n'est pas mort: c'est lui-même qui m'a écrit pour me donner la sinistre nouvelle. Il est blessé, mais il m'annonce que dans cinq ou six jours il pourra reprendre ses lourdes occupations. En lisant sa lettre, j'ai bien vu que s'il avait eu à ses côtés un homme de quelque courage, ses assassins n'auraient pu l'atteindre; combien j'ai regretté alors que vous ne vous soyez pas trouvé auprès de lui. Malgré les soins pieux que vous avez pris pour me cacher ce qui, ici, se trame contre moi, j'ai deviné les desseins de mes ennemis. Mais moi, je ne suis qu'un rameau, mon frère est le tronc, et je pense qu'ils n'essaieront de se

débarrasser définitivement de moi que lorsque Jean sera tombé. Ne pleurez pas, ma chère femme, et tenez pour certain qu'il y a loin encore entre la poitrine d'un honnête homme comme moi, et le fer des bandits. Donc, Adriaan, j'ai pensé à vous adresser une prière; lorsque votre mariage sera célébré, voudriez-vous me rendre un service pour lequel je vous vouerai une reconnaissance éternelle?

Avant que son fiancé eût parlé, Marie s'avançant brusquement dit : « Nous sommes prêts à faire tout ce que demandera Votre Excellence. »

— Chère enfant, toujours la même! Eh bien, je vous demanderai de partir après demain pour La Haye et d'aller là-bas veiller sur des jours qui me sont plus chers que les miens.

— Nous partirons, Monsieur, moi et ma femme, quand vous l'ordonnerez.

— Y pensez-vous? s'écria Mme de Witt; mais si Adriaan nous quitte, que vous restera-t-il pour veiller sur votre vieux père, votre femme, vos enfants? Je ne parle pas de vous, car vous vous oubliez toujours.

— Chère bien aimée, depuis notre mariage, il y a un mot qui a été le phare et le guide de notre vie, ce mot est « *Devoir* »; il faut savoir le remplir jusqu'au bout. Encore une fois, soyez-en bien sûre, ce n'est pas à moi que les Orangistes en veulent, c'est à l'homme qui tient à ce que la République reste libre. Merci, cher Adriaan, et à présent, vous et votre chère Marie, ne pensez qu'au bonheur de demain.

La fin à la prochaine livraison.

A. GENEVAY.

LA SCIENCE EN FAMILLE

LES ANTIQUITÉS DU NOUVEAU MONDE

Chacun sait que lorsque les Européens découvrirent l'Amérique, ils y trouvèrent deux grands centres de civilisation très avancée. Sur le continent du nord, l'empire des Caciques mexicains; sur celui du midi, l'empire des Incas, souverains du Pérou.

Il va de soi que ce n'était pas d'un bond et tout justement à la veille de la découverte, que ces peuples étaient arrivés à un tel développement religieux, politique, industriel, artistique. L'un et l'autre avaient une lointaine histoire, qui était non seulement attestée par de remarquables monuments, la plupart chargés d'inscriptions, mais encore consignée en de nombreux écrits, où les scribes du pays avaient tracé, en caractères hiéroglyphiques, les vieux souvenirs populaires.

Il y avait là, en réalité, de véritables trésors archéologiques, dont le respect et la conservation auraient dû, semble t-il, s'imposer d'eux-mêmes à des hommes qui, prétendant à une grande supériorité intellectuelle et morale, se targuaient de porter la lumière et la vérité chez des nations, selon eux, plongées dans les ténèbres de la barbarie et de l'erreur.

Mais c'était bien, ma foi! de trésors archéologiques que se préoccupaient les conquérants! c'était bien du passé des nations conquises qu'ils prenaient souci! S'enrichir bien vite, par tous les moyens, même les plus violents, les plus cruels, était l'unique but des aventuriers de toute provenance et de tout rang qui se ruèrent sur ces malheureux pays.

Et comme s'il n'eût pas suffi que la plus implacable cupidité leur conseillât le ravage, la dévastation, partout et dans tous les cas où il en pouvait résulter pour eux quelques bénéfices matériels, l'on vit encore les prêtres, les religieux, attachés aux expéditions, comme propagateurs de la vraie foi, emportés par un faux sentiment de piété, opérer et commander la destruction de tout ce qui pouvait rappeler les croyances, les cultes qu'ils avaient mission d'abolir.

Et comme chez ces peuples, ainsi que cela se voit presque partout, les traditions religieuses se trouvaient intimement liées, sur les monuments, dans les écrits, avec les traditions historiques proprement dites, il arriva que rien de ce qui avait trait à l'intéressant, au curieux passé des nations américaines, ne trouva grâce devant le système de proscription adopté par des missionnaires zélés jusqu'à l'aveuglement.

Ce fut ainsi que dans les régions où l'occupation européenne se substitua immédiatement, et d'une manière permanente, à la possession indigène, tous les anciens monuments nationaux furent renversés et, à proprement parler, effacés du sol, qui n'en garda presque pas les moindres vestiges. D'autre part, le feu avait raison des documents écrits concernant l'histoire et la religion de l'ancienne Amérique, qui furent anéantis, à l'exception de deux ou trois que possèdent aujourd'hui nos grandes bibliothèques.

D'abord recueillis plus par hasard qu'en raison de l'intérêt qui y était attaché, ces livres furent ensuite et longtemps complètement oubliés du monde savant, pour qui les antiquités américaines ne faisaient même pas question.

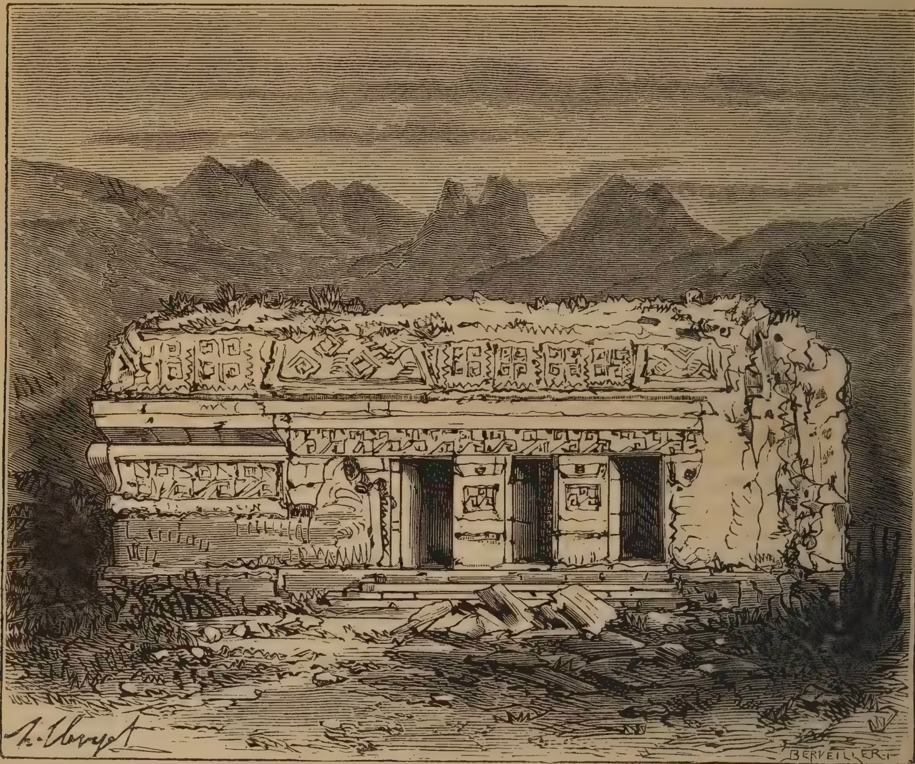
Entre temps allaient se perdant, s'éteignant les langues qui, parlées autrefois en Amérique, auraient pu fournir la clé de ces écrits, de telle sorte qu'aujourd'hui, où ils sont redevenus l'objet d'une attention toute particulière, ils restent encore pour nous absolument lettre morte.

Or si, comme nous l'avons constaté, dans les pays régulièrement colonisés par les Européens, rien ou à peu près rien n'a survécu des monuments érigés par les antiques possesseurs du territoire, il n'en a pas été de même de certaines contrées, qui, après avoir été jadis occupées par de fortes et florissantes nations indigènes, ont dû, soit à leur difficile accès,

soit à l'insalubrité de leur situation ou à toute autre cause, de demeurer au pouvoir des derniers descendants de la vieille race déchue.

Tel est, par exemple, le cas de cette portion relativement étroite du Nouveau Monde qui, reliant les deux grands continents, a reçu le nom d'Amérique centrale, et où, en dehors de quelques établissements plus ou moins réguliers, de quelques États plus ou moins importants, se trouvent encore de vastes régions servant de domaine presque exclusif à des peuplades indomptées et redoutables.

C'est sur cette partie du territoire américain que vers le milieu du siècle dernier furent, non pas découvertes — car depuis longtemps on en connaissait l'existence, sans y accorder la moindre attention — mais remarquées, examinées avec quelque soin de nombreuses, d'imposantes ruines attestant que là avait vécu un grand peuple, qui, à vrai dire, selon toutes les probabilités, à l'époque de la conquête européenne, n'était déjà plus pour les nations alors florissantes qu'un très lointain prédécesseur historique. En d'autres termes, les magnifiques vestiges retrouvés là-bas semblent être l'analogue de ce que sont chez nous les ruines d'Athènes, ou plutôt même celles de Ninive, de Persépolis ou de Palmyre; car avec l'évidence que les restes épars sur les divers points de la contrée appartiennent à des monuments qui durent être placés au sein d'autant de populeuses cités, encore il a été impossible jusqu'ici de reconstituer sur des données certaines l'emplacement, l'étendue de ces villes.



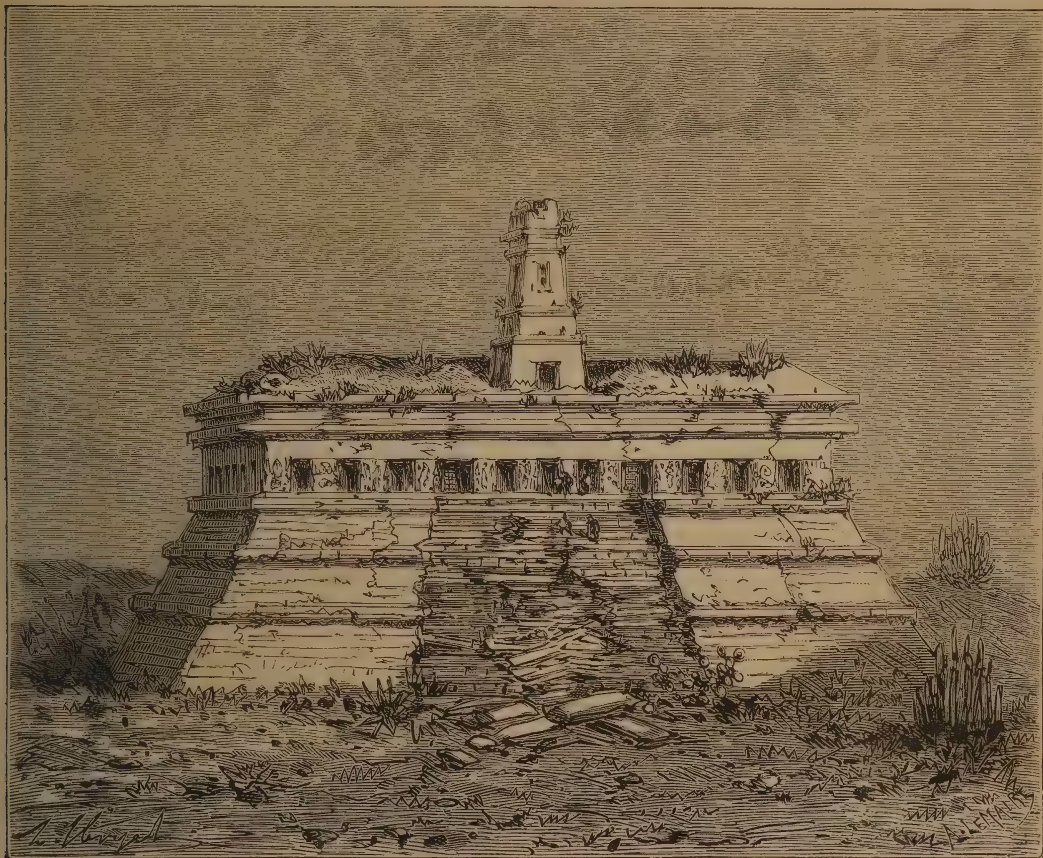
Ruines de Palanqué, dessin de H. Clerget.

Notamment aux lieux dits aujourd'hui Palenqué, Ococinjo, Mitla, Matapan, se voient des tours, des pyramides, des galeries, des portiques, d'une architecture aussi savante qu'originale et hardie; des sculptures révélant un art d'une véritable puissance primesautière, ayant à la fois l'expression vraie et l'élégante simplicité, le bon goût dans la naïveté et la grâce même dans la bizarrerie; des inscriptions, encore inexpliquées, mais d'autant plus curieuses, dans leur mystérieuse étrangeté, que d'après certains signes, d'après certaines figures qui s'y trouvent, il semblerait que les peuples auxquels elles sont dues ne furent pas sans relations avec les peuples de l'*ancien* monde. Citons, par exemple, certain bas-relief de Palenqué, où parmi les caractères figuratifs d'une inscription, se trouvent des têtes d'éléphant, animal qui n'appartient pas à la terre américaine.

De là, pour notre époque vivement préoccupée des questions ethnologiques, un surcroît d'intérêt s'attache à l'étude des monuments de l'Amérique centrale, qui peuvent à un moment donné, c'est-à-dire lorsqu'on sera parvenu, comme on l'espère, à déchiffrer leurs hiéroglyphes, jeter un grand jour sur l'épineuse question du *peuplement* originel de ce que nous avons coutume d'appeler le Nouveau-Monde.

Dès maintenant, d'ailleurs, combien de systèmes

édifiés sur le seul examen sommaire, en quelque sorte, de ces restes encore très imparfaitement connus, même après que des artistes aussi habiles que patients, des archéologues aussi savants que perspicaces se sont voués à en relever les principaux aspects, à en retracer les principaux caractères. Ce que les uns et les autres ont supposé, imaginé en vue de résoudre le fameux problème; ce qu'il s'est déjà engagé de discussions, versé d'encre et même échangé de propos vifs sur le vague terrain de ces obscures origines, on s'en ferait difficilement l'idée. En partant de ceux qui, allant sur les brisées du prophète mormon, veulent admettre comme premiers habitants de la terre américaine les membres des deux tribus perdues d'Israël, pour arriver à ceux qui, en fin de compte, pencheraient à croire, au contraire, que les *vieux* continents ne furent peuplés que par le fait d'antiques migrations américaines; Dieu sait à quelles fantaisistes affirmations nous voyons arriver ceux qui, par exemple, n'entendent s'appuyer que sur des considérations philologiques, aussi bien que ceux qui travaillent à compulser les annales, pour y chercher les traces de découvertes, de colonisations antérieures à



Ruines de Palanqué, dessin de H. Clerget.

Christophe Colomb; et de la part de ceux-là qui, tantôt guidés par une idée de gloriole patriotique, tantôt faisant fonds sur une indication d'autant plus significative pour eux qu'ils ont eu la chance de la découvrir, que de hasardeuses et bizarres déductions!

En bonne vérité cependant, vu le peu d'étendue des notions acquises sur ce sujet, il semble possible de laisser encore à chacun de ces nombreux théoriciens la satisfaction sincère de se croire dans la voie de la vérité, car si jamais témoins purent être admis à déposer en faveur des opinions les plus diverses, dans une controverse ethnologique et archéologique, ce sont bien, il faut l'avouer, les ruines répandues sur le sol de l'Amérique centrale, telles du moins que jusqu'aujourd'hui nous les ont fait connaître les plus sérieux explorateurs.

Sans parler même de la perplexité qui résulte pour l'observateur de telles ou telles figures se rapportant trop exactement à des créatures exclusivement originaires de l'autre hémisphère pour qu'il soit possible de les attribuer à un caprice de l'imagination, rien d'aussi propre à dérouter l'esprit que l'examen attentif des monuments dont plusieurs publications très importantes nous ont donné la fidèle reproduction. Là le style architectural et le

sculptural semblent prendre également à tâche de se diversifier dans une sorte de calme et grandiose unité pour que l'œil, prévenu ou non, leur cherche et leur trouve en même temps toute espèce d'ascendance et de filiation dans nos divers styles anciens. A côté, par exemple, des assises en bloc qui, par leur dégradation conique, nous rappelleront la primitive pensée des pyramides égyptiennes, s'élancera la tour carrée aux étages en retrait, qui nous transportera aux bords de l'Indus ou du Gange ; et pendant qu'à l'entrée d'un édifice, des fûts épars rapprochés recevront un entablement monolithe, faisant supposer, comme chez les premiers Grecs, ou l'ignorance ou le dédain de la voûte, voilà qu'à l'intérieur le plafond des salles entrecoupera des cintres gracieux, qu'on dirait empruntés aux vieux palais moresques. De chaque côté du seuil de ce palais ou de ce temple, voici magnifiquement accroupis des sphinx, qui nous semblent échappés de Lybie, et sur de vastes tables de granit, dressées le long de l'enceinte sont venus se modeler de vrais monarques assyriens portant la mitre égale, la barbe roide et montrant leur main plane. Ce Dieu, au profil arqué, caractère d'une race évidemment particulière, en laquelle cependant ne fait que s'exgérer la ligne distinctive de la postérité de Jacob, ce Dieu, car c'en est un sans doute, porte sur la tête un ensemble d'attributs que lui semblent avoir prêtés Osiris ou Horus. Une déesse est auprès qui, dans sa courte et simple tunique ouverte au sein, avec ses longs cheveux partagés, avec son bras amoureusement replié sur l'enfant qu'elle berce, nous fait songer à la chaste mère du Boudha, aussi bien que ce personnage accroupi sur ses jambes croisées nous rappelle une idole chinoise. Ce guerrier, par la naïve mais savante disposition de ses membres au modelé aussi juste que sobre, nous le croirions emprunté aux marbres Éginètes. Et voici les chimères, et voilà les dragons. Ici la souple arabesque tout autour d'une tablette chargée de figures symboliques; là le galbe charmant d'une coupe ou d'une lampe qu'on jurerait sorties d'un Céramique athénien ou de la cendre de Pompeï. Et que sais-je encore? Tout ce qui nous est familier du vieux temps de notre monde a là un reflet, un trait, une similitude. Nous y retrouvons tous nos pays, tous nos peuples, tous nos âges reculés, en admettant qu'au lieu d'être un *dérivé*, ce ne soit pas là une *source*, comme le veulent tels ou tels. Dans ce dernier cas, la proposition devrait être retournée ; et alors la recherche des affinités successives ne serait pas moins intéressante qu'en admettant l'autre hypothèse.

Là en est l'importante et très délicate question de ces origines, reposant tout entières jusqu'à présent sur des pierres, qui, dans le mutisme de leur arrangement ou de leurs formes, peuvent encore fournir prétexte à toutes les interprétations des rêveurs les plus fantasques aussi bien que des savants les plus sérieux.

Comment sortir de cette impasse? On espère que le moyen s'en offrira bientôt. Et voici de quelle façon.

Dans le voisinage et même dans les contrées où sont disséminées tant d'étranges ruines existent encore, revenues à l'état en quelque sorte primitif, de farouches tribus, les *Mayas*, que l'on croit être la descendance déchue du peuple dont l'extrême civilisation est attestee par ces monuments. Ces sauvages parlent une langue qui, selon toutes les probabilités, doit rappeler celle des anciens maîtres du pays, comme l'idiome des modernes Hellènes rappelle celui de Périclès et d'Alcibiade, et comme le cophte est l'analogue de la langue des Pharaons. Et de même que l'étude du cophte a conduit au déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens, de même que, si la langue grecque eût cessé d'être enseignée, il suffirait de s'initier au langage des Grecs actuels pour avoir la clé de toutes les inscriptions helléniques, de même il est question de frayer, même de vive force, avec les Mayas pour apprendre leur idiome, qui doit conduire, pense-t-on, à la possibilité du double déchiffrement des inscriptions lapidaires répandues sur le territoire de l'Amérique centrale et des quelques manuscrits que nos grandes bibliothèques ont jusqu'ici conservés sans que nul en ait même essayé la lecture.

En même temps le projet est formé, qui va bientôt recevoir son exécution, d'explorer d'une manière générale et définitive en quelque sorte, à l'aide d'une expédition nombreuse, bien soutenue, bien outillée, ayant force d'hommes et de capitaux, toute la grande région des ruines, qui jusqu'à présent n'a guère été que partiellement et imparfaitement étudiée par des curieux, des érudits, très méritants sans aucun doute, mais dénués des moyens d'exécution dont la nouvelle entreprise va disposer.

Si donc, livrés pour ainsi dire à leur propre initiative, à leurs faibles efforts personnels, des explorateurs, presque isolés, ont pu nous rapporter déjà tout un ensemble de documents propres à exciter au plus haut point l'intérêt, qu'en sera-t-il donc quand l'étude attentive de ce précieux coin de terre sera confiée à un groupe d'hommes aussi compétents que zélés, pour lesquels n'existeront aucun des obstacles qui ont entravé les tentatives de leurs prédécesseurs.

Deux gouvernements, celui des États-Unis et celui de la France, avaient eu, l'un et l'autre, le dessein de cette expédition, à laquelle le prochain percement du canal de Panama donne presque un caractère d'urgence, car nul doute qu'une fois l'isthme ouvert, tout un réseau n'y vienne aboutir qui ne tardera pas à ôter à la contrée son caractère actuel, et forcément fera disparaître ce qui reste des derniers indigènes; les États-Unis et la France, disons-nous, sachant qu'un très riche négociant de New-York, M. Lorillard, avait formé, lui aussi, le projet de faire explorer à ses frais l'Amérique centrale, n'ont rien vu de mieux que de s'allier pour offrir aide et assistance à l'expédition, qui était déjà tout organisée par les soins de ce libéral citoyen de la grande république.

Cette expédition, au personnel imposant, autant comme valeur scientifique que comme force matérielle, aura pour chef un de nos compatriotes, un des collaborateurs du Musée, M. Désiré Charnay, déjà très versé dans toutes les questions qu'il s'agit d'éclaircir, et sur lesquelles il a publié d'importants travaux. On photographiera, on moulera tout ce qui ne pourra pas être déplacé et emporté.

On aura des pionniers pour les fouilles, des combattants en cas d'attaque par les naturels, avec lesquels on s'efforcera d'ailleurs d'établir les relations qui doivent permettre l'étude de leur langage.

De l'ensemble des découvertes sera formé à Paris un musée, qui, comme juste hommage rendu au promoteur effectif de l'entreprise, portera le nom de M. Lorillard, et la *Smithsonian institution*, de Washington, recevra des copies de toutes les pièces et de tous les rapports.

L'époque est donc peu éloignée peut-être où l'énigme historique et ethnologique que les monuments de l'Amérique centrale ont posée au monde savant aura trouvé ses Champollions. Et qui sait la surprise que cet évènement probable nous ménage! La plus décevante, en vérité, pour beaucoup de gens que je connais, serait celle qui pourrait résulter d'une démonstration, dont nous avons déjà les prémisses, et qui concluerait à ce que le peuplement du prétendu vieux monde procède de migrations du prétendu nouveau. Il faut, ma foi, s'attendre à tout avec les investigateurs endiablés dont notre époque abonde et qui vous ont des déductions d'une logique implacable.

Donc, ne préjugeons rien; mais, avertis que nous sommes du revirement qui pourrait se produire dans l'ordre des traditions, ne nous faisons pas trop forts d'une ancienneté menacée de déchéance. En histoire comme en politique, il est toujours prudent de se ménager des voies de retour, et c'est le cas ou jamais d'avoir de ces précautions-là.

E. M.

RÉCITS HISTORIQUES

LES MYSTÈRES DE JUMIÈGES (1)

VI

SENTENCE

Carloman résolut de prononcer le jour même sur le sort des coupables. Il avait hâte d'en finir avec cette tragédie sanglante, et peut-être, d'ailleurs, se disait-il qu'il lui fallait toute l'excitation de sa colère pour prononcer trois arrêts décidant de trois vies.

Cependant, le père Landry, dont les conseils l'avaient souvent guidé, le vint trouver dans son appartement, et le supplia de ne point prononcer seul cette terrible sentence, dans la crainte d'éprouver plus tard des remords sans remède, tandis que, si un tribunal assemblé condamnait les princes, sa conscience se trouverait en repos. Carloman céda aux conseils du père Landry. Les chefs de l'armée et les moines ayant assisté Bathilde, pendant les dernières heures de la lutte, furent désignés par le prince pour prononcer sur le sort des coupables.

On les avait enfermés dans le même cachot, et tous trois gardaient une attitude bien différente. Griffon, en voyant la partie perdue, avait une sorte de hautaine indifférence. Il comptait payer sa dette sans demander grâce, et sans racheter sa vie par une bassesse. Un seul souvenir l'aurait rendu faible, s'il ne l'eut écarté de son souvenir : celui d'Hilda la Saxonne. Son unique inquiétude était qu'on la soupçonnât d'avoir été l'âme de ce complot; épris d'elle et jaloux de son honneur, il avait évité de prononcer son nom, et tant que dura la lutte, si la belle esclave ne cessa d'encourager le prince, ce fut avec tant de mystère que nul ne devina leur alliance. Certes, il avait fait un beau rêve! Feindre de remettre la puissance aux enfants qui partageaient son cachot, puis les exiler ou les jeter dans un monastère, placer la couronne sur le front d'Hilda, et régner avec elle en Austrasie; se venger de Carloman et de Pépin, ses orgueilleux aînés; de Bathilde, dont la grâce un peu austère lui imposait; pousser ses armées non seulement sur l'étranger menaçant ses frontières, mais encore sur le territoire de Pépin, tel était le rêve formé durant de longs jours. Tout était fini, bien fini, encore quelques heures et c'en serait fait de ses espérances. Sa tête roulerait au tranchant d'un glaive, et l'on enterrerait sans honneurs, avec les traîtres et les fratricides, celui qui s'était révolté contre l'autorité de son prince, et qui avait entraîné dans sa révolte ses fils inconscients. Charles en proie à un désespoir bruyant ne cessait de reprocher à Griffon d'avoir joué près de lui le rôle du démon tentateur. Il s'abandonnait à des accès de rage. Le regret de sa faute pénétrait moins dans son âme qu'il ne ressentait d'épouvante à l'idée de mourir. Il se demandait s'il n'existait pas un moyen d'obtenir sa grâce. Quant à Thierry, il pleurait sans bruit, la tête dans ses mains. Plus tendre et plus faible, après s'être laissé séduire, il comprenait l'énormité de son crime. La pensée de son père irrité l'effrayait moins que celle de sa mère en larmes. Que n'eut-il point donné à cette heure pour se jeter à ses genoux et lui demander pardon. L'idée de mourir le terrifiait moins que le souvenir de la malédiction de Bathilde. Pour sentir son baiser sur son front, il eut consenti à subir les plus horribles tortures.

Le reste du jour se passa pour les prisonniers dans une solitude absolue. Le père Landry ne revint pas. Cédant à la fatigue et succombant sous le poids de son angoisse, Thierry venait de s'endormir, quand la porte roula sur ses gonds. Une dizaine de soldats portant des torches, apparurent dans la baie sombre, des froissements d'armes se firent entendre, puis un des capitaines de Carloman s'avança :

— Princes, veuillez me suivre!

— Nous menez-vous au supplice? dit Griffon.

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

— J'ai ordre de vous conduire devant le duc d'Austrasie.

Charles cessa de se plaindre, et il éveilla doucement Thierry.

— Mon Dieu! mon Dieu! cria l'adolescent en se jetant dans les bras de Charles, j'ai peur! j'ai peur!

Charles le prit dans ses bras :

— Notre père nous demande, dit-il.

— Notre père! comment le revoir, comment soutenir sa présence? Non! non! qu'il nous frappe ici, dans l'ombre... Je n'aurai point la force de voir irrité contre moi, celui qui me témoigna tant de bonté, de tendresse. Capitaine, capitaine, au nom du Christ, que savez-vous?

— Le tribunal est assemblé, répondit le vieux guerrier ému de cette douleur, espérez tout encore, Monseigneur : un père garde toujours de l'indulgence.

— Assez de lenteurs, fit Griffon en s'avançant, on croirait que nous avons peur.

— Pauvre Thierry! murmura Charles, nous n'aurions pas dû te faire entrer dans ce complot.

— Je suis aussi criminel que toi, Charles. Ce que tu consentis à faire pour ceindre une couronne, je l'acceptai pour mettre un anneau au doigt d'Ingonde. Pourvu que j'obtienne le pardon de ma mère, je mourrai sans crainte et sans regret.

Le prince Griffon marchait le premier, devançant presque le groupe de soldats chargés de l'escorter. Les deux frères, les bras enlacés, la tête inclinée sur la poitrine, faisaient mal à voir Leur pâleur était livide; sur leurs lèvres agitées d'un tremblement convulsif, se pressaient à la fois des sanglots et des mots de regret amer

Au moment où les prisonniers traversaient le large vestibule du palais, encombré à cette heure par des curieux de tout rang, de toute race et de tout âge, Griffon tressaillit : dans une femme enveloppée d'un voile noir, il avait cru reconnaître Hilda la Saxonne. Le doigt que cette femme posa sur ses lèvres sembla commander le silence, puis elle disparut dans la foule, et à la faible clarté des torches, il fut impossible à Griffon de la retrouver.

Une salle d'armes décorée de trophées conquis sur les Sarrazins, les Allemands, les Saxons et les Bavarois, présentait un aspect imposant. Au fond, sur une estrade, assis sur deux sièges semblables, se trouvaient Carloman et Bathilde. Le prince avait conservé son armure de bataille; la duchesse était vêtue de deuil, et un long voile couvrait sa chevelure blonde. Un groupe de moines et de capitaines portant leurs armures de guerre se tenait debout. Des deux côtés de la salle se massaient les seigneurs Austrasiens et les principaux habitants de la ville. Les soldats affluaient au bas de l'immense pièce, débordant dans le vestibule rempli déjà par les serviteurs du cloître.

L'indignation excitée par la trahison de Griffon et des fils de Carloman ne laissait en ce moment aucune prise à la pitié. Trop de sang généreux avait coulé pour ces ambitions avides pour qu'on s'émût à la pensée de leur châtiment. Cependant, quand Charles et Thierry passèrent faibles et pâles, appuyés l'un sur l'autre, les mots cruels s'arrêtèrent sur les lèvres, et le prince Griffon seul s'entendit accuser.

En voyant entrer les coupables, Carloman ne put se défendre d'un mouvement de colère, tandis que Bathilde couvrant son visage laissa couler des larmes.

Le duc d'Austrasie se leva.

— J'aurais pu, dit-il, vous envoyer à la mort san vous entendre, et sans permettre que vous prononciez un seul mot pour expliquer votre conduite, et affaiblir, s'il se peut, l'horreur de votre crime. Je ne l'ai pas voulu. J'aurais paru venger une trahison personnelle, tandis qu'en vous, je châtie des rebelles et des conspirateurs. Je vous donne des juges, et si je me réserve le droit de vous interroger, je ne garde point celui de prononcer votre sentence. Répondez, Griffon, à voix haute et devant tous. Reconnaissez-vous que, profitant de mon absence, vous avez soulevé contre son prince une partie de l'Austrasie, et tenté d'arracher la couronne non seulement à celui que le testament de Charles Martel avait fait votre roi, mais encore à votre frère...

— Mon frère! répéta Griffon d'une voix railleuse, comme Ésaü était le frère de Jacob, comme Caïn était le frère d'Abel. La même mère ne nous berça point dans ses bras, et de la différence qui régna toujours entre la tendresse que vous portait mon père et celle qu'il me témoignait, naquit la haine qui longtemps couva dans mon cœur. Oui, j'ai voulu dérober un royaume, moi qui, fils légitime, me suis vu traiter en bâtard! Vous portiez au loin vos armes, vous négligiez le gouvernement de vos peuples, il me semblait que mieux valait un prince gouvernant qu'un éternel batailleur. Vous ne m'avez jamais assez aimé pour que le sentiment fraternel balançât mes ambitions. Je jouais ma vie en risquant cette partie dangereuse, et je suis prêt à payer. La seule pensée qui me console de mourir si jeune, est celle que, durant tout le reste de ta vie, tu seras poursuivi par le remords. En me condamnant, tu te délivres d'un conspirateur dangereux, d'un être qui te hait; mais rien ne peut faire cependant qu'il ne tienne pas à toi par des liens sacrés. Ma révolte, mon indignité, n'empêchent point que le même sang coule dans nos veines, et que Charles Martel soit mon père. Il laissa un renom de vaillance, et son souvenir vivra autant que l'histoire, mais toi, quand on lira les annales de ton règne, on te désignera par ce titre : Carloman le maudit, Carloman le fratricide...

— N'avez-vous rien de plus à dire, Griffon?

— Rien.

— Vos juges apprécieront.

Griffon recula de quelques pas, et reprit place au milieu des soldats chargés de le garder.

— Charles! dit le duc d'Austrasie d'une voix plus basse.

Le prince fit un mouvement pour se dégager des bras de Thierry, mais il ne put y parvenir.

— Qu'on nous juge ensemble! murmura le plus jeune.

Et tous deux marchèrent vers l'estrade. Ils tombèrent à genoux, le cœur brisé, les lèvres tremblantes, les yeux gonflés de pleurs. Jamais ils n'avaient paru si jeunes et si faibles, car c'étaient

presque deux enfants. Thierry avait quinze ans, Charles en comptait seize.

— Mon prince et mon roi, dit Charles, car je n'ose plus vous appeler mon père, nous ne pouvons essayer de nous justifier, et tel châtiment que vous nous infligerez nous semblera juste. Vous nous aviez comblés de bontés, et nous avons commis envers vous des actes empreints de la plus noire ingratitude. Ce que nous avons à vous dire, c'est que nous nous repentons du fond de l'âme...

— Ma mère! ajouta Thierry d'une voix déchirante, ma mère!

Bathilde se leva, tremblante, le visage inondé de pleurs, et peut-être allait-elle se pencher vers ses fils, quand le bras de Carloman la retint.

— Vous vous reconnaissez coupables d'avoir voulu vous emparer du gouvernement de l'Austrasie, et dépouiller votre mère de la qualité de régente dont je l'avais investie ?

— Dieu nous pardonne ce crime, nous le confessons! répondit Charles.

Thierry joignit les mains et n'ajouta rien.

Carloman se tourna vers les juges :

— Oubliez, dit-il, quels liens attachèrent à moi



Le Jugement, dessin de Scott.

ces trois coupables, et prononcez sur le sort de ces rebelles. Faites vite, le crime est avéré et prouvé!

Les juges se retirèrent dans le fond de la salle. Pendant ce temps on apportait devant Carloman une large épée qui fut déposée sur la table placée devant lui. Il retomba dans son immobilité, et nul n'aurait pu dire si le cœur du guerrier battait d'angoisse ou se gonflait de colère.

Les juges revinrent après quelques minutes de délibération.

Chacun d'eux vint à son tour s'incliner devant le duc, puis, posant la main sur le glaive, il dit d'une voix haute :

— Pour tous les coupables, la mort...

Pas un frémissement n'agita le visage de Griffon. Les deux frères se serrèrent plus étroitement l'un contre l'autre.

Chacun des douze juges passa successivement devant le duc, effleura l'épée de justice et prononça le même arrêt. Pas une voix ne demanda grâce et merci pour le frère rebelle, pour les fils dénaturés.

Cependant l'impression produite par cet arrêt fut telle que, pour échapper à l'oppression qui les saisissait, les témoins de cette scène s'éloignèrent rapidement et gagnèrent le vestibule, tandis que les juges se groupaient autour de Carloman.

Bathilde s'était renversée sans force sur son siège, et ce fut Hilda la Saxonne qui la reçut dans ses bras.

Une grande pâleur couvrait son visage, et sa parure était moins éclatante que d'habitude, mais elle portait toujours aux bras ces lourdes chaînes d'or qui lui rappelaient à la fois et son esclavage et la munificence de sa maîtresse, et à son cou brillait le carcan orné de pierreries.

— Combien vous devez souffrir ! dit Hilda d'une voix compatissante. Ne désespérez point cependant. C'est l'offensé qui doit prononcer le dernier sur le sort des coupables, et vous pouvez tout obtenir du duc; maintenant que son orgueil et sa justice ont eu satisfaction, il peut se souvenir des liens qui l'attachent aux coupables. Courage, madame! courage et confiance! Il me semble que vous tenez dans vos blanches mains le salut des condamnés.

Bathilde ne répondait point à la captive saxonne, et cependant la voix d'Hilda lui apportait un apaisement. Du sein du désespoir où elle était tombée, cette voix lui montrait un moyen de salut. Carloman accorderait à sa prière la grâce de ses fils.

— Madame! disait Hilda de cette voix qu'elle savait à son gré faire harmonieuse ou glaciale, les juges ne pouvaient faire moins que de condamner les fauteurs de cette rébellion. L'indulgence aurait paru à tous un crime de lèse-majesté. La sentence est prononcée, le châtiment est suspendu sur la tête des coupables, étendez la main et le duc en retiendra l'effet. N'est-ce pas vous, plus que lui, qui fûtes offensée? Sa tendresse, son respect pour vous ne lui permettent pas à cette heure de peser toute l'horreur de la peine prononcée... Mais le sang qui tacherait les mains du bourreau jaillirait jusqu'à son cœur. La femme a toujours le droit de se montrer miséricordieuse; vous avez été fidèle épouse vous avez gardé la force de lutter pour la défense des droits de l'Austrasie ; maintenant, madame, soyez chrétienne et pardonnez! pardonnez...

La duchesse serra Hilda dans ses bras.

— Ah! s'écria-t-elle, crois-tu qu'en voyant des coupables qui me furent si chers, courbés sous le poids d'une sentence de mort, je n'aie point tenté de réveiller des sentiments étouffés par une légitime colère. Tant que je commandais aux soldats défendant ma ville, mon palais, mon dernier asile, je ne voyais que des ennemis, mais, à cette heure, tout a changé de face... Je voudrais ramener à moi, par la miséricorde, ceux que l'ambition jeta dans la rébellion... Si j'étais seule maîtresse du sort de ces malheureux, ils seraient déjà à mes pieds... Mais la colère de Carloman est terrible. Cette âme énergique et loyale comprend trop peu le crime pour l'absoudre...

— Il vous aime, madame! il vous aime! Dans sa joie de vous retrouver plus belle, plus dévouée que jamais, il ne refusera rien de ce que vous lui demanderez... Oh! s'il voyait en ce moment les larmes que vous versez, avec quel empressement il les essuierait.

— Tu es bonne, Hilda! s'écria la duchesse, oui, tu es bonne et dévouée. Je t'ai toujours témoigné de la bienveillance, je rêvais de faire davantage... Il me semblait que ta beauté, ta naissance te rendaient digne d'une haute alliance, et je rêvais de réparer à ton égard les injustices du sort... Hélas! une partie de ces projets s'écroule, car c'est à la cour, et dans ma famille même, que je comptais te choisir un époux...

— A moi, madame!

— A toi, Hilda... Il me semblait que le jeune frère du duc t'aurait rendue heureuse.

— Le prince Griffon?

— Oui, sans doute, je lui connaissais des défauts graves, une ambition insatiable, une jalousie sans raison, mais je me disais que, comblés tous deux de mes bienfaits, tu adoucirais ce caractère un peu sauvage, et que tu ferais de lui le meilleur ami, et le plus loyal défenseur de mes fils...

Hilda laissa échapper un cri sourd. Quoi! le rêve ambitieux caressé par elle, la soif des richesses et des honneurs à laquelle elle demeurait en proie, satisfaite, elle pouvait avoir tout cela, marcher presque l'égale de la Duchesse d'Austrasie, et dans sa folie, dans sa haine aveugle, elle avait passé à côté de ce bonheur. On allait lui offrir ce qu'elle avait tenté de dérober. Et maintenant tout était perdu, perdu par sa faute.

Griffon allait mourir, Griffon qu'à cette heure elle aimait d'un amour d'autant plus farouche qu'elle s'en voyait à jamais séparée.

Bathilde prit pour le sentiment d'une profonde reconnaissance l'émotion qui foudroyait à ses pieds la captive Saxonne.

— Relève-toi, lui dit-elle avec bonté, ce n'est pas l'heure de faiblir. J'ai besoin de tout mon courage et de toute mon éloquence pour obtenir de Carloman la grâce de ceux que l'on vient de condamner.

Le Duchesse s'appuya sur l'épaule d'Hilda, et s'entourant plus étroitement dans son voile de deuil, se dirigea vers l'appartement de Carloman. Arrivée à la porte, elle congédia Hilda d'un geste muet, et celle-ci s'éloigna lentement en jetant sur la Duchesse un regard empreint de désespoir.

Carloman se tenait debout près d'une fenêtre. Son front conservait un pli terrible, l'expression de sa bouche trahissait une profonde angoisse. Il conservait ses habits tachés de sang, son armure bouclée, comme si les souvenirs de la bataille livrée et des cadavres jonchant les cours, devaient entretenir sa fureur et son besoin de vengeance.

Il n'entendit point venir la Duchesse, et ce fut seulement en sentant ses mains mouillées par des larmes chaudes, qu'il comprit qu'il n'était plus seul.

— Bathilde! dit-il avec élan, Bathilde à mes pieds! quand je t'appelle sur mon cœur, peux-tu bien t'agenouiller devant moi...

— Ecoute, dit la Duchesse d'une voix vibrante de sanglots contenus, ce n'est pas ta femme, ce n'est pas la Duchesse d'Austrasie qui se prosterne devant toi, c'est la mère, entends-tu, la mère des deux enfants que je t'ai donnés, et qui vont mourir à l'aube. Ils furent bien criminels, mais ils sont si jeunes! D'ailleurs, ils n'offensèrent que moi. Ton autorité eût été respectée... Ils invoquaient la loi salique contre la Régente, ou plutôt ils ne réclamaient rien, Griffon seul souffla la révolte dans les jeunes âmes. Griffon qui ne se repent pas de sa trahison, en aurait seul recueilli les fruits. Par l'a-

mour que tu me portes, par la confiance qui t'inspira de laisser entre mes mains le soin de ton royaume, royaume défendu et sauvé, pardonne comme je pardonne, et laisse-moi Charles et Thierry... Je les ai tenus si longtemps dans mes bras que tu ne peux me les reprendre. Ils sont à moi plus qu'à toi-même. La mère garde des droits sur les enfants jusqu'à la fin... Il me semble, hélas! à cette heure que je les préfère à leurs aînés... Oh! ne crois pas que j'aie cessé de t'aimer, tu serais là, je le sais, mais entre toi et moi se dresseraient leurs cadavres... Je te les redemanderais partout et sans cesse... Je ne pourrais plus t'entendre me parler de ta tendresse sans me souvenir que tu m'en refusas la plus grande preuve... Carloman, j'ai donné la vie à mes fils, je ne veux pas que tu la leur retires... Ton sang et le mien coulent dans leurs veines, ce sang ne sera pas répandu... leur vie, je veux leur vie?

— As-tu donc oublié leur crime de rébellion et de parricide?

— Je me souviens qu'ils ont demandé grâce.

— Ils ont insulté la puissance paternelle, ils ont trahi leur mère...

— Leur mère les suivrait dans la tombe...

—Les juges séculiers, et les juges ecclésiastiques ont prononcé leur sentence. Les lois humaines et les lois divines les condamnent.

— Je place ma tendresse au-dessus de la loi, répondit la Duchesse en se relevant, que m'importent les juges! Nous serons tous deux face à face: toi le père, moi la mère. Toi qui commandes et moi qui prie. Chramne avait commis le même crime que mes fils : la postérité absoudra-t-elle Clotaire d'avoir changé en bûcher le misérable abri dans lequel s'était réfugié le rebelle... Carloman! par Dieu, par ton amour, par mes douleurs mêmes, grâce! grâce!

— Non! non! fit Carloman qui sentait faiblir sa volonté devant les supplications de sa femme, cela ne se peut...

— Je les veux, vois-tu, je les veux, coupables, soit, mais vivants! Je te les retire, tu ne les verras plus... L'exil, si tu veux! un cachot, la dégradation, tout ce que tu voudras, mais la vie, laisse-leur la vie...

Le duc saisit avec une sorte de violence les mains que sa femme élevait vers lui.

— Rien que la vie! répéta-t-il d'une voix sombre. Tu ne réclameras jamais contre leur châtiment, quel qu'il soit?

— Jamais.

— Eloigne-toi donc, Bathilde, et qu'il soit fait comme tu le veux... L'heure du supplice est venue pour celui qui poussa nos fils à la révolte.

La Duchesse allait élever la voix en faveur de Griffon, mais Carloman lui dit d'une voix trahissant une volonté implacable :

— Avant que le soleil se lève, le fils de Sénéchilde aura vécu... Ne demande pas à voir tes fils... Quand j'aurai prononcé sur leur sort, tu pourras seulement avoir avec eux une suprême entrevue.

Carloman reçut dans ses bras la duchesse que tant d'émotions avaient brisée et qui venait de perdre l'usage de ses sens.

Au moment où il appelait au secours, Hilda la Saxonne accourut :

— Rappelle ta maîtresse à la vie, lui dit Carloman avec douceur, puis emmène-là dans son appartement.

VII

L'ÉVASION

L'angoisse de l'esclave saxonne était au comble, tandis qu'elle multipliait les efforts pour ranimer la duchesse Bathilde. L'aspect de Carloman ne l'avait point rassurée, et l'état dans lequel se trouvait Bathilde pouvait lui faire craindre qu'elle eût échoué. Partagée entre l'espoir et la terreur, elle mouillait d'eau aromatisée les tempes de la princesse, et l'appelait d'une voix empreinte de tendresse et tremblante de terreur. Elle eut donné une part de sa vie pour réveiller le sentiment de l'existence dans le corps abandonné qui gisait à ses pieds. Enfin, le succès récompensa ses soins; les paupières de Bathilde battirent, ses lèvres s'agitèrent, et deux noms lui échappèrent :

— Charles! Thierry!

— Toujours ses fils, murmura la Saxonne.

Elle fut prise d'une envie furieuse d'arracher la duchesse à sa torpeur, de lui jeter à la face une question terrible; mais elle comprit qu'elle allait se perdre, et, imposant silence à l'orage qui grondait en elle, Hilda continua son rôle empressé.

Cependant celle-ci revint complètement à la vie. Alors, dans l'expansion de son cœur, en se souvenant des conseils que lui avait donnés sa captive, elle jeta ses bras autour de son cou en répétant :

— Tu avais raison, Hilda, sauvés! Ils sont sauvés! Carloman leur fait grâce de la vie... Mon Charles! mon Thierry...

— Et le prince Griffon, madame? demanda Hilda d'une voix vibrante.

La duchesse secoua la tête.

— Pour celui-là point d'indulgence, pour celui-là nulle miséricorde...

— Quoi, rien!

— Il était le plus coupable!

— Avez-vous prié pour lui avec la même ardeur que vous l'avez fait pour vos fils... Il mourra, celui-là! Ses bourreaux sont peut-être descendus dans sa prison! peut-être le corps du dernier-né de Charles Martel est-il déjà glacé!...

— Non, répondit Bathilde, on lui laisse jusqu'à demain pour se repentir...

— Jusqu'à demain, répéta la Saxonne.

La soirée s'avançait, et la duchesse, épuisée, venait de tomber dans un sommeil accablant, quand Hilda quitta l'appartement de sa maîtresse, et, traversant les cours dans lesquelles vaguement elle apercevait des amoncellements de cadavres, se dirigea vers le donjon du château. La porte en était étroite et basse. Elle la franchit et pénétra dans une salle mal éclairée où se trouvaient le geôlier et sa fille. Baudour avait vingt ans, une sorte de beauté vigoureuse, et tout en elle trahissait la passion du plaisir. Très parée pour une fille de sa naissance, ambitieuse à sa manière, elle s'était promis de faire fortune, et si son père Odon secouait la tête quand elle lui parlait de ses rêves, il ne les

croyait point cependant impossibles à réaliser. Odon était un homme de haute taille et d'une force herculéenne, aimant l'hydromel et la cervoise, comme sa fille aimait la parure. Largement payé pour remplir son métier de geôlier, il eut accepté celui de bourreau, s'il avait dû y gagner davantage.

Ni le père ni la fille ne reconnurent Hilda, quand elle pénétra dans la chambre ; mais celle-ci, arrachant son manteau, laissa voir à la clarté d'une lampe et sa beauté altière et les bijoux étincelants qui chargeaient son cou et ses bras. Les yeux de Baudour étincelèrent de convoitise.

Hilda s'assura que la porte était bien fermée, puis, s'avançant vers Odon et sa fille :

— Toi, dit-elle au geôlier, tu voudrais passer tes jours à boire et à faire rouler des dés ; toi, Baudour, il te faudrait des robes de samit et des bijoux comme à une grande dame, quand même tu devrais les payer de ta réputation. Je viens vous offrir à tous deux ce que vous convoitez. Il s'agit d'un marché, naturellement, mais marché dans lequel vous avez si peu à craindre que vous seriez fous de ne point accepter. Écoutez-moi donc ! Si nous devenons complices, chacun de nous aura intérêt à dissimuler la part prise par lui dans le complot. Carloman vient d'accorder la vie à ses fils... Griffon seul reste maintenant sous le coup d'une accusation capitale... Les a-t-on enfermés dans le même cachot ?

— Il y a une heure à peine, je les ai enfermés séparément.

— Ainsi le prince Griffon est seul ?

— J'ai ordre de ne laisser pénétrer près de lui que les moines chargés de l'exhorter à la mort.

— A quelle heure viendront-ils ?

— A minuit.

— Quels religieux sont chargés de remplir cet office ?

— Ils n'habitent point le château, voilà tout ce que je sais.

— Leur mission terminée, ils pourront donc rentrer dans la ville ?

— Sans aucun doute.

— Odon, et toi Baudour, sans être joailliers, vous connaissez assez la valeur de ces bijoux, pour savoir qu'ils représentent des milliers de livres.... Je vous les donne jusqu'au dernier, si vous facilitez l'évasion du prince.

— L'évasion du prince ! s'écria Odon, je la paierais de ma tête.

— Tu ne seras pas même soupçonné, répondit la Saxonne. Quand les moines se présenteront pour exhorter le prince à la mort, au lieu de les introduire ensemble, tu les feras entrer l'un après l'autre. Tes bras sont robustes, tu les terrasseras aisément, en leur faisant le moins de mal possible, et tu te contenteras de prendre leurs robes. L'une servira au prince, l'autre sera pour moi ; tous deux, grâce à ce déguisement, nous quitterons le château sans être inquiétés. Le duc croira que les moines, à l'instigation de la duchesse, ont sauvé la vie de Griffon ; si tu penses avoir quelque chose à craindre, accompagne-nous dans notre fuite. La colère de Carloman ne peut être de longue durée. Un jour viendra où il pardonnera à son frère, et ce jour-là tu seras près de lui le premier.

Odon hésitait, mais Baudour toucha du doigt le collier d'Hilda, et lui dit :

— Donne.

— Oh ! fit avec un ironique sourire la belle captive, ces bijoux ne se détachent point comme une fibule. On les a rivés à mon cou et à mes poignets. Mais ton père les limera comme il limerait le carcan d'un criminel... Sois tranquille, Odon, je ne tremblerai pas, et cependant je sais qu'un faux mouvement de la lime et de ton marteau suffirait pour me tuer.

— Vous êtes brave, dit Baudour, dont les yeux noirs étincelèrent, et mieux vaudrait pour nous vous suivre que de garder la geôle du château.

— Es-tu prêt, Odon ? dit la Saxonne.

Le geôlier alla prendre quelques outils, puis il fit asseoir Hilda sur une chaise assez haute, inclina la tête de la jeune femme, et commença la difficile opération. Hilda ne bougeait pas. On n'entendait d'autre bruit que le grincement de l'outil sur le collier d'or. Baudour suivait ce travail avec une hâte fiévreuse ; le carcan de pierreries venait de tomber dans ses mains, et Hilda redressait sa tête quand le cri d'une sentinelle avertit le geôlier que les moines mandés par le duc arrivaient au château.

Odon les introduisit ensemble dans la grande salle ; puis, s'adressant au plus âgé :

— Veuillez me suivre dans le cachot du prince Griffon, dit-il, je reviendrai ensuite prendre votre compagnon pour l'introduire près des princes Charles et Thierry.

Le vieillard suivit le geôlier. Deux minutes après, Odon remontait ; il semblait fort calme, mais le coup d'œil qu'il lança à la Saxonne lui apprit qu'il avait réussi. Le second moine descendit le même escalier, puis, arrivé dans le couloir, il se sentit étreindre dans les bras nerveux d'Odon.

— Je ne vous veux pas de mal, dit celui-ci ; il me faut seulement votre robe. . Je vous délivrerai dans une heure.

Le jeune moine ne tenta même pas de résister, et Odon remonta tenant sur son bras les vêtements de bure.

Hilda tendit ses poignets :

— Prenez vite, dit-elle, nous n'avons pas de temps à perdre!

Elle avait ôté ses bagues et son bandeau de perles, et il ne lui restait plus que ses bracelets. Beaudour faisait étinceler à la clarté de la lampe les pierreries du carcan.

— Gardez-les, dit la fille du geôlier, si mon père veut m'en croire, nous irons vous rejoindre dans quelques jours... D'ailleurs, nous sommes déja assez payés !

— Je ne te remercie pas, jeune fille, tu l'as dit, nous nous retrouverons... Adieu, donnez moi une de ces robes... passez devant moi et désignez-moi le cachot du prince... Nous remonterons dans un instant.

Le geôlier ne tenta même pas de résister au vouloir d'Hilda. Passant devant elle, il descendit un long corridor, puis lui désignant une porte basse :

— Charles et Thierry sont là, dit-il.

Un peu plus loin, il introduisit une clef dans

une serrure, remit la lampe à la Saxonne, et murmura :

— Vous me trouverez au bas de l'escalier.

Hilda franchit le seuil du cachot dans lequel était enfermé Griffon.

Le prisonnier se leva brusquement, en entendant le bruit des gonds rouillés.

Il était assez brave pour ne point reculer devant la mort, et il s'avança de deux pas, croyant aller au devant du bourreau.

La captive Saxonne, la lampe haute, le visage rayonnant de joie fière, marcha lentement vers le prince.

— Ne m'attendiez-vous pas? lui demanda-t-elle.

— Vous attendre? Non, Hilda! je n'attendais qu'un moine pour m'exhorter au repentir et l'exécuteur pour abattre ma tête.

La jeune fille posa la lampe sur l'embrasure d'un jour de souffrance, puis, s'asseyant sur un banc de pierre à côté de Griffon :

— Quand vous m'apprîtes que vous m'aimiez, lui dit-elle, j'ai ressenti peut-être plus d'orgueil que de joie. Votre tendresse représentait pour moi ma haine assouvie, mon orgueil satisfait. Vous me juriez de me venger de Bathilde et de prendre pour moi un diadème; cette parole valait la mienne, et je vous aurais alors donné ma main par reconnaissance... Mais, depuis, vous vous êtes battu



Les énervés de Jumièges, d'après le tableau de M. Luminais, dessin de M. Duvivier.

comme un lion, et, vaincu dans la lutte, vous avez eu le courage de taire le nom de celle qui vous montra tout ensemble le but à poursuivre et la récompense à atteindre... Le faible Thierry a laissé s'échapper le secret de son amour pour Ingonde, vous avez tu le vôtre, et vous l'auriez emporté dans la mort... Aussi, maintenant, ce n'est plus l'esclave avide d'une revanche éclatante, la fille ambitieuse et froidement résolue qui vous tend la main, mais la fiancée soumise, la femme dévouée qui vous engage sa foi.

— Hilda! Hilda! s'écria le prince, n'amollissez pas mon courage... Mes heures sont comptées, je dois garder la force de mourir... Oh! cette voix qui me dit : « Je t'aime! » l'entendre sur le bord de la tombe! Cette main qui se donne avec un serment, la presser dans des mains qui seront si vite glacées! Hilda! pars, adieu! sois bénie! Je ne regrette pas de t'avoir obéi, et pour un de tes regards je ferais davantage encore!

— Ecoute, dit la Saxonne, tu ne peux plus mourir. Je ne le veux pas, je t'aime, et j'aime comme je hais, avec une force que rien n'entrave et ne dépasse. Carloman garde cette couronne d'Austrasie que pour moi tu voulais arracher du front de Bathilde, viens m'en conquérir une autre dans ma patrie, dans cette Saxe où Carloman a semé tant de ruines, et dont les derniers fils se lèveront à la voix d'Hilda. Un royaume est à prendre, celui-là, aussi, peut devenir superbe, en dépit des malheurs du passé... Nous aurons pour nous les Allemands; pas un Bavarois, pas un

Saxon ne restera du parti de Carloman. Qui sait même si nous n'en détacherons pas un grand nombre de sujets. Vous n'êtes pas un conspirateur vulgaire, prince. Si vous avez tenté d'asservir l'Austrasie, pourquoi Charles-Martel vous donna-t-il un apanage dérisoire? Vous mettrez le pape dans vos intérêts, vous tâcherez d'y intéresser votre frère Pepin, et vous triompherez par l'adresse, après avoir échoué par les armes...

— Tout cela eut été possible, Hilda, avant la défaite, avant le retour de Carloman, avant la condamnation des juges.

— Tu n'attendras pas le bourreau, reprit la Saxonne. Tout est prêt pour ta liberté! Les moines qui te devaient exhorter à la mort nous ont laissé leurs robes, et grâce à ce déguisement, nous franchirons sans crainte les portes du château et celles de la ville. Odon fera tomber tes chaînes. Il m'a déjà débarrassée de mon carcan d'esclave. Nous serons libres à la fois, et tandis que tu échappes à la vengeance de Carloman, je fuis Bathilde, ma noble maîtresse... Viens! Griffon, le jour blanchit déjà, n'attends pas que le bourreau aiguise sa hache.

Le prince écoutait la Saxonne avec une avidité mêlée d'une joie si puissante qu'elle lui enlevait la force de répondre.

Hilda jeta sur les bras du prisonnier une des robes monacales, ouvrit le carcan de ses chaînes, rabattit sur le visage de Griffon le capuchon de laine sombre, puis passant la seconde robe de bure, elle se trouva complètement travestie.

Alors, tendant la main au prince avec une dignité que jusqu'alors il ne lui avait vue:

— Prince, lui dit-elle, emmenez votre femme.

Griffon s'élança vers elle, porta rapidement à ses lèvres la main d'Hilda, puis celle-ci reprenant la lampe, tous deux s'enfoncèrent dans le couloir.

Au pied de l'escalier, Odon les attendait.

— Enferme les deux moines dans le cachot du prince, dit la jeune fille au geôlier, enlève leurs liens, et que le bourreau les trouvant seuls, puisse croire qu'ils ont favorisé l'évasion de leur maître.

Sur le seuil de la geôle, Baudour attendait.

— Madame, dit-elle, si bien qu'ait été combinée cette affaire, elle peut entraîner pour nous de graves dangers. Je vous supplie donc, dès que vous serez en sûreté, de nous indiquer où nous pourrons vous rejoindre.

— Compte sur moi, répondit Hilda.

Au moment où le prince et la jeune fille, enveloppés dans leurs amples robes brunes, quittaient le château, un homme vêtu de noir, et tenant appuyé sur son épaule un glaive brillant, s'acheminait de ce côté.

— Le bourreau! murmura Hilda à l'oreille de son compagnon.

Le jour grandissait, les portes de la ville roulèrent sur leurs gonds et deux moines, les premiers, en passèrent le seuil, tandis que les gardiens, les yeux gros de sommeil, s'inclinaient avec un profond respect.

VIII

LA NEF ERRANTE

A peine Pepin, duc de Neustrie, eut-il connaissance des scènes terribles qui venaient de se passer à la cour de son frère, qu'il accourut auprès de Carloman. Le séjour de sa capitale rappelait encore trop à celui-ci les scènes de rébellion et de massacre, pour qu'il ne s'en éloignât pas avec une sorte de soulagement. Ses recherches pour retrouver les traces de Griffon et d'Hilda, étaient demeurées sans résultat. Il ne pouvait en ce moment songer à les poursuivre, d'autant moins que, grâce à son audace, et conseillé par l'ambitieuse saxonne dont il venait de faire sa femme, Griffon recrutait des alliés et des défenseurs en Bavière, et dans toute l'Allemagne. Le pape lui-même n'était pas éloigné de prendre le parti du plus jeune fils de Charles Martel, nanti d'une part si inégale dans la succession paternelle. Le plus sage, pour Carloman, était donc de songer à pacifier l'Austrasie, à faire rentrer les amis de Griffon dans le devoir, et à effacer les traces d'une lutte violente. Du reste, après la fuite de son frère, il parut oublier ses deux plus jeunes fils. Les princes demeurèrent dans les cachots du palais, gardés avec soin, mais sans rigueurs excessives, visités par les moines qui recueillaient l'expression d'un sincère repentir, et fortifiés par eux contre la pensée du châtiment.

Lorsque Pepin décida Carloman et Bathilde à l'accompagner en Neustrie, Charles et Thierry, surveillés par un capitaine et douze soldats à cheval, furent placés, enchaînés, dans une voiture complètement fermée. La duchesse n'avait pu obtenir de les voir, Carloman lui ayant déclaré qu'il ne lui permettrait de se rendre près d'eux qu'après avoir statué sur leur sort. Le premier sentiment de la fureur était passé chez Carloman, mais il n'en demeurait pas moins résolu à leur faire expier et la révolte sacrilège qui les avait rendus les ennemis de Bathilde, et leur tentative d'usurpation.

Le voyage se fit avec lenteur. On ménageait les forces de Bathilde, épuisée par le chagrin. Le long de la route, les habitants des villes et des villages, après avoir regardé avec admiration le cortège des princes, fixaient des yeux inquiets sur la voiture couverte de cuir noir, ressemblant à une bière roulante. Nul n'eut deviné dans les infortunés qui y gisaient couchés sur de la paille, les poignets et les chevilles cerclés de carcans, le corps froissé par de lourdes chaînes, les yeux brûlés par les larmes, des fils de princes, héritiers d'un des fils de Charles Martel. Parfois un des moines quittait sa mule et montait dans la voiture. Alors il entretenait Charles et Thierry des miséricordes du ciel, et les exhortait à la patience. Jamais une plainte ne s'échappait de la bouche des adolescents. Ils ne s'effrayaient pas même du châtiment qu'ils devaient subir, et dont ils ignoraient encore la nature. En leur faisant don de la vie, ils trouvaient que Carloman avait usé de grande indulgence. Quand ils apprirent la fuite de Griffon, un soupir passa sur leurs lèvres, et seulement alors ils comprirent comment et pourquoi ils avaient été joués par leur oncle.

Lorsque Carloman et Bathilde furent installés à la cour de Pepin, il ne fut question ni de fêtes ni de réceptions. Tous deux en ce moment aspiraient au repos après tant de guerres et de batailles. Les deux familles portaient ensemble le deuil du bonheur de Carloman. L'incertitude dans laquelle res-

tait Bathilde sur le sort réservé à ses fils devint si aiguë, et parut capable d'entraîner des suites si terribles que le duc d'Austrasie comprit qu'il fallait en finir. Il voulut avoir l'avis de Pepin.

— Ma sœur Bathilde a eu raison de demander leur vie, répondit le duc de Neustrie, et tu aurais tort d'accorder grâce entière. Le crime dont ils se rendirent coupables peut être absous par Dieu, mais non pardonné par leur père et leur roi. Tu pourrais les garder prisonniers, et les laisser s'éteindre dans un cachot, à quoi bon! Rends-les incapables de nuire; qu'il leur soit possible de regarder la lumière du ciel, de prier, de lire, de converser avec leurs compagnons, mais qu'ils ne puissent faire un pas sur leurs jambes paralysées, ni soutenir une épée de leurs bras énervés...

— Je comprends, dit Carloman d'une voix sourde, oui, je comprends...

— Sans doute, reprit Pepin, ce châtiment est terrible; mais c'est un châtiment de roi Il entraîne la déchéance et il laisse la vie.

Carloman serra les deux mains de son frère.

— Il en sera ainsi, dit-il, et sans ajouter un seul mot, il quitta la chambre de Pepin.

Le supplice que Pepin conseillait à Carloman d'infliger à ses fils révoltés, constituait un usage qui se perpétua longtemps après le règne des fils de Charles Martel. Sous des formes diverses, il remontait à une haute antiquité. « L'énervation » était connue des Romains qui faisaient saigner pour les affaiblir et les rendre impropres au service militaire, les soldats qui s'étaient rendus coupables d'une faute grave. Guillaume de Jumièges rapporte que cette cruelle opération s'appelait : *cauteriare*. On employait le fer ou le feu dans « l'énervation ». Mais il existait un troisième moyen, sans doute, car lorsque Louis d'Outre-Mer menaça Richard III, qui se trouvait en son pouvoir, de l'énerver, il semble ne vouloir se servir que de l'eau bouillante. Dans le manuscrit de Philippe Mouskes, on trouve que d'après le conseil de la reine Gerbere,

Si li ferait les *jambes quire* (cuire).

Ce supplice, emprunté à l'Orient, entraînait avec lui non seulement une incapacité physique de se mouvoir, mais encore une infamie qui rendait les « énervés » incapables de régner jamais.

Carloman n'osa point annoncer à Bathilde la terrible résolution qu'il venait de prendre. Résolu à punir, et craignant d'avoir à lutter contre la tendresse de la duchesse, le prince donna des ordres aux sinistres exécuteurs de semblables condamnations, puis il manda chez lui le père Landry.

— L'heure est venue, lui dit-il, où les coupables vont expier leur crime; allez les encourager à la patience durant cette torture. Quand ils l'auront subie, et que ma justice sera satisfaite, je ne garderai plus d'autre sentiment que celui de la pitié.

La voix du prince était si grave, sa volonté paraissait si implacable que le père Landry comprit qu'il ne pouvait rien attendre de ce père qui, après avoir laissé à sa colère le temps de s'apaiser, venait enfin de choisir le supplice que devaient subir ses fils.

Le moine descendit dans le cachot des deux frères, et y trouva le bourreau et ses aides.

Réunis dans les bras l'un de l'autre, épouvantés par les sinistres apprêts dont ils ignoraient la nature, Charles et Thierry pris d'un frisson de mort, n'osaient se communiquer leur angoisse. A la vue du moine, ils poussèrent un cri d'espérance.

— Mon père! mon père! dirent-ils en se jetant à ses pieds, que va-t-on faire de nous? Que veulent ces hommes? Que signifient ces instruments de torture? Allons-nous donc mourir?

— Non, répondit le père Landry; mais vous souffrirez d'une façon cruelle... Armez-vous de patience, et quand vos membres brisés vous refuseront tout service, rappelez-vous que vous avez levé la main sur votre mère...

— Miséricorde! cria Thierry avec un sanglot.

— Et Griffon est libre! dit Charles dont un éclair de rage illumina les yeux, Griffon se taille un royaume en Saxe et en Bavière. Lâche qui n'a point songé à nous arracher à notre cachot quand il s'évadait du sien! Lâche, qui nous laisse aux mains des bourreaux... quand il fut l'instigateur de notre crime...

Le tourmenteur et ses aides attendaient...

— Mon fils! mon fils! dit le moine en pressant Thierry dans ses bras, ne songez plus qu'à la passion du Sauveur, laissez-moi vous garder contre ma poitrine; je ne puis vous défendre, je veux au moins vous consoler...

Pendant un temps dont l'excès de leur douleur ne leur permit point de calculer la durée, les fils de Carloman et de Bathilde emplirent le cachot de cris désespérés. Leurs jeunes corps se tordaient dans les bras du moine qui sanglotait de pitié, et ne trouvait pas même la force de les exhorter à la patience...

Enfin, ils tombèrent brisés et sanglants sur leur lit de paille, et le vieillard s'agenouillant près d'eux, banda les plaies de Charles et de Thierry.

Vers le soir, le moine se rendit à l'appartement de Carloman.

Les traits du vieillard émaciés, pâlis, bouleversés, racontaient assez les émotions subies pour qu'il ne lui soit pas nécessaire de rien ajouter à la signification terrible de sa présence.

— Mon père, lui dit le duc, veuillez vous charger d'un dernier soin. Il faut que dans quinze jours une barque de petite dimension soit amarrée au bord de la Seine. Quelque pêcheur vous en cédera une. Je souhaite qu'elle puisse suffire pour le transport de trois personnes.

— J'obéirai, prince! répondit le père Landry.

Au moment où le veillard quittait la chambre du duc, Bathilde accourait, la mort sur le visage.

— Est-ce vrai? demanda-t-elle, est-ce vrai?

— J'ai tenu ce que j'avais promis, répondit le duc d'une voix grave, dans laquelle vibrait une douleur inavouée. Ceux qui ont offensé la majesté du prince et le respect dû au père sont désormais réduits à l'impuissance. Croyez-moi, Bathilde, je ne me suis pas vengé, je me suis contenté de punir...

La Duchesse cacha son front dans ses mains en sanglotant.

— Rappelez-vous vos propres paroles : « Je ne demande pour eux que la vie. »... Et maintenant, je vous laisse libre d'aller vers eux... Quant à moi,

je les verrai seulement le jour où je les abandonnerai entre les mains de Dieu.

— Ne resteront-ils donc pas ici ?

— Non, répondit le prince.

— Où les exilez-vous ?

— Le seigneur lui-même désignera le lieu de leur retraite.

— Vous parlez par énigmes, et ces énigmes me semblent terribles.

— Dans quelques jours vous les comprendrez...

— Carloman, n'êtes-vous point trop sévère ? Hélas ! ce n'étaient que des enfants.

— Oui, des enfants ! vos fils et les miens !

Bathilde serra la main de Carloman, mais elle n'osa le regarder. A cette heure, elle oubliait avec quelle ardeur elle lui avait demandé leur vie, pour ne se souvenir que du terrible supplice qu'ils venaient d'endurer.

Elle quitta l'appartement du duc, en proie à un désespoir sans cause, et descendit dans les prisons du palais.

Des gémissements la guidèrent vers les cachots.

Elle se précipita vers les deux frères avec un élan indescriptible :

— Mes enfants ! mes enfants, dit-elle.

Quel changement s'était opéré dans ces adolescents. Livides, ayant à peine la force de soulever leurs paupières, dévorés par une fièvre ardente, ils gisaient sur le sol, poussant des cris lamentables et demandant grâce et merci, tout en implorant la mort.

Thierry revint à lui en sentant son front inondé de larmes chaudes.

— Ma mère ! dit-il, avec un élan de tendresse soudaine, ma mère !

Son visage se transfigura. Si grande fut sa joie qu'il ne songea plus ni à son crime ni à son supplice. Quand cette pensée lui vint, il comprit qu'il n'avait plus de miséricorde à implorer, et que la mère, dans sa tendresse ineffable, oubliait l'attentat commis contre la Régente.

— Oh ! maintenant je puis mourir ! dit Thierry d'une voix empreinte de douceur sans nom... Vous m'avez embrassé, vous me pardonnez ! Mon âme purifiée par cette caresse montera vers Dieu sans crainte. Assurez notre père de notre repentir ; dites lui que nous avons tout accepté de sa main royale et paternelle... Oh ! mère ! ces membres que vous avez couverts de baisers quand nous étions tout petits sur vos genoux, comme la torture les a brisés .. Nous ne pouvons plus jeter autour de votre cou nos bras dont les nerfs sont brûlés... Nous ne pourrons plus jamais aller au-devant de vous, nous ne pourrons même plus nous agenouiller à vos pieds pour vous demander pardon... Oh ! Seigneur, quelle angoisse cuisante, et que nous sommes rudement punis.

Charles essayait de conserver plus de courage, et de parler moins de ses souffrances, mais quand il se sentit pressé contre le cœur de sa mère, toute son énergie l'abandonna.

— Las ! demanda-t-il, savez-vous ce que notre père compte faire de nous ?

— Non, répondit la Duchesse, pas plus que je ne savais ce que serait votre châtiment.

Elle passa la nuit dans le cachot de ses fils, les encourageant, les consolant, présentant à leurs lèvres un breuvage salutaire, essuyant sur leurs fronts, la sueur glacée qui les couvrait, plus tendre, plus mère que jamais, à l'égard de ceux qui avaient failli lui enlever son royaume et sa vie.

Le lendemain le père Landry la rejoignit.

Il était suivi d'un serviteur portant des vêtements dignes de fils de roi. On leur ôta leurs tuniques souillées. Bathilde peigna leurs longs cheveux, et lorsque les princes se trouvèrent enveloppés de longues robes finement brodées, agrafées au cou par une fibule de pierreries, quand on eût enveloppé d'un manteau leurs jambes désormais inertes, des serviteurs les soulevèrent dans leurs bras :

— Où allons-nous ? demanda Charles

— Où vous attend le duc votre père, Monseigneur.

— Dans les salles du palais ?

— Non, Monseigneur, sur les bords de la Seine.

Bathilde frissonna de la tête aux pieds.

— Oh ! mes bien aimés ! mes bien aimés ! dit-elle.

Et tout en pleurant, elle suivit les robustes archers portant dans leurs bras les corps brisés de Charles et de Thierry.

Le père Landry, obéissant aux ordres du duc, avait trouvé une barque pouvant remplir ses vœux. Un marinier l'ayant cédée pour quelques pièces d'or, on la remplit de vivres, on y enferma des vêtements, un serviteur aux gages du duc eut pour logis une chambre ménagée dans la cale. Quand la Duchesse et ses fils arrivèrent au bord du fleuve, Carloman s'y trouvait avec son frère Pepin, le père Landry, et quelques-uns des Seigneurs de Neustrie et d'Austrasie.

Il faisait une belle journée de septembre ; le ciel était bleu, la brise douce, et cette barque richement drapée de tapis de velours semblait disposée pour une promenade.

Sur un signe de Carloman on y coucha les deux princes.

Bathilde tomba sur les genoux et tendit les bras vers ses fils.

Alors Carloman s'avança, puis la main étendue vers le fleuve :

— Allez, dit-il, dans cette nef sans rames ni voiles, jusqu'où il plaira à Dieu. Je vous abandonne à sa miséricorde, et je souhaite qu'il vous guide vers un asile où vous trouverez la paix. Ma colère est passée, ma justice satisfaite. En vous remettant dans les mains de Dieu, je retire la malédiction lancée sur vos têtes...

Le père Landry s'approcha de l'avant de la barque, et y accrocha une pieuse image, puis s'adressant aux princes :

— Les voies de Dieu sont sur la terre comme sur l'onde ! leur dit-il.

Bathilde se précipita pour la dernière fois, couvrit leurs fronts livides de baisers et de larmes, puis elle tomba évanouie sur la berge du fleuve.

Sur un signe de Carloman l'anneau de la barque fut coupé, et le courant entraîna la barque errante.

Longtemps on put voir flotter dans l'eau les lourdes draperies enveloppant les corps des sup-

pliciés, longtemps on entendit leurs déchirants adieux et leurs sanglots... puis la barque diminua, et s'effaça comme un point dans le brouillard montant du fleuve.

Quand la Duchesse ouvrit les yeux, la nef errante avait disparu, et ses fils aînés, Dreux et son frère, la couvraient de caresses.

La suite à la prochaine livraison.

R. DE NAVERY.

L'AFRIQUE FRANÇAISE

MERS-EL-KEBIR

Mers-El-Kebir, *portus divinus* des anciens, est bâti sur l'extrémité d'une pointe rocheuse qui s'avance comme une jetée naturelle au milieu d'une magnifique baie, la plus sûre, du reste, de toute la côte septentrionale de l'Afrique, *mare sævum et impetuosum* de Salluste.

Mers-El-Kebir a perdu toute son importance commerciale depuis l'exécution des travaux qui ont donné à Oran un port sûr et agrandi. — Aujourd'hui il est silencieux. — La rade ne montre en temps ordinaire, que quelques voiles de pêcheurs. — Parfois pourtant, nos escadres s'y arrêtent et font, par leur présence, quelque diversion à sa monotonie.



La rade de Mers-el-Kebir, dessin de G. Vuillier.

Mais cette petite ville paisible, pittoresque, qui mire ses murailles ensoleillées dans les eaux transparentes de la baie, a une histoire. Il fut une époque où elle était puissante et redoutée. Sous l'almohade Abd-el-Moumen, en 1162, Mers-el-Kebir fut un des arsenaux les plus importants de la marine militaire de ce sultan.

A l'époque de la domination des Maures en Espagne, Mers-el-Kebir devint une sorte de comptoir où les Vénitiens, les Génois, les Pisans, les Marseillais et les Catalans venaient apporter des produits qu'ils échangeaient contre l'ivoire, les dépouilles d'autruche, les peaux de bêtes, les esclaves noirs, la poudre d'or et les céréales.

Cet énorme mouvement commercial, il est vrai, intéressait moins Mers-el-Kebir qu'Oran même, cité très-florissante alors.

Après la chute de Grenade, les Maures, chassés d'Espagne, cherchèrent un refuge dans les îles du littoral algérien, et la plupart pleins de haine contre les chrétiens, désireux de venger leurs défaites et au surplus dans l'espoir de reconquérir une part des biens dont ils avaient été dépouillés, se firent pirates.

Mers-el-Kebir devint alors un nid de forbans redoutables qui harcelèrent sans trêve les navires de la chrétienté. Ils poussèrent même l'audace jusqu'à ravager fréquemment les côtes européennes et à faire nombre de chrétiens esclaves.

L'Espagne surtout, tant à cause de son voisinage

que de la haine implacable que lui avaient plus spécialment vouée les maures bannis, eût beaucoup à souffrir d'eux.

En 1502, le cardinal Ximénès persuada à Ferdinand qu'une expédition sur la côte d'Afrique serait glorieuse pour son règne. Ce roi chevaleresque fut tenté par ce projet, mais son accomplissement présentait un grand obstacle : le trésor était appauvri et les ressources qu'il offrait étaient insuffisantes pour subvenir aux dépenses d'une pareille entreprise.

Le cardinal, après avoir pris le parti d'équiper une flotte à ses frais, organisa une sorte de croisade contre les Maures d'Afrique et parvint ainsi à réunir une armée.

Cette expédition avait été décidée dans un moment d'enthousiasme. On n'avait point songé tout d'abord au mauvais état des finances. Le cardinal, il est vrai, avait paré à cet obstacle.

Mais une autre grave difficulté surgissait. Le gouvernement espagnol n'avait aucun renseignement précis sur les villes du littoral africain, même les plus voisines de l'Espagne.

On savait que plusieurs d'entre elles étaient peuplées de corsaires ; la petite ville d'Honeïn par exemple, limitrophe de l'empire du Maroc.

Pourtant un marchand vénitien, qui longtemps avait parcouru l'Afrique, arriva à point pour éclairer le gouvernement et dissiper les incertitudes D'après lui, Mers-el-Kebir représentait la clef de toute l'Afrique.

C'est vers ce point donc que se dirigea la flotte. Elle arriva dans la rade de Mers-el-Kebir, le 11 septembre 1505.

Environ cinquante jours après, la ville capitulait et les troupes catholiques prenaient possession de la place où elles laissaient une garnison. La flotte remettait ensuite à la voile pour l'Espagne.

Mais le cardinal Ximénés comprit que l'occupation de la place de Mers-el-Kebir seule, constituait une domination fort précaire et en dépit des difficultés financières persistantes et du peu d'enthousiasme de Ferdinand pour une nouvelle expédition, il équipa une flotte considérable et organisa une armée relativement forte; trois années furent consacrées à ces préparatifs.

Enfin le 14 mai 1509, la flotte leva l'ancre et arriva la veille de l'Ascension à Mers-el-Kebir.

Le lendemain, l'armée était devant Oran, dont elle s'emparait avant la fin de la journée.

GASTON VUILLIER.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Le grelot se réveille, les fêtes ont commeneé. Le Président du conseil a donné le signal et ses salons étaient trop petits pour contenir toutes les personnes qui avaient répondu à ses quatre mille invitations, ce qui ne faisait point précisément l'affaire des danseurs et des meneurs de l'interminable cotillon. Mais de toutes les fêtes jusqu'à présent données la plus intéressante et la plus curieuse a été la soirée de l'Observatoire. A l'appel du directeur de cet établissement scientifique, l'amiral Mouchez, était accourue l'élite de nos belles parisiennes, curieuses de voir les surprises qu'on leur avait préparées. On a beaucoup polké, valsé et beaucoup regardé. Au milieu des applaudissements des assistants on a fait fonctionner les miroirs japonais. On sait que ces curieux miroirs en cuivre, quoiqu'en apparence parfaitement purs, ont la propriété de projeter des figures plus ou moins cabalistiques. Ensuite M. Duboscq a fait assister la brillante compagnie à l'œuvre de la nature; la cristallisation de l'ammoniaque a excité l'enthousiasme des spectateurs, l'arbre de Saturne et son renversement polaire ont soulevé des applaudissements frénétiques. M. G. Trouvé a obtenu le même succès par l'illumination interne d'un poisson devenu subitement lumineux et qui paraissait assez surpris d'être passé à l'état d'astre. M. Garnier, séance tenante, a tiré des photogravures de la Lune excessivement bien réussies et les a distribuées autour de lui.

En regardant toutes ces belles démonstrations scientifiques, je pensais au temps, tout à la fois si près et si loin de nous, où l'on faisait venir un joueur de gobelets pour égayer la soirée. Quelle différence d'époque, d'instruction, de plaisirs ! avec quelle rapidité la science se vulgarise, se fait claire et avenante !

***

MM. les artistes se sont enfin entendus, organisés ; ils se chargent du prochain Salon, ils prononceront sur l'admission des ouvrages, sur leur arrangement dans les salles, et voteront des médailles.

Je connais quelqu'un de bien heureux d'être débarrassé de cette difficile besogne, c'est M. le Directeur des Beaux arts, M. Turquet. Il racontait dernièrement cette bonne histoire. Un artiste, que je ne veux pas nommer et qui compte parmi les meilleurs, entre l'année dernière dans son cabinet et lui demande pour le portrait d'un personnage officiel une place de choix. Sa requête est admise et il est convenu que le lendemain le peintre et le directeur des Beaux-arts iront, *à neuf heures* du matin, placer le tableau dans les meilleurs conditions possibles; après beaucoup de tatonnements, cela est fait. La nuit se passe ; l'artiste, *à deux heures*, est dans le cabinet directorial. « Impossible, dit-il, que mon portrait reste là; je viens du Salon, il est exposé de la façon la plus détestable ! » Nouvelle visite au Palais de l'Industrie, nouvelle place choisie. Le jour suivant, à *cinq heures*, encore retour de l'exposant, il est désolé, désespéré : la toile à *quatre heures* était mal éclairée, terne, chargée de

sombres reflets... « Eh ! Monsieur, lui répondit M. Turquet, je ne suis pas maître de la lumière : elle varie avec les heures, et il m'est impossible d'établir pour votre œuvre un vitrage tournant sur le Palais de l'industrie ! »

Le portraitiste se retira mécontent, peu convaincu, accusant l'administration de n'avoir pas le respect de l'art. *Ab uno disce omnes.*

*
* *

Un spirituel chroniqueur, M. Aurélien Scholl, a trouvé une bien jolie perle dans la presse américaine, la voici :

« M. Jérémie Bronsom a l'honneur et le regret d'informer ses clients et ses amis qu'il vient de mettre en vente une nouvelle valse intitulée : *Brise de l'Ontario*, et de perdre sa fille Mery-Anne Déborah, à l'âge de quinze ans. La valse se trouve chez tous les marchands de musique et les obsèques auront lieu demain à onze heures de la matinée. »

*
* *

Il n'est pas que vous n'ayez entendu tel ou tel librettiste se plaindre du taux auquel les éditeurs achètent leurs œuvres. Ils ont bien tort de gémir. Qu'eussent-ils donc dit à la fin du siècle dernier ? Voici un contrat de vente qui est de nature à les faire réfléchir :

« Nous, soussignés, sommes convenus de ce qui suit, sçavoir que moi, Brunet, libraire, ai acheté de M. Sedaine un opéra-comique, intitulé *Richard-Cœur-de-Lion* pour laquelle j'ai payé la somme de six cents livres, en deux billets, au moyen de quoi il m'a cédé tous ses droits et privilèges au dit ouvrage, se réservant celui et ceux de le joindre à ses œuvres, dans le cas où il trouverait un acquéreur pour en faire une édition complète ou qu'il ferait imprimer à ses frais cette pièce séparément, sans laquelle clause je n'aurais pas accepté le marché ; et moi, Sedaine, accepte les présentes conditions, etc.

Paris, le 15 janvier 1786. »

Pauvre Sedaine !

*
* *

M. Gatteaux, le doyen de l'Institut, dans la section des Beaux-Arts, vient de mourir; il était fils du célèbre graveur Nicolas-Marie Gatteaux. Il s'adonna de bonne heure à la sculpture : on lui doit le buste de Rabelais qui se trouve à Versailles, celui de Michel-Ange, au Louvre, celui de Sedaine, à la Comédie-Française, etc.

Dans l'art de la gravure, M. Gatteaux ne fut pas moins célèbre : citons ses médaillons de Montaigne, Corneille, Gretry, d'Enghien, La Fayette.

C'est à M. Gatteaux que le gouvernement de Louis XVIII confia le soin d'éterniser le souvenir de la *Sainte-Alliance* et de la *Paix* de 1814.

Aux obsèques de M. Gatteaux, MM. Guillaume et Chapu représentaient officiellement l'Institut.

*
* *

Une autre personnalité bien moins regrettée vient de cesser de vivre, si on peut appeler vivre l'existence qu'elle menait.

Plus Mme la princesse de la Moskowa vieillissait, plus elle devenait sordidement avare; elle aurait rendu des points à Harpagon. Il est malheureux que Balzac ne l'ait pas connue, elle lui aurait fourni des traits pour peindre le père Grandet. Huit ou dix fois millionnaire, elle ne dépensait pas plus de cinq ou six mille francs, elle veillait sur tout, se privant du nécessaire et craignant les plus petits vols domestiques. On raconte que dans le sucrier dont elle se servait, elle avait soin de renfermer une mouche, afin de s'assurer que personne, excepté elle, n'enlevait le couvercle. On cite d'elle bien d'autres traits semblables; c'était un « comble » comme on dit aujourd'hui.

*
* *

Nous avons annoncé la mort de Mariette-Bey et dit les regrets que cette fin prématurée laissait dans le monde scientifique. Comme il n'arrive que trop souvent aux érudits, après ses immenses travaux, Mariette-Bey s'est éteint épuisé sans laisser de fortune. Dès que le gouvernement français a appris cette douloureuse situation, il s'est empressé de faire le nécessaire et se prépare à demander à la Chambre une pension pour les deux filles du célèbre égyptologue. Le Khédive, de son côté, vient d'accorder, à chacune d'elles, une pension de 200 écus égyptiens. Cette générosité ne doit pas empêcher la France de remplir son devoir ; à chacun ses dettes.

Mariette-Bey a continué, en Egypte, à répandre cette influence française, qui porte avec elle les bienfaits de la civilisation. C'est à elle, sans aucun doute, qu'est due l'abolition de la *dôséh* ou chevauchée, que le Kédive, d'accord avec les stricts musulmans, vient d'abolir.

Qu'était la *dôséh ?*

A un jour fixe, chaque année, le cheikh des derviches saldiyahs sortait de la mosquée d'Hussein, monté sur un cheval blanc. Un gros turban vert olive, rayé par devant d'une bande blanche, coiffure qui distingue sa secte, couvrait sa tête. A un coup de canon parti de la citadelle, la chaussée se couvrait de milliers d'hommes, qui se couchaient par terre. Des derviches s'occupaient à ranger ces insensés, à les serrer les uns contre les autres, de manière à ce que le sabot non ferré du cheval ne le blessât pas trop grièvement. On les disposait de telle sorte, que leurs bras croisés couvraient leurs visages, et ces malheureux, croyant par ce sacrifice volontaire, mériter je ne sais quelle récompense éternelle, ne cessaient de répéter « Allah ! Allah ! » d'une voix convulsive. Ainsi pressés, rangés, les arabes formaient une espèce de dallage humain, bientôt foulé par les pieds de la monture du cheikh, cassant, ici un bras, là une jambe, sans qu'aucun de ces fanatiques osât pousser un cri arraché par la souffrance. Ils semblaient ne pas ressentir la douleur.

Toute la population du Caire et les étrangers ne manquaient pas d'assister à la *dôséh*. C'est cette odieuse pratique que le Khédive vient d'abolir. Encore une superstition qui tombe, encore un pas de la civilisation.

*
* *

Toutes les personnes qui sont allées à Londres, n'ont pas manqué de visiter la très curieuse galerie de M. Tussaud. Cette collection renferme une série de personnages admirablement exécutés en cire, revêtus des costumes qu'ils avaient portés durant leur vie. L'histoire de France, surtout l'époque de

notre grande révolution et du premier empire, y occupe une large place. Dans une salle à part, dite « des horreurs, » à côté des haches et des épées qui ont servi aux nombreuses exécutions dont la Tour de Londres a été le théâtre, se trouve une guillotine, la même, dit-on, qui a servi à mettre à mort les Girondins, Danton, Robespierre et Louis XVI.

Paris n'a rien de semblable à offrir à ses visiteurs. Un artiste au crayon fin et spirituel, M. Grévin, a résolu de créer chez nous un établissement de ce genre; je pense qu'il n'a pas eu l'idée de remonter à notre vieille histoire, il se contentera de notre époque contemporaine. Le monde de la politique, de la littérature, des arts, du théâtre sera mis à contribution et largement représenté par ses célébrités les plus marquantes. Je m'imagine que nos Cours d'assises lui procureront aussi quelques tragiques figures. Toujours est-il que déjà on est à l'œuvre pour disposer cet établissement. Il s'ouvrira dans le local occupé aujourd'hui par le café Mulhouse, situé sur le plus fréquenté de nos boulevards, en face du théâtre des Variétés.



Mariette-Bey, dessin de Bocourt.

On dit merveille des projets de M. Grévin.

*
* *

Au moment où j'écris, Paris se dispose à fêter l'anniversaire de la naissance de Victor Hugo. Si le temps ne vient pas la contrarier, la manifestation s'annonce comme devant être très imposante et très belle. Le grand poëte peut reprocher à son pays et à son siècle bien des travers, mais il ne pourra pas les accuser d'avoir méconnu son génie et négligé de rendre à sa personne d'éclatants hommages d'admiration et de respect. Que de fleurs, que de palmes vont être déposées devant le petit hôtel qu'il habite avenue d'Eylau! Heureux et glorieux poëte! si comme Dante il a connu les douleurs de l'esprit, s'il a monté « le dur escalier de l'étranger, » plus heureux que le Florentin, il est rentré dans sa patrie qui lui prodigue son encens, ses applaudissements et ses couronnes. Dites donc que la France est légère, oublieuse et sceptique! Ah! Vauvenargues, si vous viviez encore, vous répéteriez que doux sont les rayons de la gloire!

A. de Villeneuve.

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

RÉCITS HISTORIQUES

LES MYSTÈRES DE JUMIÈGES (1)



L'abbaye de Jumièges, dessin de H. Clerget.

IX

JUMIÈGES

Le premier office venait de finir, et les moines de Jumièges erraient en liberté dans les jardins de l'abbaye ou sur les bords de la Seine, qui en ceignait le territoire d'une façon presque complète. Des bois séculaires l'entouraient de leurs ombres paisibles, et quand le regard plongeait sous leur voûte impénétrable aux rayons du soleil, il s'éga-

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

rait sur la ligne bleue du fleuve. Bathilde et Clovis II avaient fait, en 661, don de cette presqu'île à Philibert, abbé de Rebais, qui rêvait alors de fonder un vaste monastère dont les religieux reconnaîtraient la règle de Saint-Benoît.

Un très jeune homme, vêtu d'une robe monacale, mais dont les ciseaux n'avaient point encore coupé les cheveux blonds, s'empressa, en quittant la chapelle, de chercher la solitude et se dirigea vers un immense bouquet de saules. Une tristesse profonde emplissait ses yeux d'un bleu sombre; il marchait le front baissé, la taille courbée, et l'on eut dit la vie trop lourde à ses dix-huit ans. Troisième fils d'une noble et puissante famille, Roger avait été conduit à Jumièges, afin de s'initier aux lettres, mais, en réalité, ses frères aînés et son tuteur espéraient qu'au sein de cette retraite paisible, environné d'hommes à la fois savants et pieux, et dont un grand nombre avaient connu les froissements et les désillusions de la vie, il songerait qu'il serait plus doux et plus sage de rester dans l'arche protectrice que d'affronter les périls d'un monde inconnu. Roger satisfit pleinement au premier souhait de sa famille. Il aimait l'étude et fit honneur à ses maîtres. Les louanges délicates de ceux-ci, une piété sincère, des amitiés dont il connaissait et la sincérité et la valeur, séduisaient le jeune homme, mais souvent aussi le désir de franchir l'enclos de l'abbaye, la soif d'apprendre, le besoin vague d'excitations guerrières et de tendresses naïves, lui serraient le cœur et faisaient bouillonner son cerveau. Alors il prenait en dégoût le calme de cette retraite et la fraternité unissant entre eux ses compagnons. Il se sentait étouffer, et ses bras se tendaient vers un monde inconnu.

Tandis qu'il rêvait, assis sous les saules, un vieux moine, dont une étroite couronne de cheveux blancs rendait plus douce encore la physionomie, s'approcha sans bruit du jeune homme, puis, doucement, il posa sa main sur son épaule.

— Où va votre esprit, Roger? lui demanda-t-il.

Le jeune homme releva le front et sourit avec tristesse.

— Mon esprit va vers l'inconnu, mon père. Je me demandais à cette heure ce que fait Raimbaud, mon frère aîné, un des vaillants capitaines du duc de Neustrie, ce que devient Rollon dont les fiançailles sont célébrées. Je me représentais la martiale allure de l'un et je tâchais de deviner le bonheur de l'autre... Puis ma pensée se repliant sur moi-même, je comparais ma vie à leur. Je me voyais à dix-huit ans enfermé entre ces murailles sombres ou errant sur cette presqu'île de bois et de marécages. Des visions de fêtes et de batailles passaient tour à tour devant moi... Oh ! mon père ! mon père ! je voyais alors des jeunes filles me sourire, j'entendais les accords guerriers des buccins. Je prenais ma place au festin de la vie, et je m'enivrais à mon tour... Oh! je sais ce que vous allez me dire : je jouis d'une paix complète, et rien ne trouble la sérénité de mes nuits... Mais le calme n'est pas la vie, je préférerais des agitations terribles et les angoisses du désespoir à mon existence à Jumièges.

— Dans deux ans, vous serez libre de partir, mon fils.

— Deux ans! combien de mois, combien de jours à souffrir ! Encore si j'avais des amis de mon âge, si je pouvais confier à une âme troublée comme la mienne les combats qui se livrent en moi... si j'osais...

— Que faites-vous donc à cette heure, Roger?

— Je vous les confesse, comme un pénitent à son confesseur, je vous montre mon âme malade, parce que la douleur m'arrache des cris inconscients, mais vous ne me comprenez pas assez pour me répondre. Votre esprit s'est plié aux minuties de la règle, votre cœur s'est glacé au milieu de vos frères, et si vous me plaignez, il se mêle du dédain à votre pitié.

— Pauvre enfant! murmura le moine.

— On affirme, reprit Roger, que le nom de Jumièges dérive de *gemitus*, comme s'il rendait la dureté de la règle sous laquelle plient et gémissent les moines, que ce nom exprime bien ma pensée!

— Vous vous trompez, dit doucement le vieillard.

— Frère Augustin n'en voulait pas plus convenir que vous, et tout en avouant que Jumièges signifiait cris et lamentations, il n'y voulait voir que les soupirs du vent dans les arbres séculaires, et les plaintes de l'eau baignant la presqu'île.

— Vous vous trompiez tous deux, mon fils : Jumièges vient de *Gemma*, pierre précieuse, parce que Jumièges est un diamant entre toutes les abbayes. En existe-t-il une seule qui puisse lui être comparée. A peine Clovis II et Bathilde l'avaient-ils fait germer de terre, qu'elle atteignit subitement une célébrité sans rivale? Le successeur de Philibert, son fondateur, gouvernait neuf cents moines et quinze cents frères convers. La horde de Hasting la ruina, et où passent les Normands, on dirait que tombe la foudre; mais elle est ressuscitée plus magnifique que jamais, et pendant des générations et des générations encore, les cœurs brisés, les esprits troublés, tous ceux qui connaissent le néant de la vie, y viendront puiser la consolation, la force et l'oubli... Mon front est chauve, Roger, j'ai connu les enivrements des batailles, les joies rapides du cœur. J'ai été l'ami des rois, et j'ai vu des princesses me sourire, cependant, seulement à Jumièges, j'ai trouvé ce bien sans égal qui s'appelle la paix... Plus tard, vous connaîtrez le nom sous lequel je fus grand et presque célèbre, il vous suffit aujourd'hui que je vous comprenne et que je vous serve... Je vous dispense des offices pour toute cette journée...

Le vieillard posa sa main paternelle sur le front de Roger, et le laissant sous le bouquet de saules, il reprit la route de l'abbaye.

La rêverie de Roger venait de changer de nature. Au lieu de repasser les rares évènements de son adolescence, il se demandait ce qu'avait été la vie de cet homme qui venait de se révéler si imposant et si fort. Quelles douleurs l'avaient jeté dans le cloître? Était-il vrai qu'il y trouvât le repos et la joie? Encore une fois, le jeune homme laissa tomber son front dans ses mains, et se perdit dans des rêves sans but, bercé à la fois par les gémissements du vent soufflant dans les feuillages, et par les sanglottements de l'eau sur les rives couvertes de fleurs.

Quand il releva la tête, sans se rendre un compte

exact du temps écoulé, le soleil était déjà haut, et des nappes de clarté filtrant à travers les branchages moiraient les mousses étalées en tapis, et semblaient semer de paillettes d'or les légers remous de l'eau.

Tout à coup, Roger crut apercevoir une barque sur la Seine.

Certes, il n'était pas rare de voir sur le fleuve des mariniers, la rame ou l'aviron en main; alors une voile s'orientait dans le canot; le battement des rames agitait l'eau joyeusement. On entendait les paroles des hommes et parfois un rire de femme.

Mais la barque qui suivait avec lenteur le fil de l'eau, manquait de voiles et de rames. A l'avant, une image de la Vierge, suprême protection laissée à la nef errante. Était-ce une barque perdue? Les pêcheurs qui la montaient, avaient-ils fait naufrage? D'où venait-elle? où allait-elle? à la garde de Dieu, sans pilote et sans voile? Les yeux de Roger ne se détachaient pas de cette embarcation étrange. A mesure qu'elle approchait, frôlant presque la berge dont parfois les fleurs et les ronces paraissaient la couvrir, il semblait à Roger qu'elle n'était pas vide. Quand le soleil jetait sur elle ses clartés vives, on apercevait des pans de draperies pourpre comme du sang, laissant dans l'eau une traînée rouge. Puis deux têtes pâles, deux têtes qui paraissaient mortes reposaient sur des coussins... Cette barque emportait-elle le secret de la mort, et n'était-elle qu'un cercueil flottant?

Quittant rapidement l'ombre des saules, Roger s'élança au-devant de la barque mystérieuse. En ce moment elle paraissait l'attendre. Les iris, les flambes, les roseaux venaient de s'accrocher à l'image de la madone, et la nef immobile se balançait comme si elle se trouvait à l'ancre.

Non, la nef errante, sans rames, sans gouvernail et sans voile n'était pas vide... Roger en était certain maintenant... Il distinguait deux têtes d'adolescents d'une pâleur de marbre...

Leurs longues chevelures confondues s'épanchaient sur les coussins; des tuniques enrichies de broderie les couvraient; sur les courtines retombaient les mains exsangues et les jambes enveloppées de bandages paraissaient immobilisées par la faiblesse et la douleur.

Roger poussa un cri de pitié, et se penchant vers le fleuve, il se cramponna au bordage de la barque.

Deux fronts livides se soulevèrent, et les regards des adolescents remercièrent Roger à défaut de leur voix.

— Où sommes-nous? demanda celui qui semblait l'aîné.

— A Jumièges, répondit Roger.

— Dieu soit loué! répondit le plus jeune, nous trouverons ici le repos...

— Ne voulez-vous point descendre de cette barque? demanda le jeune homme, vous aiderai-je à mettre pied à terre?...

— Hélas! reprit l'aîné, nous ne pourrons plus fouler le sol, et jamais nous ne retrouverons le libre exercice de nos membres. Vous êtes jeune, vous semblez bon... Allez dire au supérieur que nous lui demandons l'hospitalité.

— Lui apprendrai-je vos noms?

— Il suffira de lui dire que nous sommes malheureux.

Roger comprit que l'unique moyen de venir en aide aux mystérieux voyageurs était de leur obéir, et, s'élançant dans la direction de l'abbaye, il rejoignit le père Augustin, lui raconta l'échouage de la nef, et le supplia d'envoyer quatre des frères convers les plus robustes, afin d'apporter au couvent les infortunés qu'envoyait la Providence.

Deux brancards furent vite préparés, et au bout d'un quart-d'heure le vieillard et ses compagnons se trouvaient près des voyageurs.

— Qui que vous soyez, dit le vieillard, soyez assurés que vous serez aimés, consolés dans cette maison.

Il enleva la courtine rouge, et l'on put voir alors les corps affaissés des deux jeunes gens. Les bras et les jambes semblaient inertes, et quelques précautions que prirent les frères en soulevant les blessés, ceux-ci laissèrent échapper des gémissements d'angoisse.

— Roger, dit le moine, vous demandiez des amis... je vous donne la garde de ces adolescents...

— Merci, mon père, répondit le jeune homme. Si vous le trouvez bon, je ferai disposer pour eux la grande cellule.

— Non, répondit le père Augustin, des couchettes seront préparées pour eux dans la chambre d'honneur, où nous recevons les princes qui nous daignent visiter.

Un moment après on introduisait les deux adolescents dans une vaste pièce, au centre de laquelle se trouvait un lit monumental, sur lequel on les étendit tous les deux.

Un des frères ayant prévenu le moine chargé de l'exercice de la médecine et de la direction de la pharmacie, celui-ci arriva muni de bandages, de fioles et d'onguents. Roger, le cœur navré, le regard fixe, ne pouvait plus détacher ses yeux des pâles visages de ceux dont la garde lui avait été confiée. Il pressentait qu'il allait apprendre un secret terrible, et sa volonté faiblissait, son âme défaillait en présence de ces jeunes gens, beaux comme lui, plus robustes que lui, il y avait seulement quelques jours, et désormais faibles comme des enfants.

Quand les adolescents virent le moine chirurgien, un sourire erra sur leurs lèvres.

— Mon père, dit l'aîné d'une voix qu'il s'efforça d'élever, votre habileté ne pourrait rien pour le mal dont nous souffrons... les nerfs de nos bras et de nos jarrets sont coupés...

— Quoi! s'écria le moine, vous avez subi le supplice de l'énervation?

— Oui.

— Quel juge a pu porter une semblable sentence?

— La sentence était juste, si le juge fut sévère... Nous nous attendions à la mort, et l'on nous laisse le temps de nous repentir... Regardez nos cheveux longs, ce sont ceux des princes francs... voyez ces fibules de pierreries, elles furent un don de notre mère... Voulez-vous apprendre nos noms? je m'appelle Charles, voici Thierry mon frère, et nous avons pour père le duc d'Austrasie, Carloman, fils de Charles Martel.

Vous baissez la tête, vous savez tout maintenant,

et notre révolte criminelle, et de quel prix nous l'avons payée... Gardez-nous ici pour y mourir, et cachez nos tombes à l'ombre de vos cloîtres...

Roger sanglotait la tête dans ses mains.

Plus d'une fois il avait entendu parler des jeunes fils de Charles-Martel. On les disait beaux et braves, il les savait à peu près de son âge. Sa pensée les suivait avec envie dans ses rêves de liberté et maintenant en quel état les trouvait-il? Plus faibles que des enfants, brisés par la torture, rendus incapables de se battre et de régner. Une pitié sans nom emplit son âme, et ce fut avec un cri de tendresse s'échappant du plus profond de son cœur qu'il s'écria :

— Je ne vous quitterai plus, je vous aimerai comme un frère.

A partir de ce moment son cœur eut une affection, et sa vie un but.

L'abbaye cessa de lui paraître vide. Quand les princes quittèrent leur lit de souffrance, Roger demeura leur compagnon. On le trouvait sans cesse près des vastes chaires dans lesquelles Charles et Thierry demeuraient à demi couchés.

Roger leur lisait les chroniques de Jumièges qu'avait rassemblées Augustin ; il leur racontait les deuils de son enfance et les tristesses d'une jeunesse dévorée par de vagues désirs. A leur tour ils lui parlaient de leur père, l'honneur des princes Francs, le digne héritiér de celui qui fit aux Sarrazins une guerre acharnée, de leurs frères aînés. Oubliant le châtiment cruel imposé par le juge, ils se souvenaient seulement de l'affection du père, alors qu'ils étaient dignes de sa tendresse et de ses bénédictions. Mais surtout, quand ils faisaient à Roger le portrait de Bathilde, les larmes montaient à leurs yeux, des sanglots gonflaient leurs poitrines. Ils la peignaient si douce, si bonne ! Ils se souvenaient si bien des moindres détails de leur enfance passée sur ses genoux ! lorsqu'ils en venaient à retracer les scènes de leur révolte impie, ils la revoyaient superbe, indignée, saisissant de sa main frêle l'arme qui devait lui servir à défendre le trône et les droits de son époux. Mais surtout, souvenir qu'ils ne pouvaient éloigner de leur mémoire, et qui les suivrait jusqu'à leur dernier jour, ils l'entendaient demandant grâce pour eux, oubliant leur crime pour supplier Carloman de leur laisser la vie...

— Ah ! murmurait alors Roger, si ma mère eut vécu, je serais heureux ! On m'aurait donné une part de gloire, j'aurais fait mon nom grand et célèbre. Les guerriers m'auraient regardé avec envie, et les jeunes filles m'auraient souri...

— Hélas ! murmura Thierry, c'est la beauté d'Ingonde qui fut le piège tendu par Griffon... J'ai compris plus tard le drame qui se joua au profit de mon oncle, et la fuite d'Hilda la Saxonne me révéla ce que j'ignorais encore... Celle-là, vous ne pouvez, Roger, vous imaginer combien elle était belle et fière, et à quel point elle pouvait devenir fatale. Nous fûmes ses jouets et les jouets de Griffon le dépossédé. Après avoir fait de nous des rebelles et des parricides, on nous aurait jetés tondus dans un monastère. Est-ce qu'il y avait en nous l'étoffe de deux rois ? On pouvait nous laisser à nos levriers et à nos faucons. Mais Hilda plaça Ingonde sur ma route et tout ce que j'avais d'amour fut pour elle... Ingonde ne m'aimait pas, elle l'a bien prouvé. Elle servait Hilda et Griffon dans leurs projets, voilà tout...

Chaque jour ramenait les mêmes entretiens, auxquels prenait souvent part le père Augustin, que touchaient vivement les malheurs des jeunes princes, si mérités qu'ils fussent, et l'amitié fidèle de Roger.

Les jeunes faons privés dans le parc du monastère, accouraient à la voix de Thierry et de Charles ; les oiseaux comprenant qu'ils n'en pouvaient rien craindre, descendaient des hautes branches, se perchaient sur leurs épaules ou jouaient à leurs pieds. Roger leur montrait les miniatures exécutées par les novices, et leur vie s'écoulait paisible dans des occupations familières.

Les blessures de leurs membres étaient cicatrisées, mais une faiblesse croissante paraissait épuiser en eux les sources de la vie. Le sang ne remontait plus à leurs visages, et leurs mains inertes reposaient sur leurs genoux. Ils se savaient condamnés à mourir, et tous deux, sous les magnifiques ombrages de Jumièges, au milieu des enchantements d'une contrée dont les fils de Philibert avaient fait un jardin de délices, comptaient les jours durant lesquels il leur serait donné de voir se lever et se coucher le soleil.

X

LES REMORDS DE CARLOMAN

La cour du duc de Neustrie était d'une morne tristesse. Pépin, en invitant son frère à se rendre près de lui avec Bathilde, espéra vainement faire oublier à tous deux le coup porté par des fils ingrats; de jour en jour l'humeur du prince s'assombrit et la tristesse de sa compagne prit un caractère navrant. Ces deux êtres, qui s'étaient aimés avec une tendresse si profonde, en vinrent à s'éviter d'abord d'une façon inconsciente, puis avec une volonté préconçue. Bathilde offensée, menacée par ses fils, ne pardonnait pas à son mari le supplice qu'il leur avait fait subir. Elle reconnaissait comme juste la sentence prononcée contre des coupables, mais ces coupables étaient ses enfants; ce souvenir suffisait pour briser son âme. Derrière Carloman elle voyait le bourreau. D'abord le prince essaya de la distraire de sa tristesse; elle feignit de se prêter à son désir, mais, après chaque tentative, il la voyait retomber plus avant dans une sombre mélancolie. De reproches, elle n'en adressait aucun, ne s'en reconnaissant pas le droit. Carloman avait tenu sa promesse : ses fils vivaient. Mais, dans le fond de son âme, Bathilde espérait davantage; elle croyait que le premier feu de la colère éteint, le duc prendrait son avis sur le châtiment à infliger. Une prison lui eut paru suffisante. On s'évade d'une prison. D'ailleurs la colère dure-t-elle toujours dans le cœur d'un père? et Bathilde comptait sur un avenir de miséricorde et d'oubli. Elle n'avait plus rien à attendre pour ses fils mutilés et déshonorés, et la douleur croissait chaque jour dans son âme. Carloman devinait trop ce qui se passait en elle pour tenter d'effacer l'im-

pression reçue. Après l'avoir froissé comme une injustice, elle l'accabla. Le sens exquis des femmes qui les porte sans trêve au pardon ne pouvait l'avoir trompée. En usant de son pouvoir il avait exagéré ses droits. Lui aussi, maintenant qu'il se trouvait seul, se rappelait les heures heureuses, remplies de tendresses satisfaites et d'orgueil légitime, pendant lesquelles il reposait ses espérances sur Charles et sur Thierry. Le châtiment imposé ne dépassait-il point la faute? Tandis qu'Hilda triomphait avec Griffon, qu'étaient devenus ses fils, abandonnés sur cette nef sans voiles ni rames? Peut-être la barque était-elle descendue jusqu'à l'Océan, et, bercée par les vagues, avait-elle entraîné les princes vers l'immensité sans bornes où les attendait le naufrage ou la famine.

La situation de Bathilde et de Carloman devenait insoutenable. L'amitié de Pépin demeurait impuissante, et les deux époux, vivant côte à côte, obligés de feindre de s'aimer encore, souffraient doublement d'une hypocrisie nécessaire.

Un soir, après l'heure où ses femmes s'étaient retirées, Bathilde, restée seule dans son appartement, venait d'ouvrir un coffret renfermant mille souvenirs navrants d'un bonheur à jamais évanoui : des boucles blondes, des hochets, des jouets fragiles, tout ce qui restait à la mère de douleur de Charles et de Thierry.



Carloman et Bathilde, dessin de Gilbert.

La porte fut ouverte sans bruit et Carloman entra.

Debout près du siège de sa femme, il la vit presser l'une après l'autre sur ses lèvres les reliques de son bonheur passé, puis, éclater en sanglots, en murmurant deux noms qu'elle ne prononçait plus que dans la solitude.

— Bathilde! dit Carloman d'une voix profonde.

Comme si elle eut été prise en faute, la duchesse rejeta dans le coffret les objets qu'elle en avait tirés, puis, se levant toute droite, elle resta devant son mari muette et les yeux baissés.

Celui-ci commença à marcher de long en large dans la salle.

— Bathilde, reprit-il en saisissant les deux mains de la duchesse, il est désormais inutile de feindre, j'ai compté vos sanglots, j'ai épié vos rêves; je sais le secret de votre douleur, Bathilde, vous ne m'aimez plus...

— Moi! s'écria la princesse.

— Vous! répliqua Carloman.

— Ai-je donc failli à quelque devoir?

— Non, repartit Carloman; femme, vous m'êtes restée fidèle; régente, vous défendîtes mes États au péril de votre vie; amie, vous m'avez longtemps et sincèrement aimé... Mais, je vous l'ai dit, Bathilde, vous ne m'aimez plus...

— Ah! si vous saviez, dit la duchesse, si vous saviez combien j'aurais voulu...

— Oublier, n'est-ce pas?

— Oui! oublier...

— Et vous ne l'avez pas pu?

— J'ai prié devant le crucifix et devant la ma-

donc; j'ai usé mes genoux dans les chapelles des pélerinages, et passé mes nuits à demander à Dieu d'éloigner de moi les fantômes qui menacent et les souvenirs qui tuent, et Dieu ne m'a point exaucée... Ma mémoire, trop fidèle, a continué à me torturer, et les fantômes sont revenus... Oh! Carloman, Carloman! vous avez raison de le dire, je vous ai grandement et saintement aimé! Mais est-ce ma faute s'il me semble qu'un abîme s'est creusé entre nous et si votre vue me rappelle ceux que vous m'avez pris...

— Ne vous avaient-ils point offensée? N'avaient-ils point porté la main sur ma couronne et levé le glaive contre vous?

— Je m'étais défendue et Dieu m'avait protégée. Et, d'ailleurs, qu'importe! c'étaient mes fils, comprenez-vous? Des êtres nés de ma chair, bercés sur mes genoux, identifiés à moi par l'échange de vie qui va des enfants à la mère et de la mère aux enfants. Quand vous eûtes apaisé la révolte, j'oubliai tout. Je défendis la couronne pour vous seul; que me faisait à moi d'être régente et duchesse? je ne tenais qu'à un seul titre : j'étais mère. Ils étaient coupables, ingrats, parricides! je le sais. C'étaient mes enfants...

— Et moi? demanda Carloman.

— Vous, vous vivez, vous régnez, la vie vous est facile. Vos sujets vous obéissent. On vous loue, on vous admire, cela doit vous suffire, ce me semble. Moi, tout me manque depuis que j'ai perdu Charles et Thierry... Je les retrouve le jour et la nuit à mes côtés, me regardant de leurs yeux mourants, je les entends implorant de leur voix brisée une suprême caresse... Vous, qui me les avez pris et qui ne pouvez me les rendre, qu'attendez-vous de moi désormais...

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Carloman, vingt ans de bonheur oubliés et perdus.

— Tenez, dit la duchesse, je le sens, quoique je me le reproche, je ne cesserai jamais de pleurer. Je ne retrouverai jamais en vous le compagnon de ma jeunesse. Tout est fini, à jamais fini.

— Vous ne me pardonnez point?

— Je pardonne, je n'oublie pas, j'obéis à Dieu en ne gardant pas de haine, mais, quand je consulte mon cœur, je sais que c'en est fait de toute tendresse et de toute joie.

— Oui, murmura Carloman, il en devait être ainsi.

Il reprit sa marche régulière dans la salle, tandis que Bathilde tombant sur ses genoux levait les mains vers un crucifix.

De quel orage s'emplissaient ces deux âmes également nobles et grandes et qu'un irréparable malheur séparait sans retour.

Enfin Carloman dit à Bathilde :

— Le supplice que vous endurez est trop cruel. Peut-être si vous cessez de me voir, sentirez-vous diminuer le fardeau qui vous opprime. Bathilde, il faut nous séparer.

— J'y pensais, répondit la duchesse.

— Ne croyez pas, reprit le prince, que vous ayez été seule à souffrir. Si je vous ai davantage caché mes tortures, elles n'en ont pas été moins grandes. Vos larmes seules coulaient sur vos mains, c'est du sang qui tache les miennes... J'ai tué mes fils! j'ai tué mes fils! Ils étaient jeunes et beaux, gracieux et doux, après avoir fait votre consolation, ils auraient fait ma gloire, et sous l'empire de la colère, je me suis vengé! Hélas! en me vengeant, n'est-ce pas moi que j'ai puni davantage? Vous pleurez, Bathilde, mais dans votre douleur il n'entre point de remords, tandis que moi... Vous m'avez demandé leur vie en vous traînant à mes genoux, et je n'ai accordé qu'un semblant de grâce... Pour être plus lente, leur mort n'en est pas moins certaine... Ah! Dieu me châtie cruellement à cette heure. Que parlez-vous de vos nuits sans sommeil? Ai-je jamais reposé depuis le supplice de Charles et de Thierry? C'est horrible! horrible! Oui, quittons-nous; ne tentons plus de jouer cette comédie indigne de nous. Je partirai, vous laissant l'Austrasie à gouverner, et m'en fiant pour toutes choses à votre habileté comme à votre sagesse.

— Ce que j'acceptai jadis comme une preuve de votre confiance, je le refuse aujourd'hui, Carloman. A peine seriez-vous loin que Griffon, qui se contente à peine du gouvernement que le pape vous a obligé de lui reconnaître fondrait sur ce duché sans duc et vengerait ceux dont il se servit jadis. Il reviendrait en Austrasie, amenant à sa suite ses leudes bavarois et saxons, et montrerait avec orgueil cette Hilda, mon ancienne esclave, dont il a fait une reine. Tous deux se vengeraient sur moi d'un passé qui ne fut point mon œuvre. L'idée de porter un sceptre me serait odieuse. Le pouvoir m'a coûté trop cher pour que jamais j'y aspire. Il vous reste des fils...

— Et vous? demanda Carloman.

— Il ne manque point de cloîtres pour les veuves de rois.

Le duc prit la main de Bathilde.

— Est-ce ainsi que nous devions nous quitter? dit-il. Il me semblait que moi, qui compte plus que vous un certain nombre d'années, je m'éteindrais la main dans votre main, en prêtant l'oreille à votre voix aimée. Même au milieu d'un bonheur sans nuages, l'idée d'une semblable mort n'était pas sans douceur... Ah! pour la dernière fois, tendez-moi ces doigts encore parés de mon anneau de mariage, dites-moi que, moi parti, vous ne maudirez pas mon souvenir.

— Je demanderai pour vous le pardon de Dieu et la paix de votre conscience.

— Merci, dit le duc.

Il reprit après un moment de réflexion :

— Une cession de nos États et des formalités urgentes nécessitent quelques semaines, peut-être plusieurs mois; je vous en conjure, imposez silence à votre rancune, et traitez-moi comme si une trêve existait entre nous.

— Je vous le promets, répondit-elle.

Ils se prirent les mains, et se regardèrent avec une expression d'angoisse si intime que Bathilde se sentit défaillir.

— Adieu! lui dit-il.

Elle lui répondit : Adieu! et il sortit.

Le lendemain, s'enfermant avec Pépin, Carloman lui fit part de sa résolution d'abdiquer. Pépin éprouvait une vive tendresse pour son frère. Leur vie guerrière s'était passée sans qu'ils se fussent quittés. Tous deux avaient hérité des grandes idées

politiques de Charles-Martel, et jamais un différend n'avait séparé les deux princes.

Pépin essaya de dissuader Carloman d'une résolution qu'il considérait comme un acte de désespoir.

— Tu exagères, lui dit-il, le sentiment de tes regrets. Le Dieu qui a dit : « Honore ton père et ta mère » est celui qui châtia Absalon révolté contre David. As-tu témoigné plus de rigueur que bien d'autres pères traités comme tu le fus? Le bûcher de Chramne peut te répondre... Écoute, ne précipite rien, n'abdique pas. Je mettrai autant de zèle que toi-même pour retrouver ceux que tu regrettes. Qui t'affirme qu'ils sont morts? Nul n'en a jusqu'à ce jour apporté de nouvelles. Le marinier qui vendit sa barque reviendra sans doute en Neustrie. Nous ferons soigner Charles et Thierry par les mires les plus habiles. Leurs membres sont débiles, mais le fer ne trancha point leurs cheveux. Toi qui prononças contre eux l'exhédération, tu seras toujours libre de leur rendre les droits que tu leur as retirés...

— Ne me berce point d'une espérance vaine, répondit Carloman ; je ne les reverrai jamais.

— Que prétends-tu faire si tu quittes les tiens, si tu abandonnes l'Austrasie?

— J'irai me jeter aux pieds du pape, répondit Carloman, et je le ferai l'arbitre de ma destinée.

Rien ne put changer la résolution de Carloman, et, disant adieu à Pépin, il partit pour l'Austrasie afin de régler les dernières affaires qui le devaient occuper durant sa vie politique. On l'aimait et on le respectait, mais on sentait bien que depuis la révolte des princes il n'était plus le même et que son caractère avait trop changé pour que son gouvernement ne se ressentît point des peines qu'il avait éprouvées ; avant de s'éloigner, il eut à cœur de multiplier les fondations pieuses, d'adoucir certaines lois, d'abolir plus d'un impôt. Il souhaita que ses sujets oubliasssent la terrible vengeance tirée du crime de ses fils, pour ne se souvenir que des qualités et des vertus dont il avait donné l'exemple. Quand il eut réglé toutes choses, il appela près de lui Pépin, convoqua les grands en assemblée solennelle, se démit de toute sa puissance entre les mains de son frère, lui recommanda Dreux et son frère, puis, se rendant avec la duchesse à la chapelle du palais, il s'agenouilla près d'elle devant l'évêque et lui dit adieu avec une solennité douloureuse.

Le jour même, accompagné d'une suite nombreuse, il quittait l'Austrasie et se rendait à Rome

Deux jours plus tard, Bathilde entrait dans un monastère.

XI

LE PARDON

Un jeune homme vêtu d'une robe de novice et monté sur un cheval qui paraissait accablé de fatigue, entrait un soir dans la ville de Rome. Son visage trahissait une émotion douloureuse, et, si courageux qu'il fût, la fatigue brisait ses membres. Sa monture, exténuée par une marche forcée, pliait sur ses jarrets; et comprenant qu'elle allait bientôt lui refuser tout service, le jeune homme sauta à terre, la prit par la bride et la conduisit à pas lents jusqu'au couvent, à la porte duquel il vint frapper.

Le novice prononça presque bas un nom qui fit soudainement lever le front au portier, puis il s'inclina en signe d'humilité, sans même se permettre d'adresser une question au voyageur, qu'il introduisit dans une cellule si pauvre, si lugubre, que celui-ci eut un frisson de pitié. Deux planches servant de lit, un crucifix de taille colossale et, au pied, un crâne blanchi, dérobé à quelque ossuaire, en formaient l'ameublement avec une table couverte d'un livre d'évangiles.

En ce moment, l'habitant de cette cellule, agenouillé devant le crucifix, récitait, avec des sanglots, les psaumes de la douleur écrits par un Roi qui avait vu se révolter son fils et qui pleura ce coupable quand la justice divine l'eut frappé.

Le jeune homme s'avança de deux pas, et dit d'une voix troublée par la pitié et le respect :

— Duc d'Austrasie...

— Il n'y a pas ici de duc d'Austrasie, répondit le moine sans tourner la tête.

— Prince Carloman...

— Ce nom n'est plus le mien, je l'ai laissé à la porte de ce monastère en venant y ensevelir mes jours.

— De quel nom faut-il donc vous appeler, vous à qui je dois annoncer de si importantes nouvelles ?

— Je suis mort au monde, répliqua le moine en courbant plus bas la tête, et rien de ce qui s'y passe ne saurait désormais m'émouvoir.

— Vous vous trompez, mon seigneur. Le guerrier peut avoir oublié ses victoires, le prince son royaume, le père ne peut avoir oublié ses fils...

— Ses fils ! répéta Carloman dans un sanglot. Venez-vous me parler de Dreux et de son frère ?

— Ceux-là demeurent près du noble Pépin, votre frère, qui ne leur laisse pas même à regretter l'Austrasie, tant il leur accorde de pouvoir dans ses États. N'avez-vous pas d'autres enfants, duc ?

— Ceux-là sont morts ! morts par ma faute ! et quand vous m'avez trouvé pleurant devant ce crucifix, je suppliais Dieu de me laver de ce crime... Le pape a daigné m'en absoudre, et cependant le remords persiste en moi... Vous qui venez les rappeler à ma mémoire, vous qui savez à quelles tortures je les condamnai, ah ! sachez du moins que les miennes ont été mille fois plus grandes. Leur chair seule saigna... mon cœur est en lambeaux... Je quittai l'Austrasie, comme si en fuyant ce pays je pouvais chasser le fantôme de mes fils. Je remis dans les mains du pape toutes mes dignités, lui-même me coupa les cheveux et bénit la cellule dans laquelle vous me trouvez... Je croyais y trouver la paix, et la paix me fuit... Et quand je crois pouvoir goûter une minute de repos, une voix réveille en moi ce remords en me demandant : « Qu'as-tu fait de tes fils ? » — Ce que j'en ai fait, vous ne l'ignorez pas, vous qui me jetez leur nom à la face ! Après les avoir privés de leurs membres, je les abandonnai dans une nacelle sans voiles, sans gouvernail et sans rames, et la barque s'est perdue, et mes fils furent engloutis dans l'abîme...

— Mon prince et mon maître, dit le novice en s'agenouillant, croyez-en la parole de Roger de Maulvoy, dont les frères aînés servent sous les ordres de l'illustre Pépin, si je viens à vous, c'est avec des paroles de consolation sur les lèvres; si j'ose vous parler de vos fils, c'est pour vous apporter les soumissions et les humbles respects de Charles et de Thierry.

— Miséricorde du ciel! Ils seraient vivants? s'écria le moine, dont le grand front s'éclaira d'une joie soudaine. Vous les avez vus, vous leur avez parlé?...

— Depuis deux ans, nous ne nous sommes pas quittés; leur amitié m'est devenue si chère que, prié par eux de venir vers vous, je n'ai point hésité. Charles! Thiery! Grâce à eux je ne suis plus seul, ils m'ont fait aimer les ombrages de Jumièges, et les voyant si malheureux, eux, les petits-fils de Charles Martel, j'ai compris que le cloître pouvait être préférable au tumulte de la vie... C'est moi qui, un matin, ai vu venir leur barque sans rames; moi qui l'ait fait attérir au milieu des roseaux de la rive; moi qui les ai portés dans les lits que l'on dressa pour eux dans la plus magnifique chambre de Jumièges. Ensemble, nous avons étudié, travaillé. J'ai, de leurs bouches, appris combien vous êtes bon, généreux, et combien vous êtes digne de tendresse et de respect...

— Et ce sont eux qui vous ont dit ces paroles?

— Cent et cent fois, mon maître et mon père... Longtemps ils gardèrent le courage de me cacher le secret qui les étouffait, mais il y a un mois, après une visite du moine qui soigne les malades de Jumièges, leur faiblesse fut jugée si grande, leur vie si incertaine, que, comprenant qu'ils ne souhaitaient rien tant que de vous voir, j'ai prétexté un voyage à la cour de Neustrie afin de visiter mes frères, et je les ai quittés en leur promettant de revenir. Leur confier mon dessein, leur exposer mon espérance eut été dangereux, cruel, peut-être... Je suis venu, et je vous dis avec l'ardeur de ma tendresse pour eux : Venez à Jumièges! la vie de vos fils s'use lentement; encore quelques semaines peut-être, et cette existence, prolongée par un miracle, s'éteindra comme la clarté d'une lampe. Au nom de votre ancien amour, au nom de votre justice, venez, prince, pardonner, au nom du Seigneur à Charles et à Thierry...

Carloman saisit les deux mains du novice.

— Oui, oui, partons! et sois béni par un père au désespoir, toi qui me ménages cette consolation suprême.

En un moment, Roger et Carloman eurent pris leurs dispositions. Il fut convenu qu'ils s'éloigneraient le lendemain. Des chevaux de choix leur seraient amenés, et le long de la route, quand une des montures deviendrait incapable de continuer sa route, on la remplacerait par une nouvelle. Il s'agissait non-seulement d'arriver, mais d'arriver vite, car ceux qui souffraient à l'abri des cloîtres de Jumièges n'avaient pas le temps d'attendre.

Quelle route que celle-là! Les voyageurs ne consentaient à prendre un peu de repos qu'au moment où leurs forces les abandonnaient d'une façon complète. Alors seulement ils sommeillaient quelques heures, puis ils remontaient à cheval.

Tandis qu'ils couraient sur la route, Charles et Thierry, désespérés du départ de Roger, sentaient augmenter leur faiblesse et s'approcher le terme de leur vie. Depuis longtemps, l'idée de la mort ne les quittait pas, mais ils y joignaient la douceur de songer qu'une main amie serrerait la leur au moment suprême et que la voix de Roger réciterait les dernières prières près de leur lit d'agonie. Le brusque départ du jeune homme les bouleversa; ils écoutaient à peine les consolations que venait leur prodiguer le père Augustin. En dépit des soins dont ils étaient l'objet, leur vie déclinait avec une rapidité effrayante, ils n'avaient plus que le souffle, et chacun de leurs gémissements pouvait être le dernier.

Un soir, le père chargé du service médical de Jumièges vint trouver l'abbé du monastère :

— Les princes sont au plus mal, leur dit-il, et tous deux demandent un de nos frères pour les exhorter à la mort.

Au même moment, un moine de haute taille qui venait d'entrer dans la salle, dit au religieux :

— Ce moine sera moi, conduisez-moi près d'eux.

La grande salle boisée de chêne était plongée dans une demi-obscurité. Seule une lampe, pendant du plafond, jetait une intermittente clarté sur le lit des deux frères. Le moine s'en approcha. Son capuchon était baissé et ses mains disparaissaient dans l'ampleur de ses manches de bure.

— Mon père, dit Charles, notre crime fut égal, et nos regrets se confondent à cette heure suprême. Après une jeunesse heureuse et innocente, nous avons brusquement roulé dans un abîme, et ayant d'expirer nous voulons le pardon de Dieu.

— Dieu vous pardonnera, répondit le moine, si vous acceptez votre châtiment sans murmure.

— Il était juste, ajouta Thierry, et nous l'avons compris, mon père... Seulement, sur le point de quitter une vie qui, depuis deux années, n'est qu'un long martyre, nous aurions souhaité de Dieu une grâce, une seule... et cette faveur ne nous sera pas accordée!...

— Qu'en savez-vous, et pourquoi désespérer?

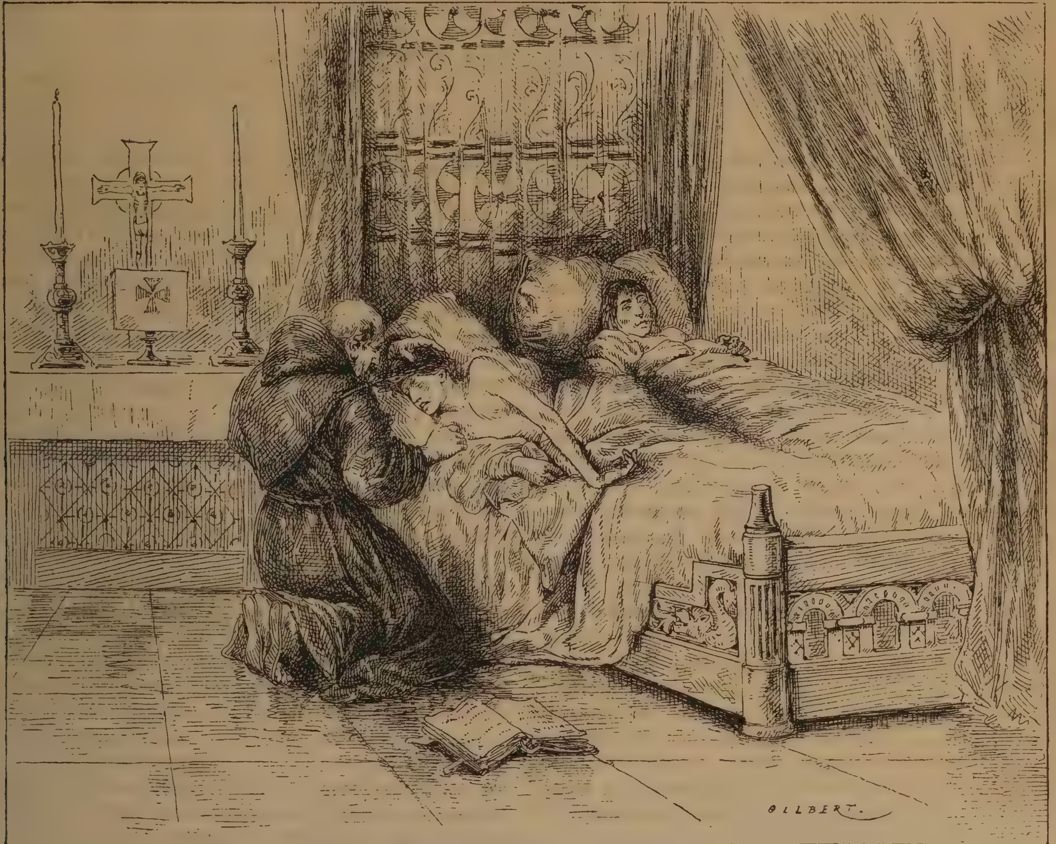
— Voyez-vous, reprit Charles, nous mourons moins des suites de nos blessures que de la douleur qui nous oppresse... Ce père, dont nous foulâmes le respect aux pieds, nous l'avons chéri avec une tendresse sans égale... La douleur que lui causa notre ingratitude pèse plus sur notre cœur que le regret de mourir... A quoi sommes-nous utiles et bons désormais? à rien. Nul ne nous pleurera... Notre mère a versé toutes ses larmes aux pieds de Dieu... Oh! si nous avions entendu la voix de notre père, si nous avions vu ses mains se lever pour nous bénir, notre trépas aurait perdu toute son amertume; nous serions tombés de ses bras dans le sein de Dieu... On nous a dit qu'il avait quitté le monde, que son royaume appartenait à notre oncle Pépin, que ni Dreux ni notre autre frère n'en avait hérité... Oh! pourquoi du fond de sa solitude n'entend-il pas les cris d'amour et de repentir de ses enfants? Pourquoi ne vient-il pas aider à mourir ceux à qui il donna la vie.

— C'est notre faute! c'est notre très grande faute! murmura Charles.

Les jeunes princes joignirent les mains répétant:

— Le pardon! le pardon! nous l'attendons pour quitter ce monde.

— Charles, Thierry, dit le moine d'une voix grosse de larmes, allez en paix vers Dieu, réconciliés et pardonnés. Si votre cœur ne peut oublier la tendresse que vous portiez à votre père, ce père n'a pu se consoler de vous avoir perdus. La faute fut grande et le châtiment cruel. O mes fils! pauvres faibles enfants tentés par un démon, vous expiâtes d'une façon trop terrible la faute commise, puisque le châtiment ne peut être oublié par celui qui vous l'infligea. Votre vie s'éteint sous l'influence du repentir et votre père succombe à son désespoir. Vous demandez à Dieu son pardon divin, vous désirez que votre père vous presse une dernière fois dans ses bras, et vous mourrez paisibles sous sa bénédiction suprême... Charles, Thierry, ne sentez-vous point votre cœur battre avec plus de violence depuis que je suis près de vous. Au milieu



Le pardon, desssin de Gilbert.

des sanglots qui l'oppriment, ne reconnaissez-vous pas la voix de Carloman?

Les deux jeunes gens se soulevèrent d'un seul mouvement, et le moine les reçut dans ses bras.

— O mes fils! mes bien-aimés! leur dit-il, je serais ici depuis longtemps si j'avais connu le lieu de votre retraite. Je vous ai pleurés comme David pleurait Absalon, et après vous avoir perdus, il ne me sembla pas qu'il me fut possible de régner et de vivre. Mais je vous revois, je vous retrouve... Je ne vous quitterai plus.

— Il est trop tard? murmura Charles.

— Trop tard! répéta Thierry comme un écho.

Leurs yeux brillaient à travers leurs larmes, un sourire entrouvrait leurs lèvres pâles, ils posèrent leurs têtes sur l'épaule de Carloman, et, poussant un long soupir, ils expirèrent dans un dernier embrassement.

On eut dit que le même coup qui les frappait venait d'atteindre le vieux moine, car il tomba de toute sa hauteur, et quand Roger épouvanté du silence régnant dans cette salle y pénétra, il trouva étendus sur le lit de parade les princes Charles et Thierry et le duc Carloman complètement évanoui sur le sol.

On fit aux infortunés des funérailles de princes, et Carloman, après les avoir déposés dans le cercueil, reprit avec Roger le chemin de l'Italie.

Les historiens et les légendaires ont erré plus d'une fois en racontant cette chronique et n'ont pas reculé devant les anachronismes les plus faciles à prouver. Ainsi, beaucoup ont voulu voir, dans les jeunes princes morts à Jumièges des suites d'un supplice douloureux, les fils de Clovis II et de Bathilde. Or, Clovis II, mort à vingt et un ans, ne pouvait avoir châtié, pour leur révolte, des fils de dix sept. Mabillon, aussi peu heureux dans ses suppositions, croit trouver, dans les reclus de l'abbaye, Tassillon de Bavière et son fils Théodore. Or, Tassillon est mort en Allemagne, et d'ailleurs les statues des Énervés représentent deux adolescents. L'opinion du père Duplessis diffère encore : et il s'obstine à voir, dans les Énervés, des filt de Carloman, fils de Pépin, qui se révoltèrens contre leur oncle Charlemagne. Guillaume de Jumièges, qui vivait au temps de Clovis II, n'eut pas manqué, si les malheureux avaient été fils de ce roi, d'en parler dans ses Chroniques, et ce sont seulement les écrivains existant sous saint Louis qui racontèrent cette lugubre histoire. Elle est de la même date que les statues placées sur leurs tombes.

R. de Navery.

LES CHRONIQUES DU MOYEN AGE

LE PANIER DE RAISIN

Liège contraste heureusement avec quelques-unes des villes wallonnes, qu'anime seul le souvenir d'une ancienne splendeur. Quoique nulle n'ait de plus dramatiques annales, n'ait produit de plus grands citoyens, ne redise mieux son histoire par ses vieux édifices, on songe peu d'abord, en s'en approchant, à la cité des princes-évêques. La dévorante activité du présent voile ici les souvenirs du passé. C'est la ville marchande, le grand centre métallurgique, la fabrique d'armes célèbre, dont l'image se présente d'abord à l'esprit. Point de meilleure condition pour émerveiller le touriste, car cette renommée industrielle n'a rien qui sollicite d'avance son imagination. Aussi ne voit-il point en rêve ces constructions idéales qui surpassent toujours la réalité; il n'a rien prévu, rien espéré, et tout ce qui s'offre à ses regards a le charme d'une surprise, l'attrait d'une découverte.

Ce prestige de l'imprévu s'accroît encore par la puissance du contraste, quand on arrive du côté de l'ouest et qu'on entrevoit une première fois la ville des princes-évêques du haut de son plan incliné. On vient de parcourir un grand pays de plaines. Fatigué des aspects monotones, on a cessé de regarder, la satiété est venue. Mais, voici que l'éternel niveau du railway cesse. A travers une large arcade on découvre le ciel bleu, la route semble aboutir au vide; on croit rouler vers un abîme, quand, tout à coup, la vallée se découvre, on touche au plateau du faubourg Sainte-Marguerite. Liège est à vos pieds.

Alors, pour peu qu'on soit artiste, historien ou poète, il faut se hâter de descendre et contempler le splendide tableau qui se déroule au regard.

Devant vous, un vaste champ de toîts sillonné de rues, au milieu desquels la vue erre confusément et finit par s'arrêter au faîte des grands édifices. C'est la nef élevée de Saint-Martin, qui redit un drame terrible entre le peuple et la noblesse; Sainte-Croix, vieux château féodal dont Notger fit une église; Saint-Jean, grave façade du xe siècle avec sa grosse tour carrée; Saint-Denis, brûlé en 882 par les Normands, au clocher curieusement raccommodé par les architectes de l'époque, de briques frangées comme des haillons; Saint-Barthélemy, aux tours jumelles; Saint-Paul, à la flèche ardoisée; Saint-Jacques, aux merveilleuses broderies de pierre.

Puis, à gauche, des jardins dorés de fruits, veloutés de fraîche verdure; des habitations coquettes, dérobant à demi leurs murs blancs et roses au milieu des vergers, comme la jeune nymphe de Virgile se cachant derrière les saules; l'abbaye de Saint-Laurent, qui regarde par dessus les bouquets de chênes et de châtaigniers semés sur les pentes vertes. A droite, des collines pommelées, superbe et attrayant décor de clartés et d'azur, de gazon et de feuillage, dont les croupes s'arrondissent, se fondent et encerclent la vallée où la ville est assise. Et tout au fond enfin, morne et grise au sommet de sa haute colline verte, la vieille citadelle dominant la cité.

Or, cette citadelle, de même que la plupart des édifices qui sont l'orgueil et l'honneur de la fière et populeuse ville, cette citadelle a ses légendes, ayant eu son histoire. Elle se présente à nous, dans les brumes du passé, un peu comme forteresse, beaucoup comme champ de bataille, comme lieu d'action surtout de plusieurs de ces luttes meurtrières que soutint maintes fois, avec tant d'énergie, cette forte et vaillante race de laquelle Mirabeau disait, à l'époque du Serment du Jeu-de-Paume : « Ah! messieurs les Liégeois, savez-vous bien que nous faisons beaucoup d'efforts et nous donnons bien de la peine, en France, pour acquérir tout au plus la moitié des libertés, des droits dont vous jouissez ici. »

C'est un de ces épisodes à la fois les plus pittoresques et les plus caractéristiques que nous avons retrouvé dans la poussière des vieux âges et des vieux livres, et que nous retraçons aujourd'hui dans toute sa vérité native et sa gracieuse simplicité.

I

Un beau ciel de juin, azur et or; les hautes collines vertes avec les masses sombres de leurs forêts et les pampres légers de leurs houblonnières; la ville gothique aux toîts aigus, aux pignons saillants, tailladés, aux flèches sveltes et hardies, aux donjons massifs, aux tours grises; la Meuse, large et bleue, coulant comme à regret sous ses dix ponts

crénelés, s'attardant avant de quitter sa vallée si charmante pour gagner les plaines monotones du pays hollandais, voilà le cadre et le fond du tableau. Deux jeunes femmes, aux traits fins et purs, au teint d'un brun pâle et doré légèrement teinté de rose, aux petites coiffes blanches coquettement posées sur des cheveux noirs, brillants et souples, voilà les personnages.

Assises sur un des talus gazonnés de la montagne Sainte-Walburge, elles avaient à leurs pieds la vallée, la Meuse, la ville; devant elles, de l'autre côté du fleuve, la riante vallée de la Vesdre, avec les clochers de Grivegnée, de Chênée et la haute colline de Chèvremont; derrière elles, une énorme masse grise, entassée, hérissée, bastionnée et crénelée : la citadelle.

Une citadelle, à cette époque, avait toujours dans son aspect, son dessin, ses proportions, quelque chose de colossal, de monstrueux, de sombre. Murs énormes et portes de fer, donjons massifs et tours ventrues, créneaux taillés en dents de scie, festonnant l'esplanade de ces tourelles en poivrière qui laissaient deviner l'oubliette en dessous; ponts-levis se dressant comme des bras de gibet gigantesque au-dessus des fossés noirs où croupissait une eau verdie; ouvertures étroites, à peine visibles, par où se glissait la pointe des lances avant le canon des mousquets et la gueule des coulevrines; bastions et remparts, échauguettes et machicoulis, tel était, à peu de chose près, l'ensemble de toutes les forteresses de ce temps-là, et aussi celui qu'offrait alors la citadelle de Liège. En somme, l'aspect qu'elle présentait était assez peu réjouissant pour intimider les deux jeunes femmes et les empêcher de rire. Mais, heureusement pour leur bonne humeur et leur gaieté, elles ne la regardaient pas, car elles lui tournaient le dos.

— Ainsi c'est décidé, Aldegonde, ma mie, disait l'une d'elles en souriant, la plus jeune, la plus joyeuse, ce sera dans deux mois d'ici, vers la fin de septembre, que j'épouserai Jean, mon noble Jean, mon bien-aimé Jean, qui est, depuis les jours de notre enfance, mon voisin, mon ami, et, depuis quatre ans déjà, est devenu mon fiancé.

— C'est un bien beau mariage que tu fais là, ma bonne petite Tine... Épouser notre bourgmestre, ce brave Jean Desmarests, que chacun, dans notre cité, affectionne comme un ami et honore comme un père!... Et dire que tu es si jeune encore, si mignonnette!... Seulement tu as bien des choses pour toi, il n'y a pas à dire : ton joli petit visage, d'abord; ton gentil nom d'Églantine, si frais, si doux, qui fait voir aux buissons les pâles roses de mai. Et puis, ton renom, bien mérité, d'honnêteté, de vertu, de savoir et de vigilance, et enfin le poste d'honneur et la grande réputation de ton père... Dame, quand on est la fille de maître Alard Pagnois, notre premier échevin, on peut bien s'attendre à l'une des plus belles positions qui soient dans notre ville.

— Comme tu es aimante et bonne, ma chère Gonde ! Tu me dis tout cela, je le sens bien, du fond du cœur, sans un retour sur toi, sans un soupir. Et pourtant, ma pauvre mie, il te manque, à toi, je le sais, bien des choses pour être heureuse.

— Oh ! oui, bien des choses, en vérité ! soupira Aldegonde, dont le beau front très uni, doux et sérieux se rembrunit à ces paroles. Un peu d'argent, d'abord, et vraiment, c'est très douloureux. Car, je n'ai pas besoin de te le dire, tu le sais aussi bien que moi, Tine, l'argent, ce n'est pas pour lui-même, ni pour pouvoir me faire plus belle et plus brillante que je le désirerais, en vérité... Mais c'est que si nous étions moins pauvres, vois-tu, nous serions libres !... Mon cher Hubert, mon bon mari, ne serait pas forcé pour nous nourrir, moi et ma petite fille, d'accepter cet horrible poste, de demeurer ici, ajouta-t-elle en se retournant sur son tertre de verdure et en désignant de la main, presque avec un mouvement d'horreur, la citadelle qui se dressait haute et grise derrière elle, et sur laquelle s'arrêtaient ses grands yeux noirs, soudain devenus sombres.

— Oh! oui, je le sais, c'est bien triste... Mais, va, console-toi, ma Gonde. Tu vois, je deviendrai dans peu femme du bourgmestre; le bourgmestre sera certes en droit de requérir quelque grâce de notre prince-évêque Henri. Or la première chose qu'il lui demandera, je te le jure, ce sera de délier de son engagement ton mari, Hubert Delchef, de nommer quelqu'un à sa place concierge de la citadelle, et de vous laisser aller, toi et lui, au cœur de notre bonne ville, dans quelque propre et gentille maisonnette et office honorable et sûr que, mon brave Jean et moi nous choisirons, ma Gonde.

— Bonne et chère amie que tu es, pourrons-nous jamais te remercier assez de ta tendresse et de ta prévoyance!... Seulement il y a, continua Aldegonde au bout d'un instant en secouant la tête avec un long soupir, il y a des choses, bien simples pourtant, qui entraînent après elles de tristes conséquences. Lorsque nous obtiendrons de quitter la citadelle, il vaudra mieux, en même temps, que nous quittions le pays.

— Partir ! toi, ma Gonde? Et pourquoi? demanda Églantine émue.

— Écoute, ma chère, toute jeune et rieuse que tu es, tu ne peux manquer cependant, surtout dans la maison de ton père, qui est un de nos plus vaillants bourgeois et de nos échevins les mieux aimés, d'avoir entendu parler de maintes choses tristes qui affligent les gens de notre ville. La première de toutes, c'est la domination injuste et oppressive de messire Henri de Gueldres, qui, dans ses quinze ans de règne, s'est fait mépriser et haïr de tous les gens de notre cité.

— C'est vrai, fit Églantine qui secouait d'un air grave sa jolie tête d'enfant tout en cueillant à côté d'elle une petite fleur dans l'herbe.

— On ne saurait vraiment comprendre, continua Aldegonde, quels ont été les motifs de ceux d'entre les nôtres qui l'ont choisi et amené. Pourquoi l'intitule-t-on évêque? il n'est pas prêtre. Pourquoi l'a-t-on nommé notre prince? il n'est pas Liégeois. Il s'en est venu tout droit de son pays de Gueldres et de Ruremonde, amenant avec lui de grandes troupes de soldats étrangers, parce que, pensant bien qu'il ne se ferait point aimer, il était du moins résolu à se faire craindre.

— Réussira t-il jamais à l'un ou à l'autre? Je n'en sais rien, j'en doute. Mon cher Jean nous disait l'autre jour qu'un vrai Liégeois ne connaît pas

la peur, interrompit la petite Églantine, se redressant avec fierté.

— En attendant, ma mie, messire Henri de Gueldres fait bien tout ce qu'il peut pour devenir, non seulement notre prince, mais notre maître. C'est dans ce but qu'afin de loger sûrement et commodément ses troupes maudites, qui se répandent comme un vrai fléau sur la ville et sur le pays, il a fait construire à grands frais, depuis tantôt quinze ans, cette grande citadelle, qui sert, non point à nous défendre, mais à nous opprimer.

— C'est vrai, fit la fiancée de Jean Desmarets, attachant un regard devenu sérieux sur le doux visage de son amie. Mon père, avec deux de ses compagnons, Martin Radoux et Noël Desprez, en parlait encore l'autre jour, disant : « Est-ce que les Liégeois ont besoin de pareils remparts et bastions? Leurs montagnes les entourent; et leur valeur. »

— Tu vois bien, ma mignonne... Mais, toujours à ce propos, il y a des choses plus tristes encore que tu ne sais pas, pauvre petite. C'est que, comme tous ces soudards malfaiteurs, tous ces pillards éhontés, qui se répandent chaque jour par tout notre pays, ravageant les fermes, les monastères, les villes, les villages, sortent de cette citadelle, où constamment ils sont logés, nos pauvres gens, se voyant enlever leur pain, leur foin, leurs vaches, leurs fruits, leurs vêtements, leur or, tournent toujours leurs regards, leurs bras de ce côté, et ne cessent, en se lamentant, de maudire la citadelle. Par conséquent, tout ce qui s'y trouve, tout ce qui y respire, est compris dans les mêmes injures et les mêmes malédictions. Et comme mon cher Hubert, ayant perdu tout ce qu'il possédait dans ce grand débordement de la Meuse, a eu la malheureuse idée, sur la recommandation de messire d'Andrimont, son parrain, de recourir à la munificence du prince, qui l'a aussitôt nommé concierge de ce château-fort, nous aussi, vois-tu, ma mie, nous aussi serons méprisés, repoussés de tous les Liégeois qui ont la forteresse en horreur et haïssent messire de Gueldres.

— Oh! Aldegonde, est-il possible? Comment peux-tu t'imaginer des choses pareilles? Hubert et toi repoussés, méprisés?... Non, je ne le croirai jamais.

— Hélas! enfant chérie, tu serais bien forcée de le croire si tu avais entendu l'autre jour, comme moi...

— Entendu quoi? Parle donc. J'en ai le cœur tout serré, en attendant.

— Eh bien! reprit la femme d'Hubert, passant sa main blanche et effilée sur son front triste, l'autre jour, comme ma mère était montée à la citadelle et gardait ma petite Marie, j'étais allée faire quelques provisions au marché de la place Saint-Lambert. Il y avait, certes, longtemps que je n'y étais venue; aussi me sentais-je toute contente de revoir quelques visages de connaissance; de bonnes vieilles femmes, auxquelles je me suis adressée depuis les jours où j'étais enfant, et qui ont toujours eu pour moi une fleur, un gâteau, une petite tape sur la joue, une caresse, un sourire... Mais, voici qu'à mon grand étonnement, la première que je rencontre se tient fort raide à mon approche, répond à peine, ne sourit point et semble tout d'abord ne pas me reconnaître. Quand je lui dis mon nom en la saluant de quelques paroles d'amitié et l'appelant « la mère, » elle réplique entre ses dents quelques mots que je n'entends point, se détourne avec un mouvement d'épaules et paraît aussitôt fort occupée et intéressée d'une conversation qu'elle engage avec une femme qui passait. Chose à peu près pareille m'arrive avec la seconde et la troisième revendeuse; puis, comme je m'éloignais toute interdite, ne sachant à quoi attribuer cette mauvaise humeur qu'elles me montraient, ne parvenant point à comprendre, j'entends de loin des voix railleuses qui murmuraient en ricanant :

« — Eh bien, rien que ça de hardiesse!... Être la femme d'un mauvais guichetier, d'un misérable gardien de geôle, et venir encore parler et rire avec les honnêtes gens!

« — Manger du même pain que ces ravageurs damnés, ces étrangers maudits, et oser se montrer, la corbeille au bras, sur la place où, depuis des cent et des cent ans, notre perron (1) liégeois est de tous respecté!

« — Porter un nom du pays, qu'on a honoré longtemps, et le salir en vivant côte à côte avec ces pillards éhontés, véritables mangeurs d'hommes! »

Eh bien! aussi vrai que je t'aime et que j'aime ma petite Marie, voilà ce que j'entendais. Qu'en dis-tu, mon Églantine?... Pour moi, je ne répondais pas, je ne me sentais pas la force de répliquer, de me défendre; mon cœur faiblissait au-dedans de moi, je ne songeais qu'à me cacher, qu'à fuir. J'avais comme un brouillard devant les yeux, de sourds grondements dans les oreilles; il me semblait que la terre tremblait sous mes pas chancelants.

— Pauvre mie, pauvre Gonde! interrompit ici la fille de l'échevin, pressant dans ses deux jolies petites mains les doigts glacés de son amie.

— Oh! oui, pauvre Gonde, va; tu as bien raison de le dire!... Enfin, ne sachant que devenir, que faire, je me hâtai de m'éloigner et je revins ici, n'ayant pas même acheté un quarteron d'œufs ou une botte de laitue pour garnir ma corbeille. Ma pauvre mère m'ayant demandé ce que tout cela voulait dire, je lui répondis que, m'étant trouvée tout-à-coup prise d'un grand malaise, je n'avais pu me rendre jusqu'au cœur de la ville, et j'étais restée plus d'une heure assise au bas de la côte, sous les arbres d'un verger... Puis quand Hubert rentra dans la logette, au moment du dîner, tu devines bien, que je me gardai Tine, de lui rien dire. Oh! combien il aurait souffert, pauvre Hubert, s'il avait compris!... Songe donc, ma mie, que comme toi, comme moi, il aime de tout son cœur et de tout son amour son cher et gentil pays, sa bonne ville de Liège, en tout pays chrétien si connue et si vantée.

— C'est en effet bien dur, bien pénible Ah! oui, je le comprends et je souffre avec toi, ma pauvre Gonde... Mais aussi, laisse-moi te dire, pourquoi ton mari s'est-il tant hâté d'accepter ce poste malheureux que lui donnait le prince-évêque?

(1) Symbole des droits et des libertés de la cité de Liège.

S'il avait quelque peu attendu, sois sûre que mon père, ou que notre honoré bourgmestre, mon bon Jean Desmarets, n'eût pas manqué de trouver pour lui, à ma sollicitation, quelque autre emploi qu'il eût rempli sans dommage et sans honte.

— Tu me demandes pourquoi Hubert s'est tant hâté? Moi, je sais la raison et je vais te la dire. Comme tu as été sans cesse, depuis les jours de ton enfance, entourée de soins et de bien-être, pourvue de tout ce que tu pouvais désirer, tu ne te l'expliqueras peut-être pas, Tine, cette raison. Seulement dans quelques années d'ici, quand tu seras mère à ton tour, tu comprendras mieux, je le sens, et tu ne nous blâmeras plus, ma mie.

« Songe qu'il y a un an de cela, rien ne nous restait plus au monde. Ni toît, ni meubles, ni verger, ni foyer, ni pain; plus de lendemain assuré, plus d'asile : la Meuse nous avait tout pris. Va, si nous avions été seuls, Hubert et moi, je ne sais vraiment ce que nous aurions fait, mais, dans tous les cas, nous n'aurions rien demandé à personne... Seulement il y avait avec nous celle que tu connais bien : notre petit ange, notre trésor, notre frêle et gentille Marie. Elle avait alors un an à peine, la



La citadelle de Liège au moyen-âge, dessin de H. Clerget.

pauvrette, et tu sais comme elle est chétive! Elle serait morte bientôt, j'en suis certaine, si nous n'avions pas trouvé bien vite un toît bien fermé, bien chaud, pour l'abriter, de bon lait pour la nourrir... C'est ce qui fait que lorsque Hubert est venu me parler de cet office de gardien de la citadelle, qu'on lui proposait de prendre, comme j'ai vu qu'il hésitait, qu'il avait peine à se résoudre, moi-même je l'ai supplié, je me suis mise à ses genoux; finalement je l'ai décidé rien que pour le salut de notre petite Marie...

— Et par malheur alors, moi, je n'étais pas là, — interrompit en soupirant la fille de l'échevin. — Chez ma tante de Namur, où je me trouvais alors j'ignorais tout et, par conséquent, je ne pouvais t'être utile en rien, ma pauvre mie.

— Oui, et tu vois maintenant, Tine, comment la chose s'est faite. Tu ne sais pas encore, — et cela se comprend, — combien de hontes on subit, combien de douleurs on supporte et d'amertumes on accepte, quand il s'agit de sauver son trésor, son enfant!... Et pourtant, sois en sûre, Hubert et moi nous n'en aimons pas moins notre pays liégeois, notre bonne et gentille ville. Aussi pense comme ce doit être dur et affreux pour nous de vivre, chaque jour, côte à côte avec ceux qui les

oppriment, les ravagent et les dépouillent ! Souvent, le soir, sais-tu, nous les voyons rentrer, ces pillards, ces maudits, chargés de sacs de blé, de paniers de légumes ou de toile de chanvre, poussant devant eux des vaches, des moutons, des chevaux qu'ils ont été voler aux herbages et aux fermes, dans les montagnes. Alors la douleur et colère nous prennent et le cœur nous bondit. Il nous semble voir, là-bas, les pauvres gens qui se lamentent et qui pleurent, sans aucun espoir cependant d'obtenir vengeance ou justice, parce que ce sont les étrangers, les soldats du prince, qui les ont dépouillés... Et puis, ce n'est pas tout; nous savons qu'il y en a eu, parmi eux, qui ont voulu se défendre; sur les pas des soudards nous suivions de sanglantes traces, nous songeons à ce qui s'est passé ailleurs; nous croyons voir des morts... Et malgré tout cela, il nous faut faire bon visage à ces meurtriers, à ces voleurs. A ceux qui nous saluent en passant, dans leur affreux patois allemand ou frison, il faut répondre de même sorte, sans les injurier, sans les maudire!... O ma bonne petite Tine, vois-tu, tu ne peux pas comprendre combien, dans ces moments-là, je souffre; comme je me sens irritée, honteuse, méchante, lassée de vivre, et comme je finirais peut-être par me laisser tenter à quelque action mauvaise, si je n'avais là, près de moi, ma fillette, ma mignonne, qui me retient et me console parce qu'elle me tend les bras, me regarde et sourit! »

Ici la voix de la pauvre Aldegonde s'éteignit dans un sanglot; la jeune femme voila son visage pâli de ses deux mains tremblantes qui, pourtant, laissaient voir ses larmes. Eglantine, d'un mouvement prompt, chaleureux, charmant à voir, lâcha sa poignée de fleurs, et lui jeta, en pleurant elle aussi, les bras autour du cou.

— Ne te fais pas tant de peine, ma pauvre, ma chère Gonde, — disait-elle. — Tu sais bien ce que, — sans connaître la cause de ton chagrin, — je te promettais tout-à-l'heure? A plus forte raison, maintenant, ferai-je tous mes efforts pour vous trouver, à tous les deux, une situation meilleure... Et même, j'y pense maintenant, eh bien, je n'attendrai pas pour parler à mon cher Jean après notre mariage. Pour se faire tout donner, sans délai, sans hésitation, sans plainte, il vaut peut-être mieux, n'est-ce pas, parler avant? Tu dois le savoir mieux que moi, dis-moi, ma chère Gonde, toi qui es la femme d'Hubert Delchef depuis bientôt trois ans? Quoique je ne pense pas, à vrai dire, que mon beau bourgmestre s'avise de jamais rien me refuser... Il y a trop longtemps que nous nous connaissons pour cela, et il sait bien que ce n'est que par la douceur et une grande amitié qu'on peut prendre et garder le cœur de sa petite Tine... Compte donc sur moi; chère mie; à présent que tu m'as dit la cause de tes larmes, je ne tarderai pas, je l'espère, à les sécher.

— Merci, merci, mignonne, — répondit Aldegonde, posant tendrement ses lèvres sur le front blanc de son amie. — Merci pour moi et pour Hubert; merci également pour ma pauvre fillette, ma petite Marie qui, plus tard, serait bien malheureuse si elle voyait le nom de son père honni et déshonoré... Et maintenant, je vais, hélas! être forcée de te quitter, de passer ce pont maudit pour rentrer dans la citadelle. La journée s'avance, et ma mère, qui est venue me remplacer pour deux heures auprès de ma mignonnette, doit être impatiente de regagner son logis du quai d'Avroy. Si tu veux demeurer ici, je vais te l'envoyer, et, de cette façon, vous descendrez ensemble. Car il vaut mieux, quand le soir vient, que tu ne sois pas, dans nos alentours, seule à te promener.

— Tu as raison, ma Gonde. Donc envoie-moi dame Martine; je vais cueillir ici un bouquet de marguerites en l'attendant... Ah! et fais bien mes amitiés à ce brave Hubert, et puis embrasse pour moi ta petite Marie.

— La pauvrette! Elle est, depuis quelques jours, bien pâle, bien languissante. Ah! comme elle se portait mieux dans notre maisonnette de Flémalle, sur le bord de la Meuse! Je crains vraiment qu'elle ne tombe malade à cause de cet air maudit, au milieu de ces affreux soudards qui sentent le fer, le cuir, la bière, le vin et le genièvre.

— Allons, allons, ne te mets pas dans l'esprit de si noires idées, ma Gonde. Dis de ma part à ta mignonne que je viendrai la voir bientôt, et que je lui apporterai un joli bonnet brodé, avec un panier de cerises et un quartier de couque (1).

— Encore une fois merci. A bientôt, n'est-ce pas, ma bonne petite Tine?

— Oui, à bientôt, je le promets. Et j'espère ce jour-là, te donner de bonnes nouvelles. »

Ici les deux jeunes femmes, s'étant levées, s'embrassèrent tendrement. Puis Aldegonde, avec un soupir, commença à gravir le sommet de la montagne, tandis que sa gentille amie, bien vite redevenue joyeuse, cherchait, comme elle l'avait dit, des fleurettes dans le gazon.

Hubert Delchef, posté dans sa logette de gardien, abaissa le pont-levis pour laisser entrer sa femme. Elle le salua, en passant, d'un sourire et d'un doux regard, puis se hâta de rentrer dans son logis, où il lui tardait d'aller embrasser sa petite Marie.

Sa mère, dame Martine, qui se tenait assise sur un escabeau, à côté du berceau de l'enfant, se leva quand elle la vit entrer et en s'approchant d'elle, lui dit avec tristesse :

— Voici déjà longtemps que notre Mariette sommeille. Mais il me semble pourtant qu'elle ne repose pas bien. Elle est agitée, remuante, et ses menottes brûlent. Si le temps est beau demain, tu ferais peut-être bien, ma Gonde, de descendre en ville avec elle afin de la faire voir au maître mire de la cité.

— C'est ce que je ferai, mère, n'en doutez pas... O mon Dieu, il ne nous manquait plus que cela! avoir notre fillette, notre chérie, malade!... Maintenant ne vous attardez pas ici, je vous en prie. Avant que vous ayez descendu la côte, vous savez, la nuit viendra vite, et tout près d'ici, sur le Thier, Eglantine Pagnois vous attend.

Dame Martine embrassa sa fille, traça un signe de croix sur le front de l'enfant endormie, et s'éloigna, gagnant la porte qui conduisait au pont-levis. Aldegonde, demeurée seule, se tint longtemps près du berceau, couvrant de son regard de mère,

(1) Pain d'épice, en patois wallon.

où parfois brillaient des larmes, le visage pâle et fatigué de sa petite Marie, son front brûlant où passaient de soudains tressaillements de fièvre, ses menottes étroitement croisées où frémissaient les veines bleues. Puis comme Hubert, retenu sans doute par quelque fonction, tardait à venir prendre son souper en famille, la jeune femme s'approcha d'une des étroites fenêtres de sa tourelle, et se pencha au dehors, regardant du côté où devait paraître son mari.

Alors c'était la nuit; de grandes ombres bleues, vagues et douces comme un rêve, avaient enveloppé lentement la montagne, le fleuve, la ville, laissant à peine deviner, dans les lointains brumeux, les croupes aigües des collines séparant vers l'est les deux vallées de l'Ourthe et de la Vesdre. Masses vertes des forêts, miroirs argentés des rivières, toits ardoisés, clochers hardis et tours superbes des manoirs et des villages, tout avait disparu peu à peu dans cet azur vague, où le regard cherchait en vain une étoile, un rayon.

Soudain, Aldegonde qui, tournée vers l'est, cherchait à découvrir, au milieu de ces ombres, le donjon carré et les remparts du château de Fraipont, auprès duquel elle était née, Aldegonde aperçut une vive clarté rouge, sinistre, et grandissant toujours, jaillir dans cette direction, un peu au-delà de Chênée. En même temps des tourbillons de fumée s'élevèrent, noirs et précipités, au-dessus de cette lueur, lui formant sur les nuées grisâtres, comme un panache funèbre. Puis ce furent de grandes flammes jaunes, mouvantes, effilées en langues de feu, qui envahirent presqu'aussitôt tout ce côté du ciel et formèrent comme un miroir poli, étincelant, où venaient se dessiner en noir les groupes sombres des forêts et les profils hardis des montagnes.

A ce spectacle, Aldegonde tressaillit, fit un mouvement comme pour se retirer, et puis joignit les mains, avec une saisissante expression de pitié et d'horreur.

— Mon Dieu! murmura-t-elle, encore un incendie!... Ces misérables reîtres ne sont, je le vois bien, pas rentrés au château-fort; voilà pourquoi Hubert, jusqu'à présent, n'a pas pu quitter sa logette. Et s'ils se sont attardés là-bas, dans les vallées, c'est qu'ils avaient trouvé quelque ferme ou quelque bourg à piller, à détruire... Les malheureuses gens! Et le pauvre pays! Combien de temps, mon Dieu, devrons-nous donc ainsi peiner, languir?... Et dire que bientôt, dans une heure peut-être, ces maudits rentreront; que nous devrons, Hubert et moi, leur faire bon visage!...

Aldegonde, en parlant ainsi, laissa tomber au devant d'elle ses deux mains étroitement croisées, continuant à regarder la clarté rouge, la fumée sombre, au travers de ses larmes qui coulaient lentement sur ses joues, et qu'elle ne sentait plus. Et sa contemplation était si absorbante, sa tristesse si profonde, qu'elle n'entendit pas son mari traverser la cour après avoir fermé la porte de sa logette, tressaillant soudain vivement au moment où il mit le pied, au seuil de la tourelle, sur le dernier degré de l'escalier.

La suite à la prochaine livraison.

ETIENNE MARCEL.

LES CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES

THOMAS ÉDISON

Il n'est pas, croyons-nous, une curiosité plus naturelle, plus générale, que celle qui nous porte à vouloir connaître l'origine et les premiers jours de ceux qui dans la science, les arts, la politique, ont conquis une place élevée par leurs découvertes, leurs talents ou leurs actes.

Parmi les hommes de la génération nouvelle, il n'en est aucun qui soit arrivé à une renommée plus rapide et plus brillante que Edison et bien peu de ses admirateurs savent son origine, ses débuts, l'emploi qu'il a fait de ses premières années, par quel chemin enfin il est arrivé à ses grandes découvertes et à la célébrité. Nous connaissons, son téléphone, son phonographe, sa plume électrique, son électro-métographe, sa lampe électrique, voilà à peu près tout, et quant à sa vie nous l'ignorons complètement. C'est cette ignorance que nous voulons essayer de détruire.

Thomas-Alva Edison est né le 10 février 1847 à Milan, comté d'Erié (Etats-Unis). Son père qui fit toutes sortes de métiers, comme il arrive du reste à beaucoup de citoyens de la république américaine, fut, tour à tour, tailleur, pépiniériste, grainetier, brocanteur, marchand de biens. Le père de l'illustre Watt avait, lui aussi, plusieurs cordes à son arc; il parait que cela ne suffit pas pour conquérir la fortune, car, non plus que celui-ci, M. Edison père, qui vit encore, ne parvint même à l'aisance, du moins par ses propres efforts. Peu de temps après la naissance de Thomas, ses parents quittèrent Milan et vinrent s'établir dans un petit village de Michigan à Port-Huron. C'est là que le grand inventeur passa ses premières années, sous la conduite de sa mère — elle existe — femme instruite, sensée qui, avant son mariage, avait été directrice d'une école. C'est elle qui forma l'esprit de l'enfant, car la pauvreté de sa famille, lui permit de suivre à peine pendant trois mois d'humbles cours scolaires.

L'enfance d'Edison n'eut rien de bien remarquable, rien ne révéla les étonnantes facultés dont il était doué. Ce que l'on peut noter seulement, c'est l'amour passionné pour la lecture qu'il manifesta dès ses jeunes années, lecture faite sans méthode, de livres qui lui tombaient sous la main. Encyclopédie populaire, histoires, récits de voyages, tout attirait sa curiosité, on ne distinguait pas un courant dans son esprit. Il atteignit ainsi sa douzième année.

A cette époque, un soir, pendant le souper, son père lui dit : « Tu es fort, d'âge raisonnable, le

moment est venu où tu dois gagner ton pain, car la maison est pauvre. Je t'ai trouvé de l'occupation, tu entreras demain dans la grande ligne du Canada et du central Michigan en qualité de *train-boy.* »

Qu'est-ce qu'un train-boy? Pour le savoir il faut connaître la forme des wagons en Amérique. Ce ne sont point des compartiments fermés de huit ou dix places où le voyageur est condamné à l'immobilité. Les wagons américains communiquent entre eux par un passage qui les relie et qui va d'un bout du train à l'autre et par ce passage circulent des jeunes gens qui viennent lui offrir les livres, les journaux qui peuvent solliciter sa curiosité, les cigares et les boissons que le voyageur désire. S'il veut prendre l'air, voir le paysage, il peut venir s'accouder sur une petite terrasse, s'il a faim il va dans une salle à manger où il trouve tout ce qu'il peut désirer. Le voyage est ainsi rendu beaucoup moins fatiguant.

Les petits employés dont nous parlions tout à l'heure qui vont et viennent dans les trains se nomment des *trains-boys.* C'est dans cette modeste et active corporation qu'Edison se trouvait lancé. Ici commence à se montrer son intelligence. Après avoir bien étudié la question, de la vente et s'être exactement rendu compte des bénéfices que l'on pouvait en retirer, il enrôla des gamins, les paya à la journée, devint enfin à ses risques et périls entrepreneur, se contentant de surveiller ses jeunes salariés. C'était un esprit pratique comme l'on voit. Il fit quelques bénéfices qu'il consacra à acheter des livres et comme, par son industrie, il s'était créé un peu de loisir, étant très aimé du personnel du train, on le laissait se réfugier dans un coin du wagon aux bagages où il lisait à son aise.



En chemin de fer, dessin de Dunky.

N'allez pas croire qu'il s'adonna à la lecture d'ouvrages futiles, ce précoce génie se mit à étudier la physique et les mathématiques dans des volumes qui durent être bien étonnés de se trouver dans des mains si jeunes. Comment parvint-il à les comprendre? C'est son secret. Mais l'enfant était un positiviste, les démonstrations de la science abstraite ne lui suffisaient pas, il voulait voir pour croire. Il se mit donc en tête de se créer un petit laboratoire dans le coin du wagon qu'on lui avait abandonné et de vérifier par des expériences ce que de savants traités lui enseignaient. Le voilà donc faisant emplette d'un petit fourneau, de creusets, de cornues, de réactifs, de sels, d'acides qu'il introduit furtivement dans son petit réduit et notre petit physicien se met à l'œuvre. Le chef du train se fâcha bien un peu, lorsqu'il s'aperçut de l'empiètement, mais il finit par laisser faire.

Pendant les stations des trains, quittant son laboratoire, Thomas se glissait dans les bureaux télégraphiques, questionnant les employés, cherchant à se rendre compte du phénomène; l'électricité le préoccupait déjà.

Son laboratoire, si modeste qu'il fût, lui coutait pas mal d'argent, il chercha les moyens d'accroître les bénéfices qu'il retirait de ses *traim-boys.* La lecture des journaux est chez les américains un besoin, une passion. On en vend beaucoup dans les wagons; le principal travail d'Edison était, au passage de son convoi, dans une ville de quelque importance, de s'alimenter de cette marchandise demandée. Il pénétrait donc dans les imprimeries, et pendant qu'on lui préparait son ballot, il étudiait le travail des compositeurs et le fonctionnement des presses.

Quant il eut tout vu, examiné, compris, il acheta une certaine quantité de vieux caractères et, retiré dans son wagon, il se mit à les assembler, à composer. Il devint vite habile, alors il acheta un outillage usé qu'il remit en état, et il créa un journal dont il était à la fois l'auteur, le compositeur, le pressier et le vendeur. Le *Grand Trunk Hérald* vit ainsi le jour et réussit à merveille. Le cercle des affaires du petit bonhomme s'étendait Après la bataille de Pittsbourg (guerre de la Scession), il imagina d'adresser par voie télégraphique à toutes les stations de la ligne, qu'il parcourait, le récit détaillé du combat. L'opération donna des résultats financiers excellents.

Ses succès comme journaliste donnèrent à Edison l'idée de publier une feuille au Port-Huron : le *Paul Pry* (Paul l'indiscret). Ce titre dit assez dans quel esprit était couçue cette publication. Malheureusement les collaborateurs anonymes de Thomas abusèrent, on s'en prit à lui, et un Yankee outragé, l'ayant rencontré sur le quai, l'empoigna et le jeta à la rivière. Le gérant responsable, ainsi mal mené, renonça à ce dangereux métier, et « Paul l'indiscret » cessa de paraître.

Le *Grand Trunk Herald* n'eut pas meilleure fin. En faisant une expérience dans son laboratoire roulant, Edison y mit le feu; il fut vite éteint, mais le chef du train envoya au diable et sema sur la route caractères, creusets, réactifs. Le désastre était

complet. Le chef des trai'ns-boys était ruiné et devenait Gros-Jean comme devant. Mais, heureusement, il avait déjà d'autres cordes à son arc. Le convoi qui l'emportait, s'arrêtait régulièrement pendant quelques heures à la ville du Détroit. Thomas qui s'était, je ne sais comment, faufilé dans la bibliothèque de cette cité, y passait tout le temps de la station du train. Le bibliothécaire s'intéressa à ce lecteur obstiné, fut frappé de la masse considérable des choses qu'il savait déjà, et le guida dans le choix des ouvrages qu'il lui importait de connaître. Il le jugea déjà capable de comprendre les *Principes* de Newton. A Port Huron qui était son point d'attache, Thomas se prit à étudier sérieusement la télégraphie qu'il avait vue si souvent fonctionner. Il acheta des vieux fils, se créa des piles avec des débris de métaux et travailla dans cet esprit d'observation et d'intuition qui le caractérise.

Son père qui ne voulait pas qu'il fût à perpétuité un « train's-boy » lui imposa un état, celui de cordonnier; il s'y essaya, mais son goût chercha sans plus de succès d'autres voies, et il finit par reprendre sur la ligne du Canada, son ancien commerce. Il eut le bonheur de sauver un enfant qu'un train



Thomas Edison, dessin de Bocourt.

allait écraser. C'était le fils d'un chef de gare. Le père apprit, par reconnaissance, à Thomas, le service télégraphique, alors celui-ci renonça à ses caravanes. Il entra dans le service télégraphique de la ligne. Bientôt il compta parmi les employés les plus intelligents, mais non les plus sûrs. Il avait le grave défaut de s'absorber, et il n'était pas de sonnerie capable de le tirer de ses préoccupations scientifiques. Bref, il fallut le congédier. Alors, cherchant fortune, il voyagea.

A Memphis, en 1864, il eut l'idée qu'il était possible de faire passer simultanément deux dépêches venant en sens inverse par le même fil, et vers la même époque il inventa un cadran et un enregistreur chimique, mais il poursuivait toujours ses recherches sur la double dépêche. En 1868 il essaya son système à Boston; l'essai ne fut pas concluant. Il partit pour New-York. « Dans cette ville, dit M. Barrué, son excellent biographe, que nous avons suivi pas à pas, il eut la bonne fortune d'être appelé pour réparer l'indicateur de la *Gold and stock Company* qui s'était dérangé au moment où on en avait le plus pressant besoin, et l'habileté de le remettre rapidement en état de fonctionner. Non content de cela, il eut, en examinant cet indicateur, l'idée d'y joindre un appareil de son invention qui imprimait successivement, et sans perdre de temps, les variations de cours des valeurs. Il le

proposa à la Compagnie, son offre fut acceptée avec enthousiasme et son invention réussit complétement.

« Dès lors son succès devait aller croissant. La Compagnie des Télégraphes de l'ouest lui donna une magnifique rémunération pour avoir le droit d'exploiter sa première invention télégraphique. »

Le petit « train's-boy » était arrivé, et coup sur coup, on le vit prendre 36 brevets pour des perfectionnements apportés au système Morse, trente-cinq pour les télégraphes automatiques ou chimiques, et huit enfin, pour son système de transmission simultanée de deux, quatre et enfin un nombre presqu'illimité de dépêches se croisant.

Alors il établit à Newark une usine pour exploiter ses inventions. Il réunit trois cents ouvriers et parmi les jeunes ouvrières qu'il employait il en rencontra une selon son cœur ; il l'épousa et a trouvé dans Marie Stillevall une femme digne de lui. Son mariage fut l'occasion d'une distraction tout-a-fait digne de notre Ampère. M. Barrué la raconte. Après avoir montré à sa jeune épouse la maison dont elle serait désormais la reine et le sourire, Edison lui dit : « Permettez-moi de vous quitter quelques minutes. » Il part et se rend dans son laboratoire. Là il se met à réfléchir à travailler, le temps vole, il a tout oublié. Heureusement un des témoins du mariage qui avait été achever la journée au théâtre, en regagnant son logis passe devant son laboratoire, il y voit de la lumière s'en étonne, entre et s'écrie :

« Malheureux, que fais-tu là à cette heure ?

— Tu le vois.

— Mais il est minuit.

— J'aime à travailler la nuit.

— Mais rêves-tu ? Tu es marié de ce matin !

Edison s'éveilla comme en sursaut, éteignit ses fourneaux, renversa ses cornues, brûla, gacha son bel habit et revint trouver Marie qui pleurait déjà son mari perdu.

Aujourd'hui, il n'y a guère que sa chère compagne et ses deux enfants qui peuvent tirer Edison de ses méditations scientifiques, car il est le meilleur des époux et le plus tendre des pères.

Nous ne voulons point suivre aujourd'hui M. Edison dans sa brillante carrière, nous essayons seulement de montrer l'homme et par quelle voie pénible il est parvenu à la haute position qu'il a conquise à force de travail, d'opiniâtreté et de génie. Il a quitté sa fabrique et s'est établi à Menlo-Park, village à une heure de New-York, il y a sa demeure séparée de son immense laboratoire, où il poursuit ses recherches avec le concours d'aides qui suivent sa direction. Ce laboratoire composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage est immense, et il y a réuni toutes les machines, tous les appareils, tous les outils, toutes les substances chimiques et minérales dont il peut avoir besoin. Travailleur infatigable, on l'a vu passer soixante heures sans quitter sa table, se contentant d'un morceau de pain mangé à la hâte pour tout aliment ; jeune, vigoureux, il supporte son immense labeur sans que sa constitution en soit altérée, seulement quelques fils blancs se voient déjà dans sa noire chevelure. Il est grand et se tient un peu voûté ; d'un abord simple et cordial, il a reçu pour ses inventions merveilleuses des sommes considerables, mais, à l'opposé de ses compatriotes, ce n'est pas la fortune qu'il poursuit, il veut arracher ses secrets à la nature et utiliser ses forces négligées.

Il a conservé, écrit M. Barrué, le goût qu'il avait, étant jeune, pour la lecture, mais il choisit maintenant ses auteurs et dit souvent qu'il vaut mieux lire douze fois un bon livre que de lire douze ouvrages médiocres.

Tel est l'auteur du phonographe, du téléphone, de l'électro-métographe et de tant d'autres découvertes, qui ont jeté notre vieille Europe dans un si profond étonnement. Que sortira-t-il encore de cette tête méditative et puissante ? C'est ce que l'avenir nous apprendra ; en tous cas si Voltaire vivait de nos jours, c'est vers l'Ouest et non vers le Nord qu'il se tournerait pour voir d'où nous vient la lumière.

M. Barrué publie à cet instant chez M. Dentu, éditeur, une petite biographie très curieuse sur le savant américain.

SURMAY.

LA SCIENCE EN FAMILLE

UN RÉVOLUTIONNAIRE DE LA LUNE

A tort ou à raison nous avons coutume de nous plaindre de ce que M. Prudhomme appelle l'instabilité des institutions. « Que va-t-on faire de nous ? » est en ce cas le mot consacré. Nous nous plaignons. Eh ! grand Dieu ! que dirait donc la lune s'il lui était donné de savoir, de comprendre ce que tels ou tels parmi les hommes se sont avisés de décider à son sujet, depuis qu'il y a des hommes émettant des théories, formulant des hypothèses. Ah ! comme, plus que nous encore, elle serait en droit de dire : « Que va-t-on faire de moi ? »

Il y aurait une curieuse collection à composer de toutes les opinions qui ont eu cours à propos de notre satellite. Plutarque un jour résuma celles de l'antiquité dans un traité ou dialogue, où il met en discussion l'explication *de la face qui paraît sur la lune*. Ah ! que là on en entend de belles!

Et d'abord d'où vient que la lune se présente à nous avec une sorte de visage humain ? Grave question qui paraît avoir préoccupé fort nos arrières ancêtres. C'est, dit l'un, une apparence tout illusoire due à l'éblouissement que cause l'étrange lumière de cet astre. — Mais alors, pourquoi le soleil ne reproduit-il pas la même illusion, lui dont les rayons sont autrement éblouissants ? Un disciple d'Aristote, Cléarque, homme de grand esprit et de profond savoir, explique ce fait singulier en disant que la lune étant le plus beau, le plus pur des mi-

roirs, ce qui nous paraît en elle les traits d'un visage humain n'est autre chose que l'image de la *grande mer* terrestre, reflétée avec les ombres de ses rivages, qui par hasard sont disposés de façon à imiter les lignes d'un visage.

Pour un autre, la lune n'étant qu'un composé d'air, mêlé d'un feu doux et tranquille, il arrive que cet air venant à s'agiter et à *noircir* imprime sur la face brillante de l'astre cette apparence de figure, comme le vent ride et ombre les flots de la mer. Voilà, n'est-ce pas, le *faciès* lunaire bien expliqué?

Selon Empedocle, la lune serait une masse d'air congelé, semblable à la grêle, et environnée d'une sphère de feu transparent. Quelques autres se seraient risqués à prétendre que la Lune devait être une terre analogue à la nôtre ; mais sur ceux-là, les gens prétendus sensés faisaient pleuvoir force quolibets. Mieux accueillie était l'opinion de Métrodore de Chio, qui voulait voir dans l'ensemble du système cosmique une sorte de grand être analogue à l'être humain, et qui, donnant au soleil les fonctions du cœur, aux petits astres celles des yeux, disait que la lune, placée entre le soleil et la terre, comme le foie ou quelqu'autre des viscères qui sont entre le cœur et l'estomac, nous transmet la chaleur des substances supérieures ; de plus, attirant à elle les vapeurs qui s'élèvent de la terre, elle les atténue et les purifie en leur faisant subir une sorte de coction. On croirait entendre Sganarelle décrivant le mouvement des humeurs peccantes.

Un autre rêveur, supposant un organisme universel du même genre, veut que la lune soit un astre maladif, qui n'a ni la pureté, ni la beauté parfaite des autres astres. Il ajoute que la face qui paraît sur son disque, ne peut résulter que d'une faiblesse, d'une affection particulière. Certain philosophe fait de la lune un astre trouble et limoneux, à l'encontre de certain autre qui, la croyant embrasée, trouve cependant assez lugubre sa couleur de charbon ardent.

Voici venir le grand Socrate qui, lui, la voit avec les yeux du poète amoureux. Il affirme qu'elle n'a rien de fangeux, ni de corrompu ; qu'elle reçoit du ciel une lumière pure, tout empreinte d'une douce chaleur, pour nous pleine de bienfaisantes influences. « Sur ce globe, dit-il, sont des lieux d'une beauté délicieuse, des montagnes resplendissantes comme la flamme, des bandes couleur de pourpre, des mines abondantes d'or et d'argent, non pas enfouies comme chez nous, mais placées à fleur du sol dans des plaines ou le long des légères collines qui à la surface de la lune, forment les grandes lueurs dont l'éclat nous éblouit.

« Cette beauté suprême, ajoute un adepte de la théorie socratique, nous confirme dans l'opinion que nous avons de la divinité de la lune : tout nous porte à lui attribuer une âme, une intelligence, et partout, nous lui offrons nos respects, nos adorations. »

Celui-là ne fait en somme que traduire la croyance populaire qui donne à la lune le nom de Phœbé ou de Diane, sœur d'Apollon-Phœbus, déesse essentiellement chaste et bienfaisante.

Mais un esprit ombrageux reproche à cet astre d'avoir des mouvements propres qui sont fort désordonnés, et qui dénotent une nature singulièrement fantasque. Selon lui, elle se secoue parfois d'une façon si brusque qu'il lui arrive de rejeter jusque sur la terre les corps qui sont à sa surface : témoin ce lion qui un jour tomba, dit-on, en plein Péloponèse. D'où pouvait venir cet animal, sinon de la lune?

Ainsi s'exerçait l'esprit des anciens sur le compte du petit astre qui évolue avec nous dans l'espace ; et il va de soi qu'aux siècles qui suivirent — notamment durant ce moyen âge qui vit éclore tant d'extravagantes conceptions — l'imaginative humaine ne renonça jamais à l'innocente satisfaction d'édifier des systèmes lunaires. Combien d'ailleurs de ces systèmes qui, pour être gravement, magistralement formulés, ne semblaient pas moins dignes du même crédit que les prétendus voyages dans la lune, œuvre de pure et avouée fantaisie.

Enfin viennent les observateurs modernes qui, nantis de puissants appareils optiques, et secondés par des théories, par des découvertes que nous pourrions appeler auxiliaires, se mettent absolument d'accord sur toutes les questions concernant l'astre dont l'examen a donné tant de tablature et suggéré tant d'étranges hypothèses à leurs prédécesseurs. S'ils sont d'accord, c'est qu'ils croient être arrivés à des notions d'une évidence indiscutable.

Et d'abord, depuis longtemps, plus la moindre incertitude sur la dimension, la pesanteur, la distance, les divers mouvements de notre satellite. Il est par exemple avéré, convenu que le rayon de la lune égale les 3/11, sa surface le 14e, son volume le 49e, sa masse le 88e, sa densité le 5/9 du rayon, de la surface, du volume, de la masse et de la densité terrestres, que l'eau étant prise pour unité, la densité de la lune peut être représentée par 3 ; que sa distance moyenne à la terre équivaut à 60 rayons terrestres, ou au quart environ de la distance de la terre au soleil, ou encore à environ 96 mille lieues.

Quant à la disposition, à la contexture même de la lune ; aux conditions, dans lesquelles elle réfléchit vers nous les rayons du soleil, l'on est, ou l'on croit être si bien renseigné que dernièrement un savant n'a pas hésité à dire, à imprimer que la face visible de cet astre nous est beaucoup mieux connue que certains de nos continents terrestres. Bien avant notre siècle, l'on possédait des cartes de la lune, dressées avec une fidélité extrême; qu'en a-t-il donc pu être quand la photographie est venue se mettre de la partie? Dès lors, il ne s'est plus trouvé à la surface de la lune le moindre trait dont on n'ait l'empreinte exacte.

Sur la cause de ses traits — que d'ailleurs il n'est plus question d'assimiler à ceux de la figure humaine, car si l'illusion est à peu près possible à l'œil nu, il suffit de diriger vers l'astre la moindre lorgnette pour que cette prétendue similitude disparaisse — sur la cause d ces traits, disons-nous, l'on a la conviction d'être absolument fixé. De l'aveu de tous les astronomes, en effet, les parties sombres, auxquelles on a improprement gardé le nom de *mers*, représentent des parties aplaties, des plaines (mais non

humides) et les parties lumineuses sont des montagnes, ou plutôt un ensemble de cônes isolés faisant ordinairement saillie au milieu de cavités circulaires, et en nombre si considérable qu'on porte ce nombre à près de cinquante mille. Tout cet ensemble, très soigneusement relevé, constitue pour les observateurs des groupes qui ont reçu, comme sur nos cartes terrestres les chaînes de montagnes, des noms empruntés pour la plupart à de grands astronomes ou naturalistes. Il y a le cratère Tycho-Bralie, celui de Copernic, de Polémée, de Linné, etc... Pourquoi cratère ? Parce que d'un avis unanime, toutes ces dispositions lunaires, cônes et cavités, seraient absolument analogues à celle qu'on observe dans nos régions volcaniques. D'où aussi l'avis unanime que la Lune ne serait autre qu'un globe longtemps remué, bouleversé par les convulsions de nombreux volcans, qui, ayant cessé d'agir, ont laissé la surface de l'astre dans l'état où nous le voyons.

A vrai dire, bien qu'il y ait là évidente analogie avec ce qui se passe chez nous, un point ne laisse pas d'embarrasser fort nos théoriciens, à savoir que toute mesure bien prise, par les moyens dont disposent aujourd'hui les astronomes, il se trouverait que certains de ces cratères n'auraient pas moins de 180 kilomètres ou 45 lieues de diamètre, tandis que le plus vaste cratère que l'on connaisse sur notre globe, celui du volcan Kilança, dans les îles Sandwich, mesure à peine 4 kilomètres. Comment expliquer d'aussi énormes proportions sur une sphère d'une étendue si inférieure à la nôtre?..

Accord unanime pour ne pas répondre.

Autre chose encore dans le même ordre de phénomènes :

Les cônes saillants des monts lunaires accusent des altitudes allant jusqu'à 7600 mètres. Notre mont Everest, à vrai dire, s'élève à 8800 mètres, mais par là cependant il n'égale que la 740e partie du rayon terrestre, tandis que le plus élevé des monts de la lune est égale à la 227e partie du rayon lunaire. Il y aurait donc sur la lune des pics qui, relativement, seraient trois ou quatre fois plus élevés que ceux de la terre.

Quelle raison trouver à cette surprenante disparité dans des effets qui seraient dus à un principe similaire ?..

Même silence sur toute la ligne des savants, qui, le plus tranquillement du monde, s'accordent pour n'avoir pas l'air de croire qu'une aussi flagrante anomalie puisse infirmer la théorie généralement admise.

Partant de ce fait, pour eux bien démontré, que toutes les révolutions volcaniques sont achevées dans la lune par suite de l'encroûtement, de la solidification profonde de la surface, ils font de cet astre une sorte de vieux monde refroidi, mort, inerte, ou rien ne semble plus bouger, ni vivre; et ils se croient d'autant mieux autorisés à émettre cette opinion, qu'ils ont par devers eux la preuve bien acquise que la lune est totalement privée d'atmosphère et, par conséquent, de mers et de cours d'eau. Le globe lunaire flotterait ainsi absolument sec et nu dans les immensités célestes ; car, quelle que soit la circonstance où on l'observe, jamais on ne constate aucun de ces effets de diffraction des rayons résultant du passage de ceux-ci dans des milieux plus ou moins denses; rien de ces grossissements, de ces aberrations, de ces colorations dont l'écran de notre atmosphère nous offre le spectacle au lever des astres. Le disque lunaire sans *franges* transparentes, se découpe pour l'observateur toujours pur, toujours net. D'autre part, en ce qui touche à l'absence d'eau, qui naturellement pouvait être déduite de l'absence d'atmosphère, le dire très rationnel des observateurs, s'est trouvé pleinement confirmé, en ces dernières années, par les expériences dites d'analyse spectrale, qui n'ont révélé dans la lumière lunaire la présence d'aucun des éléments constitutifs de l'eau ou de l'air.

Et, sur ces affirmations des observateurs les mieux posés, nous croyons avoir une idée bien définie du monde lunaire, quand tout à coup M. Faye, le plus expert de nos astronomes officiels, s'avise d'affirmer qu'en professant la théorie généralement adoptée, nous ne faisons rien moins que nous ranger à la plus évidente des hérésies.

— Quoi ! lorsque nous avons pour garants de noms tels qu'Arago, Herschell, Nasmyth, Rutherfurd, Poulett-Scrope qui, notamment les trois derniers, ont consacré leur vie entière à l'étude de notre satellite...

— Sans doute, réplique l'astronome, ce sont là de bien grandes autorités, mais que valent les autorités scientifiques vis-à-vis d'un sillogisme basé sur de bonnes prémisses, tel que celui-ci : Il n'y a pas de volcans sans l'intervention des vapeurs ou des gaz! Or, la lune n'a ni eau ni gaz ; donc, les cirques lunaires ne sont pas des volcans. Et, en effet, comment voulez-vous que des explosions, des éruptions se produisent sans gaz élastiques, que des matériaux en pleine fusion ignée, dans lesquels il n'y a ni une bulle d'air, ni une goutte d'eau, se mettent à lancer à des milliers de mètres de hauteur, d'autres matériaux non moins dépourvus de gaz et simplement fondus par la chaleur. La chimie ne nous a pas encore révélé l'existence de matières pareilles. D'ailleurs, il y a dans tous les prétendus volcans lunaires un caractère géométrique, essentiel, décisif qui est juste l'opposé des volcans terrestres. Cette opposition, la voici, formulée en termes bien clairs : Les volcans terrestres sont d'ordinaire des montagnes coniques de quelques milliers de mètres d'altitude, portant au sommet un cratère de quelques centaines de mètres de profondeur, tandis que les cirques lunaires sont des puits dont le rebord, ou ce qu'on pourrait appeler la margelle, a quelques centaines de mètres d'altitude et le fond quelques milliers de mètres de profondeur. Un second caractère propre aux volcans terrestres, c'est qu'à chaque éruption la lave qui en sort affecte la forme d'une rivière descendant sur les flancs de la montagne où ses flots se coagulent peu à peu. Au contraire, les cirques lunaires présentent tous cette double particularité que leur fond se trouve *au-dessous* du sol ambiant et que les épanchements de matières fondues qui ont formé leur enceinte sont circulaires. Il n'y a point de coulées de laves proprement dites. Les cirques sont des cavités à bords légèrement relevés, qui ressemblent à s'y mé-

prendre à des trous qu'on ferait dans une couche d'argile un peu molle en y enfonçant un bâton et en le retirant aussitôt. Il n'y a donc pas à hésiter devant une structure aussi tranchée ; les actions mécaniques qui l'ont déterminée n'ont rien de commun avec celles qui produisent chez nous le volcan. »

— Fort bien, monsieur le théoricien, mais si vous niez qu'il y ait là des phénomènes analogues à nos éruptions volcaniques, comment donc expliquez-vous la formation de ces cirques qui, toutes disproportions gardées, cependant, ressemblent si bien à nos cratères ?

— Je l'explique par un effet absolument contraire à celui qui fut et qui est encore chez nous le principe des bouleversements volcaniques.

— Vous dites ?..

— Je dis qu'il n'y a pas eu poussée, soulèvement, comme cela se voit encore fréquemment sur la terre, qui est un globe à l'intérieur duquel bout une matière productive de gaz et de vapeur, déterminant des explosions, mais qu'il y a eu dépression de la matière tranquille qui compose le globe lunaire. Tandis que chez nous le sol, s'élevant par places, formait des montagnes, sur la lune au contraire, se creusaient çà et là des cavités, des gorges. Chez nous, il y avait jet et sur la lune retrait.



Les cirques de la lune, dessin de G. Vuillier.

— Fort bien encore, mais si je comprends sans peine la projection par suite de la tension des gaz et des vapeurs, je vous avoue ne pas saisir la cause du retrait.

— Je vais tâcher de vous la faire apercevoir. En principe, la lune, comme la terre, flotta dans l'espace à l'état de masse égale, liquide, quelque chose que nous comparerons, si vous voulez, à une boule de plomb fondu. La solidification de la surface, pour la lune comme pour la terre, a été le résultat du refroidissement. Imaginez la pellicule qui se forme sur le lait, qu'on laisse tranquillement refroidir après l'avoir fait chauffer, et vous aurez une idée de l'encroûtement primitif des deux surfaces terrestre et lunaire. Or, pendant qu'encore liquide ou simplement encroûtée d'une pellicule comparable à celle du lait, la lune roulait dans le voisinage de la terre, il arrivait que celle ci produisait sur elle des effets analogues à ceux que la lune produit encore sur nos mers, c'est-à-dire qu'il y avait un mouvement de flux et de reflux de la masse lunaire, véritable marée, tantôt enflant, tantôt refoulant le flot. Entre temps cependant s'opérait le refroidissement, épaississant de plus en plus la pellicule à l'intérieur de laquelle se produisait un vide relatif. Ce qui n'empêchait pas que la terre continuât à exercer son influence. La matière restée fluide allait et venait sous cette influence, par une sorte de ballottement qui, tout en déterminant çà et là des ruptures de cette croûte encore mince, tantôt l'aspirait pour ainsi dire et produisait les cavités, et tantôt venant affluer par

ces orifices, se déversait legèrement par leurs bords et formait les espèces de bourrelets que je comparais tout à l'heure à la margelle de ces puits. J'ajoute qu'à l'intérieur des cirques lunaires se voient des pics, des aiguilles, qui ne sauraient être des cônes d'éruption, car ils n'en ont pas la forme arrondie, et ce qui est plus décisif, aucun d'eux ne porte la trace d'un cratère, d'une ouverture au sommet. Pour les expliquer, j'imagine que la partie centrale des cavités étant moins immédiatement exposée au refroidissement, a dû rester plus longtemps molle et plus facile à briser. C'est par là qu'en un moment de recrudescence du flux intérieur, ont dû s'échapper des parties de matière fondue ou pâteuse par des orifices très resserrés. En s'y reprenant à plusieurs fois le flux aura poussé en haut cette masse étroite et abrupte, bientôt solidifiée. Et voilà, ce me semble, toutes les formations prétendues volcaniques de la lune clairement expliquées. »

C'est-à-dire que voilà bouleversé d'emblée et de fond en comble, tout un ensemble d'idées bel et bien reçues et en quelque sorte même officiellement consacrées, (car elles font partie des programmes d'enseignement). Va-t-il falloir que nous envoyions, comme on dit quelquefois, la vieille théorie lunaire là où vont les vieilles lunes? Je ne dirai pas non. Car le nouveau système, qui atteste de longues et patientes méditations chez son auteur, dans l'esprit duquel il daterait déjà de plus de vingt ans, émane d'une assez marquante personnalité, pour appeler très sérieusement l'attention, et pour avoir chance de prévaloir après mûre et savante discussion.

Tout récemment émis dans l'*Annuaire du bureau des Longitudes*, il n'a encore soulevé, que nous sachions, aucune tempête, mais patience! on ne tente pas ainsi de déplacer l'opinion sans s'exposer parfois à de rudes attaques et il faut, en ce cas, être prêt à tous les horions. Ce serait sans grande surprise que nous apprendrions un de ces jours la division en deux camps bien tranchés de la gent astronomique, d'une part les *sélénistes volcanisants*, d'autre part les *anti-cratériens*. Il s'est livré de grosses batailles pour beaucoup moins.

Quoiqu'il en soit, la blonde Phœbé n'accomplira pas moins placidement son éternelle évolution; et nous regardant, de ses prétendus yeux, elle semblera béatement nous dire : « Ah! certes, j'en ai bien vu d'autres! »

E. M.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS

LES DEUX MARTYRS (1)

Ce serait bien peu connaître le brave Drucksen que de se figurer qu'après sa conversation avec Adriaan il passa la journée les bras croisés, fumant son éternelle pipe; tous les fourneaux et les fours de l'hôtel furent allumés; l'office vit confectionner les plus beaux gâteaux, les plus belles pièces montées, avec colombes et devises nuptiales, par le premier officier de l'hôtel. Armé d'une clé qu'il ne confiait à personne, Drucksen descendit à la cave suivi de son sommelier, il traversa une longue file de tonneaux, une avenue de longues murailles garnies de bouteilles, de cruchons étagés, et pénétra pontificalement dans le sacro-saint, c'est-à-dire dans un caveau où deux milliers, tout au plus, de vieilles bouteilles de toutes formes portaient glorieusement sur leur col ou sur leur ventre la date de la naissance du liquide qu'elles contenaient. Après mûre et lente réflexion, il alla d'une pile à une autre, enlevant à toutes une douzaine de bouteilles en disant : « Madère, c'est mon père qui l'a acheté, il y a trente ans... Malvoisie, de même... Vin de Syracuse; Bordeaux des grands crûs... il m'a coûté diablement cher il y a quinze années... Bourgogne, un vrai rubis... Ah! te voilà, ma vieille eau-de-vie de France, ceux qui te récoltent sont de grands scélérats... Et vous, beaux cruchons de curaçao et de genièvre, dignes de la bouche des rois, venez, je vous invite au mariage... Et toi, Isaac, emporte respectueusement et sans les agiter ces bouteilles, tu les disposeras soigneusement et tu les porteras chez Son Excellence Cornélius de Witt... C'est un homme sobre, il est malade, je le sais bien, mais il daignera peut-être, en l'honneur de ma fille, toucher des lèvres quelques-unes de ces divines liqueurs... Écoute encore. Tiens, voilà un sac, il contient mille florins en or, tu les remettras à Marie. Va, mon vieux serviteur, tu lui annonceras que demain matin, des cuisines du *Paon*, elle recevra quelques pièces froides pour son déjeuner de noces, des poulardes, des canards, un cuissot et des filets de chevreuil, un jambon de sanglier, une carpe monstrueuse, un saumon, deux pâtés d'anguilles, un de venaison, des pâtisseries et des sucreries... Pars vite et ne t'arrête pas en route. »

Pendant que ceci se passait à l'hôtel du *Paon*, Adriaan était sorti dans la ville pour acheter l'anneau nuptial et quelques cadeaux qu'il destinait à Marie. Les rues avaient un air lugubre, une partie des magasins étaient fermés, on venait d'apprendre la rupture des digues, et l'on annonçait que, bientôt aussi, Dordrecht serait entouré d'une ceinture d'eau. La désolation était grande; et, il faut bien l'avouer, dans sa douleur ce malheureux peuple maudissait les de Witt, qu'il considérait si bien comme les auteurs de son infortune, qu'il ouït sans horreur la tentative d'assassinat dont le Grand Pensionnaire avait failli devenir la victime. Beaucoup de bruit, de tumulte dans les tavernes, où Adriaan vit, non sans une inquiète surprise, quelques soldats venus du camp du prince d'Orange, situé à peu de lieues de Dordrecht. Un de ses amis lui apprit que les pasteurs Diddelig et Vricher avaient ouvertement, dans leur temple, poussé le peuple à la sédition.

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

Cependant la journée se passa sans trouble et les deux fiancés, tout attristés qu'ils fussent par la douleur de leurs amis et par leurs propres appréhensions achevèrent une douce et paisible soirée. Pourtant, de temps à autre, songeant aux circonstances dans lesquelles allait s'accomplir leur union, Marie murmurait : « Que c'est triste! que c'est triste! mon bien-aimé Adriaan, que c'est triste! » La nuit n'eut aucune alerte.

Le lendemain, dans la chambre du malade, fut dressé un modeste autel; Mme Cornélius se plut à parer la mariée et bientôt on vit paraître Drucksen en uniforme de lieutenant de la garde civique, suivi d'une longue file de jeunes marmitons chargés de succulentes victuailles. La procession fut si longue qu'elle amena un sourire sur les traits pâlis du Ruart.

La cérémonie se fit avec l'austère simplicité du culte réformé, rendue plus grave encore par le lit du malade à côté duquel elle se passait et par l'état attristé de toute la famille de Witt. Marie, pompeusement couverte de chaînes d'or, de l'or encore dans sa soyeuse et blonde chevelure, un beau bouquet de roses blanches au côté, s'efforçait de sourire pour ne pas peiner celui qu'elle aimait. Son père, grave, presque solennel, n'avait pas assez d'yeux pour admirer sa charmante fille, et la bonne grand'mère, pieusement assise, laissait couler de douces larmes en invoquant le Seigneur en faveur de sa chère enfant; quant à Adriaan, anxieux, tourmenté par un pressentiment funeste, il ne respira que lorsque le pasteur eut prononcé les paroles de la consécration et échangé les anneaux. On venait de signer le registre où l'acte de mariage était inscrit, le prêtre, dans une allocution touchante et familière, invoquait le souvenir des saintes unions que le Dieu de Moïse et de Jacob avait bénies, lorsque l'on entendit de lointaines rumeurs qui firent pâlir tous les assistants. Dans la rue où donnait la façade de la maison des de Witt des gens couraient d'un pas pressé, les portes, les fenêtres, les boutiques se fermaient en hâte, il était évident que l'orage approchait. Pendant quelques instants, le pasteur seul sembla ne rien entendre; cependant, bientôt, il s'arrêta et le trouble de ses dernières phrases décela celui de son esprit. Il avait accompli son ministère, Cornélius le remercia et l'invita à rentrer bien vite chez lui, la ville semblant agitée.

En effet, le bruit venant du dehors allait grandissant, des clameurs sauvages, de temps à autre, s'élevaient suivies de courts silences rompus par les détonations de quelques armes à feu. Il n'y avait pas à s'y tromper, Dordrecht était soulevé. Sur qui allait fondre la tempête? Hélas! les illusions n'étaient pas possibles. Mme Cornélius serra ses enfants contre sa poitrine, Adriaan courut s'assurer que toutes les portes étaient bien fermées, tandis que Marie s'asseyait entre sa grand'mère et le vieux Mr. Jacob au pied du lit du malade. Tout le monde écoutait, personne n'osait exprimer les craintes qui l'agitaient.

« M. Drucksen, fit Cornélius de sa voix lente et calme, je crois que vous feriez bien d'aller voir ce qui se passe à votre hôtel, car il me semble que le bruit qui nous frappe vient de ce côté, puis il m'a semblé aussi entendre le son de la trompette de la garde civique. C'est le devoir qui vous appelle. Allez, mon bon Drucksen, et revenez vite, on vous attendra pour faire honneur au splendide déjeûner que vous nous avez envoyé. »

L'hôtelier, après avoir embrassé sa vieille mère, sa fille et son gendre, sortit. Les premières rues qu'il traversa étaient silencieuses, désertes, avec cet air désolé qu'elles prennent les jours d'émeute; mais bientôt il fut croisé par des groupes animés qui se rendaient en courant vers le quartier où l'insurrection semblait sévir, et ce quartier était précisément celui de l'hôtel du *Paon*. Lui aussi hâta sa marche, ne sachant pas s'il pourrait rentrer chez lui. Heureusement, il rencontra quelques hommes de la garde civique, il en prit le commandement et bientôt, sa petite troupe et lui se virent en présence d'une foule énorme armée de bâtons, de barres de fer, de haches, criant, hurlant : « Orange! Orange! A mort les de Witt! à mort le bourgmestre Halling! »

Le lieutenant mit bravement l'épée à la main et ordonna aux gardes de le suivre en faisant bonne contenance. A quelques pas de là les émeutiers les entourèrent en leur disant avec menaces : « Criez, criez : Vive le prince d'Orange et à bas l'Édit perpétuel! » Les gardes civiques et leur chef gardèrent le silence et continuèrent à avancer. Peut-être un conflit aurait-il éclaté et le sang coulé si, à cet instant, un homme, les bras nus, armé d'une vieille épée, n'était accouru en hurlant : « Ne vous amusez pas! chez Halling! chez Halling! c'est là qu'il faut aller! » Tous les furieux le suivirent et Drucksen, ayant encore recruté quelques hommes, parvint enfin à son cher hôtel.

La tempête y avait passé comme l'attestait l'état des fenêtres dont la moitié des vitres étaient brisées. Mais les émeutiers n'avaient pu enfoncer les portes, grâce à la courageuse résistance de Jean, d'Isaac, du cuisinier et de quelques autres domestiques qui, armés de broches, de couteaux, de tout ce qui était tombé sous leurs mais, avaient fait une vaillante résistance. Quoiqu'orangiste, Drucksen était aimé. Très bon homme, ainsi que nous le savons déjà, il avait toujours un verre de bière, quelques monnaies pour les malheureux, et ses voisins étaient tous ses amis. D'ailleurs les chefs de l'émeute poursuivaient de plus graves desseins que le ravage d'une hôtellerie.

C'est vers la maison du bourgmestre qu'ils entraînèrent leurs complices; deux ou trois milliers de furieux l'entourèrent bientôt, appelant à grands cris ce magistrat, le sommant de venir se mettre à leur tête, de proclamer l'abolition de l'Édit perpétuel et le prince d'Orange stathouder. Les pierres volaient, brisant portes et fenêtres, quelques gardes civiques, qui avaient voulu intervenir, furent blessés, désarmés, et une bande de coquins enfonça la porte. Heureusement, prévenu à temps, le bourgmestre avait pu s'enfuir et gagner la Maison de ville. Dans l'hôtel abandonné, la tourbe pénétra, brisant, déchirant tout; meubles, tableaux, vaisselles, tentures, tapis volèrent par la fenêtre, et, non contents de cette dévastation, les misérables, surexcités encore par le vin qu'ils avaient bu dans la cave, se mirent à démolir la maison, se blessant souvent eux-mêmes dans leur rage insensée.

Le gros de l'émeute fut entraînée vers un autre

point. L'Hôtel-de-Ville, où se trouvaient les Recteurs présidés par le Bourgmestre, fut bientôt enveloppé. Là se trouvait un poste de gardes civiques et de sergents de la police. Les insurgés poussaient des cris terribles, mais, d'abord, n'osaient approcher. Drucksen, à peu près tranquille sur le sort de sa maison, après avoir fait combler de sable l'entrée des caves et soigneusement caché son argenterie, était parvenu avec ses gardes à gagner l'Hôtel-de-Ville menacé. Il était d'avis de charger immédiatement, la pique au poing, cette canaille. Malheureusement, il ne put faire prévaloir son opinion; son capitaine fut d'avis de s'en tenir à la défensive. Cette résolution fit perdre la seule chance de salut qui restât. La peur que témoignaient les uns enhardit l'audace des autres. Ils n'attaquèrent pas de front la maison commune; connaissant bien les lieux, ils y pénétrèrent, grâce à quelques complices, par des portes ouvrant sur le derrière et aussitôt tout l'hôtel fut envahi. La salle, où siégeait le Bourgmestre avec les Recteurs, ne tarda pas à être remplie par ces misérables qui, l'injure à la bouche, en agitant leurs armes, sommaient le Conseil de rappeler l'Edit perpétuel et de proclamer le stathoudérat du prince d'Orange. Halling et les Recteurs, ou du moins la majorité de ces derniers, tinrent bon tant qu'ils purent, mais la foule qui les pressait s'exaspérant de plus en plus, ils comprirent qu'il fallait céder ou mourir; ils prirent le premier parti et revêtirent de leurs signatures l'acte arraché à leur faiblesse...

« Il faut, dit une voix, que cette pièce soit signée par tous les Recteurs. Cornélius de Witt est un des Recteurs, il doit signer. — Oui! oui! s'écria-t-on de toutes parts, que M. Halling se rende chez lui et lui fasse signer! »

Le Bourgmestre était désormais trop engagé pour pouvoir se refuser à cette démarche. Il partit donc, accompagné de quelques-uns de ses collègues, pour obtenir la signature requise par l'insurrection triomphante. Derrière les magistrats, honteux et consternés, venait une foule immense remplissant les airs des cris de « Vive le prince d'Orange! » Cette formidable clameur ne tarda pas à apprendre à la maison des de Witt quel terrible orage allait fondre sur elle.

Toujours maître de lui, Cornélius invita doucement son vieux père, Marie, Adriaan à s'éloigner, sa femme à quitter la maison avec les enfants. Personne ne bougea. Alors, le malade pria Adriaan de veiller à ce que tout fût bien clos, afin que si on pénétrait jusqu'à lui, il put bien constater qu'on n'y était parvenu qu'à l'aide de la violence. Le bruit, les cris au dehors redoublaient et bientôt le marteau de la porte retentit. Adriaan vint annoncer que le Bourgmestre demandait à entretenir Cornélius pour affaire de service. — Faites le entrer, mon cher Adriaan, je suis prêt à le recevoir. La porte fut ouverte au Bourgmestre et aux Recteurs, et M. Halling pria son introducteur de le laisser accompagner par quatre ou cinq autres personnes qui le suivaient. Adriaan s'y refusa d'abord, déclarant qu'il passerait son épée à travers le corps du premier homme qui franchirait le seuil; mais, sur un signe que lui fit M. Halling, il céda, et quatre ou cinq émeutiers entrèrent avec les magistrats dans la salle où gisait l'intrépide malade, ayant à côté de son lit son père, sa femme, ses enfants et sa petite Marie.

Cornélius reçut cordialement le Bourgmestre, les Recteurs, n'eut pas l'air de s'apercevoir de la présence des autres qui prenaient des attitudes tragiques et menaçantes.

Mis au courant de la situation, il répondit qu'il n'avait ni qualité ni pouvoir pour signer un tel acte.

Alors intervinrent les gens de l'émeute, un d'eux osa même lever son bâton sur la tête de Cornélius; Adriaan le renversa d'un coup de poing. Il y eut une scène affreuse de cris, de pleurs. Cornélius résistait toujours. Alors, un des misérables courut à une fenêtre et déclara qu'il allait appeler le peuple qui, une fois entré, massacrerait tout. Le Ruart eut peur de voir égorger sous ses yeux son père, sa femme, ses enfants, le Bourgmestre redoubla de prières, de supplications; avec la mort dans le cœur, Cornélius signa, mais il eut soin de mettre à côté de sa signature ces lettres : V. C. Les magistrats et les émeutiers se retirèrent emportant le papier, et les clameurs forcenées de la rue se changèrent en cris de joie lorsqu'ils reparurent agitant l'acte.

« Montrez, montrez! s'écrièrent plusieurs personnes en prenant l'acte. Un homme du peuple peu lettré vit la signature de Cornélius et demanda ce que signifiait les lettres V et C qui étaient tracées.

« Cela signifie *vi coactus*, contraint par la force, s'écria un pasteur protestant; en réalité, de Witt n'a rien signé. »

Alors, de toutes les poitrines sortirent des cris de fureur, et l'émeute, comme une mer en tempête, vint frapper à coups redoublés contre la porte. Le cri de «Mort à de Witt!» dominait tous les autres. Une grêle de pierres fit voler en éclat les vitres de la maison; une d'elle, effleurant la tête d'un des enfants, roula sous le lit de Cornélius. Quelle épouvante! Mme de Witt, debout, pâle comme un marbre, serrait l'enfant qu'elle tenait sur son sein et faisait aux deux autres un rempart de son corps. Marie était tombée à genoux près du vieux Jacob immobile et pétrifié sur son fauteuil. Quant à Cornélius, aussi sans peur qu'il s'était montré sur la dunette des *Sept-Provinces*, il conjurait sa famille de se retirer dans un appartement du derrière pour éviter les projectiles. Adriaan s'était, l'épée en main, précipité à la porte, résolu de défendre l'entrée et de mourir à ce poste.

Cependant, au dehors, M. Halling faisait tous ses efforts pour calmer ces furieux, ses paroles ne réussirent qu'à les irriter davantage; ils se préparaient à le massacrer lorsqu'un des Recteurs, parvenant pour un instant à se faire entendre, s'offrit à retourner vers Cornélius pour lui faire effacer les deux lettres qui exaspéraient tant le peuple.

Cette proposition fut agréée, mais les plus violents déclarèrent que non-seulement il fallait tuer de Witt s'il n'obéissait pas, mais qu'ils massacreraient Halling qu'ils tenaient prisonnier pour s'être prêté à la supercherie dont ils se plaignaient. Le recteur van der Berg, suivi d'un tas

de coquins, entra donc dans la maison dont Adriaan gardait toujours la porte. Les émeutiers plus éloignés, ne sachant pas ce qui se passait, faisaient toujours pleuvoir une grêle de pierres ; une d'elle, pénétrant dans la chambre où se trouvaient nos amis, renversa Marie. Cornélius qui la croyait tuée poussa un cri terrible. Le vieux Jacob se précipita vers elle, mais la blessée se releva et dit : « Je vous supplie que personne ne dise à Adriaan ce qui vient d'arriver : dans sa colère, il serait capable de quelque funeste folie. » Elle s'asseyait pâlie dans un fauteuil, lorsque son mari introduisit van der Berg.

Cornélius résista avec une grande vigueur ; son père le conjurait. Les pierres pleuvaient toujours ; une d'elles faillit écraser un des enfants. Alors, Mme de Witt, rendue comme folle par les dangers que couraient ses chers petits, les poussa devant elle en se dirigeant vers la porte. « Où allez-vous chère amie, fit Cornélius ? — A la mort ! J'aime mieux en finir, périr avec eux, que de souffrir ce que je souffre ! »



L'émeute, dessin de Gilbert.

Cornélius céda, il ratura le V et le C ; mais la rature elle-même n'attestait-elle pas sous quelles violences, sous quelles menaces et quels sévices le grand citoyen avait dû fléchir ?

Après le retour dn Recteur dans la rue, la foule toujours rugissante s'éloigna, et Drucksen, qui avait été un moment prisonnier, put enfin parvenir jusqu'à sa maison. Il avait les larmes dans les yeux, le brave homme, en embrassant son gendre et sa fille, qui se garda bien de lui parler du coup dont elle avait été frappée. Cornélius lui dit en souriant : « Et votre déjeuner, cher M. Drucksen ?... Je suis sûr que les enfants ne refuseraient pas quelques-unes de vos pâtisseries, et si vous voulez nous verser une goutte de vos généreux vins, ils nous réconforteront et nous boirons tous à la santé des nouveaux mariés que j'aime comme s'ils étaient de mon sang. » Quelques minutes après, Marie versait, dans de beaux gobelets, du « divin » syracuse.

Pendant ce temps, l'émeute hissait, sur la tour d'une porte de la ville, un immense pavillon orange et blanc, l'orange au-dessus du blanc, avec cette inscription : « Orange dessus, *witte* (1) dessous, et que la foudre écrase ceux qui ont d'autres intentions ! » Une députation, à la tête de laquelle

(1) Witte, en hollandais, signifie blanc. Le jeu de mot est facile à comprendre.

se trouvaient le Bourgmestre Halling, le Recteur van der Berg, le Sécrétaire de la ville Muys, deux capitaines de la garde bourgeoise, fut envoyée, en toute hâte au camp du prince d'Orange pour lui apprendre ce qui s'était passé et l'inviter à venir prendre possession de Dordrecht en qualité de stathouder.

Alors Guillaume d'Orange qui, de longue main avait préparé tout ce qui s'était accompli puisque, le même jour, ce qui s'était fait à Dordrecht, se faisait également dans plusieurs villes de la Hollande, joua une indigne comédie.

Entouré de son état-major et armé de cette froideur calculée qui le rendait si redoutable, il répondit à la députation : « Ma présence à Dordrecht ne serait bonne à rien. Je n'ai aucun pouvoir civil et d'ailleurs je suis engagé par mon serment de ne jamais accepter le stathouderat, Dieu seul peut me délier. »

— « C'est ce que nous allons faire en son nom, » répondirent les pasteurs Diddebig et Vrichen que nous avons vu figurer dans l'émeute et qui étaient venus avec la députation. Ils prononcèrent quelques formules religieuses, après lesquelles le Prince se tint pour libre et accepta le stathouderat. Quelques heures après il entrait en grande cérémonie, au milieu des cris de joie, dans la ville de Dordrecht, et prenait possession du pouvoir, usurpation que durent reconnaître une semaine après les Etats siégeant à La Haye, entraînés, dominés par le mouvement des provinces.

Le lendemain du jour où ils avaient couru de tels périls, nos amis passèrent des heures tranquilles à côté de Cornélius attristé, se reprochant ce qu'il appelait sa faiblesse. Les jeunes mariés osaient à peine laisser percer le bonheur intime et profond qui s'agitait dans leur cœur et auquel le danger suspendu sur leur tête donnait une ardeur contenue mais plus vive. Toute la maison était pour eux souriante et le papa Drucksen à la satisfaction de son excusable vanité, invité par Me Cornelius à venir au diner avec ses enfants et avec elle, pour faire honneur à la masse de bonnes choses qu'il avait envoyées, accablait son gendre de témoignages d'amitié.

Dans la soirée M. Cornelius rappela à Adriaan qu'il lui avait promis d'aller à La Haye. Mme de Witt combattit cette résolution : les derniers évènements ne prouvaient-ils pas combien il était important et sage à M. de Witt de garder auprès de lui un dévouement comme celui d'Adriaan ; et qui remplacerait Marie auprès de M. Jacob?

Ces paroles et ces craintes persistantes n'ébranlèrent point Cornelius, qui fut soutenu par l'hôtelier du Paon. Il fallait bien, disait ce dernier, que les mariés fissent leur voyage de noces, et, si les Français se retiraient, qu'Adriaan, poussant jusqu'à Utrecht, présentât sa femme à sa famille. Au fond, moins rassuré qu'il ne voulait le paraître sur la tranquillité de Dordrecht, le brave homme ne songeait qu'à éloigner son gendre. Le départ fut donc résolu, les malles faites à la hâte chargèrent une voiture, et après une longue et importante conversation avec Cornelius, bien des baisers échangés, Adriaan et la petite Marie, heureuse de se trouver seule avec son mari, de visiter la ville du beau-monde, des parisiennes de la Hollande, s'éloigna de Dordrecht. A l'âge de la jeune femme on oublie vite les périls passés, elle reprit sa gaîté naturelle et le voyage, qui s'accomplit sans accidents, la vit aussi joyeuse que tendre. Tout l'intéressait, tout l'amusait, on eut dit qu'elle n'avait jamais entendu une alouette chanter. Ils arrivèrent ainsi à La Haye. Le Grand Pensionnaire et sa femme les reçurent avec le plus vif empressement, voulurent les loger chez eux, mais le jeune ménage préféra s'établir à l'hôtel d'Amsterdam dont le propriétaire était un vieil ami de M. Drucksen. Son Excellence n'insista pas trop sur sa proposition, mais il fut convenu qu'Adriaan reprendrait tous les jours le rôle de secrétaire qu'il avait naguère si bien rempli, sans cependant perdre le bonheur de rester chaque jour pendant plusieurs heures avec Marie.

Le Grand Pensionnaire s'était longuement fait raconter les horreurs dont Dordrecht avait été le théâtre. « En tout cela, dit-il, comme dans ce qui s'est passé ailleurs, je vois la main du Prince; c'est lui qui a ourdi cette vaste conspiration. j'en ai des preuves. Il m'a fait proposer de marcher avec lui, j'ai décliné cet honneur ; serviteur de la République, je ne m'unirai point à celui qui, parjure, l'a renversée. Je garderai donc mes fonctions jusqu'à ce que les Etats m'en relèvent, ou, suivant les circonstances, je les abandonnerai. Si je ne me suis pas déjà retiré, c'est par un sentiment de juste orgueil, je craindrais que l'on ne prît ma démission pour un acte de faiblesse ou pour un aveu des torts que des malheureux trompés me reprochent. Le Prince, j'en ai la conviction, fera tout pour me perdre, mais ma vie a été si droite que légalement je le défie bien d'y parvenir. Il ne lui reste que le moyen qu'il a déjà essayé contre mon frère et contre moi. De ce danger comment se prémunir? le mieux est de ne pas trop s'en préoccuper et de prendre une âme romaine; puis, l'assassinat ne réussit pas toujours, j'en suis la preuve ; sous quelle forme m'assaillira le péril? je ne veux pas trop m'en préoccuper.

« En tout cas, murmura Adriaan, le danger d'où qu'il vienne me trouvera entre vous et lui, je l'ai promis à votre frère, je tiendrai parole. »

Le Grand Pensionnaire embrassa le jeune homme en disant : « Pour le moment, ne songez qu'à votre charmante femme et jouissez de votre bonheur. »

Durant quelques jours, la vie fut tranquille; le matin, de très bonne heure, Adriaan venait travailler avec Jean de Witt, l'après-midi, il conduisait Marie dans les charmantes promenades de La Haye, de ses environs; le jeune ménage soupait d'ordinaire chez Son Excellence, les dames passaient la soirée ensemble, Adriaan accompagnait le Grand Pensionnaire au Palais des Etats, l'aidait dans son interminable correspondance, à minuit le reconduisait chez lui la main sur la garde de son épée, reprenait sa femme et les deux amoureux regagnaient leur petit nid.

Le Prince d'Orange venu à La Haye, y séjourna pendant quelques jours, prit, en quelque sorte, possession du stathouderat, mais sentit qu'au sein des Etats l'influence de de Witt était encore prépondérante. Celui-ci étant allé lui rendre une vi-

site officielle fut reçu très froidement; le prince avait totalement oublié ce que son enfance et sa jeunesse devaient à la tutelle du grand homme d'Etat. Il était évident que, d'une façon ou de l'autre, il entendait briser l'obstacle qui le gênait encore.

Un matin, un exprès venant de Dordrecht remit à Adriaan un pli contenant deux lettres, toutes deux écrites par Mme Cornelius, l'une à lui adressée, l'autre portant la suscription du Grand Pensionnaire.

Dans la lettre adressée à Adriaan, la malheureuse femme lui annonçait que son mari venait d'être arrêté et mis en prison, elle priait son jeune ami de préparer Jean de Witt à ce coup terrible avant de lui remettre la lettre qu'elle lui adressait. Adriaan fut bouleversé par cette nouvelle: « Cornelius arrêté! mis en prison dans l'état de santé où il se trouvait! » Il courut chez le Grand Pensionnaire et après lui avoir dit tout ce qu'il pouvait juger propre à le disposer à apprendre la terrible nouvelle, il lui remit la missive de Mme Cornelius. Jean de Witt, ainsi que nous l'avons déjà dit, adorait son frère ; en lisant les phrases désespérées de sa belle sœur, il ne put retenir ses larmes, mais bientôt il se releva. « Je comprends, fit-il, c'est toujours la même calomnie, les poudres vendues, le manque de courage dans la dernière campagne de la flotte... une lettre de Ruyter dissipera ces odieux mensonges, effacera ces lâchetés orangistes! Mais qu'il doit soufrir, mon pauvre frère!... Ecoutez Adriaan, il faut nous laisser votre femme, vous savez si nous la soignerons, et sans perdre une heure partir à franc étrier. Notre père doit être accablé et d'après cette lettre dont je ne comprends pas tous les termes, ils sont affolés là-bas et ont besoin d'une bonne tête. Je vais écrire deux ou trois lettres...

— Le temps de prévenir Marie et je suis en selle.

— Avez-vous des armes?

— Mon épée.

— Tenez, prenez cette paire de pistolets. Nous avons à faire à des gens capables de tout. Cependant plus je réfléchis moins je trouve de gravité à l'arrestation de Cornelius.

Comme Jean de Witt se trompait!

Mais voyons ce qui s'était passé à Dordrecht.

Le départ de Marie y avait laissé un grand vide; M. Jacob et ses enfants surtout regrettaient sa douceur, sa gentillesse. Mme Cornelius se remettait peu à peu des effrayantes épreuves qu'elle venait de traverser et pensait que désormais elle n'avait plus rien à craindre pour son mari, la ville ayant repris son aspect accoutumé. Que pouvait demander encore les orangistes puisque le Prince était proclamé stathouder?

Un matin un inconnu frappa à la porte de Cornelius, — hélas, Adriaan n'était plus là — le domestique le laissa entrer et prévint Mme de Witt, celle-ci alla demander à son mari ce qu'il fallait faire : « Puisque Paul a commis la faute, laissez cet homme venir jusqu'à moi. A-t-il donné son nom? — Il s'y refuse? — N'importe, qu'il entre.

Le visiteur parut bientôt; Mme de Witt, par prudence, ordonna au domestique de laisser ouverte la porte de la chambre à coucher où reposait son maître et de se tenir sur le seuil.

Dès que l'inconnu se trouva en présence de Cornelius, celui-ci lui dit :

— Comment vous nommez-vous, Monsieur?

— Tychlaer.

— Tychlaer! Et quel motif vous amène?

— Je sais que l'on médite un mauvais coup contre Votre Excellence, je viens pour vous le faire connaître et vous dénoncer les coupables.

— Avant que vous ne parliez, je dois vous prévenir que ce que vous allez me dire sera mot-à-mot répété dans un quart d'heure à M. le Bourgmestre.

— Mais, au contraire, Monsieur, je vous demande le secret.

— Quand il s'agit de projet de crime, mon devoir est d'avertir l'autorité.

— Mais si mon nom est connu...

— Il le faudra bien; s'il le juge utile, M. Halling le gardera pour lui.

— Je ne veux être connu que de Votre Excellence.

— Alors il était inutile de vous déranger et vous pouvez vous retirer, car rien ne me fera départir d'agir comme je vous l'ai dit.

— Vous ne voulez donc pas m'entendre?

— Non, monsieur.

— Vous vous en repentirez cruellement.

— Laissez-moi.

— Mais...

— Laissez-moi, vous dis-je.

Ce court colloque eut lieu à haute voix, le domestique, debout à la porte, n'en perdit pas un mot.

Tychlaer se retira.

Dès qu'il fut sorti, le misérable courut au camp, demanda à parler à un officier de la maison du prince et lui déclara que Cornélius de Witt l'avait engagé à se rendre familier avec les domestiques de Son Altesse, afin d'avoir l'occasion de mettre du poison dans un verre de vin ou de bière. En cas où ce moyen ne réussirait pas, lui, Tychlaer, devait faire en sorte de tuer le prince d'un coup d'épée ou de dague. Pour ce projet d'assassinat, qu'il avait feint d'agréer, il avait reçu des de Witt six ducatons et ils lui avaient promis 30,000 ducats et la place de bailly de Beyerlaudt. Cette atroce et stupide révélation, le coquin la répéta devant le prince lui-même qui, assurément, connaissait trop Tychlaer, comme nous le savons, pour ajouter foi à une fable aussi ridicule qu'odieuse; mais un de ses agents, tout indigne, tout misérable qu'il fût, lui fournissait une arme contre les de Witt, il s'en servit. En conséquence, il fit garder à vue le dénonciateur près de lui, et se hâta de dénoncer le crime à un magistrat dont il était sûr, au procureur fiscal de La Haye, Ruisch, et celui-ci, sans tenir compte de l'infamie notoire de l'accusateur, de la vertu, des services de l'accusé, s'empressa de donner l'ordre au grand prévôt de se rendre sans retard à Dordrecht, d'arrêter Cornélius et de l'amener dans les prisons de La Haye.

Comment le Grand Pensionnaire aurait-il pu soupçonner une pareille trame et conjurer un péril si invraisemblable.

Adriaan galopait donc à toute bride sur la route

de Dordrecht, lorsqu'à travers les brouillards du matin, il aperçut, venant à lui, une voiture escortée de plusieurs hommes armés et à cheval. Quand il fut plus près, il reconnut le grand prévôt; alors un terrible soupçon s'empara de son esprit, il aborda ce personnage et, après quelques hésitations, il lui demanda des nouvelles du Ruart.

— Qui êtes-vous?

— Son secrétaire.

— Ah! dans ce cas, veuillez mettre pied à terre et entrer dans cette voiture et vous le trouverez.

Adriaan s'empressa d'obéir. Cornélius, à la vue du jeune homme, poussa un cri de joie et lui donna place à ses côtés.

— Monsieur, fit alors le grand prévôt, veuillez me remettre votre épée, vous êtes mon prisonnier.

— En vertu de quel ordre? s'écria Cornélius indigné.

— Ceci ne vous regarde pas, et j'engage votre secrétaire à se tenir tranquille s'il ne veut pas que nous lui mettions des menottes.

Adriaan put remettre au Ruart les lettres de son frère et adoucir pour son compagnon les pénibles pensées dont il était assiégé. Dès leur arrivée à La Haye ils furent tous deux enfermés dans les cachots de la Châtellenie et mis à un secret tellement sévère que le Grand Pensionnaire, malgré toutes ses démarches, ne put parvenir jusqu'à eux. Que l'on juge de l'état de la pauvre Marie passant ses nuits dans les larmes et ses journées à rôder autour des sombres murs qui renfermaient son mari!

Dès l'arrivée des prisonniers le procès commença; Adriaan, interrogé, répondit que l'homme le plus brave, le plus vertueux qui fût au monde était Cornélius, que, par conséquent, il était au-dessus du crime dont on l'accusait, et que, quant à Tychlaer, il était flétri par de si abominables condamnations que la justice n'avait pas même le droit de croire à ses serments, à plus forte raison à une dénonciation sans preuves. Appelé à son tour devant le magistrat instructeur et interrogé sur ses rapports avec Tychlaer, Cornélius répondit d'un ton indigné: « Est-ce que je connais cet homme! » Le sentiment qui lui dictait une telle réponse se conçoit aisément, et cependant ce sont ces paroles dont on s'empara, car il fut établi qu'il avait vu Tychlaer une fois. Il le reconnut, du reste, et son domestique vint attester que les choses, dans cette courte entrevue, s'étaient passées comme nous l'avons conté. L'accusateur, mis en présence du Ruart, et sentant qu'il était perdu s'il faiblissait, soutint sa dénonciation avec une impudence sans égale. Il ne put fournir une seule preuve, il fut incapable d'expliquer pourquoi et comment l'accusé s'était adressé à lui, aucune relation n'ayant existé entre eux depuis le procès où le Ruart l'avait fait noter d'infamie.

Eh bien! qui le croirait, le tribunal, le 18 août, rendit un arrêt qui ordonnait que le Ruart serait soumis à la torture et qu'Adriaan, contre lequel il était impossible de rien relever, assisterait à cet affreux spectacle. A la torture un grand Ruart, un membre des États, un recteur de Dordrecht, l'allié des plus grandes familles de la Hollande, l'homme héroïque que nous connaissons!

Le 19 au matin, le tribunal siégeait dans un sombre et vaste cachot; au milieu de la salle étaient deux escabeaux et le bourreau. Les accusés furent introduits, Adriaan, pâle comme un mort, frémissant de pitié, de colère, soutenait Cornélius que ses douleurs empêchaient de marcher; lui, il était calme et un sourire méprisant errait sur ses lèvres.

— Cornélius de Witt, au nom du salut de votre âme, avouez.

— Vous me couperiez en morceaux plutôt que de me faire avouer une action que je n'ai pas commise, une parole que je n'ai pas dite.

— En ce cas, bourreau, fais ce que le tribunal t'a ordonné.

Cornélius fut solidement attaché à un des escabeaux, ses pieds enchaînés et ses mains liées entre des planchettes et posées sur un billot. Alors le bourreau prit un coin en bois et, à coups de marteau, l'enfonça entre les planchettes, un second coin suivit, une froide sueur coulait du front du martyr, mais ses yeux gardaient leur indomptable énergie, un silence de mort régnait. Tout à coup, comme le bourreau, épouvanté lui-même d'un tel courage, prenait le troisième coin, une voix grave et profonde s'éleva, c'était celle de Cornélius, elle disait les vers immortels de son poète bien-aimé:

Justem et tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium
Non vultus instantis tyranni
Mentes quatit solidâ, neque Auster

Dux inquieti turbidus Adriæ,
Nec fulminantis magna Jovis manus.
Si fractus illabatur orbis
Impavidum ferient ruinæ (1)

Immuable dans ses maximes,
Ferme dans ses dessins glorieux,
Le juste repousse les crimes
Qu'exige un peuple furieux,
Rien n'ébranle cette âme altière,
Ni d'un tyran le front sévère,
Ni l'aspect des flots écumants,
Sans pâlir, il entend la foudre.
Et verrait l'univers en poudre
Arraché de ses fondements.

Hélas! que sont devenus le beau début, l'*ardor prava*, la *magna Jovis manus* et les deux magnifiques vers de la fin: *si fractus*, etc.

Le bourreau s'arrêta, les juges s'enfuirent épouvantés, Adriaan embrassait en pleurant les genoux de Cornélius. Les prisonniers furent réintégrés dans leurs cachots, la victime épuisée, mais soutenue par la force de sa volonté.

Pendant cette journée, La Haye avait été pleine d'agitations; des groupes turbulents n'avaient cessé de s'assembler autour de la prison, sur la place où s'élevait un pilori, théâtre des exécutions de la justice. Des meneurs bien connus enflammaient les colères, et Tychlaer, le héros du jour, le sauveur du prince, ne cessait d'aller à ces masses populaires de la prison où il avait ses libres entrées. On se figure, pendant ces heures sinistres, dans quel désespoir étaient Jean de Witt, sa famille et l'infortunée Marie.

Le 19, le soir de la question, le tribunal se réunit

(1) Nous donnons la traduction de ces deux admirables strophes d'Horace; elle est due au comte Daru; mais combien elle est loin de l'original

et, en l'absence des accusés, prononça la sentence. Cornélius n'ayant rien avoué, aux termes de la loi ne pouvait être condamné à mort; il fut dégradé de toutes ses charges et honneurs, de plus condamné à un exil perpétuel. Quant à Adriaan, l'instruction ne relevant rien à sa charge, les juges l'acquittèrent. Ce n'était pas lui que l'on voulait frapper.

Durant le procès, afin de désarmer les ennemis de son frère, sachant bien que c'était lui qu'ils visaient, Jean de Witt s'était démis, après dix-neuf ans de fonctions, de sa charge de Grand Pensionnaire, et les États, en acceptant cette démission, lui avaient témoigné leur profonde reconnaissance et noblement rendu justice à son dévouement à la cause nationale. Adorant son frère, la journée du 19 avait été terrible pour lui, car il savait que Cornélius devait être présenté à la torture. Ferait-il quelqu'indigne aveu, il ne le craignait pas, mais il redoutait qu'épuisé par sa maladie il ne pérît, tué par la douleur.

Le samedi, 20, dans la matinée, lecture de l'arrêt fut donnée aux prisonniers et Jean connut indirectement la terreur du jugement. Il avait passé une nuit remplie d'angoisses, personne ne s'était couché,



Les martyrs, dessin de Gilbert.

Marie n'avait cessé de fondre en larmes. De Witt se hâta de lui apprendre l'acquittement plein et entier de son mari. Elle fut bien heureuse, mais elle n'osait pas laissé percer sa joie, tant était profonde la douleur de la famille. « Nous devrions pourtant nous réjouir, disait de Witt, car ce jugement c'est la vie, et, malgré son innocence, je tremblais pour les jours de mon frère. Il ne nous reste plus que quelques heures à attendre ; Adrian va, sans doute, bientôt nous renseigner sur la résolution de Cornelius. »

A ce moment un domestique vint apprendre qu'une grande agitation régnait dans la ville et que la population se pressait devant la prison pour savoir quelle était la sentence. De Witt écrivit immédiatement aux Etats pour les prier de faire protéger la Châtellenie. On lui répondit immédiatement qu'il allait être obtempéré à sa juste requête. « Attendons, dit alors Jean à sa femme, et à ses enfants et à Marie, attendons... et si le bon Adriaan n'est pas encore ici, c'est qu'il n'a point voulu quitter mon pauvre frère. »

Cependant les masses qui s'agitaient autour de la prison, poussaient de grandes clameurs, mais ce fut encore bien pire lorsque Tychlaer qui avait, comme nous le savons, ses entrées dans la Chatellenie

vint leur apprendre ce qu'il appelait l'acquittement de l'assassin. Il passait à travers les groupes répétant que Cornélius n'avait été soumis qu'à un simulacre de torture et que l'on n'avait voulu que le dérober au supplice. La fureur se lisait sur tous les visages; heureusement à ce moment, une Compagnie de la garde civique et quelques cavaliers de l'armée régulière vinrent se ranger devant la prison; ces soldats furent accueillis par les cris forcenés : « A mort de Witt! à mort de Witt! »

Pendant ce tumulte, après avoir causé quelques minutes avec un personnage couvert d'un grand manteau et chaussé de bottes militaires, Tychlaer rentra précipitement dans la prison d'où, un instant après, sortit la jeune fille du geolier. Elle traversa la foule et se rendit chez Jean De Witt. Introduite, dès qu'elle fut annoncée, pressée de questions haletantes, elle dit : « Je viens près de votre Excellence de la part de son frère, il vous prie de venir le trouver sans aucun retard. »

« J'y vais, s'écria Jean de Witt; Joseph, faites mettre les chevaux à la voiture.

Sa fille aimée, sa femme, Marie, le conjurèrent vainement de rester, à tout le monde il répondit : « J'irai, mon frère m'appelle. »

Après avoir embrassé sa famille éplorée et Marie il partit. Les mantelets de son carosse baissés le dérobaient aux regards; au milieu des plus sinistres imprécations, il parvint sans encombre jusqu'à la porte de la Chatelenie, on lui ouvrit, il entra. Quelques secondes après il était dans le cachot des deux prisonniers.

A sa vue son frère s'écria : « Vous ici, vous, ici, Jean, nous sommes perdus! —Mais ne m'avez-vous pas fait dire de venir! — Jamais, cher frèr, jamais! Ces chiens altérés de sang qui hurlent en bas ont voulu nous tenir tous les deux.

— Si c'est un piège que l'on a essayé de nous tendre on a mal pris les mesures. Ma voiture est en bas, vous avez la signification du jugement; vous allez sans perdre une minute, partir avec moi pour l'exil.

— Mais je ne veux pas partir, je veux rappeler du jugement.

— Folie! Folie! nous le ferons plus tard! Qu'Adriaan aille dire à la famille de ne pas être inquiète de ma courte absence, qu'il prie ma femme de lui remettre de l'argent et il viendra nous rejoindre en dehors de la porte d'Amsterdam. »

Cornelius combattit ce projet, finit par céder, et Adriaan quitta les deux frères qui se tenaient tendrement embrassés.

Sur la place, on n'avait pas tardé à savoir que Jean était dans le cachot de son frère : la rage populaire ne connut plus de limites, des coups d'armes à feu retentissaient. Le geôlier entrouvrit la porte et laissa sortir Adriaan. Il se coula d'abord derrière les cavaliers et la garde civique puis il pénétra dans la foule. Il en avait déjà traversé la plus grande partie, lorsqu'il se rencontra subitement face à face avec Tychlaer. Le misérable, tout en se reculant, s'écria. « Voilà déjà un des assassins du Prince qui s'échappe! » Adriaan eut un instant l'envie de lui sauter à la gorge, mais revenu au sentiment vrai de sa situation, il enfila la première rue qu'il trouva devant lui, courant à toutes jambes, ayant à ses trousses une meute acharnée qui tirait sur lui des coups de fusil et de pistolet, une balle l'atteignit à la cuisse, il se dit : « Si je tombe, si je suis pris, je suis perdu! » Réunissant tout son courage, il continua sa course désespérée. La rue qu'il suivait faisant un coude qui le déroba quelques secondes aux regards de ses ennemis, il se jeta dans une petite rue transversale qui se trouvait là, mais à peine eut-il fait quelques pas que, vaincu par la douleur, il roula aux pieds d'une femme qui se tenait sur le pas de sa boutique dont les volets n'avaient point été ouverts. Par un mouvement de pitié, cette femme le saisit, le traîna dans son magasin dont elle barrait la porte, tandis que les furieux poursuivants passaient comme un ouragan.

Cette fuite « d'un des assassins » avait accru la rage de la populace, elle aurait bien voulu envahir la prison; mais elle ne le pouvait pas tant que les cavaliers de l'armée régulière et les soldats de la garde civique lui feraient obstacle. Tout à coup, des cris partis de tous les coins de la place annoncèrent que les paysans, déjà aux portes de la ville, venaient pour piller La Haye. Etait-ce une manœuvre convenue? — On ne l'a jamais su — toujours est-il que les cavaliers partirent au grand trot, la compagnie civique se débanda. Quelques braves gens voulurent faire leur devoir, ils blessèrent et tuèrent quelques émeutiers, mais écrasés par le nombre, presque tous, ils étaient cinq ou six, tombèrent et furent massacrés. La féroce canaille, désormais régnait sur la place. La porte de la prison fut enfoncée. Guidés par le geolier leur ami, les meurtriers envahirent le cachot où appuyés l'un sur l'autre se tenaient graves, silencieux, mais sans peur, les deux de Witt.

Les forcenés s'emparèrent d'eux, brisèrent la table et le grabat où avait tant souffert Cornélius, s'armèrent de ces débris et entraînèrent ces deux victimes.

Le Ruart, à demi vêtu, pouvait à peine se soutenir. Enveloppé dans son grand manteau de velours, Jean marchait d'un pas ferme. Arrivé près des dernières marches, sur le pas de la porte, Cornelius ne pouvait plus avancer, un misérable qui le suivait lui porta un coup terrible avec un morceau du bois de lit. Blessé cruellement à la tête, le martyre tomba, on le traîna hors de la prison poussant aussi Jean dehors. Les deux de Witt l'un debout, l'autre roulé à terre, furent entraînés au pied du pilori. Là, les sauvages les assommèrent : Ce fut une scène abominable, des canibales déchirant quelques parties du corps avec les dents, leur arrachèrent les yeux et avec des cordes attachées à leurs jambes promenèrent ces débris mutilés à travers les rues, les ramenèrent au pilori où ils les suspendirent par les pieds. Ce n'était pas assez d'infamies; un orfèvre, Henri Verhoef, monta sur le pilori, éventra les cadavres et en arracha le cœur.

Comment peindre ce qui se passa ce jour-là dans la demeure de la famille des de Witt? Les larmes, les cris, les sanglots et Marie devenue presque folle. Elle était persuadée qu'Adriaan, lui aussi, avait péri; cependant, le soir, elle eut la pensée qu'il avait pu gagner leur logis à l'Hôtel d'Amsterdam, elle y vola. Hélas il n'avait pas reparu...

La nuit venue, une vieille servante lui ayant dit que les corps de ceux qui avaient succombé étaient tous au pilori, elle voulut s'assurer de son malheur, reprendre le corps de son mari. La servante l'accompagna munie d'une torche, elle vit un spectacle qui faillit la faire mourir d'épouvante. Hors de sens, elle rentrait à l'hôtel, lorsque l'hôtelier l'arrêta et murmura tout bas à son oreille : « Silence! il est là haut, blessé, mais légèrement.

. . . .

Plusieurs années se sont écoulées; Adriaan, après s'être refugié à Francfort, y a publié son *Juris Speculum;* sa réputation est européenne, les universités se sont disputé l'honneur de le compter au nombre de leurs professeurs. Il occupait la chaire du droit romain à Zurich lorsque le Grand Pensionnaire Fagel lui écrivit de la part du Prince d'Orange pour lui offrir le Rectorat à l'Université d'Utrecht; Adriaan lui répondit : « Monsieur, dites au Prince qu'il me serait impossible d'enseigner le droit en Hollande, sans demander à ma première leçon que les assassins des illustres et glorieux de Witt soient livrés à la Justice. »

Adriaan est heureux, plus heureuse encore Marie ; ils ont deux fils qui s'appellent l'un Jean, l'autre Cornélius. Le vieux Drucksen a vendu le Paon, il a réalisé sa fortune qui est considérable, et il est venu habiter avec sa chère Marie; il adore, il admire son gendre et gâte tant qu'il peut ses petits enfants.

A. Genevay.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Qui ne connaissait les *Magasins du Printemps?* Quels visiteurs de Paris n'avaient parcouru ses riches galeries? après les maisons du *Bon Marché* et du *Louvre*, il était, en importance, le troisième de nos grands magasins. Il se distinguait par un air particulier; sa façade couverte de moulures artistiques et pavoisée semblait en fête perpétuelle, et autour de ses portes la foule des acheteurs, appelée sans cesse par la publicité, se pressait sans relâche. Il était brillant de jeunesse comme son nom et, aujourd'hui, il ne reste de ce grand édifice que des pans de murailles que le marteau des démolisseurs abat non sans péril. L'incendie l'a dévoré, ce beau *Printemps*, il peut dire comme le dieu terrible de Moïse : « Je n'ai fait que passer, il n'était plus ». Le feu s'est déclaré à cinq heures du matin, à onze heures tout était fini et quand nous arrivions sur le théâtre de cette scène lugubre, à travers les murailles éventrées et sans toiture, roulaient les derniers torrents d'une lourde fumée. En cinq heures, les flammes, vainement combattues, avaient fait leur terrible besogne. Comment le feu s'est-il mis? On l'ignore encore; ce que l'on sait c'est qu'il s'est développé avec une rapidité effroyable et l'on peut remercier le ciel que le désastre n'ait pas été plus grand, que la partie du personnel nombreux endormi dans les étages supérieurs soit parvenue à fuir, à éviter une mort affreuse.

Les compagnies d'assurances payeront la perte matérielle, de sept à dix millions, le *Printemps* renaîtra de ses ruines, mais, en attendant, combien vont souffrir les sept à huit cents employés de cette maison et la masse des ouvriers et ouvrières de toutes sortes qu'elle employait et faisait vivre? Grande et lamentable misère que, malgré ses généreux efforts, la bienfaisance sera toujours impuissante à guérir et qu'elle ne peut que soulager en partie. Elle le fera, elle l'a déjà fait; les mains sont libérales à Paris, quand il s'agit de venir en aide à l'infortune.

Ai-je besoin de dire que le courage de nos pompiers a été admirable? Un d'eux est tombé victime de son intrépidité; de touchants hommages ont été rendus à sa dépouille mortelle.

*
* *

Nous étions encore sous le coup de ce sinistre, lorsque des dépêches de Saint-Pétersbourg vinrent nous apprendre la mort du tzar. Le 13 mars, Alexandre II était assassiné, les nihilistes avaient enfin réussi. Le *Musée* a déjà, lors de la dernière tentative faite contre la vie de l'empereur, exprimé les sentiments qu'il éprouve en face des assassins; le meurtre, de quel nom qu'il se couvre, est toujours un acte abominable, c'est bien assez que la société se soit donné le droit de vie et de mort, sans qu'une volonté individuelle s'arroge une si effrayante puissance.

Alexandre II, qui vient de périr dans des circonstances si tragiques, avait, en 1855, succédé à Nicolas son père, dont la fin a été si étrange. Il prit les rênes de l'État dans des circonstances difficiles, après que la prise de Sébastopol fut venue briser les desseins et l'orgueil de la Russie. Le grand acte de son règne, — il honorera toujours sa mémoire, — est l'abolition du servage. Mais bientôt il s'arrêta dans la voie des réformes et continua la politique paternelle. Cinq fois il a servi de but aux assassins; en avril 1866, il échappa au pistolet de Karakosoff; en 1867, à Paris, à celui de Bérézowski; depuis, Solovieff lui tira sans l'atteindre cinq coups de revolver; une mine faillit faire sauter le train impérial sur le chemin de fer de Moscou ; enfin arriva l'attentat du Palais d'Hiver qui fit tant de victimes. Alexandre II était par sa mère le neveu de l'empereur d'Allemagne et profondément attaché à la politique de son oncle; sa mort peut être une perte d'autant plus grande pour M. de Bismark que le nouveau tzar a toujours montré un penchant décidé pour la France. L'impératrice Marie, morte l'année dernière, avait donné à Alexandre II six fils et une fille; l'aîné des princes, Nicolas, s'étant éteint à Nice en 1865, la couronne revenait, par ordre de primogéniture, à Alexandre. Ses frères se nomment Wladmir, Alexis, Serge, Paul et sa

sœur Marie a épousé un des fils de la reine Victoria, le duc d'Édimbourg.

Le 13 mars, Alexandre II rentrait au palais et se trouvait au coin de la rue Millionne et de la place Michel, lorsqu'une bombe, comme celle dont Orsini fit usage, fut lancée contre sa voiture. Le projectile éclata, brisa deux roues et blessa plusieurs personnes.

L'empereur, qui n'avait point été atteint, sauta sur la neige. Au même instant une seconde bombe tombait à ses pieds et faisait explosion avec un bruit formidable. L'empereur disparut dans un torrent de fumée, on accourut, il était tombé, les jambes broyées, l'abdomen ouvert, blessé à la main et au visage. Le sang sortait de lui comme l'eau d'une fontaine. Il prononça quelques mots; placé sur un traîneau, conduit au Palais, il s'évanouit en arrivant. Les médecins, la famille impériale s'empressèrent autour de ces débris vivants encore, mais aucune illusion n'était possible, les jambes étaient presque détachées du corps. L'agonie dura près d'une heure et se termina à quatre.

Alexandre III qui succède à son malheureux père



Alexandre III, dessin de Bocourt.

est âgé de trente-six ans. Il a épousé une princesse remplie de mérites et très aimée en Russie, la princesse Dagmar, de la maison royale de Danemark, qui l'a rendu père de plusieurs enfants dont l'aîné est âgé de douze ans. Les temps ne sont plus où l'on disait : « Heureux comme un prince! » Puisse le nouvel empereur mériter et avoir des jours plus heureux que ceux d'Alexandre II !

*
* *

La science géographique vient de faire une grande perte : M. Cortembert, un des conservateurs de la bibliothèque nationale, attaché au département des cartes, est mort. C'était un vulgarisateur du premier mérite, un professeur hors ligne, un homme plein d'aménité et de complaisance, toujours prêt à mettre son immense savoir à la disposition des personnes qui avaient recours à lui; souvent nous l'avons fait et nous sommes heureux en cette triste occasion de rendre à sa mémoire un hommage de notre gratitude.

M. Cortembert laisse un fils, notre collaborateur, qui marche dignement sur ses traces.

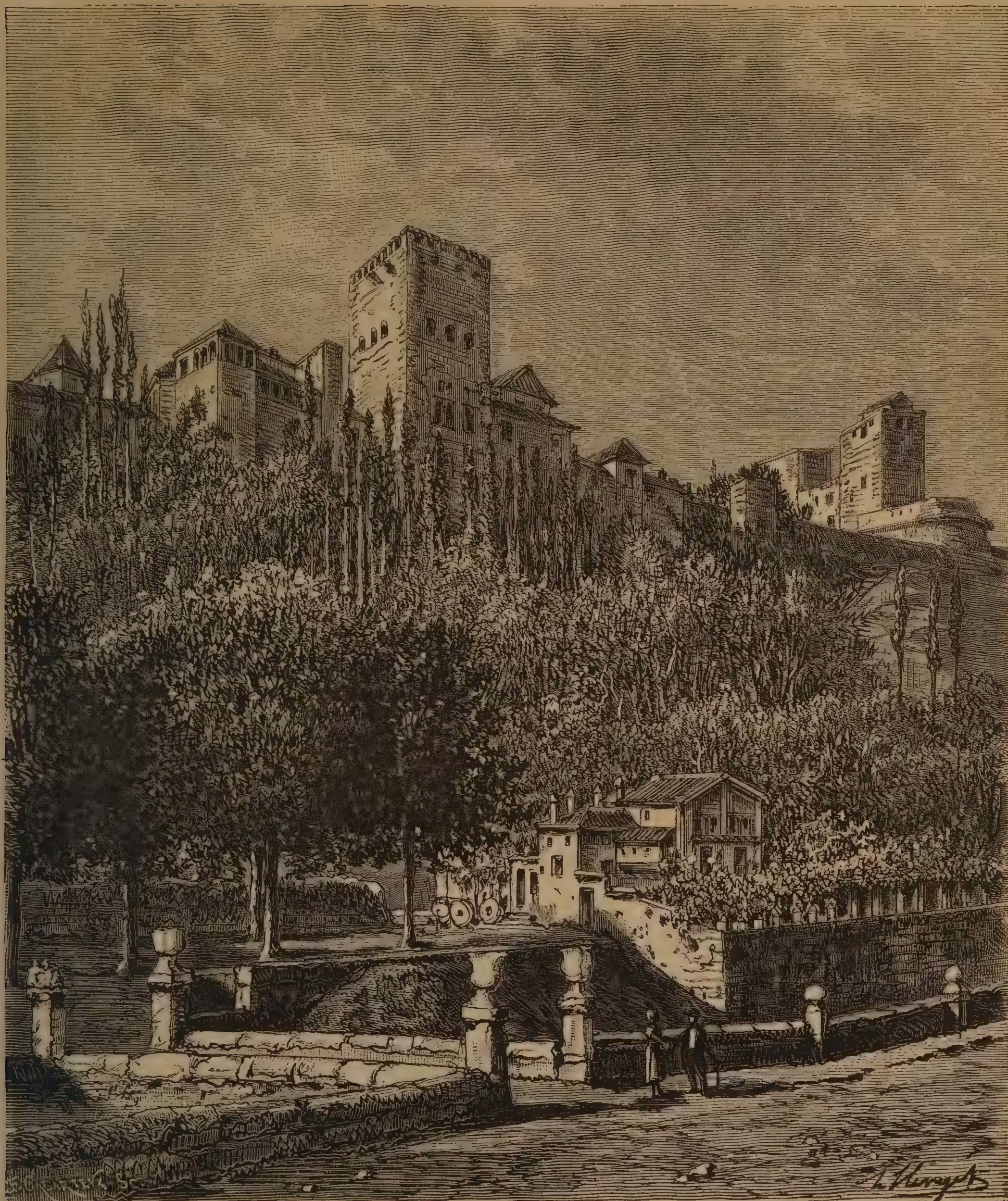
A. de Villeneuve.

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

VOYAGES

GRENADE ET SÉVILLE



L'Alhambra, dessin de H. Clerget.

I

Jamais je ne me suis senti aussi perdu et abandonné que dans cette immense Grenade, qui a 70,000 habitants, mais qui en pourrait contenir 300,000 et même davantage. Assise sur trois collines, elle comprend en réalité trois villes distinctes, sans parler de la ville entièrement moderne, qui s'étend dans la vallée. Des Tours Vermeilles à l'Alhambra, l'ancienne résidence des rois maures,

et à l'Albaycin, quartier général des *gitanos*, c'est tout un voyage.

Je suis logé dans l'intérieur de l'Alhambra. Mais que le lecteur ne se hâte point de me prendre pour un descendant d'Abu-Nazar; l'Alhambra n'est pas seulement un palais, c'est vraiment une ville, comme je viens de le dire, — une ville qui renferme dans son enceinte, outre la merveille si souvent décrite, peinte et chantée, qui semble avoir été construite par les génies des *Mille et une Nuits*, de vastes promenades, des bois, des places, des maisons de gens du peuple et des villas princières, enfin des hôtels comme celui où je suis descendu.

Les deux hôtels de l'Alhambra sont surtout fréquentés par les artistes, les écrivains, les touristes. Ils sont dans une position charmante, loin du tapage de la ville, sous de magniques ombrages et presque à la porte du palais, à dix minutes tout au plus. C'est très commode pour voir l'Alhambra, mais très incommode pour voir la ville. Il faut plus d'un quart d'heure pour descendre, par la magnifique avenue bordée d'ormes gigantesques, à la porte de *las Granadas*, et l'on n'est encore, à ce point, qu'à l'une des extrémités de la ville. Pour remonter, il faut beaucoup plus longtemps. Les *aguadores* de Grenade font alertement le double et le triple de ce trajet, depuis le centre de la ville, jusque tout en haut de la colline, dix ou douze fois par jour, afin d'aller puiser aux citernes de l'Alhambra, bâties par les Arabes, une eau qui passe pour l'une des plus fraîches et des meilleures de l'Espagne. On les voit passer en chantant, le petit tonneau de fer-blanc recouvert de liège, fixé sur le dos, en poussant devant eux l'âne, qui est aussi commun ici que dans les villes d'Orient. J'admire leur vaillance, mais je me sens incapable de l'imiter. Deux descentes par jour, naturellement suivies de deux ascensions, suffisent à épuiser mon courage, et cet éloignement de la ville proprement dite contribue encore à me dérouter.

En outre, les places et les rues de Grenade ne portent point de noms visibles à l'œil nu. A peine si, de loin en loin, on parvient à distinguer une inscription aux trois quarts effacée par le temps et par les diverses couches de crépi à la chaux dont elle a été recouverte. Enfin, pour comble, l'édilité grenadine semble possédée de la manie de vouloir refaire sa ville et surtout d'élargir ses rues. On dirait que le souffle *haussmanique* a passé à travers la Sierra Nevada. Partout des échafaudages, des tas de planches, du mortier, des moellons. « Nous avons maintenant, me disait avec orgueil le propriétaire de l'hôtel, plus de cinq cents maisons en construction à Grenade. » Des rues et des places recouvrent le cours du Darro. On embellit à outrance. Embellir Paris, soit encore; mais embellir Grenade! La place de Bibrambla, chantée par les romanceros arabes, et où les cavaliers grenadins rompaient des lances en l'honneur des dames, n'est plus reconnaissable. On n'a pas respecté même le Zacatin, cette vieille voie commerçante, jadis étroite, tortueuse, obscure, et dont les maisons semblaient vouloir se rejoindre par leurs toitures; mais, du moins, on a fait grâce à l'Alcaceria, dont le touriste peut visiter encore les trois ou quatre précieuses ruelles, toutes semblables à celles d'un bazar du Caire, avec leurs petites boutiques encadrées d'arcades mauresques.

Néanmoins, ces bouleversements n'ont pu faire perdre à Grenade toute sa physionomie. Parmi les villes de l'Espagne, elle est certainement, avec Cordoue, celle où le caractère arabe est resté le plus profondément empreint. Fermez les yeux : le son du pandero et de la guitare, que vous entendez gratter partout, les chants à la mélopée monotone, qui sans cesse monte et descend comme en s'enroulant sur elle-même, la prononciation des gens du peuple, les cris des *aguadores* et des petits marchands, avec leur bizarre point d'orgue sur la dernière syllabe, tout vous fait croire que vous êtes en Orient. Rouvrez-les, pourvu que ce ne soit pas dans l'une des rues élargies et transformés par l'administration de la ville, la physionomie des maisons, les balcons, les portes bouchées par une tenture d'étoffe rayée ou de sparterie, les types et quelques détails même des costumes dans la classe populaire, çà et là l'arcade en fer à cheval entrevue sur la façade d'une bicoque ou au bout de la rue, avec un verset du Coran pour devise, tout vous confirmera dans la même opinion. Les danses nationales du pays ne sont qu'une variante des danses arabes animées par la vivacité andalouse; Grenadines et Sévillanes dansent des hanches, comme les almées dansent du ventre.

Pas un journal français à l'hôtel ni dans le plus grand café de la ville. Personne pour m'ouvrir les portes d'un cercle où, en fait de feuille française, je trouverais tout au moins l'*Indépendance belge*. Grenade passe pour l'une des villes les plus instruites et les plus lettrées de l'Espagne : université, bibliothèques, écoles, lycées et académies de tout genre, rien n'y manque. Cependant il n'en est pas où j'aie rencontré par les rues, chez les marchands, dans les monuments et les établissements publics, moins de gens capables de comprendre et de dire une phrase française. Je ne m'en plains pas, d'ailleurs : un Espagnol est beaucoup plus dans son droit en ne sachant pas le français au beau milieu de son pays natal que je ne le suis, moi, de ne pas savoir l'espagnol en parcourant l'Espagne. Je me borne à constater que tout a concouru à mon isolement et à ma séquestration depuis que je suis à Grenade.

A l'Alhambra, dans la salle des Ambassadeurs, trois ou quatre chevalets sont installés en permanence : un anglais, un italien, deux espagnols. Celui de M. Benjamin Constant leur tenait compagnie, il y a peu de jours; mais le peintre des *Derniers Rebelles*, subitement rappelé à Paris, est parti avec l'idée de revenir le plus tôt possible, comme il a pris soin de le marquer sur le livre que le maître d'hôtel, une nature romantique, fait présenter à tous ses locataires, afin qu'ils y consignent leurs impressions. Cela nous promet pour le printemps prochain ou pour l'autre quelque belle toile lumineuse et truculente du jeune peintre de l'Orient, peut-être le massacre des trente-six Abencérages par les Zegris dans la salle qui porte leur nom et dont le bassin garde encore, profondément incrustées, les traces sanglantes de leurs mains crispées et du chapelet de têtes qui roulèrent dans la coupe de marbre.

Enfin, au moment où je désespérais d'apercevoir un compatriote, j'ai entendu à table résonner tout à coup l'accent parisien. C'était sur les lèvres d'un homme vigoureusement taillé et abondamment barbu, à l'air intelligent et hardi, qui demandait au garçon une bouteille de Saint-Julien. Je demandai modestement, de mon côté, une demi-bouteille de Médoc. Devinant aussitôt un compatriote avec la perspicacité de ce personnage de la *Dame blanche* qui, en voyant Georges sous l'habit militaire, conjecture que c'est un soldat, il fit mettre impétueusement son couvert à côté du mien et pénétra avec effraction dans mon intimité. Au dessert, nous étions amis : il m'avait fait toutes ses confidences et je ne lui avais pas fait les miennes. Il voyageait pour une grande maison de corsets de Paris. Il revenait de Fez et de Tanger, où il avait placé bon nombre de ses produits dans le harem du sultan, et il se préparait à partir pour les Indes. Rien à faire en Espagne : sale pays; pas de commerce, pas d'avenir! N'était-ce pas mon avis? Il était descendu à cet hôtel parce qu'on lui avait dit que c'était le meilleur et que, dans ceux de l'intérieur de la ville, on faisait la cuisine à l'huile. Mais cela le mettait loin de ses affaires, car il ne pouvait vendre des corsets aux arbres de l'*Alhambra*. Et puis, que faire le soir? pas seulement un café aux alentours. — Sale pays!

J'en eus pitié, et lui offris de profiter, après le repas, d'une permission que m'avait envoyée M. Rafaël Contreras, directeur des restaurations de l'Alhambra, pour voir le palais arabe au clair de lune. Il accepta avec empressement, considéra la cour des Myrtes du coin de l'œil, trouva que le *patio* des Lions ressemblait à un décor d'opéra, entama une dissertation sur M. Grévy et M. Gambetta dans la salle des *Dos Hermanos*, revint à ses corsets pour m'expliquer le perfectionnement qui en fait la supériorité, dans le *mirador de Lindaraaj*, et au balcon de la salle des Ambassadeurs, tandis que le guide nous faisait admirer la vue incomparable de Grenade se déroulant dans la pâle clarté de la lune, et nous montrait le Généralife sur un sommet voisin.

« Vous avez le *général Hiff*, lui dit-il d'un air fin; mais nous, nous avons le *sergent Hoff*. »

Le gardien demeura bouche béante, mais je me mis à rire lâchement de cet inepte calembour. Il faisait si chaud!... Le voyageur en corsets parut flatté et rit plus fort que moi.

Grâce à l'Alhambra, le nom de Grenade est, comme celui de Venise, un de ceux qui fascinent l'imagination par une sorte d'attrait magique. Après Venise, il n'est pas de ville que j'aie plus ardemment souhaitée. Le désir qu'on éprouve de voir Rome est d'un caractère plus noble et plus élevé; celui qu'on ressent de visiter des villes comme Constantinople, Naples, Venise, Grenade, a, si je puis ainsi dire, quelque chose de plus sensuel. Mais Grenade se résume tout entière en l'Alhambra, comme Constantinople en la Corne d'Or, Naples en sa baie, Venise en sa *piazza* et sa *piazzetta*, Cordoue en sa mosquée. Malgré son origine toute moresque, la ville n'offre vraiment qu'un intérêt médiocre en dehors de la merveille si souvent décrite et chantée.

Pour aller de la ville à l'Alhambra, il faut, comme je l'ai dit, beaucoup monter, de la place Neuve, en face de *la Audiencia*, c'est-à-dire du Palais de justice, par une rue escarpée, *la cuesta de los Gomeres*, ainsi nommée d'une tribu africaine venue au secours des Maures de Grenade, au XIVe siècle. Elle aboutit à la porte qui donne accès dans les jardins, ou plutôt dans le bois de l'Alhambra. On voit s'ouvrir alors devant soi trois avenues, qui gravissent la colline sous de magnifiques ombrages, au bruit des fontaines, des ruisseaux et des cascades. Jadis le bois de l'Alhambra était planté de cyprès et de lauriers-roses. Saccagé dans la guerre de l'indépendance, il a été replanté grâce à Wellington, qui, en retour du terrain voté par la ville en sa faveur, envoya d'Angleterre les graines de tous ces arbres. Après un quart d'heure de marche, on arrive à une vieille porte arabe qui marque l'entrée de la seconde enceinte, et il faut sept ou huit minutes encore pour atteindre l'esplanade sur laquelle s'élève le palais moresque, caché derrière la façade inachevée de Charles-Quint.

Si l'on veut embrasser d'un coup d'œil qui, toutefois, n'est complet nulle part, l'ensemble de l'édifice arabe, on continue à suivre la grande avenue au-delà de l'Alhambra, en montant le Généralife. L'enceinte, ruinée et percée de meurtrières, avec les tours de Vela et de las Aguas, se dessine alors au regard. Rien ne ressemble moins, du dehors, à l'idée que nous nous faisons d'un palais. Les merveilles de l'intérieur ne sont guère annoncées par l'apparence de ces constructions, disséminées sur un vaste espace. L'hôtel des *Siete suelos* (des sept échelles ou des sept étages) s'appelle ainsi parce qu'il renferme dans son enceinte la tour du même nom, qui faisait jadis partie de l'Alhambra. Un photographe parisien, venu en droite ligne du boulevard Poissonnière, s'est installé dans un coin de l'ancien palais, et l'on pénètre dans son bazar et son atelier par la vieille porte d'entrée de l'Alhambra, qui m'a paru assez humiliée de servir à cet usage domestique.

Après avoir franchi la façade Renaissance appliquée par Charles-Quint sur le palais des rois maures et le couloir où se tiennent assis les gardiens, on se trouve dans le *patio de la Alberca* (du Réservoir) ou de *los Arrayanes* (des Myrthes). C'est comme le vestibule de l'Alhambra. Le *patio* a pris son double nom d'un grand bassin en forme de parallélogramme qui occupe le centre de la cour et des rangées de myrthes dont ce réservoir est entouré. Au fond, émerge du toit la tour large et trapue de Comarès, couronnée de créneaux; derrière soi, on a une porte monumentale, gigantesque, à compartiments sculptés, munie d'énormes verrous en comparaison desquels tous ceux qu'on a pu voir auparavant ne sont que des joujoux.

Nous sommes déjà en plein Orient, mais aussitôt qu'on a dépassé ce vestibule, soit en tournant à droite, soit en allant jusqu'au fond, on est au cœur même de l'Alhambra. A droite, c'est la cour des Lions, dallée en marbre blanc, entourée tout entière d'une galerie dont les sveltes colonnes s'appareillent en groupes alternés de trois et de quatre, dans un désordre symétrique d'un effet charmant. Sur les deux petits côtés de cette galerie, au cen-

tre, se dressent et s'avancent deux portiques d'une élégance extrême, un peu plus élevés que les galeries, soutenus comme elles par des colonnes blanches dont les chapiteaux, d'un très beau travail, portent encore des traces d'or et de couleur, et sous lesquels se creusent de petits bassins ornés de jets d'eau. Au milieu de la cour s'élève la fameuse *taza de los Leones*, si souvent chantée en termes emphatiques par les poètes arabes. Une grande vasque de marbre, surmontée d'une autre plus petite, est soutenue par douze lions accroupis, dont les formes sommaires semblent avoir été dessinées par la main enfantine de quelque odalisque en mal d'ennui.

En allant jusqu'au fond du *patio de la Alberca*, sous la tour de Comarès, on arrive à la salle des Ambassadeurs, la plus vaste et la plus magnifique de tout l'Alhambra, précédée d'une antichambre qu'on prendrait aisément par la salle elle-même. De chaque côté de la porte sont creusées dans le mur deux niches profondes, où jadis les Maures déposaient leurs babouches avant d'entrer. La salle des Ambassadeurs forme un carré parfait, qui a sur chaque côté environ 130 pieds de long. Chacun de ces côtés, sauf celui qui fait face au *patio*, est éclairé par trois fenêtres dont les embrasures forment de véritables réduits et qui s'ouvrent au sud et à l'ouest sur Grenade, en ménageant au regard une richesse et une variété de perspectives admirables. Nulle part on ne peut mieux observer que dans la salle des Ambassadeurs cette double ornementation, si étrange, si exquise, des murs et des plafonds, qui est l'un des grands charmes de l'Alhambra. Les murailles sont des dentelles de pierre, des guipures de marbre; le *point de Grenade* y multiplie ses motifs de décoration, qu'il faudrait une vie entière pour étudier. Elles disparaissent sous un tissu d'arabesques, véritable broderie de stuc dont les dessins compliqués s'entrelacent et s'enchevêtrent en un inextricable réseau où l'œil le plus perçant ne saurait découvrir un point d'arrêt quelconque et qui semble n'avoir ni commencement ni fin. Je ne parle pas des revêtements de carreaux vernissés qui garnissent parfois le bas des murs, non plus que des mosaïques qui s'entremêlent aux arabesques, en mouchetant les parois de couleurs éclatantes comme des tapisseries. Le plafond en bois de cèdre de la salle, comme le plafond en stuc de l'antichambre, présente l'aspect d'une voûte de grotte toute hérissée de stalactites ou bien des innombrables alvéoles d'une ruche, peintes de couleurs tranchées, parmi lesquelles l'azur domine, et d'un travail tellement fin et prodigieux qu'il semble n'avoir pu être accompli que par l'effort incessant, pendant de longues années, de myriades d'insectes.

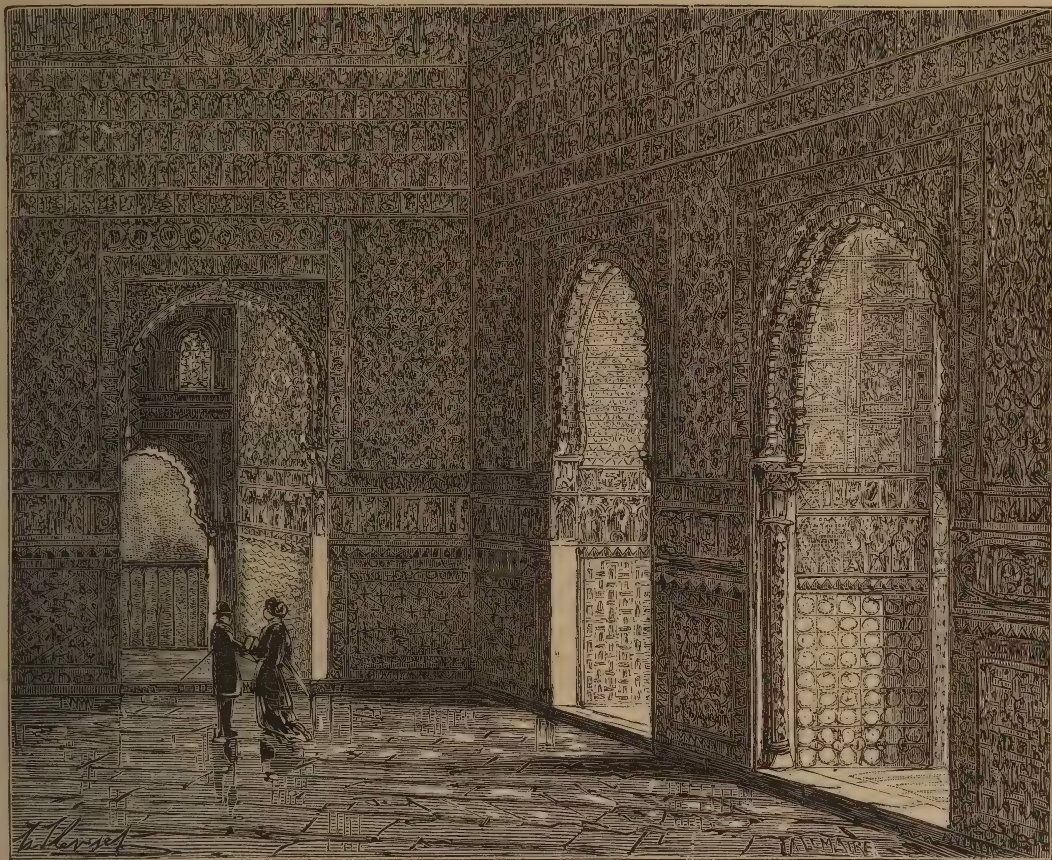
Après les murs et les voûtes, les sveltes colonnes de marbre, parfois groupées dans un désordre apparent, mais d'une symétrie cachée, et sur leurs élégants chapiteaux supportant des arceaux gracieux qui ont la légèreté d'une guirlande de fleurs, enchantent tous les regards. Le voyageur de Amicis, qui a parlé de l'Alhambra avec une véritable ivresse dithyrambique, n'a pas oublié de décrire, en son livre sur l'Espagne, les changements de perspective qui ajoutent ici, comme dans la mosquée de Cordoue, mais en des proportions moindres, un charme particulier au coup d'œil en lui offrant sans cesse des lignes nouvelles. Dans la cour des Lions, en particulier, à chaque pas qu'on fait, cette forêt de colonnes semble se mouvoir et se déranger pour se disposer d'une autre manière; derrière une colonne qui paraissait seule, il s'en montre deux, trois, toute une file; d'autres disparaissent, d'autres se rapprochent, d'autres se séparent; en regardant du fond d'une des salles, on voit tout changé, les arceaux de la partie opposée ont l'air d'être dans le lointain; les colonnes semblent déplacées, les petits temples prennent une autre forme; on voit à travers les murs; on découvre de nouveaux arceaux et de nouvelles colonnettes, ici en plein soleil, là dans l'ombre, ailleurs à peine éclairés par le peu de lumière qui passe par les trous des sculptures, plus loin presque perdus dans l'obscurité. C'est un changement continuel de perspectives, de lointains, d'erreurs, de mystères, de jeux de lumière qu'y font l'architecte et le soleil, et l'imagination surexcitée et bouillante.

Le lecteur me dispensera aisément, j'en suis sûr, d'aller maintenant de salle en salle, et de recommencer dix fois une description qu'on ne peut faire qu'avec le pinceau. J'avais pour voisin de chambre, à l'hôtel des Sept Échelles, un aquarelliste anglais qui, depuis deux mois, passait six heures par jour dans la salle des Ambassadeurs à transporter sur le papier, à l'aide de ses couleurs les plus éclatantes, un coin de voûte féerique et quelques pans de cette guipure, de cette broderie des murailles formée d'un double et triple tricot de fleurs, d'arabesques, de lacs, de rinceaux, d'ornements bizarres, de figures de tout genre, combinés avec les inscriptions en lettres arabes, d'un caractère si décoratif, qui déroulent les versets du Coran, chantent les louanges d'Abu-Nazar et d'Abu-Abdallah, célèbrent enfin les fleurs et les eaux de la cour de *los Arrayanes*. Je me sens découragé et vaincu d'avance à l'idée de promener le lecteur dans la salle du Tribunal, et d'y décrire les vieilles peintures arabes, aux trois quarts effacées, restes peut-être uniques d'un art perdu; — dans les salles des Abencerages, à la porte en losanges du temps des Mores, où l'on montre, incrustées dans le marbre blanc du grand bassin, des taches rouges formant comme l'empreinte sanglante d'une main étendue et d'autres traces indélébiles laissées, dit une tradition que le visiteur n'a aucune envie de révoquer en doute, par le sang des trente-six Abencerages victimes d'un guet-à-pens, et dont les têtes furent reçues tour à tour par le bassin de marbre; — dans la salle des Deux Sœurs, dont la coupole en *media naranja*, assez pareille aux grappes de globules savonneux que les enfants soufflent avec un chalumeau, et divisée en myriades de petites voûtes, semble plutôt, suivant le mot de Théophile Gautier, le produit d'une cristallisation fortuite que l'œuvre d'une main humaine.

La salle des Deux Sœurs communique avec le *mirador de Lindaraja*, dont les fenêtres ouvrent sur un petit jardin ravissant, fait à souhait pour le plaisir des yeux. L'Alhambra avait été conçu de manière à marier ainsi le marbre avec la verdure et les eaux dans une harmonie féerique. Partout

l'architecte de ce palais des génies a ménagé des vues exquises et des horizons charmants. Du *tocador de la Reina*, auquel on arrive par une assez longue galerie, l'œil se promène avec délices sur la vieille et la nouvelle Grenade, l'Albaycin, le *Sacro monte*, où les gitanos grouillent dans des tanières de bêtes fauves. Ce cabinet de toilette, ouvert de tous les côtés, est comme un belvédère planté au point précis d'où l'on peut embrasser la plus admirable vue. Bien qu'il n'ait rien de la riche et prestigieuse décoration des autres salles, c'est l'un des endroits de l'Alhambra où l'on s'oublie le plus volontiers. Il est chargé d'inscriptions profondément entaillées à la pointe du couteau dans le marbre, au milieu desquelles s'étale largement, en caractères profonds et indestructibles, le nom d'un lieutenant français, porte-drapeau de son régiment pendant la campagne de 1823. Parmi les milliers de noms inconnus qui recouvrent les murs, rayonnent ceux de lord Byron et de Victor Hugo.

Près de l'entrée, une pierre du pavé, percée de trous, attire l'attention. Par là montait la vapeur des parfums brûlés au dessous, qui venait envelopper la sultane, pendant sa toilette, d'un nuage odorant, tandis que de Grenade, de ses jardins et de sa campagne montaient les effluves des myrtes et des roses. Quand la sultane voulait prendre son bain, elle descendait dans une petite salle demi-souterraine où règne une fraîcheur exquise, et qui prend jour sur la cour des Myrtes par d'étroites ouvertures percées en guise d'étoiles au haut des murailles. Il subsiste plusieurs de ces cabinets, dans chacun desquels la large baignoire de marbre va d'une paroi à l'autre. Après le bain, elle passait dans la salle voisine, décorée avec magnificence, et s'y étendait sur des tapis de Perse, dans des alcôves que soutiennent des colonnes de marbre blanc, bercée par le murmure de la fontaine qui occupe le centre de la salle, et par les douces harmonies d'un orchestre invisible caché dans les tribunes. La muraille est tapissée, presque à hauteur d'homme, d'une mosaïque éclatante, dont les mouchetures et les entrelacements inextricables produisent l'effet d'une tenture orientale brodée d'or.



La salle des ambassadeurs, dessin de H. Clerget.

Par le patio de *las Rejas*, je suis arrivé ensuite à la salle *des Secrets*, où les guides ne manquent pas de vous faire remarquer un curieux effet d'acoustique ; puis à la Salle des Nymphes, qui tire son nom de deux statues appliquées sur le seuil, et dont la porte est surmontée d'un bas relief mythologique

en marble blanc qui eût fait baisser les yeux à la sultane favorite. Ces deux salles sont des adjonctions modernes : quand je dis modernes, j'entends du XVIe siècle. Elles se rattachent aux constructions de Charles-Quint. La chapelle, qui offre assez peu d'intérêt, est de la même date en son état actuel; mais sur ses lambris de faïence on peut saisir le mélange des chiffres et devises arabes aux symboles chrétiens.

Après avoir tout vu, j'ai erré longtemps et à diverses reprises à travers le labyrinthe de l'Alhambra, cherchant ce qui avait pu m'échapper. Dix fois je me suis perdu dans des couloirs obscurs, des salles crépies à la chaux et des escaliers délabrés. Il reste toute une moitié du palais merveilleux à restaurer. Nous n'avons pénétré que dans une seule des vingt tours de l'Alhambra, dans la tour de Comarès qui renferme la salle des Ambassadeurs. Et ce qui reste est peu de chose à côté de ce qui fut. L'immense enceinte contenait toute une ville, dont une partie a disparu ou est en ruines, dont une autre partie n'a pas encore été rendue à sa splendeur première, outre celle qui a été convertie en une chapelle, et trois mosquées. On peut monter au sommet de la tour de la Vela, la plus ancienne de toutes, dont les fondements furent jetés par Alhemar le Grand. C'est la cloche de la Vela, fameuse dans les annales de la ville et chère à ses habitants, qui règle la distribution des eaux dans la campagne environnante. Le 2 janvier, jour anniversaire de la prise de Grenade sur les Maures, on la met en branle pendant vingt-quatre heures sans interruption. La tour de l'Hommage sert de prison. Les deux voisines, qui faisaient partie comme elle de l'antique citadelle de l'Alcazaba, et que relie un pan de muraille, sont tout à fait en ruines. Une famille pauvre, logée tant bien que mal dans la tour de l'Infante, trouve à peine un abri suffisant sous ces plafonds qui portent encore la trace des riches décorations d'autrefois. Sur l'emplacement des *Bains*, du Palais du Mufti, du Palais de Muza, s'étendent des jardins où subsistent çà et là quelques vestiges des monuments disparus.

Que devait être, au temps d'Abu-Nazar, ce vaste ensemble de merveilles, ce prodigieux entassement de palais dont un seul suffit à nous éblouir et pourrait passer pour l'une des sept merveilles du monde aujourd'hui existantes? Et que devait être ce palais lui-même dans tout l'épanouissement de sa splendeur vivante, alors que partout brillaient l'or des chapiteaux et les mille couleurs des mosaïques, que les eaux jouaient, que les parfums d'Arabie emplissaient l'air de leurs senteurs enivrantes, que l'écho retentissait du son des instruments, que les divans, les tapis, les tentures et les fleurs ornaient toutes les salles, qu'on voyait les sultanes se promener sous les portiques et les rois Maures passer dans la cour des Lions, entourés d'un cortège de Zegris et d'Abencerages!

Il faudrait visiter le Généralife avant l'Alhambra, car vu après il semble bien peu de chose. Il pourrait servir d'introduction et, si je l'ose dire, de léger apéritif. On monte jusqu'à la maison en suivant la longue allée tournante d'un jardin que bordent des orangers, des lauriers roses et des cyprès taillés en formes bizarres. Les arbustes en fleurs dégagent des odeurs pénétrantes, lourdes, capiteuses; sous l'ardent soleil de juillet, je me sentais enveloppé d'une atmosphère faite moitié d'ivresse et moitié d'asphyxie. Après huit ou dix minutes de marche, on arrive devant une façade blanchie, sans fenêtres, qui ressemble à celle d'une maison de paysan, de quelque ferme propre et bien tenue. Il ne reste du Généralife des rois Maures que quelques arcades, quelques parties de murs d'un travail analogue à celui qu'on a admiré sur les parois de l'Alhambra, sans en avoir toutefois la délicatesse féerique ni les raffinements compliqués, et deux plafonds en bois d'un très beau travail. Mais toutes les salles sont obstinément crépies à la chaux et on ne voit de cette fine dentelle de stuc que ce qu'en laisse apercevoir cet affreux enduit. L'une d'elles comprend une sorte de Musée fort mesquin et encore plus médiocre, où figurent quelques portraits des rois d'Espagne mêlés aux ancêtres des propriétaires actuels du Généralife. Bref, c'est un désenchantement complet pour quiconque est venu là avec une imagination tant soit peu éveillée.

Les jardins dédommageront le touriste. Indépendamment de ceux qu'on a traversés pour arriver à la maison, ils s'étendent et s'étagent par derrière. Le grand canal, qui les traverse, revêtu de marbre, bordé d'orangers et de cyprès, parmi lesquels le guide vous montre le cyprès de la sultane, contemporain du roi Boabdil, est surmonté d'arcades de verdure, et forme de distance en distance des cascades et des jets d'eau. Sur les terrasses et les parapets qui bordent les escaliers, courent des rigoles creusées dans la pierre.

Th. Gautier a décrit avec complaisance les beautés aquatiques du Généralife : « La perspective est terminée, dit-il, par une galerie portique à jets d'eau, comme le patio des Myrtes de l'Alhambra... Les eaux arrivent aux jardins par une espèce de pente fort rapide, côtoyée de petits murs en manière de garde-fous, supportant des canaux de grandes tuiles creuses par où les ruisseaux se précipitent à ciel ouvert avec un gazouillement le plus gai et le plus joli du monde. A chaque palier des jets abondants partent du milieu des petits bassins, et poussent leur aigrette de cristal jusque dans l'épais feuillage du bois de lauriers dont les branches se croisent au-dessus d'eux. La montagne ruisselle de toutes parts; à chaque pas jaillit une source, et toujours l'on entend murmurer à côté de soi quelque onde détournée de son cours, qui va alimenter une fontaine ou porter la fraîcheur au pied d'un arbre. »

Tout le monde tombe d'accord qu'un des plus grands charmes du Généralife est dans le mouvement et le murmure joyeux des eaux. J'ai pu m'en rendre compte aisément, quoique je n'en aie pas joui, car j'avais eu la mauvaise inspiration de choisir justement pour ma visite le seul jour de la semaine, — le samedi, — où les eaux ne viennent pas au Généralife. La moitié de sa poésie et toute sa gaieté avaient disparu. Le seul charme que j'aie vraiment goûté dans cette promenade, c'est celui de la vue magnifique dont on jouit des hauteurs du jardin : d'un côté sur l'Alhambra, ses tours carrées, son enceinte en ruines, ses pans de murs qui suivent les ondulations de la colline; de l'autre, sur la

Sierra Nevada, dont le sommet chargé de neiges est mis vigoureusement en relief par un fond d'un bleu sombre; puis sur l'immense Vega de Grenade, que baigne un azur dont la limpidité n'oppose aucun obstacle au regard.

Après l'Alhambra, il ne reste à voir à Grenade que la ville elle-même, ses rues aux maisons peintes, ses places innombrables, en particulier la place Neuve, la première qu'on rencontre en descendant la colline sur laquelle s'étend le palais mauresque, et la place *del Triunfo,* plantée de beaux arbres, bordée de monuments divers, d'un ancien couvent, d'une église, du bel Hôpital royal, décorée d'une colonne de marbre blanc que surmonte une statue de la Vierge au centre d'un groupe d'anges et d'un amas de nuages, et autour de laquelle brûlent toutes les nuits des lampes entretenues par des fondations spéciales. Joignez-y ses belles et vastes promenades, parmi lesquelles il suffit de citer l'Alameda, qui développe longuement ses quatre rangées d'arbres aux abords du Génil, en passant devant les cafés et les établissements les plus fréquentés de la ville, devant le théâtre et devant le vieux palais moresque de Bib Taubi, — aujourd'hui quartier d'artillerie, — pour aboutir au magnifique *Salon* de verdure; enfin quelques églises et quelques couvents, dépouillés pour la plupart des richesses artistiques qui en faisaient de véritables Musées, mais dont certain nombre méritent encore une visite.

Le couvent de *San Geronimo* possède le mausolée de Gonzalve de Cordoue. On a établi l'Académie des beaux-arts et le Musée de peinture, un des plus insignifiants de l'Espagne, dans le couvent de *San Domingo,* qui fut fondé par le grand inquisiteur Torquemada. Mais c'est à la Cartuja que le touriste pourra faire la visite la plus intéressante. Aucune église monastique n'a autant gardé de son ancienne splendeur. Alonzo Cano y brille sous ses deux aspects de peintre et de sculpeur. Ses portes de palissandre sont incrustées d'albâtre et d'ivoire, et sa belle sacristie, dès qu'on en franchit le seuil, produit l'effet d'un éblouissement, avec ses marbres multicolores, ses boiseries superbes, la riche marqueterie de ses panneaux, de ses armoires et de ses tablettes, où des filets d'or et d'argent circulent parmi l'ivoire et la nacre.

Partout ailleurs qu'en Espagne, la cathédrale pourrait mériter une description attentive, mais, surtout au sortir de l'Alhambra, nous ne nous sentons pas le courage de la décrire, malgré ses proportions imposantes, ses cinq nefs, ses vingt chapelles, décorées de tableaux d'Antonio Rincon, de Bocanegra, de Juan de Sevilla, d'Alonzo Cano, de Ribera, de marbres et de sculptures dus aux ciseaux de Verdiguer, de Diégo de Siloë, de Torrigiani; malgré sa somptueuse *capilla mayor*, surtout malgré sa belle *capilla real,* église ajoutée à l'église, l'immense retable où le talent de Philippe de Bourgogne s'est donné ample carrière et les tombeaux où reposent les restes mortels des rois catholiques. La *capilla real* a été construite dans les premières années du XVIe siècle pour servir de dernier asile à Isabelle et à Ferdinand. Tous deux, le sceptre ou l'épée en main et la couronne au front, Ferdinand couvert de son armure sous le manteau royal, dorment côte à côte sur le sarcophage en marbre de Carrare. Des lions sont couchés à leurs pieds. Aux quatre angles, des docteurs de l'Église écrivent ou méditent, et à la base du monument se déroulent dans des niches les statues des douze apôtres. Un second sarcophage, qui s'élève également au milieu de la chapelle, en face de l'autel, supporte les statues de Philippe-le-Beau et de Jeanne-la-Folle. Au dessous, un caveau funèbre garde dans des cercueils de plomb les quatre corps et celui de la fille de Jeanne, dona Maria, morte à neuf ans.

Je n'ai pas eu le courage de grimper les pentes escarpées de l'Albaycin et du *sacro monte* pour aller surprendre les *gitanos* au milieu de leurs tanières enfumées et m'offrir dans ce cadre pittoresque le régal, décrit avec complaisance par certains voyageurs, d'une danse de bohémiennes au jupon court, au teint jaune et aux yeux effrontés. Je me suis contenté de voir, des hauteurs de l'Alhambra et du Généralife, le vieux faubourg avec sa ceinture de murailles arabes et la montagne dans les flancs de laquelle les *gitanos* ont creusé des trous qui leur servent d'habitations. L'aspect de cette colline aride et sale, poussiéreuse, avec ses sentiers desséchés que bordent d'énormes cactus dévorés du soleil, seule verdure et seul ombrage de ce lieu, n'a rien de très attirant, surtout quand le thermomètre marque quarante-cinq degrés. Le mont semblait écrasé sous un accablement morne : il n'en sortait ni un bruit, ni un mouvement; deux ou trois minces filets de fumée, à peine perceptibles, étaient l'unique témoignage qui annonçât la présence de quelques habitants : encore était-on tenté de croire que c'était la montagne qui commençait à flamber, comme un gigantesque morceau d'amadou, sous les rayons dévorants du soleil. Il n'y a que le cuir tanné d'un bohémien qui puisse affronter impunément cette atmosphère de feu. Le guide même de l'hôtel manifesta une sorte de terreur en m'entendant, le premier jour, parler d'une promenade à l'Albaycin; il se mit à s'essuyer le front, suant d'avance à la seule idée d'un pareil voyage, et déploya une véritable éloquence pour m'en détourner. Je ne demandais pas mieux, au fond! que de me laisser convaincre, sans me l'avouer complètement à moi-même, et en me faisant accroire chaque jour que je remettais l'excursion au lendemain. Mais le thermomètre montait toujours. Et c'est ainsi que, de remise en remise, j'arrivai à l'heure du départ.

S'il n'est pas aisé de conquérir Grenade, il n'est guère plus facile de la quitter. L'hôtel des *Siete Suelos* est à une grande lieue de la gare et le train partait à quatre heures du matin. On me réveilla à deux heures. Une demi-heure après, l'omnibus m'emmenait cahin caha, avec un grand bruit de ferrailles, au pas endormi d'une rosse qu'un fantôme de cocher touchait légèrement d'une ombre de fouet toutes les vingt minutes. Lentement, lentement, lentement toute la forêt de l'Alhambra, puis tout Grenade, puis l'espace qui sépare de la station l'autre extrémité de la ville, se déroulèrent sous mes yeux, dans la première lueur indécise de l'aube encore lointaine, comme un fil interminable dévidé par la main paralytique d'une vieille femme. Le départ de Boabdil ne dut pas être plus lugubre.

Mais comme, du moment qu'on marche, il faut bien qu'on finisse par arriver, à quatre heures moins vingt, nous touchions enfin au port.

Ce n'était là qu'un léger prélude. Il s'agissait maintenant de s'embarquer pour une traversée bien autrement longue et laborieuse. De Grenade à Séville le chemin n'est qu'une série de tronçons raccordés entre eux. Il faut changer trois fois de train et perdre beaucoup de temps aux stations où les lignes se rejoignent. Il est vrai qu'on a la ressource des buffets. Maigre ressource! Celui de Bobadilla est tenu par un Français, m'a-t-on dit, et il jouit dans le pays, qui n'est pas difficile, d'une certaine renommée. J'avais emporté pour provision de voyage un de ces poulets étiques qui sont gros au plus comme un de nos pigeons, et j'engage mes compatriotes à en faire autant, sans se fier à une réputation usurpée.

De Grenade à la Roda, je revis de nouveau le pays accidenté que j'avais traversé déjà en venant de Cordoue : Loja, éparse au pied de ses montagnes, avec ses grandes maisons blanches, ses clochers, ses tours et ses dômes calcinés; puis la *Sierra* d'assez médiocre hauteur, mais aux contours anguleux et heurtés, qui précède Archidona; puis la fertile *vega* d'Antiquera, une ville dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et qui garde comme témoignage de sa haute antiquité, des débris de tours, de murailles, de forteresses, qu'on aperçoit parfaitement du wagon, sans parler d'un dolmen dont la Bretagne pourrait être jalouse, mais que j'ai vainement essayé de découvrir en fouillant l'horizon avec ma lunette d'approche. La voie traverse ensuite une campagne riante, à la végétation vigoureuse. Dans le fond, à gauche, s'allongent les lignes gracieuses d'une *sierra*. Le petit village de Bobadilla apparaît au pied de sa montagne rocheuse. Un grand mouvement règne autour de cette station. Les mendiants y fourmillent; ils ne se contentent pas de réciter leurs litanies d'une voix lamentable, ils viennent assaillir le voyageur et le prendre corps à corps, ils le traquent, ils le poursuivent jusque dans les voitures, grimpent sur les marchepieds et ne lâchent point prise tant qu'ils ne vous ont pas extirpé leur *cuarto*.

Mais le soleil est levé; il me transperce de ses flèches aiguës et je n'ai plus la force de regarder le paysage. Peu à peu, à mesure que l'astre monte, le chant des cigales s'élève; il est loin cependant d'avoir la vigueur stridente du concert qui m'avait accompagné presque sans interruption pendant tout le jour, sur le chemin de Barcelone à Saragosse. On dirait qu'elles sont accablées elles-mêmes par la chaleur.

A chaque station, de vieilles femmes, des enfants, des boiteux colportent de wagon en wagon des cruches d'eau pure. Parfois auprès de la gare est dressée en plein soleil une petite table, gardée par une paysanne qui n'a pour se garantir des rayons meurtriers qu'un mouchoir jeté sur ses cheveux; mais là aussi on ne trouve que de l'eau, qui n'est même pas toujours fraîche, et aucune de ces limonades, de ces *gazosas*, qui, sur les gares du Nord, varient agréablement ce fade ordinaire, — pas même l'*azucarillo* qui enlève sa crudité à la boisson aquatique en la sucrant légèrement. Il semble que ces villageois andalous soient si pauvres et si arriérés qu'ils n'aient pu encore se hausser jusqu'à une industrie bien peu compliquée pourtant. Puisque l'eau pure suffit aux voyageurs espagnols, les raffinements seraient inutiles. Et non seulement elle leur suffit, mais ils la boivent avec une avidité et une allégresse inexprimables.

A peine le train s'est-il arrêté que par toutes les portières s'élancent à l'assaut une foule de gens altérés. En un clin d'œil, la table est entourée d'un triple et quadruple cordon. La marchande effarée ne sait à qui entendre; toutes les mains sont tendues, toutes les bouches ouvertes. Elle verse, sans s'arrêter, dans des files de verres, et les cruches aux flancs rebondis sont taries en un clin d'œil. Les premières classes boivent comme les troisièmes, les prêtres boivent, les gendarmes boivent. Soldats et paysans appliquent fraternellement leurs lèvres les unes après les autres au goulot de l'*alcaraza* ou du *cantaro*, sans l'essuyer, et en versent ensuite avec obligeance au client qui attend derrière eux. D'autres, la tête renversée, font couler de haut un filet entre leurs lèvres.

J'admirai surtout un fantassin qui, à chaque station, régalait fastueusement un plein wagon de camarades. Tantôt il les entraînait à sa suite, les faisait servir, et d'un geste magnifique refoulait dans leurs poches la monnaie de cuivre qu'ils essayaient d'en tirer. Souvent on le voyait descendre seul, apporter une demi-douzaine de verres au wagon, les remporter à la marchande, les rapporter encore, aller et venir sans cesse entre la voiture et la table d'un air important et affairé. Il buvait à même à la cruche, la passait à ses amis; puis, après l'avoir rendue, la ressaisissait pour lamper encore une douzaine de gorgées, et tout-à-coup faisait verser une nouvelle tournée et appelait à grands tours de bras ses compagnons, que cette prodigalité plongeait dans une admiration respectueuse. Artaxerce, en offrant lui-même ses présents à Hippocrate, n'aurait pas eu un geste plus royal que le sien chaque fois qu'il tirait les trois ou quatre *cuartos* que lui coûtait son acte de munificence. De station en station, je voyais croître la gaîté des soldats; ils s'animaient, ils bavardaient de plus en plus. Après Osuna, ils se mirent à chanter. Les malheureux étaient gris! Ce fantassin est le plus beau type de l'ivrogne espagnol que j'aie rencontré dans le cours de mon voyaga. Figurez-vous un wagon de troupiers français qu'on régalerait ainsi tout le long du jour avec de l'eau claire! Assurément ils la trouveraient bien mauvaise!

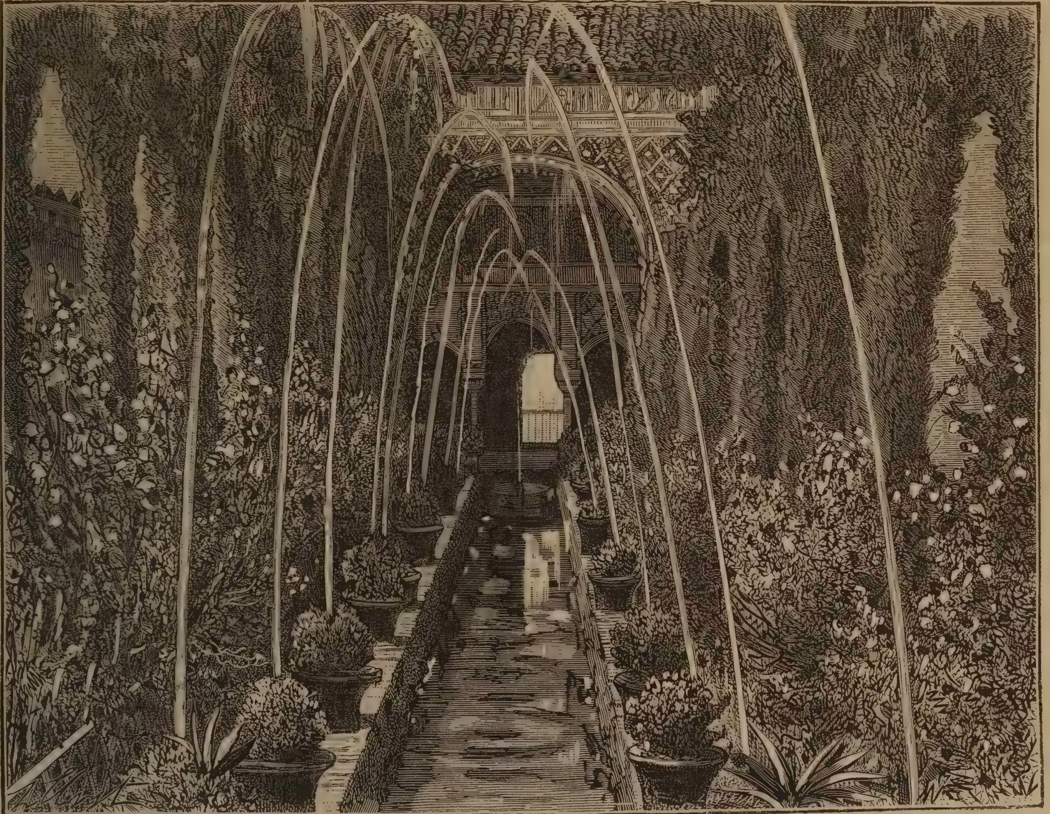
Vers quatre heures et demie, tandis que le convoi traverse de magnifiques plantations d'oliviers, une haute et svelte tour se dessine sur l'azur du ciel : c'est la Giralda!

II

Séville est la capitale et la perle de l'Andalousie, l'heureuse Bétique des anciens. Il suffit de prononcer son nom pour que l'imagination la plus endormie évoque aussitôt une ville enchantée où, sur les bords du Guadalquivir, à l'ombre de la Giralda, dans une atmosphère embaumée du parfum des orangers et des citronniers, au bruit des guitares et des castagnettes, passent, avec des sourires pro-

vocants derrière leurs éventails, des Andalouses de romance aux yeux noirs, à la taille cambrée et aux petits pieds. Il est rare, en pareil cas, que la réalité soit d'accord avec l'imagination, qu'il ne faille point rabattre un peu de ses rêves et courir le risque de quelque désenchantement.

Je prends une première vue de la ville en me faisant conduire à l'hôtel des *Cuatro nationes*. Elle est loin d'offrir tout d'abord le caractère original et tranché de Tolède ou même de Cordoue. Cependant on se sent, dès les premiers pas, loin des boulevards. Les rues sont généralement étroites et tortueuses, pavées de cailloux et de dalles, bordées de maisons dont un certain nombre ont leurs façades peintes de couleurs claires et qui sont garnies de balcons grillés ou vitrés. Les hommes de la classe inférieure portent la veste ronde et le chapeau bas aux larges bords; les autres semblent tous habillés par des tailleurs parisiens. Pas une dame qui n'ait son éventail à la main. Les femmes du peuple, couvertes de longs châles jaunes ou verts, une rose ou un dahlia piqué dans leur chevelure, marchent avec un déhanchement très prononcé, mais lourd et disgracieux. Grand Dieu! serait-ce



Les jardins du Généralife, dessin de H. Clerget.

là ce qu'on appelle le *meneo?* Et sont-ce là ces Andalouses dont on vante le charme et la beauté? Il faut croire que cette beauté est du moins singulièrement fugitive et fragile : le soleil qui l'a mûrie si vite la dévore aussi rapidement, et rien n'est plus commun que de voir des visages féminins de vingt-cinq à trente ans déjà flétris.

Sur les murs, dans le dessin des grilles, quelquefois jusque sur le marteau des portes, on ne tarde pas à distinguer la figure d'un nœud ou écheveau en forme de 8, entre les deux syllabes *no* et *do*. Ce rébus enfantin est la devise de la ville et il remonte au roi Alphonse le Sage, qui l'imagina pour récompenser Séville, demeurée seule fidèle à son autorité pendant sa guerre avec son fils don Sanche. L'espèce d'écheveau figuré s'appelle en espagnol *madeja.* Il faut donc lire ainsi l'inscription : *No ma dejado*, c'est-à-dire « Elle ne m'a pas abandonné. »

Mais ce qui caractérise surtout les maisons de Séville, c'est le *patio*. Sans doute le *patio* se rencontre dans beaucoup de villes espagnoles; mais nulle part il n'est aussi universellement en usage qu'ici. La plus humble maison, la plus misérable a son coin de cour qui figure tout au moins un semblant de *patio*. Parfois il y en a deux. Le *patio* est séparé du vestibule, qui ouvre sur la rue, par

une grille, derrière laquelle on dispose parfois un écran aux riches couleurs, pour intercepter les regards indiscrets du passant. Toutes les fenêtres sont garnies de balcons, et au bas de tous les balcons s'ajuste une bande de bois qui cache aux passants les pieds des senoras. Dès qu'un membre de la famille est mort, on annonce la nouvelle au dehors en disposant cette bande obliquement; c'est comme un navire qui met son drapeau en berne. Après les *patios* et les balcons, ce qu'on retrouve le plus fréquemment dans la maison sévillane, c'est l'escalier aux marches de faïence coloriée (*azulejos*).

La voiture passe devant plusieurs places plantées d'arbres, décorées de fontaines et de petites boutiques où les marchands de *bebidas* sont installés avec tout leur arsenal. Elle arrive enfin à la *plaza Nueva,* grand espace rectangulaire, bordé de maigres orangers, garni de nombreux bancs de marbre avec dossiers de fer sur lesquels on s'entasse le soir pour entendre la musique de la garnison. Tout un côté de cette place est occupé par la façade nouvelle de l'*Ayuntamiento*, — c'est-à-dire de l'hôtel de ville, — un assez pauvre morceau d'architecture, dont la froide nudité jure avec l'élégance exquise et la richesse décorative de l'ancienne façade de la Renaissance, sur la petite place de San-Francisco. Du côté opposé s'élève l'hôtel des Quatre-Nations.

On m'a logé dans une chambre du rez-de-chaussée, au fond du deuxième *patio*. A cette époque de l'année, l'hôtel est désert. J'y ai passé une semaine, n'ayant pour compagnon de table qu'un jeune négociant des îles Canaries, qui est parti le quatrième jour en me faisant jurer de l'aller voir à Santa-Cruz de Ténériffe. Et je suis alors resté seul, avec la jouissance exclusive des deux *patios*, où je m'installais pour lire les journaux, pour écrire ma correspondance, prendre mes notes et même, dans les heures accablantes du jour, pour *rêver* longuement dans un fauteuil-escarpolette qui me berçait au murmure du jet d'eau voisin.

La suite à la prochaine livraison.

VICTOR FOURNEL.

LA SCIENCE EN FAMILLE

LES PRÉSENTS DE L'AMÉRIQUE

Un vieux proverbe affirme que les petits cadeaux entretiennent l'amitié: voilà qui est plus tôt dit que démontré, ou qui du moins, souffre de notables exceptions. A preuve l'effet produit par les quelques menus présents que, depuis un certain nombre d'années, nous tenons de la terre américaine, et qui ne sauraient contribuer beaucoup à nous causer de vives tendresses pour leur lieu de provenance.

Au premier rang, se place ce tout infime mais tout terrible philloxera, dont les ravages toujours croissants continuent à défier la science des plus habiles praticiens. Un jour, croyant bien faire, de zélés viticulteurs européens, qui avaient ouï vanter la vigueur, la robustesse et l'étonnante fécondité de certains cépages américains, s'avisèrent de vouloir acclimater chez nous ces plants fortunés. Précieuse conquête, en vérité, s'il ne s'en fut suivi que les résultats tout d'abord prévus. Cette vigne étrangère semblait, en effet, devoir l'emporter comme résistance aux intempéries, comme abondance des produits, sur les cépages indigènes. On eût dit qu'il y eût là toute une ardeur de jeunesse, toute une exubérance de sang, depuis longtemps éteintes dans nos vieux ceps de filiation archi-séculaire; et aussitôt l'on se prit à célébrer l'heureuse idée de ces *acclimateurs*. On voyait s'ouvrir une ère nouvelle pour notre grande industrie viticole. Petit à petit, nos plants épuisés, tourmentés par un certain nombre de fléaux successifs, comme la pyrale, l'oïdium, allaient faire place à des sujets vigoureux, indemnes de tous ces bobos désastreux; et la bonté, la puissance de notre sol, les regards particuliers de notre soleil aidant, que de merveilles espérées! Et peut-être, après tout, est-ce là ce que l'avenir nous doit montrer, car ce qui se passe aujourd'hui semble en faire ressortir la probabilité. Mais en attendant, hélas! quelle déconvenue!

De mémoire américaine on ne savait pas que les plants du pays eussent jamais paru affectés d'aucun parasitisme animal ou végétal. Riches en sève, peu leur importait l'insecte ou le cryptogame, et c'était même une des supériorités qui les recommandait pour le remplacement de nos ceps éminemment sensibles à toutes ces attaques. Bien réelle était, en effet, cette immunité, car ces plants nous arrivaient gaillards, bien portants, quoique hantés — sans qu'on s'en doutât, tant la chose leur était indifférente — par un monde d'individus imperceptibles installés dans les gerçures de leur écorce, sur les replis de leurs racines. De là l'origine de la formidable, de la calamiteuse invasion.

Du plant américain qui n'en a souci et qui n'en reste pas moins florissant de santé, le parasite gagne le plant européen qui, lui, n'est pas de force à suffire en même temps à sa propre alimentation et à celle de ces hôtes trop avides. De proche en proche les légions dévastatrices gagnent nos régions les plus fécondes; et c'est par centaine de millions qu'il nous faut aujourd'hui chiffrer le désastre. A quoi, semble-t-il, un seul remède serait possible. Planter des vignes américaines. On en est là.

Entre temps, et comme pour rimer ironiquement avec le premier cadeau, voilà qu'un jour on nous annonce la venue du *Doryphora* — une sorte de petite bête à bon Dieu, une très jolie coccinelle qui, en moins de rien, vous arrangerait un champ de pommes de terre de la belle façon. De celui-là, nous n'avons eu, Dieu merci, que la peur. Reconnu dans un champ d'Allemagne, où l'avaient, paraît-il, déposé des fanes de pommes de terre sèches, servant d'emballage à des pièces de lard, on le cerne on le rôtit, et l'invasion est enrayée; tandis que là bas, en Amérique, il cause les plus grands ra-

vages dans des circonstances analogues à la destruction de nos vignobles. Il vivait à l'état de tribut restreinte et mal nourrie sur une solanée sauvage, qui, savait lui tenir tête, quand un jour la solanée tubereuse cultivée se trouve à portée ; il en goûte, elle lui plaît, et le voilà parti, au grand dommage des cultures qui ne peuvent lui résister. Un prophète de malheur nous avait donné comme inévitable, en dépit de la barrière océanienne, l'arrivée sur notre continent de cet autre destructeur pour le milieu de 1878, autant qu'il nous en souvient. Peut-être viendra-t-il, mais il n'est pas venu. Puisse donc l'océan nous continer longtemps ses bons offices.

Et de deux!

Il y a quinze ou seize ans, grand bruit fut fait chez nous, ou plutôt chez nos voisins d'outre-Rhin — ce dont nous avions les bruyants échos — d'une terrible maladie qu'on appella *trichinose*, du nom d'une espèce de ver ou helminthe qui, consommé avec la chair du porc, dont il est l'hôte assez fréquent, passe du tube intestinal dans les muscles du consommateur s'y loge par myriades, et détermine les plus funestes accidents. Or, quelque émoi qu'eussent alors causé les *trichines* comme il avait été définivement démontré qu'aucun cas réel de trichinose n'avait pu être observé en France, et comme, peu après, les temps vinrent où il n'y eut plus chez nous une grande propension à s'appitoyer sur les petites calamités sévissant en terre germanique, ce n'était guère que pour mémoire que de temps à autre les noms de trichine et de trichinose se trouvaient prononcés en notre pays. Mais tout à coup il en est de nouveau question plus que jamais.

La trichine revient, la trichine est revenue.

— Ah! vraiment! Et d'où revient-elle? d'Allemagne comme la première fois?

— Non; d'Amérique, dans les viandes de porc que cette immense terre nous envoie par amas considérables, sous forme de pièces salées, boucanées, de conserves, etc. Et tant et si bien a été constatée l'infection de ces viandes que, vu la difficulté de procéder à l'examen minutieux et général de la dangereuse victuaille, l'administration française n'a rien vu de mieux que d'en prohiber absolument l'importation par toutes nos frontières. Et, certes, elle a bien fait. Car il ne nous manquerait plus vraiment que cette jolie petite invasion pour nous achever de peindre.

. En bonne vérité, et de prime abord, cela ne semble pas pouvoir prendre de grandes proportions : car il n'y a là évidemment aucun principe épidémique. Tout au plus, diront les indifférents, qui sont en nombre, et qui en ce cas auraient pour adjoints les nombreux amateurs de viande de porc, tout au plus quelques rares cas isolés de trichinose se produiraient-ils.

— Eh bien! quelques cas, si rares ou isolés qu'ils puissent être ne valent-ils pas qu'on tâche de les prévenir?

— Bah!

— Ah! c'est ainsi que vous le prenez; alors raisonnons. Rien de plus étrange que le mode de diffusion et de propagation de ces vers malencontreux. Le porc, qui n'est pas seul à en subir le parasitisme, mais qui peut, à peu près seul, le communiquer à l'homme, le porc, à qui toute nourriture est bonne, l'avale d'aventure en ingérant quelque déjection d'animal trichiné. Le ver, une fois dans le corps, y séjourne plus ou moins longtemps dans les organes de la digestion, où il y prend un grand développement. Alors a lieu la ponte; et comme une femelle peut fournir jusqu'à cinq ou six cents œufs, qui se fixent aux parois intestinales, et qui, une fois éclos, sont, les uns expulsés, les autres entraînés vu leurs proportions infimes dans les muscles par le mouvement de circulation des sucs digestifs, il y a à la fois diffusion extérieure et intérieure de ces jeunes individus. Ceux qui sont parvenus dans les muscles s'y arrêtent, s'y font une logette, sur les parois de laquelle l'organisme même de l'animal envahi, produit une sorte de croute calcaire; de telle sorte que le ver occupe le centre d'un véritable kyste, où il est destiné à mourir, mais seulement après un temps assez long : si l'animal est abattu, dépecé pour la consommation, et que la dent du consommateur vienne à fracturer les parois du kyste, sans broyer le ver, celui-ci, qui se retrouve en liberté, dépose, comme feu ses parents, dans les tubes intestinaux une nouvelle postérité, et ainsi de suite ...

Or, nous l'avons déjà remarqué, le porc ne monopolise pas, de concert avec l'homme, la faculté, hospitalière à l'égard des trichines La plupart des carnassiers, quadrupèdes et oiseaux, le chat, le loup, le renard, le milan, la buse, le corbeau, et un certain nombre de rongeurs, le rat, la souris, même le lapin, sont tout aussi bien envahis quand, d'aventure, ils ingèrent quelques viandes enkistées. Nous imaginons facilement, par conséquent, étant donné le peu de soin qu'on a dans les campagnes de la dépouille inutile des animaux morts, combien fréquents peuvent être les cas de trichinose directe ou indirecte du porc, qui fait ventre de tout et qui n'est jamais élevé que pour que l'homme en fasse ventre à son tour..

La mesure générale, prise par l'administration, était donc tout indiquée, car il y avait péril indéniable. La santé publique nationale exigeait cet acte de vigueur. Que les Yankee furieux de cette mesure prohibitive, songent, comme on l'assure, à diriger quelque proscription onéreuse ou vexatoire contre notre commerce, nous le croyons facilement; mais nous ne devions pas nous laisser tranquillement, bénévolement, infester pour l'ébattement des éleveurs indélicats, ou des charcuteries mécaniques de l'autre continent.

Ainsi, voilà qui est entendu, la frontière est fermée aux arrivages de viandes porcines américaines; mais quand ce tour de clé a-t-il été donné? après que des inspections faites sur des pièces mises en vente ont eu révélé la présence de l'helminthe funeste; et peut être aussi après que d'ici ou de là des cas de trichinose bien accentués sont *en préparation* chez tels ou tels des consommateurs. D'autre part, que deviendront les immenses chargements que l'arrêté prohibitif a surpris en route pour l'Europe, et qui vont venir se heurter à des portes closes? La fraude n'aura-t-elle pas raison de cette clôture; par de certains détours, n'entreront-ils pas tout de même? Au surplus, où est pour

nous la garantie de l'innocuité des marchandises en magasin, au moment de l'interdiction?

Et c'est à quoi la mesure administrative ne peut rien, c'est le danger dont la sollicitude officielle ne saurait plus nous garantir. Nous voilà donc livrés à nous même, chargés — ce qui n'est pas un mal — de veiller personnellement à notre sûreté personnelle.

Tâche rude ou difficile, semble-t-il. — Eh bien, non, pas le moins du monde; nous pouvons sortir sains et saufs de cette menaçante aventure, sans qu'il nous en coûte rien de plus qu'un léger sacrifice de nos instincts de gourmands ou de gourmets, si tant est que nous méritions l'une ou l'autre de ces qualifications. Et voici comment :

Lorsque, il y a une quinzaine d'années, la trichine et la trichinose firent si fort parler d'elles à la suite des graves accidents signalés en pays allemands, une circonstance toute normale vint fournir aux observateurs la raison qui faisait qu'en France, même en pleine consommation de viandes trichinées, il était pour ainsi dire impossible de constater des cas de trichinose. En Allemagne une grande partie de la viande de porc se consomme crue ou presque crue, de telle sorte que les trichines s'étant enkistées dans cette viande, se trouvent ingérées vivantes et peuvent prendre librement possession des intestins et des muscles du consommateur; tandis que, chez nous, les mêmes viandes, excepté quand elles ont servi à la fabrication de certain saucisson de luxe, ne sont jamais consommées qu'après avoir subi une cuisson plus ou moins prolongée, qui a pour effet de tuer le parasite, dont la substance en elle-même n'a rien de nuisible. Tout le secret de la préservation se trouve ainsi bien nettement, bien exactement indiqué.

De quelque part donc que nous vienne la viande de porc et de quelque appétence que nous soyons pris à son égard, gardons-nous de la manger absolument crue. Cela s'adresse aux friands de mortadelles françaises ou étrangères, saucissons de Lyon, d'Arles, etc. A vrai dire, on assure qu'avec un peu d'attention, il est possible de constater la présence des trichines par le petit craquement que les kystes calcaires qui les renferment produisent sous la dent. Mais, pour procéder à ces constatations, ne s'expose-t-on pas à ce que la première parcelle ingérée, qui aura glissé mal broyée dans l'estomac, n'y porte l'hôte malfaisant.

Notons en passant que, de l'aveu des meilleurs observateurs, la salaison qui a bien pénétré toute l'épaisseur de la viande tue ordinairement les trichines et que les fumigations chaudes ont un effet analogue, tandis que les bains de suie, qui parfois sont usités pour suppléer à la *fumaison,* laissent vivre les parasites.

Constatons encore que le cœur, le foie, le rognon, la cervelle, la graisse, le lard gras ne contiennent jamais de trichines, et par conséquent, peuvent être consommés sans la moindre appréhension.

Pour tout le reste, jambons, saucissons, petit salé, chairs rôties, l'expérience a prouvé qu'il faut au moins que la chaleur de cuisson ait été portée, non seulement pour la surface, mais aussi pour les profondeurs de la viande, à 70 ou 80 degrés. D'où l'on peut conclure que toute viande que le calorique a pénétré au point d'en changer la couleur est sainement comestible, tandis que celle que l'apprêt culinaire a laissée sanguinolente ou rose peut être réputée suspecte.

Ayons donc invariablement recours, si nous voulons rester prudents, à l'infaillible épreuve du feu, et, par là, sans nuire trop largement aux suggestions de la gourmandise, nous n'aurons fait que reconnaître une fois de plus les services hygiéniques que la chaleur est à même de nous rendre en détruisant la vie ou les germes de vie là où l'intérêt de notre santé exige qu'ils soient détruits.

Quand, il y a quelques mois, nous nous occupions de la conservation des vins, il nous était démontré que nous coupions court à toutes les éventualités de maladie, en chauffant le précieux jus de la vigne jusqu'à privation de la vie des végétations cryptogmatiques internes dans la liqueur.

Quand Appert, dont on se moqua fort, mais dont les procédés ont opéré une véritable révolution économique, démontra que la plupart des substances alimentaires étaient *conservables* à la seule condition de chauffer les bouteilles ou les boîtes où l'on venait de les enfermer, il consacrait tout simplement le principe de destruction, d'asphyxie des germes qui eussent engendré la corruption.

Que dit-on aux habitants des pays chauds, qui doivent à l'usage obligé d'eaux impures la dyssenterie, les fièvres? On leur dit : « Ne buvez jamais que de l'eau que vous aurez préalablement fait bouillir. » Et, dans plusieurs de nos colonies, cette simple mesure a, paraît-il, coupé court à mainte épidémie.

Dans nos grandes villes où sont établies des laiteries dont les vaches, gardant une perpétuelle stabulation privées de mouvement, et de grand air, ne tardent pas à contracter de graves affections, que recommande-t-on aux consommateurs qui usent à l'ordinaire des produits que débitent ces établissements, lesquels peuvent parfaitement communiquer aux personnes la maladie dont la bête est atteinte? On leur conseille de ne jamais boire de ce lait sans l'avoir au préalable soumis à l'ébullition qui met à néant toute influence de germes morbides, etc.

A ce propos d'ailleurs, un journal anglais signalait ces jours derniers un fait très significatif qui se serait passé à Londres. Dans un quartier à population mixte : bourgeoisie et ouvrière, il arriva que la gent ouvrière fut envahie d'une maladie dont on crut pouvoir, après enquête, attribuer l'origine aux produits contaminés d'une grande laiterie urbaine, qui cependant fournissait la gent bourgeoise sans qu'il en résultât pour celle-ci le moindre dommage. Tout s'expliqua quand on eut remarqué que beaucoup de pauvres travailleurs, pressés d'aller à leur besogne ou dépourvus des moyens de chauffage, déjeunaient de leur lait froid, tandis que dans les ménages bourgeois, ce même lait, seul ou mêlé au café, n'était généralement absorbé qu'après avoir été convenablement bouilli.

Clientes des laiteries urbaines, souvenez-vous.

Quoi qu'il en soit, j'ai dit. A bon entendeur, salut!

E. M.

LES CHRONIQUES DU MOYEN AGE

LE PANIER DE RAISIN (1)

II

La maison d'Alard Pagnois l'échevin, sur la place du Marché, avait un air, non de richesse et de splendeur, mais d'aisance et de bien être qui, dès qu'on en approchait, faisait plaisir à voir. Sa façade large et élevée, sur laquelle se dessinaient, du haut en bas, les poutres entrecroisées, avec des tourillons aux angles et des croisées ogivales aux balcons; son pignon pointu, se dressant en face de la colonnette où se trouvait placé le Perron de la fière ville, révélaient, dès l'abord, une antique et respectable demeure, où les traditions de la famille, de la patrie, étaient soigneusement conservées; les bons amis liégeois fêtés joyeusement; les visiteurs, les passants mêmes, reçus avec cette hospitalité franche, cette cordialité sincère, que la cité wallonne jusqu'à nos jours exerce et garde,



Devant la maison de maître Alard Pagnois, desssin de Gilbert.

quand tant d'autres ne les possèdent plus qu'à l'état de souvenir.

Aussi arrivait-il fréquemment que vers la fin du jour, souvent même jusqu'au milieu de la nuit, les Liégeois et Liégeoises qui traversaient la place du Marché, y entendaient retentir des bruits, des chants de fête; chose qui ne les étonnait et ne les irritait nullement, car maître Alard Pagnois, généralement connu, était non moins aimé. Personne ne portait envie à son bonheur, car on savait qu'il avait toujours quelques patars au fond de sa bourse au service de ses amis pauvres.

Tout au plus, disait-on alors, en levant la tête vers le balcon pour regarder briller les lampes et pour écouter la musique :

— Ah! ah! voici que l'on s'amuse encore chez maître Alard, notre bon échevin.

— Et ces joyeux compagnons-là ont bien raison, allez!... Maître Alard est un si gai compère et un si honnête homme!

— Et damoiselle Églantine une si charmante fille. Vrai Dieu! il est assurément peu de jolis visages qui portent aussi gentîment un aussi joli nom.

— C'est grand dommage que sa mère, la bonne dame Berthe, ne soit plus de ce monde. Elle verrait surement aujourd'hui avec bien de la joie, la pauvre femme! le frais bouton de rose que le bon Dieu lui a donné.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Elle le voit de là-haut, et cela vaut encore mieux, commère.

— Ma foi, je n'en sais rien... Dans tous les cas, que la sainte volonté de Dieu soit faite!

— Ainsi soit-il.

Cependant les rares passants qui traversaient la place une heure après le couvre-feu, dans une des premières nuits de juillet 1269, pouvaient remarquer que la demeure de maître Alard se trouvait, ce soir-là, remarquablement close et silencieuse. Et pourtant il était évident que l'on veillait encore sous le toit de l'échevin, car les clartés vacillantes et jaunes de quelques lampes se révélaient entre les plis mal joints des grands rideaux de serge baissés sur les vitraux. De plus on avait pu voir, à la tombée de la nuit, un certain nombre de bons bourgeois et magistrats de la ville arriver deux à deux, ou bien l'un après l'autre, et faire tomber, sans trop de bruit, le lourd marteau fleuronné sur sa plaque de fer. Après quoi, toujours en silence, la porte s'était ouverte; les visiteurs étaient entrés, puis avaient disparu dans le vestibule où prenait naissance l'escalier tournant, vrai bijou historié, brodé, ciselé, enguirlandé, qui, se repliant en spirale, montait le long de la tourelle.

Aussi, en cette soirée-là, maint curieux avait dit :

— Que se passe-t-il donc, aujourd'hui, chez notre bon échevin? Il reçoit ses amis, pourtant, et voici que, chose surprenante! personne ne rit, personne ne chante.

— Dame! c'est que, pour varier les plaisirs, maître Alard leur lit l'Évangile, ou leur prêche un sermon, peut-être.

— Y pensez-vous, Simon? Dans ce beau mois de juillet, après la Pentecôte?... Si nous étions encore à l'Avent ou en Carême, ma foi! je ne dirais pas non. Mais à présent, quand le blé se dore, quand le houblon jaunit et les oiseaux gazouillent, non, non, des passe-temps si graves ne sont pas possibles vraiment, c'est moi qui vous le dis.

— Mais, joyeux drôles que vous êtes! on ne s'amuse pas toujours, interrompait un vieux tanneur aux traits creusés, à la peau brune, qui passait, croisant ses bras nus sur son lourd tablier de cuir. Ce soir j'ai vu entrer chez maître Alard la plupart des maîtres-bourgeois et magistrats de la cité, y compris, bien entendu, Jean Desmarets, son futur gendre. Eh bien, si notre échevin les a tous assemblés chez lui, c'est qu'il veut sans doute causer avec eux des intérêts de notre ville, ou bien examiner, régler les comptes, au sujet desquels il y aurait bien des choses à dire, assurément.

— Ah! oui, certes, reprenaient plusieurs voix, avec une expression de douleur et de blâme. Notre pauvre cité en voit de dures avec ce prince Henri, qui nous opprime et nous dédaigne, qui nous raille et nous pille.

— Un vrai chef de brigands ne ferait pas autrement que lui, avec ses troupes de Frisons, ses escadrons de reîtres.

— Et avec sa citadelle, surtout, vrai repaire de malfaiteurs, où il niche depuis quinze ans toute cette abominable race.

— Est-ce que nous les aurons toujours, dites, sur les épaules, le prince et le château, le brigand et sa caverne?

— Toujours?... C'est un mot qui n'a pas de sens sur la terre où nous sommes, pas plus pour les princes que pour les châteaux, pour les coquins que pour les maîtres, concluait le tanneur, relevant fièrement sa grosse tête chevelue et adressant autour de lui, à tous ses bons compères, son sourire narquois, qui, dans la nuit, brillait comme un rayon.

Après quoi, comme l'on entendait, du côté de l'église Saint-Lambert, les pas pesants d'une ronde de nuit avec le cliquetis métallique de ses hallebardes et pertuisanes, les compères s'étaient dispersés, jugeant plus prudent de porter leurs doléances et leur philosophie ailleurs, du moment qu'il s'agissait de leurs ennemis, les soudards, et de leur tyran, le prince.

Pendant ce temps, ce n'était certes point de l'audition d'une homélie ou de la lecture de l'Évangile que s'occupaient les maitres-bourgeois rassemblés chez l'échevin Pagnois. Maître Alard, à leur entrée, les avait reçus, comme d'ordinaire, avec un cordial serrement de mains et une vive expression de joie et de bonne amitié qui rehaussait le charme de son visage, aux traits si fermes et si doux sous sa belle chevelure blanche. Mais après le souper, qui avait été, ainsi que tous les autres, tout intime, mais fort savoureux, il les avait engagés, en quittant la table, à ne pas demeurer dans la salle du bas, mais à l'accompagner dans son retrait en haut, où il avait, leur dit-il, d'importantes communications à leur faire.

Sur quoi tous les dignes bourgeois, qui pressentaient sans doute ce qu'il devait leur dire, avaient acquiescé d'un signe de tête et s'étaient disposés à le suivre avec empressement.

Églantine seule, en les voyant sur le point de monter, avait secoué sa tête brune en faisant une petite moue

— Ainsi personne ne jouera du luth, ne chantera ce soir?... Et moi qui attendais deux de mes amies pour que nous puissions danser! dit-elle en les suivant de son joli regard qui allait, avec une expression de reproche et de regret, de son cher fiancé à maître Alard, son père.

Et comme Jean Desmarets, pour la consoler, faisait quelques pas vers elle, ce fut le vieil échevin qui, le devançant, répondit :

— Hélas! non, pas de musique ce soir, pas de danses, pauvre chérie! .. Il se trouve, vois-tu, dans la vie de tous les magistrats qui aiment vraiment leur pays, et même de tous les bourgeois d'une libre et vaillante ville, des moments sérieux et tristes où ils ont, pour leur malheur, de tout autres choses à faire et à penser. Eh bien, je ne puis te dissimuler que nous sommes dans un de ces moments... Et tu n'as nullement besoin de t'en inquiéter, ma Tine. C'est à nous à démêler, à arranger s'il se peut, et le moins mal possible, les affaires de la cité... Seulement, pour ce soir, il faudra te passer de rebecs et de théorbes. De plus, quand tes amies viendront, tu me feras plaisir si tu peux les occuper de quelque parure, dentelles ou autres dorloteries, ici, dans la grand'salle, ou bien dans ton réduit. Car nous ne voudrions pas être dérangés là-haut, moi et mes compères.

A quoi Églantine avait consenti d'un signe de

tête à la fois soumis et gracieux, comprenant bien que son père, dont la voix s'était attristée soudain comme il parlait ainsi, devait avoir de sérieux motifs pour se montrer ce soir-là si préoccupé, si grave.

Alors les invités de maître Alard gagnèrent l'escalier et précédèrent leur digne hôte dans sa salle du haut, dont la porte se trouvait déjà ouverte à deux battants.

Lorsqu'ils y furent entrés, l'échevin, d'un geste à la fois affable et imposant, leur indiqua des sièges alentour de la chambre. Quant à lui, il ne s'assit point, et, presqu'aussitôt commença à parler, tenant sa main droite appuyée sur l'épaule de son futur gendre, placé tout auprès de lui.

— Maintenant, mes amis, déclara-t-il, vous savez, j'en suis sûr, aussi bien que moi ce que j'ai à vous dire. Lorsque nous nous trouvons ainsi rassemblés, cœur à cœur, pouvant nous parler sans gêne, sans malentendu, sans crainte, nous ne devons assurément nous entretenir que d'une chose : des malheurs et des hontes qui affligent notre bonne ville et notre cher pays. Il n'y aura point, parmi nous, deux avis sur ce point. La présence surtout de ces soudards étrangers dans la cité, l'existence de ce château-fort où leur patron les loge sont pour nous tous, francs Liégois, un fléau, un affront... Vous devez avoir, mes compères, votre opinion là-dessus; aussi, moi, votre ami, je vous prie de la dire.

— Elle est semblable à la vôtre, maître Alard; vous n'avez point à en douter, répliqua aussitôt le doyen de l'assemblée, maître Guillaume Thiriart, qui s'était démis, l'année précédente, de ses fonctions de bourgmestre pour prendre le repos qui convenait à son grand âge et à ses cheveux blancs. Comment le cœur de tout homme de bien, ayant le sentiment et l'amour de la justice, ne frémirait-il pas de colère et d'indignation à la vue des méfaits, des crimes que commettent chaque jour ces drôles?

— Avant-hier encore, ajouta un second échevin, Noël Desprez, ils ont, au Thier-des-Krikions, arrêté un convoi de marchandises conduit par des rouliers, et incendié, pour finir, une ferme à Aywaille.

— L'autre semaine, les corroyeurs d'outre Meuse, dit alors Martin Radoux, ont été obligés, pour pouvoir garder leurs cures et travailler leurs peaux, d'entrer en composition avec ces misérables et de leur payer redevance.

— Et vous ne savez pas..., le château des comtes d'Oultremont, en l'absence de messire Baudouin, qui, maintenant, le possède, a été envahi par eux et ravagé.

— Il en a été de même du couvent des bénédictins de Beyne, au flanc de la montagne. Le pauvre prieur en est à demi mort de peur et de chagrin.

— Vous le voyez, amis, reprit maître Pagnois, dont les yeux lançaient des éclairs et dont le beau front était soudain devenu pâle, ces misérables, si nous les tolérons plus longtemps parmi nous, finiront par nous détruire à force de nous opprimer. Ils n'épargnent rien ni personne; tout les tente, tout leur est bon : fermes, manoirs, boutiques, abbayes. Dès qu'ils descendent de là-haut, de leur maudite citadelle, ils se répandent comme un fléau sur la ville et le pays, ils rançonnent, ils pillent, ils brûlent, ils renversent, ils tuent... Voici quinze ans déjà que nous endurons ces méfaits; aussi, moi, je vous dis que nous avons eu grandement tort, compères. Le prince-évêque, qui, seul, pourrait nous protéger et nous rendre justice, sent trop bien jusqu'à quel point ces mécréants lui sont précieux et nécessaires pour vouloir jamais les punir ou même les réprimander. Bien loin de là, il a construit exprès pour eux ce château-fort qui fait à la fois notre malheur et notre honte, puisque c'est de là que sortent ces brigands pour nous poursuivre et nous assassiner... Je suis donc d'avis, mes compères, que nous cherchions ensemble les moyens de nous délivrer de cette race de coquins, le plus promptement et le plus aisément possible. Nous savons d'avance que nous ne devons compter que sur nous-mêmes, que seuls nous pourrons nous aider. Donc, conseillons-nous en amis, délibérons en sages et agissons en hommes.

Un murmure unanime d'approbation et de sympathie accueillit ces paroles de maître Alard Pagnois. Puis, l'ancien bourgmestre se leva et continua d'une voix grave :

— Il y a un proverbe que vous connaissez tous comme moi, je suppose, qui dit, en bien simples paroles : « Morte la bête, mort le venin. » Moi, j'y ajouterai seulement ces mots, dont plus d'un vieux chasseur connaît la vérité : « Brûlez le nid, morte la bête. »

— Alors vous voulez dire, maître, qu'il faudrait prendre la citadelle et ensuite la renverser? répliqua Noël Desprez, qui paraissait songeur. Mais savez-vous bien qu'en vérité la chose n'est point du tout facile.

— Peu importe qu'une chose ne soit pas facile dès qu'elle est nécessaire. C'est aux gens de cœur et de tête à chercher, à trouver les moyens de l'exécuter.

Un murmure quelque peu contraint, suivi d'un silence légèrement embarrassé, suivit aussitôt ces paroles de maître Guillaume. Ce fut alors que le présent bourgmestre, Jean Desmarets, se leva dans un superbe élan qu'accompagnait un fier sourire.

Le fiancé d'Églantine offrait un des types les plus francs, les plus purs de cette belle race liégeoise, qui a su conserver jusqu'à nos jours la pureté de son sang, la classique régularité de ses traits, le charme inexprimable de ses gestes et de ses attitudes. Teint mat et légèrement doré, lèvres fines, un peu railleuses, bel ovale étroit, allongé, nez mince et droit, sans flexion, sans courbure, cheveux noirs et brillants gracieusement ondulés, tels étaient les détails principaux de ce jeune et attrayant visage. Et les grands yeux surtout, si bruns, si profonds, si éloquents, ces beaux yeux liégeois quelque peu relevés à l'angle intérieur, doucement abaissés vers les tempes et paraissant, par conséquent, toujours regarder le ciel, comme pour y chercher l'étoile, le rayon, la flamme.

On ne pouvait donc s'étonner, en voyant le nouveau bourgmestre, que tous les gens de la cité, avant que Jean Desmarets fut devenu le premier magistrat de leur ville, l'appelassent entre eux « le beau Jean » et « Jean le bien-âmé ». Il n'y avait rien de surprenant non plus à ce que la jeune et gente fille de maître Alard Pagnois se fût attachée

à lui de toutes les forces de son âme et se trouvât prête à toutes les épreuves, à tous les sacrifices, plutôt que de renoncer à sa tendresse et de se séparer de lui.

Donc « le beau Jean » venait de se lever; s'élançant au milieu de l'assemblée le front haut et la main tendue :

— Notre digne ami et maître a raison, cent fois raison, mes compères, s'écria-t-il. Cette citadelle, qui dresse ses grosses tours et ses murs gris là-haut, est un danger, une honte pour notre ville. Donc, puisqu'elle nous est nuisible et déshonorante, prenons-la... Elle abrite et recèle des bandes de malfaiteurs soudoyés qui portent la dévastation et la ruine sur tous les points de notre beau pays wallon. Donc, pour que les voleurs et les assassins ne s'y dérobent plus, éparpillons-la aux quatre vents, mes amis; jetons-la par terre. Cela ne se fera point sans risques et sans bataille, je le sais. Il y aura, certes, de braves gens occis, de vaillants compagnons mis à mal, pour être dignement honorés et longtemps pleurés ensuite. Que voulez-vous? on n'éclaircit pas une forêt sans abattre les chênes.

Ces infâmes soudards sont nombreux; ils ont



Dans la maison de maître Alard Pagnois, dessin de Gilbert.

des armes, je le sais. Mais nous avons encore, nous, dans notre bonne ville de Liège, bien plus de bras vigoureux, bien plus de vaillants cœurs qu'ils n'en peuvent avoir, certes, à nous opposer, ces traînards, ces gens de rebut venus de Frise et d'Allemagne... Donc ne les craignons pas; en avant! La victoire sera aux plus braves... Que pour un des nôtres qui tombera, il y en ait dix qui accourent, venant prendre sa place et criant, pour rallier tous les francs et courageux compères : « Sus! sus! amis, à la montagne! à la bataille!... « A nous de sauver notre pays, notre ville, et de « défendre notre bien, notre liberté! »

Certes le « beau Jean » était superbe à voir alors qu'il prononçait cette harangue énergique, hardie. Et si la gentille Eglantine s'était trouvée présente en la grave assemblée, elle eût applaudi chaleureusement et admiré plus encore, le fiancé qui exprimait, avec un langage si entraînant, des sentiments si généreux. Mais en même temps elle eût beaucoup tremblé, la pauvrette, pour celui qu'elle aimait tant et qui, proposant à ses concitoyens une si héroïque entreprise, devait être naturellement des premiers à s'y précipiter.

Cependant la plupart des assistants, subitement gagnés par cette chaleur de langage et cette action

puissante de l'individu sur la masse, avaient accueilli les paroles du bourgmestre par de bruyantes acclamations, et étaient disposés peut-être à aller en sortant de là, prêcher, dans la ville et les faubourgs, la révolte et la bataille. Seulement il se trouvait là, heureusement, des gens plus froids, plus sages, qui, tout en partageant les sentiments de Jean Desmarets, jugeaient bon de combiner avant tout les moyens et de les approprier au but, afin de conjurer, — s'il se pouvait, — toute chance d'insuccès et de sanglante défaite.

Ce fut Martin Radoux, petit homme au profil de renard, à la mine fûtée, qui exprima le premier, en ces termes, un avis plus prudent.

— Mes très-chers amis, commença-t-il, la citadelle est forte, et les murailles hautes.

Une poignée de malotrus renfermés dans la place et protégés par les remparts, pourraient s'y défendre longtemps contre toute une armée de braves. Et, pendant ce temps, vous pensez bien que notre sire le prince-évêque, qui a aussi des escadrons de drôles dans son palais en ville, ne manquerait pas une si belle occasion de nous tomber sur le dos .. Le projet de notre honorable et cher bourgmestre est très bon. Seulement je ne pense pas que, pour l'exécuter, on puisse s'en remettre à la force... Non, non; bien loin de là, il faudra employer la ruse. La ruse, mes amis, c'est le ressort universel, l'instrument tout-puissant; c'est le moyen suprême. D'ailleurs l'histoire des temps anciens est bien là pour nous le prouver. Quand les Grecs, ayant assiégé pendant dix ans la grande cité de Troie, virent que leurs armes étaient impuissantes à les en rendre maîtres, ils se servirent, vous le savez, de leur grand cheval de bois, et se trouvèrent aussitôt introduits au cœur de la place.



L'enfant malade, dessin de Gilbert.

— Fort bien, maître Radoux. Mais, dites-moi, quelle ruse voulez-vous qu'on emploie avec ces suppôts de l'enfer, qui connaissent toutes les scélératesses, les méchancetés, les roueries de leur maître et compère, messire Satanas?

— Laquelle? ma foi! j'avoue que je ne le sais pas encore. Il faut que chacun de nous se recueille et réfléchisse. En cherchant bien, croyez-moi, nous finirons sûrement par trouver. Mais ce que je ne saurais trop vous recommander, en attendant, c'est que, — comme il s'agit de tromper ces misérables, — vous ayez tous soin de ne leur montrer ni haine ni colère, mais de vivre, au contraire, près d'eux et avec eux, en gens tout-à-fait pacifiques, pouvant même les accueillir avec courtoisie et bonne amitié.

— Avec amitié, dites-vous?. . Voilà qui me sera difficile. Je serais plutôt porté à les accueillir à grands coups de pertuisane et de plat de sabre, ou, tout au moins, de gourdin et de trique! s'écria Jean Desmarets bondissant sur son escabelle, le poing crispé, et le regard étincelant.

— C'est ce qu'il vous sera loisible de faire à votre gré, quand le moment sera venu, mon digne

et vaillant compère. Mais d'ici là, en préparant nos batteries, il faut savoir attendre. Enfin, ne pouvant aller droit contre le vent qui nous pousse, il nous faut louvoyer, — comme disent nos bons voisins flamands, quand ils mettent leurs vaisseaux en mer dans leurs ports d'Anvers et d'Ostende... Et surtout tâchons de paraître gais, paisibles, réjouis, afin d'endormir ces drôles. On ne se méfie pas des gens qui rient. Mes amis, il faut rire.

— Si nous le pouvons, hélas! — soupira Jean Desmarets.

— Mais tiens,... j'y pense maintenant,... vous du moins vous en aurez une belle occasion. Je crois que vous vous mariez bientôt, cher et honoré compère?

— Assurément. J'ai ce bonheur, et cet honneur, — répondit vivement le jeune bourgmestre, dont le front, cette fois, s'éclaircit.

— Et vous vous proposez sans doute, pour clore dignement votre vie de garçon, de faire à ce moment-là de belles noces, des noces vraiment réjouissantes, des noces cossues aux quelles la foule de nos amis sera invitée, pour en garder le souvenir?

— Telle est mon intention en effet... Mais quel rapport ceci peut-il avoir avec ces soudards maudits et cette misérable citadelle?

— Il peut y en avoir plus que vous ne pensez... Laissez-nous réfléchir, compère. Ce n'est pas ce mois-ci, je pense, que vous allumez, avec damoiselle Eglantine, le brillant flambeau d'hymen.

— Hélas! non. Voici, mon cher beau-père qui est là pour vous le dire.

— Non, en effet, ami Martin. C'est dans deux mois d'ici seulement, vers les derniers jours de septembre que, le trousseau de ma fille se trouvant terminé et ses dix-neuf ans accomplis, ces deux fiancés recevront sous nos yeux la bénédiction nuptiale, qui leur sera donnée en l'église Saint-Denis par mon digne cousin et compère, l'abbé de Saint-Martin.

— Fort bien. D'ici là nous aurons le temps de réfléchir et de nous concerter.

— Que dites-vous là, compère Radoux?... Sûrement vous ne pensez pas faire la bataille pendant mes noces?

— Il est vrai que, le plus souvent, dans les ménages qui se respectent, elle ne commence qu'après, — répliqua le vieux bourgeois, avec un fin sourire. — Mais, trêve de plaisanteries : le sujet que nous traitons est bien trop sérieux pour que nous ne cherchions pas tous les moyens de nous entendre... Aussi, compère Desmarets, dès que j'aurai combiné quelque plan dans ma vieille cervelle, je ne manquerai pas d'aller vous trouver chez vous. Et nous verrons alors à instruire, à diriger toute notre bouillante jeunesse...

— Mais surtout, pour Dieu! souvenez-vous que, s'il doit y avoir bataille, avant tout j'en veux être! répliqua le brave Jean, tapant, de son poing fermé, le bahut de chêne.

— Quelles dispositions belliqueuses pour un jeune marié!... Gardez cela pour plus tard, mon ami; qui sait si vous n'en aurez pas de reste?

Et là-dessus, comme tous ces bons Liégeois toujours disposés, même au milieu de leurs préoccupations les plus graves, à la franche joyeuseté gauloise, à la maligne plaisanterie, ne se faisaient pas faute de rire et de gouailler, Jean Desmarets vit bien qu'il ne tirerait, ce jour-là, rien de plus, de maître Martin Radoux, le rusé bonhomme. En conséquence, il le laissa aller; tous les autres bourgeois, après avoir serré chaleureusement la main du bourgmestre et celle de maître Pagnois, un à un se dispersèrent.

Quant à Jean, il usa de ses privilèges de fiancé pour sortir le dernier, après avoir passé quelques instants encore dans le gentil réduit auprès de la grande salle d'en bas, et, en présence du vieil échevin, déposé un baiser sur le front de sa chère Églantine.

III

Cette année-là, la chaleur fut excessive dans le pays de Liège. Pendant les mois de juillet et d'août, elle arriva à un degré si inaccoutumé, si extrême, que les fontaines se tarirent; les feuilles des arbres, sous l'action persistante d'une longue sècheresse, commencèrent à jaunir et à tomber; les troupeaux et les habitants des campagnes eurent considérablement à souffrir de cette redoutable influence.

L'une des personnes qui en ressentit les effets les plus douloureux fut la pauvre Aldegonde Delchef, privée d'ombre et de fraîcheur sur son plateau élevé, entre les talus dépouillés et les murs gris de la citadelle, qui répercutaient, sur leur surface unie comme une nappe de flamme, les rayons ardents du soleil.

Ce n'était pas pour elle cependant qu'elle en souffrait, la pauvre jeune mère. Mais sa chère petite Marie qui, depuis quelque temps déjà, était chétive et languissante, dépérissait de jour en jour, atteinte d'un mal difficile à définir, mais probablement dangereux. Toute trace de rose pâle s'était effacée de ses joues blanches; ses jolis yeux profonds et tendres avaient perdu tous leurs rayons; ses lèvres fines, décolorées, ne retrouvaient que rarement un bien faible sourire, et c'était seulement, aux heures très rares où la souffrance l'abandonnait et où elle se sentait bien dans les bras de sa mère, qu'elle relevait son front abattu, lui tendait les mains et souriait.

Le maître mire de la cité, auquel la jeune femme l'avait conduite, avait prescrit d'abord différents cordiaux et breuvages. Puis, voyant que ces remèdes n'avaient que peu ou point d'effet, il avait engagé Aldegonde à tenter un moyen suprême : un changement d'air prolongé, en éloignant l'enfant de ce plateau brûlé par le soleil, des grands murs de la forterese et en l'envoyant aux champs, dans quelque vallée profonde où elle pouvait avoir un peu d'ombre et de fraîcheur.

Mais ici un autre genre de terreurs avait commencé pour Aldegonde. Hubert Delchef, beaucoup moins prévoyant en sa qualité de père, aurait volontiers suivi le conseil du docteur. Mais elle, la pauvre mère, si aimante, si affligée, si craintive, et hélas! si clairvoyante aussi! Éloigner d'elle son enfant, la placer, sur les bords de l'Ourthe ou de la Vesdre, dans quelqu'une de ces

métairies que, d'un moment à l'autre, les reîtres du prince-évêque pouvaient surprendre et ravager!

Est-ce qu'elle ne voyait pas, presque chaque jour, se profiler, dans les lointains, la flamme rouge de l'incendie? En présence de tels ravages et de tels crimes, devrait-elle compter, hélas! sur un seul jour de vie, pour sa Marie mignonne, sa chère petite abandonnée, qui pouvait bien, loin des regards et des bras de sa mère, mourir d'une mort affreuse, dévorée par quelque brasier, ou emportée au bout d'une pique par quelqu'un de ces monstres, ivre de carnage et de vin?

Rien qu'à cette effroyable pensée, le cœur de la jeune femme suspendait ses battements, son sang se glaçait dans ses veines, et, se sentant faiblir, elle courait, afin de reprendre un peu d'espoir et de courage, au berceau où sommeillait son bien-aimé trésor.

— Non, non, de telles horreurs n'arriveront pas, ne peuvent pas arriver! s'écriait-elle. Tu ne me quitteras pas, ma petite Marie. J'aurai, jusqu'à la fin, tous tes regards, tous tes baisers, tous tes sourires; j'aurai même ton dernier soupir, si tu dois nous délaisser. Mais je veux du moins que, dans ce cas, tu meures doucement, en paix, près de nous, et non pas dans les mains sanglantes de ces assassins, de ces monstres. Non, je ne le veux pas. Et tu m'appartiens, ma chérie, puisque je suis ta mère... Et si tu as pitié de moi, si tu vois mon chagrin, mes larmes, eh bien! tu me resteras, n'est-ce pas, mon cher trésor?

Plus d'une fois cependant Hubert avait essayé de persuader sa femme, lui répétant qu'elle avait tort de négliger la dernière chance de salut que lui indiquât l'avis du médecin. Mais Aldegonde, pour toute réponse, secouant tristement la tête, s'était levée de son escabeau et était allée ouvrir, dans le mur de la tourelle, l'une des petites fenêtres donnant sur la campagne.

Or, une ou deux fois, dans ces occasions, le hasard l'avait servie. A l'horizon, sous les grands bois, quelque ferme ou manoir brûlait. Ou bien les soudards rentrant, leur journée finie, dans les tours de la citadelle, beuglaient, de leurs voix avinées, leurs chansons folles, leurs bravades hideuses, et se racontaient, après le vol et le pillage, leurs méfaits, leurs exploits sanglants. Alors Hubert avait compris et, s'interrompant tout à coup, il avait baissé la tête.

— Tu vois bien, avait dit Aldegonde, il n'y a plus de sûreté nulle part dans notre pays, rien qu'en ce logis où nous sommes, où nous vivons côte à côte avec ces misérables, mais où ils ne viendront pas du moins nous prendre et nous tuer notre pauvre chérie.

— Mais si ta mère partait avec elle?... Ou bien toi, Aldegonde?

— Eh! que pourrions-nous faire pour elle? Y penses-tu, Hubert? Est-ce ma vieille mère ou moi qui aurions la force de chasser ces bandits, de préserver notre maison et de la sauver des flammes, quand tant d'honnêtes et vaillantes gens périssent chaque jour, en essayant vainement de défendre leur demeure?... Nous péririons avec notre chère mignonne, voilà tout, et elle mourrait d'une mort affreuse, sanglante. Ne vaut-il pas mieux, dis-moi, qu'elle s'éteigne dans nos bras, ici?

On conçoit aisément qu'en de semblables circonstances, la jeune femme d'Hubert Delchef n'avait que peu de temps à donner à Églantine, son amie. D'abord elle évitait soigneusement de se rendre en ville, depuis ce pénible incident qui avait signalé son passage sur la place du Marché. Et ce n'était pas au moment où sa petite Marie, amaigrie et décolorée, gémissait dans son berceau, qu'elle aurait pensé à rejoindre, sur les vertes pentes de la montagne Sainte-Walburge, la joyeuse fille de maître Alard, qui pouvait toujours trouver, elle, avant ses noces, le temps de s'ébattre au grand air et de se promener.

Seulement Églantine, en bonne et vaillante fille, au milieu de son bonheur, n'avait garde d'oublier ses amis malheureux. Dès qu'elle s'était acquittée, au logis de l'échevin, de ses fonctions de ménagère, distribuant la besogne aux servantes, et veillant à ce que tout fut propre, soigné, coquet, dans la maison, les jours où elle n'attendait pas la visite de son cher Jean, elle allait embrasser son père, sortait joyeusement et partait de son pied léger, gravissant lentement les hauteurs et ne s'arrêtant que devant le large fossé et le pont-levis de la citadelle.

Hubert Delchef, en la voyant du balcon de sa logette, lui souriait de loin et se hâtait de lui ouvrir. La charmante fille, dès qu'elle l'abordait, le saluait d'un mot et d'un regard.

— Eh bien! quelles nouvelles aujourd'hui? disaient les lèvres roses.

Et les beaux yeux bruns et doux certes en disaient autant.

— Toujours de même, hélas!... Nous sommes bien malheureux, allez! répliquait le pauvre père.

A quoi Églantine ne répondait que par un long soupir. Puis, s'empressant de traverser la cour pour fuir les regards et les propos des soudards, étendus au soleil ou réunis en groupe, elle arrivait tout essoufflée au logis d'Aldegonde, venait se jeter dans ses bras en l'appelant « ma mie » et puis s'arrêtait longtemps, les mains croisées, silencieuses, auprès du berceau où sommeillait la pauvre enfant.

Or la fille de l'échevin, en se rendant au fort, avait soin de ne point oublier sa corbeille.

C'est que dans le petit panier de joncs tressés artistement et recouvert d'un morceau de toile fine et blanche, comme les ménagères wallonnes en étalent aujourd'hui encore sur le verger, elle ne manquait jamais d'apporter à la petite malade les gâteaux les plus légers et les plus délicats, ou les fruits les plus savoureux. Peine inutile, hélas! le plus souvent. Il était rare que la mignonne, qui pourtant avait toujours un pâle et languissant sourire pour Églantine, son amie, parût prendre plaisir à sucer quelques fraises, à boire le jus savoureux d'un quartier de pêche vermeille et veloutée, ou à émietter distraitement la pâte brun doré d'une belle petite couque de Dinant.

Alors la pauvre jeune mère, tristement accoudée derrière le berceau, secouait la tête en adressant un regard douloureux, éloquent, à la jolie fiancée. Quant à Églantine, qui ne voulait point se

montrer affligée, mais s'efforçait de remonter le courage d'Aldegonde en lui rendant l'espoir, elle prenait le fruit ou le gâteau dédaigné des mains de la petite malade, en disant :

— Ah! je vois ce que c'est... La mie Églantine a mal choisi. Les fraises ne sont pas mûres; le gâteau n'est point bon... Allons, pour aujourd'hui c'est un malheur, mais on peut s'en consoler. Demain Églantine apportera de vraies couques de sucre et des abricots délicieux à sa chère Mariette.

Dans les derniers jours d'août cependant, la chaleur étant devenue soudain beaucoup moins forte, l'enfant sembla reprendre un peu de vigueur et de vie, et montra parfois du plaisir et une certaine envie à la vue des bonnes petites provisions que lui apportait, à chacune de ses visites, la fille de l'échevin. Et celle-ci, de son côté, qui voyait approcher, avec une joie sincère et une émotion facile à comprendre, le grand jour de son mariage, commença à s'entretenir bien plus souvent avec sa chère Aldegonde des préparatifs dont s'occupaient déjà son père et son fiancé.

— Il n'y a pas à dire : tes noces seront bien belles, disait la femme d'Hubert, s'associant, par un sourire bien passager, à la satisfaction de son amie. Et je n'ai pas besoin de te dire combien j'en suis ravie. Il est certes à propos que la ville entière se souvienne du jour où se sont unis deux de ses enfants les plus dignes et les mieux aimés.

— Tu es trop bonne, ma chère Gonde... Une des choses que, moi, je voudrais le plus, ce serait que tu pusses y venir.

— Oh! impossible d'y penser. Tu sais que, pour rien au monde, je ne quitterais ma chère mignonne en ce moment. Et il faudrait un miracle vraiment pour qu'en si peu de temps elle se trouvât complètement rétablie.

— C'est vrai; je devrai me résigner à ne pas te voir ce jour-là près de moi, ma pauvrette.

— Si mon absence est pour toi une peine, il suffira, crois-moi, de la présence et du bonheur de cet aimable Jean pour te la faire oublier.

Quelqu'un qui se fût trouvé là en ce moment eût pu voir une sorte de trouble, comme un léger nuage, voiler un instant les beaux traits de la fille de l'échevin.

Aldegonde, d'abord, ne s'en aperçut pas, car elle ne quittait guère des yeux le berceau de sa chérie. Pourtant, quelques secondes plus tard, étonnée du silence d'Églantine, elle releva la tête et lui dit, en la regardant tendrement :

— Eh bien! tu ne me réponds pas... Ce n'est pas de l'amour et du bonheur de Jean que tu vas douter, peut-être?

— Oh! non, non, assurément, répliqua cette fois Églantine, avec une sincérité et une joie charmantes. Seulement, ma chère Gonde, si je ne te disais rien tout à l'heure, c'est qu'il y a, dans les préparatifs..., les invitations que mon cher Jean se dispose à faire pour ce jour-là, une chose, vois-tu..., une chose enfin qui m'étonne..., qui m'afflige même, si j'ose m'exprimer ainsi... et dont je n'aurais pas voulu parler..., à toi peut-être moins qu'à personne.

— Alors ne m'en dis rien, mignonne, si tu crois la chose indiscrète. .

— Oh! non, pas indiscrète du tout... Mais bien étrange, bien singulière. Enfin, à te dire vrai, je n'aurais jamais pu me l'imaginer... Figure-toi que Jean et mon père, auxquels revient naturellement le soin d'adresser les invitations, ont eu, dans ces derniers temps, l'inconcevable idée de prier à nos noces des gens que..., des gens dont... Enfin, ma mie, des personnes qui nous sont tout à fait étrangères, et qui, surtout en cette occasion, devraient nous rester étrangères, si l'on suivait mon avis, à moi, qui sera certainement celui de bien d'autres... Ainsi Jean a commencé par inviter... oh! tu ne devinerais jamais qui?... Eh bien! messire Henri de Gueldres, le prince évêque...

— Est-il possible? murmura Aldegonde, détachant soudain, tant elle était étonnée, ses mains et ses regards du berceau de son enfant.

— Tu vois; n'est-ce pas pas incroyable, ma chère Gonde?... Seulement le prince-évêque qui se trouvera alors, pour l'époque des grandes chasses, à son château de la Roche, en Ardenne, a fait répondre qu'à son très vif regret, il lui sera impossible d'accepter. Là-dessus, Jean et mon père, qui tiennent, je ne sais vraiment pourquoi, à lui faire leur cour, ont vivement insisté pour que tous ceux de ses officiers et gens de maison qui ne l'accompagneront point à son manoir, nous fassent, ont-ils dit, l'honneur de venir à la noce. L'honneur, entends-tu, mignonne?... Est-ce que cela ne te surprend point, dis-moi? Tous ces gens mal appris, étrangers, qui nous pillent et nous oppriment chaque jour, ont-ils donc, d'abord, un honneur à eux, pour nous en faire?

— Voilà qui est surprenant, en effet. Comment ton père et Jean peuvent-ils rechercher, flatter ces misérables à ce point, eux qui se sont toujours montrés si soucieux des intérêts et de la dignité de notre bonne ville?

— C'est là ce que je cherche vainement à comprendre et ce qu'il m'est impossible de m'expliquer, ma mie. Avec cela que, si j'en juge d'après les préparatifs qui se font pour mes noces, plusieurs centaines de personnes pour le moins, plusieurs milliers peut-être, y prendront part... Aussi, dans la grande prairie du Dos-Fanchon, que mon père possède au delà du faubourg d'Amercœur, on dressera des tables, on plantera des tentes de dimensions très étendues, en nombre considérable. Et te dire la quantité incroyable, effrayante, de bœufs, de veaux, de moutons, de gibier, de volailles, que Jean a commandée aux bouchers et aux marchands des alentours?... Je ne puis concevoir, en vérité, ce qu'on pourra faire de tout cela. Jean se propose-t-il donc d'inviter à nos noces plus de la moitié de la ville?

— Voilà : il se trouve si heureux qu'il veut que, pour un jour du moins, tout le monde le soit aussi, fit observer Aldegonde, avec un triste et doux sourire.

— Mais je trouve, moi, chère mie, que l'on pourrait être heureux à moins de frais, sans déployer tant de pompe et faire tant de bruit. Et même, comme je n'ai pas à me gêner avec mon cher Jean, tu sais, puisque nous nous connaissons depuis si longtemps! depuis l'enfance, je lui ai dit l'autre jour, alors qu'il parlait de commander plu-

sieurs milliers de tartes et soixante sacs de farine : « Mais en vérité, mon ami, est-ce que votre grande joie vous trouble la cervelle? Et, pour notre entrée en ménage, vous proposez-vous de nous ruiner? » Là-dessus, ma Gonde, sans parler il m'a pris les deux mains; il m'a regardée un instant, de son regard profond et doux, et puis il m'a souri, oh! d'un si bon et si tendre sourire. Et il m'a dit enfin, d'un ton un peu ému, comme s'il avait à cacher quelque secret, quelque mystère : « Il y a parfois, dans la vie, des circonstances solennelles pour lesquelles on ne doit épargner ni les travaux, ni les peines, ni les sacrifices. Notre mariage, ma chérie, est une de ces occasions. Et j'espère qu'avec l'aide de Dieu, ma Tine, un jour viendra où vous n'aurez rien à regretter de ce que nous aurons fait pour rendre cette belle journée glorieuse et triomphante. » En tout ceci, ma mie, je te l'avoue, je n'ai pas beaucoup plus compris qu'auparavant. Mais la voix de Jean était si tendre et le regard de Jean si doux, que je me suis jetée à son cou pour l'embrasser quand même.

— Et tu as bien fait, je t'assure. Jean Desmarets est un grand cœur; tous les gens de la ville ont certes bien raison de l'estimer, de l'aimer et de se confier à lui. Et du moment que ton bon père, un des hommes les plus sages et les plus dignes que je connaisse, a les mêmes idées que



La cour de la forteresse, dessin de Gilbert.

lui, tu n'as aucun motif de craindre ou de t'offenser. Sois donc en paix, ma Tine, et de plus, sois bien joyeuse, brillante et belle pour tes noces. Un si grand, un si beau jour! et qui sera si tôt passé!

— Et où je n'aurai pas le bonheur de te voir près de moi, ma pauvre mie!... Enfin, puisque nous en parlons, tu vas du moins me promettre une chose : c'est que ta bonne mère, ma chère dame Martine, et Hubert, ton gentil mari, auront soin de n'y point manquer.

— Je puis t'assurer que ma mère s'y rendra de grand cœur, en effet. Mais pour Hubert, c'est autre chose; ne faut-il pas qu'il garde ici le pont-levis?

— Ma chère Gonde, Hubert ne peut pas nous refuser. D'abord, c'est entendu; Jean tient à le voir ce jour-là absolument; il veut causer avec lui de différentes choses, et entr'autres du nouvel emploi qu'il se propose de lui donner. Ensuite, comme les soudards quittent presque tous la citadelle dans le courant de la journée, Hubert pourra bien, sans dommage, rester jusqu'au soir avec nous. Je te promets de te le renvoyer comme on renvoie les écoliers, à la brune. Dès que je verrai le soleil baisser, je serai sans pitié, ma mie. Plus de rasade, plus de couplets, plus de ronde ni de crâmignons! (1) « Partez, maître Hubert, — lui dirai-je, — allez « retrouver votre femme! Elle a assez peiné sans « vous, la pauvrette, qui, pour soigner sa mi- « gnonne, n'a pas pu venir à la noce. Et maintenant « que vous avez trinqué, festoyé, ripaillé avec tous

(1) Danse nationale des Liégeois.

« nos amis et frères, venez embrasser la mariée ; « après quoi vous vous en irez sur-le-champ garder « votre pont. »

— Je vois qu'il n'y aura guère moyen de te refuser. Tu es une vraie petite sorcière, — dit Aldegonde, se levant pour entourer de ses bras sa jeune et riante amie. — En tous cas, Hubert pourra prier un de ses cousins de Waremme, un crieur et veilleur de nuit, qui est en ce moment sans travail, de venir ce jour-là le remplacer dans sa logette. De cette façon tout pourra s'arranger, j'espère. Alors, quand Hubert reviendra, il pourra, du moins, me dire combien tu étais belle, et combien Jean était heureux !

— Il n'y a donc que toi qui ne le seras pas, ce jour-là, ma pauvre Gonde. Et pourtant je puis bien t'assurer que je ne t'oublierai pas, non, pas un seul instant, pas plus que ma chère mignonne... Oui, petite Mariette, chérie, sois-en certaine; ta mie Eglantine te gardera un bien bon souvenir. Et la preuve, c'est qu'elle t'enverra, de son dîner de noces, tout ce qu'il y aura de plus beau, de plus nouveau, de meilleur, gentille enfant. Aussi faut-il tâcher de redevenir gaie, forte, et rose, d'ici-là... En attendant, qu'on croque encore un brin de ce petit gâteau, et que l'on donne un gros baiser, un bon, à sa chère mie. »

Ce fut ainsi qu'Eglantine, après avoir embrassé tendrement, plusieurs fois, la mère et l'enfant, prit congé d'elles, environ une quinzaine de jours avant ses noces, et partit, de son pas léger, descendant la montagne pour gagner le logis de l'échevin.

La fin à la prochaine livraison.

ETIENNE MARCEL.

LES SOUVENIRS DE L'ANNÉE TERRIBLE

UNE EXÉCUTION EN BAVIÈRE

Voici ce que me conta le capitaine:

— Le 6 Août 1870, j'étais prisonnier de guerre à Ausfeld ; mon Odyssée avait été aussi courte que triste et mon épée brisée à peine sortie du fourreau.

J'avais combattu le 2 Août à Wissembourg avec la Division Abel Douay, le 4 à Freschwillers avec le corps de Mac-Mahon ; ce même jour les Bavarois m'avaient fait prisonnier à sept heures du soir, avec les débris de mon bataillon.

Le brave général Raoul, commandant la division chargée de soutenir la retraite, était tombé glorieusement ainsi que ses deux brigadiers ; combien en ai-je vu d'autres, jeunes et vieux, mourir aussi ce jour-là en défendant la France !....

Mon intention n'est pas de vous raconter les combats de l'armée du Rhin auxquels j'ai pris part. Ce serait trop long.... et trop inutile, assez d'autres l'ont fait, et cependant il existe encore bien des points obscurs, bien des questions en litige. Passons....

Ausfeld est une petite ville de 10,000 habitants environ, mais, au point de vue stratégique, c'est certainement une des places de guerre les plus importantes de la Bavière.

Ses nombreux forts, ses bastions et ses innombrables casamates la désignaient tout naturellement comme devant constituer un dépôt très considérable de prisonniers français.

Le 6 Août, il y avait là au moins 2,000 pauvres soldats arrivés exténués de fatigue, de Wissembourg et de Freschwillers. Nous étions à peine douze officiers.

Je ne vous parlerai pas de notre affaissement moral et de notre lassitude physique ; je dois dire cependant que nous n'avions pas perdu tout espoir.

Nos yeux se tournaient souvent du côté de l'Autriche; nous ne pouvions prévoir ni Sedan, ni Metz, ni les catastrophes successives qui devaient écraser notre malheureuse France. Ne parlons pas de ces choses !

Ici le capitaine s'arrêta un instant, l'œil fixé à terre, la lèvre serrée, puis il reprit :

Chaque fois qu'il arrivait un convoi de prisonniers nous nous empressions d'aller les visiter; c'était notre devoir, et puis nous espérions y rencontrer des hommes de notre régiment ou de notre compagnie, et obtenir aussi des renseignements sur nos amis.

Le 8 au matin on m'apprit qu'une forte colonne de prisonniers français était arrivée, et qu'on l'avait logée dans les casemates du fort du Sud ; on m'assura qu'il s'y trouvait un nombre considérable de Turcos (tirailleurs algériens). J'étais précisément très-inquiet du sort d'un jeune sergent-major du 1er régiment de cette arme et jusqu'à ce moment personne n'avait pu me donner de ses nouvelles.

Arrivé au fort du Sud, je fus témoin, pour la troisième fois, de l'état épouvantable dans lequel se trouvaient ces malheureux soldats en arrivant à Ausfeld.

Les nouveaux venus faisaient pitié à voir ; brûlés par le soleil, amaigris par les fatigues et les privations, capturés sur le champ de bataille après un combat de douze heures, traînés depuis trois jours, sur toutes les lignes allemandes, dans des wagons à bestiaux, presque tous ces hommes étaient malades ; tous étaient exténués.

L'administration bavaroise (il faut lui rendre cette justice) faisait des efforts malheureusement impuissants, pour subvenir le plus vite possible à tous les besoins de ces captifs.

Je suis heureux de pouvoir le dire, le gouverneur d'Ausfeld était un homme de cœur dans toute l'acception du mot.

Je demandai à plusieurs sous-officiers et soldats du 1er Turcos s'ils avaient vu mon jeune protégé, personne ne pouvait me donner de ses nouvelles; du

reste la plupart de ceux que j'interrogeais étaient couchés sur les talus, muets, morts de fatigue, et ne comprenaient pas ce que je leur demandais.

En continuant mes recherches, je m'adressai à un vieux sergent arabe, noir comme un corbeau, maigre comme un clou, mais alerte et vif comme un jaguar :

— Le sergent-major Martin ? il est ici mon capitaine ; viens, je vais te le faire voir, mais il est bien malade.

A quelques pas de là, en effet, je trouvai mon jeune soldat étendu sur le gazon, les lèvres blanches, le teint terreux, les yeux presque éteints; le malheureux enfant était incapable de me reconnaitre.

Avec le secours du vieux sergent et d'un autre Turco, nous le portons plutôt que nous ne le conduisons à la cantine. Quelques cuillerées de bouillon et un doigt de vin de Hongrie lui font reprendre un peu ses sens. Il ouvre les yeux et m'apercevant devant lui :

— Vous, mon capitaine ! Je suis sauvé, c'est le bon Dieu qui m'a envoyé ici.

— Oui, mon cher Gaston, c'est moi, tu es un peu malade, surtout très fatigué, mais je vais m'occuper de toi. Dans huit jours tu seras guéri.

Je laissai mes deux arabes auprès de leur jeune chef et j'allai, en toute hâte, trouver le médecin de service.

Il vint immédiatement voir le malade, signa son billet d'hôpital et au bout d'une heure le sergent-major était couché dans un lit. Quatre jours après on le faisait sortir pour faire place à un autre.

Il faut maintenant que je vous dise ce qu'était le jeune sous-officier à qui je m'intéressais si fort :

En 1850, j'étais sergent-major moi-même, sous les ordres de son père. Je ne l'oublierai jamais le capitaine Martin, et je le vois encore grand, maigre, les cheveux blancs, la moustache de la même couleur taillée en brosse, de grands yeux bleus bien doux, criant beaucoup et ne punissant presque jamais.

Le « père Martin », comme nous l'appelions irrévérencieusement, était le type du bon capitaine, il aimait ses soldats comme ses enfants et le leur prouvait tous les jours. Je n'étais pas de sa compagnie depuis trois mois qu'il m'avait pris en affection. Quelque temps après il fut nommé aux grenadiers, Le brave homme pleura en nous faisant ses adieux; pour ma part, j'étais désolé; il s'en aperçut et me dit dans un petit coin en me serrant les mains:

— Soyez tranquille, le colonel m'a promis vos épaulettes rouges pour la fin du mois.

Le colonel tint parole, et je regoignis mon excellent père Martin.

Ce jour-là on m'invita à diner. Grand gala préparé en mon honneur par Mme Martin.

Pauvre, douce et sainte femme ! elle était bien contente aussi, et le petit Gaston qui avait alors cinq ans ne l'était pas moins, il m'embrassait continuellement et ne voulait pas quitter mes genoux.

Mme Martin avait alors environ trente-cinq ans; elle était très-jolie sans le savoir et sans, je crois, que personne le sût. Sa façon de se coiffer, de s'habiller, faisait que personne ne s'apercevait de sa beauté. On admirait son air de douceur et de bonté, quant aux qualitées physiques elles passaient par-dessus le marché.

Le père Martin trouvait pourtant, j'en suis certain, sa Juliette très-jolie, j'ai lu cela bien souvent dans ses yeux ; que lui importait l'opinion des autres ?

Ils vivaient du reste fort retirés et passaient leur vie à s'adorer à trois.

Je vous ai dit que Gaston avait alors cinq ans, je renonce à vous faire son portait. Sachez seulement que jamais peintre n'a rêvé un chérubin plus beau que cet enfant. Trois ans plus tard, lorsque je fus nommé sous-lieutenant aux chasseurs à pied, il fallut quitter cette excellente famille.

Le dîner d'adieu fut triste, on pleura un peu, Gaston alors avait huit ans et ne parlait déjà que de se faire militaire.

— Adieu, encore une accolade, en route ! C'est notre vie à nous autres.

On m'envoyait en Afrique où je demeurai quatre ans ; le capitaine Martin avait pris sa retraite à Versailles; chaque fois que je venais à Paris, je passais la moitié de mon temps en quatuor avec ces bonnes gens.

En 1850, je partis pour la Chine, le capitaine Martin vint à Paris pour m'accompagner à la gare. Au moment où le train allait partir il m'embrassa avec effusion.

— Adieu, mon ami, me dit-il, je vous recommande Gaston.

— Au revoir, mon capitaine, je ne veux pas vous dire adieu.

— Si mon ami, reprit-il, adieu, et m'embrassant de nouveau, il ajouta :

— J'ai un anévrisme ! avant un an il m'aura emporté !... revenez de la-bàs capitaine et décoré, je vous recommande encore mon fils.

Je partis le cœur gros.

Le brave père Martin ne s'était pas trompé : Quinze mois après je recevais à Saïgon la nouvelle de sa mort.

J'écrivis par le premier courrier à la veuve ; elle me répondit une lettre navrante:

— « Je n'ai plus que Gaston sur la terre, mon pauvre enfant a un cœur d'or, *mais il ne travaille pas....* ».

A ma rentrée en France, je passai trois mois à Paris détaché au ministère de la guerre. Je faisais de fréquentes visites à Mme Martin ; elle était triste, mais résignée :

— Quand on espère en Dieu, me disait-elle souvent, on ne tombe jamais dans le désespoir.

Gaston avait 19 ans, c'était le plus joli blondin que l'on puisse voir ; on aurait pu reprocher à sa beauté un peu d'efféminément, mais la perfection physique est aussi introuvable que la perfection morale.

Ainsi que me l'écrivait sa mère, Gaston ne travaillait pas ; il avait déjà échoué une fois à ses examens de Saint-Cyr ; pour réussir, l'année suivante il fallait un fort coup de collier, comme on dit, et je n'avais pas confiance ; cet enfant était trop grand pour son âge, et trop beau pour son sexe, deux conditions mauvaises....

La pauvre veuve ne voyait presque plus personne.

Seul, un vieil ami de son mari, Mr D..., venait chez elle avec sa fille Georgette; elle, avait alors quatorze ans et était la filleule de Mr et de Mme Martin qui l'aimaient comme leur propre enfant. C'était une brune aux yeux bleus, qui promettait de devenir remarquablement jolie.

Un jour que les deux jeunes gens jouaient aux cartes devant nous :

— Encore un mariage qui pourrait bien être écrit dans le ciel, me dit la sainte femme. J'observai qu'en me parlant ainsi elle avait des larmes dans les yeux...

Ma mission terminée, j'allai rejoindre mon régiment à Strasbourg où je devais me trouver aux premières loges pour la guerre de 1870.

Je fus pendant plusieurs mois sans nouvelles de Versailles, enfin je reçus une lettre de Gaston m'annonçant qu'il venait de s'engager au 1r de tirailleurs algériens.

— Je suis chaudement recommandé à mon colonel, me disait-il, je serai bon soldat, en un mot je ferai l'impossible pour être sous-lieutenant dans cinq ans.

Je lui répondis pour lui donner quelques conseils et pour lui souhaiter bonne chance.

La guerre éclata, vous savez le reste.

C'était ce jeune homme que je venais de retrouver à Ausfeld et auquel j'avais pour ainsi dire sauvé la vie. Maintenant, je reprends mon récit :

J'obtins facilement du gouverneur l'autorisation de l'avoir avec moi trois fois par semaine pendant toute la journée.

J'avais écrit à Mme Martin pour la rassurer sur le sort de son fils. Tout le monde était heureux à Versailles, Gaston était sain et sauf et entre bonnes mains. Tout allait donc aussi bien que possible.

Nous faisions tous les deux de longues promenades, nous parlions beaucoup des désastres de nos armées, beaucoup aussi de Versailles, occupé alors par les Prussiens. Gaston me paraissait devenir de jour en jour plus sombre et plus taciturne; plusieurs fois il avait manqué ses jours de sortie, objectant « des occupations sérieuses » qui le retenaient au fort.

Un soir nous étions seuls dans ma chambre; je voulus avoir une explication.

— Mon ami, lui dis-je, tu me caches quelque chose; ce manque de franchise envers moi, m'étonne et me peine. Que se passe-t-il? je dois, je veux le savoir,

Gaston leva ses grands yeux sur moi :

— Pardonnez-moi, mon capitaine, pardonnez-moi je vous prie, je suis un ingrat. J'aime Georgette de toutes les forces de mon âme; avant de m'engager je l'ai avoué à ma mère qui le savait, m'a-t'elle répondu.

— Je le savais également, mon cher Gaston, et cependant, je n'ai jamais eu la moindre prétention à la sorcellerie.

— Vous aussi ! mais tout le monde donc, maman me dit que Mr D.... s'en doutait depuis quelques mois. Il n'y a certainement que Georgette qui ne se doute pas de l'immensité de mon amour pour elle.

— Rassure-toi encore sur ce point, tout me porte à croire qu'elle se doute un peu de ce qui se passe dans ton cœur.

A ces mots la physionomie de mon jeune Turco se modifia subitement, ses yeux habituellement doux devinrent brillants et résolus.

— S'il en est ainsi, reprit-il d'une voix brève, il n'y a pas un jour à perdre, je partirai lundi avec les autres. (Nous étions au jeudi).

Et comme je faisais un haut le corps de surprise :

Je vous dis, mon capitaine, qu'il faut que je m'évade, les sous-officiers et soldats ne sont liés par aucune promesse. Dans huit jours je serai en France, j'irai à Tours, on me nommera sous-lieutenant, et je serai le plus heureux des hommes.

Ce changement si soudain dans les allures de Gaston, firent que je le regardais avec fixité. Il comprit ce qui se passait en moi et me prit les deux mains.

— Pardonnez-moi encore une fois, je vous aime presque autant que j'aimais mon père, et j'ai manqué de confiance en vous, je n'ai jamais osé vous le dire : M. D.... a déclaré à ma mère que je n'aurais la main de Georgette que quand je serais officier. J'ai été refusé à Saint-Cyr, il faut que je gagne mon épaulette.

— Rien de plus naturel, tu n'as pas, j'imagine, l'intention de faire de Mlle Georgette une cantinière.

— Vous voyez bien qu'il faut que je m'évade et tout de suite. Quel est votre avis à cet égard ?

— Mon avis, mon ami, est qu'il faut réfléchir sérieusement avant de prendre un parti semblable.

— Mon parti est pris. Je m'évaderai lundi avec les autres. Au revoir, mon capitaine; laissez-moi vous embrasser; pour ne pas vous compromettre vis à vis du gouverneur, il est nécessaire que nous ne nous revoyons pas avant mon départ.

Le pauvre garçon se jeta dans mes bras, il pleurait à chaudes larmes. J'étais moi-même profondément ému.

— Bonne chance, mon enfant, je fais les vœux les plus ardents pour que tu réussisses, mais surtout sois prudent, ainsi que tes camarades d'évasion, ne vous fiez à personne qu'à bon escient.

Gaston me quitta très agité ; et, pendant une dizaine de jours, je n'entendis plus parler de lui.

J'étais inquiet, il m'avait promis de m'écrire un petit mot de la frontière Suisse, que s'était-il passé? lui était-il arrivé malheur ?

Nous étions à la fin de Novembre, le froid devenait rigoureux et l'on assurait qu'il était tombé beaucoup de neige dans les environs. J'avais des remords je voyais Gaston mort, j'étais désolé de ne pas l'avoir dissuadé; l'aurais-je pu du reste?

Un matin, à 8 heures, je me rendais au Gouvernement sous prétexte de demander mon courrier ; en réalité j'espérais savoir si l'on avait des nouvelles des fugitifs.

Je ne pus obtenir aucun renseignement, mon inquiétude redoublait.

Tout à coup, en traversant la place, j'aperçu uns rassemblement au milieu duquel on distinguait quatre gendarmes; je m'approche, je reconnais mon malheureux Gaston avec trois de ses camarades, enchaînés comme des voleurs.

Les pauvres jeunes gens faisaient pitié à voir, leurs vêtements bourgeois déchirés et couverts de boue, leur chevelure en désordre et leur figure

hâve, disaient cruellement les souffrances qu'ils avaient endurées et les faisaient ressembler à quatre brigands.

Je m'approchai, le cœur serré.

— Gaston!....

Il leva les yeux au ciel et me tendant ses mains enchaînées.

— Décidément, mon capitaine, dit-il avec un sourire navré, je n'ai pas de chance.

En effet, lui et ses camarades n'avaient pas la moindre chance de s'évader; je sus le lendemain par un officier Bavarois, que le drôle qui leur servait de guide les avait vendus à la gendarmerie, qui, prévenue, les guettait et les arrêta à minuit dans un bois à cinq jours de marche d'Ausfeld. Que Dieu pardonne à ce traître! Ils ont été nombreux ces lâches, pendant ces sept mortels mois de notre captivité!

Les quatre fugitifs furent enfermés dans une casemate et gardés à vue... naturellement.

Pendant quinze jours il me fut impossible de communiquer avec mon jeune ami; pourtant, je parvins à obtenir du Gouverneur l'autorisation de le voir pendant une heure.



Les fugitifs repris, dessin de Marquet.

Gaston était désespéré; j'avais écrit à Mme Martin pour lui annoncer la tentative malheureuse de son fils, elle m'avait répondu courrier par courrier; sa lettre était pleine de bons conseils pour son enfant et de remerciements pour moi. A la quatrième page se trouvaient quelques lignes d'une écriture inconnue:

Cher Monsieur et sincère ami.

« Dites à Gaston que mon père est fier de lui et que je l'aime plus que jamais.

GEORGETTE. »

— Allons! Gaston, du courage, lui dis-je, tout n'est pas perdu; tu seras peut-être plus heureux une autre fois. En attendant, voici une lettre de ta mère à mon adresse, lis-là, je te recommande surtout le *Post-Scriptum.*

Le prisonnier l'eut bien vite lue, arrivé à la fin il pleurait à chaudes larmes.

— Ah, mon capitaine que vous êtes bon! je vous en prie, laissez-moi cette lettre, elle me portera bonheur, *pour une autre fois*, me dit-il à voix basse.

— Mais, certainement, grand enfant, n'est-elle pas pour toi? et crois-tu que ce soit moi qu'elle aime *plus que jamais?*

Cependant, le nombre des prisonniers français s'était accru avec nos désastres ; l'autorité Bavaroise avait eu vent de plusieurs complots tendant à désarmer la garnison et à s'emparer de la Place et redoublait de surveillance et de sévérité. Personnellement, je n'avais jamais cru à ce projet de révolte, mais comme je nous savais tous espionnés, il me sembla prudent de prévenir Gaston d'être plus réservé que jamais.

En admettant que l'autorité militaire allemande fût bien renseignée, et que ce complot des prisonniers français fût réel, une pareille tentative était une pure folie qui pouvait faire fusiller des centaines d'innocents.

Gaston me jura que non-seulement il ne s'était jamais mêlé à aucune espèce d'intrigue de ce genre, mais qu'il n'en avait même jamais entendu parler.

— Pourtant, je m'évaderai certainement avant un mois! me disait-il souvent.

Malgré toutes mes démarches, je ne pus jamais obtenir du Gouverneur l'autorisation de le faire sortir avec moi dans la journée. Mon jeune Turco en avait pris son parti, d'ailleurs j'allais le voir presque tous les jours.

Un dimanche matin mon ordonnance me remit mystérieusement un petit billet plié en quatre; il était de Gaston : « Venez me voir tout de suite, si vous le pouvez, il s'est passé des choses très-graves. »

Je me rends immédiatement au fort et l'officier de garde m'apprend que le sergent-major Martin est au cachot, qu'il a, la veille au soir, frappé une sentinelle, et qu'il faut une autorisation spéciale pour le visiter.

J'eus un affreux serrement de cœur, je connaissais le texte de la loi Bavaroise, elle est formelle. Malheureux enfant! qu'avait-il fait là!

Le Gourverneur me reçut poliment mais avec froideur et me donna à entendre que j'avais « un singulier protégé. »

Je lui demandai la permission de le voir le jour même, il me la refusa.

— On va instruire l'affaire aujourd'hui; demain mardi vous recevrez une lettre.

Je me retirai et me rendis au fort en toute hâte; tous les prisoniers que j'interrogeai me dirent qu'ils n'avaient rien vu et que le sergent-major Martin était seul quand ce fait grave s'était passé.

La situation de Gaston m'inquiétait horriblement, mais il fallait se résigner à attendre. Le Gouverneur du reste me tint parole.

Le mardi à 2 heures je recevais de lui l'autorisation de visiter le prisonnier.

Entré dans son cachot, je trouvai Gaston assis sur un escabeau la tête entre ses deux mains; il me vit et se précipitant dans mes bras :

— Mon capitaine, il m'est arrivé un malheur affreux, j'ai cédé à un mouvement de violence, mais j'avais été frappé le premier.

Alors il me raconta qu'il s'était engagé, sans le savoir, dans un passage défendu, que la sentinelle l'avait brutalement frappé avec la crosse de son fusil, que, dans son indignation, il l'avait repoussée avec la main et que c'était là tout son crime.

La sentinelle et deux hommes de garde soutenaient au contraire que Martin avait voulu forcer la consigne et avait frappé le premier.

Que faire ? Je dis à Gaston de me donner un rapport bien détaillé, je l'engageai à être calme et lui promis de le revoir le lendemain.

Le Gouverneur que j'allais retrouver, me répondit sèchement qu'il n'avait pas à s'occuper de cette affaire et m'engagea à remettre le rapport du prisonnier au rapporteur de la Cour martiale qui devait se réunir le samedi matin à 8 heures.

Je n'entrerai pas ici dans le détail des démarches que je fis et fis faire ; ce serait trop long et sans intérêt pour vous. Sachez seulement que j'en perdais littéralement la tête.

L'opinion générale était que le jeune sous-officier français ne serait pas condamné à mort, mais enfermé pour un temps déterminé dans une forteresse.

Pour mon compte j'étais horriblement anxieux. On m'avait dit que, depuis l'arrestation de Martin, l'attitude des prisonniers était devenue menaçante, ce qui compliquait encore les choses.

A dater de ce moment, il me fut interdit de voir le prisonnier.

La terrible matinée du samedi arriva, à 7 h. 1/2 j'étais devant devant la porte du fort, un quart d'heure après, je vis sortir Gaston au milieu d'une haie de fantassins. On le conduisait à la salle où devait siéger la Cour martiale dont les séances n'étaient pas publiques.

Il marchait d'un pas assuré, la tête haute mais sans forfanterie. J'étais à deux pas de lui.

— Du calme! lui dis-je.

Il me fit un signe de tête pour me remercier de m'être trouvé là et passa avec son escorte.

J'avais pu lui procurer un avocat de la localité, grand ami du Gouverneur et de l'autorité en général, je le rencontrai au moment où il se rendait à la Cour.

— J'ai bon espoir, me dit-il, je lui sauverai la tête.

— Que Dieu vous entende!

Et j'allais, le cœur serré, et la tête troublée, me promener ou plutôt courir sur les boulevards d'Ausfeld.

A 9 heures, j'étais devant la porte de la Cour martiale, le jugement n'était pas rendu — mon anxiété, vous la devinez?

Enfin la porte s'ouvre et je vois sortir un capitaine bavarois qui habitait la même maison que moi. Sa façon de me regarder m'indique clairement que tout est fini.

— Eh bien ! lui dis-je,

— Condamné à mort! me répondit-il d'une voix sourde, je suis désolé!

Cet homme était sincère: J'ai su plus tard qu'il avait voté en faveur du coupable.

Il ajouta :

— L'exécution aura lieu à trois heures et passa.

A ces mots, une sueur froide perle sur tout mon corps, mes yeux s'obscurcissent, mon cœur se serre, il me semble que je vais mourir.

Plusieurs de mes camarades qui étaient autour de moi, essaient de me consoler, je les écoute à peine ; enfin l'un d'eux me conseille d'expédier une

dépêche au ministre de la guerre pour obtenir un sursis de quatre jours ; pendant ce temps-là nous pourrons manœuvrer auprès du roi à Munich et obtenir la grâce de ce malheureux.

Cette idée me rend un peu de courage et puis je songe que Gaston va sortir et qu'il ne faut pas qu'il me voie dans un pareil était état d'abattement.

Un mouvement qui se produit dans la foule me fait comprendre que le prisonnier va sortir. Les membres de la Cour martiale passent auprès de moi sans me regarder, l'avocat arrive à son tour et me serre les deux mains, je le vois tout pâle, ému, avec des larmes dans les yeux.

Enfin mon pauvre condamné arrive au milieu d'un piquet de soldats, je me précipite sur lui et l'étreint convulsivement dans mes bras.

— Du courage ! mon enfant, du courage ! Le Gouverneur va télégraphier au ministre de la guerre, nous obtiendrons un sursis de quatre jours; j'irai à Munich, je parlerai au roi et je ferai tant et si bien qu'il m'accordera ta grâce.

— Merci, mon capitaine, merci, me répond il, ne faites rien, c'est peine inutile ; ils veulent que je meure.

Tout cela avait duré quelques minutes à peine.

— Retirez vous, Monsieur, je vous prie, me dit l'officier commandant le piquet, j'ai l'ordre de conduire le condamné à la citadelle.

— Je ne vous empêche pas, Monsieur, laissez-moi seulement l'accompagner.

— Comme il vous plaira ! ma consigne ne me l'interdit pas. Ce jeune homme est votre parent, sans doute !...

— Lui ! c'est mon enfant !!

L'officier me regarda, puis baissa la tête tristement, et le convoi se mit en marche ; les rues étaient bondées de curieux.

Gaston s'était fait beau pour comparaître devant ses implacables juges, il avait mis sa tenue neuve de turco, guêtres blanches, pantalon bleu de ciel, veste à la turque de la même couleur, la grande ceccia rouge crânement jetée en arrière, il marchait avec une crânerie superbe. Impossible de voir un plus beau jeune homme. *Antinoüs moriturus.*

Je voulus lui donner le bras.

— Merci, mon ami, me dit-il, laissez-moi marcher seul, ces Allemands croiraient que j'ai peur.

— C'est bien ! Écoute : je te le répète encore, je crois que je te sauverai.

Il hocha la tête d'un air de doute.

— Là-bas, dans le cachot, nous parlerons de Maman et de Georgette, n'est-ce pas, mon capitaine.

Je faisais des efforts pour ne pas sangloter; enfin nous arrivons à la citadelle, dont on me refuse l'entrée; il fallait une autorisation spéciale.

— Vous reviendrez bientôt, mon capitaine ? j'ai besoin de vous.

— Oui, compte sur moi.

Une demi-heure après, autorisé par le Gouverneur, j'étais seul avec Gaston dans son cachot ; c'était une pièce assez vaste, claire et aérée. Il était 11 heures, Gaston n'avait plus que quatre heures à vivre.

Ainsi qu'il me l'avait promis, le Gouverneur avait expédié le télégramme au ministre et m'avait promis de m'envoyer la réponse à la citadelle; ce vieux soldat ne l'avait évidemment fait que par bonté d'âme, et par pitié pour moi ; il manquait de confiance.

En passant, j'entrai chez l'abbé Von X....., excellent ecclésiastique avec lequel je m'étais promené bien des fois.

— Soyez à la citadelle à 1 heure 1/4, lui dis-je, et il me promit d'être exact.

Je ne voulais pas laisser Gaston à jeun jusqu'à 3 heures, je craignais que la faiblesse physique occasionnée par ce jeûne prolongé n'influât sur son énergie morale.

— Tu sais, lui dis-je à tout hasard, que le Gouverneur m'a paru avoir grand espoir, je suis convaincu que nous obtiendrons le sursis en question.

— Je ne le crois pas ; je vous le répète encore : ces hommes veulent que je meure.

J'avais fait venir de mon hôtel un repas pour deux.

— Nous allons déjeuner ensemble, n'est-ce pas?

— Oh ! Je veux bien, merci, que vous êtes bon ! grâce à vous, je prendrai mon dernier repas avec l'homme que j'aime le plus au monde.

La porte s'ouvrit, c'était notre déjeuner qui arrivait, le guichetier déposa le panier sur une table grossière et resta dans un coin pour nous observer, je compris que c'était à cause des deux couteaux que le maître d'hôtel avait envoyés.

Cet homme, heureusement, parlait un peu français, je lui fais comprendre que sa présence nous gêne, il se retire aussitôt. Décidément, les procédés du Gouverneur étaient ceux d'un homme de cœur.

A peine seuls, Gaston se lève souriant.

— Laissez-moi faire la corvée, mon capitaine, je vais déballer tout cela. Peste, vous me traitez bien, un poulet froid, un ragoût de chevreuil, du céleri en salade, deux bouteilles de vin du Rhin, du fromage et des pommes. Oh ! tout cela sent bon. Allons, à table !

Et tout en bavardant, il avait tout déballé et rangé sur la table. Son courage, son sang-froid m'inquiétaient, je craignais une réaction, mais je ne connaissais pas encore complètement cette nature aussi fine qu'énergique.

— Mais, vous ne mangez que du bout des dents, mon capitaine, me dit-il ; regardez-moi donc, je dévore, il est vrai que ce poulet est délicieux. Buvez au moins, cela vous soutiendra, vous faites peine à voir, vous êtes pâle comme l'accusateur de la Cour martiale.

Et il ajouta :

— Mangeons vite, je voudrais avoir fini ma digestion avant trois heures.

Je regardais ce malheureux et me demandais si c'etait bien lui qu'on venait de condamner à mort ! Si jeune, si beau, si plein de vie, mourir !! Oh, l'affreuse chose !! Et ce martyr tâchait de me consoler, de m'encourager.

Il y avait dans le panier un flacon de café noir et un carafon de cognac, j'en pris une tasse et un petit verre, Gaston en prit autant.

A ce moment, le guichetier vint me prévenir qu'un officier désirait me parler. Je me levai, Gas-

ton sur lequel j'avais jeté un coup-d'œil paraissait indifférent....

Sur le palier, l'officier me remit un pli cacheté de la part du Gouverneur; je l'ouvris fièvreusement il renfermait la télégramme du ministre de la guerre d'un laconisme terrible. Un seul mot flamboyant et sinistre comme un éclair : *Impossible.*

— N'oubliez pas, capitaine, dit froidement l'officier, que l'exécution doit avoir lieu à 3 heures, on viendra prendre le condamné à 2 heures 1/2, le Gouverneur m'a chargé de vous dire qu'il ne vous autorisait pas à l'accompagner.

— Merci, Monsieur, nous serons prêts, lui répondis-je. Il salua et sortit.

Tout était donc fini, mon dernier espoir s'évanouissait comme un rêve. Je rentrai dans le cachot; je devais être bien pâle et bien bouleversé, car Gaston ne m'interrogea même pas.

— Je vous le disais bien, mon ami, que vous faisiez une démarche inutile, il fallait un exemple.... ils veulent par une exécution rapide, terroriser tous nos compagnons de captivité.

— Hélas ! mon enfant, lui dis-je, ce n'est que trop vrai, tout espoir est perdu, tu n'as plus que deux heures à vivre.

Alors, je ne tins plus, mes larmes que je retenais depuis longtemps coulèrent en abondance et les sanglots étouffèrent ma voix.

— Oui, pleurons un moment ensemble, s'écria-t-il, mais pas trop longtemps, je ne veux pas avoir les yeux rouges quand je traverserai la ville.

Et il se jeta dans mes bras.

— Oh ! comme cela je me sens bien aimé? ma poitrine touche la vôtre et je sens les battements de votre cœur. Tenez, mon capitaine, il me semble voir mon pauvre père dans le ciel, il nous regarde et nous bénit tous deux.

— Tu sais, lui dis-je, pour m'arracher à l'émotion qui m'étouffait, qu'il te reste à remplir tes devoirs de chrétien, j'ai fait prévenir l'abbé Von X.. il arrivera dans un instant.

— Merci, vous avez pensé à tout.

Quelques instant après l'abbé, fut introduit par le guichetier ; Gaston alla au-devant de lui et lui prit les deux mains.

— Je viens causer avec vous, mon enfant, dit le prêtre, je sais que vous avez été élevé dans une famille chrétienne, vous me direz en quoi vous avez pu offenser notre Dieu de bonté et de miséri corde, ce Dieu dont le fils est mort innocent.

— Je le suis aussi, mon père.

— Je le crois je le sais....

Et le prêtre et l'agonisant étaient debout les mains dans les mains, les yeux levés au ciel.

Je crus qu'il était temps de me retirer, mais au premier pas que je fis:

— Restez, restez, je vous prie, me dit Gaston, vous pouvez bien entendre ce que je vais dire, allez !

Je me retirai dans l'embrasure de la fenêtre du cachot; de là je découvrais la campagne et le soleil qui commençait à descendre vers l'horizon. Je ne distinguai aucune parole, surtout au début; vers la fin de la confession j'entendis plusieurs fois les mots de : « mon père, ma pauvre sainte mère, Georgette bien-aimée. »

Au bout d'un quart d'heure, l'entretien solennel était terminé, je me retournai, l'abbé Von X.. embrassait Gaston.

— Mon fils ! lui dit-il en se retirant, on vous attend au ciel, vous mourrez comme un chrétien.

— Oui, mon père, et comme un soldat !!

Nous nous retrouvions seuls.

— Maintenant, nous allons parler de ceux que j'aime et que je ne reverrai plus.

Il pensait à tout :

— Vous écrirez à M. D.... que je suis un peu malade, huit jours après, que ma maladie s'est aggravée, enfin, vous mettrez un mois pour me faire mourir. Les Bavarois seront plus expéditifs tout à l'heure, ajouta-t-il, en souriant. Cette ironie m'arracha une larme qu'il vit couler sur ma joue.

— Vous m'aviez promis de ne plus pleurer ! après cela il n'y a pas grand inconvénient, vous n'allez pas mourir, vous, mon cher capitaine !!

Il reprit :

— Il faudra que M. D... ne sache que j'ai été fusillé que quelques jours après qu'il aura appris ma mort, il prendra tous les ménagements possibles pour faire connaître à ma mère et à Georgette cette mauvaise nouvelle. C'est que, voyez-vous, moi, j'ai peur que maman meure de douleur; je n'ai pourtant rien à me reprocher, je vous jure que je ne l'ai pas provoqué, cet affreux bavarois...

.... Et Georgette ? croyez-vous qu'elle aura beaucoup de chagrin? elle m'oubliera peut-être et en épousera un aute. Moi je l'aimerai toujours là-haut comme sur la terre....

.... Ce prêtre m'a dit de bien belles choses ! mon Dieu, que je serais malheureux si je n'étais pas sûr que l'âme est immortelle, il me semble que je ne mourrais pas bien.

... A propos de ma mort, il faut que je vous dise, mon ami. que depuis trois jours j'ai appris une phrase de leur abominable langue allemande. Au moment où je serai devant le peloton d'exécution, je leur dirai d'une voix haute et assurée : *Je vais vous montrer comment un soldal français sait mourir.*

J'étais à bout de forces.

— A propos, mon capitaine, pensez-vous qu'ils m'autoriseront à ne pas avoir les yeux bandés? je serais bien contrarié si ce drôle de factionnaire qui est cause de ma mort faisait partie du peloton d'exécution, je crois que je mourrais moins bien.

.... Mais j'y pense, prenez ma montre et mon porte-monnaie, je ne suis pas bien riche, il ne me reste que cinq francs. Voici un paquet de lettres de ma mère et les photographies de papa, de maman et de Georgette, celle-là, je l'ai volée chez son pére la veille de mon départ pour l'Afrique, c'est le seul larcin que j'aie commis de ma vie.

.... . J'oubliais deux médailles qui m'ont été données par maman et par Georgette, mais je veux les garder au cou pendant l'exécution, on vous les rendra, j'espère, vous ferez un petit paquet de tout cela et vous les remettrez à maman.

— Oui, mon enfant, toutes tes volontés seront exécutées.

— ... Et maintenant, continua-t-il, que je vous remercie encore une fois ! Vous êtes bon et je vous aime.

Il était deux heures et demie; j'entendis des pas dans l'escalier, la porte s'ouvrit et un officier se présenta en saluant militairement :

— Êtes-vous le sergent-major Gaston Martin, du premier tirailleurs algériens?

— Oui, monsieur.

— Au nom du roi, veuillez me suivre!

Je me jetai une dernière fois dans les bras de mon jeune héros, et je m'en fus comme un fou les mains sur mes deux yeux.

Le grand air me calma un peu, j'éprouvais un désir insensé : celui d'assister à l'exécution. Je n'étais pas sûr de pouvoir résister à cette scène atroce, mais il me semblait que mon devoir l'exigeait.

Je courus chez le gouverneur et lui adressai ma demande.

Le vieux général était très ému.

— Non, monsieur le capitaine, non; je ne puis ni ne dois vous accorder cette permission.

Puis, après un moment de silence :

— Mais... regardez-vous donc dans cette glace, vous avez vieilli de dix ans en cinq jours.

Je rentrai chez moi, écrasé, anéanti, éperdu, tout



Comment un soldat français sait mourir, dessin de Marquet.

le monde presque me connaissait en ville; on me regardait passer avec pitié...

Et cependant mes épreuves n'étaient pas terminées. Il y avait encore du fiel dans le calice et il fallait me le vider jusqu'à la lie. .

J'étais à peine monté dans ma chambre, j'entendis une marche de tambour : c'était le piquet qui conduisait mon enfant d'adoption au dernier supplice.

Je n'avais pas songé à une chose, c'est que ce peloton funèbre devait forcément passer devant ma maison, sans cela je me serais réfugié chez un camarade.

Quand le cortége défila devant ma porte, je n'y pus résister; chaque coup de baguette me résonnait dans le cœur, j'étouffais, je me sentais mourir. Alors je tombai sur les genoux, mes mains se levèrent crispées vers le ciel, et deux mots jaillirent de mes lèvres :

— Mon Dieu! mon Dieu! . . . .

. . . .

. . . .

Décidément le gouverneur avait bien fait en me refusant d'assister à l'exécution...

Un quart d'heure plus tard, j'entendis un feu de peloton.,. Tout était fini : je perdis connaissance...

Combien de temps demeurai-je dans cet état de prostration et d'écrasement? Je ne le sais pas.

Mon ordonnance entra tout à coup; il précédait un officier bavarois qui voulait me parler; c'était un major attaché à la personne du gouverneur.

— Monsieur le capitaine, me dit-il, je sais tout l'intérêt que vous portiez au sergent-major Martin, je viens de sa part vous remettre ces deux médailles. Sur sa demande on ne lui a pas bandé les yeux. Quelques secondes avant le feu de peloton il a dit en allemand d'une voix haute et forte : « *Je vais vous montrer comment un soldat français sait mourir.* » Vous pouvez être fier, monsieur le capitaine, d'avoir de pareils hommes dans vos armées, ce jeune sous-officier est mort héroïquement.

Je ne pus répondre que ces mots :

— Merci, monsieur le major, j'en étais certain !

La fin de mon histoire, vous la devinez. Les lettres que voici vous la diront tout entière !

Et le capitaine tira de son portefeuille trois lettres, toutes froissées et déjà jaunies, qu'il me tendit, en me disant : Lisez !

Voici ce qu'elles contenaient :

Monsieur et excellent ami,

Le bon Dieu vient de nous éprouver encore bien cruellement, mon père est mort avant-hier; la fin tragique de notre Gaston lui avait porté un coup fatal, il se considérait comme son bourreau et se mettait constamment à genoux devant ma seconde mère et devant moi pour implorer notre pardon.

Depuis huit jours il avait complètement perdu la raison et ne voulait plus prendre aucune nourriture. Mon pauvre père était bon; il est maintenant au ciel avec les autres. Que la sainte volonté de Dieu soit faite.

Je remplace Mme Martin qui est un peu malade.

Comme vous avez dû souffrir au jour fatal! Merci, oh! notre noble ami, nous prions continuellement pour lui et pour vous. N'est-ce pas qu'il est mort en bon chrétien et en brave?...

Recevez l'assurance de notre amitié inaltérable.

Georgette.

La seconde était ainsi conçue :

Monsieur et excellent ami,

Pardonnez-moi de vous avoir laissé si longtemps sans nouvelles; je n'ai eu ni le temps ni le courage d'écrire. Voici ce qui s'est passé.

Quelques jours après votre départ, ma pauvre mère s'est alitée, sa faiblesse était devenue extrême; pour ne pas la perdre de vue un seul instant, j'avais renoncé à ma Messe des Morts de tous les matins. Quand j'ai vu que la source de ses larmes était tarie, j'ai pressenti sa fin prochaine. La sainte femme a rendu son âme à Dieu, il y a trois jours; jusqu'au dernier moment elle a parlé des autres et bien souvent de vous.

Me voilà seule sur la terre : ce matin j'étais agenouillée devant l'autel, il m'a semblé que le Christ m'appelait à lui. Cet appel, que j'attendais avec impatience, sera entendu. Je vais consacrer ma vie au soin des pauvres prisonniers. N'a-t-il pas été prisonnier, celui que j'aimais le plus après Dieu!

Jusqu'à ce jour je n'ai fait que prier, je travaillerai maintenant, ce sera une double prière.

Croyez, je vous prie, à mon affection sincère et à mon entier dévouement en J.-C.

Georgette.

La troisième et dernière était plus brève :

Cher Monsieur et excellent ami,

Depuis quinze jours je suis novice chez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, rue...... Je suis aussi heureuse que peut l'être la pauvre Georgette que vous connaissez. Comptez sur mes ferventes prières.

Si vous passez par Paris, venez me voir, cela me fera un plaisir extrême. Ces Dames vous connaissent de réputation, et vous aiment comme vous le méritez, mais pas autant que moi.

Votre très humble servante en J.-C.

Sœur Félicité.

Sœur Félicité! quelle antithèse!

Et comme je rendais ces lettres au capitaine :

— Il y a encore un petit dénouement, me dit-il. Il n'est ni compliqué ni long :

Ce ne fut que deux ans après que je revins en permission à Paris. Ma première course fut d'aller au couvent que m'avait indiqué Georgette; je fis passer ma carte à la Supérieure qui me reçut aussitôt dans le parloir, de la façon la plus gracieuse.

— ... Et Geor... — (Je me repris) Et la sœur Félicité? Je voudrais bien la voir..., lui dis-je.

— La sœur Félicité, me répondit-elle, est partie pour le Sénégal depuis deux mois.

Depuis je n'en ai jamais eu de nouvelles.

Georges Maillard.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Le mois ne nous a pas apporté de bonnes nouvelles : inondations en Belgique, en Espagne, sur les bords du Danube, tremblement de terre, massacre de l'expédition transaharienne du colonel Flatters, incendie de plusieurs grands théâtres parmi lesquels il faut compter la belle salle de Montpellier, Chio détruit par un effroyable tremblement de terre; enfin la France forcée d'aller faire la police chez quelques tribus pillardes et meurtrières établies entre la Tunisie et notre Algérie; voilà le bilan du mois, il n'est pas précisément gai, quoique nos campagnes superbes présentent les plus magnifiques aspects et que nos lilas soient en fleurs.

* * *

Chio est une des plus belles et des plus grandes îles de l'Archipel, elle est située à trois lieues du promontoire qui ferme la baie de Smyrne, vers les

côtes d'Anatolie. Dans le monde antique elle était consacrée à Vénus et célèbre par la beauté et la chasteté de ses filles. Sa longueur, du nord au sud, est d'environ douze lieues, sa largeur de huit. Elle joua un rôle important dans l'histoire de la vieille Grèce, elle se distingua par sa richesse, par sa fécondité et sa puissance navale. Au moyen âge, elle appartint tour-à-tour aux Grecs, aux Génois, aux Vénitiens, mais en 1695 elle devint la propriété des Turcs. Terre bénie du ciel, grâce à la douceur de son climat, à ses vallées merveilleuses, vrais jardins de fleurs et de fruits, à ses vignobles célèbres, aux gommes qu'elle tire des lantisques et des thérébenthines; même sous le joug abrutissant de leurs maîtres, les Chiotes prospérèrent. La capitale de l'île comptait jusqu'à 150,000 habitants, lorsqu'en 1822 éclata le soulèvement de la Grèce. Chio y prit part et alors eut lieu cet effroyable massacre que le pinceau d'Eugène Delacroix a immortalisé. La ville cependant s'était relevée de ses ruines. Elle comptait, il y a quelques jours encore, 60,000 habitants, elle avait des maisons luxueuses, de riches comptoirs, des villas embaumées; aujourd'hui, de cette cité florissante et des villages voisins il ne reste plus qu'un monceau de ruines, huit ou dix mille Chiotes sont morts écrasés; plus du double est blessé, et le reste de la population erre sans vivres, sans abri, ayant tout perdu dans ce cataclysme épouvantable. Les convulsions durent encore et l'on se demande si cette fleur de la mer Egée ne va pas disparaître dans l'abîme des flots. La France s'est émue d'un tel désastre, et des premiers secours ont été envoyés. Que nous sommes fiers et heureux de voir notre pays toujours à la tête de tous les autres quand il s'agit d'actes de bienfaisance ! Ainsi avons-nous tendu une main secourable aux inondés de la Belgique. Nos artistes ont pris pour cette œuvre la plus généreuse initiative. Nous les en féliciterions s'ils n'étaient coutumiers du fait.

*
* *

Une nouvelle désolante nous est arrivée du Sahara; le gouvernement avait organisé une expédition pour faire une étude préliminaire en vue d'établir le chemin de fer transaharien destiné à mettre le cœur de l'Afrique en rapport avec le bassin de la Méditerranée. A la tête de cette exploration étaient placés un homme plein de science, d'une énergie éprouvée, le colonel Flatters, le capitaine Masson et d'autres français d'un rare mérite. Tout d'abord a marché à leur gré, ils tenaient le succès pour assuré, lorsque, par trahison, à l'exception de deux ou trois, ils sont tombés victimes du poison ou de la lance des Touaregs. C'est un grand échec pour la science, une perte douloureuse, vivement sentie par le pays qui pleure sur la mort présente de ses enfants. Encore des noms glorieux à ajouter à la liste déjà si longue de nos héros et de nos martyrs.

*
* *

Un autre évènement attriste encore en ce moment nos regards et les tourne vers l'Algérie. Depuis quelques jours, on n'entend parler que des Kroumirs et de Tunis, que les orientaux, je ne devine pas pourquoi, appellent le « Burnous du Prophète. »

Un de nos amis, aujourd'hui au Caire, ayant longtemps rempli un des principaux postes de notre consulat à Tunis, nous avait prévenu de ce qui lui semblait inévitable, c'est-à-dire de ce qui arrive aujourd'hui. Il me disait que dans un moment prochain nous aurions à sévir contre le Bardo, ainsi se nomme le palais-forteresse habité par le Bey, prince criblé de dettes, gouvernant à la diable, livré aux influences anti-françaises et mené par un de ces ministres orientaux qui ne songent qu'à s'enrichir.

Ajoutez que la *Kasba*, quartier occupé par les musulmans, a toujours eu haine et mépris pour les Européens de la Place de la marine et aurait grand plaisir à piller le *Zankar-el-Hara* où trafiquent les Juifs execrés. Ajoutez encore que la Tunisie est occupée par la population la plus fanatique de tout le bassin de la Méditerranée. Puis, près de notre frontière algérienne se trouvent de grandes tribus qui, de nom seulement, reconnaissent la suprématie du Bey, tribus guerrières, pillardes et féroces, et vous aurez la carte morale du pays où nous sommes forcés d'envoyer nos soldats en manière de gendarmes pour punir des assassins et des voleurs.

Si quelque chose m'étonne, c'est l'importance que quelques personnes se sont efforcées de donner à cette affaire. Et où en serions-nous, grand Dieu, si des Kroumirs pouvaient impunément ravager les terres de nos colons, et venir sur notre territoire surprendre lâchement et massacrer nos soldats ! Puisque le Bey, à supposer qu'il soit innocent de tout ceci, ne peut pas faire respecter nos frontières, il faut bien que nous le fassions nous-mêmes et que nous apprenions à un tas de bandits que la vieille France n'est pas morte. Heureusement, les Kroumirs, si bien cachés qu'ils soient dans leurs bois et leurs montagnes, sont plus faciles à atteindre que les Touaregs qui ont égorgé le colonel Flatters et ses compagnons. Espérons que cette punition sera prompte, complète, que nos braves marins et que nos intrépides soldats mèneront rondement cette affaire. Mais, au nom de notre dignité nationale, que les partis, dans leur étroite politique, ne donnent pas à cette campagne une importance qu'elle ne comporte pas, dès que l'Europe entière reconnaît que nous avons pris les armes contraints et forcés, et pour une juste cause.

*
* *

Le chef du parti conservateur anglais, dont il y a quelques mois le *Musée* retraçait la carrière, le romancier d'Israéli devenu lord Beaconsfield, vient de mourir. Cet évènement, que l'âge de Sa Seigneurie permettait de prévoir cependant, a causé une vive sensation à Londres. De grands honneurs seront assurément rendus à la dépouille mortelle du défunt. Chez nos voisins, et nous devrions bien les imiter en ce point, les haines des partis s'effacent devant la tombe, pour ne se souvenir que des services rendus.

*
* *

M. Labiche aurait-il déguignonné l'Académie? Depuis longtemps ses séances étaient un peu lourdes, quand elles n'étaient pas aigrelettes et farcies de politique. La réception du nouvel immortel, M. Rousse, a été charmante; on s'attendait à entendre un avocat, c'est un lettré fin et délicat, ciseleur de phrases, qui a parlé, avec une grâce

toute française, et le duc d'Aumale, chargé de répondre au récipiendaire, ne l'a pas fait avec moins de tact, de bon goût, dans une langue excellente, dans cette vieille langue française, ferme, souple, qui a été la gloire et une des forces de nos pères.

Nos sincères compliments à M. Rousse, au duc d'Aumale, et surtout à l'Académie.

*
* *

Un voyageur, qui arrive de Saint-Pétersbourg, nous a fait un sombre tableau de cette ville. Le hasard l'avait rendu témoin de l'assassinat de l'Empereur, et il a vu l'exécution des coupables. Le deuil du Tzar est porté par tous les fonctionnaires et par leurs familles, aussi ne voit-on, dans les rues, que crêpes et vêtements noirs. Tous les théâtres et lieux de plaisir sont et resteront fermés pendant plusieurs mois. Le commerce est tout naturellement en souffrance. La personne la plus aimée aujourd'hui en Russie, est l'impératrice; c'est sur son influence que l'on compte, pour conjurer l'avenir, et rendre à l'empire une paix intérieure, dont il a tant besoin. Ce qui complique encore la situation, c'est qu'il y a trouble dans la



Vue de Tunis, dessin de G. Vuillier.

amille impériale; les mesures prises contre le duc Constantin en témoignent trop hautement pour qu'il soit utile et convenable d'insister. Combien il y a eu de tragédies dans la maison régnante en Russie, et de quel jour elles éclairent son histoire!

*
* *

On a beaucoup parlé, ces derniers jours, d'un tableau qui, sous peu, sera mis en vente hôtel Drouot, *Charles IX tirant sur les protestants*. On a nié cette arquebusade en question, tout mauvais cas est niable, mais il est difficile de récuser le récit de Brantôme. On avait longtemps pensé que la fenêtre était celle du Louvre qui est au bout de la salle des Antiques. La Convention y fit même placer une plaque commémorative. C'était une erreur, puisque le bâtiment dont elle fait partie date d'Henri IV, et le roi habitait, à l'époque de la Saint-Barthélemy, l'hôtel du Petit-Bourbon, situé sur l'emplacement actuel du quai et qui a été démoli.

Donc, en tous cas, la fenêtre, dite de Charles IX n'existe plus.

A. DE VILLENEUVE

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

BEAUX-ARTS

LE SALON DE 1881



Le Mendiant, dessin de M. Duvivier, d'après le tableau de M. Bastien-Lepage.

Le Salon a ouvert ses portes; un intérêt nouveau y attirait le public. Ce n'est plus, en effet, le gouvernement qui, comme autrefois, a présidé à cette exposition. Ce sont les artistes eux-mêmes qui ont voulu faire leurs affaires à leurs risques et périls. On était curieux de savoir comment ils s'en tireraient, quelles innovations ils tenteraient. Ils n'ont rien changé, ils se sont contentés de suivre les anciens errements, et la seule réforme qu'ils aient faite a été de restreindre considérablement le

nombre des admissions. Le chiffre des tableaux, qui, l'année passée, s'élevait à plus de 7.000, est tombé à 2.448. C'est une amélioration, sans aucun doute, dont il faut tenir compte aux membres du jury; mais la sévérité n'a pas encore été assez grande, s'ils veulent rendre au jury son ancien prestige. Il n'y a pas deux partis à prendre, de moyen terme à adopter : ou il faut laisser tout entrer et établir le public seul juge, ou ne lui offrir que ce qu'il y a d'excellent, le dessus du panier, de telle sorte qu'être admis au Salon redevienne comme jadis, pour l'artiste, un véritable titre d'honneur.

Le jury, cette année, a cependant fait un pas dont il faut lui savoir beaucoup de gré : il a brisé le privilège des *Exempts;* il a pensé avec raison que, parce qu'un peintre avait vu un jour un de ses tableaux médaillé, ce n'était pas une raison pour que, jusqu'à la fin de sa vie, il entrât sans examen et contrôle dans les honneurs du Salon. On a pensé que, parce qu'un artiste avait produit un jour une bonne toile, il n'était pas infaillible. L'infaillibilité, malheureusement, n'existe dans aucun art. Les auteurs dramatiques le plus en renom ont-ils jamais prétendu que, en vertu de leurs succès passés, leurs pièces nouvelles devaient être admises sans examen ni contrôle? La suppression des *Exempts* est donc un acte de bon sens et de logique.

Mais laissons cela, et revenons à notre Salon. Il n'est ni meilleur ni pire que celui de l'année dernière ; il y a moins de mauvais, c'est tout naturel, puisque la sélection a été plus rigoureuse, mais les œuvres vraiment supérieures se comptent. On peut en juger dès les premiers pas que l'on fait dans la salle d'entrée, dite le grand Salon.

La toile qui frappe d'abord le visiteur est la *Glorification de la loi,* peinture de M. Baudry, destinée à décorer le plafond d'une des salles de la Cour de cassation. L'œuvre est belle; disons d'abord ses qualités, nous reproduirons ensuite les reproches qu'on lui adresse. D'abord, l'aspect général, pris dans les tons fins, est agréable; l'allégorie est claire : la loi, sous la figure d'une jeune femme, est assise sur un piédestal « à l'entrée du sanctuaire » ; elle abaisse la main droite vers la *Jurisprudence,* costumée à la façon de Véronèse, qui passe à ses pieds, et, de sa main gauche, elle montre le ciel. La *Jurisprudence* a une belle valeur décorative. Du même côté du cadre, au fond, une figure soutenant le drapeau tricolore, et appuyée sur des faisceaux consulaires, représente l'*Autorité.* Voilà les figures du côté droit; celles de gauche sont : la *Force,* à demi-couchée sur un lion et veillant sur l'*Innocence,* personnifiée par un bel enfant endormi. Au pied du piédestal, le premier président de la Cour de cassation, en son sévère costume, se découvre et salue respectueusement la *Loi.* Au-dessus de celle-ci, sont deux figures aériennes, la *Justice,* l'*Équité,* qui complètent le décor et l'allégorie. Le tout est bien disposé, harmonieusement peint, d'une belle sérénité. Maintenant, venons à la critique. D'abord, le plafond ne plafonne pas, et les architectes s'accordent pour craindre que les constructions contre lesquelles s'appuie le piédestal — « le sanctuaire » du livret — ne tiennent pas lorsque le tableau sera en place. Le sujet donné au peintre semblait imposer à son pinceau de la gravité, même de la majesté; ces qualités font absolument défaut. Les figures sont charmantes, ce sont de vraies Parisiennes ne rappelant en rien le rôle imposant et formidable qu'elles ont à remplir. Je mets à part la *Jurisprudence,* qui a très grande tournure. Quoi qu'il en soit, l'œuvre est belle et fait grand honneur au peintre du foyer de l'Opéra.

Il nous serait agréable de pouvoir aussi justement louer la *Distribution des drapeaux,* de M. Detaille. Hélas! c'est une commande, une peinture officielle! Ces machines-là portent en général malheur à ceux qui consentent à s'en charger; ils ont à satisfaire des exigences si nombreuses, si contraires, si anti-artistiques. Après bien d'autres, M. Detaille, malgré de grands efforts, en a été la victime. Ce n'est point qu'il n'y ait dans cette toile de belles parties, mais elles se perdent dans un effet général qui n'a rien de séduisant. L'état-major, à cheval, par exemple, est peint avec un succès incontestable ; mais quelle faute de perspective ! S'il est placé si loin de la tribune présidentielle, comment le spectateur peut-il distinguer si nettement la couleur des yeux des généraux?

Heureusement, M. Detaille est de ceux qui savent se relever promptement d'un échec.

Les *Vainqueurs de la Bastille* de M. François Flameng, portent aux nerfs par le ton verdâtre dans lequel ils s'agitent. Cependant, si vous tâchez de vous défendre contre la sensation première que vous cause cette agaçante couleur et que vous étudiez cette vaste toile, vous serez amené à reconnaître que la composition est bonne, que les groupes sont bien conçus, qu'ils se lient et s'équilibrent bien. Mais, au nom de son avenir artistique, que M. François Flameng change de palette.

M. Georges Bertrand, dans un très grand cadre, sous le titre de *Patrie !* a exposé un jeune officier à cheval, soutenu par des cuirassiers, expirant en pressant le drapeau qu'il a arraché de la mêlée. Il y a dans ce tableau une émotion, une puissance de brosse, une hardiesse, un effet général qui saisissent le public; malheureusement, ce saisissement je ne puis le ressentir. Ces chevaux, ces cuirasses, ce jeune héros mourant, je les connais, je les ai vus sous la même couleur, sous le même ciel, et pour les revoir, s'ils avaient pu sortir de ma mémoire, je n'aurais qu'à ouvrir l'œuvre de Géricault. C'est très bien d'imiter les maîtres, mais il ne faut pas pousser l'imitation à l'excès. Ceci dit, nous ajoutons que M. G. Bertrand a des qualités éminentes, qu'il tient déjà une bonne place, et qu'il a tout droit de compter sur l'avenir.

Autour de ces grands cadres, sont des toiles de moindre dimension, mais d'une valeur réelle. Parmi elles, il convient de placer une charmante peinture intitulée : *Leçon d'orgue au* XVe *siècle,* que l'on dirait détachée d'un missel d'autrefois. Même simplicité de composition, même richesse de couleurs. Elles sont très curieusement accoutrées, les deux jeunes femmes. Celle qui touche de l'orgue de ses belles mains aristocratiques a dans la pose et les yeux toute la rêverie d'une douce inspiration, et non moins intéressante est sa brune amie qui l'écoute d'une oreille si attentive. Le pinceau de M. Villa a rendu cette scène du temps jadis avec

autant de grâce que de délicatesse; sa touche est très précieuse.

Voulez-vous un contraste de composition, de sujet et d'exécution? Regardez *Le concierge est tailleur*, de M. Bordes. C'est du réalisme de franc aloi, la nature point flattée, mais vivante. Aimez-vous la mer? *La Récolte du varech à Concarneau*, de M. Vernier, est faite pour vous plaire. Préférez-vous la solitude des grands ombrages? Vous la trouverez sous les *Châtaigniers à Blémur*, de M. C.-E. Frère, et je vous recommande encore l'élégant portrait de la jeune femme vêtue de noir que M. Arcos a exposé dans le grand Salon, où se trouvent également tous les autres tableaux dont je viens de parler.

Mais, si intéressantes que soient ces toiles, il en est d'autres dont nous devons d'abord parler, parce qu'elles s'imposent par leur valeur et leur importance. Dans le nombre, et parmi les mieux réussies, il faut placer *le Mendiant*, de M. Bastien-Lepage, dont nous offrons aujourd'hui une reproduction à nos abonnés. L'œuvre est d'un réalisme saisissant, peinte avec un soin extrême et très poussée. La figure principale, — car, sur la petite fille qui vient de faire l'aumône, le peintre n'a pas entendu faire porter l'intérêt, — la figure principale est le mendiant; il a tout le caractère qu'il doit avoir, son mouvement est d'une singulière justesse; il vit, il se meut, il parlerait s'il voulait, et, assurément, il vient de remercier la fillette qui lui a donné un morceau de pain, et peut-être quelque chose avec. Le *Mendiant*, de M. Bastien-Lepage, n'est point le pauvre, ignoble comédien de la misère, qui exploite les grandes villes; c'est le pauvre des cités de troisième ou de quatrième ordre, ou des bourgs. Il a ses pratiques, il dîme; pour éveiller la pitié, il n'exagère pas le délabrement de ses haillons, ses hardes sont minces, mais propres. Par l'habitude, il a perdu toute honte, il mendie comme d'autres travaillent. Il est déjà vieux, d'ailleurs, comme sa barbe grisonnante le prouve, et son âge l'excuse. Nous avons tous connu des pauvres de cette espèce; ils étaient attendus certains jours de la semaine; la veille même, à la fin du repas de la famille, la ménagère avait pensé à celui qui, le lendemain, allait venir sonner d'une main discrète. Le voilà, c'est le mendiant de M. Bastien-Lepage pris sur le vif et peint avec une précision de lignes et une sûreté de touche, avec un sentiment qui font de lui une œuvre excellente, de premier ordre, et dont nous sommes heureux de pouvoir donner la sensation à nos lecteurs. Nous trouvons que la scène peinte par M. Bastien-Lepage aurait gagné à la suppression du côté droit de la toile qui est loin de concourir à l'effet général.

A côté de cette peinture sobre, voulez-vous une fanfare de couleurs? Jetez les yeux sur l'immense nature morte que son auteur appelle *Intérieur oriental*. Quelle magnifique réunion d'armes, de cuivres étincelants, de damasquinages, de beaux meubles! Je fais mon compliment au fils du Prophète qui possède ces richesses, où l'art l'emporte sur la matière, mais bien plus encore au peintre qui les a fait revivre d'un pinceau si énergique et si animé. La toile est de toute beauté; elle vient d'être vendue 15,000 francs, et des amis de M. François Martin nous ont assuré que ce peintre n'avait pas vingt-deux ans. C'est bien jeune, pour être déjà passé maître. Décidément la peinture est un travail qui fait vivre ceux qui s'y livrent, ajoutons hélas! quand ils sont compris avant de mourir.

C'est toujours pour nous un grand embarras d'avoir à parler de M. Henner, non qu'il soit comme l'homme de Montaigne, ondoyant et divers. Oh! non, il reste toujours le même, et une toile de lui se reconnaît d'aussi loin qu'on la voit; son procédé ne varie pas, c'est toujours un corps nu, d'une blancheur d'ivoire, souvent un peu jauni, mis en relief par des teintes d'un vert foncé presque noir dont se décorent certains arbres au déclin du jour. Ainsi était son *Idylle* de l'année passée, ainsi est la *Source* de cette exposition-ci. Mais ce n'est point sa principale toile au Salon : il nous a donné un *Saint Jérôme*.

Je m'imagine que le *Job* de M. Bonnat empêchait M. Henner de dormir; il a tenu à prouver que lui aussi savait l'ostéologie. A vrai dire, si grand que soit le mérite de cette étude anatomique, j'aurais préféré voir le véhément père de l'Église autrement représenté. C'est, debout et dans l'œuvre de propagande, que j'aurais voulu voir le puissant athlète, dont parfois les hardiesses faisaient trembler l'Église naissante. Le *Saint Jérôme* de M. Henner est un ascète dont nous ne voyons pas la figure, mais seulement la longue barbe, qui roule sur le sable son corps émacié et vivant de cette vie exsangue que le peintre recherche, affectionne, et que nous ne pouvons comprendre, malgré l'immense talent de l'artiste.

Dussé-je révolter ses admirateurs, à cette peinture qui touche au surnaturel, je préfère une page vraie, prise en saine nature. Le *Départ*, par exemple, de M. Ulysse Butin; là, je reconnais ma race. Toile superbe, humaine, que celle qui contient ce marin portant son ancre, sa femme vieillie par le travail et leur enfant les suivant chargé de paniers. Le père et le fils vont s'embarquer dans leur bâteau de pêche sur cette mer si grande qui s'étend devant nous. Là je me reconnais, je suis avec mes frères, je salue la grande et l'éternelle nature. M. Ulysse Butin comprend les gens de mer, comme Millet comprenait les hommes du labourage et les pastours.

Voulez-vous voir encore une note très juste, regardez ce beau petit tableau de M. Brispot devant lequel tous les visiteurs du Salon s'arrêtent en souriant et que l'auteur a intitulé *En Province*. Qu'ils sont amusants ces bons hommes assis sur ce banc, reposant leur paresse, buvant l'air pour prendre appétit en attendant l'heure du repas et celle où ils feront leur cent de dominos ou leur partie de bézigue.

Braves bourgeois dont le calme nous étonne et que doit, à plus juste titre, étonner notre perpétuelle agitation, vivez en paix, en tranquille joie; chers amis de province, humez de temps en temps le piot, lisez le *Petit Journal*, et laissez doucement couler les heures.

(*A suivre.*)

A. GENEVAY.

LES CHRONIQUES DU MOYEN AGE

LE PANIER DE RAISIN (1)

IV

Il était venu enfin, le grand, le fameux jour !... Depuis l'aube, toute la bonne ville de Liège était en émoi, en rumeur, et tous les invités en liesse. Les cloches de toutes les églises lançaient dans l'air tiède et pur leurs bruyantes volées; les clairons et les trompettes élevaient leurs voix de cuivre sur les places, aux angles des rues. Et ces joyeuses harmonies, si gaîment confondues, répétaient à tous les échos : « Aujourd'hui, grands ébats et « fêtes ! Vous tous, braves gens de Liège, éveillez-« vous, réjouissez-vous ! Oubliez, pour un jour, — « c'est si vite passé ! — vos frères occis, vos mai-« sons détruites, vos fermes incendiées. Buvez « sec, dansez ferme, riez et chantez haut. Aujour-« d'hui, foin du chagrin ! le bourgmestre se marie. « Aujourd'hui, tous sont de la noce; en avant ! il « faut s'amuser. »

Sur la grande place du palais, les hommes des trente-deux métiers, s'avançant par groupes, par bandes, venaient se ranger en foule autour de leurs bannières. Ces beaux et brillants étendards de damas, de satin, de velours, plaqués d'or et d'argent, brodés de perles, de paillettes, et ornés de hautes franges scintillant d'un vif éclat aux rayons du soleil, se détachaient, sur le fond bleu du ciel, au-dessus des têtes du populaire, qui saluait chaque nouvelle troupe de longues et bruyantes acclamations.

C'est que tous les artisans, fabricants et vendeurs de l'industrieuse cité, devaient nécessairement être représentés aux noces du bourgmestre. Les vignerons et les *mangons* (2) venaient les premiers en ligne ; après eux les toiliers et merciers; puis les maçons et les couvreurs ; les tourneurs et les orfèvres; les houilleurs et les *cherwriers* (3); les brasseurs et les meuniers; les *mairmiers* (4) et les *soïrs* (5); les tondeurs et les drapiers ; les tailleurs-couturiers et les *vieux-warriers* (6) ; les tanneurs et les pelletiers; les cordonniers et les *corbisiers* (7); les *charliers* (8) et les *cuveliers* (9); les *pécheux* (10) et les *naiveurs* (11) ; les menuisiers et les fruitiers-harangiers ; les boulangers et les *texheux* (12); les porteurs et les chandelons (13).

Bientôt s'avançaient les échevins sortant de la Maison de Ville. Un seul d'entr'eux manquait dans les rangs du cortège, et personne ne s'en étonnait, car maître Alard Pagnois devait nécessairement attendre en son logis la venue des nombreux invités, et du jeune et brillant marié auquel il allait confier le bonheur de sa fille.

Des vivats bruyants, unanimes, éclatèrent au sein de la foule, dès que parurent ces magistrats défenseurs des droits de tous. Alors, ôtant leurs bonnets de velours à torsade et médaille d'or ou leurs chaperons fourrés, ils saluèrent avec empressement, à droite, à gauche, au-devant d'eux, ceux qui les acclamaient avec tant d'ardeur et d'enthousiasme. Et chacun put remarquer alors que les beaux traits graves et recueillis de maître Guillaume Thiriart, l'ancien bourgmestre, rayonnaient d'une joie contenue, à laquelle s'unissait une émotion profonde, tandis que les petits yeux perçants, fûtés de maître Martin Radoux étincelaient, — fit observer l'un des spectateurs en riant, — comme ceux d'un chat se préparant à boire une potée de crème, ou d'un renard tombant à l'improviste au milieu d'un poulailler.

Le cortège des échevins venait de se ranger au centre de la place, lorsque l'on vit apparaître à son tour Jean Desmarets, le marié. Il s'en venait à pas lents, seul, à pied, comme tous ces vaillants bourgeois de la vieille cité wallonne qui, dans les joyeux ébats et le bruyant tourbillon de leurs fêtes, dédaignaient d'enfourcher les hauts et lourds palefrois des chevaliers. Sous son fin justaucorps de velours noir à crevés de satin blanc et son haut-de-chausses étroit de tricot de soie rouge, sa taille haute et bien prise ressortait avec une grâce et une dignité charmantes. Tenant à la main son chaperon de velours, dont une légère brise du sud faisait onduler la plume blanche, il saluait du geste, du regard et du sourire, la foule enthousiaste qui l'acclamait et se pressait autour de lui. Au moment où il rejoignit, vers le milieu de la place, ses compères les échevins qui le voyaient venir, il se redressa soudain fièrement, en arrivant au pied de l'étendard qu'un jeune porte-bannière faisait flotter devant lui, et qui représentait le Perron national, les armes du pays de Liège. Sur une large et soyeuse pièce de satin blanc était brodée en or une colonne droite et svelte, portée par quatre lions noirs au repos, surmontée d'une pomme de pin, et flanquée de ces deux lettres gothiques artistement brodées : « L. G. » initiales des deux mots *Libertas Gentis*-Liberté Nationale : C'était ce perron liégeois que tout bourgmestre nouvellement élu devait jurer de sauvegarder, de défendre, ou bien sur les marches duquel, vaincu, il devait mourir.

Alors, à l'expression du regard, à la fois fier et tendre, que Jean Desmarets attacha sur le bel étendard national, au salut qu'il lui adressa, le chaperon en l'air et la main étendue, chacun put voir qu'en ce moment l'heureux fiancé d'Eglantine renouvelait à la face de tous, à cet emblème de la patrie, le serment de fidélité, d'amour, que déjà sous son ombre il avait prononcé.

Mais tandis que le jeune bourgmestre se tenait

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.
(2) Bouchers.
(3) Charretiers.
(4) Terrassiers et carriers.
(5) Scieurs de long.
(6) Fripiers et revendeurs.
(7) Cultivateurs ou maraîchers.
(8) Charrons.
(9) Tonneliers.
(10) Pêcheurs.
(11) Constructeurs et rameurs de bateaux.
(12) Tisserands.
(13) Chaudronniers.

ainsi droit et grave, sous les plis du drapeau, en tête du cortège, ses grands yeux noirs tournés vers l'ouest, se fixèrent, par-dessus les toits aigus des maisons entassées, sur le sommet de la montagne Sainte-Walburge. Et chacun put les voir soudain étinceler d'une flamme sombre, menaçante, qui s'éteignit bientôt, faisant place à une nuance fugitive de tristesse, comme si l'heureux marié, — même en ce jour de fête, — ne pouvait dissimuler qu'imparfaitement, avec peine, une rancune secrète, un désir inavoué, un remords ou un regret.

Pendant ce temps le cortège, entièrement formé, commençait à s'ébranler, quittant la grande place pour gagner à pas lents la place du Marché, où s'élevait la maison du père d'Eglantine. A la suite des magistrats, des trente-deux corps de métiers faisant flotter leurs bannières et des nombreux officiers de la cour du prince-évêque mêlés, pour ce jour-là, aux invités joyeux, la grande et bruyante foule du populaire assemblé, se pressant, appelant, criant, disparut peu-à-peu dans les petites rues étroites qui, derrière la Maison de Ville, formaient le cœur de la cité. Et bientôt les acclamations bruyantes, enthousiastes, s'élevant avec



Le cortège, dessin de Gilbert.

une vigueur nouvelle et un ensemble prodigieux, les joyeux carillons des cloches jetant leurs notes argentines et leurs refrains à grandes volées, les appels sonores des clairons résonnant par-derrière les rues aux épaisses murailles, purent apprendre, à tous ceux qui ne le savaient pas encore, que le cortège était arrivé au logis de maître Pagnois, et que celui-ci présentait sans doute aux regards des nombreux invités, sa belle et charmante Eglantine.

On peut s'imaginer aisément que ce gai et assourdissant tumulte et brouhaha de la grande cité en liesse devait, une fois commencé, se prolonger sans interruption pendant toute cette journée si impatiemment attendue. Ne fallait-il pas, en effet, que le cortège, se reformant devant le logis de maître Alard Pagnois, se rendît en bon ordre à l'église, puis se mît en marche, en traversant le quartier d'Outremeuse, vers la prairie du Dos-Fanchou, où le repas de noces, savoureux, plantureux et quasi-colossal, devait être servi à l'énorme affluence des convives et gens de la noce?

Or, en pareilles circonstances, il était bien naturel que le gros du populaire, les gens même de très bas étage, qui n'avaient pas la plus petite chance d'être invités, se dirigeassent, eux aussi,

vers l'endroit où avait lieu la fête. C'est que, là, il se trouvait nécessairement de belles et curieuses choses à voir et à entendre. Et qui sait s'il ne se trouverait pas aussi, par-ci par-là, quelques bonnes petites choses à boire et à manger? Une part de tarte, un morceau de couque, une aune de boudin, une tranche de bœuf, une cuisse d'oie, un gobelet de vin blanc, une pinte de bière, tout cela pouvait facilement vous être octroyé, grâce à la générosité d'un protecteur ou au dévouement d'un ami. Donc, la foule s'écoulant vers les quartiers de l'est en suivant de près le cortège, la bonne ville de Liège se trouva en réalité presque dépeuplée, car il n'y restait guère que les gens malades ou perclus, les vieillards, les petits enfants, les ouvriers et hommes de peine attelés à leur besogne, et les marchands qui n'avaient pas jugé bon de fermer boutique ce jour-là.

De toutes les personnes qui, durant ces heures de joie, ne purent en aucune façon s'associer à la fête, il n'y en eut aucune sans doute qui ressentit l'amertume et la tristesse de cet isolement, aussi profondément que la pauvre Aldegonde. C'est qu'elle se trouvait entièrement délaissée derrière ses murs sombres, sur son plateau désert, n'ayant pour tous bruits de fête que les mots caressants de sa petite Marie, dont les jolis yeux bleus et le tendre sourire recommençaient par bonheur à parler leur doux langage et à se ranimer.

Dans l'aube de ce grand jour, en effet, elle avait vu, avec un extrême étonnement, les reîtres et les soudards, sous la conduite de leurs chefs, se préparer à quitter la citadelle, n'y laissant qu'une fort petite escouade, chargée de surveiller les remparts et de garder le donjon. Et lorsqu'elle avait demandé à Hubert en quel endroit ces malotrus pouvaient se rendre si matin, celui-ci lui avait répondu qu'ils étaient mandés en ville, pour grossir le cortège des chambellans et officiers du prince-évêque qui étaient conviés aux noces de Jean Desmarets.

Aldegonde, à cette réponse, avait ouvert de grands yeux, tressaillant et joignant les mains avec un geste de surprise.

— Est-il bien possible, Hubert? — s'était-elle écriée. — Comment? ces brigands, eux aussi, assisteront aux noces de Jean et d'Eglantine?

— Mais oui; l'ordre du prince est tel, et nul n'a, par conséquent, rien à y voir ou y reprendre.

— Eh bien, je serais curieuse de savoir s'il se trouvera beaucoup de nos braves gens de la cité qui soient disposés à les traiter — en amis et en frères?... Enfin, — comme me le disait Eglantine, — tout ceci est bien étrange; oui, bien étrange, en vérité!

Hubert ne prêta, à vrai dire, qu'une attention médiocre à ces paroles d'Aldegonde. Jeune encore, remuant et joyeux par nature, par conséquent aimant le plaisir et la gaîté, il n'avait guère en tête ce jour-là qu'une idée : aller à la noce. Il y avait cependant, à la réalisation de ce séduisant projet, un obstacle assez grave. Le cousin veilleur de nuit qui devait le remplacer dans sa logette, était malade depuis deux jours, et ne pouvait pas venir. Aussi Hubert, tout pensif et parfois se grattant la tête, allait-il de çà de là, silencieux, le long des talus, écoutant d'un air attristé les doux et lointains bruits de fête qui déjà lui arrivaient, venant du côté de l'est.

Mais dès qu'il eût vu partir les soudards, plumets au vent, bannière en tête, tout homme et gardien qu'il était, il n'y tint plus, et, rentrant chez lui, s'adressa en ces termes à sa bonne Aldegonde :

— Il est vrai, ma chère mie, que Pierre Heusy m'a manqué de parole, et que, faute de gardien pour ma logette, je devrais rester aujourd'hui. Seulement tu comprendras avec moi, — et notre sire le prince-évêque le comprendrait de même, — que, pendant cette journée où le populaire est en joie et en liesse, ces grosses tours et murailles de pierre peuvent bien se garder toutes seules, en vérité. Que ferai-je en demeurant ici?... Personne, avant le soir, n'entrera; tout le monde est sorti. Je sais bien qu'il faut quelqu'un pour baisser le pont-levis, en cas que, d'un moment à l'autre, une partie de nos gens revienne. Mais en ceci, n'est-ce pas, tu pourrais bien me remplacer : la fonction n'est pas difficile et la peine ne sera pas grande... Ainsi, veux-tu, mon Aldegonde, faire de temps en temps une tournée au bastion? Cela me fera fort grand plaisir, vraiment, de pouvoir m'en aller, outre Meuse, rire et trinquer avec les amis. Et quant à toi, pauvrette, dans tous les cas, tu ne t'éloignerais point d'ici, puisque tu ne voudrais, pour rien au monde, quitter notre mignonne.

— Ce sera comme tu voudras, Hubert, — répondit la jeune femme. — J'avais en effet promis à notre belle mariée que tu ne manquerais point, ce jour-là, d'aller embrasser de ma part sa joue rose et sa main blanchette, en lui portant tous mes vœux pour sa prospérité et son bonhenr... Seulement tu auras bien soin, n'est-ce pas, de revenir me trouver avant qu'il fasse sombre. J'aurais si grande frayeur s'il me fallait demeurer ici le soir toute seule avec les sept ou huit mauvais drôles qui campent au pied du donjon!

— Sois tranquille, ma bonne et chère femme, ma douce petite mie... Ton Hubert, dès qu'il aura vu à son aise le marié, la mariée et les principales gens de la noce, et bu un ou deux gobelets de vin doux accompagnés d'une tranche de gâteau, songera à venir reprendre son poste au bastion de la citadelle... Personne même ne s'apercevra que je me suis absenté, c'est pour moi chose certaine. Et, de cette façon, tout le monde sera content... excepté toi, il est vrai, ma pauvre Gonde. Mais du moment que notre chérie reprend, chaque jour, un peu de force, de gaîté et de gentillesse, je suppose que, par cela même, toi qui l'aimes et la soignes tant, tu n'auras bientôt plus rien à désirer.

— Oh! certes, tu as raison, Hubert... Que notre Mariette redevienne joyeuse, et rose, et vive comme autrefois! Ce sera alors pour moi la plus belle fête et la vraie noce. »

Ce fut ainsi que, toutes choses se trouvant convenablement réglées, Hubert Desprez, laissant là sa logette, mit tous ses soins à se faire le plus beau et le plus élégant qu'il lui fut possible, puis partit en grande hâte, descendant vers la cité. Alors Aldegonde se trouva vraiment seule, comme abandonnée, et elle en eût ressenti une grande et profonde tristesse si elle n'eût pas eu, pour la dédom-

mager, le sourire et les baisers de son enfant.

Le ciel était clair et bleu, le soleil tiède et rayonnant, ainsi qu'il convenait à une aussi belle journée de fête. Aussi Aldegonde, ayant complètement achevé à l'intérieur du logis ses humbles travaux de ménagère, pensa qu'elle ne pouvait mieux faire, pour distraire et réconforter sa chère petite mignonne, que d'aller s'installer avec elle au grand air, sous le ciel bleu. Juste en dedans des murs, tout au pied du donjon, une sorte de talus incliné s'élevait, étendant de la tour ronde, énorme, jusqu'au rempart crénelé, ses pentes larges et unies veloutées de verdure. Ce fut là que la jeune mère porta sa petite Marie, la regardant cueillir, de ses menottes encore tremblantes, des fleurettes dans le gazon, lui chantant de vieux refrains, lui contant des histoires, s'efforçant enfin, autant qu'elle le pouvait, de la mettre en joyeuse humeur, pour avoir, elle aussi, un petit brin de fête.

A cette hauteur où elle se trouvait, sur ces sommets de Sainte-Walburge, tous les joyeux échos, les vivats, les chants, les cris ne pouvaient pas lui parvenir. Pourtant, de temps à autre, un bruit vague et lointain, apporté par le vent d'est, traversant la cité, venait mourir à son oreille; quelque salve d'acclamations plus bruyantes que les autres, quelque puissant éclat de joie et d'allégresse vibrait soudain, puis s'élevait au-dessus des têtes de la foule, et étendait ses ondes sonores jusqu'aux confins de la vallée, entre les forêts et les monts.

C'était d'après ces bruits qu'Aldegonde suivait la marche du cortège, les divers incidents du jour, toutes les choses attendrissantes ou joyeuses qui se passaient loin d'elle. Cette grande salve de clairons devait annoncer certainement l'apparition, — au-devant de la maison Pagnois, — de la jeune et charmante mariée venant retrouver son cher bourgmestre et le collège des échevins; ces longues volées de cloches, l'entrée des épousés à l'église, la bénédiction nuptiale et l'échange des anneaux; ces vivats éclatants, réitérés, dont le tremblant écho venait mourir aux flancs de la colline, le départ de l'immense et brillant cortège se rendant aux prés du Dos-Fauchon pour prendre part au festin somptueux préparé sous les tentes.

Après cela, c'était fini; Aldegonde n'entendait plus rien, les vertes prairies d'Outremeuse se trouvant trop éloignées pour laisser arriver jusqu'à elle le tumulte des voix, des cris, et les éclats joyeux s'élevant du sein de cette foule en rumeur, en liesse.

Plus de la moitié du jour était ainsi écoulée, lorsque la petite Marie, après avoir paisiblement sommeillé au milieu des fleurs, dans l'herbe, s'éveilla soudain, tendant à sa mère ses menottes qui commençaient à se colorer de teintes roses, et se releva toute seule en disant avec un sourire :

— Petite mère, j'ai faim... Petite mère, je vous prie, donnez-moi de bonnes cerises, bien rouges, bien belles. »

Le cœur d'Aldegonde frémit de joie à cette demande, tout-à-fait imprévue. Du moment que l'enfant chérie exprimait son désir avec cette instance et cette vivacité, c'est qu'elle commençait à revivre, qu'elle se sentait bien, sans doute. Seulement il y avait, à l'accomplissement de ce vœu de la chérie, une insurmontable difficulté. La saison des cerises était passée depuis longtemps, hélas!... Où donc pouvoir trouver maintenant celles que Marie demandait, ces « bonnes cerises bien rouges, « bien belles. »

Et pour comble de malheur, Aldegonde n'avait pas même d'autres fruits chez elle ce jour-là. Depuis longtemps, — ainsi qu'elle l'avait dit à la fille de l'échevin, — elle ne se rendait plus au marché de la ville. Et sa bonne mère, dame Martine, qui venait habituellement deux fois la semaine lui apporter ses provisions, n'était pas montée à la citadelle depuis quatre jours déjà, ayant aidé les ménagères de la maison Pagnois dans leurs préparatifs pour les noces d'Eglantine. Aldegonde ne pouvait donc offrir à sa mignonne enfant qu'une tasse de lait frais, que lui apportait chaque matin Fanchette la laitière, et quelques morceaux de gâteaux dans le fond de son bahut soigneusement conservés.

Mais la mignonne, par malheur, pendant sa longue maladie avait été gâtée. Bien que gentille et douce de nature, elle était peu à peu devenue volontaire, mutine, voire même un peu grognon. Lors donc que « petite mère » lui présenta le gobelet et le gâteau, elle fronça ses fins sourcils bruns, avança en grimaçant ses jolies lèvres roses, frappa des petons, fit la moue et répéta en criant, à tous les échos de la grosse tour et de la vaste citadelle, « qu'elle ne voulait que des cerises, de bonnes cerises, de grosses cerises, ou tout au moins un abricot. »

Qui fut bien affligée alors? ce fut la pauvre Aldegonde. Tout à l'heure elle s'était sentie si joyeuse à ce réveil si gai, si doux, de sa chère enfant; elle avait conçu tant d'espoir à cette renaissance soudaine; elle s'était promis une si grande joie de la voir, comme elle l'espérait, tendre la main avidement, émietter le gâteau dans la tasse, manger la bonne pâte dorée et boire le lait pur avec grand appétit! Et voici qu'il lui fallait renoncer à ces joyeuses espérances; elle devait refuser à la pauvre mignonne ce régal, si modeste après tout et qu'elle désirait tant. Oh! oui, elle était profondément, véritablement malheureuse; elle se fût trouvée cent fois mieux, perdue au coin d'un bois, ou dans le fond de quelque sombre et lointaine campagne, qu'entre ces murs de pierre où il lui serait probablement impossible de recouvrer jamais l'honneur, la considération publique pour son mari, pour elle; la force et la vie pour son enfant.

Du reste, dissimulant du mieux qu'elle pouvait son chagrin et ses larmes, elle s'efforçait de calmer la petite, de lui faire oublier la cause de ses pleurs. Elle l'avait prise dans ses bras, se promenant avec elle autour de la haute tour grise, lui chantant des refrains, commençant des histoires, lui promettant que papa, ce bon et cher papa, allait bientôt venir, et rapporterait de la noce toutes sortes d'excellentes choses à sa petite mignonne : de belles cerises, des abricots, des pêches, des raisins.

Et tout en répétant pour la centième fois, d'un ton bien convaincu, ces magnifiques promesses, elle se disait que la chose, bien que n'étant pas

certaine, était fort possible, après tout. Églantine, même au milieu de sa grande joie et des honneurs de ce grand jour de fête, n'était pas femme à oublier la promesse faite à une amie. Et d'ailleurs Hubert, ainsi qu'il l'avait dit, arriverait certainement jusqu'à elle, pour la voir et pour l'embrasser. Il se pouvait très bien qu'en rentrant dans sa logette au coucher du soleil, il se trouvât muni de quelques bonnes petites provisions destinées à la chère fillette. Seulement, jusque-là, comment la calmer, comment faire? Si elle pouvait du moins s'apaiser et sommeiller encore en attendant!

V

Aldegonde venait de s'arrêter un instant au pied du donjon, pour faire remarquer à la petite Marie les belles touffes vertes d'une plante grimpante croissant aux fentes des pierres. Elle tournait le dos au talus, aux remparts, ayant cessé de regarder du côté de la ville. Soudain elle entendit de loin une voix l'appeler :

— Aldegonde Delchef!... Venez voir : j'ai quelque chose pour vous! Vite, je viens d'outre Meuse... Approchez ici, Gonde!

La jeune femme, surprise, se retourna, s'avança vers le talus. S'appuyant au coin du rempart qui, en cet endroit, remontait vers la tour et se creusait en angle, elle vit approcher un jeune homme de la ville, Louis Rennekin, grand ami de la maison Pagnois, qui s'en venait, vêtu de beaux habits de fête, des rubans roses à son pourpoint et une plume blanche au chapeau. D'une main il lui adressait des signes de bienvenue; de l'autre, il portait un panier soigneusement couvert.

— Je suis chargé, dit-il, ma chère Gonde, de vous remettre sur le champ un modeste présent de la part de vos amis. Bien que vous soyez ici toute seule en votre donjon, on ne vous oublie pas à outre Meuse, et c'est Églantine Desmarets, notre belle épousée, qui m'envoie vous offrir ce panier de raisins. Comme cela, vous aurez aussi votre petite part du banquet de la noce.

En parlant ainsi, Rennekin enleva la fine toile blanche retenue par des épingles au-dessus de la corbeille, et, à sa grande joie, Aldegonde vit paraître, fort joliment disposées les unes près des autres, de superbes grappes bien mûres : les unes claires et dorées, les autres d'une belle teinte violet sombre légèrement glacé d'un blanc bleuâtre, toutes délicatement rangées sur de belles feuilles de vigne, et offrant un aspect plein d'attrait et de fraîcheur.

De son côté l'enfant, à moitié assoupie, s'était vivement redressée à la voix du jeune homme. Elle avait fait un saut joyeux en apercevant la corbeille, et puis s'était écriée, tendant les mains et souriant :

— Des raisins! oh! de beaux raisins!... Vite, vite, prenez-les... Marie en veut, petite mère.

Le visage pâle d'Aldegonde venait de se couvrir d'une rougeur joyeuse. Serrant sa fille dans ses bras, elle fit un mouvement comme pour s'élancer du côté de la logette. Puis une réflexion soudaine arrêta son élan, et, s'appuyant à l'échancrure du créneau, elle dit au jeune messager, avec une expression de tristesse :

— Oh! mais, voilà que j'y pense!... Comment allons-nous faire? Je suis seule, vous le savez peut-être, à garder le pont-levis. Églantine avait naturellement invité mon mari, qui n'a pu refuser de se rendre à la noce.

— Je le sais bien, car je l'ai vu. Tout à l'heure nous trinquions ensemble.

— Vous faisiez bien, tous deux. C'est pour se réjouir que les amis se rassemblent... Mais Hubert, en partant, m'a avant tout recommandé de ne laisser entrer personne dans la citadelle. Ce n'est pas que je me méfie de vous, Louis, car vous êtes un digne jeune homme. Seulement vous comprenez vous-même qu'il me faut obéir aux ordres de mon mari. Sa place, qui nous fait vivre, et peut-être sa vie, dépendent de son exactitude à faire son service. Et si, par hasard, quelqu'un de ces malotrus qui sont là, dans la Cour Ronde, venait à s'apercevoir que vous êtes entré, il pourrait faire des rapports qui amèneraient une grande affaire, peut-être bien fâcheuse et triste, en vérité... Quel moyen prendre, mon garçon, pour que, sans pénétrer ici, vous puissiez me faire parvenir ces beaux raisins, qui seront un si doux régal pour ma chère petite fille?... Si vous laissiez le panier là quelque part, caché dans l'herbe?... Hubert, qui ne tardera pas à revenir, le prendrait en rentrant... Et ma gente Mariette aurait bien la patience d'attendre jusque là; elle est si douce et si mignonne!

— Mais vous n'y pensez pas, pauvre Gonde! A chaque instant de mauvais rôdeurs, des gamins de la ville, viennent se reposer ou s'ébattre sur ce coteau. Qu'ils trouvent seulement le panier, et je vous garantis qu'ils n'attendront pas Hubert. De si beaux raisins ne se rencontrent pas tous les jours dans notre pays, et je vous garantis qu'en moins de cinq minutes il n'en restera plus miette.

— Et moi, je les veux, les raisins, les bons raisins!... Je serai bien sage, bien gentille; donnez-moi les raisins, petite mère, ajouta la fillette, commençant à pleurer.

— Seigneur Dieu, quel moyen prendre? Comment donc faire, en vérité? répéta Aldegonde, en secouant la tête. Je voudrais tant causer cette joie à ma mignonne Marie! Et pourtant j'ai peur de je ne sais quelle mauvaise chance si je n'obéis pas aux ordres de mon mari!

— Ma foi! répliqua alors Rennekin qui, pendant ce temps-là, paraissait avoir réfléchi, la chose ne me semble pas pourtant si difficile à arranger, ma chère Gonde... Je vais, pour un moment, déposer le panier dans l'herbe. Durant ce temps, vous baisserez, il est vrai, le pont-levis; mais vous viendrez ensuite chercher les raisins vous-même... De cette cette façon, vous serez, je pense, tout à fait tranquille; personne ne m'aura vu et ne pourra rien répéter. Et la mignonne, là-haut, aura ses beaux raisins et pourra les manger : c'est elle qui sera contente!... Eh bien, n'ai-je pas trouvé là une idée excellente?... Donc, si c'est votre avis, baissez votre pont sans retard, ma chère Gonde, et descendez.

— Oui, en effet, Rennekin. Vous avez bien arrangé les choses, en digne et honnête jeune homme... Et tu vas rester ici, ma chérie, bien

sage et assise sur l'herbe, tandis que petite mère descendra pour t'apporter les beaux raisins?

— Oui, oh! oui, Marie le promet... Allez, bonne petite maman, allez vite.

Un tendre et long baiser de l'enfant, ravivant les fraîches couleurs roses sur les joues de la jeune mère, donna un entrain nouveau, une grâce plus joyeuse et plus vive à chacun de ses mouvements. Déposant la petite à terre, sur un siège bien doux de gazon et de mousse, elle courut vers la logette, fit jouer le ressort de fer, grincer les lourdes chaînes. Et à peine le pont-levis eut-il touché la terre, qu'elle s'y élança en souriant, d'un pas léger.

Lorsqu'elle atteignit, en deux bonds, le bord extérieur du fossé, elle ne vit plus Rennekin et pensa que, pour la rassurer tout à fait, il était déjà parti, sans doute. Seulement elle remarqua, avec un mouvement de déplaisir allant presque jusqu'à l'angoisse, qu'il avait laissé le panier à terre assez loin de là. Pour aller le quérir, elle devait nécessairement abandonner l'entrée de la citadelle, dont elle restait en vérité seule gardienne en ce moment, elle, douce et faible femme, et pauvre jeune mère.



La prise de la citadelle, dessin de Gilbert.

— Mais, voyons; suis-je folle de m'inquiéter ainsi? Quelques pas de plus ou du moins, ce n'est pas une affaire, après tout, se dit-elle au bout d'un moment. Les gens de Gueldres, là-bas, n'en sauront rien ni mon Hubert non plus... Et elle sera si contente, ma mignonne, ma petite chérie!

En se parlant ainsi, Aldegonde s'était décidée et quittait l'entrée du pont, s'élançant tout droit devant elle sur la colline verte, aussi vite que pouvaient la porter ses jambes qui, malgré tout, étaient un peu tremblantes.

Elle courait, dévorant l'espace, et tenant toujours ses regards fixés au milieu du gazon, sur le but tant désiré, la fatale corbeille... Elle l'avait atteint enfin, elle se baissait pour prendre le panier, étendant déjà son tablier de fine toile pour l'y mettre, lorsque de grands cris, bruyants, joyeux, cris de triomphe et de victoire, retentirent soudain derrière elle, s'élevant en haut du talus.

Elle se releva d'un bond, chancelante, presque étourdie, tenant toujours le panier et tournant ses yeux éblouis du côté des remparts... Et tout-à-coup, sans lâcher la corbeille qu'une de ses mains crispées serrait étroitement, elle pâlit horriblement, chancela, porta convulsivement à son cœur son autre main frémissante, et laissa échapper un cri

déchirant, un cri terrible, de surprise et d'angoisse, de terreur et de désespoir.

C'est que, de tous les bouquets d'arbres et les buissons épars qui semaient de leurs touffes vertes les flancs de la haute colline, s'élançaient en ce moment, par groupes, par volées, des centaines de ces jeunes gens du pays qu'Aldegonde connaissait bien pour avoir tant de fois, aux jours de son enfance, couru et joué avec eux dans les vertes prairies de la Meuse. Oui, une seconde lui suffit pour les distinguer, les reconnaître... Oui, ils étaient là tous : Pierre Delsemme, André Demarteau, Jean Lenders, Martin Crahay, Noël Pirotte, et Louis Rennekin, le perfide, le traître, le coupable Louis! Louis qui, en ce moment, franchissant le pont-levis, pénétrait, avant tous les autres, dans l'enceinte de la citadelle, et s'écriait, en agitant, au-dessus de sa tête, le drapeau national où brillait au soleil le perron liégeois avec la pomme de pin aux écailles dorées :

— « Victoire! victoire, amis et frères!... La citadelle est à nous; nous en sommes les maîtres.., Et maintenant que nous y avons mis le pied, par ma moustache! nous ne la rendrons plus! »

Une bruyante acclamation de joie et d'enthousiasme répondit à ces paroles, dans les rangs des jeunes braves qui se pressaient, pour franchir l'enceinte, sur le pas de Rennekin. Puis elle sembla mourir en un cri désespéré, qui s'échappa des lèvres de la pauvre Aldegonde.

— Perdu! perdu!... Oui, à présent, mon Hubert est perdu — sanglota-t-elle. — Il a quitté son poste, et moi... moi, malheureuse, je l'ai laissé prendre!... La mort pour lui, et pour moi!... oh! que c'est bien plus horrible encore!... le deuil sans fin, l'exil, le remords, la douleur... »

Soudain elle s'arrêta, tandis qu'elle sanglotait ainsi, et dans ses grands yeux noirs un éclair passa tout-à-coup, comme un rayon de soleil venant sécher ses larmes.

C'est que là-haut, devant elle, fixé par des mains triomphantes à la poterne intérieure du pont-levis, le drapeau liégeois flottait en ce moment. C'était comme si un charme soudain, tout puissant, ineffable, eût apaisé les craintes, endormi les angoisses de la femme d'Hubert. Dans son cœur chaud et jeune, un autre sentiment venait de s'éveiller : les terreurs de l'épouse, les douleurs de la mère se faisaient petites et s'effaçaient, pour un moment, devant la joyeuse fierté de la Liégeoise, l'enthousiasme de la citoyenne voyant soudain poindre devant elle le triomphe de la cité, la délivrance de la patrie. Son âme simple et douce, qui n'avait pu s'ouvrir aux sublimes leçons du passé, qui ne connaissait point les Arria, les Porcia, les Véturie, s'agrandissait cependant à cet enivrement joyeux. Soutenue en ce moment par une sorte d'extase, les deux mains croisées devant elle et les yeux fixés sur le drapeau, elle se disait que Louis Rennckin et les autres étaient de braves jeunes gens, qu'ils avaient bien fait, malgré tout. Et si même son Hubert et elle devaient souffrir pour cela, qui sait? s'ils devaient mourir même, eh bien! ce serait bon encore; ou, du moins, cela importerait peu si, ce qui en résultait, c'était le bien et l'honneur du pays.

Pourtant ce triomphant délire, si enivrant, si doux, ne put longtemps durer; l'orgueil joyeux de la patriote devait promptement s'effacer devant les angoisses de la mère. Et la chère petite Marie, le trésor, la mignonne, qui était là, délaissée, au-dedans des remparts! Et les soudards du prince qui allaient résister, sans doute! Que deviendrait la bien aimée s'il y avait un fracas d'armes, de grands coups échangés, et du sang répandu?... Aldegonde se dit tout ceci, chancela; puis s'élança vers le pont-levis, sentant son cœur brisé mourir dans sa poitrine.

Mais elle n'eut pas besoin de courir loin pour se voir rassurée. Elle eut à peine fait quelques pas qu'elle aperçut l'un des jeunes vainqueurs de la troupe liégeoise, son ancien voisin et camarade André Demarteau, qui s'en venait vers elle, tenant la chérie dans ses bras. Avec quelle émotion souveraine elle s'élança vers lui, parlant et pleurant à la fois, et mêlant un rayonnant sourire à ses plus grosses larmes!

— Oh! quel tour vous m'avez fait! Vous êtes des méchants! — disait-elle. — Et, en même temps de braves jeunes gens qui ont un vrai courage et un grand cœur. Mais vous surtout, André, vous êtes prévoyant et bon... Vous pensiez bien que j'aurais perdu tout mon espoir et souffert mille morts, en pensant que ma chère petite fille était restée, sans moi, au milieu de gens qui se battent!

— Tandis que maintenant vous n'avez plus nulle raison de craindre et de vous affliger, ma bonne Gonde. Voilà la mignonne, qui n'a eu ni mal ni peur, ayant tout aussitôt deviné en moi un camarade, et qui s'en vient maintenant manger ses beaux raisins... Eh bien, dites à présent, Gonde, n'avez-vous pas la preuve qu'on a pensé à vous? Ne vous avons-nous pas apporté votre part de la noce?

— Vous avez toujours, compère André, fait une belle et bonne part au pays, si messire Henri consent à vous laisser la citadelle. Mais quant à mon pauvre Hubert, votre ancien compagnon, il doit s'attendre, pour ce fait, à une punition sévère... Il a abandonné son poste, et c'est la mort, en vérité!

— De ceci je puis vous assurer, au nom de tous, que vous n'avez nulle raison de vous préoccuper, ma Gonde. Votre mari ne court aucun risque, attendu que, depuis longtemps, toutes nos mesures étaient prises. Seulement Hubert Delchef ne rentrera point ici. A l'heure qu'il est, après avoir vidé une ou deux rasades à la santé des jeunes époux et mis un baiser sur la joue de notre belle mariée, il est en chemin, avec escorte, pour le comté de Stavelot, où il attendra en paix que notre affaire avec messire de Gueldres soit avantageusement terminée, et où vous irez le retrouver dès que vous en aurez le désir.

— Est-il vrai? Ainsi notre bonne ville sera libre, notre pauvre pays heureux, et mon mari et moi nous ne donnerons pas notre vie, notre sang, pour les sauver?

— En aucune façon, ma chère Gonde. Il y a déjà quelque temps, — je crois vous l'avoir dit, — qu'Alard Pagnois, Martin Radoux et notre digne bourgmestre et marié, Jean Desmarets, ont imaginé

tout ceci pour bien arranger les choses. Leur premier soin a été d'agir en sorte qu'il n'y ait, nulle part, une goutte de sang répandu... Même les huit à dix mauvais drôles que le commandant de la citadelle avait laissés là-dedans, au pied du donjon, ne sont point occis à l'heure qu'il est, tant maître Alard Pagnois nous a défendu la chose. Seulement liés et garrottés qu'ils sont, ils attendront avec les autres, dans la geôle du Palais, l'instant où, ayant fait notre paix avec leur maître, nous leur montrerons le chemin de la frontière, en les priant de s'en aller.

— Oh! béni soit Dieu! .. Et vous aussi, mes bons amis, mes frères! — murmura Aldegonde, les yeux brillants de larmes joyeuses, pressant chaleureusement la main du jeune Demarteau, tandis qu'elle lui prenait des bras sa petite Marie. — Ainsi vous ne leur rendrez jamais, jamais, n'est-ce pas, cette citadelle que vous avez si vivement, si adroitement conquise?

— La leur rendre? Oh! bien, par exemple!... Il faudrait qu'elle y fût, d'abord... Et s'il y a, ma Gonde, une chose qu'à propos d'elle nous nous sommes juré, c'est que, d'ici à quelques jours, il n'en restera pas pierre sur pierre.

— En vérité?... Vous la démolirez donc?... Mais, bon André, y pensez-vous? Que dira de tout ceci notre sire le prince-évêque?

— D'abord il criera beaucoup, et puis, le temps et l'or aidant, il finira par s'apaiser... Il sait aussi bien que nous, croyez-moi, que notre ville n'a pas besoin de forts et de bastions pour la garder, quand nous y sommes. Et heureusement pour nous, ma Gonde, notre bourse est pleine. Nos gros bourgeois sont riches, tandis que messire de Gueldres est quasi ruiné. Qui démolit les forts les paie... Nous les paierons, ma mie, nous souvenant que Jean Desmarets nous disait, en ce beau matin de ses noces : « Mes bons enfants, pour assurer le bonheur « d'un peuple et d'une ville, mieux vaut cent fois « semer l'or à flots que de faire couler le sang. »

Ici André s'interrompit, tournant les yeux vers le bas du coteau. Dans toutes les rues du faubourg Sainte-Walburge en effet, se pressait, accourait une nombreuse et bruyante foule, armée, non d'épées et de lances aiguës, mais de marteaux, de pioches, de haches, les agitant en l'air et criant : « Chestay wagny... (1) Chestay wagny! » Il n'y avait pas un Liégeois qui ne voulût couronner dignement ce brillant jour de fête en travaillant, une heure au moins, à la démolition du fort.

L'œuvre de destruction fut promptement achevée, tant la population montra de zèle et d'énergie. Il ne resta bientôt plus que quelques piteux vestiges de cet orgueilleux donjon que, durant quinze années, tous les cœurs liégeois avaient exécré et maudit. Puis la montagne Sainte-Walburge, vierge de toute empreinte et de toute souillure, étala aux regards de tous, pendant quatre grands siècles, sa belle croupe arrondie, sa crête verdoyante. Ce ne fut que vers l'an 1650, qu'elle dut porter de nouveau une autre citadelle, également condamnée et flétrie. Et celle-là ce fut encore un étranger, un Bavarois, qui la bâtit.

Quant à messire Henri de Gueldres, d'abord saisi d'une violente fureur, ainsi que le jeune Demarteau l'avait dit, il ne tarda pas à se calmer, grâce en partie à l'intervention très bienveillante de la comtesse Marguerite de Flandres. Après avoir exigé des Liégeois 3 mille marcs d'argent — environ 150 mille francs, — pour la reconstruction du fort, il employa cet argent à d'autres fins, et oublia, sans cependant la pardonner, cette vaillante espièglerie des jeunes patriotes.

Aussi est-il presque superflu de dire avec quelle joie reconnaissante Jean Desmarets et Eglantine fêtèrent, à chaque nouvelle année, le retour du grand jour anniversaire de leur union. Heureux et glorieux jour, en effet, qui avait resserré leurs liens, consacré leur amour, donné la liberté et la paix au pays, et rendu le repos, l'honneur à une amie!

Etienne Marcel

(1) En patois wallon « Château gagné! »

VOYAGES

GRENADE ET SÉVILLE (1)

Séville est une cité déchue, quoi qu'elle soit bien loin de l'être autant que Cordoue. Elle compte encore près de 120,000 habitants, et elle est le centre d'un mouvement industriel et commercial dont la réputation particulière qui s'est attachée à son nom ne laisse généralement pas soupçonner l'importance. Parmi les lettres de recommandation dont j'étais muni pour Séville, j'en avais une pour un banquier qui, jugeant de mes goûts par les siens, s'attacha, dans ses promenades avec moi à travers la ville, à me la faire voir sous ce point de vue auquel, je l'avoue, j'avais peu songé. L'administration municipale a fait exécuter à Séville, depuis une dizaine d'années, des travaux importants, dignes d'attirer l'attention des ingénieurs plus que des touristes. On a rectifié des rues, régularisé et embelli des places, créé des quais le long du Guadalquivir, qui n'avait point de parapets et, dans ses débordements, inondait à son aise les quartiers voisins. Malgré ces travaux, il n'a guère changé d'habitude depuis; mais du moins maintenant le fleuve et ses abords offrent toutes les facilités souhaitables à la navigation. Les bateaux à vapeur vont et viennent sans cesse entre ses rives. J'ai vu rangés, vis-à-vis la *plaza de Toros*, d'énormes et magnifiques bâtiments qui eussent fait l'orgueil d'un port commercial de premier ordre et dont les chargements recouvraient les quais. On a relié la ville à son faubourg de Triana par un pont de fer système Polonceau, dont les Sévillans sont très fiers et

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

qu'ils ne manquent pas de montrer aux étrangers. Ce pont sert de lieu de promenade et de rendez-vous, à cause de la faîcheur relative qu'on y trouve. Les bancs de pierre dont il est garni sont toujours occupés et les *aguadores* aux pieds nus y circulent sans cesse avec leurs cruches de terre poreuse à la panse rebondie.

Mais qu'est-ce que l'importance actuelle de Séville à côté de celle que lui attribuent dans le passé la tradition et l'histoire? Savez-vous qui l'a fondée? Hercule, ni plus ni moins. En souvenir de cette illustre origine. Séville a encore une promenade plantée d'arbres séculaires et décorée de fontaines, qu'on appelle l'*Alameda de Hercules*. Et qui la fortifia? Jules César. Hercule et César, voilà deux vaillants parrains, qu'on pourrait croire choisis à souhait par une imagination plus castillane qu'andalouse. Leurs noms se trouvent sans cesse associés dans l'histoire de Séville, résumée en ces deux vers latins :

Condidit Alcides, renovavit Julius urbem,
Restituit Christo Fernandus tertius heros.

et en quelques vers espagnols inscrits autrefois sur l'une des portes de la ville :

Hercules me edifico;
Julio Cesar me cerco
De muros y torres altas.

A l'entrée de l'*Alameda de Hercules*, les statues de César et d'Alcide surmontent deux hautes colonnes de granit aux trois quarts ruinées par les siècles. Enfin, ce double souvenir est encore consacré, dit-on, — mais il faut qu'on soit prévenu pour s'en apercevoir, — dans la porte de la Macarena. Il paraît, s'il faut en croire des antiquaires qui se prétendent bien informés, que c'était le nom d'une fille d'Hercule à laquelle César voulut dédier cette porte. Mais, selon d'autres, c'était simplement le nom d'une infante moresque, opinion qui, avouons-le, semble un peu plus probable. Des quinze portes qu'avait autrefois Séville, elle en a gardé seulement quatre ou cinq comme décor, et de sa vieille enceinte il ne reste plus rien : sur l'emplacement des remparts on a semé les acacias, les cyprès, les platanes des *Delicias de Cristina*, la plus belle des promenades de la capitale andalouse.

D'ailleurs les monuments de Séville disent mieux que nous ne le pourrions faire son antique gloire. Tolède est tout entière un musée arabe et gothique; Cordoue a son incomparable mosquée et Grenade son Alhambra unique au monde; mais aucune autre ville espagnole n'offre un ensemble monumental plus riche et plus varié que Séville.

La construction de la cathédrale, qui dura plus d'un siècle, — de 1401 à 1519, — et qui offre des échantillons de tous les styles, remonte à l'époque de la grande prospérité de Séville. Au XVIe siècle surtout, elle était le premier port de l'Espagne, toutes les marchandises de France et d'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, des Flandres venaient s'y accumuler; les fameux galions déchargeaient les trésors du Nouveau Monde dans la *Torre d'oro*, dont la coupole, recouverte de faïence, étincelle encore au soleil sur les bords du Guadalquivir et qui avait servi auparavant à garder les richesses de don Pèdre le Cruel; de là ils allaient se déverser sur tous les marchés de l'Europe.

Ce fut dans la première année du XVe siècle que le chapitre de Séville conçut le projet d'élever une cathédrale qui n'ait point sa pareille au monde et qui fit croire à la postérité, suivant le mot d'un chanoine, que ceux qui l'avaient entreprise étaient fous. Ils y ont réussi : en parcourant cet immense vaisseau à cinq nefs, dans chacune desquelles pourrait se promener une basilique avec sa tour; en pénétrant dans toutes les parties de ce colossal édifice et en essayant d'examiner les œuvres d'art semées par milliers dans ce gouffre, sans qu'on soit parvenu à le remplir et dont la seule énumération tiendrait des volumes, on se dit qu'évidemment les chanoines de Séville étaient fous, mais de cette admirable folie qui pousse aux grandes œuvres, et fous aussi de la sublime folie de la croix.

L'édifice a 198 mètres de longueur et ne le cède en étendue qu'à Saint-Pierre de Rome; mais, comme Saint-Pierre aussi, il ne produit pas l'impression de saisissement à laquelle on pourrait s'attendre lorsqu'on y pénètre, et ce n'est que peu à peu qu'on en comprend toute la grandeur. L'œil a besoin de se faire à ces proportions extraordinaires. Quoique très vaste, le *coro*, séparé du vestibule par trois rangées de colonnes et circonscrit à la grande nef, dans le sens de la largeur, disparaît presque dans l'ensemble. Tout y est de dimensions colossales. Les orgues, dit Théophile Gautier, qui s'est complu dans cette description où il trouvait un thème à souhait, ont l'air des colonnades basaltiques de la caverne de Fingal, et pourtant les ouragans et les tonnerres qui s'échappent de leurs tuyaux, gros comme des canons de siège, semblent, sous ces hautes ogives, des gazouillements d'oiseaux et de séraphins. On y compte quatre-vingt-trois fenêtres à vitraux, peints d'après des cartons de Raphaël, de Michel-Ange, d'Albert Dürer et d'autres grands maîtres, et quatre-vingts autels, où se disent chaque jour cinq cents messes, pour la célébration desquelles il se consomme par an dix-huit mille sept cent cinquante litres de vin. Chaque année aussi on brûle dans la cathédrale vingt mille livres de cire et vingt mille livres d'huile. Le maître autel, avec son rétable, touche presque à la voûte.

On voit dans la sacristie principale une très riche *custodia* en forme de temple circulaire à quatre étages, qui est haute de dix pieds et qu'il faut vingt-quatre hommes pour porter dans la procession. On y voit aussi un *tenebario* de bronze d'un fort beau travail décoré de figurines qui représentent le Sauveur et ses apôtres et dont la hauteur atteint six mètres soixante. Goliath lui-même, qui n'avait guère plus de six coudées, n'eût pu en allumer les cierges sans le secours d'un long bâton. Le *monumento* de bois et de carton qu'on dresse pendant la semaine sacrée pour supporter le Saint-Sacrement, et dont l'illumination produit un effet merveilleux, a trente-deux mètres d'élévation et forme, avec ses huit cents cierges, une véritable montagne de lumière. Il ne faut pas moins de trois semaines pour le monter pièce à pièce.

Mais ce qui dépasse tout, c'est le cierge pascal, du poids de deux mille cinquante livres, haut comme un grand mât et sortant d'un candélabre copié, dit-on, sur le chandelier du temple de Jérusalem, tel qu'il figure sur les bas-reliefs de l'arc de Titus, et que Gautier compare hyperboliquement à la colonne Vendôme.

D'ailleurs, pour le dire en passant et puisque l'occasion s'en présente, nulle part les cérémonies de la semaine sainte, si belles et si curieuses partout en Espagne, ne se célèbrent avec plus d'éclat qu'à la cathédrale de Séville. On y accourt de loin. Ses *pasos*, c'est-à-dire les groupes de bois peint, exécutés souvent par les plus grands artistes, qui représentent des scènes de la Passion, sont les plus beaux de la péninsule. Le dimanche des Rameaux et les derniers jours de la grande semaine, ils sont portés processionnellement en très grand nombre par les rues de la ville, sur les épaules de plusieurs hommes vigoureux cachés par une draperie qui tombe jusqu'à terre, entre deux rangées de pénitents dont l'un tient l'étendard de la confrérie et de *Nazarenos* en longues robes, en capuchons pointus et très hauts, percés de trous vis-à-



Vue générale de Séville, dessin de H. Clerget.

vis les yeux. On promène aussi à travers la ville des *pasos* composés de personnages vivants. L'office des Ténèbres et surtout le *Miserere* qui le suit sont exécutés par des chanteurs de choix, avec le concours des meilleurs instrumentistes : le maître de chapelle, toujours choisi au concours et largement rétribué, met son orgueil à ne pas laisser déchoir la vieille réputation de la musique qu'il dirige. Le jeudi saint et le dimanche de Pâques permettent de déployer toutes les magnificences du Trésor et toutes les richesses des ornements sacerdotaux.

Entre les divers privilèges dont jouit la cathédrale de Séville, le plus singulier, sans doute, est celui des enfants de chœur qu'on appelle encore aujourd'hui *los seises* (les six), parce que jadis ils étaient au nombre de six, devant le saint sacrement, pendant les huit jours qui suivent la Fête-Dieu. M. Ch. Davillier a décrit en détail, et son compagnon de voyage, M. Gustave Doré, a dessiné, dans le bel ouvrage sur l'*Espagne*, dû à leur collaboration, cette cérémonie qui est peut-être l'unique vestige subsistant d'un usage autrefois très répandu et dont on peut trouver la première origine dans l'histoire de David dansant devant l'arche. La danse des *seises*, dit M. Davillier, n'attire pas moins de curieux à Séville que les cérémonies de la semaine

sainte. Après nous être frayé un passage à travers une foule énorme « nous les aperçûmes placés sur deux rangs devant le maître autel; bientôt, après avoir salué le Saint-Sacrement, ils se mirent à danser lentement en faisant résonner leurs castagnettes d'ivoire, puis ils entonnèrent un *villancico*, fort ancien sans doute, à la louange de la Vierge, fille, mère et épouse, plus pure et plus belle que l'aurore et que l'astre du jour. Après quelques instants de repos, ils chantèrent encore d'autres *coplas*, toujours en l'honneur de la sainte Vierge, et après chaque *copla*, ils reprenaient ce refrain : « *Chantez mes compagnons, à la louange de la Mère de Dieu, à la louange de la royale Patronne de l'Espagne, conçue sans péché originel.* »

« Tout en chantant d'une fort jolie voix, les *seises* continuaient à danser en s'accompagnant de leurs castagnettes; à vrai dire, leurs pas ne ressemblent en rien aux danses profanes en usage en Espagne : ce sont des *coulés* ou des *glissés*, sur un mouvement de valse très lent, sans doute dans le genre de ceux de l'ancienne pavane d'Espagne telle qu'on la dansait au seizième siècle, ou du menuet, qui le remplaça, dit-on. » — « Aucune cérémonie religieuse ne m'émut autant que celle-là, écrit un autre voyageur, M. de Amicis, qui y assista également et qui décrit d'une façon plus brève, mais avec non moins d'enthousiasme, l'effet produit par ces voix d'anges et par les mouvements gracieux qui séparaient, entrelaçaient, dénouaient et renouaient les deux files d'enfants, costumés en chevaliers espagnols du moyen âge avec le chapeau à plume, la culotte et les bas blancs, le justaucorps, serré à la taille par une large ceinture et surmonté d'une écharpe, la fraise de guipure empesée et tuyautée autour du cou. Je sortis de l'église, l'âme sereine, comme si j'avais prié. »

Chaque détail de l'immense église pourrait fournir aisément la matière de toute une monographie, quoi qu'elle ne présente pas, à première vue, la même richesse de décoration que la cathédrale de Tolède. Il faudrait un volume pour ses retables, en particulier pour celui du maître autel, plus étonnant encore que celui de Tolède, — le plus grand et l'un des plus finement ouvragés que l'on connaisse; un pour ses vitraux, un pour la salle capitulaire et pour la sacristie, ou plutôt pour les sacristies, ornées de tableaux et de statues par Murillo, Zurbaran, Pablo de Cespédès, Campana, Moralès, F. Pacheco, Goya, Montañez, renfermant un trésor d'une richesse, d'une élégance et d'un goût incomparables et dont tout l'ameublement confirme la réputation de magnificence du chapitre; un pour la chapelle royale, où des tombeaux princiers ornés de belles statues attirent tous les regards, et qui est spécialement consacrée à la gloire de saint Ferdinand. La statue équestre du pieux et vaillant roi couronne la grille d'entrée; sa bannière et son épée, — celle qu'il portait le jour où il pénétra dans Séville reconquise, — sont appendues au mur et son corps, parfaitement conservé après plus de six siècles, repose devant l'autel vêtu de son armure, dans une châsse du style plateresque, où la beauté du travail surpasse encore la richesse de la matière. Il faudrait un volume aussi pour la *Capilla mayor* et pour le chœur, ou même simplement pour les boiseries gothiques de ses cent vingt-sept stalles, pour son monumental lutrin et ses mirifiques livres de chant aux couvertures massives, aux notes gigantesques, aux riches enluminures; un pour les grilles, chef-d'œuvre de ces *regiros* du seizième siècle qui poussèrent à un si rare degré de perfection l'art de travailler le fer, surtout pour celle de la *Capilla mayor* et pour la grille colossale de la *Capilla reale* qui, avec ses trois arcades et ses trois étages, dépasse toutes celles qu'on rencontre à chaque pas dans l'immense église; un enfin, ou plutôt trois ou quatre pour les trente-six chapelles ordinaires qui font le tour de l'édifice et pour les innombrables et éclatantes œuvres d'art dont elles ont été décorées par cent cinq peintres ou sculpteurs.

La cathédrale de Séville a été bâtie sur l'emplacement d'une mosquée, dont il reste quelques vestiges, principalement dans la cour des orangers. La fontaine qui en occupe le centre, la porte *del Perdon*, par laquelle on y pénètre, sont des spécimens précieux de l'architecture moresque. La fameuse tour de la Giralda, qui s'élève devant l'une des façades, a été bâtie, dit-on, vers l'an 1000, par l'illustre Arabe El-Geber, l'inventeur de l'algèbre. Elle n'avait alors que 250 pieds et se terminait par une plate-forme sur laquelle, en 1568, on a élevé un élégant beffroi, haut de cent pieds lui-même, divisé en trois étages et surmonté d'une grande figure de la Foi, en bronze doré, tenant de la main gauche une palme, de la droite un étendard d'une forme originale et que l'on voit de fort loin voltiger dans l'azur comme un messager de l'autre monde, éclatant de lumière. Ainsi la tour moresque supporte un clocher chrétien. A sa base elle a cinquante pieds de largeur sur chaque face; mais, à mesure qu'elle monte, elle va s'amincissant peu à peu, ce qui la fait paraître encore plus haute et plus élancée. La Giralda est à la fois imposante et gracieuse; elle frappe par ses proportions, elle charme par son élégance; les beaux tons roses qu'elle semble avoir pris sous le soleil andalous tempèrent agréablement la rigidité de la brique et semblent l'animer des couleurs de la vie. A partir d'une certaine hauteur, elle est percée de petites fenêtres moresques à balcon dont le double arc trilobé s'appuie sur une colonnette de marbre blanc.

La Giralda est considérée par les Sévillans comme une sorte de palladium, heureusement moins facile à dérober que la Minerve protectrice de Troie. Elle a pour patrones deux saintes très populaires dans toute l'Andalousie, et particulièrement à Séville : Sainte Juste et Sainte Rufine, filles d'un portier du faubourg de Triana. La légende rapporte qu'on les aperçut dans les airs, en 1604, pendant une furieuse tempête qui ravagea Séville, soutenant de leurs mains le haut de la Giralda qui, penchait déjà sous l'effort de l'ouragan. Cette légende est devenue l'un des thèmes favoris de la peinture et même de la sculpture espagnoles. Je l'ai vue répétée dix fois dans les églises ou les chapelles de la ville, et sur les vitraux de la cathédrale. Goya lui-même, après Murillo, l'a traitée en un tableau qui décore l'une des sacristies de cet édifice.

On monte au sommet de la Giralda par une large

rampe pavée de briques, qui se déroule en pente douce entre le mur extérieur percé de fenêtres, par où la vue s'échappe au loin sur la ville et sur la campagne, et le mur intérieur, entièrement chargé de noms obscurs, de réflexions sottes et d'inscriptions obscènes. La «vile multitude» est la même partout. Bien que je n'appartienne pas à la famille des grimpeurs et qu'une longue expérience m'ait appris à me défier des panoramas superbes qu'on voit invariablement, d'après les *Guides*, du haut de toutes les tours et qui, pour la plupart, ne paient que chichement les fatigues de l'ascension, j'ai fini par rougir de ma paresse devant les objurgations indignées d'un habitant de Séville. Après avoir commencé par réclamer une calèche pour cette ascension, qui peut se faire en voiture, comme celle de la Tour ronde de Copenhague, puis déclaré que je me contenterais d'un cheval, ou même d'un mulet, je me suis décidé à faire sur mes jambes cette escalade qui n'a rien d'effrayant et qui, sans l'extrême chaleur, n'eut même vraiment rien eu de pénible.

Du haut de la Giralda, on voit s'étendre au loin Séville, toute blanche, avec ses tours, ses clochers, ses jardins, ses promenades, ses toits en terrasse, son grand fleuve sillonné de bateaux, de l'autre côté duquel se développe le vaste faubourg de Triana; puis la plaine, parsemée de maisons de campagne et de villages, de coteaux, de bois, où le Guadalquivir se déroule en formes gracieuses, et tout au fond les crêtes dentelées de la sierra Morena, auxquelles répondent, du côté opposé de l'horizon, d'autres *sierras* moins connues, qui apparaissent au loin, dans la transparence de l'atmosphère et sous les feux du soleil couchant, nuancées des teintes les plus fines, les plus charmantes, les plus riches, et pareilles à de gigantesques pierres précieuses.

La cathédrale repose sur un soubassement composé d'un certain nombre de marches, où s'élèvent, de distance en distance, des tronçons de colonnes réunis par des chaînes. Quelques unes de ces colonnes proviennent des ruines d'Italica, la patrie de Trajan, d'Adrien et de Théodose, dont l'emplacement est recouvert aujourd'hui par le village de Santi Ponce, qu'on aperçoit très bien de la plate-forme de la Giralda. Il est impossible d'embrasser dans un regard d'ensemble la configuration extérieure de la cathédrale et de s'en rendre exactement compte : cette masse énorme et irrégulière, sans façade architecturale, a subi l'adjonction de diverses appliques qui en ont détruit le contour et dénaturé les lignes. La principale de ces appliques est celle qui rattache au monument la chapelle du *Sagrario*, administrée par un clergé particulier et consacrée au service paroissial. La plupart des portes sont surmontées d'intéressants bas-reliefs, dont l'un, celui qui représente l'*Adoration des bergers*, présente un curieux caractère de réalisme.

Dans l'une des innombrables dépendances de la cathédrale, je suis allé voir la bibliothèque Colombine. Fernand Colomb, le second fils du grand homme qui découvrit l'Amérique, était venu s'établir à Séville, où il mourut en 1539. Il fut digne de son illustre père, qui l'aimait avec tendresse et dont il garda religieusement le culte. Savant géographe, avide de savoir, voyageur infatigable, Fernand Colomb avait parcouru non seulement les régions du Nouveau Monde avec son père et son frère aîné, l'amiral don Diégo, mais une grande partie de l'Europe, certaines contrées de l'Asie et de l'Afrique. Ce qu'il était surtout désireux d'explorer, c'était le monde intellectuel. De chacun de ses voyages, il revenait avec des documents nouveaux, des cartes et des livres : il mérite une place éminente dans les annales de la bibliophilie.

Quand il vint se fixer à Séville, il avait déjà amassé vingt mille volumes, et nulle autre collection privée ne pouvait rivaliser avec cette réunion d'ouvrages et de manuscrits précieux, qui était comme le depôt général de toutes les connaissances humaines.

En mourant, il demanda d'être enterré dans la cathédrale, derrière le chœur, et il légua sa bibliothèque au chapitre, avec une rente pour l'entretenir. Accrue sans cesse par des acquisitions nouvelles, riche en œuvres rares, en incunables, en bibles, en missels, en manuscrits ornés de fines miniatures, bien administrée et ouverte libéralement au public, installée dans de belles et vastes salles que décorent les portraits des évêques de Séville et l'illustre épée de Fernand Gonzalès, la bibliothèque Colombine n'aurait cependant besoin d'aucun de ces attraits pour mériter l'attention et le respect de tout voyageur ; il lui suffirait de posséder les livres que Christophe Colomb a lus de ses yeux, feuilletés de ses mains, qui lui ont inspiré son grand projet, fourni des arguments à l'appui de ses espérances et de sa conviction et qui portent sur les marges les traces vivantes de sa pensée.

Au sortir de la bibliothèque Colombine, on n'a qu'à traverser la rue pour entrer aux Archives des Indes. Elles occupent la partie supérieure de la *casa Lonja*, c'est-à-dire de la Bourse, entre la cathédrale et l'Alcazar. La Lonja, construite en forme de carré par le fécond Herrera, dont les œuvres remplissent l'Espagne, n'est pas exempte d'une certaine lourdeur, mais le beau *patio* dallé de marbre blanc et noir et soutenu par vingt arcades, les escaliers, l'immense voûte sculptée sont des morceaux de maître. Les archives, classées avec le plus grand soin et installées avec luxe dans de magnifiques armoires vitrées, renferment d'innombrables dossiers qui remontent à la découverte de l'Amérique, des liasses de documents sur les expéditions et les conquêtes espagnoles dans le Nouveau Monde, particulièrement les correspondances de Christophe Colomb, de Pizarre et de Cortès.

Mais l'enchaînement des idées nous a détournés de la cathédrale et des autres églises que nous voulions examiner à la suite. Qui pourrait compter les églises et les chapelles de Séville ? Un compatriote qui a longtemps habité la capitale de l'Andalousie avait bien voulu dresser à mon intention la liste de celles qu'il jugeait indispensable de visiter, et il était arrivé à un redoutable total d'une quarantaine : — celles-ci pour leur architecture, celles-là pour leurs souvenirs et leur histoire, toutes pour les œuvres de Campana, de Valdès, de Varela, de Domingo Martinez, de Luis de Vargas, de Pacheco, de Roëlas, d'Herrera, d'Alonzo Cano, de Montanes, de B. Gijon, de Delgado et de tant

d'autres, dont elles sont remplies. Je reculai d'effroi devant un pareil chiffre, en lui demandant de le réduire à moitié. Mais cette promenade est encore trop longue et la description en deviendrait trop monotone pour que j'y entraîne le lecteur à ma suite. C'est dans une étude sur l'art espagnol que les résultats en pourront naturellement trouver place.

Je ne ferai que deux exceptions, qui se justifieront assez d'elles-mêmes. La chapelle de Ste-Inès, l'un des rares édifices religieux de Séville qui appartienne au style gothique, doit son existence, avec le couvent du même nom, à dona Maria Coronel, dont le corps, aussi parfaitement conservé que celui de saint Ferdinand à la cathédrale, est exposé dans une châsse en cristal auprès du maître autel. Le nom de Maria Coronel rappelle un trait héroïque et digne des plus belles pages de la vie des saints. Sa beauté éclatante avait frappé Pierre le Cruel, qui n'épargna rien pour la séduire, et comme elle lui résistait avec une inébranlable vertu, il imagina d'inventer contre son mari de graves accusations, qui le firent condamner à mort, et de promettre sa grâce à dona Maria comme récom-



Cathédrale de Séville, dessin de H. Clerget.

pense de ses faveurs. Elle aimait son mari, mais elle préférait son honneur, et ce grand cœur était incapable de trahir, même pour le sauver, celui dont elle portait le nom; il ne l'eût pas voulu lui-même. Son amour conjugal fut plus fort que la mort. Après avoir tué le mari, et pour ainsi dire tout couvert de sang, l'infâme don Pèdre se retourna vers la veuve, la poursuivit jusqu'au fond du couvent où elle s'était réfugiée, et força une nuit la porte de sa cellule. Alors, renouvelant l'exemple de ces grandes chrétiennes qui se défiguraient pour échapper aux barbares, dona Maria se barbouilla tout le visage avec l'huile chaude de sa lampe. Rappelé à lui par cet acte d'héroïque vertu, le roi lui offrit les réparations qu'elle exigerait, et elle ne lui en demanda pas d'autre que l'autorisation d'élever un couvent, pour s'y retirer dans la prière et les larmes sur l'emplacement de la maison de son mari, rasée à la suite de la condamnation prononcée contre lui.

Le souvenir de Pierre le Cruel est partout à Séville. Au coin de la rue *del Candelajo*, son buste, encastré dans le mur d'une maison, désigne l'endroit où, tandis qu'il se promenait seul et incognito dans Séville, pendant la nuit, comme les Khalifes des contes arabes, il se prit de querelle

avec un inconnu et le tua. On sait que la déclaration d'une vieille, qui, de sa fenêtre, avait assisté au meurtre, et qui avait entendu le craquement caractéristique produit par les genoux du roi en marchant, permit de reconnaître le coupable ; don Pèdre avoua, et poussa même le scrupule jusqu'à vouloir être puni conformément à la loi, en faisant exposer sa *tête* dans la rue où il avait frappé à mort son adversaire. C'est sans doute ce bel acte qui lui valut son surnom de *Justicier*. Sa mémoire est attachée également à la Tour de l'or, où il renfermait ses richesses sous la garde de son trésorier, le juif Samuel Lévi, que le terrible *justicier* devait un peu plus tard condamner à mort, pour confisquer ses biens mal acquis. Dans l'Alcazar, reconstruit et agrandi par lui, comme nous l'apprend une inscription de la façade, le sang de son frère don Fadrique a fait sur le pavé une tache ineffaçable.

L'hospice de la Caridad, magnifiquement installé, doté de revenus et administré avec une vigilance qui en fait l'un des premiers établissements charitables de l'Espagne, n'offre pas moins d'intérêt par les souvenirs qu'il rappelle que par les



La Giralda, dessin de H. Clerget.

chefs-d'œuvre qu'il renferme. Quelques-uns des plus grands artistes de Séville l'ont décoré à l'envi. On va voir dans la chapelle d'admirables toiles de Murillo et un tableau saisissant où Valdès Léal a figuré, avec un mélange de réalisme énergique et de symbolisme mystique, la vanité de la vie. *La Caridad* est le siège d'une antique confrérie vouée au soulagement de toutes les misères et spécialement à l'assistance matérielle et spirituelle des condamnés à mort : ses membres, parmi lesquels les plus grands seigneurs coudoient dans la fraternité chrétienne les plus humbles artisans, se font un devoir pieux d'accompagner celui qui doit mourir et, lorsqu'il a subi le supplice infamant, de recueillir son cadavre, jadis laissé en proie aux corbeaux, en le portant eux-mêmes jusqu'à une sépulture honorable.

A l'histoire de ce vénérable hospice se rattache étroitement celle d'un homme qui a laissé un souvenir légendaire dans sa patrie : don Miguel de Mañara, Sévillan de haute condition, qui après avoir été un objet de scandale par les désordres de sa jeunesse orageuse, devint un exemple de vertu héroïque et mourut en odeur de sainteté au service des pauvres. C'est à tort qu'on a voulu voir en lui le type originel de don Juan Tenorio, ce per-

sonnage que le drame et le roman, la poésie et le musique, Tirso de Molina et Molière, Mozart, Byron et Musset ont fait entrer dans le domaine des créations éternellement vivantes, mais dont il serait difficile de retrouver nettement la trace dans l'histoire, bien que la famille des Tenorio existe encore en Espagne et qu'on montre même sa maison dans la rue San Leandro, comme on montre aussi celle de Figaro, le barbier de Séville, au numéro 15 de la rue Francos. Quand don Miguel de Marana naquit en 1626, Tirso de Molina avait déjà écrit son drame, et quand il mourut en 1679, tous les don Juan de la comédie italienne et de la comédie française avaient paru depuis longtemps sur la scène.

La fin à la prochaine livraison.

VICTOR FOURNEL.

LA SCIENCE EN FAMILLE

VÉGÉTARISME ET VÉGÉTARIENS

La sagesse des nations affirme qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, C'est vrai en principe, mais non en fait. Peu de choses nouvelles, nous devons le reconnaître, mais on n'en peut dire autant des mots : étiquettes sans cesse renouvelées pour être mises sur d'anciennes idées qui ont ainsi l'air d'être récentes, alors que, comme on dit parfois, elles datent d'avant le déluge.

Avant le déluge en effet, c'est-à-dire, aux temps les plus reculés de l'histoire de l'humanité, cette question dut être agitée entre les hommes, de savoir laquelle était préférable de l'alimentation végétale ou de l'alimentation animale. Ne la voyons-nous pas percer dans le passage de la Genèse, (le plus ancien livre des mondes connus), où Abel et Caïn font chacun de leur côté des sacrifices de victuailles diverses qui doivent être plus ou moins agréables à Jéhova, et motiver le premier crime. Tout naturellement, le sacrifice, l'offrande, — qui appartient à toutes les religions primitives, — se compose ordinairement d'objets de consommation. L'homme immolant un animal ou déposant des fruits de la terre sur l'autel de la divinité, pense lui être agréable en se privant, pour les lui offrir, d'une partie des biens qu'elle lui a donnés. Donc Abel et Caïn, l'un pasteur, l'autre laboureur, présentent à Dieu les produits de leur travail, qui sont évidemment ceux dont ils se nourrissent; et il y a cela de singulier dans le cas qui nous occupe que le Seigneur reçoit plus favorablement les offrandes ensanglantées du doux Abel que les graines et les fruits du rude Caïn — qui, à vrai dire, avait, paraît-il, le grand tort de les présenter d'assez mauvaise grâce. De là haine terrible du frère pour son frère; de là le meurtre du berger par le cultivateur. Le mangeur de végétaux tue le mangeur d'animaux. Qu'on vienne donc nous affirmer, après cette belle et fondamentale contradiction de la probabilité des influences, que le régime alimentaire a une action manifeste sur le caractère et la conduite des gens!

Quoiqu'il en soit de ce lointain exemple, nous savons que dans l'antiquité profane, la question de l'alimentation absolument végétale — c'est-à-dire le *végétarisme* pour employer l'expression nouvelle — fut élevée à la hauteur d'une institution philosophique par la grande école pythagoricienne. Reconnaissant le principe de la métempsycose, elle était conséquente avec elle-même en proscrivant l'usage de la viande, afin que les croyants ne fussent pas exposés à consommer une chair que pouvait avoir animée l'âme de tel ou tel de leurs proches ou de leurs amis. Les Pythagoriciens se plaçaient donc à un point de vue tout sentimental pour pratiquer le végétarisme. Les vieux dogmes de l'Inde, qui d'ailleurs règnent encore sur quelques trois ou quatre cent millions d'âmes, interdisent par motifs pieux l'usage alimentaire de certains animaux dans le corps desquels ils incarnent de puissants dieux. Zoroastre, lui, sauvegarda le bœuf, le chien, et autres serviteurs ou compagnons affectueux de l'homme par une touchante raison d'amitié et de reconnaissance. Puis vint le christianisme qui, plaçant l'abstinence au nombre de ses pratiques méritoires, compta parmi ses adeptes de nombreux ascètes adoptant, par esprit de renoncement et de macération, un régime alimentaire rigoureusement végétal.

Plutarque, le plus docte et le plus charmant raisonneur de l'antiquité, nous a laissé dans son traité, de l'*Usage des Viandes*, tout un corps de spécieux arguments contre nos tendances carnivores en reconnaissant, à vrai dire, avec le vieux Caton, qu'il est fort difficile de se faire entendre par des estomacs qui n'ont point d'oreilles. Selon lui, s'il y a lieu de s'étonner, ce n'est pas de voir certains hommes renoncer à l'usage de la chair, mais de songer qu'il ait pu s'en trouver qui commencèrent d'aussi horribles festins. « Quoi! les présents de Cérès, inventrice des saintes lois, et les dons de Bacchus, consolateur des humains, ne suffisent-ils pas à notre conservation? Pourquoi d'ailleurs n'avons-nous pas le vrai courage de nos appétits désordonnés? Puisque nous voulons maintenir que la nature nous a faits pour nous nourrir de la chair des animaux, pourquoi, toute question de labeur et de fatigue à part, le plus grand nombre d'entre nous ne voudraient-ils pas assumer le soin de les égorger, de les dépecer eux-mêmes; ou encore, pourquoi, lorsque ces malheureux animaux ont été mis à mort, ne nous voit-on pas, ainsi que font les bêtes que nous appellons féroces, mordre à belles dents sur le bœuf, le pourceau, l'agneau ou le lièvre dont nous devons absorber la chair? Pourquoi nous est-il besoin que cette chair soit en quelque sorte tranformée, dénaturée par le feu, par les assaisonnements, qui dissimulent l'horreur du meurtre, afin que le goût, trompé par ce déguisement, ne rejette point une aussi étrange nourriture. Quelle différence quand il s'agit d'aliments végétaux! Loin que le fait de nous les pro-

curer de nos mains nous répugne ou nous semble malséant, c'est pour nous un plaisir, un charmant privilège de les cueillir, de les ravir à la terre qui les enfante. Un Spartiate, — ajoute le philosophe, qui ne manque jamais de placer une anecdote, un bon mot — un Spartiate acheta dans une auberge un poisson, qu'il pria le cuisinier d'apprêter. Celui-ci réclama de l'huile, du vinaigre et d'autres substances pour l'assaisonner — Eh ! lui dit le Spartiate, si j'avais tout ce que tu me demandes là, crois-tu donc que j'aurais acheté ce poisson ? »

L'historiette appartient à un tout autre ordre d'idée que les considérations qui la précèdent. Le Spartiate s'exprime sous l'empire des traditions d'austère, de stoïque frugalité qui caractérisent sa nation. C'est à proprement parler de la conviction patriotique. Le philosophe, qui ne cache pas ses sympathies pour les idées pythagoriciennes, s'en tient au sentiment de compassion ; c'est alors de la morale humanitaire. A vrai dire, la question d'hygiène se met bien aussi un peu de la partie dans le raisonnement de Plutarque. Tout d'abord, selon lui, l'homme n'aurait pas été conformé pour se nourrir de viande : la nature ne lui ayant donné ni bec crochu, ni griffes, ni serres, ni dents tranchantes, et son estomac n'étant ni assez chaud, ni assez fort pour la digestion d'une nourriture aussi substantielle que la chair des animaux. Tout au contraire, il a des dents unies, une bouche étroite, une langue douce et molle et des esprits vitaux d'une chaleur modérée, qui semblent lui interdire ces sortes d'aliments : ceux-ci d'ailleurs, bien que modifiés par la cuisson et par les assaisonnements, restent pour lui d'une digestion difficile, lui causent de laborieuses pesanteurs, et, par la satiété, la replétion, ils alourdissent son âme, et rendent son esprit plus abrupte. Ainsi, se trouvent résumées pour les temps antiques, les principales façons d'envisager l'opportunité de l'alimentation végétale.

Aux temps modernes — si nous laissons de côté les prescriptions religieuses partiellement observées dans la vie mondaine et rigoureusement suivies dans la vie claustrale — nous voyons encore cette même question se présenter tantôt sous les auspices du sentimentalisme, tantôt sous ceux de l'hygiène. Et il va de soi que les promoteurs systématiques du régime végétarien, par suite même de leur esprit de système, dépassent souvent le but, et s'exposent aux plus fréquentes, aux plus faciles contradictions.

L'illustre Franklin, appartenait, chacun le sait, à la secte des Quakers, qui professent avant tout la douceur et la compassion. Comme tel, et pour être jusqu'au bout conséquent avec ses principes philosophiques, il avait décidé de ne plus manger d'aucune chose ayant eu vie. Un jour qu'il allait par mer de Boston à Philadelphie, une odeur très agréable vint frapper ses narines. C'étaient les gens de l'équipage qui s'amusaient à pêcher des morues, qu'ils faisaient frire, et dont ils se régalaient à qui mieux mieux. Invité à partager le repas des matelots, notre philosophe, pour rester fidèle à sa détermination, allait, non sans esprit de sacrifice, décliner cette offre qui l'alléchait fort ; mais tout à coup il remarqua qu'en vidant l'un des poissons on tira de son corps d'autres poissons qu'il avait engloutis : « Eh quoi ! s'écria-t-il, ils se mangent les uns les autres, et j'hésiterais à les manger. Vraiment, je serais bien sot ! » Et sans aucun scrupule alors, il se laissa redevenir au moins ichtyophage.

On affirme cependant que, par raison hygiénique autant que par aversion de l'idée du sang répandu, il s'astreignit toute sa vie à une alimentation presque exclusivement végétale. Sa place était donc bien marquée à ce fameux repas que donna Parmentier, à l'époque de sa grande lutte pour la vulgarisation de la pomme de terre (1788), et où tous les mets aussi nombreux que variés furent, ainsi que les boissons, fournis par le précieux tubercule.

Toujours est-il que, le régime suivi par Franklin, ne parut nuire en rien à la force, à l'activité de son intelligence, et ne l'empêcha pas d'atteindre un âge avancé. Aussi les partisans de l'alimentation végétale aiment-ils à le citer, en compagnie de Newton, Milton, Bernardin de Saint-Pierre, Montyon et de maints autres grands esprits ou grands caractères qui, sans recourir à l'alimentation animale, vécurent cependant de longs ans. Ils ajoutent à la liste l'exemple tout récent du président américain Lincoln, qui, d'une stature gigantesque, d'une force musculaire remarquable, d'une énergie indomptable, ne se nourrissait lui aussi que de végétaux.

En nos temps de grande et facile publicité, il est rare qu'une longue période s'écoule sans que l'attention soit appelée de nouveau sur cette éternelle question du régime, avec alternances d'inspirations sentimentales et de considérations purement hygiéniques. Le dernier grand mouvement de ce genre dont nous ayons mémoire, et qui d'ici, de là, éveille encore quelques échos, fut celui des *Légumistes*, qui prenaient la question par son côté moral en même temps que par son côté matériel, et qui eurent leurs journaux, leurs banquets, leurs conférenciers, leurs missionnaires. Aujourd'hui voici venir les *Végétariens* qui, par la voix d'un très savant et très honorable docteur de la Faculté de Paris, fondateur et président de la nouvelle société, déclarent laisser de côté toute question de sensibilité commisératrice à l'égard des animaux, et n'être guidés, en l'adoption du régime végétal que par un intérêt bien positif de préservation ou de réparation sanitaire. Ils arguent notamment, toujours en la personne de leur président, de ce fait majeur que lui, docteur, profondément affecté de rhumatismes goutteux héréditaires, il a trouvé dans la continuité du régime végétal la guérison complète, radicale de ses maux ; car, en ne mangeant plus de viande, il a supprimé en lui la formation de l'acide urique qui, de l'aveu de la science actuelle, serait le principe des affections rhumatismales ; et la cause étant ôtée, ôtés aussi ont été les effets. Voilà.

D'où le groupement d'un certain nombre d'adeptes du système *végétarien*, dont la majorité, cela va sans dire, doit appartenir à la classe d'ailleurs fort respectable des rhumatisants et des goutteux.

Or, pour avoir dû à l'observation du régime végétal la guérison d'une affection qui lui est particulière, le promoteur, chez qui cette faiblesse est certainement excusable, s'en va tout de suite à l'édification et à la glorification d'un système qu'il proclame d'efficacité universelle : des herbages et des fruits, et l'humanité sera délivrée de la plupart des

maux qui l'assiègent; et il n'y aura plus que des gens aussi robustes au physique qu'au moral; et la moyenne d'âge sera considérablement augmentée; et les nonagénaires, les centenaires feront foule, etc. Ne rions pas : c'est là un entraînement normal.

Regardons autour de nous, interrogeons nos souvenirs : combien de gens trouvons-nous qui, lorsqu'un spécifique leur aura réussi, en tel cas, contre telle ou telle de leurs indispositions coutumières, l'érigeront tout aussitôt en panacée; et non seulement lui demanderont à tout propos le soulagement de leurs moindres malaises, mais encore en conseilleront l'usage à toute personne qu'ils verront affligée d'un mal quelconque. Or pour être docteur on n'en est pas moins homme; et du régime contre le rhumatisme on n'hésite pas à faire le régime salutaire par excellence.

Les arguments que donne le bon docteur en faveur du système ne sont pas plus nouveaux que le système lui-même. Outre l'exemple des illustres personnages qui lui durent, selon lui, le développement de leurs grandes et belles facultés et la prolongation de leur vie, il produit celui du bœuf, du cheval, de l'âne qui ne consomment que des végétaux, et qui sont capables de fournir d'une manière soutenue, les plus grands efforts musculaires, tandis que les carnivores, le lion, le tigre, le chat ne font jamais preuve que d'une vigueur passagère et passent à dormir la majeure partie de leur existence. Il allègue encore l'exemple des Trappistes, qui, bien que ne mangeant jamais de viande, travaillent cependant avec énergie au grand air, sont renommés pour leur longévité, et ne connaissent ni l'apoplexie, ni la goutte, ni l'hydropisie, ni l'anévrisme, ni le cancer.

Comme argument de circonstance, le docteur ajoute que les végétariens se trouveraient naturellement indemnes des accidents qui peuvent résulter de l'usage des viandes infectées de parasites, comme les trichines. Enfin il conclut que rien ne manque à une bonne et saine alimentation lorsque, outre les végétaux, on peut disposer du lait, du fromage, du beurre, des œufs — ce qui, par parenthèse, vient un peu à l'encontre des prémisses du système, puisqu'il ne s'agit là rien moins que d'autant de quintessences de l'alimentation animale.

Quoi qu'il en soit, nos honorables légumistes ou végétariens se sont constitués en société, ils ont un journal, ils banquettent, car que faire en une société à moins qu'on ne festine; et dernièrement l'on trouvait, reproduit un peu partout, le menu d'un dîner qu'ils venaient de faire dans une des premières maisons de réfection de la capitale. Ce menu le voici :

Potage : Purée de champignons.
Hors-d'œuvre : Beurre, céleri, olives, radis.
Relevé : Bouchées de flamiches.
Entrées : Tomates farcies. Macaroni milanaise.
Rôtis : Savoyard rôti. Pâté de cèpes aux truffes.
Salade : Macédoine russe de légumes.
Entremets : Petits pois.
Entremets glacé : Parfait.
Desserts variés, etc.

Deux termes seulement appellent une explication : *Flamiches*, lisez poireaux. — *Savoyard*, lisez purée de marrons gratinée; et au total, vous trouverez sans doute comme moi que ce repas, dont l'écot a dû être assez élevé, ne comporte pas une démonstration bien triomphante de l'excellence alimentaire du régime végétal.

Fantaisie gastronomique ou culinaire, et rien de plus.

Bonne note à prendre, cependant, pour les rhumatisants et les goutteux, qui, sur la foi du très honorable président des végétariens, pourront essayer du régime qu'il préconise, pour peu qu'ils soient à même de s'octroyer les *flamiches*, le *savoyard* et les pâtés de cèpes aux truffes...

Mais, de la doctrine en elle-même, que faut-il penser et retenir? C'est la question que vous me posez; et voici ma réponse : « Quand les végétariens affirment que nous pouvons puiser dans l'usage des seuls végétaux tous les éléments qui doivent contribuer à l'édification ou à l'entretien de notre machine corporelle, ils sont absolument dans le vrai. L'analyse chimique nous démontre, en effet, que, dans les divers végétaux, la répartition des principes nécessaires à la nutrition est analogue à celle qui a lieu dans les diverses substances animales. Aussi bien, y trouvons-nous les principes azotés, qui sont parties reconstituantes de l'organisme et dits aliments réparateurs, et les principes carbonifères, qui sont producteurs de calorique et reçoivent le nom d'aliments respiratoires. Les premiers ont pour types principaux l'albumine, la fibrine, que les graines émulsives et les céréales contiennent aussi bien que les œufs et que les muscles d'animaux. Les seconds sont plus particulièrement représentés par les sucs qui se trouvent dans les fruits, aussi bien que dans le lait et dans le foie, par les graisses, qui ont les huiles pour équivalents végétaux, etc., etc.

Au surplus, — ceci semblant venir encore à l'appui du système des végétariens, — quelles viandes consommons-nous d'ordinaire? — Celles d'animaux qui, comme le bœuf, le mouton, ont une nourriture exclusivement végétale, et qui, par conséquent, n'ont pas puisé ailleurs que dans les végétaux les principes assimilables dont nous comptons faire notre profit en nous nourrissant de leur chair.

Formation pour formation, assimilation pour assimilation, et la source étant la même, il semblerait donc que l'alimentation végétale puisse ou doive se substituer sans désavantage à l'alimentation animale. Théoriquement et dans une certaine mesure, oui. Pratiquement et d'une manière absolue, non. Car, si la provenance est identique, il tombe sous le sens que dans les aliments animaux nous trouvons déjà singulièrement concentrés les principes qui sont fort dilués dans les végétaux. C'est une provision triée. Le dosage d'éléments actifs, faible dans un cas, est très élevé dans l'autre. Il y a la différence de l'eau sucrée au sucre même, de la boisson légèrement alcoolique à l'alcool absolu.

La sage adoption de tel ou tel régime doit dépendre avant tout de la constitution, du tempérament des sujets, de la somme ou du genre d'efforts physiques ou intellectuels qu'ils ont à fournir, du

climat sous lequel ils vivent, et de bien d'autres considérations encore.

Et d'abord, avons-nous besoin d'affirmer la démonstration scientifiquement si bien faite aujourd'hui du caractère *omnivore* de l'homme, prouvé à la fois par ses systèmes dentaire et digestif?

Notons ensuite que l'exemple de tels ou tels hommes remarquables, fervents du végétarisme, n'est pas plus concluant que celui des moines ascètes travailleurs. Pour ne citer que deux ou trois de nos plus notables contemporains, chacun sait que Rossini, ce Crésus de l'inspiration harmonique, ne borna pas ses faiblesses gastronomiques à l'amour du macaroni national; qu'Alexandre Dumas, cette merveilleuse imagination, cette plume si brillante et si féconde, fut un omnivore de premier ordre; et quant à cet immense génie toujours jeune qui a nom Victor Hugo, il y a comme une légende sur sa constante et inaltérable prédilection pour le gigot de mouton, servi saignant sur une vaste épaisseur de haricots blancs.

Les Trappistes, nous dit-on, sustentés par quelques herbes insipides, manient cependant avec énergie le pic et la bêche. Soit! Mais n'oublions pas que de longues heures de prières, de méditations, coupent pour eux les heures de travail manuel; tenons compte que, détachés du monde, ils échappent aux fièvres épuisantes qu'engendrent les conditions ordinaires de la vie, ambitions, préoccupations, soucis des besoins journaliers pour soi, pour les siens, tracas de l'industrie, du négoce, etc. Au reste, avant de se prononcer sur la tâche qu'ils seraient capables de fournir, il faudrait avoir vu ces hommes, qui ne travaillent que pour attendre la mort, agir concurremment avec ceux qui, dans nos usines, dans nos grands chantiers, travaillent pour vivre ou pour faire vivre leur famille, et sur les longs et rudes efforts desquels repose la puissance productrice des nations.

Puis, encore, autre ciel, autres hommes et autre alimentation. L'Arabe oisif, errant dans les régions torrides, se suffit de quelques grains broyés entre deux pierres, de quelques dattes et de l'eau des puits; tandis que le Lapon, le Groënlandais, l'Esquimau, doivent pour vaincre les influences d'un climat glacial, se gorger de chair et d'huile de poisson, qui sont autant de sources de calorique. Voilà les deux extrêmes, entre lesquels les diverses latitudes indiquent des régions intermédiaires; de telle sorte que nous, Français, placés sous la zone moyenne, nous nous trouvons plus particulièrement voués au régime mixte. Pendant que l'Espagnol et l'Italien trouveront leur compte au chocolat, à la polenta, au macaroni, aux glands doux, arrosés d'eau claire; pendant que l'Anglais consommera plus de viande que de farineux, et forcera la dose des boissons alcooliques, dont le carbone combat, par la chaleur respiratoire, les humides frigidités du climat britannique, nous serons portés à l'absolue variété, à l'universel mélange des aliments végétaux et animaux; nous ne mangerons aucune chair sans y adjoindre le pain; nous tremperons d'eau notre vin, nous serons sobres de condiments vifs aussi bien que de fruits aqueux : car telle est la sagesse instinctive, et tel est le vrai système alimentaire qui nous convient en général, mais qui peut, après tout, souffrir des exceptions, dépendant, comme nous l'avons déjà dit, des circonstances et des tempéraments particuliers.

Paix donc et respect aux végétariens convaincus, que Dieu délivre des maux qu'ils veulent combattre! Toute question de sentiment à part, puisque Dieu, qui nous a faits omnivores, nous a, en outre, placés sous la portion du ciel où il importe le plus que nous restions omnivores, soyons donc ce qu'il a plu au Créateur, et certainement nous nous en trouverons bien.

E. M.

VOYAGES ET AVENTURES

LE PRINCE DU FEU

(*Histoire persane*)

I

DÉPART ET PLAISANT VOYAGE

Jean Dubreuil, mon père, était simple jardinier. Comme il avait toujours regretté de n'avoir reçu aucune instruction, il me fit apprendre à lire, à écrire, à compter, autant que faire se pouvait pour les pauvres gens de campagne au temps de mon enfance, c'est-à-dire dans les commencements du premier empire. Puis, *en attendant*, comme il disait, il m'enseigna son état. Cet en attendant s'explique de reste; car c'était l'époque des grandes guerres; tout jeune garçon valide devait aller sous les drapeaux; et là, ma foi, quand la bonne chance voulait bien s'en mêler un peu, les beaux chemins n'étaient pas rares pour qui faisait preuve de cœur et de capacité. Mais tout n'a qu'un temps. La conscription me prit juste en l'année des Cent-Jours. Je fis presque aussitôt, comme fantassin, la campagne de Belgique. J'eus même une balle dans le gras du bras gauche à Waterloo. Guéri, et incorporé dans les lanciers, je fus, l'an d'après, nommé brigadier. Au bout de deux ans, j'eus le galon d'argent. J'en portais deux lorsqu'on nous envoya en Espagne. Mais, quoique ayant fait de mon mieux pendant la campagne pour arriver plus haut, j'étais encore sous-officier quand, la guerre finie, nous rentrâmes en France.

Mon congé était acquis. On me conseillait de rester au service; mais, à ce moment-là, le vent de l'avancement soufflait trop du seul côté des fils de noblesse, pour qu'un ancien ouvrier jardinier comme moi pût espérer l'épaulette. J'avais donc décidé d'aller dans mon pays reprendre la bêche et le plantoir. La veille de mon départ, je fus accosté par le capitaine Robert, un brave et savant militaire, qui, comme tant d'autres, était parti le sac sur le dos, et qui ne devait qu'à son mérite le chemin

qu'il avait fait : « Donc, me dit-il, tu rentres au civil? (Il nous tutoyait tous, par amitié.) C'est tant pis pour le régiment!

— Vous êtes bien bon, mon capitaine. Mais, que voulez-vous! Je vois qu'ici il n'y a pas gros à frire pour les petites gens comme moi.

— Et comme moi pareillement, entends-tu, Dubreuil? De telle façon qu'un de ces jours je pourrais bien, comme toi, dire bonsoir aux camarades.

— Ah! vous voulez aussi rentrer au civil, mon capitaine?

— Mon Dieu oui, c'est à dire pas tout à fait. Mais toi, dis-moi un peu. Tu retournes au pays. As-tu par là de fortes attaches de famille?

— Las non! mon capitaine. La mère était morte avant ma venue, le père est mort pendant mon service. Ni frère, ni sœur...

— Fort bien! Tu t'en vas là-bas parce que tu y étais auparavant. Mais tu irais tout aussi bien autre part, si l'on t'y faisait trouver ton compte, en pratiquant un métier que tu ne détestes pas, je crois.

— Lequel donc, mon capitaine?

— Celui de soldat, pardienne! Et avec un joli petit grade, même.

— De soldat : serait-ce à l'étranger?

— Oui; mais avec le consentement de la France. Au surplus, ce serait pour ne pas nous quitter; tu penses bien que si j'en étais, tu pourrais en être.

— Certes!

— Donc, si je t'écrivais un de ces matins : « Trouve-toi à tel endroit, à tel jour, telle heure.

— Heure militaire! Je m'y trouverais.

— T'en rapportant à moi du soin de fixer les conditions?

— Les yeux fermés.

— Je te préviens seulement que ce serait peut-être pour aller à un peu plus d'une étape.

— Tant mieux! ça me ferait voir du pays.

— En ce cas, va toujours revoir un peu le village. La chose doit se décider au plus tard dans deux ou trois semaines. D'ici là, ne t'engage à rien. Si l'affaire manquait, je t'aviserais aussitôt et tu t'arrangerais autrement. Au revoir, Dubreuil. »

J'étais depuis huit jours dans mon pays, quand je reçus cette lettre du capitaine : « Mon cher Dubreuil, le roi de Perse — cherche sur la carte où est ce pays, si tu ne le sais pas — a fait demander en France des instructeurs pour son armée, qu'il veut mettre sur un bon pied, en vue, j'imagine, de tenir en respect certains voisins qui lui causent des ennuis. Nous partons cinq : un commandant, deux capitaines, un lieutenant, un sous-officier (grades de France, qui seront fortement grossis là-bas); le sous-officier, c'est toi. Nous nous embarquons le 30 de ce mois, à Marseille. Rendez-vous à neuf heures du matin, sur la Cannebière. Ci, un bon à toucher chez le payeur, à la première ville, pour tes frais de route. »

Au jour dit, à l'heure indiquée, nous étions tous présents à l'endroit convenu. Dans la journée, nous montions sur le vaisseau, en compagnie de deux grands seigneurs persans que leur roi avait chargés de venir chercher en France la *mission militaire* (comme on nous appelait) et de lui faire faire convenablement le voyage. Vers le soir, nous sortions du port. Aussitôt hors des premières îles, la mer se mit à nous secouer comme des noix dans un panier à salade. Je crus pour ma part que j'allais rendre l'âme; et, le gros temps ayant continué, je restai à peu près cloué sur mon grabat pendant toute la navigation. Je ne le quittai guère qu'un peu avant d'arriver à Constantinople, où nous devions attendre quelques jours la partance d'un autre vaisseau qui nous emmènerait au bout de la mer Noire, où nous prendrions la route de terre.

Nous avions commencé à visiter la curieuse capitale des Turcs, quand, au retour de la première promenade, je fus pris d'une satanée fièvre qui, à dater de ce moment et pendant près de deux mois, me fit passer toutes les six heures par des accès de froid et de chaleur où je croyais toujours laisser mon dernier souffle. La crise passée, je buvais et mangeais un peu, puis, dans un sommeil de plomb, je reprenais des forces pour subir un nouvel assaut. Si bien que, charrié comme une chose assez embarrassante à la suite de la mission, je n'eus guère conscience de moi-même durant ce voyage, où je m'étais promis tant de plaisir à voir le pays. Au total, je me demandais — quand j'en avais la force — si, en me voiturant, on n'emportait pas tout simplement des os à mettre en terre persane. Joli cadeau que le roi se serait bien dispensé de recevoir, et que, après tout, je ne tenais pas beaucoup à lui faire.

II

CONSULTATION

Une fois cependant, m'étant endormi après ma crise plus lourdement encore qu'à l'ordinaire, je me trouvai au réveil la tête moins serrée, le corps moins vide, partant les idées un peu plus claires. Cette fois-là, au lieu de voir autour de moi les toiles de la tente où l'on campait en route, ou les bâtis de l'espèce de civière où l'on me portait, je me trouvai dans une salle dont le plancher et les murs étaient tout couverts de tapis historiés. J'étais couché sur de bons coussins, en face d'une grande fenêtre qui laissait voir au dehors de beaux arbres bien verts. Auprès de moi, personne de la mission, sinon le domestique qui m'avait servi en route, mais qui n'entendait pas un mot de français. Par contre, au fond de la salle, se tenaient plusieurs personnes qui m'étaient inconnues et qui causaient tout bas en me regardant.

— Où suis-je donc? demandai-je, croyant ne parler qu'à moi-même.

Alors je vis venir près de moi un jeune garçon vêtu d'un bel habit persan : robe de soie verte bordée de poils gris, s'ouvrant sur une espèce de gilet brodé d'argent, bas bleus, petites bottes jaunes, bonnet noir frisotté, large ceinture de fine étoffe blanche où était passé un poignard à manche d'ébène et à gaîne dorée. L'air tout souriant, il me dit en français, avec un très léger accent étranger, d'une voix qui était encore celle d'un enfant : « Vous êtes à Téhéran, dans le palais du roi. Comment vous sentez-vous?

— Un peu mieux, je vous remercie, répliquai-je.

— On va vous soigner, vous guérir », reprit le jeune garçon. Et comme je le regardais, curieux

de savoir quel était celui-là qui, tout jeune, parlait, alors que, trois ou quatre autres barbus qui se trouvaient là gardaient le silence : « Voilà, me dit-il, en montrant un petit homme tout ridé, à tête branlante, qui s'avança en courbant un peu le dos, voilà le docteur Ben-Baba, médecin du roi, homme de grande science, qui est prêt à employer pour vous toutes les ressources de la médecine. D'autre part, voici un des plus nobles, des plus vaillants serviteurs du roi, — et je vis s'avancer un grand diable à figure de chat en colère, marchant roide comme un échalas, une main posée sur la poignée d'un long sabre, tandis que de l'autre il tenait un fort bâton de bois brut et noueux, — voici le seigneur Hedayet-Holi-Kan, qui est d'une famille où, d'aîné en aîné, se transmet un remède assuré contre les maladies du genre de la vôtre, et dont beaucoup de gens se sont très bien trouvés.

— Ah! ah! fis-je, presque mis en gaîté, malgré ma faiblesse, par la drôle de contenance qu'avaient ces deux guérisseurs; de cette façon, j'ai le choix. Il faudrait donc savoir quel est le plus agréable des deux régimes à suivre.

— Très bien », fit le jeune garçon. Puis il dit quelques mots en langue du pays au petit homme ridé, qui parla, et dont il me rapporta les paroles : « Le docteur pense que, votre maladie étant une maladie froide, il convient que vous soyez tenu pendant une heure dans un bain presque brûlant.

— Pardon, fis-je, ma maladie est d'abord froide, c'est vrai, mais ensuite elle est chaude, vu que je passe du tremblement à la sueur. »

Le jeune garçon fit part de mon observation au petit vieux, dont il me rendit bientôt la réplique : « En ce cas, une heure d'eau très chaude d'abord, et ensuite une heure d'eau glacée.

— Euh! une heure d'eau glacée!... Si nous voyions un peu le remède du seigneur... Pardon, je ne sais plus son nom.

— Hedayet Holi-Kan, dit le jeune garçon, qui invita sans doute l'autre à parler, car aussitôt le grand diable, sans quitter ses airs furieux, se mit à grommeler, en levant et en secouant son espèce de trique. Quand il eut fini : « Le seigneur Hedayet, reprit le jeune garçon, dit que son remède, dont il garantit la réussite, consiste à ce que vous soyez battu rudement sur tout le corps, et par lui-même, du bâton de famille qu'il tient à la main.

— Ah! le seigneur Hedayet dit ça! fis-je. Et, à l'idée d'être bâtonné par ce vilain individu, qui avait déjà l'air tout heureux de se croire en besogne, j'eus, comme nous disions au régiment, une sautée de sang : je me dressai tout debout, ce que je n'avais pu faire depuis le commencement de mes fièvres, et j'allais, je crois, courir au bâtonneur, pour lui casser sans plus de façon son gourdin sur les épaules; mais, en ce moment, entrait le capitaine Robert, qui, me prenant par le bras, me demanda où je comptais aller de ce pas.

— Comprenez-vous, capitaine, lui répondis-je, que ce grand... monsieur-là propose de me guérir à coups de trique.

— Bah! fit le capitaine, en dévisageant l'homme au bâton, qui en parut quelque peu décontenancé, remède indiqué n'est pas toujours remède appliqué; d'ailleurs son Altesse, ici présente, aurait bien, j'imagine, empêché de te guérir sans ton consentement.

— Son Altesse, qui ça son Altesse?.. demandai-je un peu désorienté.

— Eh bien mais... dit le capitaine, en faisant un salut au jeune garçon, qui riait de tout son cœur pendant que la tête branlante du petit médecin ridé branlait de plus belle.

Alors l'altesse — puisqu'altesse il y avait — cessant soudain de rire, et prenant au contraire, toute jeune qu'elle était, le sérieux bien marqué d'un homme d'âge: « M. Dubreuil, me dit-elle, je vous demande pardon de vous avoir fait connaître le remède du seigneur Hédayet. Je me doutais bien qu'il ne vous conviendrait pas, mais encore m'en fallait-il l'assurance. Je vous remercie de me l'avoir donnée. Si pendant votre séjour en Perse, vous voulez-bien me faire cet honneur, nous serons amis. Vous devez pouvoir m'apprendre beaucoup d'utiles choses, et si, de mon coté, je puis vous être agréable... Au revoir, M. Dubreuil, au revoir! »

Sur quoi la jeune altesse me prit la main, la serra avec une force dont je n'aurais pas cru que sa fine et mignonne main fut capable; et elle sortit suivie de tous les persans qui étaient dans la salle, avant que j'eusse trouvé la moindre parole à lui répondre.

III

Le Schiras.

Dès que la grande tapisserie qui pendait sur la porte fut retombée, et que je me vis seul avec le capitaine: « Qu'est-ce donc que cette altesse? lui demandai-je.

— C'est le prince Nazar-Ali, l'un des soixante ou soixante-dix fils du roi.

— Soixante-dix fils!

— Mon Dieu, oui, sans compter quelque cent trente ou cent quarante filles. Il faut te dire que dans ce même palais où nous sommes, il est certain grand et magnifique quartier qu'on nomme le *harem*, où n'entre jamais aucun étranger, et où sa majesté Fethi-Ali, actuellement roi ou schah de Perse, ne nourrit pas moins de sept ou huit cents épouses, dont environ trois cents qui sont réputées légitimes : les unes filles de grands personnages du pays, les autres, au contraire, achetées un peu partout comme esclaves, et qui se trouvent affranchies par la naissance d'un enfant. Ce dernier cas est même celui de la mère du jeune prince Nazar-Ali. Elle fut amenée, paraît-il, à peine âgée de treize ans, des montagnes qui bornent le royaume du côté de l'Afganistan. Un béglierbey, ou gouverneur de province, l'avait, dit-on, achetée d'une bande de Kurdes, espèces de pillards qui l'avaient peut-être bien prise, en mettant à sac quelque village isolé. Toujours est-il que le beglierbey, la jugeant une perle de beauté, la fit soigneusement parvenir au roi son maître, qui dut lui savoir gré du cadeau. On dit que, pendant deux ou trois ans, cette belle Arcémir garda tout crédit sur le roi, surtout à cause de son charmant esprit. Beaucoup plus longtemps, sans doute, elle serait restée la préférée, si d'elle-même elle ne s'était mise à l'écart, pour s'adonner tout entière à soigner, à élever son fils ; car tu sauras

que beaucoup de ces femmes, qu'on pourrait croire seulement occupées à plaire à leurs époux et maîtres, afin de primer sur les autres, sont d'excellentes mères qui cherchent leurs seuls plaisirs dans l'amour de leurs enfants, dont on les laisse d'ailleurs complètement maîtresses jusqu'à douze ou treize ans. A ce moment-là les filles sont données en mariage par le roi à des gens qu'il veut honorer, et qui le plus souvent se passeraient bien de cet honneur; car ayant épousé une fille du roi, une princesse, qui ne leur apporte aucune dot, ils sont cependant tenus à augmenter beaucoup leur train de maison; et de plus ces maris sont obligés envers ces filles de roi à un respect qui devient souvent de la gêne; par exemple ils n'oseront pas s'asseoir en leur présence, sans qu'elles le leur aient permis; et s'il leur arrivait de ne pas s'accommoder d'un ordre qu'elles auraient donné, elles pourraient le faire châtier d'importance, comme le premier serviteur venu qui les aurait insultées.

— Diable !

— Quant aux fils du roi, reprit le capitaine, c'est une autre affaire. Après que leur mère en a eu soin pendant les douze ou treize premieres années, ils reçoivent les leçons de quelques précepteurs, puis on leur confie d'ordinaire le commandement d'une province ou d'une ville, — bien entendu avec l'aide de conseillers hommes faits. C'est ce



Le remède du seigneur Hédayet, dessin de Scott.

qui arrivera probablement un de ces jours au prince Nazar-Ali qui sera nanti d'un commandement à beaux revenus, car le fils se ressent auprès du roi son père de la grande faveur où fut sa mère — avec laquelle d'ailleurs, quoi que n'habitant plus le quartier des femmes, il reste en relations très suivies. Chaque jour il va passer plusieurs heures auprès d'elle; bien qu'ici, paraît-il, la coutume soit de ne parler jamais d'aucune femme, il lui arrive assez souvent de nommer sa mère avec une sorte de vénération religieuse, pour donner plus d'autorité à certaines de ses paroles. « Ma mère l'a dit » est pour lui comme une formule de sagesse incontestable. On assure que, d'autre part, le roi, après l'un de ses fils aînés, le prince Abas-Mirza qu'il a désigné pour son successeur, préfère à tous ses autres enfants ce jeune prince Nazar, qu'il n'appelle jamais que son petit Soleil. Et s'il lui donne ce nom, c'est que déjà vieux, maladif, et partant d'humeur assez sombre, il prétend qu'aussitôt tout semble pour lui s'éclairer d'un doux rayon quand il voit le visage ou entend les propos de son fils Nazar. Il dit que l'enfant a tout l'esprit et tout le cœur de la mère, et qu'il aime à trouver en même temps chez lui les gentillesses du jeune âge et le raisonnement, la volonté d'un homme.

— Le fait est, dis-je, que le petit gaillard vous a des yeux...

— Oh! oui, fit le capitaine, des yeux magnifiques, en effet, et qui seront peut-être un jour crevés avec la pointe d'un poignard, ou brulés par l'approche d'un fer rouge.

— Hein! vous dites, mon capitaine ?.

— Je dis ce qui est. Que veux-tu? Ici, paraît-il, c'est la mode pour les fils de roi qui ne montent pas sur le trône, et qui pourraient causer de l'ombrage à celui qui y monte. Le prince à qui échoit le pouvoir, ou qui réussit à s'en emparer (car c'est souvent affaire au plus habile) n'a rien de plus pressé que de faire ôter, non pas la vie, mais la vue à ceux de ses frères qu'il suppose avoir le désir ou la chance de le supplanter.

— Est-ce possible ?

— Absolument. D'ailleurs je te rapporte ces choses telles que me les a contées en route un de nos seigneurs persans ; il y a même certaine histoire toute récente !... Mais, pour en revenir au petit prince, veux-tu une preuve de sa force de volonté ? — Quand il y a environ dix-huit mois, le roi, sur le conseil de son héritier désigné, le prince Abas-Mirza...

— Ah oui, dis-je, celui qui fera lors de la mort du père, bruler les yeux au prince Nazar.

— Si ce n'est pas le prince Nazar qui lui envoie le fer rouge. Ce sera au plus malin. Donc quand le roi eut décidé de faire demander en France une



Les Zambourechs, dessin de Scott.

mission militaire, le jeune prince, lui, décida aussitôt d'apprendre notre langue, pour être à même de converser facilement avec les Français quand ils arriveraient. Il se mit aux leçons d'un vieux mirza (écrivain) qui a été longtemps secrétaire de l'ambassade persane à Paris ; et tu viens de voir s'il les a bien employées.

— Certes ! il parle mieux que moi.

— Toujours est-il que, en dépit de toutes les grandes lois d'etiquette de la cour, il est convenu que le jeune prince Nazar, n'importe à quelle heure, a droit d'entrée et de libre parole auprès du roi. Cette faveur, note le bien, n'est accordée à aucun de ses frères, qui ne peuvent venir que quand leur père les a fait appeler, et qui ne parlent devant lui que lorsqu'il leur a le premier adressé la parole.

— Mais alors ils doivent être jaloux de lui ?

— Possible, et ça me semble même assez naturel ; mais en somme l'amitié de ce petit personnage, qui d'ailleurs n'a rien de déplaisant, comme tu as pu le voir, n'est pas chose à dédaigner dans le pays où nous nous trouvons ; et du moment où il te l'a offerte très franchement, c'est dire que te voilà d'emblée sur un bon pied à la cour de Perse. Plains-toi donc, eh ! Dubreuil !

— Non, ma foi, répliquai-je, mais dites donc, mon capitaine, si nous allions être si bien ensemble qu'un de ces jours il lui prit fantaisie de m'avoir pour beau-frère, en me faisant épouser une de ses deux cent quarante sœurs... vous savez, une de ces princesses pimbêches devant qui on ne peut pas s'asseoir, et qui vous font corriger pour un mot de travers... ce ne serait vraiment pas une occasion, comme nous disions au régiment.

— Sois tranquille, le roi n'en fait jamais cadeau qu'à des musulmans ; et comme tu n'as pas, je pense, l'intention d'embrasser la religion de Mahomet...

— Ah non certes ! d'autant que j'ai entendu dire qu'il faudrait pour cela renoncer à toute espèce de jus de la vigne... Vous savez que je ne suis rien moins qu'ivrogne, mais lorsque, d'aventure, un verre de bon petit vin se présente, j'avoue que le refus me coûterait un peu.. Et tenez, sans chercher plus loin, si à cette heure j'en voyais un là, bien perlant, rouge ou blond...

— Ça mais, fit le capitaine, comme te voilà plaisant et regaillardi ! Je ne t'ai pas vu ainsi depuis le départ de Marseille. Décidément tu vas mieux, hein ?

— Je crois que oui, on dirait que...

Je m'arrêtai en voyant entrer deux hommes, l'un à peau toute noire, et tout habillé de blanc, portant un large plateau, sur lequel était rangé en cercle des soucoupes garnies de diverses confitures. Au milieu était une espèce de grand calice d'argent, avec deux façons de petites cuillères à pot bien creuses à long manche, en bois jaune ouvragé. L'autre homme, à peau blanche, mais tout habillé de noir, ne portait qu'un billet, qu'il vint me présenter, et que le capitaine lut pour moi. Il y était dit : « Le docteur Ben-Baba pense que M. Dubreuil, en attendant mieux, pourra se trouver bien de quelques fruits confits arrosés d'un peu de Schiraz. Le prince Nazar-Ali se fait donc un plaisir d'envoyer à son ami M. Dubreuil ce qu'il lui faut pour se conformer à l'ordonnance du médecin. »

— Fichtre ! fit le capitaine en achevant de lire, et en faisant signe aux serviteurs de se retirer, après avoir laissé le plateau, comme on te traite toi ! Du Schiraz, pour commencer, rien que ça.

— Du Schiraz, fis-je, qu'est-ce que ça peut bien être que cette drogue ?

— Cette drogue, animal ! s'écria le capitaine, veux-tu bien te taire ! Comprends donc que le prince dit Schiraz tout court, en Perse, comme nous dirions, nous, en France, Chateau-Margaux, ou Chambertin.

— Ah ! j'y suis, c'est un vin du pays.

— Et un vin renommé dans le monde entier, entends-tu ? Tu peux voir, en tout cas, que ton ami Nazar ne te pousse pas aux pratiques mahométanes ; ça doit te rassurer du côté des sœurs à épouser.

— Très bien ! mais dites donc, mon capitaine, le nommé Schiraz doit se trouver, je pense, dans ce grand gobelet; si nous y goûtions...

— Goutons-y.

— Ah oui ! mais voilà que le moricaud a oublié de nous apporter des verres ; nous ne pouvons pas, que je pense, boire à même la timbale chacun à notre tour.

— Des verres, allons donc ! on n'en use pas ici, dit le capitaine, en prenant une des deux cuillères de bois, et voilà ce qui les remplace. Je suis déjà au courant des usages, moi : je vais te montrer la manière de s'en servir. Là-dessus il plongea sa longue cuillère dans le calice, et, la ramenant pleine d'un liquide qui paillettait comme de l'eau d'or : « Allons, Dubreuil, fais de même, et à ta santé ! »

Je fis de même, puis choquant ma cuillère contre la sienne : « Et à la santé du gentil prince Nazar-Ali

— C'est ça, à vous deux du même coup !

Nous bûmes. Il me sembla en buvant que toutes les plus fraîches fleurs de roses me baignaient de leurs senteurs.

Je sentis comme un feux doux se glisser bienfaisant par tout mon corps ; e[t], ma foi, soit effet du fin remède embaumé de Schiraz, soit secousse éprouvée aux propositions bâtonnières du seigneur Hedayet, c'en fut fait de mes fièvres. En peu de jours j'eus retrouvé le vrai repos, l'appétit. Avant la fin de la sconde semaine, mangeant bien, buvant de même, je me trouvai assez dispos pour accepter de faire une première promenade à cheval...

Se prétendant chargé par le docteur de surveiller ma convalescence, le prince Nazar était venu me visiter chaque jour, deux ou trois fois plutôt qu'une ; il m'avait fait combler de toutes les attentions, de toutes les chatteries ; enfin me voyant suffisamment reconforté, il m'avait proposé une sortie, tenant à honneur, disait-il, d'être le premier à me montrer les principales curiosités du pays. On amena pour moi une charmante et douce petite bête, pour lui une espèce de jument endiablée, affolée, dont il faisait cependant tout ce qu'il voulait. Je n'avais jamais vu si calme et si solide écuyer.

Nous montâmes en selle dans la cour du palais ; et, des mieux escortés, nous voilà partis à travers la ville.

IV

Les Ruines.

Comme, le prince et moi, nous sortions côte à côte du palais, nous nous croisâmes avec le seigneur Hedayet, qui y rentrait, et qui tout en faisant au prince la révérance obligée, ne laissa pas de m'envoyer, à tête baissée, un regard qui n'avait rien d'affectueux.

Je dis au prince que ce seigneur semblait me garder rancune de n'avoir pas voulu accepter son prétendu remède.

— Vous avez tort d'ajouter *prétendu*, me répliqua-t-il, car je me suis renseigné, et il serait avéré que maintes gens sont allés d'eux-mêmes demander la guérison à ce bâton, qui est conservé de longue date dans la famille, et qui, paraît-il, n'a ses vertus que quand il est manié par l'aîné de la descendance. Que voulez-vous ? une croyance. »

Toutefois le prince pensa pouvoir m'apprendre que le seigneur Hedayet appartenait au parti dit des vieux persans, qui, convaincu des hauts mérites de l'armée persane, n'avait pas vu d'un bon œil qu'on fit appel aux étrangers pour la réorganiser.

— Ce qui m'explique, dis-je, que, toute excel-

lence de son remède mise à part, le seigneur Hedayet aurait goûté une véritable satisfaction à l'appliquer de sa main sur la peau d'un de ces étrangers.

A quoi le prince répliqua en langue persane : « En êtes-vous sûr ? » Et comme s'il se fût exprimé en français, je répondis : « Certainement »

— Très bien ! dit le prince, je vois que nous ferons quelque chose de vous. »

Pour comprendre la raison de ce compliment, il faut savoir, que dès le premier jour, le prince m'avait démontré qu'avant toute chose je devais me familiariser avec la langue du pays. Comme je semblais trouver la chose difficile : « Non, dit-il, vous verrez. Je vous donnerai quelques conseils.

— Quoi ! Votre Altesse prendrait tant de peine ?.

— Donnant, donnant, mon cher ami, car je compte que vous voudrez bien me reprendre quand vous m'entendrez estropier le français.

Mais en vérité il ne l'estropiait pas du tout, tandis que pour m'enseigner la langue de son pays, il avait ce que j'appellerais volontiers des finesses dont je ne saurais dire le secret, mais qui faisaient que de jour en jour mon fonds de langage persan grossissait rapidement. Au bout de deux semaines il m'arrivait comme on vient de le voir, de saisir quelques répliques. Au bout du mois, grâce à ce maître habile, qui n'avait pourtant pas l'air d'y toucher, pourvu qu'il dirigeât l'entretien, je l'entendais assez bien, et lui répondais de même. Après deux mois, je me faisais comprendre de tous, pour les choses ordinaires, et je prenais quelque part aux conversations ; et dès lors, ce fut l'affaire de quelque temps pour n'être plus embarrassé en aucun cas.

Presque au sortir de la demeure royale, nous avions débouché sur une immense place, tout entourée de grands murs, au milieu de laquelle étaient groupés vingt cinq ou trente chameaux accroupis, richement drapés, empanachés, le col cravaté de nombreux rubans verts et rouges, où pendaient autant de sonnettes. Chacune de ces bêtes portait au sommet de sa bosse une petite pièce d'artillerie montée à pivot. « Vous regrettiez l'autre jour, me dit le prince, de n'avoir pu vous joindre à vos compagnons de la mission militaire quand ils ont été reçus par le roi mon père.

— Sans doute, répliquai-je, car je n'ai pas eu l'honneur de voir sa Majesté.

— Eh bien! reprit le prince, voilà les Zambourechs qui s'exercent pour le Nourouz, ce qui signifie que l'occassion d'une nouvelle réception est pour vous prochaine.

— Les Zambourechs ? le Nourouz ? répétai-je.

— Nous appelons Zambourechs le corps d'artillerie légère que vous allez voir manœuvrer.

Bientôt, en effet, autant d'hommes portant le haut bonnet noir, la longue veste blanche, le large pantalon brun vinrent se mettre en selle sur les chameau, qui, à un signal, se relevèrent tous ensemble, puis se dispersèrent en assez bon ordre sur la place. Et pendant que les animaux marchaient, les hommes perchés sur leur croupe, commencèrent à faire le simulacre de charger et tirer leurs pièces, dont ils amenaient la bouche en face d'eux pour la charger, et qu'ils dirigeaient en sens opposé pour la pointer et y mettre le feu — ayant sous la main, dans des espèces de larges *fontes*, tout ce qui convenait à ce service.

A la façon dont je regardais agir ces singuliers artilleurs, le prince comprit sans doute que je les jugeais plus amusants que redoutables : « Tels qu'ils sont, me dit-il, c'est à eux que, de tradition depuis plusieurs siècles, revient la tâche d'annoncer chaque année le Nourouz, en allant tirer leur pièces sur les divers points de la ville; et je vous assure qu'ils s'en acquittent fort bien.

— Le Nourouz ? répétai-je encore une fois, en manière de question. Mais le prince, comme s'il ne m'eut pas entendu : « Venez » me dit-il, et il mit sa folle monture au grand trot. Je le suivis. Sortis de la place, il me fit longer une suite des rues qui, par l'aspect misérable des maisons et des habitants, n'étaient pas propres à me donner une idée bien avantageuse de la grande ville. Toujours trottant devant moi à deux ou trois longueurs de bête, le prince semblait d'ailleurs vouloir éviter d'entendre les remarques que je pourrais faire. Bientôt nous arrivâmes devant une massive tour, traversée à sa base par une sorte de couloir vouté, où nous nous engageâmes. A l'issue de ce passage obscur, qui n'était autre qu'une des portes de Téhéran, je me vis en face de la campagne, ou plutôt en face du désert; car il n'y avait devant moi qu'une grande plaine au terrain fauve, absolument dépourvue non seulement d'arbres, mais même des moindres herbes. Au loin cependant, à mi hauteur d'un coteau au sommet dénudé, se voyait une large tache verte ; et, enfin bornant l'horizon, par dessus la crête de monts grisâtres, pointait sur le ciel une sorte de large pain de sucre, ou de pic neigeux. C'est le fameux mont Demavend où, paraît-il, certaines gens s'en vont durant l'été, cueillir certaine plante dont ils pensent tirer de l'or, parce que les moutons qui la broutent en ont les dents jaunes et comme dorées : — ce qui prouve qu'il y a dans tous pays les mêmes nigauds, pour perdre leur peine à tâcher d'avoir par finesse ce qu'ils se procureraient plus facilement à l'aide du travail ordinaire.

Nous cheminions à travers cette plaine sans échanger la moindre parole, car le prince tenait sans cesse les devants ; et j'ignorais où il comptait me conduire. A la vérité nous prenions la direction du coteau vert qui, à mesure que nous approchions me semblait d un plus agréable aspect, par contraste avec la région aride que nous traversions. Mais à quelque distance de ce lieu attrayant, le prince obliqua pour s'engager derrière l'éminence, dans une gorge encore plus sauvage. Après quelques instants, il mit pied à terre devant un sentier qui sinuait sur une pente fort rapide. Je descendis aussi de cheval; et, nos montures laissées aux gens de l'escorte, à qui le prince dit quelques mots, nous commençâmes à gravir le sentier. Parmi les rocs à travers lesquels nous marchions, je reconnaissais çà et là les restes d'anciennes constructions que le temps avait dispersées, des quartiers de murailles écroulées, des pierres taillées, quelques-unes portant des fragments de sculptures et des traits qui devaient être des inscriptions. Cette lente et silencieuse ascension nous conduisit sur un vaste plateau tout couvert de ces mêmes

débris, qui par places où l'on en voyait de plus amples monceaux, gardaient encore quelque forme d'édifice. Deux ou trois tours profondément ébréchées, et quelques assises d'une massive colonnade dominaient ce triste chaos. Par un de ses côtés, d'ailleurs, cette immense terrasse avait pour borne la haute paroi à pic de la montagne, où se voyaient, taillées dans le roc même, de gigantesques et roides figures d'hommes et d'animaux.

Le jeune prince, le front baissé, le pas mesuré, gardant le silence, s'avançait sur ce terrain jonché de décombres, comme il eut pu faire à l'intérieur d'une église. On sentait qu'il était pris de graves et profondes réflexions. Enfin il s'arrêta, et, debout sur un espace que dallaient de larges pierres disposées en rosace, appuyé contre un bloc que le ciseau avait fouillé de formes bizarres : « Voyez me dit-il, en écartant les bras, ici fut une grande et glorieuse cité ; cette Rhagès qui, dans les livres antiques, est appelée la *première ville du monde.* Ici les ancêtres de nos ancêtres connurent les douceurs de la sainte loi que Zoroastre, le sage des sages, donna aux humains. En ces temps-là les immensités du royaume d'Iram, que nous voyons aujourd'hui stériles, désertes, semées de ruines, veuves d'habitants étaient autant de magnifiques et fécondes campagnes. Partout sur les montagnes, des forêts touffues ; sur les collines des vergers, partout dans les plaines des moissons et des paturages. Partout vivait dans l'abondance et dans la paix, groupé par tribus, par villages, par cités, un peuple innombrable. En ce temps-là la première gloire était pour l'habile et vigilant laboureur, pour le pasteur aux nombreux et gras troupeaux.

Dans les villes où s'échangeaient, où se mettaient en œuvre les trésors des champs, c'étaient des hommes qui avaient vieilli sous le toit rustique ou sous la tente du berger que le chef des nations formaient les conseils qui devaient en son nom rendre la justice. Parmi ceux-là aussi étaient choisis les pontifes de la loi divine, qui, de la parole et de l'exemple, enseignaient aux peuples les actes, les pensées qui gagnent l'appui d'Ormuz le souverain génie du bien, en frappant d'impuissance les efforts d'Arhiman, l'esprit funeste du mal. Mais cette paix des hommes est dès longtemps oubliée. En premier lieu, comme le parterre fleuri est visité par la nuée pleine de grêle et de foudre, l'Iram fut visité par ce grec insensé qui était parti, disait-il, pour prendre le monde, ce farouche Iskandar (Alexandre) qui lorsqu'il eut bien pillé, brulé, ravagé, ne trouva cependant, au bout de sa prétendue course glorieuse, que l'ignoble mort du glouton et de l'ivrogne. Par lui, une première fois, au sein de nos monts, que l'incendie avait dépouillés de leurs vastes forêts, se tarirent les sources qui portaient à nos plaines la fraîcheur et la fécondité. Dans les villes en ruines, morts étaient les citadins. Morts aussi allaient être les champs où gisaient les laboureurs égorgés. Alors une première fois fut fait ça et là le désert. Et depuis que ce maudit eut tracé sa sanglante voie, presque de siècle en siècle, on vit d'autres barbares quitter l'occident pour reprendre, pour continuer son œuvre de désolation et de mort. Ah! vieille terre de l'Iram, quand renaîtront pour toi des temps pareils à ceux de tes grands souvenirs ?.. »

Le jeune prince avait donné à ces dernières paroles l'accent d'une prière, qu'il paraissait continuer en silence, les regards levés au ciel. Le soleil qui baissait à l'horizon, et qui teignait de rose son beau visage, donnait à ses yeux, où il allumait de longues étincelles, une expression étrange?

Immobile, le corps à demi caché pour moi derrière le débris antique où sa main reposait, il me semblait qu'il fût quelque esprit du vieux âge se levant rajeuni du fonds des ruines.

Me tendant la main pour que je vinsse auprès de lui :

« Là, où nous sommes, reprit-il, si nous en devon croire ceux qui savent lire le passé dans ses informes vestiges, là était la demeure du prince, qui commandait à la grande cité. Nos pieds foulent les dernières dalles de son parvis. Vous me demandiez tantôt ce que c'était que le *Nourouz.* Je vais vous le dire. Au temps où il y avait là ce palais, le matin du jour où le soleil, entrant dans le signe du bélier, marquait le commencement du printemps, un beau jeune homme se tenait à quelque distance pour attendre que là-bas, derrière la blanche cîme du Demavend, eussent monté les premières clartés de l'aurore. Alors il allait frapper à la porte de la salle où reposait le prince, qui, entendant ce bruit, disait : « Qui donc frappe ainsi ? — Ouvrez, répondait le jeune homme, je m'appelle *Béni*, je viens de la part d'Ormuzd, le génie qui triomphe du mal et des ténèbres, et qui, à pareil jour, a créé le monde et tout ce qu'il renferme. Ouvrez, j'annonce le *Nourouz,* j'apporte la nouvelle année ».

On ouvrait.

Et alors commençait une grande, une solennelle fête, que vous verrez célébrer dans deux ou trois jours, telle qu'on la célébrait au temps où ces décombres étaient une magnifique cité. Il y a toutefois dans la célébration d'aujourd'hui cette différence, que le Nourouz actuel marque pour nous l'ouverture de l'année civile, au lieu d'ouvrir comme autrefois l'année religieuse. La venue du jeune et symbolique messager d'Ormuzd ne s'accorderait plus avec les croyances, il est remplacé par un vieil astrologue qui, épiant du bout de sa lunette l'instant de conjonction des astres, l'indique au prince, qui fait aussitôt donner aux Zambourechs l'ordre d'aller annoncer partout à coups de canon, le retour de la nouvelle année. Voilà ce qu'est le Nourouz. »

J'allais remercier le prince, mais il ne m'en laissa pas le temps. Désignant encore une fois de ses bras écartés la vaste étendue jonchée de ruines : « Ce qu'est le royaume d'Iram aujourd'hui, reprit-il, ce triste lieu vous en montre l'image. Ce qu'il fut autrefois, allons le voir. »

Et il m'emmena à l'un des bords du plateau désolé.

La suite à la prochaine livraison.

EUGÈNE MULLER.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Nous arrivons bien tard ; lors du décès de M. Émile de Girardin, le numéro du journal se trouvait composé, mais il est impossible que le *Musée des familles* laisse, sans un hommage de reconnaissance, disparaître son fondateur, cette personnalité qui a fait tant parler d'elle. Son rôle politique, ses théories économiques ne relèvent pas de notre appréciation; mais il ne nous est pas interdit de dire que c'est lui qui a créé la presse à bon marché, et que son système postal, adopté par l'Europe entière, a profondément modifié les relations d'homme à homme, de peuple à peuple.

Les débuts de la carrière de M. de Girardin furent pénibles, l'irrégularité de sa naissance pesa lourdement sur ses premières heures; il ne reçut qu'une instruction médiocre, et ne fut jamais ni un savant, ni un érudit, ni un lettré, mais la nature l'avait doué d'une intelligence rapide, d'une mémoire prodigieuse, et de cette volonté tenace qui soulève les montagnes. Ajoutons que, parmi les hommes de sa génération, il fut celui qui vit le plus nettement la transformation, je ne dirai point politique, — car sur ce point il commit maintes erreurs, — mais la transformation sociale que la science et la circulation des capitaux devaient faire surgir dans son siècle.



Types Kroumyrs, dessin de G. Vuillier.

Il aspira, tout jeune, au bruit, plus peut-être qu'il ne convenait, à la renommée, à la fortune, moins encore pour les jouissances qu'elle procure que pour la force et l'autorité qu'elle donne. Entré dans une administration publique, il comprit bien vite que cette voie ne le mènerait pas au but qu'il voulait atteindre, il la quitta, et, comme sa parenté lui avait procuré certaines relations agréables et utiles, comme dans sa tête, toujours en ébullition, s'agitaient fiévreusement mille projets, mille espérances, qu'il se sentait une volonté de fer et une puissance de travail que rien ne lassait, il se jeta hardiment dans le monde si périlleux des affaires.

Les commencements furent rudes. Voici une

anecdote racontée du temps où M. E. de Girardin vivait, et qu'il n'a point démentie.

Un jour, aux environs du Palais-Royal, il rencontre M. Lautour-Mezeray, une figure originale d'une époque où il y en avait tant. Celui-ci l'arrête, et, lui voyant les traits bouleversés, lui demande :

— Où vas-tu?

— Me jeter à l'eau!

Lautour-Mezeray, qui n'était point homme à prendre la chose si au tragique, part d'un éclat de rire, et, après lui avoir démontré que plaie d'argent n'est point mortelle, ajoute qu'il allait précisément chez lui pour lui proposer une affaire qui, du jour au lendemain, devait les faire tous deux rouler sur l'or.

— Quelle affaire?

— La création d'un journal.

— Mais pour créer un journal, malheureux! il nous faut de l'argent, du crédit, et nous ne possédons ni l'un ni l'autre.

— Il n'y a besoin ni d'argent ni de crédit.

— Mais qui l'ecrira?

— Personne et tout le monde.

— Et quel nom donneras-tu à cette folie?

— Le Voleur ! »

Plus pratique que son ami, M. Émile de Girardin comprit vite la portée de l'idée qu'on lui offrait : le Voleur parut et obtint un immense succès.

En 1833, — et ce n'était pas une des créations dont il était le moins fier, — il fonda le *Musée des Familles*, et, pour faire comprendre l'importance de cette nouvelle revue, l'empressement avec lequel elle fut accueillie dans le monde des lettres, il nous suffira de publier les noms des écrivains qui en signèrent les premiers numéros : c'étaient Jules Janin, Henri Berthoud, Léon Gozlan, Frédéric Soulié, Charles Nodier, Merle, Alexandre Delaborde, Taylor, Mme Desbordes-Valmore, le bibliophile Jacob. Depuis, à la suite de cette phalange d'élite, ont marché tous les hommes qui, par la plume ou le crayon, ont conquis une juste célébrité, et, fidèle à son impulsion première, le *Musée*, dont le tirage fut prodigieux, n'a pas démérité de ses brillants débuts, il est resté la revue la plus populaire de France.

La quantité de journaux « lancés », abandonnés, repris par M. Émile de Girardin ne se comptent pas; ils ont donné plus de retentissement à son nom, et cependant, dans les dernières années de sa vie, il se louait d'avoir fondé une œuvre qui, depuis un demi-siècle, en dehors des partis, n'a cessé de porter au sein des familles la lumière des sciences, de la morale, et de contribuer au mouvement ascensionnel de la civilisation.

Polémiste d'une agilité redoutable, M. de Girardin s'était fait des ennemis nombreux, il a été mêlé à toutes nos luttes, à toutes nos révolutions qui l'ont rarement atteint, mais ne l'ont point porté non plus à la direction de son pays, tâche qu'il désirait avec une ardeur que l'âge n'avait point refroidie.

Le bruit, la renommée, la fortune, ces rêves de sa jeunesse, il les a tous vus se réaliser; une femme célèbre a porté son nom : malgré tous ces bonheurs M. de Girardin a-t-il été heureux? nous n'oserions le dire, mais, du moins, il a eu ce rare privilège de s'éteindre avec la plénitude de sa souple intelligence et, ajoutons qu'il avait la main bienfaisante et que sur sa tombe des âmes reconnaissantes ont pleuré.

***

La guerre de la Tunisie semble, à peu près, terminée; le pays n'est pas conquis, n'est pas à nous, par un euphémisme diplomatique, nous disons qu'il est placé sous le Protectorat de la France. J'avoue qu'alors même que je serais musulman j'éprouverais quelque satisfaction à ne plus me sentir sous le régime du bon plaisir, du sabre et de la bastonnade. Rendons justice cependant à qui de droit. Le Bey actuel Mahomed-ès-Sadok avait adouci ce genre de supplice. Pendant l'opération, ainsi il l'avait ordonné, le bourreau qui fonctionnait devant lui, devait tenir sous le bras armé du bâton un pain afin que, gêné dans ses mouvements, il ne pût pas frapper trop fort. Si, par malheur pour lui, faisant un mouvement trop vivement il venait à laisser tomber la galette, il prenait la place du patient, et endossait le reste des coups que celui-ci avait à recevoir. Ce dernier était mis debout, tant bien que mal, et s'en allait parfaitement relevé de sa peine.

J'espère que cette fantasque justice orientale va disparaître avec bien d'autres choses encore et que, sous notre influence, ce pays qui a nourri vingt millions d'hommes, qui a été le grenier de la Rome impériale, reprendra, grâce à notre surveillance, à notre travail, à nos capitaux, sa merveilleuse fécondité. C'est une vraie terre de Chanaan que la Tunisie; tout y vient, tout y pousse pour peu que l'on se donne la peine d'égratigner le sol. Les bestiaux avec un peu de soin, y deviennent superbes, les moutons énormes ont des queues qui pèsent vingt livres, les radis atteignent la grosseur de nos carottes, les carrottes ressemblent à des betteraves et les délicates aubergines à des courges. Un voyageur anglais raconte qu'ayant pris, à peu près au hasard, dans un champ d'orge, un pied de cette céréale il compta quatre vingt dix-sept tiges; il assure que ce chiffre s'élève parfois à trois cents, ce qui, je l'avoue, m'étonne fort, le premier chiffre me semblant assez extraordinaire. Et dire que, dans cette terre bénie du Ciel, errent des tribus misérables ne vivant que de brigandages et souvent décimées par la faim.

Que Mahomed-ès-Sadock vive en liesse dans son harem au Bardo, qu'il nous laisse faire et dans quelques années, où la misère sévissait, règneront l'abondance et la richesse. Malheureusemet je doute qu'il soit assez bon prince pour agir ainsi et voici une historiette qui vient corroborer mes craintes.

Lors de la dernière guerre des Turcs contre la Russie, le Sultan parlant au nom de la religion, le pria de lui envoyer quelques troupes; Mahomed-ès-Sadok fit une razzia de 1,000 Kroumirs ou autres, les jetta tout nus dans un de ses bateaux et ordonna au capitaine de les conduire en cet état à Constantinople. « Certainement, dit-il au marin, le sultan s'empressera de les vêtir, alors vous me les ramènerez ». Les choses se passèrent exactement comme il l'avait prévu, mais voici le joli de l'histoire. A leur arrivée les guerriers furent com-

plètement dépouillés de leurs vêtements neufs, renvoyés nus dans leurs tribus et le Bey vendit aux juifs les souliers, les vêtements, les armes, dons du chef des Croyants.

Qu'en dites-vous ?

*
* *

Autre grand évènement du mois ; Mlle Sarah-Bernhardt est de retour en France ; le 15 mai, un dimanche, elle a remis le pied sur le sol de sa trop heureuse patrie. Quand le ministre de la Marine a appris que le navire qui l'apportait approchait de nos côtes, il a demandé au Président de la République quels honneurs nos escadres et nos forts devaient lui rendre; mais pendant qu'on délibérait, le paquebot *l'Amérique* entrait au Hâvre, une foule idolâtre, quinze mille personnes se pressant sur la jetée, sur les quais, magistrats, généraux, colonels en tête lui tendaient des fleurs et des couronnes. « On entend le cri de « vive Sarah-Bernhardt ! L'artiste appuyée contre le bastingage salue, envoie des baisers ; sous le beau soleil de la France, c'est vraiment un beau spectacle. » — Ceci est extrait du Bulletin officiel de l'actrice.

Ce qui paraît certain c'est que la transfuge de la Comédie-Française revient avec une assez jolie récolte de dollars, 920,000 fr., dit-on ; le but est donc atteint. Je ne doute point que bientôt elle publie le récit de ses ovations aux États-Unis, comme elle a fait paraître son voyage en ballon. Attendons et espérons.

*
* *

A propos de la Comédie-Française, savez-vous à quel chiffre s'élevaient les appointements des sociétaires en 1848? Ils variaient de 375 à 1,000 fr. par mois. Mlle Rachel seule touchait 3,500 fr. La caisse ne versait mensuellement aux sociétaires que 16,500 fr. plus 1,900 fr. de feux et 85 fr. de jetons. Quant aux parts des bénéfices, il n'en était point question, par cette raison excellente, qu'il n'y avait pas de bénéfices. Pire la condition des pensionnaires, M. Got recevait 200 fr. par mois, Mlle Favart 100 fr., Mme Allan-Despréaux, qui avait mis les comédies d'Alfred de Musset à la mode, 1,000 fr.

Les choses ont bien changé depuis et plus d'un haut fonctionnaire de l'État est loin, bien loin, de recevoir ce que touche un Sociétaire de la Comédie-Française, 40 à 50,000 fr. que sais-je? et Mlle Sarah Bernhardt se plaignait de la pénurie de ses bénéfices !

*
* *

Si dans les enchères publiques les tableaux de Millet, mort pauvre, atteignent les prix fabuleux de 100 à 200,000 fr., les bibliophiles ne se montrent pas moins généreux. On vient de vendre la petite et curieuse bibliothèque de M. le marquis de Ganay ; voici le prix atteint par quelques ouvrages qui y figuraient :

Un Rabelais, édition de 1741 à toutes marges, cinq volumes ; — 14,000 fr.

Un Rabelais, édition originale ; — 14,600 fr.

Un Molière de 1675 en six volumes ; — 2,750 fr. Un Daphnis et Chloé de 1718, relié par Padeloup, — 2,950 fr.

Bref dans une seule vacation, le chiffre de la vente s'est élevé à 116,000 fr.

Pour qui sait choisir et qui peut attendre, quelle mine d'or que les tableaux et les livres !

*
* *

Le second mariage de M. Émile de Girardin ne fut pas précisément heureux et finit mal, comme l'on sait. Les deux conjoints vivaient sous le même toit, mais ne se voyaient pas, quelquefois on s'écrivait ; rarement. Un jour la dame écrivit et fit porter un billet ainsi conçu :

Chambre à coucher à Bibliothèque

Désirerais aller en Suisse.

Immédiatement M. de Girardin répondit par la même voie :

Bibliothèque à Chambre à coucher

Allez.

Et Mme de Girardin partit.

*
* *

Ravel est mort, c'était un comédien de race et, quoiqu'il fût âgé, il méritait encore les applaudissements qu'on ne lui marchandait pas.

Il y a quelques années, un spirituel avocat, maître G... siègeant aujourd'hui au Palais-Bourbon, donnait un bal costumé ; vers une heure du matin, orchestres et danseurs faisaient rage, lorsqu'on entendit quelque bruit dans l'antichambre : voici ce qui s'y passait. Un coup de sonnette discret s'était fait entendre, on ouvrit et l'on vit apparaître un domestique avec le grand gilet traditionnel, les souliers plats, la cravate blanche, mais sans habit.

« — C'est ici chez M. G.?

« — Oui ; que voulez-vous?

« — Monsieur m'a commandé comme « *extra* ».

« — On n'a pas commandé d'« *extra* », répond le valet de chambre.

« — On m'a commandé et, si l'on n'a pas besoin de moi, que l'on me paye ».

Là dessus, gros mots, menaces ; au bruit Mme G. accourt. A ce moment, l'orchestre attaquait une valse, l'*extra* s'élance, prend par la taille Mme G. qui crie et se débat, les domestiques stupéfaits d'abord, vont punir tant d'audace, lorsque la jeune femme éclate de rire, en reconnaissant Ravel qui l'entraîne dans le tourbillon des valseurs. Pendant toute la nuit Ravel fut charmant d'esprit et de bonne tenue, tout en restant dans le caractère de son déguisement.

*
* *

D'illustres noces viennent d'avoir lieu à Vienne (Autriche). On disait autrefois : « Heureuse comme une princesse ! » Je ne trouve point leur sort si digne d'envie, et je crois qu'à aucune époque il ne l'a été. L'histoire en témoigne à toutes ses pages, et il nous suffirait, à l'heure présente, de porter nos regards en Russie pour être confirmé dans notre opinion. Je ne connais pas, en effet, de situation plus profondément douloureuse que celle de cette princesse danoise unie au tzar, qui aujourd'hui, à toute heure, doit trembler pour son mari et pour ses enfants.

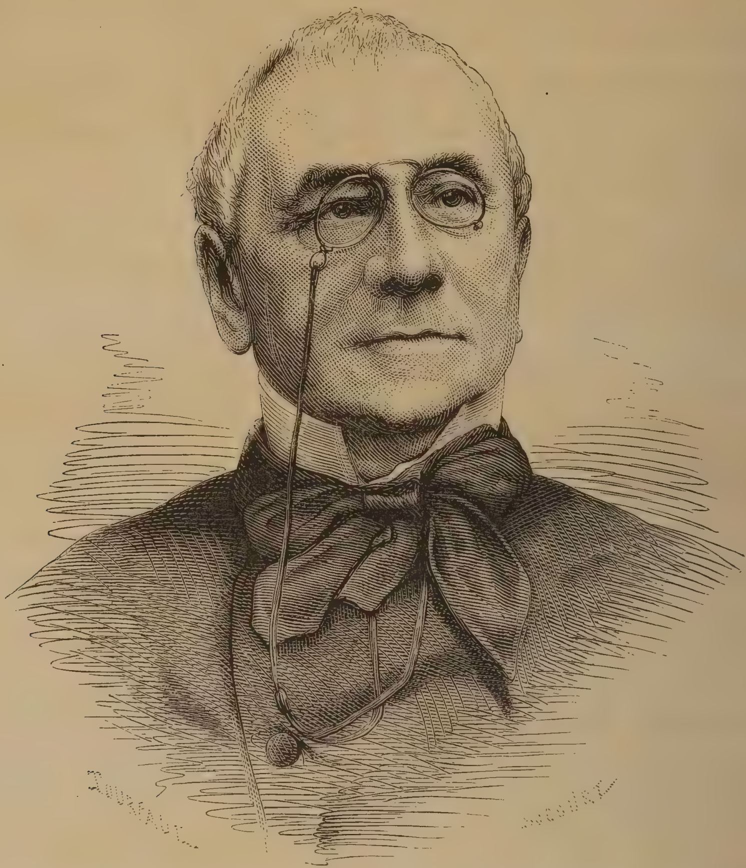
Mais, laissons de côté ces tristes pensées. Le

10 mai a eu lieu à Vienne (Autriche) le mariage de l'archiduc Rodolphe, prince héritier de la couronne d'Autriche-Hongrie, avec la princesse Stéphanie de Belgique, et l'aimable population viennoise semble avoir applaudi de grand cœur à l'union des deux jeunes époux.

Jeunes, en effet : l'archiduc Rodolphe est né le 21 août 1858, et Son Altesse Royale Stéphanie-Clothilde est venue au monde au château de Laeken, aux portes de Bruxelles, le 21 mai 1864.

Vienne avait mis ses habits de fêtes, et le ciel sait si elle en a de lestes et charmants, pour assister au mariage. Il a été célébré à l'église des Augustins, et la bénédiction nuptiale a été donnée par le cardinal-archevêque. Dans l'assistance, à côté de l'empereur et de l'impératrice, du roi et de la reine des Belges, figuraient le prince de Galles, le comte et la comtesse de Flandres, et toute cette grande noblesse autrichienne et hongroise si fastueuse et si élégante.

Pour les jeunes époux, on avait sorti le somptueux carrosse fait pour le couronnement de l'empereur Charles IV, carrosse qui servit de modèle à celui de l'empereur Napoléon Ier, lors de son mariage avec Marie-Louise, voiture d'or et de soie, que l'on peut voir aujourd'hui à Trianon.



Émile de Girardin, dessin de Bocourt.

Nous faisons des vœux bien sincères pour le bonheur de la jeune archiduchesse ; elle a du sang français dans les veines, et elle sort de cette famille royale de Belgique que la France respecte et honore.

***

Enregistrons, pour finir l'histoire de ce mois, la mort du vice-amiral de la Roncière le Noury. Il était né à Turin en 1813, de parents français ; sa carrière fut des plus honorables et des plus brillantes. A sa mémoire se rattachent les souvenirs de la campagne de Crimée et de la guerre du Mexique. C'est lui qui ramena de ce pays notre armée après cette expédition fatale. Pendant le siège de Paris, il commandait le corps de marins qui contribua si puissamment à notre défense. L'amiral de la Roncière le Noury était considéré comme un des officiers les plus distingués de notre flotte. Sa mort est une perte pour le pays.

A. de Villeneuve.

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

VOYAGES ET AVENTURES

LE PRINCE DU FEU (1)

(*Histoire persane*)



La fontaine d'Ali, dessin de A. de Bar.

V

L'OASIS

Là, le sol accidenté s'infléchissait tout à coup. Quelques pas suffirent pour que, au lieu du spectacle de mort qui m'entourait, mes yeux pussent embrasser le plus vivant tableau. Bien que foulant encore le sol aride, j'étais, en abaissant mon regard, transporté au milieu d'un paysage ravissant. Toute

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

une large pente était là, où s'étageaient des épaisseurs de feuillage, qui descendaient sur la plaine et s'y prolongeaient en festonnant des terres verdoyantes. De là, montaient des parfums de fleurs, des chants d'oiseaux. Une abondante cascade sautait et bruissait presque sous nos pieds. Çà et là, l'épaisseur des feuillées était percée de toits pointus à flèches d'or. A mi-côte, des cavaliers en riches costumes longeaient une pelouse. Au loin, des charrues ouvraient le sol, qui luisait grassement au soleil.

— Descendons, me dit le prince. En un instant, nous nous trouvâmes sur un chemin couvert de ramures, qui nous conduisit en pente douce à l'endroit où les belles eaux de la cascade tombaient en bouillonnant dans une large vasque de roches herbeuses. Un ruisseau qui sortait de ce bassin et dont nous suivîmes les frais détours, nous mena aux bords d'un petit lac, dormant, tranquille et bleu, entre des massifs d'arbres géants. Une trouée dans ces arbres, avait sa perspective sur une prairie, une autre aboutissait aux champs cultivés. Par un point, la rive basse du lac affleurait des jardins, au fond desquels s'élevait un groupe de pavillons plus pittoresques et plus légers les uns que les autres, et dont l'ensemble paraissait une capricieuse broderie, où toutes les nuances se mêlaient au brillant de l'argent et de l'or.

Le prince, comprenant que j'étais en admiration devant ce site délicieux : « Aux âges lointains, me dit-il, tel était presque partout le riant aspect de cet empire, où presque partout maintenant le désert étend ses affreuses solitudes. Vous voyez ici ce qu'on est convenu d'appeler la *Fontaine d'Ali,* un nom que rien ne justifie, sinon le désir d'évoquer une fois de plus le souvenir d'un successeur du prophète, qui jamais sans doute ne vint se désaltérer à cette source. Mieux vaudrait dire *Fontaine de Tobie* ou d'*Haroun-al-Raschild*, car, selon la tradition, c'est au bord de ces eaux que naquit, au temps des anciens Israélites, le doux pèlerin dont vous avez certainement lu la touchante histoire; et, plus tard, le redoutable sultan qui fut le contemporain et voulut être l'ami de votre Charlemagne.

— Quels que soient les personnages fameux qu'il a vu naître, dis-je, l'endroit me paraît délicieux; et j'avoue à Votre Altesse que je m'accommoderais fort d'y faire ma résidence. On doit goûter ici un charmant repos.

— Ce fut bien, me répartit le jeune prince, ce que pensa le roi, mon père, quand il fit construire le palais que vous voyez, où il vient assez souvent, et où, d'ailleurs, nous allons entrer pour prendre quelques rafraîchissements. Venez! »

Nous entrâmes dans les jardins. Des serviteurs parurent. Sur un signe du prince, une sorte de kiosque roulant, tout travaillé à jour, tout brodé de plantes grimpantes, se détacha comme de lui-même du palais où il était adossé, et s'avança sous le parasol d'un grand arbre vert. Les auvents de treillis qui le fermaient s'ouvrirent. Un escalier s'abaissa, conduisant à une petite salle octogone peinte en bleu d'azur, avec des arabesques d'argent. A peine le prince m'avait-il engagé à m'asseoir sur le riche tapis où le premier il avait pris place, que, devant nous se trouvèrent posés des fruits et des sorbets. C'était comme dans les contes de fées, qu'enfant j'avais entendu dire; aussi m'abandonnai-je tout entier, ma foi, au plaisir de penser que ce qui avait l'air d'un rêve n'était rien moins qu'une belle réalité. Le prince, qui sans doute se rendait compte du sentiment que je savourais, gardait le silence, pour n'en point troubler la douceur. Il me semblait commencer une existence qui allait couler là dans une parfaite et infinie béatitude. Et voilà que pour ajouter au charme que je subissais, mes oreilles furent tout à coup frappées d'une sorte de murmurante mélodie, dont je ne savais m'expliquer la nature. C'était un faible chant voilé, cadencé par une graduelle élévation des voix, qu'un léger coup frappé sur un tambourin d'une douce sonorité semblait soudain éteindre, et qui reprenaient aussitôt leur murmure. Cherchant des yeux autour de moi, je vis venir du fond du lac une gracieuse barque pavoisée de flottantes banderolles, que six rameurs vêtus de rouge faisaient glisser lentement. A l'avant, une main sous sa robe blanche, l'autre posée sur l'épaule d'un jeune homme agenouillé près de lui, se tenait un grand et majestueux vieillard, qui, le front levé, semblait contempler méditativement le ciel. Il fut alors évident pour moi que les sons que j'entendais étaient la chanson par laquelle les rameurs accordaient leurs mouvements; le coup de tambourin était frappé par l'homme qui tenait le gouvernail. La barque venait à nous. Bientôt elle aborda devant les jardins. Le jeune homme mit pied à terre, et, à la façon dont il l'aida à descendre sur le rivage, je compris que le vieillard était aveugle.

Le prince était levé; je n'en continuai pas moins mon espèce de songe. Mais voilà que, désignant le vieillard, le prince me dit : « Ce seigneur est mon oncle, le frère de mon père... »

Et alors j'éprouvai une secousse qui m'ôta soudain toute envie de rêver. C'est que ces mots étaient tout à coup venus me rappeler que la veille le capitaine Robert m'avait conté ceci :

Feth-Ali-Schah, le roi régnant, n'avait qu'un frère, enfant de la même mère qui plus est, et avec lequel il avait toujours été lié de la plus vive amitié. Quand le trône vint à vaquer par la mort de leur oncle Mohammed, qui n'avait désigné aucun héritier, le frère cadet, Couckouk-Kan, se mit peut-être un peu sur les rangs, mais son aîné étant reconnu roi, il se soumit de fort bonne grâce. Ce qui n'empêcha pas Feth-Ali-Schah de lui faire brûler les prunelles; sur quoi il le garda en grande considération à sa cour, le visitant chaque jour, lui prodiguant les plus grandes marques de tendresse, et lui témoignant sans cesse ses regrets d'avoir été contraint d'en agir ainsi, pour assurer la tranquillité de l'État.

Donc, le vieillard qui descendait de la barque, et dont le jeune prince m'indiquait si tranquillement la qualité, n'était autre que la malheureuse victime de l'ambition royale. Malgré moi, en quelque sorte, je tins à préciser.

— C'est là, n'est-ce pas, le frère unique de Sa Majesté, dis-je, le seigneur Couckouk-Kan?

— Ah! fit le prince avec la même placidité, vous savez son nom. C'est bien lui, en effet. Il aime beaucoup le séjour de la Fontaine-Ali, et vient sou-

vent en habiter le palais, dont, par ordre de mon père, une aile lui est réservée. Je descends lui rendre mes devoirs. Si vous voulez m'accompagner, je vous présenterai; et vous aurez, croyez-m'en, salué en lui un des hommes les plus dignes, en même temps qu'un des esprits les plus sages, les plus profonds de notre pays. »

Je m'inclinai en façon d'acquiescer au désir du prince ; et nous allâmes au devant du vieillard, dont le morne mais imposant visage parut s'animer doucement quand il eut entendu et reconnu la voix du jeune prince, qui était allé s'incliner tout près de lui, en articulant sans doute une formule d'hommage.

L'aveugle, étendant les bras, parut bénir du fond du cœur le fils de l'homme qui l'avait privé de la lumière. Puis il toucha d'une main la tête du jeune prince et baisa cette main : ce qui est, en Perse, la plus tendre marque d'affection. Je compris alors que le prince déclinait mon nom et ma qualité. Pendant qu'il parlait, mes regards allaient d'eux-mêmes de ses beaux yeux pleins d'éclat aux yeux éteints du vieillard. Celui-ci prononça, d'une voix gravement douce, quelques paroles que le prince me traduisit : « Mon oncle dit qu'il prie le prophète de vous garder sauf sur les terres de l'Iram, et de permettre que la présence des sages et habiles étrangers tourne à la gloire de son illustre frère Feth-Ali-Schah et de sa bien-aimée patrie. »

Je ne sais trop ce que je balbutiai en approchant mes lèvres de la main que l'infortuné vieillard tenait tendue vers moi. Mais je sais que quand je relevai le front, je le vis qui s'éloignait tranquillement, appuyé sur l'épaule de son jeune guide, et je sais qu'en le suivant des yeux, je me sentis secouer par un frisson qui serrait ma poitrine et glaçait mon cœur.

J'entendis que le prince Nazar me disait du ton le plus naturel : « Vous semblez fatigué. Peut-être, pour une première sortie, la course a-t-elle été un peu longue. Mais nous allons rentrer. Du reste, une petite chevauchée vous fouettera le sang. En route ! »

Les chevaux nous attendaient aux portes du jardin, où les gens de l'escorte étaient venus se grouper. Nous nous remîmes en selle. Je donnai, plus fort que je n'aurais voulu, peut-être, de l'éperon à ma bête, qui partit à fond de train. Le prince, qui vint tout souriant galoper près de moi, dut croire que, selon son expression, je voulais me fouetter le sang. La vérité est que, après ce que je venais d'y voir, j'avais instinctivement hâte de laisser là les beaux lieux où quelques instants auparavant j'aurais désiré passer de longues heures.

Mais, tout en franchissant rapidement la plaine déserte, côte à côte avec ce bel enfant royal dont l'avenir pouvait être ou si brillant ou si triste, je me demandais si je n'avais pas tort de juger sauvages ou gratuitement barbares ces gens qui, après tout, témoignaient, chacun à leur façon, d'un véritable héroïsme. « Et d'ailleurs, me dis-je encore, que je sais de gens en nos pays, même parmi les plus considérés, qui, pour beaucoup moins qu'un royaume, s'accommoderaient de pouvoir avec impunité mettre ou faire mettre indirectement en œuvre de pareils moyens. » Peu à peu même, je fus amené à trouver tous ces prétendus sauvages superbes dans leur parfaite bonne foi : superbe, l'*aveuglant*, par son terrible aveu de cruauté politique; superbe, l'*aveuglé*, par son absolue résignation; superbe, enfin, cet adolescent que j'avais vu si calme en face d'une effroyable éventualité, dont il ne pouvait se dissimuler la menace. Et quand je dus prendre congé de lui, ce fut avec un plus vif sentiment de déférence et de respect que je saluai le jeune prince, secrètement marqué peut-être au sceau des plus tragiques destinées.

VI

LE MOHARREM

L'équinoxe du printemps arrivait deux jours après notre promenade à la Fontaine d'Ali; ce fut, en effet, à cette date que se célébra la grande fête du Nourouz, ou jour de l'an civil des Persans. Mais de cette solennité je n'eus que les échos, car la fatalité voulut que ma fièvre, avant de m'abandonner définitivement, me fît, dans la nuit qui précéda ce jour, ce que le bon docteur Ben Baba appela une *visite d'adieu.* Je fus donc empêché encore une fois de contempler l'illustre souverain, dont j'étais en réalité un des serviteurs.

Comme j'en exprimais mes regrets au jeune prince :

— Vous n'attendrez pas longtemps une nouvelle occasion, me dit-il, car après le Nourouz, jour de l'an civil, nous allons avoir prochainement le Moharrem, jour de l'an religieux : le premier suivant l'année solaire et le second l'année lunaire, il arrive que cette fois ils tombent à peu de distance l'un de l'autre. A vrai dire, en tant que caractère de la fête, vous perdrez quelque peu au change; car, alors que le Nourouz est, comme aux temps antiques, exclusivement consacré à l'espérance, à la gaieté, le Moharrem, au contraire, ramène une période de jours que les croyants passent dans le recueillement et même dans les larmes.

— Pourquoi cela?

— En réalité, me repartit le jeune prince, la date du Moharrem est celle de la fuite ou *hégire* du Prophète, qui sert de point de départ à l'ère musulmane. Pendant les dix jours qui ouvrent l'année religieuse, les croyants, convaincus qu'alors l'Éternel est plus particulièrement occupé à régler les destinées mortelles, s'adressent mutuellement des vœux. Pour attirer sur eux les faveurs célestes, ils prient, jeûnent et distribuent d'abondantes aumônes : l'aumône du Moharrem étant d'une grande efficacité auprès d'Allah. Ces dix jours — selon la tradition — sont ceux où le Koran fut détaché du ciel pour être communiqué aux hommes : le dixième notamment, un grand jeûne est ordonné, parce que c'est le jour où naquirent Adam et Ève, où Noé sortit de l'arche, où Dieu pardonna aux Ninivites; enfin, pour les Persans, c'est le jour où le second fils d'Ali, le calife Housséïn, subit le martyre : cette dernière circonstance explique le caractère lugubre de la fête que vous verrez célébrer en ce jour-là.

— Ali? Houssein?... répétai-je.

— Vous sont inconnus, reprit le prince, c'est juste. Je vais donc vous dire ce qu'ils étaient.

Quand le Prophète mourut, Aboubekre, son beau-père, et Ali, son gendre, qui tous deux avaient été ses confidents intimes, bien que différant d'opinion sur beaucoup de points, se donnèrent chacun pour interprète véritable du Koran, et prétendirent au titre de chef de l'Islam. Les fidèles se trouvèrent dès lors partagés en deux sectes : celle des Shiites ou partisans des interprétations d'Ali, et celle des Sunnites se conformant aux opinions d'Aboubekre. Une guerre terrible s'engagea, dont les premiers avantages furent pour Aboubekre, à qui succéda Omar, qui est considéré comme le premier organisateur du mahométisme. Bientôt cependant Ali obtint le califat, mais il périt assassiné par les sectateurs d'Omar ; son premier fils, Hassan, eut le même sort ; le second, Housséïn, était en marche avec sa famille pour faire prévaloir ses droits, lorsqu'il fut assailli dans les plaines arides de Kerbelat par l'armée d'Yezid, son rival. D'ailleurs, privé d'énergie par les souffrances de la soif, il fut massacré presque sans résistance avec tous les siens. Les descendants d'Omar reprirent alors l'autorité. Mais après que, pendant plus de huit siècles, les successeurs d'Omar eurent régné sans partage sur toutes les nations de l'Islam, dans nos régions un descendant d'Ali se trouva pour revendiquer, plus par la piété que par les armes, le suprême pouvoir au nom de ses ancêtres. Et ainsi s'établit la fameuse dynastie persane des Soffis. Depuis, les Persans, en leur qualité de Shiites, regardent Housséïn comme un saint martyr ; et ils commémorent chaque année sa mort douloureuse, en mêlant à leurs lamentations tous les témoignages d'exécration à l'adresse des Sunnites qui, pour eux, restent chargés de ce meurtre abominable. Si bien qu'entre les Shiites, qui reconnaissent pour chef le souverain de l'Iran, et les Sunnites, qui obéissent au sultan de Turquie, subsiste une implacable inimitié, qui a plus d'une fois ensanglanté l'un ou l'autre empire : comme d'ailleurs dans votre Europe fit jadis l'animosité entre les diverses sectes chrétiennes. »

Ce n'était pas la première fois que le jeune prince faisait ainsi devant moi de justes rapprochements entre les évènements ou les personnages des deux pays. Je ne m'en étonnais point, car je tenais du docteur Ardebil, son professeur de français, que, dès qu'il s'était senti suffisamment initié à notre langue, il avait aussitôt voulu lire toutes les histoires d'occident qui étaient en la possession du vieux mirza. Mais autre chose m'avait frappé. Il suffit en quelque sorte d'avoir posé le pied en terre musulmane pour savoir jusqu'où va, chez tout enfant de l'Islam, l'aveugle instinct de vénération pour les moindres traditions religieuses. Or, bien que le prince n'eût positivement jamais rien proféré d'irrévérent à l'adresse de ces traditions, il m'avait semblé, à plusieurs reprises, que ses façons de dire, de raconter, n'étaient pas exemptes d'une certaine tendance à l'appréciation que n'admet guère la foi parfaite — telle que devait l'avoir au cœur le fils d'un des chefs suprêmes du mahométisme. On eût dit qu'un souffle de mécréance, passant sur ce jeune esprit, y eût légèrement refroidi le sentiment d'absolue acceptation de toutes les formules des vieux dogmes islamiques.

Un instant je pus croire que cette tendance résultait des relations suivies du jeune prince avec le vieux docteur, qui avait pu la rapporter lui-même de son long séjour en Occident. Mais dès mon premier entretien avec celui-ci, je pus acquérir la certitude qu'il n'avait rien laissé en France de ses profondes convictions musulmanes. Était-ce le fruit de lectures ou de réflexions toutes spontanées? Je n'aurais su le dire... Toujours est-il que la façon en quelque sorte enthousiaste, dont je l'avais entendu rappeler les antiques croyances, m'interdisait de penser qu'il y eût chez lui la moindre propension à ce que nous appelons l'*esprit fort*.

Quoi qu'il en fût, la période du Moharrem arriva, dès l'ouverture de laquelle je ne vis plus autour de moi qu'une multitude livrée aux pratiques les plus austères et les plus charitables. Échanges de vœux entre gens à mines contristées, vêtus de noir et de violet, couleurs du deuil. Plus d'ablutions, plus de soins de toilette. Nul bruit d'instruments. Jeûne et macérations. Aumônes prodiguées aux mendiants, qui, déguenillés, barbouillés de noir, s'en vont par les rues pleurant, soupirant, invoquant les saints noms d'Hassan et d'Housséïn. Devant la porte des riches, ou même des gens de médiocre aisance, de grandes urnes pleines d'eau à la glace, avec une tasse dedans, pour que chacun puisse se désaltérer, et pour que nul ne soit exposé à endurer le mal (la soif) dont mourut Housséïn. Partout, d'ailleurs, des porteurs d'eau offrent leur marchandise, au nom de « notre seigneur Housséïn, » en affirmant à ceux qui leur en achètent que cette libéralité fera descendre sur eux les bénédictions d'Allah.

On croirait, en vérité, que neuf longs jours de semblables manifestations puissent suffire à fatiguer, à épuiser ce que je serais tenté d'appeler l'entrain funèbre de cette dévote population. Mais ils ne semblent, au contraire, que la préparer à l'espèce de délire lugubre et furieux qui s'empare d'elle lorsque le dixième jour amène l'anniversaire positif de la mort d'Housséïn. Furieux, dis-je, car alors ce n'est plus seulement par des larmes, par des lamentations, que les Shiites fervents commémorent le tragique évènement, mais aussi par tous les plus vifs témoignages d'animosité et de colère contre les Sunnites actuels, qu'ils rendent responsables du crime de leurs aïeux.

Aux idées de deuil se joignent alors les formels désirs de vengeance. La tourbe misérable notamment, qui compte ainsi se signaler plus efficacement à la compassion publique, fournit de nombreux fanatiques qui, se déchirant le visage et le corps de la plus hideuse façon, couverts du sang qui coule de leurs plaies, parcourent les rues, battant de petits tambours, secouant des clochettes ou simplement frappant des cailloux l'un contre l'autre. Ils vont criant, hurlant, entremêlant sans cesse du nom d'Housséïn les formules de malédiction, d'exécration, qu'ils profèrent contre les Sunnites, avec lesquels, d'ailleurs, ils sont fortement disposés à confondre tout ce qui ne professe pas la foi shiite. Aussi les exemples ne sont-ils pas rares de cruelles violences commises sur les malheureux Sunnites qui, résidant en pays shiite, eurent le simple tort de se montrer en public pen-

dant la commémoration du meurtre d'Housséïn.

Le danger ne serait pas beaucoup moindre pour tout autre personne étrangère à la pure croyance mahométane, car en l'absence de sectateurs d'Aboubekre et d'Omar, la fureur populaire se tournerait tout aussi bien contre le premier *infidèle* venu, coupable, en réalité, de dissidence religieuse et supposé hostile aux idées shiites. De longue date, cependant, une exception — prenant en ce cas le caractère de précieuse immunité — est faite en faveur des Français (ou *Franghis,* comme disent les Persans) reconnus pour avoir toujours donné des preuves de vive sympathie au royaume d'Iram.

Ce fut, du reste, sous la sauvegarde spéciale de ce sentiment traditionnel — rendu même plus vif par les raisons qui nous avaient amenés en Perse — que nous pûmes, nous, les membres de la mission militaire française, nous donner pendant la matinée le curieux spectacle d'une population en véritable état de démence religieuse : cela comme prologue de la pittoresque solennité qui, vers le milieu du jour, devait avoir lieu sur cette même



La tragique histoire d'Housseïn, dessin de Scott.

grande place où j'avais vu manœuvrer les zambourechs.

Là, contre le mur du palais, était établie une sorte de scène immense où des centaines de personnages allaient représenter en chair et en os le drame de la mort du saint calife.

Au fond même de la scène, une estrade d'honneur attendait le souverain, qui devait présider à la pieuse représentation, accompagné des membres de sa famille, des grands seigneurs de la cour et des personnes admises à figurer dans son entourage. — Nous étions de celles-là.

A droite et à gauche, de nombreux gradins étaient dressés, qui, bien avant l'heure, furent garnis de tout ce que Téhéran comptait de notables. Le reste de l'espace était rempli par une foule compacte, où se voyaient en grand nombre les énergumènes qui, précédemment, avaient empli la ville de hurlements et de contorsions.

Conduits par un maître des cérémonies à la place qui nous était réservée, nous y trouvâmes le vénérable Ardebil, qui, par zèle pieux sans doute, s'était offert à nous rendre intelligibles toutes les péripéties du drame sanglant auquel nous allions assister.

Avant la venue du roi, des mollahs (prêtres) préludèrent par quelques récits, prières ou formules de malédiction aux jeux scéniques qui se préparaient.

Enfin parut Feth-Ali-Schah, que je voyais pour la première fois, et qui, malgré son habit tout resplendissant d'or et de pierreries, ne produisit qu'une assez pauvre impression sur mon esprit; car je ne pus trouver en lui qu'un vieillard trop évidemment débile et souffreteux, dont le regard seul attestait encore un reste de vigueur et de volonté.

Le malheureux Couckouk-Khan vint s'asseoir un peu au-dessous de son fraternel bourreau. De chaque côté se rangea la nombreuse lignée mâle du roi, adolescents et jeunes hommes presque tous de fort bel air, mais dont aucun cependant n'effaçait en gracieuse désinvolture et en expressive physionomie le prince Nazar.

Le monarque fit un signe de tête; la représentation commença; et nous vîmes, épisodes par épisodes, se dérouler la tragique histoire d'Housséïn, absolument comme chez nous, au temps jadis, étaient reproduites les diverses scènes de la Passion du Sauveur.

Presque dès l'entrée des premiers personnages, — tous d'ailleurs déclamant avec une grande puissance de parole et de geste, — l'auditoire parut pris du plus profond attendrissement; et tandis que la plupart des notables assistants, sans en excepter le souverain, se bornaient à répandre d'abondantes larmes, la douleur générale de la multitude se traduisait par de longs sanglots et de très bruyantes manifestations.

Plus on avançait dans l'action, plus ces manifestations devenaient énergiques et tumultueuses. L'émotion fut au comble lorsque, après l'entrée de la sainte caravane dont Housséïn est le chef, après l'expression des tourments que sa famille et lui éprouvaient au milieu du désert brûlant, s'engagea entre les siens et les troupes sunnites le combat qui doit être funeste au descendant d'Ali.

Housséïn, déjà vaincu par la soif, est égorgé. Le chef sunnite s'enorgueillit de sa victoire, et chacune de ses paroles est accueillie par les vociférations, les rugissements des spectateurs. Cependant les femmes, les enfants de l'infortuné calife sont encore vivants; mais ils sont captifs du Sunnite, qui décide de les exterminer jusqu'au dernier. Et alors l'assemblée de gémir de plus belle...

Ici vint se placer un incident consacré, paraît-il, par la tradition, mais recevant cette année-là un surcroît d'intérêt de notre présence à la représentation. Au moment où le vainqueur va dicter l'ordre fatal, entre un franghis (personnage vêtu de notre costume militaire moderne) qui, au nom de son roi, vient solliciter et même exiger la grâce de la malheureuse famille, — ce qui provoqua dans l'assemblée une véritable explosion d'enthousiasme en l'honneur de la mission française. — Mais le farouche Sunnite ne veut rien entendre; il fait mettre à mort le brave franghis; puis commence le massacre de la famille d'Housséïn, et bientôt c'en est fait de toute la descendance d'Ali, à l'exception d'un jeune enfant qui, laissé pour mort, se relève en annonçant que de lui sortira la sainte lignée qui doit faire triompher les vraies croyances et renouveler la gloire du vieil empire d'Iram.

Puis, comme le drame venait de s'achever, au milieu des imprécations et des sanglots de l'auditoire, voilà que — toujours selon la tradition — un gigantesque mannequin, qui était censé représenter le traître calife Omar, fut apporté et livré à la foule, qui l'assaillit à coups de bâtons et de pierres, en vomissant contre lui toutes les plus horribles injures. Or, cet Omar factice, présent du roi aux spectateurs, n'était autre chose qu'une grande carcasse creuse, recouverte de toile peinte, toute bourrée de menues friandises qui, à un moment donné, s'éparpillèrent sur la place, où le populaire se les disputa avec un tumulte indescriptible.

Sur cette dernière exécution, le roi et son entourage rentrèrent au palais, et les fervents en guenilles s'en allèrent de nouveau parcourir la ville en hurlant, en se frappant, se déchirant le corps, et en proférant avec une animation plus grande les plus sanglantes apostrophes à l'adresse d'Omar et de ses partisans.

Au cours de la représentation, pendant que les larmes coulaient à flots de tous les yeux, pendant que les gros et bruyants soupirs soulevaient toutes les poitrines, j'avais remarqué que, placé au milieu de ses frères, qui, en excellents Shiites, donnaient l'exemple de la plus vive affliction, le prince Nazar ne semblait qu'assez superficiellement touché des malheurs d'Housséïn. Tout au plus, aux moments très pathétiques, l'avais-je vu poser son front dans une de ses mains, beaucoup moins pour affecter une douleur qu'il n'éprouvait pas, que pour ne point trop laisser remarquer une indifférence qui pouvait être un sujet de scandale. J'avais cru même remarquer deux de ses frères — qui, eux, se désolaient en toute sincérité — se montrant des yeux, et non sans haineuse expression, son visage que n'humectait aucune larme. Cela m'intriguait.

Rentré au palais, je venais de gagner ma chambre, quand je vis arriver le jeune prince :

— Tout ce bruit, ce tumulte, me dit-il, ont dû vous causer, comme à moi, une sorte d'étourdissement.

— En effet, dis-je, et j'éprouve une certaine satisfaction à me retrouver dans la solitude et le silence.

— Meilleurs encore seraient-ils goûtés au grand air et tout à fait loin de la foule, reprit le prince. Voulez-vous que nous recommençions notre promenade de l'autre jour? Les chevaux sont en bas. Deux ferashes (valets) nous ouvriront la cohue. Une fois hors des murs, nous galoperons jusqu'aux ruines.

— Aux ruines? répétai-je un peu étonné, car j'avais cru tout d'abord comprendre qu'il s'agissait de nous rendre à la fraîche oasis d'Ali.

— Oui, dit le prince, la ville morte doit être bonne à visiter, au sortir de la ville trop animée.

Ces paroles avaient été prononcées avec un accent de mélancolie toute particulière. Je pensai que l'occasion allait s'offrir de tenter, avec une discrétion relative, quelques questions sur les principes religieux du prince.

— Eh bien! allons aux ruines, fis-je.

Nous fûmes bientôt en selle. Sous la voûte qui sert d'issue au palais se tenaient quelques hommes portant une veste rouge, de larges pantalons jaunes, un bonnet blanc, et tenant à la main un court bâton. Le prince fit signe à deux d'entre eux,

qui se mirent aussitôt à marcher devant nous, pour nous frayer un passage à travers la foule dont la place et les rues étaient encombrés. Nous allions lentement, car çà et là se trouvaient des masses compactes qu'il n'était pas facile de dissiper. Partout encore se voyaient des bandes de hurleurs et de contorsionnaires autour desquels on faisait cercle.

A certain carrefour le bruit était plus grand, la foule plus intense. La populace semblait faire le siège d'une maison contre la porte de laquelle elle lançait des pierres. Je demandai au prince s'il connaissait la raison de ces violences.

— Sans doute, me répondit-il tranquillement, quelque Sunnite aura eu l'imprudence de se montrer, le peuple l'aura poursuivi, il se sera réfugié dans cette maison, *ils* veulent l'avoir pour le maltraiter.

— Mais c'est odieux! hasardai-je.

— Certainement, repartit le prince, du même ton, mais qu'y faire?... Et tranquillement il passa son chemin, bien que par instant il parût impatienté de l'obligation où nous étions de marcher avec tant de lenteur.

Quand la grosse tour du rempart fut en vue: « Encore quelques instants de contrainte, me dit le prince, et nous aurons toute liberté d'allure. »

Comme il achevait d'articuler ces mots, nous entendîmes du côté de la tour une longue explosion de clameurs, et nous vîmes la foule agitée d'une singulière façon.

« Qu'est cela? fit le prince arrêtant son cheval, prêtant l'oreille et lançant un regard avidement curieux vers le point où le bruit se produisait.

— Sans doute encore quelque Sunnite.... commençai-je.

Mais le prince m'interrompant vivement: « Non, non, écoutez! »

J'écoutai. Le tumulte me sembla dominé par ces deux cris que les voix répétaient à l'envie et dont j'ignorais la signification : *Guebran*! *Atechperest!*

Presque aussitôt, j'entendis que le prince disait « Allons! allons! »

Il poussa vivement son cheval, et, au risque d'écraser quelques-uns des sujets de son père, il courut droit au bruyant rassemblement. J'avançai à son côté.

Près de la porte, dans le recul de la tour, contre le mur d'enceinte, sur un amas de décombres s'étaient réfugiés, objets des imprécations et des menaces de la foule, un vieillard et une toute jeune fille — étrangers sans doute; car, au contraire des Persans, qui ont coutume de raser à tout âge leurs cheveux, et de noircir leur barbe quand les ans viennent la blanchir, le vieillard portait de longs cheveux flottants sur ses épaules, et sa barbe tombait en flots de neige devant sa poitrine. D'autre part, quoiqu'elle eût atteint déjà l'âge où les femmes du pays ne sortent plus qu'absolument enveloppées de voile, la jeune fille avait le visage découvert. D'ailleurs le costume du vieillard différait entièrement de celui des Persans, car il se composait d'une ample et longue robe de toile brune et d'un bonnet de laine blanche à bords retroussés. La jeune fille portait un pauvre justaucorps d'étoffe rayée à longues manches évasées, ceint aux flancs par une torsade de gros poil. Un simple fichu quadrillé bleu et blanc, usé et entrelacé aux tresses de ses fins cheveux noirs lui servait de coiffure.

La foule qui serrait de près les deux étrangers, tendait vers eux des poings fermés, des mains armées de bâtons, jetait des pierres et vociférait de la plus effrayante façon : « Guebran! Atechperest! »

Pour tenir tête à ce déchaînement, le vieillard debout contre la muraille n'avait que sa calme attitune et la dignité de son regard. La jeune fille agenouillée devant lui, comme pour lui faire une défense de son corps, joignait les mains en suppliante. Mais les assaillants ne semblaient pas vouloir s'en laisser imposer par ces deux faiblesses.

La brusque intervention du prince fit cependant diversion. D'une voix ferme il interpella la foule qui d'abord l'écouta en silence, mais qui bientôt se reprit à crier : « Guebran! Atechperest! »

Le prince essaya encore de se faire entendre, mais les voix accentuées couvrirent la sienne, et je vis deux ou trois êtres hideux, dégoutant du sang qui coulait de leurs joues qu'ils avaient eux-mêmes tailladées, s'avancer, avec des intentions non équivoques, sur les deux malheureux qui déjà semblaient attendre la mort.

— Non, cria le prince, je ne les laisserai pas ainsi massacrer. A nous deux, mon ami, nous devons pouvoir les délivrer.

— Certes! fis-je, car cette intervention me paraissait fort naturelle.

— A moi le vieillard! à vous la jeune fille! me dit le prince.

Et, d'un bond de nos chevaux, nous allâmes ensemble nous placer entre les furieux et leurs victimes.

Une longue clameur de colère sortit de la foule, qui parut vouloir alors s'acharner contre nous.

Mais, sans prendre garde aux cris ni aux menaces, le prince avait attiré à lui le vieillard qu'il faisait asseoir en croupe, pendant que j'enlevai la jeune fille par les deux mains. Comme je la plaçai devant moi, une pierre l'atteignit au front. Le sang jaillit et je compris qu'elle s'évanouissait.

— De l'éperon! me cria le prince, qui poussa, en outre, une retentissante exclamation en langue persane.

Nos chevaux s'enlevèrent en renversant plusieurs des agresseurs. L'un de ceux-ci, cependant, s'était cramponné des deux mains à la robe du vieillard et se faisait traîner. Je vis le prince porter la main à son poignard et frapper; l'homme blessé au bras, roula dans la poussière, en poussant un hurlement de rage, et nous fûmes entièrement dégagés.

Tout d'abord le prince sembla vouloir passer sous la voûte de la tour, afin de gagner la campagne. Mais se ravisant : « Non, fit-il, au palais! au palais! »

Et, tournant bride aussitôt, nous reprîmes de toute la vitesse de nos montures le chemin que nous venions de suivre en quelque sorte à pas comptés.

Que d'ici, de là — la foule ne s'ouvrant pas assez vite pour nous livrer passage — il y eut des gens bousculés, renversés, le prince ne semblait

guère s'en inquiéter; et, pour moi, qui le suivais résolument, j'avoue que je n'en prenais pas non plus grand souci, car j'avais assez à faire de soutenir la jeune fille, qui, le visage ensanglanté, était inerte devant moi. Je n'entendais pas moins répéter à tout instant autour de nous ces deux mots qui semblaient traduire tant d'exaspération et de colère: « Guebran! Atechperest! »

Enfin nous atteignîmes les portes du palais que nous ne franchîmes pas sans que les gardes qui veillaient à l'entrée ne parussent eux aussi quelque peu étonnés, ou même scandalisés de nous voir ramener ce vieillard et cette jeune fille.

VII

JUGEMENT.

Arrivés dans la première cour, je pensai que nous allions mettre pied à terre à l'endroit où deux fois déjà nous étions montés à cheval, et où d'ailleurs des serviteurs s'apprêtaient à nous tenir l'étrier. Mais je vis que le prince poussait plus loin : « Où allons-nous? demandai-je.

— Aux écuries du roi, me répondit le prince.

Et comme je le regardais d'un air surpris: « Ah! fit-il, vous ne comprenez pas. Sachez donc que, de tradition, les écuries du roi sont réputées lieu d'asile absolument inviolable, le plus grand criminel qui parviendrait à s'y réfugier, n'y pourrait être inquiété. Là, du moins, ces malheureux seront en parfaite sécurité, en attendant que j'aie avisé!

Pendant que le prince parlait ainsi, j'étais aise de voir la jeune fille reprendre ses sens; et bien que le sang eût assez abondamment coulé de la plaie, je crus reconnaître que la blessure était légère. La mignonne créature regardait autour d'elle d'un air effaré, comme au sortir d'un rêve pénible. Apercevant le vieillard que, à ce moment le prince, descendu de cheval, aidait à prendre terre, elle glissa de mes bras pour courir dans les siens.

Le prince, comme pour être plus tôt rassuré sur le sort de ses protégés, les poussa doucement sous un élégant portique donnant accès dans le grand bâtiment qui abritait les montures royales : — logées là d'ailleurs beaucoup mieux que la plupart des citoyens même riches de l'Iram. Les nobles bêtes, toutes nées avec un pelage d'un blanc pur, mais peintes à l'aide du henné, en rouge, en brun, avec de fantaisistes dentelures sur les diverses parties du corps, occupaient une vaste et magnifique galerie, où chacune, servie d'ailleurs par plusieurs domestiques, avait sa loge particulière.

Quand le prince eut introduit, dans ce lieu relativement confortable, les deux étrangers, auprès desquels, sur un geste de lui, plusieurs serviteurs s'empressèrent... « Merci de votre bon et courageux concours, dit-il en me serrant la main. Je crois pouvoir vous assurer qu'il ne vous en reviendra aucun ennui, car j'entends prendre tout sur moi seul. Par excès de prudence pourtant ne sortez pas du palais aujourd'hui. D'ailleurs je puis, d'un moment à l'autre, avoir besoin de vous retrouver. En tout cas, à bientôt, et encore merci du plus profond du cœur! »

J'assurai son Altesse que, tout en me trouvant très flatté des sentiments qu'elle m'exprimait, je croyais n'avoir rien fait que de très naturel pour les mériter.

Or pendant que je me dirigeais vers le quartier où la mission française avait sa résidence, je vis que le prince allait à pas hâtifs du côté du harem. J'avoue que j'étais, non pas inquiet, mais fortement intrigué par le soin que le prince avait cru devoir prendre de me rassurer et par la recommandation qu'il m'avait faite de me tenir en quelque sorte à sa disposition...

Je venais à peine de m'asseoir dans ma chambre quand je vis entrer presque en même temps le capitaine Robert et le vénérable Ardebil, qui tous deux avaient eu déjà vent de l'histoire, et venaient, avec un égal mais dissemblable effarement, me questionner à ce propos. « Vingt cinq gibernes, s'écriait le capitaine, vas-tu bien me dire ce qui s'est passé, que voilà toute la ville, tout le palais, tout le diable et son train en l'air, comme si le feu était à la rivière, comme si l'abomination de la désolation allait engloutir le royaume? Eh! tiens, voilà le docteur Ardebil qui lui même lève au ciel des yeux désespérés, et pousse des soupirs à décorner la lune. Ils sont tous en cet état.

— Allah! seigneur Dubreuil! se prit à gémir le vieux mirza, que dit-on que vous avez fait?

— Hein! qu'est-ce qu'on dit? Et parlant au premier questionneur : « Ce qui s'est passé, mon capitaine. Oh! absolument rien qui ne se fût passé, si vous eussiez été à ma place — ce que j'ai fait, seigneur Ardébil? — ce que tout homme s'appelant et méritant de s'appeler homme aurait fait ou dû faire en pareille occasion.

— Allah! voulut encore soupirer Ardebil.

— Eh bien quoi, Allah! Oseriez-vous, par hasard, me faire entendre qu'Allah commande de laisser des brutes furieuses écharper un malheureux vieillard et une pauvre fillette sans la moindre défense...

— Un jour de Moharrem! reprit le mirza, des idolâtres!

— Eh! Moharrem et idolâtres tant que vous voudrez! m'écriai-je. Au surplus remarquez que je ne sais pas, mais là pas du tout, en quoi j'ai péché. Je sais que j'ai aidé à préserver un homme et une enfant du malheur qui les menaçait; et rien de plus. Le prince, lui, au moins sait qui il a sauvé.

— Voilà le malheur! fit Ardebil.

— Le malheur, dites-vous. Du diable si j'y comprends rien. Et puisque vous êtes si ferré sur ces questions, vous devriez bien me renseigner un peu.

— C'est ça, dit le capitaine, conte-nous d'abord tranquillement l'affaire, et le docteur nous l'expliquera.

Je contai donc: et pendant que, à tout moment le capitaine témoignait qu'il se fût conduit absolument comme moi, je voyais se rembrunir de plus en plus le front d'Ardebil, qui, en fin de compte, nous fit savoir que la commisération si énergiquement manifestée, au grand scandale de tous, par le jeune prince était d'autant plus déplacée et blamable, surtout en pareil jour, qu'elle avait pour objets les plus viles, les plus abjectes créatures.

A quoi je répliquai que le vieillard m'avait sem-

blé très vénérable, et la jeune fille fort douce et fort intéressante.

— Oui, répliqua-t-il, mais des guèbres, des infidèles, des idolâtres adorateurs du feu, race maudite, réprouvée, que depuis longtemps on aurait dû faire disparaître du sol de l'Iram.

— Adorateurs du feu, répéta le capitaine, mais alors ils professent encore l'antique doctrine de Zoroastre ?...

— Oui, pour la honte de l'Iram!

— Mais l'Iram tout entier professa cette doctrine autrefois, ajoutai-je, me rappelant la parole du jeune prince lors de notre visite aux ruines de la vieille cité.

— Autrefois en effet, dit Ardebil, aux temps où régnait l'erreur, qu'est venue dissiper la divine parole apportée par le Prophète ; mais peut-on admettre aujourd'hui pareille idolâtrie?...

Comme il n'était guère possible que nous nous missions d'accord sur l'opportunité de l'extermination ou de la préservation des idolâtres, je me bornai à demander sans trop de gravité au vieux fanatique quelles devaient être, à son avis, les suites de l'acte d'abominable commisération dont le prince s'était rendu coupable avec ma complicité.



Au palais! au palais! dessin de Scott.

— Vous riez : il n'y a cependant pas de quoi rire, je vous assure, répliqua le mirza. Songez qu'il y a eu, pendant la sainte période du Moharrem, blâme adressé publiquement aux croyants, célébrant un pieux anniversaire ; il y a eu effusion de sang de la main du prince jouant du poignard contre des croyants; et sans doute aussi blessures, ou même mort de gens renversés par vos chevaux; tous actes...

— Pendables, n'est-ce pas? acheva le capitaine, venant en aide au bonhomme qui ne semblait pas trouver l'expression juste.

— Eh ! fit Ardebil avec un hochement de tête significatif, sa majesté n'entendit jamais plaisanterie à l'endroit des traditions ; et on la vit en des cas beaucoup moins graves faire taire ses affections pour laisser la justice suivre son cours.

— Diable ! fis-je, savez-vous que vous m'effrayez réellement pour ce brave jeune homme.

— Que voulez-vous ? je dis ce que je pense. Daigne cependant Allah permettre que le prince échappe aux conséquences de sa conduite un peu irréfléchie! C'est mon souhait bien sincère. »

Et le vieux mirza nous quitta, sans doute, pour, aller d'ici de là, dans le palais plein de rumeurs s'enquérir de la tournure que prenait l'affaire.

Une heure plus tard le capitaine Robert et moi nous nous entretenions encore de cette singulière aventure, lorsque entra le jeune prince, qui ne semblait pas le moins du monde partager les appréhensions de son professeur de français. « Tantôt, me dit-il du ton le plus calme, nous comparaîtrons ensemble publiquement devant le roi, mon père, à qui j'ai fait demander qu'il en soit ainsi, pour en finir au plus tôt avec le bruit que les uns et les autres s'avisent de faire. Je vous sais brave et sans effroi : laissez-moi cependant vous répéter que vous n'avez rien à redouter pour des actes dont je dois être seul à répondre. Mais il faut qu'à l'audience royale soient admis ces malheureux qui, d'ailleurs, n'ont été amenés ici que par le désir d'être entendus par le souverain. Allons les prendre.

— Allons ! fis-je.

Comme nous arrivions près du portique au-delà duquel nous devions retrouver le vieillard et la jeune fille, le prince aperçut là deux noirs gardiens du harem qui, le sabre à la ceinture, un bâton ferré à la main, faisaient sentinelle : « Ah ! dit-il, ma mère est encore auprès de la pauvre enfant, à qui elle a voulu porter elle-même des soins et des consolations. Vous ne pourriez entrer avec moi : attendons. »

Au bout de quelques instants les noirs, frappant les dalles du fer de leur bâton, annoncèrent la sortie de la *Kanoun* (dame) : façon d'intimer à tous l'ordre de détourner le visage, pour que l'épouse du roi, bien qu'entièrement voilée, à l'exception d'une légère ouverture à niveau des yeux, ne fût exposée à aucun regard indiscret. Je me détournai donc respectueusement, ce qui ne m'empêcha pas de voir que le jeune prince alla s'agenouiller sur le passage de sa mère qui, lui posant une main sur la tête, s'arrêta et l'entretint un instant à voix basse. Enfin elle s'éloigna suivie de deux jeunes femmes — deux esclaves sans doute, — d'ailleurs voilées comme elle. Et nous pûmes rejoindre les étrangers qui, en voyant entrer le prince, se prosternèrent. Il alla à eux et les releva, en leur parlant de sa plus douce voix.

Puis je vis le veillard étendre vers moi ses bras tremblants, dans l'attitude de la bénédiction, en prononçant des paroles que le prince me traduisit : « Que sur vous, généreux fils d'occident, dit-il, descendent toutes les faveurs du bienfaisant Ormuzd !

— Et qu'avec vous, ajouta la jeune fille, habitent à jamais les bons génies ! »

Je m'inclinai saisi de respect devant ce vieillard qui me semblait personnifier la sereine et patriarcale dignité ; devant cette jeune fille qui, toute bouleversée encore des terribles émotions qu'elle venait d'éprouver, avait cependant su animer pour moi d'un sourire ses doux traits et son douloureux regard. Pâle, et comme transie, le front ceint d'un épais bandeau de mousseline, taché de rose — que sans doute avait posé de ses mains la mère du jeune prince — elle était vraiment touchante...

— Venez, dit le prince. » Et nous nous rendîmes tous ensemble à l'audience royale.

Ai-je besoin de noter que, bien que je fusse là un des intéressés, je dus à mon ignorance encore fort grande de la langue persane, d'assister, pour ainsi dire, en simple spectateur à cette sorte de solennité ; mais comme les moindres incidents m'en furent par la suite traduits et commentés dix fois plutôt qu'une, je puis cependant en retracer fidèlement le tableau.

Nous entrâmes dans une vaste salle au fond de laquelle, sur une large estrade recouverte de riches tapis et sous un dais tout broché d'or, était assis le vieux monarque ayant à ses pieds son premier ministre et le chef des mollahs (prêtres). Derrière lui se tenaient un certain nombre de ses fils. De chaque côté formaient groupes compacts des grands de la cour, des prêtres, des mirza (scribes). Le reste de la salle, dont l'accès avait été librement ouvert au populaire, était envahie par une multitude dont les principaux éléments avaient été évidemment fournis par celle dont le prince et moi avions contrarié les sauvages instincts. Le plus profond silence, qu'inspirait sans doute la présence du souverain, régnait dans la salle quand nous y entrâmes par une porte latérale, qui nous conduisit au pied de l'estrade.

Quoiqu'il ne se produisît aucune manifestation appréciable de ce sentiment, il était facile de comprendre que la généralité des assistants étaient dans les plus antipathiques dispositions à notre égard.

Depuis quelques instants le jeune prince se tenait le front incliné devant son père, quand celui-ci étendit la main. Aussitôt le prince : « Roi des rois, dit-il, d'une voix ferme et retentissante, je t'ai fait demander de m'entendre devant tous, parce que je sais que tous ont pu venir à toi pour m'accuser d'avoir manqué aux traditions du pays. N'attends pas, ô roi, et que ceux qui sont ici n'attendent pas non plus, que je cherche à me disculper. Qu'a-t-on pu me reprocher ? d'avoir fait le possible pour soustraire à la mort deux infidèles, selon moi, deux innocents. Je l'avoue, mon cœur s'est ému, et chez moi la pitié a parlé plus haut que le respect des traditions. S'il est une peine que j'ai pu encourir pour avoir cédé à une impulsion toute naturelle, tu es la loi, tu es la justice, ô roi, tu prononceras, sans te souvenir que ton illustre sang coule dans les veines du coupable ; et je me soumettrai, sans murmurer, à ce que tu auras ordonné. C'est tout ce que j'ai à dire de moi, pour moi. J'ajoute, — et tu sauras me comprendre, ô roi, que, s'il y a faute ou crime, c'est sur moi seul que doit retomber le châtiment.

« Et maintenant, puisque le ciel a permis que ce vieillard soit admis à contempler ta face, alors qu'il est péniblement venu des lointaines régions avec le seul désir de te faire entendre sa parole, je te supplie, ô roi, d'entendre la parole de ce vieillard. Je n'ai plus rien à te dire, je me tais.

Alors le roi s'adressant au vieillard : « Qui es-tu ? dit-il, d'où viens-tu ? que veux-tu ?

Le vieillard, qui, ainsi que la jeune fille, s'était profondément incliné pendant les dernières paroles du prince releva le front, et, d'une voix lente et grave : « Roi des rois, dit-il, je me nomme Bahman Ispendiar, je suis, avec ton assentiment souverain, chef et grand prêtre de ce qui reste en Iram de l'antique et malheureuse nation Parse. Je viens des montagnes de la province d'Yezd, où nos frères

vivent dans l'union de leur foi, dans le travail de la terre qui fait l'homme fort et pur. Jamais, ô roi des rois, jamais ne vint jusqu'à ton trône le moindre bruit qu'aucun d'eux ait cherché à troubler la paix de ton empire, ou à enfreindre ni la plus douce, ni la plus rigoureuse de tes lois. Jamais d'ailleurs, nous croyons le savoir, ton âme droite et paternelle n'a voulu que les misérables descendants des plus anciens peuples de l'Iram aient à souffrir l'iniquité, à endurer l'oppression. Jamais, tu n'as ordonné que la persécution fût dirigée contre les paisibles et innocentes croyances, que nous pratiquons, d'ailleurs, dans le silence de nos cœurs, dans le mystère de nos humbles refuges. Et pourtant, ô souverain clément! ô père miséricordieux! tout ce que tu n'as pas ordonné a été fait. Sur nous s'est abattue la violence, s'est déchaînée la colère cupide. Nous te devons le tribut du sujet au souverain : toujours nous l'avons payé sans plainte, aussi bien quand le bienfaisant Ormuzd a béni nos rudes travaux, que quand le cruel Ahriman a pu réussir à fermer au sein de la terre les vraies sources de richesse. Mais peu à peu, et sans que tu en saches rien sans doute, le taux de ce tribut a été élevé par ceux que tu as investi de ton pouvoir, jusqu'à ce qu'il égale ou dépasse même les produits de nos efforts:

« En ton nom, des hommes sont venus, qui tous plus durs, plus implacables les uns que les autres, ont taxé de telle sorte pour nous le droit de vivre sur la terre d'Iram, que ce droit ne nous est plus que le droit de mourir. Et quand nous avons été impuissants à les satisfaire, ce n'est pas à nos corps, mais à nos âmes qu'ils ont infligé la contrainte. Sous chacun de nos toits vivaient, bénédictions de la demeure, aimés, vénérés, les trois compagnons du Parse : le bœuf patient et laborieux, qui trace le sillon fertile; le chien, qui défend le seuil et guide le troupeau; le coq, qui chante le réveil et marque l'heure d'invoquer les bons génies. Les hommes cruels sont venus et, dans l'étable même, ils ont égorgé le bœuf, dont le sang répandu a fait impure la maison ; et dans la maison même ils se sont repus de sa chair, que nos rites rendent sacrée ; ils ont jeté au seuil profané le cadavre du gardien qui était l'ami ; ils ont emporté le vigilant oiseau, dont la claire chanson ne nous appelle plus ni au travail, ni à la prière.

« Puis, comme ils ne nous avaient laissé que la misère et le désespoir, quand nous avons voulu nous réunir pour prier dans nos lieux saints, nous les avons trouvés au seuil nous disant : « Vous n'entrerez point pour prier ». Puis quand la faim, la détresse ont eu frappé de mort nos enfants et nos femmes, nos jeunes hommes et nos vieillards, et que nous avons voulu porter leur dépouille en la tour du repos, où sont accumulés les os des ancêtres, l'accès de la tour nous a été interdit.

« Ainsi, voyant mes frères sans pain pour la vie, sans asile pour la mort, et après avoir pris conseil de leur désespoir, je suis venu à toi, ô colonne de force, ô lumière de justice, pour te dire ce qui est, si tu l'ignores. Mais si tout cela n'a été fait que par ta volonté, si, ayant donné de tels ordres, tu as formellement résolu que les derniers débris des vieux fils de l'Iram soient anéantis, de grâce, ô roi, achève d'un coup bienfaisant leur trop lente et trop cruelle agonie! ne refuse pas à des innocents ce que les juges les plus terribles accordent parfois aux grands coupables! Envoie les glaives pour frapper, ils trouveront toutes les gorges tendues, car ils seront messagers de miséricorde. Et d'ailleurs c'est par moi qu'ils devront commencer; par moi, qui suis venu implorer de toi la délivrance... »

La jeune fille, qui jusque là était restée agenouillée le front sur ses mains, se releva tout à coup pour entourer de ses bras le cou du vieillard.

« O roi, ne t'étonne pas, reprit le guèbre, ne prends pas le change au mouvement de cette enfant. Tu vois en elle tout ce qui reste à ma vieillesse des bénédictions d'Ormuzd. Huit fois en mes jeunes ans s'était édifié pour moi le pont qui conduit au ciel, (1) et autant de fois en mon âge mur se sont écroulées sur mon cœur les divines espérances. Où sont mes fils? Où sont mes filles? Emportés par la mort, dispersés par la misère et la persécution, eux et les enfants venus d'eux. Du plus jeune, dont la maison devait être bientôt inhabitée, naquit celle que voici, enfant de l'infortune, enfant de la douleur, je suis tout pour elle, comme elle est tout pour moi. Quand j'ai dû quitter nos montagnes: « Père, m'a-elle dit, mon âme est dans ton âme. Où tu iras, j'irai, ce qui t'adviendra, m'adviendra. » Et, alors que j'implore, comme une grâce égale, ou la douceur ou la rigueur de tes lois, si tu la vois se mettre entre toi et moi, ne crois pas qu'elle veuille démentir aucune de mes paroles, atténuer aucune de mes requêtes. Dans ce corps frêle est un cœur fort. Quel que soit mon sort, elle te demande de le partager, et — vois où nous a conduits la grandeur de nos maux insoutenables — moi, père, je te dis : ne refuse pas à l'enfant le sacrifice qu'elle implore. Ainsi t'est donnée, ô roi, la mesure de nos souffrances. Maintenant prononce, et que par toi, puissant de la terre, il en soit fait comme l'ont décidé les puissants du ciel. »

Et le vieillard se tut.

Aussi longtemps que le prince et lui avaient parlé, j'avais très attentivement observé le visage du roi sans pouvoir y surprendre le sentiment d'aucune impression particulière.

Le silence ayant succédé à la parole du guèbre, les yeux du roi se fermèrent un instant comme pour le recueillement. Quand ils se rouvrirent : « Soyez attentifs ! » glâpit une sorte d'huissier qui se tenait, le sabre à la main, à côté de l'estrade. Tous les fronts s'inclinèrent. Le silence devint plus profond. Alors le roi, d'une voix lente, exténuée : « A chacun selon ses œuvres, dit-il. Ignorant de nos lois et de nos mœurs, l'étranger, notre hôte, n'a pu encourir ni blâme, ni peine. Que pour tous, il soit innocent et sacré. Malheur à qui ferait tomber un cheveu de sa tête ! »

Le roi fit une pause, pendant laquelle le prince me dit à voix basse que, conformément à ses prévisions, j'étais mis hors de cause.

« A chacun selon ses œuvres, reprit le souverain. Demain, à la sixième heure du jour (midi) (2), le

(1) Les Perses ont coutume de comparer la naissance d'un enfant à un pont jeté pour eux entre le ciel et la terre.
(2). Les Persans divisent le jour et la nuit en quartiers de 3 heures chacun.

prince Nazar-Ali, que les croyants ont vu se faire le défenseur obstiné des adorateurs du feu, sortira du palais dans le même équipage pour se rendre à la porte de Rhey (1). Deux officiers de notre cour marcheront devant lui, criant au peuple : « Saluez le prince du feu ! Et le peuple criera : « Salut au prince du feu ! »

Sur ces paroles, que j'avais entendues sans les comprendre, le jeune prince oubliant que je n'avais pu en saisir le sens, me dit tout bas en français avec une singulière animation : « Soit, j'en accepte l'augure ! » Puis s'adressant en langue persane à son père, après une profonde révérence : « Il sera fait comme l'a ordonné le Roi des Rois. »

« A chacun selon ses œuvres, dit encore le monarque. Demain, à la même heure, les deux idolâtres dont nous avons entendu les plaintes sortiront aussi du palais, pour retourner en leur pays. Nous les chargeons de porter au Beglierbey qui exerce l'autorité en la province d'Yezd, un vêtement d'honneur qu'ils lui remettront comme témoignage de nos sentiments. Qu'il en soit ainsi ! »

Puis le roi se leva et sortit suivi des courtisans, et la multitude qui encombrait la salle se retira tumultueuse, — autant qu'il put me sembler — en commentant avec passion la sentence royale.

La suite à la prochaine livraison.

EUGÈNE MULLER.

(1). La porte conduisant aux ruines de Rhages, aujourd'hui Rhey

LA SCIENCE EN FAMILLE

LE TÉLÉGRAPHE A L'ARMÉE

L'histoire du progrès offre parfois de singuliers rapprochements. Dans une dépêche se rapportant aux premières opérations militaires en Tunisie, je lisais ceci :

« Les généraux Logerot et Forgemol communiquent entre eux depuis plusieurs jours à l'aide de la télégraphie optique. »

Ce serait là, si je ne me trompe, la première application pratique que ferait notre armée d'un système depuis longtemps à l'étude dans le monde du génie militaire. Or, voyez comme la place est bien choisie ; il se trouve que le pays où la télégraphie *optique* moderne fait pratiquement un de ses débuts, n'est autre que le pays même où l'antiquité vit, pour la première fois peut-être, la télégraphie *optique* fonctionner d'une manière régulière; car il résulte de quelques passages, malheureusement trop peu explicites, des vieux historiens, que ce seraient les Carthaginois qui, les premiers parmi les peuples composant *notre* monde antique, auraient établi des lignes télégraphiques permanentes : cela, bien entendu, pour le service des opérations militaires; car, à tous les essais de télégraphie qui nous sont signalés, chez les anciens, se rattache une idée d'armée et de guerre.

A vrai dire, des gens se sont trouvés pour imaginer d'autres origines à la télégraphie : par exemple ce major allemand qui, au siècle dernier, affirmait que les constructeurs de la Tour de Babel n'avaient eu, en s'efforçant de la bâtir si haute, d'autre but que d'établir un point central d'où pourraient se faire des signaux qui seraient vus et compris de tous les peuples habitant les contrées environnantes : lesquels, par conséquent, auraient pu être ainsi maintenus dans une sorte de grande unité nationale. Un autre a bien voulu donner le caractère télégraphique à cette colonne mystérieuse dont parle Moïse dans l'Exode : colonne de nuées le jour, de flammes la nuit, que Dieu faisait marcher devant les Hébreux pour les guider dans le désert, après leur fuite des pays Egyptiens... Mais il en est des chercheurs d'origines historiques comme des étymologistes : on ne sait jamais jusqu'où ira, disons plutôt jusqu'où n'ira pas leur fantaisiste ingéniosité.

En réalité, — les gens positifs voudront-ils l'admettre ? — c'est à un poëte, à un grand poëte que revient l'honneur d'avoir le premier indiqué, à propos de guerre, un système de télégraphie à longue portée. Cinq siècles environ avant Jésus-Christ, Eschyle faisait représenter à Athènes, son *Agamemnon*. Au début du drame, qui s'ouvre vers la fin de la nuit, un garde, placé en sentinelle sur la terrasse du palais des rois d'Argos, aperçoit un feu briller au lointain. Il rentre en toute hâte dans le palais ; et bientôt, le jour s'étant levé, la reine Clytemnestre annonce au peuple assemblé que les Grecs viennent de prendre Troie. Un vieillard demande à quel moment a eu lieu ce grand événement, vainement attendu depuis dix longues années.

« Troie, répond la reine, a été prise dans la nuit même qui a précédé le jour où nous sommes. Quelques heures à peine se sont écoulées depuis qu'elle est au pouvoir des Grecs. »

Alors grand étonnement du peuple, car Troie est distante de cent lieues au moins ; et, quelque diligence qu'ait pu faire un messager, il n'aurait pu apporter encore l'importante nouvelle.

« Mon époux, dit la reine, m'en instruit par un système de signaux dont nous étions convenus ensemble avant son départ, et que des hommes convenablement apposté sdevaient transmettre jusqu'ici. Un feu a été d'abord allumé sur le mont Ida qui, vous le savez, est voisin de Troie; ce feu a été vu dans l'île de Lemnos où un foyer a brillé qui a porté son éclat jusqu'aux sommets du Maciste ; là, de nouveaux feux ont averti les gardiens du Messape ; ceux-ci, par un immense brasier, ont envoyé le signal qu'ils recevaient aux montagnes de Mégare qui l'ont transmis au mont Arachné, sur les hauteurs voisines de Mycènes, d'où il a été vu par le garde qui veillait sur la terrasse de notre palais. »

Et voilà comment le poëte Eschyle — qui certainement, en ce cas, ne fit rien de plus qu'imaginer ce que nous appellerions aujourd'hui une ficelle dramatique — s'est acquis un droit incontestable

et absolu de priorité en tant qu'inventeur de la télégraphie pratique, dans notre monde d'Occident.

Dans *notre* monde d'Occident, dis-je; car il est digne de remarque que vers la même époque, là-bas dans l'extrême Orient, en ce grand empire Chinois qui était déjà un centre de civilisation très avancée, bien que nos ancêtres en soupçonnassent à peine l'existence, là-bas, la télégraphie existait dans toutes les règles. Un souverain du pays ayant fait fermer l'empire au nord par une haute muraille longue de plusieurs centaines de lieues, pour arrêter les invasions des Tartares, l'on avait construit de distance en distance sur ce rempart des tours, dites à *fumée*, qui n'étaient autre chose qu'autant de stations télégraphiques, destinées à transmettre rapidement des avertissements sur toute la frontière en cas d'attaque ou de menace sur un point quelconque. La façon d'envoyer les dépêches était assez singulière. Chaque tour avait la forme d'un fourneau à plusieurs issues, où l'on brûlait la fiente d'une espèce de loup, qui répandait une fumée d'un noir intense; et c'était en ouvrant ou fermant telles ou telles issues du fourneau qu'on obtenait, par des combinaisons diverses, les signaux de convention. Un système de tours semblables était aussi établi le long des côtes, avec embranchement sur la capitale, pour appeler des secours en cas de débarquement des pirates japonais. La transmission, par la fiente de loup, resta, paraît-il, en usage pendant plusieurs siècles ; mais un jour certaine impératrice, qui voyageait avec son époux, eut la fantaisie d'expédier elle-même un message, par les tours à fumée; et il arriva que, sans s'en douter, elle répandit la nouvelle de la mort de l'empereur. D'où grand émoi dans tout l'empire, et par suite rescrit impérial portant suppression du vieux procédé télégraphique, auquel fut substitué — pour se continuer jusqu'à nos jours — l'usage de drapeaux pendant le jour et de lanternes pendant la nuit, fixés aux anciennes tours à fumée, qui subsistent encore.



Le soldat télégraphiste, dessin de Gilbert.

Orientaux et Occidentaux avaient donc chacun de leur côté imaginé une télégraphie analogue. Toutefois, pendant que chez les premiers, le système était absolument usuel, chez les seconds il ne constituait qu'une sorte de fantaisiste souvenir littéraire.

On affirme cependant que, deux cents ans environ après Eschyle, les ingénieurs d'un des successeurs d'Alexandre tâchèrent d'utiliser pour le service des armées l'idée du poëte en la perfectionnant. Ils avaient, dit-on, divisé les lettres de l'alphabet en groupes correspondant à des fanaux plus ou moins nombreux, que des sentinelles, placées de distance en distance, élevaient ou abaissaient dans un ordre convenu; ce qui permettait de composer des mots et des phrases. Mais il ne resta rien de cette tentative; et pour trouver la télégraphie usuelle, il nous faut retourner aux Carthaginois, qui, eux, à l'instar des Chinois, dont ils ignoraient certainement l'existence, avaient échelonné le long de leurs côtes et en Espagne, quand ils en eurent pris possession, des tours à signaux : système que ne manquèrent pas de leur emprunter les Romains, qui avaient pour principe de s'assurer aussitôt le bénéfice de tous les progrès qu'ils trouvaient accomplis chez les peuples avec lesquels ils étaient en rapports pacifiques ou hostiles.

Un de ces postes télégraphiques, d'invention Carthaginoise, se voit figuré sur les bas reliefs de la colonne Trajane, et d'ailleurs il existe en France, c'est-à-dire dans l'ancienne Gaule devenue province romaine, notamment à Arles, à Bellegarde, à Uzès, dans la vallée de Luchon, des tours qui servaient évidemment en temps de guerre à transmettre des avis ou des ordres pour la défense du pays.

On sait que les Gaulois, nos aïeux, qui, sans doute, n'en devaient l'invention qu'à eux-mêmes, avaient aussi un mode de correspondance relativement fort expéditif, car, lors de l'invasion romaine,

ils purent, en très peu de temps, faire savoir à une centaine de lieues à la ronde la prise d'une de leurs villes principales, et appeler aux armes toutes les tribus occupant ces régions.

Puis, après ces tentatives, des siècles et des siècles se passent, sans que nous entendions parler d'aucun essai télégraphique ; et lorsque, aux temps modernes, des chercheurs se mettent à l'œuvre pour arriver à résoudre le problème de la correspondance rapide à grande distance, c'est sur nouveaux frais qu'ils méditent, qu'ils expérimentent, absolument comme si l'antiquité ne leur offrait aucun exemple de réussite.

Vers la fin de Louis XIV, deux Français, Amontons et Marcel, avaient, paraît-il, chacun de leur côté, imaginé un système dont on aurait pu obtenir d'excellents résultats ; mais n'ayant pas réussi à captiver l'attention et l'appui des gouvernants, ils moururent sans laisser les détails de leurs inventions.

Entre temps, des physiciens expérimentaient à l'aide du fluide électrique; mais le fluide alors obtenu par frottement, avait une trop grande tension pour qu'il fût aisément possible d'isoler convenablement les fils métalliques le long desquels il eut effectué son trajet d'un point à un autre. Puis l'on ne connaissait encore de ses effets que la production de l'étincelle, et certains mouvements d'attraction ou de répulsion : manifestations trop variables ou trop faibles pour qu'on pût songer à les transformer en signaux. De telle sorte que, bien que les phénomènes électriques fussent déjà du domaine de la science usuelle, on pût crier merveille quand les frères Chappe, reprenant en quelque sorte un jouet de leur enfance, firent adopter par la Convention l'établissement du télégraphe *aérien*, qui d'ailleurs inaugura son service par l'annonce d'une victoire. Merveille en effet, mais merveille toute relative, car nous qui avons vécu au temps où le télégraphe aérien, agitant ses bras noirs sur le ciel, était encore le seul transmetteur de messages rapides, nous savons avec quelle désespérante inexactitude, trop souvent, il remplissait ou plutôt ne remplissait pas ses prétentieuses fonctions. Nous avons gardé souvenir du fameux « interrompu par le brouillard » qui presque toujours coupait à l'endroit le plus intéressant la dépêche administrative qui, d'aventure, était de nature à pouvoir être communiquée au public. Et d'ailleurs, sans compter toutes les perturbations atmosphériques qui, en de certaines saisons, devaient inévitablement se produire sur un ou plusieurs points de la ligne et faire obstacle à la perception visuelle des signaux, n'y avait-il pas, en tout temps, l'empêchement normal qu'amenait chaque soir le coucher du soleil? Au surplus, s'il avait en réalité marqué un certain progrès, pouvait-on espérer que le télégraphe aérien quittât jamais son rôle d'agent gouvernemental pour devenir le vigilant serviteur des besoins du public? Non, sans doute, car il avait assez, et même beaucoup trop à faire, à épier les heureux moments où il pourrait mettre ses appareils au service de l'administration, pour qu'il eût des loisirs à consacrer aux correspondances particulières — but véritable du progrès.

En l'année 1800 cependant — magnifique inauguration des prodiges que ce siècle devait voir s'accomplir — un physicien de Côme avait imaginé un appareil destiné à produire, dans des conditions, et avec des façons d'être toutes différentes des précédentes, un fluide électrique aussi soumis que l'autre était indiscipliné ; mais encore devait-il se passer bien des années avant que le *courant* obtenu par la pile de Volta, pût être utilisé.

Il fallait d'abord que des observateurs de génie se trouvassent pour constater deux faits bien simples, bien élémentaires, ma foi, desquels devait dépendre ce que nous serions tentés d'appeler les miracles de la télégraphie. Oerstedt, physicien suédois, constata la déviation de l'aiguille aimantée par le courant voltaïque; Arago et Ampère, nos très illustres compatriotes, reconnurent la vertu d'aimantation temporaire du fer par ce même courant; et la grande ère télégraphique fut ouverte, dont nous avons aujourd'hui les inappréciables bienfaits. Une fois qu'eurent été réussies les premières applications ingénieuses de ces curieux phénomènes, de quel train marchèrent les choses! Un quart de siècle a suffi pour que s'opérât la plus complète transformation.

Un jour le monde est encore réduit, comme messagers rapides, à quelques pauvres enfilades de pavillons à signaux qui sont toujours prêts à se croiser flegmatiquement les bras pour attendre que le soleil veuille bien ou se lever ou dissiper le *brouillard*, et qui, même quand rien ne s'oppose à leur activité, doivent se borner à transmettre aux quelques principaux administrateurs d'un état quelques ordres ou avis officiels. Vingt-cinq ans plus tard il n'est plus, en quelque sorte, un seul point qui, pour le plus obscur des citoyens, comme pour le plus puissant des potentats, ne soit en relation directe, instantanée, avec tous les autres points où la civilisation a porté les conquêtes du progrès.

Il n'est plus de saisons, plus d'heures, plus de distances, plus de conditions sociales faisant obstacle à l'échange des messages entre un homme et un autre homme, fussent-ils séparés par toute l'étendue des plus vastes continents, ou par les immensités de l'océan.

Et alors que le progrès semble avoir dit son dernier mot avec l'établissement du réseau universel, transmettant, sans durée appréciable de parcours, sur tous les points du monde des signes graphiques traducteurs de la pensée humaine, voilà que cette merveille, ce miracle ne suffit plus aux désirs. Un esprit ingénieux se trouve pour prolonger la portée de la parole, qui, sans intermédiaire pour ainsi dire, va franchissant de grandes distances, des lèvres de celui qui parle à l'oreille de celui qui écoute. Et nous avons le *téléphone*, qui, bien qu'ayant déjà permis de correspondre à plus de 200 kilomètres, n'est cependant employé encore qu'à établir la prompte communication, dans une même ville, entre les administrations, les maisons de commerce, mais qui n'étant en somme qu'à ses débuts, peut certainement asseoir sur d'étonnantes prémisses l'espoir d'un magnifique avenir.

Mais n'entendons-nous pas maintenant parler d'une télégraphie *optique*? Qu'est-ce encore que

celle-là? Aurait-elle la prétention d'enchérir sur la télégraphie électrique ou de la détrôner? — Non, mais de la suppléer, ou mieux, d'en tenir lieu, en des cas où l'établissement, la permanence de celle-ci restent problématiques. Notamment lorsque, au cours d'une guerre, les opérations nécessitent, comme dans celle de Tunisie, des reconnaissances imprévues, des marches et contre-marches interdisant la pose des appareils électriques ambulants dont nos armées sont actuellement pourvues, mais qui, tout *volants* qu'ils puissent être, ne laissent pas d'exiger un certain déploiement de matériel dont on ne fait guère usage que quand on se dispose à prendre possession d'un territoire sans éventualité trop prochaine d'abandon.

Or, rien de plus simple aujourd'hui que le système de télégraphie optique, adopté par notre génie militaire, et d'ailleurs jamais région mieux appropriée à son fonctionnement, puisque le soleil en est le principal agent — au moins pour les signaux de jour.

Imaginons une petite boîte allongée, au-dessus de laquelle est un miroir auquel des vis de rappel peuvent faire prendre toutes les inclinaisons pour recevoir l'incidence des rayons solaires, de façon à ce qu'ils soient reçus et concentrés par une lentille sur un réflecteur placé à l'intérieur de la boîte. Ce réflecteur ayant reçu ces rayons, les lance au dehors par un orifice également garni d'une lentille, que peut découvrir ou obturer un petit volet. L'homme qui porte cette boîte sur le dos en allant à la découverte, quand il est arrivé à un point d'où il veut envoyer des avis ou des renseignements aux gens laissés en arrière, la pose sur un pied d'arpenteur et en braque l'orifice vers le lieu où ceux-là se trouvent — ce à quoi l'aide une lunette accolée à la boîte et absolument parallèle à la projection des rayons. — Les autres tiennent en même temps une boîte semblable, braquée dans la direction de l'envoyeur; ils ont l'œil à la lunette. Bientôt le moment vient où l'éclat des deux miroirs se rencontre dans le champ des lunettes; dès lors la correspondance peut commencer, dont les mouvements de l'obturateur font tous les frais, et qui sont réglés de la même façon que les signaux télégraphiques de l'appareil Morse, c'est-à-dire par *éclats* brefs ou prolongés, au lieu de points et de traits, séparés d'ailleurs par une obturation un peu plus longue que dans le cours des signaux. Par exemple, un seul éclat bref signifiera *A*, un seul éclat prolongé, *B*; un éclat bref suivi d'un prolongé, *C*; un prolongé suivi d'un bref, *D*; deux brefs, *E*; deux prolongés, *F*, et ainsi de suite, par une série de combinaisons qui ne nécessitera jamais plus de quatre signaux pour un caractère alphabétique. Voilà pour les heures du jour où le soleil n'est pas obturé lui-même par les nuages. Pour la nuit et pour les heures où l'astre est voilé, une lampe à pétrole est introduite dans la boîte, et les rayons qu'elle donne, concentrés comme ceux du soleil, sont lancés au dehors : ce qui ne change rien au système de signaux.

Avec ces appareils, qui sont absolument portatifs, des télégraphistes exercés peuvent transmettre de 15 à 20 mots par minute, et, quant à la portée du télégraphe optique, on assure qu'il est très facile de correspondre régulièrement à 15 et même à 20 kilomètres. Évidemment, si satisfaisants que soient ces résultats, ils n'approchent guère de ceux que donne le courant électrique, mais il faut au courant son conducteur métallique, qu'il n'est pas toujours possible d'installer en campagne. Quoi qu'en dise le vieux proverbe : « Qui peut le plus ne peut souvent le moins. » Ne rien dédaigner est sagesse. Soyons donc sages en saluant comme un progrès tout relatif, mais très réel, l'invention et l'adoption de la télégraphie optique.

E. M.

VOYAGES

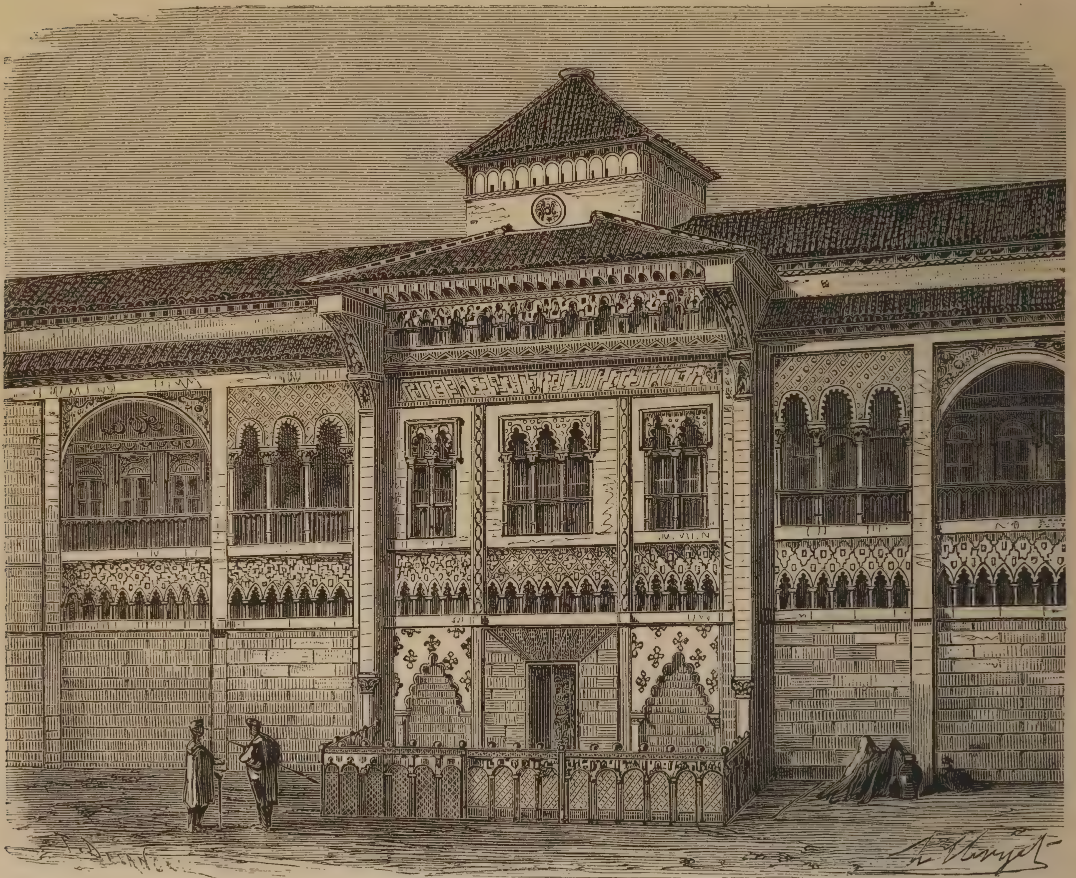
GRENADE ET SÉVILLE (1)

Mais s'il ne fut pas le modèle de don Juan, don Miguel de Mañara en fut l'émule durant la première partie de sa vie et sembla vouloir en personnifier la tradition. Il a mérité d'inspirer lui-même les poètes et les romanciers. Il est entré dans la légende à son tour. Le don Juan de Maraña mis en scène par Mérimée dans les *Ames du purgatoire*, et après lui, par Alexandre Dumas, dans le *Mystère* qu'il fit jouer à la Porte-Saint-Martin en 1836, n'est autre que notre don Miguel de Mañara, dont le prénom a été changé contre celui du type fameux qu'il reproduisait et dont le nom de famille a subi une légère transposition de lettres. Dans le conte de Mérimée surtout se retrouvent plusieurs détails essentiels et significatifs de la véritable histoire de don Miguel. Comme celui-ci, don Juan de Maraña se convertit à la suite d'une vision effrayante où lui apparaissent ses propres funérailles; comme lui encore, il se fait le serviteur des malades et des pauvres; il veut être enterré à la porte de l'église, dans l'hôpital de la Charité, afin qu'en entrant chacun le foule aux pieds, et il exige qu'on grave cette inscription sur son tombeau : « Ci-gît le pire homme qui ait jamais été. » Si la légende de don Juan de Maraña, qui, dit-on, se combina avec celle de don Juan Tenorio pour donner naissance au type de Tirso de Molina et de ses imitateurs, est antérieure à l'existence de don Miguel, il faudrait donc admettre qu'elle s'est modifiée et complétée après coup par des traits de l'histoire de celui-ci, dont l'authenticité ne saurait être révoquée en doute, puisqu'elle est attestée par des monuments qui subsistent encore et par le récit du biographe qui écrivit sa vie trois mois après sa sortie de ce monde, sous les yeux de toute une ville qui l'avait connu.

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

Mieux que le don Juan de Molière, qui meurt sans un mot de repentir, après avoir bravé Dieu jusqu'au bout; mieux même que le don Juan de Tirso de Molina qui, pour demander un prêtre, attend qu'il ne soit plus temps et que le spectre l'entraîne, don Miguel de Maraña est le vrai don Juan espagnol, le don Juan d'un pays de foi ardente, où, même de la part d'un libertin qui s'est joué de toutes les lois divines et humaines, il est difficile de comprendre l'impénitence finale, et où les entraînements des passions les plus déréglées, les excès d'un tempérament fougueux et sensuel appellent comme contre-partie et comme expiation toutes les austérités du repentir, tous les dévouements de la charité, toutes les ardeurs d'une âme non moins énergique dans le bien qu'elle l'a été dans le mal, lorsque cette lutte du bon et du mauvais ange, que Dumas a mis visiblement en scène dans son *mystère*, s'est terminée par le triomphe du premier.

A peine entré dans la confrérie de la Charité, malgré l'opposition de la plupart des membres, que sa conversion ne rassurait pas suffisamment encore contre son ancien renom d'orgueil et le souvenir



L'Alcazar, dessin de H. Clerget.

de ses désordres passés, Mañara en devint l'*hermano mayor* et fut réélu chaque année pendant dix-sept ans, jusqu'à la fin de sa vie. Il se dépensa avec une activité infatigable dans toutes les œuvres de la miséricorde, fonda un asile de nuit pour recueillir, mettre à l'abri et chauffer, pendant les grands froids, les malheureux sans abri, y ajouta un restaurant, puis une infirmerie où l'on admettait surtout les malades frappés d'infirmités contagieuses, devant lesquels se fermaient les hôpitaux ordinaires, voulut que désormais toute la confrérie en corps accompagnât les condamnés à mort jusqu'au pied du supplice et de là jusqu'à leur sépulture, fit reconstruire l'église, qui tombait en ruines, rédigea une nouvelle règle et enrôla toute la noblesse de Séville dans la milice de la charité. « Quiconque entre ici, lit-on sur le mur du patio que divise en deux parties une colonnade de marbre, doit laisser à la porte l'avarice et l'orgueil. » Cette inscription est de lui, et elle avait une force irrésistible venant d'un homme qui prêchait ainsi d'exemple. Par ses soins, l'hospice fut recouvert de versets de l'Ecriture exhortant à l'aumône, et sur la porte de la pharmacie on lit encore ce sonnet de sa composition :

« Le riche est noyé dans ses soucis, le pauvre

submergé dans ses misères, le monarque enivré des flatteries dont on l'assiège, et le pâtre attaché à ses tristes peines;

« Le soldat enseveli et comme étouffé dans ses triomphes, l'homme de loi enchaîné à ses procès, le savant assailli par ses vastes pensées, l'ignorant insensible à la création qui l'entoure.

« Le religieux vit avec sa foi, l'ouvrier courageux poursuit son œuvre, et pour tous la mort arrive.

« Qu'est-ce donc que mourir? Quitter le joug des passions. Donc vivre est une mort amère, donc mourir est une douce vie. »

Depuis sa conversion, don Miguel nous apparaît, dans sa vie et dans ses écrits, comme une âme énergique, dominée par la pensée toujours présente de la mort, de la vanité et du néant de toutes les choses humaines. Nul doute qu'il n'ait inspiré lui-même à Valdès Léal les terribles tableaux dont il a décoré la chapelle. En tous cas, Valdès Léal était bien son peintre. L'âme du grand converti éveillait un écho puissant dans cette nature sombre, altière et nerveuse, pleine de fougue et de passion, qui a écrit sous son tableau des *Deux cadavres* : *Sic transit gloria mundi.* Dans le parloir, où l'on m'a montré l'épée de Mañara pieusement conservée et le gros registre des délibérations de la confrérie, où se répète à chaque page la signature aux caractères longs et serrés de l'*hermano mayor*, j'ai vu aussi son portrait par Valdès, qui l'a représenté en pied, prononçant sa devise : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas,* tandis qu'à côté de lui un enfant tient le doigt sur sa bouche comme pour commander le silence et pour dire : *Ecoutez !*



Casa de Pilatos, dessin de H. Clerget.

Après la cathédrale, le plus beau et le plus curieux monument de Séville, c'est l'Alcazar, qui en est éloigné de quelques pas à peine. Palais et forteresse, bâti primitivement par les Arabes, longtemps habité, agrandi et restauré par les rois chrétiens, l'Alcazar porte la trace de ses habitants successifs dans la variété de style de ses diverses parties.

La seule complètement arabe, sans mélange d'aucun élément postérieur, c'est d'abord le magnifique portail dont les trois arcades offrent un spécimen de l'art le plus pur, le plus riche et le plus élégant, puis le grand patio de *las Doncellas* et la salle adjacente, la plus belle et la plus vaste de tout le palais, qui s'appelle, comme à l'Alhambra, la salle des Ambassadeurs.

On raconte que le roi Mauregat, usurpateur du trône de Léon, avait offert aux Maures, pour conquérir leur amitié, un tribut de cent vierges par an. Cette légende paraît renouvelée de celle du Minotaure; néanmoins elle a laissé comme un témoignage persistant dans le nom du patio de l'Alcazar : c'est là, dit-on, bien que la construction du palais soit postérieure de plusieurs siècles au règne de Mauregat, que le sultan, assis sur son trône dans le fond du patio, recevait l'hommage de ce tribut vivant. Quoiqu'il en soit, cette vaste cour dallée de marbre blanc, ornée au centre d'une élégante fontaine, qu'entoure une galerie aux murs couverts d'arabesques et lambrissés de carreaux de faïence d'une rare beauté, soutenue par plus de cinquante colonnes de marbre accouplées, peut presque soutenir la comparaison avec la cour des Lions de l'Alhambra. Sur un côté de la galerie, s'ouvrent trois portes qui donnent accès dans le salon des Ambassadeurs, dont la hauteur, l'architecture et la décoration saisissent le regard dès l'entrée. La coupole en *media naranja*, enrichie d'ornements divers, précieusement travaillée, toute éblouissante d'or et de couleurs tendres, s'appuie sur une galerie supérieure formée d'une grande quantité de petits arcs, d'où se détachent quatre balcons en forme de tribunes. Toute la salle repose sur quatre grands arcs. Les murs semblent tendus d'une immense guipure aux couleurs éclatantes, où la profusion des ornements n'enlève rien à leur légèreté. De la salle des ambassadeurs, une nouvelle porte s'ouvre sur le petit patio de *las Muñecas,* bijou architectural d'une finesse de détails exquise.

Je ne promènerai pas méthodiquement le lecteur dans les salles à la suite, où se trouvaient rangés encore, lors de ma visite, les meubles qui avaient servi à accommoder l'Alcazar au logement de la reine Isabelle, quand elle était venue en Espagne pour le mariage de son fils. Je ne le conduirai pas surtout à l'étage supérieur, qui est d'une date plus récente et d'un bien moindre intérêt. Dona Cecilia Bohl de Arrom, qui a illustré le pseudonyme de Fernan Caballero, y a occupé un logement. Après l'Alhambra, la description de l'Alcazar nous condamnerait à d'innombrables répétitions. C'est toujours, comme s'exprime M. de Amicis, dont l'infatigable enthousiasme ne faiblit jamais, « du pavé à la voûte, autour des portes, le long des embrasures des fenêtres, dans les coins les plus retirés, en quelque endroit que tombe le regard, un tel fourmillement d'ornements d'or et de pierres précieuses, un réseau si serré d'arabesques et d'inscriptions, une si merveilleuse profusion de dessins et de couleurs, qu'à peine a-t-on fait vingt pas, on est ahuri, confondu. »

Cette architecture délicate et légère, ces petits arceaux capricieux, ces colonnettes qui ressemblent à des bras de femmes, ces voûtes couvertes d'ornements qui pendent en stalactites fragiles, en grappes, peintes et bariolées comme des parterres fleuris, ces charmantes petites fenêtres cintrées qui, entre les colonnes de marbre, laissent entrevoir le ciel toujours bleu et la verdure des jardins, inspirent à l'ardent voyageur les rêves les plus fantastiques et les idées les plus orientales.

L'architecture joue aussi un certain rôle dans les jardins de l'Alcazar, conçus un peu dans le goût de nos vieux jardins français : les terrasses, les escaliers, les voûtes, les fontaines s'y marient sans cesse à la verdure et aux fleurs. On traverse, pour y entrer, les Bains des sultanes, où, sous des galeries obscures, une eau limpide circule dans de beaux bassins de marbre de l'époque arabe. La favorite de don Pedro, Marie de Padilla, dont le souvenir se retrouve dans toutes les parties de l'Alcazar, et dont le rigide Philippe II n'a pas craint de mêler le portrait à la galerie des rois et des reines qu'il a eu l'idée assez malheureuse d'installer dans la salle des Ambassadeurs, s'y baignait aussi, en tenant sa cour autour d'elle. Les allées des jardins sont, pour la plupart, pavées de briques que percent une multitude de petits trous qui peuvent, aujourd'hui encore, livrer passage dans toutes les directions à des filets d'eau presque imperceptibles : invention arabe dont Pierre le Cruel abusait pour taquiner les dames de sa cour lorsqu'elles se promenaient dans le jardin royal, mais dont l'application modérée ne devait pas manquer d'un véritable charme sous ce climat brûlant. S'ils ne servent plus maintenant à arroser les sultanes ou les dames de la cour, ces innombrables orifices servent à entretenir la fraîcheur et la richesse de la végétation.

Après l'Alcazar, le plus bel édifice arabe de Séville est la *Casa de Pilatos*, propriété de la famille ducale de Medina Celi. Il ne date pourtant que du XVIe siècle, mais l'architecte arabe qui l'a élevé était digne de travailler pour le sultan Abn Yakoub Youssouf. On raconte que don Fadrique Henriquez de Rivera, premier marquis de Tarifa, au retour d'un pèlerinage en Terre-Sainte, fit bâtir ce palais en commémoration et sur le modèle de celui où Pilate avait demeuré à Jérusalem. Il est douteux que Pilate habitât une maison arabe, plutôt qu'une maison romaine; mais il n'est pas douteux, du moins, que don Fadrique avait l'intention formelle d'y consacrer les souvenirs de la Passion du Christ, et il n'en faudrait pas davantage pour justifier le nom que la tradition a conservé au palais. Jadis, le chemin de croix établi à Séville sur une longueur égale à celle du trajet que parcourut le Sauveur en portant sa croix, partait de la *Casa de Pilatos*, au seuil de laquelle se distinguent encore les traces de la première station. Sur la façade, ce balcon, d'un travail assez grossier, représente celui d'où le gouverneur romain harangua le peuple. Au milieu d'une charmante chapelle où se mélangent divers styles, s'élève une petite colonne identique à celle de la *Flagellation*, et que beaucoup d'habitants de Séville vénèrent comme la colonne même où le Christ fut attaché. Montez le magnifique escalier qui conduit au premier étage : en arrivant sur le palier, vous apercevrez derrière un grillage l'effigie du coq dont le chant trois fois répété accompagna le reniement de saint Pierre. Puis on vous introduira dans une petite pièce richement décorée qui s'appelle le *cabinet de Pilate*, et enfin dans le *prétoire*, belle et grande salle au plafond lambrissé, où l'emplacement occupé par Jésus devant Pilate est indiqué par une rosace dans le sol.

La façade du palais n'a de remarquable que son beau portail de marbre couronné d'une balustrade qui entoure une vaste terrasse. Le *patio*, plus grand que la cour des Lions de l'Alhambra, revêtu de marbre blanc, entouré d'une double galerie dont les légères arcades, d'un dessin varié, s'appuient sur des colonnes de jaspe, orné d'une fontaine d'albâtre que couronne un buste antique de Janus, charme le regard par ses proportions élégantes, la richesse et le goût de ses détails. Quatre statues colossales s'élèvent aux angles de la cour. Les murs sont décorés de faïences aux couleurs éclatantes qui ressemblent à des mosaïques, et par l'ouverture de chacune des vingt-quatre arcades, on aperçoit autant de bustes qui représentent des Césars ou d'illustres personnages de l'antiquité romaine. On voit que le profane se mêle au sacré dans la *Casa de Pilatos*. S'il faut en croire la légende, ces héros avaient été rangés par le premier marquis de Tarifa au seuil de son palais pour servir de cortège aux cendres de Trajan, que Séville, ou du moins Italica, sa voisine, s'honore d'avoir vu naître, et qu'il avait rapportées de Rome. Une touchante tradition chrétienne veut que le pape saint Grégoire, dans son admiration pour les vertus de Trajan, ait obtenu par ses prières qu'il fût sauvé, et Dante l'a placé dans le paradis. Ne nous étonnons donc pas de voir ses cendres rapprochées des souvenirs les plus sacrés du christianisme dans la *Casa de Pilatos* : don Fadrique, qui fut ambassadeur à Rome et vice-roi de Naples, avait lu la *Divine comédie* du poète théologue, — *theologus Dantes*; il connaissait la tradition et, en sa qualité de compatriote du grand empereur, il y croyait doublement. Mais l'urne funéraire fut renversée par maladresse dans le jardin; les cendres historiques se répandirent sur l'herbe et se mêlèrent si bien à la poussière du sol qu'il fut impossible d'en rien recueillir.

Peut-être, en parcourant ce jardin où sont accumulés de nombreux débris provenant des ruines d'Italica, ai-je emporté un peu de la cendre de Trajan à la semelle de mes souliers.

Il faudrait décrire les portes, les grilles, les fenêtres, les arabesques des murs, trop souvent recouvertes de chaux, les plafonds aux soffites dorés, toute cette profusion d'ornements fouillés par le ciseau avec une délicatesse exquise et qui font parfois du moindre détail un bijou. Mais il faudrait aussi parler de la *Casa de los Taveras*, où demeura l'*Étoile de Séville*, héroïne d'une comédie de Lope de Viga, et où siéga, au XVII[e] siècle, le tribunal de l'Inquisition; d'autres palais où nous retrouverions des souvenirs de Cervantes et de Calderon, enfin et surtout du palais de San Telmo, qui n'éveille pas d'aussi antiques souvenirs, mais que l'artiste et le curieux ne peuvent se dispenser d'aller voir. Autrefois collège des orphelins et des enfants vagabonds destinés à la marine, San Telmo est devenu, depuis 1848, le séjour du duc de Montpensier. Il a l'aspect imposant, malgré son peu d'élévation. Les appartements, avec leur mobilier somptueux, ressemblent plus ou moins à ceux de tous les palais; mais il en est peu, je crois, qui puissent montrer à leurs visiteurs un aussi grand nombre de chefs-d'œuvre de toutes les écoles, particulièrement de l'école sévillane. Les peintures de Van Dyck, Murillo, Ribera, et de trente autres grands artistes, dispersées dans toutes les pièces, font du palais de San Telmo un véritable Musée de tableaux de chevalet. On peut se promener et se perdre pendant des heures entières dans les délicieux jardins, où les plantes rares, les arbres exotiques, les mimosas, les palmiers, les bois d'orangers, les ruisseaux, les cabanes, les allées ombreuses et tournantes, les ruches, les colombiers, les parcs, les faisanderies, les basses-cours, les bergeries se succèdent dans une admirable variété de points de vue.

Le palais San Telmo s'élève sur les bords du Guadalquivir, entre la tour de l'Or et la monumentale fabrique de tabac, où travaillent plus de quatre mille *cigareras*; tout près de la charmante promenade qu'on a appelée *las Delicias de Cristina*, qui a été recemment prolongée par des plantations nouvelles le long des rives du fleuve. Les allées ombreuses, bordées d'acacias, de cyprès, de platanes, les magnifiques avenues où l'on a ménagé çà et là des parterres de fleurs, des *salons*, des ronds-points qu'anime le murmure d'une fontaine, offrent à la population de Séville comme un bois de Boulogne en réduction.

Tout le jour, ces belles promenades, rendues inabordables par le soleil et la poussière, demeuraient désertes; elles ne commençaient à s'animer un peu que le crépuscule venu. La vie semble suspendue à Séville pendant la journée; on ne rencontre alors dans les rues que les gens du peuple, les malheureux que leurs occupations contraignent absolument à sortir et des chiens qui dorment, étendus sur le flanc, aussi immobiles que s'ils étaient morts. Dès sept heures du matin, les rues étaient presque impraticables. A cinq heures et demie du soir, au moment où j'aurais pu espérer de n'être plus foudroyé par le soleil, il fallait m'asseoir à la table d'hôte, côte à côte avec mon compagnon des Canaries. J'ai bien pesté en Espagne contre cette règle générale, suivie dans presque tous les hôtels, de faire dîner le voyageur à l'heure qui lui serait justement la plus commode, qui est à peu près la seule possible pour ses pérégrinations à travers la ville. Avec les interminables lenteurs du service, on nous retenait à table jusqu'à sept heures, et quand enfin je pouvais m'échapper, le jour baissait et les monuments étaient fermés.

A huit heures du soir, la vie commence à s'éveiller dans la rue ; à neuf, la ville, jusque-là presque déserte, s'anime; à dix, tous les cafés, les cercles, largement ouverts sur la rue, où l'Espagnol économe et sobre va lire les journaux en se régalant d'un verre d'eau fraîche, débordent de monde ; les rues, les places, les promenades ressemblent à des fourmilières ; on entend de tous les côtés des grattements de guitares, et la brise apporte sur ses ailes, dans le parfum des orangers, les sons lointains de la musique militaire. C'est alors qu'il faut voir la fameuse *calle de las Sierpes*, toute bordée de cafés et de boutiques luxueuses; sur les dalles de la longue et étroite rue, interdite aux voitures, ruisselle jusqu'après minuit une foule indolente, qui jouit voluptueusement de la fraîcheur du soir. Il n'est pas jusqu'aux grands magasins de nouveautés des rues

Dados et *Francos*, qui, vides le jour, ne soient envahis dès que les étoiles luisent au ciel. Et les belles Sévillanes qui ont passé tout le jour au frais dans leur *patio*, alors que le thermomètre marquait quarante-deux degrés à l'ombre dans la rue, vous disent naïvement :

« Il a fait un temps bien doux aujourd'hui, n'est-ce pas, monsieur ? »

Les Andalous, toujours sur la défensive contre la chaleur, sont devenus naturellement fort ingénieux dans les moyens de la combattre. Personne ne s'entend comme eux à créer l'ombre et la fraîcheur à l'intérieur de leurs maisons, par un système habilement combiné de persiennes, de volets, de *cortinas* étendus devant les fenêtres et bouchant toutes les ouvertures des portes, par l'art d'ouvrir et de fermer à propos, suivant les heures du jour, de créer d'agréables courants d'air et de marier, dans le *patio*, tous les charmes de la vie au dehors avec tous les agréments de la vie intime. Jusqu'à l'hiver, ils vont ainsi vivre dans leur cour, où ils ont transporté leurs meubles, leurs livres, leurs tableaux, qui sert de salon, de salle à manger, de chambre à coucher, et où le murmure de l'eau leur insinue doucement de se laisser aller aux charmes de la *siesta*. La sieste est sacrée en Espagne : à l'hôtel, je voyais les garçons et les *criadas* sommeiller dans tous les coins, de midi à deux heures. Au fond du vestibule qui sépare la cour de la rue, par la grille à claire-voie qui la ferme, le passant aperçoit ces réunions de famille, à moins qu'elles ne jugent à propos de se garantir contre toute indiscrétion par un écran ou une tapisserie. La plus humble maison de Séville a son coin, ou tout au moins son semblant de *patio*.

C'est par centaines de mille certainement qu'il faut compter le nombre de verres d'eau détaillés chaque jour dans Séville. On ne peut rester une seconde sans entendre le cri : *Agua! Agua fresca! Agua fresquita! Quien quiere agua?* et sans voir approcher, devant, derrière, à droite, à gauche, les femmes, avec leurs *cantaros* énormes appuyés sur le flanc et maintenus par le bras, les hommes portant leur cruche renversée sur l'épaule, et à la main une espèce de châsse qui contient, à l'étage supérieur, les azucavillos, — à l'étage inférieur, les bouteilles et les verres.

L'*agua fresca* n'est d'ailleurs que le premier degré de toute une série de boissons rafraîchissantes qui se poursuit par l'*agraz*, fait avec du verjus, par le *lemon helado* ou la *naranja helada*, délicieuse gelée d'orange ou de citron, qu'on aspire avec deux pailles ou avec une espèce de *plaisir* appelé *bolado*, qui fond peu à peu dans la bouche ; par l'*orchata de chufas*, qui se fait avec un petit fruit rouge récolté dans la plaine de Valence, etc. Je commence à comprendre pourquoi il est si rare de rencontrer un Espagnol ivre et pourquoi aussi l'on fait de si méchante cuisine en ce pays : nos voisins ont réservé pour les *refrescos*, comme ils disent, toute leur science du confortable ; la viande et le vin sont des choses vulgaires en regard de cette ambroisie, et il est certain que plus on boit d'*orchata* ou plus on savoure de *mantecado*, moins on doit avoir besoin et envie de manger.

Avec quelques semaines de plus, j'aurais fini par devenir un parfait Andalou, déjeunant d'une cigarette et dînant d'une orange. Pendant la dernière moitié de mon séjour, j'en vins à ne plus sortir que le soir comme les Sévillans. Malgré la chaleur écrasante qu'il avait fait dans la journée, il soufflait un zéphir qui rafraîchissait l'atmosphère. Mais qu'il est difficile d'occuper ses soirées en voyage ! Après avoir battu en tous sens pendant plus d'une heure les dalles de la rue *de las Sierpes* et des rues environnantes, flâné aux étalages des marchands d'éventail, lu les deux ou trois journaux français du casino de *Labradores* ou des *Artistas*, écouté pendant dix minutes la musique de la place Neuve, quand la musique jouait, je ne savais plus que faire ni que devenir. Pas un théâtre n'était ouvert.

Accablé du poids de mon désœuvrement, je me laissai entraîner un soir au *Salon philharmonico*, l'un des plus connus parmi ces *escuelas* ou plutôt ces *academias de bailes* où les Guides conseillent au touriste d'aller étudier sur nature les danses espagnoles. Ce n'est pas un bal, c'est un spectacle, où le public assiste, en fumant et en buvant, aux exercices d'une troupe de danseurs des deux sexes installée sur une estrade.

Malgré le titre musical dont s'est affublé ce salon, la guitare et les castagnettes en constituent le seul orchestre. Les spectateurs sont absolument dépourvus de distinction et leur tenue est fort débraillée.

Au premier rang se tient un petit groupe d'*aficionados*, avec lesquels ces messieurs et surtout ces dames de l'estrade échangent sans cesse des rires bruyants et des quolibets. Ils interpellent les *artistes*, leur jettent des cigares, et après chaque morceau de chant ou de danse témoignent de leur satisfaction en leur faisant passer un verre de *manzanilla*.

Tous les hommes fumaient sur l'estrade et quelques-uns ne discontinuaient ni en chantant, ni même en dansant. La cigarette est une passion nationale, comme le *fandango*, la guitare et la *corriga*.

Comment me serais-je étonné de ce détail, quand j'avais vu l'un des bedeaux de la cathédrale, en surplis, sa masse d'argent à la main, sortir pour fumer une cigarette à la porte, et le prêtre qui me conduisait de sacristie en sacristie pour m'en expliquer les trésors avec une aimable obligeance, s'arrêter dans un couloir pour allumer son *papel*, sans oublier de m'en offrir un !

Je n'essaierai pas de décrire les danses auxquelles j'assistai pendant une heure : mon ignorance chorégraphique m'impose une prudente abstention. La plupart étaient exécutées par une seule personne et rentraient dans la classe des *zapateados* ou des *taconeos*, scandées à coup de pied et de talon sur le plancher. Le danseur se livre aux mouvements les plus variés avec ses bras ; il tortille en tous sens son buste, sa croupe et ses hanches ; il remue les jambes tantôt avec lenteur, tantôt avec frénésie, en battant des trilles avec sa semelle de bois, qui frappe le parquet d'un bruit sec et saccadé ; quelquefois il tourne sur lui-même, mais il ne change pas de place. Il est impossible de n'être pas frappé de l'analogie de ces danses

avec celles des Arabes. Sans les costumes et les castagnettes, j'aurais pu me croire encore au Caire. L'illusion était accrue par les chants, d'une mélodie absolument orientale : les chevrottements de la voix, les élans subits, les tenues prolongées dans les notes hautes, les cascades de sons se déroulant avec des balancements bizarres et des modulations monotones, presque tout se ressemble, et en écoutant les *polos* et les *séguidillas* du salon philharmonique, je me trouvais transporté à trois ans en arrière, écoutant dans une ruelle, près de la mosquée d'El-Ashar, les *maouals* de la plus célèbre des almées égyptiennes.

Ces danses et ces chants sont évidemment un héritage des Mores d'Espagne; mais les Andalous y ont ajouté un peu de cette grâce piquante, de ce *brio*, de cette désinvolture que leur vocabulaire spécial exprime par une foule de mots pittoresques.

Peu à peu chanteurs et danseurs arrivent à une animation extrême; les claquements de main, les battements de pied, les coups de canne sur le plancher, qui rhythment les danses et marquent la mesure, deviennent plus précipités, plus nerveux, plus intenses.

Des exclamations, des apostrophes s'échappent à leur adresse des lèvres de leurs compagnons.



Agua! Agua! dessin de G. Vuillier.

De toutes parts, du milieu même de la salle, on leur jette des cris d'encouragement : *Ole! Ole! zas!* souvent des phrases entières, quelquefois toute une harangue; et les *palmadas* et les coups de talon se succèdent pressés, fiévreux, comme haletants.

La plupart des danseuses étaient des gitanas du grand faubourg de Triana, habité par une population à part qui tient à la fois du Bohémien, de l'Arabe et de l'Espagnol, et où dominent les contrebandiers, les maquignons, les potiers, les colporteurs et petits marchands ambulants, les cordonniers, les ouvriers en sparterie.

Les poteries de Triana étaient renommées dès l'époque romaine; sous les Arabes, on y fabriquait ces beaux *azulejos* dont de nombreux spécimens subsistent dans les anciennes maisons et les monuments de Séville.

Il y a deux ou trois siècles, ce faubourg contenait encore une cinquantaine de fabriques d'où sortaient des faïences très recherchées; aujourd'hui il n'en renferme plus guère qu'une seule, d'une importance considérable, mais qui appartient à une compagnie anglaise.

Le caractère général des rues de Triana est la misère et la saleté. On n'y trouverait pas un monument digne de mention, sauf la petite église de Sainte-Anne, où l'on peut aller voir un maître-hôtel de style plateresque et des tableaux de Campaña, ce peintre d'origine flamande, dont la *Descente de croix* inspirait une telle admiration à Murillo qu'il voulut être enterré à ses pieds et

qu'il répondit une fois à un sacristain qui, le voyant en extase devant cette composition, l'avertissait de la fermeture de l'église : « J'attends qu'ils aient fini de déposer le corps du Sauveur. »

J'ai longtemps erré à travers ce vaste *barrio*, cherchant un peu de pittoresque et n'y rencontrant rien autre chose que des maisons pauvres, des boutiques sordides, des enfants déguenillés, des grandes filles à la peau noire et aux pieds nus, des chiens maigres, quelques marchés misérables, des immondices dans toutes les rues et des tourbillons de poussière.

En revenant de Triana, je passai sur une petite place où s'élève la statue de Murillo. Murillo est la gloire de Séville et de cette illustre école qui compte parmi ses peintres Luis de Vargas, J. de las Roëlas, Zurbaran, les deux Herrera et Pacheco, le maître de Velazquez. Il a enrichi Séville de ses chefs d'œuvre.

En dehors des églises, des couvents, du Musée, du palais de San Telmo, il n'est guère de maison aristocratique qui n'ait son Murillo plus ou moins authentique. Beaucoup de simples bourgeois sévillans se vantent même de posséder et montrent avec une orgueilleuse complaisance quelque ouvrage de lui. Si Murillo avait peint tout ce qu'on lui attribue ainsi, il serait le plus fécond, mais aussi le plus inégal des peintres.

Sa statue se dresse devant le Musée, qui, j'aime à le croire, n'est installé que provisoirement dans son local actuel. On a entassé les merveilles en une salle unique, très vaste et semblable à une grange. Beaucoup de ces merveilles sont elles-mêmes dans un état fâcheux, sales, noircies, et entourées de cadres d'une mesquinerie et d'une vétusté déplorables.

Il y a là deux *Immaculées Conceptions* de Murillo; il y en a trois ou quatre à Madrid, il y en a deux au Louvre, il y en a partout.

Murillo fut par excellence le peintre de l'Immaculée Conception.

Parmi les tableaux attribués à ce grand homme que j'ai vus en diverses maisons de Séville, cinq ou six au moins répétaient le même sujet, et peut-être était-ce la raison pour laquelle on les lui attribuait. Tous les autres, sans exception, représentaient des Saintes familles et des Madones. Par ce sujet habituel de ses tableaux, Murillo est, plus que tout autre, le peintre de la catholique Espagne. Dire que Notre-Dame est la patronne du pays, ce n'est pas assez dire; elle en est la reine et *la dame*. Le culte qu'on lui rend garde comme un reflet de la vieille chevalerie chrétienne.

Pas une ville qui n'ait sa Madone miraculeuse, objet d'un pèlerinage assidu, couverte d'or et de pierreries par la dévotion des fidèles, possédant un trésor plus riche que celui d'une souveraine. A Séville, les madones abondent dans les rues. Chaque salle de la Fabrique de tabacs a la statuette de la Vierge.

Parmi les servantes de mon hôtel, l'une s'appelait *Carmen Nuestra Senóra del Carmen*, — Notre-Dame du Carmel, — c'est l'un des vocables les plus usités sous lesquels on honore et on invoque la Mère de Dieu), une autre *Encarnacion*, une troisième *Concepcion*.

On sait à quel point les Dolorès abondent en Espagne.

Le nom de Mari a était insuffisant; on y a ajouté tous ceux qui expriment un attribut ou qui forment un des accompagnements ordinaires du nom de la Vierge.

Comme on m'avait logé au rez-de-chaussée et que ma fenêtre donnait sur la rue, j'étais réveillé une ou deux fois chaque nuit, lorsque les moustiques et la chaleur m'avaient permis de m'endormir, par le *sereno* qui, avant de crier l'heure et le temps qu'il faisait, — temps invariablement serein, (*sereno*), chantait d'une très agréable voix de ténor : *Ave, Maria purissima*. Ce salut à la Vierge immaculée leur sert toujours de prélude. Cette naïve coutume a quelque chose de touchant; rien ne saurait mieux peindre les mœurs et la foi d'une nation.

M. Antoine de Latour a raconté comment la pieuse formule, dont quelques esprits forts étaient choqués, disparut un jour à la faveur de je ne sais quelle révolution, rayée de la *canzonette* du sereno. Après un peu d'étonnement, les habitants de Séville semblèrent d'abord en prendre leur parti, mais peu à peu vinrent les regrets, surtout chez les femmes; le mécontentement s'accrut, les langues se délièrent. Enfin, sur l'intervention de Fernan Caballero, — l'illustre romancière si profondément catholique et espagnole, quoiqu'elle fût née en Suisse d'un père Allemand, — qui avait été sollicitée par les alcades de la ville, l'*ayuntamiento* ordonna le rétablissement de l'invocation supprimée :

« Vous ne sauriez croire, écrit à ce propos l'auteur de la *Gaviota*, l'émotion et l'allégresse que l'on éprouva lorsqu'on entendit la sainte salutation : *Ave, Maria purissima*. Un grand nombre de personnes sortirent sur le seuil de leurs maisons pour féliciter les serenos; on les embrassait, on leur donnait de l'argent, des cigares, du vin. Ce fut un enthousiasme presque universel. Si l'on avait su la chose à l'avance, les cloches de la Giralda, celles des paroisses, celles des couvents, eussent été mises en branle au premier *Ave*, et la plupart des maisons se fussent illuminées. »

En partant de grand matin pour aller prendre le train de Madrid, j'ai justement rencontré le *sereno* du quartier qui rentrait chez lui avec sa lanterne et sa lance.

Je lui serrai la main en souvenir de cette histoire et lui donnai un *puro* qu'il accepta avec un geste digne d'un grand d'Espagne :

« *A dios senor*, me dit-il d'une voix pénétrée.

— *A mas ver*, lui répondis-je, je reviendrai quand il fera moins chaud et quand, au lieu de chanter : *sereno*, vous chanterez *nubloso*.

Il sourit vaguement sans comprendre, salua encore, et je m'en revins tout droit en France, en prenant à peine le temps de m'arrêter à Madrid, pour y chercher le ciel gris et le temps nébuleux auxquels j'aspirais comme le cerf altéré aspire à la fontaine, et que je retrouvai juste à la frontière où je les avais laissés.

VICTOR FOURNEL.

VARIÉTÉS

LA MAISON OU L'ON NE DORT PAS

CHAPITRE PREMIER

Il y a longtemps de ce que je vais raconter. J'étais jeune, j'avais vingt-quatre ans à peine, j'en ai cinquante aujourd'hui.

Mon père, William Brown, non pas Sir William Brown, non pas William Brown, Esquire, mais tout simplement William Brown, de la maison William Brown et C°, Tea Merchants, Dealers in Wine and Spirits, 39, Great Coram Street, London, n'avait eu que moi de son mariage avec ma mère. Le cas est rare en Angleterre, et surtout à Londres, où chaque année met un baby de plus dans la maison; encore n'est-il pas question ici des quakers et des ministres, lesquels, suivant la sainte statistique que chacun révère, ont encore plus à cœur que le reste de la population la multiplication de l'espèce.

Mon père, William Brown, n'avait certainement pas eu l'idée de faire de l'originalité, en ne donnant au monde qu'un seul rejeton du nom de Brown. Outre que l'originalité était pour lui mot et chose inconnus, sa volonté n'entrait pour rien dans cette abstention. Il déplorait fréquemment, surtout le dimanche, entre les offices, de ne pas avoir autour de sa table un nombre suffisant de ces êtres bruyants, dérangeants, absorbants, discordants, irritants, désespérants, que l'on désigne sous la rubrique « enfants. » Souvent, depuis que j'étais en âge d'écouter, j'avais saisi dans la conversation de mon père et de ma mère des lambeaux de phrases tels que ceux-ci : « On l'appellera Kate » ou bien: « Walter est un beau nom pour un garçon! »

J'avais donc compris que mes parents gardaient, au fond de leur cœur, l'espoir vague que l'année qui venait serait plus généreuse que l'année qui partait, et amènerait peut-être dans les plis de ses jupes quelque marmot pleurard et barbouillé.

Les années passèrent cependant, sans apporter aucun cadeau de ce genre, jusqu'à l'heure où les rides et les cheveux gris de M. et de Mme Brown me furent un sûr garant que je n'avais plus rien à craindre.

Je dis à craindre!

Malgré l'horreur que ma déclaration causera, sans nul doute, aux âmes sensibles, je dois avouer que jamais, *jamais*, je n'avais souhaité posséder soit un frère aîné auquel il aurait fallu céder, parce qu'il eût été le plus fort; soit une sœur cadette, à laquelle il aurait fallu céder également, parce qu'elle eût été la plus faible. L'idée de partager mon thé, mes rôties, mes joujoux, mes livres et mon pudding avec des êtres quelconques, qui auraient eu précisément envie de ces choses, quand j'aurais désiré les garder, et me les auraient précisément laissées, quand je n'en aurais pas eu envie, m'avait toujours été pénible. Un frisson passait en mes veines, quand je songeais que moi, James Brown, si confortable à mon coucher, dans mon sommeil, à mon réveil, j'aurais pu voir ma ressemblance répétée une douzaine de fois, dans une douzaine de frères et de sœurs!

J'ouvre ici une parenthèse, pour supplier le lecteur indulgent de ne pas jeter de côté, avec une indignation aussi vertueuse que familiale, ces pages où je mets ma pensée à nu, dans toute la naïveté de l'innocence. Je le supplie aussi de ne pas me prendre pour un prédestiné de la cour d'assises; je supplie son imagination frappée de ne pas voir ma coupable face dans la chambre des Horreurs, en compagnie de James Greenacre, et touchant les coudes de Daniel Good et de Mary Ann Cotton.

Non! je ne serais point appelé à faire partie du Musée Tussaud, comme assassin ou meurtrier du moins! Non! le gibet ne m'attend pas! Je ne peux pas souffrir les enfants, il est vrai, mais j'aime tendrement mon père et ma mère. Mr et Mrs Brown me rendent bien cette tendresse; et, ici, que l'on me permette une autre monstrueuse réflexion.

Je ne crois pas possible, aux parents affligés d'une quantité d'enfants, d'avoir pour chacun d'eux un violent amour. Leur cœur, pour n'être pas injuste, doit être divisé en menus morceaux, réduits de volume, chaque fois qu'il survient un nouveau réclamant; de telle façon que l'affection arrive finalement à des doses infinitésimales qui feraient pâmer d'aise le plus féroce homœopathe.

Aussi, lorsque Jane, Harriett ou Fanny sont devenues grandes filles, si le *flirting* joliment pratiqué par les prudes et chastes filles d'Albion ne les mène pas promptement au mariage, Jane, Harriett ou Fanny vont, chaque année, passer six mois près de la tante Bradwell, dans le Yorkshire, trois autres mois chez la cousine Betty, à Exeter, et le reste du temps près de *a very dear intimate friend*, miss Southam, que l'on a rencontrée à Margate.

Pour ce qui est de John, de Lewis ou de Walter, les colonies sont là, toutes prêtes à recevoir ceux qu'on leur expédie, quitte à ne pas les renvoyer.

Oh! Family! Home! Sweet Home! J'étais seul, moi! on m'aimait pour les dix ou quinze manquants; j'étais heureux. J'avais de l'argent pour satisfaire toutes mes fantaisies. Le Tea Warehouse, Wine and Sprits Stores, 39, Great Coram Street, London, faisait des affaires excellentes et, comme malgré l'en-tête des factures qui portaient « William Brown et C°, » mon père était seul et unique possesseur du magasin et des marchandises, j'avais un bel avenir. Je menais la vie des autres jeunes gens de mon âge, sans faire de folies cependant. Je n'étais, d'ailleurs, ni prodigue, ni ambitieux, ni rêveur, ni romanesque, ni même sentimental! Mon esprit positif n'enfourchait point de dada pour galoper dans le bleu. Je lisais peu, quelquefois un journal, jamais un roman; en fait de théâtre, je ne fréquentais que l'Adelphi; je n'avais jamais essayé de faire rimer *Dove* avec *Love*, en l'honneur d'une cousine quelconque; je n'avais, de ma vie, envoyé une *Valentine*, le jour consacré à cet usage amou-

reux, et durant les nuits excellentes que je passais en ma confortable chambre de Great Coram Street, la reine Mab ne vint pas une seule fois me visiter.

De sorte que, lorsque le jour de ma vingtième année, mon père me demanda quelles étaient mes intentions pour l'avenir, si je désirais voyager, ou acheter un régiment, ou me faire homme d'affaires, ou rester près de lui, pour reprendre la suite de son commerce, je répondis, sans hésiter, *non*, aux trois premières questions et *oui* à la quatrième, ce qui rendit bien joyeux Mr et Mrs Brown.

Je m'occupais donc chez nous, prenant la vie à mon aise. Un matin, mon père, tout ému, me montra une lettre qu'il venait de recevoir de son correspondant de Glascow qui lui fournissait depuis de longues années les vins de fruits dont on est si friand en Angleterre. Cette lettre disait que lui, Bennett, venait de découvrir une recette qui permettait de faire, avec certaines herbes recueillies dans les montagnes d'Écosse, une liqueur unique, incomparable, dont la vente à Londres donnerait un bénéfice énorme.

« Je suis vieux et pris par la goutte, écrivait James Bennett, je ne puis aller à vous et aucun de mes fils n'est en Europe. Envoyez-moi quelqu'un de confiance à qui je remettrai les échantillons de la liqueur, et qui vous transmettra toutes les explications que vous pourrez désirer. Mais, hâtez-vous, mon vieil ami, il y a là une fortune à gagner.

— Veux-tu aller à Glascow et me rapporter les échantillons, Sam, me dit mon père, un peu bouleversé, malgré son habitude des affaires, en pensant à ce que lui disait James Bennett, un habile qui ne se montait pas facilement la tête. Ma réponse ne pouvait être douteuse; le soir même, je partais pour Glascow.

CHAPITRE II.

Je n'ai nullement l'intention de raconter ce qui se passa, pendant les quinze heures que dura mon voyage. La première raison de ce silence sera qu'aucun évènement, petit ou grand, ne se produisit durant ces quinze heures. Je fumai, je m'assoupis, je me réveillai; je fumai, je m'assoupis, je me réveillai de nouveau, en accompagnant ces divers exercices de malédictions contre le sifflet de la locomotive, la lenteur du chemin de fer, l'arrêt fréquent des trains, etc., malédictions qui prouvent que l'homme, quoiqu'on fasse, n'est jamais content.

J'arrivai à l'heure voulue, chez le brave James Bennet qui, tout tiraillé qu'il fût par sa goutte, se leva presque de son fauteuil, dans sa joie de voir le fils de son vieil ami William Brown.

La première effusion passée, le négociant reprit le pas sur l'ami. Ce fut avec des yeux étincelants d'enthousiasme que M. Bennett, après m'avoir prié de fermer à double tour la porte de la chambre où nous étions, se traîna jusqu'à une armoire, l'ouvrit, en tira un petit flacon et un verre, versa un peu du contenu dudit flacon dans ledit verre et me lança un :

— Bois et tu verras, Sammy !
que n'eût pas désavoué Macready.

Avant de boire, moi, Sam Brown, je regardai la liqueur.

Rappelez-vous bien que je n'étais que peu disposé à l'enthousiasme. Comment donc se fit-il que je fus littéralement ébloui par la limpidité chatoyante de la boisson qui m'était offerte. Je croyais voir de l'ambre étoilé! Je levai le verre; le mouvement fit naître, sur ses parois, mille gouttelettes lumineuses et phosphorescentes qui tournoyaient, se mêlaient, se fondaient l'une dans l'autre et enfin se précipitaient au fond du verre, faisant place à d'autres gouttelettes plus lumineuses, plus phosphorescentes que les premières. Il semblait une danse de fées et de génies minuscules, en ce cristal que je tenais.

Peu à peu, du verre s'échappa un murmure de rires et de chansons; puis, un parfum de genêts, de thym sauvage mélangé d'aromes inconnus d'une saveur étrange et délicieuse, monta vers mon cerveau.....

— Goûte ! et tu verras, Sammy ! répéta la voix de James Bennett.

J'avais mouillé mes lèvres dans la liqueur: quelque chose d'indéfini et d'inexplicable s'empara de moi. Une chaleur, telle que je n'en avais jamais ressentie, courut dans mes veines. Il me parut que l'ouïe m'était donnée pour la première fois, quand les chansons et les rires que j'avais entendu murmurer tout à l'heure dans le verre, résonnèrent *distinctement* à mes oreilles, si doux, que le plus doux chant d'oiseau, la plus suave caresse du vent sur les cordes d'une harpe, eussent été discordants et criards, en les comparant à cette musique. Il me parut que la vue m'était donnée pour la première fois, quand les fées minuscules aperçues tout à l'heure, folatrèrent *visiblement* autour de moi, d'un vol si léger, qu'en les regardant, le papillon fût mort de honte d'être aussi lourd.

Vêtus ou plutôt enveloppés qu'ils étaient de telles nuances innommées, si incomparablement et si harmonieusement étincelantes, que l'arc-en-ciel et le soleil se fussent trouvés sombres devant eux, ces êtres aériens voltigeaient autour de moi. Leurs ailes, d'une diaphanéité merveilleuse, me frôlaient le visage. Tout à coup, l'une des fées dont je distinguais les cheveux d'or filé et les yeux couleur de pervenche mouillée, s'approcha plus encore de moi et je sentis son beau petit corps parfumé effleurer mes lèvres...

Je jetai un cri : je pense du moins que je jetai un cri : Tout s'évanouit.

J'étais à Glascow, dans la chambre de James Bennett. Je tenais à la main un verre vide. Le vieil ami de mon père s'écriait avec un sourire d'orgueil et de joie :

— Eh ! garçon ! Eh ! Sammy ! que dis-tu de cela?

Je fis un effort surhumain pour reprendre mon sang-froid.

— Je n'ai jamais rien goûté d'aussi délicieux, balbutiai-je.

Il eut un rire de triomphe.

— Je n'ai plus maintenant qu'à lui trouver un nom, murmura-t-il en serrant précieusement le précieux flacon.

— Seulement, je crois qu'il n'en faudrait pas

boire deux verres, de votre vin, ajoutai-je en riant faux; et tout bas, je pensai, — l'espace de dix secondes, j'ai été abominablement gris!

Cette idée me faisait peur. Jusqu'à ce jour, soit par tempérament, soit par désir de me distinguer de mes compatriotes en général, soit pour tout autre motif, je n'avais pas pratiqué le vice qui réduit à l'état de bête brute, chaque samedi soir, (sans préjudice des autres jours) une bonne part de la population masculine et féminine de Londres. Fallait-il que ma sobriété vînt échouer devant un demi-verre de liqueur endiablée!

Il me fut impossible de refuser le dîner offert par M. Bennett, qui me remit des lettres pour mon père et trois flacons du précieux vin, bien emballés.

Je n'ai pas gardé de vifs souvenirs de ce dîner; les deux filles de James Bennett y assistèrent, je fus près d'elles d'une distraction stupide où l'admiration n'entrait pour aucune part. Je me rappelle que ces jeunes filles étaient brunes et avaient les yeux noirs. Je me rappelle aussi que, ce soir là, les cheveux bruns et les yeux noirs me causaient une sensation désagréable que je ne pus parvenir à m'expliquer.



Le vin des fées, dessin de Gilbert.

Je partis le lendemain matin. Comme je serrais une dernière fois, la main de M. Bennett, le vieillard se pencha jusqu'à mon oreille:

— J'ai trouvé, dit-il d'un air joyeux, nous l'appellerons le *vin des Fées!*

CHAPITRE III

J'avais quitté Glascow depuis quelques heures: la journée s'annonçait superbe, je fumais un excellent cigare en regardant par la fenêtre du wagon. Sous la banquette était la valise contenant le peu de vêtements que j'avais emportés, et sur mes genoux le sac de cuir remis par James Bennett.

Je puis bien affirmer, en toute loyauté de conscience, qu'il ne restait plus trace, alors, en mon esprit lucide et rassis, de la petite griserie de la veille. Les pensées inspirées par mon voyage à Glascow se bornaient au calcul des bénéfices probables que rapporterait la vente du *vin des Fées.* Je songeais surtout à l'orgueil qu'éprouverait mon père, lorsqu'il se verrait seul et unique dépositaire d'une denrée inconnue sur le marché de l'Angleterre.

Mon cigare était fini; je refermai la fenêtre et

regardai de droite et de gauche, pour savoir avec qui je me trouvais.

— Par exemple! j'aurai soin de verser moi-même la goutte au brave homme! pensai-je avec un prudent retour sur moi-même.

Mes compagnons de route étaient d'abord deux gros hommes très rougeauds, très endormis, dont l'aspect et la tenue indiquaient évidemment des manufacturiers; puis une vieille demoiselle sèche et jaune, qui affecta mes cinq sens d'une manière particulière. Je veux dire que, en la regardant, mes yeux furent cinglés comme d'un coup de fouet, mon nez crut respirer du vinaigre, mon oreille percevoir le grincement d'une scie, mes mains rencontrer un clou, mon palais recevoir le jus d'un citron aigri.

Afin d'échapper à cette impression, je jetai les yeux en face de moi, vers la place occupée par une jeune miss simplement, mais gracieusement vêtue. De ce côté aussi, je devais subir une déception! Car, à peine m'étais-je assuré de la fraîcheur et de la gentillesse de ma voisine de banquette, que je ressentis un malaise qui devint au bout de peu d'instants une souffrance; et, pour ce malaise et cette souffrance, je ne pus trouver que cette stupide et inacceptable raison que la jeune miss en question était brune et avait les yeux noirs.

Ceci, selon l'ordre logique des choses, me rappela la répulsion éprouvée la veille en présence des deux miss Bennett, et causée par le même absurde motif! et l'ordre logique ou illogique, comme l'on voudra, des choses, remit dans ma pensée, en contraste à ces cheveux et à ces yeux violemment et brutalement noirs, les cheveux d'or, les yeux bleu de pervenche et le doux corps aérien qui avait touché mes lèvres, chez James Bennett.

— Penrith! cria la voix du chef de train, Penrith! quinze minutes d'arrêt!

Je sursautai: mes deux gros voisins se levèrent; la vieille fille, ce composé de toutes les aigreurs dont j'ai parlé, se leva aussi, et j'en fis autant, cédant peut-être au désir d'échapper à la jeune miss brune, mais certainement aussi au besoin que j'éprouvais de dégourdir mes jambes.

Ne me demandez pas ce qui arriva. Mes compagnons descendirent du wagon, c'est évident; il est évident aussi qu'un autre voulut descendre, et que cet autre fut moi; il est non moins évident que ce moi se sentit tournoyer, tomber; une douleur vive à la jambe me fit évanouir, mais, avant de perdre connaissance, j'eus le temps d'entendre une voix qui disait:

— Il a la cheville cassée!

La fin à la prochaine livraison.

SAM BROWN.

Pour copie conforme :

GEORGES GRAND.

BEAUX-ARTS

LE SALON DE 1881

M. Carolus Duran a exposé deux portraits, celui de Mme G.., qui a fait beaucoup parler d'elle il y a peu de jours, et un portrait d'enfant sous la légende: un *Futur doge*, l'*Enfant vénitien*, XVIe *siècle*: deux peintures qui possèdent les qualités éminentes du maître. Toute costumée de noir, debout avec une coiffure formant sur ses cheveux blonds ondulés une espèce de diadème, Mme G. est imposante, sa tête animée d'une vie intense pleine de volonté est d'un modelé puissant, car sous sa peau d'un ton mat on sent circuler le sang; le cou rond et plein se rattache bien à la poitrine, dont sa robe taillée en pointe laisse voir une partie, la figure entière se détache sur une draperie bleue, que j'ai entendu critiquer et qui me plaît cependant, car, à mon sens, elle donne de la valeur à la tête; les étoffes sont traitées à ravir, il n'y a que les mains qui ne me semblent point irréprochables.

Le *Futur doge*, le bébé patricien, est très curieusement attifé; cette peinture archaïque a un intérêt de curiosité qui amuse: le pauvre enfant semble déjà sentir le poids des grandeurs qui l'attendent et fort empêtré de son riche costume. Que plus heureux sont les fils des pêcheurs qui jouent en se roulant sur le sable des lagunes!

L'année passée, *la Veuve* de M. Renouf avait obtenu le succès le plus vif et le plus mérité. Cette année l'artiste n'a été ni moins heureux, ni moins méritant, son *coup de main* est une des meilleures toiles de l'exposition. L'idée en est très simple: un grand'père marin, fait faire une promenade en mer à sa petite-fille, et, quoique l'Océan soit uni comme une glace il demande à la fillette de vouloir bien lui donner un *coup de main*, et elle, avec un sérieux charmant, s'est hâtée d'appuyer sa petite menotte sur la lourde rame. Il la regarde avec un doux sourire à travers la fumée de sa vieille pipe. M. Renouf possède le don de l'émotion, joignez à cela beaucoup de sincérité et une belle facture, vous connaissez le peintre.

Outre un bon portrait, Melle Noémie Guillaume a exposé une très-belle étude de femme qu'elle a intitulée *Hymnes de la mer*: peinture savante, forte, étudiée avec beaucoup de soin et d'une main virile. Melle Guillaume a eu deux maîtres, MM. Henner et Carolus Duran; nous aimerions mieux lui voir suivre les enseignements du second que du premier; rien ne vaut en peinture les fêtes de la couleur. Son étude est fort belle et d'un dessin très serré, très consciencieux.

Notre collaborateur, M. Vuillier, a mis au Salon un fort beau paysage. M. Vuillier est un de ces artistes dont nous faisons grand cas, qui ne se permettent pas de composer un paysage, ils le prennent tel qu'il est, ils le cherchent d'un œil attentif et le fixent, à ses bonnes heures d'ombre et de lumière, en toute sincérité. Le site que le peintre a choisi est fort beau. *La Creuse* fuit encaissée entre

des pentes abruptes et sauvages d'une vigoureuse couleur, elle s'en va après une courbe gracieuse se perdre dans le lointain, vers des monts qui terminent l'horizon. Le tout est harmonieux et d'un bel effet.

Le *Troupeau dans un étang des Dombes*, de M. Barillot, a toutes les qualités que l'on reconnaît à ce peintre; ses animaux sont fort beaux et il est difficile, quand on a visité le département de l'Ain, de ne pas louer la vérité avec laquelle l'artiste a rendu l'aspect des basses plaines et des eaux du pays. M. Van-Marcke jouit d'une réputation que suffirait à lui donner le Salon de cette année, si déjà elle n'était faite. Dans son tableau intitulé *La Vanne* il a placé une vache qui est de toute beauté. *La Criée* de M. Gœneutte vous fait assister à une vente de rougets et de quelques autres poissons ; les types des personnages sont vrais mais non nouveaux, le groupe des acheteurs est fort bien disposé, tous ces gens-là sont à leurs affaires, il y a de l'animation ; la partie droite est meilleure que la gauche.

Parmi les peintres de nature morte, il en est peu de supérieurs à M. Delanoy, la *Table du citoyen Carnot* en est une preuve. Cette table chargée de cartes, de livres, de lettres, d'une petite carafe contenant de la limonade, du chapeau empanaché de plumes tricolores du célèbre Conventionnel est bien modeste, mais souvent elle a été chargée de bulletins de victoire ; depuis, des meubles plus somptueux n'ont pas eu si noble fortune. Sur une dalle de pierre, M. Rousseau a placé quelques huîtres ouvertes, une petite manne qui en contient d'autres, un couteau d'écaillère, des chrysantèmes dans une bouteille de grès et voilà son tableau fait, parfait. Quelle grasse peinture, quelle pâte savoureuse, quelle couleur !

M. de Neuville a exposé au Salon les deux tableaux, les meilleurs peut-être qu'il ait jamais faits : le *Cimetière de Saint-Privat* et un *Porteur de dépêches;* sombres souvenirs de l'année terrible. Le peintre les remet sous nos yeux et il a raison; nous ne devons jamais les oublier. Ils ont merveilleusement inspiré le talent du peintre. Ici, son pinceau a dit la plus glorieuse de nos défaites, là, l'héroïsme inutile d'un de nos enfants; ces deux pages resteront.

S'inspirant de Dante, M. Maignan nous a représenté le grand poète rencontrant *Matilda cueillant des fleurs*. L'artiste fait passer une fois de plus l'austère figure de Dante devant nos yeux, mais ce n'est point sur lui que nos regards s'arrêtent ; Matilda, baignée dans une douce lumière, les retient par sa grâce et sa poésie. La toile est jolie, gracieuse, et, ici, la poésie n'a pas à se plaindre de la peinture, sa sœur. Nous n'en dirons point autant en parlant de M. A. Cabanel. Aussi quelle singulière idée il a eue de s'inspirer de Shakespeare? Qu'y a-t-il de commun entre lui et le grand dramaturge? La tâche était au-dessus de sa taille et de ses forces, et, si, l'année passée, il a échoué en voulant peindre Phèdre, il n'a pas été mieux inspiré en cherchant à faire revivre la *Scène des coffrets du marchand de Venise*. La composition est confuse; le dessin est fluet et la couleur vitreuse. Cette toile n'ajoutera rien à la réputation de l'artiste.

Nous l'avons déjà dit, M. Bouguereau vit de la Fable et de l'Église ; aujourd'hui c'est l'*Aurore* et la *Vierge aux anges* qui l'ont attiré. La Vierge ressemble à une centaine de Vierges que nous avons déjà vues, et elle n'a guère plus le sentiment religieux que ne l'avait, l'année dernière, *la Flagellation* du même artiste, c'est une redite. Toute maniérée qu'elle soit, je préfère l'*Aurore;* le thème se prêtait mieux aux qualités du pinceau du maître, et je ne fais que répéter ce que j'ai entendu, en disant que l'*Aurore* de M. Bouguereau ferait merveille sur la panse d'un vase de Sèvres.

Si vous aimez la mer, n'oubliez point l'*Heure de la marée au Tréport,* de M. Le Sénéchal de Kerdréoret, une bonne et juste impression. La *Marée montante à Port-Louis,* de Mme Élodie La Valette, est aussi une bonne peinture.

J'en dirai autant de la *Brodeuse* et du *Portrait de Mademoiselle E. C. C.*, par M. Fantin-Latour. Parmi les beaux portraits, il faut placer ceux de M. Bonnat ; je n'aime que modérément celui de la comtesse Potocka, je préfère la tête si expressive et si bien rendue de feu Léon Cogniet.

Quoique jeune, M. Comerre a déjà un nom connu, il a une bonne couleur, un dessin correct, de l'audace ; malheureusement son *Samson et Dalila* est maladroitement composé, tout le tableau verse à gauche et Dalila a la pose la plus maladroite : elle ne s'explique pas. Composition, arrangement des détails, dessin, gamme des couleurs prise très haute, tout est bien dans un *Début à l'atelier,* de M. Bompard, seulement la profondeur manque dans cet atelier, c'est dommage; ce qui n'empêche point cependant cette toile d'être une des plus vigoureusement peintes et des plus intéressantes du Salon.

Je recommande comme toile charmante, d'une vérité pénétrante, l'*Hospice des vieillards à Katwyk* (*Hollande*), par M. Artz. Cela fait penser aux vieux petits-maîtres d'un pays qui en a tant compté.

Le public semble avoir une admiration très bornée pour l'exposition de M. Benjamin Constant; il ne s'intéresse pas plus au *Passe-temps d'un kalife* qu'à *Hérodiade,* malgré l'étrangeté des effets de coloration de la première de ces toiles et de la composition. Quant à l'*Hérodiade,* si on ne trouvait pas son nom sur le livret, on pourrait chercher longtemps sans parvenir à découvrir quelle peut être cette figure rageuse, bien peinte d'ailleurs, qu'il est difficile de qualifier. Elle pouvait aussi bien avoir vécu en Grèce, à Rome qu'en Syrie : rien ne trahit en elle la meurtrière de saint Jean-Baptiste.

M. Geoffroy n'a pas été chercher ni si haut ni si loin. Un gamin a sans doute parié avec ses camarades d'avoir des marrons « à l'œil ». Le marchand l'a servi et *le quart d'heure de Rabelais* est arrivé. La scène est amusante, il fouille inutilement sa poche, suivant une figure de sa langue familière, « les toiles se touchent, » il est assez inquiet de la fin de l'aventure ; son camarade, moins compromis, rit malicieusement, tandis que le marchand, qui ne se doute de rien, tend impassible, pour recevoir son salaire, une main qui pourra bientôt, peut-être, tirer les oreilles du petit drôle et reprendre sa marchandise. L'ensemble de cette toile, sans

prétention, est amusant et le pinceau de M. Geoffroy fort spirituel.

M. Israels ne fait pas rire avec sa peinture ayant pour légende *Plus rien*. Il nous montre un vieux bonhomme assis, je devrais dire anéanti, devant le lit où expire sa compagne. C'est navrant, d'un réalisme sombre, mais vrai. Son second tableau, *École de couture à Katwyk,* repose de cette émotion, et la lumière qui baigne ces petites écolières affairées et silencieuses délasse agréablement la vue.

Si j'avais un tableau à prendre à l'Exposition, je crois que c'est sur *le Départ*, de M. Ulysse Butin, que mon choix s'arrêterait. Un pêcheur va s'embarquer, il porte l'ancre de son bateau; sa femme l'accompagne, chargée de frugales provisions; son fils le suit, c'est son mousse; ce trio chemine lentement le long de la grève et se détache sur une grande mer et un ciel très finement peints. Vous voyez qu'il n'y a pas de recherche, mais quelle justesse dans toutes les attitudes, quelle vérité dans les personnages et que d'air, que d'air dans cette toile! Lorsque l'on reste quelque temps devant elle, on oublie complètement que l'on est en face d'une peinture, on se croit à la mer. A un moindre degré on retrouve cette sensation en regardant les belles et hautes *Falaises,* de M. Kuwasseg.

Si les Cancalaises oublient M. Fayen Perrin dans leurs prières, ce seront des ingrates, car c'est lui qui les a mises à la mode. On retrouve toute la grâce de son pinceau dans la *Pêche à pied* qu'il a exposée cette année. Les pêcheuses qu'il fait revivre ont, dans leur simplicité, l'air de compagnes de Nausicaa. J'aime moins son *Astarté,* je ne retrouve pas en cette figure le charme auquel le peintre nous a habitués.

J.-P. Laurens, attaché à d'autres grands travaux, n'a envoyé qu'une toile de chevalet : l'*Interrogatoire*. C'est un moine, dont les mains sont liées, qui comparaît devant ses supérieurs, et s'il ne dit pas la vérité, voilà une corde qui va faire mouvoir une de ces machines à tortures, invention du moyen âge qu'heureusement nous ne connaissons plus. La scène est pénible à voir, si bien peinte qu'elle soit.

C'est l'amour du bibelot, le parti pris de ne faire aucun sacrifice, d'accorder à toutes les têtes la même valeur, qui nuisent aux grandes toiles de M. Brozik, *Christophe Colomb à la cour de Ferdinand et d'Isabelle de Castille* et la *Présentation de Pétrarque à l'empereur Charles IV*. Il y a beaucoup de talent, de conscience, dans ces deux toiles, mais l'œil s'arrête sur tous les détails, sur les soies, les velours, les personnages secondaires, sans se fixer sur l'action principale. Il y a aussi dans le fond une couleur bitumineuse qui nuit singulièrement à l'effet. Parmi les portraitistes, citons : MM. Cabanel, déjà nommé, Paul Dubois, Sargent, Fantin Latour, Callot, Jeannin, et Mlles Abbéma et Noëmie Guillaume.

M. Casanova ne quitte pas ses moines et ses Espagnoles, le *Coin du jardin* est une variation sur le même thème, traité avec le même esprit et le même papillotage; cela commence à devenir monotone.

Le *Plaidoyer*, de M. Salzédo, est une toile bien venue, bien peinte; la tête de l'avocat a de l'animation, du feu; l'accusée, qui sera acquittée, j'en suis sûr, est excellente, quoique l'on ne voie pas sa figure cachée par ses mains, et les deux gendarmes ont toute l'impassibilité que la discipline commande.

Je sais gré à M. C. Meunier de nous avoir introduit dans une grande usine moderne, dans les forges de Seraing. Nous assistons à la coulée de l'acier, qui jaillit d'un carneau comme l'eau d'une fontaine. Le tableau, très réaliste, est aussi curieux que bien peint. Quelle terrible existence que celle de ces hommes, vivant dans une atmosphère de vapeur brûlante ; le moindre accident peut les livrer à la mort la plus affreuse et ils portent souvent plus de cicatrices qu'un soldat acteur dans vingt batailles.

J'aime, et ne m'en cache point, les scènes alsaciennes de M. Pabst, l'Alsace m'intéresse toujours et il me plaît qu'on la rappelle. *La Rançon de la Mariée*, que nous donne l'artiste, est un très joli motif. La jeune mariée, fraîche, souriante, vêtue de ses beaux habits et fleurs au côté, est arrêtée devant une corde tendue, que tiennent deux jeunes gens, sur son passage. La belle enfant doit payer rançon; je ne sais pas en quoi elle consiste, mais l'heureux couple n'en paraît nullement effrayé, non plus que le joyeux cortège de belles filles qui le suit. Tout cela est vif, frais, charmant, plein de bonne grâce et d'entrain.

Quand on peint les scènes de la Révolution, meurtriers ou victimes prennent les proportions épiques de cette époque effrayante et terrible. M. Gaston Mélingue a reproduit une scène dont tous les partis reconnaissent l'héroïque grandeur. La patrie est en danger, les Prussiens sont en Champagne, le drapeau noir flotte sur l'Hôtel de Ville, Paris est en feu et la population se presse sur les places publiques autour des estrades, où des magistrats acceptent les enrôlements volontaires de ceux qui veulent se dévouer au salut de leur pays. C'est cette grande manifestation nationale, à laquelle prirent part les hommes de toutes les classes sociales, au milieu de l'enthousiasme de femmes, que M. Mélingue a reproduite. Je n'aime que médiocrement la composition de son tableau, elle me parait gauche, puis il me semble que le peintre a un peu oublié que la fête — car ce fut presque une fête — se passait en juillet (1792). Le soleil ne luit pas assez, mais il y a des groupes très heureusement disposés et des figures du plus mâle caractère.

Le tableau de M. Laugée soulève une question intéressante et dont les artistes doivent, il me semble, assez vivement se préoccuper. Dans les sujets qu'ils choisissent, il en est de gracieux, de terribles, mais peuvent-ils reproduire ou, plutôt, doivent-ils reproduire ceux où domine l'horreur dans toute son effroyable nudité? Je me souviens que dans la galerie espagnole de Louis-Philippe il existait un tableau de Ribera, représentant Caton se déchirant les entrailles pour appeler la mort trop lente. Les visiteurs du Louvre, un premier regard jeté, s'éloignaient en hâte de cette effrayante toile. Même effet est produit par le tableau que M. Langée a intitulé *la Question*. Un malheureux, bouclé sur une chaise longue, la face couverte de

sang, nu, a ses pieds étendus sur des charbons ardents; la chair grésille et il hurle de douleur dans des contorsions effroyables, tandis que le tribunal, tenu dans l'ombre, attend impassible que l'excès de la douleur contraigne le torturé à avouer des crimes qu'il n'a peut-être pas commis ou des erreurs qu'il n'a jamais professées.

C'est odieux, abominable, et l'œil invinciblement se détourne de ce spectacle atroce. Il y a là, il me semble, matière à réflexion pour les peintres. Du reste, le tableau de M. D.-F. Laugée est très remarquable de composition et d'exécution. Plus adroit et plus sage, abordant presque le même sujet, M. Laurens n'a eu garde de tomber dans cet



Le quart d'heure de Rabelais, tableau de M. Geoffroy, dessin de Duvivier.

excès d'horreur dans son tableau, dont nous avons déjà rendu compte, *est modus in rebus*.

Les artistes réunis et jugeant leurs pairs ont donné une médaille à M. Manet; elle prouve que cet artiste compte de nombreux amis, mais leur jugement n'a point été ratifié par le public. On sait que nous ne sommes point ennemi du naturalisme, que nous n'avons aucune tendresse pour l'école romantique et les pseudo-grecs et romains, mais nous voulons, nous désirons du moins, que le naturalisme soit pris dans la nature et reproduit avec art. Rien de cela dans la triste toile de M. Manet; rien de vrai, ni la forêt, ni le lion tué, ni la lumière : un dessin impossible, une couleur impossible. Ce pauvre *M. Pertuiset* a l'air d'un diable sortant d'une boîte, et d'un vilain diable encore.

Ce qu'il y a de grave dans le vote du jury, c'est qu'il infirme ses décisions et la valeur des autres récompenses par lui accordées. C'est une erreur et une erreur très grave. Si MM. les artistes eussent médaillé le *Portrait de Rochefort*, passe encore, mais le *Portrait de M. Pertuiset*, c'est un comble!...

Vous aimez le simple, le naturel, la vérité absolue, traduite comme elle doit l'être; regardez le *Cabaret* de M. Lhermitte, un peintre qui grandit et s'affirme de jour en jour. Dans ce cabaret très propre, rural, sont réunis trois solides et bons compagnons non des ivrognes, et la jeune cabaretière, vue de dos, qui leur sert du vin. Le groupe est disposé de la manière la plus naturelle; les personnages, dessinés à merveille, peints en belle et solide pâte, sont expressifs et vivants. Celui qui, à gauche, les manches retroussées, tient encore sa pelle et tend la main vers son verre, a un grand relief. Ouvrier des champs, il est reproduit avec une vérité qui frappe, et il reste dans la mémoire parce que nous l'avons déjà rencontré quelque part et que nous avons plaisir à le revoir. M. Lhermitte est de la belle et saine école de F. Millet, d'Ulysse Butin. Je m'imagine que les disciples de Manet doivent le tenir en piètre estime : ne s'avise-t-il pas de donner à ses personnages l'élégance rustique qu'ils possèdent naturellement? C'est là un crime dont rien ne saurait le laver.

L'art a pris une telle importance en France, d'abord comme art, ensuite comme richesse nationale; le gouvernement consacre avec raison des sommes si considérables à l'enseignement du dessin que l'on nous saura gré peut-être de consacrer un article encore à l'étude du Salon. En attendant, nous pouvons donner une bonne nouvelle aux artistes. Notre ami, M. Bailly, président de la Société de peintres, de graveurs, de sculpteurs, formée pour ouvrir, à ses risques et périls, l'Exposition de 1881, nous a annoncé, il y a près d'un mois, que d'ores et déjà les recettes perçues suffisent, et au delà, pour couvrir toutes les dépenses.

(*A suivre.*)

A. Genevay.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

M. Littré est mort! avec lui a disparu la tête la plus encyclopédique et le plus grand travailleur que la France possédât.

Maximilien-Paul-Emile Littré naquit à Paris, le 1er février 1801. Son père avait été canonnier de marine pendant la Révolution, puis, ayant quitté le service, il épousa Sophie Johannot, dont le père, maire de Saint-Etienne, avait été assassiné par les compagnons de Jéhu. Le canonnier devint directeur des contributions indirectes et eut deux fils, Emile et Barthélemy. C'était un homme très droit, très ferme, il fut le premier instituteur de ses enfants, qui entrèrent ensuite comme externes au collège Louis-le-Grand. Les succès d'Emile dépassèrent toute attente, et, la dernière année de ses études, il obtint plus de cent volumes de prix.

Ayant achevé ses classes, et voulant gagner sa vie, en 1819 il s'attacha au comte Daru, en qualité de secrétaire, mais, deux ans plus tard, il abandonnait cette situation pour se livrer tout entier à l'étude de la médecine. Cependant, tout en remplissant ses devoirs auprès du comte Daru, il avait continué son travail obstiné, et, dès cette époque, il possédait à fond l'allemand, l'anglais, l'italien, l'hébreu, le sanscrit; le latin et le grec, cela va sans dire.

Il suivit avec une ardeur passionnée ses études médicales et devint interne des hôpitaux. La Faculté de Médecine le considérait déja si bien comme une lumière de la science, que lorsque MM. Andral et Bouillaud, médecins célèbres, créèrent leur journal de médecine, ils prirent pour collaborateur l'interne Littré.

La mort de son père, arrivée en 1827, renversa tous les plans du futur docteur. Ce savant, qui fut membre de l'Académie de Médecine, ne passa jamais sa thèse, quoique ses amis l'en aient cent fois prié. Littré fut un des combattants de juillet et entra au journal le *National* avec le titre modeste de traducteur, mais Carrel, qui le devina bien vite, lui fit une plus large place.

C'est à partir de cette époque qu'il se révéla au monde savant; alors il donna des articles à grande sensation, dans la *Revue des Deux Mondes* et dans le *Journal des Savants*. Il commença l'admirable traduction, chargée d'immenses commentaires, d'Hippocrate, travail qui prit vingt-cinq ans de sa vie, et lui ouvrit les portes de l'*Académie des Inscriptions*, il traduisit la *Vie de Jésus*, par Strauss, et il entreprit ce monument inouï de science, d'érudition et de volonté laborieuse qui a pour titre : *Dictionnaire de la langue française*. L'Académie française l'admit dans son sein. Littré, devenu disciple de Comte, constitua la philosophie positiviste et l'opinion publique le fit nommer successivement membre du conseil municipal de la ville de Paris, député, et enfin sénateur inamovible.

Quelle existence remplie! pour faire face à tant de travaux, Littré, tous les jours de sa vie, se levait à 8 heures, donnait deux heures à ses repas et se mettait à l'ouvrage jusqu'a 3 heures du matin. Un fait digne de remarque, c'est que chez lui l'érudition ne tua jamais l'ideal: il a écrit de beaux vers, de superbes articles sur Shakespeare, et traduit Dante. C'est à tort qu'on a prétendu qu'il avait dit que l'homme descendait du singe, il a, au contraire, repoussé scientifiquement l'hypothèse de Darwin.

M. Littré n'était pas beau. Un jeune homme assez nul, mais descendant d'une grande famille, ayant dit devant M. Thiers : « Pour démontrer que l'homme vient du singe, M. Littré n'a qu'à se montrer » — Du moins, Monsieur, répondit le spirituel homme d'Etat, il a l'avantage de faire honneur à ses ancêtres. »

D'une bonté, d'une douceur extrêmes, M. Littré, qui laisse une veuve et une fille, son aide dans plusieurs de ses travaux, a été adoré par sa famille et par ses amis, sa mort fait un grand vide dans la science.

***

Une autre mort encore! un artiste merveilleux, Vieuxtemps, vient de mourir en Algérie, où il espérait rétablir sa santé, depuis longtemps si cruellement atteinte qu'il ne pouvait plus toucher le violon, qui avait fait sa fortune et sa célébrité. Né à Verviers (Belgique), en 1820, il avait eu pour maîtres Bériot, Reicha ; il enthousiasma l'Europe et l'Amérique par la puissance et la délicatesse de son archet. A Paris, il échoua d'abord, parceque nous étions alors fanatiques de Paganini, mais plus tard il alla aux étoiles. Comme compositeur, Vieuxtemps a laissé des œuvres qui resteront.

***

S'il est des deuils, il est aussi des fêtes. Le Grand Prix de Paris a été couru et je n'ai pas souvenir d'avoir jamais vu le tapis de Longchamps si couvert de monde et d'équipages. La recette pour les entrées a été plus forte que toutes les précédentes, elle a dépassé deux cent quarante mille francs ; si vous ajoutez au nombre des payants la foule restée au dehors des cordes et barrières, vous pourrez vous rendre compte du monde, qui s'était donné rendez-vous au bois de Boulogne pour assister à cette grande lutte équestre, et des millions qui ont changé de mains par suite de paris engagés. On cite un parieur du monde élégant qui, à lui seul a gagné 1,700,000 fr.; on voit que nous prenons les mœurs des Anglais, et en vérité, ce n'est point par ce côté que nous devrions les imiter.

La victoire n'est pas restée aux couleurs de France, pour la première fois l'Amérique triomphe avec *Foxhall*, comme elle vient de triompher aux courses d'Epsom avec *Iroquois*. Ils vont bien les Américains! du moins, la France a vaillamment lutté avec *Tristan* qui n'a été battu que d'une demi-longueur. Les Anglais étaient d'un désappointement et d'une colère fort réjouissants, quand ils ont vu flotter dans les airs le pavillon étoilé de la République des États-Unis.

C'est un spectacle unique au monde que le retour de la course du Grand Prix. Figurez-vous dans une avenue magnifique, un défilé de voitures, de brillants équipages, s'avançant quatre de front, et couvrant un espace d'une lieue et demie. Dans ces voitures, tout ce que Paris, sans compter les étrangers et étrangères accourus de tous les coins de l'Europe, renferme de richesse et de beauté, lutte et se prélasse. Les chevaux sont magnifiques, magnifiques les harnais, et les femmes couvertes de soie et de gaze sont parées de diamants et de fleurs. Joutes brillantes où la victoire ne reste pas toujours aux plus honnêtes. Je voudrais bien qu'un statisticien pût me dire ce qui se dépense à Paris pour la fête du Grand-Prix chez les carrossiers, les maquignons, les bijoutiers, les tailleurs et tailleuses, les fleuristes, etc., etc., il arriverait à un beau denier. Malheureusement la médaille a son revers, comme à peu près toute chose ; que d'engagements pris, que de dettes qui pèseront plus tard sur la fortune et quelquefois sur l'honneur des familles !

***

Autre fête encore qui a été ouverte dans le jardin des Tuileries. Grandes dames, acteurs et actrices s'étaient entendus pour organiser une *Foire aux Plaisirs*. — « Le plaisir, le plaisir, mesdames, en voilà du plaisir ! » — dont le produit était destiné aux malheureux habitants de Chio et à une œuvre de charité. Ce n'était, sous les arbres, que comptoirs, buvettes et boutiques ; à chaque pas, carrousels, chevaux de bois, singes savants, diseuses de bonnes fortunes, pitres, clowns, laitières, charlatans, photographes, marchandes de fleurs et de fruits. Tous ces lieux de rendez-vous, si dangereux pour la bourse, étaient tenus par les dames de la plus fine fleur de l'aristocratie et par nos artistes les plus connues. Mme Judic avait eu une idée originale : vêtue d'une grosse limousine, la tête couverte d'un chapeau de paille, elle se promenait avec un âne qui disparaissait sous pompons, rubans et dentelles. L'animal portait des paniers de cerises, que la marchande vendait dans les prix doux ; la cerise valait de cinq à vingt francs suivant l'acheteur, des amis intimes de Mme Judic payaient plus cher encore. — Cinq mille francs de recette.

Christian, sous le brillant costume de Mangin, vendait des crayons en faisant un boniment enragé, Dailly en aveugle se disait, et avec quelles bonnes histoires ! une victime du vitriol. Mme Théo, aidée par Pierre Petit, « opérait elle-même » et tirait des photographies à juste prix. Théâtres et concerts, où les hommes du monde jouaient et chantaient à côté des artistes de profession.

Fête un peu folle, ressemblant à ces Porcherons ou à cette foire de Saint-Lazare où les grandes dames du temps jadis se risquaient autrefois, mais fête charmante, sanctifiée par son but, la charité.

***

Autre fête au Trocadéro. On sait avec quelle barbarie les Juifs viennent d'être, en certaines provinces russes, persécutés, pillés, chassés de leurs demeures, massacrés par le fanatisme et des passions sordides ; Paris s'est ému et a voulu venir en aide aux familles de ces malheureux. A la tête de cette bonne œuvre s'est naturellement placée la maison Rothschild, et bien vite une splendide fête a été organisée à l'aide de nos artistes, toujours prêts lorsqu'il s'agit de secourir l'infortune. La réunion a été splendide, tout le Paris de l'aristocratie financière et élégante s'est donné rendez-vous dans l'immense salle du Trocadéro. La recette a dû être énorme, on a donné l'or à pleines mains. Un bon point pour la France !

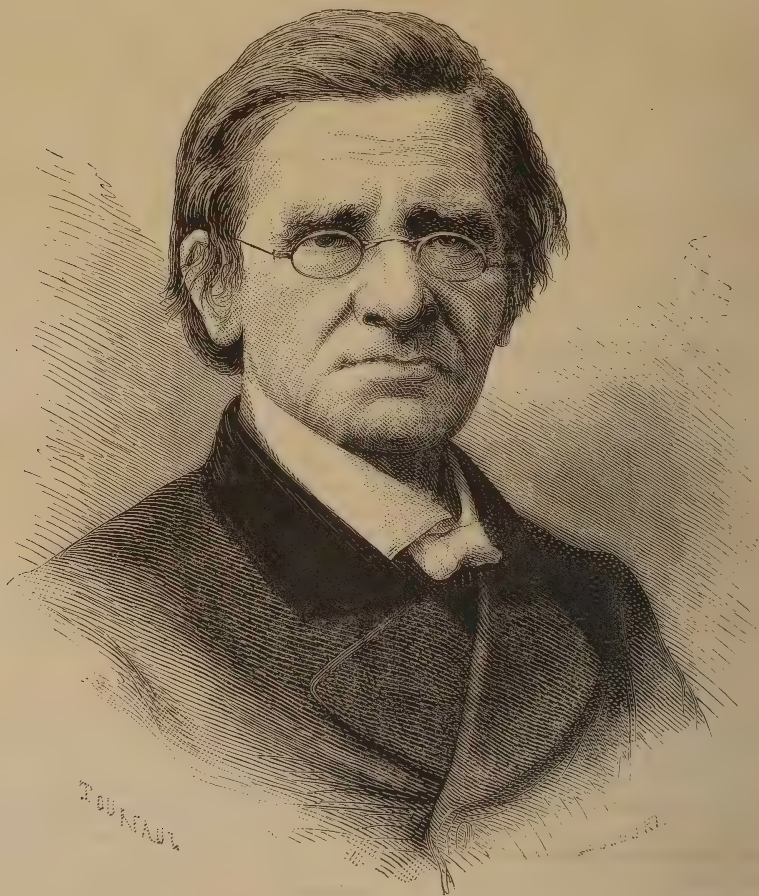
***

Les Anglais ont aussi leur fête ; ils ont célébré à Manchester le cinquantenaire de l'invention et de la mise en marche de la première locomotive traînant des voyageurs. On a peine à se figurer qu'il n'y ait que cinquante ans que la civilisation jouit de cette grande invention, qui a changé si profondément les mœurs, le commerce, l'industrie du monde entier.

L'inventeur fut le célèbre Georges Stéphenson,

enfant né dans la misère, s'étant créé lui-même, n'ayant appris dans les écoles qu'à lire et à écrire, et devenu par son travail et son génie un des bienfaiteurs de l'humanité. Pour gagner sa vie, enfant, il travaillait dans la profondeur des mines à raison de quatre sous par jour, voilà son point de départ.

En 1830, un chemin de fer avait été créé entre Manchester et Liverpool, les administrateurs de cette ligne mirent au concours la machine à vapeur qui devait être employée pour entraîner marchandises et voyageurs avec une vitesse qui, depuis, a été bien dépassée. Quoiqu'il eût parmi ses rivaux le suédois Erickson, qui fut, plus tard, en Amérique, un des inventeurs de l'hélice et le créateur des monitors et des bateaux-torpilles, Stéphenson, alors âgé de trente-neuf ans, fut vainqueur avec sa machine le *Rochet* (la fusée) qui donnait vingt-neuf milles à l'heure. Elle marcha pour la première fois le 15 septembre 1830.



M. Littré, dessin de Bocourt.

Le Parlement anglais s'émut d'une vitesse de locomotion qu'il considérait comme une folie dangereuse, Stéphenson fut mandé et un membre des Communes lui dit : « Pensez donc, Monsieur, quel effroyable malheur arriverait si, par malheur, le train rencontrait une vache! » — « Oui c'est vrai, Votre Honneur, ce serait un grand malheur... pour la vache. »

La découverte de Stéphenson et même les voies ferrées furent longtemps repoussées par la France; elle ne possédait pas un rail alors que la Grande-Bretagne en était sillonnée. En 1837, M. Thiers, qui était allé dans ce pays pour étudier cette question, disait à son retour : « Les chemins de fer conviennent à l'Angleterre, point du tout à la France; on en fera de quatre ou cinq lieues autour de Paris pour les badauds, ils s'y amuseront comme aux montagnes-russes. »

Quel démenti les faits ont donné à M. Thiers! Manchester a pieusement gardé le *Rochet*. A son invention Stéphenson fit les plus heureuses modifications et amena à peu près la locomotive aux vitesses que nous connaissons.

A. de Villeneuve

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

LES EXPLORATEURS MODERNES

VOYAGE AUX SOURCES DU NIGER



Tantafara et pic Koula, dessin de A. de Bar.

Après que les traités de 1815 eurent permis à l'Europe de se reposer des guerres qui s'étaient succédé, presque sans interruption, depuis le commencement du siècle, l'esprit des Cook, des Levaillant, se réveilla et, de toutes parts, on vit se renouer la chaîne si longtemps interrompue des explorations géographiques. Marins, savants et missionnaires, tous pleins d'ardeur et de foi, tous avides de l'inconnu et conduits par la main providentielle qui gouverne le monde, s'élancèrent à la

conquête pacifique du globe. Du pôle nord au pôle sud, tous ces audacieux pionniers de la civilisation s'efforcèrent à l'envi de dissiper les ténèbres qui recouvraient les contrées inconnues, et bien des tombes jalonnent les routes qu'ils ont laborieusement ouvertes.

L'Afrique, si justement appelée par Stanley le continent mystérieux, fut un des points qui attira d'abord l'attention des explorateurs. En 1823, le docteur Oudney et Clapperton commencèrent à placer quelques points précis sur le vide absolu que présentaient alors les cartes.

En 1827, on vit Caillé, seul et presque sans ressources, pénétrer jusqu'à Tombouctou et rentrer en France en 1828, après avoir accompli de véritables prodiges de courage et de volonté. Malheureusement son savoir n'était pas au niveau de sa persévérance, et son voyage n'eut que peu d'utilité pour les sciences géographiques. Cependant il eut un immense retentissement dans le monde savant. Le roi Charles X accorda à Caillé une pension qui, après 1830, lui fut continuée jusqu'à sa mort par le ministre de l'instruction publique.

Mais c'est surtout à partir de 1840 que les voyages en Afrique commencent à se multiplier.

D'Arnaud, par les ordres de Méhémet-Ali, remonte le Nil jusqu'au 3e degré, et une mission catholique s'établit à Gondokoro. Elle y est restée plus de vingt ans.

C'est aussi en 1840 que le plus illustre des explorateurs africains, Livingstone, commença sa longue et glorieuse carrière. Pendant trente ans, ses travaux incessants ont jeté de telles lumières sur les merveilleux pays qu'il a parcourus, qu'il serait impossible de résumer en quelques lignes le nombre et l'importance de ses découvertes. Cette noble et utile existence s'est terminée en 1873, trop tôt pour l'humanité comme pour la science. Il repose aujourd'hui sous les voûtes de l'abbaye de Westminster.

En 1845, Maisan, officier français, est assassiné en allant à la recherche de ce qu'on appelait alors la Mer Intérieure.

De 1849 à 1855, Henry Barth et Richardson parcourent le continent africain depuis Sokoto jusqu'à Tombouctou.

Anderson, de 1850 à 1854; Burton et Speke, de 1857 à 1859; ce dernier, en 1863, entre en Afrique par Zanzibar, il en sort par Alexandrie, après avoir descendu le Nil depuis sa sortie du lac N'Yanza. S'il n'a point entièrement résolu le problème tant cherché des sources de ce magnifique fleuve, il l'a du moins puissamment éclairci.

A partir de ce moment, les noms se pressent avec tant d'abondance sous la plume qu'on ne peut les inscrire tous. C'est Guillaume Lejean qui, en 1861, eût peut-être déterminé le cours du Nil et découvert le lac N'Yanza, si des révélations prématurées sur les atrocités, commises dans le Soudan par les marchands de chair humaine, ne lui eussent complètement fermé le chemin du fleuve. Plus tard, consul de France en Abyssinie, il fut mis aux fers par Théodoros. C'est de Vogel, mort dans l'Ouadaï; Henri Duveyrier, explorateur du Sahara algérien; Schweinfurt, Cameron, Alfred Marche, l'abbé Debaize, mort, il y a peu de temps, dans le cours de son expédition; Serpa Pinto, etc. Enfin, parmi tous ces noms glorieux, Stanley, improvisé voyageur par M. Gordon Bennet, du *New-York-Herald*, pour aller à la recherche de Liwingstone, qu'il retrouva. Son magnifique voyage au lac Tanganika, l'admirable énergie qu'il a déployée pendant sa périlleuse descente du Congo, en font aujourd'hui le premier des explorateurs africains.

Grâce aux efforts et au courage de tous, le Zambèse, le Niger, le Nil et le Congo ont été déterminés, ainsi que bon nombre de leurs affluents; les grands lacs ont été reconnus et le vide de nos cartes d'Afrique est à peu près comblé. Le mystère qui couvrait cet immense continent est plus qu'à demi dissipé, et, dès aujourd'hui, il est permis d'entrevoir les destinées qui lui sont réservées.

C'est là ce qui nous a engagé à jeter ce coup d'œil, si rapide et si incomplet, sur les explorations qui, depuis le commencement du siècle, ont sillonné de toutes parts cette terre, vierge encore de tout pas européen.

Si nous en exceptons les républiques du sud, où les dissensions intestines sans cesse renaissantes arrêtent tout progrès et tout développement, l'Amérique, après avoir dévoré des millions d'existences, est aujourd'hui saturée d'hommes. L'Europe n'y peut plus verser fructueusement l'excès de ses populations trop denses.

L'Afrique, avec ses terres immenses, impeuplées mais fertiles, est prête à recevoir ce courant d'immigration, qui, sans s'arrêter jamais, tend à répandre également la race humaine sur la surface du globe.

En outre, c'est sur ce sol neuf que se livrera la dernière et suprême bataille, entre le fatalisme immobilisateur de l'Islam, qui a semé la ruine sur les contrées où il règne en maître, et l'esprit éminemment progressiste du christianisme qui conduit l'humanité à son entier épanouissement. Sur ce vaste champ, la propagande est active des deux côtés; seulement elle se fait, d'une part, au moyen de la traite des esclaves, le Koran d'une main et le sabre de l'autre. Livingstone, Lejean, Schweinfurt, nous ont montré ces tableaux, à la fois honteux et déchirants. De l'autre part, on s'avance en combattant l'esclavage, en apportant avec soi l'instruction, la moralisation et le bien-être. La lutte sera vive, mais la victoire ne nous paraît pas douteuse. Nous sommes de ceux qui pensent qu'un immense avenir appartient à l'Afrique.

Ceci nous explique comment missionnaires de l'idée religieuse et serviteurs de l'idée scientifique se rencontrent en si grand nombre sur son sol inconnu. C'est l'avant-garde qui porte la lumière et éclaire la route que va prendre la civilisation.

Cela est si vrai qu'une troisième puissance, dont l'importance n'a pas besoin d'être démontrée, le commerce, vient à son tour se joindre à celles que nous venons d'indiquer. Aux soldats du cœur et de l'intelligence, on ajoute ceux de l'intérêt. C'est l'homme tout entier : âme, esprit et corps, qui s'avance pour prendre possession du magnifique héritage que la Providence lui a préparé.

M. C.-A. Verminck, armateur et négociant de Marseille, conçut en 1879 le projet d'une expédition au Niger. Il choisit, pour en prendre la direc-

tion, M. Zweifel, un de ses agents qui, depuis six ans, est à la tête de la factorerie de Rotombo, sur la rivière de Sierra Leone. M. Zweifel avait déjà fait de nombreuses excursions dans les provinces voisines; il était connu d'un grand nombre de chefs; il avait même rendu de précieux services au commerce en rétablissant la paix entre plusieurs d'entre eux. De plus, il parlait la langue *Timné* en usage dans cette partie du pays. Ce fut un excellent choix et M. Verminck n'eut qu'à s'en applaudir.

Les instructions reçues par M. Zweifel lui laissaient la plus grande latitude pour la conduite de l'expédition. Elles insistaient seulement sur le double but qu'elle devait avoir. Ce but était à la fois commercial et scientifique. M. Zweifel devait étudier toutes les questions ayant pour objet le développement du commerce, déjà si considérable, de la maison; mais il devait, en outre, relever la route, pénétrer jusqu'à la source du Niger, encore inconnue, et en déterminer exactement la position.

Le personnel de l'expédition se composa de deux interprètes et d'une trentaine de porteurs, pris parmi les Congos de Sierra Leone. L'un des interprètes, Joseph Reader, avait déjà suivi W. Reade dans ses voyages à Falabah et au Bouré. Le second, Demba Adama, était un musulman fort érudit. Sa principale occupation était d'expliquer le Koran aux jeunes musulmans de son voisinage. Il se fit accompagner par sa femme et sa fille, qui durent pendant tout le voyage porter la batterie de cuisine et préparer les repas de leur seigneur et maître, et même ceux de ses coreligionnaires de l'expédition.

A la fin de juin, M. Zweifel n'attendait plus que quelques livres et les instruments nécessaires pour les observations. Un compagnon de voyage, annoncé par M. Verminck, devait arriver en même temps : c'était un capitaine de navire chargé spécialement de la partie scientifique de l'expédition. Mais les instruments arrivèrent seuls. M. Zweifel, malgré ce contre-temps, allait se mettre en route lorsqu'il lui survint un autre compagnon.

M. Moustier, qui était aussi un des agents de M. Verminck, avait précipitamment quitté sa résidence de Boké (Rio Nunez) par ordonnance du médecin. Sérieusement malade, on l'envoyait passer quelque temps en Europe. Dès qu'il connut le but de l'expédition, il voulut en faire partie, et réfuta toutes les observations fournies par son état de santé, en assurant que l'air des plateaux lui serait au moins aussi favorable que celui de la France.

Comme M. Zweifel, M. Moustier était connu de beaucoup de gens de l'intérieur; il était très au courant des mœurs et des usages des indigènes; il parlait le *Foulah* et le *Soussou* : c'était donc une excellente acquisition et une nouvelle assurance du succès.

Le 8 juillet, tout était disposé pour le départ. Les fardeaux étaient composés et assortis. Ils consistaient en marchandises d'échange, en cadeaux pour les chefs, quelques provisions de bouche, etc. Chacun des hommes de Sierra Leone était muni d'un fusil à capsule. On s'embarqua sur une pirogue-goëlette, et vers le milieu de la nuit l'expédition arrivait à Port-Lokko.

Peut-être le moment n'était-il pas très favorable. On était en plein hivernage, saison des pluies et de la disette. Les voyageurs en firent plus d'une fois l'expérience. Mais une expédition se préparait à Sierra Leone, ayant aussi le Niger pour objectif, et il fallait la devancer.

M. Zweifel s'occupa aussitôt de se procurer les trente porteurs qu'il avait résolu de prendre à Port-Lokko et qui devaient l'accompagner jusqu'à Big-Boumba, où ils seraient alors remplacés par d'autres indigènes. Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à les rassembler.

Les transports se faisant le plus souvent à dos d'homme, le portage devient une des sérieuses difficultés que rencontre l'explorateur en Afrique.

Les échanges ne se font qu'au moyen de marchandises : verroteries, étoffes, fil de laiton, etc. C'est une encombrante et lourde monnaie qu'il faut cependant emporter avec soi. De plus, par des chemins à peine tracés, souvent marécageux, toujours pénibles, sous une température excessive, la charge que peut soutenir un homme est fort limitée. Par conséquent, le nombre des porteurs est considérable.

Les chefs de village, qui se réservent le droit de les fournir ou de procurer les vivres nécessaires pour les nourrir, rançonnent impitoyablement le voyageur.

Quelquefois, et c'était le cas à Port-Lokko, les guerres que se font entre eux les roitelets nègres dépeuplent le pays, arrêtent les caravanes et servent de prétextes pour multiplier les exactions. Ces guerres sont peu meurtrières, si l'on ne considère que les batailles qui sont rares; mais elles sont funestes par les razzias, le pillage et le massacre qui les accompagnent, c'est en réalité une chasse à l'homme, et ce mobile en est souvent le but principal, le pays victorieux trouvant un grand bénéfice dans la vente des prisonniers.

L'esclavage est la plaie de la race noire, et c'est une plaie incurable, car l'islamisme le protège. Il est indispensable à la société musulmane. Sans en être la base absolue, comme il l'était, par exemple, pour la société antique, il a pris une telle place dans les mœurs que partout où flotte l'étendard vert du Prophète on le voit régner soit ouvertement, soit plus ou moins adroitement dissimulé. Or, nous l'avons dit plus haut, l'islamisme fait d'immenses progrès dans l'intérieur du continent africain; il s'y propage sans rencontrer devant lui un obstacle suffisant pour arrêter sa marche.

Mais ce sujet, si intéressant qu'il soit, nous entraînerait trop loin du voyage au Niger : hâtons-nous d'y revenir.

Une fois les porteurs réunis, il ne restait plus qu'à obtenir du chef du district de Port-Lokko l'autorisation de passer et un guide pour aller à Big-Boumba. Mamadou-Kali, qui se montra très dévoué au succès de l'expédition, fut choisi pour remplir cette importante fonction. En effet, un guide en Afrique n'est pas seulement un homme chargé d'indiquer le chemin, c'est un personnage officiel qui protège les biens et la vie du voyageur; une sorte d'ambassadeur qui l'introduit auprès des chefs, qui le premier prend la parole, explique ses projets, apaise les différends. Grâce à l'autorité

qu'il représente et au respect qu'il inspire, il est la sauvegarde de celui qu'il accompagne.

Le 11 juillet on se mit en route pour le Limbah.

Nous ne suivrons pas étape par étape l'intéressante relation de ce voyage. Les mêmes difficultés s'y représentent à chaque pas. Lenteurs interminables des chefs qui, par tous les moyens, cherchent à retenir les voyageurs pour en obtenir un cadeau plus important; rivières à franchir, pluies torrentielles, marches pénibles dans des terrains détrempés, où les porteurs s'enfoncent quelquefois dans la vase jusqu'aux genoux. Toutes ces misères, ainsi condensées, tiennent bien peu de place dans un récit, mais que de persévérance il faut pour les surmonter!

Le 24, les voyageurs atteignaient Bïg-Boumba, où ils espéraient renouveler leur provision de riz épuisée.

Le pays *Timné* qu'ils venaient de traverser est divisé en trois districts. A la tête de chacun d'eux se trouve un roi, mais un roi dont l'autorité est plus nominale qu'effective. Chaque chef de village est un guerrier à peu de chose près indépendant. Il exploite les voyageurs autant qu'il le peut; il les rançonne sans pitié sous le moindre prétexte, et dans l'échange de cadeaux qu'exige l'usage, il s'arrange de manière à recevoir le double ou le triple de ce qu'il a donné.

Le peuple timné se refuse absolument à toute idée de civilisation. — Plusieurs missions protestantes se sont établies chez eux, beaucoup se sont retirées après avoir vu l'inutilité de leurs efforts. Comme chez tous les peuples sauvages, la femme est la bête de somme qui travaille et laboure pendant que son maître se repose. Aussi en prennent-ils le plus qu'ils peuvent. Le nombre des épouses est la mesure de la richesse d'un Timné.

Cependant son droit de seigneur n'est pas sans restrictions. Lorsqu'un mari maltraite sa femme, celle-ci peut retourner chez ses parents et se remarier si bon lui semble. Si c'est elle qui porte une grave atteinte au lien conjugal, son mari a le droit de la chasser et même parfois de la vendre.

La liberté individuelle n'a chez eux aucune garantie. S'il survient une dispute entre deux Timnés, le plus fort la termine quelquefois en vendant le plus faible. Moyen profitable, s'il n'est pas persuasif.

S'ils ne vendent pas ouvertement leurs enfants, ils les mettent seulement en gage, soit pour payer une amende, soit pour se libérer d'une dette qu'ils ne peuvent acquitter. Une fois là, ils oublient volontiers de les racheter, et l'esclavage des pauvres petits devient définitif.

Excepté quelques rares convertis à l'islamisme — et encore ne suivent-ils que de très loin les préceptes du Prophète — les Timnés sont idolâtres, tout en ayant cependant l'idée d'un Dieu créateur qui leur a donné la vie. En revanche, et c'est d'ailleurs la règle, même chez des gens plus civilisés, s'ils rejettent la divinité, ils accueillent toutes les superstitions. Ils croient aux fétiches qui, en certaines occasions, sont de simples morceaux de bois en forme de fourchettes plantés en terre et entourés d'une palissade. Au-dessus de la porte de leurs cases ils suspendent des pierres entourées de bandes de coton; chez les musulmans, les pierres sont remplacées par des versets du Koran. Ils ont une terreur profonde des sorcières, qui peuvent, disent-ils, se changer en léopards ou en caïmans. La superstition appartient à tous les temps et à tous les peuples, mais il est à remarquer qu'elle règne surtout là où la notion de la divinité est plus obscure et moins développée.

Il y a, chez les Timnés, une secte semi-politique et semi-religieuse, qui existe aussi chez quelques tribus voisines. On l'appelle le Porro. Elle est assez singulière pour en dire quelques mots.

On y entre dès le jeune âge, de neuf à dix ans. Les enfants, que leurs parents consacrent au Porro, sont remis à des initiés chargés de l'éducation des jeunes adeptes. Ils sont conduits dans la forêt du Porro, où ils restent confinés, quelquefois pendant dix années de suite, sans revoir leur village. Pendant ce temps, les parents doivent pourvoir à leur nourriture. Là, on leur enseigne les vertus des plantes, on leur montre à préparer des médecines et des poisons, on leur découvre les secrets de cette sorte de franc-maçonnerie, et ils s'obligent, sous serment, à ne jamais les révéler. Enfin, leur corps est orné de tatouages et d'incisions, destinés à les faire reconnaître comme affiliés à l'association.

Lorsqu on les juge assez instruits, les initiés qui ont surveillé leur éducation se répandent dans les villages, en annonçant que le Porro va revenir et ramener les jeunes gens.

Le jour désigné, les femmes, et les hommes qui n'appartiennent pas à l'institution, se renferment dans leurs cases. L'homme du Porro passe dans le village et jette un pot cassé devant la demeure de ceux qui ne doivent pas revoir leur fils, soit par cause de décès, soit parce qu'il a été vendu.

Le Porro l'a mangé, telle est la seule réponse faite à la mère assez audacieuse pour s'enquérir du sort de son enfant, et elle doit s'en contenter. Malgré cela, comme l'affiliation au Porro répand un grand prestige sur ceux qui en font partie, le nombre des élèves est toujours assez considérable.

Dans les pays du Yoni, du Marampa et du Massimérah, la dignité royale ne peut appartenir qu'à un affilié du Porro. Dans le Quiah, c'est, au contraire, un empêchement insurmontable.

Relevons encore une coutume assez bizarre à propos de la royauté.

Lorsqu'un roi meurt, on ne dit pas : le roi est mort, mais seulement : il est malade, et il en coûterait une grosse amende à l'étranger assez mal avisé pour ignorer ou pour oublier cet usage.

Aussitôt après la mort du souverain, les chefs se réunissent afin de désigner son successeur, qui est aussitôt enfermé dans une case à part, jusqu'à son élection définitive. Mais cet honneur qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, n'a guère d'avantages réels, a de très sérieux désagréments. La veille de son élection, chacun a le droit de le battre à son gré, et on en use si bien que le malheureux roi meurt très souvent des suites de son élévation. Aussi, lorsque les chefs veulent se débarrasser d'un collègue importun, ils le font roi.

Le pays peu boisé produit du riz, des arachides, du sésame et du manioc. On y voit beaucoup de

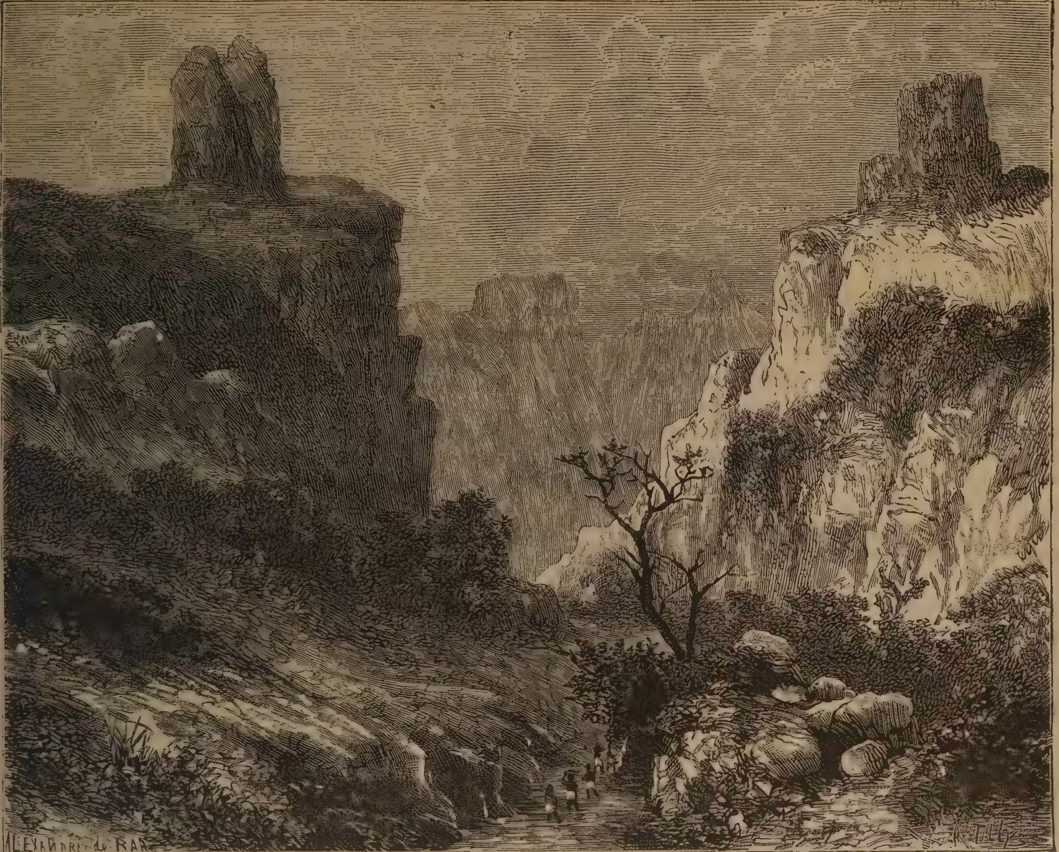
palmiers. Une loi condamne à l'esclavage celui qui en coupe un jeune.

Big-Boumba, capitale du Limbah, où arrivait l'expédition, est, par trois de ses côtés, entourée de hautes montagnes de granit. Sur leurs sommets, deux pics principaux, le Kiring et le Kakogouda, s'élèvent comme deux forteresses.

C'est là que réside le roi Seloki (loup), qui reçut amicalement les voyageurs. Mais le riz dont ils espéraient s'approvisionner manquait complètement.

L'engagement fait avec les porteurs de Port-Lokko expirait à Big-Boumba, mais Mamadou-Kali et vingt de ses hommes consentirent à suivre la fortune de l'expédition. On engagea, en outre, un supplément d'une vingtaine de porteurs, afin d'alléger les fardeaux et de rendre ainsi la marche plus rapide. Cette précaution était rendue indispensable par la contrée que l'expédition allait avoir à traverser.

On allait, en effet, s'engager dans des passes montagneuses dangereuses par elles-mêmes, et plus encore par le caractère de férocité des peuplades qui habitent ces hauteurs. Leurs instincts pillards



Montagnes de Big-Boumba, dessin de A. de Bar.

en font de véritables oiseaux de proie qui, du haut de leurs rochers abrupts, fondent sur les caravanes obligées de traverser leurs défilés, et les rançonnent sans vergogne. Aussi évite-t-on généralement de suivre cette route.

L'expédition partit de Big-Boumba le 28 juillet.

Les obstacles naturels que présentait cette contrée accidentée rendaient la marche plus difficile. Les noirs, ainsi que les Indiens de l'Amérique, ont l'habitude de marcher à la file; ils tracent ainsi d'étroits sentiers que les pluies formidables de l'hivernage changeaient en autant de torrents. L'eau rapide, qui montait quelquefois jusqu'aux genoux des porteurs, amenait des chutes fréquentes, dangereuses pour les hommes et plus encore pour les marchandises que ces immersions répétées finissaient par détériorer. On avançait lentement et avec peine.

Arrivés à Katimbo, MM. Zweifel et Moustier furent attirés par des cris déchirants; ils étaient poussés par une femme, vieille et décharnée, qu'une corde attachée à ses bras tenait suspendue après un poteau. A chacun de ses pieds, une lourde pierre augmentait par son poids la douleur qu'éprouvait cette malheureuse. Elle était accusée de sorcellerie et voici à quelle occasion :

Le chef de Cafogo — un village voisin — s'était mis à la poursuite d'un léopard qu'il croyait avoir mortellement blessé la veille. L'animal, qui n'avait été que légèrement atteint, se jeta sur lui et lui fit de si cruelles morsures que, lorsque les gens du village arrivèrent à son secours, ils le trouvèrent à demi mort. Il eut cependant encore la force de leur dire que son frère, pour hériter plus vite, l'avait fait attaquer par cette sorcière, changée en léopard. Le frère fut brûlé vif, avec deux de ses parents; leurs femmes et leurs enfants furent vendus. Quant à la prétendue sorcière, le bûcher l'attendait dès qu'elle aurait fini de dénoncer ses complices. Sans doute, pour prolonger sa misérable existence, elle avait déjà désigné huit victimes.

MM. Zweifel et Moustier firent d'inutiles efforts pour sauver cette malheureuse et éclairer ses bourreaux.

Ils quittèrent Katimbo le 4 août, et, après neuf jours de fatigues, de privations et d'exactions de toutes sortes qu'ils eurent à subir de la part des sauvages habitants de cette déplorable contrée, ils se retrouvaient en plaine et arrivaient à un petit village où ils étaient hospitalièrement accueillis.

Le 16, la caravane faisait son entrée dans la ville de Falabah, le plus pompeusement possible et en déchargeant les fusils en signe de bienvenue.

Les femmes battaient joyeusement des mains sur leur passage en songeant aux richesses que les blancs apportaient avec eux. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au roi Sewa, qui les attendait sous la vérandah de son palais, entouré de tous ses dignitaires. Il leur fit le meilleur accueil et chargea son cousin Filah de pourvoir à leur logement et de veiller à leurs besoins.

Ce Filah avait jadis accompagné W. Reade, il aimait les blancs et rendit de nombreux services à l'expédition. Le soir, il vint trouver les voyageurs pour les assurer de sa bonne volonté et s'assurer de leurs intentions.

— Nous voulons voir la source de la grande rivière, du Diolibah, répondirent MM. Zweifel et Moustier.

— Je le pensais bien, répliqua Filah, tous les blancs veulent voir la grande eau, mais aucun n'a pu voir les sources qui sont cachées dans les montagnes des Korankos.

Il les assura de nouveau de son concours, leur recommanda de ne rien dire à personne de leurs projets et de n'en parler qu'en sa présence au roi Sewa.

Le lendemain était jour de grande fête pour les habitants de Falabah. Les Korankos ramenaient le frère du roi qu'ils avaient fait prisonnier dans un combat. Ce jour-là, les voyageurs n'eurent qu'une courte entrevue avec Sewa, qui les reçut dans une vaste cour bordée par les cases de ses nombreuses épouses, et dans laquelle se promenaient gravement une douzaine d'oiseaux trompettes. Le roi leur donna des colahs blancs et un anneau d'or.

Le colah, dont il est fréquemment parlé dans le récit des explorations africaines, provient d'un arbre dont le port est à peu près semblable à celui du noyer. Son fruit est aussi volumineux qu'un gros concombre, qu'il rappelle aussi par sa forme. La pulpe de ce fruit recouvre, au nombre de dix à quinze, une espèce de noix fort amère, laissant cependant après elle un arrière-goût sucré : c'est le colah. Il y en a de rouges et de blancs. Le commerce de ces fruits est fort important dans le nord et dans l'ouest de l'Afrique, où on leur attribue nombre de vertus, entre autres celles de conjurer la faim et de rendre les mauvaises eaux potables.

Mais c'est dans les mœurs que le colah acquiert une véritable importance : il a son rôle dans toutes les circonstances de la vie. On en donne un blanc à un visiteur en signe d'amitié; on envoie des colahs rouges à son ennemi pour déclarer la guerre. C'est avec un colah blanc que se fait une demande en mariage: si le fruit envoyé en réponse par la mère de la jeune fille est de même couleur, la demande est bien accueillie; s'il est rouge, c'est un refus. On jure sur le colah et on en mange.

Quand un noir veut faire un présent et qu'il n'a que des colahs rouges, il a bien soin de dire en les offrant : « Si je pouvais les rendre blancs, je le ferais, » afin d'en détruire la signification fâcheuse.

Nous ferons remarquer qu'en Afrique la couleur rouge paraît être symbolique du mal. La mer Rouge, dont les eaux sont du plus beau bleu turquoise, est ainsi nommée par les Arabes parce que, étroitement resserrée, elle est une des plus dangereuses. Nous avons vu près du Caire une portion montagneuse parfaitement grise de ton et qu'on appelle « les montagnes Rouges », parce que des hordes de pillards en rendaient jadis l'abord périlleux.

Revenons à la fête que le colah nous a fait abandonner.

Sur le midi, on battit le tambour royal : un long tronc d'arbre creux, couvert d'une peau et garni de barbes enlevées aux plus braves Houbous, tués à la guerre. — De temps immémorial, les Houbous sont en guerre avec les Soulimaniahs de Falabah. Leur haine réciproque est telle, qu'au lieu de vendre les prisonniers qu'ils se font mutuellement, ils les mettent à mort, ce qui est entièrement contraire aux habitudes africaines.

Sur la place où devait avoir lieu la cérémonie, les sujets de Sewa, au nombre de cinq mille environ, se rangèrent en demi-cercle. Les hommes armés de fusils, les jeunes garçons d'arcs et de flèches. Le roi prit place au milieu avec ses principaux chefs, et fit asseoir MM. Zweifel et Moustier à ses côtés.

Après une demi-heure d'attente, les Korankos parurent; on déchargea les fusils de part et d'autre, et, après les saluts et la remise officielle du prisonnier Taïro-Souri, frère de Serra, le signal de la fête fut donné.

Un épisode de cette cérémonie nous paraît surtout fort original.

Lorsque les Korankos et les Diallonkas de Sewa eurent, chacun à leur tour, gambadé jusqu'à épuisement, le tout accompagné de clameurs et de fusillades approbatives, le roi Sewa descendit à son tour sur l'arène chorégraphique, où ses sujets et ses amis venaient d'accomplir des hauts faits surprenants. Il se mit, lui aussi, à sauter et à bondir d'une façon merveilleuse, surtout pour son âge avancé. Mais le plus étonnant était qu'avant de

commencer ses exercices, il s'était fait poser sur l'épaule droite un fardeau d'un poids et d'un volume qui ne devaient pas laisser que de le gêner beaucoup. L'agilité du vieux danseur lui valut des applaudissements enthousiastes.

Fort intrigué de ce singulier spectacle, M. Zweifel en demanda l'explication à l'interprète Joseph Reader. Celui-ci répondit que l'usage du pays voulait que dans toutes les grandes cérémonies le roi dansât devant ses sujets avec cette lourde charge sur le dos, pour prouver qu'il était toujours robuste et digne du commandement. Le jour où il est impuissant à accomplir cet exploit, il est immédiatement révoqué et remplacé.

Les ambassadeurs Korankos n'avaient jamais eu l'occasion de voir des blancs. Les voyageurs excitaient donc vivement leur curiosité. Ils vinrent leur rendre visite pour la satisfaire. Aux questions qui leur furent faites sur la grande rivière, ils répondirent que trois cours d'eau se réunissent à Liah pour former le Diolibah. Que le principal, qui se nomme le Tembi, coule entre deux chaînes de montagnes, dont l'une s'appelle Lomah. La source est à deux journées de marche derrière cette dernière.

Le roi Sewa ayant promis de favoriser les projets de ses amis les blancs, réunit ses ministres, les principaux chefs, et leur dit : « Les blancs veulent aller voir le Tembi Coundou (la tête du Tembi), et voici ce que j'ai décidé : Filah leur servira de guide et les Korankos de Lombah les protègeront pendant la route. »

Ce discours souleva une opposition générale, mais le roi tint bon, et le fétishman lui-même finit par céder après de minutieuses questions. La route était ouverte, l'expédition se mit en marche le 28, au matin, accompagnée de Filah et des Korankos.

La population de Falabah est exclusivement composée de guerriers. Les étrangers n'y peuvent pas avoir de résidence fixe et le commerce ne s'y fait qu'en passant. Quand Falabah est en guerre, les habitants de toutes les villes environnantes sont tenus de venir à son aide. C'est la place forte du royaume. Souvent attaquée, elle n'a jamais été prise, et les peuples qui l'entourent redoutent sa puissance.

Les habitants étaient jadis musulmans, mais ils ont renoncé à l'islamisme par haine des Houbous, leurs mortels ennemis. « Nous ne faisons plus le Salam, disent-ils, parce que nous ne voulons rien avoir de commun avec eux. »

Le roi, contrairement à ce que nous avons dit plus haut des Timnés, est absolument despote : la vie et les biens de ses sujets sont entièrement à sa disposition.

Au delà de Falabah, les difficultés recommencèrent à retarder la marche de l'expédition. Les Korankos, qui devaient la protéger, l'abandonnèrent et le roi de Songoyah l'obligea à faire un long détour pour l'aller trouver dans sa résidence de Tamania. Il se décida cependant à la laisser passer.

Une citation fera juger des obstacles que rencontrent les blancs dans leurs relations avec ces roitelets à peau d'ébène.

« Nous nous rendîmes, dit M. Zweifel, en présence du roi, et là je fis mon discours, en *anglais* à Joseph Reader qui, seul de mes compagnons, comprenait et parlait bien cette langue. Reader le traduisit mot à mot en *soussou*, langage que comprenait le roi, et Demba Adama fut chargé de traduire en *foulah* ce que venait de dire Reader. — Le langage foulah était inconnu du roi. — Mamadou-Kali dut, à son tour, traduire en *mandingue*, langage compris du roi, les paroles de Demba Adama.

« Quand Mamadou-Kali eut parlé, Filah se leva, s'avança vers le roi et lui répéta officiellement ce discours dans la langue du pays, c'est-à-dire en *koranko*.

« De cette façon, les mêmes paroles passèrent par cinq bouches différentes, et le roi les entendit en trois langues qui lui étaient familières. Il put aussi être certain que ce que lui avait dit Filah était bien la traduction exacte de mon propre discours. »

Peut-on pousser plus loin les précautions et la méfiance?

Le 6 septembre, un guide vint se mettre à la disposition de M. Zweifel; l'expédition put reprendre sa marche interrompue et se diriger sur Socora.

Pendant la nuit du 8 au 9, un orage des plus violents inonda tout le pays. Les voyageurs étaient alors à Lélia, et, sans tenir compte des avis inquiétants qu'ils recevaient du roi, non plus que de l'opposition de leurs compagnons, ils donnèrent l'ordre du départ. Trois heures après, ils se trouvaient devant un lac mesurant environ 300 mètres de largeur. C'était le Falico, rivière qui n'a pas plus de 10 mètres en temps ordinaire, qui, gonflé par les pluies, formait cette nappe énorme. Le lit de la rivière était dessiné par une double rangée d'arbres contre lesquels l'eau se brisait en écumant.

MM. Zweifel et Moustier, donnant l'exemple, se mirent résolûment dans l'eau qui, dans la plaine, leur montait jusqu'à la poitrine et au cou. Ils atteignirent un pont de lianes et franchirent enfin cet obstacle, non sans risques, mais sans dommages. Le dernier traînard avait à peine rejoint la colonne que le pont était emporté par le courant.

Sans cesse retardés par la cupidité et le mauvais vouloir des chefs, ils n'arrivèrent que le 19 à Tantafara, résidence du roi Foreh Woleh.

Avant d'être admis à pénétrer dans la ville, ils reçurent la visite nocturne d'un personnage qui n'était rien moins qu'un diable koranko. Il était bizarrement accoutré d'une peau de mouton, ornée de vieilles bandes de coton, agrémentées de cornes et de dents d'animaux. La tête de l'animal, privée de ses cornes, lui retombait sur le visage et formait un masque, à travers lequel on voyait étinceler ses yeux brillants. Dans le but d'inspirer la terreur, il se livrait à des contorsions grotesques, à des gestes furieux et surtout à d'horribles hurlements. Il obtint un succès d'hilarité qui, accompagné d'un paquet d'aiguilles, le rendit très satisfait, et, en échange, il daigna promettre sa haute protection.

Le roi Foreh Woleh reçut les voyageurs avec un air de profonde défiance. A peine étaient-ils arrê-

tés devant lui, qu'une troupe de montagnards les entoura en exécutant une danse guerrière et en les menaçant de leurs armes. Le tout, suivant la coutume, fut terminé par une salve de coups de fusils, qu'on rendit cette fois avec usure, afin de faire sentir qu'au besoin on saurait se défendre. Après quoi, M. Zweifel, s'adressant au roi, lui exprima son désir d'aller jusqu'au Tembi Coundou. Le roi, bien entendu, ajourna sa réponse au lendemain.

La vertu la plus indispensable au voyageur, en Afrique, est, sans contredit, la patience. Personnellement, le roi était assez bien disposé; mais son bon vouloir était entravé par des influences hostiles, excitées par la superstition, d'une part, et, de l'autre, par la jalousie commerciale.

Les trafiquants nomades, Mandingues, Foulahs et Soussous, craignaient que le but de l'expédition ne fût de leur enlever le monopole des échanges avec les populations de l'intérieur, en établissant des rapports directs entre celles-ci et les établissements de la côte. Connaissant, en outre, la haine des blancs contre l'esclavage, qui est la principale source de leurs profits, ils soulevaient partout contre eux la méfiance et les craintes superstitieuses. Heureusement que l'expérience des chefs de l'expédition et leur connaissance des mœurs nègres leur permettaient d'éviter tout ce qui pouvait éveiller les soupçons ou froisser les préjugés.

Le bruit répandu était que les blancs voulaient s'emparer du Tembi Coundou et tarir la source sacrée. Aussi, avant même de consentir à voir les cadeaux destinés au roi, le premier ministre Mustapha fit-il jurer aux interprètes que les blancs n'avaient aucune mauvaise intention ni sur le pays, ni sur la source.

En attendant la réponse du roi, M. Zweifel demanda la permission de gravir le pic Koula, qui domine Tantafara. Elle leur fut refusée, parce que le diable de Tantafara habite sur ce pic, et que le roi seul, ou son fils, ont le droit d'y monter. Tout homme qui y pose le pied est puni de mort.

Au milieu de la nuit, Foreh Woleh vint, lui-même, réclamer les cadeaux qui ne devaient lui être remis que le lendemain en audience solennelle. Mais, comme l'usage veut qu'il en partage une notable partie entre les chefs, il voulait faire son choix personnel, et le fit si bien, qu'il ne resta, pour la présentation officielle, qu'une vieille malle, un parapluie et quelques menus objets.

Lorsque le public eut suffisamment admiré ces munificences, Mustapha déclara que le roi acceptait le cadeau des blancs, et qu'il entendait les laisser passer pour aller au Tembi. Cette déclaration fut assez mal accueillie. Quelques chefs objectèrent que jamais un blanc n'avait mis le pied au Tembi Coundou, et qu'il arriverait de grands malheurs si on permettait seulement à ceux-ci de regarder la source sacrée.

La réunion fut agitée; mais, comme le roi maintint énergiquement sa résolution, on se sépara. La parcimonie que montra Foreh Woleh dans le partage des cadeaux qu'il avait reçus, ne contribua pas peu à augmenter le nombre de ceux qui s'opposaient à l'expédition.

Un détail fera voir combien l'esprit de la population lui était hostile.

Un griot, — expliquons d'abord ce qu'est ce personnage si répandu dans l'Afrique occidentale : le griot est à la fois musicien, chanteur et poète. A la manière des anciens bardes, il raconte les légendes, improvise les louanges des guerriers, chante la description des batailles, auxquelles il assiste, sans danger aucun, car son caractère le protège ; malheur à qui le toucherait! sa personne est sacrée. Malgré cela, il est considéré comme de race impure et ne peut s'allier qu'à son semblable.

Un griot, disons-nous, vint visiter les voyageurs, et improvisa en leur honneur une chanson dont nous citerons quelques passages :

« Qui prétend que les blancs ne passeront pas? — Oui, ils passeront!... Leurs pirogues sont hautes comme des montagnes et marchent plus vite que les nuages; leurs armes font plus de bruit que le tonnerre, et leurs maisons sont grandes comme tout un village... J'ai vu dans leurs cours des montagnes de sel... Ils donnent même du sel à leurs vaches et à leurs moutons, tandis que vous vendez vos enfants pour une poignée de sel! »

Ce trait de mœurs n'est-il pas caractéristique?

La cour de l'habitation où campaient les voyageurs s'était d'abord remplie de Korankos venus pour entendre la chanson du griot. Mais, comme il répétait souvent : « Ils passeront! », ils s'en allèrent un à un, et tous étaient dispersés avant qu'il eût fini.

Il y avait déjà huit jours d'écoulés depuis que l'expédition avait atteint Tantafara, sans que Foreh Woleh se décidât à remplir ses promesses. Lorsque les Korankos, qui s'étaient enfuis peu après le départ de Falabah, vinrent inviter MM. Zweifel et Moustier, de la part de leur grand chef, à passer par sa ville de Yenkina, leur promettant de les conduire au Tembi Coundou.

Sur l'avis des guides qu'il fallait rebrousser chemin pour aller à Yenkina, l'invitation fut déclinée.

Voyant leurs efforts inutiles, les Korankos s'adressèrent au roi et réclamèrent « les étrangers de leur chef. » Foleh Woleh, qui se sentait une proie entre les mains, ne voulut pas la lâcher. Mais cet incident mit pourtant un terme à ses éternels débats. Comme M. Zweifel le menaça de suivre les Korankos, Foreh Woleh désigna son fils pour les conduire chez le roi Demba, et les avertit de se tenir prêts à partir dans deux heures.

Mais il fallait d'abord assister à un sacrifice organisé pour la circonstance. Un mouton fut égorgé; son sang fut répandu sur un fétiche placé en dehors du village, et sa chair fut partagée entre les assistants.

Une scène de vociférations et de hurlements indescriptibles s'ensuivit. En voici la cause.

En pareil cas, quelques familles anciennes ont droit à un morceau de certaines parties de la victime; ce morceau doit toujours être le même. Cela constitue un privilège héréditaire. Or, un des assistants avait reçu une partie de la cuisse, et il avait droit à la tête. La moindre intelligence gastronomique lui eût fait accepter cet échange avec reconnaissance. Mais la vanité en ordonna autrement. Notre homme se crut lésé et poussa des cris de paon. Ses compagnons se mirent de la partie, et, après qu'ils se furent bien égosillés dans ce concert

de chimpanzés, le noble chef échangea enfin, à sa plus grande satisfaction, une succulente tranche de gigot contre un os à ronger.

L'expédition prit congé de Foreh Woleh. Chacun marchait allègrement. On touchait enfin au but si désiré. Les fatigues, les soucis passés disparaissaient du souvenir. Il ne restait plus de place dans le cœur des courageux explorateurs que pour l'espérance. Ce sentiment devint plus vif encore lorsque, arrivés après trois quarts d'heure de marche au pied du mont Koula, un magnifique panorama se déroula sous leurs yeux.

Au N.-E., le mont Courouwaro, qui fait partie d'une chaîne située à trente ou quarante kilomètres et court de l'Est à l'Ouest : elle sépare le Kissi du Koranko et du Sangarah. A l'Est et au Sud, les plaines ondulées du pays des Kissi. Au S.-O., à quarante ou cinquante kilomètres, le mont Daro, point culminant de la chaîne Kong, qui se dirige de l'O. vers le S.-E. : elle sépare le Koranko du Kono.

Enfin, dans la direction du mont Daro, mais à une distance approximative de vingt à trente kilomètres seulement, trois collines de granit isolées.



Le Tembi Coundou (sources du Niger), dessin de A. de Bar.

La plus petite et la plus rapprochée, c'est le mont Tembi, c'est la colline d'où s'échappe la source sacrée, — le Tembi Coundou, — c'est la source du Niger!

Si nos lecteurs veulent bien songer un instant à tout ce qu'un pareil voyage entraîne avec soi, ils se feront une idée de la joie profonde que fit naître ce spectacle. Les obstacles de la route, les lenteurs calculées des rois nègres, la disette, les maladies, tout s'efface devant la réalisation du but si courageusement poursuivi. L'enthousiasme des explorateurs gagna les hommes de l'expédition, qui improvisèrent aussitôt des chants en l'honneur des blancs, exaltant la gloire du roi Foreh Woleh et les merveilles du Tembi Coundou. Il ne fallait plus que trois heures de marche pour toucher à la source.

Jamais peut-être on ne sentit plus vivement que ne le firent alors MM. Zweifel et Moustier, la triste vérité du proverbe : « Il y a loin de la coupe aux lèvres. »

Le fils de Foreh Woleh les avertit que, par l'ordre de son père, on s'arrêterait au village de Walbaba. Ce village, ainsi que Tantafara, est situé sur le versant d'une colline, auprès de laquelle jaillit la source de l'Iri, qui sort d'un souterrain recouvert d'un pont naturel.

Le lendemain, 26 septembre, le roi Foleh Woleh arriva, suivi de ses chefs et de ses ministres, et, avant midi, le cortège entrait à Koulakoya.

L'accueil que l'expédition reçut dans ce village ne différa pas de celui qu'elle avait rencontré à Tantafara. Même foule curieuse, mais méfiante et antipathique au fond.

Une grande circonspection était plus que jamais nécessaire; jusque-là on avait pu, bien qu'en cachette, se servir des instruments d'observations; on avait eu déjà d'assez vifs démêlés à ce sujet, mais ici, comme à Tantafara, il eût suffi de vouloir faire usage de la longue vue, pour donner le signal d'un massacre, tant la superstition et la peur des maléfices exaltent le farouche caractère de ces sauvages.

Le repos même fut interdit aux pauvres voyageurs ! La nuit était bien avancée que la foule les entourait encore, les fatiguant de son importune curiosité, les assourdissant de ses clameurs et soumettant leur sang-froid et leur patience aux plus rudes épreuves.

Malgré cela, tout semblait se préparer au gré de leurs désirs. L'assemblée des chefs de Koulakoya décida que la route était libre pour les étrangers. M. Zweifel s'empressa de demander des guides pour aller à la source. — Il n'y avait plus que deux heures de marche ! — Mais on lui répondit qu'il fallait d'abord, suivant l'usage, envoyer des messagers au roi du Koranko, Serra-Dougou, chef du Tembi Coundou, pour lui demander la permission d'avancer. Nos messagers vont partir de suite, dirent les chefs, et ils seront de retour dès ce soir.

Encore un retard! mais un nouvel encouragement vint en diminuer le regret.

Pendant leur séjour à Tantafara, MM. Zweifel et Moustier avaient cru devoir accepter les offres d'un Koranko du Tembi, nommé Tatou, frère du roi Demba, et lui remirent, pour ce monarque, une pièce de deux shellings.

En retournant à leur case, ils trouvèrent Tatou revenu de son ambassade. Aussitôt que le roi Demba eût la pièce d'argent entre les mains, il la jeta dans l'eau pour consulter le fétiche. La réponse fut favorable. Le soir, un autre noir, se disant envoyé de Demba, les assura que si les gens de Koulakoya s'opposaient à leur départ, il viendrait lui-même les chercher. Tout cela c'était de l'espoir, mais les messagers n'étant point encore revenus, il fallait mettre au lendemain le bonheur de voir la source. — Toujours demain! — N'est-ce pas ainsi que se passent les trois quarts de la vie?

Le 28, Foreh Woleh reçut des envoyés de Demba et du Tembi Seli, le grand-prêtre de la source, qui lui dirent : « Nos pères ni nos grands-pères n'ont jamais vu de blancs. Nous ne nous soucions pas davantage d'en voir. D'ailleurs des hommes, qui apportent dans le pays des cadeaux et de l'argent, sans vouloir acheter ni esclaves ni bandes de coton, ne peuvent avoir que de mauvaises intentions. »

Cette réponse mit Foleh Woleh en colère et, le 30, il retourna à Tantafara. M. Zweifel ayant obtenu la permission d'aller chasser, se dirigea avec M. Moustier vers Foria. A peu de distance du village, deux Soussous, qui les accompagnaient, les engagèrent à s'arrêter. Ils étaient en face du Tembi Coundou et pouvaient voir son cours se dessiner sur la plaine par les rangées d'arbres qui garnissent ses rives.

Le soir du même jour, le chef de Koulakoya leur remit une noix de colah entourée de feuilles, en leur faisant promettre de ne l'ouvrir que le lendemain soir. Il y avait, dit-il, un malentendu. Dans la journée, M. Zweifel avait fait partir le jeune garçon de Filah afin qu'il pût se renseigner sur les intentions des gens du Tembi Coundou. On lui remit un podomètre afin de mesurer la distance aussi exactement que possible.

Le 1er octobre, un Soussou, venant de Kono, leur dit qu'il ne pouvait supporter plus longtemps qu'on les trompât et qu'ils ne verraient pas la source. J'étais, dit-il, avec les gens du pays quand Tembi Séli a déclaré que l'Esprit de la source ne voulait pas de l'argent des blancs, et que, pour lui, il restera dans l'eau jusqu'à ce qu'ils soient partis.

Cette dernière information fut reçue, comme on le pense bien, avec incrédulité. Le Soussou, qui était très convaincu de sa réalité, leur donna les explications suivantes.

Le Tembi sort d'une roche et forme un ruisseau de deux pieds de large. Il traverse une forêt, celle qu'ils avaient pu apercevoir de Foria. Avant d'en sortir, il forme un petit lac, au milieu duquel s'élève un îlot rocheux surmonté d'un arbre creux.

Le prêtre se rend au bord de l'eau, les cheveux en désordre, plonge et disparaît pendant plusieurs jours. Quand il ressort de l'eau, il est bien coiffé. — Cette preuve suffit. Sans doute qu'il s'est pratiqué une cachette dans les rochers ou l'arbre creux. Les naturels préfèrent croire qu'une maison pleine d'or se trouve au fond du lac, et qu'on entend le Tembi Séli ouvrir et fermer la porte de cette retraite. Une pareille fable est d'autant plus facile à faire accepter que peu de personnes ont vu la source, parce qu'ils croient fermement qu'un guerrier, ou toute autre personne ayant versé le sang, ne peut en approcher sans mourir aussitôt.

Au sortir de ce lac, le Tembi Coundou coule encore quelque temps dans la forêt, traverse le village du même nom et, à peu de distance, s'engouffre dans un souterrain, d'où il sort au delà du village de Neria.

Le 2 octobre, M. Zweifel envoya en découverte un des porteurs de Sierra Léone, Mamadou, jeune Sangarah dont il avait pu apprécier l'intelligence.

Mamadou partit avec le ministre de Foreh Woleh, Mustapha et un guide de Koulakoya. Ils revinrent tous trois vers midi : leurs informations ne permettaient plus aucun doute.

Un frère de Demba et de Tatou leur avait raconté que, six mois auparavant, Tembi Séli avait prédit qu'il arriverait beaucoup d'argent à Tembi Coundou, et qu'il avait demandé le sacrifice de six bœufs en récompense de sa prédiction. On les lui refusa, et aujourd'hui l'Esprit de la source — lisez Tembi Séli — ne veut pas recevoir les cadeaux des blancs.

Les voyageurs se rendirent alors chez le chef de Koulakoya et déplièrent les feuilles qui enveloppaient le colah : il était rouge.

Attendre davantage eût été inutile, et le retour

fut décidé; mais avant, et pour donner une haute idée de la puissance de l'expédition, on fit décharger toutes les armes et, pour bouquet, M. Moustier déchargea, sans s'arrêter, deux revolvers à six coups, et M. Zweifel un fusil Veiterli à douze coups, ce qui causa une stupéfaction profonde.

Le 4 octobre, on tournait le dos à la source du Tembi, dont on n'était plus éloigné que de 6 kilomètres.

Nous ne suivrons pas l'expédition pendant le retour à la côte. On allait à marches forcées, reprenant l'un après l'autre les malades qu'on avait été obligé de laisser sur la route.

Le 11 octobre les voyageurs arrivèrent à Falabah ou le roi Sewa se montra fort heureux de leur retour. « J'avais appris, leur dit-il, par des caravanes, que les gens du Tembi-Coundou voulaient vous tuer. »

Les instructions de M. Verminck leur laissant toute liberté sur le choix de l'itinéraire, ils songèrent un moment à revenir par Timbo, capitale du Foutah-Diallon ; une seule route sur trois leur paraissait praticable, mais les malades et l'épuisement de leurs marchandises rendaient plus prudent un prompt retour à Freetown. Ils quittèrent donc Falabah le 20 octobre, après avoir régalé le roi Sewa, ses femmes et son peuple d'un feu d'artifice dont le succès fut prodigieux, et en laissant des blancs cette réputation : « qu'ils étaient de grands sorciers, mais sorciers paisibles et bienfaisants. »

Le 6 novembre, l'expédition arrivait à Port-Lokko : le voyage était terminé.

Les résultats de cette intéressante exploration sont ceux-ci : de Falabah à Koulakoya les voyageurs ont traversé une région jusqu'alors inconnue. S'ils n'ont pu toucher la source du Niger, ils l'ont en réalité approchée de si près, qu'ils ont accompli la mission géographique à laquelle M. Verminck attachait le plus grand prix. Une carte enregistre d'une manière définitive cette précieuse découverte. C'est donc avec raison que la Société de géographie de Marseille a cru devoir couronner ce succès, en accordant sa plus grande récompense une médaille d'or, à M. Verminck, qui a si généreusement pris l'initiative de l'expédition ainsi qu'à M. Zweifel et à M. Moustier qui l'ont si intelligemment et si courageusement accomplie. (1).

Alexandre de Bar.

1. Au moment où nous finissons ce rapide aperçu, nous apprenons que MM. Zweifel et Moustier sont de nouveau aux prises avec les difficultés et les périls du sol africain, M. Verminck leur ayant fourni les moyens d'entreprendre une nouvelle et plus vaste exploration.

LA SCIENCE EN FAMILLE

LA REVANCHE DE LA NATURE

Je longeais, l'autre jour, la rive gauche de la Seine, dans cette partie du quay d'Orsay où, sous forme d'une ruine immense se dresse, squelette sinistre, un des hideux souvenirs de l'année terrible. J'arrivai devant le ci-devant palais du Conseil d'État, qui depuis dix ans attend, ou qu'on le rétablisse dans sa primitive splendeur, ou qu'on fasse disparaître ses restes délabrés et noircis.

Bien que l'incendie, terriblement avivé par le pétrole, n'ait rien laissé subsister de ce qui pourrait rendre l'édifice partiellement habitable, les ruines sont restées parfaitement closes en tous sens, et nul n'y peut pénétrer. Du côté du quai notamment règne une haute grille de fer, derrière laquelle, dans l'espace ménagé entre la façade du palais et la voie publique se voient des masses de verdure qui, pour le passant inattentif, simulent un jardin à l'abandon : en bas des herbes, çà et là des arbrisseaux, plus haut de vrais arbres...

Or, comme je passais là, tout le long du parapet qui borde la berge se voyait une multitude de gens appuyés, courbés, regardant sur la rivière. Cent personnes au moins s'étaient arrêtées; je m'arrêtai à mon tour; et me voilà, moi aussi penché, regardant. Regardant quoi? — Cinq ou six débardeurs poussant, à l'aide de rouleaux, des troncs de bois enlevés d'une barque. — Rien de plus, et cent personnes étaient là bayant, s'attardant, oubliant leurs affaires pour assister très attentives à cette opération absolument insignifiante et commune. Et j'étais parmi les badauds, et pendant quelques minutes j'y restai, retenu par l'exemple beaucoup plus assurément que par l'attrait du spectacle.

Comme enfin je me disposais à continuer mon chemin : « Un instant, s'il vous plaît! » entendis-je qu'on disait auprès de moi, pendant qu'un bras m'arrêtait assez brusquement en se cramponnant à mon bras.

— Tiens! c'est vous, docteur! fis-je, reconnaissant un de nos très savants et très aimables esculapes, qui m'honore de quelque familiarité, parce qu'il me sait sincèrement épris des choses de science naturelle qui font le charme de sa vie.

— Eh oui, c'est moi; et tout scandalisé, tout révolté, entendez-vous?

— Révolté, scandalisé? A qui donc en avez-vous, docteur?

— A qui? A vous, pardienne!

— A moi?

— Oui, certes à vous, qui passant par là trouvez le temps de badauder en l'honneur de quelques forts à bras manœuvrant de ce côté — et il montrait le quai — à vous qui ne consacrez ni un regard, ni une seconde d'attention au spectacle si digne d'intérêt, qui vous est offert de ce côté — et il étendait la main vers le palais ruiné. En vérité, je vous croyais plus sérieusement curieux, plus subtilement observateur que cela.

— Mais enfin, docteur, m'expliquerez-vous?...

Le docteur me fit rapidement traverser la chaussée et m'arrêtant en face de la ruine : « Vous avez

des yeux, n'cst-ce pas? Vous possédez, n'est-ce pas? quelques notions des actes toujours si merveilleusement industrieux de cette grande et infatigable travailleuse qu'on appelle plaisamment *Dame nature?...*

— En effet.

— Eh bien! voyez, regardez, et dites-moi ce que vous pensez de ce travail.

— Ce travail? répétai-je interrogativement, car je ne saisissais pas la portée réelle de cette expression.

— Quoi! fit le docteur avec un léger mouvement d'impatience, faut-il donc vous expliquer les choses comme à un enfant, comme à un ignorant?

— Enfant, ignorant, si vous voulez, docteur : traitez-moi comme tel, et tout à votre aise, car il m'en reviendra certainement quelque profit.

— Eh bien! soit, fit le docteur, car aussi bien de mon côté regretterais-je de ne vous avoir pas associé à des observations que je poursuis presque depuis le lendemain du désastre qui a fait une masure de ce monument, et qui ont été pour moi d'un intérêt toujours croissant.

— Parlez, docteur, je suis tout oreilles.

— Et d'abord sachez que là où vous voyez tout un ensemble de végétations diverses, grandes et petites, herbacées et ligneuses, l'état normal des choses avant l'incendie n'admettait pas qu'il poussât un seul brin d'herbe. Regardez attentivement. Tout au long du palais, en contrebas des portiques à balustres, est un espace soigneusement bitumé : de chaque côté une rampe de pierre conduit à un large perron dallé. En somme, pas un pouce de terrain qui fût, en principe, livré à la végétation. Et pourtant aujourd'hui, voyez...

— A tel point, docteur, que, comme beaucoup de gens sans doute, j'ai cru à ce que je serais tenté d'appeler les ruines du jardin mêlées aux ruines du palais.

— Pas le moindre jardin, en principe, reprit le docteur; remarquez, en outre, que quelque violent qu'ait été l'incendie, il n'avait rien modifié à l'état du sol, revêtu ici d'une épaisseur de pierres, et là d'un bétonnage recouvert d'un lit de bitume. De telle sorte que pour rétablir son empire là où l'homme ne songeait plus à le lui disputer, il a fallu que l'active, l'habile nature procédât avec une rare persévérance, avec une infinie tenacité d'efforts. J'ai suivi très attentivement son œuvre, j'en ai constaté, saison par saison, les progrès d'abord très lents et presque inappréciables, ensuite de plus en plus rapides; et je puis vous en faire l'histoire.

— Faites, docteur, faites.

— Le désastre arriva, vous le savez, vers la fin de mai. Dans le cours de la première année, rien ou presque rien qui pût faire prévoir l'envahissement aujourd'hui si considérable. Tout au plus, à l'automne, quelques lichens mordorant de leur rouille légère les premiers petits amas de sable que le vent avait faits dans les recoins, dans les dépressions du bitume, là où les flaques d'eau qui se formaient après les pluies commençaient à devenir boueuses, par saupoudration des poussières en suspens dans l'atmosphère. Là, en même temps que des parcelles d'humus, furent apportés des sporanges ou semences de mousses, qui sans cesse voyagent sur les courants d'air. Vers la fin de l'automne tout cela avait germé : au milieu de l'hiver je vis çà et là sur des taches verdâtres, au-dessus des branchages microscopiques, pointer les urnes mignonnes, dont devait s'échapper tout un ensemencement impalpable, invisible, mais singulièrement fécond. Et, outre que ces surfaces irrégulières, hérissées, arrêtaient, retenaient, amoncelaient de plus en plus les poussières, voilà qu'en se décomposant, à l'achèvement de leur époque de végétation, elles laissaient là de petits tas de terreau, éminemment fertiles, où, dans le cours de l'année, vinrent germer déjà quelques graminées — notamment ce menu *pâturin* annuel qui, expert en l'art des envahissements, a les honneurs de la mention chaque fois que nous entendons parler de « l'herbe qui pousse dans les rues. »

Vers l'automne, plaques de verdure sur tous les points que les vents et la pluie ne balaient pas trop directement, mais rien que de l'herbe encore. Aux premiers froids, cette herbe meurt, et voilà une nouvelle épaisseur d'humus, augmentée par la décomposition de quelques feuilles qui, détachées des arbres du quai, ont tourbillonné jusque-là... Qui plus est, dans les rafales, avec les feuilles sont venus les fruits ailés des sycomores, les semences cotoneuses des saules, qui croissent aux rives du fleuve. Puis, les moineaux gaspilleurs qui nichaient dans la ruine ont d'ici, de là, laissé tomber le grain d'avoine recueilli sous la musette du cheval de fiacre; un gamin qui passait a lancé un noyau de cerise; jeté le cœur d'une pomme rongée jusqu'aux pepins. Puis, parties des champs ou des prairies qui bordent la rivière, voilà que sont arrivées, roulant avec les sables, ou voguant sur leurs petits parachutes plumeux, les graines du pissenlit, du mouron, des stellaires, de cent, de mille autres plantes qui, toujours et toujours, détachent à l'aventure des germes de colonies. Parmi ces voyageuses a notamment figuré certain *Erigeron*, dit du Canada (un frère botanique assez obscur de notre élégante *Verge d'or*). Il était inconnu sur le continent européen au siècle dernier. On croit qu'il fut apporté par une graine qu'avait retenue là-bas et que laissa tomber ici une toison. Aujourd'hui il n'est chez nous coin de terre, ou pincée d'humus où il ne vienne à l'improviste tenter d'étaler d'abord sa collerette de feuille velues, et de dresser ensuite sa longue panicule aux mille fleurettes pointillées de violet.

Toujours est-il qu'au cours de cette année-là toute une réserve d'envahisseurs, de lutteurs futurs ont fait halte et se sont embusqués aux moindres interstices, aux moindres abris des terrasses, des rampes, des perrons abandonnés. A l'automne, déjà quelques-uns, heureusement couvés par l'humidité, par la chaleur, ont quitté la vie latente, léthargique de la graine, pour naître à la vie active. Par exemple, toute une légion de jeunes sycomores ont dressé leurs longues spatules séminales, mais serrés, mais pressés, se disputant corps à corps en quelque sorte, un peu de suc, un peu de fraîcheur; ils se sont pour la plupart étiolés, épuisés mutuellement. La majorité succombe; c'est autant de substance ajoutée au petit amas *nourrisseur*. Çà

et là cependant, au plus épais des minces déptôs d'humus, au plus large des brèches murales, il en est certains qui ont poussé leur seconde paire de feuille, et qui, les racines bien étalées dans la dépouille de leurs frères, se préparent à tenir tête au froid qui va sévir. — Qui vivra verra. Attendons le printemps.

Le printemps venu, précédé de la frondaison, de la floraison et de la fructification hibernale des mousses, j'assiste au plus curieux, au plus singulier spectacle. Déjà, dans les angles rentrant des encoignures, sous la saillie des marches où l'eau qui ruisselle aux jours de pluie laisse avec les poussières atmosphériques les effritements gypseux des murailles , dans les crevasses qu'un *coup* de froid a ouvertes sur la fente due au feu de l'incendie; déjà, en ces divers lieux, la couche végétale est relativement profonde, résistante..... Autant de point d'appui pour ce levier magique qui s'appelle la racine.

Aux premières tiédeurs de mars, çà et là, du fond des bourrelets de mousse, émergent des pointes, des éventails verdoyants m'annonçant que le bataillon de la conquête est prêt à donner d'ensemble....



Les ruines actuelles du Conseil d'État, dessin de H. Clerget.

Je reconnais à leur premier empanachement la plupart des jeunes envahisseurs. Et bientôt d'ailleurs sur tous les points j'aperçois, se dressant comme de vaillants chefs au milieu de la mêlée, ceux des arbrisseaux qui ont eu raison des frimats. Ils n'avaient fait que naître ; les voilà qui s'élançent, qui déploient vers le ciel des jets vigoureux. Or, que dit, qu'indique la vigueur de la tige ascendante ? — Que la nourricière souterraine est solidement, confortablement établie ; qu'elle a dû trouver par d'habiles contours, par de tenaces insinuations, la veine cachée où elle peut puiser les éléments de la sève...

Et dès lors c'en est fait ; pendant que sur les petits tertres de formation antérieure, tout ce qui est herbe annuelle, foisonne (ou tente de foisonner, car combien d'existences commencées qui auront une fin prématurée pour s'être aventurées en parages infertiles !) pendant que de frêles graminées dégaînent leurs longues feuilles linéaires ; pendant que des crucifères, des cargophylées, synipis et thlaspis, stellaires et sablinés, disputent la places aux mignonnes ombellifères, aux linaires, aux saxifrages, aux sedums, ils sont là les arbustes, les arbres enfants qui ont commencé l'œuvre de sape et de fouille à la recherche du sol substantiel, et qui, par

la bonne mine de leur premier feuillage, bien vert, par le fier essor de leur tige bien drue, rendent témoignage du succès que les efforts de l'opiniâtre et industrieuse racine obtiennent dans l'ombre des profondeurs cachées.

Au surplus, voici que çà et là, sous la poussée inférieure de cet irrésistible levier, par place éclate la couche du bitume, ouvrant aussitôt un berceau à d'autres germes qui, en se développant, continueront le soulèvement, la dislocation: voici que du mur tombe une pierre; voici qu'entre deux dalles dont le joint était masqué de ciment, un serpent robuste a glissé souterrainement, qui a repoussé cette croûte et mis à nu la fente terreuse; et là aussitôt de s'implanter un rejet, de surgir un nouveau lutteur, que rien n'arrêtera, que rien ne domptera...

Et ainsi en fut-il tout le long de cette seconde, ou plutôt de cette troisième année, où s'inaugura réellement la reprise de possession qui depuis a marché à si grands pas. A l'automne les jalons de la conquête étaient définitivement posés: c'est à dire, qu'il y avait sur les divers points, des sortes d'îlots, ayant pour centre un jeune sycomore, un jeune saule, bien venu et bien venant, énergiquement enraciné, et se chargeant de vriller, de pourfendre, de défricher, à son propre bénéfice d'abord, mais aussi au bénéfice des infimes, des timides groupés autour de sa grandeur, de sa puissance relative.

Et comme depuis, pour des raisons que j'ignore, nul n'a jamais songé à contrarier là l'effort persistant de Nature reconquérant son domaine, l'envahissement a suivi très laborieusement, mais très victorieusement son cours. Et aujourd'hui voyez.

Sept ou huit ans seulement après le moment où la première mine silencieuse fut tentée par quelques arbustes aventureux, voyez le puissant, l'immense résultat.

Au fond toute une véritable forêt d'arbres enchevêtrés allant déjà toucher du front les hautes arcatures; sur les perrons, sur les degrés, disloqués sans doute, des massifs ombreux de platanes, de saules, de peupliers qu'escalade la clématite sarmenteuse et où s'entremêlent la bourdaine, le sureau, le lilas. Tout le long du balustre inférieur un taillis continu, épais, touffu, au pied duquel les grandes herbes dressent leurs panaches gracieux, et où le gazon s'émaille de fleurettes.

Que, par impossible, un demi-siècle seulement s'écoule dans les conditions des sept ou huit dernières années, et imaginez les effets produits par la continuité de cette action, qui, de jour en jour, deviendra de plus en plus puissante et décisive. Accordons-lui un siècle, et sans nul doute, tout sera bouleversé, renversé, de cette ruine aujourd'hui imposante, alors informe; car, pendant qu'en dessus l'énergique branchage ira buttant les parois, soulevant les cintres, quel travail d'ébranlement par-dessous! Le levier se glissera par ici, par là; il y aura pression, gonflement; certain jour, tout à coup, sous l'effort indicible de cette mineuse aux bras tordus, une assise manquera..... plus tard une autre, et une autre... Une fois ce mode de bouleversement inauguré, Dieu sait de quel train il ira, par l'accroissement constant du nombre et de la force des agents *bouleverseurs*.

— Et, repris-je, si au lieu d'un siècle nous en laissons passer plusieurs, nous imaginons l'aspect de la ruine perdue sous les épaisseurs de la forêt. Car, c'est ainsi que dame Nature sait revendiquer ses droits.

— Quoi qu'il en soit, vous fâche-t-il que j'aie attiré votre attention sur cette curiosité naturelle, qui, par hasard, nous est offerte en plein Paris, et à laquelle, je crois, bien peu de gens ont jusqu'ici pris garde.

—Non certes, répliquai-je.

Et il m'a paru bon de signaler à mon tour la curiosité que m'avait signalée le docteur.

E. M.

VOYAGES ET AVENTURES

LE PRINCE DU FEU (1)

(*Histoire persane*)

VIII

CHATIMENT ET TRIOMPHE

Autant qu'il put me sembler, car à ce moment là, tout ce qui venait d'être dit, moins ce qui me concernait, était encore pour moi lettre close, le prince, qui aurait pu me traduire les décisions prises par son père, me quitta, « ayant hâte, me dit-il, d'offrir au vieillard et à la jeune fille, un asile plus décent que celui des animaux. »

A défaut du prince, je fus bientôt rejoint par le vieux scribe qui, lui, ne se fit faute avec moi, ni de traduction ni de commentaire. Il me répéta d'abord les déclarations du prince qui, disait-il, avait dérouté toutes les prévisions, en ne cherchant aucun moyen de défense; puis, les doléances du vieux guèbre qui, affirmait-il, n'avait réussi à toucher le cœur d'aucun croyant. Lorsqu'enfin, il m'eut fait connaître la sentence rendue par le roi : « Je doute fort, lui dis-je, que la peine infligée au jeune prince donne une satisfaction suffisante au mécontentement des croyants? »

— Vous vous trompez, me répliqua-t-il, car le châtiment moral dont il se trouve ainsi frappé est aux yeux de tous bien plus grave qu'aucune peine corporelle. Vous comprenez : être assimilé publiquement, — par la proclamation d'un titre dérisoire — à ces idolâtres, objets de la plus profonde répulsion, constitue assurément une épreuve que peu de croyants consentiraient à subir.

— En ce cas, repris-je, ces mêmes croyants doivent applaudir sans réserve à la façon dont le roi

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

a répondu, ou plutôt évité de répondre aux douloureuses lamentations du vieil idolâtre.

— Erreur ! fit, ou plutôt soupira le mirza.

— Comment, erreur ? Ce gouverneur, dénoncé, incriminé par le vieillard, ne va-t-il pas recevoir des mains mêmes de celui-là, le vêtement d'honneur que lui envoie le souverain ? Est-il possible d'approuver plus ouvertement sa conduite envers ces malheureux ; et n'est-ce pas l'engager à les opprimer et dépouiller de plus belle ?

— En principe, oui, dit Ardebil, mais en fait, oh non ! D'abord, vous ignorez, cher M. Dubreuil, que Sa Majesté, en confiant une mission à ces êtres vils, non seulement a rendu leur personne inviolable (ce qui m'expliqua l'empressement du prince à les loger ailleurs qu'avec les chevaux), mais encore leur a constitué, pour toute la durée de leur voyage, le droit à une escorte spéciale et la faculté de requérir gratuitement, où qu'ils passent, bon gîte et bon vivre. Vous ignorez, en outre, que, selon la tradition, à laquelle nul ne s'aviserait de manquer sous peine d'outrage au souverain, toute personne qui reçoit un présent de Sa Majesté doit gratifier celui qui le lui remet d'une somme équivalant à huit ou dix fois le prix du cadeau. Entre nous, c'est même le moyen dont usent habituellement nos rois pour récompenser pécuniairement, à fort peu de frais, certains de leurs visiteurs, celui qui reçoit la marque d'honneur et qui est heureux de s'en décorer, est le plus souvent tenu de la payer très grassement.

— Eh ! fis-je, c'est assez igénieux, et je sais dans mon pays, maintes gens, qui, des deux parts, honorés ou payés, s'accommoderaient très bien de pareille combinaison.

— Oui, mais pour peu que dans le cas présent, Sa Majesté qui sait à l'occasion avoir la main large, s'avise de confier au guèbre un vêtement de quelque prix, Allah sait ce qu'il en coûtera au beglierbey pour s'en faire honneur.

— Eh bien ! le beglierbey n'en sera pas moins honoré et...

— Mais, interrompit Ardebil, ne comprenez-vous pas que l'argent qu'il donnera, reçu par le chef des idolâtres, sera partagé entre les idolâtres, qui certainement, seront indemnisés bien au-delà de toutes les prétendues exactions dont ils se disent victimes. Et sans nul doute, le gouverneur, sous la menace d'un nouveau présent royal, arrivant par la même, voie se gardera bien d'aviser à récupérer ses deniers sur les mêmes gens. Vous devez vous expliquer maintenant les déductions morales que les croyants tirent de ce fait en apparence tout matériel.

— Pensez-vous que le roi ait mis à cela tant de malice ?

— Oh ! Croyez bien que Sa Majesté ne fait ni ne dit jamais rien à la légère. — Enfin, reprit le vieil Ardebil, avec une moue d'amère résignation, qu'il en soit selon la volonté d'Allah ! »

Et il s'en alla gémir sans doute, — mais tout bas, — avec d'autres fanatiques, sur les malencontreux et ténébreux avisements du roi....

Je le revis dans la soirée. Il m'assura — non sans laisser voir une commisération qui pouvait bien manquer de sincérité, — que l'émotion était grande parmi les croyants et que la journée du lendemain serait sans doute singulièrement pénible au jeune prince, contre lequel les mécontents se promettaient de manifester avec une grande énergie.

Un peu plus tard, vint le prince à qui je fis part de ces prévisions : « Je suis prêt à tout, me répliqua-t-il, sans faiblesse comme sans forfanterie. Sa Majesté l'a dit : à chacun selon ses œuvres. Pourquoi n'aurais-je pas ce qui m'est dû ? »

Le lendemain, dès longtemps avant l'heure fixée pour la sortie du prince et le départ des guèbres, je pus de l'intérieur même du palais entendre les rumeurs de la foule qui s'agitait tumultueuse aux alentours. Protégé d'ailleurs par les formelles et menaçantes réserves que le roi avait faites à mon égard, je résolus de ne rien perdre des incidents de cette sorte de solennelle expiation, et d'autant mieux que l'occasion pouvait m'être offerte de témoigner de ma déférence pour le jeune prince, à qui je ferais au moins trouver un regard sympathique au milieu des marques universelles de réprobation de la populace.

Ayant eu toutefois le soin de mettre par dessus mes vêtements européens — afin d'être moins remarqué — une sorte de léger manteau du pays, je sortis pour me mêler à la multitude.

La grande place sur laquelle s'ouvre la voûte qui sert d'entrée au palais était encore plus encombrée de peuple que la veille ; et je n'eus pas de peine à comprendre que ces masses obéissaient dans leur aveuglement superstitieux à un certain nombre de meneurs, qu'on voyait aller de groupes en groupes, sans doute pour aviver le zèle, l'indignation et répandre un mot d'ordre imprimant à la manifestation populaire un caractère bien significatif. Je réussis à m'installer sur les marches d'un des édifices qui entourent la place, et d'où je pouvais, dominant la foule, tout observer facilement.

A mesure qu'approchait le moment attendu, la foule devenait plus compacte, plus bruyante, plus agitée.

Tout à coup cependant, à un mouvement que firent les soldats qui veillaient sous la voûte du palais, une sorte de silencieuse immobilité s'établit dans la multitude, dont tous les regards se dirigèrent vers le même point.

Bientôt se présenta un rang de férasches qui, le bâton à la main, avaient mission d'ouvrir un passage à l'étrange cortège. Puis, le sabre au poing, parurent deux *yassaouls* ou gardes d'élite, qui après avoir fait quelques pas hors de la voûte, s'arrêtèrent pour crier ensemble d'une voix aux graves et lentes vibrations : « Saluez le Prince du feu ! »

A peine avaient-ils achevé que des milliers de voix s'unissant pour répéter ce cri, le transformèrent en une sorte de formidable éclat, dont le jeune prince, qui débouchait à ce moment du portail, sembla recevoir une terrible commotion.

Le regard bas, la face bouleversée, les mains crispées aux rênes de sa petite monture qu'il retenait, on eut dit qu'il fût prêt à reculer, le courage lui manquant pour pousser plus loin l'humiliante épreuve.

Par contre, la foule semblait se délecter au spectacle de la gêne douloureuse infligée par elle au noble et fier jeune homme.

Comme le prince était immobile, hésitant, à la place où il venait d'affronter la première clameur de la populace, soudain, de l'ombre de la voûte, surgit à son côté une véritable apparition de rêve ou de légende.

Sur un swelte et magnifique cheval blanc, qui, d'un bond, vint s'arrêter l'oreille droite, la narine au vent en face de la foule, était assise la jeune parse, le corps drapé dans une ample robe de fine et soyeuse étoffe blanche, le visage encadré dans les plis floconneux d'un léger voile azuré pailleté d'argent, que, de chaque côté, des flèches d'ivoire rebroussaient derrière les longues et brunes tresses de ses cheveux, et qui était fixé sur le haut de son front par un bouton de cristal, où le soleil allumait une gerbe d'étincelles diaprées. Une grappe de petites roses pâles était placée sur sa poitrine.

Qui donc l'avait vêtue ainsi? — Sans doute, pensais-je, la mère du jeune prince, qui, si l'on se fut étonné de ce soin, aurait pu dire qu'il avait pour objet une « messagère du roi », et qui, en tout cas, avait eu l'art de composer à la pauvre enfant la parure à la fois la plus simple et la plus gracieuse



Saluez le prince du feu! dessin de Scott.

qui se puisse imaginer. La jeune fille parut; sur son doux visage la dignité empruntait à la candeur un véritable prestige; calme, elle promena sur la foule l'éclat d'un regard souverainement pur. A ce moment d'ailleurs, le prince, comme réconforté par ce charmant voisinage, releva le front, et, lui aussi, mit sur la multitude un regard tranquille. Chose étrange alors, il me sembla comme il dut sembler à tous ceux qui assistaient à ce spectacle, qu'il y eut dans les traits du jeune homme et de la jeune fille une sorte de familiale ressemblance; même contour de visage, même coupe de front, mêmes plis de lèvres, même douce fierté du regard. A les voir ainsi côte à côte, on eut dit, revêtue d'une égale beauté, la double incarnation d'une même âme.

Je compris qu'autour de moi passait une sorte de frémissement, remuant, impressionnant les esprits.

Pendant ce temps les ferasches s'étaient avancés sur la place; les *yassaouls*, qui avaient fait quelques pas, s'arrêtèrent pour proférer de nouveau le cri qui, peu auparavant, avait éveillé un écho si unanime. « Saluez le Prince du feu ! » répétèrent-ils. Et ce fut à peine si leur voix retentissante fit partir çà et là quelques cris, qui même ne semblèrent pouvoir s'achever.

Un léger sourire froissa les lèvres de la jeune fille, qui prenant une des roses attachées sur sa poitrine, la tendit au prince, qui la reçut en souriant à son tour.

« Saluez le prince du feu ! » crièrent pour la troisième fois les yassaouls. Et non seulement alors leur cri s'éteignit dans le silence, mais encore çà et là sur la foule quelques mains se levèrent tenant des fleurs ou les jetant dans la direction des deux jeunes gens (1). En ce moment parut derrière eux, les dominant par sa haute monture, le vieux guèbre dont la face austère contrastait avec leur doux et riant visage.

Ce groupe s'avança, imposant et gracieux à la fois. Et quand se renouvela le cri des yassaouls, ce fut par centaine que volèrent les fleurs....

Et dès lors, par l'effet d'un de ces insconcients et inexpliqués retours dont la passion populaire est par tout pays coutumière, l'épreuve expiatoire du jeune prince se trouva changée en véritable marche triomphale.

Plus un cri, car les cris — laissés instinctivement par la foule aux seuls yassaouls — auraient pu rappeler le premier caractère de la manifestation. On eut dit que le même mot d'ordre qui d'abord avait préparé, réglé le concert des outrageantes acclamations, eût aussitôt couru pour commander, imposer à tous une sorte de mutisme absolu.



Que la volonté d'Allah soit faite! dessin de Scott.

Au lieu du tumulte où j'avais vu s'agiter les masses, c'était avec ordre qu'elles se serraient, s'écartaient pour faire plus libre le passage devant le cortège....

De vingt pas en vingt pas, les yassaouls, se conformant à l'ordre royal, continuaient à redire les mêmes paroles, qui retentissaient dans le morne silence que faisait à chaque fois s'établir la respectueuse réserve de la multitude. Puis, aussitôt les bras se levaient, et les fleurs de pleuvoir.

L'immobilité des masses qui m'entouraient, m'ayant empêché de quitter assez tôt mon poste d'observation, je ne pus, comme j'en avais formé le projet, suivre jusqu'au bout la marche du jeune prince ; mais on me dit que dès les premières rues où il s'était engagé à l'issue de la grande place, il avait trouvé le sol littéralement jonché de feuillages et de roses.

(1). Passionnés pour les fleurs et notamment pour les roses, que d'ailleurs l'on croit originaires de leur pays, les Persans en portent presque toujours sur eux dans la belle saison.

Arrivé près de la porte de Rhey, où s'achevait pour lui le trajet indiqué par la sentence royale, le prince, laissant le vieillard et la jeune fille s'engager sous la voûte qui ouvrait sur la campagne, fit faire un demi-tour à sa monture, salua la foule qui, une dernière fois lui témoigna ses hommages; puis, sans que nul le suivît, il s'élança pour rejoindre hors des murs, les étrangers, que, dit-on, il ne quitta qu'après être monté seul avec eux, aux ruines de l'antique cité...

IX

EN VOYAGE

En réalité, le jeune prince triomphait; mais c'est bien le cas de dire que le serpent se cachait sous les fleurs; car, si la multitude inconsciente, subissant un prestige, s'était tout à coup contredite, il allait de soi que les instigateurs du mouvement avorté n'avaient nullement admis que le populaire se fût arrogé le droit de casser, en quelque sorte, une sentence qui, selon eux, devait être très rigoureusement exécutée.

Si j'avais pu douter que tel fût le sentiment des purs observateurs de la tradition, un instant d'entretien avec Ardebil eût suffi à me faire connaître la réalité; car, tout en protestant de la prétendue satisfaction qu'il avait ressentie en voyant l'humiliante épreuve épargnée au prince, le vieux mirza ne pouvait dissimuler combien grand lui semblait cet étrange revirement. Qu'il y eût eu indulgence, commisération, il l'aurait volontiers accepté, mais que le châtiment se fût changé en glorification d'un acte qui, pour être explicable, n'en restait pas moins très scandaleux, il ne le comprenait guère, et son opinion était celle de tous les dévots familiers de la cour.

Pour ajouter au scandale, on contait qu'au retour de son étrange chevauchée, le jeune prince s'était immédiatement rendu chez le roi, qu'il avait trouvé nombreusement entouré, et qui n'ignorait rien de ce qui venait de se passer. Et là, encore tout enfiévré, sans attendre même que son père l'interrogeât, il avait déclaré que le ravisement subit de la foule, dont quelques-uns seraient peut-être tentés sans doute de se plaindre, était, en fin de compte, chose très heureuse; car, ajouta-t-il, bien qu'il se fût armé de la plus énergique résignation pour aller affronter les outrages populaires, il avait reconnu, dès les premiers cris, qu'il avait trop présumé de ses forces morales. Il avait été pris aussitôt d'éblouissement, de vertige. L'épreuve lui avait semblé impossible à subir. Encore un instant, encore une salve insultante, et, le sabre au poing, les éperons dans les flancs de son cheval, il allait se lancer en furieux, en aveugle, sur la multitude, et il aurait couru, frappé, tant que ses forces l'auraient servi, ou tant qu'un coup ne l'aurait pas abattu, tué. Mort insensée, sans doute; mais il y a des degrés d'abaissement où certains cœurs ne sauraient descendre, plutôt mourir.

Or, pendant que l'entourage du monarque écoutait, profondément consterné, cette déclaration, le roi, lui, souriait tranquillement; et comme on semblait attendre qu'il traduisît sa pensée : « La volonté d'Allah soit faite! » s'était-il borné à dire; et il avait mis l'entretien sur un autre sujet.

Pour les purs croyants, c'était à n'y rien comprendre; c'était, comme on dit chez nous, « l'abomination de la désolation. » En somme, une sorte de fâcheuse suspicion était mise sur le jeune prince dans l'esprit des ardents, qui, pour l'avoir vu pactiser avec les idolâtres, n'étaient peut-être pas éloignés de l'associer mentalement et dans une certaine mesure, au mépris que ceux-ci lui inspiraient. Il va sans dire que la manifestation de ces sentiments eût été difficile à surprendre chez les familiers de la cour, que tenait en respect le crédit persistant de la jeune Altesse auprès du souverain; mais la même contrainte n'était pas imposée aux nombreux frères de Nazar Ali, qui n'avaient pas attendu ce grief pour lui vouer autant d'aversion que de jalousie.

A ces hostiles dispositions, visibles ou occultes, le prince n'opposait que le plus sincère dédain; mais l'heure pourrait venir où il aurait à compter fâcheusement avec elles. En attendant, il allait tranquille devant lui, semblant trouver l'assurance dans la fermeté instinctive de son caractère, ainsi que dans une sorte d'absolue confiance en la destinée.

Je dois noter cependant qu'ayant cru pouvoir un jour lui demander ce qu'il pensait de toute cette singulière affaire : « Moi, fit-il, ce que j'en pense? » Et, après un silence, pendant lequel son visage sembla successivement refléter les sentiments les plus divers, « la volonté d'Allah soit faite! » reprit-il, sur un ton qui pouvait paraître à la fois grave et insoucieux — allusion directe à l'appréciation du même sujet par le roi, que, d'ailleurs, le prince m'avait rapportée un peu auparavant. Puis, à son tour, il changea aussitôt le cours de l'entretien : façon de me dire qu'il me dispensait de l'interroger sur ce point. Et comme, par la suite, j'évitai de rappeler ces évènements, je trouvai le prince fidèle à la même abstention.

Quoi quil en fût, le cours normal des choses ne tarda pas à amener une diversion toute naturelle à des incidents dont le souvenir promettait de rester bien vivace.

La mission française n'avait pas été appelée en Perse dans le simple but d'assister à des réceptions et à des fêtes. Après quelques semaines de repos, au terme de son voyage, elle dut s'occuper de la réformation du système militaire du pays que le roi attendait de ses lumières et de son expérience. Le roi, dis-je; mais ce n'était pas, en réalité, au monarque lui-même que revenait l'idée première de cette intervention. Feth-Ali-Schah avait eu une existence fort active, fort agitée, au cours de laquelle il avait maintes fois donné les preuves du plus audacieux génie politique; mais il était alors vieux, maladif; illusions, ambitions, étaient évidemment éteintes dans son âme, lasse des tracas et des préoccupations du pouvoir. Peut-être même était-il blasé à ce point que les destinées de l'empire d'Iram n'avaient plus le privilège de le captiver beaucoup. On eût dit qu'il trouvât agréable d'assister en simple et insoucieux spectateur aux derniers évènements de son règne. Très souvent, d'ailleurs, les plus graves questions qu'on venait

lui soumettre n'excitaient chez lui qu'un sourire que ses familiers étaient inhabiles à interpréter; et il semblait se complaire en ce mode de suprême raillerie — comme nous l'avons pu voir par la singulière ambiguité du jugement rendu dans l'affaire du Moharrem, et par sa façon d'accueillir la déclaration du jeune prince au retour de la manifestation populaire.

Ce n'était donc pas à ce vieillard fatigué de tout, mais à son très ardent héritier Abas-Mirza, qu'il fallait rapporter les projets de réorganisation de l'armée persane. Pour préparer l'éclat de son règne futur, ce prince mettait dores et déjà au rang de ses préoccupations le soin de tenir fièrement tête aux trop avides velléités d'empiétements que méditaient de longue date les souverains moscovites.

Par ruse ou par force, à diverses époques les tzars avaient poussé çà et là sur les frontières septentrionales de l'Iram quelques pointes qui avaient été autant de dépossessions partielles. Ils s'étaient notamment approprié la Géorgie, que le prince-héritier convoitait d'un œil attristé, et à propos de laquelle il comptait produire, à un moment donné, les plus énergiques revendications.

Déjà, pour être mieux à même d'étudier les conditions de la lutte à laquelle il voulait se préparer, et, au cas échéant, pour voir de près les voisins d'aujourd'hui, adversaires du lendemain, il s'était fait attribuer par son père le gouvernement supérieur de la province d'Azerbyan, qui délimitait au nord le royaume de Perse. Cette région, qui à maintes reprises avait été le théâtre des guerres soutenues contre les Russes envahisseurs, avait des habitants naturellement plus belliqueux, plus vivement animés du sentiment national. C'était au milieu de ces populations que le prince avait fixé son séjour.

Il vivait là, entouré d'une véritable cour, aussi brillante que nombreuse. La ville de Tauris, capitale de la province, était son lieu de résidence officielle; mais, pendant plusieurs mois de l'année, il allait avec ses corps de troupes camper çà et là sur les divers points du territoire, tant pour former et aguerrir le soldat que pour attirer à lui la popularité par son faste et ses largesses. Les gouverneurs des villes secondaires, tous choisis par lui, étaient autant de lieutenants à son entière dévotion; et comme, du consentement de son père, il avait appelé dans ses camps tout ce que l'armée du royaume comptait d'hommes valides, résolus et disciplinables, on pouvait dire que le prince Abas-Mirza tenait dès lors dans ses mains les forces et, par conséquent, les destinées du pays.

La place de la mission militaire française était donc auprès du prince-héritier, qui d'ailleurs avait envoyé au devant d'elle l'escorte d'honneur qui devait la conduire de Téhéran au camp alors établi au pied du mont Ararat, fameux dans la tradition biblique comme point d'arrêt de l'arche de Noë à la fin du déluge.

Nous nous disposâmes donc à quitter Téhéran en grand équipage.

Il avait toujours été convenu que le prince Nazar accompagnerait la mission, car il se trouvait tout naturellement désigné comme un des principaux personnages auxquels devaient profiter, pour tenir un haut rang dans l'armée, les enseignements de l'art européen. Et non seulement la jeune Altesse avait dès le principe fait des préparatifs particuliers de départ; mais encore quelques jours avant que nous nous missions en route elle m'apprit que le roi venait de la pourvoir tout spécialement pour ce voyage. D'abord il recevait le titre de Beglierbey (gouverneur) sans province à régir par lui-même, mais avec apanage sur les revenus d'une province désignée, qu'un grand administrerait sous son nom; en outre, pour qu'il fît digne figure auprès de son frère ainé, le roi avait voulu composer lui-même la maison du jeune prince en raison du titre dont il venait de l'investir. Étrange composition, en vérité, et qui me divertit fort, je l'avoue, quand le prince me fit l'énumération des divers fonctionnaires attachés à sa personne; car, outre un grand conseiller, — qui, par parenthèse, n'était autre que le seigneur Hédayet, l'homme à la trique miraculeuse — un médecin — qui n'était autre que le tremblotant Ben-Baba — un premier secrétaire — qui n'était autre que le vénérable Ardebil — outre un vieux mollah *hadjy* (prêtre ayant fait le pèlerinage de la Mecque) qui avait tout naturellement mission de cultiver les sentiments religieux de la jeune altesse; outre un historiographe, dont la présence pouvait être après tout un heureux stimulant aux belles actions, j'entendis encore nommer un astrologue, un poète, un conteur, un bouffon, un chef des chasses; que sais-je — sans compter bien entendu la kyrielle des serviteurs de bas étage affectés à toutes sortes de fonctions.

— Grand Dieu, ne puis-je m'empêcher de dire, qu'est-ce que votre Altesse compte faire de tout ce monde-là?

— Demandez plutôt, répliqua le prince en souriant, ce que tout ce monde-là compte faire de moi. Bah! nous verrons bien!

Or, comme si cet entourage de création officielle n'eut pas été assez nombreux, voilà que la veille du départ, comme le jeune prince avait réuni dans une des cours du palais tout ce personnel, avec lequel il voulait convenir d'un ordre de marche, voilà, dis-je, que tout à coup deux hommes venant l'un d'un côté l'autre de l'autre, se présentèrent en même temps de leur autorité privée pour faire partie de la suite du prince. Au lieu du bonnet national ces hommes portaient l'un le turban bleu, l'autre le turban vert, signe qui parut les recommander au respect de tous, car à leur arrivée tous les fronts s'inclinèrent, le prince lui-même les salua.

Toutefois, pendant que chacun leur donnait des témoignages particuliers de déférence, je crus remarquer que les deux survenants échangèrent un regard qui n'était rien moins que sympathique, comme si mutuellement ils eussent voulu se reprocher d'avoir eu la même idée.

Or ces porte-turban étaient des *Séides*, ainsi nommés parce qu'ils descendent ou prétendent descendre en ligne directe de Mahomet, qualité qui, en leur interdisant tout travail rémunéré, leur confère l'incontesté privilège de vivre aux dépens de ceux des croyants auxquels il leur plaît de réclamer asile et entretien, et qu'ils indemnisent en s'engageant à les recommander à leur cousin le

Prophète, avec lequel ils passent pour être en intime relation spirituelle.

C'étaient deux hommes d'un certain âge, à qui le métier de pieux parasites semblait avoir jusque-là très bien réussi, car, de mise assez luxueuse, ils avaient l'un et l'autre fort bonne mine.

Quoi qu'il en fût, le prince que je vis sourire lorsque en se présentant à lui ils se lorgnèrent de travers, le prince parut leur souhaiter très résolument la bienvenue. « Deux de plus ou deux de moins, pensa-t-il sans doute, cela n'y paraîtra guère ». Et les deux intrus purent sans plus de façon se considérer comme faisant partie de la maison du prince.

Enfin au jour dit — l'astrologue ayant daigné déclarer favorables les conjectures des astres sur lesquels, durant la nuit, il avait très ostensiblement braqué ses lunettes — au jour dit se déroula interminable à travers la campagne la caravane qui, malgré toute la diligence qu'elle put faire, ne devait pas employer moins de vingt-cinq jours pour franchir les cent cinquante lieues qui séparent Téhéran des versants de l'Ararat.

Dans ce singulier pays, d'ailleurs, les voitures, de courses aussi bien que de charroi, sont à peu près inusitées, et même en beaucoup de lieux positivement inconnues. Arrivés là-bas, nous autres Européens, nous pensons que cela tient à l'absence complète de chemins larges et réguliers que ces véhicules pourraient suivre, mais ce n'est point l'avis des Persans. Quand nous leur vantions nos belles routes : « Eh! disaient-ils, vous n'en auriez que faire, si vous aviez nos excellentes bêtes de charge. » Après cela discutez donc des effets et des causes! Quoi qu'il en soit, personnes et fardeaux, tout se transporte à dos de chevaux et de chameaux : aussi Dieu sait l'embarras qu'occasionne le déplacement d'un certain nombre de personnes, et notre voyage en devait être un frappant exemple.

Bref, nous voilà partis. En sa qualité de prince du sang, ayant en outre rang de haut fonctionnaire du royaume, le jeune prince était chef de la caravane. Des coureurs, ayant un jour d'avance, allaient annonçant sa venue; et partout ce passage imposait aux populations d'assez lourdes contributions pour donner l'abri et l'aliment à la véritable multitude de gens et de bêtes qui composaient le train de son Altesse.

A la vérité, les mœurs l'ayant établi ainsi, l'on nous assura que nul ne murmurait contre ce surcroît d'obligations résultant en principe de la grande loi d'hospitalité qui — soit dit à l'honneur de ce peuple — est partout, et de la part de tous, très rigoureusement et très largement exercée. A tel point que là-bas il serait aisé de trouver maintes gens qui voyagent dans le seul but de faire des économies, puisqu'il leur suffit de se présenter au seuil du riche ou du pauvre pour être aussitôt considéré et traité comme un membre de la famille, — et cela pendant tout le temps qu'il convient au voyageur de prolonger son séjour sous le toit hospitalier.

« Nous verrons bien! » m'avait répondu le prince quand je m'étais enquis de la façon dont il comptait agir avec le singulier entourage que lui avait donné le roi son père. Nous n'allâmes pas loin sans que je fusse à même de voir sur quel pied il entendait le prendre. — Ce fut à propos d'une hideuse cérémonie qui signala notre entrée dans la première petite ville que nous rencontrâmes.

Comme nous approchions des portes, nous vîmes sur le bord de la route une foule de gens entourant une vache que les uns tenaient par la tête, les autres par les pieds. Lorsque nous ne fûmes plus qu'à quelques pas, un homme aux bras nus, brandissant un énorme coutelas, en frappa sur le cou la malheureuse bête qui tomba en poussant une sorte de mugissement rauque. Pendant que la foule criait : « *Kourban! Kourban!* » l'homme au couperet s'était baissé et avait tranché la tête de la vache, qu'il vint présenter, toute ruisselante de sang, au prince.

Or, tandis que les notables de l'escorte, grand conseiller, mollah, astrologue, secrétaire, poète, semblaient contempler tout réjouis cette sanglante offrande — car la croyance supertitieuse veut que par ce *Kourban* ou sacrifice les malheurs qui pourraient menacer les voyageurs soient détournés sur les animaux immolés, — le prince au contraire semblait éprouver un vif sentiment de répugnance et d'horreur. D'un geste il parut remercier les gens qui, de bonne foi, avaient pensé lui être agréables, et il passa en détournant les yeux. Un peu plus loin d'autres groupes vinrent lui présenter des têtes de moutons, qu'il reçut de la même manière.

Et comme il était menacé de voir se renouveler à chaque bourgade les hommages de ce genre, son premier soin, dès que nous fîmes halte, fut de dépêcher un coureur spécial à ceux qui avaient pris les devants, pour qu'ils avertissent les populations que le prince — qui avait accompli avant son départ tous les sacrifices propitiatoires nécessaires et qui s'était mis en route sous les signes les plus heureux — les dispensait de toute espèce de *kourban*, dont les influences pourraient venir à l'encontre de celles qu'il avait obtenues lui-même.

Dieu sait le désarroi et les murmures que cet ordre parut causer parmi les hauts personnages de l'escorte, qui, tout férus de crédulité à l'endroit des Kourbans, déploraient d'en perdre les bénéfices probables.

Le prince laissa murmurer. Mais voilà que le surlendemain, au soir, comme on venait de dresser les tentes en pleine campagne, et que j'étais dans celle du prince, causant avec lui, entra l'astrologue, qui, après quelques salamalecs, crut pouvoir déclarer que le dernier examen qu'il avait fait de la conjonction des astres, indiquait des signes défavorables pour le jour suivant, en conséquence de quoi le prince devrait, par crainte de malheur, suspendre jusqu'à nouvel ordre la marche de la caravane.

Le madré comptait-il par là simplement s'assurer un peu de repos personnel, ou bien maintenir en crédit les impostures dont il faisait métier et marchandise? Je ne sais. Toujours est-il que le prince, après avoir d'un geste éloigné les serviteurs qui auraient pu l'entendre : « Peut-être as-tu mal fait tes calculs, dit-il à l'astrologue; je t'engage à les vérifier.

— Mais, prince..., voulut répliquer l'autre, assez étonné.

— Vérifie-les, te dis-je, interrompit vivement le prince, et, s'ils sont justes, outre qu'ils t'indiqueront, j'espère, des signes favorables, tu pourras y lire que je n'hésiterais pas à te faire bâtonner d'importance la plante des pieds (1), au cas où tu ne les aurais pas exactement combinés; tandis que je saurais assez largement payer ta peine, au cas où tu y aurais apporté toute l'attention possible. Va, et reviens bientôt me dire le résultat de tes nouveaux calculs. »

L'astrologue sortit et ne tarda pas à rentrer pour avouer que, en effet, par suite d'une légère erreur dans la hauteur d'une constellation, il s'était mépris sur le sens des présages.

— Je m'en doutais, fit très gravement le prince, en prenant sur un coussin, où il l'avait posé pendant l'absence de l'astrologue, un beau châle broché d'or, avec lequel il parut jouer pour en montrer la richesse; continue à observer avec autant de soin que tu viens de le faire, et tout sera bien entre nous. Va!

Et comme l'autre se retirait à reculons avec force



Les deux frères, dessin de Scott.

courbettes : « Mais j'y songe, reprit le prince, les nuits sont fraîches, et, en observant, tu es exposé à la fraîcheur. Tiens, voilà qui t'en garantira. »

Et il lui jeta le châle, que le tireur de présages emporta sans dissimuler sa vive satisfaction. Quand il fut sorti : « Pensez-vous qu'il ait compris, me dit le prince en souriant, et croyez-vous qu'il s'avise encore d'imaginer des signes défavorables sans m'avoir consulté au préalable?

— Certes ! fis-je, devant de tels arguments !...

1. Sorte de châtiment communément infligé, même à des personnages de haut rang, par le roi ou ceux qui ont délégation de son pouvoir.

Mais aurez-vous aussi facilement raison de tous les autres?

— Bah ! fit encore le jeune prince, patience »

Deux jours après, l'on constata l'absence d'un des séides, qui avait disparu sans prévenir son hôte.

— Ces gens-là, remarqua malicieusement le prince, se plaisent peu en la fréquentation des sourds, et celui-là aura trouvé que j'avais l'oreille un peu dure.

Le lendemain, comme nous faisions halte dans une bourgade d'un canton assez fertile, l'autre cousin du prophète vint, en compagnie du ka-

doudha (maire) du lieu, prendre congé de Son Altesse, comptant, disait-il, passer quelques jours avec ces campagnards, qui étaient de bien braves et bien douces gens.

— Allah soit avec toi! dit le prince.

Et le parent de Mahomet suivit le kadoudha, qui fit aussitôt annoncer par un crieur aux habitants la venue du saint personnage, les invitant à lui apporter leurs présents, en retour desquels ils seraient certains d'être vivement recommandés au Prophète. Et nul doute que le séide, qui, malgré toutes ses insinuations, n'avait rien obtenu du prince, ne soit parti de là comblé des libéralités des rustiques, convaincus d'avoir fait ainsi le plus avantageux des placements moraux...

Bientôt après, le seigneur Hédayet apprit dans quelle mesure il devait prendre au sérieux son titre de conseiller. Le jeune prince, s'abouchant familièrement avec des artisans, voulut savoir d'eux s'ils avaient à se louer des officiers royaux chargés d'administrer le canton et de prélever les impôts. Ledit seigneur insinua que peut-être le prince empiétait-il sur les prérogatives de son frère Abas-Mirza, dont nous traversions la province et qui seul avait le droit de contrôle sur ses subordonnés.

— Je suis le subordonné direct de mon frère Abas, répliqua le prince, et c'est à lui seul que j'entends demander le contrôle de mes paroles et de mes actes.

Le maître bouffon, sans doute pour savoir jusqu'où pourraient aller ses libertés de langage, ne s'avisa-t-il pas, étant données les sympathies qu'avait manifestées le jeune prince, de tourner en ridicule les adorateurs du feu, qui faisaient fi de la chair du bœuf, reconnue pourtant comme « le plus succulent, le plus délicieux des mets ».

Le prince ne dit rien, mais ordre fut donné par lui à l'officier de bouche, de ne servir, de ne délivrer à l'indiscret personnage d'autre aliment que celui dont il avait fait un si pompeux éloge, et dont il ne tarda pas à venir implorer la suppression. Et que sais-je?...

Ainsi, par son esprit d'à-propos avec ceux-ci, par sa fermeté avec ceux-là, habilement libéral envers les uns, méthodiquement chiche envers les autres, le prince savait s'assurer la déférence, la soumission, s'affranchir des contraintes et des importuns, et garder cette liberté de pensée et d'action qui était le propre de son noble et brillant caractère.

Quelle que pût être d'ailleurs sa froide réserve avec tels qu'il tenait pour suspects, quel que fût son charmant abandon avec tels qui avaient ses sympathies, toujours est-il qu'au su et vu de tous, chaque jour venait l'instant où, tout autre soin négligé, toute autre affaire différée, le jeune prince se retirait seul dans sa tente, si nous étions campés, dans son appartement, si nous étions en cités ou bourgades, pour appartenir en entier au souvenir de sa mère.

Lors de son départ, — à ce qu'il m'avait confié, — il avait été convenu entre lui et sa mère que chaque jour ils écriraient, chacun de leur côté, en caractères dont ils avaient seuls le chiffre (1), leurs impressions, leurs pensées, pour se les envoyer mutuellement, aussi souvent que possible, par des courriers qui, restant échelonnés le long de la route, se transmettraient les missives du fils et de la mère.

Le prince consacrait quotidiennement une grande heure à ce pieux devoir, et toujours c'était au sortir de ces intimes et silencieux entretiens que brillait dans ses yeux le plus aimable sourire, et qu'on le trouvait de la plus douce humeur.

... Enfin nous arrivâmes à Tauris, ville d'une étendue considérable, mais qui a cela de commun avec beaucoup d'autres cités persanes, qu'elle est surtout composée de ruines attestant une grandeur disparue. Plusieurs fois ravagée en des temps d'invasion, elle doit, en outre, à de fréquents et terribles tremblements de terre, d'avoir l'aspect encore plus désolé. Nous ne fîmes là, d'ailleurs, vu l'absence du prince héritier, qu'une courte halte. Dès le même jour nous nous remîmes en route pour atteindre les rives du grand fleuve Araxe, dont il est si souvent question dans les anciennes histoires, qui vit tant d'antiques héros et fut témoin de tant de grands évènements.

Et, d'ailleurs, l'Ararat étant dès lors en vue, qui faisait pointer sur le ciel ses deux immenses pics neigeux, nous approchions d'une région toute consacrée par de légendaires souvenirs, que le vieil Ardebil se complaisait à nous énumérer. Et d'abord la tradition qui veut que là-haut, tout là-haut, dans ces neiges du mont biblique, soient encore engagés les restes de l'arche, à la conservation desquels Allah lui-même veille attentivement, en rendant le lieu où ils gisent absolument inaccessible aux hommes, qui, dans leur indiscrète curiosité, détruiraient sans doute ces derniers témoignages de l'alliance du ciel et de la terre. Puis, au pied de la montagne, — en un point qu'occupe du reste un immense couvent de moines arméniens — l'endroit même où Noé bâtit l'autel sur lequel il offrit au Seigneur le premier sacrifice de délivrance; puis, dans toute la contrée, les plants de vigne qui perpètuent en ligne directe le cep dont le patriarche tira la première liqueur enivrante, etc., etc.

Quelque fantaisistes que pussent paraître la plupart de ces affirmations, elles ne laissaient pas cependant d'éveiller en nous un certain sentiment de curiosité.

Le jeune prince, lui, bien qu'il n'eût jamais visité ces régions, n'y semblait en réalité attiré que par le désir, évidemment bien vif et bien sincère, de sa rencontre prochaine avec son frère aîné, pour lequel nous l'avions toujours entendu témoigner d'une affection mêlée d'un grand respect. C'était d'ailleurs pour hâter ce qu'il appelait « l'heureux moment » qu'il avait abrégé notre séjour à Tauris, que bien des gens de son entourage eussent désiré visiter plus longuement.

Au reste, des courriers étaient partis les jours précédents pour annoncer au prince Abas la venue

1. Genre de correspondance très fréquent en Perse, notamment pour les relations commerciales; ce qui s'explique par cela que le service des postes n'étant pas régulièrement établi, et le transport des lettres se trouvant confié à des messagers quelconques, il est nécessaire d'avoir une garantie contre les indiscrétions, qui sont toujours à craindre.

de la caravane; aussi dès le lendemain vers le milieu du jour, comme nous arrivions en vue des rives du fleuve, aperçûmes-nous au-delà un grand mouvement d'hommes et de chevaux, qu'il ne fut pas difficile de nous expliquer.

A la première nouvelle de notre approche, le prince Abas s'était immédiatement mis en marche avec une partie de son camp, pour venir au-devant de nous.

La jonction des deux troupes se fit en deçà d'une petite ville ou plutôt d'un amas de ruines nommé Djulfa.

Rien de plus touchant que la rencontre des deux frères, rien de plus gracieux que l'accueil fait par le prince héritier à la mission française.

Abas-Mirza était un homme de trente huit ans environ, grand, bien pris, d'une physionomie mâle et franche, imposante par un caractère de sereine fierté. Dès que le jeune prince l'aperçut, il descendit de cheval pour aller tout d'abord s'incliner devant lui; mais l'aîné, relevant aussitôt son frère, lui donna, en oubliant les lois de rigide étiquette qui, paraît-il, doivent être observées en pareil cas entre gens de haut rang, tous les témoignages d'une véritable tendresse. La main dans la main, se regardant bien en face, et pendant que nous pouvions voir des larmes dans les yeux, les deux princes conversèrent quelques instants le plus intimement du monde. Puis le prince Nazar présenta la mission française à laquelle le prince Abas-Mirza — qui ne parlait pas notre langue, mais qui avait en son frère un interprète fidèle — adressa la plus cordiale bien venue. Puis les deux frères étant remontés à cheval, se dirigèrent côte à côte vers la petite cité. Là, en adjoignant aux pauvres édifices quelques systèmes de tentes, un campement fort confortable se trouva installé, où pendant quelques jours il n'y eut que réjouissances, tant pour fêter la réunion des deux frères qui semblaient vraiment goûter une profonde satisfaction à ce rapprochement, que pour établir les premiers liens de confraternité entre les membres de la mission française et les chefs des troupes persanes. Courses, tirs, chasses aux faucons, exercices militaires, festins avec concerts et danses, rien ne fut oublié de ce qui pouvait, en faisant honneur aux étrangers, les initier aux plus nobles et fastueux plaisirs du pays.

Puis ce camp, disposé seulement pour le repos et le festoiement, fut levé; et, à huit ou dix lieues au nord, dans les plaines que l'Ararat domine immédiatement de ses flancs chargés de noires forêts, et de son double front blanc de glaces, nous trouvâmes le vrai camp où nous pûmes enfin entreprendre l'œuvre qui avait motivé notre venue sur les terres de l'Iram.

La suite à la prochaine livraison.

EUGÈNE MULLER.

VARIÉTÉS

LA MAISON OU L'ON NE DORT PAS (1)

CHAPITRE IV

Je me réveille. Il fait encore jour. Je suis déshabillé et couché dans un lit excellent, garni de rideaux blancs. La chambre dans laquelle je me trouve est simplement, mais confortablement meublée. Sur une chaise, au pied du lit, mes habits sont pliés, très proprement pliés. Une petite table est à portée de ma main; je vois sur cette table mon portefeuille, ma bourse et ma montre. Cette vue me rassure, je ne suis pas chez des voleurs.

J'ai d'ailleurs pensé de suite, avec la lucidité et le calme bon sens que vous me connaissez, que les voleurs n'ont pas de lits garnis de rideaux blancs.

Mais, où suis-je?

Je veux me soulever, je ne puis : un poids me retient, ma jambe...

Je me souviens, j'ai la cheville cassée!

Ma pensée ne s'arrête pas à cela; une bien autre pensée me serre le cœur.

— La boîte de cuir! la boîte de cuir! criai-je.

Une main soulève les rideaux du lit, et je vois un homme assez âgé.

— C'est là l'objet que vous demandez, je pense, fait-il en posant sur le lit la bienheureuse boîte.

— Oui, c'est elle, c'est bien elle!

Je dis cela en riant, des larmes de joie aux yeux.

— C'est elle!

Je caresse doucement la boîte, comme on ferait d'une bien-aimée.

Vous comprenez, elle contient une source certaine de fortune, et moi, Sam Brown, je suis un garçon diablement positif!

— Comment suis-je ici? demandai-je enfin.

— Je vais vous le dire, reprend doucement le vieillard. En descendant du train, vous avez, paraît-il, posé le pied à faux; vous avez glissé; vos mains, embarrassées par cet objet que vous teniez (il désigne la boîte), n'ont pas suffi pour vous retenir, et... la cheville est cassée, je crois.

Je murmure — Diable! — avec un sentiment de vexation que je ne cherche pas à dissimuler.

— J'ai quelque peu de connaissances en chirurgie qui me permettent d'espérer que la fracture n'est pas de l'espèce dangereuse, reprend mon interlocuteur qui voit mon ennui. J'ai pensé que ma maison était plus propre à recevoir un jeune homme comme vous, habitué à un certain luxe... à ce que je crois voir... que les auberges bruyantes et malpropres de Penrith. Il n'y a guère de monde maintenant chez moi... Maintenant!

Je remarque un léger tremblement dans la voix...

— J'ai envoyé chercher à Glascow un chirurgien de mes amis, continue le vieillard, le docteur O'Keith, qui confirmera, je veux le croire, mes espérances sur votre accident et... le voici!

(1) Voir pour la première partie, la livraison précédente.

La porte s'ouvre, un homme jeune encore, de corpulence énorme, de figure vive et joyeuse, entre ou plutôt roule dans la chambre.

— Bonjour, M. Webster, bonjour ! fait le nouveau venu. Jeune homme là ! cheville cassée, eh !

En deux mots, M. Webster (j'apprends le nom de mon hôte) le met au courant de ce qui s'est passé.

— Jeunesse, jeunesse pétulante ! gesticule le petit homme en s'approchant du lit, voyons ! sujet vigoureux, ma foi ! apparence solide ! eh !

D'un tour de main, il rejette les couvertures et palpe la cheville devenue énorme. Je jette un cri.

— Bonne poitrine ! excellente voix ! s'écrie le singulier docteur, qui palpe toujours, et dont la légèreté de main ne peut faire que la douleur ne m'arrache des gémissements.

Je crie, mais le diabolique petit homme ne me lâche pas ! il tire, pousse, tasse, meurtrit ma pauvre jambe ; tout à coup une douleur plus vive que les autres me fait presque défaillir, je ferme les yeux, je sens que l'on me bande fortement, que la jambe est comprimée entre deux planchettes, que le pied repose sur une troisième et que le tout est pratiqué avec une adresse et une vigueur peu communes.

— Fini ! crie O'Keith ; une bagatelle ! fracture simple ! l'A B C des cassures. Quinze jours sur le lit ! Dansera la gigue le seizième ! sujet superbe ! sain, vigoureux ! reviendrai demain ; bonsoir, Webster !

Il roule vers la porte et là, se retourne.

— J'oubliais ! cette nuit ! la fièvre ! tombera au matin ; lait et sucre à boire, c'est tout !

La nuit est venue et, comme l'a prédit le docteur O'Keith, la fièvre est venue avec la nuit. Je ne veux pas vous raconter ma fièvre qui est sans doute celle de tous ceux qui se cassent la cheville, en descendant maladroitement d'un wagon. Certainement, tous ceux-là doivent voir autour de leur lit de grands verres pleins de liqueur couleur de soleil, desquels s'élancent des femmes blondes aux yeux bleu de pervenche, aux cheveux blonds comme les blés qui s'envolent pour revenir encore !

Certainement, tous ceux qui se sont cassé la cheville, voient ces femmes-là, dans les rêves de leur fièvre ! Ils sentent aussi ce parfum de genêts et de bruyère sauvage, doux et capiteux à la fois, que je sens ! Ils entendent cette harmonie céleste que j'entends ! Cela est si naturel et si évident, que ce n'est pas la peine que je vous parle de cette musique, ni de ce parfum, ni de ces femmes blondes aux yeux bleu de pervenche !

Le matin arriva ; ma fièvre était tombée ; en ouvrant les yeux, je vis mon hôte et le docteur près de moi.

Le sac de cuir était toujours sur mon lit.

— Parfait ! disait le petit homme, parfait ! œil vif ! pouls régulier ! prendra deux bons bouillons aujourd'hui ! dormira cette nuit comme un roi ! reviendrai demain.

Le bouillon que je pris, me remit tout à fait, je demandai une plume, de l'encre et du papier, et, tant bien que mal j'écrivis à mes parents. Mais pour ne pas les alarmer, je représentai mon accident comme une simple foulure, qui demanderait une dizaine de jours pour arriver à complète guérison. Je priai que l'on envoyât à Penrith notre premier commis, garçon intelligent qui me convenait assez, auquel je remettrais les lettres de M. Bennett, sans oublier la précieuse boîte dont je ne manquai pas d'exalter le contenu ; je priai également ma mère de m'envoyer par ce commis du linge et des vêtements de rechange, et mon père de me faire parvenir par la même voie vingt ou vingt-cinq livres, pour faire face aux dépenses prévues et imprévues. Je finis en me louant beaucoup des soins que je recevais.

M. Webster se chargea de jeter cette lettre à la poste. Je fus tout à fait tranquille, une fois mes affaires mises en ordre. Il ne me restait plus qu'à guérir, ce qui ne devait être ni long, ni difficile, grâce à l'adroit petit chirurgien et aux bons soins de mon hôte.

M. Webster excitait vivement ma curiosité. Depuis que j'étais chez lui, il m'avait à peine adressé la parole et se contentait de me soigner avec le zèle le plus intelligent et le plus discret.

M. Webster n'avait pas, je le supposais du moins, de domestiques ; mes tisanes, mes bouillons et tout ce que je pouvais désirer ou demander m'était toujours apporté par lui. Y avait-il d'autres personnes vivant dans cette maison ?

Je me sentais attiré vers ce vieillard qui me rappelait par sa grande taille et sa longue chevelure grise retombant sur les épaules, quelqu'un de ces anciens barons écossais dont j'avais vu quelquefois les portraits à l'étalage des libraires. Ses traits étaient beaux, et eussent été parfaits sans un léger tremblement des lèvres qui s'accentuait parfois et nuisait à l'harmonie générale du visage, je remarquai aussi l'expression tantôt vague, tantôt fixe des yeux.

L'air de tristesse de M. Webster, joint aux quelques mots qui lui étaient échappés à propos de la quasi solitude où il vivait, expliquaient à mon sens, les irrégularités de sa physionomie. Je me réservais d'ailleurs d'en apprendre plus long sur son compte, aussitôt que je serais sur pied.

La seconde journée s'acheva ; je pris mon second bouillon. Mon hôte m'avait quitté, après m'avoir souhaité le bonsoir. Je me préparais à dormir *comme un roi*, avait dit le docteur O'Keith.

Eh bien ! non ! les rois dorment mal ! ou le docteur était un sot ! car je ne fermai pas l'œil, et cette nuit là fut la nuit la plus étrange et la plus effroyable que passa jamais le fils de mon père !

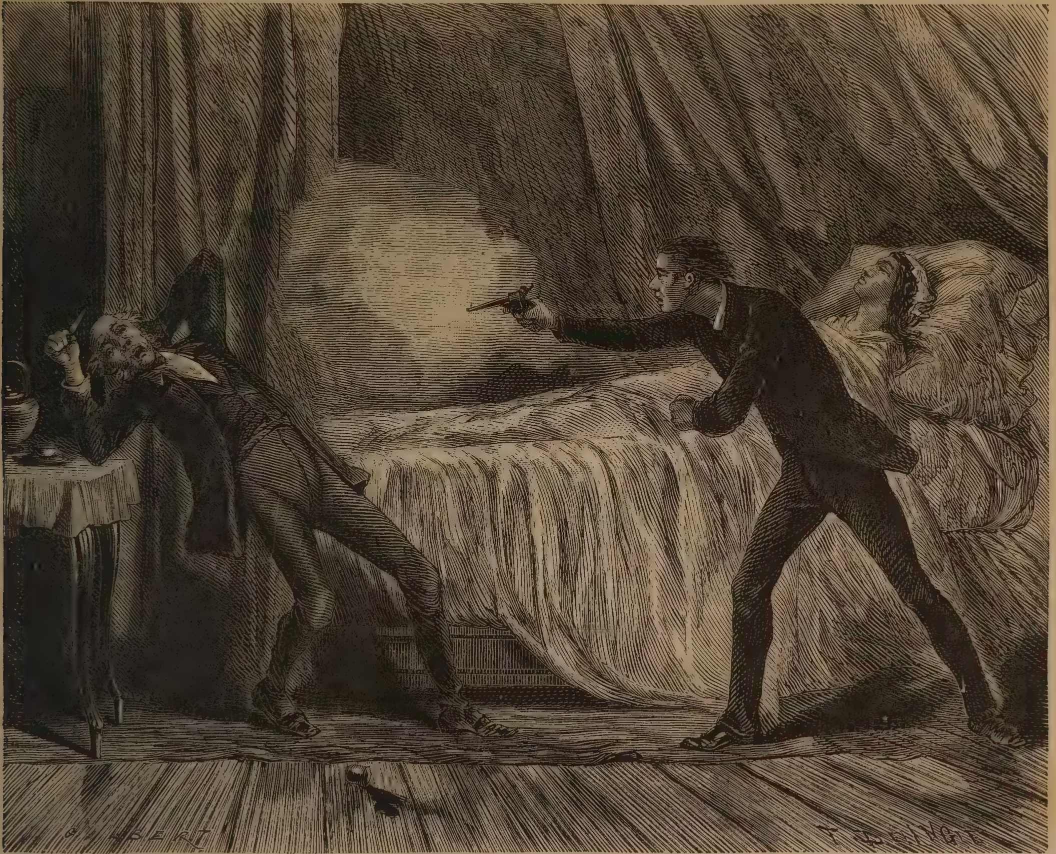
Comment expliquer cela ? je n'avais pas de fièvre, aucun malaise, aucun besoin, ni désir, ni inquiétude d'aucune sorte. Mon lit n'était pas trop moelleux, pas trop dur non plus ; mes couvertures ni trop lourdes ni trop légères. Mon pouls ne battait pas trop faiblement ; mon cœur ne palpitait pas trop vite ; ma tête n'était pas trop chaude, mes pieds n'étaient pas froids. Je n'avais pas besoin de manger ; et d'ailleurs, un bol de bouillon était sur la table près de moi ; je n'avais pas besoin de boire et d'ailleurs un verre d'eau sucrée était sur la table à côté du bol de bouillon.

Qu'avais-je donc ?

Ce qui rendait mon état absolument indescriptible, c'était justement ce manque absolu de malaise ou de jouissance, de désir ou de besoin, d'inquiétude ou de calme qui faisait de moi une chose négative ! Il ne me paraissait pas qu'aucun mot dans aucun langage connu pût exprimer, même de la façon la plus vague et la plus indécise, ce que je ressentais ou plutôt cette absence de toute sensation.

Je fis des efforts surhumains pour me persuader que je souffrais de quelque douleur ou que je jouissais de quelque bien-être ! peine inutile ! j'arrivais à ce résultat bizarre que tout dormait en moi, excepté moi.

Je ne sais depuis combien de temps durait cette suspension de mon être, pendant laquelle le *moi* connu, que j'avais été jusqu'alors, interrogeait le *moi* inconnu, que j'étais cette nuit-là, quand violemment un changement se fit en mon esprit et en mon corps. Non pas que je me trouvasse tout à fait comme j'avais l'habitude de me connaître, mais il me parut qu'un des coins du voile mystérieux qui



La victime, dessin de Gilbert.

m'enveloppait allait se soulever. Je ne sentis, je n'entendis, je ne vis rien d'insolite, mais je compris que bientôt j'allais sentir, entendre et voir, ce qui ferait passer un frisson en mes veines.

Je ne me trompais pas. Une heure plus tard, j'avais senti, j'avais entendu, j'avais vu ! et une terreur telle que doit l'éprouver le condamné à mort dont la corde fatale enlace le cou, le chasseur terrassé qui suit les griffes du tigre ou du lion labourer sa poitrine, plus encore que tout cela, la terreur de celui qui, du monde des vivants, contemple le monde des morts, fit dresser sur ma tête mes cheveux baignés de sueur.

CHAPITRE V

Il y a maintenant dix jours et dix nuits depuis mon accident. Dix mortels jours ! dix bien plus mortelles nuits ! Ce qui s'est passé en moi, pendant ce temps, sans qu'aucune manifestation extérieure ait rien fait deviner à personne, est inouï!...

Cependant chaque jour avance ma guérison.

Deux évènements matériels se sont produits dans cette période de temps. D'abord l'arrivée de Tom Leith, le commis de mon père, porteur de toutes les anxiétés de mes bons parents, ainsi que du linge et des vêtements demandés à ma mère, et qu'elle a envoyés en profusion, et aussi d'une somme

que me fait parvenir mon père, une somme bien supérieure à celle que j'attendais.

Il m'a fallu mettre Tom Leith dans la confidence de la gravité de ma chute, et lui expliquer comment ma prétendue foulure me retiendrait sept à huit jours de plus que je n'avais dit à M. et Mme Brown. Je lui ai recommandé le silence à ce sujet, me réservant de trouver un prétexte à mon retard. Je lui ai promis, à mon retour à Londres, de faire élever ses modestes appointements. Tom Leith a une petite famille de frères et de sœurs; il se taira par intérêt, il se taira aussi par délicatesse, c'est un brave garçon.

Je lui ai remis (sans explications) les lettres de M. Bennett et la précieuse boîte, un peu allégée, car sur les trois flacons qu'elle contient, je n'ai pas pu, je vous jure que je n'ai pas pu m'empêcher d'en garder un que j'ai caché sous mon oreiller, comme on cache le portrait ou une boucle de cheveux de celle qu'on aime.

Aux lettres de M. Bennett, j'ai ajouté quelques lignes de ma main, pour recommander à mon père de goûter modérément à la liqueur, que je jugeais, dis-je, fort capiteuse. Je crus de mon devoir de prendre cette précaution, bien qu'il fût peu probable que les fées blondes aux yeux bleu de pervenche osassent folâtrer autour de la tête chauve de M. Brown, et caresser le visage du respectable auteur de mes jours.

Tom Leith a passé quelques heures près de moi, puis m'a quitté pour retourner à Londres. Je l'ai laissé partir sans lui parler de *rien!*

Autre chose, dans le domaine des choses palpables et tangibles, s'est produit! A l'une de ses visites, le docteur O'Keith s'est trouvé seul avec moi, et moins pressé ou plus causeur que de coutume! Je l'ai questionné d'un air indifférent, au sujet de mon hôte, de mon hôte terrible! que je ne puis apercevoir sans que tout en moi tressaille d'épouvante!

— Triste histoire! s'est écrié le petit docteur. Pauvre Webster! superbe intelligence! grand cœur! marié par amour! toute jeune femme! belle! cinq enfants beaux! bien heureux, il y a vingt ans!

— Et... maintenant? hasardai-je, la gorge sèche au point de ne pouvoir à peine articuler mes mots!

— La femme partie! enlevée par un jeune débauché. Les enfants morts!

— Morts! Pourquoi? fis-je en me dressant sur mon séant.

— Pourquoi? Vous voulez dire comment? répondit O'Keith en haussant les épaules. Semaine par semaine, jour par jour, heure par heure! Lampe qui s'éteint, fleur qui se fane, étoile qui file! Sans souffrance, sans maladie, pâles, beaux, souriants! Il ne reste plus que...

— Plus que qui? m'écriai-je avec une violence qui eût frappé un auditeur plus perspicace que ne l'était O'Keith?

— Pauvre Amy! Si douce! si belle! cheveux d'or, yeux bleus! Pauvre Amy!

— Cette enfant dont vous parlez, repris-je haletant, va mourir.

— Demain! ce soir! maintenant! pauvre Webster!

J'allais questionner encore; le pas de mon hôte se fit entendre.

Le docteur posa sa main sur mon bras et répéta:

— Pauvre Webster!

CHAPITRE VI

C'est hier que le docteur a causé avec moi. Je l'ai laissé partir, lui aussi, sans lui parler *de rien.* Je ne sais s'il est complice ou dupe de celui dont il dit :

— Pauvre Webster!

Depuis hier, mon plan est tracé; ma résolution est prise. J'ai passé douze nuits en ce logis maudit! Une nuit de plus ne s'ajoutera pas aux douze autres, avant qu'il ne me soit donné de punir l'épouvantable crime exécuté froidement par cet être monstrueux près duquel je vis! tout mouvement m'est encore défendu, n'importe! Ce soir, lorsqu'on me croira endormi, je détacherai bandes et planchettes, j'essaierai de marcher, le révolver au poing. Si je ne puis marcher, je me traînerai sur les genoux, sur les mains, le couteau aux dents, mais je sauverai la victime qui agonise dans cette maison!

Le docteur l'a dit; « Peut-être demain... peut-être ce soir... peut-être en ce moment même... » Si j'allais arriver trop tard! Il est impossible que le ciel permette de pareilles choses! j'arriverai à temps!

L'heure de mon souper est venue; j'ai mangé ce que M. Webster m'a apporté; il faut que je sois fort cette nuit! Mon repas fini, mon hôte m'a souhaité le bonsoir, et m'a laissé seul. Il est dix heures; j'ai défait avec précaution l'appareil qui entoure mon pied; je me suis vêtu, avec des peines infinies, j'ai armé mon révolver, essayé un joli couteau rapporté de Birmingham, l'année dernière, j'ai soufflé ma lumière et j'ai attendu.

Dix heures et demie! Onze heures! Onze heures et demie! Minuit! Minuit! L'heure à laquelle va paraître l'épouvantable vision!

Oui, et voici que comme chaque nuit, le mur de ma chambre s'éclaire et devient transparent. Comme chaque nuit, je vois au travers de cette transparence, une forme blanche, immobile, enveloppée de longs vêtements, étendue sur un lit! Des traits du visage, je ne distingue rien, rien! Un homme est assis près du lit, et regarde. Celui-là, je le reconnais, c'est Webster! ou plutôt c'est quelque incarnation du crime! Les yeux, démesurément ouverts, brillent d'une joie folle! il sourit, il rit même, d'un rire muet qui me glace le sang! Il tient à la main un gobelet de métal, et un autre objet plus petit! je ne sais pas ce que c'est!

Webster se lève et alors! oh! alors! un murmure sort des lèvres de la femme dont je ne distingue pas les traits. Quel murmure! si douloureusement plaintif! si épouvantablement navrant! si effroyablement désespéré! je n'entends pas les mots, je comprends seulement que la voix demande grâce, et que l'enfer pardonnerait, si un damné suppliait avec de tels accents! Webster est plus sourd que l'enfer, car il rit! Il s'approche du lit, sans que, chose horrible, sa victime puisse faire un mouvement pour éviter ce contact. Il se penche..... une plainte qui n'a plus rien d'humain..... il se relève.

Les plaintes ont cessé. Une odeur fade, sinistre, indéfinissable, frappe mon odorat.

Le mur de ma chambre est redevenu sombre.

Le moment est venu, j'aurai des forces, je veux en avoir! Avec un battement de cœur, j'ai pris sous mon oreiller le flacon de la liqueur de James Bennett, j'en ai bu quelques gouttes. Le sang circule plus librement en mes veines, ma tête est libre, ma main est sûre, allons!

Je me glisse hors du lit, je suis debout, je sens une très légère faiblesse dans la cheville, je marcherai pourtant, je crois.

J'ai ouvert la porte de ma chambre. Quelque chose me protège, puisque la porte n'a pas fait de bruit, puisque les marches de l'escalier que je sens là, et que je descends, n'ont pas crié sous mes pieds. Aucun murmure autour de moi, aucune lueur pour me guider. Comment m'orienter? je ne connais pas cette maison. Dois-je remonter? Dois-je descendre encore?

Je reste indécis; mais mon indécision dure peu. Il me semble sentir sur mon épaule une très légère pression qui me pousse en avant.

Je ne cherche pas à comprendre si je rêve, si je suis en pleine possession de moi-même, si je suis transporté dans un monde inconnu et surnaturel; j'obéis, je descends les marches qui conduisent au sous-sol de la maison; j'ouvre et je referme une porte, enfin une vive lumière arrive jusqu'à moi, Un rideau me sépare de la pièce où brille la lumière. Je me glisse avec des précautions infinies, je soulève un coin du rideau...

Ciel et terre! Sur un lit une forme blanche est étendue. Mais cette fois, je distingue les cheveux d'or et les yeux bleu de pervenche. C'est Amy, mais c'est aussi la fée du rêve, dont le corps parfumé a touché mes lèvres!

Mon hôte Webster rit comme je l'ai vu rire dans mes douze nuits d'insomnie. Comme alors il se lève et j'entends la voix désolée. Oh! cette voix et ces mots! des larmes de feu jaillissent encore de mes paupières, quand j'y songe!

— Depuis tant de jours! dit la voix, depuis tant de mois je meurs! depuis tant de jours! depuis tant de mois, ma vie s'en va goutte à goutte, et c'est vous qui me tuez! je ne demande pas à vivre, mon père, mais ayez pitié! On ne ferait pas souffrir ce que je souffre à la plus criminelle des créatures, et je n'ai rien fait de mal, moi, vous le savez bien! Au nom de ma mère que vous aimiez, au nom du ciel qui m'abandonne, prenez tout ce qui reste de sang dans mes veines, que cette nuit soit la dernière nuit! Par le salut de votre âme, mon père, cette nuit soit la dernière nuit!

Webster souriait.

— Il y a encore de la vie en toi, disait-il en fixant l'enfant de son regard de feu, plus que tu ne le crois! Et il faut que je prenne ta vie, peu à peu, vois-tu! Avec les autres, j'ai été trop vite, voilà pourquoi je n'ai pas réussi. Mais toi, tu me rends fort et jeune, mes rides et mes cheveux blancs s'en vont, ma taille se redresse! je le vois! Encore un peu de patience et je redeviendrai comme à vingt ans! Alors, j'irai retrouver celle qui est partie, et je lui dirai, tu peux m'aimer, maintenant! Vois! je suis jeune et beau! Ah! ah! jeune et beau!

Il se leva. J'apercevais maintenant ce qu'il tenait dans sa main. C'était un gobelet de métal et un petit couteau.

Webster se pencha. Il y eut un long silence, puis je le vis se redresser, porter le gobelet à ses lèvres et boire! juste ciel! une liqueur rouge dont l'odeur fade et sinistre m'était trop bien connue!

L'horreur sans nom qui me clouait à ma place se dissipa tout à coup, d'un bond j'étais sur mes pieds.

— Monstre! m'écriai-je.

Je lâchai la détente de mon revolver. Webster tomba lourdement sur le sol, battant l'air de ses deux bras.

Faible comme je l'étais, tant d'émotions m'avaient terrassé, je glissai évanoui à côte du meurtrier.

CHAPITRE VII

Je ne repris connaissance que bien des heures plus tard. Ma première pensée fut pour Amy. Un cordial administré, avec un soin extrême, par le brave O'Keith, atterré et terrifié à la fois, avait rendu quelque apparence de vie à la malheureuse enfant. Mais dans l'état de faiblesse où l'avait mise le traitement barbare qu'elle avait subi, et les narcotiques que lui donnait le misérable qui la torturait, il eût été à la fois dangereux et inutile de la questionner. Ce fut donc à moi de donner des éclaircissements.

Je le fis, en laissant de côté tout ce qui eût pu paraître invraisemblable dans mon aventure. Je donnai comme motif de mes soupçons sur Webster, des gémissements et des plaintes entendus dans l'insomnie de mes nuits, et, pour raison de mon silence, vis-à-vis de Tom Leith et du docteur, le vague même de ces soupçons. Mon récit circonstancié que l'état d'Amy ne justifiait que trop, prouva jusqu'à l'évidence, que Webster, dont la raison n'avait pu survivre à l'abandon d'une femme adorée, croyait retrouver la jeunesse, en infiltrant du sang jeune et vivace en son corps épuisé. Quatre malheureux êtres, ses enfants, avaient ainsi péri! L'exhumation le montra plus tard, en faisant découvrir, sur les pauvres petits corps, les cicatrices faites par la main du maniaque. Amy, plus âgée, plus forte, avait résisté plus longtemps; mais il est à croire que, sans mon secours, elle eût bientôt succombé, comme ses frères et sœurs.

La balle de mon révolver n'avait pas frappé mortellement Webster. Une maison d'aliénés le reçut, jusqu'à sa mort, qui arriva deux ans plus tard.

Je n'ai plus grand chose à raconter, que le lecteur ne devine. Devenu un héros, de par les journaux de la Grande-Bretagne qui tous publièrent mon aventure, je ne songeai plus à m'occuper de commerce. Il se trouva subitement que j'avais un vif penchant pour la littérature, un esprit original, que sais-je? Bref, la renommée me prit par la main et je devins un romancier célèbre.

Mes parents n'ont pas eu de déplaisir de cette détermination.

Eux-mêmes se sont retirés des affaires; la vente du vin des fées les a rendus millionnaires. Tom

Leith a repris leur magasin. M. et Mme Brown, mes chers parents, ont deux enfants, moi et ma femme Amy.

Car j'ai épousé les cheveux blonds et les yeux bleu de pervenche.

Fidèles aux traditions de notre famille, nous n'avons eu qu'un seul baby. Nous sommes bien heureux.

Je n'ai jamais raconté à aucune créature vivante, pas même à ma chérie, à Amy, ces étranges et inexplicables circonstances. Il ne m'a jamais été donné à moi-même d'y rien comprendre.

J'ai renoncé à comprendre ; d'ailleurs, vous le savez, puisque vous connaissez l'histoire de ma vie, j'étais et je suis, avant tout, un homme positif !

SAM BROWN.

Pour copie conforme :

GEORGES GRAND.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

M. Dufaure est décédé le 27 juin à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il était né à Saujeon, (Charente-Inférieure); il fit ses études dans ce collège de Vendôme où la bourgeoisie de cette partie de la France aimait à envoyer ses enfants, où furent élevés MM. Decazes, le ministre libéral de Louis XVIII, M. Ravez et bien d'autres ; il suivit les cours de droit à Paris et vient de mourir à Rueil dans toute la plénitude de ses facultés. Il s'est éteint comme une lampe qui manque d'huile.

M. Dufaure était le dernier type d'une race disparue, les gallicans libéraux se rapprochant des jansénistes par la gravité de leur vie. Après avoir débuté au barreau de Bordeaux, il vint à Paris où, dès ses premiers plaidoyers, il prit la place qu'il devait toujours garder. Dialecticien solide, sobre, vigoureux, concis, il poussait à fond droit devant lui, lançant à droite, à gauche et très rudement de terribles coups de boutoir. Quoique né dans le pays qui donna à la France les célèbres et malheureux Girondins, il n'eut jamais ni au prétoire, ni au forum leur éloquence imagée, entraînante, leurs grands coups d'ailes. Il exerçait sa domination par d'autres moyens, quoique cette domination parût souvent dure et amère à ceux qui la subissaient.

M. Dufaure fut, avant tout et par dessus tout, un homme politique. Sans quitter la ligne qu'il s'était tracée, il servit comme ministre tous les régimes : Louis-Philippe, la république du général Cavaignac, Napoléon III, et enfin avec M. Thiers la seconde République, et cependant il serait injuste de l'accuser de versatilité. Il poursuivait toujours son idéal de liberté à lui, au pouvoir comme dans les rangs de l'opposition, avec la ténacité froide mais souvent mordante qui était le fond de son caractère. Il combattit énergiquement les hommes du 16 mai; un des ministres de cette époque se plaignant devant lui de toutes les misères qu'il avait à souffrir en disant qu'il était « sur le Calvaire », M. Dufaure lui répondit avec son terrible sang-froid : « Il y avait plusieurs personnages sur le Calvaire, reste à savoir celui auquel on ressemble ». Devenu président du dernier Conseil du maréchal Mac-Mahon, il contribua beaucoup à la démission de ce Président, mais quand celui-ci fut descendu du pouvoir et M. Jules Grévy élu, il sentit que les temps nouveaux voulaient des hommes nouveaux et résista à toutes les instances qui furent faites pour le garder à la tête du ministère. Il reprit place sur son siège de sénateur, votant tantôt les mesures du gouvernement, tantôt les repoussant et jouissant d'une haute influence sur ses collègues par l'autorité de son passé et d'une parole qui n'avait rien perdu de sa puissance.

* * *

Le monde savant vient de faire, lui aussi, une perte considérable : le chimiste Sainte-Claire Deville est mort. Il était né à Saint-Thomas-des-Antilles, le 18 mars 1818. A peine sorti des études universitaires, il s'enflamma pour la science qui, venue au monde la dernière, car elle ne date réellement que de Lavoisier, de la fin du siècle dernier, s'est rapidement élevée à la tête de toutes par ses méthodes d'investigation et ses immenses découvertes. M. Pasteur, en parlant sur sa tombe, l'a peint en quelques mots : « Petit de taille, le front haut, l'œil vif, la démarche précipitée, lui aussi, il eût pu dire, en parlant de lui-même, « mon sang bout dans « mes veines comme les flots dans le Rhône. »

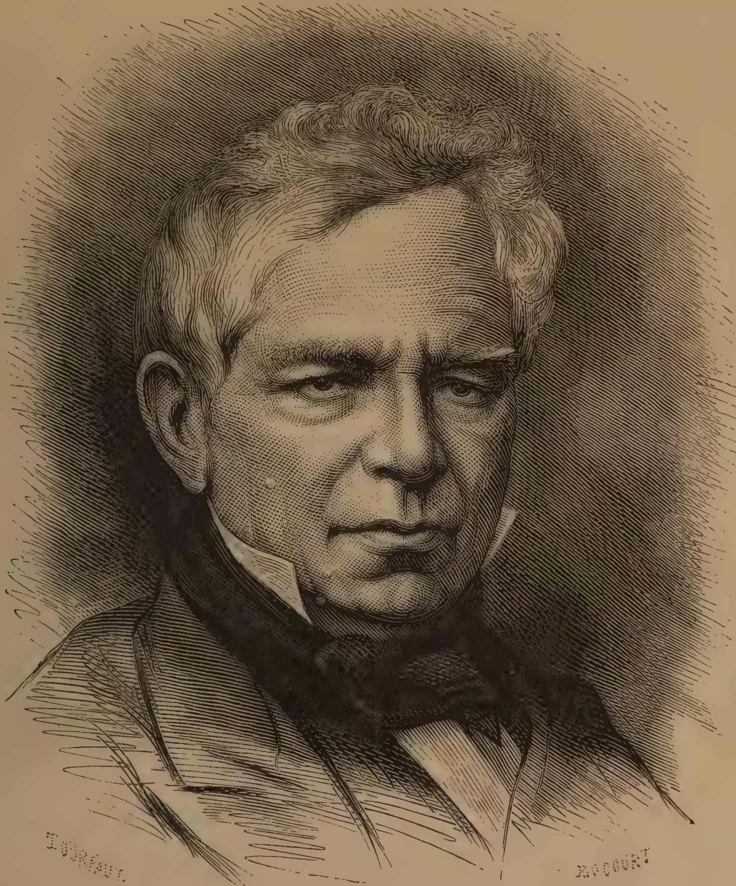
Dès l'âge de vingt ans il avait pris rang, et il n'en avait que vingt-six lorsqu'on l'envoya à Besançon pour y organiser, en qualité de doyen, la Faculté des Sciences dont on dotait cette ville. Non seulement le jeune doyen remplit la tâche qui lui était confiée, mais il fit encore de brillantes découvertes, possédant le talent de l'analyse au suprême degré. A trente-trois ans, il revint à Paris occuper la chaire de Chimie de l'École normale supérieure. Peu de temps après, il fit connaître ses brillants travaux sur l'aluminium et ses recherches sur la métallurgie du platine. M. Deville a tenu pendant trente ans, en France et en Europe, le sceptre de la chimie minérale. Son activité était prodigieuse; il a formé de nombreux élèves dont il était adoré, et son action sur le développement de la science a été considérable. L'Académie dont il faisait partie perd en lui un de ses membres les plus actifs et les plus aimés. Il laisse d'unanimes regrets.

* * *

Les Lettres aussi ont été vivement frappées. Paul de Saint-Victor est mort et, plus que tous, l'Académie française, qui ne le comptait pas parmi ses membres, doit, pour elle-même, déplorer cette perte. Il était issu d'une famille irlandaise, venue

en France avec le roi d'Angleterre Jacques II, c'est dire assez qu'il appartenait à une maison chaudement royaliste ; son père Bins, comte de Saint-Victor, était un lettré. Il envoya Paul à Fribourg, chez les Jésuites, et le jeune homme termina ses études à Rome. Malgré cette éducation spéciale, Paul ne semble pas être resté très fidèle au culte politique de ses pères, car en 1848 nous le trouvons parmi les secrétaires de Lamartine et il vient de mourir Inspecteur général des Beaux-Arts, c'est-à-dire fonctionnaire de la République.

Il prit la plume assez tard. Après avoir écrit dans *le Correspondant,* dans *la Semaine,* il accepta l'héritage lourd à porter de Théophile Gaultier et rendit compte du *Salon* de 1857. Dès ses débuts, il se montra avec ses qualités transcendantes : son style impeccable, son admirable luxe d'images, sa science profonde de la langue et son goût de l'art raffiné par le souvenir de ses jeunes ans passés en Italie, en face des œuvres des maîtres. Dans son style étincellent toutes les gemmes de l'Orient, serties par un artiste merveilleux. Dans le monde des lettrés, des peintres, des sculpteurs, son influence fut grande, nul ne déclina jamais l'autorité de ses jugements. Trois ouvrages attestent la puissance du grand écrivain : *Hommes et Dieux, Barbares et Bandits* et les *Deux Masques.* Là sont des pages qui demeureront l'éternel honneur de notre langue, le portrait de Marc-Aurèle, Néron, l'éloquente histoire de la maison barbare qui règne sur les bords de la Sprée, et enfin la prodigieuse résurrection de Bacchus et du génie d'Eschyle. Les *Deux Masques* restent inachevés, mais le second volume, traitant de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, est sous presse, et le manuscrit du troisième est, assure-t-on, terminé, contenant Shakespeare, Molière, Corneille, Racine et Beaumarchais.



M. Dufaure, dessin de Bocourt.

C'est le testament du maître, œuvre d'une érudition profonde, animé de ce souffle, éclairé de cette lumière, qui réveillent les morts. M. Paul de Saint-Victor a sa place marquée parmi les écrivains les plus éloquents du siècle.

*
* *

La fête nationale du 14 juillet a eu lieu avec le même succès que l'année dernière. Sauf une partie du faubourg Saint-Germain, Paris tout entier a été pavoisé du haut en bas ; sur les places, mâts de co-

cagne, orchestres; la nuit venue, bals, illlumination générale, feux d'artifices parfaitement réussis. Beaucoup de gaîté, d'entrain, mais trop, beaucoup trop de pétards, ils ont causé quelques accidents. La revue a été très brillante, on a vivement applaudi nos soldats, on les a plaints encore davantage et beaucoup de personnes, j'en fais partie, auraient désiré que sous ce ciel de feu on leur épargnât cette terrible corvée; plusieurs, assure-t-on, ont été frappés d'insolation.

*
* *

L'été de 1881 comptera parmi les plus chauds de notre siècle. Aujourd'hui 19 juillet, à deux heures, mes fenêtres ne sont point frappées par le soleil, ma chambre est aérée par le nord, je demeure dans un des quartiers dont l'altitude est la plus élevée, et cependant le thermomètre dans mon cabinet de travail a marqué 34°.

On garde moins le souvenir des étés brûlants que celui des hivers rigoureux, parce que ceux-là causent moins de souffrances et de misères. D'après un mémoire présenté en 1808 par Dominique Cassini à l'Académie des Sciences, les grands étés du dernier siècle furent ceux de 1701, 1704, 1712, 1726, 1727, 1781; malheureusement nous n'avons sur eux aucune observation thermométrique précise.

A partir de 1793, on commence à être mieux renseigné, le 8 juillet de cette année le thermomètre, à l'ombre, s'éleva à 38°; chaleur qui devait être intolérable alors que la ville était mal aérée, peu alimentée d'eau, et que la viabilité laissait tant à désirer.

L'été de 1822 a été remarquable par la prompte venue et la continuité des chaleurs; la précocité des récoltes fut telle que, le 28 juin, on vendait de la farine nouvelle sur les marchés de la Brie. L'été de 1832 est tristement célèbre, il contribua au développement du choléra qui fit dans notre seule ville 18,000 victimes. En 1862 le thermomètre marqua, mais passagèrement, 40° à l'ombre; cette année, voilà près d'un mois que Paris se trouve dans cette atmosphère de feu, et des villes telles que Lyon par exemple, ont encore plus souffert que Paris.

Ce qui est grave, c'est que l'administration nous invite a ménager l'eau, les sources qui nous la fournissent baissant rapidement. Se figure-t-on ce que nous deviendrions si cet élément de la vie et du travail venait à manquer?

En se remémorant l'année 1811, ses chaleurs caniculaires et la comète qui rendit son vin célèbre, beaucoup de personnes attribuent nos souffrances au météore du même genre qui, dans sa course échevelée, s'éloigne de notre pauvre petite terre. Ils comptaient sur son départ pour un temps plus clément.

Mais voilà que d'Amérique on nous annonce une autre comète. Si ces corps engendrent la chaleur, qu'allons-nous devenir!! rassurons-nous, les savants n'accordent point une telle influence.

*
* *

J'ai quelque honte de me plaindre, quand je songe à nos paysans et surtout quand je pense à nos malheureux soldats lancés à cette heure et dans des conditions climatériques bien plus terribles, à la poursuite d'un ennemi qui fuit toujours, sous un ciel en feu; chargés d'armes, de munitions, ils marchent des heures et des heures encore, sans un un pouce d'ombre et n'étant pas sûrs de trouver un verre d'eau à la halte. Et nos marins, à Sfax, qu'ils viennent de si brillamment enlever, rude est leur tâche, campés qu'ils sont dans cette brûlante terre si redoutée des vieilles légions romaines. Nous ne vous oublions pas, fils de notre cher pays, nos yeux vous suivent et nos vœux vous accompagnent.

*
* *

Il n'y a pas, il paraît, que les empereurs que l'on assassine. Lincoln a été tué, le président du Pérou Pardo, a eu le même sort, et voici M. Garfield qui vient d'être frappé à son tour. Il y a des gredins sous tous les climats et dans tous les régimes. Heureusement cette fois le crime sera trompé dans ses espérances et tout permet d'assurer que M. Garfield survivra à ses blessures. Quant à son assassin, un de ces déclassés stupidement ambitieux, bons à rien, prêts à tout, tels que l'on en trouve partout, c'est miracle qu'il vive encore. Au sortir de la gare de Washington où il venait de commettre son abominable attentat, il a fallu toute l'énergie de la police, pour le défendre des mains furieuses qui voulaient le déchirer. Disons tout de suite que la presse américaine, plus morale en ce point que celle de notre Europe, a été unanime pour flétrir cet acte odieux.

*
* *

Si les États-Unis nous fournissent la note lugubre, ils nous donnent aussi la note gaie.

A New-York, deux personnages se présentent pour obtenir un siège de sénateur, et les scrutins ne peuvent donner ni à l'un ni à l'autre la majorité exigée par la loi. Alors apparaît un troisième compétiteur : Mme Walker docteur en médecine. Voici quelques lignes de la circulaire qu'elle adresse aux électeurs : « Je suis capable, dit-elle, de parler tant que l'on voudra sur toutes les questions soumises à la législature. Je possède un cerveau qui n'est jamais mis dans un état anormal par l'usage des excitants, je ne bois jamais de Wisky, je ne fume pas et j'ai renoncé à ces vêtements qui détruisent la santé, nuisent à la moralité et dérangent la fortune. »

Voilà des titres, il est à savoir quel accueil leur feront les électeurs.

*
* *

Je demanderai à Mme Walker si elle était élue et si j'avais l'honneur d'être Américain, quel sera son vote, quand une pétition dont nous allons parler sera présentée au Sénat.

Il paraît qu'il y a dans l'État du Massachusset un grand nombre de filles jeunes et vieilles qui, ne trouvant pas à se marier, se plaignent de la concurrence déloyale que leur font les veuves.

« Est-il juste, disent ces demoiselles dans une pétition couverte de signatures, que certaines femmes puissent se passer la fantaisie de deux, trois

ou quatre maris pendant le cours de leur existence, tandis que tant de jeunes filles sèchent littéralement sur pied?... »

En conséquence les pétitionnaires demandent une loi qui défende aux veuves de se marier.

Un journal américain prétend qu'elles auront gain de cause, parce que les veuves seront peu soutenues, tandis que leurs adversaires peuvent compter sur la voix des pères qui ont des filles, qu'ils désirent établir, et on est assuré que les frères de ces demoiselles voteront en leur faveur.

A. DE VILLENEUVE.

BEAUX-ARTS

LE SALON DE 1881 (1)

M. Girardet a peint un épisode de la plus malheureuse, de la plus injuste des guerres du premier Empire. On sait avec quelle patriotique énergie se défendit Sarragosse contre notre armée, et comment, moines et prêtres en tête, l'héroïque population lutta de maison en maison. Nos soldats viennent de pénétrer dans la petite église d'un couvent; un Catalan blessé s'agite sur les dalles de la nef, un moine mortellement frappé a roulé au bas des marches de l'autel, sur lequel s'appuie d'une main crispée un prêtre, en habits sacerdotaux, atteint, lui aussi, par une balle. Les soldats et leur capitaine s'arrêtent en présence de cette scène funèbre; seul, un tambour tout jeune semble jeter une moqueuse parole. C'est une page d'histoire émouvante et belle qui fait honneur à l'artiste.

Voici une jeune étoile dont il faut saluer l'apparition. On nous assure que M. Crochepierre, né à Villeneuve-sur-Lot, n'est âgé que de vingt ans et que, seul ou à peu près, il a appris tout ce qu'il sait. Il a envoyé au Salon un *Portrait* et une *Étude*, et, lorsqu'on les regarde, le premier mot que l'on prononce — car l'œil, involontairement, compare toujours — est celui d'Holbein. Le début est plein de promesses, et, dores et déjà, M. Crochepierre doit être rangé parmi les artistes les plus consciencieux, les plus sincères et les plus habiles.

M. Lobbedez aurait, ma foi, bonne envie de continuer les jolis maîtres de jadis. A l'ombre des épis mûrs d'un champ de blé, deux paysannes, plus fines de ton et de forme qu'on ne les rencontre ordinairement, jouent avec un nourisson; elles sont traitées d'un pinceau délicat, brillant, presque précieux, dans une très harmonieuse gamme de tons. Dorat, s'il vivait encore, leur enverrait un baiser du bout de ses manchettes.

M. Lansyer est un coquet; il expose deux tableaux qui contrastent; autant *les Dunes de Donville* sont calmes et aimables avec leur coin de mer paisible, autant la *Fin de la tempête sur les côtes du Finistère* nous présente un spectacle émouvant.

C'est une singulière idée qu'a eue M. Hinckley de vouloir refaire le meilleur tableau peut-être de Louis David, *les Derniers instants de Socrate*. En tous cas, il n'a pas réussi : son Socrate n'a aucun caractère, et les disciples du plus sage des hommes ressemblent à des Italiens des environs de Sorrente plus qu'à des Grecs de la grande époque.

Pour faire un bon tableau, M. Roger Jourdain n'est sorti ni de son temps ni de son pays; il est allé se promener sur les bords d'une rivière, il a rencontré deux femmes, l'une encore jeune, l'autre plus âgée, halant un bateau, et il les a peintes en pleine lumière, avec toute franchise.

Le grand fleuriste, M. Jeannin, ne me semble pas aussi heureux que les années précédentes : je ne vois pas que son *Intérieur de Serre* fasse beaucoup de sensation; en revanche, on apprécie son *Écolier* comme il mérite de l'être.

Ne me demandez point si la peinture de M. Grison est bien forte, car je vous répondrais qu'elle est fort amusante. L'*Invité de la ville à une noce de campagne* est une excellente bouffonnerie, et le monsieur de la ville, avec son costume de perroquet, ses breloques, son chapeau gris, est une figure très réjouissante. Il est si content de lui et si sûr de son effet! Mais, en ce point, il s'est grandement trompé, car la bonhomie campagnarde semble le railler de sa mise prétentieuse et ridicule. M. Grison a la couleur brillante et la touche fort spirituelle; sa toile est bien composée.

Mme Marie Collard traite le paysage avec beaucoup d'habileté; son *Moulin de Calvoet* pourrait inspirer un poète; les verdures, les eaux, les arbres qui entourent la maisonnette, les bestiaux qui paissent ou se désaltèrent, sont peints avec une remarquable finesse; seulement la lumière papillotte un peu et trouble l'œil.

M. Damoye, avec son faire large et simple, reste toujours un des maîtres du paysage.

Mme Annie Ayrton a une nature morte, *Fruits secs et accessoires,* excellente, peinte avec un réalisme extraordinaire; on a envie de prendre ses raisins secs et d'enlever le couvercle de sa soupière en porcelaine de Saxe. Il est difficile de pousser plus loin l'illusion; la facture est solide, la couleur très belle et très juste.

Le Port de la Villette, de feu Herpin, avec ses nombreux bateaux, son mouvement, les fabriques qui l'avoisinent, et dont les tourbillons de fumée passent dans le ciel, compose un très agréable tableau, d'une belle disposition, d'une bonne lumière, très soigné, mais manquant un peu d'accent personnel.

Revenons en quelques mots sur la *Pêche à pied*, de M. Feyen Perrin, dont le *Musée des Familles* offre aujourd'hui la reproduction à ses lecteurs. M. Feyen Perrin s'est fait une spécialité de ces types bretons et normands, et il sait, dans une juste mesure, allier une pointe de poésie à l'étude

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

vraie de la nature, se taillant ainsi un petit royaume dans le vaste empire de M. Breton ; mais la finesse de son pinceau assure à son talent une place des plus honorables dans l'école moderne.

L'exposition est depuis longtemps fermée; l'espace nous manque pour parler comme nous le voudrions de la sculpture, contentons-nous donc d'indiquer les morceaux qui ont le mieux mérité l'attention du public. En première ligne plaçons la *Mort d'Alceste* par M. Allar, marbre qui a obtenu la Médaille d'Honneur, la *Défense de Paris en 1870* par Barrias, groupe destiné à décorer l'extrémité de l'avenue de la Grande-Armée, le *François Villon* de M. Etcheto, morceau original et vivant, le *Tombeau de la princesse Christine de Montpensier* par M. Aimé Millet, la *Mort de J. Bara* par M. F. Martin, *Éros* de M. Coutan, le *Chasseur d'Aigles* par M. Desca, le *Paradis perdu* de M. Gautherin, *Anacréon, Bacchus et* l'*Amour*, marbre taillé dans la poésie grecque, par M. Gérôme, le *Travail*, beau bronze décoratif de M. Groot, *Femme jouant avec son enfant*, marbre de M. Hugues, la *mort d'Abel*



La pêche à pied, tableau de M. Feyen Perrin, dessin de Duvivier.

par M. Perrault, le *Portrait du statuaire Rudé* par M. Schrœder, *Abel* par Carlès, *Bacchus enfant* par M. Allouard, *Pour la Patrie* de M. Albert-Lefèvre, *Guerrier blessé reforgeant son épée* par M. Chrétien, enfin une œuvre excellente *Ciseleur au* XVIe *siècle* par M. A. Gaudez.

L'école de nos sculpteurs est, sans conteste, la première du monde; pourquoi le public, cependant, s'arrête-t-il moins devant ses œuvres que devant les tableaux de nos peintres ? Est-ce une trop forte nourriture pour lui ? C'est possible ; mais il y a une autre raison. Les sculpteurs semblent enfermés dans le cercle de Popilius, et naturellement ils reviennent sans cesse aux mêmes figures, aux mêmes sujets, l'attention lassée s'en détourne.

On parle beaucoup du style, on le tient pour un élément indispensable à la grande peinture, à la grande sculpture; soit, mais chaque pays, chaque époque, chaque race, ont un style qui leur est propre, qui les distingue, ayons celui de notre temps et de notre siècle, cessons donc d'être des copistes pour devenir des artistes originaux.

A. GENEVAY.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

NOUVELLES

NOS ALPES



Les Alpes maritimes, dessin de G. Vuillier.

I

FOUETTE, COCHER ! [1]

Il y a de cela quelques printemps : vers les derniers jours de notre saison de Nice, la vénérable marquise de Ganges me fit prier de passer en toute hâte à sa villa, la plus coquette et la plus fleurie de ce riant pays de fleurs.

J'accourus. Je trouvai le péristyle encombré de

(1) Reproduction autorisée pour les journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

malles, de caisses, de colis. Il y en avait jusque dans le salon. Plus de rideaux, plus de tableaux, plus de bibelots. Tout était serré, voilé, empaqueté comme à la veille du grand départ.

— Eh quoi? m'écriai-je, vous partez déjà?

— Après demain! répondit-elle, mais pas seule... Il me faut un compagnon de voyage, et je vous emmène, je vous enlève.

— Permettez!...

— Je ne permets pas! Vous me devez une discrétion. J'en appelle, d'ailleurs, à votre dévouement... à notre amitié...

Elle date de plus d'un demi-siècle, cette amitié-là...... Je m'inclinai; c'était consentir.

— Soit! marquise, je vais aller, n'est-ce pas, nous retenir un coupé-fauteuil....

— Nenni! se récria-t-elle, la route de tout le monde n'est pas la mienne... Il me faut le chemin des écoliers, des hirondelles...

— Je ne le sais que trop! répliquai-je. L'année dernière, à pareille époque, ne m'avez-vous pas fait revenir par mer! De Nice à Marseille, et par un temps....

— Un peu de houle, voilà tout... mais sur un des meilleurs paquebots de la Compagnie Fraissinet, le *Spahis*, commandé par un très aimable capitaine. Grand soleil, d'ailleurs, et ciel clair. Toujours en vue du littoral Méditerranéen!.... quel littoral!! Antibes, Cannes, l'Esterel, tout un panorama de petites baies roses dans la mer bleue, la pointe verte de Saint-Tropez, Hyères et ses îles, Toulon et sa flotte, la Ciotat et ses fournaises déjà dans la nuit, la Joliette enfin, tout comme si l'on arrivait de Constantinople ou de Naples... Je vous conseille de vous plaindre... Une superbe navigation?

— Pour vous, marquise, qui traverseriez tous les éléments... Mais moi...

— Oui, interrompit-elle, vous n'avez pas le pied marin.... J'espère que vous aurez le pied montagnard...

— Montagnard! Comment! c'est par la montagne que vous prétendez cette fois...

— Regagner Paris, acheva-t-elle, ou du moins Grenoble. C'est direct. Voyez plutôt cette carte..... La ligne des Alpes françaises.... Nos Alpes... Nous ne les connaissons pas, nous ne connaissons ni n'aimons assez notre pays! Il y a là deux départements que peu de touristes ont traversés... depuis Napoléon 1er en 1815... Ce sera notre retour de l'île d'Elbe!

— Marquise! marquise! mais ce sont des régions perdues, désolées! Ni routes, ni hôtels! Des coupe-gorges et des casse-cou! Peut-être encore de la neige, des brigands...

— Bah! ne serez-vous pas là pour me défendre?

— S'il le faut, oui... mais tout d'abord contre ce caprice aventureux, irréalisable.... Attendez qu'on ait construit un chemin de fer par là.... On y travaille...

— Avant qu'il ne soit terminé! mais nous ne voyagerons plus du tout, mon pauvre chevalier! Qui sait même si, dès l'an prochain, la goutte ou la paralysie... Ne songeons pas à ces misères! Je suis encore ingambe, et vous de même... Profitons de notre jeunesse!

Elle avait prononcé ces derniers mots sans rire, en dépit de ses soixante-quinze ans. Oui, vous avez bien lu, notre marquise de Ganges a soixante-quinze ans ans révolus... mais elle les porte si gaillardement qu'il semble que, pour elle, les hivers n'aient pas compté! L'hiver! elle le fuit, elle le dépiste, elle ne lui a permis d'effleurer que sa magnifique chevelure devenue blanche comme neige. Pas une ride au front. Le teint frais, les traits conservés, l'œil encore vif et le sourire toujours jeune. Elle a grand air et se tient droite; elle est alerte, spirituelle, et même avec une pointe humoristique qui sied à merveille à sa physionomie quelque peu railleuse. Rappelez-vous certains portraits de Largillière ou de Rigaud, certains pastels de Latour: ma vieille amie leur ressemble. Une aïeule de la cour de Louis XIV, ou plutôt de Louis XV, car l'expression distinctive qui la caractérise est celle d'une indulgente et maligne philosophie. Rien de charmant comme la gaieté qui parfois refleurit ses lèvres, en dépit des chagrins dont elle garde au fond du cœur le pieux souvenir. Elle a vu mourir ses enfants, ses petits-enfants. Il y a quelques années, la Benjamine, une adorable fillette, dernière consolation de sa grand'mère. Oh! comme elle l'a pleurée! Elle la pleure encore, et les autres aussi. Mais c'est une croyante; elle sait qu'on se retrouve là-haut, que ce n'est qu'une question de temps et qu'il passe moins vite dans l'immobilité, la solitude et la tristesse. « Activons au contraire la marche, pense-t-elle, afin de rejoindre plus tôt ceux que nous avons aimés; empêchons le mal, et faisons le bien, beaucoup de bien, pour mériter cette récompense! » Telle est la foi de la marquise, telle est l'explication, non-seulement de ses charitables prodigalités, mais aussi de ses caprices, du mouvement qu'elle se donne et, peut-être en ce moment, du voyage fantastique que nous allions entreprendre.

Vainement j'étais revenu à la charge pour l'en détourner. « Je partirais plutôt seule! » avait-elle conclu.

— Mais enfin, lui demandai-je, par quel véhicule et comment les aborder vos Alpes, et surtout en sortir?

— Rien de plus simple! me fut-il répondu; vous savez, ou vous ne savez pas, que la plupart de ces grands landaus de gala, par lesquels Nice et ses alentours sont desservis durant l'hiver, n'appartiennent pas au pays. Ils viennent, les uns du lac Majeur ou de Milan, les autres d'Aix les-Bains ou de Genève, et s'en retournent au printemps chez eux pour la saison d'été.

— J'ignorais ce détail, murmurai-je.

— Leurs titulaires, poursuivit-elle, ambitionnent la rare fortune de rencontrer quelque hardi voyageur, une *famille*, qui traite avec eux pour ce long trajet à petites journées, dont une bourse étrangère payerait ainsi les frais... Comprenez-vous?

— Jusqu'à présent. Voyons la suite.

— La suite... ce fut une annonce des journaux indigènes: « *Excellente berline de retour par Digne, Gap, Grenoble et Chambéry...* » Vous avez remarqué ce premier mot, n'est-ce pas? *Excellente!* Je voulus tout d'abord m'en assurer. Oh! je n'achète pas chat en poche et ne fais rien à la légère... Une

de mes amies désirait promener ses deux filles dans les environs, avec moi comme cicérone... Nous eûmes recours à l'équipage de M. Noirat, signataire de la réclame, dont je contrôlerais ainsi les promesses.

— Eh bien?

— Elles n'avaient rien d'aléatoire et se sont pleinement justifiées, grâce à ces quelques petites excursions prealables... Le véhicule, comme vous disiez tout à l'heure, est une ample calèche presque neuve, dûment garnie de soie bleue capitonnée, pouvant se clore en cas de froid ou d'orage, et devenir une berline des plus confortables... Les ressorts sont doux, les coussins moelleux... On ferait là-dedans le tour du monde...

— Mais le propriétaire... Ce M. Noirat?...

— Ex-maréchal des logis des hussards..., la médaille militaire..., jeune encore..., longtemps cocher dans la même maison, que je connais..., ayant épousé, pour s'établir à leur compte, la femme de chambre, qui sera du voyage et tiendra compagnie à la mienne...

— Dans notre voiture?

— Non! dans une seconde, à la suite... le breack, conduit par leur gagiste et transportant le bagage... Quant à nous, pas de surcharge et, comme automédon, le maître... un Savoisien... Madame, très accorte d'ailleurs, est Bourguignonne. Deux races que j'estime... Ayons confiance!

— Mais l'attelage?

— Parfait! une écurie des mieux tenues! six chevaux! Nous en aurons quatre! on nous prendra pour des Altesses!

La marquise avait réponse à tout, elle répondait de tout, bipèdes et quadrupèdes. L'un de ces derniers, un bai-brun, *Pinotte,* était friand de sucre et la connaissait déjà comme ayant flatté sa gourmandise. Il n'était pas jusqu'au chien, un terrier répondant au nom de *Boule,* qui ne fût déjà son ami... « Tout ce monde, y compris le cavalier servant, n'est-il pas vrai? sera devant ma grille après-demain, deux heures sonnant... Et fouette, cocher! »

Je fus exact au rendez-vous. Les innombrables amis et amies de la marquise, avisés de son originale équipée, accouraient lui dire adieu, chacune et chacun apportant sa brassée de fleurs. La calèche, découverte — car il faisait un temps splendide — en était littéralement remplie. Nous partîmes au milieu d'un bouquet.

Quatre chevaux, effectivement. Ils enfilèrent au grand trot l'ancienne route de France. De l'autre côté du Magnan, vers l'autre extrémité de Sainte-Hélène, s'élève le chalet Pandore, propriété de Gustave Nadaud, cet autre Béranger... Béranger II... Il donnait une matinée musicale, et c'était précisément l'entr'acte... On nous attendait au passage; on nous acclama du balcon, du jardin, de la terrasse, en agitant les mouchoirs, les chapeaux, les ombrelles. Nadaud lui-même, du geste et de la voix, souhaitait bon voyage.

— Eh bien! dit allègrement la marquise, persistez-vous à croire que j'ai tort, et ne voilà-t-il pas un début qui nous portera bonheur?

Pour toute réponse et comme attestant ma subalternité volontaire, je ne trouvai rien de mieux que de fredonner, à l'adresse de la marquise, le refrain de la chanson des deux gendarmes :

Brigadier, vous avez raison!

II

JUSQU'A GRASSE...

Deux routes conduisent de Nice à Digne, l'une par la vallée du Var et Puget-Théniers, l'autre par Grasse.

Cette dernière est assez difficile à reconnaître à son débouché sur celle de Cannes. Notre conducteur s'emballa trop loin vers Antibes. Il dut retourner bride et prendre une traverse, ce qui pouvait devenir fatal. « Évitez l'ancienne côte! » répétaient, en forme d'avertissement, les cantonniers auxquels on venait d'avoir recours. Tout alla bien d'abord. Nous dominions la riante vallée du Loup. Des eaux abondantes et claires, des saules et des peupliers, des herbages et du bétail. C'était à se croire en Normandie.

Mais les premiers contreforts des Alpes maritimes s'étageaient à l'horizon comme une infranchissable barrière. Sur la haute chaîne lointaine, vaguement entrevue par quelque échappée transparente, des crêtes blanches. Sur les coteaux et les pics plus ou moins rapprochés dans la perspective, des ruines pittoresques : une forteresse romaine... la chapelle d'un monastère détruit par les Sarrazins... la tour d'un manoir féodal... *Vence* et son enceinte ellipsoïde aux portes crénelées... *Gagnes* et son vieux castel des *Grimaldi*... le joli village de *Villeneuve Loubet,* celui de *La Colle,* patrie d'Eugène Sue... des escarpements accidentés, des forêts et des cascades, toute une succession de paysages attirant et charmant tour à tour le regard, ébloui d'ailleurs, ô Provence! par ton radieux soleil!

Nous atteignîmes les bords de la rivière, presqu'en face d'un pont de bois. Ne fallait-il pas le traverser pour rejoindre la bonne route? Un maréchal-ferrant, debout sur le seuil de sa forge, nous regarda passer d'un air goguenard. J'eus l'inspiration de crier à notre cocher : « Renseignez-vous donc? » Malheureusement, je me tus. Il continua par le même chemin, sur la même rive.

Dix minutes plus tard, quelques premiers soubresauts trahirent le mauvais entretien de la chaussée. L'herbe croissait librement sur ses bords. Notre landau s'engagea dans une pente assez raide, qui s'accentua davantage au premier tournant; au second, davantage encore. Çà et là, des fondrières; aux meilleurs endroits, le rocher nu. Une route abandonnée, l'ancienne côte!

J'avais mis pied à terre, examinant l'attelage au repos. Les limoniers tenaient bon, surtout *Pinotte,* le mangeur de sucre, et la marquise m'en passait pour le lui donner, ainsi qu'à ses trois compagnons. « Pas de jaloux! » me disait-elle. Ceux de devant n'en voulaient déjà plus, n'en pouvaient déjà plus. Deux fines et jolies bêtes cependant, achetées fort cher en Italie. Je demandai leur âge... Pas encore quatre ans. Supporteraient-ils, étant si jeunes, la fatigue d'un pareil voyage?

Noirat me répondit affirmativement. C'était le

vrai hussard, allant de l'avant quand même. Sa femme, avenante brunette, crut devoir ajouter :

— N'ayez crainte! ils sont braves, nos deux petits!

Elle les caressa. Le terrier *Boule* bondissait autour d'eux en les excitant de la voix. Un infatigable, celui-là. On se remit en marche, et le sommet fut atteint.

Un vaste plateau rocailleux, sur lequel ne croissaient plus que des arbrisseaux rabougris. Le regard s'étendait à perte de vue jusqu'aux plus lointains horizons de la Méditerranée, toute ruisselante sous les reflets obliques du soleil déjà sur son déclin. Le golfe Jouan, ses promontoires, les moindres découpures du littoral, nous apparaissaient dans un bain d'azur, frangé d'écume. En se retournant vers le Nord, de l'autre côté de la rivière, qu'on ne voyait plus, mais qui se devinait encore, nous distinguions au flanc de la montagne les sinuosités d'une nouvelle route. La bonne route, peut-être?... Comment la rejoindre? Un tronçon se présenta, mais inachevé, tout en cailloutis. Notre conducteur eût dû le prendre. Il ne vit pas le geste d'un laboureur qui semblait nous l'indiquer. « Plus loin, pensa-t-il, je trouverai mieux! » Et, fouettant ses chevaux, il s'arrêta dans le mauvais chemin.

Un chemin vicinal, tant bien que mal réparé, comme tel, parfois tapissé d'herbe... et bientôt un chemin de forêt... Des chênes verts et des chênes lièges, entre lesquels quelques sentiers où l'on ne passait guère... Personne en ce moment... Un pays perdu... Le désert!

Pendant une heure, les deux voitures allèrent grand train, toujours sur un plateau, mais qui ne tarda pas à s'abaisser par une pente de plus en plus rapide. *Grasse* est sur la hauteur. Je me disais : « Plus nous descendrons, plus il nous faudra remonter ensuite. » La nuit venait. Nous rentrâmes dans la région des oliviers. Il y en avait partout, et grands comme des chênes. Leur feuillage, assombri déjà, se découpait en noir sur le ciel rouge. Çà et là, des ravins sauvages et qu'enflammaient aussi les ardeurs du couchant. C'était fort beau, mais très inquiétant. La ville enfin nous apparut, tout en haut, presqu'en l'air. Comment nos chevaux, à demi-fourbus, grimperaient-ils jusque-là?

Nous longions depuis un instant le remblai du chemin de fer. Une arche s'offrit par laquelle, je l'appris plus tard, nous pouvions encore rallier la grande route de Cannes, et c'était le salut. Notre endiablé conducteur fila tout droit... Le mauvais chemin toujours! l'ancienne côte! un raidillon!

Mais c'était déjà le faubourg, un faubourg du midi, le soir. On causait devant les maisons. Ce fut à qui nous viendrait en aide. Des femmes, des enfants, des ouvriers rentrant de l'ouvrage! Hue! Dia! Pousse! Hissaho! Toute cette foule criait et riait, mais en s'attelant aux deux voitures, qui se trouvèrent ainsi transportées, comme par miracle, devant la cour d'un hôtel dont s'allumaient les lanternes.

Cette clarté nous montra les chevaux ruisselant de sueur et d'écume. La lassitude surtout des deux plus jeunes était navrante. Ils tremblaient sur leurs jambes et, la tête basse, ils soufflaient comme une plainte.

— Oh! nos pauvres petits! murmura la bonne Mme Noirat.

— Bah! fit son mari, que rien ne démontait, il n'y paraîtra plus demain, pourvu qu'on leur accorde la grasse matinée!...

— La matinée de Grasse! conclut la marquise; ce loisir nous permettra de visiter la ville!

III

LES FRAGONARD

Elle en vaut la peine, cette jolie petite cité provençale! L'étymologie, très controversée, de son nom, qui devrait autrement s'écrire, provient peut-être de la *grâce* même de son aspect... *Grace,* la ville gracieuse... En effet, rien de charmant comme cet amphithéâtre de jardins suspendus, de terrasses accrochées à cette montagne verte, d'où jaillit la fusée des agaves, où se balance l'éventail des palmiers. Ne sommes-nous pas sur le Bosphore?

A l'intérieur, par exemple, c'est moins poétique. Quelques restes de vieux remparts, des massifs de hautes maisons, des ruelles mal pavées, des rampes, des escaliers, toutes sortes d'escarpements obliques, un labyrinthe aboutissant à de petites places ornées chacune de quelques arbres et d'une fontaine, toutes provenant du *Foux,* cette abondante et merveilleuse source, légèrement ferrugineuse, par laquelle cinquante usines sont mises en mouvement et fertilisés les alentours qui leur prodiguent des fleurs. De quelque côté que l'on regarde, en contre-bas de la ville, ce ne sont que bois de citronniers et d'orangers, bosquets de jasmins et d'héliotropes, tapis de violettes et de résédas, moissons de tubéreuses, de jonquilles et de roses. On était au mois de mai, c'est-à-dire en pleine efflorescence, et la brise matinale nous apportait toutes ces enivrantes senteurs. Grasse, favorisée par son admirable climat, Grasse est la capitale des parfums, des essences, des liqueurs... et des millions. Nulle autre part on ne compte autant de millionnaires... relativement au chiffre de la population.

Cette richesse, qui date de loin, multiplia les invasions étrangères et les querelles intestines. Au moyen âge, c'était une république ayant ses Guelfes et ses Gibelins. A l'approche de Charles-Quint, François Ier, qui ne pouvait la défendre, en fit une ruine. Puis, ce furent les ligueurs. Puis, les Autrichiens, en 1707, l'*année de la peur.* Ce sont aujourd'hui des armées de prospérité, d'activité. Une ruche.

En ce moment surtout, les fabriques distillaient chaque jour 45,000 kilogrammes de feuilles de roses et 16,000 de fleurs d'orangers, sans compter les autres produits. Comme nous visitions un de ces curieux laboratoires, on nous montra des flacons, des petits tubes d'essence ayant une valeur de cinq cents francs, tout comme s'ils arrivaient de Chine.

Cependant, la marquise et moi, nous étions redescendus du *Cours* au *Jardin public.* J'avais fait asseoir, en face du panorama, ma vénérable compagne, et lui désignant, vers la droite, un buste en marbre tout récemment inauguré sur cette promenade :

— Le plus illustre Grassois! dis-je, une des gloires de l'École française du siècle dernier...

— Un peintre, alors? lequel?

— Fragonard... Vous devez l'aimer?

— Certes!

— Que sera-ce donc, marquise, lorsque vous connaîtrez ses chefs-d'œuvre!

— Ne sont-ils pas au Louvre?

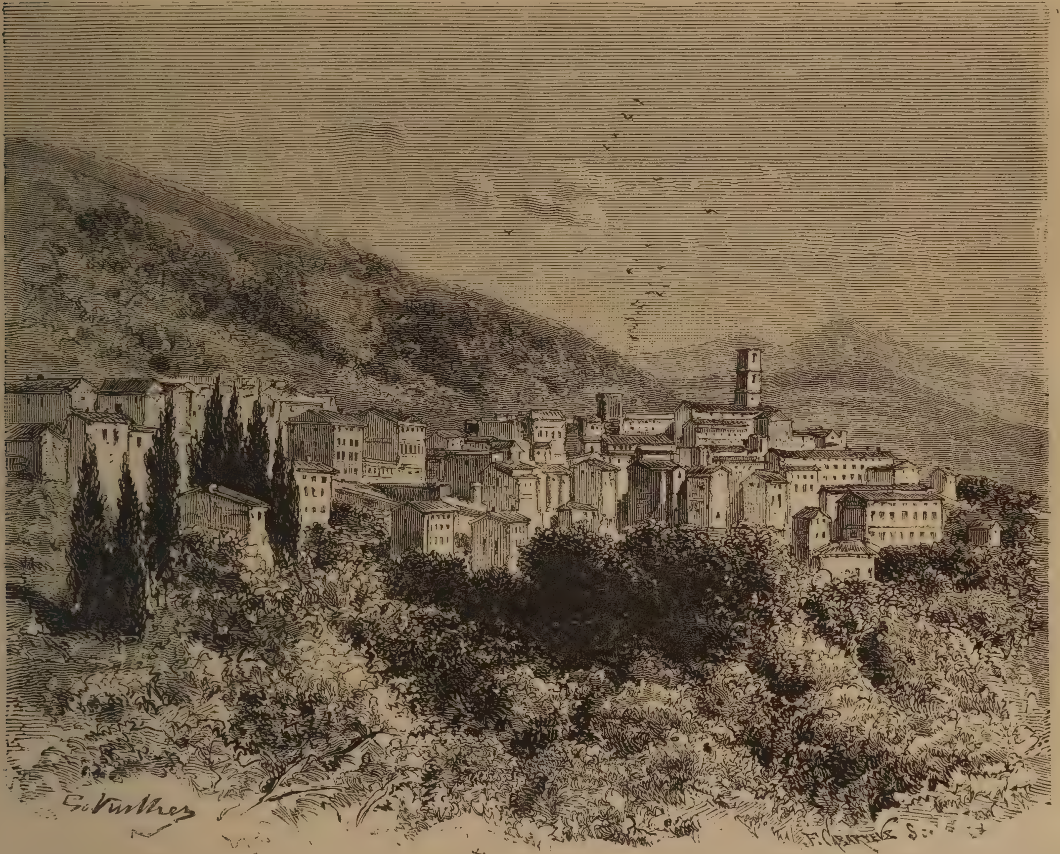
— Ils sont là... dans cette bonne vieille demeure provençale à la grille hospitalière, à laquelle nous allons sonner tout à l'heure, dès qu'il sera moins matin...

— Comment sont-ils arrivés? comment sont-ils restés là?

— C'est toute une histoire... et je vais vous la raconter en attendant...

— Allez! j'écoute...

— Honoré Fragonard était, vous le savez, l'un des favoris de la cour et de tout ce qui s'y rattachait. Mme Dubarry lui commanda, pour son château de Louveciennes alors en construction, tout le décor du pavillon principal, lequel était de forme pentagone... Donc, cinq grands sujets, les dessus de portes, etc. Louis XV trépassa... Fragonard,



Grasse, dessin de G. Vuillier.

craignant que sa cliente ne payât plus, roula ses toiles inachevées et les expédia chez un de ses parents, propriétaire de cette maison. « C'est à Grasse, avait-il dit, que je veux y mettre la dernière main. » Elles y furent une première fois oubliées. La révolution arrivait. Notre peintre eut peur, cette fois, pour tout de bon. Il émigra dans cette même retraite, et là, sous l'inspiration du pays natal, avec la verve d'une seconde jeunesse, il termina, il perfectionna son œuvre à loisir, pour lui-même. C'était pendant la Terreur, sous l'Empire... On ne songeait plus à la peinture, surtout d'un pareil genre. Les Fragonard étaient démodés, méconnus... Il mourut à l'abandon. Les tableaux, ceux du moins que vous allez admirer, devaient avoir le sort de *la Belle au bois dormant*... Je crois même qu'ils furent relégués au grenier... On les vit reparaître dans le lot d'une succession... Personne n'en voulait pour cinquante pistoles... Un des collatéraux, plus intelligent que les autres, M. de Malvilan, possède aujourd'hui ce trésor et ne le cache pas... Il en a refusé trois cent mille francs, offerts par des Anglais, par des Russes... Il les lèguerait peut-être au Louvre, après lui, si l'administration des Beaux-Arts avait l'esprit de les conserver à la France...

— Mieux encore! dit la marquise, il y a la petite

patrie dans la grande... Savez-vous ce que je ferais, moi, à la place de ce M. de Malvilan ?

— Dites?

— Je donnerais mes Fragonard à la ville de Fragonard, à la mienne, sous condition de leur élever de mon vivant, en face de ma maison, ici même, à cette place où nous sommes, un pavillon semblable à celui de Louveciennes... si, toutefois, les dimensions sont les mêmes...

— Exactement! répondis-je, Victorien Sardou, le spirituel roi du Marly moderne, a mesuré là-bas les panneaux vides, ici les châssis sans cadres, et son aimable autorité garantit d'avance la réalisation de notre projet... Nous allons le soumettre à qui de droit... Il est l'heure... entrons !

Par un mot crayonné sur une de mes cartes, la veille au soir, j'avais sollicité l'autorisation d'une visite à la galerie Son heureux détenteur n'était pas encore visible, mais toutes les portes nous furent ouvertes par une accorte servante. Nous pénétrâmes dans un de ces vastes salons, très élevés, comme on n'en rencontre plus guère qu'en province... Un jour à souhait, celui du matin, l'éclairait en liberté par les hautes et larges fenêtres toutes grandes ouvertes sur la perspective. Au-dessus des portes, les tableautins, les diablotins commandés pour celles de la Dubarry. Contre les murailles, qu'elles recouvraient entièrement, les cinq grandes toiles, sans autre prestige que leur beauté même, et qui représentent des scènes champêtres, des galanteries pastorales. Quelle fraîcheur de coloris! quelle ingéniosité de composition! des groupes et des paysages adorables ! une profusion de fleurs où perle encore la rosée! des personnages au printemps de la vie, ayant toutes les grâces naïves de l'adolescence ! La marquise était aux anges.

En arrivant au cinquième sujet, celui dont l'héroïsme est une simple fillette effeuillant des roses, elle jeta un cri. Ce n'était plus seulement de l'admiration; c'était de la surprise, un attendrissement personnel, la vive et profonde émotion d'un souvenir.

Elle restait là, charmée, comme en extase. Elle avait pâli... ses lèvres et ses mains tremblaient... une larme roula sur sa joue.

— Qu'avez-vous? mais qu'avez-vous donc? lui demandai-je.

Pour toute réponse, elle tira de son sein un médaillon, le portrait du dernier enfant qu'elle avait perdu, de sa petite fille, âgée de quatorze ans à peine, et me montrant tour à tour les deux images :

— N'est-ce pas, dit-elle avec un sanglot, n'est-ce pas qu'elles se ressemblent!

Je dus en convenir, et lui donnai cette explication que j'eusse voulu rendre plus consolante :

— N'étiez-vous pas tous de la Provence... comme le grand artiste et sans doute aussi son modèle! C'est la perfection du type qu'il a réalisée là... c'est la Provence elle-même, dans sa fine fleur printanière!

La grand'mère ne m'écoutait plus. Baisant la miniature, regardant le tableau, elle murmurait toute en pleurs :

— Mimie! ma chère Mimie! que ne puis-je te retrouver autrement que par l'illusion de l'art... ou qu'au ciel!

IV

OURAGAN

Notre conducteur n'avait pas trop présumé de ses chevaux. Ils étaient reposés, regaillardis, voire même les deux *petits*. Ils nous enlevèrent vigoureusement par la route en lacets du *Rocavignon*. Deux heures de montée. Mais, à chaque détour, quel splendide panorama!

Avant de franchir le col de Saint-Vallier, l'usage est de faire une halte pour laisser souffler l'attelage et permettre aux voyageurs un dernier regard vers le sud. Toute cette étendue, tous ces beaux rivages vont disparaître à leurs yeux. « Reverrons-nous la Méditerranée ? » soupira la marquise.

Elle avait mis pied à terre et se promenait à mon bras. Comme je l'aidai à remonter en voiture, un long museau souffla dans la poche de mon pardessus. C'était la tête de *Pinotte* chercheur de sucre. J'en fis une distribution générale, et nous repartîmes.

Douze kilomètres, sur les pentes d'un bassin incliné vers l'Ouest et que dominent tous les autres côtés des montagnes. J'avais ouvert le guide Joanne et lisais à haute voix l'article concernant *Saint-Vallier-du-Thyeis*, où nous devions déjeuner. « Un bourg Gaulois, d'abord. Puis, l'ancien *Castra-Valerii* des Romains. Il y a été trouvé de nombreuses médailles, des tombeaux, des urnes lacrymatoires, et, dans les environs, une multitude de haches en silex ou *tabonas* qui datent de l'âge des pierres. » C'est présentement un chef-lieu de canton.... 501 habitants.... quelques maisons bourgeoises... Une colonne commémorative surmontée de *l'aigle volant de clocher en clocher*... Une bonne auberge.

Des gendarmes, — c'était la revue d'inspection, — s'y trouvaient réunis... Un repas de corps.... Je frémis... Nous avions très faim.... Resterait-il de quoi nous satisfaire? Oui ! Ces messieurs n'avaient pas tout dévoré.... Ils en étaient au dessert, et le commencement de notre repas s'égaya de la fin du leur. Je les retrouvai quelques minutes plus tard, au café d'en face, et nous causâmes. J'aime ces anciens soldats, si utiles et si dévoués au bien public, plus rudes envers eux-mêmes qu'envers les autres, au demeurant, les meilleurs enfants du monde. Ils voyaient, chaque année, des passages semblables au nôtre. Aussi ne s'étonnaient-ils pas. Rien n'étonne, d'ailleurs, un gendarme. Mais ils estimaient que nous aurions dû arriver et repartir plus tôt, afin de pousser l'étape jusqu'à Castellanne. « Où coucherez-vous? » questionna le lieutenant. Je ne savais pas. « Évitez la halte d'Escragnolles » me conseilla t-il. « Un vilain nom ! » murmurai-je. « Un triste gîte! fit le brigadier, surtout à cause de l'enfant ! » Un de ses hommes ajouta : « Pauvre petite ! »

J'allais demander une explication, lorsque survinrent nos équipages: « En route ! dit Noirat en faisant claquer son fouet, nous sommes en retard, et le temps menace ! »

En effet, notre ciel si clair de la matinée commençait à se couvrir de nuées sombres. La chaleur devenait accablante, nous traversâmes au grand

trot la plaine assez bien cultivée qui succède au village. Puis il fallut remonter, par le val de Combe, vers la gorge profonde où coule la Siagna. Le paysage devenait aride. Plus rien que des montagnes nues. Parfois encore, cependant, quelques derniers bouquets de bois, de maigres broussailles. Au bout d'une heure, nous atteignîmes l'espèce de corniche taillée dans le roc et qui forme une boucle de plus de huit kilomètre entre les deux escarpements reliés enfin par un pont du diable. Rien de sinistre comme les abîmes que surplombe ce chemin hasardeux. Il y faisait presque nuit, tant le ciel était noir. Le tonnerre grondait au loin, rapproché par les échos. Quelques larges gouttes de pluie tombèrent. Notre conducteur ferma la berline. Il était temps. Une trombe de grêle tondit sur nous.

Quel fracas! quel cliquetis! Les glaces de la voitures ne se briseraient-elles pas! Nous étions littéralement mitraillés; nous apercevions au dehors, comme à travers un voile, les cimes déjà toutes blanches et, plus près, nos quatre chevaux qui, les flancs cinglés par les grelons, s'emportaient, galopaient en contournant des précipices. Une course folle, vertigineuse, effrayante!

Il y eut une accalmie, heureusement, dans la marche comme dans l'orage. Ce n'était plus que de la pluie. Une pluie torrentielle. Mais nous avions fait du chemin, nous devions être près d'arriver. J'entrevis en contrebas, dans la profondeur des chaumières, un clocher. Sur la route, la berline dépassa deux fagots qui marchaient portés par des femmes, dont l'une sans doute trop chétive, semblait à bout de force.

Ma généreuse compagne eut un geste, un cri pour arrêter Noirat, mais Noirat se garda bien d'entendre, impatient qu'il était d'atteindre un abri.

— Ne vous appitoyez pas trop sur ces pauvres femmes, dis-je à la marquise, elles regagnent sans doute leur village que voici déjà derrière nous... ou bien l'auberge que voila devant, toute seule au bord du chemin.

Et plus bas, me rappelant l'avis du lieutenant, j'ajoutai non sans une certaine appréhension:

— L'auberge d'Escragnolles!

V

L'AUBERGE D'ESCRAGNOLLES

Une auberge? que dis-je! C'était un hôtel! Il n'y a plus d'auberge aujourd'hui... Tout est hôtel dans ces lointains parages, et, demain, sera *Grand-Hôtel*.

Ce n'était pas la dimension qui manquait à celui-là. Nos deux voitures s'engouffrèrent sous un vaste hangar, où descendirent d'abord les cochers tous ruisselants de l'orage. On apercevait, au fond, des écuries à l'avenant. Les rouliers sont encore nombreux sur cette ligne où le chemin de fer ne passera peut-être jamais.

Mais la maison! Une seule et même salle, qui paraissait servir aussi de cuisine, occupait tout le rez-de-chaussée. Comme ameublement, un poêle de fonte, des tables, des bancs, quelques chaises de paille. Un cabaret!

L'hôte — entre deux âges et de mine rébarbative — nous y fit entrer. Il disait :

— Asseyez-vous en attendant les femmes, qui sont au bois. Je me trouve seul en ce moment... Mais on sait se retourner... Je suis un Mexicain.

Ce mot, qui doit étonner le lecteur et nous étonna nous-mêmes, demande une explication. Les naturels des Basses et des Hautes-Alpes, aussi pauvres que leur pauvre contrée, figurent en assez grand nombre parmi les émigrants qui peuplent le Nouveau-Monde. Ils vont surtout au Mexique, mais s'y fixent rarement. Laborieux, économes, ils se hâtent de réaliser un petit magot qui leur permette de revenir au pays natal. Comme tous les montagnards, ils aiment leur montagne. Ils y achètent un lopin de terre, ils fondent un commerce, une industrie. Dame! ce sont des capitalistes, des ambitieux. Ils ont voyagé. On les appelle les Mexicains. Plus d'un Mexicain sera le maire de son village!

Le nôtre s'était fait aubergiste; il rallumait en ce moment son poêle, afin de réchauffer les voyageurs dont le gratifiait l'orage.

Sur le fond brumeux que la porte encadrait, la silhouette de deux fagots ambulants se profila, comme au théâtre des ombres chinoises.

— Voici les femmes! s'écria le maître; on va préparer vos chambres.

Et s'élançant vers les deux malheureuses, sans doute trempées jusqu'aux os, les stimulant du geste et de la voix, les poussant vers la remise, il leur disait :

— Hardi!... Vivement!... Nous avons du riche monde!

Cette vision disparut. Mme Noirat survint :

— Mon mari, nous dit-elle, désirerait ne pas aller plus loin ce soir... La pluie redouble... Les bêtes seront bien ici...

— Mais les gens? me récriai-je.

— Bah! conclut philosophiquement la marquise, une mauvaise nuit est bientôt passée... A la guerre comme à la guerre! ..

Madelon — n'avais-je pas oublié de dire que sa fidèle servante s'appelait ainsi? — Madelon entra, déclarant que la chambre destinée à Madame était indigne de Madame, mais qu'enfin, avec les couvertures de voyage, son linge personnel et les coussins de la berline, ça s'arrangerait tout de même.

— Je vous aiderai! s'empressa de dire Mme Noirat, qui ressortit avec elle.

Je marchais çà et là, battant la semelle et les mains dans les poches, l'air grognon, regardant parfois ma vieille amie avec une grimace qui signifiait : « Voilà ce que c'est que de ne pas m'avoir écouté! C'est vous qui l'avez voulu! »

— Allons! me répondit-elle en souriant, ne faites pas la moue, puisque je m'en contente!

Puis, d'un ton plus grave, elle ajouta :

— Tout ce qui arrive devait arriver... Si notre mauvaise étoile nous arrête ici, c'est qu'elle a sa raison. C'était écrit!

Le Mexicain reparut, escorté d'une maritorne qu'il nous présenta :

— La bourgeoise!... Mon épouse!... Elle va

conduire Madame dans son appartement... très confortable...

Il avait appris ce mot de quelque Anglais. Son aplomb frisait l'outrecuidance espagnole. La marquise, avec un beau rire qu'elle ne dissimulait pas, s'éloigna. Mon hôte, ceignant un tablier de blancheur douteuse, ouvrit un placard dans lequel j'aperçus des casseroles, un fourneau. Il l'alluma — c'était probablement sa spécialité — à l'aide de quelques braises fournies par le poêle. Allait il donc opérer lui-même et faire la cuisine dans cette armoire?

Il se retourna tout à coup, tandis que je cherchais un cigare dans mon paletot, posé sur le dossier d'une chaise, et, s'adressant d'un ton plus que sévère à quelqu'un qui venait d'entrer par la route et que je ne voyais pas encore :

— Ah! te voilà, cria-t il, la maigriotte! Mais tu ne fiches donc rien, toi? Allons! vivement! ramasse ce torchon! Essuie les tables! Tu y verras assez clair pour nous rendre au moins ce service, au moment du coup de feu!

Je regardai, je vis, mais de dos seulement, une jeune et chétive créature, celle-là probablement qui chancelait tout à l'heure sous sa trop lourde ramée, car la robe de bure qui la recouvrait à peine ruisselait encore de pluie. Elle avait les jambes nues, les pieds nus. Sur ses épaules grêles retombaient les anneaux épars de sa brune chevelure à demi-dénouée.

Telle Galli-Marié nous représente Mignon chez les saltimbanques. L'attitude hargneuse du Mexicain, la menaçant de sa cuiller à pot pour mieux se faire obéir, complétait le tableau.

Mignon voulut aller plus vite, mais sa main tremblante fit tomber un verre oublié sur le coin de la table et qui se brisa sur le carreau.

— Idiote! mauvaise taupe! vociféra le maître, devenu furibond.

Il allait frapper. Sa femme, qui rentrait, intervint, lui arrêtant le bras avec un cri d'indignation :

— Butor! tu sais que je t'ai défendu de la frapper... C'est bien le moins que tu lui dois!

Il se radoucit. J'étais là. Me désignant d'un clin d'œil, il conduisit, il relégua sa victime jusqu'au fond de la salle, sur un banc où je la vis s'affaisser, toute craintive encore.

Le tyran se retournait vers moi, excusant sa brutalité :

— Faites pas attention, Monsieur! C'est une propre à rien... la nièce de mon épouse... une orpheline, que nous avons recueillie par charité...

— Par charité!... se récria la tante; et son héritage, dont tu palpes le revenu?..,

— Ouiche! l'interrompit-il, guère plus de deux cents francs!... Elle nous coûte davantage pour sa nourriture... Si elle travaillait, encore!

— Je voudrais bien! gémit la pauvrette; mais je ne peux plus! je ne peux plus!

Rien de doux comme sa voix, rien d'intéressant comme son visage. Des traits fins et délicats, le charme innocent des adolescentes de Greuze, mais avec le type provençal dans toute sa pureté. En dépit de son étiolement, de sa pâleur, de sa misère, elle était encore jolie, jolie comme un cœur. Elle avait surtout des yeux admirables, de grands yeux noirs, étrangement fixes, et qui semblaient sans regard... Hélas!... j'allais apprendre pourquoi.

Malgré les signes impératifs du mari, la femme continuait de défendre sa nièce.

— Elle a raison, cette enfant! Sa vue s'éteint de plus en plus... Tout à l'heure, dans la forêt, à peine distinguait-elle les branches mortes... Elle est presque aveugle!...

— Qu'en faire, alors? grommela l'oncle.

— Eh! repartit la tante, l'envoyer à Digne, comme nous le conseille Monsieur le curé, chez les bonnes sœurs de la Providence, qui peut-être la guériraient...

— Soit! conclut-il. A la première occasion... Mais tais-toi!

— A la première occasion?... répétait derrière moi la voix attendrie de la marquise.

Elle venait de redescendre; elle avait tout vu, tout entendu.

L'expression de sa physionomie, plus souriante encore qu'attristée, me frappa. « Qu'avez-vous? » lui demandai-je. Elle me montra le médaillon qui ne la quittait jamais, et, du regard indiquant l'orpheline éclairée dans l'ombre par un dernier rayon du soleil :

— Mais regardez donc!... C'est elle encore... Mimie... et cette fois vivante!

VI

MIETTE

C'était réel. Un nouvel exemplaire du type idéal! Le tendre souvenir de la grand'mère ne l'illusionnait qu'à demi.

Du reste, nous eûmes tout le loisir d'examiner l'objet de son émotion. La jeune aveugle ne bougeait pas. Accroupie plutôt qu'assise sur son escabeau, un coude sur le genou, le menton dans la main, les yeux au ciel, une larme sur la joue, elle semblait transformée en statue, la statue de l'abandon, de la douleur sans espoir.

Ma vieille amie s'en rapprochait lentement. Elle la questionna :

— Quel est votre nom, ma pauvre enfant?...

Elle avait tressailli, comme réveillée d'abord, puis comme agréablement surprise qu'on lui adressât la parole avec tant de douceur.

— Je m'appelle Miette, répondit-elle.

— La même voix!... fit la marquise.

Puis, après un temps :

— Quel âge?

— Pas encore quatorze ans.

— Comme l'autre!

— Allons!.. Allons!... s'écria l'oncle, que gênait cet interrogatoire, il est temps de servir le souper. Emmène la petite, et, puisqu'elle devient inutile, qu'elle se repose...

Il avait mis dans ces derniers mots une feinte condescendance. La tante, fière de sa victoire, s'empressa d'obéir. Elle éloigna l'enfant, reparut seule, et le couvert fut bientôt mis.

La marquise avait suivi Miette du regard. Ne la

voyant plus, elle était revenue s'asseoir auprès de la porte et regardait maintenant le portrait.

— Voici le potage! annonça le Mexicain.

Ce n'était en réalité que de l'eau chaude où nageaient quelques fèves imparfaitement écrasées. Heureusement, nous avions emporté du Liébig, — précaution que je conseille aux voyageurs qui feront la même tournée, et bien d'autres. Avec une cuillerée de cet extrait de viande que chacun délaie dans son assiette, on a du bouillon.

Le menu se composait d'une omelette au lard et d'un reste de morue, fricotés dans l'armoire. Un restant de veau froid représenta le rôti. Comme dessert, un fromage de chèvre et des olives.

On nous offrit du café; nous avions le nôtre, que Madelon confectionnait après chaque repas, dans l'appareil portatif, et nous nous empressâmes d'aller le savourer au dehors, sur le banc traditionnel de toutes les auberges de village. Il ne pleuvait plus.

A gauche, notre chemin d'arrivée, le chemin de la grève; à droite, celui par lequel nous repartirions le lendemain, et qui remontait de nouveau vers le Nord. De ce même côté, l'écurie, où les Noirat soignaient leurs chevaux; nous leurs envoyâmes le restant du sucrier. En face, toutes les magnificences d'un couchant orageux. Les derniers rayons allumaient de vives rougeurs sur les toitures humides, en contre-bas de notre observatoire, et faisaient resplendir comme un phare le clocher de l'église, d'où s'élevaient, harmonisés par l'éloignement, les cantiques du mois de Marie. C'était vers la fin de mai Dans le ravin se remplissant d'ombres, on entendait çà et là le tintement des grelots du bétail regagnant l'étable et qu'on ne voyait déjà plus. Ces vagues bruits, mêlés au silence de la nuit, dégageaient un charme pénétrant. Un sentiment de froid nous réveilla de cette muette contemplation.



Miette, dessin de G. Vuillier.

La route commençait à se ressuyer. « Si nous marchions un instant? » proposai-je. Ma compagne, en signe d'acquiescement, se leva. Nous fîmes quelques pas. Je parlais de temps en temps, mais elle répondait à peine. Le colloque enfin s'engagea, provoqué de la sorte :

— Je sais bien à quoi vous songez, marquise!

— Parbleu! à cette enfant! Nierez-vous encore que ce soit Dieu lui-même qui m'ait conduite ici, pour la délivrer. Elle y serait morte à la peine!

— Comptez-vous donc vous en charger?

— Provisoirement, du moins. C'est un souffre-douleur! une *pâtira*! une esclave qu'il faut racheter, d'abord... Rentrons!

La nuit était venue. Nous nous retrouvions devant le cabaret, éclairé maintenant par une lampe à pétrole. Les Noirat, leur cocher, Madelon, achevaient de souper. A une autre table, l'aubergiste, sa femme et leur nièce.

Je remarquai du premier regard que, dans son verre, il n'y avait que de l'eau; du vin dans les deux autres, — du vin.

La marquise alla droit au fait avec l'autorité de son âge et de son rang :

— Monsieur le Mexicain, lui dit-elle, n'attendiez-vous pas l'occasion d'envoyer cette enfant qui vous devient inutile, au couvent de Digne?

— Ce serait pour son bien, balbutia-t-il, je ne m'en dédis pas.

— Eh bien! cette occasion, je vous l'offre. Il y a place dans notre landau. Confiez-moi la petite, et je l'emmène.

Déjà la tante acceptait du geste. L'oncle murmura :

— C'est que ça coûtera gros, chez les sœurs.

— Je comprends, fit la marquise ; vous voudriez garder les cent écus. Gardez-les, jusqu'à nouvel ordre... Je paierai la première année d'avance. Est-ce convenu?

— Avec bien du remerciement! s'écria la bande.

— D'accord! fit l'oncle, si toutefois la nièce y consent.

La marquise se retourna vivement vers celle-ci :

— Veux-tu Miette?

— Oh, Madame!... Madame! sanglota la jeune aveugle, éperdue de reconnaissance et de joie.

Elle s'était laissée glisser sur les genoux. Elle chercha, trouva la main de sa bienfaitrice; elle la couvrit de baisers et de larmes.

— Bien! c'est bien! conclut en s'éloignant la marquise. Nous repartons demain matin à sept heures, n'est-ce pas, Noirat? Je compte sur l'enfant. A demain.

. . . .

Un instant après, comme je l'avais reconduite jusqu'à la porte de sa chambre et témoignais ma crainte qu'elle n'y fût par trop mal :

— Bah! me dit-elle, une bonne action remplace un bon lit!

La suite à la prochaine livraison.

CH. DESLYS.

VOYAGES ET AVENTURES

LE PRINCE DU FEU (1)

(*Histoire persane*)

X

LES QUATRE POÈTES

Que dirai-je des temps qui suivirent notre arrivée au camp de l'Ararat? Peu de chose, en ce qui concerne la mission militaire, qui, à la vérité, travailla, s'agita beaucoup pour tâcher de remplir aussi bien que possible le programme qui lui était tracé, mais en se heurtant à des obstacles nouveaux et prévus : à savoir, difficulté grande de plier aux méthodes, aux disciplines européennes, les espèces de bandes incohérentes qui composaient l'armée nationale persane; résistance occulte, mais d'autant plus influente de certains chefs; inertie du soldat. Bientôt cependant résultats sensibles obtenus; premiers pas faits vers une amélioration générale, et enfin progrès très accusés indiquant qu'avec l'esprit de suite, la persévérance, la transformation eût été possible à réaliser, mais seulement dans un avenir relativement distant.

Personnellement, je n'avais eu qu'à me louer des deux princes; très souvent honoré des excellents procédés du prince héritier, j'étais resté le familier, je pourrais presque dire l'intime du prince Nazar. Mais j'avais eu malheureusement à me plaindre du climat, des façons de vivre qui, paraît-il, convenaient peu à ma nature. A plusieurs reprises, j'avais éprouvé d'assez graves indispositions physiques; puis à un certain moment, effet dû sans doute aux mêmes causes, j'avais été pris d'une tendance à la tristesse, à l'ennui — quelque chose comme une nostalgie.

A un moment même, il fut question de mon retour en France; mais par un surcroît d'activité, je réussis à réagir, et l'idée fut abandonnée, bien que de temps en temps, à la moindre contrariété, je me sentisse de nouveau livré à l'*humeur noire*. Toujours est-il que je m'étais sans cesse efforcé d'apporter tout mon zèle aux travaux de la mission française. Le stimulant naturel à nos efforts se trouvait dans le ferme, dans le sincère appui du prince héritier, qui, pour ainsi dire, tout à notre dévotion, et nous ayant investis d'une sorte d'autorité absolue sur tout ce qui portait les armes, n'admettait aucun acte d'insoumission ou de résistance à nos prérogatives.

En cela d'ailleurs, comme en tout ce dont il désirait l'accomplissement, il était activement secondé par son jeune frère, qui continuait à lui témoigner la plus affectueuse déférence, et qui en échange trouvait chez son aîné une très évidente et très sérieuse tendresse.

De même que le prince Nazar semblait affecter pour le prince Abas une véritable affection filiale, de même on eût dit que celui-ci participât aux sentiments que le roi avait coutume de montrer envers son jeune fils ; et dans l'entourage des deux frères une entente aussi parfaite ne laissait pas de causer de profonds étonnements; car étant donné les nombreux exemples de compétitions irrégulières, of-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

ferts par les annales récentes du pays, on ne comprenait guère que d'une part le prince héritier ne prît pas quelque ombrage de cet adolescent donnant chaque jour de nouvelles preuves de brillante intelligence et de grand caractère ; et que d'autre part le jeune prince ne trouvât pas dans l'élévation même de son esprit, dans ses nobles instincts d'ambitieuses suggestions.

On se fût d'autant mieux expliqué la jalousie de l'un, la défiance de l'autre, que tous deux semblaient jouir d'une égale popularité au milieu de la multitude en armes, sur laquelle, à l'heure du changement de règne, devait s'appuyer victorieusement le prétendant au trône.

Et cependant rien qui parût indiquer la moindre dissidence entre ces deux enfants de prédilection du monarque. Semblant l'un et l'autre absorbés par le même désir de voir, de rendre forte et florissante la nation persane, il n'était soins et labeurs qu'ils ne partageassent pour concourir à ce grand résultat, sans préoccupation apparente du bénéfice personnel à en retirer. On les voyait également énergiques et actifs ; toujours les premiers à l'étude et au travail, payant de leur personne en toute circonstance difficile ; la main libérale et le cœur clément, chacun d'ailleurs donnant, dans les façons de vivre de son âge, l'exemple d'une sorte de simple, instinctive et imposante austérité. Par exemple, loin d'entretenir, comme son père, l'innombrable harem dont j'ai parlé, le prince Abas-Mirza n'avait épousé qu'une femme : pendant que tout autour de lui vivaient absolument esclaves des sommifères délices du Kalioun — ou pipe à gros fourneau et à long tuyau, qui, pour tout Persan, semble être la chose la plus importante de l'existence, à tel point que chez les gens de marque un serviteur spécial est occupé à l'entretenir, et la porte à distance derrière le maître qui a coutume de fumer, quand il sort à pied ou à cheval, pour promenade ou pour affaires, — Abas-Mirza dédaignait cette distraction, qu'il jugeait abrutissante. Il s'était toujours abstenu rigoureusement de vin et de toute liqueur spiritueuse ; ce qui n'était pas, disait-il, par seule obéissance aux lois de Mahomet, car il ne comprenait pas qu'on pût vouloir exciter en soi la démence ou la fureur.

Attentif à ces exemples de tempérance et de raison, le jeune prince se montrait, comme son aîné, d'une fragilité, d'une sobriété rares.

Et ainsi les deux frères, acquérant le même prestige, étaient l'objet des mêmes sentiments d'admiration, de dévouement et de fidélité.

Désireux de rompre les troupes aux fatigues dont il prenait toujours la première part, et de les familiariser avec l'aventure et l'imprévu, le prince Abas-Mirza avait, à plusieurs reprises, transporté son camp sur divers points de la région, et l'ordre à mettre dans les mouvements de ces masses d'hommes avait été, pour nous instructeurs, un excellent prétexte d'enseignement. Quittant les abords de l'Ararat, l'armée avait en premier lieu séjourné deux mois aux rives du lac Erivan ; puis, traversant l'Araxe, elle s'était portée sur les bords de la mer Caspienne. L'hiver venu, elle avait pris ses quartiers à Tauris. Au printemps, elle avait manœuvré au midi, en se donnant fictivement pour objectif l'envahissement de la capitale ; puis, remontant au nord en bon ordre, elle était allée dresser ses tentes près du grand lac Selmas, dans un canton couvert, où elle devait être exercée pendant les mois d'été. Les mois d'automne furent employés à de longues marches et contre-marches sur le versant des montagnes qui, par là, forment la frontière occidentale du royaume. Avec l'hiver, nous entrâmes de nouveau à Tauris. Aux premiers jours de printemps, le prince Abas retourna mettre le camp au nord, sous Erivan, non loin de la frontière de Géorgie, la dernière des provinces enlevées par les Russes au domaine persan.

Après un mois de manœuvres très suivies, nous apprîmes que le camp allait avoir la visite du roi, que le prince-héritier avait engagé à venir juger par ses yeux des améliorations réalisées dans l'organisation de l'armée.

Grand émoi donc, grands préparatifs pour la réception du monarque qui, devant faire au camp un séjour de quelque durée, non seulement venait suivi de toute sa cour, mais encore se faisait accompagner de la majeure partie de son harem : ce qui exigeait, à proximité des tentes du roi, la fastueuse installation d'une sorte de vaste quartier retranché, à l'intérieur duquel les épouses du roi, absolument soustraites à tous les regards, pussent trouver cependant les moindres commodités de la vie qui leur était coutumière.

Tout ce personnel féminin, flanqué de nombreuses esclaves, voyageait partie à cheval, partie dans des espèces de palanquins en forme de cage, à grillage épais, reposant sur des brancards attachés au bât de deux mules, et précédé, entouré, suivi d'une multitude de férasches chargés d'écarter, par avis, menaces ou violence, toute personne qui se trouverait sur la route des royales voyageuses. D'ailleurs le harem, divisé en trois troupes, afin que l'une de ces troupes stationnât à tour de rôle dans des tentes particulières au même lieu que le roi, ne marchait généralement que la nuit, par étapes, devançant celles du souverain.

La première troupe arriva au camp le matin, un peu avant le lever du soleil. Du seuil du ma tente je pus entrevoir le fantastique défilé de litières obscures et de cavalières enveloppées de longs voiles rouges. Si j'en eus le spectacle, c'est que le jeune prince était venu auprès de moi pour guetter cette arrivée ; car sa mère lui avait fait savoir qu'elle était du voyage, et, dans son impatience de la revoir, il ne voulait pas que ce bonheur fût pour lui différé d'un instant, si le hasard avait permis qu'elle se trouvât parmi les arrivantes de cette nuit-là.

Aussitôt que le cortège fut en vue, le prince se porta sur son passage. De là, sans doute, un regard le cherchait, car je vis sortir d'une litière une main lui faisant des signes. Il suivit empressé. Et, usant à Selmas du même privilège qu'à Téhéran, il pénétra aussitôt dans le quartier qu'allait habiter sa mère...

Quand je le revis au cours de la journée, il me parut tout songeur...

Enfin arriva le souverain qui, dans tout l'appareil de sa puissance, me sembla encore beaucoup plus cassé et décrépit que lorsque je l'avais vu à

Téhéran. Dans ce corps débile, cependant, résidait encore une réelle énergie, car, presque dès l'instant de son arrivée, il ne fut plus question pour lui que d'assister sur divers points aux exercices, aux manœuvres; et plusieurs semaines s'écoulèrent, durant lesquelles nous le vîmes à toute heure prêtant la même attention et prenant le même intérêt aux choses militaires. Il faut bien dire que le roi, qui était originaire d'une tribu nomade et aventureuse, et qui, dans sa jeunesse, avait été l'homme le plus intrépide du royaume, trouvait dans ces spectacles une sorte de réminiscence revifiante.

Quoi qu'il fût, Feth-Ali-Schah, avant de reprendre le chemin de sa capitale, décida qu'une grande fête serait donnée à l'armée, pour témoigner de la vive satisfaction qu'elle lui avait fait éprouver pendant son séjour au camp de Selmas. Il s'agissait, en somme, d'une sorte de banquet général, accompagné de tous les divertissements coutumiers en pareil cas, à savoir : musique, chants, récitations, danses, jeux scéniques, etc.

Le lieu de la fête fut fixé dans une grande plaine que bordait un coteau ombragé.

A l'heure dite, le roi, sa cour et tous les principaux officiers prirent place sur une immense estrade que dominait une longue loge grillée, où se trouvaient, pouvant voir et entendre sans être vues, les épouses du souverain. Au pied de l'estrade, tout ce qui appartenait aux grades inférieurs s'assit le long des tapis qui avaient été disposés en lignes rayonnantes. Au delà s'étaient groupés, s'étendant au loin sur la plaine, les divers corps auxquels avaient été faites d'abondantes distributions de victuailles.

Éclairé d'un doux soleil printanier, le festin commença, qui, selon la coutume du pays, consistait d'abord en une multitude de friandises sucrées, puis en un nombre non moins considérable de préparations plus substantielles, notamment des pillaws (plats au riz) de toutes sortes, servis sur de grandes tranches de pain, remplaçant les assiettes, avec accompagnement de soucoupes garnies de maints condiments, et de petites urnes contenant des boissons glacées. Il va de soi que, familiarisés alors avec les usages du pays, les membres de la mission française assistèrent au banquet, comme tous les convives, assis sur leurs talons, et que, comme tous les convives ne réclamant ni couteaux, ni fourchettes, ni cuillères, ni verres, ils eurent le soin de ne se servir, pour manger et boire, que de la seule main droite, les bonnes manières exigeant que la main gauche soit continuellement cachée sous un pli du vêtement.

Tout cela, bien entendu, sans se livrer au moindre entretien, le silence presque absolu des convives étant de rigueur, en tout festin d'apparat; et le mutisme étant d'ailleurs imposé ce jour-là par le déchaînement continuel du charivari que les Persans appellent musique, et qui, en cette circonstance, était produit par quatre ou cinq cents individus. Un tiers de ces musiciens tiraient des sons aigus d'une espèce de fifre-clarinette; un autre tiers s'époumonait dans des trompes longues d'au moins dix pieds, se terminant par un pavillon d'environ trois pieds d'ouverture : instrument qui, de l'aveu même des gens du pays, qui croient en faire une très louangeuse appréciation, imite à s'y méprendre le cri du chameau en colère; enfin, le reste des concertants frappait avec le bout des doigts sur des timbales de cuivre fort retentissantes. Je laisse à penser si en supposant qu'elle n'eut pas été interdite par l'usage, la conversation eut été possible avec ce tintamarre. Enfin, tous les mets étant desservis, commencèrent à circuler les mignonnes tasses pleines de café aussi épais que parfumé, puis furent présentés les kalions en même temps qu'aux instrumentistes succédaient les chanteurs — je pourrais dire les *crieurs*, car le plus grand mérite est reconnu à ceux qui crient avec les plus pénibles efforts, à tel point que pour cacher les grimaces qu'ils sont obligés de faire pour hausser leur voix au ton désiré, ils ont soin de tenir devant leur visage une sorte d'éventail. Quand s'acheva leur pénible concert accompagné par des tambourins de cuivre, et des espèces de violons en forme de pots, vinrent s'agiter d'abord les danseurs aux gestes lourds et grossiers ; puis, les danseuses aux pas légers et gracieux; puis ce fut le tour de bouffons qui, simulant avec beaucoup de vérité quelques tableaux de la vie populaire, mirent toute l'assistance en grande gaîté; puis comme partout retentissaient encore les bruyants éclats de rire, au bord de l'estrade royale, s'avancèrent en même temps d'un pas grave et mesuré, trois hommes vêtus de longues robes également riches et brillantes, mais chacune d'une couleur différente. La tête nue et ceinte de deux branches vertes attachées en couronne, ils tenaient à la main une branche de rosier fleuri.

Ces hommes dont l'apparition fit aussitôt s'établir le plus profond et déférent silence, étaient les poètes en titre des trois princes, dont les cours se trouvaient réunies à la fête. Ils devaient chacun à leur tour, improviser sur un sujet donné par leur maître; et la curiosité était d'autant plus vivement excitée parmi les assistants, naturellement passionnés comme tous les Persans de poésie et de beaux récits, que de la rencontre de ces trois diseurs excellents et renommés devait résulter une sorte de lutte qui promettait d'être magnifique.

Le plus âgé des trois hommes, celui qui était vêtu d'une robe pourpre, le poète du roi, s'inclina devant le souverain, en manière de lui dire qu'il était prêt à recevoir le thème des vers qu'il déclamerait. L'homme vêtu d'une robe bleue, poète du prince Abas, et l'homme vêtu d'une robe blanche, poète du prince Nazar, se retirèrent alors chacun à un bout opposé de l'estrade. Pendant ce temps, le roi, à qui un serviteur avait présenté une feuille de papier et un roseau taillé, traçait quelques lignes qu'il fit remettre à son poète.

Celui-ci, tenant le papier à deux mains, le toucha d'abord de son front incliné, puis le déplia et lut à haute voix ce qui y était écrit : « *Le mont au sommet neigeux, étend au loin, le soir, son ombre sur la terre.*

« *Le mont au sommet neigeux aime à voir le cours profond et impétueux du fleuve sorti de ses flancs; il aime à entendre le doux murmure du ruisseau qui descend de ses pentes et qui va grossir le fleuve.* »

Cet énoncé du sujet qu'allait traiter le poète

était formulé en vers harmonieux. Nul ne s'en étonnait, car on avait de Sa Majesté Feth-Ali-Schah de nombreux écrits littéraires qui pouvaient être mis en parallèle avec ceux des meilleurs auteurs persans ; et l'on se rappelait qu'en sa jeunesse il était maintes fois sorti victorieux des défis qu'il avait portés aux improvisateurs de la cour de son oncle et prédécesseur au trône, Aga-Mohamed-Khan.

Quoi qu'il en fût, une longue et universelle acclamation salua cette lecture préliminaire, et après un court instant de méditation, le poète commença son improvisation. Il n'eut pas de peine à dégager l'allusion toute personnelle que le roi avait mise dans ses vers, car le *mont neigeux* étendant au loin, le *soir*, son ombre sur la terre, n'était autre que le vieux et vénérable souverain dont la puissance protectrice couvrait le royaume. Par le fleuve, il fallait entendre son héritier, à la fois ardent et sage; par le ruisseau, le jeune fils contribuant à la force, à la gloire de son aîné. Sur ce tableau, dont il traça d'abord les contours et les grands traits, le poète sut habilement jeter ensuite les plus brillantes, les plus séduisantes couleurs; et le moment vint où chacun de ses vers donna lieu à de nouveaux applaudissements. Il acheva par une très belle invocation aux puissances célestes, qu'il montra favorablement unies pour bénir dans une glorieuse lignée les destins de l'Iram; et il se retira pendant que l'assemblée acclamait à la fois le poète et les héros de son poème.



Les poètes, dessin de Scott.

Puis s'avança l'improvisateur vêtu de bleu, un homme vigoureux à l'œil étincelant, aux lèvres frémissantes. Sur le papier que lui fit remettre le prince Abas, il lut d'une voix aux claires vibrations :

« *Chante les nobles travaux du glaive, célèbre la gloire des combats, dis les fruits enviés de la guerre, exalte le vaillant amour de la patrie.* »

Et aussitôt en effet, le poète commença l'éloge éloquent de la vocation des armes. Il fit ressortir la grandeur de la tâche confiée aux cœurs qui se dévouent, aux bras qui tiennent l'épée, il énuméra les fières vertus qui sont l'apanage du soldat. Et quand, aux longs applaudissements de l'assemblée, il eut peint des plus brillantes, des plus séduisantes couleurs les hommes de guerre de tous rangs, montrant que tous sont les parties inséparables du même corps, qui de tous reçoit un égal tribut de force et de puissance, il parla des espérances que la vieille et glorieuse patrie faisait reposer sur le cœur et sur le bras de ses enfants.

Aux premiers mots de cette adroite péroraison un frémissement d'enthousiasme parut courir sur l'auditoire; et bientôt même le moment vint où chaque vers que lançait le poète trouvait pour échos de longues, de frénétiques acclamations. Seuls, à vrai dire, les chefs qui occupaient ou avoisinaient l'estrade royale pouvaient entendre les paroles du poète, mais, de proche en proche,

sur la plaine où était répandue l'armée, quelques mots avaient couru disant le sujet que traitait l'improvisateur; et quand les applaudissements éclataient à portée de sa voix, aussitôt ils allaient se propageant en tous sens jusqu'aux groupes les plus lointains, et le bruit en venait à nous, comme d'un tonnerre et d'un étrange déchaînement.

Les espérances de la patrie : il était facile au poète de les indiquer sans laisser le moindre voile sur sa pensée et sur ses paroles : il eut l'air de les faire deviner par de subtiles allusions qu'il énonça, en dirigeant un geste magnifique vers les régions qui avaient été ravies à l'antique domaine national, « lambeaux sanglants que le tranchant du glaive saurait détacher du corps qui s'en était fait un hideux vêtement. »

A ces mots qui furent les derniers de l'ardente improvisation, l'enthousiasme fut au comble et le prince Abas, qui certainement avait voulu ainsi en même temps connaître et surexciter les sentiments de son armée, le prince Abas laissait voir par l'heureux épanouissement de ses traits, par le rayonnement de son regard, combien lui était agréable cette exaltation.

Le vieux roi, courbé, le front bas, gardait son fin et mystérieux sourire.

Lorsqu'enfin les transports furent un peu moins vifs et bruyants, le poète vêtu de blanc s'avança. C'était un beau jeune homme au geste calme, au regard rêveur. Il déroula lentement le papier que le prince Nazar venait de lui envoyer, et quand le silence eut permis de se faire entendre, il lut : « *Dis les doux fruits de la paix que les armes ont conquise, chante la rude mais féconde tâche du laboureur, célèbre les magnifiques épanouissements de la nature, de l'espérance que la patrie doit mettre en ceux qui ouvrent le sein de la terre.* »

Le thème donné par le prince Nazar contrastait singulièrement avec celui que venait de développer le poète du prince Abas; il était donc normal que l'auditoire, encore tout aux entraînements des pensées belliqueuses, ne fût pas aussitôt dominé par l'attente des calmes tableaux qui lui étaient annoncés. Il pouvait cependant dépendre de l'art et de la verve du poète de captiver à nouveau les esprits, de dissiper habilement l'espèce d'ivresse où ils étaient plongés, pour les gagner insensiblement au doux charme des idées souriantes. Mais, soit que les succès de ses devanciers lui fissent douter de ses forces, soit que peu coutumier encore des auditoires nombreux, il crût trouver dans un mouvement tout naturel d'inattention un sentiment de défaveur préconçue, le jeune poète manqua aussitôt d'assurance. A peine eut-il déclamé quelques vers sans feu et sans couleur, qui par leur insignifiance même laissèrent la foule distraite et presque bruyante, qu'il se prit à hésiter, à balbutier... Alors le silence se fit, mais le cruel silence des regards moqueurs; puis coururent des chuchotements qui eurent raison de ses dernières facultés. La voix s'étrangla dans sa gorge serrée. Hors de lui, cachant son visage dans ses mains, se courbant, s'effaçant, comme écrasé de honte et de douleur, on le vit courir désespéré vers l'extrémité de l'estrade pour se dérober aux huées, dont la présence seule du roi et de ses fils retenait l'explosion.

Pâle, déconcerté, le jeune prince promenait sur l'assemblée un pénible regard ; et tous semblaient partager le malaise que lui causait cet incident qui venait troubler d'une façon si malencontreuse la brillante fête, quand tout a coup, un long frémissement se produisit auquel succéda une sorte d'anxieux silence. On venait de voir le vieux monarque, redresser vivement le front, se lever; son visage morne et fatigué avait paru se ranimer subitement; son œil couvert lançait des éclairs étranges. Retrouvant sa taille haute et imposante, il fit quelques pas d'un pied ferme et sûr pour gagner le milieu de l'estrade. Là, par un geste magnifique, il étendit le bras, et d'une voix à la fois retentissante et douce : « Aux désirs de l'enfant le père aime à se plier, dit-il; puisse se rallumer en moi la poétique ardeur, pour célébrer la paix, fruit charmant de la guerre. Puissent revenir à mes lèvres les purs accents, pour dire l'espérance que la patrie doit mettre en ceux qui ouvrent et fécondent le sein de la terre ». Sur ce préambule, cadencé en vers harmonieux, une immense acclamation et de vifs applaudissements semblèrent vouloir éclater, mais le royal diseur imposa le silence en commençant aussitôt son improvisation. Se reportant aux idées qui avaient exalté l'auditoire, il refit tout d'abord un brillant tableau de la guerre, de la guerre patriotique, enthousiaste, que couronne infailliblement la victoire; et il montra les fils du vieil Iram regagnant triomphants le toit de la famille, le coin de terre où ils furent bercés, et où reposent les os des aïeux. Alors la paix, l'opulente paix ayant été achetée au prix du sang, il chercha quels seraient les plaisirs, les avantages qui en pouvaient revenir à ceux dont les camps avaient vu l'héroïsme; et alors, aux images de tumulte et de fureur, il fit peu à peu succéder les images de quiétude et de concorde; il mit aux mains du vaillant soldat la houe et la faucille; au bruit des instruments guerriers il substitua celui des rustiques tambourins : de violents exercices armés cédèrent la place aux danses joyeuses; aux villages ravagés, incendiés, aux cantons déserts, il opposa la maison pleine des fruits de la terre, les champs herbeux couverts de troupeaux; à la disette, l'abondance; à la dispersion des habitants misérables, l'accroissement des paisibles familles, et les pères voyant les fils de leurs fils. — Et si pleins de séduction étaient ces tableaux, qu'à la voix du poète couronné, tous semblaient aspirer aux réalités dont il leur donnait le songe. Il n'y eut alors ni clameurs, ni battements de mains, car instinctivement il semblait aux auditeurs que ce bruit eût mis en fuite les riantes destinées qui des lèvres royales tombaient dans les cœurs attendris... Ce fut au milieu d'un silence frémissant que coulèrent les flots de poesie où chacun trouvait un doux enchantement. Lorsque enfin il eut versé à tous la même ivresse délicieuse : « Rêves de guerre, et rêves de paix, s'écria-t-il, espoir du brillant triomphe, espoir des placides félicités, pourquoi, ô terre d'Iram, ne les verrais-tu pas ensemble accomplis? L'artisan fera-t-il défaut à l'œuvre de gloire, ou à l'œuvre de calme prospérité, l'une étant l'appui, la sauvegarde de l'autre Non!.. Réjouis-toi, terre d'Iram, tes temps nouveaux vont sans doute fleurir; aux yeux prêts à

s'éteindre, l'avenir parfois se dévoile... Je pressens, je vois. Écoutez, voyez!

Et, après une courte pause où l'on semblait entendre le palpitement de toutes les poitrines, le vieux monarque, rajeuni, transformé par une sorte de délire, commença la peinture d'une vision charmante, où l'on apercevait symboliquement indiqués deux hauts esprits, deux généreux cœurs se partageant la tâche de régénération avec une absolue conformité de vues, d'efforts... Or, à ce moment, chacun put voir les deux princes, assis pour le festin aux côtés de leur père, se lever à leur tour, et, se tenant les mains, les yeux dans les yeux, semblant affirmer toutes les touchantes images qui se déroulaient dans les vers inspirés. Alors l'enthousiasme dut se traduire autrement que par la silencieuse émotion ; alors éclata comme un tonnerre l'applaudissement du nombreux auditoire longuement répercuté par les milliers d'hommes qui couvraient la place. Le poète n'ajouta plus que quelques accents qui eurent les mêmes échos ; et il tomba comme épuisé, anéanti dans les bras de ses familiers... qui l'emportèrent, pendant que retentissaient les acclamations du peuple, que sa voix avait enivré du plus pur breuvage d'espérance.

La fête étant achevée, quand les deux princes montèrent à cheval pour retourner côte à côte à leur tente, ils furent partout l'objet de la même ovation enthousiaste...

Regagnant notre quartier, j'aperçus le vieil Ardébil qui, trottinant tout renfermé en lui-même, se glissait hâtif à travers la foule. Je le hélai, curieux que j'étais de savoir l'effet produit sur lui par les incidents de cette singulière journée. « Eh, docteur! docteur! » Pas de réponse. On eut dit qu'il fût subitement devenu sourd. « Docteur Ardébil! » Mon homme courait toujours. Ne voulant pas en avoir le démenti, je fis en sorte de le gagner en vitesse; j'allai tout simplement en face de lui; et là, articulant bien nettement : « Docteur Ardébil, m'entendez-vous, cette fois? »

— Pardon, fit-il, j'aurai oublié de vous prévenir.

— Me prévenir, et de quoi, s'il vous plaît?

— Que je ne m'appelle plus du nom que vous venez de prononcer. Mon nom est maintenant Abou-Ahmed.

— Et d'où vient?....

— Vous allez comprendre... mais n'ébruitez pas encore trop la chose, je vous prie. L'autre jour, j'ai eu certain démêlé d'affaires avec un personnage qui, à ce qu'on assure, possède le mauvais œil et le don d'ensorceler, — il a fait ses preuves — nul doute donc que pour me nuire, dans son dépit, il n'use envers moi de ce diabolique pouvoir. Or, contre qui lancera-t-il le sort? Contre le nommé Ardébil... Alors vous comprenez....

— J'entends, fis-je, en comprimant l'énorme envie de rire que me causait le profond sérieux du bonhomme, vous changez de nom, dès lors, plus de nommé Ardébil, et par conséquent le sort jeté tombe dans le vide.

— Eh! fit le vieux scribe. A malin, malin et demi, n'est-ce pas bien imaginé?

— Fort bien, en vérité. Mais que vous semble de tout ce que nous venons de voir et d'entendre? »

Alors, le nouvel Abou-Ahmed, à voix basse et de l'accent du plus profond mystère: « Voulez-vous mon avis sincère?

— Je le veux.

— C'est à n'y rien comprendre, mais rien absolument. Voilà! »

Et sur cette belle déclaration, il se reprit à trottiner avec l'air tout triomphant de l'homme qui a su mettre en défaut le diable et ses suppôts.

XI

EXPLICATIONS

Une après-midi, me promenant dans la montagne à quelque distance du camp, je vis au fond d'une gorge assez aride, certain petit quartier de verdure vers lequel je dirigeai machinalement mes pas. Je trouvai là entre quelques arbres fruitiers une sorte de méchante cabane bâtie en pierres brutes, maçonnées de terre, servant d'asile à un vieillard et à une vieille femme qui vivaient là du produit de l'espèce de jardin entourant leur demeure et de quelques chèvres qui broutaient à l'aventure dans les rochers. J'appris du vieillard qu'il devait à sa seule industrie la création de ce petit domaine. Un jour passant là, lui, pauvre journalier, il avait remarqué quelque humidité dans un pli du vallon. Il était venu donner quelques coups de pioche et avait trouvé un filet de belle eau. Cette découverte faite, il avait obtenu sans peine du baglierbey la cession d'une certaine étendue de ce sol abandonné, (tous les terrains sans culture étant de droit propriété royale, et chacun pouvant se les faire attribuer sous conditions de travail et d'impôt en cas de réussite) Son premier soin, après s'être construit un abri, avait été de pousser plus avant les fouilles à la recherche de l'eau, et lentement, péniblement, il avait ouvert un puits dans les larges profondeurs duquel les fissures du rocher amenaient l'eau en abondance. Et il avait commencé à défricher, à planter, à semer, vivifiant tous ses essais de culture à l'aide de cette eau, qu'il élevait à force de bras, seau par seau, dans un bassin supérieur d'où il la distribuait par des rigoles sur les divers points. Il n'y avait donc là, pour ainsi dire, aucun brin d'herbe qui ne résultât d'un effort de ce rustique.

Le brave homme avait eu dans sa jeunesse une existence des plus aventureuses. Il avait fort couru le monde à la poursuite de la fortune, qu'il n'avait jamais pu saisir. Une fois, à Trébizonde, étant monté par curiosité sur un navire hollandais, il s'était décidé sans autre préparatif au voyage d'Occident. Débarqué à Amsterdam, il avait regagné la Méditerranée en traversant la France, et il en avait rapporté les plus fantaisistes impressions...

Me voyant passer, le vieillard m'avait offert le kalioun et une tasse de café. Je m'étais assis au seuil : nous avions causé. Le lendemain, j'étais revenu. Le jeune prince, à qui je parlai de ces braves gens, voulut les voir chez eux. Il y vint avec moi, fut charmé, et envoya en présent des provisions, des étoffes, des outils. Pour moi, j'avais pris l'habitude de pousser jusque là, chaque soir. J'aimais surtout, — ce qui faisait le compte de mes

persistantes dispositions nostalgiques — à mettre le vieillard sur ses pittoresques souvenirs de France. J'arrivais vers le coucher du soleil, et m'en allais une ou deux heures plus tard, à la fraîcheur de la nuit.

Or, après le tumulte de la fête, je ne m'étais senti que plus disposé à goûter le calme de ma promenade habituelle. Je me dirigeai donc comme d'ordinaire, vers la petite oasis des rochers.

Quand j'entrai dans la maisonnette, un peu après le coucher du soleil, je n'y trouvai que la vieille paysanne. Mais son mari ne devait pas tarder à rentrer. Elle alluma le kalioun, qu'elle m'offrit pour que je puisse attendre en patience, et s'étant accroupie, elle se mit à tresser une natte de paille, à la lueur d'une petite lampe accrochée au mur. Tout en humant la fumée odorante, j'échangeai quelques paroles avec la brave femme.... Une demi-heure environ s'était écoulée ainsi.... A un léger bruit qui se fit au dehors, la vieille se leva vivement, courut à la porte, l'ouvrit et disparut.

Je pensais la voir rentrer avec son mari, mais, au lieu des rustiques époux, ce fut une personne d'aspect tout différent qui se présenta, et qui, le seuil franchi, referma avec précaution la porte derrière elle.

C'était une dame persane, entièrement enveloppée de voiles comme le veut la coutume du



Dans la montagne, dessin de Scott.

pays, et ne me laissant voir de son visage que de vives prunelles brillant à travers les mailles de son *roubend*. (1)

Mon attitude et mon regard devaient naturellement traduire un grand étonnement.

« Vous êtes intrigué, seigneur français, me dit aussitôt la dame, vous ne le serez pas longtemps. Vous n'avez jamais vu mon visage, mais nous nous connaissons; car je sais que mon fils, qui m'a souvent, très souvent parlé de vous, vous a quelquefois parlé de moi.

— Votre fils, madame?

— Le prince Nazar.

— Quoi, dis-je en m'inclinant, saisi de respect devant celle dont le prince ne m'avait jamais parlé qu'avec une sorte d'adoration, quoi, madame, un tel honneur à moi!... et sans craindre ....

— Un intérêt tout personnel m'amène près de vous, interrompit-elle gravement; puis elle ajouta d'un ton enjoué : « Quant aux craintes, qu'il n'en soit pas plus question pour vous que pour moi. On s'abuse trop en ces pays sur ce que valent les rigueurs et la farouche surveillance du harem.

(1) Les femmes se couvrent pour aller en public, d'une longue pièce d'étoffe nommée *Kadéra* qui, posée sur le sommet de la tête, s'entrecroise par devant, et que retiennent des cordons noués autour du cou. Elles attachent en outre sur ce premier voile, à l'aide d'épingles piquées dans la toque ou le turban qui leur sert de coiffure, le *roubend*, morceau de toile en forme de carré long, dans lequel est pratiquée, à hauteur des yeux, une ouverture large de deux travers de doigts, qui est fermée par un filet ou par une dentelle claire.

S'échapper est chose toujours assez facile et fort peu dangereuse. Depuis notre venue au camp avec le roi, je me promettais d'avoir un entretien avec vous, et je ne fusse pas partie sans vous voir. Mais, après ce qui s'est passé aujourd'hui à la fête, cet entretien m'a paru ne pouvoir être différé davantage. Je savais par mon fils que vous visitiez chaque soir ces bonnes gens, — qui, d'ailleurs, ignorent qui je suis, et à qui vous ne l'apprendrez pas. — Je suis donc venue, — à l'insu de mon fils, bien entendu, à qui je vous demande de laisser provisoirement ignorer notre rencontre. »

En prononçant ces derniers mots, la dame avait enlevé les épingles d'or qui retenaient son *roubend,* et j'eus la charmante vue du plus pur, du plus noble visage qu'il m'eût été possible de contempler jusqu'alors.

Je ne saurais dire la douceur en même temps que la fine fermeté de ces traits, la vivacité en même temps que le charme de ce regard... Je ne fus même pas maître d'un sentiment de surprise, dont la belle visiteuse voulut ne pas comprendre le sentiment admiratif.

— Dans votre pays, me dit-elle, vous n'imposez



L'enfant recueilli, dessin de Scott.

point aux femmes ces contraintes, qui n'existent pas non plus chez mon peuple d'origine.

— Chez votre peuple d'origine, dites-vous, madame ; quel donc est-il, je vous prie ?

— Seigneur français, me dit-elle, avec une imposante gravité, jusqu'ici mon fils seul a connu les choses que je veux, que je crois devoir confier à vous seul, après lui. Ce que je sais de vous par mon fils m'assure que cette confiance sera bien placée. Vous aimez le prince Nazar, et le prince Nazar a pour vous autant d'affection que d'estime. Voilà pourquoi je vous demande de m'écouter avec le cœur.

— Parlez, madame.

— Il doit y avoir de cela vingt-huit ou trente années : là-bas, au delà du grand désert de Kerman, au pied des montagnes du Koulistan, dans une cabane qu'il avait construite de ses mains au bord d'une forêt, vivait seul un vieillard dont les pénibles jours se partageaient entre le travail de la terre et la méditation. Un soir, au moment d'éteindre sa lampe, il entend gémir et frapper à la porte. Il ouvre, et voit un homme, jeune encore, portant une enfant endormie. Cet homme était blême, chancelant. « Entre et te repose, lui dit le vieillard. — Me reposer, oui, balbutia péniblement

le jeune homme, mais du dernier repos. — Courage! » dit le vieillard. Et, le soutenant, il le fit entrer et asseoir dans la cabane.

« — Je meurs, dit le jeune homme; qui aura pitié de l'enfant? — Moi, répondit le vieillard. — Qu'Ormuzd te bénisse! dit le jeune homme. — Ormuzd! répéta le vieillard, qui ne s'était isolé du monde que pour consacrer son âme tout entière à ce divin auteur de tous biens, *frère*, d'où viens-tu? — J'étais parti de l'Iram pour fuir la persécution, la misère, répliqua le jeune homme; je comptais gagner les Indes, où nos frères sont respectés, heureux. Mais la fatigue, la fièvre... » En parlant ainsi, le jeune homme s'était levé pour baiser le front de l'enfant qui dormait sur la couche où le vieillard l'avait posée. Il tomba en poussant un long soupir : il était mort.

L'enfant, qui devait alors avoir environ trois ans, l'enfant, c'était moi.

Le vieillard observa fidèlement la parole donnée au mourant. Il tint lieu de père à l'orpheline, lui offrant chaque jour non seulement l'aliment qui nourrit le corps, mais aussi la forte et sainte nourriture de l'esprit et du cœur. A l'enfant née dans sa foi, lui, le pieux, le savant, il enseignait les vérités que le grand Zoroastre a révélées au monde; il contait les glorieuses ou douloureuses histoires de l'ancienne croyance; il lui montrait à lire dans les livres inspirés, où, en même temps que les saintes lois de concorde et de travail, œuvre des bons génies, elle apprenait les destinées promises aux enfants d'Ormuzd.

Il en alla ainsi pendant une douzaine d'années. La sagesse, l'assistance, l'exemple laborieux du vieillard, avaient attiré ou retenu autour de lui quelques malheureux errants. Un petit village s'était formé, où l'aisance et la paix naissaient du labeur et où se pratiquait le culte des pures divinités.

Mais un jour une horde passa, sauvage et fanatique, qui, pour s'autoriser au vol, au pillage, prétendit châtier des infidèles. Avec le vieillard, furent massacrés tous ceux qui essayèrent de le défendre, tous, excepté la jeune fille, à qui les barbares ne permirent pas de mourir avec le père de son âme. Ils eurent pour elle la pitié du marchand qui entoure de soins les objets dont il peut trafiquer. Ils l'emmenèrent, la vendirent. Six mois plus tard, la jeune fille, qui, disait-on, avait quelque beauté, devenait l'épouse du roi des rois ; et pendant près de trois années la pauvre esclave, l'enfant de la race maudite, deux fois orpheline, aurait pu s'enorgueillir de faire prévaloir ses volontés, ses caprices, sur toutes les terres d'Iram ; car le maître de cet empire se déclarait chaque jour l'esclave de ses moindres désirs. Questionnée par le monarque, elle lui avait tu ce qu'elle savait de sa naissance, et elle lui avait dissimulé ses croyances. Pourquoi? Parce que, du moment où elle avait acquis la faveur du souverain, une pieuse pensée s'était emparée d'elle : travailler au soulagement, à la délivrance du malheureux peuple dont elle était la fille; mais non pas ouvertement, car elle avait vu aussitôt que, dans l'esprit même du monarque, le préjugé avait de profondes racines; et aussi parce qu'elle avait compris que le crédit dont elle jouissait n'avait rien de durable et d'assuré. Elle se disait que, dût-elle, puissante un jour, gagner quelque adoucissement au sort de ses frères, c'eût été, pour l'heure toujours menaçante de la disgrâce ou de l'indifférence, les vouer à de plus cruelles rigueurs. Cachant son influence, elle put, par des voies détournées, empêcher quelques maux, atténuer quelques souffrances, mais en reconnaissant qu'elle ne saurait tenter davantage. Et, heureuse du peu de bien qu'elle pouvait faire, elle souffrait d'être empêchée en l'œuvre d'absolue réparation dont elle rêvait l'accomplissement.

Un fils naquit d'elle, dont la venue et les premières grâces enfantines parurent lui assurer un empire plus grand encore sur le souverain, qui, dès le principe, avait témoigné d'une vive prédilection pour cet enfant. Et bientôt, cependant, on la vit se soustraire d'elle même à la faveur, rechercher l'effacement, et ne plus vivre qu'avec son fils et pour son fils. C'est qu'alors son esprit était obsédé d'un nouveau rêve, à la réalisation duquel semblaient devoir être consacrés toutes les énergies, tous les soins de sa tendresse maternelle. En un mot, elle avait pensé que ce qui était impossible par elle, pouvait un jour se réaliser par son fils. Il va de soi qu'en se berçant de cette espérance, d'ailleurs lointaine, elle faisait une large part aux hasards secrets de l'avenir. Elle avait appris de son père adoptif à vivre dans l'attente de l'époque certaine, mais indéterminée, où les puissances célestes susciteraient le nouveau règne de la croyance antique. Elle savait qu'un prédestiné surgirait pour accomplir cette glorieuse mission du salut. Pourquoi son fils, né du souverain et de l'esclave, pourquoi cet enfant, en qui le sang des persécuteurs se mêlait au sang de la race martyre, ne serait-il pas celui qu'Ormuzd avait marqué en vue de la délivrance de la nation si longtemps éprouvée? Pourquoi, du reste, le seul fait de cette supposition, venue en son esprit, ne lui eût-il pas semblé comme un suprême avertissement, auquel elle devait obéir, en aidant de tous ses efforts à l'échéance qui amènerait pour ses frères infortunés les propices destinées, et pour son fils un rôle glorieux. Ce qu'elle tenta, ce qu'elle fit alors, en se donnant pour double but le salut de son cher peuple et la gloire de son fils bien-aimé, peut-être le comprenez-vous, seigneur français; et sans doute vous vous expliquez bien des choses qui ont pu vous sembler étranges dans la conduite du jeune prince, quand vous ignoriez ce que je viens de vous dire — ce que je n'ai jamais confié à d'autres que vous — et qui, maintenant, doivent vous paraître toutes naturelles.

— Oui, madame, répliquai-je, je comprends; je comprends et j'admire. Et en même temps que je m'explique ces choses qui, en effet, avaient pour moi un certain caractère mystérieux, en même temps je vois à quoi tient qu'il y ait dans l'âme du jeune prince tant de grandeur et de générosité, tant de force et de noblesse; tout cela est votre magnifique ouvrage, madame. Ah! je comprends qu'ayant une telle mère, le jeune prince ait conçu pour elle cette vénération dont il ne fait, d'ailleurs, un secret pour personne; je comprends que son amour pour vous soit un culte véritable; je comprends

qu'il aspire au jour où l'œuvre de sa sainte mère — comme il vous appelle et comme il a raison de vous appeler — pourra enfin être révélée à l'admiration de tous.

— Ah! soupira-t-elle, voilà où commencent mes appréhensions, où naissent mes terreurs.

— Vos appréhensions, vos terreurs? répétai-je. Quoi, madame, étant donné le but que vous vous étiez proposé, tout — et notamment ce que nous avons vu aujourd'hui — tout ne devrait-il pas au contraire vous rassurer, vous affermir dans vos espérances.

— Vos yeux voient ainsi, dit-elle en secouant la tête tristement.

— Eh! pourraient-ils voir autrement, je vous le demande, madame? Dans l'ombre, dans le mystère de votre active tendresse, vous avez initié votre enfant au respect, à l'amour de vos anciennes traditions; vous l'avez nourri de vos chères croyances, vous l'avez enthousiasmé à l'histoire des beaux siècles de votre peuple; vous l'avez attendri de ses malheurs; enfin vous avez fait de lui, par les convictions, par les espérances, un autre vous-même, tout prêt pour le grand et magnifique rôle qui lui est peut-être réservé.

— Peut-être! fit-elle.

— Mais, repris-je, il me semble que tous les présages sont jusqu'ici favorables. Après l'aventure du jour du Moharrem, qui pouvait avoir une si triste issue, et qui s'acheva si heureusement pour lui, n'a-t-il pas obtenu aujourd'hui les plus éclatants témoignages de l'appui que ses idées peuvent rencontrer dans l'esprit et dans le cœur du roi et du prince-héritier. Le touchant tableau que Sa Majeste a fait du concours et du rôle des deux frères, l'élan du prince Abas, l'enthousiasme du peuple qui entourait les princes...

— Eh bien, non, interrompit-elle, non, je n'ose pas croire à ces apparences. En voyant approcher l'heure du destin, j'ai peur, je tremble... Ah! c'est qu'ici, dans ce monde, dans cette cour, tant de terribles choses se sont parfois accomplies qui ont paru toutes naturelles, et qui n'ont troublé ni les esprits ni les cœurs. L'histoire même de ce règne, n'offre-t-elle pas des exemples?... Feth-Ali-Schah est un prince généreux, un homme juste, il sait aimer. Et pourtant!... Abas Nirza, son fils aîné, est une noble et droite nature, une âme élevée, je crois comprendre que dans l'affection qu'il témoigne à son jeune frère, à mon fils, n'entre aucune hypocrisie... Et pourtant!.. Que voulez-vous, je vois le roi vieux, débile... Un nouveau règne peut s'ouvrir d'un instant à l'autre. Toujours en pareil cas se produisent des compétitions, des luttes.— Qui me dit que, dans son ardeur même à soutenir sincèrement les droits de son aîné, mon fils ne se vouera pas aux perfides inimitiés. Qu'attendre, au surplus, des conseillers, des courtisans, qui après le succès entourent le puissant? Enfin, on ne raisonne pas avec l'effroi, et j'ai l'âme timorée. Je suis mère et, la terreur jetée en mon cœur, je ne sais plus, je ne puis plus songer qu'au salut de mon fils. Je ne lui ai rien dit de ces craintes, que vous ne lui redirez pas, car avec sa fierté, avec son courage coutumiers, il en ferait mépris. J'ai donc formé un projet, pour la réalisation duquel j'ai voulu vous demander appui.

— Un projet, madame?

— Oui. Souvent mon fils et moi, nous avons parlé de votre pays, de cette France dont vous lui avez fait connaître les douces mœurs, les nobles lois. L'histoire de votre nation est, parmi toutes, celle qu'il a pris le plus de plaisir à lire, à entendre. Les grands souvenirs de votre passé sont ceux qui ont le mieux parlé à son âme. Vous avez pu remarquer qu'à l'idée de voir votre pays, sa curiosité s'éveille ardente.

— En effet.

— Pourquoi ce voyage ne lui serait-il pas indiqué comme devant achever de mûrir son esprit. Il parle votre langue. Une ou deux années consacrées à parcourir vos cités, à étudier vos arts, vos industries, seraient pour lui pleines de charme et d'enseignements. Gagné par le regret du pays, n'avez-vous pas dû un instant nous quitter? Refuseriez vous d'être son compagnon, son guide?

— Ce me serait, madame, un grand honneur.

—Je souhaiterais que mon fils consentît à partir.

— Ne suffirait-il pas, Madame, que vous lui fissiez connaître ce désir?

— Sans doute, mais je n'emploîrai jamais avec lui que la persuasion. Et si votre voix se joignait à la mienne...

— Mais encore, Madame, ne prévoyez-vous pas un obstacle capital?

— Quoi! dit-elle vivement, le consentement du roi? — Je suis sûre de l'obtenir.

— Fort bien! mais croyez-vous que votre fils se résigne ainsi à se séparer de vous?

— Qui sait! répliqua-t-elle. Peut-être pendant ce voyage serions-nous moins séparés que jamais.

Et un éclair étrange qui brilla dans ses yeux m'indiqua que ce projet pouvait comporter maint détail dont je ne serais instruit que plus tard.

— Quoi qu'il en soit, Madame, croyez qu'il ne tiendra pas à moi que votre projet ne réussisse.

— Il réussira, dit-elle d'un accent de profonde, de triomphante satisfaction, et toute ma reconnaissance...

Elle s'interrompit en entendant au dehors le pas d'un cheval. « L'on passe, non, l'on s'arrête, fit-elle en rajustant le voile de son visage. »

Instinctivement, car la situation pouvait être grave pour elle et pour moi, j'avais marché vers le seuil, la main sur mes armes. Mais écoutant tranquille : « Ah! c'est la voix de mon fils. Qu'il ne sache pas...

Et, avisant au fond de la petite salle, l'entrée d'un réduit obscur, elle s'y glissa.

— J'étais bien sûr de vous trouver ici, fit en entrant le prince, qui regardait autour de lui. Seul!

— Le bonhomme est là auprès, répliquai-je, non sans trahir quelque embarras.

—Ah! vous voilà tout ébahi que je vienne vous relancer jusqu'ici, dit le prince. Que voulez-vous, j'avais hâte de vous annoncer la grande nouvelle.

— La grande nouvelle : et quoi donc, je vous prie?

— Ce que mon frère Abas vient de me confier. Dès demain, pendant que le roi reprendra le chemin de sa capitale, l'armée se mettra en marche pour entrer en Géorgie.

— Une déclaration de guerre?

— Non, une surprise. Mon frère, qui juge l'armée persane suffisamment réorganisée et qui en a connu aujourd'hui les martiales dispositions, croit savoir que la dissension est en pays moscovite. L'heure est propice pour un envahissement subit. Il l'a démontré au roi, qui lui a donné carte blanche.

— Mais vous, prince, que vous en semble?

— Que nous n'avons tous maintenant qu'à faire bravement notre devoir pour l'honneur et la gloire de l'Iram. Toutefois, ma première pensée a été pour ma mère... Si elle pouvait ignorer... mais c'est impossible... Que va-t-elle dire quand je lui apprendrai...

— Elle dira, interrompit la mère, qui reparut le visage découvert, mais blême et profondément bouleversé, elle dira ce que tu viens de dire toi-même, mon fils : « Que l'honneur et la gloire de l'Iram commandent à tous le courage et le dévouement.

— Vous ici, ma mère, dit le prince, en fléchissant le genou.

— Seigneur français, dit la noble femme qui avait retrouvé une sereine assurance, vous consentiez tantôt à être le guide et le compagnon de mon fils. Je suis heureuse qu'il ait votre exemple et votre affection. Merci, seigneur français.

— Ma mère, vous saviez donc?...

— Peut-être, fit-elle, en m'adressant un regard significatif; et, tenant la main du prince qui s'était relevé : « La nuit est noire, dit-elle du ton le plus calme, tu as bien fait de venir, nous retournerons ensemble au harem. »

Et ils sortirent...

La suite à la prochaine livraison.

E. Muller.

LA SCIENCE EN FAMILLE

L'ARAIGNÉE A SOIE

Au commencement du siècle dernier, vivait à Montpellier un conseiller d'Etat, premier président de la chambre des comptes, aydes et finances de cette ville, qui était en même temps membre honoraire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres de Paris, de la Société royale de Londres, de celle de l'Institut de Bologne, etc. Il s'appelait Bon de Saint-Hilaire, et, comme il le dit dans les préliminaires d'un petit écrit qu'il publia en 1710, et que nous avons sous la main en traçant ces lignes, il était d'avis que « après l'étude principale que tous les hommes doivent faire de leurs devoirs essentiels, il est nécessaire qu'ils se choisissent avec soin des amusements aussi utiles qu'agréables; or, ajoute-t-il, comme l'examen de la nature convient à toutes sortes d'état, dans quelque degré d'élévation qu'on soit, il ne faut pas être surpris que la plupart aient donné la préférence à cette espèce d'étude, puisqu'elle a toujours été regardée comme un délassement d'esprit, et comme un moyen sûr de s'instruire en se divertissant. »

Le grave magistrat consacrait donc tous les loisirs que lui laissaient ses importantes fonctions, à des études d'histoire naturelle, dont il composait de curieux mémoires, qui, publiés dans le recueil de l'académie de Montpellier, lui avaient valu la réputation de très subtil et très sagace observateur, il avait notamment écrit sur le *pin larix*, sur le papillon nocturne dit *grand paon*, sur la *chaleur directe* du *soleil* et la *météorologie*, sur le *marron d'Inde*, etc. En 1710, il publia une dissertation sur l'*utilité de la soie des araignées*, qui excita tant d'intérêt qu'elle fut traduite, non-seulement dans les diverses langues de l'Europe, mais aussi en chinois, par un missionnaire qui pensa qu'elle pouvait être lue avec fruit, même dans cet empire du milieu si renommé depuis les temps antiques pour la *culture* du ver à soie.

Ce fut peut-être exagérer un peu l'honneur fait à un petit ensemble d'expériences, en réalité plus fantaisistes que sérieusement pratiques, mais, que voulez-vous? l'auteur du mémoire en avait appuyé la lecture devant ses confrères de la docte assemblée, en leur montrant une paire de bas et une paire de mitaines tricotées avec la soie des araignées. L'on savait, d'autre part, que l'impératrice d'Allemagne, femme de Charles VI, ayant désiré avoir un échantillon de ce tissu, M. le premier président lui avait immédiatement expédié une paire de gants due aux mêmes filandières. Il y eut donc une période de véritable engouement pour la pittoresque révélation du magistrat naturaliste qui, en vue d'ajouter aux mérites de l'insecte dont il préconisait les travaux, s'avisa encore de distiller cette même soie arachnéenne, et d'en retirer un *esprit volatil*, qui fut reconnu par la Faculté comme douée de maintes vertus spécifiques, et dont on composa les *Gouttes de Montpellier*, par analogie ou plutôt par oppposition aux *Gouttes d'Angleterre*, qui étaient dues à la distillation de la soie du bombyx, et qui occupaient alors un haut rang parmi les plus efficaces agents de la thérapeutique. A tel point même furent tout à coup tenues en estime ces Gouttes de Montpellier, que « l'Ecole fit soutenir des thèses publiques pour prouver qu'elles étaient préférables à celles d'Angleterre » et à tel point que Fagon, le grand Fagon, l'oracle hippocratique de la cour du Roi-Soleil en écrivit lui-même à M. le premier président pour l'assurer que « le public lui doit être à jamais redevable d'une découverte qui lui peut si utilement servir pour sa parure et pour la conservation de sa santé. »

Longue, en effet, est l'énumération des graves affections, dont les gouttes de Montpellier peuvent, d'après l'auteur, parlant avec l'assentiment de la Faculté, débarrasser la malheureuse humanité. Pour un peu ce serait la panacée. Elles purifient, raniment, fluidifient la masse du sang, débouchent les viscères, ouvrent les voies respiratoires et alimentaires, domptent la fièvre maligne, le scorbut, la morsure des chiens enragés, le venin des rep-

tiles, font sortir la rougeole, la petite vérole; conviennent pour l'apoplexie, la paralysie, la léthargie, les défaillances, les palpitations, les coliques néphrétiques, les douleurs de reins et d'entrailles, etc., etc., etc., bien autrement puissantes enfin que les alcalis extraits du crâne humain, de la corne de cerf, et autres *mixtes* réputés souverainement efficaces...

Mais laissons la pharmacopée et retournons à nos paires de bas et de mitaines.

Il est bien entendu que le fil, dont le président Bon s'est servi pour la confection de ces objets, n'est pas celui dont diverses espèces d'araignées tissent le filet, où se prennent mouches et moucherons; car, si c'est là de la soie, elle est trop peu résistante; mais le même insecte produit une soie d'une toute autre nature quand il construit la coque au milieu de laquelle il dépose ses œufs. Ce sont ces coques *ovifères* que l'expérimentateur a fait recueillir en quantité relativement considérable, en promettant, à vrai dire, de les payer au poids le même prix qu'on paierait la soie ordinaire. On lui en a recueilli, dès les premiers jours, environ douze ou treize onces, et les ramasseurs affirment que s'il leur eût été permis d'entrer partout où ils en voyaient, ils lui en eussent rapporté autant qu'il en aurait voulu. D'où il conclut que « l'on en trouverait assez dans le royaume pour en faire de



La légende des aiglons, dessin de Gilbert.

grands ouvrages, et que la nouvelle soie qu'il propose est beaucoup moins rare et moins chère que la soie ordinaire n'était en ses commencements » c'est-à-dire au temps où l'empereur Aurélien refusait à son épouse l'achat absolument ruineux d'une robe de soie, vu que la soie était alors vendue au poids, au même prix que les perles les plus précieuses.

Ces coques recueillies, il les a fait, dit-il, bien battre avec la main et avec un petit bâton pour en chasser toute la poussière. Il les a ensuite lavées dans l'eau tiède, puis il les a mises à tremper dans un grand pot avec du savon et du salpêtre et quelques pincées de gomme arabique. Il a fait bouillir le tout à petit feu pendant deux ou trois heures; puis il a fait relaver toutes ces coques à l'eau tiède pour en bien ôter le savon. Il les a ensuite laissé sécher quelques jours, puis les a ramollies entre les doigts, pour les faire carder plus facilement par les cardeurs ordinaires de la soie (lisons de la bourre de soie ou filoselle, déchet de filature et de tissage) et il a obtenu environ quatre onces d'une soie d'un gris tout particulier, qui, d'ailleurs, a pris fort bien la teinture, et qui a été très facilement filée (à la quenouille), donnant un fil plus fort et plus fin que celui de la soie ordinaire (lisons toujours bourre de soie ou filoselle, car nous savons que le brin de soie ordinaire est produit par le dévidage régulier du fil composant le cocon, où le ver s'était enfermé pour accomplir sa métamorphose, et non par un assemblage de brins étirés par les doigts et tordus par le mouvement du fuseau).

« On peut, ajoute le président, faire toutes sortes d'ouvrages avec ce fil, car il n'y a pas à craindre qu'il ne soutienne pas les secousses de tous les métiers, puisqu'il a résisté à celles des faiseurs de bas. »

Cela dit « la possibilité et l'utilité étant bien démontrées, » notre expérimentateur aborde enfin le vrai côté pratique de la question qu'il a posée, et qu'il espère voir résoudre. « La difficulté, reprend-il, se réduit donc maintenant à avoir un assez grand nombre de coques d'araignées pour en faire des ouvrages importants. La chose ne serait pas difficile, si l'on avait le moyen d'élever les araignées comme on élève les vers à soie, car l'araignée multiplie beaucoup plus que le bombyx, elle pond six à sept cents œufs, tandis que le papillon du ver à soie n'en pond qu'une centaine, qui, après l'éclosion, sont exposés à périr de diverses façons. »

Il nous raconte bien, qu'ayant donné ordre qu'on lui apportât toutes les grosses araignées qu'on pourrait trouver dans le mois d'août et de septembre, il les enferma dans des cornets de papier, percés de trous d'épingle, les plaça ensuite dans des pots couverts mais aérés; leur *fit donner des mouches*, et trouva quelques temps après que la plupart avaient fait leurs coques dans les cornets. Il achève en exprimant l'espoir que « les grands avantages à retirer de la soie des araignées exciteront sans doute assez la curiosité des amateurs des arts et des sciences *pour les faire s'empresser* de *trouver la manière d'élever ces insectes*. » Et voilà! En un mot, l'ingénieux président a découvert les termes d'un problème, il les énonce, et laisse à d'autres le soin de trouver la solution.

« Un jour, dit la légende, le maître d'Esope, roi de Babylone, avait été défié par le roi d'Egypte de lui envoyer des artisans qui sussent bâtir une tour en l'air. Esope choisit des aiglons, les fit instruire (chose difficile à croire, remarque le bonhomme La Fontaine qui transcrit cette anecdote), à porter en l'air chacun un panier, dans lequel était un jeune enfant. On va en pleine campagne, les aigles enlèvent les paniers, avec les petits enfants qui criaient qu'on leur donnât du mortier, des pierres et du bois. « Vous voyez, dit alors le roi de Babylone au roi d'Egypte, je vous ai trouvé les ouvriers, fournissez-moi les matériaux. »

N'est-ce pas un peu l'histoire de notre président Bon?

Il a trouvé l'ouvrière, il ne s'agit plus que de la nourrir.

Quoi qu'il en soit, le président Bon est resté célèbre dans l'histoire de la science et même de l'industrie pour sa paire de bas et sa paire de mitaines en soie d'araignée, que, si je ne me trompe, on conserve encore quelque part; mais, malgré l'attrait qui devait, selon le président, s'attacher à cette expérience, nul, que je sache, n'aurait songé depuis à résoudre le problème de l'élevage industriel des araignées.

A vrai dire, l'Académie des sciences de Paris avait délégué au célèbre Réaumur le soin d'examiner attentivement le mémoire du président Bon; après s'être livré à des expériences ingénieuses sur les procédés d'éducation des araignées, et, après avoir reconnu que, fît-on manger toutes les mouches par toutes les araignées du royaume, on n'arriverait pas à une récolte considérable de coques sétifères, le grand entomologiste déclara qu'il n'y avait pas lieu de fonder les moindres espérances sur la production de la nouvelle soie (1).

Nous ne devons donc attacher à la proposition du président Bon qu'un souvenir de pure curiosité.

Mais voici de nos jours quelque chose qui semble devoir être beaucoup plus sérieux.

Un français, d'humeur aventureuse, M. Bézier, voyageant en Afrique, dans un but d'exploration, à ce que j'ai cru comprendre au cours d'un récent entretien que je viens d'avoir avec lui, se trouvait un jour au bord d'une forêt. Le soleil dardait d'importance, notre voyageur, pour trouver l'ombre, se glisse sous les arbres; et le voilà qui tout à coup se sent empêtré dans une sorte de réseau, qui, *happant* son corps, embarrasse de plus en plus ses mouvements. Force lui est de jouer du couteau pour se dégager. La trouée faite, il reconnaît que, mouche humaine, il a donné dans une toile d'araignée d'une étendue, d'une résistance singulières, car elle ne mesure pas moins de deux ou trois mètres en tous sens, et les *câbles* principaux qui en forment la charpente, ne sont guère moins gros qu'un crayon ordinaire. Tout naturellement, il cherche à voir l'animal qui tend de pareils filets; et il aperçoit tranquillement posé sur un débris de son œuvre une sorte de gros insecte tout noir, que de prime-abord il prend pour un coleoptère; mais en y regardant de plus près, il constate que l'article inférieur ou abdomen n'est recouvert d'aucun élytre et ne donne naissance à aucune aile ou membrane. La bête, dont le corps mesure quelque sept à huit centimètres de longueur, et dont le vaste abdomen est solidement cuirassé en tout sens, a un corselet non moins résistant, une tête plâte dure aussi, munie d'antennes très solides; elle a six longues pattes terminées par de terribles crochets. A quel ordre, à quelle famille, à quel genre appartient-elle? M. Bézier n'est pas assez versé dans les études entomologiques pour pouvoir le dire. Mais ce qu'il remarque avant toute chose, c'est la privation d'ailes qui la range hors des coléoptères, dont elle a cependant l'aspect général; à vrai dire aussi, le nombre des membres l'exclut de l'ordre des arachnées, qui ont généralement huit pattes; ce qu'il sait, c'est que la bête tisse, comme l'araignée de nos pays, une toile destinée à la capture des insectes, dont elle ne se nourrit pas, mais dont elle nourrit ses petits (particularité constatée plus tard à loisir), enfin, ce qui le frappe vivement, c'est la belle couleur d'or brillant, c'est la souplesse soyeuse du fil, à la fois tenu et solide, dont cette toile est faite. Et comme il doit séjourner dans le pays, et comme même il se déciderait à y séjourner tout exprès, il se promet d'étudier attentivement, minutieusement les mœurs de cette bestiole, qui, vu sa double qualité de filandière et de tisseuse, et quoi qu'il en puisse coûter à l'esprit de classification, n'est pour lui autre chose qu'une araignée.

(1) Le voyageur espagnol, Félix Azara, qui explora l'Amérique méridionale, à la fin du siècle dernier, rapporte qu'il a vu les sauvages du Paraguay recueillir et filer les coques ou nids d'une grosse araignée.

Et pendant près de deux ans, il ne s'occupe là-bas que d'étudier son araignée, que de la suivre dans ses moindres agissements, et que d'expérimenter les façons de l'élever, de la nourrir, et enfin d'arriver à s'approprier la soie qu'elle produit avec une prodigalité relative.

Tout d'abord, il constate que l'animal est *nocturne*.

Après avoir passé toute la partie lumineuse du jour blottie dans un coin de sa toile, la grosse araignée mère quitte, au crépuscule, cette immobilité, d'abord pour ramasser les moustiques et autres moucherons de nuit qui se sont englués en grand nombre dans ses rets, et qu'elle porte à ses petits, lesquels résident au nombre de quatre-vingt ou cent dans une coque où la mère a déposé ses œufs et où ils sont éclos. Sa progéniture carnivore étant repue, elle va, elle, en frugale herbivore qu'elle est devenue, se repaître de feuilles de mûriers, de goyages, etc.

Dès qu'ils ont atteint une certaine force, les jeunes quittent le nid et vont s'établir de ci de là, construisant des toiles plus fines, où ils capturent eux-mêmes les proies animées dont ils se nourrissent.

Ainsi, me le raconte M. Bézier, et moi de lui rappeler alors l'obstacle qui a mis a néant la tentative curieuse du président Bon, à savoir la difficulté de trouver et fournir des aliments convenables à ces jeunes carnivores. Mais, mieux avisé que l'ancien magistrat de Montpellier, M. Bézier tient la réponse prête, il a parfaitement réussi à nourrir ses nombreux élèves en projetant sur leur toile avec la barbe d'une plume des gouttelettes de sang de lapin. Il a même ainsi hâté leur croissance. Il y a là, en effet, une idée pratique de facile application.

Certain âge passé, c'est-à-dire à l'époque où elle peut devenir pour l'homme animal producteur, l'araignée vit de feuilles d'arbre, dont beaucoup d'espèces lui conviennent également. Quand elle en est là, M. Bézier imagine une sorte de *traite* quotidienne, ou semi-quotidienne. Il prend l'araignée par les pattes postérieures — notons qu'elle est absolument inoffensive — il passe vers le bout de l'abdomen une barbe de plume à laquelle s'accroche un fil ; il a là un petit dévidoir qu'il fait tourner, et sur lequel il enroule de cinquante à soixante mètres de soie ; et, en renouvelant ce manège pendant un certain nombre de jours, il extrait du corps de l'animal toute la provision de fil qui lui aurait servi à tisser le vaste filet que nous savons.

Il laisse ensuite l'insecte se reposer, se réconforter par l'alimentation végétale, et au temps convenable, il recommence le dévidage — à plusieurs reprises même, car le petit producteur a la vie longue.

Une terrible maladie l'ayant obligé à quitter subitement le pays où il poursuivait ses expériences, M. Bézier n'a pu rapporter que quelques écheveaux de cette soie — qui, soumise à la chambre de commerce lyonnaise, a été jugée par elle d'excellente, de magnifique qualité, se prêtant à merveille aux teintures, aux tissages, aux apprêts.

Il n'a pu donner de l'animal qu'un dessin fait de mémoire, d'une main assez inhabile. Mais il repart pour achever ses études, ou plutôt ce que nous serions tenté d'appeler sa conquête. Il part, nanti, d'ailleurs, d'un appareil photographique pour portraicturer la bête, ce qui permettra sans doute aux naturalistes exercés de déterminer l'ordre auquel elle appartient. Il nous a promis l'envoi prochain d'une des premières épreuves. Dès qu'elle nous sera parvenue, le *Musée des Familles* saura trouver, sans doute, le moyen de la communiquer à ses lecteurs.

Au surplus, dans quelques mois, le voyageur compte revenir avec toute une ménagerie de sujets vivants. Il ne restera plus qu'à réaliser l'acclimatation (qui semble possible, car déjà la bête a été soumise à des froids artificiels très intenses, qui ne l'ont nullement incommodée) et à régler le mode pratique d'éducation, pour lequel l'expérimentateur a déjà posé d'heureuses prémisses.

En somme, qu'adviendra-t-il de cette très intéressante tentative ?... Nous ne tarderons pas beaucoup à le savoir, et à le dire.

E. M.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS

LES DEUX NUITS

Il n'est pas d'histoire qui offre des péripéties plus étranges que celle de Russie, et elles sont si nombreuses, si rapprochées que le spectacle en serait amusant, si ces coups de théâtre, renversant gouvernements et empereurs, n'étaient toujours suivis par des prescriptions et des exécutions sanglantes. Favoris, favorites montent sur l'échafaud ou prennent le chemin de l'exil, et sur le chemin glacé et si long de la Sibérie se succèdent de longues caravanes de vieillards, d'hommes jeunes, de femmes, dont l'éclatante fortune et les hautes charges, la veille, faisaient envie. Tous même ne parviennent pas à leur funèbre destination, tués qu'ils sont par un climat impitoyable et par l'inflexible rigueur des agents chargés de leur garde et de leur conduite : Et quels agents ! des espèces de sauvages n'ayant qu'une pensée, celle de tirer de leurs prisonniers le peu d'argent qu'ils ont eu le temps d'emporter avec eux.

On dit que les caravanes qui vont de la mer Rouge à la Mecque ne craignent pas de s'égarer, n'ayant qu'à suivre les ossements des pélerins partis pour le saint voyage. Il en était alors de même sur la route qui conduisait en Sibérie; sur la neige, se voyait une longue file de débris de toutes sortes, des restes humains rongés par les loups, témoignage de la barbarie de ces temps, et il est peu de familles russes qui n'aient laissé, là ou plus loin,

quelques-uns de leurs chefs. C'était parmi eux surtout que la foudre tombait ; quant au menu peuple, il souffrait médiocrement de ses coups, il assistait en spectateur parfaitement désintéressé à ces catastrophes, peut-être même pouvait-on dire, connaissant la triste humanité, qu'elles le consolaient des misères de sa douloureuse servitude.

Ce sont deux révolutions de cette nature, sans y ajouter aucun détail romanesque, ce qui serait bien facile pourtant, que nous voulons raconter aujourd'hui. Elles se tiennent, et sont en quelque sorte liées ; j'ai le regret de devoir ajouter que les principales victimes de ces tragédies de Palais inspirent, sauf une peut-être, un intérêt médiocre ; leur vie et leurs mœurs étant heureusement de celles que notre temps ne comprend plus. Cependant les événements qui les frappent sont si singuliers, si rapides qu'ils attachent par cette forte curiosité que nous accordons aux jeux de la scène.

En 1740, année où s'ouvre notre récit, Anna Iwanowna règnait en Russie; seconde fille d'Iwan, frère de Pierre le Grand, née en 1693, elle avait été mariée au duc de Courlande. Veuve et sans enfant, elle fut appelée au trône des Czars, au préjudice de sa sœur aînée, par une intrigue dont nous devons dire quelques mots pour expliquer la situation. Après la mort de Pierre II, les Dolgorouky, ses derniers favoris, et le chancelier Ostermann pensant qu'ils conduiraient facilement une princesse qui leur devrait l'Empire, décidèrent le Sénat, les grands et les boyards, rassemblés à Moscou, à appeler au trône Anna, duchesse de Courlande, alors à Mitau, mais ils lui imposèrent plusieurs conditions dont la principale était de ne pas se faire accompagner à Saint-Pétersbourg par Biren plus que son conseiller, son maître. Cet homme, petit-fils d'un palefrenier, avait charmé la princesse par sa beauté, son esprit; et la fermeté de son caractère avait achevé d'établir sa domination sur un esprit faible, craintif et tout à sa passion. Anna fit donc ce que font tous les princes, elle promit ce qu'on voulut, mais elle ne se sépara point de Biren. Le jour où elle entra en Impératrice dans le palais d'Hiver à Saint-Pétersbourg, le prince Dolgorousky voyant à côté de la Tzarine, fière dans toute la pompe de ses vêtements impériaux, un homme mal vêtu lui fit signe de s'éloigner; comme il ne se pressait point d'obéir, il le prit par le bras; alors il reconnut le redouté Biren, à qui Anna donna l'ordre de rester. Cet incident était significatif, et les promoteurs du règne nouveau durent comprendre combien faux avait été son calcul. Anna s'était engagée à renoncer au pouvoir autocratique, à ne se conduire que d'après les volontés du Sénat et de la haute noblesse, son premier acte fut de se proclamer autocrate de toutes les Russies, et, avec Biren, décidée à briser toutes les résistances et à semer la terrreur.

Aussi, peu de temps après, deux Dolgorouki furent roués; deux autres écartelés, tous leurs amis montèrent sur l'échafaud ou furent traînés en Sibérie. On évalue à 12,000 les personnes que Biren fit exécuter, et à 20,000 le nombre des malheureux qu'il envoya en exil; et l'on raconte que, lorsque Anna le suppliait à genoux de faire grâce, Biren lui répondait en souriant que « la saignée convenait au tempérament russe ». Cependant la tzarine non seulement courbait la tête, mais comblait de richesses son tout-puissant favori, à qui elle fit épouser une femme de la haute noblesse, et qu'elle ne rougit pas de créer duc de Courlande, lui donnant ainsi le titre qu'avait porté son mari.

En 1740, devant Biren tout tremblait, excepté un homme que nous allons bientôt voir en scène. Un soir de cette année, nous pénétrons dans la chambre à coucher de la tzarine, meublée avec un luxe tout oriental : les murs sont couverts de tentures magnifiques, les meubles resplendissent de coffrets, de candélabres étincelants de pierreries ; dans un coin, entouré de cierges toujours allumés, est « *l'Icon* » de la Vierge, enchâssé dans une plaque d'or chargée de diamants et de rubis. Aux autres angles de la pièce sont d'immenses vases en malachite; le parquet est caché sous un tapis en martre zibeline. Dans un immense lit, surmonté de la couronne impériale et de panaches en plumes blanches, chef-d'œuvre de l'ébénisterie parisienne, est étendue Anna Iwanowna, malade; elle se plaint, elle pleure... A côté d'elle est assis Biren, calme, mais soucieux; il sait, lui, que cette femme, à qui il doit tout, va mourir. Il tient à la main un papier qu'il lui a fait signer.

— Anna, lui dit-il, — il lui parle familièrement, ils sont seuls, — ce que vous venez de faire est un grand acte de sagesse ; vous vivrez longtemps encore, mais vous serez désormais sans souci sur ce qui arrivera après vous...

— Ah ! Biren ! Biren ! ce n'est point à cela que je pense ; je me sens entre les mains de Dieu, et je songe à tant et tant de sang versé...

— Les rois sont des juges institués par le Très-Haut pour châtier les coupables.

— Ah ! l'étaient-ils tous ? fit la princesse en se tordant les mains.

— Ils conspiraient. Vous n'avez rien à redouter de la justice divine : c'est moi qui devant elle répondrai pour vous. Chassez donc ces sombres pensées ; vous êtes loin, bien loin encore, du tribunal des âmes...

— Biren, je tremble aussi pour vous... Obéira-t-on à mes dernières volontés ? Le peuple casse parfois les testaments de ses maîtres... Vous avez tant d'ennemis ! Beaucoup sont allés mourir en Sibérie, d'autres sont morts sur l'échafaud ou sous le knout, mais ils ont laissé des fils, des neveux, des vengeurs...

— N'ayez pas d'inquiétude ; d'abord, vous vivrez, et, si j'avais le malheur de vous perdre, soyez tranquille, je tiens sous ma botte la noblesse russe.

— Soyez bon, duc, soyez bon... J'ai beaucoup réfléchi depuis que je suis malade, la toute-puissance ne justifie pas tout... Adieu, j'ai besoin de repos, de mes femmes ; il est tard, laissez-moi.

Après avoir mis le testament qu'il tenait dans un portefeuille, le duc de Courlande baisa respectueusement la main de sa souveraine et sortit.

Quoique la nuit fût avancée, le duc donna l'ordre à son équipage de le conduire au palais habité par le maréchal Munich sur l'autre rive de la Newa.

Munich n'avait pas eu une fortune moins étourdissante que Biren. Depuis Pierre le Grand, la

Russie était devenue l'Eldorado de tous les aventuriers; à la voix de cet homme de génie, qui, d'un bond, voulait que son peuple se mît au niveau des nations civilisées, il en était venu de tous les vents du ciel : les uns énergiques et capables, les autres simples intrigants; tous ambitieux et cupides. Munich peut être rangé au premier rang des premiers; mais, devenu maréchal, colonel du régiment Preobraginski, comblé d'honneurs mérités par ses éclatants services et très riche, il aspirait à monter encore. On a souvent parlé de la cupidité des pauvres, les riches, les puissants en ont-ils moins?

Munich était né dans le comté d'Oldenbourg, en 1683, d'un lieutenant-colonel au service du Danemark qui lui fit donner une solide éducation. Il mit de bonne heure son épée au service des princes, et partout il se distingua; il passa en Russie et bientôt devint un des plus puissants leviers dont Pierre le Grand se servit pour la construction de son empire. C'est lui qui, ingénieur habile, creusa le canal Ladoga; créé feld-maréchal, c'est lui qui combattit les Turcs. Toujours victorieux, avec les troupes qu'Anna lui avait confiées, il conquit, à juste titre, la réputation d'être un des



Biren et Anna Iwanowna, dessin de Gilbert.

généraux les plus distingués que possédât l'Europe. Il faisait peu de cas du duc de Courlande, mais, comme nous allons le voir, il le connaissait mal; de son côté, Biren pensait n'avoir rien à craindre de lui, et, pour l'heure, à côté du lit où mourait la tzarine, ils semblaient marcher d'accord.

La voiture du Biren eut bientôt franchi, malgré une tourmente de neige, la distance qui séparait le Palais d'hiver de l'hôtel du maréchal, qui n'était point encore couché.

Après les premiers compliments de politesse :

— Eh bien? fit Munich.

— Elle a signé.

Ces mots dits, il régna un silence de quelques minutes; Munich prit la tabatière d'or qui se trouvait sur une table à côté de lui et la tourna et retourna dans ses mains, puis, baissant les yeux, il reprit à demi-voix :

— Tout est comme vous le désiriez.

— Oui. Le prince Iwan, empereur; sa mère, tutrice; moi, régent.

— Vous avez le testament?

— Le voilà, scellé.

Ici, nouveau silence, nouveau jeu de la tabatière.

— Et moi? fit le maréchal en regardant fixement le duc.

— Vous, vous serez ce que vous voudrez.

— Généralissime? ..

— Généralissime.

— Duc de l'Ukraine?...

— Duc de l'Ukraine.

Munich parut hésiter quelques instants, puis, tendant la main au duc :

— C'est convenu, je vous réponds de l'armée, dit-il, de mes amis; faites le reste... Et que disent les médecins, ce sera-t-il long?

— Deux ou trois jours...

Un sourire de mépris qu'il put à peine réprimer plissa les lèvres de Munich en entendant Biren parler avec tant de froideur de la mort d'une femme qui l'avait tiré de la poussière.

— J'ai votre parole, maréchal? fit le duc en se levant.

— Et moi la vôtre.

Ils se saluèrent, et, à peine la porte retombait-elle derrière le visiteur, que Munich murmura : « Misérable! prends garde de te jouer de moi! »

Les choses se passèrent exactement comme l'avait voulu Biren :

La tzarine mourut le 17 octobre 1740, et dans la cathédrale, aux acclamations du peuple, de l'armée, un enfant de deux mois, le jeune Iwan, fils d'Anna de Mecklembourg, mariée au duc de Brunswick-Beevern, fut proclamé empereur, sa mère, tutrice, et Biren duc de Courlande, régent. Tous les ambassadeurs le reconnurent en cette qualité; Munich fut des plus empressés à lui rendre hommage. Il y eut distribution d'eau-de-vie dans les casernes, de l'or donné au métropolitain pour le clergé, revues, illuminations, enfin toutes les choses s'accomplirent comme il est d'habitude dans les changements de règne. La noblesse plus que jamais trembla, quoique furieuse d'être forcée de courber la tête sous la domination ouverte du petit-fils d'un palefrenier.

Il prit la cassette de l'Impératrice défunte, ses bijoux, fit détendre les appartements impériaux, y installa le petit tzar, sa mère, ne lui donna pas un rouble, se chargeant, disait-il, de toute la dépense du palais, et composa de personnes de bas étage, à lui entièrement dévouées, la maison de l'Empereur, et de sa mère bientôt exaspérée de la situation qui lui était faite et du manque de dignité et d'énergie du prince, son époux.

Munich, toujours calme, toujours plein de bonnes grâces vis-à-vis le Régent, attendait la réalisation des promesses qui lui avaient été faites et que Biren était bien résolu à ne pas tenir, car il nourrissait le secret dessein de se débarrasser du petit Empereur, de sa mère, de faire épouser par son propre fils la princesse Elizabeth, fille de Pierre le Grand, et de placer ainsi dans sa famille la couronne impériale. Ce projet, il n'attendait que les funérailles de l'Impératrice, différées suivant l'usage russe, pour le mettre à exécution. Cette attente, comme on va le voir, lui fut funeste; il y a en politique des actes d'audace qu'il faut exécuter dès qu'on les a conçus.

Afin que Munich ne prît pas en main, lorsqu'il se déclarerait, les intérêts d'Iwan, il en fit son intermédiaire dans les rapports forcés qu'il avait avec la mère d'Iwan; c'est le maréchal qui portait au Palais d'Hiver tous les refus les plus outrageants; le régent comptait ainsi mettre le maréchal au plus mal avec la tutrice du petit Empereur. Le duc de Courlande commit, en agissant ainsi, une faute qui devait lui coûter cher.

Munich, porteur de mauvaises nouvelles, se montrait douloureusement affecté, plein d'égards, pénétré de regrets du rôle honteux qu'on le contraignait à remplir. Respectueux, poli, semblant profondément touché, il se disait rempli de douleur et disposé à faire tout ce qui dépendait de lui pour adoucir la position de la princesse. Un jour, celle-ci fondit en larmes, et s'écria : « Maréchal, cette existence est odieuse! sans argent, sans crédit, entourés de vils espions qui fouillent dans nos papiers, qui écoutent aux portes, traités, comme vous le savez, par le Régent, mon mari et moi, nous ne pouvons plus vivre de la sorte et sommes absolument décidés à nous retirer en Allemagne.

« Tout vaut mieux que la vie honteuse, et déshonorée que nous traînons ici! »

— « Et votre fils, Madame, que deviendra-t-il? »

La princesse redoublant de pleurs et de gémissements, y mêla bientôt les plus furieuses invectives contre le Régent.

— « Taisez-vous, taisez-vous, Princesse, si quelqu'un vous entendait... Si vous voulez, si vous vous sentez bien résolue, si vous me jurez surtout de tout cacher même à votre trop faible mari, de ne pas lui parler de moi, d'attendre avec calme, vous ne quitterez pas la Russie, vous y règnerez ; c'est moi qui vous en donne ma parole.

Anna de Brunswick prit les mains de Munich dans les siennes, l'assura de son ferme courage, de sa discrétion absolue et demanda au Maréchal quels moyens il prétendait employer pour la délivrer.

— « Je ne sais pas encore, et je le saurais que j'aurais le regret de ne pas vous le dire. Mais soyez tranquille, ne changez rien dans votre attitude, songez qu'il y va de ma vie, de la vôtre et tenez-vous à toute heure prête pour le moment où je ferai appel à votre énergie. Ne prolongeons pas cette entrevue, ce serait dangereux; au revoir, Princesse, je vais chez le Régent.

Munich continua comme par le passé à faire sa cour au duc tout puissant, lui montrant l'attachement le plus ferme, le dévouement le plus entier. Celui-ci toutefois, plein d'une méfiance qu'il cachait soigneusement, lui témoignait de son côté une grande confiance, souvent il le retenait à dîner et ils passaient ensemble de longues soirées.

Le 27 novembre, Munich dîna avec le Régent et comme le maréchal quittait la table, pour se retirer, ayant quelques ordres à donner, celui-ci le pria de revenir passer la soirée avec lui. Le maréchal revint, en effet; le Régent paraissait agité, soucieux, et jamais Munich ne se montra plus désireux de lui plaire, quoique son plan fût fait et qu'il eût résolu de l'exécuter cette nuit même. La conversation marchait à bâtons rompus lorsque, tout à coup, Biren se prit à dire :

— Monsieur le maréchal, dans vos nombreuses

expéditions militaires, n'avez-vous jamais rien entrepris d'important la nuit.

Cette question jeta un grand trouble dans l'esprit de Munich, il pensa qu'il était découvert et qu'il allait être arrêté, mais reprenant vite son sang froid, il répondit :

— Je ne me souviens pas d'avoir entrepris rien d'extraordinaire la nuit, mais mon principe a toujours été de me saisir de l'occasion à quelque moment qu'elle se présente. »

A onze heures, Munich quitta le Régent avec toutes les démonstrations imaginables de cordial respect, et rentré chez lui appela son premier aide de camp, le lieutenant-colonel Manstein.

— Mon cher Manstein, lui dit-il en souriant, je crois que ce n'est pas la peine que vous vous couchiez, j'aurai besoin de vous cette nuit. Allez, je vous ferai prévenir. »

Manstein salua et sortit fort intrigué. A deux heures, il fut mandé de nouveau, et trouva le maréchal en grand costume, qui se contenta de lui dire : « La voiture attend, partons. » L'équipage roula sur une épaisse couche de neige, à travers les rues désertes, vers le Palais d'Hiver, sans qu'une seule parole sortît des lèvres de Munich. Arrivé au Palais impérial, le Maréchal mit pied à terre et suivi de son aide-de-camp entra dans l'appartement de la princesse par la garde-robe. Là, couchait Mme Mengden, dame d'honneur, la seule amie fidèle qu'elle eut gardée.

— Madame, lui dit le maréchal, veuillez, sans perdre une minute, éveiller leurs Altesses. »

— Mais... à cette heure.

— « Il le faut, j'attends et annoncez que je suis très pressé. »

Mme Mengden troublée fit ce qu'on exigeait d'elle.

La princesse comprit aussitôt que l'heure décisive était arrivée et, tout en s'habillant, aussi vite qu'elle pouvait, elle instruisit son mari de tout ce qui avait été convenu entre le Maréchal et elle. Antoine-Ulrich de Brunswick ne pêchait pas par excès de bravoure, il se récria, se prit à pâlir, à trembler, et non-seulement il refusa de se lever, mais voulut forcer sa femme à se remettre au lit.

De la pièce où il se trouvait, Munich entendait ce honteux débat, il frémissait d'indignation, de colère, et Manstein apprit alors dans quelle dangereuse aventure il était lancé. Le Maréchal ne s'était confié à personne.

Quelques instants après parut la princesse, le front calme et les yeux pleins de cette résolution virile qui faisait si tristement défaut à son époux. Par la porte vitrée entrebaillée, on l'entendait crier d'une voix étranglée par la peur : « Vous êtes témoins que je ne suis pour rien dans ce complot. »

— Madame, dit Munich, l'heure est venue de sauver votre vie et celle de votre fils, demain, peut-être il serait trop tard.

— Je suis prête, Maréchal...

— Manstein, allez prier les officiers de garde au Palais de monter ; dites-leur que la princesse et moi les attendons.

Bientôt, huit à dix officiers arrivèrent.

« Messieurs, leur dit la princesse, c'est une mère qui met la vie de votre jeune empereur et la sienne entre vos mains ; Biren, ce petit-fils d'un palfrenier, dont la grandeur est une honte pour toute la Russie, veut le faire périr, car il espère occuper le trône des Tzars. Le sang de la noblesse, il l'a fait couler à flots, et il n'est pas un de vous qui ne compte des victimes parmi ses amis ou ses parents, la Sibérie est peuplée de vos frères. Les massacres vont recommencer sur le cadavre de mon malheureux petit enfant. Heureusement, dans l'armée, il est de nobles cœurs. Celui qui si souvent vous a menés à la victoire, le glorieux maréchal a eu pitié de moi, il a pris sous sa garde le berceau à qui vous avez juré fidélité... »

S'échauffant à mesure qu'elle parlait, haletante, inondée de larmes, elle trouva des accents d'une émotion pathétique, profonde, et bientôt, quelques officiers imités par tous les autres, mettant un genou en terre, juraient de vivre ou de mourir pour Iwan et sa mère.

Alors Munich prit à son tour la parole, d'une seule phrase formulant sa pensée : « Mes camarades, mes amis, nobles survivants des boucheries de Biren, après avoir sauvé ensemble la Russie des Turcs, nous allons la délivrer de la domination d'un lâche conspirateur et d'un coquin. » On l'applaudit, on agita les épées nues, et la princesse donna sa main à baiser à tous ses défenseurs.

Ils descendirent, réunirent sans bruit les soldats, le maréchal les harangua, et tous furent unanimes à déclarer, qu'ils le suivraient partout où il voudrait le conduire. Aussitôt, quarante hommes furent laissés à la garde du drapeau et quatre-vingt, Munich en tête, se dirigèrent silencieusement, la neige assourdissant leur marche, vers le Palais d'Eté, résidence du Régent. Arrivée à deux cents pas de cet édifice, la petite troupe fit une halte.

— Manstein, dit alors Munich, allez prévenir les officiers de garde, qu'au nom de l'Empereur nous venons arrêter le Régent.

La mission était des plus périlleuses, la moindre résistance, un cri jeté et le sort des conspirateurs se trouvait gravement compromis. Mais Manstein, officier très aimé de l'armée, fort instruit, compta sur son influence personnelle et surtout sur celle du Maréchal qu'il représentait. Il ne se trompait pas.

Après un court conciliabule, les officiers qui gardaient le Régent se réunirent à leurs camarades; alors la première bande, sûre de ne rencontrer aucune résistance, s'avança jusqu'aux portes du palais, où l'on plaça des sentinelles avec ordre de tuer toute personne qui tenterait de sortir.

Cette précaution prise, Munich dit à Manstein : « Prenez vingt soldats, un capitaine, entrez et arrêtez le Régent. »

L'aide de camp fit ce que son chef lui ordonnait. Il pénétra le plus doucement possible dans les appartements, les uns éclairés faiblement par des veilleuses, les autres dans une obscurité complète. Autour des poêles allumés, couchés sur des peaux de moutons, dormaient les nombreux domestiques. Après avoir franchi les vastes salons, Manstein se trouva dans un grand embarras ; il ne savait pas où était la chambre à coucher. Il hésita un instant et n'osa pas réveiller un dormeur, qui, à la singulière

question qu'il lui adresserait, ne manquerait pas de jeter un cri d'alarme.

Manstein, poussant en avant, se trouva en face d'une porte à doubles vanteaux, fermée à clef en dedans. C'était, sans doute, la porte de la chambre à coucher. Mais il allait falloir la briser à coups de crosse, éveiller tout le palais ! Avant d'en venir à cette extrémité, Manstein appuya vigoureusement son épaule contre les battants, l'un d'eux céda, les domestiques ayant oublié de pousser les targettes, qui en haut et en bas la retenaient.

La faible lueur d'une lampe montra à l'aide de camp le duc et la duchesse paisiblement endormis.

Les vingt soldats étaient restés un peu en arrière, les deux officiers s'approchèrent du lit, Manstein écarta les rideaux et demanda à parler au Régent : le mari et sa femme se mirent à pousser de grands cris. Manstein se trouvait, par hasard, placé du côté où reposait la duchesse; il s'aperçut que le Régent se coulait hors des draps, alors faisant vite le tour du lit, il se jeta sur lui et le maintint à terre jusqu'au moment où les soldats, entrant, relevèrent le Régent ; et comme furieux il les frappait à coups de poing, ils lui répondirent par



L'arrestation de Biren, desssin de Gilbert.

de vigoureux coups de crosses, le baillonnèrent avec une serviette et lui lièrent les mains avec l'écharpe de l'officier. Ils l'enlevèrent alors et, au milieu de la valetaille enfin réveillée et épouvantée, ils l'emportèrent tout nu au corps de garde. Là, on le couvrit d'un manteau et on le poussa dans la voiture du maréchal qui, sous bonne escorte, le conduisit au Palais d'Hiver.

Sa femme, en chemise, l'avait suivi en poussant des cris désespérés et des imprécations terribles; Munich ordonna à deux soldats de la faire rentrer dans le Palais, mais comme elle résista, qu'elle les mordit, qu'elle les égratigna, ils la jetèrent sur un tas de neige où elle s'évanouit et d'où heureusement, elle fut à temps retirée par ses domestiques.

La révolution était faite. Je n'ai pas besoin de dire que les parents, les amis du Régent furent arrêtés, emprisonnés, jugés, condamnés et que Biren fut envoyé en Sibérie rejoindre tant de victimes qu'il y avait amoncelées.

Telle fut la nuit du 20 au 21 novembre 1740; il nous reste à raconter celle du 25 au 26 novembre 1741 : elle est autrement curieuse.

(*A suivre.*)

A. Genevay.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Paris, ou du moins le Paris qui ne s'est enfui ni à la campagne, ni aux eaux, ni aux bains de mer, le Paris qui n'a pas été retenu par l'impérieuse nécessité du travail et des affaires, Paris, dis-je, ne s'est occupé que des élections, la masse, avec peu de passion, quelques-uns, avec une furie vaniteuse et ambitieuse qui nous font peu d'honneur et qui, parfois, rappellent des mœurs qui ne sont ni de notre temps ni de notre pays. Ce serait une singulière, une triste, souvent une grotesque galerie que celle qui contiendrait les portraits des orateurs des réunions électorales, la plupart sans talent, sans connaissances aucunes et souvent sans moralité. Mais passons; notre rôle à nous, ici, n'est point de nous occuper de politique; toutefois nous devons prier nos provinces et l'étranger de ne pas juger l'esprit parisien sur les élucubrations folles de quelques cerveaux dérangés.

***

Pendant qu'on discutait dans quelques salles de Paris, un déplorable accident venait attrister la grande ville de Marseille : sous les débris d'un cirque improvisé, on retirait 14 cadavres et 175 malheureux plus ou moins grièvement blessés. A qui incombe la responsabilité d'un tel sinistre? nous n'avons pas à le rechercher, mais ce qu'il est de notre droit de déplorer, c'est la natnre même du spectacle qui avait attiré tant de spectateurs. Beau spectacle, en vérité, et bien digne d'un peuple civilisé que celui que présente une course de taureaux, beau passe-temps que de voir des hommes, au risque de leur vie, lutter contre des brutes furieuses. Nous avons peine à comprendre que l'autorité permette et autorise des jeux si barbares et nous déplorons que le peuple marseillais en soit encore à les aimer. D'autre part, je ne comprends point que la *Société protectrice des animaux* reconnue par l'Etat, comptant par toute la France des membres actifs et dévoués, en vertu même du principe de sa fondation, ne soit pas intervenue et n'ait pas chaleureusement protesté.

Maintenant racontons sommairement les faits. Un taureador espagnol venu à Marseille avec des picadors et plusieurs taureaux avait fait construire dans un champ clos du Prado, un cirque en planches avec huit rangs de gradins supportés par des poteaux. Dimanche, 14 août, la foule se porta au spectacle qui était offert et des personnes craignant de ne pas avoir de billets escaladaient les barrières et les gradins surchargés eurent à supporter le poids d'une masse compacte de 1,500 à 2,000 spectateurs.

D'abord tout alla bien, mais à la troisième course, une oscillation légère de la charpente se fit sentir, la foule s'agita effarée, sa trépidation hâta l'évènement. Un craquement sinistre se fit entendre; le côté gauche s'effondra avec fracas et tout le reste fut entraîné. Une immense clameur s'éleva, puis quelques secondes de silence, et ensuite des cris de douleur, des gémissements sortirent des débris sur lesquels flottait un nuage de poussière. La scène qui suivit ne saurait se raconter, l'épouvante était devenue un véritable affolement. Les hommes qui conservaient leur sang froid se précipitèrent au secours des malheureux, hurlant et criant sous les lourds madriers de la charpente, tandis que de tous côtés s'élevaient des appels déchirants. Les infirmiers militaires, les médecins accoururent, les pansements commencèrent et au milieu de quelles clameurs et de quels gémissements on se mit à enlever les cadavres et les blessés à travers les rangs épouvantés de la population marseillaise bien vite informée de l'effroyable évènement. Le 14 août restera pour Marseille une date sinistre.

***

Le roi noir des îles Sandwich a honoré Paris de sa présence; il semble assez bon prince, mais prince fatigué du poids de sa couronne; c'est, comme vous voyez, une rareté dans l'espèce. Il a honoré l'Opéra de sa royale présence et a semblé prendre grand plaisir à entendre notre musique et à voir danser nos balérines : cependant ce n'est point uniquement un voyage d'agrément que fait le prince sandwichien, il s'est mis en quête d'un amateur qui voudrait bien acheter sa royauté et, si ce que l'on dit est vrai, il n'en demande pas trop cher, cinq à six millions. On assure qu'il y a quelque temps il était tout près de conclure avec le Portugal, mais le Trésor de ce pays n'est pas riche et Sa Majesté n'entend que traiter au comptant, ce qui est très sage à elle. Si aucun souverain de l'Europe ne veut faire cette affaire, pourquoi ce jeune roi d'ébène, car il est jeune, ne s'adresserait-il pas à quelque nabab de New-York, de Philadelphie ou de Chicago; il y a dans ces villes maints spéculateurs assez riches et assez hardis pour cette spéculation qui, dans leurs mains, serait fructueuse, je n'en doute pas, en même temps qu'elle flatterait leur vanité républicaine.

Si là, Sa Majesté ne trouvait pas ce qu'elle cherche, je lui donne le conseil de mettre son sceptre et sa couronne dans une tombola au capital de dix millions. Placer dix millions de billets à un franc, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, en Hollande, sans compter l'Amérique, avec des frais de publicité que je chiffre à deux ou trois millions ne serait point chose difficile. Pensez donc! pour un franc être roi et roi de droit divin, car c'est la providence qui, dans ses impénétrables desseins, ferait sortir le nom du gagnant. L'affaire est sûre; prince, cherchez un Barnum; vous le trouverez sans peine et, heureux millionnaire, exemple nouveau du mépris des grandeurs humaines, vous viendrez à Paris jouir de votre gloire et de votre fortune. En attendant qu'il adopte le parti que je lui conseille, le roi est allé à Madrid : je doute qu'il trouve là ce qu'il cherche.

En tombola, votre couronne, en tombola! Ah, si Voltaire vivait, comme nous ririons.

*
* *

La royale tombola serait bien autre chose que celle de la kermesse parisienne de Vincennes qui offre pour gros lot un cheval! D'abord elle est plus pratique, tout le monde à peu près pouvant être roi ou s'en croyant capable, ce qui est la même chose, et tout le monde ne peut pas avoir un cheval. Moi, par exemple, qu'en ferais-je? tandis qu'il me semble qu'une couronne ne serait pas trop mal placée sur mon noble front. C'est un lot très encombrant qu'un cheval, il lui faut écurie, palefrenier et avoine; grosse dépense! Scapin raconte ce qui advint à un ménage bourgeois pour avoir gagné un lot de cette nature.

C'était à je ne sais quelle loterie organisée en faveur d'un artiste dramatique; à côté de la roue de la fortune, pendant le tirage, les organisateurs de cette fête avaient placé comme attrait le descendant de la monture de Sancho. Il était de toute beauté et, quoique jeune, par sa tenue décente, son air grave et modeste, il fit la conquête de tout le monde, même du couple en question qui riait cependant de bon cœur et par avance de la figure que ferait le gagnant avec trois pièces et une cuisine, s'il était forcé de garder cette intéressante bête. Ils ne rirent pas longtemps, ce fut à eux qu'échut l'Arcadien.

Ils en prirent possession et quoi que pût dire son époux, Mme Gérard ne voulut pas que l'anon fût vendu, et comme dans ce ménage, chose assez commune à Paris, le sceptre était tombé en quenouille, maître Asinus fut placé en grasse pension. Tous les jours Monsieur et Madame allaient le voir, lui portaient des friandises. Mignon, c'était le nom qu'ils lui avaient donné, aimait beaucoup le sucre. A la fin du mois le nourrisseur présenta sa petite note. En la soldant, nos braves gens pensèrent que nourri et ne dépensant pas ses forces, Mignon finirait par tomber malade, alors ils songèrent à certaine maison de campagne qu'ils avaient eu l'idée d'acheter, ils y revinrent, s'y arrêtèrent en songeant au bonheur dont jouirait l'anon.

L'affaire fut vite conclue, et l'animal envoyé dans ses nouvelles pénates. On lui construisit un élégant petit châlet, Madame lui fit faire en cuir de Russie un charmant harnachement et une selle, elle le monta. Mignon se montra flatté de porter sa maîtresse. Malheureusement l'âge avait singulièrement arrondi les formes de la dame, elle était jolie encore, mais un peu lourde. Un jour, en rentrant d'une promenade, elle dit à son époux: « Nous devrions acheter un petit panier en osier, nous pourrions visiter ensemble les environs, le plaisir que l'on prend seul n'est pas un plaisir, et Mignon est assez vigoureux pour traîner un si léger équipage. » Faite en termes si aimables, sa proposition fut acceptée. On eut un panier, l'on construisit une petite remise pour l'abriter, et Mignon remplit à merveille son nouveau rôle. On lui avait donné, cela va sans dire, un petit domestique à qui, par une pointe de vanité, on avait fait faire une livrée. Jean soigna Mignon et servit à table.

Les Parisiens savent par expérience que l'on ne connaît le nombre de ses amis que lorsqu'on possède une maison de campagne; les Gérard en firent la douce expérience, elles les flatta, ils ne se savaient pas si aimés. La maison était hospitalière, la table bonne, la cave bien munie, les amis et amies accouraient; ce fut d'abord fête tous les dimanches, puis le samedi, puis le lundi. Mignon promenait les dames. Pour le soulager et aussi peut-être par gloriole, on acheta un double poney, une voiture à quatre places. On fit emplète d'un pointer, et dans la saison la maison devint un rendez-vous de chasse.

Cela dura cinq à six ans, mais que vous dirai-je? pour soutenir ces frais on avait mordu sur les rentes; pour réparer la brèche, suivant les conseils d'un ami, courtier à la Bourse, on joua, on perdit et un triste jour on lut sur les Petites-Affiches:

VENTE PAR AUTORITÉ DE JUSTICE.

Une belle maison de campagne, meublée ou non meublée, avec jardin, parc, écurie, cheval, âne, voitures, etc.

Le tout en bon état et en plein rapport. A cinq minutes de la station de Poissy.

La vente aura lieu le.....

Avec le peu, le très peu qui leur restait, les Gerard vinrent à Paris habiter un cinquième étage où, par un sentiment de délicatesse raffinée, leurs amis, pour ne pas les humilier, les laissèrent seuls.

Voilà ce que leur a coûté le gain de Mignon.

*
* *

Un peu de statistique. Les vieux parisiens sont toujours un peu étonnés d'une espèce d'effarement qui s'empare des provinciaux de passage, lorsqu'ils ont à traverser certains de nos carrefours; les chiffres suivants montreront que n'ont pas complètement tort de craindre d'être roués.

Voici le chiffre moyen des voitures qui en 24 heures passent dans certaines rues:

Faubourg St-Honoré, 6,000 — Boulevard Haussmann, 13,000 — Boulevard Malesherbes, 8,000 — rue Royale, 20,000 — Boulevard de la Madeleine, 23,000, rue Auber, 15,000 — Pont-Neuf, 18 000 — Avenue de l'Opéra, 26,000 — rue Montmartre, 100,000 — Boulevard des Italiens, 20,000 — Boulevard St-Martin, 11,000 — rue Turbigo, 7.000 — Boulevard St-Denis, 15,000 — Pont de la Concorde, 12,000 — Boulevard du Palais, 10,000 — Pont des Saints-Pères, 9,000.

Ces chiffres ont été relevés en été; en hiver et en automme la circulation est bien plus considérable, ne nous étonnons donc point si les provinciaux ont quelque peine à s'habituer à notre brouhaha et à naviguer dans nos rues.

*
* *

Les comédiens sont en fête! Got vient d'être décoré. C'est la première fois qu'un comédien en exercice reçoit un tel honneur; Samson et Régnier ne l'ont été qu'après leur sortie du théâtre. Il n'y a qu'une voix, tout le monde est d'accord pour dire et redire que le doyen actuel de la Comédie-Française, par son talent, son caractère, et l'honorabilité de sa vie privée était digne de cet honneur. Ajoutez,

je vous prie, que M. Got est un écrivain et un fin lettré.

Il est né le 1er octobre 1823, à Lignerolles, (Orne). Ses premières années se passèrent dans cette petite ville ; plus tard, ses parents étant venus se fixer à Paris, ils le placèrent dans la pension de Saint-Amand-Cimetierre, et il suivit les cours du lycée Charlemagne. Studieux, réfléchi, très tenace, il fut une des étoiles du grand concours. Il obtint une petite place dans je ne sais quelle administration, publia quelques articles dans le *National*, mais il quitta tout pour suivre la carrière dramatique qui l'attirait. Entré au Conservatoire en 1840, dans la classe de M. Prévost, dès la première année, il obtint un second prix et à la deuxième, le premier.

Mais l'heure de la conscription avait sonné pour lui, il endossa l'uniforme dans le 2me escadron du 4me de chasseurs à cheval. Quoique n'ayant qu'un goût fort médiocre pour l'état militaire, il se fit aimer de ses chefs et obtint un congé qui lui permit de débuter le 17 juillet 1844 à la Comédie-Française, dans les rôles d'*Alain* des *Héritiers* et de *Mascarille* des *Précieuses ridicules*. Engagé l'année suivante, deux ans après, il devenait sociétaire.

Parler du talent de M. Got n'est pas de notre ressort : ce plaisir revient à notre confrère qui rédige le Mercure ; il racontera sans doute l'ovation que le nouveau décoré a reçu des spectateurs ; je veux me contenter de dire ce qui s'est passé derrière le rideau.

L'affiche des Français ayant annoncé *Cinna* et les *Femmes savantes*, Got devait paraître dans le rôle de *Trissotin* ; ses camarades et ses élèves, — il est professeur au Conservatoire — le firent prier de vouloir bien descendre de sa loge et venir au foyer des acteurs.

Il arriva tout grimé, on lui offrit une belle couronne de roses et de jacinthes nouées par un ruban sur lequel était écrit : « *Au chevalier Got*, la Comédie Française » et on le pria d'accepter une croix ornée de diamants. D'une voix émue, M. Delaunay, orateur de la troupe, lui adressa un chaleureux compliment, et en finissant il lui dit : « Tu es décoré, mon cher ami, et si la Comédie Française a le droit de revendiquer un peu de cette décoration suprême, elle doit aussi en reporter l'honneur à ton talent, à ton caractère, à ta haute probité. »

Got, très touché, n'a pu qu'exprimer en quelques mots toute sa reconnaissance. « Je regrette, a-t-il dit, que nous n'ayons pas un buste monumental de la Comédie Française, cette énorme et chère couronne lui siérait mieux qu'à moi. C'est elle que l'on décore, je ne l'oublie pas ; la distinction que je reçois, passe bien au-dessus de ma tête... » A ce moment l'avertisseur est venu le prévenir que la toile allait se lever, Got a reçu l'accolade de tous ses camarades, de toutes les belles sociétaires et courut entrer en scène.

***

Pendant que Got se parait avec une juste fierté d'une croix bien méritée, deux de ses camarades recevaient la pièce de vers suivants.

A MM. COQUELIN DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Ils sont deux ! les deux Coquelins !
Deux enfants dont la France est fière !
Tous deux célèbres et malins,
Et tous deux logés chez Molière.

Ils sont deux ! d'abord Coquelin
L'aîné, puis le cadet, son frère.
Bien plus heureux que Poquelin
Qui n'était qu'un, ils font la paire !

Ils sont deux ! certe ils ont chacun
Leur talent distinct, leur manière ;
Et cependant ils ne sont qu'un
Dès qu'il s'agit de l'art de plaire !

Ils sont deux, ils ont quatre mains
Secourables à la misère,
Deux cœurs chauds et vraiment humains,
Toujours ouverts à la prière.

Ils sont deux ! le pauvre écrivain,
A qui la fortune est contraire.
Jamais, dit-on, ne frappe en vain
A leur demeure hospitalière.

Ils sont deux ! si, par hasard, l'un
Est absent, l'autre sans colère
Accueille et soutient l'importun,
Voilà pourquoi ma muse espère.

Ils sont deux ! les deux Coquelins !
Tous les deux logés chez Molière !
Tous deux célèbres et malins,
Et tous les deux ils font la paire !

***

L'Académie a, dans une séance solennelle, distribué les prix de vertu, et c'est M. Renan qui avec sa plume d'or a écrit le rapport ; il a eu un grand succès d'émotion et de douces larmes. Le général Foy disait : « Il y a du cœur en France, quand on prononce les mots d'honneur et de patrie. » Il y en a bien plus encore, pensais-je, en sortant de l'Institut, lorsqu'il s'agit de secourir l'infortune ; comme on se sent petit à côté de certains dévouements que rien n'arrête, que rien ne lasse ! Il y a des femmes sans ressources aucunes, se cachant soigneusement, aux pieds desquelles on se prosterne. L'abnégation de toutes les heures qu'elles déploient est chez elle si naturelle et si puissante qu'elles ne semblent pas se douter de leur héroïsme. Quand je vois ce qu'elles savent faire de rien, j'ai honte de mon repas, si modeste qu'il soit, et je rougis des dépenses inutiles dont chaque jour nous nous rendons tous coupables.

***

Encore un peu de statistique, et nous n'y reviendrons plus. Dites moi, pouvez-vous imaginer combien de lettres et d'articles postaux peuvent être expédiés en Europe pendant le cours d'une année ? Cherchez, rêvez. On a relevé le mouvement postal durant 1879, on est arrivé au chiffre abracadabrant de *cinq milliards huit cent quinze millions*.

L'Angleterre tient la corde, viennent ensuite l'Allemagne, la France, l'Autriche-Hongrie, l'Italie, la Russie, la Belgique, la Suisse, la Hollande, aux derniers rangs, le Luxembourg et la Bulgarie. Dans cette énumération, il faut tenir compte du chiffre de population de ces divers pays.

Un anglais écrit une lettre ou une carte postale

tous les dix jours, un suisse tous les quatorze jours, un wurtembourgeois tous les dix-huit, et viennent ensuite avec un laps plus grand le hollandais, le belge, le français, le danois, le bavarois, l'autrichien, jusqu'au roumain qui n'écrit qu'une fois tous les trois cents jours.

Cinq milliards huit cent quinze millions ! et le contingent de la France dans ce total formidable, d'après les prévisions de M. Cochery, sera probablement doublé d'ici à cinq ans. Quelle avalanche de papiers circulant! J'entends quelquefois certaines gens se plaindre du retard d'une heure ou deux dans la remise d'une lettre: pour mon compte, je n'éprouve qu'un étonnement, c'est que ces retards ne soient pas plus fréquents, surtout quand l'on songe avec quelle négligence nous griffonnons la suscription de nos lettres.

*
* *

Puisque nous sommes à parler écriture, je ne comprends pas le plaisir que certaines personnes éprouvent à rendre leur signature complètement illisible. Quelquefois, il nous arrive, au *Musée*, de nous mettre quatre, la loupe à la main, pour déchiffrer un hiéroglyphe de cette espèce, et nous n'y parvenons pas toujours. De là, réclamations et plaintes pour fausse adresse. A qui la faute?

*
* *

On va, si ce n'est déjà fait, inaugurer à l'école de Wolwich, la statue de l'héritier de Napoléon III. Il portera l'uniforme du régiment d'artillerie de Wolwich, méchant uniforme pour un prince français. Quoiqu'il en soit, les principaux monuments élevés à la gloire des membres de la famille Napoléon se trouveront, après l'érection du monument élevé à la mémoire de la victime des Zoulous, singulièrement répartis en Europe; ils se dresseront :

Pour Napoléon Ier, à Paris (France);
Napoléon II, à Vienne (Autriche);
Napoléon III, à Milan (Italie);
Napoléon IV, à Wolwich (Angleterre).

Napoléon Ier n'aurait pas été surpris, si on lui eût dit que ses successeurs auraient des statues en France, en Italie, mais en Autriche! mais en Angleterre!!!

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

BEAUX-ARTS

LE SALON DE 1881



Le Miroir aux Alouettes, tableau de M. Aubert, dessin de Duvivier.

VOYAGES ET AVENTURES

LE PRINCE DU FEU (1)

(*Histoire persane*)



L'armée persane, dessin de Scott.

XII

LA GUERRE

Il fut fait comme le jeune prince me l'avait dit. Au point du jour, toutes les sonneries et batteries ayant résonné, pour que les troupes se missent sous les armes, elles furent bientôt massées dans la même plaine où elles avaient festiné la veille. Elles trouvèrent le roi et les princes sur l'estrade, devant

1. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

laquelle elles défilèrent, recevant au passage, corps par corps, des mains du monarque, les étendards de pourpre et d'azur peints du lion couché devant un soleil levant, avec la légende : *Sultan Eb en è Sultan Fatey Ali Schah Kadjard* (Sultan, fils de Sultan Feth Ali, roi issu de la tribu des Kadjards). Ce qui signifiait que le roi lui-même mettait l'armée au service immédiat et absolu de son fils.

Quand cette distribution solennelle fut achevée, toutes les troupes s'étant placées de manière à faire face à l'estrade, le roi et les princes montèrent à cheval, puis, se tenant sur un point d'où ils pouvaient être vus de tous, ils employèrent un singulier, mais significatif moyen de suppléer à une proclamation, qui n'aurait été entendue que de quelques-uns. Le roi, levant son sabre, en dirigea la pointe vers la frontière moscovite; les deux princes, aussitôt, firent le même geste. Le roi leur tendit sa main, qu'ils baisèrent; et, aux longues et chaleureuses acclamations de l'armée, qui avait compris, ils mirent leur cheval au trot du côté du nord.

Le roi, après leur avoir fait le signe d'adieu en montrant le ciel, dont il semblait appeler sur eux les bénédictions, se dirigea, escorté de ses familiers, du côté du midi; et les troupes s'étant ébranlées à la suite des princes, la campagne se trouva de fait commencée contre la Russie, à laquelle il s'agissait d'enlever, ou plutôt de reprendre tout le territoire en deçà du Caucase, c'est-à-dire la Géorgie et le Kirvan, qui pendant de longs siècles avaient fait partie du royaume d'Iram, et qui n'en avaient été détachés qu'à une époque récente.

A vrai dire, les mouvements en sens opposés du roi et des princes ne furent opérés ce jour-là que pour la forme. La traite fut courte des deux parts. Mais, dès le lendemain, le camp se trouvant positivement levé, l'armée s'avança rapidement de quelques *farsangs* (1) vers la frontière, pendant que le roi accomplissait avec sa cour et son harem la première étape de son lent retour à Téhéran.

L'élan des troupes était grand. Étant donné ce que l'on savait ou croyait savoir de l'état des affaires moscovites, c'est-à-dire qu'il y avait troubles, compétitions au pouvoir, et par conséquent oubli des mesures de sûreté dans les possessions lointaines, nos soldats étaient convaincus qu'ils allaient à des succès faciles; à leur seule présence, pensaient-ils, les troupes d'occupation des régions convoitées se disperseraient ou rendraient les armes; ils comptaient d'ailleurs sur les vives sympathies des habitants, qui, disciples du Coran, gémissaient sous le joug des *giaours* ou infidèles. Et, nourris de ces espérances, ils y puisaient les énergiques résolutions à l'aide desquelles ils devaient briser toutes les résistances partielles, s'il leur arrivait d'en rencontrer ici ou là. Et tout se passa, en effet, selon ces heureuses prévisions.

Les premiers postes russes, d'ailleurs assez faibles, qui étaient répandus le long de la frontière, surpris d'une agression subite, se défendirent mollement. Ceux de la seconde ligne, avertis par les fuyards, se rabattirent en toute hâte vers les quelques centres fortifiés où se trouvaient de plus fortes garnisons. Mais l'armée persane, qui développait des lignes à la fois épaisses et étendues, cerna sans difficulté ces places, dont les occupants, privés de toute communication, demandèrent bientôt à capituler. En moins de trois semaines, les quatre ou cinq villes en deçà du fleuve Kur, ou Cyrus, dont le cours partage en deux le territoire géorgien, furent au pouvoir du prince Abas. Inspiré par les officiers français, dont les idées avaient prévalu pendant la première partie de la campagne, le prince était d'avis de franchir aussitôt le fleuve pour courir sur Tiflis et refouler d'un même élan les troupes russes au delà du Caucase, sur les débouchés duquel on prendrait de fortes positions contre les retours offensifs que l'ennemi tenterait sans doute après être revenu de son effarement.

Mais, à ce moment décisif, le prince Abas se heurta aux sentiments de son entourage, qui, bien que choisi parmi les plus dévoués serviteurs du royaume, n'avait cependant pas trouvé dans le patriotisme l'acceptation sincère et absolue de notre immixtion dans l'organisation et dans la direction de l'armée. Notre rôle primait un peu trop celui des anciens chefs nationaux pour que, malgré tous les égards que nous leur témoignions, ils consentissent à l'effacement. Restés pour la plupart en tête des corps qu'ils avaient jusque-là commandés, ils gardaient une grande et directe influence sur le soldat. Aveuglés par le désir de faire enfin prévaloir un avis, quel qu'il pût être et quelques conséquences qui pussent s'ensuivre, ils s'étaient accordés pour réclamer, après une première phase d'opérations, un relâche au nom des troupes. Ils demandaient que des camps fussent échelonnés le long du fleuve, que l'on franchirait seulement après une période de repos. Le prince leur remontra, et avec juste raison, que les troupes avaient plus manœuvré que combattu; qu'ayant trouvé partout un chaleureux accueil des populations, qui les avaient toujours très gracieusement hébergées et très abondamment ravitaillées, elles n'avaient enduré ni grandes fatigues, ni privations. La réponse vint au prince par la voix des astrologues, qui, « ayant pris les sorts » ostensiblement et les trouvant contraires, avaient aussitôt rendu publiques leurs prétendues observations, et, par conséquent, convaincu le soldat de l'opportunité d'un arrêt dans les opérations. Les grands officiers, qui savaient le peu de cas que leur chef faisait en principe de ces impostures, en avaient conseillé l'immédiate publicité, pour qu'il y eût pression sur le prince.

La situation était délicate, et quoique le temps nous semblât précieux, nous nous accordâmes pour conseiller au prince de sacrifier dans une certaine mesure aux superstitions, en acceptant une halte dont il pourrait hâter le terme en dictant secrètement, par dons ou par menaces, d'autres oracles aux prétendus devins. Mais comprenant qu'on avait voulu lui forcer la main, et cédant à un mouvement de dépit, le prince déclara qu'il ne tiendrait aucun compte de présages tirés sans qu'il y ait consenti; et il donna l'ordre de franchir immédiatement le Kur, — ce qui eut pour déplorable effet de jeter sur la rive gauche du fleuve une armée absolument démoralisée par la crainte

1. Mesure itinéraire de Perse, qui — en moyenne, car elle est variable — équivaut à six de nos kilomètres.

où elle était d'agir à l'encontre des volontés célestes.

Et d'ailleurs, — soit que l'ennemi eût déjà trouvé le temps de se reconnaître ; soit que sa molle résistance eût été d'abord calculée, voulue, pour leurrer l'armée persane et l'attirer, ivre de succès facile, sur un territoire où elle pourrait être plus facilement combattue ; soit enfin que, n'ignorant rien des intentions et des préparatifs du prince Abas, les Moscovites, laissant croire à de prétendues dissensions intestines, eussent massé prudemment et de longue main des réserves spéciales en avant du Caucase, — il arriva que, dès nos premiers mouvements au delà du fleuve, nous nous trouvâmes, avec des troupes dont l'élan était en quelque sorte paralysé moralement, en face d'un adversaire aussi ferme qu'il avait d'abord semblé dénué d'énergie, aussi brave et convaincu de sa force qu'il s'était montré primitivement faible et pusillanime, et enfin se présentant en corps aussi nombreux et réguliers que nous les avions vus insignifiants par l'effectif, et inconsistants par le désordre et l'indiscipline.

En un mot, les conditions et partant les chances de la lutte, qui s'annonçait comme devant être sérieuse, étaient modifiés du tout au tout. Nous en eûmes bientôt la preuve, car, aux premiers chocs, nos malheureux soldats convaincus qu'ils avaient à triompher de la fatalité beaucoup plus que de l'armée russe, lâchèrent pied de la façon la plus désastreuse. Le gros de nos troupes, avec un état moral ordinaire, pouvait percer sans trop de difficulté les corps qui lui étaient opposés, et qui n'étaient pour ainsi dire que de minces avant-gardes. Nos officiers avaient cru devoir marcher en coin sur l'ennemi, en échelonnant en ailes et en queue de la colonne principale des réserves prêtes à s'étendre et tourner les masses ébranlées. Ce plan avait pour but de couper les forces adverses pour tâcher de les défaire ensuite partiellement, en les éloignant par tronçons de leur centre primitif. Étant donné la supériorité du nombre, qui restait quand même de notre côté, cette manœuvre, exécutée avec la moindre vigueur, devait sinon nous donner des résultats décisifs, immédiats, au moins asseoir les prémices de la campagne sur des avantages réels. Mais la vigueur fit complètement défaut ; presque dès le début des opérations tout se trouva compromis, et bientôt tout put être considéré comme perdu. Je dois rendre cette justice aux officiers persans que, reconnaissant les tristes effets de leurs vaniteux agissements, ils s'efforcèrent de rendre au soldat la confiance et le courage ; je dois noter que les astrologues annoncèrent à grand bruit la découverte de signes favorables et glorieux : mais le coup funeste était porté. Honteusement battus sur tous les points dans les premières escarmouches, nos troupes, toutes aux fatalistes idées qui sont le propre des convictions musulmanes, ne parurent plus savoir que s'abandonner froidement au désespoir.

Il était trop tard pour transformer, en vue de ces fâcheuses dispositions, le plan d'énergique agression en une série d'évolutions défensives. Le premier engagement sérieux intervertit aussitôt le rôle et la situation des deux adversaires. Ce fut l'armée persane qui d'emblée se trouva coupée, tronçonnée, tournée, débordée par les lignes russes, qui manœuvraient tenaces et solides, et qui, glissant leurs épaisses colonnes par la large brèche réussie du premier coup, s'étendirent tout le long du fleuve Kur, en nous coupant la retraite vers le territoire national. Et pendant que des corps importants marchaient sans obstacles vers la frontière persane, certains autres, s'étant retournés sur nous, se mettaient en devoir d'achever notre déroute en nous refoulant vers les corps qui, assurait-on, arrivaient en masse par tous les défilés du Caucase.

Un des premiers effets de la malheureuse lutte engagée avec les Russes avait été de rejeter en sens opposé le principal corps d'armée, que commandait le prince héritier, et l'aile droite qui était placée sous la direction du prince Nazar, dont j'étais un des lieutenants. Reprise d'ailleurs à partie presque aussitôt par un fort contingent de l'armée victorieuse, cette subdivision avait subi d'immenses pertes, moins encore par les armes que par la défection et la débandade. Tout au plus, quand nous pûmes nous reçonnaître, après une suite de petits combats et de marches indécises, nous fut-il possible de compter autour de nous deux mille cinq cents hommes, qui, à vrai dire, inspirés par l'esprit ardent et par le vaillant exemple du jeune prince, semblaient animés de dignes et fidèles sentiments.

Sans nouvelles exactes des autres corps, sur le sort desquels l'ennemi faisait, d'ailleurs, répandre les bruits les plus sinistres, cernés de toutes parts, il semblait que nous n'eussions le choix qu'entre une reddition d'armes et une lutte désespérée engagée dans le seul but de garder sauf l'honneur du nom persan. Mais le prince, qui, réduit à l'extrémité, eût certainement penché pour le dernier parti, crut pouvoir, avec la poignée de soldats déterminés qui lui restaient, risquer les chances d'une tactique moyenne : à savoir une marche très rapide à distance du fleuve, dont le cours était trop étendu pour que les envahisseurs en eussent également garni tous les points ; puis, aussitôt que par des éclaireurs on aurait reconnu la possibilité d'accès, mouvement brusque de retour pour tenter le passage. C'était chercher dans l'énergie et dans l'audace l'éventualité d'un succès relatif, sans que notre situation première en fût aggravée.

Nous fîmes donc ainsi ; mais nos prévisions se trouvèrent trompées en cela que la région où nous espérions nous mouvoir avec quelque facilité était déjà sillonnée en tous sens par de petites colonnes russes, qui, à tout instant, nous obligeaient à des feintes et même à des luttes, source de grandes fatigues pour nos soldats, soumis d'ailleurs à de continuelles alarmes et à d'inévitables privations.

Çà et là d'ailleurs, à la suite d'une marche un peu longue, d'un campement difficile ou du moindre engagement avec l'ennemi, nous constations de nouveaux vides dans les rangs de notre petite troupe. Comme il devenait chaque jour plus évident que l'instant désespéré n'était que reculé, nous étions abandonnés par tout ce que n'animait pas le pur héroïsme national. C'est dire qu'après que notre incertaine migration eut duré deux ou trois semaines, le nombre des fidèles se trouva singulièrement réduit.

Allant et venant à travers une région d'ailleurs assez pauvre et désolée, dont les rares populations, redoutant l'ennemi, hésitaient à nous assister, nous n'avions d'autre tactique avouée que de pousser autant que possible à l'est. Nous devions enfin, à défaut de la possibilité de franchir le fleuve, atteindre le rivage de la Caspienne, où peut-être trouverions-nous des pêcheurs consentant à nous transporter par le long des côtes en parages persans. En réalité nous allions à l'aventure, attendant tout du hasard, et nous tenant prêts aux derniers et suprêmes sacrifices.

Nous marchions, nous marchions; et nos efforts de fuite avaient fini par nous conduire un matin à l'orient du Kyrvan, sur une colline du haut de laquelle nous vîmes, à dix ou douze farshangs, la mer miroitant au lever du soleil, entre la terre et un groupe d'îles verdoyantes. Il nous semblait qu'il y eût par-là une anse que devaient habiter des pêcheurs. Depuis deux ou trois jours, bien qu'ayant fait des traites assez longues, nous n'avions aperçu aucune troupe moscovite, et il nous était permis de croire que nous avions réussi à dérouter l'ennemi. Nous voilà donc descendant en toute hâte vers ce rivage où nous pouvions trouver le salut. Mais à peine étions-nous en marche que les hommes vêtus en paysans, par lesquels nous faisions à l'ordinaire éclairer nos mouvements, revinrent nous dire qu'ils avaient vu, se dirigeant de notre côté, un fort détachement ennemi, que nous ne pouvions éviter qu'en obliquant vers le nord. Or dans cette direction nous voyions, du point où nous étions, la côte s'infléchir et fermer l'horizon de la mer, et nous apprîmes que cette courbure du rivage était le point d'attache de la presqu'île de Bakou, qui se fait reconnaître au loin par les noires vapeurs qu'exhale sans cesse son sol tout imprégné, tout ruisselant de naphte et de bitume.

C'est, comme on l'appelle dans le pays, la terre du feu éternel, fameuse et vénérée à cause de cette curieuse particularité, qui de tout temps frappa les esprits et fit placer là le berceau des croyances ignicoles (1). Sur la montagne dont les flancs recèlent les sources de naphte, un vieux temple subsiste encore, qui est depuis les temps les plus reculés un but de pèlerinage pour les fervents du culte antique. Les vapeurs inflammables, glissant par les fissures du rocher, sont reçues dans des espèces de tours, au sommet desquelles des prêtres les tiennent sans cesse allumées.

A l'idée que nous approchions de ce lieu légendaire, où peut-être allaient se résoudre ses destinées, le jeune prince ne pouvait manquer de subir l'influence d'une secrète exaltation.

Après une longue et pénible journée de marche, nous arrivâmes, vers le coucher du soleil, en vue de la montagne sacrée; déjà nous distinguions les tours du temple qui, se dressant sur le ciel clair, y jetaient de fauves torrents de vapeur. Le jeune prince commanda la halte aux abords d'un petit bois dans l'épaisseur duquel notre présence pouvait être facilement dissimulée; et quand il eut adressé à sa fidèle petite troupe quelques paroles d'encouragement et d'espérance, il fut convenu que, la nuit tombée, lui et moi, nous improvisant un costume de guèbres, pour avoir chance d'être confondus avec les pèlerins qui d'ordinaire sont nombreux dans la contrée, nous irions au temple tâcher d'intéresser à nous les prêtres parsis, qui, jouissant d'un grand crédit sur les populations d'alentour, sauraient et voudraient peut-être nous faciliter pour une des nuits suivantes les moyens de fuite par mer sur lesquels nous avions compté. Le prince, bien que taisant encore sa qualité d'initié, avouait hautement ne pas douter du succès de notre tentative. Nous partîmes. A mesure que la nuit avait remplacé le jour, les panaches fumeux des tours du temple s'étaient tranformés en immenses gerbes flamboyantes qui, répandant au loin leurs mouvantes lueurs, faisaient derrière nous danser les ombres de nos corps comme de fantastiques apparitions. Nous marchions à grands pas au milieu de ces étranges clartés, qui nous guidaient vers le but que nous avions hâte d'atteindre ; nous marchions emportés par une sorte d'anxieuse impatience...

Mais à peine eûmes-nous franchi une faible partie de la distance qui nous séparait du temple, que nous fûmes arrêtés court, en entendant retentir un certain nombre de détonations dans la direction du lieu où nous venions de laisser nos compagnons. Un prompt retour vers eux nous était commandé. Aussitôt donc, nous retournons sur nos pas, et avec d'autant plus de hâte que le bruit de la fusillade devenant de plus en plus intense nous indique qu'un vif engagement a lieu. Si nos frères d'armes sont attaqués, il importe que nous combattions avec eux. S'ils réussissent à repousser ou à percer l'ennemi, avec eux nous aurons ce succès; s'ils doivent succomber, avec eux nous succomberons. Nous courons donc.... Le bruit des armes augmente et se rapproche. Nous entendons des cris. Nous sentons la terre ébranlée par le galop des chevaux, que nous voyons passer dans les blafardes lueurs dont le *feu éternel* inonde la campagne.

Enfin nous rejoignons notre brave troupe, qui, délogée du bois par une subite et puissante agression, se retire en opposant une solide résistance aux nombreux fantassins qui cherchent à la cerner, et aux cavaliers à longue lance qui la viennent harceler.

Placé au centre de ses fidèles, le jeune prince les exhorte de la voix, les anime de l'exemple. Il a pris, des mains d'un soldat qui vient de tomber à ses côtés, l'arme rendue inutile, et, en fin tireur, il a bientôt désarçonné plusieurs cavaliers.

Les Moscovites avancent en poussant de sauvages hurras, mais à chaque nouvel effort qu'ils tentent pour entamer la petite colonne, ils essuient un feu régulier, sûr, qui fait de visibles trouées dans leurs rangs. Il semble même que leur ardeur en soit ralentie ; et déjà les tenant en distance plus grande, nous approchons d'une sorte d'enceinte ruinée, à l'intérieur de laquelle nous cherchons à pénétrer pour nous en faire comme une forteresse.

Mais en ce moment, du côté par lequel nous

1. Le fameux Shamil, héros du Caucase, né dans cette région, n'a pas manqué de s'en glorifier comme d'un signe de prédilection.

nous dirigions, d'autres hourras se font entendre, puis un pétillement qui fait passer sur nous une grêle meurtrière. L'ennemi vient par là avec de nouvelles forces. Nous sommes assaillis en tous sens à la fois.

— C'est l'heure suprême! dit le prince.

— Allah! Allah! répondent les musulmans qui l'entourent appelant à l'aide de leur courage le Dieu de Mahomet.

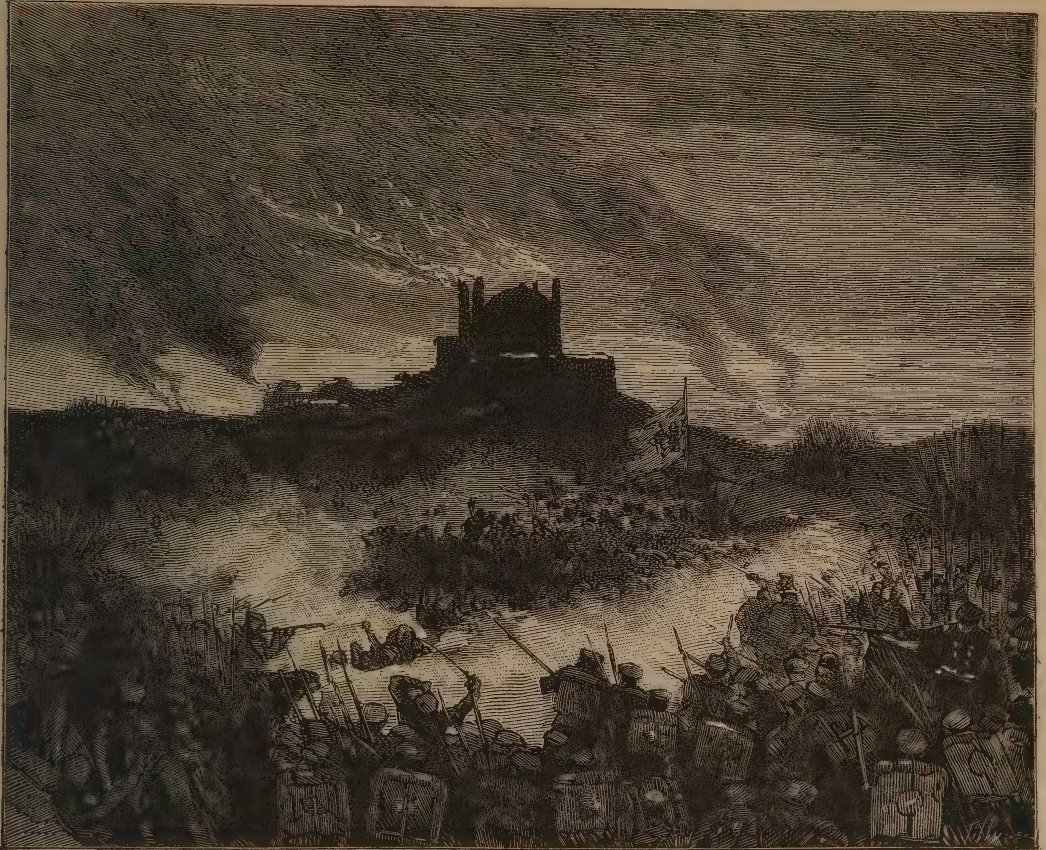
J'entends ensuite le prince s'écrier : « Divin, et puissant Ormuzd, combats avec ton enfant! O âme sainte de ma mère, que ma dernière pensée soit pour toi! » Puis s'adressant de nouveau à ses compagnons: « Amis, leur dit-il, à chacun l'œuvre de son salut! Sabre au poing, homme à homme! chacun devant soi, et que les dieux bons soient avec nous! En avant, tous! en avant! »

Et il s'élance....

Une vive fusillade éclate qui, tout autour de nous couche des blessés et des morts.

Les Russes répètent d'ici et de là leurs clameurs rauques. Les Persans invoquent encore Allah!....

Et dès lors que dirai-je du bruit, du tumulte?



La montagne de feu, dessin de Scott.

Comment montrerai-je la mêlée qui s'engage? On avance, on recule, on se groupe, on se disperse.... Et les fers s'entrechoquent, et les cris de douleur se confondent avec les cris de rage. Dans des nuages de fumée passe le bruyant éclair des armes... Et ces nuages en roulant obscurcissent les vastes reflets que projettent de loin les grandes tours J'aperçois au premier rang le jeune prince qui, le front haut et magnifique, pousse toujours droit aux assaillants.

Et toujours le bruit tonne, et toujours le fer, le plomb, moissonnent à nos côtés... Tout à coup, dans l'espèce de vertige où je m'agite, dans le terrible cauchemar ou j'ai à peine conscience de moi-même... que vois-je, ou que crois-je voir plutôt, à travers les fumées et les ombres qui nous entourent? Il me semble voir s'avancer une troupe d'hommes vêtus de longues robes blanches, le front nu, tenant d'une main une torche qui flamboie, de l'autre une branche verte, qu'ils tendent vers les combattants ainsi qu'un emblème de paix... Celui qui marche le premier est un imposant vieillard à barbe de neige... A côté de lui se tient une belle jeune fille, qui lève les mains comme pour faire cesser le carnage... Je les reconnais l'un et l'autre. Je les ai vus la première fois au jour du moharrem,

et c'étaient eux qui marchaient à côté du prince, au jour fleuri du triomphe...

Mais est-ce une réalité? est-ce un rêve?... C'est une vision sans doute, un ressouvenir qui traverse mon esprit égaré..., car pendant que mes yeux perçoivent cette apparition, le bruit, le tumulte, la mêlée, continuent...

Puis soudain, pour moi, tout se tait, tout s'efface dans une commotion terrible, dans un frisson glacé...

XIII

APRÈS LE COMBAT

Combien de temps restai-je perdu dans cette inconscience de la vie? Je ne saurais le dire. Au moment où de nouvelles images se présentent à mon esprit, je me trouve errant la nuit, sous un ciel noir embrasé d'éclairs, au fracas du tonnerre, trempé de l'eau qui, tombant à flots, cingle mon visage. Je cherche à me rappeler... Je vais au hasard, trébuchant, me relevant... Je sens au front une douleur sourde, qui met un bourdonnement dans mon cerveau. Est-ce du sang qui mouille mes mains, ou seulement l'eau du ciel? Je ne vois pas, je ne distingue pas... Je marche ainsi longtemps, me semble-t-il. La fatigue m'accable, et cependant je cours, je cours, effaré, sans but, comme pour échapper à une gêne, à une angoisse horrible... Cependant le ciel devient plus clair, et, dans une sorte de crépuscule qui découpe l'horizon, je crois distinguer des habitations, entendre des voix... Je presse mon pas, déjà si hâtif, mais alors le sentiment m'abandonne de nouveau...

Quand je le recouvre, je suis dans une pauvre cabane, couché sur un lit fait de toisons de brebis; un homme est près de moi, tenant une coupe de terre pleine de lait, qu'il me présente... C'est tout ce que je puis voir et comprendre, car, au moment où le breuvage s'approche de mes lèvres, mes idées se perdent encore. Et pendant trois jours — à ce que j'apprends ensuite — je passe par maintes alternatives de profond anéantissement et de courts réveils. Une fois, en rouvrant les yeux, je vois à côté de ma couche, en même temps que l'homme de la cabane, un de ces prêtres à longue robe blanche qui me sont apparus vers la fin du combat. Est-ce mon rêve qui se répète?... — Non.

En réalité, j'ai été frappé au front, pendant la lutte, d'un plat de lance ou d'une balle amortie qui a glissé obliquement sur le crâne. Le choc m'a renversé, étourdi. En même temps — auparavant peut-être, sans l'avoir senti — le haut de mon bras gauche a été traversé d'un coup d'arme blanche, j'ai perdu beaucoup de sang. Une partie de la nuit, je suis resté privé de connaissance sur le champ de bataille. Pendant l'orage, la fraîcheur de l'eau m'a réveillé. J'ai franchi dans ma course inconsciente une distance assez grande. La force m'a manqué à un farshang (une lieue environ) de l'endroit où s'est livré le combat. Je suis tombé près de la cabane d'un pauvre gardeur de troupeaux, qui m'a recueilli. Me voyant vêtu de cet habit de guèbre que le prince et moi nous avions pris pour gagner le temple, le berger est allé prévenir les prêtres du feu éternel, — qui, d'ailleurs, investis dans la contrée d'un grand renom de sainteté, passent encore pour très habiles en la guérison des maux.

Un de ces prêtres est venu, il a fermé la plaie de mon bras, bandé mon front, et indiqué des soins. Chaque jour il m'a visité de nouveau. Le jour où je m'aperçois de sa présence, j'entends qu'il m'appelle son frère. Je lui dis qui je suis et lui explique comment il se fait que le berger et lui aient pu me croire de la religion d'Ormuzd. Je le questionne ensuite sur l'issue du combat et sur le sort du jeune prince. J'apprends de lui que le massacre a été général, et que le prince est tombé au milieu de ses compagnons.

« Les Moscovites, me dit-il, ne se sont retirés du champ de bataille qu'après avoir abattu le dernier de leurs adversaires, et même après avoir achevé sans pitié, aux lueurs des tours, tous ceux qui n'étaient que blessés. Malgré notre pacifique intervention, leur rage s'est donné libre carrière.

— Votre intervention, répétai-je; mes yeux ne m'avaient donc pas trompé?... Vous êtes venus en troupe pendant la lutte, n'est-ce pas?

— Oui. Au premier bruit du combat, nous sommes sortis du temple pour tâcher de remplir la mission de paix qu'Ormuzd nous commande.

— Parmi vous, j'ai cru reconnaître un vieillard, une jeune fille, que j'avais vus à Téhéran.

— En effet, notre vénérable frère Bahaman Ispendiar, *destour destouran* (grand prêtre et chef) des Parsis des montagnes d'Yezd, se trouvait par hasard en pèlerinage avec sa jeune enfant au temple du feu éternel. Il s'est mis à notre tête, la jeune fille a voulu marcher à côté de lui. Ce sont eux qui ont reconnu dans son costume d'enfant d'Ormuzd le jeune prince. Deux ans auparavant, nous ont-ils dit, le prince leur avait sauvé la vie à Téhéran, avec l'aide d'un Français, — vous, sans doute, — et depuis nos frères des montagnes d'Yezd leur ont dû de grands adoucissements à leur sort. A l'aube, comme nous emportions au temple le corps du prince, nous fûmes rencontrés par des soldats russes, qui justement étaient envoyés pour le chercher sur le champ de bataille, car leur chef tenait à constater sa mort. « Vous voyez, leur dîmes-nous, en montrant l'habit dont il était couvert, c'est un de nos jeunes frères qui a été frappé quand nous sommes intervenus. » Ils nous laissèrent passer.

— Des soldats, les mêmes sans doute, reprit le berger, sont venus par ici le soir, continuant assurément à rechercher le prince mort ou vif. J'ai dû leur montrer l'homme que j'avais recueilli. « Encore un guèbre! » a dit l'un d'eux, et ils se sont éloignés.

Je dis au prêtre qu'aussitôt que je pourrais quitter ma couche, j'irais lui demander de m'indiquer où reposent les restes du jeune prince pour leur rendre mes pieux devoirs.

— Peut-être, me répliqua le Parsis, ce lieu vous semblera-t-il trop lointain?

— Trop lointain : que voulez-vous dire?

— Le lendemain du combat, notre frère Bahaman Ispendiar s'est embarqué, le soir, pour retourner en terre persane...

— Sans doute, repris-je, emportant la dépouille

du brave jeune homme, qu'il a voulu ravir aux vainqueurs. »

Le Parsis hocha la tête affirmativement. Puis il me dit que ses soins m'étant dès lors inutiles, et mon rétablissement ne dépendant plus que d'un peu de repos, il ne reviendrait plus, mais qu'il comptait me voir prochainement au temple, où il me priait instamment de venir; car ses frères, ajouta-t-il, seraient heureux de connaître celui qui, de concert avec le prince, s'était montré dévoué aux enfants d'Ormuzd. Au surplus, ils pourraient sans doute m'offrir les moyens de regagner l'Iram en toute sécurité.

Je promis donc de me rendre au temple dès que mes forces le permettraient, et le prêtre m'assura que ce serait bientôt.

Dès le même soir, en effet, grâce aux vertus d'un élixir que les prêtres du feu composent des fleurs des montagnes, je pus quitter ma couche. Le lendemain, je fis quelques pas hors de la cabane; et, deux jours plus tard, quand le brave berger, mon hôte, partait, le matin, pour conduire son troupeau dans une espèce de lande qui se voyait de sa maison, il fut convenu qu'au milieu de la journée je pousserais jusque-là pour m'essayer à une première marche, après laquelle je serais sans doute en état de faire le trajet du temple.

A l'heure dite, j'étais sorti de la cabane placée à mi-pente d'une colline, et un peu plus bas j'avais pris le chemin menant à la lande, quand j'aperçus, venant en sens contraire, par ce même chemin, deux femmes assises sur des mules noires. Ces femmes, contre la coutume musulmane, avaient le visage découvert, et leur costume, de couleur sombre, rappelait celui de la jeune fille sauvée le jour du moharrem, et aperçue encore au moment du combat à côté du grand prêtre parsi. « Sans doute, pensai-je, deux femmes guèbres qui se rendent en pèlerinage au temple du feu. »

Les deux cavalières semblèrent, en m'apercevant, presser leurs montures, mais bientôt, comme elles n'étaient plus qu'à quelques pas, celle qui marchait la première s'arrêta subitement, pour fixer sur moi un regard étonné. En même temps, d'ailleurs, je venais de reconnaître en elle la mère du jeune prince.

Saisi de respect et de pitié, je m'étais incliné, j'avais plié le genou.

Mettant aussitôt pied à terre et se précipitant frémissante vers moi. « J'hésitais, me dit-elle, je doutais à cause de cet habit, mais c'est vous, c'est bien vous, n'est-ce pas, seigneur Dubreuil?

— Madame... fis-je, et je cherchais ce que je pourrais lui dire.

Mais sans attendre davantage : « Mon fils? s'écria-t-elle, où est mon fils? »

Je ne pus que garder le silence.

Alors la pauvre mère, cachant son visage dans ses mains, et se penchant sur l'autre femme qui avait ouvert ses bras pour la soutenir : « Mon fils est mort! s'écria-t-elle, Aïka, mon fils est mort! »

Et cette grande douleur éclata en longs et déchirants sanglots.

Bientôt, cependant, la noble femme releva le front. « Parlez, me dit-elle, en quel lieu, comment est-il mort? où a-t-on mis son corps? dites, racontez, je veux ne rien ignorer. Parlez, je vous écoute. »

Par un effort sublime, elle parut avoir retrouvé soudain une sorte de calme, et pendant que je lui fis dans ses moindres détails le récit de tout ce qui s'était passé depuis notre séparation des autres corps d'armée jusqu'à notre dernier combat, je la vis qui, tout en versant d'abondantes larmes, me prêtait une avide attention. J'achevai en lui répétant ce que m'avait dit le prêtre parsi, quand j'avais voulu connaître le lieu de sépulture du jeune prince.

Un instant elle garda un silence méditatif; puis comprenant, sans doute, que je ne m'expliquais guère sa présence : « Le roi, me dit-elle, pour être plus tôt renseigné sur les événements de la guerre, s'était arrêté à Tauris. Là nous apprîmes les succès de l'entrée en campagne, et je reçus d'heureux messages de mon fils. Nous revînmes à Téhéran; mais à peine y fûmes-nous, qu'arriva la nouvelle d'affreux désastres, et plus de lettres de mon enfant. Alors, laissant au roi ces quelques mots: « Je vais savoir le sort de mon fils. Si l'enfant est mort, oubliez la mère, » je suis partie, ma fidèle Aïka m'a suivie. A quelque distance de Tauris, nous avons pris ces habits, et découvert nos visages que connaissent seuls quelques gardiens du harem. Et, comme allant à un pèlerinage, nous avons enfin pu, sans être inquiétées, prendre et suivre les traces de la troupe commandée par mon fils... Ainsi nous sommes venues jusqu'ici. — Et maintenant, ma chère Aïka, reprit-elle, nous allons gagner ensemble les montagnes de Yezd, où, sans doute, les restes de mon fils ont été déposés par le grand prêtre dans le *dakmé* (tour funèbre) où repose le saint peuple dont je suis issue. C'est là que bientôt j'irai dormir aussi. Quant à vous, seigneur français, qui avez été l'ami, le compagnon de mon cher enfant, et qui avez versé votre sang en combattant auprès de lui, je vous demande ce dernier témoignage d'affection pour sa mémoire. Vous allez retourner auprès du roi. Vous ne lui direz pas que vous m'avez rencontrée. Je sais que je puis compter sur votre discrétion.

— Le roi, madame, si je dois le revoir, ne saura de moi que ce que vous aurez voulu qu'il sache; mais l'affection dont m'honorait le prince m'impose, je crois, envers sa mère un autre devoir. Dans la région où nous sommes, deux femmes guèbres voyageant ensemble peuvent être respectées. Mais je doute que dans les provinces intérieures de l'Iram les préjugés leur laissent le même privilège. Sous le voile même des femmes musulmanes, une longue pérégrination... »

Je m'interrompis en voyant accourir d'un air tout effaré le berger mon hôte, qui, arrivé près de moi, voulut me prendre à part. Je lui dis qu'il pouvait parler sans crainte devant ces personnes, qui m'étaient connues. Alors il m'apprit qu'une troupe de soldats russes avait été vue battant les environs, cherchant dans les habitations les blessés persans qui auraient pu y être recueillis. Les alentours du temple, étaient en outre surveillés, et ce serait m'exposer que de chercher à y pénétrer. Le brave homme se proposait donc de me conduire au plus tôt chez un de ses amis, de qui d'ailleurs il te-

nait ces avis, et qui avait offert de me recevoir dans sa maison, perdue sous bois. Cet homme m'emmènerait la nuit prochaine au rivage. Là, nous trouverions un de ses frères, qui, dans son bateau de pêcheur, me porterait dans une des îles du golfe, où je pourrais m'embarquer pour retourner en Perse.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Mon nouvel hôte attendait dans la lande où le berger l'avait laissé gardant son troupeau, pour venir m'avertir. Pendant que le berger parlait, la mère du jeune prince avait paru oublier sa douleur suprême pour ne songer qu'au péril qui me menaçait. « Nous irons avec vous, dit-elle; pour les soldats russes qui nous rencontreraient, nous serions une famille guèbre traversant le pays, et toute défiance serait écartée. Venez, hâtons-nous. »

Quelques minutes plus tard, je prenais congé du pauvre et généreux pâtre, à qui je ne pus faire accepter qu'à grand'peine un des deux cents tomans d'or qu'il avait trouvés dans mes habits, et qu'il m'avait scrupuleusement remis.

Et la prétendue famille guèbre s'achemina vers un canton boisé de la montagne.

. . . .

XIV

CHEZ LES GUÈBRES

Un long mois s'est écoulé depuis le jour où j'ai quitté la cabane du pâtre. Dès le soir même, l'homme de la forêt nous a conduits au rivage, et son frère le pêcheur nous a en effet passés dans une île, où abordait en même temps que nous une grande barque portant à Bakou des marchandises chargées de l'autre côté de la Caspienne, à l'embouchure de l'Ochus. Nous avons fait prix avec le patron de la barque, qui s'est engagé à nous prendre au retour, et qui, après une assez pénible traversée, nous a portés dans le golfe de Balkan.

Là, les mules ayant été laissées à Bakou, nous avons acheté deux chameaux, et pris pour serviteurs deux braves montagnards balkanais, deux frères qui, ayant l'espoir de regagner un jour leurs montagnes avec quelques tomans, nous suivraient au bout du monde. Sur l'un des chameaux la princesse et sa suivante, qui ont repris les voiles musulmans, sont installées dans l'espèce de grand panier couvert qui est d'usage en pareil cas. L'autre bête est chargée de deux tentes, de tapis et autres bagages, l'intention de la princesse étant de camper à chaque halte pour échapper aux gênantes relations que nous créerait forcément l'hospitalité des habitants, et pour ne pas recourir à la promiscuité des caravansérails.

J'ai revêtu le pantalon et la longue veste persane, j'ai coiffé le bonnet de peau d'agneau, de telle sorte qu'on ne peut voir en moi qu'un citoyen de l'Iram voyageant avec les siens. Chaque soir les deux tentes sont dressées, une pour la princesse et sa suivante, l'autre pour moi... Nos montagnards dorment près des chameaux, roulés dans une couverture.. La fidèle et bonne Aïka prépare les aliments qu'elle achète dans les villages de la route. Et nous passons sans nous communiquer à personne. Tout d'abord, nous traversons le Dhistan pour gagner Esterabad. Là, deux routes s'offrent à nous pour traverser le grand désert salé qui nous sépare de la province d'Yezd : l'une se dirigeant à l'ouest sur Téhéran; l'autre à l'est, allant par les défilés de Marda vers les monts du Korassan et nous faisant longer la grande chaîne qui borde le désert. Nous choisissons cette dernière comme nous éloignant des régions où nous courrions le risque d'être reconnus. Route longue et difficile. Aussi ne fournissions-nous que des traites assez courtes. Je me borne à mentionner un ou deux démêlés avec les Kurdes errants et pillards qui infestent la plupart des routes persanes et avec lesquels il ne faut jamais hésiter à faire parler la poudre ou briller le poignard.

Enfin, un soir où nos tentes ont été dressées près d'un village de la montagne, j'apprends des habitants que sur les collines verdoyantes qui, au midi, ferment l'horizon, vivent les enfants d'Ormuzd. Je le redis à la princesse, qui, s'agenouillant et courbant le front : « Je te salue, ô terre de mon peuple, ô terre où mes restes reposeront avec les restes de mon fils, » s'écrie-t-elle d'une voix pleine de larmes. Et elle tient ses yeux fixés sur cet horizon jusqu'à ce qu'il ait complètement disparu dans l'épaisseur de la nuit.

A la fin du jour suivant nous atteignons le premier village parsi, dont les maisonnettes de terre foulée et couvertes de chaume sont répandues dans une large vallée où s'entremêlent les vergers, les prairies, les cultures diverses. Des vaches paissent dans les herbages. On entend le chant des coqs et le gloussement des poules qui picorent autour des habitations. Des chiens aboient à notre approche. Je crois revoir un de nos villages de France.

Nous demandons à un jeune homme qui revient du travail, une houe sur l'épaule, où réside le grand prêtre. Il nous montre à trois ou quatre farshangs de là, au front d'un côteau plus élevé, la silhouette de quelques petits édifices. C'est le village qui entoure le temple et où se trouve la maison du *destour destouran* (grand pontife et grand juge de la nation). A quelque distance s'élève une large tour : c'est le *dakmé*, ou lieu de sépulture des enfants d'Ormuzd. A cette vue, la pauvre mère est prise d'un nouvel attendrissement.....

Nous nous remettons en route au lever du soleil.

Il est convenu qu'arrivé près du village où est le temple, j'irai seul trouver le grand prêtre, pour lui annoncer la venue de la princesse, qui désire rentrer et vivre absolument inconnue au sein de la tribu.

Dès que les premières maisons sont en vue, nous faisons halte. Nos montagnards dressent la tente où la princesse doit revêtir le costume sous lequel elle doit se présenter et qu'elle compte ne plus quitter. Je m'achemine vers la demeure du grand prêtre, que m'indique un enfant et qui ne diffère en rien des autres maisons du village. Sous un petit hangar qui l'avoisine se voient des instruments de labour. Deux grands bœufs montrent leurs mufles sous le vantail relevé de l'étable. Là aussi caquètent les poules. Un bon chien couché en travers

du seuil se lève et donne de la voix à l'intérieur. Une vieille femme paraît, à qui je demande si je puis parler au *destour destouran.*

— Notre père, me dit-elle, travaille en ce moment au jardin avec sa fille et notre frère Djamasp. Voyez, reprend-elle, en me montrant deux hauts cyprès qui, à quelque distance, se dressent en pyramides sombres (1) devant un massif de fraîche verdure, l'entrée du jardin est entre ces deux arbres. Vous trouverez là notre père.

Je me dirige donc vers les cyprès, entre lesquels en effet est posée une claie, que je pousse ; et me voilà dans le jardin, mi-verger et mi-culture potagère. A l'autre bout, j'aperçois le grand vieillard qui, à l'aide d'une sorte de grande houlette creuse qui est la bêche de ces contrées, ouvre et retourne le sol ; non loin de là, je vois la jeune fille liant des plantes fleuries à des branches sèches qui doivent les soutenir. Plus près de moi, sur un des côtés du sentier où je m'engage pour aller vers le vieillard, un autre homme, dont je ne vois pas le visage, une serpe à la main, émonde des arbrisseaux.

Au bruit de mes pas, il se retourne.... Et alors



Chez les Guèbres, dessin de Scott.

un cri m'échappe. C'est le prince, c'est lui ; je le reconnais malgré l'extrême maigreur qui creuse ses traits, malgré la pâleur qui répand sur sa face une expression de douloureuse langueur. Il m'a, lui aussi, reconnu ; mais il passe une main sur ses yeux comme pour dissiper ce qu'il croit être une vision. « Vous, s'écrie-t-il, vivant! Ah! que les bons génies soient loués! » Il court à moi, il me tend les bras, et, après une vive étreinte : « Ami, demande-t-il, pouvez-vous me parler de ma mère?

— Comme moi il n'y a qu'un instant, elle vous croyait mort, et elle venait ici pour être tout à son deuil.

— Ici! elle est ici!

— Oui, prince.

— Ah ! courons !

Et il veut m'entraîner ; mais il en est empêché par le vieillard et la jeune fille qui sont venus près de nous, qui ont entendu mes paroles, et en ont paru tout surpris....

— Prenez garde, prince, dit le vieillard, une joie trop vive...

— C'est juste, dit le jeune homme.

(1) Le cyprès qui joue un rôle légendaire dans la vie de Zoroastre est un arbre sacré pour les Parsis, qui l'associent ordinairement à toutes leurs plantations.

— Père, reprend la jeune fille, veux-tu que j'aille tâcher d'accoutumer le cœur de notre noble visiteuse au miracle d'Ormuzd?

— Va, mon enfant, et que le miel de consolation soit sur tes lèvres. Nous resterons là, et si tu reviens avec la princesse, notre jeune frère ne se montrera que quand tu l'auras appelé.

Après m'avoir fait lui indiquer l'endroit où elle pourra trouver la princesse, la jeune fille s'éloigne.

En attendant son retour, le vieillard et le prince m'expliquent le mystère de cette sorte de résurrection. Les prêtres du feu, quand ils ont reconnu et enlevé du champ de bataille le corps du prince, percé de coups, ont cru n'emporter qu'un cadavre. A l'entrée du temple, un signe de vie s'est manifesté, et pendant deux jours cette existence n'a été qu'un souffle prêt à s'exhaler. Les prêtres ont pu extraire une balle logée au-dessus des côtes, près de l'aisselle droite. Le sang a coulé en semblant dégager la respiration. Et alors la guérison a été reconnue possible. Mais il importait de ravir le malade aux recherches probables des Moscovites. Une nuit on le porte au rivage; une barque est prête, qui le conduit dans une des îles du golfe où des amis des prêtres du feu le cachent, jusqu'au jour où le grand prêtre Ispendiar et sa fille, qui ne l'ont pas quitté, pourront de nouveau s'embarquer avec lui pour la terre persane.

Les prêtres cependant, dussent-ils, par là, encourir la colère du vainqueur, répandent le bruit qu'ils ont, en effet, recueilli le corps du jeune prince, en ajoutant que leur frère d'Yezd est parti emportant cette dépouille mortelle pour l'ensevelir en son pays. C'est ce que m'a dit le prêtre dont j'ai reçu les soins, et qui n'a pas cru devoir mettre le brave berger dans le secret. Aussi m'avait-il engagé à le visiter au temple, où certainement l'on m'eût appris la vérité, si je m'y fusse rendu.

Après huit ou dix jours le malade a pu reprendre la mer, et quelques jours plus tard il abordait en Iram. Alors ses guides lui ont offert de le conduire à Tehéran; mais quoique ayant à peine encore recouvré l'usage de la volonté, il a laissé entendre qu'aux montagnes d'Yezd, parmi les enfants d'Ormuzd, son rétablissement lui semblerait plus facile. Il suffirait de prévenir sa mère.

On a donc installé entre deux mules une litière close, dans laquelle il fera lentement le voyage. Comme on doit passer à quelque distance de Téhéran, la jeune fille se rendra dans cette ville. Elle ira au harem et verra la mère du prince, qui jugera si le secret doit être gardé.

Elle se présente au harem et demande la princesse. On lui dit que la princesse est morte, sans doute pour n'avoir pas à expliquer une absence dont le roi est peut-être seul à connaître le motif.

Comment le grand prêtre et sa fille annonceront-ils cette terrible nouvelle au jeune prince dans l'état où il se trouve?

L'ingéniosité de l'affection leur inspire d'alléguer ce qui se trouve être la vérité. Le prince apprend d'eux que sa mère inquiète s'est mise en route pour le retrouver. Il est convenu que prochainement l'on ira de nouveau à Téhéran s'informer de son retour. Et l'on se dirige vers Yezd, où le malade arrive convalescent, et où, sous le nom de Djamasp, il est présenté aux enfants d'Ormuzd comme un frère orphelin rencontré au cours du pèlerinage de Bakou et qui veut fixer sa résidence au milieu du peuple des montagnes.

Depuis son arrivée il n'a pas quitté la maison du grand prêtre, où il goûterait la plus douce, la plus parfaite quiétude, s'il était rassuré sur le sort de sa mère, s'il pouvait correspondre avec elle. Il va de soi, du reste, que le prince n'a rien cru devoir cacher à ses généreux hôtes de l'origine et de l'histoire de cette chère femme.

Maintenant qu'il sait qu'elle est près de lui, tous ses vœux seront remplis quand il aura pu la voir et recevoir ses embrassements.

A peine, d'ailleurs, le vieillard et le jeune prince, après m'avoir rapporté ces choses, ont-ils appris comment la princesse et moi nous avons fait ensemble le voyage d'Yezd, que du côté du village nous voyons venir la jeune fille et la mère du prince marchant côte à côte d'un pas rapide, empressé.

Nul doute que le vaillant cœur de la princesse, prévenue par la délicate enfant, ait passé heureusement du deuil profond à la vive joie.

A leur approche, le prince s'est retiré derrière un épais buisson de roses. Mais aux premiers pas faits dans le jardin: « Venez, venez tous! crie la jeune fille; » et d'un regard avide la mère cherche son fils. Je cours au-devant d'elle. Elle l'a vu, elle veut courir aussi, lui tendre les bras; mais alors ses forces la trahissent, ses bras retombent, sa tête oscille sous l'effet d'un vertige, ses yeux se ferment. La jeune fille la soutient. Nous courons auprès d'elle.

Cependant le prince a pris les mains de sa mère dans les siennes, et, agenouillé, il les a pressées contre ses lèvres; elle en ressent comme une suprême commotion, elle rouvre les yeux, pousse un cri de joie; et, consciente enfin du bonheur recouvré, elle peut en savourer tous les purs transports.

La princesse, se croyant venue pour le deuil, a revêtu le simple et sombre habit qu'elle portait le jour de notre rencontre près de la cabane du prêtre.

Aucun des joyaux, des ornements que j'avais pu voir briller à ses oreilles, à ses bras, le soir de mon premier entretien avec elle. A l'un de ses bras demi-nus, seulement, est suspendue par deux tours une chaînette d'argent, une sorte de petit oiseau fantastique assez grossièrement taillé dans du bois gris veiné de brun; les ailes sont écartées, le bec entr'ouvert, les pieds recourbés en anneau: — quelque amulette sans doute.

Comme nous nous éloignions pour ne causer aucune contrainte aux épanchements de la mère et du fils: « Restez, restez, dit la princesse; amis de mon enfant, vous qui l'avez sauvé, vous à qui je dois de le retrouver, oh! vous pouvez être les témoins de ma joie. Venez. »

En parlant elle a tendu ses mains vers le vieillard et la jeune fille, qui se rapprochent et s'inclinent devant elle. Elle relève le vieillard, qui d'ailleurs, dès qu'elle a paru, n'a cessé de la con-

sidérer avec une croissante attention. Elle embrasse la jeune fille. Le prince veut dire lui-même à sa mère tout ce qu'il doit à ses hôtes. Elle écoute attendrie, et ce sont de nouvelles caresses à la jeune fille; et prenant la main du grand-père elle la porte à ses lèvres. Alors celui-ci dit d'une voix qui tremble :

« Que la noble mère de mon cher hôte pardonne à la curiosité d'un vieillard...

— Que mon père en Ormuzd me questionne en toute liberté, dit la princesse.

— Il y a longtemps de cela, reprend le vieillard : un jour, j'avais de mes mains inhabiles taillé dans une racine d'olivier la figure de l'oiseau Astrenghad, le coq céleste, dont le chant perce les montagnes, dont la vue fait marcher en abondance la force et la vie; je l'avais taillée pour en faire un hochet pieux, que je suspendis à une chaînette d'argent et que je mis au cou de ma chère petite Izné, la fille de mon fils Korsdadh, qui peu de temps après, son épouse étant morte et la persécution redoublant de fureur, quitta le pays avec l'enfant. Depuis nul ne me parla d'eux. Cet informe travail de mes mains, la chaînette d'argent qu'avait portée en collier la mère de mes fils et de mes filles, je les retrouve, je les reconnais au bras de celle dont les traits me rappellent ceux de mon fils Korsdadh ?...

— Ce pieux hochet, reprend la princesse, il était suspendu à mon cou par cette même chaîne d'argent, lorsque, à la mort de mon père qui fuyait la persécution, je fus recueillie loin d'ici. Puis prenant la main de son fils et le faisant s'agenouiller avec elle devant le vieillard : « Père, reprend la princesse, bénissez vos enfants. »

. . . .

La suite à la prochaine livraison.

E. MULLER.

NOUVELLES

NOS ALPES (1)

VII

A TROIS

Miette se trouva prête à l'heure dite. Pas même un petit paquet. Mais sa robe de bure, séchée dans la nuit, laissait voir une chemise de grosse toile écrue très propre; elle avait des bas et des souliers.

— Tu ne nous oublieras pas ! lui dit hypocritement son oncle, avec ce sous-entendu : si tu fais fortune.

La tante se contenta d'une plus franche embrassade, dans laquelle il y avait peut-être une pensée de remords. Ne lui disait-elle pas ainsi :

— Pardonne-moi !

Secondée par Madelon, notre nouvelle compagne de voyage monta dans la berline redevenue calèche. On l'avait rouverte. Le temps se remettait. Pas de soleil encore. Une fraîche matinée des plus agréables.

D'un côté de la route, le vallon cultivé d'Escragnolles; de l'autre, les pentes unies de la montagne dont elle remonte le flanc jusqu'au col de *Basse*, pour redescendre quelque peu vers la *Clus*, glacière naturelle que domine une arête de rochers. Au delà, la plaine de *Séranon*, sorte de cirque en forme de corbeille, et les ruines de son vieux château. Le paysage se faisait plus riant, plus pittoresque. Mais j'étais seul à m'en apercevoir, la marquise n'avait de regards que pour sa protégée.

Elle l'avait assise, car l'enfant n'osait pas tout d'abord, sur la banquette de devant, en face de nous, et, par une douce violence, elle la contraignait à s'adosser, à s'étendre, à prendre toutes ses aises.

— Ne te gêne pas, lui disait-elle; apprivoise-toi, petite sauvage ! et ne crains plus rien... Te voici maintenant avec des amis qui ne te brusqueront jamais... qui ne veulent que ton bonheur.

— Oh ! je le sais, balbutia-t-elle; je le vois.

— Tu n'es donc pas tout à fait aveugle?

— De là, non ! répondit-elle en mettant la main sur son cœur.

La marquise l'embrassa.

— N'est-ce pas qu'elle est mignonne?

Et restant penchée vers elle, examinant de plus près ses yeux :

— Le fait est qu'il n'y paraît guère... Une légère pellicule sur la prunelle... un regard indécis et voilé, qui la rend plus intéressante encore... Comment cela t'est-il venu, mon enfant?

— Il y a longtemps, madame... Je voyais trouble... Puis, j'ai vu bleu... A présent, c'est à peine si je distingue les objets comme à travers un voile noir.

— La cataracte, alors? Mais ça se guérit, ça s'opère.

— On me l'a fait espérer, dit Miette.

— Qui?... demanda sa protectrice.

— M. le curé, tout dernièrement encore, répondit-elle, et, voilà dix-huit mois de cela, le fils du médecin de chez nous... un ami d'enfance !...

Un tendre regret, presque un soupir, avait accompagné ces derniers mots. L'instinct de la marquise lui fit pressentir quelque naïf roman montagnard. Elle me regarda en souriant.

Miette se taisait, timide encore, mais évidemment heureuse de se sentir emportée loin du vilain endroit où elle avait tant souffert, sur ces moelleux coussins, au milieu de cette atmosphère tout imprégnée d'une protection, d'une sympathie nouvelles.

La marquise reprit, avec une caresse :

— Mais enfonce-toi donc !... Couche-toi... Je gage que tu n'as guère dormi cette nuit...

— Oh ! non...

— Eh bien ! ni moi non plus, ma pauvrette, con-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

tinua la bonne vieille. J'étais si mal! D'ailleurs, fatiguée de l'orage, comme toi de ton grand fagot... Ne trouves-tu pas que ce mouvement de voiture nous berce?... Allons! puisque ces beaux yeux-là ne te servent plus guère, provisoirement... fermeles!... Ne parlons plus! dormons!

Elle l'avait couverte d'un châle jusqu'aux épaules. Elle la câlinait.

Je crois même que, se renversant à son tour en arrière, elle lui chanta:

Do, do,
L'enfant do...

A travers ses paupières mi-closes, par une illusion de la somnolence qui l'accablait elle-même, elle retrouvait en souvenir, en rêve, sa chère petite-fille tant pleurée... N'était-ce pas à ce même âge qu'elle l'avait perdue?... Les yeux de la grand'mère se rentr'ouvrirent une dernière fois. Je l'entendis murmurer:

— Mimie!

Pendant ce temps-là, nous avions contourné la montagne pyramidale de *Lachens*, du sommet de laquelle on découvre une dernière fois les côtes de la Provence. Dans les profondeurs, des *embues* ou grottes naturelles où, l'hiver, s'engouffrent des torrents. Nous franchîmes l'*Artuby* sur un pont gothique de trois arches. La route, côtoyant des paysages alpestres de plus en plus boisés, traverse un coin du département du Var, mais pour rentrer presque aussitôt dans celui des Basses-Alpes, au delà d'une véritable forêt de pins et de chênes. Puis, c'est la gracieuse vallée de la *Saouve*, d'où l'on remonte en zigzag et par des pentes vertes jusqu'au col escarpé qui la sépare de celle du *Verdon*. Nous y redescendîmes à travers des rochers et des bois, des sources et des prairies, jusqu'au milieu du vaste amphithéâtre de montagnes que domine le *Teillon*, haut de 1,900 mètres. Çà et là, sur l'avenue qui longe ce torrent, des usines: fabriques de chapeaux et de draps, tanneries, poteries, confiseries, filatures de laine. Tout annonçait l'approche d'une cité commerçante; lorsque la marquise enfin se réveilla.

— Nous arrivons à Castellane, lui dis-je.

Et poursuivant d'après mon guide:

— Castellane... chef-lieu d'arrondissement.... 1,814 habitants.... autrefois la capitale des *Suetri*... détruite par les Sarrazins... résiste à Charles-Quint, puis à Lesdiguières...

— Chut! interrompit-elle en désignant la petite dormeuse, dont quelques premières gouttes de pluie troublaient en même temps le sommeil.

Ce fut presque aussitôt une véritable ondée. Manteaux et riflards se déployèrent en toute hâte. Miette avait rouvert les yeux. N'y voyant qu'à peine, ne sachant plus où elle était, craignant d'être grondée, battue peut-être, elle balbutiait déjà quelques excuses.

La marquise s'empressa de la rassurer.

— Ne crains rien! tu n'es plus là-bas.... Nous sommes là, ma fillette!

— Ah! je ne rêvais donc pas! s'écria-t-elle.

Cependant Noirat avait fouetté ses chevaux. Ils atteignirent promptement le fond du défilé, traversèrent le pont d'une seule arche s'appuyant au gigantesque rocher de cent mètres de hauteur qui caractérise la ville, et la masquait encore à nos regards.

Nous y pénétrâmes, à travers une foule s'évertuant à trouver quelque abri. C'était jour de marché. La grande place où s'arrêtèrent les deux voitures nous apparut encombrée de barraques et d'éventaires, de charrettes et de bestiaux, de vendeurs et d'acheteurs, surpris par l'orage. On s'en garait tant bien que mal sous les limousines et les parapluies; on avait envahi les arcades et l'escalier même de l'hôtel, où nous finîmes par être admis, non sans peine.

Partout des consommateurs, même dans la pièce réservée aux pensionnaires, qui, fort heureusement, venaient de terminer leur repas.

Nous y déjeunerons à notre tour dans un quart d'heure.

VIII

HISTOIRE DE MIETTE

La fenêtre de notre salle à manger donnait sur le champ de foire, où les transactions commerciales reprenaient de plus belle. Le grain s'en était allé comme il était venu, mais le ciel restait couvert et menaçant. Je me permis ce pronostic que ce ne serait qu'une éclaircie.

— Profitons-en, dit la marquise à sa femme de chambre. J'aperçois sur cette place des marchands d'étoffe... Descends vite; achète quelque lainage, gris ou bleu, dans lequel nous taillerons un autre vêtement pour Miette... Je m'y mettrai, s'il le faut, moi-même, et peut-être qu'à nous deux...

— A nous trois! se permit d'interrompre Mme Noirat, je suis couturière.

Elle aussi s'intéressait à notre protégée, dont la douce reconnaissance gagnait tous les cœurs.

L'offre acceptée, Madelon disparut. Je la suivis, désirant rapporter quelque petit présent personnel, et par la même occasion visiter la ville.

Elle ne mérite guère cet honneur. D'étroites ruelles mal percées, mal pavées, sales, surtout un jour comme celui-là; un restant d'enceinte moyen âge, flanquée de quelques tours branlantes; l'église, pseudo-romane, des moins intéressantes; un ancien couvent qui sert de collège; le pont, déjà nommé, très hardi; la *promenade*, au bord du Verdon, agréable; une seule curiosité, le *roc*, surmonté de sa chapelle, *Notre-Dame du Roc*, et, sur les crêtes avoisinantes, quelques ruines d'aspect bizarre. Elles m'attiraient. L'état du temps me déconseilla cette ascension. Je dus me contenter de la perspective d'en bas, assez étendue déjà, très originale, sur le défilé, le torrent, les montagnes.

Je revins comme on servait le déjeuner. Un bon déjeuner, juste revanche du souper de la veille. Au dessert, l'orage éclata de nouveau. Plus de grêle, mais le déluge. En moins d'un quart d'heure, la grande place ne fut plus qu'un lac, un marécage, où les derniers forains, à demi submergés, se hâtaient de plier bagage. Un sauve-qui-peut général. La débâcle.

— Que sera la route? dit Noirat. On est bien ici.

Pourquoi ne pas y rester jusqu'à demain matin?... Les chevaux se reposeraient...

— Surtout les petits, insinua sa femme.

— Et nous n'en coucherons pas moins demain soir à Digne, affirma le mari.

— Adopté! conclut la marquise, nous travaillerons au trousseau de Miette.

La table fut lestement desservie, avec l'aide des deux filles de l'hôtesse, réquisitionnées en outre pour la couture. Sur la nappe blanche s'étalèrent les étoffes, aussitôt attaquées par les ciseaux, puis avec les aiguilles. Je tenais un écheveau que dévidait ma vieille amie. « Tu le vois, dit-elle, ou plutôt tu ne le vois pas, tout le monde ici travaille pour toi, fillette!

— Excepté moi! répliqua-t-elle avec cet accent de regret et de mélancolie qui la rendait encore plus touchante.

— Eh bien! parle, m'écriai-je, et raconte-nous ton histoire. Quel est ce camarade d'enfance dont tu n'as pas dit le nom? Quels étaient tes parents? Où sont-ils morts? Où es-tu née? D'où venais-tu?

— De Saint-Vallier, répondit-elle, où mon père était estimé de tous. Il en était parti comme soldat. Il n'y revint que vingt ans plus tard, sergent-major, décoré, mais avec un bras de moins, qu'il avait perdu à la guerre, dans une action d'éclat... C'est sur le brevet... Oh! j'ai voulu l'emporter ce matin, avec la croix... N'est-ce pas tout ce qui me reste de lui!



L'enfance de Miette, dessin de G. Vuillier.

— Pauvre enfant! murmura Madelon.

— Et la petite rente, se reprit Miette, vous savez, les vingt-neuf pistoles de son bureau de tabac... qu'il avait obtenu pour épouser ma mère... Je ne devais pas la connaître, hélas! elle est morte en me mettant au monde... Une chèvre fut ma nourrice... Mon père, désolé, n'avait pas voulu qu'on m'éloignât... Nous nous aimions bien... J'ai bien pleuré en devenant tout à fait orpheline, et maintenant encore, à ce souvenir...

Un sanglot venait de l'interrompre. Elle s'arrêta pour essuyer une larme...

— Depuis quand ce second malheur t'est-il arrivé? questionna la marquise.

— J'avais huit ans... André en avait treize...

— André! Il s'appelle André?...

— Oui.

— Ah! nous y voilà donc! C'est l'ami en question, n'est-ce pas?... Le fils, je crois, d'un médecin...

— Qui demeurait à côté de chez nous... Oui, madame... Les deux jardins n'étaient séparés que par la haie... Au bout, près du ruisseau, plus rien... C'était par là qu'il venait me voir, et dès mes premiers pas qu'il guida... Ça le divertissait... Toute petite, il me prit en amitié... Moi, de même. Il m'apportait des joujoux, des friandises, et me tenait compagnie plusieurs fois par jour... Vous comprenez, mon père avait son comptoir... Le sien, des malades... Il lui donnait bien quelques leçons

mais le reste du temps, seul aussi... Liberté tout entière! Dès que je pus marcher, courir, il me promenait dans les environs. Je le vois, je l'entends encore : « Vous permettez, sergent ? » Et nous voilà partis, envolés comme des oiseaux... Ah ! l'heureux temps! Pourquoi grandit-on!

Miette fit une pause; la marquise, cette observation :

— Grandir, c'est déjà vieillir. Je prévois que ton jeune voisin va bientôt entrer au collège?

— Oui, madame, au collège de Grasse... Mais comme son père ne voulait pas trop s'en séparer... c'était aussi un veuf... il l'en faisait revenir chaque samedi soir, par la voiture du courrier... Les beaux dimanches! et comme je les attendais ! Comme je l'attendais! Sitôt la chose possible, il accourait, franchissant d'un bond la haie pour arriver plus vite... « Bonjour, petite sœur! » Moi, je l'appelais grand frère, et je lui sautais au cou... Nous nous racontions chacun notre semaine... Il me conduisait dans sa maison, où le docteur m'accueillait comme si j'eusse été sa fille. Mon père l'aimait comme un fils. Et puis il y avait les congés, les vacances... J'apprenais aussi de mon côté, j'étais la plus savante de l'école, et nous lisions ensemble ses livres de prix... Il m'expliquait les plantes, les arbres et les étoiles, ce qui rendait encore plus attrayantes nos longues courses dans les prés, dans les bois, dans la montagne... Un soir d'orage, comme aujourd'hui, il me rapporta dans ses bras, abrités que nous étions tous les deux sous son caban du collège... Oh! je sens encore battre son cœur contre le mien!

— Paul et Virginie! dit la marquise. Mais, je le présume, ce n'est pas Virginie, c'est André qui s'en est allé.

— Hélas! reprit Miette, ce fut d'abord pour achever ses études au lycée de Nice... Saint-Vallier ne le reverrait plus qu'à Noël, à Pâques, en août... Le mois de septembre fut pris par Aix, d'où il nous revint bachelier... Je venais d'avoir onze ans... J'avais perdu mon père... Sa sœur, ma tante d'Escragnolles, tenait maintenant le bureau... J'en avais obtenu l'héritage... Elle était ma tutrice, demoiselle encore, et très bonne pour moi dans ce temps-là!... Mais rien ne consolait mon chagrin... Ce fut dans les larmes que commença la maladie de mes yeux. J'y sentais comme un froid, comme un voile de deuil... André en reçut la première confidence... Le docteur m'examina, me soigna. « Ce ne sera rien, » avait-il dit. Le voile s'épaissit pendant l'hiver. Au retour d'André, qui étudiait la médecine à Grenoble, il regarda longuement mes yeux... Le mot que vous prononciez ce matin, madame, fut pour la première fois prononcé... Une cataracte!... « Je ne suis pas assez habile, » avoua le père. « Je travaillerai!... j'étudierai, dit le fils, afin d'être capable de l'opération, quand il en sera temps. » Je m'écriai : « Oui!... toi... toi seul!... » Il repartit en me disant : « Patience et courage, petite sœur... je te rendrai la vue... je te rendrai tes yeux! »

Une seconde fois, oppressée par l'émotion, la jeune aveugle dut suspendre son touchant récit.

La marquise, au bout d'un instant, l'interrogea :

— Qu'est-il devenu, mon enfant?

— Je ne sais pas! répondit-elle d'un ton navré; je ne l'ai revu qu'une seule fois, six mois plus tard, à la mort de son père qui s'en alla rejoindre le mien... Il me renouvela sa promesse...

— Pourquoi donc ne l'a-t-il pas tenue? demandai-je.

— Ne l'accusez pas! se récria-t-elle, c'est la faute des événements...

— Quels événements?

— Le mariage de ma tante avec le Mexicain, qui se fit nommer mon tuteur, afferma le bureau, nous emmena dans l'auberge où vous m'avez recueillie... Il n'était pas méchant d'abord... Je tâchais de me rendre utile... Un an s'écoula... Ma vue baissait, baissait toujours... Elle s'éteignit... Je ne pouvais plus travailler... Il veut qu'on travaille!... Un jour de colère, M. le curé, qui passait, conseilla l'hospice... Ma tante y consentait... Son mari préféra me garder...

— Garder les cent écus, se permit d'interrompre Madelon.

— Mais André? questionna de nouveau sa maîtresse.

— Je lui avais écrit tant bien que mal, lors de notre départ pour Escragnolles, il y a dix-huit mois..... Oh! qu'ils m'ont semblé longs, ces mois-là!.. Mon oncle devait lui faire parvenir la lettre... Il l'aura détruite... et peut-être aussi la réponse que j'attendis vainement... Plus tard, ne déchira-t-il pas le papier sur lequel je m'efforçais de griffonner un suprême appel à l'ami de mon enfance, à mon seul ami!...

Rien d'attendrissant, rien d'émouvant comme la physionomie, comme l'expression, comme l'aspiration de la pauvre délaissée, tandis qu'elle achevait ainsi :

— Dans ces derniers temps, où j'étais si désespérée, si malheureuse, j'allais m'asseoir au bord de la route, en pleine lumière, avec cette pensée : « S'il retourne au pays, s'il passe, je ne le verrai pas, mais il me verra.... lui! il me reconnaîtra J'entendrai son cri de surprise et de joie.... Il me croyait morte... Il ne m'a pas oubliée!

— Je l'espère, conclut la marquise ; et si je te laisse à Digne, comme nous allons jusqu'à Grenoble, nous autres, je le verrai... je te l'enverrai... et peut-être, avec lui, la lumière.

— Ah ! madame ! madame ! s'écria Miette, c'est ce jour-là que je vous devrai le plus!

IX

DIGNE

Le lendemain matin, il fallait repartir dans un nuage. On nous avait dit : Ce sera du beau temps.

En effet, au sortir de Castellane où nous aurions pu nous croire sur un quai de Londres, le brouillard s'éclaircit, se dissipa comme par enchantement, tandis que nous gravissions les détours nombreux de la longue montée qui, par delà le hameau de *Taulaunes*, aboutit au col de *Saint-Pierre*.

Toute cette brume matinale, encore endormie paresseusement, s'attardait dans les bas-fonds; mais déjà vers la hauteur, sur les pentes et sur les cimes, le voile se déchirait, découvrant çà et là quelque

échappée, quelque perspective d'autant plus verte que son humidité s'encadrait de gris, un bouquet d'arbres, un groupe de rochers, des paysages comme sortant du bain ; parfois même le toit d'une chaumière dont la fumée, relativement blanche, s'élevait en droite ligne vers le ciel déjà tout bleu sur nos têtes. Au sommet, quel merveilleux panorama! Un archipel de montagnes émergeant d'un lac de vapeurs!

Cette fantasmagorie nous mettait en goût. Miette, à qui l'on en décrivait les transformations, prenait de plus en plus plaisir au voyage. Révêtue de sa toilette neuve, encapuchonnée d'un waterproof que je lui avais acheté la veille, le visage rasséréné, le sourire aux lèvres, elle était vraimant charmante.

Nos quatre chevaux, très fringants, redescendaient, — car, dans cette traversée des Alpes françaises, on ne monte que pour aussitôt redescendre et remonter encore, — redescendaient au grand trot vers un petit bassin cultivé, de forme elliptique, se terminant par une gorge étroite et profonde entre des parois à pic qui se réunissaient jadis et barraient le passage, hormis au torrent, dont les efforts en avaient rongé la base. Une écluse naturelle. Des portes en fer. On a su les élargir pour la route, qui passe à travers la *Roche-Percée*, sous une sorte d'arcade, et rencontre ensuite la vallée de l'*Asse*.

Sur le bord de cette rivière, ou plutôt de cet autre torrent, s'élève la petite ville de *Sénez*, autrefois le siège d'un évêché, dont on admire l'ancienne cathédrale, construite au douzième siècle et classée parmi les monuments historiques. J'avais ouvert le guide : Ravages des protestants... par François Ier... par les Sarrazins... Les annales sur toutes ces bourgades alpines se ressemblent... La fondation de celle-ci date des Romains.... *Sanitium* ou *Sanétium*.

— Trêve à l'archéologie! se récria ma voisine. Ventre affamé n'a pas d'oreilles; et je me sens un vif appétit.. Il me semble, Noirat, que nous avons déjà fait bien du chemin.

— Vingt kilomètres, madame la marquise.... Encore six, et nous ferons halte à *Barrême*...

— Hein! que dites-vous? *Carême?*...

— Non! rectifiai-je en souriant; *Barrême*. Et, comme mon doigt remontait vers la notice de *Joanne*, j'ajoutai : « Un chef-lieu de canton.... mille habitants.... Pruneaux estimés...

— J'espère bien qu'on nous y servira quelque chose de plus substantiel, conclut la marquise.

Son espoir ne fut pas trompé. L'avenante et babillarde hôtesse du *Grand Saint-Jean* nous traita de façon à reconcilier nos estomacs avec la cuisine des Basses-Alpes.

C'était un dimanche, on sortait de la messe. Sur la place et dans les rues adjacentes s'organisaient des parties de boules, jeu favori de ce département.

Notre attelage, qui devait encore fournir trente kilomètres avant le soir, repartit après deux heures de repos. La vallée, d'abord assez large, ne tarde pas à redevenir étroite et dénudée. Plus de place que pour la rivière et la route, sauf à la hauteur du hameau de *Norance*, où se dresse entre elles, sur une sorte de promontoire, la ruine de son vieux castel. A gauche, l'une des crêtes est couronnée par les débris d'un second château, le *Château-plus-haut*. Souvenir féodal, effet pittoresque.

Plus loin, des pruniers, des noyers, quelques cultures. Ce seront les dernières. On rentre dans le défilé de l'*Asse*, roulant avec fracas sur son lit de rochers, entre de hautes montagnes verticales, aux escarpements desquels la route semble parfois suspendue. Souvent des blocs détachés la traversent, tombant à la rivière torrentueuse qui s'encaisse et se resserre de plus en plus. Quand on pénètre dans la *Clus de Chabrières*, c'est un gouffre, il paraît sans issue.

On passe cependant, on retrouve la vallée, s'élargissant de nouveau, mais stérile et d'aspect triste. La route serpente entre des montagnes rousses ou grises, d'une telle nudité que l'œil n'y rencontre plus que de rares touffes de buis ou de genêts. Le grand malheur de tout ce pauvre pays, c'est le déboisement. On reboise, mais pas assez vite.

Ces horizons désolés, mais pourtant grandioses, se succédèrent durant plus de trois heures, jusqu'à *Château-Redon*, voire même au delà. Nous montions alors, nous montions toujours, en contournant des pentes ravinées, des éboulements dont pas un arbrisseau n'arrêtait la chute. A peine de temps en temps, quelque maigre genévrier. En contre-bas, des torrents, des abîmes.

Soudainement, l'aspect change, un vaste horizon se découvre. La végétation reparaît. Toutes les cultures, celles du Nord et celles du Midi. Tous les arbres, depuis le sapin jusqu'à l'olivier. Nous redescendons. A chaque détour de la route, une perspective nouvelle et plus attrayante encore. La verdure, la vie. De nombreux villages. Sur les coteaux, des vignes, des jardins, de jolies maisons de campagne. Tout au fond, entre des prairies, une vraie rivière. C'est la Bléone.

En face de nous, sous les magnificences du soleil couchant, d'autres montagnes, mais riantes et boisées celle là. Les Alpes! ce sont enfin les Alpes! Sur leurs croupes verdoyantes, jusque sur leurs crêtes altières, des hameaux, des clochers, des tours, tout un décor qui me rappelle la Suisse. Notre route s'abaisse et plonge dans ce superbe amphithéâtre. Déjà nos chevaux galopent dans la vallée. Un dernier tournant, et voici la ville! voici Digne!

Gracieusement assise sur sa colline Saint-Gérôme, ses pieds baignés par trois cours d'eau, avec son vert boulevard pour ceinture, sa cathédrale et son évêché pour couronne, elle a vraiment de la physionomie, elle est très agréable à voir.

Mais de loin. N'y pénétrez pas! Vous retrouveriez les ruelles tortueuses, les vilaines maisons, les monuments hétéroclites et mal entretenus, qui gâtent l'intérieur de toutes nos villes du Midi, surtout — à l'est! Heureusement, nous arrivions par le *Cours*, — prononcez *Course*, — belle promenade en ligne droite, plantée de superbes platanes, ornée d'une fontaine à colonnes et d'un château d'eau, bordée d'estaminets et de cafés... vous savez, ces grands cafés méridionaux qu'abrite au dehors une immense marquise de toile peinte, rayée, bariolée,

avec de longs volants qui retombent jusqu'au delà du trottoir... La brise crépusculaire les agitait en ce moment. Je me le rappelle, c'était un dimanche soir... Toute la ville était là, en habits de fête. Une foule excitée, joyeuse, tapageuse, provençale. Notre arrivée fit sensation. On nous acclamait. Au moment même où les deux voitures entraient dans la cour de l'hôtel, — hôtel *Mistre*, un des meilleurs de France, — les tambours battirent comme en notre honneur.

Sur le seuil, un poète, mon ami Collin, allait nous souhaiter la bienvenue.

X

JUSQU'A SISTERON

Vous le connaissez, je suppose, cet émule d'Eugène de Pradel et d'Albert de Glatigny, ce merveilleux improvisateur qui, sur des rimes ou des sujets donnés au hasard, dicte instantanément, parfois à quatre secrétaires, des odes et des sonnets, des rondeaux, des madrigaux, des fantaisies poétiques de toute sorte. On l'entendrait ce même soir au casino de Digne. Je lui promis de ne pas manquer cette occasion de l'applaudir.



Digne, dessin de G. Vuillier.

Après dîner, — je retrouve sur mon carnet cette annotation : Excellent, — la marquise et sa protégée s'acheminèrent vers le couvent; la supérieure, avisée de leur visite, les attendait.

Miette, la pauvre Miette, était toute triste; elle allait, très probablement, nous quitter.

Je lui fis mes adieux; je l'assurai, pour ma part, de notre bon souvenir, et que, s'il lui survenait quelque nouveau malheur, elle n'aurait qu'à s'adresser à nous. Ma vieille amie ni moi-même ne l'oublierions pas.

— Ni moi! ni moi! répétèrent à l'envi Madelon, Mme Noirat, Noirat lui-même.

Tout le monde l'aimait déjà, cette douce et chère enfant, même les animaux de la caravane. *Boule* la saluait chaque matin de ses plus joyeux abois; *Pinotte*, quand c'était sa petite main qui lui donnait du sucre, hennissait — c'était sa façon de dire merci — d'une façon toute particulière.

Afin de me ragaillardir le cœur, je me dirigeai vers le casino. J'y retrouvai, car la séance avait déjà commencé, j'y retrouvai Louis Collin en pleine verve, en plein succès. Quelqu'un me reconnut, et, comme sujet, lui jeta mon nom, sur

lequel il improvisa lestement ce triolet par trop flatteur :

Les romans de Charles Deslys
Sont écrits pour les cœurs honnêtes.
Je deviens meilleur quand je lis
Les romans de Charles Deslys,
Car ils ont le charme des lys
Et le parfum des violettes.
Les romans de Charles Deslys
Sont écrits pour les cœurs honnêtes.

. . . .

On me pardonnera l'immodestie de cette reproduction d'une page de mon carnet. Ce n'est pas pour moi, c'est pour Collin. Merci, Collin !

Je me hâtai de rentrer à l'hôtel, croyant avoir à consoler la marquise. Elle était, au contraire, toute souriante, et Miette aussi! Miette avait été ramenée par sa protectrice. Miette nous restait, pour quelques jours du moins. Voici comment.

La supérieure de Digne, ne se jugeant pas en mesure de recevoir, de soigner et, si Dieu le permettait, de guérir une jeune aveugle, elle avait conseillé de la conduire jusqu'à Grenoble, dans une maison spéciale. Vous comprenez sa joie, n'est-ce pas? Grenoble! Mais Grenoble, pour elle, c'était André!



Le pays des ruines, dessin de G. Vuillier.

Je pris l'engagement de m'y enquérir du jeune médecin, de l'amener à sa petite amie d'enfance. « Hein ! Miette, j'espère que te voilà contente ? »

— Oh ! oui, monsieur... oui, madame, répondit-elle, je suis bien heureuse... mais surtout de ne pas vous quitter encore !...

Je laisse à penser dans quelles bonnes dispositions s'opéra le départ du lendemain. Une splendide matinée, d'ailleurs, et des perspectives non moins attrayantes que celles de l'arrivée. Cependant, au sommet de la première côte, nos regards se reportèrent au Sud, vers le chemin parcouru la veille; ils plongeaient dans ce curieux vallon des *Eaux-Chaudes*, que nous laissions derrière nous sans avoir visité son établissement thermal, jadis vanté par Pline, aujourd'hui presque oublié. Pourquoi? Ses vertus thérapeutiques sont de premier ordre et mériteraient une vogue nouvelle. Ce serait la fortune de Digne... Je te la souhaite, pauvre et riante cité méconnue dont j'emporte le meilleur souvenir !... Au revoir ! Tu disparais à nos yeux qui s'orientent maintenant vers le nord. Là, d'autres tableaux également intéressants nous attendent : toute une succession d'agréables collines aux flancs

cultivés en terrasses, aux cimes çà et là recouvertes de bois taillis... *Champtercier*, sa vieille église et ses anciennes fortifications, c'est la patrie de Gassendi... Une forêt de chênes et de hêtres dont les magnifiques ombrages nous abritent, pendant quelques kilomètres, contre l'ardeur du soleil... Au lointain, vers *Peyrins*, des rochers ressemblant aux menhirs de Carnac... Plus près, sur la hauteur, le hameau des *Grillons; Aiglun*, dont les masures se confondent avec des lambeaux de vieux remparts... la montagne de Lure et ses fontaines salées, jaillissantes, appelées les *Sorgues*... *Montfort* et son admirable point de vue sur le confluent de la *Bléone* avec la *Durance*... *Chateau-Arnoux*, terme de notre étape, et qui, dans ce récit, mérite également un temps d'arrêt.

Figurez-vous un manoir du XVe siècle, avec sa haute toiture historiée, ses fenêtres à meneaux, son élégante tour centrale en avant-corps de logis. Cette demeure seigneuriale, en ses beaux jours, s'élevait probablement au milieu d'un parc, envahi par le village et coupé par la route, qui passe en contre-bas de sa façade noircie, délabrée, mais ayant encore un certain air de grandeur. Au rez-de-chaussée, que précède une terrasse aboutissant à des remises, l'auberge... oui, vous avez bien lu, l'auberge où nous déjeunions. Au premier étage, communiquant de plain-pied, vers la droite, avec le dernier tronçon d'une avenue de marronniers séculaires, la grande salle d'honneur, en assez bon état de conservation, les murailles encore revêtues de son ancienne tapisserie que l'on montre aux étrangers. En arrière, de l'autre côté d'une porte en chêne qu'ils ne franchissent pas, le suprême refuge de la famille : un mystérieux appartement habité par la douairière du nom. Ses petits fils sont à Grenoble, à Paris. Elle a voulu rester là, elle veut mourir dans son château. Une servante, remplissant l'office de cicerone, nous montra sous les vieux arbres, dont elle semblait être la contemporaine, sa noble maîtresse assise et rêvant. Une réminiscence de la cour du roi Louis XVIII s'était réveillée dans l'esprit de la marquise. Était-ce donc cette baronne de Château-Arnoux qu'elle y avait rencontrée jadis? Elle alla vers elle, et la salua, lui parla. Les deux aïeules s'étaient reconnues. Nous nous tenions à distance. J'entendis la châtelaine qui disait :

— C'est avec effort que je me traîne encore jusqu'ici !... Pourrai-je y revenir l'an prochain?... Je ne l'espère pas... Ma vie s'éteint... Oh ! mes chers marronniers, je ne vous verrai plus !

. . . .

Sous l'impression de ce mélancolique adieu, nous remontâmes dans notre berline pour aller coucher à Sisteron.

Rien de remarquable sur ce parcours. Quelques échappées sur la Durance et ses affluents, des ponts suspendus, des escarpements abrupts, des sommets arides, peu d'habitations, un désert et des ruines. Le pays des ruines !

Celles qui caractérisent Sisteron ne manquent pas d'originalité. Une cathédrale du XIe siècle; les anciennes tours cylindriques de l'enceinte qui restent debout au milieu des promenades; la pittoresque citadelle, aux murailles démantelées, qui domine fièrement l'étroite passe aboutissant à la porte Dauphinoise ; au delà, l'arche hardie jetée sur la Durance et qui, s'adossant à des roches bizarrement crevassées, relie la ville au faubourg de la *Beaume*, à l'église *Saint-Dominique*, à son élégant clocher; tout cet ensemble extérieur intéresse et provoque le touriste. Intérieurement, les arcades romaines de Notre-Dame, la gracieuse fontaine du carrefour, les belles tapisseries de l'ancien hôtel *Lesdiguières*, quelques autres constructions d'une certaine ordonnance, mériteront d'arrêter un moment ses regards. Mais quelles sordides rues ! Nous n'en avions pas encore rencontré d'aussi repoussantes. Des ordures, toutes sortes de saletés, de la boue quand même, une odeur... Pouah! Sautons à pieds joints jusqu'à Gap !

XI

GAP — LESDIGUIÈRES

Nous avions entrepris le crochet de Gap afin surtout que nos chevaux — ils faisaient, depuis une semaine, leurs soixante-dix kilomètres chaque jour — prissent au moins vingt-quatre heures de repos. Noirat, sa femme et Madelon, restés auprès d'eux, attendraient que le voiturier d'*Aspres-les-Vignes*, où la séparation s'était effectuée, nous y ramenât le soir même.

Les environs du chef-lieu des Hautes-Alpes, sur tous les plateaux qui les commandent, sont incultes, marneux, rocailleux, brûlés tour à tour du soleil et du froid, horribles. Mais sitôt qu'on redescend vers la ville, à trois cents mètres au-dessus du niveau de son canal et de sa rivière, — le torrent de la Luye, — l'aspect change et devient des plus riants. Métamorphose complète ! Des bois, une certaine variété de cultures, des campagnes productives et qui le seraient bien davantage encore avec un peu plus d'eau. On n'a pas su les y amener en abondance, car ce bassin semble avoir été largement arrosé jadis, du temps peut-être où Gap s'appelait *Vapicum*. Ce fut d'abord une cité gallo-romaine. Elle appartint successivement aux rois d'Arles et de Bourgogne, aux empereurs d'Allemagne, aux comtes de Provence et de Forcalquier, aux dauphins du Viennois, enfin à la France. Les guerres religieuses y furent terribles; une peste, la révocation de l'édit de Nantes, la colère du duc de Savoie, qui mit le feu (1692) aux quatre coins de la ville, achevèrent de la dépeupler. Elle n'a pas encore reconquis son chiffre de huit mille habitants.

Un commerce assez important de transit et d'entrepôt, des fabriques, des casernes, une certaine animation, de jolies promenades ornées de fontaines, tels sont les titres de Gap à l'attention du voyageur. En fait de monuments, un mausolée, celui du fameux connétable de Lesdiguières.

Que de fois, depuis notre départ de Nice, n'avions-nous pas entendu prononcer ce nom ! Pas une des villes traversées par nous qu'il n'ait défendue, prise ou reprise.

Toute une phase, et la plus dramatique de l'histoire de *nos Alpes*, se résume en lui. C'est le héros légendaire du Dauphiné.

Il y naquit, à Saint-Bonnet du Champsaur, et

d'une noble famille du pays même. Agile et fort comme un montagnard, d'une rare intelligence et d'une activité sans pareille, très lettré pour son temps, de haute taille et très beau, mais non moins pauvre, — ce qui parfois gâte tout le reste, — il déserte l'étude du droit pour se faire soldat; il ne tarde pas à devenir le chef des protestants du Dauphiné, de la Provence. Toute sa glorieuse carrière — *jamais vaincu, toujours vainqueur* — se concentre dans ces deux provinces. Il les défend tour à tour contre les ligueurs, les espagnols et les Savoyards.

Il conquiert la Savoie, qui, dès cette époque, si la politique l'avait permis, restait française. Henri IV disait de lui : « C'est le premier capitaine de l'Europe. » La reine Élisabeth : « S'il y avait deux Lesdiguières, j'en demanderais un. » Ses vertus militaires se rehaussent encore de traits d'esprit, de courage personnel et de générosité.

Un de ses lieutenants le trahissait. Il en est instruit. « Arme-toi! lui dit-il, croisons le fer et, puisque tu as promis de me tuer, essaye! » Le misérable tombe à ses pieds; il lui pardonne et répond à ceux qui s'en alarment : « S'il a été retenu par l'horreur du crime, il le sera bien davantage encore par la grandeur du bienfait. »

Autre anecdote caractéristique. Le duc de Savoie construisait le fort des Barraux sur les terres de France, en vue de notre armée. Lesdiguières n'y mettait aucun obstacle et ses officiers en murmuraient; il reçut même des reproches de la cour. « Votre Majesté, répondit-il au roi, a besoin d'une bonne forteresse pour tenir en bride celle de Montmélian. Puisque le duc de Savoie s'en impose la dépense, il faut le laisser faire. Dès que la place sera suffisamment garnie, je me charge de la prendre. » Il la prit en effet; quoique la garnison fût préparée à l'attaque, il la prit en moins de deux heures.

Duc et pair, maréchal de France, puis connétable, gouverneur ou plutôt vice-roi de sa province, où natale partout il s'était bâti des hôtels et des châteaux, — près de Grenoble, celui de Vizille, une merveille, — Lesdiguières, comblé de richesses et d'honneurs, actif et superbe encore sous ses cheveux blancs, Lesdiguières mourut en pleine gloire et, pour ainsi dire, en pleine immortalité. Il s'était fait élever d'avance le tombeau monumental que nous allions voir; il en avait même, assure-t-on, retenu comme prisonnier le sculpteur, Jacques Richier, jusqu'à parfait achèvement de son œuvre. C'est un sarcophage en marbre noir de Champsaur, sur lequel est étendu le héros, accoudé dans son armure; les bas-reliefs, en albâtre de Boscodou, retracent ses principaux exploits. . . . .

. . . .

Mais il est temps de reprendre notre voyage. Voici *Montbrand*, où se distinguent encore les traces d'un immense incendie de forêts; *La Faurie*, dont l'église renferme un gracieux autel de la Renaissance; *Saint-Julien-en-Beauchêne*, dans les environs duquel on voit rôder l'hiver les ours du *Dévoluy*, chaîne aux formes bizarres, aux sommets dentelés, que domine le mont *Aurose*. C'est le pays des grottes, et dans celle de la *Beaume-Noire* personne n'oserait entrer. Nous redescendrons demain dans l'étroite vallée de *Buech*, pour remonter vers le *Plan-aux-Roses*, long plateau d'un kilomètre, ainsi nommé par antiphrase, car le vent du nord y souffle avec une telle violence que, parfois, il lance des pierrailles au visage des voyageurs; on assure même qu'il a renversé des charrettes de foin.

Voici *Lus-la-Croix-haute* et son magnifique panorama. A droite, le massif du *Pelvoux*, avec ses deux cornes que sépare un couloir de glace; les beaux glaciers de la *Meije* et de la *Haute-Vallonise*, dont le *Noir* se distingue par des coulées de terre et de rocs pareilles à celles que vomissent les volcans de Java; dont le *Blanc*, çà et là rayé de rouge et de jaune d'or, s'appuie sur des contreforts verticaux qui le font ressembler à la patte d'un lion; le *Signal-des-Grandes-Rousses*, le *Pic des Trois-Évêchés*, le *Grand-Galibier*, le *Pas de la Tempête*, le *Mont-Genèvre*, *Rochebrune*, les deux *Glaiza*, le *Queyron*, le *Queyras*, et tant d'autres cimes, brunes ou blanches, qui, s'élevant à plus de trois mille mètres de hauteur, accidentent notre frontière d'Italie. Sur le territoire italien : le *Visoletto*, le *Mont-Viso*. « A première vue, ajoute Élisée Reclus, notre grand géographe, cet ensemble de pics et de dentelures, se dressant de tous côtés, paraît former un véritable chaos. Du sommet de l'*Oisans* on aperçoit, sur le pourtour entier de l'horizon, des séries d'aiguilles, de pointes et de crêtes jetées au hasard et comme innombrables; on dirait les vagues figées d'un immense océan, dont les neiges figureraient l'écume. »

De l'autre côté, vers le nord et l'ouest, nous allions bientôt découvrir la chaîne qui entoure Grenoble et forme la vallée du Graisivaudan, le mont *Saint-Eynard*, la *Dent-des-Crolles*, et les principales cimes du massif de la *Grande Chartreuse*. En face, des prairies entrecoupées de forêts de sapins. Pourquoi n'y en avait-il pas dans ce dernier canton des Hautes-Alpes, dont nous laissions derrière nous les montagnes dépouillées, le désert de plus en plus âpre et sauvage? A la base de l'*Obiou*, dans les larges et profonds ravins que se sont creusés les torrents du pays des *Trièves*, nous avons remarqué des escarpements, des monticules grisâtres, presque noirs, et qui ressemblent à de la houille. Ce n'est pas même de l'anthracite. Mais les entrailles de cette région ingrate, ou plutôt envers laquelle nous nous montrons ingrats, doivent contenir des mines comme elles recèlent des eaux minérales et thermales de toute sorte. Exemple : cette source du *Monestier-de-Clermont*, que l'on goûte au passage, et par parenthèse ne vous y fiez pas trop, j'ai mes raisons pour la croire très purgative. Je résume, en demandant qu'on s'occupe un peu moins de l'étranger, un peu plus de notre pays; qu'une société s'organise et que ses capitaux s'appliquent au reboisement, à l'irrigation, à l'exploitation de toutes les richesses ignorées des Hautes et des Basses-Alpes, ces deux départements aujourd'hui si pauvres, si prospères demain, pourvu qu'on y songe, et qui le méritent à tant d'égards!

Mais déjà nous n'y sommes plus; nous arrivons à Grenoble.

La fin à la prochaine livraison.

Ch. Deslys.

LA SCIENCE EN FAMILLE

L'EXPOSITION D'ÉLECTRICITÉ

J'imagine, au temps de la Grèce antique, un de ces graves et creux pédagogues, un de ces vides rhéteurs comme on en donnait souvent alors pour précepteurs à l'enfance et à la jeunesse. Je le nomme par exemple Archias. Je choisis, en outre, pour élève à ce froid disséqueur de phrases, un enfant s'appelant par exemple Démocrite ou Aristote, c'est à dire un de ces futurs grands amants et révélateurs de la nature, qui dès l'âge de raison ont dû se préoccuper des effets et des causes. Voici donc que cet enfant, à qui son maître a marqué quelque tâche machinale et rebutante, s'oublie en de tout autres préoccupations; le maître le surprend contemplant d'un air profondément méditatif un petit objet qui n'a vraiment rien de commun avec le sujet de la leçon en préparation; car ce n'est autre chose qu'un des hochets de son premier âge, qui s'est, par hasard, retrouvé sous sa main; sorte de figurine sculptée dans une matière translucide d'un jaune safrané. L'enfant se livre à un singulier manège : il examine la petite figure en tous sens ; puis il la frotte vivement sur sa robe de laine, et l'approchant de la table où se trouvent quelques fétus de paille, il s'ébahit à voir ces brins légers voler à la figurine et s'y attacher, et l'étrangeté de cet effet semble absorber toute son attention.

— Ah! s'écrie le pédant, voilà, par Pallas! une occupation bien digne d'un jeune citoyen déjà initié au commerce des Muses! Dans les mains un hochet au lieu du roseau, devant lui des fétus au lieu de livres. Rejetez tout cela, bien vite, et occupons-nous de choses sérieuses.

— De choses sérieuses, soit, maitre, mais auparavant une question, je vous prie. Ce hochet est fait d'une substance qui me semble vraiment bien extraordinaire.

— Cette substance, mon enfant, est l'*electron*, ainsi nommé d'une épithète que nos poètes ont formée pour en qualifier Hélios (le Soleil), à savoir *a* primitif (devenu *è*) et *lectron*, lit; c'est-à-dire *qui nous fait sortir du lit;* cette épithète très heureusement expressive a été donnée à cette substance, qui vous semble extraordinaire, parce qu'en réalité c'est au radieux Hélios qu'elle doit sa première origine.

— A Hélios, dites-vous?

— Oui, mon enfant. Ouvrez le livre de notre divin poète Hésiode, et vous y verrez comme quoi, lorsque Zeus (Jupiter) eut foudroyé le malheureux Phaéton, fils d'Hélios, le jour où en conduisant le char de son père il faillit incendier l'univers, ses sœurs les Héliades éprouvèrent une si profonde affliction de sa mort, qu'inondées de leurs propres larmes, elles furent changées en ces peupliers qui ne se plaisent qu'aux bords des ruisseaux limpides. Après leur métamorphose, les pleurs qu'elles ont continué à verser gardent la couleur d'or des rayons d'Hélios, leur père, et forment cet *electron* (1) dont on a continué de faire des hochets et des talismans pour les petits enfants.

— A merveille, maître! voilà l'électron doté d'une bien poétique origine; mais, je vous prie, avez-vous remarqué qu'après avoir été frotté sur une étoffe comme celle de ma robe, il attire à lui les corps légers comme ces brins de paille?

— Mon enfant, je n'ai jamais cru devoir perdre mon temps à vérifier cette futile remarque, que vous croyez peut-être avoir faite le premier, mais dont l'honneur, si tant est qu'honneur il y ait, revient au sage Thalès lui-même.

— Ah! le sage Thalès l'avait faite! et sait-on ce qu'il pensa de ce curieux phénomène?

— Hélas oui! mon enfant, on le sait; on ne le sait même que trop, car ce curieux phénomène, comme vous vous plaisez à nommer une simple bizarrerie de la nature, eut le privilège de faire un instant le trouble et l'obscurité dans cet esprit d'ordinaire si serein et si lucide.

— Comment cela, maître?

— Le magnifique, le sublime philosophe, à défaut d'explication plausible d'un fait dont l'insignifiance aurait dû le frapper avant toute chose, ne s'avisa-t-il pas de penser, — à quelles aberrations ne conduit pas la manie de vouloir tout comprendre! — de penser et savoir, dis-je, que l'électron, sans qu'il y parût, n'était rien moins qu'un corps *animé!*

— Eh! s'écrie l'enfant, pour qui le phénomène en question est loin d'avoir l'insignifiance que veut lui attribuer son précepteur, et qui, conduit peut-être par ses réflexions à une déduction analogue, est tout aise d'avoir pour lui l'autorité du sage des sages, — eh! pourquoi pas? car enfin cette attraction, s'exerçant comme celles qui émanent de l'âme, par la parole, le regard...

Mais il est interrompu par le maître : « Eh! s'il vous plaît, jeune homme, trêve à ces propos qui vous font gaspiller des instants réclamés par des sujets plus dignes de fixer l'attention et l'étude. A nos leçons, jeune homme, à nos leçons! »

Et tous deux se remettent aux leçons : le maître, convaincu qu'il a fait acte de très sage autorité en détournant son disciple de semblables bagatelles; le disciple, restant fortement préoccupé de l'espèce de vertu mytérieuse qu'il a vue se manifester dans cette prétendue larme des filles d'Hélios.

Or, j'imagine maintenant que j'ai le pouvoir de ramener des Champs-Élysées grecs — où son ombre innocente erre depuis deux mille et quelques cents ans — cet Archias, précepteur d'Aristote. Le voilà revenu sur terre en chair et en os, et avec toutes ses facultés intellectuelles d'autrefois. Nous nous acheminons ensemble vers nos Champs-Elysées parisiens; et là, trouvant une grande voiture prête à partir, j'y monte avec Archias, en nombreuse

(1) L'*electron* des Grecs, que nous appelons *ambre jaune* ou *succin,* et que, à tort, ils croyaient être une transsudation des peupliers, serait, autant que le démontrent les plus sérieuses observations, une résine fossile provenant d'arbres conifères des vieux âges géologiques.

compagnie, pour une promenade que je lui assure devoir être assez intéressante.

Le char se met en mouvement. Alors notre ressuscité : « Çà ! mais où sont donc les chevaux ? — Les chevaux, maître? il y a déjà bien longtemps qu'à l'aide de l'eau qui bout dans une marmite close, nous les avons supprimés pour la plupart des transports. Depuis longtemps déjà c'est à la force de la vapeur d'eau que nous demandons d'effectuer la traction de nos voitures de voyage ou de charrois. Mais pour que cette force agisse, il était jusqu'à présent nécessaire de placer sur l'une des voitures destinées à remorquer les autres, la chaudière, le foyer, le combustible, sans compter deux hommes pour l'entretien du feu et la direction, la surveillance du mécanisme : personnel et matériel à la fois lourd et encombrant. Nous venons tout simplement de supprimer cet embarras.

— Mais alors, la force agissante?...

— Voyez-vous là-bas cette grande cheminée qui fume ?

— Je la vois.

— Elle est l'exutoire d'un foyer sur lequel est placée une chaudière, où de l'eau qui bout produit, par son énorme tension, la force qui fait rouler notre char. Il y a là-bas une machine qui tourne sous l'impulsion de la vapeur ; or, cette machine tournante développe une sorte de fluide invisible



Le tramway électrique, dessin de L. Muller.

qui, suivant, comme il en a l'habitude, des tiges métalliques, se rend à une machine absolument semblable à la première. Celle-là est placée sous notre char, et, tournant avec la même vitesse et la même force que l'autre, elle nous fait avancer du train que vous voyez. Dans le cas présent, les tiges métalliques que suit le fluide sont les fils de fer que vous voyez tendus sur des poteaux, et sur lesquels roule une poulie qu'un autre fil rattache à notre char. En somme, par le fait de ce fluide invisible, impalpable, suivant ce que nous appelons des *conducteurs* métalliques, il y a transport de la force agissante à la distance que nous voulons. Voilà comment l'eau qui bout à deux ou trois cents mètres de nous, et qui pourrait ainsi bouillir à plusieurs milliers de mètres, se trouve agir ici. Notez, je vous prie, que ce déplacement est applicable avec la même facilité aux forces de toute nature. On peut tout aussi bien transporter le travail de l'homme, celui des animaux, des chutes d'eau, du vent. Produisant dans votre chambre un effort quelconque, il vous plairait qu'il fût utilisé à l'autre bout de la ville : il en serait fait ainsi. Par exemple, pour vous citer une application pratique, il existe certaine usine à sucre dont les divers appareils sont mus par une forte roue hydraulique, et qui par conséquent est installée au bord de la rivière dont la chute fait tourner cette roue. Les propriétaires de l'usine ont, à deux ou trois mille mètres de là, des champs qu'ils veulent labourer, et ils manquent de chevaux ou de bœufs pour ce travail. Ils installent près de la roue un

appareil rotatif à *fluide;* de cette machine partent des fils métalliques correspondant à un appareil semblable qui est placé au bord du champ, et sur l'axe de laquelle peut s'enrouler un câble tirant une charrue. La première machine étant mise en mouvement par la roue hydraulique, la seconde tourne aussitôt en enroulant le câble, et la charrue trace ses sillons. Et de la sorte c'est l'eau de la rivière qui se trouve transformée en vigoureux laboureur à deux ou trois mille mètres du lit où elle coule.

— Voilà qui est singulier, dit le pédagogue : mais, je vous prie, cet agent, ce fluide, ce puissant transmetteur de force motrice, quel est-il, d'où sort-il? Comment le nommez-vous ?

— Patience, maître! patience!

Le char, qui va bon train, vient de passer sous un portique; il s'arrête, et nous mettons pied à terre dans l'immense nef du Palais de l'Industrie, où de grands mâts pavoisés de banderolles aux couleurs de toutes les nations civilisées du monde dominent des estrades, marquées au nom de chacune de ces nations, qui y ont groupé, exposé, une multitude d'appareils aux formes les plus singulières. Au centre est une sorte de grande tour que couronne une vaste *lanterne* garnie de vitraux en tous sens.

Le pied de cette tour — vers laquelle nous nous dirigeons d'instinct, car elle attire, en quelque sorte, par son aspect à la fois imposant et insolite — baigne dans un bassin assez vaste pour qu'y puisse naviguer à l'aise une svelte embarcation. Au moment où nous arrivons, la mignonne barque, sur laquelle un homme est assis, est en train d'accomplir, rapide comme la flèche, le périple de ce lac en miniature.

— Çà ! fait mon Grec, je vois courir ce bateau avec une vitesse surprenante ; et non seulement le marin qui le monte reste parfaitement immobile, mais je ne vois aucune rame frappant l'eau.

— C'est que depuis longtemps, maître, nous avons substitué aux rames un organe dont la disposition nous a été indiquée par le mouvement de torsion de la queue des poissons. Nous faisons tourner sous la poupe une espèce de vrille à *filets* élargis, qui perfore l'eau, pour ainsi dire, et pousse l'embarcation à laquelle elle est fixée. C'est ce que nous avons appelé *hélice*, de votre mot *elix*, qui signifie à la fois *tournoiement*, et *en forme de spirale*.

— Fort bien! mais cette hélice, elle ne tourne pas toute seule, j'imagine?

— Non, certes.

— Qui donc la met en mouvement?

— Ce même fluide invisible, impalpable, qui tout à l'heure animait les roues de notre char.

— Fort bien encore ! mais s'il apporte, comme tout à l'heure, la force à la machine qui sans doute anime l'hélice, je ne vois pas les tiges métalliques le long desquelles il passe.

— C'est que ces tiges n'existent pas : car il n'y a pas ici transmission ou apport de force distante ; mais production de force par l'appareil même, qui est contenu dans la petite boîte que vous voyez au milieu du bateau.

— Ainsi, c'est votre fluide qui, ne se bornant plus au rôle de messager, travaille lui-même.

— Parfaitement. A la vérité, la force motrice qu'il peut développer est encore assez restreinte; car elle se borne à l'attraction qu'un *aimant* énergique exerce sur les bras d'un moulinet de fer.

— Aimant, dites-vous?

— Oui, ce que vous connaissiez sous le nom de *magnès*, et que vous aviez ainsi nommé, à ce qu'on assure, parce que la pierre noire à laquelle vous aviez reconnu la vertu d'attirer le fer vous venait de la ville de Magnésie, dans l'Asie Mineure.

— Ah! j'y suis.

— C'est d'ailleurs ce que nous avons appelé, toujours mettant votre langue à contribution, la vertu *magnétique*.

— Pour la troisième fois, fort bien! Mais une confusion se fait dans mon esprit. Vous me disiez tout à l'heure que le mouvement était dû à votre fluide; maintenant, vous l'attribuez à la force... magnétique (c'est bien ainsi que vous dites, n'est-ce pas, dans votre français coulé en moule grec?...)

— Il semble, en effet, y avoir quiproquo ; mais point, car cette force magnétique, c'est non plus la pierre noire que vous savez, mais notre fluide invisible, impalpable, qui l'engendre au plus haut degré dans un barreau de fer, autour duquel il décrit un grand nombre de circonvolutions.

— Voilà, certes, un fluide qui a de précieuses qualtiés, et je serais aise de savoir non seulement d'où il vient, qui le produit, mais encore le nom que vous lui avez donné... Vous avez certainement dû fourrer du grec là-dedans.

— Peut-être bien, maître; la langue grecque se prête si heureusement à la fabrication du français!... Mais allons donc un peu par ici.

Et je conduis mon homme au fond de la nef, dans un pavillon au fronton richement drapé duquel se lisent ces mots en lettres d'or : *Ministère des Postes et des Télégraphes.*

— Ah! fait le pédagogue, voilà un mot dont je reconnais les matériaux, mais dont le sens m'échappe. *Télé*, de loin, et *graphëin*, écrire ; donc : écrire de loin. Que pouvez-vous bien entendre par là? Nous écrivions, nous, parfois, pour envoyer au loin la chose écrite.

— C'est ce que nous faisons, nous, quand nous avons recours aux *postes*, pour transporter au loin notre manuscrit.

— Sans doute une organisation de messagers, de courriers; en Grèce, nous connaissions déjà cela ; mais *écrire de loin?...*

Nous avions devant nous un cadran marqué des diverses lettres de l'alphabet, au centre duquel était fixée une espèce de manivelle. Un employé était là, que je priai de montrer à mon compagnon le moyen de *télégraphier*, c'est-à-dire d'écrire de loin.

— Donnez-moi une dépêche, dit-il.

— En d'autres termes, un message, précisai-je.

— Donnez, reprend l'employé, et j'enverrai.

— A qui? demanda le Grec; à qui? et où?

— A qui et où vous voudrez, répond l'employé; car cet appareil étant relié avec le bureau central des télégraphes, on n'aura là-bas qu'à nous livrer la ligne indiquée, pour que nous puissions transmettre directement.

Mon ressuscité ouvre de grands yeux.

— Par exemple, lui dis-je, il vous plairait à vous, Athénien d'autrefois, de saluer l'archonte actuel, disons le maire d'Athènes. Ce serait aussi facilement et aussi promptement fait par le *télégraphe*, que si je tirais mon chapeau à la personne qui passe près de nous. Écrivez sur ce bulletin une formule de salutation.

Le Grec prend la plume et trace : *Archias, ci-devant précepteur d'Aristote, à l'archonte d'Athènes, kaïré!* (bonjour !)

L'employé prend le papier.

— Nous allons savoir, dit-il, si la ligne est libre.

Je prie alors mon compagnon de suivre attentivement les mouvements de la manivelle que l'employé s'apprête à faire tourner, et, mieux, de noter les lettres du cadran sur lesquelles cette manivelle s'arrêtera un peu plus longtemps que sur les autres. Nous suivons ensemble, et voici, par lettres, les points d'arrêt successifs de la manivelle :

P E U T - O N E N V O Y E R E N G R È C E ?

— Cette question, dis-je à maître Archias, est adressée au bureau central, situé à quelque trois ou quatre mille pas d'ici.

Et je prie l'employé, qui aussitôt donne un ou deux tours de manivelle de plus, de faire venir la réponse par l'appareil imprimant. Bientôt, en effet, un timbre se fait entendre au-dessus d'un petit dévidoir qui, en tournant, déroule un étroit ruban de papier.

Nous entendons ensuite un menu cliquetis de rouages; et l'employé, nous tendant un lambeau de ce ruban de papier sur lequel des caractères sont tracés en lettres bleues :

— Lisez, dit-il.

Le Grec lit : « *Non ; ligne prise par ambassadeur pour soirée entière.* »

— Et cela vient de trois mille pas d'ici ? fait maître Archias.

— Oui, absolument comme cela pourrait venir d'Athènes ou de Memphis. A la seule condition qu'un fil métallique soit tendu d'un point à un autre, quelque distance qui séparât ces points, la transmission serait aussi facile et aussi rapide. Voilà, maître Archias, ce que nous appelons *écrire de loin*. Croyez-vous que l'expression soit assez bien justifiée ?

— En effet; mais vous parlez d'un fil métallique; gageons que c'est encore pour donner passage à votre fluide endiablé?

— Justement.

— Mais, dites-moi : Memphis, que vous citiez, est de l'autre côté de la mer, si je n'ai pas brouillé mes anciennes notions géographiques.

— En vérité.

— Mais alors votre fil métallique?...

— Oh! bagatelle! Nous le recouvrons convenablement d'une matière que nous appelons *isolante*, pour que le fluide ne se noie pas dans l'eau au passage; nous posons le fil au fond de la mer... Voilà la communication établie. Et, en un clin d'œil, nous correspondons d'un bout du monde à l'autre.

— Comme qui dirait des déserts de Scythie aux colonnes d'Hercule, veut préciser le Grec.

— Plus loin que cela, maître Archias. Nos fils télégraphiques s'en vont atteindre, à travers la « plaine liquide », cette fameuse Atlantide que votre Platon avait entrevue en rêve, et que nous avons découverte en réalité...

— Quelle puissante vélocité a donc votre fluide?

— En une seconde, maître Archias, comprenez bien ceci, je vous prie, en une seconde, soixantième partie de la minute, ce fluide peut franchir une distance égale à deux fois le tour du globe ; c'est-à-dire, comme nous formulons encore en français-grec, environ 75.000 *kilomètres*.

— *Kilio*, mille, *métron*, mesure, articula machinalement Archias. Soit, voilà pour la vélocité; mais enfin tout ce manège graphique résulte de mouvements produits aux extrémités des fils : comment se produisent ces mouvements?

— Ne vous ai-je pas dit que notre fluide avait la vertu d'aimanter un barreau de fer en évoluant autour de lui?

— Vous me l'avez dit.

— Si j'ajoute que le fer ne conserve cette aimantation que pendant que le fluide évolue autour de lui, et redevient inerte pendant la cessation de passage du fluide, vous aurez la clé de cette production de mouvement. Car, en effet, si j'envoie le fluide, le barreau sera aimanté et attirera un levier; si j'arrête le fluide, plus d'aimantation, inertie, abandon du levier. D'où un mouvement de va-et-vient, productible à n'importe quelle distance, et utilisable par la mécanique ordinaire, qui se charge d'en tirer profit. Comprenez-vous?

— Certes. C'est simple comme... *kaïré*. Étonnant, merveilleux, votre fluide. Mais d'où vient-il? comment est-il engendré? Son nom, je vous prie ?

— Maître Archias, lui dis-je en le conduisant devant un autre appareil, que vous semble du nom tracé au-dessus de cette espèce de cornet?

— *Téléphone*, lit le Grec. Puis, décomposant : *Télé*, de loin, et *phonè*, voix, ou *phonéô*, je parle. Est-ce que par hasard vous pourriez transmettre la voix comme vous transmettez les caractères?

— Pas encore à d'aussi grandes distances, répliquai-je; mais pour les distances moyennes, comme, par exemple, d'une extrémité de la ville à l'autre, c'est chose élémentairement facile, et il est arrivé déjà de transmettre très nettement la voix humaine à plus de deux cents kilomètres.

— Est-ce encore votre fluide?

— Toujours notre fluide. Vous parlez devant une plaque vibrante reliée à l'un des fils de la télégraphie; le fluide, qui parcourt ce fil, transmet cette vibration à une plaque placée à l'autre bout, dans un cornet, qu'une autre personne tient près de son oreille, et l'autre personne entend ce que vous dites comme si elle était à côté de vous.

— Ah ! je serais curieux de m'assurer...

— Remettons, maître Archias, cette satisfaction à un peu plus tard ; vous ne perdrez rien pour attendre, je vous le promets. Venez de ce côté, et regardez.

— Qu'est cela? De grandes cuves sur lesquelles passent des tiges métalliques, qui tiennent suspendus, dans l'eau, des blocs d'une matière noirâtre, où me semblent empreints, gravés en creux,

des figures, des ornements, puis des objets sculptés en diverses formes. Votre fluide joue-t-il encore ici quelque rôle? Ces tiges métalliques me le font soupçonner.

— Oui, maître Archias. Ces cuves contiennent en dissolution des métaux plus ou moins précieux : cuivre, argent, or ; et notre fluide, en traversant ce liquide où l'amènent des tiges métalliques, a pour vertu de soustraire aux dissolutions les atomes de métal qu'elles contiennent, pour les fixer en les reconstituant à l'état solide, sur les blocs et les objets que vous voyez. Ces blocs sont des moulages d'œuvres d'art, de planches gravées, d'empreintes délicates, dans le creux desquels le métal se déposera pour reproduire avec une inimaginable fidélité les originaux : ces objets, confectionnés économiquement en métal commun, sont mis là pour y être recouverts d'une pellicule légère de métal précieux leur donnant le même aspect que s'ils étaient formés d'or ou d'argent massif. Voyez d'ailleurs ces statues, ces bustes, ces bas-reliefs, ces vases, ces coupes, ces bijoux; tout cela modelé, orné, protégé contre l'action de l'air par ce que nous appelons la *galvanoplastie*.

— Gal-va-no-plas-tie, articule lentement Archias, je vois bien du grec à la fin du mot : *plasso*, je façonne ; *plastike*, façonnement; — mais non pas au commencement.

— C'est que le commencement est formé du nom d'un des hommes qui les premiers révélèrent les effets de notre fluide.

— Que vous appelez ?...

— Qui? le révélateur? Galvani.

— Non, le fluide.

— Patience, maître, voilà que la nuit tombe. Revenu parmi les citoyens de la terre, vous devez participer de nouveau aux besoins normaux de ceux-ci. Il y a, sous les galeries, ce que nous nommons (pas le moindre grec là-dedans), le *buffet*. Asseyons-nous, trempons nos lèvres en un léger flot de ce *zuthos*, ou *vin d'orge*, qui, selon votre Hérodote, faisait les délices des Égyptiens, et auquel nous avons donné le nom fort peu grec de *bière*. Nous reprendrons ensuite, plus dispos, notre promenade.

(*A suivre.*)

E. M.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS

LES DEUX NUITS [1]

Nous avons conté les événements qui s'accomplirent à Saint-Pétersbourg dans la nuit du 20 au 21 novembre 1740; maintenant il nous reste à dire ceux qui eurent lieu en cette même ville dans la nuit du 25 au 26 novembre 1741. Ils sont plus étranges encore que les premiers. L'acteur principal de cette seconde aventure est infime, si on le compare au maréchal Munich ; il ne possède point sur l'armée l'influence toute-puissante que le vainqueur des Turcs y exerçait par son rang, sa fortune, sa gloire. Ce n'est ni un homme d'État, ni un grand seigneur; mais un simple médecin sans appui aucun dans l'aristocratie ou dans le clergé. Il se nomme Jean-Herman Lestocq.

Il était issu d'une famille française protestante qui, pour cause de religion, dut s'expatrier. Son père, un chirurgien, vint s'établir à Zelle, en Hanovre, où naquit Jean-Herman en 1697. L'enfant embrassa la carrière paternelle, fit ses études à Paris, revint en Allemagne ; mais poussé par un esprit aventureux et trouvant Zelle ou Hannau un théâtre trop étroit, lui aussi, comme tant d'autres, pauvre d'argent, riche de désirs et d'espérances, jetant la plume au vent, il répondit à l'appel de Pierre le Grand, bien résolu de faire fortune coûte que coûte et vaille que vaille. Il arriva en Russie en 1713, il n'avait que seize ans, et chercha clientèle à Saint-Pétersbourg, où alors les médecins étaient rares. Une circonstance heureuse lui ayant permis de faire connaître son talent au tzar, ce prince le nomma son chirurgien. Attaché à la personne du maître tout-puissant, il l'accompagna dans tous ses voyages, obtint l'honneur de la familiarité impériale; mais, de mœurs détestables, présomptueux, indiscret, bavard comme une pie, se mêlant de ce qui ne le regardait pas, il tomba en disgrâce et fut, en 1718, exilé à Kasan, où il resta jusqu'à la mort de l'empereur. L'impératrice Catherine Ire, à son avènement au trône en 1725, le rappela et l'attacha à la personne de sa fille Élisabeth, dont il devint le conseiller favori. Le maréchal Munich nous a laissé un portrait très curieux, très impartial ; de cette princesse, quoiqu'elle l'eût traité avec une sévérité cruelle. « Élisabeth, dit-il, était née avec les qualités éminentes qui ont rendu son nom cher à la Russie. Elle était bien faite, très belle, et marchait d'un pas si leste que ses femmes avaient peine à la suivre, quoiqu'elle fût replète. Elle avait de la majesté dans la taille, elle montait hardiment à cheval et nageait intrépidement. D'une instruction très soignée, elle parlait le russe, le français, l'allemand, et son écriture était fort belle. » Voilà le portrait qu'il a tracé d'Élisabeth ; mais le pinceau du peintre n'a pas tout dit : en regard des qualités très réelles qu'il lui reconnaît, il faut mettre ses défauts et ses vices. Indolente et hautaine, sans aucun respect cependant pour sa propre personne, elle aimait le vin, les faciles amours, prenant ses nombreux favoris au hasard et souvent dans des conditions auxquelles elle n'aurait jamais dû descendre; le faisant sans mystère, sans embarras aucun ; mobile et changeante à l'excès, comblant de richesses et d'honneurs le préféré de l'heure présente, quitte à l'oublier le lendemain. Comme son illustre père, elle avait la passion ardente, grossière et cynique.

1. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Tels sont les principaux personnages de notre récit; nous parlerons des autres à mesure qu'ils entreront en scène, ou nous leur laisserons le soin de se faire connaître.

Par une froide journée de novembre, un homme, enveloppé dans une lourde pelisse dont le collet relevé cachait le visage, remontait la rive droite de la Néva. Il portait de hautes bottes fourrées, un bonnet en peau d'ours; à le voir piétinant dans la neige, on l'eût pris pour un marchand ou un bourgeois de pauvre fortune, vaquant à ses affaires et faisant l'économie d'une troïka. Le quartier de Saint-Pétersbourg vers lequel il se dirigeait était incomplètement construit et assez mal habité. Les maisons, de pauvre apparence, basses, toutes en bois, étaient séparées par de grands chantiers remplis de sapins gigantesques, et, çà et là, des carcasses de vieux bâteaux faisaient tache sur la neige étincelante sous les rayons d'un pâle soleil. Ce quartier était celui des constructeurs de navires, des matelots; les juifs de petite condition, race exécrée des Russes, y pullulaient. Notre personnage marchant d'un bon pas avançait toujours dans la rue à peu près déserte. Enfin il arriva devant une assez pauvre maison sur la porte de laquelle on lisait autour d'une affreuse figure peinte : *A Pierre I*er; c'était un cabaret. Là il s'arrêta et, appuyant sur un loquet de bois, ouvrit la porte et entra.



Roboam galvanisé, dessin de Gilbert.

La pièce était sordidement sale, et il s'en exhalait une odeur insupportable, l'odeur de la crasse et de la misère. Un grand poêle, dont les briques mal jointes laissaient voir la flamme et sortir des jets de fumée, remplissait tout un côté de la pièce, au milieu, une table graisseuse avec une samovar en cuivre, en face du poële, pendus contre la muraille à des chevilles de bois, du lard, des chapelets de saucisses, des poissons fumés; sur des planches, des bouteilles d'eau-de-vie et des liqueurs teintes de toutes les couleurs. Dans ce taudis, vraie fournaise, deux femmes, l'une d'un certain âge, assise, couverte de loques; l'autre plus jeune, sale à faire reculer, mais superbe. Il n'y avait pas besoin de les regarder deux fois pour dire à quelle race elles appartenaient : c'étaient des juives.

Lorsqu'elles avaient entendu ouvrir la porte, elles s'étaient précipitamment levées ; et quand le nouveau venu eut entrouvert sa pelisse, elles s'inclinèrent trois fois très humblement, à la mode russe.

Au lieu de répondre honnêtement à ces salutations : « Malheureuses ! leur dit-il, on suffoque ici; comment pouvez-vous vivre dans une telle saleté?

— Maître, nous sommes si pauvres ! fit la plus âgée, et nous avons les jambes et les bras cassés depuis que le Seigneur a frappé le père de Sarah.

— Allons donc ! je sais bien que le vieux Roboam est riche. Comment va-t-il aujourd'hui ?

— Il ne fait que dormir.

— Voyons. En disant ces mots, le médecin Lestocq, car c'était lui, laissant sa houppelande sur la table, entra dans une seconde salle un peu

moins dégoûtante que la première. Là, sur un grabat, dans une caisse en bois remplie de quelque chose qui ressemblait à un matelas, reposait le malade dans un état comateux.

Lestocq, après l'avoir palpé et ausculté, prit dans son portefeuille un morceau de papier et écrivit son ordonnance.

Nous pouvons l'examiner : il a 44 ans; ses traits indiquent bien son âge; ils ont une expression spirituelle, hardie; ses yeux sont vifs et la sensualité éclate sur ses lèvres rouges et épaisses. Sa taille souple est singulièrement bien prise, ses mains charmantes; il a incontestablement le droit de prétendre au titre de beau cavalier.

Quand il a fini son ordonnance, il la tend à Sarah et lui dit : « Vous allez porter ceci chez le pharmacien Fadeï; vous savez lire, voici son adresse; il ne vous fera rien payer. Partez sans retard avec votre mère. »

— Elle pourra bien y aller seule, murmura celle-ci.

— Vous irez avec elle, je le veux.

— Mais qui gardera la maison?

— Moi; partez!

Les deux femmes endossèrent deux grossières houppelandes et sortirent.

Lestocq ne resta pas longtemps seul; à la porte de Roboam s'était arrêtée une troïka d'où, d'un monceau de fourrure, sortit un homme, qui à son tour entra dans le cabaret. Au bruit qu'il fit, Lestocq accourut, et avant même d'adresser la parole à l'arrivant, il enleva le loquet : la maison était close.

Voyant le nouveau venu suffoqué par la chaleur et par l'odeur de la pièce, il lui dit : « Marquis, suivez-moi dans un second compartiment de ce bouge, nous y serons un peu moins mal qu'ici.

— Sommes-nous seuls?

— Oui.

Au moment où Lestocq prononçait ces mots, celui qu'il avait appelé le marquis apercevait Roboam étendu dans son lit, et dit en reculant :

— Mais nous ne sommes pas seuls!

— Ne vous inquiétez pas de ce moribond ; il ne voit, n'entend rien, et, probablement, demain il sera dans sa Jérusalem céleste.

Gardant encore quelque inquiétude, le marquis quitta sa pelisse et se montra dans toute son élégance. Même pour se rendre à un rendez-vous où il était important pour lui de n'être pas reconnu, jamais Joachim-Jacques Trotti, marquis de la Chétardie, colonel du régiment de Tournaisis, ambassadeur du roi de France en Russie, n'eût consenti à se couvrir de grossiers vêtements. Beau, âgé de trente-six ans, spirituel, ayant toutes les belles manières de Versailles, où ses succès de boudoirs étaient célèbres, il ne lui avait pas été difficile de réussir auprès d'Élisabeth. Cependant, ce n'était point précisément pour ses beaux yeux qu'il était entré dans la conspiration de Lestocq; il avait reçu à cet égard des ordres de Paris, la France ayant intérêt à ce que la Russie ne se mêlât point de ce qui se passait alors en Europe. C'est un miracle qu'avec un évaporé comme La Chétardie le complot ait réussi, car c'est à peine s'il daignait ne pas crier sur les toits ses desseins et ses espérances.

— Eh bien! fit-il, où en sommes-nous?

— Tout marche à merveille.

— Êtes-vous sûr d'elle?

— Ce sont eux qui ont achevé de la décider, en voulant la forcer à épouser le prince Louis de Brunswick.

— Et vos hommes?

— Tous les jours de nouvelles recrues.

— Combien?

— Une centaine...

Il mentait; c'est trente qu'il eût dû dire.

— Le diable m'emporte si je comprends comment vous prétendez réussir avec cent misérables soldats enrôlés par votre grenadier Grustein! un drôle...

— Un ancien marchand, banqueroutier, qui ne me trahira pas, car d'un mot, il le sait, je peux l'envoyer en Sibérie : mais il me faut de l'argent...

— Je vous en apporte.

En disant ces mots, De la Chétardie tira de sa poche un sac.

— Voici cinq cents louis.

— C'est peu; enfin, on fera ce qu'on pourra.

— Je vous en donnerai autant dans huit jours.

Lestocq se disposait à mettre le sac dans sa poche, lorsque le marquis l'arrêta.

— Comptez, comptez, je vous prie; je veux être sûr de ne m'être pas trompé.

Lestocq, en défaisant le sac, laissa rouler quelques pièces qui tintèrent en tombant à terre; il les ramassa, versa bruyamment l'or sur la table, et se mit à empiler les pièces. M. De la Chétardie et lui étaient tous deux à cette besogne, lorsque pardessus leurs têtes courbées passèrent une main et un bras décharnés. Ils se levèrent en poussant un cri. Le bruit de l'or adoré, seule passion de Roboam, l'avait galvanisé ; il s'était lentement levé, plus pâle qu'un mort; les yeux hagards, les cheveux hérissés, roulant dans sa bouche des sons inarticulés, il se jetait sur la table, et de ses doigts crispés et frémissants il s'efforçait de saisir les piles de louis, dont le fauve éclat l'enivrait. Il tremblait de tous ses membres ; hideux et terrible tout ensemble, il rugissait, il était fou, et il ne fallut pas moins que toutes les forces réunies de Lestocq et de La Chétardie pour le dompter et le jeter comme une masse sur son grabat, où il resta inerte et sans respiration.

— Eh bien, marquis, qu'en dites-vous?

— Je dis que je sais maintenant comment on peut ressusciter un juif. Mais lui, s'il allait parler?

— Soyez tranquille : il y a un instant, il avait encore vingt-quatre heures de vie; maintenant, il n'en a pas dix.

Les conspirateurs reprirent leur entretien. L'ambassadeur remonta dans sa troïka. Sarah et sa mère revinrent. Lestocq leur apprit l'usage qu'elles devaient faire du médicament qu'elles rapportaient, et partit. Roboam mourut la nuit suivante ; on trouva dans la paillasse de son lit dix mille roubles.

Depuis plusieurs années, Lestocq soufflait l'ambition au cœur d'Élisabeth et tâchait de la décider à oser revendiquer une couronne à laquelle elle avait droit plus que personne, puisqu'elle était la fille de Pierre le Grand et de Catherine, et qu'il

n'existait aucun héritier mâle de cet homme de génie, dont elle restait l'unique héritière.

Mais la princesse préferait jouir de la vie à sa manière que de régner; pendant longtemps elle avait repoussé les conseils de son médecin. Ce n'était que depuis le succès du complot de Munich qu'elle avait prêté une oreille complaisante. Lestocq lui fit comprendre que le fait seul de son droit indéniable à la couronne constituait pour elle un continuel péril, que la mère du petit empereur Iwan ne pouvait manquer de le sentir, et qu'un jour ou l'autre, suivant les conseils de son premier ministre, elle la ferait enlever et jeter dans un couvent. Perspective terrible pour Élisabeth, avec les mœurs que nous lui connaissons. Née en 1709, elle était jeune encore, et à trente-deux ans elle ne se sentait aucune vocation pour la vie contemplative et religieuse. Lestocq eut donc la permission d'agir. Il commença par s'assurer l'appui de la France et de la Suède; il l'obtint, comme nous venons de le voir; mais bien timide, bien secret. Jamais le conspirateur ne paraissait à l'ambassade de France; il ne s'abouchait avec le marquis de la Chétardie que dans des maisons que l'on ne pouvait pas soupçonner.

Les premiers hommes à qui Lestocq s'ouvrit furent Grunstein, qui de commerçant ruiné, deshonoré, était devenu soldat dans le régiment Préobrajenski, celui-là même dont Munich était colonel, et qui avait fait la dernière révolution; l'Allemand Schartz, musicien, exerçant un petit emploi, et le tout jeune Mikhaïla Waronzoff (1). Les conspirateurs n'avaient point osé s'adresser à un officier, pas même à un sous-officier; ils n'avaient pas sans peine racolé une trentaine de grenadiers. Du reste, Élisabeth était assez aimée du régiment dont souvent elle parcourait la caserne sans que ses visites portassent ombrage à la mère d'Iwan, connaissant, comme elle la connaissait, les habitudes de la princesse.

Voilà donc un chirurgien, un musicien allemand, un Russe imberbe encore, et trente malheureux soldats, qui prétendent faire une révolution, renverser le tzar, enfant protégé par sa mère la régente, par le tout-puissant Munich, par le grand chancelier Ostermann, et par la majeure partie de la noblesse! Qui pouvait, en vérité, redouter un péril venant de si bas?

Cependant le comte Ostermann veillait; sa police lui répétait que Lestocq, avec une vaniteuse présomption, allait disant dans tous les cafés que la Russie verrait bientôt de grands changements; et De la Chétardie n'était pas plus discret. Aussi, dès les derniers jours de novembre, le prévoyant chancelier, dans un conseil présidé par Anna, insista-t-il vivement pour qu'Elisabeth fût contrainte de se marier, Lestocq arrêté et soumis à la torture.

« Que votre Altesse Impériale veuille me croire, il se trame quelque chose; la princesse Élisabeth est aux mains de deux ou trois obscurs intrigants; il faut la forcer à épouser le prince Louis de Brunswick; il faut arrêter Lestocq, qui est en relation avec l'ambassadeur de France; c'est de toute nécessité. »

Le mari de la régente appuya énergiquement cette opinion, mais la princesse refusa de donner les ordres qu'on lui demandait.

« Je crois, dit-elle, connaître Élisabeth; si elle repousse le mari que nous lui offrons, j'en sais bien le motif, fit-elle en souriant. Je la verrai, je la questionnerai, je la presserai de se rendre à ce que nous désirons; après, nous déciderons ce qu'il y a à faire. Quant à Lestocq, il ne vaut en vérité pas la peine que nous nous occupions de lui; on se moquerait de nous si l'on savait que nous pouvons délibérer sur les sots propos d'un tel bavard. »

Munich adopta l'opinion de la régente; la question fut donc ajournée, et la princesse répéta qu'elle aurait un entretien avec Élisabeth.

Ceci se passait le 19 novembre; le 20, la princesse Anna reçut plusieurs lettres anonymes lui répétant sur tous les tons qu'elle était menacée d'un grave péril : elle résolut donc à la première occasion d'avoir une explication définitive avec celle que l'on accusait.

Le 23 était jour de grande réception à la cour; les salons du palais furent bientôt remplis par les grands fonctionnaires et par les grandes dames, richement parées, de l'aristocratie. Tous les ambassadeurs assistaient à cette brillante réunion, et, entre tous, se distinguait La Chétardie par la grâce de sa personne et l'élégance de son costume. Les danses étaient commencées, lorsque Élisabeth arriva accompagnée du jeune comte Waronzoff. La régente lui fit le meilleur accueil, et, passant son bras sous le sien, elle l'entraîna vers l'embrasure d'une fenêtre, et là, tout le monde s'étant éloigné par une respectueuse discrétion, elle lui dit :

— Madame, je désire vous parler de bruits fâcheux qui courent sur votre compte. On m'a assuré qu'avec votre médecin Lestocq, qui va souvent à l'ambassade française, vous conspirez contre moi.

L'accusation était directe, formelle; cependant Élisabeth conserva tout son sang-froid.

— Je vous préviens, reprit la régente, que si vous n'acceptez pas le mari qui vous est offert et que si ces bruits continuent, Lestocq sera arrêté. Il le serait déjà si j'avais consenti à suivre les conseils du grand chancelier; mais, avant de me résoudre à cette mesure, j'ai voulu vous entendre.

Mise de la sorte dans la nécessité de se justifier, Élisabeth le fit avec une grande chaleur; elle dit que l'on outrageait son cœur en la croyant capable de conspirer contre le jeune tzar, qu'elle n'avait aucune ambition, qu'elle se trouvait heureuse de sa vie présente, qu'elle ne voulait en changer à aucun prix, et que c'était précisément pour cela qu'elle refusait de se marier. Elle suppliait Son Altesse Impériale de ne pas insister sur ce point. Quant à Lestocq, c'était pour elle un serviteur fidèle, dévoué, léger de paroles, mais incapable de mauvais desseins. « Toute connivence de sa part avec la France est impossible; je puis le nier formellement, le jurer, car je sais qu'il n'a jamais mis les pieds dans l'hôtel du marquis de la Chétardie. »

(1) Le comte Waronzoff devint plus tard grand chanceller.

Tout cela fut dit longuement, avec beaucoup d'émotion, d'apparence de sincérité, et quelques larmes. La régente fut si convaincue de l'innocence d'Élisabeth, qu'ayant été, quelques instants après cette conversation, abordée par le marquis de Botta, ambassadeur allemand, qui, en termes énergiques, l'assura de l'existence du complot, elle lui répondit : « De l'entretien que je viens d'avoir avec la princesse, il ressort que vaines étaient toutes nos alarmes. » Elle répéta la même chose à son mari et au chancelier, qui tous deux témoignèrent beaucoup moins de confiance.

En rentrant dans son palais, Élisabeth chargea Waronzoff de prévenir Lestocq de l'état des choses. Elle ne se faisait, du reste, aucune illusion : si, pour le moment, elle pouvait penser avoir tranquillisé la régente Anna, elle était trop intelligente pour ne pas être persuadée que le calme durerait peu.

Le lendemain, à son heure habituelle, Lestocq vint faire à sa maîtresse sa visite quotidienne, avant qu'elle ne fût sortie de son lit. A ce moment, la princesse était toujours entourée de ses femmes, occupées à son service, et il n'eût pas été prudent de manquer, ce jour-là, à l'usage traditionnel. Le médecin, ne semblant donc occupé que de ses fonctions, tâta le pouls d'Élisabeth, le constata fiévreux, demanda la permission de s'asseoir pour écrire une ordonnance. Ayant trouvé sur la table, devant laquelle il se plaça, un morceau de carton, il y dessina, d'un côté, Élisabeth rasée, couverte d'un costume de religieuse, et lui attaché à une roue; de l'autre, Élisabeth, la couronne au front et revêtue des vêtements impériaux. S'approchant alors du lit, il remit le double dessin à la princesse, en lui disant :

— Voilà ce que je pronostique pour Votre Altesse. Voyez si le remède que je vous propose vous convient. Ne sortez point, ne recevez personne; je reviendrai voir dans la journée si votre état est meilleur et prendre vos instructions pour l'un ou l'autre des traitements que vous voudrez suivre.

En regardant la carte et en voyant l'alternative terrible dans laquelle elle se trouvait placée, Élisabeth fondit en larmes et pria son médecin de revenir à une heure qu'elle lui fixa; celui-ci, en sortant du palais, eut bien soin de répandre le bruit de la maladie de son impériale cliente.

Exact, comme l'on pense, à se trouver au rendez-vous assigné, Lestocq vit la princesse seule et complètement découragée, presque décidée à renoncer à ses projets.

— C'est bien, madame ; mais votre inaction, votre peur, ne vous sauveront pas. Vous vous êtes trop avancée pour compter sur l'impunité. Dès que l'on saura parmi mes amis que vous reculez, il s'en trouvera un qui, par terreur ou cupidité, vous dénoncera, et, à défaut de ce traître, espérez-vous, madame, que la France et la Suède, qui se tiendront pour indignement jouées, ne crient pas à la trahison? Dans quelques jours, vous serez donc rasée et enfermée. Quant à moi... depuis longtemps je vous ai fait le sacrifice de ma vie.

— Mais, Lestocq, quels misérables moyens vous possédez!

— Qu'importe, s'ils suffisent! Et, d'ailleurs, ne voyez-vous pas que vous n'avez d'espoir que dans l'audace, et qu'il n'y a pas pour vous plus de péril à agir qu'à vous abandonner. Et votre gloire et votre honneur, princesse, qu'en faites-vous? Voulez-vous que l'histoire dise que la fille de Pierre le Grand a eu peur?

L'entrevue fut longue, pleine d'indécision, de larmes même; mais enfin Lestocq triompha. Élisabeth aurait bien voulu que l'on reculât le moment de l'exécution ; mais Lestocq n'eut pas de peine à lui faire comprendre que, d'un instant à l'autre, il pouvait être arrêté; que c'était un miracle qu'il ne le fût pas déjà, et que, lui pris, les portes d'un couvent se refermaient à jamais sur elle.

— J'agirais cette nuit même, dit-il, si j'avais le temps de prévenir tout notre monde ; ce sera donc la nuit suivante que vous rentrerez dans vos droits et serez proclamée impératrice.

La princesse, frémissante, acquiesça à tout. Quelques instants après, Grunstein et Schartz recevaient, avec les louis de la France, les instructions définitives.

Cependant le comte Ostermann et le mari de la régente, Ulrich de Brunswick, qui, nous l'avons vu dans la conspiration de Munich, n'était point un lion de courage, recevaient, coup sur coup, les avertissements les plus graves, et, à plusieurs reprises, le grand chancelier prit la plume pour ordonner l'arrestation de Lestocq. Le soir du 25, quelques instants avant de se mettre au lit, Ulrich dit à la régente, sa femme :

— Ne pensez-vous pas qu'il serait prudent de placer quelques postes de soldats dans les rues qui donnent accès au palais?

— Pourquoi? pour inquiéter les habitants de Saint-Pétersbourg, qui demain se moqueraient de nous? Dormons tranquilles.

A minuit, Lestocq entrait dans l'appartement d'Élisabeth; elle ne s'était point couchée, et le jeune comte Waronzoff se trouvait auprès d'elle.

— L'heure est venue, dit-il; les fidèles sujets de Sa Majesté l'attendent.

A ce moment suprême, la princesse eut de nouvelles indécisions; il fallut lui prouver encore qu'elle n'avait de refuge que dans le succès. Elle se jeta, pendant quelques minutes, à genoux sur un prie-Dieu, se releva résolue, mit sur sa poitrine l'ordre de Sainte-Catherine, prit un petit poignard au chevet de son lit, en garda la lame nue dans sa main, et d'une voix ferme s'écria :

— Partons!

Les trois conjurés filèrent vers la caserne du régiment Préobajenski; ils y arrivèrent rapidement. L'or de France avait fait merveille, les trente grenadiers en avaient recruté deux cent soixante-dix autres; ces trois cents hommes, ayant à leur tête Grunstein et Schartz, se tenaient silencieux et en armes dans la cour. Élisabeth se présenta virilement.

— L'ombre de mon père, du grand homme que vous avez servi, que vous avez aimé, frémit de colère en voyant sa fille sujette lorsqu'elle devrait être sur le trône, dit-elle. C'est pour obéir à sa voix vénérée que je viens au milieu de vous. Nous chasserons les usurpateurs, et, en m'obéissant,

vous ne faites qu'obéir à votre grand empereur!...

Elle continua ainsi avec une chaude éloquence, et les soldats, par de sourdes acclamations, jurèrent de vivre ou de mourir pour elle. Aucun offfcier n'était parmi eux; pas un n'avait pris part au complot. Le seul qui se trouvât à la caserne était l'Écossais Grews, qui la commandait. Il fut immédiatement arrêté, et, quelques instants après, les trois cents grenadiers, ayant à leur tête Élisabeth, Lestocq et Waronzoff, se dirigèrent vers le Palais d'hiver, où sommeillaient le pauvre petit Iwan et sa mère.

Laissant à quelques pas la colonne, Élisabeth allait entrer dans la chambre des officiers qui commandaient la garde du palais, lorsque, par hasard, un tambour la reconnut, prit sa caisse et voulut battre aux champs; déjà ses baguettes étaient levées, lorsque, d'un coup du poignard qu'elle tenait toujours à la main, la princesse éventra le bruyant instrument. Suivie de Lestocq et du comte



La grâce d'Ostermann, desssin de Gilbert.

Waronzoff, elle pénétra, tête haute, dans le corps de garde, et dit aux officiers surpris et à peine éveillés :

— Au nom de Pierre le Grand, reconnaissez sa fille pour votre impératrice!

Ils s'inclinèrent et laissèrent faire...

Les soldats se précipitèrent en tumulte dans le palais ; la régente Anna fut arrachée de son lit, on lui donna à peine le temps de se couvrir de quelques vêtements; et quant au prince Ulrich, il assista à cette scène de violence sans même songer qu'il avait son épée suspendue au chevet de son lit. Les grenadiers le saisirent à son tour malgré ses cris, et l'emportèrent roulé dans ses couvertures.

Élisabeth avait ordonné à quelques hommes d'aller dans la chambre du petit tzar, mais de ne pas le déranger de son berceau, de le garder seulement. Quand la nourrice, déjà éveillée par le bruit et habillée, vit entrer les grenadiers, elle se jeta sur eux comme une lionne en furie, pour défendre son nourrisson que l'on venait égorger, croyait-elle. Avertie de ce qui se passait, Élisabeth qui était demeurée avec Lestocq et Waronzoff dans le corps de garde, se hâta d'accourir, faillit même être tuée par un garde resté fidèle à sa consigne, rassura la nourrice, et fit soigneusement enlever l'enfant que le tumulte venait d'éveiller.

Tous les prisonniers furent provisoirement transportés dans le palais d'Élisabeth. Pendant cette même nuit, étaient arrêtés avec la même facilité :

le grand chancelier Ostermann, le maréchal Munich, le comte Lowenwolde, le secrétaire d'État Jacoblitz, le baron Mengden, et bien d'autres, bien d'autres encore. La révolution était faite. Le lendemain, le clergé, la noblesse, le peuple, l'armée, proclamaient Élisabeth Ire, impératrice de toutes les Russies.

Lestocq fut créé conseiller d'État avec rang de général, reçut une pension de 7,000 roubles et un portrait d'Élisabeth orné de diamants et valant 20,000 roubles ; le banqueroutier Grunstein devint l'adjudant du régiment Préobrajenski avec rang de brigadier, et le musicien Schartz, colonel.

Ici finirait notre tâche, si nous ne voulions pas parler du sort des vaincus. Ulrich et sa femme furent jetés dans une forteresse ; dans une autre, leur malheureux enfant. Les principaux personnages dont ils s'étaient servis comparurent devant le tribunal de l'Inquisition d'État : — on sait ce que sont ces prétendus tribunaux. — Ostermann fut condamné à être roué, Munich à être écartelé ; Jacoblitz, Lowenwolde, Mengden et quelques autres, à avoir la tête tranchée. Le jour où la sentence fut prononcée, dans la salle même du tribunal, on avait placé des instruments de torture, de mort, des haches, des billots, et le bourreau était là. Les condamnés amenés, on leur lut leur sentence. On avait été forcé de porter sur une chaise le comte Ostermann, il se leva pour entendre l'arrêt. Il l'écouta sans manifester la plus légère émotion. Le président lui annonça que l'impératrice, dans sa clémence, avait commué sa peine en celle de la décapitation. Pas une fibre de son visage ne bougea. Le bourreau alors s'avançant, mit sa main sur lui, l'entraîna vers un billot autour duquel furent placés Munich et quatre autres condamnés. Ostermann, dépouillé d'une partie de ses vêtements, courba sa tête sur le bois du supplice ; l'exécuteur lui enleva sa perruque, dégrafa le col de sa chemise, prit bruyamment sa hache, la leva... D'un signe le président l'arrêta. Le patient, toujours impassible, se mit debout et entendit le greffier lui annoncer qu'ainsi que tous les autres coupables, il finirait ses jours en Sibérie. Alors, d'une voix calme, l'ancien grand chancelier dit à l'exécuteur : « Rendez-moi, s'il vous plaît, ma perruque et mon bonnet. »

Le règne d'Élisabeth, en séparant sa vie privée de sa vie publique, ne fut ni sans honneur ni sans gloire ; mais le succès des deux conspirations nocturnes l'avait profondément frappée. Pour se rassurer contre une semblable éventualité, elle eut toujours dans sa chambre un homme assis dans un fauteuil qui passait toutes les nuits éveillé. Il se nommait Tchoutkoff ; de valet qu'il était, Élisabeth en fit un chambellan.

A. Genevay.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Nous ne sommes point fâché d'arriver trop tard pour parler de la catastrophe de Charenton et nous étendre sur les douloureuses péripéties de ce drame lugubre. Soixante-trois blessés et des morts nombreux, trop nombreux, voilà le résultat de cette fatale collision. Sur qui doivent retomber les responsabilités de ce grand malheur? Faut-il les faire porter sur la négligence des employés subalternes, sur le mauvais état des signaux, sur la Compagnie enfin, manquant de soin, de prévoyance, exigeant trop d'un personnel insuffisant et mal rétribué? ou le sinistre est-il dû uniquement à un de ces accidents qui défient la prudence et la science humaines? C'est ce que nous apprendra la justice. Ses arrêts ne rendront pas aux familles désolées ceux qu'elles ont perdus ; les pensions, les indemnités auxquelles la Compagnie P. L. M. sera condamnée, ne consoleront pas de tels deuils.

Ces forces de la nature que notre siècle est si fier d'avoir conquises restent toujours dangereuses et brutales. Ceux qui les manient et les mettent en usage ne devraient pas l'oublier un seul instant. Quant au public, aux voyageurs, lorsque des événements comme celui de Charenton arrivent, ils sont en droit d'élever des plaintes justes et sévères ; mais qu'ils n'oublient point, cependant, que les accidents mortels étaient cinq ou six fois plus nombreux à l'époque où l'on se servait des diligences. Malheureusement, un accident sur un chemin de fer prend d'un seul coup des proportions énormes, et aux cris des victimes répond un longue clameur d'indignation et de colère. Encore une fois attendons que la justice nous dise s'il y a des coupables, et, s'il y en a, qu'elle les désigne à la vindicte de la loi. Ce qu'il faut avant tout, c'est que les Compagnies ne perdent pas une seule minute pour s'armer de tous les moyens que la science peut fournir afin de prévenir de telles catastrophes. Ici, parler d'économie serait plus qu'une bassesse, ce serait un crime.

***

Notons encore un de ces épouvantables cataclysmes dont la Suisse est trop souvent le théâtre. Le joli village d'Elm est presque entièrement détruit par un éboulement de terres, de troncs d'arbres, qui ont recouvert, à une hauteur de plus de 15 mètres, 22 maisons, 45 granges, écrasées sous ce poids et qui a enseveli les personnes qui y habitaient. On a retiré 15 cadavres horriblement mutilés et les blessés sont bien plus nombreux. Pauvre pays ! La Suisse a tant fait pour nous dans nos jours d'adversité, qu'elle peut compter sur toutes les sympathies de la France quand un malheur la frappe.

***

Lorsque à Paris un journal entre dans une maison,

la première question que la famille adresse à celui de ses membres qui l'ouvre, est : « Comment va le Président? » C'est du président Garfield qu'il s'agit, La pitié publique s'est tournée vers cet homme qui, depuis plus de deux mois entre la vie et la mort, supporte des douleurs si atroces! On raconte les phases de son existence si laborieuse. Enfant, la pauvreté l'attache à la culture de la terre. A force de travail dans la modeste école dont il suit les cours, peu à peu il s'instruit, son esprit se meuble, il devient professeur dans une institution scolaire. Il s'élève, il s'élève toujours par un labeur sans relâche, suivant sa voie avec une ardeur obstinée. Il grandit dans l'estime de ses concitoyens; il entre dans la législature de son État, fait montre d'un esprit droit et élevé, prend part à la terrible guerre sociale qui déchire son pays, s'y distingue par son intelligence, sa bravoure, est appelé à l'honneur de siéger au Congrès et mérite la suprême fortune, passant entre deux compétiteurs redoutables, d'être élu Président de la grande République américaine. Mais à peine est-il installé à la Maison-Blanche qu'un misérable le frappe, et cet homme d'une stature et d'une force herculéennes tombe sous les balles d'un assassin qu'il n'a jamais vu, qu'il ne connaît pas, et on le rapporte mourant au sein de sa famille éplorée. Alors commence son long martyre.

D'abord, on désespère; mais bientôt luit une légère espérance. Il y a tant d'énergie dans ce corps puissant et jeune encore ! Il supporte les plus douloureuses opérations, rendues plus pénibles encore par une température de feu. Un peu d'amélioration se déclare; on le transporte de Washington dans une localité dont l'air est moins embrasé. Un mieux sensible d'abord se produit; puis recommencent à Longbranch les cruelles alternatives : on espère un jour, on désespère le lendemain, et lui conserve l'entière lucidité de son esprit et son tranquille courage. Que l'on juge des angoisses de sa femme et de ses enfants, de sa vieille mère durant cette longue agonie!

L'Amérique a les yeux tournés vers ce lit de douleur; sa sympathie est profonde, et de toutes les lèvres s'élèvent des vœux pour cette grande victime. Les femmes américaines n'ont que des larmes lorsqu'elles prononcent le nom de M[me] Garfield, qui, d'un instant à l'autre, mettra au monde un sixième enfant, destiné peut-être à ne jamais connaître son père. Aussi ne fait-il pas bon de ne point prendre part au deuil national. Un homme ayant osé dire, dans un lieu public, qu'il souhaitait que le Président ne se relevât pas, reçut un formidable coup de poing qui le terrassa. Aussitôt les policemen d'accourir et d'arrêter celui qui a frappé. Il est traduit devant le juge, qui, à regret sans doute, le condamne à quelques heures de prison. Mais l'opinion ne ratifie pas ce jugement : une souscription est immédiatement ouverte, et, au bout de quelques jours, cent mille dollars sont réunis et offerts à l'heureux condamné. Jamais, je crois, coup de poing n'a reçu pareille récompense.

Quant à l'assassin, Guiteau, tremblant dans sa prison, craignant de se voir appliquer l'expéditive loi de Lynch, il trouve qu'il n'est pas assez gardé; il demande qu'on revête de volets de fer les fenêtres de sa prison, et ne le demande pas sans raison, car le sergent Masson a essayé de le tuer d'un coup de pistolet, qui ne l'a que légèrement blessé à la tête. Le dégoût, le mépris qu'inspire le meurtrier, est tel, qu'un Barnum a offert 500,000 dollars au gouvernement, s'il voulait lui livrer Guiteau. Il le promènerait dans toutes les villes américaines, pour le montrer dans une cage de fer, comme une bête fauve, et, cette exhibition terminée, il le ramènerait au pied de la potence où il doit terminer sa misérable vie. L'idée n'est assurément point pratique, mais elle est bien américaine...

Nous espérions encore, contre toute espérance, lorsque nous tracions ces lignes ; quelques instants après, nous apprenions la mort du président Garfield. Aussitôt, de tous les États de l'Europe sont partis des compliments de condoléance, adressés à la République et à la famille si cruellement frappée. A Paris, la colonie américaine a arboré aux fenêtres de ses demeures le drapeau de l'Union couvert de crêpes funèbres. Dernier hommage rendu à une vie laborieuse, bien remplie, et qui n'a pas une seule tache.

***

A propos d'Amérique, nous avons la faveur de posséder au Jardin d'acclimation des habitants de la Terre de Feu : ils ne sont ni beaux ni propres, et cependant ils font courir tout Paris. Pensez donc! ce sont des anthropophages! On n'en voit pas tous les jours; ceux des fêtes foraines sont des anthropophages pour rire. Les Fuégiens sont au nombre de onze : quatre hommes, quatre femmes et trois enfants. Leur peau n'est point noire, mais plutôt bronze florentin assombri; leurs cheveux ne sont pas crêpus. Leur malpropreté est complète; ils portent des caleçons, qui leur ont été imposés et dont ils n'ont cure ; des peaux de moutons ou des couvertures couvrent en partie leur torse, leurs épaules. Mesdames et Mesdemoiselles les Fuégiennes en sont un peu aux premiers éléments de la décence; on ne saurait dire qu'elles soient absolument difformes et complètement laides. Ces aimables gens passent la journée accroupis devant le feu ou étendus sous les rayons du soleil; ils reçoivent avec un vif empressement les moindres dons, fleurs, rubans, miroirs, que les visiteurs veulent bien leur faire. Ils ne se montrent pas fiers du tout. Ils ont entre eux fort peu de conversation; souvent ils repètent le mot *houp*. Que signifie-t-il? Je n'en sais rien du tout.

Voulez-vous connaître quel est le menu quotidien de ces messieurs et de ces dames? Ils reçoivent, par jour, trois livres de viande crue et quinze livres de moules crues, dont ils sont très friands. La viande, ils la jettent une minute sur le feu, essuient la cendre en frottant le morceau contre leur ventre et l'avalent.

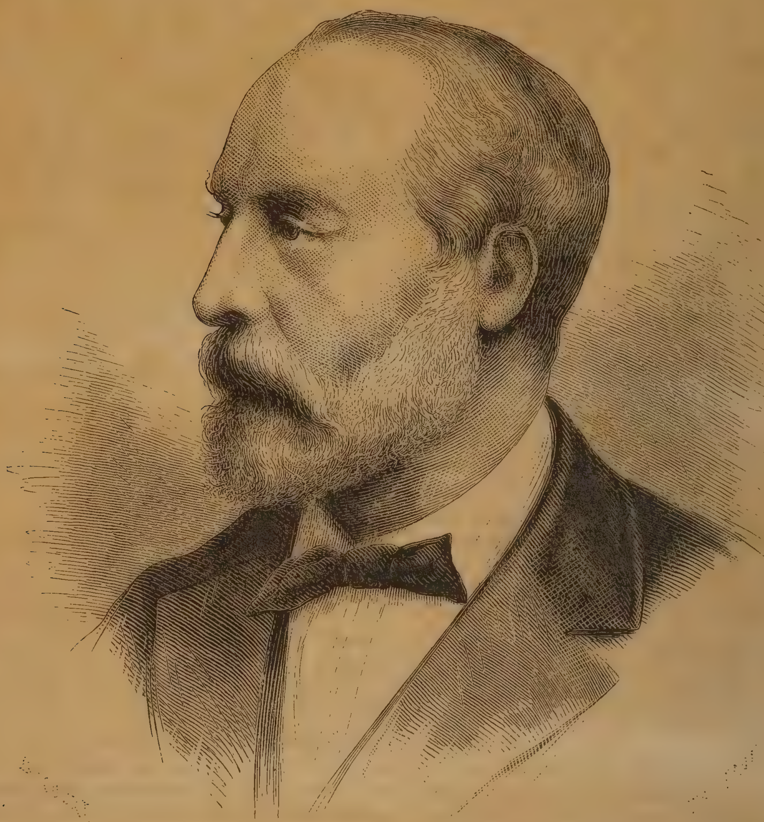
Pour prendre cette bande, M. Walhème, savant allemand, a employé le procédé le plus simple du monde : il approcha très près de terre son navire, dont les flancs étaient garnis de morceaux de viande; Fuégiens et Fuégiennes d'accourir à la nage, on les captura; la plus jeune de ces dames avait entre les dents un restant de tibia, qu'elle

lâcha pour une tranche de lard, l'aimable enfant! Allez voir ces anthropophages, hâtez-vous, car ils doivent bientôt nous quitter.

*
* *

Le dimanche 18, par le plus beau temps du monde, le syndicat de la Presse républicaine a convié la population parisienne a une fête de jour et de nuit, dans le jardin des Tuileries, rempli de fanfares, d'orphéons, de théâtres, de bals, de Guignols, sans compter une fête foraine dont les boutiques étaient tenues par les plus jolies actrices de Paris. Le succès a été complet, si complet même, qu'à plusieurs reprises il a fallu fermer les grilles, l'immense jardin étant tellement rempli qu'il y avait imprudence à laisser entrer les nouveaux arrivants.

Tout s'est passé à merveille, sans aucun accident. Tout a réussi à souhait : le feu d'artifice, l'enlèvement du ballon, l'éclairage électrique ; pas un des divertissements promis par le programme n'a manqué. A quel chiffre peut-on évaluer le nombre des



Le Président Garfield, dessin de Bocourt.

personnes qui ont pris part à cette joyeuse fête? A deux cent cinquante mille, et nous chiffrons au plus bas.

La recette a été de plus de 250,000 francs, et quand vous lirez ces lignes, la tombola qui a accompagné cette fête sera tirée, et d'avance nous adressons nos sincères félicitations à l'heureux gagnant du lot principal, une parure en diamants de la valeur, remboursable en espèces, de 20,000 fr.

*
* *

Par un sentiment de généreuse pitié, nous n'avons pas voulu parler de l'ouverture de la chasse; nous ne nous doutions que trop de ce qui devait arriver. De partout on nous signale de déplorables bredouilles; le peu de perdrix qui restent ont une aile ! Je suis convaincu qu'elles connaissent parfaitement la portée de nos armes nouvelles, et qu'elles prennent leur vol en conséquence. Vous verrez que nos Nemrods finiront par chasser les pierrots, les mésanges, et par poursuivre le Châtre de Méry.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.




91-S
66
AP
1
M8
v.47-48
1880-81
GETTY CENTER LIBRARY